

UNIVERSITE PARIS 8 – VINCENNES SAINT-DENIS
ECOLE DOCTORALE
THÉORIES ET PRATIQUES DU SENS

Année : 2017

Thèse de doctorat
Psychanalyse

Ana Victoria SALDARRIAGA ALZATE

CLINIQUE DE LA PSYCHOSE ORDINAIRE AVEC
DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

Thèse dirigée par Gérard MILLER et Fabian FAJNWAKS

Présentée et soutenue publiquement le 9 décembre 2017

Jury :

Gérard MILLER :	Professeur, Université Paris 8
Fabian FAJNWAKS :	M. de CF., Université Paris 8
François SAUVAGNAT :	Professeur, Université Rennes 2
Christiane PAGE :	Professeur, Université Rennes 2
Anne BURGAIN :	M. de CF. (H d R), Université Montpellier 3

Ana Victoria SALDARRIAGA ALZATE

Clinique de la psychose ordinaire avec des enfants et des adolescents

1 volume : 446 pages

+

Annexe PDF ou CD : Recherche préliminaire (RP) : *Traitement de la jouissance dans trois cas de psychose ordinaire : Marcelo, Mathias et Luis* (607 pages)

Correction grammaticale et orthographique en langue française :

Chapitre 1, 9 et 10, Introduction et conclusion : Cécile PEÑA-SALDARRIAGA

Chapitres 2 à 7, 12 et 14 : Sebastián PEÑA-SALDARRIAGA

Chapitre 8 : Antoine AUFRAY

Chapitre 11 : Christophe ANTIPHONE et Carolina SALDARRIAGA

Traductions à l'anglais et correction chapitre 13 : Beatrice HEALY

Dessin de graphes : Ana María JARAMILLO

Figure 4 : Alejandra SALDARRIAGA

RESUMES ET MOTS CLES

Cette thèse aborde la clinique de la psychose avec des enfants et des adolescents à partir de deux diagnostics : dans la première partie, le diagnostic de « Psychose ordinaire », d'orientation lacanienne, et, dans la seconde partie, ce qui a été qualifié par des orientations postfreudiennes de « limite », soit un « cas », un « état » ou un « trouble ». Des séries de cas respectifs ont été examinés, à partir des rapports écrits par les psychanalystes de chaque orientation. Dans cette recherche, nous avons pu vérifier que lorsque des changements immédiats et positifs sont arrivés dans le cours même des séances, ils le sont toujours grâce à l'établissement du transfert. Dans cette perspective, Lacan a souligné que les cas dit « limites » sont en réalité des cas d'*acting out*, où le sujet cherche à pousser le transfert depuis le registre imaginaire des significations vers l'opération symbolique dans laquelle doivent être pris les signifiants de la langue ou de la *lalangue* qu'il prononce. Ce que les « cas limites » mettent en relief est la « limite transférentielle ». Dans la psychose ordinaire, les suppléances imaginaires réussies par le sujet seul ont acquis en présence de l'autre réel du transfert des supports symboliques stables. Dans la psychose extraordinaire, où ces suppléances manquent et l'appel du sujet à un autre est fait à travers différentes manifestations de la jouissance, l'acquisition du support signifiant est suffisant pour des changements subjectifs significatifs et l'établissement de liens sociaux. Grâce au transfert l'état extraordinaire devient ordinaire et on peut dire que dans la clinique de la psychose, il y a un avant et un après le transfert.

Mots clés : psychose ordinaire, états ou troubles limites, délire, structure, jouissance, *lalangue*, transfert analytique, opération symbolique.

Titre en anglais : *Ordinary psychosis clinic in children and adolescents*

This thesis approaches the clinical psychosis with children and adolescents from two different diagnoses: in the first part, the diagnosis of "ordinary psychosis", Lacanian orientation, and, in the second, what has been qualified by certain guidelines post-Freudian "limit", be it a "case", a "state" or a "disorder". The respective case series have been examined from texts written by psychoanalysts of each orientation. In this thesis, we have been able to verify that, when there have been immediate and positive changes in the actual course of the sessions, it has been thanks to the establishment of the transfer. From this point of view, Lacan has emphasized that the cases qualified as "borderline" are really acts of acting out, through which the subject seeks to turn the transfer of the imaginary register of significations towards the register of the signifiers. In this record, what counts is the symbolic operation in which are taken these signifiers of the language or the *lalangue* pronounced by the subject. In the ordinary psychosis, the imaginary substitutions, achieved by the subject alone, have acquired, in the presence of the other reality of the transference, stable symbolic supports. In the extraordinary psychosis, when these substitutions have been lacking and the subject makes their call to the other through different manifestations of enjoyment, the acquisition of significant support is sufficient to achieve meaningful subjective changes and the establishment of social bonds. Thanks to the transfer, the extraordinary state becomes ordinary and one can say that in the clinical psychosis there is a before and an after the transfer.

Key words: ordinary psychoses, states and borderline problems, delirium, structure, enjoyment, *lalangue*, analytical transfer, symbolic operation.

À la psychanalyse, pour qu'elle continue à exister

REMERCIEMENTS II

Cette thèse est la seconde partie, inattendue pour moi, d'une recherche qui pensait se terminer avec l'éclaircissement du traitement de la jouissance dans trois cas de psychose ordinaire de ma propre pratique psychanalytique. Sans le savoir j'avais pris le chemin de recherche que Lacan citait à propos des rapports traitement-diagnostic¹: « Peut être, selon la maxime antique, *la nature de la guérison nous démontrera-t-elle la nature de la maladie* ». Ainsi, la rigueur logique de ce chemin qui lie la recherche du traitement avec celle du diagnostic m'a surprise lorsque j'avais cru en avoir terminé. Le résultat de ce premier parcours reste comme une recherche préliminaire indépendante et annexe au travail présent sur le diagnostic de psychose ordinaires dans ces trois cas.

J'ai déjà exprimé mes premiers remerciements dans cette Recherche préliminaire et je voudrais, tout d'abord, les réitérer ici, parce que la plupart de ces personnes, présentes et absentes, notamment ma famille, dont mon frère, Martin, mes amies, particulièrement Diana, mes enfants Sebastián, Alejandra et Jackeline, et mes petits-enfants Soazic et Silvio ; ce pays, la France, avec ses institutions, ses bibliothèques, l'école doctoral et le comité de suivi ; et le mien, la Colombie, avec les siens dont COLFUTURO, ont continué à m'accompagner et à me soutenir dans cette seconde partie de la recherche.

Ensuite, je remercie Monsieur Fabian Fajnwaks d'avoir soutenu un point de vue parfois différent du mien. Comme pour toute dialectique, cela a fait avancer ma recherche et obtenir cette thèse comme produit et résultat final.

En troisième terme, je veux exprimer ma reconnaissance et gratitude à ceux qui ont été mes interlocuteurs privilégiés dans cette thèse, mes correcteurs : mon fils, Sébastien, ma belle-fille, Cécile, Christophe, Carolina, Beatrice et Antoine. Leurs questions, corrections et suggestions m'ont fait voir là où il fallait pour que la transmission de mes trouvailles, toujours surprenantes en psychanalyse, gagne en clarté et en précision. Ce qu'il peut être encore obscur ou erroné est dû au sujet difficile de la recherche et à mes propres limites.

Enfin, je remercie à Ana María Jaramillo pour sa disposition et collaboration dans le dessin des graphes qui ont été la clé de cette thèse et de la recherche dans son ensemble. Ces « petite[s] image[s] », comme les a appelées Lacan, ne sont pas des métaphores. Elles représentent « le réel même » dont nous avons affaire dans la pratique analytique².

¹ Lacan, Jacques. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*. Paris, Seuil, 1975, p. 249.

² Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre* (1968-69). Paris, Seuil, 2006, p. 30.

NOTE LIMINAIRE

Cette recherche est la suite logique d'une recherche préliminaire : *Traitements de la jouissance dans trois cas de psychoses ordinaires : Marcelo, Mathias et Luis*³. Dans le cas de Marcelo, on parle d'un adolescent de 13 ans, et dans les cas de Mathias et de Luis, il s'agit de deux enfants de 5 et 7 ans respectivement. Les trois sont des cas de ma pratique psychanalytique à Medellin, dans mon pays, la Colombie. Le cadre de l'entretien avec le premier, était une institution de soins psychanalytiques pour enfants et adolescentes, *Entrelazos* ; celui du deuxième, mon cabinet particulier ; enfin celui du troisième, une école élémentaire.

Dans les trois cas, après quelques échanges avec chacun des garçons à l'époque, j'avais conclu, en termes structuraux, qu'il s'agissait de trois cas de psychoses ordinaires. Sur cette base, j'ai conduit le dialogue analytique qui a fini, à ma surprise, avec le traitement d'une jouissance dérangeante pour chacun des sujets, mais inaperçue pour lui. Par la suite, ce traitement s'est révélé comme préalable à d'autres traitements que les trois jeunes hommes ont demandé dans l'ordre subjectif. Puis, ici, dans le cadre de la recherche préliminaire, j'ai prouvé cette hypothèse diagnostique en montrant que les voies que chaque sujet a suivi dans le traitement de leur jouissance n'étaient ni celles des névroses ni celles des perversions. Ces voies étaient même indépendantes des voies du traitement du fantasme psychotique, bien que pouvant s'en servir.

Autrement dit, ces chemins du traitement de la jouissance dans les trois cas ont montré leur indépendance des voies du traitement du fantasme, en révélant, en même temps, que les voies du traitement de la jouissance sont indépendantes de la structure subjective, chiffrée, cette dernière, dans le fantasme fondamental. Ces chemins universels sont les mêmes du *Witz*, tandis que les chemins particuliers du traitement symptomatique et structural sont plutôt ceux de la poésie, du bien dire⁴.

Cette recherche préliminaire sur le traitement a prouvé mon hypothèse diagnostique dans les trois cas, selon les faits cliniques. Or une hypothèse clinique qui a été démontré dans les faits, exige d'être vérifié dans les raisons. C'est mon propos dans cette deuxième recherche. Ainsi, elle a été dédiée à l'exploration des critères psychanalytiques qui permettent de conclure que dans un cas donné, il s'agit d'une structure psychotique ; et qu'elle se trouve dans son état ordinaire et non extraordinaire.

Pour accomplir cet objectif, il était nécessaire d'insérer les trois cas de ma pratique dans une série plus large qui a permis de les comparer et de les juger. Cette série plus large a pris, alors, la relève des trois cas en tant qu'objet de l'examen dans la recherche. Elle s'est constituée à partir de la bibliographie disponible sur la thématique, mais elle s'est diversifiée, selon les sujets des deux parties de la thèse. Dans la première partie, « psychose ordinaire », il s'agit de trois sous-séries : a) les cas des enfants et des adolescents répertoriés dans les trois textes fondateurs du syntagme « psychose ordinaire », b) quelques cas d'adultes et d'enfants que j'appellerai « paradigmatiques », pris de Freud et de Lacan, et c) les cas de textes produits sur le sujet après la publication des textes fondateurs, en 1999, où j'inclus les trois cas de ma pratique. Dans la seconde partie, « les diagnostics limites », il s'agit d'une série incluant cas des adultes et qui nous a permis d'identifier les cas paradigmatiques de la recherche dans son ensemble.

³ Saldarriaga, Ana Victoria. *Traitements de la jouissance dans trois cas de psychoses ordinaires : Mathias, Marcelo et Luis* (Nantes, février 2016). Le lecteur trouvera ci-joint à cette thèse, le CD ou le PDF correspondant à cette recherche préliminaire, au cas où il estimerait nécessaire de s'y référer.

⁴ C'est dans le Séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-1977), où j'ai trouvé l'orientation de Lacan qui a servi de fondement théorique et méthodologique à cette recherche sur le traitement. Cf. Lacan, Jacques. « Vers un signifiant nouveau ». In : *Ornicar?* N° 17/18, p. 16.

Tel est l'effroi que s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte -prométhéenne – de Freud a été une telle action ; son oeuvre nous l'atteste ; mais elle n'est pas moins présente dans chaque expérience humblement conduite par l'un des ouvriers formés à son école.

-Lacan-⁵

⁵ Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953). In : *Écrits I* ; Paris, Seuil, 1999, édition de poche, p. 240.

TABLE DES MATIERES

Résumés et mots clés.....	2
REMERCIEMENTS II.....	4
Note liminaire.....	5
Table des matières.....	7
Liste de tableaux.....	15
Liste de graphes et figures	17
INTRODUCTION	18
Abréviations et graphe de référence	23
Concepts de base : Transfert et structure.....	24
Transfert.....	24
Structure.....	25
1 PROBLEMATIQUE : LA PSYCHOSE ORDINAIRE ET SON XTENSION À LA CLINIQUE AVEC DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS.....	27
1.1 LE SYNTAGME « PSYCHOSE ORDINAIRE » : UNE NOUVELLE PERSPECTIVE SUR LES PROBLEMES DES PSYCHOSES	27
1.2 LE SIGNIFIANT « PSYCHOSE ORDINAIRE »	28
1.3 LE DIAGNOSTIC « PSYCHOSE ORDINAIRE » ET SES PROBLEMES	29
1.3.1 Ce qui nous entendons par « clinique »	29
1.3.2 Le problème clinique dans le diagnostic de psychose ordinaire et l'exigence théorique	33
1.3.3 Le délire dans la limite.....	34
1.3.4 L'état ordinaire des psychoses en fonction du délire en tant que limite	35
1.4 EXTENSION DU DIAGNOSTIC « PSYCHOSE ORDINAIRE » AU DOMAINE DE LA CLINIQUE AVEC DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS	35
1.4.1 OÙ ? Notre domaine de recherche n'est pas celui de la pathologie plus grave	35
1.4.2 QUOI ? Les objets de la recherche	36
1.4.3 QUELLE PERSECTIVE « PSY » ET POUR QUOI ?.....	38
1.4.4 LES TEMPS logique et chronologique qui traversent notre recherche	48
PARTIE I	50
LE DIAGNOSTIC « PSYCHOSE ORDINAIRE » DANS LA CLINIQUE AVEC DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS	50
2 Les cas d'enfants dans Le conciliabule d'Angers et la conversation d'Arcachon :	52
LA PSYCHOSE ORDINAIRE DANS LE CADRE D'UNE NOUVELLE SITUATION DANS L'EXISTENCE, L'ÉCOLE ...	52
2.1 LE CAS DU CONCILIALBULE D'ANGERS (1996), AMELIE, 11 ANS : SYMPTOME ET STRUCTURE	52
2.1.1 Le syntagme rectifié	52

2.1.2 Les données du diagnostic structurel : dans le niveau fictionnel : un dessin et son récit.....	52
2.1.3 La problématique subjective : un symptôme.....	54
2.2 LES CAS DE LA CONVERSATION D'ARCACHON (1997), LA MOBILITE DANS L'ETAT DE LA STRUCTURE	58
2.2.1 Laurent, 7 ans : l'état ordinaire de la psychose avant et après le déclenchement du délire	58
2.2.2 Louis, 7 ans : l'état ordinaire de la psychose avant et après le transfert analytique	60
2.2.3 Les psychoses ordinaires à 7 et 11 ans : dans le cadre d'une nouvelle situation dans l'existence, l'école	64
3 Le cas d'un adolescent dans La conversation d'Arcachon : LA PSYCHOSE ORDINAIRE DANS LE PASSAGE DE L'ENFANCE À L'ADOLESCENCE.....	65
3.1 SEBASTIEN, 13 ANS : LE DELIRE DANS SON ETAT ORDINAIRE.....	65
3.1.1 Des rapports diagnostic/intervention dans le cas de Sébastien	65
3.1.2 La vignette clinique en cinq moment clés.....	65
3.1.3 Un diagnostic, en dehors de la psychanalyse, « dysharmonie évolutive » et les phénomènes cliniques opposées du point de vue subjectif.....	66
3.1.4 Le point de vue psychanalytique : le trauma à l'origine du dérangement de l'état de la structure et la réponse défensive du sujet.....	68
3.2 LES SYNTAGMES DE LA CONVERSATION D'ARCACHON	102
3.2.1 Les dénominations préalables pour la Conversation : « Enseignements de la présentation de malades » de Jacques-Alain Miller.....	102
3.2.2 Les dénominations dans la Conversation d'Arcachon	105
4 Le cas de la convention d'Antibes : LE TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES (I) : FONCTION DE LA PAROLE	109
4.1 OPHELIE ET UNE NOUVELLE LANGUE DU TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES	109
4.2 LES DÉNOMINATIONS DIAGNOSTIQUES DANS LE CAS D'OPHÉLIE	111
4.2.1 La psychose masquée	111
4.2.2 Le diagnostic de déficience intellectuelle légère	112
4.3 DE LA STRUCTURE ET LES SYMPTOMES DANS ET EN DEHORS DE LA LANGUE DANS LE CAS D'OPHELIE.....	112
4.4 LE DIAGNOSTIC STRUCTUREL D'OPHÉLIE, SELON LA SECTION CLINIQUE D'ANGERS : UNE MALADIE DE LA MENTALITE	113
4.5 LA SYMPTOMATOLOGIE D'OPHELIE DANS LA LANGUE MATERNELLE	114
4.5.1 Le délire	114
4.5.2 Le traitement du délire	122
4.6 LE TRAVAIL PSYCHANALYTIQUE DE STRUCTURATION IMAGINAIRE	123
4.6.1 Le pontage réel et symbolique et les conséquences au niveau imaginaire dans le cas d'Ophélie	124
4.6.2 Le cadre théorique : le transfert dans ses trois registres : RSI.....	126

4.6.3 Le cas de Robert : depuis le surmoi, trognon de parole, au prénom propre.....	136
4.6.4 Dick ou la structuration symbolique fondamentale	147
4.6.5 La double structuration imaginaire dans le cas d'Ophélie.....	168
5 LE TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES (II) : FONCTION DE LA VOIX.....	180
5.1 FONCTION DE LA VOIX DANS LE TRANSFERT	181
5.1.1 Les variations de la voix sur moi que chez Ophélie	183
5.1.2 Notre cadre théorique : de l'appel à l'invocation	184
5.1.3 Fonction de la voix de l'analyste dans le cas d'Ophélie	194
5.2 LA VOIX : OBJET PETIT A ET NOYAU DU RÉEL	197
5.2.1 Du délire en tant qu'objet petit a et son noyau, la voix	197
5.2.2 La voix qui se cherche elle-même	198
5.2.3 La loi de la jouissance : l'identité de perception	199
6 LE TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES (III) : FONCTION DE LA LALANGUE AVANT LE LIEN SOCIAL.....	202
6.1 TROIS FAITS CLINIQUES DANS LE REGISTRE DE LA LALANGUE D'OPHELIE	202
6.1.1 Les trois faits en rapport avec l'ego et le moi	202
6.1.2 Les trois faits dans le cadre du champ lacanien de la lalangue.....	202
6.1.3 Les trois faits dans un lien transférentiel.....	203
6.1.4 Les trois faits dans l'enseignements de Lacan : Séminaires I, XI et XXIII	204
6.2 PREMIER FAIT CLINIQUE : LA LALANGUE POUR NOMMER L'ANALYSTE OU DU TRAITEMENT DU NOM DE FAMILLE DANS LA PSYCHOSE	204
6.2.1 La vignette clinique et ses deux niveaux d'analyse : énonciation et énoncé.....	204
6.2.2 Analyse des trois énoncés d'Ophélie ou de l'entrée dans le processus transférentiel	205
6.3 DEUXIEME FAIT CLINIQUE : LALANGUE POUR NOMMER LES OBJETS LIBIDINAUX OU DE LA FONCTION DU NOM COMMUN PAR RAPPORT AU PRENOM DU SUJET	211
6.3.1 Le fait clinique : quel type de signifiant est « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher » ?	212
6.3.2 « Pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher » : une holophrase.....	213
6.3.3 Fonctions de l'holophrase dans le cas d'Ophélie	213
6.3.4 L'holophrase : indicateur de la rencontre avec le noyau grammatical de la langue	220
6.3.5 L'holophrase en fonction du prénom du sujet.....	221
6.3.6 Le statut des objets et la fonction du nom commun dans le processus de symbolisation du prénom du sujet.....	222
7 LE TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES (IV) : FONCTION DE LA LALANGUE DANS L'ÉTABLISSEMENT DU LIEN SOCIAL	227
7.1 LE LIEN SOCIAL DANS LE CAS D'OPHELIE	227
7.2 LE CODE DANS LE TRANSFERT.....	227
7.3 LA VOIX EN FONCTION DES DEUX LANGUES DE TRANSFERT DANS LE CAS D'OPHÉLIE	231

7.4 SYMBOLISATION ET DÉSIR DU SUJET AU NIVEAU DE LA LANGUE.....	234
7.5 FONDEMENTS THÉORIQUES DE L'HYPOTHÈSE	234
7.5.1 La séquence clinique de la reconnaissance du désir du sujet	234
7.5.2 De la nature irréductible du désir à reconnaître et sa jouissance effective	236
7.5.3 Des moyens de transmission : formes signifiants et entre-les-lignes	238
7.6 VÉRIFICATION DE L'HYPOTHÈSE.....	241
7.6.1 État du processus transférentiel d'Ophélie avant la langue Donald	241
7.6.2 Le cadre méthodologique : la structure des blagues « Monsieur et Madame »	243
7.6.3 Démonstration	245
7.7 CONCLUSION.....	255
8 DISCUSSION PREMIÈRE PARTIE	257
8.1 LA DEMANDE DE SYMBOLISATION SUBJECTIVE DANS LA CLINIQUE DE LA PSYCHOSE ORDINAIRE	258
8.1.1 Dans la formation symbolique de « couinze-heures-dix » : Métaphore phonématique, lien morphématique et code numérique.....	258
8.1.2 Les signifiants objet de la symbolisation dans la psychose et ses rapports avec le noyau forclus	261
8.1.3 Du code numérique comme moyen de la symbolisation suppléante dans l'état extraordinaire	267
8.2 DU SIGNIFIANT SYMBOLISÉ AU NOM SUPPLÉANT DU SUJET	269
8.2.1 Dans la psychose extraordinaire : le rire du sujet et la nomination in altero	269
8.2.2 Dans la psychose ordinaire : un mot d'esprit sans rire et la coupure in altero	274
8.3 CONCLUSION : NOM SUPPLÉANT ET NŒUD BORROMÉEN DANS LA PSYCHOSE APRÈS TRANSFERT	281
9 DIFFICULTÉS DANS L'ÉTABLISSEMENT DU DIAGNOSTIC DE PSYCHOSE ORDINAIRE DANS LE CAS D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS DANS LA PSYCHANALYSE D'ORIENTATION LACANIENNE	283
9.1 LOGEAI, SOLENNE. ALEXANDER, ICI OU AILLEURS ? LA QUESTION DU DIAGNOSTIC (1999).....	283
9.2 LE MARECHAL-HOUEBINE, ÉLISABETH. « VORACE ! » UN CAS DE PSYCHOSE INFANTILE (?) (1999)	285
9.2.1 Le cadre institutionnel	285
9.2.2 La question d'Elisabeth Le Marechal-Houdebine sur le diagnostic de Kevin.....	285
9.3 MONROUZEAU-CROUZET, JULIA. « C'EST TOUJOURS MOI LE COUPABLE ! » UN SENTIMENT D'INJUSTICE NON RECONNU, LA PROBLÉMATIQUE DU DIAGNOSTIC ET SES CONSÉQUENCES SUR L'ACTE THÉRAPEUTIQUE (2006)	287
9.3.1 Le problème diagnostique : un changement de symptomatologie.....	287
9.3.2 L'anamnèse polyphonique	288
9.3.3 La décision de la thérapeute : entendre le sujet lui-même	289

9.3.4 La conclusion : deux points de vue différents sur le diagnostic, deux prises en charges différentes et deux conséquences différentes pour le sujet	290
PARTIE II : LES DIANOSTICS LIMITES OU BORDERLINE DANS LA CLINIQUE AVEC DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS.....	291
L'OURS POLAIRE ET LA BALEINE	291
UNE RAISON : LES CHAMPS COMMUNS DE LA CLINIQUE ET DE L'INTERVENTION PAR LA PAROLE	291
CRITERES D'ANALYSE DES THEORIES CLINIQUES	292
OBJECTIFS	293
SELECTION DE TEXTES ET DIVISION THEMATIQUE : POSTFREUDIENS ET POSTLACANIENS HORS DE L'AMP	294
10 LES « ÉTATS LIMITES OU BORDERLINE » : UN HERITAGE DE L'ANGLETERRE POSTFREUDienne	296
10.1 LES QUESTIONS AUTUR DU SYNTAGME « TROUBLES LIMITES » CHEZ LES ENFANTS ET LES ADOLESCENTS.....	296
10.2 LES DIVERS SYNTAGMES D'UN MÊME CHAMP CLINIQUE : LES FRONTIÈRES « PSY »	298
10.2.1 L'inventaire de termes	298
10.2.2 Notre lecture à deux niveaux : énoncé et énonciation	299
10.3 BREVE HISTOIRE DU TERME « BORDERLINE »	304
10.3.1 Sándor Ferenczi à l'origine du terme « Borderline » dans la psychanalyse postfreudienne .	305
10.3.2 Les influences de Ferenczi à travers du « Faux self » de Winnicott	306
10.3.3 Lacan, lecteur des postfreudiens.....	308
10.3.4 Des rapports psychanalytiques entre Mélanie Klein et Sándor Ferenczi	318
11 L'ENFANT PSYCHOTIQUE-BORDERLINE ET L'ÉTAT ORDINAIRE DES PSYCHOSES CHEZ LES ENFANTS..	319
11.1 LA TRADITION KLEINienne À LONDRES.....	319
11.1.1 Les éditions du Hublot	320
11.1.2 La Tavistock clinic	320
11.2 LES ENFANTS « PSYCHOTIQUE- BORDERLINE »	321
11.2.1 Les deux types d'enfants psychotiques	321
11.2.2 « Psychose » ou « Troubles de la personnalité » ?.....	322
11.2.3 Le sujet, en cause de l'exclusion de la « psychose » des nosographies psychiatriques	324
11.2.4 Les raisons d'Anne Alvarez pour sa proposition nosographique « enfant psychotique-borderline »	325
11.3 NOTRE PROPOSITION NOSOGRAPHIQUE, PAR RAPPORT A CELLE D'ANNE ALVAREZ.....	326
11.3.1 L'état ordinaire de la psychose : avant ou après le transfert analytique	328
11.3.2 Les états ordinaires et extraordinaires des psychoses chez les enfants.....	330
12 LES ÉTATS LIMITES DU POINT DE VUE LACANien	333
12.1 LES CAS « DIFFICILES » OU BORDERLINE DE LA PRATIQUE POST-FREUDienne	333

12.2 CRITÈRES CLINIQUES POUR LA RECONNAISSANCE DE L'ACTING OUT DANS LA SÉANCE ANALYTIQUE	334
12.2.1 La scène analytique	334
12.2.2 L'objet cause du désir	335
12.2.3 La coupure.....	335
12.2.4 Fonction radicale du manque dans l'expérience analytique	337
12.2.5 Signification et reste dans l'acting out.....	339
12.2.6 Acting out et symptôme	340
12.3 LES CAS LIMITES DANS LA ZONE TRANSFERENTIELLE DE L'ACTING OUT	340
12.3.1 Un cas de personnalité réactionnelle : une femme cleptomane	341
12.3.2 La coupure des énoncés dans le cas de Ferenczi	345
12.3.3 Balint : La double coupure des énoncés menteurs	346
12.3.4 Dans le cas de la petite Yudy : l'angoisse, signal du manque irréductible.....	349
12.4 CONCLUSION.....	351
12.5 ÉPILOGUE : LES PRINCIPES POSTFREUDIENS D'ANNE ALVAREZ	352
13 DANS LA FRANCE POSTLACANIENNE (HORS AMP) (I) : LES « TROUBLES » LIMITES	355
13.1 LE CADRE DE LA QUESTION.....	355
13.2 VERS LA REPONSE : LE PARADOXE DE LA PRATIQUE ENTRE DEUX CHANGEMENTS SIGNIFIANTS	355
13.3 ENTRE L'« ÉTAT LIMITE » ET LE « TROUBLE LIMITE », LA « PATHOLOGIE LIMITE » PROPOSÉE PAR ROGER MISÈS.....	356
13.3.1 « Pathologie » limite à la place d' « état » limite : le troisième axe nosographique de l'enfance	357
13.3.2 Délimitation du champ des « pathologies limites »	358
13.3.3 Les « dysharmonies évolutives » : paradigme des pathologies limites de l'enfance	359
13.3.2 « Troubles » limites à la place de « pathologies » limites	363
13.4 DANS LA SOURCE DE « TROUBLES » LIMITES DANS LA FRANCE POSTLACANIENNE HORS L'AMP : NI ÉTAT NI STRUCTURE DANS LES PSYCHOSES	370
13.4.1 Le « noyau structurel psychotique », selon Jean-Louis Lang	370
13.4.2 Un « noyau structurel psychotique » n'est pas une structure pour Jean-Louis Lang.....	373
13.5 CONSIDÉRATIONS FINALES	374
14 DANS LA FRANCE POSTLACANIENNE : DES TROUBLES LIMITES À LA LIMITE TRANSFERENTIELLE	377
14.1 SANDRINE : ACTING OUT ET HOLOPHRASE DANS LA LIMITE TRANSFERENTIELLE.....	377
14.1.1 Les faits cliniques dans la lalangue	378
14.1.2 L'acting out de Sandrine : une demande in altero	379
14.1.3 L'holophrase.....	380

14.1.4 Du trouble limite à la limite transférentielle	381
14.2 CÉSARINE : UNE « DEMOISELLE AUX CAMELIAS » D’AUJOURD’HUI ?	381
14.2.1 Des scarifications comme acting out dans la psychose	381
14.2.2 Les objets de la féminité dans trois processus de symbolisation différents.....	384
14.2.2 Deux rêves de fleurs dans l’interprétation des rêves de Freud	385
14.2.3 Césarine : constitution de l’objet métonymique de sa féminité adolescente pendant le dialogue analytique.....	389
15 CONCLUSION	412
15.1 BILAN CLINIQUE	412
15.1.1 Partie I : le diagnostic « psychose ordinaire » dans la clinique avec des enfants et des adolescents.....	412
15.1.2 Partie II : les diagnostics « limites » du point de vue transférentiel.....	417
15.2 BILAN DE NOTRE DEMARCHE LOGIQUE ET SES PERSPECTIVES	418
15.2.1 Notre démarche logique	418
15.2.2 Perspectives	419
ANNEXES	421
ANNEXE 1 : PREMIÈRE NOSOGRAPHIE FREUDIENNE (1882-1896)	421
ANNEXE 2 : ANDREW WINTER ET THE BORDERLANDS OF INSANITY.....	424
2.1 : Andrew Winter (1818-1876)	424
2.2 The borderland of insanity.....	424
ANNEXE 3 : LES NOMS DANS LE CAS DE ROMAIN	428
ANNEXE 4 : ANALOGIE ENTRE LES COUPURES INTERNES DU CROSS-CAP ET LES COUPURES EMBRYONNAIRES.....	429
ANNEXE 5 : PLANCHES TEST RORSCHACH	430
ANNEXE 6 : SEQUENCE TRANSFERENTIELLE DE CESARINE PENDANT LE RORSCHACH	431
ANNEXE 7 : LE RORSCHACH DE SANDRINE.....	434
BIBLIOGRAPHIE	436
BIBLIOGRAPHIE FONDAMENTALE.....	436
FREUD, Sigmund	436
LACAN, Jacques	437
BIBLIOGRAPHIE SUR LA PSYCHOSE ORDINAIRE	439
Textes fondateurs	439
Sur la clinique des psychoses ordinaires	439
Sur la nosographie des psychoses ordinaires	439
Sur une vision d’ensemble sur les psychoses ordinaires.....	440
BIBLIOGRAPHIE SUR DES AUTRES DENOMINATIONS DANS LE MEME CHAMP DE PROBLEMES	440

Sources citées	440
Des autres références non citées.....	441
AUTRES SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES	442
SOURCES LITTÉRAIRES.....	444
BIBLIOGRAPHIE EN ESPAGNOL	444
PAGES WEB :	445

LISTE DE TABLEAUX

Tableau 1 : Distribution des problématiques cliniques, nosographiques et du traitement dans le cadre général de la psychanalyse	31
Tableau 2 : Inclusion du côté patient ou analysant dans les problèmes cliniques.....	33
Tableau 3 : Termes qui nommaient les « psychoses ordinaires », avant ou après le déclenchement du délire, avant 1998	35
Tableau 4 : Cas de psychoses ordinaires chez les enfants et les adolescents dans les textes fondateurs	50
Tableau 5 : Vue d'ensemble des psychonévroses de défense	75
Tableau 6 : Tableau comparatif de la séquence refoulante dans la névrose obsessionnelle et la paranoïa	83
Tableau 7 : Types de symptômes et formes de la névrose obsessionnelle.....	84
Tableau 8 : Parallèle entre les séquences symptomatiques primaires de la névrose obsessionnelle et la paranoïa	85
Tableau 9 : Partenaires et leurs rapports dans le graphe	117
Tableau 10 : Constitution des objets de l'énoncé dans la première partie du dialogue entre Ophélie et son thérapeute.....	174
Tableau 11 : Processus de symbolisation des prénoms selon la fonction des différents registres de l'objet.....	222
Tableau 12 : Code des faits cliniques avant le transfert.....	229
Tableau 13: Code ou langue de transfert.....	230
Tableau 14 : Séquence chronologique des faits transférentiels dans les deux langues d'Ophélie	231
Tableau 15 : Place de la voix dans le cadre général du transfert dans les deux séquences, langue et lalangue, du cas d'Ophélie	232
Tableau 16 : Le désir de reconnaissance du désir dans les processus parallèles de l'accrochage à l'Autre et la symbolisation	235
Tableau 17: Contributions du désir et de la jouissance aux processus de symbolisation dans le cas d'Ophélie ..	243
Tableau 18 : Mouvements, temps et indicateurs signifiants des blagues de type « Monsieur et Madame »	244
Tableau 19 : Substitutions métonymiques d'Ophélie dans la première séance sous la lalangue.....	252
Tableau 20: Substitutions métonymiques dans la séance Donald.....	253
Tableau 21: Structure signifiante et processus de nomination dans le cas d'Ophélie	255
Tableau 22: Substitution métaphorique dans la séance Donald	259
Tableau 23: Rapports Nom-lien-attribut dans le cas d'un jeune homme	265
Tableau 24: Suite de noms suppléants dans les cas de psychose ordinaire et extraordinaire de la recherche	276
Tableau 25: Autres diagnostics proposés pour des cas de la première partie de la thèse et des ouvrages où ils sont décrits.....	294
Tableau 26: Parallèle entre les classification CIM-9 et DSM-III-R des troubles de la personnalité.....	323
Tableau 27: Cadre nosographique de l'enfant borderline, selon Anne Alvarez.....	326
Tableau 28: rapport structures/états, selon notre hypothèse de recherche	329
Tableau 29: Rapport des rencontres subjectives avec les mécanismes structuraux déclenchés et avec les conséquences au niveau du rapport du sujet avec les objets de l'interlocution, l'énonciation et les énoncés	330
Tableau 30: Domaines de l'exploration freudienne dans la séance analytique et leur évolution, selon Anne Alvarez.....	353
Tableau 31: Rapport de changements signifiants impliqués dans la proposition de « pathologies limites ».....	357
Tableau 32: Correspondance de pathologies limites entre la CFTMEA R-2012 et la CIM-10.....	365
Tableau 33: Le chiasme métonymique de Césarine	396
Tableau 34 : Première substitution du chiasme de base.....	397
Tableau 35: Le chiasme redoublé : féminin et masculin	399
Tableau 36: Chiasme subjectivé de Césarine	402
Tableau 37: Refoulement signifiant et annulation de l'image.....	404
Tableau 38: La négation grammaticale et ce qui compte	406

Tableau 39: Constitution de l'objet petit a, regard, et transfert des coupures à la grammaire et les symboles de la langue	407
Tableau 40: La symbolisation particulière de Césarine	408
Tableau 41: Composition et structure des noyaux signifiants avant et après transfert dans les 11 cas de la recherche.....	414

LISTE DE GRAPHEs ET FIGUREs

Graphe 1: Graphe de référence	23
Graphe 2: Homologie de deux rapports.....	87
Graphe 3: Premier étage du graphe.....	97
Graphe 4: Graphe de Schreber	99
Graphe 5 : Les deux courbes du graphe	116
Graphe 6: Trajet signifiant : Sujet parlant (S) → Code sujet écoutant (A).....	157
Graphe 7: Constitution du message A → M	157
Graphe 8: Accuse de réception du message : réponse à la question sur le mot manquant	158
Graphe 9: Le point de capiton : le sens du message.....	158
Graphe 10: La rencontre du désir avec l'Autre (Code, C)	189
Graphe 11: Place de la voix dans le graphe.....	196
Graphe 12: Barrage de codes dans la séance Donald	246
Graphe 13: Un code nouveau : La langue Donald	248
Graphe 14: La demande en langue Donald et sa traduction au code de la paroisse.....	249
Graphe 15: Le pas-de-sens chez Ophélie (gauche) et l'analyste (droit)	254

Figures

Figure 1: L'expérience du bouquet renversé.....	169
Figure 2: Schéma aux deux miroirs.....	170
Figure 3: Schéma simplifié des deux miroirs.....	172
Figure 4: Formes stadiques de l'objet	198
Figure 5: Nœud borroméen Séminaire XX : sujet et objet petit a.....	281
Figure 6: La coupure	337
Figure 7: Surface minimale du cross-cap.....	338

INTRODUCTION

En 1998, un nouveau syntagme, « psychose ordinaire » a été introduit dans le cadre des recherches des Sections cliniques françaises du Champ Freudien sur la clinique de la psychose, en incluant celle des enfants et des adolescents⁶. Son paradigme clinique est le cas de James Joyce, mis en opposition à la psychose extraordinaire du cas Schreber. Comme tout signifiant, il est, d'emblée, ambigu. Nous l'avons constaté, puisqu'il a été lu : 1) comme **une forme** de la psychose que quelques chercheurs ont classé du côté de la schizophrénie ; et 2) comme **un état** que d'autres ont rangé dans le registre des « états limites ». Dans cette thèse nous avons pris parti de le lire du point de vue signifiant, c'est-à-dire, en soulignant la littéralité de l'adjectif, « ordinaire » dans son opposition à l'autre « extraordinaire », à propos du même substantif, « psychose ». Ainsi, notre hypothèse est que le syntagme « **psychose ordinaire** » **ne désigne pas une forme de la psychose mais un de ses états qui doit être mis en rapport avec l'autre état dans lequel on peut trouver n'importe quelle forme de psychose, l'état extraordinaire.**

La désambiguïsation de l'adjectif « ordinaire », impliquait aussi pour nous celle de son substantif c'est à dire « psychose » qui, dans la psychanalyse d'orientation lacanienne, se réfère à une structure, définie par les rapports du sujet avec le langage⁷. Dans ce sens, elle doit être mise en relation avec les deux autres reconnues par la psychanalyse, la névrose et la perversion. En conséquence, nous utilisons le terme psychose pour désigner un certain type de rapport du sujet au langage et pas pour nous référer à son état déclenché, extraordinaire. D'ailleurs, cet état peut se manifester bruyante, comme dans cas Schreber, ou silencieusement, comme dans les cas que Hélène Deutsch appelait « comme si », par exemple⁸. Sur cette base, des futures recherches pourraient être faites sur les formes et états des autres structures psychanalytiques, névroses et perversion.

Le fondement de notre hypothèse implique, donc, de considérer un facteur invariable, la structure, par rapport aux deux autres variables : ses formes et ses états. Dans ce sens, les questions se sont divisées pour nous en deux voies de recherche qui sont à l'origine des deux parties de la thèse. Dans la première partie nous avons traité celles qui, dans notre propre champ c'est à dire celui de l'orientation lacanienne, permettent de conclure que dans un cas donné, il s'agit d'une structure psychotique ; et qu'elle se trouve dans son état ordinaire et non extraordinaire. Dans cette voie, nous avons pu aussi déterminer les facteurs qui décident la présentation de la psychose dans ses deux formes, paranoïaque et schizophrénique, parfois en alternance chez un même sujet.

À partir de ces résultats, nous avons voulu définir dans la seconde partie, en quoi et pourquoi, ce que nous appelons l'« état ordinaire de la psychose » n'est pas la même chose que ce que les courants postfreudiens ont appelé « états limites », étant donné l'emploi commun du mot « état » dans les deux syntagmes. Cela nous a permis de différencier la manière dont alternent dans le champ « psy », hors orientation lacanienne, les substantifs « cas », « état » et

⁶ Ces sections et antennes cliniques étaient, à l'époque, les suivantes : Aix-Marseille, Angers, Bordeaux, Bruxelles, Chauny-Prémontré, Clermont-Ferrand, Dijon, Lille, Lyon-Grenoble, Nantes, Nice, Paris-Île de France, Paris-Saint Denis, Rennes, Rouen, Strasbourg et Toulouse.

⁷ Cf. l'entrée « structure » dans la section « Concepts de base : transfert et structure » (Infra, p. 24).

⁸ Deutsch, Hélène. « Aspects cliniques et théoriques des personnalités « comme si » » (1965). In : *Les comme si et autres textes* (1933-1970). Paris, Seuil, 2007, p. 293-301.

« trouble à qui ont été attribué le même adjectif, « limite ». Pourtant, si les deux parties se différencient au niveau de leurs thématiques et questions, elles partagent les mêmes points de départ et les mêmes procédures méthodologiques. Dans la plupart des thèses à caractère clinique, les cas sont mis à la fin comme exemple ou illustration des théories exposées. Ainsi, les données cliniques les plus importantes passent souvent inaperçues, comme la lettre volée du conte de Poe aux policiers⁹. Ces données pourraient enrichir les perspectives de recherche et élargir les possibilités d'intervention. Nous avons voulu ici partir des faits cliniques dont les cliniciens de chaque orientation psychanalytique ont témoigné dans leurs écrits : ce qui est arrivé dans les séances analytiques avec des enfants et des adolescents, soit dans le sens du traitement, soit dans le sens du diagnostic. Ce sont ces enjeux de la pratique qui ont guidé la constitution des cadres théoriques et méthodologiques de la recherche.

La série de cas de chaque partie, « psychose ordinaire » et « cas limites », a été constituée à partir de la bibliographie disponible sur la thématique respective et inclut quelques cas d'adultes. Dans la première partie la série s'est diversifiée en trois sous-séries selon le parcours logique de l'investigation :

a) La premier sous-série est la base de la recherche, parce qu'elle est constituée par les cas d'enfants et d'adolescents examinés dans les trois livres dont la suite est la proposition du syntagme « psychose ordinaire », dans la psychanalyse d'orientation lacanienne inscrite au Champ freudien, à savoir : 1) *Le Conciliabule d'Angers –Effets de surprise dans les psychoses*. (1997)¹⁰, 2) *La conversation d'Arcachon : Cas rares les inclassables de la clinique* (1997)¹¹, et 3) *La psychose ordinaire. –La convention d'Antibes-* (1999)¹². La considération clinique des quatre cas trouvés (1 dans le Conciliabule, 2 dans la Conversation et 1 dans la Convention), ont été le point de référence pour l'analyse des autres cas de la recherche.

b) Comme notre objectif dans cette première partie est de définir les critères diagnostiques qui ont permis de proposer le diagnostic de « psychose ordinaire », cela a impliqué de confronter ces quatre cas avec trois autres que nous appellerons « paradigmatiques » : l'enfant du *Fort da* (névrose) qui est la base de l'analyse de Lacan sur les cas de psychose infantile de Dick, pris de la clinique de Mélanie Klein, et de Robert, pris de celle de Rosine Lefort. Bien que ni Freud ni Lacan n'aient jamais parlé de « psychose ordinaire », il est clair que les faits cliniques de ce champ ne sont pas passés inaperçus dans leurs recherches sur les psychoses. Ils les ont nommés d'une autre manière et nous les avons suivis dans leurs conceptualisations pour éclaircir ce que nous pouvons entendre par « psychose ordinaire » dans le cadre psychanalytique d'orientation lacanienne.

c) Finalement, l'introduction de ce nouveau terme pose une question qui touche le point de vue du clinicien chercheur : quelles difficultés ont trouvé les cliniciens au moment d'utiliser le terme comme diagnostic ? La réponse à cette question nous a permis de constituer la dernière sous-série constituée par six cas produits dans le cadre universitaire après la publication des textes fondateurs, en 1999, dont les trois cas de ma propre pratique déjà référencés dans la

⁹ Poe, Edgar Allan. « La lettre volée ». In : *Histoires extraordinaires*. Paris, Gallimard, Folio classique, p., 93-94

¹⁰ Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *Le Conciliabule d'Angers –Effets de surprise dans les psychoses*. Paris : Agalma- Le seuil, 1997. Collection Le Paon.

¹¹ Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *La conversation d'Arcachon : Cas rares les inclassables de la clinique* [actes de la journée d'étude, 5 juillet 1997]. Paris, Agalma-Le Seuil, 1997. Collection Le Paon.

¹² Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *La psychose ordinaire. –La convention d'Antibes-*. Paris : Agalma-Seuil, 1999. Collection Le Paon.

« Note liminaire », deux enfants et un adolescent. Les autres trois cas sont examinés dans le dernier chapitre de la première partie (Chapitre 9) et ils font charnière avec la seconde partie de la thèse. En effet, il s'agit de trois Mémoires de Master de psychologie clinique de l'Université de Nantes, où jeunes stagiaires ont exprimé des questions sur le diagnostic dans les titres respectifs¹³. Ces jeunes chercheuses n'ont pas seulement été confrontées à la question de savoir si un cas donné est une névrose ou une psychose, mais aussi à d'autres dénominations qui ont essayé de saisir les mêmes phénomènes cliniques dans des cadres institutionnels. Tel est le cas, par exemple, d'état limite ou *borderline*, dysharmonie évolutive, déficience mentale légère et hyperactivité, classifications que nous avons aussi vues attribués aux cas des textes fondateurs. Ainsi, notre question dans cette seconde partie se précise : pourquoi, étant donnée cette offre de signifiants très large et dont la dénomination « cas limite » a été contemporaine des élaborations de Freud et de Lacan, la psychanalyse d'orientation lacanienne n'a pas accueilli ce terme dans son corpus clinique et conceptuel ?

Répondre à cette question nous a mené à constituer la série de cas de la seconde partie de la thèse, les cas « limites ». Nous sommes partis des cas de trois filles, publiés dans deux ouvrages différents¹⁴. Le premier est classé comme « enfant psychotique borderline », les deux autres comme « troubles limites ». La différence de nominations diagnostiques à l'intérieur même de la psychanalyse d'orientation postfreudienne nous a interrogé. Pour l'éclaircir et, en même temps, répondre notre question, nous avons dû mettre au premier plan de l'examen des trois cas les argumentations cliniques des psychanalystes correspondants. Dans ce sens, notre propre énonciation a aussi dû se mettre au premier plan pour justifier nos propositions à la lumière des éclaircissements cliniques obtenus pendant la première partie de la thèse. Cela nous a permis de définir dans une certaine mesure les portées et les limites cliniques de notre syntagme dans le « concert » nosographique actuel.

Malgré la différence d'orientation psychanalytique et la diversité des cadres conceptuels entre ces auteurs et nous, un point en commun dans les rapports respectifs nous a permis d'arriver à ce résultat. Dans tous les cas, ce qui nous a surpris en tant que cliniciens et a motivé l'écriture de nos rapports sont justement les effets immédiats et favorables que les cas ont eus. Nous n'avons pas hésité à les relier aux faits transférentiels qui nous impliquent en tant qu'analystes. Ainsi, l'examen des récits, explications et argumentations nous a permis d'établir, plutôt qu'« un transfert » absolu, des « séquences transférentielles » en chaque cas. Ainsi, malgré la diversité de circonstances et les particularités de chacun, il a été possible d'identifier une structure transférentielle commune. Cette structure nous a permis d'identifier le moment où ce processus est resté en suspense et de situer un avant et un après du transfert dans les cas où il a été conclu : onze des quinze cas examinés.

Nous avons situé les enjeux de ces moments transférentiels, à partir de l'identification des registres lacaniens réel, symbolique et imaginaire. Lorsque l'appel du sujet à l'autre a été

¹³ 1) Le Maréchal-Houdebine, Elisabeth, sous la direction d'Éric Zuliani. « Vorace ! » *Un cas de psychose infantile (?)* (1999), 2) Logeais, Solenne, sous la direction de Regnier Pirard. *Alexander, ici ou ailleurs ? La question du diagnostic* (1999), et 3) Monrouzeau-Crouzet, Julia, sous la direction d'Éric Zuliani. « C'est toujours moi le coupable ! » *Un sentiment d'injustice non reconnu, la problématique du diagnostic et ses conséquences sur l'acte thérapeutique* (2006).

¹⁴ 1) Alvarez, Anne. *Une présence bien vivante, le travail de psychothérapie psychanalytique avec les enfants autistes, borderline, abusé, en grande carence affective*. Editions du Hublot, 1997, et 2) Emmanuelli, Michèle et Catherine Azoulay. *Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent -Apports du bilan psychologique*. Paris, Éditions érès, Le carnet psy, 2012.

attendu et répondu ce qui est essentiellement en jeu, dans la séance analytique, est la voix et les signifiants du sujet et de l'autre analyste, c'est-à-dire le registre réel du transfert. C'est le principe de la possibilité d'établir le transfert au niveau symbolique. Dans cette perspective, Lacan a mis en relief que les cas dit « limites » sont en réalité des cas d'*acting out*, où le sujet cherche à pousser le transfert du registre imaginaire des significations vers le registre des signifiants¹⁵. Dans ce registre, ce qui compte est l'opération symbolique dans laquelle sont pris les signifiants de la langue ou de la *lalangue* prononcés par le sujet. La fonction de la coupure impliquée dans l'origine de tout signifiant fait surgir le vrai désir du sujet et sa jouissance effective. Ainsi dans les onze séquences complètes que nous avons pu examiner, en incluant les « limites », les suppléances imaginaires réussies par le sujet seul ont acquis, en présence de l'autre réel du transfert, des supports symboliques stables. Enfin lorsque ces suppléances ont manqué et l'appel du sujet à un autre a été fait à travers différentes manifestations de la jouissance, l'acquisition du support signifiant est suffisant pour des changements subjectifs significatifs et l'établissement de liens sociaux.

Pour identifier les registres impliqués dans chaque séquence transférentielle, nous nous sommes servi des appareils méthodologiques proposés par Lacan pour l'analyse des cas : les schémas du miroir et le graphe. Le nœud borroméen ne fait pas partie de notre étude, mais nous croyons que le point commun qu'il y a entre tous ces instruments (schémas, graphes et nœuds), les trois registres, réel, symbolique et imaginaire (RSI), permettra au lecteur familiarisé avec les nœuds de trouver les clés que ces premiers schémas et graphes assoient dans son élaboration. En ce qui nous concerne, ce point commun nous permettra d'entreprendre, dans une recherche future et sur ces bases solides, l'élaboration des nœuds des cas examinés, parce que, dès le premier Séminaire jusqu'à son dernier enseignement, Lacan n'a pas cessé d'insister sur l'importance de reconnaître ces trois registres RSI, lorsqu'il s'agit d'examiner un phénomène du point de vue psychanalytique.

Les coïncidences dans les réussites transférentiels entre les cas, malgré les différentes orientations et conceptualisations psychanalytiques, méritent un dernier mot sur l'acte du clinicien. Cet acte, la conclusion diagnostic, a deux moments. Le premier arrive dans le cabinet, pendant le dialogue analytique, en direct. Le second arrive lorsqu'il réfléchit, dans l'après-coup de son acte, sur les voies de ses propres conclusions diagnostiques. C'est-à-dire, si c'est dans son cabinet qu'il est arrivé à sa conclusion diagnostique pour pouvoir conduire le dialogue analytique, c'est en dehors de la situation analytique, dans son après-coup, qu'il doit la vérifier dans un acte très différent, celui de l'écriture. C'est toute la différence qu'il y a, dans l'apologue de Lacan sur le temps logique, entre le moment dans lequel chacun des trois prisonniers doit conclure sur la couleur, blanc ou noir du disque qu'il porte sur son dos, et le moment où ils doivent communiquer les raisons de leur conclusion au directeur de la prison qui a proposé le défi comme condition de leur libération¹⁶.

C'est en quoi l'écart entre le réel des faits cliniques mis sur la table de jeu du dialogue analytique et son appropriation symbolique de la part du clinicien se révèle avec clarté. De cette façon, notre texte vise principalement à être un point de référence pour le praticien qui s'intéresse aux problèmes de la clinique des psychoses ordinaires avec des enfants et des adolescents, dans la mesure où il trouvera dans les séries de cas des enjeux théoriques,

¹⁵ Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre X, L'angoisse* (1962-63). Paris, Seuil, 2004, p. 168.

¹⁶ Lacan, Jacques. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945). In : *Écrits I*, op.cit., p. 195-211.

méthodologiques et subjectifs qui ne sont sûrement pas éloignés des siennes. Ainsi, il pourra trouver son propre chemin dans les enjeux diagnostiques que sa pratique quotidienne lui impose.

C'est dans la référence logique aux autres, qu'il pourra aussi trouver les clés de la vérification de ses conclusions cliniques. Notre démarche est, dans ce sens, un instant du regard dans un champ de recherche qui commence à s'ouvrir dans le champ plus large des psychoses ordinaires. Les séries de cas espèrent être, alors, un point de référence dans le temps pour comprendre ce qu'est la clinique des psychoses avec des enfants et des adolescents. Notre épigraphe confirme l'importance de ces conclusions, parce que l'avenir de la psychanalyse dépend du travail de chacun. Ce travail met en relation la pratique particulière avec l'ensemble des pratiques des autres, ainsi il ne peut être que logique dans la psychanalyse comme Lacan le conclut à la fin de son article¹⁷ :

Il n'est que de faire apparaître au terme logique des *autres* la moindre disparte pour qu'il s'en manifeste **combien la vérité pour tous dépend de la rigueur de chacun**¹⁸, et même que la vérité à être atteinte seulement par les uns, peut engendrer, sinon confirmer, l'erreur chez les autres. Et encore ceci que, si dans cette course à la vérité, on n'est que seul, **si l'on n'est tous, à toucher au vrai, aucun n'y touche pourtant sinon par les autres.**

¹⁷ Ibid., p. 210.

¹⁸ Ici, comme dans les autres citations de cette thèse, c'est moi qui souligne, sauf indication contraire.

ABREVIATIONS ET GRAPHE DE REFERENCE

Abréviations

AMP : Association Mondial de psychanalyse

APA : Association américaine de psychiatrie (*American Psychiatric Association*)

APF : Association psychanalytique de France

CFTMEA : Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent

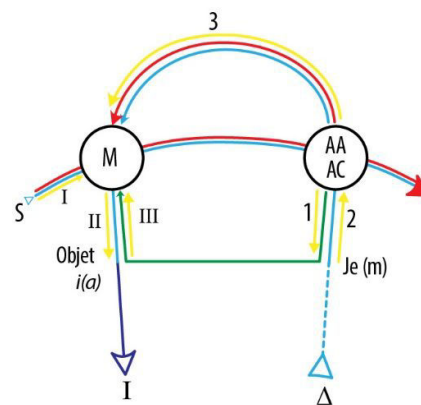
CIM : Classification internationale des maladies

DSM : Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*)

RP : Recherche préliminaire : *Traitement de la jouissance dans trois cas de psychose ordinaire*¹⁹

SPP : Société psychanalytique de Paris

Graphe de référence : Trajets sujet/objet, Séminaire V, p. 95



Graphe 1: Graphe de référence

Δ Delta : Corps ou sujet entendant : **bleu claire lignes discontinues**

S : Corps ou sujet parlant de l'appel et de la demande :

Rouge : **parcours signifiant**

Blue claire lignes continues : **parcours de la voix**

Verte foncé : **circuit des objets** :

Narcissisme primaire ou moi réel : **i(a)**

Narcissisme secondaire ou moi idéal : **(m)**

AA : L'Autre auditeur

AC : L'Autre code, lieu des signifiants communs

Parcours signifiant voie Sujet de l'appel pour la constitution du message (M) :

Je (moi) : moi idéal du sujet : celui à qui il s'adresse comme semblable (tu) (objet indirect) :

1 : à partir du même code, AC,

2 : je te parle comme mon semblable

3 : pour te dire quelque chose (M)

Parcours signifiant voie Sujet de la demande pour la constitution du message (M) :

I : ce que je veux est

II : **i(a)** : objet métonymique (objet direct)

III : (mais pas exactement, il y a un autre chose au-delà de cela que je te demande)

M : message vide de signification, à déchiffrer à la manière de Champollion

I : signes du sujet, identifications symboliques

¹⁹ PDF Annexe à cette thèse.

DEFINITIONS DE BASE : TRANSFERT ET STRUCTURE

Nous citerons les références de Lacan sur les deux concepts qui sont le fondement de notre recherche : transfert et structure²⁰.

TRANSFERT

Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud (1953-54)*, Paris, Seuil, Points Essais, 1975, p. 372-74 :

Freud nous montre comment la parole, à savoir la transmission du désir, peut se faire reconnaître à travers n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi soit organisé en système symbolique.

[...]

Qu'est-ce que Freud appelle *Übertragung* ? C'est, dit-il, le phénomène constitué par ceci, que pour un certain désir refoulé par el sujet, il n'y a pas de traduction directe possible. Ce désir du sujet est interdit à son mode de discours, et ne peut se faire reconnaître. Pourquoi ? C'est qu'il y a parmi les éléments du refoulement quelque chose qui participe de l'ineffable. Il y a des relations essentielles qu'aucun discours ne peut exprimer suffisamment, sinon dans ce que j'appelais tout à l'heure l'entre-les-lignes.

[...]

Qu'est-ce que nous dit Freud dans sa première définition de l'*Übertragung* [transfert] ? Il nous parle des *Tagesreste*, de restes diurnes, qui sont, dit-il, désinvestis du point de vue du désir. Ce sont dans le rêve des formes errantes qui, pour le sujet, sont devenues de moindre importance – et se sont vidées de leur sens. C'est donc un matériel signifiant. Le matériel signifiant, qu'il soit phonématique, hiéroglyphique, etc..., est constitué de formes qui sont déchues de leurs sens propre et reprises dans une organisation nouvelle à travers laquelle un sens autre trouve à s'exprimer. C'est exactement cela que Freud appelle *Übertragung*.

[...]

Certes, dans ce qui se produit dans l'analyse, par rapport à ce qui se produit dans le rêve, il y a cette dimension supplémentaire, essentielle, que l'autre est là.

Séminaire X, *L'angoisse (1962-63)*, Paris, Seuil, 2004, p. 147 :

« Vous savez qu'il ne peut pas l'être, interprété, directement, le symptôme, qu'il faut le transfert, c'est-à-dire l'Introduction de l'Autre ».

Séminaire XXI, *Les non-dupes errent (1974-74)*, Leçon du 19 février 1974, p. 58 :

<http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-les-non-dupes-errent-1973-1974,322> :

Qu'on ne vienne pas me raconter, hein, qu'elle [la psychanalyse] emploie *le transfert*. Parce que *le transfert*, lui, n'est pas un moyen. C'est un résultat, qui tient à ce que la parole - par son moyen, moyen de parole - révèle quelque chose qui n'a rien à faire avec elle, et très

²⁰ Le lecteur pourra trouver des autres références dans les entrées correspondantes de l'*Index référentiel* : Krutzen, Henry. Jacques Lacan. Séminaire 1952-1980 – *Index référentiel*. Paris, Economica/ Antrophos, 2009.

précisément le savoir, qui existe *dans* le langage. Là encore, je n'ai jamais dit que c'est le langage qui est savoir.

Le langage, si vous voulez bien vous souvenir de quelques-uns des trucs que j'ai crayonnés au tableau dans le temps où j'en avais la force, le langage est un effet de ceci qu'il y a du signifiant *Un*.

STRUCTURE

Séminaire I, op. cit., p. 11 :

Phénoménologiquement, la situation analytique est une structure, c'est-à-dire que par elle seulement certains phénomènes sont isolables, séparables. C'est une autre structure, celle de la subjectivité, qui donne aux hommes cette idée qu'ils sont à eux-mêmes compréhensibles.

Séminaire V, *Les formations de l'inconscient* (1957-58). Paris, Seuil, 1998, p. 179 :

La parole impose une structure : « Je veux dire – la parole est-elle comme une émanation qui flotte au-dessus de lui [le sujet], ou développe-t-elle, impose-t-elle par elle-même, oui ou non, une structure telle que celle que j'ai longuement commentée, à laquelle je vous ai habitués ? -et qui dit que, dès lors qu'il y a sujet parlant, il ne saurait être question de réduire à un autre, tout simplement, la question de ses relations en tant qu'il parle mais qu'il y en a toujours un troisième, le grand Autre, qui est constituant de la position du sujet en tant qu'il parle, c'est-à-dire, aussi bien, en tant que vous l'analysez ».

Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* (1958-59). Paris, Seuil, 2013, p. 499 :

Dans notre dernier entretien, j'ai développé la structure du fantasme en tant qu'il est dans le sujet ce que nous appelons le soutien de son désir.

Là où il est possible de le saisir dans une structure suffisamment complète, le fantasme peut en quelque sorte servir de plaque tournante à ce que nous sommes amenés à lui rapporter des diverses structures, disons, nosologiques, celles de l'expérience, c'est-à-dire la relation du désir du sujet à ce que je vous désigne depuis longtemps comme étant, dans la perspective analytique, non pas seulement sa référence mais son essence, à savoir le désir de l'Autre.

Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 30 :

La structure est à prendre au sens où c'est le plus réel, où c'est le réel même.

C'est au moins ce que j'énonce quant à moi, et que j'ai marqué à d'autres occasions. Déjà au temps où je dessinais au tableau, voire manipulais quelques-uns de ces schémas dont s'illustre la topologie, je soulignais qu'il ne s'agissait là de nulle métaphore.

De deux choses l'une. Ou ce dont nous parlons n'a aucune espèce d'existence, ou si le sujet en a une, j'entends telle que nous l'articulons, il est exactement fait comme ces choses que j'inscrivais sur le tableau, à condition que vous sachiez que cette petite image, qui est tout ce que l'on peut mettre pour la représenter sur une page, n'est là que pour vous figurer certaines connexions, qui ne peuvent pas s'imaginer, mais peuvent parfaitement bien s'écrire.

La structure, c'est donc réel. Ça se détermine en général par convergence vers une impossibilité. C'est par ça que c'est réel.

Séminaire XX, *Encore* (1972-73). Paris, Seuil, Point essais, 1975, p. 16 :

Dans cette espace de la jouissance, prendre quelque chose de borné, fermé, c'est un lieu, et en parler, c'est une topologie. Dans un écrit que vous verrez paraître en pointe de mon discours de l'année dernière, je crois démontrer la stricte équivalence de topologie et structure.

Séminaire XXI, *Les non-dupes errent* (1974-74), Leçon du 19 février 1974, page web citée, p. 138 :

La structure s'avère nœud borroméen : Et alors, j'arrive là et je dis : c'est *le savoir du Réel*. Je le démontre *à tout bout de champ*, c'est le cas de le dire.

J'y reconnais le trois, mais le trois comme *nœud*.

Ma chère *structure* – ma *structure* à la noix ! - s'avère *nœud borroméen*.

Naturellement, il suffit pas de le *nommer*, de *l'appeler comme ça*, parce que, il suffit pas que vous sachiez que ça s'appelle *nœud borroméen* pour que vous sachiez en faire quelque chose. C'est le cas de le dire, n'est-ce pas : « *faut le faire !* ».

1 PROBLEMATIQUE : LA PSYCHOSE ORDINAIRE ET SON EXTENSION À LA CLINIQUE AVEC DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

Le syntagme « psychose ordinaire » a, à l'intérieur de la psychanalyse d'orientation lacanienne, une histoire qui commence en 1998, lorsqu'il est proposé à la fin d'une série de trois réunions des Sections Cliniques Françaises du Champ freudien (les deux premières ont été en 1996 et 1997)²¹. Comme toute dénomination, ce syntagme est un signifiant qui admet deux lectures, celle en tant que tel, signifiant, et celle de son spectre de significations. Dans la première partie de ce chapitre, nous parlerons de son origine ; dans la deuxième, nous nous arrêterons à la lecture de son niveau signifiant. À partir de ce que ce niveau nous révèle, nous examinerons, en troisième partie, les problèmes cliniques généraux qui sont impliqués dans sa signification, parce ce qu'il nomme est « un diagnostic structural ». Finalement nous aborderons la problématique spécifique qui nous intéresse dans cette recherche, celle de l'extension du diagnostic de psychose ordinaire, dans ses registres clinique et nosographique, au terrain de la pratique avec des enfants et des adolescents.

1.1 LE SYNTAGME « PSYCHOSE ORDINAIRE » : UNE NOUVELLE PERSPECTIVE SUR LES PROBLEMES DES PSYCHOSES

Dans le livre de la Convention d'Antibes, *La psychose ordinaire*, Jacques-Alain Miller introduit ce syntagme « psychoses ordinaires » de la manière suivante²² :

Voilà donc comment je me représentais notre chemin, **après-coup**. Nous sommes passés de la surprise à la rareté, et de la rareté à la fréquence. Je me disais hier soir : comment appellera-t-on le livre qui sortira de cette journée ? On ne mettra pas *Néo-déclenchement*, *néo-conversion*, *néo-transfert*. Va-t-on mettre *Les néo-psychoses* ? Avons-nous vraiment envie de lier notre élaboration à la néo-psychose ? Cela ne me plaît pas du tout, la néo-psychose. Et je me disais : finalement, **nous parlons de la psychose ordinaire**.

Dans l'histoire de la psychanalyse, on s'est intéressé tout naturellement à la psychose extraordinaire, aux gens qui cassaient vraiment la baraque. Schreber, qui tient l'affiche chez nous depuis combien de temps ? **Alors que nous avons ici des psychotiques plus modestes, qui réservent des surprises, mais qui peuvent, on le voit, se fondre dans une sorte de moyenne** : la psychose compensée, la psychose supplémentée, la psychose non-déclenchée, la psychose médiquée, la psychose en thérapie, la psychose en analyse, la psychose qui évolue, la psychose sinthomée – si l'on peut dire. La psychose joycienne est discrète, à la différence de l'œuvre de Joyce.

Dans le premier paragraphe, on peut remarquer que le syntagme est le produit logique, « après-coup », dit Miller, des trois moments de la recherche que les Sections Cliniques Françaises du Champ Freudien réalisaient à l'époque sur les psychoses. Chaque moment était ponctué par un mot clé qui permettait aux analystes réunis de réfléchir sur les enjeux de leur pratique clinique avec des psychotiques et qui ont donné, donc, le titre aux trois livres

²¹ Voir note 6.

²² IRMA. *La psychose ordinaire*, op.cit., p.230.

correspondants. Voici ces moments, selon la proposition de Lacan sur le temps logique, ces mots clés et ces titres :

1.- L'instant du regard : Le conciliabule d'Angers (1996) : **surprise** : *Le conciliabule d'Angers -Effets de surprise dans les psychoses-* (1997).

2.- Le temps pour comprendre : La conversation d'Arcachon (1997) : **rareté** : *La conversation d'Arcachon -Cas rares : les inclassables de la clinique-* (1997).

3.- Le moment de conclure : La convention d'Antibes (1998) : **fréquence** : *La psychose ordinaire. -La convention d'Antibes-* (1999).

Si chaque rencontre examine différents aspects des psychoses, selon le parcours tracé par les cas exposés, on peut dire, en dernière instance, que ces aspects se regroupent dans les trois enjeux nommés par Miller, lors de la dernière réunion : 1) néo-déclenchement, 2) néo-conversion ou phénomènes du corps et 3) néo-transfert. Le préfixe « néo » associé à chaque terme peut indiquer, alors, une nouvelle perspective sur ces enjeux qu'on reconnaît comme ceux de la psychanalyse, depuis qu'elle est née : déclenchement, phénomènes du corps et transfert. Le deuxième paragraphe signale, dans ce sens, un avant et un après en ce qui concerne spécifiquement les psychoses dans « l'histoire de la psychanalyse ». La convention d'Antibes de 1998 marque, alors, ces deux moments, lorsqu'elle propose cette nouvelle nomination, « psychoses ordinaires », et avec elle une nouvelle perspective pour l'analyse des psychoses.

Pour déterminer en quoi cette perspective est nouvelle, nous allons examiner, alors, la composition de l'ordre du signifiant de ce nouveau syntagme et sa signification. Notre recherche, clinique des psychoses ordinaires avec des enfants et des adolescents, assume ce signifiant et s'inscrit dans le spectre des problèmes cliniques qu'il implique dans la pratique analytique.

1.2 LE SIGNIFIANT « PSYCHOSE ORDINAIRE »

Le syntagme « psychose ordinaire » est un signifiant qui nomme quelque chose. Il est composé, donc, d'un noyau substantif, essentiel, et d'une qualification adjectivale, qui peut changer. La lecture littérale de ce syntagme nominal indique que le substantif nomme une des trois structures reconnues par la psychanalyse, « psychose », les deux autres sont la névrose et la perversion. Nous entendons ici par structure ce que Jacques-Alain Miller rappelait dans le livre de la Conversation d'Arcachon²³ : « Lacan dit même « la structure », pour celle du langage. Les structures ne sont pas des semblants et des artifices. Même si nous n'arrivons pas à la rejoindre, la structure du langage, nous considérons qu'il est du réel ».

Donc, dans le cas de la structure langagière nommée « psychose », elle est qualifiée par l'adjectif « ordinaire ». C'est-à-dire, par une manière d'être qui, en tant qu'état, peut être transitoire. Dans ce sens, la lecture symbolique, c'est-à-dire, par contraste avec l'adjectif de sens contraire à « ordinaire », indique l'état vers lequel cet état peut basculer, l'état « extraordinaire » de la psychose. En effet, dans sa proposition du syntagme, Jacques-Alain-Miller évoquait, justement Joyce et Schreber comme les paradigmes antagonistes de ce qui est nommé par chaque syntagme.

Ainsi, on peut conclure, en première instance, que ce qui différencie la psychose ordinaire de celle extraordinaire, telles que les lectures littérale et symbolique du syntagme le montrent,

²³ IRMA, *La conversation d'Arcachon*, op. cit., p. 268.

est l'état de la structure et non elle-même, elle reste invariable en tant que structure. Mais ce qui peut changer, qui est sujet à des variations dans cet être fixe, invariable, est son état. Il peut passer de l'état ordinaire à l'extraordinaire et vice-versa. L'état ordinaire de la psychose est son état courant, habituel, type Joyce, « plus fréquente, plus discrète et qui attire l'intérêt des analystes d'aujourd'hui ». Par contre, son état extraordinaire arrive lorsque la psychose est type Schreber, moins fréquente par rapport à l'ordinaire, moins discrète et qui attirait l'intérêt des psychanalystes jusqu'à aujourd'hui, selon la proposition de Miller.

De façon analogue, on peut dire que les névroses et les perversions peuvent être aussi qualifiées d'ordinaires et extraordinaires. Cela implique que le noyau essentiel de ces syntagmes, les structures nommées en chaque cas, sont invariables ; telles que les psychoses, elles ne changent pas. Ce qui peut varier est leurs états. En somme, on peut trouver névroses, psychoses et perversions dans leurs états ordinaires ou extraordinaires.

À partir de cette perspective signifiant du problème, on peut conclure, en deuxième instance et par rapport à ce qui concerne spécifiquement les psychoses, que le syntagme « psychose ordinaire » a la vertu de définir une opposition, là, où elle n'était pas claire, mais floue, entre les psychoses déclenchées et celles autres que Miller énumère : compensées, supplémentées, non-déclenchées, médiquées, en thérapie, en analyse (ou « sous transfert », dénomination de Vicente Palomera²⁴), qui évoluent, sinthomées, discrètes. Le syntagme réunit, donc, sur le terrain clinique toutes ces dénominations antérieures sous une seule. Et cette conclusion nous mène directement sur ce que le syntagme nomme : un diagnostic structural et ses problèmes.

1.3 LE DIAGNOSTIC « PSYCHOSE ORDINAIRE » ET SES PROBLEMES

Le diagnostic est une conclusion du clinicien, il fait donc partie de l'acte clinique. Ainsi, on peut se poser la question : quel est la place du diagnostic dans l'acte clinique dans son ensemble ? Et à l'inverse : en quoi consiste-il, alors, cet acte clinique dans son ensemble, dont le diagnostic est le but et produit privilégié ? Avant d'aborder le sujet de ce paragraphe, les problèmes impliqués dans le diagnostic de psychose ordinaire, il est nécessaire d'établir ce que nous allons entendre dans cette thèse par « clinique » et la place que tient le diagnostic chez elle.

1.3.1 Ce qui nous entendons par « clinique »

Je vais partir du cadre que Lacan donne à la clinique tout au début du Séminaire III, *Les Psychoses* (1955-56). Puis, je prendrai comme base la définition du dictionnaire qui m'a paru la plus pertinente, car les registres substantifs et adjectifs qu'elle examine vont nous révéler les différents aspects de la clinique et de l'acte diagnostic. Nous enrichirons ces significations du point de vue de la psychanalyse pendant notre recherche, au fur et mesure que des autres propositions de Lacan et Freud arriveront.

²⁴ Cf. ses articles en espagnol : Palomera, Vicente. «Una psicosis freudiana bajo transferencia» (1998). In: *Ornicar? Digital*. N° 12: <http://www.wapol.org/ornicar/articles/plm0101.htm> et "Un caso de "Aparato de influir" bajo transferencia" (2012). *Ornicar? Digital* N° 12, 12 octobre 2012.

1.3.1.1 LE CADRE LACANIEN DES PROBLEMES CLINIQUES

Lacan ouvre son Séminaire III, *Les Psychoses* (1955-56) avec les mots suivants, juste ceux qui peuvent nous orienter sur le cadre où s'inscrit la clinique psychanalytique des psychoses, en général²⁵ :

Cette année, commence la question des psychoses.

Je dis la *question*, parce qu'on ne peut d'emblée parler du *traitement* des psychoses, comme une première note vous l'avait d'abord communiqué, et encore moins de traitement de la psychose chez Freud, car il n'en a jamais parlé, sauf de façon tout à fait allusive.

Nous allons partir de la doctrine freudienne pour apprécier ce qu'en cette matière elle apporte, mais nous ne manquerons pas d'introduire les notions que nous avons élaborées au cours des années précédentes, et de traiter de tous les problèmes que les psychoses nous posent aujourd'hui. Problèmes **cliniques** et **nosographiques** d'abord, à propos desquels il me semble que tout le bénéfice que peut produire l'analyse n'avait pas été complètement dégagé. Problèmes **de traitement** aussi, sur lesquels devra déboucher notre travail de cette année –c'est notre point de mire.

Ce n'est donc, par hasard si j'ai d'abord donné pour titre ce par quoi nous allons finir. Mettons que ce soit un lapsus, un lapsus significatif.

De ces phrases, on peut déduire que la clinique est un des trois problèmes de la pratique analytique. Les deux autres sont ceux de la nosographie et du traitement. Dans le contexte de ce Séminaire, les trois problèmes sont référés à l'examen des psychoses, mais nous les trouvons articulés aussi aux analyses des névroses et des perversions tout au long de l'enseignement de Lacan. Il faut donc compter sur ce triple cadre, où s'inscrit toute clinique, qu'elle soit ou non psychanalytique. Voyons maintenant ce que la recherche dans le dictionnaire nous apporte sur ce que nous entendons ici par « clinique » et ses rapports avec les autres types de problèmes, nosographiques et de traitement.

1.3.1.2 « CLINIQUE », SELON LE DICTIONNAIRE : « AU CHEVET DES MALADES »

Le Centre National de Ressources Textuels et Lexicaux (CNRTL) différencie les usages du terme « clinique » selon qu'il s'agit de sa fonction adjectivale ou substantive. Bien que dans notre cas, « problèmes cliniques », le terme soit en fonction adjectivale, je citerai d'abord les acceptions de la forme nominale, parce qu'elles nous mènent au cœur de la signification que nous cherchons.

1.3.1.2.1 L'usage substantif

CLINIQUE²⁶

II. – Subst. fém.

A. – MÉD. [P. oppos. à l'enseignement magistral plutôt pratique]

1. **Enseignement médical** pratiqué au chevet des malades. Ensemble des connaissances ainsi acquises. Chaire, professeur de clinique. Un manuel de pathologie et de clinique médicale. Zola, *La Joie de vivre*, 1884, p. 854.

– Spéc. Épreuve pratique d'examen de malades que subissent les futurs médecins avant la présentation de leur thèse (d'apr. Lafon 1963).

²⁵ Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre III, Les psychoses* (1955-56). Paris, Seuil, 1981, p. 11.

²⁶ <http://www.cnrtl.fr/definition/clinique>

2. P. méton.

a) **Méthode de diagnostic** par l'observation directe, et sans l'aide des moyens de laboratoire, du malade alité. *Pratiquer la clinique* (G. Duhamel, Chronique des Pasquier, Les Maîtres, 1937, p. 269). *Les théories les plus logiques sont condamnées dès que la clinique les dément, ...* P. Bourget, *Le Sens de la mort*, 1915, p. 12.

– **Résultat de cette observation** :

7. *Déjà, la clinique présente, en face du « type Hölderlin », toujours à fleur de nerfs, des « ruines glacées, figées, presque inanimées, végétant impassibles comme des bestiaux dans un coin obscur de l'asile...* Mounier, *Traité du caractère*, 1946, p. 364.

– P. métaph. *Le roman peut être une clinique, ou une féerie, ou les deux à la fois.* L. Daudet, *Quand vivait mon père*, 1940, p. 31.

Il s'agit, dans la **clinique**, d'une **formation** opposée à la formation théorique qui est certainement son complément nécessaire et qui se fait généralement dans des salles de classe. Cette formation clinique doit se faire, par contre, « **au chevet des malades** ». Au niveau psychanalytique, nous comprenons, donc, que c'est le propos des présentations cliniques, par exemple, et la justification de ce qu'on appelle une « section clinique » annexe à l'enseignement universitaire ou aux écoles de psychanalyse. La formation en présence du patient est le noyau significatif du terme.

Par métonymie, le **registre de la pratique**, objet de cette formation, « clinique » désigne d'abord la **méthode de la réalisation du diagnostic**, en tant que le seul moyen de le poser est l'observation directe du malade. Dans les autres cas, d'observation indirecte, nous aurons un diagnostic sans clinique. En second terme, « clinique » désigne le **résultat de cette observation**, c'est-à-dire, la conclusion diagnostique. En somme, dans le registre de la pratique, la **clinique nomme l'acte diagnostique dans son ensemble**, cela exclut le traitement qui peut être réalisé par une autre personne et sans présence du clinicien, sauf, bien entendu, dans le traitement psychanalytique. La raison est que le transfert lie, en général, dans la pratique analytique, diagnostic et traitement. Ainsi, la pratique est constituée par deux actes, l'acte clinique et celui du traitement, tandis que la nosographie est du côté de la formation théorique. Évidemment, la formation théorique ne se réduit pas aux tableaux nosographiques. De la même manière, les problèmes généraux de la psychanalyse ne se réduisent pas à ceux de la formation et la pratique, ils comprennent aussi ceux de la recherche et l'extension vers autres disciplines, entre autres. Mais avec ces éléments nous pouvons distribuer dans le tableau suivant (Tableau 1) les problématiques présentées par Lacan :

Tableau 1 : Distribution des problématiques cliniques, nosographiques et du traitement dans le cadre général de la psychanalyse

PSYCHANALYSE			
Problèmes de Formation		Problèmes de la Pratique	
Théoriques : nosographiques	Cliniques : « au chevet du malade »	Cliniques : <u>méthode</u> de réalisation diagnostique (observation directe du malade) et <u>résultat</u> de cette observation (conclusion diagnostique)	Du traitement

En psychanalyse, le diagnostic est essentiellement affaire de l'« écoute » directe du sujet, plutôt que de leur observation. Ce qui concentre tout l'intérêt du clinicien à l'heure du diagnostic est la voix de son patient et tout ce que cette voix prononce. Cependant, parfois, on peut se passer de la présence physique du malade, de sa voix, mais jamais de ce qu'il dit textuellement. C'est le cas, par exemple de la clinique que Lacan déploie dans le Séminaire III, à partir de Schreber et puis dans le Séminaire XXIII, à partir de Joyce. Ce qui valide le fait qu'on peut

présenter ou analyser après-coup le diagnostic d'un cas c'est de compter sur le matériel de ce qui a été dit ou écrit par le sujet. Bref, c'est la clinique du langage et la parole ce qui compte pour la psychanalyse.

1.3.1.2.2 L'usage adjectival

Sur ce noyau de signification, la clinique en tant que formation et acte diagnostic qui se fait en présence du malade, « à son chevet », le CNRTL fait inventaire des usages adjectifs. Ainsi, nous trouvons qualifiés de « cliniques » symptômes et diagnostics, mais pas les « problèmes », que nous cherchons selon la proposition de Lacan. Nous déduisons, alors, que ces problèmes font partie de la formation psychanalytique et, du côté de la pratique, ils nomment l'acte diagnostique dans son ensemble. Bien entendu, nous nous occuperons ici seulement de ce dernier côté. Nous trouvons aussi dans cette série d'adjectifs une curieuse opposition entre le diagnostic médical et celui psychanalytique²⁷ :

CLINIQUE :

I.- Adjectif

A.- Qui s'opère au chevet du malade. *Formation clinique*. P. ext. qui repose sur l'observation directe du malade alité. *Analyse, observation, description, traité, médecine clinique*. P. méton. *signe, symptôme clinique*. *Mon éducation clinique veut que l'application soit, à mes yeux, l'épreuve définitive des théories* (P. Bourget, *Le Sens de la mort*, 1915, p. 323) :

1. ... Françoise qui, ayant voulu regarder ce que le signet marquait, lisait la description **clinique** de la crise et poussait des sanglots maintenant qu'il s'agissait d'une malade-type qu'elle ne connaissait pas. Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913, p. 123.

– *En partic.* [P. oppos. à la méthode psychanalytique] Qui repose sur l'observation des symptômes physiques :

2. ... on sait que Freud a rattaché aux troubles de l'affectivité bien des comportements aberrants et que c'est au niveau de l'affectivité inconsciente qu'il invite à rechercher le principe de l'automatisme au sens **clinique** du mot. Ricœur, *Philos. de la volonté*, 1949, p. 290.

– P. ext. *Psychologie clinique* (cf. infra II B 1).

B.- Qui est typique des diagnostics médicaux les plus fréquents :

3. Puis nous parlâmes de cette impossibilité – qui atteint presque à la valeur d'un cas **clinique** – (...), de ne s'intéresser jamais aux choses autrement que comme à autant d'indices psychologiques sur la personne qui les profère. Du Bos, *Journal*, 1924, p. 51.

4. Il n'a pas été absolument inutile que la folie de ces dernières années ne trouvât pas devant elle que des intelligences exercées à une prévision de la crise pour ainsi dire **clinique**, et, jusqu'à un certain point, fataliste. J.-R. Bloch, *Destin du siècle*, 1931, p. 234.

C.- *Au fig.* Qui a la sécheresse d'écriture d'un **diagnostic clinique** :

5. Toutes ces choses dites à froid, couchées toutes nues sur le papier, ces mots d'une *précision horrible*, ces phrases **cliniques**, privées d'ivresse, car il n'y aurait que l'ivresse des sens pour les faire passer. Green, *Journal*, Le Bel aujourd'hui, 1955-58, p. 174.

Cette série adjectivale mérite de notre part trois remarques. La première, l'inclusion des symptômes dans l'acte diagnostique. La série substantive se focalisait sur le clinicien, sa formation, sa méthode et sa conclusion diagnostique. Ici, le symptôme clinique met la lumière du côté patient et à ce qui est à observer en sa présence, un signe, un symptôme. Notre deuxième remarque porte sur le niveau de cet objet d'observation : physique ou psychique ? Le rédacteur de la définition a bien compris le revirement que Freud a fait : ce ne sont pas les symptômes physiques qui attirent l'attention du psychanalyste, mais les psychiques. Ce qu'il n'a pas souligné est que ces symptômes ne sont pas objets d'observation mais d'écoute. Cependant, cela n'empêche pas que nous nous demandions la place que le corps peut avoir dans l'acte

²⁷ Ibidem.

diagnostique en psychanalyse et ce que nous pouvons entendre par un symptôme psychique en psychanalyse. Nous suivrons la première question dans cette recherche, lorsqu'elle se présente, mais nous aborderons la deuxième tout de suite, parce c'est dans ce sens que va notre dernière remarque : l'exemple cité chez Proust. Il montre que le champ de ces symptômes psychiques est le même pour la clinique côté clinicien : le langage et la parole, puisque la pauvre Françoise suit au pied de la lettre le manuel nosographique pour déployer les symptômes de sa maladie ! Un symptôme psychique est, enfin, un symptôme de la parole et du langage. C'est sur ce champ commun entre clinicien et patient qu'un transfert peut s'établir. Ainsi nous devons compléter notre tableau (Tableau 2) :

Tableau 2 : Inclusion du côté patient ou analysant dans les problèmes cliniques

PSYCHANALYSE			
Problèmes de Formation		Problèmes de la Pratique	
Théoriques : nosographiques	Cliniques : « au chevet du malade »	Cliniques : <u>Côté patiente ou analysant</u> : signes et symptômes <u>Côté clinicien</u> : méthode de réalisation diagnostique (observation directe du malade) et résultat de cette observation (conclusion diagnostique)	Du traitement

Sur ces bases, abordons les problèmes qu'on peut trouver dans l'acte clinique qui conclut avec un diagnostic de « psychose ordinaire ».

1.3.2 Le problème clinique dans le diagnostic de psychose ordinaire et l'exigence théorique

Les deux conclusions que la lecture signifiante du syntagme « psychose ordinaire » nous ont permis d'établir et les définitions de clinique dans ses rapports avec la nosographie impliquent, alors, que, dans le domaine de la pratique clinique où ce syntagme est inclus, il ne s'agit pas d'une nouvelle dénomination nosographique pour les psychoses. Nous sommes encore face au problème de la reconnaissance de la structure langagière du sujet qui nous parle dans la clinique analytique : névrotique, psychotique ou perverse. La nouveauté est l'exigence de la reconnaître à travers des indicateurs cliniques précis, mais non pathologiques. En principe, nous entendons pour ces derniers, les indicateurs qui, dans les psychoses type Schreber, par exemple, obligent un internement du patient.

Or la gamme des indicateurs cliniques ne se réduit pas aux symptômes, qui sont de nature signifiant, elle comprend, à l'intérieur de la psychanalyse, d'autres manifestations, comme celle de la jouissance ou celle de l'ordre des identifications. Les symptômes sont des manifestations du registre symbolique, la jouissance, du registre du réel et les identifications du registre imaginaire. Ces trois types de manifestations, isolées ou dans leurs divers entrelacements, sont des manifestations que le praticien de formation analytique devra apprendre à trouver dans la bouche de son sujet, c'est-à-dire dans le champ commun du langage et la parole. C'est ici le premier problème que la psychose ordinaire pose au clinicien : définir, dans ce que le sujet prononce ou écrit, les types d'indicateurs cliniques qui peuvent l'orienter dans la formulation de sa conclusion diagnostique en termes structuraux.

Pour le résoudre, une exigence théorique s'impose. Si ce qui est en jeu dans la psychose ordinaire est la mobilité de l'état de la structure, puisque l'état ordinaire peut bouger vers son

état extraordinaire : il est alors nécessaire de définir la frontière qui peut être franchie dans le passage d'un état à l'autre. Nous entendons ces passages en tant que mouvements subjectifs, c'est-à-dire, les mouvements signifiants de la parole et les mouvements discursifs où le sujet est en jeu par rapport aux objets (réels, symboliques et imaginaires) et à la jouissance. En somme, il s'agit de la reconnaissance de la structure psychotique, à partir des frontières, très mobiles, entre ses états. Ainsi la question théorique qui se pose est : quelle est la limite entre les deux états ? C'est-à-dire, qu'est ce qui se déclenche et marque le passage d'un état à l'autre de la psychose ? Il me semble opportun de répondre dès maintenant car cette réponse va nous orienter sur l'identification des indicateurs cliniques dans les psychoses ordinaires, dans le champ clinique spécifique que nous avons choisi d'explorer dans cette thèse, celui des enfants et des adolescents. Cette réponse nous la trouvons chez Lacan, elle est exposée infra.

1.3.3 Le délire dans la limite

Au début du Séminaire III, *Les psychoses* (1955-56), Lacan est clair sur ce point. Ce qui se déclenche et marque les limites dans la psychose est un délire. Je le cite²⁸ :

Il n'en reste pas moins que c'est à une certaine façon de manier la relation analytique qui consiste à authentifier l'imaginaire, à substituer à la reconnaissance sur le plan symbolique la reconnaissance sur le plan imaginaire, qu'il faut attribuer les cas bien connus de **déclenchement** assez rapide **de délire** plus ou moins persistant, et quelque fois définitif.

Le fait qu'une analyse peut **déclencher dès ses premiers moments une psychose** est bien connu, mais jamais personne n'a expliqué pourquoi. C'est évidemment fonction des dispositions du sujet, mais aussi d'un maniement imprudent de la relation d'objet.

Cela vaut aussi pour les psychoses qui se déclenchent en dehors du dispositif analytique, ce qui se déclenche est aussi un délire, bien que la perspective du facteur déclenchant soit autre. En effet, dans son article *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* (1957-58), Lacan dira que c'est le moment où le sujet se trouve dans une position particulière, celle d'une opposition symbolique avec « Un-père » réel, de chair et d'os²⁹ :

Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet. [...] **Il suffit que Un-Père [réel] se situe en position tierce dans quelque relation qui ait pour base le couple imaginaire a-a', c'est-à-dire moi-objet ou idéal-réalité, intéressant le sujet dans le champ d'agression érotisé qu'il introduit.**

Qu'on cherche au début de la psychose cette conjoncture dramatique. Qu'elle se présente pour la femme qui vient d'enfanter, en la figure de son époux, pour la pénitente avouant sa faute, en la figure de son confesseur, pour la jeune fille énamourée en la rencontre du « père du jeune homme », on la trouvera toujours [...].

Dans les deux cas, soit de la rencontre avec un père réel dans un enjeux symbolique et imaginaire particulier ou du maniement imprudent de la relation d'objet, ce qui se déclenche est un délire. Ainsi, on peut déduire de la lecture de ces deux fragments que les circonstances et le facteur déclencheur sont des éléments différents, mais, que la cause structurelle est toujours la même, la forclusion d'un signifiant. À l'époque de l'enjeu castration/oedipe, ce signifiant décisif est le Nom-du-père. Mais nous verrons qu'avant ce moment, il peut y avoir, en cause des psychoses, des autres forclusions, aussi cruciales comme celle-là.

²⁸ Lacan, J. Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 24.

²⁹ Lacan, Jacques. « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (Dec. 1957-Janv. 58). In : *Écrits II*, Paris, Seuil, 1999, édition de poche, p. 55-56.

1.3.4 L'état ordinaire des psychoses en fonction du délire en tant que limite

Dans ce sens, l'état ordinaire des psychoses peut se situer avant ou après cet indice clinique, le déclenchement du délire, et le franchir ou non. Si on essaie de faire un tableau avec la liste de ces états que Miller mentionne, nous avons les éléments suivants (Tableau 3).

Tableau 3 : Termes qui nommaient les « psychoses ordinaires », avant ou après le déclenchement du délire, avant 1998

<u>Avant</u> le déclenchement	Déclenchement du délire	<u>Après</u> le déclenchement
Compensée, supplémentée, non-déclenchée, discrète, qui évolue, en analyse ou « sous transfert », sinthomée		Médiquée, en thérapie, qui évolue, en analyse ou « sous transfert »

Voyons, donc, comment se présentent ces problèmes et présupposés théoriques dans le domaine clinique de notre recherche, celui des enfants et adolescents.

1.4 EXTENSION DU DIAGNOSTIC « PSYCHOSE ORDINAIRE » AU DOMAINE DE LA CLINIQUE AVEC DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

Comme nous avons indiqué dans la note liminaire, nous partons dans cette recherche de trois cas de ma propre expérience clinique. Vérifier le diagnostic de psychoses ordinaire dans les cas de deux enfants, Mathias et Luis, et d'un adolescent, Marcelo, exigeait de les mettre en rapport avec des autres cas. Dans le cadre universitaire je ne pouvais le faire que dans le registre bibliographique, où on trouve que la pratique « psy » avec des enfants et des adolescents est un terrain très large, où il y a une grande quantité de perspectives cliniques et de cadres nosographiques. Dans ce sens, nous avons dû de définir les limites de notre recherche selon ce que nous dictait notre sujet, la psychose ordinaire, à partir des suivantes questions : 1) Où ? C'est-à-dire, en quel endroit des pratiques cliniques allions-nous à situer notre domaine de recherche ? 2) Quoi ? C'est-à-dire, quels sont les faits cliniques que nous allions à suivre dans ce domaine ? 3) À partir de quelle perspective « psy », quels critères et pour quoi ? Et 4) Avec quelles limites bibliographiques ? Nous allons répondre ces questions pour déterminer le portée et les limites de notre enquête dans les registres clinique et nosographique.

1.4.1 OÙ ? Notre domaine de recherche n'est pas celui de la pathologie plus grave

Sur le terrain clinique courant, l'état extraordinaire de la psychose, comme celui de toute autre structure qui mérite un internement du patient, appartient au domaine du pathologique dans ses états plus graves. Par contre l'état ordinaire correspond aux études de ce qu'on appelle

« normal »³⁰, « régulier », « habituel ». Cela implique, d'un côté plus général, que la psychose ordinaire met en relief les problèmes des rapports entre le normal et le pathologique au niveau des disciplines « psy ». D'un côté spécifique, cela implique que notre recherche dans le domaine des enfants et des adolescents, ne s'inscrit pas dans l'ordre des pathologies graves. Mais elle n'exclut pas le registre de ce qui ne va pas, du symptomatique ou du dérangeant qu'on peut trouver dans les états ordinaires de la psychose. Autrement dit, nous n'examinerons pas ici les cas de psychoses infantiles déclenchées, d'autisme, ni d'aucun autre état qui puisse demander l'internement permanent de l'enfant ou de l'adolescent, sauf si cet état extraordinaire a pu changer à l'état ordinaire grâce au transfert analytique.

Nous examinerons les cas d'enfants ou d'adolescents qui ont été pris en charge dans des cabinets privés ou institutionnels et qui, étant donné l'état de leurs problèmes subjectifs, peuvent continuer à vivre chez eux et aller à l'école ou à certaines institutions d'attention « psy », bien qu'en termes structuraux nous puissions dire que leur structure est psychotique. On peut trouver à l'intérieur de cette gamme des sujets en difficulté avec leur corps, leurs fonctions corporelles, les exigences scolaires, le langage, la langue maternelle, les rapports avec les membres de sa famille, avec les amis, avec les institutions, etc.

1.4.2 QUOI ? Les objets de la recherche

1.4.2.1 LES OBJETS TEXTUELS : REGISTRES CLINIQUE ET NOSOGRAPHIQUE

Tenant en compte que notre objet de recherche est un ensemble de textes écrits, donc, nos objets de recherche dans ces textes seront dans les deux niveaux qui les constituent. Ces niveaux de l'énonciation et de l'énoncé sont délimités par la question « qui dit quoi ? ». C'est le thérapeute qui raconte ce qui est arrivé dans l'entretien avec l'enfant ou l'adolescent. Après d'avoir participé dans l'expérience, le praticien devient écrivain de cette expérience. Elle a été l'objet de sa propre réflexion et c'est, alors, son après-coup ce que nous avons dans chaque récit. Les événements racontés ne sont autre chose que faits de parole, mais aussi l'explication de ces événements. Qu'est-ce que nous allons à chercher dans ces deux niveaux des textes, celui de leurs énoncés, les paroles dites dans la séance, et celui de leurs énonciations, les appréciations du thérapeute/écrivain ?

Le triple cadre des problèmes de toute pratique nous oriente : nous chercherons le registre clinique de notre problématique dans ces énoncés et son registre nosographique dans ces énonciations. Dans le premier cas, comme nous verrons n'est pas toujours facile de dégager le registre clinique de celui de la thérapeutique dans les récits des expériences, dû au transfert qui lie les deux actes : la mise en jeu du malaise et son traitement. Mais nous suivrons la piste de ce qui ne va pas au niveau subjectif et qui est objet du travail dans le cabinet avec le thérapeute. Dans le niveau des énoncés, donc, notre objet de recherche seront les faits cliniques, les dits de l'enfant ou de l'adolescent en exprimant son malaise et la manière comment ils se transforment lorsqu'ils sont accueillis par l'oreille du thérapeute. Dans le niveau de l'énonciation, nous suivrons les principes théoriques qui guident la réflexion et les conclusions diagnostiques du clinicien.

³⁰ En effet, le CNRTL porte comme antonyme de « pathologique », l'adjectif « normal ». Cf. <http://www.cnrtl.fr/antonymie/pathologique>

C'est à ce niveau que nous trouverons la manière comment différents cadres nosographiques se sont proposés pour nommer ce que nous appelons l'état ordinaire des psychoses dans les cas des enfants et des adolescents.

En somme, dans les cas que nous examinerons pendant cette recherche, nous suivrons, côté des énoncés, la voix du patient et ses malaises dans l'expérience analytique elle-même ; et côté énonciation, nous chercherons la voix du clinicien et ses critères et conclusions diagnostiques. Le point commun de départ est un réel dont un des sujets se plaint et dont l'autre essaie de traiter selon ses moyens théoriques et de formation, c'est-à-dire, selon ce qu'il a pu comprendre dans la théorie analytique et dans soi-même, de ce malaise qui atteint à l'autre qui lui parle et lui demande quelque chose. Jetons un œil sur cet objet réel mis en jeu dans l'expérience analytique, parce qu'il est la cause déclenchant du dialogue entre les deux sujets et de l'écriture du texte lui-même. C'est un réel que le premier sujet cherche à cerner à travers de ses mots et des réponses du clinicien, et que le deuxième essaie de cerner avec les outils que la doctrine psychanalytique lui donne.

1.4.2.2 LES OBJETS REELS : STRUCTURE ET MALAISE SUBJECTIF

L'objet réel sur lequel le clinicien a fait la conclusion diagnostique dans le cabinet privée ou institutionnel est un réel complexe. Souvent il s'agit d'un mélange entre le niveau subjectif des états problématiques et les indicateurs de la structure depuis laquelle lui parle le sujet. Ainsi la conclusion diagnostique possède deux versants, celui de la structure subjective et celui des manifestations qui dérangent, obnubilent ou qui barrent le sujet. Par exemple, une difficulté scolaire ne représente pas la même chose chez un sujet névrotique que chez un sujet psychotique. Cela implique qu'un même symptôme, une même inhibition, l'angoisse et des mêmes manifestations dérangeantes de la jouissance, comme des épisodes de boulimie ou des agressions, ne sont pas indicateurs de la structure du sujet. Tout dépendra de la place que l'analysant donne à son malaise dans la constellation subjective de son discours. C'est cette constellation signifiante ce qui fait la structure.

Lorsque nous parlons de « psychose » dans cette recherche nous ne nous référons pas à une maladie, ni non plus à la folie des hôpitaux mentaux ou celle qui erre dans les rues. Nous nous référons à une structure langagière comme nous avons indiqué plus haut. Il s'agit d'un certain rapport du sujet au signifiant qui détermine ses relations avec son propre corps et ses liaisons avec les semblables. Ce rapport est différent de celui qui définit les structures névrotique et perverse. C'est pour cela que, dans sa base, notre problématique est une extension de la problématique des psychoses ordinaires chez les adultes à la clinique avec des enfants et des adolescents : dans n'importe quel âge, la structure est la même. Ceci détermine les questions pour le clinicien dans termes structurales : « d'où parle ce sujet lorsqu'il me parle en tant que moi, je suis son thérapeute ? », « quelle est sa position subjective par rapport au signifiant ? ».

Les réponses le conduiront vers la conclusion diagnostique pour mieux s'orienter dans le dialogue analytique. Mais ce n'est pas facile d'obtenir ces réponses nettes : les difficultés subjectives s'imposent et parfois font opacité sur les traits structurales. Ces difficultés sont très différentes selon les enjeux subjectives et les circonstances familiales et sociales de l'enfant ou de l'adolescent. Si dans le versant structurel du diagnostic ce qui est en jeu est une insondable

décision de l'être³¹, dans le versant des difficultés subjectives ce qui est en jeu c'est le hasard. Dans ce sens, l'affaire pour le clinicien est d'identifier où est le sujet qui parle au fond des bruits de la jouissance, des captures imaginaires ou des impossibles symboliques. Ce sujet à chercher pourra, alors prendre sa place dans ces enjeux circonstanciels. C'est le visé thérapeutique de la psychanalyse et dans ce sens, n'importe quelle soit la structure, névrotique, psychotique ou pervers, l'important est que le sujet qui l'habite puisse prendre place chez elle.

Nous avons pris le délire en tant qu'indicateur de la structure, selon l'orientation de Lacan. Mais comme on peut trouver des délires dans les névroses, selon le beau texte de Freud : *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen* (1908)³², la question sera de déterminer la spécificité du délire psychotique par rapport au délire névrotique. Dans notre champ de recherche particulier, il sera nécessaire en plus de **déterminer la manière dont le délire peut se manifester dans son état ordinaire chez des enfants et des adolescents**. C'est-à-dire sa spécificité à un âge déterminé où les problématiques subjectives ne sont pas les mêmes que celles des adultes en ce qui concerne la rencontre avec le réel du langage, du corps et du sexe. Nous nous occupons dans cette recherche des problèmes que les enfants et les adolescents des cas examinés ont trouvés dans ces rencontres, lorsque, par une insondable décision de l'être dans l'enfance elle-même, leurs rapports au signifiant sont ceux que la psychanalyse appelle « psychotiques ».

Ainsi, les deux versants réels des problèmes cliniques que nous essayerons de cerner dans cette recherche sont : 1) l'identification de la structure psychotique à partir de l'état ordinaire du délire et 2) les rapports de cette structure avec les symptômes, les inhibitions, l'angoisse et les manifestations de la jouissance, selon les circonstances spécifiques vécues par chaque sujet. C'est dans la reconnaissance de ces deux versants qui se situe l'enjeu du clinicien à l'heure de conclure sur le diagnostic structurel dans un cas déterminé.

1.4.3 QUELLE PERSECTIVE « PSY » ET POUR QUOI ?

Ces réels, structure subjective et malaises subjectifs ne sont pas nouveaux. La littérature de tous les temps et dans toutes les langues, et les histoires de l'humanité, des religions et de la folie, pour ne mentionner des autres arts et disciplines, ont parlé d'eux. Ce qui est nouveau du point de vue clinique dans chaque époque est la façon de les nommer, de les approcher. Et aucun sujet peut échapper au travail qui exige de les saisir pour lui-même soit-il le souffrant ou le clinicien. En mettant la lumière du côté de ce dernier, par exemple, nous parlerons de jouissance, là où les grecques ont parlé de l'*hybris*. Mais combien de travail théorique, pratique et d'analyse personnel est exigé à qui veut saisir quelque chose de la jouissance dérangeant pour un sujet dans une entretien psychanalytique ? Notre thèse c'est une recherche dans ce double mouvement entre les réels de toujours, présentés de manière inédite et particulière dans les séances analytiques, et le nouveau de chaque effort théorique et subjectif du clinicien pour le saisir.

Ainsi, les phénomènes de l'état ordinaire de la psychose chez les enfants et les adolescents n'ont pas attendu la formulation du syntagme « psychose ordinaire » en 1998 pour se manifester. Cependant cette formulation a permis de les reconnaître, dans l'après-coup, et de donner une consistance nosologique à l'état psychique correspondant. Il était demeuré innomé

³¹ Cf. Lacan, Jacques. « Propos sur la causalité psychique » (1946). In : *Écrits I*, op. cit., p. 177.

³² Freud, Sigmund. *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen* (1906). Paris, folio essais, 1986.

ou flou dans les études « psy » et, dans le domaine de la vie quotidienne, a été soumis à la morale ou à l'éducation. En conséquence, notre recherche est traversée par deux axes, à savoir, le temps et les perspectives « psy » d'approche aux problèmes impliqués dans les questions diagnostiques qui nous occupent. Nous examinerons d'abord notre perspective pour mettre au clair les principes nosographiques qui soutient la nouvelle dénomination, « psychose ordinaire » dans le Champ freudien. Sur ces bases nous pourrions mieux apprécier la manière comment des autres perspectives se mettent en relation avec la nôtre à travers des autres dénominations et formuler avec plus de précision notre problématique dans le registre nosographique.

1.4.3.1 NOTRE APPROCHE PSYCHANALYTIQUE AUX PROBLEMES DIAGNOSTIQUES POSES PAR LA PSYCHOSE DANS SON ETAT ORDINAIRE

Étant donné l'état de notre propre formation, essayer de cerner les principes nosographiques du diagnostic « psychose ordinaire » depuis le point de vue psychanalytique nous exige de réviser d'abord, les fondements de ce que Freud et Lacan appelaient une structure psychotique, par rapport aux deux autres, névroses et perversion. En deuxième lieu, de réviser la manière comment ils ont saisi et nommée ces états ordinaires des psychoses, qui n'ont pas échappé à ses élaborations diagnostiques. Et, finalement, la manière comment ces états ont été expliqués pour eux dans les cas des enfants et des adolescents. Sur cette base nous pourrions mieux comprendre, d'un côté, les points où des autres perspectives « psy » ont proposé des autres dénominations pour des phénomènes semblables ; et d'un autre côté, les démarches que sur la conceptualisation du dernier enseignement de Lacan ont abouti à la proposition du syntagme dans la Convention d'Antibes en 1999.

Accepter le syntagme « psychose ordinaire » en tant qu'entité nosologique, comme nous l'avons fait, implique assumer la perspective psychanalytique qui est à sa base. Dans ce sens, la distinction entre psychose, névrose et perversion n'est pas facile, cette recherche l'éprouve. Mais depuis le début de la psychanalyse, on trouve des repères clairs et précis qui peuvent orienter au clinicien dans la reconnaissance du délire psychotique dans ses états ordinaire et extraordinaire. La naissance de la psychanalyse a eu trois penchants qui orientent notre route, le thérapeutique, avec les *Études sur l'hystérie* (1895) ; celui de l'extension des phénomènes psychiques, objets de la thérapeutique, aux processus courants dans tous les hommes avec *L'interprétation des rêves* (1900) ; et celui de la constitution de sa propre nosographie dont témoignent les lettres et manuscrits de Freud adressés à Wilhelm Fliess entre 1887 et 1902³³, ses deux articles de 1894 et 1896, titrés respectivement, « Les psychonévroses de défense » et « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », et le texte qu'il a écrit entre ces deux articles en 1895, titré « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de *névrose d'angoisse* ».

Les principes de distinction nosographique de Freud à l'époque n'ont pas changé, et on trouve dans ses découvertes sur le narcissisme (1914) et sur le surmoi (1920) moments de confirmation importants et l'occasion d'une élaboration plus fine. Le lecteur curieux pourra vérifier cette affirmation en ce qui concerne le narcissisme, en lisant la suivante série des conférences d'*Introduction à la psychanalyse* (1916-17)³⁴ : 24, « La nervosité commune » ; 26, « La théorie de la libido et le « narcissisme » » ; et 27, « Le transfert ». Et en ce qui concerne les

³³ Freud, Sigmund. *La naissance de la psychanalyse*. Paris, Presse universitaire de France, 2009, p. 47-306.

³⁴ Freud, Sigmund. *Introduction à la psychanalyse* (1916-17). Paris, Payot, 2001.

lumières apportées par la conceptualisation du surmoi, il peut lire les deux articles de 1924, « Névrose et psychose » et « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose ». Dans toutes ces moments d'élaboration nosographique n'échappent de l'analyse de Freud les rapports entre les structures et leurs manifestations symptomatiques soient-elles pathologiques ou non. Ces rapports sont celles qui font la difficulté de la distinction diagnostique. Comment les a-t-il résolues ?

C'est dans l'article de 1895 sur la névrose d'angoisse qu'il nous donne les clés pour ne nous perdre pas dans la distinction de ce qu'il appelle les « névroses mixtes ». Cela mérite que nous le traitions dans la suivante partie.

1.4.3.2 LES « NEVROSES MIXTES » DE FREUD ET LA SOLUTION ETIOLOGIQUE

Dans cette nosographie en constructions qui constituent les premiers écrits de Freud entre 1872 et 1896³⁵, on peut remarquer que déjà les critères diagnostiques principales étaient en œuvre. Les grands territoires commençaient à se démarquer, ceux qui correspondaient aux psychonévroses, les névroses actuelles et les névroses dont la mélancolie et les névroses traumatiques étaient le paradigme. L'article de 1895 sur la névrose d'angoisse est divisé dans quatre parties. Ses titres nous indiquent la rigueur du travail clinique de Freud :

- I : Symptomatologie clinique de la névrose d'angoisse
- II : Circonstances d'apparition et étiologie de la névrose d'angoisse
- III : Éléments pour une théorie de la névrose d'angoisse
- IV : Relation à des autres névroses

C'est dans ce dernier chapitre où nous trouvons l'expression « névroses mixtes ». Je cite Freud à son propos³⁶ :

Il reste à faire quelques remarques sur les relations de la névrose d'angoisse avec les névroses, selon les points de vue de leur apparition et de leur affinités internes.

Les cas plus purs de la névrose d'angoisse sont généralement aussi le plus marqués. On les rencontre chez des individus jeunes et puissants, lorsque l'étiologie forme une unité et que la maladie ne dure pas depuis trop longtemps.

Plus fréquente, cependant est l'apparition simultanée et combinée de symptômes d'angoisse avec ceux de la neurasthénie, de l'hystérie, des obsessions, de la mélancolie. Si une telle intrication clinique devait nous empêcher de reconnaître la névrose d'angoisse comme une unité autonome, alors on devrait aussi, de façon conséquente, renoncer à cette séparation de l'hystérie et de la neurasthénie qu'il a fallu tant d'efforts pour établir.

Pour l'analyse des « névroses mixtes » je puis avancer une thèse importante : lorsqu'on rencontre une névrose mixte, on peut mettre en évidence une intrication de plusieurs étiologies spécifiques.

La multiplicité de facteurs étiologiques qui conditionnent une névrose mixte peut être purement le fait du hasard, comme lorsqu'une nuisance nouvelle vient ajouter son action à celle d'une déjà présent [...].

Dans des autres cas, la multiplicité des facteurs étiologiques n'est pas accidentelle, c'est l'un de ceux-ci qui a mis l'autre en action. [...].

³⁵ Cf. Annexe 1, « Première nosographie freudienne ».

³⁶ Freud, Sigmund. « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de névrose d'angoisse ». In : *Névroses, psychoses et perversion*. Paris, Presse universitaire de France, 2010, p. 35-36.

Dans une troisième catégorie de névroses mixtes, l'interrelation des symptômes est encore plus intime puisque c'est la même condition étiologique qui, régulièrement et simultanément provoque les deux névroses.

Il ressort de ces considérations qu'on doit encore distinguer, des facteurs étiologiques spécifiques des névroses, les conditions étiologiques d'apparition.

Sûrement le lecteur sera d'accord avec nous en que dans ces lignes il y a une leçon clinique très important. Nous essayerons d'en tirer quelques conséquences pour notre recherche. D'abord, elle nous confirme dans notre choix du point de départ de notre enquête : les faits cliniques symptomatiques ou dérangeants pour le sujet. Deuxième, c'est clair, donc, que les frontières entre les névroses ne s'effacent pas parce qu'il ait des intrications de symptômes. Ces intrications donnent le caractère mixte aux névroses. Mais le travail du clinicien est celui de les débrouiller en cherchant les étiologies de ces symptômes. De cette façon il trouvera les frontières qui correspondent aux **facteurs étiologiques spécifiques** des névroses. Dans notre cas, celles qui correspondent à la structure psychotique. Ils devront être dégagés à partir **des conditions étiologiques d'apparition**. C'est ce que nous avons appelé plus haut le symptômes subjectives qui ne dépendent pas de la structure, mais des contingences de la vie.

C'est n'est pas facile de suivre Freud dans ces distinctions très fines. Ni maintenant pour nous, ni à l'époque de sa découverte. Notre recherche est un effort dans ce sens et donc, c'est la troisième conséquence que nous tirons de cette leçon nosographique, elle nous exige d'être attentifs à la manière comment, dans chaque cas, les étiologies fortuites se croisent dans les psychoses ordinaires avec l'étiologie principal. Cette étiologie en étant une forclusion soit vocale ou signifiant, dans certains moments cruciaux de l'existence, là où dans la névrose il y a eu un refoulement. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas de refoulement dans les psychoses. Il y a, seulement qu'il n'a pas affecté ces points cruciaux. Nous allons à la recherche, justement des difficultés que les cliniciens trouvent dans ces distinctions, parce que c'est d'elles que nous sortirons les lumières pour nous éclaircir dans nos propres difficultés. Passons, alors, revue à ces autres perspectives « psy », où les difficultés nosologiques ont été résolues d'autre façon que la freudienne.

1.4.3.3 LES DIFFICULTES DE LA DISTINCTION NOSOGRAPHIQUE DANS DES AUTRES PERSPECTIVES « PSY » ET PSYCHANALYTIQUES

Dans le terrain « psy », c'est la psychiatrie la première en trouver une solution aux cas où la difficulté diagnostique était nette, selon les informations qui nous a donné le chercheur de Google. En 1875, le médecin britannique Andrew Wynter écrit *The **Borderlands** of Insanity and other Allied Papers*³⁷. Le texte a été publié en 1877 après son décès. Plus tard, c'est le psychiatre américain Charles Hamilton Hugues qui en 1884 a publié ***Borderland** Psychiatric Records – Prodromal Symptoms of Psychical Impairment*³⁸. Certainement les deux textes ont dû d'inspirer le terme « *borderline* » dans le sein même de la psychiatrie, puisqu'il désigne un terrain où les bords entre le normal et le pathologique ne sont pas clairs.

³⁷ Cf. Annexe 2, « Andrew Winter et son article : *The borderlands of insanity* ».

³⁸ Hugues, Charles Hamilton. « Rapports psychiatriques de cas limites. Symptômes prodromiques de détérioration psychique ». Morceau choisi. Traduction par Jean-Claude Ruiz. In : *La revue lacanienne* 2011/2 (n° 10), p. 99-103. DOI 10.3917/lrl.112.0099 (<http://www.cairn.info/revue-la-revue-lacanienne-2011-2-page-99.htm>)

De sa part, lorsque la psychanalyse a défini ce qu'elle entend par psychose et névrose, quelques psychanalystes ont adopté les termes « cas limite » et « état limite » comme Otto Kernberg aux États-Unis et Jean Bergeret en France, pour se référer à une zone symptomatique qu'ils considèrent frontière entre névroses et psychoses. Des autres termes analogues ont été proposée aussi dans ce sens. En 1934, Hélène Deutsch, analysant de Freud a proposé l'expression de « *personnalités comme si* », pour les cas qu'elle a traité et ³⁹:

où la relation avec le monde extérieur et le moi apparaissent appauvrie ou absente et pouvait prendre diverses formes. Les personnalités *as if*, du point de vue de l'observateur, donnent l'impression que l'ensemble des relations de ces personnes manque de naturel ; quoique paraissant normales, dépourvues de trouble de conduite, avec des capacités intellectuelles intactes, des expressions émotionnelles bien ordonnées et appropriées, ces personnes ont quelque chose d'intangible et d'indéfinissable qui amène toujours à se demander ce qui ne va pas chez eux. Chez eux le refoulement n'existe pas, il y a un manque d'investissement d'objet.

Plus tard, Donald Winnicott continuera l'élaboration du concept en tant que « *faux self* ». À l'époque de Lacan, Évelyne Kestemberg propose le terme « psychose froide » dans son ouvrage de 1972 *La faim et le corps, une étude psychanalytique de l'anorexie mentale*⁴⁰. Et André Green et Jean-Luc Donnet en 1973 ont proposé le syntagme « *psychose blanche* » ou « psychose non-hallucinatoire ». En plus, à partir de l'analyse que Lacan a fait de Schreber dans le Séminaire III, *Les psychoses* (1955-56) et où il a utilisé les termes « déclenchement » et « entrée dans la psychose », on a utilisé les expressions « psychose non déclenché » et « pre-psychose » pour ces moments avant que la psychose extraordinaire et bruyant éclate.

Dans les années 70 Lacan a fait noter dans une présentation de malades le cas d'une dame qui correspondait à ce que Hélène Deutsch nommait *personnalité comme si*, mais il s'agissait carrément d'une psychose dans le cadre d'un internement. Donc, pour lui, les rapports entre la structure et la personnalité étaient plus clairs que pour nous. Parce que, dans ce sens, il faut se rappeler d'abord, de sa thèse de 1932⁴¹, où, avec le cas Aimée, il a commencé sa recherche sur les psychoses, justement pour les rapports entre la paranoïa et la personnalité. Puis, dans le Séminaire XXIII, *Le sinthome* (1975-76), il affirmait à propos de sa thèse que la paranoïa et la personnalité étaient la même chose⁴². Pour nous cette affirmation est une question : pour quoi ? comment ? Quels sont les déroulements conceptuels qui l'ont permis à Lacan d'arriver à cette conclusion dans le cours de ces années 1932 à 1975 ? Ces rapports structure-personnalité auxquelles on doit ajouter le caractère méritent des recherches plus larges qui viennent de commencer⁴³.

En somme, on peut remarquer dans cette revue nosographique que les termes d'état limite, personnalités comme si, *faux self*, psychose froide et psychose blanche et des autres termes analogues, comme prépsychoses et psychoses non déclenchées, n'ont pas été adoptés pour aucune des deux auteurs, ni Freud ni Lacan, comme en faisant partie de l'appareil conceptuel de la psychanalyse. Et on peut se demander : Pour quoi ?

³⁹ José Bleger : *Symbiose et ambiguïté*, PUF, fil rouge. *Les Personnalités as if. Les « comme si » et autres textes inédits*, Paris, Le Seuil, 2007

⁴⁰ Kestemberg, Évelyne, Jean Kestemberg et Simone Decobert. *La faim et le corps, une étude psychanalytique de l'anorexie mentale* (1972). Paris, PUF, coll. Le fil rouge, 2005.

⁴¹ Lacan, J. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, op. cit.

⁴² Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre XIII, Le sinthome* (1975-76). Paris, Seuil, 2005, p. 53.

⁴³ Cf. Les thèses de Fabian Fajnwaks : *Clinique psychanalytique du caractère* (Paris 8, 2000, sous la direction de Serge Cottet) et *Construction du concept de personnalité narcissique dans la psychopathologie américaine à partir de 1940* (Université de Rennes, 2003, sous la direction de François Sauvagnat).

1.4.3.4 L'ORIENTATION NOSOGRAPHIQUE LACANIENNE : LES TROIS REGISTRES R, S, I.

C'est n'est pas certainement parce qu'ils n'ont pas trouvé les mêmes problèmes de distinction diagnostique que tous ces cliniciens et que nous, comme témoigne le texte de Freud sur les névroses d'angoisse en 1895. Tout le contraire. Chez Freud par exemple nous avons en plus que les distinctions nosographiques ont eu des autres propositions importantes. En 1915, dans « L'inconscient », il différencie le langage hystérique de celui de la schizophrénie. Et finalement en 1922, dans un article que Lacan lui-même a traduit de l'allemand⁴⁴, « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », Freud montre comment opèrent les mécanismes névrotiques dans la paranoïa, sans que cela implique un changement de la structure ou une zone intermédiaire entre névroses et psychoses. Chez Lacan, il suffit de se rappeler par exemple comment, dans les Séminaire III, il menait depuis le début le fil de la comparaison entre les phénomènes de l'hystérie et de la paranoïa.

Cette petite recherche sur la nosographie psychanalytique dans et hors du champ freudien nous permet de répondre la question en disant que Lacan a repris les critères, très fins, de différenciation diagnostiques de Freud en les identifiant sous les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. C'est le fil sur lequel il a insisté depuis son premier Séminaire : « Sans ces trois systèmes de référence, impossible de rien comprendre à la technique et à l'expérience freudienne »⁴⁵. Et nous trouverons encore cette orientation à la fin de son enseignement, lorsque dans son troisième discours à Rome il disait : « puisque, après tout, l'imaginaire, le symbolique et le réel, c'est fait pour que, ceux de cet attroupement qui me suivent, ça les aide à frayer le chemin »⁴⁶. Depuis ce point de vue, on peut dire, par exemple que la différenciation entre hystérie et schizophrénie dans l'article de Freud de 1915 met en premier plan les rapports entre le symbolique et le réel. Autrement dit, la nosographie psychanalytique ne peut pas se comprendre dehors des trois registres que Lacan nous apprend à lire dans les propositions freudiennes en général et les nosologiques en particulier.

C'est le suivi de ces rapports entre les trois registres dans chaque phénomène ce qui, à mon avis, a fait la sûreté de la classification diagnostique freudienne depuis le début, à la fin du XIX^{ème} siècle, et après les déploiements de Lacan sur le sujet. Et si bien nous avons dans l'esprit principalement ce qui concerne les distinctions structurales, névroses, psychoses et perversion, on peut s'apercevoir dans une recherche plus détaillée que, dans ces déroulements de Lacan, ils ne manquent pas les références aux névroses actuelles et les phobies, par exemple. En fin, il y a tout un champ pour explorer dans le sens d'une nosographie proprement psychanalytique. Notre recherche espère être une contribution dans ce qui concerne les psychoses ordinaires. Son étiologie spécifique au niveau structurel et les étiologies fortuites qui se croisent avec elle ne peuvent être examinés que à partir des trois registres. C'est dans ce jeu entre le réel, le symbolique et l'imaginaire qu'on peut expliquer le changement des états ordinaires et extraordinaires de la psychose, sans la confondre avec la névrose.

⁴⁴ Freud, Sigmund. « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité ». Traduction de Jacques Lacan. *In* : *Revue française de psychanalyse* 1932, tome V, n° 3, p 391-401.

⁴⁵ Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre I, Les écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 11.

⁴⁶ Lacan, Jacques. « La troisième » (Rome, 1974). *In* : *La cause freudienne*. Nouvelle revue de psychanalyse. N° 79. Navarin éditeur, 2011, p. 14.

1.4.3.5 EXTENSION DES CRITERES NOSOGRAPHIQUES LACANIENS AU CHAMP DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

1.4.3.5.1 Problématique de la clinique de la psychose ordinaire avec des enfants

Dans le Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique* (1954-55), nous trouvons une indication de Lacan sur l'extension du diagnostic de psychose au terrain des enfants. Elle est prononcée avant le Séminaire III sur les psychoses, où il examine le cas Schreber, mais après le Séminaire I, où il a examiné trois cas d'enfants : l'homme aux loups, Dick et Robert. Comme nous verrons dans son moment, Lacan ne lâche pas dans ces analyses la route qui le marquent les trois registres.

C'est sur ce cadre que nous pouvons aujourd'hui lire cette indication et comprendre pour quoi, il disait que « si nous parlons légitimement de psychoses chez l'enfant, c'est qu'en tant qu'analyste, nous pouvons faire un pas de plus que les autres dans la conception de la psychose ». Bien entendu ce pas sera celui qu'il va donner l'année suivante dans son Séminaire sur Schreber et où, comme condition préalable il insiste : « À travers ce rappel, vous devez avoir déjà reconnu les trois ordres dont je vous rabâche combien ils sont nécessaires à comprendre quoi que ce soit de l'expérience analytique – c'est à savoir, le symbolique, l'imaginaire et le réel »⁴⁷. Autrement dit, c'est le suivi que nous pouvons faire des trois registres dans les phénomènes que nous voulons examiner à l'égard des psychoses des enfants, ce qui va nous permettre à nous aussi de parler des psychoses ordinaires chez les enfants et les adolescents du point de vue psychanalytique. Sur tout dans ce qui concerne ce que Lacan appelle ici les frontières, parce qu'elles peuvent être bien, au niveau structurel celles entre les névroses, les psychoses et les perversions ; ou au niveau symptomatique entre les états ordinaires des structures et ses états pathologiques. Voici la citation ⁴⁸ :

Je vous assure qu'il y a quelque chose dont il se peut que vous Lefèvre-Pontalis, n'ayez pas la moindre idée, **c'est à quel point le diagnostic de psychose chez l'enfant est discuté et discutable. D'une certaine façon, on ne sait pas si l'on fait bien d'employer le même mot pour les psychoses chez l'enfant et chez l'adulte.** Pendant des décades, on se refusait à penser qu'il pût y avoir chez l'enfant de véritables psychoses – on cherchait à rattacher les phénomènes à quelques conditions organiques. **La psychose n'est pas du tout structurée de la même façon chez l'enfant et chez l'adulte. Si nous parlons légitimement de psychoses chez l'enfant, c'est qu'en tant qu'analyste, nous pouvons faire un pas de plus que les autres dans la conception de la psychose.**

Comme sur ce point nous n'avons pas encore de doctrine du tout, pas même dans notre groupe, Lang était dans une situation difficile.

Sur la psychose de l'adulte, *a fortiori* sur celle de l'enfant, la plus grande confusion règne encore. Mais si le travail de Lang m'a paru bien situé, c'est qu'il a essayé de faire quelque chose qui

⁴⁷ Lacan, J. Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 17.

⁴⁸ Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique* (1954-55). Paris, Seuil, Point essais, 1978, p. 143-145.

est indispensable en matière de compréhension analytique, **et spécialement quand on s'avance aux frontières**, à savoir – prendre du recul.

Il y a deux dangers dans tout ce qui touche à l'appréhension de notre domaine clinique.

Le premier, c'est de ne pas être assez curieux. [...].

Le second, c'est de comprendre. Nous comprenons toujours trop, spécialement dans l'analyse. La plupart du temps nous nous trompons. On pense pouvoir faire une bonne thérapie analytique si on est doué, intuitif, si on a le contact, si on met en œuvre ce génie que chacun déploie dans la relation interpersonnelle. Et à partir du moment où on n'exige pas de soi une extrême rigueur conceptuelle, on trouve toujours moyen de comprendre. Mais on reste sans boussole, on ne sait ni d'où on part, ni où on cherche aller.

La psychose de l'enfant peut-elle nous éclairer par contre-coup sur ce que nous devons penser de la psychose de l'adulte ? C'est ce qu'a cherché à faire Lang, et il a très bien fait. Il a marqué avec beaucoup de tact les incohérences, écarts ou béances, des systèmes de Mélanie Klein et d'Anna Freud, en fin de comptes au bénéfice de Mélanie Klein, car le système d'Anna Freud est, du point de vue analytique, dans une impasse.

[...] La régression n'existe pas. Comme le remarque Lang, c'est un symptôme qui doit être interprété comme tel. Il y a régression sur le plan de la signification et non pas sur le plan de la réalité. Chez l'enfant, c'est suffisamment démontré par cette simple remarque qu'il n'y a pas beaucoup de recul pour régresser.

[...] Et partez bien de l'idée que le problème du rêve laisse entièrement ouverts tous les problèmes économiques de la psychose.

Je ne peux pas vous dire plus aujourd'hui. **C'est une amorce lancée vers l'avenir. Nous pourrions peut-être commencer à nous occuper des psychoses dès cette année. Il nous faudra en tous les cas nous en occuper l'année prochaine.**

Ce que nous signale Lacan dans son Séminaire II, nous fait réfléchir et poser la question : si la psychose n'est pas du tout structurée de la même façon chez l'enfant et chez l'adulte, alors comment est-elle structurée chez les enfants ? Pour nous approcher de cette question d'ordre général, nous partirons de notre question particulière : quels sont les mouvements qui, au niveau du réel, du symbolique et de l'imaginaire, ont déterminé chez les enfants que nous allons examiner, le changement de l'état ordinaire ou extraordinaire de leurs psychoses ?

1.4.3.5.2 Problématique de la clinique de la psychose ordinaire chez l'adolescent

Dans l'article de Freud « Les théories sexuelles infantiles » (1908), nous trouvons le chaînon qui fait le lien entre les enjeux de l'enfance et ceux de l'adolescence, indépendamment de la structure subjective⁴⁹ :

La connaissance des théories sexuelles infantiles, des formes qu'elles prennent dans la pensée des enfants, peut être intéressante de différents points de vue, et, de façon surprenante, aussi pour la compréhension des mythes et des contes. Mais elle est proprement indispensable pour la conception des névroses elles-mêmes : **là les théories infantiles ont encore cours et prennent une part déterminante sur la forme que présenteront les symptômes.**

Nous comptons le délire parmi ces symptômes. Freud explique ensuite le caractère général de ces théories⁵⁰ :

Ces fausses théories [...] ont toutes une propriété très remarquable. **Bien qu'elles se fourvoient de façon grotesque, chacune d'elles contient pourtant un fragment de pure vérité ;** elles

⁴⁹ Freud, Sigmund. « Les théories sexuelles infantiles ». In : *La vie sexuelle*, Paris, PUF, p. 16.

⁵⁰ Ibid., p. 19.

sont sous ce rapport analogues aux solutions qualifiés de « géniales » que tentent de donner les adultes aux problèmes que pose le monde et qui dépassent l'entendement humain. **Ce qu'il y a en elles de correct et de pertinent** s'explique par le fait qu'elles trouvent leur origine dans les composants de la pulsion sexuelle qui sont déjà à l'œuvre dans l'organisme de l'enfant ; ce n'est pas l'arbitraire d'une décision psychique ou le hasard des impressions qui ont fait naître de telles hypothèses, **mais les nécessités de la constitution psycho-sexuelle, et c'est pourquoi nous pouvons parler de théories sexuelles infantiles typiques**, c'est aussi pour quoi nous trouvons les mêmes conceptions erronées chez tous les enfants dont la vie sexuelle nous est accessible.

Ces nécessités de la constitution psycho-sexuelle impliquent les rencontres décisives du sujet avec le langage, la parole et le corps. Parmi elles, le moment crucial de l'enjeu castration/œdipe implique la première rencontre avec l'autre sexe (en termes de filles et garçons), le père, la vie et la mort. Ce moment marquera dans l'après-coup les théories précédentes de l'enfant et sera le noyau de ses fantasmes. En lisant la composition de ces théories, erreur et vérité, on commence à comprendre en quoi Lacan disait que la vérité a un statut de fiction. Ce qui nous interroge est la manière comment ces théories peuvent devenir pathogènes dans le cas de la psychose et comment elles se présentent dans l'adolescence. Freud se réfère à cette dernière question également⁵¹ :

Autour de la dixième ou onzième année, les enfants commencent à être informés des questions sexuelles.

[...].

Les informations des années de la prépuberté provoquent un nouvel élan dans la recherche sexuelle des enfants ; **mais les théories que les enfants créent alors n'ont pas la marque typique et originaire qui caractérisait les théories primaires, de la première enfance**, au temps où les composants sexuels infantiles pouvaient sans connaître d'inhibition et sans subir de transformations trouver leur expression dans des théories. **Les efforts intellectuels ultérieurs pour résoudre les énigmes sexuelles** ne m'ont pas paru dignes d'être recueillis : ils **ne peuvent plus guère prétendre avoir une importance pathogène**. Leur multiplicité dépend naturellement en premier lieu de la nature de l'explication reçue ; leur importance réside plutôt en ce qu'ils réveillent les traces devenues inconscientes de cette première période de l'intérêt sexuel [...].

[...].

Le thème de cette recherche sexuelle tardive des enfants ou des adolescents demeurés au stade infantile peut difficilement s'épuiser et n'est peut-être pas en général sans intérêt, mais il demeure assez éloigné de mon intérêt⁵², et je dois seulement souligner là que **les enfants produisent beaucoup des choses fausses dans le but de contredire une connaissance plus ancienne, meilleure mais devenue inconsciente et refoulée**.

La façon dont les enfants se comportent à l'égard des informations qui leur sont données a aussi son importance. Chez beaucoup d'entre eux, le refoulement sexuel s'est développé si avant qu'ils ne veulent rien entendre, et ils réussissent à demeurer ignorants même dans les années ultérieures, apparemment du moins, jusqu'à **ce que dans la psychanalyse des névroses le savoir émanant de la première enfance vienne à jour**.

[...].

Pour variées que soient ces conduites tardives des enfants à l'égard de la satisfaction du **désir sexuel de savoir**, pour ce qui est de leurs premières années d'enfance, nous sommes en droit d'admettre un comportement tout à fait uniforme, et de croire **qu'autrefois ils faisaient les plus grands efforts afin de découvrir ce que les parents font ensemble pour que viennent les enfants**.

⁵¹ Ibid., p. 25-27

⁵² Cependant Freud donne des exemples de ces théories des adolescents dans la suite de l'article. À la même époque de cet article, en 1907, Freud isole ces fantasmes dans la tragédie *L'éveil du printemps* de Frank Wedekind (1891). Elles sont sujet de la discussion dans une des séances de la Société psychologique du mercredi. Cf. Wedekind, Frank. *L'éveil du printemps. Tragédie enfantine* (1891). Paris, Gallimard, 1974, p. 99-107.

Nous comprenons que le caractère pathogène des théories est acquis dans l'enfance indépendamment de la structure subjective. Autrement dit, le noyau du savoir est un noyau subjectif du désir et jouissance. Les informations de la prépuberté provoquent un nouvel élan dans la recherche des enfants. Puis, la puberté est en elle-même une deuxième rencontre cruciale du sujet avec les mystères de la sexualité (maintenant l'autre sexe est nommé en termes d'hommes et de femmes) et de la mort, lorsque le corps est marqué par la maturation des organes de la reproduction dans les deux sexes⁵³ : « La pulsion sexuelle passe maintenant au service de la reproduction ; elle devient pour ainsi dire altruiste ». Avant la puberté cette fonction et les fonctions sociales qui se l'attachent dans une culture déterminée sont une promesse, une attente pour le sujet. Après « l'éveil du printemps », l'être humain est appelé aux réalisations de ces promesses où l'amour, le désir et la jouissance sont impliqués. Il répondra ou pas, bien entendu, selon le scénario écrit dans son enfance.

Or ce qui devient important pour nous est le fait que le savoir que le sujet a refoulé ou forclos successivement depuis la première enfance puisse être « mis à jour » pendant les séances analytiques. Si le noyau pathogène est un noyau du savoir forclos dans la psychose, notre intérêt est de suivre la manière comment il va être « mis à jour » dans la séance analytique dans les cas examinés dans cette recherche. Mais dans le cas des adolescents, il s'agit de saisir aussi la manière comment les changements de la puberté sont impliqués dans cet accès à la vérité du désir et au savoir de la jouissance. Bien évidemment il ne s'agit pas de « révélations » que l'analyste peut dire au jeune analysant. Il s'agit de faire en sorte que le sujet puisse trouver cette vérité et accéder à ce savoir dans la confrontation avec ses propres mots dans la séance analytique. Pour nous donner une idée de cette problématique, je voudrais citer le paragraphe avec lequel, en 1974, Lacan conclut sa préface à la tragédie *L'éveil du printemps* de Wedekind (1891), justement en se référant à ces possibilités d'accès à ce savoir dans l'adolescence. Tous les personnages de l'œuvre n'ont pas pu y accéder⁵⁴ :

Comment savoir si, comme le formule Robert Graves, le Père lui-même, notre père éternel à tous, n'est que Nom entre autres de la Déesse blanche, celle à son dire qui se perd dans la nuit des temps, à en être la Différente, l'Autre à jamais dans sa jouissance, telles ces formes de l'infini dont **nous ne commençons l'énumération qu'à savoir que c'est elle qui nous suspendra, nous.**

Ainsi, si nous avons défini le déclenchement du délire psychotique comme la limite qui marque le passage de l'état ordinaire à l'extraordinaire de la psychose, il s'agit pour nous aussi de suivre, dans le cours des séances décrites par les analystes, le moment limite dans le sens inverse, celui de la guérison : ce moment où le nom de la Déesse blanche est prononcé et commence « l'énumération » pour les enfants et adolescents de notre recherche, selon leurs propres enjeux subjectifs. En psychanalyse, nous appelons ce moment « le transfert ». Il sera l'axe de notre recherche. C'est lui qui peut permettre que les psychoses de l'enfant et de l'adolescent puissent éclaircir « par contrecoup sur ce que nous devons penser de la psychose de l'adulte ». Mais aussi la réciproque est valable : quelques cas d'adultes vont nous permettre d'élucider notre propre démarche sur la psychose ordinaire dans la clinique avec des enfants et des adolescents.

⁵³ Freud, Sigmund. « Les reconfigurations de la puberté ». In : *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris, Points, 2012, p. 168.

⁵⁴ Lacan, Jacques. « Préface à *L'éveil du printemps* » (1974). In : *Autres Écrits*. Paris, Seuil, 2001, p. 563.

1.4.4 LES TEMPS logique et chronologique qui traversent notre recherche

En ce qui concerne l'axe temporel qui traverse notre recherche, on peut remarquer que la formulation du syntagme en 1998 marque un temps logique dans le parcours des recherches sur les psychoses dans le champ freudienne. Ce parcours est ouvert par Freud dès les premiers lettres et manuscrits qu'il adresse à Wilhelm Fliess entre 1892 et 1896 sur les différentes formes des psychoses et des psychonévroses de défense⁵⁵. Il s'est continué dans les élaborations de Freud lui-même après *L'Interprétation des rêves* en 1900 et jusqu'à ses derniers écrits en 1938 (*Le clivage du moi dans le processus de défense*). Mais aussi avec des autres auteurs comme récemment a montré la recherche de Vicente Palomera et publiée en espagnol sous le titre, *Pionniers des psychoses*⁵⁶. Puis cette recherche a eu un chapitre capital dans l'enseignement de Lacan avec ces trois points de référence principale qui sont les cas de Aimée en 1932, Schreber, en 1955-56, et Joyce, en 1975-76. Finalement c'est dans la voie ouverte par son dernier enseignement, où Joyce s'articule, que le travail des Sections cliniques françaises ont inscrit sa recherche sur les psychoses pendant leurs réunions de 1996, 1997 et 1998 en Angers, Arcachon et Cannes.

Ainsi, on peut penser le syntagme « psychose ordinaire » comme la conclusion du travail logique réalisé pendant les trois réunions, mais, au même temps, comme une ponctuation faite sur l'ensemble du parcours de la perspective psychanalytique sur les psychoses, ouverte par Freud en temps pre-psychanalytiques, mais carrément dans son sens. C'est-à-dire que 1998 marque un avant et un après dans les recherches psychanalytiques d'Orientation lacanienne sur les psychoses : un avant sans le syntagme et un après avec lui. Nous sommes dans cet après qui ne peut pas ignorer l'avant. Cet avant était l'« antichambre » de ce qui nous explorons aujourd'hui⁵⁷, et notre travail, dans son après-coup devra faire lumière sur ses phénomènes que les deux auteurs constataient sans lui donner un nomme précise. Mais nous sommes aussi à presque 20 ans de que le syntagme ait été proposé. Dès lors, la bibliographie produite sur le sujet, en incluant des autres dénominations diagnostiques, n'a pas cessé de s'élargir, tant dans comme hors de la psychanalyse et de la psychanalyse d'orientation lacanienne de l'AMP. De cette façon, dans le croisement de perspectives et de temps logiques et chronologiques qui traversent notre recherche de la clinique des psychoses ordinaires chez les enfants et les adolescents, notre thèse s'intéresse :

1) Aux antécédents du terme « psychose ordinaires » et de son diagnostic chez les enfants et les adolescentes dans la théorie psychanalytique, dans et hors l'orientation lacanienne, depuis qu'elle est apparue et jusqu'en 1995, avant les réunions des Sections cliniques françaises du Champ Freudien.

2) Aux cas des enfants et des adolescents qui ont été examinés pendant les trois réunions des Sections cliniques en 1996, 1997 et 1998.

⁵⁵ Cf. Annexe 1, « Première nosographie freudienne », déjà référencié.

⁵⁶ Palomera Vicente. *Pioneros de la psicosis*. Madrid, Gredos, 2014. La thèse de base à cet ouvrage est *L'expérience psychanalytique des psychoses à l'époque freudienne*. (Paris 8, 2002, sous la direction de Jacques-Alain Miller).

⁵⁷ Cf. Lacan, J. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945). In : *Écrits I*, op.cit., p. 195 : « Puisse-t-il retenir d'une note juste entre l'avant et l'après où nous le plaçons ici, même s'il démontre que l'après faisait antichambre, pour que l'avant pût prendre rang ».

3) A l'usage qu'on a fait du diagnostic de psychose ordinaire au niveau clinique à partir de 1999 et jusqu'à aujourd'hui, soit de manière directe ou sous d'autres dénominations, dans et hors du champ de la psychanalyse d'orientation lacanienne.

Ainsi, la question principale qui nous occupe du point de vue de l'énonciation des chercheuses est : **comment est-ce que l'on parlait et qu'on parle, en termes nosographiques et en termes cliniques, des psychoses ordinaires chez les enfants et les adolescents avant, pendant et après que le syntagme ait été proposé en 1998, dans et hors du champ de la psychanalyse d'orientation lacanienne ?** dans la première partie de la thèse, nous chercherons des réponses dans notre propre champ, celui de l'orientation lacanienne où le diagnostic « psychose ordinaire » a été proposé et accepté. Et puis dans la seconde partie, nous les chercherons dans le champ de certaines orientations postfreudiennes, où des autres diagnostics ont été proposés, dont « état limite » est son paradigme principal.

PARTIE I

LE DIAGNOSTIC « PSYCHOSE ORDINAIRE »

DANS LA CLINIQUE AVEC DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

Dans les trois livres des discussions des sections cliniques françaises qui ont abouti à la formulation du syntagme « psychose ordinaire », il y a eu, depuis le début, des cas d'enfants et d'adolescents. Nous les examinerons pour répondre à la question : Comment parlait-on des psychoses ordinaires chez les enfants et les adolescents dans les trois moments logiques que constituent les trois réunions des Sections cliniques françaises du Champ Freudien à Angers (1996), Arcachon (1997) et Antibes (1998) ? Le tableau ci-dessous montre ces cas dans les textes correspondants :

Tableau 4 : Cas de psychoses ordinaires chez les enfants et les adolescents dans les textes fondateurs

1998 : Le conciliabule d'Angers : <i>Effets de surprise dans les psychoses.</i>	1) « Une enfant mortifiée » (p. 127 et 237) : Amélie, 11 ans
1999 : La conversation d'Arcachon. <i>Cas rares : les inclassables de la clinique psychanalytique</i>	2) « Son papa, il n'est pas là » (p. 73) : Rodrigue 7 ans 3) « Un cas contemporain » (p. 57) : Laurent (un souvenir d'enfance : 7 ans) 4) « Inclassables interventions » (p. 67) : Sébastien 13 ans 5) « Le signifiant-maître ne classe pas » (p. 112) : Louis 7 ans
1999 : <i>La psychose ordinaire.</i> La convention d'Antibes.	6) « Psychose masquée par une déficience intellectuelle légère » (p. 148-149) : Ophélie, 5 ans

Nous consacrerons des sections à l'examen des cas de chacun des trois livres, en ce qui concerne les deux niveaux d'approche du syntagme « psychose ordinaire », le signifiant et celui de sa signification. Dans le premier niveau, nous recueillerons les termes avec lesquels les psychanalystes ont essayé de nommer ce que deviendrait « psychose ordinaire » dans la Convention d'Antibes. Dans le deuxième, nous suivrons les deux branches diagnostiques que nous avons définies dans le chapitre antérieur, celle de la structure et celle de la problématique subjective.

Cependant, comme, d'un côté les cas pour eux-mêmes se sont agroupés selon les âges en dépassant les limites des ouvrages, et de l'autre côté, l'examen des phénomènes cliniques nous a demandé des explorations thématiques ponctuels, notamment sur le transfert analytique, je vais présenter ces contenus dans huit chapitres qui constituent cette première section de la thèse :

Chapitre 2 : Les cas d'enfants dans *Le conciliabule d'Angers* et *La conversation d'Arcachon* : La psychose ordinaire dans le cadre d'une nouvelle situation dans l'existence, l'école.

Chapitre 3 : Le cas d'un adolescent dans *La conversation d'Arcachon* : La psychose ordinaire dans le passage de l'enfance à l'adolescence.

Chapitre 4 : Le cas de *La convention d'Antibes* (I) : le transfert dans les psychoses : fonction de la parole.

Chapitre 5 : Le cas de *La convention d'Antibes* (II) : le transfert dans les psychoses : fonction de la voix.

Chapitre 6 : Le cas de *La convention d'Antibes* (III) : le transfert dans les psychoses : fonction de la *lalangue* avant le lien social.

Chapitre 7 : Le cas de *La convention d'Antibes* (III) : le transfert dans les psychoses : fonction de la *lalangue* dans l'établissement du lien social.

Chapitre 8 : Discussion première partie

Chapitre 9 : Difficultés dans l'établissement du diagnostic de psychose ordinaire.

La conclusion, c'est-à-dire, la réponse à la question qui mène le fil des trois chapitres de cette partie sera présentée dans le chapitre 8, « Discussion ». Le dernier chapitre fera la jonction avec la seconde partie de la thèse, parce que nous commencerons à explorer les perspectives psychanalytiques des auteurs.

2 LES CAS D'ENFANTS DANS LE CONCILIABULE D'ANGERS ET LA CONVERSATION D'ARCACHON : LA PSYCHOSE ORDINAIRE DANS LE CADRE D'UNE NOUVELLE SITUATION DANS L'EXISTENCE, L'ÉCOLE

2.1 LE CAS DU CONCILIABULE D'ANGERS (1996), AMÉLIE, 11 ANS : SYMPTÔME ET STRUCTURE

2.1.1 Le syntagme rectifié

Le cas « Une enfant mortifiée -Les effets d'une question- » est présenté par Nancy Katan-Barwell⁵⁸. Il fait partie des cas de la troisième discussion du Conciliabule, titré *Le trou et le réel*. Le syntagme utilisé dans le cas d'Amélie, une petite fille de 11 ans, pour nommer sa structure est « psychose non déclenchée » :

Au cours d'un entretien unique, réalisé à la Section Clinique enfant dans le cadre du Département de Psychanalyse de Paris VIII, Amélie, chez qui la relation intersubjective est préservée et même riche, va révéler peu à peu son éclatement intérieur personnel et la dure réalité d'une **psychose non déclenchée**⁵⁹.

Cependant, on trouve ensuite une note de l'auteur « à la relecture avant publication » qui rectifie le syntagme utilisé dans la présentation du cas⁶⁰ : « Lors de la discussion, cette expression « psychose non déclenché » s'est révélée être maladroite et inadéquate. Il vaut mieux lire « psychose non encore diagnostiquée avant cet entretien ». En suivant le fil des interventions sur le cas dans la discussion⁶¹, nous notons que celle-ci s'achève avec la question que Philippe La Sagna pose à l'auteur⁶² : « Pour conclure, une question à Nancy Katan : pourquoi parler de cette petite fille comme d'une psychose non déclenchée ? ». Nous allons maintenant examiner les raisons de ce diagnostic qui a été rectifié finalement dans son adjectivation, sûrement dans l'après-coup de cette question : c'était plutôt une psychose « non diagnostiquée avant l'entretien » qu'une psychose non « déclenchée ».

2.1.2 Les données du diagnostic structurel : dans le niveau fictionnel : un dessin et son récit

Quels éléments ont permis à l'auteur, dont le texte est le résultat d'un travail de cartel, d'établir le diagnostic pendant l'entretien, qui a été le seul entretien réalisé avec Amélie ? Essentiellement, un dessin de la petite et ce qu'elle dit de son dessin : « La première surprise

⁵⁸ IRMA. *Le conciliabule d'Angers...*, op. cit., p. 127-133.

⁵⁹ Ibid., p. 127.

⁶⁰ Ibid., p. 237.

⁶¹ Ibid., p. 194, 203-4, 208, 217, 221 et 223.

⁶² Ibid., p. 203.

nous est offerte par Amélie elle-même qui livre le diagnostic structurel dans son dessin et son discours délirant sur son propre corps ». De ce dessin nous avons la description suivante⁶³ :

Pour Amélie, les aliments circulent dans les bras et le reste du corps et sont transformés dans un « écraseur » par des petits bonhommes gloutons. Sa vessie dessinée comme un soleil vert, explose et son pipi est noir. Sur et à l'intérieur de ses joues, les mêmes petits bonhommes lui permettent de parler.

La conclusion du cartel sur ce dessin est⁶⁴ : « Entre le corps comme vivant et l'image comme morte, Amélie crée cet « écraseur » témoin de la dynamique corporelle, et ces petits bonhommes gloutons qui circulent à l'intérieur du corps ». Lors de la discussion dans le Conciliabule, Marc Strauss, qui était présent dans l'entretien d'Amélie avec Nancy Katan, propose cette interprétation⁶⁵ :

Pour conclure, revenons au cas de la petite fille de Nancy. **Il y a deux points essentiels qu'il nous paraissait important de mettre en tension. Il y a d'un côté, une réponse** inventée par le sujet, *l'écraseur*, théorie délirante pour exprimer comment son urine déborde, puisqu'elle est incontinente. À l'intérieur de son corps, toute une série de petites bestioles, se livrent à des manipulations physiologiques, l'écraseur étant ce qui permet, quand la vessie est pleine, de sortir tout ça. L'écraseur vient comme réponse à la place de la copule phallique qui manque. **À côté de cette réponse** délirante, ce qui nous a intrigués **est la question** à la mère, « Pourquoi j'ai fait une méningite ? ».

Réponse et question sont les deux points que Monsieur Strauss met en tension dans ce cas. Ils correspondent bien aux deux branches du diagnostic que nous suivons, celle de la structure et celle de ce qui ne va pas au niveau subjectif. La structure s'est révélée dans les énoncés fictionnels ; mais la problématique subjective a surgi dans le niveau de l'énonciation mise en relief par la question posée à la mère, comme c'est le cas, en général, de toute question⁶⁶. Nous examinerons cette deuxième branche diagnostique dans la section suivante. Pour l'instant arrêtons-nous sur le fait que ce délire ne s'est pas déclenché. Il s'est exprimé dans son état ordinaire, fictionnel, dirions-nous, à travers le dessin et son récit. Pourquoi ne s'est pas-t-il déclenché ?

Selon notre premier référent dans notre chapitre 1, la petite n'a pas eu encore l'occasion de rencontrer un père. Elle a le sien, bien entendu, et avec lui elle a établi de liens sains, mais cela ne veut pas dire qu'elle l'ait rencontré. Pour rencontrer un père il faut, comme nous le soulignons dans ce chapitre, certains enjeux symboliques et imaginaires que la fillette n'a pas vécus. Nous verrons par contre dans un de cas de la Conversation d'Arcachon, comment certaines circonstances plongent un petit garçon de 7 ans, Louis, dans ces enjeux et la psychose se déclenche. En ce qui concerne Amélie, on peut dire que le rapport avec son père se maintient dans l'ordre imaginaire, parce que, tel qu'elle l'exprime pendant l'entretien : comme elle, lui aussi « pense à la mort »⁶⁷. Bref, il **est** comme elle à ce niveau de ses préoccupations vitales.

Selon notre deuxième référent, on peut déduire que ni dans l'entretien, ni à aucun autre moment, elle n'a été confrontée à une situation où la relation d'objet a été mal maniée de la part des adultes. Cela en ce qui concerne les facteurs déclencheurs, puisque le présupposé

⁶³ Ibid., p. 128.

⁶⁴ Ibid., p. 131.

⁶⁵ Ibid., p. 221.

⁶⁶ Cf. Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre VI, Le désir et son interprétation*, (1958-59). Paris, Éditions de la Martinière, 2013, p. 166.

⁶⁷ IRMA, *Le conciliabule d'Angers...*, op. cit., p. 129.

étiologique, constitutionnel dans la psychose, est la forclusion du Nom-du-père. Elle est une réponse du sujet à la question préliminaire, lors de sa première rencontre avec les enjeux de l'être et l'existence, à environ quatre ans. Cette réponse est quelque chose qui marque, dans son après-coup, le vécu du sujet jusqu'à cette rencontre. Par la suite, la réponse est mise à jour à chaque changement de la situation subjective, parce ces changements réactualisent nécessairement la question. Je cite Lacan sur ce sujet dans *La question préliminaire*⁶⁸ :

Car c'est une vérité d'expérience pour l'analyse qu'il se pose pour le sujet la question de son existence, non pas sous l'espèce de l'angoisse qu'elle suscite au niveau du moi et qui n'est qu'un élément de son cortège, **mais en tant que question articulée : « Que suis-je là ? », concernant son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas**, les deux conjuguant leur mystère, et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort. **Que la question de son existence baigne le sujet, le supporte, l'envahisse, voire le déchire de toutes parts**, c'est ce dont les tensions, les suspens, les fantasmes que l'analyste rencontre, lui témoignent ; encore faut-il dire que **c'est au titre d'éléments du discours particulier, où cette question dans l'Autre s'articule**. Car c'est parce que ces phénomènes s'ordonnent dans les figures de ce discours **qu'ils ont fixé de symptômes, qu'ils sont lisibles et se résolvent quand ils sont déchiffrés**

Voyons comment l'entretien témoigne de cette réactualisation de la question préliminaire dans une nouvelle situation à laquelle Amélie et sa mère doivent faire face.

2.1.3 La problématique subjective : un symptôme

2.1.3.1 LA QUESTION DU SUJET SUR SON ETRE DANS LE MONDE

Voici, alors, la question préliminaire à tout traitement possible des psychoses : « **Que suis-je là ?** ». Ses deux aspects, le sexe et la contingence de l'être, nouent le sujet aux symboles de la procréation et de la mort, dans ce moment crucial de l'existence. Quelques pages plus loin, Lacan explique pourquoi ces symboles impliquent ce qu'on appelle le Nom-du-père⁶⁹ :

[...] l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, d'une reconnaissance non pas du père réel, mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le Nom-du-Père.

Nul besoin d'un signifiant bien sûr pour être père, pas plus que pour être mort, mais **sans signifiant, personne** de l'un ni de l'autre de ces états d'être, **ne saura jamais rien**.

La question de la petite Amélie n'est autre que cette question préliminaire. Elle cherchait un signifiant qui la nommerait, dans cette nouvelle situation exigée par ses 11 ans, où tout l'intérêt de la mère avait fixé Amélie elle-même, et où tout l'intérêt de la mère était porté : l'école. Amélie l'a trouvée dans cet entretien mené de manière très fine. Je cite les paragraphes de la séquence, mais en ajoutant un titre à chacun des moments clés de l'entretien⁷⁰ :

1) L'opportunité donné au sujet et sa question : [...] lorsque Marc Strauss lui demande en fin d'entretien si elle veut qu'on dise quelque chose à maman, elle rougit, dit oui, hésite sur la question à poser, mais à peine la mère assise, surgit d'Amélie la pathétique question suivante : « Dis-moi maman, pourquoi j'ai eu une méningite ? ».

⁶⁸ Lacan, J. *D'une question préliminaire...*, op. cit., p. 27.

⁶⁹ Ibid., p. 34.

⁷⁰ IRMA. *Le conciliabule d'Angers*, op. cit., p. 129-30.

2) La réponse ou discours de l'Autre : Sidérée la mère devient écarlate et se met à expliquer à nous et à sa fille très calmement que c'était une méningite virale lymphocytaire banale, faite beaucoup plus tard qu'Amélie ne le pensait, et que cette maladie n'avait été sur le plan médical qu'un petit incident de parcours au milieu d'un océan de « maladies catastrophes ». De cette méningite, ce que la mère en a retenu, c'est qu'elle est survenue le jour de la première communion d'un frère d'Amélie, jour au cours duquel, par la même occasion, Amélie devait être baptisée. La méningite et l'hospitalisation sont venues seulement bousculer le déroulement de la journée.

3) Le sujet insiste sur sa question : « Pourtant, souligne Marc Strauss, Madame, entre cette méningite et ses difficultés, votre fille fait une suite logique. »

4) La vraie réponse : le signifiant recherché : Surprise, la mère entrevoit à ce moment la possibilité de séquelles responsables d'un handicap... elle bafouille... le mot de trisomie est lâché ; l'enfant rougit, rétrécit et se recroqueville sur son fauteuil, semblant accablé par ce signifiant porteur de mort.

La situation où gravitait la question préliminaire d'Amélie : Malgré sa lutte acharnée contre l'établissement scolaire, dont mère et fille savent qu'elles en sortiront vaincues, à ce moment précis, la question d'Amélie fait ouverture et fait entrevoir de façon vertigineuse ce consentement à l'irréversible de la mère qui, dans le réel, fait retour sur sa fille.

2.1.3.2 LE SYMPTÔME, UN MOT

L'interprétation des analystes de cette question, « dis-moi maman pourquoi j'ai eu une méningite ? », prennent la direction du désir de la mère. Ce désir a été interrogé par la petite et ils interprètent la réponse donnée, « trisomie », comme un désir mortifiant envers sa fille. C'est une hypothèse, mais qui ne saurait être confirmée que par la mère elle-même dans un entretien psychanalytique. Ce qui saute aux yeux cependant, c'est que tout le souhait de la mère, tout son être est concentré dans la réussite scolaire de sa fille, tel que la « lutte acharnée » contre l'établissement scolaire le laisse entendre. Et c'est dans ce cadre que le symptôme, du point de vue analytique, s'installe : il y a un mot retenu, celui qui explique, tant le motif de la consultation, que la lutte de la mère. En effet, nous lisons, page 127 : « Petite fille de 11 ans, blondinette et gracile, Amélie vient consulter par des symptômes assez banaux – elle fait pipi au lit, travaille mal à l'école, et a peur au moment des contrôles ».

Mais, si ce mot était retenu dans la bouche de la mère c'est qu'elle « voulait », si l'on peut dire, avec la même intensité de sa lutte acharnée, méconnaître ce qui était évident pour tous, la trisomie de sa fille. La citation antérieure continue :

Très myope, Amélie se débrouille mal de ses lunettes ou de ses lentilles. Son faciès est un peu ingrat, très fin, aux lèvres mal dessinées et aux oreilles non terminées.

Ses deux années de retard scolaire laissent peser sur elle l'ombre menaçante d'un handicap possible qui acculerait Amélie à un échec scolaire quasi irréversible.

Ce symptôme qui avait pris l'ampleur d'une lutte institutionnelle, prend place à la fin de l'entretien et se résout dans son propre champ, celui du langage que le désir du psychanalyste a ouvert. La fin de l'entretien est la sortie du niveau des énoncés. La fillette a fini ses récits sur son dessin, son père, etc. Et Marc Strauss ouvre le niveau de l'énonciation subjective, lorsqu'il offre l'opportunité de « dire » quelque chose. Selon le Séminaire VI déjà cité, nous entendons ici par sujet, celui qui parle en son nom propre et à ses risques et périls. Face à la parole offerte, nous voyons comment le sujet est touché dans son être et, finalement, comment il prend la parole pour répondre oui à la question posée par l'analyste et poser sa propre question à l'autre intéressée dans le symptôme, sa mère : « elle rougit, dit oui, hésite sur la question à poser, mais à peine la mère assise, surgit d'Amélie la pathétique question suivante : « Dis-moi maman, pourquoi j'ai eu une méningite ? ».

Cette question, « pourquoi », à son tour, touche le troisième sujet concerné, la mère : « Siderée la mère devient écarlate ». Mais bientôt il réussit à s'échapper en suivant l'autre composant de la question, ce mot qui a signifié quelque chose pour la petite, « méningite ». En effet, elle « se met à expliquer à nous et à sa fille très calmement que c'était une méningite virale lymphocytaire banale, faite beaucoup plus tard qu'Amélie ne le pensait, et que cette maladie n'avait été sur le plan médical qu'un petit incident de parcours au milieu d'un océan de « maladies catastrophes » ». Mais, comme explique Lacan, la métonymie de son discours trahit le sujet même, parce que cette métonymie le met dans la voie de sa vérité⁷¹. Examinons cette métonymie : « **cette maladie** n'avait été sur le plan médical qu'un **petit incident** de parcours au milieu d'un **océan de « maladies catastrophes »** ». Une seule maladie, la méningite, a été nommée par Amélie, selon la mère, à la place de cet « océan de maladies catastrophes » absolument innommable.

À ce moment, lorsque le discours paraissait se renfermer sur lui-même, le sujet insiste, puisque Marc souligne le lien logique qu'Amélie avait établi entre son « pourquoi » et la maladie qui l'avait touché particulièrement : « Pourtant, souligne Marc Strauss, Madame, entre cette méningite et ses difficultés, votre fille fait une suite logique. ». Pour la mère ces problèmes sont ceux du motif de consultation, l'énurésie et les difficultés scolaires. Piégé dans les réseaux signifiants de son propre alibi, le sujet est surpris et ne peut que bafouiller le mot symptôme, « trisomie ». La seule maladie « catastrophe » qui n'avait pas été prononcée dans l'océan des toutes ces petites maladies qui avaient atteint Amélie depuis qu'elle est née. L'effet est contondant : « l'enfant rougit, rétrécit et se recroqueville sur son fauteuil, semblant accablé par ce signifiant porteur de mort ».

2.1.3.3 LE TRAUMA

Nancy Katan cite Lacan à propos de la surprise, dans son récit du cas ⁷² : « Ce que nous avons à surprendre est quelque chose dont l'incidence originelle fut marquée comme traumatisme ». Ce mot, « trisomie », a sûrement eu des effets traumatiques lorsque la mère d'Amélie l'a entendu du médecin qui le lui a communiqué à l'égard de sa petite, se constituant après le choc, en noyau du symptôme. Nous entendons ce « trauma » lacanien, dans le sens de ce qui frappe l'esprit tel que Freud le décrit en 1894 dans son article *Les psychonévroses de défense*. Il s'agit en effet, du facteur déclencheur qui est à l'origine de toute psychonévrose (névroses, psychoses et phobies), dont le « prototype » est l'hystérie⁷³. Ce trauma est quelque chose qui choque le système de représentations du sujet. Je le cite à propos de l'hystérie, justement dans ce moment « traumatique » qui fait basculer son état ordinaire vers l'extraordinaire⁷⁴ :

Les patients que j'ai analysés, en effet, se trouvaient en état de bonne santé psychique, **jusqu'au moment où** se produisit dans leur vie représentative un cas d'inconciliabilité, c'est-à-dire jusqu'au moment où **un évènement, une représentation, une sensation se présentent à leur moi, éveillant un affect si pénible que la personne décide d'oublier la chose, ne sentant pas la force de**

⁷¹ Cf. Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient* (1957-58). Paris, Seuil, 1998, chapitres III, « Le miglionnaire » et IV, « Le veau d'or ». Aussi, le chapitre 9 sur la métonymie dans notre recherche préliminaire.

⁷² IRMA, *Le conciliabule d'Angers*, op. cit., p. 130. La citation est prise de « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet I*.

⁷³ Freud, Sigmund. « Petit abrégé de psychanalyse ». In : *Résultats, idées et problèmes II*, op. cit., p. 98.

⁷⁴ Freud, Sigmund. « Les psychonévroses de défense » (1894). In : *Névroses, psychoses et perversion*. Paris, Puf, 2010, p. 3.

résoudre par le travail de pensée la contradiction entre cette représentation inconciliable et son moi.

Plutôt que porteur de mort, ce signifiant particulier, « trisomie », qui avait frappé la mère de tel sorte qu'il était resté en dehors de son vocabulaire, mais présent dans sa métonymie, nommait, dans le cas d'Amélie, son propre être. La question de l'enfant, « pourquoi ? », était, sous cette lumière, plutôt : « pourquoi maman je ne peux pas réussir à l'école ? Tu sais, comme moi, que c'est à cause d'une maladie, dis-moi son nom ». Voilà qu'elle obtient le mot, le nom craint, mais en même temps attendu et libérateur : « trisomie ». Cela implique, à mon avis, la réactualisation de la question préliminaire dans la scène scolaire à laquelle Amélie a dû faire face comme tous les enfants dès l'âge de 6 ans : « qui suis-je là, dans ce monde où la plupart des enfants réussissent et pas moi ? Pourquoi pas moi ? ». Elle savait, comme sa mère, que c'était à cause du réel d'une maladie. Peut-être que ce nouveau point de vue révélé par le signifiant trouvé, celui que pouvait, malgré tout nommer son être, les a aidées à trouver une autre solution, moins accablante, que celle de soutenir à tout prix un symptôme qui réduisait le sujet à une situation et un être qui n'étaient pas le sien.

2.1.3.4 LE TRANSFERT : ESSENTIELLEMENT SIGNIFIANT

Dans ce sens, on peut dire que, comme ce cas le montre, dans la psychanalyse, où les symptômes sont localisables dans le registre du langage et la parole, le diagnostic ne peut se faire sans le concours du transfert analytique. Ici, nous entendons transfert dans le sens premier et signifiant qu'il a, celui de faire passer la question du sujet du niveau du discours au niveau de la chaîne signifiante, où le sujet peut se situer et prendre sa véritable parole⁷⁵ :

[Dans la *Traumdeutung*], Freud nous montre comment **la parole, à savoir la transmission du désir**, peut se faire reconnaître à travers n'importe quoi, pourvu que ce n'importe-quoi soit organisé en système symbolique. C'est là la source du caractère pendant longtemps indéchiffrable du rêve. Et c'est pour la même raison qu'on n'a pas su pendant longtemps comprendre les hiéroglyphes - on ne les composait pas dans leur système symbolique propre, on ne s'apercevait pas qu'une petite silhouette humaine, ça pouvait vouloir dire un homme, mais que ça pouvait aussi représenter le son homme, et comme tel entrer dans un mot à titre de syllabe. Le rêve est fait comme les hiéroglyphes. Freud cite, vous le savez, la pierre de Rosette.

Qu'est-ce que Freud appelle *Übertragung* [transfert] ? C'est, dit-il, le phénomène constitué par ceci, que pour un certain désir refoulé par le sujet, il n'y a pas de traduction directe possible. Ce désir du sujet est interdit à son mode de discours, et ne peut se faire reconnaître. Pour quoi ? C'est qu'il y a parmi les éléments du refoulement quelque chose qui participe de l'ineffable. Il y a des relations essentielles qu'aucun discours ne peut exprimer suffisamment, sinon dans ce que j'appellais tout à l'heure l'entre-lignes.

[...]

Qu'est-ce que nous dit Freud dans la première définition de l'*Übertragung* ? Il nous parle des *Tagesrestes*, des restes diurnes, qui sont, dit-il, désinvestis du point de vue du désir. Ce sont dans les rêves les formes errantes qui, pour le sujet, sont devenues de moindre importance – et se sont vidées de leur sens. C'est donc un matériel signifiant. Le matériel signifiant, qu'il soit phonématique, hiéroglyphique, etc., est constitué de formes que sont déchues de leur sens propre et reprises dans une organisation nouvelle à travers laquelle un sens autre trouve à s'exprimer. C'est exactement cela que Freud appelle *Übertragung*.

Les chemins signifiants de ce transfert sont très différents dans les névroses et les psychoses. Amélie nous montre qu'elle est obligée d'emprunter le chemin de la métonymie. En ce qui nous concerne, nous pouvons conclure que les chemins pour établir la deuxième branche

⁷⁵ Cf. Lacan, J. Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 372-373.

diagnostique, qu'est-ce qui ne vas pas au niveau subjectif, et ceux du traitement, sont liés par les chemins transférentiels. Si la question d'Amélie a eu des effets, c'est parce qu'elle a été déclenchée par une question préalable, celle que le désir de l'analyste a formulé : « tu veux qu'on dise quelque chose à maman ? ». C'est le transfert nécessaire, entre les deux partenaires symptômes de ce cas, que Marc Strauss a établi au moment juste. Voyons maintenant les cas de la deuxième réunion des Sections cliniques, afin de contraster les conclusions respectives.

2.2 LES CAS DE LA CONVERSATION D'ARCACHON (1997), LA MOBILITE DANS L'ETAT DE LA STRUCTURE

Au contraire des autres réunions, à Arcachon il y a trois cas d'enfants, et le cas d'un adolescent. Tous sont des garçons : Rodrigue, Laurent et Louis ont 7 ans ; Sébastien, 13. Nous n'examinerons pas le cas de Rodrigue (« Son papa, il n'est pas là »)⁷⁶, parce qu'il s'agit d'un cas de psychose en état plutôt pathologique, diagnostiqué par rapport à un cadre autistique. Par contre, les cas de Laurent, Louis et Sébastien, nous montrent la mobilité de l'état de la structure avec netteté. Les trois partagent, comme tous les autres cas de la Conversation, rangés dans la première partie du livre, un même syntagme : il s'agit de « cas rares : les inclassables de la clinique », selon le titre du livre.

Suivant l'esprit de cette dénomination, on peut déduire que le diagnostic structural reste en suspense. Et dans ce sens, nous trouvons dans le récit de la Conversation, qui occupe la deuxième partie du livre, plusieurs discussions en rapport avec la nomination diagnostique. Cela mérite l'inversion de l'ordre de notre recherche dans cette section. Ainsi, nous commencerons par examiner les problématiques cliniques des 3 cas et laisserons pour la fin de la section, la lecture des syntagmes discutés pendant la Conversation. Nous examinerons d'abord les cas des deux enfants, Laurent et Louis, et finalement, celui de Sébastien, l'adolescent.

2.2.1 Laurent, 7 ans : l'état ordinaire de la psychose avant et après le déclenchement du délire

Le cas de Laurent correspond à un souvenir d'enfance d'un patient de François Lechertier⁷⁷. Le jeune homme de 17 ans cherchait un psychanalyste pour parler. La passion de sa vie était de dire ce qu'il pensait. Cette impérieuse nécessité de parler avait un propos : « faire taire sa mère ». Au cours des séances il explique à son analyste ce qu'il faisait avec cette parole intrusive⁷⁸ : « ses paroles enveloppaient comme des bandelettes le dire momifié de sa mère – une mère morte, momifiée et bandée ». Lechertier qualifie cette phrase comme « une métaphore, un phantasme ». L'origine de cette métaphore est le souvenir d'enfance avec lequel Laurent poursuit et que nous examinerons du point de vue clinique⁷⁹ :

Il narre alors un souvenir d'enfance : la lecture d'une bande dessinée à l'âge de sept ans déclenche une terreur, puis eut l'effet d'une révélation ; l'histoire racontait le réveil des momies dans un musée, celles-ci se libéraient de leurs bandelettes et se vengeaient. La terreur fut provoquée par

⁷⁶ IRMA. *La conversation d'Arcachon...*, op. cit., p. 73-79.

⁷⁷ Ibid., p. 55-66

⁷⁸ Ibid., p. 57.

⁷⁹ Ibidem.

l'interprétation de l'histoire : le retour toujours possible d'un réel ; et la révélation fut l'élaboration d'un symptôme, lequel s'exprima par ce flot de paroles ininterrompues pendant dix ans.

L'analyste conclut que pendant les dix ans qui ont suivi cette épisode (de 7 à 17 ans), Laurent voulait, en parlant sans s'arrêter, « au prix de bien de renoncements, donner une limite, voire emprisonner la jouissance de sa mère et créer une place à la sienne »⁸⁰. L'analyste ajoute dans une note de bas de page : « le souvenir évoqué [...] permet la constitution d'une série de symptômes : dans le symbolique, où parler enveloppait le silence énigmatique par du sens ; dans l'imaginaire ensuite ; puis dans le réel. L'intérêt est de savoir comment est fondé cette certitude ». Lechertier centre sa recherche dans le travail analytique de la jeunesse, cependant, nous allons centrer la nôtre dans ce souvenir d'enfance. Nous soulignerons le fait que, une fois de plus, c'est la fiction, cette fois-ci lue, interprétée et produite par le sujet, qui permet de trouver le diagnostic structurel. Il manque dans le souvenir le détail des contingences signifiantes, qui, comme dans le cas d'Amélie ont pu nous donner d'avantage d'éléments pour définir le facteur déclenchant. Nonobstant, essayons de préciser certaines données.

Avant la lecture de la bande dessinée, l'état de la structure était « stable » pour le dire d'une façon ou d'une autre. C'est cette lecture ce qui l'a bouleversé en déclenchant la terreur de l'enfant. Ce n'est pas nouveau. On dit souvent que lire beaucoup ou lire la Bible, par exemple, rendre les gens fous. La psychanalyse nous a appris qu'il ne s'agit pas du fait de lire, mais des mots qui sont lus. Il y a quelques années, par exemple, je recevais en analyse un jeune homme qui avait été hospitalisé trois fois après son adolescence. Lors du deuxième internement, il était déjà à l'université et cela est arrivé après la lecture d'une petite nouvelle de Jorge Luis Borges. C'est vrai que, dans le cas de Laurent, c'est une image du livre ce qui occupe le premier plan de la scène, mais il ne faut pas oublier que la bande dessinée implique des mots et l'analyste n'omit pas ce composant : « l'histoire **racontait** le réveil des momies dans un musée ». Mais les mots précis, qui ont effrayé le petit, manquent. Ceux qui ont fait le trauma et déclenché le mécanisme défensif, tel que nous l'avons vue dans le cas antérieur avec « trisomie ».

Du point de vue phénoménologique, on dirait que, pour les fuir, le petit se réfugie dans le dessin des momies, malgré tout, probablement moins terrifiantes que les mots qu'il venait de lire. Autrement dit, le facteur déclenchant n'est pas nécessairement cette image. La preuve est que « la terreur fut provoquée par l'interprétation de l'histoire : le retour toujours possible d'un réel ». Une interprétation est constituée par des mots, dans ce cas, des mots sur les mots qui racontaient l'histoire. On ne sait pas exactement du retour de quel « réel » parlait Laurent dans son interprétation de l'histoire : les morts ? les voix ? les corps ?

Par contre, ce qui a remis la structure dans un état de calme relatif a été justement le bastion où l'enfant s'est réfugié : les éléments du dessin. L'analyste appelle ce moment la « révélation » et il arrive après la tempête déchaînée par l'interprétation : « et la révélation fut l'élaboration d'un symptôme, lequel s'exprima par ce flot de paroles ininterrompues pendant dix ans ». Relisons ce que Laurent exprime dans sa métaphore : « ses paroles enveloppaient comme des bandelettes le dire « momifié » de sa mère – une mère morte, momifiée et bandée ». On peut penser que la mère parlait beaucoup, mais on peut penser aussi que ce « dire momifié » peut se référer à des voix que l'enfant entendait après le déclenchement de la terreur, bien qu'ils auraient pu correspondre à celles entendues de sa mère. C'est une hypothèse, bien entendu, puisque le récit du souvenir ne nous donne pas plus de détails.

⁸⁰ Ibidem.

Cependant on sait que le sujet face à ces retours du réel qui sont les voix entendues, cherche à les maintenir à l'écart. Certains peuvent écouter de la musique ou la radio très fort, par exemple, d'après la présentation clinique du cas d'un patient à l'hôpital Saint Jacques à Nantes. Cela ne veut pas dire que celui qui écoute de la musique très fort est psychotique, évidemment, il peut y avoir aussi des psychoses qui cherchent plutôt le silence. D'un autre côté, pendant les séances d'analyse avec le jeune lecteur de Borges, je peux dire qu'il a réussi à construire une métaphore un peu dans le sens de celle de Laurent. Il disait qu'il était arrivé à la conclusion qu'il y avait deux chambres dans son esprit et que lorsque les voix apparaissent il les enferme dans une des chambres. J'ai été d'accord avec cette conclusion. Peu temps après, il s'est présenté à mon cabinet avec deux beaux dessins représentant ces deux chambres. Après cela les voix ne sont plus revenues. Elles sont à leur place, encadrées dans mon cabinet, et le jeune homme a réussi à finir ses études et à exercer comme professeur de littérature à l'université.

Du petit Laurent, on peut dire qu'il a réuni les deux systèmes : 1) faire taire la voix entendue avec le réel du son, celui de sa propre voix et 2) expliquer cette procédure avec une métaphore, celle des bandelettes des momies. En somme, il semble clair, que la fiction dans les deux temps indiqués, d'interprétation ou de déclenchement, et de révélation ou d'élaboration de la défense, est la clé de la conclusion du diagnostic structurel. Passons maintenant aux autres cas.

2.2.2 Louis, 7 ans : l'état ordinaire de la psychose avant et après le transfert analytique

2.2.2.1 UN MANIEMENT INADEQUAT DE LA RELATION D'OBJET DANS L'ORIGINE DU PASSAGE A L'ACTE

Le cas de Louis est écrit par Gabriel Chantelauze⁸¹. Dans la discussion, l'analyste expose le moment où, pour lui, a été clair qu'il s'agissait d'une psychose, cela est arrivé après la première rencontre avec l'enfant et son père⁸² :

La deuxième fois qu'il est venu, le petit garçon s'était coupé les cheveux avec des ciseaux, et il avait écrit sur le chèque du père. Sur le premier chèque, il avait dessiné une femme nue ; sur le deuxième il avait écrit : « Pardon, papa ». Je me suis dit : « Attention ! C'est peut-être bien un psychotique, vu la façon dont il se présente ». Je soutiens qu'il est du côté d'une psychose, certainement paranoïaque.

C'est la façon de se présenter du petit ce qui permet la conclusion de l'analyste sur la structure. Dans le moment de cette présentation, c'est le père qui raconte les actions de Louis, tandis qu'il se cache « entre temps » sans rien dire. Lorsque l'analyste reste seul avec le père, celui-ci décrit « la série de « bêtises » de son fils, qui consiste essentiellement à découper les vêtements de son père dans l'armoire »⁸³. Puis, lorsque l'analyste reste seul avec Louis, il lui dit « d'emblée »⁸⁴ : « Je vais vous dire mon problème. Quand quelqu'un me dit, par

⁸¹ Ibid., p. 111-116

⁸² Ibid., p. 255.

⁸³ Ibid., p. 113.

⁸⁴ Ibidem.

exemple, *Viens manger tes frites*, y a un truc qui me dit *C'est pas vrai, c'est pas des patates*. C'est là mon problème ». Et l'analyste de conclure : « Une telle énonciation nous décide à recevoir Louis deux fois par semaine en analyse ». Cette énonciation a sûrement confirmé son hypothèse diagnostique.

Il faut dire que, dans le premier entretien, le petit garçon propose de dessiner sa maison en trois dimensions et répète plusieurs fois : « j'ai un problème ». Donc, sur ce signifiant, l'analyste a coupé la séance. Chez un petit garçon névrotique, cela aurait eu un effet différent. Selon Lacan, nous dirons que, ici, cette coupure a impliqué un maniement de la relation d'objet qui a déclenché le passage à l'acte psychotique. L'objet ici est le dire de l'enfant. Peut-être qu'on l'a pris en première instance comme névrotique, mais la phrase répétée de Louis, « j'ai un problème », lors de cette première séance, étant donné sa structure, ne demandait pas une coupure, mais une question : « quel problème ? ». La preuve est que, d'« emblée », dans la deuxième rencontre, l'enfant continue là où il a été coupé et pas interrogé : « Je vais vous dire mon problème ». Il faut dire que le souci dans l'intervention de l'analyste n'était pas la coupure, mais l'endroit où elle a été faite.

2.2.2.2 UN PERE DANS LE DECLenchement DU DELIRE

Au contraire des cas d'Amélie et de Laurent, ici la structure ne se révèle pas à l'analyste à travers la fiction. Dans la première rencontre, Louis a essayé de faire sa maison à trois dimensions. Rien de particulier dans le dessin d'un enfant de son âge. Cependant, à mon avis, toute sa problématique subjective était chiffrée dans cette maison et dans sa phrase. Elle coïncide, dans ce cas, avec l'état de la structure, lorsqu'elle a bougé de son état ordinaire à cet état extraordinaire dont Louis voulait parler depuis le début. En effet, il y a un fait qui, selon nos présupposés, a dû de réactualiser la question préliminaire dans ce petit. La famille habitait dans la banlieue parisienne, mais le père décide, pour éloigner ses enfants des périls, Louis et sa sœur aînée, de déménager à la campagne.

Le problème est que dans cette nouvelle vie, la mère n'est pas présente. Elle est restée à la ville en raison de son travail. Cette nouvelle constellation familiale a sûrement changé la donne. Un père, le sien, se fait alors trop présent. Dans ce sens, on peut déduire que si avant, la place de Louis était assurée à l'égard de sa mère dans le registre imaginaire, *a-a'*, maintenant, à la maison à la campagne, cette place n'est plus assurée. Pour que la psychose se déclenche « il suffit qu'Un-Père [réel] se situe en position tierce dans quelque relation qui ait pour base le couple imaginaire *a-a'*, c'est-à-dire moi-objet ou idéal-réalité, intéressant le sujet dans le champ d'agression érotisé qu'il introduit » selon les mots de Lacan. Dans le cas d'Amélie, par contre, dont les parents sont divorcés, ce rapport *a-a'* avec sa mère continue avec son père. Il ne s'interpose pas de manière symbolique entre elles, et même le cas échéant, Amélie ne le percevrait pas. Pour elle c'est suffisant et rassurant d'avoir trouvé un point d'identification : ils pensent à la mort tous les deux. Le jour où la fillette l'a appris, elle s'est collée à lui sur le canapé. Avec l'un et l'autre de ses parents, ses rapports restent, dans le niveau langagier de sa structure : en termes de la substitution métonymique, il n'y a pas de saut métaphorique⁸⁵.

⁸⁵ Cf. IRMA, *Le conciliabule...*, op.cit., p. 12-629 : « À l'occasion de la séparation de ses parents, profitant d'un moment de solitude avec son père, elle le questionne et en retire la certitude que, lui aussi, il pense à la mort et, dit-elle, « je me suis collée à lui ». Plus tard, Amélie veut exercer le même métier que sa mère, « comme ça, quand elle sera morte, je penserai à elle ».

C'est après ce déménagement à la campagne que les problèmes commencent pour Louis. En fait, l'analyste recevait Louis dans le contexte d'une consultation ambulatoire après que l'enfant et son père ont été renvoyés par un centre hospitalier où l'enfant a été hospitalisé pendant une semaine (p. 112). Le père confie à l'analyste que son fils « a comme » une double personnalité » » (p. 114). Il avoue, alors, lui donner des coups pour qu'il réagisse. En effet, le renvoi du centre hospitalier où l'enfant avait été soigné à cause de ces coups, avait fait un signalement pour maltraitance infantile. L'analyste a réussi à l'arrêter par la bonne voie. Mais cette maltraitance révèle l'impuissance du père face à ces comportements étranges de son fils depuis qu'ils habitent la campagne.

Pendant la Conversation il y a eu un cas qui a retenu notre attention pour sa ressemblance avec celui de Louis en ce qui concerne le déclenchement. Il s'agit d'une femme adulte, dont la circonstance du déclenchement est aussi un changement de situation. Lorsqu'on s'approche des signifiants prononcés par son supérieur dans ce moment critique pour la patiente, on s'aperçoit de la manière comment ces changements de lieu sont des enjeux où une psychose ordinaire peut basculer dans le côté pathologique. En effet, c'est n'est pas tant le changement de situation, comme le changement de la situation subjective que ce changement de circonstances implique. Voyons cette vignette exposée par Jeanne Joucla⁸⁶ :

Elle est passée, dans son entreprise, d'un poste de service après-vente à un poste de saisie sur ordinateur. Sa première réponse a été d'émettre des protestations, des revendications, elle a fait la rebelle, elle n'était pas d'accord. Son patron lui a répondu : « Ce n'est pas vous qui décidez, vous n'êtes qu'un pion dans la société ». Et son deuxième mode de réponse a été de l'ordre des plaintes somatiques, des arrêtes de travail, de la dépression, et surtout une prise de poids massive, de 50 kilos en trois mois, qu'elle n'a pas perdus malgré une cure d'amaigrissement. [...]. Elle parlait de son premier poste comme d'une place stratégique : elle **était** au centre, elle **était** importante, elle a fait gagner des millions à l'entreprise parce qu'elle rectifiait des erreurs.

2.2.2.3 DE L'ETAT EXTRAORDINAIRE A L'ORDINAIRE DE LA STRUCTURE A TRAVERS L'ECRITURE SOUS TRANSFERT

La rectification diagnostique a donné ses fruits très rapidement. Chanteleuze explique comment les « bêtises » de Louis disparaissent six mois plus tard, c'est-à-dire les passages à l'acte et la commotion dans l'état de la structure. Bien que, comme dans le cas d'Amélie, les problèmes de l'enfant étaient en rapport avec un des parents, il y a une différence remarquable. Le travail signifiant de Louis n'a pas dépendu de manière aussi étroite de son partenaire symptôme que le travail d'Amélie. Avec ses propres ressources il a pu se détacher de la situation symptomatique. Notre thématique ne porte pas sur le traitement, mais je vais citer un élément qui me semble être en rapport avec le diagnostic structurel⁸⁷ :

« Lors d'une séance, il écrit au crayon vert sur une feuille blanche :
« 1 » et « 2 », séparés d'un trait vertical : 1 | 2 »

Cela m'a fait penser aux deux tableaux du jeune étudiant en littérature. On pourrait dire que ce trait vertical a eu la même fonction que la paroi qui séparait les deux chambres dans l'esprit du jeune homme et les « bandelettes des momies » qui séparaient la voix de Laurent de celle de sa mère. On dirait que ces barrières témoignent du moment critique où l'état de la

⁸⁶ Ibid., p. 236-37.

⁸⁷ Ibid., p. 114-115.

structure a été bouleversé. Dans le récit du jeune étudiant, ces moments se sont déroulés dans le cadre d'une petite maison où il habitait avec son père malade et une de ses tantes. Les espaces des chambres étaient mal délimités, avec des rideaux à peine. Chez Louis, ce 1 séparé du 2 par ce trait vertical, pourrait faire penser aux deux maisons qui indiquaient son changement de situation. Grâce au transfert que le travail analytique a rendu possible, quelque chose au niveau subjectif a dû changer entre le moment de son dessin d'une maison en trois dimensions et celui de cette séparation opérée entre deux espaces ou places différents. Autrement dit, l'état extraordinaire de la structure de Louis a rebasculé dans un état ordinaire à travers l'écriture sous transfert. Nous verrons plus loin d'autres aspects surprenants de ce travail. Pour l'instant, il faut dire que ce transfert introduit quelque chose de nouveau, en ceci qu'il est absent de l'état ordinaire dans lequel était la structure de Louis avant le déménagement à la campagne. Dans cet état ordinaire ce qui opérait était le rapport imaginaire avec la mère, $a-a'$, qui diffère énormément de ce travail d'écriture sous transfert.

2.2.2.4 LA SYMPTOMATOLOGIE SUBJECTIVE

Dans ce nouvel état, Louis a pu poursuivre le traitement de sa symptomatologie subjective. Cependant, ici il y a deux points de vue sur ces symptômes. Côté analysant ces symptômes sont de l'ordre de ce qui est « embrouillé » (p. 116) : « il s'estimait « guéri », mais il voulait continuer à assister au centre de pédopsychiatrie parce que « ici, on débrouille ce qui est embrouillé ». Et côté analyste, nous avons un diagnostic des problèmes subjectifs dans ces termes : « En effet, les phénomènes élémentaires qu'il attribue à sa sœur aînée continuent ». Recueillons ce qui concerne sa sœur pour nous faire une idée :

1) (p. 255) : « Je rappelle que tous les jours ou à peu près, le père trouvait ses habits déchirés dans son armoire, et le petit garçon disait : « C'est pas moi, c'est ma sœur ». Jusqu'au jour où il a dit à son père : « J'ai déchiré tes habits dans l'armoire ». Le père est allé voir, et ô surprise ! les habits n'étaient pas déchirés. Ironie plutôt qu'humour.

2) (p. 115-116) : [après les travaux d'écriture, l'auteur explique :] « Louis tente, dès lors, de localiser cette jouissance énigmatique et folle :

2.1) Tantôt elle lui vient de sa sœur aînée : « elle est folle, elle me mord, elle fait des bêtises, elle tape à la paroi le soir quand je m'endors ».

2.2) Il nous expliquera aussi comment il n'a pas les oreilles comme tout le monde, dans une théorie extrêmement complexe.

2.3) En fin, une formule dont il a l'art « Les habits sont des écritures », peut être tenue pour résolutoire de ses « bêtises ».

Je ne saurais pas dire à cet état de notre recherche si les phénomènes avec sa sœur sont des phénomènes élémentaires. Mais avec les outils théoriques que nous avons, il est clair, pour l'instant que ces rapports avec sa sœur (1 et 2.1) sont des manifestations du registre imaginaire, tel que Lacan l'explique dans ses textes sur le stade du miroir. Il est clair aussi que l'auteur réunit tous les phénomènes qui concernent la jouissance (2). Il n'y a, donc, à proprement parler de symptômes dans le sens que nous l'avons appris, comme dans le cas d'Amélie et sa mère, sauf si on considère ce que Louis voulait « débrouiller ». Mais le texte ne donne plus de détails sur ce que Louis considère comme étant « embrouillé ». Il faut remarquer aussi que, c'est la voie signifiante qui témoigne de la manière dont Louis a réussi à se détacher de l'aliénation imaginaire avec sa sœur, en ce qui se réfère à ses propres bêtises. Parce qu'en suivant les propositions de Lacan sur le mot d'esprit dans le Séminaire V, la blague de l'enfant n'est pas de l'ordre de l'ironie, mais de celui de la subjectivation. Cette subjectivation est atteinte à travers la blague et exprimée dans elle-même : « « J'ai déchiré tes habits dans l'armoire [pas ma sœur] ». Le père est allé voir,

et ô surprise ! les habits n'étaient pas déchirés ». Par contre en ce qui se réfère au traitement de la jouissance, la voie a été, effectivement, celle de l'écriture.

2.2.3 Les psychoses ordinaires à 7 et 11 ans : dans le cadre d'une nouvelle situation dans l'existence, l'école

Le cas d'Amélie nous a montré la symptomatologie subjective dans le cadre d'une psychose non déclenchée, mais perceptible dans ses expressions fictionnelles, dessin et récit. Le cas de Laurent nous a montré, à travers le souvenir d'enfance, la mobilité de l'état de la structure dans le moment même du déclenchement initial, à partir des éléments signifiants d'une fiction. Ce cas nous a montré aussi la manière comme la structure a pu se recanaliser, telle une rivière qui retourne dans son lit après avoir débordé, à partir de 1) l'élaboration des éléments imaginaires de cette même fiction, ceux offerts par la bande dessinée, et 2) la ressemblance sonore qu'on peut trouver entre **bande dessinée** et **bandelette**. Dans le cas de Louis nous avons pu trouver le facteur déclenchant initial de sa psychose dans le changement de sa situation subjective, lors du déménagement de la famille de la ville à la campagne sans la mère. Et dans ce cadre, nous avons pu suivre aussi des passages à l'acte déclenchés par une intervention de l'analyste qui ne correspondait pas à ce que la parole de l'enfant demandait en raison de sa structure. Dans ce cas, et en contraste avec celui d'Amélie, la symptomatologie subjective coïncidait avec les phénomènes du déclenchement de la structure.

Dans le cas de Laurent, la symptomatologie subjective est le résultat de sa propre tentative de guérison et il la conserve jusqu'au moment où il décide, dix ans après, de parler à un analyste pour la traiter. Dans le cas de Louis, nous n'avons pas plus de détails sur ce déchainement du délire que cette appréciation de son père sur la « double personnalité » de son fils et qui motivait, sans justifier bien entendu, sa maltraitance envers l'enfant. Le travail analytique a réussi à sortir son délire de son état extraordinaire, tel que le témoigne son écriture séparée « 1 | 2 », et en conséquence, à arrêter les passages à l'acte, puisqu'ils sont passés aussi au niveau de l'écriture, comme l'exprime Chanteleuze (p. 115) : « Enfin, une formule dont il a l'art « Les habits sont des écritures », peut être tenue pour résolutoire de ses « bêtises ». Une fois que l'état de la structure s'est retrouvé dans un état ordinaire grâce au travail psychanalytique, un symptôme subjectif a pu émerger chez l'enfant : « ce qui est embrouillé ». De son côté, l'analyste fait l'inventaire de ce qui ne va pas bien chez l'enfant en dehors du délire : manifestations de la jouissance et phénomènes imaginaires en rapport avec sa sœur.

Les deux enfants ont eu sept ans lors du déclenchement, produit, dans chaque cas par des circonstances subjectives particulières et uniques. Mais il faut dire que, comme dans le cas d'Amélie, ils sont confrontés à un cadre spécial et commun, celui des exigences scolaires. Pour elle, ce cadre a été le facteur déclenchant du symptôme résolu dans l'entretien avec Marc Strauss. Dans le cas des garçons, ce cadre a offert des nouveaux apprentissages auxquels sont confrontés les enfants de cet âge, ceux de la lecture et de l'écriture. Louis a rencontré l'écriture et c'est elle qui a le rôle principal dans sa cure. Dans le cas de Laurent, on peut s'interroger : comment aurait-il pu lire à 7 ans, ces signifiants qui étaient dans la bande dessinée ? On ne le sait pas, mais, quelque que soit la réponse, une chose est sûre, cette lecture est très proche de la *lalangue* de l'enfance encore. Voyons, alors ce qui nous apprend le cas de Sébastien, l'adolescent, dont les enjeux de vie sont autres.

3 LE CAS D'UN ADOLESCENT DANS LA CONVERSATION D'ARCACHON : LA PSYCHOSE ORDINAIRE DANS LE PASSAGE DE L'ENFANCE À L'ADOLESCENCE

3.1 SEBASTIEN, 13 ANS : LE DELIRE DANS SON ETAT ORDINAIRE

3.1.1 Des rapports diagnostic/intervention dans le cas de Sébastien

Sauf dans le cas de Laurent, dans les cas d'Amélie et de Louis, il s'agit de travaux réalisés dans des institutions par des psychanalystes en tant que thérapeutes. Dans le cas de Sébastien, le rédacteur du cas, Bernard Seynhaeve, est le directeur de l'institution et non pas un de ses thérapeutes. Cependant, même dans le cadre d'une direction, on peut dire que son désir, en tant qu'analyste, a été appelé à l'action dans les trois vignettes cliniques qu'il a réunies sous le titre d'« inclassables interventions »⁸⁸. L'une d'elles correspond au cas de Sébastien. Avant de l'examiner, je voudrais d'abord citer la conclusion de Monsieur Seynhaeve sur les rapports diagnostic/intervention que les trois cas lui ont permis d'établir, en m'arrêtant sur ce qu'il dit à propos du cas qui nous intéresse⁸⁹ :

Souvent, donc, il faut passer par l'hypothèse diagnostic pour s'engager dans le travail. **L'intervention est en effet corrélée à cette hypothèse diagnostique.** Le choix de la réponse des interventions au phénomène clinique y est évidemment articulé. **Mais, à l'inverse, le diagnostic se révèle souvent à l'instant même où il faut répondre au phénomène clinique.**

Pour Sébastien, ce fut le cas. La structure subjective, ici, trouve à s'organiser dans la solution transitoire, fragile, qu'il a trouvée, et consiste dans un habillage particulier de l'objet - habillage qui du même coup, noue l'imaginaire au symbolique et lui permet de tenir momentanément dans le lien social.

Intervenir est le fait d'entrer en action⁹⁰. Une intervention est quelque chose qui fait partie d'un ensemble d'actions. Par exemple, le traitement d'une maladie peut comprendre une intervention chirurgicale, mais il ne se réduit pas à cette intervention. De même, on peut déduire que les interventions de Seynhaeve, en tant que directeur, font partie, comme dans toute institution des soins de ce type, du traitement institutionnel (ou « à plusieurs ») des cas. Mais cela ne garantit pas que toute intervention des directeurs et coordinateurs s'articulent de la bonne manière avec le traitement que le diagnostic demande. M. Seynhaeve, formé et averti psychanalytiquement, a pu le faire.

3.1.2 La vignette clinique en cinq moment clés

⁸⁸ Ibid., p. 67-72.

⁸⁹ Ibid., p. 72.

⁹⁰ <http://www.cnrtl.fr/definition/intervention/substantif>

Examinons les détails de la manière dont ce directeur en position d'analyste a articulé son intervention au diagnostic de Sébastien, révélé, selon son appréciation, « à l'instant même où il [fallait] répondre au phénomène clinique ». La vignette est divisée en cinq moments clés du récit⁹¹ :

Deux diagnostics initiaux :

« Sébastien, présenté à son arrivé avec le diagnostic de dysharmonie évolutive, ne manifestait aucun trouble langagier particulier. Il était turbulent, se sentait très vite menacé, voire visé. Il était incapable d'accéder aux apprentissages scolaires malgré son intelligence. Il a maintenant 13 ans et doit quitter notre institution. »

Le phénomène clinique :

« Il a donc été convenu que l'on fêterait son départ. Il a droit au restaurant avec quatre ou cinq de ses amis. Il sera accompagné de deux intervenants. Malheureusement, le jour venu, plusieurs intervenants sont absents et il faut annuler le restaurant. Sébastien se sent alors immédiatement visé : « C'est une magouille » dit-il. Le ton monte. »

Le traitement institutionnel :

« Et c'est alors que qu'un intervenant lui suggère de venir m'en parler. »

L'intervention du directeur :

« Après discussion avec lui, je propose, une solution néanmoins fragile, de faire accompagner le petit groupe par l'infirmière de l'institution. Je lui dis qu'une condition, que je demande à pouvoir formuler devant l'ensemble de ses invités, s'impose d'elle-même à leur petite sortie.

On réunit donc le groupe et je leur dis avec le sérieux que requiert la situation : « Vous conviendrez avec moi qu'une sortie au restaurant ne peut s'envisager que si l'on est tiré à quatre épingles, soit que vous ayez pris votre douche et que vous ayez mis vos plus beaux habits ».

La réponse du sujet :

Cette proposition, que cet adolescent prendra vraiment très au sérieux, va immédiatement l'apaiser et lui permettra de se tenir dans le lien social. »

3.1.3 Un diagnostic, en dehors de la psychanalyse, « dysharmonie évolutive » et les phénomènes cliniques opposés du point de vue subjectif

Depuis le début, l'auteur met en question le diagnostic de dysharmonie évolutive, parce que Sébastien ne présente pas les symptômes du langage qui la caractérisent. Par contre, il décrit des phénomènes qui visent un diagnostic plutôt au niveau subjectif. Il faut dire que « dysharmonie évolutive » est un syntagme de la classification proposé par la Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent (CFTMEA) dans son troisième chapitre. Il s'agit d'« une pathologie mentale de l'enfant et de l'adolescent ni névrotique, ni psychotique, mais avec une perturbation de la personnalité »⁹². Arrêtons-nous un peu sur ce système de classification. Selon Wikipédia⁹³ :

⁹¹ Ibid., p. 69.

⁹² https://fr.wikipedia.org/wiki/Dysharmonie_%C3%A9volutive

⁹³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Classification_fran%C3%A7aise_des_troubles_mentaux_de_l%27enfant_et_de_l%27adolescent

La classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent ou CFTMEA est un système de classification psychopathologique établi sous la direction du Pr Roger Misès. Elle se veut un complément des systèmes internationaux (CIM-10) et américains (DSM) dans le domaine de la psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent.

Elle ambitionne aussi de tenir compte des diversités et des particularités de chaque enfant et adolescent présentant des troubles et, en cela, elle s'oppose à une vision réductionniste du courant behavioriste en vigueur dans les DSM et CIM 10.

Toutefois, la version datant de 2000 établit des rapprochements - lorsque c'est possible - avec le CIM notamment pour faciliter la tâche des cliniciens et chercheurs. Une nouvelle version, la 5e, est sortie en 2012. Elle établit une correspondance systématique avec la CIM-10.

Avec cette information nous ouvrons la voie vers les dénominations des psychoses ordinaires chez les enfants et les adolescents, proposées depuis 1998 selon d'autres perspectives de recherche, en dehors de la psychanalyse d'orientation lacanienne. Ces dénominations seront l'objet du Chapitre 4. Pour l'instant nous signalons que si bien le terme dysharmonie évolutive nage à contre-courant des classifications behavioristes du DSM et la CIM 10, et est d'inspiration psychanalytique, puisqu'il considère le couple névrose/psychose, il ne suit pas son orientation ni en termes freudiens ni lacaniens. Les symptômes que la CFTMEA attribue à la « dysharmonie évolutive » sont⁹⁴ :

La dysharmonie évolutive, ou trouble atypique du développement, désigne l'anormale maturation de certaines fonctions psychologiques, tant dans le domaine intellectuel qu'affectif. Le développement normal d'autres fonctions différencie les dysharmonie d'un retard global de développement.

Il s'agit de troubles précoces, apparaissant avant six ans, et multifactoriels.

Présentation : La symptomatologie des dysharmonies évolutives est variable, et peut inclure par exemple angoisse, terreurs, ritualisme, langage stéréotypé.

Dysharmonies fonctionnelles : Les dysharmonies fonctionnelles marquent des défauts dans les capacités d'investissement, des difficultés scolaires, une communication inadaptée moins spécifique que la relation autistique.

Ces dysharmonies s'étendent à des troubles du langage, de la psychomotricité, des fonctions cognitives :

- dyspraxie
- dysgnosie
- dysphasie, écholalies
- mauvaise orientation dans le temps et l'espace

Composante dépressive

Il y a également dysharmonie au sens de trouble de la personnalité ; l'angoisse dépressive marque un sentiment d'insécurité, pouvant mener au développement de rituels. Il y a difficulté de séparation (individuation).

- inhibition ou hyperactivité
- énurésie, encoprésie

Diagnostic différentiel

Le diagnostic de dysharmonie évolutive peut demander du temps. Il demande d'exclure la possibilité :

- de troubles névrotiques (catégorie 2)
- de psychoses (catégorie 1)
- de troubles des fonctions instrumentales (catégorie 6) quand ils sont bien individualisés et non liés à une perturbation évolutive de fond répondant aux critères de la dysharmonie évolutive.

La dysharmonie évolutive se distingue de la psychose précoce déficitaire et de la dysharmonie psychotique.

Il est également possible de distinguer les déficiences dysharmoniques de versant psychotique et les déficiences dysharmoniques de versant névrotique.

⁹⁴ <http://www.informationhospitaliere.com/dico-854-dysharmonie-evolutive.html>

D'un côté, en ce qui concerne le diagnostic différentiel, cette dysharmonie fait le choix, comme notre travail de recherche, d'exclure l'ordre pathologique que nous appelons « extraordinaire », soit de la psychose soit de la névrose infantile. De l'autre côté, dans cet inventaire symptomatologique, on ne trouve pas ces phénomènes que Monsieur Seynhaeve oppose aux symptômes de la dysharmonie évolutive : « Il était turbulent, se sentait très vite menacé, voire visé ». Reprenons donc nos critères diagnostics.

3.1.4 Le point de vue psychanalytique : le trauma à l'origine du dérangement de l'état de la structure et la réponse défensive du sujet

Quelque chose a heurté le système de représentations de Sébastien : cette mauvaise nouvelle annonçant que ce qu'il attendait avec beaucoup d'illusion ne se réaliserait pas, il n'y aurait pas de sortie au restaurant pour fêter son départ de l'institution. C'est quelque chose d'ailleurs qui choquerait n'importe qui, même un adolescent névrotique. La différence se situe au niveau de la réponse subjective à cette phrase inattendue : « il n'y aura pas sortie au restaurant ». Au moment du choc, le système défensif de Sébastien se met en marche contre la représentation « traumatique », comme il a l'habitude, selon sa structure subjective.

L'explication du symptôme subjectif dans le cas d'Amélie (2.1.3) nous a mené au premier texte de Freud sur les psychonévroses de défense (1894) et à souligner l'explication côté trauma. En effet, nous sommes habitués à aborder la distinction névrose/psychoses en oubliant que, comme la première partie du titre de l'article l'indique, « Les psychonévroses », les deux entités nosographiques intègrent un seul groupe du point de vue de l'origine structurelle et symptomatique : un trauma. La différence entre les deux est constituée par chemin choisi pour se défendre de la représentation inconciliable. Le cas de Sébastien nous demande maintenant de continuer la lecture de ce texte dans le versant défensif, pour établir la spécificité de la défense psychotique. Pour le comprendre il faut partir de la base défensive commune que Freud découvre dans les obsessions et sa première différenciation dans la défense hystérique⁹⁵ :

Quant au chemin qui mène de l'effort de volonté du patient jusqu'à la survenue du symptôme névrotique, je me suis fait une opinion qu'on peut peut-être exprimer comme suit, en utilisant les abstractions psychologiques courantes : le moi qui se défend se propose de traiter comme « *non arrivée* » la représentation inconciliable, mais cette tâche est insoluble de façon directe ; aussi bien la trace mnésique que l'affect attaché à la représentation sont là une fois pour toutes et ne peuvent plus être effacés. **Mais on a l'équivalent d'une solution approchée si l'on parvient à transformer cette représentation forte en représentation faible, à lui arracher l'affect, la somme d'excitation dont elle était chargée.** La représentation faible n'émettra alors pour ainsi dire plus de prétention à participer au travail associatif ; *mais la somme d'excitation qui en a été séparée doit être conduite vers une autre utilisation.*

Jusqu'ici, les processus sont les mêmes dans l'hystérie et dans les phobies et obsessions ; désormais les voies divergent. **Dans l'hystérie la représentation inconciliable est rendue inoffensive par le fait que sa somme d'excitation est rapportée dans le corporel, processus pour lequel je proposerais le nom de conversion.**

[...]

⁹⁵ Freud, S., « Les psychonévroses de défense » (1894), op. cit., p. 4.

[Dans les obsessions et phobies⁹⁶] cet affect doit nécessairement demeurer dans le domaine psychique. La représentation désormais affaiblie demeure dans la conscience à part de toutes les associations, *mais son affect devenu libre s'attache à d'autres représentations, en elle-même non-inconciliables, qui, par cette « fausse connexion », se transforment en représentations obsédantes.*

Nous remarquons d'un côté que le domaine psychique où l'affect demeure libre, détaché de sa représentation, ne se réduit pas à la conscience ; et de l'autre que la représentation inconciliable avec le moi du sujet est quelque chose de très composé. Elle implique le contenu inconciliable, une somme d'excitation, un affect et une trace mnésique. Sur ces principes, Freud se réfère alors à une forme de défense « plus énergique », celle qui arrive dans une psychose hallucinatoire⁹⁷:

Dans les deux cas examinés jusqu'ici, la défense contre la représentation inconciliable était effectuée par séparation de celle-ci d'avec son affect ; la représentation, même affaiblie et isolée, était restée dans la conscience [comme dans le cas d'Amélie, où « trisomie » était présent dans la métonymie des toutes ces petites maladies, par exemple]. Il existe pourtant une espèce beaucoup plus énergique et efficace de défense. **Elle consiste en ceci que le moi rejette la représentation insupportable en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'était jamais parvenue jusqu'au moi.** Mais, au moment où ceci est accompli, la personne se trouve dans une psychose que l'on ne peut classer que comme « confusion hallucinatoire ».

Freud présente un cas que nous pourrions bien appeler une psychose ordinaire de son temps pour trois raisons. D'abord, parce qu'elle est découverte dix ans plus tard après son arrivé par anamnèse hypnotique. La durée de l'épisode psychotique a été de deux mois. Pendant ce temps une jeune fille qui a compris que le jeune homme qu'elle aimait ne lui correspondait pas, a vécu ces deux mois comme s'il était là, à ses côtés, et ils étaient heureux. En deuxième lieu, parce que Freud a pris soin de différencier ce cas des autres cas à caractère pathologique, où les patients ne sortent pas de l'épisode hallucinatoire⁹⁸ :

Je ne dispose que d'un très petit nombre d'analyses de psychoses de ce genre ; mais je pense qu'il doit s'agir là d'un type très fréquemment utilisé de maladie mentale : dans aucun asile ne manquent les exemples - qu'on peut considérer comme analogues - d'une mère qui tombe malade en raison de la perte de son enfant et qui berce désormais inlassablement dans ses bras un morceau de bois, ou d'une fiancée délaissée qui depuis des années attend son fiancé, habillée de ses plus beaux vêtements.

Et finalement, parce que, ensuite Freud marque les limites entre les trois formes de réponse pathologique et cela nous permet d'identifier avec plus de précision les moments où l'état de la structure de la jeune fille a changé⁹⁹ :

Il ne peut-être pas superflu de souligner que les trois formes de défense décrites ici, et par conséquent les trois formes de maladie auxquelles conduit cette défense, peuvent être réunis chez une même personne. La survenue simultanée de phobies et de symptômes hystériques, qui peut être observé si fréquemment dans la pratique, constitue bien un des facteurs qui rendent difficile une séparation nette entre l'hystérie et les autres névroses et qui obligent à poser la catégorie de « névroses mixtes ». Il est vrai que la confusion hallucinatoire n'est pas souvent compatible avec la persistance de l'hystérie, ni en règle générale, avec celle des obsessions. **Par contre il n'est pas rare**

⁹⁶ Ibid., p. 6. La différence entre phobies et obsessions est essentiellement l'affect attaché, il s'agit de l'angoisse dans les premières. Cf. Freud, S. « Obsessions et phobies » (1895). Ibid., p. 39-45.

⁹⁷ Ibid., p. 11-12.

⁹⁸ Ibid., p. 13.

⁹⁹ Ibidem.

qu'une psychose de défense, vienne épisodiquement interrompre le cours d'une névrose hystérique ou mixte.

En effet, la jeune fille avait commencé par une conversion hystérique qui se révèle comme un symptôme, mais pas comme indicateur de la structure. La preuve est que très vite la psychose essentielle prend la place dans son état extraordinaire. Deux mois après, elle retrouve un état ordinaire, de telle façon qu'on n'aurait jamais su du déclenchement si l'hypnose ne l'avait pas révélé. D'après les travaux ultérieurs de Freud et de Lacan sur les psychoses, nous pouvons dire que, de nos jours, dans la clinique des psychoses ordinaires, nous partons d'un fait structurel invariable : dans tous les cas où une situation traumatique fait basculer l'état de la structure, la réponse correspondra à une défense de nature psychotique, tel que le montre ce cas de psychose hallucinatoire, c'est-à-dire, plus radicale, car le moi se comporte comme si la représentation insupportable n'était jamais parvenu jusqu'à lui, que celles des névroses.

Ainsi, notre recherche se centrera sur le trauma et la défense dans la symptomatologie des psychoses ordinaires, c'est-à-dire, dans les facteurs traumatiques qui réactualisent la question préliminaire du sujet et qui réactivent la défense symptomatologique en mobilisant d'une forme ou une autre l'état de la structure. Dans ce sens et étant donné les déploiements de ce cadre initial de défense dans la psychanalyse tant par Freud lui-même, que par Lacan, la question qui s'impose, en termes d'orientation clinique est : sur quel cadre psychanalytique de la défense devons-nous nous appuyer pour l'analyse de la réponse défensive, dans nos cas en général, et celui de Sébastien en particulier ?

3.1.4.1 L'ORIENTATION LACANIENNE DANS NOTRE ETUDE CLINIQUE DU CADRE DEFENSIF

3.1.4.1.1 Nos objectifs théoriques et une question d'épistémologie psychanalytique

Étant donné les limites et possibilités de cette recherche, nous avons voulu la baser sur les fondements mêmes de la clinique des psychoses chez Freud et Lacan. C'est sur ces fondements que nous pourrions nous orienter pour arriver à comprendre un peu mieux le cadre théorique qui traverse les trois réunions des Sections cliniques françaises. Ce cadre est essentiellement celui du dernier enseignement de Lacan. Nous avançons vers ce nord qui marque la boussole de l'Orientation lacanienne, selon la proposition de Jacques-Alain Miller¹⁰⁰. Mais nous n'y sommes pas encore, nous progressons depuis le sud, avec ce nord dans l'horizon. Autrement dit, nous avançons vers la clinique borroméenne à partir des fondements de la clinique structurelle (ou topologique comme Lacan l'a qualifié également), étant donné que, entre les deux, un pont peut être fait à partir des trois registres lacaniens : le réel, le symbolique et l'imaginaire. Ainsi, en termes théoriques, il s'agit dans ce chapitre d'établir un cadre clinique fondamental qui permettra au lecteur et à nous-mêmes de nous introduire soigneusement dans les principes de la deuxième clinique lacanienne.

¹⁰⁰Cf. son discours à Río le 28 avril 2016, *Habeas corpus*: <http://ampblog2006.blogspot.fr/2016/07/habeas-corpus-por-jacques-alain-miller.html>: "Hace dos años, en París, hice girar nuestra brújula, la brújula de la Asociación Mundial de Psicoanálisis, para que señalara en dirección a la última enseñanza de Lacan".

C'est pour cela que tout naturellement j'ai commencé par le Freud de 1894 et j'ai trouvé des points d'appui clinique très éclairissants, comme celui du trauma dans le cas d'Amélie. Mais je ne peux pas méconnaître qu'à cette date il a abouti à un premier point important sur sa conception de la défense psychotique auquel vont suivre d'autres moments clés de son travail sur le sujet (le cas Schreber, narcissisme et deuxième topique). D'ailleurs, en incluant les phobies, le groupe des psychonévroses dont la psychose fait partie, s'oppose aux autres groupes nosologiques dégagés par Freud à l'époque et sur lesquels il reviendra dans l'après-coup de ses élaborations sans modifier les principes classificatoires initiaux (d'ordre étiologique) : « les névroses actuelles », « les névroses narcissiques » et « les névroses traumatiques »¹⁰¹. On peut se demander quelle est le poids que ces propos initiaux sur la défense dans les psychoses ont eu dans les élaborations freudiennes ultérieures. Autrement dit : Quelle est la valeur de ces formulations initiales de Freud sur le chemin défensif des psychoses dans ses deux articles « Les psychonévroses de défense » (1894) et « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de (1896) dans l'ensemble de son œuvre et dans la psychanalyse d'orientation lacanienne ?

3.1.4.1.2 L'après-coup lacanien sur les propositions freudiennes de 1894 et 1896 sur la défense psychonévrotique

C'est chez Lacan que nous trouvons la réponse. En effet, dans le chapitre VIII de son Séminaire, *Les psychoses*, il se réfère justement aux articles de Freud à propos de la notion de défense en psychanalyse¹⁰² :

J'essaie cette année que nous concevions un peu mieux l'économie de ce cas [Schreber]. [...]. Je vous ai rappelé l'autre jour qu'en somme, l'explication de Freud, c'est que le malade passe dans une économie essentiellement narcissique. C'est une idée très riche, dont on devrait tirer toutes les conséquences. Seulement, on ne les tire pas, et on oublie ce qu'est le narcissisme au point où Freud est parvenu de son œuvre quand il écrit le cas Schreber. **Dès lors, on ne saisit pas bien non plus la nouveauté de l'explication, c'est-à-dire par rapport à quelle autre explication elle se situe.**

[...]

Il ne faut pas oublier les étapes de l'introduction de la notion de narcissisme dans la pensée de Freud. On parle maintenant de défense à tout propos, en croyant répéter là quelque chose de très ancien dans l'œuvre de Freud. **Il est exact que la notion de défense joue un rôle très précoce, et que dès 1894-1895, Freud propose l'expression de neuro-psychoses de défense. Mais il emploie ce terme avec un sens tout à fait précis.**

Quand il parle de l'*Abwehrhysterie*, il la distingue de deux autres espèces d'hystéries, et c'est là une première tentative de faire une nosographie proprement psychanalytique. Rapportez-vous à l'article auquel je fais allusion [1894]. [...]. Freud ne nie pas les états hypnoïdes [proposés par Bleuler], il dit simplement – *Nous ne nous intéressons pas à cela, c'est n'est pas cela que nous prendrons comme caractère différentiel dans notre nosologie.*

[...]

Freud n'a donc pas repoussé les états hypnoïdes, il a dit qu'il n'en tiendrait pas compte, parce que, au moment de ce premier débrouillage, **ce qui lui importe dans le registre de l'expérience analytique est autre chose, à savoir le souvenir du trauma.** Voilà en quoi consiste la notion de l'*Abwehrhysterie*.

La première fois où apparaît la notion de défense, nous sommes dans le registre de la remémoration et de ses troubles. L'important est, c'est ce qu'on peut appeler la petite histoire du patient. Est-il capable ou non de l'articuler verbalement ? [...].

L'*Abwehrhysterie* est une hystérie où les choses sont formulés dans les symptômes, et il s'agit de libérer le discours. **Il n'y a pas trace alors de régression ni de théorie des instincts, et pourtant toute la psychanalyse est déjà là.**

¹⁰¹ Cf. Annexe 1 : « Première nosographie freudienne ».

¹⁰² Lacan, J. Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 118-119.

Freud distingue encore une troisième espèce d'hystérie, qui a pour caractéristique qu'il y a aussi quelque chose à raconter, mais qui n'est raconté nulle part¹⁰³. Bien sûr, à l'étape où il en est de son élaboration, il serait bien étonnant qu'il nous dise où ce peut être, mais c'est déjà parfaitement dessiné.

[...]

Les troubles de la remémoration, c'est là qu'il nous faut toujours revenir pour savoir ce qui a été le terrain de départ de la psychanalyse. [...]. [...] **c'est en explorant les troubles de la remémoration**, en voulant restituer le vide que présente l'histoire du sujet, **en cherchant à la trace ce que sont devenues les évènements de sa vie, que nous avons constaté qu'ils vont se nicher là où on ne les attendait pas.**

Avec cette orientation alors, nous suivrons Freud sur la défense dans les psychoses dans ces textes premiers de la nosologie psychanalytique, pour faire la lumière dans le cas de Sébastien, et en nous appuyant sur les ponctuations de Lacan dans la suite de ces pages de son troisième Séminaire sur la défense dans les « neuro-psychoses » comme il les appelle. Ces ponctuations contrôleront notre lecture.

3.1.4.2 SPECIFICITE DES CHEMINS DEFENSIFS DANS LES NEVROSES ET DANS LES PSYCHOSES

3.1.4.2.1 La question sur le symptôme de Sébastien à partir des propositions freudiennes sur la défense dans la paranoïa

Les psychonévroses de défense examinées par Freud dans son article de 1894 sont l'hystérie, les obsessions, les phobies et certains cas de confusion hallucinatoire aigue. Deux ans après, dans les *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* (1896), Freud écrit : « Mes observations de ces dernières années de travail ont renforcé ma tendance à faire de **la défense le point nucléaire dans le mécanisme psychique des névroses en question**, et elles m'ont permis aussi de **donner à la théorie psychologique un fondement clinique** ». Dans ce sens, il avance dans ce second article sa recherche en incluant la paranoïa dans le groupe de psychonévroses de défense, à partir de son travail, justement de remémoration, effectué avec une patiente, Madame P, que Breuer lui avait adressé à l'époque.

Dans l'intervalle entre ces deux textes, on trouve dans *La naissance de la psychanalyse* que la recherche de Freud sur la paranoïa a deux autres moments importants. Il s'agit du *Manuscrit H*, du 24 janvier 1895, intitulé justement « *Paranoïa* » et le *Manuscrit K*, du 1 janvier 1896, intitulé « *Les névroses de défense (Conte de Noël)* ». Dans le premier manuscrit, Freud expose des références fondamentales en ce qui concerne le délire ; parmi elles, la formule que Lacan évoque souvent dans son enseignement : « **ils aiment leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes** ». Et dans le second, il présente les critères diagnostics qui, à mon avis, lui ont permis d'analyser le cas de Madame P en le contrastant avec l'hystérie et la névrose obsessionnelle dans les *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense*.

Nous nous permettons de citer ce texte et les deux manuscrits de façon extensive, en ce qui concerne la défense psychotique, pour trois raisons principales qui concernent notre recherche en particulier. Premièrement, parce que, comme nous le verrons tout au long de notre parcours, c'est sur ces fondements que le travail de Lacan sur les psychoses s'effectue selon les différents registres, RSI. Dans ce sens, nous trouverons un éclaircissement de cette affirmation

¹⁰³ [Les hystéries de rétention. Cf. Freud, S. « Les psychonévroses de défense » (1894), op. cit., p. 3].

princeps sur le délire, à partir de l'examen d'un cas à la lumière de ces trois registres (chapitre 4). Dans son après-coup, nous pouvons comprendre mieux également que dans les cas de Louis et Laurent leurs délires n'échappent pas à cette loi libidinale : ils les aimaient comme à eux-mêmes. Deuxièmement, parce que Freud se réfère constamment aux frontières entre la défense normale et pathologique, et dans cette dernière, à la frontière qui, à notre avis, marque le passage d'un état courant du délire à un extraordinaire. Dans ce sens nous avons déjà signalé le cas de psychose hallucinatoire du texte de 1894, comme une « psychose ordinaire » du temps de Freud. Ici, dans le *Manuscrit H*, nous trouverons un autre cas, mais de paranoïa. Tous ces éléments contribuent à la démonstration de notre hypothèse sur les états de la psychose. Et finalement, parce que, comme disait Lacan dans son Séminaire III, nous pouvons apprécier dans ces manuscrits le déploiement d'une nosographie proprement psychanalytique en général. Il me semble même que, peu à peu, et avec une finesse clinique exemplaire et une rigueur conceptuelle exceptionnelle, Freud déploie une nosologie proprement psychanalytique **des psychoses**. Bien entendu, cette nosographie est une nosographie en construction et nous trouverons d'autres précisions au fur et mesure du développement de sa recherche. Mais, les réélaborations après la découverte du narcissisme (années 15) et du surmoi (années 20) ont été faites sur ces classifications cliniques initiales, dont les fondements restent les mêmes.

3.1.4.2.1.1 *Du Manuscrit H, du 24 janvier 1895, Paranoïa* ¹⁰⁴

En psychiatrie, les idées délirantes doivent être rangées à côté des idées obsessionnelles, toutes deux étant des perturbations purement intellectuelles ; la paranoïa se place à côté du trouble obsessionnel en tant que psychose intellectuelle. **Si les obsessions sont attribuables à quelque trouble affectif et si nous démontrons qu'elles doivent leur puissance à quelque conflit, la même explication doit être valable pour les idées délirantes. Ces idées découlent d'une perturbation affective et leur force est due à un processus psychologique.** Les psychiatres sont d'un avis contraire, tandis que les profanes ont l'habitude d'attribuer la folie à des chocs psychiques : « Si quelqu'un, lors de certains événements, ne perd point la raison c'est qu'il n'en a point à perdre » (Lessing, *Emilia Galotti*, acte IV).

Le fait est là : **la paranoïa chronique sous sa forme classique est un mode pathologique de défense, comme l'hystérie, la névrose obsessionnelle et les états de confusion hallucinatoire.** Les gens deviennent paranoïaques parce qu'ils ne peuvent tolérer certaines choses – à condition naturellement que leur psychisme y soit particulièrement prédisposé.

En quoi consiste cette prédisposition ? En un penchant vers quelque chose qui possède certaines caractéristiques psychiques de la paranoïa. Servons-nous d'un exemple.

[...]

Quelques années plus tard, l'héroïne de cette aventure [une demoiselle de 30 ans environ] tombe malade. Elle se plaignait et d'indéniables symptômes de délire d'observation et de persécution apparurent : les voisins la plaignaient parce qu'elle était un laissé pour compte et qu'elle attendait le retour de cet homme [qui avait séjourné dans la maison où elle vivait avec une sœur et un frère aînés]. On lui faisait sans cesse des allusions de ce genre, on jasait à propos de cette histoire, etc. Naturellement, tout cela était faux. **Depuis lors, la malade ne reste dans cet état que pendant des périodes de quelques semaines, puis retrouve la raison et déclare que tout cela ne résulte que d'un état d'excitation, mais même dans les intervalles, elle souffre d'une névrose dont il serait difficile de contester le caractère sexuel. Elle ne tarde pas à subir un nouvel accès de paranoïa.**

La sœur aînée s'étonne de constater que si l'on vient à parler de la scène de séduction, la malade la nie chaque fois [quelques années auparavant de tomber malade, elle l'avait confié à sa sœur]. Breuer entendit parler de ce cas qui me fut adressé. J'essayai sans succès (suivant la technique

¹⁰⁴ Freud, Sigmund. « Manuscrit H, Paranoïa » (24 janvier 1895). In : *La naissance de la psychanalyse*, op. cit., p. 100-101.

intermédiaire entre l'hypnose et les associations libres) de supprimer la tendance à la paranoïa en restaurant dans ses droits le souvenir de la scène de séduction. J'eus avec elle deux entretiens et l'invitai, alors qu'elle était dans un état de « concentration hypnotique », à me raconter tout ce qui se rapportait à son locataire. L'ayant pressée de questions pour savoir si rien « d'embarrassant » ne lui était arrivé, elle la nie de la façon la plus formelle – et je ne la revis plus. **Elle me fit dire que tout cela l'énervait trop.** Défense ! Evidemment, **elle ne voulait pas qu'on rappelât ses souvenirs et les refoulait intentionnellement.**

La défense était indéniable, mais aurait tout aussi bien pu aboutir à un symptôme hystérique ou à une obsession. **Quel était donc le caractère particulier de cette défense paranoïaque ?**

La malade voulait éviter quelque chose, le refoulait. Nous devinons ce que c'était ; il est probable qu'elle avait vraiment été troublée par ce qu'elle avait vu, **et par le souvenir de ce qu'elle avait vu.** Elle tentait d'échapper au reproche d'être une « vilaine femme »¹⁰⁵. Mais ce reproche lui vint du dehors et ainsi **le contenu réel resta intact** alors **que l'emplacement** de toute la chose changea. Le reproche intérieur fut repoussé au dehors : les gens disaient ce qu'elle se serait, sans cela, dit à elle-même. Elle aurait été forcée d'accepter le jugement formulé intérieurement, mais pouvait bien rejeter celui qui lui venait de l'extérieur. **C'est ainsi que jugement et reproche étaient maintenus loin de son moi.**

Le but de la paranoïa est donc de se défendre d'une représentation inconciliable avec le moi, en projetant son contenu dans le monde extérieur.

Deux questions se posent : 1) Comment un pareil déplacement peut-il se produire ? 2) Tout se passe-t-il de la même façon dans d'autres cas de paranoïa ?

1) Le déplacement se réalise très simplement. Il s'agit du mésusage d'un mécanisme psychique très courant, celui du déplacement ou de la projection. Toutes les fois que se produit une transformation intérieure, nous pouvons l'attribuer soit à une cause intérieure, soit à une cause extérieure. Si quelque chose nous empêche de choisir le motif intérieur, nous optons pour le motif extérieur. En second lieu, nous sommes accoutumés à voir nos états intérieurs se révéler à autrui (par l'expression de nos émois). C'est ce qui donne lieu à l'idée normale d'être observé et à la projection normale. Car ces réactions demeurent normales tant que nous restons conscients de nos propres modifications intérieures. Si nous les oublions, si nous ne tenons compte que du terme du syllogisme qui aboutit au dehors, nous avons une paranoïa avec ses exagérations relatives à ce que les gens savent sur nous et à ce qu'ils nous font - ce qu'ils connaissent de nous et que nous ignorons. Il s'agit **d'un mésusage du mécanisme de projection utilisé en tant que défense.**

Pour les obsessions, les choses sont tout à fait les mêmes. Ici encore **le mécanisme de substitution** est un mécanisme normal. [...]. Ce mécanisme **normal** de substitution **est mal utilisé dans les obsessions – toujours dans un but défensif.**

2) Cette manière de voir s'applique-t-elle aussi à d'autres cas de paranoïa ? Je devrais dire à **tous** les cas. Prenons un exemple. Le paranoïaque revendicateur ne peut tolérer l'idée d'avoir agi injustement ou de devoir partager ses biens. En conséquence, il trouve que la sentence n'a aucune validité légale ; c'est lui qui a raison, etc. [...].

Une grande nation ne peut supporter l'idée d'avoir été battue. *Ergo*, elle n'a pas été vaincue ; la victoire ne compte pas. Voilà un exemple de paranoïa collective où se crée un délire de trahison.

L'alcoolique ne s'avoue jamais que la boisson l'a rendu impuissant. Quelle que soit la quantité d'alcool qu'il supporte, il rejette cette notion intolérable. C'est la femme qui est responsable, d'où son délire de jalousie, etc.

L'hypocondriaque lutte longtemps avant de découvrir pourquoi il se sent gravement malade. Il n'admet jamais que cette impression soit d'origine sexuelle, mais éprouve la plus vive satisfaction à

¹⁰⁵ Nous avons analysé le traitement névrotique de ce même reproche "être vilaine", dans la première partie de la recherche préliminaire, à partir de la chanson "En passant par la Lorraine" (3.3).

se dire que ses souffrances sont, non pas endogènes (comme le dit Moebius), mais exogènes, donc, il a été empoisonné.

Le fonctionnaire qui ne figure pas au tableau d'avancement a besoin de croire que les persécuteurs ont fomenté un complot contre lui et qu'on l'espionne dans sa chambre. Sinon, il devrait admettre son propre naufrage.

Mais c'est n'est pas toujours un délire de persécution qui se produit. La mégalomanie réussit peut-être mieux encore à éliminer du moi l'idée pénible. Pensons, par exemple, à cette cuisinière dont l'âge a flétri les charmes et qui doit s'habituer à penser que le bonheur d'être aimée n'est pas fait pour elle. Voilà le moment venu de découvrir que le patron montre clairement son désir de l'épouser et le lui a fait entendre, avec une remarquable timidité, mais néanmoins de façon indiscutable.

Dans tous ces cas, la ténacité avec laquelle le sujet s'accroche à son délire est égale à celle qu'il déploie pour chasser hors de son moi quelque autre idée intolérable. **Ces malades aiment leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes. Voilà tout le secret.**

Maintenant, comparons cette forme de défense à celles que nous connaissons déjà dans l'hystérie, l'obsession, la confusion hallucinatoire et la paranoïa. **Nous avons à considérer l'affect, le contenu de la représentation et les hallucinations** (Tableau 5) :

Tableau 5 : Vue d'ensemble des psychonévroses de défense

Vue d'ensemble				
écarté par la défense				
	affect	contenu de représentation	hallucination	bilan
hystérie	liquidé par conversion —	absent de la conscience —	—	défense labile avec bon gain
représentation de contrainte	maintenu +	absent de la conscience — remplacé	—	défense permanente sans gain
confusion hallucinatoire	absent —	absent —	favorable du moi favorable à la défense	défense permanente gain brillant
paranoïa	maintenu +	maintenu projeté au-dehors +	hostile au moi favorable à la défense	défense permanente sans gain
psychose hystérique	domine la conscience +		hostile au moi favorable à la défense	défense ratée

1) Hystérie : La représentation intolérable ne peut parvenir à s'associer au moi. Le contenu reste détaché, hors du conscient ; son affect se trouve déplacé, reporté dans le somatique, par conversion...

2) Idées obsessionnelles : Là encore la représentation intolérable est maintenue hors de l'association avec le moi. L'affect demeure mais le contenu se trouve remplacé.

3) Confusion hallucinatoire : Tout l'ensemble de la représentation intolérable (affect et contenu) est maintenu éloigné du moi, ce qui ne devient possible que par un détachement partiel du monde extérieur. Des hallucinations agréables au moi et qui favorisent la défense surviennent.

4) Paranoïa : Contrairement au 3, contenu et affect de l'idée intolérable sont maintenus, mais se trouvent alors projetés dans le monde extérieur. Les hallucinations qui se produisent, dans certaines formes de cette maladie, sont désagréables au moi tout en favorisant aussi la défense.

Dans *les psychoses hystériques*, au contraire, c'est la représentation chassée qui prend le dessus. Le type en est l'accès et l'état secondaire. Les hallucinations sont désagréables au moi.

Les idées *délirantes* sont soit la copie, soit le contraire de la représentation repoussée (mégalo manie). La paranoïa et la confusion hallucinatoire sont les deux psychoses d'obstination et de suspicion. Les « relations avec soi-même » dans la paranoïa sont analogues aux hallucinations des états confusionnels où le sujet affirme le contraire du fait qu'il a repoussé. De cette façon, les « relations avec soi-même » tendent à démontrer l'exactitude de la projection.

3.1.4.2.1.2 Du Manuscrit K, du 1 janvier 1896, Les névroses de défense (Conte de Noël)

Il existe quatre types et bien des formes de névroses de défense. Je ne puis mettre en parallèle que l'hystérie, la névrose obsessionnelle et une forme de paranoïa. Ces troubles ont un certain nombre de points communs. Ce sont des déviations pathologiques d'états affectifs psychiques normaux : de *conflits* (dans l'hystérie), d'*auto-reproches* (dans la névrose obsessionnelle), de *rancune* (dans la paranoïa), de *deuil* (dans le délire hallucinatoire aigu). **Ils diffèrent des affects en question en ce qu'ils n'ont pas été liquidés, mais qu'au contraire ils ont entraîné une altération permanente du moi. Ils apparaissent dans les mêmes circonstances que leurs prototypes affectifs lorsque deux conditions se trouvent remplies : il faut que l'incident provocateur ait été de l'ordre sexuel et ensuite qu'il se soit produit avant la maturité sexuelle** (conditions nécessaires de la *sexualité* et de l'*infantilisme*). Je dirais que, d'une façon générale, l'hérédité constitue un facteur déterminant de plus, en ce qu'elle favorise et augmente l'affect pathologique, donc, qu'elle fournit une condition permettant le passage par transition du normal à l'extrême. **Je ne crois pas que l'hérédité détermine le choix particulier de telle ou telle névrose de défense** ».

Une tendance normale à la défense existe toujours, je veux dire une répugnance à diriger l'énergie psychique de telle sorte qu'un déplaisir doive en résulter. Cette tendance, liée aux attributs les plus fondamentaux du mécanisme psychique (loi de constance), ne peut s'opposer aux perceptions puisque celles-ci sont capables d'éveiller l'attention (comme le prouve leur prise de conscience) ; elle n'entre en jeu que lorsqu'il s'agit de souvenirs et de pensée et demeure inoffensive à l'égard d'idées ayant jadis été désagréables mais qui, incapables actuellement de susciter quelque déplaisir, ne peuvent engendrer qu'un souvenir de déplaisir. Mais même dans ce cas, la tendance peut être surmontée par quelque intérêt d'ordre psychique.

Néanmoins la tendance à la défense devient nuisible quand elle est dirigée contre des idées capables, sous forme d'énergie, de produire un déplaisir nouveau.

[...]

Dans les névroses de défense, voilà généralement comment se déroule la maladie :

1) Un ou plusieurs incidents d'ordre sexuel traumatisants et précoces doivent subir le refoulement.

2) Refoulement de cet incident dans certaines conditions ultérieures capables d'en réveiller le souvenir et ainsi formation d'un symptôme primaire.

3) Un stade de défense réussie qui, l'existence du symptôme mise à part, équivaut à la santé.

4) Un stade au cours duquel les représentations refoulées resurgissent. Dans la lutte qu'elles soutiennent contre le moi, des symptômes nouveaux, ceux de la maladie proprement dite, se forment, c'est-à-dire un stade de compromis, de défaite ou de guérison défectueuse.

Les caractères différents des diverses névroses sont révélés par la façon dont les représentations refoulées resurgissent. Le mode de formation des symptômes, le tour que prend la

maladie, sont également révélateurs à cet égard. Toutefois, le caractère spécifique de chaque névrose réside dans la manière dont s'effectue le refoulement¹⁰⁶.

PARANOÏA¹⁰⁷

L'incident primaire semble être analogue à celui qui engendre la névrose obsessionnelle ; le refoulement s'effectue après que le souvenir a libéré du déplaisir - j'ignore de quelle façon. Toutefois, c'est n'est pas d'un reproche, refoulé ensuite, qu'il s'agit ici, mais d'un déplaisir dont le prochain est rendu responsable, suivant le mécanisme psychique de la projection. Le symptôme primaire qui se forme est la *méfiance* (susceptibilité exagérée à l'endroit d'autrui). Aucune créance ne s'attache ici à un reproche.

Nous soupçonnons qu'il existe différentes formes de la maladie suivant que seul l'*affect* a été refoulé par projection ou bien, en même temps que lui, le *contenu* de l'incident. [...].

Le retour de ce qui a été refoulé peut aussi comporter soit l'affect seul, soit cet affect accompagné du souvenir. Dans ce dernier cas, le seul que je connaisse bien, le contenu de l'incident revient, soit sous la forme de pensées surgissant tout à coup, soit sous celle d'hallucination visuelle ou de sensations. L'affect refoulé semble chaque fois revenir sous forme d'hallucination auditive.

Les éléments réapparus dans le souvenir se trouvent déformés du fait que des images analogues mais empruntées à l'actualité les ont remplacés. Mais ils ne sont que chronologiquement modifiés, sans formation de substitut. Les voix, tout à fait comme dans les obsessions, représentent les auto-reproches à la façon d'un symptôme de compromis ; les phrases, tout d'abord, sont déformées dans leur texte jusqu'à devenir confuses et transformées en menaces et, deuxièmement, elles ne se rapportent pas à l'incident primaire mais à la défiance - donc au symptôme primaire.

Le symptôme de compromis va pouvoir entièrement disposer de la créance qui est refusée aux auto-reproches primaires. Le moi ne considère pas ces symptômes comme s'ils étaient étrangers, mais se trouve incité par eux à tenter d'en donner une explication qu'on peut qualifier de *délire d'assimilation*.

Le retour du matériel refoulé sous une forme altérée a ici provoqué un échec de la défense. Le délire d'assimilation ne saurait être considéré comme le symptôme d'une défense secondaire mais bien comme le début d'une *altération du moi*, comme une preuve que celui-ci a été vaincu. Le processus s'achève soit par une mélancolie (impression de petitesse du moi), où la créance, refusée au processus primaire, est secondairement accordée aux déformations, soit - et c'est là une forme plus grave et plus fréquente - par un *délire de protection* (mégalo manie) jusqu'au moment où le moi se trouve complètement déformé.

Dans la paranoïa, l'élément déterminant est le mécanisme de la projection accompagné du rejet de toute croyance au reproche, d'où les caractères généraux de la névrose : l'importance attribuée aux voix (en tant que moyens par lesquels les autres agissent sur nous) et aux gestes (qui nous révèlent la mentalité des autres), l'importance aussi du *ton* du discours et des allusions (car la relation directe, menant du discours au souvenir refoulé, n'est pas capable de devenir conscient).

Dans la paranoïa, le refoulement se réalise après un processus mental complexe (le retrait de croyance). Ce fait peut indiquer que ledit processus se réalise plus tardivement que dans la névrose obsessionnelle et l'hystérie. Mais dans les trois cas, les fondements du refoulement sont, sans aucun doute, les mêmes. Il reste à déterminer si le mécanisme de projection dépend entièrement d'une constitution individuelle ou s'il est déclenché par des facteurs chronologiques particuliers et accidentels.

Il existe quatre sortes de symptômes :

- a) Les symptômes primaires de défense
- b) Le fait que le retour (du refoulé) soit un compromis
- c) Les symptômes secondaires de défense
- d) Les symptômes de soumission du moi.

¹⁰⁶ Freud, S. « Manuscrit H », op. cit., p. 129-30.

¹⁰⁷ Ibid., p. 135-36.

3.1.4.2.1.3 De Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense (1896)

Voyons maintenant comment ces fondements permettent à Freud de contraster les chemins défensifs propres de la paranoïa avec ceux de l'hystérie et la névrose obsessionnelle¹⁰⁸ :

Depuis assez longtemps je nourris le soupçon que la paranoïa – ou le groupe de cas qui appartiennent à la paranoïa – est une psychose de défense, c'est-à-dire que, comme l'hystérie et les obsessions, elle provient du refoulement de souvenirs pénibles, et que ces symptômes sont déterminés dans leur forme par le contenu du refoulé. **Propre à la paranoïa devait être une voie ou un mécanisme particulier de refoulement**, de même que l'hystérie opère le refoulement par la voie de la *conversion* en innervation corporelle et la névrose obsessionnelle par *substitution* (déplacement le long de certaines catégories associatives).

Avec Lacan nous avons appris qu'il y a une différence dans le type de refoulement, refoulement proprement dit dans la névrose et forclusion dans les psychoses. Or dans ce texte, Freud explique, à partir du cas de Madame P, que la voie défensive qui se poursuit dans des cas semblables, après le refoulement, est celle de la *projection*. Cela nous oblige à être attentifs à ces deux termes : projection et forclusion. Pour l'instant, suivons Freud et le processus de projection, qui serait alors une forme plus spécifique de la défense dans le cadre des psychoses, dont font partie les psychoses hallucinatoires examinées dans l'article de 1894. Voici comment il explique la spécificité du résultat symptomatique de la paranoïa par rapport à la névrose obsessionnelle dans ce second article (1896), où nous trouvons une indication précise pour l'analyse du cas de Sébastien¹⁰⁹ :

Il ne me reste plus qu'à utiliser ce que nous a appris ce cas de paranoïa pour une comparaison de la paranoïa et de la névrose obsessionnelle. Dans l'une et dans l'autre, il est montré que le refoulement est le noyau du mécanisme psychique, et le refoulé est dans les deux cas une expérience de l'enfance. **Dans ce cas de paranoïa aussi, toute compulsion provient du refoulement** ; les symptômes de la paranoïa admettent une classification semblable à celle qui s'est révélée justifiée pour la névrose obsessionnelle. Ici, aussi une partie des symptômes naît de la défense primaire : toutes les idées délirantes de méfiance, de suspicion, de persécution par les autres. Dans les névroses obsessionnelles, le reproche initial a été refoulé par formation du symptôme primaire de défense : **la méfiance à l'égard de soi-même**. De ce fait, le reproche est reconnu comme justifié ; en compensation, l'importance acquise, pendant l'intervalle sain, par la scrupulosité, protège le sujet d'avoir à accorder sa croyance au reproche qui fait retour sous forme de représentation obsédante. Dans la paranoïa, le reproche est refoulé sur une voie qu'on peut désigner comme *projection*, et le symptôme de défense qui est érigé est celui de **la méfiance à l'égard des autres** ; la reconnaissance est ainsi refusée au reproche, et, comme par représailles, il n'existe aucune protection contre les reproches qui font retour dans les idées délirantes.

D'autres symptômes de mon cas de paranoïa doivent être considérés comme des symptômes de retour du refoulé et, tout comme ceux de la névrose obsessionnelle, ils portent les traces du compromis qui seul leur permet l'accès dans la conscience. Ainsi par exemple l'idée délirante d'être observée pendant le déshabillage, les hallucinations visuelles et sensitives et les voix.

Le cas de notre adolescent est illustratif. La forclusion installée dans l'enfance comme mécanisme psychique privilégié pour donner cours aux excitations se fait sentir aussi dans cette occasion quotidienne, où le sujet entend quelque chose qui le dérange. Pour le dire en termes freudiens, ce « il n'y aura pas de sortie au restaurant », a été pour Sébastien, une représentation

¹⁰⁸ Freud, Sigmund. « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » (1896). In : *Névroses, psychoses et perversion*, op. cit., p. 72.

¹⁰⁹ Ibid., p. 74.

inconciliable qui est entrée dans une opposition pénible avec son moi¹¹⁰. Il ne l'accepte pas, cette phrase hors de conscience, dans la mesure où il ne la prononce pas, ce qui revient dans sa bouche est ce symptôme primaire, sa phrase : « C'est une magouille ». Le réel qui la soutient, sa propre voix, devient fort, puisque « le ton monte ». La phrase exprime la méfiance à l'égard des autres, dont Freud parle. La question que nous posons en termes symptomatiques est : Pourquoi cette méfiance délirante ne s'accompagne pas chez le jeune homme d'autres symptômes comme les hallucinations visuelles ou les voix, selon l'explication de Freud ?

3.1.4.2.2 Les registres lacaniens de la forclusion et la défense dans la paranoïa

Avant de poursuivre l'étude des éléments qui nous permettront de préciser et répondre à cette question, profitons de ce que Lacan propose sur le sujet dans le Séminaire III. Nous verrons qu'il situe les registres correspondants à la forclusion et à la défense propres de la paranoïa¹¹¹ :

Je vous parlais la dernière fois sous la forme des déplacements du comportement -on s'aperçoit qu'il ne peut s'agir simplement de retrouver la localisation mnésique, chronologique des événements, de restituer une partie du temps perdu, mais qu'il **y a aussi des choses qui se passent sur le plan topique**. La distinction de registres complètement différents dans la régression, est là implicite. En d'autres termes, ce qu'on oublie tout le temps, c'est que **ce n'est pas parce qu'une chose est venue au premier plan qu'un autre ne garde pas son prix, sa valeur, à l'intérieur de la régression topique**. C'est là que les événements prennent leur sens comportemental fondamental.

Et c'est alors que se fait la découverte du narcissisme. Freud s'aperçoit qu'il y a des modifications dans la structure imaginaire du monde, et qu'elles interfèrent avec les modifications dans la structure symbolique – il faut bien l'appeler ainsi, **puisque la remémoration est forcément de l'ordre symbolique**.

Quand Freud explique le délire par une régression narcissique de la libido, son retrait des objets aboutissant à une désobjectalisation, cela veut dire, au point où il en est parvenu, que **le désir qui est à reconnaître dans le délire se situe sur un autre plan que le désir qui a à se faire reconnaître dans les névroses**.

Si on ne comprend pas cela, on ne voit absolument pas ce qui distingue une psychose d'une névrose.

[...]

Je dis des choses massives. **Dans le cas des névroses, le refoulé reparaît *in loco*, là où il a été refoulé, c'est-à-dire, dans le milieu même des symboles**, pour autant que l'homme s'y intègre y participe comme agent et comme acteur. Il réapparaît *in loco* sous un masque. **Le refoulé dans la psychose**, si nous savons lire Freud, **reparaît dans un autre lieu, *in altero*, dans l'imaginaire**, et là en effet sans masque. Cela est tout à fait clair, ce n'est ni nouveau, ni hétérodoxe, il faut seulement s'apercevoir que c'est le point principal.

Nous trouvons ici des éléments qui nous permettent d'établir la différence que nous cherchions entre la forclusion (*Verwerfung*) comme une forme plus énergique du refoulement (*Verdrängung*) et la projection comme une des voies défensives face au retour du refoulé. La première est une opération de censure symbolique sur quelque chose d'insupportable et/ou inconciliable avec le système de représentations du moi ; la deuxième est une opération de défense imaginaire, contre ces mêmes représentations qu'on a chassé de la conscience par des moyens symboliques et qui persistent dans son retour à la conscience. Examinons en détail ce

¹¹⁰ Ibid., p. 61.

¹¹¹ Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 119.

qui correspond à chaque chemin en trois parties : le registre de la forclusion, la nature du forclos et le registre de la défense.

Le registre de la forclusion primitive, symbolique : Dans le fragment que nous venons de voir, Lacan fait clairement référence à un autre fragment cité en 2.2.4.4.1.2 sur la manière comment « en cherchant à la trace » ce que sont devenus les événements de la vie d'un sujet dans sa mémoire, on trouve qu'**ils vont se nicher là où on ne les attendait pas**. Ces endroits sont situés dans deux registres différents : après le refoulement (*Verdrängung*) dans les névroses, les représentations de ces événements vont se nicher *in loco*, dans le registre symbolique ; et dans les psychoses, après leur forclusion (*Verwerfung*), elles vont se loger *in altero*, dans le registre imaginaire. Quelques pages plus loin, il explique¹¹² :

Avant que l'enfant apprenne à articuler le langage, il nous faut supposer que des signifiants apparaissent, qui sont déjà de l'ordre symbolique. Quand je parle d'une apparition primitive du signifiant, c'est quelque chose qui déjà implique le langage. Cela ne fait que rejoindre cette apparition d'un être qui n'est nulle part, le jour. Le jour en tant que jour n'est pas un phénomène, le jour en tant que jour implique la connotation symbolique, **l'alternance fondamentale du vocal connotant la présence et l'absence**, sur laquelle Freud fait pivoter toute sa notion de l'au-delà du principe du plaisir.

C'est exactement ce champ d'articulation symbolique que je vise à présent dans mon discours, et c'est là que se produit la *Verwerfung*.

[...]

À propos de la *Verwerfung*, Freud dit que le sujet ne voulait rien savoir de la castration, même au sens du refoulement. En effet, au sens du refoulement, on sait encore quelque chose de ce dont même on ne veut, d'une certaine façon, rien savoir, et c'est toute l'analyse de nous avoir montré qu'on le sait fort bien.

[...]

De quoi s'agit-il quand je parle de *Verwerfung* ? il s'agit du rejet d'un signifiant primordial dans des ténèbres extérieures, signifiant qui manquerait dès lors dans ce niveau [symbolique]. Voilà le mécanisme fondamental que je suppose à la base de la paranoïa. Il s'agit d'un processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif, qui n'est pas le dedans du corps, mais celui d'un premier corps de signifiant.

Dans le Séminaire suivant, *La relation d'objet* (1956-1957) Lacan va travailler en détail ce qu'il entend par cette « apparition primitive du signifiant » dans le cadre des rapports de l'enfant avec la mère et la constitution de ses objets, réels, imaginaires et symboliques, dans ces échanges, où le père joue aussi un rôle important, en termes des trois registres. Puis, dans le Séminaire V, *Les formations de l'inconscient* (1957-58), il reprend ses propositions sur le sujet dans le chapitre V, « Le peu-de-sens et le pas-de-sens », dans le cadre des explications des rapports jouissance/signifiant dans la production d'un mot d'esprit. Il va les matérialiser dans un graphe qu'il appelle, « le graphe mythique » et qu'il détermine comme l'hypothèse sur laquelle il déploiera sa recherche sur ces rapports. Finalement, il reviendra sur le sujet dans les deux premiers chapitres du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* (1958-59), pour nous expliquer ce qui arrive dans les échanges mère-enfant depuis l'arrivée du nouveau-né au monde. Pour faire cela, il emploie une fois de plus les graphes¹¹³.

C'est sur cette base que je peux comprendre que ce premier corps signifiant dont il parle à la fin de la citation est « **l'alternance fondamentale du vocal connotant la présence et l'absence** ». C'est ce corps signifiant en tant que réel, vocal, constitué par deux partenaires, les voix des échanges mère-enfant, celui qui inaugure l'expérience langagière du nouveau-né. Ainsi,

¹¹² Ibid., p. 169-71.

¹¹³ Cf. Notre recherche préliminaire, graphes 40-43, chapitre X.

dans le cas de la paranoïa, le « dedans primitif » qui a été exclu dans ce processus primordial est le sujet-lui-même qui est dans son berceau, sa propre présence, sa propre voix, bien qu'elle soit un cri, un pleur, un balbutiement. C'est pour cela que ce signifiant primordial qui le représente dans les échanges avec la mère, « tu »¹¹⁴, est rejeté dans les ténèbres extérieures de l'autre qui lui parle, in *altero* ». C'est l'autre qui crie, qui pleure, qui balbutie et enfin, qui parle. On ne peut pas confondre la dynamique imaginaire qui commandera les échanges futurs du sujet avec le fait que cette dynamique est le résultat d'un processus symbolique particulier, la forclusion de ce signifiant essentiel. C'est dans cette logique que, à l'arrivée de l'enjeu œdipien, le signifiant qui pouvait représenter le sujet dans les échanges avec les autres, en tant qu'être sexué et vivant, le Nom-du-père, sera aussi rejeté dans les ténèbres extérieures. Cette base étiologique de la paranoïa est le principe de notre hypothèse, la donne que nous ne pouvons pas changer. Ce qui nous intéresse dans notre recherche clinique sont les chemins de la formation de symptômes et de la mobilité de l'état de la structure.

La nature du refoulé et du forclos : Il faut remarquer que l'action du refoulement ou de la forclusion, selon le cas, se fait sur des représentations du vécu, souvenirs et mots qui ont pu être traumatiques, c'est-à-dire bouleversants pour le moi qui les entendait ou les rappelait. Ce moi a officié en tant que maître de la censure sur ce qu'il se permet ou pas. Mais on doit ajouter à ces complexes représentatifs accompagnés des affects, un autre élément : les fantasmes. C'est la seule correction que Freud fait à son texte plus de 20 ans après, dans une note de pied de page de 1924 mise à la fin du chapitre sur l'hystérie¹¹⁵ : « Ce chapitre est dominé par une erreur [...]. Je ne savais pas encore distinguer alors les fantasmes des analysés concernant leurs années d'enfance, de souvenirs réels. [...]. Une fois surmonté cette erreur, notre regard s'ouvrit sur les manifestations spontanées de la sexualité infantile [...] ».

La note finit : « aujourd'hui encore je considère comme valables un certain nombre des développements psychologiques présentés ici ». Et en effet, nous trouvons que des fantasmes ont joué un rôle important dans le cas de Laurent, par exemple, mais dans les cas d'Amélie et Sébastien ce qui s'impose est l'effet traumatique de signifiants entendus, refoulé dans le cas de la fillette, forclos, dans le cas de l'adolescent. En somme, s'agit-il de souvenirs, fantasmes et mots, tous partagent la même nature : ils sont constitués par un complexe de représentations (signifiants ou traces mnésiques, signifiés et significations), affects et jouissance, où chaque composant subit des destins différents. Les signifiants peuvent être l'objet du refoulement ou de la forclusion et dans ce cas, ils sont logés en dehors de la conscience ; les affects arrachés de leurs représentations originaires peuvent s'attacher à d'autres non censurés ; les significations restent dans le discours courant, accessibles à la conscience ; et la jouissance cherche à se satisfaire, à se décharger.

J'inclus la jouissance, parce qu'elle est présente dans les propositions freudiennes dès le texte de 1894, comme nous l'avons indiqué plus haut, sous la dénomination « somme d'excitation ». Freud explique, à la fin de cet article qu'il s'agit de la « représentation auxiliaire » qui soutient ses propositions¹¹⁶ :

C'est la représentation qu'il faut distinguer, dans les fonctions psychiques, quelque chose (quantum d'affect, somme d'excitation) qui a tous les caractères d'une quantité - bien que nous ne possédions aucun moyen de la mesurer -, quelque chose qui est capable d'augmentation, de

¹¹⁴ Cf., plus loin dans le Séminaire III, *Les psychoses*, chapitres XXII et XXIII, sur « Le Tu du surmoi ».

¹¹⁵ Freud, *Nouvelles remarques...*, op. cit., p. 66.

¹¹⁶ Freud, *Les psychonévroses...*, op. cit., p. 14.

diminution, de déplacement et de décharge, et qui s'étend sur les traces mnésiques de représentations un peu comme une charge électrique sur la surface des corps.

On est en 1894 et dans le cadre de la clinique, mais plus tard, en 1908, cette somme d'excitation trouvera un contexte plus courant pour s'expliquer et faire partie de l'inconscient dans son ouvrage sur le *Witz, Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. C'est sur cette base que Lacan va proposer aussi son graphe mythique dans le chapitre V du Séminaire V, comme son hypothèse en ce qui concerne les rapports entre signifiant et jouissance. Nous y reviendrons plus loin.

Les registres de la défense : En reprenant le fragment de Lacan, on comprend alors que les chemins défensifs élucidés par Freud dans son article correspondent aux registres éclaircis par Lacan, la *méfiance vers soi-même* de la névrose obsessionnelle est à situer dans les voies symboliques de la défense et la *méfiance vers les autres*, dans les voies imaginaires où s'inscrit la projection. C'est bien les deux registres où il faut reconnaître le désir en chaque structure. Pour ses ponctuations sur la défense dans les pages suivantes du Séminaire III, Lacan s'appuie dans un texte de Freud contemporain de *Les nouvelles remarques*, la *Lettre 52* à Fliess. De ce *Lettre*, Lacan souligne¹¹⁷ : « *Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans ma théorie*, dit Freud, c'est l'affirmation que la mémoire n'est pas simple, elle est enregistrée en diverses façons. Quels sont alors ses divers registres ? C'est là surtout que cette lettre apporte l'eau à mon moulin ».

Pour sa réponse, Lacan prend ce que Freud expliquera plus tard dans sa métaphore du bloc magique (1922). Au début du circuit de l'appréhension psychique, il y a la perception. Cette perception implique la conscience et exclut la mémoire, mais pas n'importe quelle mémoire, seule celle qui intéresse Freud : « Dans cette mémoire il y a deux zones, celle de l'inconscient et celle du pré-conscient, et après le pré-conscient, on voit surgir une conscience achevée qui ne saurait être qu'articulée ». C'est sur ces principes que Lacan va nous expliquer ce qui concerne les registres de mémoire mis en jeu dans le processus défensif, en reprenant la *Lettre 52* à Fliess. Il faut prendre en compte qu'une fois que les représentations sont refoulées ou forcloses, elles restent « oubliées » et dans cet état, elles cherchent à retourner à la conscience et leurs tentatives de retour provoquent les symptômes. Ils sont, donc, mémoire déformée du refoulé et du forclos¹¹⁸ :

La conception de sa propre conception des choses se manifestent en ce **qu'entre la Verneinung [la négation], essentiellement fugitive, disparue aussitôt qu'apparue, et la constitution du système de la conscience, et même déjà de l'ego officiel [...], il y a les Niederschrift**, il en a trois. Nous avons là le témoignage de l'élaboration par Freud d'une première appréhension de ce que peut être la mémoire dans le fonctionnement analytique.

Freud donne ici des recoupements chronologiques, qu'il y a des systèmes qui se constituent par exemple entre zéro et un an et demi, puis entre un an et demi et quatre ans, puis entre quatre et huit ans, etc. Mais malgré qu'il nous dise cela, nous n'avons pas à penser plus que tout à l'heure que **ces registres** se constituent successivement.

Pour quoi les distingue-t-on, et comment nous apparaissent-ils ? Ils nous apparaissent dans le système de défense, qui consiste en ceci, qu'il ne réapparaît pas dans un registre des choses qui ne nous font pas plaisir. **Nous sommes donc là dans l'économie officielle**, et c'est là que nous ne nous rappelons pas ce qui ne nous plaît pas. On ne se rappelle pas des choses qui ne font pas plaisir. Cela est tout à fait normal. Appelons cela défense, ce n'est pas pathologique pour autant. C'est même ce qu'il faut faire -oublions les choses qui nous sont désagréables, nous ne pouvons qu'y gagner. **Une notion de la défense qui ne part pas de là fausse toute la question. Ce qui donne à la défense son**

¹¹⁷ Lacan, Séminaire III, ibid., p. 174.

¹¹⁸ Ibidem et page 175.

caractère pathologique, c'est qu'autour de la fameuse régression affective, il se produit la régression topique. Une défense pathologique, quand elle se produit de façon immaitrisée, provoque alors des retentissements injustifiables, parce que ce qui vaut dans un système ne vaut pas dans un autre. C'est de cette confusion de mécanismes que ressortit le désordre, et c'est à partir de là que nous parlons de système de défense pathologique.

Sur ces lumières, continuons notre examen du texte de Freud, *Les nouvelles remarques...*, pour éclaircir, à son tour, ce qui concerne la réponse défensive de Sébastien lors de la situation traumatique.

3.1.4.3 LES SYMPTOMES PRIMAIRES DANS LA PARANOÏA : LA LIMITE PATHOLOGIQUE

Pour faire le contraste entre les symptômes de la névrose obsessionnelle et de la paranoïa, Freud prend comme point de départ la séquence des faits commune aux deux psychonévroses qui finit avec un refoulement ou une forclusion, et les deux types de symptômes produits dans la névrose : primaires et secondaires. Le fil conducteur entre la séquence refoulante et la symptomatique est ce qu'il appelle ici « un reproche ». Une blâme ou reproche est une « parole, écrit ou mimique par lequel on signifie à quelqu'un sa désapprobation ou son mécontentement à l'encontre de ce qu'il a fait ou dit »¹¹⁹. Nous allons examiner chaque séquence pour extraire les éléments qui vont nous guider dans l'analyse du cas de Sébastien.

3.1.4.3.1 Les séquences refoulantes dans la névrose obsessionnelle et la paranoïa

Voyons dans le tableau suivant (Tableau 5) les deux moments initiaux, où dans les deux psychonévroses un reproche a été produit et refoulé. Ces moments correspondent à ce que nous appelons maintenant, après la découverte par Freud de la sexualité infantile et les travaux de Lacan sur les objets petit *a*, les moments d'avant et après la rencontre de l'enfant avec l'enjeu phallique :

Tableau 6 : Tableau comparatif de la séquence refoulante dans la névrose obsessionnelle et la paranoïa

	Moment	Névrose obsessionnelle	Paranoïa
1	Dans l'enfance, avant 5 ou 6 ans	Exécution d'une action passible de reproche, sans aucune honte ni censure	Exécution d'une action passible de reproche, sans aucune honte ni censure
2	Dans le moment de la « maturité » sexuelle : entre les 5 et les 6 ans	a) Reproche originaire ou censure sur l'acte exécuté b) Refoulement du reproche originaire par la voie de la <i>substitution</i> (déplacement le long de certains catégories associatives)	a) Reproche originaire (injure) ou censure sur l'acte exécuté b) Refoulement du reproche originaire par la voie de la <i>projection</i>

C'est au moment de l'enjeu phallique que l'enfant réinscrit son expérience antérieure sous les signifiants des nouvelles exigences pulsionnelles. Ces expériences antérieures mettent en premier plan les dynamiques de la demande avec les objets « prégénitaux » oral et anal. L'expérience phallique mettra au premier plan une autre dynamique, celle du désir, à partir de l'objet phallique et les autres objets possibles du désir : la voix et le regard¹²⁰. Mais après cette

¹¹⁹ <http://www.cnrtl.fr/synonymie/reproche>

¹²⁰ Cf. Lacan, Séminaire X, *L'angoisse* (1962-63), op. cit., chapitre XXII, « De l'anal à l'Idéal ».

période aussi riche en expériences et découvertes pour l'enfant, un nouveau système de représentations s'impose à son moi. Ainsi, à la lumière des nouvelles exigences subjectives (être fille ou garçon) et sociales (ce qu'on peut faire ou pas), son moi exerce la censure. Alors, explique Freud, « un reproche s'attache au souvenir de ces actions génératrices de plaisir » et il est aussi, à son tour, objet du refoulement¹²¹.

Nous avons donc, comme résultat de la sortie de la première enfance et l'arrivée à l'âge scolaire, deux objets refoulés qui forment un couple, le souvenir de l'expérience vécue et son reproche. Les représentations de chaque composante du couple chercheront, chacune de son côté, à rejoindre la conscience depuis l'endroit où elles se sont logées, *in loco* ou *in altero*. Cette décomposition des représentations du couple refoulé et de son affect détermine la variété de symptômes qu'on trouve dans chaque psychonévrose, comme nous le verrons dans la partie suivante.

3.1.4.3.2 Les séquences symptomatiques dans la névrose obsessionnelle et la paranoïa

Freud reconnaît deux types de symptômes, primaires et secondaires, et trois formes de névrose obsessionnelle. Les deux premières formes correspondent aux symptômes primaires. La troisième forme coïncide avec la formation des symptômes secondaires. La différence entre les symptômes primaires et secondaires est sa précédenance. Freud appelle les premiers « symptômes de compromis », parce leurs représentations originaires, refoulées, ont dû de se modifier pour accéder à la conscience. Les symptômes de la défense secondaire proviennent du moi. Leur but est de refouler les symptômes primaires qui lui étaient imposés. Tant dans les uns comme dans les autres, les trois composants du complexe refoulé, reproche, objet du reproche et affect, se présentent de manières différentes, en déterminant les trois formes de la névrose obsessionnelle : 1) obsessions typiques, 2) affects obsédants et 3) actions compulsives.

Tableau 7 : Types de symptômes et formes de la névrose obsessionnelle

Types de symptômes	Formes de la névrose obsessionnelle
1) Symptômes primaires ou de compromis	1) Obsessions typiques : ce qui force l'entrée à la conscience est le contenu mnésique de l'action censurée. Mais ce qui se présente à la conscience est une idée obsédante qui a substitué le reproche correspondant. Ce qui attire l'attention du malade est le contenu de l'idée obsédante. Elle est accompagnée d'un déplaisir vague. L'affect qui correspondrait à cette idée est celui du reproche refoulé.
	2) Affects obsédants : ce qui parvient par force à se faire représenter dans la vie psychique est le reproche. Il reste refoulé mais son affect peut, grâce à une addition psychique, se transformer en n'importe quel autre affect de déplaisir. Donc, rien ne s'oppose à ce que l'affect substitut devienne conscient. Ainsi le reproche se transforme en honte, angoisse, délire d'observation, etc. Le contenu mnésique de l'action passible de reproche peut être conjointement représenté dans la conscience ou rester complètement absent, ce qui rend le diagnostic très difficile.
2) Symptômes secondaires provenant du moi	3) Actions compulsives comme mesures de protection : Contre les représentations obsédantes : par dérivation forcée sur d'autres pensées, si possible de contenu contraire (ruminant compulsive, compulsion de pensée et maladie de doute). Contre les rejets du souvenir obsédant : contraint à rassembler et conserver tous les objets avec lesquels il est entré en contact. Contre les affects obsédants : mesures d'expiation (cérémoniales, observance de nombres), mesures de précaution (phobies, superstitions, maniaquerie, argumentation du

¹²¹ Freud, *Nouvelles remarques*, op. cit., p. 67.

	symptôme primaire de la scrupulosité), mesures de crainte de la trahison (collection de papiers), mesures pour s'étourdir (dipsomanie).

C'est sur cette base que Freud fait le parallèle avec les symptômes de la paranoïa. Nous allons le voir dans la tableau suivant (Tableau 7). Mais il faut faire trois remarques sur cette suite symptomatique. La première, c'est qu'elle inclut des symptômes primaires produits avant le déclenchement de la maladie. Deux, dans ce sens, nous trouvons un aspect très pertinent pour notre recherche, le moment où Freud trace la frontière du pathologique. Tel que Lacan l'indiquait lors de sa référence aux propositions sur le sujet, justement la défense tourne au pathologique lorsqu'elle échoue. Et, finalement, dans la paranoïa on ne trouve pas de symptômes secondaires de défense, parce qu'il a manqué la condition pour qu'ils se présentent :

Tableau 8 : Parallèle entre les séquences symptomatiques primaires de la névrose obsessionnelle et la paranoïa

Processus symptomatique primaire ou de compromis	Névrose obsessionnelle	Paranoïa
1) Retour du reproche originaire : « on ne fait pas ça », pour empêcher l'entrée dans la conscience du souvenir censuré.	Substitution du reproche originaire par : Scrupulosité, honte, méfiance de soi-même [reconnaissance subjective du reproche, <i>in loco</i> , dans le registre symbolique]	Substitution du reproche par un [« symptôme érigé », <i>in altero</i> , dans le registre imaginaire] : la méfiance à l'égard des autres ; (la reconnaissance subjective est ainsi refusée au reproche)
Défense réussie ou période de santé, où scrupulosité et honte sont présents.	« Je ne fais pas ça »	Il n'y a pas de scrupulosité ni de honte « Comme par représailles, il n'existe aucune protection contre les reproches qui font retour dans les idées délirantes ». « Il existe une paralysie progressive qui affaiblit les reproches, si bien que finalement la défense échoue complètement et que le reproche originaire, l'injure que l'on voulait s'épargner, fait son retour sous une forme non modifiée. J'ignore cependant si c'est là l'évolution constante et si la censure des paroles de reproche n'est pas susceptible d'être absente dès le début ou au contraire de persister jusqu'à la fin » ¹²² .
2) Maladie : échec de la défense. Causes du déclenchement : hasard, perturbations sexuelles actuelles ou effets marginaux dérivés. Souvenirs réactivés et reproches formés à partir de ces derniers se modifient pour pouvoir entrer dans la conscience	<u>Reproche</u> : Représentations obsédantes et affects obsédants <u>Souvenir pathogène</u> : des formations de compromis entre les représentations refoulées de l'acte et les refoulantes du reproche [originaire].	« Ils portent aussi les traces du compromis qui seul leur permet l'accès dans la conscience : l'idée délirante d'être observée pendant le déshabillage [Madame P], les hallucinations visuelles et sensitives, les voix . Ce qui est tout à fait particulier à la paranoïa et ne peut plus être éclairé par cette comparaison, c'est le fait que les reproches refoulés font retour sous forme de pensées mises à voix haute ; dans ce processus, les reproches doivent souffrir une double déformation, une censure qui mène au remplacement par d'autres pensées associées ou à la dissimulation par des modes d'expression indéterminés et la relation à des expériences récentes simplement analogues aux anciennes » ¹²³ .

¹²² Ibid., p. 80

¹²³ Ibid., p. 80-81.

Selon ce contraste, nous pouvons constater que les symptômes primaires peuvent avoir ou non un caractère pathologique. Dans la paranoïa, il s'agit de la défense primaire non pathologique, lorsque le sujet se défend par projection en substituant le reproche originaire par la méfiance délirante envers les autres. Mais, elle avance à l'état pathologique lorsqu'un événement déclenche les symptômes primaires du deuxième type : idées délirantes d'être observée pendant le déshabillage [Madame P], hallucinations visuelles, sensitives et des voix. Freud éclaircit la différence entre cette série de symptômes. Les voix correspondent au retour du reproche. Par contre, les autres symptômes correspondent au retour déformé du souvenir refoulé.

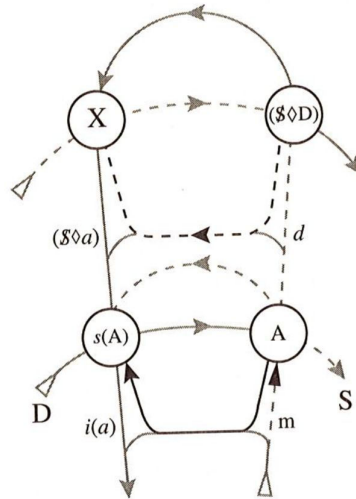
Arrêtons-nous à l'idée délirante d'être observé, parce qu'elle nous fait penser à un des symptômes subjectifs que M. Seynhaeve opposait au diagnostic de dysharmonie évolutive dans le cas de Sébastien : « il se sentait très vite menacé, voire visé ». Dans le cas de Freud, Madame P, cette idée était celle d'être observée pendant le déshabillage. Il y a quelques années, j'ai suivi un adolescent de 14 ans, où cette idée était celle d'être observé par les voisins, ce qui l'empêchait sortir de sa maison¹²⁴. On pourrait déduire que cette idée délirante est, dans quelques cas, la certitude d'être observé. Chez Sébastien, on pourrait dire que cette certitude est dans un second plan, dans son état ordinaire. Et en ce qui concerne les hallucinations et les voix, il n'y a pas de trace.

Ainsi nous précisons notre question sur le symptôme de Sébastien : pourquoi son symptôme s'arrête au le symptôme primaire de la défense, la méfiance envers les autres, à travers ce « c'est une magouille », sans avancer vers un quelconque symptôme pathologique ? L'état de la structure a basculé avec la mauvaise nouvelle, mais il n'a pas traversé la frontière vers l'état extraordinaire. Examinons ce qui est venu au premier plan dans son cas : un reproche, puisqu'il l'a substitué par la phrase « c'est une magouille ».

3.1.4.4 DU REPROCHE AU « ÇA PARLE » DANS LE PREMIER ETAGE DU GRAPHE

C'est dans le cadre de la seconde topique (années 20) que Freud propose le concept de surmoi et nous pouvons supposer que ce qu'il appelle ici, en 1896, « reproche » est un de ses antécédents conceptuels. On a l'habitude d'inclure le surmoi dans le cadre de la névrose et du complexe d'œdipe, c'est-à-dire, dans son registre symbolique. Mais le travail de Lacan à partir de Schreber nous montre son registre réel : avant la possibilité de symbolisations qui s'ouvre vers les 4 ans de l'existence, le surmoi est essentiellement une voix qui parle. On peut suivre alors les moments de la recherche de Lacan sur la voix notamment à partir du Séminaire III. Mais pour nous orienter et contrôler notre hypothèse de lecture, je vais citer un extrait de la fin du deuxième chapitre du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* (1958-59), où il me semble qu'il fait une ponctuation clé sur le surmoi en tant que réel. Son cadre est l'explication du graphe auquel il a dédié les deux premières leçons du Séminaire, intitulées « Construction du graphe » et « Supplément d'explication ». Il est en train de nous expliquer les deux systèmes inconscients qui s'opposent dans le graphe de deux étages de la page 50 nommé « Homologie de deux rapports » (figure 1) :

¹²⁴ Saldarriaga, Ana Victoria. "Un real que no sería para el siglo XXI, pero que insiste". In: *Bitácora lacaniana*. Revista de psicoanálisis de la Nueva Escuela Lacaniana -NEL. N° 3, octubre 2014, p. 66-70.



Graphe 2: Homologie de deux rapports

Les lignes continues représentent le discours et la chaîne signifiante qui peut le traverser dans n'importe quelle interlocation entre deux partenaires¹²⁵. Les lignes pointillées représentent deux systèmes inconscients opposés, l'un en haut, l'autre en bas. Je cite Lacan¹²⁶ :

Vous voyez sur le graphe deux systèmes s'opposer.

Le système pointillé, nous l'avons dit, c'est le lieu de l'inconscient, celui où le refoulé tourne en rond jusqu'au point où il se fait sentir, c'est-à-dire, où quelque chose du message au niveau du discours de l'être vient déranger le message au niveau de la demande, ce qui est tout le problème du symptôme.

Il y a un autre système pointillé. C'est celui qui prépare ce que j'appelle là le petit palier, à savoir la découverte de l'avatar. Comme on avait déjà eu tellement de peine à s'habituer au premier système, Freud nous a fait le fatal bienfait de faire lui-même le pas suivant avant sa mort, avec sa seconde topique, qui est ce petit palier dont je parlais. Il a découvert le registre de l'autre système.

En d'autres termes, Freud s'est interrogé sur ce qui se passe au niveau du sujet pré-discours, en fonction de ceci, que le sujet qui parle ne sait pas ce qu'il fait en parlant, c'est-à-dire en fonction de cet inconscient que Freud a découvert comme tel. Disons, si vous voulez, pour schématiser les choses, que **Freud a cherché à quel niveau de cet endroit original d'où ça parle, et à quel moment par rapport à une visée qui est celle de l'aboutissement du processus en I, se constitue le moi.** Il s'agit du moi en tant qu'il a à se repérer par rapport à la première prise du ça dans la demande.

Freud a aussi découvert là un discours primitif, à la fois purement imposé et marqué d'un arbitraire foncier, qui continue à parler. C'est à savoir, le surmoi.

Cependant, il a aussi laissé quelque chose d'ouvert. **Il nous a laissé quelque chose à découvrir et à articuler, qui complète sa seconde topique, et qui permet de la restaurer, de la re-situer, de la restituer dans l'ensemble de sa découverte. C'est la fonction foncièrement métaphorique du langage.**

En effet, dans le Séminaire III, Lacan avait déjà ponctué la découverte freudienne, en ce qui concerne le registre signifiant, comme celle de la métonymie¹²⁷ : « L'opposition de la métaphore et la métonymie est fondamentale, car **ce que Freud a mis originellement au premier plan dans les mécanismes de la névrose, comme dans ceux des phénomènes marginaux de la**

¹²⁵ Cf. Notre Recherche préliminaire où je suis, pas à pas, cette construction du graphe par Lacan : premier étage, chapitres 7 et 8 ; deuxième étage, chapitre 11.

¹²⁶ Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 54-55.

¹²⁷ Cf. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 250-51 et chapitre 9 de notre recherche préliminaire, « La métonymie ».

vie normal ou du rêve, ce n'est, ni la dimension métaphorique, ni l'identification. **C'est la métonymie** ». Nous entendons, donc, que Lacan a entrepris l'exploration de cette voie que la suite de la recherche analytique demandait, celle de la fonction métaphorique du langage.

En ce qui concerne la métonymie freudienne, nous pouvons dire que l'analyse du symptôme d'Amélie peut se situer au niveau du premier système pointillé du graphe, en haut. C'est là que le mot « trisomie » gravitait sous forme métonymique dans le circuit inconscient, en attente d'être prononcé. Par contre les phénomènes que nous sommes en train d'analyser au niveau du retour du reproche dans le cas de Sébastien doivent être situés au niveau du circuit pointillé dans le premier étage du graphe, là où nous devons situer ce qui concerne le surmoi en tant « ça » qui parle.

3.1.4.5 CARACTERE DELIRANT ET COMPOSITION DU SYMPTOME PRIMAIRE DE LA PARANOÏA DANS SON ETAT ORDINAIRE

Si le reproche est un énoncé de source surmoïque, nous devons donc considérer le « c'est une magouille » de Sébastien comme le retour délirant d'un énoncé surmoïque. Cela veut dire que le diagnostic des psychonévroses en général dans leurs états ordinaires exige du clinicien formé psychanalytiquement une hypothèse interprétative des énoncés symptomatiques dans ce sens : les paroles du sujet qui expriment une méfiance vers soi-même ou vers les autres peuvent être reconduites à un reproche d'origine surmoïque qui a été refoulé par des voies différentes, substitution de représentations dans le premier cas, projection dans le deuxième.

Ces premiers symptômes primaires de défense dans la névrose et dans la paranoïa ne sont pas pathologiques, leur différence gît dans le caractère délirant du deuxième. La certitude délirante, dans la psychose, est causée par l'absence des symptômes primaires de la défense réussie (honte et scrupulosité) qui pourraient protéger du retour du reproche originaire. Cependant, on trouve parmi les symptômes pathologiques de la deuxième forme de névrose obsessionnelle (affects obsédants), un délire, celui d'observation (délire d'attirer l'attention)¹²⁸. Cela nous met en garde de ne pas confondre dans les symptômes leurs caractères délirant et pathologique. Ainsi, dans la paranoïa, la méfiance envers les autres est une idée délirante qui correspond à l'état ordinaire, courant, de la structure. Mais lorsque les conditions pour que le déclenchement du délire se présente sont réunies, c'est-à-dire, pour que la défense devienne pathologique, on trouve deux autres manifestations délirantes dans la paranoïa : celle d'être observé, comme nous l'avons déjà expliqué supra, qui correspond au retour du souvenir refoulé et une autre produite par le moi sur laquelle nous reviendrons plus loin (section 3.1.4.6).

Sur ces présupposés deux tâches exigent notre attention maintenant. En premier lieu, étant donné que le caractère délirant d'un symptôme n'implique pas nécessairement son caractère pathologique, éclaircir en quoi consiste le caractère délirant que partagent, dans la paranoïa ses symptômes ordinaires et extraordinaires. Ensuite, en ayant défini, selon le tableau 7, que l'idée délirante d'être observé est, comme dans le cas de Madame P, un retour du souvenir refoulé, il faut définir à quelles parties du reproche refoulé correspondent les autres deux symptômes propres de la paranoïa : la méfiance envers les autres (ordinaire) et les voix (extraordinaire). Parce que deux symptômes différents qui correspondent au retour du même

¹²⁸ Freud, *Nouvelles remarques*, p. 69. Dans son article « Le délire et les rêves dans la *Gradiva* de W. Jensen » (1909), (op.cit.) Freud établit les différences entre le délire hystérique et le psychotique.

reproche, impliquent que celui-ci est donc, quelque chose de composée. Son examen dans la névrose obsessionnelle nous mène au même résultat.

Effectivement, dans sa forme ordinaire, le reproche est substitué par la méfiance envers soi-même. Dans la première forme pathologique, *les obsessions*, le souvenir refoulé se fait représenter par le reproche qui a été, à son tour, substitué par l'idée obsédante dont le contenu attire toute l'attention du malade. Dans le contenu de cette idée obsédante on peut trouver le contenu modifié du souvenir refoulé et du reproche lui-même¹²⁹. Dans la deuxième forme, *les affects obsédants*, ce qui parvient par force à se faire représenter dans la conscience est le reproche lui-même, mais à condition de se faire substituer par son affect. Grâce à une « addition psychique » l'affect originaire se transforme en n'importe quel autre affect de déplaisir ; dans le cas du *délire d'observation* qu'il nous intéresse contraster avec celui de la paranoïa, cette addition est « la crainte de trahir à d'autres l'action commise »¹³⁰. Ainsi le délire d'observation, où le regard est en jeu, provient du reproche dans la névrose et du souvenir refoulé dans la paranoïa. En somme, on trouve un même reproche surmoïque qui retourne décomposé dans :

- son sujet : soi-même ou les autres,
- sa voix (paranoïa),
- son regard (névroses obsessionnelles) et
- son contenu déformé ou non.

La résolution de ces deux tâches va nous permettre de comprendre pourquoi, grâce à l'intervention du directeur de l'institution en position d'analyste, la psychose de Sébastien reste dans son état ordinaire sans précipiter l'échec de la défense.

3.1.4.5.1 Caractère délirant des symptômes ordinaires et extraordinaires dans la paranoïa

La certitude du sujet face à son énoncé nous guide sur la reconnaissance du symptôme délirant. Dans ce sens, Sébastien ne doute pas, c'est qui lui arrive, « c'est une magouille ». Cette certitude concerne le niveau de l'énonciation du sujet. Mais dans le Séminaire III (1955-56), Lacan nous apprend quelque chose de nouveau sur le caractère du délire psychotique qui concerne les trois registres, réel, symbolique et imaginaire.

Le cadre cette fois est celle du chapitre XIV, « Le signifiant, comme tel, ne signifie rien ». C'est un chapitre central dans son enseignement, parce que même plus tard au moment du Séminaire XIX, *...ou pire* (1971-72), par exemple, Lacan affirme¹³¹ : « [...] **Tout ce que j'ai dit du signifiant à ce moment-là, où l'on ne peut vraiment pas dire que ce fût à la mode, reste frappé d'un métal où je n'ai rien à retoucher.** Ce que j'en dis très précisément, c'est que le signifiant se distingue en ceci, qu'il n'a aucune signification ». Dans cette leçon du troisième Séminaire, il parle du délire de Schreber, déjà déclenché, mais la base signifiante qu'il lui attribue est celle que nous devons supposer dans n'importe quel état symptomatique du délire psychotique, donc, aussi dans l'état ordinaire que nous sommes en train d'examiner. Nous trouvons ici l'explication de pourquoi et comment le retour du refoulé dans les psychoses se fait *in altero*. Lacan n'utilise pas

¹²⁹ Freud, *Nouvelles remarques*, op. cit., p. 68.

¹³⁰ Ibid., p. 69

¹³¹ Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre XIX, ...ou pire* (1971-72). Paris, Seuil, 2011, p. 225.

dans ce contexte l'expression latine, mais son expression équivalente au niveau linguistique et grammatical : il s'agit, au niveau intersubjectif, de l'« entre-je »¹³² :

Le propre de la dimension intersubjective, c'est que vous avez dans le réel un sujet capable de se servir du signifiant comme tel, c'est-à-dire non pas pour vous informer, mais très précisément pour vous leurrer. Cette possibilité est ce qui distingue l'existence du signifiant. Mais c'est n'est pas tout. **Dès qu'il y a sujet et usage du signifiant, il y a usage possible de l'entre-je, c'est-à-dire du sujet interposé.** Cette immixtion des sujets est l'un des éléments les plus manifestes du rêve de l'injection d'Irma. Rappelez-vous les trois praticiens appelés à la queue leu leu par Freud, qui veut savoir ce qu'il y a dans la gorge d'Irma. Et ces trois personnages bouffonnants opèrent, soutiennent des thèses, ne disent que des bêtises. C'est sont des entre-je, qui jouent là un rôle essentiel.

Ils sont en marge de l'interrogation de Freud, dont la préoccupation majeure est à ce moment la défense. Dans une lettre à Fliess, il écrit à ce propos – *Je suis au beau milieu de ce qui est en dehors de la nature*. La défense, c'est cela en effet, en tant qu'elle a un rapport essentiel au signifiant, non pas à la prévalence de la signification, mais à l'idolâtrie du signifiant comme tel. Cela n'est qu'une indication.

L'immixtion des sujets, n'est pas précisément là ce qui nous apparaît dans le délire ? C'est là un trait si essentiel à toute relation intersubjective qu'on peut dire qu'il n'y a pas de langue qui ne comporte des tournures grammaticales tout à fait spéciales pour l'indiquer.

Je prends un exemple. C'est tout la différence qu'il y a entre *le médecin-chef qui a fait opérer ce malade par son interne*, et *le médecin-chef qui devait opérer ce malade, il l'a fait opérer par son interne*. Vous devez bien sentir qu'encore que cela aboutisse à la même action, cela veut dire deux choses complètement différents. **C'est de cela qu'il s'agit tout le temps dans le délire. On leur fait faire ceci.** C'est là qu'est le problème, loin que nous puissions dire tout simplement que l'*id* est tout brutalement présent, et réapparaît dans le réel.

Il s'agit, au fond de la psychose, d'une impasse, d'une perplexité concernant le signifiant. Tout se passe comme si le sujet y réagissait par une tentative de restitution, de compensation. La crise est déchaînée fondamentalement par quelque question sans doute. Qu'est-ce que... ? Je n'en sais rien. Je suppose que le sujet réagit à l'absence du signifiant par l'affirmation d'autant plus appuyée d'un autre qui, comme tel, est essentiellement énigmatique. **L'Autre, avec un grand A, je vous ai dit qu'il était exclu, en tant que porteur de signifiant.** Il en est d'autant plus puissamment affirmé, entre lui et le sujet, au niveau du petit autre, de l'imaginaire. **C'est là que se passent tous les phénomènes d'entre-je qui constituent ce qui est apparent dans la symptomatologie de la psychose** – au niveau de l'autre sujet, de celui qui dans le délire, à l'initiative, le professeur Fleschig dans le cas Schreber, ou le Dieu tellement capable de séduire qu'il met en danger l'ordre du monde, en raison de l'attraction.

C'est au niveau de l'entre-je c'est-à-dire du petit autre, du double du sujet, qui est à la fois son moi et pas son moi, qu'apparaissent des paroles qui sont une espèce de commentaire courant de l'existence. Nous voyons ce phénomène dans l'automatisme mental, mais il est ici bien plus accentué, puisqu'il y a un usage en quelque sorte taquinant du signifiant dans les phrases commencées, puis interrompues. **Le niveau du signifiant qui est celui de la phrase comprend un milieu, un début et une fin, exige donc un terme.** C'est ce qui permet un jeu sur l'attente, un ralentissement qui se produit au niveau imaginaire du signifiant, **comme si l'énigme**, faute de pouvoir se formuler de façon vraiment ouverte, sinon **par l'affirmation primordiale de l'initiative de l'autre, donnait sa solution en montrant que ce dont il s'agit, c'est du signifiant.**

De même que, dans le rêve de l'injection d'Irma, la formule en caractères gras qui apparaît au terme, est là pour montrer la solution de ce qui est au bout du désir de Freud -rien de plus important en effet qu'une formule de chimie organique – **de même, nous trouvons dans le phénomène du délire, dans les commentaires et dans le bourdonnement du discours à l'état pur, l'indication que ce dont il s'agit, c'est de la question signifiante.**

Dans le rêve, le délire, les commentaires et le bourdonnement du discours à l'état pur, donc, dans n'importe quelle formation de l'inconscient, ce dont il s'agit c'est toujours de la question signifiante. C'est le fondement de tous ces phénomènes du point de vue du signifiant, parce que ce point de vue a un revers, la jouissance, que Lacan examinera plus tard dans le Séminaire V, *Les formations de l'inconscient* (1957-58), à partir du mot d'esprit. Pour l'instant

¹³² Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 218-219.

suivons-le dans l'examen de ce registre signifiant dans le Séminaire III. Dans les névroses, l'Autre, avec un grand A, est inclus en tant que porteur du signifiant ; dans les psychoses, non. Cela implique que, à la fin de son interrogation, « qu'est-ce que... ? », le sujet ne trouve pas le signifiant comme réponse. C'est pour cela qu'il s'agit au fond de la psychose d'une impasse, d'une perplexité concernant le signifiant. Par contre, comme Lacan le montre dans le cas du rêve de Freud, un sujet névrosé peut trouver la réponse à cette question, dans une formule de chimie, par exemple, signifiant pur, qui ne veut rien dire.

C'est pour cela que, dans les névroses, le retour du refoulé qui cherche cette réponse en se défendant de la trouver et de tomber dans « l'idolâtrie du signifiant », s'effectue toujours *in loco*, dans les mêmes voies significantes. Ces voies sont celles de la phrase, tel que Lacan la définit, celle qui comprend un milieu, un début et une fin, en exigeant donc un terme, un point final. « Je suis au beau milieu de ce qui est en dehors de la nature », écrit Freud à Fliess, en quelque sorte, en interprétant son rêve. Par contre le sujet de la psychose déclenchée se perd dans cette recherche, il n'est pas au milieu de la phrase en tant que « je », parce que, juste dans ce point, il ne trouve pas de signifiant qui puisse le représenter, le « tu » qui l'implique est forclos, et la phrase s'interrompt. Cela ne veut pas dire qu'il n'utilise pas le « tu » dans ses échanges, mais que ce signifiant n'a pas institué l'Autre en tant que son porteur comme ne le fera, en conséquence, non plus le Nom-du-père plus loin dans l'existence. La continuité du niveau signifiant, la phrase, est ce qui permet dans les psychoses « un jeu sur l'attente, un ralentissement qui se produit au niveau imaginaire du signifiant, comme si l'énigme, faute de pouvoir se formuler de façon vraiment ouverte, sinon par l'affirmation primordiale de l'initiative de l'autre, donnait sa solution en montrant que ce dont il s'agit, c'est du signifiant ».

C'est pour cela que les symptômes dans les psychoses se situent *in altero*, dans cette immixtion de sujets que Lacan localise au niveau grammatical, au niveau de l'« entre-je », c'est-à-dire du petit autre, du double du sujet, qui est à la fois son moi et pas son moi, a-a'. C'est autre est celui qui a toujours l'initiative. Paradoxalement, l'exclusion de l'Autre en tant que porteur du signifiant essentiel, « tu », implique, alors qu'« il en est d'autant plus puissamment affirmé, entre lui et le sujet, au niveau du petit autre, de l'imaginaire ». « C'est là qui se passent tous les phénomènes d'entre-je qui constituent **ce qui est apparent dans la symptomatologie de la psychose** », parce son fondement est, comme nous venons de voir, essentiellement signifiant. Donc, c'est à ce niveau de la phrase, dans les « moi » du sujet que nous devons situer les symptômes de nos cas, du plus ordinaire, le retour du reproche dans la méfiance envers les autres, jusqu'au plus extraordinaire, les voix. Bien entendu, ce niveau se présente aussi dans la phrase névrotique, mais dans ce cas, la recherche du sujet ne s'arrête pas là, le sujet ne reste pas au niveau de ces sujets interposés que sont les autres avec lesquels il s'identifie imaginairement. Sa sortie de l'impasse signifiant se fait, tel que le montre le rêve de Freud, par le signifiant refoulé qui le représente, contrairement à la psychose où la sortie se fait par le moi.

Le caractère délirant de la phrase symptomatique réside dans deux faits : L'immixtion des sujets qui est un trait essentiel à toute relation intersubjective, parce que toute langue comporte « des tournures grammaticales tout à fait spéciales pour l'indiquer ». Et deuxième, que « on leur *fait faire* ceci », puisque l'initiative vient de l'autre. Les cas de Laurent et Louis sont très illustratifs à cet égard. Dans le premier, c'est sa mère en parlant tout le temps qui le fait parler pour la faire taire à son tour ; dans le deuxième, c'est le « truc » qui lui dit quelque chose. Or, chez Sébastien, où la défense est au niveau ordinaire, peut-on dire la même chose ? Il est clair que dans sa phrase, « c'est une magouille », les entre-je sont là, puisqu'une magouille est l'œuvre de quelqu'un d'autre. Mais il n'est pas évident comment ce quelqu'un peut lui « faire faire quelque chose ».

Dans les cas de Louis et Laurent c'est évident parce qu'il s'agit des états pathologiques de la défense, comme dans le cas Schreber ; mais chez Sébastien où cette frontière pathologique n'a pas été franchie, il s'agit de quelque chose dans un état latent. Par contre, ce qui est manifeste, c'est que cette phrase est la réponse à une question que personne ne lui a posé mais qui a été réactivé par la phrase traumatique, « il n'y aura pas de sortie au restaurant ». Ainsi, la question forclosée qui est revenue est : « - Qu'est-ce que ... ? ». Et la conséquente réponse défensive produite par le sujet et hors contexte est : « - C'est une magouille ».

Mais justement si sa phrase n'a rien à avoir avec le contexte circonstanciel, c'est parce que le sujet interpose un sujet entre lui-même et la réponse qu'il cherche et qui lui échappe, celui qui fait la magouille, un autre imaginaire, a-a'. Nous y reviendrons plus tard, mais pour l'instant il suffit de dire que, de toute façon, dans le registre intersubjectif¹³³ où la phrase est prononcée et qui mérite le renvoi de l'adolescent au directeur de l'institution, nous avons dans le réel, un sujet capable de se servir du signifiant pour leurrer ses interlocuteurs. Dans ce sens, si le symptôme a disparu dans son état primaire, c'est sûrement parce que ce deuxième interlocuteur, qui était M. Seynhaeve, n'est pas tombé dans le piège en essayant de convaincre l'adolescent qu'il n'y avait pas de magouille contre lui, ou en se disputant avec lui. Il l'a écouté, comme l'intervenant, mais à partir de son écoute analytique, il est allé plus loin, là, où c'était nécessaire pour le sujet, pour qu'il trouve une autre sortie à l'impasse signifiant réactivée ; une sortie non symptomatique.

3.1.4.5.2 Des problèmes cliniques vers les problèmes du traitement

Dans ce point les problèmes de la clinique touchent ceux du traitement. Et dans ce sens, c'est opportun de revenir sur ce que Lacan pensait rétrospectivement dans le Séminaire XIX de ce chapitre XIV du Séminaire III, parce qu'il attire notre attention sur un fait qui peut passer inaperçu sur les thématiques de ce Séminaire sur les psychoses¹³⁴ :

Je me suis mis comme ça à me relire, Dieu sait pour quoi, peu importe, et de fil en aiguille j'ai trouvé **un séminaire que j'avais fait au début du dernier trimestre** de l'année sur ce qu'on appelle le cas du président Schreber. **C'était le 11 avril 1956, juste au-delà des deux premiers trimestres qui sont résumés dans ce que j'ai écrit sous le titre *D'une question préalable à tout traitement possible de la psychose***. J'ai posé alors ce que c'était que la structure, puis je l'appelle par son nom, le nom que ça a dans mon discours [...].

[...] Tout ce que j'ai dit du signifiant à ce moment-là, où l'on ne peut vraiment pas dire que ce fût à la mode, reste frappé d'un métal où je n'ai rien à retoucher.

En effet, dans cet écrit on trouve la note suivante¹³⁵ : « Cet article contient le plus important de ce que nous avons donné à notre séminaire pendant les deux premiers trimestres de l'année d'enseignement 1955-56, donc le troisième en restant excepté ». Cela nous permet de comprendre un peu mieux, selon le titre, la place que, dans la série de problèmes, cliniques/nosologiques et de traitement, a ce texte daté « Déc. 1957- janv. 58 ». C'est un compte rendu des deux premiers trimestres du Séminaire III, c'est-à-dire de tout ce qui est

¹³³ Étant donné que les analystes à l'époque avaient malentendu ce que Lacan voulait dire avec le terme « intersubjectivité », il l'abandonne et le précise tout au début du Séminaire VIII, *Le transfert* (1960-61). Je préserve le terme parce que dans ce cadre du Séminaire III, essentiellement lacanien, ce qu'il désigne est clair : une disparité fondamentale entre les sujets de l'interlocution analytique.

¹³⁴ Lacan, Séminaire XIX, ... *ou pire*, op. cit., p. 225.

¹³⁵ Lacan, "D'une question préliminaire". In. *Écrits II*, op.cit., p. 9.

préalable à tout traitement possible de la psychose. La question signifiant, fondement des formations de l'inconscient, « qu'est-ce que ... ? », s'explicite dans le compte rendu des deux premiers trimestres comme la question préliminaire : « qui suis-je là ? ». Mais cela veut dire, alors, que ce dont il s'agit à partir du chapitre XIV, « Le signifiant, comme tel, ne signifie rien », où commence le troisième trimestre, c'est d'autre chose que de la clinique de la psychose, il commence à nous parler des problèmes de traitement.

Il faut dire en plus que cet écrit est contemporain du Séminaire V, (1957-58), où on trouve d'ailleurs une référence et un graphe correspondant au cas Schreber¹³⁶. On pourrait penser, alors, que « D'une question préliminaire » fonctionne comme une espèce de charnière entre les deux Séminaires, c'est-à-dire, entre les problèmes cliniques et ceux du traitement dans les psychoses. Une des choses qui m'a le plus étonnée dans ce Séminaire III est la façon dont, à partir de l'examen psychanalytique des phénomènes des psychoses, Lacan met en clair les logiques signifiantes. On dirait que l'examen des problèmes cliniques des psychoses, notamment à partir de Schreber, lui a permis de trouver les voies du traitement.

En effet, d'un côté, les leçons de ce dernier trimestre du Séminaire III, exclues de la « Question préliminaire... », commencent justement avec le chapitre XIV sur le signifiant et sa nature. Et, de l'autre côté, on peut constater que l'analyse des lois économiques et symboliques de la métaphore et la métonymie qu'il commence à déployer dans le reste du trimestre et qu'il continue à travailler dans le Séminaire IV, est reprise, à la lumière du mot d'esprit et à travers les graphes, dans le Séminaire V, deux ans plus tard. C'est sur ce cadre du Séminaire V que nous nous baserons pour résoudre notre deuxième tâche, déterminer les composants du reproche refoulé dans la paranoïa.

3.1.4.5.3 Les composants du reproche et leurs retours dans la paranoïa : dans le cadre d'une interlocution

En suivant Freud, nous avons isolé les composants du reproche : 1) un regard qui l'a provoqué, 2) une voix qui le prononce, 3) un sujet auquel il s'adresse, et 4) un contenu. Le reproche est, originairement, en suivant le Lacan des graphes, un énoncé particulier produit dans le contexte d'une interlocution. Ce sont les composants de cette interlocution qui ont été refoulés et qui retournent dans les symptômes ordinaires ou extraordinaires des psychonévroses en général. Ces composants sont ceux qui constituent les deux niveaux de toute interlocution faite sur un vécu : énonciation et énoncé. Voyons les deux interlocutions, selon la description du tableau 5, celle originaire, refoulante, et celle qui retourne.

3.1.4.5.3.1 L'interlocution refoulante

Un sujet s'adresse à un autre qui l'entend pour censurer quelque chose que ce second a fait, selon ce que le premier a vu. Le premier sujet a vu quelque chose et parle de ce qu'il a vu. Le deuxième, a été observé et il est l'objet de l'admonestation. Nous avons, d'une part, les sujets de l'acte de l'énonciation : celui qui parle et celui qui entend ce qu'on dit dans le présent de l'interlocution ; l'un en position active (je parle), l'autre dans en position passive ou d'objet indirect (à toi). D'autre part, l'énoncé, cet objet linguistique composé par les contenus qui

¹³⁶ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., chapitre VIII, « La forclusion du Nom-du-père », p. 153.

représentent l'acte reproché et par le reproche lui-même. En termes de Freud, par les représentations objets du refoulement et les représentations refoulantes.

L'acte reproché est passé et a été objet du regard du sujet qui parle. Il est présent dans l'interlocution en termes de représentations dont les phrases sont formulées au passé. Par contre, l'autre composant de l'énoncé, le reproche est actuel, il court dans le niveau de l'énonciation, au présent, en s'adressant au sujet qui l'entend. Les deux contenus sont véhiculés par la même voix. Autrement dit, le regard est l'objet réel joué dans l'acte censuré et passé, qui est le souvenir à refouler. Ce regard a eu un double statut, selon la description freudienne de la névrose obsessionnelle : d'abord, il a dû être un regard complaisant, de jouissance, parce que si non, il n'aurait pas pu s'ériger en regard de censure. Mais la voix est l'objet réel présent dans l'acte de l'énonciation dont le contenu est le reproche. La question est que, selon le tableau 5, ce contenu refoulant est objet aussi du refoulement tant dans la névrose que dans les psychoses.

Mettons-nous dans des situations quotidiennes dans le domaine que nous explorons, celui de l'enfance. Ce qui est au premier plan est la voix des adultes qui profèrent des énoncés surmoïques. En effet, ils sont obligés de dire « non » souvent aux enfants et d'accompagner l'interdiction avec des expressions et gestes où le regard est au premier plan : « je te vois ! » ou « je t'ai à l'œil », par exemple. Ce sont des formules qui font partie du reproche refoulé sur lequel se forment les symptômes de retour dans les psychonévroses. Ces symptômes sont composés, alors, par des parties : les primaires correspondent au retour du reproche (« **on ne fait pas ça** »), les secondaires, au contenu du souvenir refoulé (« ce qui a été fait »). Il faut prendre en compte le deuxième acte de refoulement : son objet n'est pas un souvenir, mais un dit, parce que le reproche est quelque chose qu'on a dit (« **on ne dit pas ça** »). On peut l'appeler « reproche secondaire », par rapport à l'originale qui a affecté un souvenir.

En somme, nous avons dans un énoncé comme « J'ai vu ce que tu as fait et **je te dis** « non ! », on ne fait pas ça ! » :

- 1) Le contenu du souvenir à refouler : « J'ai vu ce que tu as fait »
- 2) Le contenu du reproche à refouler : « **je te dis** « non ! », on ne fait pas ça ! »
- 3) Le contenu refoulant du reproche : « **je te dis** « non ! », on ne **dit** pas ça ! »

Dans chaque phrase nous trouvons une même voix qui la prononce, mais selon la phrase nous trouvons les différents sujets en positions actives (je, tu, on) et passives (te). Voyons ce qui arrive dans le retour des parties du reproche.

3.1.4.5.3.2 L'interlocution dans le retour défensif du forclos

Les composants qui retournent dans les symptômes primaires ou de compromis, selon le tableau 7, sont le sujet de l'énonciation, le regard, la voix et certains contenus non symbolisés. Examinons leurs voies et modes de retour.

Le retour du sujet de l'énonciation en position active, « je te dis » : c'est le premier composant qui retourne dans le symptôme défensif ordinaire. Comme nous l'avons déjà expliqué par différentes voies : par substitution de représentation, dans la névrose obsessionnelle, dans la méfiance envers **soi-même** ; et dans la paranoïa, par projection dans la méfiance envers **les autres**.

Le retour du regard. Le contenu refoulé, « J'ai vu ce que tu as fait », exige quelques précisions, parce qu'il y a deux sujets en position active. Le premier est celui de l'action principale et de l'énonciation, et le deuxième, est le sujet de l'action subordonnée ou de l'énoncé. Il ne faut pas confondre ces sujets. Le sujet de l'énoncé est celui dont les sujets de l'énonciation parlent, celui qui a fait quelque chose passible d'être censuré dans le passé de l'énonciation. Dans notre exemple il est nommé à la deuxième personne, « tu », mais il peut être aussi nommé à la troisième. Dans la névrose, les deux sujets du présent de l'interlocution et le sujet dont ils parlent au passé, sont dans la même personne ; parfois on se parle à soi-même de ce dont on est le seul responsable. Mais dans les psychoses, les choses peuvent être très différentes, parce que celui qui est objet du reproche, côté énonciation, ce sont les autres, a-a', à qui un affect, la méfiance, s'est attaché ; tel le cas de Sébastien, où ce « tu » de notre exemple est forclos.

En conséquence il peut se sentir l'objet d'un regard qui ne lui est pas destiné. Le regard ne peut pas venir comme retour de l'énonciation, « j'ai vu », parce que le sujet ne soutient pas le regard dans son versant de jouissance, seulement dans son versant réprobateur, « ce que tu as fait ». Ce sont les autres qui jouissent, pas lui, donc, ce sont les autres aussi qui regardent, mais l'objet du regard reste le même, le sujet dont on parle. Dans la névrose, le sujet peut soutenir son regard de jouissance, c'est en cela que consiste la reconnaissance subjective dont parlait Freud. Et c'est pour cela même que le regard peut retourner chez lui dans le délire d'observation au niveau de l'énonciation, comme retour du reproche lui-même dans un affect obsédant qui le substitue.

Le retour de la voix et leurs contenus non symbolisés : Le troisième composant du reproche, la voix, met à nouveau le niveau de l'énonciation dans le premier plan symptomatique, tel que le cas de Louis nous le montre. Le sujet de l'énonciation est étrange à celui qui l'entend, c'est « un truc » qui lui parle. Sébastien n'arrivera pas à ce stade symptomatique primaire. Enfin, voix et regard exclus de l'énonciation dans les psychoses, retournent de façon directe, dans le réel. Autrement dit, l'énonciation forclosée dans la psychose fait son retour dans les objets réels qui la soutiennent, la voix et le regard, sources de jouissances étranges au sujet. Une voix peut bourdonner, hurler, et parler. Et les voix surmoïques, en général, répètent des mots non symbolisés, signifiants fixes et ambigus, comme ces « non ! » des reproches originaires. Dans notre tableau 7, Freud énonce un autre type de mot surmoïque, l'injure. Elle fait partie des contenus refoulants du reproche : « le reproche originaire, l'injure que l'on voulait s'épargner, fait retour sous une forme non modifiée. J'ignore cependant si c'est là l'évolution constante et si la censure des paroles de reproche n'est pas susceptible d'être absente dès le début ou au contraire de persister jusqu'à la fin ».

Ce n'est pas facile de comprendre ces propositions, mais d'un côté, c'est un constat de l'expérience la fréquence avec laquelle dans les cas de psychoses déclenchées on entend des injures ou des « gros mots », comme disent les enfants. Freud nous apprend à les reconnaître, comme les formes « non modifiés » du reproche originaire, où la censure est absente dès le début. En ce qui concerne la persistance de la censure sur le reproche dès le début jusqu'à la fin, il me semble que le cas de Louis nous l'illustre. Voyons pourquoi.

3.1.4.5.4 Retour sur Louis : de la voix surmoïque au noyau réel du reproche originaire

On peut apercevoir le travail de cette censure sur l'injure depuis le début, à travers l'écriture sous transfert. En effet, après l'écriture de « 1 | 2 », Chanteleuze¹³⁷ poursuit son récit :

Il nous demandera aussi d'y écrire sous sa dictée, ce à quoi nous consentons :
« C'est deux rêves qui se sont mis dans ma tête le premier, je peux jamais, je ne peux pas le répéter parce que c'est mon premier rêve quand j'étais petit. »

Il barre ensuite la phrase de « répéter » jusqu'à « premier rêve » : « C'est deux rêves qui se sont mis dans ma tête le premier, je peux jamais, je ne peux pas le ~~répéter parce que c'est mon premier~~ rêve quand j'étais petit. »

Puis il écrit lui-même : « Le deuxième s'est mélangé avec le premier rêve ».

À la séance suivante, le même dessin et le même texte se reproduisent. Mais il ajoute : à propos du premier rêve, « Rêve était un cochon qui conduisait un avion. » ; et à propos du second, « Mon deuxième rêve est où on voit des morts ».

C'est dans la troisième intervention de Louis sur la phrase de sa dictée que nous identifions l'injure qui fait le retour sur ce « cochon » qui conduisait un avion. C'est une des premières « injures » que les enfants entendent lorsque l'on s'adresse à eux : qu'ils mangent ou qu'ils sont sales « comme des cochons ». Suivons le travail qu'il a réussi à faire pour élever la censure grâce au transfert analytique :

1) La négation sur l'énonciation de la phrase est la première opération faite sur le reproche refoulé originaire, tel que Freud nous l'apprend dans son article « La négation »¹³⁸ : « le premier [rêve], **je peux jamais, je ne peux pas** le répéter parce que c'est mon premier rêve quand j'étais petit ».

2) Ensuite, la négation est faite sur l'énoncé à travers le barrage dans l'écriture : « le premier [rêve], je peux jamais, je ne peux pas le ~~répéter parce que c'est mon premier rêve~~ quand j'étais petit ».

3) Donc, le contenu du refoulé, est touché dans ses deux parties, énonciation et énoncé. Pour arriver à la conscience, comme Freud l'explique, une « formation de compromis » est nécessaire. Et c'est ce que le petit écrit tout de suite de sa propre main : « **Le deuxième s'est mélangé avec le premier rêve** ». Le transfert est réussi. C'est l'autre qui a pu écrire ce qu'il ne pourrait jamais dire. Il barre son contenu, parce que c'est quelque chose qui ne pouvait pas s'écrire non plus. Dans ce moment c'est lui, l'enfant, qui a pris la relève et avec le crayon dans sa main, peut écrire, cet « impossible à dire ».

4) Le retour du refoulé, dont le reproche fait partie, est finalement réussi lorsque, dans la séance suivante, après le préambule nécessaire (« le même dessin et le même texte se reproduisent »), il ajoute de sa propre main aussi : « à propos du premier rêve, « Rêve était **un cochon** qui conduisait un avion. » ; et à propos du second, « Mon deuxième rêve est où on voit des morts ».

L'injure est retournée dans l'énoncé, à la troisième personne. Ce n'est pas la même chose ce retour du refoulé sous transfert que le retour symptomatique du début : « Je vais vous dire mon problème. Quand quelqu'un me dit, par exemple, *Viens manger tes frites, y a un truc qui me dit C'est pas vrai, c'est pas des patates*. Contrastons les deux cas, Sébastien et Louis, parce que le retour du refoulé correspond au niveau de l'énonciation refoulante qui a été refoulée. Dans l'adolescent, on peut supposer le retour par projection du sujet de l'interlocution objet du reproche, les autres, dans la phrase : « c'est une magouille », la voix qui la prononce est la sienne,

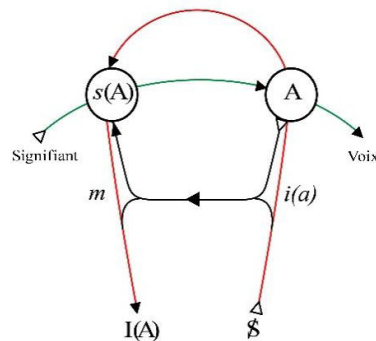
¹³⁷ IRMA, *La conversation d'Arcachon*, op.cit., p. 114-15.

¹³⁸ Cf. Freud, Sigmund. « La négation ». In : *Résultats, idées et problèmes II (1921-1938)*. Paris, Presse universitaire de France, 1985, p. 135-139.

donc le ton « monte ». Dans l'enfant, c'est le retour de la voix qui est au premier plan en dépit du reproche, mais reprenons cette phrase qui fait aussi partie du reproche refoulé : « C'est pas vrai, c'est pas... ». C'est curieux, les deux phrases ont le même sujet : « c'est ». Nous reviendrons sur ce détail dans l'analyse du cas de Sébastien, mais, en ce qui concerne Louis, c'est clair que le traitement des voix que l'enfant a pu faire dans les séances analytiques, a permis de récupérer le noyau réel du reproche, l'injure « cochon ».

3.1.4.5.5 L'Autre du surmoi et l'Autre de la langue dans le premier étage du graphe

Si on suit Lacan dans le graphe du désir, cet Autre surmoïque est à situer dans le premier étage, en bas à gauche en I. On doit le supposer dans un sujet réel qui parle et profère un « non ! » par rapport à un idéal. Il est très différent de l'Autre de la langue, situé à droite en haut du même premier étage du graphe, dont les lois sont celles du symbolique. Au niveau de cet Autre surmoïque (I(A)), pure voix et regard, la loi est celle des idéaux sans dialectique symbolique aucune. Tout enfant est soumis à ces lois avant qu'il apprenne à parler. Les moments cruciaux seront ces moments où l'enfant a la possibilité de commencer à symboliser voix et regard dans ses échanges avec l'Autre qui lui parle parfois depuis I, parfois depuis A, et par là même, à se subjectiver par rapport aux objets dans leurs trois statuts, réels, symboliques et imaginaires.¹³⁹ Voici le premier étage du graphe et la place de ces deux Autres avec qui le sujet se met en rapport dès sa plus tendre enfance, le réel qui lui parle en I, et le symbolique de sa langue maternelle, en A, selon le Graphe 2 de *Subversion du sujet* (Graphe 2) :



Graphe 3: Premier étage du graphe

Le surmoi, en tant que « ça » qui parle est une voix, tel que le cas de Laurent le montre, et comme nous l'avons appris aussi dans le cas de Marcelo¹⁴⁰. D'abord, elle est extérieure au sujet, dans les deux cas, elle est celle de leurs mères. Mais dans le cas de Laurent, après le déclenchement, elle retourne dans les voix qu'il entend tout le temps et qu'il s'efforce de faire taire, en parlant en même temps qu'elles. Dans le cas de Louis, cette voix s'est détachée de la mère. Elle est indéterminée : « il y a un truc qui me dit ». Cependant, nous pouvons supposer, à partir des énoncés de cette énonciation, que à l'origine c'était la voix de sa mère celle qu'il entendait : « Viens manger tes frites » et « C'est pas vrai, c'est pas des patates ». Parce qu'il

¹³⁹ Cf. Les deux premiers chapitres du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, où Lacan explique ces premiers moments de la vie à travers le graphe. Et aussi les graphes 40 à 43 du paragraphe 10.5.2.3 du chapitre 10 de notre recherche préliminaire.

¹⁴⁰ Recherche préliminaire, chapitre 12, graphe 62 : « Le système de l'Autre chez Marcelo » et graphes 65 : « Le sujet et l'Autre de la demande chez Marcelo ».

s'agit, comme dans le cas de Marcelo aussi, des objets de la première demande maternelle, la nourriture.

Curieusement, on peut se demander pourquoi dans le cas des deux enfants, Laurent et Louis, la voix maternelle subit des destins aussi différents : chez Laurent, elle se conserve dans le retour symptomatique ; chez Louis, elle change de sujet, c'est « un truc » qui lui parle, on dirait le « ça » que Lacan a isolé. Mais au niveau de la séance analytique, cette voix est celle de la dictée, celle qu'il assume et qui est le résultat du travail préalable de l'écriture « 1|2 ». Dans ce sens, je peux citer le cas de Mathias¹⁴¹ issu de ma propre expérience clinique, la voix qu'il assumait dans la séance c'était la voix d'un commentateur de football. Après le travail analytique il rencontre sa propre voix et sa propre énonciation. Louis le fera aussi à la fin du traitement, lorsqu'il dit à Chanteleuze qu'il est guéri mais qu'il veut revenir pour débrouiller ce qui est embrouillé.

Finalement, on peut se demander aussi quelle différence existe entre le statut de ces voix par rapport à celles qu'entendait Schreber dans l'état le plus grave de son déclenchement. Nous n'entrerons pas dans le détail, mais on peut remarquer que le graphe que Lacan propose dans le Séminaire V correspond à cet état où le Président Schreber « est devenu la proie, le sujet absolument dépendant de ses voix »¹⁴². Ce n'est pas l'état de nos cas. Encore dans les plus symptomatiques, Louis et Laurent, nous voyons qu'ils ont un minimum de maîtrise subjective sur ces voix. C'est le sujet qui, dans le cas de Laurent cherche un psychanalyste pour lui parler, malgré l'objection de ses proches, et qui, dans le cas de Louis, voulait exprimer son problème par n'importe quel moyen.

Qu'est-ce que ça veut dire qu'un sujet soit en proie absolue à ses voix ? Lacan différencie cet état des voix du phénomène élémentaire du premier cas qu'il a examiné dans les Séminaire III, c'est le cas d'une dame interviewée lors d'une présentation de patients malades. La dame avait marmonné, « je viens de chez le charcutier ». Et dans ce moment, explique Lacan¹⁴³, « la phrase basculait de l'autre côté. C'était lorsque le mot « truie » apparaissait en apposition. N'étant plus au-delà assumable, intégrable par le sujet, il basculait, de son propre mouvement, par sa propre inertie de signifiant, de l'autre côté du tiret de la réplique, dans l'Autre. C'était là pure et simple phénomène élémentaire ». En effet la dame entendait une voix qui l'appelait « truie » et qu'elle a attribué à son voisin qui était à ce moment-là près d'elle¹⁴⁴.

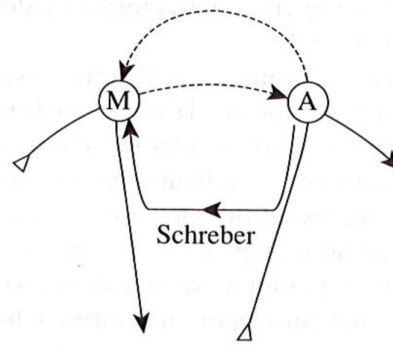
Mais, chez Schreber se demande Lacan : « qu'est-ce qui résulte de l'exclusion des liaisons entre le message et l'Autre ? ». Le résultat n'est pas un phénomène élémentaire de ce type, mais deux « grandes catégories de voix et d'hallucinations ». Les premiers sont les phénomènes du code, phonématiques qui constituent une nouvelle langue, appelée par Schreber « langue fondamentale ». Ce sont des signifiants que l'Autre prononce et qui ont « leur poids propre, leur accent, leur pesée de signifiant ». Elle « couvre littéralement le monde de son réseau de signifiants ». Les autres sont des phénomènes qui affectent la réception du message, c'est-à-dire, la grammaire même de la phrase, les phrases interrompues. Voici le graphe (Graphe 3) :

¹⁴¹ Cf. Recherche préliminaire, 12.2 : « Les graphes de Mathias ou en quoi un coquillage ressemble à un dinosaure ? »

¹⁴² Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 153.

¹⁴³ *ibid.*, p. 154.

¹⁴⁴ Cf. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 60.



Graph 4: Graphe de Schreber

Dans ce sens, nous dirons que le cas de Louis avant le travail analytique était de l'ordre d'un phénomène élémentaire, mais qu'il pouvait bien le discerner. Dans le cas de la dame, c'est quelque chose qui lui échappait et que Lacan a réussi à éclaircir dans son dialogue avec elle après un grand travail. Louis nous a bien montré comment ce qui retourne dans le phénomène élémentaire est de l'ordre de la voix surmoïque, donc où il y avait une intention par rapport à la jouissance. Les phénomènes schreberiens montrent, par contre, des phénomènes linguistiques en dehors de toute intention. Chez Laurent enfant le retour du reproche n'est pas clair. Il nous manque les détails sur ce que les voix disaient, mais, son cas est bien illustratif d'un état délirant qui exige une nouvelle considération de notre part.

3.1.4.6 LE DELIRE EN TANT QUE SYMPTOME SECONDAIRE DANS LA PARANOÏA : L'ALTERATION DU MOI

Freud examine le délire dans une autre moment du processus paranoïaque, qui n'arrive pas dans le cas de Sébastien, mais que nous pouvons reconnaître dans le cas de Laurent :

Le troisième groupe de symptômes qu'on trouve dans la névrose obsessionnelle, les symptômes de défense secondaire, ne peut être présent comme tel dans la paranoïa, car aucune défense ne peut agir contre les symptômes du retour, dont nous savons bien qu'ils trouvent croyance. À la place, **on trouve dans la paranoïa une autre source de formation de symptômes** ; les idées délirantes arrivées à la conscience par compromis (symptôme du retour) posent des exigences au travail de la pensée du moi, jusqu'à ce qu'elles puissent être admises sans contradiction. Comme elles sont elles-mêmes incapables d'être modifiées, le moi doit s'adapter à elles, si bien que ce qui correspond aux symptômes de défense secondaire dans la névrose obsessionnelle c'est ici la formation délirante combinatoire, **le délire d'interprétation, qui aboutit à l'altération du moi**. De ce point de vue, le cas rapporté était incomplet ; il ne présentait pas encore à ce moment les tentatives d'interprétation qui apparurent seulement plus tard. Je ne doute pourtant pas qu'on puisse encore faire état d'un résultat important si l'on applique la psychanalyse même à ce stade de la paranoïa. On pourrait bien constater que la soi-disant faiblesse de mémoire des paranoïaques est, elle aussi, tendancieuse, c'est-à-dire qu'elle repose sur le refoulement et obéit à ses desseins. Ce qui, après-coup, est refoulé et remplacé, ce sont les souvenirs - pas du tout pathogènes - qui sont en contradiction avec l'altération du moi impérieusement exigée par les symptômes du retour.

Il s'agit, donc, dans le cas de Laurent et ses mots comme des bandelettes d'une formation délirante secondaire, un délire d'interprétation qui a abouti à une altération du moi. On pourrait dire à cette lumière que les deux moments que Lechertier distinguait dans le processus déclenché chez le petit Laurent par la lecture de la bande dessinée, interprétation et révélation, correspondent à ces deux états symptomatiques de la psychose : primaire du retour des voix, et

secondaire du délire d'interprétation. En conséquence, après le travail de sa pensée, son moi a trouvé une explication et a modifié son être en devenant très bavard. Sur la base de ces éclaircissements, nous trouvons maintenant la réponse que nous cherchions, à partir de la vignette clinique de Sébastien : pourquoi l'intervention de Monsieur Seynhaeve a empêché que la défense primaire, « c'est une magouille », devienne pathologique, soit dans l'idée délirante d'être observé ou dans des voix ?

3.1.4.7 LE TRANSFERT ET LE MANIEMENT CORRECT DE LA RELATION D'OBJET EMPECHENT LA PATHOLOGISATION DU DELIRE

En suivant la vignette clinique, on peut répondre que si l'état ordinaire du délire ne bascule pas vers l'extraordinaire dans le cas de Sébastien, c'est parce que le traitement analytique dans l'institution s'interpose et le transfert, dans le sens que nous l'avons indiqué dans le cas de Marc Strauss avec Amélie et sa mère, se met en œuvre. Cette fois-ci, c'est l'intervenant qui fait le lien entre le symptôme de Sébastien et l'oreille analytique du directeur. Par contre chez Laurent et Louis, les deux enfants étaient seuls face à leurs enjeux, signifiant dans le premier, familial dans le deuxième. Il n'y avait pas d'oreille pour les entendre à l'époque. Voyons les détails de l'intervention du directeur de l'institution dans le cas de Sébastien pour répondre avec plus de précision à la question. Les mots qui ont reconduit l'état bouleversé de la structure à celui d'un état capable de faire lien social ont été les suivants :

« Vous conviendrez avec moi qu'une sortie au restaurant ne peut s'envisager que si l'on est tiré à quatre épingles, soit que vous ayez pris votre douche et que vous ayez mis vos plus beaux habits ».

Monsieur Seynhaeve lit cette phrase et ses effets chez Sébastien dans le sens que « la structure subjective [...] trouve à s'organiser dans la solution transitoire, fragile, qu'il a trouvé, et consiste dans un habillage particulier de l'objet - habillage qui du même coup, noue l'imaginaire au symbolique et lui permet de tenir momentanément dans le lien social ». Cette lecture prend la direction des énoncés de la **condition** qu'il a prononcée face à Sébastien et ses amis, en tant que directeur. Mais, si l'on prend la direction de l'**énonciation** de la phrase, on peut trouver une autre raison primaire dont l'effet est cet « habillage particulier de l'objet » et le rétablissement du lien social. Je souligne son énonciation : « Vous conviendrez avec moi que... », dans ce sens, quelle que soit la condition prononcée, les mots décisifs avaient déjà été dits, selon ce qui indiquent les chemins du deuxième étage du graphe (Graphe 1), ceux de l'énonciation. Dans cette énonciation le moi du sujet est au même niveau que celui qui parle sans se confondre avec lui : « **vous ... moi** ». En somme, « **nous** » sommes d'accord.

Dans l'énonciation de la phrase, « c'est une magouille », le sujet est perdu, forclos, parce que à la question implicite sur le sujet, « **Qui** est « une magouille » ? », on ne peut pas répondre. Le « ça » impliqué dans le « c'est » est indéterminé, ambigu, cela peut être l'annulation de la sortie, bien entendu, mais aussi, par métonymie tous les impliqués dans la sortie, les amis, les intervenants, celui qui donne l'ordre et notamment celui qui est l'objet visé, avant la fête, Sébastien lui-même. Par métonymie, il a laissé d'être cet objet privilégié pour devenir celui de la magouille. Lorsque l'analyste remet les sujets et les objets à leur place, le point de vue change et avec lui, les objets visés. Ce n'est plus lui, Sébastien, c'est son corps, maintenant qui est l'objet d'autres actions : la douche et l'habillage. Et lui-même, il a pu occuper la place qui lui correspond

dans la parole : celle d'un sujet qui est d'accord avec un autre, d'un sujet qui peut prendre la parole et décider de sa sortie.

Il me semble que dans cette situation traumatique, la question préliminaire s'est réactualisée aussi. Le « qui » impliqué dans son symptôme (« c'est une magouille ») n'est-il pas un retour de la question immédiate que le sujet a pu se poser dans cet enjeu ? Cette sortie au restaurant n'est pas loin des enjeux adolescents, parce qu'elle marque justement un passage d'une institution à un autre, puisqu'il a laissé d'être un enfant. Il y a quelque chose de cérémoniel et d'important, comme un rituel initiatique dont témoigne le contenu même la condition proposée par le directeur. Voici cette question : **Qui suis-je là**, alors que la sortie au restaurant est annulée, où j'avais la place principale parmi les invités ? Sa structure ne lui permet pas une réponse subjective, où il occuperait la place du sujet. Un adolescent obsessionnel aurait répondu avec le symptôme primaire de la méfiance envers soi-même, que c'était à cause de lui-même pour une quelconque faute qu'il aurait commise. Dans la phrase hypothétique : « c'est de ma faute », la place du sujet (en « c'est ») est aussi occupée, comme dans le cas de « c'est une magouille » par le « ça ». Mais on trouve une trace du sujet dans l'adjectif possessif, « ma » de ma faute. Ce « ma » est indicateur du scrupule dont parle Freud. Il est manquant dans la phrase de Sébastien. Ainsi, le sujet possible prend la place qui lui reste, celle de l'objet direct de la phrase et de la méfiance envers les autres : « c'est une magouille ».

C'est pour cela que pour l'analyste la structure s'est révélée dans l'intervention à partir de ce qu'il appelle « un habillage particulier de l'objet » et qui « noue l'imaginaire au symbolique ». Je ne suis pas sûre de comprendre clairement ce qu'il entend par symbolique, parce que le registre symbolique peut recouvrir plusieurs aspects du langage. Mais ce qui est clair, à mon avis, c'est que le maniement pertinent de la relation d'objet à partir du symbolique, dans le sens où il se réfère aux pronoms de la phrase¹⁴⁵, est ce qui a permis à la structure de sortir de son état symptomatique. La position subjective du directeur n'a pas été celle d'un père qui aurait pu pousser le symptôme vers un état délirant, avec une phrase comme : « je suis celui qui décide dans cette institution et vous n'avez qu'à obéir. Il n'y aura pas sortie point ! ». Sa position a été celle d'un analyste dont le désir l'a fait entendre la demande du sujet à travers la phrase symptomatique : « qui suis-je là, maintenant que les choses ont changé ? ».

On ne sait pas ce qui s'est passé avec Sébastien, mais j'oserais dire que le nouement effectué est passé aussi par le réel de la voix, assumée par le directeur. L'état de la structure aurait demeuré fragile si la sortie au restaurant avait eu lieu sans la situation traumatique, parce que le sujet était coincé dans la position d'objet, il était l'objet de la fête. Il me semble que le changement vers la position subjective a donné une certaine consistance, le fait qu'il ait pris très au sérieux la condition pour sortir au restaurant en témoigne. On dirait, en termes de son délire ordinaire que, « on lui fait faire » quelque chose, se doucher, s'habiller, mais depuis le registre qui convenait et de la bonne manière, en lui permettant d'établir un lien social dans ce moment délicat de son passage à sa nouvelle condition d'adolescent, tel que l'indiquait le changement annoncé d'institution.

À partir de ces examens sur la détermination diagnostique des trois cas, voyons maintenant ce que le livre de la Conversation d'Arcachon propose au niveau du syntagme qui nomme ces états de la structure.

¹⁴⁵ Cf. notre recherche préliminaire, première partie.

3.2 LES SYNTAGMES DE LA CONVERSATION D'ARCACHON

Au contraire du conciliabule, où nous avons pu isoler deux syntagmes, à partir du cas d'Amélie, « psychose non déclenchée » et sa rectification, « psychose non diagnostiquée avant entretien », nous avons dans la Conversation d'Arcachon un éventail plus riche de dénominations qu'on pourrait considérer comme antécédents du syntagme « psychose ordinaire » ou qui sont formulées en rapport avec lui. Cet éventail de dénominations est relié à d'autres dénominations proposées dans la troisième partie du livre sous le titre de « Référence ». Il s'agit d'un texte de Jacques Alain Miller publié dans *Ornicar ?*¹⁴⁶ en juillet 1977, c'est-à-dire, 20 ans avant la Conversation, donné en lecture préalable aux participants à la conversation. Ce texte se revêt d'une nouvelle actualité à la lumière de cette Conversation sur les classifications psychanalytiques. Même s'il agit de dénominations pour les adultes, je commencerai par ce texte pour que nous ayons un aperçu gros grain du parcours d'une discussion qui aboutira dans la Convention d'Antibes au syntagme psychose ordinaire.

3.2.1 Les dénominations préalables pour la Conversation : « Enseignements de la présentation de malades » de Jacques-Alain Miller

Dans ce texte de 1977, Miller témoigne de la manière dont Lacan procédait à l'heure de donner son diagnostic sur le cas qu'il venait de présenter. Il pouvait ou bien utiliser les catégories diagnostiques de la psychiatrie classique ou les laisser de côté pour conclure simplement « Mais il est normal ! »¹⁴⁷. Mais dans un cas comme dans l'autre, une question traversait sa réflexion¹⁴⁸ : « comment ne sentons-nous pas, demande Lacan, que des paroles dont nous dépendons nous sont en quelque sorte imposées, que la parole est un placage, un parasite, la forme de cancer dont l'être humain est affligé ? ». C'est de ce rapport radical au signifiant que Lacan tirait ses conclusions diagnostiques. Un rapport que l'analyse de la psychose a mis en lumière, comme nous l'avons vu dans les références à Schreber.

Sur la base de « l'enseignement des malades à la présentation de Lacan »¹⁴⁹, Miller propose une classification : les maladies de la mentalité et les maladies de l'Autre. Les premières répondent à ces malades sur lesquels Lacan concluait qu'ils étaient « normaux ». Les deuxièmes à ceux que Miller appelle les « personnalités fortes ». Ils sont du côté de la paranoïa, parce que,

¹⁴⁶ Miller, Jacques-Alain. "Enseignements de la présentation de malades". In : *Ornicar ?*, 1977, 10, p. 13-24

¹⁴⁷ IRMA, *La conversation d'Arcachon*, op. cit., p. 287.

¹⁴⁸ Ibid., p. 298. [La question est posée par Lacan dans la leçon VI (17 février 1976) du Séminaire XXIII, *Le sinthome*, op.cit., p. 95]

¹⁴⁹ Ibid., p. 299.

dit-il, Lacan s'est autocorrigé¹⁵⁰ en disant¹⁵¹ : « la psychose paranoïaque n'a pas des rapports avec la personnalité, c'est la personnalité ». Voici sa proposition¹⁵² :

Je dirai, élucubrant trop peut-être sur les indications si fugitives de Lacan, que **notre clinique nous impose de distinguer entre les maladies de la mentalité et celles de l'Autre**. Les premiers tiennent à l'émancipation de la relation imaginaire, à la réversibilité a-a', éperdue de n'être plus soumise à la scansion symbolique. Ce sont les maladies des êtres qui s'approchent du pur semblant. Pour illustrer les secondes, j'évoquerai un autre cas, celui de ce grand délinquant (vingt ans de prison) qui depuis trois ans s'entend penser, et pensant, a l'impression que le monde l'entend, et qui entend des grossièretés.

Effectivement ce cas est du pôle paranoïaque, selon ce que nous a appris notre analyse précédente des cas de Sébastien et Louis. Voyons sa description du pôle des maladies de la mentalité¹⁵³ :

Présentez-lui un débile léger, un acculturé qui a fait la campagne d'Italie, ou peut-être a-t-il seulement été renversé par une automobile place d'Italie, un asocial un rien mythomane, ou encore ce qu'on appelait naguère un vaurien, paresseux, peu convaincant dans ses manifestations xénopathiques et sans doute hystérique – voilà qui a chance de valoir de Lacan un diagnostic de normalité.

[...]

La population des présentations n'est pas faite, on s'en doute, de grands délirants ; on ne confronte pas non plus Lacan aux déments séniles, la grande psychose est rare, et au fond, qui voit-on venir ? Des personnes présentant quelques phénomènes élémentaires, à propos desquelles la question essentielle est de pronostiquer l'évolution du mal, et puis des gens normaux au sens de Lacan, mais fauteurs de troubles, que les commissariats expédient à l'asile, et qui risquent de passer bien des jours de leur vie à entrer et sortir, parce que eux n'ont pas été convenablement agrippés par le symbolique, et qu'ils en gardent un flottement, une inconsistance, qu'il n'y a pas lieu, le plus souvent, d'espérer voir se résorber.

La base de sa proposition sur ces maladies de la mentalité est un cas présenté par Lacan qui a étonnée par une sorte de contradiction entre deux conclusions. La première, celle que Lacan prononce en étant d'accord avec le pronostic du propre malade sur sa situation, elle s'en sortira bien. La deuxième celle qu'il donne aux personnes présentes une fois la patiente sortie de l'auditoire : « non, elle ne s'en sortira pas ». Nous pouvons supposer, selon notre analyse précédente qu'il n'y a eu pas de contradiction, simplement, il parle dans deux registres complètement différents. Dans le premier, il parle dans le registre qui convient à la patiente pour ne pas la faire basculer du côté de la défense pathologique, c'est-à-dire, dans le même registre imaginaire, sans faire résonner la question signifiant dans le niveau symbolique. Et, bien entendu, c'est n'est pas le registre dans lequel il convient parler aux auditeurs. Il s'agit, pour eux de mettre les phénomènes à leur place. Miller raconte en plus les raisons de cette seconde conclusion¹⁵⁴ :

¹⁵⁰ Ibidem.

¹⁵¹ La cite de Lacan est dans la leçon III (16 décembre 1975) du Séminaire XXIII, *Le sinthome*, op. cit., p. 53 : « Il fut un temps, avant que je ne sois sur la voie de l'analyse, où j'avais dans une certaine voie, celle de ma thèse *De la psychose paranoïaque dans ses rapports*, disais-je, avec la personnalité. Si j'ai si longtemps résisté à sa republication, c'est simplement parce que la psychose paranoïaque et la personnalité n'ont comme telles pas de rapport, pour la simple raison que c'est la même chose.

En tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité. L'imaginaire, le symbolique et le réel sont une seule et même consistance, et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque ».

¹⁵² IRMA, *La conversation d'Arcachon*, op. cit., p. 301.

¹⁵³ Ibid., p. 299.

¹⁵⁴ Ibid., p. 300.

Lacan en dit ceci, que je vous restitue : "Il est bien difficile de penser les limites de la maladie mentale. Cette personne n'a pas la moindre idée du corps qu'elle a à mettre sous cette robe, il n'y a personne pour habiter le vêtement. Elle illustre ce que j'appelle le semblant. Pas une personne qui soit arrivé à la faire cristalliser. C'est n'est pas là une maladie mentale sérieuse, une de ces formes repérables, qui se retrouvent. Ce qu'elle dit est sans poids ni articulation, veiller à sa réadaptation me paraît utopique et futile." Puis, faisant allusion à Kraepelin : "On peut appeler ça une paraphrénie, imaginative pourquoi pas?" Et il dit encore : "C'est la maladie mentale par exemple, l'excellence de la maladie mentale".

Pour l'instant, intéressons-nous aux paroles de la patiente, du cas de la présentation de malades, pendant l'entretien citées par Miller dans son article¹⁵⁵ :

...je déchire mes fiches de paye, je n'ai aucune référence (...) je suis à la recherche d'une place dans la société (...) je n'ai plus de place, je ne suis ni une vraie ni une fausse malade (...) je m'étais identifiée à plusieurs personnes qui ne me ressemblent pas (...) j'aimerais vivre comme un habit (...) je suis intérimaire de moi-même.

Ce cas de maladie de la mentalité mériterait d'être contrasté dans le pôle paranoïaque, par exemple, avec le cas de paranoïa d'autopunition, extrait de la thèse de Lacan, le cas Aimée. Dans les deux cas, celui d'Aimée et celui de cet « intérimaire de soi-même », il y a forclusion du signifiant primordial. Mais si nous prenons comme référence les cas de paranoïa que nous avons examinés dans notre parcours, nous pourrions dire, en essayant de suivre la classification proposée par Miller que, tandis que dans ces cas l'accent est mis dans le dire du sujet, dans le niveau de son énonciation (maladies de l'Autre), dans le dernier cas (maladie de la mentalité), l'accent est mis dans son énoncé, dans l'être du sujet. Dans le premier cas, la question qui est au premier plan est « qui parle ? », dont la réponse échappe au sujet ; dans le deuxième, il s'agit de la question préliminaire elle-même : « qui suis-je la ? », dont la réponse aussi échappe au sujet. Cela nous rappelle volontiers le cas présenté par Jeanne Joucla dans la Conversation que nous avons mis en rapport avec celui de Louis. Nous le classerons du côté de cette intérimaire de soi-même¹⁵⁶. Dans ce cas, ce qui a bouleversé l'état de la structure est aussi la question de l'être, lorsqu'à l'occasion de son désaccord avec son changement de poste dans l'entreprise, son patron lui a répondu : « Ce n'est pas vous qui décidez, vous n'êtes qu'un pion dans la société ». Et pour elle le problème n'est pas qui a décidé, mais ce qu'elle est à partir de cette décision.

Par contre nous ne dirons pas que Louis serait du côté des maladies de la mentalité, il est certainement du côté des maladies de l'Autre. Mais si nous l'avons mis en perspective avec le cas de Joucla c'est parce qu'un changement de situation, le déménagement à la campagne, a précipité la rencontre avec un père. Dans le cas de Louis les deux causes se sont croisées : la réactivation de la question préliminaire qui concernait son être dans la nouvelle situation et la rencontre avec un père, qui, en plus, impliquait la question de l'énonciation, « qui parle ? ». Nous nous rappelons qu'il l'a exprimé de manière nette : « quand **quelqu'un me dit X**, il y a un truc **qui me dit**, c'est pas ça, c'est ça mon problème ».

Nous reviendrons sur cette différenciation entre les deux maladies parce que le dernier cas que nous aborderons dans cette section va nous éclairer sur ce sujet, celui de la Convention d'Antibes (chapitre 4). Pour le moment reprenons le fil des dénominations dans l'article de référence pour la Conversation d'Arcachon. À la fin de l'article, Miller pose deux questions qui

¹⁵⁵ Ibid., p. 299.

¹⁵⁶ Miller avait souligné le caractère délirant du cas, dans le fait qu'elle était convaincue que c'était elle qui faisait gagner des millions à l'entreprise. Par contre Jeanne Joucla a continué à défendre sa thèse d'une hystérie. Cf. *ibid.*, p. 237-38.

mettent en rapport les deux maladies en termes de ce qu'il appelle « le sérieux » de la maladie mentale en reprenant le terme de Lacan¹⁵⁷ :

La maladie mentale est sérieuse quand le sujet a une certitude : c'est la maladie de l'Autre non barré. Et comment la thérapie avec la parole, quand la parole n'a de statut que de bavardage ? La maladie de la mentalité, si elle n'est pas sérieuse, ne prend pas davantage la parole au sérieux, puisque la dimension même de l'Autre est en déficit. Qui expliquera le transfert du psychotique ?

Voyons maintenant comment ces propositions et nominations de Miller ont été reprises dans la Conversation d'Arcachon en ce qui concerne les enfants et les adolescents.

3.2.2 Les dénominations dans la Conversation d'Arcachon

3.2.2.1 DU PATHOLOGIQUE « DECLenchement » AUX « MODES ETRANGES DE DEBRANCHEMENT »

Dans la Conversation, c'est Éric Laurent qui introduit le problème de la nomination dans la clinique avec des enfants en rapport avec le phénomène clinique du déclenchement¹⁵⁸ :

On voit des enfants qui, dès qu'ils arrivent devant le psychanalyste, sont psychotiques. **Comment parler de déclenchement**, où le situer ? Il entre à peine dans l'aulne de la parole, et déjà c'est inscrit tout de suite dans ce registre. Comment situer le déclenchement ? On voit plutôt des **modes étranges de débranchement et d'articulation avec le fond**, sur lequel s'arrachent la parole ou l'écriture du sujet.

Il me semble que, dans sa question, il substitue le déclenchement de caractère pathologique par l'expression : « modes étranges de débranchement et d'articulation avec le fond ». J'entends « avec le fond du langage » puisque c'est là que peuvent s'inscrire la parole et l'écriture du sujet. Les cas de Laurent et Louis, même celui d'Amélie que nous incluons dans le groupe des enfants, témoignent de cet « arrachement » que les sujets font, mais aussi du rebranchement que les rapports avec l'exercice de la parole dans l'âge scolaire rendent possible. On peut penser ces « modes étranges de débranchement » comme une frange intermédiaire entre ce qu'on appelle couramment le pathologique et le normal. La question a été posée lorsque la conversation était à un stade avancé. Dans son après-coup, on peut isoler les réponses qui, au niveau des dénominations, ont été données dans et en dehors de la perspective psychanalytique, en situant ce domaine clinique de l'« étrange » non pathologique, mais pas non plus tout à fait normal. Nous allons faire un inventaire synthétique de ces réponses.

3.2.2.2 LES NOMINATIONS EN DEHORS DE LA PSYCHANALYSE POUR LE DOMAINE CLINIQUE DU « RARE » OU DE L'« ETRANGE », MAIS NON PATHOLOGIQUE

Au début de son texte « Inclassables interventions », Monsieur Seynhaeve recueille deux syntagmes ne provenant pas de la psychanalyse qui nomment ce domaine des phénomènes cliniques « rares » qu'on commence à apercevoir : « retard scolaire » et « troubles du

¹⁵⁷ Ibid., p. 304.

¹⁵⁸ Ibid., p. 185.

comportement ». Nous avons déjà vu comment dans le cas de Sébastien justement, il s'agissait d'un cas du premier type, une « dysharmonie évolutive », selon la classification du CFTMEA. Il essaie de donner à ces dénominations courantes dans le milieu scolaire une explication psychanalytique mettant en jeu la possibilité qui a le sujet d'établir le lien social à travers des ressources imaginaires. Ce fait tire le phénomène clinique du côté de la « normalité » dans le sens courant. Je le cite¹⁵⁹ :

L'inscription des sujets psychotiques dans le lien social que favorise ce type de transfert, leur donne parfois ce côté passe-muraille, effet d'identification imaginaire, qui leur évite d'être la cible de l'Autre. **À l'occasion, ils présentent un retard scolaire ou des troubles du comportement, qui justifient précisément leur orientation vers l'institution.** Phénoménologiquement identiques à leurs paires, ces sujets peuvent aussi présenter des comportements hystériformes. On parle de dysharmonie évolutive ou de débilité.

3.2.2.3 LES DENOMINATIONS PSYCHANALYTIQUES

En ce qui concerne les dénominations psychanalytiques, il a été demandé à Philippe La Sagna de classer les cas « rares » et pour cela même, « inclassables », comme indique le titre du livre. Je rappelle que tous les participants avaient lu les cas avant la réunion. Il a proposé une classification titrée « Quatre clans, quatre inclassables », de laquelle nous extrayons ce qui concerne nos cas dans le tableau suivant (Tableau 8) : Louis, Laurent et Sébastien. Il a également été demandé tout au début de la Conversation, à l'auteur de chaque cas, s'il était d'accord avec la classification. Tous ont été d'accord, mais Monsieur Lechertier a indiqué que son cas, Laurent, pourrait bien être classé aussi dans un autre clan. Je cite les principaux commentaires fait sur chaque cas¹⁶⁰ :

TABEAU 9: CLASSIFICATION PSYCHANALYTIQUE DES CAS DES ENFANTS ET ADOLESCENTS DANS LA CONVERSATION D'ARCACHON

	Les quatre clans inclassables de Lasagne	Cas	Commentaire
1	Les inclassables du symptôme		Résidence secondaire de Louis, selon Lilia Mahjoub
2	Les inclassables de la jouissance	<u>Louis</u>	La résidence primaire de Louis, donc, selon le commentaire de Lilia Mahjoub
3	Les inclassables du corps		
4	Les inclassables de l'Autre qui n'existe pas	<u>Laurent</u>	Lechertier dit que le cas de Laurent pourrait être aussi classé dans 1, parce que son cas ressemble à celui de Jean-Pierre Deffieux, qui a été classé dans les inclassables du symptôme.
		<u>Sébastien</u>	Miller dit à Seynhaeve ¹⁶¹ : « En définitive, vous érigiez un Autre très consistant, destiné à rassurer le sujet sur le fait qu'il n'est pas aux prises avec un caprice du type « désir de la mère ». J'espère ne pas trahir votre conception ».

Il est curieux que Lilia Mahjoub ait pensé dans le cas de Louis à deux résidences de classification pour son cas. Cela coïncide avec nos hypothèses sur la circonstance du déclenchement, à partir de sa première expression dans la séance, le dessin d'une maison en

¹⁵⁹ Ibid., p. 68.

¹⁶⁰ Ibid., p. 194.

¹⁶¹ Ibid., p. 210.

trois dimensions et sur l'écriture finale, 1 | 2, qui a permis le rétablissement de l'état ordinaire de la structure. En ce qui concerne ces deux résidences, la jouissance en principale et le symptôme en secondaire, nous pensons que c'est juste, dans la mesure où il s'agit des deux côtés du phénomène clinique que Chanteleuze considère dans son analyse du cas. C'est quelque chose qui arrive, d'ailleurs, dans tout phénomène clinique, si l'on le considère du point de vue des trois registres lacaniens, réel (jouissance), symbolique et imaginaire (symptôme).

La même chose peut-on dire du cas de Laurent, bien que Monsieur Lechertier parle principalement du jeune Laurent, on peut dire que si le côté paranoïaque est ce que Miller avait appelé, les « maladies de l'Autre », il est bien de ce côté-là, mais que cela n'empêche pas de situer, à son avis, sa manifestation symptomatique principale, le bavardage, du côté inclassable du symptôme. Le cas de Sébastien, en tant que paranoïa, comme nous l'avons vérifié, est très bien classé, alors, comme un inclassable du côté de l'Autre qui n'existe pas. C'est sûrement dans ce sens que Miller ponctue l'intervention de Monsieur Seynhaeve : « vous érigiez un Autre très consistant, destiné à rassurer le sujet sur le fait qu'il n'est pas aux prises avec un caprice du type « désir de la mère » ».

3.2.2.4 LE NOUVEAU CRITERE DE CLASSIFICATION

À quel critère classificatoire répond ce tableau ? En ce qui concerne les inclassables de « l'Autre qui n'existe pas », on peut penser que là résonnent les critères que Miller avait proposé 20 ans auparavant dans son article sur la présentation de malades. Ces critères permettaient d'établir un diagnostic sur les « maladies de la mentalité » ou bien les « maladies de l'Autre ». Par la suite, la qualification « de l'Autre » s'est précisée, d'après le titre de l'un de ses travaux ultérieurs : « l'Autre **qui n'existe pas** ». Mais ces années écoulées ont vu également un autre changement au niveau de la nomination : il ne s'agit plus de « maladies » mais d'« inclassables ». Dans le premier cas l'accent était mis dans les « maladies » plutôt que dans les « malades », leurs sujets ; dans le second, l'accent est mis dans les sujets. Plutôt que malades, ils sont « inclassables », selon leurs symptômes, leurs jouissances, les manifestations de leurs corps ou leurs rapports à l'Autre qui n'existe pas.

Cela implique de considérer des changements au niveau du contexte clinique et au niveau de la formation des cliniciens eux-mêmes. Sur le premier aspect, on peut remarquer que les critères de l'article de référence pour la Conversation sont issus de cette expérience singulière qu'est la présentation de malades faite par Lacan dans le cadre d'un hôpital psychiatrique. Tandis que les trois cas que nous avons examiné, comme les autres discutés pendant la Conversation, sont issus de la propre expérience clinique des auteurs, dans leurs cabinets ou dans les institutions où ils travaillent. Ainsi, dans ce dernier contexte, il ne s'agissait plus de classer selon le présupposé que ceux qu'on appelait « normaux » ou « pas fous », hors l'hôpital psychiatrique, étaient des névrosés.

En effet, en 1997, comme le signalait Éric Laurent, en ce qui concerne notre champ de recherche, on trouvait des enfants psychotiques dans les cabinets des analystes, hors de toute institution spécialisée. Pourquoi ? Ce n'est pas, comme nous l'avons indiqué dans la problématique de cette thèse que ces enfants et adolescents que la Conversation appelait « inclassables » n'existaient pas auparavant. Cependant, on ne les voyait pas ou bien on les nommait et/ou classait avec d'autres syntagmes (retard scolaire, troubles du comportement, dysharmonie évolutive, etc.). S'ils sont devenus « inclassables » à la fin du XXe siècle, c'est, à mon avis, parce que les outils théoriques offerts par la psychanalyse ont permis aux cliniciens

d'identifier dans les personnes normales, cette « normalité » que Lacan voyait dans ses présentations de malades. Autrement dit, cette « normalité », propre aux sains et aux malades, qui est produite par quelque chose d'essentiel : le rapport du sujet au signifiant. C'est de cela dont il s'agit dans la classification psychanalytique, tant de la structure comme de ses états, tel que l'examen de ces trois cas nous a permis de l'établir. Même si cette classification a impliqué à l'époque de la Conversation cette série d'« inclassables ».

Il me semble, d'ailleurs, que c'est grâce au changement de perspective clinique que la psychanalyse permet, qu'Éric Laurent a pu proposer un autre syntagme à la place du terme « déclenchement » qu'on utilisait dans des cas pathologiques : « On voit plutôt des modes étranges de débranchement et d'articulation avec le fond, sur lequel s'arrachent la parole ou l'écriture du sujet ». Cependant, comme cet enseignement psychanalytique implique plusieurs moments théoriques au cours de son développement, on peut apercevoir les influences qu'ont ces moments dans la classification clinique. En effet, pendant la conversation, on trouve un autre point de vue qui va faire bouger les critères cliniques en général et les classifications diagnostiques en particulier. C'est Miller qui le propose, en situant l'opposition au niveau des deux cliniques. Je le cite¹⁶² :

Du côté du binaire classique névrose-psychose, nous avons un trait distinctif pertinent, *Nom-du-père, oui ou non*, qui répond au principe Lévi-Straussien. **En revanche, à lire les exposés, il est plus difficile de préciser quel est l'élément différentiel de la seconde formalisation.** Nous avons plutôt une gradation qu'une opposition tranchée. Et c'est pourquoi, en effet, comme le rappelle Marie-Hélène Brousse, **je voyais cette formalisation plus continuiste, s'opposant à la discontinuité de la première.**

Ainsi les « inclassables », les cas « rares », commencent à changer de paradigme clinique, selon la lecture que fait Miller des deux cliniques de Lacan : discontinuité de la première formalisation, basée sur le trait différentiel du Nom-du-père, par rapport à la deuxième formalisation plus continuiste, en raison de la difficulté de trouver un trait différentiel analogue. Ce trait dans la première clinique est un trait que l'on peut situer au niveau de l'étiologie structurelle, indépendamment de ses conséquences et ses manifestations symptomatiques particulières. En l'absence de manifestations indiquant un déclenchement pathologique, comme Schreber, les Sections cliniques ont essayé de les cerner selon les quatre axes de classification des sujets inclassables. Parce qu'il est très difficile de déterminer ce qui relève de la psychose et de la névrose en termes de symptômes, de jouissance, de phénomènes corporels et de rapports avec l'Autre qui n'existe pas. Dans le chapitre suivant, nous allons aborder les effets de cette nouvelle perspective clinique sur les psychoses, perspective basée sur la « continuité/discontinuité », dans la dernière réunion des Sections cliniques où le syntagme « psychose ordinaire » est arrivé.

¹⁶² Ibid., p. 154.

4 LE CAS DE LA CONVENTION D'ANTIBES : LE TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES (I) : FONCTION DE LA PAROLE

4.1 OPHELIE ET UNE NOUVELLE LANGUE DU TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES

La Convention d'Antibes, réalisée à Cannes, a eu lieu le 19 et 20 septembre 1998. De la même manière que dans la Conversation, les participants ont pris connaissance des textes au préalable. La différence est que ces textes ont été le produit d'une élaboration collective et non individuelle. Les Sections cliniques ont été divisées en neuf groupes, ainsi les trois thématiques à discuter dans la Convention ont été prises en charge par trois groupes chacune : 1) *les néo-déclenchements* : formes de débranchement qui se distinguent du déclenchement classique, 2) *la néo-conversion* : les phénomènes du corps non interprétables de façon classique, et 3) *le néo-transfert* : la manœuvre du transfert dans les néo-psychoses. Comme nous l'avons décrit dans le chapitre 1 de cette thèse, tous ces termes vont finalement converger vers un même syntagme : « psychose ordinaire ».

Le seul cas que nous avons trouvé pour notre recherche, celui d'une fillette de 11 ans, se trouve dans le cadre de la troisième thématique, *le néo-transfert*. Il s'agit d'un cas de Jean Lelièvre qui a été discuté dans la Section clinique d'Angers et dont le rapport a pour titre « Lalangue du transfert dans les psychoses ». Ici, nous sommes en dehors des cas dont parlait Éric Laurent, où les enfants avaient un certain rapport avec la parole et l'écriture dans le cadre de la langue maternelle. Ici, nous sommes dans ce registre de la « langue fondamentale » de Schreber, essentiellement phonématique et en dehors de tout rapport et référence symbolique. C'est-à-dire dans le registre de ce que Lacan a nommé la « *lalangue* », par la première fois, à ma connaissance, dans son Séminaire XIX, *ou pire...* (1971-72).

On pourrait dire que le cas de cette fille, Ophélie, a commencé à répondre aux deux questions finales que Miller avait posé dans son texte sur la présentation de malades : 1) « Et comment la thérapie avec la parole, quand la parole n'a statut que de bavardage ? » et 2) « Qui expliquera le transfert du psychotique ? ». Bien entendu, on peut dire cela, si l'on considère que cette parole, pur « bavardage », est impliqué dans le concept de « lalangue », pure jouissance. Ainsi, on aurait dans les psychoses ordinaires un transfert côté jouissance et non côté parole. Cependant, l'examen des cas des chapitres antérieurs nous permet de conclure que le transfert côté parole, dans le sens premier que nous avons adopté (2.1.3.4), a opéré dans tous ces cas. C'est-à-dire, en tant qu'il s'agit d'un transfert essentiellement signifiant, où ce qui se transmet entre les interlocuteurs qui parlent une même langue est un désir. Il faut le différencier du transfert, dans le sens second que Lacan lui donne plus tard dans son enseignement, en tant qu'il s'agit d'un transfert au « sujet supposé savoir, SSS »¹⁶³. En effet, ce transfert opère seulement dans les cas de névrose, mais comme le premier, il est aussi dans le registre de la parole et son objet de transfert est aussi un désir. Nous aurons l'occasion dans ce chapitre d'examiner quelques différences entre ces deux transferts.

¹⁶³ Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964-65), Paris, Seuil, Points essais, 1973, p. 204, 210, 212.

La possible réponse que donnerait le cas d'Ophélie à la question sur un transfert hors parole, implique un transfert dans le registre réel du langage. C'est-à-dire, dans le registre de la jouissance, par opposition au registre communicatif où peut s'installer le désir. Comment ceci est rendu possible ? Comment concevoir un transfert côté jouissance et non désir ? Quels sont les rapports entre ces deux côtés du transfert ? Ces questions sur la nature du transfert introduites par le cas d'Ophélie dans notre recherche nous conduisent à examiner très minutieusement ce qui concerne notre deuxième branche d'analyse. C'est-à-dire que nous conserverons dans l'examen de ce cas, telle quelle, la branche des dénominations diagnostiques qui ont précédé celle de « psychose ordinaire ». Nous les examinerons au début de ce chapitre.

Mais nous devons modifier la branche des conclusions diagnostiques qui suivait les indicateurs structurels et les symptômes subjectifs, en ajoutant deux parties supplémentaires. La raison c'est qu'il nous faut distinguer ces indicateurs et symptômes dans le registre de la langue du sujet de ceux dans le registre de sa *lalangue* particulière. Les rapporteurs ont mis au premier plan de leur rapport, ces phénomènes nouveaux du dernier registre et qui, du point de vue théorique, appartiennent à la dernière clinique lacanienne, des années 70. Mais, ce rapport est assez riche pour que nous passions sous silence ces autres phénomènes cliniques du point de vue de la langue maternelle d'Ophélie, dont les rapporteurs font également état. C'est pour cela que nous avons dû diviser l'examen de la branche diagnostique en symptomatologie dans la langue et en dehors de la langue. Or, ce qui va nous permettre de passer d'un registre à l'autre des deux langues du sujet, va nous demander aussi un élément supplémentaire. Il s'agit de la voix. En effet, c'est la voix ce qui soutient tant les symptômes de la parole du sujet comme les manifestations de sa *lalangue*, et en conséquence les transferts respectifs.

Comme nous l'avons défini dans le chapitre 1 (1.3.1.2.1), dans la pratique analytique, le transfert lie, en général, l'acte diagnostic et le traitement. Du point de vue du diagnostic, parfois, comme Monsieur Seynhaeve l'indiquait dans le cas de Sébastien (3.1.1), c'est dans le traitement lui-même que le diagnostic se révèle pour le clinicien. Et du point de vue de la thérapeutique, il est clair que sans transfert, soit-il de nature signifiant ou de jouissance, il n'y a pas de traitement possible ni dans la névrose ni dans les psychoses. Ce n'est donc pas facile de séparer le registre clinique du registre thérapeutique dans l'analyse du phénomène transférentiel, soit-il inscrit dans la langue ou la *lalangue* du sujet. Et justement c'est le mérite du cas d'Ophélie, de nous permettre de suivre, dans une bonne mesure, le fil de chaque registre.

Nous examinerons d'abord la fonction de la parole transférentielle en ce qui concerne le traitement du symptôme structurel, un délire. Puis, une fois libérée la parole du sujet de la situation délirante, nous verrons comment ce qui se produit au niveau du transfert fait possible la structuration de l'ego et du moi du sujet. Cet examen nous permettra d'isoler la fonction de la voix dans le transfert. Elle sera l'objet du chapitre suivant où nous la considérerons par rapport à la langue et la *lalangue*.

4.2 LES DÉNOMINATIONS DIAGNOSTIQUES DANS LE CAS D'OPHÉLIE

4.2.1 La psychose masquée

C'est dans la présentation du cas que nous trouvons les références aux dénominations diagnostiques¹⁶⁴ :

Partons d'une séquence empruntée au **cas d'une psychose masquée par une déficience intellectuelle légère**, que Jean Lelièvre a exposé dans son Mémoire de la Section clinique d'Angers :

« Tu sais parler la langue Donald ? » demande la fillette. « Non ! » répondit-il. Postillonnant et bavant tant et plus, elle se mit alors à cancaner : « Cuin ! couin-couin ! couin-couin-couin ! », fit-elle. « Que faut-il entendre ? » se demandait-il, désappointé. Cancanant toujours, l'enfant pointait sa montre du doigt. « Il est couinze heures dix » se surprit-il à dire, cancanant à son tour. Cela la fait rire. La langue Donald venait d'être inventée.

Depuis cette séance, rares étaient les moments qui n'étaient pas consacrés à la pratique et à l'apprentissage de cette langue. Le Donald était devenu la langue du transfert. Son usage dépassait d'ailleurs le cadre des séances, envahissant maison familiale et institution où cette petite fille grandissait.

Faisons ici deux remarques préalables : d'une part, la langue Donald apparaît comme une création langagière de la fillette – une chose bien à elle, dirait Michel Leiris -, et incarne « lalangue » que Lacan écrit en un seul mot ; d'autre part, l'apprentissage et la pratique de la langue Donald par le couple enfant-thérapeute introduisent la nécessité de « lalangue du transfert » pour forger le lien social.

Mais la pratique avec la psychose doit-elle nécessairement passer par la création d'une lalangue du transfert ?

Nous examinerons cette séquence dans le chapitre suivant. Ici, elle nous sert à comprendre que les symptômes que nous analyserons dans le présent, ceux inscrits dans la langue maternelle d'Ophélie, comme le délire, par exemple, sont de nature très différente des phénomènes inscrits dans cette nouvelle langue du transfert. De cette manière, lorsque la Section clinique propose son diagnostic de « psychose », cela veut dire, en principe, qu'elle se réfère aux phénomènes structuraux inscrits dans le système de la langue du sujet et non celui de sa *lalangue*. Mais il ne s'agit pas d'une psychose tout simplement, elle est considérée d'abord par rapport à un autre diagnostic en dehors des critères psychanalytiques comme une « une psychose **masquée** par une déficience intellectuelle légère ». Ici nous ne sommes pas comme dans le cas de Sébastien dans une exclusion diagnostique, où les symptômes subjectifs désavouaient le diagnostic de dysharmonie intellectuelle. Mais non plus dans le rapport entre le diagnostic courant de difficultés scolaires ou comportementales et le phénomène psychanalytique que Monsieur Seynhaeve exprimait comme une sorte d'identifications hystériforme et qui permettait aux sujets d'établir un lien social.

Non, ici nous sommes dans un rapport très différent entre le diagnostic psychanalytique, psychose, et celui du DSMIV ou la CIM 10, « déficience intellectuelle légère ». Ce dernier, « masque », déguise, dissimule le premier. Je ne dirais pas qu'il le « cache », parce que cacher

¹⁶⁴ IRMA, *La psychose ordinaire*, op. cit., p. 148-49.

impliquerait une absence et ce n'est pas le cas. Lorsqu'il s'agit de déguisement, de dissimulation, on est bien en présence de la chose.

Dans la perspective des cliniciens et par rapport au mot « psychose », il s'agissait, avec cet autre diagnostic dicté par un autre discours, de le dissimuler, de le déguiser, là, où il était évident. Pourquoi masquer une psychose alors qu'elle est reconnaissable ? C'est une question importante et délicate. Nous ne pouvons que l'indiquer au passage. Voyons maintenant quel est le masque que l'on a donné à la psychose, qui deviendra « psychose ordinaire » à la fin de la convention d'Antibes.

4.2.2 Le diagnostic de déficience intellectuelle légère

De ce diagnostic qui masque on estime que¹⁶⁵ : 1) Il est souvent constaté à l'entrée scolaire, contrairement à d'autres degrés de déficiences intellectuelles qui se constatent généralement à la naissance ; et 2) que le QI des sujets se situe entre 55 et 75, de telle façon que « la personne peut mener une vie autonome si elle a reçu l'aide nécessaire pour la préparer (habiter seule dans un appartement et occuper un emploi) ». Il ne s'agit pas, comme dans le cas de la dysharmonie évolutive attribuée à Sébastien, de problèmes scolaires et de comportement, mais d'un facteur qui n'est pas en jeu dans ces performances, ce qu'on appelle, « l'intelligence ». L'intelligence n'était pas en cause dans le cas de cet adolescent.

Dans le cas d'Ophélie ce diagnostic qui pointait les rapports du sujet à l'intelligence couvrait, masquait, le diagnostic structurel d'une psychose, c'est-à-dire, celui de ses rapports au langage. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre 7, parce que plus récemment Jean Lelièvre, le thérapeute du cas, a publié un travail très intéressant sur ce qu'il propose d'appeler maintenant comme « inefficience intellectuelle » et non « déficience », à partir du travail psychanalytique avec des enfants diagnostiqués en tant que déficients intellectuels¹⁶⁶. Pour l'heure soulignons seulement ce nouveau rapport « masquant » entre ces diagnostics émis depuis deux points de vue très différents, la psychanalyse et le DSM. Abordons maintenant ce que le cas d'Ophélie nous dit en ce qui concerne la branche diagnostique de notre recherche.

4.3 DE LA STRUCTURE ET LES SYMPTOMES DANS ET EN DEHORS DE LA LANGUE DANS LE CAS D'OPHELIE

Le rapport de la Section clinique d'Angers est divisé en cinq parties. C'est dans la dernière où l'on trouve une référence précise au diagnostic structurel et aux symptômes. Leurs explications théoriques sont faites à partir du dernier enseignement de Lacan et la clinique des nœuds. Nous les suivrons dans ces points où nous pouvons articuler notre cadre théorique du premier enseignement à ce deuxième, à partir de la distinction des trois registres que nous avons pu faire jusqu'au présent. C'est-à-dire, à partir du graphe et ses deux niveaux, celui de l'énonciation (chaîne signifiant), celui de l'énoncé (discours) et les deux circuits inconscients, le supérieur, métonymique et l'inférieur, réel (cf. 3.1.4.4, Figure 2).

¹⁶⁵ http://www.aped.org/Deficience_Intellectuelle/Deficience_Intellectuelle.html

¹⁶⁶ Lelièvre, Jean. *L'enfant inefficent intellectuel*. 1^{er} et 2^e cycles universitaires. Amphi psychologie. Bréal, 2005.

Comme dans les cas précédents, les symptômes chez Ophélie ne sont pas les mêmes, avant et après le travail analytique. Dans le cas de Louis, la frontière est marquée par ses élaborations au niveau de l'écriture sous transfert ; dans le cas de Sébastien, par l'intervention du directeur de l'institution qui a su mettre les sujets et les objets à leur place dans les trois registres de l'interlocution analytique. Dans le cas d'Ophélie cette frontière est tracée, selon le rapport, par l'invention de la *lalangue*, c'est-à-dire, par un travail fait sur la jouissance langagière en dehors de la langue maternelle et de ses exigences scolaires ou sociales. Mais, comme nous l'avons indiqué, cela ne veut pas dire que toute la phénoménologie du cas se situe à ce niveau. Il y a toute une série de phénomènes symptomatiques qui sont en relation avec sa langue maternelle. Une intervention analytique dans le cadre de cet Autre de la langue française a également marqué un avant et un après de ces phénomènes. Ainsi nous diviserons cette branche de notre recherche en cinq parties : 1) le diagnostic structurel, selon la Section clinique d'Angers, 2) la symptomatologie d'Ophélie dans la langue maternelle, 3) le travail de structuration imaginaire, 4) de la voix comme support de la langue du sujet et 5) les phénomènes de la *lalangue*. Comme nous l'avons indiqué plus haut, les deux dernières parties constitueront le chapitre suivant, mais nous traiterons ici les trois premières.

4.4 LE DIAGNOSTIC STRUCTUREL D'OPHÉLIE, SELON LA SECTION CLINIQUE D'ANGERS : UNE MALADIE DE LA MENTALITE

Il n'y a pas de doute pour la Section clinique d'Angers, dans le cas d'Ophélie, il s'agit d'une psychose. Les rapporteurs l'ont perçue sous le masque de la déficience intellectuelle légère. Il ne s'agissait pas d'un cas « inclassable ». Donc la question diagnostique se restreignait, « de quelle psychose s'agit-il ? ». Et dans ce sens, la réponse à ce moment-là de la Convention s'appuyait encore sur les critères diagnostiques de Miller dans le texte sur l'enseignement de la présentation de malades¹⁶⁷ :

Ophélie rencontre son thérapeute à onze ans. Placée dans un institut pour des troubles psychomoteurs, marchant mal et tombant souvent, parlant mal et bavant beaucoup, l'enfant accuse un retard mental et staturopondéral qui la classe dans les enfants déficients.

S'agit-il d'une psychose et laquelle ?

Comme le souligne Jacques Alain-Miller dans son article sur « Enseignements de la présentation de malades » : la maladie de la mentalité tient à l'émancipation de la relation imaginaire et prend le style d'une errance ; tandis que la maladie de l'Autre tient à la certitude en l'Autre non barré et prend le style d'une consistance. Dans les deux cas, la jouissance est malade : dans l'un, elle est flottante et de partout ; dans l'autre, elle est envahissante et de l'Autre.

Le cas d'Ophélie ressortirait d'une maladie de la mentalité : L'Autre est en déficit, les identifications n'ont pas cristallisé en Un, la relation imaginaire est prégnante, et la jouissance est flottante.

Ajoutons simplement qu'il n'y a pas eu de déclenchement au sens lacanien de la rencontre avec Un-père. Par contre, il manque à Ophélie l'outil nécessaire pour tamponner la jouissance.

Il s'agit, donc, d'une psychose, où à la différence de celle de Louis ou de Sébastien, l'Autre est en déficit. L'Autre, c'est-à-dire, le système symbolique de la langue maternelle, ce qui, dans le graphe, est situé au croisement de la chaîne discursive et la chaîne signifiante, en haut et à

¹⁶⁷ IRMA, *La psychose ordinaire*, op.cit., p. 169.

droite (cf. Figure 2). Autrement dit, au fait de la forclusion commune aux trois cas, on doit ajouter dans le cas d'Ophélie ce rapport déficitaire à la langue maternelle qui n'existait pas dans le cas des deux garçons. Il n'y a eu pas de déclenchement qui aurait pu confirmer le diagnostic de psychose. Les caractéristiques énumérées dans le rapport correspondent, dans les psychoses, à ce que, selon les auteurs, la classent comme « maladie de la mentalité » : 1) L'Autre est en déficit, 2) les identifications n'ont pas cristallisé en Un, 3) la relation imaginaire est prégnante, et 4) la jouissance est flottante.

Selon ce que nous avons formulé dans le chapitre antérieur (3.2.1), nous dirons que les caractéristiques 2 et 3 correspondent au niveau de l'être du sujet et ils sont à situer dans la ligne verticale du discours qui traverse le graphe. Les caractéristiques 1 et 4, correspondent aux détails symptomatiques de cette psychose dans la ligne horizontale de la chaîne signifiante dans ses deux versants, le structurel, de la langue du sujet, et celui de la jouissance en tant que *lalangue*. Bien que la « jouissance flottante » puisse être considérée dans d'autres registres, du corps et ses objets, nous nous limiterons à la jouissance de la *lalangue* étant donnée la dimension transférentielle qu'elle implique et qu'il nous intéresse de suivre selon notre visée clinique. Nous allons examiner tout de suite ce qui correspond à cet Autre déficient du registre de la langue maternelle. Ses conséquences au niveau de la structuration imaginaire (2 et 3) va nous obliger à nous arrêter dans deux termes importants pour l'expliquer, le moi et l'ego.

4.5 LA SYMPTOMATOLOGIE D'OPHELIE DANS LA LANGUE MATERNELLE

Cette symptomatologie présente, selon les fragments cliniques que le rapport nous offre, un avant et un après d'un moment clé. Dans l'avant, le cadre symptomatologique se réduit à un seul symptôme, un délire psychotique. Le moment clé, correspond à son traitement. Et l'après de ce traitement correspond au travail de structuration imaginaire et symbolique que le sujet demandait, une fois libéré de son délire. Nous examinerons dans cette partie du chapitre ce qui concerne le symptôme délirant et son traitement, et dans la suivante, ce qui concerne le travail de structuration qui n'est pas symptomatique, mais tout à fait logique.

4.5.1 Le délire

La Section clinique d'Angers a pris le soin de distinguer parmi les symptômes, ceux qui gênent l'entourage d'Ophélie et ceux qui la dérangent elle-même. Comme dans le cas de Louis, nous trouvons que le symptôme indicateur de la structure coïncide avec le symptôme subjectif¹⁶⁸ :

V. Conclusion : L'analyste forgeron. B. Le répartitoire ophélien : un branchement inachevé.

De quoi se plaint la fillette ?

Certainement pas de sa déficience. Qu'il s'agisse de ses difficultés d'endormissement, de son retard psychomoteur, de ses maladroitness, de son hypersialorée, de ses moments de repli ou d'excitation, tous ces phénomènes ne gênent que son entourage. C'est d'ailleurs la première réponse qu'elle fait à son thérapeute : « Ça te gêne ces problèmes d'endormissement ? – Non ! »

Elle se plaint d'abord de son rapport à l'autre imaginaire, à son semblable. Le jardin de son enfance n'est pas peuplé d'escargots comme pour Bel-Gazou, mais des petits autres malades comme elle.

¹⁶⁸ Ibid., p. 170.

Dès les premières séances, apparaît une sorte de répartitoire : les vrais et les faux, d'un côté, les bons et les méchants de l'autre.

Dans la première classe, *les vrais et les faux*, Ophélie range sa sœur jumelle, une « fausse » jumelle, qui n'est pas malade : « *J'ai une sœur jumelle, mais c'est une fausse ! – Et tu t'entends bien avec elle ? – Non, elle me commande toujours !* ». Dans le couple spéculaire qu'elle forme avec sa sœur, *m-i(a)* elle a donc affaire à une image de l'autre séparée de sa propre image, *i(a)*, mais ce couple lui permet aussi d'investir l'autre comme l'image de soi, le même, *m*. C'est ainsi qu'elle ne pourra pas envisager sa thérapie sans la présence de sa sœur : « *Je veux que ma sœur vienne aussi ! – Ah ! oui ? – Elle ne me croit jamais ! – C'est-à-dire ? – Elle ne me croit jamais quand je dis qu'elle aussi a besoin de venir voir quelqu'un !* » À défaut de sa sœur, un camarade de classe l'accompagnera jusqu'à la porte du bureau lors de la séance suivante.

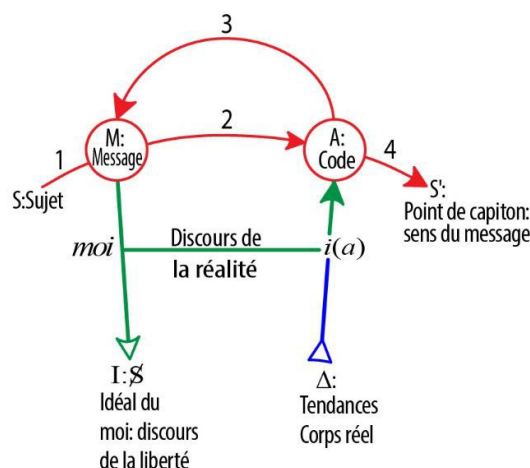
Il clair à la lumière des caractéristiques du délire psychotique du Séminaire III (immixtion des sujets *in altero* et « on leur *fait faire* ceci »), qu'il s'agit d'une psychose dans le cas d'Ophélie. Sa « sœur jumelle » la commande toujours, elle fait faire à Ophélie les choses. C'est son problème. À première vue, on peut croire qu'il s'agit, comme l'expliquent les auteurs, des rapports spéculaires entre la fillette comme *m* (moi) et sa fausse jumelle, *i(a)*. Mais il faut rappeler que dans le cas du délire, la cause est symbolique, au niveau de l'Autre de la langue, et que les effets se manifestent au niveau imaginaire, mais qu'il ne s'agit pas d'un phénomène imaginaire. La preuve est que cette fausse jumelle lui parle, tel que le « truc » parlait à Louis. La différence est que Louis ne parlait pas d'un « truc » jumeau. Comment expliquer cette jumelle délirante d'Ophélie, qu'elle a dû aimer comme à elle-même, selon la proposition de Freud ? Et à l'inverse, pourquoi, s'il s'agit d'un même type de phénomène, Louis ne parlait pas d'un jumeau ? Une fois de plus, c'est dans le Séminaire III que nous trouvons des concepts qui nous rapproche des réponses.

4.5.1.1 LE JUMEAU DELIRANT

Dans le chapitre XI, « Du rejet d'un signifiant primordial », de ce troisième Séminaire, Lacan établit la différence entre phénomènes où le registre imaginaire se présente, mais dont le caractère est différent selon qu'ils appartiennent à la structuration courante de l'imaginaire ou à sa manifestation dans le déclenchement psychotique. Autrement dit, il explique, en suivant les trois registres, la différence que Freud avait établie dans le *Manuscrit H* (3.1.4.2.1.1) entre les usages courants du mécanisme psychique de la projection et son « mésusage » en tant que défense dans la paranoïa. L'*ego* et le moi idéal, d'un côté, et le moi en tant que discours de la réalité et le discours de la liberté, de l'autre, sont les deux couples au centre des phénomènes examinés. Cela nous interroge sur la nature de ces deux « moi », l'un nommé comme « ego » et l'autre caractérisé comme « discours ». C'est important parce que normalement, quand on parle du moi, on pense toujours en un seul « moi », mais la psychanalyse a découvert que ce n'est pas le cas. Nous verrons que cette distinction est essentielle pour comprendre ce qu'implique une « maladie de la mentalité » comme celle d'Ophélie.

Or les phénomènes que Lacan va éclaircir à partir de ce couple moïque et leurs partenaires sont : l'identification imaginaire, la projection impliquée dans le transivisme et le narcissisme. Ce qui est très important pour nous est le soin qu'il prend pour les différencier dans son caractère délirant ou non délirant, en suivant les trois registres. Côté symbolique, Lacan met en jeu l'Autre et son corrélat, la parole. Ils sont à situer dans la courbe horizontale du graphe (Figure 4 : Les deux courbes du graphe). La parole du sujet commence à s'annoncer, lorsqu'il commence à prononcer une phrase en *S*. Puis sans arriver encore, la parole suit le chemin grammatical de la phrase vers le point d'intersection *A*, lieu du code commun entre lui et son interlocuteur. Une

fois qu'on s'assure de parler la même langue et parler des mêmes choses dans un contexte déterminé, le sujet constitue un message qui va d'A vers M. Finalement, la parole arrive lorsque, après l'arrivée du message, la chaîne signifiant atteint le point S', le point où se décide le sens de la phrase.



Graphe 5 : Les deux courbes du graphe

La parole dont parle Lacan est le point de capiton de la phrase. Lorsque on écoute quelqu'un on se dit : « d'accord, il me dit cela, je comprends ce qu'il me dit, son message, mais quel est son objectif, son intention, lorsqu'il me dit cela ? » Et c'est au moment, où le sujet prononce le mot clé en S', qu'on peut comprendre, dans son après-coup, le sens du message, ce que l'autre voulait dire avec sa phrase. Cela implique de différencier dans un message, son code, en A, sa signification en M, et son sens, en S'. C'est pour cela que cette parole, point de capiton a son corrélat dans le point A du graphe, dans le code. Si on ne comprend pas le code, on ne peut pas comprendre non plus le sens du message décidé par la parole point de capiton.

À partir de là, forcément les autres termes doivent se situer dans l'imaginaire et le réel. Une piste nous oriente. Le moi en tant que discours et la parole ont des corrélats, à savoir, l'idéal du moi et l'Autre, respectivement. C'est-à-dire que les deux parties sont différentes mais entrent en relation¹⁶⁹. C'est clair pour ce qui est du code et la parole. C'est moins clair pour le moi et l'idéal du moi, mais nous attendons une relation semblable entre ces deux termes qui sont situés dans les point *m* et *I* de la courbe verticale du graphe. Par contre, dans le cas du couple ego/moi-idéal, il n'y a pas de corrélat, mais un « jumeau »¹⁷⁰. Donc, ce couple doit être situé dans le registre du réel et de manière symétrique. Cela nous surprend : Si le mouvement symbolique est dans la courbe horizontale, l'imaginaire est dans la courbe verticale, alors, comment situer le réel dans ces deux courbes en tant qu'ego et moi-idéal ?

Nous répondrons à cette question plus précisément dans la suite de ce chapitre, mais pour l'instant pour nous orienter dans la lecture de la citation, il faut savoir que ce moi-idéal parle. Donc, il doit se situer dans la ligne horizontale. C'est là, que nous devons situer la jumelle d'Ophélie, de cette façon, pour Ophélie elle-même, il reste la place de l'ego qui, forcément doit

¹⁶⁹ CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/definition/corr%C3%A9lat>

¹⁷⁰ CNRTL : « En parlant de deux objets identiques ou semblables et disposés symétriquement ». (<http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/jumeau>).

se situer dans la courbe de l'imaginaire. Que l'*ego* et le moi-idéal soient dans ces trajets ne signifie pas qu'ils soient de nature imaginaire ou symbolique respectivement. D'un côté, on ne peut pas oublier que la chaîne signifiant participe de l'ordre du réel en tant qu'elle est véhiculée par la voix, elle n'est pas exclusivement symbolique. La preuve est que Ophélie parle, mais aussi qu'elle s'amuse avec la *lalangue* Donald, qui n'a rien à avoir avec l'ordre symbolique de la langue qu'elle parle. Les deux phénomènes sont à situer dans la courbe horizontale. D'un autre côté, on ne peut pas oublier que dans l'imaginaire, il n'y a pas que des images virtuelles, il y a aussi des images réelles, comme celles qu'on verrait dans le côté concave d'une cuillère. Voyons ces rapports dans le tableau suivant (Tableau XX), en gras les partenaires qui se situent dans la courbe verticale, les partenaires appartenant au réel sont soulignés :

Tableau 9 : Partenaires et leurs rapports dans le graphe

Rapports	Partenaire 1	Partenaire 2
Corrélat	Moi : discours de la réalité	Discours de la liberté
	<u>La parole</u>	Autre (Code)
Jumeaux	<u>Ego</u>	<u>Moi-idéal</u>
Dans les psychoses, selon le cas d'Ophélie	Ophélie, en tant qu'<i>ego</i>	<u>Sa sœur jumelle ou fantaisie qui parle ou parlée</u>

L'importance du passage pour éclaircir la sororité délirante d'Ophélie mérite sa citation complète. Je mets de sous-titres en suivant les thématiques des paragraphes¹⁷¹ :

L'ego et son jumeau :

Quoi qu'il en soit du rôle qu'il convient de lui attribuer dans l'économie psychique, **un ego n'est jamais tout seul. Il comporte toujours un étrange jumeau, le moi idéal**, dont j'ai parlé lors de mes séminaires d'il y a deux ans. La phénoménologie la plus apparente de la psychose nous indique que ce moi idéal parle. C'est une fantaisie, mais à la différence de la fantaisie, ou du fantasme, que nous mettons en évidence dans les phénomènes de la névrose, **c'est une fantaisie qui parle, ou plus exactement est une fantaisie parlée**. C'est en quoi ce personnage qui fait écho aux pensées du sujet, intervient, le surveille, dénomme au fur et à mesure la suite de ses actions, **le commande**, n'est pas suffisamment expliqué par la théorie de l'imaginaire et du moi spéculaire.

Le moi et son corrélat :

J'ai essayé la dernière fois de vous montrer que **le moi**, quoi que nous pensions de **sa fonction**, et je n'irai pas plus loin qu'à lui donner celle d'un **discours de la réalité, comporte toujours comme corrélat un discours** qui, lui, n'a rien à faire avec la réalité. Avec l'impertinence qui, comme chacun sait, me caractérise, je l'ai désigné comme **le discours de la liberté**, essentiel à l'homme moderne en tant que structuré par une certaine conception de son autonomie. Je vous en ai indiqué le caractère fondamentalement partiel et partial, inexplicable, parcellaire, différencié et profondément délirant. C'est de cet analogue général que je suis parti pour vous indiquer **ce qui, par rapport au moi, est susceptible, chez le sujet en proie à la psychose, de proliférer en délire**. Je ne dis pas que c'est la même chose, je dis que c'est à la même place [cf. ces places parallèles du discours de la liberté et le moi-idéal délirant dans le tableau précédent (9)].

La question pour le double parleur du moi :

Il n'y a donc pas d'*ego* sans ce jumeau, disons, gros de délire. Notre patient [Schreber], qui de temps en temps nous fournit de précieuses images, se dit à un moment être *un cadavre lépreux qui*

¹⁷¹ Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 165-66.

traîne après de lui un autre cadavre lépreux. Belle image en effet pour le moi, car il y a dans le moi quelque chose de fondamentalement mort, et toujours doublé de ce jumeau, qui est le discours. La question que nous posons est celle-ci – ce double qui fait que le moi n'est jamais que la moitié du sujet, comment peut-il se faire qu'il devienne parlant ? Qui parle ?

Première possibilité : l'autre imaginaire ? :

Est-ce l'autre dont je vous ai exposé la fonction de reflet dans la dialectique du narcissisme, l'autre de la partie imaginaire de la dialectique du maître et de l'esclave que nous avons été chercher dans le transactivisme infantin, dans le jeu de prestance où s'exerce l'intégration du *socius*, l'autre qui se conçoit si bien par l'action captante de l'image totale dans le semblable ? Est-ce bien cet autre-reflet, cet autre imaginaire, cet autre qu'est pour nous tout semblable en tant qu'il nous donne notre propre image, qu'il nous capte par l'apparence, qu'il nous fournit la projection de notre totalité, est-ce lui qui parle ?

Deuxième possibilité : l'autre de la projection courant ou transitive ? :

C'est une question qui vaut la peine d'être posée. On la résout implicitement chaque fois qu'on parle du mécanisme de la projection.

La projection n'a pas toujours le même sens, mais quant à nous, **nous la limitons à ce transactivisme imaginaire** qui fait qu'au moment où l'enfant a battu son semblable, il dit sans mentir – *Il m'a battu*, parce que pour lui, c'est exactement la même chose. Cela définit un ordre de relation qui est la relation imaginaire, et que nous retrouvons sans cesse dans toute sorte de mécanismes. Il y a en ce sens une jalousie par projection, qui projette sur l'autre les tendances à l'infidélité du sujet, ou les accusations d'infidélité qu'il a à porter sur lui-même.

La projection délirante :

C'est le b.a.-ba que de s'apercevoir que **la projection délirante n'a rien à voir avec ça**. On peut bien dire que **c'est aussi un mécanisme de projection en ce sens que quelque chose apparaît à l'extérieur qui a son ressort dans l'intérieur du sujet, mais ce n'est certainement le même que** celui que je viens de vous présenter avec **le transactivisme de la mauvaise intention**, et dont la jalousie qu'on pourrait appeler commune, ou normale, est beaucoup plus proche. Il suffit de se pencher sur les phénomènes pour le voir, et cela est parfaitement distingué dans les écrits de Freud lui-même sur la jalousie. **Les mécanismes en jeu dans la psychose ne se limitent pas au registre imaginaire.**

Les mécanismes de la psychose : narcissistes ? :

Où allons-nous les chercher, puisqu'ils se dérobent à l'investissement libidinal ? Suffit-il d'invoquer le réinvestissement de la libido sur le corps propre ? Ce mécanisme, communément reçu pour être celui du narcissisme, est expressément invoqué par Freud lui-même pour expliquer le phénomène de la psychose. Il ne s'agirait en somme, pour mobiliser le rapport délirant, de rien d'autre que de lui permettre, comme on dit avec aisance, de redevenir objectal.

Sous un certain aspect, cela recouvre un certain numéro de phénomènes intéressés, mais n'épuise pas le problème. Tout un chacun sait, à condition qu'il soit psychiatre, que **chez un paranoïaque bien constitué, il n'est pas question de mobiliser cet investissement, alors que chez les schizophrénies, le désordre proprement psychotique va en principe beaucoup plus loin que chez le paranoïaque.**

Le mécanisme imaginaire donne la forme à l'aliénation psychotique, non sa dynamique :

Ne serait-ce pas que dans l'ordre de l'imaginaire il n'y a pas moyen de donner une signification précise au terme de narcissisme ? **Dans l'ordre de l'imaginaire, l'aliénation est constituante. L'aliénation, c'est l'imaginaire en tant que tel.** Il n'y a rien à attendre du mode d'abord de la psychose sur le plan imaginaire, puisque **le mécanisme imaginaire est ce qui donne sa forme à l'aliénation psychotique, mais non sa dynamique.**

La réponse : l'Autre, corrélat de la parole :

C'est toujours là le point où nous arrivons ensemble, et si nous n'y sommes pas sans armes, si nous ne donnons pas notre langue au chat, c'est précisément parce que dans notre exploration de la technique analytique [Séminaire I], puis de l'au-delà du principe du plaisir avec la définition structurale de l'*ego* qu'il implique [Séminaire II], **nous avons la notion qu'au-delà du petit autre de l'imaginaire, nous devons admettre l'existence d'un autre Autre.**

Il ne nous satisfait pas seulement parce que nous lui donnons une majuscule, mais parce que **nous le situons comme le corrélat nécessaire de la parole.**

On peut comprendre ce corrélat dans trois sens. D'abord, c'est l'Autre en tant que système symbolique de la langue du sujet. Quand il parle, il le fait à partir de ce trésor de signifiants que constitue le code de sa langue maternelle. Deuxièmement, dans le sens du registre réel de l'énonciation, le sujet émet un son ou une parole et il y a un Autre qui lui répond. Enfin, lorsqu'il implique la propre énonciation du sujet. Quand un sujet dit quelque chose, on la perçoit en tant qu'énoncé. En général, l'énonciation est implicite, inconsciente, elle n'est pas au premier plan si elle ne se dénonce pas à la première ou à la deuxième personne. Mais une parole prononcée, même à la troisième personne, suppose toujours le sujet qui la prononce. Et nous avons déjà fait référence à ce qui arrive dans l'énonciation dans la structure psychotique.

Le cas d'Ophélie nous fait penser à d'autres cas d'enfants qui ont des « amis imaginaires », très différents des amis « imaginés » et muets des fantaisies d'autres enfants. Pour elle, il ne s'agit pas d'un ami, mais d'une « sœur jumelle ». Elle commande Ophélie, c'est le corrélat de sa propre parole, un Autre, dans les trois sens du terme : interlocuteur qui lui parle dans sa propre langue, le français, mais dans une autre énonciation. En somme, cet Autre dans ces trois sens est devenu petit autre, sa sœur jumelle, à cause de la forclusion du signifiant primordial de l'énonciation ; dans le cas de Louis, le petit autre est « truc » ; et dans le cas de Laurent, « sa mère ». Si « il n'y a donc pas d'*ego* sans ce jumeau, disons, gros de délire », ce jumeau est, alors, le moi idéal des trois enfants, c'est lui qui est devenu parleur dans leurs psychoses, en aliénant leurs propres paroles. On peut penser que ce moi idéal est un autre antécédent du surmoi, tel le reproche produit par la censure du moi dans les textes freudiens sur la défense. Si c'est clair qui parle dans cette jumelle d'Ophélie et par là-même dans les cas des deux autres enfants, il faut identifier son *égo* chez elle-même. Il est différent de sa propre voix et parole et de sa jumelle (moi-idéal), cet Autre parleur.

Il faut dire finalement que par contre, dans les cas d'Amélie et de Sébastien, cet Autre, moi-idéal, n'est pas devenue parleur. Chez Amélie, la fantaisie exprimée dans ses dessins n'est pas parlée. Elle est muette, mais pas névrotique pour autant. En trouvant l'*égo* d'Ophélie, nous trouverons aussi des indicateurs précis pour trouver les *egos* de ces deux cas, où leurs jumeaux (moi-idéal) sont restés silencieux.

4.5.1.2 L'EGO, MOI-IDEAL, MOI ET IDEAL DU MOI

Pour identifier l'*égo* nous devons aller au Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud* (1953-54). Effectivement, Lacan fait l'élaboration de ce concept en rapport avec les autres trois, moi-idéal, moi et idéal du moi, dans une série de chapitres, IV à XI. Nous allons nous y référer plus loin en détail pour l'analyse du cas d'Ophélie. Mais pour l'instant, je vais prendre comme point d'orientation ce qui est dit dans le chapitre XI, « Idéal du moi et moi-idéal » sur ces quatre termes. Nous trouvons aussi trois autres références très importantes en relation avec le cas

d'Ophélie. En premier lieu, la manière dont le moi-idéal s'articule avec la censure. Deuxièmement, son rapport avec l'idéal du moi, dans la mesure où celui-ci est, pour le sujet qui entend parler un autre réel devenu idéal, de l'ordre d'une idée. Cet idéal du moi appartient au registre imaginaire du « vouloir être » ; tandis que le moi idéal est, en tant qu'il parle et commente, une instance surveillante, de l'ordre du « devoir être ». Autrement dit, l'une est de l'ordre du discours, de l'énoncé et l'autre de l'ordre de l'énonciation présente qui fait des reproches au moi dans son état actuel. Et finalement, nous avons trouvé dans ce passage, comment, lorsqu'on parle de ces rapports entre le moi réel (*ego*), le moi imaginaire, l'idéal du moi et le moi-idéal, il s'agit en fait de structuration dans le sens psychanalytique du terme. C'est-à-dire, des rapports entre le symbolique et l'imaginaire à travers le registre réel de l'interlocution.

C'est dans le cadre de la lecture du texte de Freud faite par le Dr. Leclaire dans ce premier Séminaire, que Lacan fait les commentaires en précisant les termes. Ici, je mets aussi des sous-titres, selon les thématiques des paragraphes¹⁷² :

La formation de l'idéal et division du moi : Moi véritable, moi réel et moi-idéal :

DR LECLAIRE : [...] Nous arrivons à cette question importante – que devient la libido du moi chez l'adulte normal ? Devons-nous admettre qu'elle s'est confondue en totalité dans les investissements objectaux ? Freud repousse cette hypothèse, et rappelle que le refoulement existe, avec, en somme, une fonction normalisante. **Le refoulement**, dit-il, et c'est l'essentiel de sa démonstration, **émane du moi** dans ses exigences éthiques et culturelles. Les mêmes impressions, les mêmes événements qui sont arrivés à un individu, les mêmes pulsions, excitations, qu'une personne laisse naître en elle ou du moins qu'elle élabore de façon consciente, seront par une autre personne repoussées avec indignation, ou même étouffées, avant de devenir conscientes. Il y a là une différence de comportement, suivant les individus, les personnes. Freud essaie de formuler cette différence ainsi – Nous pouvons dire qu'une personne a érigé en elle un idéal auquel elle mesure son moi actuel, tandis que l'autre en est dépourvu. **La formation d'un idéal conditionnerait donc pour le moi le refoulement**. C'est vers ce moi-idéal que va maintenant l'amour de soi, dont jouissait dans l'enfance le véritable moi. Et il poursuit...

LACAN : Ce n'est pas le moi véritable, c'est le moi réel – *das wirklich Ich*.

Pour regagner la perfection narcissique de l'enfance : idéal du moi et sublimation :

DR LECLAIRE : [...]. Mais il dit ensuite – Il [le moi réel] ne veut pas renoncer à la perfection narcissique de son enfance, et [...] il cherche à la regagner dans la forme nouvelle de son idéal du moi. *Figurant donc ici les deux termes de moi-idéal et d'idéal du moi.*

LACAN : Étant donnée la rigueur de l'écriture de Freud, c'est une des énigmes de ce texte qu'a très bien relevée Leclaire que la coexistence, dans le même paragraphe, des deux termes.

DR LECLAIRE : - Il est amusant de remarquer que le mot de forme est substitué au mot du moi.

LACAN : Parfaitement. Et Freud emploie là *Ich-Ideal*, qui est exactement symétrique et opposé à *Ideal-Ich*. C'est le signe que Freud désigne ici deux fonctions différentes. Qu'est-ce que ça veut dire ? Nous allons essayer tout à l'heure de le préciser [à travers l'appareil des deux miroirs].

[...]

DR LECLAIRE : - Freud a donc posé l'existence du moi-idéal, qu'il appelle ensuite idéal du moi, ou forme de l'idéal du moi. Il dit que de là à rechercher les relations de la formation de l'idéal à la sublimation, il n'y a qu'un pas. **La sublimation est un processus de la libido objectale. L'idéalisation au contraire concerne l'objet qui est agrandi, élevé, et ce sans modifications de sa nature.** L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du moi que dans celui de la libido objectale.

LACAN : C'est-à-dire qu'une fois de plus, Freud place les deux libidos sur le même plan.

¹⁷² Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 211-214.

L'idéal du moi et le refoulement :

DR LECLAIRE : - *L'idéalisation du moi peut coexister avec une sublimation manquée. La formation de l'idéal du moi augmente les exigences du moi et favorise au maximum le refoulement.*

LACAN : **L'un est sur le plan de l'imaginaire, et l'autre sur le plan du symbolique** -puisque l'exigence de l'*Ich-Ideal* [Idéal du moi] prend sa place dans l'ensemble des exigences de la loi.

DR LECLAIRE : -*La sublimation offre donc le biais de satisfaire cette exigence sans entraîner le refoulement.*

LACAN : Il s'agit de la sublimation réussie.

L'instance surveillante :

DR LECLAIRE : - *C'est là-dessus qu'il termine ce court paragraphe qui a trait aux rapports de l'idéal du moi et de la sublimation. Il ne serait pas étonnant, dit-il ensuite, que nous trouvions une instance psychique spéciale qui remplit la mission de veiller à assurer la sécurité de la satisfaction narcissique découlant de l'idéal du moi, et qui, à cette fin, observe et surveille d'une façon ininterrompue le moi actuel. Cette hypothèse d'une instance psychique spéciale qui remplirait donc une fonction de vigilance et de sécurité nous conduirait par la suite au surmoi. Et Freud appuie sa démonstration sur un exemple tiré des psychoses où, dit-il, cette instance est particulièrement visible dans le symptôme d'influence. [...] La symptomatologie paranoïde est éclairée par la reconnaissance de cet instance. Les malades de ce type se plaignent d'être surveillés, d'entendre des voix, de ce qu'on connaît leur pensée, de ce qu'on les observe. Ils ont raison, dit Freud, une pareille puissance qui observe, découvre et critique toutes nos intentions existe réellement. De fait, elle existe chez nous tous dans la vie normale.*

[...]

LACAN : Freud dit que, si une telle instance existe, il n'est pas possible qu'elle soit quelque chose que nous n'aurions pas encore découvert. Car il l'identifie avec la censure, les exemples qu'il choisit le montrent. Il retrouve cette instance dans le délire d'influence, où elle se confond avec celui qui commande les actes du sujet. [...]. Cette vigilance du moi que Freud met en valeur, perpétuellement présente dans le rêve, c'est le gardien du sommeil, situé comme en marge de l'activité du rêve, et très souvent prêt, lui aussi à la commenter. **Cette participation résiduelle du moi est, comme toutes les instances dont Freud fait état à cet endroit sous le titre de la censure, une instance qui parle, c'est-à-dire une instance symbolique.**

La structuration dans l'expérience analytique :

DR LECLAIRE – [...]. Le développement du moi consiste en un éloignement du narcissisme primaire et engendre un vigoureux effort pour le regagner. Cet éloignement se fait par le moyen d'un déplacement de la libido sur un idéal du moi imposé par l'extérieur, et la satisfaction résulte de l'accomplissement de cet idéal. *Le moi passe donc par une espèce d'éloignement, un moyen terme, qui est l'idéal, et revient ensuite dans sa position primitive. C'est un mouvement qui me semble être l'image même du développement.*

O. MANNONI : - *La structuration.*

LACAN : Oui, la structuration, c'est très juste.

[...]

LACAN : **Oui, nous sommes dans la structuration. Exactement là où se développe toute l'expérience analytique, au joint de l'imaginaire et du symbolique.** Tout à l'heure, Leclaire a posé la question de savoir quelle est la fonction de l'image et quelle est la fonction de ce qu'il a appelé l'idée. L'idée, nous savons bien qu'elle ne vit jamais toute seule. Elle vit avec toutes les autres idées, Platon nous l'a déjà enseigné.

Pour mettre un peu de clarté, commençons à faire jouer le petit appareil que je vous montre depuis plusieurs séances.

Cet appareil est celui de l'expérience du bouquet renversé, où sont mis en jeu deux miroirs différents, le concave qui émet une image réelle, inversé de haut en bas, comme le côté concave d'une cuillère ; et le plan, de la salle de bain, par exemple, qui émet les images virtuelles, inversés de droite à gauche. Le sujet réel de chair et os ne peut s'apercevoir qu'en dehors de lui-même. Au niveau de son corps, dans le miroir réel qui est le corps de l'autre qui lui parle, et au niveau de son être dans le miroir idéal que cet autre peut être pour lui. Et il me semble que c'est

justement cette structuration du registre imaginaire à travers la parole qui survient dans une des deux séquences que la Section clinique prend pour l'analyse de ce qu'elle appelle « une branchement inachevée » dans le cas d'Ophélie.

Nous avons déjà cité la première séquence, où l'on trouve la preuve du diagnostic de psychose, mais, comme nous verrons tout de suite (4.5.2), on trouve aussi en même temps sont traitement. Il me semble que, après ce traitement du délire, le chemin reste libre pour ce qui arrivera dans la deuxième séquence que nous allons examiner soigneusement (4.6). Il s'agit de la structuration imaginaire proprement dite à travers le dialogue analytique, c'est-à-dire, en dehors des fins thérapeutiques que le sujet recherchait avec ses plaintes sur sa « sœur jumelle ».

4.5.2 Le traitement du délire

On ne sait pas exactement ce qui arrive avec la jumelle après les séances analysées par la Section clinique, mais, selon les deux séquences de la dernière partie du rapport, elle est bientôt substituée par un camarade de classe et par le thérapeute lui-même. Peut-être que ce qu'Ophélie disait lors de la première séquence était tout à fait vrai : sa sœur jumelle avait aussi besoin d'aller aux séances et elle l'a fait. Ophélie même l'a emmené avec ses plaintes. C'est là, dans le registre même où elle était née, cette sœur jumelle, celui de la parole, où elle devait être traitée et on l'a fait. Louis, Laurent et même mon jeune étudiant de littérature, ont demandé, pour se guérir de ce symptôme délirant, une seule chose : parler de lui. Rappelons les échanges qui constituent la première séquence dans le cas d'Ophélie pour déterminer exactement les mots de ce traitement. Je mets un sous-titre : « La croyance dans le niveau de l'énonciation », parce qu'il me semble que c'est de cela, d'une croyance dans le délire, ce dont il s'agit dans ce niveau :

I : La croyance dans le niveau de l'énonciation

- « *J'ai une sœur jumelle, mais c'est une fausse !*
- *Et tu t'entends bien avec elle ?*
- *Non, elle me commande toujours ! ».*

Le thérapeute ne met pas en doute l'existence de cette fausse jumelle, et c'est indifférent si dans la réalité elle l'a ou non. Il le croit et sur cette base, il pose la bonne question : « Et tu t'entends bien avec elle ? ». La preuve est que la réponse a révélé le caractère délirant de cette fantaisie parlée par le sujet lui-même et que, en conséquence lui parle comme en écho. Or, comme l'affaire essentielle, en termes de l'énonciation entre Ophélie et son thérapeute, est celle de la croyance dans ce fantasme délirant, la fillette la met au premier plan dans le dialogue que le rapporteur cite dans la suite et que j'appellerai, « Le traitement par la négation de la croyance » :

II : Le traitement par la négation de la croyance

[...] elle ne pourra pas envisager sa thérapie sans la présence de sa sœur :

- « *Je veux que ma sœur vienne aussi !*
- *Ah ! oui ?*
- ***Elle ne me croit jamais !***
- *C'est-à-dire ?*
- ***Elle ne me croit jamais quand je dis qu'elle aussi a besoin de venir voir quelqu'un ! »***

À défaut de sa sœur, un camarade de classe l'accompagnera jusqu'à la porte du bureau lors de la séance suivante.

Ici, la croyance est marquée par la négation du sujet. Et avec cet acte, comme nous l'avons appris avec le cas de Louis, le sujet touche ce qui a été forclos (le « tu » de l'interlocution primordiale) et qui revient à la troisième personne dans les énoncés : « **elle** me commande, **elle** ne me croit jamais ». La première négation affecte le niveau de l'énonciation forclos, « **Elle ne me croit jamais !** ». La deuxième, le niveau de l'énoncé : qu'est-ce qu'« elle ne me croit jamais ? » : « quand je dis qu'elle aussi a besoin de venir voir quelqu'un ! ». C'est encore la bonne question de l'analyste (« c'est-à-dire ? ») ce qui a permis la continuation du traitement vers le contenu forclos. Ce contenu n'est pas simple. L'énoncé, « elle aussi a besoin de venir voir quelqu'un ! », est précédé par l'énonciation originaire forclos, tel que nous l'avons appris à partir du reproche : « **quand je dis que** ». Il s'agit d'un aveu semblable à celui que Lacan avait réussi à arracher à la dame de sa présentation de malades (3.1.4.5.5) : c'est elle qui avait parlé.

L'être de parole délirante s'est évanoui et a été substitué, lors de la séance suivante, par un être semblable de chair et os, un camarade de classe. À partir de là, le travail analytique a pu se poursuivre en termes de la structuration imaginaire, à partir de ce « tu » de l'interlocution qui a été l'analyste, celui qui a cru et a permis à Ophélie de traiter son symptôme délirant, ce « elle » délirant. On peut remarquer que ces interventions sont toutes dans le niveau signifiant : « Ah ! oui ? » et « C'est-à-dire ? ». Le thérapeute ne tombe pas dans les pièges imaginaires de la signification mis dans les énoncés (le fait que la sœur jumelle vienne ou non), mais il se sert de ces pièges pour poser les bonnes questions. Ainsi, le travail se situe essentiellement dans le niveau de l'énonciation, pour que le sujet touche ce qui faisait la force du délire, sa croyance, en la niant.

Chez Ophélie, comme dans les deux autres cas, Louis et le jeune étudiant de littérature, ce symptôme des voix ne faisait pas de bruit pour les autres, mais, il était dans son état extraordinaire parce que la défense avait échoué définitivement. Je rappelle que la différence avec l'état extraordinaire mais bruyant de Schreber c'est que ces enfants n'étaient pas pris entièrement par les voix. Après ce traitement des voix dans le cas d'Ophélie, une fois de plus à travers la négation, ce symptôme doit rester dans un état ordinaire. Dans le cas du jeune étudiant de littérature, le traitement du délire a commencé lorsqu'il m'a avoué, au milieu du récit de ses symptômes : « mais, oui, les voix, elles sont vraies ». Il ne m'en avait jamais parlé auparavant et la séquence de son récit n'annonçait pas cette confession. Les négations avaient sûrement été proférées dans les traitements précédents, lors de ses deux internements.

Ce que nous montrent ces trois cas est que l'état extraordinaire des symptômes de compromis, les voix, peut passer à un état ordinaire à condition que la négation de la croyance se fasse dans le niveau de l'énonciation. C'est-à-dire, dans ses deux degrés du retour, celui du reproche originaire sur le souvenir refoulé et celui sur le dire lui-même. Le symptôme primaire de Sébastien, dans son état ordinaire, « c'est une magouille », a exigé aussi un traitement signifiant, mais pas en termes de négation. C'est la négation qui touche le refoulé, ce qui est retourné pathologiquement dans les symptômes de compromis. Examinons maintenant ce qu'Ophélie demande dans la séquence qui suit celle du traitement de son délire.

4.6 LE TRAVAIL PSYCHANALYTIQUE DE STRUCTURATION IMAGINAIRE

La tâche urgente que le délire dans son état extraordinaire, mais non bruyant, imposait à Ophélie était de résoudre la question : « qui parle ? ». C'est-à-dire : « où es-tu, et où suis-je ? », dans le rapport primitif et essentiellement vocal avec l'Autre, devenue sa « sœur jumelle ». Une fois que le travail analytique l'a résolue, il me semble qu'Ophélie avait le besoin logique d'entreprendre la tâche suivante, celle de la structuration imaginaire. Cette demande ne correspondait à aucun processus symptomatique ni pathologique. Cette tâche était entravée par le délire dans son état extraordinaire. Autrement dit, une fois réglé le problème symptomatique et pathologique au niveau de la voix et l'énonciation, il fallait régler le problème au niveau des énoncés, c'est-à-dire, au niveau de ce discours qui constitue son moi. Et c'est dans ce sens que nous lisons la séquence suivante :

Dans la deuxième classe des petits autres, *les bons et les méchants*, Ophélie range son thérapeute parmi les méchants, ceux qui n'ont pas les mêmes jambes qu'elle : « *Tu es médecin, je veux pas te voir ! -Je ne suis pas médecin. -Si ! – À quoi vois-tu cela ? – À tes jambes, t'as des jambes de médecin - N'ai-je pas les mêmes jambes que toi ? – Non, tu ne marches pas comme moi !* ».

Mais cette lecture nous exige, en premier lieu, de la comparer avec celle de la Section Clinique d'Angers, en second lieu, de la justifier, à partir d'un cadre théorique correspondant. Nous trouverons ce cadre dans les chapitres du Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, où Lacan explique en quoi consiste cette structuration imaginaire qui se réalise grâce au transfert analytique. Pour le faire il examine deux cas de psychoses d'enfants et se sert des schémas des miroirs. Dans la troisième partie de cette section, nous mettrons ces cas en rapport avec le cas d'Ophélie et nous nous appuierons aussi sur ces schémas pour étayer notre lecture du dialogue dans le sens de la structuration imaginaire réalisée.

4.6.1 Le pontage réel et symbolique et les conséquences au niveau imaginaire dans le cas d'Ophélie

L'analyse de la Section clinique voit dans ces classifications d'Amélie, « bâties sur l'image », une sorte de « pontage » différent dû à l'absence du Nom-du-père. Dans le cas de la première classification, de la « **fausse** » jumelle par rapport à elle-même comme « **vrai** », il s'agit d'un¹⁷³ « pontage entre imaginaire et symbolique, où se logent les effets de sens entre ce qu'elle éprouve être, *m*, et une image fausse d'elle-même, *i(a)* ». Dans le cas de cette seconde classification, les bons et les méchants, il s'agit d'un « pontage entre imaginaire et réel ». Notre lecture de la première classification a privilégié le symptôme délirant qu'elle impliquait, mais maintenant que nous l'avons élucidé, nous pouvons passer en revue les autres registres de ce premier dialogue par rapport à celui que nous venons de citer et que nous appellerons le second dialogue.

D'abord, notre attention est attirée par le fait que ces classifications en termes d'opposition d'Ophélie sont de caractère symbolique. Une fois que le délire a été traité, l'opposition symbolique vraie/fausse est substitué par celle de bons/méchants. Et c'est à mon avis, dans ce second dialogue que s'installe le travail imaginaire, puisque, comme nous l'avons vu, on ne peut pas attribuer à la dynamique de la sœur jumelle ce registre. L'imaginaire est présent dans le discours « **être vrai/être faux** » qui touche un **être**, mais c'est l'être du dire, plutôt

¹⁷³ IRMA, *La psychose ordinaire*, op.cit., p. 171.

que l'être d'Ophélie. Sauf, bien entendu, si on considère qu'elle est entièrement dans son dire. De cette façon, elle aimerait ce délire comme à elle-même, selon la proposition de Freud. Mais nous ne pouvons encore démontrer cette équivalence de l'être d'Ophélie et l'être de son dire (Cf. plus loin 4.5.5.5).

Pour l'instant, en tant qu'ils nous paraissent deux êtres différents, nous pouvons prendre la voie de la comparaison de cas. Dans ce sens, son expression « être une vraie ou une fausse jumelle » est tout le contraire, par exemple de la dame « intérimaire de soi-même », qui n'était « ni une vraie, ni un fausse malade ». Son énoncé se référait à son être, pas à son dire. Dans la névrose le problème principal est cette attribution « vrai/faux » à ce que quelqu'un dit, plutôt qu'au sujet qui parle lui-même. Pour un névrosé l'être et le dire sont deux choses différentes. Chez Ophélie, le problème n'est pas d'être ou pas être « sœur jumelle », mais d'être « vrai » ou « faux ». Chez elle, où le signifiant qui soutiendrait l'énonciation de son côté est forclos, cette attribution est faite sur le sujet parleur lui-même, celui qui la « commandait ».

Ainsi, « vrai/faux » est l'opposition qui correspond à la croyance qui s'est déplacée vers les interlocuteurs. Comme Freud l'expliquait dans le *Manuscrit K* (3.1.4.2.1.2), « Le symptôme de compromis [les voix] va pouvoir entièrement disposer de la créance qui est refusée aux auto-reproches primaires ». Ainsi, nous vérifions notre hypothèse, l'opposition « vrai/faux » qu'Ophélie établit entre la « vrai ou fausse » jumelle ne se réfère pas à l'être du sujet (être ou pas être jumelle), mais à la croyance de son propre dire (c'est vrai ou faux ce que je dis : que j'ai une fausse jumelle ?). Tous les termes de ce premier dialogue entre Ophélie et son thérapeute sont dans le registre du réel (la voix) et dans deux niveaux du symbolique (les pronoms et la croyance). C'est là, dans ce niveau de l'énonciation dans son ensemble, que le traitement a été fait.

Dans ce cas, nous constatons la proposition de Lacan : seulement la forme du phénomène délirant était imaginaire, mais son essence était dans les rapports de la parole du sujet et l'Autre devenue petit autre, comme il arrive dans la projection défensive des psychoses. La nature symbolique du phénomène se manifeste dans l'opposition fondamental des adjectifs, type *Fort/da* (+/-), qui touchait le discours d'Ophélie sur les rapports familiaux, en termes d'une « sœur jumelle » : « vrai/fausse ». Cette symbolisation primordiale va se déplacer au niveau du second dialogue sur les contenus d'un autre discours, « bon/méchant », qui cette fois-ci, touchent l'être de la fillette. Ainsi, à mon avis, dans le premier dialogue s'il s'agissait d'un « pontage », il était entre le symbolique et le réel, plutôt qu'entre le symbolique et l'imaginaire, comme proposaient les auteurs. La structuration imaginaire et la conséquence de ce pontage entre réel et symbolique. Le moyen de réalisation a été le transfert analytique joué dans la langue commune aux deux interlocuteurs, la langue française. Ce transfert implique voix et parole. Nous reviendrons plus loin sur la dynamique de ce transfert, mais certainement il constitue la base sur laquelle a pu se faire le travail subjectif de structuration imaginaire qui était en attente pour Ophélie.

Ainsi, c'est dans ce second dialogue qui reçoit le même trait signifiant d'opposition sur des significations différentes, que nous trouvons un travail au niveau de symbolique et l'imaginaire qui va dans la voie de la structuration de l'être d'Ophélie, c'est-à-dire au niveau de ce discours de la réalité qui constitue son moi. Comment et pourquoi ? Résoudre ces questions nous oblige à explorer avec plus de détails ce que Lacan explique dans le Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*. Ce sera le cadre théorique de notre lecture du dialogue.

4.6.2 Le cadre théorique : le transfert dans ses trois registres : RSI

Dans la première partie du Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud* Lacan explique le processus de structuration imaginaire. Il s'agit, en effet, comme il l'exprime, de la manière comment se « développe l'expérience analytique, au joint de l'imaginaire et du symbolique »¹⁷⁴. Ce qui a été surprenant dans la relecture de ces chapitres du Séminaire est la façon dont Lacan articule les écrits techniques de Freud avec les trois schémas du miroir qu'il propose et trois cas de psychoses infantiles que nous pouvons qualifier aujourd'hui avec les adjectifs correspondants. Deux d'entre eux sont cas de psychose ordinaire, l'homme-aux-loups et le cas de Dick traité par Mélanie Klein ; le troisième est un cas de psychose dans son état extraordinaire et bruyant, le cas de Robert traité par Rosine Lefort. Nous aurons l'occasion d'examiner les critères diagnostiques de Lacan pour contrôler ce que nous venons de postuler. Mais, plus surprenant encore est le fait qu'on peut suivre les trois cas dans leurs rapports avec le terme clé de la technique analytique, le transfert, à partir de la lecture que Lacan fait du texte de Freud de 1912, *La dynamique du transfert*. En somme, Lacan travaille sur le transfert en incluant les psychoses et notamment celles des enfants. C'est absolument paradoxal si nous pensions qu'à l'époque de ce Séminaire on concevait le transfert comme quelque chose à penser en fonction de la névrose et que le texte de Freud lui-même ne parle que de cela, du transfert dans les névroses.

Comment fait Lacan pour établir un lien entre le transfert névrotique, les psychoses et ses trois schémas des miroirs ? Sa propre définition de la structuration que nous avons citée, comme ce qui arrive dans l'expérience analytique, « au joint de l'imaginaire et du symbolique » nous donne une piste. Le centre de cette expérience est le transfert et on ne pourrait pas le concevoir sinon dans les trois registres avec lesquels il est possible, comme il l'exprime, de comprendre « la technique et l'expérience freudiennes »¹⁷⁵. Dans le transfert analytique, quelque chose arrive qui est au joint de l'imaginaire et du symbolique, mais qui implique le réel, parce qu'on ne peut penser un registre sans les autres, comme le cas du traitement du délire chez Ophélie nous l'a montré : les effets du travail au niveau du réel et du symbolique ont des conséquences au niveau de l'imaginaire. C'est la fonction de la voix et de la parole dans ce transfert ce qui a laissé le terrain prêt pour le travail suivant dans le registre imaginaire, la structuration de l'être d'Ophélie. Si Lacan fait le rapport entre le transfert névrotique et les psychoses c'est en suivant le chemin que marquent les trois registres du symbolique, le réel et l'imaginaire. C'est sa méthode.

4.6.2.1 STEREOSCOPIE DES RAPPORTS RESISTANCE-TRANSFERT

Or, la question suivante est pourquoi ? Pour quelle raison fait-il le rapport entre le texte de Freud sur le transfert dans les névroses et les psychoses de l'homme-aux-loups, Dick et Robert ? Je ne peux pas épargner au lecteur ce moment où, lors de la quatrième leçon du Séminaire, Lacan fait le lien entre ces deux rapports et les propos du Séminaire¹⁷⁶ :

¹⁷⁴ Cf. plus haut la citation de 4.5.1.2 L'*ego* et le moi-idéal, dont sous-titre est « La structuration dans l'expérience analytique » (Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 214).

¹⁷⁵ « Sans ces trois systèmes de références, impossible de rien comprendre à la technique et à l'expérience freudiennes » (Séminaire I, Ibid., p. 119).

¹⁷⁶ Lacan, Séminaire I, Ibid., p. 65-66.

Nous sommes arrivés la dernière fois à un point où nous nous demandions quelle est la nature de la résistance.

Vous avez bien senti qu'il y a de l'ambiguïté, et pas seulement de la complexité, dans notre approche de ce phénomène de la résistance. Plusieurs formulations de Freud semblent montrer que la résistance émane de ce qui est à révéler, c'est-à-dire du refoulé, du *verdrängt* ou encore de l'*unterdrückt* [opprimé, supprimé¹⁷⁷].

[...]

Je voudrais vous amener aujourd'hui, dans les *Écrits techniques*, à un de ces points où la perspective s'établit. **Avant de manier le vocabulaire, il s'agit d'essayer de comprendre, et, à cette fin, de se placer en un lieu d'où les choses s'ordonnent.**

À la présentation de malades du vendredi, je vous ai annoncé la lecture d'un texte significatif, et je vais essayer de tenir ma promesse.

Il y a, au beau milieu du recueil des écrits dits techniques, un texte qui s'appelle *La Dynamique du transfert*.

Pour résoudre l'ambiguïté sur ce qui est la résistance, il faut se placer dans ce texte qui permet d'établir une perspective à partir du contraste avec cet autre terme qui est le transfert. Mais le fait que la lecture du texte sur le transfert ait été annoncé au beau milieu d'une présentation de malades, est déjà quelque chose qui attire notre attention. Et c'est là que commencent à se tisser les rapports entre les psychoses et le transfert dans ce Séminaire, à partir de cet endroit où, on peut aussi penser que les choses sont en train de s'ordonner pour Lacan : à la présentation de malades. De la lecture du passage de « La dynamique du transfert »¹⁷⁸, Lacan souligne quatre points à partir desquels, il met en relief la différence entre ce d'où émane la résistance et ce qui est à révéler et qui, dans le texte de Freud apparaît parfois comme le *verdrängt* ou encore l'*unterdrückt*. Les passages en italique sont de Freud¹⁷⁹ :

Les éléments de ce paragraphe à mettre en relief sont ceux-ci.

1) D'abord, *nous parvenons bientôt dans une région où la résistance se fait nettement sentir. Cette résistance émane du processus même du discours, de son approximation, si je peux dire.*

2) Deuxièmement, *l'expérience – là est le point capital – montre que c'est ici qui surgit le transfert.*

3) Troisièmement, *le transfert se produit justement parce qu'elle satisfait la résistance.*

4) Quatrièmement, *un fait de ce genre se reproduit un nombre incalculable de fois au cours d'une psychanalyse. Il s'agit bien d'un phénomène sensible dans l'analyse. Et cette partie du complexe qui s'est manifestée sous la forme transfert se trouve **poussée vers le conscient à ce moment-là. Le patient s'obstine à le défendre avec la plus grande ténacité.***

Un peu plus loin Lacan fait une synthèse en corrigeant la traduction du texte¹⁸⁰ : « C'est dans le mouvement par où le sujet s'avoue qu'apparaît un phénomène qui est la résistance. Quand cette résistance devient trop forte, surgit le transfert ». Cela s'exprime de deux façons différentes, dont Lacan lui-même témoigne de sa propre expérience : 1) le patient se tait, et si l'on lui demande à quoi il pense, il s'agira de quelque chose qui se réfère à l'analyste, à sa présence concrète ; et 2) juste au moment où l'analysant est en train de dire quelque chose de très important dans le récit de son histoire, il peut s'interrompre, changer de ton et dire quelque chose comme : - *Je réalise soudain le fait de votre présence*. Son commentaire du texte finalise lorsqu'il corrige la traduction de la dernière phrase en appui de la première correction : *Avouons que rien n'est plus difficile en analyse que le forçage des phénomènes de transfert*.

¹⁷⁷ Selon ce que l'on trouve aujourd'hui dans les dictionnaires français-allemand. La traduction n'est là que pour la compréhension de la citation. La traduction de Lacan se trouve plus loin dans le Séminaire.

¹⁷⁸ Le passage que Lacan lit de « La dynamique du transfert » de Freud se trouve page 55 du texte édité sous le titre *La technique psychanalytique*. Paris, PUF, 2005.

¹⁷⁹ Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 67-68.

¹⁸⁰ Ibid., p. 69-70.

Finalement, dans la même page, Lacan ponctue le texte dans ses rapports avec la résistance : « Qu'est-ce que cela peut nous apprendre sur la nature de la résistance ? **Cela nous permet de répondre à la question *qui parle* ? et donc de savoir ce que veut dire la reconquête, la retrouvaille de l'inconscient** ». Dans ce point Lacan explique que si bien dans l'analyse il s'agit de tout le processus qu'implique la formulation de l'histoire du sujet, la reconquête de l'inconscient n'est pas dans cette histoire. Elle est, à notre avis, donc un moyen, mais une fin. Ce dont il s'agit est essentiellement du sujet et dans cette mesure Lacan pose la question : « Mais que devient le sujet ? Au cours de ce progrès, est-ce toujours du même sujet qu'il s'agit ? ». C'est dans le cours de ce processus de remémoration de l'histoire subjective qu'arrive une résistance et à un certain point de cette résistance se produit ce que Freud appelle le transfert, c'est-à-dire, « l'actualisation de la personne de l'analyste ». Lacan souligne ce sentiment de la présence qui se réalise dans l'analyse sur la personne de l'analyste et qui n'est pas facile à saisir. Le fait que ce sentiment de la présence soit habituel n'exclut pas son mystère. Et c'est dans ce sens qu'il va essayer de nous le faire saisir à travers une série de faits pris de l'expérience analytique suivant la méthode freudienne¹⁸¹ :

Je crois que c'est là quelque chose [le sentiment de la présence] sur lequel nous ne saurions nous arrêter trop longtemps. **Et nous allons essayer de le prendre par d'autres bouts**, car ce que Freud nous enseigne, **la bonne méthode analytique, consiste à retrouver toujours un même rapport, une même relation, un même schème, qui se présente à la fois dans des formes vécues, des comportements, et aussi bien, à l'intérieur de la relation analytique.**

Il s'agit pour nous d'établir une perspective, une perception en profondeur de plusieurs plans. Des notions comme le ça et le moi, que nous sommes habitués par certains manèges à poser de façon massive, ne sont peut-être pas simplement une paire contrastée. **Il faut là étager une stéréoscopie un peu plus complexe.**

Dans le but d'étager une stéréoscopie¹⁸² un peu plus complexe du transfert en tant que sentiment de la présence, Lacan met côte à côte ce qu'il appelle le « forçage » de Freud dans l'homme-aux-loups avec d'autres phénomènes que Freud travaille dans l'interprétation de rêves, un Witz et l'oubli du nom propre dans la psychopathologie de la vie quotidienne. Pour que nous comprenons mieux ce « forçage » de Freud dans le cas qui nous intéresse, il faut situer le point de capiton de la leçon.

4.6.2.2 LES DEUX PREMIERS REGISTRES DU TRANSFERT ANALYTIQUE : ACCROCHAGE A L'AUTRE ET REVELATION

Le point où Lacan voulait nous emmener est celui des deux versants de la parole qui se croisent dans l'analyse : celui de la parole comme révélation et celui de la parole en tant qu'elle s'accroche à l'autre¹⁸³:

Or – **voilà où je veux en venir à travers tous ces exemples** – c'est dans la mesure où l'aveu de l'être n'arrive pas à son terme que la parole se porte toute entière sur le versant où elle s'accroche à l'autre.

Il n'est pas étranger à l'essence de la parole, si je puis dire, de s'accrocher à l'autre. **La parole est médiation sans doute, médiation entre le sujet et l'autre**, et elle implique la réalisation de l'autre dans la médiation même. Un élément essentiel de la réalisation de l'autre est que la parole puisse

¹⁸¹ Ibid., p. 71.

¹⁸² http://www.memoireonline.com/04/08/1033/m_stereoscopie-art-de-la-vision-en-relief2.html

¹⁸³ Séminaire I, Ibid., p. 80.

nous unir à lui. C'est là que je vous ai surtout enseigné jusqu'à présent, parce que c'est dans cette dimension que nous nous déplaçons sans cesse.

Mais il y a une autre face de la parole qui est révélation.

Révélation et non expression [...].

C'est à partir de ces deux registres de la parole que Lacan va continuer le travail du Séminaire dans les chapitres suivants. Si l'on reprend notre question, nous pouvons répondre que c'est pour cela que Lacan peut parler du transfert tant concernant les psychoses comme les névroses, parce que dans tous les cas où l'expérience analytique se présente, ces deux axes de la parole sont en jeu, accroche à l'autre et révélation. Le premier implique la présence corrélative analyste-analysant. Dans ce registre circule la parole vide, par rapport à la parole pleine qui est celle de la vérité du sujet et où se place l'interprétation de l'analyste. Qu'elle soit vide n'implique pas qu'elle ne soit pas importante, dans la mesure où elle est médiation et où sans cette accroche à l'autre, il n'y a pas de parole pleine.

Le problème est que dans ce registre de la parole vide, par rapport à ce que le sujet a à faire « *hic et nunc* avec son analyste, le sujet peut s'égarer dans les machinations du système du langage, dans les labyrinthes des systèmes de référence que lui donne l'état culturel où il a plus ou moins partie prenante ». C'est justement tout l'enjeu du dialogue analytique de pouvoir mettre en fonction les deux registres, parce que « entre ces deux extrêmes se déploie toute une série de réalisations de la parole », conclut Lacan. Et dans ce sens, il présente les choses tel qu'elles se produisent dans l'expérience analytique, avec indépendance de toute référence à la structure du sujet :

À partir de ce moment-là, voyez le paradoxe de la position de l'analyste. C'est au moment où la parole du sujet est la plus pleine que moi, analyste, je pourrais intervenir. Mais j'interviendrais sur quoi ? - sur son discours. **Or, plus le discours est intime au sujet, plus je me centre sur ce discours. Mais l'inverse est également vrai. Plus son discours est vide, plus je suis amené, moi aussi, à me rattraper à l'autre,** c'est-à-dire à faire ce qu'on fait tout le temps dans cette fameuse analyse des résistances, à chercher l'au-delà de son discours – au-delà, réfléchissez bien, qui n'est nulle part, au-delà que le sujet a à réaliser, mais qu'il n'a pas, justement, réalisé, et qui est alors fait de mes projections à moi, au niveau où le sujet le réalise à ce moment-là.

Si nous pouvons dire quelque chose du cas d'Ophélie est que le traitement du délire a fait la réalisation de la vérité du sujet. Ce qu'elle croit maintenant n'est pas la même chose que ce qu'elle croyait lorsque sa « sœur jumelle » ne croyait pas qu'elle aussi devait « venir voir quelqu'un ». Une fois que ce travail sur la parole pleine est fait, la parole bascule vers la présence de l'autre qui l'écoute, son thérapeute, et donc, elle s'accroche à lui, et nous verrons qu'elle s'accroche de la bonne manière. Ce sont les détails de ce parcours transférentiel de la parole vide, lorsqu'elle a été médiation et non égarement, ce que nous allons suivre à partir des éclaircissements de Lacan sur les trois schémas du miroir. Et c'est dans ce cadre que nous trouverons l'*ego* d'Ophélie que nous cherchons depuis l'éclaircissement de son délire. Mais pour rejoindre ce chemin, il faut élucider celui qui, depuis ces deux versant de la parole dans l'expérience analytique, a lié les trois cas qui nous intéressent : l'homme-aux-loups, Dick et Robert.

4.6.2.3 LES DEUX REGISTRES DE LA PAROLE AU NIVEAU DES ENFANTS

Immédiatement après les explications sur les versants de la parole dans l'expérience analytique, Lacan va se référer aux enfants en ce qui concerne le versant d'accrochage à l'autre : ils ont la meilleure appréhension de l'autre en tant que tel¹⁸⁴ :

Cet enfant, nous le voyons prodigieusement ouvert à tout ce que l'adulte lui apporte du sens du monde. Réfléchit-on jamais à ce que signifie, **pour ce qui est du sentiment de l'autre**, cette prodigieuse perméabilité à tout ce qui est mythe, légende, conte de fées, histoire, cette facilité à se laisser envahir par les récits ? [...].

Il s'agit de savoir comment, à un moment donné, pointe vers l'autre ce sentiment si mystérieux de la présence.

C'est paradoxal que cette meilleure appréhension de l'autre réel qu'ont les enfants passe par la médiation des récits. C'est-à-dire qu'entre lui et l'autre semblable de chair et os, il y a cet univers des histoires. On dirait, de la même manière qu'il y a aussi entre l'analyste et son analysant l'histoire subjective. Cela dit, il me semble qu'il ne faut pas confondre tout ce que les adultes apportent aux enfants sur le sens du monde avec l'ordre de la symbolisation. De façon analogue, dans l'analyse une chose est la reconstruction de l'histoire subjective et une autre très différente les moments de réalisation subjective qui peuvent arriver ou pas. Les histoires ne sont pas symboliques dans le sens psychanalytique, elles sont de l'ordre imaginaire, mais permettent, d'un côté l'accrochage à l'autre réel, et de l'autre côté la réalisation de la parole de celui qui raconte, qui est proprement le symbolique.

De cette façon, au niveau du développement des enfants, et cette fois, paradoxalement appuyé dans la clinique, dans le chapitre V, « Sur la *Verneinung* de Freud », Lacan fait référence à ce processus de symbolisation dans l'enfance¹⁸⁵ :

Le système symbolique est formidablement intriqué, il est marqué de cette *Verschlungenheit*, propriété d'entrecroisement linguistique [...] – tout symbole linguistique aisément isolé est non seulement solidaire de l'ensemble, mais se recoupe et se constitue par toute une série d'affluences, de surdéterminations oppositionnelles qui le situent à la fois dans plusieurs registres. **Ce système du langage, dans lequel se déplace notre discours**, n'est quelque chose qui dépasse infiniment toute intention que nous y pouvons mettre et qui est seulement momentanée ?

C'est précisément sur ces ambiguïtés, sur ces richesses impliquées d'ores et déjà dans le système symbolique tel qu'il a été constitué par la tradition dans laquelle nous nous insérons comme individus, bien plus que nous ne l'épelons et que ne l'apprenons pas, c'est sur ces fonctions que joue l'expérience analytique. **À tout instant cette expérience consiste à montrer au sujet qu'il en dit plus qu'il ne croit en dire - pour ne prendre la question que sous cet angle.**

[...]

Les premières apparitions [des mots], **la clinique le manifeste**, ont une signification toute contingente. Chacun sait avec quelle diversité paraissent dans l'élocution de l'enfant les premiers fragments du langage. Et on sait aussi combien il est frappant d'entendre l'enfant exprimer des adverbes, des particules, des mots, des *peut-être* ou de *pas encore*, avant d'avoir exprimé un mot substantif, le moindre nom d'objet.

[...] **Si on n'arrive pas à bien saisir l'autonomie de la fonction symbolique dans la réalisation humaine**, il est impossible de partir des faits sans faire aussitôt les plus grossières erreurs de compréhension.

Dans le registre de la parole en tant que médiation (ou égarement) entre l'enfant et son semblable, nous comptons sur les histoires. Elles l'insèrent dans le monde et d'une certaine façon il peut les maîtriser à sa volonté. Mais dans le registre de la parole en tant que révélation, réalisation humaine, nous comptons sur l'autonomie du symbolique. C'est là que les problèmes

¹⁸⁴ Ibid., p. 81-82.

¹⁸⁵ Ibid., p. 89-90.

commencent, parce qu'à la différence des histoires, l'autonomie de la fonction symbolique dépasse la volonté du sujet.

4.6.2.4 L'EGO ET LA PAROLE

Si Lacan nommait dans le chapitre IV ces deux registres comme : d'accrochage à l'autre et révélation puis, parole vide par rapport à la parole pleine de la vérité subjective, dans ce chapitre V, la polarité se joue entre l'*ego* et la parole. Elle est la conclusion du rappel qu'il fait ici des phénomènes qui dans l'expérience analytique et dans la vie courante lui ont permis de saisir la différence entre les chemins où se situe ce qui est à révéler et ce qui est à réaliser : rêves, *Witz* et oubli des noms propres. Ainsi, dans cette polarité de l'*ego* et de la parole, nous avons trouvé le moment où commencent dans le Séminaire les élaborations sur l'*ego* et que nous avons citées plus haut (4.5.1.2). Cette élaboration commence en mettant l'*ego* dans le registre de la parole vide, de l'accrochage à l'autre. En se servant des schémas et des cas, Lacan fera dans les chapitres suivants et jusqu'au chapitre XI, un autre exercice de stéréoscopie pour mettre en relief la différence entre cet *ego* réel et le moi imaginaire. C'est cette différenciation essentielle que le cas d'Ophélie nous a conduit à étudier. Et c'est dans cette conclusion qui met en rapport les deux versants du transfert en tant qu'*ego* et parole, que le chapitre psychopathologique s'inscrit et se croise avec celui des références aux enfants, à travers le cas de l'homme-aux-loups.

4.6.2.5 L'HOMME-AUX-LOUPS : RAPPORT TRANSFERENTIEL ET RAPPORT A LA PAROLE

Cette conclusion, comme une ponctuation, nous a permis de comprendre un peu mieux et de mettre en relation les quatre références que Lacan a fait dans le cours de ces deux chapitres au cas de Freud.

4.6.2.5.1 La ponctuation

La ponctuation dont je parle se trouve dans le chapitre V, c'est la deuxième référence au cas (p. 89) : « Je vous ai montré [dans le chapitre IV] La signification de la parole non-dite parce que refusée, parce que *verwerfen*, rejetée par le sujet. [...] **Et combien la différence est sensible de ce qu'aurait dû formuler la parole du sujet et de ce qui lui reste pour s'adresser à l'autre.** C'est-à-dire, entre l'*ego* et la parole ». Nous voyons ici les rapports entre les deux versants de la parole : une différence. Ce qu'il restait à l'homme-aux-loups pour s'adresser à l'autre, Freud, puisqu'il ne pouvait dire rien de plus, était le rêve répété des loups.

Dans ce sens, nous avons compris que la première référence montrait la relation transférentielle dans le cas de l'homme-aux-loups en termes de ce que Lacan appelle le « forçage de Freud » au cours des séances, dans le cœur même de l'expérience analytique. La réponse de son patient à ce « forçage », que nous pouvons synthétiser plus ou moins dans ces termes : « qu'est-ce que vous avez à dire de plus ? », a été le rêve de loups. Par contre, la troisième référence parle de ce qui concerne le sujet enfant et le moment où il s'agit d'une possibilité de symbolisation non réussie, c'est-à-dire là où à la place d'un refoulement névrotique, il y a eu une forclusion psychotique, une *Verwerfung*. Donc, la première référence est faite dans le versant de l'*ego*, et la deuxième dans le versant de la parole, nous allons aborder ces références ci-dessous.

4.6.2.5.2 L'homme-aux-loups, dans le registre transférentiel de l'ego :

(P. 74) : « chose singulière, ce qui est là exclu de l'histoire du sujet, et qu'il est incapable de dire, il a fallu, pour en venir à bout, le forçage de Freud. C'est alors seulement que l'expérience répétée du rêve infantile a pris son sens, et a permis, non pas le revécu, mais la reconstruction directe de l'histoire du sujet ».

4.6.2.5.2 L'homme-aux-loups dans le registre de la possibilité de la symbolisation subjective dans l'enfance et le diagnostic de psychose

Pour introduire le problème de l'*ego* et de la parole en partant de l'expérience analytique, Lacan emmène au Séminaire le texte de Freud *La dénégation* (1925). Dans ce texte, explique-t-il, Freud reprend la relation « toujours vivante pour lui, de l'ego avec la manifestation parlée du sujet dans la séance. Lorsque l'analysant dit « non, ce n'est peut pas être ça », Freud lit : « oui, c'est justement ça »¹⁸⁶. Après le commentaire de Jean Hyppolite sur le texte, Lacan veut éclaircir ce que le texte propose au niveau de la réalisation pleine de la parole par deux extrémités : un cas d'Ernest Kris, où le patient fait la dénégation de l'interprétation de l'analyste d'une manière inversée, en sortant du cabinet ; et un phénomène pathologique, l'hallucination, concrètement celle de l'homme-aux-loups. Dans le cas qui nous intéresse, Lacan montre comment, pour qu'il y ait dénégation, il a dû y avoir d'abord une *Bejahung*, une affirmation. Elle a manqué dans le cas de l'enfant à l'égard de la différenciation anatomique entre les hommes et les femmes, donc, rien s'est manifesté au niveau symbolique sur ce sujet¹⁸⁷ :

Voyons l'homme-aux-loups. Il n'y a pas eu pour lui *Bejahung*, réalisation du plan génital. **Il n'y a pas trace de ce plan dans le registre symbolique.** La seule trace que nous en ayons, c'est l'émergence dans, non pas du tout son histoire, mais vraiment dans le monde extérieur, d'une petite hallucination. La castration, qui est précisément ce qui pour lui n'a pas existé, se manifeste sous la forme de ce qu'il s'imagine – s'être coupé le petit doigt, si profondément que ça ne tient plus que par un petit bout de peau. Il est alors submergé du sentiment d'une si inexprimable catastrophe qu'il n'ose même pas en parler à la personne à côté de lui. Ce dont il n'ose pas parler, c'est ceci – c'est comme si cette personne à laquelle il réfère aussitôt tous ses émotions était annulée. Il n'y a plus d'autre. Il y a une sorte de monde extérieur immédiat, des manifestations perçues dans ce que j'appellerai un réel primitif, un réel non-symbolisé, malgré la forme symbolique, au sens courant du mot, que prend ce phénomène.
[...]

Il y a donc là, au niveau d'une expérience tout à fait primitive, à ce point-source où la possibilité du symbole ouvre le sujet à un certain rapport au monde, une corrélation, un balancement que je vous prie de comprendre – **ce qui n'est pas reconnu fait irruption dans la conscience sous la forme du vu.**

De cette même façon on pourrait dire que, à l'inverse, dans les névroses, ce que l'on a reconnu fait irruption dans ce que l'on n'a pas vu. C'est le cas, par exemple de Don Quichotte dans l'œuvre de Cervantès. Dans l'épisode des moulins à vent, il ne voyait pas ce qu'ils étaient

¹⁸⁶ Cf. « Commentaire de Jean Hyppolyte sur la *Verneinung* de Freud ». In : *Écrits I*, op. cit., p. 529 : « La dénégation est une *Aufhebung* du refoulement, mais non pour autant une acceptation du refoulé ». « *Aufhebung* c'est le mot dialectique de Hegel, qui veut dire à la fois nier, supprimer et conserver, et foncièrement soulever. Dans la réalité, ce peut être l'*Aufhebung* d'une pierre, ou aussi bien la cessation de mon abonnement à un journal ».

¹⁸⁷ Séminaire I, op.cit., p. 97.

en réalité, bien qu'il les avait face à lui. Or, sur la base de l'irruption du non reconnu sous la forme du vu dans le cas de l'homme-aux-loups, Lacan conclut avec un diagnostic¹⁸⁸ : « **Le sujet n'est pas du tout psychotique**. Il a seulement une hallucination. Il pourra être psychotique plus tard, il ne l'est pas au moment où il a ce vécu absolument limité, nodal, étranger au vécu de son enfance, rien ne permet de le classer comme un schizophrène, mais **il s'agit bien d'un phénomène de psychose** ». C'est-à-dire que Lacan pense la psychose à ce moment-là comme quelque chose de déclenchée, type Schreber. Il ne comptait pas comme nous avec la qualification d'une psychose dans son état ordinaire. Mais, bien que le cas n'entre pas dans la case type Schreber, ni dans la schizophrénie, la conclusion du paragraphe est contondante : il s'agit d'un phénomène psychotique. Selon ce qu'il dira lui-même dans le Séminaire III sur les rapports de ce type de phénomènes et la structure dans son ensemble, il s'agit clairement d'un indicateur de la structure psychotique du sujet.

Effectivement à l'âge adulte, il y a eu un déclenchement d'un délire paranoïaque qui a été traité, durant les séances qu'il a suivies avec Ruth Mack Brunswick. Elle a diagnostiqué « une psychose paranoïaque à forme hypocondriaque »¹⁸⁹. Ce diagnostic est tiré d'un article d'Agnès Aflalo de 1988, publié dans la Revue de la Cause Freudienne en 1999, « Réévaluation du cas de l'homme-aux-loups ». La date de son écriture situe le problème du diagnostic dix ans avant les discussions des Sections cliniques. C'est-à-dire que Madame Aflalo ne comptait pas comme nous avec la possibilité de dire qu'il s'agissait bien d'un cas de psychose ordinaire. Dans son article, elle présente sa lecture des propositions de Freud et de Lacan sur le diagnostic dans les deux versants névrose/psychose. Mais aussi, les divers diagnostics de nombreux analystes qui, après Freud se sont occupé de soigner Sergueï, selon des témoignages recueillis par Muriel Gardiner dans son ouvrage *L'homme-aux-loups par ses psychanalystes et par lui-même*¹⁹⁰. Ces diagnostics se divisent entre névroses (dont Mme Gardiner) et psychoses (dont Ruth Mack Brunswick). Dans cette liste figure un Dr. X qui évoquait « un cas limite avec tendance à l'*acting out* »¹⁹¹.

À la fin de son article, Agnès Aflalo formule deux pistes de recherche qui, il me semble, vont dans le sens de notre conclusion diagnostique de psychose ordinaire. La première, dans la direction clinique, met en rapport l'homme-aux-loups avec les deux cas où Lacan a travaillé les psychoses, Schreber et Joyce, à partir des deux termes, déclenchement et ego; la deuxième, dans la direction nosographique, nomme un terme diagnostique, nous y reviendrons, pour l'instant revenons à la piste clinique¹⁹²:

Le dernier enseignement de Lacan pourrait permettre de mettre en série l'Homme-aux-loups avec Schreber et Joyce. **Du côté de Schreber**, il faudrait associer le déclenchement, les phénomènes élémentaires hallucinatoires et le délire hypocondriaque. **Du côté de Joyce**, la série se composerait avec la stabilisation, l'*ego* comme imaginaire de sécurité et la *sinthomatisation* obsessionnelle, qui n'a rien à voir avec la structure. Dans ce cas précis, la construction de l'*ego* fonctionnerait à l'instar des capitons de la métaphore paternelle, c'est-à-dire pour arrêter la jouissance. L'hypothèse de la psychose de l'homme-aux-loups illustrerait alors un mode de se passer des Noms-du-père à la condition de s'en servir.

¹⁸⁸ Ibidem.

¹⁸⁹ Aflalo, Agnès. « Réévaluation du cas de l'homme-aux-loups ». In : *La cause freudienne*. Revue de psychanalyse. N°43, Octobre 1999. p. 85-117. (p. 115).

¹⁹⁰ Gardiner, M. *L'homme-aux-loups par ses psychanalystes et par lui-même*. Paris, Gallimard, 1977.

¹⁹¹ Aflalo, A. op. cit., p. 115.

¹⁹² Ibid., p. 114.

En ce qui nous concerne, le terrain des enfants et adolescents, depuis le début, nous avons mis en série nos cas comme une exigence méthodologique dérivée de la logique même des cas et de nos besoins d'éclaircissement conceptuel. Et c'est justement le concept de l'*ego* ce qui nous a fait mettre en rapport le seul cas que nous avons trouvé dans le livre de la Convention d'Antibes, Ophélie, avec ces trois cas paradigmatiques que Lacan analyse dans le Séminaire I, L'homme-aux-loups, Dick et Robert. Ce sont les trois cas, à partir desquels il commence à élaborer ce concept, *ego*, par rapport au sujet et le moi, y compris les instances dans lesquelles il se décompose : idéal du moi, moi-idéal et surmoi. De notre part, c'est le passage de l'état extraordinaire de la psychose d'Ophélie à l'ordinaire, ce qui nous a donné l'occasion de revenir sur ce concept. Cette référence de Madame Aflalo à l'*ego* dans le dernier enseignement justifie en plus nos efforts dans ce sens. Ces fondements pourraient sûrement aider à éclaircir la fonction de l'*ego* de l'homme-aux-loups dans la vie adulte et donc de le mettre en rapport avec Joyce, à partir de ce que Lacan propose à cet égard dans le Séminaire XXIII.

Ce qui nous a surpris est le fait que cette élaboration de l'*ego* dans le premier enseignement a démarré à partir des problèmes de transfert analytique et se croise en premier lieu avec ceux des psychoses dans sa clinique et sa nosographie. C'est dans ce sens que nous serons amenés plus loin à faire des comparaisons entre ces cas et ceux autres de cette première partie de notre recherche en ce qui concerne le déclenchement dans les psychoses, en tant que phénomène clinique. Ainsi, c'est la clinique de l'homme-aux-loups enfant que nous venons d'extraire, celle que nous mettrons en rapport avec celles des autres cas. Mais avant de continuer notre chemin, considérons la deuxième possibilité de recherche que Agnès Aflalo présente dans ses conclusions. Elle prend la direction nosographique¹⁹³ :

Toutes ces hypothèses demandent à être vérifiés, dans ce cas particulier et dans **chacun des cas qu'on appelle « frontière »**, c'est-à-dire à chaque fois qu'une « névrose » coexiste avec un déclenchement de psychose.

Le dernier enseignement de Lacan sur la fonction du symptôme dans la psychose pourrait expliquer en quoi ce qui se présentait comme une névrose avant le déclenchement n'était en fait qu'une forme de stabilisation psychotique.

La dénomination de « cas frontière » est analogue, alors, à celle du Dr. X, « cas limite ». C'est intéressant pour nous de remarquer comment, à l'époque, 1988, on résolvait les problèmes diagnostiques. Il s'agissait, alors, de la « coexistence d'une névrose » avec le déclenchement d'une psychose. Nous sommes encore loin du dernier enseignement de Lacan sur la fonction du symptôme dans les psychoses, à partir de Joyce. Mais selon ce que l'analyse de nos cas nous a montré jusqu'ici et va nous montrer par la suite, nous pouvons dire que le premier enseignement permet, au moins, de saisir les fondements de cette fonction. Parce que, en effet, ce que ces cas nous ont permis d'éclaircir sont les rapports entre la structure et les symptômes dans les psychoses. Dans le cas d'Amélie les rapports avec un symptôme névrotique ; dans les cas de Louis, Ophélie et Sébastien, les rapports avec des symptômes proprement psychotiques. Dans les cas de Louis et Ophélie ces symptômes sont de l'ordre pathologique, retour du forclos dans le réel, ou déclenchement du délire. Dans le cas de Sébastien, le symptôme défensif n'a pas traversé la barrière pathologique, selon notre tableau 7. Continuons notre étude des cas de Robert et Dick à partir du cas de l'homme-aux-loups dans l'enfance, pour voir ce que nous apportent de plus ces cas dans ce sens.

¹⁹³ Ibidem.

4.6.2.6 DE L'HOMME-AUX-LOUPS AUX CAS DE DICK, ROBERT ET OPHELIE : LA FONCTION DE L'IMAGINAIRE DANS LE TRANSFERT ET LES CRITERES DIAGNOSTIQUES

La quatrième et dernière référence au cas de l'homme-aux-loups, est dans le cadre de la région vers laquelle nous amène Lacan dans les chapitres IV et V : « la région comprise entre la formation du symbole et le discours du moi », selon sa propre expression au début du chapitre VI, « Analyse du discours et analyse du moi ». De la référence à l'homme-aux-loups, je ne retiendrai que ce qui nous permettra faire le lien avec les autres cas, celui de Dick et de Robert. Nous pouvons lire page 110 : « le réel ou ce qui est perçu comme tel pour le sujet, est ce qui résiste absolument à la symbolisation. En fin de compte, **le sentiment de réel ne se présente-t-il pas à son maximum, dans la brûlante manifestation d'une réalité irréelle, hallucinatoire ?** ». Dans ce chapitre VI, la discussion se fait à partir de la question sur la fonction dynamique du moi dans le dialogue analytique. Et c'est dans ce point que Lacan fait la comparaison entre les propositions d'Anna Freud et de Mélanie Klein au niveau de leurs témoignages dans le maniement du transfert avec des enfants. Le livre de la première est *Le moi et les Mécanismes de défense*, celui de la deuxième est *L'importance de la fonction du symbole dans le développement du moi*. La question qui a motivé l'examen du cas de Dick de Mélanie Klein au Séminaire a été de savoir ce qu'aurait fait Anna Freud avec un tel cas. En effet Lacan s'interroge à ce sujet car il s'agit d'un cas où le moi ne s'est pas constitué, et Anna Freud considérait que le travail ne pouvait se faire qu'en comptant avec les catégories de moi fort et de moi faible.

À la fin du chapitre, Lacan exprime l'objectif de l'analyse de ce cas : « La prochaine fois, nous prendrons le problème du rapport du symbolisme et du réel sous l'angle le plus difficile, à son point d'origine. Vous en verrez le rapport avec ce que nous avons désigné l'autre jour dans le commentaire de M. Hyppolite – la fonction du destructionnisme dans la constitution de la réalité humaine ». Cet objectif de matérialise de façon encore plus marquée avec le cas de Robert comme nous le verrons un peu plus loin.

Bien que la pratique de Mélanie Klein ait eu de bons effets sur Dick, la théorie qui en découle n'atteint pas ce même niveau. Nous verrons dans ce chapitre VII, « La topique de l'imaginaire », comment Lacan examine cette pratique à la lumière des trois registres pour nous montrer comment tout le problème est celui de la fonction du symbolique et de l'imaginaire dans la constitution du réel. Et c'est dans ce sens qu'il se sert du premier schéma du miroir pour l'illustrer.

Avec Dick les problèmes du diagnostic et du transfert commencent à se poser et à la fin de ce chapitre VII, Lacan annonce le titre de la séance suivante comme « Le transfert, aux niveaux distincts auxquels il faut l'étudier ». Et ce que nous trouvons dans ce chapitre VIII, « *Le loup ! Le loup !* », c'est le cas de Robert et la justification de la lecture qu'il propose par la suite du Séminaire du texte de Freud « Introduction au narcissisme »¹⁹⁴ : « Cela nous emportera au cœur de cette autre notion, que j'essaie d'introduire ici, et sans laquelle aussi il n'est pas possible de faire une juste répartition de ce que nous manions dans notre expérience – la fonction de l'imaginaire ». C'est le rôle de cette fonction in *status nascendi* que nous verrons opérer dans ces deux cas, que je mets volontiers en série avec celui d'Ophélie, tant en ce qui concerne le diagnostic que le transfert au niveau imaginaire.

¹⁹⁴ Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 145.

En termes de structuration, nous dirons que le cas de Robert est le noyau des autres deux, Dick et Ophélie, voire de tous les cas que nous avons examinés jusqu'ici. La raison est qu'à la fin de l'exposé de Madame Lefort sur cet enfant qui ne disait rien de plus que *Le loup* ! Lacan conclut¹⁹⁵ : « Il avait quand même deux mots ». Et ce qu'il explique sur ces deux mots les réduit à n'être qu'un mot, pur signifiant, « trognon de la parole », sans aucun sens, mais à partir duquel il a pu être relié à la communauté humaine. Dans le cas de Dick nous avons ce moment où c'est l'enfant qui trouve sa propre parole et se relie à une communauté déterminée. Cela a été possible grâce à l'introduction d'une autre unité signifiant dans le travail analytique, mais plus complexe. Bien que dans le Séminaire Lacan analyse d'abord le cas de Dick et puis celui de Robert, nous inverserons cet ordre, à partir de ce rapport symbolique que nous trouvons dans les deux cas. Nous commencerons par Robert et puis nous examinerons Dick.

Ainsi on peut comprendre que le travail d'Ophélie au niveau structurel rejoint ces cas juste dans le niveau imaginaire, qui ne peut être conquis qu'à condition des deux structurations symboliques précédentes, tel que les cas de Robert et Dick nous l'apprendront. Autrement dit, à partir des cas de Robert et de Dick, nous pourrions comprendre mieux ce qui s'est passé dans le dernier dialogue entre Ophélie et Jean Lelièvre et le transfert imaginaire qui a pu s'établir sur la base des deux autres registres du transfert mis en œuvre de façon préalable chez elle : le réel, comme dans le cas de Robert, symbolique, comme dans le cas de Dick. Mais Ophélie nous montre aussi la différence qui existe entre le transfert réel au niveau de l'*ego* du sujet et le transfert imaginaire. De cette manière, sur la base de notre cadre théorique et des trois schémas des miroirs, nous verrons comment ce dialogue peut se diviser en deux parties. Dans la première il s'agit de la structuration au niveau du moi par rapport à l'idéal du moi ; dans la seconde, du moi réel, l'*ego*, par rapport au moi-idéal.

4.6.3 Le cas de Robert : depuis le surmoi, trognon de parole, au prénom propre

Ce qui lie les cas de Dick et Robert dans le Séminaire de Lacan est son propos de situer la fonction de l'imaginaire par rapport au symbolique et le réel. Dans les deux cas, il s'agit de moments différents de la constitution de cette fonction. Dans le premier, le moment où, à partir de certains rudiments, la fonction s'établit définitivement grâce à l'intervention analytique. Dans le second cas, où, au début, il y avait son absence absolue, le moment de la constitution de ces rudiments. Dans les deux cas, ce qui se dérive est le caractère structurel de cette constitution, c'est-à-dire, de la mise en jeu des trois registres, RSI. Il ne s'agit pas ni d'évolution ni de psychogenèse. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre que, au début du Séminaire III, en parlant de ce cadre indispensable à la psychanalyse, il affirme : « le grand secret de la psychanalyse, c'est qu'il n'y a pas de psychogenèse »¹⁹⁶. Nous pouvons déduire, alors, que le grand secret de la psychanalyse sont les trois registres à partir desquels elle a pu comprendre l'expérience humaine.

Or, en suivant notre propre chemin de recherche dont le point de départ dans ce chapitre est le symptôme inscrit dans la langue du sujet, nous inversons l'ordre de la présentation de deux cas en commençant par Robert. Dans ce cas le symptôme est réduit à son noyau essentiel, ce que Lacan appellera « un trognon de parole » et se situera dans le même registre du surmoi. De cette

¹⁹⁵ Ibid., p. 162.

¹⁹⁶ Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 15.

façon, nous devons ajouter ce terme, surmoi, à la séquence conceptuelle qui nous oriente dans notre analyse du cas d'Ophélie : ego, moi-idéal, moi et idéal du moi. Le premier couple, ego/moi-idéal, nous a permis le passage de l'analyse du symptôme délirant à l'examen de la structuration imaginaire dans la séance analytique. Nous voulons savoir où était l'ego d'Ophélie lorsque son moi-idéal était devenu sa « sœur jumelle ». Logiquement, il est du côté de la fillette, mais nous voulons savoir où était-il exactement dans l'état extraordinaire du délire. C'est de cette manière que la question devient plus générale, c'est-à-dire, lorsqu'on parle de l'ego de quelqu'un, dont son partenaire, le moi-idéal, n'est pas nécessairement délirant, qu'est-ce que cela veut dire ? C'est en suivant la trace conceptuelle de ce qui est l'ego que nous avons trouvé la voie de la structuration imaginaire dans la psychanalyse, dont il en fait partie.

C'est dans cette voie que le chemin du cas se croise avec ceux de Dick et de Robert. Ils se rejoignent dans le passage du symptôme à la structuration imaginaire dans la séance analytique. Dans ce sens la progression structurelle au niveau du symptôme, c'est-à-dire au niveau du symbolique, nous conduit à examiner Robert d'abord parce que c'est chez lui qu'on trouve le noyau symptomatique primaire, un énoncé sans aucun décalage par rapport à l'énonciation. Avec Dick nous verrons le symptôme se manifester au niveau de la constitution du niveau de l'énonciation proprement dit, à travers l'appel. Le cas d'Ophélie nous a montré l'état extraordinaire ou pathologique que peut prendre le caractère délirant de l'énonciation et la voix qui la véhicule dans les psychoses. Dans le cas de Robert le surmoi est réduit à être un « trognon de parole », une voix qui dit quelque chose d'incompréhensible pour le sujet, mais qui, quand même, peut le relier à la communauté humaine. Pour expliquer la nature surmoïque de ce symptôme dans le cas de Robert, Lacan le différencie de l'idéal du moi. Dans ce sens, il nous semble que le surmoi est rangé du côté du moi-idéal.

De cette façon, nous commencerons cette partie du chapitre en approchant les deux termes, surmoi et moi-idéal, parce que la détermination du moi-idéal peut nous aider dans notre enquête sur l'ego, son partenaire. Puis nous nous référerons au symptôme de Robert et à sa substitution par la parole, qui a engendré le changement de toute la situation symptomatique initiale, son propre prénom. Ensuite, nous étudierons attentivement les critères qui dans les trois registres, RSI, ont permis à Lacan de faire une conclusion diagnostique du cas. Finalement nous expliquerons en quoi la structuration imaginaire dans ce cas consistait-elle.

4.6.3.1 MOI-IDEAL ET SURMOI

Dans la deuxième partie du chapitre XI, « Idéal du moi et moi-idéal », du premier Séminaire, déjà référencié, Lacan fait fonctionner son schéma des miroirs, pour expliquer où se situent le moi, en tant que discours de l'ordre imaginaire, et les instances dans lesquelles il s'est décomposé, moi-idéal, et idéal du moi. Ce discours est différent du niveau de l'énonciation qui le produit, c'est-à-dire de la chaîne signifiant qui tisse l'interlocution entre deux sujets. Il faut se rappeler que dans ce chapitre XI Lacan suit Freud dans le texte d'*Introduction au narcissisme* (1914), avant que le terme de « surmoi » arrive à la pensée de Freud dans la seconde topique. Lacan lui donne dans le cadre de cette lecture après-coup la fonction de la censure, par rapport au moi actuel ou réel du sujet (*ego*).

Mais dans le chapitre VIII de ce même Séminaire I, Lacan a mis en rapport le surmoi avec l'idéal du moi sans mentionner le moi-idéal. Ainsi, nous lisons le « moi-idéal » comme un succédané de la censure exercé par le moi à travers le reproche dans le texte de Freud de 1896, selon le tableau 7 ; mais aussi comme un antécédent du surmoi. C'est-à-dire que bien qu'il y ait

des points en commun entre surmoi et moi-idéal, l'existence des deux mots laisse supposer des différences, bien que dans un même registre. Plus loin dans son enseignement, dans le Séminaire X, *L'angoisse*, Lacan va situer le surmoi dans un schéma, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Mais pour comprendre ce qu'il va mettre dans ce schéma, il faut que les rapports du moi avec son moi-idéal et son idéal du moi dans le schéma des miroirs soient clairs. Cela va nous permettre d'établir plus précisément les rapports et les différences entre moi-idéal et surmoi. Nous commencerons par le surmoi, à partir du cas de Robert dans le premier Séminaire. Ensuite, le suivi de la structuration symbolique nous mènera vers le cas de Dick. Enfin, lorsque nous reprendrons le cas d'Ophélie, à partir de ces deux cas, nous pourrions situer dans les schémas ce qui correspond au moi-idéal en tant que succédanée du reproche et antécédent du surmoi.

4.6.3.2 LE SYMPTOME DE ROBERT : UN TROGNON DE PAROLE

À trois ans et demi Robert est diagnostiqué et interné pour « état parapsychotique non franchement défini ». Son Q.D selon le test de Gesell est 43. Rosine Lefort le trouve à trois ans et neuf mois à l'institution où elle travaille, dépendante du « dépôt » de Denfert. Lisons alors l'explication de Lacan qui met en rapport l'idéal du moi et surmoi, à partir de ce cas fondamental¹⁹⁷ :

Il est difficile de faire ces distinctions à propos d'un phénomène aussi élémentaire, mais je voudrais attirer votre attention sur la différence entre le surmoi, dans le déterminisme du refoulement, et l'idéal du moi.

Je ne sais pas si vous vous êtes aperçus de ceci -il y a là deux conceptions qui, dès qu'on les fait intervenir dans une dialectique quelconque pour expliquer un comportement de

malade, paraissent dirigées exactement en sens contraire. Le surmoi est contraignant et l'idéal du moi exaltant.

Ce sont des choses qu'on tend à effacer, parce qu'on passe d'un terme à l'autre comme si les deux étaient synonymes. C'est une question qui méritera d'être posée à propos de la relation transférentielle. Quand on cherche le fondement de l'action thérapeutique, on dit que le sujet identifie l'analyste à son idéal du moi ou au contraire à son surmoi, et, dans le même texte on substitue l'un à l'autre au gré du développement de la démonstration, sans très bien expliquer la différence.

Je serai certainement amené à examiner la question du surmoi. Je dirais tout de suite que, si nous ne nous limitons pas à un usage aveugle, mythique, de ce terme, mot-clé, idole, **le surmoi se situe essentiellement sur le plan symbolique de la parole, à la différence de l'idéal du moi.**

Le surmoi est un impératif. Comme l'indique le bon sens et l'usage qu'on en fait, il est cohérent avec le registre et la notion de la loi, c'est-à-dire avec l'ensemble du système du langage, pour autant qu'il définit la situation de l'homme en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'il n'est pas seulement l'individu biologique. D'autre part, il faut accentuer aussi, et à l'encontre, son caractère insensée, aveugle, de pur impératif, de simple tyrannie. Dans quelle direction pouvons-nous faire la synthèse de ces notions ?

Le surmoi a un rapport avec la loi, et en même temps c'est une loi insensée, qui va jusqu'à être la méconnaissance de la loi. C'est toujours ainsi que nous voyons agir chez le névrosé le surmoi. N'est-ce-pas parce que la morale du névrosé est une morale insensée, destructive, purement opprimante, presque toujours anti-légale, qu'il a fallu élaborer dans l'analyse la fonction du surmoi ?

Le surmoi est à la fois la loi et sa destruction. En cela, **il est la parole même, le commandement de la loi, pour autant qu'il n'en reste plus que la racine. La loi se réduit toute entière à quelque chose qu'on ne peut même pas exprimer, comme le *Tu dois*, qui est une parole privée de tout sens.** C'est dans ce sens que le surmoi finit par s'identifier à ce qu'il y a seulement de plus ravageant, de plus fascinant, dans les expériences primitives du sujet. **Il finit par s'identifier à ce que j'appelle la figure féroce**, aux figures que nous pouvons lier aux traumatismes primitifs, quels qu'ils soient, que l'enfant a subis.

Dans ce cas privilégié nous voyons là, incarnée, cette fonction du langage, nous la touchons du doigt sous sa forme la plus réduite, réduite à un mot dont nous ne sommes pas capables de

¹⁹⁷ Ibid., p. 164-65.

définir le sens et la portée pour l'enfant, mais qui pourtant le relie à la communauté humaine. Comme vous l'avez pertinemment indiqué, ce n'est pas un enfant-loup qui aurait vécu dans la simple sauvagerie, c'est un enfant parlant, et c'est par ce *Le loup !* que vous avez eu dès le début possibilité d'instaurer le dialogue.

Ce qu'il y d'admirable dans cette observation, c'est le moment où après une scène que vous avez décrite disparaît l'usage du mot *Le loup !* C'est autour de ce pivot du langage, du rapport à ce mot qui est pour Robert le résumé d'une loi, que se passe le virage de la première à la seconde phase. Commence ensuite cette élaboration extraordinaire qui se termine par ce bouleversant auto-baptême, lorsqu'il prononce son propre prénom. Nous touchons là du doigt, sous sa forme la plus réduite, le rapport fondamental de l'homme au langage. C'est extraordinairement émouvant.

4.6.3.2 DU TROGNON DE PAROLE AU PRENOM

Nous remarquerons, à nos propos, la manière comment l'enfant a réussi à substituer, grâce au transfert, cette trognon surmoïque, « *Le loup !* » par un mot de nature différent et très important, son propre prénom, « Robert ». Dans les deux cas, il s'agit de sa propre énonciation, dans la mesure où c'est lui-même qui prononce les deux mots. Mais si dans le premier cas il s'agissait d'un « phénomène élémentaire » comme l'appelle Lacan, voix de l'autre qui parle à travers lui, dans le second, nous trouvons sa propre parole. Dans le premier cas, il est presque complètement pris par cette voix de l'autre.

Et je dis « presque », parce que dans le récit du cas, on trouve que, dans quelques occasions il dit aussi, « maman » et « madame ». Mais il n'a pas un fil communicatif qui puisse lier les deux types de voix. Rappelons nos cas : dans les cas de Louis, il dit « quand quelqu'un **me** dit X, il y a un truc qui **me** dit *c'est pas X* » ; dans le cas de Laurent, il dit « je parle pour faire taire **ma** mère » et finalement dans le cas d'Ophélie, elle dit de sa fausse jumelle « elle **me** commande ». Dans ces trois cas, le fil conducteur qui empêche d'être pris absolument par les voix est le sujet qui entend en se différenciant de celui qui parle. J'ai souligné les mots qui indiquent cet acte d'entendre en marquant la distance avec celui de parler, c'est-à-dire « moi » en tant qu'objet indirect dans la forme « me » ou en tant que sujet possesseur dans la forme de l'adjectif possessif « ma ». Ainsi, on dirait que chez Robert, le sujet qui entend ne s'est pas différencié de celui qui parle, parce que le moi ne s'est pas constitué.

Or, du côté de sa propre parole, on peut se demander, combien des fois le petit garçon avait entendu qu'on l'appelait « Robert » ? Sûrement beaucoup, mais ce prénom n'était pas le signe de son être pour lui, il n'existait pas pour lui-même. Seul l'autre qui lui parlait, la voix qu'il entendait avait de l'existence pour lui. C'est après un intense travail transférentiel que l'enfant a compris que cette parole de l'autre, « Robert », et pas « *Le loup !* », était son signe à lui, le signifiant qui pouvait le relier d'une autre façon à la communauté humaine. Avec *Le loup !* nous sommes au niveau du « trognon de parole » et avec son substitut, le prénom « Robert ! », assumé par le sujet lui-même, nous sommes au niveau du signe, donc, dans les deux cas, au niveau du réel mais pas encore au niveau du signifiant. Ce sera le cas de Dick qui va nous apprendre comment arrive cette entrée au symbolique et avec elle la constitution du registre imaginaire. Pour l'instant, arrêtons-nous un peu dans le statut spécial qu'a le nom propre parmi les noms.

4.6.3.3 LE NOM PROPRE, UN RENVOI AU CODE DE LA LANGUE

Dans son article « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe », Roman Jakobson distingue le nom propre comme un type spécial de nom. Il ne renvoie à aucune signification, mais au code même dont il fait partie¹⁹⁸ :

Les noms propres [...] prennent une place particulière : **la signification générale d'un nom propre ne peut se définir en dehors d'un renvoi au code. Dans le code de l'anglais, « Jerry » signifie une personne nommée Jerry.** La circularité est évidente : **le nom désigne quiconque porte ce nom.** L'appellatif « chiot » désigne un jeune chien, « bâtard » désigne un chien de race mêlée, « lévrier », un chien utilisé dans les courses, mais « Fido » ne désigne ni plus ni moins qu'un chien qui s'appelle « Fido ». La signification générale de mots tels que « chiot », « bâtard », ou « lévrier » pourrait être indiquée au moyen d'abstractions telles que « la bâtardise », ou de périphrases comme « jeune chien », « chien utilisé dans les courses », mais la signification générale de « Fido » ne peut être qualifiée de la sorte. [...], **si beaucoup de chiens s'appellent « Fido », ils n'ont en commun aucune propriété spéciale de « fidoïté ».**

Ainsi, le prénom « Robert » ne signifie pas autre chose ni ne désigne un autre être que ce petit enfant qui a compris que, lorsqu'il le prononçait par la première fois, il se désignait lui-même. De ce fait, il a pu, se différencier des autres y compris son analyste, et répondre à l'autre qui l'appelait « Robert ».

4.6.3.4 LE DIAGNOSTIC DE ROBERT, SELON LACAN : DANS TROIS REGISTRES, RSI

Comme dans le cas de l'homme-aux-loups, Lacan fait dans le cas de Robert une conclusion diagnostique. Mais au contraire de celle-là, cette conclusion est prononcée dans le cadre de la discussion avec l'assistance du Séminaire. Elle est la réponse à la première question que pose Madame Lefort après son exposé et les explications de Lacan sur le surmoi, trognon de parole : « quel diagnostic ? ». D'ailleurs, c'est Lacan lui-même qui a présenté le cas, à partir de sa justification de la lecture *d'Introduction au narcissisme* de Freud. Ainsi, ce cas plonge depuis le début dans les problèmes cliniques¹⁹⁹ :

Nous entrons là [dans *Introduction au narcissisme*] dans la distinction essentielle à faire entre névrose et psychose, quant au fonctionnement de l'imaginaire, distinction que l'analyse de Schreber que nous pourrions, j'espère, commencer avant la fin de l'année, nous permettra d'approfondir.

Pour aujourd'hui, je céderai la parole à Rosine Lefort [...] dont j'ai appris hier soir qu'à notre sous-groupe de psychanalyse des enfants, elle a apporté l'observation d'un enfant dont elle m'avait parlé depuis longtemps. **C'est un de ces cas graves qui nous laissent dans un grand embarras quant au diagnostic, dans une grande ambiguïté nosologique.** [...].

Mais le cas débouchera dans les problèmes du transfert²⁰⁰ : « De même que nous sommes partis, il y a deux conférences en arrière, de l'observation de Mélanie Klein, c'est à Rosine Lefort que je cède la parole. Elle ouvrira [...] des questions auxquelles je m'efforcerai d'apporter **des réponses qui pourront la prochaine fois être insérées dans ce que j'exposerai sous la rubrique du *Transfert dans l'imaginaire*** ». Nous suivons Lacan en ce qui concerne le transfert imaginaire dans notre analyse du deuxième dialogue d'Ophélie. En ce qui concerne ses réponses au diagnostic de Robert on peut dire que si bien le point de départ sont les critères diagnostiques

¹⁹⁸ Jakobson, Roman. « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe » (1950/57). In : *Essais de linguistique générale 1*, Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 178-79.

¹⁹⁹ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 146.

²⁰⁰ Ibidem.

de la psychiatrie de l'adulte, à chaque intervention des assistants, il oriente l'analyse à un des trois registres. De telle façon que le diagnostic final emploie les termes psychiatriques, mais sous une lumière absolument nouvelle. Voyons ce diagnostic dans ces trois registres et sa conclusion.

4.6.3.4.1 LE DIAGNOSTIC DE ROBERT AU NIVEAU DU REEL

Le Dr. Lang avait proposé, par analogie avec la nosographie des adultes, le diagnostic d'un « délire hallucinatoire ». Lacan fait l'éclaircissement suivant, à partir de ce qu'il avait proposé déjà dans notre quatrième référence à l'homme-aux-loups, sur ce qu'est le réel pour un sujet²⁰¹ :

Un délire hallucinatoire, au sens où vous l'entendez d'une psychose hallucinatoire chronique, n'a qu'une chose de commun avec ce qui se passe chez ce sujet, c'est cette dimension [...] **qui est que cet enfant ne vit que le réel**. Si le mot hallucination signifie quelque chose, c'est ce sentiment de réalité. Il y a dans l'hallucination quelque chose que le patient assume véritablement comme réel.

Et dans ce sens, Lacan souligne l'horizon de recherche qui, à ce moment-là de son Séminaire, implique la psychose hallucinatoire chronique de l'adulte (dont nous pouvons rappeler, par exemple, le cas de Freud cité dans notre chapitre précédent) et sur lequel il conclut : « [c']est tout le problème de la psychose : la synthèse de l'imaginaire et le réel ». Nous avons déjà fait référence, en suivant le cas d'Ophélie, à la manière comment il a élucidé cette synthèse dans le Séminaire III, en termes de rapports entre l'*ego* et son jumeau délirant. Elle n'est pas une adulte, c'est vrai, mais sa structure est celle d'une psychose qui, à l'état que Lacan l'entend ici, déclenchée, présentait la même caractéristique de synthèse entre le réel et l'imaginaire que celle d'un adulte. Dans cet état extraordinaire de sa psychose on peut dire que, comme Robert et n'importe quel cas de psychose extraordinaire adulte, elle vivait aussi dans le réel en tant qu'hallucination. Pour comprendre un peu mieux cet état halluciné, il faut se rappeler de l'épisode de l'hallucination de l'homme-aux-loups cité plus haut.

4.6.3.4.2 LE DIAGNOSTIC DE ROBERT AU NIVEAU DU SYMBOLIQUE

Sur ce que le mot loup pourrait représenter pour Robert, Lacan répond²⁰² : « Ce n'est ni lui ni quelqu'un d'autre, au début ». Le Dr. Lang propose, alors : « C'est la réalité ». Mais Lacan explique :

Non, je crois que **c'est essentiellement la parole réduite à son trognon**. Ce n'est lui, ni quelqu'un d'autre. Il est évidemment *Le loup* ! pour autant qu'il dit cette parole-là. Mais ***Le loup* ! c'est n'importe quoi en tant que ça peut être nommé**. Vous voyez là l'état nodal de la parole. **Le moi est ici complètement chaotique, la parole arrêtée**. Mais c'est à partir de *Le loup* ! qu'il pourra prendre sa place et se construire.

On trouvera cette expression, « trognon de parole » plus loin dans l'enseignement de Lacan. Dans le Séminaire XXIII, *Le sinthome*, il dira²⁰³ : « Le réel, celui dont il s'agit dans ce qu'on appelle ma pensée, est toujours un bout, un trognon. C'est, certes, un trognon, autour duquel la pensée brode, mais son stigmate, à ce réel, c'est de ne se relier à rien. C'est tout du moins ainsi que je conçois le réel ». Donc, c'est dans ce sens qu'on peut comprendre ce *Le loup* ! en tant que bout du réel. Dans cet état de l'enfant, il n'est lié à rien, il n'a aucune signification. Ce sont les

²⁰¹ Ibid., p.166

²⁰² Ibid., p. 167.

²⁰³ Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, op. cit., p. 123.

autres qui ont brodé à partir de ce bout, parce qu'en effet, en commençant par Madame Lefort, tous les assistants au Séminaire ont proposé quelque chose sur les histoires de loups et ce qu'ils pouvaient représenter et signifier pour l'enfant.

Mais nous voyons comment Lacan recentre ce trognon surmoïque dans le versant qui lui correspond, celui du symbolique en tant qu'il s'agit du versant de la réalisation de la parole par l'enfant, c'est-à-dire dans le registre réel du symbolique. Ce *Le loup!*, en tant qu'il aurait été brodé, lié à une histoire n'importe laquelle pour l'enfant, serait dans le versant de l'accrochement à l'autre. C'est toute la différence entre l'homme-aux-loups, qui avait brodé son réel avec des contes pour enfants, et cet enfant dont on ne saurait dire qu'il est un enfant-aux-loups. On pourrait l'appeler, plutôt, « L'enfant au trognon de parole », parce que pour Robert ce registre imaginaire n'existe pas au moment où il prononçait en criant et sans cesse ce bout de parole. Il a fallu beaucoup de travail de la part de Madame Lefort pour que, à partir de ce trognon, Robert ait pu se relier à la communauté humaine en réalisant sa propre parole, en prononçant lui-même son prénom. Ainsi, nous pouvons supposer que ces deux mots sont à situer dans la ligne horizontale du graphe, tandis que ce qui aurait pu être brodé par l'enfant, les histoires du loup et l'identification au loup, est à situer dans la ligne verticale.

4.6.3.4.3 LE DIAGNOSTIC DE ROBERT AU NIVEAU DE L'IMAGINAIRE

Déjà le diagnostic au niveau symbolique, « la parole arrêtée », puisque Robert ne disait plus que « *Le loup !* », implique une référence à l'imaginaire : « le moi est chaotique ». Mais au fur et à mesure que la discussion avance, Lacan précise les indicateurs de ce qui ne va pas dans le registre imaginaire, en étalant les propositions diagnostiques. Or, le principe de ces appréciations sur l'enfant est, en même temps, un diagnostic au niveau conceptuel, qui remet en cause le paradigme courant du moi, parmi les analystes postfreudiens de l'époque²⁰⁴ : « Le moi, qu'est-ce que c'est ? Ce ne sont pas des instances homogènes. Les unes sont des réalités, les autres sont des images, des fonctions imaginaires. Le moi lui-même en est une ». Ainsi sur la base de cette question, l'analyse de la symptomatologie de Robert va permettre de situer quelques points des limites du registre de ce moi complexe. Je souligne l'indicateur et je mets en gras le diagnostic correspondant :

1) Le comportement moteur de l'enfant²⁰⁵ :

Au début [...] quand il voulait atteindre un objet, il ne pouvait le saisir que d'un seul geste. S'il manquait ce geste, il devait le recommencer depuis le départ. **Donc, il contrôle l'adaptation visuelle, mais il subit des perturbations de la notion de la distance.** Cet enfant sauvage peut toujours, comme un petit animal bien organisé, attraper ce qu'il désire. Mais s'il y a faute ou lapsus de l'acte, il ne peut corriger qu'en reprenant tout. Par conséquent, nous pouvons dire qu'il ne semble pas qu'il y ait chez cet enfant de déficit ni de retard portant sur le système pyramidal, mais nous nous trouvons devant **des manifestations de faille dans les fonctions de synthèse du moi**, au sens où nous entendons le moi dans la théorie analytique.

2) L'absence d'attention, l'agitation inarticulée [...] au début, doivent également être rapportées à **des défaillances des fonctions du moi**.

3) L'atypie de son sommeil :

²⁰⁴ Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques* de Freud, op. cit. p. 168.

²⁰⁵ Ibid., p. 169.

Je ne manque pas de rattacher directement l'atypie de son sommeil **au caractère anormalique de son développement**, dont le retard se situe précisément sur le plan de l'imaginaire, sur le plan du moi en tant que fonction imaginaire. Cette observation nous montre que, du retard de tel point du développement imaginaire, il résulte des perturbations dans certaines fonctions en apparence inférieures à ce que nous pouvons appeler le niveau superstructurel.

C'est le rapport entre la maturation strictement sensorimotrice et les fonctions de maîtrise imaginaire chez le sujet, qui fait le très grand intérêt de cette observation. Toute la question est là.

Donc, dans le troisième indicateur on peut apprécier comment le diagnostic de « défaillances de la fonction du moi » des deux premiers résultent en un retard du développement du moi. Ainsi, dans ce sens, nous ne sommes pas dans une zone symptomatique, mais de développement affecté par le symptôme. Aussi bien le trognon surmoïque de Robert, que le délire d'Ophélie, affectent la même zone de développement, celle du moi. Autrement dit, du point de vue psychanalytique, on ne peut parler de développement qu'au niveau des fonctions du moi. Elles sont en rapport avec le registre ego de la parole. Tandis que, au niveau symptomatique, on ne peut que se référer à l'autre registre de la parole, celui de sa réalisation subjective. C'est pour cela que le délire d'Ophélie s'est résolu dans le registre de la révélation et de la vérité subjectives.

4.6.3.4.4 LA CONCLUSION DIAGNOSTIQUE

Après avoir prononcé la dernière conclusion diagnostique au niveau imaginaire, Lacan fait le lien entre ce qui concerne le retard du développement du moi de l'enfant et la symptomatologie psychotique : « C'est le rapport entre la maturation strictement sensorimotrice et les fonctions de maîtrise imaginaire chez le sujet, qui fait le très grand intérêt de cette observation. Toute la question est là. **Il s'agit de savoir dans quelle mesure c'est cette articulation-là qui est intéressée dans la schizophrénie** ». La référence à la schizophrénie dans le cas de Robert est faite parce que le Dr. Lang proposait le diagnostic de délire hallucinatoire, justement pour opposition à celui de schizophrénie. Ses raisons étaient les suivantes²⁰⁶ : 1) Le plus souvent on parle de schizophrénie infantile quand on ne comprend pas très bien ce qui se passe. 2) Il y a ici un élément essentiel qui manque pour qu'on puisse parler de schizophrénie, la dissociation. 3) Il n'y a pas de dissociation, parce qu'il y a à peine construction. Donc, c'est clair que dans les cas de psychoses chez les enfants, il est nécessaire de distinguer ce qui correspond au développement du moi, dans les termes que Lacan vient d'expliquer et ce qui correspond à la symptomatologie proprement dite. Autrement dit, un retard dans le développement n'est pas un symptôme, c'est la conséquence d'une symptomatologie déterminée. Voyons ce que propose Lacan au niveau de ces rapports symptôme-développement pour le cas de Robert²⁰⁷ :

Nous pouvons, selon notre penchant et l'idée que chacun de nous se fait de la schizophrénie, de son mécanisme et de son ressort essentiel, situer ou non ce cas dans le cadre d'une affection schizophrénique.

Il est certain que ce n'est pas une schizophrénie au sens d'un état, dans la mesure où vous nous en montrez la signification et la mouvance. Mais **il y a là une structure schizophrénique de relation au monde et toute une série de phénomènes que nous pourrions rapprocher à la rigueur de la série catatonique**. Certes, il n'y en a à proprement parler aucun symptôme, de sorte que nous ne pourrions situer le cas, dans un tel cadre, comme l'a fait Lang, que pour le repérer approximativement. Mais certaines déficiences, certains manques d'adaptations humaine, **ouvrent vers quelque chose qui plus tard, analogiquement, se présentera comme une schizophrénie**.

²⁰⁶ Ibid., p. 166.

²⁰⁷ Ibid., p. 170.

Je crois que l'on ne peut pas plus en dire, si ce n'est que c'est ce qu'on appelle un cas de démonstration. Après tout, nous n'avons aucune raison de penser que les cadres nosologiques sont là de toute l'éternité et nous attendaient. Comme disait Péguy, les petites vis entrent toujours dans les petits trous, mais il arrive des situations anormales où des petites vis ne correspondent plus à des petits trous. **Qu'il s'agisse de phénomènes de l'ordre psychotique, plus exactement de phénomènes qui peuvent se terminer en psychose, cela ne me paraît pas douteux. Ce qui ne veut pas dire que toute psychose présente des débuts analogues.**

Comme dans le cas de l'homme-aux-loups, Lacan parle de psychose dans le sens du déclenchement type Schreber. Mais ici, le sens structurel côtoie le premier de manière plus évidente : la schizophrénie ne se trouve pas dans une spécificité symptomatique, mais dans une spécificité structurelle. L'enfant a « une structure schizophrénique de relation au monde ». C'est ce côté-là que je veux souligner. C'est cette structure qui va déterminer ce qui au niveau des symptômes se rapproche de la série catatonique et des caractéristiques du retard au niveau imaginaire. Dans l'homme-aux-loups c'était l'hallucination qui était l'indicateur de la structure dans l'enfance. Chez Robert, nous avons un éventail plus large qui met en jeu les trois registres. Comme le patient de Freud, au niveau du réel, l'enfant « vivait dans le réel », sauf que, comme dans les psychoses hallucinatoires, c'était un vivre « **que** dans le réel ». Tandis que dans le patient de Freud cela n'a été qu'un moment et chez Ophélie un état permanent qui pouvait coexister avec les autres fonctions de sa vie.

Au niveau symbolique, nous avons chez Robert « le mot arrêté », donc, comme dans les cas de l'homme-aux-loups et d'Ophélie, l'impossibilité de symbolisation, sauf que dans chacun à un niveau différent de la parole. Robert au niveau du nom, Ophélie au niveau des pronoms (qui parle dans l'énonciation délirante) et l'homme-aux-loups au niveau de la différenciation anatomique entre les hommes et les femmes. Chez Robert et Ophélie l'intervention analytique dans l'enfance a réussi à faire bouger le processus symbolique, mais pas la structure, parce que sa cause est dans cette insondable décision de l'être où s'est joué un rejet primordial, comme nous l'avons étudié dans le chapitre précédent. C'est à ce niveau symbolique que nous pouvons situer le symptôme, parce que dans le cas de Robert après l'intervention analytique c'est son propre prénom qui est venu à la place de ce « *Le loup !* » qui nommait n'importe quoi, et a marqué le changement de la symptomatologie dans un avant et un après son auto-baptême. Dans le cas d'Ophélie, ce qui a marqué le changement de la situation subjective c'est la réduction des pronoms des interlocuteurs du premier dialogue, trois au début : elle, moi et quelqu'un, à deux au deuxième dialogue : toi et moi.

Ainsi, il ne faut pas confondre structure et symbolisation. C'est de cette symbolisation que dépendra l'état de la psychose, mais pas la psychose elle-même. Donc, le problème nucléaire dans les psychoses est celui de la symbolisation subjective, dont le noyau est le rejet primordial. Notre quatrième référence à l'homme-aux-loups reste comme le paradigme de cette impossibilité de symbolisation dans l'enfance. C'est à partir de ce paradigme et de ses conséquences au niveau réel et imaginaire, que Lacan peut dériver ses conclusions dans le cas de Robert et comme nous le verrons, aussi dans le cas de Dick. Cela veut dire que cette impossibilité s'étend aux différents niveaux de la rencontre du sujet dans l'enfance avec le signifiant et la voix qui le véhicule : cette voix elle-même, les noms, dont le nom du père en fait partie, les prénoms, et les signifiants de la sexualité. C'est dans ce sens que nous pouvons comprendre la dernière proposition de Lacan : « Ce qui ne veut pas dire que toute psychose présente des débuts analogues ». Mais que dans tous les cas, quel que soit le point crucial de l'impossibilité symbolique pour le sujet, ce qui peut arriver, étant donnée certaines circonstances, est certainement le déclenchement d'une psychose, paranoïaque ou

schizophrénique. Autrement dit, cette impossibilité symbolique subjective est, dans les termes freudiens, le facteur étiologique spécifique dans les psychoses qui peut se mettre en jeu avec les aléas des circonstances personnelles. Sa cause racine est le noyau forclos avant même que l'enfant apprenne à parler. Tous les cas examinés jusqu'ici dans cette recherche, qui sont passés par le dispositif analytique, Amélie, Louis, Sébastien, Ophélie et Dick qui le fera par la suite, ont montré la prévalence de ce facteur spécifique. La raison est que l'inconscient recherché, c'est-à-dire, la réalisation du sujet qui s'adresse à l'analyste, implique que ce sujet puisse réussir la symbolisation, en attendant ses propres signifiants ou leurs substituts à travers les deux registres de la parole, *ego* et révélation.

4.6.3.5 LA STRUCTURATION IMAGINAIRE DANS LE CAS DE ROBERT : LE FONDEMENT CORPS-CONTENANT/PULSIONS-CONTENU

À niveau du réel, on pourrait dire que les conséquences de la symbolisation réussie impliquent la modification du sentiment de réalité pour le sujet. L'hallucination s'est évanouie, c'est-à-dire que la synthèse réel-imaginaire a été dissoute. Le cas d'Ophélie le montre aussi lorsqu'à la séance suivant le traitement du délire, elle est accompagnée par un camarade l'institution jusqu'à l'entrée du cabinet. Dans le cas de Robert, on peut dire qu'il commence à vivre la réalité institutionnelle, en se mettant en relation avec les autres enfants de manière amicale et en travaillant avec eux. Dans le registre imaginaire, les conséquences sont visibles au niveau du développement du moi. C'est ce qui montre in *status nascendi* le cas de Robert.

L'explication de Lacan, sur la fonction imaginaire, montre la cellule fondamentale qui inaugure cette même fonction, à partir du cas de Robert. Il se sert de la base la plus simple du schéma des miroirs : le rapport contenant-contenu. Suite à l'intervention analytique, Robert a pu commencer à supporter le vide. Je résume d'abord les moments clés de cette intervention en suivant les registres transférentiels et ce que Rosine Lefort disait au niveau des rapports corps-contenant et leurs contenus. Bien qu'elle explique le cas dans les termes de la théorie de Mélanie Klein des objets bons et mauvais, je les omets pour mettre en relief ce qui nous intéresse ici, les trois registres lacaniens de ses interventions et des réponses de l'enfant :

1) P. 148 : La situation initiale : « il y avait [...] [des] hurlements déchirants, à l'occasion des scènes routinières de sa vie – le pot, et surtout le vidage du pot, le déshabillage [...] ».

2) P. 149 : « La seule chose que j'ai pu dégager de ces premières séances, c'était qu'il n'osait pas s'approcher du biberon de lait, ou qu'il s'en approchait à peine en soufflant dessus. J'ai noté aussi un intérêt pour la cuvette qui pleine d'eau, semblait déclencher une véritable crise de panique. »

3) Lorsqu'on cherche dans le rapport de madame Lefort quelle a été sa première intervention, on trouve qu'elle s'est limitée à sa seule présence, sans rien dire. L'enfant prend note de cet autre réel qui est là et cela a eu les premiers effets. D'abord, au niveau de la parole, parce qu'il est sorti de la séance et en haut de l'escalier il a dit « sur un ton pathétique, sur une tonalité très basse qui ne lui était pas habituelle, *Maman*, face au vide »²⁰⁸. L'autre effet transférentiel s'est fait sentir au niveau des rapports contenant-contenu, sur lesquelles Madame Lefort conclut²⁰⁹ : « Sa confusion était grande entre lui-même, les contenus de son corps, les

²⁰⁸ Cf. le récit de la première phase du traitement, *ibid.*, p. 149.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 151.

objets, les enfants, les adultes qui l'entouraient ». Le biberon, la cuvette et le pot étaient symboles du corps-contenant ; le lait, le sable et l'eau, ceux de ses contenus. En effet, à la fin de cette première phase, il met dans le pot où il avait uriné, du sable, de l'eau, toutes les miettes du verre du biberon qu'il avait cassé, du lait et une poupée.

4) De cette façon les premières interprétations de Madame Lefort sont faites dans le sens de différencier les contenus du corps en les nommant. Le résultat a été que l'enfant lui-même nommait à l'occasion de le faire dans le pot²¹⁰ : « - Pas caca, c'est pipi ».

5) Après, les interprétations de l'analyste étaient dans le sens symbolique de la présence et l'absence. Tant à l'égard des réceptifs qui symbolisaient le corps et ses contenus, comme des habits qui le couvraient²¹¹.

Tout mon attitude fut de lui montrer la réalité du pot, qui restait après avoir été vidé de son pipi ; comme lui, Robert, restait après avoir fait pipi, comme le robinet n'était pas entrainé par l'eau qui coule.

À travers ces interprétations et ma permanence, Robert introduisait progressivement un délai entre le vidage et le remplissage, jusqu'au jour où il a pu revenir triomphant avec un pot vide dans ses bras. **Il avait acquis visiblement l'idée de son corps.**

6) Pendant cette première partie du traitement tout se limitait à ce qui était actuel dans la séance. Dans la seconde partie, la logique était la même²¹² « [...] la dialectique qu'il avait toujours employée lui-même, celle des contenus-contenant [...] ». Mais c'est lorsqu'il a réussi à saisir l'absence de l'analyste (en l'enfermant dans les toilettes), à exprimer sa tristesse et à comprendre qu'elle pouvait revenir, que le trognon de parole a disparu de son vocabulaire. À partir de ce moment-là commencent les actualisations de son histoire qui marquent cette seconde période du traitement, et c'est dans ce cadre que se produit la scène de l'auto-baptême, où c'est son prénom qui arrive à la scène.

7) Après, on trouve un autre indicateur d'élaboration symbolique, parce qu'il commence à exprimer, en se palpant et en palpant son analyste : « Robert et pas Robert ». Il le fera avec d'autres enfants aussi. Sa conséquence est contondante au niveau de la structuration fondamentale de l'imaginaire, contenant-contenu²¹³ :

Robert était maintenant capable de recevoir, et capable de donner. [...]

Nous arrivons alors à un palier du traitement qu'on peut résumer ainsi - **le contenu de son corps** n'est plus destructeur, mauvais, Robert est capable d'exprimer son agressivité en faisant pipi debout, et **sans que l'existence et l'intégrité du contenant, c'est-à-dire du corps, soient mises en cause.**

Le Q.D au Gesell est passé de 43 à 80, et au Terman-Merill, il y a un Q.I. de 75. Le tableau clinique a changé. Les troubles moteurs ont disparu, le prognathisme aussi. Avec les autres enfants, il est devenu amical souvent protecteur de plus petits. On peut commencer à l'intégrer à des activités de groupe. Seul le langage reste rudimentaire, Robert ne fait jamais des phrases, n'emploie que les mots essentiels.

Sur ces bases, Lacan conclut²¹⁴ :

²¹⁰ Ibid., p. 153.

²¹¹ Ibid., p. 154.

²¹² Ibid., p. 156.

²¹³ Ibid., p. 159-160.

²¹⁴ Ibid., p. 167.

On trouve ici une élaboration imaginaire secondaire que M^{me} Lefort a mise en relief qui est littéralement **la non-existence à l'état naissant**.

Cette observation, je ne l'avais pas revue depuis longtemps. Et pourtant, la dernière fois où nous nous sommes rencontrés, je vous avais fait le grand schéma du vase et des fleurs, où les fleurs sont imaginaires, virtuelles, illusoires, et le vase réel ou inversement, car on peut disposer l'appareil dans le sens contraire.

Je ne peux, à cette occasion, que vous faire remarquer la pertinence de ce modèle, construit sur le rapport entre les fleurs-contenu et le vase-contenant. Car le système contenant-contenu, que j'ai déjà mis au premier plan de la signification que je donne au stade du miroir, nous le voyons là jouer à plein, et à nu. **Nous voyons l'enfant se conduire avec la fonction plus ou moins mythique du contenant, et seulement à la fin pouvoir le supporter vide**, comme l'a noté M^{me} Lefort. **Pouvoir en supporter la vacuité, c'est l'identifier enfin comme un objet proprement humain**, c'est-à-dire un instrument, capable d'être détaché de sa fonction. Et c'est essentiel pour autant que dans le monde humain, il y a non seulement de l'utile, mais aussi de l'outil, c'est-à-dire des instruments, qui existent en tant que choses indépendantes.

Cette première cellule de l'imaginaire, la différenciation contenant-contenue est donc, la conséquence de la symbolisation réussie de Robert, l'assomption de son propre prénom, à partir de la mise en jeu des deux registres transférentiels, l'ego, en tant que présence de l'analyste, corps contenant aussi, et la parole dans la voie de la nomination et la symbolisation primordiale présence-absence. Voyons maintenant ce qui arrive dans le cas de Dick, où la symbolisation réussie se situe à un autre niveau du symbolique, celui de l'appel.

4.6.4 Dick ou la structuration symbolique fondamentale

Ce que Lacan dit sur le diagnostic de Dick laisse rapidement les références psychiatriques (idiotisme) et psychologiques (un enfant de 4 ans avec un développement de 15 à 18 mois), pour se situer entièrement dans le domaine psychanalytique. Son point de départ sont deux propositions diagnostiques de Mélanie Klein. La première, c'est qu'il ne s'agit pas d'un cas de névrose parce qu'il n'y a pas d'anxiété (angoisse). Et la deuxième, dont Lacan remarque le caractère contradictoire et paradoxal, affirme d'une part, que l'ego a été développé « d'une façon trop précoce si bien que, l'enfant a un rapport trop réel à la réalité parce que l'imaginaire ne peut pas s'introduire », et de l'autre, que « c'est l'ego qui arrête le développement »²¹⁵. De son côté, Lacan met en rapport l'absence d'angoisse avec les rapports de Dick avec la réalité : « il existe chez lui une possibilité d'empathie beaucoup plus grande que la normale, car il est parfaitement bien en rapport avec la réalité, d'une façon non anxiogène »²¹⁶.

Sa perspective d'analyse des données cliniques est celle des trois registres, réel, symbolique et imaginaire. Dans ce sens, sa première conclusion est que pour Dick réel et réalité son la même chose. L'emphasis que Lacan fait dans cette conclusion nous a emmené à examiner tout d'abord ce critère diagnostique, les rapports de l'enfant avec le réel, à partir des autres cas de notre recherche où ces rapports ont aussi été examinés. Cela nous a permis, en premier lieu, de proposer notre hypothèse diagnostique : dans le cas de Dick, nous avons un cas de psychose ordinaire. Et en deuxième lieu, de faire une mise au point des critères diagnostiques dont nous nous sommes servis tout au long de cette recherche. Ensuite, l'examen de l'analyse de Lacan sur le cas, en quatre parties supplémentaires, nous permettra de soutenir notre hypothèse :

²¹⁵ Ibid., p. 141.

²¹⁶ Ibid., p. 115.

- 1) Le diagnostic que Lacan propose et la détermination du symptôme principale.
- 2) Le cadre théorique sur lequel il s'appuiera pour faire son analyse de ce symptôme et de l'intervention de Mélanie Klein.
- 3) La cellule métonymique fondamentale : cause et traitement
 - a. La cause du symptôme, une symbolisation en attente ; et
 - b. Son traitement, c'est-à-dire, l'installation du circuit communicatif transférentiel et le registre signifiant de la symbolisation réussie.
- 4) La symbolisation de la réalité ou le registre imaginaire de cette symbolisation et ses conséquences au niveau de la constitution du moi.

En plus de la vérification de notre hypothèse diagnostique, cet examen du cas nous permettra de définir ce qui correspond au moi, en préparant le terrain pour le différentier de l'*ego* et du sujet, selon ce que nous apprendrons du cas d'Ophélie.

4.6.4.1 LES RAPPORTS DE DICK AVEC LE REEL ET NOTRE HYPOTHESE DE PSYCHOSE ORDINAIRE

Contrairement aux cas de l'homme-aux-loups et de Robert, on ne trouve pas dans le cas de Dick une conclusion explicite de Lacan sur le diagnostic structurel de l'enfant. À partir des propositions cliniques qu'il reprend de Mélanie Klein (Dick n'est pas idiot, dans le sens psychiatrique du terme, ni non plus névrotique), il laisse entendre qu'il s'agit d'une structure psychotique. Quelle est la différence avec les deux autres cas où Lacan déclarait explicitement le diagnostic et où le sens structurel du mot « psychose » côtoyait le sens de la structure déclenchée ? Les rapports de Dick avec le réel. Il n'y a pas d'épisode hallucinatoire, on peut pas dire non plus qu'il ne vivait que dans le réel comme Robert. Sur ces rapports de l'enfant avec le réel, Lacan affirme que pour lui le réel et la réalité sont équivalents, il regardait les choses et les personnes comme si elles n'existaient pas.

Dans nos termes, nous dirons que la psychose de Dick est dans son état ordinaire, tandis que celle de Robert était dans son état extraordinaire. Dans les deux cas le noyau pathogène est ce qui a été forclos primordialement, mais c'est dans l'état extraordinaire que cela retourne dans le réel. Qu'est-ce qui se passe avec Dick, où ce qui a été forclos ne retourne pas dans le réel ? Nous répondons à cette question, à partir de la comparaison avec les autres cas. Dans l'homme-aux-loups, ce qui est retourné dans le réel, en tant que vu, est au niveau des objets (l'objet phallique), donc des énoncés. Par contre, dans le cas de Robert, Ophélie et Louis, il s'agit d'un retour du forclos au niveau de l'énonciation, des voix, de l'entendu. C'est donc dans cet ordre d'idées que l'on pourrait faire la distinction entre les différents types de psychoses indépendamment de leur état ordinaire/extraordinaire. Il y a celles où le retour du forclos a privilégié l'entendu de l'énonciation, comme Robert, Ophélie et Louis, et celles où le retour du forclos a privilégié le vu, des objets des énoncés, comme l'homme-aux-loups. Les rapports énonciation/énoncé font que la mise au premier plan d'un des deux trajets du graphe, n'exclut pas l'autre, mais le déplace au deuxième plan.

Or, si nous avons trouvé les deux types de psychoses, des voix et du vu, dans leurs états extraordinaires, cela nous permet de déduire que nous devons les trouver aussi dans leurs états ordinaires, état dans lequel nous pensons que la structure de Dick se trouve. Partons une fois de plus des données connues. Robert et Ophélie nous ont montré les états extraordinaires à différents moments de la vie, selon le point de la rencontre avec la chaîne signifiante où la parole

s'est arrêtée. Robert, dans la rencontre primitive avec le trognon surmoïque de parole ; Ophélie avec les pronoms. Par contre, Sébastien, l'adolescent, nous a montré l'état ordinaire, la méfiance envers les autres, où le ton peut monter de manière bruyante, sans franchir la barrière vers l'état extraordinaire. Lors d'un changement inattendu de situation, sa rencontre a été avec la question préliminaire, que nous pouvons poser de la manière suivante : « maintenant qu'il n'y aurait pas de sortie au restaurant pour fêter mon adieu à l'institution d'enfants, qui suis-je là ? ». Donc, sa rencontre n'a été pas fait au niveau de la chaîne signifiant horizontal et sa question, « qui parle ? » ou « qui dit quoi ? », (lignes rouges du graphe 4), mais de la chaîne discursive verticale et sa question préliminaire (ligne verte du graphe 4).

L'homme-aux-loups nous a montré l'état extraordinaire du deuxième type, où il s'agit du vu. Ainsi, il me semble que Dick nous montre un état ordinaire, parce que Lacan insiste tout au long de son analyse du cas : Dick regarde les choses de son monde comme si elles n'existaient pas et Mélanie Klein comme si elle était un meuble. C'est très différent de ce qui arrive dans la névrose de Don Quichotte : pour lui, les choses existent. Il ne regarde pas les moulins à vent comme s'ils n'existaient pas. Ils existent pour lui, sauf que le chevalier leur donne des attributs qu'ils n'ont pas : des bras à la place de pales par exemple. Ces deux cas, de Dick et Don Quichotte, nous permettent de comprendre un peu mieux ce que Freud expliquait de la différence des jugements d'existence et d'attribution dans son article sur la négation, *Die Verneinung*. Dans le cas de Dick l'inexistence des choses de son monde, implique, du point de vue imaginaire, qu'il n'y a pas de structuration dans ce registre. Et comme nous l'avons étudié dans le cas de Robert, nous verrons aussi que dans le cas de Dick ce manque de structuration n'est pas non plus un symptôme, c'est la conséquence de la situation symptomatique. Il s'agit de la même cause que pour le retour extraordinaire du forclos dans le cas de l'homme-aux-loups. Dans son cas, la structuration imaginaire avait réussi certains stades qui manquaient encore chez Dick. Mais, comme effet de la forclusion primordiale, elle s'est arrêtée dans la rencontre avec la différence anatomique.

Ces considérations nous exigent de recueillir les critères diagnostiques que nous avons trouvé tout au long de cette recherche. Ainsi, nous situons :

1) **La cause structurale**, au niveau de la psychose, par rapport à la forclusion primordiale dans le registre des voix, dans les premiers moments de la vie. C'est l'insondable décision de l'être, l'étiologie structurelle, c'est-à-dire la donnée inamovible dans les cas.

2) **La cause symptomatique**, dans la rencontre du sujet avec un réel, c'est-à-dire, avec quelque chose impossible à symboliser pour lui, soit au niveau de la chaîne signifiant, soit au niveau de la chaîne discursive, à n'importe quel moment de la vie. C'est l'étiologie spécifique. Ces rencontres ont la valeur d'un trauma et elles sont l'œuvre en grande mesure du hasard (*Tyché*) qui entre en rapport toujours avec le noyau du forclos primordial (*automaton*). Dans ce sens, forclusion et symbolisation sont deux processus différents qu'il ne faut pas confondre. Le fondement de la première est la voix, le fondement de la deuxième est de l'ordre de l'articulation signifiante, dans ou hors de la langue maternelle du sujet. Lorsque la symbolisation n'est pas réussie, nous dirons que le signifiant qui n'a pas trouvé sa place dans la chaîne signifiante est forclos. Il est attiré par le noyau du forclos, le sujet lui-même, sa voix et les signifiants qui le représentent dans les échanges avec les autres. Ce signifiant peut être le prénom, tout seul, comme dans le cas de Robert, ou dans une relation plus complexe, comme dans le cas de Dick ; un pronom, comme dans le cas d'Ophélie ; le nom du père comme dans le cas de Louis ; ou

n'importe quel autre signifiant ou trognon de parole qui a pu le représenter dans les échanges avec les autres.

3) **Le type de la psychose**, par rapport au retour de ce qui n'a pas été symbolisé : dans la voie de ces mêmes rencontres : dans la chaîne de l'énonciation ou des énoncés. C'est-à-dire si le symptôme a privilégié le registre de la voix et des représentants subjectifs, ou du vu et des représentations des objets. Le processus symptomatique est un processus défensif, qui s'oppose à la voie de la symbolisation et implique dans tous les cas une formation de compromis entre les tendances à rejeter (en bleu dans le graphe 4) et les tendances qui font le rejet (En I dans le même graphe). Ce sont les symptômes primaires de notre tableau 8. Dans les deux cas, de la défense ou de la symbolisation, il s'agit de traitements de la jouissance dans le cadre de la langue du sujet. Dans la voie défensive, on la traite par le mécanisme de la forclusion ou du refoulement, selon la structure. Dans la voie de la symbolisation, par la voie des deux registres de la parole, l'*ego* et la révélation.

Ces deux types de psychoses, selon que le retour, pathologique ou non, des symptômes mette au premier plan le sujet (les composants de l'énonciation) ou les objets (les composants des énoncés), correspondent aux questions centrales dans les psychoses du point de vue de la langue du sujet : « qui parle ? » et « qui suis-je là ? ». Mais aussi, dans une certaine mesure, ces deux types correspondent, d'un côté, aux deux pôles que Miller proposait comme maladies de l'Autre et maladies de la mentalité ; et d'un autre côté, aux pôles paranoïaques et schizophréniques proposés par la tradition psychiatrique, mais revisités par la psychanalyse. C'est de cette façon que nous comprenons d'abord que, dans le texte de 1896 sur les psychonévroses de défense, Freud attribue le retour des voix comme le symptôme particulier de la paranoïa (Cf. Tableau 8). Puis son affirmation dans le texte de 1915, *L'inconscient*, sur le fait de que dans la schizophrénie les malades traitaient les mots comme des choses. C'est-à-dire, comme de représentations de choses, selon le cadre linguistique dans lequel Freud s'appuyait. Nous entendons ces représentations de choses comme les objets des énoncés dans le cadre linguistique de Lacan. L'examen du cas de Dick, nous donnera davantage d'arguments pour soutenir cette hypothèse des deux types des psychoses, parce qu'il nous permettra de comprendre en quoi consiste l'impossibilité de symbolisation dans la voie des objets et ses rapports avec la symbolisation subjective en cause.

4) **L'état, ordinaire et extraordinaire des deux types des psychoses**, par rapport à la réussite ou à l'échec du processus défensif, selon notre tableau 8. L'état ordinaire, comme dans le cas de Sébastien, correspond au retour du reproche situé au niveau de l'énonciation et qui a été prononcé pour rejeter un contenu de jouissance. La défense est réussie, l'état de la psychose reste donc ordinaire. Le problème arrive lorsque la défense échoue sous certaines conditions déclenchants ou traumatiques. Dans ce moment-là, le retour des symptômes est pathologique, prend la voie du réel et comprend tant le contenu rejeté comme l'énonciation qui rejette. Cette dernière retourne au niveau des voix, et le contenu, au niveau du vu, comme dans l'homme-aux-loups et les psychoses hallucinatoires. Nous avons pu reconnaître aussi comment l'indicateur de la structure, le délire proprement psychotique, où c'est l'autre qui commande au sujet, peut se présenter dans son état extraordinaire, bruyant (Schreber et dans une certaine mesure Robert) ou non bruyant pour les autres (Louis et Ophélie). Mais aussi dans l'état ordinaire comme méfiance envers les autres (Sébastien).

Sur ces présupposés, reprenons Dick. Symptôme et cause sont dans le registre symbolique. Le premier, au niveau de l'énonciation, parce que Dick ne fait aucun appel. La cause

est au niveau des signifiants qui peuvent circuler par ce circuit subjectif. Il s'agit d'une symbolisation subjective qui ne s'est pas réalisée, parce que le système qui pourrait le permettre est interrompu dans un point précis, celui de la parole. C'est dans ces deux composants du registre symbolique, chaîne et signifiants, que se situe le travail analytique entrepris par Mélanie Klein. Ainsi l'indicateur de la réussite thérapeutique chez Dick est un premier appel verbalisé à sa nounou qui va déclencher le début de la structuration imaginaire. On peut reconnaître dans ces deux niveaux les deux axes du transfert analytique. Dans l'énonciation, l'axe réel de l'accroche à l'autre, et dans la symbolisation, celui de l'interprétation de l'analyste et de la révélation pour le sujet.

4.6.4.2 DIAGNOSTIC ET SYMPTOME DANS LE CAS DE DICK, SELON LACAN

Contrairement à l'homme-aux-loups et à Robert, le cadre de comparaison du diagnostic psychanalytique de Dick n'est pas psychiatrique, mais psychologique, ce qui nous rassure sur notre hypothèse diagnostique de psychose ordinaire. Lacan remet en question le diagnostic psychologique de caractère évolutif et propose le sien, à partir du compte rendu de Mélanie Klein sur le cas²¹⁷ :

Voilà un garçon qui, nous dit-on, a environ quatre ans, dont le niveau général de développement est de quinze à dix-huit mois. C'est là une question de définition, et on ne sait jamais ce qu'on veut dire. Quel est l'instrument de mesure ? On omet souvent de le préciser. Un développement affectif de quinze à dix-huit mois, cette notion reste encore plus floue que l'image d'une fleur dans l'expérience que je viens de vous produire.

L'enfant a un vocabulaire très limité, et plus que limité, incorrect. Il déforme les mots et les emploie mal à propos la plupart du temps, alors qu'à d'autres moments on se rend compte qu'il en connaît le sens. **Mélanie Klein insiste sur le fait le plus frappant -cet enfant n'a pas le désir de se faire comprendre, il ne cherche pas à communiquer**, ses seules activités plus ou moins ludiques sont d'émettre des sons et de se complaire dans des sons sans signification, dans des bruits.

Cet enfant possède tout de même quelque chose du langage – sinon Mélanie Klein ne se ferait pas comprendre de lui. Il dispose de certains éléments de l'appareil symbolique. D'autre part, Mélanie Klein, dès ce premier contact avec l'enfant, qui est si important, caractérise son attitude comme apathie, indifférence. Il n'est pas pour autant sans orientation. Il ne donne pas l'impression de l'idiot, loin de là, Mélanie Klein le distingue de toutes les névrosés enfants qu'elle a vu auparavant en remarquant **qu'il ne marque aucune anxiété apparente, même sous les formes voilées où elle se produit chez les névrosés, explosion ou bien retrait, raideur, timidité**. Ça n'échapperait pas à quelqu'un de l'expérience de la thérapeute en question. Il est là, cet enfant, comme si rien n'y faisait. Il regarde Mélanie Klein comme il regarderait un meuble.

Je souligne ces aspects parce que **je veux mettre en relief le caractère uniforme de la réalité pour lui. Tout lui est également réel, également indifférent**.

Isolons les indicateurs symptomatiques principaux de cet enfant qui n'est ni idiot ni névrotique : a) « il n'y a pas le désir de se faire comprendre, il ne cherche pas à communiquer » b) « il ne marque aucune anxiété apparente, même sous les formes voilées où elle se produit chez les névrosés, explosion ou bien retrait, raideur, timidité ». À partir de ces indices, Lacan conclue en termes diagnostiques : « Tout lui est également **réel**, également indifférent ». C'est-à-dire qu'il n'y a que du réel dans cet enfant, au niveau de son corps et des sons articulés. Ce niveau signifiant veut dire : « un vocabulaire très limité », face auquel il a deux comportements opposés : 1) il y a des moments où « on se rend compte qu'il en connaît le sens » mais 2) la plupart du temps « il déforme les mots et les emploie mal à propos ». Au niveau du réel de la

²¹⁷ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 131.

voix, je souligne : « ses seules activités plus ou moins ludiques sont d'émettre des sons et de se complaire dans des sons sans signification, dans des bruits ».

Cette leçon du Séminaire est prononcée le 24 février de 1954. Il faudra attendre dix-huit ans de plus pour que Lacan nomme cette activité ludique comme celle de la jouissance de la *lalangue* dans le Séminaire XIX. Avec cet éclairage rétroactif d'un Séminaire à l'autre, il nous semble clair que la distinction est nette entre ce qui correspond au symbolique et au réel au niveau des signifiants que l'enfant prononce. En tant que sons articulés, ils sont tous du registre du réel. Lorsque ces signifiants appartiennent au code de sa langue, il est indispensable, pour qu'ils acquièrent le statut symbolique, qu'ils entrent en rapport les uns avec les autres en constituant la chaîne signifiante (trajets rouges du graphe X). Dans ce cas, ils ne perdent pas leur possibilité d'exécution dans le réel de la prononciation subjective. Autrement dit, ils ont les deux statuts : réel et symbolique. Or, quand les signifiants prononcés appartiennent à la *lalangue*, ils restent dans leur statut réel. Il n'y a aucune possibilité de symbolisation, sauf s'ils réussissent à faire partie du code d'une langue. Dans ce cas, ils impliqueraient, à leur tour, pour chaque sujet qui parle cette langue, une possibilité de symbolisation.

Dans le cas de Dick, nous avons un enfant qui prononce des signifiants de sa langue et de sa *lalangue*, mais il n'y a ni chaîne symbolique, (trajet rouge du graphe 4) ni, en conséquence, de chaîne discursive, imaginaire (trajet vert du graphe 4). Il est dans le langage mais hors symbolique et hors discours. Il s'agit de la même situation que dans le cas d'Ophélie, où l'on peut identifier ce qui concerne ses rapports avec la langue maternelle et les manifestations de la *lalangue*, sauf que chez elle le registre imaginaire était déjà constitué jusqu'à un certain point et le symptôme était dans son état extraordinaire. Reprenons le cas de Dick au niveau des symptômes de la langue, ce qui nous intéresse dans ce chapitre.

Lacan synthétise : « Si on résume maintenant tout ce que Mélanie Klein décrit de l'attitude de cet enfant, le point significatif est simplement celui-ci – il n'adresse aucun appel ». Ce symptôme consolide ce qui était le plus frappant pour Mélanie Klein que « cet enfant n'a pas le désir de se faire comprendre, il ne cherche pas à communiquer ». Je souligne qu'il ne s'agit pas de communiquer, mais du « désir » de communiquer. C'est là que gît toute la différence entre une machine qui transmet des informations et un être parlant de chair et os guidé par le désir et la jouissance. C'est ce désir de communiquer qui manquait chez Dick et c'est là, justement que le désir de l'analyste avait la possibilité de s'installer en termes de transfert. Avant d'examiner les causes de ce manque de désir et de ses conséquences, voyons quel est le cadre théorique qui permet à Lacan de traduire ce manque de désir en manque d'appel.

4.6.4.3 LE CADRE THEORIQUE DE LACAN : LE REEL DE L'INTERLOCUTION

Si Dick n'adressait aucun appel, le cadre conceptuel doit relever de la communication. Lacan prend appui dans la théorie de Karl Bühler qui distingue trois étapes : énoncé, appel et communication²¹⁸ :

Je suis au niveau de l'énoncé quand je dis à une personne la chose la plus simple, un impératif par exemple. C'est à ce niveau de l'énoncé qu'il faut placer tout ce qui concerne la nature du sujet. Un officier, un professeur, ne donnera pas son ordre dans le même langage qu'un ouvrier ou

²¹⁸ Ibid., p. 136.

un contremaître. Au niveau de l'énoncé, dans son style et **jusque dans ses intonations**, tout ce que nous apprenons porte sur la nature du sujet. **Dans un impératif quelconque, il y a un autre plan, celui de l'appel. Il s'agit du ton sur lequel cet impératif est donné.** Le même texte peut avoir des valeurs complètement différentes selon le ton. Le simple énoncé *arrêtez-vous* peut avoir selon les circonstances des valeurs d'appel complètement différents.

La troisième valeur est proprement la communication – ce dont il s'agit, et sa référence avec l'ensemble de la situation.

Cela nous rappelle le cas de Sébastien, où justement le ton de sa phrase, « c'est une magouille », « montait ». C'est le niveau de l'appel du sujet qui surgissait dans ce registre vocal. Et c'est cet appel ce qui a été reçu au niveau institutionnel tant par l'intervenant qui l'a transféré au directeur comme par ce dernier qui y a bien répondu. Mais d'un autre côté, cette différence entre les deux niveaux de l'impératif : énoncé (intonations) et appel (ton) marque les deux niveaux que nous connaissons, énonciation et énoncé mais dans leurs registres du réel, de la voix. Il faut s'arrêter dans cette distinction très fine entre ces deux registres du réel soulignées par Lacan. D'abord, parce qu'ils nous permettent de mieux comprendre la dynamique du cas ; et puis, parce que c'est sur ces fondements que Lacan va faire les élaborations sur la voix, que nous examinerons dans le chapitre 5.

On trouve dans le dictionnaire les mêmes sens que Lacan proposait pour la distinction entre le ton et les intonations. Le premier concerne le sujet, l'énonciation ; les deuxièmes, impliquent la constitution d'énoncés, de phrases. Leurs acceptions dans le domaine musical constituent la base de la définition des deux termes. C'est-à-dire, qu'il s'agit de la nature absolument réelle des deux phénomènes, en tant que sons. Sauf que dans le cas du registre qui nous intéresse, il s'agit des qualités des sons produits dans l'interlocution humaine. Les intonations, qui impliquent le niveau discursif, imaginaire, dépendent de la musique ou mélodie de la langue parlée par le sujet²¹⁹ :

A. – MUS. Manière d'attaquer une note, un son. *Avoir l'intonation juste, fausse* (Ac. 1935). *L'intonation est la production (...) des sons au degré de hauteur qui convient à chacun d'eux* (Savard, *Mus. et méth. transpos.*, 1886, p. 34). **Une mélodie est une succession de sons déterminés, différant entre eux à la fois par leur durée, par leur intensité et par leur intonation** (G. Dumas, *Psychol.*, 1924, p. 305).

[...]

B. – Cour. Ensemble des variations de hauteur et d'intensité que prend la voix en parlant ou en lisant, et qui forment la courbe mélodique de la phrase.

1. La richesse et la variété des **intonations** font le charme de la diction : il y a des comédiens qui ne parlent que sur 3 ou 4 tons, comme ils n'agissent qu'avec 4 ou 5 gestes qu'ils répètent successivement. Bussy, *Art dram.*, 1866, p. 246.

Les intonations impliquent une succession de signifiants et une variation de hauteur et d'intensité de la voix. On est dans l'ordre du discours, de la constitution de phrases et de leur enchaînement logique et cohérent. Par contre, avec le ton, on est au niveau de l'énonciation qui produit ce discours. La variation mélodique dans ce niveau subjectif n'a pas de rapport avec la signification discursive, avec le message produit, mais avec l'intention, le sens, de ce message²²⁰ :

I. – Domaine acoust. et musical

A. – Hauteur de la voix (à un moment donné ou en moyenne).

[...]

²¹⁹ <http://www.cnrtl.fr/definition/intonation>

²²⁰ <http://www.cnrtl.fr/definition/TON>

4. PHONÉT., Variation mélodique qui permet de distinguer des mots dont le sens est différent, mais dont le signifiant est par ailleurs identique... Il n'est employé que dans les *langues dites à tons*, comme le chinois, le japonais, le suédois, le norvégien, etc. Parmi elles, il faut distinguer : – les langues à « *tons ponctuels* », qui opposent deux ou trois registres (leurs syllabes successives s'opposent par la fréquence du fondamental) ; – les langues à « *tons mélodiques* », qui utilisent des oppositions de registres et des modifications de la fréquence du fondamental sur la même syllabe (existence : – de tons mélodiques simples : haut, bas ; – de tons mélodiques complexes : montant, descendant) (D.D.L. 1976). *Il suit de-là qu'il n'y a aucun son qui mérite d'être appelé plutôt une articulation ou une voix, qu'un ton ou une durée (...) il faut la réunion de ces quatre caractères, pour exprimer le son tout entier* (Destutt de Tr., *Idéol.* 2, 1803, p. 345). V. *atone* B, *intonation* B.

II. – *Dans la lang. cour.*

A. – Inflexions volontaires ou involontaires que prend la voix d'un locuteur et qui dévoilent sa personnalité, son état psychologique ou affectif, ses intentions.

Or, comme le cas de Robert le montre, il n'est pas nécessaire que les chaînes signifiantes et discursives soient constituées pour que la voix du sujet s'entende et avec elle son ton. C'est toute la différence entre le ton avec lequel l'enfant prononçait « *Le loup !* » et le ton avec lequel il a prononcé son propre prénom. Dans le premier cas le ton était surmoïque, étrange à lui-même ; dans le second, c'était le sien. Dans le cas de Dick, bien que Lacan ne le souligne pas, nous pouvons supposer que le ton de son premier appel est l'indicateur d'un sujet qui s'est constitué, à partir de l'être parlant qu'était Dick au début de la séance. C'est curieux cette existence des langues « à tons » dont parle la définition. Mais cela nous permet de comprendre un peu pourquoi, à l'époque où Lacan proposait sa théorie de la *lalangue*, il s'est intéressé à la langue chinoise, une de ces langues constituées sur la base des tons ; tout le contraire de nos langues romances qui sont constitués sur la base des intonations.

C'est important de distinguer les registres de ces différents concepts :

1) **dans l'énoncé**, il y a la signification (registre imaginaire) et les intonations (registre réel) ;

2) **dans l'appel** situé au niveau de l'énonciation, il y a les noms et pronoms (registre symbolique) et le ton (registre réel).

En somme, les registres vocaux de chaque niveau (intonation, ton, accent, sons articulés et non articulés) constituent le registre réel de la communication ; le symbolique est le registre proprement signifiant dans lequel s'inscrit l'énonciation ; et les énoncés constituent le registre imaginaire. Il faut remarquer que dans le niveau de l'énonciation, où se situe l'appel, peuvent se situer d'autres actes, comme la négation et l'interrogation, par exemple. Les cas de Louis et Ophélie nous ont montré comment les enfants ont accédé au niveau de la négation bien que par des moyens différents, l'un à travers l'écriture, l'autre, à travers la parole. Mais avec Dick, nous ne sommes pas encore là, nous sommes au niveau primaire de l'appel.

4.6.4.4 LA CELLULE METONYMIQUE FONDAMENTALE

Le point de départ du traitement de Dick est le point où Robert était arrivé, le prénom propre assumé par le sujet. Avec Robert, on comprend que l'assomption du prénom n'est pas quelque chose de simple. Cela passe inaperçu dans les premiers mois de l'existence des enfants, mais c'est un pas gigantesque au niveau structurel. Cependant, cette assomption doit subir une autre structuration pour être validée : se mettre en rapport avec d'autres noms, dans une procédure métonymique. Chez Dick cela n'est pas arrivé et, en conséquence, son symptôme se manifeste au niveau de l'appel dans le circuit communicatif. Quel est le rapport entre ce circuit

qui ne s'est pas établi dans l'enfant et la procédure métonymique fondamentale où son prénom se met en rapport avec d'autres noms substantifs ? Nous répondrons à cette question dans les deux parties suivantes : 1) La cause du symptôme de Dick, une symbolisation en attente et 2) l'intervention de l'analyste dans les deux registres du transfert, accroche à l'autre et révélation.

4.6.4.4.1 LA CAUSE DU SYMPTOME DE DICK : UNE SYMBOLISATION EN ATTENTE

Lacan précise l'indicateur symptomatique : Dick ne fait aucun appel « verbalisé ». Cela implique que l'enfant est dans le langage, parce qu'il dit des choses, mais pas dans la parole. En termes freudiens, cela signifie que²²¹ « certes, il a déjà une certaine appréhension des vocables, mais de ces vocables, il n'a pas fait la *Bejahung* – il ne les assume pas ». Dans ses propres termes, Lacan explique cette cause symptomatique de la manière suivante²²² :

Nous sommes avec Dick au niveau de l'appel. L'appel prend sa valeur à l'intérieur du système déjà acquis du langage. Or, ce dont il s'agit, c'est que cette enfant n'émet aucun appel. **Le système par où le sujet vient à se situer dans le langage est interrompu, au niveau de la parole.** Ce n'est pas pareil, le langage et la parole -cet enfant est jusqu'à un certain niveau, maître du langage, mais il ne parle pas. C'est un sujet qui est là et qui, littéralement, ne répond pas.

La parole ne lui est pas venue. Le langage ne s'est pas accolé à son système imaginaire, dont le registre est excessivement court -valorisation des trains, des boutons de portes, du lieu noir. **Ses facultés, non pas de communication, mais d'expression, sont limitées à cela. Pour lui, le réel et l'imaginaire, c'est équivalent.**

L'intervention de Mélanie Klein a permis au sujet de se situer dans le langage. Dans cette mesure, une parole est venue à Dick et le langage s'est accolé à son système imaginaire. Comment a-t-elle fait, quelle est cette parole, quel est le système établi et de que manière réel et réalité se sont différenciés pour l'enfant ? Ce sont les réponses que nous chercherons tout de suite.

4.6.4.4.2 L'INTERVENTION DE L'ANALYSTE DANS LES DEUX REGISTRES DU TRANSFERT : REEL (ACCROCHE A L'AUTRE) ET SYMBOLIQUE (REVELATION)

Lacan raconte et explique l'intervention de l'analyste²²³ :

Mélanie Klein doit donc renoncer là à toute technique. Elle a le minimum de matériel. Elle n'a pas même de jeux – cet enfant ne joue pas. Quand il prend un peu le petit train, il ne joue pas, il fait ça comme il traverse l'atmosphère -comme s'il était un invisible, ou plutôt comme si tout lui était, d'une certaine façon, invisible.

Mélanie Klein ne procède ici, elle en a vivement conscience, à aucune interprétation. Elle part, dit-elle, des idées, qu'elle a, et qui sont connues, de ce qui se passe à ce stade. **J'y vais carrément, et je lui dis -Dick petit train, grand train Papa-train.**

Là-dessus, l'enfant se met à jouer avec son petit train, et il dit le mot *station*, c'est-à-dire gare. Moment crucial, où s'ébauche l'accolement du langage à l'imaginaire du sujet.

Mélanie Klein lui renvoie ceci – La gare, c'est Maman. Dick entrer dans Maman. À partir de là, tout se déclenche. Elle ne lui en fera que des comme ça, et pas d'autres. Et très vite l'enfant progresse. C'est un fait.

²²¹ Lacan, Séminaire I, op.cit., p. 115.

²²² Ibid., p. 136-7.

²²³ Ibidem.

Qu'a-t-elle fait, Mélanie Klein ? -rien d'autre que d'apporter la verbalisation. Elle a symbolisé une relation effective, celle d'un être nommé, avec un autre. Elle a plaqué la symbolisation du mythe oedipien, pour l'appeler par son nom. C'est à partir de là qu'après une première cérémonie, qui aura été de se réfugier dans l'espace noir pour reprendre contact avec le contenant, s'éveille pour l'enfant la nouveauté.

L'enfant verbalise un premier appel -un appel parlé. Il demande sa nurse, avec laquelle il était entré et qu'il avait laissée partir comme si de rien n'était. Pour la première fois, il produit une réaction d'appel qui n'est pas simplement un appel affectif, mimé par tout l'être, mais un appel verbalisé, qui dès lors comporte réponse. C'est une première communication au sens propre, technique du terme.

[...] **L'enfant symbolise la réalité autour de lui à partir de ce noyau, de cette petite cellule palpitante de symbolisme que lui a donné Mélanie Klein.**

À la différence de Robert au début du traitement, Dick comptait avec ce signifiant qui est son prénom. Comme « train » et « gare », « Dick » faisait partie de son code, des mots qu'il connaissait et que nous pouvons situer en A, dans le graphe. Mais il fallait quelque chose d'autre pour que « le système par où le sujet vient à se situer dans le langage » s'établisse « au niveau de la parole », de sa propre parole. Dans cette analyse de Lacan nous pouvons reconnaître les mouvements qui ont contribué à l'accomplissement de cette réussite dans les deux niveaux du transfert possibles pour l'enfant, réel et symbolique : le circuit communicatif, accroche à l'autre, et la verbalisation, révélation.

4.6.4.4.2.1 Le transfert dans le réel de la langue : l'accrochage communicatif à l'autre

Au niveau du circuit communicatif, on peut identifier l'alternance des interventions réelles qui ont permis de le constituer, parce qu'il n'existait pas. C'est après cette constitution qu'un appel a pu être fait et s'inscrire dans les voies ouvertes de l'interlocution. Trois mouvements ont été nécessaires pour la constitution de ce circuit :

1) Intervention directe de MK sur le code de l'enfant : J'y vais carrément, et je lui dis - *Dick petit train, grand train Papa-train.*

Là-dessus, l'enfant se met à jouer avec son petit train, et

2) Réponse de Dick : il dit le mot *station*, c'est-à-dire *gare*. Moment crucial, où s'ébauche l'accolement du langage à l'imaginaire du sujet.

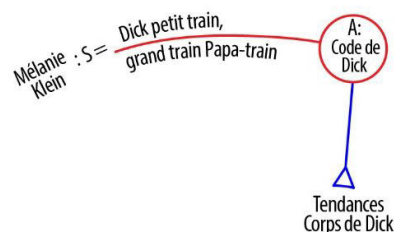
3) Renvoie de MK : Mélanie Klein lui renvoie ceci – *La gare, c'est Maman. Dick entrer dans Maman.* À partir de là, tout se déclenche. Elle ne lui en fera que des comme ça, et pas d'autres. Et très vite l'enfant progresse. C'est un fait.

Il y a donc trois moments différents, dont le deuxième est « le moment crucial, où s'ébauche l'accolement du langage à l'imaginaire du sujet », à travers ce mot qu'il prononce, « gare ». Sans le dernier moment, le renvoie de Mélanie Klein à la propre parole de l'enfant, il n'y aurait pas eu ce moment où « tout se déclenche », et le symptôme de l'enfant est guéri. C'est le moment final où, du point de vue du graphe, la parole point de capiton est prononcée. Si après cela, Dick fait son premier appel verbalisé c'est parce que, paradoxalement, il a eu, en avance, une réponse, celle qu'il cherchait, à partir de l'intervention initiale de Mélanie Klein. Lacan propose le graphe dans le Séminaire V, mais nous pouvons apprécier comment depuis ce premier Séminaire, il commence à poser ses bases théoriques.

C'est pour cela que nous nous permettrons ici de l'utiliser, en suivant ces bases, pour comprendre mieux ce qui est arrivé au niveau de l'interlocution analytique entre Mélanie Klein

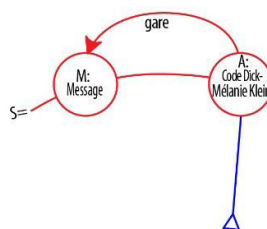
et Dick et dont les résultats ont été aussi immédiats que surprenants. Dans ce sens, nous pouvons dire que ces trois moments correspondent aux mouvements qui vont tracer le trajet supérieur et symbolique du graphe (en rouge), parce qu'il n'existait pas. L'enfant dit des mots, mais il ne communique pas. Le trajet imaginaire (en vert) n'existe pas non plus. Nous partons d'un corps parlant (en bleu) qui a dans son code (A) quelques mots, à partir desquels, l'analyste commence à frayer le chemin. La mise en graphe du dialogue, nous oblige à considérer les deux phrases du renvoi de Mélanie Klein comme deux mouvements différents et donc à inclure un de plus dans l'établissement du circuit de l'accrochage communicatif :

1) L'intervention de MK ouvre l'interlocution, c'est la ligne horizontale de la chaîne signifiante, qui part de S et s'adresse directement au point A. C'est dans ce point, où on peut situer ses mots, parce qu'il s'agit de la rencontre avec le code de l'enfant : *Dick petit train, grand train Papa-train*. (Figure 2) :



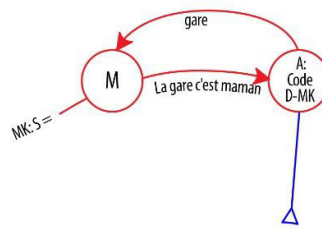
Graphe 6: Trajet signifiant : Sujet parlant (S) → Code sujet écoutant (A)

2) La réponse de Dick part de ce même point, A, parce que le mot « gare » est dans son dictionnaire, il connaît le rapport qu'a ce mot avec les trains. C'est pour cela qu'il s'agit d'un moment crucial, mais pas conclusif. Cette réponse, « gare », arrive à M, chez Mélanie Klein en tant qu'il porte un message, qui est son envers, une question. En effet, c'est comme si l'enfant posait la question : « d'accord, si nous, papa et moi, sommes les trains, qui est la gare ? ».



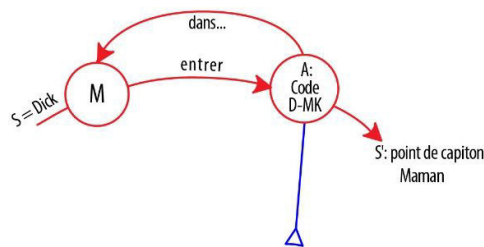
Graphe 7: Constitution du message A → M

3) Mélanie Klein accuse la réception du message en liant le mot réponse, « gare », avec le mot qui manquait dans le code parallèle proposé par elle-même, lorsqu'elle nomme « papa et Dick », et que l'enfant demandait dans son message/question, « maman ». La réponse arrive chez Dick claire et immédiate de la part de l'analyste : « La gare c'est maman ». C'est un renvoi au code maintenant enrichi et dynamisé avec la comparaison :



Graphe 8: Accuse de réception du message : réponse à la question sur le mot manquant

4) Mais tout de suite, Mélanie Klein avance vers la constitution d'un autre message qui arrive en M chez Dick : « Dick entrer dans Maman ». De cette façon la phrase point de capiton a été prononcée. On dirait qu'elle est la réponse à la question préliminaire impliquée dans la phrase précédente : « si par rapport à papa, je suis le petit train, qui suis-je là, par rapport à maman, qui es la gare ? ». La réponse a des résonances chez l'enfant, parce que loin de toute référence œdipienne, elle touche ce qui est son intérêt principal en ce moment : les rapports contenant/contenu. En effet, « c'est à partir de là qu'après une première cérémonie, qui aura été de se réfugier dans l'espace noir pour reprendre contact avec le contenant, s'éveille pour l'enfant la nouveauté »²²⁴. Il est un contenu de ce grand contenant vide qui est le corps-gare de sa mère.



Graphe 9: Le point de capiton : le sens du message

En somme, nous avons quatre mouvements à travers lesquels le circuit communicatif a été établi entre Dick et Mélanie Klein : 1) intervention de l'analyste, 2) réponse/question du sujet, 3) accuse de réception du message, en tant que réponse au mot manquant, et 4) réponse point de capiton à la question préliminaire du sujet. Voilà toute l'importance du dernier mouvement qui ferme et établit le circuit communicatif : le mot point de capiton est la réponse que le sujet cherchait, en termes purement nominaux, à la question préliminaire, « qui suis-je là ? ». En plus et c'est très important, sa place dans la structure signifiante de la phrase est celle du sujet : « Dick (sujet) entrer dans maman ». Voyons maintenant ce qui concerne la spécificité nominale de ces mots qui ont ouvert les voies du circuit.

4.6.4.4.2 Dans le transfert symbolique : La verbalisation ou symbolisation, affaire de noms

Sur l'intervention de Mélanie Klein, Lacan conclue : « Qu'a-t-elle fait, Mélanie Klein ? -rien d'autre que d'apporter la verbalisation. Elle a symbolisé une relation effective, celle d'un être nommé, avec un autre ». C'est curieux cette définition de verbalisation, très différent de celle

²²⁴ Ibid., p. 137.

du dictionnaire. Le CNRTL, par exemple, définit « verbaliser » comme²²⁵ : « bavarder, palabrer » et la « verbalisation » en termes psychologiques comme²²⁶ : « Processus aboutissant à utiliser le langage pour s'exprimer ». On pourrait dire que ce que Lacan fait est de préciser la nature symbolique de ce processus opéré sur « une relation effective ». La relation effective est celle qu'il y avait entre Dick et ses parents et la symboliser implique, pour l'enfant, d'« être nommé, avec un autre ». Il ne s'agit pas d'ajouter des mots au dictionnaire personnel, il s'agit de prendre des mots de ce vocabulaire particulier pour faire le rapport des noms impliqués dans cette relation effective. Et c'est justement ce que Mélanie Klein fait : elle commence par proposer une série parallèle à la série de la relation effective (papa-maman-Dick), en prenant un nom familier à l'enfant, « train ».

À ce niveau de structuration où Dick se trouve, la symbolisation est une affaire de noms et nous pouvons supposer que, en général, toute symbolisation est une affaire de ce type. La symbolisation qui s'opère dans l'enjeu œdipe/castration est aussi une question de noms, tel que l'indique son expression, le « Nom-du-Père ». Dans le cas de Dick qui est bien loin de cet enjeu, malgré son âge et l'avis et l'intention de Mélanie Klein, il ne s'agissait pas de l'appeler ou le nommer, c'est quelque chose auquel il est habitué. Non, **il s'agissait de le nommer avec un autre nom et par rapport à un autre nom**, dans le cadre d'un processus qui pourrait s'interrompre à un moment donné, ou bien se finir avec un mot conclusif, point de capiton. Chez Dick nous avons le privilège d'assister à l'établissement du circuit par où les noms vont à circuler. Mais on peut déduire que les problèmes dans cet établissement du circuit et ses failles, à n'importe quel moment de la vie, peuvent déclencher l'état extraordinaire des psychoses. Examinons les rapports nominaux qui ont déterminé la suite du circuit dans ces quatre moments.

1) Dans le premier moment, Mélanie Klein introduit deux noms par rapport à Dick, « papa » et « train ». Le premier appartient à la relation effective de la vie familiale de l'enfant, le deuxième introduit la ligne parallèle de la symbolisation. Donc, il est nommé par rapport à deux registres, famille et trains.

2) Le deuxième moment est crucial parce que Dick répond avec un mot dans la ligne de la symbolisation : « gare ». C'est le moment où « s'ébauche l'accolement du langage à l'imaginaire du sujet ». Cet accolement implique que l'enfant a compris la comparaison entre ces deux mondes différents de son code : famille et trains. Et de son côté, il les accroche à travers le mot réponse « gare ». À ce moment-là, on peut supposer que la *Bejahung* est faite sur ce signifiant. Mais, ce mot implique automatiquement un mot parallèle dans la série familiale. C'est-à-dire, un mot manquant jusqu'à ce moment dans la chaîne signifiant :

Série trains : 1) Train petit – 2) train grand – 3) **gare**

Série famille : 1) Dick - 2) Papa - 3) ?

C'est dans ce sens que la réponse « gare » arrive chez MK comme une question : « et la gare, à quoi correspond-elle ? »

3) Mélanie Klein accuse réception du message avec la bonne réponse : « La gare c'est maman ».

4) Le rapport Dick-papa était déjà clair : ils sont nommés en termes d'égalité, ce sont des trains, sauf que de taille différente, l'un grand et l'autre petit. Donc, la nouvelle relation établie

²²⁵ <http://www.cnrtl.fr/definition/verbaliser>

²²⁶ Lacan, Séminaire I, Ibidem.

entre les deux mondes, « gare-maman », exige de mettre son prénom, « Dick », dans un autre rapport, puisque « maman » n'est pas nommée en tant que train. La réponse arrive, donc, comme une conclusion qui ferme le circuit : « Dick entrer dans maman ». Et lui, il a compris. Il est son enfant, il est sorti de sa maman, comme un contenu peut entrer ou sortir d'un contenant. Il est ce qui manque à maman. Grâce au nom manquant qu'il demandait dans sa réponse, « gare », son propre prénom, « Dick », s'est fait symbole en tant que manque, par rapport à la mère.

En somme, Dick a été nommé par son analyste, d'abord dans une relation de noms qui établit un rapport parallèle entre deux mondes de son code, famille et trains. Il était nommé dans une relation d'équivalence avec « petit train » et par rapport à « papa ». Et puis, de façon décisive dans une rapport où un nom manquant nommait son propre être de manière équivalent, « maman ». Entre les deux moments, il n'y a eu qu'un seul mot de l'enfant. Ce mot est la réponse qui raccroche les deux séries du code et en même temps la question qui relance le circuit vers son établissement définitif dans la recherche d'un mot manquant. Il obtient la réponse recherchée, mais elle ne suffit pas à établir le circuit. Il était nécessaire de l'attacher au nom du sujet lui-même dans son équivalence de manque et dans la position de sujet. C'est dans ce manque que le désir du sujet s'installe en tant que désir de communiquer. Essayons de l'expliquer à partir des propositions de Lacan sur le symbolique²²⁷. Le principe est simple : un mot n'a pas de valeur symbolique (+/-) que par rapport à un autre de valeur différente. Suivons ces valeurs dans les mots prononcés, en commençant par la série adjective qu'ouvre le dialogue. Elle est composée rigoureusement de trois syntagmes. Je souligne les substantifs et mets en gras les adjectifs :

Série Adjective : Dick **petit train** (-), **grand train** (+), papa **train** (-)

C'est clair le rapport *Fort/da* (+/-) entre « petit » et « grand » dans les deux premiers syntagmes qui qualifient le substantif « train ». Dans le dernier, ce substantif qualifié prend la fonction adjective par rapport à papa. Ainsi, « papa » entre dans la série substantive en faisant le rapport entre Dick et les trains : Dick (-) / train (+) / papa (-). Mais, de son expérience, un train n'est pas un absolu pour Dick, il implique une place, la gare. De cette façon le rapport symbolique train (+) / gare (-) est établi dans la chaîne signifiante. Le train est en présence (+), parce que Dick a commencé à jouer avec un train de jouet, après l'intervention de MK. Par contre, il a évoqué l'absence (-) de la gare, on n'est pas dans la gare. Ainsi sa réponse (gare) à la relation introduite par l'analyste (Dick-train-Papa) témoigne de ce moment crucial, où l'enfant introduit le rapport symbolique dans son code. Ce mot ouvre le manque dans la série parallèle :

Trains : trains (+) / **gare** (-)
Famille : Dick (-) / papa (+-) / ?
Relation : la gare (-) est maman (-)
Famille : Dick (-) / papa (+-) / maman (-)

D'où l'on comprend mieux l'équivalence entre les noms « Dick » et « maman » de signe négatif. Le papa est la pièce clé qui fait les liaisons métonymiques. D'abord entre Dick et train. Puis, dans la mesure dans laquelle il a été marqué par le signe moins dans la première phrase, parce qu'il était absent, son nom, « papa », a pu faire la liaison entre les noms Dick et maman

²²⁷ Cf. Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la pratique psychanalytique*, op. cit., chapitre XXIII, « Psychanalyse et cybernétique ou de la nature du langage » et chapitre XXIV, « A, m, a, S ».

dans la relation effective. « Papa » est équivalent à « maman » en termes d'absence. Et dans ce sens, ils entraînent le nom « Dick » dans cette possibilité de manque, de désir.

Nous avons, entre les quatre trajets du circuit, ($MK \rightarrow D$, $D \rightarrow MK$ et $MK \rightarrow D$) un mot manquant et une phrase point de capiton. Cette petite topologie implique la suite signifiante minimale de quatre signifiants plus un. La série de la symbolisation est en gras :

- 1) Dick (-) / **2) train (+)** / 3) Papa (-)
4) Gare (-) = 5) Maman (-)
2) Dick (comme un train, +) / **5) Maman (-)**.

C'est la cellule métonymique fondamentale, noyau à partir duquel l'enfant symbolise la réalité. Le rapport familial a été nommé par rapport à cet autre relation de noms que l'enfant connaissait : il y a des trains, grands et petits qui entrent dans la gare. Lui a été nommé par rapport aux trains (+) et à la gare (-), à travers son papa et sa maman, eux aussi nommés par rapport à la même relation trains/gare : « [MK] a plaqué la symbolisation du mythe œdipien, pour l'appeler par son nom ». La symbolisation du mythe œdipien n'est pas le mythe œdipien. C'est le rapport des noms, enfant, papa, maman, en termes de la suite symbolique : $-+-$. Au niveau du registre imaginaire l'enjeu de Dick était dans les rapports contenant/contenu, dans le registre symbolique il s'agissait de l'enjeu des noms et du désir, dans aucun des deux registres il ne s'agissait de l'enjeu œdipien.

C'est de cette façon que nous comprenons la phrase finale de Lacan : « L'enfant symbolise la réalité autour de lui **à partir de ce noyau, de cette petite cellule palpitante de symbolisme** que lui a donné Mélanie Klein ». Elle lui donne cette petite cellule, lorsqu'elle introduit un autre nom, « train », dans un rapport *Fort/da* (**train petit/train grand**), et soutient l'interlocution symbolique jusqu'au bout. C'est-à-dire, dans la suite qui va dès la réponse/question du sujet et la réponse au mot manquant jusqu'à la phrase point de capiton qui met en rapport le nom manquant avec le nom du sujet, en position de sujet. C'est pour cela que tout se déclenche, il a obtenu le mot désiré, et il fait appel à celle qui lui manquait à ce moment-là et pour la première fois, sa nurse, certainement représentante de sa maman.

4.6.4.5 LA SYMBOLISATION DE LA REALITE DANS LE CAS DE DICK

Quelle est l'importance de cette petite cellule palpitante de symbolisme ? Que son efficacité ne se réduit pas à installer le système transférentiel dans le registre de l'accrochage réel. La même parole point de capiton qui conclut le frayage au niveau de l'énonciation, a eu aussi des effets au niveau signifiant, du sujet, et au niveau des significations, leurs objets. Elle noue, si on peut le dire, les trois registres : le réel de l'accrochage, le symbolique du sujet et l'imaginaire des objets. Tout l'effort de Lacan pendant l'analyse du cas de Dick est de nous faire voir où se trouvent les ressorts de chaque registre : l'ego dans réel, le sujet dans symbolique et le moi dans l'imaginaire. Cette analyse se déploie dans deux sens, celui de l'examen de l'expérience elle-même, et celui des propositions théoriques avec lesquels Mélanie Klein l'explique. Le fil conducteur de ces dernières est l'ego.

Lacan remet en question la conclusion de l'auteure selon laquelle, dans le cas de Dick, il y a eu un « développement de l'ego ». D'un côté, nous dit-il, dire cela implique confondre l'ego et

le sujet²²⁸ ; et de l'autre, qu'il n'y a pas ni théorie de l'ego ni de l'imaginaire chez Mélanie Klein, conclusion qu'il tire de l'impasse des explications des rapports de Dick avec le contenant et le contenu ainsi que des paradoxes d'un ego qui trop développé aurait empêché aussi le développement. « C'est à nous d'introduire ces notions »²²⁹, poursuit-il en parlant des théories de l'ego et de l'imaginaire. C'est cela que Lacan fait pendant toute la première partie de ce Premier Séminaire, à partir des cas de Dick et Robert et de ses schémas des miroirs, introduire le registre imaginaire et l'ego à partir du réel et du symbolique présents dans les deux cas, car il n'y avait ni imaginaire ni ego chez les deux enfants au début du travail analytique.

Selon notre lecture, Lacan éclaircit ces rapports ambigus de l'ego avec le sujet et le moi, source de confusion pour la psychanalyste anglaise. Dans un premier temps, avec Dick, il s'agit de nous donner une première vision en relief du concept par rapport au sujet et aux conséquences que sa constitution a sur le développement du moi. L'indicateur de ce développement sont les rapports de l'enfant avec les objets de son monde, de sa réalité. Dans un second temps, que nous suivrons à partir du cas d'Ophélie, Lacan fera l'élaboration du terme à partir de la lecture d'*Introduction au narcissisme* de Freud, en se servant des schémas du miroir.

En ayant examiné suffisamment les clés réelles et symboliques du symptôme de Dick et de sa guérison, il nous reste ici à examiner cette mise en relief de l'ego par rapport au sujet et au moi, dans la constitution de sa réalité subjective. L'analyse de Lacan nous permet, tout d'abord, de situer l'ego de Dick au début du traitement. Puis de repérer les rapports du mouvement subjectif avec ses conséquences au niveau du développement du moi. En troisième lieu, nous suivrons les mouvements moiïques, depuis l'état de départ du moi, fixe, jusqu'à sa mise en marche et la constitution d'autres identifications. Finalement, nous relèverons une précision sur les différences entre l'ego et le surmoi. Cela nous permettra de trouver le point d'articulation avec notre examen du cas d'Ophélie.

4.6.4.5.1 Où est l'ego ?

Du point de vue symptomatique, Dick n'appelait personne. Le diagnostic est que réalité et réel étaient la même chose pour l'enfant, c'est-à-dire qu'ils ne s'étaient pas différenciés, parce que la réalité ne s'était pas symbolisée. Dans la première référence au cas, Lacan situe les indicateurs de ces deux situations, dont la première est cause de la deuxième. La première implique l'ego, la deuxième, les objets. Si Robert ne vivait que dans le réel du trognon surmoïque, Dick ne vivait que dans cette réalité pure et simple, sans aucun relief. Il ne s'agit ni de voix ni d'hallucinations dans ce cas, mais de manque de contact avec les autres et les objets de son monde²³⁰ :

Vous avez relevé le manque de contact qu'éprouve Dick. **C'est là le début de son ego. Son ego n'est pas formé.** Aussi bien Mélanie Klein distingue-t-elle Dick des névrosés, jusque dans sa profonde indifférence, son apathie, son absence. En effet, il est clair que, chez lui, **ce qui n'est pas symbolisé est la réalité.** Ce jeune sujet est tout entier dans la réalité, à l'état pur, inconstituée. Il est tout entier dans l'indifférencié. Or, qu'est-ce qui constitue **un monde humain** ? – sinon **l'intérêt porté aux objets en tant que distincts, aux objets en tant qu'équivalents.** Le monde humain est un monde infini quant aux objets. À cet égard, **Dick vit dans un monde non-humain.**

²²⁸ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 139.

²²⁹ Ibid., p. 141 et 133.

²³⁰ Ibid., p. 113.

Nous reprendrons l'élaboration de l'ego plus loin, parce que Lacan lui-même la met en suspens jusqu'à la fin du chapitre. Son premier intérêt est de le dégager de ce qui concerne la symbolisation des objets. Dans ce sens, la question à répondre est : qu'est-ce qui fait le relief, la distinction et l'équivalence entre les objets ? Nous connaissons déjà la réponse : le processus de subjectivation qui a mené Dick à faire son premier appel et à déclencher le développement du moi.

4.6.4.5.2 La subjectivation et le développement du moi

L'ego n'est pas le sujet. Le développement du moi est conditionné à l'intégration du sujet au système symbolique, et l'ego appartient au registre du réel. Voyons ce qui permet d'identifier le sujet par rapport au développement :

Le développement n'a lieu que dans la mesure où le sujet s'intègre au système symbolique, s'y exerce, s'y affirme par l'exercice d'une parole véritable. Il n'est même pas nécessaire, vous le remarquerez, que cette parole soit la sienne. Dans le couple momentanément formé, sous sa forme pourtant la moins affectivée, entre la thérapeute et le sujet, une véritable parole peut être apportée. Sans doute, pas n'importe laquelle – c'est là que nous voyons la vertu de la situation symbolique de l'Œdipe.

Il faut souligner que Lacan parle ici de l'Œdipe, mais si nous le lisons dans l'après-coup du Séminaire III, il ne s'agit pas dans ce cas du père en termes de son nom. Dick est loin de cela. Il s'agit de la situation symbolique que nous avons examinée plus haut en tant que cellule signifiante : +--+-. La déclinaison du nom-du-père dont on parle souvent en la reliant à la religion est d'ordre imaginaire. Preuve en est qu'à la suite de ce passage, Lacan met en rapport le mythe œdipien avec beaucoup d'autres dans l'histoire de l'humanité. Ce qui est important dans n'importe quel mythe n'est pas son registre imaginaire, cela peut changer, c'est à la discrétion du narrateur ; ce qui ne change pas est son substrat symbolique. C'est là que peut agir une histoire, n'importe laquelle, dans la vie d'un sujet, par les symboles qu'elle véhicule et dans lesquels il a la possibilité de s'insérer ou pas.

Donc, la cellule signifiante opère à la croisée de l'imaginaire et du symbolique du sujet dans la séance analytique. Le sujet arrive en même temps que son corrélat, l'objet, se constitue. C'est une question signifiante dans plusieurs niveaux de la langue : de l'opposition symbolique (+/-), des noms et de la grammaire elle-même. Parce que c'est dans la mesure que Mélanie Klein prononce la phrase point de capiton que Dick, lorsqu'il est nommé par rapport à d'autres noms en termes d'opposition et d'équivalence, arrive à la phrase et s'insère dans le système symbolique en tant que sujet : « Dick (sujet de la phrase) entrer (verbe) dans maman (objet de la phrase) ». C'est ce processus de subjectivation celui qui s'est produit dans la séance et qui a eu les effets surprenants dans les rapports de Dick avec les objets de la réalité. Autrement dit, le mouvement subjectif au niveau signifiant qui constitue des objets signifiants, a des conséquences au niveau du sujet réel, parce qu'il lance un appel, et au niveau des objets de la réalité, parce qu'il les symbolise. Qu'est-ce que cela veut dire ?

4.6.4.5.3 LA SYMBOLISATION DE LA REALITE

Nous avons pu apprécier dans le cas de Robert comment la seule présence de l'analyste avait eu l'effet de déclencher en parallèle, le processus qui a substitué le trognon de parole par son prénom et celui qui a fini par opérer la séparation entre le corps-contenant et ses contenus.

On peut dire que, grâce aux registres réel et symbolique du transfert, on a abouti à ce que, au niveau subjectif, l'enfant assume son propre prénom et, au niveau des objets, à ce qu'il ait pu supporter le vide. Nous avons repris le processus structurel au niveau symbolique avec Dick, à partir de ce gain qu'est le prénom. Ce que nous ferons maintenant est d'extraire les références de ce processus imaginaire, à partir des rapports de l'enfant avec le vide.

En premier lieu, nous trouverons le fondement freudien de l'analyse de Lacan sur la formation du moi. Il concerne le corps et les objets, et constitue la base de la détermination diagnostique du cas en termes de la fixation à une identification primaire. Puis, nous verrons la manière comment Lacan suit les déploiements que Mélanie Klein propose sur les rapports contenant et contenu, et comment il les considère à la lumière du premier schéma du miroir. Ce cadre lui permettra d'explicitier les indicateurs de la fixation identificatoire dans le jeu de l'enfant et trouver les impasses kleinienne sur la fonction de l'ego et les objets. Finalement, nous aborderons l'explication lacanienne de la symbolisation des objets.

4.6.4.5.3.1 La fixation de Dick dans une identification primaire : au vide

Le premier fondement freudien sur la formation est le fait que le domaine propre du moi primitif, *Ur-Ich* ou *Lust-Ich*, se constitue par clivage, par distinction d'avec le monde extérieur :²³¹ « ce qui est inclus au-dedans se distingue de ce qui est rejetée par le processus d'exclusion, *Aufstossung*, et de projection ». C'est dans ce sens que les postfreudiens ont mis dans le premier plan les notions du contenant et du contenu, notamment Mélanie Klein. Dans ce sens, Lacan lui-même propose l'expérience des fleurs et le vase : « La seule vue de la forme totale du corps humain donne au sujet une maîtrise imaginaire de son corps, prématurée par rapport à la maîtrise réelle. [...]. C'est l'aventure originelle par où l'homme fait pour la première fois l'expérience qu'il se voit, se réfléchit et se conçoit autre qu'il n'est – dimension essentielle de l'humain, qui structure toute sa vie fantasmatique ».

Le deuxième principe freudien est pris de La *Verneinung* et nous met dans le cœur des rapports de Dick avec la réalité, dont la médiation est son propre corps (en bleu dans le graphe)²³² :

Nous supposons à l'origine tous les ça, objets, instincts, désirs, tendances, etc. C'est la pure et simple réalité donc, qui ne se délimite en rien, qui ne peut être encore l'objet d'aucune définition, qui n'est ni bonne ni mauvaise, mais à la fois chaotique et absolue, originelle. C'est le niveau auquel Freud se réfère dans *Die Verneinung*, quand il parle des jugements d'existence – ou bien c'est, ou bien ce n'est pas. **Et c'est là que l'image du corps donne au sujet la première forme qui lui permet de situer ce qui est du moi et ce qui ne l'est pas.** Eh bien, disons que l'image du corps, si on la situe dans notre schéma, est comme le vase imaginaire qui contient le bouquet de fleurs réel. **Voilà comment nous pouvons nous représenter le sujet d'avant la naissance du moi et le surgissement de celui-ci.**

Ainsi le moi est essentiellement fonction d'exclusion et méconnaissance : « ce que je ne suis pas » et à la fois, d'identification : « ce que je suis ». Au fur et à mesure que se produisent « ces éjections hors du monde primitif du sujet, qui n'est pas encore organisé dans le registre de la réalité proprement humaine, communicable, surgit à chaque fois un nouveau type d'identification. C'est ce qui n'est pas supportable, et l'anxiété surgit en même temps »²³³. La

²³¹ Ibid., p. 128.

²³² Ibidem.

²³³ Ibid., p. 113.

manque de cette angoisse chez Dick est justement un indicateur de l'absence de ces identifications²³⁴ :

Dick ne peut même arriver à la première sorte d'identification, qui serait déjà une ébauche de symbolisme. Il est, si paradoxal que ce soit de dire, en face de la réalité, il vit dans la réalité. Dans le bureau de Mélanie Klein, **il n'y a pour lui ni autre, ni moi**, il y a une réalité pure et simple. L'intervalle entre les deux portes, c'est le corps de sa mère. Les trains et tout ce qui s'ensuit, c'est quelque chose sans doute, mais qui n'est ni nommable, ni nommé.

De cette façon, lorsque Mélanie Klein, qu'il regarde comme si elle était un meuble, lui parle pour lui nommer ce qui pour lui n'était qu'une réalité pure et simple, tout se déclenche. Pour Dick la réalité était fixée dans une identification primitive : au vide. Le vide est ce premier objet produit au niveau du moi, comme le cas de Robert nous l'a montré. Dans ce sens, explique Lacan, il s'agit d'une réalité qui ne connaît aucun développement, parce qu'il n'y avait pas ces allers et retours entre l'angoisse et les identifications qui se présentent normalement avec l'identification avec les autres objets, oral, anal et phallique. Mais cette réalité n'est pas complètement déshumanisée, parce qu'elle signifie à son niveau pour l'enfant²³⁵ :

Normalement, le sujet donne aux objets de son identification primitive une série d'équivalences imaginaires qui démultiplient son monde – il ébauche des identifications avec certains objets, les retire, en refait avec d'autres, etc. Chaque fois, l'anxiété arrête l'identification définitive, la fixation de la réalité. Mais ces allers et retours donneront son cadre à ce réel infiniment plus complexe qu'est le réel humain. **Après cette phase au cours de laquelle les fantasmes sont symbolisés, vient le stade génital, où la réalité est alors fixée.**

Or, pour Dick, la réalité est bien fixée, mais parce qu'il ne peut faire ces allers et retours. Il est immédiatement dans une réalité qui ne connaît aucun développement.

Ce n'est pourtant pas une réalité absolument déshumanisée. Elle signifie, à son niveau. Elle est déjà symbolisée puisqu'on peut lui donner un sens. Mais comme elle est avant tout mouvement d'aller et venue, **il ne s'agit que d'une symbolisation anticipée, figée, et d'une seule et unique identification primaire, qui a des noms – le vide, le noir.** Cette béance est précisément ce qui est humain dans la structure propre du sujet, et c'est ce qui en lui répond. **Il n'a de contact qu'avec cette béance.**

Dans cette béance, il ne compte qu'un nombre très limité d'objets, qu'il ne peut même pas nommer. **Certes, il y a déjà une certaine appréhension des vocables, mais de ces vocables, il n'a pas fait la *Bejahung* -il ne les assume pas.** En même temps, si paradoxal que ça paraisse, il existe chez lui une possibilité d'empathie beaucoup plus grande que la normale, car il est parfaitement bien en rapport avec la réalité, d'une façon non anxiogène. Quand il voit sur le corsage de Mélanie Klein les petits copeaux de crayon qui sont le résultat d'un morcelage, il dit – *Poor Melanie Klein*.

Il est très différent dans ce sens de Robert qui lorsqu'un enfant pleurait, il entrait en convulsion. Il était l'autre enfant. Il était dans le réel, pas dans la réalité. On peut comprendre, donc, pourquoi, à la fin du travail avec Robert, il a pu devenir « protecteur des plus petits »²³⁶ : l'identification avec le vide avait été faite. Il est important aussi de retenir de cette citation le fait que l'identification phallique fixe les identifications définitives d'un être humain. D'où l'importance de la subjectivation qui lui correspond au niveau signifiant au moment de l'enjeu Œdipe/castration, c'est-à-dire, au niveau du Nom-du-père. Mais les autres identifications impliquent aussi des enjeux subjectifs correspondants, comme ces cas nous l'enseignent : celui du prénom propre, la cellule métonymique fondamentale et les pronoms (Ophélie).

²³⁴ Ibid., p. 114.

²³⁵ Ibid., p. 114-15.

²³⁶ Ibid., p. 160.

4.6.4.5.3.2 Le jeu de l'enfant et l'impasse de l'explication kleinienne

Le diagnostic de Lacan, un enfant qui vit dans une réalité indifférenciée, et sa cause, la fixation dans l'identification primaire au vide, ont comme base le cadre freudien du moi. Nous entendons par *identification* « la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image »²³⁷. L'indicateur clinique des identifications, en général, selon ce cadre c'est que l'enfant ait pu nommer et assumer l'objet. L'unique contact de Dick est avec la béance, qui signifie quelque chose pour lui, en tant que « noir » et « vide », lieu de refuge, contenant maternel. L'identification avec les autres objets dépendait de la *Bejahung* des vocables correspondants. L'indicateur des identifications se situe au niveau des vocables qu'il a pu assumer, représentations des choses de son monde. Par contre l'indicateur subjectif est au niveau de l'énonciation, le manque d'appel. Mais Lacan situe un autre indicateur de la situation moïque, le jeu. Et cette fois il s'appuie dans la théorie de Mélanie Klein pour nous apprendre à lire ce nouvel indicateur²³⁸ :

Le monde de l'enfant nous dit Mélanie Klein, se produit à partir d'un contenant -ce serait le corps de la mère – et d'un contenu du corps de cette mère. [...]

[...]

Ainsi, **l'équation symbolique que nous redécouvrons entre ces objets surgit d'un mécanisme alternatif d'expulsion et d'introjection, de projection et d'absorption, c'est-à-dire d'un jeu imaginaire.**

C'est ce jeu, précisément, que j'essaie de vous symboliser dans mon schéma par les inclusions imaginaires d'objets réels, ou inversement, par les prises d'objets imaginaires à l'intérieur d'une enceinte réelle.

Chez Dick, nous voyons bien qu'il y a ébauche d'imaginification, si je puis dire, du monde extérieur. Nous l'avons là prête à affleurer, mais elle n'est que préparée.

Dick joue avec le contenant et le contenu. Déjà, il a tout naturellement entifié dans certains objets, le petit train par exemple, un certain nombre de tendances, voire de personnes – lui-même en tant que petit train, par rapport à son père qui est grand train. D'ailleurs, le nombre d'objets qui sont significatifs est pour lui, fait surprenant, extrêmement réduit, réduit aux signes minima qui permettent d'exprimer le dedans et le dehors, le contenu et le contenant. Ainsi l'espace noir est tout de suite assimilé à l'intérieur du corps de la mère, dans lequel il se réfugie. **Ce qui ne se produit pas, c'est le jeu libre, la conjonction entre les différentes formes imaginaires et réelles des objets.**

C'est ce qui fait que, quand il va se réfugier dans l'intérieur vide et noir du corps maternel, les objets n'y sont pas [...]. Pour une raison simple -dans son cas, le bouquet et le vase ne peuvent pas être là en même temps. C'est ça qui est la clé.

[...] C'est qu'il n'y a chez Mélanie Klein ni théorie de l'imaginaire ni théorie de l'ego. C'est à nous d'introduire ces notions, et de comprendre que, **dans la mesure où une partie de la réalité est imaginée, l'autre est réelle et inversement, dans la mesure où l'une est réalité, c'est l'autre qui devient imaginaire.**

Avec ce jeu entre réel et imaginaire, Lacan illustre ce que veut dire introduire le registre de l'imaginaire et de l'ego dans l'explication des phénomènes analytiques. Il faut dire que ce réel est celui d'une image. On ne peut pas le confondre avec le réel du symbolique, le son vocalisé et/ou articulé, ni avec le réel du corps de chair et os. Un peu plus loin, Lacan explique que, lorsque Freud se réfère à l'imaginaire, nous devons entendre²³⁹ :

1) Le rapport du sujet avec ses identifications formatrices, c'est le sens plein du terme d'image en analyse.

2) Le rapport du sujet au réel dont la caractéristique est d'être illusoire, c'est la face de la fonction imaginaire le plus souvent mise en valeur.

²³⁷ Lacan, Jacques. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1949). In : *Écrits I*, op.cit., p. 93.

²³⁸ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 133.

²³⁹ Ibid., p. 186.

Mais avant de nous occuper de ces rapports et de l'ego, en suivant le cas d'Ophélie, finalisons notre référence à Dick dans ce qu'il a réussi en ce qui concerne la constitution de ses identifications formatrices, noyaux de son moi.

4.6.4.5.3.3 *La symbolisation des objets*

Au niveau subjectif, la symbolisation signifiante a eu l'effet de produire le premier appel verbalisé de Dick. Au niveau du moi, les effets se font sentir dans ses rapports avec les objets de sa réalité. La fixation au vide a bougé et les objets entrent dans une série de substitutions et d'équivalences à travers lesquels, on peut lire les mouvements qui permettent au sujet de situer ce qui est de son moi et ce qui ne l'est pas²⁴⁰ :

Dans le cas dramatique, chez ce sujet qui n'a pas accédé à la réalité humaine puisqu'il ne fait entendre aucun appel, quels sont les effets des symbolisations introduites par la thérapeute ? **Elles déterminent une position initiale à partir de laquelle le sujet peut faire jouer l'imaginaire et le réel et conquérir son développement.** Il s'engouffre dans une série d'équivalences, dans un système où les objets se substituent les uns aux autres. Il parcourt toute une suite d'équations qui le font passer de cet intervalle entre les deux battantes de porte où il allait se réfugier comme dans le noir absolu du contenant total, à des objets qu'il lui substitue – la bassine d'eau par exemple. Il déplie et articule ainsi tout son monde. Et puis, de la bassine d'eau, il passe à un radiateur électrique, à des objets de plus en plus élaborés. Il accède à des contenus de plus en plus riches, comme à la possibilité de définir le contenu et le non contenu.

Si à partir de ce cas, il devient plus clair ce qui correspond au sujet et au moi dans le travail analytique, nous pouvons, donc, nous nous intéresser à l'ego. Il n'est ni le sujet ni le moi, mais il a sa place entre les deux.

4.6.4.5.4. **L'ego, du registre dual**

Dans cette vision en relief de l'ego, à partir du moi et du sujet dans le cas de Dick, Lacan précise son registre particulier. Dans la constitution des identifications primaires du sujet, le jeu imaginaire implique projections et une opération contraire, qui ne peut pas être l'introjection. L'introjection est toujours l'introjection de la parole de l'autre, donc, d'un registre complètement différent de la projection. Et dans cet ordre d'idées nous trouvons une précision sur les rapports entre le surmoi et le moi-idéal²⁴¹ : « C'est autour de cette distinction que vous pouvez faire le départ entre ce qui est **fonction de l'ego** et qui **est de l'ordre du registre dual**, et ce qui est fonction du surmoi. Ce n'est pas pour rien qu'on les distingue dans la théorie analytique, ni qu'on admet que le surmoi, le surmoi authentique, est une introjection secondaire par rapport à la fonction de l'ego idéal ».

Nous allons les différencier plus précisément, à partir de ce que nous apprend le cas d'Ophélie. Chez elle nous verrons aussi comment le circuit communicatif s'est structuré à partir des interventions du thérapeute et comment ce qui se joue au niveau symbolique en termes de *Fort/da* touche la structuration imaginaire, justement celle à laquelle Dick a pu commencer à accéder à la fin du travail analytique.

²⁴⁰ Ibid., p. 138.

²⁴¹ Ibid., p. 134.

4.6.5 La double structuration imaginaire dans le cas d'Ophélie

Les deux points d'arrivée de l'analyse des cas de Dick et de Robert impliquent l'ouverture du registre imaginaire à deux moments différents du développement. Ces deux points, correspondant à l'identification au vide et l'identifications avec les objets, ont conduit Lacan à lire dans son Séminaire *l'Introduction au Narcissisme* de Freud (1914). Ce texte possède également un autre intérêt pour Lacan, celui de reprendre la distinction nosographique de Freud entre névroses et psychoses à partir du retrait de la libido dans les déclenchements respectifs. Dans les névroses ce qui est investi sont les fantasmes ; dans les psychoses, les mots. Dans ce sens, Lacan souligne la distinction nette pour Freud, entre les registres imaginaire et symbolique.

La fonction imaginaire est à ne pas confondre avec les fantasmes dans les névroses, ni avec l'irréalité dans les psychoses. Cette fonction imaginaire est présente dans les psychoses, mais ce n'est pas elle, dans sa production fantasmatique, qui est investie lors du passage à l'état extraordinaire. Dans ce sens, Lacan fait une distinction très importante pour nous : « Une des conceptions les plus répandues, c'est que le sujet délirant rêve, qu'il est en plein dans l'imaginaire. Il faut donc que, dans la conception de Freud, **la fonction de l'imaginaire ne soit pas la fonction de l'irréel**. Sans quoi on ne verrait pas pourquoi il refuserait au psychotique l'accès de l'imaginaire »²⁴². Le délire est de l'ordre de l'irréel, pas de la fantasmie imaginaire, tel que nous l'avons étudié dans la section 4.5.1 avec le jumeau délirant. Il s'agit de mots, pas d'images. Dans ce sens, Lacan précise : « Nous pousserons plus loin ce qu'amorce cette critique. Nous verrons que ce pourrait être **dans un irréel symbolique, ou un symbolique marqué d'irréel, que se situe la structure propre du psychotique**. La fonction de l'imaginaire est tout à fait d'ailleurs »²⁴³.

On peut comprendre, donc, la différence entre Robert qui ne vivait que dans le réel et Dick qui vivait que dans la réalité indifférenciée. Dans ce sens, sur ce point freudien de départ qui différencie symbolique et imaginaire, Lacan va éclaircir les rapports des psychoses avec la fonction de l'imaginaire. Cette fonction existe en tant que telle dans les psychoses, seulement elle n'est pas investie lors du déclenchement. Par contre, lors du déclenchement dans les névroses, elle est investie et les mots gardent leur place par rapport au réel : la voix du sujet. Je rappelle les deux sens que Lacan donne à cette fonction de l'imaginaire :

1) Le rapport du sujet avec ses identifications formatrices, c'est le sens plein du terme d'image en analyse.

2) Le rapport du sujet au réel dont la caractéristique est d'être illusoire, c'est la face de la fonction imaginaire le plus souvent mise en valeur.

Une illusion n'est donc pas un délire, le cas de Don Quichotte à l'égard de sa bien-aimée Dulcinée en est une illustration. Elle est son illusion. Il ne délire pas à partir de son nom ni de ses paroles. À la fin de l'œuvre, il conclut lui-même, dans une curieuse représentation que, telle qu'il l'a rêvée, elle était une illusion. Dans ces chapitres suivants où Lacan va étudier le texte de Freud à partir des trois registres, son propos est de préciser les rapports de la libido avec l'imaginaire et le réel, et de résoudre le problème de la fonction réelle que joue l'ego dans l'économie psychique. C'est là que nous trouvons l'explication de la structuration imaginaire opérée lors du

²⁴² Ibid., p. 187.

²⁴³ Ibidem.

deuxième dialogue d'Ophélie et son thérapeute. Nous examinerons le dialogue en nous appuyant dans les deux axes de cette structuration : le moi et l'ego.

4.6.5.1 QU'EST-CE QUE CELA VEUT DIRE « STRUCTURATION IMAGINAIRE » ?

Qu'est-ce que cela veut dire la structuration imaginaire, que nous trouverons dans le second dialogue entre Ophélie et son thérapeute ? Lacan le met en clair lors de l'introduction de l'expérience du bouquet renversé dans le chapitre VII, « La topique de l'imaginaire ». Voici, le schéma (Figure 1 : L'expérience du bouquet renversé)²⁴⁴ et l'explication de Lacan sur la structuration du moi :

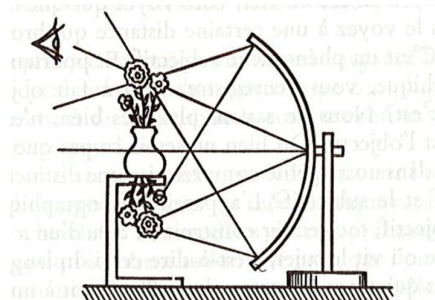


Figure 1: L'expérience du bouquet renversé

Et c'est là que l'image du corps donne au sujet la première forme qui lui permet de situer ce qui est du moi et ce qui ne l'est pas. Eh bien, disons que l'image du corps, si on la situe dans notre schéma, est comme le vase imaginaire qui contient le bouquet de fleurs réel. Voilà comment nous pouvons nous représenter le sujet d'avant la naissance du moi, et le surgissement de celui-ci.

Je schématise, vous le sentez bien, mais le développement d'une métaphore, d'un appareil à penser, nécessite qu'au départ on fasse sentir à quoi ça sert. [...].

Pour que l'illusion se produise, pour que se constitue, devant l'œil qui regarde, un monde où l'imaginaire peut inclure le réel et, du même coup, le former, où le réel aussi peut inclure et, du même coup, situer l'imaginaire, **il faut qu'une condition soit réalisée – je vous l'ai dit, l'œil doit être dans une certaine position, il doit être à l'intérieur du cône.**

S'il est à l'extérieur de ce cône, il ne verra plus ce qui est imaginaire, pour la simple raison que rien du cône d'émission ne viendra le frapper. Il verra les choses à leur état réel, tout nu, c'est-à-dire l'intérieur du mécanisme, et un pauvre pot vide, ou des fleurs esseulées, selon le cas.

[...]

La boîte veut dire votre propre corps. Le bouquet, c'est instincts et désirs, les objets du désir qui se promènent. Et le chaudron, qu'est-ce que c'est ? Ça pourrait bien être le cortex. [...]²⁴⁵.

La structuration du moi, implique pour un sujet, de situer, à partir de l'image du corps de l'autre, « ce qui est de son moi et ce qui ne l'est pas ». Une image est le noyau d'une identification, mais qu'est-ce que Lacan entend par « image » ? « Quelle est la définition de l'image en optique ? – à chaque point de l'objet doit correspondre un point de l'image, et tous les rayons issus d'un point doivent se recouper quelque part en un point unique ». Nous avons donc deux extrêmes, les points réels de l'objet et les points de l'image. À partir de là on peut mieux comprendre pourquoi il s'agit pour Lacan d'éclaircir les rapports de la libido avec l'imaginaire et le réel, et de résoudre le problème de la fonction réelle que joue l'ego dans l'économie psychique. Il s'agit, alors, pour nous, de situer entre le corps réel d'Ophélie et son image, la fonction de l'ego.

²⁴⁴ Ibid., p. 126.

²⁴⁵ Ibid., p. 128.

4.6.5.2 LA DOUBLE STRUCTURATION IMAGINAIRE : DE L'EGO ET DU MOI

Les deux registres de l'imaginaire, *ego* et *moi*, correspondent aux « deux narcissismes » que Lacan explique dans le chapitre X de ce premier Séminaire. Pour le faire, il ajoute un autre miroir dans le schéma initial. Il s'agit d'un miroir plan. Ainsi, si le miroir concave montre comment arrive la restructuration de l'ego, le miroir virtuel va montrer comment arrive la structuration du moi, proprement imaginaire, en tant que discours de la réalité. Voici ce « Schéma aux deux miroirs » (Figure 2) et le fragment qui l'explique, selon nos propos²⁴⁶ :

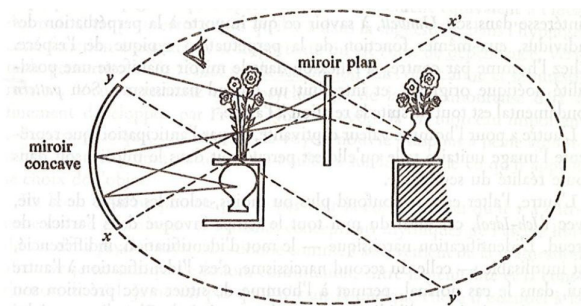


Figure 2: Schéma aux deux miroirs

Ce petit schéma n'est qu'une élaboration très simple de ce que j'essaie de vous expliquer depuis des années avec le stade du miroir.

Tout à l'heure, Mannoni parlait de deux narcissismes. **Il y a d'abord, en effet, un narcissisme qui se rapporte à l'image corporelle.** Cette image est identique pour l'ensemble des mécanismes du sujet et donne sa forme à son *Umwelt*, en tant qu'il est homme et non pas cheval. Elle fait l'unité du sujet, et nous la voyons se projeter de mille manières, jusque dans ce qu'on peut appeler la source imaginaire du symbolisme, qui est ce pour quoi le symbolisme se relie au sentiment [...] que l'être humain [...] a de son propre corps.

Ce premier narcissisme se situe, si vous voulez, au niveau de l'image réelle de mon schéma, pour autant qu'elle permette d'organiser l'ensemble de la réalité dans un certain nombre de cadres préformés.

Bien entendu, ce fonctionnement est tout à fait différent chez l'homme et chez l'animal, qui est adapté à un *Umwelt* uniforme. Il y a chez lui certaines correspondances préétablies entre sa structure imaginaire et ce qui l'intéresse dans son *Umwelt*, à savoir ce qui importe à la perpétuation des individus, eux-mêmes fonction de la perpétuation typique de l'espèce. **Chez l'homme par contre, la réflexion dans le miroir manifeste une possibilité noétique²⁴⁷ originale, et introduit un second narcissisme. Son *pattern* fondamental est tout de suite la relation à l'autre.**

L'autre a pour l'homme valeur captivante, de par l'anticipation que représente l'image unitaire telle qu'elle est perçue soit dans le miroir, soit dans toute réalité du semblable.

L'autre, l'alter ego, se confond plus ou moins, selon les étapes de la vie, avec l'Ich-Ideal, cet idéal du moi tout le temps invoqué dans l'article de Freud. L'identification narcissique - le mot d'identification, indifférencié est inutilisable - celle du second narcissisme, c'est l'identification à l'autre qui, dans le cas normal, permet à l'homme de situer avec précision son rapport imaginaire et libidinal au monde en général. C'est là ce qui lui permet de voir à sa place, et de structurer, en fonction de cette place et de son monde, son être. [...]. Le sujet voit son être dans une réflexion par rapport à l'autre, c'est-à-dire par rapport à l'Ich-Ideal.

Vous voyez là qu'il faut distinguer entre les fonctions du moi - d'une part, elles jouent pour l'homme comme pour tous les autres êtres vivants un rôle fondamental dans la structuration de la réalité - d'autre part, elles doivent chez l'homme passer par cette aliénation fondamentale que

²⁴⁶ Ibid., p. 198-99.

²⁴⁷ « Qui concerne l'acte de connaissance, la noèse » : <http://www.cnrtl.fr/definition/no%C3%A9tique>

constitue l'image réfléchie de soi-même, qui est l'*Ur-Ich*, la forme originelle de l'*Ich-Ideal* aussi bien que du rapport avec l'autre.

Cela vous est-il suffisamment clair ? Je vous avais déjà donné un premier élément du schéma, je vous en donne un autre aujourd'hui - **le rapport réflexif à l'autre**. [...] Il sera extrêmement utile [ce schéma], en vous permettant de situer à peu près toutes **les questions cliniques, concrètes, que pose la fonction de l'imaginaire**, et tout spécialement à propos de ces investissements libidinaux dont on finit par ne plus comprendre, quand on les manie, ce qu'ils veulent dire.

Sur la base de cette distinction fondamentale entre les deux narcissismes et les images que le sujet peut constituer de son moi, selon qu'elles correspondent à une image réelle (de son corps, l'ego) ou à une image virtuelle (de son être, le moi discours de la réalité, par rapport à l'autre, *alter-ego* ou idéal du moi), nous pouvons distinguer dans le second dialogue entre Ophélie et Jean Lelièvre les deux moments de cette double structuration imaginaire. Cependant, comme ces structururations correspondent au niveau de l'énoncé, elles exigent de considérer ce qui arrive dans les niveaux à partir duquel elles sont constituées, le réel de l'interlocution et le symbolique de l'énonciation dans le circuit communicatif. Avant d'examiner les mouvements de chaque niveau, nous devons de les identifier.

4.6.5.3 LES REGISTRES R, S, I DU DIALOGUE

Relisons le dialogue. La première chose qui saute aux yeux est qu'il admet une division en deux parties thématiques. Dans ce cas, c'est clair qu'il s'agit des deux réalités qui constituent le registre imaginaire, dans la première partie, du monde médical (structuration du moi), et dans la deuxième, du corps (structuration de l'ego) :

- I
- *Tu es médecin, je veux pas te voir !*
 - *Je ne suis pas médecin.*
 - *Si !*
- II
- *À quoi vois-tu cela ?*
 - *À tes jambes, t'as des jambes de médecin*
 - *N'ai-je pas les mêmes jambes que toi ?*
 - *Non, tu ne marches pas comme moi ! ».*

Par contre, ce qui arrive au niveau de l'énonciation, du symbolique, n'est pas évident, cela permet de constater le caractère inconscient en général de toute énonciation. Suivons le fil visible des discours afin de trouver le fil « invisible » de l'énonciation qui le détermine. Dans la première partie, il s'agit de la structuration imaginaire virtuelle. Ophélie se situe avec justesse par rapport à son thérapeute : « être ou ne pas être » médecin est la question dans ces trois phrases. Dans la deuxième partie, c'est de son corps qu'il s'agit, avoir ou pas des jambes particulières, donc, de la structuration à travers le miroir concave. Le passage de l'une à l'autre se fait presque sans qu'on se rende compte. C'est dans ce passage que nous devons situer le fil de l'énonciation. Il va nous mettre sur la piste de ce qui arrive au niveau du réel de l'interlocution, parce que c'est de la position des deux interlocuteurs que dépend la double structuration du moi et de l'ego. Autrement dit, c'est du niveau de l'interlocution et de l'énonciation conséquente que dépend ce qui se produit au niveau des énoncés.

Dans le dernier schéma (Figure 2), Lacan va nous faire remarquer ce qui arrive au niveau des sujets interlocuteurs, réels, c'est-à-dire, au niveau de ceux qui parlent et se regardent dans le dialogue. C'est pour cela qu'il faisait la remarque sur le fait que Mélanie Klein confondait l'ego

et le sujet. L'ego est situé au niveau du miroir concave, il est une image réelle que le sujet (S) aussi réel, situé à l'endroit de l'œil dans le schéma, peut constituer de son propre corps. Pour que cela puisse arriver cet autre sujet, également de chair et os et avec lequel il parle, est nécessaire. Lacan l'appelle le sujet ou spectateur virtuel (SV). Avec cet interlocuteur, le sujet (S) est dans un rapport que Lacan qualifie de « symétrique ». Le sujet de l'interlocution, celui de la voix et du regard, est le sujet réel. Le sujet de l'énonciation, représenté par les pronoms (je ↔ tu) est le sujet symbolique. Ego et sujet de l'interlocution appartiennent au registre du réel, mais le premier en tant qu'image, le deuxième en tant que sujet de chair, os, voix et regard. Le corps de chair et os est représenté dans le schéma par la boîte ; les instincts et désirs, les objets du désir « qui se promènent », par les fleurs, et le regard par l'œil (S), dont le cortex est le miroir concave. Il ne nous manque qu'à situer la voix.

4.6.5.4 LA RELATION SYMBOLIQUE, AU NIVEAU DE L'ÉNONCIATION ET DE LA PRODUCTION DES OBJETS DU DISCOURS

Si Ophélie était à la place du sujet réel (S) dans le dialogue, son thérapeute était à celle du spectateur virtuel (SV). Suivons maintenant la dynamique du circuit communicatif que ce dernier schéma montre, en incluant les noms de Ophélie et Jean Lelièvre dans ces deux places symétriques. (Figure 3 : Schéma simplifié des deux miroirs)²⁴⁸ :

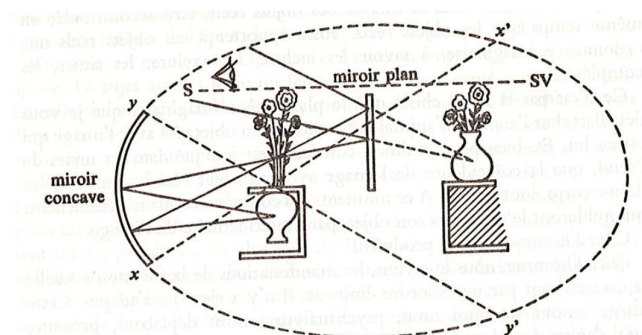


Figure 3: Schéma simplifié des deux miroirs

De quoi s'agit-il ? – sinon de voir quelle est la fonction de l'autre, de l'autre humain, dans l'adéquation de l'imaginaire et du réel.

Nous retrouvons le petit schéma. Je lui ai apporté à la dernière séance un perfectionnement qui constitue une partie essentielle de ce que je cherche à démontrer. L'image réelle ne peut être vue de façon consistante que dans un certain champ de l'espace réel de l'appareil, le champ en avant de l'appareil constitué par le miroir sphérique et le bouquet renversé.

Nous avons situé le sujet [Ophélie] sur le bord du miroir sphérique. Mais nous savons que la vision d'une image dans le miroir plan est exactement équivalente pour le sujet à ce que serait l'image de l'objet réel pour un spectateur qui serait au-delà de ce miroir, à la place même où le sujet voit son image. Nous pouvons donc remplacer le sujet par un sujet virtuel, SV [Jean Lelièvre], situé à l'intérieur du cône qui délimite la possibilité de l'illusion – c'est le champ $x'y'$. L'appareil que j'ai inventé montre donc qu'en étant placé dans un point très proche de l'image réelle, on peut néanmoins la voir, dans un miroir, à l'état d'image virtuelle. C'est ce qui se produit chez l'homme.

Qu'en résulte-t-il ? **Une symétrie très particulière** [entre Ophélie et son thérapeute]. En effet, le sujet virtuel [Jean Lelièvre], reflet de l'œil mythique, c'est-à-dire l'autre que nous sommes [l'autre qu'Ophélie est à ce moment-là], **est là où nous avons d'abord vu notre ego** [est là où elle a d'abord vu son ego] **-hors de nous** [hors d'elle], dans la forme humaine. Cette forme est hors de nous, non pas en tant qu'elle est faite pour capter un comportement sexuel [comme arrive dans les cas des animaux], mais en tant qu'elle est fondamentalement liée à l'impuissance primitive de l'être humain. **L'être**

²⁴⁸ Lacan, Séminaire I, Ibid., p. 221-223.

humain ne voit sa forme réalisée, totale, le mirage de lui-même, qu'hors de lui-même. Cette notion ne figure pas encore dans l'article que nous étudions, elle ne surgit que plus tard dans l'œuvre de Freud.

Ce que le sujet, qui, lui, existe [Ophélie], voit dans le miroir est une image, nette ou bien fragmentée, inconsistante, décomplétée. Cela dépend de sa position par rapport à l'image réelle [réflétée dans le miroir plan]. Trop sur les bords, on voit mal. Tout dépend de l'incidence particulière du miroir. Ce n'est que dans le cône que l'on peut avoir une image nette.

De l'inclination du miroir dépend donc que vous voyiez plus ou moins parfaitement l'image. **Quant au spectateur virtuel [le thérapeute]**, celui que vous vous substituez par la fiction du miroir pour voir l'image réelle, il suffit que le miroir plan soit incliné d'une certaine façon pour qu'il soit dans le champ où on voit très mal. De ce seul fait, vous aussi vous voyez très mal l'image dans le miroir. Disons que cela représente la difficile accommodation de l'imaginaire dans l'homme.

Nous pouvons supposer maintenant que l'inclination du miroir plan est commandée par la voix de l'autre [du thérapeute]. Cela n'existe pas au niveau du stade du miroir, mais c'est ensuite réalisé par notre relation avec autrui dans son ensemble -la relation symbolique. **Vous pouvez saisir dès lors que la régulation de l'imaginaire dépend de quelque chose qui est situé de façon transcendante [...] -le transcendant dans l'occasion n'étant ici rien d'autre que la liaison symbolique entre les êtres humains.**

Qu'est-ce que c'est que la liaison symbolique ? C'est, pour mettre les points sur les i, que socialement, nous nous définissons par l'intermédiaire de la loi. **C'est de l'échange des symboles que nous situons les uns par rapport aux autres nos différents moi** – vous êtes, vous, Mannoni, et moi, Jacques Lacan, et nous sommes dans un certain rapport symbolique, qui est complexe, selon les différents plans où nous nous plaçons, selon que nous sommes ensemble chez le commissaire de police, ensemble dans cette salle, ensemble en voyage.

En d'autres termes, c'est la relation symbolique qui définit la position du sujet comme voyant. C'est la parole, la fonction symbolique qui définit le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation, de l'imaginaire. La distinction est faite dans cette représentation entre l'*Ideal-Ich* et l'*Ich-Ideal*, entre moi-idéal et idéal du moi. **L'idéal du moi commande le jeu de relations d'où dépend toute la relation à autrui. Et de cette relation à autrui dépend le caractère plus ou moins satisfaisant de la structuration imaginaire.**

À cette lumière, on comprend mieux le dialogue entre Ophélie et son thérapeute. Elle a commencé, justement par mettre les points sur les i en ce qui concerne les rapports symboliques d'eux deux dans le cadre du cabinet où ils parlent : « - Tu es médecin ». En suivant cet énoncé, on trouve que ce dont il s'agit est de l'être du sujet, de son moi : « -tu **es** médecin ! » dit la fillette. « **Non, je ne suis pas...** » répond le thérapeute. La question préliminaire est implicite : « si tu es le docteur ici, qui suis-je, donc ? » « Une malade ? ». Dans le système de représentations de la fille, dans son code, lui est un médecin. Elle n'est pas au courant des distinctions entre médecin et thérapeute. À ce niveau de l'Idéal du moi, il s'agit du sujet qui reçoit son propre message inversé, comme Lacan l'exemplifie, par exemple dans le Séminaire II²⁴⁹ :

Vous connaissez ces messages que le sujet émet sous une forme qui les structure, les grammaticalise, comme venant de l'autre, sous une forme inversée. Quand un sujet dit à un autre *tu es mon maître* ou *tu es ma femme*, ça veut dire exactement le contraire. Ça passe par A et par m, et ça vient ensuite au sujet, que ça intronise tout d'un coup dans la position périlleuse et problématique d'époux, ou de disciple. **C'est ainsi que s'expriment les paroles fondamentales.**

Ce qui se jouait dans cette première partie du dialogue était de l'ordre d'une parole fondamentale et c'est pour cela qu'Ophélie insiste sur cet « être » de son interlocuteur, lorsqu'à la négative, « Non, je ne suis pas médecin », elle réplique « Si ! ». La question est posée au même niveau que celle d'Amélie, le cas du Conciliabule d'Angers. Les deux fillettes étaient affectées dans le réel de leur corps par quelque chose qui les rendait différentes des autres. Comment expliquer ces « anomalies » sinon dans le plan malade/médecin ? Amélie pose la question à sa

²⁴⁹ Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie...*, op. cit., p. 444.

mère dans l'entretien, mais dans les termes d'un discours médical qui l'implique : « pourquoi j'ai eu une méningite ? ».

Dans le cas d'Ophélie, on pourrait supposer, dans ce même contexte discursif, le raisonnement suivant : « je suis là parce qu'il y a quelque chose qui ne va pas et si tu peux me guérir, donc, **tu es mon médecin** et, moi, **je suis ta malade** ». Ainsi ce qui arrive à sa bouche en tant qu'énoncé, est la conclusion de ce raisonnement : « tu es médecin (pas moi) ». Toute l'importance de cette première phrase est dans ce message inversé qui arrive à l'enfant et qui constitue les objets du discours, par rapport aux sujets de l'interlocution aussi inconscients (**tu** et **je**). Ces objets sont médecin et malade, parce qu'ils sont indiqués par les adjectifs possessifs implicites (**mon** médecin/ **ta** malade). Cette supposition peut être confirmée par le fait que, immédiatement, au niveau de l'énonciation, un objet est constitué : « (comme tu es médecin, **mon** médecin), **je** veux pas **te** voir ! ». Voyons ces rapports sujets/objets dans le tableau suivant. Je mets entre parenthèse les textes implicites ou inconscients (Tableau X : constitution des objets de l'énoncé dans la première partie du dialogue entre Ophélie et son thérapeute) :

Tableau 10 : Constitution des objets de l'énoncé dans la première partie du dialogue entre Ophélie et son thérapeute

Niveau réel de l'interlocution	(Tu, qui m'écoutes)	(Je, qui te parle)
Niveau de l'énoncé	Tu es médecin	(pas moi)
Objets de l'énoncé	(Tu es mon médecin)	(Je suis ta malade)
Enonciation		Je veux pas ... voir
Objet de l'énonciation		Te

En d'autres termes, c'est la relation symbolique qui définit la position du sujet comme celui qui voit. C'est la parole, la fonction symbolique qui définit le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation, de l'imaginaire. La distinction est faite dans cette représentation entre *l'Ideal-Ich* et *l'Ich-Ideal*, entre moi-idéal et idéal du moi. **L'idéal du moi (médecin/malade) commande le jeu de relations d'où dépend toute la relation à autrui. Et de cette relation à autrui dépend le caractère plus ou moins satisfaisant de la structuration imaginaire.**

Dans ce sens on peut comprendre que le dialogue change de niveau dedans le même registre imaginaire. Il se déplace de l'idéal du moi du discours médical, vers le discours par rapport au corps et ses objets, cœur de la structuration imaginaire et siège du couple ego/moi-idéal. D'ailleurs, la question de Jean Lelièvre est absolument contendante, en tant que « sujet virtuel », selon le schéma de Lacan, parce qu'elle met le niveau de l'énonciation, centré depuis le début sur ce qu'on « voit », au premier plan : « *À quoi vois-tu cela ?* » En effet, dans la première ligne du dialogue, ce niveau était au deuxième plan, comme le montre le tableau précédent. Le sujet ne veut pas regarder ce corps en face, image inversée du propre corps. Mais son interlocuteur lit le « voir » que la négation dénonce et le mets au premier plan. La lecture est correcte, parce qu'il obtient en réponse, l'objet qui était en question en tant que cœur de la structuration de l'ego, les jambes. Relisons cette opération symbolique au niveau de l'énonciation dans son contexte :

- I
- Tu es médecin, **je veux pas te voir !**
 - Je ne suis pas médecin.
 - Si !

II

- **À quoi vois-tu cela ?**
- **À tes jambes**, t'as des jambes de médecin
- N'ai-je pas les mêmes jambes que toi ?
- Non, tu ne marches pas comme moi ! ».

Nous pouvons reconnaître que ce qu'il y a entre Ophélie et son thérapeute est une **liaison symbolique** (énonciation : je/tu), parce qu'un **rapport symétrique** (réel) a été établi au niveau du regard et de la voix. Nous partons ici du point où Dick était arrivé, l'établissement d'une communication et l'appel du sujet (je) à l'autre (tu). Le premier mot du dialogue initié par Ophélie est « **tu ...** », mais ce pronom « tu » est ambigu, en tant qu'il se réfère à l'interlocuteur en même temps qu'il se constitue en sujet de l'énoncé qu'il amorce. Ainsi, la fonction signifiante de l'interlocution se fait inconsciente à la faveur de la fonction du sujet de l'énoncé. Lorsqu'on écoute ou lit ce « tu » on suit plutôt la direction du prédicat (être médecin) que celle de l'interlocuteur de chair et os à qui il s'adresse (Toi qui es ici, face à moi). Nous reconnaissons dans ce deuxième « Tu », sans prédicat, le registre transférentiel de l'accrochage à l'autre.

4.6.5.5 LA FONCTION SYMBOLIQUE DE LA PAROLE AU NIVEAU DE L'ÉNONCÉ ET LA STRUCTURATION IMAGINAIRE : EGO ET MOI

Alors, qu'arrive-t-il dans ce dialogue, une fois le mot clé prononcé, grâce à l'intervention analytique ? Autrement dit, quelle est la relation entre les objets idéaux de la première partie du dialogue (**mon** médecin/**ta** malade), et ce dernier objet réel et présent dans le discours, « **tes** jambes » ? Je souligne que cet objet est produit par l'interprétation que le thérapeute fait de la négation que marquait l'énonciation du sujet. C'est-à-dire que, avec sa question, ce spectateur virtuel et averti a pu situer le regard du sujet au bon endroit du schéma, à l'intérieur du cône : « En d'autres termes, **c'est la relation symbolique qui définit la position du sujet comme voyant** ». Cette question est posée au niveau de la « **relation** symbolique », c'est-à-dire, au niveau de l'énonciation. Il ne s'agit pas de montrer, cela serait quelque chose de l'ordre de la perversion, qui dans le cas d'une psychose paranoïaque, par exemple, contribuerait à déclencher le délire. Non, il s'agit du regard en tant que point de vue du sujet. Lacan continue en nous expliquant ce qui arrive au niveau des énoncés, où il ne s'agit pas de la « relation symbolique » je-tu, mais de la parole du sujet en tant que « **fonction** symbolique ». Je reprends la suite de la citation du « Schéma simplifié des deux miroirs » (Figure 3) ²⁵⁰ :

C'est **la parole, la fonction symbolique** qui définit le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation, de l'imaginaire. La distinction est faite dans cette représentation entre l'*Ideal-Ich* et l'*Ich-Ideal*, entre moi-idéal et idéal du moi. L'idéal du moi commande le jeu de relations d'où dépend toute la relation à autrui. Et de cette relation à autrui dépend le caractère plus ou moins satisfaisant de la structuration imaginaire.

Un tel schéma vous montre que l'imaginaire et le réel jouent au même niveau. Pour le comprendre, il suffit de faire un petit perfectionnement de plus à cet appareil. Pensez que ce miroir est une vitre. Vous vous voyez dans la vitre et vous voyez les objets au-delà. Il s'agit justement de cela – d'une coïncidence entre certaines images et le réel. De quoi d'autre parlons-nous quand nous évoquons une réalité orale, anale, génitale, c'est-à-dire un certain rapport entre **nos** images et **les** images ? Ce n'est rien d'autre que les images du corps humain, et l'hominisation du monde, sa perception en fonction d'images liés à la structuration du corps. Les objets réels, qui passent par l'intermédiaire du miroir et à travers lui, sont à la même place que l'objet imaginaire. **Le propre de l'image, c'est l'investissement par la libido. On appelle investissement libidinal ce en quoi un objet**

²⁵⁰ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 223.

devient désirable, c'est-à-dire ce en quoi il se confond avec cette image que nous portons en nous, diversement, et plus ou moins, structurée.

La première chose que ce passage éveille dans mon esprit est une référence littéraire. Il s'agit d'un écrit de Miguel de Cervantès Saavedra. En 1615 on trouve dans la deuxième partie de *Don Quichotte* un chapitre du roman (II, XXII), celui de « La Grotte de Montesinos ». Lorsque le chevalier descend dans cette fameuse grotte d'Espagne, il rêve qu'il trouve des preux chevaliers qu'il a idéalisés ainsi que leurs dames, mais en « chaire et os ». Ainsi, il parle avec eux et le sujet principal de ces conversations sont les objets, tant les symboliques que les réels du corps ; par exemple, côté hommes, on parle du cœur d'un chevalier et une dague, et côté femmes, on parle même de « la maladie mensuelle ordinaire aux femmes »²⁵¹. On parle des dos, des nez, des bouches, des visages, de la couleur de la peau, des cheveux, etc. ; en somme du corps comme on peut le prendre dans le réel, par morceaux. Parce que le corps tout entier est celui de l'imaginaire, comme fondé par le stade du miroir.

Ces images idéales des meilleurs chevaliers ont été le sujet de toute la première partie de l'œuvre. Dulcinée, la dame « hors pair » pour laquelle il entreprenait toutes ses batailles, fait aussi partie de ces images. Sauf qu'elle était la somme de toutes ses illusions et dans cette mesure, elle implique une variation narcissique. Chez les chevaliers, il admire ce qu'il est, a été ou voudrait être. Chez Dulcinée il aime et admire ce qu'il n'a pas, ce qui lui manque. Il ne s'agit pas avec elle d'une identification avec la personne qui a été une partie de son propre moi, comme dans les rapports entre les enfants et ses parents. C'est la différence que Freud établit entre les deux types d'amour : l'*Anlehnungstypus* comme avec Dulcinée et le *Narzissmustypus*, dans les autres cas. Sur le premier type d'amour, Lacan précise²⁵² : « L'*Anlehnungstypus* n'est pas moins imaginaire, car il est fondé aussi sur un renversement d'identification. Le sujet se repère alors sur une situation primitive. Ce qu'il aime, c'est la femme qui nourrit et l'homme qui protège ». Nous voyons, dans cette précision la différence entre les objets de l'identification narcissique et ceux, où cette identification implique le désir. Ce qui est impliqué dans le désir est la dimension de l'avoir et le manque.

Cette distinction entre les identifications narcissiques, nous donne la clé pour commencer à comprendre non seulement la différence entre l'idéal et l'illusion, à partir de Don Quichotte, ses chevaliers idéalisés et la dame de son cœur, mais aussi entre le délire névrotique et le psychotique. Lorsque on lit le travail de Freud *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen* (1906)²⁵³, on comprend toute la différence qu'il y a entre le délire du jeune archéologue Norbert Hanold et le délire de Madame P, que nous avons étudié dans le chapitre 3 de cette thèse et qui a été la base de la comparaison que fait Freud entre la paranoïa et la névrose obsessionnelle (Cf. Tableau 7). Chez Hanold, l'objet du délire, le pied de la Gradiva, était un objet du désir symbolique et imaginaire, dont le noyau était un réel précis. Cet objet était attaché à son premier amour, la jeune fille Zoe. Pendant son délire, il n'entend pas des voix, par contre c'est la voix de Zoe qui le réveille de son délire, en l'appelant par son nom. Le délire est dans le niveau de l'énonciation, de ce qu'il croit et ce qu'il voit. Mais il n'est pas au niveau du réel de la voix. Le délire affecte les objets dans l'ordre imaginaire mais pas les mots. Tout le contraire de Madame P, qui avait exclu de sa vie l'identification narcissique selon l'*Anlehnungstypus*. En reprenant notre Don Quichotte, il faut dire que dans toutes ces images idéales de chevaliers, il y

²⁵¹ https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Ing%C3%A9nieux_Hidalgo_Don_Quichotte_de_la_Manche/Deuxi%C3%A8me_partie/Chapitre_XXII

²⁵² Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 209.

²⁵³ Freud, *Le délire et les rêves dans la « Gradiva »*, op. cit.

avait toujours des manques ou des ratés, qu'il s'efforçait de nier de toutes ses forces, à la manière névrotique. En particulier, en ce qui concernait sa Dulcinée. Tandis que dans la première partie de l'œuvre, ces images idéales (en I dans le graphe) commençaient à s'ébranler, elle (dans les deux étages du graphe, en tant qu'objet imaginaire et du désir) restait intouchable. Dans les deux cas, tous ses efforts pour ne pas voir les ratés au niveau imaginaire ou pour refouler le moindre indice du manque au niveau signifiant, le mettaient toujours plus près du refoulé. C'est à partir de la deuxième partie que l'illusion commence à être touchée et que Dulcinée devient une femme.

Si le chapitre de la Grotte de Montesinos dans la deuxième partie, écrite 10 ans après la première, est tellement crucial dans le déroulement de l'œuvre c'est à cause de ce qu'il implique au niveau de la structuration imaginaire : le chevalier est passé des idéaux du moi à la structuration de l'image réelle de son corps, c'est-à-dire de son propre corps, en se servant de ces mêmes chevaliers idéaux de la première partie. À partir de là, Don Quichotte commence à voir, peu à peu, essentiellement les femmes (mais aussi les choses) telles qu'elles sont et non pas selon le « bon vouloir de son imagination » comme dans la première partie. Ainsi la belle, « hors pair » et immaculée Dulcinée, devient, dans cette deuxième partie, une « Dulcinée enchantée » avec toutes les ambiguïtés que cette qualification implique. Cela nous permet d'appuyer notre hypothèse que, malgré la folie du chevalier, il s'agit d'une névrose, parce que le corps des femmes n'est pas exclu de la structuration réelle de son propre corps, en tant qu'homme. En effet, à partir des critères pour identifier le délire psychotique que nous avons étudiés (4.5.1), d'un côté, il n'entend jamais de voix ; de l'autre, les mécanismes projectifs ne dépassent pas les frontières de l'usage courant dans la jalousie (à l'égard de Dulcinée), ni les frontières de celui du transitivity, notamment à l'égard de son écuyer Sancho Panza. De cette façon, ce qui va à arriver dans les cinquante-deux chapitres restants de l'œuvre est l'élaboration subjective qu'il a réussi à faire, à partir de, et par rapport aux femmes, notamment de sa Dulcinée enchantée. C'est cette élaboration qui a permis au personnage de « retrouver la raison », et à l'œuvre de Cervantès d'avoir la place qu'elle a comme chef d'œuvre de la littérature universelle.

Ainsi, on comprend mieux comment Ophélie structure son idéal du moi, (malade qui pourrait guérir) par rapport à ce « médecin » qu'elle a face à elle. On comprend également comment, dans cette même fonction idéale que le thérapeute accomplit, est impliquée la structuration de l'image réel du corps de son interlocutrice. Dans ce sens, il s'agit d'une image inversée, de haut en bas. Et la fillette l'exprime clairement : « – À quoi vois-tu cela ? – **À tes jambes, t'as des jambes de médecin** ». Les adjectifs possessifs que nous avons supposés dans la structuration de l'idéal du moi (**mon** médecin) (**ta** malade) prennent place tout de suite dans l'image réelle que le thérapeute lui reflète, à partir de la question posée sur ce qu'elle voit : « **tes** jambes ». La question de l'être, « être ou ne pas être », laisse la place à cette autre question essentielle du sujet, celle de l'avoir, avoir ou ne pas avoir. Tous les deux marqués par le trait symbolique +/- . Dans le registre de l'ego, la question est, alors, celle que le thérapeute pose sur l'avoir : « - **N'ai-je** pas les mêmes jambes que toi ? ». Comme il ne s'agit pas d'une névrose, la question ne résonne pas au niveau symbolique dans le sens d'avoir ou ne pas avoir le phallus (+/-), comme cela a été le cas de Don Quichotte. Non, Ophélie la renvoie immédiatement au niveau imaginaire, à la manière de marcher qui se dégage d'avoir ces jambes et pas les siennes : « – Non, tu ne marches pas comme moi ! ». Cela implique, donc, que le « pontage » réalisé par la fillette dans ce deuxième dialogue est au niveau de l'imaginaire et le réel (du corps), tel que le proposaient les auteurs du rapport, mais à travers le symbolique primordial (l'opposition *Fort/da* : avoir/ne pas avoir). En ce qui concerne le moyen de réussir ce « pontage », il s'agit comme dans le cas de la structuration du niveau de l'énonciation dans le traitement du délire,

des relations réel et symbolique impliquées dans le dialogue analytique. En somme, c'est le transfert établi dans les deux dialogues analytiques et dans ses trois registres, le moyen à partir duquel, le « pontage » a été réussi :

1) D'abord, la structuration symbolique au niveau de l'énonciation, dans le traitement du délire, là où la parole était arrêtée. Les deux registres du transfert, accroche à l'autre et révélation se sont mis en jeu. Le premier, parce que le thérapeute a soutenu le dialogue jusqu'au bout ; le deuxième, parce que dans ce bout, le sujet a pu prononcer la phrase point de capiton : « elle ne me crois pas quand **je dis** ». C'est sa propre vérité à lui ce que le sujet a pu trouver en même temps qu'il prononçait la phrase.

2) En conséquence, le terrain pour la double structuration imaginaire était préparé et cette fois c'est le registre imaginaire du transfert qui occupe le premier plan. En premier lieu, dans l'ordre de la constitution du moi, par rapport à l'idéal du moi, ce qu'était le thérapeute pour la fille : son image virtuelle, unifiée, de ce qu'elle n'était pas. Puis au niveau de la constitution de son égo : il était l'image réelle, inversée de son propre corps en morceaux. Un point dans l'autre réel a été mis en rapport avec un autre de son propre corps : les jambes. Ainsi, quand Lacan disait que le manque de contact de Dick était le début de son égo, parce qu'il n'était pas formé, on peut penser que ce début est le corps tout seul sans ce point de référence symétrique qu'il pourrait choisir au niveau chez le semblable qu'il a en face. Ce point n'existait pas pour lui, qui regardait Mélanie Klein comme un meuble. Par contre, une fois que le regard d'Ophélie s'est libéré de la voix délirante, elle a pu regarder le semblable en face et établir le contact : dans ce point précis, les jambes du « médecin » par rapport aux siennes. C'est dans cette espèce de perspective anamorphique que l'égo se constitue.

Il est clair, alors que le moi de la fillette, le vase, selon le schéma de Lacan, est celui d'un corps malade qui pourrait guérir, selon ce que l'idéal du moi, ce « médecin » lui reflète virtuellement, de droite à gauche. Dans cette même image idéale, elle trouve l'image réelle, inversée de haut en bas, de son propre corps, c'est à-dire son « égo », son moi réel, un égo qui n'a pas les mêmes jambes (« jambes de médecin ») que le sujet virtuel qu'elle a en face et qui fait qu'elle retourne son regard sur elle-même, dans la réciproque de son propre regard. On pourrait penser que c'est cette structuration fondamentale, réelle, consistante, celle qui manquait à la femme « intérimaire de soi-même ». Elle, comme Dick au début, n'avait pas de corps pour soutenir un habit, comme concluait Lacan (3.2.1) : « il n'y a personne pour habiter le vêtement ». Nous pouvons comprendre maintenant un peu mieux pourquoi. Son regard était en dehors du cône qui permettait de voir dans l'autre virtuel, une image réelle, n'importe laquelle, de son propre corps fragmenté. Il n'avait aucun point de contact symétrique avec le semblable, qui aurait pu donner consistance à son corps. De ce fait, elle ne pouvait être non plus « une malade » face à son interlocuteur, Lacan à l'occasion, selon sa propre phrase : « je ne suis ni une vraie ni une fausse malade ».

La séquence du dialogue d'Ophélie et Jean Lelièvre nous présente d'abord la constitution du moi puis celle de l'égo. Mais le cas de cette femme nous montre que c'est l'égo, en tant que consistance du corps, qui est primaire et fondamental. On peut supposer que le regard d'Ophélie, libéré de la capture du délire, s'est posé tout d'abord de manière symétrique sur ce point qui marquait la différence entre elle et les autres : ses jambes. On peut dire que l'égo d'Ophélie s'était constitué dans la diagonale que son regard traçait vers les jambes de son médecin, qu'elle ne voyait pas, qu'elle « ne voulait pas voir ». C'est sur ce point de consistance que le moi « médecin » peut se constituer ensuite et occuper la première place dans le dialogue. Mais

bientôt le noyau se révèle : « tes jambes ». La phrase finale montre ces rapports de noyau et enveloppe entre l'ego et le moi : tu as jambes de médecin.

4.6.5.6 LES REGISTRES TRANSFERENTIELS ET LA FONCTION DE LA VOIX

Nous sommes partis de deux registres du transfert : le réel de l'accroche à l'autre et le symbolique de la révélation. Le premier impliquait la présence de l'analyste, le deuxième, sa parole. L'examen des deux dialogues d'Ophélie et son thérapeute nous a montré comment ces deux registres concernaient les deux niveaux de toute interlocution, énonciation et énoncé. De cette façon, l'accroche à l'autre à niveau de l'énonciation impliquait le frayage des voies du dialogue à partir des voix : une qui pleure, crie ou vocalise et l'autre qui lui répond, jusqu'à la trouvaille d'un point de capiton. Au niveau des énoncés, ce registre réel du transfert imaginaire, en tant que constitution de l'image réel du corps, est l'ego. Dans le registre de la révélation, symbolique, nous avons, au niveau de l'énonciation, où ce qui se joue est la réalisation du sujet, la dimension de la croyance, de la vérité. Dans le transfert imaginaire, ce qui est de l'ordre symbolique en tant que révélation est le moi, en termes de la question préliminaire : « qui suis-je là ? ». Pour Ophélie cela était clair : elle n'était pas le médecin.

La comparaison avec la malade « intérimaire » d'elle-même pour qui, celui qu'elle avait en face n'était personne, étant donné qu'elle n'était ni une vraie ni une fausse malade, nous fait penser que cette question doit être posée, de manière préliminaire en tout traitement possible de la psychose par le clinicien : « qui suis-je pour lui, lorsqu'il est en face de moi et me parle ? ». On peut penser que cette phrase, par rapport à ce que sont les autres pour elle, a permis à Lacan de proposer son pronostic, « elle ne s'en sortira pas ». Qui suis-je, en tant que Lacan pour cette patiente ? Personne. Il n'y a aucun point de contact, d'accroche réel avec autrui. Sur cette base, il a eu le soin d'être d'accord avec elle en ce qui concernait leur destin, c'est-à-dire, en termes de pur semblant, « tout allait bien aller ». De son côté, Jean Lelièvre a eu le soin de ne faire pas résonner dans le symbolique ce qui avait été situé par Ophélie dans l'ego, ses propres jambes. En somme tous les deux nous montrent ce qui est un bon maniement de la relation d'objet dans leurs entretiens respectifs.

En fin, nous avons trouvé la place dans le réel du transfert de ce couple de jumeaux formé par l'ego idéal et le moi-idéal ; l'une dans le registre visuel, l'autre dans le vocal. Nous avons pu apprécier avec le cas d'Ophélie la fonction transférentielle de cet ego en tant qu'il donne consistance au corps et permet la constitution du moi en tant que discours de la réalité et noyau d'identifications. Nous rappelons que le corrélat de ce discours est le discours de la liberté, situé en « I » dans le graphe, en tant qu'Idéal du moi. Moi et idéal du moi constituent proprement le trajet imaginaire. Le trajet symbolique est constitué par le trajet en rouge, où nous trouvons le Sujet et sa parole, dont le corrélat est le code (A). Maintenant nous allons examiner ce qui correspond au registre vocal de ce trajet, jumeau de l'ego : Quelle est la fonction de la voix dans le transfert ? C'est la question que nous aborderons dans le chapitre suivant, en suivant également le cas d'Ophélie.

5 LE TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES (II) : FONCTION DE LA VOIX

L'examen des phénomènes cliniques inscrits dans la langue d'Ophélie nous a permis d'isoler la fonction de la voix dans le transfert. Ce réel est le point commun entre la langue et la *lalangue* de la fillette. Elle a parlé dans ces deux langues à son thérapeute et elle a eu des réponses qui ont modifié son discours, son être et son rapport à la jouissance. Cela veut dire que, indépendamment de l'appartenance ou non des signifiants à la langue de la fillette ou à sa *lalangue* particulière, ce facteur commun, la voix, a dû jouer un rôle essentiel dans les deux langues du transfert. L'élucidation de ce rôle nous a conduit à diviser ce chapitre dans deux parties.

Dans la première partie et dans trois temps, nous analysons la fonction de la voix dans les phénomènes transférentiels du cas au niveau de la langue. D'abord, nous réexaminons les dialogues entre Ophélie et Jean Lelièvre, en mettant au premier plan son registre réel, la voix. Cet examen nous dira qu'il y a eu un changement dans le ton de la voix surmoïque d'Ophélie dans le cours des séances du traitement du délire. Notre hypothèse est que ce changement a dû être un effet de la fonction de l'autre voix mis en jeu dans la séance, celle de l'analyste. Ainsi, dans un second moment, nous avons repris les deux cadres théoriques sur la voix que nous avons recueilli dans notre recherche : sur le ton et l'intonation dans la Séminaire I, à propos du cas de Dick ; et sur la voix dans les psychoses dans le Séminaire V, à propos de la voix dans l'état extraordinaire des psychoses. Notre objectif a été de l'approfondir pour pouvoir nous expliquer cette fonction transférentielle de la voix du thérapeute dans le cas. Notre effort s'est vu récompensé avec la trouvaille de deux termes qui permettent introduire dans cette fonction le désir de l'analyste : l'appel et l'invocation. Ainsi, dans le troisième temps, nous vérifions son opérativité dans le cas.

Nous avons trouvé que les recherches cliniques de Lacan sur la voix dans ces deux Séminaires, l'ont permis de la considérer en premier lieu par rapport aux concepts freudiens de moi-idéal et au surmoi, mais aussi que, ce travail d'élaboration clinique et théorique se poursuit jusqu'à donner à la voix le statut indépendant d'objet petit *a* dans ses deux versants de désir et de jouissance. Dans ce sens, le versant désir de l'objet concerne la fonction transférentielle de la voix dans le registre de la langue. Ces fondements conceptuels de la première partie et la clinique du cas d'Ophélie nous ont exigé, en conséquence, de poursuivre, dans la deuxième partie du chapitre, les élaborations de Lacan en ce qui concerne l'autre versant de la voix, la jouissance. Dans ce sens nous avons trouvé une dernière conception de Lacan sur la voix qui la fait « noyau du réel ». Dans ce registre, loin de toute considération objectale, elle obéit une loi très différente des lois de la parole, l'identité de perception. Tout signifiant doit se plier à cette loi première et primaire, soit qu'il soit inscrit dans la langue du sujet ou soit qu'il appartient à sa *lalangue*. Ce concept et les phénomènes cliniques qu'il peut expliquer nous permettra de rejoindre, dans le chapitre suivant, ce qui correspond à la fonction de la voix dans l'autre langue du transfert dans le cas d'Ophélie, la *lalangue* Donald.

5.1 FONCTION DE LA VOIX DANS LE TRANSFERT

Dans la couple ego idéal et moi-idéal, nous avons distingué le registre du regard dans le premier partenaire et le registre vocal dans le deuxième. Ces jumeaux constituent le registre réel du transfert. Le composant vocal du surmoi nous a fait le rapprocher du moi-idéal, à partir de ce que Freud nommait reproche au commencement de son œuvre. Comme l'expliquait Lacan à propos de Robert, le surmoi est une loi aveugle, destructrice, qui peut être réduite à un trognon de parole. Le registre de l'idéal, soit en tant qu'idéal du moi (I) ou moi-idéal, n'est pas de l'ordre d'une loi, du devoir être, mais du vouloir être. C'est quelque chose que le sujet s'impose à lui-même et qui est à la racine de ses rejets et refoulements.

Ainsi, la voix de l'idéal, moi-idéal, n'est pas la voix du surmoi. La première est une consigne que le sujet s'impose à lui-même et qui l'oblige à être vigilant avec son propre moi pour être, agir ou dire comme un semblable. Dans ce registre, il y a une place pour le désir et ses objets. Comme nous l'a montré le cas de Dick, le moi-idéal n'existe pas avant que la constitution du moi soit réussie. C'est dans le jeu libidinal d'identifications et de « désidentifications », si l'on peut dire, que le moi-idéal parle. D'où l'insistance de Lacan sur le fait que la réussite dans le traitement de Dick est d'avoir pu faire un appel « verbalisé ». Cette verbalisation implique la structuration signifiante sujet-verbe-objet, à partir de laquelle le sujet peut dire ou se dire à lui-même, c'est-à-dire à son moi : « c'est bien que tu dises ou fasses cela ou non ». C'est dans ce point que Freud situait le reproche : « tu (mon moi) ne dois pas dire ou faire ceci » ou « on ne dit pas ou fait ça ». Le reproche est au niveau de l'énonciation subjective et c'est sur lui, en tant qu'acte de parole, que retombe le premier rejet défensif. Son retour dans les psychoses se fait, *in altéro*, en tant que méfiance envers les autres, et dans les névroses, *in loco*, en tant que méfiance envers soi-même. C'est pour cela qu'il n'y a pas de refoulement avant que le sujet puisse parler et se parler.

Par contre, la voix du surmoi ne vient pas du sujet lui-même, elle vient de l'Autre et fait irruption dans ses oreilles de manière assourdissante. C'est pour cela qu'on le trouve en tant que trognon de parole avant même que l'enfant puisse apprendre à parler et la constitution du moi ait été réussie. Une fois que le moi a été constitué, le surmoi est une « introjection secondaire » par rapport à la fonction du moi-idéal (4.6.4.5.4). Le moi-idéal est au niveau des identifications, des énoncés, donc de la manière comme un sujet assume, dans son être, une image (4.6.5.1). En revanche, le surmoi est de l'ordre de l'énonciation, c'est l'introjection que le sujet, en tant qu'être parlant, fait de la parole de l'Autre. Parole qui au début arrive à ses oreilles, de manière calme ou même éclatante. Dans l'introjection ce que le sujet assume est cette parole de l'Autre, lorsqu'il qu'il la prononce lui-même.

« Figure féroce », le surmoi, comme Lacan l'a indiqué est dans son revers un impératif de jouissance : « jouis ! ». Le moi idéal a sa place dans le transfert, parce qu'il est le partenaire de l'ego dont la fonction a été éclaircie dans le chapitre précédent. Mais quelle est cette place du moi-idéal dans le transfert ? De son côté, la voix surmoïque est quelque chose à traiter dans la séance analytique, en tant que manifestation de la jouissance. Dans ce sens, le surmoi est plus proche de la *lalangue* particulière du sujet, elle-même, langue de jouissance. Ainsi, la voix se révèle à nous comme un composant essentiel de la séance analytique, sous deux aspects différents : la voix traitée et la voix traitante. Si nous partons du principe que, dans la séance analytique, on peut traiter la jouissance dans ses manifestations surmoïques et de la *lalangue*,

nous devons préciser la fonction de la voix de l'analyste dans ce traitement, en tant que voix traitante.

Bien que la place de la voix de l'analyste soit celle du moi-idéal, en tant que partenaire de l'ego, sa fonction n'est certainement pas celle refoulante qu'a l'idéal. Cette fonction ne nécessite pas d'analyste. Donc, il ne reste pour la voix de l'analyste que le versant désirant du moi idéal. Notre question se précise : comment et en quoi la voix de l'analyste participe-t-elle au registre transférentiel du désir ? Il ne s'agit pas du registre du transfert côté révélation ; avec la voix, nous sommes dans le registre transférentiel de l'accrochage réel à l'autre. C'est important d'avoir clair à l'esprit ce registre transférentiel : avec l'ego, (consistance du corps), et le moi-idéal (voix du thérapeute) nous sommes dans le réel du transfert, c'est-à-dire, dans le registre de la présence de l'analyste, et non dans la voie de la révélation symbolique. Nous ne sommes pas non plus dans le registre imaginaire, secondaire, des identifications moiïques qu'Ophélie nous a montré à travers les rapports être ou ne pas être médecin/malade. Nous sommes dans le réel de la présence de l'autre : corps, regard et voix.

Or comment il est possible que le désir ait une place dans la voix, lorsque on est habitué à penser le désir en termes signifiants ? Le cas de Dick nous a clairement montré quelle est la voie du désir en termes symboliques : celle de la constitution de la cellule métonymique fondamentale, en termes de présence/absence. En suivant le registre surmoïque et de la *lalangue*, la voix a montré plutôt son côté jouissance. C'est dans ce sens que la section clinique d'Angers a mis en relief, dans l'analyse du cas d'Ophélie, la *lalangue*. Comment nous expliquer la fonction transférentielle de la voix, à la place du moi-idéal, en termes du désir et non seulement en termes de jouissance ?

Pour répondre à cette question nous examinerons le travail de Lacan sur le sujet. Nous verrons qu'une fois de plus, la lumière a été faite à partir des phénomènes de la psychose. L'examen des voix d'Ophélie et de son thérapeute dans les dialogues vus dans le chapitre précédent, nous permettra de suivre ce travail. Dans le chapitre précédent, nous avons mis au premier plan la fonction de la parole dans le transfert, à partir du traitement du délire et de la structuration imaginaire. Dans cette première partie du chapitre, nous essaierons de dégager la voix de la parole, dans les deux dialogues qui nous occupent, autant que possible. Cela implique d'examiner d'un côté ce qui concerne Ophélie et de l'autre, ce qui concerne le thérapeute. Dans le cas de la symbolisation, comme l'explique Lacan, il est indifférent de savoir qui demande et qui répond, parce que l'unique chaîne signifiante qui constituait le parcours impliquait le sujet (lignes rouges du graphe).

Dans le cas de la voix, c'est absolument différent. Il ne s'agit pas d'une seule chaîne signifiante, mais de deux voix distinctes, avec des tons et des intonations particuliers. Alors, nous suivrons ces variations dans chaque cas. D'abord, nous analyserons les variations de la voix surmoïque dans la voix d'Ophélie, à partir du cadre proposé par Lacan dans le cas de Dick (4.6.4.3). Mais, comme ce cadre ne suffit pas pour expliquer la fonction de la voix traitante dans le transfert, nous devons nous arrêter dans les propositions de Lacan à cet égard. Ainsi nous pourrions examiner les mouvements de la voix du thérapeute et sa fonction transférentielle. En suivant les trois registres, RSI, nous verrons que cette fonction se déploie dans deux mouvements différents, selon les deux versants de la pratique analytique : a) dans la clinique, au niveau de ce que Lacan appelle une « invocation » et à partir de laquelle se déclenche le désir de l'analyste ; et b) en conséquence, dans la thérapeutique, au niveau de ce qu'on peut appeler, comme en

musique, un contrepoint. En somme, dans les deux registres de la voix, en tant qu'objet du désir et de jouissance.

5.1.1 Les variations de la voix sur moïque chez Ophélie

Dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* (Septembre 1960), d'où nous avons pris le graphe du premier étage de cette recherche (Figure 2), Lacan synthétise ses élaborations théoriques sur le surmoi, dans la phrase suivante²⁵⁴ : « **Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité** ». Ainsi, dans la phrase d'Ophélie qui conclut le dialogue : « Non, tu ne marches pas comme moi ! », nous pouvons lire ce dit qui « décrète » une forme de marcher. Le « non » et le ton de la phrase indiqué par le point d'exclamation (!) le confirment. En général, le surmoi est composé par un texte fixe, absolu, et une voix réduite à son ton. Il peut se présenter de manière délirante ou non. Dans le premier cas, il s'agit des symptômes de compromis des psychoses soient-ils bruyants ou non ; dans le second, nous avons les commandements et les interdictions du discours courant. Dans tous les cas, il s'agit d'un impératif.

Dans le cas d'Ophélie, il me semble que nous avons vu passer les énoncés surmoïques de l'état délirant à l'état courant. Suivons le cours de ses impératifs et leurs tons. Je les mets en gras dans les phrases :

- 1) - Je veux **que ma sœur vienne aussi !**
- 2) – Elle ne me croit jamais **quand je dis qu'elle aussi a besoin de venir voir quelqu'un !**
- 3) – **Non**, tu ne marches pas comme moi !

Le premier impératif est clairement délirant, il s'adresse à sa « sœur jumelle ». Le deuxième, commence à perdre son caractère délirant, pendant le traitement du délire, lorsque l'interlocutrice du délire devient sujet de l'énoncé (elle). L'introduction d'un énoncé oblige à passer du ton impératif à l'intonation, en suivant la logique grammaticale. Le dernier impératif, « non ! », fait partie du discours courant qu'Ophélie adresse à son médecin, après le traitement du délire. Dans les trois cas, le ton surmoïque de la voix est indiqué par le point d'exclamation. Ce qui change est le contenu du texte et son sens, c'est-à-dire, l'intention de la phrase : un ordre, une affirmation en forme subjonctive et un « non ». Il faut dire qu'un « non ! », n'est pas la même chose qu'une phrase négative. La phrase négative est déjà prise dans le symbolique par rapport à la phrase affirmative, tel est le cas de la phrase : « tu ne marches pas comme moi ». Le texte surmoïque peut être aussi un trognon de parole, comme dans le cas de Robert et « *Le loup !* », une phrase négative absolue, comme dans le cas de Louis, « c'est pas X », ou un gros mot, comme le « cochon » de ce même cas. Avec indépendance de son intention, de sa composition signifiante, et de sa signification, dans le dit surmoïque, il s'agit dans tous les cas d'un « dit premier » et primordial qui appartient au registre réel dans les deux niveaux du discours.

Au niveau de l'énoncé, l'expression surmoïque est du registre du réel, parce qu'il n'y a pas de valeur d'opposition signifiante (+/-) au moment où elle est entendue par un sujet. C'est le présent absolu. Son niveau d'énonciation est également du registre réel, parce que ce qui est mis

²⁵⁴ Lacan, J. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960). In : *Écrits II*, op. cit., p. 288.

au premier plan est son statut purement vocal, « une voix de tonnerre », en termes de colère ou de puissance. C'est de là que l'autre prend son « obscure autorité ». Ainsi, dans ce sens, comme nous l'avons vu à travers l'examen des cas, lorsque « ça parle », il n'y a pas sujet de l'énonciation. On ne sait pas qui a proféré ce dit originalement. La séquence des impératifs dans le cas d'Ophélie nous le montre : dans les phrases 1 et 3 le sujet de l'énonciation est perdu : « *que ma sœur vienne aussi !* » et « Non ! ». Dans la première expression, l'impératif s'attache au vouloir du sujet, mais pas à son dire. On ne sait pas qui a donné l'ordre, « que ma sœur vienne aussi ! », simplement on sait qu'elle s'est attaché au sujet dans son vouloir : « Je veux que.... ». C'est pour cela que cet ordre est un impératif sans sujet. Tout le contraire de la phrase suivante à travers laquelle le délire a été traité, parce que dans cette phrase, le sujet de l'énonciation apparaît logiquement comme effet de l'explication demandée par le thérapeute : « ...quand je dis que ... ». C'est la structure subjonctive elle-même qui oblige l'inclusion de l'interlocutrice délirante en tant que sujet de l'énoncé (elle), dans ce nouveau cadre communicatif du transfert analytique. De cette manière, ce réel délirant se fait fantasme²⁵⁵ et perd sa consistance réelle, en laissant la place du réel au nouvel interlocuteur. Par contre, les phrases 1 et 3, nous montrent que, sans sujet de l'énonciation, l'énoncé surmoïque est quelque chose qui sort tout seul de la bouche du sujet parlant, mais il n'a pas nécessairement de caractère délirant.

5.1.2 Notre cadre théorique : de l'appel à l'invocation

Les élaborations de Lacan sur la voix sont constantes tout au long de son enseignement. Nous prendrons celles qui nous avons trouvées au cours de cette recherche. Dans le Séminaire I, nous avons trouvé les précisions sur l'intonation et le ton dans le cadre de l'analyse de Dick. C'est-à-dire, toute la différence qu'il y a entre les énoncés symbolisés et les absolus surmoïques. La fonction de l'appel dans le cas de Dick a probablement permis à Lacan d'avancer d'un pas de plus dans ces élaborations dans le deuxième Séminaire. En effet, nous voyons là que l'appel est le noyau de ce qu'il définit comme « l'acte fondateur de la parole », auquel nous avons déjà fait référence. Cet acte est l'invocation, l'appel à un « tu ». Dans le chapitre trois de cette recherche, (3.1.4.4 *Du reproche au « ça parle » dans le premier étage du graphe*), nous avons pu apprécier comment ces élaborations sur la voix ont eu un déploiement très important à partir du Séminaire III, avec l'analyse du cas Schreber. Finalement, nous avons fait référence, dans ce même chapitre, à la reprise de cette élaboration à partir de Schreber dans le Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, dans son chapitre VIII, « La forclusion du Nom-du père ». Nous avons établi quelques rapports et différences entre les voix de Schreber et les voix des cas de Louis et Laurent

Maintenant, je voudrais extraire ce que dans ce même chapitre du Séminaire V Lacan a expliqué à l'égard de la voix en général. On peut apprécier comment l'analyse du cas Schreber et le mot d'esprit, lui ont permis de donner une nouvelle perspective et articuler les propositions sur la voix que nous avons extraites des Séminaire I et II, c'est-à-dire, sur les différences entre l'intonation et le ton, et la fonction de l'invocation. C'est de cette articulation que nous pourrions extraire les éléments nécessaires pour déterminer quelle a été la fonction de la voix de Jean Lelièvre dans le traitement des voix surmoïques qui commandaient via la voix d'Ophélie. Pour trouver les clés de cette articulation, nous procéderons en trois étapes. D'abord, nous extrairons le cadre dans lequel Lacan inscrit ses élaborations sur l'invocation du Séminaire V, la forclusion

²⁵⁵ Cf. Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 30 : « Chaque fois que vous aurez affaire à quelque chose qui est à proprement parler un fantasme, vous verrez qu'il est articulable dans ces termes de référence, en tant que rapport du sujet comme parlant à l'autre imaginaire. C'est cela qui définit le fantasme ».

du Nom-du-père dans le cas de Schreber, le cas le plus connu de psychose extraordinaire. Mais comme notre affaire n'est pas cet état de la psychose, nous proposerons comme cadre de référence, un cas de psychose ordinaire que nous avons identifié dans un conte des frères Grimm. Finalement, nous étudierons ce que Lacan lui-même propose sur l'invocation dans son état ordinaire, en dehors de la structure. C'est cette élaboration que nous verrons opérer dans le transfert dans le cas d'Ophélie.

5.1.2.1 LE CADRE D'EXPLICATION DE LACAN : LA FORCLUSION DU NOM-DU-PÈRE DANS LA PSYCHOSE EXTRAORDINAIRE

Le cadre de l'examen de la fonction de la voix dans l'invocation dans le chapitre VIII du Séminaire V est la forclusion du Nom-du-père. C'est la première fois que ce syntagme, « forclusion du Nom-du-père », est explicité dans une leçon de Séminaire depuis Schreber. Comme nous l'avons expliqué précédemment (3.1.4.5.2 *Des problèmes cliniques vers les problèmes du traitement*), les références de Lacan à Schreber dans ce Séminaire V sont dans la voie du traitement des psychoses et non dans celle de leur clinique, déployées dans la question préliminaire. Dans ce sens, dans le cadre du Séminaire V, il s'agit de lire Schreber à la lumière des logiques du mot d'esprit. C'est-à-dire, d'expliquer la forclusion du Nom-du-père à partir de ce que les graphes mettent en avant dans toute interlocution et notamment dans cette interlocution particulière dont le résultat est un mot d'esprit. Lacan commence en précisant que cette forclusion, comme nous l'avons déjà souligné (3.1.4.2.2), est secondaire par rapport au rejet d'un signifiant primordial dans les tout premiers échanges de l'enfant avec la mère. Voici la reprise de ces fondements étiologiques structurels du Séminaire III dans le cinquième Séminaire²⁵⁶ :

Je ne crois absolument pas que ce soit ainsi que l'on puisse le formuler. Cette référence personaliste, je ne la crois psychologiquement fondée que dans le sens suivant, que nous ne pouvons pas ne pas sentir et pressentir que les significations créent cette impasse qui est supposée déclencher le déconcert profond du sujet lorsqu'il est un schizophrène. **Mais aussi nous ne pouvons pas ne pas sentir que quelque chose doit être au principe de ce déficit**, et que ce n'est pas simplement l'expérience imprimée des impasses des significations, **mais bien**

1) **le manque de quelque chose qui fonde la signification elle-même, et qui est le signifiant – et**

2) **quelque chose de plus**, qui est justement ce que je vais aborder aujourd'hui. Ce n'est pas quelque chose qui se pose simplement comme personnalité, comme ce qui fonde la parole en tant qu'acte, [...], mais quelque chose qui se pose comme donnant autorité à la loi.

Nous appelons ici *loi* ce qui s'articule proprement au niveau du signifiant, à savoir le texte de la loi.

Il n'est pas pareil de dire qu'

1) **une personne doit être là pour soutenir l'authenticité de la parole**, et

2) **de dire qu'il y a quelque chose qui autorise le texte de la loi.**

En effet, ce qui autorise le texte de la loi se suffit d'être lui-même au niveau du signifiant. C'est ce que j'appelle le Nom-du-Père, c'est-à-dire le père symbolique.

a) **C'est un terme qui subsiste au niveau du signifiant**, qui dans l'Autre, en tant qu'il est le siège de la loi, représente l'Autre.

b) **C'est le signifiant qui donne support à la loi**, qui promulgue la loi.

c) **C'est l'Autre dans l'Autre.**

²⁵⁶ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 145-46.

[...]. Les deux choses sont étroitement liés – le père en tant qu’il promulgue la loi est le père mort, c’est-à-dire, le symbole du père. Le père mort, c’est le Nom-du-père, qui est là construit sur le contenu.

[...]

C’est cela le Nom-du-Père, et comme vous le voyez, c’est, à l’intérieur de l’Autre, un signifiant essentiel, autour de quoi j’ai essayé de vous centrer **ce qui se passe dans la psychose. À savoir que le sujet doit suppléer au manque de ce signifiant qu’est le Nom-du-Père.** Tout ce que j’ai appelé la réaction en chaîne, ou la débandade, qui se produit dans la psychose, s’ordonne là autour.

La première chose à remarquer dans cet extrait est que la psychose qui est à l’origine de l’explication n’est pas la psychose paranoïaque de Schreber, mais la schizophrénie. Ensuite, lorsque Lacan pour appuyer sa thèse va se référer à Schreber, il est clair, alors, qu’en termes étiologiques, les deux types de psychose, paranoïa et schizophrénie, partagent l’étiologie signifiante. Ainsi, nous pouvons étayer une fois de plus notre hypothèse : dans les psychoses ordinaires, il s’agit de l’état de la psychose, pas d’un type nosographique. Ce qui peut changer, étant donné certaines conditions transférentielles, c’est l’état de la structure. Ce qui ne changera pas c’est la structure elle-même. Les types de psychose peuvent varier aussi, mais cela dépend des chemins de la formation de symptômes primaires : soit au niveau de l’énonciation, où ce qui est en cause c’est le sujet par rapport au signifiant (maladies de l’Autre) ; soit au niveau des énoncés, où ce qui est en cause, ce sont les rapports du sujet avec les objets (maladies de la mentalité). Cela explique qu’on puisse trouver, par exemple, que, dans le cas de l’homme-aux-loups, l’épisode psychotique de son enfance ait mis au premier plan les rapports du sujet aux objets, et que, à l’âge adulte, dans l’analyse avec Ruth Mack Brunswick, l’épisode paranoïaque ait mis au premier plan le rapport du sujet au signifiant. Ces deux plans, énonciation et énoncé, entrent toujours en jeu dans la vie de tout sujet.

Or en ce qui concerne l’étiologie structurelle, nous trouvons aussi une nouvelle confirmation à nos considérations : en termes des rapports du sujet au signifiant, la forclusion du Nom-du-père est secondaire à l’égard des autres rencontres signifiantes qui l’ont précédé : avec les trognons surmoïques, avec le nom propre, avec d’autres noms courants et avec les pronoms. Dans le cas de Dick, nous avons eu l’occasion de trouver la raison de l’importance de cette dernière rencontre définitive du sujet, dans l’enfance, avec ce signifiant que Lacan appelle le Nom-du-père. Bien entendu, à l’époque de ce premier Séminaire et en suivant la logique du cas de Dick, Lacan ne parle pas du Nom-du-père, il prenait les choses par l’angle que les cas lui offraient et qu’il était urgent de travailler, celui des stades objectales²⁵⁷ : « Normalement, le sujet donne aux objets de son identification primitive une série d’équivalences imaginaires qui démultiplient son monde [...] Après cette phase au cours de laquelle les fantasmes sont symbolisées, vient le stade dit génital, où la réalité est alors fixée ». Lacan va à préciser qu’il ne s’agit pas du stade génital, mais du stade phallique. C’est-à-dire, où les identifications sexuelles fixent, dans leur après coup, toutes les autres.

On peut donc dire, rétroactivement depuis les Séminaires III et V, que la rencontre avec le Nom-du-père est, pour l’enfant, la possibilité de la symbolisation des fantasmes qu’il formule dans les deux niveaux du graphe par rapport à deux rencontres. La rencontre avec la différence anatomique, qui touche son corps et son être, source de fantasmes dont le centre est la castration. Ainsi que la rencontre avec les mystères de la naissance et de la mort, qui touchent sa propre existence en tant que sujet, et qui sera la source des fantasmes afférents²⁵⁸. C’est pour cela que cette période de la vie est cruciale et que la symbolisation possible à travers la mise en

²⁵⁷ Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 114.

²⁵⁸ Cf. plus haut (1.4.3.5.2) notre référence à l’article de Freud « Les théories sexuelles infantiles » (1908).

jeu du Nom-du-père est aussi importante. Elle réunit dans un seul fantasme, le fantasme fondamental, ce que l'enfant peut conclure sur son être et son existence dans la vie. Au niveau de l'énonciation, il s'agit des jugements d'existence et au niveau des énoncés, des jugements d'attribution. Si avant cet enjeu, ces jugements marchaient chacun de leur côté, ils sont articulés de manière singulière par le sujet dans le moment de conclure la symbolisation.

Il ne s'agit pas comme dans le cas de Dick d'être nommé avec et par rapport à d'autres noms, par rapport aux objets contenant et contenus, mais par rapport à sa condition d'être sexué et à son existence mortelle. Autrement dit, le jeu de noms que nous avons vu chez Dick, va se jouer cette fois, en incluant le Nom-du-père, le nom de famille. Ce nom de famille nomme le père en tant qu'homme, père et mortel. Et c'est ce nom de famille, ce qui peut arriver comme point de capiton au moment de la formulation de la chaîne fantasmatique fondamentale, où le sujet va se situer comme sujet. Si ce Nom-du-père n'arrive pas au point de capiton, cela implique qu'il est tombé dans le noyau forclos primordial et qu'un autre signifiant peut le suppléer ou non. Mais il manquera toujours le Nom-du-père dans le code du sujet, comme le signifiant qui a pu le nommer, de manière métonymique en tant que sujet mortel et être sexué, dans ce moment crucial de son existence.

C'est pour cela que Lacan souligne : le Nom-du-père est un signifiant, celui qui « autorise le texte de la loi ». Il ne s'agit ni d'un contenu, ni d'une signification, celle de la mort et de la procréation exprimé dans n'importe quel mythe comme celui d'Œdipe. Il s'agit d'un symbole, étant donné que ce nom est essentiellement un signifiant qui fait partie ou non du code du sujet en A. Dans ce sens, il n'est pas non plus une personne qui doit « être là pour soutenir l'authenticité de la parole » du sujet. Ces précisions sont, à mon avis, le résultat des élaborations que Lacan fait dans le Séminaire V sur le mécanisme du mot d'esprit, à travers les graphes²⁵⁹. Celui qui est là pour soutenir l'authenticité de la parole du sujet est l'autre réel qui explose de rire lorsque le sujet prononce la parole point de capiton qui boucle le mot d'esprit. C'est son rire, explosion vocale et réelle, qui soutient l'authenticité de cette parole. En termes de la séance analytique, nous reconnaissons cette fonction dans la présence de l'analyste, en tant que voix. C'est lui qui est là pour soutenir jusqu'au bout la parole du sujet, c'est-à-dire, pour lui permettre de trouver un mot point de capiton dans le discours que lui-même (le sujet) a proposé, et pour l'authentifier avec sa réponse. Cela est absolument indépendant de la structure névrotique ou psychotique du sujet. C'est-à-dire indépendant de la disposition signifiante de son code. Si nous regardons tous les cas sous cet angle, nous trouverons, que cette fonction d'authentificateur a été accomplie dans tous les cas : Amélie (avec le mot « trisomie »), Louis (« cochon ») et Ophélie (« quand je dis que... »). Enfin, dans le cas de Sébastien, le point de capiton prononcé (« vous conviendrez avec moi... ») a réussi à la remettre dans le ton courant de sa propre voix.

Nous avons trouvé une fonction très nette de la présence de l'analyste dans la séance, au niveau de sa voix : authentifier la parole point de capiton du sujet. Mais notre recherche est sur la fonction de cette voix en termes du désir. Nous cherchons l'invocation dans cette fonction. Mais avant d'avancer dans ce sens, je voudrais appuyer la vérification de nos hypothèses avec un cas de psychose ordinaire trouvé dans un des contes des frères Grimm. Il nous servira, d'ailleurs pour illustrer ce qu'est la fonction de l'invocation dans les psychoses en général, et à partir de cela, d'éclaircir sa fonction aussi dans le transfert en général et dans les psychoses en particulier.

²⁵⁹ Cf. Notre recherche préliminaire dans sa deuxième partie : « Comment ça marche le graphe ? ».

5.1.2.2 LA FORCLUSION DU NOM-DU-PERE DANS LES PSYCHOSES ORDINAIRES : UN CAS RAPPORTE PAR LA LITTERATURE

Dans cette explication étiologique de la psychose au niveau structurel, Lacan parle de la psychose extraordinaire. Mais, afin d'aborder cette explication étiologique dans la psychose ordinaire, nous allons nous intéresser à un conte des frères Grimm, *De celui qui partit en quête de la peur*²⁶⁰.

Chez le héros de cette histoire, le père n'a pas été symbolisé et en conséquence, le il ne comprend pas beaucoup de choses simples, mais surtout, il ne comprend pas ce qu'était « trembler de peur ». Il le saura à la fin de l'histoire, mais au niveau du réel du corps, lorsqu'il sera aspergé par sa femme avec un seau d'eau froide plein de goujons. Le manque de ce signifiant, qui lui aurait permis de comprendre ce que la mort peut impliquer, l'obligeait à prendre à la lettre ce « trembler » de la phrase, incompréhensible pour lui, sans résonance symbolique aucune. « Trembler » pour lui c'était trembler dans sa peau, pas dans son âme, parce qu'il n'en a pas, ni trembler par crainte pour sa propre vie. Nous sommes face à un cas de « psychose ordinaire » rapporté par la littérature.

Cela pose question à l'égard du cas d'Amélie qui avait peur de la mort, malgré sa structure psychotique. Mais contrairement au jeune homme du conte, il est clair que son père comptait pour elle, au moins en tant que père imaginaire et réel. C'est-à-dire que, a minima il avait participé dans la structuration de son moi, en tant que miroir virtuel : « il était comme elle », les deux avaient peur de la mort. Tandis que pour ce « héros-sans-peur », son père ne comptait pas au niveau symbolique comme dans le cas d'Amélie, mais il ne comptait pas non plus au niveau imaginaire. Il comptait simplement comme un autre semblable, réel, auquel ne le liait aucun nom ni aucune identification. Reprenons le chapitre VIII du Séminaire V pour comprendre comment nous pouvons nous faire une idée plus précise de ce que cette forclusion signifie au niveau de l'invocation et de la manière dont cela a été représenté dans le conte.

5.1.2.3 L'INVOCATION

Si le point de départ théorique de l'explication de Lacan sur l'invocation a été la forclusion du Nom-du-père, dans le cadre des psychoses extraordinaires, il lui donne ensuite un point de départ plus général dans le cadre de ce phénomène commun à tout le monde : le mot d'esprit. Nous allons dans un premier temps nous intéresser au cadre général du mot d'esprit. Ensuite, nous verrons comment l'invocation va se situer dans le premier mouvement du mot d'esprit et, dans ce sens, l'invocation se révèle au niveau le plus courant du phénomène, que nous avons étudié avec Dick, l'appel. Ce sera la deuxième partie de notre étude de l'invocation.

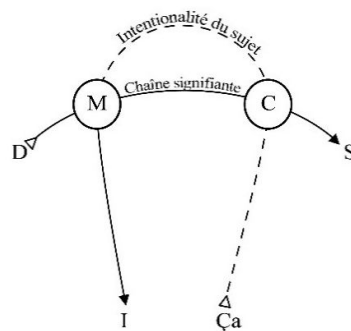
5.1.2.3.1 La typographie de l'inconscient, à partir du mot d'esprit

Dans la deuxième partie du chapitre VII du Séminaire V, Lacan souhaite articuler ce qu'il vient d'expliquer sur la forclusion signifiante au niveau de ce qu'il appelle encore « le schéma de cette année » et que nous connaissons aujourd'hui comme le graphe. Cette forclusion implique de concevoir l'inconscient comme un « espace typographique qu'il faut tâcher de définir comme

²⁶⁰ Grimm. *Contes choisis*. Paris, Gallimard, Folio classique, 2000, p. 15-28.

se constituant selon des lignes et des petits carrés, et répondant à des lois topologiques ». Dans le graphe, cet espace typographique est situé dans la place de l'Autre, « A ». Ses mouvements répondent aux lois topologiques qui font que la machine typographique se met en route à chaque interlocution. Les graphes de la première partie du Séminaire ont permis à Lacan d'isoler ce fonctionnement lorsqu'il s'agit de cette interlocution particulière qu'est le *Witz*. Depuis le début de l'interlocution, on sait que dans la typographie du *Witz*, il manque toujours un mot, un signifiant ou une lettre, puisqu'un des intervenants en fait la demande à l'autre. L'interlocution finit, justement, lorsqu'on le trouve et l'autre explose de rire. Cette trouvaille est ce qu'on appelle « un mot d'esprit », c'est-à-dire le point de capiton d'une conversation très courte entre deux partenaires.

Dans la synthèse que Lacan fait des fondements et les logiques du mécanisme du *Witz*, il précise ce que l'on peut concevoir comme l'Autre, cet espace typographique complexe, qui a une place centrale aussi dans cette articulation de la forclusion dans le graphe. Le manque du signifiant primordial et du Nom-du-Père est à situer comme dans le cas du *Witz*, à la même place typographique. Le graphe 9 peut nous guider dans sa compréhension²⁶¹ :



Graphe 10: La rencontre du désir avec l'Autre (Code, C)

1) Le désir, la tendance, les pulsions, comme les fleurs du schéma du miroir, qui viennent du Ça en tant que corps réel, croisent la ligne signifiante D-S. Et dans ce premier point de croisement, l'intentionnalité du sujet rencontre l'Autre : « **Je ne vous ai pas dit comme une personne, il le rencontre comme trésor du signifiant, comme siège du code [C]** »²⁶². Cette rencontre arrive lorsque le sujet est obligé de demander ce qu'il veut à l'Autre à travers le langage. Par exemple, toute entrée d'un sujet dans un restaurant suppose cette exigence. Si en plus, il s'agit d'un restaurant dans un pays étranger, l'exigence de parler un même code pour se faire comprendre est d'autant plus évidente. Ainsi, Lacan conclut : « C'est là [dans ce point C, du code] que se produit la réfraction du désir par le signifiant. Le désir arrive donc comme signifié autre que ce qu'il était au départ [au point M (message)] »²⁶³. Ce n'est pas facile de dire exactement ce que l'on veut ni pour l'autre de comprendre ce que nous avons voulu dire. C'est une expérience de tous les jours, parce que de surcroît les mots de ce trésor signifiant ne renvoient pas toujours à la même signification.

2) Mais il n'y a pas que le code, précise Lacan : « Je me situe là au niveau le plus radical, mais, bien entendu, **il y a la loi, il y a les interdictions, il y a le surmoi, etc.** »

²⁶¹ Graphe pris du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., chapitre I, p. 21.

²⁶² Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 148.

²⁶³ Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 21.

C'est pour cela, explique-t-il que « toute satisfaction possible du désir humain va dépendre de ce croisement » entre la tendance et le code, c'est-à-dire de « l'accord du système signifiant en tant qu'il est articulé dans la parole du sujet ». Demander quelque chose à quelqu'un implique de comprendre, en plus du code, les choses qu'il est permis de dire ou de faire, même ce que ce quelqu'un veut. C'est l'enjeu de celui qui s'adresse à un autre, tout au long de la vie, de se faire comprendre et de trouver la manière pour que l'autre consente à sa demande.

5.1.2.3.2 L'invocation, à partir de l'appel à l'Autre

Dans le mot d'esprit cet enjeu est constant et la demande est toujours en dehors de l'ordre du besoin, c'est toujours la demande d'un mot, comme dans le travail psychanalytique. Mais comme dans le quotidien, un *Witz* est quelque chose d'exceptionnel, Lacan abandonne l'idée d'une explication dans son intégralité, en tant qu'explication analogue à celle de la forclusion signifiante, pour se concentrer plus précisément dans la première partie du mécanisme du *Witz*, l'appel à l'autre. L'appel est un fait langagier plus courant, nous l'avons vu dans le cas de Dick, qui peut impliquer ou non l'invocation. On peut diviser en trois parties l'explication de Lacan sur la typographie de l'inconscient dans ce nouveau cadre de l'appel à l'autre et que nous allons aborder tout de suite : 1) Le signifiant de l'appel à l'Autre : « *Tu* », 2) L'introduction du désir dans l'appel, à partir de l'invocation, et 3) La voix de l'Autre en tant qu'objet de l'invocation.

5.1.2.3.2.1 Le signifiant de l'appel à l'Autre : *Tu*

Un appel est la condition pour qu'une invocation puisse se produire, sans pour autant la garantir. Autrement dit, tout appel n'implique pas une invocation. Dans ce cadre, Lacan situe le signifiant qui fonde le signifiant, un pronom : « *Tu* ». Ce qui surprend c'est voir qu'il s'agit d'un signifiant qui instaure la légitimité de la loi ou du code dans les échanges quotidiens. Il ne s'agit ni de l'enjeu castration/Œdipe de l'enfance où sont fixés les identifications, ni des circonstances déclenchantes de la psychose, non plus de la situation exceptionnelle du *Witz*, mais d'une situation de tous les jours : quand nous nous adressons à un autre²⁶⁴ :

Tâchons maintenant de voir de plus près – et dans une situation moins exceptionnelle que celle du trait d'esprit - cet Autre, pour autant que nous cherchions à découvrir dans sa dimension la nécessité de **ce signifiant qui fonde le signifiant, en tant qu'il est le signifiant qui instaure la légitimité de la loi ou du code.**

Quand nous nous adressons à l'autre, nous n'allons pas tout le temps nous exprimer par la voie du trait d'esprit. Si nous pouvions le faire, d'une certaine façon, nous serions plus heureux. [...]. Mais enfin, sur le plan terre à terre de ce qui se passe quand je m'adresse à l'autre, **il y a un mot qui nous permet de le fonder de la façon la plus élémentaire**, et qui est absolument merveilleuse en français si l'on songe à toutes les équivoques qu'il permet, tous les calembours - dont je rougirais de faire usage ici sinon de la façon la plus discrète. Dès que j'aurais dit ce mot, vous vous souviendrez tout de suite de l'évocation à laquelle je me rapporte. **C'est le mot *Tu*.**

Ce *Tu* est absolument essentiel dans ce que j'ai appelé à plusieurs reprises la parole pleine, la parole en tant que fondatrice dans l'histoire du sujet, le *Tu* de *Tu es mon maître* ou *Tu es ma femme*. **Ce *Tu* est le signifiant de l'appel à l'Autre**, et je rappelle à ceux qui ont bien voulu suivre toute la chaîne de mes séminaires sur la psychose, l'usage que j'en fait, la démonstration que j'ai essayé de faire vivre devant vous autour de la distance entre *Tu es celui qui me suivras*, avec un *s*, et *Tu es celui qui me suivra*. Ce que j'approchais pour vous déjà à ce moment-là, et ce à quoi j'ai essayé de vous exercer, est précisément ce à quoi je vais faire allusion maintenant, auquel j'avais déjà donné son nom.

²⁶⁴ Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 150-51.

On ne réfléchit pas aux implications d'un « Tu », lorsqu'on l'utilise couramment. Mais cela ne l'empêche pas d'avoir des effets lorsqu'on le prononce ou non. Le « Tu » est le signifiant de l'appel, le « s » du verbe est le signifiant de l'invocation, et celui-ci peut manquer. Voilà, alors, cette typographie de l'inconscient mise en œuvre dans le quotidien.

Dans le champ des psychoses ordinaires, le conte de frères Grimm, *De celui qui partit en quête de la peur*, illustre très clairement ce moment, où il n'y a personne qui répond à l'appel du sujet. Il s'agit de l'épisode avec le sacristain²⁶⁵. « Qui est là ? » demandait le sujet. Mais le « je » attendu n'est jamais prononcé. Au troisième appel non répondu, le garçon jette le sacristain de la tour de l'église. À mon avis, il s'agit d'une représentation très précise de ce qu'implique la forclusion du Nom-du-père, en termes de temps. C'est au troisième et dernier appel du sujet dans l'enjeu œdipien que la forclusion peut arriver, s'il n'est pas répondu.

Dans ce même sens, il me semble qu'on peut lire dans la chanson de Nino Ferrer, *Le téléphone* (1968)²⁶⁶ : « Gaston y a l'téléfon qui son / Et y a jamais person qui y répond [...] », une confirmation de ce qui se produit lorsqu'un appel du sujet n'est pas répondu et pas seulement dans l'enfance : le trajet rouge du graphe est interrompu au moment même de son ouverture et le sujet lui-même est forclos. Autrement dit, il n'y a pas de *bejahung* du « Tu » qui fonde la parole et il reste donc, le « non » insistant de sa forclusion. Le « allo ? » à l'autre bout du fil veut dire à l'appelant : « ici c'est moi, c'est qui là-bas ? ». Il s'agit de la pure présence d'un « je » qui demande, à son tour la présence d'un « tu », pas nécessairement prononcé, mais nécessairement impliqué : « **qui es-tu** qui m'appelles ? ». Donc, le « Tu » de l'appel fait présence en tant que « je », puisqu'il doit répondre forcément : « Oui, c'est moi, Untel je t'appelle parce que, etc., etc. ». Peu importe la raison de l'appel, car l'appel en lui-même est du registre de l'existence, pas de l'être. C'est toute l'importance de ce registre du transfert que Lacan mettait en relief en tant qu'accrochage à l'autre. L'appel, en tant qu'acte fondateur de la parole implique, au niveau signifiant, la *bejahung* du « Tu ». Cet « allo ? » à l'autre bout du fil, comme nous le dit le dernier couplet de la chanson, n'est pas « peut-être » très important, il est très important²⁶⁷ :

Non, non, non, non, non, non, non, non, non
Gaston l'téléfon qui son'
P't-être bien qu'c'est importon

Avançons un pas de plus pour comprendre, comment, lorsqu'un appel est répondu, il peut entraîner ou non, le signifiant verbal de l'invocation.

5.1.2.3.2.2 L'invocation introduit le désir dans l'appel

Lorsque l'appel a été répondu et donc, il y a eu la *bejahung* du « Tu » au niveau signifiant de l'énonciation, on peut observer les conséquences au niveau des énoncés. C'est dans ce dernier registre que, dans le Séminaire II, Lacan parle des « paroles fondamentales ». Chaque partenaire existe pour l'autre, en conséquence, il s'agit d'établir au niveau signifiant d'abord, qui est l'un

²⁶⁵ Grimm, op. cit., p. 17.

²⁶⁶ http://www.paroles-musique.com/paroles-Nino_Ferrer-Le_Telefon-lyrics,p83967

²⁶⁷ La quantité d'appels « inutiles » à la police ou au Samu sont un indicateur de son importance. Cf. par exemple le livre du brigadier Matthieu Kondrystyn « Allô la police ? » Paris, Ed. Cherche midi, 2016.

pour l'autre. Autrement dit, le jugement d'existence ouvre la voie aux jugements d'attribution. Dans le cas du personnage du conte des Grimm et même au début des cas de Robert et de Dick, nous avons pu constater l'inexistence du sujet et donc, l'impossibilité de la constitution du moi, à partir de ces « paroles fondamentaux ».

Par contre, dans le cas d'Ophélie, une fois que la *bejahung* du sujet a été réussie pendant le traitement du délire, la voie vers ces paroles était ouverte à travers les deux pronoms : « je » et « tu ». C'est de cette manière qu'elles ont été prononcées, lorsque la fillette affirmait à son thérapeute : « Tu es médecin » (4.5.3.3.3.2). Cette affirmation impliquait en effet, la réciprocité d'un raisonnement comme celui-ci : « si tu es mon médecin, alors, je suis ta malade ». Dans ce Séminaire V que nous suivons maintenant, Lacan souligne ce qui est impliqué lorsque cette réciprocité dans les paroles fondamentales est possible : le désir ²⁶⁸:

Il y a dans ces deux phrases [*Tu es celui qui me suivras*, avec un *s*, et *Tu es celui qui me suivra*], avec leurs différences, un appel. Il est plus dans l'une que dans l'autre, et même complètement dans l'une et pas du tout dans l'autre. Dans le *Tu es celui qui me suivras*, il y a quelque chose qui n'est pas dans le *Tu es celui qui me suivra*, et c'est ce qui s'appelle l'**invocation**. Si je dis *Tu es celui qui me suivras*, je vous invoque, je vous décerne d'être celui qui me suivra, je suscite en toi le *oui* qui dit *Je suis à toi, je me voue à toi, je suis celui qui te suivra*. Mais si je dis *Tu es celui qui me suivra*, je ne fais rien de pareil, j'annonce, je constate, j'objective, et même à l'occasion, je repousse. Cela peut vouloir dire – *Tu es celui qui me suivra toujours et j'en ai ma claque*. **De la façon la plus ordinaire et la plus conséquente dont cette phrase est prononcée, c'est un refus**. L'invocation exige, bien entendu, une toute autre dimension, à savoir que je fasse dépendre mon désir de ton être, en ce sens que je t'appelle à entrer dans la voie de ce désir, quel qu'il puisse être, d'une façon inconditionnelle.

Le désir dans le registre symétrique de l'interlocution suppose « **que je fasse dépendre mon désir de ton être**, en ce sens **que je t'appelle à entrer dans la voie de ce désir**, quel qu'il puisse être, d'une façon inconditionnelle ». Nous entendons que c'est de là que dépend le transfert analytique, du désir de l'analyste, ce désir est indiqué par les paroles prononcées. Dans ce sens on peut comprendre que dans le cas d'Ophélie c'est le désir du thérapeute, Jean Lelièvre, qui a impliqué l'être d'Ophélie. C'est pour cela qu'il reçoit son message inversé dans cette affirmation de la fille : « **tu es (mon) médecin** ». C'est-à-dire : « tu veux me guérir et je te suis dans ce désir, parce que moi, je me reconnais comme malade dans « ma sœur jumelle » et dans mes jambes qui ne sont pas comme les tiennes ». Avec son affirmation, donc, Ophélie témoigne du transfert établi au niveau de la parole, en tant qu'elle a su recevoir et accueillir le désir du thérapeute, selon la définition de transfert qui nous guide dans cette recherche (chapitre 2).

5.1.2.3.2.3 L'objet de l'invocation est la voix de l'Autre

Après avoir situé le cadre communicatif de l'invocation et de souligner son versant signifiant, désirant, Lacan conclut son explication, en soulignant son versant réel, la voix ²⁶⁹ :

C'est le processus de l'invocation. Le mot veut dire que je fais appel à la voix, c'est-à-dire à ce qui supporte la parole. **Non pas à la parole, mais au sujet en tant qu'il la porte**, et c'est pourquoi je suis là au niveau que j'ai appelé tout à l'heure le niveau personaliste.

[...]

Le *Tu* dont il s'agit est celui que nous invoquons. [...]. **Qu'est-ce qui est en cause dans toute invocation ?**

Le mot invocation a un usage historique. C'est ce qui se produisait dans une certaine cérémonie que les Anciennes, qui avaient plus de sagesse que nous dans certains points, pratiquaient

²⁶⁸ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 150-51.

²⁶⁹ Ibidem.

avant le combat. **Cette cérémonie consistait à faire ce qu'il fallait** – eux le savaient probablement – **pour mettre de son côté les dieux des autres**. C'est exactement ce que veut dire le mot d'invocation, et c'est en cela que réside le rapport essentiel auquel je vous ramène maintenant, de cette étape seconde, celle de l'appel nécessaire, pour que le désir et la demande soient satisfaits.

Il ne suffit pas simplement de dire à l'Autre *tu, tu tu*, et d'obtenir une participation de palpiter. **Il s'agit de lui donner la même voix que nous désirons qu'il ait, d'évoquer cette voix** qui est justement présente dans le trait d'esprit comme sa dimension propre. Le trait d'esprit est une provocation, qui ne réussit pas le grand tour de force, qui n'atteint pas au grand miracle de l'invocation. **C'est au niveau de la parole, et en tant qu'il s'agit que cette voix s'articule conformément à notre désir, que l'invocation se place.**

Nous retrouverons à ce niveau ceci, que toute satisfaction de la demande, en tant qu'elle dépend de l'Autre, va donc être suspendue à ce qui se passe ici, dans ce va-et-vient tournant du message au code et du code au message, qui permet à mon message d'être authentifié par l'Autre dans le code.

Je souligne : « C'est au niveau de la parole, et en tant qu'il s'agit **que cette voix s'articule conformément à notre désir**, que l'invocation se place »²⁷⁰. Dans l'invocation on fait appel à l'Autre, comme dans tout appel, mais le plus surprenant est qu'il ne s'agit pas de la demande, parce que l'objet de l'invocation n'est pas un autre mot. Le mot fondamental de l'appel, « Tu », veut dire « **que je fais appel à la voix**, c'est-à-dire à ce qui supporte la parole. Non pas à la parole, mais **au sujet en tant qu'il la porte** ». C'est du sujet en tant qu'il est réel dont il s'agit, c'est-à-dire, de sa voix.

On comprend un peu mieux, alors, pourquoi cette voix est le jumeau de l'ego du sujet. C'est la voix de celui qu'il a en face, et à partir duquel le sujet a structuré son ego. Autrement dit, ce « jumeau » est la voix qui a répondu au « Tu » de l'appel, indépendamment du mot qui le supporte. Le registre est essentiellement vocal. Nous l'avons étudié dans les premiers échanges de la mère et son enfant. L'enfant ne comprend pas les mots encore, la mère non plus les pleurs, mais il y a un échange au niveau vocal. Cet échange sans paroles est absolument essentiel. Cette voix entendue par l'enfant est absolument structurante de sa propre voix. Autrement dit, cette structuration existentielle au niveau de la voix, est première et primordiale. On comprend, mieux, alors pourquoi Lacan proposait pour l'analyste un discours « sans paroles ».

Cela veut dire que le sujet symbolique, celui de l'énonciation, est secondaire par rapport au sujet réel. Celui-ci est la condition sine qua non du sujet symbolique. Ce sujet réel est celui de la voix qui répond à l'invocation dans le registre de l'appel. C'est elle, la voix, l'objet de la forclusion primordiale dans les psychoses et qui constituera le noyau des possibles forclusions signifiantes dans la vie du sujet. Or, nous avons dans ces jumeaux, ego et moi-idéal, la couple réel regard et voix. Ce sont les composants réels du transfert, ceux de l'accroche à l'autre. Dans le cas particulier d'Ophélie l'ego s'est constitué à partir des jambes. Nous le verrons se constituer dans le cas de Marie, dans la dernière partie de la thèse, à partir d'autres morceaux du corps, les yeux et la bouche. Dans tous les cas, cette image réelle qu'est l'ego, devient le noyau sur lequel vont se profiler les images virtuelles qui constituent les identifications du moi. De son côté, la voix est le noyau du moi-idéal et du surmoi. Nous entendons le surmoi avant et après sa possible inscription dans la langue du sujet. Le cas de Robert nous a donné le paradigme du surmoi avant cette inscription : un trognon de parole. L'inscription possible pourra être faite par le sujet lors des enjeux castration/œdipe.

²⁷⁰ C'est le cas du temple d'Horus en Egypte. « Contrairement aux apparences, ce temple ne fut pas bâti par les Égyptiens, mais par les Romains, qui après avoir conquis ces terres construisirent un édifice à la gloire des dieux locaux pour conquérir les cœurs » : http://www.francetvinfo.fr/monde/egypte/feuilleton-au-fil-du-nil-3-5_2053669.html

Or quels sont les rapports entre ces deux noyaux que sont l'ego et la voix dans le transfert ? Il me semble que sont les mêmes que Lacan a éclairci depuis le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), selon notre recherche de Master II²⁷¹ : En général, c'est la voix qui sollicite le regard, à partir duquel l'ego peut se constituer. C'est le bruit que j'entends qui me fait tourner la tête et le regard. C'est pour cela que le regard est un leurre. On reste prisonnier de l'objet à regarder, lorsque le premier objet du désir, la voix entendue, s'est envolé. De cette façon, c'est la voix qui se révèle à nous comme le noyau du transfert, parce que, bien que l'ego constitué soit très important, ce qui permet sa constitution c'est la voix.

L'ego se constitue parce qu'il est exprimé dans une phrase comme : « tu n'as pas les mêmes jambes que moi ». Mais pour que cette phrase ait pu être formulée, il y a eu un échange de voix, et dans ce sens, on comprend que si l'ego se constitue, la voix se structure dans un processus topologique, percée par le désir. Dans les névroses ce désir est *in loco*, dans les psychoses, *in altero*. De cette manière la voix produite est, en tant que telle, « objet de production », objet de jouissance. Et dans la mesure où la voix se perd irrémédiablement, elle se constitue en cet objet du désir qui se révèle comme invocation dans le transfert. C'est sa propre voix ce que le sujet cherchera en écoutant la voix de l'Autre. C'est pour cela que l'invocation est au centre de la fonction de la voix dans le transfert en ce qui concerne le traitement des symptômes inscrits dans la langue du sujet. Par contre, lorsque la voix du sujet véhicule les signifiants de sa *lalangue*, elle est objet de jouissance. Dans cette mesure, elle devra entrer aussi dans cette autre fonction, de jouissance, dans le transfert. C'est cela que le cas d'Ophélie nous montrera lorsque nous examinerons ce versant transférentiel de sa *lalangue*. Mais avant de l'aborder, voyons ce qui nous dit le cas en termes de la fonction de l'invocation, où le désir de l'analyste, Jean Lelièvre est mis en jeu.

5.1.3 Fonction de la voix de l'analyste dans le cas d'Ophélie

Examinons les mouvements d'appel et d'invocation dans les deux dialogues entre Ophélie et son thérapeute. Je mets en rouge les pronoms qui correspondent au premier interlocuteur, le sujet ; en bleu, ceux qui correspondent au « Tu », le deuxième interlocuteur ; en gras ceux de la troisième personne, le sujet de l'énoncé ; et en vert ce qui correspond aux adjectifs possessifs qui indiquent les objets de l'énoncé.

5.1.3.1 DANS LE PREMIER DIALOGUE : LE « TU » FONDATEUR DE L'APPEL

J'ai une sœur jumelle, mais c'est une fausse !

²⁷¹ Cf. Saldarriaga, Ana Victoria, sous la direction de Fabian Fajnwaks. *La jouissance comme point de vue pour une recherche psychanalytique sur les problèmes du transfert dans quelques cas de psychoses ordinaires -Recherche en trois temps logiques-* Mémoire du Master 2 Recherche, psychanalyse. Université Paris 8, 2012. In: Page web de la Bibliothèque Luis Angel Arango du Banco de la República de Colombia: <http://babel.banrepcultural.org/cdm/landingpage/collection/p17054coll23>

- Et **tu** t'entends bien avec **elle** ?
- Non, **elle** **me** commande toujours !
- Je** veux que **ma** sœur vienne aussi !
- Ah ! oui ?
- **Elle** ne **me** croit jamais !
- C'est-à-dire ?
- **Elle** ne **me** croit jamais quand **je** dis qu'**elle** aussi a besoin de venir voir **quelqu'un** !

Dans ce premier dialogue, le « je » est dans la bouche d'Ophélie, qui commence en se désignant : « j'ai un sœur jumelle... ». Immédiatement, elle reçoit le « tu » capable d'instaurer l'interlocution : « – Et **tu** t'entends bien avec **elle** ? ». C'est lui, le thérapeute, qui appelle en premier lieu son interlocutrice avec ce « tu ». S'il avait répondu : « je ne te crois pas », « ah, bon ! », « pas moi » ou même « je m'en fiche », il n'y aurait pas eu d'appel, parce que le « tu » ne serait pas arrivé à l'interlocution. Ainsi, sa question introduit le « tu » fondateur de l'appel et avec lui, la possibilité de l'invocation.

Il obtient une réponse, bien entendu, mais il obtient surtout la voix, surmoïque, à partir de laquelle il peut structurer différemment la sienne dans l'interlocution. Son ton est différent de celui de l'interlocutrice délirante. La voix qu'Ophélie entend à l'autre bout de la nouvelle interlocution n'a pas un ton de commandement. C'est la voix de ce « médecin » qui adopte un ton interrogatif, à la recherche des mots de la patiente, de ses explications et lui permet, à son tour, de structurer sa voix en adoptant un ton explicatif. Enfin, le « tu », le mot fondamental de l'appel de Jean Lelièvre cherche la voix du sujet et non celle du commandement délirant. De cette façon, le ton des trois questions du thérapeute, obtient comme réponse le ton de la phrase subjonctive à travers laquelle le délire est traité. De plus, au niveau signifiant, il y a un autre résultat très important, ce mot clé avec lequel le dialogue se finit : « quelqu'un ». Ce mot signale indirectement le nouveau « tu » de l'interlocution, le thérapeute lui-même. En conséquence, c'est Ophélie qui va ouvrir le deuxième dialogue avec le « Tu » fondamental de l'appel.

5.1.3.2 DANS LE SECOND DIALOGUE : L'INVOCATION, MOI-IDEAL

- I
- **Tu** es médecin, **je** veux pas te voir !
 - **Je** ne suis pas médecin.
 - Si !
- II
- À quoi vois-tu cela ?
 - À tes jambes, t'as des jambes de médecin
 - N'ai-**je** pas les mêmes jambes que **toi** ?
 - Non, **tu** ne marches pas comme **moi** !

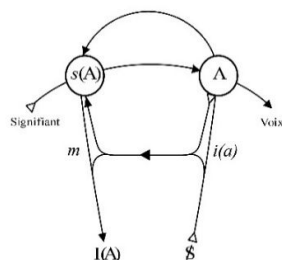
L'appel d'Ophélie, lorsqu'elle prononce le premier « Tu » a été entendu et répondu avec le « Je » qu'il fallait, dans la phrase « Je ne suis pas médecin », au niveau des paroles fondamentales, au niveau de l'énoncé. Mais, de son côté, le « je » avec lequel elle enchaîne tout de suite au niveau de l'énonciation a eu aussi la réponse qu'il fallait, le « Tu » qui met le sujet à la place de celui qui voit, c'est-à-dire à la place de son propre désir. Ainsi c'est la voix de l'Autre le fil que le sujet suit. Et en le suivant, il se retrouve comme sujet à partir du « tu » que l'Autre lui a donné dans la question : « - à quoi vois-tu cela ? – à tes jambes, t'as... ». Les couleurs des deux dernières phrases du dialogue montrent la symétrie des voix en rapport avec l'ego constitué, et

pas seulement de la part de la fille. Les jambes du médecin, sont structurées aussi par rapport à celles de son malade. L'ego est indiqué par le rapport entre les deux pronoms toniques : toi/moi. Le sujet est indiqué dans les rapports des pronoms personnels : je/tu. La voix de chaque interlocuteur supporte la suite de la chaîne signifiante. Mais du point de vue de l'invocation, la voix correspond à chaque interlocuteur. Ainsi, nous devons la situer dans les deux extrêmes je/tu.

Thérapeute	<i>N'ai-<u>je</u> pas les mêmes jambes que <u>toi</u> ?</i>
Ophélie	<i>Non, <u>tu</u> ne marches pas comme <u>moi</u> !</i>

On peut observer comment le rapport de chaque ego avec son jumeau est en ligne croisée. L'ego d'Ophélie (moi) a son jumeau dans la voix qui supporte le « je » prononcé par le thérapeute. Et le jumeau de l'ego du thérapeute (toi) est la voix qui supporte le « tu » prononcé par Ophélie. Autrement dit, la voix de chaque interlocuteur est le jumeau de l'ego de l'autre. On touche ici de plus près la différence entre ego et sujet, parce que la différence de pronoms est nette. Ce n'est pas la même chose le pronom personnel que le pronom tonique, bien que les deux se réfèrent à un même interlocuteur : je/moi, au premier ; tu/toi, au deuxième. La lecture des lignes parallèles du tableau nous permet d'apprécier aussi que les places des interlocuteurs sont interchangeables au niveau symbolique : je/tu ; et qu'il y a une correspondance point par point entre les images réelles des egos : toi/moi.

Par contre, en ce qui concerne le réel, la voix de chaque interlocuteur, n'est aucunement interchangeable, parce qu'il ne s'agit pas de signifiants. Ce réel n'a pas non plus de correspondance avec les points d'une quelconque image, puisqu'il s'agit de sons. Dans ce sens, le rapport qu'on pourrait établir entre les voix des deux interlocuteurs est celui de contrepoint. Autrement dit, comme le montre l'exemple de l'invocation des dieux des ennemis proposé par Lacan et même le rapport de tons du premier dialogue entre Ophélie et son thérapeute, ce que cherche l'invocation est ce contrepoint et non pas un écho. Lacan situe la voix dans le graphe, au niveau du point de capiton. Cela veut dire que, indépendamment du signifiant qui arrive au point de capiton, ce qui intéresse, avant tout, c'est la voix qui arrive à ce point (Graphe 10) :



Graphe 11: Place de la voix dans le graphe

Nous pouvons rappeler la différence entre ton de la voix de Robert lorsqu'il prononce « *Le loup ! Le loup !* » et lorsqu'il arrive à prononcer son propre prénom pendant l'auto-baptême. Rosine Lefort a réussi à établir le trajet signifiant supérieur du graphe, à partir de sa présence et de sa voix. Dans la série de signifiants qu'elle proposait à l'enfant nous pourrions reconstruire un parcours métonymique semblable à celui de Dick. Le signifiant arrive finalement et avec lui, la voix que Robert recherchait désespérément. Dans le cas de Dick, c'est la voix de l'analyste qui arrive au point de capiton en se constituant dans le noyau réel du transfert, moi-idéal pour l'enfant. La preuve est que, immédiatement après, c'est lui qui fera appel à sa nounou en faisant entendre sa propre voix.

Avec Ophélie, nous avons appris comment, dans le délire, le grand Autre surmoïque est réduit au petit autre, dans son cas, une « sœur jumelle ». Cela confirme la proposition de Lacan : c'est le grand Autre, corrélat de la parole du sujet, celui qui parle en tant que petit autre. Or, grâce à la fonction de la voix dans le transfert Ophélie a trouvé sa propre voix. Avant, son ego était réduit à n'être que la voix délirante et jumelle de « sa sœur ». Maintenant, sa voix s'est frayé un chemin à travers la voix de l'analyste, de la même manière son corps a commencé à exister et à prendre la consistance nécessaire en tant qu'ego, par rapport au corps présent de l'analyste. Avant, l'ego d'Ophélie n'était rien d'autre qu'une voix, sans consistance corporelle. De cette manière on peut comprendre un peu mieux l'expression de Freud : « ces sujets aiment leur délire comme soi-même ». Il ne s'agit pas tant du contenu du délire que de la voix qui lui sert de support en tant que noyau forclos. Dans ce sens, on peut comprendre aussi que Lacan ait poursuivi ses élaborations sur la voix en partant justement du délire en tant qu'objet petit *a*. Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous allons étudier trois moments de ces élaborations théoriques sur la voix dans son statut d'objet.

5.2 LA VOIX : OBJET PETIT A ET NOYAU DU RÉEL

Dans cette seconde partie du chapitre, nous verrons comment la voix prend, dans l'enseignement de Lacan, son statut d'objet. Dans un premier moment, du Séminaire VI, il s'agit de son statut en tant qu'objet petit *a*. Puis, dans le Séminaire X, en tant qu'elle fait partie des formes stadiques de l'objet. Finalement, dans le Séminaire XI, nous verrons comment Lacan, à partir de ces présupposés, souligne le caractère réel de la voix, en isolant sa propre loi, l'identité de perception. Cette loi est celle que nous trouverons aussi dans ses propositions sur la *lalangue* opérant dans le cas d'Ophélie.

5.2.1 Du délire en tant qu'objet petit *a* et son noyau, la voix

Dans le Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* (1958-59), le délire est une des trois espèces d'objets petits *a*. Son point de départ est la proposition freudienne sur le malade qui aime son délire comme soi-même. Dans l'amour narcissique, le sujet aime²⁷² « a) Ce que l'on est soi-même ; b) ce que l'on a été soi-même ; c) ce que l'on voudrait être soi-même ; et d) la personne qui a été une partie du propre soi. ». Lacan souligne cet aspect libidinal de la voix, elle est l'objet aimé narcissiquement. Mais, en partant de Schreber, Lacan va nous montrer le versant désirant de la voix, en tant qu'objet petit *a*²⁷³ :

Le petit *a*, il y en a trois espèces qui, comme telles, ont été jusqu'à présent repérées, identifiées dans l'expérience analytique – *a*, *φ*, *d*.

La première espèce est celle que nous appelons habituellement, à tort ou à raison, **l'objet prégénital**.

La deuxième espèce est cette sorte qui est intéressée dans ce qu'on appelle le complexe de castration, et vous savez que, sous sa forme la plus générale, c'est **le phallus**.

La troisième espèce introduit le seul terme qui vous surprendra peut-être comme une nouveauté [...]. La troisième espèce d'objet remplissant exactement la même fonction par rapport au sujet à son point de défaillance, de *fading*, n'est rien d'autre, ni plus ni moins, que ce qu'on appelle communément **le délire**. C'est très précisément pourquoi Freud a pu écrire presque au début de son expérience, lors de ses premières appréhensions – *Ils aiment leur délire comme soi-même*. [...].

²⁷² Cf. Freud, Sigmund. « Pour introduire le narcissisme » (1914). In : *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 2005, p. 95.

²⁷³ Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 452.

[...]

Le délire (p. 458-59) : Nous ne comprendrons pas les caractéristiques phénoménologiques de la voix dans le délire que si nous avons pu préalablement saisir en quoi elle répond tout spécialement aux exigences formelles du petit *a*, en tant qu'il peut être élevé à la fonction signifiante de la coupure de l'intervalle comme tel.

Communément, le sujet produit la voix. Je dirais plus, la fonction de la voix fait toujours intervenir dans le discours le poids du sujet, son poids réel. La grosse voix, par exemple, est à faire entrer en jeu dans la formation de l'instance du surmoi, où elle représente l'instance d'un Autre se manifestant comme réel.

Dans le délire, la voix se présente bel et bien comme articulation pure [...] c'est justement parce que la voix est pour le délirant réduite à sa forme la plus tranchante et la plus pure, que le sujet ne peut la prendre que comme s'imposant à lui.

Aussi bien ai-je mis l'accent, quand nous analysions le délire du président Schreber, sur le caractère de coupure *qui y est parfaitement mis en évidence*, puisque les voix entendues par Schreber articulent seulement des débuts de phrases –*Sie sollen werden...* Les phrases s'interrompent avant les mots significatifs, laissant surgir après leur coupure un appel à la signification. Le sujet y est intéressé en effet, mais en tant que lui-même disparaît, succombe, s'engouffre tout entier dans cette signification qui le vise, mais seulement d'une façon globale.

Alors, si la voix peut être considérée en tant qu'objet petit *a*, c'est parce qu'elle satisfait les exigences formelles de tout objet petit *a* : « il peut être élevé à la fonction signifiante de la coupure de l'intervalle comme tel ».

5.2.2 La voix qui se cherche elle-même

Si dans le Séminaire VI ce qui occupait Lacan était le registre signifiant des objets petits *a*, en tant que forme de coupure ; dans le Séminaire X, *L'angoisse*, il va mettre au premier plan de son examen leur registre réel, leur versant de jouissance. Ainsi, nous ne trouverons pas les trois espèces de ce Séminaire sur le désir (prégénital, phallus et délire), mais cinq formes, dont la voix est l'une d'elles. Dans le chapitre XXII, « De l'anal à l'idéal », Lacan propose un schéma où le surmoi est situé très précisément. Ce schéma, « Les formes stadiques de l'objet » est accompagné d'une explication qui inclut les rapports du surmoi avec la voix dans le cadre même du travail analytique. Voici le schéma (Figure 4) et son explication²⁷⁴ :

La définition que je poursuis cette année devant vous de la fonction de l'objet *a* tend [...] à s'opposer à la conception abrahamique – je parle d'Abraham, le psychanalyste - qui lie l'objet et ses mutations à des stades.

Elle vous propose en effet, si l'on peut dire, **une constitution circulaire de l'objet.**

À tous les niveaux de cette constitution, **l'objet tient à lui-même en tant qu'objet *a***. Sous les diverses formes où il se manifeste, il s'agit toujours d'une même fonction, et de savoir comment il est lié à la constitution du sujet au lieu de l'Autre et le représente.

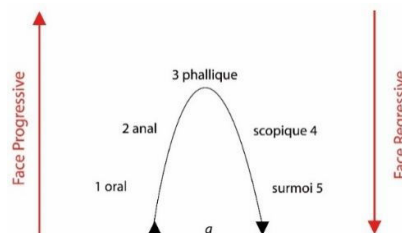


Figure 4: Formes stadiques de l'objet

²⁷⁴ Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit., p. 341-42.

Au niveau du stade phallique, qui est central par rapport aux divers stades de l'objet et que par convention nous appelons le niveau 3, **la fonction d' a est représentée par un manque**, à savoir **le défaut du phallus comme constituant la disjonction qui joint le désir à la jouissance**.

Ce stade a ici une position extrême. Le stade 4 et le stade 5 sont, eux, dans une position de retour qui les amène respectivement en corrélation au stade 1 et au stade 2.

Chacun sait, et ce petit schéma est seulement destiné à vous le rappeler, **les liens du stade oral et de son objet avec les manifestations primaires du surmoi**. En vous rappelant sa connexion évidente avec cette forme de l'objet a qu'est la voix, je vous ai indiqué qu'il **ne saurait y avoir de conception analytique valable du surmoi qui oublie que, par sa phase la plus profonde, c'est l'une des formes de l'objet a** . D'autre part, la connexion du stade anal à la scopophilie a été dès longtemps dénotée.

Toutes conjointes que soient deux à deux les formes stadiques 1, 2 et 4, 5, il n'en reste pas moins que l'ensemble est orienté selon cette flèche montante, puis descendante. Elle exprime ce qui fait que, dans toute phase analytique de reconstitution de données du désir refoulé, dans une régression, il y a une face progressive, et que, dans tout accès progressif au stade posé comme supérieur dans l'inscription même qui en est faite ici au tableau, il y a une face régressive.

Je ferai trois remarques en rapport avec notre recherche : 1) Par sa connexion évidente avec la voix, le surmoi, dans sa phase la plus profonde, doit être conçu aussi comme une des formes de l'objet a . C'est-à-dire, qu'il est aussi dans ce stade oral une coupure, un intervalle. Voix et surmoi ne sont pas la même chose, mais, tous les deux sont des objets petits a dans les premiers moments de la vie d'un être humain ; 2) Dans le stade 3, la fonction de l'objet petit a est représentée par un manque, « à savoir le défaut du phallus comme constituant **la disjonction qui joint le désir à la jouissance** ». Cela implique que dans le cas des autres formes de l'objet a , il n'y a pas de disjonction de ce type, il est donc difficile de distinguer désir et jouissance en ce qui concerne la voix. Mais nous suivons dans cette recherche les pistes qui nous permettront d'effectuer cette distinction ; 3) La constitution de l'objet dans toutes ses formes est circulaire, c'est-à-dire que « l'objet tient à lui-même en tant qu'objet a ». Ainsi nous avons, dans le cas de la voix, une voix qui se cherche elle-même. Cela coïncide parfaitement avec nos considérations sur la voix qui doit arriver au point de capiton, à partir de la fonction de l'invocation dans le transfert. Dans ce sens, c'est le désir qui est mis au premier plan. Avançons un pas de plus pour trouver quelque chose qui, dans le travail de Lacan sur la voix, nous met sur la voie de la jouissance.

5.2.3 La loi de la jouissance : l'identité de perception

Dans le Séminaire suivant, le Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Lacan met au premier plan le registre réel de la voix, par rapport au regard comme nous l'avons déjà précisé (5.1.2.3.2.3), mais aussi par rapport au fantasme et au rêve. Dans ce sens, la voix, marque l'état d'éveil²⁷⁵ :

La place du réel, qui va du trauma au fantasme –en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de répétition –voilà ce qu'il nous faut repérer maintenant. Voilà au reste, ce qui, pour nous, explique à la fois l'ambiguïté de la fonction de l'éveil, et de la fonction du réel dans cet éveil. **Le réel peut se représenter par l'accident, le petit bruit, le peu-de-réalité, qui témoigne que nous ne rêvons pas.**

[...]

Le réel, c'est au-delà du rêve que nous avons à le rechercher –dans ce que le rêve a enrobé, a enveloppé, nous a caché, derrière le manque de la représentation dont il n'y a là qu'un tenant lieu. **C'est là le réel qui commande plus que tout autre nos activités, et c'est la psychanalyse qui nous les désigne.**

²⁷⁵ Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 70-71.

Ce « accident » ou petit « bruit », c'est essentiellement la voix, dont Lacan examine la fonction dans ces pages à partir du chapitre sept de la *Science des rêves* : « Père, ne vois-tu pas, je brûle ». Cette voix est le « noyau du réel » dont il parle tout au long de ce chapitre. Sa loi est complètement différente des lois du rêve, du fantasme et de l'imagination, ces lois étant la métaphore et la métonymie. La loi de ce « noyau du réel » est l'identité de perception²⁷⁶ :

Je vous donnerai plus tard les faits qui suggèrent que, en certains moments de ce monologue infantile imprudemment qualifié d'égocentrique, ce sont des jeux proprement syntaxiques qui se font observer. Ces jeux relèvent du champ que nous appelons préconscient, mais font, si je puis dire, le lit de la réserve inconsciente – à entendre au sens de réserve d'Indiens, à l'intérieur du réseau social.

La syntaxe, bien sûr, est préconsciente. **Mais ce qui échappe au sujet, c'est que sa syntaxe est en rapport avec la réserve inconsciente.** Quand le sujet raconte son histoire, agit, latent, ce qui commande à cette syntaxe, et le fait de plus en plus serrée. Serrée par rapport à quoi ? – à ce que Freud, dès le début de sa description de la résistance psychique appelle un noyau.

Dire que ce noyau se réfère à quelque chose de traumatique n'est qu'une approximation. [...]

Le noyau doit être désigné comme du réel –du réel en tant que l'identité de perception est sa règle.

Dans cette référence de Lacan à certains moments du monologue infantile et à l'identité de perception comme sa loi, nous trouvons ce que nous cherchions, les chemins clinique et conceptuel vers la jouissance de la voix et sa *lalangue*.

5.2.3.1 LE CHEMIN CONCEPTUEL : L'IDENTITE DE PERCEPTION

Le terme qui marque ce chemin est celui de l'identité de perception. Cette règle, générale, impérative est celle qui commande la *lalangue*. C'est pour cela qu'elle « se lit avant tout »²⁷⁷, en laissant derrière, les voies de l'énonciation et de l'énoncé. Dans le parcours signifiant, il ne s'agit pas de la constitution d'une phrase, ni de la constitution d'énoncés. Dans le trajet rouge du graphe ce qui va circuler, ce ne sont pas les signifiants de la langue maternelle du sujet. Ce qui va circuler, ce sont les signifiants de sa *lalangue* à travers lesquels le sujet parlant cherchera une identité de perception, la jouissance de sa propre voix entendue, comme en écho.

C'est de cette façon que nous commençons à comprendre la phrase de Lacan dans la dernière leçon du Séminaire XIX (21 juin 1972) et reprise dans *L'étourdi* (Juillet 1972)²⁷⁸ : « *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.* Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant. » Dans ce sens, dans la situation entre Ophélie et son thérapeute nous avons une situation semblable où, quelqu'un dit quelque chose et un semblable l'entend. Il s'agit de la situation analytique dans son registre réel, existentiel, que nous pourrions exprimer ainsi :

-quand je, (Ophélie) dis quelque chose, j'existe et toi, (mon médecin), tu m'entends. Mais qu'est-ce que tu entends de ce que je dis ?

-ce qui se dit dans ce qui s'entend

²⁷⁶ Ibid., p. 80.

²⁷⁷ Nous prenons cette expression de la « Postface » au Séminaire XI, écrite le 1^{er} janvier 1973. Op. cit., p. 309.

²⁷⁸ Lacan, Jacques. « L'étourdi » (1972). In : *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011, p. 449.

Cette réponse n'implique pas ici le registre de la langue et le désir que nous avons analysé dans le chapitre précédent, mais le registre de la jouissance, c'est-à-dire, de l'identité de perception qui est sa règle, lorsqu'il s'agit de la *lalangue*. Cela nous envoie sur le chemin clinique.

5.2.3.2 LE CHEMIN CLINIQUE : LA JOUISSANCE DE LA *LALANGUE*

Dans ce chemin nous partons de la citation de ce que dit l'enfant : « en certains moments du monologue infantile, ce sont des jeux proprement syntaxiques qui se font observer ». Cette syntaxe, telle qu'elle s'est construite dans le cas de Dick est préconsciente. C'est-à-dire, que les phrases prononcées font « le lit de la réserve inconsciente – à entendre au sens de réserve d'Indiens, à l'intérieur du réseau social ». Lacan reprend les termes de Freud dans son article « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques »²⁷⁹. Qu'est-ce qu'il y a dans cette réserve inconsciente ? Quelque chose qui commande sa syntaxe et « la fait de plus en plus serrée », par rapport à un noyau du réel, en tant que l'identité de perception est sa règle. C'est quelque chose qui ne manque pas dans le cas de Dick. Déjà à l'époque, Lacan marquait la différence entre ces manifestations langagières de l'enfant et les formes qui le reliaient au réseau social (4.5.3.2.1) : « Ses seules activités plus ou moins ludiques sont d'émettre des sons et **de se complaire dans des sons sans signification**, dans des bruits ». C'est la même chose qu'on a trouvé dans le cas d'Ophélie. Voyons, comment ce « se complaire dans des sons sans signification » est passé dans l'enseignement de Lacan à être une manifestation de la jouissance, en suivant ce que cas d'Ophélie a à nous apprendre.

²⁷⁹ Freud, Sigmund. « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » (1910). In : *Résultats, idées et problèmes I (1890-1920)*. Op. cit., p. 135-143.

6 LE TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES (III) : FONCTION DE LA *LALANGUE* AVANT LE LIEN SOCIAL

6.1 TROIS FAITS CLINIQUES DANS LE REGISTRE DE LA *LALANGUE* D'OPHELIE

Un seul fait clinique dans le registre de la langue, permet de conclure que dans le cas d'Ophélie, il s'agissait d'une structure psychotique dans son état extraordinaire mais non bruyant : le délire. Dans le chapitre 4 nous avons examiné le traitement de ce délire, dans la séance analytique. Ce traitement a eu comme conséquence la structuration de l'égo et du moi dans des séances ultérieures. Dans ce sens, nous avons appris que la voix était, tant dans le cas du délire comme dans la structuration de l'égo, le jumeau de ce dernier. Ainsi nous avons été conduits à reconnaître dans cette voix la pièce commune entre les faits cliniques de la langue et de la *lalangue* (Chapitre 5). C'est la voix du sujet celle qui peut véhiculer les faits cliniques dans ces deux codes.

Dans le registre de la *lalangue*, trois faits cliniques se sont manifestés au cours de deux séances, la première ayant eu lieu avant même le traitement du délire. Dans ce chapitre nous examinerons cette première séance. Mais avant de commencer l'examen, nous présenterons les cadres dans lesquels nous étudierons ces trois faits cliniques de la *lalangue*. Nous montrerons enfin comment ils s'inscrivent dans le cadre conceptuel du premier enseignement de Lacan. Cela, à partir de la série clinique constitué par les cas d'Ophélie, Robert et Dick, où nous trouverons aussi des manifestations de la *lalangue* que Lacan n'a pas ignorées, mais nommées d'une autre façon.

6.1.1 Les trois faits en rapport avec l'égo et le moi

En relisant ce qui concerne les manifestations de la *lalangue* d'Ophélie, il y a trois épisodes, dont deux ont eu lieu dans la première séance. Ces deux épisodes impliquent, comme dans les deux dialogues que nous avons examinés dans le chapitre 4, l'égo et le moi, mais avec deux variations importantes. En premier lieu, c'est la référence à l'égo qui marque le début de la séance et non le moi comme dans les dialogues. Son point de départ est le nom de l'analyste que la fillette lit dans le registre de la *lalangue*. En deuxième lieu, au niveau de la structuration du moi, ce sont les identifications avec les objets et non avec le semblable ce qui marque le second épisode. C'était une pièce qui nous manquait dans ces dialogues d'Ophélie, par rapport à Robert et Dick, dont l'analyse montrait clairement leurs relations narcissiques avec les objets. Le troisième épisode d'Ophélie avec la *lalangue* s'est affranchi de toute référence à l'analyste, ou aux objets et a permis la constitution d'une nouvelle langue du transfert, la langue Donald.

6.1.2 Les trois faits dans le cadre du champ lacanien de la *lalangue*

Chacun de ces épisodes va nous révéler une manifestation différente de la *lalangue*. En ce qui concerne le nom de l'analyste, il s'agit de mots sous les mots ; en ce qui concerne les

objets, il s'agit des mots « collés », holophrases ; et en ce qui concerne la langue Donald, il s'agit du rythme, dont le noyau est la syllabe (« Voyelle ou groupe de lettres qui se prononcent d'une seule émission de voix »²⁸⁰). La langue de la jouissance est restreinte au niveau phonétique du langage, parce qu'il s'agit de : « la production et la perception des sons des langues humaines, dans toute l'étendue de leurs propriétés physiques »²⁸¹. Les deux premières manifestations de la *lalangue* d'Ophélie mettent en lumière le registre signifiant du niveau phonétique, tandis que la dernière, met en lumière son registre vocal.

En général, les phénomènes de la *lalangue* ne se limitent pas à ces procédures signifiantes et vocaliques que nous trouvons dans le cas d'Ophélie. Il existe une pléthore de phénomènes de la *lalangue* parmi lesquels nous pouvons citer les contrepèteries, les jeux de mots ou bien les jeux vocaux²⁸². Dans le domaine de la clinique, Juan Pablo Luchelli et Fabian Fajnwaks ont fait état de ces phénomènes et de leurs relations avec la littérature dans leur article « Une clinique de la psychose ordinaire » (2010)²⁸³. Nous pouvons également citer la thèse de Samuel Card, *La psychose ordinaire : clinique et psychopathologie des psychoses non déclenchées* (2006), où certaines procédures de la *lalangue* ont orienté la conclusion diagnostique du clinicien dans le cas d'un adolescent²⁸⁴. Tout cela montre que le champ lacanien de la jouissance en rapport avec la *lalangue* est un champ très riche dans ses possibilités de recherche clinique. Nous tenons à souligner que ces procédures ne sont pas une exclusivité de la psychose, mais de la jouissance, commune à tout être humain. La différence est la place que le sujet donne à la *lalangue* par rapport à sa langue maternelle.

6.1.3 Les trois faits dans un lien transférentiel

Nous avons suivi les commentaires de la Section clinique d'Angers sur chaque fait clinique, à partir de notre parcours conceptuel. Ainsi, nous sommes arrivés à une conclusion inattendue. En effet, sans qu'il existe de rapport entre eux, en termes signifiants ou de contenu, ces trois phénomènes constituent une séquence clinique complète du point de vue transférentiel. Les trois signifiants impliqués dans ces faits cliniques ont été adressés au thérapeute, dans cette mesure, ils demandaient une réponse de sa part dans le registre de l'interlocution analytique. Le premier fait, produit en fonction du nom de famille de l'analyste, est l'amorce du transfert ; le deuxième, produit en fonction du nom commun de l'objet qu'Ophélie privilégie dans la séance, la pâte à modeler, est le seuil du transfert ; et le troisième, produit en fonction de la langue Donald, est l'établissement du lien transférentiel, noyau des liens ultérieurs que la fillette a pu établir au sein de sa famille et de l'école.

Nous examinerons dans ce chapitre, les deux premiers phénomènes cliniques : 1) le nom de famille de son analyste, « Lelièvre » soumis aux lois de la *lalangue*, et 2) l'holophrase avec

²⁸⁰ <http://www.cnrtl.fr/definition/syllabe>

²⁸¹ <http://www.cnrtl.fr/definition/phon%C3%A9tique>

²⁸² Cf. la partie 15.4 de la bibliographie de notre recherche préliminaire (chapitre 15), notamment la thèse de Mikhaïl Savtchenko, *Les textes des chansons : entre le langage et la musique (sur l'exemple de la chanson d'auteur des années 1950-1980)*. Doctorat littérature française, Université Paris 8, 2015. Dans le registre vocal, on pourrait bien analyser le travail scénique de *Vocapeople* (<http://www.voca-people.fr/>) (qu'on peut considérer une variation moderne de l'opéra) et de la chanteuse Jain (https://www.youtube.com/watch?v=ryG4CSQ_aJE&list=RDryG4CSQ_aJE#t=7), entre beaucoup d'autres manifestations artistiques actuels.

²⁸³ Luchelli, Juan Pablo et Fabian Fajnwaks. « Une clinique de la psychose ordinaire ». In : *L'information psychiatrique*. Vol. 86, N°5, mai 2010.

²⁸⁴ Card, Samuel sous la direction de Dominique Vallet. *La psychose ordinaire : clinique et psychopathologie des psychoses non déclenchées*. Thèse pour le doctorat en médecine, Université Paris 7, 2006, p. 140-144.

laquelle elle nommait son objet préféré dans la séance, « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher ». C'est-à-dire, les deux faits qui se produisent dans le cabinet avant que le lien social soit établi. Puis, dans le chapitre suivant nous examinerons le troisième fait, l'invention de la langue Donald, à partir de laquelle ce lien s'est établi.

6.1.4 Les trois faits dans l'enseignements de Lacan : Séminaires I, XI et XXIII

Pour arriver à cette conclusion qui lie dans un rapport transférentiel les trois faits cliniques, l'analyse de chaque phénomène nous a exigé de parcourir deux voies : 1) l'analogie avec les cas de Dick et Robert où nous avons trouvé des phénomènes semblables et 2) la recherche dans l'enseignement de Lacan des repères théoriques qui nous ont permis de les expliquer. Le concept de *lalangue* est une élaboration de son dernier enseignement, cependant l'identification de phénomènes de *lalangue* dans les cas de Dick et de Robert, traités dans le Séminaire I, nous a permis de trouver les termes dans le premier enseignement qui ont précédé ce que sera la *lalangue* dans le dernier. Le lecteur pourra se rappeler, par exemple, de « *Le loup !, Le loup* », ce « trognon de parole » dont l'enfant écouté pour Rosine Lefort était prisonnier. On trouve ce terme, « trognon de parole », tel quel dans le Séminaire XXIII sur Joyce (voir section 4.6.3).

Dans ce chapitre nous ajouterons, d'abord, le terme d'« holophrase » pris aussi du premier Séminaire, qui nous permettra d'expliquer le deuxième fait clinique. Puis, nous reprendrons les trois termes du Séminaire XI, que nous avons trouvés dans l'examen de la fonction de la voix dans le transfert, dans le chapitre précédent (5.2.3.1) : 1) le petit bruit que Lacan appelle « le noyau du réel », 2) la « réserve indienne » où se sont installés ces noyaux du réel et 3) la loi qui commande cette réserve, « l'identité de perception ». Cette loi est différente des lois de l'inconscient (métaphore et métonymie) et des lois courantes des langues qui constituent les « réseaux sociaux ». Nous avons associé la loi de la réserve indienne, à la loi de la jouissance. Le registre clinique nous a permis de mettre en rapport cette série théorique extraite des premiers Séminaires (trognon de parole, holophrase, noyau du réel, réserve indienne et identité de perception) avec le concept de *lalangue* des derniers Séminaires, que nous étudierons dans le chapitre suivant.

6.2 PREMIER FAIT CLINIQUE : LA LALANGUE POUR NOMMER L'ANALYSTE OU DU TRAITEMENT DU NOM DE FAMILLE DANS LA PSYCHOSE

6.2.1 La vignette clinique et ses deux niveaux d'analyse : énonciation et énoncé

La première manifestation de la *lalangue* d'Ophélie touche le nom de famille du thérapeute. Ce qu'elle entend avant tout est un mot, « lièvre » qui était sous ce nom « Lelièvre »²⁸⁵ :

²⁸⁵ IRMA, *La Convention d'Antibes*, op. cit., p. 156.

Dès la première séance, elle crache une insulte « *On dirait un lièvre !* », un nom d'animal qui équivoque dans la langue avec le nom du propre thérapeute « Lelièvre » : « *Je ne suis pas contente d'être venue te voir ! Avec ta coupe de cheveux on dirait un lièvre !* ».

Ophélie fait son entrée sur la scène analytique par la haine. Par l'insulte, elle frappe au kakon de son être dans l'Autre

L'analyse de ce fragment nous mène à différencier le niveau de l'énonciation de son énoncé. Dans le premier, les rapporteurs de la Section clinique d'Angers ont interprété la manifestation de la *lalangue* d'Ophélie dans le registre pulsionnel. D'abord comme « une insulte » qu'elle a crachée. C'est-à-dire, un acte de parole dans le registre réel de la pulsion oral, selon le texte de Freud, « La négation » (1925)²⁸⁶ :

Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant le transfert [de sens] : cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure de moi. Le moi-plaisir original, comme je l'ai exposé ailleurs²⁸⁷, veut s'introjecter tout le bon et jeter hors lui tout le mauvais. **Le mauvaise, l'étranger au moi, ce qui se trouve au dehors est pour lui tout d'abord identique.**

Mais leur interprétation continue dans le registre imaginaire. En termes du mécanisme psychique, il s'agit du mécanisme défensif, la projection : « elle frappe au kakon de son être dans l'Autre ». Et dans le niveau de l'affect qui lui correspond, il s'agit de la haine : « Ophélie fait son entrée sur la scène analytique par la haine ». Nous voudrions mettre en avant les registres qui sont à la base de ce registre imaginaire, qui appartiennent à la *lalangue* et qui doivent être situés dans le réel de l'interlocution. Pour cela, reprenons le niveau de l'énoncé du fragment, c'est-à-dire, ce qui a été dit par Ophélie lors de son « entrée » dans la scène ou transfert analytique.

6.2.2 Analyse des trois énoncés d'Ophélie ou de l'entrée dans le processus transférentiel

Depuis notre perspective d'analyse, il nous semble que l'entrée transférentielle de la fillette s'est effectuée à partir de trois manifestations signifiantes différentes qui composent les phrases citées, à savoir : 1) la négation : « Je ne suis pas contente d'être venue te voir ! », 2) le premier point de constitution de l'ego : « Avec ta coupe de cheveux », et 3) la *lalangue* : « on dirait un lièvre ! ».

6.2.2.1 L'ACCROCHAGE COMMUNICATIF PAR LA NEGATION : « JE NE SUIS PAS CONTENTE D'ÊTRE VENUE TE VOIR ! »

« Je ne suis pas contente d'être venue te voir ! ». La phrase admet plusieurs points de coupure syntaxique et, donc, des lectures correspondantes :

- 1) **Je ne suis pas contente**
- 2) Je ne suis pas contente **d'être**
- 3) Je ne suis pas contente d'être **venue**
- 4) Je ne suis pas contente d'être venue **te voir !**

²⁸⁶ Freud, « La négation », op. cit., p. 137.

²⁸⁷ Cf. Freud, Sigmund. « Pulsions et destins de pulsions » (1915). In : *Métopsychoanalyse*. Paris, folio essais, 1968, p. 35-36.

Nous lisons la première possibilité littéralement : Ophélie n'est pas contente. La phrase demande un complément : « D'accord, tu n'es pas content, mais pourquoi ? ». Son explication est la clé de la phrase, « d'être ». Il y a des choses qui ne marchent pas bien chez elle et elle veut en parler. Nous savons qu'elles seront exprimées dans les dialogues suivants : son délire et son corps (Cf. Chapitre 4). Ophélie a exprimé sa plainte, parce qu'elle sait déjà que Jean Lelièvre est le thérapeute qui reçoit ce type de plaintes dans l'institution où elle assiste. Ce noyau signifiant, « d'être », admet une suite significative, ainsi elle ajoute un signifiant de la réalité immédiate qui le met en arrière-plan, « d'être **venue** », mais qui, en même temps, lui permet de raccrocher sa plainte à l'autre : « D'accord, tu n'es pas contente d'être venue, mais, d'être venue à faire quoi ? ». La réponse est claire et boucle la phrase : « te voir ».

Mais, elle n'est pas exacte. Dans la langue courante, lorsqu'on dit : « viens me voir », généralement on indique une autre action, dans ce contexte cela veut dire « viens me parler ». Comme nous l'avons expliqué plus haut, c'est le regard qui prend les devants, mais c'est la parole c'est qui intéresse dans l'interlocution, notamment si elle est analytique. Si on dit à Ophélie « À ton tour d'aller voir Monsieur Lelièvre ! », sa lecture littérale de l'énoncé fait qu'elle va « le voir ».

Dans la phrase : « **Je ne suis pas contente d'être venue te voir !** », l'expression proprement signifiante et commune aux deux parties syntagmatiques de la phrase, « d'être », réalise la première accroche transférentielle entre Ophélie et son thérapeute. C'est-à-dire, entre le pronom qui représente le sujet parlant qui se plaint, « je », et le pronom qui représente son partenaire écoutant, « te », celui qui reçoit sa parole. Cette fonction « charnière » entre les deux phrases permet, alors, de lire la négation initiale comme une affirmation, c'est-à-dire comme une première émergence du refoulé²⁸⁸.

Je ne suis pas contente d'être, [mais] je suis contente d'être venue te voir !

De cette manière ce n'est pas seulement l'ennui d'être, ce qu'elle exprime dans sa phrase, mais aussi un peu de joie d'être venue au bureau de Monsieur Lelièvre. Or, pourquoi est-elle venue ? Pour le voir ou lui parler ? La suite de son discours nous dira : les deux. D'abord, elle le regarde, ensuite elle lui parle. Dans ces deux registres réels du regard et de la *lalangue* vont se réaliser les deux autres attaches transférentielles dans cette première séance. Cela nous renvoie aux registres du transfert que nous avons étudiés dans le chapitre 4. Dans la première phrase l'accrochage communicatif a été effectué dans le registre signifiant de la langue. En effet, il a été fait dans le registre de la langue maternelle, au niveau de l'énonciation, à travers la négation exprimée, « je **ne suis pas** contente », et l'affirmation inconsciente : « *on m'a dit de venir te voir et oui, je viens et je suis contente d'être... venue te voir* ». Au niveau de l'énoncé, cet accrochage du « je » parlant à l'autre de l'interlocution, « te », a été effectué, à travers ce signifiant charnière qui est « **d'être** ». En somme, le transfert s'est ouvert grâce au registre signifiant de la langue maternelle.

La phrase suivante, « Avec ta coupe de cheveux on dirait un lièvre ! », devrait exprimer le registre transférentiel que Lacan explique dans Séminaire I, celui de la vérité subjective. Mais, comme ce registre s'est déployé dans la séance du traitement du délire et dans le registre de la langue, nous ne le trouverons pas ici. Nous ne trouverons pas non plus le registre imaginaire du

²⁸⁸ Cf. Freud, « La négation », op. cit., p. 136 : 1) « Un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut donc se frayer la voie jusqu'à la conscience à la condition de se faire *nier* ». Et 2) « Nous prenons pour nous la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation, et d'extraire le pur contenu de l'idée incidente » (Ibid., p. 135).

transfert qui dépend de ce dernier. Ce que nous verrons se déployer dans l'analyse de cette phrase est le registre de la jouissance et une amorce de son traitement à travers le lien transférentiel que la *lalangue* rend possible. De cette façon, dans les psychoses, en ajoutant ce dernier registre transférentiel aux autres, nous avons : 1) le registre réel de l'interlocution dans la séance, où nous devons, inscrire l'ego, la parole prononcée et la voix qui la soutient. Ce registre est la porte qui peut ouvrir les autres registres transférentiels : 2) le registre symbolique de la vérité, où se sont inscrits le délire et son possible traitement à travers le désir de l'analyste, et la voix en tant qu'objet du désir ; 3) le registre imaginaire des objets, dans la voie de la constitution ou reconstitution du moi ; et 4) le registre réel de la jouissance de la *lalangue* dans ses deux versants, signifiant et vocal.

6.2.2.2 L'AMORCE TRANSFERENTIELLE VIA L'EGO : « AVEC TA COUPE DE CHEVEUX ... »

Lorsqu'Ophélie va voir Jean Lelièvre et elle est face à face avec lui, son regard privilégie la coupe de cheveux du thérapeute. C'est l'image réelle qu'elle découpe de ce miroir réel qui est à ce moment-là le thérapeute pour elle. Il n'y a encore rien du miroir virtuel qu'il deviendra après la séance du traitement du délire. Ainsi, dans le registre de l'ego, nous avons trouvé deux images, la coupe de cheveux et les jambes, l'une, avant la constitution du moi et l'autre, après. La deuxième est le résultat de l'interlocution dans le registre de la langue maternelle des deux partenaires (voir chapitre 4). Ses propres jambes étaient au centre de ses inquiétudes. Elle ne marchait pas comme son médecin. Il y avait quelque chose dans l'être de son corps qui n'allait pas, par rapport à ce qu'elle observait chez lui et chez les autres. Si l'ego, constitué à la fin, était en rapport avec le registre de la langue, nous devons supposer que l'image réelle du début est en rapport avec le registre primaire de la *lalangue*. Comment et pourquoi ?

Ophélie a entendu avant de se rendre à son rdv : « Monsieur Lelièvre ». C'est le noyau du réel qui a réveillé, orienté et conduit son regard. C'est sûrement pour cela qu'elle a privilégié, dans ce qu'elle voyait du corps du thérapeute, la coupe de cheveux comme point de référence pour la constitution réelle de sa propre image dans ce premier moment. S'il s'appelait comme ça, selon la logique d'Ophélie, c'est parce qu'il devait y avoir quelque chose de lièvre dans cette personne qu'elle ne voulait pas voir, cependant qu'elle l'avait juste en face. Au premier regard, pour elle, il ne s'agissait ni de bouche, ni d'yeux, ni de nez ou d'oreilles, mais de coupe de cheveux.

À l'origine de la constitution de cette image, une coupe de cheveux comme celle d'un lièvre, nous trouvons une des procédures de la *lalangue* d'Ophélie, celle qui fait entendre « lièvre » à la place de « Lelièvre ». Cependant, le rapport que la fille établit entre les deux parties de la phrase inverse la relation causale entre l'image et la parole :

1) Ordre de la phrase d'Ophélie :

« Avec ta coupe de cheveux on dirait un lièvre ! »

Cause (je vois qqch. d'un lièvre) - Effet (on a dit « lièvre »)

2) Ordre de notre interprétation

Comme tu t'appelles Lelièvre **alors** tu as une coupe de cheveux comme ça.

Cause : C'est que j'entends ... – **Effet : ... détermine ce que je vois**

Elle n'a dit pas « on dirait que tu es un lièvre » ou « tu es comme un lièvre ». Ces phrases seraient du registre imaginaire, et dans ce qu'elle a dit, il ne s'agit pas de l'être, mais du nom. Ainsi, nous pouvons reconstruire le processus de la manière suivante :

- 1) On m'a dit que tu t'appelles Lelièvre, 2) **donc** tu dois avoir quelque chose d'un lièvre, 3) je suis venue te voir et 4) ce que je vois c'est que tu as une coupe de cheveux de lièvre

Ce qui déclenche le processus est ce qu'Ophélie a entendu tout d'abord, un nom : « Monsieur Lelièvre ». Examinons, alors quelle est la procédure avec laquelle elle l'a fait entrer dans son code, en A dans le graphe.

6.2.2.3 L'AMORCE TRANSFERENTIELLE PAR LA LALANGUE : « ... ON DIRAIT UN LIEVRE ! »

Dans le registre de la jouissance, Ophélie a lu « avant tout » le mot, « lièvre », qui était sous le nom de famille, « Lelièvre ». Ce fait clinique implique deux aspects différents : le nom, en tant que tel, et la procédure signifiante qui l'a affecté.

6.2.2.3.1 DU NOM ET SA NATURE ESSENTIELLEMENT SIGNIFIANTE, SANS SIGNIFICATION

Un nom n'est pas un signifiant anodin, comme nous l'avons déjà précisé à propos du cas de Robert (4.6.3.3). En tant que nom, il ne renvoie à aucune signification, mais au code de la langue. On est dans l'ordre essentiellement signifiant, où Lacan place les fondements de la psychanalyse, selon ce qu'il disait dans la dernière leçon du Séminaire XIX, le 21 juin 1972²⁸⁹ :

Je me suis mis comme ça à me relire, Dieu sait pour quoi, peu importe, et de fil en aiguille j'ai trouvé un séminaire que j'avais fait au début du dernier trimestre de l'année sur ce qu'on appelle le cas du président Schreber. C'était le **11 avril 1956**, juste au-delà des deux premiers trimestres qui sont résumés dans ce que j'ai écrit sous le titre *D'une question préalable à tout traitement possible de la psychose*. J'ai posé alors ce que c'était que la structure, puis je l'appelle par son nom, le nom que ça a dans mon discours [...].

[...] **Tout ce que j'ai dit du signifiant à ce moment-là, où l'on ne peut vraiment pas dire que ce fût à la mode, reste frappé d'un métal où je n'ai rien à retoucher.**

Ce que j'en dis très précisément, **c'est que le signifiant se distingue en ceci, qu'il n'a aucune signification.**

C'est pour cette raison que les noms propres, et notamment les noms de famille, sont intraduisibles, ils n'ont pas de signification qu'on puisse référer d'une langue à une autre. Le nom désigne quiconque porte ce nom, sa nature est essentiellement signifiante, selon Roman Jakobson. Dans le cas de la traduction d'un prénom comme le français « Pierre » à l'espagnol « Pedro », ce qui est mis en jeu une fois de plus est le niveau signifiant et non celui de la signification. La traduction supposée est en réalité une lecture de ce qu'on a entendu accommodée aux phonèmes de sa propre langue. Les séries suivantes témoignent de ce phénomène : Mary, Marie et María ; John, Jean et Juan. C'est pour cela que les noms d'une langue sont les signifiants privilégiés de son code pour ouvrir le circuit symbolique, en représentant celui qui parle.

²⁸⁹ Lacan, Séminaire XIX, *...ou pire*, op. cit., p. 225.

Aux noms, nous pouvons ajouter aussi dans ce niveau essentiellement signifiant les pronoms²⁹⁰, dont l'importance dans le traitement du délire nous a été montrée par le cas d'Ophélie. Finalement dans cette série signifiante, on peut considérer aussi les conjonctions, prépositions et autres mots invariables d'une langue, le titre même du Séminaire XIX en est un bel exemple : « ...ou pire ». C'est à travers ces signifiants que le sujet est indiqué. C'est dans ce sens, que nous pouvons comprendre mieux les propositions de Lacan sur ce trognon de parole, « *Le loup !* », dans le cas de Robert : « Non, je crois que c'est essentiellement la parole réduite à son trognon. Ce n'est lui, ni quelqu'un d'autre. Il est évidemment *Le loup !* pour autant qu'il dit cette parole-là. Mais ***Le loup ! c'est n'importe quoi en tant que ça peut être nommé.*** Vous voyez là l'état nodal de la parole ». C'est pour cela que cet état nodal de la parole ne pouvait être substitué que par le prénom de l'enfant, lorsqu'il l'a assumé comme sien. Dans ce sens, le trognon de parole, « Le loup ! » et le prénom, « Robert » sont strictement équivalents.

Pour Ophélie, alors, le nom commun, lièvre, est strictement équivalent au nom de famille de son thérapeute, Lelièvre, en tant que les deux sont signes de celui à qui elle fait face. Nous avons aussi déjà fait référence à ce qui implique, en termes de symbolisation, le nom de famille dans l'enjeu castration/œdipe et sa forclusion dans les psychoses (5.1.2.1 ; 5.1.2.2). Dans ce sens, il me semble qu'Ophélie nous montre une des manières dont le sujet prend le nom propre en général dans l'état ordinaire des psychoses : en termes essentiellement signifiants et hors de tout enchaînement symbolique impliquant le sujet, c'est-à-dire, à la lettre, dans l'ordre de la *lalangue*. Si non, elle aurait fait l'équivalence entre le nom de famille de son thérapeute et le sien propre. Dans ce cas, elle aurait repoussé l'équivalence métonymique avec le nom commun, à faveur de l'équivalence symbolique entre les deux noms de famille correspondants.

Nous voyons, alors, comment ce rapport singulier avec le signifiant qui est la structure psychotique se manifeste aussi dans ce niveau signifiant des noms : le grand Autre devient petit autre. Il n'y a pas de différence entre le nom propre et le nom commun. C'est la manière de faire entrer le nom de famille dans son code, en lui donnant une signification primaire et une image correspondante. Ainsi, ce qui devrait rester symbolique dans l'interlocution devient imaginaire. Autrement dit, il n'y a pas de lettres majuscules dans son code pour différencier un nom commun d'un nom propre. L'équivalence symbolique entre les noms propres et les noms de famille est le principe de ce qu'on appelle « le respect ». Ainsi, dans les psychoses, le « manque de respect » est la conséquence de ce rapport au signifiant, où les signifiants qui représentent le sujet lui-même sont hors des liaisons symboliques fondamentales.

6.2.2.3.2 UNE PROCEDURE SIGNIFIANTE MAIS PAS NECESSAIREMENT SYMBOLIQUE : UN NOM COMMUN SOUS LE NOM DE FAMILLE

Dans le code de sa langue française, lorsqu'Ophélie entend « Lelièvre », elle entend un autre mot de ce code écrit sous le nom de famille : « lièvre »²⁹¹. La langue française est très riche en possibilités de lecture dans le registre des mots sous les mots, étant donné son système phonétique. On peut penser par exemple, à une série de jeux qui courent dans la bouche des enfants et qui visent justement les noms de famille. Il s'agit des blagues de Monsieur et Madame,

²⁹⁰ Cf. recherche préliminaire : 9.3.3.3.1.1 : « Le signifiant, comme tel, ne signifie rien ».

²⁹¹ Cf. Miller, Jacques-Alain. *Le monologue de l'apparole*. L'orientation lacanienne : septième leçon du cours de 1995-96 : « La fuite du sens ». In : Revue La cause freudienne, 10/1996, n°34, p. 7-18. Cf. aussi l'ouvrage référencié dans cette leçon : Starobinsky, Jean. *Les mots sous les mots Les anagrammes de Ferdinand de Saussure* (1971). Limoges, Lambert-Lucas, 2009.

dont voici un exemple : « Monsieur et Madame ONNETTE ont deux filles comment s'appellent-elles ? Réponse : Camille car (**cam**ionnettes) et Marie car (**mar**ionnette) ». Faisons la comparaison avec la « blague » d'Ophélie. Dans ces blagues on est obligé de chercher un prénom (Camille, Marie) pour le réunir avec un nom de famille (Onnette). De cette façon, on compose un nom commun (camionnette et marionnette) sous lequel on peut prononcer le nom et le prénom avec toutes ses lettres sans trahir la phonétique du nom commun (Camille Onnette et Marie Onnette). Ophélie est partie du nom de famille (Lelièvre) aussi, mais elle tombe tout de suite sur le nom commun (lièvre) sans la médiation d'un prénom qui puisse représenter le sien dans la chaîne signifiante et être homophone de la syllabe coupée « Le ». Autrement dit, la structure de la blague est symbolique, la lecture d'Ophélie, non. Entre « Lelièvre » et « lièvre » il n'y a pas de prénom pour faire la médiation symbolique. C'est pour cela que sa procédure est signifiante, bien sûr, mais pas symbolique.

Or les deux blagues sont régies par la loi de la *lalangue*, l'identité de perception. La différence est la médiation symbolique, absente dans le cas d'Ophélie. Nous avons déjà montré dans la recherche préliminaire que ce qui passe symboliquement dans une blague réussie est toujours un nom qui représente métonymiquement le nom propre du sujet²⁹². Dans les blagues de type « Monsieur et Madame », cela est plus évident encore. Ainsi, on peut conclure que l'intention d'Ophélie, lorsqu'elle prononce, « on dirait un lièvre », n'est pas d'insulter son thérapeute ou de se moquer de lui. Ce qu'elle cherche, dans l'ordre de la jouissance est l'identité de perception, une voix qui réponde à la sienne. Dans l'ordre signifiant ce qu'elle cherche est ce qui lui manque, un autre nom qui puisse la représenter dans la relation symbolique forcément établie avec ce nouvel interlocuteur qui est rentrée dans sa vie, Monsieur Lelièvre.

Ainsi, l'interprétation des paroles d'Ophélie comme insulte ou moquerie sont secondaires par rapport à ces motivations primaires. Si on avait demandé à Ophélie pourquoi elle a dit ça, elle aurait sûrement répondu « à cause de la coupe de cheveux », plutôt que « pour l'insulter ». Mais dans les deux cas, soit l'interprétation des rapporteurs de la section clinique, soit l'hypothétique réponse d'Ophélie, la vraie cause de sa phrase est cette parole « Lelièvre » entendue antérieurement. Ce nom de famille s'est échappé, bien qu'étant là, tout à fait présent dans les lèvres de tous, comme la lettre volée de Poe, sans que personne ne s'en aperçoive. Ophélie traite la jouissance produite par la phrase qu'elle a entendu « Va voir Monsieur Lelièvre », mettant en avant sa littéralité. Mais, comme le montre la comparaison avec la blague de Madame et Monsieur, ce n'est pas l'indicateur de sa structure. C'est qui la rend évidente est le fait que le mécanisme signifiant qu'elle emploie pour l'obtenir exclut la médiation symbolique et, à la place d'un contrepoint, le résultat est une sorte d'écho.

6.2.2.3 Réduction du nom propre au nom commun dans les psychoses : $A \rightarrow s(A)$

Or comment expliquer ce phénomène qui réduit le nom de famille à un nom commun ? C'est dans le Séminaire V que nous trouvons une orientation. En parlant des psychoses déclenchées, Lacan réduit tous ses états et formes à un mécanisme commun : la présentation du

²⁹² Cf. RP : Chapitre 11 (11.2.2 « La blague carambar dans les deux étages du graphe »). Dans notre horizon de recherches, nous voudrions contrôler ces résultats cliniques avec les propositions sur le nom et le nom propre que Lacan déroule dans les Séminaires XII et XIII, sans publier encore.

pur et simple discours de l'Autre, situé en A, se scande sous la forme d'une signification en $s(A)$ ²⁹³ :

Le caractère de lâchage, de dissolution, sera plus ou moins prononcé **selon l'état de la psychose**. Comme nous le voyons, et comme Freud nous l'articule, ce dans quoi la psychose s'articule est justement fait pour suppléer à cette absence en son point organisé, je veux dire dépendant de la structure signifiant du désir de l'Autre. **Les formes de la psychose depuis les plus bénignes jusqu'à l'extrême de dissolution**, nous présentent un pur et simple discours de l'Autre, venant se scander ici, en $s(A)$, sous la forme d'une signification.

Au moment où Ophélie prononce « un dirait un lièvre », l'état de sa psychose est extraordinaire, selon nos termes, puisque à ce moment-là son délire est toujours présent. L'analyse du délire nous a permis de vérifier cette conclusion de Lacan au niveau de l'énonciation, où nous avons pu apprécier comment l'Autre parlant s'est réduit au petit autre $i(a)$ qui était sa « sœur jumelle ». Nous situons ce discours « pur et simple » dont Lacan parle au niveau des énoncés. Dans ce sens, il s'agit des ordres constants de cette sœur jumelle qui visent Ophélie comme objet direct en a , et puis en $s(A)$ comme signification. Mais cette scansion que le sujet psychotique fait sur la signification du discours de l'Autre au niveau du délire déclenché est dans le registre de la langue. Ce que nous constatons, dans le cas d'Ophélie, est que cette réduction des signifiants du discours de l'Autre à sa signification, $A \rightarrow s(A)$, s'opère aussi au niveau des signifiants isolés, tel que les noms de famille. C'est ce qui montre la réduction de « Lelièvre » à l'image d'« un lièvre » $i(a)$, dont la signification arrive à $s(A)$ par le chemin $A \rightarrow i(a) \rightarrow a \rightarrow s(A)$, selon le graphe 4.

Ce traitement du discours de l'Autre dans les psychoses est une conséquence de la forclusion signifiante et un indicateur de la structure dans la clinique. Le mécanisme névrotique impliquerait le traitement du discours par la voie inverse : $A \rightarrow s(A) \rightarrow a \rightarrow i(a)$. Selon le cas d'Ophélie, la réduction du nom de famille au nom commun est un cas particulier de ce mécanisme général proprement psychotique qui réduit, dans le niveau des énoncés, les signifiants du code en A à leur signification en $s(A)$ ²⁹⁴.

6.3 DEUXIEME FAIT CLINIQUE : **LALANGUE POUR NOMMER LES OBJETS LIBIDINAUX OU DE LA FONCTION DU NOM COMMUN PAR RAPPORT AU PRENOM DU SUJET**

La deuxième formation de la *lalangue* d'Ophélie est « *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* ». Nous exposerons d'abord les faits cliniques. Puis nous examinerons le statut langagier de ce nouvel artefact signifiant et ses fonctions dans son cas. Finalement, en nous appuyant sur les cas de Dick et Robert, nous concluons avec une hypothèse sur le processus de symbolisation du prénom dans le cas d'Ophélie : s'il y a un lien transférentiel entre les 3 faits, alors ce processus doit être en attente à la fin du deuxième fait clinique.

²⁹³ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 481.

²⁹⁴ Cf. L'Annexe 3, « Les noms dans le cas de Romain », extrait du mémoire de Julia Monrouzeau-Crouzet. On y trouve, en plus de cette réduction du nom propre au nom commun, une curieuse substitution des gros mots par des noms propres.

6.3.1 Le fait clinique : quel type de signifiant est « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher » ?

Dans le premier fait clinique, ce qui était en cause étaient les noms de famille comme signes des sujets partenaires dans l'interlocution analytique. C'est dans cette même logique que nous devons trouver alors la formation de la *lalangue* du deuxième fait clinique, puisqu'il s'agit d'un nom aussi, sauf que, le point de départ est le nom commun et non pas un nom propre, ce qui est en cause n'est pas l'analyste, mais les objets mis en jeu dans la séance. Pour trouver le nom propre qui doit être en rapport avec ce nom commun, nous ferons la comparaison avec ce que sur le même sujet nous ont appris les cas de Robert et Dick.

Ainsi, l'objet nommé par Ophélie dans la séance, la pâte à modeler, doit avoir la même fonction que, par exemple, le sable dans le cas de Robert, et les trains dans le cas de Dick. C'est-à-dire que ce sont objets d'identification libidinal. Mais au contraire des deux enfants qui nommaient leurs objets avec des signifiants du code de leur langue, Ophélie traitait le nom commun, « pâte à modeler », selon les lois de la *lalangue*²⁹⁵ :

Dans le cas d'Ophélie, bien avant l'apprentissage de la langue Donald, le *thing* dont le thérapeute se fait d'abord destinataire pourrait bien être la *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher*.

Dès la première séance en effet, Ophélie avait demandé de la pâte à modeler. Elle l'avait malaxée longuement, tout en mangeant régulièrement des petits morceaux. Elle s'en était servi ensuite régulièrement pour la jeter à la figure du thérapeute, comme l'injure « on dirait un lièvre » de la première séance. Le thérapeute devait se plier au modelage des animaux qu'elle demandait, et aucune autre enfant n'avait le droit d'y toucher. La *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* était devenue une chose bien à elle.

C'est en passant de la *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* à la création du Donald, la langue mâchonnée elle aussi, qu'Ophélie peut entrer dans un lien social, et donc dans la matrice d'un discours. L'apprentissage de la langue du transfert, comme appareillage de la jouissance, devient alors un véritable métier à tisser le lien social.

A l'instar de la phrase « on dirait un lièvre », jeter des petits morceaux à la figure du thérapeute n'est pas forcément un acte de l'ordre de l'injure. Ce serait plutôt une interprétation secondaire, dans le registre imaginaire. En plus, le rapport du cas ne dit pas ce qu'Ophélie elle-même dit sur les raisons de son geste. Nous partons de ce qui est certain, ce qu'elle a dit sur la pâte à modeler, cet objet qu'elle a choisi parmi d'autres dans la séance analytique : « *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* ». Elle l'a nommé et sous la même loi « *linguisterielle* »²⁹⁶ avec laquelle elle a nommé son thérapeute : l'identité de perception. Elle a entendu le même signifiant, « pâte », dans deux contextes différents : à manger et à modeler. Elle les a réunis dans une même nomination, en suivant cette loi qui fonde l'itération de signifiants. Quel type d'objet signifiant est cette formation de la *lalangue* d'Ophélie et quelle est sa fonction dans le transfert, par rapport à la précédente, « on dirait un lièvre » ?

²⁹⁵ IRMA, *La convention d'Antibes*, op. cit., p. 165.

²⁹⁶ Nous qualifions de « linguisteriel » tout ce qui concerne la « linguisterie », terme que Lacan propose par rapport à la « linguistique », domaine des linguistes (Cf. Séminaire XX, *Encore*, op.cit., p. 24). Ainsi comme la langue est affaire de la linguistique, la *lalangue* est affaire de la *linguisterie*, domaine des psychanalystes.

6.3.2 « Pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher » : une holophrase

La comparaison du cas d'Ophélie avec les cas de Dick et Robert nous pose des questions sur les élaborations théoriques de Lacan qui ont précédé la *lalangue*, où nous situons les formations langagières de la fille. En effet, dans le chapitre précédent (5.2.3.2) nous avons trouvé que Dick aussi utilisait le même procédé qu'Ophélie. Bien entendu à l'époque Lacan suivait les chemins de la langue pour pouvoir expliquer les mécanismes propres des trois registres dans la pratique analytique. Ainsi, ces chemins lui montraient qu'il y avait des expressions qui n'entraient pas dans les codes et logiques de la langue. En suivant Freud, il les mettait, alors dans la « réserve indienne », que nous avons trouvée dans le Séminaire XI (5.2.3) et dont loi est l'identité de perception, la loi de la jouissance. Cette réserve est de l'ordre du préconscient, elle n'est pas à côté de la civilisation, elle est « à l'intérieur du réseau social » et constitue « le lit de la réserve inconsciente ».

Nous voyons dans cette « réserve indienne » quelque chose qui ouvrira la voie dans l'enseignement de Lacan à la *lalangue* dans le sens joycien du terme. Ainsi, nous trouvons que dès le Séminaire I, Lacan fait référence à l'holophrase, une formation de cette future *lalangue* dans laquelle nous reconnaissons la « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher » d'Ophélie. L'analyse de cette seconde formation de la *lalangue* d'Ophélie en tant qu'holophrase, nous a permis de trouver trois de ses fonctions : comme seuil du transfert, comme indicateur de la rencontre de la fillette avec le noyau grammatical de la langue et comme partie du processus de symbolisation.

6.3.3 Fonctions de l'holophrase dans le cas d'Ophélie

6.3.3.1 L'HOLOPHRASE DANS LE SEUIL DU TRANSFERT

Dans le Séminaire I, l'holophrase correspond à un moment limite où ce qui se joue est justement l'entrée du sujet aux lois de la langue, ce que Lacan appelait à l'époque « l'intersubjectivité ». Cette référence à l'holophrase est dans le chapitre XVIII, d'où nous avons tiré notre définition initiale du transfert, « L'ordre symbolique ». L'holophrase est, dans ce sens, le moment préalable au transfert. Si avec « on dirait un lièvre », Ophélie est hors des lois de sa langue maternelle, parce qu'il n'y a pas de médiation symbolique entre elle et son analyste, avec l'holophrase la fillette est à la limite. Voyons ce qu'est une holophrase et ses rapports avec l'intersubjectivité et le symbole. Les sous-titres entre crochets marquent les fragments clés²⁹⁷ :

[La relation intersubjective dans l'analyse]

L'expérience analytique n'est pas totale. Elle est définie sur un autre plan que le plan imaginaire – le plan symbolique.

[...]

Ce qui différencie de la société animale [...] la société humaine, c'est que celle-ci ne peut être fondée sur aucun lien objectivable. La dimension intersubjective doit comme telle y entrer.

[...]

Reprenons encore, sous une autre face, la relation au regard.

[...]

Dans toute analyse de la relation intersubjective, l'essentiel n'est pas ce qui est là, ce qui est vu. Ce qui la structure, ce qui n'est pas là.

²⁹⁷ Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, op.cit., p. 343-47.

La théorie des jeux, comme on l'appelle, est un mode d'étude fondamentale de cette relation. Du seul fait qu'elle est une théorie mathématique, nous sommes déjà dans le plan symbolique. Si simple que vous définissiez le champ d'une intersubjectivité, son analyse suppose toujours un certain nombre de données numériques, comme telles symboliques.

[...] **le champ intersubjectif ne peut pas ne pas déboucher sur une structuration numérique, sur le trois, sur le quatre, qui sont nos repères dans l'expérience analytique.**

Ce symbolisme, si primitif soit-il, nous met tout de suite sur le plan du langage, pour autant que, en dehors de ça, pas de numération concevable.

[...]

[Les symboles]

Penser, c'est substituer aux éléphants le mot éléphant, et au soleil un rond. Vous vous rendez bien compte qu'entre cette chose qui est phénoménologiquement le soleil – centre de ce qui court sur le monde des apparences, unité de la lumière – et un rond, il y a un abîme. Et si même on le franchit quel progrès sur l'intelligence animale ? Aucun. Car le soleil en tant qu'il est désigné par un rond ne vaut rien. Il ne vaut que pour autant que ce rond est mis en relation avec d'autres formalisations, qui constituent avec lui ce tout symbolique dans lequel il tient sa place, au centre du monde par exemple, ou à la périphérie peu importe. **Le symbole ne vaut que s'il s'organise dans un monde de symboles.**

[L'holophrase]

Ceux qui spéculent sur l'origine du langage, et essaient de ménager des transitions entre l'appréciation de la situation totale et la fragmentation symbolique ont été toujours frappés par ce qu'on appelle les holophrases. Dans l'usage de certains peuples, et vous n'auriez pas besoin de chercher loin pour en trouver usage commun, **il y a des phrases, des expressions qui ne sont pas décomposables, et qui se rapportent à une situation prise dans son ensemble – ce sont les holophrases.** On croit saisir là un point de jonction entre l'animal, qui passe sans structurer les situations, et l'homme, qui habite un monde symbolique.

Dans l'ouvrage que je citais tout à l'heure [*History of new world of America*], j'ai lu que les Fidjiens prononcent dans un certain nombre de situations **la phrase suivante, qui n'est pas une phrase de leur langage et n'est réductible à rien** – *Ma mi la pa ni pa ta pa*. La phonétisation n'est pas indiquée dans le texte, et je ne peux que vous le dire comme ça.

Quelle est la situation dans laquelle se prononce l'holophrase en question ? Notre ethnographe l'écrit en toute innocence [...] – **situation de deux personnes, chacune regardant l'autre, espérant chacune de l'autre qu'elle va s'offrir à faire quelque chose que les deux parties désirent mais ne sont pas disposées à faire.**

Nous trouvons là défini avec une précision exemplaire un état d'inter-regard où chacun attend de l'autre qu'il se décide pour quelque chose qu'il faut faire à deux, qui est entre les deux, mais où aucun ne veut pas entrer. Et, du même coup, vous voyez bien que l'holophrase n'est pas intermédiaire entre une assomption primitive de la situation comme totale, qui serait du registre de l'action animale, et la symbolisation. Elle n'est pas je ne sais quel premier engoulement de la situation dans un monde verbal. **Il s'agit au contraire de quelque chose où ce qui est du registre de la composition symbolique est défini à la limite, à la périphérie.**

Je vous laisse le soin de m'apporter un certain nombre d'holophrases qui sont de notre usage courant. Écoutez bien la conversation de vos contemporains, et vous verrez combien elle en comporte. **Vous verrez aussi que toute holophrase se rattache à des situations limites, où le sujet est suspendu dans un rapport spéculaire à l'autre.**

Prenons les propositions qui définissent l'holophrase, par rapport à celle d'Ophélie, « *Pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* » :

1) Il s'agit d'une phrase ou expression qui n'est pas décomposable, et qui se rapporte à une situation prise dans son ensemble.

2) C'est une phrase qui n'est pas une phrase de la langue française et qui n'est réductible à rien.

3) « *Pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* » exprime une *situation de deux personnes, chacune regardant l'autre, espérant chacune de l'autre qu'elle va s'offrir à faire quelque chose que les deux parties désirent mais ne sont pas disposées à faire*.

4) Il s'agit de quelque chose où ce qui est du registre de la composition symbolique est défini à la limite, à la périphérie.

5) Cette holophrase se rattache à une situation limite, où le sujet est suspendu dans un rapport spéculaire à l'autre.

Les deux derniers points prennent en compte les deux registres du transfert réel, le symbolique, ce qu'on dit, et le regard, ce qu'on voit. Mais les deux sont situés à la limite. Nous dirons, dans le seuil transférentiel. Ce qui concerne le symbolique est une phrase hors du code de la langue française, qui ne se réduit à rien. La composition symbolique est à la limite de la langue maternelle, parce que, comme dans ce cas, on comprend les mots qui la composent, « pâte à modeler » et « pâte à mâcher », mais cette construction en bloc n'appartient pas aux structures syntactiques de la langue française. Or cette phrase périphérique se rattache à une situation aussi limite, entendue comme la suspension du sujet dans un rapport spéculaire à l'autre.

L'expression non décomposable est en rapport avec une situation aussi « monolithique », où sujet et objet sont pris dans son ensemble. Lorsque les Fidjiens sont dans la situation « *Ma mi la pa ni pa ta pa* » ce qui est en attente « quelque chose que les deux personnes « *désirent mais ne sont pas disposées à faire* » implique certainement, en plus du registre subjectif (les deux personnes), un objet libidinal (quelque chose de désiré). Dans le cas d'Ophélie, dans le registre spéculaire, le sujet est en suspense ; et dans le registre symbolique ce qui est nommé à la limite est l'objet libidinal. On doit supposer alors, que l'holophrase nomme d'un seul coup sujet en suspense et objet libidinal.

Les deux moments de la première séance sont marqués par des formations de la *lalangue*, « on dirait un lièvre » et « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher ». Dans les deux cas, un nom est en jeu : nom de famille dans le premier, nom commun dans le deuxième. Dans les deux cas aussi un objet est en jeu : la coupe de cheveux, dans le premier, la pâte à modeler, dans le deuxième. L'objet du premier se situe dans le registre de l'énonciation, au niveau de la constitution de l'ego et nommé dans le registre de la langue. Tandis que le deuxième est nommé dans le registre de la *lalangue*, et se situe dans le registre des énoncés. Examinons, alors, les deux versants de ce que nomme l'holophrase d'Ophélie, pour déterminer plus précisément sa fonction comme seuil transférentiel, par rapport à la première manifestation de la *lalangue*, « on dirait un lièvre » et son objet la « coupe de cheveux ».

6.3.3.1.1 L'holophrase dans le registre de l'interlocution transférentiel : l'appel dans la limite

Ophélie alterne son holophrase avec un geste double qu'on n'attend pas du travail propre avec la pâte à modeler : elle mange des petits morceaux et lance des autres à son thérapeute. Dans le Séminaire VI, Lacan nous donne des autres exemples d'holophrases courantes qui mettent l'interlocution dans le premier plan, parce qu'elles impliquent le rapport émetteur-récepteur : « *Du pain !* », « *Au secours !* »²⁹⁸ :

²⁹⁸ Ibid., p. 92.

Quand l'individu, ou la foule, ou l'émeute, crie *Du pain !*, **tout le poids du message porte sur l'émetteur**. C'est lui l'élément dominant, et **ce cri à lui tout seul** suffit justement, dans les formes que je viens d'évoquer, à le constituer, cet émetteur, comme un sujet bel et bien unique, même s'il est à cent bouches, à mil bouches. **Il n'y a pas besoin de s'annoncer, la phrase l'annonce suffisamment.**

Mais ce sont des phrases qui correspondent, dit-il « au discours universel » et pas au discours des enfants. Donc, il s'agit de l'holophrase dans le registre de la langue. Avec Ophélie nous sommes dans le registre de la *lalangue*. En tant qu'holophrase, son « *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* » implique que tout le poids du message est chez elle comme émetteur dans le registre de l'interlocution. Sauf que cette possible interlocution est à la limite, sa phrase est un appel, mais hors du code qu'elle partage avec son interlocuteur. Donc, lui n'a pas répondu non plus. Il est aussi à la limite de l'interlocution dans l'attente de ce qu'elle pourra dire dans la séance et dans les séances, puisque on est tout au début d'elles. Ophélie l'adresse quelque chose : son regard et des petits morceaux. Mais ce qu'elle dit, qu'est-ce qu'est ? un nom de l'objet dont elle est suspendue aussi dans un rapport spéculaire.

6.3.3.1.2 L'objet de l'identification libidinale dans l'holophrase : au niveau des mots

Compte tenu des rapports respectifs de Robert et Dick avec le sable et les trains dans les séances analytiques, nous avons déduit que l'objet de l'identification libidinal d'Ophélie, *i(a)*, et à situer dans le trajet discursif du graphe, c'est la pâte à modeler. Mais cette formation de la *lalangue* avec laquelle Ophélie nomme cet objet, nous exige de faire attention à cette identification. Chez Robert il y a eu aussi, comme chez Dick et Ophélie, un phénomène de la *lalangue*, ce trognon de parole qui était « *le loup ! le loup !* ». La parole était « arrêtée », nous dit Lacan (4.6.3.4.2). Son prénom était dans l'attente.

Or, le cas de Robert a conduit Lacan à la lecture de « Pour introduire le narcissisme » de Freud dans le Séminaire I. Nous avons suivi cette lecture dans le chapitre 4 (4.6.2.6), pour isoler le fil de la constitution du moi, et ce afin d'expliquer le travail de structuration imaginaire et symbolique d'Ophélie dans la langue, par rapport à Robert et Dick. Mais la lecture de ce texte de Freud dans le Séminaire a un autre fil que nous devons suivre maintenant, celle de la différenciation structurelle entre la névrose et la psychose. Il nous permettra de comprendre mieux de quoi il s'agit dans ces formations de la « réserve indienne » des trois enfants, et de l'holophrase d'Ophélie en particulier.

Dans le premier Séminaire, en se référant à *Pour introduire le narcissisme* (1914) Lacan fait la remarque sur la distinction faite par Freud entre les névroses et les psychoses au moment du déclenchement des symptômes. Cette distinction a pour base des investissements libidinaux différents²⁹⁹ :

Ce dont il s'agit pour Freud, c'est de saisir la différence de structure qui existe entre le retrait de la réalité que nous constatons dans les névroses et celui que nous constatons dans les psychoses. Une des distinctions majeures s'établit d'une façon surprenante - surprenante en tout cas pour ceux qui ne sont pas étreints avec ces problèmes.

Dans la méconnaissance, le refus, le barrage opposé à la réalité par le névrotique, nous constatons un recours à la fantaisie. Il y a la *fonction*, ce qui dans le vocabulaire de Freud ne peut renvoyer qu'au registre imaginaire. Nous savons combien les personnes et les choses de l'entourage du névrosé changent entièrement de valeur, et ce par rapport à une fonction que rien ne fait obstacle

²⁹⁹ Ibid., p. 186- 187.

à désigner - sans chercher au-delà de l'usage commun du langage comme imaginaire. Imaginaire renvoie ici - premièrement, au rapport du sujet avec ses identifications formatrices, c'est le sens plein du terme d'image en analyse - deuxièmement, au rapport du sujet au réel dont la caractéristique est d'être illusoire, c'est la face de la fonction imaginaire le plus souvent mise en valeur.

[...]

[...] **Quand le psychotique reconstruit son monde**, qu'est-ce qui est d'abord investi ? Vous allez voir dans quelle voie inattendue pour beaucoup d'entre vous, cela nous engage - **ce sont les mots**. Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître là la catégorie du symbolique.

« Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître là la catégorie du symbolique », effectivement ce n'est pas facile à reconnaître. Parmi les auteurs que j'ai pu consulter pendant cette recherche, tous, à l'exception de Lacan, pensent que le narcissisme est toujours affaire de l'imaginaire. Ainsi s'est répandue l'idée que dans les névroses ce qui est investi ce sont les objets, le fantasme, et ce qui est investi dans les psychoses c'est le moi. Nous devons lire pour comprendre comment Lacan arrive à cette conclusion si différente des autres auteurs et qui va nous orienter dans l'analyse de l'holophrase d'Ophélie. Freud écrit en 1914³⁰⁰ :

Nous eûmes un motif impérieux de nous intéresser à l'idée d'un narcissisme primaire normal, lorsqu'on entreprit de soumettre la conception de la démence précoce (Kraepelin) ou schizophrénie (Bleuler) à l'hypothèse de la théorie de la libido. Ces malades, que j'ai proposé de désigner du nom de paraphrénies, présentent deux traits de caractère fondamentaux : [1] le délire des grandeurs et [2] le fait qu'ils détournent leur intérêt du monde extérieur (personnes et choses). Par suite de cette dernière transformation ils se soustraient à l'influence de la psychanalyse et deviennent inaccessibles à nos efforts pour les guérir. Mais le fait que le paraphrène se détourne du monde extérieur doit être caractérisé avec plus de précision. L'hystérique, ou l'obsessionnel, a lui aussi abandonné, dans les limites de sa maladie, sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. Il la maintient encore dans le fantasme ; c'est-à-dire que, d'une part, il a remplacé les objets réels par des objets imaginaires de son souvenir, ou bien il a mêlé les uns aux autres ; d'autre part il a renoncé à entreprendre les actions motrices pour atteindre ses buts concernant ces objets. C'est seulement pour cet état de la libido qu'on devrait employer à bon escient ce terme que Jung utilise sans faire des distinctions : *introversion de la libido*. Il semble que ce malade ait réellement retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans leur substituer d'autres objets dans ses fantasmes. Lorsqu'ensuite cette substitution [imaginaire] se produit, elle semble être secondaire, et faire partie d'une tentative de guérison qui se propose de ramener la libido à l'objet³⁰¹.

La question se pose alors : quel est dans la schizophrénie le destin de la libido retirée des objets ? Le délire des grandeurs que l'on trouve dans ces états nous indique ici le chemin. Ce délire est, assurément, apparu aux dépens de la libido d'objet. La libido retirée au monde extérieur a été apportée au moi, si bien qu'est apparue une attitude que nous pouvons nommer narcissisme. **Mais le délire des grandeurs lui-même n'est pas créé de rien ; comme nous le savons, au contraire, c'est l'agrandissement et la manifestation plus claire d'un état qui avait déjà existé auparavant. Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet**, nous voilà donc amenés à le concevoir comme **un état secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci**.

Je fais encore une fois remarquer que je ne veux ici ni élucider ni approfondir le problème de la schizophrénie ; je ne fais que rassembler ce qui a déjà été dit d'autre part, afin de justifier une introduction au narcissisme.

Ce développement, légitime à mon avis, de la théorie de la libido [la conception d'un narcissisme primaire normal], **reçoit un troisième apport de nos observations et de nos conceptions concernant la vie psychique des enfants et des peuples primitifs**. Nous trouvons, chez ces derniers, des traits que l'on pourrait attribuer, s'ils étaient isolés, au délire des grandeurs : surestimation de la puissance de leurs désirs et de leurs actes psychiques, « toute-puissance de la pensée », croyance à la

³⁰⁰ Freud, « Pour introduire le narcissisme », op.cit., p. 82-83.

³⁰¹ Note de Freud : « Cf. sur ce point la discussion de la « fin du monde » dans l'analyse du Président Schreber [...], 1911. – Et également Abraham, « Les différences psychosexuelles de l'hystérie et de la démence précoce » [...], 1908 ».

force magique des mots, et une technique envers le monde extérieur, la « magie », qui apparaît comme l'application conséquente de ces présuppositions mégalomaniaques³⁰². De nos jours, chez l'enfant, dont le développement nous est bien plus impénétrable, nous nous attendons à trouver une attitude tout à fait analogue envers le monde extérieur³⁰³.

Les auteurs en général restent dans la première partie du fragment : Dans le délire des grandeurs, « la libido retirée au monde extérieur a été apporté au moi ». Ce qu'on manque souvent de souligner c'est que le narcissisme correspondant à ce délire est un narcissisme « secondaire ». Le narcissisme primaire qui est à sa base et que Freud reconnaît depuis l'enfance c'est le narcissisme « normal ». Et c'est dans ce point des rapports des psychoses au narcissisme primaire que Lacan rejoint Freud : « **Quand le psychotique reconstruit son monde, qu'est-ce qui est d'abord investi ?** Vous allez voir dans quelle voie inattendue pour beaucoup d'entre vous, cela nous engage - **ce sont les mots**. Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître là la catégorie du symbolique ». Donc, il s'agit d'un narcissisme au niveau du symbolique, du réel du symbolique, parce qu'il s'agit du registre phonétique des mots, de ce qu'on entend et ce qu'on prononce.

Nous avons étudié le registre imaginaire du narcissisme dans le cas d'Ophélie : Il y a une structuration imaginaire dans les registres de l'ego (objets du narcissisme primaire imaginaire : les images fragmentées et réels du corps) et du moi (objets du narcissisme secondaire imaginaire : les images virtuelles et unifiés du corps). En termes du choix d'objet³⁰⁴, il ne faut pas oublier que le choix objectal que Freud appelle « par étayage » se réfère à la « femme qui nourrit et à l'homme qui protège », en somme cet autre que l'on n'est pas. Par contre, le choix narcissique se fait dans les variations de soi-même : ce que l'on est soi-même ; ce que l'on a été soi-même ; ce que l'on voudrait être soi-même et la personne qui a été une partie du propre soi. Les deux choix coexistent dans un même sujet et se manifestent de différentes manières au cours de sa vie. Ce que Lacan a su reconnaître dans le texte de Freud est cet autre registre du narcissisme qui n'est pas constitué par des images, mais par des sons articulés, dont nous avons isolé le support qui est la voix (5.2.1).

Ainsi, c'est là, dans la voie de cet investissement des mots que nous devons situer l'holophrase d'Ophélie et le bloc « sujet en suspens-objet libidinal ». Comme l'indique le passage cité sur les Fidjiens, la catégorie du symbolique n'est pas la même chose que le processus de symbolisation. Un mot entendu peut entrer ou pas dans un tel processus. Avant d'y entrer, ce mot est un réel et il peut se situer à la limite entre la « réserve indienne » et le réseau social. Lors du déclenchement des névroses ce qui est investi est la fonction de l'imaginaire, le parcours vert du graphe et sa résonance au niveau de l'inconscient dans le deuxième étage. Par contre, lors du déclenchement des psychoses, ce qui est investi est le parcours symbolique, la ligne rouge et le code. Dans les deux cas, le traitement impliquerait un processus de symbolisation, mais par des voies différentes. Dans la névrose, il doit passer par le message, *s(A)*, avant de répercuter sur le moi, *a*, et ses identifications, *i(a)*. Dans les psychoses, ce processus de symbolisation doit rester au niveau du code et des mots prononcés.

Dans le cas d'Ophélie, au début des séances, la psychose est dans l'état extraordinaire. Selon notre hypothèse le délire s'est déclenché au moment de sa rencontre avec les pronoms de sa langue, et en conséquence, à partir de ce moment-là, elle a dû retirer sa libido des objets de son identification narcissique primaire (imaginaire) pour l'investir dans les mots, mais sans réussir

³⁰² Note de Freud : « Voir les passages correspondants dans mon *Totem et Tabou*, 1913 ».

³⁰³ Note de Freud : « S. Ferenczi, [...] « Stades de développement du sens de la réalité, 1913 ».

³⁰⁴ Freud, *Ibid.*, p. 95.

de symbolisation. Et cela dans les deux registres : dans le registre de sa langue, via le délire et dans le registre de sa *lalangue*, via la jouissance. Ces formations de la *lalangue*, notamment la dernière, acquièrent le statut d'objets réels tel que Freud l'explique dans les cas de la schizophrénie.

6.3.3.1.3 Les deux procédures signifiantes : inconscient et préconscient

En effet, dans « L'inconscient », Freud se réfère à ce mécanisme signifiant, d'après l'analyse et la comparaison entre les phénomènes cliniques de la schizophrénie avec ceux des névroses de transfert³⁰⁵ : « C'est **l'identité de l'expression verbale**, et non la similitude des choses désignées qui a commandé la substitution. C'est là où les deux éléments - mot et chose – ne se recouvrent pas que la formation de substitut schizophrénique s'écarte de celle des névroses de transfert ». Freud ne connaissait pas Saussure, mais ses termes, nés sur la base de ses travaux sur les aphasies publiés en 1891 et d'après son expérience psychanalytique, coïncident avec ceux de Saussure sur le signe linguistique³⁰⁶. Ophélie nous fait toucher du doigt cette différence entre les possibilités de traitement des mots entendus. Elle met au premier plan la voie signifiante : « une **pâte** ici et une **pâte** là, c'est une **pâte** », en dépit de la signification : « on ne confond pas la pâte **à modeler** avec la pâte **à manger**, bien qu'elles s'appellent de la même manière ». Autrement dit, elle a choisi de rester au niveau du parcours signifiant du graphe et de son code. Et c'est là que la symbolisation doit se produire. Pour l'instant, l'identification d'Ophélie à son objet préféré, la pâte à modeler qu'elle malaxe, mange et jette à Monsieur Lelièvre est suspendue, comme le sujet dont cet objet doit se dégager. Ophélie, en tant qu'émetteur est dans cette voix et cette holophrase. Elle n'est pas cette pâte, elle est la voix et les signifiants avec lesquels elle la nomme avec insistance : « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher ». Quand la relation intersubjective se produira, le sujet et son moi pourront se séparer. À ce moment-là, Ophélie établira avec la pâte à modeler un rapport comme celui de Robert avec le biberon et le sable et celui de Dick avec les trains et la gare, à la fin de leurs respectifs processus transférentiels. Dans le cas d'Ophélie cela arrivera avec l'invention de la langue Donald.

Mais avant de l'examiner, il faut revenir sur l'article de Freud sur la schizophrénie, où il explique comment le processus du refoulement est indépendant de ce processus signifiant que la schizophrénie montre dans ses détails, mais qui est commun à tous les êtres humains pendant ce temps où le narcissisme primaire règne dans la vie de l'enfant³⁰⁷ :

D'une façon tout à fait générale en effet, notre activité psychique peut suivre deux parcours aux directions opposées, 1) soit venant des pulsions par le système *Ics* pour aboutir au travail de pensée conscient, 2) soit sur une incitation de l'extérieur en passant par le système *Cs* et *Pcs* pour arriver aux investissements *ics* du moi et des objets. Cette deuxième voie doit, malgré le refoulement qui s'est préalablement produit, rester praticable et elle reste jusqu'à un certain point ouvert aux efforts de la névrose pour récupérer ses objets.

C'est-à-dire récupérer les objets par étayage dans les névroses de transfert et les objets du choix narcissique dans les névroses narcissiques (que nous appelons aujourd'hui psychoses). Dans les psychoses, nous entendons ce refoulement signifiant, en termes de forclusion. Cela veut dire que les deux procédures signifiantes, l'inconsciente et la préconsciente correspondent à la

³⁰⁵ Freud, Sigmund. « La reconnaissance de l'inconscient ». In : *Métapsychologie*, « L'inconscient ». Op. cit., p. 116.

³⁰⁶ Cf. Recherche préliminaire 9.3.3.2

³⁰⁷ Freud, « La reconnaissance de l'inconscient », Ibid., p. 120.

comparaison lacanienne des rapports entre les deux systèmes : la réserve indienne est le lit de l'inconscient. Or en ce qui concerne les rapports avec le réseau social, cette réserve se trouve à l'intérieur, c'est à partir de ce qu'on entend dans ce réseau que se constitue la réserve indienne de chaque sujet. Le cas de Robert et son « *Le loup ! le loup !* » le montre de manière nette. C'est à partir de ces deux signifiants entendus, puis répétés, qu'il a pu justement relier la communauté humaine, après le travail transférentiel. On comprend mieux Lacan lorsqu'il disait de Robert (4.6.3) : « c'est un enfant parlant, et c'est par ce *Le Loup* que vous avez eu dès le début possibilité d'instaurer le dialogue ».

À partir des faits cliniques de la *lalangue* d'où nous sommes partis, dans le cas d'Ophélie, l'activité psychique a été déclenchée par une incitation extérieure et non pas pulsionnelle. Cette incitation extérieure a été celle de la phrase entendue pour aller voir Monsieur Lelièvre. L'objet direct de cette phrase est le nom de famille. Elle essaie de récupérer cet objet dans les mots, en suivant la voie praticable, celle de la parole, dans le nom lièvre : « Je ne suis pas contente d'être venue te voir ! Avec ta coupe de cheveux on dirait un **lièvre** ! ».

Dans cette seconde voie que Freud trace pour le traitement des incitations extérieures : « en passant par le système Cs et Pcs pour arriver aux investissements *ics* du moi et des objets », transposés dans la chaîne signifiante réelle du graphe qui commence en S (6.2.2.3.3, graphe XX) : « Cs » correspond aux mots entendus ou prononcés, et « Pcs » à la place du code, A. Par contre « ics » correspond aux investissements inconscients du moi et des objets. Ainsi, c'est à partir du mot « lièvre », qui est dans le code d'Ophélie à la place de « Lelièvre », que les investissements « ics » du moi et des objets sont touchés. La collusion se produit entre sujet et objet, parce qu'à l'heure de nommer cet objet privilégié du sujet (de l'énonciation) qui est le moi (sujet de l'énoncé) et ses objets (de l'énoncé et petits *a*), ce qui arrive à la bouche d'Ophélie n'est ni son prénom, ni un adjectif possessif à travers lequel la pâte à modeler peut devenir un objet, « son objet », mais cette holophrase : « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher ». Le fait que les rapporteurs de la Section clinique d'Angers aient considéré la formation ultérieure de la *lalangue* d'Ophélie, la langue Donald, comme celle qui a pu tisser le lien social, confirme que cette holophrase était à la limite de la relation transférentielle.

6.3.4 L'holophrase : indicateur de la rencontre avec le noyau grammatical de la langue

Dans les cas de Robert et Dick l'intervention des analystes a introduit la relation intersubjective dans le registre de la langue des enfants. Rosine Lefort et Mélanie Klein ont répondu à leurs appels en utilisant des mots du code linguistique correspondant. Ce qui marque la différence dans le cas d'Ophélie est que tant l'appel comme la réponse ont été données dans le code de la *lalangue*. Nous ne savons pas grande chose de la *lalangue* de Dick, sauf cette description générale de Lacan : « Ses seules activités plus ou moins ludiques sont d'émettre des sons et **de se complaire dans des sons sans signification**, dans des bruits ». Des holophrases sont possibles, mais on n'est pas sûr. Dans le cas de Robert, la prononciation à la chaîne de « *Le loup !, Le loup !* », pourrait faire penser à une espèce d'holophrase. Du point de vue de l'interlocution, en effet, tout le poids de ce trognon de parole est dans l'émetteur. Mais, ce trognon surmoïque présente « l'état nodal de la parole ». Dans le cas d'Ophélie, par contre, il ne s'agit pas de ce noyau, nous avons l'enfant confronté à ce fait des langues, nouveau pour lui, qu'est la syntaxe.

Cela coïncide avec notre hypothèse du déclenchement au moment de la rencontre de la fille avec les pronoms. Ils supposent la distinction sujet/objet tant au niveau de l'énonciation que des énoncés. Par contre, le déclenchement de la psychose de Robert intervient au moment même de sa rencontre avec la langue. Dans le cas de Dick, la voie de la guérison nous a permis de supposer que la rencontre problématique pour l'enfant a été avec son propre prénom (4.6.4). Mais dans les trois cas, en tant qu'il s'agit des structures psychotiques, la forclusion structurelle a eu lieu au niveau de la voix dans les premiers moments de la vie, comme nous l'avons étudié dans le chapitre précédent.

6.3.5 L'holophrase en fonction du prénom du sujet

Or, la fonction de l'holophrase chez Ophélie ne se réduit pas au seuil du transfert, ni au signe de la rencontre problématique de la fille avec le noyau grammatical de sa langue maternelle. La fonction que l'objet préféré de Dick a dans la séance par rapport à son prénom, attire notre attention sur les rapports de l'holophrase d'Ophélie avec le sien, la pâte à modeler. Reprenons le cas de Dick pour élucider ces rapports dans le cas d'Ophélie.

En premier lieu, il faut différencier le fait que l'enfant puisse répondre ou pas à son propre prénom. Et, lorsqu'il y répond, il faut différencier s'il y a eu ou pas un processus de symbolisation, à partir duquel l'enfant a pu commencer à constituer les objets de son monde. Lorsque Mélanie Klein dit « petit train » à la place de « Dick » on est face à quelque chose d'analogue aux substitutions du « soleil par le cercle », et « l'éléphant par le mot éléphant » dont parlait Lacan dans la citation sur l'holophrase. Il ne s'agit pas d'une simple substitution d'un être réel à l'autre symbolique. Cette substitution a été introduite dans un système symbolique, puisque : « le symbole ne vaut que s'il s'organise dans un monde de symboles ».

Ainsi la symbolisation dans le cas de Dick a été réussie, parce que Mélanie Klein a mis en rapport deux séries de noms : celle de la famille (papa, Dick, maman) et celle des trains (train grand, train petit, gare). On peut remarquer que dans ces séries il y a un seul nom propre, le prénom de Dick. Il a été substitué par le nom de son jouet préféré à ce moment de la séance, un train ; mais de telle façon, qu'il a pu entrer dans la double relation symbolique des trains et de la famille : Dick a été nommé comme le « petit train », par rapport au grand train avec lequel son papa a été nommé. Le nom commun qui a nommé cet objet privilégié dans la séance, « train », est un substitut du prénom de l'enfant, « Dick ».

Cela nous permet de déduire que, à l'inverse de ce processus transférentiel chez Dick, « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher » est un nom commun mis à la place du prénom de la fillette, « Ophélie », qui n'a pas encore été prononcé. On dirait que ce prénom est hors circuit comme l'était le nom de famille « Lelièvre » dans la première partie de la séance. Dans le cas de Robert nous assistons au moment où l'enfant a compris qu'il s'appelait Robert et où en même temps le trognon de parole « *Le loup ! Le loup !* » disparaît de sa bouche. Son prénom était donc hors circuit depuis le début et ce qui le nommait était ce noyau de la parole sans aucune signification ni appui sur un objet matériel.

6.3.6 Le statut des objets et la fonction du nom commun dans le processus de symbolisation du prénom du sujet

Compte tenu de ce que le narcissisme symbolique nous apprend, l'analyse des objets nous exige d'identifier leurs registres : ils sont du réel, dans le registre de la matérialité tangible ; du réel aussi dans le registre symbolique, parce que le signifiant qui les nomme est un signe de la chose matérielle et une entité phonétique ; finalement, ces objets sont du registre imaginaire, en tant que ce nom commun peut renvoyer à une ou plusieurs significations.

Au début des séances, les objets préférés des enfants sont du réel. Si le processus de médiation symbolique qui implique le prénom de l'enfant est réussi, l'objet aura acquis un statut imaginaire. Cela implique la constitution du moi de l'enfant au niveau des deux narcissismes : image du corps fragmenté et du corps en tant qu'unité idéale. Son prénom n'est pas seulement un signe de sa présence dans la séance, lorsqu'il est inclus dans un système des symboles, il renvoie à une signification dans ce cadre symbolique établi. Autrement dit, avec l'inclusion du prénom dans un circuit symbolique, à travers le nom commun des objets, la chaîne discursive (trajet vert du graphe) est ouverte.

À l'aide d'un tableau, mettons en rapport le processus de symbolisation des trois enfants, Robert, Ophélie et Dick, selon la fonction que les différents registres de l'objet ont eue avant et après ce processus (Tableau 11). J'ai surligné le statut du réel que l'enfant privilégie dans ses rapports avec l'objet au début des séances :

Tableau 11 : Processus de symbolisation des prénoms selon la fonction des différents registres de l'objet

Cas	Objet réel privilégié au début des séances		Processus de symbolisation pendant la séance			Objets constitués à la fin de la séance
	Statut matériel	Statut Symbolique (narcissisme primaire, symbolique)	Prénom de l'enfant	Nom commun de l'objet qui se substitue au prénom	Système de symboles	
Robert, « l'enfant trognon de parole »		Le loup ! Le loup !			pot/pipi, Robert/pipi, robinet/eau qui coule	1) Son prénom à la place du trognon de parole : <i>Le loup !</i> 2) Un ébauche imaginaire du narcissisme primaire
Ophélie : <i>lalangue</i> dans le seuil du transfert	Pâte à modeler	« pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher »				
Dick : l'enfant qui n'appelait ni ne jouait pas	Train de jouet		(Dick)	Petit train	grand train papa-train – la gare est maman	Un sujet divisé avec ses objets respectifs :

						a) Celui de l'interlocution, qui appelle. b) Celui de la réalité, qui joue. c) Celui de l'énonciation, qui fait des énoncés

Lisons le tableau dans ses trois parties, avant, pendant et après le processus de symbolisation :

6.3.6.1 AVANT LE PROCESSUS DE SYMBOLISATION, LE CHOIX DE L'ENFANT

Bien que Ophélie jette des morceaux de pâte à modeler à son thérapeute, il est clair maintenant pour nous que ce qu'elle a privilégié est le registre symbolique de cet objet, ce nom de jouissance avec lequel elle le nomme. C'est ce qui définit un rapport schizophrénique avec le langage³⁰⁸. Chez Robert où il n'y a pas d'objet dans le registre matériel, ce rapport est net. Dans ce sens on comprend mieux le diagnostic de Lacan pour Robert (4.6.3) : « **il y a là une structure schizophrénique de relation au monde** et tout une série de phénomènes que nous pourrions rapprocher à la rigueur de la série catatonique ». Le choix de Dick est pour l'objet en tant que tel : il ne dit rien, il ne joue pas non plus, il fait simplement rouler le train par terre.

6.3.6.2 PENDANT LE PROCESSUS DE SYMBOLISATION, LE PRENOM DE L'ENFANT EST LA PIECE CLE

Du côté de l'intervention thérapeutique, comme le montre le cas de Dick, pour qu'il y ait symbolisation du prénom, il faut un passage par le nom des objets. Dans le cas de Robert, il n'y a pas un objet privilégié, mais plusieurs. Mais le passage par ces noms, dont Rosine Lefort a fait état, nous permettent de déduire qu'ils ont eu la même fonction symbolique que le petit train dans le cas de Dick. Voici les phrases qu'ont été prononcées dans la phase que Madame Lefort appelle de l'« exorcisme de *Le loup* ! »³⁰⁹ :

À ce moment-là, mes interprétations ont surtout tendu à différencier les contenus de son corps au point de vue affectif. Le lait est ce qu'on reçoit. Le caca est ce qu'on donne, et sa valeur dépend du lait qu'on a reçu. Le pipi est agressif.

De nombreuses séances se sont déroulées ainsi. À ce moment où il faisait pipi dans le pot, il m'a annoncé – ***Pas caca, c'est pipi.***

[...]

[...] Il vidait ce pipi, et essayait de le rattraper, persuadé que c'était lui qui s'en allait. Il hurlait – *Le loup !*, et le pot ne pouvait avoir pour lui de réalité que plein. Toute mon attitude fut de lui montrer la réalité du pot, qui restait après avoir été vidé de son pipi ; **comme lui, Robert**, restait après avoir fait pipi, comme le robinet n'était pas entraîné par l'eau qui coule.

La réponse de l'enfant, « pas caca, c'est pipi », montre que, à ce moment-là, pour lui, le problème du signifiant qui pouvait le nommer était attaché à celui des objets mis en jeu dans les

³⁰⁸ Nous aurons l'occasion d'apprécier une fois de plus les différents choix que font les enfants entre les deux registres réels de l'objet (matériel et phonétique) dans le chapitre 14, à propos du cas de Sandrine.

³⁰⁹ Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques...*, op. cit., p. 153-54.

séances. Dans ce sens, nous pouvons suivre la série symbolique dans laquelle l'analyste articule le prénom de Robert, à partir de la relation entre ce qui reste (en gras) et ce qui coule : **pot**/pipi, **Robert**/pipi, **robinet**/eau qui coule. Comme dans le cas de Dick, on peut remarquer que dans cette série de noms, le seul nom propre est le prénom de l'enfant. De plus, il s'agit d'une série constituée aussi de cinq signifiants (4 noms communs et 1 nom propre). Le rapport entre le prénom de l'enfant et les noms communs de ces objets est le commencement, pour lui, des enjeux symboliques de la présence et l'absence.

Avant la constitution des objets, la loi du narcissisme primaire réduit la condition d'objet à celle d'un signifiant, pur signe, sans de renvoi à signification aucune. Dans cette mesure, les signifiants, « *Le loup ! Le loup !* » et l'holophrase « *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* », sont des signes de jouissance qui désignent le sujet qui les émet. Or, le cas de Dick, où les manifestations de la *lalangue* n'ont pas manqué, nous montre que la clé du mécanisme de constitution des objets est que ledit mécanisme doit entraîner le rapport symbolique avec le prénom de l'enfant. Autrement dit, le problème n'est pas le registre linguistique du nom des objets (langue ou *lalangue*). Le problème, comme dans le cas du nom de famille, est le manque de médiation symbolique impliquant le prénom de l'enfant.

6.3.6.3 LES OBJETS CONSTITUES A LA FIN DE LA SEANCE : LE PRENOM DANS LE CODE, LE SUJET DIVISE ET LES OBJETS RESPECTIFS

Comme on le voit dans le tableau, si le choix de l'enfant au début de la séance se situe dans le registre symbolique, l'objet obtenu à la fin du processus de symbolisation dans son ensemble est de l'ordre aussi signifiant. Son prénom, *Robert*, sera à la place de *Le loup !*, qui restera hors du circuit : « Robert, tout nu face à moi, a ramassé de l'eau, dans ses mains jointes, l'a portée à hauteur de ses épaules et l'a fait couler le long de son corps. Il a recommencé ainsi plusieurs fois, puis m'a dit alors, doucement – *Robert, Robert* »³¹⁰.

Ce que la symbolisation introduit est un investissement tant du prénom comme du propre corps. On reste au niveau du narcissisme primaire, comme au début des séances, mais l'inclusion du prénom dans le code (A), a pour conséquence l'inclusion du corps comme signification. Cette inclusion a impliqué dans le cas de Robert une ébauche du narcissisme primaire au niveau imaginaire avec l'eau qui coule depuis les épaules tout au long de son corps. Mais dans un deuxième moment où le baptême est fait avec du lait, l'investissement corporel est au niveau du corps fragmenté³¹¹ : « Comme ça n'allait pas assez vite, il a enlevé la tétine, et a recommencé, faisant couler le lait sur sa poitrine, son ventre et le long de son pénis avec un sentiment immense de plaisir ».

Dans le cas de Dick, où le choix s'est porté sur l'objet en tant que tel, le résultat de la symbolisation est le sujet, aussi en tant que tel, divisé avec ses objets respectifs. Maintenant, il n'est pas dans le réel, il est réel et dans cette mesure, il fait des appels, il joue et, donc, il fait des énoncés, des petites histoires. Il s'agit d'« une position initiale du sujet qui articule l'imaginaire et le réel »³¹², en dépliant son monde. Ainsi, dans ses jeux et ses énoncés, il peut substituer des objets par d'autres. Ces substitutions symboliques ont eu pour conséquence l'accès à des

³¹⁰ L'auto-baptême de Robert, Ibid., p. 157.

³¹¹ Ibid., p. 157.

³¹² Ibid., p. 139.

contenus ou significations « de plus en plus riches, comme à la possibilité de définir le contenu et le non contenu »³¹³.

6.3.4.4 OPHELIE, UN PROCESSUS DE SYMBOLISATION EN ATTENTE

Or en ce qui concerne Ophélie, le processus de symbolisation est en attente, à la limite. Dans le chapitre suivant, nous verrons comment ce processus va se dérouler dans l'invention de la langue Donald. Faisons, alors, le point sur ces noms qui sont dans en attente de symbolisation : le nom de famille et le prénom d'Ophélie. En tant que signes du sujet, les signifiants impliqués sont des objets essentiellement symboliques (6.2.2.3.1). La différence réside dans les noms avec lesquels ces deux signifiants doivent être articulés pour qu'ils puissent entrer dans le code de la langue de l'enfant.

1) Lorsqu'il s'agit du nom de famille, le sujet s'inscrit dans une série symbolique générationnelle, via le Nom-du-père. Ce nom désigne le sujet en tant qu'il appartient à un « clan » parmi l'ensemble des séries familiales qui peuplent la terre. Donc, au moment de l'enjeu castration/œdipe, l'enfant pourra faire cette inscription à travers son propre prénom mis en rapport avec les noms de famille de ses parents. Le Nom-du-père aura la fonction de représenter le sujet dans les rapports symboliques avec les autres. Dans le cas d'Ophélie ce nom est hors de son code en faisant partie du noyau du forclo. Donc, cette inscription dans le code de sa langue maternelle doit être en attente. Ainsi, dans le dialogue analytique avec son thérapeute, il n'y a pas de médiation symbolique, seulement la réduction immédiate du nom propre, « Lelièvre », au nom commun « lièvre ».

2) Le prénom de l'enfant n'a pas besoin d'établir de rapport symbolique avec ceux des autres pour s'inscrire dans son code. Cette inscription, aussi en attente dans le cas d'Ophélie, se fait en rapport avec des séries symboliques constituées par des noms communs. Ces noms dans la séance analytique correspondent aux objets que le sujet privilégie dans ses jeux, parce qu'ils peuvent constituer et représenter les objets du sujet, son corps (ce qu'il a) et son moi (ce qu'il est). Dans le cas d'Ophélie, où ces jouets sont des signifiants dans le registre de la *lalangue*, nous avons « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher », à la place de son prénom. Autrement dit, elle se désigne, sans le savoir, comme « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher ». Tel que la nature de l'holophrase l'indique, c'est ce signifiant qui est en attente de symbolisation.

Dans ce sens, on comprend l'importance du prénom, il appartient comme l'holophrase d'Ophélie ou le trognon de parole de Robert au registre du narcissisme primaire symbolique. Ce sont tous des noms de jouissance, mais les noms dans le registre de la *lalangue* excluent tout passage corporel, c'est-à-dire, le passage par les objets en tant que tels ou par leurs noms. Il n'y a qu'un morceau de chaîne signifiante sans différenciation entre le sujet qui l'émet et l'objet émis. Ainsi, le narcissisme primaire reste dans le niveau symbolique, sans franchir le pas nécessaire vers le narcissisme primaire au niveau imaginaire. Ce passage ne peut être fait que lorsque le signe qui désigne le sujet, dans ce cas, « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher », s'inscrira dans le code de la langue d'Ophélie.

Le caractère narcissique du prénom autorise son extension au deuxième nom qui désigne le sujet, le Nom-du-père. Il s'exprime dans ce que Freud appelle « le narcissisme des petites différences ». Nous comprenons, alors que, si dans les psychoses, le nom de famille est réduit au

³¹³ Ibidem.

nom commun, la symbolisation primaire possible au niveau du prénom, grâce aux noms d'objet, fera suppléance du Nom-du-père. En d'autres mots, si le signe qui désigne l'enfant dans la langue ou dans *lalangue* peut passer au code de sa langue, grâce au processus de symbolisation, il pourra faire la suppléance du Nom-du-père, parce que ce nom, forclos irrémédiablement est toujours réduit au statut de nom commun. Nous prouverons et vérifierons cette hypothèse dans le chapitre suivant dans le cas d'Ophélie, où ce qui la désigne et qui est en attente de symbolisation est un signifiant dans le registre de la *lalangue*.

Pour le faire nous comptons avec un autre fait qui nous permet de renforcer cette hypothèse. Selon ce que montre le tableau 11 dans le cas de Robert, l'arrivé du prénom à son code a impliqué une ébauche imaginaire du narcissisme primaire (6.3.5.3). Dans le cas d'Ophélie, nous voyons cet ébauche lié au premier épisode, où ce qui est en question n'est pas son prénom, mais le Nom-du-père de l'analyste, lorsqu'elle remarque sa « coupe de cheveux ». C'est le premier point que nous avons identifié dans la constitution de l'égo d'Ophélie et qui finira, côté langue, avec ses jambes par rapport à celles de l'analyste (6.2.2). Ce premier découpage narcissique d'une image réelle dans le corps de l'autre est la preuve, à notre avis, de cette conjonction du Nom-du-père et propre prénom dans les psychoses, en vertu du mécanisme caractéristique de réduction d'A à s(A) (6.2.2.3.3).

Un nom propre est arrivé aux oreilles d'Ophélie, elle le traite comme un nom commun pour le faire passer dans son code. En tant que nom qui peut l'intéresser, il implique un premier investissement imaginaire de son propre corps, à partir du corps de l'autre. Nous voyons dans ce fait la localisation du désir *in altéro* qui caractérise la structure psychotique. Le ton de la phrase, qu'on qualifierait en général d'« irrespectueux », est un indicateur de ce désir. Un ton que nous situons entre mépris et moquerie : « Avec ta coupe de cheveux, on dirait un lièvre ! ». Ainsi, c'est par le mépris qu'Ophélie ouvre le processus transférentiel. La haine que les collègues de la Section clinique d'Angers attribuent à la phrase (6.2.1) ne peut s'appliquer que si le lien transférentiel est établi et le moi constitué, or ce n'est pas le cas à ce stade. Mais, ce qui surprend dans ce cas, c'est que cette localisation libidinale dans l'autre implique aussi celle de son propre Nom-du-père forclos. Ophélie se désigne elle-même *in altéro* avec ce nom commun, « lièvre ». Il peut être substitué par n'importe quel autre signifiant qui puisse la représenter dans le rapport transférentiel, comme « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher ».

En somme, étant donné que le Nom-de-famille, « Lelièvre » a été forclos du processus transférentiel, la symbolisation en attente du prénom d'Ophélie compte, à ce moment du transfert, avec deux signifiants : « lièvre » et *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher*. Voyons, alors, comment les trois signifiants manquants, des cinq nécessaires pour que le processus s'accomplisse, vont se trouver dans l'ensemble de signifiants avec lesquels la langue Donald sera inventée. C'est le fait clinique survenu lors de la séance qui fera l'objet du chapitre suivant.

7 LE TRANSFERT DANS LES PSYCHOSES (IV) : FONCTION DE LA *LALANGUE* DANS L'ÉTABLISSEMENT DU LIEN SOCIAL

7.1 LE LIEN SOCIAL DANS LE CAS D'OPHELIE

Le nom de famille « Lelièvre » réduit à un nom commun, « lièvre », et l'holophrase d'Ophélie, « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher », font partie du code de sa *lalangue*, mais pas de sa langue maternelle. Ces noms de jouissance restent, alors, dans la « réserve indienne » de la fillette, selon l'expression de Lacan. C'est tout le contraire de ce qui est arrivé dans la séance de la création de la langue Donald, où le transfert a été établi et le lien social a été possible. La question qui se pose est alors : pourquoi un transfert a pu s'établir dans ce dernier cas, bien que, comme dans les deux premiers, les signifiants soient aussi produits sous la loi de cette *lalangue*, en dehors de tout lien social ? Le problème particulier du cas gît dans le facteur qui détermine la possibilité d'établir le transfert dans le registre de la *lalangue* d'Ophélie, un cas de psychose dans son état extraordinaire, non bruyant, selon notre hypothèse nosographique (4.6.4.1 et 5.1.2.1). Autrement dit, quel facteur était absent dans les deux premiers faits cliniques sous la *lalangue* et qui, présent dans la séance Donald, a déterminé le changement de l'état extraordinaire à l'état ordinaire et l'établissement du transfert et du lien social du sujet ?

La réponse nous permettra de formuler notre hypothèse sur l'établissement du lien social sous la *lalangue* et confirmer que le troisième fait clinique, la création de la langue Donald, joint à ceux examinés au chapitre précédent, constituent une séquence transférentielle valable. Grâce à la présence de ce facteur, la séance Donald a pu établir définitivement le transfert qui s'est amorcé dans le premier fait clinique avant d'arriver au seuil avec le deuxième. Ce facteur décisif doit se trouver forcément dans un des deux facteurs variables qui composent toute *lalangue*, la voix et les signifiants qui constituent le code. Ainsi, pour le définir nous devons examiner le rapport de ces deux facteurs avec le fait qui en est la conséquence : le transfert.

7.2 LE CODE DANS LE TRANSFERT

Le transfert inscrit cette problématique particulière du cas d'Ophélie sous la *lalangue* dans le cadre général de la pratique analytique avec la psychose, où le transfert est un des points fondamentaux. Voici la vignette clinique qui relate la création de la langue Donald. Nous attirons l'attention dans le niveau de l'énonciation, où justement une question générale est soulevée par la Section clinique d'Angers ³¹⁴ :

Partons d'une séquence empruntée au cas d'une psychose masquée par une déficience intellectuelle légère, que Jean Lelièvre a exposé dans son Mémoire de la Section clinique d'Angers :

« Tu sais parler la langue Donald ? » demande la fillette. « Non ! » répondit-il. Postillonnant et bavant tant et plus, elle se mit alors à cancaner : « Couin ! couin-couin ! couin-couin-couin ! », fit-elle. « Que faut-il entendre ? » se demandait-il, désappointé. Cancanant toujours, l'enfant pointait sa montre du doigt. « Il est couinze heures dix » se surprit-il à dire, cancanant à son tour. Cela l'a fait rire. La langue Donald venait d'être inventée.

Depuis cette séance, rares étaient les moments qui n'étaient pas consacrés à la pratique et à l'apprentissage de cette langue. Le Donald était devenu la langue du transfert. Son usage dépassait

³¹⁴ IRMA, *La psychose ordinaire*, op. cit., p. 148-49.

d'ailleurs le cadre des séances, envahissant maison familiale et institution où cette petite fille grandissait.

Faisons ici deux remarques préalables : d'une part, la langue Donald apparaît comme une création langagière de la fillette – une chose bien à elle, dirait Michel Leiris –, et incarne « lalangue » que Lacan écrit en un seul mot ; d'autre part, l'apprentissage et la pratique de la langue Donald par la couple enfant-thérapeute introduisent la nécessité de « lalangue du transfert » pour forger le lien social.

Mais la pratique avec la psychose doit-elle nécessairement passer par la création d'une lalangue du transfert ?

La question met en rapport le transfert avec le code. Examinons ce rapport à partir des cas de notre recherche, pour déterminer s'il existe un facteur commun entre les langues de transfert, langue ou *lalangue*, qui nous permette d'isoler le code comme siège du facteur décisif dans l'établissement du transfert dans la psychose en général.

D'après l'analyse des transferts dans les cas vus jusqu'à présent : Amélie, Louis, Sébastien, Ophélie, Robert et Dick, nous pouvons répondre à la question de la Section clinique par la négative. La pratique avec la psychose ne doit pas nécessairement passer par la création d'une *lalangue* de transfert. Dans cinq de ces six cas la langue du transfert a été la langue maternelle du sujet. Seul le cas d'Ophélie a mis en évidence pleinement la fonction de la *lalangue* dans le transfert, mais cette fonction n'a pas exclu celle de la langue comme nous l'avons étudié dans le chapitre 4. Donc, il doit y avoir un facteur commun entre les deux codes qui a permis le rapport transférentiel dans tous ces cas et l'établissement des liens sociaux respectifs. Bien que dans les psychoses ordinaires (Dick, Amélie et Sébastien) ce lien n'est pas rompu de la même manière que dans les extraordinaires, il se trouve tout de même fracturé des diverses manières et à différents degrés.

Examinons de plus près ces cas en fonction du cas d'Ophélie, pour trouver ceux qui nous permettraient de trouver ce facteur transférentiel commun au niveau des codes dans les psychoses. Dans les cas de Amélie et Sébastien il n'y avait pas de trace écrite de leurs *languages*. Tout s'était joué dans leurs langues maternelles. Par contre, Robert n'avait au début que la *lalangue* dans son versant surmoïque primordiale. C'est pour cela que nous l'avons nommé « l'enfant au trognon de parole », mais le transfert s'est établi dans sa langue maternelle. Dans le cas de Dick, le registre de la *lalangue* s'activait lorsqu'il se complaisait à émettre des sons sans signification et à déformer les vocables de sa langue. Le registre de la langue s'activait, quant à lui, lorsqu'il manifestait sa compréhension du sens des mots. Mais dans le transfert avec Mélanie Klein, c'est le registre de la langue anglaise qui a opéré. Dans ce sens, aucun de ces cas nous sert comme cas de référence dans cette partie de la thèse.

Nous allons donc reprendre les trois cas de notre recherche préliminaire (RP). En effet, nous avons trouvé dans l'analyse du traitement de la jouissance de Marcelo, Mathias et Luis que des éléments de leurs *languages* étaient en jeu dans ce traitement et qu'ils ont contribué de manière décisive à l'établissement du lien transférentiel. Mais, il faut dire que, dans les trois garçons, il s'agissait d'une structure psychotique dans son état ordinaire. Autrement dit, leurs symptômes ne dépassaient la limite pathologique du délire. Dans cette mesure nous pouvons les ranger à côté des cas de Dick, Amélie et Sébastien de cette recherche. Tandis que dans le cas d'Ophélie, il s'agit de l'état extraordinaire, que nous rangeons à côté des cas de Robert et Louis. Il faut dire que si bien dans ce dernier cas la langue de transfert a été la langue maternelle, il y a eu à la fin une petite, mais décisive participation de la *lalangue* sur laquelle nous reviendrons dans les conclusions.

L'inclusion des cas de la RP nous permettra de faire la comparaison de la fonction de la *lalangue* dans l'établissement du lien transférentiel dans les deux états des psychoses. C'est-à-dire, en cherchant les points communs et les différences des deux côtés de la limite pathologique. Nous avons défini cette limite dans le versant de la langue en termes du délire, lorsqu'il implique le retour du forclo dans le réel (tableau 8, chapitre 3). Tout délire n'est pas psychotique, il peut se présenter aussi dans la névrose (1.4.2.2, 3.1.4.5 et 4.6.5.5), mais lorsqu'il est psychotique, cela n'implique pas toujours ce retour dans le réel, comme le montre le cas d'Amélie, où il est resté au niveau des fantaisies manifestées dans ses dessins. Dans le chapitre antérieur, nous avons trouvé cette limite aussi dans le versant de la *lalangue*, en rapport avec l'investissement narcissique primaire des mots, comme conséquence du déclenchement du délire. Cet investissement est la jouissance proprement dite.

Les tableaux 12 et 13 montrent les codes des faits cliniques de chaque cas, avant et pendant l'établissement du transfert, pour déterminer s'il y a des constantes transférentielles au niveau du code.

Tableau 12 : Code des faits cliniques avant le transfert

Etat de la psychose	Code des faits cliniques avant le transfert	
Extraordinaire (Pathologique)	Langue (le délire, lorsqu'il implique le retour du forclo dans le réel)	Louis, Ophélie
	La <i>lalangue</i> (investissement narcissique primaire dans les mots : 1) trognon de parole, 2) mots de la langue, 3) signifiants de la <i>lalangue</i>)	1) Robert, 2) Louis, 3) Ophélie
Ordinaire	Langue : 1) inhibitions, 2) symptômes non délirants et 3) délire sans retour dans le réel)	1) Marcelo, Mathias et Luis, 2) Sébastien, Dick, 3) Amélie
	<i>Lalangue</i> en tant qu'activité ludique mais solitaire, (investissement narcissique primaire dans les mots mais aussi dans les objets en tant que tels, avec exclusion du registre imaginaire)	Dick
	<i>Lalangue</i> (nichée dans des manifestations dérangeantes pour le sujet dans des cadres surmoïques et imaginaires)	Marcelo, Mathias et Luis

Selon ce tableau, les faits cliniques dans les psychoses doivent être distingués à partir de la limite pathologique qui les divise en ordinaires et extraordinaires. Dans les deux cas, le code des inhibitions et des symptômes est la langue. Le code de la jouissance en général est la *lalangue* comme dans le cas d'Ophélie, mais son caractère économique la rend mobile, de sorte qu'elle peut se déplacer aussi vers certains signifiants de la langue. Dans l'état extraordinaire, par exemple, vers le trognon de parole de Robert ou les formes surmoïques dans le cas de Louis. Dans l'état ordinaire, par contre, l'intensité de l'investissement peut se déplacer vers des cadres imaginaires exprimés dans les structures de la langue, mais les noyaux signifiants restent les mêmes. C'est-à-dire, les noyaux surmoïques de la langue ou les signifiants propres de la *lalangue* qui se nichent dans les formations langagières courantes. Par exemple, dans le cas de Marcelo, la jouissance était enrobée, dans le cas de Mathias, entourée et dans le cas de Luis, incrusté dans l'imaginaire, elle peut donc s'exprimer à travers la langue. Le cas de Dick nous montre d'ailleurs que la *lalangue* en tant que telle peut rester aussi au niveau de manifestations ludiques, pas pathologiques, mais sans lien social.

En somme, la jouissance dont nous traitons ici est affaire de la quantité d'investissement narcissique primaire qui arrive aux signifiants de la chaîne signifiante : 1) avec exclusion des sujets

et objets (Robert) 2) avec l'appui d'objets réels, sans que cet appui implique de distinction grammaticale et imaginaire entre le sujet et ses objets et ces objets et leurs attributs (Ophélie) et 3) avec l'appui d'objets, impliquant certaines distinctions grammaticales et imaginaires sujet – objet (Louis, au niveau pathologique ; Marcelo, Mathias et Luis, au niveau ordinaire). Voyons maintenant quelle est la langue mise en évidence dans le traitement de ces phénomènes symptomatiques et de jouissance, à travers le transfert.

Tableau 13: Code ou langue de transfert

Etat de la psychose	Cas	Traitement opéré sous transfert	Langue du transfert mise en évidence
Extraordinaire	Robert	Traitement de la jouissance surmoïque primordiale (trognon de parole)	Langue
	Louis	Traitement du délire : symptôme primaire psychotique et pathologique	Langue
		Traitement de la jouissance narcissique primaire au niveau des mots surmoïques	Langue et <i>lalangue</i>
	Ophélie	Traitement du délire : symptôme primaire psychotique et pathologique	Langue
		Traitement de la jouissance narcissique primaire au niveau symbolique (<i>lalangue</i> hors transfert)	<i>Lalangue</i>
Ordinaire	Amélie	Traitement d'un symptôme névrotique	Langue
	Sébastien	Traitement du symptôme primaire psychotique non pathologique	Langue
	Dick	Traitement de symptôme psychotique avant la distinction sujet/objet : manque d'appel	Langue
	Marcelo, Mathias et Luis	Traitement de la jouissance associée à diverses manifestations de la langue (épisode de boulimie, hostilité/rigidités et agressivité débordante)	Langue et <i>lalangue</i>

Les données du tableau nous montrent que la langue de transfert dans le traitement des symptômes est toujours la langue. Et, à première vue, que le traitement de la jouissance peut s'effectuer avec ou sans intervention de la *lalangue*. Cependant une deuxième réflexion nous permet de comprendre que dans le cas de Robert, la *lalangue* est exclue, étant donné que la possibilité transférentielle attendait dans ce moment l'urgence de l'inclusion initiale dans le code de sa langue. Une fois cette inclusion effectuée, l'existence parallèle des deux codes est possible. Autrement dit, il n'y a pas de réserve indienne sans l'existence de la ville à côté. Mais cette réserve, comme lit de l'inconscient est aussi le noyau de tout ce qui se passe dans la ville de constructif, destructif ou dérangeant. Cela explique que, lors du déclenchement du délire dans les psychoses, la conséquence soit l'investissement de la réserve indienne et que, comme le montrent les cas de psychose ordinaire, une fois la jouissance traitée, les inhibitions qui atteignaient le sujet aient disparu. Reste à éclaircir les rapports du traitement du délire déclenché et de la jouissance que le cas d'Ophélie nous présente de manière indépendante.

Pour l'instant nous pouvons conclure, à partir du tableau 13 que : 1) la *lalangue* est le code exclusif du traitement de la jouissance, dans le cas de la psychose extraordinaire type Ophélie ; 2) dans le cas de la psychose extraordinaire de Louis et les trois cas de psychose ordinaire, la jouissance n'a été touchée qu'au moyen de la *lalangue* dissimulée dans le code de la langue. Cela veut dire que la *lalangue* reste le code exclusif du traitement de la jouissance, une fois l'enfant lié à la communauté humaine via la langue. Dans le cas de Dick, nous ne savons pas si la jouissance de la *lalangue* a été touchée, mais en tout cas, son état est analogue aux fantaisies

délirantes d'Amélie qui sont hors des frontières pathologiques. La *lalangue* de Dick reste dans le registre ludique de la réserve indienne, comme le délire d'Amélie dans le registre ludique de la langue, les fantaisies ³¹⁵.

L'examen de la relation code-transfert, que nous venons d'exposer, dans les cas de psychose de notre recherche permet de conclure que le facteur transférentiel que nous cherchons doit être le même dans les deux langues de transfert. Autrement dit, ce facteur est indépendant du code où se sont manifestés les faits cliniques et du code du transfert.

7.3 LA VOIX EN FONCTION DES DEUX LANGUES DE TRANSFERT DANS LE CAS D'OPHÉLIE

Si ce facteur transférentiel est indépendant du code dans les échanges analytiques, nous devons le chercher dans la voie des rapports entre la voix et le transfert. En effet, c'est la voix qui lie le sujet avec ses deux langues dans le transfert.

Dans le cas d'Ophélie nous avons trouvé la fonction de la voix à l'égard de la langue dans le traitement du délire et la conséquente structuration de l'ego et du moi (5.1.3). Cette fonction de la voix est déterminée par sa constitution comme objet du désir et de jouissance dans le rapport analytique. Si la voix est le facteur commun entre les deux langues du sujet et si elle est entrée en fonction transférentielle par rapport à la langue, alors elle est également rentrée en fonction transférentielle dans la séance Donald, mais avec la *lalangue* comme code de transfert. Afin de vérifier cette hypothèse et de déterminer de quelle façon cette fonction est semblable ou différente à celle jouée dans le traitement du délire, nous devons d'abord comparer les deux séquences du cas en fonction du code.

Le Tableau 14 synthétise la chronologie des faits cliniques telle que donnée par Jean Lelièvre³¹⁶. Nous identifions les faits sous la langue avec L, et ceux sous la *lalangue* avec LL.

Tableau 14 : Séquence chronologique des faits transférentiels dans les deux langues d'Ophélie

Chronologie des séances	Fait clinique	Fait transférentiel
Première rencontre : en entretien avec la mère	L1	Traitement du délire (cf. 4.5.2)
	LL1	Le Nom-du-père de l'analyste réduit à un nom commun (cf. 6.2)
Première séance	L2	Constitution du moi (cf. 4.6.5)
	L3	Constitution de l'ego (cf. 4.6.5)
	LL2	L'holophrase (cf. 6.3)
Autour de la huitième séance	LL3	Création de la langue Donald

Le traitement du délire précède la constitution de l'ego et du moi, qui en est la conséquence. Cette séquence transférentielle (en gras dans le tableau) permettra tout le travail de constitution symbolique et imaginaire qui se déroulera dans les séances suivantes. Lorsqu'il s'agit de la *lalangue*, deux faits cliniques précèdent la création de la langue Donald, qui est leur

³¹⁵ Cf. Freud. « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », op. cit., p. 138-139.

³¹⁶ Lelièvre, Jean. *La déficience intellectuelle légère. Un mode d'être au monde*. Mémoire N° 3, publié par la Section clinique d'Angers. In : *Grammatica*. Mathema, Hiver 1997, p. 79-107.

point conclusif. Ainsi, le traitement du délire est le point de départ du processus transférentiel dans la langue et la séance Donald le point d'arrivée de ce processus dans la *lalangue*.

Sur la base de cette comparaison, situons maintenant la place de la voix, facteur commun dans les deux séquences, dans le cadre général du transfert, où elle entre en fonction. Ce cadre est fourni par les deux versants du transfert : l'accrochage à l'Autre et la révélation d'une vérité pour le sujet (4.6.2). Nous différencions cet Autre selon sa fonction d'auditeur (AA) ou selon sa fonction de code (AC). Le tableau 15 montre les registres, réel, symbolique ou imaginaires impliqués ainsi que les facteurs qui entrent en fonction, dont la voix³¹⁷. La dernière colonne montre les différents faits transférentiels du cas d'Ophélie numérotés dans le tableau précédent (7.3), selon le registre de langue où ils s'inscrivent : langue (L) et *lalangue* (LL). Nous soulignons les registres partagés par les faits transférentiels avec indépendance du code :

Tableau 15 : Place de la voix dans le cadre général du transfert dans les deux séquences, langue et *lalangue*, du cas d'Ophélie

Versants du transfert		Registre transférentiel	Composants	Fait transférentiel
1) Accrochage à l'Autre	Structuration symbolique fondamentale (Cas Dick : 4.6.4)	Réel interlocation	Sujet de l'Appel (S)	LL1, LL2, L1, L2, L3
			Voix	LL1, LL2, LL3, L1, L2, L3
			Réponse de l'Autre auditeur (AA)	LL3, L1, L2, L3
		Réel Symbolique (phonèmes ou sons articulés)	Signifiants (AC)	<u>Lalangue</u> : LL1, LL2, LL3 <u>Langue</u> : L1, L2, L3
	Conséquence : Structuration imaginaire (4.6.5.1).	Réel imaginaire (niveau de l'avoir)	Objets du désir <i>i(a)</i> , correspondants à l'ego (à situer en m, en tant que moi réel)	<u>Amorce de l'ego</u> : Coupe de cheveux (LL1) <u>Fin</u> : Jambes (L3)
Imaginaire (niveau de l'être)		Moi (m, imaginaire) et significations	L2	
2) Révélation d'une vérité pour le sujet (4.6.2.2)		Symbolique au niveau de l'énonciation (niveau du savoir)	Sujet de l'inconscient	L1 : au niveau de l'énonciation : croyance dans le délire

Ce tableau nous montre que le seul registre que partagent les deux séquences est le registre du réel. L'ego (moi réel) montre les points de liaison entre elles, coupe de cheveux de l'analyste et les jambes d'Ophélie, objets petits *a* du narcissisme primaire. Le registre signifiant indique le point où elles se différencient (L ou LL). Mais ce qui est pleinement partagé ce sont les trois composants réels qui constituent le versant transférentiel de l'accrochage à l'Autre, les deux sujets (S et A), la voix et des signifiants de n'importe quel code. Dans ce processus, appel-réponse, le point commun est la fonction de la voix comme objet petit *a*. Cet objet est en relation avec le sujet parlant et entre en fonction désir dans l'invocation fait par l'analyste (5.1.2.3.2.3), et en fonction jouissance dans la réception de la réponse faite au sujet émetteur de l'appel. C'est dans ces fonctions de la voix, communes aux deux séquences, où nous devons trouver le facteur transférentiel en cause dans le processus.

³¹⁷ Ces facteurs peuvent être situés dans le graphe que le lecteur trouvera dans la section « Abréviations et graphe de référence », au début de la thèse.

La réalisation du sujet détermine la constitution de l'objet, nous dit Lacan en « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse »³¹⁸. Dans le processus appelé du sujet-réponse de l'analyste, la voix se constitue comme objet du désir et de jouissance. Ce qui reste à définir concerne la réalisation du sujet, comme sujet de l'appel, exclu de tout discours. Afin d'y répondre, nous nous baserons sur ce qui a été dit sur le processus de structuration symbolique au niveau du sujet dans le cas de Dick, l'enfant qui ne faisait aucun appel.

Ce processus n'a pas seulement été conclu lorsque l'appel a été répondu par le sujet auditeur, mais il l'a été surtout lorsque le processus parallèle de symbolisation subjective a été conclu (4.6.4.4.2.2). C'est-à-dire, lorsque Dick a été nommé par rapport à un autre être dans une articulation symbolique. C'est pour cela que le transfert est indépendant du code, n'importe quel signifiant peut servir à désigner le sujet parlant dans le dialogue par rapport à l'autre dans un système symbolique. Cette réalisation du sujet dans le nom symbolique qui le désigne détermine la constitution de la voix comme objet du désir et de jouissance dans le transfert. Dans cette mesure, une fois que ce processus finit, l'état de la psychose change, le transfert symbolique fondamental s'établit entre analysant et analyste et le sujet peut établir, à son tour, un lien social avec les autres.

Nous avons dans le processus déterminant deux opérations distinctes : la symbolisation d'un signifiant, et la nomination du sujet. C'est-à-dire qu'un signifiant de la langue acquiert la condition de symbole du sujet puis celle de signe ou nom qui le désigne dans l'échange analytique. Lacan souligne la symbolisation du prénom de Dick par rapport aux noms communs. Cette symbolisation était présente aussi dans le traitement du délire d'Ophélie par rapport aux pronoms, la différence est que dans le cas des pronoms, le sujet est distingué et désigné, mais pas nommé. Dans les deux cas le transfert a introduit la médiation symbolique demandée à travers les symptômes. Dans les deux cas cette médiation a été faite à travers les signifiants de la langue. En conséquence, il semble que c'est le processus de symbolisation subjective le facteur causal que nous cherchions. Une articulation symbolique semblable au niveau des signifiants dans la *lalangue*, où la parole est exclue, est-elle possible ? Oui dans la mesure où pour devenir symbole, une parole doit se vider de signification et devenir signifiant, tel est le cas des composants de la *lalangue*.

D'où vient cette urgence subjective qui pousse le sujet à déclencher ce processus de symbolisation dans un appel à l'Autre ? La réponse se trouve dans les propositions de Lacan sur le transfert, en commençant par la définition même de transfert que nous avons pris comme base (2.1.3.4) : « Freud nous montre comment **la parole**, à savoir la transmission du désir, **peut se faire reconnaître** à travers n'importe quoi, **pourvu que ce n'importe-quoi soit organisé en système symbolique** ». Cette urgence qui pousse à l'appel n'est autre que ce désir irréductible du sujet de reconnaissance de son propre désir pour l'Autre. Il se transmet à travers la parole ou par n'importe quel acte, parce que « pour autant qu'il s'agit pour le sujet de se faire reconnaître, un acte est une parole »³¹⁹. Tout acte se produit dans un contexte de parole, en conséquence, il doit être reconduit à son sens de parole.

Si la condition de cette reconnaissance est l'articulation des signifiants dans un système symbolique, c'est donc cette reconnaissance et non l'articulation symbolique qui déclenche et détermine tout le processus. **C'est la reconnaissance du désir le facteur causal du transfert que**

³¹⁸ Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », op. cit., p. 290.

³¹⁹ Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques...*, op. cit., p. 374.

nous cherchions. Cela explique qu'il soit indépendant du code à partir duquel la symbolisation peut s'accomplir. Autrement dit, si une articulation symbolique de signifiants a pu être réalisée dans la séance analytique, cela implique que le sujet a obtenu de l'Autre auditeur la reconnaissance de son propre désir et que le transfert a été établi avec indépendance du code (AC).

7.4 SYMBOLISATION ET DÉSIR DU SUJET AU NIVEAU DE LA LALANGUE

Dans le cas d'Ophélie, dans le registre de la *lalangue*, avant la séance Donald, nous sommes dans le premier moment de l'appel. Le sujet ne s'est pas encore différencié de son objet narcissique primaire et symbolique, la *lalangue*. Il s'adresse à l'Autre dans son « on dirait un lièvre » et dans son « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher », sans obtenir encore de réponse. Ainsi, étant donné que les paroles de la langue et les signifiants de la *lalangue* partagent la condition signifiante, notre hypothèse est la suivante : dans le cas d'Ophélie le transfert dans la séance Donald s'est établi via un système symbolique de la *lalangue*.

Nous verrons que l'articulation symbolique est l'indicateur de la reconnaissance du désir que le sujet cherchait depuis le début du processus analytique. Cette reconnaissance est à l'origine du changement de l'état extraordinaire à l'ordinaire de la psychose et de l'établissement des liens sociaux. La démonstration de cette hypothèse devra permettre d'identifier exactement les signifiants de ce processus de symbolisation dans la langue Donald et ses rapports avec les signifiants de la *lalangue* prononcés pendant la première séance. Notre tâche maintenant est de chercher les fondements théoriques qui expliquent ce que ce facteur causal du transfert, la reconnaissance du désir, signifie.

7.5 FONDEMENTS THÉORIQUES DE L'HYPOTHÈSE

En termes cliniques, la reconnaissance du désir du sujet a comme indicateur un fait langagier, le processus de symbolisation, dont le cadre est l'échange analytique. Cette reconnaissance doit donc s'accomplir dans les mêmes moments que ce cadre communicatif implique : l'appel, la transmission du message, son accuse de réception ou réponse et la satisfaction. En termes théoriques, elle nous demande d'élucider la nature de ce désir, les moyens de sa transmission et ceux de sa reconnaissance. Nous partirons des données cliniques pour nous orienter dans la recherche théorique.

7.5.1 La séquence clinique de la reconnaissance du désir du sujet

Si bien notre hypothèse se réfère à ce qui concerne le transfert dans le cadre de la *lalangue* d'Ophélie, le fait qu'il y ait eu également transfert dans le cadre de sa langue maternelle, nous permet de dire que malgré la différence de code, le mécanisme transférentiel doit être le même. Nous l'avons rapproché du mécanisme du cas de Dick, représenté par la série de quatre graphes montrant les deux processus parallèles de l'accrochage communicatif à l'Autre (Graphes 5, 6, 7 et 8) et de la symbolisation du prénom du sujet (4.6.4.4.2.2). Dans cette série l'emphase était mise dans le cadre communicatif et le fait symbolique du transfert.

L'examen de la fonction de la voix dans le cas d'Ophélie (L) nous a permis de mettre en lumière les registres du désir et de la jouissance en jeu dans le transfert. Maintenant, il s'agit de voir comment le désir de reconnaissance du sujet peut être saisi dans l'analyse de la séance Donald à travers trois aspects : accrochage communicatif, symbolisation et fonction de la voix en tant qu'objet de désir et de jouissance.

Pour nous orienter faisons un tableau comparatif à partir des séances cliniques des cas respectifs, Dick et Ophélie (Tableau 16). Nous indiquerons le processus de symbolisation à travers les signifiants prononcés dans les séances. Mais il ne faut pas oublier que dans ce processus il s'agit toujours d'un mot manquant, comme nous le montre le cas de Dick : « gare » dans la série des trains, « maman », dans la série familiale et « entrer », dans la série rationnelle des verbes. Dans le cadre communicatif, il s'agit d'un accrochage à l'Autre interlocuteur. Le registre réel de l'objet petit *a* voix, où l'affaire est la reconnaissance du désir, lie l'accrochage et la symbolisation.

Tableau 16 : Le désir de reconnaissance du désir dans les processus parallèles de l'accrochage à l'Autre et la symbolisation

	Processus transférentiels parallèles dans le cas de Dick		Fonction de la voix en rapport avec les deux langues de transfert dans le cas d'Ophélie			
	Accrochage à l'Autre	Symbolisation	Symbolisation dans la langue		Fonction de la voix	Symbolisation dans la <i>Lalangue</i>
	Trajet communicatif	Traitement de l'appel	Traitement du délire (I)	Traitement du délire (II)	Mécanisme transférentiel commun	Traitement de la jouissance
1	Appel (S→A : Auditeur)	- Dick petit train, grand train Papa-train	- J'ai une sœur jumelle,	- Je veux que ma sœur vienne aussi !	Appel : signifiant de l'appel : « tu ».	« On dirait un lièvre ! »
2	Transmission du message (A : Code→ M)	- gare	mais c'est une fausse	- Ah ! oui ?	Transmission d'un message : le désir de reconnaissance du sujet	« pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher »
3	Réponse ou accusé de réception du message (M)	- La gare c'est maman	- Et tu t'entends bien avec elle ?	- Elle ne me croit jamais ! - C'est-à-dire ?	Réponse (fonction désir de l'Autre analyste) : Invocation à l'Autre du sujet	?
4	Parole point de capiton où le message acquiert son sens (Point de capiton → M)	Dick entrer dans maman	- Non, elle me commande toujours !	- Elle ne me croit jamais quand je dis qu'elle aussi a besoin de venir voir quelqu'un !	Satisfaction (jouissance de l'Autre) : réponse du sujet qui arrive en même temps que sa voix au point de capiton.	?

Le niveau communicatif, à gauche, nous montre que le point central de la chaîne est le message (M). Sur lui convergent les trajets partiels (2 et 4), après le premier trajet S → A. En ce qui concerne la symbolisation à travers la langue, la différence entre les deux cas est le type de signifiant : des noms dans le cas de Dick ; des pronoms dans le cas d'Ophélie. Dans l'autre code, la *lalangue*, le signifiant de l'appel est un nom propre devenu commun, le signifiant de la

transmission du message est l'holophrase, nom commun d'un objet. À ce stade le message est transmis mais ni la réponse ni le point de capiton ne sont là pour boucler la séquence transférentielle. Finalement, dans ce qui concerne la fonction de la voix, le mécanisme transférentiel révèle que le message est en tous les cas le désir de reconnaissance du sujet et que le but est la jouissance de la voix.

Nous avons souligné en gris ce facteur central qui est le désir de reconnaissance du sujet. D'une part, il est chiffré dans le signifiant clé qui désigne le sujet par rapport à un autre dans une articulation symbolique. D'autre part, la jouissance correspondant à ce désir est celle de la voix, parce que, en tant qu'elle véhicule les signifiants dans le processus, elle est devenue objet *a* du désir et sa réalisation ne peut être que jouissance. En somme, ce désir du sujet déclenche le processus en tant qu'intention dans l'appel (1), court par ses trajets partiels en tant que message (2 et 3) et le conclut (4) en tant que sens. Il ne s'agit pas du sens entendu comme signification, parce que le discours est exclu. Nous l'avons démontré lors du traitement du délire. Monsieur Lelièvre suit les chemins signifiants du discours délirant, en dépit du discours lui-même, c'est cela clé du traitement.

Il s'agit du sens dans ses registres de signifiant et de jouissance, parce que le cadre de tout processus transférentiel est l'accrochage communicatif à l'Autre. C'est dans ce processus où le signifiant se creuse un sillon dans le réel qu'une réponse doit venir faire le point de capiton sur ce qui a été prononcé dans l'ensemble de l'échange. On ne pourrait pas expliquer autrement, par exemple, les échanges avec les nouveaux nés, où une symbolisation a été possible et déterminé la structure névrotique (3.1.4.2.2³²⁰), par opposition à la psychotique, où justement ces cas nous montrent qu'elle n'a été pas réussie, mais qu'elle continue à pousser pour tous les moyens, malgré la perclusion du processus. Ce qui est important dans le du sillon communicatif, ce sont d'une part les signifiants en tant que signes du désir du sujet, d'autre part le signifiant qui ferme le circuit et la voix, qui arrive au point de capiton avec un ton, un accent et un volume déterminés.

Avant de nous pencher sur l'analyse de la séquence transférentielle de la séance Donald, nous allons nous intéresser 1) à la nature désir, 2) aux moyens de transmission du désir ; et 3) à ceux de sa reconnaissance. Dans ce sens, nous verrons ce que Lacan dit sur ce sujet dans les Séminaires I, VI et XX et comment cela peut s'inscrire dans le cadre de la séance Donald.

7.5.2 De la nature irréductible du désir à reconnaître et sa jouissance effective

La première référence au désir du sujet est dans la définition de transfert, reprise par Lacan de *L'interprétation des rêves*³²¹:

Le transfert est le phénomène constitué par ceci, que **pour un certain désir refoulé par el sujet, il n'y a pas de traduction directe possible**. Ce désir du sujet **est interdit à son mode de discours, et ne peut se faire reconnaître**. Pourquoi ? C'est qu'il y a parmi les éléments du refoulement quelque chose qui participe de l'ineffable. Il y a des relations essentielles qu'aucun discours ne peut exprimer suffisamment, sinon dans ce que j'appelais tout à l'heure l'entre-les-lignes.

³²⁰ Cf. aussi la section 7.4 de notre RP sur l'hypothèse mythique de Lacan sur les rapports du désir, les signes, la voix et la jouissance dans ces premiers moments de la vie.

³²¹ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 373-74.

Le désir à reconnaître dans le dialogue analytique est, alors, un certain désir refoulé ou forclos par le sujet, interdit à son mode de discours et dont il n'y a pas de traduction directe car il existe, parmi les éléments du refoulement, des relations essentielles impossibles à dire.

La deuxième référence se trouve dans le cadre de l'interprétation du désir dans le rêve et les fantasmes, dans le Séminaire VI. Lacan nomme trois formes fantasmatiques de ce désir : « masochiste », « désir-suicide » et « oblatif ». Leur point commun est ce qu'ils cherchent à « être interprétés », c'est-à-dire, à être « reconnus », dans les termes du premier Séminaire³²² :

Le fantasme, où le sujet suspend d'habitude son rapport à l'être, est toujours énigmatique, plus que n'importe quoi d'autre. **Et le sujet, que veut-il ? – que nous l'interprétions.**

Interpréter le désir, c'est restituer ceci auquel le sujet ne peut pas accéder à lui tout seul, à savoir, l'affect qui désigne son être, et qui se place au niveau du désir qui est le sien. **Je parle ici du désir précis qui intervient dans tel ou tel incident de la vie du sujet, du désir masochiste, du désir-suicide, du désir oblatif à l'occasion.** Il s'agit que ceci, qui se produit sous une forme fermée au sujet, reprenne son sens par rapport à l'être, confronte le sujet à l'être.

Ce sens variable, c'est par exemple celui qui est défini par ce que j'appellerai les affects positionnels par rapport à l'être. Ce sont ce que nous appelons de ces termes essentiels, *amour, haine, ignorance* – mais il y en a bien d'autres encore, dont il nous faudra faire le tour et le catalogue.

La troisième référence se trouve dans le cadre du Séminaire XX, où sont déjà introduits les concepts de *lalangue* et nœud borroméen. Si dans le Séminaire VI, Lacan cible ce désir irréductible à partir de l'être du sujet et les affects qui le désignent en tant que tel dans les cadres fantasmatiques de son discours, dans le Séminaire XX, il va le cibler à partir de ce même être du sujet, mais en isolant sa dimension d'existence, par rapport à la dimension discursive. Le chemin commun entre ces deux ciblage est le registre symbolique où ce désir pousse, se transmet et peut être reconnu. Dans le Séminaire VI, il suit ce chemin à partir des traces laissées par le réel de la jouissance dans le discours, pour trouver la voie essentiellement signifiante du désir et son noyau de jouissance. Dans le Séminaire XX, il nous parle de ce qu'il a isolé d'essentiellement symbolique et différent du discours³²³ : « [...] C'est ainsi que le symbolique ne se confond pas, loin de là, avec l'être, mais qu'il subsiste comme ex-sistence du dire. C'est ce que j'ai souligné, dans le texte dit *L'étourdi*, de dire que **le symbolique ne supporte que l'ex-sistence** ».

Dans ce sens, nous voyons dans les signifiants vides de sens du cas d'Ophélie, ce symbolique qui soutenait son dire. Dans la langue ces signifiants ont pu articuler le désir inarticulable de son existence à un discours symptomatique ; ce n'est pas le cas de ceux de la *lalangue*. Alors, une question se pose en quoi et comment les signifiants supportent l'existence de l'être ?

En quoi ? C'est une des choses essentielles que j'ai dites la dernière fois – l'analyse se distingue entre tout ce qui été produit jusqu'alors du discours, de ce qu'elle énonce ceci, qui est l'os de mon enseignement, **que je parle sans le savoir.** Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. **Je dis donc toujours plus que je n'en sais.**

C'est là que j'arrive au sens du mot *sujet* dans le discours analytique. Ce qui parle sans le savoir me fait *je*, sujet du verbe. Ça ne suffit pas à me faire être. Ça n'a rien à faire avec ce que je suis forcé de mettre dans l'être – suffisamment de savoir pour se tenir, mais pas une goutte de plus.

[...] Le *je* n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle.

³²² Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 171.

³²³ Lacan, Séminaire XX, *... ou pire*, op. cit., p. 151.

Nous entendons que « ce qui parle sans le savoir » est ce qui pousse le sujet à s'adresser à l'Autre et à dire *je*, à travers le « tu » de l'appel. Ensuite, Lacan se réfère aux « formes » (nous entendons par là les formes signifiantes) qui font le *je* sujet du verbe : « C'est ce que, jusqu'alors, on a appelé la forme. Dans Platon, la forme c'est ce savoir qui remplit l'être. La forme n'en sait pas plus qu'elle ne dit. Elle est réelle, en ce sens qu'elle tient l'être dans sa coupe, mais à ras bord. Elle est le savoir de l'être. **Le discours de l'être suppose que l'être soit, et c'est ce qui le tient** ». Et c'est dans ce point qu'il fait référence une fois de plus au désir « interdit », mais dit « entre-les-lignes » du premier Séminaire :

Il y a du rapport d'être qui ne peut pas se savoir. C'est lui dont, dans mon enseignement, j'interroge la structure, en tant que **ce savoir** - je viens de le dire – **impossible est par là interdit**. C'est ici que je joue de l'équivoque – ce savoir impossible est censuré, défendu, mais il ne l'est pas si vous écrivez convenablement *l'inter-dit*, **il est dit entre les mots, entre les lignes**. Il s'agit de dénoncer à quelle sorte de réel il nous permet l'accès.

Or pourquoi ce désir est interdit et inter-dit ? Parce qu'il a à voir évidemment avec la jouissance. Pas seulement avec la jouissance que le sujet se prohibe de dire ou qu'il ne supporte pas, mais aussi, parce que dans la radicalité de son désir, il s'agit aussi d'une jouissance fondamentale : « [...] ce qu'il veut dire – savoir, comme le dit bien le français, son sens - c'est sa jouissance effective ». Nous reconnaissons cette jouissance effective dans la séance analytique comme celle de la voix, correspondant au désir premier du sujet, selon l'hypothèse mythique référencée plus haut et la fonction de la voix dans le cas d'Ophélie.

La transmission du désir irréductible du sujet a ce correspondant de jouissance qui est sa jouissance « effective ». De cette manière, Lacan souligne que le corrélat du sujet, le *je* de l'appel impliqué dans toute demande, est l'objet petit *a* ³²⁴ : « La réciprocité entre le sujet et l'objet *a* est totale. Pour tout être parlant, la cause de son désir est strictement, quant à la structure, équivalent, si je peux dire, à sa plière, c'est-à-dire à ce que j'ai appelé sa division de sujet ». Il ne s'agit pas de la jouissance sexuelle, parce que les objets petits *a* sont « a-sexués », souligne Lacan. Dans le cas d'Ophélie cela est évident, parce que ces objets sont de l'ordre signifiant : le délire dans la langue, et la *lalangue* elle-même. Ce dernier objet nous confirme que cette jouissance effective est dans l'ordre du narcissisme symbolique primaire.

7.5.3 Des moyens de transmission : formes signifiants et entre-les-lignes

Dans le Séminaire XX, les formes signifiantes sont examinées du point de vue de l'impossible à savoir sur ce qui parle tout seul et entre-lignes et qui fait que le sujet se place comme *je* avant le verbe, comme quand on dit : « j'ai fait un rêve » ou dans le cas d'Ophélie, « j'ai une sœur jumelle ». Il faut noter que, dans les deux faits cliniques sous la *lalangue*, Ophélie, n'a pas prononcé « *je* ». On dirait que ça parle tout seul et même que ça surprend le sujet. En effet, le rapport de la Section clinique dit ³²⁵ : « Nous avons vu précédemment comment Ophélie faisait son entrée sur la scène analytique : surprise d'Ophélie d'abord devant la production de son équivoque « on dirait un lièvre » sur le nom propre du thérapeute, ce qui témoigne d'un *savoir-faire avec lalangue* ». À différence de la phrase sur la sœur jumelle, cette phrase sous la *lalangue* est coupé de tout enchaînement discursif. Ainsi, tant celle-ci comme l'holophrase sont

³²⁴ Lacan, Séminaire XX, *Encore*, op. cit., p. 159-60.

³²⁵ IRMA, *La psychose ordinaire*, op. cit., p. 172.

des « ronds de ficelle », à situer dans le graphe comme les phrases interrompues de Schreber, entre le code et le message (Trajet 2 du tableau XX). Lacan les appelle « messages de code »³²⁶.

Nous trouvons ici une fois de plus le point commun entre le délire et les manifestations de la *lalangue* : le message. La différence est que dans le délire le point de rupture n'est pas au niveau de la chaîne, mais au niveau de la voix, comme nous le verrons plus loin (7.4.1.2). Au contraire des ronds de ficelle isolés de la *lalangue*, ceux du délire ont été noués³²⁷ :

Est-ce que ça vous éclaire sur l'intérêt qu'il y a à partir du rond de ficelle ? **Le dit rond est certainement la plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou.** C'est d'ailleurs en quoi un vrai rond de ficelle est très difficile à fabriquer. Le rond de ficelle dont j'use est même mythique puisqu'on ne fabrique pas de rond de ficelle fermé.

Mais encore, qu'en faire, de ce **nœud borroméen** ? **Je vous réponds qu'il peut nous servir à nous représenter cette métaphore si répandue pour exprimer ce qui distingue l'usage du langage – la chaîne précisément.**

Remarquons que, contrairement aux ronds de ficelle, des éléments de chaîne, ça se forge. Il n'est pas très difficile d'imaginer comment – on tord du métal jusqu'au moment où on arrive à le souder. Sans doute n'est-ce pas un support simple, car, pour qu'il puisse représenter adéquatement l'usage du langage, **il faudrait dans cette chaîne faire des chaînons qui iraient s'accrocher à un autre chaînon un peu plus loin avec deux ou trois chaînons flottants intermédiaires.** Il faudrait aussi comprendre pourquoi une phrase a une durée limitée. Cela, la métaphore ne peut pas nous la donner.

Petit-à-petit nous approcherons de cette différence que la métaphore du nœud borroméen permet d'établir entre les chaînons de la chaîne signifiante et l'Un du rond de ficelle. Pour l'instant ce que nous voulons souligner est que ces chaînons, flottants comme dans les manifestations de la *lalangue* ou soldés comme dans le délire, sont le moyen dont le sujet dispose pour transmettre son désir à l'Autre. Dans le Séminaire I, on trouve l'explication du vide que constituent tant le rond de ficelle comme le chaînon³²⁸ :

Qu'est-ce que nous dit Freud dans sa première définition de l'*Übertragung* [transfert] ? Il nous parle des *Tagesreste*, de restes diurnes, qui sont, dit-il, désinvestis du point de vue du désir. Ce sont dans le rêve des formes errantes qui, pour le sujet, sont devenues de moindre importance – et se sont vidées de leur sens. **C'est donc un matériel signifiant. Le matériel signifiant, qu'il soit phonématique, hiéroglyphique, etc..., est constitué de formes qui sont déchues de leurs sens propre et reprises dans une organisation nouvelle** à travers laquelle un sens autre trouve à s'exprimer. C'est exactement cela que Freud appelle *Übertragung*.

C'est dans ce sens que Lacan conclut : « Le désir inconscient, c'est-à-dire impossible à exprimer, trouve moyen de s'exprimer tout de même par l'alphabet, la phonématique des restes du jour, eux-mêmes désinvestis du désir. [Le transfert] C'est donc un phénomène de langage comme tel ». Et c'est là, dans ce phénomène de langage comme tel, que l'action analytique doit se situer pour établir le transfert. De cette manière elle touchera ce que corrélativement impliquent ces restes phonématiques, ces « entre-les-lignes », ces espaces, silences, coupures, interruptions ou ces irrptions du réel qui sont les passions s'il y a un cadre fantasmatique. C'est à travers ces interstices que l'analyste peut toucher quelque chose de la jouissance effective de ce désir.

³²⁶ Séminaire XX, *Encore*, op. cit., p. 161.

³²⁷ Ibidem.

³²⁸ Séminaire I, *Les écrits techniques...*, op. cit., p. 373-74.

7.4.2.4 DE LA RECONNAISSANCE DU DESIR : CONFRONTATION DU SUJET A SON ETRE ET ACCES A UN REEL

Dans le Séminaire I, Lacan explicite le cadre analytique du transfert : « Certes, dans ce qui se produit dans l'analyse, par rapport à ce qui se produit dans le rêve, il y a cette dimension supplémentaire, essentielle, que **l'autre est là** ». C'est à travers cet autre analyste que la reconnaissance du désir peut être effectuée. Mais c'est différent si dans ce qu'il entend il y a fantasme ou pas. Dans le premier cas, selon le Séminaire VI, cette reconnaissance implique trois restitutions³²⁹ : 1) celle du sens imaginaire du fantasme, 2) celle du sens symbolique de ce fantasme et 3) celle **de l'affect qui désigne l'être du sujet et qui doit se placer « au niveau du désir qui est le sien [...] »**. Ces passions, traces de jouissance, sont attachées en principe à des représentations trompeuses éloignées des fantasmes où elles puisent leur origine. C'est en suivant cette trace du réel que l'interprétation analytique peut toucher ce désir irréductible sous n'importe laquelle de ses formes fantasmatiques, masochiste, suicidaire ou oblatif.

On peut isoler ces trois restitutions dans les dialogues du traitement du délire chez Ophélie, mais avec des modifications dans les rapports désir/jouissance, étant donné la différence du siège du désir dans la psychose par rapport à la névrose. Nous reviendrons plus loin sur ces modifications (7.4.1). Son désir n'était pas dans l'Autre comme dans la névrose, mais dans l'autre, tel que la réduction de cet Autre à un autre l'a mis en évidence. Lors du délire, cette réduction s'est effectuée sur une « sœur jumelle », « elle » ; et pendant son traitement, sur l'analyste désigné comme un « quelqu'un » qu'« elle » devrait venir voir.

Dans le registre de la *lalangue* cette réduction a été faite sans intermédiation fantasmatique, seule la jouissance et les signifiants sont présents, lorsque « Lelièvre » est devenu « lièvre ». Le désir de reconnaissance du sujet n'a appelé ni à travers un symptôme, ni le fantasme correspondant, mais à travers la manifestation nette de la jouissance. Ce désir a été entendu parce que l'analyste a enregistré ce fait clinique dans son suivi du cas, mais il ne l'a pas encore reconnu. Il se manifeste tout de suite dans le versant objet de la jouissance à travers l'holophrase et les petits morceaux de pâte à modeler adressés comme un message dérangent l'analyste. Là encore, le fait a été entendu, mais sa reconnaissance reste en attente.

Indépendamment de la présence du fantasme, la reconnaissance du désir irréductible du sujet doit passer par l'isolement symbolique de l'X de ce désir et la restitution de la jouissance correspondante. Si dans le Séminaire VI, l'objectif de l'interprétation du désir dans le cadre fantasmatique est que ce « **qui se produit sous une forme fermée au sujet [l'X], reprenne son sens par rapport à l'être, confronte le sujet à l'être** », dans le cadre du Séminaire XX, Lacan l'exprime du point de vue du savoir de la *lalangue* : « Il s'agit **de dénoncer à quelle sorte de réel** le savoir impossible, mais dit « inter-lignes », nous permet l'accès ». Ainsi, nous pourrions dire que, étant donné ce point commun, où doit arriver toute reconnaissance du désir, l'X du désir, la reconnaissance que l'analyste a fait dans le cas d'Ophélie, tant dans le traitement du délire comme dans la séance Donald, a eu pour conséquences : 1) dans le registre de la langue, de confronter la petite fille comme sujet à l'être, à son existence en tant que telle et 2), dans le

³²⁹ Cf. L'interprétation qui fait Lacan du rêve d'un patient d'Ella Sharp (Séminaire VI, chapitres VIII à XII) et notre article sur le sujet (en espagnol) : Saldarriaga, Ana Victoria : « Las pasiones del ser, rastros de un real en el sujeto – Sobre las lógicas de la interpretación del deseo en las neurosis- ». Revue *Affectio Societatis*. Departamento de psicoanálisis de la Universidad de Antioquia. Medellín. Vol. 11, N°. 21 Jul-Dic (2014). Versión en papel et version electrónica: <http://aprendeenlinea.udea.edu.co/revistas/index.php/affectiosocietatis>

registre de la *lalangue*, l'accès à un réel. Tant dans le cas de Dick (psychose ordinaire) comme d'Ophélie (psychose extraordinaire) ce réel est dans le registre de la langue maternelle, justement c'est cet autre analyste qui est là et leur parle³³⁰. La séance Donald devra nous dire de quel réel s'agit-il dans le registre de la *lalangue*.

7.6 VERIFICATION DE L'HYPOTHÈSE

Le support théorique de notre hypothèse, nous permet de concrétiser les questions qui nous guideront pour l'analyse de la séance Donald :

1) Dans le cadre de l'accrochage communicatif à l'Autre : Quel est l'appel qu'Ophélie fait à son analyste dans le registre de la *lalangue* et qui a déclenché le processus symbolique ? Quelle est la réponse qu'elle obtient et qui conclut 1) le processus transférentiel général initié dans les deux faits cliniques précédents et 2) le processus particulier de la séance Donald elle-même ?

2) Dans le processus de symbolisation subjective : Quel est le signifiant forclos du code du sujet qui se constitue en noyau de tous ses processus symboliques dans la *lalangue*, l'X de son désir ? Quels sont les signifiants vides de sens qui tombent dans le trajet 2, du code au message entre les deux partenaires ? Quels sont les chaînons flottants avec lesquels ils sont accrochés ? Et, finalement, quel est le signifiant point de capiton qui ferme ce processus de réalisation subjective, où le sujet est nommé par rapport à un autre dans une articulation symbolique ?

3) Dans le processus de transmission et de reconnaissance du désir : Quelles sont ces inter-lignes qui dans la création de la *lalangue* Donald ont permis de toucher la jouissance symbolique narcissique et primaire d'Ophélie, tant du côté de la transmission comme du côté de la reconnaissance ? Et quel est le réel auquel cet jouissance a donné accès ?

Les trois processus sont solidaires et indispensables dans l'établissement du transfert dans les psychoses, indépendamment de la langue de transfert. Il suffit que l'un d'eux soit interrompu, pour que le processus soit interrompu dans son ensemble. En termes des ronds de ficelle, on peut dire que les trois processus constituent un nœud borroméen. Dans ce sens, la première tâche qui s'impose avant la vérification de l'hypothèse est celle d'établir les points du processus d'où nous devons partir dans l'analyse de la séance Donald, puisqu'elle est le point conclusif des deux faits cliniques précédents.

7.6.1 État du processus transférentiel d'Ophélie avant la langue Donald

Nous ferons un état des lieux du cas d'Ophélie dans les trois versants du processus transférentiel dans la *lalangue* qui sont en attente depuis la première séance.

7.6.1.1 DE L'ACCROCHAGE COMMUNICATIF A L'AUTRE ET DE LA SYMBOLISATION SUBJECTIVE EN ATTENTE

Nous avons déjà indiqué en quoi et pourquoi l'accroche communicative était en suspens (7.3.2.4). En ce qui concerne la symbolisation en attente, l'amorce transférentielle met en

³³⁰ C'est la naissance du sujet psychologique dont parle Lacan dans son article « Le temps logique... », *In* : *Écrits I*, op. cit., p. 206.

évidence que ce qu'Ophélie cherchait avant tout, dans l'ordre signifiant, c'était un autre nom qui puisse la représenter dans cette relation symbolique. Elle en a dit deux : « lièvre » et l'holophrase. Notre hypothèse (6.3.4.4) suppose que c'est son prénom, exclu de son propre code et par conséquent du processus transférentiel, qui était à la recherche d'une symbolisation.

7.6.1.2 DU DESIR IRREDUCTIBLE ET SA JOUISSANCE EFFECTIVE : DELIRE, VOIX ET LALANGUE

En termes de jouissance narcissique, si dans le registre de la langue, Ophélie aimait son délire comme soi-même, dans le registre de la *lalangue* ce qu'elle aimait comme soi-même c'était l'holophrase qui nommait son être. Étant donné que le délire, « ma sœur jumelle me commande toujours »³³¹, l'holophrase *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* et les voix correspondantes, en tant qu'objets petits *a*, ont la possibilité de fonctionner comme objets de désir ou de jouissance dans le transfert, nous devons établir leur statut avant le transfert. Cela nous permettra de définir ce qu'ils sont devenus pendant et à la fin du processus.

Dans le cas du délire, l'existence d'Ophélie était concentrée dans la voix de sa « sœur jumelle ». Cette voix avait la consistance réelle qui manquait à son corps à ce moment-là, mais elle ne la reconnaît pas comme la sienne, c'était une autre qui parlait (l'Autre devenu autre). Par contre, dans le second cas, son être était dans les signifiants qui la nommaient, sans qu'elle s'en aperçoive non plus. C'est cette holophrase qui, dans le registre de la *lalangue*, avait la consistance que son corps n'avait pas. Ophélie était, donc, au début des séances, sa propre voix divisée. Côté langue, cette voix était le support d'un symptôme, le délire ; côté *lalangue*, elle soutenait une manifestation de la jouissance primaire, l'holophrase. Ainsi, dans le versant de la symbolisation, tant dans le délire comme dans l'holophrase, on trouve à ce moment précis l'indifférenciation grammaticale : au niveau sujet/objet de l'énonciation et des énoncés dans le délire et au niveau des noms et de leurs attributs dans l'holophrase. Autrement dit, le désir du sujet était impossible à reconnaître, inconstitué, à cause de la forclusion des signifiants dans les enjeux subjectifs.

Dans le premier cas, la forclusion était tombée sur le signifiant de l'appel, le pronom « tu » qui pouvait la représenter dans l'interlocution ; dans le deuxième, dans son propre prénom qui pouvait la désigner dans ce même cadre. Cela fait supposer que dans les psychoses extraordinaires les formations de la jouissance précèdent la formation délirante dans la langue maternelle et coexistent avec elle par la suite. En effet, comme nous l'avons déjà indiqué, le délire exige la rencontre du sujet avec le noyau grammatical de la langue maternelle, plus tardif que la rencontre du sujet avec les signifiants qui le désignent et les noms des choses et des personnes. En revanche, la rencontre grammaticale est antérieure à celle avec le Nom-du-père en particulier et les noms de famille en général.

En somme, ces rapports entre la voix et les signifiants forclos du désir, nous montrent que du côté de la langue, la jouissance narcissique primaire était dans la voix de l'autre et le désir courait dans les commandements surmoïques du délire. De cette manière, le changement de l'état extraordinaire de la structure a impliqué le traitement du délire dans son versant signifiant. Cela veut dire que Monsieur Lelièvre a reconnu le désir irréductible du sujet à travers les pronoms qui circulaient dans le discours délirant. En conséquence Ophélie a pu prononcer ses propres

³³¹ Le fait qu'elle ait en réalité une sœur jumelle n'enlève rien au caractère délirant de la phrase, comme le souligne Lacan dans ses travaux sur la reconnaissance du délire et les faits cliniques décrits dans le *Mémoire* de Jean Lelièvre cité précédemment.

commandements à la voix active du verbe et récupérer sa propre voix : « je veux que ... » et « quand je dis que ... ». Elle a été confrontée, à travers les interventions de l'analyste, à son propre être symptomatique, la voix délirante.

Par contre, dans la *lalangue*, nous avons le cas inverse : la jouissance était dans les signifiants investis narcissiquement et le désir courait dans la voix. Elle a été confrontée à ces signifiants à travers la voix désirée. Le changement d'état a dû se produire lorsque la voix a été touchée, puisque c'est là que le désir indicible était niché. Ainsi, la jouissance correspondante a dû se faire effective et un nouvel investissement narcissique a pu être fait au niveau du symbolique primaire. Dans ce sens, notre hypothèse est que cet autre investissement a dû tomber, métonymiquement, sur le prénom de la fillette, forclos du dialogue analytique jusqu'à ce moment-là et substitué par les noms et attributs de jouissance prononcés dans les deux faits cliniques précédents. C'est dans ce point que le processus de reconnaissance du désir s'est noué avec celui de la symbolisation, via la jouissance. Par contre, dans le cas de la langue, ce nouement a été fait, via le désir. Visualisons ces rapports dans le tableau suivant (17), en bleu est surligné ce qui concerne le nouement par le désir, en rose celui par la jouissance :

Tableau 17: Contributions du désir et de la jouissance aux processus de symbolisation dans le cas d'Ophélie

	Objet petit a , versant désir, avant transfert	Symbolisations ou reconnaissance du désir du sujet dans le transfert	Objet petit a , versant jouissance, avant transfert
Délire	Désir masochiste : commandements surmoïques et pronoms du délire	Pronoms qui incluent le sujet	Jouissance masochiste : Voix effective de l'Autre devenu autre
Holophrase	Désir narcissique primaire, irréductible du sujet : voix désirée	Signifiants qui nomment le sujet	Jouissance narcissique symbolique primaire effective dans les signifiants de noms et attributs qui substituent le nom forclos du sujet

De cette manière, on comprend mieux que chaque langue de transfert agit sur des aspects différents du processus de symbolisation dans son ensemble : le désir du côté de la langue et la jouissance du côté de la *lalangue*. Lorsqu'il s'agit du désir on est dans les pronoms, mais il s'agit des noms en ce qui concerne la jouissance.

Cet état des lieux et le cadre méthodologique, décrit ci-dessous, pour l'analyse de la séance Donald doit nous permettre de suivre ces mouvements parallèles de la voix et les signifiants de la *lalangue* pour définir les particularités de la symbolisation dans ce registre.

7.6.2 Le cadre méthodologique : la structure des blagues « Monsieur et Madame »

Dans les trois cas de la recherche préliminaire, nous avons été guidés par la structure générale des mots d'esprit pour établir notre cadre méthodologique pour l'analyse des séances³³². Ce cadre implique de manière analogue à une séance analytique les trois processus transférentiels que nous sommes en train d'examiner ici : un cadre communicatif, un fait langagier et une réalisation effective de la jouissance.

³³² RP, partie III, chapitre 10, notamment les sections 10.4 : « Le dispositif clinique, à partir du mot d'esprit » et 10.5 : « L'opération du mot d'esprit dans les quatre temps du dispositif clinique ».

Selon Lacan tout mot d'esprit comporte trois temps³³³ : 1) « le peu-de-sens » de la demande qui ouvre la blague avec un X ; 2) le « leurre imaginaire » et 3) le « pas-de-sens » qui conclut la blague. Le pas-de-sens implique deux signifiants solidaires, un médiateur symbolique et le point de capiton. Ce dernier boucle le petit discours et déclenche la jouissance de l'Autre (AA), son rire. Le « leurre » distrait l'esprit de l'Autre, afin de préparer à la surprise plaisante du mot d'esprit.

Mais avec la langue Donald, où il n'y a pas de discours, le temps de la réflexion et le leurre imaginaire de la blague sont en dehors de la structure. Ainsi, il ne reste que les temps essentiels de la constitution de l'X symbolique et sa résolution. Ces temps correspondent aux temps des blagues de type « Monsieur et Madame » qui nous ont aidé à éclaircir le premier fait clinique de la *lalangue* d'Ophélie (6.2.2.3.2). Mettons en rapport dans un tableau (tableau 18) ces deux mouvements signifiants des blagues avec ses temps communicatifs entre parenthèses et ses indicateurs symboliques pour les identifier dans la structure des blagues « Monsieur et Madame » :

Tableau 18 : Mouvements, temps et indicateurs signifiants des blagues de type « Monsieur et Madame »

Mouvements signifiants	Temps du symbolique	Indicateurs signifiants	Structure de la blague
1) Le peu-de-sens dans la demande (appel)	1) <u>Constitution de l'X symbolique</u> à travers une question : (transmission du désir ou message)	Signifiants connus Signifiant inconnu	1) Le nom de famille 2) Un prénom : X
2) Le-pas- de -sens	2) <u>Réponse</u> (accusé de réception du message) 3) <u>Résolution</u> : a) au niveau du désir : reconnaissance b) au niveau de la jouissance : le rire de l'Autre	Signifiant médiateur et signifiant point de capiton	3) Prénom et nom de famille sous des noms communs

Nous trouvons ici une structure en trois moments comme dans les processus logiques de symbolisation dans la langue, sauf qu'ils restent au niveau de ce qu'on entend, parce qu'il n'y a rien à comprendre. Lacan dans son article « Le temps logique » indique que c'est la nature signifiante du processus logique ce qui lui confère son caractère temporel³³⁴. Ainsi, nous considérons ces trois moments du symbolique qui structurent les blagues de type « Monsieur et Madame » du point de vue signifiant et non pas du temps logique. Un fait attire également notre attention, ces moments mettent en relief la fonction « nom » des signifiants impliqués dans la symbolisation. Nous allons explorer les possibilités méthodologiques de cette structure dans l'analyse de la séance Donald, où il s'agit justement du registre narcissique qui correspond aux noms du sujet (cf. tableau 7.6).

³³³ Nous l'avons vérifié dans le cas d'une blague type « Carambar » (RP, 11.2.2)

³³⁴ « L'entrée en jeu comme signifiants des phénomènes ici en litige fait-elle prévaloir la structure temporelle et non spatiale du processus logique ». Lacan, « Le temps logique... », *In* : *Écrits I*, op. cit., p. 201.

7.6.3 Démonstration

7.6.3.1 LES TROIS MOMENTS DE LA SEANCE DE LA LANGUE DONALD

Dans la vignette clinique de la séance Donald on peut reconnaître trois moments différents. Le premier, implique l'abandon du code commun, la langue française ; le deuxième, la présentation du nouveau code qui est la langue Donald ; et finalement, le mécanisme signifiant analogue à la blague « Monsieur et Madame », qui a permis tant l'établissement du lien transférentiel comme la symbolisation du prénom en suspens.

Dans le Séminaire V, Lacan disait que les meilleurs mots d'esprit sont ceux où il n'y a pas de temps de préparation imaginaire³³⁵. Ce temps est exclu tant dans les blagues de type « Monsieur et Madame » comme dans le cas d'Ophélie. La différence est que dans le cas d'Ophélie, rien ne faisait penser au début que tout finirait dans un mot d'esprit. Cependant, étant donnée ce final surprenant, on peut voir ces deux premiers mouvements de l'épisode comme un temps de préparation dans le terrain même où va se produire le *Witz* du thérapeute, dans le code. Représentons, alors, les trois moments de l'épisode clinique dans les graphes respectifs.

7.6.3.2 L'INSTRUMENT METHODOLOGIQUE : LES GRAPHES DE L'INTERLOCUTION DU SEMINAIRE V

Pour l'analyse du cas d'Ophélie nous saisissons le graphe du Séminaire V³³⁶ où Lacan explicite les temps de l'interlocution qui finira dans un mot d'esprit, selon les parcours sujet/objet de notre graphe de référence (« Abréviations »). Le point d'arrivée de ces deux parcours est le message (M), que nous entendons dans le sens du tableau 7.5 comme le désir indicible du sujet, et qui nous permet de lire le graphe en excluant le registre imaginaire. Ce graphe est la base du graphe à deux étages que Lacan présente pour la première fois à la fin de la première partie du Séminaire V³³⁷. Dans le premier étage on peut suivre la question-réponse du sujet et dans le deuxième les parcours homologues de l'Autre auditeur qui finira par être surpris et rira en authentifiant le mot d'esprit du sujet.

Selon ce modèle, nous devons identifier dans les graphes de la séance Donald les trajets communicatifs sujet/objet et les indicateurs signifiants de la symbolisation qui finit, comme un mot d'esprit, avec le rire d'Ophélie. Nous devons également identifier le trajet qui correspond au processus de nomination en attente depuis l'holophrase. C'est le parcours du seul signifiant arrivé au point de capiton. Ce signifiant répercute en après-coup le message pour lui donner son sens et continue son chemin, isolé de la chaîne signifiante comme signe du sujet au point I, vers les identifications symboliques. Ce n'est pas la même chose lorsque ces identifications sont produites par le court-circuit $\Delta \rightarrow m \rightarrow i(a) \rightarrow I$, que lorsqu'elles sont le résultat du transfert analytique, où une articulation symbolique a été effectuée. Dans le registre de la langue nous avons le cas de la psychose extraordinaire de Louis et le signe « cochon », dans le cas de la psychose ordinaire de Luis, le signe « lion ». Ce que nous montre Ophélie est le cas de ces signes dans le registre de la *lalangue*, « couin, couin ». C'est de là, le I en court-circuit, que part ce qui « parle sans le savoir chez le sujet » et qui véhicule son désir indicible. C'est-à-dire, lorsque ce sujet est en Delta (Δ) un corps « entendant », avant d'être en S un corps parlant. Ce que nous

³³⁵ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 122-123.

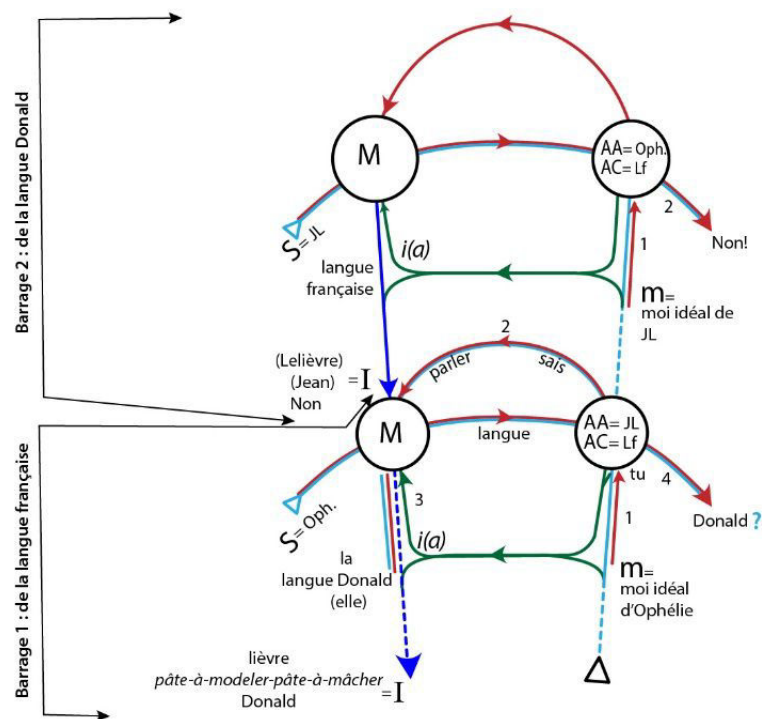
³³⁶ Ibid., p. 95.

³³⁷ Ibid., p. 124.

verrons est la manière comment ce signe Donald qui marquait l'être d'Ophélie en I a pu être articulé symboliquement via le transfert, dans le circuit plus long qu'implique un Autre (A et C).

7.6.3.2.1 Barrage de codes

Pour l'analyse du premier mouvement de la langue Donald, nous devons partir de l'holophrase. En termes de l'établissement du transfert, c'est Ophélie qui se décide à faire quelque chose que les deux sujets « désirent mais ne sont pas disposés à faire », dans leur cas, parler. Ainsi, dans le graphe 11 elle prend la place du sujet (S) dans le premier étage, lorsqu'elle s'adresse à l'analyste pour lui poser une question. De ce fait, il se situe come Auditeur (A), dans le deuxième étage, mais aussi en tant que partenaire du sujet parce que ce qu'il écoute lui exige une réponse, « oui » ou « non ».



Graphe 12: Barrage de codes dans la séance Donald

Mais cette fonction de partenaire avait déjà été établie dans la symbolisation en attente du prénom d'Ophélie. En effet, les deux noms dans le registre de la *lalangue* avec lesquels ce processus a démarré, sont à situer dans l'Idéal du moi (I), signe du sujet. La ligne discontinue qui va du Message (M) vers I, indique le processus en attente. Ces deux noms de jouissance ont leurs homologues en I dans le graphe du deuxième étage qui correspond à son Auditeur : le Nom-du-père, « Lelièvre » et le prénom, « Jean ». Le problème sont les codes. Dans le code commun de la langue française, ces noms homologues sont forclos dans le graphe d'Ophélie, et les noms dans le code de la *lalangue* sont exclus du code du thérapeute.

La question que la fillette pose à l'analyste touche le problème : « Tu sais parler la langue Donald ? ». Identifions les quatre composants de la question dans le graphe. Côté sujet de l'énoncé, elle s'adresse à un « tu », à partir du moi idéal qui « sait parler une langue X ». La forme conjuguée du verbe concerne l'énonciation, parce qu'il s'agit du savoir de son partenaire ; la

forme infinitive « parler », concerne l'objet. Cet objet direct, troisième composante de la question, est l'Autre code qu'Ophélie connaît. Il se situe à la place de l'objet du désir en *i(a)*. La fillette le nomme avec son attribut, « la langue **Donald** ». Curieusement, cet attribut est un nom propre en fonction adjectivale. C'est le contraire des adjectifs qui nomment les langues, « langue française », par exemple. Ils s'écrivent avec une minuscule. Dans la chaîne signifiante en rouge ce qui arrive au point de capiton est ce prénom en fonction adjectivale, « Donald ». Il appartient au code commun et entre en rapport métonymique avec les autres noms avec lesquels le sujet s'est nommé jusqu'à ce moment-là, par le chemin qui va de M à I³³⁸.

Finalement, le dernier composant de la question, la voix, est indiqué par le point d'interrogation qui se trouve dans le point de capiton. La première partie de l'interlocution se situe dans le registre de la langue commune, mais pour la barrer avec l'introduction d'un code nouveau comme point de capiton, la langue Donald. La réponse de l'Auditeur, « Non ! », barre à son tour la langue Donald, mais pour la loi signifiante qui de M mène à I, il tombe aussi dans le champ du sujet Lelièvre, qui le prononce, comme un signe qui le distingue dans le dialogue. Avec l'exclusion réciproque des deux codes, l'interlocution est sur le point de s'interrompre, mais l'opération a produit deux signes partenaires supplémentaires : un prénom en fonction adjectivale et la négation.

Dans cette exclusion de codes, nous sommes dans une situation initiale très différente des blagues en général, car elles nécessitent qu'on parle la même langue et que l'on soit de la « même paroisse ». Ici, nous sommes, a priori, face à un impossible de la communication : il n'y a pas de langue ni de paroisse communes. Cette fois c'est le désir du sujet et non de l'analyste qui trouvera une sortie de l'impasse.

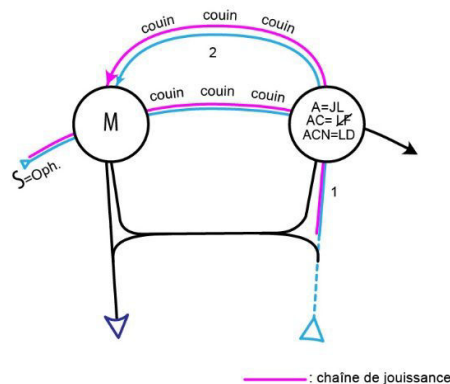
7.6.3.2.2 Le désir d'Ophélie, le code nouveau et la paroisse commune

Le désir a pris place dans l'esprit d'Ophélie, à partir d'un petit épisode avec la pâte à modeler, juste à la fin de la première séance où l'holophrase a été prononcé³³⁹ : « J'annonce bientôt la fin de la séance. Elle veut emporter la pâte à modeler qu'elle a en main. Je refuse d'abord, puis je me ravise et l'autorise mais à condition qu'elle la mette dans une boîte et me rapporte le tout à la séance suivante. Elle y renonce alors, mais, en riant plus ou moins, m'avertit que j'ai « intérêt de la lui garder ! » ». La pâte à modeler mise par l'holophrase en « m » dans le graphe, acquiert dans cette épisode le caractère d'objet du désir en *i(a)*, à la même place que la coupe de cheveux de « lièvre » et comme elle aussi *in altero*.

Ainsi, dans la séance Donald ce désir, comme désir de communiquer, s'exprime dans le fait de qu'elle se donne la tâche d'apprendre à son interlocuteur le code nouveau : « elle se mit alors à cancaner : « *Couin ! couin-couin ! couin-couin-couin !* » ». Il n'y a pas de message constitué, seulement une chaîne signifiante adressée à l'Auditeur, qui tourne en rond entre le code et le message (Graphe 12). Nous l'indiquons en rose, étant donnée sa nature jouissante. La nature désirante de la voix est indiquée en bleu.

³³⁸ Cf. Séminaire V, *ibid.*, p. 37 : « Je vous signale en passant qu'avec un nom, et un nom propre, nous sommes au niveau du message ».

³³⁹ Lelièvre, Jean. *La déficience intellectuelle légère. Un mode d'être au monde*. Mémoire, op. cit., p. 84.



Graphe 13: Un code nouveau : La langue Donald

La langue Donald se réduisait à la répétition d'un seul signifiant : « couin », à partir de là il devient possible de parler une langue commune. Mais pour que le dialogue qui aboutira dans le mot d'esprit soit établi, il sera nécessaire de trouver une paroisse commune. Cela s'est avéré aussi simple que la langue, il a suffi à Ophélie de signaler à l'Autre sa montre. Tous les deux appartiennent à cette paroisse du temps marqué par l'horloge. Les deux conditions pour que le mot d'esprit se présente étaient données, mais rien ne pouvait faire penser à ce stade de la conversation qu'il se produirait. Et là, c'est le désir de l'analyste qui prend place dans les voies ouvertes par Ophélie.

7.6.3.2.3 Création de la langue Donald

Une fois établi le nouveau code de communication, Ophélie déclenche le mécanisme signifiant avec la demande d'un mot. Étonnamment, elle fait remarquer le manque d'un signifiant dans un code où il ne semble en manquer aucun, puisqu'il est constitué par un seul signifiant, « couin »³⁴⁰. Qu'arrive-t-il lorsque ce signifiant unique est soumis à la même structure symbolisatrice des blagues « Monsieur et Madame » ?

7.6.3.2.3.1 Le temps de l'entendu : une demande en la langue et sa traduction au code de la paroisse

Ophélie demande au thérapeute un mot en langue Donald en s'appuyant sur un objet que l'on peut faire analogue à la pâte à modeler. Mais cette fois, elle privilégie son statut concret, utile, et pas le symbolique, elle le prend en tant que tel : « Cancanant toujours, l'enfant pointait sa montre du doigt ». Cette montre, pointée avec le doigt, donne « un-peu-de sens » à la demande prononcée dans des signifiants sans aucune signification. Comme c'est l'objet de l'identification paroissiale, nous le mettrons à la place du moi idéal (m) dans le graphe (Graphe 13). Or le « pointer du doigt », indique, dans le cadre de la demande un instant muet, du seul regard. Il s'agit d'une coupure au niveau de la voix, l'objet petit *a*. Ce moment est crucial dans la constitution du désir, parce que la coupure de la voix implique de mettre au premier plan sa présence, c'est-à-dire, sa symbolisation primaire de type *fort-da*³⁴¹. Nous l'indiquons avec les lignes parallèles à la chaîne de jouissance en rose au-dessus de m. À gauche, les parenthèses sur le bleu de la voix représentent la coupure, à droite, les lignes discontinues représentent sa possibilité de présence.

³⁴⁰ Il faut différencier l'ensemble unitaire « code Donald », du seul élément qui le constitue, le signifiant « couin ».

³⁴¹ Cf. La séquence de graphes de la RP qui précède la pris imaginaire du désir (10.5.2.3).

[illegible]

Le thérapeute ne s'est pas soustrait à ce qu'il entendait. La réponse qu'il a donné à la fillette, une heure précise, implique qu'il n'a fait aucune interprétation de cette demande, mais qu'il l'a traduite de cette langue nouvelle à la langue de la paroisse. Dans ce point, les deux sujets partagent le même A : « couin, couin, couin, couin », c'est-à-dire : « Quelle heure est-il ? ». Cette traduction n'est pas directe. À la manière de Champollion, elle s'appuie sur un code intermédiaire qui est celui de la paroisse, indiqué par les noms des objets, « montre » et « heure ». Selon notre fondement théorique, cette traduction est le commencement du transfert, parce que le désir du sujet est toujours indicible, mais en même temps, il est articulé dans ses rapports avec les objets de sa demande et l'analyste en prend note. Nous représentons cette traduction dans le deuxième étage du graphe et à travers les lignes pointillées.

249

Lelièvre, le pronom, « il ». À la fin du chapitre précédent, nous avons identifié le désir tel qu'il correspond à la structure d'Ophélie, in altero. Maintenant, il s'agit d'identifier comment l'analyste va reconnaître le désir indicible qui est cause de ce désir in altero, à partir de la demande « couin, couin » d'Ophélie traduite in situ.

7.6.3.2.3.2 *Le temps de la réponse : l'ambiguïté subjective et l'enjeu métonymique*

L'objet demandé est un mot qui nomme l'heure avec un nombre et doit être dit dans le code nouveau de la *lalangue*. Comme Dick avec la gare, c'est en demandant ce nombre, qu'Ophélie a la possibilité d'être nommée par rapport à un autre être. Et cela tant en ce qui concerne la séance elle-même comme en ce qui concerne ses rapports avec les deux faits cliniques précédents. De cette manière, ce nom a affaire aux objets de la séance, montre (m) et heure *i(a)*, mais aussi avec les autres objets impliqués dans ces faits cliniques, coupe de cheveux *i(a)* et pâte à modeler (m). Mais tous ces objets dans leur ensemble n'ont pas d'autre fonction que d'indiquer le vrai objet du désir d'Ophélie, la *lalangue*. C'est en rapport avec cet objet que l'analyste pourra reconnaître le désir irréductible d'Ophélie. C'est donc de la symbolisation de cet objet code qu'il s'agit, c'est par rapport à cet être de langage, en tant que tel, la langue Donald, qu'elle pourra être nommée.

Ce processus commence par la topologie qu'Ophélie introduit dans sa propre jouissance, lorsqu'elle coupe un des signifiants de la chaîne ininterrompue de ses couin, couin, couin... pour la demander à son interlocuteur. C'est l'X de son désir. Autrement dit, en plaçant dans la bouche de son interlocuteur ce morceau de jouissance manquant dans la sienne, Ophélie ouvre les deux voies topologiques du dialogue analytique dans les autres coupures qu'elle marque au niveau grammatical, celle des places du sujet qui doit répondre et de l'objet du désir, représenté métonymiquement par un de ces signifiants. Ces places devront permettre la symbolisation du code à travers leurs propres logiques signifiantes. Côté sujet, à travers l'ambiguïté ; côté objet, à travers la métonymie. Après cette double ouverture, tout dépendra de la réponse obtenue qui pourra boucher les voies topologiques, les esquiver ou les suivre pour arriver à destination. « Il est *couinze* heures dix », telle est la réponse. Examinons d'abord la structure de la phrase et ses composants, pour mieux comprendre ses effets dans le réel de l'interlocution.

Contrairement au cas de Dick, dont la réponse finale est une phrase personnelle précise « la gare est maman », il s'agit ici d'une phrase impersonnelle et ambiguë du type : « il est X heures ». Nous devons l'analyser en fonction de la demande dont elle dépend. Les signes de l'énonciation sont surlignés en jaune. Les syntagmes subjectifs sont en gras et ceux qui font référence à l'objet de la phrase sont soulignés, nous les examinerons indépendamment :

Demande : - Quelle heure **est-il** ?

Réponse : - **Il est** X heure.

L'ambiguïté subjective dans les psychoses

Dans la demande le sujet, « il », est à la dernière place : « quelle heure **est-il** ? ». Mais dans la réponse attendue, il est à la première : « **il est** ». Ce sujet grammatical désigne un objet

présent dans la scène, l'heure. Le verbe de l'identification fait équivalents sujet et objet³⁴². La coupure crée le suspense entre la question et la réponse, le pronom impersonnel, masculin singulier, en fonction du sujet peut se référer au thérapeute ou à l'heure demandée. Il ne s'agit pas ici de sexualité, qui n'est pas affaire de la *lalangue*. Il s'agit essentiellement de l'ambiguïté signifiante au niveau du sujet grammatical. Dans ce sens, Ophélie entre elle aussi dans cette possibilité d'être indiquée comme sujet par ce pronom, « il », grâce au verbe « être » qui lie sujet et objet : ce qui est, est une heure.

De l'autre côté, le féminin singulier du substantif et du pronom interrogatif, « quelle ? », peut bien se référer à l'heure ou à Ophélie elle-même. Ainsi, la question d'Ophélie, la désigne, via l'objet au féminin ; mais aussi par la voie du sujet, au masculin, en tant que cet objet est équivalent au sujet. À l'inverse, les sujets désignés au masculin singulier sont aussi indiqués en tant qu'objets. En somme, lorsque l'objet heure occupe la place du sujet, il nomme du même coup les sujets réels présents dans la scène par « l'heure qu'ils sont ».

Dans ce sens, nous sommes une fois de plus dans la logique de l'apologue de Lacan sur les trois prisonniers (7.5.2), parce que nous avons juste trois sujets dans l'affaire et leur « libération » en jeu. Dans l'apologue, chaque sujet est convoqué à conclure sur l'attribut du cercle qu'il a dans le dos, blanc ou noir³⁴³ : « A désigne chacun des sujets en tant qu'il est lui-même sur la sellette et se décide ou non à sur soi conclure. B et C ce sont les deux autres en tant qu'objets du raisonnement d'A ». Couleur du cercle ou nombre de l'heure, le mot demandé dans les deux cas est un attribut indiqué par un nom commun. La structure psychotique d'Ophélie fait qu'un des sujets imaginaires, B ou C, soit réduit à l'objet et son attribut : « l'heure qu'il est ». Ainsi, tant du point de vue grammatical comme de la logique d'Ophélie, chacun des deux sujets est cette heure que ce troisième (devenue objet) est. Donc, si Ophélie occupe la place d'A (le directeur de la prison), parce qu'elle pose la question, il ne reste que l'analyste pour occuper la sellette de celui qui doit décider.

Dans l'apologue des trois prisonniers chacun devra décider entre deux possibilités, blanc ou noir, à partir de ce qu'il voit dans le dos des autres et déclarer : « je suis un blanc » ou « je suis un noir ». Dans le cas d'Ophélie, parmi les 12 possibilités horaires, Jean Lelièvre ne peut ni choisir, ni deviner, ni conclure, il doit simplement lire la seule option que la montre d'Ophélie indique à ce moment précis, l'heure qu'il (Jean Lelièvre) est. Il va le faire, bien sûr, mais dans lequel des deux codes, langue ou *lalangue*, étant donné le barrage de l'un à l'égard de l'autre ? C'est son enjeu à ce moment-là de la séance.

L'enjeu métonymique au niveau des codes

Du point de vue grammatical, l'objet de la phrase, « X heure », est composé d'un nom commun, « heure », et son attribut, un nombre X. Du point de vue de la signification, l'attribut du syntagme, l'X, est un signifiant vide de signification, qui partage les propriétés du nom dans le code horaire de la paroisse, un nombre³⁴⁴ défini comme suit :

³⁴² C'est un des phénomènes dont Freud parlait et qui sont propres au travail du rêve et des mots d'esprit : « Dans certains cas, le changement d'expression sert la condensation du rêve d'une façon plus rapide encore. Il fait découvrir **une syntaxe équivoque** qui permet d'exprimer plusieurs des pensées du rêve ». Freud, S. *L'interprétation des rêves* (1900). Traduit en français par I. Meyerson. Paris, Presse universitaire de France, Nouvelle édition révisée, 1967, 8^e tirage, 1996, p. 293.

³⁴³ Lacan, « Le temps logique ... », *In* : *Écrits I*, op. cit., p. 198.

³⁴⁴ <http://www.cnrtl.fr/definition/nombre>

1. MATH., PHILOS.

a) Concept de base des mathématiques, une des notions fondamentales de l'entendement que l'on peut rapporter à d'autres idées (pluralité, ensemble, correspondances) **mais qu'on ne peut définir**.

b) *En partic.* Concept caractérisant une unité, une collection d'unités ou une fraction d'unité. [...] lorsque nous parlons des unités qui composent le nombre, ces dernières unités ne sont plus des sommes, pensons-nous, mais bien **des unités pures et simples, irréductibles** [...]. Bergson, *Essai donn. imm.*, 1889p. 70.

L'X demandé est un nom, avec fonction d'attribut dans le syntagme, mais comme les noms propres en général, un signifiant irréductible à une signification, en désignant toujours l'existence d'un être, un phénomène, etc. En somme, l'objet qu'Ophélie a demandé à l'Autre est un nom, son nom, à travers un autre être de langage, l'heure, l'heure qu'il est, en tant que sujet. Dans ce sens, elle est dans la même situation signifiante de Freud, selon l'explication de Lacan sur son oubli du nom propre Signorelli³⁴⁵ : « Oublier un nom c'est un manque, mais un manque de ce nom. Ce n'est pas parce que ce nom n'est pas attrapé que c'est le manque. Non, **c'est le manque de ce nom** ». On peut dire que Ophélie a « oublié » son nom sous le mécanisme radical de la forclusion qui l'exclut du code de sa langue maternelle. Cependant, ce noyau forclos en (I) reste actif et elle a réussi à le substituer par des noms dans le code de sa *lalangue*. Et c'est dans ce code qu'elle veut rattraper ce nom, cette fois sous la forme d'un « couin, couin ». Paradoxalement, pour le faire, elle doit le faire passer dans la langue de l'Autre, pour qu'il le prononce avec sa voix et son accent. Mais, comme chez elle le chemin qui mène au code de son interlocuteur est barré, elle se voit obligé de le renvoyer à un troisième code, le code numérique inscrit dans le code de la paroisse.

Cela est très important, parce que ce code horaire commun entre les deux partenaires met l'enjeu de l'analyste dans le seul terrain des codes, là où se joue la question des noms et le désir irréductible du sujet, son existence. Ainsi, pour dire le nom de l'heure, il devra choisir un signifiant, entre les trois codes possibles dans la scène : *lalangue*, l'horaire et la langue française. D'ailleurs, le nom de l'heure en général, répond à la structure composée des noms de personnes, où le prénom serait analogue au substantif et le nom de famille à son attribut. Dans quelques cas elle inclut l'être nommé, à la manière d'une holophrase, comme « **trois heures quinze** » ou « **huit heures moins vingt** ».

Examinons maintenant l'X demandé par Ophélie du point de vue métonymique. D'abord, elle a ses antécédents dans le mécanisme symbolique propre de la structure d'Ophélie : la substitution d'un nom propre par un nom commun. Nous l'avons vu opérer, via le sujet, à l'égard de l'attribut qui était le Nom-du-père de l'analyste. Après, via l'objet, à l'égard du prénom substitué par l'holophrase dont la structure était « nom-attribut » (Tableau 19).

Tableau 19 : Substitutions métonymiques d'Ophélie dans la première séance sous la *lalangue*

Mécanisme typique de substitution chez Ophélie	Voie sujet, sur l'attribut : Nom-du-père de l'analyste	Voie objet, sur le nom : le propre prénom
<i>Nom commun</i>	<i>lièvre</i>	<i>pâte – à – modeler – pâte – à – mâcher</i>
<i>Nom propre</i>	<i>Lelièvre</i>	<i>Ophélie</i>

Dans la séance Donald ce mécanisme de base a été marqué par le désir du sujet. En effet, ce sujet a constitué un petit système symbolique avec l'introduction de l'X dans la chaîne de

³⁴⁵ Cf. Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 60.

jouissance : « Il est ? = X. heure ». Ces données ne sont pas prononcées, le nom d'Ophélie non plus, mais ils désignent des objets présents dans la scène, comme Ophélie elle-même. On est dans le niveau où le mécanisme signifiant lie le nom avec l'être du sujet en tant que tel, réel et pas imaginaire. Cet être est réduit en première instance à ses objets, montre d'abord, puis, dans une seconde métonymie, à l'heure (cercles dans l'apologue des trois prisonniers) puis à l'attribut, le nombre (couleurs, dans l'apologue) (Tableau 20) :

Tableau 20: Substitutions métonymiques dans la séance Donald

	Substitutions métonymiques					
1	<u>objet métonymique</u> <u>être du sujet</u>	<u>sa montre</u> <u>Ophélie</u>	<u>l'heure</u> <u>montre</u>	<u>l'heure</u> <u>qu'il est</u>	<u>l'heure</u> <u>Jean-Lelièvre</u>	<u>l'heure</u> <u>Ophélie</u>
2	<u>attribut(nom)</u> <u>objet métonymique</u>	<u>langue Donald</u> <u>Ophélie</u>	<u>couin</u> <u>(heure)</u>	<u>X</u> <u>couin (il est)</u>		

Le tableau 7.9 montre comment l'ambiguïté du sujet impersonnel marque la première série métonymique, tandis la seconde série est arrêtée avec l'introduction de l'X qui constitué le mécanisme symbolique. Les quatre termes qui constituent ce mécanisme sont en gras dans le tableau. Bien que comme dans le cas de Freud le manque signifiant est situé au niveau du nom, la différence entre les deux est que dans le cas d'Ophélie ce nom est au niveau de l'objet (« **quelle heure** est-il ? »), tandis que chez Freud il est situé au niveau du sujet (« **Qui** a peint la fresque d'Orvieto ? »)³⁴⁶.

7.6.3.2.3.3 Le temps de la surprise et du rire de l'Autre : le pas-de-sens

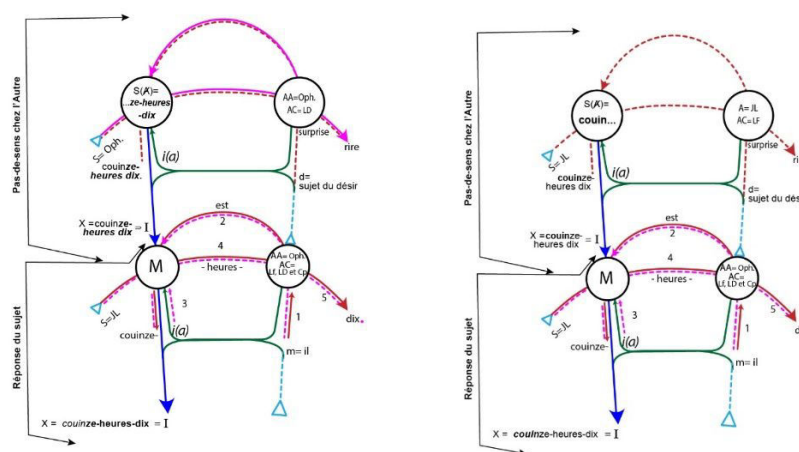
Si l'analyste avait répondu, malgré lui-même, en langue Donald : « couin, couin, couin », comme aurait pu l'attendre Ophélie, ou même « couin-heures-couin », elle aurait sûrement rigolé, mais l'X ne serait pas résolue. Dans les deux cas la série métonymique se serait prolongé indéfiniment. S'il avait répondu dans le code horaire : « il est quinze-heures-dix », l'X aurait été résolue mais Ophélie ne l'aurait pas accepté et la communication transférentielle se serait arrêtée. Aucune de ces possibilités aurait fourni à Ophélie ce qu'elle cherchait en dernière instance, la reconnaissance de son désir.

La réponse est inattendue : « Il est **couinze heures dix** » se surprit-il **à dire, cancanant à son tour** ». Pourquoi, contrairement aux autres réponses possibles, elle est réussie dans ce propos irréductible du sujet ? Pour le savoir, examinons sa composition, voix et chaîne symbolique. C'est la voix, la manière de dire, « **cancanant à son tour** », ce qui a touché le désir du sujet. Ce désir était dans la voix, l'objet métonymique primaire, parce que c'est la voix « cancanant » de l'Autre analyste ce qu'Ophélie avait invoqué avec la sienne lors de la demande. Le transfert s'est réalisé dans le versant du désir.

Dans le registre symbolique, où la jouissance de la fillette était concentrée, la condition du dialogue analytique avait déjà permis un avancement, via le sujet, *in altero*, à travers le « lièvre », et via l'objet, à travers l'holophrase, mais sans le clivage grammatical nécessaire. Dans ce sens, on observe une progression dans l'indifférenciation sujet-verbe-objet. Dans « On dirait un lièvre », il y a un sujet impersonnel qui dit quelque chose ; dans « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher », il n'y a pas de trace de fonction subjective, seul le collage substantif-attribut qui

³⁴⁶ Ibid., p. 57.

nomme un objet. Mais le point culminant de cette indifférenciation est dans les « couin, couin » du code qui parlent « tout seuls » sans aucun indice sujet/objet (Graphe 13). La réponse de l'analyste suit la trace grammaticale que la fonction X du désir a creusé dans la demande en langue Donald. Ainsi, la phrase réponse est aussi ambiguë par son sujet impersonnel, mais équivoque dans son objet, là où la précision horaire faisait attendre un nombre exact. De ce fait, elle possède toutes les conditions signifiantes pour que le transfert d'investissement narcissique puisse être fait, curieusement aussi *in altero*. Là où le désir avait son siège depuis le début. Voyons le pas-de-sens qui fait possible ce transfert de jouissance dans deux graphes parallèles (Graphe 14) :



Graphe 15: Le pas-de-sens chez Ophélie (gauche) et l'analyste (droit)

Le premier étage représentant le mot d'esprit de l'analyste est commun aux deux graphes : à gauche, Ophélie et à droite, l'analyste. La différence se trouve dans ce qui arrive au deuxième étage du graphe correspondant à chacun des interlocuteurs. C'est l'analyste qui a dû lever le barrage sur la langue Donald pour la faire intervenir sans s'aliéner, en se servant du code horaire de la langue française. C'est cela qui a dû surprendre Ophélie, maintenant sujet du désir en *d* dans le graphe (Graphe 7.4, gauche) : ces signifiants de la langue maternelle appareillés avec la langue Donald, « ...ze-heures-dix ». À l'inverse, ce qui a surpris l'analyste est le signifiant de la langue Donald, « **couin-** », appareillé avec les signifiants de sa langue (graphe 14, droit). Du point de vue de l'analyste, ce signifiant de jouissance est autorisé à rentrer dans le code de la langue maternelle de l'analyste (AC). Isolé de la chaîne, mais soudé aux signifiants déjà enregistrés, il le nomme dans le dialogue par le chemin qui mène de S(A) à I. Du point de vue d'Ophélie, c'est le contraire, ces signifiants de la langue ont pu échapper au barrage du code Donald, car soudés au signifiant admis. Ces signifiants peuvent ainsi la nommer en I, en suppléance de ses propres noms forclos.

Ainsi, chez Ophélie, un nouvel investissement narcissique primaire a pu se réaliser en I, lieu de l'identification symbolique. La jouissance a pris ses droits dans sa voix, parce que « Cela la fait rire », et le désir a pris les siens dans la chaîne signifiante, à travers la phrase prononcée par le sujet analyste. Le rire d'Ophélie est l'indicateur du pas-de-sens qui fait d'un signifiant un mot d'esprit. Ce rire c'est le point où l'Autre authentifie l'opération signifiant du sujet analyste et laisse passer le solde signifiant à son propre esprit. C'est aussi le point où l'état de sa psychose bascule dans l'état ordinaire dans le registre de la *lalangue*.

7.7 CONCLUSION

La séance Donald finit avec cette phrase « Il est *couinze*-heures-dix » qui produit le pas d'un sens nouveau dans l'esprit des deux interlocuteurs. Dans la mesure où, à partir de cette phrase la langue Donald a été inventée et permis l'établissement du lien social chez Ophélie, il s'agit d'une phrase transférentielle de plein droit. C'est-à-dire que :

1) dans le cadre communicatif, l'Autre analyste a répondu à l'appel du sujet : « tu sais... ? » ;

2) dans le fondement de ce cadre, cet Autre a su reconnaître ce qui parle sans le savoir chez le sujet (le « couin, couin »), et que

3) dans le fait du langage que cette reconnaissance implique, la réponse à l'X de ce désir est un signifiant qui, après l'opération symbolique, son passage au code du sujet (AC) et son authentification par la jouissance correspondante (AA), reste en I comme le signe avec lequel l'Autre a nommé le sujet.

De cette façon, nous avons démontré notre hypothèse : effectivement une symbolisation a eu lieu dans le registre de la *lalangue* d'Ophélie, à partir des signifiants de la langue Donald. Elle est l'indicateur de la réussite des processus transférentiels et symboliques en attente mis en évidence par l'holophrase. Dans ce sens, nous avons vérifié que cette symbolisation a été effectuée selon notre proposition méthodologique basée sur la structure des blagues « Monsieur et Madame », où ce qui est en jeu ce sont des noms de famille et des noms communs en fonction d'un X qui est toujours un prénom. La raison est qu'Ophélie relance le processus de nomination initié dans le premier fait clinique avec le Nom-du-père de l'analyste et arrêté dans l'holophrase. Ce processus est relancé avec la demande d'un nombre en fonction nominale. Ce nombre est entré en rapport métonymique avec son propre prénom forclos du code de la langue. Ainsi, il s'est avéré que la symbolisation dans le cas d'Ophélie est retombée sur des signifiants suppléants du prénom du sujet, qui à leur tour assument la fonction de suppléant de son Nom-du-père, selon notre hypothèse du chapitre précédent (6.3.4.4). Le tableau suivant montre les temps de cette structure commune à ce type de blagues et aux processus symboliques dans le cas d'Ophélie, tant en ce qui concerne les noms dans la séance Donald, comme dans le rapport du nom trouvé dans cette séance avec les noms prononcés dans les deux faits cliniques qui la précèdent. Les trois faits sous la *lalangue* se révèlent comme une séquence en termes de la nomination subjective d'Ophélie (Tableau 21) :

Tableau 21: Structure signifiante et processus de nomination dans le cas d'Ophélie

Les trois temps signifiants	Blague type « Monsieur et madame »	Dans la séance Donald	Dans les trois faits cliniques de la <i>lalangue</i>
1) De l'entendu	L'instant du nom de famille : Demande de prénom à partir du Nom de famille	Une demande en la <i>lalangue</i> : le nombre de l'heure	1) La question du Nom-du-père : réduction de « Lelièvre » à « <i>lièvre</i> » qui surprend Ophélie
2) De la réponse	Le temps du prénom : Un mot d'esprit	Un mot d'esprit : le nom de l'heure en trois codes.	2) Le prénom, suppléant du Nom-du-père dans l'holophrase : <i>pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher</i> .
3) Du rire du sujet	Le moment de la médiation symbolique : le nom propre sous le nom commun	La substitution phonématique	3) Nom et prénom suppléants dans trois codes de langue : « il est <i>couinze-heures-dix</i> ».

Etant donnés le siège du désir dans la psychose (*in altero*) et l'ambiguïté du sujet de la phrase, lorsque l'analyste nomme l'heure, il se nomme lui-même et nomme même temps Ophélie. Si le processus a réussi c'est parce que le signifiant prononcé par l'Autre a eu une triple fonction : représenter le sujet dans l'échange analytique, établir le transfert et nommer le sujet, en témoignant de la reconnaissance que l'Autre a fait du désir indicible du sujet. Autrement dit, c'est de ce fait nominateur que nous pouvons dériver en dernière instance le passage de l'état extraordinaire de la structure psychotique d'Ophélie à l'état ordinaire, dont siège était en I (graphe 14).

Cette conclusion nous amène à poser des questions sur le caractère transférentiel et nominateur du signifiant nouveau « *couinze-heures-dix* ». Nous les examinerons dans le chapitre suivant. Nous mettrons en rapport le cas d'Ophélie avec les autres cas de la recherche afin établir ce qui en fait un cas particulier.

8 DISCUSION PREMIERE PARTIE

Ce n'est pas dire que le symptôme est toujours fondé sur un calembour, mais il est toujours fondé sur l'existence du signifiant comme tel, sur un rapport complexe de totalité à totalité, ou plus exactement de système entier à système entier, d'univers de signifiant à univers de signifiant.
-Lacan³⁴⁷-

Le signifiant « couinze-heures-dix » du cas d'Ophélie est un mot d'esprit et en tant que tel, il se soutient « d'une économie et d'une équivoque », selon une proposition de Lacan dans le Séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une-bevue s'aile à mourre* (1976-77) et qui a été le fondement de notre recherche préliminaire³⁴⁸. Lacan se réfère au registre phonétique et homonymique de l'équivoque³⁴⁹, qui le fait participer aussi des caractéristiques d'un calembour³⁵⁰. C'est n'est pas sur un calembour ni sur une équivoque que le symptôme délirant d'Ophélie s'était fondé. Tout le contraire, ce calembour a pu dissoudre le noyau pathogène de son symptôme, grâce au cadre transférentiel où il a été créé. C'est logique, si la cause de la maladie était au niveau du signifiant, le traitement ne pouvait être d'autre nature.

Ainsi, c'est à partir de ce signifiant paradigmatique que nous allons analyser les résultats de notre recherche sur la clinique psychanalytique de la psychose ordinaire avec des enfants et des adolescents, à partir des textes fondateurs. Il marque la limite du passage de l'état extraordinaire de la structure d'Ophélie à l'ordinaire et l'établissement du transfert dans la *lalangue*. Il est, alors, l'indicateur de la reconnaissance que l'Autre analyste a fait du désir irréductible du sujet pendant le processus symbolique impliqué dans le processus transférentiel. Comme solde de l'opération symbolique, il est devenu le nom substitut et suppléant de ce qui est innommable dans le sujet, de ce « qui parle chez lui sans le savoir ». Cela nous permet de le mettre en rapport avec les signifiants transférentiels des autres cas examinés tant dans ce qui concerne la procédure symbolique comme de la nomination.

La comparaison de ce signifiant avec les cas extraordinaires nous permettra d'isoler ce qui est propre à cet état par rapport à l'ordinaire en termes cliniques, c'est-à-dire en termes de la demande de symbolisation faite par le sujet. Du point de vue du traitement, c'est-à-dire, en termes du destin de la réponse obtenue comme nom suppléant du sujet, la comparaison avec les cas ordinaires nous permettra d'isoler d'une part ce qui le caractérise comme nom d'un état ordinaire produit à partir d'un état extraordinaire sous transfert, et d'autre part ce qui fait la différence entre les noms suppléants de l'état ordinaire en lui-même avant et après transfert. L'examen clinique exigera que nous suivions au plus près les procédures de formation symbolique des signifiants transférentiels, à partir de la demande ; et les procédures de nomination, à partir de la réponse obtenue.

³⁴⁷ Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 135-36.

³⁴⁸ RP, 7.2.

³⁴⁹ <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/%C3%A9quivoque>

³⁵⁰ <http://www.cnrtl.fr/definition/calembour/substantif> : « Jeu d'esprit fondé soit sur des mots pris à double sens, soit sur une équivoque de mots, de phrases ou de membres de phrases **se prononçant de manière identique ou approchée mais dont le sens est différent** » et <https://fr.wikipedia.org/wiki/Calembour>

8.1 LA DEMANDE DE SYMBOLISATION SUBJECTIVE DANS LA CLINIQUE DE LA PSYCHOSE ORDINAIRE

Si le signifiant « *couinze-heures-dix* » est le résultat d'un processus symbolique, nous devrions partir de l'examen des signifiants qui sont à l'origine de ce processus. C'est-à-dire les signifiants qui ont été forclos et leurs substituts suppléants objets de la symbolisation. Mais c'est évident que le chemin de la recherche clinique est à l'inverse. On doit partir des données cliniques les plus saisissables pour déduire, à partir de leur analyse, les signifiants en cause. Ceci est conforme au principe des anciens³⁵¹ : « la nature de la guérison nous démontrera la nature de la maladie ». Ainsi, nous partirons de la formation symbolique de ce signifiant, pour définir ensuite les objets, causes et moyens qui puissent le différencier des autres signifiants transférentiels trouvés dans les autres cas de la recherche.

8.1.1 Dans la formation symbolique de « *couinze-heures-dix* » : Métaphore phonématique, lien morphématique et code numérique

« *Couinze-heures-dix* » est une création langagière que nous pouvons mettre en rapport avec celle d'Henri Heine, *famillionnaire*, examinée par Lacan dans le Séminaire V. Voyons en quoi ce « trait d'esprit », comme il l'appelle est semblable à celui de Jean Lelièvre, mais aussi différent : « [...] il y a là une fonction signifiante qui est propre du trait d'esprit, en tant que signifiant échappant au code ». Sauf que, avec *couinze*, nous sommes en face d'un signifiant qui échappe à deux codes, langue française et *lalangue* d'Ophélie, grâce à un code intermédiaire. Lacan entend par le code de la langue « tout ce qui a été jusque-là accumulé de formations du signifiant dans ces fonctions de création de signifié ». Nous avons cela côté le code de Jean Lelièvre, mais pas du côté du code numérique ni non plus du côté du code d'Ophélie, où il n'y avait qu'un seul signifiant répété, sans aucune fonction de création de signifié.

Ensuite, Lacan indique la fonction de nœud de ce signifiant nouveau : « Quelque chose de nouveau apparaît, qui peut être conçu comme noué au ressort même de ce que l'on peut appeler le progrès de la langue, ou son changement ». Ce ressort est le mécanisme formateur du signifiant : « [...] C'est le phénomène technique qui spécifie le mot d'esprit » et qui implique les fonctions métonymique et métaphorique du langage³⁵² : « Dans tout acte de langage, si la dimension diachronique [base de la métonymie] est essentielle, une synchronie [fondement de la métaphore] est aussi impliquée, évoquée, par la possibilité permanente de substitution inhérente à chacun des termes du signifiant ». Le système symbolique constitué par Ophélie dans la demande a permis alors à l'analyste le saut de la substitution métonymique qui lui était habituel vers la substitution métaphorique nouvelle. Voilà la clé signifiant du transfert. Pour l'apprécier, partons de l'équation donnée par Ophélie et suivons sa solution dans le suivant tableau (Tableau 22) :

³⁵¹ Cité par Lacan dans sa thèse sur le cas Aimée à propos des rapports traitement/diagnostic : Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, op.cit., p. 249.

³⁵² Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 31.

Tableau 22: Substitution métaphorique dans la séance Donald

Substitutions	Équations
1 : équation donnée par Ophélie	$\frac{\text{couin}}{(\text{heure})} \cdot \frac{X}{\text{couin (il est)}}$
2 : traduction	$\frac{\text{heure}}{(\text{couin})} \cdot \frac{X}{\text{couin (il est)}} = \frac{X}{\text{quinze-heures-dix}}$
3 : saute métaphorique au niveau du phonème	$\frac{\text{heure}}{(\text{couin})} \cdot \frac{X}{\text{couin (il est)}} = \frac{\text{couinze-heures-dix}}{\text{quinze-heures-dix}}$
4 : réponse transférentielle	X = il est couinze-heures-dix

En gras dans le tableau, les phonèmes participant de l'opération métaphorique. On peut apprécier le saut que « couin » donne dès la place métonymique où Ophélie l'avait, vers sa nouvelle condition de métaphore, comme substitut de « quinze » dans la création de l'analyste. Nous trouvons ici les éléments de tissage du lien social dans la chaîne signifiante (7.3.2.3). Le « couin- » et le « quin- », sont **les chaînons qui vont s'accrocher à un autre chaînon, « -ze » un peu plus loin avec deux ou trois chaînons flottants intermédiaires, « -heures-dix »**. C'est le suffixe « -ze » provenant du code numérique le reste phonématique, en sa condition de syllabe, qui a fait le lien entre les deux sons³⁵³. La condition transférentielle a été accomplie : ces restes phonématiques, désinvestis du point de vue du désir, ont permis la reconnaissance du désir indicible du sujet parce qu'ils se sont organisés dans un système symbolique, à partir de l'X demandée par Ophélie.

La métaphore au niveau phonématique, propre de tout transfert dans le niveau signifiant, est ainsi accompli dans le cas d'Ophélie. Mais ce qui marque la différence, ce sont les moyens de l'articulation symbolique nécessaire pour que la métaphore se réalise. Dans le cas du mot d'esprit d'Henri Heine, il n'y a qu'un seul code et la nouveauté est le produit de deux de ses signifiant. À l'époque d'Heine (1881) « familial », base de son mot d'esprit, fût un néologisme, dont apparition date de 1865³⁵⁴. *Famillionnaire* fera partie donc de la *lalangue* en attendant le pas-de-sens au code général. Dans les trois cas de la RP, le travail transférentiel a commencé avec le code de la langue, mais bientôt, le code exclu de la *lalangue* a dû intervenir pour bien conclure les articulations symboliques respectives³⁵⁵.

Dans la création « couinze-heures-dix », il y a trois codes engagés : Donald, langue française et numérique. Ophélie exclu le code de sa langue. Mais le code numérique fera la médiation entre le code Donald et le code exclu. De cette manière, sans se rendre compte, le

³⁵³ Il faut avoir présent à l'esprit les systèmes signifiants, selon notre épigraphe. Ces systèmes sont : 1) phonétique ou de la voix et ses qualités de la hauteur, la durée, l'intensité et le timbre, 2) phonologique (sons articulés : phonèmes et syllabes), 3) morphologique (premier niveau des significations), et 4) syntaxique (syntagmes nominales et phrases). En général, une unité d'un système peut se mettre en fonction dans le système suivant sans perdre sa catégorie, comme dans le cas de cette syllabe, |-ze| du système phonologique, qui acquiert signification dans le système morphologique comme suffixe numéral en « quin-ze ». Mais, dans le cadre psychanalytique, ce morphème se vide de cette signification acquise, lorsqu'il devient lien en « couin-ze-heures-dix ». Cf. La typologie des morphèmes : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Morph%C3%A8me>

³⁵⁴ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 55-56.

³⁵⁵ Nous y reviendrons (8.2.2).

code de la langue française peut passer à son esprit. En effet, ce qui a fait le lien entre les deux codes exclus l'un de l'autre est le morphème « - ze- ». Terminale dans la série numérique, ce morphème acquiert dans le code horaire caractère « dérivatif », en liant le radical du mot holophrase, « couin- » avec sa terminaison « -heures-dix ». C'est dans ce suffixe, « -ze- », en fonction de pur lien, c'est-à-dire vidé de son peu-de-sens numérique, qui s'est effectué « la jointure intime de l'être » d'Ophélie au symbolique, le nouage entre réel et symbolique opéré pour le transfert signifiant.

En conclusion, le caractère transférentiel du signifiant « *couinze*-heures-dix » dérive de l'articulation symbolique des signifiants prononcés dans la séance qui l'ont ouvert le chemin et de la métaphore qui l'a constitué au niveau phonématique, comme cela arrive dans tout transfert. Mais nous remarquons deux faits singuliers dans ce cas extraordinaire. D'abord, le lien fait par la syllabe, | -ze |, qui devient morphème, mais immédiatement vidée de sa signification numérique et transférée de sa fonction terminale, en tant que morphème, vers la dérivative dans la création langagière finale. Ensuite, la différence de l'intervention de codes, selon la structure et l'état du sujet. En effet, dans les cas de névroses, la création de signifiants nouveaux implique le seul code de la langue maternelle. Ces signifiants vont grossir le code de la *lalangue*, dans l'attente de son acceptation dans la langue. Dans les cas de psychose ordinaire, comme nous le verrons plus loin, les formations symboliques impliquent l'intervention des deux codes, langue et *lalangue*, sans exclusion l'un de l'autre. Seulement dans le cas d'Ophélie, on trouve cette exclusion de codes de manière nette. Donc, dans ce cas le système symbolique a favorisé l'intervention d'un troisième code, le numérique, pour faire la médiation entre les codes exclus l'un de l'autre.

On ne sait pas si c'est un lien signifiant semblable ce qui depuis le début de l'existence marque la différence entre névroses et psychose. C'est possible, étant donné la possibilité pour certains phonèmes de devenir syllabes et pour certaines syllabes de devenir morphèmes et d'être utilisées par le désir irréductible du sujet pour se faire présent. D'autres recherches dans ce champ pourront le vérifier. Mais ce qui est clair est que dans la psychose extraordinaire le transfert est fait grâce à l'intervention d'un troisième code qui doit être de nature numérique. Cela doit être en rapport avec ce qui marque la différence entre psychose et névrose, la condition du noyau structurel : forclos dans la première, refoulé dans la deuxième. Comme nous ne pouvons pas le savoir directement, nous partirons des indices que les substitutions suppléantes faites par le sujet avant le transfert analytique, puissent nous donner. Autrement dit, la forclusion a dû laisser des traces dans ces signifiants substitués qui seront l'objet de la symbolisation pendant le processus transférentiel.

De la même manière le refoulement du noyau structurel doit laisser des traces dans les processus névrotiques, comme dans le cas de l'oubli de Freud de *Signorelli*, un nom propre. Dans ce sens, il faut mettre en relief le mécanisme commun aux deux structures après refoulement ou après forclusion, la substitution. Selon, Lacan une des choses que Freud met en valeur à propos de cet oubli est, justement le fait des substitutions, parce que cet oubli « n'est pas un oubli absolu, un trou, une béance, mais qu'il se présente d'autres noms à la place »³⁵⁶. Ainsi, le manque d'un nom est mis aussi en relief dans la psychose par les substitutions suppléantes qui arrivent à sa place. La différence sera comme nous l'avons déjà montré (7.5.3.2.3.2) que l'X qui rendrait possible l'opération symbolique dans les névroses via sujet,

³⁵⁶ Séminaire V, Ibid., p. 37.

puisque la question est pour « qui », tandis que dans les psychoses, cette question est pour le « quoi », voie objet, comme dans le cas d'Ophélie.

8.1.2 Les signifiants objet de la symbolisation dans la psychose et ses rapports avec le noyau forclos

Dans le cas d'Ophélie les signifiants substitués sont ceux avec lesquels elle-même s'est nommé dans le code de la *lalangue*, dont « couin » est le dernier. Leurs structures nous ont permis de déduire à la fin du chapitre 6 qu'ils ont une relation de suppléance avec le noyau structurel Prénom-Nom du sujet, forclos dans la psychose. Nous allons le vérifier en comparant les rapports des signifiants substitués avec les prénoms et les noms des sujets dans les autres cas de la recherche où nous avons pu suivre le processus de symbolisation subjective, Dick, Robert et les trois cas de la RP.

8.1.2.1 LES SIGNIFIANTS SUBSTITUÉS DANS LA PSYCHOSE AVANT ET APRES L'ENJEU CASTRATION/ŒDIPE

En ce qui concerne le signifiant à suppléer, sa base est la même en les deux états de la psychose selon les cas examinés, le prénom du sujet. Cependant on peut observer une variation entre les cas de Robert et Dick par rapport aux autres. Selon le tableau 11 (6.3.6.2) la pièce manquante dans les deux premiers cas était le prénom de l'enfant, et elle s'avéra aussi la pièce médiatrice³⁵⁷. Dans les cas de Marcelo, Mathias et Louis la pièce manquante est la même, mais pas la pièce médiatrice. Il ne s'agissait en aucun des cas du prénom même du sujet. Donc, nous devons les ranger avec Ophélie, dont le prénom est aussi hors du circuit et irrécupérable.

Dans ce sens, on s'aperçoit, alors que la fillette était dans la même frange subjective que les trois garçons, c'est-à-dire, après l'enjeu castration/œdipe. Robert et Dick sont avant moment subjectif, où leurs prénoms sont en attente de se mettre en rapport avec le Nom-du-père. C'est le fait d'avoir franchi cet enjeu ce qui, à notre avis, détermine l'exclusion du prénom du sujet dans les substitutions suppléantes et dans le processus symbolique lui-même. C'est logique étant donné qu'auparavant c'est le prénom du sujet en tant que tel ce qui est en jeu dans la symbolisation. L'inclusion du Nom-du-père dans le noyau forclos implique, selon ces cas, que l'articulation symbolique exclu prénom et nom du sujet de l'opération symbolique dans son ensemble.

8.1.2.2 DIFFERENCE DANS LA DEMANDE DE SUPPLÉANCE DU NOYAU FORCLOS DANS LES DEUX ETATS DE LA PSYCHOSE

Si l'objet signifiant commun à suppléer dans les cas d'Ophélie et les trois de la RP est le prénom du sujet déjà affecté par le Nom-du-père, quelle est la différence au niveau clinique, étant donné que l'état de la psychose dans ces cas n'est pas le même au début du processus transférentiel ? Nous partons de trois principes pour essayer de répondre à la question. Le premier est que la symbolisation des noms, même forclos, est dans son versant signifiant, affaire de codes, et dans son versant de jouissance, affaire du narcissisme primaire, raisons pour lesquelles cette symbolisation implique toujours la *lalangue*. Le second principe est que les formes de la psychose dépendent du parcours des événements psychiques, selon sa

³⁵⁷ Nous y reviendrons sur les pièces qui conclurent le processus symbolique en 8.2.2.

représentation dans le graphe d'un seul étage. Dans le cas de la paranoïa, ce parcours est parti du sujet parlant en S et continue le trajet subjectif vers l'Autre (A et C), pour rejoindre après le trajet inférieur des objets. Dans le cas de la schizophrénie, le parcours est inverse : il est parti de S, prend le chemin inférieur des objets, pour rejoindre après l'Autre, en haut. Et le troisième principe est que la différence entre les états ordinaires et extraordinaires des psychoses est le déclenchement du délire. Il est du côté de la langue, mais sa conséquence est du côté de la *lalangue*, l'investissement narcissique primaire au niveau du code lui-même de la *lalangue*.

8.1.2.2.1 Dans l'état ordinaire de la psychose, demande de suppléance du prénom du sujet

Sur ces principes, nous dirons alors que le déclenchement du délire doit produire une altération de l'économie narcissique au niveau du noyau forclos Prénom-Nom du sujet et ses suppléants dans la langue ou la *lalangue*. Ainsi, dans les cas de psychose ordinaire, l'investissement narcissique des noms reste dans un deuxième plan à l'égard des investissements imaginaires, tandis que dans l'état extraordinaire, cet investissement passe au premier plan. Cela veut dire que les objets de la symbolisation dans la psychose ordinaire sont des signifiants de la langue qui ont déjà fixé une signification par leur rapport aux autres signifiants dans un contexte discursif minimum. En effet, dans le cas de Marcelo, ce mot était « grande », et prononcé dans le cadre de son récit d'un film ; chez Mathias, « penalty », dans le cadre de la narration d'un match de football ; et chez Luis, « peliones » (bagarreurs), dans le cadre de sa plainte sur ses copains de jeu. Tandis que dans les extraordinaires, ils sont exclus de cette fonction signifiée.

Chez Ophélie, nous avons une série sans aucune signification : « lièvre », « pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher » et « couin, couin ». Comme dans le cas de « Signor » qui se détache de « Signorelli », lorsque « lièvre » se détache de « Lelièvre », ce mot perd sa signification. Sauf que dans le cas de Freud le fragment détaché tombe dans l'oubli³⁵⁸, et dans le cas d'Ophélie mont au premier plan de la scène. Cette perte de signification est témoignée par Ophélie, parce que lorsque l'analyste lui demande sa signification dans la rencontre suivante, immédiatement elle dissout les frontières³⁵⁹ :

Je lui rappelle que la semaine passée elle avait accepté de venir me voir... et qu'elle s'était alors amusée de ma coupe de cheveux :

Ophélie : - On dirait un lièvre ! (...) On dirait un chasseur ! les chasseurs, c'est pas gentil ! ça tue !

J.L : - Lièvre ou chasseur ?

O : Les deux !

C'est de cette différence d'où nous pouvons conclure que les suppléances dans les cas de psychose ordinaire restent au niveau du prénom du sujet, puisque les substituts ont aussi la structure et la fonction des noms, substantifs ou adjectifs, en rapport avec des autres signifiants. Qu'il s'agit de noms communs ne nous dérout pas, étant donné la réduction de noms propres à noms communs qui caractérise la structure psychotique (Tableau 11).

Par contre, dans l'état extraordinaire, comme le déclenchement du délire a touché la forclusion du Nom-du-père, donc, la suppléance cherchée avec désespoir pour le sujet doit être un substitut symbolique de son prénom en tant que tel, comme dans les psychoses ordinaires, mais en plus, et c'est la différence, en tant que cette suppléance doit contenir aussi un substitut

³⁵⁸ Lacan, Séminaire V, op. cit., p. 57.

³⁵⁹ Lelièvre, Jean. *La déficience intellectuelle légère. Un mode d'être au monde*. Mémoire, op.cit., p. 84.

du Nom-du-père. Dans ce sens, deux questions s'imposent : 1) quelle est la preuve signifiante que dans les états extraordinaires de la psychose il s'agit de la demande de cette suppléance de plus, par rapport aux ordinaires ? et 2) pour quoi, si chez Ophélie le déclenchement n'est pas en rapport avec la rencontre avec le Nom-du-père, mais avec les pronoms, il est touché de toute façon ?

8.1.2.2.2 Dans l'état extraordinaire : demande de suppléance du Nom-du-père comme attribut du prénom du sujet

À la première question nous répondrons que dans la série des trois noms sous la *lalangue*, Ophélie nous a donné la piste pour le supposer dans la séquence qui lie « lièvre » et l'holophrase dans deux registres. En premier lieu, dans le mécanisme commun de la réduction du nom propre au nom commun (6.3.4.4) : « Lelièvre » à « lièvre » et « Ophélie » à « pâte ». Et en second lieu dans la structure signifiante de l'holophrase, parce que c'est la même qui a le noyau « prénom-Nom », forclos dans la psychose : « nom-attribut ». Nous l'avons vérifié dans la structure du signifiant horaire demandé par Ophélie, l'X de son désir : « X. heure » (7.4.3.2.3.2). Et finalement, parce que la réponse obtenue et satisfaisante continue à l'avoir : « couinze-heures-dix ». En plus il s'agit logiquement d'un nom commun où on peut distinguer le nom, « *couinze-* » et l'attribut, « -dix ». En somme, dans l'état extraordinaire de la psychose la structure « nom-attribut », présente dans les substituts suppléants avant ou après la symbolisation transférentielle, met en évidence que le déclenchement du délire a touché le Nom-du-père dans le noyau forclos et qu'il demande aussi sa suppléance tant comme le prénom du sujet. Dans les états ordinaires, où ce composant du noyau reste intouché, les noms substituts n'ont pas besoin de reproduire cette structure composée d'un nom et son attribut.

Cela veut dire que si la structure nom-attribut ne se présente pas, comme dans le cas d'Ophélie, sous la forme d'une holophrase semblable, elle doit se présenter de toute façon sous une formation qui ait la même structure. Nous allons le vérifier à partir de deux cas qu'on peut mettre en rapport avec celui d'Ophélie dans ce sens, un avec présence d'holophrase et l'autre sans holophrase.

8.1.2.2.2.1 La demande de suppléance du Nom-du-père dans l'état extraordinaire de la schizophrénie

Commençons par le cas où la présence de l'holophrase est aussi évident que dans le cas d'Ophélie. Il s'agit d'un des cas que les rapporteurs de la Section clinique d'Angers ont mis en rapport avec le cas d'Ophélie et publié dans le livre du Conciliabule d'Angers, à savoir, « Les bienfaits du hors-sens » de Danièle Rouillon. Le jeune homme a 17 ans et sa psychose s'est déclenchée lors de la naissance d'une petite sœur dans une fratrie des trois garçons. Nous lisons dans ce cas tous les éléments de la recherche subjective de la reconnaissance du propre désir. D'abord, parce qu'il pense que tous les messages lui sont adressés. N'est-ce pas une manière de dire inversement : « je vous adresse un unique message, celui de mon propre désir indicible » ?

Or en ce qui concerne les rapports transférentiels, lorsque l'analyste le suit dans l'hôpital où il est interné, on trouve presque le même appel d'Ophélie dans le traitement du délire, parce qu'il lui crie³⁶⁰ : « Vas-t'en ! Je ne veux pas te voir ! Je veux être seul ! ». Puis, on trouve que la demande du sujet d'un nom qui fasse le lien entre son être et le symbolique est plus directe que

³⁶⁰ IRMA, *Le conciliabule d'Angers*, op. cit., p. 165.

chez Ophélie, mais pas plus ferme dans les voies métonymiques et métaphorique de la réponse attendue³⁶¹ : « Quand le sujet vocalise : « Bonjour, **comment vous appelez-vous ?** », si je lui réponds en interlocutrice, il me repousse : « **Non, pas toi, arrête !** », et il continue son dialogue avec l'Autre : « **Je m'appelle, Prénom-Nom.** – Vous jouez à la brosse à dents ? – Oui ? – Vous allez gagner un voyage ? – Oui ? » ».

L'appel du sujet a été attendu et c'est une avancée déjà dans le traitement. Mais la réponse demeure en attente, puisqu'après certaines interventions de l'analyste sur lesquelles nous reviendrons plus loin (8.1.3), on trouve des holophrases³⁶² :

S'il lui arrive alors d'écraser le nez ou la bouche d'un petit autre, en silence, alors je m'adresse directement à lui, à distance, d'un ton très scientifique pour poser la question : « Est-ce que vous entendez des voix ? Qu'est-ce qu'elle dit la voix ? ».

Sa réaction est toujours de lâcher prise. Ce qui était déjà appréciable concernant le passage à l'acte. Par contre, la réponse s'est faite quelque peu attendre pour enfin venir avec le consentement du sujet. Successivement, différentes formes de réponses sont venues.

- D'abord, titubant, comme au sortir d'une torpeur, ce sujet a formulé, **d'une voix inédite**, ces signifiants non articulés, tout seuls : « **Dans la tête, dans l'esprit-de-la-tête, esprit-tête, une tête-couche-ma** », puis il reprenait son travail d'écriture comme si rien ne s'était passé.

Nous soulignons la voix inédite avec laquelle la série holophrastique a été prononcée par le sujet. Et puis, la structure invariable, « nom-attribut » que nous relevons comme identique au noyau forclus et en recherche de suppléance dans l'état extraordinaire de la psychose « Prénom-Nom ». Nous rappelons que cette structure est la même des jugements d'attribution dont Freud parlait dans son article « La négation » et qui sont les premiers sur lesquels un sujet doit se prononcer³⁶³ :

La fonction de jugement doit pour l'essentiel aboutir à **deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité.** La propriété dont il doit être décidé pourrait originalement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant le transfert [de sens] : cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure de moi.

Dans ces deux jugements nous voyons les conséquences que Lacan attribue à la reconnaissance du désir irréductible du sujet : la confrontation à son être, dans le premier, et l'accès à un réel, dans le second. On peut remarquer aussi que les enfants prononcent des holophrases dans le moment de l'appréhension et symbolisation des noms et de ses attributs. Selon notre hypothèse, alors, ce que le patient de madame Rouillon cherche avec ses holophrases est la suppléance de son prénom et son attribut, son Nom-du-père.

Or, par rapport au cas d'Ophélie, le jeune homme nous apprend deux choses de plus sur ces relations du nom et son attribut : 1) le mécanisme signifiant qui échange à l'intérieur même de la formation de l'holophrase les noms communs dans leurs fonctions de noms et adjectifs et 2) la substitution aussi des signifiants qui font le lien entre le nom et son attribut. Dans l'écriture des holophrases ces liens sont soulignés par des tirets : « -à- », dans le cas d'Ophélie, « -de-la- », dans le cas du jeune homme. Visualisons dans un tableau (8.2) ces échanges et substitutions dans la série d'holophrases du jeune homme, à partir de leur structure « nom-lien-attribut » :

³⁶¹ Ibid., p. 165-66.

³⁶² Ibid., p. 167-68.

³⁶³ Freud, « *La négation* », op. cit., p. 136-37.

Tableau 23: Rapports Nom-lien-attribut dans le cas d'un jeune homme

Destin du lien	Nom d'objet narcissique primaire	Nom-lien-attribut	Suppression de lien	Substitutions du lien et d'attribut
Formation des holophrases	Dans la tête	dans l'esprit-de-la-tête	esprit-tête	une tête-couche-ma
Fonctions des noms	Nom 1 en fonction de nom	Nom 2-nom 1 en fonction d'attribut	Nom 2-nom 1 en fonction d'attribut	Nom 1- Nom 3 en fonction de lien-syllabe en fonction d'attribut

Dans l'analyse structural des phrases, Lucien Tesnière appelle l'opération grammaticale qui concède à une catégorie la fonction d'une autre « translation »³⁶⁴ et qui a été traduit curieusement en l'espagnol par le terme de « transfert »³⁶⁴. Ce transfert de fonctions peut se faire grâce au contexte, comme dans le cas de « langue Donald », où le nom « Donald » prend la fonction d'attribut, mais aussi, grâce à des mots « vides » ou « charnières » de la langue³⁶⁵. Dans le cas des syntagmes nominaux ce sont les prépositions, comme dans le cas de « l'esprit-**de-la-tête** ». Ce qui attire l'attention est comment dans l'holophrase suivante ce lien, mot vide, disparaît et est substitué dans la dernière par un mot plein « -couche- », quelque chose qui n'arriverait jamais dans les codes de nos langues. Mais dans la *lalangue* ce transfert a un sens, puisque, dans sa fonction de lien ce mot dépouillé de son sens permet au sujet d'attribuer un nom aussi vide de sens, « -ma. », à son prénom, « une tête- » dans la substitution suppléante. D'ailleurs, dans sa fonction de mot plein, « couche » est un signifiant qui, dans sa pluralité de significations, a dû entrer en jeu dans l'esprit du sujet sans trouver un lien, c'est-à-dire, une fixation de signification, lors de l'annonce de la grossesse de la mère.

Donc, en conclusion, les holophrases de ce cas, comme celle du cas d'Ophélie, dont la structure nominale est celle d'un « nom-lien-attribut », nous permettent de déduire que dans les cas de psychose extraordinaire, le prénom suppléant du sujet a la fonction de suppléer aussi son attribut, le Nom-du-père, qui est collé à sa structure à la manière d'une holophrase. Ainsi, côté demande, nous avons dans le cas d'Ophélie, les structures suivantes, où X est le nom : « X -à-modeler-X-à-mâcher » et « X. heure » ; et dans le cas du jeune homme : « X-de-la-tête », « X-tête » et « X-couche-ma ». Dans le cas d'Ophélie l'holophrase est prononcée lors de la première séance et sa structure traverse l'opération symbolique jusque sa finalisation en « *couinze-heures-dix* ». Le cas du jeune homme nous montre qu'elle peut arriver après un certain temps de traitement.

Ces faits mettent au premier plan l'investissement narcissique primaire des signifiants en tant qu'objets petit *a*, c'est-à-dire, la forme schizophrénique de la psychose des deux sujets. Comment se présente cette demande de suppléance du Nom-du-père, lorsque cet investissement est au second plan, en profit de la forme paranoïaque qui met l'accent en A (A et

³⁶⁴ Cf. Tesnière, Lucien. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Éditions Klincksieck, 1988, p. 366-67. Son analyse structurale des phrases et syntagmes a mis en relief le caractère topologique propre de toute grammaire. Contrairement à la théorie de Chomsky qui a proposé la logique de structures de surface et profondes, dans laquelle ce caractère essentiel de la grammaire mis en relief par Tesnière reste oublié.

³⁶⁵ Tesnière appelle « mots pleins » ceux qui sont chargés d'une fonction sémantique, et « mots vides », ceux qui, sans ce charge, sont de « simples outils grammaticaux ». Cf. Ibid., p. 53. Cette classification résonne avec les propositions de Lacan sur le même sujet, à partir de la première définition de transfert proposé par Freud dans *L'interprétation des rêves*, déjà citée.

C) et pas dans les objets signifiants ? C'est-à-dire là où on n'attend pas nécessairement d'holophrase à la manière de la schizophrénie. C'est ce que nous apprendra le cas suivant.

8.1.2.2.2 La demande de suppléance du Nom-du-père dans la forme paranoïaque

Il s'agit de Louis (chapitre 3), qui avait aussi franchi déjà l'enjeu castration/œdipe. L'accent mis par le sujet dans l'Autre fera que l'investissement narcissique primaire tombe en premier lieu sur les signifiants de la langue et pas de la *lalangue*. Mais, cette dernière finira par s'imposer, parce que la suppléance demandée ne pouvait se faire sans le concours de la *lalangue*, chose que confirme nos principes (8.1.2.2). Ce cas nous permettra de comprendre, d'ailleurs, pourquoi, si le déclenchement du délire chez Ophélie n'a eu pas de rapport avec le Nom-du-père, il est touché de tout façon dans le noyau forclos.

Le délire de Louis concernait directement le père. Cela ne veut pas dire qu'il ait bien résolu sa rencontre avec les pronoms, comme le délire d'Ophélie sur la sœur jumelle n'implique pas qu'elle n'ait été confronté au Nom-du-père, le moment venu. Ce que nous constatons est que, dans le versant langue, Louis met en avant la forclusion paternelle et pas la subjective du pronom « tu ». Côté *lalangue*, la différence avec Ophélie est que, comme le montre son traitement du délire, depuis le début de son existence, il avait investi les objets en tant que tels (l'avion d'un de ses rêves par exemple) et pas les mots qui leurs désignaient. C'est lors du déclenchement que cet investissement s'est inversé, mais dans le versant surmoïque des noms, où il tombe sur le mot « cochon »³⁶⁶. Par contre, chez Ophélie, nous avons l'investissement symbolique depuis le début. C'est, peut-être la raison pour laquelle son délire de la sœur jumelle s'est déclenché plus tôt et est resté au premier plan, malgré l'enjeu ultérieur avec le Nom-du-père. De cette façon, Louis met en avant ce qui au second plan chez Ophélie reste, tandis qu'elle met en avant ce qui chez Louis reste au second plan, puisque ce sera les rapports avec sa sœur qu'il restera à travailler dans la suite des séances.

Cela veut dire que chacun aborde l'X du propre désir irréductible, de ce qui parle chez eux sans le savoir, par des chemins différents, mais que le point d'arrivée doit être le même, en I, dans le graphe. En effet, Ophélie parcourt ce chemin en partant de S et prend la voie $i(a) \leftrightarrow m$, (coupe de cheveux et pâte à modeler) et sa question s'ouvre en termes des signifiants de la *lalangue* en fonction de noms. Louis prend le chemin Sujet $\leftrightarrow$ Autre, et sa question s'ouvre en termes de code³⁶⁷. C'est cela ce qu'on peut déduire lorsqu'il exprime son problème, je souligne le rapport $S \rightarrow A$ ³⁶⁸ : « Quand **quelqu'un** [S] me dit, par exemple, *Viens manger tes frites*, **y a un truc** [A] qui me dit *C'est pas vrai, c'est des patates*. C'est là mon problème ».

Donc, ce choix du sujet par la voie de l'Autre, implique dans le cas de Louis que, lors du déclenchement, les signifiants investis principalement soient ceux qui appartiennent au code de la langue et pas à la *lalangue*. Ainsi, la demande de suppléance du Nom-du-père, aura une forme qui nous semble inverse et dissociée à l'égard de l'holophrase. Mais l'investissement sur les signifiants de la *lalangue* fera jour tout à la fin du processus, où une structure nom-attribut en nouant les codes fermera le processus, tel que chez Ophélie.

³⁶⁶ C'est dans versant où on peut inscrire les insultes ou « grands mots » dont parlent les enfants, par exemple.

³⁶⁷ On voit ici, comment les procédures signifiantes de la schizophrénie approchent celles de l'hystérie, et celles de la paranoïa, approchent celles de la névrose obsessionnelle. La différence est, bien entendu, le caractère forclos ou refoulé du noyau Prénom-nom en chaque cas.

³⁶⁸ IRMA, *La Conversation d'Arcachon*, op. cit., p. 113.

Examinons d'abord les termes de la demande de suppléance du Nom-du-père. Le nom de jouissance du sujet est resté au niveau de la langue, puisque c'est le signifiant « cochon », qui est l'objet de la symbolisation, selon le montre la séance du traitement du délire. Le surinvestissement pathogène après le déclenchement a dû être effectué en suivant le parcours choisi. Premièrement et principalement, au niveau de la voix, parce que le ton entendu a dû rester surmoïque dans son esprit. Et secondairement, au niveau signifiant et proprement narcissique, au niveau des objets, parce que ce nom est ambigu dans sa signification et dans ses fonctions de nom et d'attribut. Le surinvestissement dans le cas d'Ophélie a suivi le chemin inverse, comme le montre la séquence avec « lièvre ». Il est principalement narcissique, lors du détachement de « Lelièvre » au niveau des objets, mais secondairement surmoïque, lorsque le ton de la voix monte aussi dans la rencontre avec l'Autre : « On dirait un lièvre (...) on dirait un chasseur ! les chasseurs c'est pas gentil ! ça tue ! ». Mais dans les deux cas c'est leur isolement, la manque de symbolisation, ce qui donne le caractère pathogène à chaque signifiant.

Le traitement du délire de Louis, comme celui d'Ophélie a eu aussi une symbolisation au niveau des pronoms. Mais au contraire de la fillette, où la symbolisation des noms de jouissance se présente à nous dans un processus différent des pronoms, ce traitement a inclus chez Louis une bonne partie de la symbolisation du nom de jouissance du sujet. Or la structure nom-attribut qui se présente dissocié dans l'holophrase dans le cas d'Ophélie et du jeune homme, se présente compacte, dans un seul bloc, dans l'ambiguïté des fonctions de l'objet « cochon » dans le cas de Louis.

En ce qui concerne le lien entre le nom et l'attribut mis en évidence par l'holophrase, il nous semble que dans le cas de Louis, il apparaît sous une forme contraire, justement dans ce qui le défait, les coupures. C'est ce que l'on peut déduire lorsque, depuis la première séance, il s'est mis à déchirer et à couper les habilles du père dans l'armoire. Ainsi, la forme paranoïaque de la psychose inverse dans le code de la langue les termes que la schizophrénie utilise dans le code de la *lalangue* pour formuler la demande d'un suppléant du Nom-du-père. Ces termes sont nom-lien-attribut. Leur inversion en un bloc signifiant et dans les coupures n'implique pas leur absence. Ainsi, nous verrons dans les sections suivantes que ces composants vont à prendre la forme dissociée propre de la *lalangue* à la fin du processus transférentiel de Louis. Sauf que, comme il s'est agissait d'un processus de symbolisation entre codes, nous verrons que, de la même manière que dans le cas d'Ophélie, cette nouvelle forme dissociée fera lien entre les deux codes, langue et *lalangue* du sujet.

8.1.3 Du code numérique comme moyen de la symbolisation suppléante dans l'état extraordinaire

Malgré la différence dans les formes de la demande, nous observons une coïncidence dans les moyens de la formation métaphorique dans ces trois cas de psychose extraordinaire, la référence du sujet à un code numérique dans ses élaborations. Dans le cas de Louis, le processus transférentiel commence juste avec l'inclusion du code numérique³⁶⁹ : « Lors d'une séance, il écrit au crayon vert sur une feuille blanche : « 1 » et « 2 », séparés d'un trait vertical : 1 | 2 ». Dans cette série il fait manquer métonymiquement un signifiant, parce que, en général, lorsqu'on commence 1,2 on attend, au moins le 3, surtout quand on est enfant. Ce numéro marque presque toujours une coupure, comme quand on dit, par exemple : « 1, 2, c'est parti » ou lorsque les

³⁶⁹ Ibid., p. 114.

parents disent en demandant quelque chose aux enfants « ... sinon, je compte jusqu'à 3 ». Il est, en plus, le numéro prime qui manque dans la série des trois premiers numéros primes existants. En suivant Ophélie, nous dirons que lorsque Louis compte, il se compte et se nomme, et que le 3 absent marque le manque d'un nom, l'X du désir irréductible du sujet.

Dans ce même sens, on trouve dans le Mémoire de Jean Lelièvre que, juste avant l'épisode Donald, Ophélie a fait manquer aussi un numéro premier, le 7³⁷⁰ :

En dehors de ces jeux de rôle [maîtrise/élève ; infirmière/blessé], Ophélie invente un autre « mécanisme de guérison » : Un jour, elle sort de sa poche un jeu de « 7 familles ». Elle me propose d'en regarder les cartes. **Je lui fais remarquer qu'il manque une carte dans deux familles. Elle saisit alors le paquet, compte les cartes par série de huit (alors que chaque famille contient six cartes), en sautant allègrement et des nombres et des cartes.** Puis elle conclut à l'intégralité de son jeu ! Je médite alors sur le statut de ces signifiants libres qui ne peuvent assurer la fonction de nouage entre réel et imaginaire quand elle me dit : - Tu sais parler en Donald ? [...].

Nous connaissons la suite de cette histoire et elle nous permet de conclure que Monsieur Lelièvre avait raison dans sa méditation. Ce jeu de numéros n'avait rien à avoir avec le « nouage entre réel et imaginaire » qui était une tâche en « langue maternelle ». Mais il avait tout à avoir avec le nouage qui était en train d'arriver entre le réel et le symbolique lors de l'invention de la langue Donald. Le manque dans le décompte annonçait déjà, comme dans le cas de Louis, le manque d'un être et son nom. Ainsi, la suite logique de la séquence pour Ophélie ne pouvait être autre que faire manquer un signifiant en langue Donald qui mette en jeu des lettres et des chiffres.

De son côté, Madame Rouillon souligne cette référence au code aussi en première instance dans son rapport du jeune homme : « Qu'il s'agisse de la météo, de la Bourse, du tiercé, des résultats de football, il fait correspondre un chiffrage à chaque signifiant ». C'est ainsi que le rapport du cas commence en citant un fragment de cette correspondance³⁷¹ : « Et tout de suite, tout, tout, tout, la Bourse, les valeurs moins 0,7% ; Saint Gobain 601 + 0,2 ; Saint Louis 601 + 2 ; la Chaise Dieu reste inchangé à 201. La baisse du chômage 0,43%. Prénom-Nom, baisse un peu. La ville de Nonette n'a pas changé ». On peut remarquer dans cette correspondance la persistance du manque sous le nombre 0. Plus loin le rapport détaille³⁷² : « Ce sujet écrit beaucoup. Il effectue des recherches dans le dictionnaire, qui le conduisent à recopier certaines définitions voisines. Il recopie des listes de mots, des tableaux de scores de matchs de football. Il brille au « Jeu de chiffres et des lettres ».

À partir de la fonction que le code numérique a eu dans le cas d'Ophélie, on comprend mieux que le traitement du délire chez Louis ait commencé avec cette distinction numérique et que le jeune garçon insiste en faire la correspondance d'un chiffre et d'un signifiant. Dans ce dernier cas, il faut souligner un fait : l'analyste constate que lorsque le jeune homme entendait des mots en anglais ou dans un code « *lalangue* » par rapport au sien, cela avait l'effet de l'apaiser. Nous lisons ce fait comme une piste, quelque chose que pouvait laisser attendre au sujet que le mot qu'il attendait était proche. Mais compte tenu des cas d'Ophélie et Louis et des litanies du patient lui-même, nous croyons que si ces autres langues pouvaient l'aider, c'était seulement l'intervention du code numérique, étant donné ses propriétés, qui pouvait avoir la clé du nom qu'il cherchait de l'Autre.

³⁷⁰ Lelièvre, Jean. *La déficience intellectuelle légère. Un mode d'être au monde*. Mémoire, op. cit., p. 97.

³⁷¹ IRMA, *Le conciliabule d'Angers*, op.cit., p. 163.

³⁷² Ibid., p. 164.

Reprenons le processus transférentiel. Après l'holophrase, la réponse de l'Autre analyste n'est pas arrivée, donc, le sujet lui-même donne une réponse, lorsque, en s'adressant à elle, il lui dit : « Tu vas l'ammourir ». Ce signifiant de la *lalangue* est aussi une conjonction signifiant comme *fammillonaire* ou *couinze-heures-dix*, mais entre les signifiants « mourir » et « amour » articulés dans des phrases qu'il vient de prononcer. La métaphore phonétique est faite. Mais si elle n'a eu pas les mêmes effets transférentiels du cas d'Ophélie, c'est que, côté signifiant, le code numérique n'est pas intervenu, et côté accrochage à l'Autre, la structure du mot d'esprit qui peut élever ce signifiant à la condition de nom nouveau pour le sujet n'a pas pu se compléter.

8.2 DU SIGNIFIANT SYMBOLISE AU NOM SUPPLEANT DU SUJET

Du point de vue clinique, la demande de suppléance de la psychose ordinaire est un signifiant en fonction de nom, comme substitut du prénom du sujet dans le noyau forclus. Tandis que celle de la psychose extraordinaire est un signifiant dont la structure Nom-attribut doit fonctionner comme substitut suppléant du noyau complet Prénom-Nom-du-père. Il semble, alors, que l'inclusion d'un troisième code numérique dans la symbolisation répond, dans l'état extraordinaire, à ce besoin de suppléance de plus réveillé lors du déclenchement du délire. Si le processus symbolique est réussi, le solde signifiant doit être élevé à la condition de nom suppléant dans les deux états, comme il arrive en général dans un mot d'esprit, où il est possible d'identifier, comme dans la séance analytique, un peu-de-sens et un pas-de-sens. Nous verrons ensuite les différences que ce processus de nomination implique dans les deux états entre eux et par rapport à un mot d'esprit, comme conséquence de la différence dans la demande de la symbolisation subjective et des codes impliqués dans cette symbolisation.

8.2.1 Dans la psychose extraordinaire : le rire du sujet et la nomination *in altero*

Examinons plus de près ces conditions transférentielles dans le cas du jeune patient de Madame Rouillon. En ce qui concerne le transfert signifiant, du point de vue symbolique tout d'abord, il est clair qu'il manque l'intervention du code numérique intermédiaire. Or du point de vue de la nomination, il doit être un nom en fonction de nom et avec un attribut. « Ammourir » peut être un nom en tant que forme infinitive du verbe, mais il est en fonction de verbe de la phrase et pas de nom. Donc, il n'a pas d'attribut.

En ce qui concerne la structure de la séance analytique, que nous avons trouvée analogue à la structure des blagues, il faut deux conditions de plus : que le sujet soit nommé par l'Autre, dans la mesure dans laquelle cet Autre lui-même se nomme, étant donné que le siège du désir dans la psychose est *in altero*. Et cela implique nécessairement la deuxième condition, que le pas-de-sens de ce nom soit authentifié par le rire du sujet devenue à la place de l'Autre. Sans ces trois conditions, 1) inclusion d'un code numérique comme code médiateur entre langue et *lalangue*, 2) nomination *in altero* du sujet et 3) du rire du sujet, malgré le traitement du délire, les approches à la *lalangue* et tout ce que le sujet puisse faire pour maîtriser ce qui le dérange au niveau des symptômes ou de la jouissance, le noyau de la psychose restera dans son état extraordinaire au niveau de la *lalangue*. Cela en raison du fait que la soif du symptôme, sa jouissance primaire, n'aura pas été étanchée. Nous allons vérifier l'accomplissement de ces aspects mis au jour dans le cas d'Ophélie dans des autres cas, où l'on peut isoler ces conditions

qui font du symbole obtenu un nom nouveau pour le sujet, la nomination *in altero* et le rire du sujet.

8.2.1.1 LE PAS-DE-SENS ET LE RIRE DU SUJET

8.2.1.1.1 Sur le *Witz* dans le cas d'Ophélie

La Section clinique d'Angers ne voit pas dans la séance Donald la production d'un *Witz* comme celui avec lequel le patient de Gabriel Lombardi, un autre cas qu'ils mettent en rapport avec Ophélie, a fini son traitement. Et c'est vrai, ce *Witz*, sur lequel nous reviendrons plus loin, a la structure d'une blague « Carambar » avec son moment imaginaire, et pas celle nettement signifiant d'une blague « Monsieur et Madame » que nous identifions dans le cas de « couinze-heures-dix ». Nous dirons que ce dernier type de blagues montre la structure dénuée de ce qui arrive essentiellement en toute blague et qui fait la différence entre une bonne blague, qualifiée d'« intelligente » et une plus « bête ». Freud décrit leur technique dans le chapitre « La technique du mot d'esprit »³⁷³ : « un seul et même mot -le nom- apparaît dans une utilisation double, une fois comme un tout, puis décomposé en ses syllabes, comme dans une charade ». Cette décomposition permet aux syllabes de « produire un sens différent »³⁷⁴. Et plus loin, il se réfère à leur qualité : elles sont « incontestablement spirituelle[s], encore que, comme mot[s] d'esprit, elle[s] soi[en]t singulièrement dépourvue[s] de force »³⁷⁵.

Ainsi, que ce mot produit dans la séance Donald n'ait pas « la force » d'un bon *Witz*, n'implique pas qu'il ne soit pas spirituel ni ait été structuré comme tout *Witz* en termes d'un peu-de-sens demandé et du pas-de-sens qui authentifie la réponse. De ce même type est le mot d'esprit avec laquelle Louis traite sa jouissance et où on peut apprécier un pas-de-sens réussi. Sauf que, à l'inverse des mots d'esprit type « Monsieur et Madame », il ne s'agit pas dans la psychose d'élever un mot commun à nom propre comme marionnette à Marion Onette. Au contraire, il s'agit de réduire le nom propre forclos et innommable à un nom commun, comme « Ophélie X » à « couinze-heures-dix ».

Dans ce sens, nous croyons que, au contraire de ce que pensaient les collègues à l'époque, le mot d'esprit produit dans la séance Donald a eu des effets de jouissance qui ont manqué dans le *Witz* du patient de Lombardi. Ainsi, malgré la différence de l'état du traitement, nous pouvons ranger ce cas avec le cas du jeune homme attendu par madame Rouillon, parce que dans les deux cas est possible de situer où et comment un mot d'esprit et un pas-de-sens sont en attente.

8.2.1.1.2 Louis : un autre cas de *Witz* type « Monsieur et Madame » inversé réussi

Dans le cas de Louis on notera une blague « sans humour » dit le rapport, qu'il fait à son père³⁷⁶ : « d'abord, il dira à son père « J'ai coupé ton pull » - dans « l'armoire » -, alors qu'il ne l'avait pas coupé réellement, et puis, pour la première fois, il pourra lui dire « C'est une blague » - « l'armoire-rit » ». Ici la conjonction métaphorique est en référence à l'*armoire de noblesse* de son grand père, qui, d'origine noble, avait été mercenaire en Afrique après une carrière militaire.

³⁷³ Freud, Sigmund. *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. (1908). Paris, Gallimard, 1988, p. 81.

³⁷⁴ Ibid., p. 82.

³⁷⁵ Ibid., p. 88.

³⁷⁶ IRMA, *La conversation d'Arcachon*, p. 116.

Il semble que le père faisait allusion souvent à ce grand-père, actuellement très malade, et à son « armoirie de noblesse ». Ce signifiant nouveau, « armoire-rit », est la suppléance du prénom et du Nom-du-père forclos et demandé à travers du « cochon » dans le traitement du délire. Pour quoi ? D'abord, parce qu'il a impliqué dans le trajet de sa formation l'intervention des trois codes, comme nous l'avons mentionné plus haut. Puis parce que dans sa composition, il s'agit d'un nom « armoir(e)- », avec un signifiant vide de son sens, « -ri (t) » comme attribut. Et, finalement, parce que les deux termes, « cochon » et « armoire-rit », sont des noms communs qui ont fini dans le point de capiton des deux séries symboliques, traitement du délire et traitement de la jouissance (blague « sans humeur »), et sont tombé au même endroit signifiant, en I, comme signes du sujet.

On ne sait pas si le père a ri, peut-être, en tout cas, il semble que, au moins, l'Autre de Louis lui-même a ri de son propre mot d'esprit. En plus, c'est certain que ce mot est passé aussi à l'esprit de l'Autre analyste qui nous l'a transmis ; il a vraisemblablement ri lui aussi, comme nous. C'est après cela que Louis « s'estime « guéri » ». Et nous sommes d'accord avec lui. Le noyau de l'état extraordinaire de sa psychose a été traité, la soif de son symptôme se tarit. Et avec elle aussi le délire par rapport au Nom-du-père, ce « truc » qui lui parlait. Désormais des autres tâches secondaires (au niveau de la langue) peuvent être attendues comme le rapport à sa sœur.

8.2.1.1.3 Le sujet dans l'attente d'un signifiant nouveau et de son pas-de-sens

Par contre, dans le cas du jeune homme de Madame Rouillon personne n'a ri de son mot d'esprit, « ammourir ». Donc, la demande de reconnaissance de son désir indicible persiste et plus forte encore, lorsqu'elle a passé à l'acte³⁷⁷ : « À la fin, un certain rapport à Dieu, déjà existant, resurgit dans ses chants liturgiques, l'évocation de Saint Étienne, et des passages à l'acte séducteurs, très sexués, sur des pensionnaires dont le patronymique inclut le signifiant « Dieu ». L'inclusion de ce signifiant propre dans les patronymiques implique déjà sa réduction au nom commun dans la ligne de « lièvre » à l'égard de « Lelièvre ». Cela montre comment le sujet abandonne la forme schizophrénique de la psychose, pour prendre les chemins de la forme de l'Autre. D'ailleurs cela confirme que la demande du sujet allait dans le sens d'un nom-attribut suppléant tel que les holophrases et le nom infinitif du verbe de sa création langagière montraient. Nous trouverons que ce dans ce même signifiant « Dieu » qu'un signifiant nouveau et son pas-de-sens sont aussi en attente dans le cas du patient de Gabriel Lombardi, malgré la différence des états de la psychose des deux patients au final de chaque rapport.

Ainsi comme le passage de la psychose par l'enjeu castration/ œdipe a laissé ses marques au niveau des signifiants impliqués dans la symbolisation, il nous semble possible que la présence commune du signifiant « Dieu » dans ces deux cas soit en rapport avec un autre passage importante dans la vie des sujets, la puberté. C'est n'est pas le cas des enfants examinés jusqu'à présent. Il faudra avoir cette différence à l'esprit dans les cas de psychose ordinaire.

Le cas du jeune homme est présenté par Gabriel Lombardi dans le Conciliabule d'Angers et titré « La cure d'un mutique ». Je vais extraire la séquence de mots d'esprit qui marquent les avancements de la cure. Le jeune homme de 22 ans est mutique depuis les 15 ans, où une phrase répétitive a marqué le déclenchement de sa psychose, « Je vois des petits points ». L'analyste a répondu à cet appel en lui parlant « à tâtons » et l'interrogeant « sans l'horizon d'aucune

³⁷⁷ IRMA, *Le conciliabule d'Angers*, op. cit., p. 169.

réponse ». Le résultat est le changement de l'appel symptomatique, parce qu'un jour il prononce un « J'écris des poèmes » adressé à l'analyste. Quelque mois après il affirme³⁷⁸ : « Je suis le fils de Dieu, je descends d'une des tribus d'Israël : les Cohen ».

Si cela n'était pas arrivé dans le cadre psychiatrique, sûrement cela aurait fait un mot d'esprit. Ce Nom-du-père, « Cohen » tombe là, comme un cheveu sur la soupe. Il s'agit certes d'un nom juif, mais que l'on ne mettrait pas en rapport avec les 12 tribus d'Israël. En plus, dans le sens des codes impliqués dans sa formation, on peut remarquer la référence métonymique au code numérique, puisque lorsqu'on pense à ces tribus, on les pense sous leur numéro, elles sont toujours 12 (comme les 12 heures de la montre d'Ophélie). Mais le génie du jeune homme est de faire manquer une, avec l'introduction d'une tribu inexistante, la numéro 13³⁷⁹. Autrement dit, ce nom, « Cohen », et son nombre dénoncent le manque d'un nom et de l'être qu'il désigne, un et unique. Bien entendu l'analyste ne rit pas, mais même si la phrase le surprend, il demande des preuves au patient et va les chercher avec lui dans la Bible, chose qui permettra la sortie du mutisme habituel du jeune homme. Monsieur Lombardi a accusé réception du message, puisque c'est le manque de ce nom dans la Bible ce qui déclenche cette recherche. La cure, qui dure 14 ans, progresse aussi dans le sens de l'élaboration du délire, mais de son côté, le noyau de désir et jouissance en attente dans son esprit continuait aussi son travail³⁸⁰ :

Au fur et à mesure qu'il faisait confiance à son analyste, il a osé raconter le motif de ses rires, qui n'étaient pas si « immotivés » que le croient les psychiatres. Il s'agissait toujours de quelque trait du partenaire considéré comique, surprenant dans son arbitraire : les cheveux décoiffés, quelque geste minime. **Pour une fois, il a fait participer sa mère qui rit aussi** : « *El Docteur esta cachuso* (le Docteur est mal fichu), il a le pantalon chiffonné » - ce qui n'était vrai qu'à peine.

Cette fois-ci, il a trouvé quelqu'un qui a ri de son mot d'esprit, sa mère. Mais ce n'est pas assez. Étant donnée l'état du transfert indiqué dans cette identification, « cachuso » qui nous rappelle celle d'Ophélie à l'égard de la coupe de cheveux de son analyste, c'était lui qui devait rire et pas la mère. Qu'il lui nomme ou du moins rende possible le pas-de-sens est quelque chose que le jeun continue à chercher. L'analyste s'en est aperçu de quelque façon, puisqu'il écrit³⁸¹ :

Après quelque temps, d'objet de la dérision ou de l'ironie, l'analyste vient à jouer le rôle de la troisième personne, la *dritte Person* freudienne du *Mot d'esprit*. Le patient raconte des mots d'esprit, souvent des histoires juives. Il était juif. Mais il les disait toujours d'une voix pressée et sérieuse, presque angoissée, comme s'il faisait un travail pénible. Puis il attendait toujours sérieux, l'effet je dirais physique dans l'Autre. C'est seulement quand du rire se produisait dans l'Autre que le patient éclatait de rire lui aussi. Un exemple : « Il s'agit d'une publicité à la télé. On voit l'image de la Croix vide, sans le Christ et sans clous. Une voix *off* dit : « Si on avait employé des **clous Goldstein** les choses seraient différents » ».

Donc, finalement l'analyste a ri de ces mots d'esprit, et chaque fois il y a eu un nom qui est tombe dans la série suppléant dans l, dans l'esprit du patient, mais ils manquent deux conditions : 1) que ce nom soit une création qui met en rapport les trois codes que le sujet a mis dans la scène, le numérique avec la mention aux tribus d'Israël, la « lalangue » anglaise avec les noms propres et sa propre langue espagnole, et 2) que ce signifiant nouveau nomme l'analyste

³⁷⁸ Ibid., p. 138.

³⁷⁹ C'est la troisième fois que nous trouvons l'intervention d'un nombre premier dans ces cas, ceux qui ne sont que divisibles par eux-mêmes et par l'unité : le 3, chez Louis ; le 7, chez Ophélie ; et ici, le 13. Cela va dans la ligne de la préférence de certains sujets autistes qui ont témoigné de sa préférence par ce type de nombre.

³⁸⁰ IRMA, *Le Conciliabule d'Angers*, Ibid., p. 139.

³⁸¹ Ibid., p. 39-40.

pour qu'il nomme *in altero* le sujet. Dans le dernier mot d'esprit cité, on distingue que la voie de recherche du sujet est celle de l'objet dans la mesure où le Nom propre est devenu l'attribut du nom commun « clous » (comme la langue Donald, d'Ophélie). Mais, au contraire du cas de Louis, malgré les progrès évidents de la cure, grâce à l'accusé de réception du message, la soif du symptôme ne s'est pas éteinte. C'est ce que nous lisons dans le dernier mot d'esprit que le patient dit à son analyste, puisque s'il ne l'a fait pas rire, au moins l'a surpris³⁸² :

Sans acuité dans le repérage de la position subjective de l'interlocuteur, son goût pour surprendre l'Autre dans sa veine subjective, est alors très évident : « Vous êtes fatigué, n'est pas ? Vous travaillez beaucoup. Peut-être vous avez dormi très peu hier soir ». Puis compatissant : « Pauvre Docteur, les choses que vous devez faire pour vivre ! Moi je vis d'une autre façon ». Et tout souriant, complice : « Eh bon ! ce n'est pas la même chose d'être le fils de Dieu qu'un psychologue ».

L'analyste a compris d'une certaine façon, dans ce qu'il appelle « se laisser concerner en tant que sujet » et indiqué par la série de surprises de son côté, à travers laquelle la cure avançait, sa fonction *in altero* à l'égard du désir du sujet. Mais il n'y a pu reconnaître ce désir. Il ne suffit pas d'accuser réception du message, la réponse est en attente. C'est n'est pas facile. Dans cette dernière phrase, le patient a constitué son être par rapport à l'être « psychologue » qu'il attribue à l'analyste, mais sans modification à l'égard du commencement de la cure, puisqu'il continue à être le fils de Dieu (en « m » dans le graphe). Des noms suppléants ont modifié les investissements narcissiques en l'voie les blagues, mais le noyau innommable reste sans reconnaître, dans l'attente d'un signifiant nouveau. La demande persiste dans ce « fils-de-Dieu » qui revient dans le sujet de la phrase. Ce signifiant, suppléant pour l'instant du noyau forclos Prénom-nom-du-Père, attend sa symbolisation à la manière d'Ophélie.

8.2.1.2 LA NOMINATION DU SUJET *IN ALTERO*

Examinons maintenant la deuxième condition transférentielle dans l'état extraordinaire de la psychose, la nomination du sujet *in altero*. Le cas du patient de Gabriel Lombardi nous montre que le traitement de la jouissance dans les cas de psychose extraordinaire n'est pas seulement question de noms suppléants du noyau forclos et de leur passe au code de sujet avec la respective de réalisation de la jouissance. Il ne suffit pas que, isolés de la chaîne, ces signifiants désignent le sujet. Ce qui est aussi indispensable comme la métaphore phonétique et la symbolisation à travers trois codes, dont un numérique, est que l'Autre nomme le sujet, selon les logiques du désir dans la psychose. C'est-à-dire que, tandis que cet Autre se nomme lui-même, le sujet perçoit la reconnaissance de son propre désir innommable, dans la mesure où il est ainsi nommé *in altero*, par rapport à l'analyste.

C'est différent au cas des névroses, où c'est l'Autre qui nomme au sujet en se différenciant de lui. Nous entendons cet Autre comme un Autre réel à qui le sujet confère autorité, mais aussi comme l'Autre symbolique que le sujet a constitué chez lui-même en termes de code et système de valeurs, et d'où il peut s'autoriser lui-même. Dans la psychose, cet « Autre » réel est devenue « autre » et dépouillé de son autorité, mais pas de son oreille, tandis que l'Autre comme code et système de valeurs, règles et censures, reste à la même place que dans la névrose comme système symbolique. Ce quelque chose que le graphe du barrage des codes dans le cas d'Ophélie (Grappe XX) montre clairement.

³⁸² Ibid., p. 141.

Ainsi, le pas-de-sens continue à être valable dans le cadre du code propre du sujet psychotique et la présence de l'autre réel continue aussi à être indispensable dans le transfert, malgré le pas de la majuscule à la minuscule. C'est cet autre qui nomme le sujet en se nommant lui-même de manière « dérisoire », pour le dire dans les termes de Monsieur Lombardi, lorsqu'il percevait, à son égard, ce « mal fichu » de son patient.

8.2.2 Dans la psychose ordinaire : un mot d'esprit sans rire et la coupure *in altero*

Nous avons déjà avancé une différence entre les mots d'esprit prononcés dans les séquences transférentielles des trois cas de psychose ordinaire par rapport aux deux de psychose extraordinaire. Les premiers se sont structurés à la manière d'une blague type « Carambar » qui inclut le temps de l'imaginaire. Tandis que, comme nous venons de le vérifier, les seconds sont structurés à la manière d'une blague type « Monsieur et Madame » à l'inverse, avec exclusion de ce temps. Cependant, compte tenu que l'os des premiers types de blagues est le second, nous pouvons maintenant approcher les résultats des séquences transférentielles dans les deux états de la psychose, pour serrer plus de près leurs différences au niveau des réponses que les sujets ont obtenues à l'X de leur désir irréductible et innommable. C'est-à-dire, un nom suppléant de différente structure, selon que la demande ait inclus ou pas la suppléance du Nom-du-père du noyau forclos Prénom-Nom du sujet.

Comme nous avons déjà examinés les spécificités de ces réponses dans les états extraordinaires d'Ophélie et de Louis, devenues, alors, états ordinaires après transfert, il nous reste à déterminer la spécificité du mot d'esprit dans les trois cas de psychose qui ont démarré la séquence dans un état ordinaire, sans déclenchement du délire ni demande de suppléance du Nom-du-père. D'abord, nous ferons la comparaison des trois mots d'esprit correspondants avec les deux nouveaux de Louis et Ophélie, en ce qui concerne l'intervention des codes dans ces formations signifiantes. Puis, nous examinerons le processus de nomination qui ferme les correspondants séquences transférentiels. Cela nous permettra de clore, à notre tour, cette première partie de la thèse par une conclusion.

8.2.2.1 DES RAPPORTS NOM SUPPLEANT-CODE DANS LES DEUX ETATS DE LA PSYCHOSE AVANT ET APRES TRANSFERT

Les noms finaux de Louis, « *armoire-rit* », et Ophélie, « *couinze-heure-dix* » ont impliqué trois codes, dont un numérique et mettent en évidence la *lalangue*. Ces noms dans les cas de Robert, (« Robert »), et Dick, (« maman »), n'ont impliqué que le seul code de la langue. Dans les trois cas de la RP, ces noms finaux ont été prononcés dans le code de la langue, mais ont impliqué la *lalangue* de manières différentes. L'effet a été le même dans tous les cas, la reconnaissance du désir irréductible du sujet avec indépendance du code impliqué dans la formation du nom suppléant. Pourquoi ? Parce que dans les sept cas, et ici je reprends Lacan³⁸³ : « La voie métaphorique préside non seulement à la création et à l'évolution de la langue, mais aussi à la création et à l'évolution du sens comme tel, je veux dire du sens en tant qu'il est non seulement perçu, mais que le sujet s'y inclut, c'est-à-dire en tant que le sens enrichit notre vie ».

³⁸³ Ibid., p. 34.

Essayons de différencier le processus symbolique de constitution métaphorique du processus de nomination à partir duquel le sujet peut s'inclure dans un sens. Le cadre général de ce processus symbolique est la structure du mot d'esprit, avec son peu-de-sens et son pas-de-sens, mais on peut reconnaître dans cette structure un mouvement signifiant semblable à celui d'un balancier de Newton. Les séries symboliques des cinq cas qui nous intéressent ici, Louis, Ophélie et les trois de la RP, sont constitués, dans leur ensemble, par cinq signifiants. Étant donné que le message dans le versant transférentiel de l'accrochage à l'Autre est le désir indicible du sujet, il s'agit du parcours signifiant du graphe dénué de toute signification et constitué logiquement par cinq moment : appel/message/accusé de réception du message/réponse/acceptation-satisfaction.

8.2.2.1.1 La différence de codes : dès code numérique au rythme

Nous rappelons l'orientation de Lacan « avec un nom propre, nous sommes au niveau du message »³⁸⁴. Ce nom chiffre le désir innommable du sujet et il est au centre de tout le processus. D'abord, comme manque d'un nom dénoncé par la substitution métonymique propre à toute demande où un peu-de-sens se laisse entendre. C'est dans ce peu-de-sens que on peut situer l'X du désir du sujet qui cherche sa résolution.

Ce manque d'un nom X continue à être présent dans la série des trois substitutions métonymiques qui préparent la réponse. Ces noms substitués sont des pas-de-sens préalables au pas de sens-final. Comme les boules du balancier de Newton, l'arrivée au point de capiton d'un de ces signifiants métonymiques donne, en après-coup, son sens au message, d'où se dégagent deux conséquences différentes : 1) son inclusion comme signifiant déjà articulé avec d'autres signifiants dans le code du sujet, en A(C), et 2) sa constitution comme signe qui désigne le sujet en I. Ainsi si dans le cadre du code de la langue, en A, ce signifiant est investi d'une signification quelconque, en I, il perd toute possibilité de signification, puisqu'il se constitue en signe du sujet. Le nouvel arrivé entre en rapport métonymique avec les autres noms qui sont déjà arrivés pendant le processus à ce point I des identifications symboliques du sujet.

Le mouvement final est celui qui, comme dans le cas d'Ophélie, a impliqué le saut de la substitution métonymique à la substitution métaphorique, en incluant le sujet dans le sens. C'est-à-dire que son désir innommable a été symbolisé en A et son être a été nommé en I. Mettons ces « cinq boules » signifiantes de chacun des cas examinés dans un tableau (Tableau 8.X) pour mieux identifier les différences dans la constitution des noms finaux au niveau du code dans les deux états de la psychose. La première colonne montre la différence du noyau forclos à suppléer. La colonne 1 fait l'inventaire des substitutions qui mettent en scène dans chaque cas le X du désir innommable du sujet. Les colonnes suivantes (2, 3 et 4) montrent la suite des substitués métonymiques intermédiaires. La cinquième colonne recueille le mot d'esprit, produit du saut métaphorique, c'est-à-dire, le nom suppléant obtenu en chaque cas. La dernière, montre le code de ce signifiant nouveau dans l'esprit du sujet.

³⁸⁴ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 37.

Tableau 24: Suite de noms suppléants dans les cas de psychose ordinaire et extraordinaire de la recherche

Noyau forclos à suppléer selon l'état de la psychose	Cas	1 : nom substitut à symboliser : X	2	3	4	5 Nom suppléant obtenu	Code
Extraordinaire : Prénom-Nom	Ophélie	lièvre/Lelièvre	Pâte-à-modeler- pâte-à-mâcher	Donald	couin/quinze	couin-ze- heures- dix	Lalangue- numérique- langue
	Louis	1 2/3-	cochon	mortes	armoire	Armoire- rit	Langue- lalangue
Ordinaire : Prénom du sujet	Luis	Oreiller/qqqh	Valentin Tin tin	Dauphin fin fin	Peliones	(-lion-)	Lalangue signifiant dans la langue, à partir du rythme tin, tin
	Mathias	Pena/Itty	Qué pena !	Ça ?	Une coquillage	Un dinosaur	Langue à partir d'une lalangue étrangère
	Marcelo	Lapsus : petite/grande	Rectification : « une très grosse »	Comme ça !, comme ça !	Grande, moyenne, petite ?	Très, très grande	Lalangue rythme dans la langue

Quels sont les différences dans ces processus de nomination au niveau du code ? D'abord, la présence du code numérique dans les cas extraordinaires, par rapport aux ordinaires. Dans la forme schizophrénique, Ophélie, le code numérique intervient dans la formation de la métaphore, à la fin. Dans la forme paranoïaque, Louis, il est au début et reste exclu de la métaphore qui, de toute façon acquiert la structure composé Nom-attribut. Cette différence doit nous dire quelque chose sur les processus de suppléance propres de chaque forme. En effet, on notera que chez la fille le manque est mis tout d'abord et directement sur le Nom-du-père, dans la substitution « lièvre » par « Lelièvre », c'est seulement dans une deuxième instance que ce manque se présente dans le code numérique, lors du jeu des 7 familles. Tandis que chez Louis, le manque se présente tout d'abord dans le code numérique et le Nom-du-père est à la fin. Cela permet de confirmer que la suppléance sous transfert du Nom-du-père dans les psychoses implique de toute façon l'intervention du code numérique.

De cette manière, ce qui est ajouté au nom comme attribut dans le nom final est le nom suppléant du Nom-du-père : | -rit. |, dans le cas de Louis ; | -dix. | dans le cas d'Ophélie. En ce qui concerne le prénom, on observe que le code du signifiant surinvesti se conserve dans les substitutions métonymiques jusque le moment du saut métaphorique ; chez Louis : cochon/mortes/armoire ; chez Ophélie, pâte-à-.../ Donald/ couin.

On peut se demander pourquoi le nom « Donald » est dans la série *lalangue*. D'abord, on notera que, malgré le privilège qu'Ophélie donne au parcours des objets, la voie sujet prend de toute façon ses droits, lors de l'introduction de ce nom en fonction adjective. À l'inverse, même chose arrive, lorsque Louis attribut des objets aux noms sujets : l'avion au cochon, le pull à l'armoire. Ensuite, il faut remarquer que « Donald » est un nom en langue étrangère et que ce qu'Ophélie substitue métonymiquement est le son onomatopéique que le personnage ainsi appelé prononce dans les dessins animés, « couin, couin ». Ces noms sont équivalents dans le

code d'Ophélie. Autrement dit, la *lalangue* Donald ou langue *couin couin*, comme toute *lalangue* est une langue étrangère par rapport à la langue maternelle du sujet.

8.2.2.1.2 Le rythme dans la *lalangue* de la psychose ordinaire : coupure de voix

Dans les trois cas de psychose ordinaire où le noyau forclos à suppléer reste au niveau du prénom du sujet, l'intervention du code numérique n'est pas indispensable. Cependant nous avons remarqué la présence d'un facteur différent au code signifiant, un rythme musical minime, très évident dans l'établissement du transfert dans la *lalangue* dans le cas de Luis. Il s'agissait de la langue *tin tin*, que nous avons fait analogue à la langue *couin couin* d'Ophélie. Cela met en évidence le composant voix de la *lalangue*, son rythme *lalalà, cha cha chà*, si l'on veut, vide de toute signification. Il ne s'agit pas du code musical, do re, mi ; mais de son fondement phonétique, inarticulé, un « coup de voix », qui peut soutenir des signifiants articulés³⁸⁵. Ce rythme a la fonction « portemanteau » que Lacan lui donne, à partir du « *pun* » dans le cas de Joyce³⁸⁶.

Il peut recevoir lettre ou chiffre, peu importe, mais toujours ce que permet de nommer l'innommable. Mais en tant que tel, le coup rythmique indique la coupure dont il est le produit, l'intervalle qui fait de la voix un objet petit *a*. Dans la psychose extraordinaire cela était indiqué par le lien des holophrase et par son inverse dans la paranoïa de Louis, les coupures aux habits du père. Ainsi, dans la psychose ordinaire la constitution du nom suppléant obtenu met de présent la coupure corrélat du fait signifiant, à travers de la syllabe rythmique qui se présente toujours à un moment ou un autre du processus. C'est de cette manière que nous lisons le « très très » qui accompagne le « grande » dans le cas de Marcelo, par exemple.

Nous voyons confirmé cette valeur du rythme comme coupure dans un cas de traitement d'autisme. Le rythme était marqué par une série de morsures que le jeune patient se donnait dans ses mains, en les alternant avec des coups sur son corps au sol. L'analyste profite d'un intervalle dans les morsures pour intervenir en substituant la suppléance sans transfert pour une plus vivifiant : dans cet intervalle, elle arrache des mains les mains du jeune et fait qu'il se donne des tapes sur le ventre et puis que, en alternance, il fasse d'applaudissements. Elle a marqué la coupure, c'est-à-dire, elle a reconnu le désir irréductible du sujet (7.4.2.3). Son intervention a consisté à accuser de réception de ces messages muets, réduits à des purs intervalles, à travers des intervalles substitués dans le même corps. Ainsi³⁸⁷ : « Soudain, il arrête de se donner des coups, l'agitation de son corps cesse aussi, il reste perplexe, et après un moment, il commence à sourire et il me regard ». C'est évidemment un regard de reconnaissance pour celle qui l'a reconnu comme sujet dans son insondable désir.

³⁸⁵ Freud a mis en relief cette procédure propre de la rime poétique et des mots d'esprit dans la partie « La prise en considération de la figurabilité » de *l'Interprétation de rêves* : Freud, Sigmund. *L'interprétation des rêves* (1900), op. cit., p. 292-93.

³⁸⁶ Dans le Séminaire XXIII, *Le sinthome* (op.cit., p. 165), Lacan fait référence à cette qualité des syllabes : « Lisez *Finnegans Wake*, vous vous apercevrez que c'est quelque chose qui joue, non pas à chaque ligne, mais à chaque mot, sur le *pun*, un *pun* très particulier. Lise-le, il n'y a pas un seul mot qui ne soit fait comme les premiers dont j'ai essayé de vous donner le ton avec « pours-père », fait de trois ou quatre mots qui se trouvent, par leur usage, faire étincelle, paillette. C'est sans doute fascinant, quoique à la vérité, le sens, au sens que nous lui donnons d'habitude, y perd. [...]. Ce *pun*, c'est plutôt le portemanteau au sens de Lewis Carroll, en quoi celui-ci est un précurseur [...]. »

³⁸⁷ Florez Eugenia. Défense et événement du corps dans l'autisme. En espagnol, In : *Revista Affectio Societatis*. Departamento de psicoanálisis. Universidad d'Antioquia, Medellín, Colombia, Volumen 12, N°23, julio-diciembre 2015, p. 154 : <http://aprendeenlinea.udea.edu.co/revistas/index.php/affectiosocietatis/article/view/23673>

Dans ce sens, on peut dire que si la clé du transfert signifiant dans le cas de « *couinze-heures-dix* » est la métaphore phonétique, c'est vrai aussi que le corrélat de cette substitution a été la coupure que Monsieur Lelièvre a fait sur la succession de « couin, couin » prononcé par Ophélie. L'accuse de réception de la coupure est fait dans la liaison qu'il fait entre la syllabe coupée avec la suivante, dont nous avons déjà parlé, «-ze-». De la même façon que les syllabes « *couin couin* » de la demande d'Ophélie ont pu être traduites au code horaire (Graphe 2), les coups de « tambour » sur le ventre et les applaudissements peuvent être « traduits » ou avoir leur équivalent dans les coups de voix qui constituent l'essentiel de toute syllabe ou note musicale, dans le cas du jeune homme. Dans le cas de Luis c'est à ce fait transférentiel, où les syllabes « tin, tin » ont été substitués par les syllabes « fin fin », que nous attribuons l'arrivé ultérieur de ce nom de sa *lalangue* infantile « peliones » qui a établi le transfert.

8.2.2.1.3 La coupure signifiant introduite par le sujet dans la psychose ordinaire

Le cas de Mathias nous montre l'intervention d'un autre *lalangue*, une langue étrangère, puisque « penalty » est un mot anglais, et sa langue maternelle est l'espagnol. Dans ce sens je voudrais reprendre les références de Lacan aux noms en langue étrangère, à partir du cas de Freud et l'oubli de « Signorelli », parce que c'est la troisième fois qu'un code étranger se présente dans ces résultats. D'abord, dans le cas du patient de Lombardi, dont le code est la langue espagnole et qui met deux noms en langue étrangère dans ses mots d'esprit, « Cohen » et « Goldstein »³⁸⁸. Puis, dans le cas de « Donald », la *lalangue* « *couin, couin* ». Et finalement ce « penalty » de Mathias. Quelque chose a de nous illustrer ce passage³⁸⁹ :

Entendez bien le caractère rigoureux de ce que je vous dis. Ce n'est absolument la même chose de se rappeler *Signorelli* ou *Signor*. Quand vous avez fait de *Signorelli* le nom propre d'un auteur, vous ne pensez plus au *Signor*. **Si le *Signor* a été isolé en *Signorelli*, c'est en raison de l'action de décomposition propre de la métaphore**, et pour autant que le nom a été pris dans le jeu métaphorique qui a abouti à son oubli.

[...]

Si *Signorelli* a pu si facilement se fragmenter et *Signor* se détacher, c'est parce que *Signorelli* est un mot d'une langue étrangère à Freud. Il est frappant – vous le constaterez facilement pour peu que vous ayez l'expérience d'une langue étrangère – que vous discernerez beaucoup plus facilement les éléments composants du signifiant dans une autre langue que dans la vôtre propre. Quand vous commencez d'apprendre une langue, vous vous apercevez de relations de composition entre les mots que vous omettez dans votre propre langue. Dans votre langue, vous ne pensez pas les mots en les décomposant en radical et suffixe, alors que vous le faites de la façon la plus spontanée quand vous apprenez une langue étrangère. **C'est pour cette raison qu'un mot d'une langue étranger est plus facilement fragmentable et utilisable dans ses éléments signifiants, que ne l'est un mot quelconque de votre propre langue.** C'est n'est là qu'un élément adjuvant de ce processus, qui peut aussi bien se produire avec les mots de votre propre langue, mais si Freud a commencé par l'oubli d'un nom en langue étrangère [sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*], c'est parce que l'exemple était particulièrement accessible et démonstratif.

C'est sûrement à cette décomposition d'un de « ses » noms étrangers que le patient de Lombardi aurait pu s'attendre, pas dans radicale et suffixe, mais au moins dans des syllabes, à la manière des blague type « Monsieur et Madame ». En plus, on notera dans la division d'une d'eux, « Co-hen », la présence d'une lettre muette, « imprononçable », l'« h ». C'est aussi la fragmentation syllabique qui marque l'élection du « couin, couin » étrangère qu'Ophélie a

³⁸⁸ « Cohen » est un nom juif qu'on retrouve dans beaucoup de langues, et « Goldstein » c'est allemand.

³⁸⁹ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 57-58.

entendu. Or, dans le cas de Mathias cette décomposition met au premier plan la coupure signifiante. J'ai accusé la réception du message avec la coupure de la séance, lorsqu'il répétait le mot espagnol, « qué pena ! », coupé du mot étranger « penalty ». En sortant du cabinet, il me demande un mot pour un objet qu'il trouve dans la bibliothèque et que sûrement il connaissait : « C'est quoi ça ? ». Je lui réponds « un coquillage ». Donc, il me répond avec le nom qu'il cherchait, comme suppléant de son prénom forclos, puisque cela, au contraire des coquillages, n'existent plus : « c'est bizarre, ça ressemble à un dinosaure ».

Dans le cas de Marcelo aussi une coupure de sa part entre en scène trop vite mais sous la forme d'un lapsus. En parlant de l'attribut phallique du héros d'un film, il fait un lapsus et dit qu'il était très « petit », en lieu de dire, très « grand », comme on pouvait l'attendre. Je l'interroge sur le lapsus, et lui, très étonné, se hâte de corriger avec des expressions signifiantes qui ne font que mettre davantage en évidence le manque d'un mot. J'en propose un, « moyen », et lui, finalement prononce le nom manquant depuis le début, « très, très grand ». Je coupe la séance. Pourquoi cette introduction par le sujet lui-même de la coupure signifiante dans ces deux cas ?

Nous pensons en principe que c'est à cause de la priorité qu'ils donnent aux objets *i(a)*. En effet, à la différence du cas de Luis, qui met en premier plan les objets de l'identification, ses amis « peliones », à situer en m ; Mathias et Marcelo mettent en premier plan les objets métonymiques du désir. Tout d'abord, la voix et puis le phallus. Ils le montrent à travers ses vêtements, mais l'analyste ne regarde pas et oriente la séance vers ce qu'ils disent à l'égard de ce qu'ils montrent. De cette manière, le vrai objet du désir est atteint, ses signifiants substitués, investis narcissiquement. Mais cela ne répond pas complètement à la question parce que de toute façon dans le cas de Luis, il a eu aussi un traitement de la jouissance.

8.2.2.2 DANS LA PSYCHOSE ORDINAIRE : LA NOMINATION SUBJECTIVE ET LA COUPURE *IN ALTERO*

Dans le cas des blagues, le sujet se désigne à lui-même dans le mot d'esprit et c'est l'Autre qui fait l'authentification de ce nom avec son rire. Dans l'analyse du traitement de la jouissance dans les trois cas de psychose ordinaire, nous avons vérifié que la structure de la séance coïncidait dans tous ses points avec la structure des blagues type « Carambar », sauf que malgré le pas-de-sens, il n'avait pas eu le rire de l'Autre. En ce qui concernait la nomination, c'était bien aussi le sujet qui se nommait avec un mot inédit dans son esprit, pas nécessairement nouveau, lorsqu'il résoudrait le X que lui-même avait proposé au début de la séquence transférentielle. Mais dans tous les cas, l'Autre analyste a authentifié ce passage, cette édition d'un nom nouveau. Quelle a été cette manière d'authentification que nous pourrions décrire comme analogue au rire de l'Autre ?

Le peu-de-sens dans la demande est le point commun entre les trois cas de psychose ordinaire et les extraordinaires de Louis et Ophélie, à partir de la structure des blagues, parce que c'est le sujet qui appelle et demande. Mais au moment de la nomination et du pas-de-sens, les choses changent. Dans la psychose extraordinaire c'est n'est pas le sujet qui trouve la réponse et l'Autre qui l'authentifie avec son rire comme dans les blagues. Pour que le pas-de-sens soit effectué, un pas-de-sujet à la place de l'Autre est nécessaire tant comme l'inverse correspondant, un pas-de l'Autre à la place du sujet. La raison est que l'Autre qui doit nommer le sujet et doit le faire en se nommant lui-même, comme petit autre, puisque c'est *in altero*, qui se trouve le désir dans la psychose. De cette façon, le sujet qui s'est mis à la place de l'Autre sera celui qui par son

rire permet le pas-de-sens de ce signifiant nouveau à son propre esprit. C'est pour cela qu'Ophélie a ri avec l'invention de Monsieur Lelièvre et c'est pour cela aussi qu'il n'a été indispensable que le père ou l'analyste de Louis rient. Il suffit que lui, à la place du sujet considère son occurrence comme « une blague » et rie de cet « armoire-rit » de l'Autre.

Dans les trois cas de psychose ordinaire la même logique doit opérer, puisque le désir est *in altero*. Comment arrive-t-il s'il n'y a pas ces pas-de-sujet et de l'Autre de la psychose extraordinaire ? Qu'est-ce que le sujet trouve *in altero* ? Ce n'est pas la nomination, le registre signifiant de son désir irréductible, mais son corrélat, la coupure. C'est pour cela que dans ces trois cas nous avons eu un mot d'esprit sans rire. Mais à la place de ce rire avec lequel le sujet de la psychose extraordinaire s'identifie à ce signifiant nouveau qui nomme son être et son désir, nous avons dans le sujet de la psychose ordinaire la fonction radicale de la coupure avec laquelle le sujet cherche à serrer ce signifiant nouveau. Nous l'avons vu prise dans l'esprit de Luis à travers le rythme « tin tin », et elle s'est offerte à l'écoute de l'analyste trop vite dans les cas de Mathias et Marcelo.

Si dans la psychose extraordinaire l'X du désir du sujet était formulé au niveau des signifiants surinvestis de jouissance, dans les ordinaires, elle se formule dans le corrélat de tout signifiant, la coupure. En conséquence, c'est la coupure faite dans la séance après que le sujet a trouvé la réponse à l'X de son désir ce qui a authentifié le passage de ce prénom nouveau et suppléant dans son esprit. C'est elle qui a eu la fonction du rire de l'Autre dans la séance analytique dans ces trois cas de psychose ordinaire. Ce que le sujet a trouvé *in altero* sont les coupures de son propre désir.

Ce n'est pas un nom suppléant que le sujet cherchait de l'autre, il le savait déjà, sans le savoir, bien entendu. Ce qu'il cherchait dans l'autre était la coupure signifiante qui pouvait le définir. C'est cette coupure de son propre désir qu'il trouve *in altero* dans l'analyste. C'est pour cela que l'accusé de réception et réponse du message a été, dans le cas de Mathias, la coupure de sa coupure signifiante, et dans le cas de Marcelo, celle de son lapsus. Le cas de Luis est clair aussi. Lorsque je lui réponds, « mais pas toi », je coupe le mot de jouissance qu'il venait de prononcer, « peliones ». Dans la névrose, les coupures arrivent avant que le sujet trouve la réponse. Ces trois cas nous montrent la différence, le sujet doit trouver la réponse avant la fin de la séance.

Or peut-on dire qu'en général les choses au niveau clinique et transférentiel se passent toujours comme dans ces cinq cas, compte tenue de la différence de leurs états avant et après transfert ? Chaque praticien pourra le vérifier à partir des autres cas s'il a bien s'en servir des graphes qui permettent d'isoler, dans leurs trois registres, les structures et les mécanismes communs des séquences transférentielles. Ce n'est pas facile parce que les circonstances uniques et non-reproductibles de chaque situation transférentielle sont multiples et variables. Mais il vaut la peine pour éclaircir la pratique de cerner, parmi les facteurs variables, ce qui ne change pas. Or, nous trouvons que le fondement commun de ces structures et mécanismes invariables (le désir de reconnaissance du sujet et sa résolution dans un nom suppléant et une jouissance effective) trouve une représentation plus précise dans le nœud borroméen.

8.3 CONCLUSION : NOM SUPPLEANT ET NŒUD BORROMEEN DANS LA PSYCHOSE APRES TRANSFERT

En conclusion, nous pouvons dire que le prénom suppléant que le sujet a trouvé après transfert a eu l'effet de traiter la jouissance effective du désir irréductible et innommable de son être. Elle avait surinvesti des signifiants dans l'état extraordinaire après le déclenchement du délire, dans la langue (Louis), dans la *lalangue* (Ophélie). Dans la psychose ordinaire elle dérangeait le sujet, même sans qu'il s'en aperçoive, par différentes manifestations : agressivité débordée (Luis), hostilité et rigidité (Mathias) et boulimie (Marcelo). L'offre analytique de la parole a permis à chaque sujet de cerner ces jouissances dans les peu-de-sens de leurs demandes lors du démarrage des séquences transférentielles. La structure du mot demandé dans les états extraordinaires impliquait les rapports « nom commun/lien/attribut ». Celle des états ordinaires « coupure/nom commun ». Dans les deux cas le rapport du sujet avec l'objet petit a dans son versant désir est du côté signifiant, dans le nom suppléant obtenu. Mais le versant jouissance de ce désir est du côté du lien et son contraire, la coupure, selon le cas.

Nous aurons l'occasion de revenir dans la deuxième partie sur les rapports du signifiant et la coupure dont il est le produit. Lacan les représente par ce qu'il appelle le huit intérieur. Dans le Séminaire XX ce huit est noué à un anneau qui représente l'objet petit a , avec lequel le sujet a un rapport complet. Je le cite³⁹⁰ : « [ce nœud] sera celui d'un anneau simple et d'un huit intérieur, celui dont nous symbolisons le sujet -permettant dès lors de reconnaître dans l'anneau simple, qui d'ailleurs s'intervient avec le huit, le signe de l'objet a – soit de la cause par quoi le sujet s'identifie à son désir ».

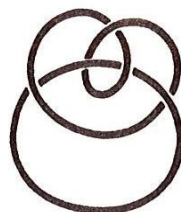


Figure 5: Nœud borroméen Séminaire XX : sujet et objet petit a

Si le huit intérieur est le sujet et l'anneau simple est le signe de l'objet petit a , nous devons supposer que le nom suppléant obtenu dans chaque cas doit faire le lien entre ces deux parties. C'est ce nom qui permet l'identification du sujet à son désir. Il ne manque pas dans les névroses, bien qu'il puisse être refoulé. Le sujet s'est identifié à son désir lors de la symbolisation de son prénom et puis, lors de celle du Nom-du-père. Ainsi, la question sera, et nous la laissons ouverte pour de futures recherches, de définir la place dans le nœud borroméen de ces noms « sans patrie », « propres et particuliers »³⁹¹ de chaque sujet qui ont nommé, en suppléance, le désir innommable de nos sujets psychotiques dans l'établissement de leurs transferts : Ophélie, Louis, Mathias, Marcelo et Luis.

³⁹⁰ Lacan, Séminaire XX, *Encore*, op. cit., p. 172.

³⁹¹ « Le nom propre dont il s'agit est un nom étranger, pour autant que ses éléments sont étrangers à la langue de Freud. *Signor* n'est pas un mot de la langue allemande, et Freud souligne que c'est n'est pas sans importance. [...]. Si Freud le signale, c'est que nous sommes là dans une autre dimension que celle du nom propre comme tel, qui est toujours plus ou moins rattaché à des signes cabalistiques. Si le nom était absolument propre et particulier, il n'aurait pas de patrie » : Séminaire V, op. cit., p. 37.

9 DIFFICULTES DANS L'ETABLISSEMENT DU DIAGNOSTIC DE PSYCHOSE ORDINAIRE DANS LE CAS D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS DANS LA PSYCHANALYSE D'ORIENTATION LACANIENNE

Dans notre bibliographie de référence on trouve trois titres où les auteurs expriment directement des problèmes cliniques en termes de difficultés diagnostiques. Je les ai mis en gras :

- 1.- 1999 : Logeais, Solenne. *Alexander, ici ou ailleurs ? **La question du diagnostic.***
- 3.- 1999 : Le Marechal, Elizabeth. « *Vorace !* » *Un cas de psychose infantile (?)*. Université de Nantes
- 3.- 2006 : Monrouzeau-Crouzet, Julia. « *C'est toujours moi le coupable !* » *Un sentiment d'injustice non reconnu, **la problématique du diagnostic et ses conséquences sur l'acte thérapeutique.***

Si bien d'autres textes, comme la thèse de Samuel Card (cas François), débattent du diagnostic dans les cas qu'ils présentent, je fais le choix de ces trois textes parce que cette question est mise au premier plan dans la recherche, tel que le titre l'a indiqué. Ces trois textes sont des recherches de Master de psychologie clinique de l'université de Nantes. Il faut remarquer que la date des deux premiers est presque contemporaine de la publication du livre les psychoses ordinaires. Examinons chacun d'eux en ordre chronologique.

9.1 LOGEAIS, SOLENNE. ALEXANDER, ICI OU AILLEURS ? LA QUESTION DU DIAGNOSTIC (1999)

Ce mémoire est un témoignage de la difficulté d'établir un diagnostic. L'auteure, Solenne Logeais, l'exprime dans les termes suivants ³⁹² :

Je butais cependant malgré moi sur la question de la structure, d'autant plus que j'avais pu percevoir des changements chez ce petit garçon. Que fallait-il désormais prendre en compte comme symptôme pour continuer à avancer dans une approche clinique ?

La fin de mon stage est arrivée. Qu'avais-je compris de ce qu'Alexandre avait accepté de me dire et de me montrer ? Détachée de l'institution, il me fut plus facile de revenir à cette question, à l'énigme d'Alexandre, **osant reprendre la question du diagnostic, que j'avais plus ou moins refoulé**. En effet, plongée dans la pratique, j'avais laissé en suspens certaines interrogations sans doute gênantes. Il était temps pour moi de les reprendre, de mettre de la distance avec la pratique et de m'avouer enfin que poser un diagnostic n'était pas obligatoirement contradictoire avec le fait de partir de la clinique et d'y rattacher la théorie.

C'est par la force et la fréquence avec lesquelles ces interrogations se manifestaient sans cesse au cours de mon stage que je décidai finalement de les prendre réellement en compte, malgré toutes les réticences que j'avais en considérant le diagnostic comme sclérosant. Ignorer ou même nier la question du diagnostic pouvait sans doute se révéler parfois aussi paralysant qu'en poser un trop rapidement. C'est donc après de nombreuses résistances de ma part et en sortant de l'inertie dans laquelle me plongeaient ces préjugés théoriques que je décidai de m'interroger sur les « effets du savoir diagnostic ».

³⁹² Logeais, Solenne. *Alexander, ici ou ailleurs...*, op. cit. p. 69.

Ce mémoire est le résultat réussi de cette lutte de l'auteure avec ces préjugés sur le diagnostic : celui-ci pouvait paralyser et empêcher la libre expression de la clinique. Ainsi, cette clinique a été privilégiée sur la réflexion diagnostique, mais elle a fini par prendre sa place comme sujet du mémoire de stage. Sa conclusion sur le diagnostic est nette, il s'agit d'une psychose. Il faut remarquer qu'elle n'emploie pas la qualification d'ordinaire. En conséquence, on peut penser que le registre de ce diagnostic, selon sa pensée à ce moment-là, est alors dans l'ordre de la pathologie. En fait, l'enfant allait une fois par semaine à l'hôpital de jour. Je la cite sur sa déduction diagnostique ³⁹³ : « La plupart des observations et de l'écoute accordées à Alexander **orientent donc vers un diagnostic de psychose**, même si chez les enfants, l'organisation structurale est encore labile et donc le diagnostic plus aléatoire et même si l'évolution sensible des comportements d'Alexandre amène sans nul doute la nécessité de pouvoir réexaminer cette question sur des bases nouvelles ». Nonobstant cette conclusion diagnostique, dans la conclusion du mémoire, une page après, elle manifeste ses réserves ³⁹⁴ :

Au vue des considérations pratiques et théoriques précédentes, on pencherait donc plus pour un diagnostic de psychose, diagnostic qui nécessite cependant une grande réserve. **En effet, malgré la présence de traits d'allure psychotique, l'évolution d'Alexandre au cours de ce stage permet d'entrevoir certains éléments nouveaux qui seraient susceptibles de remettre en question les raccords théoriques précédents.**

Les raisons de cette « remise en question » de sa conclusion diagnostique sont : 1) le fait que le clinicien est toujours en formation et cela implique un incessant « va-et-vient entre théorie et pratique clinique » et 2) « la limitation dans le temps, et donc du travail possible dans le cadre d'un stage, n'autorisent pas à conclure cette question problématique du diagnostic de façon catégorique et définitive ». Il fallait, par exemple, des renseignements complémentaires sur l'histoire d'Alexandre et un suivi sur le long terme. Ces raisons conjuguent un facteur subjectif de la part du clinicien, sa formation et de l'autre, un facteur circonstanciel en termes de la prise en charge de l'enfant. Dans ce sens il est nécessaire d'indiquer le cadre institutionnel de cette prise en charge, pour comprendre un peu mieux cette raison ³⁹⁵ :

C'est au cours d'un stage **dans une structure de type Institut Médico-Educatif** que je fis connaissance avec Alexandre. Cette institution est responsable d'une trentaine d'enfants de 6 à 15 ans environ (divisées en trois groupes suivant leur âge). Ils ont accès à différentes prises en charge : éducative, pédagogique et thérapeutique (orthophonie, psychomotricité et/ou psychologique). **C'est sur ce lieu de vie de plus jeunes en participant aux activités éducatives que je rencontrai Alexandre.**

[...]

Alexandre a 8 ans. Il est le troisième d'une fratrie de quatre enfants dont une seule fille, qui est son aînée de 4 ans. Il a donc aussi deux frères, l'un de 8 ans plus âgé et l'autre, de 3 plus jeune. Scolarisé jusqu'à l'âge de 4 ans, **il est ensuite pris en charge en Hôpital de Jour. C'est la deuxième année qu'il fréquente l'institution tout en continuant à aller à l'Hôpital de Jour, une fois par semaine.**

Dans ce cadre institutionnel de l'IME, le diagnostic était bien entendu hors des critères psychanalytiques : elle l'exprime dans ces termes ³⁹⁶ : « Inhibition massive » et « comportement autistique ». Ces termes ne font que décrire des types de comportements mais, n'indiquent en rien ce qu'il en est de la structure. La thérapeute prend note du diagnostic annoncé son intérêt psychanalytique oppose le diagnostic institutionnel au diagnostic structural. Pour comparer, allons examiner les difficultés diagnostiques du cas suivant

393 Ibid. p. 70.

394 Ibid., p. 71.

395 Ibid., p. 30-31.

396 Ibid., p. 72.

9.2 LE MARECHAL-HOUEBINE, ÉLISABETH. « VORACE ! » UN CAS DE PSYCHOSE INFANTILE (?) (1999)

9.2.1 Le cadre institutionnel

Avant d'examiner le cas présenté par cette clinicienne, voyons le cadre institutionnel qu'elle nous présente tout au début de son mémoire³⁹⁷ :

« C'est un tel souci d'être un être humain » (phrase d'un enfant autiste, citée par Frances Tustin (*Autisme et protection*, p. 66). Ce sont les mots qui me viennent à l'esprit quand je pense aux enfants (de 8 à 12 ans) du **groupe Manau** qui ont bien voulu m'accueillir le mercredi « chez eux », c'est-à-dire à l'**Internat de leur IRP**, pour me faire partager leur quotidien, leurs angoisses, leurs joies.

C'est dans ce cadre institutionnel, non psychiatrique, que l'auteur situe sa réflexion sur son acte diagnostique. Ce que l'auteure interroge dans le titre avec un point d'interrogation, « ? », après le syntagme « psychose infantile » n'est pas sa conclusion diagnostique, mais ce qu'on peut concevoir par la psychose elle-même, lorsqu'elle a été traversée par le dialogue analytique. J'extrais des fragments qui correspondent au parcours de cette interrogation dans son mémoire et je mets des sous-titres selon les moments du parcours :

9.2.2 La question d'Elisabeth Le Marechal-Houdebine sur le diagnostic de Kevin

9.2.2.1 LE RESULTAT THERAPEUTIQUE

Efficace³⁹⁸ de la parole a) échanges Kevin-Élisabeth :
Kevin, on l'a vu, s'est saisi des rencontres – dès la première rencontre : « non, moi » - pour faire acte.
Il a établi d'entrée une relation avec ma présence, et a montré « une soif intense de l'Autre » dirait R. Lefort, même si, en ce qui concerne Kevin, on pourrait plutôt parler de faim !
Pour cet enfant plutôt dans l'inhibition, dans le mutisme, la possibilité de parler a eu un effet³⁹⁹.

9.2.2.2 LE RESULTAT THERAPEUTIQUE PAR RAPPORT A LA PERSPECTIVE PSYCHIATRIQUE

« Ce qui apparaît alors est totalement différent du diagnostic psychiatrique, puis qu'apparaît un enfant créatif, en recherche de réponses aux énigmes qui se présentent à lui, les efforts d'un sujet pour établir un lien social, pour nouer ce qui lui échappe »⁴⁰⁰.

9.2.2.3 L'EXPLICATION D'ÉLISABETH DU RESULTAT THERAPEUTIQUE

397 Le Maréchal-Houdebine, « *Vorace !* », *un cas de psychose infantile (?)*, op. cit., p. 4.

³⁹⁸ *Sic*

399 Ibid., p. 45.

400 Ibid., p. 46.

Pour expliquer ce résultat, qui pourrait étonner dans une perspective psychiatrique hors du champ de la psychanalyse ou faire penser qu'il s'agit d'un cas de névrose, Élisabeth Le Marechal s'appuie sur les propositions de Contardo Calligaris, *Pour une clinique différentielle de la psychose* ». Selon cet auteur et Lacan lui-même, dit-elle, « on pourrait parler chez Kévin de crise dans la construction d'une structuration psychotique ». Cela implique que l'auteur part des présupposées théoriques que nous avons appris dans notre cadre clinique des chapitres précédents que la psychose, au niveau structural, est quelque chose de plus primitive que sa réactualisation ou « réécriture », comme Freud l'exprime, dans le moment de l'enjeu œdipien. Ainsi la conclusion diagnostique de la thérapeute est la suivante : « Kévin semble, depuis les premières années de sa vie, se structurer de manière psychotique. Son articulation avec le signifiant semble impliquer une structure psychotique ».

Le Maréchal nomme son hypothèse comme « de retour au travail de sa structuration ». C'est-à-dire qu'elle conçoit la période antérieure aux entretiens psychanalytiques comme une période symptomatique qui avait interrompu le travail normal de structuration. Ce travail de structuration, comme il arrive dans les deux autres structures, névroses et perversion, correspond à ce que nous appelons l'état ordinaire de la structure. Selon notre chapitre 4, cette structuration peut se faire à l'intérieur ou hors du travail analytique. Mais ce que signale la thérapeute dans le cas de Kévin est que, après ces entretiens réalisés dans le cadre des six mois de son stage dans l'institution, l'enfant peut continuer ce travail de structuration, parce que ce qui l'avait arrêté, la symptomatologie structurale extraordinaire a disparu.

9.2.2.4 CRITIQUE DU DIAGNOSTIC « DYSHARMONIE EVOLUTIVE »

Finalement, Élisabeth Marechal s'interroge sur le diagnostic qui avait été réalisé pour Kévin en dehors du champ de la psychanalyse. Il s'agit du même que nous avons examiné dans le cas de Sébastien dans le chapitre 3, « dysharmonie évolutive ». Comme Monsieur Seynhaeve pour le cas de cet adolescent, notre auteure fait le lien entre ce diagnostic et la perspective psychanalytique, mais d'une façon nouvelle. Lui l'a fait en termes de ce qui pouvait faire lien social en termes d'une identification hystériforme entre les sujets ainsi diagnostiqués. Elle, fait le rapport à partir des éléments que ce diagnostic même implique en jetant une nouvelle lumière sur lui, tant dans ses possibilités subjectives comme dans ses limites. Je la cite⁴⁰¹ :

Qu'en est-il du diagnostic initial ?

Le terme de dysharmonie **évolutive** utilisé à propos de Kévin permet de mettre en valeur ce qui n'est pas encore en place, ce qui bloque dans une évolution, **tout ce qui n'est pas figé chez ce jeune sujet.**

Par contre la notion de **dysharmonie** introduite par R. Misés dans les années 70 provient des recherches sur la « débilité » vrai ou pseudo ; même si elle cherche davantage à approcher un fonctionnement intellectuel, plutôt qu'à établir un bilan des déficits, **elle reste essentiellement une approche de l'enfant par ses manques, ses troubles, ses dysfonctionnements, son efficience, ses difficultés relationnelles.**

Le terme correspond à un souci institutionnel d'orientation d'entrée en Institution, mais ne peut rien nous dire de ce sujet rencontré et qui a pris la parole.

Examinons, maintenant les difficultés diagnostiques qui présente le dernier des cas des trois cas choisis.

401 Ibid., p. 47.

9.3 MONROUZEAU-CROUZET, JULIA. « C'EST TOUJOURS MOI LE COUPABLE ! » UN SENTIMENT D'INJUSTICE NON RECONNU, LA PROBLEMATIQUE DU DIAGNOSTIC ET SES CONSEQUENCES SUR L'ACTE THERAPEUTIQUE (2006)

Au contraire des cas antérieurs, ce cas est traité pendant un stage dans un Hôpital de jour, c'est-à-dire, dans un contexte où le diagnostic de psychose appartenait au registre pathologique. Mais pour arriver là, il y a eu un long parcours dont la thérapeute, Julia Monrouzeau-Crouzet, fait la synthèse, à partir des points clés de la symptomatologie de l'enfant et des diagnostics prononcés par les différents cliniciens en charge du cas, psychologues et psychiatres. L'enfant a été pris en charge d'abord par le CMP et puis renvoyé à l'hôpital de jour. Dans sa synthèse, l'auteure inclut aussi les perceptions des parents d'Adrien. Et c'est à travers ce qu'elle appelle une « polyphonie » qu'elle fait le rapport de la problématique diagnostique que le cas lui a posé, dans le cadre de cette dernière institution. Je la cite en suivant et en mettant des sous-titres à ce parcours clinique et chronologique de l'enfant à partir duquel elle entame ses réflexions.

9.3.1 Le problème diagnostique : un changement de symptomatologie

Dans l'introduction, l'auteure pose le problème du diagnostic. Comme dans le premier cas, celui d'Alexandre, la thérapeute commence par poser son diagnostic, il s'agit bien d'une psychose. Et comme dans ce cas, ce diagnostic est en question, la différence est que dans le cas Solenne Logeais la mise en question de la conclusion diagnostique arrive à la fin de son mémoire et elle est le produit de sa propre réflexion à partir de son travail avec l'enfant. Ici la mise en question commence à être présente avant le travail avec l'enfant et elle est exprimée tout au début du mémoire. Je la cite dans l'introduction de son mémoire⁴⁰² :

Cet enfant-là m'est apparu comme un énigme : ayant lu son dossier, je suis d'abord partie du principe qu'il était psychotique, **mais ses symptômes me paraissaient beaucoup moins lourds que ceux de certains autres enfants**. Toutefois, son sentiment de persécution et son agressivité se sont fait de plus en plus ressentir au cours de l'année. **Lorsque j'ai rencontré le psychologue pour parler d'Adrien, celui-ci m'a dit que le diagnostic de psychose ne tenait plus : Adrien souffrait de ne pas supporter la frustration, et il était dans une problématique œdipienne.**

Si quelque chose a pu la faire hésiter sur son diagnostic, elle est du côté du caractère de la propre symptomatologie de l'enfant : « ses symptômes me paraissaient beaucoup moins lourds que ceux de certains autres enfants ». C'est ce caractère « moins lourd » des symptômes que les mots du psychologue ont fait résonner sûrement lorsque le travail avec l'enfant avait déjà commencé : « le diagnostic de psychose ne tenait plus : Adrien souffrait de ne pas supporter la frustration, et il était dans une problématique œdipienne ». Les choses avaient changé dans le bon sens et de telle façon que le propre psychologue de l'institution avait remis en question sa propre conclusion diagnostique. Donc, nous pouvons supposer que le problème diagnostique, compte tenu de ce changement symptomatologique, pourrait s'exprimer en ces termes : Si la structure est quelque chose d'inamovible dans un sujet, comment peut-on expliquer que, dans

402 Monrouzeau-Crouzet, Julia, « C'est toujours... », op. cit., p. 6.

un cas comme celui d'Adrien, une symptomatologie psychotique devienne une de caractère névrotique ?

Pour le psychologue de l'hôpital c'est évident : on s'est trompé de diagnostic. Mais, pour madame Monrouzeau-Crouzet la question se posait toujours mais dans ces termes : selon ce qu'elle a lu sur l'enfant et qu'elle a pu observer pendant son stage, il s'agit d'une psychose, mais à cause de la « légèreté » des symptômes psychotiques et ce que déclare le psychologue on dirait une névrose. Alors, de quoi s'agit-il ? Névrose ou psychose ? Voilà la question que la jeune fille s'est appêtée à résoudre, dans son rapport. Ainsi, on trouve dans celui-ci, bien que dans un agencement différent : l'anamnèse du cas en termes « polyphoniques » : « on peut considérer l'anamnèse comme un discours polyphonique parce qu'elle se construit à partir de différents points de vue (psychiatres, psychologues, parents) et à partir de multiples supports : dossier, entretiens, rapports psychiatrique ». Après, sa décision : celui d'inclure dans cette polyphonie la voix de l'intéressé lui-même, Adrien. Puis le compte-rendu de ce qu'elle a entendu de lui et, finalement, sa propre certitude diagnostique. Ci-dessous, je la suis dans cette logique, en extrayant l'essentiel de ces quatre points.

9.3.2 L'anamnèse polyphonique

9.3.2.1 DE L'ECOLE AU CPM

a) Ce que dit l'institutrice de l'école : C'est l'école qui envoie Adrien au CMP. Et, sur cette suggestion, les parents d'Adrien consultent un psychologue du CMP en Octobre 2002. Le conseil de l'institutrice s'appuyait sur les symptômes suivants : agressivité avec elle et les autres enfants, difficultés avec les règles de classe et le fait qu'il « se réfugiat dans la bibliothèque à la moindre contrariété ».

b) Ce que disent les parents :

Lors de l'entretien avec le psychologue, les parents reconnaissent qu'Adrien est un enfant épuisant, qui ne reste jamais à sa place et qui a du mal à s'endormir. Ils disent qu'Adrien est terrorisé par certains bruits comme celui de l'aspirateur et qu'il ne supporte le noir ainsi que les mains sales. La mère signale qu'elle a longtemps gardé son fils à la maison parce qu'il ne s'adaptait pas à l'école et mordait les autres enfants. Le père mentionne le fait qu'il trouve son fils très nerveux et il se plaint que celui-ci le traite de "grosse mémé". **Il est noté dans le dossier que les parents minimisent considérablement les difficultés de leur fils.**

9.3.2.2 L'ARRIVEE AU CMP

c) Ce que dit le psychiatre du CMP

Il arrive au CMP en novembre 2002. Le psychiatre diagnostique alors une "dysharmonie évolutive avec troubles du comportement".

En janvier 2003, Adrien est affecté par la naissance de sa petite sœur. Il la nie et dit avoir perdu sa maman. [...].

À partir de novembre 2003, il arrive à l'école tous les matins avec la hantise d'avoir du riz à la cantine. Il ne fait rien en classe et n'a pas de copains. Tout ce qu'il dit tourne autour des vampires, de bébés méchants et de la peur. En mai 2003, le croisement de son regard devient pourtant possible. Il accepte aussi d'utiliser la pâte à modeler, ce qu'il ne pouvait faire auparavant.

9.3.2.3 L'ARRIVEE D'ADRIEN A L'HOPITAL DE JOUR

La première année

En septembre 2004, Adrien est adressé à l'hôpital de jour pour suivre deux groupes thérapeutiques. Il est alors entré en CP contre l'avis de la maîtresse, car ses parents ont refusé qu'il redouble. Malgré certains symptômes, ses relations avec les autres s'améliorent et il commence à jouer avec les enfants de son groupe. En un an, tous ses tics disparaissent et son discours cesse d'être écholalique.

Deuxième année : Septembre 2005 : tout va bien

d) De la polyphonie à la cacophonie : le discours de l'institution

Au vue de l'évolution d'Adrien, les soignantes se sont concertées au mois de novembre de 2005 : cet enfant apparaît à tous comme une énigme. Il réussit à l'école, a des copains, et tous ses tics, ses stéréotypes, ses écholalies ont disparu. Sa maîtresse ne constate aucune agressivité, aucune réticence face à la nourriture de la cantine, et ses parents ne voient plus l'intérêt de continuer les soins. Paradoxalement, à l'hôpital, Adrien a toujours des propos mortifères, une grande angoisse avant le repas et il fait preuve d'une grande agressivité envers les autres et envers lui-même. Au point que certaines soignantes se sont demandées si ce n'était pas le fait d'être en groupe qui était néfaste pour lui. Aussi **un débat pour le diagnostic émis en 2002 devait avoir lieu. Selon le psychologue**, notre clinique est une clinique d'après-coup, et il paraît évident aujourd'hui qu'il ne s'agit pas d'une psychose mais **d'une névrose. Le psychiatre** pense au contraire que les angoisses archaïques concernant le corps lors de la prise alimentaire montrent bien qu'on est face à **une psychose**, même si cette dernière a favorablement évoluée. Elle a même proposé un *pack* pour aider Adrien. **D'autres soignantes** ont tranché en disant qu'il était sûrement **borderline**.⁴⁰³

[...]

Face à ses propos j'étais sidérée : alors je m'étais trompée pendant tout ce temps, et il suffisait à Adrien d'un peu de fermeté de la part des adultes pour que tout rentre dans l'ordre ? J'essayais alors de me persuader qu'il ne s'agissait pas d'une psychose⁴⁰⁴.

9.3.3 La décision de la thérapeute : entendre le sujet lui-même

« Mais laissons de côté tous ces discours sur Adrien, et voyons ce qu'il dit lors de nos rencontres »⁴⁰⁵.

Je m'interrogeais sur quelques détails qui "clochaient" ⁴⁰⁶ :

1) quand les soignantes proposaient des bonbons, il se mettait à crier, à dire qu'il n'en aurait pas : "j'en ai marre", disait-il, "pourquoi les autres en auraient et pas moi ? Je démissionne du groupe". Dans ce moment-là, personne ne pouvait le persuader qu'il aurait des bonbons comme les autres.

2) il avait plongé la tête d'une copine sous l'eau. Un peu plus tard, il avait même essayé de pousser un petit garçon du haut du toboggan.

Il était nécessaire de réinterroger le diagnostic de névrose à la lumière de ces nouveaux éléments.

3) Adrien cache les serviettes ou frappe les autres, puis il dit : "c'est pas moi ! On dit toujours que c'est moi, c'est pas juste !" ⁴⁰⁷. Un jour, Adrien s'est vraiment mis en colère, et parlant tout seul : « on dit toujours que c'est moi le coupable, je vais les exterminer ! ». Que veut-il dire par là ?

403 Ibid., p. 12.

404 Ibid., p. 77.

405 Ibid., p. 12.

406 Ibid., p. 77.

407 Ibid., p. 90.

Dans ses constructions sur l'analyse, Freud dit que, dans la cure, il ne s'agit pas de persuader le sujet de son délire et de la contradiction qui l'oppose à la réalité, mais de fonder le travail thérapeutique sur le fait de reconnaître le noyau de vérité contenu dans son délire. [...] Essayer de remettre le sujet dans la réalité ne sert à rien : non seulement Adrien continue à dire que ce n'est pas lui, mais en plus il ne trouve pas de lieu où loger sa souffrance et sa demande⁴⁰⁸.

9.3.4 La conclusion : deux points de vue différents sur le diagnostic, deux prises en charges différentes et deux conséquences différentes pour le sujet

L'intérêt pour l'institution de s'appuyer sur le bon diagnostic est d'essayer de cerner à quel problème le sujet a affaire. Adrien est en train de travailler son rapport à l'Autre [le langage], et il vit sous le mode de la persécution. Aussi, il signifie souvent qu'il subit des injustices, mais sa parole n'est pas prise en compte, puisque son problème est interprété comme étant un refus de la frustration. Adrien repart donc souvent avec la même problématique, dénué de savoir faire face à la jouissance qui le ravage⁴⁰⁹.

Dans le contraste des problématiques diagnostiques que les trois jeunes cliniciens ont exprimé dans leurs recherches respectives, et conforme à leurs titres, on trouve toute une variété de contextes institutionnels et de possibilités. Il me semble selon notre examen que, finalement, toutes ces problématiques conduisent aux problématiques de l'ordre subjectif, parce qu'elles impliquent, comme nous l'avons précisé au début de ce chapitre, différents points de vue sur un même phénomène. Et cela bien qu'il s'agisse du moment de formation du clinicien, de préjugements sur le fait diagnostic, de difficultés dans la prise en charge institutionnelle (cas de Solenne Logeais) ou de différentes perspectives nosologiques (cas d'Élizabeth Le Marechal) ou institutionnelles (cas de Julia Monrouzeau-Crouzet). Nous nous approcherons à celles qui nous intéressent examiner dans cette recherche, les différentes perspectives nosologiques.

408 Ibid., p. 78.

409 Ibidem.

PARTIE II : LES DIANOSTICS LIMITES OU BORDERLINE DANS LA CLINIQUE AVEC DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

Pour opérer, une pratique n'a pas besoin d'être éclairci

-Lacan-

L'OURS POLAIRE ET LA BALEINE

La psychanalyse n'est pas une psychologie. Comme le montrent les cas étudiés dans le parcours de cette recherche, elle est une pratique dans le champ du langage qui met en fonction du transfert la langue maternelle du sujet et sa *lalangue* particulier. C'est pour cela que dans l'analyse des cas nous avons dû partir des faits cliniques pour faire la sélection de concepts qui nous ont orienté dans la compréhension du diagnostic de psychoses ordinaires dans les cas d'enfants et d'adolescents. Or, jusqu'à présent, la sélection de ces concepts s'est faite dans le cadre que nous partageons avec la psychanalyse de l'orientation lacanienne de l'AMP : l'enseignement de Lacan exprimé dans ses Séminaires et *Écrits*. Dans cette seconde partie de la thèse, au niveau des énoncés, nous continuons dans le même champ de problèmes cliniques ; mais, au niveau de l'énonciation, nous allons changer d'interlocuteurs, puisque nous écouterons ce que des autres chercheurs dans des autres domaines « psy » ont dit sur ce champ de problèmes commun. Nous examinerons leurs perspectives et appuis théoriques.

Nous sommes d'accord avec la métaphore freudienne selon laquelle le dialogue entre l'ours polaire et la baleine est impossible. Leurs milieu, l'aire et l'eau, sont aussi différents que leurs perspectives d'analyse des faits sont, en conséquence, inconciliables. Donc, on peut nous poser la question sur ce qui motive l'existence de cette partie de notre thèse, où nous essayons de jeter un œil dans la manière dans laquelle quelques de nos voisins dans le domaine « psy » expliquent leurs cliniques. La réponse implique déterminer la raison et l'objectif.

UNE RAISON : LES CHAMPS COMMUNS DE LA CLINIQUE ET DE L'INTERVENTION PAR LA PAROLE

La cause est dans les faits. En effet, d'un côté, avec indépendance du domaine et la courant « psy » où la recherche soit inscrite, les phénomènes cliniques que le praticien prend en charge à notre époque sont très similaires. Et d'un autre côté, surtout après la découverte psychanalytique, la pratique « psy » implique en général une pratique de la parole. De cette façon, avec indépendance de que le praticien le veuille ou pas et de qu'il sache ou pas les raisons, c'est de là, de l'opération de la parole, que sa pratique tire ses causes, risques et ses effets. C'est dans ce sens que nous comprenons l'idée exprimée par Lacan plusieurs fois dans ses Séminaires et qui est l'épigraphe de cette seconde partie de la thèse : une pratique peut avoir des conséquences qui échappent à la compréhension du praticien. Elle est très nette, par exemple, dans le cas de Dick, où les propositions de Mélanie Klein ne peuvent pas donner une explication satisfaisant de son intervention, à l'occasion réussite, auprès de l'enfant (cf. 4.6.4). C'est la même chose que nous constatons dans l'examen de la bibliographie produite hors du Champ freudien après 1999, lorsqu'il s'agit d'expliquer les réussites.

Ces deux faits de la pratique que nous partageons avec des autres domaines « psy », symptômes de l'époque et intervention par la parole, permettent d'essayer la comparaison théorique. On dirait qu'il s'agit, côté symptôme, de la banquise commune qui partagent l'ours polaire et la baleine ; et côté parole, du besoin de respirer que chacun a avec indépendance de son milieu. En plus parce que la pratique dans les institutions implique parfois l'intervention de différents professionnels « psy », avec indépendance de leurs théories (Cf. chapitre 7). À notre avis, c'est l'urgence de la clinique qui s'impose, au-delà des rivalités théoriques et d'école.

CRITERES D'ANALYSE DES THEORIES CLINIQUES

Ainsi, quel est notre objectif pour examiner ces cadres théoriques, d'ailleurs très divergentes entre eux ? La réponse est en rapport avec les critères de notre analyse. Ils ne peuvent pas être différents de ceux qui nous avons pris comme principe de notre recherche et qui mettent en avance le problème du sujet chercheur. On se lève chaque matin pour essayer de comprendre l'incompréhensible, selon une formule de Freud, mais c'est quoi l'incompréhensible pour un sujet ? C'est n'est pas la même chose pour un que pour un autre. D'ailleurs, les temps logiques pour accéder aux concepts, lois et méthodes de la théorie choisie s'inscrivent dans leurs diverses chronologies de vie et de recherche. Autrement dit, ce processus n'échappe pas à la logique de l'accès au signifiant que nous avons trouvé dans les cas examinés de cette thèse. Nous avons mis en avant cet angle du problème de la subjectivité de toute recherche dans l'examen de l'énonciation de nos collègues à l'intérieur du Champ Freudien, étant donné notre corpus théorique commun. Mais nous devons le mettre en rapport avec deux autres angles de la problématique subjective dans ces deux chapitres, parce que la comparaison de théories l'exige.

Il nous semble que, comme dans n'importe quel domaine de recherche, il s'agit aussi dans le domaine « psy », ne seulement de ce que chaque chercheur a pu comprendre, mais aussi de ce qu'il a pu connaître et supporter dans le chemin de sa propre recherche logique. C'est-à-dire, des transferts et des résistances qui croisent les chemins d'accès subjectif aux signifiants d'une théorie. Cela explique, par exemple, que beaucoup d'analystes aient abandonné dans moments clés d'élaboration conceptuelle le chemin que Freud ouvrait. « Pulsions de mort » est un de ces concepts insupportables pour beaucoup d'entre eux. Même chose pouvons-nous dire des trois registres lacaniens. Ils ne sont pas de facile compréhension et ils exigent d'accepter des choses très pénibles au niveau subjectif. Ainsi, on peut trouver dans l'énonciation des textes, l'expression de captures imaginaires et transférentielles, normales et courantes, entre maîtres et élèves. Elles ont été en cause du refus et, en conséquence, de l'ignorance même des principes freudiens et lacaniens.

Mais cette ignorance est parfois le résultat d'un autre fait que nous constatons au niveau des énoncés, la manière de lire Freud ou Lacan. On ne les lit pas directement sous prétexte de leurs difficultés. Et si on les lit, on lit Lacan sans prendre en compte les remises qu'il fait au texte de Freud ; et on lit Freud en oubliant de le lire avec Lacan, c'est-à-dire, sans essayer d'identifier les trois registres. En plus, il y a quelque chose inhérente à l'acte de la lecture qui fait que comme l'exprime la deuxième épigraphe de ce chapitre, « on ne lit jamais bien ». En conséquence, pour essayer de lire mieux, il faut se donner le temps logique que la lecture exige. Mais ce n'est pas facile.

Ainsi, ces motivations subjectives sont en cause de que les cadres conceptuels respectifs des autres courantes « psy », approchent les faits cliniques et thérapeutiques, en évitant certains concepts qui puissent être choquants ou complexes ou en ignorant autres qui peuvent être utiles.

Dans ces exclusions, détours et refus théoriques il y a le risque de se priver aussi de toucher le noyau, la cause des phénomènes. Ce noyau, comme nous avons trouvé dans le cas d'Ophélie, n'est pas autre que celui constitué par le champ du langage et la fonction de la parole. Depuis notre point de vue, qui a voulu partir des trois registres lacaniens, ces explications théoriques s'approchent, en général, parce qu'elles sont des explications que on peut situer dans le registre imaginaire. Autrement dit, elles touchent tangentiellement la voie signifiante et de la jouissance, mais prennent la route des significations et des fantasmes imaginaires mis en jeu dans les séances.

Or, la nature même des phénomènes à examiner et l'exigence du processus de formation analytique fait que ce type d'approximations se produise aussi dans les recherches à l'intérieur du Champ freudien, tel que quelques-uns des analyses précédentes ont démontré. D'après ma propre expérience, je dirais même qu'une recherche n'est pas une autre chose que l'histoire de ces détours et approximations au noyau des faits⁴¹⁰. C'est sur ces critères que, avec tout le respect qui méritent ces travaux hors du Champ Freudien, nous allons à les examiner. Ils sont aussi sérieux et honnêtes comme les nôtres. Nous essayerons de remarquer les approches, de profiter leurs avancements théoriques et de montrer comment, paradoxalement, ce qu'ils laissent hors de ses explications est justement ce qui a opéré dans leurs interventions. C'est cette éthique du commentaire celle que nous avons appris des critiques que Lacan fait dans ses Séminaires et Écrits aux travaux des psychanalystes postfreudiens et des ceux de sa propre époque. Nous aurons l'occasion de le vérifier dans ces chapitres.

OBJECTIFS

À partir de ces principes et de cette éthique du commentaire, notre propos dans ces chapitres est, alors, au niveau de l'énoncé, de mettre en lumière ces concepts qui ont été oubliés, décolorés, ou laissés de côté dans ces autres théories et qui peuvent servir à des recherches futures dans le champ clinique commun.

Au niveau de l'énonciation, en étant donné l'impossibilité du dialogue théorique avec les collègues des autres courantes « psy », il nous reste de mettre en rapport les termes qu'ils ont proposé comme diagnostics dans le même champ de problèmes cliniques où nous disons « psychose ordinaire ». De cette manière nous pourrions apprécier mieux les possibilités et limites de ces propositions nosographiques. Quelques thèses avant la nôtre ont essayé de le faire dans le cas de la clinique avec des adultes, en mettant en rapport le syntagme « psychose ordinaires » avec des syntagmes comme « psychoses non déclenchés », « psychose blanche » et « état limite », entre autres :

1.- 2006 : ***La psychose ordinaire : Clinique et psychopathologie des psychoses non déclenchés***. Samuel Card, sous la direction de Dominique Vallet. Faculté de Médecine, site Xavier Bichat, de l'Université Paris 7, Denis Diderot.

2.- 2010 : ***Des psychoses délirants aux psychoses « non déclenchés » : pertinence historique, psychopathologique, clinique et éthique du diagnostic structural***. Geoffrey Ardoïn, sous la direction de Philippe Sastre-Garau. Faculté de Médecine Henri Warembourg de l'Université du Droit et de la Santé, Lille 2.

⁴¹⁰ La recherche préliminaire, par exemple, témoigne de la difficulté de se maintenir dans la voie signifiante pour l'analyse des faits analytiques. On tend toujours à se laisser séduire par la voie des significations.

3.- 2013 : *Psychose blanche, psychose froide, psychose ordinaire, états limites, symptômes négatifs de la schizophrénie. Points de convergence et différences. Voyage aux confins de la psychose*. Lise Turdeanu, sous la direction de Christophe Chaperot. UFR de Médecine d'Amiens de l'Université de Picardie Jules Verne.

Nous ferons le rapport de quelques-uns de ces termes nosographiques dans ces chapitres de notre thèse, à partir de la clinique avec des enfants et des adolescents. Dans ce domaine nous n'avons pas trouvé, jusqu'à la date, aucune élaboration semblable. Par contre, il y a de nombreux travaux dispersés qui ont proposé de termes comme : « enfant psychotique-borderline », de création plus ancienne que le nôtre, ou des autres propres de l'époque comme « hyperactivité » et « défaillance cognitive ».

SELECTION DE TEXTES ET DIVISION THEMATIQUE : POSTFREUDIENS ET POSTLACANIENS HORS DE L'AMP

Dans les publications depuis 1999, hors l'AMP, on trouve une série de textes qui proposent des termes dans le sens d'une nosographie qui se déplace entre les « psychotiques-borderline » et « les troubles limites » chez les enfants et les adolescents. Parmi eux nous avons sélectionné quatre ouvrages qui traitent des termes diagnostiques que nous avons trouvé au cours de notre recherche et qui n'appartiennent pas au vocabulaire freudien ni lacanien. Voici le rapport de leurs titres et des termes, selon les cas étudiés (Tableau 25) :

Tableau 25: Autres diagnostics proposés pour des cas de la première partie de la thèse et des ouvrages où ils sont décrits

Cas de notre recherche dont des autres diagnostics ont été préférés à son égard	Titres ou textes contenant ces diagnostics
Cas d'Adrien (7.3.1.3) : <u>Psychologue</u> : névrose <u>Psychiatre</u> : « dysharmonie évolutive avec troubles du comportement » et « psychose qui a bien évoluée » <u>Personnel soignant</u> : « cas <i>borderline</i> »	1) 1997 : <i>Une présence bien vivante, le travail de psychothérapie psychanalytique avec les enfants autistes, borderline, abusé, en grande carence affective</i> . Anne Alvarez. 2) 2012 : <i>Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent. Apports du bilan psychologique</i> . Michèle Emmanuelli, Catherine Azoulay.
Cas d'Ophélie , chapitre 4 : « déficience intellectuelle légère »	3) 1978 : <i>Frontières de la psychose infantile</i> . Jean-Louis Lang.
Cas de Sébastien , chapitre 3 : « dysharmonie évolutive ».	4) 1990 : <i>Pathologies limites de l'enfance</i> . Roger Misès.

Le changement du substantif dans le cas de la qualification « *borderline* ou limite » a attiré notre attention. C'est n'est pas la même chose « un cas » qu'« un trouble ». En cherchant les antécédents de ces syntagmes pour trouver la raison du changement, nous avons trouvé qu'ils ont une filiation commune : la psychanalyse postfreudienne, sauf que le premier est né en Angleterre et le deuxième a pris consistance en France. Anne Alvarez avoue sa dette à l'école de Mélanie Klein. Les auteurs du deuxième ouvrage, *Les troubles limites*, le font à l'égard des propositions de Roger Misès, qui appartenait à la Société Psychanalytique de Paris (SPP). Mais lorsqu'on cherche à comprendre pourquoi Monsieur Misès a changé le substantif, on trouve une surprise : il le propose à partir des discussions avec un psychanalyste qu'avait passé par les séminaires de Lacan, Jean Louis Lang, et dont nous avons fait déjà référence dans la problématique de cette thèse (1. 4.3).

Après son passage par l'enseignement de Lacan, J.L. Lang a pris le parti par l'Association psychanalytique de France (APF) en 1964 qui fera partie de l'IPA (Association psychanalytique internationale), comme aussi l'était déjà à l'époque la SPP. Mais, comme nous le verrons, on pourrait dire que quelque chose de la psychanalyse lacanienne a contribué à que le syntagme « état limite » change par celui de « trouble limite » dans la psychanalyse postfreudienne en France. Ainsi la qualification « borderline ou limite » se nous révèle comme un *made in* « postfreudien ». En effet, en générale, les postlacanniens ni dans ni hors de l'AMP, n'ont pas adopté aucune des deux termes. Ce fait nous permet diviser cette seconde partie dans des chapitres, selon que la réflexion clinique et théorique sur les diagnostics chez les enfants et les adolescents ait été touché par l'influence de Lacan ou pas. Ils seront précédés par le chapitre historique sur les origines du terme « cas/état limite ou *borderline* » (chapitre 10).

Ainsi nous examinerons la proposition d'Anne Alvarez, « enfant psychotique-borderline » et le cadre postfreudien, où elle s'appuie dans le chapitre 11. Comme dans le chapitre 9, l'examen de sa proposition nous permettra de faire contrepoint avec les résultats de notre recherche dans la première partie de la thèse, en termes de sa vérification. Mais la comparaison avec sa perspective psychanalytique, nous exigera de faire le contrepoint aussi à niveau de notre propre énonciation. C'est-à-dire, à partir de notre propre perspective psychanalytique. Pour le faire, nous nous appuierons dans les discussions de Lacan sur les propositions postfreudiens. Elles sont nombreuses dans son enseignement. Dans le chapitre 12, nous prendrons celles qui touchent les thématiques soulevés par les auteurs examinés dans ces chapitres 10 et 11 et qui intéressent notre thèse.

Sur ces lumières nous étudierons dans le chapitre 13 les principes théoriques des trois ouvrages publiés en France. Nous ferons aussi référence à la nosographie « limité » qu'on trouve dans les derniers DSM, puisque, comme nous le verrons, la psychiatrie nord-américaine a profité des propositions psychanalytiques que nous avons étudié dans les chapitres 11 et 13. Finalement, nous analyserons les deux cas présentés comme « troubles limites » dans le livre d'Emmanuel et Azoulay pour les mettre en rapport avec l'ensemble de cas de la recherche.

10 LES « ÉTATS LIMITES OU BORDERLINE » : UN HERITAGE DE L'ANGLETERRE POSTFREUDIENNE

10.1 LES QUESTIONS AUTOUR DU SYNTAGME « TROUBLES LIMITES » CHEZ LES ENFANTS ET LES ADOLESCENTS

En principe notre analyse allait se limiter à la seule référence que nous avons trouvée sur les états limites publiée après 1999, la date que nous avons fixée comme borne pour la sélection bibliographique de cette seconde partie de la recherche. Il s'agit de l'ouvrage de Michèle Emmanuelli et Catherine Azoulay, *Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent. Apports du bilan psychologique* (2012). Cependant trois faits nous ont poussé à inclure trois autres titres qui ont été publiés avant 1999. D'abord, la référence que les auteurs de ce livre font au travail de Roger Misès, *Les pathologies limites de l'enfance* (1990). Puis, le renvoi que Monsieur Misès fait à l'ouvrage de Jean-Louis Lang, *Aux frontières de la psychose infantile* (1978). Enfin, il faut ajouter que le titre du livre d'Anne Alvarez, publié originairement en langue anglaise en 1992 et puis en langue française en 1997, contient le syntagme « enfants borderline » : *Une présence bien vivante, le travail de psychothérapie psychanalytique avec les enfants autistes, borderline, abusé, en grande carence affective*. Ces titres et leurs chronologies nous ont posé la question sur l'ordre plus convenable que nous devrions suivre pour les examiner. Nous avons fait une séquence en réunissant leurs dates, les syntagmes qui nous intéressent et l'origine de leurs publications pour trouver un rapport initial qui nous oriente :

1978 : Frontières de la psychose infantile (France)

1990 : Pathologies limites de l'enfance (France)

[1992] – (1997) : Enfants borderline [Angleterre] (Traduction française)

2012 : Troubles limites (France)

La première évidence nous dit de suivre le critère chronologique. La deuxième, celui de la langue d'origine (français/anglais ? ou anglais/français ?). Les trois derniers titres (Pathologies **limites**, Enfants **borderline** et Troubles **limites**) contiennent des adjectifs équivalents : l'anglais « borderline » et sa traduction au français, « limite ». Dans ce sens, ce qui nous interroge tout d'abord est, dans la même langue française, le passage du substantif « frontières » (1978) à l'adjectif « limites » (1990). Autrement dit, on est passé des « **frontières** de la psychose » proposées par Lang aux « pathologies **limites** » proposées par Misès en une dizaine d'années. Pourquoi ? Nous avons deux points de départ pour commencer l'enquête. D'un côté, le fait est que c'est à partir du DSM III (1980) et du DSM III-R (1987) que l'expression « troubles limites » commence à s'étendre dans les domaines « psy ». Cela peut expliquer son introduction dans le livre de Roger Misès à l'égard des pathologies de l'enfance (1990). Au moment de l'examiner, il faudra vérifier si sa source est vraiment le DSM.

De l'autre côté, dans le titre de Jean Louis Lang, « Aux Frontières de la psychose infantile », nous croyons entendre l'écho de l'observation que Lacan lui faisait dans son

Séminaire le 2 février 1955, dont nous avons fait référence dans notre problématique (1.4.3.1.5)⁴¹¹ :

La psychose n'est pas du tout structurée de la même façon chez l'enfant et chez l'adulte. Si nous parlons légitimement de psychoses chez l'enfant, c'est qu'en tant qu'analyste, nous pouvons faire un pas de plus que les autres dans la conception de la psychose.

Comme sur ce point nous n'avons pas encore de doctrine du tout, pas même dans notre groupe, Lang était dans une situation difficile.

Sur la psychose de l'adulte, *a fortiori* sur celle de l'enfant, la plus grande confusion règne encore. Mais si le travail de Lang m'a paru bien situé, c'est qu'il a essayé de faire quelque chose qui est indispensable en matière de compréhension analytique, **et spécialement quand on s'avance aux frontières**, à savoir – prendre du recul.

On pourrait dire, à partir de ces deux données que, en France, le terme « borderline » a pris son envol depuis 1980, mais qu'avant, selon l'usage que Jean-Louis Lang a fait *a posteriori* de la phrase de Lacan « s'avancer aux frontières », il y a dû d'avoir d'autres expressions pour désigner ce que les enfants limites ou borderline impliquaient au niveau clinique pour les praticiens. Je dis « *a posteriori* », parce que Monsieur Lang s'écarte de l'enseignement de Lacan en 1964, et le titre de son ouvrage est de 1978. Cependant, on sait que la psychanalyse française, depuis 1953, a été touchée de quelque façon par Lacan, que l'on est suivi ou pas son enseignement. Dans ce sens, on peut se demander si cette influence a pu toucher aussi ce qu'on a pu dire des enfants borderline en Angleterre. Et même si l'origine du terme « borderline » dans le livre de Madame Alvarez tient sa racine dans les DSM des années 80.

Pour établir des rapports plus fiables entre ces syntagmes, à partir des cadres « psy » qui leur servent de support (DSM ou autre), nous ferons dans ce chapitre 9 deux mises au point, signifiante et historique, du terme commun aux deux côtés de l'Atlantique, « état limite ou borderline ». Cet éclaircissement met le critère chronologique au deuxième plan en faveur du critère subjectif, c'est-à-dire, du choix de perspective « psy » des auteurs. Cela nous décide à examiner en premier lieu (chapitre 11) le livre d'Anna Alvarez. Il nous donnera une idée de certaines perspectives « psy » dans l'Angleterre des années 90 et ses rapports avec le DSM III. Nous pourrons les comparer avec les perspectives françaises de la même époque représentée par Misès et Lang et examiner leurs conséquences actuelles. Nous examinerons, alors, en deuxième lieu (chapitre 13) l'ouvrage de Michèle Emmanuelli et Catherine Azoulay sur les troubles limites chez les enfants et les adolescents.

La comparaison des conclusions des deux chapitres (10 et 11) nous permettra de définir ce qui change dans les perspectives « psy » des auteurs et leurs domaines respectifs de recherche, lorsqu'on change le substantif qualifié de « limite ». Autrement dit, ce n'est pas la même chose de dire « **enfant** borderline ou limite » que « **trouble** borderline ou limite ». Quelque chose a dû changer d'un pays à l'autre, d'une perspective à l'autre. En trouvant la cause, nous pourrons considérer en quoi la perspective des autres psychanalystes française hors l'AMP qui n'utilisent pas cette catégorie nosographique est différente (chapitre 12). Ces repères nous permettront, à notre tour, de définir ce qu'implique et signifie l'emploi clinique de notre syntagme « psychose ordinaire » dans l'ensemble des perspectives « psy » qui s'occupent des enfants et des adolescents.

⁴¹¹ Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie...*, op.cit., p. 144.

10.2 LES DIVERS SYNTAGMES D'UN MÊME CHAMP CLINIQUE : LES FRONTIÈRES « PSY »

Parmi les différentes sources où on peut trouver un inventaire de termes sur les « états limites », nous avons choisi le *Dictionnaire taxinomique de psychiatrie* (1989) de Jean Garrabé. Bien que la liste de termes corresponde au vocabulaire psychiatrique, l'auteur fait intervenir dans ses explications la psychanalyse. Dans ce sens, son article nous a amené à préciser cette intervention de la psychanalyse dans la proposition des termes limites dans les deux niveaux du texte. Premièrement, elle intervient au niveau des énoncés, dans ce qu'elle apporte de nouveau aux recherches psychiatriques, lorsqu'elle commence à faire partie du domaine « psy » de recherches humaines.

Deuxièmement ; au niveau de l'énonciation, notre précision porte sur deux équivoques qui se sont glissées dans les appréciations du psychiatre sur les aspects de la pratique psychanalytique : la distinction diagnostique névrose/psychose et ce qu'il appelé la « cure-type ». Ces deux aspects seraient en cause, selon l'auteur, dans la proposition des « états limites ». Cette association des problèmes nosographiques et du traitement dans la plume du psychiatre implique le troisième problème de la pratique « psy », le diagnostic. Traitement et diagnostic mettent en avant la question du sujet : qui traite et qui diagnostique ? A partir de quelle perspective ? C'est pour cela que, tout au long de ce chapitre, nous nous verrons obligés d'aller de l'un à l'autre des trois problèmes pour éclaircir ce qui correspond à cet énoncé nosographique qu'est un « état limite ».

10.2.1 L'inventaire de termes

Dans l'entrée « LIMITE (états) : [angl. Borderline, all. Grenzfall, esp. cas fronterizo] » de son *Dictionnaire taxinomique de psychiatrie* (1989), Jean Garrabé fait l'inventaire des termes qui « depuis plus d'un siècle » nomment ces états qui, « à cheval sur la frontière entre deux entités nosologiques reconnues, sont rattachés tantôt à l'une, tantôt à l'autre »⁴¹². Dans ce parcours, les frontières ont changé et l'historien distingue trois grandes périodes. D'abord, la période où il s'agissait de la limite entre la « folie et la raison » ; deuxièmement, une période de deux étapes, où il s'agissait de la limite entre la psychose et la névrose. Finalement, face à ce dernier dilemme diagnostique, dans la troisième période les solutions sont trouvées du côté des pathologies du caractère et de la personnalité. Voici cet inventaire⁴¹³ :

[1] Frontière « folie/raison » :

Déséquilibre mental : Chaslin

[2] Frontières psychoses/névroses] :

Première étape : « où n'est pas mise en cause l'appartenance de ces états à ce groupe de **psychose**, les termes prépsychotique et préschizophrénique également utilisés à l'époque montrant tout au plus qu'on les considère comme correspondant à un temps avant coureur de l'évolution proprement psychotique ».

Schizophrénie **latente (états atypiques)** : Bleuler

Ambulatory schizophrénie : Zilboorg

Prépsychotique et préschizophrénique

Seconde étape : « celle où tout en continuant à les classer parmi les formes de schizophrénie, on s'interroge quand même sur la **singularité symptomatologique de ces états**. Personne n'ose

⁴¹² Garrabé, Jean. *Dictionnaire taxinomique de psychiatrie*. Paris, Masson, 1989, p. 128-29.

⁴¹³ Ibidem.

cependant soutenir que cette apparence névrotique puisse ne témoigner que d'une névrose grave, expression qui a été aussi utilisée ».

Schizophrénie pseudo-névrotique : Hoch et Polatin (1949)

Névrose grave

[3] Solution au dilemme « psychose ou névroses ? »]

Caractère pathologique

Personnalité as if : Hélène Deutsch

Borderline : s'est imposé à partir des années cinquante : d'abord dans la littérature de langue anglaise et puis dans la française comme « état limite ».

L'auteur finalise son article avec la référence aux travaux d'Otto Kernberg aux États Unis, dont les propositions appartiennent à la dernière période.

10.2.2 Notre lecture à deux niveaux : énoncé et énonciation

Cet inventaire et sa division en trois périodes historiques ont exigé au psychiatre de s'expliquer. En conséquence, notre commentaire devra se faire aussi pour ces deux niveaux qui constituent son texte : énoncé et énonciation. Sa thématique sera les références que l'auteur fait à la psychanalyse pour chaque niveau.

10.2.2.1 AU NIVEAU DE L'ENONCE : L'INCLUSION DE L'« ETAT DE SANTE » DANS LE DOMAINE « PSY » PAR LA PSYCHANALYSE ET SES CONSEQUENCES DANS LES DEFINITIONS NOSOGRAPHIQUES

Depuis le début, nous avons voulu faire la différence entre les structures et ses états ordinaires et pathologiques. C'est-à-dire, entre ce qui se conserve et ce qui change dans la vie psychique d'un sujet, ce dont témoignent les faits cliniques. Sur ce critère, nous dirons que ces appellations, citées par Garrabé, oscillent entre l'entité nosographique et son état, c'est-à-dire entre deux facteurs variables, selon notre perspective. En effet, on a essayé de saisir l'état malade, névroses ou psychoses, à partir de traits symptomatiques récurrents. Mais lorsqu'on parle des « états latents, ambulatoires ou atypiques », on glisse dans la description de la situation symptomatique, aussi variable que les symptômes qu'elle qualifie. Les trois frontières identifiées par J. Garrabé sont dans le cadre de la pathologie. C'est pour cela que l'introduction du concept de structure que fait la psychanalyse dans le domaine « psy » nous semble très important dans les considérations nosologiques. Il fallait mettre en considération des facteurs variables ce qui impliquait un facteur invariable qui permet la définition de frontières. Sinon, on continuerait à glisser sur le terrain toujours en mouvement des facteurs variables de la vie psychique.

Examinons le parcours de cette inclusion. La recherche freudienne commence certainement par les états pathologiques, mais bientôt, elle trouve la voie des rêves, des mots d'esprit et, en général, de la psychopathologie de la vie quotidienne. Cela a permis à Freud de définir les frontières entre les deux états (santé et maladie) chez un même sujet (cf. Tableau 8, chapitre 3). C'est-à-dire que sa recherche s'est inscrite dans le paradigme de la première période de frontières identifiée par Monsieur Garrabé. Mais tandis que les recherches psychiatriques se sont cantonnées au domaine exclusivement pathologique, la psychanalyse a fait l'inclusion, peut-on dire, « symbolique » de l'état de santé dans les siens. Cela a marqué la différence.

On ne pense pas toujours à l'importance de cette inclusion dans la psychanalyse et encore moins lorsque la recherche porte sur les diagnostics des états problématiques. Mais pour Freud c'était un fait crucial, tel que l'on peut le déduire de ses explications à l'égard des thématiques avec lesquelles il commence ses leçons d'*Introduction à la psychanalyse*. Il ne s'agit pas de ses études sur la psychopathologie de l'hystérie comme on pourrait l'attendre, mais des actes manqués et les rêves ! C'est cette « psychopathologie de la vie quotidienne » en générale, qui a introduit l'état de santé dans les études « psy », bien que beaucoup de chercheurs continuent à penser que les problèmes pathologiques puissent être résolus sans le concours des autres qu'ils impliquent, ceux de l'état de santé.

Cette inclusion de l'état de santé par rapport à l'état contraire, pathologique, a entraîné, à notre avis, l'inclusion d'une autre opposition décisive pour la détermination de frontières nosographiques dans la psychanalyse. En effet, l'opposition symbolique effectuée entre les deux « états », facteurs variables dans un sujet, devait mettre en lumière, aussi de manière « symbolique », ce que cette variabilité implique : un référent stable, fixe, invariable. C'est la « structure ». Ainsi, les entités nosologiques névroses/psychoses, avant considérées comme exclusivement pathologiques, deviennent structures subjectives que l'on peut trouver dans toute la gamme d'états : du courant, ordinaire, jusqu'au pathologique le plus grave. En conséquence, de la même manière que l'on ne peut pas considérer, après Freud, les états pathologiques sans référence aux états de santé ; on ne peut pas non plus parler de structure avec indépendance de ses états. Ainsi nous voyons une fois de plus la pertinence de l'introduction de l'opposition des états « ordinaires » et « extraordinaires » à l'égard de la structure psychotique. Nous pensons que cette opposition est extensive aux deux autres structures et que, dans cette mesure, de nouvelles explorations cliniques sont en attente de sa vérification.

De cette manière, on peut conclure que l'exclusion dans les recherches « psy » de l'un ou l'autre des termes qui fondent les relations entre les facteurs fixes et variables de la vie psychique d'un sujet est la cause de la difficulté à définir les frontières nosographiques. En considérant le seul versant pathologique des états psychiques, elles glissent entre cet état général et ses propres états (graves, latents, atypiques). De plus, en ne considérant seulement que le facteur structurel, fixe, elles glissent entre les formes aussi variables qu'une structure peut présenter à un moment donné et ses états.

Cette dernière confusion est favorisée par l'ambiguïté du signifiant. Lorsque on lit « psychose ordinaire », on peut penser à un type de psychose. Tel est le cas, par exemple, de la thèse d'Elise Turdeanu, déjà citée, qui a classé ce terme dans un champ sémantique des formes de la schizophrénie : « Psychose blanche, psychose froide, psychose ordinaire, états limites, symptômes négatifs de la schizophrénie, points de convergence et différences ». Mais on peut lire aussi qu'il s'agit de l'état de la psychose, puisque « ordinaire » est l'adjectif qualificatif qu'indique un état, transitoire, parmi d'autres possibles. C'est cette deuxième lecture que nous avons choisi dans notre recherche (1.3). Il nous semble qu'elle a donné ses fruits en permettant de désambigüiser le syntagme : lorsque on lit « psychose ordinaire » on doit lire et comprendre un de ses « états » et non une de ses « formes ».

En effet, les cas de notre recherche permettent de conclure que ce qu'on appelle « types » de psychose sont les « formes (variables) » que la structure (invariable) peut prendre dans un même sujet à des moments données de son existence. Ces formes dépendent des facteurs déclenchant des états de la structure. De cette façon, la nosographie retrouve une bonne place entre les rapports structures/états. En effet, elle s'occupe de l'exploration de ces formes

que la structure d'un sujet peut prendre à un moment donné et qui mettent en jeu les facteurs étiologiques qui dépendent des contingences de la vie. Ainsi, dans les cas des psychoses, on trouve des symptômes paranoïaques à côté des symptômes schizophréniques et dans les cas des névroses, on trouve des symptômes hystériques à côté des symptômes obsessionnels. Une autre chose est le facteur étiologique constitutionnel, invariable qui définit la structure, en tant que rapport du sujet au signifiant. C'est de la conjugaison de ces facteurs mis en jeu dans la relation transférentielle, par exemple, dont dépend la variation des états, comme chacun de nos cas nous l'ont montré.

Autrement dit, les états de la structure affecteront ses formes et on trouvera, par exemple, des symptômes schizophréniques, paranoïaques, hystériques ou obsessionnels, tant dans ses états ordinaires qu'extraordinaires. Ces deux facteurs variables de la structure sont de nature différente. La forme dépend de si le sujet est contraint à faire face à une rencontre inattendue, toujours de l'ordre du signifiant, qui affecte ses rapports soit dans le registre de la chaîne signifiante, soit dans le registre de la chaîne discursive. L'état dépendra de la manière dont il peut répondre à cette rencontre qui lui demandera de déclencher les logiques de sa structure. La distinction entre ces deux facteurs variables de la structure n'est pas facile mais si on ne la prend pas en compte, on risque de tomber dans les mêmes impasses nosologiques que la psychiatrie.

10.2.2.2 AU NIVEAU DE L'ÉNONCIATION : DEUX ÉQUIVOQUES

Au niveau de l'énoncé, l'auteur fait l'inventaire des termes que l'on peut mettre en rapport avec l'« état limite » comme ses antécédents. La liste des deux premières périodes correspond au vocabulaire psychiatrique. L'auteur attribue à la psychanalyse les termes de la troisième période : « caractère pathologique », « personnalité as if » et « borderline ». Ces nominations nosographiques nous ont permis de faire une appréciation générale de l'ordre du signifiant sur un fondement : la conjonction de facteurs fixes et variables qui déterminent toute situation problématique. C'est-à-dire, nous répondons à cet inventaire avec d'autres termes que l'auteur n'avait pas pris en compte, mais qui sont impliqués dans sa forme logique et dans des relations symboliques : « état de santé/ état pathologique » et « structure/formes/états ». Cette mise en perspective nous a permis de désambiguïser le syntagme « psychose ordinaire » et d'établir sa pertinence signifiant dans l'ordre nosographique.

Mais, au niveau de l'énonciation, nous pouvons examiner un autre type de faits dans l'article de Monsieur Garrabé. Il s'agit de faits qui mettent le sujet au premier plan, dans ce cas, l'auteur, parce qu'il lit et écrit pour transmettre une information. Ainsi, en ce qui concerne cette transmission nous constatons qu'il y a deux malentendus à l'égard de ce que l'auteur fait passer comme appartenant à la psychanalyse : la différence névrose/psychose et la « cure-type ». Nous allons les éclaircir. Ils nous permettront d'aboutir à l'inventaire des termes selon leurs contenus et significations.

10.2.2.2.1 Névroses et psychoses n'ont pas la même signification et ne sont pas la même chose en psychiatrie et en psychanalyse

L'article de Jean Garrabé comporte un glissement de domaines « psy » : la série de termes frontières des deux premières périodes appartient à la psychiatrie, mais lorsqu'il parle du

changement de paradigme, il met en cause la psychanalyse. Ainsi, on ne sait pas si la dichotomie « névrose/psychose » de la série appartient à la psychiatrie ou à la psychanalyse ⁴¹⁴ :

Mais par la suite la frontière est devenue celle que l'on croyait solidement établie entre psychose et névrose surtout lorsque la pathologie mentale a paru se réduire à l'opposition entre ces deux genres antonymes et que l'indication de la psychanalyse dans les névroses de transfert et à l'inverse sa contre-indication, au moins sous la forme de cure-type, en dehors de ces états a conduit à attacher une importance primordiale à ce diagnostic différentiel.

Il nous semble important de séparer les domaines respectifs. La différenciation névroses et psychoses a connu un déploiement important au sein même de la psychiatrie avant que la psychanalyse envisage les deux termes sous un angle clinique absolument différent. Nous pouvons dater ce moment par l'intervention psychanalytique entre 1894 et 1896, lorsque Freud publie ses deux articles sur les psychonévroses de défense (cf. chapitre 3). À partir de ce moment, on trouve dans le domaine « psy » deux mouvements contraires de recherche. Côté psychanalyse, vers la définition de frontières ; côté psychiatrie, vers son indétermination, malgré les efforts de précision. En conséquence, il y a eu une grande prolifération de diagnostics « limites » dans les différentes écoles psychiatriques, selon l'inventaire de Garrabé ; tandis que du côté de Freud, les pathologies s'allaient en organisant dans une cartographie très définie.

Nous avons déjà passé en revue dans la problématique cette première nosographie freudienne (1.4.3) qui opposait deux groupes du point de vue étiologique : **a) les névroses actuelles** (hypocondrie, névrose d'angoisse et neurasthénie) et **b) les psychonévroses** (névroses et psychoses). Par la suite, Freud a enrichi d'explications les fondements de sa classification avec l'introduction des concepts de narcissisme (1914) et de surmoi (1920), mais il ne l'a pas changée. Cette définition de frontières excluait et exclue encore l'existence de structures et d'états « limites » dans la psychanalyse. Donc, les trois termes que Jean Garrabé attribue à la psychanalyse en général (« caractère pathologique », “personality as if” et “borderline”) doivent être attribués à des courants psychanalytiques qui n'ont pas pris en compte les précisions nosographiques de Freud.

Il est curieux de voir comment l'aller-retour de deux signifiants, névroses et psychoses, du domaine psychiatrique au psychanalytique et vice-versa a des conséquences paradoxales en ce qui concerne la transmission dans chaque discipline. On rend souveraine la précision des frontières réussie par la psychanalyse entre les deux termes, en couvrant les difficultés et le flou de la nosographie psychiatrique à son égard. Nous avons pu apprécier certaines de ces difficultés dans notre problématique (1.1), lorsque les critères d'évolution et de pronostic de la méthode de Kraepelin, par exemple, étaient interrogés par les mêmes faits cliniques qu'ils voulaient expliquer. Or, de son côté, la nosographie freudienne paraît se réduire à ces deux termes, avec le fait aggravant qu'ils sont souvent mal compris et mélangés avec les conceptions psychiatriques, quant à elles très variées et surtout très éloignées des principes psychanalytiques de classification.

10.2.2.2.2 L'EQUIVOQUE SUR LA « CURE-TYPE »

La note de Monsieur Garrabé comporte aussi une autre équivoque, concernant le terme « cure-type » : « l'indication **de la psychanalyse dans les névroses de transfert et à l'inverse sa contre-indication**, au moins sous la forme de **cure-type**, en dehors de ces états **a conduit à**

⁴¹⁴ Ibidem.

attacher une importance primordiale à ce diagnostic différentiel [névroses/psychoses] ». Nous avons voulu vérifier l'affirmation de Monsieur Garrabé en cherchant où Freud ou Lacan ont pu parler de « cure-type ». Dans notre souvenir nous n'avons pu l'associer aux textes de Freud, mais le titre d'un article de Lacan nous est venu à l'esprit : « Variantes de la cure-type » (1955)⁴¹⁵. Là, nous découvrons que ce terme provient de la psychiatrie et qu'il était en train de s'imposer en psychanalyse postfreudienne à l'époque où Lacan écrivait l'article⁴¹⁶ :

Ce titre [« Variantes de la cure-type »], en pendant à un autre promouvant la rubrique encore inédite de cure-type, nous fut imparti en 1953, d'un plan dont était responsable un comité de psychanalystes. Choisis de diverses tendances, notre ami Henry Ey leur avait délégué dans l'*Encyclopédie médico-chirurgicale* pour leur ressort, la charge générale qu'il y avait reçue lui-même des méthodes thérapeutiques en psychiatrie.

Le propos de Lacan était de démontrer, étant donné la singularité de la technique analytique, qu'on ne pouvait pas parler d'elle en termes de cure-type, comme on en parle dans les milieux médicaux. La raison était dans le noyau de cette technique, le transfert. Ainsi, il citait une enquête qu'Edward Glover avait fait auprès d'analystes dans l'Angleterre des années 20. Le transfert était le seul point commun et fondamental sur lequel les analystes étaient en accord : on devait « l'analyser »⁴¹⁷ :

« Il y a vingt ans, écrit Edward Glover [en 1954], je fis circuler un questionnaire aux fins de rendre compte de ce qu'étaient les pratiques techniques réelles et les normes de travail des psychanalystes en ce pays (la Grande-Bretagne). J'obtins des réponses complètes de vingt-quatre sur vingt-neuf de nos membres praticiens. De l'examen desquelles, il transpara (*sic*) qu'il n'y avait d'accord complet que sur six de soixante-trois points soulevés. **Un seul de ces six points pouvait être regardé comme fondamental, à savoir, la nécessité d'analyser le transfert [...]** ».

La lecture que Lacan fait des indications de Freud sur le transfert, en distinguant les trois registres, RSI, est très différente de celle des postfreudiens. Ainsi, lorsque Jean Garrabé parle de cure-type dans la psychanalyse, il le fait au nom de celle qui n'est pas lacanienne, sans l'indiquer. Mais nous resterons focalisés sur le malentendu que Monsieur Garrabé recueille dans son ouvrage puisqu'il a perduré jusqu'à notre époque selon certaines raisons. Ce malentendu dit que la « cure-type » est celle que l'on applique dans les cas de névroses et qu'elle serait déconseillée dans les cas de psychoses.

Dans cette « prescription » nous croyons entendre l'écho des conclusions de Lacan au début du Séminaire III, *Les psychoses* (1955-56). Tout le monde savait à l'époque, dit-il, qu'une analyse pouvait déclencher une psychose dans ces premiers moments, mais personne ne pouvait expliquer pourquoi⁴¹⁸. Il a réussi à le faire : un maniement imprudent de la relation d'objet est en cause. Beaucoup de psychanalystes qui assistaient à son Séminaire à l'époque se sont écartés de son enseignement après 1964. Il est possible qu'ils aient transmis cette conclusion dans leurs écoles comme une sorte de « contre-indication » de la « cure-type » pour les psychoses. Cependant, parler de quelque chose ne signifie pas nécessairement le comprendre. Notre recherche nous a montré que saisir en quoi consiste ce maniement de la relation d'objet n'est pas facile pour aucun praticien, moi inclus. Le cas de Louis (chapitre 2), par exemple, nous montre que ce maniement est un des enjeux cliniques décisifs.

⁴¹⁵ Lacan, Jacques. « Variantes de la cure-type ». In : *Écrits I*, op. cit., p. 322-361.

⁴¹⁶ Ibid., p. 322.

⁴¹⁷ Ibid., p. 324-25.

⁴¹⁸ Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 24.

Or, en ce qui nous concerne, les rapports entre le traitement et le diagnostic ont fait que cette thèse s'est intéressée depuis le début à l'orientation de Lacan sur le fait qu'un maniement imprudent de la relation d'objet dans le transfert peut déclencher une psychose. Nous avons appris qu'est-ce que cela veut dire à travers les cas et nous avons aussi appris que le maniement prudent a des effets positifs dans le traitement des psychoses déclenchées (Louis, Ophélie) et non déclenchées (Sébastien). Or, une autre chose est que la prudence du praticien se mêle à sa peur. Peur de la psychose et son envers, horreur de la jouissance, sont souvent les causes de la difficulté d'accès aux éclaircissements analytiques sur le diagnostic structural et ses états. Mais cela concerne le travail de subjectivation que chaque chercheur peut mener à bien.

En somme, les termes « état limite » et « cure-type » que Jean Garrabé attribue à la « psychanalyse » en générale, n'appartiennent ni à la psychanalyse freudienne ni à la lecture que Lacan fait d'elle dans les trois registres, RSI. Intéressons-nous maintenant à l'histoire du terme « état limite » pour comprendre pourquoi ce terme est tant présent dans les DSM de la psychiatrie nord-américaine, que dans l'œuvre d'un psychanalyste postfreudien comme Otto Kernberg. Est-ce que ce terme est né aux États-Unis comme ces deux données semblent l'indiquer ? Et si oui, dans lequel des deux domaines « psy » ?

10.3 BREVE HISTOIRE DU TERME « BORDERLINE »

Il est curieux que, malgré la diffusion et popularité que la qualification de « borderline » a acquis à partir de son inclusion dans les dernières versions du DSM, son origine soit en psychanalyse et non pas en psychiatrie. Nous avons pu trouver des informations sur les moments de l'histoire de la psychanalyse où le terme a été forgé. Sa conception a lieu dans les propositions d'un des élèves de Freud, Sándor Ferenczi. Ce sera notre première référence historique. Puis nous suivrons ses influences dans deux branches différentes de la psychanalyse postfreudienne. La première, est celle qui, de Ferenczi, passe par le *faux self* de Winnicott et permet de relier le terme borderline à celui des personnalités *comme si* d'Hélène Deutsch. Parmi les analystes qui ont contribué aux élaborations théoriques de cette branche, nous trouverons en France, par exemple, André Green du côté de la Société psychanalytique de France (SPP). Nous devons aussi ajouter Jean Bergeret (Groupe Lyonnais de la SPP), qui a souhaité démarquer la conception borderline française de l'anglo-saxonne⁴¹⁹.

La deuxième branche est celle qui part de Mélanie Klein, aussi inspirée par l'œuvre de Ferenczi. Le travail d'Anne Alvarez sur les enfants borderline rejoint directement cette branche des élaborations postfreudiennes. Dans les deux cas, nous appuierons nos commentaires avec les résultats de notre recherche et avec des extraits de lectures critiques que Lacan a fait des postfreudiens dans quelques-uns de ses Séminaires et dans son écrit « Variantes de la cure-type » (1955). Ces extraits nous donneront la suite d'autres influences de Ferenczi dans l'histoire de la psychanalyse postfreudienne en rapport avec une conception du transfert qui sûrement n'est pas sans rapport avec celle des « états limites ».

⁴¹⁹ Bergeret, Jean. « Les états limites en 2010. Soigner Quoi ? » In : *Revue française de psychanalyse*, 2011/2 (Vol. 75) : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-2-page-367.htm>

10.3.1 Sándor Ferenczi à l'origine du terme « Borderline » dans la psychanalyse postfreudienne

Dans son article « Le développement du concept de borderline (état limite) dans le diagnostic et le traitement psychanalytique » (1996), Nicholas Kouretas écrit⁴²⁰ : « Le terme borderline fait son apparition en Angleterre autour de l'œuvre de Mélanie Klein en 1925 et après, aux Etats-Unis, en 1938 de la plume d'Adolph Stern »⁴²¹. En cherchant les antécédents théoriques du terme pour les deux auteurs, Klein et Stern, nous avons trouvé un point commun : Sándor Ferenczi. En effet, la *Nouvelle histoire de la psychiatrie* (2004), en citant Ernest Jones, nous informe que Ferenczi est l'« introducteur » de Mélanie Klein, qu'il attire à Londres en 1936⁴²². De son côté, Adolphe Stern a connu l'influence de Ferenczi parce que, comme lui, il était né en Hongrie et a vécu ce moment important dans l'histoire de la psychanalyse que l'on appelé « L'école de Budapest »⁴²³ : « L'influence de l'œuvre de Ferenczi et de « l'école de Budapest », avec Hermann, Balint, a été considérable sur l'ensemble de la théorie et la pratique de la psychanalyse partout dans le monde. Les émigrations, les déportations et la Deuxième Guerre mondiale ont mis fin à cette période de prospérité. La plupart des spécialistes hongrois [...] ont fait carrière à l'étranger ». Parmi eux, Stern a fait sa carrière aux États-Unis⁴²⁴.

Ainsi nous constatons que c'est Sándor Ferenczi, le point commun entre M. Klein et A. Stern, à qui on doit l'introduction des fondements de l'expression « borderline » dans la psychanalyse. Ils sont à la base de la signification qu'on lui donne aujourd'hui, bien que lui-même parlait de « cas difficiles » et non de « cas borderline ». Ferenczi appartient à la première génération d'analystes (psychiatres) constituée de Carl Gustav Jung, Karl Abraham, Ernest Jones, Victor Tausk, Paul Federn et P. Schilder. Sur la proposition du terme, je cite la *Nouvelle histoire de la psychiatrie*⁴²⁵:

S. Ferenczi, le « nourrisson savant » de la psychanalyse, porté un moment au professorat à Budapest dans la mouvance de Béla Kun et de sa révolution communiste avortée, est certainement **l'inventeur technique le plus original, le plus audacieux, et le théoricien le plus « risqué » du mouvement.**

Dans une œuvre, là, encore immense, il étudie le *rôle de l'homosexualité dans la paranoïa* (1912), *les stades de développement du sens de la réalité* (1913), et publie ses *Observations cliniques sur la paranoïa et la paraphrénie* (1914). Un bilan exhaustif ne peut être entrepris ici. **Ferenczi, dans le langage de son époque, est le premier à avoir repoussé les « limites de l'analysabilité » vers les états désormais dites « borderlines ».** Inventeur de l'« introjection », de « l'identification à l'agresseur », il a le premier mis en lumière les mécanismes de clivage et **les divers « défauts » dans les états régressifs graves, ou sous le masque des organisations caractérielles et atypiques.**

⁴²⁰ Kouretas, Nicholas. « Le développement du concept de borderline (état limite) dans le diagnostic et le traitement psychanalytique ». In : *Lacan avec la psychanalyse américaine*. Sous la direction de Judith Feher-Gurewich et Michel Tort. Paris, Denoël, 1996, p. 39.

⁴²¹ Les deux dates correspondent à la deuxième période des termes, selon Garrabé

⁴²² Postel, Jacques et Claude Quétel. *Nouvelle histoire de la psychiatrie*. Paris, Dunod, 2004, p. 376.

⁴²³ Ibid., p. 552.

⁴²⁴ A. Stern (1938), « Psychoanalytic Investigation of and Therapy in the Borderline Group of Neuroses », *Psychoanalytic Quarterly*, 7, p. 467-489. Communication lue devant la Société psychanalytique de New York au printemps 1937 et, sous sa forme présente, augmentée, devant la même Société, le 19 avril 1938. Traduit de l'anglais par Anne-Lise Hacker. In : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-2-page-331.htm#re1no1>.

⁴²⁵ Postel, J. et C. Quétel, *Nouvelle histoire...*, op. cit., p. 376.

En raison de ces innovations techniques, on a attribué à Ferenczi la notion de « psychanalyse active ». Nous reviendrons plus loin (9.3.3.2.2) sur les ponctuations que Lacan fait dans le Séminaire I sur ces nouveautés techniques introduites dans le cadre d'une psychanalyse déjà très orthodoxe. Dans le chapitre suivante (10.4.1), nous aurons l'occasion d'apprécier dans une vignette clinique la manière dont ces innovations ont été poussées par les exigences techniques dans un de ces cas que Ferenczi appelait « difficiles ». Nous reconnâtrons dans ce que l'auteur de la citation appelle « les limites de l'analysabilité », les limites qui marquent le passage du transfert du registre imaginaire au registre symbolique, à travers le registre réel de l'interlocution.

Pour l'instant nous citerons deux références sur les effets de ces propositions techniques et théoriques de Ferenczi dans la nosographie postfreudienne qui finira dans l'adoption de la catégorie « état limite ». La première, sur son influence dans la théorie du *faux self* de Winnicott, qu'il faut situer dans le contexte psychanalytique de l'époque. En effet, l'école britannique s'était divisée en deux courants qui opposaient l'une à l'autre Anne Freud et Mélanie Klein. Winnicott a fait partie des « indépendants », un groupe plus modéré entre ces deux extrêmes. Cette référence à Winnicott, nous permettra d'apercevoir en un coup d'œil les derniers déploiements théoriques sur les états limites à l'intérieur des associations de l'Association psychanalytique International (AIP). La deuxième référence, sur les influences de Ferenczi dans l'œuvre de Mélanie Klein fera l'introduction au texte d'Anne Alvarez. Le fait que Lacan ait mis Ferenczi dans le centre d'influence d'une certaine manière de traiter le transfert nous a mené à intercaler entre les deux références, la lecture qu'il fait de Ferenczi et de ses disciples dans son premier Séminaire.

10.3.2 Les influences de Ferenczi à travers du « Faux self » de Winnicott

Dans son article « De Ferenczi à Winnicott : le « nourrisson savant et le faux self » », Charlotte Parseval établit le rapport des deux concepts avec celui que nous avons examiné du point de vue de la constitution du moi et de l'ego dans l'expérience analytique, « les personnalités comme si » d'Hélène Deutsch (chapitre 4). Madame Parseval le fait à partir d'une donnée clinique commune aux trois syntagmes : l'« inauthenticité » du sujet dans ses relations avec les autres⁴²⁶ :

À quoi tient l'inauthenticité du nourrisson savant et du faux self ?

Sur le plan clinique, l'adaptation mimétique au monde extérieur des sujets en faux *self* et des « nourrissons savants » se traduit par une inauthenticité de la relation aux autres. Or les travaux de Ferenczi et de Winnicott se rejoignent autour d'une hypothèse : au cœur du manque à être ou du sentiment de futilité propre à la personnalité organisée en faux *self* ou à laquelle s'applique la figure onirique du « nourrisson savant », **on trouverait une incapacité à établir des relations objectales autres que narcissiques**. (On rencontre la même idée chez Helen Deutsch à propos de la personnalité « comme si » dans « Divers troubles affectifs et leurs rapports avec la schizophrénie » (1942), dans *La psychanalyse des névroses*, Paris, Payot, 1970, p. 223-225).

Puis, Ch. Parseval cite Winnicott et sa définition de « cas limite », équivalent aux « cas difficiles » de Ferenczi et où on peut ranger le type de personnalité inauthentique⁴²⁷ : « Par les termes “cas limite”, j'entends ce type de cas où le noyau du trouble est de nature psychotique

⁴²⁶ Parseval, Charlotte. *De Ferenczi à Winnicott : le « nourrisson savant » et le faux self*. Ce texte est issu d'un mémoire de maîtrise de psychologie soutenu en juin 2006 à l'université Paris 7. In : *Revue Le coq-héron*. Eres. 2007/ 2. N° 189. <https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2007-2-page-122.htm>

⁴²⁷ Ibidem.

mais où le patient a une organisation psychonévrotique suffisante pour pouvoir toujours présenter une perturbation psychonévrotique ou psychosomatique quand l'angoisse psychotique centrale menace d'éclater sous une forme brutale. (D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*) ». Dans la conclusion de son article, l'auteure réunit Winnicott avec d'autres auteurs et identifie les influences de Ferenczi⁴²⁸ :

À l'issue de ce travail comparatif sur le « nourrisson savant » ferenczien et le faux *self* winnicottien, on remarque la justesse du commentaire de Jean-Bertrand Pontalis à propos de la « stupéfiante modernité » de Ferenczi (J.-B. Pontalis « Bornes ou confins ? ») : **le fait que Ferenczi ait jeté les bases du concept winnicottien de faux *self* confirme en effet son statut de précurseur de la psychanalyse contemporaine, pour ce qui est notamment de la problématique des « états limites »**. Face à ce constat, on ne peut pas ne pas s'interroger sur l'absence de reconnaissance par Winnicott de sa dette théorique et clinique envers son prédécesseur – il n'a que rarement fait référence aux théories de Ferenczi et n'a, à notre connaissance, nulle part fait mention de la métaphore du « nourrisson savant » –, dette dont nous avons vu qu'elle paraît évidente tant en ce qui concerne le faux *self* que pour ce qui a trait à la notion d'empiètement.

On peut d'autre part relever l'aspect potentiellement défensif de l'organisation théorico-clinique qui se dégage de la comparaison entre « nourrisson savant » et faux *self*. Comme si la clinique « déteignait » sur la théorie, il semblerait que **ces deux figures tendent à évacuer la composante pulsionnelle au profit de la composante narcissique du fonctionnement psychique, risquant peut-être de faire oublier que l'inadéquation enfant-adulte est toujours infiltrée par le sexuel infantile**. [...].

Il nous semble enfin que l'intérêt de la comparaison des notions de « nourrisson savant » et de faux *self* réside en deux points essentiels. La psychanalyse dans son ensemble est redevable à ces deux auteurs, et en particulier à Ferenczi, pionnier en la matière, d'avoir souligné l'importance de l'association des concepts de trauma – envisagé dans une déclinaison du narcissisme à l'objectal – et de clivage narcissique (T. Bokanowski, « Le concept de "nourrisson savant" ») articulation dont on a vu qu'elle peut être responsable d'une entrave précoce et grave du processus de subjectivation. Notons d'autre part que, si la richesse de ces concepts a sans doute pour contrepartie une difficulté de leur utilisation dans la clinique, le modèle winnicottien de l'utilisation de l'objet, dont Ferenczi avait posé les jalons, reste particulièrement pertinent pour penser la prise en charge des « nourrissons savants » et des sujets aménagés en faux *self*, mais aussi, de façon plus générale, des patients qui, comme eux, se rattachent à l'entité clinique des « états-limites ». **Ces « formes mixtes » entre névrose et psychose ont été mises en lumière par de nombreux auteurs post-freudiens sous des appellations diverses : les « personnalités schizoïdes » de W. Ronald D. Fairbairn (1940), la partie psychotique de la personnalité présente dans les névroses graves de Wilfried R. Bion (1957), le « défaut fondamental » de Michael Balint (1960), l'« anti-analysant » de Joyce Mac Dougall (1972), la « psychose blanche » d'André Green et Jean-Luc Donnet (1973), la « folie privée » des patients névrosés ou des sujets marqués par le « complexe de la mère morte » d'André Green (1980, 1990), etc.** Autant de figures qui suscitent la tentation de défricher davantage ce champ clinique mouvant en établissant – pourquoi pas ? – de nouveaux liens ou passerelles.

D'après notre recherche, nous pouvons dire que « nourrisson savant », « faux *self* » et « personnalités comme si », sont dans tous les cas des expressions différentes de structures psychotiques. La présence de phénomènes névrotiques n'implique pas un « cas limite » entre les deux structures. Depuis le début (1894-1896) c'est quelque chose d'assez clair pour Freud en ce qui concerne ce qu'il appelait les « névroses mixtes » (1.4). L'article de 1921, « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité »⁴²⁹ témoigne de que cette conviction nosographique n'a pas changé tout au long de sa recherche. On peut comprendre, alors, qu'elle soit dans la racine de ses ruptures avec certains de ses disciples qui ne

⁴²⁸ Ibidem.

⁴²⁹ Freud, Sigmund. « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité ». (1921) In : *Névrose, psychose et perversion*, Paris, puf, 1973, p. 271-281.

les ont pas comprises et notamment avec Ferenczi. Examinons maintenant la lecture que Lacan fait des conceptions de ce dernier et de celles de ses disciples.

10.3.3 Lacan, lecteur des postfreudiens

Lacan n'a pas ignoré les contributions des analystes postfreudiens. On peut dire que c'est justement à partir de leurs articles et de l'analyse de leurs cas qu'il a lu et relu Freud, en précisant les trois registres qui gravitent dans les explications structurales des psychoses, les névroses et les perversions⁴³⁰. On trouve ces lectures tout au long de ses Séminaires, mais aussi dans ces *Écrits*, notamment dans celui que nous avons déjà mentionné sur la cure-type. Parmi ces analystes notre recherche a déjà fait état de la lecture des propositions d'Anna Freud et de Mélanie Klein dans le Séminaire I, Les écrits techniques de Freud (1953-54). Nous reprendrons ce Séminaire car, à la fin, Lacan va s'arrêter sur les propositions de Michaël Balint qui appartenait lui aussi au groupe des psychanalystes « indépendants », et de Ferenczi pour des raisons qui touchent la technique analytique. Dans un second temps, nous passerons en revue les autres analystes postfreudiens qui ont occupé de manière récurrente les réflexions de Lacan dans ses Séminaires. Finalement, nous examinerons la manière dont il explique la proposition de Hélène Deutsch sur « les personnalités *comme si* ».

10.3.3.1 MICHAEL BALINT ET SA THEORIE DU CARACTERE : « A CONDITION QUE... »

La quatrième partie du Séminaire I a pour titre « Les impasses de Michaël Balint »⁴³¹. Dans le premier chapitre des trois qui le constituent (Chapitre XVI, Leçon du 26 mai 1954, « Premiers intervention sur Balint »), Lacan commente le livre de Balint : *Primary love and psycho-analytic techniques*. Il y a deux propositions que je voudrais commenter, l'une à propos des affaires nosographiques, l'autre à propos des transférentielles. Mais dans les deux cas, la critique de Lacan va dans le même sens : il ne compte pas avec le registre symbolique. Nous traiterons tout de suite la première proposition, que nous pouvons mettre directement dans le fil de l'histoire du terme « état limite ». Nous traiterons la deuxième proposition dans la partie suivante, où nous pourrons la ramener à son origine : la conception de Ferenczi sur le transfert.

Dans la première référence, Lacan fait une observation sur la théorie de l'analyse du caractère proposée par l'analyste hongrois⁴³² : « Balint pense que l'expérience analytique nous en donnera plus là-dessus. Je suis assez porté, quant à moi, à le penser, mais à condition qu'on s'aperçoive que l'analyse peut modifier profondément le caractère ». Plusieurs conceptions de la psychanalyse postfreudienne ont mené à ce que Jean Garrabé appelait une des « solutions » nosographiques au « dilemme » névrose/psychose, le « caractère pathologique ». Fabian Fajnwaks a en déjà fait état dans sa thèse *Clinique psychanalytique du caractère* (2000), dont la référence à Balint est incluse⁴³³.

⁴³⁰ Cf., par exemple : Hemann, Paula, Margaret Little, Annie Reich et Lucia Tower. *Le contre-transfert*. Paris, Navarin éditeur, 1987, p. 7-21. Et Guyomard, Patrick. *Lacan et le contre-transfert*. Paris, PUF, 2011, p. 11-76.

⁴³¹ Lacan, Séminaire I, op. cit. p. 313-360. Il faut avoir présent à l'esprit que, à l'époque, 1954, les lectures de Lacan produisaient des réactions adverses parmi les analystes de la Société Psychanalytique de Paris (SPP), parce que Ferenczi et ses disciples étaient proscrits de la psychanalyse postfreudienne.

⁴³² Ibid., p. 316.

⁴³³ Fajnwaks, Fabian. Sous la direction de Serge Cottet. *Clinique psychanalytique du caractère*, thèse, Université Paris 8, 2000, op. cit. p. 217-221.

Une de ces conceptions, celle de Wilhelm Reich, est arrivée au DSM III (1980) et DSM III-R (1987), où les catégories psychoses et névroses ont été pulvérisées dans différents syndromes et troubles, notamment ceux de la personnalité. En effet, l'équipe de travail au sein de l'APA était dirigée à l'époque par Robert Spitzer, qui avait suivi auparavant les doctrines de Reich aux États-Unis⁴³⁴. Comme en ce qui concerne la lecture du transfert freudien, ici aussi sur le terrain de la lecture du caractère, nous constatons que les trois registres lacaniens marquent la différence. Une lecture les prenant en compte situerait la structure dans le registre des rapports du sujet avec le signifiant en faisant dépendre d'elle ce qui concerne le caractère et la personnalité. C'est de cette manière que nous comprenons l'avertissement de Lacan dans sa référence aux propositions de Balint sur le caractère : il peut être modifié par l'analyse dans la même mesure où elle touche ces rapports du sujet au signifiant.

En ce qui concerne la clinique, nous trouvons une précision de Lacan sur lesdites « névroses de caractère », à propos d'un cas de cleptomanie traité par Margaret Little et publié en 1957⁴³⁵. Entre les psychoses et les névroses, l'analyste anglaise « définit une tierce classe, celle des névroses de caractère ou personnalité réactionnelle, ce que Alexander désigne comme *neurotic characters*. Bref, c'est tout ce autour de quoi s'élaborent de bien problématiques tentatives classificatoires, alors qu'en réalité, il ne s'agit pas d'une espèce de sujets, mais d'une zone où prévaut ce que je définis ici comme « *acting out* »⁴³⁶.

Cet *acting out* est en rapport avec le transfert, où quelque chose dans l'ordre signifiant est en attente d'être opéré dans le sens strict du terme, c'est-à-dire coupé. Nous étudierons la vignette clinique dans le chapitre suivant pour essayer de comprendre pourquoi là, où les postfreudiens diagnostiquaient « cas limite », Lacan concluait « *acting out* ». Cette appréciation de Lacan sur le cas ne peut qu'ouvrir des voies pour des prochaines recherches sur la nosographie proprement psychanalytique, c'est-à-dire, celles qui ont pour cadre les trois structures, névroses, psychoses et perversion et dont la définition est en étroit rapport avec les états ordinaires et extraordinaires qui se mettent en jeu avant, pendant ou après qu'une intervention analytique ait eu lieu. De cette façon les termes « caractère » et « personnalité » auront la place qui leur correspond au sein des trois structures et de ses états.

10.3.3.2 FERENCZI ET BALINT : DANS LE DEBUT DES EXPLICATIONS DE LACAN SUR LE TRANSFERT SYMBOLIQUE

10.3.3.2.1 L'impasse de Balint, une impasse postfreudienne

Je voudrais souligner ici les commentaires de Lacan sur les propositions de Balint dans le premier Séminaire touchant le transfert. Il cible de manière directe l'impasse de Balint⁴³⁷ :

Balint se rend bien compte qu'il doit y avoir quelque chose qui existe entre deux sujets. **Comme il lui manque complètement l'appareil conceptuel pour introduire la relation intersubjective**, il est amené à parler de *two bodies'psychology*. Il croit sortir par là de la *one-body's psychology*. Mais il est évident que la *two-bodies'psychology* est encore une relation d'objet à objet.

⁴³⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Manuel_diagnostique_et_statistique_des_troubles_mentaux#DSM-III_.281980.29

⁴³⁵ Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit., p. 165-172.

⁴³⁶ Ibid., p. 168.

⁴³⁷ Ibid., p. 317.

Théoriquement, ce ne serait pas grave, si cela n'avait des conséquences techniques dans l'échange concret, thérapeutique, avec le sujet. C'est qu'en fait, ce n'est pas une relation d'objet à objet. Balint est, comme vous l'avez bien dit à l'instant, *empêtré dans une relation duelle, et la niant*.

C'était l'impasse de Balint et de toute la psychanalyse postfreudienne : le registre symbolique, présent dans l'œuvre freudienne est passé inaperçu chez eux. Comme nous avons déjà expliqué (Chapitre 6), Freud ne comptait pas avec l'appareil conceptuel de la linguistique, mais ses recherches sur l'aphasie lui avaient donné la base théorique nécessaire pour ne pas confondre ce qui concerne les trois registres de la parole et du langage dans l'expérience analytique. Ainsi, ce que Lacan introduit dans son retour à Freud est l'appareil conceptuel de la linguistique que permet de mieux expliquer les phénomènes analytiques dans le registre de l'interlocution réel et du registre symbolique. De cette manière, le registre imaginaire, le seul à être perçu par la psychanalyse postfreudienne, a pu prendre le corps qu'il fallait et la place qui lui correspond. Ce registre imaginaire n'est pas simple, comme nous avons appris dans l'analyse du cas d'Ophélie, par exemple.

Dans la pratique, à l'intérieur ou hors du champ de la psychanalyse d'orientation lacanienne, passer inaperçu le niveau symbolique a des conséquences et pas seulement au niveau de possibles déclenchements structuraux, mais au niveau de ses conséquences. Consciemment ou inconsciemment, ce qui resterait comme effet de la pratique analytique serait l'identification à l'analyste. Balint l'a proposé explicitement dans sa théorie, chose que Lacan a critiqué plusieurs fois dans ses Séminaires⁴³⁸. Cette identification à l'analyste implique la capture imaginaire du sujet et mobilise le transfert vers les résistances. Ce que Lacan lui oppose est ce qu'il appelait dans ce moment-là, « intersubjectives »⁴³⁹ et qui se joue aussi dans la relation transférentielle. Autrement dit, tout transfert implique le rapport entre ces deux axes, imaginaire et intersubjectif. L'enjeu pour le praticien est de savoir se situer entre eux pour que le sujet puisse trouver ou retrouver son désir et accéder à une jouissance plus vivifiante. Or Balint est sous l'influence de Ferenczi, ainsi Lacan ramène sa lecture de Balint à celle de son maître.

10.3.3.2 Ferenczi à l'origine d'une conception postfreudienne « peu orthodoxe » sur le transfert

Dans le chapitre suivante, XVII : « Relation d'objet et relation intersubjective », Lacan reconduit cette méconnaissance du registre symbolique à ses origines, Ferenczi⁴⁴⁰ : « Voyons donc cette conception que nous appelons de Balint, qui se rapporte en fait à une tradition très particulière, celle qu'on peut dire hongroise pour autant qu'elle a été dominée incidemment par la personnalité de Ferenczi ». Comme nous avons vu dans le chapitre 4 de notre recherche, l'analyse du cas Dick et les explications de Mélanie Klein ont permis à Lacan d'expliquer les concepts d'ego et de moi dans la première partie du Séminaire I. Ces concepts étaient nécessaires pour comprendre le phénomène de la résistance dans l'analyse et ses rapports avec le transfert. Ainsi, dans la deuxième partie, « La topique de l'imaginaire », il a étalé clinique et théorie de ce qui concerne le registre imaginaire dans ses deux dimensions narcissiques : celle du corps réel et morcelé (ego) et celle du corps imaginaire comme unité idéale (moi). Le problème de Mélanie

⁴³⁸ Cf. aussi dans des autres Séminaires : X (23 janvier 1963), XI (22 avril 1964) et XXIV (16 novembre 1976).

⁴³⁹ Voir note 133 et Cf. Recherche préliminaire, (5.2.5). En effet, dans le Séminaire VIII, *Le transfert*, Lacan fera une précision sur ce terme dont il s'est servi pendant les Séminaires précédents et qui avait été mal compris par les analystes à l'époque. Ils l'avaient lu dans le registre imaginaire. Nous faisons état de cette précision dans cette partie de notre recherche préliminaire.

⁴⁴⁰ Lacan, Séminaire I, *ibid.*, p. 321.

Klein était de confondre l'ego et le sujet et sans compter sur une théorie du moi et de l'ego⁴⁴¹. Or, malgré sa théorie, dans sa pratique elle s'est adressée au sujet parlant qui était Dick à l'occasion, on peut supposer qu'elle ne comptait pas non plus avec l'appareil conceptuel dont parlait Lacan dans le cas de Balint. À ce moment-là de son Séminaire, chapitre VII, Lacan avait cherché cet appareil dans la théorie du langage de Karl Bühler (4.6.4.3)⁴⁴².

10.3.3.2.3 L'issue lacanienne à l'impasse postfreudienne sur le transfert : la dimension intersubjective

Ainsi, dans cette partie finale du Séminaire ce que Lacan commence à expliciter, à partir de la lecture critique des textes de Balint et de Ferenczi, est ce qui concerne le registre symbolique (signifiant) et qui peut expliquer le transfert dans ses registres réel (voix) et symbolique (fonction de la parole). C'est ce qu'il appelait le registre « intersubjectif » du transfert. Pourquoi et comment peut-on dire que ces propositions, notamment de Ferenczi, ont été à la base des explications de Lacan sur le transfert symbolique ? Les postfreudiens étaient d'accord en qu'on devait « analyser le transfert ». La question était alors : oui, mais qu'est-ce qu'on devait analyser du transfert ? Ce que Lacan examine dans son Séminaire est la réponse peu orthodoxe de Ferenczi et le destin qu'elle a eu dans la théorie de Balint. Voici son exposé des rapports conceptuels entre Ferenczi et Balint dans le fil de l'histoire de la psychanalyse postfreudienne⁴⁴³ :

Ferenczi a été un peu considéré avant 1930 comme l'enfant terrible de la psychanalyse. Par rapport au concert des analystes, il gardait une grande liberté d'allure. Sa façon de poser les questions ne participait pas du souci de s'exprimer par ce qui était, déjà à cette époque, *orthodoxique*. Il a ainsi introduit à plusieurs reprises des questions qui peuvent se grouper autour de l'expression *psychanalyse active* – et quand on a dit ça, qui fait clef, on croit qu'on a compris quelque chose.

Ferenczi a commencé à s'interroger sur le rôle que devaient jouer, à tel moment de l'analyse, l'initiative de l'analyste d'abord, son être ensuite. Il faut voir en quels termes, et ne pas qualifier d'actif toute espèce d'intervention. [...].

En partant d'où nous sommes, en remontant l'histoire à partir de Balint, nous tâcherons de voir ce que veut dire chez Ferenczi la notion de psychanalyse active, dont l'introduction est portée à son crédit.

Je vous signale en passant que Ferenczi a, au cours de sa vie, changé plusieurs fois de position. Il est revenu sur certains de ses tentatives, déclarant que l'expérience les avait montrées excessives, peu fructueuses, voire nocives.

Balint appartient donc à cette tradition hongroise qui s'épanouit autour des questions que pose la relation de l'analysé et de l'analyste, conçue comme une situation inter-humaine impliquant des personnes et comportant à ce titre certaine réciprocité. Ces questions s'énoncent aujourd'hui en termes de transfert et contre-transfert⁴⁴⁴.

Nous pourrions clore autour de 1930 l'influence personnelle de Ferenczi. Ensuite, c'est celles de ses élèves qui se manifeste.

⁴⁴¹ Cf. Ibid., p. 133 : « C'est qu'il n'y a chez Mélanie Klein ni théorie de l'imaginaire ni théorie de l'ego. C'est à nous d'introduire ces notions... ».

⁴⁴² Il faut dire que la linguistique entre dans le Séminaire I de Lacan, à la fin, dans la leçon XX, « *De locutionis significatione* », lorsqu'il s'agit de préciser ce qu'est la signification chez Emile Benveniste. Mais au contraire de ce qui arrive avec Benveniste, le dialogue entre Lacan et Roman Jakobson, qui commence dans le Séminaire III, continuera jusqu'aux derniers Séminaires. Il faut dire aussi que ce dialogue avec les linguistes plus connus n'empêche pas Lacan de chercher des références moins connues, mais qui vont dans le même sens que les faits cliniques montraient, comme il est arrivé avec Bühler, à propos du cas de Dick.

⁴⁴³ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 335-336.

⁴⁴⁴ Sur le contre-transfert, cf. Lacan, Séminaire VIII, *Le transfert*, leçon du 8 mars 1961, chapitre XIII et Séminaire X, *L'angoisse*, les pages déjà citées sur Margaret Little, chapitre X.

Balint se situe dans cette période qui s'étend de 1930 à nos jours et qui est caractérisée par une montée progressive dans l'analyse de la notion de relation d'objet. Je crois que c'est là le point central de la conception de Balint, sa femme, et de leurs collaborateurs qui se sont intéressées à la psychologie des animaux. C'est ce qui se manifeste dans un livre qui, encore qu'il ne soit qu'un recueil d'articles assez papillonnants, disparates, s'étendant sur une période de vingt années, se caractérise cependant par une remarquable unité.

Le point de départ est commun aux deux auteurs, Ferenczi et Balint : les questions des relations entre l'analyste et l'analysé. Les réponses qu'ils donnent restent sur le plan imaginaire selon deux versants différents. Dans le cas de Ferenczi, l'ego, dans le cas de Balint la relation d'objet. Dans leurs impasses théoriques et techniques, ces versants ne peuvent que mettre à jour le registre symbolique qu'ils sont en train d'éviter. Ainsi, je voudrais citer les deux chemins différents à travers lesquels Lacan boucle son discours, en ce qui concerne chaque auteur.

10.3.3.2.4 Le principe de la relation d'objet est la relation intersubjective

De la théorie de Balint, Lacan conclut⁴⁴⁵ :

Sur quoi les Balint s'appuient-ils pour nous parler de cet amour primaire qui ne tendrait aucun compte de la *selfishness* de l'autre ? **Sur de mots.** [...].

[...] l'intersubjectivité se manifeste effectivement chez l'enfant dans le fait qu'il peut se servir du langage.

Grannoff a eu raison de dire l'autre jour qu'on pressent chez Balint la place de ce que je souligne après Freud dans ces premiers jeux de l'enfant qui consistent à évoquer, je ne dis pas, la présence dans l'absence, et à rejeter l'objet de la présence. **Mais Balint méconnaît que c'est là phénomène de langage.** Il ne voit qu'une chose, c'est que l'enfant ne tient pas compte l'objet. Alors que l'important est que ce petit animal humain soit capable de se servir de la fonction symbolique grâce à laquelle, comme je vous l'ai expliqué, nous pouvons ici faire entrer les éléphants quelle que soit l'étroitesse de la porte.

L'intersubjectivité est d'abord donnée par le maniement du symbole, et cela dès l'origine.

Tout part de la possibilité de nommer, qui est à la fois destruction de la chose et passage de la chose au plan symbolique, grâce à quoi le registre proprement humain s'installe. C'est de là que se produit, de façon de plus en plus compliquée, l'incarnation du symbolique dans le vécu imaginaire. Le symbolique modèlera toutes les inflexions que, dans le vécu de l'adulte, peut prendre l'engagement imaginaire, la captation originaire.

À négliger la dimension intersubjective, on tombe dans le registre de cette relation d'objet d'où il n'y a pas moyen de sortir, et qui nous amène à des impasses théoriques autant que techniques.

On observe de plus près les conséquences du manque d'un appareil linguistique dans la théorie de Balint. On pourrait dire que la clé des relations entre la mère et l'enfant et celles transférentielles lui échappe, telle la lettre volée aux policiers du conte de Poe. Cette clé est la dimension intersubjective, la possibilité de se servir des mots qu'un sujet a depuis son enfance. Je le répète, à partir de ma propre expérience : ce n'est pas facile de l'apercevoir. Autrement dit, ce n'est pas la même chose de mener une pratique de la parole qui se rend compte de la fonction que ces paroles ont dans cette pratique. Du même, on peut se demander comment Lacan a pu le faire. C'est-à-dire, reconnaître, par exemple, comme Freud, que c'est la fonction de l'évocation symbolique « Fort/da » qui commande le jeu de l'enfant et non l'aller et venue du petit ballon. Cette méconnaissance de la dimension intersubjective met la relation d'objet dans l'analyse dans des impasses théoriques et techniques, dont Lacan nous prévient. On comprend

⁴⁴⁵ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 337.

mieux, alors que les propositions nosographiques des postfreudiens sur les états et personnalités « limites » soient solidaires de leurs conceptions sur le transfert dans la relation analytique. Dans les deux cas, la « lettre volée » passe inaperçue pour leurs auteurs et restent dans les impasses de Balint.

10.3.3.2.5 Ferenczi : dans les noyaux du registre intersubjectif

Lacan a dû ramener l'imaginaire à sa détermination intersubjective dans le cas de Balint. Dans les termes de cette recherche, nous dirons qu'il a dû inclure le niveau de l'énonciation dans l'analyse de Balint réduit au niveau des énoncés. Cela n'a pas été nécessaire dans le cas de Ferenczi car sa question sur le transfert est restée dans ce registre de l'énonciation qui est l'intersubjectif. Ce que Lacan sauve de Ferenczi est la manière dont il fait écouter ce qui intéresse dans une analyse : les signifiants qui ont déterminé l'histoire et l'être du sujet⁴⁴⁶ :

Pour l'enfant, il y a d'abord le symbolique et le réel, contrairement à ce qu'on croit. Tout ce que nous voyons se composer, s'enrichir et se diversifier dans le registre de l'imaginaire part de ces deux pôles. Si vous croyez que l'enfant est plus captif de l'imaginaire que du reste, vous avez raison en un certain sens. L'imaginaire est là. Mais il nous est absolument inaccessible. Il ne nous est accessible qu'à partir de ses réalisations chez l'adulte.

L'histoire passée, vécue, du sujet, que nous cherchons à atteindre dans notre pratique [...] Nous ne pouvons l'atteindre – et c'est ce que nous faisons, que nous le sachions ou non – **que par le langage enfantin chez l'adulte.** [...].

Ferenczi a vu magistralement l'importance de cette question – qu'est-ce qui dans une analyse fait participer l'enfant à l'intérieur de l'adulte ? La réponse est tout à fait claire - **ce qui est verbalisé d'une façon irruptive.**

De ce langage enfantin chez l'adulte, ce qui est verbalisé de manière irruptive, nous savons déjà qu'il a été nommé par Lacan 18 Séminaire après *lalangue* et que sa nature n'est pas de communication mais de jouissance. Ce qui est important est que, ici dans le premier Séminaire, la remarque de Lacan sur l'importance de ces restes signifiants montre l'issue possible à l'impasse postfreudienne de Balint : la dimension intersubjective et sa nature signifiante. C'est le chemin qu'il suivra pour expliquer aussi les phénomènes du registre imaginaire. C'est pour cela que, comme l'indique le titre de ce chapitre XVII du Séminaire, Lacan commence à différencier « les relations d'objet » et « les relations intersubjectives » dans le transfert analytique. C'est pour cela aussi qu'il clôt cette partie dédiée à Balint (Partie III du Séminaire) avec le chapitre XVIII titré « L'ordre symbolique ».

Or, dans ce chapitre, Lacan montre comment, malgré le fait que dans la théorie la fonction de la parole échappe à Balint, dans sa pratique elle a opéré de façon remarquable dans un cas, mettant en avant le registre intersubjectif⁴⁴⁷. Nous le commenterons plus loin (10.4.2). Pour l'instant cette donnée nous permet comprendre mieux que la dernière partie du Séminaire ait pour titre : « La parole dans le transfert ». Dans un second temps, elle nous permet de comprendre que de manière presque alternée les thématiques des Séminaires de Lacan soient la relation d'objet (que l'on peut situer dans la chaîne discursive du graphe, registre imaginaire) et la relation intersubjective (que l'on peut situer dans les registres réel et symbolique impliqués

⁴⁴⁶ Ibidem.

⁴⁴⁷ Ibid., p. 351.

dans la chaîne signifiante du graphe, soit dans la langue ou dans la *lalangue*)⁴⁴⁸. Et finalement, qu'ils soient aussi les registres à partir desquels Lacan lit les textes des postfreudiens dans ses Séminaires, comme nous verrons par la suite.

10.3.3.3 ANNIE REICH, RUTH LBOVICI ET ELLA SHARP : LA PROBLEMATIQUE DU SYMBOLIQUE DANS L'INTERPRETATION ET LE TRANSFERT

Au début du Séminaire dans le chapitre III « Les résistances et les défenses »,⁴⁴⁹ Lacan commente le cas présenté par Annie Reich en 1951 comme une intervention « active » dans l'analyse⁴⁵⁰. C'est un témoignage de ce qu'implique ce courant peu « orthodoxe ». L'interprétation de l'analyste, dans l'*hic et nunc* de la situation analytique du jour, avait été quelque chose comme : « vous êtes dans cet état, parce que vous pensez que je suis jalouse de la réussite que vous avez eue dans l'émission de radio ». Cette interprétation, « d'ego à ego », selon l'expression de Lacan, a eu des effets, parce que le sujet s'est remis en place, a rétabli son « moi ». Mais elle n'était pas « juste », parce qu'elle a dévié l'analyse de la voie symbolique de la vérité.

Comme dans ce premier Séminaire Lacan continuera dans les autres à lire Freud et à préciser l'opérativité des trois registres dans la pratique psychanalytique, en contre point avec les productions de ces analystes postfreudiens déjà mentionnées (Ferenczi, Klein, Winnicott et Balint) et beaucoup d'autres⁴⁵¹. Nous évoquerons par exemple, le chapitre V, « De l'analyse comme Bundling, et ses conséquences » du Séminaire IV, *La relation d'objet* (1956-1957)⁴⁵², où Lacan commente l'article de MM. Pierre Marty et Michel Fain, « L'importance de la motricité dans la relation d'objet », paru dans la *Revue française de psychanalyse* (janvier-juin 1955) et le cas publié par Ruth Lebovici, dans le *Bulletin d'activités de l'association des psychanalystes de Belgique* (n° 25 (1956)), « Perversion sexuelle transitoire au cours d'un traitement psychanalytique ». Il reviendra sur ce dernier cas dans le Séminaire VI⁴⁵³. Côté britannique, nous rappellerons la deuxième partie du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* (1958-59), constitué par cinq chapitres (VIII-XII)⁴⁵⁴ et dédiée au commentaire que Lacan fait de l'analyse d'un rêve publié par Ella Sharp en 1937⁴⁵⁵. Dans ce commentaire Lacan souligne les réussites de l'analyste, lorsqu'elle prend la voie du signifiant, bien que sans s'apercevoir, et il rectifie les

⁴⁴⁸ Le lecteur trouvera des références plus détaillées aux questions et conceptions de Ferenczi sur le transfert dans le Séminaire I (op.cit., p. 321-322, 337) et « Variantes de la cure-type » (*Écrits* I, op. cit., p. 338-339, 346-47 et 358). Nous avons pris seulement celles qui concernent directement notre recherche.

⁴⁴⁹ Séminaire I, p. 52-57.

⁴⁵⁰ Lacan attribue ce cas à Anne Reich, mais c'est de Margaret Little. Cf. Hemann, P. *Le contre-transfert*, op. cit., p. 21. En effet, il reviendra sur le même cas dans le Séminaire X, en l'attribuant à Madame Little, comme nous verrons dans le chapitre 12.

⁴⁵¹ Il suffit de suivre l'« Index des nombres » du *Index référentiel* de Henry Krutzen (op.cit.), pour trouver les nombreux commentaires que fait Lacan de chacun de ces auteurs dans ses Séminaires.

⁴⁵² Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre IV, La relation d'objet* (1956-57). Paris, Seuil, 1994, Leçon du 19 décembre 1956. p. 77-92.

⁴⁵³ Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, op.cit., leçons du 3 juin et 1 juillet de 1959, chapitres XXIII et XXVII.

⁴⁵⁴ Ibid., p. 163-278.

⁴⁵⁵ Sharp, Ella. « Analyse d'un rêve unique » (1937). In : *Ella Sharp lue par Lacan* (Sous la direction de Marie-Lyse Lauth). Paris, Editions Hermann, 2007.

interprétations faites dans le registre imaginaire⁴⁵⁶ qui ont laissé le désir du sujet « en quelque sorte englué »⁴⁵⁷. Enfin, ce que Lacan indique est, soit la place paradoxale qu'occupe le symbolique dans ces théories lorsqu'elles sont réussies ; soit son exclusion, lorsque les effets ne sont pas dans l'ordre du désir inconscient.

10.3.3.4 LA LECTURE EN TROIS TEMPS DE LACAN DES « PERSONNALITES COMME SI » D'HELENE DEUTSCH

Finalement, nous citerons les commentaires de Lacan par rapport aux propositions d'Hélène Deutsch sur les personnalités *comme si*, qui ont précédé ceux de Winnicott sur le faux self⁴⁵⁸. Dans son article sur l'histoire du concept « personnalités *comme si* » dans la psychanalyse, le psychanalyste britannique Solomon Hester McFarland écrit, en citant Hélène Deutsch⁴⁵⁹ :

Hélène Deutsch a parlé d'un type de patient qu'elle qualifie de « *as if* », « **chez lequel la relation émotionnelle de l'individu au monde extérieur et à son propre moi apparaît comme appauvrie ou déficiente**⁴⁶⁰ ». Le patient ne semble pas se rendre compte de ce manque ou alors il peut se plaindre de sentiments de dépersonnalisation ou de vide. Hélène Deutsch explique ainsi l'usage qu'elle fait de l'expression « *as if* » : « **La seule raison que j'ai d'utiliser une appellation si peu originale pour parler du type de personne que je souhaite présenter est que toute tentative pour comprendre sa manière de sentir et sa façon de vivre suscite inévitablement chez l'observateur l'impression que la réponse globale de l'individu à la vie manque d'authenticité, alors que cette personne se comporte "comme si" elle était entière**⁴⁶¹ ».

Les commentaires que Lacan fait sur d'Hélène Deutsch en rapport avec la clinique des psychoses sont trois et sont dans le cadre du Séminaire III, *Les psychoses* (1955-56) : 11 et 18 avril, et 31 de mai 1956⁴⁶².

10.3.3.4.1 Premier temps : le mécanisme du *comme si* dans la symptomatologie de la schizophrénie

Dans la première référence, Lacan prend la donnée tel quelle, c'est-à-dire, dans son caractère nosographique, en tant que manifestation de la schizophrénie. Lacan l'attribue à la

⁴⁵⁶ Cf. Notre article en espagnols déjà cité : « Les passions de l'être, traces d'un réel dans le sujet. -Sur les logiques de l'interprétation du désir en la névroses- ». In : *Revue Affectio Societatis*, Vol 11. N°21, Juillet-décembre 2014. P. 65-88

<http://aprendeenlinea.udea.edu.co/revistas/index.php/affectiosocietatis>.

⁴⁵⁷ Ibid. p. 85-87. L'expression est de Lacan (Séminaire VI, p. 227).

⁴⁵⁸ "Dans un cadre analytique ou dans la vie courante, il arrive que l'on rencontre des individus cliniquement bien portants mais dont l'existence est marquée par l'insignifiance et le vide. Ces sujets relèvent selon Winnicott d'une entité psychopathologique déjà connue sous le nom de « personnalité comme si » (Helen Deutsch) à laquelle il attribue l'appellation de « faux self »" (D.W. Winnicott, « Théorie des troubles psychiatriques en fonction des processus de maturation de la petite enfance » (1963), dans *Processus de maturation chez l'enfant* (1965), trad. J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1970, p. 218.) : Parseval, Charlotte, page web citée : "De Ferenczi à Winnicott...".

⁴⁵⁹ Hester McFarland Solomon. "La personnalité « as if » : la création du self face au vide" (2004). In: *Cahiers jungiens de psychanalyse*. 2006/3 (N° 119-120) : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-jungiens-de-psychanalyse-2006-3-page-51.htm#re1no56>

⁴⁶⁰ (H. Deutsch, « Some forms of emotional disturbances and their relationship to schizophrenia », *Psychoanalytic Quarterly*, 11, 1942, p. 301-321 (p. 301)).

⁴⁶¹ (Ibid., p. 302).

⁴⁶² Le lecteur trouvera une quatrième référence du terme dans la page 18 du Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, dans l'édition de Seuil. Mais nous ne la prenons pas en compte parce qu'elle n'est pas dans le cadre de la clinique des psychoses qui nous intéresse.

symptomatologie d'un cas de Katan⁴⁶³ : « On trouve là [dans le cas de Katan] manifestement le mécanisme du *comme si* que **Mme Hélène Deutsch a mis en valeur comme une dimension significative de la symptomatologie des schizophrénies**. C'est un mécanisme de compensation imaginaire – vous vérifiez l'utilité de la distinction des trois registres – (...) ». Il faut faire attention à la lecture de cette référence, parce que cela ne veut pas dire que le cas du jeune homme traité par Katan soit exclusivement schizophrénique. Lors du déclenchement, il a présenté des symptômes paranoïaques. Cela correspond bien à ce que nous avons compris dans le cours de notre recherche : que les deux mécanismes, paranoïaque et schizophrénique, sont propres de tout structure psychotique. Ils sont, dans les cas de déclenchement, manifestations pathologiques des rapports psychotiques du sujet soit avec le langage (grand Autre dans le graphe), en tant que corrélat de sa propre parole (paranoïa) ; soit avec les objets (schizophrénie), dans le registre discursif du graphe. L'un ou l'autre de ces rapports peuvent prendre l'avant dans les deux états de la structure psychotique, ordinaire ou extraordinaire, selon les événements de la vie du sujet. Il serait intéressant d'étudier plus profondément ce qui arrive avec un rapport, lorsque l'autre est mis au premier plan.

10.3.3.4.2 Deuxième temps : Le mécanisme du comme si en tant que compensation imaginaire du manque signifiant dans l'enjeu œdipe/castration

Dans la seconde référence de Lacan aux mécanismes *comme si*⁴⁶⁴, on comprend qu'il ne s'agit pas de qu'il reprenne le concept de Madame Deutsch, mais que, grâce aux trois registres, il peut expliquer ce mécanisme de compensation imaginaire que le terme nomme. En effet, il explique comment est-ce que des identifications successives, *comme si*, peuvent avoir un effet de compensation imaginaire chez un sujet, chez qui il a manqué la symbolisation primordiale d'un signifiant. Ces identifications sont succédanées d'une première image compensatoire, celle du père. Donc, le cadre d'explication est étiologique et se rapporte à la forclusion du Nom-du-Père dans l'époque de l'enjeu œdipe/castration.

10.3.3.4.3 Troisième temps : les identifications comme si avant l'enjeu œdipe/castration

La dernière référence confirme notre lecture. Mais cette fois le cadre d'explication s'étend aux périodes précœdipiennes de la forclusion du signifiant que nous avons déjà étudiées (chapitres 3, 4 et 5)⁴⁶⁵ :

Beaucoup de cliniciens se sont penchés sur les antécédents du psychotique. Hélène Deutsch a mis en valeur **un certain *comme si* qui semble marquer les premières étapes du développement de ceux qui, à un moment quelconque, choiront dans la psychose**. Ils n'entrent jamais dans le jeu des signifiants, sinon, par une sorte d'imitation extérieure. **La non-intégration du sujet au registre du signifiant nous donne la direction dans laquelle la question se pose du préalable de la psychose** – qui n'est assurément soluble que par l'investigation analytique.

Si ce qui est en cause dans les manifestations de la personnalité du sujet est de l'ordre signifiant, nous devons attendre que la solution à ces compensations imaginaires très labiles des personnalités *comme si* ne peut être autre qu'une solution de l'ordre du signifiant. Tous les cas

⁴⁶³ Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 218.

⁴⁶⁴ Ibid., p. 230-31.

⁴⁶⁵ Ibid., p. 285.

de notre recherche l'ont assez démontré, notamment les cas de Dick et Ophélie. Ainsi, on peut conclure que, dans les personnalités *comme si*, il s'agit d'une structure psychotique dont la particularité s'exprime, à un moment donné, à travers ce type de relation particulière du sujet au monde extérieur et à son propre moi. Il ne s'agit pas, alors, de ce point de vue, d'un « cas limite ».

Nous pouvons dire la même chose dans le cas de l'homme aux loups, selon l'analyse faite dans notre chapitre 4. Les manifestations extraordinaires de sa psychose connaissent des périodes différentes, selon la cause déclenchante, mais cela ne veut pas dire qu'il s'agit d'un cas limite entre schizophrénie et paranoïa, ni non plus que les périodes où la psychose était dans son état courant, ordinaire, autorisent à parler d'un cas limite entre psychose et névrose. Sa structure est déterminée par la forclusion fondamentale, donc, pour nous, il s'agit d'une structure psychotique qu'on peut étudier dans les deux états, ordinaire et extraordinaire⁴⁶⁶.

Nous ne pouvons pas dire plus de ce que notre recherche nous a permis de démontrer. Nous avons fait notre choix, avec Lacan, comme les collègues de l'AIP ont fait le leur (sans Lacan). Ceci étant un dialogue impossible, ce qui reste est le respect dû aux liens transférentiels que chaque praticien établit avec ses analysants de chaque côté de la théorie. Ces faits, comme les faits cliniques, sont indépendants des théories qui peuvent les expliquer, bien qu'elles soient plus ou moins proches de la vérité de ces faits. Finalement ce qui compte dans ce moment, où tout type de thérapies médicamenteuses sont offertes, est le bien-être qu'un être humain peut trouver à travers la pratique de la parole, telle que la découverte freudienne l'a mise en évidence. Les risques sont la responsabilité de chaque praticien et ils dérivent de la nature même du langage et de ses multiples possibilités et pouvoirs, comme Freud le rappelait dans l'Introduction à la psychanalyse⁴⁶⁷ :

Les mots faisaient primitivement partie de la magie, et de nos jours encore le mot garde beaucoup de sa puissance de jadis. Avec des mots un homme peut rendre son semblable heureux ou le pousser au désespoir, et c'est à l'aide de mots que le maître transmet son savoir à ses élèves, qu'un orateur entraîne ses auditeurs et détermine leurs jugements et décisions. Les mots provoquent des émotions et constituent pour les hommes le moyen général de s'influencer réciproquement. **Ne cherchons donc pas à diminuer la valeur que peut présenter l'application de mots à la psychothérapie [...].**

Lacan a montré le revers de ses pouvoirs : le fait que les Hommes sont soumis à cette machine, ce « cancer », qu'est le langage. D'elle dérive aussi le plus inhumain⁴⁶⁸ et mortifère que l'on peut trouver dans la vie. Ainsi, une psychanalyse n'est pas autre chose que cette procédure qui permet à quelqu'un de prendre de la distance face au langage et aux paroles dont il est prisonnier sans s'en rendre compte. Tous les cas de cette recherche le prouvent.

⁴⁶⁶ Dans ce sens, nous ne pouvons pas partager les propositions de l'article de Maurice Khoury publié dans le numéro déjà référencé de la *Revue française de psychanalyse* (2011/2. Vol. 75 : « La cure des états limites ») : « Les épisodes « limite » de l'Homme aux loups ; limites d'une névrose grave ou structure borderline ? » (<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-2-page-405.htm>). Cela n'implique pas que nous ne reconnaissons pas la valeur de son analyse dans le cadre conceptuel qui est le sien.

⁴⁶⁷ Freud, *Introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 12.

⁴⁶⁸ Cf. la fin de la section 13.3.7 de notre recherche préliminaire, où nous citons Lacan sur ce sujet.

10.3.4 Des rapports psychanalytiques entre Mélanie Klein et Sándor Ferenczi

C'est dans l'article de Louissette Andjelkovic, « Apport de Mélanie Klein à la compréhension du processus de séparation » (2002), que nous trouvons les influences de Ferenczi dans l'œuvre kleinienne ⁴⁶⁹:

Entre-temps, en 1912, à 30 ans, dépressive, elle [Mélanie Klein] commença une analyse avec Ferenczi, très à l'écoute des états archaïques et régressifs.

Mélanie Klein lui emprunta les notions de « stade d'introjection » qui serait celui de « l'omnipotence infantile » et le « stade de la projection » qui serait celui de la réalité. Elle enrichira considérablement ces concepts. Ferenczi lui fit prendre conscience de ses réelles aptitudes à la compréhension des enfants et à leur thérapie par le jeu qui est la voie royale d'accès à l'inconscient. Mais Ferenczi meurt en 1919 [sic]⁴⁷⁰.

À 38 ans, elle poursuivra son analyse avec Karl Abraham qui s'intéresse aux stades prégénitaux et la théorie sur la pulsion de mort. Mélanie Klein situe la pulsion de mort chez le bébé en rapport avec la peur d'être annihilé. Cette pulsion est plus psychologique que biologique et se manifeste dans la relation à l'objet, en particulier avec l'objet-mère que l'on retrouve dans l'analyse, l'analyste jouant le rôle d'objet primaire.

[...]

À 40 ans, Mélanie Klein devient membre de la société psychanalytique de Berlin.

En 1925, Karl Abraham meurt, et Mélanie est accueillie par Ernest Jones où elle finira par s'installer.

Elle s'imposera comme analyste d'enfants, avec sa technique par le jeu et ses théories sur le tout premier œdipe, encore appelé proto-œdipe. Son influence sera désormais dominante sur le groupe anglais, psychanalytique. Mélanie Klein s'éteindra à Londres en 1960 à l'âge de 78 ans.

Nous avons déjà fait référence aux précisions que Lacan fait sur le concept de projection dans la psychanalyse (chapitre 4). Nous comprenons qu'elles touchaient, alors, cette proposition de Ferenczi. Nous n'avons pas trouvé la manière dont la conception de « cas difficiles » de Ferenczi a pu influencer celle de Mélanie Klein. Peut-être qu'une partie de son travail nous a échappé ou bien qu'il s'agit d'une investigation qui n'a pas encore été réalisée. En tout cas, c'est un fait que, comme indiquait Nicholas Kouridas (9.1.2.1), le terme « borderline », comme tel, fait son apparition en Angleterre autour de l'œuvre de Mélanie Klein en 1925. De cette manière nous adopterons la chronologie bibliographique des termes suivante :

- 1) **1923** : Sándor Ferenczi, « Le rêve du nourrisson savant » et les principes pour une conception des « états limites », à partir des « états difficiles ».
- 2) **1925** : le terme « borderline » autour de l'œuvre de Mélanie Klein
- 3) **1942** : Les personnalités *comme si* de Hélène Deutsch.
- 4) **1960** : Le *faux self* de Winnicott.

Examinons maintenant ce qu'Anne Alvarez dit sur ses recherches avec des enfants borderline dans le milieu directement héritier des propositions Kleinien, la Tavistock Clinic, à Londres. Nous trouverons sûrement d'autres données intéressantes sur les rapports entre ces deux noms de la psychanalyse postfreudienne, Klein et Ferenczi.

⁴⁶⁹ Andjelkovic, Louissette. « Apport de Mélanie Klein à la compréhension du processus de séparation ». In : *Revue Imaginaire & Inconscient*, 2002/4 (no 8) : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2002-4-page-45.htm>

⁴⁷⁰ Il y a une erreur dans la date. Ferenczi meurt en 1933.

11 L'ENFANT PSYCHOTIQUE-BORDERLINE ET L'ÉTAT ORDINAIRE DES PSYCHOSES CHEZ LES ENFANTS

Anne Alvarez a fait ses premières études de psychopathologie à l'Université de Toronto (Canada). Grâce à une bourse, elle a poursuivi des études de psychothérapeute à la Tavistock Clinic pendant les années 60 à l'époque où Lacan dictait en France ses Séminaires VIII, IX, X, etc. Alvarez, tout comme Balint, Ferenczi et d'autres analystes postfreudiens qui travaillaient en dehors de la France, n'a pas eu connaissance de l'enseignement de Lacan. Le résultat de sa recherche a été publié plus de 30 ans après dans le livre que nous allons examiner, *Une présence bien vivante, le travail de psychothérapie psychanalytique avec les enfants autistes, borderline, abusé, en grande carence affective* (1992)⁴⁷¹ dont la traduction française a été publiée en 1997 par les Éditions d'Hublot. Cette publication ne comporte aucun indice montrant qu'Alvarez ai eu connaissance du nouvel enseignement de Lacan.

Cependant, comme dans le cas de ses prédécesseurs, nous constatons un rapport assez paradoxal entre sa théorie sur les enfants « psychotiques *borderline* » et sa pratique. La raison est la même : l'exclusion théorique du facteur signifiant qui a été inclus dans le cabinet. Nous suivrons ses approches et éloignements à cette « lettre volée » que sûrement ces enfants lui ont adressé pendant sa recherche, comme dans le cas de la petite Yudy, dont l'auteure fait le récit.

Cela nous permettra de faire deux contrepoints. D'une part, dans ce chapitre, avec nos cas et nos conclusions sur ce que nous appelons de notre côté : « les états ordinaires et extraordinaires » dans les cas de structures psychotiques dans les enfants. Et d'autre part, dans le chapitre suivant (12) avec les vignettes cliniques que nous avons laissées en suspens dans le chapitre précédent (10) de Ferenczi, Balint et Margaret Little, parce qu'elles peuvent être classées aussi comme cas limites ou *borderline*.

11.1 LA TRADITION KLEINIENNE À LONDRES

Une note éditoriale sur les rapports entre l'éditeur, les éditions du Hublot, et la Tavistock clinic a attiré notre attention, parce que ce note montre bien l'extension, en langue et en œuvre, de la branche postfreudienne, due à Mélanie Klein, dans nos jours et, en conséquence, celle du terme « *borderline* » en ce qui concerne les enfants. Ainsi, avant de nous pencher sur les conclusions nosographiques du travail de Madame Alvarez et les paradoxes de sa pratique, nous citerons ce cadre éditorial et institutionnel dans lequel elle inscrit son travail et qui assure la continuation en langue anglaise et française de l'héritage kleinien.

⁴⁷¹ Alvarez, Anne. *Une présence bien vivante, le travail de psychothérapie psychanalytique avec les enfants autistes, borderline, abusé, en grande carence affective*. Editions du Hublot, Collection Tavistock Clinic, 1992. Edition française : 1997. *Live Company*. Traduit de l'anglais par Davis Alcorn, p. 2.

11.1.1 Les éditions du Hublot

Voici la note qui a attiré notre attention dans le livre d'Anne Alvarez⁴⁷² :

Les éditions du Hublot assurent dans leur *Collection Tavistock Clinic* la promotion et la parution, en français, d'ouvrages de référence édités par des auteurs de la Tavistock Clinic.

En partenaire avec le Centre d'Etudes Martha Harris de Lorient – Larmor-Plage, les Editions du Hublot ont pour vocation la publication et la diffusion d'ouvrages traitant de sciences humaines, en particulier du développement et de la psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent.

Le Centre d'Etudes Martha Harris dispense avec la participation des dirigeants et de responsables de l'enseignement de la Tavistock Clinic, le *Cours d'Observation* et le *Cours Clinique* de formation à la psychothérapie psychanalytique d'enfants et d'adolescents, selon le modèle enseigné à la Tavistock Clinic à Londres.

Cette information nous incite à nous intéresser de plus près à la Tavistock Clinic, établissement si décisif dans la formation et diffusion de la psychothérapie psychanalytique d'enfants et d'adolescents.

11.1.2 La Tavistock clinic

L'histoire de la Tavistock Clinic est liée à l'histoire du mouvement psychanalytique dans l'Angleterre postfreudienne⁴⁷³ :

La Tavistock Clinic est le premier centre de thérapie psychanalytique anglais conventionné fondé en 1920. Elle doit son nom au Tavistock Square, son emplacement d'origine dans le district de Bloomsbury à Londres. Elle fut ensuite transférée dans le Swiss Cottage.

Le fondateur, Hugh Crichton-Miller, a travaillé sur les névroses de guerre sous la double influence de Jung et de Freud. Le centre reçoit des enfants, adolescents et leur famille, dispensant aussi des enseignements à d'autres institutions. L'éclectisme de l'institution a suscité des controverses et Ernest Jones - entre autres - avait interdit aux membres de la Société britannique de psychanalyse de travailler à l'institut. La Tavistock Clinic a compté dans ses rangs les consultants psychanalystes Wilfred Bion, Donald Meltzer, Esther Bick, Martha Harris, Susan Isaacs, John Bowlby, Michael Fordham, John Byng-Hall.

Durant la Seconde Guerre mondiale, la Tavistock a contribué à l'effort national et a initié des communautés thérapeutiques pour soldats et les psychothérapies analytiques de groupe sous l'impulsion de Wilfred Bion pour le plus connu. Les activités de la Tavistock se sont aussi diversifiées avec des consultants pour « changements organisationnels » dans des institutions (T.I.H.R. : « Institut des relations humaines de la Tavistock Clinic »), un service d'aide aux familles, un département pour adolescents, etc. Michael Balint et d'autres analystes ont alors rejoint les nombreux intervenants.

Le caractère « éclectique » de la clinique explique que les psychanalystes de la ligne « peu orthodoxe » de Ferenczi aient travaillé dans ses murs, dont Balint parmi eux, pendant et après les années 30. Examinons, maintenant, comment ces orientations restent et s'expriment plusieurs décennies après dans la recherche d'Anne Alvarez.

⁴⁷² Ibidem.

⁴⁷³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Tavistock_Clinic

11.2 LES ENFANTS « PSYCHOTIQUE-BORDERLINE »

Le livre d'Anne Alvarez est divisé en chapitres qui correspondent à ses recherches, selon les quatre critères nosographiques indiqués dans son titre : les enfants 1) autistes, 2) borderline, 3) abusés, 4) en grande carence affective. Ils sont précédés par l'« Introduction », où elle fait ce qu'on peut appeler une déclaration de principes. En premier lieu, son adhésion aux doctrines kleinienne⁴⁷⁴ :

La psychanalyse a tellement évolué depuis le début du siècle qu'elle en est devenue quasi méconnaissable. Cette évolution a suivi de multiples voies, mais **j'entends ici me consacrer à une seule d'entre elles, à savoir celle qui mène de Freud à Mélanie Klein puis à Wilfred Bion et aux travaux plus récents** sur les implications cliniques de ces compléments à la théorie traditionnelle.

Puis, l'auteure s'arrête sur trois conceptions freudiennes qui, selon elle, ont évolué avec le temps et déterminent la thérapeutique d'aujourd'hui en général et avec les enfants en particulier : le passé, la sexualité infantile et le refoulement. Nous reviendrons sur ces propositions théoriques à la fin du chapitre suivant (12.5), parce que nous voudrions les considérer à partir de la pratique de l'auteure, de sa clinique et de la nosographie qu'elle propose.

Madame Alvarez s'occupe des enfants borderline dans le chapitre 8, intitulé « Le concept de défense - Un point de vue développemental. Le patient borderline ». Avant de donner sa définition de l'enfant borderline, l'auteure situe son cadre nosographique. Il implique, d'abord, une distinction générale des états psychotiques, et puis la comparaison du diagnostic en question avec celui proposé par la psychiatrie.

11.2.1 Les deux types d'enfants psychotiques

La thérapeute distingue l'enfant « psychotique au sens strict » et l'enfant « psychotique-borderline »⁴⁷⁵ : « Du point de vue thérapeutique, **l'enfant psychotique-borderline** chez qui il existe un certain développement du moi, même minime ou fragile, soulève le même type de problème que **l'enfant psychotique au sens strict** ». C'est-à-dire, que, dans nos termes, il s'agit d'une même structure dans ses deux états, extraordinaire ou déclenché, le premier ; et ordinaire, le deuxième. Pour elle, la différence entre les deux états est le développement du moi de l'enfant. S'il y a développement dans une certaine mesure, « minime ou fragile », il s'agit d'un enfant borderline. Pour nous, selon l'analyse de nos cas, la différence entre l'état extraordinaire et ordinaire des psychoses est la symbolisation que le sujet peut faire soit dans le registre de la langue ou soit dans celui de la *lalangue* (cas Ophélie). Le développement résulte de cette symbolisation possible, il est sa conséquence (cas Dick et Robert).

Mais dans la même phrase, l'auteure ne relève pas la différence du développement qui existe entre les deux types de psychoses. Indépendamment du degré de développement, alors, les deux enfants impliquent pour le thérapeute « le même type de problèmes ». Nous pouvons penser à Robert, par exemple dans le cas de psychose dans le sens strict et à Dick dans le cas de psychose-borderline. Donc, elle a tout à fait raison dans son analyse. Pour nous aussi, dans les

⁴⁷⁴ Alvarez, Anne. « Introduction. Les développements modernes de la psychanalyse ». In : *Une présence bien vivante* ..., op. cit., p. 10.

⁴⁷⁵ Ibid., p. 127.

deux cas il s'agit d'une structure psychotique, avec indépendance du degré de développement de chacun. Sauf que nous mettons la cause dans le registre signifiant et elle dans l'imaginaire. Du point de vue lacanien, on dirait que, malgré ses appuis théoriques postfreudiens, elle s'approche, sans le savoir, du territoire symbolique. La raison est qu'elle est attentive aux faits cliniques, comme nous verrons plus loin.

11.2.2 « Psychose » ou « Troubles de la personnalité » ?

Avançons alors vers l'autre sujet que Madame Alvarez aborde dans ses prémisses nosographiques ; la comparaison entre le diagnostic de « enfant psychotique-borderline » et des nominations équivalentes dans le contexte psychiatrique⁴⁷⁶ :

Malheureusement, ce diagnostic [enfant psychotique-borderline] n'est pas couramment utilisé par les pédopsychiatres qui ne sont pas de formation analytique. Il ne figure pas du tout dans la neuvième révision de la Classification Internationale des Maladies mentales (CIM-9) [1992]. **Dans la troisième édition du Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux de l'Association américaine de Psychiatrie (DSM-III), il figure en tant que sous-catégorie des troubles de la personnalité (ou personnalités pathologiques)** et ses caractéristiques principales s'énoncent ainsi : « comportement impulsif et imprévisible, potentiellement dommageable pour la santé physique ; les relations interpersonnelles sont souvent intenses mais dénuées de stabilité ; perturbation profonde de l'identité ; l'humeur est souvent instable ; des difficultés à supporter la solitude ».

En somme, il n'existe pas de diagnostic d'enfant psychotique borderline dans le CIM-9, tandis qu'il apparaît dans le DSM III comme une sous-catégorie des troubles de la personnalité (ou personnalités pathologiques). L'auteure précise sa conception du terme « psychotique-borderline » en contrepoint avec celle du DSM III⁴⁷⁷ : « **J'emploie le terme psychotique-borderline dans un sens beaucoup plus large pour y inclure d'autres sous-catégories de troubles de la personnalité, comme les personnalités compulsive, antisociale, paranoïaque, schizoïde, évitant et ainsi de suite** ». C'est-à-dire, qu'elle ne limite pas les cas *borderline* aux personnalités pathologiques comme le faisait le DSM à l'époque.

L'Axe II du DSM-III-R (1989) a pour titre : « Troubles du développement. Troubles de la personnalité ». En ce qui concerne « Les troubles spécifiques de la personnalité », on trouve trois groupes⁴⁷⁸ :

Groupe A : Personnalités : paranoïaque, schizoïde et schizotypique
Groupe B : Personnalités : antisociale, **limite (borderline)**, histrionique et narcissique
Groupe C : Personnalités : évitant, dépendant, obsessionnel compulsive, passive-agressive et non spécifique.

Nous allons nous référer plus largement aux rapports entre le DSM et la CIM dans le chapitre 13, mais nous soulignons ici, l'équivalence entre la classification française des troubles de l'adolescence, qui suivait la CIM, et l'américaine (Tableau 26)⁴⁷⁹ :

⁴⁷⁶ Ibid., p. 127-28.

⁴⁷⁷ Ibidem.

⁴⁷⁸ APA. *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. DSM-III-R* (1989). Paris. Masson, p. 373-403.

⁴⁷⁹ Ibid.

Tableau 26: Parallèle entre les classification CIM-9 et DSM-III-R des troubles de la personnalité

	Troubles de l'adolescence en France (CIM-9)	Troubles de la personnalité DSM-III-R
1	Troubles de conduites	Personnalité antisociale
2	Evitements de l'enfance ou l'adolescence	Personnalité évitant
3	Troubles d'identité	Personnalité <i>borderline</i>

La catégorie *borderline* avait exclu les psychoses, au profit de ces personnalités dites « pathologiques ». Avec l'inclusion de toutes les autres catégories de troubles de la personnalité non pathologiques, Madame Alvarez s'approche une fois de plus aux rapports entre la structure et ses états. Sauf que cette fois-ci : 1) elle suit la nomination du DSM III, « troubles de la personnalité », pour le mettre à la place du terme « psychose », et 2) dans ce cadre psychiatrique, la distinction des états est par rapport à la limite pathologique de ces troubles et non par rapport au développement du moi, comme elle veut le souligner dans le cas des enfants.

Pour le prouver, faisons le parallèle avec deux des références que Lacan a fait sur ses conceptions sur la personnalité. La première, à propos des rapports entre la personnalité et la structure, à propos des névroses obsessionnelles, est dans le Séminaire V, *Les formations de l'inconscient* (1957-58)⁴⁸⁰ :

La névrose n'est pas identique à un objet, ce n'est pas une sorte de parasite, étrangère à la personnalité du sujet, c'est une structure analytique qui est dans ses actes et sa conduite. Le progrès de notre conception de la névrose nous a montré qu'elle n'est pas seulement faite de symptômes décomposables dans leurs éléments signifiants et dans les effets de signifié de ces signifiants – puisque c'est ainsi que j'ai retraduit ce que Freud articule –, mais que toute la personnalité du sujet porte la marque de ces rapports structuraux. Tel qu'il est ici employé, le mot personnalité va bien au-delà de son acception première avec ce qu'elle comporte de statique, et qui conflue avec ce que l'on appelle le caractère. C'est n'est pas cela, **c'est la personnalité au sens où elle dessine dans les comportements, dans les rapports à l'Autre et aux autres, un certain mouvement qui se retrouve toujours le même, une scansion, un certain mode de passage de l'autre à l'Autre, et encore à un Autre qui se retrouve toujours et sans cesse, qui forme la modulation même de l'action obsessionnelle.**

Dans le chapitre suivant, lorsque nous examinons les états limites du point de vue lacanien, nous aurons l'occasion d'apprécier dans la clinique ce mouvement de la personnalité : « une scansion, un certain mode de passage de l'autre à l'Autre, et encore à un Autre qui se retrouve toujours et sans cesse ». Nous les reconnaitrons dans les quatre cas que les psychanalystes postfreudiens ont classé, justement comme « cas limites ou *borderline* ».

La deuxième référence de Lacan à la personnalité est plus connue et fait référence à la paranoïa. On la trouve dans le Séminaire XXIII, *Le Sinthome* (1973-74)⁴⁸¹ :

Il fut un temps, avant que je ne sois sur la voie de l'analyse, où j'avais dans une certaine voie, celle de ma thèse *De la psychose paranoïaque dans ses rapports*, disais-je, avec *la personnalité*. Si j'ai si longtemps résisté à sa publication, c'est simplement parce que la psychose paranoïaque et la personnalité n'ont comme telles pas de rapport, pour la simple raison que c'est la même chose.

Sûrement le lecteur sera d'accord avec nous que ces références méritent de plus amples recherches. Mais, pour l'instant, elles nous servent ici comme ponctuation à ce que nous voulons dire des rapports entre la structure et la personnalité : la personnalité fait partie, est

⁴⁸⁰ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 474.

⁴⁸¹ Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, op. cit., p. 53.

conséquence de la structure, soit-elle névrotique ou psychotique, donc, elle ne peut pas former une structure indépendante. Ainsi, lorsque Madame Alvarez fait distinction, d'une part, entre les psychoses au sens strict (déclenchées) et les psychoses borderline ; et d'autre part, lorsqu'elle inclut les personnalités non pathologiques dans sa classification borderline, elle s'approche de cette conception, qui fait dépendre ce qu'elle peut appeler « la personnalité » de la psychose qu'on trouve dans son état non déclenché. Bien entendu, cette approche laisse en dehors la clé du problème, la perspective structurelle dans le sens lacanien du terme.

11.2.3 Le sujet, en cause de l'exclusion de la « psychose » des nosographies psychiatriques

Dans ce sens, elle franchit un pas en cherchant la raison de l'exclusion du terme « psychose » dans les milieux non psychanalytiques. Sa réponse s'approche de ce que nous avons formulé plus haut (9.2.2.2.2) comme « peur des psychoses », sauf qu'elle parle de connotations « péjoratives »⁴⁸² :

Je suppose que les psychiatres qui ont conçu cette classification ne souhaitent pas que le terme psychotique soit employé de manière trop large, englobant par exemple des enfants qui ne seraient pas indiscutablement psychotiques ; une des raisons de cette prise de position serait que le terme a encore des connotations péjoratives pour le profane, voire pour le psychiatre d'orientation organiciste. Pour le thérapeute d'orientation psychanalytique, l'idée d'une partie psychotique de la personnalité ou de manifestations de pensée psychotique (brèves, on peut l'espérer) chez tout un chacun ne pose aucun problème, le terme n'est pas plus péjoratif que celui de trouble de la personnalité.

Nous remarquons dans cette explication de la thérapeute qu'il ne s'agit pas de controverses d'idées nosographiques entre les praticiens analystes et non analystes, ni non plus des rapports entre les psychoses et la personnalité, comme on pourrait l'attendre, mais des effets de la parole ! Sur ce point, inattendu de sa recherche, on dirait qu'elle est « lacanienne ». Pour elle, la lettre volée, inaperçue par les policiers du conte de Poe, est à portée de vue. Dire que quelqu'un est « psychotique », cela est choquant à entendre, parce que l'on associe immédiatement le terme à ses états extraordinaires au « sens strict », comme elle l'exprime. Ainsi, elle lit « troubles de la personnalité » comme une espèce d'euphémisme qui évite la « connotation péjorative » du mot « psychoses ».

Or, elle emploie « péjoratif », là où nous n'hésitons pas à dire « peur des psychoses et horreur à la jouissance »⁴⁸³. Malgré le pas en avant que l'auteure donne vers le registre signifiant du problème, on peut apercevoir, tant dans le fait qu'elle puisse tolérer « une partie psychotique de la personnalité » comme dans les parenthèses « (brèves, on peut l'espérer) », quelque barrière qu'elle n'a pas symbolisée encore. Ainsi, le mot « péjoratif » évite le mot « peur », mais l'implique en quelque sorte dans la connotation défavorable qu'implique ce qui déprécie. Faire de la psychose un objet de recherche n'est pas facile, parce que cela exige de lever tout ce qui nous écarte de l'accepter comme n'importe quel autre objet de recherche : horreur, peur, méprise, et tous les autres affects que la seule mention de la parole puisse susciter. On dirait qu'il est, à notre époque, un mot tabou comme beaucoup d'autres, « cancer » ou « sida », par

⁴⁸² Ibidem.

⁴⁸³ Cf. notre article : « Toussaint Turelure par la voix de Jacques Roch ou la mise en scène de la jouissance » (2014). In : HEBDO-BLOG de l'École de la Cause Freudienne (ECF). 13 octobre 2014 : <http://www.hebdoblo-blog.fr/2014/?w=42>

exemple. Aussi, trouvons-nous Madame Alvarez plus courageuse, convaincue et décidée, en réfléchissant sur les psychoses, que beaucoup des autres analystes.

11.2.4 Les raisons d'Anne Alvarez pour sa proposition nosographique « enfant psychotique-borderline »

Anne Alvarez appuie son raisonnement sur ce que son écoute clinique lui a permis de discerner et comprendre des psychoses⁴⁸⁴ : « De plus, une fois compris le degré et la nature de l'angoisse (en plus du contenu et de la forme de certains phantasmes), **attacher le terme psychotique à celui de borderline paraît tout à fait justifié**. Cela comporte en outre des implications majeures, théoriques et techniques, pour la prise en charge des enfants ». Ainsi, elle étend sa qualification d'état borderline à différentes formes de psychoses, tant dans le champ des adultes, où elle essaie de proposer une « schizophrénie borderline », comme dans celui des enfants, où sa proposition inclut des « états autistiques-borderline »⁴⁸⁵ :

Dans ce domaine, la plupart des auteurs situent **le patient adulte borderline** sur un continuum qui va de la névrose à la psychose. Cette dimension verticale, qui exprime à la fois l'importance de la pathologie et le niveau de fonctionnement du moi, pourrait servir de guide pour un territoire inconnu, mais il ne faudrait pas qu'elle limite la perspective, car la plupart des auteurs font en fait référence à un éventail de maladies extrêmement étendu. Les catégories - sur l'axe horizontal - comprennent pratiquement tout, depuis les **troubles psychopathiques du caractère** à ce qui était autrefois appelée **la schizophrénie latente** et que l'on appellerait probablement à nos jours **schizophrénie-borderline**, en passant par **les personnalités immatures, les troubles narcissiques, les états névrotiques graves à traits psychotiques, les dépressions massives et profondes** (Le Boit et Capponi 1979).

Le psychothérapeute d'enfants souhaiterait inclure les enfants très carencés, abusés ou traumatisés qui, s'ils ont beaucoup de points communs avec les enfants psychotiques, n'en sont pas moins très différents à certains égards. Ils diffèrent également des adultes borderline, car la psychose chez l'enfant, même tout à fait passagère ou simplement à l'état de menace de l'autre côté de la frontière (*Border*), entrave le développement psychologique normal ; de ce fait, il en résulte un arrêt du développement ou des déficits de fonctionnement. Les psychothérapeutes et psychanalystes d'enfants de l'Atelier sur l'Autisme de la Tavistock Clinic approuveraient sans hésitation la notion d'états autistiques-borderline, alors que beaucoup d'organicistes s'y opposeraient.

Essayons de situer dans un tableau les axes et les catégories que la chercheuse propose pour mieux comprendre le cadre qu'elle donne à sa proposition de « enfant psychotique-borderline » (Tableau 27).

⁴⁸⁴ Alvarez, Anne, *Une présence bien vivante...*, op. cit., p. 128.

⁴⁸⁵ Ibidem.

Tableau 27: Cadre nosographique de l'enfant borderline, selon Anne Alvarez

Niveau santé ↑ Niveau Borderline Axe Ver- ti- cal ↓ Niveau pathologique	Névrose (Adulte)					Enfant névrotique
	Troubles psychopathiques du caractère : schizophrénie latente Schizophrénie borderline	Personnalités immatures	Troubles narcissiques	États névrotiques graves à traits psychotiques	Dépressions massives et profondes	Enfant psychotique borderline : enfant très carencé, abusé et traumatisé
	← Axe horizontal : un éventail de maladies extrêmement étendu →					
		Trouble pathologiques de la Personnalité				
	Psychose au sens strict (Adulte)					Enfant psychotique

Le tableau permet de visualiser la confusion qu'on pourrait trouver entre névroses et état de santé. Si névroses et psychoses sont des états pathologiques, il manque donc à expliciter le nom à donner aux états de santé : normalité ? L'auteure ne le dit pas. Or, en suivant l'axe vertical qui situe la « psychose au sens strict » en bas comme état pathologique, il est logique de situer la névrose comme état opposé en haut. C'est-à-dire comme paradigme de l'état de santé. C'est quelque chose que la recherche freudienne contredit depuis le début, lorsque dans les études sur l'hystérie, par exemple, les états de santé des patientes sont différenciés nettement de leurs états malades.

Dans le sens des psychoses, il faut avoir à l'esprit, par exemple, la précision de Lacan sur le fait que, dans le cas Aimée, le délire avait fini juste 21 jours après l'hospitalisation de la malade⁴⁸⁶. Finalement, dans la clinique avec des enfants et des adolescents, tous les cas de notre recherche montrent que, après l'intervention analytique, on peut trouver les psychoses aussi en haut dans son état de santé, ordinaire. À partir de ces référents cliniques, nous ferons notre propre proposition nosographique.

11.3 NOTRE PROPOSITION NOSOGRAPHIQUE, PAR RAPPORT A CELLE D'ANNE ALVAREZ

Nous ferons notre proposition nosographique dans deux moments et à travers des tableaux correspondants. Dans le premier moment nous nous référons à ses bases conceptuelles : structure et état. Le fondement de notre approche nosographique est le concept de structure psychique⁴⁸⁷ et la différenciation avec deux de ses aspects variables, ses formes et ses états. Ainsi, notre proposition nosographique en ce qui concerne la clinique avec des enfants et des adolescents, devra définir, en premier lieu, les principes généraux qui déterminent une structure en termes psychanalytiques. C'est-à-dire, en quoi, elle est une topologie où le sujet est en rapport au langage et à la voix qui le véhicule, en termes de ce qui échappe (la voix) ou qui manque (un signifiant).

⁴⁸⁶ Lacan, J. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa*, op. cit., p. 249.

⁴⁸⁷ Cf. « Concepts de base » au début de la thèse.

Les effets de cette structuration sont à cerner dans les relations du sujet avec ses objets. Lacan a décrit et analysé ces relations depuis les premiers moments de la vie en fonction des trois registres, R, S, I, notamment dans le Séminaire IV, *La relation d'objet* (1956-57). Nous en prendrons une référence comme base de notre proposition. Il faut distinguer les trois participants de cette relation que, dans les termes lacaniens, est une structuration : le sujet, l'objet et l'agent. Cet agent sera situé ultérieurement par Lacan à la place du grand Autre. C'est-à-dire, celle que nous identifions comme la place de l'Autre réel qui parle au sujet (AA) et l'Autre en tant que code (AC) qui règle cette interlocution. Dans le cadre du Séminaire IV, cet agent est la mère ou la personne qui s'occupe de l'enfant pendant les premiers mois de vie⁴⁸⁸ :

De la mère, on nous dit qu'à une certaine étape du développement, qui est celle de la position dépressive, elle introduit un élément nouveau de totalité, qui s'oppose au chaos d'objets morcelés qui caractériserait l'étape précédente. Eh bien, cet élément nouveau, c'est bien d'avantage la présence-absence.

Celle-ci n'est pas seulement posée comme telle objectivement, mais elle est articulée par le sujet. Nous l'avons déjà énoncé dans nos études de l'année précédente – la présence-absence est, pour le sujet, articulée dans le registre de l'appel. L'objet maternel est proprement appelé quand il est absent – et quand il est présent, rejeté, dans le même registre que l'appel, à savoir par une vocalise.

Bien entendu, cette scansion de l'appel est loin de nous donner dès l'abord tout l'ordre symbolique, mais elle nous montre l'amorce. Elle nous permet ainsi de dégager un élément distinct de la relation d'objet réelle, qui, dans la suite, offrira précisément au sujet la possibilité d'établir un rapport à un objet réel, avec sa scansion, et les marques, ou les traces, qui en restent. C'est ce qui offre au sujet la possibilité de raccorder la relation réelle à une relation symbolique.

Dans ce cadre, on peut espérer que la mère, à la place d'A, devient symbolique et l'objet réel. Mais si par quelque circonstance l'appel n'est pas répondu, donc, le processus se renverse et lorsque la mère est devenue réelle, l'objet est devenu symbolique. C'est le cas de la psychose, très clair, par exemple, chez Ophélie, dont objets étaient symboliques, ceux de la *lalangue*. Après, ces relations d'objet sont variables en fonction de certaines circonstances de la vie et déterminent les formes des structures. Ces formes sont l'objet d'une nosographie psychanalytique qui nécessite de nouvelles recherches. Nous nous sommes déjà référées à ce qui concerne les formes des psychoses, paranoïa et schizophrénie, selon ce que montrent les cas de notre recherche. Ces formes peuvent se présenter dans un même sujet, selon qu'il soit face à deux types de faits qui exigent une réponse subjective : 1) faits dans le registre de la chaîne signifiant, c'est-à-dire, de ce qu'il dit ou entend dans les codes de la langue et *lalangue*, ou 2) faits dans le registre de ce qu'il est, c'est-à-dire, de l'être et de la chaîne discursive dans laquelle il l'exprime, à travers les rapports sujet/objet. Nous n'insisterons pas plus ici sur cet aspect de la nosographie des psychoses.

Par contre ce qui, en deuxième lieu, nous intéresse de définir est ce qui concerne l'objet même de notre recherche, les états de la structure psychotique. Aux facteurs déclenchants et stabilisateurs que le sujet trouve dans vie et qui font changer l'état des formes structurales, nous devons ajouter le transfert analytique. C'est n'est pas la même chose une psychose avant qu'après le transfert analytique, soit qu'elle ait été traitée dans son état ordinaire ou extraordinaire, selon ce que montrent aussi les cas de notre recherche. Ainsi sur les deux critères nosographiques mis en rapport, la structure et ses états, nous proposerons un tableau comparatif que nous permettra de saisir plus précisément en quoi la structure psychotique s'est défini par rapport aux deux autres structures psychanalytiques reconnues par Freud et Lacan, névrose et perversion.

⁴⁸⁸ Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, op.cit., p. 66-69.

Dans un second moment, nous mettrons en relation ces principes généraux avec les cas particuliers de notre recherche, pour proposer un deuxième tableau qui concerne la structure psychotique dans la clinique avec des enfants et des adolescents.

11.3.1 L'état ordinaire de la psychose : avant ou après le transfert analytique

Nous entendons par structure subjective le rapport du sujet au signifiant dans le registre de sa langue maternelle. Ce rapport débute et s'établit dans les premiers moments de la vie sur la base primaire des rapports de l'enfant à sa propre voix, à partir de la voix des Autres (chapitres 3 et 5). La voix est le support des sons articulés que l'enfant pourra prononcer après, d'abord dans le registre de la *lalangue* et puis dans celui de sa langue maternelle. Les deux codes linguistiques coexisteront dans la vie du sujet, mais c'est la voix le facteur topologique et étiologique, primordiale et interchangeable, qui aura défini la structure subjective. Il constitue et fonde les trois structures psychanalytiques. Ce sont certaines contingences de la vie du sujet qui entrent en jeu dans le déclenchement des états extraordinaires de ses formes structurales. Ces facteurs amènent le sujet à franchir la limite dans lequel les symptômes ordinaires de la « psychopathologie quotidienne » deviennent pathologiques (pour les psychoses, cf. tableau 8, chapitre 3).

Si nous prenons en compte ce que Lacan a pu expliquer des images qui suppléent le manque signifiant, à partir des personnalités *comme si* (9.3.3.4), nous pouvons dire que l'état ordinaire des structures psychotiques est réussi, en général, grâce à cette fonction suppléante des identifications. Mais la fragilité de cette suppléance fait que les contingences de la vie peuvent mettre le sujet dans des enjeux signifiants qui déclenchent le délire, soit dans l'ordre de la chaîne signifiant, soit dans l'ordre de la chaîne discursive. Il est connu que beaucoup de patients psychotiques ont réussi à sortir du délire par eux-mêmes après un certain temps. Mais on ne sait pas si c'est grâce au rétablissement d'une image suppléante ou grâce à ce qu'ils ont réussi la seule suppléance qui puisse garantir la stabilité définitive, une suppléance signifiante. Dans les deux cas, ce qui est certain, c'est que cela a dû arriver dans le cadre de leurs échanges avec médecins et soignants. Les cas de notre recherche montrent avec certitude que le travail analytique peut réussir une suppléance de ce second type, à condition que l'analyste puisse mettre en jeu les trois registres transférentiels, selon les logiques structurales du sujet.

Dans notre problématique de travail (1.4.4) nous avons situé les états ordinaires des psychoses dans l'avant et l'après de l'état extraordinaire, déclenché. Maintenant, nous pouvons préciser ces états ordinaires en fonction de ceux chez qui est intervenu ou pas un transfert analytique. Dans le cas affirmatif, il sera nécessaire de démontrer, tel que le cas d'Ophélie nous a appris : 1) que le résultat de l'opération analytique a été dans l'ordre d'une symbolisation qui était en attente et 2) que la suppléance obtenue est dans l'ordre signifiant. Ces principes nosographiques dans le cas des psychoses, nous permettrons, dans des futures recherches, de les penser dans un rapport aux deux autres structures, névroses et de perversions. Voici notre premier tableau nosographique (Tableau 28) :

Tableau 28: rapport structures/états, selon notre hypothèse de recherche

États →	Ordinaire : avant déclenchement et avant intervention analytique : courante ou en état de santé, où ne sont pas exclu les phénomènes de la psychopathologie de la vie quotidienne	Extraordinaire : déclenchés ou en état pathologiques, (Facteurs étiologiques secondaires, contingents et déclenchants)	Ordinaire : après le transfert analytique : courante ou en état de santé, où ne sont pas exclu les phénomènes de la psychopathologie de la vie quotidienne, mais où le sujet a un nouveau rapport avec le langage et avec ses objets
Structures (Facteur étiologique primaire, constitutionnel) ↓			
Névrose : symbolisation de la voix du sujet			
Psychose : forclusion de la voix du sujet	État ordinaire soutenu par une image (ou plusieurs) suppléante(s)	Déclenchés par l'impossibilité de symbolisation subjective, étant données certaines contingences dans la vie du sujet	Il est possible de restaurer un état ordinaire, à condition que la symbolisation subjective en attente soit réussie. La suppléance est, dans ce cas, de l'ordre signifiant.
Perversion : symbolisation de la voix du sujet comme dans la névrose, mais distinction d'elle, à partir de l'enjeu oedipe/castration			

Le lecteur pourra nous demander pourquoi, dans la colonne du facteur constitutionnel, nous n'opposons pas « refoulement » à « forclusion », comme c'est l'usage. La raison est simple. Ce destin de pulsion que Freud a appelé le refoulement opère dans tout sujet, avec indépendance de sa structure, à partir du moment où il apprend à parler. Or dans les premiers moments de la vie, le sujet ne parle pas. Le refoulement seulement peut tomber sur des signifiants de sa langue, jamais sur la voix. Ce que nous opposons alors, à la forclusion sur la voix est le processus de symbolisation qui, comme nous avons vu dans le cas d'Ophélie, peut se donner sur les différents composants phonétiques et phonologiques de la *lalangue*. C'est ce processus de symbolisation qui permet d'expliquer que l'état extraordinaire des psychoses puisse changer vers l'état ordinaire. Et à l'inverse, le passage de l'état ordinaire à l'extraordinaire impliquera que le sujet se trouve dans un enjeu, où cette symbolisation n'a été possible.

Dans cette mesure forclusion et symbolisation sont des processus primaires à l'égard du refoulement. Celui-ci arrive plus tard dans la vie de l'enfant. Cela implique, avoir présent à l'esprit les trois composants de ce qui sort de la bouche d'un sujet : voix/signifiant/signification. Ainsi, on doit distinguer la forclusion qui tombe sur le réel, la voix, de celle qui tombe sur les signifiants qu'elle véhicule. De même, il faut distinguer la symbolisation dans le registre réel de la voix et la *lalangue*, des symbolisations faites dans le registre de la langue. Les conséquences des premiers toucheront les rapports du sujet avec ses codes en fonction de ses noms de jouissance et son nom propre. Par contre, les symbolisations dans le cadre des signifiants de la langue maternelle ont des effets de signification subjective, c'est-à-dire, au niveau de la constitution de l'ego, du moi et de ses objets.

11.3.2 Les états ordinaires et extraordinaires des psychoses chez les enfants

On peut opposer forclusion et refoulement seulement après que l'enfant puisse parler⁴⁸⁹. Avant ce moment, ce qui compte, ce sont les processus primaires de la *lalangue*, guidés par la loi de la répétition, à savoir, l'identité de perception. Ils seront à la base des processus secondaires, métaphore et métonymie, effets des refoulements. Cela nous permet de préciser ce qui arrive dans les psychoses des enfants par rapport aux psychoses des adultes (Tableau XXX) et de comprendre que dans les psychoses, il y a aussi des symptômes produits par le refoulement, comme dans le cas de Amélie (chapitre 2). Le noyau signifiant du refoulé dans les névroses ou du forclos dans les psychoses sont ces signifiants qui, dans certains enjeux clés des premières années de vie, ont la possibilité de représenter le sujet dans l'Autre de sa langue maternelle, par rapport à des autres signifiants : tout d'abord le signifiant en tant que tel, « trognon de parole » (cas Robert), ensuite le prénom du sujet (cas Dick), puis, les pronoms (cas Ophélie) et enfin, le Nom-du-père (cas Louis).

Essayons de faire un second tableau nosographique qui met en relation ces rencontres subjectives avec les mécanismes structuraux et ses effets au niveau des rapports du sujet avec les objets réels de l'interlocution, les symboliques de l'énonciation et les imaginaires des énoncés (Tableau 29). La chronologie nécessaire n'implique pas évolution successive entre les différentes rencontres, mais des rapports structuraux entre elles, parce que les mécanismes de la langue et de la *lalangue* coexistent tel que nous a appris le cas d'Ophélie. En ce qui concerne les objets, la séquence peut être vérifiée à partir des propositions de Lacan dans le chapitre IX, « Passage à l'acte et *acting out* » du Séminaire X⁴⁹⁰, sur lequel nous reviendrons dans le chapitre suivant (12.4.1).

Tableau 29: Rapport des rencontres subjectives avec les mécanismes structuraux déclenchés et avec les conséquences au niveau du rapport du sujet avec les objets de l'interlocution, l'énonciation et les énoncés

	Rencontres subjectives	Mécanismes structuraux			Effets au niveau du rapport du sujet avec les objets de l'interlocution, l'énonciation et les énoncés
	(traumatiques ou <i>tromatiques</i>) qui constituent les noyaux du forclos et du refoulé	Névrose	Psychose	Perversion	
Avant que l'enfant parle et le refoulement	La propre voix	Symbolisation	Forclusion (Cas Robert avant le transfert)	Symbolisation	Premier rapport avec l'objet réel par excellence et irrémédiablement perdu : la voix
	Le signifiant en tant que tel, « trognon de	Symbolisation	Possibles :	Symbolisation	Rapport avec les objets narcissiques primaires :

⁴⁸⁹ Cf. Séminaire VI, Ibid., chapitre IV, « Le rêve de la petite Anna ».

⁴⁹⁰ Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit, notamment les pages 138-144.

	parole », par rapport au signifiant qui nomme le sujet		1) forclusion (Robert avant transfert) ou 2) symbolisation (Robert après transfert)		la voix, les balbutiements et le corps propre (distinction contenant/contenu)
	Le prénom propre en fonction de la <i>lalangue</i>	Symbolisation	Possibles : forclusion ou symbolisation (Ophélie et les phénomènes de la lalangue)	Symbolisation	Premiers signifiants (langue et <i>lalangue</i>) pour nommer les choses et les personnes. Stade du miroir : constitution de l'ego (objets narcissiques primaires : images réels du corps fragmenté) et de l' <i>Urbild</i> du moi (objet narcissique secondaire : image unifié et idéal du corps propre)
Après que l'enfant parle et le refoulement s'installe	Le prénom propre en fonction de la langue maternelle	Refoulement	Possibles : forclusion ou symbolisation (Cas Dick avant et après transfert)	Refoulement	Constitution des rapports symboliques sujet/objet (substitutions)
	Les pronoms (tu)	Refoulement	Forclusion (Cas Ophélie)	Refoulement	Constitution des rapports symboliques entre les sujets et objets au niveau de l'énonciation et de l'énoncé
	Les signifiants qui nomment et représentent le sujet par rapport au Nom-du-Père	Refoulement	Forclusion (Cas Louis)	Refoulement	Nom de famille et Sexuation
Adolescence	Certains signifiants dans la voie de : 1) la chaîne signifiante elle-même : ce qu'on entend 2) ou dans celle de la chaîne discursive, dans le registre de l'être	Retour du refoulé <i>in loco</i>	Retour du forclos <i>in altéro</i> (Ordinaire : Cas Sébastien (2)) (Extraordinaire bruyante : Cas de Madame P (1), Freud, [chapitre 3]) (Extraordinaire non bruyante : patiente de Madame XX (2), [chapitre 4])	Retour du refoulé <i>in</i> ?	Dans les psychoses ordinaires et extraordinaires : <u>Dans les objets de la chaîne signifiant</u> : le délire et formations de la <i>lalangue</i> <u>Dans les objets de la chaîne discursive</u> : manifestations particulières de la personnalité et du caractère du sujet et de ses rapports avec les objets
Vie adulte					

En somme, c'est l'exclusion du facteur réel de la voix et des signifiants qu'elle peut véhiculer, qui fait que l'éventail des pathologies borderline dans le tableau de madame Alvarez soit extrêmement étendu et que, comme elle s'exprime, comprend « pratiquement tout ». Cet

éventail mélange entités nosographiques (troubles narcissiques, par exemple), états (états névrotiques graves) et structures (névroses à traits psychotiques). À notre avis, c'est la mobilité des états structuraux, qui rend le tableau borderline très large. Comme la pièce clé de cette mobilité, la fonction signifiante échappe à la chercheuse, elle a donc besoin de parler d'états intermédiaires, « borderline », dans une pathologie déterminée. Ainsi, nous dirons que, comme les psychanalystes postfreudiens en général, elle est aussi toujours à la limite de la trouvaille signifiant, sans le pouvoir saisir. En conséquence, elle ne peut pas percevoir les limites structurales qui déterminent tant le développement du moi dans l'enfance (cf. 4.6.3.4) comme lesdites « pathologies du moi » ou « troubles de la personnalité » dans l'âge adulte.

Cependant, nous avons déjà vu comment, malgré ses considérations nosographiques, Anne Alvarez est très à la limite de la trouvaille signifiant, lorsqu'elle parle des effets signifiants du mot psychose dans le milieu psychiatrique. Nous verrons dans le chapitre suivant comment cette approche signifiante est aussi évidente dans un cas de sa pratique, bien qu'elle ne puisse pas nommer ce qu'elle vient de découvrir. Nous l'examinerons ensemble avec les vignettes cliniques de Ferenczi (12.3.1), Margaret Little (12.3.3.1) et Balint (12.3.3.2.5) que nous avons laissées en suspens dans le chapitre antérieur, parce que : 1) elles sont sous le même paradoxe d'une théorie qui ne peut pas expliquer convenablement la réussite thérapeutique et 2) elles peuvent être classées, telle la vignette d'Anne Alvarez, comme cas « limites » ou *borderline*.

12 LES ÉTATS LIMITES DU POINT DE VUE LACANIEN

12.1 LES CAS « DIFFICILES » OU BORDERLINE DE LA PRATIQUE POST-FREUDIENNE

Du point de vue nosographique, ce qui nous permet de mettre en série la vignette clinique écrite par Anne Alvarez avec celles de Ferenczi, Balint et Margaret Little c'est qu'il s'agit de cas entrant dans la catégorie des « cas difficiles », selon le syntagme précurseur de Ferenczi, ou des « cas limites » ou « *borderline* », selon celui adopté finalement par la psychanalyse postfreudienne. Du point de vue clinique, dans les quatre cas, les analystes ont avoué dans leurs récits que ce que leurs patients disaient rendait inopérantes leurs techniques habituelles et affectait le transfert. Ils ont donc dû changer ces techniques habituelles qui, détournées des principes freudiens, étaient centrées dans des interventions dans l'ordre imaginaire et solidaires d'une position subjective : la position de celui qui sait.

Ainsi, ce que Lacan souligne dans son commentaire sur la « psychanalyse active » introduite par Ferenczi est justement que le changement technique de celui-ci consistait dans le virage du registre imaginaire vers le registre symbolique avec la conséquente variation de la position de l'analyste. Lacan reconnaît dans la procédure de Balint et Little des traits de cette pratique de Ferenczi, ces traits sont différents selon les cas et les Séminaires. Dans le cas de Balint (Séminaire I), le cadre était l'introduction de son registre symbolique, dans celui de Little (Séminaire X), il s'agissait de la fonction de la coupure, à partir de l'*acting out*.

On peut déduire alors, que les cas difficiles ou *borderline* dans la psychanalyse postfreudienne impliquent la poussée du rapport analytique vers le registre symbolique. C'est dans cette mesure qu'on peut comprendre mieux la précision de Lacan sur la troisième catégorie nosographique que Margaret Little propose entre la névrose et la psychose (10.3.3.1) : « les névroses de caractère ou personnalité réactionnelle ». Ces cas limites sont en réalité des cas d'*acting out* transférentiel. Le cas d'Ophélie (6.3 et 6.4.6) nous a montré la manière comment, dans le registre de la *lalangue*, l'holophrase est un indicateur de cette limite transférentielle. Dans les cas des postfreudiens le sujet est aussi en suspens et il prend le devant dans le scénario analytique à travers les objets, dans le registre de la langue.

Notre objectif est de démontrer que les quatre cas qui font la série des cas *borderline* dans la perspective postfreudienne sont, du point de vue lacanien, cas d'*acting out* dans le transfert analytique, avec indépendance de la structure névrotique ou psychotique du sujet. De cette manière, le diagnostic, « cas limite » serait en étroite liaison avec le processus transférentiel et non pas avec les rapports du sujet avec la voix et le langage, qui définissent sa structure, selon nos tableaux 28 et 29 du chapitre précédent. Pour atteindre cet objectif, nous ferons en premier lieu, une référence aux critères cliniques qui permettent d'identifier l'*acting out* dans le Séminaire X, *L'angoisse*. Puis, nous présenterons le cas de la patiente de Margaret Little qui nous permettra de reconnaître ces critères de manière large et précise. Finalement, à cette lumière, nous examinerons les cas des patients de Ferenczi, Balint et Alvarez.

12.2 CRITÈRES CLINIQUES POUR LA RECONNAISSANCE DE L'ACTING OUT DANS LA SÉANCE ANALYTIQUE

Lacan explique l'*acting out* par rapport au passage à l'acte et au symptôme dans les chapitres IX, « Passage à l'acte et acting out », et X, « D'un manque irréductible au signifiant », du Séminaire X, *L'angoisse*. Nous reconnaitrons dans l'*acting out* la mise en œuvre subjective des éléments avec lesquels Lacan précise sa conception de la personnalité : « un certain mouvement qui se retrouve toujours le même, une scansion, un certain mode de passage **de l'autre [i(a)] à l'Autre** [du transfert], **et encore à un Autre** qui se retrouve toujours et sans cesse [l'objet petite a , cause du désir] ». De cette manière nous pourrions comprendre mieux pourquoi, sans hésiter, il situe les cas limites que Margaret Little nomme comme « personnalités réactionnelles » dans cette zone transférentielle qui est l'*acting out*.

12.2.1 La scène analytique

Le point de repère des trois phénomènes, passage à l'acte, *acting out* et symptôme, est le dialogue analytique, entendu comme la scène, où il y a des spectateurs et des acteurs. Le monde est dehors. Si le sujet abandonne la scène, il s'agit du passage à l'acte. Si dans un moment déterminé, il sort du registre imaginaire de son récit, où il était le spectateur, pour monter dans la scène, où il devient l'acteur, il s'agit de l'*acting out*. Les deux manifestations peuvent se présenter dans un même sujet. Nous le verrons, par exemple, dans le chapitre 14 dans le cas d'une adolescente qui est prise en charge par une tentative de suicide (passage à l'acte) et scarifications (*acting out*). La référence de Lacan met en rapport les théâtres grec et moderne⁴⁹¹ :

[...]. Nous avons toujours affaire à ce petit a qui, lui, n'est pas sur la scène, mais qui ne demande à chaque instant qu'à y monter pour introduire son discours dans celui qui continue à se tenir sur la scène, fût-ce à y jeter le désordre, la pagaille, en disant *Trêve de tragédie*, comme aussi bien *Trêve de comédie*, encore que ce soit un peu mieux comme ça.

[...]

[...]. On recommence à la chanson du pied de bouc, à la vraie histoire dont il s'agit depuis le début, à l'origine du désir. C'est bien pour ça que le nom même de la tragédie fait référence au bouc et au satyre, dont la place était d'ailleurs toujours réservée à la fin d'une trilogie.

Le bouc qui bondit sur la scène, c'est l'*acting out*. L'*acting out* dont je parle, c'est le mouvement inverse de ce à quoi le théâtre moderne aspire, à savoir que les acteurs descendent dans la salle, c'est que les spectateurs montent sur la scène et disent ce qu'ils ont à dire.

Nous avons le discours dans la scène et un petit a qui, sans être dans la scène, demande à chaque instant à y monter pour introduire son discours. L'analyste, à la place de l'Autre, a toujours affaire à ce petit a . Nous essaierons d'identifier le bouc qui bondit sur la scène analytique. Le cas d'Ophélie nous sert comme paradigme : à la limite du transfert, ce qui est monté sur scène sont ces petits morceaux de pâte à modeler qu'elle jette à l'analyste. Cependant cet objet n'est pas celui de la vraie histoire, celle du désir, qui se trouve hors de la scène. Quel est cet objet indiqué par la pâte à modeler ? Nous l'avons déjà identifié dans ce cas comme le désir irréductible et premier du sujet, le désir de reconnaissance de son être (chapitre 7). Il n'est ni spécularisable ni nommable. Nous allons préciser la nature radicale et première de ce désir à partir de l'*acting out*.

⁴⁹¹ Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit., p. 164-165.

12.2.2 L'objet cause du désir

L'objet n'est pas seulement en rapport avec le désir et la jouissance, il est en rapport avec l'angoisse, à tel point que Lacan part du principe « l'angoisse n'est pas sans objet »⁴⁹². Dans ce sens, et étant donné que Freud a parlé d'une angoisse de la naissance, Lacan s'interroge sur cet objet « pre-spéculaire et pré-auto-érotique »⁴⁹³ qu'on pourrait trouver dans ce moment premier de la vie. Il ne s'agit pas de la séparation d'avec la mère, répond-il⁴⁹⁴ :

La coupure qui nous intéresse, celle qui porte sa marque dans un certain nombre de phénomènes reconnaissables cliniquement et que nous ne pouvons donc pas éluder, c'est une coupure qui, Dieu merci, pour notre conception, est beaucoup plus satisfaisante que la coupure de l'enfant qui naît au moment où il tombe dans le monde.

Coupure avec quoi ? Avec les enveloppes embryonnaires.

Je n'ai qu'à vous renvoyer à n'importe quel bouquin d'embryologie datant de moins de cent ans pour que vous puissiez y saisir que, **pour avoir une notion complète de cette ensemble pré-spéculaire qu'est le *a*, il faut que vous considériez les enveloppes comme élément du corps de l'enfant.** C'est à partir de l'œuf que les enveloppes sont différenciées, et vous verrez sous quelles formes très curieusement elles le sont – je vous fais assez confiance après nos travaux de l'année dernière autour du *cross-cap*. Sur les schémas illustrant les enveloppes, vous pouvez voir se manifester toutes les variétés du rapport de l'intérieur à l'extérieur, le coelome externe dans lequel flotte le fœtus, enveloppé de son amnios, la cavité amniotique elle-même étant enveloppée par un feuillet ectodermique, et présentant vers l'extérieur sa face en continuité avec l'endoblaste.

Bref, vous verrez à quel point est là sensible **l'analogie entre ce qui est détaché de ces enveloppes avec la coupure de l'embryon, et la séparation, sur le *cross-cap*, d'un certain *a* énigmatique sur lequel j'ai insisté.** Si nous devons retrouver cette analogie par la suite, je pense que je l'aurai aujourd'hui suffisamment indiquée pour nous le faciliter.

Dans la naissance l'être humain perd ses enveloppes dans cet acte qui n'est autre qu'une coupure. Le *a* énigmatique pré-spéculaire, pré-autoérotique, pré-prononçable et pre-nommable est l'être réel du sujet lui-même et/ou ces enveloppes perdues. La coupure portera sa marque dans un certain nombre de phénomènes cliniques. Nous avons pu l'apprécier dans les trois cas de psychose ordinaire (chapitre 8) et nous le verrons encore dans le cas des scarifications de l'adolescente que nous étudierons dans le chapitre 14.

12.2.3 La coupure

Lacan avait parlé de l'analogie entre les coupures internes du *cross-cap* et les embryonnaires dans la leçon XXIV, du 13 juin 1962, du Séminaire IX, *L'identification*. Nous reproduisons les images correspondantes dans l'annexe 4 et nous retiendrons trois propositions sur un sujet qui mérite, pour lui-même, une recherche indépendante, la conception lacanienne de la coupure et sa fonction dans la psychanalyse⁴⁹⁵ :

[1] Je vous ai emmenés, par mes énonciations précédentes, à ceci qu'il s'agit maintenant de dresser dans son unité : **que le signifiant est coupure**, et ce sujet et sa structure, il s'agit de l'en faire dépendre. Cela est possible en ceci, que je vous demande d'admettre et de me suivre au moins un temps : **que le sujet a la structure de la surface**, au moins topologiquement définie.

⁴⁹² Ibid., p. 155.

⁴⁹³ Ibid., p. 141.

⁴⁹⁴ Ibid., p. 144-45.

⁴⁹⁵ Lacan, Jacques. *L'identification dit « Séminaire IX »*. Séminaire prononcé à Saint-Anne en 1961-62. Paris, 2003. Texte établi à partir des dactylographies de Jean Allouch et autres. p. 244.

Il s'agit donc de saisir, et c'est n'est pas difficile, comment la coupure engendre la surface. C'est cela que j'ai commencé à exemplifier pour vous le jour où vous envoyant, comme autant des petits volants à je ne sais quel jeu, mes surfaces de Moebius, je vous ai aussi montré que **ces surfaces, si vous les coupez d'une certaine façon, deviennent d'autres surfaces, je veux dire topologiquement définies et matériellement saisissables comme changées**, puisque ce ne sont plus de surfaces de Moebius, du seul fait de cette coupure médiane que vous avez pratiquée, mais une bande un peu tordue sur elle-même, mais bel et bien une bande, telle cette ceinture que j'ai là autour des reins.

Donc, nous déduisons que l'objet petit *a* hors de la scène, cet être réel du sujet *a* à avoir avec ces surfaces. Depuis la première coupure embryonnaire qui s'arrête dans le nœud d'Hensen au 16 jour de gestation (Voir Annexe 4) ce qui se dégage des coupures successives sont des surfaces. Même au niveau signifiant, lorsque l'enfant commence à balbutier. C'est dans ce sens que nous soulignons ces propositions étonnantes : **« le signifiant est coupure »** et **« le sujet réel, (celui qui parle), a la structure de la surface, au moins topologiquement définie »**.

La deuxième proposition, issue du Séminaire IX⁴⁹⁶, est la suivante : [2] Ce à quoi nous amène la formule *l'homme coupe*, c'est bien plutôt à ses échos sémantiques qu'*il se coupe*, comme on dit, qu'*il essaye d'y couper*. Tout cela est autrement à rassembler autour de la formule fondamentale de la castration : *on t'la coupe !*

Dans notre recherche préliminaire nous avons fait référence à l'emphase de Lacan dans le Séminaire VI sur le fait que, lorsqu'on parle de castration dans la psychanalyse, il s'agit de la parole, de la coupure signifiante, comme lorsqu'on dit que « quelqu'un nous a *coupé la parole* ». Dans ce sens, nous prenons la dernière proposition du Séminaire IX⁴⁹⁷ :

[3] Effet de signifiant, la coupure a d'abord été pour nous, dans l'analyse phonématique du langage, cette ligne temporelle, plus précisément : successive des signifiants [...] la *chaîne signifiante*. **Mais que va-t-il arriver, si maintenant je vous incite à considérer la ligne elle-même comme coupure originale ?**

Ces interruptions, ces individualisations, ces segments de la ligne qui s'appelaient, si vous voulez, à l'occasion *phonèmes*, qui supposaient donc, d'être séparés de celui qui précède et de celui qui suit, faire une chaîne au moins ponctuellement interrompue...

[...]

... Si la ligne elle-même est coupure, chacun de ses éléments sera donc section de coupure, et c'est cela en somme qui introduit **cet élément vif, si je puis dire, du signifiant que j'ai appelé le *huit intérieur***, à savoir précisément **la boucle** :  la ligne se recoupe.

[...] La coupure portée sur le réel y manifeste, dans le réel, ce qui est sa caractéristique et sa fonction, et ce qu'il introduit dans notre dialectique [...] **le réel, [...] ce qui revient toujours à la même place**. [...]. Autrement dit la coupure, si je puis m'exprimer ainsi, au niveau d'un pur sujet de coupure, la coupure ne peut savoir qu'elle s'est fermée, qu'elle repasse par elle-même, que parce que **le réel, en tant que distinct du signifiant, est le même**.

En d'autres termes : **seul le réel la ferme. Une courbe fermée, c'est le réel révélé**, mais, comme vous le voyez, le plus radicalement il faut que la coupure se recoupe, si rien déjà ne l'interrompt. Immédiatement après le trait, le signifiant, prend cette forme, qui est à proprement parler la coupure.

⁴⁹⁶ Ibid., p. 245.

⁴⁹⁷ Ibidem.

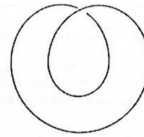


Figure 6: La coupure

La coupure est un trait qui se recoupe. Ce n'est qu'après qu'il se ferme sur le fondement que, se coupant, il a rencontré le réel, lequel seul permet de connoter comme le même, respectivement ce qui se trouve sous la première, puis la seconde boucle.

Nous comprenons maintenant que la clé de la symbolisation dans la création de la langue Donald dans le cas d'Ophélie était dans la coupure impliquée dans ce processus. Lorsque l'analyste a dit « **couinze** », il a coupé un morceau de cette chaîne signifiante que la fille répétait : *couin couin couin...* Avec ce trait ou signifiant nouveau dans le code de la *lalangue* d'Ophélie, la boucle a été fermée et le huit intérieur a été créé en même temps que la langue Donald. On peut le voir dans la recoupe de la boucle que forme le graphe respectif (Graphe 14). Ce huit intérieur a permis la rencontre avec le réel, ce petit *a* non spéculaire non plus articulable, c'est-à-dire, le sujet en tant que surface et non pas en tant que signifiant. C'est ce sujet surface ce qui, en tant que réel, revient toujours à la même place pour être coupé.

12.2.4 Fonction radicale du manque dans l'expérience analytique

Cette efficacité de la coupure est en étroite relation avec la fonction du manque dans l'expérience analytique. Dans le chapitre X du Séminaire X, où Lacan propose « l'angoisse n'est pas sans objet », il ramène cet affect (le seul qui ne trompe pas) à cette fonction⁴⁹⁸ : « [L'angoisse] nous introduit, avec l'accent de communicabilité maximum, à une fonction qui est, pour notre champ, radicale – la fonction du manque ». L'angoisse est signal de ce manque.

Dans le réel, il n'y a pas de manque, il y a de la privation. Comment concevoir ce manque d'origine embryonnaire dans ces rapports avec le réel et le symbolique ? L'apologue que Lacan propose à cet égard peut nous aider à le préciser⁴⁹⁹ :

Je vous l'ai dit jadis, en somme, qu'il n'y a pas de manque dans le réel, que **le manque n'est saisissable que par l'intermédiaire du symbolique**. C'est au niveau de la bibliothèque que l'on peut dire – *Ici, le volume tant manque à sa place*. Cette place est une place désignée par l'introduction préalable du symbolique dans le réel. De ce fait, **ce manque dont ici je parle, le symbole le comble facilement**, il désigne la place, présentifie ce qui n'est pas là.

Mais observez le volume que voici [...]. Il porte à la première page la notation – **Les quatre gravures de tant à tant manquent**.

Est-ce à dire pour autant que la fonction de la double négation entre ici en jeu ? **Que si le volume vient à manquer à sa place, le manque des quatre gravures sera levé, et les gravures reviendront dans le volume ?**

Il saute aux yeux qu'il n'en est rien.

Cet apologue peut vous paraître un peu bête, c'est pourtant toute la question de la logique quand on la transpose dans les termes intuitifs que donne de l'inclusion du manque dans le schéma eulérien. Quelle est la position de la famille dans le genre, de l'individu dans l'espèce ? À l'intérieur d'un cercle planifié, qu'est-ce le trou ?

⁴⁹⁸ Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit., p. 155.

⁴⁹⁹ Ibid., p. 156.

La fonction du trou n'est pas univoque, explique Lacan, comme le montrent les deux manques de l'apologue. Le premier est comblable par le code que le titre du volume a dans le système de numérotation d'une bibliothèque. Mais pas celui des gravures, qui aurait la structure du huit intérieur⁵⁰⁰ : « Il y a des structures qui ne comportent pas le complément du trou »⁵⁰¹. C'est pour cela que le *cross-cap* est une des « voies pour aborder la possibilité d'un type irréductible de manque » dans l'expérience analytique. Ce manque se présente sous de formes différentes selon qu'elle porte sur l'objet ou sur le signifiant⁵⁰² :

[1 : par rapport à l'objet perdu] : Le manque est radical, radical à la constitution même de la subjectivité telle qu'elle nous apparaît par la voie de l'expérience analytique. J'aimerais l'énoncer en cette formule – **dès que ça se sait, que quelque chose vient au savoir, il y a quelque chose de perdu, et la façon la plus certaine d'approcher ce quelque chose de perdu, c'est de la concevoir comme un morceau de corps.**

[2 : par rapport au signifiant] : [...] tout le tourment de notre expérience tient à ceci, que le rapport à l'Autre, où se situe toute possibilité de symbolisation et de lieu du discours, rejoint un vice de structure.

Le pas de plus à faire, c'est de concevoir que nous touchons là à cela même qui rend possible le rapport à l'Autre, c'est-à-dire à ce d'où surgit qu'il y a du signifiant.

Ce point d'où surgit qu'il y a du signifiant est celui qui, en un sens, ne saurait être signifié. C'est ce que j'appelle le **point manque-de-signifiant**.

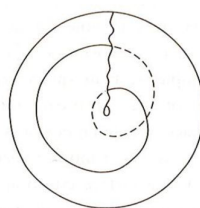


Figure 7: Surface minimale du cross-cap

Du point de vue clinique, le fondement de notre hypothèse, (dans les psychoses ordinaires, il s'agit de l'état de la structure et pas d'une de ses formes) est que, dans les psychoses il y a des symbolisations en attente qui, lorsqu'elles sont réussies grâce au transfert analytique, permettent d'offrir une suppléance symbolique, là où elle était imaginaire. Sur cette base symbolique les états extraordinaires basculent vers les ordinaires et les ordinaires acquièrent la consistance nécessaire pour y répondre mieux à de possibles situations déclenchantes. Compte tenu de ce « vice de structure » que Lacan lie avec les processus de symbolisation, nous devons préciser, alors, le fondement de notre hypothèse.

Nous entendons que ce « vice de structure » qui est propre du rapport à l'Autre, est le « point manque-de-signifiant », le point de coupure. Ainsi, ces symbolisations en attente dans tous les cas de notre recherche ont impliqué aussi et surtout, des coupures en attente (cf. chapitre 8). Autrement dit, il n'y a pas de symbolisation sans coupure et une coupure au bon endroit implique une symbolisation réussie.

⁵⁰⁰ Le patient de Gabriel Lombardi nous fait toucher du doigt ce manque, lorsqu'il fait manquer une tribu dans l'ensemble des 12 tribus d'Israël, les « Cohen » (8.2.1.1.3). Évidemment, ils l'ont cherché en vain dans la Bible.

⁵⁰¹ Séminaire X, *L'angoisse*, Ibid., p. 157.

⁵⁰² Ibid. p. 158-159.

12.2.5 Signification et reste dans l'*acting out*

Nous comprenons maintenant que l'*acting out* d'Ophélie dans le registre de la *lalangue* soit divisé en deux aspects différents, ce qu'elle articulait, « *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* », et son geste sans paroles, jeter des petits morceaux au thérapeute. Il s'agit des deux registres impliqués dans l'*acting out* du sujet : l'Autre sujet réel, l'analyste, et l'objet petit *a*. Autrement dit, il s'agit de ce que le sujet montre et demande à l'Autre, avant même que le transfert soit établi, l'objet petit *a* de son vrai désir⁵⁰³ :

[...] combinons ces deux termes, du montrer, ou démontrer, et du désir, pour **isoler un désir dont l'essence est de se montrer comme autre, et pourtant, comme autre, ainsi de se designer**. [...]. Si le désir n'est pas articulable encore qu'il soit articulé, nous serons moins étonnés du phénomène devant lequel nous sommes. [...] il est articulé objectivement, à cet objet que j'ai appelé la dernière fois cause du désir.

L'*acting out*, c'est essentiellement la monstration, le montrage, voilé sans doute, mais non pas voilé en soi. Il n'est voilé que pour nous, comme sujet de l'*acting out*, en tant que ça parle, en tant que ça pourrait faire vrai. Sinon, au contraire, il est visible au maximum, et c'est pour cela même que, dans un certain registre, il est invisible, montrant sa cause. **L'essentiel de ce qui est montré, c'est ce reste, sa chute, ce qui tombe dans l'affaire**. Entre le sujet \$, ici Autrifié, si je puis dire, dans sa structure de fiction, et l'autre, $\mathbb{A}$, non authentifiable, jamais complètement authentifiable, ce qui surgit, c'est le reste, *a*, la livre de chair.

Dans l'*acting out*, l'objet cause du désir est invisible, mais en même temps, il est visible au maximum, parce qu'il se montre comme autre objet, en montrant sa cause. Cela correspond aux « deux structures différentes et définissables » du manque, puisque si quelque chose manque, il s'agit d'un objet, et si un objet se montre comme un autre qu'il n'est pas, logiquement il doit y avoir le manque qui lui correspond et qui se montre comme un autre qui ne l'est pas. Ces deux structures du manque sont⁵⁰⁴ :

[1] : « **Le manque du bord simple**, celui du rapport avec l'image narcissique ». Nous reconnaissons ces objets imaginaires dans la constitution de l'ego (image réelle) et du moi (image virtuelle) que nous avons étudiée dans le cas d'Ophélie (chapitre 4). Ils font partie de la structure de fiction, du discours, par exemple, lorsqu'elle dit à son thérapeute : « tu es médecin ».

[2] : Le manque « **du bord redoublé**, qui se rapporte à la coupure plus loin poussée sur le *cross-cap*, et qui concerne le *a* comme tel, en tant que c'est à lui que nous devons avoir affaire à un certain niveau du maniement du transfert ». Nous reconnaissons ces objets dans les petits morceaux de pâte à modeler qu'Ophélie jette à l'analyste, ce « qui tombe » dans l'affaire.

Dans ce registre de la *lalangue*, logiquement nous ne trouverons aucune trace de fiction. Ces petits morceaux ont la fonction de signaler l'objet verbal qu'elle a privilégié, « *pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher* ». C'est la *lalangue* en elle-même l'objet réel de l'*acting out*. C'est lui qui demande la coupure correspondant à la deuxième structure du manque.

Dans le registre de la langue, on peut reconnaître l'*acting out* par la présence de ces deux objets qui indiquent les deux structures du manque dans la séance analytique : celui de la fiction et celui qui tombe. Nous devons les reconnaître dans les quatre cas que nous examinerons à continuation. Nous suivrons également les réponses des analystes afin d'examiner le destin transférentiel de ces objets. Ce qui marque l'originalité des interventions de Ferenczi, Balint,

⁵⁰³ Ibid., p. 146.

⁵⁰⁴ Ibid., p. 163.

Little et Alvarez, est que, contrairement à l'habitude parmi les analystes postfreudiens, les réponses ne se laissent pas tromper par les objets imaginaires qui demandaient une interprétation, une signification. Ces réponses ont été données dans la voie de l'objet désigné, ce reste qui peut être compté et qui, comme la livre de chair ne demandait qu'à être coupé.

12.2.6 *Acting out* et symptôme

Dans la mesure où un symptôme doit être interprété, il partage avec l'*acting out* le fait d'être la démonstration d'un désir inconnu. Mais le symptôme ne peut pas être interprété directement, « il y faut le transfert, c'est-à-dire l'introduction de l'Autre », c'est-à-dire d'une « paroisse » ou code commun, pour le dire dans les termes de la structure du mot d'esprit. Dans ce sens, la distinction est claire, l'*acting out* est l'amorce du transfert : « C'est le transfert sauvage. Il n'y a pas besoin d'analyse, vous vous en doutez, pour qu'il y ait transfert. Mais le transfert sans analyse, c'est l'*acting out*. L'*acting out* sans analyse, c'est le transfert ». De cette façon on comprend que c'est la coupure, celle qui peut établir le transfert à partir de l'*acting out*. C'est à partir de ce moment qu'il est possible d'établir la paroisse commune qui permettra de comprendre le langage du symptôme et l'interpréter.

Lacan explique une autre différence entre l'*acting out* et le symptôme, à partir de la nature de ce dernier :

Dans sa nature, le symptôme n'est pas comme l'*acting out*, appelant l'interprétation, car, on l'oublie trop, ce que l'analyse découvre dans le symptôme, c'est que **le symptôme n'est pas appelé à l'Autre, n'est pas ce qui montre à l'Autre. Le symptôme, dans sa nature, est jouissance**, ne l'oubliez pas, jouissance fourrée sans doute, *untergebliebene Befriedigung*, il n'y a pas besoin de vous comme l'*acting out*, il se suffit. Il est de l'ordre de ce que je vous ai appris à distinguer du désir comme étant la jouissance, c'est-à-dire que **lui va vers la Chose, ayant passé la barrière du bien** -référence à mon Séminaire sur l'éthique -, c'est-à-dire du principe de plaisir, et c'est pourquoi cette jouissance peut se traduire par un *Unlust* [...] *déplaisir*.

Si le symptôme va vers la Chose, l'*acting out* qui s'adresse à l'Autre, va vers cet autre aspect du réel qui est le *a* en tant qu'objet cause du désir, ce point manque-de-signifiant. Cette distinction n'est pas facile, mais nous essaierons de la saisir, à partir des quatre cas qui, selon notre hypothèse, sont des cas d'*acting out*. Les phénomènes que les analystes respectifs ont souligné dans ces cas qu'ils qualifient de « difficiles » (Ferenczi et nous incluons Balint) ou de « limites » (Little et Alvarez), sont à situer dans la zone transférentielle et non pas dans la zone symptomatique. Cette zone n'a rien à avoir avec les formations de l'inconscient, parmi lesquelles on compte le symptôme, et qui sont à situer dans les circuits internes du graphe. Par contre, la zone transférentielle est à situer dans le parcours de la chaîne signifiante ($S \rightarrow A$), où les objets ont valeur de signe. C'est dans ce sens que ces objets ne sont pas à interpréter, mais à couper.

12.3 LES CAS LIMITES DANS LA ZONE TRANSFÉRENTIELLE DE L'*ACTING OUT*

Nous commencerons avec le cas de la patiente cleptomane de Margaret Little. Ce cas nous permettra de saisir *in extenso* la manière comment différents manques et objets entrent en jeu dans la séance et comment les réponses de l'analyste ont permis que les choses aient commencé à bouger dans l'analyse. À la lumière de ce cas, nous examinerons les trois autres vignettes.

12.3.1 Un cas de personnalité réactionnelle : une femme cleptomane

Dans son article « La Réponse totale de l'analyste aux besoins de son patient » (1957) Margaret Little se réfère au cas d'une femme qui va la voir parce qu'elle fait « des actes que l'on classe dans le cadre de la kleptomanie », selon l'expression de Lacan. On est hors de la scène analytique, dans le registre du passage à l'acte. Elle ne volait pas toujours, seulement dans certaines occasions, ce qui sûrement a mérité que Madame Little la classe dans le registre des personnalités réactionnelles. En ce qui concerne la scène analytique, l'auteure s'arrête au moment où l'analyse « commence à bouger » et qu'elle rapporte ses réponses et non pas ses interprétations. Celles-ci, nombreuses et dans le cadre postfreudien, n'avaient pas réussi grand-chose, mis à part le fait que, après un an d'analyse, la patiente a finalement fait allusion à ses vols. Ce qui a mérité une réponse différente de l'analyste c'était l'état de deuil dans lequel la patiente arrive un jour.

Lacan explique que c'est la fonction du deuil permet au sujet de se saisir comme un manque. Le sujet en deuil reconnaît que l'être aimé et perdu lui manque, une vieille dame de l'Allemagne nazi qu'elle avait appréciée beaucoup dans son enfance. Mais ce que le sujet ne saisit pas c'est qu'il remplissait la fonction d'être à la place du manque irréductible de cette vieille dame. Autrement dit, le sujet avait manqué à cette vieille dame, et dans cette mesure, il était précieux et indispensable pour cet être perdu. Dans cette fonction du deuil, nous pouvons identifier deux des conditions de l'*acting out*. Il y a le récit dramatique et un objet qui tombe dans l'affaire, l'être aimé et perdu. En montrant cet objet, la vieille dame de l'Allemagne nazi, le sujet indique en même temps un autre objet, le *a* cause de son désir. La troisième condition est remplie aussi, parce que ce deuil est mis dans la scène analytique, donc, il s'adresse à l'analyste interlocuteur.

Le manque de l'objet perdu est un manque du bord simple. Mais il peut être réduit au manque radical, de bord redoublé, qui est en cause dans la séance analytique. Comment ? Margaret Little le fait en trois moments. Le premier, que Lacan appelle « introduction involontaire de la fonction de la coupure », correspond à la réponse que l'analyste lui donne à sa patiente, prise par ce premier deuil inattendu et inconsolable de sa vie. Les deux autres moments sont des réponses à deux autres *acting out*, qu'il qualifie de « tournants décisifs dans l'analyse ». Examinons ces trois réponses de Margaret Little aux *acting out* de sa patiente.

12.3.1.1 PREMIERE REPONSE DE L'ANALYSTE : ANGOISSE ET INTRODUCTION DE LA FONCTION DE LA COUPURE

Dans la zone transférentielle, où analyste et analysant sont des interlocutrices, nous avons d'un côté la première douleur (deuil) de l'une d'elles, et l'angoisse comme réponse de l'autre. Cette réponse est « involontaire » du point de vue de l'analyste, parce qu'elle ne peut ni la nommer ni la théoriser. Mais du point de vue lacanien, elle est logique, compte tenu que l'angoisse est un signal du manque irréductible. Dans ce cas, ce manque est indiqué par le manque de bord simple qui soutient le deuil de son interlocutrice. Dans ce sens, la réponse de l'analyste a dû toucher les deux manques qui étaient en jeu dans la séance, certainement en

rapport avec les vols, puisque le vol créait un manque quelque part. Pour déterminer comment, partons de l'analyse de Lacan⁵⁰⁵ :

Un jour sa patiente arrive la face tuméfiée par les pleurs qu'elle verse sur la mort – dans un pays qu'elle a quitté depuis longtemps avec ses parents, à savoir l'Allemagne d'alors, l'Allemagne nazie – d'une personne qui ne se distinguait pas autrement parmi ceux qui avaient veillé sur son enfance, si ce n'est que c'était une amie de ses parents, mais une amie avec qui elle avait des rapports bien différents que ceux qu'elle avait avec ses parents. **C'est un fait qu'elle n'a jamais, de personne, porté un pareil deuil.**

Devant cette réaction déchaînée, surprenante, quelle est la réaction de notre analyste ? Celle d'interpréter comme elle fait toujours. Là encore, elle varie ses interprétations, histoire de voir celle qui marche. Interprétations classiques, à savoir que ce deuil est un besoin de rétorsion contre l'objet, ou que ce deuil s'adresse peut-être à l'analyste, façon de lui apporter à elle, l'analyste, tous les reproches qu'elle a à lui faire à travers l'écran de la personne dont elle porte le deuil. Rien ne fonctionne. **Un tout petit quelque chose commence à se déclencher quand l'analyste avoue au sujet qu'elle y perd son latin, et que la voir comme ça lui fait de la peine.** [...].

L'intervention avait fait apparaître à la patiente **qu'il y avait chez l'analyste ce qui s'appelle de l'angoisse**. Nous sommes là sur la limite de quelque chose qui désigne dans l'analyse la place du manque. **Cette insertion**, cette greffe, ce marcottage, **ouvre une dimension qui permet à ce sujet féminin de se saisir comme un manque, alors qu'il ne le pouvait absolument pas dans toute la relation avec les parents.**

L'angoisse de l'analyste est au milieu de deux phrases différentes, marqués par un changement dans le ton de la voix. D'abord, celle qui introduit la fonction de la coupure dans sa propre parole et que Lacan synthétise dans l'expression « perdre son latin ». Elle coupe avec ses interprétations habituelles, avec son savoir : tout ce que la doctrine classique postfreudienne lui avait appris. Ainsi, il ne lui reste qu'à prendre la parole comme sujet. De cette manière, en coupant le fil de sa propre parole, comme la Shéhérazade des *Mille et une nuit*, Margaret Little fait surgir son propre désir, l'objet *a*, cause du désir dans la séance. Dans ce sens, Lacan souligne : cette fonction de la coupure est « ce qui est en question, et doit toujours venir en question dans l'analyse à quelque point que ce soit, fût-ce à son terme »⁵⁰⁶. Je cite Madame Little, pour que nous apprécions mieux ce moment de coupure⁵⁰⁷ :

Mes interprétations [...] tombaient à plat. Elle ne pouvait plus s'étendre sur le divan. Elle s'asseyait quelques minutes, puis se levait et tournait en rond dans le cabinet, pleurant et se tordant les mains.

Il était clair pour moi que sa vie était en danger : risque de suicide ou d'épuisement. **D'une manière ou d'une autre, il me fallait mettre un terme à cette situation. Finalement, je lui dis** combien sa détresse est douloureuse, pas seulement pour elle-même et pour sa famille, **mais pour moi-même. Je lui dis que** nul ne peut la voir dans cet état sans en être profondément affecté, que j'éprouve de la peine, avec elle et pour elle, **dans la perte qu'elle a subie.**

L'effet est instantané et massif. Dans l'heure qui suit, elle se calme et ne pleure plus que de tristesse. Elle commence à s'occuper des siens, et quelques mois plus tard, elle trouve l'appartement plus vaste dont sa famille avait besoin depuis des années, et qu'elle a déclaré jusque là introuvable.

Après la coupure dans sa propre parole, la deuxième partie de la réponse de l'analyste s'adresse directement son interlocutrice. La patiente lit dans ce sentiment de « peine » qu'il y avait de l'angoisse dans l'analyste : « j'éprouve de la peine, avec elle et pour elle, **dans la perte qu'elle a subie** ». Cette **perte** est analogue aux paroles tombées « à plat » des interprétations de

⁵⁰⁵ Ibid., p. 168.

⁵⁰⁶ Ibid., p. 169.

⁵⁰⁷ Heimann, Paula. *Le contre-transfert*, op. cit., p. 61-62.

l'analyste. C'est de cette manière qu'on peut comprendre que l'analyste a pris la relève transférentielle de la vieille dame à qui elle pouvait manquer.

Les phrases de l'analyste ont, en plus, une structure logique, selon l'apologue de Lacan des trois prisonniers : entre les deux sujets réels de l'interlocution, elle interpose toujours une troisième, d'abord « sa famille » puis « nul ». Dans ce dernier cas, les phrases sont justes, parce que la patiente passe de la place d'objet à la place de sujet par intermédiation de l'analyste qui s'est mis à la place de ce « nul » : « Je lui dis que nul ne peut **la voir** dans cet état sans en être profondément affecté, que j'éprouve de la peine, avec elle et pour elle, dans **la perte qu'elle a subie** ».

12.3.1.2 LES DEUX TOURNANTS DECISIFS POUR L'ANALYSE

Margaret Little a réussi à toucher son propre manque redoublé, à travers la coupure qu'elle fait tomber sur elle-même, et dans l'après-coup, elle réussit à toucher celui de sa patiente. En effet, dans son analyse, Lacan suit l'ordre du récit de Madame Little. Mais dans la chronologie des faits, il y a d'abord deux réponses décisives qui ont préparé le terrain du deuil. À leur tour, ces deux réponses ont acquis valeur et sens grâce à l'interlocution que nous venons de voir. Ainsi, du point de vue des temps logiques, cette dernière réponse sur le deuil correspond au moment de conclure de la patiente. De là son importance et le fait que Madame Little lui donne la priorité dans le récit clinique⁵⁰⁸ : « Quand je lui ai fait part de mes sentiments au moment de la mort d'Isle, j'ai fait le rapprochement avec ces deux autres moments, et elle me confia que pour la première fois depuis le début de son analyse, j'étais devenue une vraie personne, tout à fait différente de sa mère ».

C'est dans ce « rapprochement » après-coup des trois réponses que, depuis le manque de bord du deuil, l'analyste a réussi à toucher le manque redoublé. Dans ces moments préalables les réponses de l'analyste sont tombées sur la parole de sa patiente. Ce sont les « tournants décisifs pour l'analyse » explique Lacan⁵⁰⁹ :

[Premier tournant : l'instant du regard]

Un beau jour, alors que le sujet lui ressasse toutes ses histoires d'argent avec sa mère, l'analyste lui dit en ses propres termes – *Écoutez, finissez-en avec ça, parce que, littéralement, je ne peux plus l'entendre, vous m'endormez*. Je ne vous donne pas ça comme un modèle de technique, je vous demande de lire une observation et de suivre les problèmes qui se posent à une analyste aussi expérimentée que brûlante d'authenticité.

[Deuxième tournant : le temps pour comprendre]

La seconde fois, il s'agit de légères modifications qui ont été faites chez l'analyste à ce qu'elle appelle la décoration de son cabinet [...]. Notre Margaret Little a déjà été tannée toute la journée par les remarques de ses patients – *C'est bon, c'est mal, ce brun est dégoûtant, ce vert est admirable* -, et voilà notre patient qui réplique vers la fin de la journée, et qui remet ça en termes encore un peu plus agressifs que les autres. L'analyste lui dit textuellement – *Écoutez, je me fiche totalement de ce que vous pouvez penser*. Comme la première fois, la patiente est choquée, estomaquée, après quoi elle ressort de son silence avec des cris d'enthousiasme – *Ce que vous avez fait là, c'est formidable*, etc.

Je vous passe les progrès de cette analyse. Ce que je voudrais simplement désigner ici à propos d'un cas choisi [...], **c'est que le facteur décisif du progrès de la cure tient à l'introduction de la fonction de la coupure**. La première interprétation a consisté à lui dire - *Vous me faites l'effet du bouchon de carafe, vous m'endormez*. La seconde fois, elle l'a littéralement remise à sa place – *Pensez*

⁵⁰⁸ Heimann, Paula. Ibid., p. 63.

⁵⁰⁹ Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit., p. 169-70.

ce que vous voudrez de la décoration de mon cabinet, je m'en balance. Et c'est alors que quelque chose de décisif a été mobilisé dans la relation transférentielle ici en cause.

Dans le premier *acting out*, l'objet montré est l'argent, ce qui reste dans les récits des affaires avec sa mère. Mais ce qui tombe est sa parole, parce qu'elle se tait en laissant tomber ces histoires. Dans le deuxième, l'objet isolé sont les détails de la décoration du cabinet que la patiente remet en question, mais l'objet coupé reste le même, la parole du sujet, c'est-à-dire, sa chaîne signifiante, la seule qui peut ouvrir la surface subjective, ce point manque-de-signifiant, objet du désir. Mais c'est dans la dernière réponse que la coupure recherchée par la patiente dans les *acting out* est réussie, juste dans le moment où l'analyste (A) a mis la coupure en fonction de sa propre parole comme perte (objet petit *a*) et par rapport à l'appel du sujet (S).

Ainsi, cette introduction de la fonction de la coupure dans le cas est en étroite relation avec les vols et la production de l'objet du désir. Lacan souligne, d'un côté, que la patiente n'avait pas fait le deuil de son père qu'elle admirait et dont le noyau était en rapport justement avec un objet du désir « elle ne pouvait d'aucune façon représenter quelque chose qui ait pu, sous quelque angle que ce soit, manquer à son père »⁵¹⁰. Autrement dit, ce père ne transmettait pas à sa fille que quelque chose pouvait lui manquer. Par rapport à la mère, sa conclusion est la suivante⁵¹¹ :

Quant à la mère, dont l'incidence est la plus proche dans la détermination des vols, elle n'a jamais pu faire de cette enfant autre chose qu'un prolongement d'elle-même, qu'un meuble, voire un instrument, instrument de menace et d'échange à l'occasion, mais, en aucun cas, quelque chose, qui aurait pu avoir un rapport causal par rapport à son propre désir. **C'est bien pour désigner ceci, à savoir que son désir** – elle ne sait bien entendu pas lequel – **pourrait être pris en considération**, que chaque fois que la mère se rapproche, entre dans le champ d'induction où elle peut avoir quelque effet, le sujet se livre très régulièrement à un vol, qui, comme tous les vols de kleptomane, veut simplement dire – **Je vous montre un objet que j'ai ravi par la force ou par la ruse, parce qu'il y a quelque part un autre objet, le mien, le a, qui mériterait qu'on le considère, qu'on le laisse un instant s'isoler**. Cette fonction de l'isolement de l'être-seul est en quelque sorte le pauvre corrélatif de la fonction de l'angoisse. *La vie*, dit quelque part [...] Étienne Gilson, *l'existence est un pouvoir ininterrompu d'actives séparations*.

Or, Lacan ponctue qu'il ne s'agit pas dans ces séparations de quelque chose de l'ordre de la frustration, mais de « la limite où s'instaure la place du manque », celui qui n'est irréductible à aucun autre. C'est à ce point manque-de-signifiant⁵¹² qu'ont été réduits les manques liés aux vols et le deuil de la vieille dame, grâce à l'articulation transférentielle.

Ainsi, on peut comprendre mieux pourquoi Lacan souligne que la problématique de l'expérience analytique « inclut en elle de tenir compte du manque comme tel » et pas comme « comblable ». C'est cela la fonction et valeur de la coupure dans la séance analytique en général et qui se rapporte au désir propre de l'analyste. Nous avons déjà fait quelques références à ce sujet très large et complexe qui est le désir de l'analyste (chapitre 5), selon les exigences des cas étudiés. Mais il nous manquait de l'aborder depuis la perspective du manque irréductible, de l'angoisse et de la coupure.

⁵¹⁰ Ibid., p. 170.

⁵¹¹ Ibid., p. 171.

⁵¹² Ce point manque-de-signifiant est celui du manque-d'un-nom mis en évidence par Freud dans son oubli du nom « Signorelli » (Cf. chapitre 8).

Nous verrons ensuite comment dans chacune des interventions de Ferenczi, Balint et Madame Alvarez la réponse des analystes aux *acting out* de leurs patients ont été de l'ordre de « perdre son latin ». Ainsi, les désirs des sujets ont permis, dans le réel du manque en tant que tel, l'établissement du transfert et la continuation de l'analyse.

12.3.2 La coupure des énoncés dans le cas de Ferenczi

Lacan soulignait deux questions qui ont guidé la technique et la théorie de Ferenczi et que nous pouvons ramener au niveau de l'interlocution analytique (10.3.3.2.5). En premier lieu, qu'il a commencé à s'interroger sur le rôle que devaient jouer, à tel moment de l'analyse, l'initiative de l'analyste d'abord, son être ensuite. En second lieu, qu'il « a vu magistralement l'importance de la question pour ce qui dans une analyse fait participer l'enfant à l'intérieur de l'adulte ». Ferenczi répond : « ce qui est verbalisé d'une façon irruptive ». Dans la vignette que nous allons examiner, cette irruption d'une verbalisation infantile prend le caractère d'un *acting out*. Le patient n'est pas nouveau, mais lorsque Ferenczi fait remarquer les conséquences de sa réponse, nous pouvons l'expliquer comme le moment où le transfert symbolique s'est établi. En effet, l'intervention de Ferenczi a évité l'écueil imaginaire et a eu l'effet de coupure que nous avons vu dans le cas de Margaret Little.

12.3.2.1 LA VIGNETTE CLINIQUE

Cette vignette est citée par Thierry Bokanowski dans son article « Sándor Ferenczi et la clinique des cas dits « difficiles » »⁵¹³ :

« Un patient dans la force de l'âge se décide, après avoir surmonté de fortes résistances, notamment une méfiance intense, à faire revivre des événements de sa prime enfance. Je sais déjà, grâce à l'élucidation analytique de son passé, que, **dans des scènes revécues, il m'identifie à son grand-père. Tout à coup, en plein milieu de son récit, il me passe le bras autour du cou et me chuchote à l'oreille** : "Dis, grand-père, je crains que je vais avoir un petit enfant..." **J'ai alors eu l'idée heureuse, me semble-t-il, de ne rien dire tout d'abord du transfert ou d'une chose de ce genre, mais de lui retourner la question, sur le même ton de chuchotement** : "Oui, pourquoi donc penses-tu cela ?". » S. Ferenczi poursuit en décrivant sa technique comme étant alors comparable à celle adaptée par les analystes d'enfants qui se laissent entraîner au « jeu des questions et réponses », lequel implique que l'on soit très vigilant quant au fait que les questions restent simples et adaptées « à l'intelligence d'un enfant », sinon l'on risque que le dialogue soit « rapidement rompu », le patient reprochant alors sa maladresse à l'analyste qui avait, pour ainsi dire « gâché le jeu ». Des griefs « encore plus énergiques » peuvent surgir si l'on s'aventure à donner des interprétations « par trop savantes ou scientifiques ».

12.3.2.2 LA COUPURE AU NIVEAU DE LA SUBSTITUTION SYMBOLIQUE

Lorsque le patient passe le bras autour du cou de Ferenczi, il s'agit du passage à l'acte. L'*acting out* est dans le chuchotement à l'oreille et dans ce qu'il chuchote à son analyste. Apparemment, l'énoncé, « je vais avoir un petit enfant », demande à être interprété, mais son contenu montre en premier plan à l'analyste un objet, qui, selon nos critères, va tomber de lui, « un enfant ». L'« idée heureuse » de Ferenczi de « ne rien dire tout d'abord du transfert ou d'une

⁵¹³ Bokanowski, Thierry. « Sándor Ferenczi et la clinique des cas dits « difficiles » (2010). In : *Revue française de psychanalyse*. 2011/2. Vol 75. « La cure des états limites ». (S. Ferenczi (1933), *Analyses d'enfants avec des adultes, Œuvres complètes, IV* (1927-1933), Paris, Payot, 1982, p. 98-112).

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-2.htm>

chose de ce genre », a impliqué la coupure de ses propres énoncés, avant même qu'ils se produisent.

Cela implique que Ferenczi n'a pu s'appuyer que sur le registre de la chaîne signifiante pour sa réponse. Ainsi, dans le même registre réel de l'interlocution, le ton de la voix, il lui répond, en prenant le fil de l'énonciation tendu par le patient à travers les pronoms, lorsqu'il lui demande :

- **Dis**, grand-père [toi], **je** crains que
- **Oui**, pourquoi donc penses-tu cela ?

Le sujet de la crainte (je) va se retrouver à la fin de sa question, dans le point d'interrogation, parce que pour répondre à Ferenczi, il devra s'expliquer, en commençant sa phrase par les signifiants qui le représentent dans le dialogue analytique : « **moi, je** pense cela parce qu'etc. ». Dans cette opération signifiante, on voit bien que Ferenczi a coupé aussi l'énoncé de son patient, lorsqu'il le substitue par un seul signifiant, « **cela** ». En conséquence, le sujet de l'énonciation, « je », se définit par rapport à l'objet signifiant, « cela ». Dans son indétermination, ce signifiant peut indiquer ce point « d'où surgit qu'il y a du signifiant et qui en un sens ne saurait être signifié, le point manque-de-signifiant ». Autrement dit le huit intérieur ou les gravures qui manquent irrémédiablement dans le volume subjectif.

12.3.3 Balint : La double coupure des énoncés menteurs

Lacan cite la vignette de Balint, publié en 1933 dans son article « Transfert d'émotions », dans la leçon XVIII du premier Séminaire, pour introduire « l'ordre symbolique ». Si le premier Séminaire nous a conduit par la route signifiant des rapports du sujet à l'Autre dans le transfert, le dixième, nous a conduit vers le point où cette route commence, le point manque-du-signifiant. Nous le prenons ici dans le cadre qui nous intéresse, celui de la fonction de la coupure à partir de l'*acting out*. C'est dans ce sens que nous essayerons de lire la vignette de Balint, à la lumière de ce Séminaire X. Le double coupure, la double coupure

12.3.3.1 L'ACTING OUT DANS UNE SCENE DOUBLE

Voici la vignette⁵¹⁴ :

Balint nous raconte alors une bien jolie histoire. **Un monsieur vient le voir. Il est au bord de l'analyse** - nous connaissons bien cette situation – **et il ne se décide pas**. Il a été voir plusieurs analystes, et enfin il vient voir Balint. Il lui raconte une longue histoire, très riche, très compliquée, avec de détails sur ce qu'il sent, ce qu'il souffre. Et c'est là que notre Balint -dont je suis par ailleurs en train de diffamer les positions théoriques, et Dieu sait si je ne le fais qu'à regret – se révèle le merveilleux personnage qu'il est.

Balint ne tombe pas dans le contre-transfert [...] il écoute ce type [...]. Et il ne comprend pas. Ça arrive. Il y a des histoires comme ça, on ne les comprend pas. Quand vous ne comprenez pas une histoire, ne vous accusez pas tout de suite, dites-vous - que je ne comprenne pas, ça doit avoir un sens. Non seulement Balint ne comprend pas, mais il considère qu'il est en droit de ne pas comprendre. **Il ne dit rien à son type, et le fait revenir.**

⁵¹⁴ Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques...*, op. cit. p. 351.

Le type revient. Il continue à raconter son histoire. Et il en remet. Et Balint ne comprend toujours pas. Ce que l'autre lui raconte, ce sont des choses aussi vraisemblables que d'autres, seulement voilà elles ne vont pas ensemble. Ça nous arrive, des expériences comme celle-là, ce sont des expériences cliniques dont il faut tenir le plus grand compte, et quelque fois elles nous projettent vers le diagnostic qu'il doit y avoir quelque chose d'organique. Mais là, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Alors, Balint dit à son patient. – *C'est curieux, vous me racontez des tas de choses fort intéressantes, mais moi, je dois vous dire que votre histoire, je n'y comprends rien.* Alors le type s'épanouit, large sourire sur sa face. – *Vous êtes le premier homme sincère que je rencontre, car toute ces choses, je les ai racontées à un certain nombre de vos collègues qui y ont vu tout de suite l'indice d'une structure intéressante, raffinée. Je vous ai raconté tout cela à titre de test, pour voir si vous étiez comme tous les autres un charlatan et un menteur.*

Nous trouvons les éléments de l'*acting out*. On est avant que le transfert soit établi. Le sujet met au premier plan de la scène toutes ces histoires incompréhensibles et les adresse à l'analyste en demandant une réponse. Comme dans les cas de M. Little et Ferenczi, c'est l'analyste qui coupe sa parole tout d'abord : « **Il ne dit rien à son type, et le fait revenir** ». Mais ce qu'il tait n'est pas un savoir analytique, mais le degré zéro de sa compréhension de ces histoires. Il doit y avoir une autre chose que ces histoires, pour expliquer son incompréhension. Ainsi, dans la seconde séance, Balint introduit au niveau de sa propre énonciation un sujet indéterminé pour se référer à cette autre chose : « **C'est curieux...** ».

En ce qui concerne les énoncés, nous trouvons que, à la différence du cas de Ferenczi où l'énoncé est substitué par un seul signifiant, « cela », Balint en utilise deux, le premier plus symbolique que le deuxième : « ... vous me racontez **des tas de choses fort intéressantes**, mais moi, je dois vous dire que **votre histoire, je n'y comprends rien** ». Pourquoi ? Il nous semble que c'est justement à cause de cette autre chose introduite dans l'énonciation, son incompréhension dans l'affaire. Elle indiquait cette autre chose qui nous est révélée à la fin de la vignette, le piège de son patient. Dans le cas du patient de Ferenczi, il n'y avait pas cette intention de prouver l'honnêteté de l'analyste. Autrement dit, le sujet logique n'avait pas besoin de monter sur scène. Par contre, dans le cas de Balint, le sujet logique est obligé d'y monter pour dire ce qu'il a à dire : qu'il ne comprend rien. Mme Little et Ferenczi étaient aussi des sujets logiques en tant qu'interlocuteurs, mais chez eux ce qui est au premier plan est l'analyste qui a compris l'énoncé de l'autre qui leur parle et qui répond en conséquence. Chez Balint, on doit souligner le contraire, c'est le sujet logique tant que tel qui se met au premier plan et qui coupe sa parole.

Le résultat de cette intervention est, d'un côté, l'objet indiqué par l'énonciation de l'analyste (« **c'est curieux...** »), à partir de l'objet montré par le patient (ses histoires), et de l'autre côté, une double coupure ou réduction de cet objet qui prend le devant de la scène (« tas d'histoires » et « votre histoire »). Énonciation et énoncé concordent avec la réponse du sujet à la demande du sujet analyste, lorsqu'il révèle la vérité. Il a menti, il y avait donc deux scènes, la fausse des histoires et la vraie du test. Le patient montrait la fausse, l'analyste indiquait la vraie. Puisqu'il y a deux scènes, on peut s'attendre à ce que deux objets soient mis en évidence : « *Vous êtes le premier homme sincère que je rencontre, car **toute ces choses**, je les ai racontées à un certain nombre de vos collègues qui y ont vu tout de suite l'indice d'une structure intéressante, raffinée. Je vous ai raconté **tout cela** à titre de **test**, pour voir si vous étiez comme tous les autres un charlatan et un menteur.* » En effet, il y a le faux objet, « toutes ces choses » qui correspond à l'énoncé des scènes avec d'autres analystes et le vrai, « le test », qui correspond à la scène actuelle.

C'est ce « test » ce que, à notre avis, tombe dans l'affaire. Il indique l'objet en cause dans le substitut symbolique qui le précède dans la phrase, « tout cela ». Dans son indétermination,

cet objet désigné indique ce point manque-de-signifiant qui a été l'origine du transfert et que Balint avait indiqué aussi dans sa phrase « c'est curieux ». Autrement dit, c'est comme si le patient lui répondait : « **tout cela, tout ce qui est curieux** pour vous parce que vous ne le comprenez pas et **dont** vous ne pouvez rien dire, est un **test** ». Dans ces substitutions symboliques produites par l'intention du sujet, ce « test » indiquait, alors, le véritable objet du désir, le *a* irréductible. Une fois le test tombé, le transfert symbolique est établi et le véritable objet du désir du début de l'analyse entre en scène : l'histoire du sujet. Balint l'avait nommé : « votre histoire ». C'est vers cet objet unique que convergeaient toutes les histoires mensongères. Balint a su l'obtenir à partir de la coupure de sa parole qui a coupé par la même occasion la suite interminable de la fausse histoire du patient⁵¹⁵.

12.3.3.2 LE POINT MANQUE-DE-SIGNIFIANT DANS LE SEMINAIRE I

Or, dans l'explication de Lacan à toutes ces histoires du patient, on trouve la manière comment il nommait à l'époque de ce premier Séminaire le point manque-de-signifiant, « la béance de l'être en tant que tel »⁵¹⁶ :

L'opération du type se soutient hautement dans son registre, pour autant **qu'au départ de l'expérience analytique, il y a le registre de la parole menteresse.**

C'est la parole qui instaure dans la réalité le mensonge. **Et c'est précisément parce qu'elle introduit ce qui n'est pas, qu'elle peut introduire ce qui est.** Avant la parole, rien n'est, ni n'est pas. Tout est déjà là sans doute, mais **c'est seulement avec la parole qu'il y a des choses qui sont** - qui sont vrais ou fausses, c'est-à-dire qui sont – **et des choses qui ne sont pas.** C'est avec la dimension de la parole que se creuse dans le réel la vérité. Il n'y a ni vrai ni faux avant la parole. Avec elle s'introduit la vérité, et le mensonge aussi, et d'autres registres encore. [La méprise et l'ambiguïté].

Symétriquement, se creuse dans le réel le trou, la béance de l'être en tant que tel. La notion d'être, dès que nous essayons de la saisir, se montre aussi insaisissable que la parole. Car l'être, le verbe même, n'existe que dans le registre de la parole. **La parole introduit le creux de l'être dans la texture du réel, l'un et l'autre se tiennent et se balancent, ils sont exactement corrélatifs.**

Dans cette symétrie entre les deux creux de la dimension de la parole dans le réel, la vérité et la béance de l'être en tant que tel, nous lisons le « vice de structure » qui rejoint la symbolisation et le lieu du discours du Séminaire X. C'est-à-dire, les deux formes du manque présents dans l'*acting out*. Nous voyons, donc, dans le cas de Balint le même principe qui instaure le transfert, selon le Séminaire X : c'est le point manque-de-signifiant, mis en évidence dans la coupure signifiante, celui qui établit le transfert : « je ne comprends rien, je ne dis rien et, alors, j'interroge le sujet sur ce fait curieux ». Lorsqu'il, le sujet, vient à la parole (« Je vous ai raconté tout cela à titre de test »), le manque irrémédiable de la gravure est touché, à travers l'objet de sa propre énonciation (« tout cela »). Bien entendu, ce principe ne pouvait pas être énoncé par Lacan que dix ans après son premier Séminaire. Mais on peut dire que, ici, dans le premier, il l'avait saisi et introduit dans son enseignement dans la symétrie des deux creux de la parole.

⁵¹⁵ En effet, Balint écrit : “After a while I interrupt him with the confession that I am still unable to understand the situation : the more he tells me, the less clearly I see. My man takes a deep breath and says: “At last – a sincere man”. Then he tells me that his name is different, the whole story – family relations, nervous symptoms, everything was invented; he wanted to test me first, because he wants a truthful man to whom to disclose his secrets”. <http://testrain.info/download/Michael%20Balint%20Primary%20Love%20and%20Psycho-Analytic%20Technique%20201987.pdf>, (p. 179).

⁵¹⁶ Lacan, Séminaire I, op. cit., p. 352.

12.3.4 Dans le cas de la petite Yudy : l'angoisse, signal du manque irréductible

12.3.4.1 L'ANGOISSE, L'OBJET MONTRE ET LES REPONSES DE L'ANALYSTE

Voici la vignette qu'Anne Alvarez raconte du cas de la petite Yudy, sous le titre « Un exemple clinique »⁵¹⁷ :

Il y a quelques années, j'avais en traitement une fillette borderline-psychotique, Yudy, qui souffrait d'asthme. Elle n'a jamais eu de crise d'asthme en ma présence, mais un jour elle arriva, le souffle court et **dit sur un ton empreint d'angoisse qu'elle était en train de faire une crise. J'essayai alors de lui montrer qu'elle avait très peur, comme si elle croyait qu'elle allait mourir.** Sa panique empira, sa respiration devint encore plus heurtée et je me rendis compte qu'au lieu de l'aider, **mon interprétation n'avait fait qu'augmenter son angoisse. Je réfléchis rapidement et finis par lui dire qu'elle ne savait apparemment pas faire la différence entre une grosse crise d'asthme et une petite.** Cela ne me parut pas une interprétation particulièrement profonde mais, surprise et soulagée, Yudy répondit, « Oui.i.i. » et sa respiration s'améliora.

Malheureusement nous n'avons pas plus de données sur le cas, mais il semble que le symptôme principal de Yudy était son asthme. Il nous semble aussi que la crise d'asthme, habituellement produite hors des séances, prend la scène analytique dans cette occasion en termes d'un *acting out*. Elle certainement est adressée et montrée à l'analyste. Or, contrairement aux cas des patients adultes que nous avons étudié, ici le rapport entre l'angoisse et cet objet asthme est directe : « mais un jour elle arriva, le souffle court et **dit sur un ton empreint d'angoisse qu'elle était en train de faire une crise** ». La phrase de Yudy énonce et montre l'objet qu'elle est en train de faire : « une crise ».

Il ne s'agit pas d'une angoisse au niveau du manque de bord simple, c'est-à-dire, au niveau du moi qui déchaînerait tout l'appareil défensif du sujet en impliquant les deux parcours du graphe. Non, ici il s'agit du signal d'angoisse qui indique le point manque-radical-de-signifiant qui demandait directement une coupure. La preuve est que la première réponse de l'analyste, une interprétation dans l'ordre imaginaire, a aggravé l'asthme. La bonne réponse vient dans l'ordre de l'interlocution, lorsqu'elle s'adresse à sa petite interlocutrice pour lui dire : « Il me semble que **tu** ne sais apparemment pas faire... ». Puis, l'analyste prend l'objet que Yudy lui a montré au début de la séance, « la crise », et la coupe en deux, lorsqu'elle la différencie symboliquement : « ... la différence entre **une grosse crise d'asthme et une petite** ».

12.3.4.2 DES RAPPORTS COUPURE ORIGINALE/SYMBOLISATION/COUPURE

La petite fille connaissait certainement ces mots, « grosse et petite », mais elle ne les avait pas symbolisés, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas été mise en rapport avec eux. En conséquence le nom de l'objet qui la représentait, « crise », n'était pas encore dans son code linguistique, bien qu'elle ait dû l'entendre souvent. Ainsi, le cas nous montre une fois de plus la manière comment symbolisation et coupure sont corrélatives et solidaires l'une de l'autre. Mais avec Yudy nous découvrons un objet nouveau, par rapport aux objets des cas examinés dans la première partie

⁵¹⁷ Alvarez, Anne, *Une présence bien vivante...*, op. cit. P. 135-36.

de la thèse : une maladie qui entraîne des manifestations corporelles, l'asthme, et que l'on peut ranger avec Freud et Lacan⁵¹⁸ du côté de la névrose d'angoisse. Dans tous les cas, cette névrose demande et précède des traitements symboliques.

Si l'« interprétation » n'a pas paru particulièrement profonde à Madame Alvarez c'est parce qu'elle ne peut pas atteindre les profondeurs. Elle correspond à une coupure qui, justement, ne peut se faire que sur une surface, celle de la chaîne signifiante que la petite fille lui avait adressée au début de la séance. C'est la même opération que Jean Lelièvre a fait sur la surface signifiante qu'Ophélie lui a adressé au début de l'épisode de la langue Donald. La différence entre les deux cas git dans le registre de langue utilisé par chaque fillette, mais la cible indiquée était le même, le point du manque radical, le huit intérieur à partir duquel chaque chaîne signifiante s'est étendu.

Les réponses de Yudy confirment la réponse de l'analyste. Au niveau de l'angoisse, le soulagement de la crise ; au niveau signifiant son « oui.i.i » ; et au niveau du manque, les coupures que fait la petite fille au niveau signifiant, indiquées par l'analyste avec les points : « ...i.i. ». En somme, le sujet du désir a pris sa place par rapport à son objet. En ce qui concerne la petite fille, cet objet ce sont les phonèmes qu'elle prononce et coupe. En ce qui concerne l'analyste, il s'agit du cas lui-même, puisqu'elle a choisi de l'inclure dans sa recherche afin de nous transmettre ce qui l'a surprise. Nous lui donnons un nom qu'elle ne connaissait pas : la fonction signifiante, racine de tout désir et de tout transfert.

12.3.4.3 LE PARADOXE CLINIQUE D'ANNE ALVAREZ

À la lumière de ces principes qui mettent la fonction de la coupure en rapport avec le désir, nous trouvons plus net le paradoxe entre la pratique d'Anne Alvarez avec Yudy et ce qu'elle dégage comme théorie. C'est-à-dire que si l'intervention signifiante dans le cas de la petite Yudy a pris en compte le manque comme tel, l'analyste le théorise en termes de celui qu'il est possible de combler⁵¹⁹ :

Le psychothérapeute d'enfants connaît bien la pression exercée sur lui par son jeune patient lorsque ce dernier s'approche, souriant et aimable, et lui dit, « la couleur que j'aime le plus c'est le rouge. Et toi ? Souvent le thérapeute se sent obligé de donner une interprétation "privative" - Grotstein dit une interprétation-sevrage (1983) - afin de limiter la toute-puissance ou l'intrusion de l'enfant et pour éviter de satisfaire les fantasmes de l'enfant par collusion ou séduction. À mon avis l'argument qui oppose satisfaction et privation [Grotstein, 1983] est une dichotomie dangereusement fautive, car si une interprétation peut priver le patient d'une satisfaction réelle (il n'obtient pas l'information demandée), cela ne veut pas dire pour autant qu'elle sera vécue comme une privation. Elle pourrait d'ailleurs tout à fait le satisfaire à condition de prendre en **compte le désir de l'enfant** de s'assurer que son thérapeute et lui-même ont quelque chose en commun, ou aiment parfois les mêmes choses, ou bien encore appartiennent à la même espèce. Une interprétation peut communiquer une compréhension de ces éléments sans pour autant être dans la collusion ou la séduction. La dichotomie est dangereuse car une interprétation trop défensive peut être vécue par un enfant soupçonneux ou carencé comme un rejet cruel de ce qui est peut-être sa première ouverture amicale. Selon mon hypothèse, cette question renvoie à des implications très différentes selon l'enfant qui la pose : chez tel l'enfant, elle est peut-être une attaque ou une défense contre la séparation ; chez tel autre, un premier pas vers un contact plus proche avec son objet. Dans le premier cas, l'enfant est

⁵¹⁸ Cf. Le cas que Lacan comment d'une névrose d'angoisse traité par Barbara Low chez un adulte, dans le même Séminaire X, *L'angoisse*, chapitres XIV et XV.

⁵¹⁹ Alvarez, Anne, *Une présence bien vivante...*, op.cit., p. 130.

peut-être trop proche, trop à l'intérieur, et aura besoin d'être plus à distance ; dans le deuxième, l'objet est peut-être trop lointain et l'enfant a besoin de sentir qu'il a le droit de s'en approcher. Cela ne veut pas dire qu'il faut absolument dire à son patient sa couleur préférée.

Sa conclusion va dans le sens de ce que nous appelons la clinique de l'« un par un ». Dans le cas de Yudy elle s'approche d'une pratique qu'on dirait presque « lacanienne », bien qu'elle ne mentionne jamais Lacan. Cela est paradoxal compte tenu des principes théoriques qui, selon elle, constituent la base de sa clinique. Nous y reviendrons dans l'épilogue de ce chapitre.

12.4 CONCLUSION

Les analyses que nous venons de voir, nous permette de vérifier et prouver notre hypothèse : ces quatre cas que les analystes postfreudiens ont qualifié de « difficiles » ou « limites », se sont révélés être en réalité des cas d'*acting out*, dans la perspective lacanienne du terme. La difficulté des cas résidait dans ce moment où le sujet réel « monte sur la scène » analytique, en abandonnant le cadre du transfert imaginaire que l'analyste lui avait offert jusque-là. Dans chaque cas, un objet était montré qui indiquait un autre qui demandait à être coupé. Ainsi, cette coupure première a permis l'établissement du transfert. L'adjectif « limite » peut être lu dans ce sens transférentiel en tant qu'il s'agit du moment où le transfert est à la limite du rapport symbolique.

Cette lecture peut-elle se généraliser à d'autres cas que les analystes postfreudiens, psychiatres et d'autres cliniciens, classent en tant que « cas limites » ? Cela doit être vérifié au cas par cas, bien entendu, mais à partir de notre hypothèse générale sur les états et les formes des structures, nous croyons que c'est possible. Les états extraordinaires tant dans les psychoses que les névroses ne peuvent basculer vers des états ordinaires que grâce à l'établissement du transfert symbolique.

C'est la raison pour laquelle, nous croyons que c'est l'enjeu transférentiel ce qui a poussé les analystes postfreudiens à parler des états limites. Plus leur offre analytique est dans le registre imaginaire, plus le sujet s'engage dans l'exhibition d'objets qui appartiennent à cette zone discursive du graphe (*m*), pour indiquer une autre chose dans le sens opposée (*i(a)*). Un cas de névrose ou de psychose peut se situer dans cette zone limite du transfert qui marque l'*acting out* et qui met toujours en rapport l'Autre réel du transfert, l'analyste, et le petit *a* irréductible. Ainsi, depuis notre perspective, le problème de la reconnaissance de la structure reste sans solution pour ces analystes.

La structure subjective est un facteur invariable avec lequel l'analyste doit composer lorsque le transfert est déjà établi en termes symboliques. La structure doit être située par l'analyste dans la zone des rapports du sujet avec le langage ($S \rightarrow A$). Nous pouvons dire, alors, que le terme nosographique, « état limité ou borderline » nomme en réalité une problématique clinique au niveau de l'établissement du transfert symbolique ($S \rightarrow A \rightarrow i(a)$). C'est-à-dire, au niveau de l'accrochage inaugurale à l'Autre du transfert et qui doit se situer dans le parcours rouge du graphe, excluant toute référence à la signification (*m*).

La dénomination « cas difficile » de Ferenczi est précurseur de « cas limite » dans la psychanalyse postfreudienne. Mais on ne doit pas confondre leurs registres : « cas difficiles » renvoie aux problématiques cliniques tandis que « cas limites ou borderline » à celles

nosographiques. La problématique clinique manifestée dans ces quatre cas d'*acting out*, nommés « états limites » met en évidence les impasses nosographiques dans lesquelles se trouvent ces analystes dues à l'impossibilité de reconnaître la topologie qui est à la base nosographie. Paradoxalement (ou logiquement), la topologie du graphe, exclue de leurs principes théoriques, a été la clé de la résolution de ces quatre problèmes cliniques rencontrés dans leur pratique respective. Les quatre cliniciens ont dû suivre ces autres voies de la parole qu'ils n'ont pas su nommer ni expliquer, mais qu'ils ont su nous transmettre.

12.5 ÉPILOGUE : LES PRINCIPES POSTFREUDIENS D'ANNE ALVAREZ

Après avoir défini la perspective kleinienne de sa recherche (11.2), Anna Alvarez précise ses principes freudiens et leur évolution :⁵²⁰

Freud, en grand orateur et grand détective, a rapporté avec un enthousiasme grandissant comment il réussit à soulager les souffrances de ses patients névrotiques grâce à ses explorations dans trois domaines : [a] d'abord **le passé, en particulier le passé infantile** ; [b] puis **le contenu sexuel des souvenirs ou phantasmes associés à ce passé** ; et [c] **enfin la puissance du refoulement qui maintient le couvercle sur cette marmite en ébullition**. Au cours des soixante dernières années, chacun de ces trois principes cardinaux s'est trouvé reformulé de manière radicale -d'abord par Freud lui-même puis par d'autres - faisant ainsi évoluer la théorie et la pratique et transformant du même coup les présupposés méta-théoriques qui sous-tendent toute la pratique. Il est maintenant possible d'explorer avec l'outil psychanalytique ce que les auteurs d'avant Freud considéraient comme allant de soi – la nature psychique de la vie psychique.

Plus loin, dans le « Résumé » de son introduction, madame Alvarez écrit :⁵²¹

J'ai essayé ici de retracer certains développements de la technique psychanalytique, sa théorie et sa méta-théorie, qui sont de nos jours importants pour le travail du psychothérapeute d'enfants et dont voici quelques éléments : **[a]** l'accent est moins mis sur les interprétations qui font appel au passé pour expliquer le comportement actuel mais davantage sur les besoins actuels du patient ainsi que sur son fonctionnement dans l'ici-et-maintenant ; **[b]** dans la théorie de l'action thérapeutique de la psychanalyse, il faut ajouter à la levée des barrières du refoulement un processus qui, grâce à la contenance analytique, implique l'extension de frontières du self afin d'y inclure la reconquête de ses parties perdues, clivées et projetées ; **[c]** à la théorie de la sexualité, il faut ajouter un intérêt et un respect accrus pour le côté plus « noble » de la nature humaine ; et enfin, il faut également tenir compte du développement d'une méta-théorie qui est plus relationnelle, moins réductrice et moins mécaniste, et donc plus en mesure d'accueillir la nouveauté, la croissance psychique, le changement de la nature psychique de l'esprit humain.

⁵²⁰ Alvarez, Anne, *Une présence...*, op. cit., p. 10.

⁵²¹ Ibid., p. 21.

Le Tableau 30 montre le contraste qu'elle fait entre les trois domaines de l'exploration freudienne dans la séance analytique et leur évolution :

Tableau 30: Domaines de l'exploration freudienne dans la séance analytique et leur évolution, selon Anne Alvarez

Les principes postfreudiens	
Les trois domaines de l'exploration dans la séance analytique	Evolution
[a] le passé, en particulier le passé infantile	[a] l'accent est moins mis sur les interprétations qui font appel au passé pour expliquer le comportement actuel mais davantage sur les besoins actuels du patient ainsi que sur son fonctionnement dans l'ici-et-maintenant
[b] le contenu sexuel des souvenirs ou phantasmes associés à ce passé	[c] à la théorie de la sexualité, il faut ajouter un intérêt et un respect accrus pour le côté plus « noble » de la nature humaine ; et enfin, il faut également tenir compte du développement d'une méta-théorie qui est plus relationnelle, moins réductrice et moins mécaniste, et donc plus en mesure d'accueillir la nouveauté, la croissance psychique, le changement de la nature psychique de l'esprit humain.
[c] la puissance du refoulement qui maintient le couvercle sur cette marmite en ébullition.	[b] dans la théorie de l'action thérapeutique de la psychanalyse, il faut ajouter à la levée des barrières du refoulement un processus qui, grâce à la contenance analytique, implique l'extension de frontières du self afin d'y inclure la reconquête de ses parties perdues, clivées et projetées ;

À la lecture du premier item on pourrait croire que l'histoire de la psychanalyse peut très bien être réduite aux lectures qu'on fait des principes freudiens. On omet, on change ou on mésinterprète des choses. Il suffit par exemple de lire le début de *l'Introduction à la psychanalyse* pour s'apercevoir que dans le premier de ces domaines repris par Anne Alvarez il y a une omission importante :⁵²²

Le traitement psychanalytique ne comporte qu'un échange de paroles entre l'analysé et le médecin. **Le patient parle, raconté des événements de sa vie passée et ses impressions présentes, se plaint, confesse ses désirs et ses émotions.** Le médecin s'applique à diriger la marche des idées du patient, éveille ses souvenirs, oriente son attention dans certaines directions, lui donne des explications et observe les réactions de compréhension ou d'incompréhension qu'il provoque ainsi chez le malade. L'entourage inculte de nos patients, qui ne s'en laisse imposer que par ce qui est visible et palpable, de préférence par des actes tels qu'on voit se dérouler sur l'écran du cinématographe, ne manque jamais de manifester son doute quant à l'efficacité que peuvent avoir de « simples discours », en tant que moyen de traitement.

Ce passage nous montre que l'interlocution analytique ne se réduit nullement au passé de sujet. Ainsi, ce que pour Madame Alvarez est une évolution dans la technique nous semble plutôt comme un retour du refoulé. Le domaine de l'exploration intersubjective exprimé par Freud est passé inaperçu, ou bien a été ignoré dans la transmission de la psychanalyse à l'intérieur des courants postfreudiens. Mais il revient sous leurs plumes comme une « innovation », en tant que l'accent doit être mis dans *l'ici et le maintenant* de la séance. Dans le Séminaire I, Lacan a déjà fait la critique respective de cette analyse de l'« ici et maintenant »⁵²³, à partir d'un article d'Annie Reich sur le contretransfert apparu en 1951 et où l'on peut lire les influences de Ferenczi. De cette critique, dérive, à notre avis, la distinction fondamentale que Lacan fait des deux registres transférentiels qui nous ont servi de base dans cette recherche :

⁵²² Freud, *Introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 12.

⁵²³ Lacan, Séminaire I, op.cit., chapitre III « Les résistances et les défenses », p. 52-57.

1) **l'intersubjectif** de l'accrochage communicatif à l'Autre, qui es indépendant des différences structurales névrose, psychose ou perversion, où symbolisation et coupure sont solidaires et où l'on doit inscrire *l'acting out*, et

2) **de la révélation d'une vérité pour le sujet**, où a lieu l'interprétation et qui, en conséquence doit prendre en compte les différences structurelles, exprimées par le sujet dans les fantasmes, les manifestations de la jouissance et les symptômes, lorsqu'ils deviennent analytiques.

En ce qui concerne les items du domaine du refoulé et de la sexualité infantile, l'auteure propose comme évolution des ajouts thérapeutiques en fonction de l'idéal : l'extension des limites du *self* et la sublimation (conduire l'analyse vers « le côté plus noble de la nature humaine »). On reconnaît presque dans ces objectifs les mêmes objectifs de toute tâche éducative⁵²⁴. Les bons maîtres réussissent toujours ces objectifs. Et dans les cas difficiles, la psychologie prend la relève. Dans ce sens, il n'y a pas besoin de psychanalyse pour le faire, puisqu'on reste dans le terrain psychologique de la parole, dans le moi, les significations et les histoires exemplaires. Pour franchir le pas de la psychanalyse, il faut franchir le pas du registre signifiant du langage et de la fonction de la parole.

Or, de notre côté, la clinique des psychoses ordinaires nous a montré que ces objectifs « pédagogiques » sont, depuis notre perspective, conséquences du travail analytique, lorsqu'il peut libérer le sujet de ses attaches langagières. Dans le cas du *self*, nous pouvons invoquer le cas d'Ophélie et la manière comment elle a pu se détacher de son délire. Dans le cas de la sublimation, nous pouvons invoquer le cas de Marcelo, l'adolescent de notre recherche préliminaire⁵²⁵, qui après la séance analytique, a pu reprendre et finir ce qui était arrêté par la jouissance surmoïque et la subjectivation en attente : son avion en bois. Dans les deux cas, c'est le travail sur le registre signifiant qui a eu des conséquences au niveau du moi et de la sublimation. Mettre l'effort transférentiel dans ces idéaux est prendre la position des policiers du conte de Poe, où la « lettre volée », celle qui désigne le vrai objet du désir, reste en souffrance, en laissant le sujet prisonnier de sa jouissance.

Voyons maintenant les propositions nosographiques sur les enfants et les adolescents faites par des psychanalystes françaises, hors AMP, pour qui l'enseignement de Lacan a eu quelque influence.

⁵²⁴ Cf. Freud « Sur la psychologie du lycéen » (*In* : *Œuvres complètes Psychanalyse*, Vol. XII (1913-1914), PUF, 2005) et la conférence 32 des *Nouvel suite des leçons d'introduction à la psychanalyse* (*In* : *Ibid.*, Vol. XIX (1931-36), PUF, 1995)

⁵²⁵ Cf. chapitre 11, Recherche préliminaire : « Marcelo ou « rien que pour vos cheveux » ».

13 DANS LA FRANCE POSTLACANIENNE (HORS AMP) (I) : LES « TROUBLES » LIMITES

- *Peut-être est-ce la simplicité même de la chose qui vous induit en erreur, dit mon amie.*
- *Quel non-sens nous dites-vous là ! -répliqua le préfet, en riant de bon cœur.*
- *Peut-être le mystère est-il un peu trop clair, dit Dupin.*
- *Oh ! bonté du ciel ! qui a jamais ouï parler d'une idée pareille ?*
- *Un peu trop évident.*
- *Ha, ha ! – ha ! ha ! -oh ! oh ! - criait notre hôte, qui se divertissait profondément. Oh ! Dupin, vous me ferez mourir de joie, voyez-vous.*
- Poe⁵²⁶-

13.1 LE CADRE DE LA QUESTION

De la même manière que dans le cas de l'ouvrage d'Anne Alvarez, nous attendions le syntagme, « cas/état limite ou borderline » dans les titres des publications françaises hors AMP après 1999. Nous avons en tête le diagnostic proféré dans le cas d'Adrien, « un cas limite » (9.3.1.3). Ainsi, le changement signifiant de « cas/état » par « trouble » nous a surpris dans le titre *Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent -Apports du bilan psychologique-*. Alors, une question a suivi à la surprise : qu'est-ce qui s'est passé ? pourquoi en France dit-on parfois « troubles » à la place de « cas/état » limite ?

« Troubles » fait résonner bien entendu la classification des DSM et les fameux « troubles du développement et de la personnalité » qui constituent l'Axe II. Donc, nous nous interrogeons sur les auteures : sont-elles de ces psychiatres dont parlait Anne Alvarez qui ne supportaient pas le mot « psychoses » dans leurs nosographies ? Non, Michèle Emmanuelli et Catherine Azoulay sont psychologues cliniques et psychanalystes. D'ailleurs, la première, est membre de la Société Psychanalytique de Paris (SPP). Cette donnée nous interroge plus encore, parce qu'on s'attendrait à ce qu'elles utilisent « état limite » comme c'est le cas en général parmi les postfreudiens en langue anglaise aux deux côtés de l'Océan, selon notre chapitre précédent : pourquoi et à quel moment les auteures françaises ont décidé de cette nomination, « troubles », à la place de « état » et de « cas » ? C'est cela la réponse que nous essayons de trouver dans ce chapitre.

13.2 VERS LA REPONSE : LE PARADOXE DE LA PRATIQUE ENTRE DEUX CHANGEMENTS SIGNIFIANTS

C'est le personnel soignant qui a fait entendre le diagnostic de « cas limite ou borderline » pour Adrien, là où le psychologue disait « névrotique » et la stagiaire « psychotique ». Or, le sous-titre de l'ouvrage de Michèle Emmanuelli et Catherine Azoulay, nous prévient : il n'était pas adressé à la formation de soignantes, mais de psychologues. En effet, nous trouvons la

⁵²⁶ Poe, Edgar Allan. « La lettre volée ». In : *Histoires extraordinaires*, op. cit., p., 93-94.

confirmation de ceci dans l'« Introduction »⁵²⁷ : « L'ensemble [de textes de l'ouvrage] constitue un document précieux pour ceux pédopsychiatres, psychologues, étudiants, **qui s'intéressent à cette clinique [du bilan psychologique]** dont les manifestations tout à la fois diversifiées et récurrentes restent depuis près de quarante ans⁵²⁸ très actuelles ».

Le livre fait partie de toute une série d'ouvrages publiés par l'éditorial Érès, sous la direction de Michèle Emmanuelli, dédiés aux approches psychanalytiques à ces bilans psychologiques et à leur mise à preuve dans le traitement des différents troubles. Donc, l'introduction de « troubles » par rapport à « cas/état » est à situer dans le domaine de la formation universitaire de psychologues et pédopsychiatres. D'où ? Pourquoi ? Nous trouvons la voie de la réponse très vite dans un des titres de la bibliographie du premier chapitre, « Pathologies limites de l'enfance : entre théories, classifications et pratique clinique »⁵²⁹. Il s'agit du livre de Roger Misès, aussi psychanalyste de la SPP, *Pathologies limites de l'enfance* (1990). Je dis « la voie », parce que ses propositions sur une « pathologie limite » dans l'enfance et l'adolescence, nous ont mené à ce qui nous considérons l'origine signifiante de ce changement de « cas/état » par « trouble ».

En effet, ce dernier auteur présente comme un des préalables de son travail le livre de Jean-Louis Lang, *Aux frontières de la psychose infantile* (1978), et c'est là, où nous croyons trouver la source de ce petit changement signifiant, dont les conséquences se sont étendues dès lors, très largement dans la formation des professionnels « psy » qui s'occupent des enfants et des adolescents en France. Sûrement il y a beaucoup d'autres facteurs en jeu, mais ce qui nous intéresse pour donner le sens à notre recherche c'est de remarquer le facteur signifiant qui a pu passer inaperçu dans des analyses historiques ou épistémologiques, entre autres. Pour nous ce facteur est très important, parce la valeur signifiante de notre syntagme, « psychose ordinaire », ne peut être appréciée si non dans l'ensemble du réseau signifiant qui l'a précédé. Dans la ligne des qualifications « limite » ces signifiants sont, alors, pour l'instant : cas, état et trouble.

Ainsi, en inversant l'ordre chronologique, nous traiterons d'abord des raisons de Roger Misès (1990) pour abandonner « état » limite en faveur de « pathologie » limite et puis, sa source dans les raisons de J.-L. Lang (1978) pour proposer à la place d'« état limite », « organisation » limite.

13.3 ENTRE L'« ÉTAT LIMITE » ET LE « TROUBLE LIMITE », LA « PATHOLOGIE LIMITE » PROPOSÉE PAR ROGER MISÈS

Le syntagme « pathologie limite », proposé par Roger Misès, substitue « état limite » dans la nosographie française de l'enfance et l'adolescence. Cependant il ne sera pas utilisé longtemps, parce qu'il sera substitué à son tour par « trouble limité ». Cette substitution intermédiaire entre « état » et « trouble » n'est pas simple. Son fondement est un autre changement proposé par l'auteur : « organisation » psychique à la place de « structure » psychique. Le tableau suivant montre ce rapport de changements signifiants (Tableau

⁵²⁷ Emmanuelli, Michèle et Catherine Azoulay. *Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent -Apports du bilan psychologique*. Paris, Éditions érès, Le carnet psy, 2012, p. 7-8.

⁵²⁸ [Cf. Lang, Jean-Louis. « Examen psychologique. Epreuves projectives ». In : *Aux frontières de la psychose infantile*, Paris, PUF, 1978, p. 44-50].

⁵²⁹ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 20.

13.1) : Rapport de changements signifiants impliqués dans la proposition de « pathologies limites ». On peut observer comment ce qui reste dans les deux lignes de changements est l'adjectif : « limite », dans le cas des changements nosographiques ; « psychique », dans le changement de base. C'est tout le contraire de ce qui arrive avec nos syntagmes « psychose ordinaire » et « psychose extraordinaire », où ce qui varie est justement l'adjectif. La logique de l'analyse signifiante devra nous dire, alors, ce qu'implique cette inversion du terme variable entre leur perspective nosographique et la nôtre.

Tableau 31: Rapport de changements signifiants impliqués dans la proposition de « pathologies limites »

Changements nosographiques	État limite	Pathologie limite	Trouble limite
Changement de base	Structure psychique	Organisation psychique	

Nous examinerons la proposition de Roger Misès dans sa terminologie et ses fondements, en suivant la séquence des changements nosographiques.

13.3.1 « Pathologie » limite à la place d' « état » limite : le troisième axe nosographique de l'enfance

Dans l'« Avant-propos » de son livre *Pathologies limites de l'enfance*, Roger Misès explique pourquoi il ne parle pas de « état » limite, mais de « pathologie » limite dans l'enfance⁵³⁰:

Si l'opposition névrose-psychose a longtemps constitué un repère central en psychopathologie, une prise de distance de la part de psychiatres et de psychanalystes [la plupart d'entre eux d'orientation non lacanienne] a permis, progressivement, **de reconnaître sur un troisième axe la place importante tenue par des organisations limites** dont les critères cliniques et psychopathologiques ont été précisés chez l'adulte ou l'adolescent.

Dans le champ de la psychiatrie de l'enfant, la situation est moins claire ; certes, sur un versant, on découvre, aisément que les enfants concernés se situent en deçà de l'accès à un processus de type névrotique, y compris dans le cas où la symptomatologie superficielle est dominée par des manifestations qu'on attribue traditionnellement à la névrose ; par contre, **le flou persiste dans l'écart vis-à-vis des organisations psychotiques**. Ceci apparaît déjà dans la terminologie : **il est rarement question de cas limites, d'états limites, de border line** ; les travaux d'orientation dynamique portent pour la plupart sur les prépsychoses, les parapsychoses par où se trouve souligné, à l'évidence, ce qui rapproche de la psychose. Ces liens sont encore accentués par le recours fréquent à une conception élargie de la notion de structure psychotique dont on fait alors une composante centrale, commune à toutes formes qui s'inscrivent dans ce vaste champ.

Sans vouloir introduire des découpages artificiels dans le continuum qu'offre, à notre approche, ces troubles de l'enfance où le sujet se révèle de surcroît étroitement relié à son environnement et pris dans un processus évolutif encore ouvert, **il m'apparaît concevable d'opposer le registre des pathologies limites à celui des psychoses**. Dans cette voie, sont apparus des supports conceptuels nés dans le champ de la psychanalyse mais qui peuvent soutenir des tentatives de renouvellement d'une clinique de l'enfant d'orientation dynamique, accessible à l'ensemble des praticiens.

La première raison de la proposition de Monsieur Misès est l'identification que quelques psychiatres et psychanalystes ont fait d'un troisième axe psychopathologique par rapport aux

⁵³⁰ Misès, Roger. *Pathologies limites de l'enfance*. Paris, Puf, Le fil rouge, 1990, p. 7-8.

pôles névroses/psychoses, les « organisations limites ». À son avis, il est défini en ce qui concerne le champ des adolescents et des adultes. Tel que dans l'entrée du *Dictionnaire taxinomique* de J. Garrabé (9.2.2.2.1), l'auteur fait référence aux « psychanalystes » en général sans spécifier son appartenance à aucune courante. Nous nous permettons d'ajouter : psychanalystes « la plupart d'entre eux d'orientation non lacanienne ». L'extension de ce troisième axe tel quel au domaine de la psychiatrie infantile n'est pas possible, parce qu'il s'agit d'enfants qui sont « en deçà de l'accès à un processus de type névrotique », même s'ils manifestent des symptômes que, dans la surface sont de type névrotique. Donc, on ne pourrait pas inclure la névrose dans le troisième axe qui concerne l'enfance.

Par contre, le « flou » persisterait par rapport aux psychoses. La proposition de Roger Misès va dans le sens de le définir. Il est parti de faits terminologiques. À l'époque (1990), selon lui, on ne parlait pas beaucoup de « cas/état limite » dans l'enfance. D'où nous concluons que le travail d'Anne Alvarez (1990) était, alors, une de ces « rares » recherches qui l'utilisent. Du même, nous comprenons que dans le vaste champ des psychoses infantile, la perspective dynamique, dont Jean-Louis Lang est un de ses représentants, peut inscrire des termes comme « pre- » et « para- » psychoses qui le rapprochent. Par contre, on ne pourrait pas inscrire la proposition de Madame Alvarez d'« enfant psychotique-borderline ». Pourquoi ? Parce que, à l'avis de Monsieur Misès, lorsqu'on parle de « psychose » et de « pathologies limites », il s'agit là de deux champs différents qu'il oppose. Ainsi, au contraire du troisième axe des adultes, celui de l'enfance n'est pas ni névrotique ni psychotique. Le « borderline » anglais n'excluait pas la « psychose » de son champ clinique. On dirait qu'il était une espèce d'intersection entre névrose et psychose : « il y a de la psychose **et** de la névrose », tandis que la proposition de Roger Misès est un « **ni** névrose, **ni** psychose ».

En fin, c'est l'exclusion que Roger Misès fait des psychoses du champ des pathologies limites dans l'enfance, ce qui le permet de substituer « état limite » par « pathologie limite » dans la nosographie française correspondante. Tout le contraire de la conception d'Anne Alvarez et de J.L. Lang qui l'incluent.

13.3.2 Délimitation du champ des « pathologies limites »

Dans le chapitre 1, « Repères cliniques et psychopathologiques », Roger Misès explique plus en détail les fondements de sa proposition. Il commence par définir le champ de recherche⁵³¹ :

Les importants travaux d'ordre psychopathologique consacrés aux états limite de l'adulte interrogent les psychiatres d'enfants sur un double plan : **celui de l'histoire infantile** des sujets qui sont devenus des états limites, **celui des** similitudes avec certains troubles du jeune âge ; **c'est ce dernier problème que je voudrais principalement aborder** ; il est complexe, il a déjà fait l'objet de nombreux travaux où les enfants que nous désignons comme **pathologies limites** avaient été étudiés sous d'autres terminologies.

Entre les deux questions que la psychiatrie des adultes pose à celle des enfants, le travail de Roger Misès exclut le plan des problèmes de la possible continuité des pathologies limites dans ces deux différents âges de la vie et privilégie celui de leurs similitudes. C'est sur ce plan

⁵³¹ Ibid., p. 11.

qu'il fait référence, alors, aux diverses terminologies qui ont précédé la sienne de « pathologies limites ». Il les explicite dans les trois préalables de sa proposition et de son choix⁵³² :

1) Comme le titre l'indique j'ai **préféré le terme de pathologie limite à celui d'état limite**, afin de mieux marquer l'écart entre les deux versants ; dans le jeune âge, les potentialités évolutives sont plus diversifiées, le pronostic est plus favorable ; **on s'interroge néanmoins, à diverses reprises, sur les éléments de continuité ou discontinuité qui relient les troubles de l'enfant et de l'adulte** ; on marquera aussi l'influence qu'exerce l'adolescence, tantôt à travers des ruptures qu'on observe surtout dans des formes jusqu'alors pauvres en symptômes, tantôt et plus souvent encore en ce qu'elle constitue une période où les traits préexistants tendent à se fixer de façon durable.

2⁵³³) Dans une revue générale de la littérature, J.-L. Lang (1978) décompte une quarantaine de termes, plus ou moins évocateurs, pour désigner les tableaux difficiles à situer que l'on a individualisés entre névroses et psychose ; dans ces conditions, que peut signifier mon approche des pathologies limites ?

Représente-t-elle un essai de synthèse destinée à regrouper toutes les formes « atypiques » présentes sur ce troisième axe ?

Constitue-t-elle une tentative pour mieux délimiter des organisations possédant une originalité qu'on essaiera de mettre en valeur ?

La seconde option me semble seule présenter un intérêt pour la pratique clinique et la réflexion psychopathologique, même si elle prend appui sur des travaux qui, sans avoir été centrés sur ce problème, ont déjà fixé des repères utiles pour l'étude des pathologies limites.

Malgré son propos, on voit que c'est n'est pas facile de se débarrasser des problèmes de la continuité à l'heure de s'occuper du plan des similitudes psychopathologiques limites entre la jeune âge et l'âge adulte. Il nous semble que cela met en évidence le besoin d'aborder les problèmes nosologiques dans les deux plans en tension dont nous avons fait référence dans le chapitre précédent : les facteurs invariables et variables qui entrent en jeu dans la vie d'un sujet. Le deuxième préalable le permet faire chemin sur sa proposition d'isoler ce troisième axe, qu'il veut indépendant des psychoses et des névroses. Ainsi, parmi les termes nosographiques qui ont précédé le sien, Misès privilégiera, comme paradigme des pathologies limites dans l'enfance, les « dysharmonies évolutives ».

13.3.3 Les « dysharmonies évolutives » : paradigme des pathologies limites de l'enfance

Ce syntagme, « dysharmonie évolutive », nous est familier, il a été prononcé à l'égard de Sébastien (chapitre 3). Maintenant nous allons comprendre un peu mieux ses sources et ses fondements. Monsieur Misès l'explique comme le troisième préalable de son travail ⁵³⁴ :

3) Plus que ceux de prépsychoses et parapsychoses, **le concept de dysharmonie évolutive offre un support intéressant pour la saisie des faits pathologiques se situant entre névroses et psychose puisque, par définition, il recouvre ce champ**. Il présente également l'avantage de **ne pas privilégier la référence à la « structure psychotique »** ; au contraire, il fait ressortir la conjonction constante de mécanismes divers dans les organisations étudiées sur ce troisième axe. On le sait, si dans certaines formes de dysharmonie il est justifié de mettre en valeur la prévalence de traits psychotiques, ces éclairages ne sont jamais réducteurs, et la saisie d'ensemble **vise à reconnaître l'intrication de symptômes et de traits diversifiés**. Comme j'y ai déjà insisté, « on découvre ainsi chez le même sujet des mécanismes de niveau psychotique, névrotique, psychopathique : chacun, s'il était prépondérant, suffirait à qualifier la structure, mais d'être ici mêlé à des autres éléments, sa fonction

⁵³² Ibidem.

⁵³³ Ibid., p. 12.

⁵³⁴ Ibid., p. 13.

se trouve relativisée, la dysharmonie évolutive ne saurait donc se réduire à l'une de ses composantes, sans perdre sa forme et se confondre avec les organisations qui l'avoisinent » (R. Misès, 1977).

Dès lors, lorsque le clinicien pointe telle ou telle variété, en précisant par exemple « dysharmonie évolutive de type psychotique » ou « dysharmonie évolutive de type névrotique », il marque aussi, à juste titre, la place importante prise par certains traits structuraux, mais sans oublier pour cela que **l'organisation reste fondamentalement « en mosaïque »** et par là, se démarque des formes voisines. Une telle démarche permet aujourd'hui de concevoir des dysharmonies évolutives à type de pathologie limite : je pense que celles-ci occupent une place centrale sur le troisième axe.

Sous les orientations que l'on vient d'ébaucher, les précisions d'ordre structurel feront reconnaître que le concept de pathologie limite s'applique à des faits jusqu'alors autrement dénommés [...] certaines prépsychoses ou parapsychoses [...] mais beaucoup d'autres organisations sont concernées, la liste en serait trop longue [...] les pathologies narcissiques ou anaclitiques, les distorsions du moi, les personnalités *as if*, les sujets à faux self, les troubles graves de l'identité, sans oublier les repérages à base étiopathogénique concernant les enfants carencés, battus, abandonniques, etc., les psychosomaticiens ont encore élargi cet inventaire avec leurs travaux sur les modes d'expression par le corps ou par l'agir avec la description de la dépression essentielle.

La première phrase nous interroge : « Plus que ceux de prépsychoses et parapsychoses, **le concept de dysharmonie évolutive offre un support intéressant pour la saisie des faits pathologiques se situant entre névroses et psychose puisque, par définition, il recouvre ce champ** ». Si la proposition de pathologies limites dans l'enfance implique l'exclusion d'organisations névrotiques et l'opposition avec les psychotiques, comment est-ce que l'auteur situe la dysharmonie évolutive « entre névrose et psychose » ? Dans l'« Avant-propos », il explique le chemin qui l'a amené jusque-là⁵³⁵ :

Antérieurement, dans des études sur les dysharmonies évolutives de l'enfance, j'avais déjà **souligné l'intérêt d'une individualisation des formes qui trouvaient leur centre de gravité entre névroses et psychoses**. De même, à travers des travaux sur les structurations déficitaires, j'avais rencontré des traits et mécanismes qui, aujourd'hui, m'apparaissent tenir une place centrale dans les pathologies limites du jeune âge – d'où découlent d'ailleurs les risques sérieux de débilitation ou, pour le moins, d'atteintes à la créativité, inclus dans leur évolution.

Il nous semble que ces recherches précédentes du Dr. Misès montraient déjà le germe de cette sorte de contradiction. Essayons de l'éclaircir en commentant ce troisième préalable en trois points. Le premier, est ce qui concerne l'utilisation, à notre avis, ambiguë du concept de structure et où nous identifierons un autre changement signifiant très important, parce qu'il est à la base du premier. En second lieu, ce qui concerne la série terminologique dans laquelle l'auteur recueille la nosographie correspondant aux pathologies limites, dont paradigme est la « dysharmonie évolutive ». Dans ce point nous tracerons une esquisse nosographique des pathologies limites. Finalement, ce qui est indiqué dans l'expression « Dès lors... », où nous identifierons un troisième changement signifiant et dont nous examinerons sa cause et une de ses manifestations.

13.3.3.1 LE CHANGEMENT SIGNIFIANT DE BASE : « ORGANISATION » A LA PLACE DE « STRUCTURE » DANS LES DYSHARMONIES EVOLUTIVES

L'auteur emploie deux mots avec le même radical de manière, à notre avis, contradictoire : « structure » et « structurel ». C'est-à-dire, tandis que, en ce qui concerne la

⁵³⁵ Ibid., p. 8.

structure, il y a le soin de ne pas la référer à la psychose ; en ce qui concerne son approche à la série terminologique, il veut cette approche « structurelle » : « Sous les orientations que l'on vient d'ébaucher, **les précisions d'ordre structurel** feront reconnaître que le concept de pathologie limite s'applique à des faits jusqu'alors autrement dénommés ».

Nous verrons plus loin que c'est la même attitude de son collègue et interlocuteur Jean-Louis Lang. Ce dernier nous donnera les raisons de cet usage ambigu que Misès reprend. Dans ce sens, nous trouverons que les raisons de Roger Misès pour exclure le syntagme « structure psychotique » à faveur de « organisation » sont dans le même sens de Lang. C'est-à-dire que, à leur avis, le concept de « structure » implique la réduction à un seul type de mécanisme psychique. Ainsi, pour Misès, « dysharmonie évolutive » fait la place aux mécanismes divers (psychotique, névrotique, psychopathique) qu'on peut trouver dans un même sujet : « [Le concept de dysharmonie évolutive] présente également l'avantage **de ne pas privilégier la référence à la « structure psychotique »** ; au contraire, il fait ressortir la conjonction constante de mécanismes divers dans les **organisations** étudiés sur ce troisième axe ».

La dysharmonie évolutive n'est pas une structure, mais une « organisation » psychique. Ce deuxième changement signifiant, « organisation » à la place de « structure » psychique est, donc, à la base du premier, « pathologie » à la place de « état limite ». Ainsi, il a fait attention à ne pas parler de « structure psychotique » et voici de plus près ses raisons⁵³⁶ :

Il n'en reste pas moins que, dans la plupart des travaux, les deux pôles [névrose/psychose] ne sont pas fixés avec assez de fermeté, de plus l'élargissement extrême du concept de « structure psychotique » contribue à un regroupement dans un vaste ensemble où s'estompe l'individualité des formes qu'il inclut : autrement dit, à travers ces études, *on s'éloigne du centre de gravité où, à mon avis, mérite d'être abordée la problématique des pathologies limites de l'enfance*. N'oublions pas d'avantage qu'en psychiatrie générale, sur l'autre versant, les états limites ont été dégagés primitivement d'observations faites chez des adultes réputés névrosés qui se sont ensuite montrés rebelles à la mise à preuve d'une cure psychanalytique⁵³⁷.

Nous laisserons notre commentaire dans ce point parce que nous le rejoindrons plus loin lorsque nous étudions les propositions de Jean-Louis Lang.

13.3.3.2 LES PATHOLOGIES LIMITES : ESQUISSE NOSOGRAPHIQUE

De la présentation générale que Roger Misès fait des pathologies limites, je vais extraire trois aspects, à savoir, l'ensemble de termes nosographiques qui les constituent, la différence essentielle avec les psychoses « atypiques » et les motifs de consultation. Ils nous permettront de nous faire une idée de ces « organisations en mosaïque » isolés par l'auteur.

13.3.3.2.1 Champ nosographique des pathologies limites de l'enfance

Reprenons la série de pathologies ou organisations limites, dont le paradigme sont les dysharmonies évolutives et dont, selon l'auteur, « la liste en serait trop longue » : 1) **certaines prépsychoses ou parapsychoses**, 2) **les pathologies narcissiques ou anaclitiques**, 3) **les distorsions du moi**, 4) **les personnalités *as if***, 5) **les sujets à faux self**, 6) **les troubles graves de**

⁵³⁶ Ibid., p. 12.

⁵³⁷ [Cf. Lang, J.-L., op. cit., p. 18]

l'identité, 7) les repérages à base étiopathogénique concernant les enfants carencés, battus, abandonniques, etc., et 8) les modes d'expression par le corps ou par l'agir avec la description de la dépression essentielle. Le spectre coïncide dans la plupart avec celui proposé par Anne Alvarez (11.3.4). Les faits de la clinique sont incontournables, ce qui varie est l'explication et classification que chaque praticien puisse leur donner. Dans ce sens, voyons de plus près la manière comment Roger Misès différencie les pathologies limites de ce qu'il appelle les formes « atypiques » des psychoses et Madame Alvarez ses formes « borderline ». Cela nous permettra de comprendre en quel sens oppose-t-il les pathologies limites aux psychoses.

13.3.3.2.2 Pour quoi une pathologie limite n'est-elle pas une psychose « atypique » ?

Nous trouvons la réponse à cette question que nous poserions volontiers à Monsieur Misès dans l'explication suivante⁵³⁸ :

Chacune des organisations que je viens de citer [8] possède des traits originaux qui tiennent aux circonstances de découverte, à la symptomatologie dominante, au mode d'éclairage porté par les auteurs en fonction de leur théorie personnelle ; néanmoins il est possible de reconnaître entre certaines formes des similitudes qui autorisent le regroupement que je propose dans un cadre des pathologies limites. Parmi ces éléments communs figurent **[1] les failles narcissiques, [2] les échecs dans l'élaboration de la position dépressive et [3] de l'absence, la quête d'étayage, le contournement des conflits d'identification les plus évolués.**

Pourtant, malgré les atteintes ainsi portées aux supports de la vie mentale, l'écart vis-à-vis des formes « atypiques » de la psychose mérite d'être souligné : **dans les pathologies limites**, plutôt qu'aux menaces de morcellement, aux risques de néantisation, l'enfant est confronté aux **angoisses dépressives, à l'insécurité intérieur, aux menaces d'intrusion et de perte d'objet ; le désir de communiquer reste perceptible**, les aptitudes relationnelles, les capacités adaptatives sont assurées, même si ce n'est qu'en secteur et de façon discontinue.

Pour Monsieur Misès, alors, dans les trois cas, pathologies limites et psychoses « typiques » et « atypiques », on est dans le terrain de la maladie. Dans ce sens, il ne s'agit pas dans la psychose, d'une structure. La différence entre les deux types pathologiques est dans ses symptômes : côté psychotique atypique, « menaces de morcellement, aux risques de néantisation » et manque du désir de communiquer ; côté limite, « les angoisses dépressives » et présence du désir de communiquer.

En relisant ces différences étiologiques, nous trouvons une qui nous est familière, « le désir de communiquer ». C'est pour nous un écho kleinien du cas Dick. Cela veut dire que tandis que cet enfant, serait pour Anne Alvarez un enfant « psychotique-borderline », puisqu'il aurait eu un degré de développement ; pour Roger Misès, il serait un psychotique « atypique », puisque le désir de communiquer lui manque. Le problème est qu'on ne voit pas l'autre facteur étiologique dans son cas, « menaces de morcellement, aux risques de néantisation ».

C'est évident, alors, que cet écho n'a pas pris pour Roger Misès ni la consistance ni la place que Lacan a donné dans son analyse dans le Séminaire I, comme nous l'avons étudié (chapitre 4). Pour le dire dans les termes du conte de Poe, le désir ou pas de communiquer reste pour M. Misès dans le porte-cartes des indicateurs en cause de chaque pathologie, sans qu'on ait pu

⁵³⁸ Ibid., p. 15.

remarquer sa valeur unique⁵³⁹ : « Ce porte-cartes, qui avait trois ou quatre compartiments, contenait cinq ou six cartes de visite et **une lettre unique** ».

13.3.3.2.3 Les motifs de consultation

En poursuivant avec la comparaison avec le conte de Poe, on peut dire que de ce porte-cartes irradie d'un côté, les trois traits communs qui indiquent une atteinte aux « supports de la vie psychique » de l'enfant et sous lesquels Roger Misès a réuni le groupe des pathologies limites : [1] les failles narcissiques, [2] les échecs dans l'élaboration de la position dépressive et [3] de l'absence, la quête d'étayage, le contournement des conflits d'identification les plus évolués. Et de l'autre côté, les malaises dont se plaignent les différents personnages. Ce c'est qu'on appelle les motifs de consultation. Le problème est, à notre avis, la non reconnaissance du facteur étiologique décisif d'où se dégagent ces traits communs, les formes qu'ils réunissent et les motifs de consultation. Voici la liste qui fait Roger Misès de ces derniers :⁵⁴⁰ :

Le large éventail des cadres pathologiques cités plus haut [7] suffit à faire voir *l'extrême diversité des motifs de consultation*. Initialement, l'enfant est conduit d'ordinaire au pédiatre ou au généraliste pour des troubles de l'alimentation, du sommeil, du contrôle sphinctérien, pour des retards plus ou moins dysharmoniques portant de façon prévalente sur l'une ou l'autre des grandes fonctions, en particulier sur le langage, pour des manifestations organiques exprimant une vulnérabilité en rapport avec les défauts d'intégration somato-psychiques ; s'affirme plus tardivement la tendance au repli, l'isolement, l'inhibition, la persistance d'une immaturité affective, dans un contexte où déjà l'on entrevoit la place centrale que prend la dépression dans sa fonction psychodynamique, sous des aspects divers, parfois trompeurs. D'autres formes semblent dominées par l'anxiété : selon les cas, sont au premier plan ici les phénomènes de débordement, certains précoces, là des symptômes à type de phobies, d'obsessions, de conduites ritualisées. Les phénomènes de conversion, connus pour leur fâcheux pronostic dans le jeune âge, se rencontrent mais sont très rares.

Dans notre expérience, les troubles des conduites constituent l'une des premières occasions de rencontre avec le pédopsychiatre, en particulier quand les agirs s'expriment au sein de l'école, se reliant à l'échec scolaire ; c'est à ce moment que, rétrospectivement, l'on évoque la signification revêtue par les premières manifestations qui, négligées ou jugées banales, ont pu faire l'objet d'un traitement médicamenteux, de mesures éducatives ou rééducatives, mais sans qu'aient été d'ordinaire reconnues la gravité du processus sous-jacent et la place prise par l'entourage.

Avec ces références nosographiques, étiologiques et symptomatiques, alors, les « pathologies limites » proposées par Roger Misès commencent à se faire une place en France, en essayant de déplacer lesdits « états limites ». Mais comment et pour quels chemins ? C'est ce que nous étudierons tout de suite.

13.3.2 « Troubles » limites à la place de « pathologies » limites

Dès lors [1977] lorsque le clinicien pointe telle ou telle variété, en précisant par exemple « dysharmonie évolutive de type psychotique » ou « dysharmonie évolutive de type névrotique », il marque aussi, à juste titre, la place importante prise par certains traits structuraux, mais sans oublier pour cela que l'organisation reste fondamentalement « en mosaïque » et par là, se démarque de formes voisines.

⁵³⁹ Poe, « La lettre volée », op. cit., p. 112.

⁵⁴⁰ Misès, R., *Pathologie limites dans l'enfance*, op. cit., p. 15.

« Dès lors », qu'est-ce que cela veut dire ? En effet, Roger Misès a dirigé l'équipe de travail qui, pendant de décennies, s'est occupé de la recherche, dans le sein de la Fédération Française de psychiatrie (FFP), qui a abouti à la proposition des éditions de la *Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescente (CFTMEA)*. La première, en 1990 et la plus récente (5^e édition), en 2012⁵⁴¹. Son propos est de donner aux descriptions nosographiques une visée « structurelle » qui les différencie de celles du DSM⁵⁴² :

[La CFTMEA] vise donc à saisir la dimension structurale qui seule permet un diagnostic portant sur le fonctionnement mental, mettant en perspective la description des symptômes et des dysfonctionnement en les replaçant dans un fonctionnement d'ensemble.

Cette dimension structurale essentielle n'est cependant pas isolée. Elle s'intègre à une approche pluridimensionnelle qui rend possible la saisie des contraintes organiques pesant sur l'enfant, les effets des événements de la vie ayant marqué sa trajectoire ainsi que ceux liés à son environnement familial et social.

Nous avons donc les propositions de Roger Misès qui se sont étendues dans le sein de la formation de psychologues cliniques et pédopsychiatres dès lors (1977) et notamment depuis 1990. Or nous allons examiner les chemins signifiants qui ont suivi cette diffusion de ses doctrines, parce que malgré les efforts de l'auteur, le terme « pathologies » limites a été substitué très tôt par celui de « troubles ». On pourrait dire que cela a été, juste et paradoxalement l'effet de ces classifications CFTMEA.

13.3.2.1 L'ARRIVEE DES « TROUBLES » PAR RAPPORT AUX « PATHOLOGIES » LIMITES

Voici le tableau des classifications des pathologies limites de la dernière édition de la CFTMEA R-2012 et la correspondance nosographique avec la dernière *Classification Internationale des Maladies*, CIM-10 (13.2) :

⁵⁴¹ Misès Roger. *Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescente R-2012*. (CFTMEA). Paris, Presses de l'Ehesp, 5^e édition, 2012, p. 5.

⁵⁴² Ibid., p. 5-6.

Tableau 32: Correspondance de pathologies limites entre la CFTMEA R-2012 et la CIM-10

CFTMEA (Axe III) : Pathologies limites de l'enfance et l'adolescence	CIM-10
3.0 Dysharmonies évolutives	F60.3 Personnalités émotionnellement labile
3.1 Pathologie limite avec prédominance des troubles de la personnalité	F92.8 Autres troubles mixtes des conduites et troubles émotionnels
3.2 Pathologie limite avec prédominance schizotypique	F21 Trouble schizotypique
3.3 Pathologie limite avec prédominance comportementale	F91.9 Troubles de conduites, sans précision
3.4 Dépressions liées à une pathologie limite	F92.0 Troubles des conduites avec dépression
3.8 Autres pathologies limites	F98.8 Autres troubles précises du comportement et troubles émotionnels apparaissant habituellement durant l'enfance et l'adolescence
3.9 Pathologie limite non spécifiée	F98.9 Trouble du comportement et trouble émotionnelle et troubles émotionnels apparaissant habituellement durant l'enfance et l'adolescence, sans précision

Lorsqu'on lit ce tableau on peut remarquer la différence entre les termes : à gauche, on voit l'effort de Monsieur Misès de préserver son terme « pathologies », tandis qu'à droite, ce qui prédomine est le terme « troubles ». C'est ce terme qui finalement s'impose tant dans le titre du Manuel (1990 et 2012) : « Classification française de **troubles mentaux**... » comme dans le titre de Emmanuëli et Azoulay (2012) : « **Les troubles limites** chez les enfants et les adolescents ». Donc, c'est évident que la terminologie psychiatrique de la CIM-10 s'est imposée sur les intentions psychanalytiques d'orientation postfreudienne de la CFTMEA. Comment et pourquoi ?

13.3.2.2 EN CAUSE : UNE PSYCHIATRISATION PARADOXALE DE LA PSYCHANALYSE POSTFREUDIENNE

Dans l'article de Jean Garrabé « La Classification française des troubles mentaux et la Classification internationale des maladies : historique comparatif » (2013), nous trouvons deux données historiques importantes sur la CIM-10⁵⁴³ :

1) La sixième révision (1948) fut donc effectuée par une commission d'experts de l'OMS ou, en d'autres termes, la première CIM de l'OMS est la sixième classification internationale. Elle comprend pour la première fois, ce qui est important, un chapitre particulier le V, pour les maladies mentales lui-même divisé en trois sections : [1] **Psychoses**, [2] **Troubles** psychonévrotiques et [3] **Troubles** du caractère et du comportement. Soulignons avec insistance que ce chapitre V ne doit pas être utilisé isolément, comme on le fait trop souvent, mais en liaison avec d'autres chapitres

⁵⁴³ Garrabé, Jean : « La Classification française des troubles mentaux et la Classification internationale des maladies : historique comparatif ». In : *L'information psychiatrique* 2013/4 (Volume 89) : <http://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2013-4-page-319.htm>

concernant des facteurs associés ou potentiellement pathogéniques organiques mais aussi sociaux ou autres (cette règle n'est pas propre à ce chapitre V et devrait être respectée pour les autres chapitres).

2) Lors du quatrième Congrès mondial [de psychiatrie] d'Honolulu en 1977, surtout marqué par la condamnation de l'utilisation abusive de la psychiatrie à des fins de répression politique contre les dissidents en URSS, la section Classification de l'Association mondiale adopta une résolution invitant **les sociétés nationales de psychiatrie** qui en possédaient une, elles n'étaient pas très nombreuses, à la mettre en concordance avec le chapitre V, **Troubles mentaux et du comportement** de la neuvième révision de la CIM (1979) qui faisait déjà elle-même l'objet d'un projet de révision pour la future CIM-10. Mais l'Inserm ne procéda pas à la révision de la CFTM (1968) pour la mettre en conformité avec cette dernière révision.

Seule l'APA effectua ce travail et publia en 1980 le DSM-III, suivi en 1987, donc au même moment que la CIM-10, du DSM-III-R.

Donc, c'est clair pour nous que le signifiant « troubles » est un héritage de la psychiatrie voie CIM et puis DSM. Nous ne problématisons pas l'usage du terme dans l'ensemble des termes pathologiques. Il est nécessaire, c'est le début de tout traitement. Ce que nous questionnons est la place qu'il a pris en dépit du « cas ». Un cas est quelque chose qui, dans son ensemble met l'accent sur les particularités subjectives. Arrêtons-nous sur sa définition dans le CNRTL en ce qui concerne la médecine, par exemple⁵⁴⁴ :

MÉD. Maladie considérée dans la personne qui en est atteinte. *Cas bénin, grave ; cas d'aliénation mentale, d'aphasie amnésique :*

16. Quant à l'enfant, il fut transporté à l'hôpital auxiliaire, (...). Au bout d'une vingtaine d'heures, Rieux jugea son **cas** désespéré. Le petit corps se laissait dévorer par l'infection, sans une réaction. Camus, *La Peste*, 1947, p. 1390.

SYNT. *Cas de choléra, de tuberculose ; cas pathologique, rare.*

– *P. méton.*

a) Le malade lui-même :

17. ... sœur Hyacinthe entama les cures immédiates et radicales de phtisie (...) qu'elle [la sainte Vierge] guérissait (...) Cent **cas**, plus extraordinaires les uns que les autres, se pressaient, débordaient. Marguerite Coupel, phtisique depuis trois ans, le sommet des poumons mangés (...) se lève et s'en va, éclatante de santé. Zola, *Lourdes*, 1894, p. 82.

b) Personne qui se fait remarquer par son caractère, sa conduite :

18. Ce n'est que la réflexion individuelle qui amène plusieurs d'entre nous (...) à la négation suprême. Baudelaire est un des **cas** les plus réussis de ce travail particulier. Il peut être donné comme l'exemplaire achevé d'un pessimiste parisien, ... P. Bourget, *Essais de psychol. contemp.*, 1883, p. 11.

– *Fam., péj., iron.* [En parlant d'une pers. quelque peu singulière] *C'est un cas.* Cette personne pose des problèmes particuliers.

Par contre, le « trouble » va dans le sens d'une généralisation chaque fois plus atomisée, comme le montre tant la multiplicité de motifs de consultation comme des pathologies limite, selon les propositions de Monsieur Misès. Nous dirons, selon l'examen de nos cas, que le sujet se perd dans les troubles de tout type, les symptômes et les manifestations de la jouissance. Nous partons de ces généralités pour nous orienter vers ce qui sont les traces du sujet particulier et en singulier. En suivant ces traces, nous trouvons certainement et toujours « un cas » unique. C'est la même chose que cherche Monsieur Misès, mais paradoxalement sans le trouver. À notre avis, parce que sa perspective de recherche prend comme base les facteurs variables du problème nosologique, en excluant ce qui peut permettre sa juste considération, les facteurs fixes de la structure.

⁵⁴⁴ <http://www.cnrtl.fr/definition/cas>

De certaine manière, on pourrait dire que, dans ce sens, le psychiatre emporte la psychanalyse, selon ces deux indicateurs signifiants que nous avons pu identifier. Le plus immédiat est l'imposition de « troubles » tant dans l'Angleterre d'Anne Alvarez, que dans la France de Roger Misès. Dans la langue anglaise, à travers le DSM III et ses « troubles de la personnalité » qui coexistait avec le syntagme postfreudienne « enfant psychotique-borderline ». Dans la langue française, à travers la CIM-10 et ses « troubles limites », qui ont déplacé, à son tour, le syntagme « pathologies limites » proposé par Roger Misès.

Lorsque Madame Alvarez propose « enfant psychotique-borderline », elle propose « un cas » limite ou borderline. C'est quelque chose qui est plus proche de nos considérations sur la structure, dans l'ordre des facteurs invariables à mettre en jeu dans la clinique. Par contre, la substitution que fait le psychanalyste français de cas et d'état limite par « pathologies » nous révèle un deuxième indicateur moins immédiat, mais plus décisif dans cette psychiatrisation de la psychanalyse postfreudienne : la suppression du concept de structure dans le sens freudien du terme. De cette façon on situe les problèmes cliniques dans le seul terrain mobile des facteurs variables. Autrement dit, dans le même terrain de la psychiatrie qui exclue la « psychopathologie » de la vie quotidienne découverte par Freud.

Ainsi, on assiste à un phénomène plus dangereux que le dialogue impossible entre « l'ours polaire et la baleine » dont nous sommes partis dans cette seconde partie de la thèse. En effet, cette « psychiatrisation » de la psychanalyse postfreudienne, signifiante, silencieuse, et inaperçue, fait plus de ravages que le refus clair et direct de la part de quelques psychiatres. On fait passer par une perspective psychanalytique, ce qui est en réalité une perspective psychiatrique, mais sans se rendre compte. Ainsi, paradoxalement, la CFTMEA, en essayant de se différencier de la perspective de l'APA et son DSM à travers d'une vision « structurale » des troubles, tombe dans les deux pièges signifiants qui laissent passer intactes les conceptions de l'APA : exclusion de la « structure » psychique et substitution, dans le titre lui-même, de « pathologies » limites par « troubles » limites. Cela va se manifester dans le terrain voisin de la psychologie.

13.3.2.3 ACTUALISATION DE LA PSYCHOLOGISATION DE LA PSYCHANALYSE

Dans ce sens, je voudrais citer Emmanuelli et Azoulay, sur leurs raisons pour adopter la classification de la CFTMEA. Elles vont dans le même sens de celle de leur maître Roger Misès⁵⁴⁵ :

En effet, seule la CFTMEA prend en compte la plasticité évolutive du psychisme de l'enfant, dans une notion dimensionnelle qui n'oublie pas le continuum normal, pathologique, ni la spécificité des interrelations, chez l'enfant en développement, avec l'environnement au sens large. **Évidemment, toute classification véritablement psychopathologique parle davantage de fonctionnement et de structure que de trouble.** Ainsi, quand on cote en CFTMEA, on cherche à définir chez l'enfant **un véritable nœud de difficultés, une qualité d'angoisse, une modalité privilégiée de fonctionnement psychique à la fois cognitif et affectif**, qui se décline secondairement dans l'éventail symptomatologique que peut présenter l'enfant. **Il n'est pas question de troubles associés**, qui dissèquent l'enfant en morceaux de puzzle, mais au contraire d'un rassemblement d'éléments cliniques qui s'organisent au sein d'une hypothèse psychopathologique centrale, permettant de proposer des traitements « haute couture » à chaque individu.

⁵⁴⁵ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 14-15.

Au niveau de la technique, la possibilité que les auteurs expriment « de proposer des traitements « haute couture » à chaque individu », nous font penser à la conclusion d'Anne Alvarez qui allait dans le même sens. Bien entendu, ce sont les urgences de la clinique qui s'imposent sur les théorisations. Mais, quant à leur fondement, on peut remarquer un glissement de termes aussi directs que « troubles » sur le discours des psychanalystes français : « un fonctionnement psychique à la fois **cognitif** et **affectif** ». Les deux signifiants soulignés sont étranges au vocabulaire freudien. À notre avis, ils témoignent, alors d'une actualisation de la « psychologisation » de la psychanalyse postfreudienne, que Lacan avait déjà perçu dans l'horizon de son époque⁵⁴⁶. Cette actualisation est plus nette dans la description de la dysharmonie évolutive dans le CFTMEA R-2012, que sûrement tous les auteurs de l'ouvrage de Emmanuelli et Azoulay ont en tête⁵⁴⁷ :

3.0 Dysharmonies évolutives

Classer ici des troubles symptomatiques variables et dont les traits et mécanismes caractéristiques s'inscrivent dans une perturbation évolutive multifactorielle d'instauration précoce, toujours avant six ans, qui entraîne un développement dysharmonique.

- Les troubles du langage, de la **psychomotricité**, des **fonctions cognitives** se présentent principalement comme **dysharmonies fonctionnelles en rapport avec des défauts d'investissements**, des insuffisances d'apprentissage, **des modes d'échanges inadaptés** avec l'environnement mais ils peuvent progressivement conduire à une restriction durable des potentialités.
- Les troubles de la personnalité pris dans ce processus s'expriment principalement par **l'insécurité de fond**, **l'immaturité**, l'existence d'angoisses dépressives et de séparation liées aux difficultés d'**individuation**. La **composante dépressive** tient une place importante, qu'elle s'exprime ouvertement ou qu'elle soit recouverte par des troubles dominants de **conduite**.

Inclure :

- Des manifestations ou des regroupement syndromiques qui peuvent apparaître, sous des formes banales ou trompeuses mais qui s'intègrent en réalité dans un processus évolutif répondant aux critères ci-dessus.

Exclure :

- Les autres formes des pathologies limites ;
- Les troubles névrotiques (catégorie 2) ;
- Les TED (catégorie 1) ;
- Les troubles des fonctions instrumentales (catégorie 6) quand ils sont bien individualisés et non liés à une perturbation évolutive de fond répondant aux critères de la dysharmonie évolutive.

Examinons les signifiants qui nomment ces mécanismes de la dysharmonie évolutive. Le premier, est dans la phrase « **dysharmonies fonctionnelles en rapport avec des défauts d'investissements** ». Il s'agit d'un mélange de termes psychologiques avec les psychanalytiques, dont nous trouvons un seul : « investissements ». Le deuxième mécanisme, est la substitution directe des termes proprement psychanalytiques, comme « individuation », là où nous aurions dit « subjectivation ». C'est aussi le cas d'expressions comme « Fonctions **cognitives** » et « immaturité » qui sont étranges au vocabulaire psychanalytique.

Il faut dire que, par exemple, Anne Alvarez convoque la psychologie cognitive dans son livre⁵⁴⁸, mais toujours en gardant des distances conceptuelles, elle n'inclue pas le terme dans son vocabulaire psychanalytique. Ce qu'elle fait c'est d'indiquer ce que la recherche cognitive avec des bébés a trouvé de similaire à sa propre recherche avec un enfant autiste⁵⁴⁹ : « Robbie et les

⁵⁴⁶ Cf. Ohayon, Annick. *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969)*. Paris, La Découverte, 2006, p. 375-380.

⁵⁴⁷ Misès, R. CFTMEA R-2012, op.cit., p. 37.

⁵⁴⁸ Cf. Alvarez, Anne, *Une présence bien vivante...*, op. cit., Chapitre 7, « Le problème de l'idée nouvelle. Les troubles de la pensée et du comportement considérés comme un déficit cognitive », p. 110-126.

⁵⁴⁹ Ibid., p. 138. Nous avons appris à interpréter ce geste dans le sens de la symbolisation type « fort/da ».

bébés de Brunner ferment les yeux contre tout ce qui pourrait détourner leur attention ». Donc, dans cette psychologisation de la psychanalyse nous commençons à voir quelque chose de l'ordre proprement français. Le troisième mécanisme signifiant fait que l'introduction de termes communs aux deux disciplines, comme « langage » et « angoisse », implique une équivoque au niveau des significations. C'est clair que ces termes doivent être entendus de manières différentes. Les phénomènes énoncés sont les mêmes, mais la perspective d'analyse de chaque discipline est absolument différente.

Nous pensons que la psychologie doit prendre ses droits. Elle peut se guider par ses propres termes pour identifier ce qui ne marche pas dans un enfant ou un adolescent et appliquer ses méthodes de traitement, même, pour faire les remissions aux psychanalystes et aux psychiatres, lorsque ses propres méthodes montrent ses limites. Mais ce mélange et substitution de termes dilue les frontières entre les deux disciplines. Si on suit la métaphore freudienne, on dirait que la banquise qui sépare l'ours polaire et la baleine a fondu. Le lecteur pourra imaginer les conséquences. C'est comme si le spécialiste des poumons, une fois qu'il s'est aperçu d'un souci dans le cœur de son patient, se met à faire aussi de la cardiologie, au lieu de faire la rémission correspondante. On dirait même que, paradoxalement, c'est la conservation et la reconnaissance des limites disciplinaires qui permet le travail interdisciplinaire.

Or, il n'y a pas de mauvaise intention dans ces « psychiatrisation » et « psychologisation » de la psychanalyse postfreudienne. Sûrement, la première est passée inaperçue pour les professionnels des deux disciplines, d'où son caractère paradoxal. Quant à la deuxième, son intention est claire et sûrement un écho des propos psychologisants de Daniel Lagache⁵⁵⁰. Roger Misès voulait que son ouvrage « offre **une clinique** [d'orientation dynamique] **accessible à tous** les praticiens qui s'intéressent à une approche ouverte soutenue par des concepts qui sont devenus, en France, d'usage commun »⁵⁵¹. Dans ce sens, il s'agit de donner à cet ensemble de praticiens une espèce de couteau à pointe émoussée que même les enfants puissent manier.

Nous ne partageons pas cette position. C'est comme si on pensait que la formation de chirurgien c'est quelque chose « pour tous ». En termes de *La lettre volée de Poe*, on dirait qu'on ne peut pas confondre l'évidence de la cause avec la facilité de la trouver. Autrement dit, la formation de Dupin n'est pas la même que celle des policiers. Pour restaurer le « soc tranchant »⁵⁵² de la vérité freudienne, la formation est exigeante et difficile, donc, elle ne peut pas être « accessible à tous », comme celle du chirurgien ou de n'importe quel autre spécialiste de n'importe quel domaine, mais elle est possible pour ceux qui se décident et dans la mesure de leurs possibilités.

⁵⁵⁰ Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre*, op. cit., p.273-297.

⁵⁵¹ Misès, *Pathologies limites dans l'enfance*, op.cit., p. 8.

⁵⁵² Lacan, Jacques. « Acte de fondation » (1964). *In : Autres Écrits*, op.cit., p. 229.

13.4 DANS LA SOURCE DE « TROUBLES » LIMITES DANS LA FRANCE POSTLACANIENNE HORS L'AMP : NI ÉTAT NI STRUCTURE DANS LES PSYCHOSES

Dans le deuxième des préalables de son exposé (1990), Roger Misès renvoie au travail de Jean-Louis Lang (1978), *Aux frontières de la psychose infantile*. Lang appartient à l'Association psychanalytique de France (AFP) depuis 1964 qui, comme la SPP de Misès est filiale de l'AIP. Il faut dire aussi que les recherches sur les enfants et les adolescents ont été réalisées dans la SPP par Serge Lebovici et René Diaknine. Lorsqu'on lit l'introduction du livre de Lang, on s'aperçoit de la différence et du point commun avec Misès. Pour Lang, au contraire de ce dernier, les états limites font partie des psychoses ; mais comme lui, il ne conçoit pas une « structure psychotique ». Peut-être que dans cette conviction il y ait un écho lacanien, pour celui qui avait assisté aux premiers Séminaires de Lacan. Mais pour le reste, Monsieur Lang adhère aux propositions postfreudiennes de l'AIP. Sur la clinique avec des enfants et des adolescents. Il faut dire finalement que dans ce qui concerne la clinique avec des enfants et des adolescents ses propositions sont parties de celles de Daniel Lagache, dont nous avons déjà fait référence plus haut des propos psychologisant.

13.4.1 Le « noyau structurel psychotique », selon Jean-Louis Lang

Monsieur Lang reconnaît deux types de psychose : la psychose « franche, processuelle, typique ou caractéristique » ; et celle qui « s'écarte des modèles ». C'est de ces dernières, « atypiques, mixtes, limites, pré- ou parapsychotiques, dysharmoniques » dont parlera son livre. Dans cette conception, il coïncide avec Anne Alvarez qui marquait la différence entre l'enfant « psychotique au sens strict » et l'enfant « psychotique borderline » (11.2.1). Sauf qu'elle le faisait dans l'Angleterre des années 60, en s'appuyant sur le degré de développement du moi, et Monsieur Lang le fera en France en 1978, sur la base d'un « noyau structural psychotique ».

La qualification de « structurel » qu'il donne à ce noyau semble l'approcher de notre propre conception qui distingue, à partir d'une structure proprement psychotique, ses formes (autiste, paranoïaque et schizophrénique) et ses états (ordinaire et extraordinaire). Cependant, justement c'est sur ce point que nous nous distançons de Lang. Sa conception de structure n'a rien à voir avec la nôtre qui, en suivant Lacan est essentiellement topologique. Nous allons justifier pourquoi, parce que, dans les trois thèses des jeunes psychiatres sur la psychose ordinaire que nous avons trouvées dans la bibliographie⁵⁵³, le malentendu rôde sur ce qu'on peut comprendre par structure.

⁵⁵³ Messieurs Geoffrey Ardoïn (Ardoïn, G., sous la direction de Philippe Sastre-Garau. *Des psychoses délirantes aux psychoses « non déclenchées » : pertinence historique, psychopathologique, clinique et étique du diagnostic structural*. Lille. Université du droit et de la santé, 2010) et Samuel Card prennent parti par une approche structurelle psychanalytique. Mais leurs définitions de structure ne s'arrêtent pas au caractère topologique que Lacan a mis en relief (cf. par exemple, Card (2006), op. cit., p. 29-30). Pour sa part, Lise Turdeanu déclare à la fin de sa recherche : « un grand nombre de cliniciens refusent à priori la notion même de structure psychotique, alors que ceux qui l'admettent ne l'ont jusqu'alors que peu étudiée ». (Turdeanu, L., sous la direction de Christophe Chaperot. *Psychose blanche, psychose froide, psychose ordinaire, états limites, symptômes négatifs de la schizophrénie*. Université de Picardie, 2013, p. 142-43).

13.4.1.1 LES ETATS OU FORMES DE LA PSYCHOSE TYPIQUE, SELON J.-L. LANG

Partons de la manière comment l'analyste conçoit la psychose typique ou franche chez les enfants et les adolescents⁵⁵⁴ :

La description des **états psychotiques** chez l'enfant est habituellement basée sur la prévalence d'un certain nombre de caractéristiques symptomatologiques dont le regroupement, bien évidemment non fortuit, se présente avec **une fréquence suffisante** pour justifier la délimitation de « formes cliniques » assez aisément isolable : 1) autismes infantiles primaires ou secondaires, 2) schizophrénies infantiles, 3) psychoses symbiotiques, 4) psychoses imaginatives, 5) formes à expression déficitaire, 6) formes enfin dites instinctuelles ou encore à expression caractérielle.

Or chacune de ces formes correspond également, d'un point de vue psychopathologique, à la prévalence tout autant repérable de tel ou tel « mécanisme » d'adaptation ou de défense, qui lui-même renvoie à un processus, des positions et un contenu relativement spécifique : repli narcissique massif, clivage, processus fusionnel, relation duelle avec extériorisation fantasmatique quasi hallucinatoire, restriction des investissements fonctionnels et cognitifs, externalisation du conflit et formations réactionnelles...

C'est sans doute de cette cohérence entre **syndrome clinique** et éléments de l'**analyse structurelle** qu'est né le concept de « psychose franche » ou « processuelle » par lequel on désigne généralement les cas considérés comme « typiques » - alors même que la clinique peut y déceler **des symptômes qui s'en démarquent**, et que l'étude psychopathologique surtout démontre, à côté du mécanisme essentiel et de la position prévalente, **la constance de la présence des autres mécanismes et positions**.

Pour lui, alors, « formes » et « états » de la psychose sont synonymes des « syndromes cliniques ». Or, ce qu'il distingue comme les éléments de l'analyse structurelle sont les « mécanismes d'adaptation ou de défense ». Ce syntagme mérite deux commentaires. D'abord, le fait que ces mécanismes de défense n'ont rien à avoir avec les mécanismes signifiants proposés par Freud dans ses deux textes initiaux sur la psychonévrose de défense et sur lesquels Lacan continue à travailler. Donc, il s'agit pour M. Lang de mécanismes de défense tel que les analystes postfreudiens ont pu les saisir.

Et puis, il nous semble que l'équivalence de ces mécanismes comme d'« adaptation » est un écho de la manière par laquelle, avant l'intervention de la psychologie et la psychanalyse, on nommait ces états dont s'est occupé notre thèse dans les cas des enfants et des adolescents. En effet, Monsieur Lang a écrit en 1962, *L'enfance inadaptée, problème médico-social*. Prenons les références qui ouvrent et ferment son ouvrage pour nous donner une idée de ces mots qui ont été substitués à nos jours, mais qui témoignent des mêmes préoccupations cliniques⁵⁵⁵ :

[...] Encore faut-il tenter de cerner ce dont il s'agit, car le mot même d'inadapté est en vogue. Dans l'usage populaire d'un langage en perpétuelle gestation, il tend à la confusion, synonyme tantôt de voyou ou de délinquant, de névrosé ou de psychotique, mais s'appliquant aussi bien à l'arriéré ou à l'infirme. Le mot s'use vite ; à peine divulgué, il est dépassé, remis en question. Est-ce à lui que nous nous référons pour séparer le normal de l'anormal, le sain du pathologique, l'être mûr et équilibré, du sujet immature, déséquilibré, taré ?

Enfance inadaptée, que recouvre cette notion ?

⁵⁵⁴ Lang, Jean-Louis. *Aux frontières de la psychose infantile*. Paris, Puf, le fil rouge, 1978, p. 8.

⁵⁵⁵ Lang, Jean-Louis. *L'enfance inadaptée, problème médico-social*. Paris, PUF, 1962, p. 1 et 158.

Conclusion⁵⁵⁶ : Ces enfants et ces adolescents, que l'on appelait jadis anormaux ou irréguliers, que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'inadaptés, et que demain un nouveau vocable viendra sans doute qualifier, posent à notre conscience collective la douloureuse question de leur nombre – ils sont plus d'un million -, l'angoissante question de leur devenir.

13.4.1.2 LES ETATS ATYPIQUES DE LA PSYCHOSE ET LE « NOYAU STRUCTUREL »

L'articulation de ces mécanismes de défense avec les syndromes cliniques de la psychose typique permet à l'auteur de dégager les psychoses atypiques, à partir du noyau psychotique commun⁵⁵⁷ :

Délimiter des psychoses caractéristiques entraînant obligatoirement à s'interroger sur celles qui, cliniquement ou structurellement, s'écarteraient des modèles. C'est l'objet de la présente étude.

D'emblée, nous dirons que **les états** dont il sera question, décrits comme **atypiques, mixtes, limites, pré- ou parapsychotiques, dysharmoniques...**, sont, sur le plan psychopathologique et structurel, **de nature authentiquement psychotique**. Nous y reconnaissons en effet un certain nombre d'éléments, qu'ils ont en commun avec les psychoses dites « franches », formant ce qu'on pourrait appeler **le noyau structurel psychotique**. Sans entrer dans les détails, et dans une approximation bien évidemment grossière et succincte, nous en retiendrons les caractéristiques suivantes :

1) La nature de l'angoisse : angoisse primaire, d'anéantissement, de destruction, de fusion ou de morcellement ; elle peut être « gommée » par l'externalisation du conflit, inaccessible dans le cas d'inhibition massive, ou encore camouflée derrière des mécanismes plus évolués relativement efficaces : défenses maniaques ou élaboration d'une angoisse de séparation, par exemple. Même en l'absence d'une extériorisation cliniquement décelable, elle reste active ainsi qu'en témoigne l'analyse psychopathologique.

2) La rupture ou la menace de rupture avec le réel, l'absence d'organisation ou la mauvaise organisation du sentiment de réalité, qui parfois peuvent se canaliser autour du thème prévalents (psychoses imaginatives) ou encore se colmater grâce à des mécanismes adaptatifs assez efficaces mais fragiles (parapsychoses).

3) L'infiltration constante des processus secondaires par les processus primaires.

4) L'expression directe de la pulsion soit au niveau corporel, soit dans l'agir, soit dans les productions fantasmatiques, entraînant des aménagements défensifs massifs et rigides (psychoses franches surtout), ou encore fragiles et labiles (formes atypiques notamment).

5) L'existence de mécanismes processuels et défensifs à caractère régressif, progressif ou de décharge, caractéristiques de tel ou tel niveau d'organisation libidinale primaire (répondant à l'angoisse primaire), allant du repli narcissique massif à l'identification projective, de la réalisation hallucinatoire du désir aux défenses maniaques, du clivage à la forclusion, de l'idéalisation magique, à la projection, etc.

6) L'inaccession au symbolique, la fuite dans le symbolisme, et la formation d'une symbolique irréaliste (trois termes à ne pas confondre).

7) Une relation d'objet très primitive prédominante : narcissique primaire, fusionnelle, ou duelle (clivée ou non), sans triangulation de la relation, ou avec triangulation sans abord des positions œdipiens, à dominante orale – ou parfois pas d'élaboration de relation objectale et positions auto-érotiques et anaclitiques (dans le sens freudien du terme) – laissant le sujet sous l'emprise de la pulsion de mort.

Cette énumération très incomplète et dont il faudrait reprendre chaque terme pour en expliciter le sens, ce qui n'est pas notre propos, donne néanmoins les repères essentiels qui nous permettent de nous référer **à la nature psychotique des organisations dont il sera ici question**.

Ainsi, aux 6 états ou formes typiques de la psychose, Lang ajoute ces états atypiques qu'il commence à nommer : « mixtes, limites, pré- ou parapsychotiques, dysharmoniques... ».

⁵⁵⁶ Ibidem, p. 158.

⁵⁵⁷ Lang, J.-L., *Aux frontières*, op. cit., p. 10.

L'affaire est que dans ce point il change la dénomination commune d' « états » ou « formes » pour « organisations ». Tout de suite, il donne ses raisons.

13.4.2 Un « noyau structurel psychotique » n'est pas une structure pour Jean-Louis Lang

En termes signifiants, ces raisons ont pour objectif la suppression d'un même aspect significatif des termes « état » et « structure ». Dans le premier cas, à travers de sa substitution par le mot « organisation » et dans le second, à travers d'une restriction de son usage.

13.4.2.1 SUBSTITUTION DU MOT « ETAT » PAR « ORGANISATION »

Nous avons vu comment Monsieur Lang ne fait des distinctions entre les termes « état » et « forme » de la psychose. Ainsi en substituant l'un, il substitue aussi l'autre⁵⁵⁸ :

Deux remarques sur les concepts utilisés nous paraissent nécessaires :

La première, d'ordre clinique, concerne le terme d'« état » : parapsychotique, limite, dysharmonique, etc. En pathologie mentale (et à tort à notre avis ; voire son emploi médical dans : « état fébrile », « état aigu »), il évoque irrésistiblement un syndrome fixé, figé, qui renverrait à un substratum lui-même statique, peu mobilisable, chronique. Pas plus qu'une déficience mentale n'est, dans ce sens, un « état », opposable par exemple à un processus dynamique, les affections que nous allons étudier ne seront considérées dans une telle perspective statique, laissant plus ou moins sous-entendre l'existence d'un appareil mental lui-même rigidifié (et peut-être alors physiologiquement – la tentation existe) dans son fonctionnement. Le fait qu'il s'agisse ici de syndromes « atypiques », « limites », donc sans « étiquette » précise, justifie sans doute l'emploi de ce terme ambigu, si l'on veut bien tenir compte de ces restrictions.

Pourquoi ce médecin efface du mot « état » sa connotation de changement, bien qu'on sait que les états fébriles et aigus sont des changements dans des états « ordinaires » du corps, pour le dire dans nos termes ? On ne connaît pas les raisons subjectives de cette décision de M. Lang. Mais, peut-être qu'un facteur propre de la langue française y ait contribué de quelque façon. Tandis que, par exemple, dans la langue espagnole, on a deux mots pour le verbe « être », la langue française (comme aussi l'anglaise), n'a qu'un seul mot. En espagnol, le verbe « ser » (être) indique l'état permanent d'un sujet ; par contre, le verbe « estar », indique sa condition variable. C'est n'est pas la même chose dire « Jean est (es) malade » que « Jean est (està) malade ». Dans le premier cas, on sait qu'il ne guérira pas, dans le second, c'est clair qu'il va guérir, que son état va changer. Sûrement ce facteur signifiant fait que nous lisons plus facilement l'état impliqué dans l'adjectif ordinaire, par opposition à l'extraordinaire, puisque notre langue maternelle est la langue espagnole.

Or, au-delà de ce facteur linguistique, de toute façon les cas de notre recherche nous ont montré que l'état extraordinaire de la psychose peut changer à l'ordinaire, au moins dans le cas des enfants (Robert, Ophélie et Louis). Et que si on considère la psychose comme un structure, le changement peut être opéré au niveau des suppléances faites pour le sujet, d'imaginaires à symboliques.

⁵⁵⁸ Ibidem.

13.4.2.2 RESTRICTION DANS L'USAGE DU MOT STRUCTURE

Voyons ensuite les raisons de Monsieur Lang pour restreindre l'usage du mot « structure »⁵⁵⁹ :

Certes, il est possible d'y substituer le terme d'« organisation » : organisation psychotique, ou dysharmonique, ou déficitaire. Mais n'est-ce pas simplement déplacer la question sur le terrain de la psychopathologie, sans pour autant estomper les ambiguïtés ? **Nous utiliserons souvent le mot « structure ».**

Qu'il soit bien entendu qu'il s'agit ici d'une référence conceptuelle à un mode de fonctionnement mental – et rien de plus –, à un mode d'organisation dynamique de l'appareil psychique dont l'interdépendance des divers éléments réalise précisément un modèle structurel, et qui ne comporte ainsi aucun préjugé ni quant à la rigidité de la structure (il est des structures labiles), ni quant à ses modalités évolutives (tous remaniements demeurant possibles), et moins encore quant à une quelconque inscription au niveau des appareils, instruments ou fonctions, qui en justifierait l'expression, la stabilité ou la permanence.

Un fois de plus, on peut remarquer la préoccupation de Monsieur Lang pour que le terme choisi pour définir la nature de la psychose n'implique pas rien de statique ou immobile. Bien entendu, c'est là que nous pensons qu'il y a quelque chose qui échappe au clinicien, parce que, évidemment, comme le montre le fonctionnement de la même structure du corps humaine, le squelette, sa fixité et permanence est ce qui paradoxalement permet l'infini variabilité des formes humaines et ses fonctionnements. Et cela est valable aussi pour n'importe quel type de structure.

13.5 CONSIDÉRATIONS FINALES

1) Bien entendu nous respectons les décisions terminologiques de Monsieur Lang, mais nous ne pouvons pas les partager. Nous croyons que les avoir considérées à la lumière des résultats de notre recherche rend plus valable le fait que nous avons mis en lumière ces termes qu'il voulait exclure dans l'examen de la psychose dans la clinique avec des enfants et des adolescents : structure, formes et états. Eclaircir leurs raisons nous a permis de vérifier aussi dans le terrain signifiant que les rapports entre ce qui est invariable, la structure, avec la variabilité de ses formes et états, permet de concevoir justement la grande variété et mobilité des faits cliniques dans le cadre psychanalytique.

2) Monsieur Misès a accueilli ces exclusions de base qu'a fait Monsieur Lang de manière claire et contondante dans l'introduction de son livre *Aux frontières de la psychose infantile*⁵⁶⁰. Ainsi, à son tour, il a exclu tout ce qui, dans cet esprit, pouvait être une atteinte à la riche variété des manifestations humaines dans le contexte de ce qu'il a appelé « pathologies limites » et qui a été substitué après, dans ce même sens, par des « troubles limites ». Depuis 1978, soit sous la

⁵⁵⁹ Ibidem.

⁵⁶⁰ Dans sa thèse, Monsieur Geoffrey Ardoïn a suivi la disparition du terme « psychose » dans le cadre de la psychiatrie : « Comment s'est opérée la disparition de la psychose des classifications ? » (cf. Ardoïn, *Des psychoses délirantes aux « psychoses non déclenchées »*, op. cit., p. 21-27). Mais, comme nous avons vu, les manuelles de psychiatrie se sont nourris de la psychanalyse postfreudienne elle-même. Ainsi, nous croyons que ces suppressions des termes de base « état » et « structure », opérées dans cette orientation psychanalytique, ont dû de contribuer à cette disparition du terme « psychose », que ces deux termes soutiennent. Il nous semble que ces trois disparitions reviennent à la psychanalyse comme un boomerang, retour du refoulé.

tutelle d'un ou de l'autre analyste, ces exclusions se sont transmises à toute une génération de psychologues et psychiatres, à travers les études universitaires. Mais en comportant aussi les contradictions, malentendus et ambiguïtés que ces exclusions terminologiques impliquent au niveau théorique.

3) Cependant, déjà confrontés à la pratique, quelques-uns de ces professionnels « psy » ont été surpris par des faits cliniques qui, comme un retour du refoulé, s'expriment dans certains faits qui échappent aux théories, privées de ces trois termes dont la puissance explicative est maintenant, au moins pour nous, indéniable. C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant avec les deux cas présentés dans l'ouvrage d'Emmanuel et Azoulay, *Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent - Apports du bilan psychologique -*.

4) Finalement, en ce qui concerne les questions de ces chapitres, des noms pour nommer ce qui nous interroge soit de nous-même ou des autres, comme disait Monsieur Lang, c'est quelque chose qui change à chaque époque. Cette recherche nous a appris que c'est inévitable parce que ces noms seront toujours substitués de ce qui est innommable en chaque sujet et s'échappe toujours, le désir irréductible de chacun. Mais dans ces substitutions sans cesse, nous devons distinguer du niveau proprement subjectif, deux autres niveaux que les chapitres de cette deuxième partie de la thèse ont mis à jour : celui du praticien qui essaie de s'expliquer sa propre pratique et celui de la diffusion ou divulgation qui se fait pour le public en général.

Dans ce sens, on constate une sorte de division entre l'appréhension d'un phénomène dans son ensemble et son appréhension dans ses parties saisissables. C'est-à-dire, la dynamique entre les deux registres de l'imaginaire : le réel, en « petits morceaux », et l'imaginaire proprement dit. Dans le premier registre, auparavant on parlait de « frontières »⁵⁶¹, aujourd'hui d'« états limites » et de « troubles limites ». Dans le second, on a parlé d'enfants ou d'adolescents « anormaux », « irréguliers », « inadaptés », et plus récemment de « cas limite », « cas difficile », « psychotique borderline », « psychose atypique », et « pathologies limites ».

Nous n'échappons non plus à cette logique symbolique, lorsque nous proposons de lire la « psychose ordinaire » de nos cas comme « états ordinaires de la psychose ». Nous partons de ce qui peut être saisi en premier lieu par le clinicien, l'état de celui qui vient lui parler : ordinaire ou extraordinaire. Mais nous croyons que l'avantage sur les autres termes est que, tout de suite ce « morceau » est lié à son ensemble : « -de la psychose ».

Et dans ce point, l'exigence pour le clinicien est de taille majeure, pour ce que ce terme implique au niveau de son écoute et, donc, de sa formation. C'est là que les choses doivent se différencier entre lui et le public en général. Son métier est spécialisé et exigeant. On ne demandera pas à qui a été opéré du cœur ou à celui qui parle, entend, écrit ou lit sur ces opérations d'expliquer les choses dans les mêmes termes que le cardiologue, ni non plus de manier le bistouri, selon ces expériences éloignées d'une formation rigoureuse et pratique. Également, comme nous l'ont montré les cas de notre recherche, lorsqu'il s'agit de l'opération de la parole, et plus, lorsque la propre parole du praticien est impliquée, comme nous le verrons un fois de plus avec les deux cas avec lesquels nous concluons notre recherche, Sandrine et Césarine.

⁵⁶¹ La notice plus ancienne que nous avons du terme « frontières » référé au psychique date de 1875, dans un ouvrage d'Andrew Wynter, *The borderlands of insanity* (Les frontières de la folie) (Cf. Annexe 2).

Cette implication est le point où notre comparaison avec le cardiologue s'arrête, puisque pour se former comme cardiologue, le médecin n'a pas besoin de subir la même opération de son patient, tandis que l'opération analytique exige au préalable cette même opération dans la parole même du praticien. C'est de là que le désir de l'analyste peut surgir et opérer à son tour, et puis, essayer de s'expliquer ses réussites, difficultés et échecs, en mettant en rapport les faits cliniques, saisissables un par un, dans l'ensemble de ce qui est la structure psychotique. C'est-à-dire, la recherche impérieuse d'un sujet de la reconnaissance, pour un autre, de son propre désir irréductible et innommable, à travers la constitution symbolique des noms suppléants, ce que nous appelons depuis Freud le transfert analytique.

14 DANS LA FRANCE POSTLACANIENNE : DES TROUBLES LIMITES À LA LIMITE TRANSFERENTIELLE

De par l'exigence de formation, on ne peut pas attendre une « psychanalyse » de la psychiatrie ou de la psychologie. En revanche, certains psychiatres et psychologues, ont décidé, « un par un », de franchir le pas vers la formation psychanalytique. Les textes examinés dans cette deuxième partie de notre recherche en témoignent. Or, si le pas théorique présente des difficultés, l'esprit de la découverte freudienne (les lois du langage et de la parole) peut surgir très clairement dans le domaine de la pratique, là où la théorie laisse la place aux urgences cliniques. Nous le verrons dans ce chapitre avec les deux cas présentés dans l'ouvrage de Michèle Emmanuelli et Catherine Azoulay *Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent - Apports du bilan psychologique-*, auxquels nous avons fait référence dans le chapitre précédent.

Elles ont utilisé le test de Rorschach⁵⁶² dans les cas de Sandrine, une petite fille de 7 ans, et Césarine, une adolescente de 16. Ce qu'elles trouvent surprenant dans cette application est en relation directe avec le transfert. Cependant leurs travaux sont à situer après Lacan et il nous semble que cela n'est pas sans conséquences, tant pour elles comme pour nous. En effet, les deux « troubles limites » dont les auteures font le rapport, hyperactivité dans le cas de la petite fille et scarifications dans le cas de l'adolescente, nous mèneront au cœur de la « limite transférentielle » dans ses deux registres (coupure et signifiant), en impliquant des phénomènes que nous ne pouvons que nommer en termes lacaniens. Sandrine nous montrera un *acting out* et des manifestations dans le registre de la *lalangue*. Césarine, en dehors de tout code, nous montrera la limite transférentielle dans le registre signifiant, c'est-à-dire, la coupure en tant que telle.

14.1 SANDRINE : ACTING OUT ET HOLOPHRASE DANS LA LIMITE TRANSFERENTIELLE

Sur le diagnostic d'hyperactivité, Maïa Guinard la psychologue en charge des tests projectifs dans le cas de Sandrine écrit⁵⁶³ :

À l'hôpital de Bicêtre, le diagnostic de TDAVH (trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité) est confirmé au cours d'un entretien avec un neuropédiatre, selon les critères diagnostics du DSM IV ; Sandrine répond à tous les critères : elle est agitée, impulsive, inattentive. L'agitation prédomine sur l'inattention : elle est donc désignée « TDAVH à prédominance hyperactive ».

⁵⁶² Nous rappelons que le test Rorschach est appliqué pour aider dans la détermination diagnostique, notamment dans les cas de schizophrénie : « Le test de Rorschach ou psychodiagnostic est un outil clinique de l'évaluation psychologique de type projectif élaboré par le psychanalyste Hermann Rorschach en 1921. Il consiste en une série de planches de taches symétriques et qui sont proposées à la libre interprétation de la personne évaluée. Une fois analysées en profondeur, les réponses fournies serviront à évaluer les traits et les lignes de force qui organisent la personnalité du sujet ». (https://fr.wikipedia.org/wiki/Test_de_Rorschach).

⁵⁶³ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 22.

Mademoiselle Guinard présente son rapport sur trois axes, selon les nominations freudiennes : 1) économique, correspondant aux modalités du traitement de l'excitation, 2) topique, correspondant aux modalités de la constitution des instances du moi et 3) dynamique, à travers l'appréhension de l'équilibre entre l'angoisse et les mécanismes de défense. C'est dans la présentation du cas et dans l'axe économique, que nous trouvons que l'auteur prend en compte la voie signifiante que la clinique lui impose.

Comme dans le cas d'Ophélie, on peut identifier les deux registres, langue et la *lalangue*, des faits cliniques. Dans le registre de la langue maternelle, deux manifestations sont relatées, l'une de la bouche de la fille pendant le Rorschach dont nous parlerons dans la section suivante, l'autre de la bouche de la mère. De de cette dernière, elle écrit⁵⁶⁴ : « Sandrine est âgée de 7 ans et 3 mois et ne parvient pas à rester immobile : « Elle est comme le lait sur le feu, me dit sa mère. On doit passer son temps à la surveiller » ». Cependant tout de suite dans son rapport, l'auteure se met à interpréter dans la voie des significations, en abandonnant le chemin signifiant.

14.1.1 Les faits cliniques dans la *lalangue*

Or, cela ne sera pas possible lors de l'écoute de Sandrine, parce que dans le registre employé par la petite fille, il y a rien à interpréter⁵⁶⁵ :

Au moment où je reçois Sandrine, la recherche [pluridisciplinaire] vient tout juste de commencer. Je ne sais pas encore que cette fillette fera partie du tout petit groupe de cinq filles que nous constituerons sur une année pour la recherche. Trente et un garçons sur trente-six enfants : il semble que les garçons demeurent plus hyperactifs que les filles !

J'en suis donc au début de ce travail, et j'essaye tant bien que mal de me dégager du tourbillon instable dont je suis saisie. Pour cela je m'accroche à l'environnement, je négocie tant bien que mal de conserver le même bureau toutes les semaines, recherchant pour moi aussi une contenance dans la fixité du cadre et sa permanence qui me permettraient, pensais-je, de mieux mesurer les différents usages que les enfants pourraient faire de l'espace et des objets qui le constitueraient.

C'est que dès le départ, l'agitation y est parfois à son comble. Le plaisir des enfants à taper, attraper, tirer, pousser, sinon jeter les planches avec force bruitages l'emporte sur celui de s'immobiliser devant les images et de les nommer. Certains objets, apportés par les enfants et particulièrement investis dans la réalité de la passation, viennent s'ajouter à cette utilisation spécifique du matériel : pour Caroline, ce sont des balles rebondissantes ; pour Tristan un serpent en plastique ; pour Victor, c'est ce qu'il appelle une « pâte à prout » qu'il ne cesse de malaxer.

Les objets lumineux ont également bonne place : Éric a apporté une lampe de poche. Remi une lampe frontale. Sortis comme par magie des poches de pantalons, ces objets font partie intégrante des rencontres.

Les déplacements des enfants sont eux aussi éloquentes : par exemple, le placard vide au fond de la salle devient un refuge transitoire lorsque le contenant interne est fragilisé.

Mais ce qui me frappe d'emblée dans la rencontre avec Sandrine, c'est qu'elle recherche ce même effet excitant directement dans le langage, et non à travers d'objets matériels. Elle semble en effet s'appuyer sur le dynamisme des mots, dont elle investit tout particulièrement les sonorités rebondissantes : celle du mot « zigzag » qu'elle répète inlassablement en insistant sur les consonnes sifflantes, celle du mot « coccinelle » dont elle fait une sorte de comptine au rythme ternaire. « **Cocci-cocci-coccinelle, zigzagzigzagzigzag, izadé izadé izadé** », scande-t-elle entre les planches de Rorschach, aiguisant ainsi mon intérêt.

Est-ce là la marque d'une tentative de séduction ? Est-ce une modalité d'évacuation de l'affect ? Est-ce « conjuratoire » - sur le modèle d'une formule magique - lorsqu'elle compte encore, répétitivement et à un rythme infernal, en anglais, « **onethwothreefourfivesixseveneighnineten** » et qu'elle recommence, dans une ronde qui ne semble lui accorder aucun moment de répit ?

⁵⁶⁴ Ibid., p. 21.

⁵⁶⁵ Ibid., p. 23.

Pourtant, malgré cette excitation et cette décharge verbale constantes, c'est loin d'être une tonalité joyeuse qui se dégage de la rencontre : l'intensité du recours maniaque ne parvient pas à masquer la teneur dépressive, peut-être parce que, accompagnant ces conduites verbales itératives, quelques **signifiants** récurrents, comme le mot « trou » et le mot « pont », le mot « terre » et le mot « montagne » créent une atmosphère étrange, une géographie floue et mal délimitée.

Au niveau des énoncés, la différence entre les deux registres de langue de Sandrine est évidente. Dans l'ordre de la langue, elle a réussi à nommer les taches, selon la demande du Rorschach : « trou », « pont », « terre », « montagne ». Dans le registre de la *lalangue*, on peut apprécier ce besoin du sujet de mettre après les lettres des chiffres comme nous l'avons vu au chapitre 8. Ce qui nous permet de conclure qu'il s'agit d'un cas de psychose en état extraordinaire, où la demande de suppléance implique celle du Nom-du-père. La suppléance sans symbolisation fait que ce qui « parle sans le savoir » chez elle le fasse en écho, sans aucun contrepoint au niveau de l'Autre.

Au niveau de l'énonciation de l'auteur, ce qui attire notre attention est son utilisation du terme « signifiant », tel un écho lacanien qu'elle prend pour essayer d'expliquer ce qui arrive dans le langage de Sandrine. Cependant, il ne prend pas la consistance conceptuelle qui lui permettrait de reconnaître les deux lois signifiantes qui fondent les deux registres langagiers de Sandrine. Elle essaie de les nommer avec le syntagme « dynamisme du langage » qui fait partie du titre du cas « Dynamisme du langage, fragilité des assises narcissiques ». Malgré cela, nous voulons souligner la manière comment Maïa Guinard est frappée par l'exubérance de la *lalangue* de Sandrine. La simple reconnaissance de ces faits signifiants est en soi quelque chose de remarquable parmi les théories des troubles limites de l'ensemble du livre. Selon le conte de Poe, on peut dire qu'elle a reconnu dans le « porte-cartes » de Sandrine quelque chose qui diffère des autres cartes de visite.

Dans l'annexe 7, je reproduis la séquence complète des réponses de Sandrine aux dix planches du Rorschach. Le lecteur pourra apprécier la succession de manifestations dans chaque registre. Elles sont précédées par un fait que la psychologue n'hésite pas à rattacher au transfert mais qui pour nous a toutes les caractéristiques d'un *acting out*. Autrement dit, avant même de commencer à parler, Sandrine a fait son appel à l'Autre. Dans ce sens, parmi toutes les manifestations de la *lalangue* de la petite fille, je vais reprendre seulement le fait qui est en rapport avec l'établissement du transfert, une holophrase. Il nous indique le point où le processus transférentiel est arrivé.

14.1.2 L'*acting out* de Sandrine : une demande *in altero*

Voici ce que Mademoiselle Guinard écrit du transfert ⁵⁶⁶ : « Pourtant, pendant la rencontre, la mobilisation transférentielle est tangible. L'investissement a même précédé la rencontre : est-ce dans un mouvement d'identification projective que Sandrine, pleine d'attention, m'a apporté un croissant pour éviter, dit-elle, que *j'aie faim* ? ». Ce croissant nous rappelle les cervelles fraîches de l'*acting out* dans le cas d'un patient d'Ernest Kris. La fonction est la même en tant que petit *a* ⁵⁶⁷ : « Avec les cervelles fraîches, **le patient fait simplement signe à Ernest Kris**. Tout ce que vous dites est vrai, simplement **ça ne touche pas à la question, il reste**

⁵⁶⁶ Ibid., p. 31.

⁵⁶⁷ Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit., p. 147.

les cervelles fraîches. Pour bien vous le montrer, je vais aller en bouffer en sortant pour vous le raconter à la prochaine séance ».

Dans le cas de la petite fille qui est Sandrine et sa logique subjective, c'est elle qui apporte cet objet petit *a*, « livre de chair », directement à l'analyste. C'est une demande inversée. C'est comme si la petite lui disait : « Il y a quelque chose que j'attends que tu me dises et que tu coupes ». La forme du croissant est très significative dans ce dernier sens de la coupure. Or, c'est Sandrine qui, *in altero*, a « faim » d'une réponse qu'elle cherche là, où elle sait qu'il s'agira de parler. Cet *acting out* est donc « l'amorce du transfert », un « appel à l'Autre »⁵⁶⁸. Et cet appel a été entendu, Sandrine a entendu un « allô ? » à l'autre bout du téléphone. Maïa Guinard a déployé toute son attention et son intérêt dans cet appel parce qu'elle a reconnu, dans la rencontre qui a suivi le don, qu'il s'agissait d'un appel dans un langage différent.

14.1.3 L'holophrase

Dans le cas de Sandrine, l'holophrase accomplit la même fonction transférentielle que dans le cas d'Ophélie (6.3.2). Il y a cependant trois différences à signaler. D'abord, elle n'a pas le caractère d'*acting out* qui accompagnait celle d'Ophélie, lorsqu'elle jetait des petits morceaux de pâte à modeler à l'analyste. Dans le cas de Sandrine on peut dire que l'*acting out* et l'holophrase sont dissociés, parce que l'objet qui tombe dans l'affaire en indiquant un autre (la parole de la petite) est le croissant. Ainsi l'holophrase de Sandrine restreint sa fonction transférentielle à celle de la pure limite communicative : les deux sujets sont là, à se regarder l'un à l'autre, « espérant chacun de l'autre qu'il va s'offrir à faire quelque chose que les deux parties désirent mais ne sont pas disposées à faire ». Voyons cela dans le récit de Maïa Guinard⁵⁶⁹ :

Le noir, quant à lui, renvoie invariablement à la *mort*.

La condensation entre « noir » et « mort » s'exprime d'ailleurs littéralement dans le langage ; à la planche I, je l'entends dire : « Ou peut-être une chauve-souris. Parce qu'elle est **noirte**. Toutes les chauves-souris sont noirtes. Elle est faite à la photocopieuse », et à la planche IV, elle propose : « Ici on dirait une personne, mais qui est toute noirtte. Mais qui a des bras. En fait elle devrait pas avoir de bras vu que c'est une « **statue-drôle-image** » ». Une statue-drôle-image », formulation énigmatique dont les liens entre les mots semblent avoir été effacés.

On peut se demander si cette « statue-drôle-image » n'est pas une allusion à la psychologue, par intermédiation de l'image. En effet, elle essaie de rester justement, contrairement aux enfants agités qu'elle reçoit, plus calme, on dirait presque en « statue » : « J'en suis donc au début de ce travail, et j'essaye tant bien que mal de me dégager du tourbillon instable dont je suis saisie. **Pour cela je m'accroche à l'environnement**, je négocie tant bien que mal de conserver le même bureau toutes les semaines, recherchant pour moi aussi une contenance dans la fixité du cadre et sa permanence qui me permettraient, pensais-je, de mieux mesurer les différents usages que les enfants pourraient faire de l'espace et des objets qui le constitueraient ». C'est quelque chose qui n'est pas passé inaperçu pour Sandrine et qui, donc, a eu de bons effets transférentiels, parce qu'ils sont arrivés à la limite. Mais pas au-delà. C'est la deuxième différence avec l'holophrase du cas d'Ophélie.

⁵⁶⁸ Ibid., p. 148.

⁵⁶⁹ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 28.

Finalement, le troisième aspect qui rend particulière cette holophrase est qu'elle est attachée à un néologisme, « noirte ». Il est prononcé à la planche I, à propos de la chauve-souris, puis dans la planche IV, à propos d'« une personne ». C'est curieux cette liaison que Sandrine fait entre ces deux formations de la *lalangue*, le néologisme et l'holophrase.

14.1.4 Du trouble limite à la limite transférentielle

Cela nous permet de comprendre mieux ce que Lacan disait sur les névroses de caractère ou personnalité réactionnels que proposait Margaret Little (9.3.3.1) : « il ne s'agit pas d'une espèce de sujets, mais d'une zone où prévaut ce que je définis ici comme *acting out* ». Autrement dit, ce qui se joue dans l'*acting out* est le registre de l'appel à l'Autre (chapitre 12), du désir du sujet (10.4.4.1) avec indépendance de sa structure, puisque cette dernière se joue dans ses rapports avec le langage. Ainsi, nous situerons l'hyperactivité de Sandrine dans le registre de cette zone transférentielle qu'est l'*acting out*.

Mais ce qui concerne sa structure est en rapport avec ses relations avec le langage. Ce mode de relation implique un choix sur les représentations des mots en tant qu'objets narcissiques primaires, vides de toute référence à la signification (6.3). C'est justement ce rapport schizophrénique à sa langue, ce qui fait la « *lalangue* » de Sandrine et qui a étonné la psychologue. L'*acting out* prend la forme d'une demande inversée à cause de la structure psychotique. Après l'écoute de Mademoiselle Guinard, l'Autre indéterminé jusqu'à ce moment pour Sandrine a un visage, un corps, une oreille et une parole.

C'est l'Autre réel du transfert ce qui a changé la donne dans l'hyperactivité de Sandrine. Malgré que le processus ne soit pas fini, l'effet de l'appel entendu est déjà tangible. On voit alors comment l'hyperactivité se décompose en deux versants : le désir qui se transmet dans le peu-de-sens de l'*acting out*, adressé à l'analyste et la jouissance qui va se resituer dans les mots adressés à l'autre dans l'holophrase. Grâce à cela, l'état extraordinaire de la psychose est à la limite, justement, de l'état ordinaire, mais sans réussir à y parvenir.

14.2 CÉSARINE : UNE « DEMOISELLE AUX CAMELIAS » D'AUJOURD'HUI ?

14.2.1 Des scarifications comme *acting out* dans la psychose

Les faits cliniques dans le cas de Césarine sont une tentative de suicide par voie médicamenteuse et des scarifications. Ces dernières attirent notre attention étant donnée la fonction de la coupure par rapport à la surface signifiante (12.2.3). La coupure est à l'origine du signifiant et elle fait entrer en fonction la jouissance première et primaire corrélat du désir (8.5). Malgré cette condition de corrélat, la coupure s'est présentée dans les faits cliniques, avant, pendant et à la fin du processus transférentiel, dans un second plan par rapport au registre signifiant, plus saisissable.

Contrairement aux autres cas de notre recherche, la coupure est au premier plan dans le cas de Césarine. C'est le bouc qui monte sur scène, un *acting out* dans l'ordre transférentiel

(12.2). Une fois de plus, nous trouvons que ce que les collègues d'autres orientations psychanalytiques qualifient de « limite » (cas, état ou trouble), correspond, dans la perspective lacanienne du transfert, à *un acting out*. Il s'agit, alors, d'un appel à l'Autre qui cherche essentiellement la reconnaissance du désir irréductible du sujet et qui déclenche le processus transférentiel dans l'ordre symbolique. Quelle est la différence avec les autres cas d'*acting out* examinés dans cette seconde partie de notre recherche ? Le moyen et le siège de l'appel. Dans les cas des adultes examinés dans le chapitre 12 (12.3), l'appel est fait à travers de signifiants de la langue ; dans le cas de Sandrine, à travers des signifiants de la *lalangue* ; et dans le cas de la petite Yudy à travers un événement du corps (12.3.4). Dans tous ces cas, le siège de l'appel était dans le sujet lui-même qui faisait monter sur la scène analytique ce qui « parlait chez lui sans le savoir ».

14.2.1.1 L'APPEL A L'AUTRE DIVISÉ ET INVERSE

Dans le cas de Césarine, il nous semble que l'appel est divisé. Le moyen ce sont les scarifications, mais la siège de l'appel n'est pas chez le sujet, mais dans l'Autre. Il en résulte une sorte d'inversion qui pose la question : dans ce cas c'est l'Autre qui fait appel au sujet ? Comment cela est-il possible ? Examinons les faits cliniques avant le dialogue analytique. Les coupures dans le cas de Césarine, ne sont pas dans la surface signifiante, mais dans la surface de la peau. Ainsi, la coupure passe au premier plan, avant qu'un signifiant soit prononcé en rapport avec la coupure, et de manière radicale⁵⁷⁰ :

Sa présence ici, Césarine la justifie par une trahison : trahison de femme, trahison de mère. Une consultation médicale où elle s'est sentie lâchée, abandonnée, d'un abandon nourri par la haine et l'impuissance maternelles avec lesquelles le médecin aurait fait alliance. Du contenu des échanges, il n'est pas question. Césarine m'apprend seulement qu'à l'insupportable épreuve de cette trahison, sa réponse fût immédiate, traduite en actes : **s'attaquer rageusement, s'entailler, se faire saigner, s'oublier dans la douleur de son corps. Ces retournements de colère contre elle-même ne sont pas nouveaux : Césarine les fait remonter à l'âge de 12-13 ans, au moment de la puberté, notamment à l'arrivée de ses menstruations.** À cette époque, elle se sent gagnée par la morosité. Elle se souvient qu'elle est alors très irritable, hypersensible, fréquemment triste, et qu'elle a des difficultés d'endormissement importants. « **L'appel du couteau** », selon son expression vise à attaquer son corps qu'elle dit détester car, ajoute-t-elle : « Il appartient à ma famille ! ». On lui dit fréquemment qu'elle ressemble à son père, ce qu'elle ne supporte pas [...]. Avec ses parents, les enjeux de conflictualité sont aigus, en particulière avec sa mère.

C'est l'arrivée de la puberté qui est à l'origine des scarifications dans le cas de Césarine, un événement corporel qui ne trouve pas de moyen de symbolisation. Au contraire du cas de Yudy, où l'évènement du corps est le moyen de l'appel, et dont l'objet de la symbolisation était un signifiant. Or, côté appel, Césarine nomme de manière très précise ce que Lacan a découvert des rapports de la coupure avec le désir innommable du sujet (12.2.3) : « L'appel du couteau ». C'est en quoi, il nous semble que l'appel est divisé et inversé par rapport aux autres cas. Le moyen n'est pas l'Autre code ou corps, mais les coupures qui peuvent les produire, et le siège n'est pas le sujet, mais l'Autre. On peut dire que, tandis que dans les autres cas de psychose, où la coupure est au second plan, le siège du désir du sujet est *in altero*, dans l'autre ; ici, où la coupure est au premier plan, le siège du désir du sujet est aussi *in altero*, mais dans l'Autre qui appelle⁵⁷¹.

⁵⁷⁰ Ibid., p., 106.

⁵⁷¹ Il faudrait étudier dans ce sens le Séminaire de Lacan sur les Noms-du-père (20 novembre 1963), où cette fonction de l'appel de l'Autre qui ordonne une coupure est présente, par exemple, dans le cas d'Abraham et son fils Isaac.

Cela nous permet d'interpréter cette formation signifiante que Césarine suivait au pied de la lettre. « L'appel du couteau » veut dire que ce n'est pas le couteau qui appelait Césarine, c'est elle qui, au moyen de ses coupures, appelait un Autre réel qui pourrait reconnaître le désir irréductible de son être à travers une coupure signifiante décisive. Ici nous ne sommes pas face à une symbolisation en attente comme dans les autres cas, mais à une coupure en attente.

14.2.1.2 INVERSION DANS LES RAPPORTS AVEC LES OBJETS TRANSFERENTIELS

Or examinons l'autre aspect de l'*acting out*, ses rapports avec les objets. En général, le sujet montre un objet imaginaire, mais ce qu'importe est l'objet qui tombe dans l'affaire, c'est lui qui montre, de manière métonymique le véritable objet du désir du sujet. Qu'avons-nous dans le cas de Césarine ? Elle nous montre l'objet qui tombe dans l'affaire, parce qu'il n'y a pas d'objet objet imaginaire dont elle puisse se servir. Un objet de telle nature échappe à son regard. Ce qui tombe dans l'affaire pendant les scarifications est un ensemble composé de sang et de peau. Mais cet objet n'échappe pas aux lois de la substitution, il est à la place d'un autre, celui qu'elle a rencontré dans la puberté, le sang de ses menstrues. Césarine est dans l'attente d'une coupure décisive qui dégage les signifiants nécessaires pour qu'une image telle entre dans son esprit. Il ne s'agit pas de trouver un nom suppléant au noyau forclos, cela est au second plan. Avec la coupure au premier plan, il s'agit d'abord de trouver une image symbolique, à partir de laquelle l'objet réel puisse trouver une place dans l'esprit du sujet. Cette image pourra certainement faire partie du nom suppléant et dans cette mesure, elle n'a rien à avoir avec la constitution de l'imaginaire (chapitre 4).

Cet événement du corps dans la puberté marque la différence entre l'*acting out* de Sandrine et celui de Césarine. Dans le cas de Sandrine, il est resté au niveau de l'appel à l'Autre ; dans le cas de Césarine, il prend la voie de l'objet. Ainsi, par exemple, l'objet que Sandrine offre à son analyste a justement la forme de la coupure, corrélat de la forme signifiante qu'elle attendait. Dans le cas de Césarine, nous devons supposer le rapport à l'Autre dans le second plan.

Les analystes ont appliqué, dans les deux cas, le test Rorschach avec l'objectif de vérifier le diagnostic des troubles limites. Nous constatons que les deux *acting out* ont abouti à des points très différents du point de vue transférentiel. Tandis que dans le premier cas, l'établissement du transfert symbolique est à la limite, dans le second, il nous semble que la séquence transférentielle dans son ensemble a été bouclée. Nous ne savons pas si Césarine a arrêté de se faire saigner. C'est possible. Pendant le processus décrit par madame Matha, nous avons pu identifier où et comment l'adolescente a obtenu la coupure attendue. Nous avons identifié également comment, à partir de cette coupure les signifiants nécessaires se sont dégagés pour obtenir une image symbolique lui permettant d'accepter et subjectiver ce fait de sa féminité adolescente.

Pour saisir ce qui est singulier et particulier dans le cas de Césarine par rapport à cette élaboration de sa féminité, à partir des planches Rorschach, nous devons d'abord nous référer à des cas semblables. Ils nous permettront d'établir points de comparaison pour faire valables nos appréciations et conclusions.

14.2.2 Les objets de la féminité dans trois processus de symbolisation différents

Ce rapport entre l'arrivée des premières règles et les scarifications avait déjà attiré mon attention par le passé. En effet, en Colombie j'avais eu l'occasion de faire le contrôle d'un cas semblable. Le jeune praticien s'interrogeait les raisons des scarifications de l'adolescente qu'il recevait en consultation. Mon hypothèse était qu'elles devaient être en rapport avec les règles que la fille venait de rencontrer par la première fois dans sa vie. Je justifiais mon hypothèse, à partir de la référence de Freud dans *L'interprétation des rêves* à *La dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas (fils). Cela m'a semblé très curieux que l'héroïne changeât la couleur des fleurs en fonction de ses menstrues. De cette manière, ses amants savaient si elle était disponible ou pas : rouge, non ; blanc, oui. Le cas a évolué favorablement après le contrôle.

En lisant cette présentation du cas de Césarine, je ne pouvais qu'actualiser mon hypothèse. Il était inévitable de penser à l'importance de cette symbolisation à travers les fleurs rouges et le rapport que cette symbolisation peut avoir avec la fonction de la coupure que Lacan a éclairci dans le registre analytique. Seulement dans le cas de Césarine, à la place des fleurs nous aurons la couleur rouge de quelques planches du Rorschach. Examinons les références littéraire et freudienne afin de nous faire une idée de ce que signifie la possibilité de symboliser les objets réels de la féminité.

14.2.2.1 LE CAS D'ALEXANDRE DUMAS (FILS) : D'UNE INTERMITTENCE RÉELLE AUX FAITS DU LANGAGE

S'il y a une chose que l'on peut dire de la vie d'Alexandre Dumas, fils, c'est qu'elle a été traversée par les questions concernant les femmes et la mort. Cela est très clair dans les premiers chapitres de son roman *La dame aux camélias*. En ce qui concerne le changement des couleurs des fleurs, c'est Freud qui a fait l'interprétation du passage écrit par l'auteur, parce qu'il n'y a rien de semblable dans ce fragment⁵⁷² :

Marguerite assistait à toutes les premières représentations et passait toutes ses soirées au spectacle ou au bal. Chaque fois que l'on jouait une pièce nouvelle, on était sûr de l'y voir, avec trois choses qui ne la quittaient jamais, et qui occupaient toujours le devant de sa loge de rez-de-chaussée : sa lorgnette, un sac de bonbons et un bouquet de camélias.

Pendant vingt-cinq jours du mois, les camélias étaient blancs, et pendant cinq ils étaient rouges ; on n'a jamais su la raison de cette variété de couleurs, que je signale sans pouvoir l'expliquer, et que les habitués des théâtres où elle allait le plus fréquemment et ses amis avaient remarqué comme moi.

On ne sait pas si Freud a lu cette version (1872), parce qu'une note après la phrase « que je signale sans pouvoir l'expliquer », dit⁵⁷³ : « Variante [1848] : « on ne disait qu'en riant la raison de cette intermittence que je signale sans tenir à l'expliquer ». Freud nous l'explique : cette intermittence est en rapport avec les intermittences aussi réelles du corps féminin dues aux règles. Dans la première version (1848), on ne pouvait l'exprimer qu'en « riant » ; dans la deuxième (1872), on exclut le rire (la jouissance) et le dire (l'explication), de telle façon qu'il n'en restera que la négation de ce savoir sur le réel et la variété des couleurs : « **on n'a jamais su la raison de cette variété de couleurs** ». De cette façon, la jouissance exclue est substituée par la

⁵⁷² Dumas, Alexandre, fils. *La dame aux camélias*. Paris, Gallimard, folio essais, 1975, p. 27.

⁵⁷³ Ibid., p. 358.

négarion au niveau de l'énonciation et attribuée au savoir ; de ce savoir, il ne reste que le rapport symbolique entre les deux couleurs des fleurs. Blanc et rouge, restent comme le symbole de l'objet réel féminin, dont tout le monde sait, mais dont personne ne parle. L'écrivain a su l'élever à la condition de métaphore dans son roman.

Voyons maintenant l'interprétation freudienne de cette symbolisation réussie de Dumas à travers les couleurs des fleurs et cette dénomination dans laquelle toute femme peut se reconnaître comme « une dame aux camélias ». Nous pourrions, d'ailleurs, saisir la manière comment cette métaphore a pris place dans l'esprit d'une des patientes de Freud.

14.2.2 Deux rêves de fleurs dans l'*Interprétation des rêves* de Freud

14.2.2.1 L'INTERPRETATION FREUDIENNE DANS LE NIVEAU SIGNIFIANT

Le passage freudien sur *La dame aux Camélias* est dans la troisième partie du chapitre VI de *L'interprétation des rêves*, « Le travail du rêve ». Nous dirons, qu'il s'agit du chapitre où l'élaboration freudienne est plus proche de celle du mot d'esprit. C'est-à-dire, elle se déploie dans la ligne essentiellement signifiante que Lacan a mis en relief. Ainsi, dans ce chapitre les premiers titres sont :

- I) Le travail de condensation
- II) Le travail de déplacement
- III) Les procédés de figuration du rêve
- IV) La prise en considération de la figurabilité
- V) La figuration par symboles en rêve. Autres rêves typiques.

Dans la troisième partie Freud s'interroge sur la manière dont le travail du rêve représente les liens logiques qui lient ses pensées latentes⁵⁷⁴ : « Quelle forme peuvent prendre dans le rêve les « quand », « parce que », « de même que », « bien que », « ceci ou cela », et toutes les autres conjonctions sans lesquels nous ne saurions comprendre une phrase ni un discours ? ». La réponse oblige Freud à « jeter un premier regard sur le processus de l'interprétation »⁵⁷⁵. En effet, avant de commencer l'analyse des rêves correspondants, il est parti d'une prémisse⁵⁷⁶ : « Il faut bien dire tout d'abord que le rêve n'a aucun moyen de représenter ces relations logiques entre les pensées qui le composent. Il laisse là toutes ces conjonctions et ne travaille que sur le contenu effectif des pensées du rêve. **C'est à l'interprétation de rétablir les liens supprimés par ce travail** ». C'est dans ce cadre qu'il nous présente le rêve d'une de ses malades.

⁵⁷⁴ Freud, Sigmund. *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 269.

⁵⁷⁵ Ibid., p. 267.

⁵⁷⁶ Ibid., p. 269.

14.2.2.2 UNE SYMBOLISATION DANS LA VOIE DE LA LANGUE : LA JEUNE FILLE AUX CAMELIAS

« *A travers les fleurs* » est le titre que donne Freud à ce rêve. Il lui permet de montrer comment l'interprétation peut reconstruire deux de ces relations logiques, les causales⁵⁷⁷ et d'opposition. La couleur des fleurs est traitée dans cette dernière thématique⁵⁷⁸ :

Il arrive parfois qu'une alternative difficile à représenter soit exprimé par la division du rêve en deux parties égales.

La manière dont le rêve exprime les catégories de l'*opposition* et de la *contradiction* est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le « non ». Il excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet. **Le rêve représente souvent aussi un élément quelconque par son désir contraire**, de sorte qu'on ne peut savoir si un élément du rêve, susceptible de contradiction, trahit un contenu positif ou négatif dans les pensées du rêve⁵⁷⁹. Dans l'un des rêves dont nous venons de parler (celui dont nous avons interprété la première partie : « parce que j'ai telle origine »), la rêveuse descend à travers des barrières et tient à la main une branche fleurie. **Comme elle pense à ce propos** à l'ange qui porte un lis lors de l'Annonciation (elle-même s'appelle Marie) et aux jeunes filles vêtues de blanc qui, pour la procession de la Fête-Dieu, passent dans les rues jonchées de branches vertes, le rameau fleuri du rêve est certainement un symbole de l'innocence sexuelle. **Mais ce rameau est couvert de fleurs rouges qui paraissent être des camélias**. Le rêve indique encore qu'à la fin de sa route les fleurs sont en partie effeuillées. **Suivent ensuite des allusions assez claires aux périodes menstruelles**. Ainsi la même branche portée comme un lis, comme par une jeune fille innocente, contient une allusion à la Dame aux Camélias, qui, comme on le sait, portait toujours un camélia blanc, mais, à ce moment, le remplaçait par un rouge. **La même branche de fleurs** (« la fleur de la vierge » dans *La trahison de la meunière* de Goethe) **représente donc l'innocence, et aussi le contraire**. Dans ce rêve, qui exprime le bonheur d'avoir traversé la vie sans aucune tache, on sent par endroits (lorsque les fleurs s'effeuillent) la suite d'idées opposée : elle est coupable de nombreux péchés contre la pureté sexuelle (surtout dans son enfance). L'analyse du rêve nous permet de distinguer nettement deux suites d'idées : l'une superficielle, consolante, l'autre profonde, réprobatrice, **qui sont diamétralement opposées et dont les éléments, de valeur égale mais de sens contraire, sont représentés dans le rêve par les mêmes objets**.

Dans la partie IV, « La prise en considération de la figurabilité », Freud revient sur ce rêve et il y donne deux informations supplémentaires : « Elle a la notion que ce sont des fleurs de cerisier » est la première information et la seconde qu'« elles ressemblent aussi à des camélias doubles, bien que ceux-ci en vérité ne poussent pas sur les arbres »⁵⁸⁰. Cette dernière information nous permet de reconstituer le système signifiant qu'introduit l'X du désir du sujet (chapitre 8) :

une branche fleurie → un lis → l'ange qui porte un lis lors de l'Annonciation (elle-même s'appelle Marie) → jeunes filles vêtues de blanc → qui passent dans les rues jonchées de branches vertes → le rameau est couvert de fleurs rouges ramifiés et épanouies → qui paraissent être fleurs de cerisier → mais aussi des camélias

⁵⁷⁷ Ibid., p. 267-68.

⁵⁷⁸ Ibid., p. 274-75.

⁵⁷⁹ [Note de Freud] : « J'ai trouvé dans un travail de K. Abel : *Der Gegensinn der Urworte*, 1884, (cf. mon analyse « Sur le sens opposé des mots originaires », 1910), un fait surprenant pour moi, mais confirmé par d'autres linguistes : les langues primitives s'expriment à ce point de vue-là comme le rêve ; elles n'ont au début qu'un mot pour les deux points opposés d'une série de qualités ou d'actions (fort-faible, vieux-jeune, proche-lointain, lié-séparé). Les termes spéciaux pour indiquer les contraires n'apparaissent que tard, par légère modification du terme primitif. Abel note que ce fait est constant dans le vieil égyptien et signale qu'on peut trouver des traces dans les langues sémitiques et indo-européens ».

⁵⁸⁰ Ibid., p. 299 : « Elle a la notion que ce sont des fleurs de cerisier, mais elles ressemblent aussi à des camélias doubles, bien que ceux-ci en vérité ne poussent pas sur les arbres ».

doubles → **bien que ceux-ci en vérité ne poussent pas sur les arbres** → allusions assez claires aux périodes menstruelles.

Au contraire du cas d'Ophélie, le système s'ouvre avec la question sur le sujet (qui ?) et non pas sur l'objet (quelle heure ?). Freud met entre parenthèses l'information qui nous permet de confirmer qu'il s'agit du sujet parlant, puisque par métonymie, elle a fait manquer son prénom, Marie. Elle continue la série métonymique en passant de la Vierge aux jeunes filles et l'attribut blanc de leurs habits. Puis cet attribut se met en rapport avec un autre de sens contraire, le rouge, qui « habille » les fleurs. Ainsi, dans ce point le système inclut un système parallèle, mais bien entendu dans le même code de langue : lis, cerisier et camélias. Mais son discours trébuche, parce que le dernier arrivé « ne pousse pas dans les arbres » et s'approche au réel de ce qui pose problème pour elle « en vérité », les allusions à ses périodes menstruelles. C'est à ce moment que Freud introduit le deuxième nom que la patiente a fait manquer dans ses associations : « La dame des camélias », puisque « qui, comme on le sait, portait toujours un camélia blanc, mais, à ce moment, le remplaçait par un rouge ».

Cette interprétation de Freud introduit la métaphore dans la série métonymique de la patiente sur les noms des fleurs. On peut dire qu'il s'agit d'un « mot d'esprit » qui répond à l'X de la patiente : « - qui suis-je, après cette nouveauté dans mon corps ? » « - une jeune fille aux camélias ». Ce nom nouveau a permis au sujet de s'articuler métaphoriquement dans la série symbolique des noms des fleurs. Autrement dit, l'objet de la symbolisation était cet objet nouveau qui a transformé son corps de petite fille : la menstruation. Il a pu être symbolisé à travers le mot « camélias », qui a fait le « saut métaphorique » à partir de la série métonymique des fleurs qui poussent dans les branches. Ainsi, c'est le nom de l'objet symbolisé le mot qui a réussi à passer dans son esprit en s'articulant avec son nom substitut (« jeune fille » à la place de « Marie »). C'est le mouvement contraire de la psychose : ici on part du sujet pour rejoindre l'objet petit *a*, et le pas-de-sens concerne l'objet à travers le nom du sujet ; dans la psychose, on part de l'objet (ou du code, cas de Louis) pour rejoindre le sujet, et le pas-de-sens concerne le nom suppléant du sujet, à travers les objets. Dans la névrose la symbolisation concerne le nom de l'objet, dans la psychose le nom suppléant du sujet. Mais dans tous les cas, ce dont il s'agit est de cette reconnaissance du désir irréductible du sujet, à travers un processus symbolique dont le solde devient un nom nouveau dans l'esprit du sujet⁵⁸¹.

14.2.2.3 UNE SYMBOLISATION DANS LA VOIE DE LA LALANGUE : LA FEMME AUX ŒILLETS

À partir de ce cas de la jeune fille aux camélias, plutôt poétique, on pourrait penser que dans le cas de la névrose, les mots d'esprit et la *lalangue* sont exclus, mais pas de tout. Dans ce chapitre de *L'interprétation des rêves*, Freud explique⁵⁸² :

Quand on examine les choses de plus près, on reconnaît que le travail du rêve en utilisant ces substitutions n'apporte rien de nouveau. Pour parvenir à son but : obtenir une possibilité de figuration qui échappe à la censure, elle suit les voies tracées dans l'inconscient et substitue volontiers, aux

⁵⁸¹ Freud, Ibid., p. 309 : « Je voudrais mettre en garde contre la tentative de surestimer l'importance des symboles, à réduire le travail de traduction du rêve à une traduction de symboles, à abandonner l'utilisation des idées qui se présentent à l'esprit du rêveur pendant l'analyse. [...] la traduction en symboles n'intervient qu'à titre auxiliaire ». Nous comprenons maintenant l'importance de cette fonction auxiliaire, à prendre dans le sens propre du mot : <http://www.cnrtl.fr/definition/auxiliaire>

⁵⁸² Freud, Ibid., p. 297.

éléments refoulés, des traits d'esprit ou des allusions qui peuvent parvenir à la conscience. **Les fantasmes des malades névrosés sont pleins de ces jeux d'esprit.**

Mais pas seulement les malades névroses. Dans la dernière partie du chapitre, « La figuration par symboles en rêve », Freud cite une interprétation d'Alfred Robitsek. Il s'agit d'un rêve de fleurs aussi, mais d'une jeune fille « bien portante » et dont la langue maternelle est l'anglais⁵⁸³. La préoccupation de cette jeune fille à l'égard de sa féminité ne sont pas les camélias, parce qu'elle va bientôt se marier. Cela n'exclut pas que ses périodes menstruelles entrent aussi en jeu, comme nous le verrons. Elle rêve de fleurs pour lesquelles « on doit payer très cher ». Voici leurs noms et les associations du sujet, soit la rêveuse, soit l'analyste (je mets entre parenthèses ces dernières, qu'il ne communique pas à la jeune fille, mais qui vont dans le même sens). On peut apprécier comment ces associations glissent dans le registre propre des noms, la *lalangue* :

- 1) Muguet : *lilies of the Valley* : *lily* → *purity*, Valley → **(la femme)**
- 2) Violettes : *violets* → (viol, en français dans l'original) → *violated*⁵⁸⁴
- 3) Œillets : *pinks or carnations* → (chânel) → couleur → ***carnations*** sont les fleurs que son fiancé lui a souvent apportées en grande quantité → ***incarnation***

Évidemment ces noms de la *lalangue* traversent les frontières linguistiques entre l'anglais et le français, et bien entendu résonnent également en espagnol pour nous. Les associations de la jeune fille trébuchent lorsqu'elle ment et dit à son interlocuteur « couleur » à la place de ce qu'elle a vraiment pensé, « incarnation »⁵⁸⁵ : « À la fin de la conversation, elle avoue brusquement, d'une manière spontanée, qu'elle ne m'a pas dit la vérité ». Comme Freud pour la jeune fille aux camélias, Alfred Robitsek s'arrête aussi dans ce point clé où le discours trébuché. D'abord, dans la séance analytique, parce qu'il a été surpris : là, où il attendait « chânel », elle a dit « couleur ». Ensuite dans son explication, il le situe comme un point de résistance⁵⁸⁶ : « Cette insincérité montre que c'est en ce point qu'il y avait le plus de résistance ; c'est ici que la symbolique est la plus transparente, et le combat entre la libido et le refoulement le plus grand, car c'est un thème phallique ».

De notre côté nous dirons d'abord, qu'il s'agit plutôt d'un thème très féminin. En effet, à notre avis elle nomme avec « couleur » ce que la patiente de Freud a nommé avec les camélias, le sang du corps dans ses fonctions féminines : une qu'elle connaît déjà, celle des règles, et les deux autres qu'elle n'a pas encore vécu et auxquelles elle s'apprête à faire face : la défloration et l'accouchement. Nous dirons également que si la symbolique est ici « plus transparente », c'est justement au niveau de la lettre, cette « lettre volée », très visible qui est à l'occasion le préfixe ou la syllabe « in- ». Ainsi, il nous semble que cette fiancée, future mariée, s'est nommé *in loco* « la femme aux carnations ».

L'Autre du sujet accuse la réception du message dans le mensonge. Et c'est dans ce mensonge qu'a été fait en même temps le saut métaphorique de « couleur » en « incarnations ». Une fois de plus nous vérifions que le nouveau nom du sujet dans la névrose entraîne avec lui le

⁵⁸³ Ibid., p. 321-324. Le rêve et son interprétation sont en anglais, Freud a dû le reprendre en allemand, et nous avons la traduction de cet allemand au français.

⁵⁸⁴ L'auteur souligne la ressemblance phonétique entre *violet* et *violated* : « Ils ne se distinguent que par un accent différent sur la dernière syllabe ». Ibid., p. 322.

⁵⁸⁵ Ibidem.

⁵⁸⁶ Ibid., p. 232.

pas-de-sens du nom de l'objet réel déjà symbolisé, comme dans le cas de la jeune fille aux camélias. Mais dans le cas présent, cet objet en impliquant trois fonctions différentes, a été représenté par trois noms de fleurs différentes. Chacun se symbolisant par rapport aux autres. La métaphore permet le pas-de-sens de la symbolisation des trois réunis dans les « carnations », à partir du mot substitué, « couleur ». En somme, ces « carnations » maintes fois entendues et prononcées entre elle et son fiancé, ont permis le pas de ce mot nouveau dans l'esprit de la jeune fille, « incarnation ».

Maintenant, pouvons-nous dire de Césarine, qu'il s'agit d'une « jeune fille aux camélias » d'aujourd'hui ? C'est la question à laquelle nous allons répondre dans la section suivante.

14.2.3 Césarine : constitution de l'objet métonymique de sa féminité adolescente pendant le dialogue analytique

Comme ces jeunes filles, Césarine est concernée directement par cette urgence de symbolisation de ce réel essentiellement féminin de son propre corps : la période menstruelle⁵⁸⁷. Mais dans le cas de notre adolescente, avant le dialogue analytique, il n'y ni d'un rêve ni roman. Il s'agit d'un passage à l'acte où le même objet corporel et sa couleur sont en jeu : le sang. Au niveau des objets, le point de départ est le même des jeunes filles de *L'interprétation des rêves* : ce qu'on a vu dans le réel, les taches de sang bien évidemment. Mais ces dernières demoiselles ne se coupent pas. Dans ce point du réel, les processus commencent à se différencier. Or, en termes signifiants les trois processus ont dû partir d'un même syntagme entendu maintes fois, « taches du sang ». Il représente le réel vu, mais aucune des trois ne le prononce. Contrairement à Césarine, les deux autres jeunes filles ont substitué métonymiquement ce syntagme par d'autres syntagmes. La première l'a substitué par « fleurs blanches » puis par « fleurs rouges ». La seconde, par la triplette « muguet, violettes et carnations » puis par « couleur ». Chacune de ces formations signifiantes implique le manque d'un nom et l'objet du désir, *i(a)*. Ce sont des métonymies de base.

Dans le cas de Césarine où ces substitutions métonymiques de base manquent, nous avons une substitution dans le réel, les scarifications. En l'absence de signifiants, coupure et jouissance font unité. Autrement dit, si Césarine avait trouvé une métonymie semblable, elle ne se serait certainement pas scarifiée. Dans son cas le travail analytique ne pouvait que chercher avant tout un système métonymique de base. C'est-à-dire, la constitution même de l'objet petit *a* métonymique.

Les cas d'Ophélie et Césarine sont complémentaires. Ophélie nous a montré en détail les processus suppléants de symbolisation subjective tant dans la langue comme dans la *lalangue*. Leur base sont des signifiants qui représentent le sujet dans chaque code et qui sont dans la continuité de la chaîne signifiante. Par contre, ce que Césarine va nous apprendre est le processus suppléant de symbolisation des objets réels du corps, pas des objets signifiants. Cependant, les deux symbolisations sont en rapport avec le désir irréductible et innommable du sujet. La voie

⁵⁸⁷ Les hommes sont concernés aussi, mais de manière indirecte, comme le montrent Freud et Dumas, l'un en tant qu'analyste l'autre en tant qu'écrivain. Cela étant, la coupure en tant que telle est en rapport avec l'objet du désir irréductible et innommable du sujet et sa jouissance effective comme nous l'avons appris dans les chapitres 8 et 12. De ce fait il est indépendant du sexe - il existe des cas de scarification chez des jeunes hommes - mais en rapport avec les objets petit *a*.

signifiante que nous montre Ophélie le rejoint à travers la suppléance du noyau « prénom-lien-nom ». La voie de l'objet réel du corps que nous montre Césarine le rejoint par la coupure elle-même qui est à l'origine du signifiant, la coupure d'une surface.

Les deux cas nous montrent les fondements du transfert : coupure et signifiant (7.5.3). Chaque fille met au premier plan un fondement différent, mais rejoint l'autre après le processus transférentiel. Ophélie met au premier plan la surface signifiante. Dans la séquence, elle est partie de « Lelièvre » pour couper « lièvre ». Le délire, décelable dans la continuité des pronoms de la langue elle-moi, est coupé par M. Lelièvre en introduisant le pronom manquant dans la série (je) et en attribuant les trois pronoms (je, tu, elle) à des verbes très différents, sans laisser de place à l'ambiguïté. Dans la *lalangue*, ces continuités sont l'holophrase et les « couin couin » de la langue Donald. L'analyste coupe un « couin » à la fin du processus pour nommer Ophélie. Ces deux coupes impliquent une reconnaissance du désir de la fillette par l'analyste. Dans le premier fait clinique de la *lalangue*, Ophélie avait coupé le nom de l'analyste. À la fin du processus, elle a en retour une coupure et nom.

Césarine partira de la coupure dans le réel pour faire une substitution de ses scarifications au niveau des réels de sa voix et de son regard. C'est dans ce processus qu'elle pourra trouver les signifiants suppléants à travers lesquels nommer métonymiquement l'objet réel. Dans les cas de Marcelo et Mathias on trouve aussi la coupure au premier plan, mais elle affecte des signifiants primaires de la langue qui nomment le phallus par des allusions très claires. Dans ce sens, ces signifiants sont analogues aux « taches de sang ». Comme dans le cas de Césarine, ils ont trouvé à la fin du processus des métonymies du phallus qui, vides de leur signification primaire, ont nommé aussi les sujets. Dans les névroses de la jeune fille aux camélias et de la femme aux œillets, on part des métonymies de base pour trouver les allusions au réel. Dans les psychoses ordinaires de Marcelo et Mathias, il s'agit du chemin inverse, on part des allusions au réel pour finalement trouver des métonymies des objets et des métaphores subjectives. Mais avec les scarifications de Césarine on est en amont de toute formulation signifiante, allusion ou métonymie, on est dans la coupure en tant que telle qui cherche à se couper elle-même, si on peut le dire, pour qu'un signifiant puisse surgir. C'est cela que la séquence transférentielle de Césarine va nous permettre de suivre : l'origine même d'un signifiant métonymique qui nomme un réel du corps à partir de la coupure.

Ainsi, avec la *lalangue* d'Ophélie et les coupures de Césarine, on est au-delà des structures et de leurs formes, c'est-à-dire, des rapports du sujet avec sa langue maternelle. On est dans le registre de la jouissance, c'est-à-dire, des rapports du sujet avec son corps. Cette jouissance est fonction du signifiant dans la *lalangue* d'Ophélie ($f(\text{signifiant}) = J$) et fonction de la coupure dans les scarifications de Césarine ($f(\text{coupure}) = J$). Si l'état de leurs psychoses est extraordinaire du point de vue de la jouissance, c'est parce qu'il est en rapport direct avec le désir irréductible du sujet. C'est pour cela que ces cas étonnent. Lorsque le transfert a été établi, les effets ont été immédiats et positifs : une nouvelle économie s'est produite dans l'esprit des deux filles à partir des équivoques transférentielles⁵⁸⁸. Ophélie nous le montre à travers le lien établi par une syllabe entre sa *lalangue* et sa langue maternelle. Ce lien a fait entrer dans son esprit un signifiant nouveau suppléant du noyau forclos, « couinze-heures-dix », qui l'a nommée dans le cadre de ce rapport inédit avec l'analyste, le transfert. Examinons maintenant la séquence transférentielle

⁵⁸⁸ Séminaires XXIV, *L'insu que sait...*, et V, *Les formations de l'inconscient*. Nous ajoutons ici que la source freudienne de ces propositions lacaniennes est dans la partie IV, « La prise en considération de la figurabilité », du chapitre VI, « Le travail du rêve » de *L'interprétation des rêves*. (Op.cit., p. 291-100).

de Césarine pour savoir comment fait-elle entrer dans son esprit les métonymies de base de son rapport avec son corps de femme adolescente.

Comme dans tous les cas de cette recherche, la séquence transférentielle est constituée par l'appel du sujet, la demande, la réponse et la satisfaction. L'appel de Césarine, auquel nous avons déjà fait référence (14.2.1.1) a été entendu lors de sa prise en charge. Il y a quelqu'un qui veut l'écouter. Elle fait naturellement sa demande, mais plutôt qu'une demande dans un peu-de-sens, c'est une demande de « rien ». La réponse de l'analyste, dans le sens contraire, permettra à l'adolescente de commencer le travail et de trouver ce qu'elle cherchait avec ses coupures.

14.2.3.1 LE « RIEN-DE-SENS » DANS LA DEMANDE : LA NEGATION ADOLESCENTE

Ce qui m'a étonnée tout d'abord dans l'énonciation du cas de Césarine est la manière dont la psychologue-psychanalyste Catherine Matha, laisse de côté son savoir postfreudien pour donner la priorité à la voie signifiante lorsqu'il s'agit d'écouter la demande de Césarine⁵⁸⁹ :

Césarine, 16 ans, est hospitalisée suite à une tentative de suicide par médication et scarifications. **Elle a accepté de me rencontrer mais en affichant d'emblée qu'elle n'en attendait rien**, répétant « à quoi bon ? » Elle ne s'installe d'ailleurs jamais véritablement sur son siège et, presque allongée, donne le sentiment d'être en équilibre précaire. De ce fait, d'une attitude qui se veut désinvolte et affiche la revendication d'une certaine passivité, émane un certain malaise. Passive, c'est ainsi qu'elle se décrit dans la vie : renfermée sur elle-même, s'exprimant peu, laissant les autres décider pour elle, se mettant facilement à l'écart de toute situation conflictuelle. **Pourtant, Césarine, qui semble se défendre contre tout risque d'investissement, me paraît comme en attente.**

Oui, nous sommes d'accord avec madame Matha : Césarine est en attente. Il nous semble que, consciemment ou inconsciemment, en bonne freudienne, la psychologue a lu le « je n'en attends rien, à quoi bon ? » de l'adolescent sans la négation : « j'en attends quelque chose, cela peut servir ». En effet, lorsque l'on a proposé le bilan psychologique, Césarine a accepté, *in altéro*⁵⁹⁰ : « si vous pensez que ça peut aider ». Après, on la perçoit très volontaire pendant le déroulement des tests. Or qu'est-ce que cette adolescente pouvait attendre ? Nous l'avons identifié plus haut : une coupure fondamentale cause du désir. L'unicité de cette coupure fondamentale doit être lue comme l'opposée de la pluralité des scarifications.

Le résultat de cette première rencontre est l'établissement d'un rapport partenaire entre Césarine et son analyste. En effet, de la part de l'adolescente, nous avons deux signifiants clés qui sont dans une relation anticipée réponse/question : le « rien » de la demande et la question répétée : « à quoi, bon ? ». C'est la question pour l'objet qui caractérise sa structure psychotique et dont la réponse pour elle est évidemment « rien ». Mais en même temps, cette question situe le sujet dans le point d'interrogation, parce que la question pour le sujet qui possède cet objet n'a été pas répondue. En outre c'est ce sujet lui-même qui doit trouver la réponse à cette deuxième question. De la part de l'analyste, nous avons l'ouverture du chemin signifiant qui permettra à Césarine de dire des choses peu « conventionnelles » et à la marge du test. C'est-à-dire, qui la mettra dans la voie du travail analytique, l'association libre, pour trouver les réponses en suivant la trace de cet objet « rien ».

⁵⁸⁹ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 105.

⁵⁹⁰ Ibid., p. 107.

14.2.3.2 REGARD, COULEUR ET COUPURE : LES TRANSFERTS DANS LE RORSCHACH DE CÉSARINE

Avant de définir et d'examiner en détail la séquence transférentielle, nous ferons juste remarquer une autre différence dans ce travail par rapport à celui d'Ophélie. Dans les deux cas le versant vérité du transfert est exclu. Ainsi, nous travaillons sur son versant communicatif. Dans le cas d'Ophélie nous avons trouvé que les allers et retours communicatifs impliquaient, à leur tour, un transfert au niveau des signifiants dont nous avons suivi le parcours. Dans le cas de Césarine, ce que nous devons suivre en parallèle avec le versant communicatif est le transfert des coupures. Les objets intermédiaires, les planches du test Rorschach, qui favorisent les échanges de Césarine avec l'analyste, ont la même fonction que les jouets dans les cas des enfants. Mais dans son cas, elle devra dire ce qu'elle a vu. Ainsi, si dans le cas d'Ophélie le regard dépendait de l'analyste pour la constitution de l'ego et des objets du désir, dans le cas de Césarine ce regard dépendait d'un objet différent du corps de l'analyste : les planches du Rorschach.

Dans les deux cas c'est toujours la voix de l'analyste qui introduit la fonction du désir dans la séquence. En effet, les silences, en tant que coupure de la propre voix de l'analyste, invoquent la voix du sujet comme objet du désir. Pendant la séance Donald d'Ophélie, elle effectue une coupure de sa propre voix pour que le transfert des signifiants de la langue Donald au code horaire puisse se produire. Dans le cas de Césarine où il s'agit du transfert des coupures, nous remarquons que ce qu'elle effectue est une coupure de son propre regard. C'est le regard lui-même qui devenu objet petit a , permettra à l'adolescente de constituer l'image symbolique du réel de son corps.

Dans les échanges transférentiels, il faudra distinguer la manière comment sa voix et son regard entrent en fonction d'objets petit a et leurs rapports avec la coupure fondamentale qu'elle attend en tant que sujet. Dans le transfert des coupures, nous devons suivre la manière dont les objets réels produits par les scarifications, le sang et la peau, vont trouver des substituts signifiants. L'image symbolique obtenue à la fin du processus devra être une image composée par deux éléments dans un rapport semblable de couleur et surface. Dans les cas de jeunes filles aux fleurs, on ne trouve qu'un de ces composants, la couleur des fleurs : blanc et rouge. Dans le cas de Césarine, les planches du test Rorschach ont pu favoriser le travail transférentiel, parce qu'elles mettent en jeu tant les couleurs comme les surfaces. Ce sont les composants de taches d'encre dont devra parler l'adolescente. Mais ce qu'elle apporte de nouveau au test, ce sont des coupures au niveau de ces taches qu'elle voit et décrit en faisant intervenir voix, signifiants et regard comme objets de coupure. Ces coupures en se substituant aux coupures pathologiques doivent être à l'origine du changement favorable de l'état de la structure. Ce changement est reflété par l'amélioration grammaticale entre les énoncés de Césarine correspondant à la première et à la dernière planche⁵⁹¹.

Ainsi dans le cadre du test, l'adolescente trouve des signifiants qui sont les premières métonymies du sang, l'élément commun entre ses menstrues et les scarifications. D'abord, le mot « taches ». En effet, en tant que femme, on est très attentive aux « taches de sang » pendant les périodes menstruelles. Césarine elle-même a dû être en plus attentive aux « taches de sang » de ses propres coupures. Et ce que le Rorschach lui demande c'est de regarder les « taches » ..

⁵⁹¹ Cf. Annexe 6, « Séquence transférentielle de Césarine pendant le Rorschach ».

d'encre. Ensuite, au cours du test, elle trouve le mot qui représente la couleur « rouge ». À notre avis, ces métonymies sont à la base des substitutions que Césarine a pu effectuer d'autres éléments du complexe qui met en rapport le phénomène de la puberté et « l'appel du couteau ». Ce sont ces substitutions ce que nous essaierons de suivre dans la séquence transférentielle.

14.2.3.3 LA SEQUENCE TRANSFERENTIELLE : A PARTIR DE LA PLANCHE V

Les planches suivent l'ordre que Herman Rorschach a donné en 1921⁵⁹². Les associations libres de Césarine sont déclenchées par la question impliquée dans le test : « **qu'est-ce que tu vois ?** ». Elle est en résonance avec sa propre question pour l'objet. Évidemment la réponse entre en opposition avec le « rien » de sa demande, parce que dans tous les cas, elle a vu « quelque chose ». Ainsi, le sujet est convoqué à occuper non seulement la place de celui qui parle, mais aussi de celui qui voit. Dans ces premiers moments hors du symbolique, le sujet est obligé de répondre : « je vois ceci ou cela ». En lisant ces réponses on ne pense pas nécessairement à un processus. Mais, lorsque l'on lit le rapport de la planche V, il y a une phrase clé, qui montre à notre avis, que Césarine avait entamé un processus transférentiel en rapport avec ses scarifications. En regardant cette planche V, elle dit : « c'est le blanc qui fait la découpe ». Cette surprenante phrase est celle avec laquelle la jeune fille a pu établir le transfert définitif et principal en termes de coupure. Cela veut dire qu'elle devait être au cœur d'un processus de symbolisation, bien que, à première vue, on ne pût pas le reconnaître parce qu'il n'était pas en lien avec une séquence signifiante qu'on aurait pu isoler. Afin de trouver les signifiants clés du processus, il fallait donc suivre les éléments que le rapport offrait : les couleurs.

Les couleurs de la planche V sont le blanc et le noir. De l'ensemble de réponses de Césarine sur le blanc, Madame Matha écrit⁵⁹³ : « Le pourcentage de réponses intégrant le blanc est important (23%, contre 9% en référence aux données normatives) ». Sur le rouge qui doit faire couple antithétique avec le blanc, selon l'interprétation freudienne dans ce type de cas, elle nous dit que les réponses de Césarine sur cette couleur ont attiré fort son attention⁵⁹⁴ : « On peut noter d'ailleurs que ce sont les planches II et X que Césarine retient en choix négatifs. **Par ailleurs, les planches « rouges » [II et III] et « pastel » [IX et X] suscitent toutes des réponses additionnelles au moment de l'enquête, phénomène non observé aux autres planches** ». Or, qu'est-ce que Césarine trouve dans ces planches rouges et pastel qui suscitent des réponses « additionnelles » et qui sont avant et après la V^e ? D'ailleurs on notera que la planche rouge II a mérité deux remarques de Madame Matha, nous la situerons au début du processus symbolique. Elle marque la rencontre de l'adolescente avec le rouge. La planche X doit conclure le processus.

Lorsqu'on examine les faits cliniques qui ont précédé la planche V, on trouve deux constantes dans les phrases de Césarine. D'abord, par deux fois elle dit « ça me fait penser à quelque chose ». La première fois dans la planche II, la phrase est suivie par « mais je n'arrive à déterminer **quoi** ». Nous voyons dans ce « quoi », l'X de son désir. Mais contrairement aux autres cas de la recherche, elle-même trouve immédiatement une réponse substitue. Évidemment, ce n'est pas la réponse recherchée, parce que la même expression revient dans la planche III. Cette seconde fois la phrase est suivie par une réponse qui se substitue métonymiquement à la première. La seconde constante est la phrase « C'est tout. ». Elle la prononce quatre fois. Son

⁵⁹² Voir, Annexe 5 de notre thèse, « Planches Test Rorschach ».

⁵⁹³ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 115.

⁵⁹⁴ Ibid., p. 112.

contenu est annulé parce qu'en réalité « ce n'est pas tout ». Ce contenu annulé affecte regard, voix et signifiants et permet l'introduction des négations et d'importantes structurations grammaticales.

Ainsi, nous diviserons la séquence transférentielle en trois moments : 1) les faits cliniques qui précèdent la planche V, marqués par les deux « ça me fait penser à quelque chose » et les deux premiers « c'est tout. », 2) la coupure décisive arrivée dans cette planche V, avec le troisième « c'est tout. », et 3) les conséquences de la coupure décisive et ses transferts au niveau symbolique et grammatical, grâce aussi au dernier « c'est tout. »⁵⁹⁵.

14.2.3.4 LES FAITS CLINIQUES QUI PRECEDENT LA PLANCHE V

14.2.3.4.1 Césarine à la place du sujet qui voit et qui parle

Dans la première planche on peut apprécier la manière dont Césarine prend la place du sujet qui parle, lorsqu'elle s'adresse à l'analyste pour lui dire : 1) « Moi, je vois ... », 2) « Je dois détailler ? » et 3) « On dirait ... ». Elle a pris la place du sujet qui voit, lorsqu'elle conclut : « C'est vrai qu'à première vue c'est difficile à décrire mais une fois qu'on le voit, ça va ». Une fois installé, le sujet commence son travail transférentiel dans la planche II.

14.2.3.4.2 La rencontre avec la jouissance

Évidemment, la première rencontre de l'adolescente avec les taches rouges dans la planche II l'a bouleversée. Elles sont plusieurs. Après le silence et le rire, première manifestation de la jouissance, elle nomme les taches en commençant par celles du bas : « La couleur. La tache qui est plus foncée et plus claire... ». Elle prend soin de ne pas prononcer le mot « rouge », là où on pouvait l'attendre : « La couleur ~~rouge~~ » et « la tache ~~rouge~~ ». Elle le coupe dans le premier syntagme et le substitue par une description dans le deuxième. Elle ne dit rien des taches du milieu. Mais elle s'arrête dans la description des taches du haut : « deux personnes encagoulées, juste la tête ». Après la nomination de ses orifices (bouche et œil), elle trouve une seconde tête dans cette tête de base : « ils ont une drôle de tête aussi ». Dans cette séquence on peut distinguer trois moments : le sujet exclut un nom de sa parole, puis il fait des substitutions, finalement quelque chose lui rappelle le manque du nom exclu au début. Examinons cela en détail.

14.2.3.4.3 Le manque d'un nom : « rouge »

Césarine évite à deux reprises de prononcer « rouge ». Cela est en rapport avec les deux épisodes qui ont marqué sa vie après la puberté. Le manque de ce nom laisse des traces dans les formations signifiantes correspondantes. Ces formations ont la même fonction que les métonymies de base des jeunes filles aux fleurs : substituer la représentation primaire du réel « taches de sang ». La jeune fille aux camélias l'a substitué par « fleurs blanches » qui deviennent « rouges ». La jeune fille aux œillets l'a substitué par « couleur », en référence au rouge des œillets. Césarine exclut justement la base signifiante que les deux jeunes filles prennent pour la formation de leurs métonymies (« blanches » et « couleur »), le « rouge ». Curieusement,

⁵⁹⁵ Dans l'annexe 6 de notre thèse, « Séquence transférentielle de Césarine pendant le Rorschach », le lecteur trouvera la séquence complète des faits cliniques.

lorsque Sandrine a été confrontée à la même planche II, sans hésiter, elle a dit à propos des taches rouges ce qui échappe nécessairement à l'adolescente avec l'exclusion du mot « rouge » : « du sang »⁵⁹⁶.

Ainsi, à la place des images métonymiques des fleurs, nous avons chez Césarine cette double métonymie avec laquelle elle commence son travail : « La couleur. La tache qui est plus foncée et plus claire... ». Sa double structure devra marquer les mouvements clés de ce travail et son résultat final. Elle est composée de deux phrases substantives⁵⁹⁷. Dans la première, selon l'indication du test, elle a dû nommer « tache rouge ». Mais l'adolescente substitue le substantif « tache » par « couleur » et coupe l'attribut « rouge ». C'est la procédure contraire d'Ophélie qui, pour le dire dans les termes de la reine rouge du pays de merveilles de Lewis Carroll, « coupe la tête » en « Lelièvre », pour former « lièvre ». Césarine coupe « la queue » du syntagme⁵⁹⁸. Ce en quoi nous trouvons une fois de plus la complémentarité des deux cas. La coupure de la tête signifiante cherche le nom suppléant du sujet, la coupure de la queue, la première métonymie de l'objet petit *a*. La marque de la coupure que Césarine fait dans le syntagme est le point que madame Matha met dans l'écriture : « La couleur. »⁵⁹⁹. Cela veut dire que dans ce point Césarine a fini la phrase, parce que sa voix l'a indiqué dans l'intonation descendante propre à ce signe de ponctuation. C'est le premier transfert de coupure que l'adolescente fait : de la peau à la voix.

En analysant la seconde phrase de la double métonymie de Césarine, « La tache qui est plus foncée et plus claire », on trouve qu'il s'agit d'un étonnant chiasme⁶⁰⁰. Cette opération signifiant de l'adolescent est équivalente à la substitution que Freud mettait en relief à propos du rêve de fleurs : « L'analyse du rêve nous permet de distinguer nettement deux suites d'idées : l'une superficielle, consolante [les fleurs blanches], l'autre profonde, réprobatrice [les fleurs rouges], **qui sont diamétralement opposées et dont les éléments, de valeur égale mais de sens contraire, sont représentés dans le rêve par les mêmes objets** ». Dans le chiasme on trouve le même principe antithétique, mais les éléments opposés ne se substituent pas, ils sont présents en formant l'X qui caractérise sa grammaire⁶⁰⁰. Sur ces bases examinons la formation signifiante de Césarine en suivant ses pas dans un tableau (progression de 1 à 5, à gauche) et par rapport aux substitutions métonymiques de base des jeunes filles aux fleurs (progression de 1 à 2, à droite) (Tableau 33).

⁵⁹⁶ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 44.

⁵⁹⁷ Nous suivons ici l'analyse grammaticale de Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, op. cit., p. 177-190.

⁵⁹⁸ C'est cela qui demandait toujours la reine rouge d'Alicia dans les pays de merveilles : « qu'on le coupe la tête ». Nous croyons que le livre de Carroll ne parle d'autre chose que de cette rencontre de la petite fille avec la puberté est ses exigences signifiantes au niveau du sujet et de l'objet. On remarquera qu'ils ne manquent pas ni la référence aux fleurs blanches et rouges dans le jardin de la reine du pays de merveilles, ni non plus les références à la nomination subjective dans la continuation de l'histoire dans *De l'autre côté du miroir*.

⁵⁹⁹ « A. – Signe en forme de X (khi) indiquant, en marge d'un manuscrit, un passage désapprouvé. B. – RHÉT. Figure de style consistant à inverser l'ordre des termes dans les parties symétriques de deux membres de phrase de manière à former un parallèle ou une antithèse ». (<http://www.cnrtl.fr/definition/chiasme>)

⁶⁰⁰ Cf. Je prends un exemple de Wikipédia : « La neige fait au nord ce qu'au sud fait le sable. » (Victor Hugo) : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Chiasme>

Tableau 33: Le chiasme métonymique de Césarine

Substitution métonymique en chiasme chez Césarine			Substitution métonymique de base chez les jeunes filles aux fleurs	
5 : Résultat chiasme en absence	La tache	Qui est qui est plus foncée et plus claire...		
4 : Substitution de « couleur » et de « rouge » manquant	Couleur	rouge	Couleur (des œillets) / fleurs rouges	2 : Substitution métonymique
3 : Substitution de « tache » et coupure de « rouge »	La couleur.			
2 : Substitution métonymique donnée par le Rorschach	Tache	rouge		
1 : Syntagme exclu, représentant du réel	Tache	De sang	Tache de sang	1 : Syntagme exclu, représentant du réel

Ce que Césarine fait de manière surprenante est un chiasme, à partir des éléments absents : « couleur rouge ». Ils sont en équivalence avec les métonymies de base des jeunes filles : « couleur (des œillets) » et « fleurs rouges » (ligne 4). Logiquement, ce que Césarine devra trouver à la fin de son travail est le symbole courant des fleurs qui manque dans son esprit. Or, le chiasme métonymique garde la marque de l'exclusion signifiante : le « qui » de la phrase qui fait le transfert de la fonction adjectivale du « rouge » imprononçable à la phrase substituée : « La tache **qui est plus foncée et plus claire** ».

En conclusion, les deux phrases qui composent la double métonymie de base portent les marques du manque du nom, « rouge » : un point (La couleur.) et le mot transférentiel « qui ». Cette formation signifiante fait référence aux deux taches inférieures de la planche. Après, Césarine continue en décrivant les taches noires et les fonds blancs du milieu⁶⁰¹. En arrivant à la partie supérieure, elle trouve une autre paire de taches rouges et les décrit : « deux personnes encagoulées, juste la tête. Trois quarts face. On voit juste les orifices, là où c'est plus clair : la bouche, l'œil, l'autre œil, mais ils ont une drôle de tête aussi »⁶⁰². On peut remarquer que le déploiement de sa parole lui a permis de trouver un mot pour se référer à la jouissance : « drôle ». Cette nouvelle rencontre avec la jouissance lui permettra de progresser dans son travail. Nous suivrons ce « drôle » et ses substitutions comme métonymies secondaires du « rouge » exclu dans la double formation de base.

14.2.3.4.4 L'X du désir du sujet et le premier « C'est tout. »

Après avoir dit que les personnes encagoulées avaient une « drôle de tête »⁶⁰³, Césarine formule l'X de son désir : « ça me fait penser à **quelque chose là** mais je n'arrive pas à déterminer **quoi** ». Voici l'équation correspondante :

⁶⁰¹ Annexe 6, ligne 5, colonne sujet.

⁶⁰² Annexe 6, numéro 6, colonne sujet.

⁶⁰³ Annexe 6, numéro 7 de la colonne sujet.

$$\frac{\text{quelque chose là}}{\text{ça}} \times \frac{X}{\text{quoi}}$$

Le terme plus clair est « **quelque chose là** ». Nous retiendrons cette structure, substantif-adverbe, et son indice « **là** », comme indicateur des substitutions que Césarine fait à la recherche de l’X. En effet, immédiatement elle trouve une réponse via le chiasme : « une tête de chien **là** ». Voyons cette procédure dans le Tableau 34. Ils démarrent en bas depuis le syntagme exclut du chiasme de base « couleur rouge » (ligne 1).

Tableau 34 : Première substitution du chiasme de base

8				Faudrait réintégrer la pyramide comme ça, ça ferait deux mains qui se tapent comme ça. On peut la changer cette pyramide.
7	C'est tout.			
6	Comme si	Il	était en train de sauter, de faire le beau.	
Substitution d'adjectif par adverbe		Substantif	Adverbe	
5		Une tête	De chien là	
4	Ça me fait penser à quelque chose là mais je n'arrive pas à déterminer quoi. Oui, y a ...			
3		Drôle	De tête	
2		La tache	qui est plus foncée et plus claire	
1		La couleur	Rouge	
N°	Sujet	Substantif	Adjectif : fonction jouissance	Opération regard
		Substitutions métonymiques		

On peut remarquer que la formation métonymique de base porte la marque de la place où l'adjectif est supprimé, le pronom relatif « qui » (ligne 2). Il fait le transfert de la fonction adjectivale sur la phrase subordonnée. Cette fonction soutient la fonction jouissance dans le processus. Les éléments qui remplissent la fonction adjectivale sont en gras, parce que le chiasme les fait changer de place dans les syntagmes substitués (lignes 3 et 5). Avec le chiasme, Césarine répond à la question de son désir avec la nouvelle structure substantif-adverbe (ligne 4).

La question sur le désir laisse comme solde signifiant le changement de la fonction jouissance. Elle est désormais soutenue par la fonction adverbe, « là ». Cela permet le retour de la structure subordonnée de la ligne 2, substantif-transférant-phrase en fonction de jouissance. Mais, le progrès au niveau subjectif indiqué par la question remet le transférant (« qui ») dans l'énonciation à travers « comme si », comme le montre la reconstruction de la séquence grammaticale :

- 1) Une tête de chien là
- 2) (Un chien **qui**) était en train de sauter, de faire le beau
- 3) **Comme s'il** était en train de sauter, de faire le beau.

Césarine marque ce premier solde avec la coupure correspondant au niveau de sa voix, comme l'indique le point dans la transcription : « C'est tout. »⁶⁰⁴. Mais cela répercute immédiatement au niveau de son regard, parce qu'elle énonce deux perspectives différentes pour regarder la pyramide qu'elle avait décrite en sortant du niveau des énoncés pour s'adresser à l'analyste : « Une pyramide maya ou aztèque, **comme vous voulez, je ne sais pas bien les différences** »⁶⁰⁴. Il semble qu'heureusement l'analyste n'a pas répondu. Ainsi, c'est Césarine qui répond à sa propre question en éliminant les adjectifs pour se concentrer sur la pyramide en tant que telle. On remarquera la présence redoublée de « ça », un des éléments de sa question : « Faudrait réintégrer la pyramide comme ça, ça ferait deux mains qui se tapent. On peut la changer cette pyramide ».

Nous avons à la fin de cette planche II les premiers transferts que Césarine fait des scarifications sur d'autres réels de son être, la voix et le regard. Nous trouvons dans ces transferts la même relation que nous avons trouvée comme conclusion dans notre mémoire de Master II, selon le Séminaire XI de Lacan : c'est la voix qui réveille le regard⁶⁰⁵. Ainsi, les deux coupures de la voix marquées par Césarine dans l'intonation de ses phrases « La couleur. » et « C'est tout. », ont permis le changement du point de vue de son regard et avec ce changement, la substitution de deux images par deux autres : les deux pyramides par deux mains. C'est quelque chose qui est indiqué par la virgule qui permet la duplication du « ça » : « comme **ça, ça** ferait... ». Césarine nous apprend sur la naissance de la grammaire : la lecture des points détermine la lecture des virgules, parce qu'ils articulent énonciation et énoncé, tandis que les virgules appartiennent au niveau de l'énoncé.

⁶⁰⁴ Annexe 6, ligne 5, colonne sujet.

⁶⁰⁵ Saldarriaga, Ana Victoria, sous la direction de Fabian Fajnwaks. *La jouissance comme point de vue pour une recherche psychanalytique sur les problèmes du transfert dans quelques cas de psychoses ordinaires -Recherche en trois temps logiques-* Mémoire, Master 2, Psychanalyse, page web cité de la Bibliothèque Luis Angel Arango du Banco de la República de Colombia :

<http://babel.banrepcultural.org/cdm/landingpage/collection/p17054coll23>

14.2.3.4.5 Deuxième transfert de coupure

Le travail de Césarine redémarre à la planche III, mais le « C’est tout. » qu’implique la fin d’une deuxième opération signifiante sur la métonymie de base sera prononcé à la fin de la planche IV. Donc, nous analyserons les deux planches ensemble. Le tableau 35 présente la progression de ce travail de bas vers le haut, les signifiants qui sous-tendent la fonction jouissance sont en gras.

Tableau 35: Le chiasme redoublé : féminin et masculin

Planche IV : blanc et noir	13				L’arbre pas vraiment la forme peut-être le mouvement de l’image parce que sinon ça ressemble pas vraiment à un tronc, si on regarde que ça. Si on regarde le blanc et le noir ce que ça fait, ça peut faire des profils un peu bicornus
	12	C’est tout.			
	11		(il est)	Assis sur un grand tronc d’arbre.	

	10		Et un géant	avec ses grands pieds Un peu disproportionné.	
	9	Surtout	la tête (en fait)	de face.	
	8		Un loup ...		
Planche III : rouge	7		la botte	part comme ça, comme dans les Mille et une nuits	
	6	Y a	un crochet,		
	5		Yeux ... bouche	là, là.	
	Substitution en chiasme adjectif par adverbe				
	4	C'est toujours les mêmes taches ? Si je refais un test comme ça, c'est les mêmes taches ?	1) les mêmes 2) c'est les mêmes	taches. taches.	
	3	Y' a	Une botte, une chaussure		
	2	Sinon	il	Aurait un nœud de papillon sur la tête	
	1	Ça me fait penser à	une chauve-souris ...	Avec des yeux et la bouche	
Planche	N°	Sujet de l'énonciation	Substantif	Fonction adjective/adverbiale	Opération regard
			Syntagmes substitués		

L'adolescente commence avec une deuxième réponse à sa question, indiquée par la répétition de la phrase : « Ça me fait penser à ». Mais elle substitue le « chien drôle **qui** saute et fait le beau » de la planche précédente par cette « chauve-souris **avec** » quelque chose (ligne 1). Le changement de signifiant transférant (du pronom relatif « qui » à la préposition « avec ») implique l'approche à la structure du syntagme exclu et recherché, substantif-adjectif (couleur rouge). Ainsi, nous avons « une chauve-souris avec des grands yeux et la bouche ouverte ». Cela correspond à la description des taches noires et blanches, mais l'énonciation (« ça me fait penser... ») fait entrer les signifiants substitués en fonction de jouissance. Dans le syntagme suivant, « **sinon** il aurait un nœud papillon sur la tête », le « sinon » de l'énonciation marque aussi l'entrée de la fonction jouissance, parce que ce nœud papillon correspond aux taches rouges.

Ainsi, en passant par les trois signifiants transférentiels, « qui », « avec » et « sinon », la jouissance arrive à l'énonciation dans le dernier. Le pas suivant est l'isolement des substantifs : une botte, une chaussure (ligne 3). Cela va pousser le substantif en cause, « taches », vers l'énonciation parce que Césarine s'arrête avec une question redoublée à l'analyste et qui a toutes les résonances de ce qui l'interroge depuis sa puberté et met en rapport ses périodes menstruelles avec ses scarifications : « C'est toujours les mêmes taches ? » Dans son ambiguïté, ce substantif fera partie aussi des énoncés, comme une réponse positive à ses questions : « mêmes taches, c'est les mêmes taches » (ligne 4). La suite, une espèce de mise en acte de Césarine d'une « femme Frankenstein » qui « hante »⁶⁰⁶ permet de supposer que c'est elle qui a été hantée jadis dans la rencontre avec ces taches inattendues de sa féminité dans la puberté. Elle confirme elle-même sa réponse.

Mais, contrairement aux substantifs féminins redoublés des lignes 3 et 4, Césarine introduit un élément important qui sera le premier signifiant phallique : « un crochet » qu'elle va faire « accrocher » à la botte (lignes 6 et 7). Ce crochet représente la possibilité d'un lien, d'une accroche. Il arrive à la bouche de Césarine après son habituelle opération signifiante, le chiasme, sauf que cette fois, ce chiasme est redoublé (lignes 2 à 6).

L'introduction du crochet a des effets dans la grammaire de la planche IV, parce que Césarine utilise la conjonction « et » pour nommer les deux substantifs principaux : « un loup ... **et** un géant... ». Il faut remarquer que ce sont les premières figures masculines qu'elle prononce pendant le test. Nous l'attribuons au redoublement du chiasme, grâce à l'entrée de la fonction jouissance dans l'énonciation : 1) changement des places des fonctions substantives et adjectives (lignes 2 à 4), et 2) changement de la fonction adjectivale par la fonction adverbiale (lignes 4 et 5). Césarine authentifie ces soldes métonymique (crochet) et grammaticale (et) avec un deuxième transfert de coupure : « C'est tout. » Si la première opération sur le regard avait coupé deux images (pyramides et mains), cette fois l'opération sur son regard sépare le regard lui-même de son produit, l'image :

Regard : « **si on regarde** que ça. **Si on regarde** le blanc et le noir »,
Produit : « le mouvement de **l'image** ».

⁶⁰⁶ Annexe 6, ligne 10, colonne sujet.

14.2.3.5 LA COUPURE FONDAMENTALE DANS LA PLANCHE V

14.2.3.5.1 De la coupure fondamentale à la métonymie féminine fondamentale

Le terrain était prêt pour la coupure fondamentale dans la planche V. Il y a trois temps⁶⁰⁷ : 1) Le silence de Césarine, 2) la question qu'elle adresse à l'analyste : « On peut décrire non la tache mais ce qu'elle fait avec le blanc ? », et 3) l'opération en sens inverse aux éléments de la question : « **j'utilise le blanc [...]. C'est le blanc qui forme la découpe** ». La coupure en elle-même s'est réalisée : une surface qui se coupe elle-même. La procédure signifiante est un dernier chiasme, sauf que Césarine se situe comme sujet tant de l'énonciation comme de l'énoncé entre les phrases inverses, lorsqu'elle dit « je ». Le tableau 36 montre le chiasme de la subjectivation de Césarine, les pronoms de la subjectivation sont en gras :

Tableau 36: Chiasme subjectivé de Césarine

	Énonciation	Énoncés						
1	On peut décrire							
2		Non la tache	mais	Ce	qu'elle	fait	avec	le blanc
3	(Je)				J'	Utilise		le blanc
4				C'est	le blanc	qui forme		la découpe (la tache)

C'est curieux comment c'est le blanc qui coupe les taches noires. Tout le contraire de ses *acting out*, où c'est le rouge ce qui est produit par une coupe avec un instrument tranchant, une arme « blanche », comme on dit. Césarine ne le nomme pas, mais son regard nous apprend à le reconnaître dans cette planche V⁶⁰⁸. Cette forme qui découpe les deux « Cléopâtre » est une paire de ciseaux. Ils substituent le couteau de son appel et peut-être l'instrument utilisé pour les scarifications, puisque nous ne le connaissons pas. Nous dirons, en plus, que ces ciseaux ont la forme du mécanisme des opérations signifiants qui l'ont menée à cette coupure attendue depuis sa puberté, les chiasmes. La trajectoire des sujets, (**on** → **elle** (la tache) →, **je** →, le blanc), montre que le solde de l'opération signifiante, au niveau des objets est une nouvelle métonymie, « c'est le blanc qui forme la découpe (tache) », très différente de la double métonymie de base. Il y a ici un lien verbal entre les deux éléments qui la constituent, blanc et tache. Ce lien manquait dans la double métonymie du début. Ainsi, Césarine nous montre un autre progrès grammatical : lorsque le sujet qui parle peut se situer comme sujet de l'énoncé en même temps qu'il s'implique comme sujet de l'énonciation (inconscient) (ligne 3), le chemin est prêt pour la production des phrases structurées en termes de sujet-verbe-objet (ligne 4). Une fois de plus nous vérifions que c'est la réalisation du sujet ce qui détermine la constitution de l'objet.

En mettant en relation les deux métonymies, on peut s'apercevoir que le blanc est un substitut du rouge exclu de la première métonymie :

⁶⁰⁷ Annexe 6, ligne 12, colonne sujet.

⁶⁰⁸ Cf. Annexe 5, planche V.

Double métonymie de base : « **La couleur**. La tache qui est plus foncée et plus claire »
Nouvelle métonymie : « C'est **le blanc** qui forme la découpe (tache) »

Mais il ne s'agit pas encore de l'antithèse des périodes menstruelles féminines de la dame aux camélias. Chez Césarine, nous sommes tout d'abord au niveau des substitutions, les scarifications. Ce sont les premières à être nommées et résolues. Leur subjectivation a eu lieu au fur et à mesure que les éléments du complexe ont trouvé une place au niveau de l'énonciation. Ces éléments et leurs métonymies sont :

- 1) Couleur : « ça me fait penser à quelque chose, mais je n'arrive à savoir quoi », « sont toujours les mêmes taches ? »
- 2) Coupure : « C'est tout. »
- 3) Couteau : « j'utilise le blanc ».
- 4) L'acte même : « C'est le blanc qui forme la découpe » (sur les taches noires).

Donc, au niveau des énoncés, le blanc est métonymie de l'instrument coupant et le noir des taches de sang produites. Nous confirmons, alors, que le redoublement de la métonymie de base, des mots et des chiasmes, impliquait le lien établi entre le complexe primaire de la puberté à la recherche d'une métonymie fondamentale et sa substitution pathogène par un « appel du couteau ». Ainsi, la logique du cas nous a emmené de la recherche de la métonymie fondamentale à la coupure fondamentale qui unissait les deux faits. Autrement dit, cette coupure fondamentale était la cause des chiasmes de Césarine. Coupures dans le réel et coupures métonymiques, d'où provient cette insistance dans la coupure en tant que telle ? Il faut se rappeler que le lien entre taches de sang et coupures est quelque chose qui reste des théories sexuelles infantiles dans l'inconscient⁶⁰⁹. C'est à partir de ces explications d'enfance que se forme la substitution pathogène. Dans le cas de Césarine, cette théorie forclosée revient dans le réel de l'appel du couteau. Mais une fois que Césarine a été confrontée par ses propres mots de manière métonymique à son propre acte et qu'elle a obtenu la coupure métonymique recherchée, il reste le travail pour obtenir la métonymie fondamentale féminine qui manque dans son esprit. Désormais, comme nous le verrons, il n'y a plus besoin de chiasmes.

14.2.3.5.2 Après la coupure métonymique, le refoulement

En effet, après la coupure, le mécanisme signifiant se simplifie. Il semble que le gain signifiant introduit le refoulement dans le processus, parce que Madame Matha fait la remarque⁶¹⁰ : « Enfin une représentation masculine est donnée à partir d'une découpe originale qui implique particulièrement le bord de la tache (« un gros nez avec une moustache ») qui contraste avec les représentations précédentes et que Césarine efface de sa mémoire à l'enquête

⁶⁰⁹ Cf. Le texte de Freud déjà référencié, *Les théories sexuelles infantiles* (1.4.3.5.2). De son côté, Lacan nous donne la raison signifiante de cette théorie ou fantasme infantile dans le Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit., p. : « La tache de sang, que ce soit celle à quoi s'éténue Lady Macbeth ou celle que Lautréamont désigne sous le terme *intellectuelle*, est impossible à effacer, parce que la nature du signifiant est justement de s'efforcer à effacer une trace. Et plus on cherche à l'effacer, pour retrouver la trace, plus la trace insiste comme signifiant. D'où il résulte que, concernant le rapport à ce comme quoi se manifeste le *a* comme cause du désir, nous avons toujours affaire à une problématique ambiguë ». Cette problématique est celle des deux manques dont nous avons déjà parlé (12.2.5). Or, de notre côté, nous pouvons dire que cette nature signifiante de la tache de sang est aussi à l'origine du roman de Cervantes : *Don Quichotte de la Mancha*. Tout l'enjeu du personnage réside dans la recherche de son propre prénom, à qui l'auteur a accolé la tache (mancha, en espagnol) indélébile.

⁶¹⁰ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 117.

(« j’avais oublié celui-là ») ». En reconstruisant cette partie du travail dans la planche V, nous avons le tableau suivant (Tableau 37) :

Tableau 37: Refoulement signifiant et annulation de l’image

7				Oui, mais dans l’autre sens, elle me tend les bras la chauve-souris. Du coup ça ressemble plus à un personnage d’opéra alors !
6	J’avais oublié celui-là			
5	c’est tout.			
4		Un gros nez	avec une moustache [noire]	
3		La coiffe [blanche]	avec les nuances du noir.	
2		Un énorme costume :	la tête, le corps et deux petites jambes et...	
1		Un personnage d’opéra, d’opéra baroque...	avec un costume somptueux.	
N°	Sujet	Substantif	Fonction Adjective	Opération regard
		Syntagmes substitués		

Après la coupure métonymique les syntagmes substitués se réduisent dans leur composition à la fonction substantive et adjective. Déjà dans la planche IV (lignes 9 et 10, tableau 35), Césarine a commencé à nommer des personnages masculins et leurs objets petit *a*. Elle est en train de constituer son propre ego féminin à partir de ces images réelles masculines : la tête du loup vue de face, et les grands pieds du géant « Un peu disproportionné ». Maintenant elle extrait de la figure masculine ce gros nez avec une moustache (ligne 2 du tableau présent). Elle s’approche du centre de son problème et elle le marque avec la coupure correspondante : « C’est tout ». Mais contrairement aux deux occasions précédentes, avant que cette coupure affecte son regard, elle affecte sa propre énonciation, parce qu’elle a oublié « celui-là », c’est-à-dire le « personnage d’opéra, d’opéra baroque ». La coiffe qu’elle attribue à ce personnage implique qu’il s’agit d’un personnage féminin.

Ensuite, on remarque en premier lieu que le retour du refoulé, « un gros nez avec une moustache » (ligne 4) a produit une opposition masculin/féminin par rapport aux syntagmes refoulés, puisque c’est le représentant féminin, « la coiffe avec les nuances du noir » (ligne 3) ce

qui reste des premiers syntagmes (lignes 1, 2). Ainsi, le composant féminin refoulé revient dans son analogue masculin : « la coiffe (blanche) » est substituée par « un gros nez » et « les nuances du noir » par « une moustache ». La coiffe (blanche) est en haut, la moustache (noire) en bas. En second lieu, on remarque que le « crochet » substitué par la conjonction « et » dans la planche IV, est substitué ici par la préposition « avec », présente dans 3 des 4 syntagmes qui ont participé au refoulement.

Très proche du réel en jeu, Césarine coupe sa parole dans ce retour du refoulé qui est « un gros nez avec une moustache », à la manière de la Shéhérazade des *Mille et une nuits* qu'elle-même a évoqué à propos du crochet et la botte dans la planche III (ligne 7 du tableau 35). C'est pour cela que ce troisième « C'est tout. » n'a pas la même valeur que les précédents qui ont préparé le terrain de la coupure métonymique. Ici, il s'agit de couper, non pas la coupure elle-même, mais la parole qui approche de la métonymie fondamentale. On peut dire que l'objet petit *a*, voix, a été constitué, parce que la voix qui véhicule la chaîne signifiante s'est coupée elle-même. C'est pour ça que cette troisième coupure affecte d'abord l'énonciation de Césarine avant d'affecter son regard. Mais là, une autre sorte d'annulation du dire a lieu, parce que Césarine défait l'image énoncée : « **Du coup ça ressemble plus** à un personnage d'opéra alors ! ». Or, le solde signifiant au niveau de l'énoncé est ici l'inversion de la position de la chauve-souris, dont l'effet est l'annulation de l'image du personnage d'opéra. Madame Matha témoigne de son étonnement face à cette réponse⁶¹¹ : « Ma question portant sur la perception possible d'une banalité l'amène à cette réponse étonnante : « Oui, une chauve-souris ... mais dans l'autre sens, elle me tend les bras la chauve-souris ». Cela veut dire que « la coiffe avec les nuances de noir » change sa place de haut en bas. Il s'agit du passage métonymique des deux types de poils, moustache et coiffe (métonymie des cheveux des femmes), à travers la « chauve »-souris ! Autrement dit, il s'agit du positionnement de l'objet petit *a* féminin, à partir du masculin, dans la parole de Césarine, grâce au mot composé « chauve-souris ». Ce dernier effectue la médiation symbolique.

Le solde signifiant au niveau de l'énonciation est pour le dire en termes lacaniennes : l'effacement des traces signifiantes et visuelles : « J'avais **oublié** celui-là » et « **Du coup ça ressemble plus** à... ». Ces effacements sont des coupures, donc ils témoignent du transfert de la coupure du réel de la voix vers les mots. Ainsi ces effacements vont se refléter dans l'inclusion que fera Césarine dans les planches suivantes de la négation grammaticale. Elles lui permettront d'isoler les images symboliques de sa féminité, à partir des « moustaches » mises sens dessus-dessous.

14.2.3.6 APRES LA PLANCHE V : (I) : LA NEGATION GRAMMATICALE ET CE QUI COMPTE

Dans la planche VI, le travail commence dans l'énonciation, parce Césarine pose une question en articulant « moustaches » et en reprenant la structure composée du nom « chauve-souris » : « Avec des moustaches, **c'est pas le poisson-chat ça ?** ». On peut remarquer que la négation affecte l'affirmation : « c'est le poisson-chat ». Or immédiatement l'adolescente fait compter ce qui reste de l'opération métonymique entre la « coiffe » refoulé et son retour en « moustaches » : « les nuances » : « Les nuances, ça compte ». C'est une phrase précieuse qui nous rappelle ce « qui compte » dans les autres cas (chapitre 8) : 1) le code numérique dans les

⁶¹¹ Emmanuelli et Azoulay, *ibid.*, p. 117.

cas d'Ophélie et Louis, et 2) le rythme « *pun* » des psychoses ordinaires. C'est dans ce qui reste et qui peut être compté que l'être réel du sujet trouve une représentation. En ce qui concerne Césarine, nous rappelons la métonymie de base : « La tache qui est plus foncé et plus clair ». C'est sur cette formation signifiante que va se concentrer son travail. Elle a été évoquée par le signifiant « nuances ». Voici ses substitutions métonymiques en ordre ascendant (Tableau 38) :

Tableau 38: La négation grammaticale et ce qui compte

Planche VII : blanc et noir	6				C'est pas net. C'est comme si on regardait cette image à travers de l'eau, le fait que ce ne soit pas vraiment net.
	5		Deux petites filles qui se regardent	avec une plume sur la tête, sur un rocher	En fait ça fait un miroir .
Planche VI : blanc et noir	4		Une étoile		Si on regarde plus les rebords.
	3		La rivière	dans le trait là	
	2		Une rivière	entourée d'une forêt	Vue d'haut
	1	Métonymie de base	La tache	qui est plus foncée et plus claire	
	N°	Sujet	Substantif	Fonction adjective	Opération regard
			Syntagmes substitués		

On peut remarquer que maintenant les opérations sur le regard sont intégrées aux descriptions des images (lignes 2 et 4). Ainsi, ensuite la négation va à affecter la perception de l'image (ligne 6) : « C'est pas net. ». Cependant, il manque encore la coupure sur le regard lui-même.

14.2.3.7 APRES LA PLANCHE V (II) : CONSTITUTION DE L'OBJET PETIT A, LE REGARD

Il nous semble que l'inclusion des négations dans la planche VII et le transfert des coupures aux rebords de l'image a permis à Césarine de faire un transfert de plus : vers les structures grammaticales de sa langue. Ainsi, on peut distinguer dans la planche VIII que le travail de substitution métonymique commence avec un nouement avec les structures grammaticales de la langue (lignes 2, 3 et 4 du tableau 39) :

Tableau 39: Constitution de l'objet petit a , regard, et transfert des coupures à la grammaire et les symboles de la langue

10		Une faucheuse aussi, enfin... une serpe	... comme la mort quoi [!] ⁶¹²	
9		Tas de cendres	En rose	
8	C'est tout			
7		Un tas de cendres		
6		Une montagne et une crevasse		
5	J'avais pas vu ça			
4	On dirait qu'			Il a trois pattes
3				Il est là le caméléon
2		Un caméléon.		
1	Métonymie de base	La tache	qui est plus foncée et plus claire	
N°	Sujet	Substantif	Fonction adjective	Opérations grammaticales : sujet→ verbe → objet
		Syntagmes métonymiques substitués		

Dans cette structuration grammaticale, ce qui compte, « les trois pattes » du caméléon est mis à la place de l'objet de l'énoncé. Après, Césarine « coupe son regard » en le constituant comme objet petit a : « J'avais pas vu ça ». Ainsi ce regard est analogue à la troisième patte et à tout ce qu'elle n'avait pas vu. Cela est indiqué par la dernière « C'est tout. » Côté substantif, ce que Césarine n'avait pas vu ce sont des symboles : « faucheuse » et « serpe » ; et côté fonction adjective ou de jouissance : le « rose » du tas de cendres et « comme la mort quoi ! ». C'est la « mort », le mot d'esprit qui, une fois arrivé au point de capiton, permet le passage des autres

⁶¹² Nous ajoutons ce point d'exclamation, parce qu'il correspond au fait que ce « quoi » appartient au niveau de l'énonciation.

symboles au code de la langue de Césarine. Elle les a réunis dans cette signification conclusive. Ce « quoi ! » de l'énonciation nous indique que c'est le moment où elle est confrontée à la réalité de la mort. C'est comme si elle avait compris d'un coup qu'elle pouvait vraiment mourir. C'est le moment où elle, en tant que sujet, est confrontée à son propre être mortel.

14.2.3.8 CESARINE, « L'ADOLESCENTE AU BOUQUET DE ROSES ROSES »

Les soldes symboliques de la planche VIII vont être capitalisés dans les deux dernières. Le lecteur pourra apprécier dans l'annexe 6 que Césarine inclut de différentes manières sans le nommer, le feu, un des symboles universels de la jouissance : une maison qui brûle, un verre à pied sortant des flammes et une fourmi avec la tête enflammée. Preuve du passage de nouveaux symboles dans son code. Cependant, dans le tableau 40 nous reprenons seulement ceux qui font la métonymie de sa féminité adolescente (à lire également de bas en haut) :

Tableau 40: La symbolisation particulière de Césarine

Planche pastel X,	3	Après y a	la feuille	morte (roux)	
			feuille	là (vert. sup.)	
		Vu que les contours sont un peu onduleux, pas très droits...			
	2		le blanc	là	
		et			
			Fantôme :	au centre avec plusieurs couleurs	
Planche pastel IX,	1		Des roses	là,	c'est rose
Solde symbolique planche VIII			<u>Une faucheuse, une serpe</u> Tas de cendres	<u>comme la mort</u> En rose	
Métonymie de base			La tache	qui est plus foncée et plus claire	
			Substantif	Fonction adjective	
Planche	N°	Sujet	Substituions métonymiques		

Suivons les équations de Césarine, depuis qu'elle a ouvert le système symbolique :

$$\frac{\text{quelque chose là}}{\text{ça}} \times \frac{X}{\text{quoi}} \times \frac{\text{Une faucheuse, une serpe}}{\text{Tas de cendres}} \times \frac{\text{comme la mort}}{\text{En rose}} \times \frac{\text{le blanc là}}{\text{des roses là}} \times \frac{\text{la feuille morte}}{\text{feuille là}}$$

L'X de son désir était la mort : ce désir masochiste et suicidaire dont elle ne voulait rien savoir. Le travail analytique lui a permis de le reconnaître à travers des symboles de sa langue, de prononcer le mot et de l'écouter de ses propres lèvres pendant la planche VIII. C'est elle-même qui a reconnu son désir irréductible et innommable grâce à l'écoute de Madame Matha. Mais après, il fallait subjectiver ce symbole, à partir des symboles de son propre corps, ce qui est mortel, qui peut disparaître, et qui a été mis en péril à cause d'elle-même.

Ainsi dans la planche IX, Césarine commence à les réunir. Pour elle les nuances comptent, donc, nous n'avons pas la couleur rouge des camélias ou des œillets des jeunes filles de *L'interprétation des rêves*, nous avons la couleur rose : ces taches qui sont plus foncées et plus claires. Elles sont le symbole que l'adolescente a pu trouver de ce phénomène qui a ouvert son corps à la puberté⁶¹³. Elle est l'adolescente aux roses, mais pas les rouges, parce que « c'est rose », conclut-elle (ligne 1). Césarine nous fait comprendre les origines de ce symbole existant depuis des siècles dans différentes langues, nous pensons ici au *Roman de la rose*, écrit au moyen âge⁶¹⁴, ou à *Le nom de la rose*, ouvrage contemporain d'Umberto Eco⁶¹⁵, et aux métaphores recueillies par Jorge Luis Borges dans son « Histoire de l'éternité »⁶¹⁶ : « Comparer les femmes aux fleurs est une autre éternité ou une autre banalité⁶¹⁷. En voici quelques exemples : « Je suis la rose de Saron, le lys des vallées », dit la Sulamite dans le *Cantique de Cantiques*.

L'antithèse rouge et blanc est dans le cas de Césarine rose et blanc. Elle a trouvé le blanc au milieu des couleurs du fantôme (ligne 2). Mais nous ne pourrions pas appeler Césarine simplement « l'adolescente aux roses roses ». Dans son esprit, le blanc a une autre signification, celle de la faucheuse et ses instruments coupants qu'elle a substitué pendant le processus : couteau, ciseaux. Ainsi, Césarine ne pouvait pas symboliser simplement ses périodes menstruelles. Elles étaient attachées dans son histoire aux scarifications qui ont trouvé aussi une symbolisation particulière : les feuilles. La couleur rose, les roses, sont le symbole du sang, les feuilles sont les symboles de la peau qui tombait avec son sang dans les *acting out*.

« La feuille morte » est la réponse que Césarine a trouvé finalement à l'X de son désir, mais cette feuille n'est pas un absolu comme l'appel du couteau. Elle est nouée par le blanc au système symbolique qu'elle-même a pu produire. Ce blanc représente, dans son antithèse rose, la vie ; de la même manière, la feuille verte est maintenant représentée aussi par la feuille morte. Autrement dit, ce système symbolique particulier a permis à Césarine d'accéder de façon distincte à ces réels de son corps auparavant confondus : le sang de ses périodes menstruelles et

⁶¹³ Dans le cas de Sandrine, lorsqu'elle nomme les couleurs de ces planches pastel du test (VIII, IX et X), elle ne mentionne pas la couleur rose. Pour elle les nuances ne comptent pas. En effet, dans les planches VIII et IX, et malgré l'absence de rouge, elle dit « rouge », là où on attendait « rose » ; et à la planche X, elle a répondu : « On dirait que là c'est un squelette et un squelette teu teu teu et qu'y a plein de taches de sang de toutes les couleurs ». (Emmanuelli et Azoulay, Ibid., p. 48).

⁶¹⁴ De Lorris Guillaume et Jean Meun. *Le roman de la rose* (XIII^{ème} siècle). Paris, Librairie Générale Française, Collection Lettres gothiques, 1992.

⁶¹⁵ Eco, Umberto. *Le nom de la rose* (1980). Paris, Grasset, 1982.

⁶¹⁶ Borges, Jorge Luis. « La métaphore ». In : « Histoire de l'éternité ». *Œuvres complètes* (I). Paris, Gallimard, 2010, p. 402.

⁶¹⁷ Il avait parlé précédemment du sommeil comme métaphore de la mort.

le sang de ses blessures, la peau de la vie et la peau de la mort. La jouissance mortifère et mortifiante a été traitée, aujourd'hui Césarine est sûrement une autre face à son propre désir. Il n'est plus masochiste ni suicidaire, une autre jouissance est son corrélat, celle traversée par la vie qui peut être perdue. C'est pour cela que nous pourrions l'appeler « l'adolescente aux roses roses et aux feuilles », en somme, « l'adolescente au bouquet de roses roses », pour que le blanc prenne la fonction du ruban et fasse le nœud.

Cela n'aurait été pas possible qu'avec le concours de cet Autre réel qui l'a accompagnée dans ces échanges thérapeutiques singuliers, Madame Matha. Certainement ce qu'elle a permis de dire à l'adolescente a été crucial dans ce travail de symbolisation subjective et traitement de la jouissance. Dans le sens inverse, on peut dire que ce qu'elle a permis de dire à l'adolescente est également ce qui l'a surprise et qu'elle-même s'est autorisé à écouter et à nous transmettre. C'est dans sa surprise, son écoute et sa transmission qu'est tout le mérite de son observation. Elle nous a permis de reconnaître dans « l'appel du couteau » dont parlait Césarine le fondement du « furieux désir de sacrifice », selon l'expression de Fethi Benslama⁶¹⁸. Il n'est qu'un « furieux désir de reconnaissance subjective ». Le cas d'Ophélie nous a montré que ce désir de reconnaissance du désir irréductible du sujet et la jouissance qui est son corrélat, peut se frayer un chemin par la voie signifiante à la recherche d'un nom. Dans le cas de Césarine, ce chemin est ouvert par la voie de la coupure à la recherche d'une métonymie fondamentale des objets du corps susceptible de symbolisation. Enfin, ces deux voies peuvent être réunies, tel est le cas rapporté d'une adolescente qui se coupait seulement lorsque sa mère l'insultait en la méconnaissant comme sujet et comme femme⁶¹⁹. En ce qui concerne les sujets masculins, nous nous rappelons du cas de Louis (chapitre 4), où la forclusion du Nom-du-Père était évidente, lorsqu'il coupait les habits de son père dans l'armoire et celui de l'homme qui a tué deux jeunes filles à la gare de Marseille avec un couteau (voie de la coupure) et qui avait réussi à se faire passer sous sept identités différentes (où nous lisons la recherche d'un nom)⁶²⁰.

Indépendamment de la structure (névrose ou psychose) et la voie suivie par le désir et l'appel à l'Autre (signifiant ou coupure), l'établissement du transfert analytique exige les deux conditions qui le déterminent, selon nos « Définitions de base » (page 23) : que l'autre soit là et que le sujet ait pu s'articuler dans un système symbolique. Ophélie et Césarine nous ont montré les fondements de ces processus, la naissance même du transfert. Lorsqu'il démarre dans la voie signifiante, la symbolisation du nom de jouissance permet au sujet d'accéder au code de sa langue et établir des liens sociaux. C'est le transfert en tant qu'« introduction de l'Autre ». Lorsqu'il démarre dans la voie de la coupure, réelle ou symbolique, il s'agit de l'introduction dans cet Autre des symboles de son propre corps. Mais, comme nous l'apprend Césarine, ces symbolisations exigent l'accès au premier de ces symboles : celui de la mort. Il ne s'agit pas là de lien social, mais du lien à la vie. Ce premier processus implique le transfert des coupures depuis les surfaces du corps vers la voix, la parole et le regard du sujet parlant.

Des futures recherches cliniques allant dans ce sens pourront faire la lumière sur les rapports entre ces deux transferts très différents qui impliquent d'une part nos rapports au langage et aux autres, et à notre propre corps et à la vie de l'autre. Nous clôturons cette recherche avec les mots avec lesquels Umberto Eco explique le choix du titre de son roman, *Le*

⁶¹⁸ Benslama, Fethi. *Un furieux désir de sacrifice*. Paris, Seuil, 2016.

⁶¹⁹ Sofia Fernández. *Un tipo particular del uso del cuerpo en la práctica del "cutting"*. Texte produit dans le cadre du cartel "Infancia y adolescencia" et présenté dans la Journée de cartels, le 19 août 2017, à la NEL-Medellin.

⁶²⁰ www.francetvinfo.fr/faits-divers/attaque-au-couteau-a-la-gare-de-marseille/marseille-le-parcours-du-tueur-en-question_2401674.html

nom de la rose, qui réunit nom et symbole. Il s'agit, justement de ce que nous laissent les transferts faits dans les cas d'Ophélie et de Césarine respectivement : un nom, « *couince* heures dix », et un symbole de la féminité adolescente, la rose⁶²¹ :

Depuis que j'ai écrit *Le nom de la rose*, je reçois de nombreuses lettres de lecteurs, la plupart pour me demander ce qui signifie l'hexamètre latin final, *Stat rose pristina nomine nuda tenemus*, et comment il a engendré le titre. Invariablement, je réponds qu'il s'agit d'un vers tiré du *De contemptu mundi* de Bernard de Morlaix, un bénédictin du XII^e siècle, qui s'est livré à des variations sur le thème de l'*ubi sunt* [...] et a rajouté au topo courant (les grands de jadis, les villes célèbres, les belles princesses, le néant où tout finit par s'évanouir) l'idée que, bien que toutes les choses disparaissent, nous conservons d'elles de purs noms. Je rappelle aussi qu'Abélard utilisait l'exemple de l'énoncé *nulla rosa est* pour montrer à quel point le langage pouvait tout autant parler des choses abolies que des choses inexistantes.

⁶²¹ Eco, Umberto. *Apostille au Nom de la rose* (1983). Paris, Grasset, 1985, p. 5-6.

15 CONCLUSION

Dans cette conclusion, nous présenterons, en premier lieu, le bilan clinique des deux parties de la thèse. En ce qui concerne la première partie, il s'agit des critères qui justifient un diagnostic de « psychose ordinaire » dans la clinique avec des enfants et des adolescents, à partir des cas examinés pendant la recherche. Et en ce qui concerne la seconde partie, ce que, du point de vue du processus transférentiel, nous avons pu conclure sur les diagnostics « limites » proposés dans cette même clinique par des autres orientations psychanalytiques. La dernière partie de notre conclusion présente le bilan de notre propre démarche, à partir de présupposés logiques et de ses perspectives.

15.1 BILAN CLINIQUE

15.1.1 Partie I : le diagnostic « psychose ordinaire » dans la clinique avec des enfants et des adolescents

À l'issue de cette thèse, nous pouvons justifier notre hypothèse en y intégrant le facteur décisif que la découverte freudienne apporte à la clinique de la psychose avec des enfants et des adolescents : le transfert. L'examen des séquences transférentielles des cas nous permet d'affirmer que le syntagme « psychose ordinaire » se réfère à un état de la psychose et pas à une de ses formes. En tant qu'adjectif, « ordinaire » qualifie un état de la structure psychotique et cet état partage les mêmes fondements subjectifs que l'état extraordinaire. C'est-à-dire que les rapports du sujet avec le langage ne sont pas marqués par le refoulement d'un noyau primordial, comme dans les névroses, mais par sa forclusion. Les composants de ce noyau, communs à toute structure ; sont voix-coupure-signifiant. La coupure est à l'origine du signifiant et la voix est son support réel.

En ce qui concerne les signifiants, il faut préciser leur code, puisque, dans chaque sujet, ils en existent au moins deux : langue et *lalangue*. Nous avons trouvé que le noyau des signifiants appartenant à ce dernier code est primaire par rapport au noyau dont les signifiants appartiennent à la langue. Dans les deux cas, il s'agit de signifiants qui désignent le sujet, respectivement par les noms et pronoms. Mais, tandis que les pronoms doivent être articulés dans un discours minimal en impliquant le rapport « je/tu », les noms peuvent être articulés de manière indépendante. Cela leur donne une fonction de signe en les rendant essentiellement phénomènes de code. Donc, la forclusion de ces deux noyaux dans la psychose détermine les caractéristiques des phénomènes symptomatiques et de jouissance, toujours suppléants des noyaux respectifs.

Le délire est un symptôme, affaire de la langue, et implique les pronoms. Ainsi, il n'y aura pas de délire avant ce moment où le sujet est confronté à la symbolisation de son être par rapport aux pronoms de sa langue. C'est le cas du délire d'Ophélie sur sa sœur jumelle. Avant ce moment, la psychose est en rapport avec le noyau primaire des noms, en ce qui concerne le prénom du sujet (cas Robert et Dick). Ce noyau est affaire de la *lalangue* et siège de la jouissance. En termes signifiants, l'enjeu de la castration œdipienne se présente après l'enjeu des pronoms. Cependant ici la symbolisation concerne le Nom-du-père et donc sa forclusion s'ajoute au noyau de

jouissance des noms du sujet. Ainsi, la première forclusion prépare les suivantes et lorsqu'il y a déclenchement du délire, le noyau *lalangue* est aussi touché.

C'est à partir de ce noyau que le désir irréductible et innommable du sujet cherche par tous les moyens sa reconnaissance par un autre réel et la jouissance effective du sujet. Cette reconnaissance a pour condition la symbolisation des signifiants que le sujet a pu isoler comme noms suppléants du noyau forclos sans le savoir et sans la participation d'un autre réel. Ces suppléances continuent à se substituer aveuglement à la recherche de la symbolisation et de la conséquente reconnaissance. Elles constituent, à leur tour, les noyaux des symptômes et des manifestations de la jouissance qui renouvellent sans cesse l'appel du sujet à l'autre. En général, ces appels se croisent, c'est pour cela que le cas d'Ophélie a été paradigmatique pendant la recherche : il nous a donné l'occasion de différencier les appels symptomatiques de ceux de la jouissance.

Dans tous les 11 cas examinés, ces appels ordinaires ou extraordinaires des sujets ont été pris en charge par les cliniciens respectifs. On a répondu au téléphone et cela a soulagé, mais il fallait écouter la demande du sujet et trouver la réponse, pour que le processus de l'appel dans son ensemble soit résolu. C'est là que les choses se compliquent parce que le sujet formule sa demande selon des lois du langage et de la parole, très différentes de celles du discours courant. Ces lois découvertes par Freud sont, dans le registre de la *lalangue*, l'identité de perception, et dans le registre de la langue, la métonymie et la métaphore. Ainsi, lorsque le sujet formule sa demande, il dit plus de ce qu'il dit ou croit dire, parce que ces lois permettent de transmettre l'urgence de la symbolisation et de la reconnaissance de son désir qui sont la source de l'appel.

Malgré leur infinie variété, ces demandes sont toujours marquées par un peu-de-sens, quelque chose qui « cloche » dans ce que le sujet a dit. Ainsi, à partir de trois signifiants qui entrent en rapport métonymique et se placent à la manière de la multiplication de deux fractions, le sujet fait manquer un autre signifiant ou un mot⁶²². Ce quatrième terme inconnu, l'X manquant, ouvre le système où les signifiants suppléants, qui ont désigné le sujet jusqu'à ce moment-là, trouvent la possibilité de s'articuler symboliquement. C'est là que l'intervention de l'autre analyste est indispensable, tant en ce qui concerne la trouvaille du signifiant qui permettra la symbolisation des noms suppléants qu'en ce qui concerne la reconnaissance de ce signifiant nouveau comme nom du sujet. Autrement dit, la séquence transférentielle dans la psychose implique le nouage de trois processus différents, à travers un nom commun suppléant : l'accrochage communicatif à l'Autre à partir de l'appel ; la symbolisation à partir de l'X manquant ; et la nomination à partir de la jouissance en fonction de coupure.

Les rapports signifiant/coupure dans les deux derniers processus font que la séquence possède le caractère effectif d'une opération symbolique, où des objets et des signifiants peuvent être isolés, coupés. Ces coupures prennent la fonction de la jouissance du désir innommable qui cherche, quand même, à être nommé de manière suppléante. Ainsi, en suivant les logiques du système ouvert par le sujet, la réponse doit mettre en jeu les mêmes composants et les mêmes structures des formations suppléantes avec lesquelles le sujet a formulé sa demande. Si la réponse obtenue est satisfaisante, elle sera structurée comme un peu-de-sens que le sujet pourra accepter dans son esprit à titre d'un nouveau signifiant. Mais cela ne suffit pas, c'est indispensable que cette trouvaille symbolique soit authentifiée par l'autre analyste comme un nom nouveau pour le sujet. Elle peut se faire soit à travers du rire de l'Autre du sujet,

⁶²² $\frac{A}{B} \times \frac{X?}{C}$

comme dans un mot d'esprit, ou simplement avec la coupure signifiant avec laquelle l'analyste fait conclure la séance, comme nous avons pu le vérifier dans chaque cas.

Cela nous permet de conclure que le clinicien peut vérifier ses hypothèses diagnostiques sur la structure d'un sujet et ses états, à partir de la structure des signifiants avec lesquels le sujet formule sa demande. La métonymie suppléante du début montre, dans les rapports voix-signifiant-coupure, les empreintes du noyau forclos qui cherche symbolisation et reconnaissance. Les signifiants nouveaux obtenus à la fin de chaque processus montrent les endroits où l'*X* a été trouvé au cours de la symbolisation. Par sa condition de signe du sujet, le signifiant nouveau noue réel et symbolique, puisque le sujet a été confronté avec son être en tant que tel, avec son existence. La jouissance effective de ce désir reconnu, indique que le sujet a pu accéder à un réel. En somme, après l'opération symbolique et l'acte de reconnaissance du désir innommable à partir d'un nom suppléant peu-de-sens, on peut constater une modification économique au niveau du désir et de la jouissance du sujet.

Voyons cela dans un tableau (Tableau 41) qui recueille la disposition des composants des noyaux suppléants avant et après transfert dans les 11 cas où le processus transférentiel a été bouclé⁶²³. La jouissance de l'objet petit *a*, voix, « dénonce » le désir de reconnaissance. Pendant les séquences, elle se manifeste par le ton de la voix et les coupures signifiantes, indiquées par les signes de ponctuation et, dans le cas d'Ophélie, par son rire à la fin. Sur cette base, on peut remarquer la transformation de la structure coupure-signifiant des noyaux avant et après la symbolisation. Dans la dernière colonne, nous indiquons, avant et après la flèche, les mouvements respectifs des codes et coupures signifiantes.

Tableau 41: Composition et structure des noyaux signifiants avant et après transfert dans les 11 cas de la recherche

⁶²³ Nous laissons en dehors les cas du chapitre 9 (Adrien, 7 ans ; Alexandre, 8 ans et Kevin, 11 ans) et celui de Sandrine (7 ans et 3 mois), du chapitre 14, parce que même si les dialogues respectifs ont eu de bons effets, les processus n'ont pas été bouclés.

Enjeu subjectif	Cas	Âge	Séquence	Signifiant suppléant avant symbolisation	Signifiant nouveau produit de la symbolisation	Rapport entre les éléments des noyaux suppléants coupure / langue/lalangue
Avant l'enjeu castration œdipe	Robert*	Trois ans et neuf mois	1	Le loup ! Le loup !	(Doucement) : Robert, Robert.	Lalangue surmoïque (trognon de parole) → langue
	Dick	Environ ans	4 2	Dick petit train, grand train Papa train	La gare, c'est Maman	Langue → langue
Après l'enjeu castration œdipe, mais avant la puberté	Louis	7 ans	3	Quand quelqu'un me dit, par exemple, Viens manger tes frites, y a un truc qui me dit C'est pas vrai, c'est pas des patates.	Rêve était un cochon qui conduisait un avion. Mon deuxième rêve est où on voit des morts.	Langue → langue
			4	1 2	L'armoire-rit	Code numérique/langue → lalangue
	Ophélie	11 ans	5	J'ai un sœur jumelle, mais elle est une fausse.	Elle ne me croit pas quand je dis qu'elle a besoin aussi de venir voir quelqu'un. - Peut-être as-tu raison et que ta sœur aurait tout à fait avantage de rencontrer un psychologue... Mais je suis ici pour les enfants de cette école. Aussi conviendrait-il alors qu'elle en consulte un ailleurs.	Langue → langue
			6	(Le) lièvre Pâte-à-modeler-pâte-à-mâcher Couin, couin, couin...	- Il est couinze-heures-dix - Rire d'Ophélie	Lalangue → Langue/lalangue/ code numérique
	Yudy	Fillette	7	Evènement du corps : crise d'asthme	- Apparemment tu ne sais pas faire la différence entre une grosse crise d'asthme et une petite. - Oui.i.i.	Coupure respiration/Langue → coupure signifiant/langue
	Mathias	5 ans	8	Penalty/pena	- C'est un coquillage - C'est bizarre, ça ressemble un dinosaure.	Langue étrangère/coupure → Coupure/langue
	Luis	7 ans	9	- Mes amis sont très peliones	- Mais pas toi (-lion-)	Langue avec noyau lalangue → Langue/coupure
	Amélie	11 ans	10	Méningites	Trisomie	Langue → langue
	Sébastien	13 ans	11	- C'est une magouille !	- Vous conviendrez avec moi que...	Langue → langue
	Marcelo	13 ans	12	Lapsus au début du récit : « petit » à la place de « grande ».	- Dis-moi : grande, moyenne , petite ? - Très très grande.	Langue/coupure → Langue/coupure
Métamorphose de la puberté	Césarine*	16 ans et 6 mois	13	La couleur. La tache qui est plus foncé et plus claire...	De roses là, c'est rose. Un fantôme au centre avec plusieurs couleurs et le blanc, là. Vu que les contours sont un peu onduleux, pas très droits... Feuille là (vert). Après y'a la feuille morte (roux)	Coupure/langue → Langue/coupure

Parmi les 13 séquences, le noyau forclos pronom a été traité trois fois. L'état de la suppléance est ordinaire dans le cas de Sébastien (11), et extraordinaire dans les délires de Louis (3) et Ophélie (5). Dans les trois cas, ce qui est en premier plan par rapport aux structures signifiantes est la jouissance de la voix. Le ton « montait » dans le cas de l'adolescent et le ton surmoïque soulignait les phrases des enfants adressées à leurs analystes. Dans les enfants, d'ailleurs, la jouissance primaire était concentrée dans les voix délirantes. Pour sa part, le désir était chiffré dans les signifiants du noyau, les pronoms. Leurs symbolisations ont permis aux trois sujets de se confronter à leur propre être, en tant que « tu/vous », par rapport à l'analyste, à

partir des pronoms de la première et de la troisième personne du singulier⁶²⁴. En conséquence, le ton de la voix de l'adolescent a acquis une tonalité ferme et tranquille invoquée grâce à la réponse de l'analyste, et les deux enfants ont ainsi récupéré leurs voix. Ces nouvelles voix, propres à chacun et authentiques, sont les réels auxquels les trois sujets ont eu accès. Cela s'explique, parce que là où la voix était fonction de jouissance chez les trois sujets, la coupure de la voix de leurs analystes respectifs l'a introduite comme objet petit *a* en fonction du désir.

Les 10 séquences restantes sont en rapport au noyau de *lalangue* où il est question des composants prénom-nom du sujet. Au niveau économique, les choses changent par rapport au noyau de la langue. La jouissance rattrape les signifiants en termes d'investissements narcissique, symbolique et primaire et la voix prend la relève du désir. Quatre de ces séquences sont parties de l'état extraordinaire : Robert (1), Louis (4), Ophélie (6) et Césarine (13). Les six restants sont dans l'état ordinaire. Cependant le facteur coupure, mis en premier plan par Césarine, par rapport au facteur signifiant, mis en premier plan par Ophélie, nous oblige à faire une distinction de plus, à savoir si le cas met en relief la coupure ou pas.

Dans les cas extraordinaires, le déclenchement du délire marque la différence, parce qu'il n'y a eu pas de délire chez Robert. Or, l'examen des cas d'Ophélie et Louis nous a laissé conclure que ce que dans la paranoïa était exprimé dans la coupure (dans son cas, les habits du père) était exprimé dans la schizophrénie dans ce qui est son antithèse, le lien qui unit le nom commun à l'attribut dans l'holophrase : « pâte-à-modeler... ». Et dans les deux cas, coupure ou lien, faisaient partie de la demande du nom suppléant cherché, dont structure est : « nom-lien-attribut ».

Ainsi, l'absence de déclenchement du délire mettra sur un même plan les cas extraordinaires de Robert et Césarine avec les cas ordinaires. Mais, certainement il s'agit des états extraordinaires, indiqués par des phénomènes différents, à savoir, signifiant dans le cas de Robert, de coupure, dans le cas de Césarine. Or, au niveau de la coupure, la différence entre les cas est marquée par l'objet de la coupure. Cet objet est signifiant, dans les cas de Mathias et Marcelo. Tandis que, dans les cas de Robert, Yudy et Césarine, quelque chose a été coupé hors séance et en rapport avec le corps propre. Rosine Lefort dit que la phase préliminaire du traitement a été terminée hors du cabinet, un soir, après le coucher, où Robert a essayé de couper son pénis avec des ciseaux en plastique devant les autres enfants terrifiés. Yudy coupe sa respiration et Césarine sa peau. Selon les résultats obtenus dans les cas de Robert et Césarine, il s'agit de la coupure en elle-même transférée au niveau signifiant, à leur voix. C'est-à-dire, à une coupure qui peut serrer un nom, pas plus : le nom de Robert, dans le cas de l'enfant, et le « nom de la rose » dans le cas de l'adolescent. Nous l'avons nommé « l'adolescente au bouquet de roses roses ». Lorsque le nom du sujet implique celui d'un objet métonymique, cela veut dire qu'il s'agit de la métonymie d'un objet réel du corps. Dans le cas de Robert, il s'agissait du premier investissement du corps, comme il l'a lui-même indiqué par son auto-baptême.

Cet isolement des noms est commun aux cas de psychose ordinaire, où un nom a aussi été isolé. La différence est que, tandis que les noms isolés dans les cas de Mathias (8) (Dinosaure), Marcelo (12) (grande) sont métaphores des métonymies déjà acquises, dans le cas de Robert et Césarine, il s'agit de l'acquisition des métonymies primaires qui pourront être pris a posteriori dans une articulation symbolique. C'est pour cela que « dinosaure » et « grande » n'impliquent

⁶²⁴ Nous avons trouvé tardivement le Mémoire où Jean Lelièvre traite directement le cas d'Ophélie. Nous citons ici sa réponse à la phrase conclusive d'Ophélie, qui nous a manqué dans le chapitre 4. Cette réponse confirme notre hypothèse dans ce chapitre sur traitement des pronoms délirants dans ce cas. Cf. Lelièvre, J., *La déficience intellectuelle légère*, op. cit., p. 82.

pas le nom d'un objet. La réponse de Yudy exclut la fonction du nom, mais met en évidence la fonction de pur transfert de la coupure du réel au symbolique, par la manière dont Madame Alvarez écrit la réponse de la petite : « oui.i.i. ». Elle isole les phonèmes.

Les états extraordinaires de la *lalangue* de Louis (4) et Ophélie (6) nous ont appris que la présence de l'holophrase ou l'intervention du code numérique implique que la suppléance demandée inclut le Nom-du-père touché dans le noyau « prénom-nom » du sujet, lors du déclenchement du délire. Dans la forme paranoïaque le code numérique est au début du processus, dans la forme schizophrénique, à la fin. Mais dans les deux cas, la structure du nom symbolique devra correspondre à celle du noyau forclos « nom commun-lien-attribut ».

Par contre dans les états ordinaires on peut remarquer que la suppléance demandée est toujours un nom sans attribut, qui correspond au prénom du sujet du noyau forclos. Le processus doit impliquer au moins un des composants de la *lalangue*. Le registre signifiant est intervenu dans les cas de Mathias (8) et Luis (9), mais il est absent dans le cas de Marcelo. Cependant, pour tous les trois cas, on constate la présence du composant jouissance (voix et coupure), en tant que rythme ou syllabe. Du cas d'Amélie, nous n'avons pas plus de détails, mais déjà la composition équivalente des syllabes entre les deux mots « méningites » et « trisomie », attire l'attention dans ce sens. Le cas de Dick (2), avant l'enjeu castration/œdipe, a impliqué, comme dans le cas de Robert, son prénom, mais l'état ordinaire de sa psychose n'a pas impliqué les objets corporels. Par contre, cet enfant Dick, qui n'appelait pas, n'avait pour objets de jeu que ses mots. Après la symbolisation de son prénom, il fait appel à sa nounou et peut jouer avec des jouets.

15.1.2 Partie II : les diagnostics « limites » du point de vue transférentiel

Depuis le registre de la *lalangue*, nous pouvons conclure que l'état de la psychose de Yudy est ordinaire et que les états de la psychose de Sandrine et Césarine sont extraordinaires. Sandrine met au premier plan le composant signifiant de ce registre, en fonction de jouissance, il est prononcé dans une continuité sans limite. Son *acting out* au niveau de la relation avec l'analyste est justement l'appel à l'Autre, à la recherche d'une coupure signifiante. La forme du croissant qu'elle offre à la clinicienne pour qu'elle « n'ait pas faim » nous semble, dans ce sens, très significative. Par contre, ce que Yudy et Césarine mettent au premier plan est la coupure dans le réel du corps, comme appel à l'Autre, aussi à la demande d'une coupure signifiante. Cette coupure est obtenue et produit le transfert de la coupure corporelle à la coupure de la voix qui est à l'origine d'un signifiant, phonème dans le cas de la petite fille, nom de fleur pour l'adolescente. L'état extraordinaire au niveau des signifiants de la *lalangue* est conséquence du déclenchement du délire. C'est-à-dire, de la rencontre du sujet avec ces signifiants de sa propre langue qui peuvent le désigner symboliquement. Par contre, l'état extraordinaire au niveau de la coupure est la conséquence de la rencontre du sujet avec un réel de son propre corps impossible à trouver par une représentation métonymique dans son esprit. Dans le premier cas, nous avons une symbolisation en attente dont résultat favorable sera la trouvaille d'un nom suppléant du noyau forclos « prénom-lien-Nom-du-père ». Dans le second, nous avons une coupure signifiante en attente, à partir de laquelle peut se produire une métonymie symbolique qui représente un réel du corps du sujet.

Ainsi, ce que des autres orientations psychanalytiques ont qualifié de « limite » ou « borderline » dans ces cas, est à notre avis, la poussée du sujet vers le symbolique, soit par la voie du signifiant, soit par la voie de la coupure qui est à son origine. Dans le premier cas, il s'agit de sortir du chemin imaginaire de la relation transférentielle ; dans le second, il s'agit du chemin qui conduit du réel du corps vers la parole. Dans le premier cas le travail de symbolisation de la séquence transférentielle doit produire une métaphore au niveau signifiant ; dans le second, le travail de coupure signifiante doit produire une métonymie symbolique. Mais, dans les deux cas, ce dont il s'agit est d'un nom pour le sujet. Dans le premier cas, un nom commun qui fasse passer à son esprit une suppléance du Nom-du-père ; dans le second, un nom qui fasse passer à son esprit une image symbolique de son propre corps.

15.2 BILAN DE NOTRE DEMARCHE LOGIQUE ET SES PERSPECTIVES

15.2.1 Notre démarche logique

Ces résultats dans leur ensemble nous permettent d'affirmer que nous avons accompli notre objectif au niveau clinique : définir les critères diagnostiques de l'état ordinaire de la psychose avant et après transfert, par rapport à l'état extraordinaire, en établissant la spécificité des rapports symptôme-jouissance, tels qu'ils se manifestent dans la pratique psychanalytique avec des enfants et des adolescents.

Nous croyons aussi avoir accompli notre second objectif : cerner les avantages, difficultés, hésitations et malentendus que la réception du syntagme « psychose ordinaire » a eu dans cette pratique depuis sa proposition en 1998. La formation conceptuelle et analytique de chaque praticien est toujours différente, variée et en train de se modifier. Ainsi, nous espérons que notre travail puisse être un point de référence pour le clinicien qui s'intéresse, à un moment de son parcours, aux problèmes de la clinique avec des enfants et des adolescents. Cela lui permettra d'apprécier les enjeux des autres « prisonniers » qui, comme lui, ont accepté les enjeux de la pratique analytique avec de jeunes analysants. Il pourra, dans ce travail, trouver des chemins pour sa propre réflexion logique.

En effet, les faits symptomatiques et de jouissance sont présents, et c'est bien du réel dont nous partons. Mais, pour nous approcher de la conclusion diagnostique il faut un travail de « logique collective », selon la proposition de Lacan dans l'apologue des trois prisonniers qui est notre référence logique et méthodologique : « *Tres faciunt collegium*, dit l'adage, et la collectivité est déjà intégralement représentée dans la forme du sophisme, puisqu'elle se définit comme un groupe formé par les relations réciproques d'un nombre défini d'individus, au contraire de la généralité, qui se définit comme une classe comprenant abstraitement un nombre indéfini d'individus ». Ainsi, la forme logique de nos conclusions diagnostiques répond à une relation où les formes signifiantes du sujet, dans ses rapports aux autres et à la conclusion demandée, déterminent trois temps logiques. Dans l'apologue cette conclusion se référait à si le disc porté sur le dos de chaque sujet était noir ou blanc. Sur cette base, Lacan propose le raisonnement suivant comme celui qui détermine nos conclusions logiques. Nous spécifions le type du sujet et le temps logique correspondant :

1° Dans l'instant du regard, le sujet ontique : Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;

2° **Dans le temp pour comprendre, le sujet réciproque** : Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;

3° **Dans le moment de conclure, le sujet de l'assertion conclusive** : Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.

Dans le cas de cette recherche, je pourrais dire alors que :

1° **Sujet ontique** : si quelqu'un sait ce qui est faire opérer le point de vue psychanalytique dans la clinique des psychoses ordinaires avec des enfants et des adolescents, selon nos cas paradigmatiques, Robert et Dick,

2° **Sujet réciproque** : et si quelques-uns se reconnaissent pour être de cliniciens qui ont voulu assumer ce point de vue, selon les autres de cas de cette recherche, Amélie, Louis, Sébastien, Ophélie, Adrien, Alexandre, Kevin, Yudy, Sandrine et Césarine,

3° **Sujet de l'assertion conclusive** : je m'affirme d'être un d'eux de peur d'être convaincue par des cliniciens de n'avoir pas assumé ce point de vue dans la conclusion diagnostique de mes trois cas, Marcelo, Mathias et Luis. Ils sont, en effet, trois cas de psychose ordinaire, selon les raisons que j'ai pu donner plus haut.

15.2.2 Perspectives

1) La psychanalyse est née, en tant que perspective différente à celle de la neurologie où Freud a été formé, à celle de la psychiatrie, où, Lacan a été formé, et à celle de la psychologie que nous côtoyons aujourd'hui. Ainsi la clinique psychanalytique des psychoses ordinaires chez les enfants et les adolescents exige de marquer ses différences avec la clinique de ces autres perspectives voisines. Nous espérons avoir contribué à cette démarcation. Alors, cette clinique peut constituer un champ de recherche interdisciplinaire, où différents points de vue peuvent se croiser, soit pour se perdre dans des disputes stériles ou, comme nous espérons, pour s'enrichir logiquement au profit des générations présentes et futures.

2) Mais elle est aussi le champ à partir duquel peut s'ouvrir une exploration plus large sur la nosographie proprement psychanalytique. C'est-à-dire, une nosographie du point de vue essentiellement signifiant. Cette nosographie est pratiquement sans explorer, selon la bibliographie que nous avons pu consulter. Le peu qui existe sur le sujet est pris dans un schéma de psychiatrisation ou de psychologisation de la psychanalyse dont nous avons fait état dans la deuxième partie de la thèse. On aimera, par exemple, suivre en détail les déploiements lacaniens des propositions freudiennes sur des autres diagnostics comme la mélancolie ou les différents états de l'hystérie. On parle beaucoup des déclenchements de la psychose, mais, quand est-il des déclenchements de la perversion et des formes névrotiques hystériques et obsessionnelles ? Et que dire des commentaires et analyses de Lacan sur la névrose d'angoisse et les phobies ? Il y a plusieurs références dans chacun des moments clés de ses Séminaires, où il a mis en rapport, du point de vue signifiant, les fondements freudiens sur ces sujets avec les propositions ultérieures des postfreudiens. C'est à nous de les revisiter pour les mettre en perspective avec nos propres cas.

3) Selon les témoignages que nous avons examinés, le transfert analytique joue un rôle décisif dans les changements favorables de l'état des psychoses. C'est ce transfert, donc, le lien qui unit l'acte clinique avec l'acte thérapeutique et qui donne le caractère imprévisible et unique

du moment où le praticien peut s'apercevoir d'un diagnostic structurel et de ses états. La raison est qu'il intervient dans la séquence transférentielle en tant que sujet partenaire du sujet analysant. Ainsi dans chacun de nos quinze cas, l'analyste a joué sa partie et, dans tous les cas, son pari est gagné car, comme dans le cas des trois prisonniers, tant lui que son analysant et, avec eux, un troisième sujet, celui qui lit ces pages en s'intéressant à l'affaire, auraient bien conclu sur la couleur humanisante qu'ils avaient dans le dos. C'est dans cette action humanisante du transfert analytique, mise en relief par Lacan, où nous voyons, selon notre épigraphe, que la découverte « prométhéenne » de Freud, se renouvelle dans « chaque expérience humblement conduite par l'un des ouvriers formés dans son école ».

ANNEXES

ANNEXE 1 : PREMIÈRE NOSOGRAPHIE FREUDIENNE (1882-1896)

Problématique : 1.4.3.1.2 et Chapitre X.

Article	Date	Entités nosologiques
<i>Manuscrit A : Problèmes, thèses, série d'observations, facteurs étiologiques</i>	Fin 1892	Névroses d'angoisse, neurasthénie, dépression périodique*, anesthésie sexuelle féminine*
<i>Manuscrit B : Étiologie de névroses</i> ⁶²⁵	8-2-1893	Hystérie traumatique Neurasthénie acquis
<i>Lettre 18 à Fliess</i> ⁶²⁶ [sur les mécanismes de névrosés]	21-5-1894	Hystérie de conversion, obsessions, névrose d'angoisse, mélancolie
<i>Manuscrit D : De l'étiologie et de la théorie des grandes névroses</i> ⁶²⁷	Mai 1894 ?	<u>I. Classification</u> : A. Morphologie des névroses : 1) Neurasthénie et pseudo-neurasthénie 2) Névrose d'angoisse 3) Névrose obsessionnel 4) Hystérie 5) Mélancolie, manie 6) Névroses complexes ou mixtes 7) Ramifications des névroses. Passages à l'état normal. B. Étiologie des névroses (avec limitation temporaire aux névroses acquis) : 1) Étiologie de la neurasthénie. Type de de neurasthénie constitutionnelle. 2) Étiologie de la névrose d'angoisse. 3) Étiologie de la névrose obsessionnelle et de l'hystérie 4) Étiologie de la mélancolie 5) Étiologie des névroses complexes 6) Les formules étiologiques fondamentales. Thèse de la spécificité. Analyse des névroses combinées. 7) Les facteurs sexuels et leur importance étiologique 8) L'examen de malades 9) Objections et preuves 10) Comportement des asexués. [...] <u>II. Théorie</u> G. Parallélisme entre les névroses sexuelles et les névroses de faim.

⁶²⁵Freud, Sigmund. *La naissance de la psychanalyse*. Paris, Presse universitaire de France, 2009, p. 61.

⁶²⁶Ibid., p. 76-78.

⁶²⁷Ibid., p. 78-80.

Les psychonévroses de défense. -Essai d'une théorie psychologique-	1894	Hystérie acquise, obsessions, phobies et certaines psychoses hallucinatoires
<i>Manuscrit E : Comment naît l'angoisse ?</i> ⁶²⁸	Sans date (juin 1894 ?)	L'angoisse *
<i>Manuscrit G : La mélancolie</i> ⁶²⁹	(non daté) [7-1-1895, [date timbre du enveloppe]]	Mélancolie
Manuscrit H : Paranoïa ⁶³⁰	24-1-1895	Paranoïa, hystérie, obsessions, confusion hallucinatoire et psychose hystérique.
<i>Manuscrit I : La migraine : Points bien établis</i> ⁶³¹	[sans date, 4 mars 1895 ?]	La Migraine*
<i>Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de « névrose d'angoisse ».</i>	1895	Névrose d'angoisse
<i>Obsessions et phobies -Leur mécanisme et leur ethnologie-</i>	1895	Obsessions et phobies
<i>Manuscrit K : Les névroses de défense (Conte de Noël)</i> ⁶³²	1-1-1896	Hystérie, névrose obsessionnelle, paranoïa, délire hallucinatoire aigu
<i>L'hérédité et l'étiologie des névroses</i>	1896	
Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense	1896	Hystérie, névroses obsessionnel et paranoïa chronique
<i>Lettre 46</i> ⁶³³ [sur l'étiologie des psychonévroses]	20-5-1896	Hystérie, névrose obsessionnel, paranoïa
<i>Carte 52 à Flies</i> ⁶³⁴	6-12-1896	Hystérie, névrose obsessionnelle, paranoïa et perversion

Nous remarquons que :

1) Freud limite définitivement son travail aux entités « acquis », selon le littéral B, « étiologie » du Manuscrit D.

2) **La mélancolie est la première des psychoses abordée** par Freud. Cependant sa dénomination varie, et sa place dedans les psychonévroses disparaître à partir des « Nouvelles remarques » de 1896. Voyons en détail ces variations :

Lettre 18, 21 mai 1894 : mélancolie

Manuscrit D, mai 1894 ? : la mélancolie apparaitre à côté de la « manie ».

Les psychonévroses de défense (1894) : certaines psychoses hallucinatoires

Manuscrit G, 7-1-1895 : mélancolie

Manuscrit H, 24-1-1895 : confusion hallucinatoire

Manuscrit K 1-1-1896 : délire hallucinatoire aigu

3) Freud commence son travail sur la paranoïa, justement après le Manuscrit G sur la mélancolie, avec notre manuscrit de référence, *H*. Après, il l'inclut dans le *Manuscrit K* à côté du délire hallucinatoire aigu et finalement à titre de la seule psychose traité dans le deuxième travail sur les psychonévroses de défense. On peut s'interroger, donc, à partir de quand est que Freud

⁶²⁸ Ibid., p. 80-81

⁶²⁹ Ibid., p. 91-97.

⁶³⁰ Ibid., p. 98-102.

⁶³¹ Ibid., p. 103-105.

⁶³² Ibid., p. 129-137.

⁶³³ Ibid., p. 145-148.

⁶³⁴ Ibid., p. 153-160.

s'occupe des schizophrénies. Pur l'instant, en ce qui concerne la paranoïa, on peut remarquer aussi qu'il s'agit de la paranoïa « chronique » Nous verrons dans le chapitre suivant si c'est le cas de tous les textes.

4) Freud n'inclut pas ni la neurasthénie ni la névrose d'angoisse dans le groupe des psychonévroses.

5) La perversion est la dernière entité nosographique arrivée.

ANNEXE 2 : ANDREW WINTER ET *THE BORDERLANDS OF INSANITY*

2.1 : Andrew Winter (1818-1876)

Nous prenons la notice de Wikipédia⁶³⁵ :

Andrew Wynter (1819- 12 May 1876, Chiswick) was an English physician and author.

Born in Bristol, Wynter studied medicine at St George's Hospital and set up a London practice. He edited the *British Medical Journal* 1845-60, took a M.D. in 1853 and became a member of the College of Physicians in 1861. Wynter was a frequent contributor to periodicals, including *Ainsworth's Magazine*, the *Cornhill Magazine*, *Fraser's Magazine*, the *Edinburgh Review*, the *Quarterly Review*, the *London Review*, *Good Words*, and *Once a Week*. Many of his contributions were collected and reissued as books. As a doctor, Wynter specialized in insanity, taking wealthy patients as residents at his Chiswick home.

Works :

- *Pictures of Town from my Mental Camera* (1855), by 'Werdna Retnyw'
- *Odds and Ends from an Old Drawer* (1855), by 'Werdna Retnyw'
- *Curiosities of Civilisation: being Essays from the Quarterly and Edinburgh Reviews* (1860)
- *Our Social Bees: Pictures of Town and Country, and other Essays* (1861)
- *Subtle Brains and Lissom Fingers: being some of the Chisel-Marks of our Industrial and Scientific Progress* (1863; 1877 enlarged ed., revised by Andrew Steinmetz)
- *Curiosities of Toil* (1870)
- *Peeps into the Human Hive* (1874, 2 vols)
- *Fruit between the Leaves* (1875, 2 vols)
- *The Borderlands of Insanity and other Allied Papers* (1875; 1877 enlarged ed., revised by J. M. Granville)

2.2 *The borderland of insanity*⁶³⁶

⁶³⁵ https://en.wikipedia.org/wiki/Andrew_Wynter

⁶³⁶ <https://archive.org/details/borderlandsinsa03wyntgoog>. Nous remercions Madame Beatrice Healy par son aimable contribution dans la traduction de ce document.

19-5-27-2

Offert par J.C. Carter au D^r et à sa femme le 15 juin 1876

LES
FRONTIÈRES DE LA FOLIE
ET
AUTRES ARTICLES CONNEXES
*(THE BORDERLANDS OF INSANITY
AND OTHER ALLIED PAPERS)*

ANDREW WYNTER, M.D., M.R.C.P. LOND.

Auteur de « Curiosités de la civilisation » (« Curiosities of Civilization »)

Essais publiés dans la QUARTERLY REVIEW et l'EDINBURGH REVIEW

NEW YORK:
G.P. PUTNAM'S SONS,
FOURTH AVENUE & TWENTY-THIRD STREET.
1875.

TABLE DES MATIÈRES.

Les Frontières de la Folie *page 1*

*La Non-Contention dans le Traitement de la
Folie* ‘ ‘ 74

L'Éducation des Enfants Imbéciles ‘ ‘ 164

Les excentricités des Malades Mentaux ‘ ‘ 189

Les Énigmes du Cerveau ‘ ‘ 213

Hallucinations et Rêves ‘ ‘ 257

L'Acte Suicidaire ‘ ‘ 291

À L'ATTENTION DU LECTEUR.

Dans les pages suivantes - et dans une série d'articles distincts portant tous plus ou moins sur le même thème- j'ai voulu montrer à quel point la ligne qui sépare la folie de la santé mentale est fine, en même temps que le groupe de personnes qui demeurent en territoire neutre est large. Il leur suffit de peu pour qu'ils franchissent cette frontière ; la nécessité de vigilance, avant que ne soit franchie la ligne de démarcation et que l'individu lui-même ne se trouve dépouillé de sa vie civile, est par conséquent manifeste, nul n'ayant besoin de se trouver des excuses pour y réfléchir. Pour ce qui est des cas de folie déclarée, ou de déficience mentale confirmée, j'ai même tenté de montrer que - à l'exception des cas les plus violents, où les appareils d'un asile sont absolument nécessaires, - c'était une erreur, surtout en période de convalescence, que d'entasser les patients ensemble dans

À l'attention du Lecteur.

vi

une atmosphère imprégnée de démence, dans des conditions défavorables à leur récupération mentale. L'auteur estime donc que, pour vraiment guérir, le patient doit être entouré de personnes saines d'esprit. Pour accomplir ce desideratum, quoi de mieux que la famille du médecin, où, soutenue par le tact professionnel de ce dernier, l'influence de la vie familiale dans l'une des classes les mieux éduquées de la communauté est de loin la meilleure cure mentale à administrer aux patients. L'auteur estime que, dans les cas chroniques et bénins de démence, le soutien de personnes saines d'esprit est absolument nécessaire pour empêcher que l'état des malades mentaux ne se dégrade ; et nous ne pouvons donner de meilleur exemple que le succès, aussi bien psychologique qu'économique, de l'ancienne communauté de Gheel, en Belgique, où ayant vécu parmi les paysans et partagé leurs travaux, pendant des siècles la Colonie de Malades Mentaux a connu un succès immense.

À l'attention du Lecteur.

vii

À Kennoway, en Écosse, qui mérite bien son surnom de Gheel écossaise, une Colonie de Malades Mentaux, qui y resta implantée pendant de nombreuses années, a grandement été louée par les Commissaires Écossais aux Maladies Mentales. Il me reste à ajouter qu'ayant déjà été publiés dans la *Quarterly Review* et dans d'autres publications, ces articles sont désormais rassemblés en une humble contribution à la médecine psychologique par

L'AUTEUR.

CHESTNUT LODGE, CHISWICK,
Le 2 mai 1875.

ANNEXE 3 : LES NOMS DANS LE CAS DE ROMAIN⁶³⁷

a) Le langage jouit du sujet

Romain a cinq ans, il vient à l'hôpital de jour depuis la rentrée 2005. Sa maman s'inquiète parce qu'il a un ami imaginaire, appelé « Salace ». Curieusement, Salace dit des choses... salaces : « J'ai un ami, dit Romain, c'est Salace. Il répète tous les gros mots que je dis, tais-toi Salace. » Dans les débuts, Romain insultait les soignants et les autres enfants : « t'es con », « pauv'nouille », mais il se faisait disputer. Alors il s'est mis à inventer des « insultes » plus poétiques :

- Espèce de bateau
- Espèce de couit
- Espèce de pissote
- Espèce de pataugeoire
- Julia-couillote
- Nathanaël-coco-d'indien
- Nathanaël-sagouin
- Espèce de catcat (4 x 4?)...

Quand il parle, il donne l'impression que sa pensée se déroule toute seule : Romain connaît très bien les noms des soignants, mais il les échange contre d'autres noms, inventés : « Bonjour Monsieur Pamalvori », « Bonjour Monsieur Souris-souris », « Bonjour Mademoiselle Chochotte ». Il appelle aussi un soignant qui s'appelle Olivier « Olivier de Serres », et une soignante qui s'appelle Hélène « Barbara. »

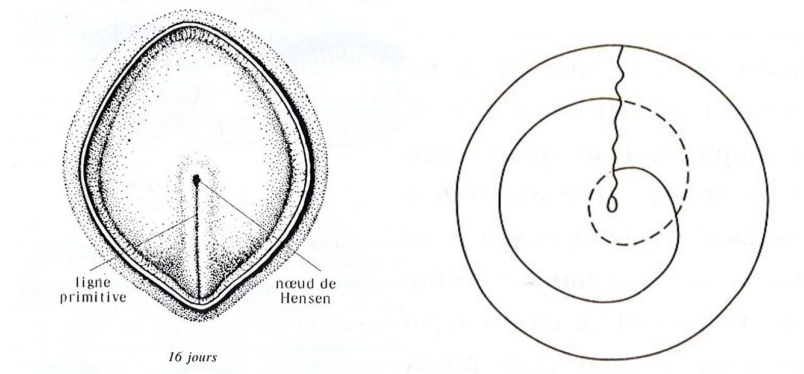
Dans la pataugeoire, il joue tout seul en parlant sans s'arrêter : « Nathanaël est puni, c'est Marie-Chantal qui l'a puni, ça peut pas être moi. », puis, d'une voix rauque : « C'est cinq par cuillère qu'il faut mettre, tu t'es trompé, on ne va pas me piquer mes affaires, hein ? Je joue pas hein ? C'est d'la bouffe africaine, c'est 146000, j'ai la recette, il faut 146000, 5 par cuillère 500, 746000. T'as soif

Julia ? T'as soif Michel ? *[Personne ne s'appelle Michel.]* Elle va gueuler la dame, c'est bouché, c'est Salace qui l'a bouché, Coralie ferme pas les yeux, ta mère elle a dit pas de cascade... » *[Il n'y a pas de Coralie.]*

⁶³⁷ Page prise de : Monrouzeau-Crouzet, Julia. « *C'est toujours moi le coupable !* » *Un sentiment d'injustice non reconnu, la problématique du diagnostic et ses conséquences sur l'acte thérapeutique*, op. cit., p. 93.

ANNEXE 4 : ANALOGIE ENTRE LES COUPURES INTERNES DU *CROSS-CAP* ET LES COUPURES EMBRYONNAIRES

12.2.3 La coupure



Gauche : Embryon de 16 jours (Nœud de Hansen)⁶³⁸. Droit : Surface minimal du Cross-cap⁶³⁹

⁶³⁸ Lacan, Jacques. *L'identification dit « Séminaire IX »*. Op. cit., p. 320.

⁶³⁹ Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, op. cit., p. 158.

ANNEXE 5 : PLANCHES TEST RORSCHACH⁶⁴⁰



Planche I

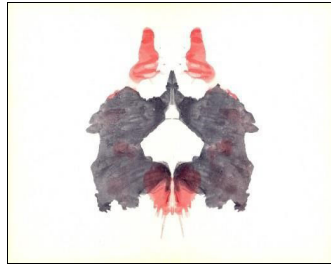


Planche II



Planche III



Planche IV



Planche V

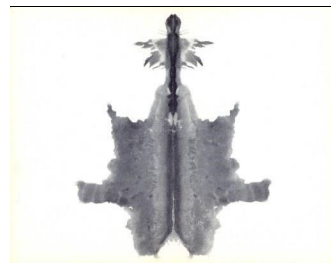


Planche VI

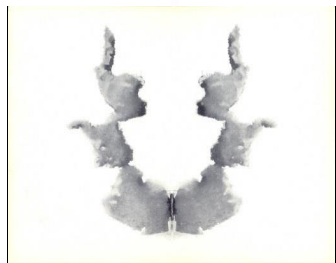


Planche VII



Planche VIII



Planche IX

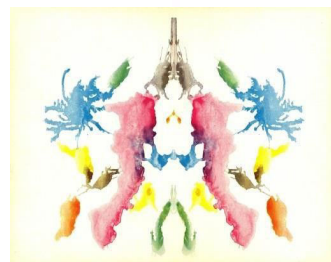


Planche X

⁶⁴⁰ <https://cursus.univ-rennes2.fr/mod/resource/view.php?id=161850>

ANNEXE 6 : SEQUENCE TRANSFERENTIELLE DE CESARINE PENDANT LE RORSCHACH

Tableau fait à partir des données du Tableau présentée par Catherine Matha dans son rapport du cas de Cézarine⁶⁴¹ :

Planche	Réalisation du sujet par rapport à l'Autre analyste	Symbolisation de l'objet réel, à partir de la couleur rouge	Constitution de l'objet petit <i>a</i> , regard
I : Noir et blanc	1) Moi, je vois ... 2) Je dois détailler ? 3) On dirait ... 4) C'est bizarre		1) C'est vrai qu'à premier vue c'est difficile à décrire mais une fois qu'on le voit, ça va.
II : Rouge, noir et blanc	5) Une pyramide maya ou aztèque, comme vous voulez, je ne sais pas bien les différences. 6) On va dire ... 7) ça me fait penser à quelque chose là mais je n'arrive pas à déterminer quoi. Oui y'a une tête de chien là. 8) C'est tout.	(Un temps de silence important et un rire gêné) La couleur. La tache qui est plus foncée et plus claire, ça forme un escalier Là comme ça fait vraiment un papillon avec des ailes bizarres. On a l'impression qu'il est écrasé sur un vitre... ou alors comme les collectionneurs... Pauvre papillon ». ... deux personnes encagoulées, juste la tête. Trois quarts face. On voit juste les orifices, là où c'est plus clair : la bouche, l'œil, l'autre œil, mais ils ont une drôle de tête aussi. Comme s'il était en train de sauter, de faire le beau.	2) Faudrait réintégrer la pyramide comme ça, ça ferait deux mains qui se tapent. On peut le changer cette pyramide.

⁶⁴¹ Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 130-134.

III : Rouge, noir et blanc	9) Ça me fait penser à ... 10) Y'a une botte, une chaussure. C'est toujours les mêmes taches ? Si je refais un test comme ça, c'est les mêmes taches ?	... une chauve-souris ...avec des grands yeux et la bouche ouverte. Sinon il aurait un nœud papillon sur la tête. Yeux là, bouche là, comme si c'était un spectre. Y'a un crochet, la botte part comme ça, comme dans les Mille et une nuits. Si, mais elles ont un super grand cou alors ! C'est pas humain ! Ça ferait femme Frankenstein avec une super coiffure, un super beau chignon et les mains devant. Ouh ! Je vais vous hanter. C'est pas humain !!	
IV : Noir et blanc	11) C'est tout.	Un loup et un géant ... assis sur un grand tronc d'arbre Avec ses grands pieds. Un peu disproportionné.	3) L'arbre pas vraiment la forme peut-être le mouvement de l'image parce que sinon ça ressemble pas vraiment à un tronc, si on regarde que ça. Si on regarde le blanc et le noir ce que ça fait, ça peut faire des profils un peu biscornus.
V : Noir et blanc	12) (La prise de contact avec la planche est inaugurée par un temps de silence puis la formulation d'une question qu'elle m'adresse sous forme de demande d'autorisation à s'y prendre d'une manière différente de celle à laquelle invite la consigne) On peut décrire non la tache mais ce qu'elle fait avec le blanc ? (Demande qui m'apparaît surprenante dans la mesure où Césarine a déjà utilisé le fond blanc pour formuler des réponses). 13) On dirait qu'il y a là... 14) J'avais oublié celui-là 15) c'est tout.	Deux femmes allongées dos contre dos. (Elle précisée à l'enquête :) Deux femmes, j'utilise le blanc, elles sont pas vraiment allongées... Elles sont comme Cléopâtre... Elles posent quoi. C'est le blanc qui forme la découpe. ... un personnage d'opéra [...] Un gros nez avec une moustache,	

			4) Oui, mais dans l'autre sens, elle me tend les bras la chauve-souris. De coup ça ressemble plus à un personnage d'opéra
VI : Noir et blanc		Avec des moustaches, c'est pas le poisson-chat ça ? Les nuances, ça compte	5) Si on regarde plus les rebordes.
VII : Noir et blanc	16) C'est pas net.	Un miroir, une image	6) En fait ça fait un miroir. C'est comme si on regardait cette image à travers de l'eau, le fait que c'est ne soit pas vraiment net.
VIII : quatre couleurs	17) On dirait qu'il a que trois pattes, j'avais pas vue ça	Un caméléon. Il est là le caméléon. [...] Tas de cendres en rose Une faucheuse aussi...enfin...une serpe...comme la mort quoi.	
IX : trois couleurs		Un verre à pied Il y a un tronc au milieu Et là dans l'orange, des flammes Des roses là, c'est rose Le verre sort des flammes	
X : multi couleur		Fantôme : au centre avec plusieurs couleurs et le blanc là. [...] Feuille là Après y'a la feuille morte	7) Vu que les contours sont un peu onduleux, pas très droits...

ANNEXE 7 : LE RORSCHACH DE SANDRINE

Tableau présentée par Maïa Guinard dans son rapport du cas de Sandrine⁶⁴² :

Prénom	Âge au bilan	QIV/QIP	Diagnostic DSM IV	Score inattention DSM IV	Score hyper-activité/imp DSM IV
Sandrine	7 ans 3 mois	109/87	Hyperactivité	5	8

Protocole de Rorschach

I. 10' 1. Un masque euh... 2. Des yeux 3. Un nez 4. On dirait que c'est une terre. Voilà. 5. Avec des mains ici 6. Ou peut-être un trou avec des ailes. (Regarde ce que j'écris, suit les limites avec le doigt.) 1'20	Parce que là on dirait que ça a des yeux en triangles 4 Dbl Ddbl central Parce que ça a des formes bizarres, et des ponts comme ça (geste vague), ça veut dire que c'est des montagnes qu'on monte dessus pour voir la vue. D sup « pincés » Parce que elle est noire (sic). Toutes les chauves souris sont noires. Elle est fait à la photocopieuse.	G F+ Obj Dbl F+ Hd Ddbl F+ Hd G FE Géo D F+ Hd G FC A Ban → Clob
II. 30' 7. Du sang 8. On dirait une terre avec là un truc de château. Et voilà. Elle est en forme bizarre. (Suit les limites du doigt.) Et voilà. Et voilà. C'est tout ce que je reconnais. 60'	D Rouge inf Terre : D noir Truc de château : D noir « Le château, la montagne, y'avait tout en fait. » Chantonne, se promène. Agitée ++	D C sang D F± archi

III. 60" Choc 9. Un masque ++ 10. Avec un nœud papillon ici ++ 11. Avec des tâches de sang 12. Avec des yeux 13. Une bouche ++ 14. Des bras. 15. Des montagnes en forme de petits canards. Et voilà. (Compte jusqu'à 10 très vite, en anglais « onetwothreefourfivesixseven-eightnineten », regarde une carte de géographie au mur. « La France, elle est où, la France ? ») 3'15, semble épuisée	D noir Rép ad : un squelette (suit les contours) (D F+ Ant) D rouge med D rouges D noir inf Même endroit que les yeux Di Jambes + corps = bonshommes D noir sup : canards EL : des squelettes	D F- Obj D F+ A Ban D FC sang D F- Hd D F- Hd Di F+ Hd D F- Géo/A
IV Heuuuuuuuuuu...++ Choc 50" 16. Des bras 17. Des pieds 18. Des mains (suit les contours) 19. Une tête 20. Des oreilles 21. Des trous, et voilà. Des trous. Des zigzags.	Ici on dirait une personne, mais qui est toute noire (sic). Mais qui a des bras. En fait elle devrait pas avoir de bras, vu que c'est une « statue drôle image ». G F± H D inf lat Même endroit que les bras D sup Dd mal localisé Mal localisé, le blanc	Di F+ Hd Di F+ Hd Di F- Hd Di F± Hd Dd F- Hd Dbl FC Trou

⁶⁴² Emmanuelli et Azoulay, *Les troubles limites...*, op. cit., p. 44-49.

22. Des ponts et voilà Sagite++ C'est tous ceux là que j'ai regardés ? Y'a un stylo qui est pas bouché. 1'40	Dans le Dbl sup : ici c'est la mer, et là y'a des ponts (D noir) Cocci-cocci-coccinelle. Cocci-cocci-coccinelle.	Dbl F± archi
V 40' Se lève, va renouer les languettes de la chaise. « Je fais le nœud et après j'arrive. » 23. Un papillon, avec des pattes et des antennes. Voilà, c'est tout ce que je sais. Papillon, papillon, papillon. Et là un petit trou avec des ailes. Il est tout noir avec des antennes qui est fait en zigzag. (Range la planche. « Il en reste combien ? ») 1'50		G FC' A Ban
VI 30' 24. Y'a de la moustache. La y'a un trait (minuscule trait au stylo sur la planche) La y'a de la moustache Zigzag zigzag Y'a un trait tout bleu Et voilà, c'est tout ce que je sais. 1	Rép. Add : La y'a la tête du chat (D F+ Ad). Et là c'est une terre (D inf) D F± Géo Maman ! Maman ! Maman !	Dd F+ Ad Remarque Matériel Répétition Remarque

VII Imm 25. Un gros trou qui est fait en zigzag 26. La rivière, la rivière, la rivière, la mer. En zigzag, zigzag, zigzag. 27. Avec des ponts, avec des montagnes. Qu'est-ce que je pourrais dire encore ? 28. Voilà qu'a la mer un tout petit peu. Voilà c'est tout ce que y'a sur la carte. Onetwothreefourfivesixseven- eighnnineten. 1'10	Dbl Suit du doigt l'axe central jusqu'au Dbl. Axe central : « Là normalement y'a un pont. Et là, y'a la mer. » (Dbl est). « Onetwothree- fourfivesixseveneight- nineten. Une mer blanche. » G vague. Axe central	Dbl F± trou D/Dbl F± Géo → kob G F± géo/archi Ddbl F± élément
VIII Imm. Il en reste que 2 ? +++ C'est orange C'est un peu vert caca d'oie C'est orange C'est rouge (imaginer ? Ressemble à quoi ?) 29. Y'a une terre. 30. Ce qui est bleu, c'est la mare, et ça a des grands trous, et ça a des montagnes, et voilà. Chantonne ++ 1'40	Chantonne à nouveau	Nom. Couleur G F± géo Gbl FC Géo/trou

IX. 10' C'est bleu C'est orange C'est rouge Ça a une forme bizarre La y'a des traits Ça a des trous partout et voilà (se balance d'avant en arrière). C.A.N.A.D.A. Déchiffre ce qui est écrit sur la carte de géographie, se lève, s'agitte. 2'		Nom. Couleur
X Imm. C'est bleu C'est jaune C'est vert C'est de toutes les couleurs Ça a plein de trous Ça a des petits points rouges (ressembler ?) 31. On dirait que là c'est un squelette 32. ... et que y'a plein de tâches de sang de toutes les couleurs. 1'45	Et un squelette teu teu teu teu (D gris sup) Le reste	Nom. Couleur D F- Anat D FC sang

Choix : « Je ne sais pas. » Trop agitée, est à l'autre bout de la pièce.

Psychogramme

R32 G 6 G%23 F 24 (9+ 7- 8±) Hd 11 F% 75
Gbl 1 A 3 F+ % 38
D 11 D% 64 FC' 3 F%é 97
Di 5 FC 3 F+ %é 40
Dbl 4 FE 1 H% (=Hd) 34
D/Dbl 1 C 1 A% 10
Dd 2 Dd% 13 Obj 2
Ddbl 2 Géo 2 Ban 3
D/Dbl 1 Géo/A 1
Géo/archi 1
Géo/trou 1
Sang 3
Archi 2
Trou 3
Anat 1

TRI OK/ 4,5C
RC% 12

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE FONDAMENTALE

FREUD, Sigmund

- 1) Freud, Sigmund, Kuhn Roland, et Van Reeth Claude. *Contribution à La Conception Des Aphasies : Une étude Critique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1987.
- 2) « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité ». Traduction de Jacques Lacan. *In : Revue française de psychanalyse* 1932, tome V, n° 3, p 391-401.
- 3) « Éclaircissements, applications, orientations ». Conférence 32. *In : Nouvelles conférences d'Introduction à la psychanalyse*. Paris, Gallimard, 1984.
- 4) Freud, Sigmund et Joseph Breuer. *Études sur l'hystérie* (1895). Presse universitaire de France, 2005.
- 5) « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » (1910) *In : Résultats, Idées, Problèmes (I) (1890-1920)*. Paris, Presses universitaires de France, 2001, p 135-144.
- 6) *La naissance de la psychanalyse*. Paris, Presse universitaire de France, 2009.
- 7) « La négation ». (1925). *In FREUD, Sigmund, Résultats, idées et problèmes II (1921-1938)*. Paris, Presse universitaire de France, 1985, p. 135-139.
- 8) « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose » (1924). *In : Névrose, psychose et perversion*. Paris, Presses universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse, 1973, p. 299-303.
- 9) *La technique psychanalytique*. Paris, PUF, 2005.
- 10) *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1915-16). Paris, Quadrige/PUF, 2010, Leçon XVI, « Psychanalyse et psychiatrie », p. 251-264 ; Leçon XXIV, « La nervosité commune », p. 391-406 ; leçon XXVI, « La théorie de la libido et le narcissisme », p. 427-446 ; leçon XXVII, « Le transfert », p. 447-464.
- 11) *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen* (1906). Paris, folio essais, 1986.
- 12) « L'inconscient » (1915). *In : Métapsychologie*, Paris, Gallimard, folio essais, 1968, p. 65-122.
- 13) *L'interprétation des rêves* (1900). Traduit en français par I. Meyerson. Paris, Presse universitaire de France, Nouvelle édition révisée, 1967, 8^e tirage, 1996.
- 14) *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. (1908). Paris, Gallimard, 1988.
- 15) « Les psychonévroses de défense » (1894). *In : Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 1-14.
- 16) « Les reconfigurations de la puberté ». *In : Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris, Points, 2012.
- 17) « Les théories sexuelles infantiles » (1908). *In : La vie sexuelle*, Paris, PUF.
- 18) « Névrose et psychose » (1924). *In : Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 283-286.
- 19) « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » (1896). *In : Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 61-82.
- 20) « Obsessions et phobies » (1895). _____, p. 39-46.
- 21) « Petit abrégé de psychanalyse ». *In : Résultats, idées et problèmes II*.

- 22) « Pour introduire le narcissisme » (1914). *In* : *La vie sexuelle*. Paris, Presse universitaire de France, 2005, p. 81-105.
- 23) « Pulsions et destins de pulsions » (1925), *In* : *Métapsychologie, op.cit.*, p. 11-44.
- 24) « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de *névrose d'angoisse* ». *In* : *Névroses, psychoses et perversion*. Paris, Presse universitaire de France, 2010, p. 35-36.
- 25) « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : *Dementia Paranoides* ». (Le président Schreber) (1912). *In* : *Cinq psychanalyses*. Paris, PUF, 2004, p. 263-324.
- 26) « Sur la psychologie du lycéen ». *In* : *Œuvres complètes Psychanalyse, Vol. XII (1913-1914)*, PUF, 2005.
- 27) « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » (1922). *In* : *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 271-282.

LACAN, Jacques

LES SEMINAIRES

Livres

1.- **Éditions de la Martinière.** *Le séminaire Livre VI, Le désir et son interprétation*. (1958-59).

2.- **Éditions de Seuil. Le Séminaire Livres :**

III : Les psychoses (1955-56)
IV : La relation d'objet (1956-57)
V : Les formations de l'inconscient (1957-58)
VII : L'éthique de la psychanalyse (1959-60)
VIII : Le transfert (1960-61)
X : L'angoisse (1962-63)
XVI, D'un Autre à l'autre (1968-69).
XIX : Ou pire... (1971-72)
XXIII : Le sinthome (1975-76)

3.- **Seuil, Édition Points essais (de poche)**

I : Les écrits techniques de Freud (1953-54)
II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la psychanalyse (1954-55)
XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1963-64)
XX : Encore (1972-73)

Autres éditions

1.- *L'identification dit « Séminaire IX »*. Séminaire prononcé à Saint-Anne en 1961-62. Paris, 2003. Texte établi à partir des dactylographies de Jean Allouch et autres. p. 244.

2.- Ornicar ? « Vers un signifiant nouveau ». Leçons du 15 mars, 19 avril, 10 mai et 17 mai 1977 du Séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-77). *Ornicar ?* N° 17/18, p. 7-23.

Séminaire en internet

Séminaire XXI, *Les non-dupes errent* (1974-74), Leçons du 11 décembre 1973 et du 19 février 1974 :

<http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-les-non-dupes-errent-1973-1974,322>

ÉCRITS

1.- *Autres écrits*. Paris. Seuil. 2011 :

1.1.- « Acte de fondation » (1964). P. 229

1.2.- « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » (1938). P. 23- 84.

1.3.- « L'étourdit » (14 juillet 1972). P. 449-495.

1.4.- « Préface à L'Éveil du printemps » (1974). P. 561-563.

2.- *Conférence à Genève sur le symptôme* (1975). In : *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 1985, n°5, p. 5-23.

3.- *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*. Paris, Seuil, 1975.

4.- *Des noms-du-père*. Paris, Seuil, Collection Paradoxes de Lacan, 2005.

4.1.- « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » (8 juin 1953). P. 11-63.

4.2.- « Introduction aux Noms-du-Père » (20 novembre 1963). P. 65- 104.

5.- *Écrits I*. Paris, Seuil, édition de Poche, 1999.

5.1.- « Appendice I : Commentaire parlé sur la « Verneinung » de Freud, par Jean Hyppolite » (1954). P. 527- 537.

5.2.- « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953). P. 235-320.

5.3.- « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud (Leçon du 10 février 1954 du Séminaire I). P. 367-378.

5.4.- « L'agressivité en psychanalyse » (1948). P. 100-123.

5.5.- « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957). P. 490-526.

5.6.- « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » (1949). P. 92-99.

5.7.- « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945). P. 195-211.

5.8.- « Propos sur la causalité psychique » (1946). P. 150-194

5.9.- « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud (février 1954). P. 379-397.

5.10.- « Variantes de la cure-type ». P. 322-361

6.- *Écrits II*. Paris, Seuil, édition de poche, 1999.

6.1.- « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (Déc.1957-janv.1958). P. 9-61.

6.2.- « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». (Juillet 1958). P. 62-123.

6.3.- « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ». (Septembre 1960). P. 273-308.

7.- *Je parle aux murs*. Paris, Seuil, Collection paradoxes de Lacan, 2011, 113 p.

BIBLIOGRAPHIE SUR LA PSYCHOSE ORDINAIRE

Textes fondateurs

1.- Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *Effets de surprise dans les psychoses*. -*Le Conciliabule d'Angers*-. Paris : Agalma- Le seuil, 1997. Collection Le Paon.

2.- Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *Cas rares, les inclassables de la clinique*. -*La conversation d'Arcachon*-. [actes de la journée d'étude, 5 juillet 1997]. Paris, Agalma-Le Seuil, 1998. Collection Le Paon.

3.- Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *La psychose ordinaire*. -*La convention d'Antibes*-. Paris : Agalma-Seuil, 1999. Collection Le Paon.

4.- Quarto 93-94. *Retour sur les psychoses ordinaires*. Bruxelles : Ecole de la Cause freudienne en Belgique, 2009.

Sur la clinique des psychoses ordinaires

5.- 2000 : Thèse. Paris 8 : *Clinique psychanalytique du caractère*. Fabian Fajnwaks. Directeur : Serge Cottet.

6.- 2002 : Octobre. Thèse. Paris 8. *Sur l'expérience psychanalytique des psychoses à l'époque freudienne*. Vicente Palomera. Directeur : Jacques-Alain Miller.

7.- 2002 : Mémoire. Univ. Nantes. *Le cas Jimmy : défaillance de la structuration symbolique et suppléance imaginaire –essai d'analyse d'un adolescent*. Ghislain Boyer. Directeur : Fabián Fajnwaks.

8.- 2003 : Art. *La leçon des psychoses ordinaires : s'orienter vers le réel*. Jacques Borie. (Abords -Bulletin de l'ACF Aix-Marseille- 10/2003, n°19. - p. 15-19)

9.- 2003 : Janvier 18-19. Sem. Rennes. *Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire*. Jean-Claude Maleval. (<http://w3.erc.univ-tlse2.fr/pdf/elements Psychose ordinaire.pdf>).

10.- 2008 : Art. *Le transfert dans la psychose ordinaire*. Pierre Naveau. (Quarto, 04/2008, n°92. - p. 27-30).

11.- 2010 : Mai. Art. *Une clinique de la psychose ordinaire*. Juan Pablo Luchelli et Fabian Fajnwaks. (L'information psychiatrique. Vol. 86, N° 5).

12.- 2011 : *Variété clinique de la psychose : quelle pratique institutionnelle ?* : -Actes du colloque, le 16 novembre 2010 à l'Université de Mons-. Collectif. Université de Mons, 2011. - 41 p.

Sur la nosographie des psychoses ordinaires

- 13.- 1999. Mémoire de Master de psychologie clinique. Université de Nantes. « *Vorace !* » *Un cas de psychose infantile (?)* Mémoire. Le Marechal-Hube, Elizabeth, sous la direction d'Éric Zuliani.
- 14.- 1999. Mémoire de Master de psychologie clinique. *Alexander, ici ou ailleurs ? La question du diagnostic*. Logeais, Solenne, sous la direction de Regnier Pirard
- 15.- 2002 : Mémoire. Univ. Nantes. *Des troubles du langage aux troubles de la jouissance dans la schizophrénie*. Delphine Gauvrit. Directeur : Fabián Fajnwaks.
- 16.- 2004 : **Paraphrénie et psychose ordinaire**. Vincent Benoist. (Lettre Mensuelle, 02/2004, n°225. - pp. 10-11)
- 17.- 2006. Mémoire de Master de psychologie clinique. « *C'est toujours moi le coupable !* » *Un sentiment d'injustice non reconnu, la problématique du diagnostic et ses conséquences sur l'acte thérapeutique*. Monrouzeau-Crouzet, Julia, sous la direction d'Éric Zuliani.
- 18.- 2007 : Art. **Y a-t-il encore des névroses ?** Jean-Pierre Deffieux. (Lettre Mensuelle, 12/2007, n°263. - p. 17-20)
- 19.- 2009 : Art. **Phénomène élémentaire psychotique et psychose ordinaire**. François Sauvagnat. (Sigma -Revue de Recherches en Psychopathologie et de Clinique Psychanalytique- 11/2009, n°3. - p. 79-96).
- 20.- 2009 : Décembre. Art. *Vers un nouveau paradigme : de la paraphrénie à la psychose ordinaire*. Fabienne Hulak. (L'information psychiatrique. Vol. 85. N° 10).
- 21.- 2010 : **Psychose ordinaire, extraordinaire et ... stabilisation ?** Jacques Lacourt. (Le Poinçon -Bulletin de l'ACF-Massif central- 10/2010, n°20. - p. 84-90)
- 22.- 2011 : Périodique. *La forclusion généralisée : son indice dans les névroses, les perversions, les psychoses ordinaires et extraordinaires*. Collectif. (L'a-graphe- -Section clinique de Rennes- 10/2011, 2010-2011. - 158 p).
- 23.- 2011 : **Mélancolie et psychoses ordinaires**. Sophie Marret. (La Cause freudienne - Nouvelle Revue de Psychanalyse- 06/2011, n°78. - pp. 248-257).
- 24.- 2015 : Lucien Tennenbaum. *D'autres psychotiques que moi : images de la psychose ordinaire en thérapie (et ailleurs)*, Paris, L'Harmattan, 2015 (<http://www.cifpr.fr/+d-autres-psychotiques-que-moi>)

Sur une vision d'ensemble sur les psychoses ordinaires

- 25.- 2003 : **Note sur la psychose ordinaire**. Bernard Lecour. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21. - pp. 25-31)
- 26.- 2006 : Conférence, 25 de mars à Valence. **La psychose ordinaire**. Jacques Borie.
- 27.-2008 : Art. **La psychose ordinaire**. Marie-Hélène Brousse. (Lettre Mensuelle, 11/2008, n°272. - p. 3-5)

BIBLIOGRAPHIE SUR DES AUTRES DENOMINATIONS DANS LE MEME CHAMP DE PROBLEMES

Sources citées

1.- Alvarez, Anne. *Une présence bien vivante, le travail de psychothérapie psychanalytique avec les enfants autistes, borderline, abusé, en grande carence affective*. Editions du Hublot, Collection Tavistock Clinic, 1992. Edition française : 1997.

2.- Bergeret, Jean. « Les état limites en 2010. Soigner Quoi ? » *In : Revue française de psychanalyse*, 2011/2 (Vol. 75) : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-2-page-367.htm>

3.- Bleger, José. *Symbiose et ambiguïté*, PUF, fil rouge. *Les Personnalités as if. Les « comme si » et autres textes inédits*, Paris, Le Seuil, 2007

4.- Bokanowski, Thierry. « Sándor Ferenczi et la clinique des cas dits « difficiles » (2010). *In : Revue française de psychanalyse*. 2011/2. Vol 75. « La cure des états limites » : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-2.htm>

5.- Deutsch, Hélène. « Aspects cliniques et théoriques des personnalités « comme si » » (1965). *In : Les comme si et autres textes (1933-1970)*. Paris, Seuil, 2007, p. 293-301.

6.- Emmanuelli, Michèle et Catherine Azoulay. *Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent -Apports du bilan psychologique*. Paris, Éditions érès, Le carnet psy, 2012.

7.- Ferenczi, Sandor. « Analyses d'enfants avec des adultes » (1933). *In : Œuvres complètes, IV (1927-1933)*, Paris, Payot, 1982, p. 98-112.

8.- Hester McFarland Solomon. «La personnalité « as if » : la création du self face au vide» (2004). *In : Cahiers jungiens de psychanalyse*. 2006/3 (N° 119-120):

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-jungiens-de-psychanalyse-2006-3-page-51.htm#re1no56>

9.- Hugues, Charles Hamilton. « Rapports psychiatriques de cas limites. Symptômes prodromiques de détérioration psychique ». Morceau choisi. Traduction par Jean-Claude Ruiz. *In : La revue lacanienne* 2011/2 (n° 10), p. 99-103. DOI 10.3917/lrl.112.0099 (<http://www.cairn.info/revue-la-revue-lacanienne-2011-2-page-99.htm>)

10.- Kestemberg, Évelyne, Jean Kestemberg et Simone Decobert. *La faim et le corps, une étude psychanalytique de l'anorexie mentale* (1972). Paris, PUF, coll. Le fil rouge, 2005.

11.- Kouretas, Nicholas. « Le développement du concept de borderline (état limite) dans le diagnostic et le traitement psychanalytique ». *In : Lacan avec la psychanalyse américaine*. Sous la direction de Judith Feher-Gurewich et Michel Tort. Paris, Denoël, 1996.

12.- Lang, Jean-Louis. *Aux frontières de la psychose infantile*. Paris, Puf, le fil rouge, 1978.

13.- Lang, Jean-Louis. *L'enfance inadaptée, problème médico-social*. Paris, PUF, 1962.

14. Misès Roger. *Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescente R-2012*. (CFTMEA). Paris, Presses de l'Ehesp, 5^e édition, 2012, p. 5.

15.- Misès, Roger. *Pathologies limites de l'enfance*. Paris, Puf, Le fil rouge, 1990.

16.- Parseval, Charlotte. *De Ferenczi à Winnicott : le « nourrisson savant » et le faux self*. Ce texte est issu d'un mémoire de maîtrise de psychologie soutenu en juin 2006 à l'université Paris 7. *In : Revue Le coq-héron*. Eres. 2007/ 2. N° 189. <https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2007-2-page-122.htm>

17.- Stern, A. (1938), « Psychoanalytic Investigation of and Therapy in the Borderline Group of Neuroses », *Psychoanalytic Quarterly*, 7, p. 467-489. Communication lue devant la Société psychanalytique de New York au printemps 1937 et, sous sa forme présente, augmentée, devant la même Société, le 19 avril 1938. Traduit de l'anglais par Anne-Lise Hacker. *In : https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-2-page-331.htm#re1no1*.

18.- Winter, Andrew. *The borderlands of insanity and other allied papers (1875)*. (Les frontières de la folie et Autres articles connexes). New York, G.P. Putnam's sons. *In : https://archive.org/details/borderlandsinsa03wyntgoog*

Des autres références non citées

- 19.- 1996: Art. Lysy-Stevens, Anne. « Ce qu'on appelle des psychoses « non déclenchés » ». In : *Les feuillets du Courtil*, juin 1996, n° 12, p. 103-111
- 20.- 1999 : Pigeaud Jackie, et Robinne Grégoire. Sur **La Folie Ordinaire** : Entretien Avec Grégoire Robinne. Nantes : M. Baverey, 1999.
- 21.- 2001 : **La psychose froide**. Évelyne Kestemberg. Paris, Le fil rouge, PUF, 2001.
- 22.- 2003 : Thèse. Université de Rennes : *Construction du concept de personnalité narcissique dans la psychopathologie américaine à partir de 1940*. Fabián Fajnwaks. Directeur : François Sauvagnat.
- 23.- 2004 : Art. **Des psychoses ordinaires aux maladies de la mentalité**. Fabien Grasser. (Bibliothèque Confluents, 06/2004, Les instruments de la clinique. - p. 68-69).
- 24.- 2005 : *Les fous d'en face. Lecture de la folie ordinaire*. Pierre Marie. Paris, Danoël, 2005
- 25.- Revue Supplément d'âme n°5. **Folies ordinaires**. Éditions Lettmotif.
- 26.- 2006 : Thèse. Paris 7 : *La psychose ordinaire : Clinique et psychopathologie des psychoses non déclenchées*. Samuel Card. Directeur Dominique Vallet.
- 27.- 2008 : André, Jacques. **Folies minuscules suivi de folies meurtriers**. Paris, Gallimard.
- 28.- 2010 : Thèse. Lille. Université du droit et de la santé. **Des psychoses délirantes aux psychoses « non déclenchées » : pertinence historique, psychopathologique, clinique et éthique du diagnostic structural**. Geoffrey Ardoin. Directeur : Philippe Sastre-Garau.
- 29.- 2012 : Art. **Lacan et les états limites**. Jean Pierre Lebrun. (Connexions. 2012/1. N° 97).
- 30.- 2013 : Thèse. Université de Picardie. **Psychose blanche, psychose froide, psychose ordinaire, états limites, symptômes négatifs de la schizophrénie**. Lise Tourdeanu. Directeur : Christophe Chaperot.
- 31.- 2014 : Sophia Ducceschi-Judes. *Portraits De Folies Ordinaires : Petit Guide De Psychopathologie Pour Tous*. Paris, L'harmattan, 2014.

AUTRES SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1.- Aflalo, Agnès. « Réévaluation du cas de l'homme-aux-loups ». In : *La cause freudienne*. Revue de psychanalyse. N°43, Octobre 1999. p. 85-117.
- 2.- Andjelkovic, Louisette. « Apport de Mélanie Klein à la compréhension du processus de séparation ». In : *Revue Imaginaire & Inconscient*, 2002/4 (no 8) : <https://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2002-4-page-45.htm>
- 3.- American Psychiatric Association (APA). *DSM-5. Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Elsevier Masson, 2015 (1114 pages), p. 277
- 4.- _____. *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. DSM-III-R* (1989). Paris. Masson.
- 5.- Balint, Michael. « Analyse du caractère et renouveau » (1932). In : *Amour primaire et technique psychanalytique*. Paris, Payot, 2001, p. 203-219.
- 6.- _____. « Transfert d'émotions » (1933). In : _____, p. 220-235.
- 5.- Benslama, Fethi. *Un furieux désir de sacrifice. -Le surmusulman-*. Paris, Seuil, 2016.
- 6.- Gardiner, M. *L'homme-aux-loups par ses psychanalystes et par lui-même*. Paris, Gallimard, 1977.
- 7.- Garrabé, Jean : « La Classification française des troubles mentaux et la Classification internationale des maladies : historique comparatif ». In : *L'information psychiatrique* 2013/4 (Volume 89) : <http://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2013-4-page-319.htm>

- 8.- Garrabé, Jean. *Dictionnaire taxinomique de psychiatrie*. Paris, Masson, 1989.
- 9.- Hemann, Paula, Margaret Little, Annie Reich et Lucia Tower. *Le contre-transfert*. Paris, Navarin éditeur, 1987, p. 7-21. Et Guyomard, Patrick. *Lacan et le contre-transfert*. Paris, PUF, 2011, p. 11-76
- 10.- Jakobson, Roman, « L'aspect phonologique et l'aspect grammatical du langage dans leurs interrelations » (1948). In : Jakobson, Roman, *Essais de linguistique général 1*. Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 161-175.
- 11.- _____ « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe » (1950/57). _____, p. 176-196.
- 12.- _____ « Linguistique et poétique » (1960). _____, p. 209-248.
- 13.- Khoury, Maurice. « Les épisodes « limite » de l'Homme aux loups ; limites d'une névrose grave ou structure borderline ? ». In : *Revue française de psychanalyse* (2011/2. Vol. 75 : « La cure des états limites ») : (<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-2-page-405.htm>)
- 14.- Kondrystyn, Matthieu. « Allô la police ? » Paris, Ed. Cherche midi, 2016.
- 15.- Krutzen, Henry. Jacques Lacan. Séminaire 1952-1980 – *Index référentiel*. Paris, Economica/ Antrophos, 2009.
- 16.- Lelièvre, Jean. *La déficience intellectuelle légère. Un mode d'être au monde*. Mémoire N° 3, publié par la Section clinique d'Angers. In : *Grammatica*. Mathema, Hiver 1997, p. 79-107.
- 17.- Lelièvre, Jean. *L'enfant inefficace intellectuel*. 1^{er} et 2^e cycles universitaires. Amphi psychologie. Bréal, 2005.
- 18.- Maleval, Jean-Claude. *La logique du délire*. Rennes, PUR, 2011, 258 p.
- 19.- Miller, Jacques-Alain. *Le monologue de l'apparole*. L'orientation lacanienne : septième leçon du cours de 1995-96 : « La fuite du sens ». In : *Revue La cause freudienne*, 10/1996, n°34, p. 7-18.
- 20.- Ohayon, Annick. *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969)*. Paris, La Découverte, 2006, p. 375-380
- 21.- Postel, Jacques et Claude Quétel. *Nouvelle histoire de la psychiatrie*. Paris, Dunod, 2004.
- 22.- Quétel, Claude. *Histoire de la folie de l'antiquité à nos jours*. Paris, Éditions Tallandier, 2012. 620 p.
- 23.- Sakellariou, Dimitris Petros. Sous la direction de Marie-Jean Sauret. *Approche psychanalytique de la psychose : structure, clinique, éthique*. Thèse du doctorat de psychopathologie clinique. Université de Toulouse 2 Le Mirail. Novembre 2011. « Quatrième partie : sujet, jouissance et psychose chez l'enfant », p. 167-194.
- 24.- Saldarriaga, Ana Victoria. *De la jouissance comme point de vue pour une recherche psychanalytique sur le traitement de la jouissance dans trois cas de psychoses ordinaires*. Mémoire du Master 2, sous la direction de Fabian Fajnwaks. Université Paris 8, Département de psychanalyse, 2011, 152 p.
- 25.- _____ *La méthodologie transversal du sujet logique*. Communication présentée au Colloque de Sciences humaines et sociales et Sciences du langage 2015, *Méthodologies transversales*. Université Paris-Sorbonne, 10-11 décembre.
- 26.- _____ « « Les Roms, qui sont les Roms ? » Une petite histoire dans les temps de la psychanalyse », dans : *Lacan quotidien* N° 532 du Lundi 28 septembre 2015
- 27.- _____ *Toussaint Turelure par la voix de Jacques Roch ou la mise en scène de la jouissance*. Article diffusé dans l'Hebdo-blog de l'École de la Cause Freudienne (ECF), octobre 2014. <http://www.hebdo-blog.fr/2014/?w=42>

- 28.- _____. *Traitements de la jouissance dans trois cas de psychoses ordinaires : Marcelo, Mathias et Luis*. Recherche préliminaire annexe à cette thèse. Doctorat Psychanalyse, Paris 8, Février 2016.
- 29.- Sharp, Ella. « Analyse d'un rêve unique » (1937). In : *Ella Sharp lue par Lacan* (Sous la direction de Marie-Lyse Lauth). Paris, Editions Hermann, 2007
- 30.- Schreber, Daniel Paul. *Mémoires d'un névropathe*. Pairs, Seuil, Points Essais, 1975, p. 537-542.
- 31.- Spitzer, Robert L. et autres. *DSM-IV-TR Cas cliniques*. Paris, Elsevier Masson, 2008.
- 32.-Starobinsky, Jean. *Les mots sous les mots Les anagrammes de Ferdinand de Saussure* (1971). Limoges, Lambert-Lucas, 2009
- 33.- Tesnière, Lucien. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Éditions Klincksieck, 1988
- 34.- Trévidic, Marc. *Terroristes. -Les 7 piliers de la déraison-*. Paris, Lattés, 2013.
- 35.- Vanderveken, Ives. *Vers une généralisation de la clinique des signes discrets*. In : <http://www.amp-nls.org/page/fr/222/textes-dorientation>. PDF.

SOURCES LITTÉRAIRES

- 1.- Borges, Jorge Luis. « L'Immortel ». In : *Œuvres complètes (I)*. Paris, Gallimard, 2010, 1754 p.
- 2.- _____. « La métaphore ». In : « Histoire de l'éternité ». *Œuvres complètes (I)*. _____.
- 3.- Carroll, Lewis. *Tout Alice*. Paris, GF Flammarion, 1979.
- 4.- _____. *Don Quichotte*, Trad. De Louis Viardot, Paris, Classiques Garnier, 1977.
- 5.- Dumas, Alexandre, fils. *La dame aux camélias*. Paris, Gallimard, folio essais, 1975
- 6.- Grimm. « De celui qui partit en quête de la peur ». In : *Contes choisis*. Paris, Gallimard, Folio classique, 2000, p. 15-28
- 7.- Poe, Edgar Allan. « La lettre volée ». In : *Histoires extraordinaires*. Paris, Gallimard, Folio classique, p., 93-94
- 8.- Wedekind, Frank. *L'éveil du printemps. Tragédie enfantine* (1891). Paris, Gallimard, 1974.
- 9.- 1972 : Bukowski, Charles. *Contes de la folie ordinaire*. Paris, Le livre de poche Poche, 1983.
- 10.- 1974 : Bukowski, Charles. *Nouveaux contes de la folie ordinaire*. Paris, Le livre de poche, 1985.
- 11.- 2012 : Zelenka, Peter. *Petites histoires de la folie quotidienne*. (Théâtre). Théâtrales Eds. Collection Traits d'union, décembre 2012.
- 12.- Eva Giraud. *Nos folies ordinaires*. Bruxelles, Lilys Editions, décembre 2015.

BIBLIOGRAPHIE EN ESPAGNOL

- 1.- Bassols i Puig, Miquel. *Llul con Lacan. El amor, la palabra y la letra en la psicosis*. Madrid, Gredos, 2010.
- 2.- Cervantes, Miguel de. *Don Quijote de la Mancha* (I), 1605, et (II), 1615. Barcelona, Iberia, 1960.
- 3.- Florez Eugenia. *Défense et événement du corps dans l'autisme*. En espagnol, In : *Revista Affectio Societatis*. Departamento de psicoanalisis. Universidad d'Antioquia, Medellin,

Colombia, Volumen 12, N°23, julio-diciembre 2015, p. 154 :

<http://aprendeenlinea.udea.edu.co/revistas/index.php/affectiosocietatis/article/view/23673>

4.- Indart, Juan Carlos, Eduardo Benito, Cecilia Gasbarro, Luis Tudanca, Fernando Vitale. *Entre neurosis y psicosis: Fenómenos mixtos en la clínica psicoanalítica actual*. Buenos Aires, Grama Ediciones, 2009.

5.- Miller, Jacques-Alain. Discours à Río le 28 avril 2016, *Habeas corpus*:
<http://ampblog2006.blogspot.fr/2016/07/habeas-corpus-por-jacques-alain-miller.html>

6.- Palomera Vicente. Conf. 9 abril 2010 à Granada. ***Las psicosis ordinarias: sus orígenes, su presente y su futuro***.

7.- _____. « Una psicosis freudiana bajo transferencia » (1998). In: *Ornicar? Digital*. N° 12: <http://www.wapol.org/ornicar/articles/plm0101.htm>

8.- _____. « Un caso de “Aparato de influir” bajo transferencia » (2012). *Ornicar? Digital* N° 12, 12 octobre 2012.

9.- _____. « Pioneros de la psicosis », Madrid, Gredos, 2014, 281 p.

10.- Saldarriaga, Ana Victoria. “Un real que no sería para el siglo XXI, pero que insiste”. In: *Bitácora lacaniana*. Revista de psicoanálisis de la Nueva Escuela Lacaniana -NEL. N° 3, octubre 2014, p. 66-70.

11.- _____. « Las pasiones del ser, rastros de un real en el sujeto – Sobre las lógicas de la interpretación del deseo en las neurosis- ». Revue *Affectio Societatis*. Departamento de psicoanálisis de la Universidad de Antioquia. Medellín. Vol. 11, N°. 21 Jul-Dic (2014). Versión en papel et version électronique :

<http://aprendeenlinea.udea.edu.co/revistas/index.php/affectiosocietatis>

PAGES WEB :

Centre National de Ressources Textuels et Lexicaux (CNRTL) :

<http://www.cnrtl.fr/definition/portail>

France info :

<http://www.francetvinfo.fr>

Wikipédia :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil_principal

TRAITEMENTS DE LA JOUISSANCE DANS TROIS CAS DE PSYCHOSE ORDINAIRE : MATHIAS, MARCELO ET LUIS

-Recherche dans l'après-coup à partir
de l'énonciation lacanienne-

Ana Victoria SALDARRIAGA ALZATE

Recherche préliminaire annexe à la thèse : *Clinique de la psychose avec
des enfants et des adolescents* (soutenue le 9 décembre 2017)

Volume I : Comment peut-on reconnaître les trois
registres, Réel, Symbolique et Imaginaire, dans un
entretien psychanalytique ?

Volume 2 : Comment ça marche, le graphe ?

Volume 3 : Le traitement de la jouissance : depuis le
surmoi et la *lalangue* jusqu'à la parole et l'*apparole* à
travers la fonction de l'Autre réel

UNIVERSITÉ PARIS 8 VINCENNES SAINT-DENIS
ÉCOLE DOCTORALE
« THÉORIES ET PRATIQUES DU SENS »
9 FÉVRIER 2016

Ana Victoria SALDARRIAGA ALZATE

Traitements de la jouissance dans trois cas de psychoses ordinaires : Marcelo, Mathias et Luis.

-Recherche dans l'après-coup à partir de l'énonciation lacanienne-
3 parties, 607 p. (Partie I, 179 p. + Partie II, 164 p. + Partie III, 264)

Correction grammaticale et orthographique en langue française :

Correction générale : Madame Dominique KOBUS

Correction paragraphes 3.3, 3.4, 3.5 et 3.6 de l'Analyse des chansons, et chapitres 10 et 13 : Sébastien PEÑA-SALDARRIAGA

Correction conclusion, résumé en français et remerciements : Cécile PEÑA-SALDARRIAGA

Correction bibliographie commentée : Christelle LECOMPTE

Dessin des graphes : Ana María JARAMILLO : anajillo@hotmail.com

Figures 6,7 et 8 : Alejandra SALDARRIAGA

Résumé en anglais : Jackeline SALDARRIAGA et Sébastien ARANGO

A cause de circonstances inattendues, certains fragments n'ont pu être soumis à correction. L'auteure remercie le lecteur qui relève des erreurs ou des inconsistances au niveau de l'exposé de les communiquer par mail : anavictoria758@hotmail.com. Son intervention contribuera à faire la lumière sur un sujet assez difficile, comme il est arrivé lors des discussions avec le correcteur, les correctrices et la dessinatrice des graphes. Il ne s'agit pas d'une simple affaire de forme, mais toujours d'une affaire signifiante.

À la vie, surtout, celle qui peut s'ouvrir, à travers la parole et le langage

**TRAITEMENTS DE LA JOUISSANCE DANS TROIS CAS DE
PSYCHOSES ORDINAIRES : MATHIAS, MARCELO ET LUIS
-Recherche dans l'après-coup à partir de l'énonciation
lacanienne-**

Ana Victoria SALDARRIAGA ALZATE

**Volume I : Comment peut-on reconnaître les trois registres, Réel,
Symbolique et Imaginaire, dans un entretien psychanalytique ?**

Contenu :

Remerciements

Le curé sur le mur (fragment)

Table des matières

Liste de graphes

Liste de tableaux

Liste de figures

1.- Introduction

A.- Partie I : le temps pour comprendre, vers la formulation de l'hypothèse

REMERCIEMENTS

À la psychanalyse même qui a croisé un beau jour mon chemin et qui m'a donné la possibilité de compter avec elle :

La Section Clinique :

- Celle de Paris-Saint Denis où j'ai trouvé la porte d'entrée à la psychanalyse en langue française et
- Celle de Nantes qui m'a accompagné le temps nécessaire pour comprendre ce dont il s'agissait dans cette recherche.

L'École doctorale qui, avec les journées des doctorants et son exigence sur la rigueur qu'une recherche doit avoir, a donné l'élan nécessaire pour me hâter vers la fin de cet écrit.

L'après-midi *Lacan, lecteur de Claudel*, organisée par la Section clinique de Rennes qui m'a donné l'occasion de trouver le point clé de cette recherche, celui qui a déclenché le temps de comprendre : la magistrale mise en scène de *L'Otage* de Paul Claudel par Jacques Roch m'a révélé les rapports absolument disjoints et impossibles entre la jouissance et le signifiant.

Les collègues de l'AMP et de la NEL à qui j'ai posé des questions et de qui, même si parfois ils ne me connaissaient pas, j'ai reçu toujours de bonnes réponses, des orientations précises et des ressources bibliographiques de valeur inestimable dans la réussite de cette thèse.

Les différents réseaux du système de bibliothèques de France avec les grandes et les petites bibliothèques que j'ai trouvées sur mon chemin ; notamment la bibliothèque de l'Université de Nantes, où j'ai appris vraiment à quoi sert une bibliothèque et comment elle peut être « un paradis », comme l'écrivais Jorge Luis Borges.

La littérature, ma compagne de toujours.

L'opportunité d'écrire et de me bagarrer, à travers les corrections et les correcteurs de mes textes, avec les lettres et les mots et l'impossible à dire d'une langue à l'autre et dans ma propre langue.

Et très spécialement à Madame Dominique Kobus, sa patience, sa disponibilité et sa générosité, et les choses nouvelles et riches qu'elle a apporté pendant la correction de cette thèse dans son élaboration finale, comme par exemple le fragment de Sidonie Colette qui l'ouvre.

L'habileté et la gentillesse d'Ana Maria Jaramillo dans le dessin des graphes.

Mes analystes en espagnol et en français et la psychologue Corinne Raison-Plantard. Ils savent combien cette thèse doit à leurs oreilles attentives et toujours disponibles.

Mon directeur de recherche, le professeur Fabian Fajnwaks, son exigence et ses questions.

Mon fils, Sébastian, et ma belle fille Cécile : leurs dialogues toujours animés, exigeants et productifs, leurs encouragements, soutien et affection dans les moments difficiles et heureux et dans le quotidien.

Mes nièces-filles, Alejandra et Jackeline : leur compagnie, même dans la distance, leur collaboration, et leur conversation toujours chaleureuse.

Mes familles en Colombie (Saldarriaga Alzate, Saldarriaga Quintero et Peña Marin) et en France, mes amis de la Colombie et ceux que la France m'a donné : Jean François et Sonia, Faudil et Sandrine, Sandrine Pitat, Celine, Daria.

Mon père, qui a su m'indiquer le chemin des lettres.

Ces absences définitives mais inoubliables qui ont posé des questions et donné du courage à ma tâche : ma mère, Gilberto Peña et ma nièce Laura.

Mes petits-enfants, Soazic et Silvio, mes petites nièces, Luna, Maya, Lola et Sophie, et tous les autres enfants que, comme eux, j'ai eu le plaisir de connaître et d'entendre, parce que leurs questions, leurs paroles, *apparoles* et gestes, ont vérifié toutes ces merveilles que recèle le langage : Yanis, Inès, Anaïs, Annette, Timothée, Grégoire, Maylis, Pauline, Jean-Baptiste, Marius, Marie, Thomas, Victor, Tessa, Enola, Adèle, Lilou, William, Manille, Margot, Jeanne, Gabriel, Adam, Anna, Jules et Prune.

Mes collègues de la NEL-Medellin, car c'est en étant loin d'elle que j'ai compris l'importance d'appartenir à une école de psychanalyse. Et spécialement, tous les participants des lectures hebdomadaires à voix haute du Séminaire I de Lacan (2008-2010), parce que ces lectures, ont été le fondement de cette recherche.

L'Université d'Antioquia, en Colombie, qui m'a donné sa confiance à travers le Groupe interdisciplinaire et inter institutionnel de recherche sur les conflits et les violences, coordonné par le professeur Emilio Angarita ; et son département de linguistique et littérature où je me suis formée sur le chemin des lettres.

Colfuturo et Ascun, et L'Institut Jorge Robledo (mes élèves et mes collègues à l'époque) et Entrelazos.

Et

L'amitié de Claudia Velasquez, Luz Elena Gaviria, Cecilia Maria Restrepo, Yudyth Mejia et Diana Arboleda, interlocutrices inconditionnelles.

Merci à eux aussi et à tous ceux qui de quelque façon ont contribué dans l'accomplissement de l'un de mes plus fervents désirs :

- À Paris, à mon chère frère, Martin dont la présence et la collaboration ont été indispensable ; à sa femme, Gloria et ses enfants, Clara et Alejandro ; à ma petite sœur, Carolina et son compagnon de vie, Christophe.
- À Bracieux et Saint Malo, à Jeannine et Jean Louis.
- À La Normandie, Gilbert Pajon.
- Aux Sables d'Olonne, Christine et Vincent
- Ici, à Nantes, aux chers voisins : Liliane et Jean-Michel, Hélène, Georgette, Charlotte et Pierre Jean, Malika et Erwan, et Lilas.
- Et hors de France, à Beatriz et Michael en Irlande ; et loin mais pourtant toujours très proches, à Jhon et Luz.

Leur accueil, aide et appui, quand il a été nécessaire, m'ont rendu plus légère la tâche.

Et pour tous les autres que je ne nomme pas pour ne pas faire une liste plus longue, les gens aimables et cordiaux que j'ai rencontré et pour ce pays qui m'a accueillie généreusement et dont le rapport à la culture et à la psychanalyse fait de lui, à mon avis, une Athènes de notre temps, je voudrais refermer cette page de remerciements avec quelques vers du poème que Borges a écrit en hommage à la France¹ :

À la France

Le fronton du château avertissait :
Tu étais déjà ici avant d'entrer
Et quand tu sortiras tu ne sauras pas que tu restes.
 Diderot conte la parabole. En elle sont mes jours,
 Mes nombreux jours.
 D'autres amours m'ont détourné
 Et l'érudition vagabonde,
 Mais je n'ai jamais cessé d'être en France

¹ Borges, Jorge Luis. « À la France ». In : *Histoire de la nuit* (1977). In : *Œuvres complètes II*. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010, p. 625-26.

LE CURÉ SUR LE MUR

Sidonie-Gabrielle Colette²

À son âge — pas tout à fait huit ans — j'étais curé sur un mur. Le mur, épais et haut, qui séparait le jardin de la basse-cour, et dont le faîte, large comme un trottoir, dallé à plat, me servait de piste et de terrasse, inaccessible au commun des mortels. Eh oui, curé sur un mur. Qu'y a-t-il d'incroyable ? J'étais curé sans obligation liturgique ni prêche, sans travestissement irrévérencieux, mais, à l'insu de tous curés. Curé comme vous êtes chauve, monsieur, ou vous, madame, arthritique.

Le mot « presbytère » venait de tomber, cette année-là, dans mon oreille sensible, et d'y faire des ravages.

« C'est certainement le presbytère le plus gai que je connaisse... » avait dit quelqu'un.

Loin de moi l'idée de demander à l'un de mes parents : « Qu'est-ce que c'est, un presbytère ? » J'avais recueilli en moi le mot mystérieux, comme brodé d'un relief rêche en son commencement, achevé en une longue et rêveuse syllabe... Enrichie d'un secret et d'un doute, je dormais avec le *mot* et je l'emportais sur mon mur. « Presbytère ! » Je le jetais, par-dessus le toit du poulailler et le jardin de Miton, vers l'horizon toujours brumeux de Moutiers. Du haut de mon mur, le mot sonnait en anathème : « Allez ! vous êtes tous des presbytères ! » criais-je à des bannis invisibles.

Un peu plus tard, le mot perdit de son venin, et je m'avisai que « presbytère » pouvait bien être le nom scientifique du petit escargot rayé jaune et noir... Une imprudence perdit tout, pendant une de ces minutes où une enfant, si grave, si chimérique qu'elle soit, ressemble passagèrement à l'idée que s'en font les grandes personnes...

— Maman ! regarde le joli petit presbytère que j'ai trouvé !

— Le joli petit... quoi ?

— Le joli petit presb...

Je me tus, trop tard. Il me fallut apprendre — « Je me demande si cette enfant a tout son bon sens... » — ce que je tenais tant à ignorer, et appeler « les choses par leur nom... »

— Un presbytère, voyons, c'est la maison du curé.

— La maison du curé... Alors, M. le curé Millot habite dans un presbytère ?

— Naturellement... Ferme ta bouche, respire par le nez... Naturellement, voyons...

J'essayai encore de réagir... Je luttais contre l'effraction, je serrai contre moi les lambeaux de mon extravagance, je voulus obliger M. Millot à habiter, le temps qu'il me plairait, dans la coquille vide du petit escargot nommé « presbytère » ...

— Veux-tu prendre l'habitude de fermer la bouche quand tu ne parles pas ? À quoi penses-tu ?

— À rien, maman...

... Et puis je cédai. Je fus lâche, et je composai avec ma déception. Rejetant les débris du petit escargot écrasé, je ramassai le beau mot, je remontai jusqu'à mon étroite terrasse ombragée de vieux lilas, décorée de cailloux polis et de verroteries comme le nid d'une pie voleuse, je la baptisai « Presbytère », et je me fis curé sur le mur.

² https://fr.wikisource.org/wiki/La_Maison_de_Claudine/6



Remi écoutant la mer
(Edouard Boubat, Paris, 1995)³

³ https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89douard_Boubat

Table des matières

1. INTRODUCTION	21
1.1 LE TITRE : LES TRAITEMENTS DE LA JOUISSANCE DANS TROIS CAS DE PSYCHOSES ORDINAIRES : MATHIAS, MARCELO ET LUIS.....	21
1.1.1 LES QUESTIONS	21
1.1.2 LE DOMAINE DE LA RECHERCHE SUR LE TRAITEMENT DE LA JOUISSANCE : LES PSYCHOSES ORDINAIRES	22
1.1.3 UNE PRÉMISSE.....	25
1.1.4 LA JOUISSANCE	25
1.1.5 LA JOUISSANCE AVANT LES ENTRETIENS	27
1.1.6 LA JOUISSANCE APRÈS LES ENTRETIENS	28
1.1.7 LA JOUISSANCE PENDANT LES ENTRETIENS	29
1.1.8 LES ORIENTATIONS MÉTHODOLOGIQUES ET LES QUESTIONS POUR L'ANALYSE DES ENTRETIENS	30
1.1.9 TEMPS LOGIQUES ET INSTRUMENTS POUR L'ANALYSE DES CAS.....	31
1.2 LE SOUS-TITRE : -UNE RECHERCHE DANS L'APRÈS-COUP À PARTIR DE L'ÉNONCIATION LACANNIENE	38
1.2.1 LES QUESTIONS	38
1.2.2 L'ÉNONCIATION LACANIENNE	38
1.2.3 LA RECHERCHE LACANIENNE, UNE RECHERCHE DANS L'APRÈS-COUP.....	40
1.2.4 L'ÉNONCIATION LACANIENNE EN GÉNÉRAL : EN SUIVANT LES TROIS REGISTRES ET DANS L'APRÈS-COUP	41
1.2.5 L'ÉNONCIATION LACANIENNE SUR LA JOUISSANCE ET LA PSYCHOSE	43
1.2.6 LES MOUVEMENTS DE CETTE RECHERCHE DU POINT DE VUE DE LA JOUISSANCE	51
A PARTIE I : LE TEMPS POUR COMPRENDRE, VERS LA FORMULATION DE L'HYPOTHESE	54
2 LES ASPECTS GÉNÉRAUX ET SPÉCIFIQUES DE L'ANALYSE DES ENTRETIENS.....	55
2.1 LES TITRES DES ENTRETIENS.....	55
2.2 LES TROIS ASPECTS GÉNÉRAUX POUR L'ANALYSE DES ENTRETIENS : INTERVENANTS, TEMPS ET ESPACE.....	56
2.3 LA SPÉCIFICITÉ DES TROIS ASPECTS DANS L'INTERLOCUTION ANALYTIQUE	57
2.3.1 LES INTERVENANTS : PAROLE ET JOUISSANCE À PARTIR DE L'INTERLOCUTION PSYCHANALYSE-LINGUISTIQUE	57
2.3.2 LE TEMPS PSYCHANALYTIQUE : TEMPS LOGIQUE ET TEMPS DE LA JOUISSANCE.....	62
2.3.3 L'ESPACE PSYCHANALYTIQUE, UN ESPACE TOPOLOGIQUE DANS TROIS REGISTRES : RÉEL, SYMBOLIQUE ET IMAGINAIRE	80
3 LE TEMPS POUR COMPRENDRE: LES REGISTRES SYMBOLIQUE, IMAGINAIRE ET RÉEL À PARTIR DE LA FONCTION POÉTIQUE DU LANGAGE. UN EXEMPLE D'ANALYSE	90
3.1 LES CHANSONS: UNE RENCONTRE, DU FRANÇAIS A L'ESPAGNOL ET UN ECHANGE DANS UNE MÊME LANGUE.....	90
3.2 LE CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE: LA FONCTION POÉTIQUE DU LANGAGE, UN POINT COMMUN ENTRE LA LINGUISTIQUE ET LA PSYCHANALYSE.....	94
3.2.1 DEUX AXES : INTERLOCUTION ET TEXTE DU DISCOURS	95
3.2.2 TROIS REGISTRES DANS LES DEUX AXES : RÉEL, SYMBOLIQUE ET IMAGINAIRE	97
3.2.3 LES INDICATEURS DES TROIS REGISTRES POUR L'ANALYSE DES CHANSONS.....	100

3.2.4 LA FONCTION POÉTIQUE DU LANGAGE	108
3.2.5 LE PONT VERS LA PSYCHANALYSE	109
3.2.6 RETOUR À LA PSYCHANALYSE : LA <i>LALANGUE</i> ET SES TRAVAUX	111
3.3 LE TRAVAIL DU SYMBOLIQUE DANS LA LANGUE D'UNE FEMME: <i>EN PASSANT PAR LA LORRAINE</i>	112
3.3.1 LA SITUATION INITIALE.....	113
3.3.2 PREMIER TRAVAIL: LA NOMINATION	113
3.3.3 DEUXIÈME TRAVAIL: DÉBUT DU TRAVAIL LOGIQUE: NÉGATION ET EXPLICATION	115
3.3.4 TROISIÈME TRAVAIL: SUR LES REGISTRES LOGIQUES DE L'ÊTRE ET DE L'AVOIR.....	117
3.3.5 QUATRIÈME TRAVAIL: DIVISION DU SUJET LOGIQUE À PARTIR DE L'OBJET ET SUSPENSION DU TRAVAIL LOGIQUE	118
3.4 LE TRAVAIL DU SYMBOLIQUE DANS LA LANGUE D'UN HOMME: <i>LES SABOTS D'HÉLÈNE</i> ...	121
3.4.1 LE TRAVAIL DE L'AUTEUR SUR LA NOMINATION À TRAVERS LE TITRE	121
3.4.2 SITUATION INITIALE : L'ARRIVÉE DU PRONOM DE LA PREMIÈRE PERSONNE À L'ÉNONCIATION.....	123
3.4.3 PREMIER TRAVAIL: LE SUJET DE L'ÉNONCIATION DANS L'ÉNONCÉ : « J'AI PRIS LA PEINE DE... ».....	124
3.4.4 DEUXIÈME TRAVAIL: LE SUJET DE L'ÉNONCIATION DANS L'ÉNONCIATION.....	125
3.4.5 TROISIÈME TRAVAIL: LE SUJET DE L'ÉNONCIATION EN INTERLOCUTION AVEC LE SUJET DE L'ÉNONCIATION DE LA CHANSON TRADITIONNELLE: NOUEMENT AVEC LES REGISTRES RÉELS DE L'INTERLOCUTION.....	132
3.5 LE TRAVAIL DANS LA <i>LALANGUE</i>	135
3.6 CONCLUSIONS	137
4 L'HYPOTHÈSE DU TRAITEMENT	140
4.1 LES TROIS CAS DE PSYCHOSES ORDINAIRES : MATHIAS, MARCELO ET LUIS.....	141
4.1.1 MATHIAS OU EN QUOI UN COQUILLAGE RESSEMBLE A UN DINOSAURE ?	141
4.1.2 MARCELO OU <i>RIEN QUE POUR VOS CHEVEUX</i>	142
4.1.3 LUIS OU « LES BAGARREURS »	145
4.2 PRÉCISIONS SUR LA JOUISSANCE TRAITÉE	145
4.2.1 RAPPORTS DE LA JOUISSANCE DU CORPS AVEC CELLE DE SES OBJETS	146
4.2.2 RAPPORTS DE LA JOUISSANCE DU CORPS AVEC CELLE DE LA <i>LALANGUE</i>	171
4.3 L'HYPOTHÈSE DU TRAITEMENT.....	176
B PARTIE II : LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE : LES GRAPHE, ENTRE L'INSTANT DU REGARD ET LE MOMENT DE CONCLURE	180
5 JUSTIFICATION ET ASPECTS GÉNÉRAUX DU GRAPHE.....	184
5.1 JUSTIFICATION CLINIQUE DU CHOIX METHODOLOGIQUE DU GRAPHE	184
5.1.1 LE BUT CLINIQUE DE L'ANALYSE DES CAS	184
5.1.2 LE GRAPHE : DEUX RAISONS POUR LE CHOIX.....	185
5.1.3 L'ORIENTATION PAR LE RÉEL DANS LE GRAPHE.....	188
5.2 ASPECTS GÉNÉRAUX DU GRAPHE	188
5.2.1 LES GRAPHE DANS L'ENSEIGNEMENT DE LACAN	189
5.2.2 DÉFINITIONS DU GRAPHE.....	190
5.2.3 LE NOYAU TOPOLOGIQUE : SUJET/OBJET EN RAPPORT DE PERTE	194
5.2.4 LES QUATRE TOPOLOGIES DU GRAPHE.....	201
5.2.5 LA TOPOLOGIE INTERSUBJECTIVE À LA LUMIÈRE DU TRANSFERT	205

6 LES GRAPHS SPÉCIFIQUES DE LA RECHERCHE	210
6.1 INTRODUCTION : TROIS TEMPS LOGIQUES ET UN CONTRÔLE	210
6.2 LES GRAPHS DES SÉMINAIRES V ET VI, DANS L'APRÈS-COUP, À PARTIR DE <i>SUBVERSION DU SUJET ET DIALECTIQUE DU DÉSIR</i>	212
6.3 LE GRAPHE 1 DE <i>SUBVERSION DU SUJET</i> : CELLULE THÉORIQUE, POINT DE CAPITON.....	215
6.4 LES GRAPHS 3 ET 4 DE <i>SUBVERSION DU SUJET</i> : DANS LE DEUXIÈME ÉTAGE DU DÉSIR ...	218
6.5 LE GRAPHE 2 DE <i>SUBVERSION DU SUJET</i>	220
6.5.1 LA CELLULE MÉTONYMIQUE DU DÉSIR	220
6.5.2 LE PREMIER ÉTAGE DANS LE SÉMINAIRE VI	222
7 LE PREMIER ÉTAGE DANS LE SÉMINAIRE V	235
7.1 INTRODUCTION	235
7.2 PERSPECTIVE DANS L'APRÈS-COUP À PARTIR DU SEMINAIRE XXIV <i>L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE (1976-77)</i>	236
7.3 LES GRAPHS DE PREMIER ÉTAGE DU SEMINAIRE V	242
7.3 LES DEUX ÉTATS OU FONCTIONS D'UNE SUITE SIGNIFIANTE	244
7.3.1 TRAJET 1 : LES DEUX FONCTIONS SIGNifiantES.....	244
7.3.2 TRAJET 2 : LE COURT-CIRCUIT DU DISCOURS COURANT.....	246
7.3.3 TRAJET 3 : ÉNONCIATION/ÉNONCÉ.....	247
7.3.4 TRAJET 4 : LE TRAJET DE LA CRÉATION DE SENS PAR LE SIGNIFIANT.....	248
7.4 LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION MYTHIQUE DE LA DEMANDE, ET DE SON SUCCÈS, AVEC SA NOUVEAUTÉ SURPRENANTE ET SON PLAISIR, PAR LUI-MÊME SATISFAISANT	249
7.4.1 UNE FOIS DE PLUS LA JOUISSANCE DANS LE GRAPHE	249
7.4.2 LE NŒUD PLAISIR / USAGE DU SIGNIFIANT : LE GRAPHE MYTHIQUE.....	250
7.4.3 LES QUATRE TEMPS DE L'INSTAURATION PRIMITIVE DE LA DEMANDE	252
7.4.4 LES CONSÉQUENCES DE L'HYPOTHÈSE DU GRAPHE MYTHIQUE	257
8 LE REFUS ET LE BESOIN, ET LA QUESTION PAR LE SUJET	271
8.1 LE GRAPHE : LE REFUS ET LE BESOIN.....	271
8.1.1 DIFFERENCE AVEC LE GRAPHE MYTHIQUE.....	271
8.1.2 LES JEUX DE L'ESPRIT	272
8.1.3 APPROCHE DU DISCOURS : LA STRUCTURE POINT DE CAPITON.....	273
8.1.4 L'EXAMEN DE LA TECHNIQUE : UN MESSAGE QUI NE PASSE PAS PAR LE CODE	274
8.1.5 LE MESSAGE	279
8.2 LE CADRE DU SÉMINAIRE V	282
8.2.1 LES DEUX VECTEURS : LE SENS MÉTAPHORIQUE ET L'OBJET MÉTONYMIQUE.....	282
8.2.2 LE SUJET DANS SES RAPPORTS AVEC L'AUTRE DANS LES OBJECTIFS DU SÉMINAIRE ...	285
8.2.3 LA QUESTION PAR LE SUJET	287
8.2.4 LA DOUBLE FONCTION DU SIGNIFIANT : DANS LA DIACHRONIE ET LA SYNCHRONIE ..	289
8.2.5 LA VALEUR DU LANGAGE	291
8.3 LA VALEUR DE LA MÉTAPHORE OU DE L'ÉQUIVOQUE.....	292
8.3.1 L'INSTANT DU REGARD : LA MÉTAPHORE AU NIVEAU SIGNIFIANT	293
8.3.2 LE TEMPS POUR COMPRENDRE : SENS, ÉQUIVOQUE ET REFOULEMENT.....	294
8.3.3 LE MOMENT DE CONCLURE : <i>UNTERDRÜCKT</i> ET <i>VERDRÄNGT</i>	298
9 LA MÉTONYMIQUE	299
9.1 LE CADRE LOGIQUE DE L'ÉCONOMIE SIGNIFIANTE.....	299

9.2 L'ÉCONOMIE SIGNIFIANTE : OBJECTIF GÉNÉRAL ET CONCLUSION DU CHAPITRE IV DU SÉMINAIRE V	301
9.2.1 L'OBJECTIF, PAR RAPPORT A LA MÉTAPHORE, LES EFFETS DE SENS.....	301
9.2.2 LA CONCLUSION, UNE ÉCONOMIE	301
9.3 LES TERMES DE RÉFÉRENCE DANS TROIS TEMPS LOGIQUES	304
9.3.1 L'INSTANT DU REGARD : LA RECONNAISSANCE DE LA MÉTONYMIE PAR RAPPORT A LA MÉTAPHORE	305
9.3.2 LE TEMPS POUR COMPRENDRE : LES FONDEMENTS DE LA MÉTONYMIE, TRANSFERT ET RÉDUCTION DE SENS	308
9.3.3 LE MOMENT DE CONCLURE : L'OPÉRATION MÉTONYMIQUE.....	312
C PARTIE III : LE MOMENT DE CONCLURE, VÉRIFICATION DE L'HYPOTHÈSE : UNE JOUISSANCE A ÉTÉ TRAITÉE.....	344
10 LE GRAPHE DE LA DEMANDE : POINT DE DÉPART DU DISPOSITIF CLINIQUE.....	348
10.1 L'OBJECTIF CLINIQUE ET SA VOIE	348
10.2 LE CHAPITRE V DU SÉMINAIRE V, « LE PEU-DE-SENS ET LE PAS-DE-SENS », UN CHAPITRE CENTRAL	349
10.3 PROCÉDURE MÉTHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE	351
10.4 LE DISPOSITIF CLINIQUE, À PARTIR DU MOT D'ESPRIT	352
10.4.1 LA DEMANDE : POURQUOI UNE DEMANDE EST UNE POSSIBILITÉ DE « REJOINDRE L'INCONSCIENT » ?	354
10.4.2 L'ÉCOUTE : QU'ENTENDRE DANS LE DISCOURS DE LA DEMANDE ET COMMENT ?...	363
10.4.3 LA RÉPONSE : COMMENT LE MOT D'ESPRIT OPÈRE-T-IL POUR TOUCHER DÉSIR INCONSCIENT ET JOUISSANCE ?	367
10.5 L'OPÉRATION DU MOT D'ESPRIT DANS LES QUATRE TEMPS DU DISPOSITIF CLINIQUE : DEMANDE, ÉCOUTE, RÉPONSE ET SANCTION DE L'AUTRE	374
10.5.1 LE PEU-DE-SENS DANS LA DEMANDE À L'AUTRE	375
10.5.2 L'ÉCOUTE DE L'AUTRE	378
10.5.3 L'AUTHENTIFICATION DU PAS-DE-SENS DANS LA RÉPONSE DE L'AUTRE	383
10.5.4 LA DEMANDE DANS LE CŒUR DES ATTENANTS DU 13 NOVEMBRE 2015 À PARIS	388
11 LE DÉSIR ET SA JOUISSANCE DANS LE DEUXIÈME ÉTAGE DU GRAPHE	391
11.1 VERS LE DEUXIÈME ÉTAGE	391
11.2 LE DEUXIÈME ÉTAGE : L'AUTRE COMME SUJET QUI PARLE.....	393
11.2.1 HOMOLOGATION DE TRAJECTS.....	393
11.2.2 LA BLAGUE CARAMBAR DANS LES DEUX ÉTAGES	396
11.3 LE GRAPHE DÉFINITIF	405
11.3.1 REGISTRES, TOPOLOGIE ET ÉCONOMIE DU TRAJET $\beta \rightarrow \beta'$	406
11.3.2 LA BARRE ET LES HOMOLOGATIONS.....	408
11.3.3 DU TRAJET IMAGINAIRE AU DÉSIR DU SUJET ET SA JOUISSANCE	410
12 LES GRAPHES PARTICULIERS DES ENTRETIENS.....	420
12.1 LES POINTS DE DÉPART DES INTERLOCUTIONS ANALYTIQUES	420
12.1.1 LE SYSTÈME DE L'AUTRE : LANGUE ET PAROISSE.....	421
12.1. 2 LE SUJET PARLANT ET L'AUTRE DE LA DEMANDE	424
12.2 LES GRAPHES DE MATHIAS : EN QUOI UN COQUILLAGE RESSEMBLE À UN DINOSAURE ?	427
12.2.1 LA DEMANDE.....	427
12.2.2 L'ÉCOUTE OU LE PEU-DE-SENS DANS LE FANTASME	436

12.2.3 LA RÉPONSE DE L'AUTRE ET LE PAS-DE-SENS	443
12.2.4 SANCTION ET AUTHENTIFICATION DE L'AUTRE :	453
12.3 MARCELO OU <i>RIEN QUE POUR VOS CHEVEUX</i>	458
12.3.1 LA DEMANDE.....	458
12.3.2 L'ÉCOUTE : LA COUPURE D'UN LAPSUS	461
12.3.3 LA RÉPONSE ET LE PAS-DE-SENS : UN CHOIX NÉCESSAIRE DU SUJET	465
12.3.4 LA SANCTION DE L'AUTRE ET LES DEUX ARTICULATIONS DU MOI	468
12.4 LUIS OU « LES BAGARREURS »	472
12.4.1 UNE PRÉCISION CONCEPTUELLE : SUR LES RAPPORTS AFFECTS- JOUISSANCE	472
12.4.2 UN PRÉALABLE : LE TRANSFERT	494
12.4.3 LA DEMANDE DE LUIS : ENTRE JOUISSANCE, AGRESSIVITÉ ET AFFECT	511
12.4.4 L'ÉCOUTE DE L'AUTRE : LE PEU-DE-SENS DÉNONCE LE FANTASME	517
12.4.5 LA RÉPONSE DE L'AUTRE, TOUR DU MIROIR, ET LE PAS-DE-SENS DANS LA <i>LALANGUE</i> DU SUJET	520
12.4.6 LA SANCTION DE L'AUTRE CHEZ LE SUJET : UN COPAIN DE JEUX EST PASSÉ !	525
13 DISCUSSION	528
13.1 DU GRAPHE EN GÉNÉRAL, À PARTIR DES TROIS REGISTRES, RSI.....	528
13.2 DU GRAPHE DANS SA SPÉCIFICITÉ CLINIQUE	529
13.3 DES GRAPHEs PARTICULIERS DES ENTRETIENS	534
13.3.1 DÉCLENCHEMENT DU PROCESSUS SIGNIFIANT À PARTIR DE LA DEMANDE ET SON MOMENT TRAUMATIQUE <i>CHE VUOI ?</i>	534
13.3.2 PREMIER DÉCOUPAGE SIGNIFIANT À PARTIR DU DISCOURS COURANT DU SUJET : LAPSUS ET RÉPÉTITION	537
13.3.3 DEUXIEME DECOUPAGE SIGNIFIANT À PARTIR DU FANTASME.....	538
13.3.4 MÉTONYMIE DE LA PAROLE ET PASSAGE DU DÉSIR DU SUJET OU MÉTONYMIE DE SON NOM.....	540
13.3.5 MÉTONYMIE DE L' <i>APPAROLE</i> ET PASSAGE DE QUELQUE CHOSE DE LA JOUISSANCE DU SUJET : RYTHME ET / OU ÉQUIVOQUE	543
13.3.6 MÉTONYMIE DE LA SIGNIFICATION	547
13.3.7 NOUVELLES IDENTIFICATIONS.....	548
13.4 LES TROIS REGISTRES DU GRAPHE VERS LE NŒUD BORROMÉEN.....	551
14 CONCLUSION	553
14.1 BILAN.....	553
14.1.1 EN CE QUI CONCERNE L'APPROCHE DE RECHERCHE THÉORIQUE.....	553
14.1.2 EN CE QUI CONCERNE LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE.....	554
14.1.3 EN CE QUI CONCERNE L'OBJET DE LA RECHERCHE, LE TRAITEMENT DE LA JOUISSANCE DANS LES TROIS CAS DE PSYCHOSES ORDINAIRES	554
14.2 PERSPECTIVES	557
D ANNEXES	560
D.1 RÉFÉRENCES DE LACAN SUR LA JOUISSANCE DANS LES SÉMINAIRES PUBLIÉS	560
D.2 DÉFINITIONS D'ÉQUIVOQUE	563

D.2.1 DE LA VOIX	563
D.2.2 DE LA RIME ET JEU DE MOTS	564
D.3 PETIT INVENTAIRE DES PASSIONS DE L'ÊTRE	566
D.3.1 LACAN	567
D.3.1.1 RÉFÉRENCES AUX PASSIONS OU AFFECTS AU NIVEAU DE L'ÉNONCIATION	567
D.3.1.2 QUELQUES RÉFÉRENCES AU NIVEAU DE L'ÉNONCÉ	569
D.3.2 ARISTOTE (-384 AV J.C, -322 AV J.C)	572
D.3.3 RENÉ DESCARTES (1599-1650)	574
D.3.4 BARUCH SPINOZA (1632-1677)	574
15 BIBLIOGRAPHIE	577
15.1 BIBLIOGRAPHIE SUR LES FONDEMENTS PSYCHANALYTIQUES DU TRAITEMENT, LA JOUISSANCE, LES PSYCHOSES ET LE TRANSFERT	577
15.1.1 FREUD	577
15.1.2 LACAN, JACQUES	579
15.1.3 MILLER, JACQUES-ALAIN	582
15.1.4 AUTRES AUTEURS	582
15.2 BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DE TEXTES FONDAMENTAUX SUR LES PSYCHOSES ORDINAIRES	582
15.3 BIBLIOGRAPHIE EN ESPAGNOL	583
15.4 BIBLIOGRAPHIE DANS D'AUTRES DOMAINES, MAIS EN RAPPORT AVEC LES TRAITEMENTS DE LA JOUISSANCE À TRAVERS LES FICTIONS, L'ART, LA LITTÉRATURE ET LA <i>LALANGUE</i>	584
15.5 AUTRES SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES	585
15.6 ŒUVRES LITTÉRAIRES CITÉES ET CONSULTÉES	586
15.7 BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE POUR L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉTAT DE L'ART, DANS L'APRÈS-COUP DE LA RECHERCHE, SUR LE TRAITEMENT DE LA JOUISSANCE DANS LES PSYCHOSES ORDINAIRES À PARTIR DE 1999 ET JUSQU'À 2014	588
15.7.1 DES ABORDAGES DES PSYCHOSES ORDINAIRES DEPUIS 1999 JUSQU'AUJOURD'HUI	589
15.7.2 SELECTION BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA JOUISSANCE	599
15.7.3 BIBLIOGRAPHIE SUR LE TRAITEMENT	602
15.7.4 SELECTION BIBLIOGRAPHIQUE CONCLUSIVE	603

LISTE DE GRAPHEs

Graphe 1 : Graphe 4, « complet », <i>Subversion du sujet</i>	212
Graphe 2 : Graphe complet Séminaire V	213
Graphe 3 : Graphe complet du Séminaire VI	213
Graphe 4 : Graphes 1, 2 et 3 de <i>Subversion du sujet</i>	214
Graphe 5 : Point de capiton : à gauche, graphe 1, Séminaire V ; à droite, graphe 1, <i>Subversion du sujet</i>	216
Graphe 6 : Graphe de l'objet métonymique	220
Graphe 7 : Premier temps de l'œdipe Séminaire V : à gauche, chapitre X ; à droite, chapitre XI	221
Graphe 8 : Les trois temps de l'œdipe, Séminaire V	221
Graphe 9 : Premier étage Séminaire VI, Niveau <i>infans</i> du discours	224
Graphe 10 : Matrices d'identifications réelles et imaginaires	227
Graphe 11 : Trajet 1 : Les deux fonctions signifiantes: discours et support créateur du langage.....	245
Graphe 12 : Trajet 2 : Le court-circuit du discours courant.....	246
Graphe 13 : Trajet 3 : Énonciation /énoncé	247
Graphe 14 : Trajet 4 : De la création de sens par le signifiant.....	248
Graphe 15 : Graphe mythique, premier temps: fonction du besoin et de l'appel signifiant .	253
Graphe 16 : Graphe mythique, avant la fin du deuxième temps : première rencontre avec le discours de l'Autre	254
Graphe 17 : Graphe mythique, fin du second temps, deuxième rencontre: constitution du message et de l'Autre	254
Graphe 18 : Graphe mythique, troisième temps : au-delà de M, côté demande	256
Graphe 19 : Graphe mythique, troisième temps : au-delà d'A, côté signifiant.....	257
Graphe 20 : Graphe mythique, conséquences du passage avec plein succès de la demande	260
Graphe 21 : Les trois registres, RSI, dans le graphe mythique	268
Graphe 22 : Circuit tournant de l'inconscient $M \leftrightarrow A$	269
Graphe 23 : <i>Famillionnaire</i> 1 : Le discours part de α vers β	275
Graphe 24 : <i>Famillionnaire</i> 2A: L'Autre se réfléchit en Je à travers l'objet métonymique β'	276
Graphe 25 : <i>Famillionnaire</i> 2B : Le mot qui ne passe pas à la chaîne signifiante	277
Graphe 26 : <i>Famillionnaire</i> 2C : Le Je revient à l'Autre sous la forme« familier».....	277
Graphe 27 : <i>Famillionnaire</i> 3 : La rencontre en M (γ)	278
Graphe 28 : <i>Famillionnaire</i> 4 : La sanction de l'Autre	279
Graphe 29 : Le refus et le besoin	280
Graphe 30 : Le veau d'or 1: Le sujet et l'Autre : <i>Ne voyez-vous, mon cher maître</i> ...	341
Graphe 31 : Le veau d'or 2 : L'objet : ... <i>Comment le XIX siècle adore le Veau d'or</i>	341
Graphe 32 : Le veau d'or 3 : Le passage de l'objet par le chemin classique α - γ	342
Graphe 33 : Le veau d'or 4 : L'opération métonymique : renvoi du message au code.....	342
Graphe 34 : La demande côté appel.....	356
Graphe 35 : La demande côté objet	356
Graphe 36 : La double ambiguïté de la demande	357
Graphe 37 : La métaphore naturelle.....	371
Graphe 38 : L'impasse courante	372
Graphe 39 : Les deux circuits inconscients	372
Graphe 40 : Séquence de l'identification primaire : le nom : trait unaire ou premier signe de la relation du sujet à l'Autre	380
Graphe 41: Séquence du désir : l'objet du désir en tant que signification du désir et le nom du sujet, en tant que signe du désir	381
Graphe 42 : Premières appréhensions du désir par le sujet : <i>Fort da</i> et <i>Che vuoi ?</i>	381
Graphe 43 : Prise imaginaire du désir	382
Graphe 44 : Le deuxième étage : Le graphe de l'Autre réel qui parle	394
Graphe 45 : Homologation 1 : des trajets au niveau des objets	394

Graphe 46 : Seconde homologation : les chaînes signifiantes du sujet et de l'Autre : relais de l'Autre vers le message qui authentifié le mot d'esprit	395
Graphe 47 : Homologation 3 : les circuits discursifs ou l'Autre de la paroisse.....	395
Graphe 48 : L'inhibition provoquée chez l'Autre par la métonymie du peu-de-sens	396
Graphe 49 : Possibilité d'homologation du pas-de-sens et de son authentification en tant que mot d'esprit par l'Autre.....	396
Graphe 50 : Blague Carambar 1 : La demande de sens à partir du peu-de-sens	397
Graphe 51 : Blague Carambar 2 : Circuit inconscient, côté objets	399
Graphe 52 : Blague Carambar 3 : Circuit inconscient, côté sujet.....	400
Graphe 53 : Blague Carambar 4 : Le pas-de-sens dans la réponse et son authentification par l'Autre	402
Graphe 54 : Les graphes de deux étages des Séminaires : Séminaire V (à gauche) et Séminaire VI (à droite)	405
Graphe 55 : Les Registres R (β , α), S et I du trajet $\beta \rightarrow \beta'$	406
Graphe 56 : Économie trajet objets $\beta \rightarrow \beta'$	408
Graphe 57 : Homologation de trajets : $d \rightarrow (\$ \langle \rangle a)m \rightarrow i(a)$	409
Graphe 58 : Séquence désirante Séminaire VI : <i>Fort da</i> (constitution du désir), <i>Che vuoi ?</i> (la question pour le désir de l'Autre) et troisième étape (la réponse)	411
Graphe 59 : Les trajets disjoints du désir et la jouissance dans le graphe complet du Séminaire VI et graphe 4 ou du désir de <i>Subversion du sujet</i>	418
Graphe 60 : Le système de l'Autre chez Luis (*: psychanalyse).....	421
Graphe 61 : Le système de l'Autre chez Mathias	422
Graphe 62 : Le système de l'Autre chez Marcelo.....	423
Graphe 63 : Le sujet et l'Autre de la demande chez Luis	424
Graphe 64 : Le sujet et l'Autre de la demande chez Mathias	424
Graphe 65 : Le sujet et l'Autre de la demande chez Marcelo.....	425
Graphe 66 : Mathias, la demande : <i>Che vuoi?</i>	428
Graphe 67 : Mathias, la défense imaginaire du sujet	430
Graphe 68 : Mathias, l'identification réelle au semblable.....	433
Graphe 69 : Mathias, les objets imaginaires dans le discours du sujet	435
Graphe 70 : Mathias, l'écoute 1 : La valeur signifiante de l'objet dans la nouvelle demande.....	438
Graphe 71 : Mathias, l'écoute 2 : La faillite de l'Autre.....	440
Graphe 72 : Mathias, l'écoute 3 : L'homologation symbolique	441
Graphe 73 : Mathias, la réponse : Déchet métonymique et coupure	446
Graphe 74 : Mathias B : La demande de sens	448
Graphe 75 : Mathias B : Le peu-de-sens	449
Graphe 76 : Mathias B : Le pas-de-sens : un signifiant nouveau	451
Graphe 77 : Mathias B : L'authentification de l'Autre : Remaniement de la signification.....	454
Graphe 78 : Marcelo, la demande 1 : <i>Che vuoi?</i>	459
Graphe 79 : Marcelo, la demande 2 : La défense défaillante du sujet	461
Graphe 80 : Marcelo, l'écoute 1 : la coupure signifiante, une question au sujet (à gauche) ; l'écoute 2 : lapsus et répétition (à droite)	465
Graphe 81 : Marcelo, réponse et pas-de-sens.....	466
Graphe 82 : Marcelo, sanction de l'Autre 1 : Première articulation du moi : la sublimation.....	469
Graphe 83 : Marcelo, la sanction de l'Autre 2 : Deuxième articulation du moi : tous sauf un	471
Graphe 84 : Luis, le transfert 1 : Le pas métonymique du désir à travers les noms terrifiants	507
Graphe 85 : Luis, le transfert 2 : Le pas métonymique de la jouissance à travers le couple S1	509
Graphe 86 : Luis, la demande 0 : D'un désir autre chez Don Quichotte.....	512
Graphe 87 : Luis, la demande 1 : Dans la cour de récréation : le désir méconnu du sujet ..	513
Graphe 88 : Luis, la demande 2 : Une irruption du réel dans le symbolique : fâcherie et jouissance	514
Graphe 89 : Luis, la demande 3 : <i>Che vuoi?</i>	515
Graphe 90 : Luis, la demande 4 : La défense défaillante du sujet au niveau du moi	516
Graphe 91 : Luis, l'écoute : Le peu-de-sens dénonce le fantasme.....	519

Graphe 92 : Luis, la réponse de l'Autre : Tour de miroir et coupure	521
Graphe 93 : Luis, le pas-de-sens dans la <i>lalangue</i> du sujet	524
Graphe 94 : Luis, la sanction de l'Autre chez lui-même : un copain de jeux est passé!	527
Graphe 95 : Déclenchement du processus signifiant à partir du moment traumatique <i>Che vuoi?</i>	535
Graphe 96 : Premier découpage signifiant à partir du discours courant du sujet : lapsus et répétition	537
Graphe 97 : Deuxième découpage signifiant à partir du fantasme	539
Graphe 98 : Métonymie de la parole et passage du désir du sujet : leurs noms	542
Graphe 99 : Métonymie de l' <i>apparoie</i> et réalisation de quelque chose de la jouissance du sujet : rythme et nom de jouissance dans l'équivoque	545
Graphe 100 : Remaniements des significations	548
Graphe 101 : Nouvelles identifications	549
Graphe 102 : Les trois registres du graphe : vers le nœud borroméen	552

LISTE DE TABLEAUX

Tableau 1 : trajet général des entretiens	29
Tableau 2 : Rapports énonciation/énoncé dans deux ponctuations de l'enseignement de Lacan, Séminaires XX (1972) et X (1962).....	46
Tableau 3 : Les titres des entretiens en espagnol et en français	56
Tableau 4 : Travail du symbolique 1 : première nomination	114
Tableau 5 : Travail du symbolique 2 : négation et explication	116
Tableau 6 : Les trois registres psychanalytiques dans le langage	117
Tableau 7 : Les travaux symboliques dans <i>En passant par la Lorraine</i>	120
Tableau 8 : Interlocution logique entre <i>En passant par la Lorraine</i> et <i>Les sabots d'Hélène</i>	134
Tableau 9 : Jouissances et objets présents dans les entretiens	149
Tableau 10 : Rapports jouissance /objets dans les entretiens	150
Tableau 11 : Correspondances des graphes de <i>Subversion du sujet</i> et de trois temps de l'œdipe du Séminaire V	215
Tableau 12 : Graphes du deuxième étage, selon la séquence du désir, dans les Séminaires V et VI et <i>Subversion du sujet</i>	219
Tableau 13 : Contraste de références communes Freud/linguistique	230
Tableau 14 : Les registres et niveaux du discours et leurs objets	239
Tableau 15 : Les énoncés de l'analyste et leurs portées	240
Tableau 16 : Cadre logique de l'économie signifiante ou de la métonymie	300
Tableau 17 : Procédure méthodologique de la recherche à partir du chapitre V du Séminaire V, « Le peu-de-sens et le pas-de-sens »	351
Tableau 18 : Analogie de parcours du rapport du sujet à l'objet à travers l'Autre	412
Tableau 19 : Homologation symbolique du rapport imaginaire.....	442
Tableau 20 : Rapports jouissances du début des entretiens : $I(A) \rightarrow i(a)$	538
Tableau 21 : Rapports disjoints fantasme $\rightarrow S1$ de la jouissance.....	540
Tableau 22 : Rapports métonymiques des noms	541
Tableau 23 : Les trois des-appareillages de la jouissance	544
Tableau 24 : Métonymies dans l'après-coup: remaniement des significations	547
Tableau 25 : Références de Lacan sur la jouissance dans les Séminaires publiés	560

LISTE DE FIGURES

Figure 1 : Premier nœud borroméen, Séminaire XIX	85
Figure 2 : Nœud borroméen Séminaire XXII.....	87
Figure 3 : Nœud borroméen Séminaire XXIV.....	87
Figure 4 : Graphe du désir	88
Figure 5 : Schéma des fonctions du langage, selon Jakobson	95
Figure 6 : Formes stadiques de l'objet	151
Figure 7 : Mouvements des objets dans la séance avec Mathias.....	153
Figure 8 : Mouvements des objets dans la séance avec Marcelo	153
Figure 9 : Graphe non orienté	193
Figure 10 : Graphe orienté	194

1. INTRODUCTION

Cette thèse a un titre et un sous-titre. Le premier a rapport au contenu. Le second, aux critères à partir desquels le contenu a été traité. La présentation de l'un et des autres divise en deux parties cette introduction.

1.1 LE TITRE : LES TRAITEMENTS DE LA JOUISSANCE DANS TROIS CAS DE PSYCHOSES ORDINAIRES : MATHIAS, MARCELO ET LUIS

1.1.1 LES QUESTIONS

Le point de départ de cette recherche a été la question posée par trois cas de ma pratique clinique dans mon pays, la Colombie. Il s'agit de deux enfants et un adolescent, trois garçons, de 6, 13 et 7 ans, Mathias, Marcelo et Luis, dont les prénoms sont fictifs. Avant l'entretien, les trois sujets présentaient des manifestations d'une jouissance qui les empêchait, dans le cas de Marcelo et Luis, d'accomplir leurs activités scolaires tranquillement ; et, dans le cas de Mathias, d'établir un lien cordial avec sa petite sœur. Les trois cas étaient des cas de psychoses ordinaires. Mes interventions analytiques, ont entraîné des changements favorables et immédiats. Ces changements m'ont amené à déduire qu'il y aurait eu, alors, un traitement de la jouissance pour chaque cas. C'est mon hypothèse de départ. À partir de là, une première question a ouvert la recherche : s'il y a eu traitement de la jouissance dans ces entretiens, quelle en est la nature, comment et pourquoi le traitement a-t-il agi dans chaque cas ?

Or, la base diagnostique de ces traitements, trois cas de psychoses ordinaires, implique de se poser deux autres questions :

1.- Pourquoi s'agit-il de cas de psychoses et non de névroses ou de perversion, selon les critères diagnostiques de la psychanalyse ?

2.- Étant donné que les trois cas sont des psychoses, pourquoi sont-elles ordinaires et non déclenchées ou extraordinaires ?

Cette thèse ne pourra répondre qu'à la première de ces questions. Mais cette réponse ouvrira le chemin pour entreprendre une recherche sur la réponse aux questions diagnostiques dans un travail ultérieur. Dans ce sens et du point de vue de la recherche clinique et diagnostique, le traitement de la jouissance dans les trois cas s'inscrit dans un domaine plus vaste. Il s'agit de celui tracé par les trois livres avec lesquels s'est défini à l'intérieur du Champ Freudien, un mouvement de recherche spécifique sur les psychoses, celui des « psychoses

ordinaires »⁴ : 1) *La psychose ordinaire. -La convention d'Antibes-* (1999), 2) *La conversation d'Arcachon : Cas rares les inclassables de la clinique* (1997) et 3) *Le Conciliabule d'Angers -Effets de surprise dans les psychoses-* (1997). Ce syntagme, « psychoses ordinaires » ne désigne pas seulement une entité clinique mais, comme il est dit dans l'introduction du livre homonyme, un « mouvement de recherche » qui a été lancé lors des trois réunions des sections cliniques françaises du Champ Freudien à l'époque⁵ : le Conciliabule d'Angers en 1996, la Conversation d'Arcachon en 1997 et la Convention d'Antibes en 1998.

Cette double inscription du titre de la thèse dans les deux sens du syntagme, diagnostic et recherche, détermine, le fondement de ses questions et son horizon. Les deux questions diagnostiques des cas, pourquoi psychoses et pourquoi ordinaires, ouvrent un éventail de possibilités de recherche ; dans la conclusion et la bibliographie raisonnée pour l'établissement de l'état de l'art, le lecteur trouvera une perspective plus large, sur la base du parcours de cette thèse. Mais ce qui mérite, dans l'introduction un mot de plus, est le fondement que cette inscription donne à la recherche.

1.1.2 LE DOMAINE DE LA RECHERCHE SUR LE TRAITEMENT DE LA JOUISSANCE : LES PSYCHOSES ORDINAIRES

Dans l'après-coup de la lecture de ces trois livres, j'ai compris beaucoup de choses bizarres dont la littérature de toutes les époques témoigne et ne cesse d'interroger. Je pense, par exemple, aux romans de Sir Arthur Conan Doyle ou Agatha Christie qui me permettent de rapprocher le genre policier du domaine de la criminologie. Le point commun entre les deux étant le champ des psychoses ordinaires, car les caractères des personnages sont souvent inspirés de cas délictueux de la vie réelle. Les archives judiciaires regorgent de personnes qu'on peut considérer comme des psychoses ordinaires. On se souvient, par exemple, du cas d'Aimée de la thèse de Lacan. Avant son déclenchement, on peut dire que l'état de sa psychose était ordinaire. Mais à l'époque, il manquait le mot pour la qualifier. C'est tout le mérite de ce moment crucial de la recherche psychanalytique sur les psychoses dont l'enquête a été parachevée à Antibes, en nous donnant ce point de capiton : « psychoses ordinaires ». Il a marqué les recherches faites à partir de cette date, juillet 1997, et dans l'après-coup éclaire d'une nouvelle lumière les recherches antérieures, y compris en dehors du Champ Freudien.

4 A) Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *Le Conciliabule d'Angers -Effets de surprise dans les psychoses*. Paris : Agalma- Le seuil, 1997. Collection Le Paon.

B) Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *La conversation d'Arcachon : Cas rares les inclassables de la clinique* [actes de la journée d'étude, 5 juillet 1997]. Paris, Agalma-Le Seuil, 1997. Collection Le Paon.

C) Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). *La psychose ordinaire. -La convention d'Antibes-*. Paris : Agalma-Seuil, 1999. Collection Le Paon.

⁵ Ces sections et antennes cliniques étaient, à l'époque, les suivantes : Aix-Marseille, Angers, Bordeaux, Bruxelles, Chauny-Prémontré, Clermont-Ferrand, Dijon, Lille, Lyon-Grenoble, Nantes, Nice, Paris-Ile de France, Paris-Saint Denis, Rennes, Rouen, Strasbourg et Toulouse.

Si on sépare le domaine littéraire de ses rapports avec la criminologie, on trouve une thèse plus récente que celle de Lacan, qui rend plus perceptible, à la lumière des nouveaux concepts, les états ordinaires d'une psychose. Il s'agit de la thèse de Miquel Bassols (2000) sur l'écrivain et philosophe catalan Ramon Llull, titrée *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*⁶. Les questions littéraires, objets de nombreuses recherches psychanalytiques comme celle-ci, ont attiré mon attention dans deux sens. Le premier est celui qui concerne les auteurs qui, eux-mêmes, guidés par le mécanisme psychotique de défense contre la jouissance, ont écrit, tels Joyce, Maupassant ou le poète Paul Celan⁷. Le deuxième est celui des écrivains non psychotiques qui se sont interrogés sur ces manifestations surprenantes de la nature humaine, comme Victor Hugo. Hugo a rédigé une superbe formulation des questions qui le préoccupent dans les préfaces de ces deux œuvres de théâtre qu'il a écrites dans un même élan, *Lucrece Borgia* et *Le Roi s'amuse*. Ces questions ont inspiré ses personnages. Suivre l'énonciation de l'auteur, c'est-à-dire sa position par rapport à ses propres personnages serait une voie de recherche très prometteuse sur les rapports névroses/psychoses.

Mais l'impératif de ma recherche s'est situé dès le début du côté clinique, d'abord à cause mon expérience en tant que psychanalyste, mais aussi après la lecture de l'avertissement de Lacan dans le Séminaire III, *Les psychoses*. Cet avertissement dit⁸ : « Le fait qu'une analyse peut déclencher dès ses premiers moments une psychose, est bien connu, mais jamais personne n'a expliqué pourquoi. C'est évidemment fonction des dispositions du sujet, mais aussi d'un maniement imprudent de la relation d'objet ». Alors, comment peut-on travailler avec les psychoses ordinaires dans la clinique, à partir de leurs manifestations, sans les déclencher ?

Mon hypothèse clinique se fondait sur le fait que, sûrement, l'état de ces psychoses dont parlait Lacan avant leur déclenchement, était un état ordinaire. Ces psychoses non déclenchées exigent de l'analyste le déploiement de tout son art. C'est quelque chose que Freud lui-même avait aussi remarqué lorsqu'il disait que les cas de névroses n'étaient pas les plus répandus. La preuve est son constat que la procédure psychanalytique ne pouvait pas s'appliquer à tous les cas⁹. Dans ce sens, les premiers textes freudiens sur les névropsychoses de défense, les lettres à Fliess et, dans nos jours, la thèse de Vicente Palomera (2002), *L'expérience psychanalytique des psychoses à l'époque freudienne*, rapporte plusieurs épisodes de la pratique de Freud dans ses rapports avec ces

⁶ Bassols i puig, Miquel Angel, sous la direction de Miller, Jacques-Alain. Thèse de doctorat, psychanalyse, *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*. Université Paris 8, 2000. Cette thèse a été publiée en espagnol sous le titre : *Llull con Lacan, el amor, la palabra, y la letra en psicosis*, Madrid, Gredos, 2010.

⁷ Selon les voies de recherche ouvertes pendant le Séminaire du professeur Fabian Fajnwaks, « Paul Celan, auteur de la *lalangue* », dans l'année 2011-2012, à Paris 8.

⁸ Lacan, Jacques. Le Séminaire Livre III, *Les psychoses* (1955-56). Paris, Seuil, 1981, p. 24.

⁹ Dans ce sens, on peut déduire que l'incidence des psychoses ordinaires ne s'est pas faite sentir seulement à notre époque. Par exemple, le livre de Claude Quétel (2012), *Histoire de la folie*, qui comprend une période historique plus large que celle couverte par l'œuvre de Michel Foucault, témoigne. Ces folies déclenchées impliquent logiquement leurs états ordinaires, tout au long de l'histoire de l'humanité. C'est de cette façon, « ordinaire », qu'on peut nommer l'état de la psychose de Schreber avant le passage à son état extraordinaire.

psychoses non déclenchées. Maintenant nous pouvons les appeler, dans l'après-coup du travail des Sections cliniques, les psychoses ordinaires à l'époque de la découverte freudienne¹⁰.

Si cette dénomination peut convenir, ce que j'espère démontrer tout au long de cet ouvrage, on peut trouver dans le livre de Palomera une piste de recherche très intéressante. Il s'agit du traitement des psychoses ordinaires en général, à partir de ces premiers efforts de traitements des psychoses pas toujours déclenchées. Une piste également intéressante, mais à un niveau plus spécifique, se trouve dans les recherches menées par Fabian Fajnwaks en 2000¹¹ et en 2003¹², respectivement, sur la Clinique psychanalytique du caractère, et sur la Construction du concept de personnalité narcissique dans la psychopathologie. Les termes « caractère » et « personnalité narcissique » sont des indicateurs clairs et précis des problèmes auxquels a dû faire face le traitement des psychoses ordinaires à d'autres périodes de l'histoire de la psychanalyse, qui s'ajoutent à celui considéré dans la thèse de Vicente Palomera.

Mes propres questionnements possèdent un lien avec ces trois travaux de recherche, parce qu'on peut considérer qu'ils partagent un terrain commun, celui de la clinique de la psychose ordinaire. Ce lien est encore plus direct avec les deux derniers travaux, parce que dans ces cas, le terrain se restreint à celui du traitement de ce type de psychoses à travers quelques-unes de leurs manifestations concrètes. Si j'ajoute à la clinique du caractère formulé par Fajnwaks, le traitement de la jouissance que ma pratique m'a suggéré, je pourrais donc dire que le traitement des psychoses ordinaires offre la voie de leurs diverses manifestations : le caractère, la personnalité narcissique et la jouissance. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de symptômes dans les psychoses ordinaires. Il y en a et les cas vont nous le montrer. Cela ne veut pas dire non plus que ces manifestations ne se présentent dans les autres structures, névroses et perversion. Mais, du point de vue de ces considérations, il me semble que le traitement des psychoses ordinaires et/ou leurs symptômes peut être possible à condition de traiter d'abord les phénomènes les plus manifestes et dérangeants désignés par ces trois termes caractère, personnalité narcissique et jouissance¹³. Dans ce sens, cette recherche va nous montrer les rapports entre le traitement de la jouissance dans les trois cas et les variations de ce qu'on pourrait appeler les traits qui ont marqué les personnalités ou caractères des trois garçons: une certaine rudesse dans le cas de Marcelo, la rigidité, dans le cas de Mathias et l'agressivité dans le cas de Luis.

¹⁰ Palomera Laforgue, Vicente, sous la direction de Jacques-Alain Miller. *L'expérience psychanalytique des psychoses à l'époque freudienne*. Thèse de doctorat, Université Paris 8, 2002. Cette thèse a été publiée en espagnol sous le titre « *Pioneros de la psicosis* », Madrid, Gredos, 2014. Cf. en particulier, chapitres XIV et XV, « El paciente americano » et « Le criminal neurotico », pages 223-240.

¹¹ Fajnwaks, Fabian, sous la direction de Serge Cottet. *Clinique psychanalytique du caractère*. Thèse de doctorat, Paris 8, 2000.

¹² Fajnwaks, Fabian, sous la direction de François Sauvagnat. *Construction du concept de personnalité narcissique dans la psychopathologie américaine à partir de 1940*. Thèse de doctorat, Université Rennes 2, 2003.

¹³ D'ailleurs, cela nous évoque le titre de la thèse de Lacan (1932) : *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*.

1.1.3 UNE PRÉMISSSE

La question de savoir ce qui a provoqué le traitement de la jouissance implique une prémissse : une jouissance a été traitée en chaque cas à travers un entretien clinique. Autrement dit, les conversations analytiques avec Mathias, Marcelo et Luis ont eu un effet sur leurs jouissances. Elles ont été modifiées de d'une certaine manière à travers les paroles de la conversation. Cela implique, alors, que chaque entretien a un point de départ et un point d'arrivée déterminé par le changement des rapports jouissance/sujet. Au début, la jouissance prenait presque toute la place dans le dialogue et, à la fin, le sujet s'était ouvert une place dans la jouissance en jeu. Mais il faut inclure un élément dans ces rapports, l'objet, parce que, selon une indication de Lacan « la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet »¹⁴. Autrement dit, la réalisation du sujet implique qu'un objet s'est constitué. Ainsi, au début de la séance, le sujet ne s'était pas réalisé et aucun objet n'avait été constitué, donc, la jouissance maîtrisait la scène. Par contre, comme nous le verrons dans l'analyse, à la fin le sujet avait pris sa place et avait établi avec la jouissance un rapport différent à travers l'objet.

1.1.4 LA JOUISSANCE

Or, qu'entendons-nous ici par jouissance ? Entre les multiples références que Lacan nous donne à cet égard à travers son enseignement, j'en choisis deux qu'il prononce au début du Séminaire XIX (1971-72), *...ou pire*. La première, dans la troisième séance et la deuxième, dans la deuxième. Je les réunis en un seul texte, en inversant l'ordre chronologique, parce qu'il me semble que la première dans le temps, est la suite logique de la dernière. J'indique sa provenance dans chaque cas et je souligne les propositions qu'il m'intéresse de remarquer. Voici¹⁵ :

Le dialogue vie et mort se produit au niveau de ce qui est reproduit. Cela ne prend un caractère de drame qu'à partir du moment où, dans l'équilibre vie et mort, la jouissance intervient. **Le point vif, le point d'émergence de** quelque chose dont tous ici nous croyons plus ou moins faire partie **l'être parlant** pour ainsi dire, **c'est ce rapport dérangé à son propre corps qui s'appelle jouissance**.

Le discours analytique nous démontre que cela a pour centre, pour point de départ, un rapport privilégié à la jouissance sexuelle¹⁶.

La jouissance sexuelle ouvre pour l'être parlant la porte de la jouissance. Là, ayez un peu d'oreille, et apercevez-vous que la jouissance, quand nous l'appelons comme ça tout court, c'est peut-être la jouissance pour certains, je ne l'élimine pas, mais vraiment, ce n'est pas la jouissance sexuelle.

C'est le mérite qu'on peut donner au texte de Sade que d'avoir appelé les choses par leur nom. **Jouir c'est jouir d'un corps**. Jouir c'est l'embrasser, c'est l'éteindre, c'est le mettre en morceaux. En droit, avoir la jouissance de quelque chose, c'est justement ça, c'est pouvoir traiter quelque chose comme un corps,

¹⁴ Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953). In : *Écrits 1*, Paris, Seuil, édition de poche, p. 290.

¹⁵ Lacan, Jacques. *Le séminaire livre XIX, ...ou pire*. Paris, Seuil, 2011. Sauf indication de ma part, c'est moi qui souligne dans toutes les citations de la thèse.

¹⁶ Jusqu'ici, séance du 12 janvier 1972, *Ibid.*, p. 43.

c'est-à-dire le démolir, n'est pas ? C'est le mode de jouissance le plus régulier, et c'est pour quoi, ces énoncés ont toujours une résonance sadienne¹⁷.

Donc, les propositions qui vont nous guider à l'égard de la jouissance sont :

1.- La jouissance et la jouissance sexuelle ne sont pas la même chose.

2.- La jouissance sexuelle ouvre, pour l'être parlant, la porte de la jouissance.

3.- La jouissance est le point vif, ou d'émergence, de l'être parlant à partir de l'être vivant.

4.- La jouissance est le point d'émergence de l'être parlant, c'est-à-dire, le point où il émerge, où il apparaît et se dégage de l'être vivant.

5.- Ce qui s'appelle la jouissance est « ce rapport dérangé à son propre corps » qu'a l'être parlant. Ainsi :

5.1.- L'être vivant a un rapport avec son corps.

5.2.- Ce rapport peut alors être, rangé, ordonné, ou dérangé.

5.3.- Si ce rapport est dérangé, cela signifie que ce qui était rangé a été déplacé, troublé, bouleversé, désordonné.

5.4.- Dans ce cas, alors, il s'agit de jouissance.

5.5.- Comme cette jouissance est le point d'apparition de l'être parlant dans la vie d'un être, donc, justement ceci implique que le rapport rangé qu'il pouvait avoir avec son corps commence à se désordonner, à se déranger, lorsque cet être vivant commence à parler. Donc, la jouissance est un effet de la parole.

5.6.- Les animaux sont vivants, mais ils ne parlent pas. S'il y a une jouissance en eux, elle n'est pas un effet de la parole. Ils se reproduisent sans émettre d'objections, c'est-à-dire, sans rien dire, dans l'équilibre vie et mort. Ils se reproduisent sans les drames que l'être parlant vit à l'égard de lui-même.

6.- Les rapports jouissance/jouir sont complexes, mais, pour nous initier disons que si quelqu'un jouit, alors, il y a jouissance. Dans ce sens, « jouir » est, alors, « jouir d'un corps », de ce même corps avec lequel l'être qui le possède, l'être parlant, a un rapport bouleversé.

Alors, bien que ce rapport dérangé du sujet qui parle avec son propre corps, soit constant, il est nécessaire de différencier temps et circonstances pour l'analyse. La jouissance dans la séance analytique est une chose, et en dehors, une autre. Ainsi, nous avons une jouissance avant les entretiens avec les trois garçons, une jouissance au cours de l'entretien et une jouissance après.

¹⁷ Séance du 15 décembre 1971, *Ibid.*, p. 31-32.

1.1.5 LA JOUISSANCE AVANT LES ENTRETIENS

En qui concerne la jouissance antérieure au dialogue analytique, justement, certaines de ses manifestations avaient amené les sujets à l'entretien, mais pas nécessairement pour une consultation. Je m'explique. Dans le cas de Mathias, les parents l'avaient conduit à mon cabinet, inquiets par l'attitude de l'enfant avec sa petite sœur. La mère de Marcelo avait demandé le traitement de l'adolescent à « Entrelazos », une institution psychanalytique de soins pour enfants et adolescents où je travaillais, parce qu'il risquait de redoubler son année scolaire. Par contre, dans le cas de Luis, c'est lui-même qui rechercha le dialogue, à partir de l'échange que nous avions établi dans le cadre d'une série de lectures littéraires que je faisais comme professeure à l'école élémentaire où il étudiait la première année, c'est-à-dire, l'équivalent du CP en France.

Alors, qu'elle était la jouissance qui avait suscité, pour chaque cas, la conversation analytique ? Pour la situer, je vais me guider avec un des indicateurs les plus fréquents de la jouissance, à savoir, un plus, un excès à l'égard de comportements courants qui normalement ne dépassent pas certaines limites. Dans les trois cas, ce plus n'était pas indiqué par le commun « arrête ! » ou « arrêtez » !, qu'on adresse à quelqu'un de proche quand ce qu'il fait nous dérange. Non, dans ces trois cas, l'expression de cet excès était exprimée à la troisième personne et s'adressait plutôt à un autre interlocuteur en parlant de la chose bouleversante dans le comportement du sujet. Ces expressions étaient : « C'est le comble ! » ou « Trop, c'est trop ! ». Ainsi, dans le cas de Marcelo, on parlait dans l'institution de ce « manger trop et sans cesse » qui le caractérisait. Dans l'école, tout le monde, professeurs, élèves et employés de ménage, parlaient de l'agressivité sans limite de Luis, car il mordait et frappait féroce les corps des autres, voire, de ses enseignants. Et chez Mathias, ses parents étaient étonnés de son excessive indifférence à l'égard de sa cadette et de la rigueur aussi excessive avec laquelle il rangeait ses chaussures, sans permettre de les déplacer d'un millimètre de la ligne où il les avait mises. Dans les deux premiers cas, ces « trop », indicateurs de la jouissance, avaient à voir avec un corps qui jouait ; en rapport avec son propre corps, chez Marcelo, et en rapport au corps des autres, chez Luis. Dans le cas de Mathias, la jouissance est divisée, parce qu'elle est orientée, d'une part, vers le corps de sa sœur, parce que bien qu'il ne le frappât pas, il faisait comme si ce corps n'existait pas, il l'éliminait d'une façon plus radicale. Et, d'autre part, la jouissance était orientée vers lui-même à travers ses chaussures. Donc, contrairement aux deux cas précédents, il s'agit d'une jouissance qui n'est pas impliquée dans un rapport direct avec le corps ; elle ne touchait pas les deux corps en jeu, celui de sa petite sœur et le sien, mais les affectait aussi d'un excès. Nous verrons dans l'analyse de l'entretien, la place de ce rapport dérangé et direct avec son propre corps, parce que c'est cette jouissance, celle qui a été traitée dans l'entretien, et non celle indirecte dont ses parents se plaignaient. Ainsi, la jouissance en rapport direct avec son propre corps s'était déplacée, dans la maison, vers ces objets, petite sœur et chaussures. Mais dans la scène analytique elle a réussi à se placer au premier plan, où elle a pu être traitée.

Dans ce dernier cas, l'indicateur de jouissance était intégré au motif de consultation, mais il ne concernait pas la jouissance directe traitée dans l'entretien. Dans le cas de Marcelo, le motif de consultation, le bas résultat académique, n'avait rien à voir avec l'indice de jouissance. On ne l'avait pas perçu et il ne dérangeait, ni à l'école, ni la mère, ni Marcelo lui-même. Cet indice n'était alors, qu'un trouble pour l'institution qui devait gérer les provisions pour le goûter de tous les autres enfants et adolescents. Et c'est dans le cadre de ces efforts institutionnels, pour réguler de bonne manière cette jouissance, que l'entretien a eu lieu. Un après-midi, tandis qu'il mangeait quelque chose, après la mise en œuvre d'une des mesures régulatrices à son égard, c'est lui-même qui a lancé la conversation avec moi dans le sens de la jouissance. Finalement, dans le cas de Luis, il faut dire que quelque chose chez lui a été « trop » et l'a mené à me trouver dans la bibliothèque de l'école et à se plaindre à moi directement. Cette chose de trop était, selon lui, l'agressivité de ses copains de classe dans la cour de récréation avec lui, notamment, ce jour-là. J'étais l'interlocuteur que Luis avait choisi, pour exprimer à la troisième personne ce qui, à son avis, avait dépassé les limites dans les rapports de ses copains avec lui. Il m'a dit : « Ils sont très, très bagarreurs ! ».

1.1.6 LA JOUISSANCE APRÈS LES ENTRETIENS

Dans tous les trois cas, le traitement de ces jouissances a eu l'effet de dissiper le motif initial de consultation. Mais, les trois garçons ont continué la thérapie analytique, parce que d'autres problèmes, plus intimes et vraiment troublants pour eux, pas pour leurs parents et professeurs, sont apparus dans leurs discours. Je m'occuperai ici, uniquement du traitement qui a positionné la jouissance dans un autre rapport avec le sujet qui parlait. Mais avant de nous attaquer à ce point, voyons ce qui concerne la jouissance de l'après des entretiens et son rapport avec les motifs initiaux de consultation.

Dans le cas de Marcelo, il a eu une division de la jouissance entre deux objets, à savoir, manger selon la juste mesure et ce qu'on peut appeler une sublimation à l'égard d'une pièce d'aéromodélisme qu'il était en train de fabriquer et peindre depuis longtemps. Dans le cas de Luis, l'agressivité qui se situait dans le registre réel des rapports avec ses semblables et les adultes, s'est déplacée vers le registre imaginaire des films, des histoires et de ses propres rêves. Et dans le cas de Mathias, les parents ont constaté un adoucissement dans sa manière d'être qui lui a permis de jouer et parler avec sa petite sœur et ses camarades de classe, et qu'on déplace un peu ses chaussures sans provoquer de drame. Son hostilité s'est déplacée du registre réel au registre imaginaire des liens sociaux, où elle s'exprime comme l'agressivité courante qui régule les rapports avec ses semblables. Les modifications de ces jouissances ont eu des effets directs sur les motifs initiaux de consultation. Autrement dit, le traitement de la jouissance qui se rapportait directement avec le corps de chacun des trois sujets dans les entretiens, a dissipé les symptômes qui avaient motivé la consultation : les mauvais résultats scolaires de Marcelo se sont changés en bons ; l'agressivité « des copains » de Luis s'est changée en des rapports de jeu ; et l'hostilité et la rigidité de Mathias se sont changées en cordialité et souplesse.

Deux indicateurs différents témoignent que ces résultats sont restés stables. Le premier, concerne l'agressivité de Luis et celle de Mathias. Dans ces cas, on a changé le « c'est trop ! » impersonnel, par l'interpellation à la deuxième personne avec un « arrête ! » quand il a été nécessaire, beaucoup moins qu'avant. Et dans les cas où les jouissances ont impliqué un objet matériel, la nourriture, l'avion de bois et les chaussures, il n'y a rien eu à dire, on est content.

1.1.7 LA JOUISSANCE PENDANT LES ENTRETIENS

Et en ce qui concerne le parcours des entretiens, entre le point de départ de la conversation et leurs respectifs points d'arrivée, il a eu un travail qui a modifié les traitements que chaque sujet donnait à sa jouissance jusqu'au moment de l'intervention analytique. La parole, dans les trois cas, a été l'outil d'intervention et traitement. Nous avons donc, le trajet général suivant (Tableau 1) pour chaque entretien :

Tableau 1 : trajet général des entretiens

Point de départ	Traitement analytique	Point d'arrivée
Jouissance / sujet	paroles	Sujet-objet / jouissance

Il faut avertir qu'il n'y a pas eu, à la fin de chaque processus, disparition, interdiction ou réglementation de la jouissance. Il s'est agi d'établir un autre rapport avec elle, c'est-à-dire avec ce rapport troublé avec son propre corps. Le rapport qui lui a succédé était troublé, bien sûr, mais pas au détriment du sujet qui parlait. En somme, dans chaque entretien, il s'agit des rapports jouissance/ parole. Sur ce sujet, je vais m'orienter grâce à une des précisions que Lacan fait dans la première des séances qui introduisent le Séminaire XIX, prononcées à Sainte Anne et publiées dans : *Je parle aux murs*. Cette précision fait partie d'une série sur laquelle je reviendrai dans la formulation de l'hypothèse de traitement. Elles sont signalées dans le cadre de la reprise, 18 ans après, de son affirmation : « L'inconscient est structuré comme un langage »¹⁸ :

Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne le lien entre ce qui, dans ce que vous entendez, se manifeste de paroles et la jouissance. Il se peut que vous le fassiez innocemment, sans vous être jamais aperçus qu'il n'y a pas une interprétation qui veuille jamais dire autre chose, mais enfin, une interprétation analytique, c'est toujours ça. **Que le bénéfice soit secondaire ou primaire, le bénéfice est de jouissance.**

[Cela] c'est le principe même de ce que vous faites dès que vous interprétez.

Cela implique, alors que :

- 1.- Toute interprétation analytique concerne un lien
- 2.- Ce lien est entre ce qui se manifeste de paroles et la jouissance
- 3.- Ce qui se manifeste de paroles et la jouissance, se manifeste dans ce que l'analyste entend de la bouche de son analysé

¹⁸ Lacan, Jacques. *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 26.

« Ce qui se manifeste de paroles et la jouissance » : c'est, l'objectif initial de l'analyse de ces trois entretiens cliniques. Dans ce que j'ai entendu dans les trois dialogues, où est, **ce qui se manifeste de paroles**, et où est, **la jouissance** ? Parce que, une fois localisées ces manifestations de la parole et cette jouissance, je pourrai chercher alors, le lien concerné dans l'interprétation faite et situer ses variations dans le cours de chaque entretien. Mais comment le faire ? Comment s'orienter dans le matériau des écoutes, tout au long de chaque conversation avec Mathias, Marcelo et Luis, pour identifier les manifestations de la parole et la jouissance ? Et c'est chez Lacan lui-même que je trouve la carte pour me guider : les trois registres, réel, symbolique et imaginaire.

1.1.8 LES ORIENTATIONS MÉTHODOLOGIQUES ET LES QUESTIONS POUR L'ANALYSE DES ENTRETIENS

Dans les choses que l'enseignement de Lacan a fait progresser à l'égard de la découverte freudienne, à mon avis, la plus importante a été la manière, comme il nous l'a appris, de discerner les trois registres de l'expérience analytique, à savoir : le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire (RSI). Cette expérience n'est autre, alors, qu'une expérience inédite de la parole. Les hommes ont parlé depuis toujours, mais, depuis Freud, la parole a révélé beaucoup de ses mystères, et l'un d'eux est qu'elle parcourt ces trois registres où sujet et objet se situent par rapport à la jouissance. C'est le quatrième point d'appui de cette recherche, l'identification des trois registres, RSI, dans les phénomènes qui nous concernent. Ainsi, nous avons que, tout échange verbal, qu'il soit ou non analytique, bouge entre ces trois registres. La différence est que, l'oreille du psychanalyste est formée justement pour pouvoir reconnaître ces registres et orienter l'analysant dans la reconnaissance des chemins de sa propre parole, inaperçus pour lui. Cela veut dire, se repérer entre les sujets réel, symbolique et imaginaire qui discourent dans les mots et les rapports que ces sujets ont avec leurs objets réels, imaginaires et symboliques, dans les situations qui sont problématiques pour lui. Dans nos cas, la situation problématique avait à voir directement avec la jouissance, mais dans d'autres cas, il pourrait s'agir de l'amour, du travail, etc.

Ainsi la prémisse qui soutient la question du traitement (une jouissance a été traitée dans chaque cas à travers un entretien clinique), implique de considérer trois aspects :

- 1.- Les deux composantes de chaque entretien, à savoir, la parole, celle de l'analysé et celle de l'analyste ; le corps, siège de la jouissance traitée.
- 2.- Un processus qui part d'une situation initiale et qui s'accomplit dans le temps initial du travail, à travers le travail lui-même et dans sa finalisation.
- 3.- Les trois registres psychanalytiques de la parole : RSI.

Donc, de la question initiale qui a démarré la recherche (S'il a eu traitement de la jouissance dans ces entretiens cliniques, qu'a-t-il été ?) se dégage une série d'autres questions selon les processus respectifs de chaque entretien. Les

questions de la situation initiale, celles du début du travail, du travail en cours et celle de la fin. Voici :

Les questions de la situation initiale : Quelle a été la manifestation de la jouissance au début de chaque entretien ? Où était-elle localisée : dans ou entre les mots du sujet réel qui parlait ? Quel était son état initial ? Comment se situaient, les sujets réels, imaginaires et symboliques, qui parlaient par la bouche de celui que j'entendais dans chaque cas, à l'égard de la jouissance ? Quels rapports avaient-ils avec leurs objets correspondants ?

Les questions sur le début du travail : Quels ont été les mots qui ont interpellé le sujet au travail sur sa jouissance ? Quelles ont été les paroles qui ont touché la jouissance ? Où et comment ?

Les questions sur le cours du travail : Quel a été, alors, le traitement de la jouissance pour chaque cas ? Où était et quel a été le lien entre ce qui s'est manifesté des paroles des trois sujets et la jouissance ? Quelle a été la méthode de ce travail ?

Les questions sur la fin du travail : Quelle a été la position finale des sujets réelle, symbolique et imaginaire par rapport à leur jouissance au travers des objets correspondants ? Et quel a été l'état de la jouissance par rapport au sujet ?

1.1.9 TEMPS LOGIQUES ET INSTRUMENTS POUR L'ANALYSE DES CAS

Les cas cliniques ont marqué le point de départ de cette recherche. Leurs particularités ont déterminé la route théorique à entreprendre, mais ma propre formation psychanalytique a déterminé les limites de cette route. Ainsi, pour répondre à cette série de questions, j'ai dû m'approprier un cadre théorique et méthodologique, cette appropriation a requis trois temps logiques¹⁹ : l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Le temps pour comprendre, survenu en un moment déterminé, a défini les autres deux temps. J'avais choisi le graphe comme instrument d'analyse des entretiens avec la certitude qu'il me permettrait de m'approcher du nœud borroméen et finaliser la recherche avec les nœuds correspondants aux trois cas. Cependant, l'étude du graphe a été tellement exigeante que j'ai dû renoncer au nœud pour me consacrer au graphe. Le nœud est resté en tant que point de référence par rapport aux graphes, à travers les trois registres communs, RSI. Il sera, comme les questions diagnostiques, un axe de travail pour le futur.

Ainsi le graphe est devenu le seul instrument méthodologique de la recherche. Mais, pourquoi a-t-il pris toute la place méthodologique ? Il me semble que la nature de ces objets de recherche, qu'ont été les entretiens, a impliqué, du point de vue de la psychanalyse, un temps logique que je n'avais pas imaginé. Car il ne s'agissait pas seulement de comprendre ce qui est arrivé dans ces entretiens au niveau du traitement de la jouissance, mais aussi de l'accepter et de le croire. Les graphes ont été le fil conducteur de cette recherche du début à la fin, parce que leur structure dans les trois registres, RSI, a permis de déterminer où

¹⁹ Selon la proposition de Lacan dans son article « Les temps logiques et l'assertion de certitude anticipée » (1941). In : *Écrits 1*, Paris, Seuil, édition de poche, 1999, p. 195-211

se situait « la magie » de la parole dans ces conversations. La manière dont Lacan nous appris à manipuler et faire fonctionner le graphe permet de comprendre, accepter et croire les mécanismes de la séance analytique. Son fonctionnement en tant que discours, selon une des définitions du graphe, m'a permis, d'ailleurs, de trouver dans ses fondements linguistiques et ses liens avec le langage littéraire, les références nécessaires pour m'aider à comprendre ce qui est arrivé dans ces dialogues analytiques. C'est-à-dire, ce qui est arrivé en termes de parole et de jouissance.

C'est pour cela que l'élaboration des graphes des entretiens est marquée par les scansionnements qui ont divisé cette thèse, hormis cette introduction et la conclusion, en trois parties correspondant aux trois moments logiques.

Partie I : Le temps pour comprendre, vers la formulation de l'hypothèse ou Comment peut-on reconnaître les trois registres RSI dans une entretien psychanalytique ?

Partie II : Le cadre méthodologique : Les graphes, entre l'instant du regard et le moment de conclure ou Comment ça marche, le graphe ?

Partie III : Le moment de conclure, vérification de l'hypothèse ou Le traitement de la jouissance : depuis le surmoi et la *lalangue* à la parole et l'*apparole* à travers l'Autre réel.

1.1.9.1 Partie I : Le temps pour comprendre, vers la formulation de l'hypothèse

J'ai commencé par la réalisation des graphes des entretiens. J'ai finalisé les graphes de Mathias, selon le Séminaire VI (1958-59), *Le désir et son interprétation*, et les premiers graphes du cas de Marcelo, selon le Séminaire V (1957-58), *Les formations de l'inconscient*. Mais j'ai dû m'arrêter à ce point clé de mon élaboration car j'avais besoin d'un temps de réflexion. En effet, le cas de Marcelo avait exigé que j'étudie le texte de Lacan « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958). Et j'étais en train de réfléchir sur ce qui était préliminaire dans le cas de l'adolescent, un réel, la jouissance. Dans ce laps du temps je me suis dédiée à une autre tâche qui, apparemment, n'avait rien à voir avec ma thèse. Il s'agissait d'une communication pour les journées de doctorants de l'École doctorale 2013-2014, *Au travail !* Cette élaboration m'a donné l'occasion de répondre une question curieuse que m'avait posée deux séries de chansons françaises; dans chacune des séries les quatre chansons avaient un mot commun.

Ces mots sont : « formidable » et « sabots ». J'avais entendu chacun dans des chansons très différentes. La première série partageait le même titre *Formidable* et ses chanteurs sont : Charles Trenet (1947) ; Charles Aznavour, avec les versions en espagnol et en français, (1963) ; et Stromae (2013). Dans la deuxième série les chansons portent des titres différents. Il s'agit de trois versions composées à partir d'une chanson traditionnelle, *En passant par la Lorraine*, imprimée pour la première fois en 1535. La première version n'a pas d'auteur connu, le titre est : *C'était Anne de Bretagne*, elle fut recueillie et transcrite en 1870 par Adolphe Orain. La deuxième version est celle de Georges Brassens, *Les sabots d'Hélène* (1954). Et finalement, c'est Charles Trenet qui compose un

couplet de quatre vers avec le même sujet, « les sabots », pour sa chanson *Vrai !, Vrai !, Vrai !* (1981). Je me disais que quelque chose dans les mots chantés, avait dû retenir l'attention des paroliers pour qu'ils écrivent ces compositions à des époques différentes. Donc, le titre de la journée des doctorants désignait pour moi ce « quelque chose » qui les a poussés à l'action. Il s'agissait, justement d'un travail ; et d'un travail réalisé au niveau des mots, donc, au niveau du symbolique, ainsi nommé par Lacan.

J'ai commencé l'analyse des textes des chansons par ce cadre commun à la linguistique et la psychanalyse qui exige de déterminer, avant tout autre analyse, qui dit quoi à qui, quand et où. C'est-à-dire, l'analyse des deux niveaux qui composent tout texte du point de vue de celui qui le prononce ou écrit : énonciation et énoncé²⁰. Cependant, la logique et le caractère littéraire de chaque chanson m'ont amenée à utiliser la méthode d'analyse offerte par la fonction poétique du langage, proposée par Roman Jakobson²¹. Et, tout à coup, en menant mon analyse jusqu'au bout, j'ai compris que cette fonction poétique était un pont entre la psychanalyse et la linguistique. De telle façon que, finalement, ce que j'ai trouvé en cherchant le travail du symbolique réalisé au travers des chansons, c'était les indicateurs qui me permettaient de reconnaître les trois registres de la psychanalyse, Réel, Symbolique et Imaginaire.

On ne peut pas, comme disait Lacan, penser l'un sans les autres, c'est une règle d'or, définie. Donc, avec ces indicateurs, je pouvais faire parler les graphes des entretiens de Mathias et Marcelo, déjà finis, d'une autre manière. Ainsi, l'analyse des chansons avait marqué mon temps pour comprendre, par rapport aux trois registres que je devais identifier dans les entretiens. Puis, mon travail initial d'élaboration des graphes, par rapport à mon travail sur des chansons extérieur à ma thèse, m'est apparu comme un instant du regard. Et la suite, bien sûr, a acquis le statut du moment de conclure. C'est-à-dire, la reformulation des graphes de Mathias et Marcelo avec ce nouvel éclairage et l'élaboration des graphes de l'entretien de Luis.

Ainsi, pour le temps pour comprendre, dans le chapitre 3, je vais m'approcher de la linguistique, comme le recommande Lacan tout au long de son enseignement, pour commencer à différencier les trois registres, RSI. Dans ce sens, j'ai trouvé le premier point de contact et communication entre la linguistique et la psychanalyse qui m'a permis de commencer à comprendre les trois registres en termes de ce qu'est tout entretien psychanalytique comme expérience de la parole : une réalisation de la langue par chaque sujet, selon Saussure. D'ailleurs, comme c'est le cas pour tout entretien dans n'importe quel domaine ou circonstance. Je le cite d'abord²² :

Pour trouver dans l'ensemble du langage **la sphère qui correspond à la langue, il faut se placer devant l'acte individuel qui permet de reconstituer le circuit de la parole**. Cet acte suppose au moins deux individus ; c'est le minimum

20 Cf. Benveniste, Emile. « L'appareil formel de l'énonciation » (1970). In : *Problèmes de linguistique général II*. Paris, Tel Gallimard, 1974, p. 79-88.

21 Jakobson, Roman. « Linguistique et poétique ». In : Jakobson, Roman, *Essais de linguistique général 1*, Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 161-175.

22 Saussure, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, 2005, p. 27 et 29-30.

exigible pour que le circuit soit complet. **Soient donc deux personnes, A et B, qui s'entretiennent [...]**

[...]

Le circuit [...] peut se diviser :

a) en une partie extérieure (vibration des sons allant de la bouche à l'oreille) et une partie intérieure, comprenant tout le reste :

b) en une partie, psychique et une partie non psychique, la seconde comprenant aussi bien les faits physiologiques dont les organes sont le siège, que les faits physiques extérieurs à l'individu ;

c) une partie active et une partie passive : est active tout ce qui va du centre d'association d'un des sujets à l'oreille de l'autre sujet, et passif tout ce qui va de l'oreille de celui-ci à son centre d'association ;

enfin dans la partie psychique localisée dans le cerveau, on peut appeler exécutif tout ce qui est actif et réceptif tout ce qui est passif.

Il faut ajouter une faculté d'association et de coordination, qui se manifeste dès qu'il ne s'agit plus de signes isolés ; c'est cette faculté **qui joue le plus grand rôle dans l'organisation de la langue en tant que système.**

Mais pour bien comprendre ce rôle, il faut sortir de l'acte individuel, qui n'est que l'embryon du langage, et aborder le fait social.

Entre tous les individus ainsi reliés par le langage, il s'établira une sorte de moyenne : tous reproduiront, – non exactement sans doute, mais approximativement – les mêmes signes unis aux mêmes concepts.

Quelle est l'origine de cette cristallisation sociale ? Laquelle des parties du circuit peut être ici en cause ? Car il est bien probable que toutes n'y participent pas également.

La partie physique peut être écartée d'emblée. Quand nous entendons parler une langue que nous ignorons, nous percevons bien les sons, mais par notre incompréhension, nous restons en dehors du fait social.

La partie psychique n'est pas non plus toute entière en jeu ; le côté exécutif reste hors de cause, car **l'exécution n'est jamais faite par la masse ; elle est toujours individuelle, et l'individu en est toujours le maître ; nous l'appellerons la parole.**

En suivant Saussure, Roman Jakobson nous offre un cadre d'analyse pour situer les éléments et fonctions qui interviennent dans ces réalisations de la langue entre deux interlocuteurs. Il s'agit du circuit de la communication et ses fonctions. Je reviendrai dessus en son temps. Pour l'instant, il suffit de dire que Lacan connaissait bien ce cadre, puisqu'il en utilise les termes constamment pour nous orienter dans l'analyse de l'expérience analytique et il nous renvoie souvent aux textes de Jakobson à cet égard. On peut dire que le dialogue permanent de Lacan avec la linguistique s'est fait surtout à travers Jakobson. Dans l'Index référentiel des Séminaires de Lacan par Henry Krutzen, Lacan le nomme pour la première fois dans la leçon du 2 mai 1956 du Séminaire III, et la dernière fois est dans la leçon du 17 mai 1977 du Séminaire XXIV. Entre les deux dates il y a des mentions directes dans les Séminaires V, VII, IX, X, XII, XIII, XIV, XV, XVI XIX, XX et XXI²³. À mon avis, ce cadre est donc, la base des graphes que Lacan va nous proposer pour situer les moments des parcours analytiques. Ainsi, dans le chapitre 3, correspondant à cette Partie I, je présente ce cadre pour situer les trois registres lacaniens à partir des fonctions du langage proposées par Jakobson. Comme, le point de contact précis entre les deux cadres, linguistique et psychanalytique, est la fonction poétique du langage, je prends un exemple de

²³ Krutzen, Henry. *Jacques Lacan Séminaires 1952-1980, Index référentiel*. Paris, Anthropos, 2009, p. 827.

caractère littéraire pour illustrer son fonctionnement et les registres d'analyses qu'il nous montre, l'exemple de la série de chansons liées par le mot « sabots ».

Ce chapitre 3 de la première partie de la thèse est la base des deux autres chapitres qui la constituent. Le chapitre 2, puisqu'il présente les aspects généraux des entretiens du point de vue linguistique, et leurs aspects spécifiques du point de vue psychanalytique. Et le chapitre 4, parce que ses bases ouvriront le chemin vers la formulation de l'hypothèse du traitement.

En ce qui concerne les deux scansion logiques qui déterminent ce temps pour comprendre, je dois dire que la première, ouverte par la réflexion sur le texte de Lacan « D'un réel préliminaire... », à partir du cas de Marcelo, s'est refermée lors de l'après-midi *Lacan, lecteur de Claudel*, organisée par la Section clinique de Rennes²⁴. Cet après-midi m'a donné l'occasion de trouver le point clé de la recherche, celui qui a précipité son moment de comprendre et défini l'instant du regard. Il s'agit de la magistrale mise en scène de *L'Otage* de Paul Claudel par Jacques Roch, elle m'a révélé les rapports absolument disjoints et impossibles entre la jouissance et le signifiant. C'était le réel préliminaire de cette thèse²⁵.

La deuxième scansion logique arrive quand, en examinant la méthode de la production du syntagme « psychoses ordinaires » par les Sections cliniques françaises, je me suis rendue compte que c'était aussi la même méthode logique que je suivais dans l'élaboration de ma thèse, sans m'en apercevoir. Cette conclusion sur ma propre méthode a précipité le moment de conclure ce temps pour comprendre²⁶.

1.1.9.2 Partie II : le cadre méthodologique : les graphes, entre l'instant du regard et le moment de conclure

À la lumière de ces fondements linguistiques, j'ai logiquement dû relire les explications de Lacan sur le graphe dans les Séminaires V et VI, où je l'avais étudié la première fois. Avec cette nouvelle perspective qui décompose le signifiant suivant les trois registres psychanalytiques, réel, symbolique et imaginaire, toute la Partie II de la thèse explore les possibilités méthodologiques du graphe. Son objectif est de définir les graphes qui vont servir définitivement pour les analyses des entretiens.

Le chapitre 5, « Justification du choix du graphe et aspects généraux du graphe dans l'enseignement de Lacan », entérine le choix méthodologique du

²⁴ Après-midi: *Lacan lecteur de Claudel*. Lectures lacaniennes suivies d'une représentation de *L'otage* de Paul Claudel. Mise en scène: Jacques Roch. Association de la Cause Freudienne, Val de Loire Bretagne, Section clinique de Rennes. 13 septembre 2014.

²⁵ Cf. L'article : *Toussaint turelure par la voix de Jacques Roch ou la mise en scène de la jouissance*. Article diffusé dans L'HEBDO-BLOG de l'École de la Cause Freudienne (ECF). 13 octobre 2014 : <http://www.hebdo-blog.fr/2014/?w=42>

²⁶ L'article correspondant: *Coups et après-coups dans coups et après-coups dans la recherche des psychoses ordinaires* attend sa future publication. Mais quelques-unes de ses avancées font partie de la deuxième partie de cette introduction.

graphe à partir sa capacité à inclure le réel. Car dans un premier temps j'avais pensé qu'il le laissait en dehors et qu'il ne permettait de situer, que ce qui de la parole correspondait au symbolique et à l'imaginaire. Cette inclusion du réel, permettait, alors, de supposer que dans le graphe il était possible de localiser la jouissance, puisqu'elle appartient au réel. Cette supposition a décidé de mon choix. J'étais confiante, à travers le graphe je pourrais déterminer ce qui s'était produit dans chaque entretien au niveau des paroles et de la jouissance. Ce chapitre présente aussi les aspects généraux du graphe dans l'enseignement de Lacan.

Le chapitre 6, « Les graphes spécifiques de la recherche », sélectionne parmi les nombreux graphes avec lesquels Lacan travaille dans ses *Écrits* et Séminaires, ceux qui ont permis l'exploration méthodologique. Ce sont ceux des deux Séminaires, V et VI, déjà connus, mais en après coup, à partir des 4 graphes que Lacan définit et explique dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960). Ce texte est un moment conclusif par rapport aux premières élaborations des Séminaires.

Ce contraste entre les graphes de « Subversion du sujet et dialectique du désir » et des Séminaires V et VI, nous a conduit à nous arrêter dans l'étude des graphes de premier étage du Séminaire V. Lacan explique la procédure du mot d'esprit à travers ces graphes qui correspondent au graphe 2 de « Subversion ». Cette explication nous a mis sur la piste de la séquence clinique des entretiens. Tant dans les entretiens que dans la procédure du mot d'esprit, il s'agissait de la jouissance. Une référence rétrospective de Lacan dès son Séminaire XXIV (1976-77), *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a moure*, sur le mot d'esprit en tant qu'il est soutenu d'une jouissance ou d'une équivoque²⁷, nous conforte dans voie clinique. Ainsi, le chapitre 7 de la Section II, « Le premier étage dans le Séminaire V », montre pas à pas le fonctionnement de ce premier étage en ce qui concerne le mot d'esprit. Cet examen en détail a requis de s'arrêter aussi aux trois autres thématiques qui sont étroitement liées à ce *modus operandi* de la parole et de la jouissance. Ces thématiques sont les sujets des deux chapitres qui achèvent cette Section, comme l'indiquent leurs titres : Chapitre 8, « Le refus et le besoin et la question par le sujet », chapitre 9, « La métonymie ». C'est avec ces fondements méthodologiques, empruntés à la procédure du *Witz*, qu'arrive le moment de conclure. Il s'agit du moment où les graphes vont montrer qu'ils constituent un parfait dispositif clinique, en partant du mot d'esprit. Ce sera le thème développé dans la Section III.

1.1.9.3 Partie III : Le moment de conclure, vérification de l'hypothèse : une jouissance a été traitée

Dans la procédure du mot d'esprit, il s'agit des rapports du sujet parlant avec un Autre aussi réel que lui, mais où les registres symboliques et imaginaires

²⁷ Lacan, Jaques. « Vers un signifiant nouveau » (Séance du 19 avril 1977). In: *Ornicar* ? N° 17/18, p. 16.

de la parole sont aussi présents. Lacan remarque 4 moments dans cet acte singulier de parole : 1) une demande de sens, 2) un peu-de-sens, 3) un pas-de-sens, dans le sens de passage et 4) la sanction de l'Autre. Dans le passage-de-sens que tout *Witz* réussit, se réalise en même temps quelque chose de la jouissance du sujet. Mon hypothèse était qu'alors un pas-de-sens est intervenu dans chaque entretien. Ce passage réussi d'un mot semblable à un *Witz* du sujet fut, sans doute, la clé pour que la jouissance dérangeante ait été traitée. Cela implique que les autres étapes étaient aussi accomplies.

En partant de cette possibilité, je devais examiner avec détail le graphe de la demande, puisque si une demande était le point de départ du dispositif du mot d'esprit, elle le serait aussi du dispositif clinique des trois cas. Ce graphe est l'objet du chapitre 10, « Le graphe de la demande : point de départ du dispositif clinique ». Le cœur de la demande, toujours ambiguë, est un désir du sujet, donc, le chapitre suivant nécessitait un temps d'arrêt sur le graphe du désir. D'une manière absolument logique, pour ne dire pas « didactique », Lacan nous explique comment dans le graphe on arrive du premier au deuxième étage, à partir de la fonction fondamentale dans la réalisation, de cet Autre réel qui entend un *Witz*. Ainsi, sur la base de cette explication et encore à partir d'un exemple d'un mot d'esprit, le chapitre 11 « Le deuxième étage du graphe », détermine les graphes définitifs qui vont constituer le dispositif clinique dans les quatre moments des entretiens.

Le chapitre 12, « Les graphes particuliers des entretiens » permet de vérifier nos hypothèses dans le jeu des graphes qui constituent la série correspondant à chaque cas : « Mathias ou en quoi un coquillage ressemble à un dinosaure ? » ; « Marcelo ou *Rien que pour vos cheveux* » ; et « Luis ou les bagarreurs ». Les particularités de chaque cas ont révélé les rapports et les différences avec la procédure du *Witz*, mais aussi un nouvel aspect du traitement de la jouissance. Le premier cas révèle la fonction de la coupure signifiante dans ce traitement ; le deuxième, celle de la métonymie signifiante ; et le dernier, la fonction de la *lalangue* dans son aspect transférentiel et sa dimension d'équivoque.

Finalement, le chapitre 13, « Discussion », nous permettra de mettre en rapport les résultats de ces analyses, à travers les graphes comparatifs de ces quatre moments cliniques communs, demande, écoute, réponse et sanction de l'Autre. La comparaison mettra en relief les traits particuliers de chaque cas par rapport aux autres et ce qu'ils nous révèlent, dans leur ensemble, des conséquences et des effets du traitement de la jouissance. En ce sens, ils baliseront le chemin en direction de la conclusion de la recherche, en ce qui concerne a) les critères de son approche théorique, selon son sous-titre, « après-coup à partir de l'énonciation lacanienne », b) son pari méthodologique, rétrospectivement, au niveau des graphes et de la procédure du mot d'esprit et c) au niveau de l'objet de recherche, le traitement de la jouissance.

1.2 LE SOUS-TITRE : -UNE RECHERCHE DANS L'APRES-COUP À PARTIR DE L'ÉNONCIATION LACANNIENE

1.2.1 LES QUESTIONS

Comme pour le titre, ce sous-titre soulève plusieurs questions : pourquoi s'agit-il d'une recherche en après-coup ? Pourquoi à partir de l'énonciation ? Et pourquoi est-elle lacanienne ? D'ailleurs, pourquoi avoir ajouté cette précision comme sous-titre ? Les réponses à ces questions ne font pas partie du contenu de la thèse, parce qu'elles ont guidé la formulation même de ces contenus. Ces réponses expriment les critères méthodologiques de ma recherche et de l'écriture de cette thèse, son témoignage. Le caractère psychanalytique de la recherche était présent déjà dans le titre, dans la mesure où les syntagmes « traitements de la jouissance » et « psychoses ordinaires » impliquent les termes et concepts de son élaboration clinique et théorique. Mais, cette élaboration conceptuelle est une chose et la méthode à partir de laquelle on peut s'orienter pour opérer avec elle dans une recherche particulière est une autre chose. La première répond au « quoi » de la recherche ; la deuxième à son « comment ». Et c'est ce « comment » lui-même celui qui m'a poussée à l'exprimer comme un sous-titre.

1.2.2 L'ÉNONCIATION LACANIEUNE

En effet, on peut parler des traitements de la jouissance et de la psychose ordinaire de différentes manières, selon le point de vue qu'on adopte dans la recherche. On peut considérer les termes traitement, jouissance et psychose ordinaire en eux-mêmes et faire une thèse dont les points de départ sont des objets de recherche conceptuels et la théorie pour aborder ces objets. Et cela peut être complètement valable, selon l'objectif de la recherche. À l'inverse, on peut partir d'un cas concret pour le rattacher à la théorie, comme dans la méthode structurelle, en linguistique, par exemple ; et même dans la psychanalyse, où toute recherche, de la première recherche freudienne, jusqu'à ma recherche actuelle, ne peut commencer qu'avec des cas, mais quelques soient les prémisses, on ne peut pas exclure la théorie. Ainsi, la différence entre la méthode des recherches structurales et celle des recherches psychanalytiques doit se trouver, à mon avis, dans la façon de se positionner à l'intérieur même de la théorie.

Je m'explique. L'édifice théorique d'une science ou d'une discipline est constitué par un ensemble de textes. Et, en tant que textes, ils offrent, comme tout texte, deux niveaux pour se situer : l'énonciation et l'énoncé. Le niveau de l'énonciation est celui qui dans le texte se réfère aux interlocuteurs et la situation même de l'interlocution. Pour reprendre Saussure, que j'ai cité plus haut, il s'agit de ce niveau qui représente, dans le texte, l'exécution de la langue, sa réalisation dans la « parole », soit à l'oral soit à l'écrit. La question qui guide sa

reconnaissance est : qui parle à qui, où, quand et comment ? La réponse à ce « qui parle » détermine l'« énonciateur », il est le sujet de l'énonciation, il est celui qui assume, en alternance avec son interlocuteur, la position active. Dans le cas des textes écrits, ce sera l'auteur qui déroule le fil du discours, soit directement, soit à travers des narrateurs, comme dans beaucoup d'ouvrages littéraires.

Le niveau de l'énoncé est le contenu de ce discours. La question qui guide sa reconnaissance dans le texte est : qu'est-ce que l'énonciateur dit ou a dit ? Donc, dans une recherche, on peut adopter les positions suivantes par rapport aux textes : soit on tient compte de cette distinction, énonciation/énoncé ; soit on l'ignore et on mélange tout ; ou bien encore, on exclut l'énonciation en faveur de l'énoncé, de contenus proprement théoriques. De ce que je connais, les recherches psychanalytiques, littéraires et linguistiques optent pour la première position. Elles doivent avoir soin de ne pas mélanger les deux niveaux, bien que cela ne soit pas toujours facile. Nous devons donc chercher la spécificité de la recherche psychanalytique au niveau des rapports énonciation/énoncé.

Comme je voulais consolider ma thèse avec les fondements que Lacan nous a légués sur la clinique et la théorie de la psychose et la jouissance, j'ai choisi ses Séminaires et *Écrits* pour m'orienter. Pas tous, bien entendu, seulement ceux qu'il m'a été possible de lire. Et, en même temps, cela a exigé que je me dirige dans la lecture avec ce principe textuel que lui-même nous recommande souvent : différencier l'énonciation de l'énoncé, et j'ai découvert : la spécificité de la recherche psychanalytique. L'énonciation lacanienne ne se situe pas par rapport à ses énoncés en termes de « ruptures épistémologiques » qui prônent les dernières découvertes comme les meilleures. Ces « ruptures » sont complètement valables dans des autres domaines et, bien sûr, on ne peut pas méconnaître les progrès d'une discipline, la psychanalyse d'aujourd'hui n'est pas la même que celle de ses débuts. Mais, il ne s'agit pas, dans l'énonciation lacanienne de critiques démolisseuses. Elle ne fait pas, non plus, une séparation théorique tranchante des énoncés entre les derniers, ceux des années 70, et les premiers, ceux des années 50 et, voire, d'avant. Elle n'écarte pas certains concepts, mais n'est pas non plus captive d'autres. Les trois registres, RSI, qui guident la recherche lacanienne du début à la fin ne le permettent pas.

A partir de mon expérience de lecture des séminaires, je peux dire que cette recherche de Lacan se situe dans les rapports de l'énonciation avec ses énoncés, au-delà du côté fantasmatique de ces positions. C'est-à-dire, au-delà de la position obsessionnelle des ruptures irréconciliables entre l'avant et l'après de la théorie, au-delà de la position opposée, de l'hystérique qui les réconcilie à travers des compromis, au-delà de celle du psychotique qui les exclut l'une en faveur de l'autre et de celle du pervers qui jouit dans l'une ou l'autre. L'énonciation lacanienne se situe dans la position du sujet qui a su prendre sa place dans son propre discours. C'est-à-dire, celui qui comprend dans l'après-coup ce qu'il a dit auparavant, et peut lui donner une place dans son discours actuel. Par exemple, comme Lacan le décrit dans le texte des trois temps logiques en 1945, à propos de la place qu'il lui donne dans les *Écrits* 1. En effet, il le place dans un ordre logique et non chronologique ²⁸ : « Puisse-t-il retenir d'une note juste entre l'avant

²⁸ Lacan, J. *Écrits* 1, *op.cit.* p. 195.

[le stade du miroir et ses déploiements] et l'après [la fonction du symbolique] où nous le plaçons ici, même s'il démontre que **l'après faisait antichambre, pour que l'avant pût prendre rang** ».

1.2.3 LA RECHERCHE LACANIENNE, UNE RECHERCHE DANS L'APRÈS-COUP

Une recherche dans l'après-coup. C'est la spécificité de la recherche psychanalytique. Mais qu'est-ce que ceci veut dire ? Ce terme traduit l'allemand *Nachträglich*, c'est la psychanalyse qui l'a mis en relief²⁹. Dans *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, Lacan l'explique³⁰ :

Soyons catégoriques, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que **c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens de nécessités à venir**, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.

Les méandres de la recherche que Freud poursuit dans l'exposé du cas de « l'homme aux loups » confirment ces propos pour y prendre leur plein sens.

Freud exige une objectivation totale de la preuve tant qu'il s'agit de dater la scène primitive, mais il suppose sans plus **toutes les resubjectivations de l'événement qui lui paraissent nécessaires à expliquer ses effets à chaque tournant où le sujet se restructure**, c'est-à-dire autant de restructurations de l'événement qui s'opèrent, comme il s'exprime : ***nachträglich*, après-coup**. Bien plus avec une hardiesse qui touche à la désinvolture, il déclare tenir pour légitime d'élider dans l'analyse de processus les intervalles de temps, où l'événement reste latent dans le sujet. C'est-à-dire qu'il annule les *temps pour comprendre* au profit des *moments de conclure* qui précipitent la médiation du sujet vers le sens à décider de l'événement originel.

Notons que *temps pour comprendre* et *moment de conclure* sont des fonctions que nous avons définies dans un théorème purement logique, et qui sont familières à nos élèves pour s'être démontrées très propices à l'analyse dialectique par où nous les guidons dans le processus d'une psychanalyse.

Donc, il s'agit de regarder un acte passé à la lumière de conceptions présentes. Autrement dit, d'actualiser les propositions antérieures à la lumière de nouveaux contextes et nouvelles propositions. Et c'est justement ce que j'ai trouvé à chaque page chez Lacan. Il revient sur ses premières formulations à partir des nouvelles considérations et cadres, sans les jeter à la poubelle, ni faire un tout avec. C'est pour cela que cette recherche, en se voulant psychanalytique ne pouvait que suivre cette énonciation dans l'après-coup de Lacan, toujours surprenant. Elle va et vient ; revient et avance pour revenir encore et finalement faire des ponctuations clés sur des concepts et propositions à l'égard des questions que les phénomènes analytiques lui posaient de façon constante, soit dans la clinique, l'École de psychanalyse ou l'université. Donc, les deux paragraphes suivants expliquent la manière dont cette recherche a été affectée par ce regard *Nachträglich* de Lacan sur les propositions qui concernent les deux concepts de son titre : « jouissance » et « psychoses » et qui a justifié son sous-titre.

²⁹ Cf. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Apr%C3%A8s-coup>

³⁰ Lacan, J. *Écrits 1*, op.cit., p. 254-55.

Dans le paragraphe suivante, 1.2.4, se trouvent les points de référence que j'ai choisis pour m'orienter, à savoir, les généralités par rapport aux trois registres et les spécificités par rapport à la jouissance et à la psychose. Dans le paragraphe 1.2.5, la manière dont ils ont opéré dans le cas particulier de la recherche.

1.2.4 L'ÉNONCIATION LACANIENNE EN GÉNÉRAL : EN SUIVANT LES TROIS REGISTRES ET DANS L'APRÈS-COUP

Ce qui me frappe quand je relis ce qui fut ma parole c'est la sûreté qui me préserva de faire bêtise au regard de ce qui me vint depuis.

-Lacan, 1973³¹-

Les mouvements dans l'après-coup de l'énonciation chez Lacan impliquent le caractère logique de sa recherche. Comme nous aurons l'opportunité de l'apprécier, les trois temps logiques marquent la chronologie de son enseignement à l'égard de différentes questions. Dans cet ordre d'idées, il fait opérer concepts et formulations antérieures sur les nouveaux cadres ouverts par ces questions. Ainsi l'examen des anciens concepts en renouvelle le sens avec une perspective inattendue ou en détournant le sens en fonction de considérations inusitées et à la lumière des concepts postérieurs. De cette façon, les dernières considérations fonctionnent comme points de capitons sur les premières. Ces ponctuations, les unes à l'égard des autres, font des contrepoints qui peuvent nous orienter dans la complexité de son enseignement. Lacan fait ces mises au point non seulement dans un même séminaire, mais aussi d'un séminaire au suivant. Certains séminaires clés sont eux-mêmes une sorte de retour sur les plus anciens, comme le X, *L'angoisse* (1962-63)³², par exemple :

Mais déjà cette surprise m'a semblé garder la trace de je ne sais quel naïveté jamais étanchée, consistant à croire que chaque année je pique un sujet comme ça, qui me semblerait intéressant pour continuer le jeu de quelque sornette. Non. **L'angoisse est très précisément le point de rendez-vous où vous attend tout ce qu'il en était de mon discours antérieur. Vous verrez comment pourront maintenant s'articuler entre eux un certain nombre de termes qui ont pu jusqu'à présent ne pas vous apparaître suffisamment conjoints. Vous verrez, je le pense, comment, à se nouer plus étroitement sur le terrain de l'angoisse, chacun prendra encore mieux sa place.**

[...] **Vous verrez que la structure de l'angoisse n'en est pas loin, pour la raison que c'est bel et bien la même [du fantasme].**

Selon la ponctuation que j'ai signalée, alors, on peut essayer de lire les neuf Séminaires précédents à la lumière de la structure de l'angoisse. Et de fait, il nous met sur la piste, cette structure est la même que celle dégagée pour le fantasme dans ses Séminaires précédents³³. Avec Lacan c'est toujours comme

³¹ Postface du 1^{er} janvier 1973 au son séminaire XI de 1964, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris, Seuil, édition de poche, p. 312.

³² Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre X L'angoisse* (1962-63). Paris, Seuil, 2004, p. 11.

³³ Au moins, dans mon cas, selon ce que j'ai pu comprendre dans le séminaire VI.

ça, une surprise, un point de vue qu'on n'attendait pas, comme dans le mouvement d'une bande de Moebius. Le lecteur pourra trouver plusieurs autres exemples comme celui-ci dans les premières pages de chaque séminaire.

Alors, pour ce qui concerne cette recherche, l'épigraphe que j'ai attribuée à ce paragraphe est un retour et une mise au point de Lacan, presque dix années après (1973)³⁴, sur l'ensemble de son séminaire XI (1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Je rappelle ce qu'il dit alors : « Ce qui me frappe, quand je relis ce qui fut ma parole, c'est la sûreté qui me préserva de faire bêtise au regard de ce qui me vint depuis ». C'est cette « sûreté » comme noyau dans un enseignement très riche et varié qui me donne confiance dans la recherche dans l'après-coup. En établissant cette « sûreté », ce point d'appui fixe, on peut déterminer, alors, les points mobiles et les nouveaux, dans l'ensemble de son enseignement.

Ainsi, on peut supposer plusieurs choses dans ce noyau de sûreté lacanien. Je risque mon hypothèse : il s'agit de la méthode avec laquelle Lacan a abordé la lecture des textes freudiens dans ses séminaires et qui, à mon avis, lui a permis de soutenir son enseignement du principe à la fin ; à savoir, celle de situer avec précision les domaines de l'imaginaire, du symbolique et du réel. Voici, par exemple, dans *La Troisième* (1974), un regard *Nachträglich* de Lacan bien défini, clair et à jour, sur cette méthode, après plus de 20 ans d'enseignement³⁵:

Le symbolique, l'imaginaire et le réel, **c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du discours analytique**, quand analyste vous l'êtes. Mais ils n'émergent, ces termes, vraiment que pour et par ce discours. Je n'ai pas eu à y mettre d'intention, je n'ai eu qu'à suivre, moi aussi.

Ainsi, du côté de l'énonciation que j'ai soulignée, on voit comment Lacan s'est lui-même soumis au parcours qui trace le discours analytique dans les trois registres. Et du côté de l'énoncé, en ce qui concerne la proposition que j'ai mise en gras, on observe que ces trois systèmes de référence constituent « l'énoncé » de ce qui opère dans la parole quand il s'agit du discours analytique. Quelques lignes auparavant, il s'adresse directement à nous, ses interlocuteurs au début du XXI^e siècle, dans les termes suivants ³⁶:

Si vous pouvez penser avec les peauciers du front, vous pouvez aussi penser avec les pieds. Eh bien, c'est là que je voudrais que ça entre – puisque, **après tout, l'imaginaire, le symbolique et le réel, c'est fait pour que,** ceux de cet attroupement qui me suivent, **ça les aide à frayer le chemin de l'analyse.**

Ici, l'énoncé fait de l'imaginaire, le symbolique et le réel ce qui « aide à frayer le chemin ». Et l'énonciation lacanienne ne se prive pas de nous exhorter à les utiliser pour penser les problèmes dans le cadre psychanalytique. Mais cette

³⁴ Postface du 1^{er} janvier 1973 à son séminaire XI de 1964. *Op. cit.*, p. 312.

³⁵ Lacan, Jacques. « La troisième ». (1974). In : *Lacan au miroir des sorcières*. Nouvelle revue de psychanalyse. N° 79. Paris, Navarin, 2011, p. 15.

³⁶ *Ibid.*, p. 14.

exhortation n'est pas apparue seulement ces dernières années, c'est une mise à jour de cette même exhortation qu'on lit dans le premier Séminaire³⁷ : « Sans ces trois systèmes de références [l'imaginaire, le symbolique et le réel], impossible de rien comprendre à la technique et à l'expérience freudiennes ». Ainsi, entre *l'impossible de rien comprendre* du début (1953) et le *que ça aide à frayer le chemin* de la fin (1974), référés aux trois registres, on peut percevoir la confiance et la conviction de Lacan dans sa méthode.

Or, l'ordre de son énonciation de ces trois lettres qui la nomment a changé, mais pas les lettres. Dans ce premier Séminaire, il ordonne : « ISR », comme le premier fragment de *La troisième* que je viens de citer. Mais dans une conférence précédente³⁸, l'ordre était, « SIR », comme dans le deuxième fragment cité de 1974. Et, finalement, on se rappelle que le titre de son Séminaire XXII, est « RSI » ; là, il fait d'autres combinaisons comme « RIS ». Donc, les trois registres tournent ; pas en rond, plutôt comme une bande de Moebius à trois. Et ce n'est pas gratuit, étant donné les caractères d'après-coup et topologique de sa réflexion. Il me semble, alors, que c'est le caractère avec lequel nous devons comprendre ces trois registres. Ce ne sont pas trois plans inamovibles, mais des corps topologiques qui bougent pour nous orienter dans les différentes perspectives qui ont les phénomènes examinés par la psychanalyse.

En somme, **du côté des énoncés** lacaniens, soit pour nous éclaircir, soit pour nous guider et opérer dans l'expérience de l'analyse, nous n'avons plus que **le réel, le symbolique et l'imaginaire**, c'est-à-dire, le discours analytique, comme un noyau de sûreté. **Et** pour nous guider dans **la perspective *Nachträglich***, d'ailleurs, nécessaire dans toute réflexion psychanalytique, nous n'avons plus que **les énonciations** de Lacan lui-même sur le devenir des points clés de la recherche analytique tout au long de son enseignement.

1.2.5 L'ÉNONCIATION LACANIENNE SUR LA JOUISSANCE ET LA PSYCHOSE

1.2.5.1 Le point de vue de la recherche entre deux points de coupure dans l'énonciation lacanienne ou de l'équivoque entre *linguistique* et angoisse

Ainsi, pour m'orienter dans le legs de Lacan si étendu et complexe, je ne pouvais que privilégier le niveau de ses énonciations sur celui de ses énoncés, surtout à l'égard des psychoses et de la jouissance. Je m'étais rendue compte que la perspective *Nachträglich*, était chez Lacan, une mise en acte permanente. En suivant ce fil de l'énonciation, plutôt que celui de ses énoncés, je pourrais saisir comment il percevait, à la fin de son enseignement, les concepts et propositions

³⁷ Lacan, Jacques. *Séminaire Livre I. Les écrits techniques de Freud*. (1953). Paris, Seuil, édition de poche. p. 119.

³⁸ Lacan, Jacques. « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » (8 juin 1953). In : *Des noms-du-père*. Paris, Seuil, 2005, p. 9-63.

du début sur ces sujets. Grâce à ce contraste, je pouvais, alors, établir les fondements conceptuels de ma thèse en ce qui concernait les psychoses et la jouissance.

Mais, le dernier enseignement de Lacan est assez long et suit des variations importantes qui obligent à se poser une autre question : quel moment de l'énonciation privilégier pour le faire valoir comme point de référence dans l'examen des concepts qui pourraient tracer le profil de la psychose et la jouissance ? Mon choix peut paraître arbitraire et un effet du hasard. Je n'ai pas lu tout Lacan, je n'en avais pas la possibilité et cela ne semblait pas nécessaire aux fins de ma recherche. Sur ce que je connaissais et, comme dirait Jorge Luis Borges, ce « qui m'avait été donné de lire », j'ai choisi deux moments clés. Le Séminaire XX, *Encore* (1972-73) et le X, *L'angoisse* (1962-63). Dans le premier, l'énonciation est explicite et tranchante. Il s'agit de la seconde leçon du 19 décembre 1972. Il sépare bien les domaines, en ce qui concerne le langage et laisse à Jakobson le domaine de la linguistique, il nomme celui de la psychanalyse : « *linguisterie* ». Je cite et souligne cette énonciation claire et précise³⁹ :

Un jour, je me suis aperçu qu'il était difficile de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient était découvert.

D'où j'ai fait quelque chose qui me paraît à vrai dire la seule objection que je puisse formuler à ce que vous avez pu entendre l'autre jour de la bouche de Jakobson, à savoir que tout ce qui est du langage relèverait de la linguistique, c'est-à-dire, en dernier terme, du linguiste.

Non que je ne lui accorde très aisément quand il s'agit de la poésie à propos de laquelle il a avancé cet argument. **Mais si** on considère tout ce qui, de la définition du langage, s'ensuit quant à la fondation du sujet, si renouvelée, si subvertie par Freud que c'est là que s'assure tout ce qui de sa bouche s'est affirmé comme l'inconscient, alors **il faudra**, pour laisser à Jakobson son domaine réservé **forcer quelque autre mot. J'appellerai cela la linguisterie.**

Le deuxième point de référence, que j'ai choisi comme d'importance dans les énonciations lacaniennes, était incontournable. Deux fois le fil de ma recherche m'a menée à ce Séminaire X des années 1961-62, *L'angoisse*. Une fois particulièrement, en suivant le chemin dans l'après-coup à partir de ce point marqué par la *linguisterie*, dix ans après. Bien qu'il soit situé au milieu de son enseignement et non à la fin, comme je prétendais, j'ai dû rendre les armes. Lacan, lui-même le signale comme le Séminaire où viennent à converger toutes les voies ouvertes dans les neuf séminaires précédents, comme je l'ai déjà indiqué plus haut : « L'angoisse est très précisément le point de rendez-vous où vous attend tout ce qu'il en était de mon discours antérieur ». Donc, il me semble que, rétrospectivement, c'est un Séminaire auquel son enseignement postérieur renvoie souvent comme contrepoint. Si on se situe dans l'enseignement de Lacan à partir de ces deux mises au point dans sa propre ligne d'énonciation, on trouve trois moments bien délimités. J'indique en rouge les moments de ces mises au point :

Premier moment : Séminaires I à **X**

³⁹ Lacan, Jacques. *Le séminaire Livre XX, Encore*. (1972-73). Paris, Seuil, Édition de poche, 1975, p 24.

Deuxième moment : Séminaires X à XX
Troisième moment : Séminaire XX à XXVI

Dans cette logique, alors, j'essaye de lire les énonciations du premier Lacan sur la psychose et la jouissance à la lumière de ce Séminaire X, ainsi que celles de ce Séminaire sur l'angoisse à la lumière de celles du Séminaire XX, *Encore*. De la même manière, les énonciations sur les psychoses et la jouissance, déclarées dans cette dernière rupture, que Lacan signale dans le « partage des eaux », avec Jakobson, admettent d'être lues à la lumière de *L'angoisse*. Cependant le rapport que j'ai établi entre les deux concepts marque des différences dans la manière de les appréhender dans cette perspective. C'est-à-dire, que, comme le titre de ma recherche l'indique, le thème principal est le traitement de la jouissance et non la psychose ordinaire. Cette structure est bien le terrain sur lequel je place ma recherche, parce que je pourrais avoir choisi de la placer sur le terrain de la névrose, de la perversion ou même de la psychose extraordinaire. Mais pas du tout, c'est parce que les trois questions qui ont motivé ma recherche venaient de cette structure et non des autres.

Il est clair maintenant, que si le sujet de la recherche est le traitement de la jouissance et pas le terrain où se place ce traitement, je donne, alors, la priorité à la jouissance comme point de capiton ou référence dans la recherche théorique. De cette façon, je l'ai conçu et énoncé comme « un point de vue » à partir duquel je me devrai me positionner pour entreprendre, mener et finir l'investigation. Ce point de vue a été élucidé dans ma recherche précédente du Master 2, selon son mémoire intitulé⁴⁰ : *De la jouissance comme point de vue pour une recherche psychanalytique sur les psychoses ordinaires*. Sa conclusion, est le point de vue que je cherchais à l'époque pour cette future investigation du doctorat, c'est, alors le point de départ et le point de référence de cette thèse. Ma découverte a été que ce point de « vue », était un point « aveugle », mais il était plutôt sonore, celui des formations de la *lalangue*, en termes de *linguisterie* comme proposée par Lacan. Il s'agit des équivoques au niveau phonématique de la langue, mais dehors de ses lois symboliques. Dans ces dernières, l'absence compte autant et elle est en relation avec la présence. En ce sens, en dehors de toute absence, l'équivoque se joue dans la pure présence, celle du réel entendu de la langue, comme nous le verrons dans le chapitre 3 de la première Section. Un indice dénonce que c'est un point de jouissance : une fois perçue l'équivoque, le rire du sujet éclate. Cette vocalisation, le rire, n'appartient pas à la langue de sa paroisse, comme dans le cas du *witz*, où le rire éclate aussi, mais à sa « langue particulière », appelée par Lacan la *lalangue*. Rien ne garantit que l'équivoque fasse rire un autre que le sujet impliqué dans la jouissance en jeu dans cette expression sonore particulière. D'autre part, si l'absence symbolique se joue dans le *Witz* à travers de ce qu'on ne dit pas dans le dit, l'équivoque se joue toute entière dans l'immédiateté du dit.

Il me semble que n'est pas gratuit que, justement, le premier point de coupure que j'ai trouvé dans l'énonciation du dernier Lacan dans le Séminaire XX, la *linguisterie*, ait été en rapport avec ce point de jouissance, situé dans l'enquête

⁴⁰ SALDARRIAGA, Ana Victoria, sous la direction de FAJNWAKS, Fabian. *De la jouissance comme point de vue pour une recherche psychanalytique sur les psychoses ordinaires*. Mémoire Master Recherche Psychanalyse. Département de Psychanalyse, Université Paris 8, octobre 2011, inédit.

du Master 2 comme « point de vue » : les équivoques de la *lalangue*. C'est à partir de ce point de vue sur la jouissance que toute ma recherche avance. C'est le point de référence sur lequel je m'appuie pour déterminer le traitement de la jouissance dans chacun des trois cas de psychoses ordinaires qui constituent le centre de l'investigation, mais aussi, le point de levier pour les futures recherches sur son diagnostic. Finalement, c'est à partir de ce point de vue que j'essaie de lire l'énonciation lacanienne sur la jouissance dans le Séminaire X, *L'angoisse*.

Autrement dit, le point de vue de la jouissance, déterminé pour cette thèse, sera considéré dans la lecture réciproque et dans l'après-coup de l'énonciation lacanienne sur la jouissance, dans ces deux Séminaires, le XX et le X. Le premier situe ce point de vue dans un autre domaine, en dehors de la linguistique ; le deuxième, lui fixe un point de rendez-vous des concepts fondamentaux. Et l'énoncé correspondant à chaque énonciation en précise les termes, à savoir, le domaine : la *linguisterie* ; et le point de rendez-vous : l'angoisse ! Voilà les deux points de coupure entre lesquels je dois situer ce point de vue qui est l'équivoque comme formation de la *lalangue* : *linguisterie* et angoisse. Et, dans la perspective de ce point de vue, je dirai, alors que l'équivoque, comme point de vue de la jouissance dans cette recherche, est le point de capiton qui fait le lien entre les concepts cliniques de *linguisterie* et angoisse dans l'enseignement de Lacan. Voici un tableau (Tableau 2) qui recueille ces rapports énonciation/énoncé que Lacan établit, à l'égard de la jouissance, dans les deux parties de son Séminaire que j'ai choisies pour m'orienter dans la recherche, le XX et le X, concernant le point de capiton signalé par ma recherche :

Tableau 2 : Rapports énonciation/énoncé dans deux ponctuations de l'enseignement de Lacan, Séminaires XX (1972) et X (1962)

Points de référence théoriques et cliniques de la recherche	Ponctuation 1 : dans l'après-coup l'énonciation de 1972	Point de capiton : ma recherche sur le traitement de la jouissance	Ponctuation 2 : dans l'après-coup l'énonciation de 1962
Au niveau de l'énonciation	Séminaire XX, <i>Encore</i> : « il faudra, pour laisser à Jakobson son domaine réservé forger quelque autre mot. J'appellerai cela la linguisterie ».	Point de vue de la jouissance	Séminaire X, <i>L'angoisse</i> : « L'angoisse est très précisément le point de rendez-vous où vous attend tout ce qu'il en était de mon discours antérieur ».
Au niveau de l'énoncé	<u>La « linguisterie »</u>	<u>L'équivoque</u>	<u>L'angoisse</u>

1.2.5.2 L'énonciation lacanienne sur la jouissance : de la jouissance par rapport au signifiant et l'objet petit *a* à l'objet petit *a*, et le signifiant par rapport à la jouissance

Donc, avec ces trois points de référence qui tracent le cadre où doit s'inscrire la recherche tant du point de vue de l'énonciation que de l'énoncé, nous allons aux déterminations conceptuelles précises qui seront les fondements à l'égard de la jouissance. Au début de son enseignement Lacan examine la jouissance par rapport à d'autres concepts cruciaux de la psychanalyse. Par exemple, en suivant ce que j'ai souligné dans la Table de l'Annexe D1⁴¹, dans le séminaire III, par rapport au moi ; dans le séminaire V, en ce qui concerne le signifiant ; dans le séminaire X, par rapport à l'angoisse, l'amour et le désir ; et dans le séminaire XI, par rapport à l'objet petit *a*.

Il me semble qu'une de ces formulations qui peut témoigner de ces rapports où la jouissance est en fonction des autres concepts, est la suivante⁴² : « Car le désir est une défense, défense d'outrepasser une limite dans la jouissance ». Je l'ai trouvée dans le cadre de son écrit *Subversion du sujet et dialectique du désir*, par rapport au fantasme, indice du désir. Le sujet de la phrase est « le désir », donc il oriente la focalisation du contenu sur lui-même, plutôt que sur le terme « jouissance ». Ainsi, la jouissance est au fond du désir, et le désir est entre elle et le fantasme. Donc, le cœur de cette triplète, fantasme, désir et jouissance, est, finalement, la jouissance, comme le montre le fantasme névrotique.

Mais, au fur et à mesure que Lacan avance dans sa recherche, la jouissance prend la place d'une conceptualisation et d'une fonction qui sont essentielles et qui lui sont propres. Je choisis deux points de repère pour l'illustrer, cette fois, dans les Séminaires XIX et XX. Le premier, du séminaire XIX⁴³, fait partie de la série que j'ai choisie comme point d'appui théorique pour déployer les contenus de la recherche sur la jouissance. Ici, je montre les critères qui m'ont amenée à ce choix. À mon avis, cette proposition la rend conceptuellement indépendante, parce qu'ici, contrairement à ce qui précède, la jouissance est le sujet de la phrase dans le syntagme qui indique un de ses types « La jouissance sexuelle ». Et, d'ailleurs, elle est aussi son objet direct représenté dans le substantif « jouissance ». Elle est au début et à la fin de la phrase, encadrant son objet indirect « l'être parlant » : « La jouissance sexuelle ouvre pour l'être parlant la porte à la jouissance ». A l'issue de ma recherche précédente, celle du master 2, déjà mentionnée, j'ai conclu, en suivant Lacan, bien entendu, que cette porte ouverte à la jouissance, l'est avec une clé : l'objet petit *a*⁴⁴.

⁴¹ Annexe D1 : Table : « Références de Lacan sur la jouissance dans les séminaires publiés ».

⁴² Lacan, Jacques. « Subversion du sujet et dialectique du désir ». In : *Écrits 2*, Paris, Seuil, édition de poche p. 305-6.

⁴³ Lacan, J. Séminaire XIX, *op.cit.*, p. 31.

⁴⁴ Saldarriaga, A. V., *op. cit.*, p. 45-77.

Le deuxième point de repère est cette affirmation du séminaire XX qui va lui donner aussi un statut conceptuel autonome, mais en mettant en jeu⁴⁵ le signifiant : « Je dirai que le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante ». Ainsi, ce n'est pas la même chose d'examiner la jouissance par rapport au signifiant et à l'objet petit *a*, que de lui donner un statut conceptuel indépendant en mettant en fonction ces entités. Dans le premier cas on a la jouissance en fonction du signifiant et de l'objet, et dans le second, on a le signifiant et l'objet en fonction de la jouissance.

Or, où se situe exactement le changement de ce statut conceptuel de la jouissance dans l'enseignement de Lacan ? En suivant le tableau de l'Annexe D1, on s'aperçoit qu'il est dans le Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-69). Là, il y a une séquence de trois parties (III, IV et V), dont elle est le sujet unique et principal. Il faut avertir que Lacan utilise l'introduction du Séminaire justement pour l'introduire avec le terme de « plus de jouir ». Voici la séquence, j'ai souligné ses titres dans l'Annexe :

Introduction : De la plus-value au plus de jouir
III : La jouissance : Son champ (Chapitres XII à XVI)
IV : La jouissance : Son réel (XVII à XXI)
V : La jouissance : Sa logique (XXII à XXIV)

Il est à noter que ce ne sont pas des chapitres sur la jouissance, mais des parties complètes de Séminaire. Après cela, la place de la jouissance dans l'élaboration de Lacan n'est plus la même qu'auparavant en termes des rapports conceptuels, et je le précise, uniquement dans ces termes, de rapports avec les autres concepts centraux de son enseignement qui sont le signifiant et l'objet petit *a*. Parce que, comme nous le verrons dans le chapitre 2, la jouissance est toujours présente d'une manière privilégiée depuis le début de cet enseignement. Comme chez Freud, son point de départ clinique et théorique est la jouissance, parce qu'elle est au centre des phénomènes qui ont donné naissance à la psychanalyse et lui ont ouvert une place dans le monde.

Ce sont donc ces moments d'orientation sur la place de la jouissance dans l'enseignement de Lacan qui conduisent la recherche. Je vais les développer par rapport aux cas dans la Section III de la thèse, selon ce que les conclusions sur les traitements respectifs de la jouissance m'indiquent. En voici l'inventaire :

1) La jouissance est le point central et de départ de la clinique et la réflexion psychanalytiques.

2) Sa position conceptuelle, clinique et théorique, dans l'enseignement de Lacan est du côté du signifiant et l'objet petit *a*, mais cette position a changé à partir du Séminaire XVI, quand il a défini son champ, son réel et sa logique.

3) Avant cette conceptualisation, la jouissance dépendait du signifiant et de l'objet petit *a*, un peu comme un rideau de fond dans ces rapports, comme l'exprime la phrase « Le désir est une volonté de jouir ». Par la suite, Lacan la met au premier plan de la scène pour son examen et la conséquence en sera la révélation que le signifiant comme l'objet petit *a*, vont se soumettre à elle. Le

⁴⁵ Lacan, J. Séminaire XX, *op.cit.*, p. 34.

premier va se situer au niveau de la substance jouissante et le dernier sera la clé pour la trouver.

1.2.5.3 Coups et après-coups dans la recherche des psychoses ordinaires

Le syntagme « psychoses ordinaires » n'est pas de Lacan. Il a été introduit en 1998 dans le cadre de la recherche des sections cliniques françaises qui appartiennent au champ freudien, comme déjà mentionné. Mais étant donné que ses fondements sont lacaniens, ceci m'amène à réfléchir alors, dans l'après-coup, à l'enseignement de Lacan sur les psychoses. Autrement dit, des derniers enseignements aux premiers, mais aussi du principe à la fin. Par exemple, on peut penser Schreber à partir de Joyce, comme on a pu lire Joyce à partir de Schreber. En d'autres termes, on peut « re-penser » les psychoses à partir des psychoses ordinaires tout en sachant que les psychoses elles-mêmes ont permis d'isoler les psychoses ordinaires.

Je soutiendrai cette perspective dans la conclusion de la thèse, lorsque j'inscrirai les résultats de la recherche dans ceux des recherches sur les psychoses ordinaires. J'aurai, aussi l'opportunité de montrer en détail les mouvements logiques de Lacan à l'égard de sa compréhension de la psychose, dans une recherche postérieure. Pour l'instant, j'avancerai mes hypothèses. En termes de temps logiques, on peut penser a) que le cas Aimée (1932) a constitué pour Lacan un instant du regard par rapport à sa recherche sur les psychoses, b) que son commentaire du cas Schreber dans le Séminaire III (1955-56) marque son temps du comprendre et c) le Séminaire XXIII sur Joyce (1975-76), le moment de conclure.

De point de vue de la jouissance en termes de l'équivoque, il est possible que la littérature de Joyce permette de penser, dans l'après-coup, les néologismes et la langue fondamentale de Schreber dans le registre de la *linguisterie*. Ainsi, les deux termes différents utilisés par Lacan dans son énonciation entre ces temps logiques pour se référer à la folie, témoignent de ce changement de registre d'inscription des phénomènes respectifs. C'est-à-dire, chez Aimée et Schreber ces phénomènes de la folie étaient inscrits dans la linguistique et chez Joyce, Lacan les inscrit dans la *linguisterie*. Ces mots sont « psychoses » et « *folisophie* ». Le premier, est justement le titre qu'il lui donne à son Séminaire sur Schreber. Et Lacan prononce le deuxième mot 20 Séminaires après, dans le cadre de son Séminaire sur Joyce. Le fil qui guide Lacan dans ce Séminaire est, à mon avis, une actualisation de la question qui, sûrement, a lancé sa recherche sur la psychose. Je le cite⁴⁶ :

À la pointe de ce qui est dans l'occasion mon travail, le travail d'épongeage en question [autour de l'œuvre de Joyce], je dois me demander pourquoi je le fais. Il est certain que c'est parce que j'ai commencé. Mais j'essaie, comme on essaie pour toute réflexion, de me demander pourquoi j'ai commencé.

⁴⁶ Lacan, Jacques. *Le séminaire Livre XXIII, Le Sinthome*. (1975-76). Paris, Seuil, 2005, p. 77.

À partir de quand est-on fou ? La question vaut la peine d'être posée. Mais pour l'heure, la question que je me pose, et que je pose à Jacques Aubert, est celle-ci – Joyce était-il fou ?

Mais, dans le chapitre VIII du Séminaire, qui appartient à la partie intitulée « L'invention du réel », il fait la déclaration suivante⁴⁷ :

Si je prends les mêmes risques, c'est bien plutôt pour vous préparer à ce que je pourrais vous dire d'autre, en essayant de faire une *folisophie*, si je puis dire, moins sinistre que le *Livre* dit de la *Sagesse* dans la Bible, quoiqu'après tout c'est ce qu'on peut faire de mieux pour fonder la sagesse sur le manque, qui est la seule fondation qu'elle puisse avoir.

[...]

Et voilà assez pour aujourd'hui. Il faut un peu rire de temps en temps.

La *folisophie*, donc, est cette création de la *lalangue* particulière de Lacan pour nommer la folie dont parle Le livre de la Sagesse de la Bible, en lui donnant un autre fondement que la sagesse, le manque. En utilisant les termes de l'intitulé de la partie dans laquelle elle apparaît, on peut dire que la *folisophie* est « une invention du réel », une équivoque qui nous fait rire. Cela serait très intéressant de revenir un jour sur cette folie biblique et son rapport avec celle de Schreber et Joyce dans une recherche future. Pour l'instant, il suffit de remarquer que ces deux nominations de la folie dans la bouche de Lacan, « psychose » et « *folisophie* », parlent d'un changement dans l'après-coup de sa perspective sur la folie à partir de ce point de vue de la jouissance qui est l'équivoque. Pour ma part, j'essayerai d'inscrire ce qu'on appelle les psychoses ordinaires dans cette *folisophie* lacanienne.

Il faut savoir que le travail sur Joyce se situe dans le cadre de l'élaboration de Lacan sur la *linguisterie* et la *lalangue*. En effet, il parle de la *lalangue* dans le Séminaire XIX (1971-72)⁴⁸, dans la première des conférences à Saint Anne qui le précèdent et que Jacques-Alain Miller a publiée sous le titre : *Je parle aux murs*. Il s'agit de la leçon du 4 novembre 1971, intitulée « Savoir, ignorance, vérité et jouissance »⁴⁹, et il introduit la *linguisterie*, dans la leçon du 19 décembre 1972 du Séminaire suivant, le XX, *Encore*. Si on considère qu'ensuite viendront les Séminaire XXI (1973-74), *Les non-dupes errent* et le XXII (1974-75), *RSI* ; on peut envisager ce Séminaire XXIII sur Joyce, *Le sinthome*, comme un moment conclusif qui articule la *lalangue* et la *linguisterie* dans les trois registres RSI, à travers le nœud borroméen, bien entendu, en termes de réflexion sur les psychoses. Parce que, comme nous verrons dans le prochain chapitre, ce même Séminaire XXIII peut être un temps de comprendre à l'égard du nœud borroméen. Donc, les termes *lalangue* et *linguisterie* signalent la distance que la psychanalyse prend à l'égard de la linguistique et la langue à cause de la jouissance retrouvée dans l'équivoque. Et cette distance se traduit, en ce qui concerne aux psychoses, à travers le terme *folisophie*.

⁴⁷ Ibid., p. 128.

⁴⁸ Selon l'Index Référentiel de Henry Krutzen, op. cit., p. 343 et 355 (pour « *linguisterie* »).

⁴⁹ Lacan, Jacques. « Savoir, ignorance, vérité et jouissance ». In : *Je parle aux murs*. Op.cit., p. 18-19 et 25.

D'autre part, on sait que les places du signifiant et de l'objet *a* par rapport à la jouissance permettent la distinction diagnostique entre psychose, névrose et perversion. Ainsi les névroses ont permis à Lacan de nous montrer les points clefs des logiques signifiantes de la psychose (c'est la structure en jeu dans cette recherche), alors, inversement, on peut essayer de penser les névroses à partir des psychoses et notamment, depuis les psychoses ordinaires sur la base de son enseignement après les années 70. C'est-à-dire, quand le signifiant et l'objet sont en jeu dans la structure en fonction de la jouissance et non l'inverse. Cette manière de penser les structures sera vérifiée par l'analyse de cas.

En somme :

1.- Étant donné que le syntagme « psychoses ordinaires » est conçu postérieurement à Lacan, mais sur les fondements de son enseignement sur les psychoses, on peut alors essayer de penser les psychoses elles-mêmes à partir des psychoses ordinaires, ainsi comme on a pu penser ces dernières à partir des premières. Dans ce sens le point de vue de la jouissance comme équivoque, nous donne la voie : on peut essayer de penser la psychose à partir de la *folie*.

2.- En tenant en compte, d'une part, que les places du signifiant et l'objet petit *a*, par rapport à la jouissance déterminent les distinctions diagnostiques entre névroses et psychoses, notamment les ordinaires ; et d'autre part, que le terme de jouissance est devenu à la fin de l'enseignement de Lacan un concept indépendant en relation au signifiant et à l'objet petit *a* ; donc on peut également essayer de penser les névroses à partir des psychoses, notamment ordinaires, comme on a pensé les psychoses à partir des névroses dans l'enseignement de Freud et Lacan, alors qu'au contraire, la jouissance était examinée en fonction du signifiant et de l'objet petit *a*.

1.2.6 LES MOUVEMENTS DE CETTE RECHERCHE DU POINT DE VUE DE LA JOUISSANCE

Ainsi, parmi les possibilités de mouvement dans l'après-coup que la psychanalyse offre pour une recherche sur le traitement de la jouissance dans les psychoses ordinaires, l'analyse de cas admet deux mouvements. Dans le premier, et pour établir la problématique, elle ira du commencement à la fin de l'enseignement de Lacan, pas de façon chronologique mais comme je l'ai déjà souligné ce sera de manière *Nachträglich*, depuis son dernier enseignement. La jouissance sera, alors, le point de vue de ce regard rétrospectif sur les éléments clés du premier enseignement. C'est alors la jouissance qui va me guider dans l'examen et la sélection des éléments théoriques, méthodologiques et cliniques du premier enseignement que la recherche requiert pour sa réalisation. Le lecteur trouvera alors, comme preuve de ce premier mouvement, une première lecture des cas à travers le graphe du désir. C'est, en somme, le contenu de cette thèse.

Le deuxième mouvement sera une deuxième lecture des cas à partir du nœud borroméen, dans une recherche future. Dans ce sens, nous nous intéresserons à la manière dont les éléments du graphe ont changé ou non de position dans le nœud à l'égard de la jouissance, notamment le signifiant et l'objet

petit *a*. Les deux mouvements nous obligent donc à déterminer avec précision ce qui est commun aux deux bouts de l'enseignement de Lacan et aux deux supports de lecture des cas (le graphe et le nœud), à savoir : le réel, le symbolique et l'imaginaire, à la lumière de la jouissance. La comparaison des résultats entre les deux mouvements, nous permettra, dans une troisième partie de cette recherche, de dégager un troisième mouvement plus général : celui d'aller, rétrospectivement et en ce qui concerne le traitement de la jouissance, de la psychose ordinaire aux psychoses, aux névroses et aux perversions.

A PARTIE I : LE TEMPS POUR COMPRENDRE, VERS LA FORMULATION DE L'HYPOTHESE

ou
**Comment peut-on reconnaître les trois registres RSI dans
un entretien psychanalytique ?**

*Ad usum autem orationis, incredibile est, nisi diligenter attenderis, quanta
opera machinata natura sit.*

Combien de merveilles recèle la fonction du langage si vous voulez prendre
garde diligemment⁵⁰



Balancier de Newton

⁵⁰ Lacan fait référence à cette phrase de Cicéron dans *L'étourdit* (1972). (*Autres écrits*, p. 483). Il nous dit qu'il l'avait choisie comme exergue à sa leçon du 11 avril 1956 du Séminaire III, (p. 207). En effet, elle est l'épigraphe de ce chapitre XIV du Séminaire titré : « Le signifiant, comme tel, ne signifie rien », un des fondements de cette thèse.

2 LES ASPECTS GÉNÉRAUX ET SPÉCIFIQUES DE L'ANALYSE DES ENTRETIENS

Cette thèse s'occupe, alors, selon notre introduction, de l'analyse de trois entretiens, pour déterminer le traitement effectué sur la jouissance dans chaque cas, celle qui se rapportait directement avec le corps de chaque sujet pendant la conversation correspondante. Ce premier chapitre présente le titre des trois entretiens, les aspects généraux, des entretiens : intervenants, temps et espace; et les aspects particuliers qui les déterminent du point de vue psychanalytique : un dialogue analysant-analyste qui répertorie la jouissance avec trois registres de leurs paroles, Réel, Symbolique et Imaginaire (RSI), ces registres ouvrent, alors, trois espaces correspondants dans le cours d'un certain temps.

2.1 LES TITRES DES ENTRETIENS

Les entretiens ont eu lieu en Colombie, dans ma langue d'origine, la langue espagnole. Surprise par leurs effets sur les trois garçons, je les ai mis par écrit presque immédiatement après leur réalisation quand le souvenir en était encore frais. Cette surprise s'est transformée en questions : qu'est-ce qui est arrivé pour que, en chaque cas, le résultat ait été aussi immédiat, salutaire et durable ? Qu'est-ce qu'on avait dit, alors ? Où était la magie ? L'opportunité d'une recherche universitaire à Paris 8, m'a donné, ensuite, l'occasion d'entreprendre le chemin vers les réponses. Mais en même temps, cela a exigé un double travail d'écriture en plus. D'abord, encadrer les trois entretiens dans un projet de recherche, donc, les réécrire en espagnol dans ce but, puis, leur traduction dans la langue française.

La première exigence de réécriture pour l'élaboration du projet de recherche qui s'est achevé avec cette thèse, m'a demandé logiquement de leur attribuer un titre. Ce titre se compose d'un prénom fictif pour chaque sujet et de quelques mots de plus qui, à mon avis, caractérisent le point clé de l'action et des effets produits sur chacun des trois garçons. Voici :

- 1.- Mathias ou en quoi un coquillage ressemble-t-il à un dinosaure ?
- 2.- Marcelo ou *Rien que pour vos cheveux*
- 3.- Luis ou les bagarreurs

Le deuxième travail de traduction et, d'ailleurs, de correction de la traduction initiale que j'ai pu proposer, a été, pour moi, une première découverte des surprises et impasses propres de toute traduction. Des mots espagnols n'avaient pas d'équivalents en français, et des expressions françaises dont je ne savais pas bien si elles signifiaient exactement ce que je voulais exprimer en espagnol. Mais, cependant, j'en tirai des bénéfices dans quelques cas, où la langue française exprimait mieux ce que je voulais dire que l'espagnole, comme dans le cas du titre de l'entretien de Marcelo. Il inclut le titre du film qu'il me

racontait, *Rien que pour vos cheveux*. En espagnol ce titre est *No te metas con Soja*, c'est-à-dire, « Ne te bagarres pas avec Soja ». Comme nous le verrons, le titre français est plus pertinent pour exprimer le travail sur les objets petit *a* pour ce cas. D'ailleurs, d'après Wikipédia, on sait que ce titre est inspiré par un film de James Bond : *Rien que pour vos yeux*⁵¹. En effet, le film raconté par Marcelo en est une parodie, mais ce qui est essentiel dans les deux films est le rapport des héros avec les objets petit *a*, yeux dans l'un, cheveux, dans l'autre. Dans le récit et l'analyse des entretiens j'aurais l'occasion de revenir et d'expliquer ces difficultés et profits. Par l'instant je présente les trois titres en espagnol et en français (Tableau 3), pour m'attaquer ensuite aux aspects généraux des entretiens.

Tableau 3 : Les titres des entretiens en espagnol et en français

Entretien	Titre en espagnol	Titre en français
Mathias	Matias o ¿en qué se parecen una concha y un dinosaurio?	Mathias ou en quoi un coquillage ressemble-t-il un à un dinosaure ?
Marcelo	Marcelo o <i>No te metas con Soja</i>	Marcelo ou <i>Rien que pour vos cheveux</i>
Luis	Luis o los <i>peliones</i>	Luis ou les bagarreurs

2.2 LES TROIS ASPECTS GÉNÉRAUX POUR L'ANALYSE DES ENTRETIENS : INTERVENANTS, TEMPS ET ESPACE

Un entretien est, selon le CNRTL⁵² une « Action d'échanger des propos avec une ou plusieurs personnes; conversation suivie sur un sujet ». Et en effet, les trois entretiens que j'ai eus avec Mathias, Marcelo et Luis n'ont été que des échanges, mais sans propos ni sujet. Ces échanges se sont inscrits de façon précise dans le temps et l'espace, comme il arrive dans tout entretien en général. Mais le fait qu'il ne s'agisse pas d'échanges de propos ni qu'ils aient porté sur un sujet déterminé, les place dans une autre plan, celui d'une conversation quotidienne sans but aucun. Une autre différence marque ces entretiens par rapport à des conversations amicales sur n'importe quel sujet. Il s'agit de la consigne qui marque le travail analytique dès son début, celle de l'association libre : dire tout ce qui arrive à l'esprit sans considération de censure aucune. Voilà ce qui fait que l'échange avec les trois garçons a eu d'autres objets que des propos. On a échangé de simples mots, ceux qui venaient à l'esprit. Ils commençaient par exprimer n'importe quelle occurrence et moi, je leur répondais en suivant les chemins que leurs mots me traçaient, il n'est rien arrivé d'autre. Et cependant, il a eu, après ces échanges, un peu fous, des effets surprenants sur les mots et les comportements de ces trois jeunes garçons. J'en ai déduit que ces mots, avaient dû atteindre une jouissance dans chaque cas, du moins, les jouissances plus évidentes au début de la conversation : la boulimie de Marcelo, l'agressivité de Luis et l'hostilité et rigidité de Mathias.

⁵¹ www.wikipedia.org.rienquepourvoscheveux

⁵² <http://www.cnrtl.fr/definition/entretien>

Pour examiner en détail ces entretiens et l'origine des effets sur la jouissance pour les trois sujets qui conduisaient les conversations, je dois isoler, d'abord, les aspects propres de toute interlocution, puis, ceux spécifiques du traitement analytique de la jouissance, dans le cadre de ces entretiens. Je commence, alors, par le premier niveau général de l'analyse qui exige de déterminer les intervenants, l'espace et le temps des dialogues. Dans ce sens, nous avons déjà avancé les informations correspondantes. Je les rappelle.

Les deux intervenants de la situation sont : 1) les paroles, celles de l'analysant et celles de l'analyste et 2) la jouissance traitée, celle par rapport au corps de l'analysant. Sur le temps nous avons déterminé la chronologie des entretiens : leurs avants, leurs après et les moments de leurs cours eux-mêmes, à savoir, la situation initiale, et le début, le cours et la fin. Et, finalement, en ce qui concerne à l'espace, il est complètement différent pour chaque cas. Pour Mathias, le lieu de la conversation a été mon cabinet privé ; pour Marcelo, une institution de soins psychanalytiques pour enfants et adolescents ; et pour Luis, son école primaire.

2.3 LA SPECIFICITÉ DES TROIS ASPECTS DANS L'INTERLOCUTION ANALYTIQUE

Voyons, alors, ces aspects dans le cadre spécifique qui distingue ces dialogues analytiques des interlocutions courantes et, voire, des autres interlocutions thérapeutiques.

2.3.1 LES INTERVENANTS : PAROLE ET JOUISSANCE À PARTIR DE L'INTERLOCUTION PSYCHANALYSE-LINGUISTIQUE

La spécificité analytique des mots prononcés sans aucun propos réside en qu'ils ont été entendus et traités dans les trois registres, RSI, où ils se situent quand on parle. Les autres conversations, voire thérapeutiques, entendent les mots prononcés dans le registre purement imaginaire, mais sans les traiter comme il faut, selon les logiques de ce registre. De la jouissance, nous avons déjà signalé le caractère analytique, il s'agit du traitement de la jouissance du sujet qui parle par rapport à son corps. Cette jouissance est normalement exclue des conversations courantes et thérapeutiques, comme il faut, d'ailleurs, dans la culture, sous prétexte de politesse, bien-être, justice ou vérité. Le dialogue analytique prend cette jouissance en compte pour redonner au sujet sa juste place dans la société.

Dans le chapitre suivant, je vais m'occuper par extenso des indices des trois registres de la parole et comment, à partir d'eux, on peut situer la jouissance

dans le dialogue. La question à résoudre sera : comment identifier si le mot oralisé par quelqu'un, appartient à l'imaginaire, au symbolique ou au réel, dans le dialogue analytique ? Pour répondre à cette question, je partirai du point commun entre la linguistique et la psychanalyse : la fonction poétique du langage. Et, pour l'illustrer, je me servirai de l'analyse de trois textes littéraires unis par un même signifiant. Mais, ici, je voudrais présenter les fondements du choix que j'ai fait, de la voie poétique pour apprendre à reconnaître les indices qui, dans la clinique, vont nous orienter pour situer les registres de la parole dans les entretiens.

Ces fondements ont une petite histoire, celle qui marque, à mon avis, les trois moments du dialogue psychanalyse-linguistique dans l'enseignement de Lacan. Je situe le moment de l'ouverture de ce dialogue dans les années cinquante. Dans le Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud* (1953-54) les discussions avec Émile Benveniste sur la signification ont inauguré ce dialogue (Chapitre XX, p. 376-77). Il se poursuit aussi avec Roman Jakobson dans le Séminaire III, *Les Psychoses* (1955-56) avec l'introduction de la métaphore et la métonymie comme éléments essentiels dans la compréhension des phénomènes dans les psychoses. En effet, Lacan mentionne dans la séance du 2 mai 1956⁵³, le sujet de l'article de Jakobson : *Deux aspects du langage et deux types d'aphasie*⁵⁴. Ces deux aspects et types ne sont autres que, justement, le métaphorique et le métonymique. Mais le dialogue continue, notamment avec Jakobson dans les Séminaires V, *Les formations de l'inconscient* (1957-58) et VI, *Le désir et son interprétation* (1958-59). Un autre article de Jakobson, traduit de l'anglais en français en 1957 et que Lacan nous recommande vivement, sert aussi à l'interlocution à cette époque, *Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe*⁵⁵. Il est à l'ordre du jour pour comprendre ce que la psychanalyse a découvert sur le sujet de l'inconscient par rapport au sujet qui parle.

Le deuxième moment de cette interlocution est situé, à mon avis, dans le Séminaire XX : *Encore* (1972-73). C'est un moment où, Lacan départage ce qui est du domaine de la linguistique, de ce qui est du domaine de la psychanalyse, à partir justement de son point de communication, la fonction poétique du langage. Mais avec cette division, le dialogue avec Jakobson ne s'interrompt pas, et nous avons un dernier moment conclusif dans le Séminaire XXIV : *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-77). La référence encore à la fonction poétique du langage et le caractère conclusif de cette intervention, m'ont fait penser, après-coup, que les deux moments précédents peuvent être considérés aussi comme des moments logiques, selon la proposition de Lacan que j'ai déjà mentionnée dans l'introduction et sur laquelle nous reviendrons par la suite. Ainsi nous avons dans l'ouverture du dialogue, l'instant du regard sur les rapports psychanalyse-linguistique de la part de Lacan ; dans le moment de la séparation des domaines, le temps pour comprendre ce que ces rapports impliquent ; et dans la référence finale, le moment de conclure sur ces rapports.

⁵³ Lacan, J. Séminaire III, *op.cit.*, p. 248.

⁵⁴ Jakobson, R. « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », (Trad. français, 1956), *op.cit.*, p. 43- 67.

⁵⁵ Jakobson, R. « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe » (1950/57), *Ibid.*, p. 176-196.

Voici, ces trois moments, pour lesquels, je ne suivrai que Jakobson, puisque ses élaborations sur la fonction poétique sont le fil de mon sujet. Chacun justifie ma sélection de la voie poétique choisie, pour apprendre à reconnaître les indices des trois registres, RSI, dans la parole de Mathias, Marcelo et Luis ; et même les indices de la place que la jouissance aura dans les trois entretiens.

2.3.1.1 L'ouverture du dialogue ou l'instant du regard : sons et sens dans la fonction poétique du langage

Il est certain que la littérature a été, depuis le début de la psychanalyse, un lieu de référence privilégié. Et de la part de la linguistique, elle est, par excellence, une des expressions de ce que Roman Jakobson a appelé « la fonction poétique du langage ». Parce que si, une œuvre littéraire est, au final, un fait de parole, une réalisation de la langue comme n'importe quelle autre, elle a un caractère spécial qui la distingue immédiatement, soit à l'oral, soit à l'écrit. Autrement dit, que ce soit dans le son ou dans le sens, pour reprendre les termes d'un texte de Jakobson⁵⁶ qui témoigne de son intérêt pour ces points communs, qui ont ouvert la voie du dialogue entre la psychanalyse et la linguistique. Ainsi, Lacan s'est aperçu de ces points communs d'intérêt et a donc fait de Jakobson un interlocuteur permanent du début à la fin de son enseignement. En ce qui concerne le sens, le dialogue a commencé dans les années cinquante avec les termes « métaphore » et « métonymie ». Et en ce qui concerne le son, c'est, sans doute, le concept de signifiant qui a mené son fil.

2.3.1.2 Le temps pour comprendre : linguistique et *linguisterie*

Cette interlocution a impliqué un moment de séparation des domaines respectifs, mais pas de rupture du dialogue. J'explique d'abord cette séparation des domaines, et, ensuite, pourquoi il n'a eu pas de rupture dans le dialogue. Dans le séminaire XX : *Encore* (1972-73), dans le chapitre II titré par Miller « À Jakobson » Lacan définit ce qui appartient à la psychanalyse et ce qui appartient à la linguistique. Je le cite à nouveau⁵⁷ :

Un jour, je me suis aperçu qu'il était difficile de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient était découvert.

D'où j'ai fait quelque chose qui me paraît à vrai dire la seule objection que je puisse formuler à ce que vous avez pu entendre l'autre jour de la bouche de Jakobson, à savoir que tout ce qui est du langage relèverait de la linguistique, c'est-à-dire, en dernier terme, du linguiste.

Non que je ne lui accorde très aisément quand il s'agit de la poésie à propos de laquelle il a avancé cet argument. Mais si on considère tout ce qui, de la définition du langage, s'ensuit quant à la fondation du sujet, si renouvelée, si subvertie par Freud que c'est là que s'assure tout ce qui de sa bouche s'est affirmé

⁵⁶ Jakobson, R. « L'aspect phonologique et l'aspect grammatical du langage dans leurs interrelations » (1948), *op. cit.*, p. 161-175.

⁵⁷ Lacan, J. Séminaire XX, *op. cit.*, p 24.

comme l'inconscient, alors **il faudra, pour laisser à Jakobson son domaine réservé forger quelque autre mot.** J'appellerai cela **la linguisterie.**

Il y a dans l'avant dernière phrase une incision qui me pose problème dans la lecture : « de la définition du langage ». Où le mettre pour qu'elle reprenne sa place grammaticale originaire ? Je propose l'ordre suivant :

Mais si on considère tout ce qui s'ensuit de la définition du langage quant à la fondation du sujet, si renouvelée, si subvertie par Freud que c'est là que s'assure tout ce qui de sa bouche s'est affirmé comme l'inconscient, alors il faudra, pour laisser à Jakobson son domaine réservé forger quelque autre mot.

Si mon hypothèse de lecture est bonne, alors, nous pouvons nous attaquer à la compréhension de son sens. Une chose est claire, Lacan a compris, à partir de ce que Roman Jakobson disait de la poésie en 1972, que le domaine de la psychanalyse était autre ; pas celui de la linguistique. Alors, il forge ce mot inédit « linguisterie » pour ce qui concerne le domaine du langage dans la psychanalyse. C'est-à-dire, ce qui concerne la fondation du sujet renouvelée et subvertie par Freud, l'inconscient. Nous reviendrons sur ce qu'est la fonction poétique du langage, selon le texte de Jakobson *Linguistique et poétique* (1960)⁵⁸ et sur cette subversion du sujet en termes psychanalytiques dans les paragraphes appropriés. Mais pour l'instant, il suffit de dire que, comme les cas de la métaphore et la métonymie le montrent, la fonction poétique du langage est toujours caractérisée par deux plans qui s'ouvrent tant au niveau du signifiant, qu'au niveau de la signification. Dans ce dernier cas, par exemple, il s'agit du plan de la signification exprimée et de celui de la signification absente, auquel la représentation présente, renvoie sans le nommer. Par exemple, on suppose plusieurs significations au mot « fleurs » dans le titre de Baudelaire *Les fleurs du mal*. De ce parallélisme peut se dégager la beauté d'un texte poétique.

Dans le cas de la *linguisterie*, il n'y a pas de connexion ni à un autre signifiant ni à une autre signification parallèle. Pour le dire d'une autre manière, les mots sont isolés et pas nécessairement beaux, comme nous aurons l'opportunité de le vérifier dans l'exemple du chapitre suivant.

⁵⁸ Jakobson, R. «Linguistique et poétique » (1960), *op.cit.*, p. 209-240.

2.3.1.3 Le moment de conclure : poésie et équivoque dans l'interprétation analytique

En ce sens, justement, le dialogue n'est pas interrompu. La fonction poétique, elle-même, nous permet de nous approcher de ce que le terme de *linguisterie* implique. Je cite Lacan pendant le Séminaire XXIV (1976-77), où il se réfère encore à Jakobson et à sa fonction poétique dans ce qui peut concerner le travail de l'analyste et le caractère de son écoute. Comme ce Séminaire n'est pas encore publié, je prends la citation du N° 17/18 de *Ornicar ?*, dans lequel la séance correspondante a été diffusée, après sa formalisation écrite par Jacques-Alain Miller⁵⁹ :

Être éventuellement inspiré par quelque chose de l'ordre de la poésie pour intervenir en tant que psychanalyste ? C'est bien ce vers quoi il faut vous tourner, parce que la linguistique est une science très mal orientée. Elle ne se soulève que dans la mesure où un Roman Jakobson aborde franchement les questions de poétique. **La métaphore, la métonymie, n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose, par quoi s'unissent étroitement le son et le sens. C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique.** Ce n'est pas du côté de la logique articulée –quoique j'y glisse à l'occasion – qu'il faut sentir la portée de notre dire. Non pas qu'il y ait rien qui mérite de faire deux versants, ce que nous énonçons toujours, parce que c'est la loi du discours, comme système d'opposition. **C'est cela même qu'il nous faudrait surmonter.**

La première chose serait d'éteindre la notion de Beau. Nous n'avons rien à dire de beau. **C'est d'une autre résonance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit.**

Un mot d'esprit n'est pas beau. **Il ne se tient que d'une équivoque**, ou - comme le dit Freud – **d'une économie**. Rien de plus ambigu que cette notion d'économie. Mais on peut dire que l'économie fonde la valeur. Eh bien ! une pratique sans valeur : voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer.

Donc, l'interprétation analytique a, finalement, deux versants, celui de la vérité et celui de l'équivoque. La première atteint le symptôme et peut être poétique, dans la mesure où, elle fait résonner une autre chose. Mais la deuxième touche quelque chose qui n'a rien à voir avec les sens, cette chose se tient dans le mot d'esprit, dans une économie. Je profite l'ambiguïté du terme « économie » que Lacan offre et j'entends, alors, le sens économique comme celui qu'implique le facteur quantitatif dans le sens freudien, celui qui implique la jouissance. Ainsi, l'interprétation analytique continue à se servir de la fonction poétique du langage, selon « la loi du discours, comme système d'opposition », selon l'expression de Lacan et la vérité qui se joue dans la parole de l'analysant. Mais, à partir de là, elle doit surmonter cette loi pour atteindre, à travers l'équivoque, cette autre chose qui se joue dans cette parole, la jouissance. L'équivoque, alors, n'a pas de sens, n'est pas belle, n'a aucune valeur. Elle ne sert à rien, seulement à produire le rire, une décharge de la tension, dans les termes freudiens. Autrement dit, une décharge de la jouissance qui soutient les symptômes, comme nous le verrons par la suite. Cette séparation entre linguistique et psychanalyse implique que les deux versants de l'interprétation analytique se situent dans le registre de la *linguisterie*

⁵⁹ Lacan, J. « Vers un signifiant nouveau », op.cit., p. 16.

nommé par Lacan. Cette *linguisterie* n'exclue pas la fonction poétique du langage, mais ne se réduit pas à elle.

Nous vérifierons, dans le cours de cette thèse, la validité de cette lecture et le rapport que cette jouissance, située dans le domaine de la *linguisterie*, peut avoir avec cette autre jouissance que nous avons adoptée comme notre objet d'exploration, celle de ce rapport dérangé du sujet parlant à son propre corps.

Mais avant d'aborder la spécificité psychanalytique du deuxième aspect des entretiens, en son temps, je voudrais finir, pour ce qui concerne cette interlocution psychanalyse-linguistique avec une mise au point de Lacan à son propre égard. Elle est à la fin de cette même séance du Séminaire XXIV. Mais cette fois, je cite la page de M. Valas, parce que je veux transmettre ce que les nuances de l'oralité, de sa voix, ont dans cette conclusion qui a toute la valeur d'une précieuse orientation clinique⁶⁰ :

Oui. **Seulement ce qui est embêtant c'est qu'on ne passe jamais que par la linguistique.** Je veux dire qu'on y passe, et si j'ai énoncé quelque chose de valable, je regrette qu'on ne puisse pas dessus prendre appui.

[...]

...je suis passé par là. Voilà !

Je suis passé par là, mais je n'y suis pas resté. J'en suis encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment se fait-il qu'elle tienne, qu'elle constitue une pratique qui est même quelquefois efficace ? Naturellement là, il faut quand même passer par une série d'interrogations :

- Est-ce que la psychanalyse opère... puisque de temps en temps elle opère

- Est-ce qu'elle opère par ce qu'on appelle un effet de suggestion ? Pour que l'effet de suggestion tienne, - ça suppose que le langage - là je me répète - que le langage tienne à ce qu'on appelle l'homme.

2.3.2 LE TEMPS PSYCHANALYTIQUE : TEMPS LOGIQUE ET TEMPS DE LA JOUISSANCE

Pour sa part, la chronologie de l'interlocution analytique dans le registre de la *linguisterie* est traversée pour une logique temporelle qui lui est propre et à laquelle déjà j'ai fait référence, celle des trois temps logiques, comme Lacan les a nommés. Ces temps sont : l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Cette logique est, à mon avis, la conséquence des principes thérapeutiques qui ont guidé la psychanalyse, lors de sa gestation. En ce sens, j'ai pu isoler trois principes ; les trois ont été le résultat du travail de recherche de Freud, et les trois sont des choix face à des enjeux cliniques qu'il lui-même a exprimés dans deux de ses premiers textes, à savoir : *Traitement psychique (traitement de l'âme)*, en 1890 et *Études sur l'hystérie* en 1893. Ces principes sont : La parole comme moyen thérapeutique, en 1890 ; la parole du patient comme moyen thérapeutique dans la méthode cathartique, en 1892, pendant ses

⁶⁰ <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-l-insu-que-sait-de-l-une-bevue-s-aile-a-mourre-1976-1977,262> : PDF, Séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, p. 165.

recherches avec Breuer ; et, finalement, son abandon de l'hypnose comme technique, à partir de 1893, au cœur même du texte écrit en collaboration avec lui, *Études sur l'hystérie*. Je présente, dans ce passage, d'abord, ces trois moments cliniques qui vont déterminer le temps propre de la méthode psychanalytique et qui nous permettront de situer la jouissance comme le but à atteindre par ce moyen qui est la parole du patient.

Puis, je présente les trois moments logiques qui sont le résultat de ces déterminations cliniques, à partir de la nomination et élaboration lacaniennes dans le texte de 1945 : *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*. Cela implique de les vérifier, après-coup, dans les indications techniques de Freud. Je le fais à partir de deux termes où les temps thérapeutiques sont bien délimités, celui de « perlaboration » (1914) pour le travail sur les résistances ; et celui de la négation (1925), pour le travail sur le refoulé. En ce qui concerne l'enseignement de Lacan, je me réfère, non seulement à ce moment constituant des trois temps en 1945, mais aussi à la forme, comment il les fait opérer dans les indications techniques qu'il nous a léguées en 1953, et dans son enseignement lui-même dès ce début en 1953 et jusqu'à la fin, principalement en 1977. Finalement, je présente les indicateurs de temps que je vais suivre pour l'analyse vis-à-vis des entretiens des intervenants, de la parole de l'analysant, de celle de l'analyste et de la jouissance, elle-même.

2.3.2.1 Le principe : la parole comme moyen thérapeutique

Dans le texte de 1890 : *Traitement psychique (traitement de l'âme)*, Freud présente les mots comme moyen thérapeutique par excellence. Je le cite pour l'explication de ce titre⁶¹ :

« Traitement psychique » signifie bien plutôt : traitement prenant origine dans l'âme, traitement –de troubles psychiques ou corporels- à l'aide de moyens qui agissent d'abord et immédiatement sur l'âme de l'homme.

Un tel moyen est avant tout le mot, et **les mots sont bien l'outil essentiel du traitement psychique**. Le profane trouvera sans doute difficilement concevable que des troubles morbides du corps ou de l'âme puissent être dissipés par la simple « parole » du médecin. Il pensera qu'on lui demande de croire à la magie. En quoi il n'aura pas tout à fait tort ; les mots de nos discours quotidiens ne sont rien d'autre que magie décolorée.

À partir de ce principe, les mots comme moyen de traitement, Freud passe en revue les moments clés de l'histoire des sciences en ce qui concerne les rapports corps/âme, âme/corps. Nous reviendrons dessus, parce qu'ils impliquent, justement les rapports parole/jouissance, jouissance/parole qui est le sujet de notre recherche. Le but de Freud dans cette histoire, où s'est engagée la recherche médicale, est de « faire comprendre comment la science procède pour restituer au mot, au moins une partie de sa force magique d'antan ». Ainsi, il arrive finalement dans son parcours, à ce moment clinique, plutôt qu'historique, qui pousse les médecins à se servir de la parole, appuyée par les expériences

⁶¹ Freud, Sigmund. « Traitement psychique (traitement de l'âme) » (1890). In : FREUD, Sigmund. *Résultats, idées et problèmes I (1890-1920)*. Paris, Presse universitaire de France, Bibliothèque de psychanalyse, 1984, p. 2.

hypnotiques. Là, où le corps du malade n'a pas subi de dommages physiques réels, mais qu'il souffre ou rencontre des perturbations dans son fonctionnement. Donc, nous dit-il⁶²: « Le médecin s'est vu offrir, par une voie singulière et imprévisible, la possibilité d'exercer une profonde influence, quand bien même passagère, sur la vie psychique des malades et de s'en servir à des fins thérapeutiques ». Ensuite, il examine le fonctionnement et la structure du phénomène hypnotique en soulignant les deux éléments dont le médecin peut profiter pour le traitement des troubles psychiques ou corporels. D'ailleurs, ces éléments sont présents dans l'attachement de l'enfant à ses parents dans les premières années de la vie et dans certaines relations amoureuses. Le premier élément c'est le *rapport*, c'est-à-dire la relation entre hypnotiseur et hypnotisé, caractérisé par un fait singulier⁶³ : « Alors que l'hypnotisé se comporte vis-à-vis du monde extérieur comme dormeur, c'est-à-dire en a détourné tous ses sens, il est éveillé vis-à-vis de la personne qui l'a plongé en hypnose, n'entend et ne voit qu'elle, la comprend et lui répond ».

Le deuxième élément que Freud souligne comme profitable pour le médecin est la « suggestion ». Il est dérivé d'un second fait ajouté au premier, « où le monde de l'hypnotisé s'est réduit à celui de l'hypnotiseur », et c'est celui de la docilité que manifeste l'hypnotisé face à ce que son maître lui dit. Son obéissance et sa crédulité révèlent « l'accroissement extraordinaire, chez l'hypnotisé, de l'influence de la vie psychique sur le corps », ponctue Freud. Dans ce sens, il distingue, alors, l'obéissance par rapport aux actions, et la crédulité par rapport au domaine des perceptions sensorielles. Je le cite, parce que cela concerne le corps vivant qui nous intéresse dans cette recherche⁶⁴ :

Lorsque l'hypnotiseur dit : « Vous ne pouvez pas bouger votre bras », le bras tombe inerte ; l'hypnotisé mobilise manifestement tous ses forces, mais il n'arrive pas à le mouvoir. Lorsque l'hypnotiseur dit : « Votre bras bouge tout seul, vous ne pouvez pas le retenir », le bras se met à bouger et l'on voit l'hypnotisé s'efforcer vainement de l'immobiliser. La représentation que l'hypnotiseur a communiqué à l'hypnotisé par l'intermédiaire du mot a provoqué ce comportement psychocorporel qui correspond exactement à son contenu. **Cela suppose, d'une part, l'obéissance, mais aussi d'autre part, l'accroissement de l'influence d'une idée sur le corps. Le mot a réellement retrouvé ici sa magie.**

Il en va de même dans le domaine des perceptions sensorielles. L'hypnotiseur dit : « Vous voyez un serpent ; vous sentez le parfum d'une rose, vous entendez la plus belle des musiques », et l'hypnotisé voit, sent, entend ce qui est exigé de lui par la représentation suggérée.

[...]

[...] il a vu et entendu à la manière dont nous voyons et entendons en rêve, c'est-à-dire qu'il a *halluciné*. Il est manifestement si crédule à l'égard de son hypnotiseur qu'il est *convaincu* qu'un serpent doit se retrouver là, bien visible, du moment que l'hypnotiseur le lui dit ; et **cette conviction agit si puissamment sur le corps qu'il voit réellement le serpent**, ainsi que cela peut du reste arriver à l'occasion à des personnes non hypnotisées.

[...]

La parole de l'hypnotiseur — qui fait surgir les effets magiques qu'on vient de décrire — **est appelée la « suggestion »**.

⁶² *Ibid.*, p. 14.

⁶³ *Ibid.*, p. 15.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 16.

Il me semble important, alors remarquer ces deux fonctions du corps, la fonction motrice et la fonction sensorielle. Elles nous alertent, alors, sur le fait que, bien le corps soit un, il aura une jouissance qui se rapportera à l'aspect moteur et une autre à l'aspect sensoriel. En poursuivant dans le texte de Freud, il signale que, malgré les réussites de la méthode hypnotique en médecine, elle a ses limites, deux notamment. En premier lieu, une limite qui dépend du patient lui-même, en effet, bien que le choix de cas qui relèvent du procédé hypnotique dépende du médecin, deux faits le font dépendre finalement du patient. D'abord, qu'il soit sensible à l'hypnose, puisque tout le monde ne l'est pas. Et puis que, lorsque le patient l'est, il faut compter avec « le degré de docilité mis à la disposition de la suggestion ». Donc, « tout tient au bon vouloir du malade »⁶⁵, conclut Freud. Mais la deuxième limite ne dépend pas de sa volonté et elle est plus difficile à surmonter. Il s'agit, dans les termes de Freud du facteur quantitatif, c'est-à-dire, pour nous, la jouissance. Je le cite :

Lorsqu'on relate les succès les plus remarquables de la suggestion sous l'hypnose, on oublie trop volontiers qu'**interviennent** à cette occasion, **comme dans toutes les actions psychiques, des rapports de quantité ou de force**. Lorsqu'on a plongé une personne en bonne santé dans un état d'hypnose profonde [...], on constatera aisément une totale docilité [si] l'hypnotisé n'a aucun motif sérieux de se dresser contre la suggestion. Mais dès qu'il s'agit de directives différentes, comme lorsqu'on exige d'une jeune fille ordinairement pudique qu'elle se dénude ou d'un homme honnête qu'il vole un objet de valeur, on note chez l'hypnotisé une résistance qui peut même aller jusqu'au point de refuser d'obéir à la suggestion. On apprend ainsi que, même dans la meilleure des hypnoses, **le pouvoir exercé par la suggestion n'est pas illimité, mais seulement d'une force déterminée**. L'hypnotisé consent à des petits sacrifices, il refuse d'en faire des grands, exactement comme à l'état de la veille. A-t-on affaire à un malade qu'on presse, par la suggestion, de renoncer à sa maladie, on constate, alors, que cela ne représente pas pour lui un mince sacrifice. **Il est vrai que dans ce cas, le pouvoir de la suggestion se mesure également à la force qui a engendré les phénomènes morbides et qui en assure le maintien, mais l'expérience montre que cette dernière est d'un tout autre ordre de grandeur que l'influence hypnotique**. Le même malade qui s'accommode avec une parfaite docilité de n'importe quelle situation onirique qui lui est suggérée [...] peut rester totalement rebelle à la suggestion qui conteste, disons, sa paralysie imaginaire.

Donc, dans ce paragraphe, Freud a ajouté aux rapports corps/parole, un autre élément, un facteur quantitatif qui intervient dans toutes les actions psychiques. Pour le cas de la suggestion médicale, il faut prendre en compte, alors, que, d'un côté, ce facteur, a engendré les troubles du malade, et de l'autre, que c'est le facteur de force qui les maintient dans le traitement hypnotique à travers la forme d'une résistance à la suggestion elle-même. Bref, ce facteur quantitatif limite la docilité du patient. Tout me fait supposer, alors, qu'il s'agit de la jouissance. Nous verrons plus loin si nous sommes dans la bonne voie.

En termes du temps du traitement que je suis en train de situer comme logique dans le travail psychanalytique dès son initiation, il est certain que ce facteur œuvre comme un obstacle qui retient les progrès de la parole du médecin jusqu'au point où la parole du patient, jusqu'à ce moment absente, se fait entendre, mais qu'elle n'est pas entendue. Freud ne la cite pas, mais on peut la

⁶⁵ *Ibid.*, p. 21.

supposer comme un « non !, je ne ferai pas ça ! ». Dans ce cas, le facteur quantitatif est rapporté au versant moteur des rapports du sujet avec son corps. Dans cet état de la recherche, alors, comme le relate Freud, la chronologie du traitement se voit affectée par des interruptions et des répétitions qui finalement l'épuisent et l'exposent au même échec que les autres traitements exclusivement corporels. Cependant, déjà les éclaircissements que ce traitement psychique a laissés sur ces rapports corps/âme sont assez pour continuer la recherche. Je cite les mots avec lesquels Freud finit son article⁶⁶:

On peut s'attendre avec certitude à ce que, procédant avec méthode, le traitement psychique moderne, qui est bien une toute récente résurgence d'anciennes méthodes thérapeutiques, mette entre les mains des médecins des armes encore bien plus puissantes pour combattre la maladie. Une étude plus approfondie des processus de la vie psychique, dont les prémisses reposent précisément sur les observations faites à partir de l'hypnose, nous en fournira les voies et les moyens.

2.3.2.2 La parole du patient comme moyen thérapeutique dans la méthode cathartique

C'est la voie qu'il a suivi lui-même avec Joseph Breuer dans l'ouvrage conjoint : *Les études sur l'hystérie*, publié en 1893. Je vais prendre deux de ses références, celles-ci vont nous permettre de progresser en ce qui concerne les rapports du traitement et du temps dans la psychanalyse, et d'affirmer le cadre d'analyse de nos entretiens dans cette logique. Le premier choix de Freud en termes thérapeutiques a été, alors, la parole, les voies qu'elle signale pour le traitement et la recherche. Voyons, alors, ce qui dans la recherche avec Breuer, trois ans après, a fait avancer sur ce sujet.

Le chapitre IV du livre est écrit seulement par Freud et titré « Sur la psychothérapie de l'hystérie ». Il commence avec ce rappel⁶⁷ :

Nous avons rapporté dans la « Communication préliminaire » qu'au cours de notre recherche de l'étiologie des symptômes hystériques s'est aussi dégagée pour nous une méthode thérapeutique que nous tenons pour significative dans la pratique. « Nous découvrîmes en effet, au début à notre plus grande surprise, que chacun des symptômes hystériques disparaissait aussitôt et sans retour quand on avait réussi à amener en pleine lumière le souvenir de l'épisode occasionnant, et par là même à réveiller aussi l'affect l'accompagnant, et quand ensuite le malade dépeignait l'épisode de la manière la plus détaillée possible **et mettait des mots sur l'affect** » (p. 27).

Nous cherchâmes en outre à comprendre de quelle manière agit notre méthode psychothérapeutique. « Elle supprime l'efficiencia de la représentation non abrégée à l'origine en permettant **à l'affect coïncé de celle-ci de s'écouler par la parole**, et elle amène cette représentation associative en la tirant dans la conscience normale (dans une hypnose plus ou moins légère) ou en la supprimant par suggestion médicale, comme cela se passe dans le somnambulisme avec amnésie » (p. 38).

⁶⁶ *Ibid.*, p. 22-23.

⁶⁷ Freud, Sigmund et Breuer, Joseph. « Études sur l'hystérie ». In : FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes. Psychanalyse*. Paris, PUF, 2009, p. 279.

Plusieurs points furent éclaircis par rapport au texte de 1890 :

1) La recherche de Freud et Breuer n'eut d'autre voie que de donner la parole au patient dans le but de chercher l'étiologie de son mal. Donc, cette voie est le deuxième choix de Freud. Le statut de la parole du médecin passa de la suggestion à celui de la recherche : « pourquoi ? Depuis quand est apparu le malaise ? ».

2) Le traitement continua en dépendant du patient, non de son obéissance et de sa crédulité, mais de sa parole qui acquit, dès ce moment, le statut de réponse aux questions du médecin et se fit alliée de sa recherche. Ainsi le récit des souvenirs à la recherche du souvenir clé, de ce souvenir en particulier et la description de la situation correspondante, introduisirent sur la scène thérapeutique, un autre monde que celui du médecin hypnotiseur.

3) Le facteur quantitatif, corporel, est attaché à l'affect, puisqu'il accompagne justement le récit des souvenirs. C'est ainsi que, ce facteur qui coïncidait la thérapie hypnotique est justement celui qui a fait la réussite de la psychothérapie dans l'hystérie.

Voyons le détail de ces rapports parole/facteur quantitatif, dans ce deuxième choix freudien. La procédure implique : « réussir à amener en pleine lumière le souvenir de l'épisode occasionnant, et par là même à réveiller aussi **l'affect** l'accompagnant ». Cette procédure permettait de supprimer « l'efficiencia de la représentation non abrégée à l'origine en permettant à **l'affect coïncé** de celle-ci de s'écouler par la parole ». Donc, en fait, l'affect coïncé de la représentation correspondant à certaines représentations du souvenir étiologique, était la cause de la maladie. Mais on ne pouvait le décoincer qu'au moyen des mots de celui qui avait vécu l'expérience et ressenti l'affect correspondant. Ils étaient le biais pour le trouver, pour le réveiller et ensuite, parvenir à son abréaction ou décharge, pour autant qu'il puisse s'écouler à travers elle. Donc, d'un côté nous avons les souvenirs dans l'ombre et de l'autre un affect endormi qu'il fallait réveiller et décharger, autrement dit, d'un côté la parole, et de l'autre la jouissance du corps.

2.3.2.3 La parole du patient comme moyen thérapeutique en dehors de l'hypnose

Mais, comme on le sait, Freud s'écarte de la thérapie hypnotique qu'il attribue, d'ailleurs à Breuer. La deuxième référence nous montre dans quels épisodes cette séparation est arrivée :

Lorsque j'essayai d'employer sur une assez grande série de malades **la méthode de Breuer** visant à guérir des symptômes hystériques par enquête et abréaction dans l'hypnose, **je me heurtai à deux difficultés dans la foulée desquelles je parvins à modifier aussi bien ma technique que ma conception.**

1) n'étaient pas toutes hypnotisables les personnes qui montraient des symptômes indubitablement hystériques et chez lesquelles prédominait en toute vraisemblance le même mécanisme psychique ; 2) il me fallut prendre position sur la question de savoir ce qui caractérise donc essentiellement l'hystérie et pourquoi elle se démarque des autres névroses.

Ce déplacement de la méthode de Breuer à sa propre technique et conception, a été, alors, le troisième choix de Freud et le commencement de la psychanalyse. On sait qu'il s'est arrangé, pour substituer les conditions psychiques de l'hypnose, en faisant allonger le patient, en lui ordonnant de fermer les yeux, tout en appliquant une simple pression de la main sur le front. La consigne était que dans ces conditions, il dise tout ce qui lui passait par la tête, Freud, alors, entendait et écoutait les mots proférés dans ces nouvelles conditions, en suivant la logique d'une parole qui ne voulait, ni dire, ni dire tout, ni directement ; mais qui était l'unique moyen d'atteindre le but de la thérapie, l'abréaction ou catharsis de l'affect coincé. Donc, si ma lecture est bonne, dès le prologue de la psychanalyse et dès son commencement, on peut dire que son but thérapeutique a été, est et sera toujours le traitement de la jouissance à travers la parole du patient. La jouissance était nommée, à cette époque par Freud, comme le facteur quantitatif impliqué dans les affects, et puis, par Lacan de différentes manières, la chose, par exemple, dont la dernière est la jouissance.

2.3.2.4 Les temps de la parole du patient ou analysant dans la psychanalyse

En 1953, Lacan réaffirme ce principe méthodologique qui réunit les trois moments du choix freudien, celui de la parole comme moyen, celui de la parole du patient et celui qui l'exclut de l'hypnose.⁶⁸ : « Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient ». Ainsi, la logique de la méthode dépend de la logique de ce médium, la parole du patient. Et cette logique a ses temps propres, comme Lacan les a nommés. En suivant cette logique même, je crois que, sur ce sujet, si Lacan a marqué le temps pour comprendre ce que chaque temps implique dans la psychanalyse, l'instant du regard sur chacun de ces temps correspond, alors, à l'élaboration freudienne. Compte tenu de cela, il me semble, alors, que le moment de conclure est à la charge de chaque sujet qui entreprend une recherche, surtout quand elle est analytique. Les trois paragraphes suivants, montrent, ces deux premiers temps tels qu'ils sont institués dans la psychanalyse et le dernier paragraphe, le temps qui les actualise : l'instant du regard chez Freud, le temps pour comprendre chez Lacan et le moment de conclure dans ce qui correspond aux entretiens dans cette thèse.

2.3.2.4.1 L'instant du regard : les temps thérapeutiques de l'élaboration freudienne

Je cite Freud, maintenant, dans un de ses écrits techniques de 1914, où il décrit la manière dont l'analyste doit se plier aux temps de parole du patient, puisque cela implique un « tempo ». Ce « tempo » exige, du côté de l'analyste, un temps d'attente. Je souligne cette exigence technique pour l'analyste⁶⁹ :

⁶⁸ Lacan, « Fonction et champ... », *Op.cit.*, p. 245.

⁶⁹ Freud, Sigmund. « Remémoration, répétition, perlaboration ». (1914). In : FREUD, Sigmund. *La technique psychanalytique*. Presse universitaire de France ; Bibliothèque de psychanalyse. 2005. P. 114-15.

Le traitement progressait d'une manière satisfaisante mais le médecin n'avait oublié qu'une chose, c'est qu'en donnant un nom à la résistance, on ne la fait pas pour cela immédiatement disparaître. **Il faut laisser au malade le temps de bien connaître cette résistance qu'il ignorait, de la perlaborer**, de la vaincre et de poursuivre, malgré elle et en obéissant à la règle analytique fondamentale, le travail commencé. Ce n'est qu'une fois arrivés au bout de ce dernier qu'analyste et analysé, grâce à leurs efforts conjugués, parviennent à découvrir les motions pulsionnelles refoulées qui alimentent la résistance. Le patient est alors seulement en mesure de se convaincre de l'existence et de la force de cette dernière. **Le médecin n'a donc qu'à attendre, à laisser les choses suivre leur cours, car il ne saurait ni les éviter ni en hâter l'apparition.** S'il s'en tient à cette règle, il s'épargne maintes fois la déception d'avoir échoué bien qu'ayant toujours suivi la bonne voie.

Cette perlaboration des résistances peut, pour l'analysé, constituer, dans la pratique, une tâche ardue et **être pour le psychanalyste une épreuve de patience. De toutes les parties du travail analytique, elle est pourtant celle qui exerce sur les patients la plus grande influence modificatrice, celle aussi qui différencie le traitement analytique de tous les genres de traitements par suggestion.** On peut la comparer, au point de vue théorique, à l'« abréaction » des charges affectives séquestrées par le refoulement et sans laquelle le traitement hypnotique demeurerait inopérant.

Donc, le processus analytique, du point de vue des résistances, implique que, une fois nommées, l'analyste laisse au patient le temps de 1) les connaître, puisqu'il les ignorait ; 2) de les *perlaborer* 3) de les vaincre et 4) de poursuivre, malgré elles et en obéissant à la règle analytique fondamentale, le travail commencé. Freud nous dit que cette « perlaboration » est de toutes les parties du travail analytique, celle qui exerce sur les patients la plus grande influence modificatrice, celle aussi qui différencie le traitement analytique de tous les genres de traitements par suggestion. Mais le but du travail analytique, celui de découvrir les motions pulsionnelles refoulées qui alimentent la résistance, implique aussi un « tempo » semblable. N'oublions pas que dans ces motions pulsionnelles le facteur quantitatif est impliqué. Nous reviendrons plus loin sur ces rapports jouissance/facteur quantitatif/affect/motion pulsionnelle.

Dans un texte de 1925, *La négation*, Freud nous explique les phases nécessaires pour le travail sur le refoulé. Ces phases marquent, donc, certains temps, aussi ⁷⁰ :

Un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut donc se frayer la voie jusqu'à la conscience à la condition de se faire *nier*. **La négation est une manière de prendre connaissance du refoulé, de fait déjà une suppression du refoulement, mais certes pas une acceptation du refoulé.** On voit comment la fonction intellectuelle se sépare ici du processus affectif. À l'aide de la négation c'est seulement l'une des conséquences du processus du refoulement qui est abolie, celle qui consiste en ce que son contenu représentatif ne parvienne pas à la conscience. Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle du refoulé tandis que persiste ce qui est essentiel dans le refoulement. Au cours du travail analytique nous créons souvent une autre forme modifiée, très importante et assez déconcertante, de la même situation. Nous réussissons à vaincre même la

⁷⁰ Freud, Sigmund. « La négation ». (1925). In FREUD, Sigmund, *Résultats, idées et problèmes II (1921-1938)*. Paris, Presse universitaire de France, Bibliothèque de psychanalyse, 1985, p. 136.

négarion et à instaurer la pleine acceptation intellectuelle du refoulé – le processus de refoulement lui-même n'est pas encore supprimé pour autant.

Ainsi, il ne faut pas seulement intégrer le temps du travail sur les résistances, mais aussi, par la suite, le temps qui s'interpose entre la connaissance du refoulé, et son acceptation dans deux plans, l'intellectuel et l'affectif. Le travail sur le refoulé commence avec sa connaissance, explique Freud, dans l'ordre intellectuel, à travers la négation et il peut aboutir, dans ce même ordre, à l'acceptation intellectuelle du contenu affecté par la négation, c'est-à-dire, son affirmation. Mais, à partir de ces réussites sur le plan intellectuel, il faut toucher un autre registre pour parvenir à l'acceptation du refoulé, celui qu'il appelle « affectif ». Tout de suite, Freud nous explique en quoi consiste ce travail intellectuel indispensable pour l'acceptation du refoulé et la manière dont le processus intellectuel se noue avec l'affectif⁷¹ :

La tâche de la fonction intellectuelle de jugement étant d'affirmer ou de nier des contenus de pensée, les remarques précédentes nous ont conduits à l'origine psychologique de cette fonction. Nier quelque chose dans le jugement veut dire au fond : **c'est là quelque chose que je préférerais de beaucoup refouler**. Le jugement de condamnation est le substitut intellectuel du refoulement, son non est un signe de marquage de celui-ci, un certificat d'origine comparable au « made in Germany ». Au moyen du symbole de la négation la pensée se libère des limitations du refoulement et s'enrichit de contenus dont elle ne peut se passer pour son fonctionnement.

La fonction de jugement doit pour l'essentiel aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité.

Dans le travail intellectuel, il s'agit de jugements d'attribution et d'existence ; donc, de décisions logiques prises par un sujet à l'égard d'un objet, guidé, au début et en principe, par ses préférences affectives, complètement inconscientes pour lui. Nous reviendrons sur ce processus et son lien avec les processus affectifs de base. Pour l'instant, ce qu'il m'intéresse de souligner, c'est sa dimension logique, parce qu'elle détermine la logique temporelle de la parole du patient par laquelle le psychanalyste peut s'orienter.

2.3.2.4.2 Le temps pour comprendre : la logique temporelle chez Lacan

En effet, quand Lacan postule dans son article de 1945, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », les trois temps logiques qui régissent le travail de l'inconscient, il le fait justement à partir des temps qui se jouent dans tout travail logique. Il illustre ce travail et ses temps avec l'apologue de trois prisonniers. Le directeur de la prison laissera en liberté celui des trois qui pourra annoncer, à partir de la couleur qu'il voit sur les disques attachés au dos des deux autres, la couleur du sien. Nous dirons, dans les termes de Freud, qu'il s'agit, alors, d'un jugement d'attribution sur la couleur de son disque. Chacun devra décider et annoncer si son disque est blanc ou noir. Au début de l'épreuve, les prisonniers savent que le directeur a choisi les trois

⁷¹ *Ibidem*.

disques correspondants entre cinq possibles : trois blancs et deux noirs. Et, nous les lecteurs, savons que le directeur a mis les trois disques blancs sur les trois dos, mais que chaque prisonnier voit seulement les disques blancs de ses deux compagnons. Donc, c'est à partir de ces deux disques, que chacun voit sur les autres, que chaque prisonnier doit déduire la couleur du sien.

Ce que Lacan nous montre et démontre dans le texte est que le processus qui a mené les trois prisonniers à déduire logiquement leurs couleurs respectives et à sortir en même temps pour déclarer les raisons de leurs déductions, est marqué pour deux *scansions* (pauses) et trois moments logiques : l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Je le cite⁷² :

Le sophisme garde, donc, à l'épreuve de la discussion, toute la rigueur contraignante d'un procès logique, à la condition qu'on lui intègre la valeur des deux *scansions suspensives*, que cette épreuve montre le vérifier dans l'acte même où chacun des sujets manifeste qu'il a mené à sa conclusion.

Est-il justifié d'intégrer à la valeur du sophisme les deux *motions suspendues* ainsi apparues ? Pour en décider, il faut examiner quel est leur rôle dans la solution du procès logique.

Pour ce faire, il examine chacune des propositions grâce auxquelles les trois prisonniers ont conclu logiquement sur l'attribut de son disque. Il montre pourquoi elles constituent un sophisme et montre, comment, ce sophisme lui-même a permis d'aboutir à la bonne conclusion.

Mais, les propositions logiques qui correspondent à ces *scansions* et moments ne sont pas seulement le prétexte d'un apologue, Lacan les étend aux diverses sphères de la vie humaine⁷³ : « Assurément, ces formes trouvent facilement leur application dans la pratique à une table de bridge ou à une conférence diplomatique, voire la manœuvre du « complexe » en pratique psychanalytique ». A partir des fondements mêmes donnés par cet article, et de ma propre expérience comme professeure, j'ajouterai qu'on trouve régulièrement ces formes dans les domaines académiques, dès les premières années de l'école maternelle jusqu'aux dernières années des doctorats et post doctorats. Et, enfin, dans le domaine de n'importe quelle recherche, s'inscrivant ou pas dans l'académique. C'est-à-dire, dans toute activité qu'un sujet entame avec une question, comme par exemple, dans l'élaboration, réparation ou manipulation d'un artefact, où la question est : « comment est-ce qu'on fait ? ». Voire, dans l'écriture littéraire, dans tous ses genres, lyrique, narratif et dramatique, comme j'aurais l'occasion de démontrer dans plusieurs parties de cette thèse, lorsque l'auteur pose une question qui déclenche son action d'écriture.

Ce qui m'amène à la question suivante : si la méthode des trois temps logiques n'est pas une invention de la psychanalyse, comment est-elle apparue dans ce domaine, autour de l'année 1900, et comment et pourquoi, occupe-t-elle une place si importante, qu'elle appartienne aux fondements de la clinique ? À mon avis, le mérite de la psychanalyse a été de la mettre en lumière, de la nommer, de l'expliquer et de certaine façon de la prendre en charge dans les fondements de sa propre méthode, comme nous l'avons vu. D'une autre manière,

⁷² Lacan, « Le temps logique... », *op.cit.*, p. 199-200.

⁷³ *Ibid.*, p. 210.

il me semble que, rien que dans son domaine, la littérature pourrait en témoigner avec le raisonnement logique de certains auteurs, ceux qui d'une manière ou d'une autre écrivent poussés pour une question à résoudre. On me dirait que la philosophie aussi, mais elle n'inclut pas ces motions suspensives qui marquent les temps. Par contre la littérature ne fait que cela dans les différentes bizarreries qu'on trouve dans les ouvrages en ce qui concerne le temps des personnages. Il suffit de penser aux livres suivants : *Les mille et une nuits*, *Don Quichotte*, *Cent ans de solitude* et les nouvelles de Kafka. Nous le verrons, d'ailleurs, dans les poèmes, dans le chapitre suivant.

À partir de ce point de vue, on peut dire, alors, que Freud, dès le moment même de sa découverte de l'inconscient, a marqué l'instant du regard de la méthode. Il l'a illuminé en déclarant ses fondements dans les premiers écrits sur la technique analytique et l'a fait opérer en distinguant ainsi la méthode psychanalytique des autres thérapies, comme nous venons de le voir. Avec Lacan, nous avons, sans doute, ce qu'il faut pour la comprendre ; il l'a nommée et expliquée dans cet article inaugural de 1945, de manière qu'elle puisse être perçue dans divers domaines. De plus, du début à la fin de son enseignement, on peut retrouver comment elle a opéré, non seulement dans sa clinique, quand elle était opportune, mais aussi dans le tempo lui-même de cet enseignement, qui a été une recherche continue. Pour preuve, il a appelé son Séminaire XXV des années 1977-78, justement : *Le moment de conclure*. Donc, la méthode et sa dénomination ont été présentes dans son esprit du début à la fin de son travail psychanalytique, ainsi que les trois registres, RSI. Finalement, je pourrais dire que le moment de conclure est à charge de chaque investigateur, soit qu'il place sa recherche dans les différentes voies qu'ouvre la psychanalyse ou dans des voies qui, dans d'autres domaines, peuvent se croiser de façon interdisciplinaire avec elle.

Pour nommer celui qui s'interroge et conclut dans un processus logique, Lacan, emploie deux expressions dans son texte. La première, avant l'analyse des propositions énoncées par les prisonniers, est « Le bon logicien, odieux au monde » et sous laquelle il s'inclut lui-même pour entreprendre l'analyse. Je le cite⁷⁴ : « Nous nous mettons maintenant sous les auspices de celui qui parfois se présente sous l'habit du philosophe, qu'il faut plus souvent chercher ambigu dans les propos de l'humoriste, mais qu'on rencontre toujours au secret de l'action du politique : le bon logicien, odieux au monde ».

La deuxième expression est « le sujet logique ». On la trouve après l'analyse du sophisme. Pourquoi Lacan passe-t-il d'une dénomination à l'autre ? C'est-à-dire du « bon logicien » au « sujet logique » ? À mon avis, c'est justement à cause de l'analyse qu'il en fait. Quand on la relit, on se rend compte qu'elle est, en toute rigueur, une analyse de la grammaire impliquée dans chaque proposition logique et que, dans ce sens, Lacan situe le « sujet » dans la syntaxe des phrases prononcées par celui qui parle, plutôt que dans la personne réelle du logicien. Ainsi, pour l'instant du regard, Lacan nous montre que le sujet de la phrase est un sujet impersonnel, le « on », de la formule initiale du sophisme, « *on sait que...* ». Dans le temps pour comprendre, il s'agit du sujet indéfini réciproque, exprimé

⁷⁴ *Ibid.*, p. 197.

dans la proposition : « « *les deux blancs* » qui doivent « *l'une à l'autre se reconnaître...* » ». Finalement, dans le moment de conclure, il s'agit du sujet logique⁷⁵ :

[...] celui qui « n'y est autre que la **forme personnelle du sujet** de la connaissance, celui qui ne peut être exprimé que par « **je** ». Autrement dit, le jugement qui conclut le sophisme ne peut être porté que par le sujet qui en a formé l'assertion sur soi, et ne peut sans réserve lui être imputé par quelqu'un d'autre, - au contraire des relations du **sujet impersonnel** et du sujet **indéfini réciproque** des deux premiers moments qui sont essentiellement transitives, puisque le sujet personnel du mouvement logique les assume à chacun de ces moments.

L'analyse logique et grammaticale de Lacan nous présente, ainsi, les trois temps du processus logique de la réalisation du sujet. Ce processus s'initie avec une forme impersonnelle, le pronom indéfini « on » et s'achève avec une forme personnelle, le pronom défini à la première personne « je », après une métamorphose transitoire en forme réciproque indéfinie, avec l'utilisation de la forme pronominale : « l'une à l'autre se (reconnaissent par) ». Ce processus n'est autre que celui que j'ai sélectionné dans une élaboration lacanienne postérieure, celle de 1953, et utilisé comme un des points fondamentaux de cette thèse, celui de la réalisation du sujet, à partir de laquelle réalisation, il peut constituer son objet par rapport à la jouissance.

Je voulais le vérifier et le résultat ne m'a pas déçue. Dans cet écrit inaugural de son enseignement : *Fonction et champ du langage et la parole en psychanalyse*, Lacan présente ces temps logiques dans l'agir propre de la séance analytique, d'abord dans la perspective de l'analysant qui démarre le processus avec une question, et puis, dans la perspective de l'analyste qui doit lui répondre. Il s'agit, d'ailleurs d'une indication technique placée dans la troisième partie du texte, dont le sous-titre est « Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique ». Voici, alors, la première citation qui nous explique le devenir du sujet à travers les trois temps logiques du cours grammatical de sa parole⁷⁶ :

Ceci est pour nous hautement instructif, car ce qui est redondance pour l'information, c'est précisément ce qui dans la parole, fait office de résonance.

Car la fonction du langage n'y est pas d'informer, mais d'évoquer.

Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. **Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question.** Pour me faire reconnaître de l'autre, je ne profère ce qui fut, qu'en vue de ce qui sera. Pour le trouver, je l'appelle d'un nom qu'il doit assumer ou refuser pour me répondre.

Je m'identifie dans le langage, mais seulement à m'y perdre comme un objet. **Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut** puisque il n'est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais **le futur antérieur de ce que j'aurais été pour ce que je suis en train de devenir.**

Nous reviendrons en détail sur l'analyse de ces temps, à partir de ce que la grammaire des phrases dites par, Mathias, Marcelo et Luis, nous révèle dans les entretiens. Pour l'instant, cette citation nous confirme dans la bonne voie et nous oriente sur la direction à suivre du point de vue des analysants.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 205-206.

⁷⁶ Lacan, « Fonction et champ... », *op.cit.*, p. 297-298.

En ce qui concerne le travail de l'analyste, à mon avis, les temps correspondent à ceux que Freud avait indiqués pour la thérapie, celui de la résistance et celui du traitement du refoulé. Lacan place le premier dans ce qui concerne le *moi* du sujet ; et le deuxième, dans ce qui concerne son *je*. Autrement dit, ce sont les indicateurs des registres imaginaire et symbolique du sujet réel qui parlent. Il faut noter, d'ailleurs, que le sujet et son objet dans le registre du refoulé correspondent à ce que Lacan nomme comme le registre du désir et qu'il nous recommande de ne pas confondre avec celui du *moi*. Le sujet logique joue et se joue alors dans ce registre du désir qui sera le fil d'Ariane de l'écoute de l'analyste. Voici la citation, elle est quelques pages après la précédente, et je souligne ce qui m'intéresse à l'égard de l'objet et de la jouissance. Ils sont au cœur de cette actualisation de la technique psychanalytique par Lacan⁷⁷ :

Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord, la place où est son *ego*, cet *ego* que Freud lui-même a défini comme *ego* formé d'un *nucleus verbal*, autrement dit de savoir par qui et pourquoi le sujet pose sa question. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contresens sur le désir qui y est à reconnaître et **sur l'objet à qui s'adresse ce désir**.

L'hystérique captive cet objet dans une intrigue raffinée et son *ego* est dans le tiers par le médium de qui **le sujet jouit de cet objet** où sa question s'incarne. L'obsessionnel entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortelles et, domptant leur haute voltige, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut pas se voir.

Trahit sua quemque voluptas ; l'un s'identifie au spectacle, et l'autre donne à voir.

Pour le premier sujet, vous avez à lui faire reconnaître où se situe son action, pour qui le terme d'*acting out* prend son sens littéral puisque il agit hors de lui-même. Pour l'autre, vous avez à vous faire reconnaître dans le spectateur, invisible de la scène, à qui l'unit la médiation de la mort.

C'est donc, toujours dans le rapport du *moi* du sujet au *je* de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet.

Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le *moi* du sujet est identique à la présence qui vous parle.

Donc, au milieu de l'appareil technique et logique nous trouvons une fois de plus la jouissance comme but du travail analytique. La réalisation du sujet dans ce futur antérieur implique la constitution de l'objet de son désir et, dans les termes freudiens, débloquent, alors, le facteur quantitatif coincé dans les mots du sujet. Lacan n'emploie pas ici le mot « affect », mais celui de la phrase latine, « *voluptas* ». Cette phrase correspond à une citation des *Bucoliques* de Virgile. J'en ai trouvé plusieurs traductions :

Trahit sua quemque voluptas :

- 1) Chacun est entraîné par son plaisir⁷⁸.
- 2) Chacun a son penchant qui l'entraîne.
- 3) Chacun suit le penchant qui l'entraîne⁷⁹.
- 4) Chacun est entraîné par son penchant.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 301-302.

⁷⁸ <https://fr.wikiquote.org/wiki/Virgile> : *Bucoliques*, Virgile (trad. Eugène de Saint-Denis), éd. Les Belles Lettres, coll. Classiques en poche, 1997, II, p. 20-21, vers 65

⁷⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_locutions_latines_commen%C3%A7ant_par_T

Mais je voudrais mettre l'accent, plutôt sur le mot central, « *voluptas* », celui qui représente ce qui « entraîne » ou « penche » le sujet. Je cite ce qu'on lit sur la page du Wikitionnaire, parce qu'il me semble que c'est assez pour nous donner une idée de ce qui est au cœur du travail analytique, tant pour en être la cause, que comme le but⁸⁰ :

Voluptas :

Étymologie

Avec le suffixe *-tas*, dérivé d'un adjectif **volupis* (« agréable ») qui ne s'est pas conservé mais qui a aussi donné l'adverbe *volup* « d'une manière conforme aux désirs, agréablement », lui-même de *velle* (« vouloir, désirer »).

Nom commun: *voluptas* \wo.'lup.ta:s\ féminin

1) Plaisir de l'âme, **satisfaction**, contentement, **jouissance**.

huic verbo (voluptatis) omnes qui Latine sciunt, duas res subiciunt, laetitia in animo, commotionem suavem jucunditatis in corpore, Cicéron. Fin. 2, 4, 13

care puer, mea sera et sola voluptas, Virgile. *Aeneis*. 8, 581.
mon cher enfant, ma seule et tardive satisfaction.

2) Volupté, **plaisir des sens**, sensualité.

nulla capitalior pestis quam voluptas corporis, Cicéron. Sen. 12, 39
il n'y a pas de péché plus capital que la jouissance du corps.

3) (Au pluriel) Réjouissances, plaisirs, spectacles, jeux, fêtes.

novum denique officium instituit a voluptatibus, Suetone. Tib. 42 fin.

office [impérial] des réjouissances (cf. les Menus Plaisirs à la cour du Roi Soleil)

4) (Par antonomase) La Volupté personnifiée.

quo ex genere Cupidinis et Voluptatis et Lubentinae Veneris vocabula consecrata sunt. — (Cicéron, *De natura deorum*, II, 61)

Ces références coïncident avec ce que nous avons signalé d'après la citation de Lacan dans le Séminaire XIX, qui est l'autre pilier de cette thèse : la jouissance ne se réduit pas à la jouissance sexuelle. En ce sens, je voudrais développer un peu plus la personnification de la jouissance dans la figure mythologique de la Volupté. La page correspondante sur Wikipédia porte une distinction qui me semble importante dans la voie de l'identification des registres symbolique et réel de ce mot. Voici⁸¹ :

Dans la mythologie romaine, Volupté (*Voluptas*, en latin) était la personnification de la Volupté et de la Sensualité. Elle est à rapprocher de la déesse grecque Édoné (Ἔδονή).

Volupté est la fille née de l'amour de la déesse Psyché et du dieu Éros, ou Cupidon (Apulée, *Métamorphoses*, VI, 24).

Volupté était représentée comme une jeune personne au teint pâle assise sur un trône et tenant la Vertu sous ses pieds.

⁸⁰ <https://fr.wiktionary.org/wiki/voluptas> dont référence est « voluptas », dans Félix Gaffiot, *Dictionnaire latin français*, Hachette, 1934

⁸¹ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Volupt%C3%A9_\(mythologie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Volupt%C3%A9_(mythologie))

Elle a parfois été confondue, trop vite sans doute, avec Volupia, dont le nom est étymologiquement proche.

Et quand on suit le lien pour ne confondre pas, alors « Volupté » et « Volupia », on trouve que ce dernier prénom désigne une déesse qui est rapportée essentiellement à la dimension corporelle de la satisfaction. Je le cite⁸² :

Le nom de Volupia est formé sur un adjectif latin archaïque (**uolupis*), encore attesté au neutre *uolupe* ou *uolup* chez Ennius et Plaute. Comme le veut le sens de sa racine (*wel-*, cf. *uolo*, « je veux »), **cet adjectif « se réfère au plaisir en tant que résultat d'un désir satisfait, d'une volonté réalisée »**, même s'il prend parfois le sens faible d'« agréable ».

Il est évidemment apparenté à *voluptas*, même si « l'équivalence avec *voluptas* est certainement approximative ». Mais on en a trop rapidement conclu à une identité entre Volupia et Voluptas, fille de Psyché et du dieu Éros ou Cupidon, entre **une vieille déesse romaine** et une abstraction personnifiée, intégrée dans la mythologie gréco-romaine.

Volupia avait une chapelle à Rome. Il y avait dans cette chapelle une statue d'Angerona ; **certain**s témoignages **disent qu'elle avait la bouche bandée et marquée d'un sceau ; d'autres indiquent qu'elle avait un doigt sur la bouche** pour signifier le silence.

Donc, comment comprendre ce que les deux déesses, « Volupté » et « Volupia » représentent par rapport au terme cité par Lacan « Voluptas » et, pour nous, qu'implique la jouissance ? Il me semble que Volupia, va mieux dans le sens de la jouissance qui nous intéresse. Elle est marquée par ce trait de la satisfaction du corps et par quelque chose sur sa bouche, le sceau ou le doigt. Ainsi, sa place est dans le noyau de signification de la Volupté, que nous avons trouvé en référence aux significations du terme *voluptas* de la phrase citée par Lacan. Mais on ne peut pas la confondre avec la Volupté. Dans les termes de l'auteur de la citation, cette « abstraction personnifiée » de la fable grecque est plus proche de la jouissance impliquée dans le désir. La sensualité renvoie plus à l'appétit des sens qu'à la satisfaction corporelle. Et en ce sens, nous pouvons rappeler les deux versants du corps que l'analyse de Freud distinguait dans les phénomènes hypnotiques, celui moteur et celui sensoriel. Donc, je crois les avoir trouvés dans les deux sens auxquels renvoient les deux déesses qui se croisent dans les significations de *voluptas*. La vieille déesse romaine implique le sens de la décharge corporelle dans le trait de satisfaction qu'elle représente. Pour sa part, la fille d'Éros et Psyché implique la jouissance des sens et ce qui est en jeu dans ce cas sont les objets du désir. Lacan les évoque à partir du beau tableau de Jacob Zucchi (1589) sur l'histoire de ses parents, dans le chapitre XVI du Séminaire VIII, *Le transfert* (1960-61). Cette représentation et même la vertu qui est à ses pieds dans sa propre iconographie, selon l'information de Wikipédia, font de la Volupté quelque chose qui, enraciné dans le corps prend une forme abstraite, signifiante.

Sur ce point, il faut rappeler que ces objets comme le sujet, ont trois statuts, réel, symbolique et imaginaire. Donc, de la même manière qu'on ne peut pas confondre Volupia et Volupté dans la mythologie ; dans la psychanalyse, nous ne pouvons pas confondre la jouissance des objets du désir avec l'autre jouissance, celle du rapport du sujet avec son corps, un rapport non sensoriel, bien que les

⁸² <https://fr.wikipedia.org/wiki/Volupia>

sens fassent partie du même corps, de la même entité réelle. Ce serait confondre les deux versants, moteur et sensoriel du corps. Ces objets du désir qui se situent dans le versant de la jouissance sensorielle ou sensuelle du corps, sont justement ceux qui vont se constituer dans la mesure où le sujet se réalise dans les trois temps logiques qui guident le travail analytique. Ils touchent ainsi, dans son registre réel, l'autre jouissance, celle qui se rapporte directement avec la décharge, avec la satisfaction du corps ; mais la jouissance touche aussi le registre symbolique du désir, comme le montre bien le fait que l'allégorie grecque se soit superposée à la représentation matérielle du corps de la Volupia⁸³. Par contre cette représentation ne pourra jamais atteindre aucun désir, parce qu'elle entraîne la fin du désir lui-même dans la satisfaction. Elle n'est pas symbolisable.

Lacan parle ici de la jouissance, du facteur quantitatif coincé dans les mots, comme d'une *voluptas* qui entraîne le sujet, qui l'aliène. Et le but du travail analytique, sera alors, de le désaliéner de cette jouissance. Pour faire cela, il est indispensable, pour l'analyste de commencer par identifier, dans le registre imaginaire, celui des résistances, le *moi* du sujet. C'est-à-dire, celui « par qui et pourquoi le sujet pose sa question » ; un autre semblable qui n'est pas identique à celui qui parle. À partir de là, le travail se poursuit dans le registre symbolique, où le sujet logique de celui qui parle, doit reconnaître son propre désir à travers l'objet « à qui s'adresse ce désir ». Donc, la condition pour que les temps logiques s'enclenchent est l'identification de la question pour le sujet. C'est la question, et non la plainte, qui constitue le sujet. Il s'agit de ce moment où, à partir de la plainte imaginaire de ce que les autres sont, l'analysant prononce cette phrase qui doit être notée par l'analyste, puisque le « je » est arrivé dans le discours : « et **je** me pose la question de... ». Une fois que le sujet s'est constitué dans la question, alors, il commence son travail logique à la poursuite de la réponse. Trois temps seront, alors, nécessaires pour parvenir à cette réponse, dans la grammaire logique qui le mènera à se situer comme sujet, dans le futur antérieur de ce qu'il aurait été pour ce qu'il est en train de devenir dans sa propre parole. C'est-à-dire, une réponse dans le versant de l'être qui n'est pas sans rapport avec le versant de l'avoir où il constitue l'objet de son désir.

Pour l'analyste c'est le temps de l'attente, comme Freud l'a souligné, mais d'une attente attentive. On attend que le sujet conclue à partir de la question qu'il a posée dans le registre imaginaire à travers le *moi*. Ainsi, côté analyste, ce qui est en jeu c'est son écoute dans les trois registres. Il s'agit de situer le travail dans le registre symbolique, à partir de l'imaginaire pour atteindre le réel de la jouissance en jeu en chaque occasion. Autrement dit, la conclusion du sujet logique dans le registre du désir par rapport aux objets coïncidera avec un autre rapport avec sa jouissance et son propre être.

2.3.2.4.3 Le moment de conclure : les temps logiques des entretiens

⁸³ Cf. L'étude que le linguiste Georges Dumézil consacre à la déesse Angerona dans ses rapports avec Volupia. Il s'agit, à mon avis, des rapports que la psychanalyse a trouvé dans sa clinique entre l'angoisse et la jouissance, mais, bien entendu, au niveau mythologique : « Diva Angerona ». In : *Déeses latines et mythes védiques*. Bruxelles, coll. Latomus XXV, 1956, p. 44-70.

En ce qui concerne nos entretiens, je dirais que leur examen, oblige, alors, à s'arrêter sur les phrases qui ont marqué les temps logiques que les trois sujets ont franchis pour arriver à leurs conclusions. Nous devons, alors, examiner la grammaire et la logique de ces phrases, en suivant l'analyse de Lacan, de façon à établir les mouvements subjectifs pour chaque cas et les rapports de ces mouvements avec la constitution des objets respectifs. L'indicateur à partir duquel nous pourrions établir le moment subjectif qui a changé les rapports du sujet avec la jouissance, sera, alors, ce « je » du jugement conclusif du sujet logique. Sur ce point, il y a une curieuse différence entre les définitions de Freud et Lacan sur les jugements. Je les cite pour les contraster :

Freud⁸⁴ : **Le juger est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice, met un terme à l'ajournement par la pensée, et du penser fait passer à l'agir.**

Lacan⁸⁵ : Enfin, le jugement assertif se manifeste ici par un acte. La pensée moderne a montré que **tout jugement est essentiellement un acte**, et les contingences dramatiques ne font ici qu'isoler cet acte dans **le geste de départ des sujets**. On pourrait imaginer d'autres modes d'expression à l'acte de conclure.

Du point de vue grammatical, Freud utilise le verbe « juger » qui est une action, tandis que Lacan utilise le nom commun, « jugement », qui est le résultat de cette action ; Freud se place donc au moment de l'action, alors que Lacan se place après son exécution. Et du point de vue du contenu, si pour Freud, le « juger » est une action intellectuelle qui décide et fait passer à l'acte ; pour Lacan le « juger » est un acte en lui-même, comme le démontre le fait de que les trois prisonniers sortent au même temps, qu'ils ont conclu sur l'attribut de cet objet ignoré qu'ils portent sur leurs dos. C'est n'est pas facile de comprendre la portée de ces propositions ni leurs points communs et divergents. Donc, je vais rappeler une autre référence de Freud sur ces rapports jugement/acte, déjà citée, qui peut nous donner un peu de lumière pour comprendre celle de Lacan. Dans l'écrit technique de 1914, Freud rend équivalentes la perlaboration et l'abréaction du traitement hypnotique : « On peut la comparer [la perlaboration], au point de vue théorique, à l'« abréaction » des charges affectives séquestrées par le refoulement et sans laquelle le traitement hypnotique demeurerait inopérant ». C'est-à-dire, que le travail de perlaboration peut se comparer avec l'acte de décharge qu'implique l'abréaction.

Nous pouvons nous représenter de manière un peu grossière et générale le processus de la façon suivante. Il y a des tensions corporelles qui exigent du sujet une décharge. Elles se traduisent en charges affectives que le refoulement séquestre. Donc, pour les libérer, la thérapie hypnotique endort le patient et ses résistances et parvient à les libérer à travers les paroles du médecin-hypnotiseur qui produit la décharge directement, sans la participation des mots du sujet. Par contre, la participation de la parole du sujet dans la thérapie psychanalytique implique qu'il soit réveillé, donc, que les résistances soient vaincues par le travail de sa propre parole. Et après, qu'il prenne connaissance du refoulé à partir du travail intellectuel qui commence avec la négation sur les contenus du refoulé et qui pourra finir avec son acceptation dans ce même plan intellectuel. Mais il sera nécessaire de poursuivre le travail analytique dans le plan logique, ouvert dans le

⁸⁴ Freud, « La négation », *op.cit.*, p. 138.

⁸⁵ Lacan, « Les temps logiques... », *op.cit.* p. 207.

travail intellectuel, par le jugement de condamnation, substitut intellectuel du refoulement. Ainsi, la continuation du travail intellectuel dans le travail logique, dans les termes lacaniens pourra parvenir aussi à l'acceptation du refoulé dans son plan d'origine, le plan affectif, comme Freud l'exprime à l'époque, c'est-à-dire, à la suppression du processus du refoulement lui-même. De cette manière, les charges affectives prisonnières seront libérées avec la fin du processus logique indiqué par la conclusion du sujet positionné en tant que « je », à la première personne du singulier, par rapport à son objet. Autrement dit, en principe, le processus intellectuel qui commence avec la négation doit se continuer logiquement jusqu'à l'obtention de ce résultat qui coïncide, alors, avec la rencontre de son propre désir et la décharge de la tension corporelle dans les mots.

Nous reviendrons sur les détails de la décharge de cette tension dans la perspective de Lacan, dans la phase du moment de conclure dans chaque entretien, parce que, sans doute quelque chose a été modifié dans l'agir des trois garçons après leur travail analytique. Nous attendrons, alors les résultats de l'analyse clinique pour exprimer une inférence sur ces rapports acte/conclusion logique. D'ailleurs, nous aurons l'occasion de situer, cliniquement et théoriquement, la jouissance dans ce qu'impliquent les expressions « tension », « charge affective » et « décharge corporelle » dans l'analyse de l'entretien de Luis.

En somme, pour l'examen des temps dans les entretiens, nous devons séparer ce qui se réfère à l'analysant, à l'analyste et à la jouissance elle-même, en tant qu'intervenants du dialogue analytique. Pour l'analysant, les indices seront les pronoms qui indiquent les rapports que le sujet établit progressivement avec ses objets, ainsi que les formes temporelles des verbes. Pour l'analyste, les indices de son temps d'attente seront les moments où il a marqué les scansion nécessaires qui ont fait passer d'un temps logique à l'autre. La réussite dépendra de ce qu'il ne confonde pas, alors, dans le discours du sujet ce qui correspond au registre imaginaire de son être, avec le symbolique de son avoir, celui où se constituent les objets de son désir et de sa jouissance. Pour sa part, l'indicateur du résultat devra être consigné en termes de rapport du sujet à sa jouissance, de telle façon qu'il ne soit pas l'objet de cette jouissance, mais son sujet. Cela veut dire que, dans la grammaire de ses phrases quelque chose devra avoir changé à l'égard de ce qu'il dit dans la voie de son agir et de ses rapports avec les objets de son désir, donc, dans les versants moteur et sensoriel de son corps. La recherche devra nous dire quelque chose du temps de la jouissance, puisqu'elle est au cœur du mouvement logique, mais cela n'implique pas que sa logique temporelle soit la même. La nature de la jouissance n'est pas grammaticale, donc, son temps ne peut pas être logique. Ce temps correspond plutôt à un processus de décharge et satisfaction.

Attaquons-nous maintenant, au dernier aspect des entretiens, l'espace, dans la spécificité du travail analytique.

2.3.3 L'ESPACE PSYCHANALYTIQUE, UN ESPACE TOPOLOGIQUE DANS TROIS REGISTRES : RÉEL, SYMBOLIQUE ET IMAGINAIRE

Le dialogue analytique dans le registre de la *linguistique* n'est pas seulement traversé par le temps logique qui détermine sa chronologie, mais situé dans un endroit fixé. Cependant l'espace analytique ne se réduit pas aux quatre murs de cet endroit, il inclut les espaces ouverts dans la parole. Le passage au travail analytique pour les trois plans que les propositions de Freud nous indiquent, profilent déjà les trois registres de la parole que Lacan a nommés, à savoir, l'imaginaire dans celui de la résistance ; le réel, dans le facteur quantitatif et les charges affectives ; et le symbolique ou du désir, dans l'intellectuel, avec la négation et les jugements d'attribution et d'existence. Donc, ces registres que la parole ouvre, constituent et portent les espaces analytiques : l'espace imaginaire où se déploient les sujets et les objets imaginaires à partir desquels le sujet constitue son être, en termes d'identifications ; le symbolique où le sujet se constitue logiquement à travers les objets de son désir dans la grammaire qui l'inclut ; et le réel, où ce qui est en jeu, c'est la jouissance, entendue comme ce rapport dérangé du sujet à son propre corps et à ses objets. Donc, selon la place que cette jouissance a dans la conversation analytique, selon les propositions de Freud et Lacan, ce corps qui jouit, ces orifices et objets sont les points topologiques dans le réel à partir desquels vont s'ouvrir les autres espaces, dans la parole du sujet, l'imaginaire et le symbolique. Ces points topologiques, bouche, oreille, yeux, dans la séance analytique, ouvrent les voies vers ces registres, mais réciproquement, ils sont, alors, les points d'arrivée, où imaginaire et symbolique convergent, se croisent et se coupent, avec lui en tant que réel, et entre eux.

Lacan ne nous a pas seulement apporté les indicateurs pour les reconnaître dans les paroles, à partir de cette boussole qui est le désir, comme nous le verrons en détail dans le chapitre suivant. Il nous a offert aussi, tout au long de son enseignement, des instruments d'analyse pour éclaircir, si nous voulons, notre pratique en situant ces espaces ouverts par chaque registre de parole. Ici, je vais me référer aux deux instruments que j'ai choisis, pour situer les espaces analytiques ouverts pendant les trois entretiens: le graphe du désir dans cette recherche et le nœud dans une prochaine. D'abord, pour encadrer ce choix, je présente, sous forme générale, les instruments que Lacan a forgés pendant son enseignement et les points qu'ils ont en commun. Puis, je délimite la fonction et la portée que ces deux instruments auront dans l'analyse des entretiens.

2.3.3.1 Les instruments possibles pour l'analyse de l'espace analytique

À partir des propositions et esquisses freudiennes sur ce qu'il appelait le point de vue topique, Lacan a élaboré plusieurs instruments d'analyse de l'espace analytique. Chacun a été encadré, pour des problèmes cliniques déterminés, dans les différents moments de son enseignement. Et aujourd'hui, nous avons, avec

ces instruments, des possibilités d'exploration et d'explication des divers aspects impliqués dans les phénomènes qui nous traitons. Je les rappelle en général avec le but de présenter le cadre où s'inscrivent les deux instruments que j'ai choisis pour l'analyse des entretiens, le graphe et les nœuds.

D'abord, dans le Séminaire I (1953-54), nous avons les schémas optiques élaborés par Lacan à partir du schéma de l'appareil psychique proposé par Freud dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves*. On dirait, des instruments pour l'examen du registre imaginaire situé au premier plan, puisque dans ces schémas, symbolique et réel y ont leur place. Il va continuer à les utiliser et les perfectionner au-delà du Séminaire X (1962-63). Puis nous avons la série d'instruments signifiants qui, à mon avis, apparaît avec les Schémas L, Z et R, dans le Séminaire III et qui finit dans le graphe du désir, dans le Séminaire VI et dans son écrit *Subversion du sujet et dialectique du désir*. Donc ce graphe est l'instrument par excellence pour l'examen du registre symbolique situé au premier plan, et auquel Lacan va à se référer souvent jusqu'à l'élaboration des quatre discours. Nous trouvons, ensuite, les instruments topologiques ouverts, dans le Séminaire VII : *L'éthique de la psychanalyse* (1959-60) (chapitre IX, p. 139-152), avec le pot et le vase et puis, la bande de Moebius, le tore, le cross-cap et la bouteille de Klein, certainement, des outils indispensables pour la compréhension du réel.

Lacan présente ensuite, dans le Séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-70), les artefacts des quatre discours, celui du maître, de l'hystérique, de l'analyste et l'universitaire; avec ses quatre éléments : S1, S2, \$, et objet petit *a*; et ses quatre places, celles de, la vérité, l'agent, l'autre et le produit. Finalement, à partir du Séminaire XIX, nous avons les nœuds, inspirés par le nœud borroméen. Il me semble que dans ces deux derniers instruments, on peut trouver une synthèse des premiers, pour autant qu'on puisse identifier les trois registres tant dans les composants et places des quatre discours que dans les noms correspondants des trois ronds de ficelle du nœud. Cependant, malgré que, dans les trois premières séries d'instruments, optique, signifiante et topologique, le premier plan corresponde à chaque registre presque en exclusivité, on peut situer les autres ainsi, le réel et le symbolique, dans les schémas optiques; le réel et l'imaginaire, dans le graphe et ses antécédents; et finalement, nous verrons, comment, justement les outils topologiques sont au cœur du symbolique et parcourent l'espace imaginaire.

2.3.3.1.1 Le principe topologique

Ces rapports entre les différents instruments sont possibles parce que tous ont une chose en commun : au moins, un point topologique à partir duquel on peut situer les trois registres, soit le vide, soit l'objet petit *a*, de telle façon qu'aucun n'annule l'existence ni la validité des autres. Je dirais, en termes hypothétiques que les derniers incluent les premiers. Ainsi, par exemple on découvre, lors du Séminaire XXIII, *Le sinthome* (Chapitre V, pages 81 à 83), comment Lacan introduit la topologie dans les nœuds, en faisant des trois ronds de ficelle, trois tores correspondants aux trois registres, grâce à une suggestion de Pierre Soury. Et il poursuit et consolide avec fermeté le rapport structure/topologie dans le Séminaire suivant, XXIV : *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Je cite

cet article du N° 17/18 d'*Onrricar ?*, dans lequel fut diffusée la séance correspondante, transcrite par Jacques-Alain Miller ⁸⁶ :

Le tracas que je me fais pour tout ce que je vous apporte ici comme structure, est lié à ce seul fait, que la géométrie véritable n'est pas celle que l'on croit, celle qui relève de purs esprits, mais celle qui a un corps. C'est ce que nous voulons dire quand nous parlons de structure. Et pour commencer, je veux vous mettre noir sur blanc de quoi on parle **quand on parle de structure**.

Voici un tore troué. Vous voyez ici le bord – si l'on peut s'exprimer aussi improprement – le bord du trou qui est dans le tore, et là le corps du tore. Il est facile de compléter si on s'aperçoit – je dois ça à Pierre Soury -- que **à trouser ce tore, on fait en même temps un trou dans un autre tore, enchaîné avec lui**.

[...]

Loin que nous ayons deux choses concentriques, nous avons au contraire, deux choses qui jouent l'une sur l'autre. Ce que j'éclaire par cette manipulation, **c'est ce que j'ai appelé parole pleine et parole vide**.

Ainsi, dans la parole n'est pas seulement question de langage, il est aussi question de topologie, et en effet, on trouve, par la suite, la précision suivante de Lacan, sur la parole, dans le texte : *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudienne* (1960) ⁸⁷ :

L'inconscient, à partir de Freud, est une chaîne de signifiants qui quelque part (sur une autre scène, écrit-il) se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe.

[...]

Cette coupure de la chaîne signifiante est seule à vérifier la structure du sujet comme discontinuité dans le réel. Si la linguistique nous promeut le signifiant à y voir le déterminant du signifié, **l'analyse révèle** la vérité de ce rapport à faire **des trous du sens** les déterminants de son discours.

On comprend, alors, pour quoi Freud disait, dans le premier texte que j'ai cité sur le traitement psychique, que les mots de nos discours quotidiens ne sont rien d'autre que « magie décolorée », c'est à cause de cet « autre scène », ouverte par les coupures que la chaîne signifiante courante procure. Voilà, par exemple, comment on peut comprendre aussi le cadre de merveilles dans des œuvres comme les *Mille et une nuit*, *Don Quichotte*, les deux *Alice* de Lewis Carroll et ce qu'on appelle le réalisme magique dans les œuvres de Gabriel Garcia Marquez, parmi beaucoup d'autres œuvres. Il s'agit des merveilles du langage, comme le rappelle Lacan dans l'épigraphe de cette première partie de cette thèse.

Nous reviendrons sur ces éléments de la topologie symbolique que la citation de Lacan nomme : parole pleine et vide, coupure du discours, le sujet comme discontinuité dans le réel, et trous de sens. Ceci sera dans le chapitre 4 dans lequel nous reprendrons les fondements topologiques pour la formulation de l'hypothèse. Pour l'instant, je voudrais faire une remarque sur un autre élément important que le principe topologique implique, l'objet : avant d'être nommé « petit a », il était présent dans tous les instruments. Il suffit de rappeler, par exemple, le

⁸⁶ Lacan, J. « Vers un signifiant nouveau », op. cit., p. 10-11.

⁸⁷ Lacan, J. « Subversion du sujet... », op.cit., p. 279 et p. 281.

Séminaire IV, *La relation d'objet* (1956-57), où Lacan nous présente ses vicissitudes dans les trois registres, RSI. Nous y reviendrons aussi au moment opportun.

Mais il y a un autre élément qui permet d'établir des relations entre les différents instruments, le nœud, lui-même, rétrospectivement, on le trouve notamment dans le graphe. Voyons.

2.3.3.1.2 Les nœuds dans l'après-coup

Donc, si dans la parole n'est pas seulement question de langage, mais aussi question d'espace topologique, il est aussi question de nœuds. J'ai plusieurs fois été étonnée de trouver dans les textes initiaux de Freud et de Lacan le mot « nœud », je me rappelle, par exemple, la première fois, dans les textes métapsychologiques⁸⁸, et chez Lacan, dans les Séminaires III, V, et, justement dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*. À première lecture, on dirait que cela n'a rien à voir avec les nœuds dont parle Lacan à la fin de son enseignement ou, du moins, que, dans chacun de ces cadres, le mot n'aurait pas, le même sens. Mais Lacan, lui-même, dans le Séminaire XXII, *RSI*, (1974-75) nous ramène à ces mots du début de ses séminaires. En effet, dans la séance du 10 Décembre 1974, il nous rappelle la formule qu'il avait écrite en 1946 dans le texte : *Propos sur la causalité psychique*. Je cite d'abord le rappel dans le Séminaire de 1974, de la version diffusée par internet sur la page de Patrick Valas, parce qu'il n'a pas été publié non plus⁸⁹ :

[...] si vous me permettez - d'employer un terme qui aurait pu me tenter - d'écrire les lettres dans un autre ordre : au lieu de R.S.I., R.I.S, ça aurait fait un « ris », le fameux « ris de l'eau », sur lequel justement, quelque part dans mes *Écrits*, j'équivoque.

J'ai recherché la page tout à l'heure... il y avait quelqu'un là, un copain du premier rang, qui les avait ces *Écrits*... je l'ai trouvé : c'est à la page 166 que je joue sur ce ris d'eau [rideau], voire, à y impliquer « mon cher ami LEIRIS dominant... » je ne sais pas quoi.

Et voici, la formule de 1946 qu'on trouve effectivement dans cette page des *Écrits* I⁹⁰:

Le mot n'est pas signe, mais nœud de signification. Et que je dise le mot « rideau » par exemple, **ce n'est pas seulement par convention désigner l'usage d'un objet** que peuvent diversifier de mille manières **les intentions** sous lesquelles il est perçu par l'ouvrier, par le marchand, par le peintre ou par le psychologue gestaltiste, comme travail, valeur d'échange, physionomie colorée ou structure spatiale. **C'est par métaphore** un rideau d'arbres; **par calembour** les rides et les ris de l'eau, et mon ami Leiris dominant mieux que moi ces jeux glossolaliques. **C'est par décret** la limite de mon domaine **ou par occasion** l'écran de ma méditation dans la chambre que je partage. **C'est par miracle** l'espace ouvert sur l'infinité, l'inconnu sur le seuil ou le départ dans le matin du

⁸⁸ En parlant de trois polarités de la vie psychique, Freud écrit : « Les trois polarités se nouent de façon très significative les unes aux autres ». Ces polarités sont : 1) sujet (moi)/objet (monde extérieur) ; 2) plaisir/déplaisir ; et 3) actif/passif. Cf. « Pulsions et destins de pulsions », In : *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, folio essais, 1968, p. 35-36.

⁸⁹ <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-RSI-1974-1975.288>

⁹⁰ Lacan, J. « Propos sur la causalité psychique » (1946). In : *Écrits II, op.cit.*, p. 165-66

solitaire. **C'est par hantise** le mouvement ou se trahit la présence d'Agrippine au Conseil de l'Empire ou le regard de madame de Chasteller sur le passage de Lucien Leuwen. **C'est par méprise** Polonius que je frappe : « Un rat, un rat ! un gros rat ! ». **C'est par l'interjection**, à l'entracte du drame ; **le cri de mon impatience ou le mot de la lassitude**. Rideau ! C'est une image enfin du sens en tant que sens, qui pour se découvrir doit être dévoilé.

Ainsi, dans le langage se justifient et se dénoncent les attitudes de l'être [...].

Nous aurons l'occasion de revenir sur ces nœuds de significations que sont les mots. Ce Lacan de 1946 n'est pas le même que celui de 1953 qui avait prononcé une conférence avec le titre : *Le symbolique, l'imaginaire et le réel* (8 juillet 1953), un peu avant son discours de Rome, *Fonction et champ de la parole et du langage*. À partir de ce Lacan, nous pouvons préciser que les significations appartiennent au registre imaginaire ; la métaphore, au registre symbolique et ce qu'il appelle ici, les calembours, au registre du réel. Donc, le mot « rideau » peut être bien un nœud entre les trois registres ou entre deux d'entre eux. Tout dépend du sujet qui parle et de celui qui l'entend, bien sûr. Mais il y a un autre aspect que ce beau paragraphe introduit, celui de l'intention du sujet qui parle, donc, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, le niveau de l'énonciation. Ainsi, de nouveaux nœuds se profilent entre ce niveau de tout discours et son corrélat, l'énoncé.

Donc, avec ces fondements généraux que l'inventaire des instruments d'analyse de l'espace analytique nous procure, passons aux particularités qu'ils auront dans l'analyse des entretiens.

2.3.3.2 Les instruments d'analyse pour les entretiens : le graphe et les nœuds

Mon but est de comparer, dans chaque cas, la place et la fonction que la jouissance prend avec chaque instrument d'analyse. Pour ce faire, je commence pour présenter dans cette thèse les entretiens dans un graphe, selon leurs respectifs temps logiques. Ces graphes seront la base pour l'élaboration des nœuds dans une recherche future. De cette manière, les graphes constitueront une introduction aux nœuds et les nœuds seront le point de référence pour l'élaboration de graphes. Déterminons, donc, ce point de référence.

2.3.3.2.1 Deux nœuds borroméens : points de référence pour l'élaboration du graphe

C'est dans la séance du 9 février 1972 du Séminaire XIX, ... où pire, que Lacan parle par la première fois du nœud borroméen, et justement à partir des nœuds de la parole et de la chaîne signifiante. Cette chaîne est dans le centre du travail sur le graphe du désir, donc, elle est une raison de plus pour situer le nœud en tant que point de référence de l'élaboration des graphes. Voici la citation ⁹¹ :

⁹¹ Lacan, J. Séminaire XIX, *op. cit.*, p. 90-91.

Il vous suffira d'un tout petit peu d'exercice pour vous apercevoir qu'il en est strictement de même si vous retirez de ce nœud, *je te demande de me refuser ce que je t'offre*, n'importe lequel des autres verbes. Si vous retirez le refus, qu'est-ce que peut vouloir dire l'offre d'une demande ? Comme je vous l'ai dit, il est de la nature de l'offre que, si vous retirez la demande, refuser ne signifie plus rien. C'est bien pour quoi la question qui se pose pour nous n'est pas de savoir ce qu'il en est du *c'est pas ça* qui serait en jeu à chacun de ces niveaux verbaux, mais de nous apercevoir que c'est à dénouer chacun de ces verbes de son nœud avec les deux autres que nous pouvons trouver ce qu'il en est de cette effet de sens en tant que je l'appelle l'objet a.

Chose étrange, tandis qu'avec ma géométrie de la tétrade je m'interrogeais hier soir sur la façon dont je vous présenterais cela aujourd'hui, il m'est arrivé, d'inant avec une charmante personne qui écoute les cours de Monsieur Guilbaud, que, comme une bague au doigt, me soit donné quelque chose qui n'est rien de moins, paraît-il, je l'ai appris hier soir, que les armoires de Borromées.

Il faut un peu de soin, c'est pour ça que je l'y mets. Et voilà. Je n'ai pas fait de faute.

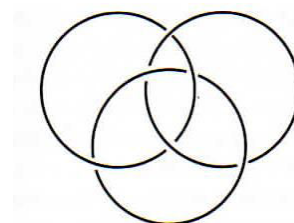


Figure 1 : Premier nœud borroméen, Séminaire XIX

[...] C'est tout de même quelque chose qui a son intérêt, puisqu'il faut se souvenir que, quand j'ai parlé de chaîne signifiante, j'ai toujours impliqué cette concaténation.

Après, dans les Séminaires suivants, XX, *Encore*, et XXI, *Les non dupes-errent*, Lacan continuera son élaboration du nœud. Cependant je vais partir de son travail dans le Séminaire XXII, *RSI*, où son énonciation nous permet d'identifier une petite séquence logique.

L'élaboration du nœud dans le Séminaire XXII, *RSI* (1975-76), où Lacan l'introduit par rapport aux trois registres, n'est pas la même que celle du Séminaire XXIII, *Le sinthome* (1976-77), où il l'utilise pour expliquer le cas Joyce ; et pas non plus la même que celle du Séminaire suivant, le XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-77). Dans ce dernier, le cadre d'élaboration est la fin d'une analyse. Je cite la question que Lacan pose dans ce Séminaire pour ouvrir la place aux explications topologiques⁹² : « À quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ? Est-ce qu'on s'identifierait à son inconscient ? C'est ce que je ne crois pas ». Donc, on dirait que trois temps logiques ont marqué cette chronologie de l'élaboration lacanienne du nœud borroméen.

En effet, dans la première séance du Séminaire XXII, du 19 novembre 1974⁹³, Lacan déclare qu'un dilemme se présente à lui entre ses obligations envers son École et ses obligations envers son Séminaire. Il n'y a pas envie de

⁹² PDF Séminaire XXIV, page web citée, Valas, p. 6.

⁹³ PDF Séminaire XIX, RSI, Séance du 19 novembre 1974, page web citée, Valas, p. 4 à 8.

faire son Séminaire parce qu'un autre souci l'occupe, l'instauration de la « passe » dans l'École : ce « pourquoi, en somme, ce dont il s'agit c'est que chacun apporte sa pierre au discours analytique en témoignant de comment on y entre »⁹⁴. C'est pour ça que, même à cette date, il n'a pas affiché, comme d'habitude le titre de son Séminaire de cette année. Mais l'affluence des gens à cette première séance, même sans titre, le fait hésiter et penser à proposer ce problème d'École au Séminaire. Ainsi, il s'interroge et ponctue son interrogation en arrêtant la séance avant son temps chronologique habituel de deux heures. Je le cite :

Alors, comme tout de même ça serait bien vain de vous dire que **je me suspends moi-même, que je m'interroge sur ce que je ferai cette année**, ça serait bien vain de le faire...

mais de le faire pendant deux heures

comme vous vous y attendez

...eh ben je vais pas le faire.

Je vais m'arrêter là, en vous priant seulement de vous fier...

pour savoir si vous reviendrez

ici le 10 Décembre, deuxième mardi

...de vous fier aux petites affiches sur lesquelles s'inscrira le titre que j'aurai choisi, si ce séminaire cette année, je le fais.

Et donc, après la scansion, il décida de le faire. Son but est déjà clair dans la séance du 10 décembre⁹⁵ :

Je voudrais cette année vous parler du *Réel*, et commencer par vous faire remarquer que ces trois mots : *Réel*, *Symbolique* et *Imaginaire*, ont un sens.

Ce sont trois sens différents, mais vous pouvez aussi remarquer que j'ai dit *trois sens*, comme ça parce que ça semble aller tout seul, mais s'ils sont différents, ça suffit—il pour qu'ils fassent *trois*, s'ils sont aussi différents que je le dis ?

[...]

Qu'ils soient trois, ce *Réel*, ce *Symbolique* et cet *Imaginaire*, qu'est-ce que ça veut dire ?

Pour répondre à cette question, il s'empare, alors des nœuds. Mais cet énoncé ne peut pas nous faire oublier le cadre donné par son annonce dans la séance préliminaire : la passe. Il me semble que cette question a surgi dans les trois temps logiques de l'élaboration des nœuds, parce qu'il reprend le cadre de la passe dans le Séminaire XXIV, à partir de la question que j'ai citée sur l'identification à la fin de l'analyse. De cette manière, si ma supposition sur les trois temps logiques dans l'élaboration du nœud est correcte, donc, dans le Séminaire XXIII, les nœuds chez Joyce, cette « désabonnée de l'inconscient », comme Lacan l'appelle, sont un temps pour comprendre la passe à travers les nœuds.

Donc, si c'est ainsi, quel nœud peut convenir en tant que point de référence pour l'élaboration des graphes? Comme il ne s'agit pas de la passe et que mon but est celui déterminer un point de référence, je vais me guider, d'abord, avec le nœud qu'il nous présente dans l'instant du regard, dans le Séminaire XXII et qui,

⁹⁴ *Ibid.*, PDF, p. 6.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 9

d'ailleurs, est la base du travail dans les séminaires suivants. Je le prends de la page 23 du PDF de M. Valas⁹⁶ :

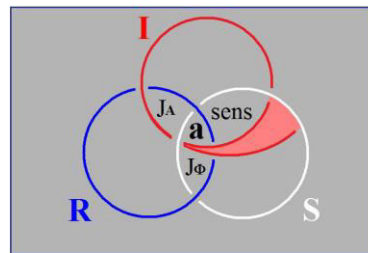


Figure 2 : Nœud borroméen Séminaire XXII

Dans ce nœud, l'imaginaire est en rouge ; le symbolique en blanc et le réel en bleu. Le symbolique nous indique la place pour les mots, au moins dans le registre poétique ; pour sa part l'équivoque devra le dépasser pour toucher le réel. Nous voyons deux jouissances, la jouissance de l'Autre, JA, et la jouissance phallique, JΦ. Nous n'en sommes pas encore là, mais ce sont des indicateurs de jouissance qui vont nous orienter à l'heure de faire les nœuds. Ce qui est certain, c'est la place de l'objet petit *a*. Nous ne l'avons pas non plus porté dans notre analyse, mais sans doute, il s'agit des objets du désir que nous avons déjà trouvé chez le Lacan de 1953 et comme point topologique commun aux instruments d'analyse de l'expérience analytique. Donc, il est situé ici, juste dans le centre des trois registres. Et n'oublions pas que, dans notre analyse à partir de l'examen de la *voluptas*, cet objet, effet de sens, alors, est la porte d'entrée à la jouissance qui est notre objet de recherche, celle du corps. Donc, il sera notre boussole et point de départ pour l'élaboration des nœuds des entretiens. Mais aussi pour commencer la comparaison que nous ferons avec le graphe.

En me guidant justement avec le principe topologique qui permet de rapprocher les deux instruments, j'ai dû choisir un autre nœud de référence. Cette fois, je le prends dans ce moment de conclure chez Lacan, à l'égard des nœuds et que j'ai situé dans le Séminaire XXIV. En effet, les nœuds ont trouvé déjà la topologie et se sont enrichis avec le passage par l'écriture joycienne dans le Séminaire XXIII. Donc, pour nous, il est obligatoire de prendre un autre nœud de cette élaboration conclusive du Séminaire XXIV. Ce nœud est différent de celui du Séminaire XXII, il inclut un quatrième rond de ficelle que Lacan nomme le symptôme. Ce sera un outil, d'ailleurs, pour illustrer ce qui va se produire dans l'analyse de l'exemple littéraire du prochain chapitre, en termes de la *linguisterie*. Le voici, comme le PDF de la page de M. Valas le présente⁹⁷ :

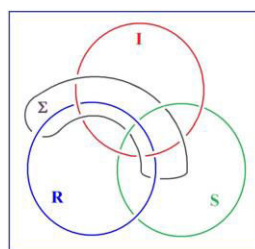


Figure 3 : Nœud borroméen Séminaire XXIV

⁹⁶ *Ibid.*, p. 23

⁹⁷ *Ibid.*, p. 65 et 72.

2.3.3.2.2 Le graphe

En ce qui concerne les graphes. Il me semble que l'élaboration de Lacan à l'égard des formations de l'inconscient dans le Séminaire V (1957-58) est aussi un instant du regard sur cet instrument et ses possibilités. Le moment de conclure sera sûrement son élaboration écrite dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* (1960), comme Lacan lui-même le fait supposer dans la note qui précède l'écrit. Et, finalement, il me semble que le Séminaire VI aurait bien été son temps pour comprendre. En effet, Lacan se sert tout au long de ce Séminaire du graphe pour parler du désir et de son interprétation et par la suite on qualifiera le graphe lui-même, de graphe du désir. Les variations du graphe vont dans deux sens. Dans le premier, il s'agit du pas à pas avec lequel Lacan va nous guider dans son travail, depuis les premiers traits jusqu'au graphe complet, dans les deux Séminaires et dans l'écrit *Subversion du sujet et dialectique du désir*.

Et le deuxième sens est celui du cas, par cas. Dans les Séminaires, l'analyse soit d'un *witz*, un rêve ou d'une structure clinique, implique une variation dans les éléments du graphe. Et en chaque cas, les éléments correspondants varient aussi en dépendance du temps logique examiné. Tout cela fait qu'il est l'instrument par excellence pour l'analyse en clinique, autrement dit, pour essayer de comprendre les effets de la parole analytique. Donc, je vais utiliser le graphe complet, ou graphe du désir, comme point de référence pour l'élaboration des graphes des différents moments des entretiens. Voici, je le présente, extrait de la page 297 d'*Écrits* IP⁹⁸ :

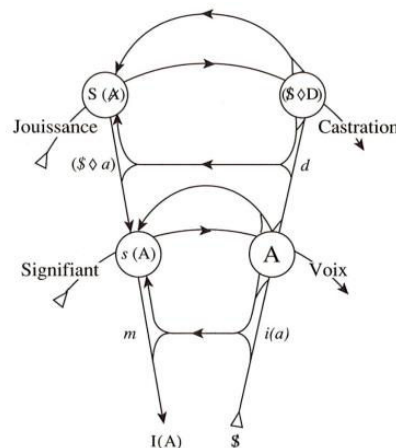


Figure 4 : Graphe du désir

À nouveau, nous trouvons l'objet petit *a*, mais ici dans sa nomenclature imaginaire, *i(a)*, et symbolique ($\$ \Delta a$). À première vue, il nous manque sa notation dans le registre réel. Dans le nœud, les trois notations de l'objet, RSI, sont impliquées dans l'intersection des trois registres. Par contre, ici, il n'y qu'une jouissance, située en haut, côté gauche ; tandis que dans le nœud il y en a deux, bien déterminées, la jouissance de l'Autre, JA, et la jouissance phallique, $J\Phi$. Il faudra vérifier s'il s'agit de la jouissance qui nous intéresse. En ce qui concerne

⁹⁸ Lacan, J. « Subversion du sujet », *op.cit.*, p. 297.

les mots, le graphe, au contraire du nœud, permet représenter, en détail, les chemins qu'ils suivent dans les trois registres, RSI, comme nous le verrons dans le chapitre 12 à l'égard des trois entretiens. En revanche, à première vue, on ne voit ici, ni la place de l'équivoque, ni du symptôme. Nous verrons, alors ce que la confrontation des graphes des entretiens dans le chapitre 13 peut nous permettre de conclure sur la place de la jouissance, ses rapports avec les mots dans les différents moments des entretiens et son traitement dans chaque cas.

En somme, l'analyse des entretiens se servira du graphe du désir, à partir du nœud en tant qu'horizon, pour situer le registre *linguist* des entretiens. C'est-à-dire, les trois registres ou espaces de la parole, RSI, à partir desquelles a opéré le traitement de la jouissance dans les trois entretiens cliniques que j'ai eus avec Mathias, Marcelo et Luis, en Colombie, il y a quelques années. Le contraste entre les deux langues, l'espagnol, celle des entretiens, et le français, avec laquelle ils ont été examinés en après-coup, nous donnera, certainement, une vision supplémentaire sur ce que les rapports poésie/équivoque impliquent dans la clinique analytique.

3 LE TEMPS POUR COMPRENDRE: LES REGISTRES SYMBOLIQUE, IMAGINAIRE ET RÉEL À PARTIR DE LA FONCTION POÉTIQUE DU LANGAGE. UN EXEMPLE D'ANALYSE

Comme déjà je l'ai annoncé suffisamment dans l'introduction, ce chapitre marque le temps pour comprendre entre les temps logiques qui ont guidé cette recherche. Le point de capiton de ce moment a été la compréhension de la structure que Saussure donne au signifiant. Elle a trois dimensions et non, comme je l'avais pensé jusqu'à maintenant, deux seulement : signifiant et signifié. Et ces trois dimensions correspondent aux trois registres psychanalytiques : réel, symbolique et imaginaire.

Je commence par présenter la rencontre qui est à l'origine de cette trouvaille lumineuse, une rencontre avec quelques pièces de la chanson française ; puis, le cadre théorique et méthodologique de l'analyse de ces chansons, la fonction poétique du langage, comme point commun entre la linguistique et la psychanalyse ; et finalement, l'analyse des trois chansons, qui sont aussi trois belles pièces littéraires.

3.1 LES CHANSONS: UNE RENCONTRE, DU FRANÇAIS A L'ESPAGNOL ET UN ECHANGE DANS UNE MÊME LANGUE

*Une chanson, c'est peu de chose
Mais quand ça se pose
Au creux d'une oreille, ça reste là,
Allez savoir pourquoi*
-Jean Broussolle-

Le travail du symbolique se place dans un cadre, celui que Saussure a déterminé à partir du concept de signe linguistique, entendu comme la liaison entre une image acoustique et un concept, c'est-à-dire, entre un signifiant et un signifié. Je le cite⁹⁹ :

⁹⁹ Saussure, Ferdinand de, *op. cit.*, p. 98-99.

Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. **Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique**, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens ; elle est sensorielle, et s'il nous arrive de l'appeler « matérielle », c'est seulement dans ce sens et par opposition à l'autre terme de l'association, le concept, généralement plus abstrait.

[...]

Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces [...]

[...] Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant* [...].

Ce cadre est constitué de deux aspects comme Saussure lui-même l'avait déterminé dans le chapitre IV de l'introduction de son cours, titré « Linguistique **de la langue** et linguistique **de la parole** »¹⁰⁰. Le côté « langue » est celui des signifiants qui appartient à une communauté déterminée, comme les langues française et espagnole qui sont utilisées dans cette thèse, par exemple. J'ai déjà cité Saussure pour le côté « parole » dans l'introduction de cette thèse. J'ai souligné dans la présente citation, l'indicateur de ce qu'est la parole, parce que le reste de la définition correspond au côté langue. Cet indicateur est ce qu'il appelle « le son matériel » du signe linguistique, une « chose purement physique », capable de toucher le sens de l'ouïe et de laisser une empreinte acoustique dans le psychisme. Je veux le citer une fois de plus sur ce sujet dans ce chapitre IV de l'introduction de son cours, parce que là, il nous offre une belle comparaison qui peut éclaircir ces deux aspects, langue et parole, du signe linguistique. Voici¹⁰¹ :

Considérons, par exemple, **la production de sons nécessaires à la parole** : les organes vocaux sont aussi extérieurs à la langue que les appareils électriques qui servent à transcrire l'alphabet Morse sont étrangers à cet alphabet ; et **la phonation, c'est-à-dire l'exécution des images acoustiques**, n'affecte pas le système lui-même. **Sous ce rapport, on peut comparer la langue à une symphonie, dont la réalité est indépendante de la manière dont on l'exécute** ; les fautes que peuvent commettre les musiciens qui la jouent ne compromettent nullement cette réalité.

Bien entendu, le point de départ de cette thèse est le côté parole, celui de l'exécution des musiciens, qui, pour nous, seront Mathias, Marcelo et Luis. Mais, cela implique que nous prenions en considération aussi le côté langue du signe, c'est-à-dire, ses deux faces psychiques, celle de l'image acoustique et celle des concepts. Ainsi, du point de vue de cette métaphore, les questions qui vont nous guider dans les analyses des entretiens seront : quelle a été la symphonie interprétée par nos musiciens au début des entretiens ? Quel travail ont-ils fait sur cette composition initiale au cours des entretiens ? Et finalement, quelle a été la modification essentielle apportée à la symphonie du début ? Si les partitions ou textes de ces symphonies sont composées de signifiants et de signifiés, en tant qu'entités psychiques, ces termes admettent une équivalence avec les registres psychanalytiques.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 36.

¹⁰¹ *Ibidem*.

Ainsi, nous dirons que les signifiés impliqués dans le sens explicite d'une allocution, correspondent au registre imaginaire. Et que la face signifiant impliquée dans les sens symboliques correspond, justement au registre du même nom. Sur le registre réel du signifiant, je voudrai remarquer que la définition saussurienne nous apporte une clarté à l'égard des deux aspects corporels que nous avons isolés dans le chapitre précédent, le sensoriel et le moteur. Ainsi, dans le versant sensoriel, nous avons le son qui laisse une empreinte, une image acoustique dans la mémoire de celui qui entend dans le dialogue. Mais, quand il parle, c'est le versant moteur de la décharge qui entre en jeu. Saussure l'appelle ici, « la phonation », c'est-à-dire, l'exécution des images acoustiques. Entre ces deux extrémités matérielles de la parole, le sensoriel et l'exécution, doit circuler, alors la jouissance qui nous intéresse dans cette thèse.

Donc, en reprenant le fil thématique de notre chapitre, nous dirons que ce cadre signifiant de la parole, où s'inscrit, d'ailleurs, tout travail du symbolique, est vaste, divers et imprévisible et il s'actualise dans chaque acte, quand quelqu'un parle ou écrit et qu'un autre entend ou lit ce qui a été dit ou écrit. Le principe est évident : une chaîne de signifiants, soit orale ou écrite, produite par un énonciateur. Mais la destination de ces énoncés, à l'oreille ou à l'œil de celui qui les reçoit, l'énonciataire ou le récepteur, ne l'est pas. Ceci va dépendre de ce qu'on entend et des concepts ou références personnels qui vont guider et déterminer les significations auxquelles les paroles entendues ou les mots lus vont se rattacher pour renouveler leur horizon significatif.

Ainsi, la petite recherche que constitue ce chapitre, part d'une expérience vécue dans le cadre de la langue parlée, mais dans une de ses réalisations les plus agréables et communes, à savoir quand elle s'associe à la musique et qu'elle peut être chantée. Comme j'en ai déjà averti, je ne suis pas francophone, ma langue maternelle est l'espagnol, mais je suis venue il y a quatre ans pour faire mes études de psychanalyse à Paris 8 et apprendre la langue française. Pour aiguïser mon oreille, j'ai alors profité de mon goût pour les chansons et j'ai écouté la radio. Je me suis donc donné un objectif : parvenir à décoder au moins la moitié des paroles de mes chansons préférées d'ici la fin de mon voyage. Dans ce processus, un signifiant a attiré mon attention. Plus précisément, en termes linguistiques, un son articulé propre à langue française. Je l'ai entendu de manière répétée dans trois chansons différentes : « sabots ».

Un jour en écoutant *Les sabots d'Hélène* de Georges Brassens (1954) et face à mon admiration pour cette belle chanson, une amie francophone m'a dit que la chanson prenait source dans une chanson pour enfants et me l'a fait écouter : *En passant par la Lorraine*. Mon étonnement fut grand ! Quelle belle œuvre avait créée Brassens à partir de l'ancienne chanson qui, à mon avis, n'était pas moins belle que la version moderne. Comment avait-il fait ? Quel usage avait-il fait des paroles d'origine, du refrain et de la petite histoire traditionnelle ? L'appel à communications pour les Journées des doctorants 2014 de l'ED Pratiques et théories du sens, m'a donné l'occasion de répondre à ces questions. D'ailleurs, le titre des Journées, *Au travail !*, et le texte même de son appel à communications, m'avaient donné les mots pour nommer ce que Brassens avait fait avec la chanson d'origine. Il s'agissait justement d'un travail, celui du symbolique ! Le refrain de *En passant par la Lorraine* répète le terme « sabots », et Brassens le

reprind pour faire sa chanson et pour lui donner son titre : *Les sabots d'Hélène* (1954). Donc, il a dû travailler sur ce signifiant « sabots » en lui donnant un nouveau cadre au niveau des autres signifiants, du récit et du refrain lui-même. Le plus étonnant est que, par hasard en vérifiant les paroles des deux chansons pour l'élaboration de la communication, Google m'a surprise. En 1981, Charles Trenet avait composé un couplet pour sa chanson *Vrai !, vrai !, vrai !*, où j'entendais encore ce mot qui n'existe pas en espagnol, « sabots ». J'étais donc face à un acte de langue complètement incroyable ! Un même mot dans les paroles de trois chansons très distinctes du point de vue de leur contenu. Naturellement, des questions se sont également posées pour cette nouvelle chanson : Quels pouvaient être les points communs et différences entre les trois chansons, aussi bien au niveau des paroles que du contenu ? Où étaient les variations, dans chaque chanson, que le parolier amenait par rapport à ce signifiant commun, « sabots » et qui, dans les trois cas, avaient déterminé le succès ou la permanence de la chanson ?

Pour commencer à répondre, il me semble que ce mot répété dans les trois chansons, était l'indice d'une sorte d'interlocution entre les auteurs, indépendamment du fait qu'ils l'aient pensé ainsi ou pas. Comme nous le verrons, il est évident, dans les paroles de la chanson de Brassens, qu'il a été inspiré par les paroles de la chanson traditionnelle. Par contre, dans le cas de Trenet, ce n'est pas évident que la chanson de Brassens ait inspiré directement la composition de ses quatre vers. Mais, son analyse a fait émerger une quatrième chanson à laquelle, il a très certainement répondu avec son couplet. Cette chanson est une version postérieure de la chanson traditionnelle. On dirait, alors que le couplet de Trenet est entré dans l'interlocution des deux premières chansons de façon indirecte, à travers la quatrième. Ainsi, dans les quatre chansons, il s'agirait d'une interlocution dont le fil conducteur est ce mot commun, « sabots ».

Donc, si mon hypothèse est bonne, le cadre d'analyse le plus approprié pour ces chansons, en tant qu'interlocutions, serait sans doute celui qu'Émile Benveniste présente dans son article *L'appareil formel de l'énonciation*¹⁰². Mais la spécificité littéraire des textes m'a obligé à en chercher un autre, et il en existe de nombreux. Dans son texte, *Linguistique et poétique*¹⁰³ Roman Jakobson offre un cadre d'analyse qui intègre les deux aspects, interlocutif et littéraire, des textes. Il s'agit de celui où il présente les fonctions du langage à partir du circuit de la parole saussurien quand deux interlocuteurs entament un dialogue. Comme j'ai déjà précisé et nous le verrons en détail dans la suite, la fonction poétique du langage qui opère dans ces textes ouvre une autre voie de sens dans les discours des interlocuteurs, le sens symbolisé. Alors, ces deux versants du sens, le sens explicite et le sens symbolisé, sont véhiculés par le même son qui va de la bouche de celui qui parle à l'oreille du partenaire qui l'entend. Cette fonction ouvre, alors, une triple voie commune entre la linguistique et la psychanalyse, parce que, à travers le sens symbolique, elle rejoint le registre symbolique de la psychanalyse, mais aussi le registre imaginaire, dans le sens explicite du discours, et finalement, le réel, à partir du versant matériel, sonore, du signifiant dans le circuit de la parole qui court entre les partenaires de l'interlocution.

¹⁰² Cf. Benveniste, E. « L'appareil formel de l'énonciation », *op.cit.*, p. 79-88.

¹⁰³ Jakobson, R. « Linguistique et poétique », *op.cit.*, p. 209-248.

Donc, l'instrument théorique et méthodologique de Jakobson va nous permettre d'inscrire le travail du symbolique effectué dans les trois chansons dans les cadres linguistique, poétique et psychanalytique, puisque les trois partent de ce concept commun qui est le signifiant dans le sens saussurien que j'ai cité au début. Et la fonction poétique, considérée à partir du circuit de la parole met en jeu le signifiant dans ses deux versant, celui matériel de la parole prononcée, et celui psychique, où ce qui compte, ce sont les rapports signifiant/ signifié.

Ainsi, je vais présenter les points qu'il m'a été possible d'éclaircir à l'égard de ce travail du symbolique, qui a débuté lorsque cette parole « sabots » s'est posée, comme dit notre épigraphe, « au creux d'une oreille ». Ces paroles « sont restées là », bien sûr, mais pour mettre au travail Brassens et Trenet, en tant qu'auditeurs, et les rendre compositeurs de nouveaux textes à chanter. En usant de la métaphore de Saussure, on pourrait dire qu'ils ont fait un travail sur la symphonie de la chanson traditionnelle. Ils se sont saisis des signifiants et des signifiés de la partition mais en conservant un seul signifiant. Nous avons ainsi, deux autres symphonies complètement différentes, avec cependant, un signifiant commun et qui, d'ailleurs, sont interprétées par leurs compositeurs respectifs. Dans ce sens, mes questions se renouvellent : Quelle a été la partition, en termes de signifiant et de signifié de la chanson traditionnelle de base ? Quel travail symbolique ont fait Brassens et Trenet sur cette symphonie initiale et son exécution ? Quelle a été la modification essentielle produite par chaque compositeur sur cette symphonie initiale ? Et, finalement, que peut-on dire de ce travail accompli dans l'interlocution proposée, par le fil de ce signifiant commun « sabots », du point de vue, linguistique, poétique et psychanalytique ? Voilà, alors, les quatre points qui constituent la troisième partie de ce chapitre. Mais avant de nous pencher sur les analyses qui nous permettront d'y répondre, je vais m'attaquer, dans cette deuxième partie, au cadre théorique et méthodologique qui soutiendra ces analyses.

3.2 LE CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE : LA FONCTION POÉTIQUE DU LANGAGE, UN POINT COMMUN ENTRE LA LINGUISTIQUE ET LA PSYCHANALYSE

Pour examiner le travail du symbolique dans chacune des chansons, il ne suffit pas de les situer dans le cadre des diverses interlocutions où ce travail est accompli. Autrement dit, il ne suffit pas de déterminer, qui parle à qui, et, qui dit quoi, à partir des indices indiqués dans le discours par les locuteurs et la situation même d'énonciation. Chaque chanson appartient à un type d'énoncé particulier que nous dissociions immédiatement des énoncés quotidiens, scientifiques ou journalistiques. Il s'agit d'énoncés littéraires musicalisés. Je ne m'occupe pas de leur aspect musical, mais de leur caractère littéraire. C'est-à-dire qu'ici ces paroles que nous fredonnons au quotidien font valoir l'étude de la forme de leur

composition, le vers et non la prose; leur langage particulier, métaphorique et métonymique ; et le niveau fictionnel des petites histoires que leurs énoncés racontent. Il faut dire que, en ce qui concerne le vers, nous devons considérer cette forme spéciale à laquelle toute chanson peut être réduite finalement, le refrain. On ne réfléchit pas beaucoup à ce sujet, mais un refrain est une petite chaîne signifiante (ou *asignifiante*) qui circule partout et peut avoir les effets les plus variés comme dit la chanson de Claude François¹⁰⁴ :

*Ça s'en va et ça revient
C'est fait de tous petits riens
Ça se chante et ça se danse
Et ça revient, ça se retient
Comme une chanson populaire*

En somme, dans les termes du cadre que nous a légué Jakobson, nous dirons alors que dans les paroles d'une chanson, la fonction poétique du langage est accomplie. Je reproduis ci-dessous le schéma où il la situe, parmi les autres fonctions du langage : émotive, conative, référentielle, phatique et métalinguistique. Elles sont formulées à partir des six éléments dans lesquels il a précisé le circuit de la parole proposé par Saussure¹⁰⁵, celui qui circule entre deux personnes qui s'entretiennent, autrement dit, entre phonation et audition. Ces éléments sont : destinataire, message, destinataire, contexte, code et contact. Ce schéma, qui réunit les deux, est présenté par Jakobson dans son texte *Linguistique et poétique* déjà mentionné plus haut. Voici¹⁰⁶ :

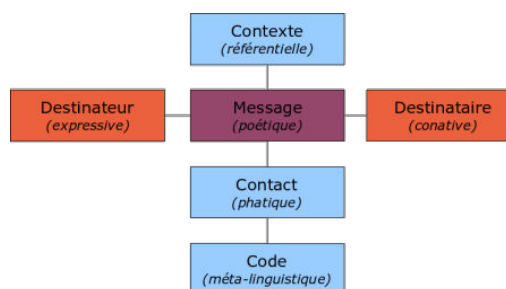


Figure 5 : Schéma des fonctions du langage, selon Jakobson

3.2.1 DEUX AXES : INTERLOCUTION ET TEXTE DU DISCOURS

La première chose qui saute aux yeux dans ce schéma est sa division en deux axes, horizontal et vertical. Je vais les examiner un par un, en ce qu'ils représentent, aussi bien les éléments du circuit que les fonctions qui leur correspondent. Le but est de situer composants et fonctions par rapport aux trois chansons, notamment la fonction poétique qui les caractérise, de manière à nous doter d'un appareil d'analyse suffisant à nos fins.

¹⁰⁴ François, Claude, *Chanson populaire Ça s'en va et ça revient* (1973), Paroles : Nicolas Skorsky (1973), Musique : Jean-pierre Bourtayre, Editeur : Emi Music Publishing France, 1973.

¹⁰⁵ Saussure, *op.cit.* p. 28.

¹⁰⁶ Jakobson. « Linguistique et poétique », *op.cit.*, p. 214.

3.2.1.1 L'axe horizontal : le registre réel de l'interlocution

L'axe horizontal situe les trois composants de l'interlocution : destinataire, message et destinataire, dans son versant réel, existentiel. Quelqu'un qui parle ou écrit, dans un ici et maintenant déterminés, adresse un message, oral ou écrit, à un autre semblable qui va l'entendre ou le lire dans des circonstances de temps et d'espace semblables ou autres. Donc, deux sujets de chair et d'os entrent en rapport au moyen de ces objets produits par le destinataire pendant l'exécution de son acte de parole. Ces objets sont les supports des mots, les sons articulés à l'oral et les lettres à l'écrit. Pour reprendre les termes de Saussure, nous dirons qu'ils constituent le versant matériel du signe linguistique. Ce caractère matériel permet, alors, qu'ils puissent être recueillis, reproduits ou modifiés, et diffusés à travers d'autres supports qui peuvent les accueillir et les transporter, comme, les enregistrements et tout type de surface où on peut écrire. De cette façon, ils deviennent des objets qu'on échange, vend, donne, garde, collectionne, rejette, modifie ; enfin, des objets qui sont comme n'importe quelle sorte d'objet ayant une matérialité tangible pour les humains. Ainsi, ce sont des objets qui peuvent entrer dans le circuit commercial proposé par les industries phonographiques (Cd, par exemple) et éditrices (livres, magazines, etc.). Mais également ils peuvent être en dehors de ce circuit ou le quitter, pour entrer dans d'autres rapports, des rapports sociaux, culturels ou dans des rapports personnels, plus intimes. Dans ce sens, on peut penser à la voix d'êtres aimés, avec des chansons inoubliables, l'hymne du pays d'origine ou même des mots de personnes qui nous ont marqués et que nous avons enregistrés dans notre cœur, pour le meilleur ou pour le pire. Et, pour les textes écrits, ce sont les documents civils, les ouvrages des bibliothèques, les lettres ou messages qui nous recevons, soit par la poste, soit par e-mail, mais qui toujours témoignent de la gamme la plus variée des affects.

Dans son article, *L'appareil formel de l'énonciation*, Émile Benveniste se réfère aussi à ce statut réel de l'interlocution qu'il appelle « énonciation ». Là, il la définit deux versants subjectif et objectif, à partir du double rapport qu'implique tout acte de parole avec son sujet et son objet. Je le cite¹⁰⁷ : « [...] **l'énonciation c'est l'acte même de produire un énoncé** et non le texte de l'énoncé qui est notre objet. **Cet acte est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte.** [...] L'énonciation suppose la conversion de la langue en discours ».

Donc, nous pouvons reconnaître le statut existentiel de l'énonciation dans les trois composants qui intègrent cette double définition de l'énonciation, le sujet, l'objet et le rapport entre eux. Le sujet est un « locuteur », donc, celui qui parle, soit à l'oral, soit à l'écrit. Je remarque : **le sujet réel de l'énonciation est celui qui parle dans un temps présent**, pas celui qu'a parlé ni non plus celui qui parlera. Dans le versant subjectif, il mobilise la langue pour son compte, donc, cet acte c'est sa décision et sa propre responsabilité. Et dans le versant objectif, Benveniste adopte un point de vue sur le produit de cet acte, ce qui reste de sa réalisation, un énoncé ou discours. Ainsi, si l'énonciation est un acte de mobilisation de la langue dans la perspective subjective, la perspective objective

¹⁰⁷ Benveniste, *op.cit.*, p. 80-81.

permet de le considérer aussi comme un acte de production, le résultat d'un travail.

Sans doute cette définition fait partie de la linguistique de la parole que Saussure distinguait de celle de la langue. Dans l'énonciation entendue comme « conversion de la langue en discours » nous reconnaissons l'acte des musiciens auxquels il faisait référence : la phonation ou l'exécution d'images acoustiques et, par analogie, l'écriture ou exécution de certaines images visuelles. Cependant, à mon avis, ce qui démarque Benveniste, est qu'il ne s'agit pas de l'exécution de cette symphonie unique qui serait une langue donnée, mais de la symphonie composée par chaque musicien dans l'acte même de sa phonation ou de son écriture, avec ses fautes et particularités. Et de la même manière qu'on ne confond pas l'exécution avec la symphonie correspondante, on ne confond pas l'énonciation avec l'énoncé. Donc, discours et énoncé sont équivalents avec message selon les termes de Jakobson.

Mais de même, en suivant l'orientation de Saussure, on ne peut pas confondre les supports de la symphonie, les feuilles de papier et la matérialité des signes inscrits à l'encre avec le texte. Ce texte est constitué par les notes dans des pentagrammes. Or, un texte, dont Benveniste dit qu'il est « notre objet » de lecture ou d'audition, exige de considérer, donc, le côté psychique du signe, c'est-à-dire, les rapports signifiant/signifié. Autrement dit, un texte exige sa décodification et l'établissement de ses significations et ce, parce qu'il se joue entre les formes et les sens. Ces formes signifiantes sont, donc, les images acoustiques, pas les sons ; et, par analogie, alors, les images alphabétiques, pas les lettres dessinées à l'encre.

3.2.1.2 L'axe vertical : le texte du discours

A ce point de l'examen d'un texte, nous devons laisser de côté l'axe horizontal, existentiel, du schéma de Jakobson pour nous situer et parcourir l'axe vertical, où sont situés les éléments formels du code, et les signifiés du référent. Autrement dit, n'est pas la même chose de s'occuper de l'analyse d'un entretien que du texte de cet entretien, bien qu'on puisse s'occuper des deux, comme c'est mon but dans cette thèse. S'occuper de l'entretien implique de prendre en compte cet axe du réel qui traverse le texte du discours ou message. Or le schéma de Jakobson met ce message juste à l'intersection des deux axes, parce qu'il partage ce double caractère, réel et textuel, correspondant à chaque axe du schéma. Dans les termes de Saussure, nous dirons, alors, qu'un message, en tant que signe peut être considéré dans son versant réel, comme objet de l'échange entre deux interlocuteurs ; et dans son versant psychique, comme texte, puisque le texte d'un discours, oral ou écrit, se définit par ces rapports signifiant/signifié.

3.2.2 TROIS REGISTRES DANS LES DEUX AXES : RÉEL, SYMBOLIQUE ET IMAGINAIRE

Ce schéma comporte deux axes, mais la lecture que fait Jacques Lacan à partir de l'expérience psychanalytique de la parole, qui n'est autre qu'un entretien

entre deux partenaires, identifie trois registres, comme déjà j'ai expliqué : le réel, l'imaginaire et le symbolique.

3.2.2.1 Le registre réel de l'interlocution

Le registre du réel correspond point par point avec les composants et fonctions de l'axe horizontal de Jakobson, autrement dit, avec ce qui sort de la bouche dans la phonation et touche l'oreille dans l'audition. En ce sens, un nouvel aspect d'un élément de l'axe vertical doit être inclus dans ce circuit réel entre deux sujets de chair et os, le contact. Jakobson définit ce contact dans son double aspect objectif et subjectif comme : « un canal physique et une connexion psychologique entre le destinataire et le destinataire, contact qui leur permet d'établir et de maintenir la communication ». Dans l'entretien psychanalytique ce canal physique se réduit essentiellement à l'oreille de l'auditeur. La connexion psychologique, s'appelle transfert. Son caractère subjectif la situe sans doute dans la ligne des rapports entre les interlocuteurs au moyen des mots. Donc, elle fait partie du texte des messages, de l'axe vertical. Mais, dans la perspective de l'objet physique du contact, elle doit aussi faire partie de l'axe horizontal.

Ainsi, si quatre éléments du schéma de Jakobson tracent le croquis du registre réel psychanalytique, pour les deux autres registres, symbolique et imaginaire, il ne reste que les deux éléments de l'axe vertical, le code et le contexte du message. On dirait, dans les termes de Saussure, qu'ils impliquent, alors, le signifiant et le signifié, forme et sens, les deux faces psychiques du signe qui constituent le texte du discours.

3.2.2.2 Le registre symbolique ou signifiant

Ainsi, le registre symbolique de la psychanalyse est constitué par le réseau des formes linguistiques, les images acoustiques, à l'oral ; et les images alphabétiques, à l'écrit. En termes de code, je cite Jakobson¹⁰⁸ : « le message requiert un code, commun, en tout ou au moins en partie, au destinataire (ou, en d'autres termes, à l'encodeur et au décodeur du message) ». Bien entendu, ce code c'est la langue commune aux deux interlocuteurs. On ne pense pas à ces choses quand on en parle avec des partenaires qui maîtrisent la même langue. Mais quand on est en train d'apprendre une autre langue, cette notion de code prend tout son sens. D'abord, identifier le commencement et la fin d'un mot et les césures des phrases perçues, est tout un défi. Et puis, enregistrer l'image acoustique et la reproduire, parfois sans en comprendre le sens, demande beaucoup de travail. Il m'est arrivé souvent, pour pouvoir prononcer un nouveau mot français, de demander comment il s'écrit pour obtenir des images alphabétiques qui pouvaient m'aider à fixer son image acoustique dans ma mémoire afin de le reproduire par la suite, même si je ne connaissais pas sa signification. Ce n'est pas une question de sens, la forme seule des mots peut être sonorisée et écrite. Je voudrais citer sur ce point Saussure, quand il insiste sur la différence entre les sons et les images acoustiques¹⁰⁹ :

¹⁰⁸ Jakobson, *op.cit.*, p. 214.

¹⁰⁹ Saussure, *op.cit.*, p. 98.

Le caractère psychique de nos images acoustiques apparaît bien quand nous observons notre propre langage. Sans remuer les lèvres ni la langue, nous pouvons nous parler à nous-mêmes ou nous réciter mentalement une pièce de vers. C'est parce que les mots de la langue sont pour nous des images acoustiques qu'il faut éviter de parler des phonèmes dont ils sont composés. Ce terme impliquant une idée d'action vocale, ne peut convenir qu'au mot parlé, à la réalisation de l'image intérieure dans le discours. En parlant de sons et de syllabes d'un mot, on évite ce malentendu, pourvu qu'on se souvienne qu'il s'agit de l'image acoustique.

À partir de cette différenciation, on peut dire, alors, que le registre réel de la langue implique des sons articulés, les phonèmes ; et que son registre symbolique, leurs images acoustiques, implique ces formes appelées « signifiants ». Du point de vue de la linguistique, le premier se réfère à la phonétique ; le deuxième, à la phonologie. Mais du point de vue de la psychanalyse, les deux en réfèrent du sujet. Les sons articulés à l'énonciation du sujet réel ; et les signifiants au sujet symbolique, signifiants, qui représentent alors, le sujet réel qui parle, dans le texte du discours. Dans l'énonciation nous avons donc deux sujets que nous ne devons pas confondre, celui qui parle et prononce un discours dans la conversation, et celui, symbolique, qui le représente dans le texte même de ce discours, un signifiant à la première personne, « je », par exemple.

Le code met en jeu les signifiants d'une langue qui peuvent se prononcer ou s'écrire, ainsi, on parle le même code quand on peut identifier, dans le discours de son interlocuteur, les images acoustiques dans les mots prononcés, c'est dire : le début et la fin d'un mot, et les signifiants qui correspondent à ces sons entendus. Les signifiants en tant que formes, ne se réduisent pas au niveau minimum de la transcription phonétique ou syllabique, les formes signifiantes correspondent aussi aux représentations des mots, des syntagmes et des phrases, donc aux niveaux morphologique et syntaxique de la langue. À l'écrit, la reproduction de ces formes exige de la vigilance quant à l'orthographe et la grammaire.

3.2.2.3 Le registre imaginaire ou de significations

Finalement, il reste, le registre imaginaire en rapport à ce que Jakobson appelle le contexte ou référent. Il doit impliquer, alors, les signifiés dans le sens saussurien du terme ou les représentations de choses dans le sens freudien. Voyons comment. Du contexte, Jakobson écrit¹¹⁰ : « Pour être opérant le message requiert d'abord un contexte auquel il renvoie [...], contexte saisissable par le destinataire, et qui est, soit verbal, soit susceptible d'être verbalisé ». Ce contexte verbal, à mon avis, implique le réseau des significations partagées par les deux interlocuteurs. Mais, par contexte « susceptible d'être verbalisé », j'entends le contexte réel de l'énonciation, ce contexte qui, dans le discours lui-même, peut être indiqué par des mots, comme « ici », « maintenant », etc., qui peuvent changer de valeur, selon le changement d'interlocuteur, de lieu et de temps. Le cadre verbal engage, pour sa part, le registre psychique et commun des

¹¹⁰ Jakobson, *op.cit.*, p. 213.

significations d'une langue. On sait combien, sur le plan sémantique, un même signifiant peut avoir de significations très différentes dans les diverses régions qui partagent la même langue. Par exemple, le mot « *tinto* » en espagnol désigne un vin rouge en Espagne, mais, en la Colombie, il signifie un café noir, plus grand qu'un expresso. Donc, le contexte partage le même double caractère réel et textuel que le message et le code. Du point de vue de la linguistique, son aspect circonstanciel est l'affaire de ce que M. Benveniste appelle « l'appareil formel de l'énonciation » ; et son aspect verbal est l'affaire de la sémantique.

Du point de vue de la psychanalyse, l'aspect verbal du contexte, les significations ou représentations des choses, appartiennent sans doute au registre imaginaire. Mais, ce qui est susceptible d'être verbalisé, les mots qui, dans le discours se réfèrent aux circonstances de l'énonciation elle-même, sont des signifiants, pas des significations. Ces mots, comme dit Jakobson même, renvoient au code. Ce sont des indicateurs qui signalent, comme on montre du doigt, les éléments réels, existentiels de la situation d'énonciation. Ils situent quelque chose de vivant et tangible, qui peut être localisé dans le temps de l'interlocution. Donc, ces mots, en tant que signifiants ou représentants de parole, appartiennent au registre symbolique du sujet. « *Ici* », par exemple, est un signifiant parce son contenu se renouvelle dans chaque nouvelle interlocution. Par contre, quand mon interlocuteur m'explique que quand il parle de « *tinto* », il ne se réfère pas à un « *vin* », mais un « *café* », le registre est complètement significatif ; ce qui compte n'est ni le code, ni les circonstances de l'énonciation, mais la signification du mot, ce que nous allons comprendre pour ce mot dans la conversation. Et quand on dit : « les colombiens boivent du café noir le matin pour se réveiller », le sujet grammatical de cette phrase est : les colombiens ; le sujet, dont on parle à la troisième personne, est un sujet imaginaire, celui qu'on se représente buvant du « *tinto* », et non pas le sujet réel qui parle, ni le sujet symbolique qui le représente dans le discours à travers un signifiant à la première personne.

3.2.3 LES INDICATEURS DES TROIS REGISTRES POUR L'ANALYSE DES CHANSONS

Nous avons trois registres, le réel, le symbolique et l'imaginaire, et trois sujets, le sujet physique qui parle et deux autres dans le texte à l'oral ou à l'écrit, le symbolique qui représente celui de l'énonciation et le sujet imaginaire, le contenu du discours. Or si tout sujet implique un objet, nous devons supposer aussi trois objets correspondants à ces sujets. Nous avons déjà l'objet réel de l'énonciation, l'énoncé. En tant qu'objet, il circule, sonore, entre phonation et audition ; et écrit, entre écriture et lecture. Aux sujets imaginaires de l'énoncé, qui appartiennent seulement au registre des signifiés, correspondent des objets imaginaires aussi. Dans le cas des colombiens qui boivent du « *tinto* », ce « *tinto* », sera un objet imaginaire, en tant que représentation de cette boisson. Bien sûr, la forme signifiante du mot et sa prononciation sont en jeu aussi, donc, leurs registres sont le symbolique et le réel. Dans un échange sur le sens du mot « *tinto* » en Espagne et en Colombie, le registre qui prédomine est le registre

imaginaire, celui des signifiés. L'auditeur ne corrige pas la prononciation de l'énonciateur et ils sont d'accord sur le code, il s'agit d'un mot d'espagnol. Les registres du réel et du symbolique sont présents dans la conversation, mais ils sont repoussés au deuxième plan, parce que l'intention des sujets qui parlent, met l'emphasis sur la signification du mot, dans ce qu'il représente dans deux pays différents qui parlent la même langue. « Tinto », appartient aux représentations du discours en tant qu'objet, non à son exécution, ni, non plus, aux formes du code.

Identifier respectivement l'objet symbolique pour chaque sujet, n'est pas facile. Nous pouvons nous aider de la nature du registre symbolique constitué par les formes acoustiques, les signifiants. Donc l'objet du sujet symbolique est un signifiant, une pure forme d'expression, comme par exemple en français : « voilà », mot passe-partout, qui n'a pas de sens propre et dont le sens est essentiellement lié au contexte.

Il reste à définir, maintenant, les indicateurs pour les trois registres. Mais, c'est clair mon travail portera sur le registre symbolique parce que ma première impression, en découvrant les chansons, fut que leurs auteurs avaient joué sur les mots. Selon la précision de Saussure, le registre symbolique d'un mot, c'est son image acoustique, sa forme. Cette forme peut se matérialiser, quand la personne qui parle prononce l'image acoustique, cette image devient un son. Donc, le travail du symbolique doit se situer, à la fois dans le versant psychique des formes et dans le versant matériel de l'exécution orale, les sons, et écrite, les lettres. En langage psychanalytique, nous dirons que c'est un travail sur le symbolique, proprement dit et sur la matérialisation dans le réel de ce symbolique. On doit s'intéresser aux relations entre les sujets symboliques et réels, et leurs objets. Chaque parolier a fait un travail sur des objets de même nature. Les sujets réels dans les chansons sont les paroliers, l'anonyme de la chanson traditionnelle, Brassens et Trenet. Le sujet symbolique est le sujet de l'énonciation comme nous le verrons par la suite. Ce travail, au niveau du réel et au niveau du symbolique, est accompli à partir et au moyen du registre imaginaire des significations.

Dans le versant réel du travail symbolique, le mot « sabots », commun aux trois chansons, nous a fait supposer une interlocution entre leurs écrivains à travers leurs chansons. Ainsi, en termes de sujets, les destinataires sont les paroliers qui ont produit des textes destinés à être chantés ; ces chansons sont, en tant que messages, des objets nécessitant de la musique et de la voix pour se faire entendre ; et les destinataires sont, d'une part, les chanteurs, qu'ils en soient ou non les paroliers, qui matérialiseront les chansons grâce à leur voix et, de l'autre, les auditeurs qui écouteront ces airs et les fredonneront après. Les objets de cette interlocution sont ces belles pièces dotées d'une existence matérielle double : poétique, en tant que vers écrits qu'on peut lire ; et sonore, en tant que couplets et refrains qu'on peut chanter. Ainsi, le travail du sujet réel s'est appliqué à des objets, les sons et les lettres des chansons, mais pas à la totalité de ceux de la chanson traditionnelle de départ, uniquement à ceux que chaque parolier a privilégiés, dans la chanson traditionnelle, notamment, les sons et les lettres de ce « sabots » qui a attiré mon attention. Ce travail sur les sons et les lettres est réalisé à partir et au moyen du texte de la chanson traditionnelle. Dans ce contexte, je souligne, alors, la question posée : que peut-on dire du travail accompli dans l'interlocution des paroliers, l'anonyme du passé et les deux

modernes, sur les sons et les lettres du mot « sabots » du point de vue, linguistique, poétique et psychanalytique ?

Le deuxième versant du travail symbolique, concerne le texte, celui des rapports signifiant/signifié qui traversent les trois pièces poétiques destinées à être chantées. Ce travail est conduit par le sujet symbolique qui représente le sujet réel dans le texte à travers des formes signifiantes, les pronoms personnels, le travail est effectué en tant que sujet signifiant sur des objets signifiants. Mais effectué à partir et au moyen de la seconde composante du texte, l'imaginaire et les significations. L'analyse exige alors, de notre part, d'examiner ces rapports entre les signifiants et les signifiés qui constituent le texte poétique des trois chansons. Voici les questions correspondantes : Quelle a été la partition, en termes de signifiant et de signifié de la chanson traditionnelle de base ? Quel travail symbolique ont fait Brassens et Trenet sur cette composition initiale et son exécution ? Quelle a été la modification essentielle opérée par chaque compositeur sur cette composition initiale ? Ces questions continueront à orienter notre analyse des textes, mais en excluant ce qui concerne son exécution.

Donc, l'étape suivante déterminera les indicateurs à partir desquels nous pouvons identifier dans les trois textes poétiques les deux sujets qui nous intéressent, le réel de l'interlocution et le signifiant de sa représentation dans le texte, autrement dit, **les deux sujets de l'énonciation, le réel de l'exécution**, celui qui écrit ou chante dans le présent de l'interlocution poétique ; **et le symbolique** qui reposent dans le texte de ces objets sonores et écrits. Une fois identifiés, nous étendrons notre recherche sur les deux versants signifiants : le matériel et le psychique. Cela va nous permettre, d'un côté, d'identifier les objets, réels et symboliques, sur lesquels ce travail est effectué par chaque sujet et les résultats obtenus. Et de l'autre, de déterminer le rôle du registre imaginaire, avec ses sujets et objets respectifs, à l'égard du travail signifiant dans le texte ; et le rôle des modifications du texte, dans son ensemble, pour le travail de l'interlocution entre couples de chansons (traditionnelle-Brassens/ Trenet-traditionnelle), et pour les trois chansons.

Pour déterminer les indicateurs de chaque sujet, réel, symbolique et imaginaire, je vais m'appuyer encore sur la linguistique. Pour le premier cas, avec les fonctions du langage que Jakobson attribue au sujet qui parle. L'émotion, présente dans le message, l'attitude du sujet qui parle lorsqu'il insiste, sur ce qu'il a dit ou qui le concerne directement. Et la fonction conative quand, dans le discours, le sujet qui parle, met l'accent, non sur lui-même, mais sur son interlocuteur. Dans les explications et les exemples de ces fonctions, Jakobson nous offre un inventaire précis des indices linguistiques et non linguistiques qui nous permettront d'identifier ce sujet réel de l'énonciation. Je les citerai par extenso.

En ce qui concerne les sujets symboliques, dans un autre article, Jakobson nous fournit des indications précises pour les identifier dans le réseau signifiant du texte. Et finalement, je vais m'appuyer sur Benveniste en ce qui concerne l'identification du sujet imaginaire, celui de l'énoncé. Cependant, comme déjà je l'ai souligné, le caractère littéraire des textes exige que nous considérions un élément de plus dans notre analyse, la fonction poétique du langage. Ainsi, nous

devrons situer les deux sujets du texte, le symbolique et l'imaginaire, dans le cadre de la fonction poétique. Cela va nous fournir un contexte commun entre la linguistique et la psychanalyse. Dans n'importe quel domaine on peut faire l'analyse des textes en excluant la fonction poétique, sauf dans les analyses littéraires et dans la psychanalyse. La fonction qui prédomine dans tout autre analyse du discours, par rapport au texte est la fonction référentielle, qui vise le référent ou contexte, dans son côté verbal, celui de significations précises de mots. Il s'agit de son contenu unique ; tandis que dans la fonction poétique ce qui est en jeu, ce sont justement les significations métaphoriques et métonymies du discours, un autre niveau des rapports signifiants/signifiés. L'explication de Jakobson de la fonction poétique va nous donner aussi, sur ce point, les indicateurs nécessaires pour reconnaître le caractère métaphorique ou métonymie de ces sujets dans les trois textes.

3.2.3.1 Les indicateurs du sujet réel qui parle

Les fonctions émotive et conative du langage se réfèrent au même sujet, celui qui parle, mais dans deux sens différents. Le premier, à l'égard de lui-même ; le deuxième à l'égard de son partenaire. Mais, dans les deux cas on trouve des indicateurs du sujet qui parle. Jakobson les énonce, explique et illustre clairement. Voici :

La fonction émotive¹¹¹ :

La fonction dite « expressive » ou **émotive**, centrée sur le destinataire, **visé à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle**. Elle tend à donner l'impression d'une certaine émotion, vraie ou feinte [...]. La couche purement émotive dans la langue, est présentée par **les interjections**. Celles-ci s'écartent des procédés du langage référentiel à la fois par leur configuration phonique (on y trouve **des séquences phoniques particulières** ou même **des sons inhabituels** partout ailleurs) et par leur rôle syntaxique (une interjection n'est pas un élément de la phrase, mais l'équivalent d'une phrase complétée). « Tt ! Tt ! dit McGinty » : l'énoncé complet proféré par le personnage de Conan Doyle, consiste en deux clicks de succion. La fonction émotive, patente dans les interjections, **colore à quelque degré tous nos propos**, aux niveaux phonique, grammatical et lexical. (p.214-15).

Jakobson raconte, en plus, comment il est possible de créer, avec seulement avec la variation phonique de deux simples mots comme « ce soir », autour de 40 messages différents qui expriment des situations émotionnelles correspondantes. Dans cette fonction, il s'agit essentiellement des « émotions » du sujet. Je voudrais citer trois aspects de la définition d' « émotion » de la page du CNRTL, parce qu'ils explicitent et illustrent ce que Jakobson condense dans son explication¹¹² :

1) Mouvement assez vif : *La douceur de l'air, cette émotion de l'été qui nous entre dans la gorge en certains jours* (Maupass., *Contes et nouv.*, t. 1, Rendez-vous, 1889, p. 60)

Il ressent une émotion, une vibration intérieure qui est un véritable mouvement (Arts et litt., 1935, p. 2808).

¹¹¹ Jakobson, *op.cit.*, p. 214-215.

¹¹² <http://www.cnrtl.fr/definition/emotion>

2) Conduite réactive, réflexe, involontaire vécue simultanément au niveau du corps d'une manière plus ou moins violente et affectivement sur le mode du plaisir ou de la douleur : *La plupart des émotions sont grosses de mille sensations, sentiments ou idées qui les pénètrent* (Bergson, *Essai donn. imm.*, 1889, p. 26). *Les émotions et les sentiments sont constitués par des sensations organiques* (Ruyer, *Esq. philos. struct.*, 1930, p. 170):

À présent nous pouvons concevoir ce qu'est une **émotion**. C'est une transformation du monde. ... Le passage à l'émotion est une modification totale de « l'être-dans-le-monde » selon les lois très particulières de la magie. (SARTRE, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1939, p. 43, 66).

3) Bouleversement, secousse, saisissement qui rompent la tranquillité, se manifestent par des modifications physiologiques violentes, parfois explosives ou paralysantes.

Une émotion terrible lui serrait la gorge, la faisait vaciller sur ses pieds (Maupass., *Contes et nouv.* t. 2, Abandonné, 1884, p. 469). *Les émotions ressemblent, selon l'expression de M. Pradines, à des séismes mentaux* (J. Vuillemin, *Essai signif. mort*, 1949, p. 111).

Ces définitions et leurs exemples, coïncident sur un point : le siège des émotions est le corps du sujet qui parle. Quelque chose le touche et cause dans ce corps un mouvement qui, semblable à un « séisme », le bouleverse à différents degrés. Ce « quelque chose » peut être des mots, un semblable, des sentiments, enfin, une perception des sens. Nous reconnaissons alors, dans ces caractéristiques des émotions, les mêmes que celles de la jouissance. Les deux citations de Maupassant révèlent, en plus, comment ces émotions trouvent dans « la gorge » le chemin pour arriver ou non à la bouche et s'exprimer à travers ces formes directes dont Jakobson fait l'inventaire : les interjections, des séquences phoniques particulières, des sons inhabituels et les nuances de la voix.

La fonction conative¹¹³ :

L'orientation vers le destinataire, la fonction conative, trouve son expression grammaticale la plus pure dans le vocatif et l'impératif, qui, du point de vue syntaxique, morphologique, et souvent même phonologique, s'écartent des autres catégories nominales et verbales. Les phrases impératives diffèrent sur un point fondamental des phrases déclaratives : celles-ci peuvent et celles-là ne peuvent pas être soumises à une épreuve de vérité. Quand dans la pièce de O'Neill, *La Fontaine*, Nano « (sur un violent commandement) » dit « Buvez ! », l'impératif ne peut pas provoquer la question « est-ce vrai ou n'est pas vrai ? », qui peut toutefois parfaitement se poser après des phrases telles que : « on buvait », « on boira », « on boirait ». De plus, contrairement aux phrases à l'impératif, les phrases déclaratives peuvent être converties en phrases interrogatives : « buvait-on ? », « boira-ton ? », « boirait-on ? ».

Donc, dans ce cas, nous pouvons reconnaître le caractère emphatique du message adressé par le sujet qui parle à son interlocuteur, au niveau grammatical dans les phrases vocatives et impératives, quand il s'agit d'une demande, un ordre, une supplique ou autre. Bref, il s'agit ici, non de ce qu'il ressent comme dans la fonction émotive, mais de son vouloir, de ses souhaits, de ses désirs. Donc, cette fonction implique non seulement le vocatif, mais aussi les objets de ces désirs. Le vocatif, selon le CNRTL¹¹⁴, est : « Cas exprimant l'apostrophe,

¹¹³ Jakobson, *op.cit.*, p. 216.

¹¹⁴ <http://www.cnrtl.fr/definition/vocatif>

l'interpellation directe au moyen d'appellatifs, et ayant pour effet d'exclure de la construction de la phrase, à la manière d'une incise, le terme qui désigne l'objet interpellé ». Par exemple, le maître dans l'école demande souvent : « Les enfants, silence, svp ! ». L'appellatif, dans ce cas est « les enfants ». Mais il peut être aussi le nom de famille ou le prénom d'un entre eux. Sur les appellations, Jakobson donne une précieuse indication dans son article sur les embrayeurs, en différenciant le nom propre comme un type spécial d'appellation. Il ne renvoie à aucune signification, mais au code même dont il fait partie¹¹⁵ :

Les noms propres [...] prennent une place particulière : **la signification générale d'un nom propre ne peut se définir en dehors d'un renvoi au code. Dans le code de l'anglais, « Jerry » signifie une personne nommée Jerry.** La circularité est évidente : le nom désigne quiconque porte ce nom. L'appellatif « chiot » désigne un jeune chien, « bâtard » désigne un chien de race mêlée, « lévrier », un chien utilisé dans les courses, mais « Fido » ne désigne ni plus ni moins qu'un chien qui s'appelle « Fido ». La signification générale de mots tels que « chiot », « bâtard », ou « lévrier » pourrait être indiquée au moyen d'abstractions telles que « la bâtardise », ou de périphrases comme « jeune chien », « chien utilisé dans les courses », mais la signification générale de « Fido » ne peut être qualifiée de la sorte. [...], **si beaucoup de chiens s'appellent « Fido », ils n'ont en commun aucune propriété spéciale de « fidoïté ».**

À partir de cette singularité du nom propre, on peut déduire qu'il est un indicateur direct de la personne physique qui parle. Dans le cas des écrivains cette fonction est patente. Or, on peut appeler quelqu'un aussi à travers les pronoms à la deuxième personne : tu, toi, vous. Et dans ce sens nous pouvons ajouter d'autres formes à la deuxième personne, comme indicateurs d'appels ou de références, du sujet qui parle, à son interlocuteur, comme les déterminants possessifs : les adjectifs : tes, vos, votre ; et les pronoms : les « tiennes » et les « vôtres ».

Ainsi, pour suivre la trace des sujets physiques, les poètes et les chanteurs, de l'interlocution dans les chansons, nous avons, d'un côté, leurs émotions, les expressions directes des interjections, les séquences phoniques particulières, les sons inhabituels, les nuances de la voix ; et par rapport aux objets de leurs désirs, les phrases du type impératif, les appellations du vocatif, et les formes possessives de pronoms et adjectifs à la deuxième personne. Et finalement, le nom propre comme ce signifiant spécial qui désigne le sujet de l'interlocution directement et particulièrement.

3.2.3.2 Les indicateurs du sujet symbolique

Les indicateurs que Jakobson nous offre pour la reconnaissance du sujet symbolique, celui qui représente le sujet réel dans le texte de son propre discours, sont dans le cadre de ce qu'il appelle les « embrayeurs ». Voici sa définition¹¹⁶ :

¹¹⁵ Jakobson, Roman. « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe », *op.cit.*, p. 178-79.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 177.

Tout code linguistique contient une classe spéciale d'unités grammaticales qu'on peut appeler les embrayeurs : la signification générale d'un embrayeur ne peut être en dehors d'une référence au message.

[...] Selon Peirce, un symbole (par exemple le mot français « rouge ») est associé à l'objet représenté par une règle conventionnelle, tandis qu'un index (par exemple l'acte de montrer quelque chose avec le doigt) est dans une relation existentielle avec l'objet qu'il représente. Les embrayeurs combinent les deux fonctions et appartiennent ainsi à la classe de symboles-index. [...]. Un exemple frappant cité par Burks est le pronom personnel. « Je » désigne la personne qui énonce « je ». Ainsi

D'un côté : le signe « Je » ne peut représenter son objet sans lui être associé « par une règle conventionnelle », et dans des codes différents le même sens est attribué à des séquences différentes, telles que « je », « ego », « ich », « I », etc. : donc **« je » est un symbole.**

D'une autre côté, le signe « je » ne peut représenter son objet s'il n'est pas « dans une relation existentielle » avec cet objet : le mot « je » désignant l'énonciateur est dans une relation existentielle avec l'énonciation, donc, **il fonctionne comme un index.**

Le pronom personnel « je » est, alors, le paradigme des indicateurs du sujet symbolique. Dans ce sens, nous pouvons ajouter aussi toutes les formes à la première personne, les pronoms : moi, nous, miens, nôtres ; et les adjectifs : mes et nos. L'aventure symbolique d'un sujet réel est de parvenir à se situer comme sujet de l'énonciation dans son discours, soit à l'oral ou à l'écrit. Dans ce dernier cas, c'est justement une des tâches les plus difficiles : comment se situer par rapport à l'objet dont on parle ? On commence en parlant toujours de l'objet en question et on le fait, généralement, à la troisième personne. Mais soit dans l'introduction, les conclusions ou les articulations des paragraphes, à un moment donné, le sujet réel qui écrit doit apparaître. Si le texte a gardé l'énonciation à la troisième personne dans toutes ses parties, donc, finalement, le sujet apparaîtra dans le nom de l'auteur. Et de toute façon, la vérification de la cohérence du sujet de l'énonciation tout au long du texte exige l'élaboration de plusieurs brouillons. Donc, le positionnement du sujet symbolique, celui qui le représente dans le texte, exige un travail assidu de l'auteur, dans un texte littéraire ou non littéraire.

Dans une conversation courante le « je » pose des problèmes souvent embarrassants, soit parce qu'on l'utilise trop ou soit parce qu'on a des raisons pour ne pas le déclarer ou pour le cacher en désignant les autres à notre place. La politesse et la politique portent une attention particulière à cet usage. Finalement, la difficulté des enfants pour trouver les pronoms qui les représentent dans les phrases prononcées témoigne de l'importance de ce niveau symbolique de l'interlocution et de la logique signifiante impliquée entre les différents pronoms des trois personnes. Ainsi, la question qui pourrait synthétiser la recherche infantile des premières années de la vie est : quand est-ce qu'on dit « je » ? Où suis-« je » quand tu parles ?¹¹⁷

Or, en ce qui nous concerne, le sujet symbolique et son travail dans les trois chansons, il faudra, d'abord, chercher sa présence dans les signifiants qui composent les textes ; c'est-à-dire, la forme personnelle choisie par l'auteur pour soutenir l'énonciation du texte. Et, puis, vérifier si cette présence s'exprime à travers la même forme personnelle du début à la fin de la chanson ou s'il y a eu des variations. Dans ces variations nous reconnaitrons le travail réalisé par

¹¹⁷ *Ibid.* p. 180.

chaque auteur au niveau symbolique. Ce travail aura impliqué, alors, que le sujet réel essaie de se situer symboliquement dans l'énonciation par rapport à ses objets : les symboliques des formes de composition et d'expression poétique. Mais il le fera en se servant des histoires qu'il raconte, donc, du registre imaginaire.

3.2.3.3 Les indicateurs du sujet imaginaire

Dans son article, Jakobson avertit que l'analyse d'un texte littéraire ne peut pas se réduire à établir sa fonction poétique. Il est nécessaire de situer aussi les autres fonctions du langage qui le constituent. Et dans ce sens, il classe les divers genres littéraires, justement à partir de la position du sujet dans l'énonciation. Je le cite¹¹⁸ :

La poésie épique, centrée sur la troisième personne, met fortement à contribution la fonction référentielle ; la poésie lyrique, orientée vers la première personne, est intimement liée à la fonction émotive ; la poésie de la seconde personne est marquée par la fonction conative, et se caractérise comme supplicatoire ou exhortative, selon que la première personne y est subordonnée à la seconde ou la seconde à la première.

Le cas des chansons est celui de la poésie lyrique, ce qui est en jeu en premier lieu, ce sont les émotions du sujet qui parle. Son orientation vers la première personne, nous confirme le but de notre recherche au niveau symbolique : le sujet de l'énonciation à la première personne. Jakobson l'appelle le « je » lyrique. Ceci situe, alors, notre recherche dans le plan horizontal de son schéma, mais au niveau symbolique de l'interlocution. Il s'agit de l'interlocution entre un « je » lyrique qui s'adresse à un « tu » aussi lyrique pour lui parler de quelque autre chose à la troisième personne et cela constitue l'énoncé lyrique de son énonciation.

Par conséquent, cette deuxième personne, qui entre dans l'interlocution lyrique représentée par le pronom « tu », est aussi de nature symbolique. Et si le « je » lyrique, non seulement lui parle de quelque autre chose, mais qu'aussi, il l'interpelle sur leurs demandes et leurs désirs, nous devons situer, alors, la fonction conative, dans le registre symbolique et laisser la fonction émotive, uniquement dans le registre réel de l'interlocution. Autrement dit, quand le sujet symbolique interpelle un « tu » en termes de son désir, cette interpellation se situe dans le niveau symbolique dans la mesure où, il s'agit d'un autre embrayeur qui symbolise et signale l'interlocuteur, le « tu ». L'objet du désir n'est une autre chose que la représentation de l'objet réel de la jouissance du sujet. Ce qu'il aimerait posséder pour obtenir une jouissance ou un plaisir.

D'autre côté, quand le « je » lyrique n'interpelle pas son interlocuteur symbolique, mais qu'il lui parle d'une autre chose, dans ces énoncés, nous pouvons reconnaître ce dont il parle à l'utilisation de la troisième personne et aux objets respectifs. Comme nous l'avons vu dans l'exemple des colombiens qui boivent du « tinto » le matin, ces sujets et objets constituent le registre imaginaire du texte, le réseau de ses significations. Ainsi, les indicateurs des sujets de

¹¹⁸ Jakobson, « Linguistique et poétique », *op.cit.*, p. 219.

l'énoncé sont les formes à la troisième personne, les pronoms : elle, il, elles, ils, et les adjectifs : sa, son, leurs, qui se réfèrent à leurs objets, comme dans le cas du « tinto », ce sont des représentations d'objets réels (du corps) et de la réalité (du monde) du sujet qui parle.

Une fois classés les indicateurs qui nous guideront dans l'analyse des chansons au niveau des autres fonctions du langage, voyons, maintenant, ceux qui nous permettront de les examiner comme des textes poétiques.

3.2.4 LA FONCTION POÉTIQUE DU LANGAGE

Selon Jakobson, la diversité des messages ou des énoncés « réside non dans le monopole de l'une ou l'autre fonction, mais dans les différences de hiérarchie entre celles-ci. La structure verbale d'un message dépend avant tout de la fonction prédominante ». Donc, cette structure dépend de l'élément de la situation que l'énonciateur met en emphase. Ainsi, en ce qui concerne les chansons, cette emphase est mise par l'auteur sur le message lui-même. Dans ce sens, le linguiste explique¹¹⁹ :

La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison. L'équivalence est promue au rang de procédé constitutif de la séquence. En poésie, chaque syllabe est mise en rapport d'équivalence avec toutes les autres syllabes de la même séquence ; tout accent de mot est censé être égal à tout autre accent de mot ; et de même, inaccentué égale inaccentué ; long (prosodiquement) égale long, bref égale bref ; frontière de mot égale frontière de mot ; absence de frontière égale absence de frontière [...]. Les syllabes sont converties en unités de mesure, et il en va de même des mores ou des accents.

Donc, nous devons chercher le caractère littéraire des chansons dans la contiguïté syntagmatique marquée par l'équivalence des sons. Jakobson précise : « Bref, l'équivalence des sons, projetée sur la séquence comme son principe constitutif, implique inévitablement l'équivalence sémantique, et sur chaque plan du langage, chaque constituant d'une telle séquence suggère une des deux expériences corrélatives [...] « la ressemblance et la dissemblance » ». Donc, à partir de ces citations il est clair, en premier lieu, que c'est le son, dans sa matérialité et non dans son signifiant, qui cause et commande l'élaboration poétique. Le couplet de la chanson de Claude François, cité auparavant, exprime justement ce fait d'inspiration poétique : « ça s'en va et ça revient... ». Plusieurs témoignages des compositeurs sur le motif d'inspiration démontrent que, à l'origine d'une chanson, il y avait d'abord, un son « collé dans la tête ». En deuxième lieu, que cette équivalence des sons que Jakobson situe dans les syllabes est une propriété des artefacts poétiques. Les chansons la mettent en relief ; de même, un poème est un écrit qui invite toujours à la lecture à voix haute, sûrement à cause de cette propriété.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 235.

Finalement, comme le roi Midas qui changeait en or tout ce qu'il touchait, cette caractéristique des poèmes, contamine les deux réseaux qui constituent le texte du poème, celui des signifiants et celui des signifiés. Ils sont marqués par l'équivalence de ses unités respectives : signifiants isolés, syllabes, morphèmes, mots, syntagmes et phrases¹²⁰. Ainsi, en ce qui concerne les sons eux-mêmes et les signifiants correspondants, le parallélisme se manifeste dans ces phénomènes que sont les rimes et les allitérations¹²¹. En ce qui concerne les rapports signifiants/signifiés, ce parallélisme se manifeste dans « la métaphore, [la métonymie], la comparaison, la parabole, etc., où l'effet [poétique] est cherché dans la ressemblance des choses ; et dans l'antithèse, le contraste, etc., où il est cherché dans la dissemblance »¹²². Dans ces figures littéraires et beaucoup d'autres, le principe est le même : nommer une chose à la place d'une autre, à partir de ses points communs ou différents.

Du canal psychique, la connexion psychologique entre le destinataire et le destinataire, dont parlait Jakobson, nous dirons qu'il détermine, d'un côté, la possibilité de compréhension des significations parallèles que les métaphores, métonymies et antithèses ouvrent pour les interlocuteurs ; et de l'autre la syntonie qu'il peut y avoir entre eux à l'égard de la perception de ces sons. Comme déjà nous l'avons signalé, il s'agit, en termes psychanalytiques, du transfert. Voilà, alors, le pont de communication que la fonction poétique du langage ouvre entre la linguistique et la psychanalyse. Un pont pour trois registres, mais toujours à deux étages ou, comme le présente Freud, en deux scènes. Le premier étage est présent dans le discours articulé par la bouche du sujet qui parle : celui des sons et celui des signifiants et signifiés présents. L'autre, est constitué par les échos de ces sons, par les signifiants absents et les signifiés déviés.

Il se sépare du premier étage, et on le reconnaît, alors, par les répétitions et les expressions qui n'appartiennent pas à l'expression référentielle, précise et sans ambiguïtés. Evidemment, comme tout pont, il relie deux espaces différents et parfois éloignés. Ainsi les champs de la linguistique et de la psychanalyse conservent chacun leurs propres concepts et lois de recherche, mais utiliser des ponts peut enrichir, ouvrir d'autres voies et permet d'étendre les recherches respectives, sans perdre de vue les buts qui différencient la linguistique et de la psychanalyse.

3.2.5 LE PONT VERS LA PSYCHANALYSE

Donc, on peut dire que, quand une œuvre littéraire ou une chanson nous touche de quelque manière, c'est parce qu'il a eu une connexion soit avec nos émotions, nos désirs, ou nos questions symboliques, à travers les sons et les formes d'expression, et donc, on rêve un peu. Mais le transfert analytique a une autre but, nous réveiller et nous réconcilier avec la vie qui nous concerne, dans le réel du corps et dans la réalité du monde. Ainsi en relisant un des paragraphes de

¹²⁰ Cf. Genette, Gérard. *La grammaire du « Décaméron »*, Paris, Mouton, 1969.

¹²¹ « Répétition exacte ou approximative d'un ou de plusieurs phonèmes (surtout consonantiques) à l'initiale des syllabes d'un même mot, au commencement ou à l'intérieur de mots voisins dans une même phrase ». (<http://www.cnrtl.fr/definition/allit%C3%A9ration>)

¹²² Jakobson, *op.cit.*, p. 235.

Freud cité dans le chapitre précédent, nous pouvons maintenant reconnaître les trois registres de la parole dans le dialogue analytique et les points en commun avec les chansons, considérées comme faits poétiques¹²³ :

Dans le traitement analytique, il ne se passe rien d'autre qu'un échange des mots entre l'analysé et le médecin. Le patient parle, fait état d'expériences vécues passées et d'impressions présentes, se plaint, avoue ses souhaits et ses motions de sentiment. Le médecin écoute, cherche à diriger les cheminements de pensée du patient, le met en garde, pousse son attention dans certaines directions, lui donne des éclaircissements et observe les réactions de compréhension ou de récusation qu'il suscite ainsi chez le malade

Freud nous parle essentiellement des actes de parole qui produisent énoncés ou discours avec des caractéristiques semblables aux textes littéraires et qui sont entendus en tant tels. Ainsi, l'énonciation du patient se situe dans le registre réel de l'interlocution. Freud se réfère au versant imaginaire ou fictionnel des énoncés du patient dans les termes de « l'état » qu'il fait de ses « expériences vécues passées et d'impressions présentes ». Dans les chansons, ce niveau correspond au contenu des mots qui racontent de petites histoires.

La citation de Freud exprime la logique signifiante en jeu dans le niveau symbolique, à travers l'expression « cheminements de pensée du patient ». Ainsi, entre les histoires que l'analyste écoute de son analysant et l'expression de ses souffrances, sentiments, désirs et jouissances, ce que l'analyste privilégie est, ce chemin de la pensée où le sujet de l'énonciation peut se trouver et se situer dans son discours, par rapport aux objets dont il parle. C'est la direction vers laquelle le travail analytique « dirige l'attention de celui qui parle, lui donne des éclaircissements et observe les réactions de compréhension ou de récusation qu'il suscite ainsi chez [lui] ».

Cette citation comporte un autre élément en commun avec les chansons : les plaintes, les souhaits avoués et les motions de sentiment. Dans le chapitre précédent, nous avons précisé que pour Freud, la jouissance est impliquée dans ces motions de sentiments. Mais, ici, je me permets d'ajouter que c'est une partie essentielle de cette série d'entités non linguistiques, qui font parler le sujet pour soulager ses souffrances. Les souffrances, les souhaits, les sentiments, ainsi que les jouissances et les paroles que le sujet essaye d'exprimer, sont, dans leur ensemble, exclus de la conversation quotidienne, académique, sociale, etc. Toutefois, les poètes eux, peuvent transposer ces expressions à la culture à travers leur art¹²⁴, en les présentant sous une forme agréable et supportable pour le public qui, en général, ne supporterait pas un tel défilé de plaintes, de sentiments avoués, de souhaits et de jouissances interdites ou sans aucune utilité pratique. Ainsi, les chansons sont des énoncés dans lesquels nous pouvons situer, dans ce cas, ces motions réelles, grâce à la voix de celui qui chante d'une manière acceptable et belle. Dans la séance analytique, cette restriction n'est pas nécessaire parce que le but est, justement de traiter ces motions que le poète a déjà traitées par le moyen de son art.

¹²³ Freud, Sigmund. « Leçons d'introduction à la psychanalyse ». In *Œuvres complètes. Psychanalyse. Vol. XIV (1915-1917)*. Paris, PUF, 2009, p.11.

¹²⁴ Freud, Sigmund, « Le créateur littéraire et la fantaisie ». In : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 19-46.

3.2.6 RETOUR À LA PSYCHANALYSE : LA LALANGUE ET SES TRAVAUX

Parmi les expressions directes des émotions dont Jakobson a fait l'inventaire, il y en a une qui mérite une précision à l'égard de la fonction poétique. Il s'agit des éléments sonores qui sont dehors de la logique symbolique. Ils n'ont pas la valeur d'opposition des phonèmes d'une langue et ne se placent pas nécessairement en suivant la loi d'équivalence poétique. Ils sont à la base des contrepèteries¹²⁵, par exemple. Lacan les appelle dans le cadre de la *linguisterie*, comme formations de la « lalangue ». Il me semble, alors, que « linguisterie » et « lalangue » sont les termes dans lesquels nous pouvons situer les phénomènes linguistiques que Freud situe dans l'autre scène ouverte par les échos de sons qu'un sujet entend, et qui, après s'être posés dans son oreille, persistent dans sa tête et le poussent à parler. Ainsi, ce sujet qui parle, parle une langue, anglais, espagnol, français, c'est vrai ; cependant, dans les textes poétiques et dans la séance psychanalytique, cas particuliers d'utilisation de ces langues dans une interlocution, une autre langue résonne dans les discours du sujet qui parle, sa « lalangue » particulière.

Voyons, alors, quel a été le travail effectué par les auteurs des chansons dans cette « lalangue » qui résonne dans les deux plans de leurs discours, le son et le texte ; ainsi que les trois registres qui les constituent, réel, symbolique et imaginaire. Le registre réel des chansons correspond à ces sons qui « se posent au creux d'une oreille » et à travers lesquels nous trouverons le sujet réel qui essaie d'exprimer ses émotions, sentiments et jouissances ; et qui répète et renouvelle les sons qui l'ont captivé. Le registre symbolique se déploie dans les chaînes parallèles de signifiants qui constituent son texte littéraire et où le sujet lyrique, qui représente le sujet réel dans l'énonciation, peut se situer à la première personne par rapport à ses objets symboliques et à ceux de son désir, à travers son interlocuteur, puisque c'est à lui qu'il demande ce qu'il veut. Finalement, le registre imaginaire correspond aux histoires que la chanson raconte et dans lesquelles, les sujets de l'énoncé, nommés à la troisième personne, sont en rapport avec des objets imaginaires qui représentent les objets réels avec lesquels le sujet réel entre en relation, soit dans le réel de son propre corps, soit dans la réalité de son monde.

C'est au moyen de ce registre que le sujet symbolique peut réaliser son travail, celui de se situer comme sujet de l'énonciation par rapport à ces objets réels représentés et aux objets symboliques qui les représentent. À son tour et grâce à ce travail sur le texte du discours, le sujet réel orientera son action sur les objets réels de son discours en renouvelant les sons et les lettres, comme nous le vérifierons dans les analyses suivantes.

¹²⁵ « La contrepèterie ou le contrepét est un jeu de mots consistant à permuter certains phonèmes, lettres ou syllabes d'une phrase afin d'en obtenir une nouvelle [...]. Notons bien que c'est le son et non l'orthographe qui compte ». (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Contrep%C3%A8terie>)

3.3 LE TRAVAIL DU SYMBOLIQUE DANS LA LANGUE D'UNE FEMME : *EN PASSANT PAR LA LORRAINE*

Quel a été le travail du symbolique dans la chanson moderne *Les sabots d'Hélène* par rapport à celle traditionnelle *En passant par la Lorraine* ? Pour le savoir, lisons une par une les deux chansons et situons le « je » lyrique ainsi que ses objets. Je surligne en bleu les mots indicateurs de la première personne et en jaune les objets en jeu dans chaque chanson. Les verbes nous permettront d'identifier le couple de chaque niveau, c'est-à-dire, les sujets et objets de l'énonciation et de l'énoncé et le travail réalisé en chaque cas.

En passant par la Lorraine¹²⁶ (Traditionnelle, 1535)

I

1 En passant par la Lorraine,
2 Avec mes sabots,
3 En passant par la Lorraine,
4 Avec mes sabots,
5 Rencontrai trois capitaines,
6 Avec mes sabots,
7 Dondaine, oh ! oh ! oh !
8 Avec mes sabots.

9 Rencontrai trois capitaines,
10 Avec mes sabots,
11 Rencontrai trois capitaines,
12 Avec mes sabots,
13 Ils m'ont appelée : Vilaine !
14 Avec mes sabots,
15 Dondaine, oh ! oh ! oh !
16 Avec mes sabots.

17 Ils m'ont appelée : Vilaine !
18 Avec mes sabots...

II

19 Je ne suis pas si vilaine,
20 Avec mes sabots...

21 Puisque le fils du roi m'aime,
22 Avec mes sabots...

23 Il m'a donné pour étrenne,
24 Avec mes sabots...

¹²⁶ Entre plusieurs versions écrites, je choisis celle de Wikipédia :
(https://fr.wikipedia.org/wiki/En_passant_par_la_Lorraine)

25 Un bouquet de marjolaine,
26 Avec mes sabots...

III

27 Je l'ai planté sur la plaine,
28 Avec mes sabots...

29 S'il fleurit, je serai reine,
30 Avec mes sabots...

31 S'il y meurt, je perds ma peine,
32 Avec mes sabots,
33 Dondaine, oh ! oh ! oh !
34 Avec mes sabots.

3.3.1 LA SITUATION INITIALE

Le premier indice du « je » lyrique se trouve dans les vers qui présentent la situation initiale du récit. Il s'agit du pronom possessif à la première personne « mes », attribuant un objet qui lui appartient dans l'énoncé, les « sabots ». Mais, chose curieuse, l'énoncé correspondant n'a pas de sujet. Son verbe « rencontra » se présente sans sujet¹²⁷ : « En passant par la Lorraine / Avec mes sabots / **Rencontra** trois capitaines ». Donc, le sujet absent de l'énoncé est représenté par le substantif « sabots » dans la phrase. On ne dit pas **qui** rencontre, mais on dit **comment** ce sujet a rencontré : « en passant par la Lorraine avec mes sabots ». C'est-à-dire, un comment pour le verbe : « en passant par la Lorraine » et un comment pour le sujet : chaussé avec ses sabots. Ce substantif acquiert ainsi une fonction poétique en termes de métonymie. La fonction est poétique, parce qu'il représente, en plus de son signifié propre, une espèce de chaussure, autre chose, le sujet qui les porte. Les sabots entrent ainsi dans l'énoncé en tant qu'objets par rapport à un sujet. Son caractère est métonymique, parce que cet objet, est en rapport de contiguïté avec le sujet qu'il représente, puisqu'il marche avec.

3.3.2 PREMIER TRAVAIL : LA NOMINATION

Donc, dans le syntagme « mes sabots », nous avons deux sujets : celui de l'énonciation, indiqué par l'embrasseur « mes » ; et celui de l'énoncé, représenté par « sabots ». Et nous devons suivre, alors, leurs histoires respectives, la symbolique du sujet qui parle et l'imaginaire du sujet qui agit dans le niveau fictionnel de l'énoncé. Mais les actions du récit commencent avec une phrase où les deux registres se croisent, car, si le verbe est au passé, comme il correspond aux phrases de l'énoncé, ce verbe représente un acte de parole, propre de l'énonciation, une nomination. Cette phrase fait le lien, alors, entre les histoires de deux registres. Les sujets rencontrés dans l'histoire, les trois capitaines, ont

¹²⁷ On trouve le passé composé, « rencontré », dans autres versions écrites de la chanson, mais sans auxiliaire ni sujet.

interpellé le sujet qui marche avec ses sabots. Ils l'ont appelé « vilaine ». Cet acte est une nomination que l'énonciateur insère dans le récit avec ses propres mots : « Ils m'ont appelée vilaine ». Cette phrase marque, alors, le premier mouvement important dans le travail du symbolique dans la chanson dans deux sens, à savoir, celui de la nomination du sujet qui parle et celui des signifiants qui le signalent.

En ce qui concerne la nomination comme acte de la parole, nous dirons qu'elle est, alors, un travail essentiel par rapport au sujet de l'énonciation. Si le pronom « je » le signale, le nom, l'identifie. Je cite Jakobson sur ces rapports pronom / nom¹²⁸ : « Enfin, « je » pourra être si rigoureusement substitué par l'enfant à son nom propre qu'il en viendra à nommer spontanément les personnes de son entourage mais refusera obstinément d'énoncer son propre nom : le nom n'a plus alors pour son jeune porteur qu'une signification vocative qui s'oppose à la fonction nominative du « je » ». Cette nomination marque, alors, le début de l'histoire du sujet lyrique. Il a été nommé par un autre, les trois capitaines. Ainsi, cette phrase a une fonction vocative, dans les termes de Jakobson.

En ce qui concerne les signifiants qui signalent le sujet de l'énonciation dans le récit, nous devons examiner le niveau grammatical de la phrase. L'analyse syntactique montre que la première personne, qui, dans la situation initiale, était représentée par l'adjectif, « mes », du syntagme nominal, s'approche du verbe. Elle arrive dans la bouche de l'énonciateur comme objet indirect du verbe « appeler », à travers le pronom « me » : « Ils m'ont appelée Vilaine ». Or, dans l'appellation « vilaine », objet direct du verbe, un élément attire l'attention. La lettre « e » du féminin en français, qui marque la différence avec le masculin « vilain ». Ainsi l'analyse morphologique du terme est requise et nous révèle une autre opération effectuée au niveau symbolique, cette fois-ci, dans les flexions du substantif, celle qui définit le genre du sujet. Il s'agit d'une fille. Il est à noter que, dans l'écriture, le verbe est aussi marqué par le « e » du féminin : « Ils m'ont appelée ». Et dans l'ordre de la signification, les deux morphèmes restants, (**vilain-** e) du mot la nomment comme une paysanne, plutôt laide et désagréable¹²⁹. Ainsi, l'aspect significatif du mot remet le récit dans le registre imaginaire. Il s'agit d'une histoire entre paysans et capitaines. Recueillons ces moments du récit et le mouvement à l'égard de deux sujets dans une table (Tableau 4) :

Tableau 4 : Travail du symbolique 1 : première nomination

Registres de la parole du sujet réel qui parle	Situation initiale : Les deux sujets	Action 1 : Nomination :
Texte	« Avec mes sabots » : Complément circonstanciel de moyen du verbe, « [je] rencontrais », par rapport au sujet	« Ils m'ont appelée vilaine »
Symbolique : Sujet de l'énonciation indiqué par le niveau signifiant des énoncés	« Mes » : adjectif possessif à la première personne	Niveau grammatical : « me » : pronom en fonction d'OD du verbe « appeler » Niveau morphologique :

¹²⁸ Cf. Jakobson. « Les embrayeurs... », *op. cit.*, p. 177.

¹²⁹ Cf. <http://www.cnrtl.fr/definition/vilain>

		« e » du féminin français en : * le nom « vilain-e » et * le verbe « appelée »
Imaginaire : Sujet de l'énoncé , celui qui agit dans le niveau actionnel et qui est représenté par les significations des énoncés	1.- Celui qui marche avec : « Sabots » : substantif qui nomme un objet du sujet pour le représenter de forme métonymique. 2.- Celui qui appelle : Trois capitaines.	« Vilain-e » : comme paysanne laide et désagréable

3.3.3 DEUXIÈME TRAVAIL : DÉBUT DU TRAVAIL LOGIQUE : NÉGATION ET EXPLICATION

Avançons sur le mouvement suivant du récit exprimé dans les vers suivants:

19 **Je** ne suis pas si vilaine,
21 Puisque le fils du roi **m'**aime.

De point de vue grammatical, il s'agit d'une phrase composée subordonnée de cause. Examinons la première partie. Il s'agit d'une négation sur la signification de la phrase précédente : être « vilaine ». « Je **ne** suis **pas** si vilaine » Donc, en après-coup, nous comprenons que les deux phrases sont en rapport symbolique d'opposition. Ainsi, la première se révèle comme une affirmation par rapport à la négation qui la suit. Elle implique un jugement d'attribution à un sujet. Dans ce point on peut reconnaître un autre niveau dans le niveau de l'énonciation. Il s'agit du niveau logique, celui des raisonnements. Donc, ce sujet qui prononce le jugement et travaille à partir de ce jugement, est un sujet logique. Ainsi, nous devons l'inclure dans notre analyse. Il faut remarquer que les indicateurs du sujet logique sont de la même nature symbolique que ceux du sujet de l'énonciation. Ils entrent en rapport les uns avec les autres par leur valeur d'opposition, mais en indiquant les processus de raisonnement du sujet de l'énonciation au fur et à mesure qu'il parle. Ce sont, par exemple, les indicateurs de négations, affirmations, questions et hypothèses, entre autres.

Donc, le deuxième mouvement du récit est un mouvement du sujet logique, indiqué par la négation qui révèle, en après-coup, sa présence aussi dans l'antécédent affirmatif. Voyons comment cela se passe-t-il avec les deux autres sujets dans cette première phrase. En « **Je** ne suis pas si vilaine », le sujet de l'énonciation qui s'était rapproché du verbe, assume maintenant la fonction du sujet de la phrase. Et la signification du sujet de l'énoncé représenté par « vilaine » a été affectée par la négation logique. Donc, cette phrase, comme la précédente fait le lien entre les trois sujets. Celle-là, à travers le verbe « appeler » et celle-ci, à travers le verbe « être ». Cependant il y a une autre différence importante : le présent du verbe situe la dernière phrase complètement dans le niveau de l'énonciation. De plus, la négation du jugement d'attribution est

expliquée logiquement en termes de cause : « **puisque** le fils du roi m'**aime** ». Cet autre indicateur logique et le temps présent du verbe situent la phrase dans le niveau de l'énonciation. Mais il y a un recul du sujet vers sa position d'objet pour faire la place à un troisième sujet de l'énoncé, celui qui aime, le fils du roi. Ajoutons, alors ce travail logique à notre table (Tableau 5) :

Tableau 5 : Travail du symbolique 2 : négation et explication

Registres de la parole	Situation initiale : Les deux sujets	Action 1 : Nomination :	Action 2 : Négation et explication
Texte	« Avec mes sabots »	« Ils m'ont appelée : vilaine ! »	« Je ne suis pas si vilaine, puisque le fils du roi m' aime »
Symbolique : Sujet de l'énonciation	« Mes »	<u>Niveau grammatical</u> : « me » : pronom en fonction d'OD du verbe « appeler » <u>Niveau morphologique</u> : « e » du féminin français en : * le nom « vilain- e » et * le verbe « appelée »	Je : qui représente le sujet qui parle
Imaginaire : Sujet de l'énoncé	1.- Celui qui marche avec : « Sabots » 2.- Celui qui appelle : Trois capitaines 3.- Celui qui aime : Le fils du roi	« Vilain-e » : comme paysanne laide et désagréable	Je : sujet d'être : Non paysanne laide et désagréable me : OD d'aimer
Logique : Sujet logique	Je : Sujet qui nie et qui explique	Jugement d'attribution : être vilaine	Ne...pas puisque

L'opération logique situe le « je » de l'énonciation dans les deux registres symboliques et dans l'imaginaire. Il fonctionne, alors, comme un point de nouement des deux registres. Alors, si la logique lacanienne nous demande de situer le sujet réel dans le discours, nous le trouvons sans doute, d'une part, dans le locuteur, celui qui chante et fait entendre ce « je » ; mais aussi, d'une autre, dans une partie du refrain. Un des vers qui se répètent dans chaque intervalle, ne dit rien : « Dondaine, oh ! oh ! oh ! ». Ces sons articulés sont hors du symbolique, parce qu'ils n'établissent pas de rapport d'opposition avec aucun autre ni entre eux, et, dans l'ordre imaginaire, ne renvoient à aucune signification. Ils indiquent et expriment par la voix ce qui ne peut pas être exprimé par les mots : ses sentiments souffrances et jouissances. Ainsi parfois, on entend des cris, dans certaines chansons. Et on peut penser que dans ces cris réside une grande partie du succès de la chanson. Ces expressions sont tellement réelles qu'elles restent en dehors du nouement produit par le « je », mais appartiennent sans doute au sujet qui les fait entendre par sa propre voix. La table suivante (Tableau 6) montre la correspondance des niveaux linguistiques et les trois registres à travers lesquelles la psychanalyse s'oriente dans son action et sa réflexion :

Tableau 6 : Les trois registres psychanalytiques dans le langage

Imaginaire : niveau de l'énoncé	Niveau des significations
Symbolique : niveau de l'énonciation	Système signifiant où les éléments sont dans un rapport d'opposition les uns par rapport aux autres (phonèmes, morphèmes, mots et phrases). Ces éléments indiquent le : Sujet de l'énonciation et le Sujet logique
Réel : registre de l'être qui parle	Sons articulés (niveau phonématique) ou pas, mais hors du symbolique et sans significations. Ils indiquent, dans le réel de la voix du sujet qui parle, ses sentiments souffrances et jouissances.

3.3.4 TROISIÈME TRAVAIL : SUR LES REGISTRES LOGIQUES DE L'ÊTRE ET DE L'AVOIR

La négation marque, alors, l'entrée du niveau logique dans le récit. Il va planter le cadre pour la suite. Ainsi, la troisième action fait partie de la justification de la négation : « Il m'**a donné** pour étrenne, un bouquet de marjolaine », comme pour remplacer ou effacer les vieux sabots. À partir de là, les autres passants qu'elle pourra trouver sur son chemin pourront fixer leur regard sur le bouquet de marjolaine plutôt que sur ses sabots. C'est signe de l'amour de fils du roi et ils pourront dire qu'elle est une femme aimée et pas une vilaine. On comprend, en après-coup que, grâce à ce cadeau d'amour, le « je » lyrique a pu répondre aux trois capitaines et se situer dans l'énonciation avec le pronom qui lui correspond « je » : « **Je** ne suis pas si vilaine ». Ainsi, ni l'objet « sabots » ni le nom « vilaine » ne le représentent plus dans l'énoncé ; le sujet lyrique a pris sa propre place dans le récit par rapport à ce nouvel objet donné. Elle le possède et il représente l'amour du fils du roi pour elle. Donc, c'est un objet métaphorique, parce qu'il entre en rapport de substitution ou représentation avec les objets que le fils du roi peut lui donner et qu'elle peut en recevoir.

L'élaboration poétique témoigne de l'importance du nœud logique, en situant la phrase négative avant les actions qui l'ont soulevée, aimer et donner. Autrement dit, l'énonciation anticipe dans le discours la conclusion d'un raisonnement que le sujet a pu faire sur lui-même et qui pourrait s'exprimer dans les termes suivants : « **Puisque** le fils du roi m'aime et m'a donné un cadeau, j'ai autre chose que mes sabots. **Donc**, je peux affirmer que « **je ne suis pas si vilaine** », comme ils m'ont appelée ». Autrement dit : « **Puisque X, donc pas Y** ». En termes logiques, cette troisième action fait entrer, alors, le niveau de l'avoir par rapport à l'être à travers le don. Avoir ou pas avoir quelque chose implique être ou ne pas être une autre. Dans ce cas : « Puisque j'ai un bouquet de marjolaine, je ne suis pas si vilaine » :

Puisque j'ai X, donc je ne suis pas Y

Si avoir X, donc ~ être Y

En termes grammaticaux, les éléments de ce raisonnement s'expriment à travers les rapports du verbe avec les objets direct et indirect. Le bouquet de marjolaine arrive comme objet direct dans la phrase qui représente l'acte de donner et fait du sujet lyrique, en tant que « me », l'objet indirect, le bénéficiaire de l'action. La séquence de vers dans le récit situe la conclusion anticipée, « je ne suis pas si vilaine », juste au milieu des deux phrases où le sujet se trouve dans la position d'objet exclusif du verbe. D'abord, comme objet de l'appellation : « ils m'ont appelée ». Et puis, comme objet de l'amour : « le fils du roi m'aime ». Dans les deux cas, comme objet passif de l'action :

17 Ils m'ont appelée : Vilaine !
19 Je ne suis pas si vilaine,
21 Puisque le fils du roi m'aime,

23 Il m'a donné pour étrenne,
25 Un bouquet de marjolaine,

Mais maintenant, en tant que bénéficiaire, le « me » qui représente le sujet, ne le représente pas comme objet passif, mais comme un sujet qui possède. Ainsi, dans le niveau logique il peut affirmer : « J'ai X ». Alors, la négation sur le registre de l'être qui est effectuée en conséquence, implique une question sur la proposition qui concerne l'être : « si je ne suis pas si vilaine, qui suis-je, alors ? ». Mais le récit ne le mentionne pas et, par contre, nous ramène au niveau de l'énoncé qui a été renouvelé avec l'introduction de l'amour et du bouquet de marjolaine. Le nouveau statut du sujet lyrique dans l'énonciation, en tant que « je » logique, lui permet d'entrer dans l'histoire aussi comme sujet de l'énoncé, par rapport à cet objet qui lui a été donné. Il a fait quelque chose avec : « Je l'ai planté sur la plaine ». Et, donc, par médiation de sa propre action, « planter » l'objet, le bouquet de marjolaine, le sujet logique pose la dichotomie entre l'avoir et l'être, dans les termes suivants :

29 S'il fleurit, je serai reine,
31 S'il y meurt, je perds ma peine,

3.3.5 QUATRIÈME TRAVAIL : DIVISION DU SUJET LOGIQUE À PARTIR DE L'OBJET ET SUSPENSION DU TRAVAIL LOGIQUE

Ainsi, l'élaboration poétique introduit finalement, dans le discours, la conjonction conditionnelle « si », qui révèle clairement, le caractère logique du processus accompli pendant le chant. Ce « si » introduit une protase et son apodose¹³⁰ par conséquent. En termes grammaticaux, cette protase est la phrase subordonnée conditionnelle placée avant la principale appelée *apodose*, tels que sont formulés ces deux vers. Et en termes logiques, la protase est la prémisse

¹³⁰ <http://www.cnrtl.fr/definition/si>
<http://www.cnrtl.fr/definition/apodose>

, <http://www.cnrtl.fr/definition/protase> et

d'un système d'hypothèses, généralement, la prémisse majeure. Dans notre cas, les prémisses sont particulières, donc, la réponse ou conclusion sera aussi particulière. Les deux protases de ce système poétique ont comme sujet l'objet planté, et les apodoses, le sujet qui l'a planté. Voyons le rapport dans le premier vers :

S'il **fleurit**, je **serai** reine
 S'il [le bouquet] **a** des fleurs, je **serai** reine :
 Si B **a** F, je **serai** R.

Donc, dans ce premier vers le rapport avoir /être est exprimé. Si le bouquet fleurit, il aura des fleurs ; et de son avoir dépend l'être de la jeune fille qui parle : elle pourra être reine. Dans le deuxième vers, le rapport s'inverse. L'attribution d'être est pour l'objet car s'il y meurt, il n'existera plus. Et le registre de l'avoir, se retrouve dans le sujet, à travers la représentation de « perdre » :

S'il y **meurt**, je **perds** ma peine :
 S'il **est** M, je **perds** P

La logique symbolique du texte poétique nous permet penser l'avoir à partir de ce « perdre », parce que l'opposé est un gain. Ainsi s'il gagne sa peine, il aura quelque chose, des fleurs et cela impliquera une autre attribution à l'objet : il sera vivant, et non mort. S'il vit, je gagne ma peine, ainsi, cette dichotomie intermédiaire et implicite fait le lien entre les deux. Et dans cette mesure le sujet aura gagné sa peine, celle de l'avoir planté. En conséquence la dichotomie qui la concerne directement, elle, comme sujet, trouve dans l'être reine, la réponse à la question que la négation avait ouverte : Si je ne suis pas si vilaine, qui suis-je, alors ? Reine, peut-être. Mais déjà ceci ne dépend pas de l'amour du fils du roi, mais de l'effet de sa propre action sur le cadeau reçu.

La formulation par le sujet logique de ces alternatives est la dernière action de la chanson. Les dichotomies restent ouvertes et, avec elles, la réponse sur la possibilité d'être reine reste en suspens. Cette réponse dépend du sort de l'objet, qui a la même propriété qu'elle comme être vivant : celle de mourir. Mais aussi celle de fleurir, comme les jeunes filles dans le sens métaphorique introduit par l'objet. Donc, le sujet lyrique a fini son travail avec ces questions qui le placent dans le niveau logique de l'énonciation et qui font dépendre son être de sa propre action sur les objets qu'elle possède.

Si **je** **gagne** ma peine, planter **le bouquet**, il sera vivant, il aura fleuri et donc, **je** **serai** reine :
 Si **je** **gagne** P, **alors**, B **sera** V et **aura** F, donc, **je** **serai** R :
 Si **j'ai** P, donc **je** **serai** R, **par** B qui **sera** V et **aura** F, comme moi, qui les ai déjà eus, comme cadeau.

En conclusion et dans les termes de la chanson :

Si B **a** F, **je** **serai** R.
 Si B **est** M, **j'aurai** perdue P et je **ne** **serai** pas R

C'est l'heure de compléter notre la table avec les dernières actions et les mouvements respectifs des sujets dans chaque registre (Tableau 7)

Tableau 7 : Les travaux symboliques dans *En passant par la Lorraine*

Registres de la parole	Situation initiale : Les deux sujets	Action 1 : Nomination :	Action 2 : Négation et explication	Action 3 : Le don	Action 4 : Plantation	Action 5 : Formulation d'une double dichotomie logique
Types de travail du symbolique	Dans le registre de la nomination		Dans le registre logique			
Travaux effectués	1.- Indication indirecte du sujet de l'énonciation 2.- Absence du sujet de l'énoncé	Nomination du sujet de l'énoncé	Début du travail logique	Travail logique sur les registres de l'être et de l'avoir	Division du sujet logique à partir de l'objet et suspension du travail logique	
Texte	« Avec mes sabots »	« Ils m'ont appelée : vilaine ! »	« Je ne suis pas si vilaine, puisque le fils du roi m'aime »	Il m'a donné pour étrenne un bouquet de marjolaine	Je l'ai planté sur la plaine	S'il fleurit, je serai reine, S'il y meurt, je perds ma peine,
Symbolique : Sujet de l'énonciation	« Mes »	<u>Niveau grammatical</u> : « me » : pronom en fonction d'OD du verbe « appeler » <u>Niveau morphologique</u> : « e » du féminin français en : * le nom « vilain-e » et * le verbe « appelée »	Je : qui représente le sujet qui parle	me	je	je
Imaginaire : Sujet de l'énoncé	1.- Celui qui marche avec : « Sabots » 2.- Celui qui appelle : Trois capitaines	« Vilain-e » : comme paysanne laide et désagréable	Je : sujet d'être : Non paysanne laide et désagréable 3.- Celui qui aime : Le fils du roi me : OD d'aimer	4.- Il : Celui qui donne OD : bouquet de marjolaine Me : OI : bénéficiaire	5.- Je : celui qui plante OD : Bouquet de marjolaine	6.- le bouquet, celui qui est planté et qui peut fleurir ou mourir
Logique : Sujet logique	Je : Sujet qui nie et qui explique	Jugement d'attribution : être vilaine	Ne...pas puisque	Puisque j'ai B, donc je ne suis pas Y : Si avoir B, donc ~ être Y	Si je ne suis pas Y, qui suis-je, alors, puisqu'on m'a donné B ?	Peut-être que je serai reine. Mais cela dépend de ce que je gagne ma peine d'avoir planté B. S'il a des fleurs, je serai reine : Si B a F, je serai

						R. S'il meurt je perds ma peine : Si B est M, j'aurai perdu P et je ne serai pas R
Réel du sujet qui sent, souffre et jouit	Dondaine, oh, oh, oh !	Dondaine, oh, oh, oh !	Dondaine, oh, oh, oh !	Dondaine, oh, oh, oh !	Dondaine, oh, oh, oh !	Dondaine, oh, oh, oh !

3.4 LE TRAVAIL DU SYMBOLIQUE DANS LA LANGUE D'UN HOMME : *LES SABOTS D'HÉLÈNE*

3.4.1 LE TRAVAIL DE L'AUTEUR SUR LA NOMINATION À TRAVERS LE TITRE

Et dans cette interrogation, « serai-je ou pas reine ? », c'est le « je » lyrique de Brassens qui se met au travail. Il est curieux que l'auteur commence son travail au même point que la chanson traditionnelle, celui de la nomination. Ainsi, en 1954, l'auteur a donné un nom à la fille anonyme de la chanson, dans le titre de celle qu'il a composée : *Les sabots d'Hélène*. Il change le signifiant « vilaine » par un prénom, celui de l'éternelle et mythique Hélène grecque. Ce changement implique un changement aussi dans l'orientation de la signification. Elle met l'accent sur le fait de que la jeune fille est une femme, plutôt qu'une vilaine ou paysanne. Donc, en après-coup, dans la chanson traditionnelle, ce sera une femme qui aura parlé et aura fini son chant avec cette question qui traverse son existence, en rapport avec la vie et la mort.

Voyons, alors, dans l'examen de sa chanson sur quels autres registres subjectifs s'est effectué le travail de Brassens. Je procède de la même manière qu'avec la chanson antérieure, je souligne en bleu les formes de la première personne et en jaune les objets.

Les Sabots d'Helene (Brassens, 1954)

- I
- 1 **Les sabots d'Hélène**
 - 2 Etaient tout crottés,
 - 3 Les trois capitaines
 - 4 L'auraient appelée vilaine,
 - 5 Et la pauvre Hélène
 - 6 Etais comme une âme en peine...

7 *Ne cherche plus longtemps de fontaine,*

8 *Toi qui as besoin d'eau,*
9 *Ne cherche plus: aux larmes d'Hélène*
10 *Va-t'en remplir ton seau.*

II

1 **Moi** j'ai pris la peine
2 De **les** déchausser,
3 **Les sabots d'Hélène,**
4 **Moi** qui ne suis pas capitaine,
5 Et j'ai vu ma peine
6 Bien récompensée...
7 **Dans les sabots de la pauvre Hélène,**
8 **Dans ses sabots crottés,**
9 **Moi** j'ai trouvé **les pieds d'une reine**
10 Et **je les** ai gardés.

III

1 **Son jupon de laine**
2 Etait tout mité,
3 Les trois capitaines
4 L'auraient appelé' vilaine,
5 Et la pauvre Hélène
6 Etait comme une âme en peine...

7 *Ne cherche plus longtemps de fontaine,*
8 *Toi qui as besoin d'eau,*
9 *Ne cherche plus: aux larmes d'Hélène,*
10 *Va-t'en remplir ton seau.*

IV

1 **Moi** j'ai pris la peine
2 De **le** retrousser,
3 **Le jupon d'Hélène,**
4 **Moi** qui ne suis pas capitaine,
5 Et j'ai vu ma peine
6 Bien récompensée...
7 **Sous le jupon de la pauvre Hélène,**
8 **Sous son jupon mité,**
9 **Moi** j'ai trouvé **des jambes de reine**
10 Et **je les** ai gardées.

V

1 Et **le cœur d'Hélène**
2 N'savait pas chanter,
3 Les trois capitaines
4 L'auraient appelée vilaine,
5 Et la pauvre Hélène
6 Etait comme une âme en peine...

7 *Ne cherche plus longtemps de fontaine,*
8 *Toi qui as besoin d'eau,*
9 *Ne cherche plus: aux larmes d'Hélène,*
10 *Va-t'en remplir ton seau.*

VI

- 1 Moi j'ai pris la peine
- 2 De m'y arrêter,
- 3 Dans le cœur d'Hélène
- 4 Moi qui ne suis pas capitaine,
- 5 Et j'ai vu ma peine
- 6 Bien récompensée...
- 7 Et, dans le cœur de la pauvre Hélène,
- 8 Qui n'avait jamais chanté,
- 9 Moi j'ai trouvé l'amour d'une reine
- 10 Et moi je l'ai gardé.

3.4.2 SITUATION INITIALE : L'ARRIVÉE DU PRONOM DE LA PREMIÈRE PERSONNE À L'ÉNONCIATION

Du point de vue thématique ou référentiel, la chanson se divise en trois parties, chacune formée par deux strophes de dix vers. Les thèmes de ces parties correspondent aux trois objets appartenant à cette femme que l'auteur a nommée Hélène. Ces objets sont : ses sabots, son jupon et son cœur. Avec le premier, l'auteur lie son histoire avec celle de *En passant par la Lorraine*. Avec les deux autres, il la poursuit en la renouvelant. Mais, dans les trois cas, l'énonciateur se situe comme sujet par rapport à ces objets de telle façon qu'il peut accéder à trois autres objets contenus dans les premiers, objets précieux chez une femme : ses pieds, ses jambes et son amour. Voyons alors comment s'effectue ici le travail du sujet symbolique pour obtenir ce résultat. Je choisis d'examiner le premier cas, les deux couplets dédiés aux sabots, parce que c'est le modèle de travail pour les deux autres, le jupon et le cœur.

3.4.2.1 L'énonciation à la troisième personne

Le récit de vingt vers commence à la troisième personne pour présenter les protagonistes de l'histoire de la chanson traditionnelle, deux vers sont consacrés à chacun d'entre eux : les sabots, les trois capitaines et Hélène. Je souligne ces sujets et leurs verbes :

- 1 Les sabots d'Hélène
- 2 Etaient tout crottés,
- 3 Les trois capitaines
- 4 L'auraient appelée vilaine,
- 5 Et la pauvre Hélène
- 6 Était comme une âme en peine...

L'énonciateur présente tout d'abord l'objet en question appartenant à la femme (les sabots) et leur mauvais état, en effet ses sabots étaient pleins de boue et de bouses. Ensuite, il raconte ce que les trois capitaines auraient fait à la vue de ces sabots, ils l'auraient appelée « vilaine ». Et finalement, il nous décrit l'état de la jeune fille face à cette appellation de la part des capitaines : Elle était comme « une âme en peine ». Donc, jusque-là, nous sommes au niveau fictionnel ou imaginaire du texte, dont témoigne le temps passé de la forme composée du

verbe de l'action : « auraient appelé ». Son aspect conditionnel présente cette action dans le mode de l'hypothèse, donc c'est un indice du niveau logique qui va traverser le récit.

3.4.2.2 L'énonciation à la deuxième personne

La progression vers le niveau de l'énonciation survient juste après, lorsque l'énonciateur abandonne la troisième personne du récit pour s'adresser à un interlocuteur à travers le pronom de la deuxième personne, « tu », et emploie le présent d'énonciation dans les verbes : « Ne **cherche** plus longtemps de fontaine / **Toi** qui **as** besoin d'eau, / Ne **cherche** plus : aux larmes d'Hélène / **Va-t'**en remplir ton seau ». Cet interlocuteur c'est donc quelqu'un qui peut avoir soif et l'énonciateur lui recommande, pour la calmer, de chercher l'eau dans une autre source que la fontaine : à travers les larmes d'Hélène.

3.4.2.3 L'énonciation à la première personne

Immédiatement après ces vers qui sont le refrain de la chanson, cet énonciateur assume la première personne et c'est lui qui va s'exprimer dans les dix vers suivants. On peut alors se demander : à quel niveau linguistique et dans quel registre, logique, imaginaire, réel ou symbolique va se situer son travail dans le couplet ? Voyons cela peu à peu en commençant par le niveau de l'énoncé.

3.4.3 PREMIER TRAVAIL : LE SUJET DE L'ÉNONCIATION DANS L'ÉNONCÉ : « J'AI PRIS LA PEINE DE... »

- 1 Moi j'ai pris la peine
- 2 De les **déchausser**,
- 3 Les sabots d'Hélène,
- 4 Moi qui ne suis pas capitaine,
- 5 Et j'ai vu ma peine
- 6 Bien récompensée...
- 7 Dans les sabots de la pauvre Hélène,
- 8 Dans ses sabots crottés,
- 9 **Moi j'ai trouvé** les pieds d'une reine
- 10 Et **je** les **ai gardés**.

J'ai écrit en gras les verbes du récit qui correspondent à ce sujet qui s'indique comme « je » : déchausser, trouver et garder, ils sont au passé composé. Mais dans le premier cas, ce passé n'est pas assumé directement par la forme verbale. Pour l'assumer « déchausser » passe par une expression propre du discours, « prendre la peine ». Elle n'est pas indispensable pour comprendre ce qui s'est passé. L'auteur aurait pu écrire directement « je les ai déchaussées » ; mais, par un choix propre de son style, il décide de dire cela à travers cette tournure du discours : « **J'ai pris** la peine **de** les déchausser ». Ainsi, « déchausser » prend le temps passé et la forme personnelle, grâce à la forme

conjuguée du verbe de l'expression discursive, « prendre », à travers la préposition « de » qui fait le lien. L'expression et la préposition deviennent, alors, lieu de croisement entre les deux niveaux du discours, énonciation et énoncé. Autrement dit, entre ses registres imaginaire et symbolique.

Dans ces dix vers ci-dessus, nous voyons comment le sujet de l'énonciation entre dans l'histoire en tant que sujet actif de l'énoncé : [j'ai déchaussé], j'ai trouvé et j'ai gardé. Il fait quelque chose qui change l'histoire traditionnelle. Il déchausse les sabots d'Hélène, malgré la boue et la crotte, et il y trouve une chose propre et belle : ses pieds, qu'il décide de garder.

3.4.4 DEUXIÈME TRAVAIL : LE SUJET DE L'ÉNONCIATION DANS L'ÉNONCIATION

Examinons, maintenant le niveau de l'énonciation. Je souligne en bleu les éléments qui appartiennent au discours, pour les distinguer de ceux du récit, bien qu'il y ait des intersections, comme dans le cas de « prendre la peine » :

- 1 **Moi j'ai pris la peine**
- 2 **De** les déchausser,
- 3 Les sabots d'Hélène,
- 4 **Moi qui ne suis pas capitaine,**
- 5 Et j'ai vu ma peine
- 6 **Bien récompensée...**
- 7 Dans les sabots de la pauvre Hélène,
- 8 Dans ses sabots crottés,
- 9 Moi j'ai trouvé les pieds d'une reine
- 10 Et je les ai gardés.

3.4.4.1 Début du travail logique: la négation

Dans le premier cas, « **moi**, j'ai pris la peine de... », le sujet de l'énonciation s'indique comme un des sujets qui a participé à l'histoire, celui qui a déchaussé les sabots d'Hélène. Et déjà nous avons vu comment ce pronom fait lien entre le moi symbolique et imaginaire de la chanson. Dans le deuxième, « **Moi qui ne suis pas capitaine** », il se désigne par rapport aux autres sujets de l'énoncé, les capitaines, ceux qui auraient fait autre chose à l'égard des sabots : appeler celle qui les possède, « vilaine ». Ce « moi qui » c'est le sujet d'une phrase négative au présent dans l'énonciation. Donc, d'un côté la négation nous indique qu'une procédure logique a été appliquée à une affirmation implicite précédente, celle qui correspond à un jugement d'attribution : Ceux, qui auraient appelé, sont capitaines, pas celui qui parle et qui a déchaussé les sabots. Et de l'autre, cette négation nous rappelle celle de la jeune fille dans la chanson traditionnelle, qui nous a révélé, en après-coup, le registre logique du récit : « Je ne suis pas si vilaine ».

Ici, ce registre s'est ouvert, justement avec la forme conditionnelle du verbe dont le sujet est les trois capitaines et se poursuit dans cette deuxième phrase

discursive. Dans les deux cas, d'une part, la négation logique affecte la signification du sujet de l'énonciation, (être capitaine et être vilaine) et, de l'autre, elle est assumée à l'égard de la forme personnelle de la première personne correspondante (« moi » dans la chanson de Brassens et « je » dans la traditionnelle). De cette façon, le sujet de l'énonciation se situe dans le registre logique et ces formes personnelles deviennent, en chaque cas, un point de nouement des registres de la chanson : le réel du sujet qui chante, le symbolique du pronom qui le représente dans le discours et avec lequel se désigne dans le temps présent de l'énonciation, l'imaginaire de celui qui agit dans l'histoire et, finalement, le registre logique de celui qui raisonne dans la mesure où il parle.

3.4.4.2 Le sujet logique

Dans la dernière phrase du discours soulignée en bleu, « Et j'ai vu ma peine bien récompensée.. », l'énonciateur se représente encore par rapport au sujet de l'énoncé qui est lui-même, mais après l'action initiale. En effet, au début, il avait pris une peine et maintenant, il l'a vue bien récompensée. Confrontons les deux énoncés :

Moi j'ai pris la **peine** de les déchausser, les sabots d'Hélène,
Et j'ai vu ma **peine** bien récompensée..

Les sujets et les objets de l'énonciation sont les mêmes : « je » et « peine ». Par contre, le verbe que les met en rapport marque la différence : « prendre » et « voir ». Les deux sont au passé, donc, ils doivent faire le lien avec l'énoncé. Et c'est clair à l'égard de la conjugaison de « prendre » qui transfère temps et personne à la forme impersonnelle « déchausser ». Mais dans le cas de « j'ai vu » ce n'est pas évident, parce que l'action « voir » ne fait pas partie des actions de l'histoire, donc, elle appartient seulement à l'énonciation, son passé n'est pas de l'énoncé. Le lien avec l'énoncé, doit être, alors, dans les trois points de suspension. Et en effet, après eux nous trouvons la raison de la récompense : « Dans les sabots de la pauvre Hélène, dans ses sabots crottés, moi j'ai trouvé les pieds d'une reine et je les ai gardés ». Le lien est fait, alors à travers l'explication logique que le sujet qui parle doit donner de son affirmation : pourquoi sa peine a été récompensée ? Il a déchaussé les sabots, et après ? Que s'est-il passé ? L'énonciateur se voit obligé, alors de reprendre le moment suivant du récit : « **moi j'ai trouvé les pieds d'une reine et je les ai gardés** ». Si nous ajoutons la conjonction causale, la phrase serait : « Et j'ai vu ma **peine** bien récompensée **parce que**, dans ces sabots, j'ai trouvé les pieds d'une reine **et je** les ai gardés ». Ainsi, cette phrase noue les trois registres du sujet à travers le lien logique élié dans le discours.

Il y a, alors, un avant et un après du sujet dans le récit. Le sujet logique établit entre ces deux moments un rapport causal à l'égard de l'affirmation qu'il fait à partir de son expérience. Cette expérience n'est autre que celle qu'il a vécue avec ces objets qui étaient au milieu, entre lui et cette femme qu'il a nommée Hélène. Les trois premiers objets étaient difficiles, exigeant du travail, de « prendre la peine ». Ils pourraient être l'obstacle, mais aussi la voie d'approche : les sabots crottés, le jupon mité et le cœur qui ne savait pas chanter. Et les trois derniers objets ont été obtenus comme récompense de ce travail : les pieds, les jambes et

l'amour d'une reine. Mais ne l'oublions pas, cette appréciation est le produit de la réflexion du sujet logique, de son point de vue, exprimé dans la phrase : « **j'ai vu** ma peine bien récompensée ». En un mot, c'est la perspective du sujet logique de la chanson. Il peut y avoir d'autres expériences et d'autres points de vue, bien sûr, mais cette perspective-là, qui est à lui et qu'il peut expliquer et soutenir, lui permet, alors, de s'adresser à un interlocuteur et lui faire la recommandation qui se répète dans le refrain.

Autrement dit, ce « je » qui a pris la peine et a vu sa récompense, c'est lui-même qui peut faire la recommandation au « tu » auditeur ou lecteur de se diriger vers la fontaine qui peut être une femme, s'il a soif. C'est n'est donc pas facile, mais cela peut se faire à condition, non pas de sécher ses larmes, mais en faisant quelque chose avec les objets qui en sont la cause. La chanson symbolise ces objets de manière précieuse avec la description de leur mauvais état. Et le résultat est la découverte de ces autres objets inattendus. Donc, dans ces trois phrases du discours, nous trouvons un « je » lyrique qui raconte sa propre expérience et peut la recommander aux autres. Or entre le récit de l'expérience et la recommandation il y a le processus logique de réflexion sur cette expérience. Je souligne les indicateurs de ce registre logique mis en évidence jusqu'à présent :

Expérience : Moi j'ai pris la peine de déchausser les sabots

De retrousser le jupon mité

De m'y arrêter dans son cœur qui ne savait pas

chanter

Réflexion : **Moi qui ne suis pas capitaine,**

Résultats : Et **j'ai vu** ma peine bien récompensée... [**parce que**]

J'ai trouvé les pies, les jambes et l'amour d'une reine **et**

[**parce que**] Je les ai gardés

Recommandation : « Ne cherche plus longtemps de fontaine / Toi qui as besoin d'eau, / Ne cherche plus : aux larmes d'Hélène / Va-t'en remplir ton seau ».

3.4.4.3 Les objets de l'expérience dans le niveau de l'énoncé

Avant de nous attaquer au processus logique, examinons ces objets de l'énoncé à partir desquels le sujet considère et apprécie son expérience. D'abord, ils sont de nature différente de celle de l'objet de l'énonciation que nous avons isolé plus haut, « peine ». Cet objet est au niveau signifiant, il renvoie plutôt à une image acoustique qu'à une signification, c'est une manière de dire. Par contre, la série d'objets de l'énoncé est exprimée par des mots et l'emphase est mise sur leur aspect significatif plutôt que dans leur aspect signifiant. Ils représentent des objets qui peuvent exister dans la réalité du sujet qui parle, dans son monde. Ils véhiculent une image non acoustique : sabots, jupon, cœur, pieds, jambes et amour. Dans l'énoncé, le sujet réel qui parle s'est situé comme sujet de l'énoncé, par rapport à ces objets également imaginaires que représentent les objets à travers lesquels un homme peut se rapprocher d'une femme. Les sabots et le jupon sont des représentations des objets du monde : chaussures et cotillon. Les pieds et les jambes représentent les parties réelles du corps. Les quatre représentent une femme en termes métonymiques, comme nous l'avons montré

dans le cas des sabots dans la chanson traditionnelle.

Mais en arrivant au cœur, les choses changent. En tant organe réel il ne peut que représenter un objet impossible à approcher pour le sujet. Ainsi, à partir du réel même, la série métonymique de représentations des objets réels et de la réalité se tourne vers le versant métaphorique. Ce versant permet de nommer à travers ce mot, une autre chose vitale de la femme, sa voix parce que c'était un cœur « qui n'avait jamais chanté ». Donc, « chanter » prend dans ces derniers vers une autre signification, parce que, justement, ce qui caractérise la fille de la chanson traditionnelle c'est chanter dans le sens littéral. Ainsi, elle qui, selon les termes initiaux de l'énonciateur, était « comme une âme en peine », pourrait chanter pour la première fois de sa vie autre chose que son chagrin et sa solitude. Cette autre chose chantée pourrait alors être, en suivant le sens de l'expression métaphorique impliquée, « un cœur qui chante », la joie de l'amour. Mais, au départ ce cœur chante seulement sa peine. Finalement, l'amour renvoie à ce qu'il est impossible d'exprimer, un sentiment réel du sujet de l'énoncé qui aime, dans le cas, Hélène.

En somme, le « je » lyrique interpelle un « tu » dans le refrain, à partir de son expérience avec ces objets représentés dans l'énoncé. Cet interlocuteur peut avoir soif d'amour, comme lui, et en conséquence il pourrait écouter sa recommandation. Cette exhortation naît de l'expérience propre, racontée, réfléchie et représentée dans les vers de la chanson. Analysons, maintenant, ce processus réflexif.

3.4.4.4 Les objets du sujet logique

Le CNRTL offre la définition suivante de « réfléchir »¹³¹ : « Renvoyer par réflexion dans la direction d'origine ou dans une autre direction ». La page de « réflexion » dit¹³² : « Changement de direction des ondes (lumineuses ou sonores) lorsqu'elles rencontrent un corps interposé ». Et sur le plan humain¹³³ c'est : « Acte de la pensée qui revient sur elle-même, qui revient sur un objet afin de l'examiner ». Comme ici nous parlons du sujet, nous pouvons donc dire que le plan de la réflexion subjective implique le retour du sujet sur lui-même quand il rencontre un autre sujet comme « corps interposé ». Dans notre cas, alors, ce champ de la réflexion du sujet symbolique est tracé par les trois phrases du niveau de l'énonciation, parce que nous pouvons identifier un aller et un retour du sujet à travers un autre, le sujet « capitaine ». Ce sujet de l'énoncé, d'une action déterminée « appeler la femme « vilaine » », est alors porté au niveau de l'énonciation, comme objet de la réflexion. Effectivement, c'est à travers cet objet que le sujet peut se retourner sur lui-même, dans la mesure où, dans sa propre action de « prendre la peine de... », il devient lui-même l'objet de la réflexion. Ainsi cet aller-retour s'est accompli dans trois temps marqués par les temps verbaux : passé / présent / passé, comme suit :

¹³¹ <http://www.cnrtl.fr/definition/reflechir>

¹³² <http://www.cnrtl.fr/definition/r%C3%A9flexion>

¹³³ *Ibid.*

Temps 1 de l'aller du sujet de l'énonciation dans le souvenir ou représentation de son action : **Moi j'ai pris la peine**
/ de ...
Temps 2 de la rencontre avec le sujet imaginaire interposé : **Moi** qui ne suis pas capitaine,
Temps 3 du retour sur lui-même : Et j'ai vu ma peine / bien récompensée...

3.4.4.5 Les temps logiques

Mais, je reconnais ces temps ! Il s'agit des trois temps logiques que la psychanalyse m'a enseignés. Lacan les a nommés dans son article de 1945 : « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée »¹³⁴. Ils sont : l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Et ce sont les temps qui constituent le processus auquel Freud se référait, les « cheminements de la pensée du patient », décrit dans le paragraphe cité plus haut C'est seulement sur ce processus que le psychanalyste rompt son silence et intervient pour mettre en garde le sujet qui parle, pour pousser son attention dans certaines directions, celles de son cheminement logique, et pour lui donner quelques éclaircissements. C'est alors sur ce travail logique du sujet qui parle que l'analyste, selon les mots de Freud, « observe les réactions de compréhension ou de récusation qu'il suscite ainsi chez le malade ». Dans ce mot, « récusation », je trouve l'indice de ce processus logique où le sujet peut récuser les jugements qu'il a fait sur lui-même¹³⁵.

3.4.4.5.1 Le moment de conclure

Mais ici, dans le cas du poète, ce jugement est confirmé par le sujet logique qui raisonne dans la mesure où il écrit. À partir de cette confrontation avec le sujet imaginaire qui, comme lui, a été face à des objets qui représentent une femme, et à partir de la confirmation de ne pas être « capitaine », notre sujet logique peut conclure le processus de réflexion avec une assertion en la formulant uniquement à la première personne : « Et, oui, j'ai vu ma peine, bien récompensée ». Une assertion qu'il peut démontrer dans les derniers vers, car face au même enjeu que les trois capitaines, il a fait un choix différent du leur. Ces objets cachaient quelque chose de beau et de valeur humaine sous cette apparence « vilaine ». Ces objets invitaient donc, soit à reculer devant ce qui la qualifiait de « vilaine », soit à s'approcher malgré le dégoût devant les sabots crottés, le jupon mité et le cœur muet. Et ainsi en accomplissant un travail, trouver les objets réels que l'expression « vilaine » cachait : les pieds, les jambes et l'amour, pas nécessairement d'une reine, mais d'une femme qui peut se sentir reine lorsque elle se sent aimée. Ce sujet lyrique de l'énonciation « qui n'est pas capitaine » a fait le choix de s'approcher de ces objets vilains et d'y chercher des choses précieuses qu'il finit par trouver. Et en les découvrant, il peut donc le certifier dans cette assertion finale : « Et j'ai vu ma peine bien récompensée ».

3.4.4.5.2 L'instant du regard

¹³⁴ Lacan, « Le temps logique... », *op.cit.*, p. 195-211.

¹³⁵ « Récuser », selon le CNRTL: « Refuser le jugement ou le témoignage d'une personne dont on suspecte l'impartialité, notamment lorsque celle-ci est parente de l'un des plaideurs ou qu'elle le conseille » : (<http://www.cnrtl.fr/definition/recuser>)

En somme, le sujet lyrique, en tant que sujet de l'énoncé, s'est situé par rapport aux objets qui représentaient une femme, malgré les obstacles (« vilaine »). Mais, en tant que sujet de l'énonciation, il a pu se situer aussi logiquement par rapport à un objet logique, dans la mesure où il prend son action dans l'énoncé comme objet de réflexion. Autrement-dit, il a décidé de se poser la question de savoir si cette action en valait la peine ou pas. Le chemin logique de la réflexion l'amène alors à comparer son action avec celle d'un autre, le capitaine, qui s'est trouvé comme lui face à ces objets. Et à partir de là, il a pu comprendre et conclure sur son expérience : Oui, ça en a valu la peine parce que j'ai vu ma peine bien récompensée.

3.4.4.5.3 *Le temps pour comprendre*

Dans cette assertion, il répond en se situant comme sujet par rapport à son propre objet et non pas à ceux de la femme. Cet objet, c'est l'objet grammatical de son énonciation logique. Elle commence alors avec l'affirmation sur son action, avec des termes pour la qualifier, puisqu'il dit : « j'ai pris la peine de... ». Dans cette phrase, nous sommes d'accord, le verbe est « prendre » au passé ; le sujet grammatical est « je » ; et l'objet direct est « peine ». Pour rappel, ici nous sommes, en termes de logique, au le niveau purement grammatical de la phrase, indépendamment de sa signification. Ainsi, c'est sur cet objet direct « peine » que le sujet se pose la question en termes de sa validité. La question est implicite, bien entendu, mais nous pouvons la supposer à partir de la réponse : « Est-ce que cette peine a valu quelque chose ? » Et le sujet répond alors sans hésiter : « oui, parce que j'ai vu **ma** peine bien récompensée », c'est-à-dire, qu'elle a eu un prix, une récompense. Dans la réponse il ne s'agit pas de « **la** peine prise », mais de « **sa** peine ». Sur cet objet, il peut affirmer quelque chose à la première personne. Ainsi, le travail du sujet symbolique est accompli dans le registre logique de la chanson, quand il peut conclure et témoigner de cet objet logique qui lui appartient. Il ne pourrait en revanche rien affirmer concernant les objets qui appartiennent à la femme. Il a trouvé son objet, « peine », dans le parcours de son discours ; il a compris ce que ce mot signifie pour lui et il lui a donné un sens et une valeur exprimés dans sa conclusion. Il l'a traité logiquement à travers les objets imaginaires interposés, les trois capitaines. Donc, ce processus logique est un fait du discours qui finit avec la découverte de ces objets d'amour et jouissance. Les trois points après la conclusion, « J'ai vu ma peine bien récompensée... », suggèrent cet impossible à dire, la jouissance expérimentée à travers ces objets. La jouissance est, donc, dans ce sens et dans ce cas, un effet du discours.

Ainsi, ces nœuds verbaux au passé se distinguent logiquement, dans la mesure où la première phrase « **Moi**, j'ai pris la peine de... » lance le processus dans l'instant du regard ; et la deuxième, « **Moi**, [...], j'ai vu ma peine bien récompensée », tire la conclusion avec le positionnement du sujet logique par rapport à son objet, « ma peine ». Cette conclusion inclut ce « Moi » de la phrase négative que le poème met entre les deux. Ce « Moi » fut séparé du « je » qui lui correspondait dans la phrase conclusive, afin de faire la rencontre logique avec cet autre objet de la réflexion, le « capitaine », dans le temps pour comprendre et dans le registre imaginaire. Le lien de cette rencontre a été le pronom relatif « qui ». Cet objet imaginaire de l'énonciation était le sujet de l'énoncé commun

aux deux récits et face auquel le sujet était dans les mêmes conditions lorsqu'il a constaté le même enjeu dans la rencontre avec la femme.

L'instant du regard : **Moi** j'ai pris la peine / de ...

Le temps pour comprendre : **Moi qui ne suis pas capitaine**,

Le moment de conclure : [Moi] j'ai vu **ma peine** / bien récompensée...

Il faut dire que ce « Moi », commun aux trois phrases, est propre à la langue française. Il fait partie de la série de pronoms autonomes, *moi*, *toi* et *lui*, qui s'opposent symboliquement à la série des pronoms conjoints du verbe *je*, *tu*, et *il*. Selon Benveniste les pronoms autonomes sont équivalents au nom propre. Je cite ses propositions sur le sujet et l'exemple qu'il offre dans un cas analogue au notre, quand le « moi » est avant le « qui » relatif¹³⁶ :

La série autonome et la série conjointe apparaissent en distributions complémentaires. Elles diffèrent par leur comportement syntaxique et leurs capacités combinatoires.

Or les traits distinctifs, fonctionnels et syntaxiques, de la série pronominale autonome se retrouvent en totalité dans une autre classe de formes : celle des *noms propres*.

Le pronom autonome *moi* se comporte à tous égards comme un nom propre. On peut appliquer au nom propre tous les critères qui définissent le pronom autonome et vérifier l'homologie fonctionnelle de ces deux classes.

[...]

4° Antécédent de relatif : « *moi*, qui... ; *Pierre* qui... »

[...]

Donc, nous pouvons dire que, dans notre analyse, ces trois phrases font le lien, à travers les deux pronoms, entre le sujet réel qui parle et les deux niveaux de son discours, énonciation et énoncé. .. À travers le pronom conjoint, « je » ce sujet s'indique comme celui qui parle ; et à travers le pronom autonome, « Moi », il est à un pas de se nommer : « Moi, qui ne suis pas capitaine, mais poète (ou chanteur) ». Ainsi les trois phrases se confirment aussi, à partir du point de vue de leurs pronoms, comme phrases clés du travail symbolique dans la chanson. Ils indiquent que ce sujet réel qui écrit ou chante a trouvé sa place dans son propre discours. Ce travail s'est réalisé dans la séquence discursive et le registre logique. Dans la séquence discursive, le travail se fait progressivement, en commençant par la troisième personne de l'énonciation, « Les sabots d'Hélène », et en passant par la deuxième, « Ne cherche [...] toi qui... », jusqu'à l'arrivée de la première qui fait le lien avec l'énoncé : « j'ai pris la peine ». Dans le registre logique, le travail est fait à partir de la troisième personne, ce sujet imaginaire de l'énoncé, les trois capitaines dans leur rapport aux objets de la femme, choisi comme objet de la réflexion.

En somme, dans le cas de la chanson de Brassens, le « je » arrive par la voie de la troisième personne ; tandis que dans le cas de la chanson traditionnelle, le « je » arrive par la voie des objets, comme la tableau 4 le montre. Ce « je » lyrique se situe logiquement à travers un objet, en l'occurrence le bouquet de marjolaine.

¹³⁶ Benveniste, Émile, « L'antonyme et le pronom en français moderne » (1965), *In* : *op.cit.*, Vol 2, p. 197-214 ; p. 199-200.

3.4.5 TROISIÈME TRAVAIL : LE SUJET DE L'ÉNONCIATION EN INTERLOCUTION AVEC LE SUJET DE L'ÉNONCIATION DE LA CHANSON TRADITIONNELLE : NOUEMENT AVEC LES REGISTRES RÉELS DE L'INTERLOCUTION

Le « je » lyrique se situe alors par rapport à ces objets qui peuvent aussi faire qu'un homme s'écarte d'une femme, à partir du lien que les autres sujets imaginaires de l'énoncé ont établi avec ces mêmes objets symbolisés, à savoir les sabots, le jupon, et le cœur qui n'avait jamais chanté. Ce travail a consisté, alors, à se situer en tant que « je » lyrique masculin par rapport au « je » lyrique féminin de la chanson traditionnelle.

La liaison des deux chansons est alors réalisée à travers les sujets de l'énoncé du récit traditionnel, les trois capitaines et la jeune fille, ainsi que l'objet qui représentait cette dernière, les sabots. Mais ici, au niveau du discours, nous relevons un autre élément qui a fait la liaison, c'est cet objet logique « peine ». Brassens le reprend à travers la question implicite soulevée, par laquelle la chanson traditionnelle se termine : Si [le bouquet de marjolaine] fleurit, je serai reine, / S'il y meurt, **je perds ma peine**. Le « je » lyrique féminin ne répond pas à la question logique qu'il pose sur lui-même par rapport à ce nouvel objet qu'il a reçu en cadeau. Cette question fluctue entre la dichotomie de l'être et l'avoir.

C'est dans la même dichotomie que se situe le sujet logique de la chanson de Brassens. Dans son cas, dans le registre de l'être, il s'agit d'être ou ne pas être capitaine. Et dans la dimension de l'avoir, nous avons deux axes. D'abord, celui qui fait lien entre le sujet de l'énonciation et de l'énoncé dans l'instant du regard : prendre ou pas la peine de s'approcher des objets. Ensuite, l'axe qui fait le lien entre ces deux registres et le registre logique impliqué dans l'expression : « ma peine bien récompensée », c'est-à-dire, l'avoir en termes de valeur ou non-valeur de la peine. Pour la jeune fille, la dichotomie se déplace entre être ou ne pas être reine, et perdre ou non sa peine d'avoir planté le bouquet de marjolaine. Donc, le compositeur reprend la deuxième partie de la dichotomie logique, « S'il y meurt, **je perds ma peine** », dans son discours avec l'expression : « Moi, j'ai pris la peine de... » :. Je vais comparer alors les trois phrases où le sujet logique est en jeu avec le même objet « peine », dans les deux chansons. Je distingue : **sujet logique**, *verbe* et objet logique :

S'il y meurt, je perds ma peine

Moi, j'ai pris la peine de ...

Moi, j'ai vu ma peine bien récompensée

Commençons par les objets. Dans la chanson traditionnelle, la peine appartient au sujet logique qui est la jeune fille, puisqu'elle dit « ma peine ».

Tandis que dans le cas de Brassens, l'appropriation du sujet de son objet est le résultat du processus logique, ainsi elle passe d'être « la » peine à être « ma » peine. Intéressons-nous tout d'abord au registre verbal des deux premières phrases, « perdre » et « prendre » qui font la connexion initiale entre les deux chansons. Il me semble qu'il y a une sorte de tournure symbolique entre les deux expressions. Il ne s'agit pas exactement d'un rapport d'opposition, parce que le contraire de perdre est gagner ; et le contraire de prendre est laisser. Mais il est vrai que ce que quelqu'un perd, un autre peut le prendre, comme quand on dit : qui va à la chasse perd sa place. Donc, dans l'enchaînement des deux chansons, au niveau de l'énonciation, nous pouvons penser que là où le « je » lyrique ne sait pas ce qu'il va se passer avec le bouquet de marjolaine, l'énonciation chez Brassens y répond à partir de la deuxième alternative. Hélène ne sera pas reine, mais ceci n'implique pas qu'elle perdra sa peine, celle d'avoir planté le bouquet de marjolaine. En effet, si elle ne se marie pas avec le fils du roi, il y a un autre qui n'est pas capitaine et s'est donné de la peine, celle de dépasser la barrière du mépris et de s'approcher de la jeune fille pour calmer sa peine à elle. C'est parce que ce sont les trois capitaines qui mettent cette barrière avec leurs mots péjoratifs, mais comme lui, il n'est pas capitaine, il ne l'appelle pas comme eux « vilaine » et il peut s'approcher peu à peu de son cœur. En récompense, il a eu de quoi calmer sa propre soif d'amour.

Ainsi nous avons constaté que cet autre travail symbolique effectué sur la chanson traditionnelle ne fut pas pour le sujet lyrique, mais pour l'écrivain lui-même, le sujet réel. C'est ce dernier qui a nommé « Hélène » là où les autres l'ont appelée « vilaine ». Dans le titre, c'est donc sans doute l'auteur qui parle car c'est seulement lui qui peut souscrire cette nomination dans le titre de la chanson. À travers celui qui a nommé la jeune fille « Hélène », nous avons identifié le sujet logique qui est l'auteur.

Ces deux verbes, « perdre » et « prendre », font le lien avec le niveau de l'énoncé. Le premier, à travers le conditionnel « si » qui fait dépendre l'action de, « mourir », la mort du bouquet de marjolaine, devenu sujet. Et le deuxième, « prendre », à travers la préposition « de », comme nous l'avons déjà expliqué ci-dessus. Par contre, le dernier verbe, « voir » est le noyau d'une phrase simple qui n'a pas de lien verbal avec l'énoncé. Il se lie à l'énoncé en termes de complément circonstanciel de manière. Ainsi sujet, verbe et objet sont situés exclusivement au niveau logique qui est le niveau de l'action réflexive et de la conclusion logique.

Finalement, si nous nous référons aux sujets des trois phrases, et si le dernier, celui qui a vu sa peine bien récompensée, est le sujet logique qui a conclu, il me semble donc que les deux autres sujets correspondent aux deux autres moments logiques. Le premier, pour l'instant du regard et le deuxième pour le temps de comprendre :

L'instant du regard : S'il y *meurt*, **je** *perds* ma peine

Le temps pour comprendre : **Moi**, [**qui** ne suis spas capitaine] *j'ai pris* la peine de ...

Le moment de conclure : **Moi**, *j'ai vu* ma peine bien récompensée

Dans l'instant du regard, le premier sujet, celui de la chanson traditionnelle qui s'indique par « je », ouvre la voie logique avec sa question non résolue, mais en dépendance de ce qui peut arriver avec cet objet de l'énoncé qui est devenu

sujet dans sa réflexion, le bouquet de marjolaine représenté par « il ». Dans le temps pour comprendre, le deuxième sujet, le sujet logique qui s'exprime par la plume de l'auteur, prend la phrase et la question pour y répondre dans sa condition de poète, pas de capitaine. Il prend une peine et la fait valoir, là où elle pourrait être perdue. Parce que si le contraire de perdre est gagner, justement ce qui se gagne a de la valeur. Ainsi, la procédure poétique qui semblait opposer « perdre » et « prendre », nous a donné en réalité, à travers l'action de « prendre », le pas nécessaire qui manquait pour aller de la peine perdue à la récompense gagnée en faisant valoir la peine. Ce que le « je » lyrique a gagné comme récompense de son travail a donc été : les pieds, les jambes et l'amour d'une reine. Donc, Hélène n'a pas perdu sa peine, elle est devenue reine dans le cœur d'un homme et femme dans ses bras, ce dont témoigne la conclusion.

Et de son côté, Hélène pourrait inférer, à partir de cette conclusion du poète, que si, lui, il a gagné sa peine, elle, elle n'aura pas perdu la sienne, celle de planter le bouquet de marjolaine et de chanter sa peine. Autrement dit : si sa peine à lui, a eu une valeur pour lui, la sienne aussi en a eu une, pour elle et pour lui. Cette déduction est formulée en termes du rapport entre la conclusion dans la version traditionnelle, et un sujet autre que le poète, le bouquet de marjolaine, représenté par « il » dans « s'il y meurt, je perds ma peine ». Le tableau suivant (Tableau 8) montre ce processus logique dans chaque chanson et puis dans l'implication finale des deux :

Tableau 8 : Interlocution logique entre *En passant par la Lorraine* et *Les sabots d'Hélène*

	Être	Avoir
Elle	Je ne suis pas vilaine Ne pas être Y ~ être Y	Parce que j'ai autre chose que mes sabots, le bouquet de marjolaine que le fils du roi m'a donné par amour Parce que avoir X Parce que avoir X
Elle	Je serai reine S'il meurt Je serai R Si B est M	S'il fleurit [s'il a des fleurs] Je perds ma peine Si B a F Je perds N
Lui	Je ne suis pas capitaine ~ être C	Parce que j'ai pris la peine et j'ai gagné quelque autre chose de valeur Parce que j'ai N et j'ai gagné sa Z-
Elle	Donc , comme il (B2) n'est pas capitaine, je serai reine Donc, comme B2 n'est pas C, je serai R Donc, comme B ~C, je serai R	Parce que comme il a eu sa peine et il a gagné sa Z, moi, aussi, j'ai gagné ma N. Parce que comme B2 a eu sa N et sa Z, moi aussi j'ai gagné ma N. Parce que comme B2 a eu sa N et sa Z, moi aussi, j'ai ma N.

Ainsi, le lien entre les deux chansons a été fait au niveau de l'énoncé, dans le registre logique de l'énonciation et le réel de l'interlocution entre le chanteur moderne et la voix féminine de la chanson traditionnelle. D'ailleurs, la chanson moderne s'est ouverte à partir de son versant logique vers le registre réel de l'interlocution avec les auditeurs possibles à travers le refrain. Ce refrain, à

travers le « tu » de l'interlocution, est alors une recommandation pour tous ceux qui, comme les trois capitaines et le « je » lyrique de la chanson moderne, peuvent rencontrer sur leur chemin l'enjeu que les objets féminins posent toujours aux hommes, et moi je dirais, aux femmes aussi qui possèdent ces objets.

3.5 LE TRAVAIL DANS LA LALANGUE

En 1981, Charles Trenet donne une autre cadre à « sabots ». Il le fait rimer avec un vieux pronom français « Isabeau ». Deux choses surprennent dans cette nouvelle reprise du mot « sabots » par Trenet, presque 30 ans après la chanson de Brassens. La première est qu'il ne s'agit pas d'une chanson complète, mais de la moitié d'un couplet parmi les onze couplets qui constituent sa chanson *Vrai ! Vrai ! Vrai !*¹³⁷ :

Vrai ! Vrai ! Vrai !
Cette reine en sabots,
Vrai ! Vrai ! Vrai !
Qu'elle s'appelait Isabeau

La deuxième chose surprenante est que dans ces quatre vers, Trenet touche les deux travaux réalisés sur le symbolique dans les chansons précédentes, celui de la nomination et celui sur le registre logique. Comme on sait, une proposition logique exige finalement un jugement sur sa valeur de vérité. Et dans le cas des deux chansons, si la première ouvrait le processus logique avec les dichotomies sur l'être et l'avoir, et la deuxième le concluait logiquement, comme nous avons vu, il manquait le jugement sur sa valeur de vérité. Et voici que Trenet le prononce : c'est vrai, comme les rêves ! Puisque, justement sa chanson traite de la vérité de ces rêves de jour que fait le poète, selon l'expression de Freud. Je cite ces vers :

XI
Vrai ! Vrai ! vrai !
Qu'aujourd'hui je vous aime
Souvenirs vrais
Qui se muent en poème
Quand on peut dire :
« C'est arrivé ! »
Bien ou pire,
On peut dire « J'ai rêvé ».
Car les rêves, vrais ou faux,
C'est bien vrai, il en faut.

Bien entendu, Trenet ne se réfère pas à ces conclusions logiques que notre analyse a éclairci, mais, en général, à l'ensemble des créations poétiques « à chanter », dont ces deux belles chansons font partie. Et dans le cas de la nomination, ce qu'il fait est absolument génial, à mon avis, parce qu'il rappelle ce prénom aussi vieux que les sabots dans la langue française. Et ce prénom est une drôle de fusion phonétique entre « sabots » et un autre prénom de femme, qui, pour moi, a des consonances tout à fait espagnoles : Isabelle (*Isabel*, en espagnol). J'ai pensé immédiatement à Isabelle de Castille. Les deux mots,

¹³⁷ Trenet, Charles, *Vrai ! Vrai ! Vrai !* Paroles et musique de Charles Trenet. Album : *Le temps qui passe nous a volés*. CBS, 1981.

« sabots » et « Isabelle » ont quelques phonèmes en commun : **sabots** et **Hélène** donnant, soit le pronom en français, **Isabelle** ; soit en espagnol, **Isabel**. Ce prénom mène donc les sabots à la nomination et Hélène s'appellera Isabeau ! Dans les deux chansons précédentes, « sabots » était resté dans le registre des significations en conservant ses morphèmes grammaticaux de genre et nombre, comme un substantif masculin. Quand Trenet fait la liaison phonétique avec le prénom, il travaille sur eux en dépit de leur signification et pour faire valoir leur pure dimension signifiante. Parce que, comme rappelle Jakobson, un nom « désigne quiconque porte ce nom », sa signification n'est pas autre que la personne nommée avec ce signifiant¹³⁸ ; dans le cas, pour moi, la Reine Isabelle de Castille.

Comme nous avons déjà vu, Lacan appelle ces formations particulières de la langue dont l'effet immédiat est le rire, comme formations de la « lalangue »¹³⁹. Ici, c'est le son ce qui compte, et non pas les significations ni les référents qu'on peut leur attribuer. Il s'agit d'un pur effet de sons. Il faut dire que, en espagnol, ce signifiant, « sabots » n'existe pas. Pour nommer le même type de chaussures on utilise le mot « *zuecos* », qui n'existe pas en français¹⁴⁰. Dans « Isabeau », j'entends « sabots », mon oreille habituée au « s » comme en espagnol, a remplacé le « z » du français pour donner « Issabeau ». De toute façon, que ce soit avec le son espagnol « s » ou le français « z », la formation de la « lalangue » que Trenet utilise est géniale, parce qu'elle vide « sabots » de sa signification de chaussures pour faire une nouvelle nomination de la jeune fille en sabots. Grâce à cette nomination, elle ne sera pas un simple sujet de l'énoncé, un personnage fictionnel. Elle aura un référent dans la réalité, une femme qui a existé réellement. D'ailleurs cette formation de la « lalangue » n'a pas, alors de langue, elle se promène d'une langue à l'autre, entre l'espagnol et le français. Parce que, si pour moi « Isabeau » désignait la reine espagnole et j'ai réussi à l'imaginer en sabots, il paraît que, pour les français, cette reine en sabots pourrait être Anne de Bretagne, selon les travaux de Didier Le Fur¹⁴¹.

En effet, d'une part, les deux reines étaient contemporaines, Isabelle de Castille a vécu entre 1451 et 1504, et Anne de Bretagne, entre 1477 et 1514. L'usage des sabots était peut être répandu pendant la période où les deux étaient vivantes, entre 1477 et 1504. D'autre part, l'article de Le Fur¹⁴² donne la clé pour comprendre le « Vrai ! » de Trenet à l'égard de cette reine en sabots. L'origine de la chanson est une comptine de la Renaissance, où la jeune fille revient de Rennes : « Hier en revenant de Rennes, / avec mes sabots ». Pendant le XIX^{ème} siècle, les régionalistes bretons ont fait plusieurs pastiches où la jeune fille est Anne de Bretagne et l'énonciation est à la troisième personne : « C'était Anne de Bretagne, / avec des sabots / revenant de ses domaines ».

Sur ce sujet, Le Fur écrit¹⁴³ :

¹³⁸ Jakobson, « Les embrayeurs », *op. cit.*, p. 177.

¹³⁹ Lacan, « L'étourdit », *op.cit.*, p. 449.

¹⁴⁰ Dans ce sens, je renvoie au lecteur à la passionnante histoire du mot et du type de chaussures qu'il désigne : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Sabot_\(chaussure\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sabot_(chaussure))

¹⁴¹ Le Fur, Didier, « Reine paysanne et duchesse en sabots », in Le Fur, Didier, *Anne de Bretagne*, Paris, éditions Guénégaud, 2000, p. 182-199.

¹⁴² *Ibid.*, p. 190-93. Et aussi : https://fr.wikipedia.org/wiki/En_passant_par_la_Lorraine

¹⁴³ Le Fur, *Ibid.*, p. 198-99.

L'image d'Anne de Bretagne, reine paysanne, duchesse en sabots fut pour les régionalistes [...] particulièrement commode pour illustrer concrètement la volonté de la reine de s'identifier comme bretonne. En l'absence de faits réels [...] son costume fut une preuve visuelle de son appartenance à une culture.

[...] les histoires de Bretagne puis de France [...] ont délaissé la réalité d'une vie pour lui préférer un souvenir légendaire ».

Finalement la chanson reprend ses origines lyriques et s'impose avec « En passant par la Lorraine » en 1885¹⁴⁴ avec des propos plus nationalistes. Mais il me semble que, au-delà des intentions politiques, ce que la poésie sauve, c'est la dimension humaine des versions que Trenet souligne avec le « vrai ! » de son refrain. Donc, ce qui compte dans la légende c'est plus son noyau de vérité, que les détails de sa possible réalité. Peut-être, Trenet eut-il deux sources d'inspiration pour faire ce couplet. D'un côté, la chanson de son élève, Brassens, qui lui aurait rappelé, à travers « les sabots », la version avec Anne de Bretagne. Et de l'autre, ce noyau de vérité de la légende. Il s'agit de la même vérité qu'il peut y avoir dans la fiction à la base de la chanson de la Renaissance : une vérité sur les enjeux trouvés par une femme dans la vie lorsque l'amour l'appelle.

Finalement, comme Trenet est poète, la fonction poétique de la langue a opéré aussi dans la nouvelle nomination « Isabeau ». Parce que, dans l'ordre symbolique de la langue française le prénom interposé entre « Hélène » et « Isabeau », « Isabelle », porte le féminin de « beau », « belle », et cela, tant dans le registre sonore qu'orthographique, les deux registres réels d'une langue. On dirait que le mot, « belle », qui, en français, représente la beauté, en l'occurrence, celle d'une femme, se promène aussi entre les trois pronoms féminins :

Hélène
Isabelle
Isabeau

3.6 CONCLUSIONS

1.- Le registre réel d'un mot, « sabots », posé dans le creux de l'oreille de quatre poètes, les a mis au travail, sur le niveau symbolique de ce même mot, en se servant du registre imaginaire des significations qu'on peut lui associer. Mais le travail n'a pas seulement agi au niveau du texte des chansons, il a aussi affecté le niveau réel du mot lui-même, sa sonorité et écriture. Les poètes sont : un poète inconnu de la Renaissance, un autre du XIX^{ème} siècle, Georges Brassens et Charles Trenet. Les quatre ont parlé, écrit et chanté « sabots » à quatre époques différentes, mais l'ont travaillé sur le même niveau poétique du langage et les mêmes niveaux du texte, énonciation et énoncé, en créant de nouveaux effets dans leurs chansons respectives : *En passant par la Lorraine*, *C'était Anne de Bretagne*, *Les sabots d'Hélène* et *Vrai ! Vrai ! Vrai !*

2.- Au niveau de l'énoncé, les deux premières chansons, *En passant par la Lorraine* et *Les sabots d'Hélène*, travaillent « sabots » en référence à l'amour. La chanson traditionnelle l'encadre dans son versant symbolique et du désir ; et celle de Brassens lui donne le cadre de son versant métonymique et réel. De son côté, Trenet sort le mot du registre lyrique et le met dans le cadre de l'histoire et la

¹⁴⁴ <http://eduscol.education.fr/chansonsquifontlhistoire/En-passant-par-la-Lorraine>

légende d'une femme, Anne de Bretagne, dans quatre vers du deuxième couplet de sa chanson. Donc, du point de vue de l'énoncé, c'est le mot « sabots » qui fait le lien entre les trois chansons.

3.- Au niveau de l'énonciation, le travail s'est opéré, d'un côté, sur le positionnement de la première personne dans le texte ; d'un autre, sur le registre logique; et, finalement, sur le registre de la nomination.

3.1.- Dans le premier cas, le « je » lyrique féminin se positionne comme sujet dans le discours, à partir des objets de l'énoncé, « mes sabots », et à travers ceux de l'énonciation, le pronom « me » en fonction d'objet direct et indirect des phrases. Le « je » lyrique masculin prend sa place, à partir de la troisième personne qui nomme un autre sujet semblable dans l'énoncé, « les trois capitaines », et à travers la deuxième personne qu'il appelle comme un « tu » dans le refrain, pour lui faire une recommandation. Par contre le « je » lyrique dans le couplet de Trenet, arrive directement au discours sous la forme du point d'exclamation. Ce point indique le sujet qui parle à travers le signe qui exprime son émotion face à la vérité qu'il déclare.

3.2- Le travail dans le registre logique est fait par les sujets lyriques qui ont pris place dans l'énonciation. Ce travail est fait sur les propositions qui se réfèrent à l'être et l'avoir des sujets. Dans les deux premières chansons, il s'agit des propositions qui ont comme sujets ces mêmes sujets qui sont indiqués par «je ». En revanche, dans le couplet de Trenet, il s'agit d'un sujet absent de l'interlocution, indiqué par l'adjectif et le pronom à la troisième personne du féminin, « cette » et « elle ». Ce niveau de l'énonciation correspond à celui de la chanson sur laquelle il s'appuie directement, *C'était Anne de Bretagne*, à la troisième personne. La voix féminine qui parle dans *En passant par la Lorraine* ouvre les questions logiques à son égard, être reine ou perdre la peine, mais en dépendance d'un autre sujet qui peut avoir et être, le bouquet de marjolaine. Dans *Les sabots d'Hélène*, la voix masculine prend la place de cet autre sujet et définit ce qui le concerne en termes de l'être et de l'avoir. Ainsi, ses conclusions, en termes de « n'être pas capitaine » et de l'avoir, « j'ai vu bien récompensée la peine que j'ai prise », définit la question ouverte par la voix féminine : elle sera reine et aura gagné sa peine. L'énonciation chez Trenet attribue être et avoir à la troisième personne dont il nous parle : une reine qui avait des sabots, et cette énonciation insiste sur sa valeur de vérité. Donc, l'objet logique de l'avoir, « peine », commun aux deux premières chansons, fait le lien logique entre elles. Le « vrai » du refrain du couplet de Trenet mène l'objet de l'énoncé, « sabots » au niveau logique ; tout comme, l'attribution « reine » qui était descendue du niveau logique de la chanson traditionnelle au niveau de l'énoncé dans la chanson de Brassens. Ainsi, la proposition attributive, « être reine », à l'égard d'une femme qui a des sabots, en termes de vrai ou faux, fait le lien logique entre les trois chansons, à travers le référent historique de Trenet. L'auteur renvoie son travail logique au jugement sur la vérité ou fausseté des faits. Sa réponse est sans hésitation : la légende d'une femme en sabots est vraie comme les rêves et les fictions.

3.3.- Dans le registre de la nomination d'une femme en sabots, le travail commence dans l'énoncé, mais dans les deux dernières chansons il se déplace au plan réel de l'écriture. Ainsi, dans la première chanson, un sujet de l'énoncé l'appelle « vilaine ». Ensuite, Brassens en tant qu'auteur la nomme « Hélène » dans le titre qu'il donne à sa composition. De cette façon, au niveau signifiant il fait rimer les deux appellations et, au niveau de la signification, il fait entrer dans la

nomination la beauté et la majesté qu'a le référent mythique de ce prénom d'origine grecque. Finalement, Trenet, en tant qu'écrivain aussi, porte les sabots à la nomination elle-même en l'appelant « Isabeau ». Dans ce vieux prénom l'orthographe de deux mots a changé : celle, de « sabots » et celle d'un autre prénom dont l'origine n'est pas non plus française, mais espagnole, « Isabelle ». Celui-ci, désigne aussi une reine et, à l'oral, fait entendre quelques signifiants de « sabots » et de « belle ». Donc, le travail des poètes, qui était entièrement dans le registre symbolique et poétique de la langue française, sort de ces registres dans le dernier travail de nomination pour se situer dans le registre comique de la « lalangue », c'est-à-dire le pur registre orthographique et phonétique qui traverse ces deux langues proches. Ainsi, une femme en sabots, en Espagne ou en France, sera toujours reine, grâce à l'amour et la beauté, mais elle pourra aussi s'appeler « Isabeau » simplement pour rire ! Ce nouveau prénom fait le lien entre les trois chansons analysées ici et la dernière évoquée, où la fille en sabots s'appelait Anne de Bretagne.

4.- Du point de vue de cette *lalangue*, il me semble que « Isabeau » est un signifiant produit par rapport phonétique à « sabots ». Il est, donc, une formation de la *lalangue* de l'esprit de la langue, dans le versant des équivoques, pas de la métaphore ni de la métonymie. Il est une équivoque entre le nom « Isabel », le substantif « sabots » et l'adjectif « beau ». En tant que signifiant c'est un nom qui peut être attribué à n'importe quelle femme qui est une reine en sabots. Finalement, en tant que prénom, il noue les trois registres du mot qui a mis au travail les auteurs, « sabots ». « Isabeau » touche le registre réel de « sabots » parce qu'il change son orthographe par « sabeau » et on entend encore « sabots ». C'est-à-dire que ce travail ne met pas en relief les phonèmes ni en termes d'opposition phonétique ni de parallélisme impliqué dans la fonction poétique de la langue. Mais ce réel est en dehors de l'imaginaire, parce que ce travail a été fait indépendamment des significations. Ce qui comptait essentiellement c'étaient les sons. Le registre symbolique a été touché, parce que ce travail sur le registre réel du mot a fait que la forme substantive commune « sabots » devienne un nom propre. Ainsi, il repousse sa signification originale de chaussures pour désigner une femme. Pour le faire, ce travail s'est appuyé sur le nom « Isabel » et a ajouté une forme adjectivale « beau ». Donc, la forme vide qui, en principe, serait un nom en tant que signifiant, prend une image isolée, celle de « sabots », pour se remplir de signification. Un nom avec signification est quelque chose d'inusité, puisque normalement, la signification d'un nom est la personne qui le porte et non une propriété commune désignée par le substantif. Dans ce cas, Isabeau, ne nomme pas une femme en particulier, mais les femmes qui sont reines en sabots grâce à l'amour !

4 L'HYPOTHÈSE DU TRAITEMENT

Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne le lien entre ce qui, dans ce que vous entendez, se manifeste de paroles et la jouissance

-Lacan¹⁴⁵-

Le deuxième chapitre de cette thèse a permis de cerner les aspects spécifiques des trois entretiens, en tant que psychanalytiques, leurs langues, leurs temps et leurs espaces. Si leur registre linguistique s'inscrit dans la langue espagnole, leur registre psychanalytique est celui de la *linguisterie*. Leurs temps chronologiques sont traversés par le temps logique que chaque sujet a pris pour se situer en tant que tel dans son propre discours. Ce temps logique va de l'instant du regard au moment de conclure, à travers le temps pour comprendre. Ce temps logique doit avoir quelque rapport avec le temps de la jouissance. Finalement, son espace est celui délimité par les trois niveaux à partir desquels doit être considéré tout phénomène, à la lumière de la psychanalyse : le réel, le symbolique et l'imaginaire. Dans notre cas et selon l'hypothèse centrale de la thèse, le traitement de la jouissance effectué dans chaque entretien à travers les mots.

Le troisième chapitre nous a permis de comprendre les fondements linguistiques de ces trois registres, à partir du concept de « signifiant », dans le sens saussurien du terme. C'est-à-dire, d'abord, comme élément constituant des réalisations qu'un sujet fait d'une langue, soit à l'oral ou à l'écrit. Et, puis, en tant qu'élément constitué par un aspect matériel, son ou lettre, et un aspect psychique à deux faces : signifiant (forme acoustique) et signifié (concept). À partir de là, nous avons reconnu le niveau symbolique dans celui constitué par le niveau signifiant du langage, et l'imaginaire, pour le niveau des significations. Les rapports entre les deux constituent le texte d'un discours. Pour sa part, le niveau réel, implique le sujet qui parle en tant qu'être parlant, donc, son corps, et les sons et lettres produits dans l'interlocution avec un autre qui peut les entendre ou lire, voire, indépendamment du texte.

Ce parcours par la linguistique a permis d'acquérir les éléments fondamentaux pour reformuler l'hypothèse initiale du traitement de la recherche et pour considérer l'élaboration des graphes de sa vérification, avec cette lumière. Donc, le but de ce chapitre 4 est la reformulation de l'hypothèse à partir de ces fondements signifiants et non signifiants, dans le chemin qu'ils suivent dans son déploiement vers et dans le champ proprement psychanalytique. Ainsi, le chapitre est constitué de trois parties. La première contient le récit des trois entretiens, à partir desquels nous tisserons le réseau conceptuel nécessaire pour la reformulation de l'hypothèse initiale : une jouissance a été traitée dans chaque entretien. La deuxième, développe, à partir de la question par le type de jouissance traitée, les deux éléments théoriques qui vont nous permettre de préciser l'hypothèse initiale, la jouissance du corps et la jouissance de la *lalangue*. Finalement, la troisième partie du chapitre présente et justifie

¹⁴⁵ Lacan, Séminaire XIX, cité dans l'Introduction de cette thèse.

l'hypothèse du traitement, comme une conclusion logique de ces précisions conceptuelles faites sur la base de ce que le récit des entretiens nous a montré en termes du traitement de la jouissance.

4.1 LES TROIS CAS DE PSYCHOSES ORDINAIRES : MATHIAS, MARCELO ET LUIS

Il s'agit d'un adolescent et de deux enfants, trois cas de psychoses ordinaires. Dans le premier rapport sur le cas, « Mathias ou en quoi un coquillage ressemble à un dinosaure? », la modification subjective se manifesta avec un changement d'attitude de l'enfant par rapport à sa petite sœur, passant d'une hostilité radicale à une relation aimable. Dans le deuxième rapport, « Marcelo ou *Rien que pour vos cheveux* », l'intervention analytique permit un changement dans les habitudes alimentaires du garçon. Avant il engloutissait tout et sans cesse ; puis il s'est mis à manger avec modération, partageant avec ses amis, tout en se gardant une part pour lui-même. Dans le dernier rapport, « Luis ou les bagarreurs », l'intervention analytique permit d'apaiser une agressivité déchaînée. Le contexte d'analyse des trois cas cliniques est différent : mon cabinet privé pour le premier ; une institution de soins psychanalytiques pour le deuxième, et l'école élémentaire pour le troisième. Dans les trois cas, il y eut un événement subjectif différent. Voici, alors, le récit des trois entretiens. Leurs titres sont composés d'un prénom fictif et des expressions qui, à mon avis, expriment comment chaque garçon a agi sur la jouissance dérangeante.

4.1.1 MATHIAS OU EN QUOI UN COQUILLAGE RESSEMBLE A UN DINOSAURE ?

*En voyant arriver l'aube, Shéhérazade a coupé le fil de ses paroles*¹⁴⁶.

La scène se passe dans mon cabinet privé. Depuis la première séance, Mathias jouait tout seul au football avec un petit ballon et une petite cage de but. Ceci m'ennuyait, mais je le laissais répéter ses jeux, en attendant ses mots et une opportunité d'intervention¹⁴⁷. Et voilà le match ! À la 4^{ème} des séances, il m'a proposé d'être son adversaire. Je devais marquer des buts. Je ne savais pas jouer, mais j'essayais de le faire. Assis sur le plancher, il ouvrait ses petites jambes et mettait la cage entre elles. Il commentait le « match de football » ; il était en même temps le commentateur et le gardien de but. Soudain, je me rendis compte que quand il recevait le ballon derrière la cage, il pointait, mine de rien, le

¹⁴⁶ Bencheikh Jamel-Eddine, et Miquel André. *Les mille et Une Nuits: Contes Choisis*. [Paris]: Gallimard, 1996, p. 18. On trouve aussi: «Elle n'avait pas terminé son récit que le jour vint à paraître. Chahrazade se tut». (« La tisserande des nuits ». In: Khawam René R. *Dames Insignes et Serviteurs Galants*. Nouvelle éd. refondue. Paris: Phébus, 1986, P. 25).

¹⁴⁷ Lacan nous dit que l'inconscient se présente toujours à nous comme une articulation indéfiniment répétée. Séminaire VI, p. 466.

centre de son corps, mais en me regardant. Je n'ai pas regardé, j'ai joué, et il a continué à commenter le « match ». Dans le torrent des mots de son récit, j'entendis plusieurs fois le mot « penalty ». Les mots de son récit étaient indépendants de ce que je faisais. Et moi, j'essayais de les suivre et de les écouter. J'attendis jusqu'à ce que, enfin, à l'heure de tirer un penalty, je rate mon tir et il s'écria tout excité : « Dommage ! Quel dommage! On a raté le but ! Quel dommage! » Alors, j'ai répété « Quel dommage! » et j'ai mis fin à la séance. En espagnol, « Dommage » est *pena*. Il avait dit, alors : « ¡Qué pena ! ¡ Qué pena ! ¡Botó el gol ! Qué pena ! »

Ensuite, en sortant du cabinet, il me posa une question sur un objet très commun qu'il y avait dans la salle d'attente, un coquillage blanc de la taille d'une main: « C'est quoi ça ? » Je répondis sans réfléchir : « un coquillage ». J'étais un peu étonnée par sa question, car je savais qu'il avait été à la plage, mais je lui ai répondu sur le plan normal car je n'avais pas encore compris. Alors il a insisté : « C'est très bizarre ». « Bizarre ? » Ai-je demandé. Cette fois-ci je l'ai écouté sur un autre plan. Il me répondit : « Oui, ça ressemble à un dinosaure ». Ensuite, j'ai répété : « Oui, ça c'est très bizarre ». Et j'ai interrompu à nouveau la séance.

Après cette séquence, la modification subjective de Mathias changea ses rapports avec sa petite sœur, en transformant l'hostilité radicale en une relation aimable. Ses parents l'avaient amené à la consultation justement à cause de cette hostilité. Dans le cabinet il avait pu s'intéresser à d'autres jeux. Sa maman a remarqué aussi qu'il avait commencé à mieux jouer avec ses copains de classe et ses voisins et à avoir un rapport plus souple avec ses chaussures. Avant il ne supportait pas qu'on les bougeât d'un millimètre de l'endroit où il les avait mises.

4.1.2 MARCELO OU RIEN QUE POUR VOS CHEVEUX

4.1.2.1 Données initiales

4.1.2.1.1 L'institution

L'adolescent venait deux heures par semaine dans une institution de soins psychanalytiques pour enfants et adolescents en proie à des difficultés scolaires et émotionnelles, à Medellin en Colombie. Au cours de la prise en charge dans cette institution, les patients s'entretiennent avec l'analyste mais peuvent également accéder à plusieurs espaces de loisirs : musique, arts plastiques ou littérature. Ils peuvent aussi prendre un goûter. J'accompagnais les jeunes dans ces espaces, comme thérapeute, pas comme analyste, cependant l'écoute, dans cet accompagnement, était une écoute analytique.

4.1.2.1.2 Les symptômes institutionnels

Je peux identifier trois temps de l'émergence du désir de Marcelo. Mais, d'abord une remarque : sa mère l'a emmené à l'institution à cause du fait qu'il

allait très mal à l'école et qu'il était sur le point de redoubler son année scolaire. De plus, sa mère était également inquiète parce que son fils n'avait pas envie de se faire des amis. Le lien social avec ses copains était faible. Au-delà de ces difficultés, Marcelo présentait depuis plusieurs semaines dans l'institution un autre symptôme : il fréquentait régulièrement la cuisine pour engloutir tout ce qu'il y trouvait. Il y avait toujours des friandises à disposition pour le goûter des assistants. Face à ce symptôme institutionnel, on a décidé qu'il devait demander la permission à la coordinatrice pour se rendre à la cuisine.

Du côté de la mère, elle était toujours très présente dans les occupations de Marcelo, d'ailleurs elle restait les deux heures pendant lesquelles son fils était dans l'institution. Elle apportait sa couture et restait dans la salle d'attente. Ce n'était, ni obligatoire, ni nécessaire ; presque aucun parent ne restait présent pendant le travail de son enfant. La mère de Marcelo le faisait sous le prétexte qu'ils habitaient très loin, ce qui ne lui permettait pas de repartir et revenir. Et nous ne trouvions pas de moyens pour qu'elle attende son fils à un autre endroit.

4.1.2.2 Les trois temps de la séquence clinique

4.1.2.2.1 Premier temps : La mère qui ne voit pas et la parole trompeuse

Un jour, après être arrivé sans saluer, la première chose que Marcelo a faite, c'était d'aller à la cuisine et manger quelque chose. Un peu plus tard, il y est retourné pour encore chercher quelque chose à manger. J'étais là à prendre un café et je lui ai dit qu'il devait demander la permission à la coordinatrice pour le faire. Il était en train d'y aller, quand sa mère, qui restait à côté dans la salle d'attente, l'appela. Elle avait certainement dû entendre ce que j'avais dit à son fils, et ça l'a dérangée. Elle lui dit quelque chose. Il revint ensuite et dit qu'il ne voulait plus rien. Sûrement, ai-je pensé, à cause de l'intervention agacée de sa mère à propos du fait de devoir « demander la permission » ou « demander quelque chose ». Et il ajouta qu'il allait laisser les chips. Ses paroles étaient trompeuses, de telle façon qu'elles laissaient croire qu'il ne prenait rien dans la cuisine, mais aussi qu'elles lui permettaient de prendre quelque chose d'autre, notamment ce qu'il avait gardé dans sa poche : des friandises au maïs. La mère ne le voyait pas, mais devait très probablement entendre ses mots, et moi, dans le but de lui permettre quelque subjectivation, j'ai fait semblant de ne pas voir.

4.1.2.2.2 Deuxième temps : le lapsus et la parole choisie

Après cette entrée en matière, je me rendis compte qu'il était seul dans la cour où il mangeait les friandises au maïs. Je me dirigeai dans sa direction. Je ne dis rien, puis il commença à parler. Il me parlait d'un film qu'il avait vu et qui lui avait beaucoup plu : *Rien que pour vos cheveux*. Très amusé, il me raconta que le protagoniste, Zohan « était un type très fort qui en avait une très petite ». Je fus surprise par la contradiction, parce que là où la logique de son récit demandait le

mot « grande », Marcelo avait dit « petite ». Mais je ne dis rien, parce que, à mon avis, plutôt que d'une contradiction, il s'agissait d'un lapsus du sujet. Donc, je suis restée attentive dans l'expectative d'un autre lapsus ou d'une rectification du premier. Il continua à me raconter les exploits de ce héros, qui rapidement tournèrent aux exploits purement sexuels, mais toujours exagérément comiques. Son récit m'a évoqué celui de Samson et Dalila. Je me suis dit que, sûrement ce Zohan était une espèce de version moderne du héros biblique. Et ainsi comme la force de Samson était dans ces longs cheveux, celle de Zohan devait être dans ce qu'il avait de plus grand. Donc, en profitant une pause que Marcelo avait fait dans la narration, je n'ai pu que lui demander où Zohan puisait sa force, en pensant sans lui dire, à son lapsus. Il me répondit qu'il ne savait pas. J'acquiesçais, mais je lui dis que j'étais étonnée qu'il ait dit que Zohan « en avait une très petite ». Il fut surpris et me dit, qu'au contraire, il en avait une très grosse, « comme ça, comme ça ! », dit-il en pointant ses parties génitales pour que je regarde. Moi, au contraire, je détournai mon regard. Il insista, en mettant sa main sur son pantalon. Je lui dis alors que je n'allais pas regarder, que je préférais qu'il me dise avec des mots à quel point c'était grand. Il ne trouvait pas les paroles. Toujours le regard levé ou sur son visage, je lui ai proposé des choix : grand, moyen, petit ? Il réfléchit et me dit calmement : « très, très grand ». À la fin de son histoire, Marcelo s'en fut plein d'entrain à la salle de peinture où il décida de continuer à peindre un avion en carton. Cet acte met en évidence que, sous le symptôme institutionnel, il avait une inhibition du sujet le plus important pour lui, la difficulté de continuer le travail sur cet avion en carton que lui-même avait proposé et commencé à faire quelques jours auparavant.

4.1.2.2.3 Troisième temps : Tous sauf un

L'heure de mon goûter étant arrivée, je l'apportai alors à la salle de peinture et je partageai quelques bonbons avec les personnes présentes. J'avais supposé que Marcelo serait le premier à en manger, comme toujours. Mais, à ma grande surprise, il n'en prit pas. Il continua son travail attentivement. Lorsqu'une de ses amies, sachant qu'il est très gourmand, lui offrit un bonbon. Il l'accepta, dit « merci » sans le manger, puis l'offrit au premier venu.

À ce moment-là, j'ai compris que quelque chose s'était passé. Et ma première hypothèse a été qu'une jouissance avait été traitée et, donc, que le désir était alors apparu. Ceci était, à mon avis, l'effet de ce que j'avais fait en refusant de regarder l'objet des préoccupations adolescentes de Marcelo et en lui demandant de le voir là où il n'était pas : dans les paroles. Marcelo n'est plus revenu à la cuisine comme avant. Le sujet a surgi à partir de la jouissance narcissique où il était enfermé. Ainsi, il a pu penser à quelque chose d'autre que la nourriture et le sexe : peindre son avion, jouer avec ses amis et réussir son année scolaire. Non pas grâce à la suggestion ou à la persuasion, mais grâce à un événement subjectif, conséquence de l'émergence du désir.

La semaine suivante, c'est lui, Marcelo, qui apporta des bonbons pour partager avec ses amis. Dans le lot, il y avait une sucette. Une jeune fille la prit, mais il l'en empêcha en lui disant qu'elle pouvait prendre n'importe quel bonbon, sauf la sucette parce qu'elle était à lui.

4.1.3 LUIS OU « LES BAGARREURS »

J'avais lu dans Lacan¹⁴⁸ que l'agressivité était l'indicateur de la capture narcissique d'un sujet par un autre ; en d'autres mots, d'une identification ou d'une aliénation aveugle à un semblable ; et d'autant plus aveugle et agressive, qu'elle est une négation de soi-même. Une manière d'être haineuse envers soi-même est projetée vers l'extérieur, vers l'autre, à qui c'est attribué.

Luis avait 6 ans, il était en première année d'école primaire. Les commentaires sur l'agressivité excessive de Luis avec ses camarades et sa maîtresse étaient monnaie courante : coups de poing, coups de pied, morsures. Luis venait avec son groupe tous les quinze jours à la bibliothèque où je leur lisais des histoires. Il s'intéressait toujours à ces histoires. Un jour, pendant la récréation, il est arrivé à la bibliothèque avec une expression bouleversée et très fâchée sur son visage. Je lui en ai demandé la raison. Il m'a dit que ses amis ne voulaient pas jouer avec lui.

« Pourquoi? » Ai-je demandé. Il m'a répondu: « parce qu'ils sont très bagarreurs ». Mon oreille était attentive afin d'écouter cette dimension de son être, méconnue de lui et attribuée par projection à ses amis. J'ai donc répondu : « Ah, mais pas toi ». Quiconque m'aurait écouté, aurait pu dire que je mentais. Mais j'allais dans une autre direction: celle de faire tourner les yeux de Luis « vers le fond de son âme »¹⁴⁹, alors qu'ils portaient leur regard loin d'elle. Luis a été surpris par ma réponse. J'ai gardé le silence et je ne l'ai pas regardé. Il changea d'attitude, prit un livre, tourna quelques pages. Ensuite il me dit au revoir en me disant qu'il allait à jouer avec ses amis. À partir de ce jour, les histoires fréquentes des agressions extraordinaires de Luis à l'école ont cessé.

4.2 PRÉCISIONS SUR LA JOUISSANCE TRAITÉE

Après les entretiens et après m'être aperçue des changements favorables et immédiats chez Mathias, Marcelo et Luis, comme les récits le montrent, mon hypothèse initiale a été qu'une jouissance avait été traitée à travers les paroles croisées dans le dialogue analytique. La question était, alors : Quelle jouissance avait été traitée ? Puis, la définition de jouissance, qui guide la recherche¹⁵⁰, m'a donné une orientation. Il devait s'agir d'une jouissance du corps. Mais, cette jouissance devait, d'ailleurs, avoir un rapport avec celle que j'avais déterminée dans mon Mémoire du Master 2 comme le point de vue qui orienterait la présente recherche, celui où la langue se fait « *lalangue* et où le rire peut éclater ». Or, le parcours de la recherche dans le chapitre 2 de cette thèse m'a donné l'occasion de préciser, d'un côté, ce qui concerne la jouissance traitée, celle du corps ; et de

¹⁴⁸ Lacan, Jacques. « L'agressivité en psychanalyse », op.cit., p. 100 -123.

¹⁴⁹ Shakespeare, William. *Hamlet*. Acte III, scène IV. Trad. Michel Grivelet – collection Bouquins. 1995 : Gertrude : « Ô Hamlet, ne dis plus rien ! Tu tournes mon regard vers le fond de mon âme (...) »

¹⁵⁰ Cf. Introduction : La jouissance est « ce rapport dérangé à son propre corps » qui a l'être parlant.

l'autre, ses rapports avec la *lalangue*. Je vais isoler ici les propositions correspondant à ces deux thèmes pour reformuler finalement l'hypothèse initiale dans le dernier paragraphe du chapitre.

4.2.1 RAPPORTS DE LA JOUISSANCE DU CORPS AVEC CELLE DE SES OBJETS

En principe, mon hypothèse était que la jouissance traitée avait été la jouissance du corps, mais la distinction que l'analyse de Freud, sur les phénomènes du corps dans l'hypnose, a marquée entre ceux sensoriels et ceux moteurs m'a fait réfléchir sur la voie où je devais situer cette jouissance du corps. C'est-à-dire, aussi bien dans la jouissance impliquée dans les processus de décharge, moteur d'une tension, que dans celle qu'impliquent les sens et leurs organes, notamment, la vue et les yeux, mise en relief dans l'hypnose, mais, aussi, les autres à savoir, l'ouïe et les oreilles, le goût et la bouche, l'odorat et le nez et le sens et la peau. C'est n'est pas facile de faire la distinction, parce que de toute façon, la jouissance sensorielle n'implique pas seulement une sorte de stimulus qui pourrait être la source de la tension, mais aussi une décharge, une satisfaction d'une tension propre. D'ailleurs, on ne sait pas pourquoi une tension sensorielle cherche le chemin de décharge en elle-même ou préfère un autre moteur. Voyons ce que nous indiquent les cas pour trouver la lumière.

C'est vrai que les indicateurs que j'ai déterminés pour tracer la différence dans l'agir des trois garçons entre avant et après les entretiens se réfèrent plutôt à l'aspect moteur du corps qu'à l'aspect sensoriel. Il s'agissait, en effet d'un « trop » à l'égard de manger chez Marcelo, d'actes agressifs chez Luis et d'une attitude envers sa sœur et ses chaussures, de la part de Mathias. Mais, c'est vrai aussi que, comme nous avons lu dans le récit des entretiens, une jouissance par rapport au regard dans le cas de Marcelo et Mathias s'est manifestée dans les entretiens, et, d'ailleurs, chez ce dernier, il y en a eu une autre par rapport à la voix. Donc, cela m'a fait réfléchir sur le type de jouissance traitée. Était-elle, alors, dans ces deux cas, une jouissance du côté sensoriel du corps ? Cependant le résultat affectait le côté moteur du corps directement, au moins dans le cas de Marcelo qui a cessé de tout dévorer. Et chez Mathias ni la jouissance du regard ni la jouissance de la voix manifestées dans la séance analytique n'ont été présentes dans les résultats. Chez Luis il y a eu seulement des mots, mais, c'est certain que la jouissance touchée par eux était une jouissance qui se déchargeait dans les actes agressifs successifs.

Donc, la question qui se pose, au moins dans les cas de Marcelo et Mathias, est : quels sont les rapports entre les deux types de jouissance que les particularités de leurs cas montrent ? Dans le premier, le rapport entre la jouissance des yeux et le manger trop ; dans le second, entre celle des yeux et celle de l'oreille, et le trop d'hostilité, de rigueur. Mais le cas de Luis soulève aussi une question. Si, à ce moment-là, ni une jouissance sensorielle ni de décharge motrice n'étaient présentes dans la séance, alors, comment les mots ont-ils touché la jouissance ? Parce, au moins, dans les deux cas antérieurs quelque chose du corps s'est produit dans les séances, mais dans le cas de Luis, aucune jouissance sensorielle ou décharge, du moins en principe.

A ce propos, dans le chapitre 2, les rapports que nous avons signalés entre les représentations de deux déesses, Volupté et Volupia, impliqués dans la signification du mot latin, *voluptas*, employé par Lacan pour se référer à la jouissance, nous donnent une indication. La jouissance des sens, enracinée dans le corps peut avoir une représentation dans les mots, à travers les objets qu'on mentionne dans le discours parce qu'on veut les voir, écouter, sentir, toucher ou goûter. Par contre la première jouissance, en tant que satisfaction, est impossible à imaginer ou représenter, parce qu'elle implique la présence même des objets désirés et son profit. Donc, pas besoin de les représenter ; les mots sont inutiles, on doit passer à l'acte et jouir avec.

Or l'élaboration lacanienne des objets *a*, à partir des objets pulsionnels freudiens, va nous donner une lumière sur ces objets et ses rapports avec la jouissance du corps. En premier lieu, ils doivent être situés dans les trois registres RSI et par rapport à leurs sujets respectifs ; deuxièmement, ils sont l'effet d'une coupure ; et troisièmement ces objets peuvent être classés de différentes manières quel que soit leur registre, réel, symbolique ou imaginaire. Déjà nous nous sommes référés aux indicateurs de ces sujets et objets dans les trois registres, dans le chapitre précédent. Il nous reste à préciser ce qui concerne l'origine des objets dans une coupure et leur classification. Je vais faire un résumé des indicateurs de sujets et objets, pour me référer, alors, à partir de là, aux deux autres thèmes. Le but est situer les éléments nécessaires pour définir les rapports de la jouissance du corps avec celle des objets et préciser l'hypothèse du traitement dans ce sens.

4.2.1.1 Les indicateurs RSI des sujets/objets dans le discours

Dans le chapitre 3, nous avons dégagé les indicateurs pour reconnaître chaque couple, sujet/objet, à partir des deux versants du discours, celui de l'interlocution, et celui de son texte. Dans le premier, nous avons reconnu le registre réel dans l'échange des mots, soit à l'oral ou à l'écrit, entre deux sujets, un qui parle ou écrit et un autre qui entend et écoute ou lit. Ainsi, les objets réels de ces échanges sont les sons et les lettres des mots. Je crois que le cas de Trenet l'a mis en relief dans sa chanson lorsqu'il a lié un mot de la langue avec une création de la *lalangue*. Les lettres et sons de « sabots » ont été modifiés dans leur matérialité signifiante et dehors de toute logique symbolique, pour faire « Isabeau », le vieux prénom.

Pour sa part, le texte du discours, composé par les rapports entre les signifiants et les signifiés des mots, implique des couples respectifs : sujets et objets symboliques pour le niveau signifiant de l'énonciation ; et sujets et objets imaginaires pour le niveau de l'énoncé ou des significations. Le premier niveau, symbolique, est constitué par les formes des mots et des phrases, c'est-à-dire par son registre signifiant. Pour le sujet, ces « représentants », comme Freud les a appelés¹⁵¹, sont les noms, pronoms (embrayeurs en termes de Jakobson) et

¹⁵¹ Cf. « Pulsions et destins de pulsion », *In : Métapsychologie*, op. cit. p. 48.

adjectifs non qualificatifs ; pour ses objets, nous avons les formes d'expression vides de contenu ou les mots passe-partout, comme nous avons vu dans le cas de « peine » dans la possible interlocution des deux « je » lyrique de *En passant par la Lorraine* et *Les sabots d'Hélène*.

Le deuxième niveau du texte du discours, l'énoncé, est constitué par les représentations ou contenus des mots avec indépendance des formes. Nous avons, alors, les significations indiquées dans les morphèmes lexicaux ou racines des mots comme dans le cas des substantifs, les adjectifs qualificatifs et les verbes. Le registre formel de ces mots, genre et nombre pour substantifs et adjectifs ; et personne, temps, voix, et mode pour le verbe appartiennent alors, au registre symbolique ou signifiant du discours, de même, tous les autres mots sans traits de signification, appelés « mots fixes », comme les adverbes, prépositions, conjonctions, négations et affirmations. Nous avons vu sa fonction en termes de la réalisation du sujet symbolique dans les cas des chansons lorsqu'il devient sujet logique. Il faut dire, aussi que la réalisation du sujet symbolique a des effets sur le rapport du sujet qui parle avec ses objets, que ce soit ceux de son propre corps ou ceux qu'il fait sonner par sa bouche ou qu'il écrit.

4.2.1.2 La classification lacanienne des objets petits a

Donc, le point de départ est le registre réel des objets. Et dans l'interlocution, ce sont, d'une part ceux du corps du sujet qui parle ; et, de l'autre, ses discours. En ce qui concerne les objets du corps, il est clair qu'ils ne sont que ses parties, comme les organes des sens, par exemple : yeux, oreilles, nez, etc. Et les autres, sons et lettres, sont les produits d'un acte d'énonciation. Il s'agit de deux réels de nature différente dans un même sujet. En tant qu'objets, ils peuvent être moyens de jouissance pour le sujet. Cela nous confirme le sens de deux précisions que nous sommes en train de faire à l'égard de l'hypothèse, celle sur la jouissance du corps et celle du rapport de la jouissance avec la *lalangue*. Mais aussi, dans le sens des rapports de la jouissance du corps avec celle de ses objets qui est le thème de ce paragraphe. Maintenant la question qui se pose est : comment classer ces objets ? La première classification lacanienne, qui me vienne en tête, est celle des objets du besoin, de la demande, du désir et de la jouissance.

A ce propos, un avertissement s'impose, celui de ne pas confondre le cadre où ces objets apparaissent, tant du point de vue du vécu, que du point de vue théorique. Ainsi, dans le premier sens, un sujet de n'importe de quel âge ou condition aura toujours à voir avec ces objets. Mais, c'est une chose quand il est enfant et commence à se réaliser en tant que sujet à partir d'eux ; c'en est une autre, quand le processus cristallise cette constitution, autour de quatre ou cinq ans ; et encore une autre après, dans la vie quand ce qui a été constitué, opère dans ses relations avec les autres, dans les liens familiaux, l'amitié, l'amour, les études, le travail, les vacances et des autres liens qu'il peut établir aux autres niveaux comme le niveau social, économique, politique, culturel ou sportif ; et une autre aussi, la manière dont il présente cette construction et dont il opère sur sa

parole, dans le courant d'une séance analytique, c'est ce que je me propose d'examiner dans ce chapitre dans les cas des trois garçons.

Et du point de vue théorique, il est évident que, étant donné les moments logiques et les différentes perspectives qui le régissent, l'enseignement de Lacan nous oblige à être attentifs au cadre et au registre R, S ou I, de l'énonciation de cette classification. Je vais, alors, pour m'orienter dans ce cadre, partir de ce que l'examen des cas me montre au niveau des objets dans la séance. J'ai déjà mis en rapport les jouissances du corps avec celle de ses objets dans la séance. Cette dernière, absente dans le cas de Luis, était présente dans celui de Marcelo à travers la jouissance des yeux et chez Mathias, principalement à travers la jouissance de la voix. Mais, comme la restitution des entretiens le montre, deux autres objets non corporels ont eu un rôle très important dans les séances. Dans le cas de Marcelo, il s'agit de la nourriture et dans celui de Mathias, d'une petite balle pour jouer au football. Marcelo mangeait pendant la conversation, et le jeu avec la petite balle a été le moyen d'établir le dialogue analytique avec Mathias. Voici un tableau (Tableau 9 *Jouissances et objets présents dans les entretiens*) pour situer les jouissances et les objets dans les trois entretiens et dans l'hypothèse que je suis en train de préciser :

Tableau 9 : Jouissances et objets présents dans les entretiens

HYPOTHÈSE : Une jouissance du corps a été traitée dans la séance : laquelle ?			
	En dehors de la séance	Présents dans la séance	
	Jouissance du corps	Jouissances	Objets non corporels
Marcelo	Manger trop	Manger trop et des yeux	Nourriture
Mathias	Trop d'hostilité, trop de rigueur	Des yeux et des oreilles	Petite balle
Luis	Trop d'agressions	---	---

On dirait que la nourriture est un objet du besoin. Mais, pour Marcelo elle était, avant l'entretien, un objet de jouissance représenté par les friandises ; après, elle est devenu un objet du désir dans les bonbons ; et pendant son cours, elle était présente de manière un peu bête, parce que, peu, à peu, elle perdait le rôle principal qu'elle avait lors du déclenchement de l'entretien. Donc, en aucun cas, le but principal de la nourriture n'était de nourrir. À partir de ce que Lacan nous expliquera dans la constitution du graphe dans le chapitre suivant, je peux anticiper qu'il s'agissait du besoin rattaché aux signifiants des paroles de sa mère; de ce qu'il appelle la demande. Donc, la séquence clinique de Marcelo en termes de cet objet nourriture serait : 1) objet de jouissance muette et sans mesure, parce qu'il mangeait tout et tout le temps ; 2) objet de la demande, parce que pour l'obtenir, il devait demander la permission à la coordinatrice de l'institution ; et 3) objet du désir, parce qu'il a voulu faire une autre chose que manger, finir son avion ; et parce qu'il a fait d'un bonbon un objet de désir. Dans les trois cas, il me semble que, à travers la nourriture, Marcelo représentait un autre objet, cet objet que la conversation clinique avait traité par le moyen des mots et qui, étant donné son adolescence était dans le centre de ses pensées, le phallus. Il me semble, alors, que cet objet réel et la jouissance correspondante ont trouvé dans les mots une place qui leur manquait. Nous verrons dans le graphe quelle était cette place et comment elle fut obtenue.

Certainement, la petite balle de Mathias était un objet de jouissance. Elle courait, pareille à la voix dans la séance pour s'amuser, sans aucune utilité pratique et par sa présence, elle n'était pas objet du désir. Il était évident que Mathias jouait à travers elle ; de manière directe avec la voix, et de manière indirecte avec la balle, parce que c'était moi qui « jouait » avec, selon les exhortations de sa voix et en fonction du commentateur du match. Cependant, nous trouvons dans cet entretien, un autre objet corporel en jeu, son petit phallus, comme chez Marcelo. Et lui, aussi réclamait mon regard, mais de façon muette, à travers un simple geste presque insignifiant, mine de rien. Il est temps de recomposer alors, notre tableau avec ces nouvelles précisions, parce qu'elles définissent les rapports des sujets avec leurs objets. Ils m'ont fait une demande : regarder. Et cette demande parlait de leurs désirs à eux. Mais, comme j'ai refusé la demande chaque fois, ils sont devenus objets du désir dans la séance et pas objets de jouissance pour eux. Voyons ce Tableau :

Tableau 10 : Rapports jouissance /objets dans les entretiens

HYPOTHÈSE : Une jouissance du corps a été traitée dans la séance : laquelle ?			
	En dehors de la séance	Présents dans la séance	
	Jouissance du corps	Jouissances	Objets
Marcelo	Manger trop	Manger trop et des yeux	Nourriture/phallus
Mathias	Trop d'hostilité, trop de la rigueur	Des yeux et des oreilles	Petite balle/phallus/voix
Luis	Trop d'agressions	---	Mots

Donc, si ce phallus est devenu un objet du désir pour les deux garçons dans la séance, est-ce qu'on peut dire qu'avant il était remplacé par la nourriture et la balle respectivement ? Si la réponse est affirmative, donc la question est, pour la voix : quel est son rôle dans la scène ? Et si c'est clair, alors que voulaient-ils qu'on regarde, chez Mathias, que voulait-il entendre ? Quel est le statut de cet objet dont son oreille jouait, sa propre voix ? Ou était-ce, plutôt que de la voix, des mots prononcés ? Dirigeons nous, chez Lacan pour chercher une orientation à cet égard. Je l'ai trouvée dans le Séminaire X, *L'angoisse*, où il présente la voix par rapport aux autres objets petits *a* et dans ses mouvements dans la séance analytique en termes de la constitution du sujet : Comme c'est un rappel assez long, je vais le scinder en plusieurs morceaux¹⁵² :

La définition que je poursuis cette année devant vous de **la fonction de l'objet *a*** [...] vous propose, si l'on peut dire, **une constitution circulaire de l'objet.**

A tous les niveaux de cette constitution, **l'objet tient à lui-même en tant qu'objet *a*. Sous les diverses formes où il se manifeste, il s'agit toujours d'une même fonction**, et de savoir **comment il est lié à la constitution du sujet au lieu de l'Autre et le représente.**

Donc :

- 1) Il y a des objets et l'objet petit *a*
- 2) L'objet petit *a* a une fonction unique
- 3) Et l'objet se constitue en divers niveaux
- 4) En tant qu'objet petit *a*, l'objet tient à lui-même dans les différents niveaux où il se constitue
- 5) il s'agit de savoir comment l'objet petit *a* est lié à la constitution du sujet au lieu de l'Autre et le représente.

¹⁵² Lacan, Séminaire X, p. 341-42.

Cela implique que tous les objets n'acquièrent pas la propriété d'être petits *a*. Dans le paragraphe suivant nous reviendrons sur la condition qui fait d'un objet un objet petit *a*, la coupure. Seule cette condition peut lui permettre de se constituer de forme circulaire, c'est-à-dire de se tenir à lui-même. Mais Lacan formule les choses aussi dans la perspective contraire : l'objet petit *a* peut se manifester sous différentes formes dans les divers niveaux où il se constitue. Or c'est clair que, c'est seulement, en tant qu'objet petit *a*, qu'un objet peut permettre la constitution du sujet. Pour « constitution du sujet » nous entendons ici, la manière dont le sujet se réalise dans sa propre langue. C'est-à-dire, la manière dont il peut se situer dans l'énonciation de son propre discours, comme le chapitre précédent nous l'a exposé suffisamment dans le cas des deux « je » lyrique des chansons. Le grand Autre est sa langue maternelle, le trésor des signifiants où il peut se situer comme sujet, mais aussi l'autre que, éventuellement, il veut apprendre, et dans la séance analytique celle que les deux partenaires parlent, dans les trois entretiens, la langue espagnole. Le graphe doit nous permettre de constater cette réalisation subjective pour chaque entretien. Mais nous devons ajouter une donnée nouvelle à nos conceptions antérieures. Dans son discours, le sujet peut se représenter lui-même et se représenter avec l'objet petit *a* ; il n'est pas question seulement des signifiants vides de signification que nous avons isolés dans les embrayeurs de la première et la deuxième personne.

Or, si le principe de base que j'avais pris pour cette thèse disait que la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet, ici Lacan nous précise que cette constitution dépend de ce que l'objet soit entré dans la fonction de l'objet petit *a*. Par la suite Lacan illustre avec un graphique ces niveaux de constitution de l'objet qui dépendent de la fonction de l'objet petit *a*. Je reproduis le graphique en ajoutant le classement des niveaux et les flèches qui indiquent les mouvements dans la séance analytique, selon son explication. Voici (Figure 6) :

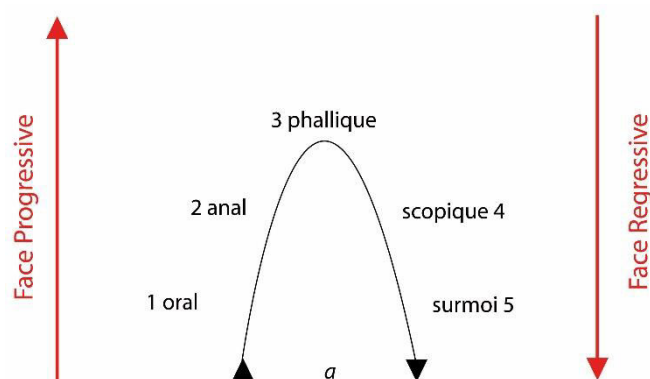


Figure 6 : Formes stadiques de l'objet

Au niveau du stade phallique, qui est central par rapport aux divers stades de l'objet et que par convention nous appelons le niveau 3, la fonction de *a* est représentée par un manque, à savoir **le défaut du phallus comme constituant la disjonction qui joint le désir à la jouissance**.

Ici, nous avons que :

1) La fonction de *a* est **représentée** par un manque : donc, un manque est la représentation de la fonction de l'objet petit *a* dans le discours. Il faut savoir si cette représentation est faite au niveau du signifiant ou du signifié, autrement dit, au niveau symbolique ou imaginaire.

2) Ce manque, en tant que représentation de la fonction de *a*, est le défaut du phallus.

3) C'est-à-dire comme constituant une disjonction

4) Cette disjonction est celle qui joint le désir et la jouissance.

Donc, paradoxalement, la jonction entre le désir et la jouissance est une disjonction, des éléments qui ne s'emboîtent pas. La disjonction est au milieu, entre ce qu'on désire et ce dont on jouit. Et cette disjonction est représentée dans le discours comme manque soit au niveau des signifiants ou des signifiés. Continuons avec la citation :

Ce stade a ici une position extrême. Le stade 4 et le stade 5 sont eux, dans une position de retour qui les amène respectivement en corrélation au stade 1 et au stade 2.

Chacun sait, et ce petit schéma est seulement destiné à vous le rappeler, les liens du stade oral et de son objet avec les manifestations primaires du surmoi. En vous rappelant sa connexion évidente avec **cette forme de l'objet *a* qui est la voix**, je vous ai indiqué qu'il ne saurait y avoir de conception analytique valable du surmoi qui oublie que, pour sa phase la plus profonde, c'est l'une des formes de l'objet *a*. D'autre part, la connexion du stade anal à la scopophilie a été dès longtemps dénotée.

Donc, dans chacun de ces stades de l'objet nous devons supposer que la fonction de l'objet petit *a* est représentée dans le discours par un manque. Par exemple, ce qu'on désire regarder est une chose et ce qu'on regarde effectivement, en est une autre, même chose pour la voix, qui nous a menés jusqu'à cette citation. D'abord, Lacan la considère par rapport au stade oral et à son objet. Je l'avais pensée dans la perspective du sujet qui entend et pas de celui qui parle, donc, comme objet de jouissance par rapport à l'oreille, pas par rapport à la bouche. Ensuite, Lacan fait équivaloir voix et surmoi. Je laisse pour l'instant de côté cette indication un peu énigmatique en ajoutant seulement que, alors, dans la jouissance de Mathias quand il jouait au speaker de football, on peut supposer que la voix n'avait pas encore fonction d'objet petit *a*. Il s'agissait d'un pur jouir sans désir. Voici la fin de la citation où Lacan se réfère aux mouvements dans la séance analytique :

Toutes conjointes que soient deux à deux les formes stadiques 1,2 et 4,5, il n'en reste pas moins que l'ensemble est orienté selon cette flèche montante, puis descendante. Elle exprime ce qui fait que, dans toute phase analytique de reconstitution des données du désir refoulé, dans une régression, il y a une face progressive, et que, dans tout accès progressif au stade posé comme supérieur dans l'inscription même, qui en est fait ici au tableau, il y a une face régressive.

Si nous essayons de déterminer ces faces par rapport à Mathias, nous dirons, alors que, effectivement chez lui, il y a eu un mouvement régressif à l'égard des objets mis en jeu dans la séance : 5-1, 2-4, 3. C'est-à-dire que le jeu avec la petite balle lui a permis de commencer avec la voix (stades 5, surmoi et 1,

oral). Après, les mouvements ont été progressifs, il m'a demandé des succès, réussir des buts, et j'ai accepté sa demande ; inconsciemment, ces réussites évoquent le stade suivant à gauche (stade 2, anal). Mais cela fait que l'objet du stade correspondant, à droite, arrive pour sa part à la scène (stade 4, scopique), parce qu'il me regarde faire des buts. Et, en contrepartie, il demande mon regard, également de manière inconsciente, sur l'objet du stade suivant (stade 3, phallique). Ma réponse négative, lui a permis de le constituer en tant qu'objet. Voici ces mouvements régressifs des objets dans la séance avec Mathias (Figure 7) :

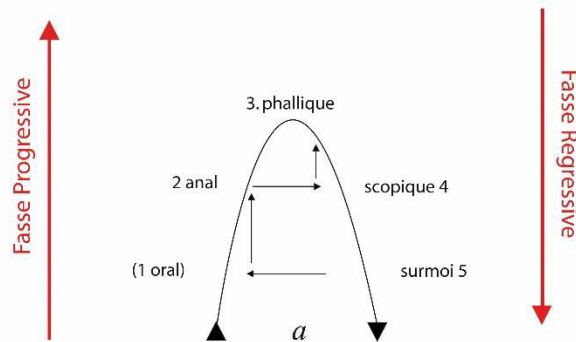


Figure 7 : Mouvements des objets dans la séance avec Mathias

Chez Marcelo la face a été progressive : 1, 2-4, 3. La nourriture a ouvert la séance (stade 1, oral) ; après il a parlé des exploits du héros du film, il a évoqué inconsciemment les exploits infantiles du stade suivant (stade 2, anal) et qui l'ont amené à formuler une demande de regard (stade 4, scopique) sur l'objet du stade suivant dans la face progressive et dans la face régressive (stade 3, phallique). Ma réponse négative a permis, alors, la constitution de cet objet. Il faut dire que les deux graphiques montrent une situation complémentaire pour le couple 5-1, je l'ai indiqué entre parenthèses. Marcelo passe par le stade de la nourriture qui est absent au niveau oral chez Mathias, et celui-ci passe par le stade de la voix qui manque chez Marcelo dans la séance. Je dis dans la séance, parce que le surmoi est bien présent lorsque sa mère l'appelle avant que tout commence. Voici la figure qui représente ces mouvements progressifs (Figure 8) :

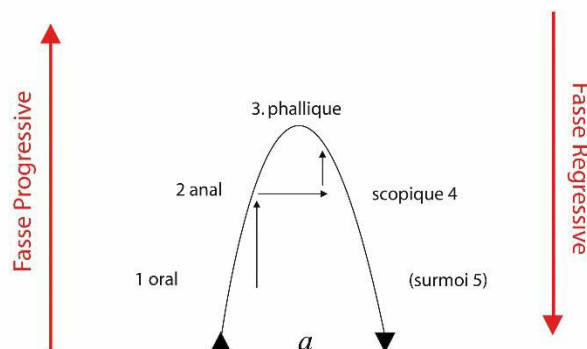


Figure 8 : Mouvements des objets dans la séance avec Marcelo

Donc, à ce niveau, les questions qui se posent sont : étant donné la constitution de l'objet phallique dans chaque cas, après ma réponse négative à la demande de le regarder, on doit supposer que cette réponse a dû mettre en

fonction l'objet petit *a*. La question est pourquoi ? Y a-t-il eu une coupure ? Où ? Comment ? Et sur quels objets ? Et pour le cas de Luis, où les seuls objets présents étaient les mots, des questions surgissent à nouveau : Où sont les mots dans cette courbe des formes stadiques de l'objet ? Est-on resté au niveau initial de la bouche et l'oreille où les mots sont impliqués (stades 1 et 5) ? Or s'il y eu réalisation du sujet, l'objet *a* a dû entrer en fonction, donc, où et comment dans ce bref dialogue ? Pour y répondre référons-nous, alors, à ce que Lacan nous appris sur l'objet petit *a* comme effet de coupure.

4.2.1.3 L'objet petit *a*, forme et effet de coupure

Parmi les références de Lacan à l'objet petit *a* comme effet de coupure, je vais en prendre deux. La première est dans le Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* (1958-59), où il parle de l'objet petit *a* dans le fantasme, dans le contexte d'explication du graphe du désir. La deuxième est dans l'écrit : *Subversion du sujet et dialectique du désir* (Septembre 1960). Dans le présent paragraphe, le lecteur trouvera, d'abord un rappel sur la fonction poétique du langage qui va nous mener aux éléments introductoires de ce qui nous allons entendre ici par fantasme. Puis, les trois objets, que Lacan considère pour leur forme de coupure, ceux qui pourraient accomplir une fonction signifiante dans le fantasme, l'objet prégénital, le phallus et le délire. Et, finalement, la liste complète des objets *a*, dans le contexte de ce moment conclusif des travaux sur le graphe qu'il parachève dans son article *Subversion du sujet et dialectique du désir*. Ici, le cadre de la liste complète est aussi celui du fantasme du désir, mais dans la perspective de la coupure.

4.2.1.3.1 De la fonction poétique du langage au fantasme

Nous avons vu comment la fonction poétique du langage ouvre deux sens dans le discours de celui qui parle. La littérature l'a mis en évidence avec ses métaphores et métonymies. Un poème, un roman, une nouvelle ou une pièce de théâtre renvoient à un autre sens, comme le titre de Baudelaire déjà cité, *Les fleurs du mal* nous renvoie aux autres fleurs que les roses ou les magnolias. Mais Freud a montré, notamment dans son article, déjà cité, sur le créateur littéraire et la fantaisie¹⁵³, que, dans l'être parlant, cette fonction est accomplie dans les fantaisies que l'on se fabrique dans les rêves de nuit et de jour. Donc, à travers ces fantaisies, le sujet dit toujours une autre chose que celle qu'il énonce. Dans ce sens, ces fantaisies ont un rapport très intime avec le sujet qui les produit, au point que, par exemple, dans la séance analytique, il préfère avouer ses fautes que ses fantaisies. Et dans les conversations quotidiennes si on les exprime, normalement on le fait à titre de blagues, de rêves impossibles ou, simplement à titre de potins qui vont et viennent sans impliquer le sujet qui les énonce. Or Freud nous explique que les jeux des enfants sont des activités apparentées à la création littéraire. Elles précèdent les fantaisies des adolescents et des adultes. Ces jeux s'appuient encore sur des objets, comme le cas de Mathias nous le montre. Et dans la

¹⁵³ Freud, S. « Le créateur littéraire et la fantaisie », *op. cit.*, p. 36.

séance analytique le but est de chercher cette autre chose dite, où le sujet est toujours impliqué dans sa relation avec les objets de son désir ou de sa jouissance. Je cite Freud¹⁵⁴ :

Chaque enfant qui joue se comporte comme un poète, dans la mesure où il se crée un monde propre, ou, pour parler plus exactement, il arrange les choses de son monde suivant un ordre nouveau, à sa convenance. Ce serait un tort de penser alors qu'il ne prend pas ce monde au sérieux ; au contraire, il prend son jeu très au sérieux, il y engage de **grandes quantités d'affect**. L'opposé du jeu n'est pas le sérieux, mais... la réalité. L'enfant distingue très bien **son monde ludique**, en dépit de **tout son investissement affectif**, de la réalité, et il aime étayer ses objets et ses situations imaginées sur des choses palpables et visibles du monde réel. Ce n'est rien d'autre que cet étayage qui distingue encore le « jeu » de l'enfant de la « fantaisie ».

Dans ces mots, d'un côté nous trouvons les fantaisies entourées de ces termes avec lesquels Freud se réfère à la jouissance : « grandes quantités d'affect », « monde ludique » et « tout son investissement affectif ». Nous devons la supposer aussi, tellement intense, dans les secrètes fantaisies des adultes. Mais, dans le niveau infantile du jeu, elle est là, presque étayée de la même façon que les jouets. Et bien sûr, c'était le cas de Mathias. Il ne cachait pas son excitation tout au long du commentaire du match de football. Il criait, riait, se fâchait, se calmait, rigolait encore, enfin, il jouait. Donc, le match était en fait un match très sérieux. Après, dans la vie, les fantaisies subsistent, mais de leurs jouissances, on ne sait pas le destin. Ensuite, avec ces mots, Freud trace cette opposition entre le jeu ou la fantaisie et la réalité. Ainsi, les créations littéraires ne se confondent pas non plus avec la réalité quotidienne, bien qu'elles puissent y avoir leurs racines. On comprend, alors, la vive émotion que ces fantaisies causent à celui qui les entend ou les lit. De la part de l'auteur, sûrement, la conception ne s'est pas faite sans une jouissance comme corrélat. Et finalement, aussi on comprend, que, même en tant que fantaisies, ces créations sont très sérieuses.

Je crois que l'analyse des chansons nous l'a montré suffisamment à travers les travaux des sujets logiques de l'énonciation. Le sujet qui parlait devait se positionner comme sujet lyrique dans l'énonciation par rapport à ces deux registres de l'existence qui sont l'être et l'avoir. Et cela est une chose très sérieuse dans la vie. Du côté de l'être les enjeux étaient, pour la voix féminine, être reine ou ne pas l'être ; et pour la voix masculine, être capitaine ou ne pas l'être. Et la réponse dépendait de l'objet avec lequel on avait pu se positionner de quelque façon : les sabots en tant qu'imaginaires ; le bouquet de marjolaine, en tant qu'objet transitionnel qui nouait l'imaginaire et le symbolique ; et « la peine », en tant qu'objet purement signifiant et logique dans le niveau symbolique.

Voyons en détail le parcours de la fantaisie dans les trois chansons par rapport à la femme, ces fantaisies qui disent une autre chose. Dans la chanson traditionnelle, selon l'avis des trois capitaines, si une femme avait des sabots, cela impliquait qu'elle était vilaine. Mais, pour elle, avoir le bouquet de marjolaine impliquait la possibilité d'être reine, si, à son tour, le bouquet replanté fleurissait. La chanson du XIX siècle posait la question de savoir si une reine comme Anne

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 34.

de Bretagne pouvait chausser ou pas les sabots d'une paysanne. Dans la chanson de Brassens, si elle avait des sabots crottés, elle n'était pas nécessairement vilaine, parce que dans ces sabots, elle avait les pieds d'une reine. Donc, dans cette chanson, être reine acquiert un sens métaphorique qui en fait une femme aimée, une reine dans le cœur de l'homme qui l'aime. Et finalement, la fantaisie de Trenet fait d'une femme avec des sabots une reine avec un prénom où résonne cet objet possédé certainement par une reine, Isabeau. Dans tous les cas le dilemme par rapport à l'être d'une femme, est entre, être reine ou vilaine ; et par rapport à l'avoir, avoir ou pas des sabots.

De son côté, Lacan a isolé la structure des fantaisies humaines à travers des formules appelées « du fantasme ». Cette structure est celle dans laquelle un sujet entre dans un certain rapport avec un objet, c'est la structure du désir essentiellement. Dans l'exemple présenté : la jeune fille voulait être reine et cela dépendait de si elle avait ou non, des sabots ou un bouquet de marjolaine fleuri. Dans le cas de la névrose, la formule est : ($\$ \leftrightarrow a$). C'est-à-dire, un sujet barré qui entre dans un rapport de désir avec un objet déterminé, l'objet petit a . Le sujet est barré parce qu'il s'agit du sujet réel qu'on barre pour le représenter dans son discours au travers des signifiants ou de ce même objet petit a , comme nous venons d'apprendre dans la théorie. Dans la chanson, alors, nous pouvons identifier cet objet sous deux formes différentes. Si, au début de la chanson, les sabots représentaient le « je » lyrique féminin, à la fin c'est le bouquet de marjolaine qui la représente, quand elle pose sa question appuyée dans la dichotomie à l'égard du bouquet de marjolaine : est-ce que je serai reine ?

Bien entendu on ne doit pas confondre le vouloir ni la volonté avec le désir inconscient. Ainsi, dans ce vouloir explicite de la jeune fille, « être reine », on doit supposer un désir inconscient. Sur les rapports entre le désir inconscient et le fantasme exprimé dans une fantaisie, Lacan nous oriente dans ce même Séminaire VI¹⁵⁵ : « le fantasme est le point de butée concret par où nous abordons aux rives de l'inconscient. Au point précis où le sujet ne trouve rien qui puisse l'articuler en tant que sujet de son discours inconscient, le fantasme joue pour lui le rôle de support imaginaire ». C'est pour cela que les petites fictions qui courent dans les chansons, ont un grain de vérité, dans l'ordre imaginaire, elles soutiennent, le sujet de l'inconscient dans un certain rapport avec l'objet petit a . Dans ce cas, la petite fiction que crée la jeune fille à partir du bouquet de marjolaine la soutient, en tant que sujet de l'inconscient, là où elle ne sait pas qui elle est, reine ou vilaine. Cette fiction est : fleurira-t-il ou mourra-t-il ? Et la question fondamentale du sujet de l'inconscient est représentée ici par la dichotomie entre ce qui deviendra le bouquet de marjolaine, qu'elle a. Ainsi, la brève fiction sur le bouquet de fleurs touche les rives de l'inconscient où une autre question essentielle se joue sur l'être et l'avoir du sujet barré. À cet égard Lacan se réfère aux rapports du sujet qui parle avec son discours dans les termes suivants. Bien qu'il ne s'agisse pas directement d'une fantaisie, il me semble valide pour le mettre en rapport avec un discours dans lequel on est plus proche des rives de l'inconscient¹⁵⁶ :

¹⁵⁵ Lacan, Séminaire VI, p. 468.

¹⁵⁶ *Ibid.*, VI, p. 450.

[La psychologie freudienne] énonce en effet que le réel du sujet n'est pas à concevoir comme le corrélatif d'une connaissance. D'emblée, le réel, comme le réel où le sujet est intéressé ne situe pas par rapport au sujet de la connaissance, puisque quelque chose dans le sujet s'articule qui est au-delà de sa connaissance possible. Et c'est pourtant déjà le sujet.

Qui plus est, le sujet se reconnaît à ce qu'il est sujet d'une chaîne articulée, laquelle est de l'ordre d'un discours. Or un discours ne se soutient pas sans quelque support, il n'est pas abusif de le qualifier du terme d'être. Après tout le terme d'être veut dire quelque chose, si nous lui donnons sa définition minimale, **c'est le réel, pour autant qu'il s'inscrive dans le symbolique.**

Donc, c'est de cette inscription dans le symbolique dont il s'agit pour sujet de l'inconscient. Autrement dit, l'inscription du réel dans le symbolique est ce qui constitue l'être du sujet. Le sujet de l'inconscient n'est autre que le sujet réel qui parle et qui fait partie de cette chaîne articulée. Nous voyons ici que le point de départ est pour la psychanalyse le même que pour la linguistique, le sujet réel de l'interlocution. Et si, bien des chemins d'exploration se croisent de quelque manière à travers les fonctions du langage, notamment dans celle qui concerne la fonction poétique, ils se séparent définitivement, dans le trajet qui mène à leurs buts respectifs. La fonction poétique reste dans le symbolique et dans les diverses possibilités de résonance métaphorique et métonymique ; la psychanalyse espère que le sujet qui parle de ses fantaisies, trouve les résonances de son propre être dans les métaphores et métonymies qui constituent les noyaux de ses édifices fictionnels. C'est-à-dire, les résonances du réel qui le concerne à travers sa propre parole, parce que, selon la remarque de Lacan quelques pages auparavant, le réel pour un sujet est « aussi bien ce qui lui reste toujours le plus mystérieux »¹⁵⁷.

Ainsi, du point de vue de la psychanalyse, le « je » lyrique féminin qui chante en *En passant par la Lorraine* commence à se constituer au moment de la négation : « je ne suis pas si vilaine ». Puis, le travail continue jusqu'au moment où le cadeau d'amour l'a amené à se poser la question sur son être en tant que réel, mais de manière métaphorique à travers le bouquet de fleurs. Ainsi, avec cette question elle cherche à inscrire son être dans le symbolique de la chaîne de son discours. Mais le travail s'arrête là, bien entendu, parce qu'il n'y a pas un sujet réel qui le soutient, sauf celui qui chante sans chercher la réponse.

4.2.1.3.2 La forme de la coupure dans trois objets : prégénital (a), phallus (ϕ) et délire (d)

Avec ces éclaircissements sur le fantasme, voyons, alors, la citation où Lacan nous explique comment est né l'objet petit *a* dans le cadre des fantasmes humains. Je dois procéder pas à pas dans la lecture pour extraire ce qui est nécessaire dans notre recherche¹⁵⁸ :

Je veux maintenant vous montrer comment est fait petit *a*.

Arrêtons-nous d'abord aux propriétés formelles de l'objet petit *a* dans la structure du fantasme, telles que l'expérience analytique nous permet de les reconnaître.

Je viens de vous le dire, **c'est comme coupure et comme intervalle que le sujet se rencontre au point terme de son interrogation.** Aussi bien, **c'est**

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 448.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 451-52.

essentiellement comme forme de coupure que le a, dans toute sa généralité, **nous montre sa forme**. Je vais ici simplement regrouper un certain nombre de traits communs que vous connaissez déjà concernant les différentes formes de cet objet.

Dans ce premier paragraphe, une chose est claire : la coupure est commune au sujet et à l'objet dans le fantasme. Quand Lacan dit que c'est comme coupure et comme intervalle que le sujet se rencontre au terme de son interrogation, nous pouvons le comprendre, selon l'exemple de la chanson traditionnelle. La chanson finit justement avec cette dichotomie qui exprime l'interrogation du « je » lyrique : « S'il fleurit je serai reine ; s'il meurt, je perds ma peine ». Et chaque fois qu'un sujet s'interroge sur quelque chose qui le concerne, justement, le point d'interrogation marque une coupure dans son discours, puisqu'un intervalle est nécessaire pour obtenir la réponse. A ce sujet, et dans l'histoire de l'écriture, on oublie que les signes de ponctuation ont été, dans les origines historiques, des efforts pour représenter à l'écrit, justement, ces moments où le sujet s'arrête dans son discours comme l'indiquent les intonations de sa voix : l'interrogation qui le met sur le chemin de la recherche, l'exclamation qui exprime directement ses émotions comme nous l'a appris Jakobson et le point. Un beau texte d'Alberto Manguel nous le rappelle, « Le point final »¹⁵⁹ :

La nécessité d'indiquer la fin d'une phrase écrite est sans doute aussi ancienne que l'écriture elle-même mais la solution, brève et merveilleuse, ne fut pas adoptée avant la fin de la Renaissance italienne.

[...] en 1566, Aldo Manuzio le jeune [...] définit le point dans son manuel de ponctuation, *Interpungendi ratio*. Là, dans un latin clair et sans équivoque, Manutius en décrit pour la première fois le rôle et l'aspect définitifs. Il pensait offrir un manuel aux typographes ; il ne pouvait savoir qu'il nous faisait à nous tous, futures lecteurs, le don du sens et de la musique dans toute la littérature à venir : Hemingway et ses *staccatos*, Beckett et ses récitatifs, Proust et ses *largo sostenuto*.

« Nul fer, a écrit Isaac Babel, ne peut frapper le cœur avec autant de force qu'un point final placé au bon endroit ».

Pour sa part, Lacan remarque et représente dans le graphe la manière dont le sujet qui parle donne du sens en après-coup à son discours, pas seulement avec l'intonation d'un point final, mais aussi avec un mot ou une phrase. Si les adolescents, d'ordinaire rebelles, deviennent obéissants, et on se demande, en tant que parent, pourquoi ce changement ; avec une demande qu'ils feront par la suite, on comprendra, a posteriori, le sens de ces mots aimables. Toujours est-il qu'à la fin du discours de quelqu'un, on comprend ce qu'il a voulu dire. C'est le sujet lui-même qui marque le point final, donnant ainsi, un sens à la chaîne de significations que ses paroles portent. Donc, nous avons trouvé ici, un autre indicateur du sujet réel dans une interlocution, c'est-à-dire, un autre indicateur que les embrayeurs, du sujet dans l'énonciation, les expressions directes et l'objet petit a. Il s'agit des intervalles marqués par les diverses ponctuations que le sujet fait dans son discours.

Or, en ce qui concerne l'objet, Lacan nous dit de la même façon « c'est essentiellement comme forme de coupure que le a, dans toute sa généralité, nous

¹⁵⁹ Manguel, Alberto. « Le point final ». In : *Nouvel éloge de la folie*. Canada, Actes sud/Leméac, 2011, p. 163-64.

montre sa forme ». Donc, continuons avec la citation pour comprendre comment l'objet petit *a*, dans le fantasme, se forme et se montre en tant que coupure :

[...]

Le sujet au point où il s'interroge comme sujet barré, ne trouve à se supporter que d'une série de termes que nous appelons ici *a* en tant qu'objets dans le fantasme. En première approximation, nous pouvons en donner trois exemples. Cela n'implique pas que ce soit complètement exhaustif, ce l'est presque.

Cette liste n'est pas complètement exhaustive, dis-je, pour autant que prendre les choses au niveau de ce que j'appellerai le résultat, c'est-à-dire du *a* constitué, n'est pas une démarche tellement légitime. Si je vous fais commencer par là, c'est simplement pour vous faire partir d'un terrain déjà connu, afin de vous faire plus facile le chemin à faire. [...]. Si nous partons de l'objet [et pas du sujet barré], c'est parce que c'est de là que vous vous y retrouverez le mieux.

Le petit *a*, il y en a trois espèces qui, comme telles, ont été jusqu'à présent repérées, identifiées dans l'expérience analytique – ***a*, ϕ , *d*.**

La première espèce est celle que nous appelons habituellement, à tort ou à raison, **l'objet prégénital**.

La deuxième espèce est cette sorte qui est intéressée dans ce qu'on appelle le complexe de castration, et vous savez que, sous sa forme la plus générale, c'est **le phallus**.

La troisième espèce introduit le seul terme qui vous surprendra peut-être comme une nouveauté [...]. La troisième espèce d'objet remplissant exactement la même fonction par rapport au sujet à son point de défaillance, de *fading*, n'est rien d'autre, ni plus ni moins, que ce qu'on appelle communément **le délire**. C'est très précisément pourquoi Freud a pu écrire presque au début de son expérience, lors de ses premières appréhensions – *Ils aiment leur délire comme soi-même*. [...].

Dans la suite Lacan va nous expliquer pas à pas comment ces objets sont produits à partir des orifices de communication vers l'extérieur du corps et comment les bords de ces orifices permettent à ces objets de devenir signifiants dans le fantasme. C'est-à-dire accomplir une fonction signifiante pour autant qu'ils représentent aussi le sujet qui parle. N'oublions pas que ces objets peuvent avoir aussi un versant imaginaire et un versant réel dans le fantasme. Nous le verrons dans le graphe. Pour l'instant, je vais extraire les points précis où les objets a prennent la forme de coupure, avec les pages correspondantes :

1) L'objet prégénital (p. 453-54) : l'animal n'est qu'un boyau avec deux orifices, celui par où ça rentre et l'autre par où ça sort. Eh bien, c'est là ce par quoi se constitue l'objet dit prégénital, pour autant qu'il vienne remplir sa fonction signifiante dans le fantasme.

Ce dont le sujet se nourrit se coupe à quelque moment de lui, voire, à l'occasion, la position se renverse – c'est le stade sadique-oral – lui-même le coupe, ou tout au moins fait effort pour le couper, pour mordre. Il y a donc, d'une part, l'objet en tant qu'objet de sevrage, ce qui veut dire à proprement parler objet de coupure, et il y a d'autre part à l'autre extrémité du boyau, l'objet qu'il rejette et qui se coupe de lui. Aussi bien tout l'apprentissage des rites et des formes de la propreté consiste-t-il à apprendre au sujet à couper de lui-même ce qu'il rejette.

Dans l'expérience analytique commune, **ce dont nous faisons la forme fondamentale de l'objet des phases dites orale et anale, c'est essentiellement la coupure**. Au niveau oral, cet objet est le mamelon, cette partie du sein que le sujet peut tenir dans son orifice buccal, et aussi ce dont il est séparé. C'est aussi bien l'excrément, qui devient aussi pour le sujet, à un autre moment, la forme la plus significative de son rapport aux objets.

[...]

La respiration est rythme, la respiration est pulsation, la respiration est alternance vitale, elle **n'est rien qui permette sur le plan imaginaire de symboliser précisément ce dont il s'agit, à savoir, l'intervalle, la coupure.**

Ce n'est pas dire pourtant que rien de ce qui se passe par l'orifice respiratoire ne puisse comme tel, être scandé, puisque précisément c'est par ce même orifice que se produit l'émission de la voix. **Or l'émission de la voix est, elle, quelque chose qui se coupe, qui se scande.** C'est pourquoi nous retrouverons tout à l'heure la voix au niveau du délire du sujet.

2) Le phallus (p. 455) : Ici au niveau du complexe de castration, nous trouvons au petit a une autre forme, qui est celle de la mutilation.

En effet, s'il s'agit de coupure, il faut et il suffit que le sujet se sépare de quelque chose de lui-même, qu'il soit capable de se mutiler.

[...] parmi tous les procédés initiatiques [...] la mutilation est l'une d'elles, et son rôle est en effet éminent dans tous ces manifestations.

[...] Cette mutilation, en effet, ce qu'il en reste, c'est une marque. De ce fait le sujet qui a subi la mutilation comme individu particulier dans le troupeau, porte désormais sur lui la marque d'un signifiant qui l'extrait d'un état premier pour le porter, l'identifier, à une puissance d'être différent et supérieur. Voilà le sens qu'a toute espèce d'expérience de traversée initiatique.

Cette signification nous la retrouvons au niveau du complexe de castration.

D'une certaine façon, au niveau du complexe de castration, c'est le phallus qui est marqué, c'est lui qui est porté à la fonction de signifiant.

[...] Il convient de ne pas confondre la marque ainsi portée sur le phallus [dans la circoncision] avec **cette fonction particulière de négation qui est apportée au phallus dans le complexe de castration et qui constitue une espèce d'extirpation.**

[...] les formes de stigmatisation et de mutilation que [les rites d'initiation des sociétés primitives comportent] [...] interviennent précisément pour changer le sens des désirs naturels du sujet [...]. Il s'agit de donner à ces désirs une fonction où puisse s'identifier, se désigner comme tel, l'être du sujet, qui devient par là, si l'on peut dire, homme – mais aussi bien femme – de plein exercice. **La mutilation sert ici à orienter le désir, à lui faire prendre cette fonction d'index** dont nous avons parlé.

C'est index de quoi ? – sinon de quelque chose qui est réalisé, mais qui ne peut pas s'exprimer que dans un au-delà symbolique. Cet au-delà, nous l'avons appelé aujourd'hui l'être. Disons, donc que **la mutilation est ici un index d'une réalisation d'être dans le sujet.**

3) Le délire (p. 458-59) : Nous ne comprendrons pas les caractéristiques phénoménologiques de la voix dans le délire que si nous avons pu préalablement saisir en quoi elle répond tout spécialement aux **exigences formelles du petit a, en tant qu'il peut être élevé à la fonction signifiante de la coupure de l'intervalle comme tel.**

Communément, le sujet produit la voix. Je dirais plus, la fonction de la voix fait toujours intervenir dans le discours le poids du sujet, son poids réel. La grosse voix, par exemple, est à faire entrer en jeu dans la formation de l'instance du surmoi, où elle représente l'instance d'un Autre se manifestant comme réel.

[...]

Dans le délire, la voix se présente bel et bien comme articulation pure [...] c'est justement parce que la voix est pour le délirant réduite à sa forme la plus tranchante et la plus pure, que le sujet ne peut la prendre que comme s'imposant à lui.

Aussi bien ai-je mis l'accent, quand nous analysions le délire du président Schreber, sur le caractère de coupure *qui y est parfaitement mis en évidence*, puisque les voix entendues par Schreber articulent seulement des débuts de phrases –*Sie sollen werden...* Les phrases s'interrompent avant les mots significatifs, laissant surgir après leur coupure un appel à la signification. Le sujet y

est intéressé en effet, mais en tant que lui-même disparaît, succombe, s'engouffre tout entier dans cette signification qui le vise, mais seulement d'une façon globale.

[...]

Je vous ai demandé aujourd'hui de vous soutenir autour de la notion d'intérêt. Celui qui est intéressé, c'est le sujet, pour autant qu'il est dans l'intervalle du discours de l'inconscient. **Le sujet est, à proprement parler, la métonymie de l'être qui s'exprime dans la chaîne inconsciente.**

Si le sujet se sent éminemment intéressé dans le délire par les voix, par les phrases sans queue ni tête, c'est pour la même raison que dans toutes les autres formes de cet objet que je vous ai aujourd'hui énumérées. **C'est au niveau de la coupure, de l'intervalle, qu'il se fascine, qu'il se fixe, pour se soutenir – à cet instant où il se vise et il s'interroge – comme être, comme être de son inconscient.**

À partir de ces considérations, Lacan pose la question pour la fonction de l'analyste dans l'interprétation du désir des fantasmes du sujet¹⁶⁰ :

[...] la place occupée par le fantasme ne nous requiert-elle pas de tenir compte d'une autre dimension [que celle de la réalité] ? Cette dimension est celle de ce que l'on peut appeler les exigences vraies du sujet. Elle ne se confond pas avec la réalité, elle ne se laisse pas réduire au monde commun, **c'est une dimension de l'être.**

Dans cette dimension, le sujet porte en lui-même quelque chose qui est, mon Dieu, peut être aussi incommode à porter que le message de Hamlet, et qui lui promet peut-être un destin fatal.

[Ainsi, si le désir nous désigne une autre chose], cette autre chose, comment devons-nous, avec, opérer ?

Quelle est notre mission, quel est en fin de compte notre devoir ?

Voilà la question que je pose en parlant de l'interprétation du désir.

Donc, les fantaisies impliquent un fantasme du désir. Ce fantasme correspond à la dimension de l'être du sujet, à son existence réelle. Ses fantaisies expriment la façon dont il a pu s'inscrire dans la chaîne symbolique au moment où, en tant qu'être, il s'est trouvé à la fin de l'interrogation sur son être, vers les quatre ou cinq ans. C'est-à-dire que, après cette interrogation, comme l'illustre la fille de la chanson, il se retrouve en tant que silence, absence, intervalle, pause ou coupure. Et comme Lacan l'exprime, à cet instant où il se vise et il s'interroge, c'est au niveau de la coupure, de l'intervalle, qu'il se fascine, qu'il se fixe, pour se soutenir comme être, comme être de son inconscient. Et, donc, les formes de la coupure que lui offre l'objet petit *a*, sont parfaites, alors, pour se soutenir dans sa défaillance, dans son *fading* subjectif. C'est-à-dire, pour le représenter dans la chaîne des signifiants en tant que coupure ou intervalle ; là, où il est captif sans s'en apercevoir.

Quand la fille de la chanson fait dépendre son destin de celui du bouquet de marjolaine, elle se fixe à lui, parce que, justement comme elle, il pourra fleurir ou mourir. Voilà la forme de la coupure exprimée de belle manière par le poète. En termes imaginaires, un bouquet implique des fleurs coupées. Et dans le registre symbolique, en tant que métaphore, ce bouquet est un objet qui a laissé sa signification pour devenir, dans le discours de la chanson, un signifiant qui représente le « je » lyrique. À la lumière de l'éclaircissement de Lacan sur la forme phallique qui prend l'objet dans les rites initiatiques, nous dirons que face à ce

¹⁶⁰ Lacan, Séminaire VI, p. 461.

bouquet de marjolaine, l'enjeu du sujet est de devenir femme ou pas entre les bras d'un homme qui l'aime. Est qu'elle le fera ? Sautera-t-elle le pas ? Qui sait ? Elle ne le sait pas, donc, dans l'intervalle que marque sa question, elle a choisi comme objet petit a de sa fantaisie, le bouquet de marjolaine et non les sabots. Pour quoi ? Parce que ce bouquet doit lui aussi subir un changement, pour lui, comme pour elle, la question est fleurir ou mourir. Donc, il la représente mieux comme sujet de l'inconscient que les sabots, puisque les sabots ne sont confrontés à aucun changement de l'être, parce qu'ils ne sont pas vivants et n'ont pas la forme d'une coupure, pour elle. D'ailleurs, un bouquet de marjolaine, c'est quelque chose qu'on a coupé, certainement.

En ce sens, je crois comprendre, alors, pourquoi Lacan ne considère pas la respiration comme un des objets susceptibles de fonctionner comme représentant de l'être du sujet dans l'inconscient. La condition est qu'ils possèdent la forme de la coupure, comme il l'a expliqué et justifié dans cet inventaire initial. Or, en ce qui concerne Marcelo et Mathias, nous pouvons identifier les moments de changement dans leurs vies qui ont remis leur être en question. Chez Marcelo, l'adolescence ; chez Mathias, l'arrivée de sa petite sœur. Même si l'hypothèse diagnostique apporte des réponses de l'ordre de la psychose, dans aucun des deux cas l'attention n'a été portée sur le délire comme objet, il ne s'agit pas de cas de psychoses déclenchées, bien entendu. Etant donné que l'objet phallique n'était pas constitué, chacun avait donc choisi d'autres objets comme supports au niveau de l'inconscient. Il me semble que ces objets sont justement ceux à travers lesquels les deux jeunes garçons posaient des problèmes à leur entourage. Les amis et les études, dans le cas de Marcelo ; la petite sœur, les chaussures et les amis, dans le cas de Mathias. Donc, ces objets étaient ceux à travers lesquels les deux garçons manifestaient que quelque chose n'allait pas au niveau subjectif.

Le cadre analytique de l'écoute de ces problèmes a fait surgir d'autres objets avec lesquels le sujet pouvait être représenté. Marcelo voulait monter et peindre une pièce d'aéromodélisme. C'est lui-même qui l'avait choisie, parmi les activités que l'institution, lui offrait. Mathias aussi puisque, parmi les jouets qu'il y avait dans mon cabinet, il avait choisi depuis le début la petite balle. Parfois il en essayait d'autres, mais chaque fois il passait la plupart du temps à jouer en solitaire avec la petite balle et la cage de football. Je rappelle, que c'est à la quatrième séance qu'il m'invita à participer dans son jeu. Auparavant, simplement j'étais là, silencieuse, sans rien lui demander. Attentive à ce qu'il disait et sans le regarder plus que nécessaire. À ces occasions, je soulignais ses paroles en les répétant ou je coupais la séance quand il avait trouvé un problème ou qu'il posait une question ou une plainte par rapport à des jouets et à ses propres jeux. Dans le cas de Marcelo on avait remarqué qu'il avait des problèmes pour continuer l'élaboration de l'avion, qu'il avait commencé avec beaucoup d'enthousiasme et d'expectative. On aurait dit qu'il y avait une inhibition dans son exécution ; sa réalisation s'interrompait à chaque fois, comme répétant toujours cette pause de sa propre interrogation inconsciente. Il avait toujours un prétexte pour ne pas continuer le travail commencé. Et, bien sûr, ses allées et venues constantes à la cuisine ne lui laissaient pas beaucoup de temps ni d'énergie pour se concentrer, comme si une autre chose que l'avion était en jeu.

C'est pour ça, sûrement que, finalement, ces objets (petite balle, nourriture et avion) ne sont pas ceux à travers lesquels on pouvait intervenir en termes analytiques. Ils se rapprochaient des objets pertinents, ceux exprimés dans les fantaisies des garçons et qui représentaient leurs fantasmes fondamentaux. C'est-à-dire, cet objet en forme de coupure qui avait supporté le sujet de l'inconscient au moment de sa défaillance subjective, sans s'être constitués en tant qu'objet petit *a*, l'objet phallique. Ainsi, du côté de Marcelo, l'objet de son fantasme est apparu dans le récit du film, et du côté de Mathias, dans la narration du match de football. C'est là que l'intervention analytique ne devait pas seulement se produire, mais c'est là, dans cette activité de la fantaisie de chacun, que cette intervention pouvait avoir un effet, selon les explications de Freud et Lacan que je viens de citer. En termes de « négativité », comme l'exprime Lacan, ces interventions sur l'objet phallique ont constitué, alors, une espèce d'extirpation, puisque je n'ai pas regardé. À la place, je demandais autre chose, des paroles. Donc, cette sorte d'extirpation, tout comme les mutilations initiatiques dans les sociétés primitives, a servi à orienter le désir des deux garçons.

Cela veut dire que, poser un voile à mon regard a fait que le désir a pris une fonction d'indice. L'indice de quelque chose qui est réalisé, mais qui ne peut s'exprimer que dans un au-delà symbolique, dans l'être du sujet. La négativité a opéré quand j'ai détourné mon regard de l'endroit où se situait leur demande. Cette coupure de mon regard a permis que le phallus se constitue dans sa propre forme de coupure. Et cette « extirpation », à travers le regard, a eu l'effet, alors, d'une réalisation de l'être dans le sujet. Il devient un autre qu'il n'était pas avant cette coupure. Mais, dans le désir, il y a aussi le côté jouissance qui nous intéresse. Suivant les explications de Lacan sur les stades de l'objet dans le Séminaire X, la fonction de coupure du phallus en tant qu'objet petit *a*, est représentée, alors par un manque, celui de mon regard là, où ils le sollicitent. Cela désigne le défaut du phallus, comme constituant la disjonction qui joint le désir à la jouissance.

Bien sûr, les deux garçons jouissaient jusqu'aux changements dans leurs vies, de certaines positions et de certains privilèges. Mais ces changements, transformation du corps d'enfant pour l'un, et l'arrivée d'un nouveau membre dans la famille pour l'autre, ont fait sauter ces positions de jouissance. Elles sont devenues caduques, ne pouvaient plus être utilisées comme avant. La métamorphose du corps de Marcelo renouvelle les questions posées par son être : et alors, avec ce corps, qui suis-je ? Qu'est que je veux ? Que me demande l'Autre ? Ma mère, l'école ? Que veulent-ils de moi qui déjà ne suis plus un enfant ? Comment me dire, représenter et nommer « adolescent » quand je parle ? Qu'est-ce que ça veut dire ce mot ? Et du côté Mathias : alors, avec cette nouvelle petite sœur, pourquoi ? D'où ? Est que je ne suis pas assez pour maman et papa ? Ne suis-je pas tout ce qu'ils voulaient ? Que veulent-ils, alors ? Si je ne suis pas l'enfant unique et aimé, centre de toutes les attentions, qui suis-je, alors, ici avec quelqu'un de plus ? Bien entendu, ce ne sont pas des questions qu'ils ont formulé à haute voix. On les laisse de côté, parce que d'autres choses requièrent l'attention, la demande normale de l'école et de la famille : l'étude et l'intégration avec les copains, pour Marcelo ; et la petite sœur et aussi l'intégration avec les copains, pour Mathias. Et dans ces demandes, ils échouent. Par contre, ils portent toute leur attention à ces autres objets de jouissance qui ont engendré les

questions, pour les parents de Mathias, les chaussures ; et pour l'institution psychanalytique, la nourriture, dans le cas Marcelo. Donc, si l'objet du désir n'était pas constitué, on peut dire, alors, que les objets de la jouissance les remplacent. Ils pointent alors, le désir qui cherche sa place, une question que l'être du sujet se pose face à une nouvelle situation dans la vie et qui attend une réponse, une orientation dans le désir.

4.2.1.3.3 Les objets *a*

Or, dans le cadre des entretiens, ces objets de jouissance ont trouvé l'objet auquel ils se substituaient, le phallus. Chez Marcelo le chemin a été celui tracé par la nourriture et le grand phallus de ce personnage du film, Zohan. Le lapsus qui a coupé le récit de Marcelo l'a obligé à mettre en scène l'objet regard en me demandant le mien directement sur la zone érogène de son phallus. On pourrait dire, que la nourriture était alors, un objet métonymique du phallus. Ainsi, Marcelo ne pouvait me parler de lui que dans le niveau imaginaire de son récit. Et c'est là, dans ce niveau que le sujet de l'inconscient est apparu, puisqu'il se trompa et ne s'en rendit pas compte. Donc, la coupure était aussi du côté de la même chaîne des signifiants. Comment la concevoir ? Est-elle aussi un objet susceptible de fonctionner en tant que *a* ? Parce que nous savons clairement que les mots prononcés par le sujet sont des objets produits par son acte d'énonciation. Lacan nous le confirme lorsqu'il isole la voix délirante comme pure articulation coupée. Donc, ce lapsus est la coupure que le sujet fait sur cet objet qu'il a lui-même produit, la chaîne de son propre discours. Et cette chaîne entre, alors, dans la liste des objets mis en jeu dans la séance. La question est de situer, alors son rôle. En principe, c'est un objet tout à fait réel comme le regard et la zone érogène signalée par Marcelo.

Chez Mathias, les chaussures en tant qu'objets de jouissance sont absentes dans l'entretien. La petite balle prend, alors, la relève métonymique du phallus. Il faut dire que ce que Mathias aimait le plus faire, quand son père revenait de ses voyages pour le travail, était justement, jouer au football avec lui et aller au stade pour regarder des matchs. Pieds et chaussures sont donc, dans la même ligne métonymique, comme nous l'avons appris avec les deux chansons. Et dans le football, le ballon entre, alors, dans cette même ligne des objets. Donc, son choix constant de la petite balle et sa cage dans le cabinet, pour exprimer sans le dire les questions qui occupaient son être, n'est pas étrange. La mise en scène qu'il a proposée, me place comme sujet imaginaire dans le match où il se plaçait, lui aussi imaginairement comme le commentateur et le gardien de but. Et comme, selon ses exhortations, je regardais et participais aux mouvements de cette petite balle, à son tour il me donna quelque chose à voir, l'objet qui, dans son inconscient posait problème à cause du désir en disjonction avec la jouissance, le phallus. Je ne regardais pas, je continuais à jouer, mais je ratais le but.

Donc, le défaut imaginaire du phallus est mis en évidence, le manque représenté par cette objet métonymique dans le scénario imaginaire a mis en fonction le phallus comme objet petit *a* dans sa forme de coupure. Et en effet, cette constitution de l'objet phallique est indiquée par sa voix. C'est lui-même qui stoppa son flot de paroles, en enlevant trois sons du mot qui désignait ce qu'il

m'avait demandé, puisque je devais marquer un « penalty ». Comme je le ratai, il s'exclama à la suite avec seulement quatre de ces phonèmes : « Qué pena ! » La langue espagnole a permis cela à travers cette chaîne métonymique qui lie par ses racines morphologiques les mots : « penalty » et « pena ». On peut couper « lty » pour avoir « pena ». C'est n'est pas la signification qui compte, c'est le pur niveau signifiant et sonore de ces mots. En espagnol, parmi beaucoup d'autres formes qui existent pour exprimer la même déception et que les commentateurs de football utilisent, Mathias a choisi justement celle-là. Il la répétait de telle façon, qu'il était impossible à mon oreille de ne pas l'associer avec sa demande de regard. Donc, là, où ce mot faisait résonner dans la répétition excitée le mot « pene » (pénis, en français) qui nommait l'objet de son intérêt inconscient, je ne pouvais que couper, moi aussi ce qui était à ma charge, la séance. Encore que c'est la coupure dans la chaîne réelle des mots qui a été clé dans la constitution du phallus imaginaire comme signifiant. Or, dans le cas de Luis, on ne trouve pas de façon évidente une coupure semblable. A nouveau se pose la question de, où et comment situer les objets dans le cas de Luis ? Voyons, alors la liste exhaustive que Lacan nous donne dans l'écrit de 1960 : *Subversion du sujet et dialectique du désir*, pour trouver une nouvelle direction. Voici¹⁶¹:

La délimitation même de la « zone érogène » que la pulsion isole du métabolisme de la fonction (l'acte de la dévoration intéresse d'autres organes que la bouche, demandez-le au chien de Pavlov) **est le fait d'une coupure qui trouve la faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord** : lèvres, « enclos des dents », marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille (nous évitons ici les précisions embryologiques). L'érogénité respiratoire est mal étudiée, mais c'est évidemment par le spasme qu'elle entre en jeu.

Observons que **ce trait de la coupure n'est pas moins évidemment prévalent dans l'objet que décrit la théorie analytique** : mamelon, scybale, phallus (objet imaginaire), flot urinaire. (Liste impensable, si l'on n'y ajoute avec nous le phonème, le regard, la voix, - le rien.) Car ne voit-on pas que le trait : partiel, à juste titre souligné dans les objets, ne s'applique pas à ce qu'ils soient partie d'un objet total qui serait le corps, mais à ce qu'ils ne représentent que partiellement la fonction qui les produit.

Un trait commun à ces objets dans notre élaboration : ils n'ont pas d'image spéculaire, autrement dit d'altérité. C'est ce qui leur permet d'être l'« étoffe », ou pour mieux dire la doublure, sans en être pour autant l'envers, du sujet même qu'on prend pour le sujet de la conscience. **Car ce sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel objet.** Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qui est l'étranger de son fantasme.

C'est à cet objet insaisissable au miroir que l'image spéculaire donne son habillement. Proie saisie aux rets de l'ombre, et qui, volée de son volume gonflant l'ombre, retend le leurre fatigué de celle-ci d'un air de proie.

On peut séparer cette liste en deux. La première est celle des zones érogènes ; la deuxième, celle des objets épinglés par l'élaboration analytique, d'abord quatre objets isolés avant Lacan, et puis, quatre autres qu'il a ajouté. Les deux groupes sont marqués de toute façon par le trait de la coupure. Le premier m'évoque la vieille *Volupia* romaine, la jouissance du corps en tant que décharge de type moteur ; et dans le deuxième je crois apercevoir, les objets du désir représentés par la *Volupté* grecque, la jouissance que j'ai qualifiée a priori de sensorielle. Voyons en détail ces listes :

¹⁶¹ Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », op. cit., p. 298.

1) Il y a un métabolisme de la fonction. Mais la pulsion, orale, anale, phallique, circonscrit pour cette fonction une zone érogène. Donc, une zone du corps affectée de jouissance. La délimitation de cette « zone érogène » est le fait d'une coupure « qui trouve la faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord : lèvres, « enclos des dents », marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille (nous évitons ici les précisions embryologiques). L'érogénité respiratoire est mal étudiée, mais c'est évidemment par le spasme qu'elle entre en jeu ». On est alors, dans le réel du corps et sa jouissance. Pour Freud, ces zones érogènes sont les sources de la pulsion. Donc, il ne s'agit pas de l'aspect décharge que je cherche ; plutôt de la source corporelle de la jouissance, de ce rapport dérangement avec son propre corps. Tout commence, quand la zone fonctionnelle, délimitée par un bord, se fait érogène.

2) Du côté des objets, nous avons : mamelon, scybale, phallus (objet imaginaire), flot urinaire, le phonème, le regard, la voix et le rien. « Le trait « partiel », à juste titre souligné dans les objets, ne s'applique pas à ce qu'ils soient partie d'un objet total qui serait le corps, mais à ce qu'ils ne représentent que partiellement la fonction qui les produit ». Donc, d'un côté ils représentent cette fonction et une autre chose, ainsi que nous l'avons vu avec les substituts métonymiques comme la nourriture chez Marcelo et les chaussures chez Mathias. Et ils incluent le phonème, qui justifie, alors, notre hypothèse que la coupure dans la chaîne des signifiants, en tant que lapsus ou suppression de lettres, a dû produire un effet de constitution de l'objet dans l'entretien correspondant. Finalement, ces objets sont en rapport avec les zones érogènes à partir de la pulsion.

Lacan nous a précisé un peu avant dans son article que, effectivement, c'est le corps du sujet qui soutient son être, quand il parle, dans la mesure où, la pulsion distingue des zones de jouissance à partir des fonctions métaboliques du corps. Et de cette pulsion, ne reste à la fin, que la coupure pour représenter cet être. La citation introduit des thèmes que nous éclaircirons plus loin quand nous aborderons le graphe. Ici, ce qui m'intéresse, c'est comment à la fin du processus pulsionnel, il ne reste que la coupure comme ce qui peut représenter l'être du sujet au niveau signifiant et inconscient. Ce processus pulsionnel est celui que Lacan va nous présenter dans le graphe et qui se renouvelle, au niveau de l'être du sujet dans les changements que la vie exige. Donc, dans les premières années, avec le réveil des zones érogènes à partir de la pulsion, dans le cas de Mathias avec la venue de sa petite sœur et pour Marcelo, le début de l'adolescence. Chaque fois, le processus finit avec une fantaisie où le sujet barré, refoulé, absent de l'énonciation, est représenté par un objet, constitué ou non en tant que *a*, mais susceptible de fonctionner en tant que tel. Je le cite¹⁶² :

Disons [...] que le fantasme est proprement l'« étoffe » de ce Je qui se trouve primordialement refoulé, de n'être indicable que dans le *fading* de l'énonciation.

Voici maintenant en effet notre intention sollicitée par le statut subjectif de la chaîne de signifiants dans l'inconscient, ou mieux dans le refoulement primordial (*Urverdrängung*).

¹⁶² *Ibid.*, p. 297-98.

On conçoit mieux dans notre déduction qu'il ait fallu s'interroger sur la fonction qui supporte le sujet de l'inconscient, de saisir qu'il soit difficile de le désigner nulle part comme sujet d'un énoncé, donc, comme l'articulant, quand il ne sait même pas qu'il parle. **D'où le concept de la pulsion où on le désigne d'un repérage organique, oral, anal, etc. qui satisfait à cette exigence d'être d'autant plus loin du parler que plus il parle.**

Mais si notre graphe complet nous permet **de placer la pulsion comme trésor des signifiants**, sa notation comme ($\$ \leftrightarrow D$) maintient sa structure en la liant à la diachronie. **Elle est ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit. Que la demande disparaisse aussi, cela va de soi, à ceci près qu'il reste la coupure**, car **celle-ci reste présente dans ce qui distingue la pulsion de la fonction organique qu'elle habite : à savoir son artifice grammatical**, si manifeste dans les reversions de son articulation à la source comme à l'objet (Freud là-dessus est intarissable).

Ainsi, la pulsion est le trésor des signifiants d'une langue, la langue maternelle du sujet, le grand Autre (A). Quand le sujet formule sa demande, il s'évanouit dans l'objet, comme nous l'avons vu avec la demande de nourriture de Marcelo, c'est manger qui importe et l'emporte en tant que sujet. Et quand la demande disparaît, et qu'il commence à me raconter le film, ce qui en reste est la coupure, représentée par le lapsus dans son récit. Car la coupure « reste présente dans ce qui distingue la pulsion de la fonction organique qu'elle habite » : à savoir son artifice grammatical. Dans le récit de Marcelo, il avait justement fait une coupure dans la chaîne des signifiants en se trompant d'adjectif. Quand je l'interrogeai, il ne nia pas le lapsus, comme s'il le savait inconsciemment, et il arriva directement à l'artifice grammatical de la pulsion scopique. Je le rappelle, selon l'exposé de Freud dans « Pulsions et destins de pulsion »¹⁶³ :

a) Regarder soi-même un membre = que soit regardé le membre sexuel de soi-même sexuel

↓↑

b) Soi-même regarder un objet
extérieur (plaisir de regarder actif)

↓↑

c) Que son propre objet soit regardé par une autre
personne (plaisir de montrer, exhibition)

Ainsi, il se barre à nouveau comme sujet en me demandant de regarder l'objet qui le supportait dans le fantasme, le phallus. Mais, je me refuse à occuper la place de sujet qui doit être la sienne et lui demande de prononcer un mot, donc, de devenir sujet dans sa parole. Ainsi la grammaire de son récit a été recomposée et il a pu inscrire d'une autre manière son être d'adolescent, comme nous le verrons dans les graphes de son entretien, de même pour le cas de Mathias et sa position dans la famille, modifiée par l'arrivée de la petite sœur.

Il me semble bon de rappeler quelques précisions de Freud dans ce texte sur les pulsions sur ce qu'implique une pulsion, dans les termes soulignés par Lacan. J'y trouve alors, de nouvelles voies pour ces rapports que j'ai cherchés tout au long de ce paragraphe, les rapports que la jouissance du corps peut avoir, entre la jouissance de la décharge motrice et celle sensorielles ou des objets petits a. Je mets entre parenthèses mes commentaires dans le sens de la recherche¹⁶⁴.

¹⁶³ Freud, S. « Pulsions et destins de pulsion », op.cit., p. 29.

¹⁶⁴ Ibid.

1) (p. 17) : Le concept de pulsion apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence du travail qui est imposé au psychisme à cause de sa liaison avec le corps.

2) (p. 18) : Par *poussée* d'une pulsion on entend le facteur moteur de celle-ci, la somme de force ou la mesure d'exigence de travail qu'elle représente. Toute pulsion est un morceau d'activité. (Il est clair que dans la jouissance des objets, il s'agit aussi d'une satisfaction, d'une décharge).

3) Le *but* d'une pulsion est toujours la satisfaction, qui ne peut être obtenue qu'en supprimant l'état d'excitation à la source de la pulsion. Mais, quoique ce but reste invariable pour chaque pulsion, diverses voies peuvent mener au même but final, en sorte que différents buts, plus proches ou intermédiaires, peuvent s'offrir pour une pulsion ; ces buts se combinent ou s'échangent les uns avec les autres. L'expérience nous autorise aussi à parler de pulsions *inhibées quant au but*, dans le cas de processus pour lesquels une certaine progression par la voie de la satisfaction pulsionnelle est tolérée, mais qui, ensuite, subissent une inhibition ou une dérivation. On peut supposer que même de tels processus ne vont pas sans une satisfaction partielle. (Comme les cas de Marcelo et Mathias nous l'ont montré. Le processus avait commencé pour le premier avec le changement de la puberté, et pour le deuxième avec l'arrivée de la petite sœur. Mais les deux ont subi des inhibitions et des interruptions perçues comme des problèmes par leur entourage : difficultés dans les rapports avec les copains et chez Marcelo avec ses études, en plus).

4) L'*objet* de la pulsion est ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but. Il est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion, il ne lui est pas originairement lié : mais ce n'est qu'en raison de son aptitude particulière à rendre possible la satisfaction qu'il est adjoint. Ce n'est pas nécessairement un objet étranger, mais c'est tout aussi bien une partie du corps propre. Il peut être remplacé à volonté tout au long des destins que connaît la pulsion ; c'est à ce déplacement de la pulsion que revient le rôle plus important. Il peut arriver que le même objet serve simultanément à la satisfaction de plusieurs pulsions. Lorsque la liaison de la pulsion à l'objet est particulièrement intime, nous la distinguons par le terme de *fixation*. (Je crois que les changements d'objet de la pulsion phallique dans les cas de Marcelo et Mathias ont parfaitement illustré cet aspect de la pulsion. Le périple commence avec l'objet phallique qui se change métonymiquement en d'autres très divers et s'achève lorsqu'il est retrouvé et situé ailleurs, placé dans la parole des deux garçons, grâce aux objets de leurs fantaisies)

5) (p. 19) : Par *source* de la pulsion, on entend le processus somatique qui est localisé dans un organe ou une partie du corps et dont **l'excitation est représentée dans la vie psychique par la pulsion**. (Dans nos termes, nous dirons que cette excitation est la jouissance et que la pulsion est la chaîne des signifiants dans laquelle le sujet essaye de représenter son être bouleversé par les mots qu'il a entendus. Ces mots entendus exigent, alors un travail de décharge et satisfaction. Ils font, alors, de la zone du corps en question, une zone érogène, une zone affectée de jouissance. Et la décharge ne peut s'accomplir, qu'en partie,

si le sujet n'a pas trouvé les moyens d'inscrire les représentants de cette excitation dans sa propre parole).

6) (p. 20) : Ce qui distingue les unes des autres les opérations psychiques des diverses pulsions se laisse ramener à la différence des sources pulsionnelles. J'ai proposé de distinguer deux groupes : celui des *pulsions du moi* ou d'*autoconservation* et celui des pulsions *sexuelles*. (Donc, la jouissance du corps que j'avais cru être une jouissance de décharge motrice et sensorielle, s'est révélée ici, être une jouissance qui appartient à différentes zones érogènes du corps. On doit alors, considérer le corps par morceaux, pas dans son intégralité, comme je l'avais d'abord pensé. Je peux maintenant, comprendre une des propositions de Lacan sur la jouissance que j'ai prise comme fondement de cette recherche¹⁶⁵ : « **Jouir c'est jouir d'un corps**. Jouir c'est l'embrasser, c'est l'éteindre, **c'est le mettre en morceaux**. » Ainsi, chaque zone implique, en tant que zone de jouissance, un bouleversement produit par les mots, ce qui entraîne des changements dans les jouissances établies, autrement dit, des changements, que le sujet expérimente tout au long de sa vie à l'égard de son être. À chaque situation nouvelle, l'exigence pulsionnelle se renouvelle : qui suis-je, ici et maintenant ? Le sujet ne trouvera pas de réponse sans l'aide d'un fantasme sur lequel il a concentré la jouissance en question à chaque occasion. Ce fantasme révèle à la lumière psychanalytique qu'il s'agit des rapports, que le sujet qui parle, établit dans son discours, en tant que sujet barré, avec un objet susceptible de le représenter, parce qu'il a le statut de coupure ou intervalle, comme l'objet petit a).

7) (p. 23-4) : Les pulsions sexuelles sont nombreuses, issues de sources organiques multiples, elles se manifestent d'abord indépendamment les unes des autres. Le but que chacune d'elles poursuit est le *plaisir d'organe* ; c'est seulement la synthèse une fois accomplie qu'elles entrent au service de la *fonction de reproduction*, et c'est ainsi qu'elles se font généralement connaître comme pulsions sexuelles. À leur première apparition elles s'étaient d'abord sur les pulsions de conservation, dont elles ne se détachent que progressivement, et suivent également, dans la découverte de l'objet, les voies que leur montrent les pulsions du moi. Une partie d'entre elles restent associés aux pulsions du moi tout au long de la vie et les dotent de composantes libidinales qui dans le fonctionnement normal échappent facilement au regard et ne sont dévoilées que par la maladie.

8) (p. 24) : Ce qui les distingue, c'est leur possibilité, dans une large mesure, de se remplacer l'une, l'autre, de façon vicariante, et d'échanger facilement leurs objets. De ces dernières propriétés, il résulte qu'elles sont capables d'opérations éloignées des actions imposées par les buts originaires. (*Sublimation*).

9) Les destins des pulsions sexuelles sont les suivants :

9.1) Le renversement dans le contraire

9.2) Le renversement sur la propre personne

9.3) Le refoulement

9.4) La sublimation

¹⁶⁵ Cf. Introduction.

10) Si l'on tient compte des motifs dont l'action s'oppose à ce que les pulsions suivent leur voie de façon directe, on peut aussi présenter les destins pulsionnels comme des modes de la *défense* contre les pulsions. (Dans notre perspective, nous dirons que ces destins de pulsion sont des modes de défense contre l'excitation qui est son noyau, autrement dit contre la jouissance elle-même).

Donc, une chose reste valable de ma supposition sur les significations des déesses *Volupia* et Volupté par rapport à la *Voluptas* du latin évoqué par Lacan. Elles ne représentent pas l'aspect moteur et le sensoriel de la jouissance. Les deux impliquent de prendre le corps et sa jouissance en morceaux. La différence est le caractère réel de ces morceaux représentés par la déesse romaine ; et le caractère signifiant que peuvent acquérir ces morceaux, comme le représente la déesse grecque. C'est-à-dire, en termes d'être représentés par d'autres de forme métaphorique ou métonymique dans le discours du sujet. De plus, je voudrais signaler cette autre propriété des objets petits *a* que Lacan a souligné dans la liste complétée, c'est le fait de qu'ils **n'ont pas d'image spéculaire, autrement dit d'altérité**. Selon Lacan ce trait commun entre eux est ce qui leur permet » d'être l'« étoffe », ou pour mieux dire la doublure, sans en être pour autant l'envers, du sujet même qu'on prend pour le sujet de la conscience. Car ce sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel objet. **C'est à cet objet insaisissable au miroir que l'image spéculaire donne son habillement** ». Je voudrais, pour commencer à comprendre cette propriété, citer une précision que Lacan nous donne sur ce même aspect des objets *a*, dans son Séminaire XXIII sur Joyce : « Tout objet, sauf l'objet dit pour moi **petit a**, qui **est un absolu**, tient à une relation ».

C'est n'est pas facile de penser l'objet petit *a* dans les trois registres. Mais, selon ces propositions de Lacan, il est essentiellement réel. Et je cite encore une précision à cet égard dans le Séminaire VI¹⁶⁶ : « Que sont ici [dans le premier type de l'objet du fantasme, l'objet prégénital] les objets du fantasme ? – si ce n'est des objets réels. Tout séparés qu'ils soient du sujet, ils sont dans un rapport étroit avec sa pulsion vitale. Bref, il n'est pas évident que le réel n'est pas un continu opaque, et qu'il est fait de coupures, tout autant et bien au-delà des coupures du langage ». Donc, on est ici, dans le registre réel du corps du sujet qui parle, et si on prend ce « parler » du corps, nous trouvons, comme déjà nous l'avons appris avec Saussure, un autre réel, celui du discours prononcé ou écrit. Et ce discours implique un texte fait des rapports entre ses signifiants et ses signifiés. Autrement dit un registre symbolique et une autre imaginaire. Ainsi, l'objet petit *a*, grâce à sa forme de coupure et en tant que réel absolu est le plus indiqué pour représenter l'être réel du sujet dans son discours. Par conséquent, dans le discours, l'objet petit *a*, acquiert un statut signifiant spécial : celui de représenter le sujet de l'inconscient. C'est-dire, l'être du sujet en tant que réduit à une coupure, comme le cas de Marcelo nous l'a montré. Or, il ne s'agit pas de n'importe quel discours, mais d'un discours qui peut « habiller » imaginairement cet objet petit *a* en fonction du signifiant, celui d'une fantaisie du sujet. Marcelo l'a habillé, par exemple, avec toute l'histoire du film.

¹⁶⁶ Lacan, Séminaire VI, p. 469.

Mais, ceci, c'est le côté corps de l'affaire, il reste à situer le côté jouissance. Il y a les objets petits *a*, comme réels du corps et leur fonction de représentants du sujet, qui peut s'habiller avec plusieurs représentations dans le fantasme. Mais c'est différent de la jouissance de ce corps, ce que Freud nomme le « plaisir d'organe ». Même pour la chaîne parlée ou écrite, il faut bien distinguer les morceaux de cette chaîne, les syntagmes, les mots, les phonèmes ou les lettres; de la jouissance correspondante. Cela nous invite, alors à passer au paragraphe suivant pour préciser les rapports de la jouissance du corps et de la jouissance dans le discours, dans la perspective de formuler l'hypothèse de traitement dans les trois cas.

4.2.2 RAPPORTS DE LA JOUISSANCE DU CORPS AVEC CELLE DE LA LALANGUE

Sur ces rapports du sujet qui parle avec le réel de son être et de son discours, Lacan précise, aussi dans le Séminaire VI ¹⁶⁷:

Le réel du sujet comme entrant dans la coupure, l'avènement du sujet au niveau de la coupure, **son rapport à quelque chose qu'il faut bien appeler un réel, mais qui n'est symbolisé par rien** – voilà ce dont il s'agit. Le point électif du rapport du sujet à ce que nous pouvons ici appeler son être pur de sujet, je le désigne – peut-être cela vous paraîtra excessif – au niveau de la coupure, que nous avons appelée **une manifestation pure de l'être**.

Dès lors, le fantasme du désir prend la fonction, ce point, de le désigner. C'est pour quoi, à un autre moment, j'ai pu définir la fonction remplie par le fantasme comme une métonymie de l'être, et identifier à ce niveau le désir comme tel.

[...]

Pour nous, **la dignité**, si je puis dire, **de cet être** ne tient d'aucune façon à ce qu'il soit *coupé* [...], elle **tient à la coupure comme telle**.

La coupure est en fin de compte la dernière caractéristique structurale du symbolique comme tel. C'est dans cette direction – je vous indique en passant- que je vous ai déjà appris à chercher le sens de ce que Freud a appelé l'instinct de mort, ce pour quoi cet instinct de mort peut se trouver converger dans l'être.

« Voilà ce dont il s'agit » conclut Lacan : 1) Le réel du sujet comme entrant dans la coupure, 2) l'avènement du sujet au niveau de la coupure, 3) **son rapport à quelque chose qu'il faut bien appeler un réel, mais qui n'est symbolisé par rien**. Donc, le réel du sujet implique, son être en tant que corps morcelé et sa jouissance. Ce réel doit entrer dans la coupure, c'est-à-dire dans celle qui est impliquée dans le symbolique en tant que réelle, chaîne des signifiants prononcés. Et cela peut être réussi. C'est de cette manière que je comprends « l'avènement du sujet au niveau de la coupure ». Mais ce sujet, ainsi représenté dans la coupure de son discours, établit un rapport à quelque chose qu'il faut bien appeler un réel, mais qui n'est symbolisé par rien, nous la connaissons déjà, « la jouissance ». Il s'agit, alors, d'un rapport qu'il va qualifier, 13 séminaires après, de « rapport dérangeant avec son propre corps » : « Personne ne semble s'être aperçu que la question est au niveau de la dimension entière de la jouissance, à

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 471

savoir du rapport de l'être parlant avec son corps, car il n'y a pas d'autre définition possible de la jouissance »¹⁶⁸.

Or Lacan définit le désir comme un autre rapport du sujet. Cette fois avec lui-même. C'est quelques pages auparavant de la citation précédente du Séminaire VI¹⁶⁹ :

Pour autant que le sujet est désir, il est en imminence du rapport castratif. Ce qui donne à la position de ce sujet son support, c'est, je vous l'ai dit, l'objet dans le fantasme, ce qui est la forme la plus achevée de l'objet.

[...]

Le rapport le plus primordial du sujet, c'est le rapport de l'Autre, en tant que lieu de la parole, à la demande. L'Autre figure ici sous la forme de la lettre grand A. A divisé par D –c'est à partir de ce rapport que s'institue la dialectique dont le résidu va nous apporter la position de *a*, l'objet.

Au départ de ce processus, c'est en termes d'alternative signifiante que s'articule primordialement le besoin du sujet, et que s'instaure tout ce qui dans la suite structurera **ce rapport du sujet à lui-même qui s'appelle le désir. L'Autre**, qui est ici quelqu'un de réel, sujet réel, Sr, **se trouve en posture, du fait qu'il est interpellé dans la demande, de faire passer celle-ci, quelle qu'elle soit, à une autre valeur, qui est celle de la demande d'amour**, en tant qu'elle se réfère purement et simplement à l'alternative présence-absence.

Dans cette citation, Lacan nous explique comment, quand le besoin passe par les paroles, les objets correspondants se font objets de la demande en acquérant une autre valeur, celle de l'amour. Autrement dit, c'est le moment où la zone et l'objet impliqué dans la fonction métabolique du corps s'érotisent. Donc, toute demande est essentiellement demande d'amour : « **qu'est-ce que tu aimes manger ou boire?** Cette chose-ci ou celle autre-là ? » La formule signifiante est équivalente à celle du désir, une phrase interrogative adressée au sujet lui-même : « **qu'est-ce que tu veux ?** Cette chose-ci ou celle autre-là ? ». Et voilà que la réponse ne se trouve pas dans les objets de la demande, mais dans ces autres qui ne servent pas à grand-chose et qui peuvent représenter les objets petits *a* des pulsions sexuelles. Ainsi, les choses les plus insignifiantes peuvent représenter le plus signifiant de tout, le sujet en tant que manque et intervalle.

Lacan nous l'indique dans le point d'interrogation qui achève les questions que le sujet se pose, ou dans chaque point avec lequel les phrases de son discours finissent ou s'interrompent. Cela évoque toujours pour moi le beau texte de Freud « Le motif du choix des coffrets »¹⁷⁰. Là, à partir de l'analyse de deux pièces de Shakespeare, une tragique et une comique, qui ont la même intrigue : le choix que le héros doit faire entre trois coffrets, il conclut que dans l'inconscient, l'absence radicale du sujet dans la mort équivaut au silence et au fait de se cacher. On est vivant si l'on parle et on est mort si l'on se tait. C'est dans ce sens que je comprends, alors, que le sujet en tant que désir soit dans une « imminence du rapport castratif ». C'est à dire que, dans le fantasme « **la dignité** de son être » comme Lacan le nomme, ne tient en aucune façon à ce qu'il soit *coupé*, mais elle **tient à la coupure comme telle**. Or, cette coupure est dans le symbolique de la chaîne prononcée, parce que son émission implique les pauses indiquées par les signes de ponctuation. C'est dans ce sens que je comprends la proposition finale

¹⁶⁸ Lacan, *Je parle aux murs*, op. cit., p. 63.

¹⁶⁹ Lacan, Séminaire VI, p. 438-39.

¹⁷⁰ Freud, Sigmund. « Le motif du choix des coffrets ». In : *L'inquiétante étrangeté*. Op. cit., p. 61-82

de Lacan dans l'avant-dernière citation : « **La coupure est en fin de compte la dernière caractéristique structurale du symbolique comme tel.** C'est dans cette direction – je vous indique en passant- que je vous ai déjà appris à chercher le sens de ce que Freud a appelé l'instinct de mort, ce pour quoi cet instinct de mort peut se trouver converger dans l'être ». Je voudrais l'éclairer avec ces mots de Jorge Luis Borges dans sa nouvelle *L'immortel*¹⁷¹ : La mort (ou son allusion) rend les hommes précieux et pathétiques. Ils émeuvent par leur condition de fantômes ; chaque acte qu'ils accomplissent peut être le dernier ; aucun visage qui ne soit à l'instant de se dissiper comme un visage de songe. Tout, chez les mortels, a la valeur de l'irré récupérable et de l'aléatoire ».

Donc, dans les intervalles de sa chaîne des signifiants le sujet est en rapport avec lui-même en tant que désir. C'est-à-dire avec ces coupures qui le représentent, dans le registre même de son existence, mais toujours avec l'imminence du rapport castratif ou comme Borges l'exprime, toujours au point de disparaître. Et par écrit, Alberto Manguel nous dispense quelques phrases dans ce même sens¹⁷² : « Henri Michaux a comparé notre être essentiel à un point, « ce point que la mort dévore ». « Ce minuscule *memento mori* nous rappelle que toutes choses, nous-mêmes compris, devront un jour avoir une fin ». Et c'est cela, justement, qui peut allumer le désir.

Donc, dans le rapport du sujet qui se parle à lui-même en tant que manque, nous avons le désir. Mais dans le rapport dérangé que cet être parlant établit avec son propre corps, nous avons la jouissance. Il s'agit, alors, du même être parlant en tant que réel, mais dans deux rapports différents. L'un avec son propre corps morcelé en zones érogènes à cause des mots qu'il entend et qui lui sont adressés. C'est-à-dire, avec ces zones marquées par la pulsion et leurs jouissances correspondantes. L'autre rapport est avec la chaîne parlée ou écrite qu'il peut lui-même produire et où il peut s'inscrire comme sujet du désir. Autrement dit, comme coupure dans les coupures offertes par la chaîne des signifiants, puisque ces coupures représentent dans l'inconscient les mêmes bords des zones érogènes qui constituent son être en tant que corps. Pour leur part, les objets de la jouissance pulsionnelle acquièrent aussi, dans ce processus d'inscription subjective, un statut de signifiant qui s'habille de fantaisies imaginaires. Mais, si les objets réussissent à s'installer dans le fantasme grâce à leur forme de coupure et en tant qu'absolus, la jouissance ne le peut pas. Elle ne peut que se décharger ou pas.

Or, à propos de la jouissance, je rappelle ce que Lacan formule sur la jouissance sexuelle et principe de cette recherche : « La jouissance sexuelle ouvre pour l'être parlant la porte de la jouissance ». En termes du graphique des stades de l'objet, nous pouvons penser que, comme Lacan nous l'explique, dans la séance analytique, les mouvements de la face régressive impliquent ceux de la face progressive. Ainsi, la jouissance du regard touche sans doute les jouissances du stade anal, et la jouissance de la voix, ou du surmoi, touche celle du stade oral. On peut dire, que toutes les quatre sont des jouissances sans sexe. C'est seulement quand elles sont en implication avec la jouissance phallique qu'elles

¹⁷¹ Borges, Jorge Luis. « L'Immortel ». In : *Œuvres complètes (I)*. Paris, Gallimard, nrf. 2010, p. 573.

¹⁷² Manguel, A., *Nouvel éloge...*, op.cit., p. 163.

prennent le qualificatif de « sexuelles ». Je rappelle que c'est lui, l'objet phallique, qui fait entrer en jeu la disjonction qui unit désir et jouissance. Or, nous avons la jouissance des zones érogènes, les unes sexuelles et d'autres non. C'est sont les jouissances que l'on a traité dans les trois entretiens, selon mon hypothèse. Chez Marcelo, en principe, la jouissance du regard, qui avait comme objet le phallus de la jouissance sexuelle, a touché la jouissance orale. Chez Mathias, la jouissance de la voix a touché la jouissance du regard qui avait le même objet phallique, donc, sexuel. On en est resté là, parce que la jouissance à l'égard des chaussures, qui se manifestait dans la maison, était aussi du côté phallique.

Les deux entretiens ont commencé avec une autre jouissance qui avait pris en charge la jouissance phallique, pour le dire de quelque façon. Chez Marcelo, le chemin en termes de jouissance a correspondu à celui des objets mis en jeu : oral, anal, scopique et phallique, chez Mathias : jouissance de la voix, dans le registre oral, anal, scopique et phallique. Si nous nous plaçons au stade d'arrivée, le stade 3, la constitution de l'objet, le phallus est entré en fonction comme l'objet petit *a*, grâce à la négativation de mon regard, on peut dire que la jouissance correspondante, sexuelle, a été traitée. Et, selon le postulat de Lacan, donc, cette jouissance a dû ouvrir le chemin à une autre jouissance que la jouissance sexuelle. Laquelle ? Normalement, si on suit le chemin progressif du graphique, on trouve deux possibilités, la jouissance scopique (4) et celle du surmoi (5).

Avançons pas à pas dans son examen, d'après les listes de Lacan. Du point de vue de leurs sources, la délimitation même de la « zone érogène » est « le fait d'une coupure qui trouve la faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord ». Pour le cas de la jouissance scopique, il s'agit de la fente palpébrale, les bords des yeux. Et dans le cas de celle du surmoi, nous avons le cornet de l'oreille. En ce qui concerne les objets, où le trait de la coupure est aussi prévalent que dans la source, nous avons pour la jouissance scopique, le regard, et pour celle du surmoi, le phonème et la voix ; enfin, la voix et l'articulation. Si, comme Lacan nous le signale, dans l'explication des formes stadiques de l'objet, à tous les niveaux de la constitution circulaire de l'objet, l'objet tient à lui-même en tant qu'objet *a*, donc, nous dirons qu'un regard cherche un regard et une voix articulée, une voix articulée, mais, pas comme image spéculaire, comme il nous en a averti. Il ne s'agit pas de chercher l'âme jumelle ou l'autre moitié du corps. C'est sont les fantasmes imaginaires qui habillent l'objet petit *a*. Rien de tout ça, il s'agit du même objet qui a été coupé par le sujet lui-même et qui est irrémédiablement perdu pour lui. Ainsi, une parole qui échappe à la bouche, est une parole produite par le sujet, donc, quelque chose de lui-même qu'il perd. Comme il me semble que l'illustre le conte de Charles Perrault *Les fées*. Plus au-delà de la moralité, ce que le conte met au premier plan est ce qui sort de la bouche des deux sœurs : perles et diamants pour l'une ; vipères et crapauds pour l'autre¹⁷³.

Et voilà la constitution circulaire de l'objet à ce premier niveau. Il sort de la bouche et retourne à l'oreille. Nous avons dit, en suivant Saussure, que ces mots échappés de l'« enclos des dents » de celui qui parle vont à l'oreille de celui qui entend. Et c'est bien ça, d'ordinaire, mais au niveau de l'inconscient et de la jouissance, il s'agit de ce même sujet qui cherche à entendre cet objet perdu qui

¹⁷³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_F%C3%A9es

est sa propre voix articulée. Il me semble qu'une belle chanson de Joe Dassin, *Ma musique*, exprime, justement cette manière dont les objets perdus, voix et regard, se cherchent. L'art habille cette espèce d'impossible dans les mots adressés à un « tu » lyrique, qui, à mon avis, pourrait bien être le sujet lui-même. Mais une discordance entre la version écrite et la version chantée par Joe Dassin, met à nu ce dont il s'agit. Le chanteur fait entendre clairement à la fin de la chanson un « toi », où la version écrite, dit « moi ». Je ne sais pas s'il s'agit d'un lapsus dans la version écrite de la chanson, ou si c'est le chanteur lui-même qui a substitué ce « moi » choquant de quelque façon, pour le « toi » plus poétique et beau. Soit dans un cas ou dans l'autre, la question est que cette discordance témoigne que, même sur internet, les lapsus permettent de trouver le sujet de l'inconscient. Voici la version avec l'équivoque. Je souligne le mot dans le dernier vers¹⁷⁴. Et le lecteur pourra le constater, par exemple, avec une des versions chantées par Joe Dassin sur Youtube¹⁷⁵ :

Ma musique c'est un rire
Une présence, une voix
Un silence qui dit "je t'aime"
Ma musique vient de toi

Ma lumière c'est un geste
Une caresse dans le noir
Qui s'appelle la tendresse
Ma lumière c'est ton regard

Ma prière c'est l'absence
D'la colère, et le froid
Dans ma chambre solitaire
Ma prière va vers toi

Ma musique c'est un rire
Une présence, une voix
Un silence qui dit "je t'aime"
Ma musique vient de **moi**

Le chanteur dit toujours : « Ma musique vient de toi ». Chez Marcelo cela n'est pas trop évident, mais chez Mathias, c'est très clair : ce qui le faisait jouir dans la séance, c'était d'entendre le son, « la musique » de sa propre voix en tant que commentateur du match. Et tous mes efforts pour que Marcelo dise un mot, non seulement constituaient le phallus en tant qu'objet petit *a*, mais aussi atteignaient la jouissance de la voix. Le mot que j'ai demandé au jeune garçon portait avec lui l'objet petit *a* sous la forme de sa voix articulée. Et c'est Marcelo lui-même, qui l'a coupé avec l'intonation du point final avec lequel il confirma son choix. Comme je ne dis rien après, il a pu s'entendre. Donc, cet objet voix s'est constitué et la jouissance correspondante a été traitée en même temps que la jouissance sexuelle à travers laquelle elle s'est ouvert le chemin.

Mais, et la jouissance scopique ? Dans mon Mémoire de Master 2 je me suis référée largement aux rapports de la voix et du regard. C'est la voix du sujet celle qui sollicite le regard, mais il ne s'aperçoit pas de cela. Et il positionne le

¹⁷⁴ <http://lyricstranslate.com>

¹⁷⁵ <https://www.youtube.com/watch?v=YPE6xtrHL3I>

regard en premier, si bien que ça fonctionne comme un leurre à l'égard de la jouissance en jeu qui est définitivement, celle de la voix, notamment la voix articulée. Les cas de Marcelo et Mathias, le démontrent. Il ne s'agissait pas que je regarde, mais que je lui fasse entendre sa propre voix dans ce qu'elle disait. Et cela est tout à fait en accord avec le résultat de la recherche de base qui a mené à celle-ci, celle du doctorat. Dans ce parcours de recherche du Master 2¹⁷⁶, comme je l'ai déjà mentionné dans l'introduction de cette thèse, ce que j'avais pensé comme un point de vue de la jouissance n'était autre qu'un point de vue aveugle, mais qui se faisait entendre. Non un point final où l'être du sujet peut se représenter, mais un point où son rire éclate et alors, c'est la jouissance qui se satisfait, celle à l'origine du symptôme, l'inhibition ou une autre jouissance, comme pour Marcelo et Mathias. C'est le point où la langue du sujet était nouée à sa « lalangue ». Dans le chapitre 2 j'ai cité Lacan lorsqu'il a nommé ce point, dans l'interprétation de l'analyste, comme celui de l'équivoque.

4.3 L'HYPOTHÈSE DU TRAITEMENT

Comment se sont présentées les choses à ce niveau de la *lalangue* dans les trois entretiens ? Dans les trois, le point d'équivoque où le rire pouvait éclater est absent, c'est vrai. Uniquement dans le cas de Mathias quelque chose de sa *lalangue* s'est fait entendre dans la série « penalty », « pena ». Et, moi, je n'ai fait que le faire résonner à son oreille quand j'ai coupé la séance, pas plus. Mais, à partir de ce que l'analyse des trois entretiens nous a montré, à la lumière des précisions conceptuelles précédentes sur les rapports de la jouissance du corps avec celle de ses objets et avec celle de la *lalangue*, il est clair encore que des jouissances ont été traitées dans les dialogues respectifs. Dans les cas de Marcelo et Mathias, par le moyen des jouissances mises en jeu dans les entretiens, celle des objets voix et regard. Et le cas de Luis met en relief l'unique élément en commun avec les deux autres : la voix articulée. Donc, les éléments pour la formulation de l'hypothèse sont prêts et elle ne peut être, à mon avis, que la suivante :

Le traitement des jouissances problématiques pour chaque sujet, exprimées par différents objets métonymiques présents dans les entretiens respectifs, a été accompli au moyen de la jouissance de la voix articulée et cela a impliqué, aussi une nouvelle constitution au niveau de l'être en tant que réel par rapport aux objets de sa jouissance et son désir.

Ainsi, la phrase de l'épigraphe que j'ai choisie pour ce chapitre et qui est un des principes de la recherche prend toute son importance :

Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne **le lien entre ce qui**, dans ce que vous entendez, **se manifeste de paroles et la jouissance**. Il se peut que vous le fassiez innocemment, sans vous être jamais aperçus qu'il n'y a pas une interprétation qui veuille jamais dire autre chose, mais enfin, une interprétation analytique, c'est toujours ça. Que le bénéfice soit secondaire ou primaire, **le**

¹⁷⁶ Saldarriaga, A. V., « La jouissance comme point de vue pour une recherche sur les psychoses ordinaires ». *Op.cit.*

bénéfice est de jouissance. [Cela] c'est le principe même de ce que vous faites dès que vous interprétez ».

Je dois alors, préciser la prémisse de mon hypothèse initiale : « une jouissance a été traitée dans chaque entretien à travers les mots ». Ce doit être : « une jouissance a été traitée dans chaque entretien à travers la jouissance correspondant à l'énonciation des certains énoncés prononcés par chaque sujet ». Leurs paroles correspondaient aux fantaisies qui exprimaient leurs fantasmes ; c'est-à-dire, ces formations grammaticales et fictionnelles où le sujet, en tant que barré par son insertion dans une chaîne de signifiants, a pu représenter son être en tant que réel, à travers un objet métonymique. Donc, dans chaque fiction, soit le film chez Marcelo ou le match de football chez Mathias, on pouvait identifier le sujet réel qui la prononçait, le sujet barré de l'énonciation et l'objet métonymique qui le représentait, alors dans ses énoncés. Et, à travers la jouissance correspondant à cet objet, l'objet phallique en tant qu'imaginaire, on a pu toucher la jouissance déterminante de tout l'artifice fantasmatique. Cette jouissance, n'est pas sexuelle et c'est celle qui correspond à l'unique objet réel qui compte dans toute séance analytique, la voix articulée du sujet qui parle, tel que le cas de Luis l'illustre.

A ce moment-là, toutes les histoires que les sujets ont racontées, brèves ou longues, se sont réduites à une seule phrase fictionnelle, voire, à un mot ou à quelques phonèmes. Ces mots ont été, chez Marcelo, « grande » et chez Luis, « bagarreurs ». Chez Mathias la procédure phonématique ne laisse pas de doutes, il se débarrasse de quelques sons pour faire entendre de manière métonymique le mot qui intéressait son être et le représentait comme objet du désir, « pena ».

Mon mémoire de Master a montré, dans plusieurs cas cliniques et littéraires, le caractère essentiel de la pulsion scopique à partir d'une proposition de Lacan dans le Séminaire XI¹⁷⁷ : « L'œil et le regard, telle est pour nous la schize dans laquelle se manifeste la pulsion au niveau du champ scopique ». Et dans le Séminaire précédent, le X, il a illustré, avec les tableaux de Zurbarán, *Sainte Agatha* et *Sainte Lucie*, ce rapport de l'œil avec le regard dont il s'est séparé¹⁷⁸. Ainsi, si dans la constitution circulaire de l'objet, l'œil se cherche lui-même en tant qu'objet de la pulsion dont il est lui-même la source, on peut dire que ce que l'œil cherche à satisfaire est de se regarder lui-même. Donc, le regard vient à être un objet du désir qui s'est séparé de l'objet de la jouissance. Cette objet de la jouissance est l'œil, en tant qu'organe touché par des mots, autrement dit, par l'œil érotisé source même de la pulsion. « Regard ! », dit-on souvent.

Dans ce même sens, nous dirons que dans la pulsion orale dans le registre de la production d'énoncés, il s'agit aussi d'une schize entre cet objet qui sort de la bouche du sujet qui parle, la voix et les sons articulés que cette voix véhicule. Or la question est que le parcours circulaire dans la constitution de cet objet n'a pas le même point de départ que d'arrivée, comme c'est le cas de la pulsion scopique avec l'œil. Ici, la sortie est la bouche, mais ce que veut le sujet, c'est entendre dans son oreille cette voix articulée qui est sortie de sa bouche. Donc, la

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 64. La citation de Lacan est prise du Séminaire XI, p. 81 de l'édition de poche.

¹⁷⁸ Lacan, Séminaire X, p. 190-191.

schize est ici au niveau de la source de la pulsion, bouche/oreille, et pas seulement à niveau de l'objet, voix/mots. Et nous avons situé une autre schize du côté mots, à savoir, entre le registre matériel de la lettre et le phonème, et le registre en tant que texte, c'est à dire les rapports entre les signifiants et les signifiés. Donc, c'est compliqué de ne confondre pas ces schizes à ce niveau primaire de l'objet. Dans le graphique des stades de l'objet, Lacan nomme le côté bouche dans le stade 1, oral ; et le côté oreille, dans le stade 5, surmoi. Il est difficile de déterminer où peut être la jouissance du sujet qui parle et où son être réel, corps divisé en zones érogènes, qui peut s'inscrire dans son discours.

Bref, on ne peut pas considérer les paroles sans la jouissance de la voix qui leur correspond. En d'autres termes, on ne peut pas ignorer que la pulsion en tant que grammaire où le sujet essaye d'inscrire son être en tant que réel, a impliqué un surcroît d'excitation qui la soutient. Cette grammaire implique, comme un autre principe de la recherche le rappelle, un sujet par rapport à un objet. Puisque, dans le cadre psychanalytique, la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet. Ainsi l'objet petit *a*, voix, pour les cas examinés, Marcelo et Mathias, s'est constitué en tant qu'objet du désir grâce à la coupure que le sujet a faite dans son propre discours, celui qui comptait et se faisait entendre dans la séance. Le sujet qui parlait était le sujet de l'énonciation qui a pu se réaliser en tant que sujet réel dans cette coupure, parce qu'elle représentait son être en tant que réel dans son discours lui aussi réel. Mais ce qui pouvait s'échapper, c'était la jouissance qui soutenait cette formation grammaticale de son fantasme. Les mots entendus des autres, mais surtout les siens dérangeaient le rapport à son propre corps. Chez Marcelo, c'est évident, tout son corps et son visage furent bouleversés quand je lui fis entendre ce qu'il avait dit, son lapsus. Même chez Luis l'étonnement fut grand et il changea d'expression quand il entendit mes paroles qui n'étaient que l'écho des siennes en après coup : « Mais pas toi [tu n'es pas bagarreur] ». Et l'excitation de Mathias s'exprima au maximum quand dans sa bouche éclatèrent ces « ¡Qué pena ! ¡Qué pena ! ¡Qué pena ! ¡Botó el gol ! ». C'est le point vif d'émergence du sujet qui parle. Voilà la jouissance ! Elle ne peut pas s'inscrire dans le discours, elle fait simplement irruption dans le discours et perturbe l'être du sujet.

Pour se rendre de compte de cette forme de perturbation du corps comme effet de ses propres paroles entendues, il suffit de regarder un enfant de quelques mois dans son lit qui commence à s'amuser avec les sons qui sortent de sa propre bouche. C'est en écho qu'il s'entend. Comme je l'ai illustré dans mon mémoire de Master, les différentes représentations de l'écho partout dans le monde, comme par exemple dans la mythologie grecque, les sirènes qu'Ulysse devait entendre sans succomber au charme de sa jouissance, témoignent de ce fait. Et c'est, alors, cette jouissance, celle qui établit avec le propre corps du sujet qui parle un rapport dérangé, qui justifie mon choix des sculptures de Jean Baptiste Carpeaux, *Pêcheur à la coquille*, et la photographie d'Edouard Boubat, *Enfant avec escargot*, comme motifs de composition pour imager cette thèse. Il me semble que les deux artistes ont su capturer par les différents moyens de leurs arts, cet instant de jouissance qui nous détermine en tant qu'êtres parlants, et, définitivement, selon mon hypothèse, c'est elle, cette jouissance, celle qui a été traitée au moyen d'elle-même. Bien sûr, en suivant le chemin tracé par les jouissances impliquées dans les objets petits *a* mis en jeu dans la conversation analytique avec chacun des trois garçons.

Finalement, je veux ajouter à la référence de Lacan sur les rapports parole/jouissance dans l'épigraphe de ce chapitre, deux autres. Les trois références, alors, ont pour but de conduire la démonstration de l'hypothèse dans les graphes. La première ajoutée concerne le but du travail analytique. La deuxième, est, à mon avis, une nouvelle formulation de celle de l'épigraphe une fois que la jouissance a pris une autre place dans son enseignement à l'égard du signifiant, autrement dit, après que Lacan ait situé le travail analytique dans le registre de la *linguisterie*.

La première citation je l'ai présentée dans ce paragraphe du chapitre 4, un peu plus haut : « Voilà ce dont il s'agit 1) Le réel du sujet comme entrant dans la coupure, 2) l'avènement du sujet au niveau de la coupure et 3) **son rapport [dérangeant] à quelque chose qu'il faut bien appeler un réel, mais qui n'est symbolisé par rien** ». Et la deuxième, je la reprends du chapitre 2 où j'explique le registre linguistique des entretiens, celui de la *linguisterie*. Voici :

Être éventuellement inspiré par quelque chose de l'ordre de la poésie pour intervenir en tant que psychanalyste ? C'est bien ce vers quoi il faut vous tourner, parce que la linguistique est une science très mal orientée. Elle ne se soulève que dans la mesure où un Roman Jakobson aborde franchement les questions de poétique. **La métaphore, la métonymie, n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose, par quoi s'unissent étroitement le son et le sens. C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique.** Ce n'est pas du côté de la logique articulée –quoique j'y glisse à l'occasion – qu'il faut sentir la portée de notre dire. Non pas qu'il y ait rien qui mérite de faire deux versants, ce que nous énonçons toujours, parce que c'est la loi du discours, comme système d'opposition. **C'est cela même qu'il nous faudrait surmonter.**

La première chose serait d'éteindre la notion de Beau. Nous n'avons rien à dire de beau. **C'est d'une autre résonance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit.**

Un mot d'esprit n'est pas beau. **Il ne se tient que d'une équivoque**, ou - comme le dit Freud – **d'une économie**. Rien de plus ambigu que cette notion d'économie. Mais on peut dire que l'économie fonde la valeur. Eh bien ! une pratique sans valeur : voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer.

Les trois citations situent, alors les deux parcours du travail analytique dans les entretiens. L'un atteint l'être du sujet qui parle, en tant que désir ou coupure dans son discours, et l'autre atteint sa jouissance. Le point commun entre les deux parcours est, alors, l'objet petit *a* du fantasme. Cette objet, grâce à sa forme de coupure, peut représenter métonymiquement et en tant que signifiant, l'être réel du sujet, et du côté jouissance, sans doute il l'implique toujours.

Donc, avec ces pistes, venons-en maintenant à la Partie II de cette thèse, son cadre méthodologique, à partir du graphe.

B PARTIE II : LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE : LES GRAPHES, ENTRE L'INSTANT DU REGARD ET LE MOMENT DE CONCLURE

ou
Comment ça marche, le graphe ?

*Où a-t-on vu une science, fût-elle mathématique, où chaque
chapitre ne renvoie pas au chapitre suivant ?
[...]*

*Ne voyez-vous pas qu'à la mesure que j'avais, je
m'approchais toujours d'un certain point de densité où vous ne
pouviez pas parvenir sans les pas précédents ?*

*De cette praxis qui est l'analyse, j'ai essayé d'énoncer comment
je la cherche, comme je l'attrape. Sa vérité est mouvante, décevante,
glissante. N'êtes-vous pas en état de comprendre que c'est parce que
la praxis de l'analyse doit s'avancer vers une conquête du vrai par la
voie de la tromperie ? Car le transfert n'est point autre chose, le
transfert dans ce qui n'a pas de Nom au lieu de l'Autre.*

*Depuis longtemps, le nom de Freud n'a cessé de devenir plus
inopérant. Alors, si ma marche est progressive, si elle est même
prudente, n'est-ce pas parce que j'ai à vous promouvoir contre la
pente où l'analyse risque toujours de glisser, c'est-à-dire la voie de
l'imposture ?*

20 novembre 1963¹⁷⁹

¹⁷⁹ Lacan, « Introduction aux noms-du-père », *op. cit.*, 103.

L'objectif à long terme de cette recherche est la démonstration de l'hypothèse du traitement grâce à deux instruments que nous a légués l'enseignement de Lacan, le graphe et le nœud. Pourquoi ne pas se contenter d'un seul ? Parce que, en termes théoriques, le sujet principal de cette investigation est la jouissance et mon hypothèse est que sa place, par rapport au signifiant et à l'objet petit *a*, change avec chaque instrument. Ce tournant est amorcé, à mon avis, dans le Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-69), lorsque Lacan définit le champ, le réel et la logique de la jouissance¹⁸⁰.

Or, à partir de ce que le chapitre précédent nous a permis d'éclaircir sur ces rapports, signifiant/objet petit *a*/ jouissance du corps et de la *lalangue*, nous pouvons dire que ce changement implique un changement du point de vue à l'égard des rapports désir/jouissance. Parce que dans la mesure où il s'agit d'un corps « percé » par le signifiant, la division est entre ce corps parlant et la jouissance produite. Ainsi, l'être du sujet en tant que réel, peut s'inscrire dans la chaîne symbolique de son discours, mais la jouissance n'est susceptible d'aucune inscription de ce type, son affaire est la satisfaction. La possibilité de l'inscription est la possibilité même, pour le sujet, de s'inscrire en tant que désir et de se nommer en tant que désirant, dans les points d'intervalle de son propre discours. Par contre, la jouissance n'implique pas un point de coupure dans la chaîne parlée, mais un point de décharge et satisfaction dans cette même chaîne. En termes de la *lalangue*, un point où le rire peut exploser grâce à une équivoque.

Entre ces deux points, désir et jouissance, nous avons un élément en commun, l'objet petit *a* :

Signifiant / **objet petit *a*** / Jouissance de corps et de la *lalangue*
Désir / **objet petit *a*** / jouissance

À la lumière du Séminaire X, nous avons appris que l'objet petit *a*, sous la forme du phallus, marquait le caractère des rapports désir/jouissance. Je le rappelle¹⁸¹ : « Au niveau du stade phallique [...], la fonction de *a* est représentée par un manque, à savoir, le défaut du phallus comme constituant **la disjonction qui joint le désir à la jouissance** ». Donc, ces rapports sont essentiellement disjoints. Comme tous les autres objets petits *a*, le phallus a la forme de la coupure qui lui permet de se vider de toute signification et d'acquérir un statut signifiant. Dans cette mesure, donc, il peut représenter le sujet en termes métonymiques. Nous l'avons vu avec le mot sabots, dans le cas du « je » lyrique de la chanson *En passant par la Lorraine*. Mais, à différence des autres objets, le phallus est tout seul dans le graphique. Il occupe une position centrale par rapport aux autres stades. Et ces stades sont en rapport, « conjoint » : la voix du surmoi est en rapport avec l'objet du stade oral ; et l'objet anal est en rapport avec l'objet scopique.

Les objets oral et anal sont les objets de la demande, mais, à partir du stade de l'objet phallique, nous avons les objets marqués pour le désir, le phallus, le regard, la voix et on pourrait ajouter aussi l'analysant lui-même. Parce que, exactement à ce stade central, l'objet petit *a* n'entre pas seulement en fonction de

¹⁸⁰ Cf. L'introduction de cette thèse : 1.2.5.2.

¹⁸¹ Lacan, Séminaire X, p. 341-42.

signifiant, comme les autres, mais aussi en fonction de manque. C'est-à-dire susceptible de représenter le sujet qui parle en termes de manque. En continuant avec le cas de la chanson, nous dirons que c'est la fonction du bouquet de marjolaine. Il représente dans sa fonction signifiante, le manque du sujet qui chante, en tant qu'être et en tant que femme : «S'il fleurit, je serai reine; s'il y meurt, je perds ma peine ». Donc, le bouquet représente le sujet en termes métaphoriques, comme présence d'une absence possible et absence dans la présence de ce qui est dit.

Voici, donc, dans cette perspective, la progression du travail du symbolique dans la chanson : le sujet lyrique ne s'est pas inscrit seulement en termes métonymiques à travers les sabots, mais aussi en termes métaphoriques, à travers le bouquet de marjolaine. C'est-à-dire, non seulement comme signifiant dans son discours, mais aussi, en tant que manque. C'est la différence entre les deux objets de la chanson. Les sabots ne manquent pas, elle les a toujours, ils sont son signe, ils ont rapport avec la jouissance de la parole. Pour sa part, la chanson de Brassens les reprend et nous mène directement aux objets réels de la jouissance du corps : les pieds et les jambes. Par contre, ce qui s'inscrit avec le bouquet est d'un autre ordre, celui du désir. Le désir d'une autre chose et de devenir un autre être que l'antérieur : reine et pas vilaine.

Et voici, qu'arrive la disjonction du désir à partir de la jouissance, autrement dit, la séparation irrémédiable entre l'ancienne jouissance liée aux sabots et le désir marqué par le bouquet de fleurs en tant que métaphore du phallus. Il me semble que, dans les limites de ce qu'est une chanson, cette disjonction qui relie désir et jouissance est exprimée d'une certaine façon par le refrain. Il se modifie exactement au moment de la rencontre de la jeune fille avec les trois capitaines, donc, au point de rencontre avec la différence phallique. Et à cet instant, les phrases du refrain ne disent rien. C'est le point où la langue se fait la *lalangue*. Je le rappelle :

En passant par la Lorraine,
Avec mes sabots,
En passant par la Lorraine,
Avec mes sabots,
Rencontrai trois capitaines,
Avec mes sabots,
Dondaine, oh ! Oh ! Oh !
Avec mes sabots.

Donc, en faisant la démonstration de l'hypothèse à travers les graphes et les nœuds, mon objectif est de trouver ces points de disjonction entre le désir et la jouissance dans chaque entretien. Les graphes et nœuds des chansons pourront le vérifier.

Ainsi, cette Partie II, située logiquement dans cette recherche entre l'instant du regard et le moment de conclure, va nous donner, le cadre méthodologique de la première étape de la vérification de l'hypothèse, celui des graphes. Elle est constituée de cinq chapitres, 5, 6, 7, 8, 9. Le premier, justifie, à partir du but clinique de la recherche, le choix du graphe comme instrument initial d'analyse, ce chapitre 5 présente aussi les aspects généraux du graphe chez Lacan : définition

et topologies, celle du sujet, de l'objet, de la parole et du transfert. Le chapitre 6, introduit les graphes qui, spécifiquement, guident la recherche parmi ceux proposés par Lacan dans son enseignement. Il s'agit des graphes des Séminaires, V et VI, dans l'après coup, à partir des 4 graphes que Lacan définit et explique dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960).

Le chapitre 7, « Le premier étage dans le Séminaire V », montre pas à pas le fonctionnement de ce premier étage en ce qui concerne le mot d'esprit. Les deux derniers chapitres abordent les fondements de l'opération du mot d'esprit en tant qu'elle implique parole et jouissance : Chapitre 8, « Le refus et le besoin et la question par le sujet », chapitre 9, « La métonymie ». Sur ces bases méthodologiques, nous aborderons l'analyse clinique des entretiens dans la dernière partie de cette thèse.

5 JUSTIFICATION ET ASPECTS GÉNÉRAUX DU GRAPHE

5.1 JUSTIFICATION CLINIQUE DU CHOIX METHODOLOGIQUE DU GRAPHE

Depuis le début j'ai voulu que cette thèse soit de caractère clinique. Donc, l'instrument d'analyse devait être de même nature. Dans la première partie de ce paragraphe, on trouvera l'objectif clinique de la recherche. Dans la deuxième, les deux raisons qui, dans ce sens, m'ont amenée au choix du graphe comme moyen initial pour l'atteindre. Ces deux raisons sont la conséquence de mon choix pour atteindre ce but clinique dans une deuxième phase, le nœud borroméen.

La première raison fut que je trouvais le réel, de façon inattendue, dans l'interprétation d'un rêve faite par Lacan, en se servant du graphe dans le Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*. Et la deuxième, fut la conséquence de la présence d'un élément particulier parmi ceux qui structurent le graphe en tant qu'instrument d'analyses, l'imaginaire et le symbolique. Il s'agit du principe topologique ou structurel qu'ont en commun le graphe et le nœud. C'est-à-dire, que le réel extrait le graphe de la géométrie euclidienne, pour lui donner un caractère essentiellement topologique. À la lumière du chapitre 3, nous pouvons dire que l'imaginaire et le symbolique permettent positionner le texte du discours prononcé dans le graphe, de son côté, le réel, permet de définir la topologie impliquée dans toute réalisation de la parole, à travers des éléments réels qui interviennent dans le discours : le corps du sujet qui parle et la matérialité sonore ou écrite de son discours.

Enfin, dans la dernière partie du paragraphe, je me référerai à quelques éléments du réel qui nous guideront, à la façon d'une boussole, vers la jouissance dans les graphes des entretiens.

5.1.1 LE BUT CLINIQUE DE L'ANALYSE DES CAS

Les trois cas se réduisent à un seul entretien clinique, après lequel je me suis demandé ce qui s'était opéré pour chaque cas, puisqu'il y avait eu des changements subjectifs quasi immédiats. Et même si, comme Lacan l'a répété, au début et à la fin de son enseignement, une pratique n'a pas besoin d'être éclaircie pour opérer, il a également souvent insisté sur la nécessité d'éclaircir ce qui a opéré dans la pratique, au moins, pour ceux qui le souhaitent et, bien entendu, jusqu'aux limites pour chaque analyste, selon le moment logique où il se place dans sa formation. Ceci est le but de ma recherche. Je souhaite éclaircir, selon mes propres limites et possibilités, les cas, mes interventions et leurs effets. Pour

ce faire, je vais suivre les indications de Lacan, énoncées justement dans le cadre de l'analyse d'un cas, réduit à l'interprétation d'un rêve, dans le Séminaire VI¹⁸² :

Cela ne saurait pour autant nous dispenser de faire entrer en ligne de compte **les éléments structuraux avec lesquels nous avons pris ici le parti de nous familiariser**. Il faut même le faire suffisamment pour que ces signifiants nous permettent de différencier le sens de chaque cas. Et à le faire, **on voit bien que les cas les plus particuliers sont toujours ceux dont la valeur est la plus universelle**.

Je vais essayer, alors, de trouver dans la particularité de chaque entretien cette valeur universelle qui peut guider ma pratique par la suite. Il s'agit de trouver dans l'analyse des conversations, les signifiants qui permettent de distinguer le sens de chaque cas. C'est ainsi que l'on travaille dans la psychanalyse, au cas par cas, avec ce paradoxe de trouver, dans le plus particulier, une valeur universelle. Cette orientation marque, alors, la direction de mon objectif dans la recherche.

5.1.2 LE GRAPHE : DEUX RAISONS POUR LE CHOIX

Tout au long de son enseignement, Lacan nous a donné des outils et des exemples pour nous guider dans l'analyse et l'éclairage des cas. C'est-à-dire des instruments d'analyses pour étaler ces éléments structuraux qui peuvent faire surgir les traits singuliers d'un cas. On peut penser aux schèmes L et R, par exemple ; également au graphe et à la topologie ; et, finalement, au nœud borroméen. Mais en suivant le cheminement de ma recherche, je vais utiliser initialement le graphe pour étudier les cas. Voici les deux raisons de mon choix, le réel et le principe topologique qu'il instaure.

5.1.2.1 Une rencontre inattendue : le réel dans le graphe

La première raison de mon choix s'est faite à cause d'une rencontre inattendue : le réel dans le graphe. Étant donné que le point de vue de cette recherche était la jouissance, j'étais attentive à tout ce qui pourrait m'aider pour la recherche dans l'analyse des entretiens. Ainsi, le réel, en tant que registre, parce que, comme on le sait, la jouissance appartient au registre du réel.

La lecture du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* (1958-59)¹⁸³, dans la Section Clinique de Nantes¹⁸⁴, m'a permis de découvrir ce réel inattendu dans le

¹⁸² Lacan, Séminaire VI, p. 254.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 618.

¹⁸⁴ Session 2013-2014, *L'expérience du désir*.

graphe et de me débarrasser d'un préjugé de lecture qui m'avait fait penser que cette élaboration de Lacan était exclusivement symbolique, que le graphe laissait le réel au dehors et l'imaginaire en arrière dans le stade du miroir, pour être exclusivement signifiant. Voici comment j'ai trouvé autre chose, à savoir, que les trois registres, sans privilège, structurent le graphe, chacun en tenant sa place.

Dans la première partie du Séminaire VI, Lacan nous présente le graphe dans lequel il nous enseigne comment situer le désir et les vicissitudes de son interprétation tout au long du séminaire. Les cinq chapitres de la deuxième partie sont dédiés au désir. Mais dans les chapitres VIII à XII de la troisième partie, Lacan commence à aborder l'interprétation. Quand j'ai commencé à lire ces chapitres, je me suis dit que je voulais suivre tout ce qu'il disait de l'art de l'interprétation en psychanalyse, à partir de celle des rêves, qu'il fait là, à propos d'un rêve unique d'un patient d'Ella Sharp, M. Robert. Mon hypothèse était qu'on trouverait un noyau de réel à la fin de cette interprétation ; une interprétation qui, à mon avis, devrait suivre différents chemins signifiants.

Mais, à ma grande surprise j'y ai justement découvert le contraire : en suivant une trace du réel on trouve l'interprétation du rêve. Dans chacun des deux moments cruciaux de l'interprétation de ce rêve de M. Robert, le premier, imaginaire et le deuxième, symbolique, Lacan a suivi une trace du réel. C'est la même procédure qu'il suit aussi pour l'interprétation du fantasme fondamental, celui impliqué dans le transfert de M. Robert sur son analyste Ella Sharp. Le résultat de l'interprétation de Lacan a révélé la position du sujet dans le fantasme et la jouissance en jeu. Donc, c'est le réel qui nous montre le chemin du signifiant qu'on doit suivre en première et seconde instance afin de situer la jouissance en jeu dans le discours de l'analysant. Je préciserais qu'il s'agit plutôt d'une clinique orientée **par** le réel, que vers le réel ; **une clinique de la parole orientée par le réel vers la jouissance en jeu.**

La citation où j'ai trouvé ce réel inattendu dit¹⁸⁵ : « Mais il arrive aussi que, au contraire, [l'affect] constitue à l'intérieur de ce symbolique une irruption du réel, cette fois fort dérangement ». Je me suis fixé pour tâche de suivre cette trace du réel suivie par Lacan et le résultat ne m'a pas déçue¹⁸⁶, au contraire cela m'a permis de situer plusieurs points du réel dans le graphe, ce qui me conforte dans la voie de la recherche. Quelques-uns de ces points sont en rapport avec l'objet petit *a* ; d'autres, sont des manifestations directes de la jouissance, y compris l'irruption de affects. Il est fort probable que ce réel va me permettre de trouver le réel et la jouissance du nœud borroméen et de comprendre un peu mieux le réel joué dans les schèmes qui le précèdent.

¹⁸⁵ Lacan, Séminaire VI, *op. cit.*, p. 172.

¹⁸⁶ Saldarriaga, Ana Victoria. « Les passions de l'être, traces d'un réel dans le sujet ». In : *Affectio Societatis*. Revue du département de psychanalyse de l'Université d'Antioquia. Medellín, Colombie. N° 21, juillet 2014. Version en espagnol : <http://aprendeenlinea.udea.edu.co/revistas/index.php/affectiosocietatis>

5.1.2.2 Le principe topologique

La deuxième raison de mon choix du graphe pour l'analyse initiale des cas, c'est une dérivation de l'hypothèse de lecture rétroactive qui guide cette recherche en général. Dans l'après-coup, on peut penser le nœud à partir du graphe et vice-versa. Justement, ces points du réel que l'on peut trouver dans le graphe confirment cette hypothèse. Dans l'introduction, je proposais comme noyau de vérité de l'enseignement de Lacan, sa méthode orientée par la détermination de l'imaginaire, du symbolique et du réel. A présent je peux préciser qu'il s'agit, parmi les variations de l'imaginaire et du symbolique, de ce qui ne change pas, de ce qui est immuable et qui nous apporte la certitude, à savoir : le réel.

Il est aussi paradoxal que les multiples variations de l'imaginaire et du symbolique finissent par se réduire à quelques formules invariables, celles des fantasmes¹⁸⁷. Et qu'en revanche, le noyau du réel, malgré sa consistance unique, puisse permettre les infinies variations de ce qui est particulier dans chaque cas. Cela pourrait s'apparenter au mouvement d'un ruban de Moebius entre les éléments variables et invariables de la structure. Un mouvement que seule la méthode analytique peut réussir à définir.

Mais, dans le cadre de la séance analytique, une chose est certaine, dans ce réel qui peut se permettre une pluralité d'infinies variations dans chaque cas particulier, c'est la béance que laisse son irruption, bien entendu, quand cette irruption arrive dans le discours de celui qui parle. Ce sont alors ces points de rupture, d'irruption, de coupure, d'ouverture ou de fente, qui sont les premiers indices qui peuvent nous guider pour situer le réel, également dans sa consistance. Le trou qui fait la consistance et la consistance du trou, tels qu'ils sont dans le tore topologique de Lacan. Autrement dit, le réel, en tant qu'il implique un trou, produit le principe topologique du graphe et des autres instruments d'analyses proposés par Lacan.

En somme, je peux dire que, étant donné leur rapport, ces deux raisons de mon choix dans le graphe, en constituent une seule. C'est-à-dire, la possibilité qu'il nous donne de représenter, dans ses traits, la présence du réel dans le dialogue analytique. Autrement dit, considérer le réel dans le dialogue analytique implique de concevoir ce dialogue en termes topologiques. Et cela ne peut être un autre mode, puisque le sujet qui parle, crée, en tant que corps et parole, des trous et consistances. Ces deux derniers éléments fondent toute topologie. Ainsi, le réel constitue et fonde le principe topologique qui soutient l'expérience psychanalytique de la parole et les instruments avec lesquels nous pouvons nous la représenter et l'expliquer.

¹⁸⁷ Je pense aux formules que Lacan nous a données des fantasmes obsessionnel, hystérique, perverse et psychotique pendant son enseignement.

5.1.3 L'ORIENTATION PAR LE RÉEL DANS LE GRAPHE

Donc, en suivant ce principe topologique, les percées du réel, on peut dans le cadre de cette recherche, d'un côté situer la jouissance en jeu dans les cas, à travers l'intervention analytique ; et de l'autre, faire des comparaisons entre les schémas et les différents outils que Lacan nous donne, pour penser l'expérience de l'analyse. C'est la certitude du réel qui nous guide par rapport au symbolique et l'imaginaire. Ce réel soutient l'enseignement de Lacan ; ce qui change, à mon avis, c'est la place que la jouissance prend, en tant manifestation du réel, à l'égard du signifiant et de l'objet petit *a*, comme je l'ai déjà mentionné dans l'introduction. Ce changement de place est aussi le point clé que j'ai signalé comme celui qui a marqué le changement de registre chez Lacan quand il parle de la folie. Je le rappelle : le changement du registre de la langue à la *lalangue* au travers de la « folisophie » par rapport au terme « psychoses ». L'expérience analytique nous le prouve : à la fin d'une analyse ou, voire, d'un bref traitement, ce qui change est le rapport du sujet à sa jouissance. Ceci confirme mon hypothèse : chez Lacan, il s'agit d'une clinique de la parole dans ses trois registres, mais orientée par le réel vers la jouissance en jeu.

Ainsi, du point de vue de la jouissance nous pouvons situer dans le graphe quatre éléments comme indicateurs du principe topologique qui le régit :

- 1) Des irruptions : les affects, les passions
- 2) Des trous
- 3) Des consistances
- 4) Des manifestations du réel : la jouissance.

Ces quatre facteurs nous permettront, du côté clinique, de faire l'analyse de chacun des cas pour dégager leurs traits particuliers ; et du côté théorique et méthodologique, de pouvoir nous déplacer avec plus de sécurité du graphe au nœud et vice-versa, selon notre hypothèse de lecture dans l'après-coup. Il convient d'ailleurs de signaler que consistance et trou, en tant que tore, permettent de mieux saisir ce qui concerne les objets *a* dans l'expérience analytique et vice-versa. L'analyse des cas nous révélera le statut et la fonction des affects et de la jouissance par rapport à ces objets et vice-versa.

5.2 ASPECTS GÉNÉRAUX DU GRAPHE

Le but de cette deuxième partie du chapitre est de donner un cadre conceptuel général aux graphes spécifiques qui vont nous guider dans l'élaboration des graphes des trois cas. Ainsi, le lecteur trouvera, en premier lieu, un rapide coup d'œil sur des moments de travail de Lacan sur le graphe. Puis, une petite sélection de définitions que Lacan formule, pour commencer à nous orienter

vers ce que l'on peut concevoir pour le graphe. À partir d'elles j'essaie de déterminer les quatre topologies qui le constituent. Toutes elles s'appliquent à l'analysant, mais dans les quatre rapports différents qu'il établit dans la séance analytique, à savoir : avec son corps en termes de jouissance, avec le signifiant, avec la parole et avec son analyste. Ces rapports, impliquent, alors, que dans le graphe nous pouvons représenter les quatre topologies correspondantes, celle de l'objet petit *a*, celle du sujet, celle de la parole et celle du transfert. Comme la topologie de la parole va se rapporter avec celle des nœuds, je vais la laisser, alors, pour l'aborder dans une recherche future. Et, comme déjà je me suis référée à la topologie de l'objet petit *a*, je vais traiter dans ces aspects généraux du graphe, ce qui a rapport avec la topologie subjective et celle du transfert.

5.2.1 LES GRAPHES DANS L'ENSEIGNEMENT DE LACAN

Le début de l'enseignement de Lacan sur le graphe, est dans le séminaire V, *Les formations de l'inconscient*¹⁸⁸ (1957-58). Il aborde là ces formations à partir du livre de Freud sur le *Witz*. Les questions que Lacan va poser, nous dit-il dans les premières phrases, concernent de façon directe « la fonction dans l'inconscient du signifiant ». Et par la suite, dans le séminaire VI sur le désir et son interprétation (1958-59), il nous dit que le but du graphe c'est de « montrer les rapports du sujet parlant avec le signifiant »¹⁸⁹. Dans le premier cas, pour examiner la fonction du signifiant dans l'inconscient, Lacan s'appuie sur les formations de l'inconscient ; dans le deuxième, pour examiner les rapports du sujet parlant avec le signifiant, il se réfère au désir et à son interprétation. Nous avons, alors, dans ces propositions la séquence suivante avec un terme commun, « signifiant » :

Sém. V : Formations de l'inconscient > Fonction du **signifiant** dans l'inconscient

Sém. VI : Rapports du sujet parlant avec le **signifiant** > Le désir et son interprétation

En relisant cette séquence, on peut la réunir par ses extrémités, parce que nous savons que le noyau des formations de l'inconscient est, en termes signifiants, le désir. Et quelques-unes de ces formations comiques que sont les *Witz*, les bizarreries que sont les rêves de jour ou de nuit, et les beautés de l'art et de la littérature dans toutes leurs expressions, impliquent toujours qu'un désir en est le noyau. C'est un désir qui ne peut pas s'exprimer directement. Et les détours des signifiants utilisés dans chaque cas, méritent, alors, de les lire, à partir de leur sens explicite, dans autre sens, celui du désir. Autrement dit, ces formations méritent et appellent une interprétation.

Mais, aussi, en relisant la séquence dans le sens qui va du centre commun, « le signifiant » aux extrémités, nous avons :

Formations de l'inconscient / Fonction dans l'inconscient du > **signifiant** < rapports du sujet parlant avec / désir / interprétation

¹⁸⁸ Lacan. Séminaire V, p. 9-14.

¹⁸⁹ Lacan, Séminaire VI, p. 38.

Dans ce sens, les rapports du sujet parlant avec le signifiant, impliquent la constitution d'un désir, dans la mesure où il parle d'autres choses. Et dans cette même mesure, alors, certains signifiants peuvent acquérir une fonction dans l'inconscient, celle de représenter ce désir dans la chaîne prononcée. Ainsi, ces deux séminaires, V et VI, peuvent se référer l'un à l'autre, en termes du graphe, à partir de ce point commun entre eux qui est le signifiant. Pouvons-nous dire qu'il s'agit du même phénomène : le signifiant, examiné depuis deux points de vue différents, celui de l'inconscient et celui de l'être qui parle ? Peut-être. De toute façon, c'est qui est clair, c'est que dans les deux cas, il ne s'agit pas du signifiant tout seul comme se référant seulement au symbolique. Nous avons vu comment le principe topologique lui donne son fondement, impliquant aussi le réel et, en conséquence, l'imaginaire.

Deux ans après le Séminaire VI, Lacan mettra par écrit ses élaborations du graphe dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* (1960). Je l'ai situé, dans l'introduction comme le moment de conclure pour lui, par rapport aux élaborations dans les deux Séminaires, V et VI. Par la suite, on trouve des graphes dessinés dans les séminaires suivants publiés jusqu'à présent : X (p. 12 et 15) XI (p.157), XVI (p. 50, 53, 54, 87, et 101) et XVIII (p. 81). Et selon l'index référentiel de Henry Krutzen¹⁹⁰, qui inclut les séminaires non publiés encore, les références de Lacan au graphe après les Séminaire VI se poursuivent dans tous jusqu'au Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-69). Justement, jusqu'au moment où il commence à dégager le champ de la jouissance comme je l'ai signalé dans l'introduction. Absent du Séminaire XVII, des quatre discours, le graphe est repris, d'abord, dans le Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas de semblant* (1971), pour parler de la topologie de la parole. Et puis, dans le XIX, *...ou pire* (1971-72), pour commencer à parler des nœuds, comme nous l'avons étudié à la fin du chapitre 2. Après cela, comme si les nœuds avaient pris son relè, la dernière référence sera faite dans le séminaire XXI, le 9 avril 1974, autour de l'objet petit *a*. Donc, comme je l'ai déjà signalé en plusieurs occasions, on peut lire le graphe dans l'après-coup à partir du dernier enseignement. Et ce c'est ce que j'essayerai de faire dans le chapitre suivant. Mais, pour l'instant, je resterai dans le contexte des premières années. Dans ce cadre, alors, je prends la définition de Lacan et ses fondements topologiques.

5.2.2 DÉFINITIONS DU GRAPHE

Comment concevoir le graphe ? Je vais citer quatre références que Lacan nous donne dans le séminaire VI sur l'interprétation du désir, pour nous faire une idée de ce qu'est un graphe, et puis, une cinquième, qui me semble parachever le tout, prise de l'écrit final *Subversion du sujet et dialectique du désir*. Voici les quatre références :

Chapitre II, P. 37 : « **ce graphe est un discours.** »

P. 38 : « **[Son but]** c'est de **montrer les rapports**, pour nous essentiels, en tant que nous sommes analystes, **du sujet parlant avec le signifiant.** »

Chapitre XI, p. 233-34 :

¹⁹⁰ Krutzen, H. *Index référentiel*, op.cit., p. 272.

Il s'agit de voir si le problème ne peut pas s'éclairer à être articulé d'une façon qui lie mieux l'interprétation avec ce sur quoi j'essaye ici de mettre l'accent, à savoir, **la topologie intersubjective**. C'est ce que j'essaye toujours, sous diverses formes, de construire, de restituer, devant vous, pour autant que **cette topologie est celle-là même de notre expérience**. Dans l'analyse, au moment de chaque phénomène, **les places du sujet, du petit autre, du Grand Autre, doivent toujours être par nous marquées**, si nous voulons éviter de nous empêtrer dans cette sorte d'écheveau, de nœud, comme serré d'un fil qu'on n'a pas su dénouer, et qui forme, si l'on peut dire, le quotidien de nos explications analytiques.

Chapitre XVI, P. 345 : « **La structure est** précisément ce dans quoi j'essaie de vous donner une clef qui vous permette de vous repérer avec certitude, à savoir, **cette forme topologique que j'appelle le graphe**, et qu'on pourrait peut-être appeler **le gramme** ».

Et voici la référence extraite de *Subversion du sujet et dialectique du désir*, avec laquelle il définit le caractère du graphe et à quoi il sert.¹⁹¹ :

Il nous faut dès lors pousser beaucoup plus loin devant vous la topologie que nous avons élaborée pour notre enseignement dans ce dernier lustre, **soit introduire un certain graphe** dont nous prévenons qu'il n'assure qu'entre autres l'emploi que nous allons en faire, ayant été construit et mis au point à ciel ouvert pour repérer dans son étagement la structure la plus largement pratique de données de notre expérience. **Il nous servira ici à présenter où se situe le désir par rapport à un sujet défini de son articulation par le signifiant.**

La première chose qui appelle mon attention dans cette sélection est l'appréciation que Lacan donne rétrospectivement de son enseignement à partir du graphe. Et la deuxième, son insistance dans le caractère topologique de cet enseignement et du graphe lui-même. Je vais me référer à ces deux aspects de la définition, alors.

5.2.2.1 Perspective topologique du graphe dans l'après-coup

Lacan précise que le graphe est sa manière de pousser plus loin la topologie qu'il a élaborée dans les derniers cinq années de son enseignement. C'est-à-dire que, si l'on tient compte des années précédant la date de cette référence à *Subversion du sujet*, le 20 septembre 1960, nous pouvons dire que cette topologie a commencé à se déployer, alors, en 1955, c'est l'année des Séminaires II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-55), et Séminaire III, *Les psychoses* (1955-56). Bien sûr, avant ces dates, on trouve aussi le réel, en termes d'un corps parlant et des mots écrits ou prononcés. Donc, le principe topologique était aussi présent. D'abord, comme une exhortation continue pour nous situer dans la perspective psychanalytique à travers les trois registres, RSI. Mais aussi sous d'autres dénominations du réel dans des textes plus anciens. Je pense, par exemple à sa thèse sur le cas Aimée, celui sur les sœurs Papini et, voire dans *Les Complexes*

¹⁹¹ Lacan, *Subversion et dialectique du désir*. Op. cit., p. 284-85

familiaux de 1938. Le réel est toujours présent par rapport aussi, à ce qui deviendra le symbolique et l'imaginaire en 1953¹⁹². Je reviendrai là-dessus dans le chapitre VI. Pour l'instant ces mots de Lacan en après-coup sur ses élaborations topologiques nous avertissent que, depuis ces deux Séminaires, II et III, il prend le chemin topologique que le réel lui montre¹⁹³. Bien qu'il ne se soit concrétisé qu'avec le graphe, deux ans après.

Et moi, en après coup, je comprends, alors, le sens de ces mots qui m'ont arrêtée à l'époque dans ma lecture du Séminaire III, *Les psychoses*, pour me renvoyer au Séminaire I. Je cite Lacan dans le premier chapitre de ce troisième Séminaire¹⁹⁴ : « À travers ce rappel, vous devez avoir déjà reconnu les trois ordres dont je vous rabâche combien ils sont nécessaires à comprendre quoi que ce soit de l'expérience analytique – c'est à savoir, le symbolique, l'imaginaire et le réel ». Non, en effet, je ne les avais pas reconnus dans ce rappel des deux Séminaires précédents qu'il venait de faire, pour commencer le Séminaire III. Et je n'étais pas prête, alors, pour comprendre les phrases avec lesquelles il concluait cette première séance du Séminaire. À mon avis, elles contenaient une série de propositions clés pour le travail analytique, que je voulais entreprendre¹⁹⁵ :

Il n'en reste pas moins que c'est à une certaine façon de manier la relation analytique qui consiste à authentifier l'imaginaire, à substituer à la reconnaissance sur le plan symbolique la reconnaissance sur le plan imaginaire, qu'il faut attribuer les cas bien connus de déclenchement assez rapide de délire plus ou moins persistant, et quelque fois, définitif.

Le fait qu'une analyse peut déclencher dès ses premiers moments une psychose, est bien connu, mais jamais personne n'a expliqué pourquoi. C'est évidemment fonction des dispositions du sujet, mais aussi d'un maniement imprudent de la relation d'objet.

Qu'est-ce que veut dire qu'on peut « authentifier l'imaginaire » ? C'est-à-dire, faire un « maniement imprudent de la relation d'objet » ? Ces deux questions ont marqué le début de ma recherche sur les psychoses il y a quelques années. Et maintenant, je crois que le parcours effectué jusqu'à aujourd'hui m'a donné les éléments nécessaires pour commencer à répondre à partir des trois cas de Marcelo, Mathias et Luis. Parce que maintenant j'ai compris que ces propositions impliquent le cadre topologique que Lacan signale dans l'après-coup à partir de ses conclusions sur le graphe. Donc, dans cette perspective *Nachträglichkeit* que Lacan nous donne dans le Séminaire III, la fonction des deux premiers séminaires, *Les écrits techniques de Freud* (1953-54) et II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-55), est de nous préparer justement pour l'élaboration topologique des trois registres, entamée par Lacan dans le troisième Séminaire.

¹⁹² Je rappelle la séquence de ses élaborations en cette année : 23 juin 1953, Conférence *Le symbolique, l'imaginaire et le réel*. Discours de Rome, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, 26 et 27 septembre 1953. Première séance du Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud* (1953-54) 8 novembre 1953.

¹⁹³ Il me semble que dans le Séminaire I, Lacan s'est servi pour ses élaborations topologiques du schéma optique (p. 126, 198 et 220 de l'édition de poche) et de ce qu'il appelle « un petit diamant », un dièdre à six faces (*Ibid.*, p. 412)

¹⁹⁴ Lacan, Séminaire III, p. 17.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 24.

5.2.2.2 Caractère topologique du graphe

La deuxième chose qu'il m'intéresse de souligner dans ces citations et que j'ai mises en gras, c'est les trois aspects de la définition du graphe : il est un discours, une forme topologique et une structure, de telle façon que l'on pourrait l'appeler aussi « gramme ». Un « gramme » est la mesure de quelque chose qui a de la consistance. Il ne s'agit pas, alors d'un plan à deux coordonnées, comme les livres et même le mot « graphe » peuvent nous le faire penser. C'est quelque chose qui est dans l'espace. Dans ce sens, le CNRTL offre dans ses synonymes une petite série qui peut nous aider à nous faire une image de ce que Lacan pouvait vouloir nous dire : goutte, peu, liard, miette et poids. Ainsi, ce gramme est dans le graphe. Et alors, qu'est-ce un « graphe » ? Wikipédia offre les acceptions suivantes¹⁹⁶ :

- Le mot graphe possède plusieurs significations. Il est notamment employé :
- 1) En mathématiques, et plus précisément :
 - 1.1.-) Dans la théorie des ensembles, graphe d'une fonction (ou graphe ensembliste),
 - 1.2.-) Dans la théorie des graphes, un graphe orienté ou un graphe non orienté ;
 - 2) En informatique, on utilise les graphes comme structures de données.
- Le mot graphe peut également désigner :
- 3) Un certain type de graffiti, dont les lettres ont un volume.
 - 4) Par abus de langage, un graphique.

Donc, d'un côté, je comprends, alors, que jusqu'ici, pour moi, un graphe se réduisait à un graphique, par un abus du langage (Acception 4). Et de l'autre, que, en son sens précis, il s'agit effectivement d'un graphique, mais avec des lettres qui ont « un volume » (Acception 3). Donc, c'est pour cela que Lacan peut le nommer aussi « gramme ». Avec ces précisions, voyons alors avec rigueur, la définition de graphe, selon le cadre mathématique de son origine. Je cite Wikipédia à nouveau¹⁹⁷ :

Un graphe est un ensemble de points nommés nœuds (parfois sommets ou cellules) **reliés par des traits** (segments) **ou flèches nommées arêtes** (ou liens ou arcs). **L'ensemble des arêtes entre nœuds forme une figure similaire à un réseau**. Différents types de réseaux sont étudiés suivant leur genre de forme (ou topologie) et propriétés ; les arbres, une sous-catégorie plus simple de graphes, est particulièrement important et étudiés, notamment en informatique.

Les arêtes peuvent être orientées (flèches) ou non orientées (traits). Si les arêtes sont orientées, la relation va dans un seul sens et est donc asymétrique, et le graphe lui-même est dit orienté [Figure 7]. Sinon, si les arêtes sont non orientées, la relation va dans les deux sens et est symétrique, et le graphe est dit non orienté [Figure 8]

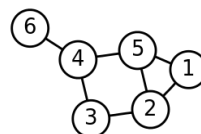


Figure 9 : Graphe non orienté

¹⁹⁶ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Graphe>

¹⁹⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9orie_des_graphes

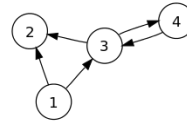


Figure 10 : Graphe orienté

Donc, voilà la base sur laquelle Lacan élabore ses graphes. Ils sont alors, du type orienté. Nous avons trouvé le premier élément qui nous mènera du graphe aux nœuds dans une recherche prochaine : ces points reliés par les flèches ou arêtes, appelés justement « nœuds ». Continuons, alors à examiner le sens et la définition que Lacan va attribuer au graphe dans la psychanalyse. Selon les définitions que j'ai citées plus haut, il est, en tant que forme topologique, équivalent à un discours et à une structure.

Graphe ou gramme = discours = forme topologique = structure

Pour chercher à comprendre un peu dans quel sens Lacan fait équivaloir ces termes, à partir cette topologie qui est le graphe, je suis allée à l'index de M. Krutzen¹⁹⁸, pour chercher les références de Lacan à la topologie. On les trouve dans tous les Séminaires, depuis le premier en 1953, jusqu'au dernier en 1976. Cependant, quand j'ai vérifié les premières références, en cherchant l'origine de l'expression chez Lacan, j'ai réalisé que ces références n'impliquent pas nécessairement le terme « topologie », que je cherchais. Il apparaît pour la première fois, selon ma lecture, dans le Séminaire III. Deux inférences se dégagent de cette petite recherche terminologique.

Tout d'abord, cela précise le principe topologique que j'avais pu isoler comme fondement du graphe à partir de l'objet petit *a*, grâce à une référence, dans le Séminaire II, au noyau topologique qui guide le travail psychanalytique, celui constitué par les rapports du sujet avec un objet. Donc, je dois essayer d'articuler cette perspective topologique qui inclut le sujet avec celle de l'objet petit *a* que j'avais déterminé initialement dans le chapitre 4 pour aborder le graphe. Ensuite, cela spécifie le caractère essentiellement topologique du graphe, en ajoutant à la série de références ici examinées, cette référence première de Lacan sur la topologie dans le Séminaire III. Je vais m'intéresser à ces deux références, alors, dans les deux paragraphes suivants.

5.2.3 LE NOYAU TOPOLOGIQUE : SUJET/OBJET EN RAPPORT DE PERTE

5.2.3.1 Extension du principe topologique de la recherche

Dans l'introduction, j'avais indiqué que dans les entretiens les rapports jouissance/sujet du début ont été modifiés d'une certaine façon, grâce à la mise en jeu d'un objet. Le fondement théorique de cette formulation est la proposition Lacanienne que : « la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du

¹⁹⁸ Krutzen, *op. cit.*, p. 686-690

sujet ». La précision de l'hypothèse initiale dans le chapitre 4, à partir de ce que les cas de Mathias et Marcelo mettaient au premier plan, un traitement à travers l'objet, ont confirmé ma formulation à l'égard du rôle de l'objet dans les entretiens. L'opération de coupure sur les objets regard et voix, a mis en lumière la première partie de la proposition de Lacan, « la constitution de l'objet ». Et, donc, si un objet s'était constitué, alors, nous devons supposer que le sujet s'était réalisé d'abord. Nous l'avons mentionné, mais sans spécifier en quoi pouvait consister cette réalisation.

Puis dans l'introduction de cette deuxième partie de la thèse nous avons considéré l'objet petit *a* dans sa perspective topologique, à partir du point de vue de la jouissance. Il nous reste la tâche d'articuler, alors, ces deux aspects, en tant qu'effet de coupure nécessaire pour la constitution de l'objet ; et en tant que point topologique, du point de vue de la jouissance. La priorité donnée à la détermination du caractère topologique du graphe nous a permis de situer les rapports sujet/objet dans un sens topologique aussi. Nous verrons comment nous pourrions les articuler avec ces rapports qui font dépendre la constitution de l'objet en tant que coupure, de la réalisation du sujet. Dans ce premier moment de précision de l'hypothèse, nous avons déterminé que l'être du sujet était représenté dans la coupure même de sa chaîne discursive, le moment où il se réalise. Il faut confirmer si effectivement il s'agit de cette réalisation subjective ou si elle est en rapport avec une autre réalisation¹⁹⁹.

Donc, le but de cet examen sur le noyau topologique des rapports sujet/objet, exprimé par Lacan dans la citation de son deuxième Séminaire, est d'étendre le principe topologique de la recherche vers le corrélat de l'objet qui est le sujet, Sûrement l'examen de cette référence pourra nous indiquer quelque chose de plus à l'égard de ce qu'on peut concevoir comme « la réalisation du sujet ».

5.2.3.2 Le couple disjoint sujet/objet dans l'énonciation

Ce noyau topologique référé aux rapports sujet/ objet c'est, selon ma lecture, le support du principe topologique de l'enseignement de Lacan. Voici ce principe topologique, également freudien, exprimé dans la référence à la topologie dans le Séminaire II, selon *L'index référentiel* de H. Krutzen²⁰⁰ :

Ce qui distingue ici Freud de tous les auteurs qui ont écrit sur le même sujet **[le problème des relations du sujet et de l'objet]** [...] c'est l'idée que **l'objet de la recherche humaine** n'est jamais un objet de retrouvailles au sens de la réminiscence. Le sujet ne retrouve pas les rails préformés de son rapport naturel au monde extérieur. **L'objet humain se constitue toujours par l'intermédiaire d'une première perte.** Rien de fécond n'a lieu pour l'homme sinon par l'intermédiaire d'une perte de l'objet.

¹⁹⁹ L'analyse des cas nous permettra de déterminer la fonction de la coupure dans la réalisation du sujet.

²⁰⁰ Lacan, Séminaire II, p. 189.

Le principe topologique que j'avais pu esquisser plus haut considérait des trous et consistances dans le corps et la parole de l'être parlant. Cette citation nous permet de préciser qu'il s'agit, surtout, **du rapport de perte** que l'être parlant, en tant que sujet, établit avec ses objets. Lacan parle d'une première perte constituante. Nous verrons plus loin quelle est cette perte. Mais ce qui est clair c'est que, c'est à partir d'elle que peuvent se constituer toutes les autres. D'ailleurs, les coupures qui font entrer les objets de la pulsion en fonction d'objet petit *a*, impliquent, justement, une perte. Cette coupure vaut donc, aussi, pour ce qui concerne l'objet dans ce noyau topologique originaire constitué par le couple disjoint sujet/objet, il ne peut être constitué qu'en relation de perte. Perte et coupure sont constituantes de l'objet par rapport au sujet. Donc, dans le versant du sujet, la question est : comment un être parlant peut-il devenir sujet ?

Nous avons dit que cela arrive en premier lieu, quand il parle et qu'il produit ces objets que sont les énoncés. Dans cette perspective de perte, nous dirons, alors, qu'il les perd dans le fait même de sa production. Or, parler n'implique pas nécessairement ni la réalisation du sujet ni la constitution de l'objet. On peut parler sans être sujet. Pourquoi ? Cette question me renvoie au Séminaire I, où Lacan définit ce qu'est un sujet par rapport à son objet, dans les termes suivants ²⁰¹ :

Qu'est-ce que nous appelons **un sujet** ? Très précisément, **ce qui dans le développement de l'objectivation, est en dehors de l'objet.**

On peut dire que l'idéal de la science est de réduire l'objet à ce qui peut se clore et se boucler dans un système d'interactions et de forces. L'objet, en fin de compte, n'est jamais tel que pour la science. Et il n'y a jamais qu'un seul sujet – le savant qui regarde l'ensemble, et espère un jour tout réduire à un jeu déterminé de symboles enveloppant toutes les interactions entre objets. Seulement, quand il s'agit d'êtres organisés, le savant est bien forcé de toujours impliquer qu'il a l'action. Un être organisé, on peut certes le considérer comme un objet, mais tant qu'on lui suppose une valeur d'organisme, on conserve, ne serait-ce qu'implicitement, la notion qu'il est un sujet.

Pendant l'analyse, par exemple d'un comportement instinctuel, on peut négliger un certain temps la position subjective. Mais cette position ne peut absolument être négligée quand il s'agit du sujet parlant. **Le sujet parlant** nous devons forcément l'admettre comme sujet. Et pourquoi ? Pour une simple raison, c'est qu'il est capable de mentir. C'est-à-dire qu'il **est distinct de ce qu'il dit**.

Eh bien, **la dimension** du sujet parlant, **du sujet parlant en tant que trompeur, est** ce que Freud nous découvre dans l'**inconscient**.

Dans la science le sujet n'est finalement maintenu que sur le plan de la conscience, puisque le *x* sujet dans la science est au fond le savant. C'est celui qui possède le système de la science qui maintient la dimension du sujet. Il est le sujet, pour autant qu'il est le reflet, le miroir, le support du monde objectal. **Freud au contraire nous montre qu'il y a dans le sujet humain quelque chose qui parle, qui parle au plein sens du mot, c'est-à-dire quelque chose qui ment, en connaissance de cause, et hors de l'apport de la conscience.** C'est – au sens évident, imposé, expérimental du terme – réintégrer la dimension du sujet.

Je souligne : « **Le sujet parlant** nous devons forcément l'admettre comme sujet. Et pourquoi ? Pour une simple raison, c'est qu'il est capable de mentir. C'est-à-dire qu'il **est distinct de ce qu'il dit** ». Voilà, dans la perspective de la production d'énoncés, ce qui implique que le sujet parlant devient sujet, quand il

²⁰¹ Lacan, Séminaire I, p. 301-2.

peut être distinct de ce qu'il dit. Donc, quand il ment, le rapport de disjonction du sujet avec son objet, en tant qu'énoncé, est mis en évidence, les cas de Marcelo et Luis en sont une illustration. Leurs énoncés étaient des mots trompeurs qui annonçaient le sujet de l'inconscient. Cependant si chez Marcelo il y avait clairement une intention trompeuse à l'égard de sa mère, chez Luis, l'intention n'existait pas. Il croyait que ce qu'il me disait était tout à fait vrai, ses amis étaient bagarreurs, pas lui. Nous reviendrons là-dessus au moment des graphes qui le concernent, pour établir le niveau de différence entre les deux mensonges. La question est que ces précisions de Lacan complexifient encore le principe topologique, parce que dans ces rapports topologiques sujet/objet en termes de perte, nous devons encadrer d'une part les rapports avec la conscience et ceux avec l'inconscient. De toute façon, on peut dire que si Marcelo avait pleine conscience de son mensonge, ce n'est pas le cas de Luis. Et de l'autre, le principe topologique formulé par Lacan en termes de perte, implique aussi une recherche.

5.2.3.3 L'objet perdu de la recherche humaine et le sujet de l'inconscient

Un sujet peut entreprendre une recherche scientifique ou dans n'importe quel domaine, technique, artistique, quotidien, etc., mais cette recherche est corollaire à celle plus ancienne, qui a constitué un être parlant, celle qui implique un autre objet, celui de « la recherche humaine », comme l'exprime Lacan dans le séminaire II. Or cet objet est un objet irrémédiablement perdu. Il n'est pas question d'une retrouvaille dans le sens philosophique ; ni de cet objet qui peut se clore et se boucler dans un système d'interactions et de forces, dans le sens de la science. Cela implique deux objets distincts de recherche pour un même sujet. Et ce sujet, alors, se divise aussi, dans la mesure où le sujet de la science, le sujet « savant » vient à se substituer à celui de la recherche humaine. Sûrement Lacan avait en tête plusieurs textes de Freud qui abordent le même sujet. Mais, je voudrais citer un fragment d'un texte de Freud que je crois maintenant comprendre un peu plus à la lumière des précisions de Lacan. Il s'agit du texte de 1925 que j'ai déjà cité à propos des temps logiques dans la psychanalyse, dans le chapitre 2, *La négation*.

Nous avons vu comment la négation, dans le cadre de la séance analytique, implique que la fonction intellectuelle du jugement s'est séparée du processus affectif. « La négation est une manière de prendre connaissance du refoulé » nous explique Freud. Donc, elle est juste au point où les deux sujets et les deux objets de la recherche scientifique et de la recherche humaine se divisent. Et on comprend, alors, qu'un refoulement sur le processus de la recherche originelle l'a attaché aux autres recherches du sujet. Elles occupent toute la place dans la conscience et le sujet ne s'aperçoit pas de cette autre recherche qui engage son être. Elle reste, donc, dans l'inconscient, comme une âme en peine, jusqu'à ce qu'une oreille attentive puisse l'entendre, comme l'oreille littéraire ou l'oreille psychanalytique. Dans la littérature, nous l'avons noté dans les deux négations qui ont précédé les avènements subjectifs dans la chanson de George Brassens et dans *En passant par la Lorraine*. « Je ne suis pas si vilaine », répondait la voix féminine à la dénomination des trois capitaines. Et, puis, dans la

chanson moderne, la voix masculine répétait à chaque couplet ; « Moi, qui ne suis pas capitaine ».

Ainsi, dans le cadre psychanalytique, c'est cette autre recherche ce que Freud entend dans cette négation. Et, à mon avis, l'oreille de Luis aussi, quand je réponds à son affirmation avec une négation : « mais pas toi [tu n'es pas bagarreur] ». Par contre, dans le cas de Marcelo la négation a un effet contraire dans l'oreille de sa mère. Elle entend ce qu'elle voulait entendre de la bouche de son fils, dans le registre conscient. Il dit « Je ne veux plus rien », pour sa mère, ces mots disaient : « je ne vais pas prendre les chips ». Ainsi, quand il prend autre chose, les friandises de maïs, je suis cette piste qui parle de sa recherche subjective, et je ne me trompe pas. Dans ce mensonge s'exprimait la vérité de son être. C'est incroyable ! Un même mot, « non », qui peut ouvrir ou fermer les portes vers le sujet. Voyons, alors, la suite de l'article de Freud sur la négation pour comprendre ce processus affectif, cause du refoulement exprimé dans les jugements d'attribution et d'existence sur lesquels un sujet doit décider à l'égard des objets. D'ailleurs, les précisions de Lacan sur les formes stadiques de l'objet et sa constitution pourront nous aider à faire la lumière sur ce passage exigeant de Freud²⁰²:

La fonction de jugement doit pour l'essentiel aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité. **La propriété dont il doit être décidé pourrait originalement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible.** Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant le transfert [du sens]²⁰³ : cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure hors de moi. Donc : ça doit être en moi ou bien en dehors de moi. **Le moi-plaisir originel, comme je l'ai exposé ailleurs, veut s'introjecter tout le bon et jeter hors lui tout le mauvais.** Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au-dehors est pour lui tout d'abord identique²⁰⁴.

Cela vaut la peine de nous arrêter à cette note de Freud qui nous renvoie à ce texte écrit dix ans auparavant, « Pulsions et destins de pulsion ». Il nous donne là les éléments nécessaires pour continuer la lecture de cette explication de la séparation sujets/objets dans les recherches d'un sujet. Voici, alors, ces bases posées en 1915²⁰⁵ :

[...] la vie psychique, en tant que telle est dominée par trois polarités, trois oppositions :

Sujet (moi) – objet (monde extérieur)

Plaisir – déplaisir

Actif – passif

L'opposition moi/non moi (extérieur), (sujet – objet), est imposée très tôt à l'être individuel, comme nous l'avons déjà dit, par l'expérience qu'il fait de pouvoir imposer silence, par son action musculaire, aux excitations externes tandis qu'il reste sans défense contre les excitations pulsionnelles. Cette opposition reste souveraine avant tout dans l'activité intellectuelle et crée la situation fondamentale pour la recherche, situation qu'aucun effort ne peut modifier.

²⁰² Freud, « La négation », *op.cit.* p. 137-38.

²⁰³ Note du traducteur.

²⁰⁴ Note de Freud : Cf. Les développements de « Pulsions et destins de pulsions ».

²⁰⁵ Freud, « Pulsions et destins de pulsion », *op. cit.*, p. 35.

Il me semble que justement dans ce texte de 1925, Freud conclut sa réflexion sur ces rapports du sujet avec ses recherches, à partir de ces trois polarités. Les dix ans écoulés entre l'un et l'autre texte n'ont pas été vains. La pulsion de mort, le plus, au-delà du principe de plaisir et le deuxième topique avec lequel il réoriente les rapports entre la conscience et l'inconscient témoignent des moments qui lui ont permis de conclure. Et dans ce sens, selon les lectures que j'ai pu faire, je dirais que deux autres articles seraient chez Freud dans cette ligne de réflexion. Je pense à « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » (1910)²⁰⁶ et « Note sur le « Bloc-notes magique » » (1924)²⁰⁷. Le lecteur qui connaît ces textes en retrouvera sûrement les traces dans cette élaboration conclusive de 1925. Or, malgré les changements de perspective du problème que les progrès de sa réflexion ont apportés, une chose paraît ne pas changer, les trois polarités de la vie psychique qui en sont les fondations. Et dans ce sens, alors, c'est sans doute la première polarité qui instaure, selon ses explications, les conditions de la recherche humaine, donc, originaire, primaire et structurante. C'est-à-dire, la polarité « Sujet (moi) - objet (monde extérieur) ». On est tenté de dire les rapports intérieur/extérieur, mais si Freud ne l'exprime pas comme ça, c'est parce qu'il s'agit d'une polarité, dont le noyau est constitué par ce couple disjoint que sont le sujet et l'objet. Le premier en tant que moi ; le deuxième, en tant que monde extérieur. Voici, alors, la conclusion de ces réflexions en 1925, à partir de la négation, point nodal de la division subjective²⁰⁸ :

L'autre décision que doit prendre la fonction de jugement, celle qui porte sur l'existence réelle d'une chose représentée, est un intérêt du moi-réel définitif qui se développe à partir du moi plaisir initial (épreuve de réalité). Maintenant il ne s'agit pas plus de savoir si quelque chose de perçu (une chose) doit être admis ou non dans le moi, mais si quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception (réalité). C'est comme on le voit, de nouveau une question de *dehors et dedans*. Le non-réel, le simplement représenté, le subjectif, n'est que dedans ; l'autre, le réel, est présent *au-dehors* aussi. Dans ce développement, la prise en considération du principe de plaisir a été mise à l'écart. L'expérience a enseigné qu'il n'est pas seulement important de savoir si une chose (objet de satisfaction) possède la « bonne » propriété, donc mérite l'admission dans le moi, mais encore de savoir si elle est là dans le monde extérieur de sorte qu'on puisse s'en emparer si besoin est. **Pour comprendre ce progrès, il faut se souvenir que toutes les représentations [les mots exprimés dans les jugements] sont issues de perceptions [des mots entendus], qu'elles en sont des répétitions.** Originellement donc, l'existence de la représentation [le mot reproduit] est déjà un garant de la réalité du représenté. **L'opposition entre subjectif et objectif n'existe pas dès le début. Elle s'établit seulement par le fait que la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors.** La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est pas donc de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté mais de le *retrouver*, de se convaincre qu'il est encore présent. **Une autre capacité de la faculté de penser apporte une nouvelle contribution pour rendre le subjectif et l'objectif étrangers l'un à l'autre. La reproduction de la perception dans la représentation n'en est pas toujours la répétition fidèle ; elle peut être modifiée**

²⁰⁶ Freud, Sigmund. « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » (1910). In : *Résultats, idées et problèmes (I)*. Op.cit., p. 135-144.

²⁰⁷ Freud, Sigmund. « Note sur le « Bloc-notes magique » ». In : *Résultats, idées et problèmes (II)*. Op. cit. p. 119-124.

²⁰⁸ Freud, « La négation », op.cit., p. 138.

par des omissions, altérée par des fusions entre divers éléments. L'épreuve de réalité a ensuite à contrôler jusqu'où vont ces déformations. **Mais on reconnaît comme condition pour la mise en place de l'épreuve de réalité que des objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle.**

À partir de ce que notre recherche nous a permis d'élucider, on peut dire que le terme « représentation » employé par Freud est équivalent à « mots », dans le triple sens signifiant que nous avons dégagé des propositions saussuriennes. C'est-à-dire, dans son statut matériel, comme des mots entendus ; et dans son statut psychique, comme la représentation, d'un côté des images acoustiques (les signifiants en tant que formes) et de l'autre, des images des choses (les signifiés). Donc, les jugements sont les phrases prononcées par le sujet à l'égard de ses objets, quand ils sont constitués. La source de ces représentations ou images acoustiques que le sujet reproduit dans ses jugements, se trouve dans les mots entendus de sa langue maternelle, celle qui constitue le grand Autre, dans les termes de Lacan. Au début, comme Freud l'explique, il n'y a pas cette différenciation. Or cela commence, avec la mise en place de l'épreuve de réalité. Autrement dit, quand le sujet commence à parler et à se situer en tant que sujet dans son propre discours, comme nous l'avons étudié dans le chapitre 3 à l'égard du positionnement du sujet dans l'énonciation. C'est-à-dire, dans les jugements que le rapport avec les objets le contraignent à prononcer en tant qu'être parlant. Dans ce sens, il s'agit des phrases grammaticales constituées par un sujet qui entre en rapport avec un objet au moyen d'un verbe.

Mais avant, qu'il parle, ce qu'il cherchait était une reproduction des images acoustiques indépendamment de leurs significations. Comme l'enfant qui commence à balbutier dans son lit, il s'agit de morceaux de mots, de mots ou de phrases. Ainsi, d'une certaine façon, l'épreuve de réalité exige que les processus de signification commencent à se déployer pour aboutir ensuite à des jugements. Or, dans ce processus, une condition doit être accomplie : « que des objets aient été perdus, ceux qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle ». C'est-à-dire, ces premiers morceaux entendus des représentations et les représentations des objets pulsionnels, ces représentations des parties de son corps à travers lesquelles il a eu des satisfactions. Si cela arrive, donc, l'enfant pourra, alors, prononcer des jugements d'attribution et d'existence comme témoins qu'il peut faire passer son rapport aux objets à l'épreuve de réalité.

Ceci implique, alors, un processus du refoulement sur ces représentations pulsionnelles premières, la substitution d'autres objets de recherche et la division du sujet entre celui qui juge et celui qui jouit. Autrement dit, entre le sujet de l'inconscient et le « savant » qui doit faire avancer les recherches sur le terrain de l'utile et du convenable. Voilà, alors, ce qu'indique la négation dans les jugements d'un sujet, le point de la division irrémédiable de son être. Un point topologique à l'égard de ses rapports en tant que sujet qui parle avec ses objets, en tant qu'ils puissent être perdus, ainsi qu'un point de rupture entre le sujet de la conscience et celui de l'inconscient. Autrement dit entre celui qui sait ce qu'il cherche dans ses investigations quotidiennes, nécessaires d'ailleurs pour sa survivance et celle de la communauté où il habite, et celui qui cherche une autre chose sans s'en apercevoir. On ne peut alors, reconnaître ce dernier, le sujet de l'inconscient, que dans ses négations et mensonges. De la même manière que l'objet perdu, celui

des recherches humaines nous apparaît avec la fonction de signifiant dans les fantasmes qui fondent les fantaisies humaines.

Donc, en précisant le principe topologique qui guide l'écoute analytique et, en conséquence l'élaboration du graphe par Lacan, nous dirons qu'il s'agit de ces points d'ouverture vers l'inconscient que le sujet parlant laisse entendre quand il parle. Ils sont situés dans la grammaire de son énonciation quand il exprime ces jugements qui le mettent en rapport avec les objets, en termes d'une recherche : les jugements d'attribution et d'existence. Dans ce sens, un « non » est un point topologique qui peut ouvrir les portes de l'inconscient pour un sujet. Je cite Freud, dans les paragraphes finals de son article²⁰⁹ :

L'étude du jugement nous dévoile et nous fait pénétrer, peut-être pour la première fois, la façon dont s'engendre la fonction intellectuelle à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires. **Le juger est le développement ultérieur, approprié à une fin, de l'inclusion dans le moi ou de l'expulsion hors du moi qui, originellement, se produisaient selon le principe du plaisir.** Sa polarité semble correspondre à l'opposition des deux groupes de pulsions dont nous avons accepté l'hypothèse. L'affirmation – comme substitut de l'unification – appartient à l'Éros, la négation – successeur de l'expulsion – appartient à la pulsion de destruction. Le plaisir généralisé de la négation, le négativisme de tant de psychotiques, doit être vraisemblablement compris comme indice de la démixtion des pulsions par retrait de composantes libidinales. **Mais l'opération de la fonction du jugement n'est rendue possible que par la création du symbole de négation qui a permis à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des conséquences du refoulement et, par là, à l'égard de la contrainte du principe de plaisir.**

Il est en excellent accord avec cette conception de la négation, que l'on ne rencontre dans l'analyse, aucun « non » sortant de l'inconscient, et que la reconnaissance de l'inconscient de la part du moi s'exprime en une formule négative. Nulle preuve plus forte de la découverte réussie de l'inconscient que lorsque l'analysé y réagit par cette phrase : *cela je ne l'ai pas pensé*, ou : *à cela je n'ai (jamais) pensé*.

En somme, **les points topologiques dans la psychanalyse sont ceux qui peuvent ouvrir pour un sujet les portes de son inconscient dans le discours même qu'il prononce (ou écrit). Ils sont ceux qu'il est intéressant, alors, de représenter dans la topologie du graphe.** En principe, nous avons, donc, côté objet, des pertes et coupures ; côté, sujet des négations et mensonges, mais aussi des coupures qui, en principe, marquent sa réalisation. Nous allons, maintenant, examiner la deuxième référence à la topologie lacanienne qui a retenu mon attention dans la petite exploration selon *L'index référentiel*, celle du Séminaire III. À partir d'elle, nous pourrions déterminer le caractère topologique du graphe, où ce noyau qui est le rapport de perte entre le sujet et l'objet dans la psychanalyse commencera à nous indiquer sa place.

5.2.4 LES QUATRE TOPOLOGIES DU GRAPHE

La référence à la topologie que je vais joindre à la série de références sur le graphe, en suivant le chemin en après-coup que Lacan nous indiquait dans

²⁰⁹ *Ibid.* p. 138-139.

Subversion du sujet et dialectique du désir, est dans le chapitre X du Séminaire III, *Les psychoses*. Dans cette partie finale de la leçon (8 février 1956) Lacan délimite le cadre de la topologie dans la différenciation de ces phénomènes qui affectent le signifiant en termes de forclusion ou de refoulement, ce qui va nous conduire vers la différenciation diagnostique psychoses/névroses. Voici la citation²¹⁰ :

Il y a ici une topologie subjective, qui repose toute entière sur ceci, qui nous est donné par l'analyse, qu'il peut y avoir un signifiant inconscient. Il s'agit de savoir comment ce signifiant inconscient se situe dans la psychose. Il paraît bien extérieur au sujet, mais c'est une autre extériorité que celle qu'on évoque quand on nous présente l'hallucination et le délire comme une perturbation de la réalité, car le sujet lui reste attaché par une fixation érotique. **Nous avons ici à concevoir l'espace parlant comme tel**, tel que le sujet ne peut s'en passer sans une transition dramatique où apparaissent les phénomènes hallucinatoires, c'est-à-dire où la réalité elle-même se présente comme atteinte, comme signifiante aussi.

Cette notion topographique va dans le sens de la question déjà posée sur la différence entre la *Verwerfung* et la *Verdrängung* quant à leur localisation subjective. Ce que j'ai essayé de vous faire comprendre aujourd'hui constitue une première approche de cette opposition.

Donc, l'espace topologique est, comme toujours dans la psychanalyse, un « espace parlant », soit qu'il parle effectivement comme dans les psychoses déclenchées ou qu'il s'agisse de ces autres espaces parlants particuliers que sont les névroses, les perversions et les psychoses ordinaires. Il s'agit d'une topologie subjective dont la base est « qu'il peut y avoir un signifiant inconscient », comme nous venons de l'apprendre à partir de la négation. Cette topologie semble le moyen de localiser ce signifiant qui représente le sujet de l'inconscient pour le sujet même qui parle et peut entendre son propre discours. La question qui se pose ensuite, dans le cadre de l'examen des psychoses, porte sur la localisation de ce signifiant qui représente le sujet dans l'inconscient, dans cet espace parlant, quand il est l'effet d'une *Verwerfung*. La localisation subjective ne sera pas la même que s'il s'agissait d'un signifiant effet de la *Verdrängung*, il me semble donc, que ce c'est le point de départ des recherches topologiques de Lacan à ce moment-là. Elles vont dans le sens d'une topologie subjective en termes des rapports du sujet avec le signifiant. Voyons, les étapes de ce parcours qui commence avec le séminaire III et qui se poursuit jusqu'à *Subversion du sujet et dialectique du désir*, selon les références que nous avons recueillies :

Moments de la recherche de Lacan dans la voie de la topologie subjective :

Séminaire III : topologie subjective pour **localiser le signifiant dans l'espace parlant du sujet** quand il est effet d'une forclusion ou d'un refoulement, à partir du cas Schreber

Séminaire V : le graphe pour **déterminer la fonction du signifiant dans l'inconscient**, à partir des formations de l'inconscient dans les *Witz*.

Séminaire VI : le graphe pour montrer **les rapports du sujet parlant avec le signifiant**, à partir de l'interprétation du désir dans quelques rêves

Subversion du sujet : le graphe pour présenter **où se situe le désir par rapport à un sujet défini de son articulation par le signifiant**.

La question initiale de la place du signifiant dans l'inconscient devient à la fin de cette recherche topologique la question de la place du désir. On peut supposer, alors, en premier lieu, que dans le cours de la recherche de Lacan ce

²¹⁰ Lacan, Séminaire III, p. 160-61.

signifiant inconscient qui représente le sujet a été localisé à des emplacements différents dans les deux structures, psychoses et névroses. Et cela, étant donné les mécanismes qui caractérisent les rapports du sujet avec ce signifiant pour chaque cas, forclusion ou refoulement. En deuxième lieu, on peut supposer que, en plus de la localisation de ce signifiant, Lacan a déterminé sa fonction dans l'inconscient, c'est-à-dire, celle de représenter le sujet qui parle dans le registre inconscient de son discours en tant que désir, et de l'indiquer en tant que sujet désirant dans ce discours même. Et, en troisième lieu, on peut supposer que Lacan a éclairci que, dans l'interprétation analytique du désir, il s'agit de situer, alors ce désir par rapport à « un sujet défini de son articulation par le signifiant ». Pour mieux comprendre ce syntagme, je vais utiliser la grammaire. Le signifiant articule quelque chose : un sujet. Et cette articulation définit le sujet. Si ma lecture est bonne, donc, il s'agit de tout le contraire de ce qu'on pense généralement : qu'un sujet articule des signifiants. Ici, c'est le contraire : le signifiant inconscient articule un sujet ! Et l'idée est de situer où est le désir par rapport à ce sujet qui est une articulation du signifiant. Cette proposition n'annule pas la première, de toute façon, le sujet qui parle articule des signifiants. Mais il ne se rend pas compte que, par contre, un signifiant articule, dans ce qu'il dit, un autre sujet qui parle chez lui, le sujet de son inconscient.

Voici, alors, à grands traits cette topologie subjective qui met en rapport le sujet qui parle avec les signifiants à partir de ces mécanismes propres de la chaîne des signifiants, forclusion et refoulement. Je rappelle, les signifiants, et non les significations. C'est-à-dire, les images acoustiques des mots en tant que formes phonématiques, morphologiques ou syntaxiques²¹¹. La question est savoir comment cette topologie subjective, énoncée pour la première fois dans le Séminaire III, rejoint la topologie du graphe. En principe, et en accord avec ce que nous indique le noyau topologique sujet/objet en rapport de perte, elle doit rejoindre celle de l'objet petit *a*. Nous avons trouvé plus haut dans ce chapitre que les éléments, trou et consistance, gravitent autour de l'objet petit *a*. Donc, à la topologie de l'objet *a*, nous devons lier cette topologie subjective qui cherche à situer le sujet de l'inconscient, à partir de ces ouvertures que sont négations et mensonges. Il est clair qu'il ne s'agit pas de la même topologie. Celle de l'objet petit *a* va dans la voie de la jouissance, pas celle du sujet de l'inconscient, en dépit du fait qu'il peut le représenter, quand il devient signifiant (Cf. Chapitre 4, précision de l'hypothèse, l'objet petit *a*, forme et effet de coupure).

D'autre part, dans la petite série des définitions du graphe, nous trouvons que, dans le Séminaire VI, Lacan se réfère en plus, à une autre topologie, celle qu'il qualifie de « intersubjective » et qui doit être marquée toujours « dans l'analyse, au moment de chaque phénomène ». Il nous présente les éléments de cette topologie, en termes de « places », celles du sujet, le petit autre et le Grand Autre. Dans le cas de ce séminaire VI, il s'agit de marquer ces trois places au moment de ce phénomène qui est l'interprétation. Il me semble que tant la topologie subjective, que celle de l'objet petit *a*, sont incluses dans cette autre plus large. La première, à travers les places du sujet et le Grand Autre ; la deuxième, à travers la place du « petit autre ». Nous verrons que ce petit autre, en tant qu'objet

²¹¹ Cf. Le résumé sur ce sujet dans le chapitre 3.

peut être aussi imaginaire et symbolique et occuper différentes places dans le graphe.

Mais cette topologie intersubjective marque, d'ailleurs, un autre rapport du sujet dans la séance analytique. Il ne s'agit pas de son rapport aux objets petits *a*, dans la voie de la jouissance ; pas plus que de son rapport à ces objets qui sont ses énoncés dans la voie du signifiant et du désir. Il s'agit de son rapport, en tant que sujet, à cet autre sujet de chair et d'os, qui est, qui entend et qui parle dans la séance analytique, son analyste. Autrement dit, à la topologie qui marque l'interlocution quand elle est dans le cadre de la psychanalyse. Les rapports dans ce cas se font au moyen de ce phénomène qu'on appelle le « transfert ». Il devra être aussi indiqué dans le graphe, par ces positions : du sujet, le petit autre et le Grand Autre.

Ces trois places doivent être soulignées dans la séance analytique, dans la chaîne des signifiants de l'analysant. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, cette chaîne est en même temps déterminée par le rapport du sujet à un signifiant inconscient qui le représente, sans qu'il le sache. Soit, la forclusion, dans la structure psychotique ; soit le refoulement, dans la structure névrotique. Et c'est là que l'oreille de l'analyste doit être attentive pour manipuler ce qui est impliqué dans le transfert, selon les termes de Lacan dans le Séminaire III, une relation d'objet, de façon à éviter une authentification de l'imaginaire, déclenchant du délire dans les psychoses, je dirais, « ordinaires ». Autrement dit, il doit être précautionneux avec la chaîne des signifiants qui court de la bouche à l'oreille de l'analysant et qui inclut ses interventions et interprétations. Si on prend en compte les propositions de Freud dans son article sur la négation, ces mécanismes de la topologie subjective, *Verwerfung* ou *Verdrängung*, que l'analyste doit situer à ces trois places, sont tributaires de ces deux capacités de la « pensée » comme il l'exprime : 1) celle de « **rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors** », **puisqu'il est perdu**. Et 2), celle que « **la reproduction de la perception dans la représentation n'en est pas toujours la répétition fidèle** ; elle peut être modifiée par des omissions, altérée par des fusions entre divers éléments ». Bien entendu ces modifications sont celles qu'on trouve dans les métaphores et métonymies qui constituent le registre inconscient du discours du sujet qui parle et qui peuvent être interprétés si besoin est.

Dans ce sens, la topologie subjective dans la ligne des signifiants nous mène de façon directe à celle de la parole pleine et la parole vide à laquelle j'ai déjà fait référence dans le chapitre 2. Elle constitue son noyau topologique. Ainsi, par exemple, le style d'un auteur, la topologie de sa parole, va être déterminé par cette topologie plus intime et inconsciente de ses rapports avec le signifiant qui le représente dans son propre discours. Or, comme nous l'avons souligné à l'occasion, dans la parole, il n'est pas seulement question du langage, et de topologie, il est aussi question de nœuds entre les trois registres psychanalytiques. Ainsi cette topologie de la parole qui implique la topologie subjective va nous amener aux nœuds. Mais aussi, et pour moi de manière surprenante, à cette nouvelle topologie intersubjective que Lacan nous signale dans le graphe, celle du transfert. Je vais laisser la référence et le lien qu'il fait entre la topologie subjective et de la parole pour une recherche future, où nous

irons de la topologie des graphes à celle des nœuds, à partir des résultats de l'analyse de nos trois cas.

En somme, quatre topologies se croisent dans le graphe qui peut représenter le cours d'une séance analytique : celle dite subjective, celle de l'objet petit *a*, celle de la parole et celle du transfert. Comme déjà, dans le chapitre précédent, nous avons examiné de près ce qui concerne la topologie de l'objet petit *a*, au moins en termes de coupure ; que dans celui-ci, nous avons traité les principes de la topologie subjective ; et que je vais laisser la topologie de la parole pour une recherche prochaine à partir de ce que nos cas nous révèlent, il ne reste à dire que des choses générales de la topologie intersubjective ou du transfert, ainsi ce sera le sujet du paragraphe suivant.

Pour le développer, je reprends, alors, la référence topologique sur le graphe dans le Séminaire VI, à partir de ces lumières données dans l'après-coup par les deux références topologiques des Séminaires II et III. La première, sur le noyau topologique sujet/objet, toujours disjoint et en rapport de perte ; et la deuxième, sur la topologie subjective qui met en rapport le sujet avec un signifiant qui le représente dans son propre « espace parlant ». Puis, je vais relier la référence du Séminaire VI ainsi éclaircie avec une autre référence topologique qui, à mon avis, va nous donner la clé de la topologie du graphe dans son ensemble, celle de la topologie du transfert dans le Séminaire VIII.

5.2.5 LA TOPOLOGIE INTERSUBJECTIVE À LA LUMIÈRE DU TRANSFERT

Dans le séminaire VIII, *Le transfert* (1960-61) nous relevons une petite modification dans le sens que Lacan a donné à la topologie intersubjective dans la citation du séminaire VI, *Le désir et son interprétation*. Il va reprendre cette topologie « intersubjective » pour mettre au point ce qui concerne la conception du transfert, à cause de ce que les psychanalystes écrivaient sur ce sujet à cette époque. Lacan fera cette mise au point à partir des principes sur lesquels il va examiner le transfert. Ces principes sont énoncés dans le titre complet du séminaire et expliqués par Lacan un par un. Voici le titre²¹² : *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*. Je mets en évidence le terme commun, « subjective », dans les syntagmes de deux Séminaires :

Séminaire VI (1958-59) : la topologie intersubjective

Séminaire VIII (1960-61) : Le transfert dans sa disparité subjective

Dans les deux cas, « subjective » fonctionne comme un adjectif. On pourrait dire aussi comme pour la topologie de la séance analytique, que la disparité qui constitue le principe du transfert est aussi subjective. Sauf que, en 1958, l'adjectif soulignait le caractère « inter » de la subjectivité qui marquait la topologie. Selon le Wiktionnaire, ce préfixe (« inter » = entre) signifie : 1) Relatif à l'intervalle spatial ou temporel entre deux corps ou deux phénomènes

²¹² Lacan, Jacques. *Le Séminaire Livre VIII Le transfert* (1960-61). Paris, Seuil, 2001, p. 11.

(intergalactique). 2) Relatif aux relations mutuelles ou de réciprocité. 3) Relatif à une idée de séparation ou d'obstacle (**interdire**, **intercepter**). En dépit des autres significations, il semble que les analystes à l'époque aient retenu plutôt la deuxième acception, dans ce « inter » de la topologie analytique. C'est-à-dire, celle qui implique l'idée de réciprocité dans les rapports analyste/analysant. Bien que pour cette topologie, Lacan ait insisté en expliquant qu'il ne s'agissait ni de cette signification ni de deux positions, qu'il fallait en délimiter 3, celle du sujet, celle du petit autre et celle du Grand Autre. Donc, dans ce séminaire VIII, dédié au transfert, l'adjectif va perdre son préfixe et va souligner plutôt le caractère de « disparité » de la topologie du sujet dans le transfert, si bien que en tant que « inter », la subjectivité n'est plus indiquée pour nommer le phénomène du transfert. A la place, il propose ce terme « disparité ». Je le cite²¹³ :

Disparité n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement que ce dont il s'agit va plus loin que la simple notion d'une dissymétrie entre les sujets. Il s'insurge, si je puis dire, dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a pour le dire des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est du terme *odd* que je cherche quelque équivalent pour qualifier ce que **le transfert contient d'essentiellement impair**. Il n'y a pas de terme pour le désigner, à part **le terme d'imparité, qui n'est pas d'usage en français**.

Commençons par la forme. Lacan utilise « disparité » parce que « imparité » « n'est pas d'usage en français » Entre les deux termes, il fait entendre « impair », comme ce qui est essentiel au transfert. Voyons maintenant la signification que Lacan veut donner à cette « disparité » subjective du transfert. D'abord, il avertit qu'il ne s'agit pas seulement de dissymétrie entre les sujets impliqués, l'analysant et l'analyste. Bien entendu, cela implique la discordance entre eux, le manque d'harmonie et de correspondance, l'irrégularité. Mais cette signification peut glisser sur le plan imaginaire, comme il est arrivé à l'époque, en faisant du transfert une sorte de « toma y dame ». À tel point que Lacan s'exclame et pointe que²¹⁴ :

L'intersubjectivité n'est-elle pas ce qui est le plus étranger à la rencontre analytique ? Y pointerait-elle que nous nous y dérobons, sûrs qu'il faut l'éviter. L'expérience freudienne se fige dès qu'elle apparaît. Elle ne fleurit que de son absence.

Le médecin et le malade, comme on dit pour nous, cette fameuse relation dont on fait des gorges chaudes, vont-ils s'intersubjectiver à qui mieux mieux ? Peut-être, mais l'on peut dire que dans ce sens, l'un et l'autre n'en mènent pas large. *Il me dit cela pour mon réconfort ou pour me plaire*, pense l'un. *Veut-il me rouler ?*, pense l'autre. La relation berger-bergère elle-même, si elle s'engage ainsi, s'engage mal. Elle est condamnée, si elle y reste, à n'aboutir à rien. C'est en quoi, justement, ces deux relations, médecin-malade, berger-bergère, doivent différer à tout prix de la négociation diplomatique et du guet-apens.

Donc, à la dissymétrie du rapport analytique nous devons ajouter les significations de disparité et imparité. Le CNRTL définit « disparité »²¹⁵ : « [En parlant de deux ou plusieurs choses que l'on compare quantitativement] Absence

²¹³ *Ibidem*.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 21.

²¹⁵ <http://www.cnrtl.fr/definition/disparite>

d'égalité, disproportion ». Et du côté de « imparité », le caractère de ce qui est impair. Selon le CNRTL, « impair » est²¹⁶ : « un nombre entier non multiple de deux, qui n'est pas divisible en deux entiers égaux ». On connaît les exemples : un, trois, cinq, sept, etc. On dirait que ces nombres ne font pas couple, qu'ils sont tous seuls. En espagnol, il me vient à l'esprit l'expression *nona*. Quand on a perdu une chaussette, on dit de celle qui reste qu'elle est une chaussette *nona* (« *una media nona* ») ; en français, « chaussette orpheline ». Il me semble que c'est une bonne image pour penser cette disparité radicale qui marque le transfert et que Lacan nomme avec les mots *odd* de l'anglais, et « imparité » et « disparité » du français.

En somme, le transfert est un rapport de discordance et de disproportion qui ne fait ni paire ni couple. Il s'agit du décalage irrémédiable que la relation analytique établit entre l'analysant et l'analyste. Voyons, finalement, comment, à partir de cette signification, Lacan fait de la « disparité subjective » le principe qui régira, en après-coup, la topologie intersubjective. Elle deviendra, alors, une « juste » topologie.

C'est Lacan lui-même qui a introduit le terme « intersubjectivité » dès le début de son enseignement. Il le reconnaît avec ces paroles²¹⁷ : « ...si je n'avais pas formalisé dans la position des joueurs de bridge les altérités subjectives qui sont en jeu dans la position analytique... » . Mais les psychanalystes à l'époque ont donné un autre sens à la proposition lacanienne et, dans le registre imaginaire, l'ont réduite à l'amour dans son versant narcissique. C'est pour ça que Lacan met y ici un terme. Je le cite²¹⁸ :

La cellule analytique, même douillette, n'est rien de moins qu'un lit d'amour [...] ce n'est pas une situation que d'y venir. [...] **c'est la situation la plus fausse qui soit.**

[...]

Rompant avec la tradition qui consiste à abstraire, à neutraliser, et à vider de tout sens ce qui peut être en cause dans le fond de la relation analytique, **j'entends partir de l'extrême de ce que suppose le fait de s'isoler avec un autre pour lui apprendre quoi ? – ce qui lui manque.**

Situation encore plus redoutable, si nous songeons justement que de par la nature du transfert, **ce qui lui manque, il va l'apprendre en tant qu'aimant.**

[...]

Je ne suis pas là, en fin de compte, pour son bien, mais pour qu'il aime. [...] Or si nous entrons dans la littérature analytique [...] il semble que l'amour dans son couplage primordial, ambivalent, avec la haine soit un terme qui aille de soi.

Alors, voici la disparité dont il s'agit : l'analyste qui va apprendre que quelque chose manque et l'analysant qui va l'apprendre en tant qu'aimant. Ce dernier entre en position d'aimé, mais la sortie de l'analyse sera en tant qu'aimant. Il ne s'agit pas d'intersubjectivité parce qu'il ne s'agit pas d'amour réciproque. L'analyste est là pour qu'il aime, mais pas pour l'aimer. On comprend alors l'absence d'égalité, la dissymétrie entre l'analyste et l'analysant. Il n'y a couple d'aucune nature. L'analysant est comme une chaussette « nona » plutôt

²¹⁶ <http://www.cnrtl.fr/definition/impair>

²¹⁷ Lacan, Séminaire VIII, *op. cit.*, p. 22

²¹⁸ *Ibid.*, p. 24-25.

qu'orpheline, dans ce rapport en ce qui concerne l'amour. L'amour est le prix qu'il doit payer dans l'analyse. Pour sa part, l'analyste est aussi « impair », dans le prix qu'il paye. Je rappelle ce que Lacan nous a indiqué à ce propos dans la *Direction de la cure et les principes de son pouvoir*²¹⁹:

Disons que dans la mise de fonds de l'entreprise commune, le patient n'est pas seul avec ses difficultés à en faire l'écot. L'analyste aussi doit payer :

- payer avec des mots sans doute, si la transmutation qu'ils subissent de l'opération analytique, les élève à leur effet d'interprétation ;

- mais aussi payer de sa personne, en tant que, quoi qu'il en ait, il la prête comme support aux phénomènes singuliers que l'analyse a découverts dans le transfert ;

- oubliera-t-on qu'il doit payer de ce qu'il y a d'essentiel dans son jugement le plus intime, pour se mêler d'une action qui va au cœur de l'être [...]: y resterait-il seul hors de jeu ?

Le principe de la disparité subjective, implique, alors, le principe topologique auquel on ne peut pas échapper, celui du rapport sujet/objet dans l'être parlant. Ce rapport marque, dans sa discordance, disproportion et imparité, le rapport transférentiel. On comprend, alors, que Lacan invoque la topologie à partir de l'énonciation de ce principe, aussi topologique, qui régit la situation analytique²²⁰ :

Pour tout dire, **une juste topologie est ici requise**, et, partant une rectification de ce qui est impliqué communément dans l'usage que nous faisons tous les jours de **la notion, théorique, de transfert. Il s'agit de la référer à une expérience**. Elle, nous la connaissons fort bien, pourtant, tout au moins pour autant que, à quelque titre que ce soit, nous ayons pratiqué l'expérience analytique.

Ainsi, référer la notion théorique de transfert à l'expérience analytique requiert une « juste topologie ». C'est cette topologie du transfert celle qu'il va développer dans son huitième séminaire. Et cette critique de Lacan à l'adjectif « intersubjective », nous oblige, alors, à qualifier autrement la topologie, soit par le terme « juste ». Parce que, à mon avis, il s'agit de même topologie du séminaire VI, au sens où elle est celle de l'expérience analytique. Je la rappelle en me permettant de changer l'adjectif « intersubjective », que Lacan a supprimé de son vocabulaire en après-coup, par l'adjectif « juste » de la nouvelle dénomination : « la [juste] topologie. C'est ce que j'essaye toujours, sous diverses formes, de construire, de restituer, devant vous, pour autant que cette topologie est celle-là même de notre expérience. Dans l'analyse, au moment de chaque phénomène, les places du sujet, du petit autre, du Grand Autre, doivent toujours être par nous marquées... ».

Donc, avec ces précisions générales sur la topologie du transfert qui traverse le graphe et, donc, les quatre topologies que j'avais isolées (sujet, objet, parole et intersubjective) abordons les graphes qui spécifiquement vont guider l'élaboration de ceux particuliers des trois entretiens. Nous verrons comment

²¹⁹ Lacan, Jacques. « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958). In : *Écrits II*. Paris, Seuil, édition de poche, 1999, p. 64.

²²⁰ *Ibid.*, p.11-12.

Lacan marque ces trois places (sujet, petit autre et grand Autre) dans chacun de ces graphes spécifiques que j'ai pu sélectionner logiquement parmi ceux de son enseignement. Ces trois places constitueront, donc, la boussole pour nous orienter dans l'élaboration des graphes des entretiens dans la troisième partie de la thèse et suivre le jeu de leurs trois registres.

6 LES GRAPHES SPÉCIFIQUES DE LA RECHERCHE

6.1 INTRODUCTION : TROIS TEMPS LOGIQUES ET UN CONTRÔLE

Après avoir justifié le choix du graphe, à partir du réel, comme instrument d'analyse et vérification de l'hypothèse de la recherche et avoir situé le cadre topologique de son élaboration dans l'enseignement de Lacan, une question se pose : Quel ou quels graphes choisir pour nous guider dans l'élaboration des graphes particuliers des trois entretiens ? D'abord, je limite le cadre du choix. Il comprendra seulement les graphes dessinés dans les Écrits et Séminaires publiés. C'est-à-dire, celui de *Subversion du sujet et dialectique du désir* (1960), et ceux des Séminaires V, VI, X, XI, XVI et XVIII. Ils y a plus de vingt graphes au choix. C'est un cadre encore vaste, je dois le limiter plus, mais, comment ?

Trois vecteurs encadrent ce choix, d'un côté, la logique de l'élaboration même des graphes par Lacan, de l'autre, mon propre processus de lecture, et, finalement, le processus même de la recherche, c'est-à-dire la logique propre de chacun des trois cas.

Dans mon expérience de lecture, je trouve que les exigences de la recherche lacanienne, à l'égard de la clinique même et la manière dont Lacan nous l'apprend progressivement, mais aussi rétrospectivement, imposent des mouvements divers dans les utilisations qu'il fait du graphe. Il y a toujours une nouvelle précision, un regard inattendu sur un point ou une dynamique différente des cas précédents. Et pour le lecteur, il doit compter avec ses propres temps logiques. Quelquefois un élément du cadre de l'explication ou de l'explication elle-même d'un concept est passé inaperçu, ce qui oblige à la relecture après la rencontre avec ce même élément dans un contexte postérieur, pour activer, alors, la compréhension du concept impliqué. De cette façon, la lecture des graphes d'un séminaire à l'autre acquiert toujours un caractère rétroactif, logique. Par exemple, j'ai trouvé dans le séminaire X l'explication de la manière dont le surmoi opère dans le premier étage du graphe avec les formes stadiques de l'objet ; chose que j'avais trouvée énoncée dans les séminaires V et VI, sans arriver à la comprendre. De plus, il arrive aussi qu'un énoncé énigmatique postérieur trouve sa raison dans les premiers séminaires. Par exemple, « le désir de l'Autre » dans le séminaire VI est un syntagme très important depuis le début du séminaire, mais je n'ai pu le comprendre qu'en relisant le début du séminaire V. Ainsi, la relecture du graphe du séminaire VI avec cet éclairage apporte tout autre chose.

Enfin, la logique du cas ou du phénomène examiné fait parler le graphe de différentes manières. En ce sens, pour moi, l'approche initiale du graphe, l'instant de le voir, a été initiée dans le séminaire VI, parce que, à partir de là, j'ai essayé

d'expliquer ce qui s'est passé dans l'entretien clinique avec Mathias. Mais, pour le cas de Marcelo ce graphe n'a pas été suffisant. L'objet en jeu au début de la séquence clinique (la nourriture) est très différent de celui en jeu dans le cas de Mathias (un petit ballon). J'ai dû me reporter au graphe du séminaire V pour essayer d'expliquer les moments qui ont marqué les changements d'objet dans la séquence de Marcelo. Cette exploration dans le séminaire V a été un second temps, alors, à l'égard du séminaire VI, celui de comprendre le graphe et ce qu'il peut laisser entrevoir dans l'analyse des trois cas. Comme le graphe de *Subversion du sujet et dialectique du désir* marque chez Lacan un moment conclusif à l'égard des élaborations de ces deux Séminaires, donc, j'ai situé ce graphe comme point de référence pour lire de façon rétroactive les graphes des deux séminaires.

Selon ce que j'ai expliqué dans l'introduction en termes du point de vue de cette recherche, celui de la jouissance, entre *linguisterie* et angoisse, donc, le graphe du Séminaire X, *L'angoisse*, est le graphe qui servira de contrôle pour ma lecture de cette triplète de graphes. C'est-à-dire, pour vérifier les points de localisation de la jouissance à travers le réel, parce que dans ce Séminaire X, Lacan fait le rapport explicite entre le désir et la jouissance à travers l'angoisse. Ce serait, alors, le point de capiton ou de référence théorique, à partir duquel je pourrais vérifier les graphes réalisés. Ainsi, en ce qui concerne les graphes spécifiques de l'enseignement de Lacan qui ont guidé l'élaboration des graphes des entretiens, nous avons, trois temps et un contrôle :

Instant du regard : graphes du Séminaire VI (1958-59)

Temps pour comprendre : graphes du Séminaire V (1957-58)

Graphe de contrôle : Séminaire X (1962-63)

Moment de conclure : graphes de *Subversion du sujet et dialectique du désir* (1960)

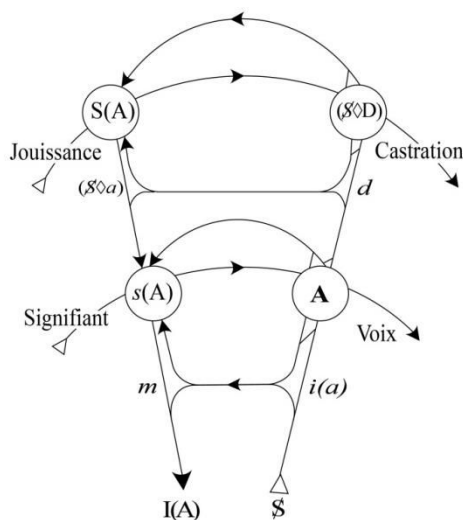
Dans ce chapitre, je vais présenter, donc, d'abord, les graphes des Séminaires V et VI par rapport aux quatre graphes de *Subversion du sujet*, en suivant leurs structures formelles : un ou deux étages. Comme, à la différence des graphes des Séminaires, ces graphes ne sont pas nommés mais énumérés, les paragraphes suivants du chapitre vont établir les rapports respectifs entre les graphes en essayant de trouver une nomination pour chacun des quatre graphes du texte, à partir des ceux des Séminaires. Ainsi nous aurons quatre groupes de graphes à examiner dans des paragraphes correspondants. Cependant dans un cas, le graphe de premier étage du Séminaire V correspondant au graphe 2 de *Subversion*, l'examen déborde les limites du chapitre et acquiert une pleine indépendance dans le chapitre 7. Nous verrons comment ce graphe est crucial dans notre recherche et comment, il va imposer l'étude des fondements de son fonctionnement, à l'heure de l'analyse d'un phénomène psychanalytique. Nous le ferons dans les deux derniers chapitres, 8 et 9 de cette deuxième partie de la thèse.

6.2 LES GRAPHES DES SÉMINAIRES V ET VI, DANS L'APRÈS-COUP, À PARTIR DE *SUBVERSION DU SUJET ET DIALECTIQUE DU DÉSIR*

Le cadre de cet exposé théorique du graphe est, alors, celui délimité par les séminaires V et VI et l'écrit *Subversion du sujet et dialectique du désir*, dans l'édition de poche. Cependant, il ne s'agit pas d'un exposé chronologique, c'est un exposé qui répond à mes propres besoins logiques. Pour faciliter l'identification des références, je mets entre parenthèse la page du séminaire ou du texte, selon le cas, en indiquant sa provenance : Séminaire V (V), Séminaire VI (VI), et *Subversion du sujet* (Ss).

Dans le Séminaire VI, Lacan pose une question curieuse : « est-ce que le sujet sait ce qu'il dit quand il parle ? Et nous, analystes, est-ce que nous le savons aussi ? » Le graphe, justement sert à essayer d'expliquer comment cela est possible, c'est-à-dire, ne pas savoir ce que nous disons. Et il en spécifie les termes : le graphe permet distinguer trois choses que l'on confond souvent : le refoulé, le désir et l'inconscient (VI, 38). Donc, nous suivrons avec attention les explications de Lacan dans le but de situer les phénomènes qui sont nommés avec ces concepts, et bien entendu, la jouissance qui est leur corrélat.

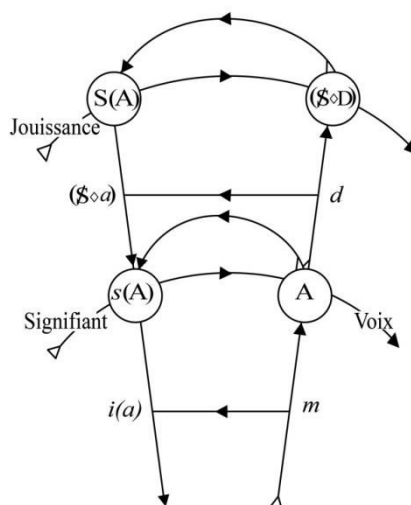
Pour commencer, voici, le graphe qui sera notre point de référence principal, celui de *Subversion du sujet*. (Ss, 297) C'est le graphe 4 que Lacan qualifie de « complet » (Graphe 1) :



Graphe 1 : Graphe 4, « complet », *Subversion du sujet*

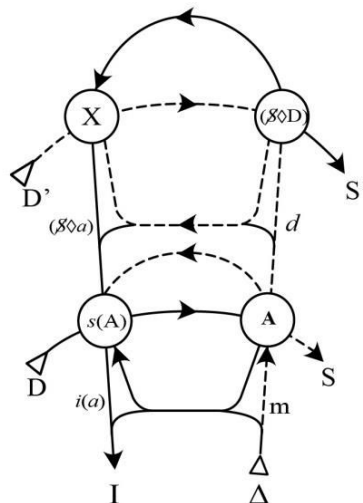
Il était déjà presque complet dans le séminaire V (V, p.341), cependant les places $i(a)$ et m étaient à l'envers, et dessous il n'était écrit ni « $I(A)$ » ni « $\$$ ».

Le voici (Graphe 2) :



Graphe 2 : Graphe complet Séminaire V

J'en fais la remarque parce que, à la différence des graphes du séminaire VI, par où j'avais commencé ma recherche, dans ces deux graphes, est écrit avec toutes ses lettres le mot « jouissance ». Donc, pour situer la jouissance j'ai dû m'orienter grâce au réel, comme je l'ai expliqué plus haut pour justifier mon choix du graphe comme instrument d'analyse des entretiens. Voici ce graphe du Séminaire VI, à partir duquel j'ai commencé mon travail avec le cas de Mathias et où la place de la jouissance n'était pas indiquée (Graphe 3) :



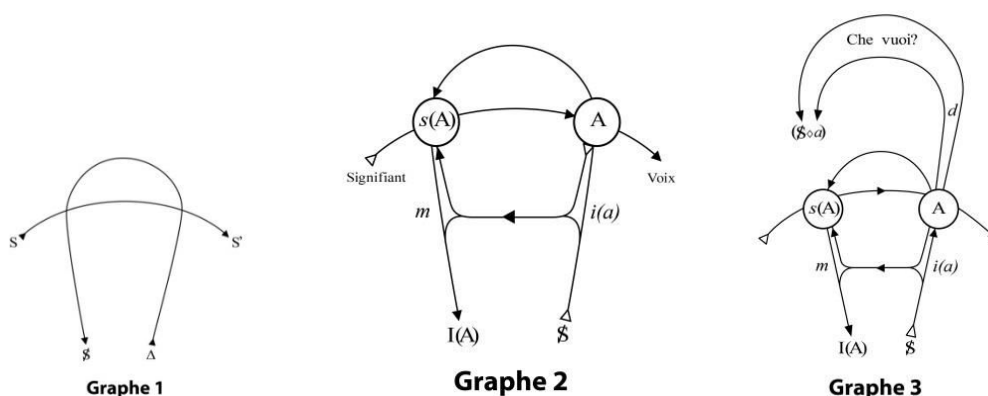
Graphe 3 : Graphe complet du Séminaire VI

Mais ce qui est commun aux trois graphes c'est qu'il s'agit toujours d'un graphe en deux étages. Et en ce sens, Lacan nous prévient : « ces deux étages fonctionnent tous les deux en même temps dans le moindre acte de parole » (VI, p. 39). C'est difficile de penser le fonctionnement du graphe de cette manière, comme une simultanéité de deux étages. Et cela, bien que Lacan explique la raison de ces deux étages (VI, p. 38) : « Il semble que ce soit le second étage de la construction, qui n'est pas forcément une seconde étape – **étage abstraitement défini, parce que, comme ce graphe est un discours, on ne**

peut pas tout dire en même temps -, qui fasse pour certains difficulté ». Donc, voilà que je me compte parmi ces « certains ».

Pour les trois, Lacan nous présente la construction du graphe en plusieurs étapes. Mais à cet égard, il nous avertit d'une autre chose qui m'éclaire quelque peu sur cette simultanéité, il s'agit d'une logique qui traverse le graphe. Je le cite (VI, 21) : « Il faut bien que le sujet y prenne sa place, mais ne voyez pas dans ces schémas des étapes typiques du développement, **il s'agit** plutôt d'une génération, **d'une antériorité logique de chacun par rapport à celui qui le suit** ». Ainsi, à la topologie des trois registres dans le graphe, nous devons ajouter une logique temporelle. Cela répond parfaitement aux besoins de notre analyse des entretiens, tel que nous l'avions prévue dans le chapitre 2. Autrement dit, le graphe nous permettra donc de déterminer l'espace et le temps des entretiens dans leur spécificité psychanalytique. Essayons, alors, de lire ces étapes à travers lesquelles il nous explique comment, dans le moindre acte de parole, les deux étages entrent en action et d'une manière logique.

Le problème maintenant, est définir ces étapes. Elles sont nommées de différentes façons dans les trois sources et leur numéro varie aussi, donc, je vais me repérer avec notre perspective en après-coup. Dans *Subversion du sujet*, Lacan nous présente le graphe complet comme le numéro 4 (Graphe 11). Trois autres ont précédé sa réalisation, voici la séquence (Graphe 4) :



Graphe 4 : Graphes 1, 2 et 3 de *Subversion du sujet*

Lacan ne les nomme pas ici. Par contre, dans le séminaire VI, il nomme trois (ou quatre) étapes qui peuvent nous aider à identifier de quoi il s'agit dans chacun de ces quatre graphes. Dans le séminaire V, la progression est construite à partir de l'œdipe. Il parle là des « trois temps de l'œdipe ». Si Lacan échange les nominations en incluant aussi le mot « schéma », nous pouvons dire qu'il s'agit, en somme, de quatre graphes (*Subversion du sujet*), trois (ou quatre) étapes (Séminaire VI) et trois temps (Séminaire V). Nous essayerons de les nommer, à partir du séminaire VI, où les trois temps ou étapes ne se réduisent pas à l'œdipe. Cependant un coup d'œil sur les dénominations du Séminaire V nous sera aussi utile.

Évidemment, les graphes du séminaire V ne se réduisent pas à ceux de l'œdipe ; mais c'est par rapport à ce complexe, que Lacan énumère les temps comme 1, 2 et 3. Dans le début du séminaire nous trouvons le même graphe 1 (V,

14) que dans *Subversion du sujet*, et ensuite, quatre graphes semblables au graphe 2 (V, 16, 68, 90, 95 et 153). Le deuxième étage arrive à la page 124, comme un homologue du premier étage. Et à partir de là, la plupart des graphes sont semblables au graphe 4 de *Subversion*. Donc, il s'agit de graphes qui ne sont pas numérotés comme des étapes, mais qui peuvent correspondre avec ceux des deux élaborations suivantes, (VI et Ss).

Les trois temps de l'œdipe sont expliqués dans les chapitres X et XI du séminaire V. Voici un tableau où je mets en correspondance les graphes que Lacan utilise dans ces chapitres avec ceux, semblables, de *Subversion du sujet*. J'ai mis les noms des trois temps, selon ce qui m'a semblé le plus remarquable de l'explication de Lacan pour chacun.

Tableau 11 : Correspondances des graphes de *Subversion du sujet* et des trois temps de l'œdipe du Séminaire V

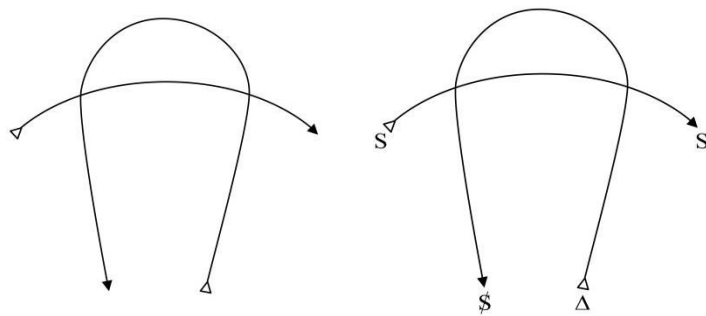
Temps de l'œdipe	Chapitre X : Les trois temps de l'œdipe	Graphes de <i>Subversion du sujet</i>	Chapitre XI : les trois temps de l'œdipe (II)	Graphes du <i>Subversion du sujet</i>
1	<i>To be or no to be</i> l'objet du désir de la mère	Graphe 4 (p.191)	L'objet métonymique (p. 199)	Graphe 2
2	Renvoi de la mère à une loi qui n'est pas la sienne	--	L'au-delà de la mère (p. 200)	Graphe 4
3	Ce que le père a promis, il le tient	--	La parole du père ou le père manifesté comme Autre (p. 202)	Graphe 4

Cette correspondance générale entre les graphes du séminaire V et de *Subversion du sujet*, incluant celui des trois temps de l'œdipe, montre qu'il manque dans ce séminaire, le graphe 3 de *Subversion*. Et de même, si nous examinons les graphes du Séminaire VI par rapport à ceux de *Subversion du sujet*, nous remarquerons qu'ils partagent ce graphe 3, mais que, dans ce séminaire, il manque le graphe 1. Donc, pour nommer ce graphe 1, nous devons nous rapporter au séminaire V et à *Subversion du sujet*. Dans tous les autres cas, le point de référence sera le séminaire VI.

6.3 LE GRAPHE 1 DE *SUBVERSION DU SUJET* : CELLULE THÉORIQUE, POINT DE CAPITON

En relisant ce que Lacan formule sur ce graphe 1 à deux reprises, (V et Ss), je trouve qu'il s'agit de la forme basique sur laquelle se déploient les autres graphes. Son caractère est essentiellement théorique par rapport aux autres, où différents phénomènes sont expliqués.

Les voici (Graphe 5) :



Graph 5 : Point de capiton : à gauche, graph 1, Séminaire V ; à droite, graph 1, *Subversion du sujet*

Je cite d'abord le Séminaire (V, p. 14) : « Si nous devons trouver un moyen d'approcher de plus près les rapports de la chaîne signifiante à la chaîne signifiée, c'est par la grossière image du point de capiton. Pour que cela soit valable, il faudra encore se demander où est le matelassier ». Et dans *Subversion* (p. 285) : « Voici ce qu'on pourrait dire en être la cellule élémentaire. S'y articule ce que nous avons appelé le point de capiton par quoi le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification ». Donc, de ces propositions nous extrayons en clair :

- 1.- La flèche horizontale représente la chaîne des signifiants.
- 2.- Celle qui le traverse verticalement est la signification.
- 3.- En « S' » se situe le signifiant qui sera le point de capiton. Il arrête le glissement indéfini de la signification et donne le sens à tout ce qu'on a dit auparavant.

Ces trois éléments forment la cellule du graphe. Donc, dans les deux étages, nous devons trouver un vecteur signifiant, horizontal, et un point de capiton qui arrête le glissement des significations qui le traversent dans le vecteur vertical. Pour ne pas l'oublier, je crois qu'il est utile de nommer ce graphe 1, « point de capiton ». D'ailleurs, c'est quelque chose de nouveau par rapport au fonctionnement de la chaîne des signifiants, selon Saussure. C'est la clinique qui a appris à Freud ce principe *Nachträglich* de la réalisation de la langue. Un trauma c'est quelque chose qui survient toujours en termes rétroactifs. C'est le sens qu'un sujet trouve rétrospectivement à un événement de son vécu ou de quelque chose qu'il a entendu. Lacan l'a isolé ici, dans cette cellule, comme le principe qui commande tout discours (V, 15).

Dans le sens de notre recherche, nous trouvons dans cette cellule, d'abord, les supports des signifiants et des significations du discours des entretiens. De plus, en supposant que le matelassier c'est le sujet, il peut se situer dans les trois registres, RSI. Et en termes théoriques, nous trouvons ce qui fait le lien entre la topologie subjective du séminaire III et celle du graphe, le point de capiton. En effet, Lacan dédie la leçon du 6 juin 1956 de ce troisième Séminaire au point de capiton²²¹. J'extrait d'abord son fondement, où trou et nœud occupent une même place²²² : « Vous savez que ce dernier terme d'ombilic est employé par Freud pour désigner **le point où le sens du rêve semble s'achever dans un trou, un nœud**, au-delà duquel c'est vraiment au cœur de l'être que semble se rattacher le

²²¹ Lacan, Séminaire III, chapitre XXI, « Le point de capiton », p. 293-306.

²²² *Ibid.*, p. 295.

rêve ». Et puis, je cite la formulation lacanienne sur ce point de capiton et sur ce qui le rattache à la recherche des psychoses²²³ :

Le schéma du point de capiton est essentiel dans l'expérience humaine.

[...]

Je n'en sais pas le compte, mais il n'est pas impossible qu'on arrive à déterminer le nombre minimum de points d'attache fondamentaux entre le signifiant et le signifié nécessaires à ce qu'un être humain soit dit normal, et qui, lorsqu'ils ne sont pas établis, ou qu'ils lâchent, font le psychotique.

Ce que je vous propose est encore tout à fait grossier, mais c'est le point à partir de quoi nous pourrions la prochaine fois examiner le rôle de la *personnaison* du sujet, à savoir la façon dont se différencient en français *je* et *moi*.

Bien entendu, aucune langue particulière n'a de privilège dans l'ordre des signifiants, les ressources de chacune sont extrêmement différentes et toujours limitées. Mais aussi bien, n'importe laquelle couvre tout le champ des significations.

Où dans le signifiant est la personne ? Comment un discours tient-il debout ? Jusqu'à quel point un discours qui a l'air personnel peut-il, rien que sur le plan du signifiant, porter assez de traces d'impersonnalisation pour que le sujet ne le reconnaisse pas pour sien ?

Je ne vous dis pas que c'est le ressort du mécanisme de la psychose, je dis que le mécanisme de la psychose s'y manifeste. **Avant de cerner ce mécanisme, il faut que nous nous exercions à reconnaître, aux différents étages du phénomène, en quels points le capiton est sauté.** Un catalogue complet de ces points nous permettrait de trouver des corrélations surprenantes, et de nous apercevoir que ça n'est pas de n'importe quelle façon que le sujet dépersonnalise son discours.

Notre recherche ne nous met pas encore sur la voie des problèmes des psychoses déclenchées, mais certainement, l'analyse que nous ferons de nos cas à travers le graphe nous permettra de nous exercer à l'identification de ces points de capiton dans les différents étages. Donc, dans la reconnaissance de ces points particuliers qui, après chaque entretien, ont permis le changement de la personnalité des trois garçons sans déclencher un délire.

Finalement, en ce qui concerne la recherche topologique de Lacan, nous pouvons, donc confirmer notre supposition que l'élaboration du graphe, à partir du Séminaire V est un grand progrès au niveau méthodologique dans la psychanalyse. Lacan a trouvé, dans cette image du point de capiton qui est son fondement, un support opérationnel très efficace et clair pour situer les rapports du sujet avec le signifiant. Je dirais que, de cette façon, le graphe dans son premier et deuxième enseignement, est au niveau du nœud borroméen dans le dernier. Alors, avec les fondements apportés par le graphe 1, « point de capiton », recherchons d'une dénomination pour les trois graphes restants de *Subversion du sujet*, à partir du séminaire VI.

²²³ *Ibid.*, p. 304-305

6.4 LES GRAPHE 3 ET 4 DE *SUBVERSION DU SUJET* : DANS LE DEUXIÈME ÉTAGE DU DÉSIR

Dans le chapitre I du séminaire VI, titré, « La construction du graphe ». Lacan commence par nous présenter les choses à partir du moment où le nouveau-né trouve ce qui marquera sa vie, le langage, la parole de l'Autre. Il distingue trois étapes qu'il nomme de différentes façons, selon le point de vue qu'il adopte. Je vais m'aider du point de vue du sujet qui parle. Je mets entre parenthèse le numéro de la page où sont les graphes respectifs et le titre que Lacan leur donne. Ainsi, nous avons :

1) Première étape : Niveau *infans* du discours : l'enfant ne parle pas (p. 21 et 23 : *Le premier étage*).

2) Seconde étape : L'enfant sait parler mais sans tenir un discours : Cette seconde étape est expliquée par Lacan en deux moments que j'ai pu isoler comme celui du *Fort-da* ou de la symbolisation première, et celui de la rencontre avec le désir.

2.1) Moment *Fort-da*. Expérience primitive du désir de l'Autre. (p.24 : *Le second étage*).

2.2) Première rencontre avec le désir, comme étant d'abord le désir de l'Autre, à travers de la question : *Che vuoi ? Que veux-tu ?* (p.25 : *Le second étage complété du Che vuoi ?*).

3) Troisième étape : Le sujet peut tenir un discours : Ce discours est le fantasme, parce qu'il met en rapport un sujet avec un objet. Mais la réponse au désir de l'Autre se trouve dans le point rétroactif de ce deuxième étage que Lacan nomme dans ce graphe comme « X ». (p.27-28 : *La troisième étape*).

Donc, du point de vue du sujet, la seconde étape se déploie à partir du moment où le sujet sait parler, lorsqu'il dit ses premiers mots, et va jusqu'au moment où il peut tenir un discours, le plus simple, qui met en relation un sujet avec son objet à travers un verbe. Cela implique, du point de vue du désir, une petite séquence : une expérience primitive du désir de l'Autre, une rencontre qui ouvre la question avec ce désir et la réponse que le sujet donne à cette question. Donc, le deuxième étage qui résulte de cette seconde étape implique cette séquence. Au premier moment, la symbolisation de l'Autre, exprimé dans ce *Fort-da*, a permis à l'enfant d'avoir une « expérience primitive » du désir de cet Autre. Et c'est ce que Lacan représente ici à travers le graphe qu'il appelle *Le second étage*. Ce graphe manque dans *Subversion du sujet*, car il passe directement du premier étage (graphe 2) au graphe 3 de *Che vuoi ?* Cette question, « Que veux-tu ? », implique que le sujet a été déjà confronté à la différence phallique, qu'il est dans l'enjeu qui le confronte « à la mort, la femme et le père »²²⁴. Autrement dit dans l'enjeu du complexe de castration, « ressort » de celui de l'œdipe (V, 179), plus ou moins entre 3 et 4 ans. C'est la rencontre qui ouvre la question par le désir. Tandis que le moment du *Fort-da* se situe logiquement avant que le sujet

²²⁴ Lacan, Séminaire I, p. 10

soit confronté à cet enjeu, avant la deuxième année de vie. Ainsi, dans la ligne de nos propos, nous devons ajouter un graphe de plus à la séquence que Lacan nous offre dans *Subversion du sujet*, celui qui, dans le séminaire VI, dégage cette expérience primitive du désir de la question ouverte par la rencontre phallique. Et de même, nommer le graphe 3 avec la dénomination qu'il a dans le séminaire VI : *Le second étage complété du « Che vuoi ? »*.

Le graphe 4, le « graphe complet » de *Subversion du sujet*, correspond alors, à la réponse du sujet à la question posée par le désir à sa sortie de l'œdipe. Lacan la formule ici comme $S(\mathcal{A})$. Donc, je crois qu'il sera bien de nommer ce graphe 4, « complet » de *Subversion du sujet* comme le graphe de « La réponse à la question par le désir de l'Autre », en tant que $S(\mathcal{A})$ et avec une jouissance lui correspondant. Il est complet, à mon avis, parce qu'il inclut toute la séquence ouverte à partir du désir et représentée dans ce deuxième étage du graphe. Ainsi nous comprenons que les graphes du Séminaire V, en incluant ceux des trois temps de l'œdipe, sont presque tous semblables à ce graphe 4. Ils incluent aussi cette séquence qui se dégage dans le Séminaire VI. Voici un tableau de ces graphes de deux étages en suivant la séquence du désir. Les titres en italique sont de Lacan :

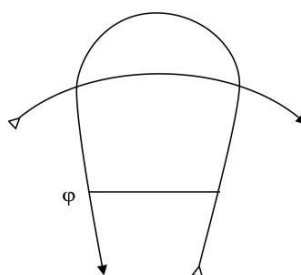
Tableau 12 : Graphes du deuxième étage, selon la séquence du désir, dans les Séminaires V et VI et *Subversion du sujet*

Niveau du langage	Séquence du désir	Séminaire VI	<i>Subversion du sujet</i>	Séminaire V
Le sujet sait parler sans tenir un discours	a) Expérience primitive du désir, moment <i>Fort-da</i>.	<i>Deuxième étage</i> (p.24)	---	Premier temps de l'œdipe : <i>To be or no to be</i> l'objet du désir de la mère (p.191)
	b) Rencontre phallique et question pour le désir de l'Autre. Premier discours du sujet, un fantasme.	<i>Deuxième étage complété du Che vuoi ?</i> (p.25)	Graphe 3	L'au-delà de la mère (p.200)
Le sujet peut tenir un discours (fantasme)	Réponse du sujet à la question, par le désir de l'Autre : $S(\mathcal{A})$ et une jouissance.	<i>La troisième étape</i> (28)	Graphe 4, complet	- La parole du père ou le père manifesté comme Autre (p. 202) - Le rire et le masque 333 - La jouissance 341 - Transfert et suggestion 423 - <i>Le circuit de l'hystérique</i> 469 - <i>Le circuit de l'obsessionnel</i> 470

6.5 LE GRAPHE 2 DE *SUBVERSION DU SUJET*

6.5.1 LA CELLULE MÉTONYMIQUE DU DÉSIR

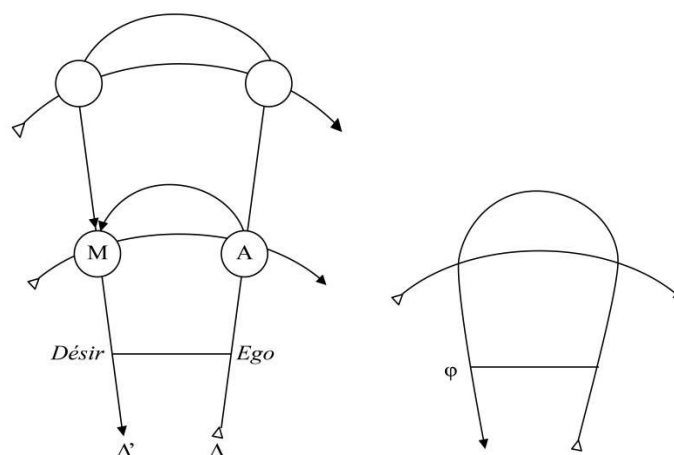
Il nous reste à examiner les graphes des Séminaires par rapport au graphe 2 de *Subversion du sujet*. Nous avons vu apparaître un graphe correspondant, dans le tableau 11, dans le premier temps de l'œdipe du chapitre XI du Séminaire V (V, 199). Il est l'unique représentation isolée du premier étage dans cette série de graphes complets ou de deux étages. Pourquoi ? Si, comme nous l'avons déduit, dans l'enjeu du désir, c'est le deuxième étage celui qui est en jeu, donc un premier étage tout seul n'a pas lieu d'être. Peut-être que sa dénomination nous aide à comprendre et même à situer ce dont il s'agit, alors dans ce premier étage, si dans le deuxième, il s'agit du désir. Je l'ai nommé le graphe de « l'objet métonymique » et bien entendu, il s'agit de l'objet phallique. Le voici (Graphe 6) :



Graphe 6 : Graphe de l'objet métonymique

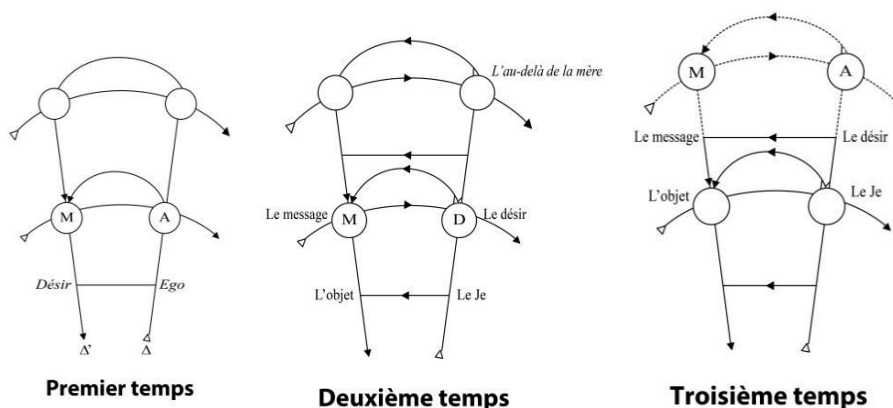
Ce graphe correspond au premier temps de l'œdipe dans la série des trois que Lacan dessine dans le chapitre XI, le deuxième chapitre où il explique les trois temps. Dans le chapitre précédent, le X, il nous a présenté ces trois temps, mais un seul graphe, correspondant au premier temps. Je l'ai appelé dans le tableau 11 : « *To be or no to be* l'objet du désir de la mère » (V, 191). Donc, nous avons deux graphes pour le premier temps de l'œdipe dans ces deux chapitres. Cela nous invite à les superposer et à relire les graphes des autres deux temps à sa lumière.

La superposition nous montre que le deuxième graphe précise le premier, en termes de l'objet de ce désir qui est décrit dans le premier graphe (Graphe 7) :



Graph 7 : Premier temps de l'œdipe Séminaire V : à gauche, chapitre X ; à droite, chapitre XI

Bien entendu, comme ici il s'agit de l'œdipe, l'objet métonymique est le phallus. Mais nous pouvons supposer qu'il s'agit de n'importe lequel des objets, selon les formes stadiques de l'objet : oral, anal, scopique ou surmoi. N'oublions pas que, à travers les objets prégénitaux, le sujet peut s'inscrire comme désir dans la chaîne des signifiants, avant l'enjeu de la castration, lorsqu'il peut s'inscrire aussi en tant que manque. Donc, ce graphe marque la rencontre phallique qui ouvre la question par le désir de l'Autre. Mais, pourquoi Lacan isole-t-il ici ce premier étage ? S'il est de quelque façon en rapport avec le désir, il mériterait, alors un deuxième étage, comme celui qui le précède, dans le chapitre X ? Or, dans la logique de notre enquête, nous cherchions, d'un côté le sujet qui est en rapport avec l'objet situé à ce point du premier étage et, d'un autre, son caractère R, S ou I. Voyons, alors ce que donne, dans ce sens, la relecture des autres temps à la lumière de cette cellule de l'objet métonymique du désir. Voici la séquence des graphes des trois temps de l'œdipe (Graph 8) :



Graph 8 : Les trois temps de l'œdipe, Séminaire V

Dans le premier temps, nous avons, face à l'objet, son corrélat, le sujet, en tant que « ego ». Puis, dans les deux autres temps Lacan écrit : « Le Je ». Pourquoi la différence ? De plus, il y a un autre détail qui nous interroge, la flèche qui, dans le second, va dans le sens : Le je → L'objet. Comme c'est l'affaire exclusivement du premier étage, comme le montre la succession des trois

graphes, il est, alors, l'heure de nous rapporter à ce que les Séminaires nous disent sur cet étage avant l'œdipe, pour extraire clairement une dénomination pour ce premier étage ou graphe 2 de *Subversion du sujet et dialectique du désir*.

6.5.2 LE PREMIER ÉTAGE DANS LE SÉMINAIRE VI

En suivant les dénominations du Séminaire VI, le premier étage correspond à la première étape. Ce moment où l'enfant ne sait pas parler. Comme il s'agit d'un moment initial, tant en ce qui concerne les rapports de l'être humain avec le signifiant, que, en ce qui concerne l'élaboration du graphe, d'après sa cellule, « Le point de capiton », je vais le prendre par extenso. C'est-à-dire, d'abord le cadre général où Lacan inscrit les trois étapes, puis, l'explication de la première étape qui nous intéresse ici.

6.5.2.1 Le cadre général des trois étapes

Lacan commence par introduire la construction du graphe à partir du parcours de son Séminaire (VI, p. 19) :

Vous savez de quel point de vue, je ne dirai pas nous partons, mais, nous cheminons. Ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, que nous sommes ensemble. Il y a déjà cinq ans que nous essayons de désigner les linéaments de la compréhension par certaines articulations de notre expérience. Ces linéaments viennent cette année converger sur ce problème, qui peut être le point de concours de tous ces points, certains éloignés les uns des autres, dont je veux vous préparer l'abord.

Puisque nous avons marché ensemble au cours de ces cinq ans, je puis poser d'emblée que **la psychanalyse nous montre essentiellement ce que nous appellerons la prise de l'homme dans le constituant de la chaîne signifiante.**

Ensuite, Lacan énonce ce qu'il appelle « la loi de la subjectivité » que l'analyse met spécialement en relief : « Si l'homme parle, pour parler il a à entrer dans le langage et dans un discours préexistant ». Un peu plus loin, il précise en quoi consiste cette « subjectivité » (VI, p. 19) :

La subjectivité dont il s'agit en tant que l'homme est pris dans le langage, en tant qu'il y est pris, **qu'il le veuille ou pas, et qu'il y est pris bien au-delà du savoir qu'il en a**, n'est pas immanente à une sensibilité, si l'on entend par là le couple stimulus-réponse. La raison en est que **le stimulus est donné en fonction d'un code qui impose son ordre au besoin, lequel doit s'y traduire.**

[...] lorsqu'il s'agit de la subjectivité prise par le langage, **il y a émission, non pas d'un signe, mais d'un signifiant.**

[...] **le signifiant** ne vaut pas par rapport à une troisième chose qu'il représenterait, mais **par rapport à un autre signifiant, qu'il n'est pas.**

Et avec ces prémisses, alors, Lacan va guider notre progression avec ces trois schémas qui vont constituer le graphe. Donc, à la manière dont l'homme est

pris par le langage, dans la mesure où il doit traduire ses besoins dans un code qui lui impose son ordre [aux besoins]. Déjà dans les termes « code », « émission » et « signifiant » nous reconnaissons, les fondements linguistiques de ces schémas. Mais la perspective est bien différente de celle de la linguistique. Les schémas de Saussure et Jakobson se situaient plutôt du point de vue de la manière dont un sujet se sert du langage. Autrement dit de la façon dont il produit et entend un discours dans une discussion ordinaire. Lacan, par contre, nous montre l'envers de cette perspective, c'est-à-dire, la manière dont le sujet qui parle, est pris par la chaîne signifiante de son discours sans qu'il le veuille ni le sache non plus, donc, dans son registre inconscient. Voilà un autre point de divergence des voies de travail de la psychanalyse et la linguistique, à partir de leurs points communs. L'une met l'accent dans le caractère courant du discours ; l'autre, dans la capture inconsciente de ce discours.

Voyons, alors, comment Lacan nous montre, en trois étapes, cette prise de l'homme par le langage. D'abord, il avertit : « **Il faut bien que le sujet y prenne sa place**, mais ne voyez pas dans ces schémas des étapes typiques du développement, **il s'agit** plutôt d'une génération, **d'une antériorité logique de chacun par rapport à celui qui le suit** ». Essayons, alors, de lire cette première étape dans ce sens logique vers lequel avance le sujet dans son discours et auquel l'oreille de l'analyste doit être sensible.

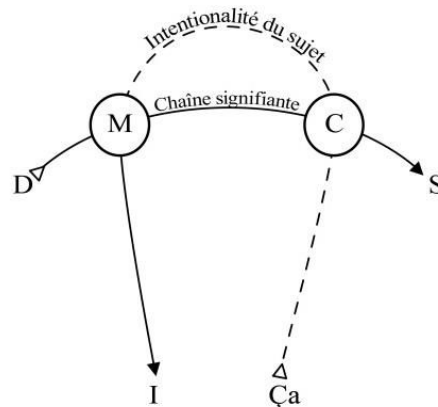
6.5.2.2 Première étape : Niveau *infans* du discours

Dans cette étape le problème est celui de « l'implication du sujet dans le signifiant ». Et la première partie de ce schéma représente le niveau *infans* du discours, « car il n'est peut-être même pas nécessaire que l'enfant en soit déjà à parler, pour que la marque, l'empreinte mise sur le besoin par la demande, s'exerce, comme le montrent ses vagissements alternants » (VI, p. 23). Pour expliquer cette déduction, Lacan part de ces propositions :

1) Étant donné que le signifiant se définit, prend sa valeur et son sens dans son rapport à un autre signifiant dans un système d'oppositions signifiantes, **la chaîne signifiante se développe dans une dimension qui implique une certaine synchronie des signifiants, à savoir l'existence d'une certaine batterie signifiante.**

2) La batterie minimale est une batterie de quatre.

Voici, alors ce premier étage (VI, p. 21-22) (Graphe 9) :



Graph 9 : Premier étage Séminaire VI, Niveau *infans* du discours

Grand D représente la chaîne signifiante. Cette structure fondamentale soumet toute manifestation de langage à cette condition d'être réglée par une succession, par une diachronie, par quelque chose qui se déroule dans le temps.

Le grand S est mis pour *signifiant*.

L'important est ceci – ce qui est indiqué par la ligne pointillée vient recouper d'avant [point C] en arrière [point M], en la coupant en deux points, la ligne représentative de la chaîne signifiante.

La première rencontre se fait au niveau synchronique, celui de la simultanéité des signifiants. **Le point C** est ce que j'appelle **le point de rencontre du code**. En des autres termes, il y a ici le jeu du signifiant, quelque chose qui joue comme moulin à paroles. L'enfant s'adresse à un sujet qu'il sait parlant, qu'il a vu parlant, qui l'a pénétré de rapports depuis le début de son éveil à la lumière du jour. C'est très tôt que le sujet a à apprendre que c'est là une voie, que c'est là le défilé par où les manifestations de ses besoins doivent s'abaisser à passer pour être satisfaits.

M, le second point de recouplement, est celui où se produit le message. En effet, c'est toujours par un jeu rétroactif de la suite des signifiants que la signification s'affine et se précise. C'est après coup que le message prend forme, à partir du signifiant, du code qui est là en avant de lui. Inversement, c'est sur le code que le message, pendant qu'il se formule, à tout instant anticipe, tire un trait.

Processus intentionnel qui va du *Ça* au grand I

Ce qui est à son origine se présente sous la forme d'éclosion du besoin, de la tendance. Ceci est représenté au niveau du *Ça*. Ici, pas de voie de retour qui se boucle, car le *Ça* est pris dans le langage, mais il ne sait pas ce qu'il est, il ne se réfléchit pas de cet abord innocent du langage dans lequel **le sujet se fait d'abord discours**.

Le fait, même réduit à ses formes les plus primitives d'appréhension par le sujet, que celui-ci est en rapport avec d'autres sujets parlants, a par résultat qu'il se produit au bout de la chaîne intentionnelle ce que je vous ai appelé **la première identification primaire, I**.

C'est la première réalisation d'un idéal dont on ne peut même pas dire à ce moment du schéma qu'il s'agisse d'un Idéal du moi, mais seulement que le sujet y a reçu le premier seing, *signum*, de sa réalisation avec l'Autre.

Donc, ici, il ne s'agit pas d'un sujet qui parle, mais d'un à qui on parle depuis l'instant même de sa naissance. Celui qui parle est un Autre réel qui fait que cet enfant participe de son discours et « qui l'a pénétré de rapports depuis le début de son éveil à la lumière du jour ». Il le nomme, il l'appelle, il essaie de

deviner pourquoi ce sujet pleure, ce qu'il veut, ce qui lui fait du mal ou du bien, etc. Et de la part de ce sujet qui a besoin de cet Autre pour vivre et qui entend quelque chose, en tant que Ça, tendance, éclosion du besoin, c'est le point de départ d'un processus qui tend à la satisfaction. Mais, dans ce processus, il trouve bientôt une autre chose qui le capture dans son réseau, le langage. Ces premières rencontres ont, alors, des conséquences pour le sujet :

1) « C'est très tôt que le sujet a à apprendre que c'est là, [le langage], une voie, que c'est là le défilé par où les manifestations de ses besoins doivent s'abaisser à passer pour être satisfaits ».

2) En tant qu'enfant, il apprend, alors, à s'adresser « à un sujet qu'il sait parlant », cet Autre de qui dépend sa satisfaction. Donc, dans la mesure où il s'adresse à une autre sujet, le Ça initial subit une espèce de division, entre celui qui « s'adresse » et celui qui vise une satisfaction.

3) Pour autant que cet Autre parle, donc, ce Ça initial se fait discours dans sa bouche.

4) Ainsi, le Ça est pris dans le langage, sans savoir « ce qu'il est », puisqu'il ne se réfléchit pas de cette abord innocent du langage dans lequel **le sujet se fait d'abord discours** ».

Donc, ces conséquences sont la division du Ça en tant qu'être parlant et le fait de devenir discours sans le savoir. Dans les premiers étages du Séminaire V, Lacan nous explique en détail cette division. Cela sera le thème du chapitre suivant. Restons, donc, sur cet aspect de « se faire discours » qu'il nous explique ici dans ce premier étage du Séminaire VI. En tant que discours dans la bouche de l'Autre, le Ça est une phrase. Quelle phrase ? Quel type de discours ? Lacan précise que ce discours est dans le registre de l'être du sujet et que son caractère est celui d'un « idéal ». À la fin de ce processus intentionnel où l'enfant a dû passer son besoin par le code de sa langue maternelle, il devient « un autre qu'il n'était pas avant » : « C'est la première réalisation d'un idéal dont on ne peut même pas dire, à ce moment du schéma, qu'il s'agisse d'un Idéal du moi, mais seulement que le sujet y a reçu le premier seing, *signum*, de sa réalisation avec l'Autre ». Il s'agit, alors, de « la première identification primaire, I ». Il me semble que ce c'est un nom approprié pour ce graphe : « La première identification primaire ».

Souvent les mamans disent, à la fin d'un processus qui a commencé avec des pleurs et s'est calmé avec la prise d'aliment, quelque chose comme ceci : « Ah, **tu es mon bébé** chéri ! ». Et voilà un exemple d'identification primaire, cette phrase qui va se répéter dans le discours de la mère pendant les premiers mois de l'existence. Ce mot, « bébé », fonctionne dans cette phrase comme un trait unaire, signal de sa réalisation avec l'Autre. Donc, le **Ça** initial est devenu dans sa capture par le langage « un bébé ». Cet enfant est un « bébé » dans le discours de la mère. Après, il grandira, et deviendra un autre, selon la dénomination qu'elle lui donne, par exemple : mon trésor, mon petit garçon ou ma petite fille et toutes les inventions qu'on entend souvent dire aux mamans pour appeler leurs enfants. Et à chaque fois, un changement de son être se profile, comme quand il commence le chemin de l'école, être dans la grande section de l'école maternelle est différent d'être dans la petite section. Chaque année scolaire implique un nouveau discours, un nouvel idéal. Autrement dit, une nouvelle exigence de l'être

s'anticipe, I, et barre le sujet qu'il était jusqu'à ce moment. Et tout cela, sans qu'il perçoive ce qu'implique devenir un autre qu'il n'était pas avant.

La première de ces prises « innocentes » du **Ça** dans le langage, qui finira dans la réception par le sujet du « premier seing, *signum*, de sa réalisation avec l'Autre », une identification primaire, nous donne la clé pour faire le lien entre ce graphe du Séminaire VI avec le graphe 2 de *Subversion du sujet*. En effet, si dans le graphe du Séminaire VI, il s'agit d'une première réalisation d'un idéal, avant d'un Idéal du moi, le graphe 2 de *Subversion* nous présente justement la formation de cet Idéal du moi. On dirait, alors, que de la même manière que le deuxième étage peut se décomposer en suivant la séquence du désir ; le premier étage peut se faire aussi en suivant la séquence de formation de l'Idéal : 1) Un idéal primaire en tant que *signum* de la première réalisation avec l'Autre, 2) un Idéal du moi. Ce dernier terme évoque immédiatement le stade du miroir lacanien. Voyons, alors, en détail ce que Lacan nous propose dans *Subversion du sujet* sur ce graphe 2, pour vérifier ces conjectures.

6.5.2.3 Le premier étage dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*

Le graphe 2 de *Subversion du sujet* est aussi un premier étage. Voici comment Lacan nous le présente (Ss, 288-89) :

Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité.

Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance, ce que veut dire de ce pouvoir tout en puissance, de cette naissance de la possibilité, et vous avez le trait unaire qui, **de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi.**

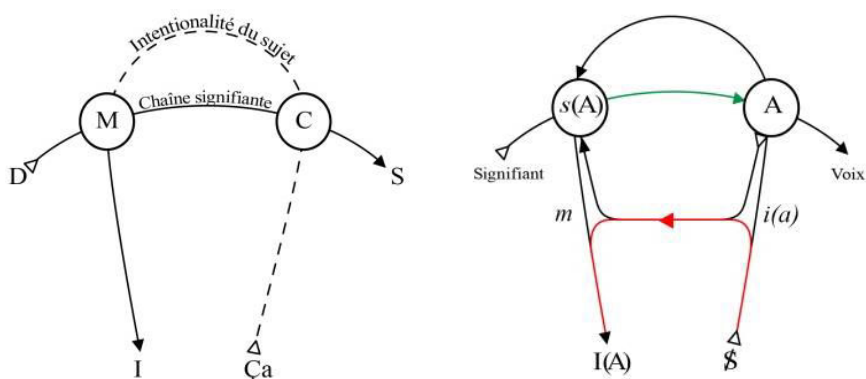
Ce qu'inscrit la notation **I (A)** que nous devons substituer à ce stade à l'**\$**, S barré du vecteur rétrograde, en nous le faisant reporter de sa pointe à son départ. (cf. graphe 2).

Dans le graphe du Séminaire VI, ce trait unaire était un seing, **I**, qui se substituait au **Ça**, dans les premiers moments de l'enfant dans la vie. Ici, quand Lacan dit que « à ce stade » c'est la substitution de ce trait unaire en tant que **I (A)**, au sujet barré, **\$**, il s'agit du stade du miroir, entre les 6 et 8 mois, plus ou moins. Je mets côte à côte les deux graphes pour mieux situer la manière dont, bien que le sujet ne sache pas parler, comme dans le cas du Séminaire VI, il est déjà touché par le langage d'une manière qui n'est pas en tant que *signum*, mais en tant que signifiant²²⁵. C'est ceci qu'indique ce **A** additionné à l'**I** du trait unaire dans ce graphe 2, que bien nous puissions commencer à l'appeler, par rapport au précédent, le graphe du stade du miroir ou des identifications du sujet. Ce « **A** », qui fait de « **I** » un signifiant, implique que le sujet devient à chaque changement de discours où il est impliqué un autre signifiant qu'il n'est pas. Être un élève de la grande section de l'école maternelle n'est pas la même chose que l'être de la petite section. Ainsi ce signifiant « grande section » a sa valeur par rapport à cet autre signifiant qui est « petite section », et qui anticipe en termes d'idéal ce que

²²⁵ Cf. d'ailleurs, plus haut le cadre général d'élaboration des trois étapes, selon le Séminaire VI.

l'enfant de 4 ans deviendra avant d'être celui de la grande section, quand il aura 5 ans.

On peut apprécier aussi, dans le contraste des deux graphes, la différence au niveau de la constitution du moi, $i(a) \rightarrow m$, qui manque dans le premier graphe. Et finalement, dans ce même sens, comprendre un peu mieux ce que Lacan disait sur le manque du vecteur rétrograde dans le Séminaire VI : « Ici, pas de voie de retour qui se boucle, car le *Ça* est pris dans le langage, mais il ne sait pas ce qu'il est, **il ne se réfléchit** pas de cette abord innocent du langage dans lequel le sujet se fait d'abord discours ». Parce que, ici, au niveau du stade du miroir, il peut se réfléchir, de ce qu'il est dans ce qu'il deviendra à travers les signifiants du discours où il est pris, puisqu'il ne parle pas encore. Quand il se reconnaît dans le miroir l'Autre lui dit : « tu es lui ». Cette phrase est la matrice de toutes les identifications postérieures du sujet. Et la question qui y conduit est « qui est là ? ». J'ai mis des couleurs pour faciliter la lecture de l'explication de Lacan (Ss, p. 288-289) (Graphe 10).



Graphe 10 : Matrices d'identifications réelles (gauche) et imaginaires (droit)

Effet de rétroversion [Vecteur $I(A) \rightarrow \$$] par quoi **le sujet à chaque étape devient ce qu'il était comme d'avant** et ne s'annonce : il aura été, -qu'au futur antérieur.

Ici s'insère l'ambiguïté d'un méconnaître essentiel au me connaître. Car tout ce dont le sujet peut s'assurer, dans cette rétrovisée, c'est venant à sa rencontre l'image, elle anticipée, qu'il prit de lui-même en son miroir. Nous ne reprendrons pas ici la fonction de notre « stade du miroir » [...].

Quoi qu'il en soit, ce que le sujet trouve en cette image altérée de son corps, c'est le paradigme de toutes les formes de la ressemblance qui vont porter sur le monde des objets une teinte d'hostilité en y projetant l'avatar de l'image narcissique, qui, de l'effet jubilatoire de sa rencontre au miroir, devient dans l'affrontement au semblable le déversoir de la plus intime agressivité.

C'est cette image qui se fixe, **moi idéal**, du point où le sujet s'arrête comme **idéal du moi**. Le moi est dès lors fonction de maîtrise, jeu de prestance, rivalité constituée. Dans la capture qu'il subit de sa nature imaginaire, il masque sa duplicité, à savoir que la conscience où il s'assure d'une existence incontestable ne lui est nullement immanente, mais bien transcendante puisqu'elle se supporte du trait unaire de l'idéal du moi. Par quoi l'ego transcendantal lui-même se trouve relatif, impliqué qu'il est dans la méconnaissance où s'inaugurent **les identifications du moi**.

Ce procès imaginaire qui de l'image spéculaire va à la constitution du moi sur le chemin de la subjectivation par le signifiant, est signifié dans notre graphe par le vecteur $i(a) \rightarrow m$ à sens unique, mais articulé doublement, une

première fois en court-circuit sur $\$ \rightarrow I(A)$, une seconde fois en voie de retour sur $s(A) \rightarrow A$. Ce qui montre que **le moi ne s'achève qu'à être articulé** non **comme** Je du discours, mais comme **métonymie de sa signification**.

Lacan ne reprend pas ici la fonction du stade du miroir, mais il en fait une belle et précise synthèse en l'articulant au graphe. Cela ne nous excuse pas de n'avoir pas présenté ses fondements, bien entendu. Et nous aurons l'opportunité de les rappeler dans le cas du graphe de Luis. Or, en revenant à notre thème dans ce paragraphe, je crois, alors, que l'explication de Lacan sur ce graphe 2 vérifie notre hypothèse de la séquence impliquée dans le premier étage du graphe, celle des idéaux par rapport à celle du désir du deuxième étage. Ceci veut dire, selon les termes que j'ai soulignés dans la citation, ce registre qui concerne l'être du sujet, ce qu'il est. Le deuxième étage concerne son désir, ce qu'il veut et qu'il peut avoir ou non. La question du premier étage est « qui est celui qui parle? », celle du deuxième : « Que veux-tu ? ». Ces termes du premier étage sont : moi idéal, idéal du moi, moi et les identifications du moi. Et dans ce qui se réfère à sa dynamique, nous avons :

1) **Point de départ** : Un signifiant pris de ces dits premiers qui décrètent, légifèrent, aphorisent ou sont oracles, en conférant à l'autre réel son obscure autorité.

2) Ce signifiant comme trait unaire, fera **l'identification première qui forme l'idéal du moi** : Ce qu'inscrit la notation $I(A)$ que nous devons substituer à ce stade à l'\$, du vecteur rétrograde, en nous le faisant reporter de sa pointe à son départ : $I(A) \rightarrow \$$.

3) Effet de rétroversion par quoi **le sujet à chaque étape devient ce qu'il était comme d'avant** et ne s'annonce qu'au futur antérieur : il aura été.

4) C'est cette image qui se fixe, **moi idéal**, du point où le sujet s'arrête comme **idéal du moi**. **Le moi** est dès lors fonction de maîtrise, jeu de prestance, rivalité constitué.

4) **Les identifications du moi** : Ce procès imaginaire qui de l'image spéculaire va à la constitution du moi sur le chemin de la subjectivation par le signifiant, est indiqué dans notre graphe par le vecteur $i(a) \rightarrow m$ à sens unique, mais articulé doublement, une première fois en court-circuit sur $\$ \rightarrow I(A)$, une seconde fois en voie de retour sur $s(A) \rightarrow A$.

5) Ce qui montre que **le moi ne s'achève qu'à être articulé** non **comme** Je du discours, mais comme **métonymie de sa signification**.

Donc, il s'agit, alors de la constitution du moi sur le chemin de la subjectivation par le signifiant, à partir de l'image spéculaire. Jusqu'à maintenant nous avons parlé de la constitution de l'objet interdépendant de la réalisation du sujet. L'analyse des chansons dans le chapitre 3 nous a montré comment se produit la réalisation subjective dans le cas d'une femme et d'un homme. C'est-à-dire, comment le Je de l'énonciation peut se situer dans le texte du discours de celui qui parle, soit à travers des objets, cas de la femme ; soit à travers de l'autre semblable, cas de l'homme. Puis, dans le chapitre 4, le déroulement des trois entretiens nous ont mené sur le chemin de la constitution de l'objet à partir de la fonction de l'objet petit a comme effet de coupure ; en autre termes lorsque l'objet peut assumer une fonction signifiante. Donc, la question qui se pose est : Pour lequel de ces cas peut-on penser à ce « moi » auquel Lacan se réfère ? Pour

commencer, à répondre, je rappelle et souligne les cas où le « moi » s'est présenté dans les chansons :

- 1) « ils m'ont appelée vilaine »
- 2) « Puisque le fils du roi m'aime/ Avec mes sabots... /Il m'a donné pour étrenne/ Avec mes sabots.../ un bouquet de marjolaine ».
- 3) **Moi** j'ai pris la peine
De les déchausser,
Les sabots d'Hélène,
Moi qui ne suis pas capitaine,
Et j'ai vu ma peine
Bien récompensée...
Dans les sabots de la pauvre Hélène,
Dans ses sabots crottés,
Moi j'ai trouvé les pieds d'une reine
Et je les ai gardés.

Or, Lacan nous indique que le processus de l'identification commence avec l'image spéculaire, le trait unaire, en tant que signifiant $I(A)$, et qu'il s'achève quand le moi est articulé comme métonymie de la signification du discours du sujet, pas comme son Je. Que signifie que le **moi** est articulé comme **métonymie de la signification du discours** du sujet ? Dans les chansons, dans la voie métonymique, nous avons isolé les sabots, par rapport au bouquet qui est en rapport métaphorique avec le sujet qu'il représente. Donc, quel rapport pouvons-nous établir entre les « moi » cités avec ce « sabots » en tant qu'objets métonymiques ? Quels sont, alors, les significations des discours des trois chansons, où les « sabots » en tant qu'objets métonymiques ont fait le lien ? Sont-elles les mêmes ? Où est la variation du « moi » du sujet qui parle et qui a réussi à se situer comme Je du discours ? En continuant le chemin de cette petite recherche, je trouve plusieurs pistes dans la citation de Lacan :

Première piste : C'est clair : le moi n'est pas articulé comme le Je du discours.

Deuxième piste : Donc, il s'agit de la signification et pas du signifiant. Mais ce processus ne peut se donner que « sur le chemin de la subjectivation par le signifiant ». Chose que Lacan dit être signifié dans le graphe par le vecteur $i(a) \rightarrow m$ à sens unique, mais articulé doublement :

- a) une premier fois en court-circuit sur $\$ \rightarrow I(A)$
- b) une seconde fois en voie de retour sur $s(A) \rightarrow A$

Troisième piste : Dans ce point de la citation, quand Lacan nous avertit que « le moi ne s'achève qu'à être articulé comme métonymie de sa signification », Lacan nous renvoie à la fonction de *shifter* qu'il lui-même a mentionné plus haut dans l'Écrit et que se réfère à cette fonction signifiante pour la différencier de la signification. Je le cite en la replaçant dans son cadre (Ss, 279-80) :

L'inconscient, à partir de Freud, est une chaîne de signifiants qui quelque part (sur une autre scène, écrit-il) se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offrent le discours effectif et la cogitation qu'il informe.

Dans cette formule, qui n'est nôtre, que pour être conforme aussi bien au texte freudien qu'à l'expérience qu'il a ouvert, le terme crucial est le signifiant [...]. Les mécanismes décrits par Freud comme ceux du processus primaire, où l'inconscient trouve son régime, recouvrent exactement les fonctions que cette

école [le structuralisme] tient pour déterminer les **versants les plus radicaux des effets du langage**, nommément la métaphore et la métonymie, autrement dit les effets de substitution et de combinaison du signifiant dans les dimensions respectivement synchronique et diachronique où ils apparaissent dans le discours.

Avant de continuer avec la citation, il sera utile de faire un petit tableau qui oppose ces termes linguistiques, sur lesquels Lacan va travailler. J'ajoute aussi les termes que, dans ce sens, il a situés dans les graphes basiques que nous avons vus, celui du « Point de capiton » et du premier étage :

Tableau 13 : Contraste de références communes Freud/linguistique

Freud	Les mécanismes du processus primaire, où l'inconscient trouve son régime	
Versants plus radicaux des effets du langage	Métaphore	Métonymie
Ou effets de	Substitution	Combinaison
Dimensions du discours où ces effets apparaissent	Synchronie : implique le principe de simultanéité de la chaîne signifiante. Son axe vertical : un mot peut être substitué à d'autres qui sont en rapport avec lui. Ainsi dans la séquence : « Les enfants prennent le bus », on peut substituer le verbe par d'autres verbes : regardent, dessinent, etc. Et de même par des mots qui fonctionnent comme sujet et objet de la phrase.	Diachronie : implique le principe de contiguïté de la chaîne signifiante. Son axe horizontal, sa dimension temporelle : un signifiant est suivi d'un autre, un mot d'un autre, etc.
Point dans les graphes « Point de capiton » et premier étage	Code (C) en tant que A	Message (M) en tant que point rétrograde où la signification se définit s(A)

Il apparaît clair que :

1) Les effets du langage, métaphore et métonymie sont une chose; et les dimensions du discours où ces effets apparaissent, synchronie et diachronie, une autre.

2) Freud avait reconnu ces effets comme les mécanismes du processus primaires qui régissent l'inconscient.

3) Les points du graphe sont localisés où Lacan situe ces dimensions du discours, synchronie (A) et diachronie s(A).

Poursuivons la lecture de la citation afin d'arriver au moi en tant que métonymie de la signification du discours par rapport aux *shifters* signifiants. Lacan pose une question : « La structure du langage une fois reconnue dans l'inconscient, **quelle sorte de sujet pouvons-nous lui concevoir ?** » C'est-à-dire, quel est le sujet de cette chaîne inconsciente régie par les mécanismes de métaphore et métonymie, différents de celle de la chaîne courante où il s'agit du sujet de l'énonciation ? Pour répondre, Lacan commence justement par les *shifters* pour séparer le sujet de l'énonciation de celui de l'inconscient (SS, p.280) :

On peut ici tenter, dans un souci de méthode, de partir de la définition strictement linguistique du **Je comme signifiant** : où il n'est rien que le *shifter* ou indicatif qui dans le sujet de l'énoncé désigne le sujet en tant qu'il parle actuellement.

C'est-à-dire qu'il **désigne le sujet de l'énonciation, mais qu'il ne le signifie pas**. Comme il est évident au fait que tout signifiant, du sujet de l'énonciation peut manquer dans l'énoncé, outre qu'il y en a qui diffèrent du Je, et pas seulement ce qu'on appelle insuffisamment les cas de la première personne du singulier, y adjoignît-on son logement dans l'invocation plurielle, voire dans le *Soi* de l'autosuggestion.

Nous pensons par exemple avoir reconnu le sujet de l'énonciation dans le signifiant qu'est le *ne* dit par les grammairiens *ne* explétif [...].

[...] **Qui parle ? quand il s'agit du sujet de l'inconscient**. [...] cette réponse ne saurait venir de lui, s'il ne sait pas ce qu'il dit, ni même qu'il parle, comme l'expérience de l'analyse tout entière nous l'enseigne.

Donc, le sujet de l'inconscient est celui qui ne sait pas ce qu'il dit, ni même qu'il parle. Dans cette mesure, il ne saurait répondre à la question : qui parle ?, quand il s'agit de cette chaîne où métaphore et métonymie sont reines. La citation continue (Ss, p. 280) :

Pourquoi la place de l'inter-dit, qu'est l'intra-dit d'un entre-deux sujets, est celle même où se divise la transparence du sujet classique pour passer aux effets de *fading* qui spécifient le sujet freudien de son occultation par un signifiant toujours plus pur : que ces effets nous mènent sur les confins où le lapsus et mot d'esprit en leur collusion se confondent, ou même là où l'élosion est tellement la plus allusive à rebattre en son gîte la présence, qu'on s'étonne que la chasse au *Dasein* n'en ait pas plus fait son profit.

Le sujet de l'inconscient est le sujet freudien, celui spécifié de son occultation par « un signifiant toujours plus pur ». Il est né dans « la place de l'inter-dit, celle même où se divise la transparence du sujet classique pour passer aux effets de *fading* ». Quelle est cette place de l'inter-dit ? Ici, Lacan est surprenant : c'est « l'intra-dit d'un entre-deux sujets ». Comment comprendre cette expression qui nous montre un autre sens que celui de l'« interdiction » en tant que prohibition ? Certainement il nous renvoie à ce processus que Freud éclaircit dans son texte sur le mot d'esprit.²²⁶ Mais, je voudrais plutôt citer un cas de la littérature qui me vient à l'esprit où il est clair que cette place de l'inter-dit correspond à l'intra-dit d'un sujet qui s'est divisé en deux. Il s'agit de Sancho Panza dans la deuxième partie de Don Quichotte. Dans un épisode de la première partie (chapitre XXV), le chevalier lui a demandé de porter à Dulcinée une lettre. Dulcinée n'existe pas en réalité, mais, dans un amusant dialogue, Sancho découvre que celle que Don Quichotte appelle Dulcinée n'est autre qu'une paysanne qu'il connaissait bien appelée Aldonza Lorenzo. Donc, il est parti et au retour de cette incroyable aventure, où il n'y a eu ni lettre ni Dulcinée ni Aldonza, il raconte à Don Quichotte comment elle a reçu la lettre et ce qu'elle a dit (I, XXXI). Donc, dans la deuxième partie, la première chose que Don Quichotte veut faire dans la poursuite de ses aventures est d'aller au village du Tobose pour visiter Dulcinée. En arrivant, logiquement il demande au menteur Sancho de le mener à la maison de Dulcinée, puisqu'il doit savoir où elle est. Et voilà que le coquin de Sancho entame un petit dialogue avec lui-même, dans lequel l'intra-dit entre les deux sujets, au moment où il se divise dans le dialogue, est évident (II, X). Il ne dira jamais la vérité à personne parce que, à mon avis, il finit par croire à sa propre histoire.

²²⁶ Cf. par exemple le *Witz* des deux voleurs et le Rédempteur (Freud, « Le mot d'esprit... », *op. cit.*, p. 151-152.

Ainsi donc, à peine sorti du bois, il [Sancho] tourna la tête et, s'étant assuré que Don Quichotte était hors de vue, il mit pied à terre puis, s'asseyant au pied d'un arbre, il commença à se tenir le discours que voici :

« Voyons un peu, Sancho mon ami, où donc allez-vous de la sorte ? Allez-vous à la recherche d'un âne que vous auriez perdu ? – Non, pas que je sache. – Alors, qui vas-tu chercher ? – Je vais chercher, pour ainsi dire rien : juste une princesse, qui est tout à la fois un soleil et un firmament de beauté. – Et où pensez-vous donc être ce dont vous parlez ? – Où ça ? Mais dans la grande ville du Toboso. – Fort bien. Et de la part de qui allez-vous la chercher ? – De la part du fameux chevalier don Quichotte de la Manche, qui redresse les torts, et donne à manger à celui qui a soif et à boire à celui qui a faim. – Tout cela est fort bien. Et vous savez où elle habite, Sancho ? – D'après mon maître, dans un palais royal ou un majestueux château fort. – Et l'avez-vous jamais vue par hasard ? – Ni moi, ni mon maître, ne l'avons jamais vue. – Et si ceux du Toboso venaient à savoir que vous êtes là avec l'intention de délurer leurs princesses et de tourner la tête à leurs dames, et s'ils vous frictionnaient les côtes à coups de bâton, au point de ne pas vous laisser un seul os indemne, ne pensez-vous pas qu'ils seraient dans leur droit et que ce serait bien fait pour vous ? – En vérité, ils auraient bien raison, mais ils devraient tenir compte que je ne suis qu'un émissaire et que

*Messenger vous êtes, l'ami,
Mais non coupable, pour ça non²²⁷*

- Ne vous fiez pas, Sancho, parce que les gens de la Manche sont aussi irascibles que jaloux de leur honneur et ils n'aiment guère qu'on vienne les chatouiller sur ce point. Vive Dieu, s'ils flairent votre présence, je vous promets du bon temps. – Ouste, putain ! Que la foudre tombe chez le voisin ! Il fera beau voir que j'aie tiré la moustache du chat pour le plaisir d'un autre ! D'autant que chercher Dulcinée dans le Toboso, c'est comme chercher une Marica à Ravenne ou un bachelier à Salamanca. Le diable, oui, c'est le diable assurément qui m'a fourré là-dedans ; ce ne peut être que lui. »

Tel fut le soliloque que Sancho eut avec lui-même, et la leçon qu'il en tira l'amena à se dire derechef :

« Fort bien : toute chose a son remède, à l'exception de la mort, qui nous oblige à passer sous son joug, quoiqu'il en coûte, au terme de notre vie. Pour ce qui est de mon maître, il est fou à lier : j'en ai eu mille fois la preuve. Quant à moi, je ne suis pas en reste, et suis même plus bête que lui, puisque je le suis et reste à son service. Car il est bien vrai, le proverbe qui dit : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es ». Ou encore : « Non pas avec qui tu nais, mais avec qui tu pais. » Fou comme il est, par conséquent, et du moment que sa folie lui fait prendre la plupart du temps une chose pour une autre, au point qu'il prend le blanc pour le noir et le noir pour le blanc, comme quand il a dit que les moulins à vent étaient des géants, et les mules de religieux des dromadaires, ou les troupeaux de moutons, des armées ennemies et autres fadaïses du même tonneau, il ne sera pas trop difficile de lui faire croire qu'une paysanne, la première que je trouverai dans les parages, est madame Dulcinée. Et s'il ne le croit pas, je le jurerai. Et ; et s'il jure de son côté, je jurerai à nouveau ; et s'il s'obstine, je m'obstinerai encore plus, et de telle façon que je ne lâcherai pas le morceau, quoi qu'il advienne. Et en persistant de la sorte, peut-être finirai-je par le persuader de ne plus me charger à l'avenir de ce genre de messageries, compte tenu du piètre résultat qu'il obtient. À moins qu'il ne pense, comme je l'imagine, que c'est quelque méchant enchanteur, de ceux dont il dit qu'ils lui veulent du mal, qui a travesti les apparences, à seule fin de lui faire de mal et du tort. »

Après cette réflexion, l'esprit de Sancho trouva le repos, et il tint pour assuré le succès de son ambassade, en se bornant à ne pas bouger de là jusqu'au

²²⁷ [C'est note du traducteur : *ibid.*, p. 1598.] : « On trouve ces vers dans des romances qui exaltent les figures légendaires du comte Fernan Gonzalez et de Bernardo del Carpio ».

soir, afin de permettre à Don Quichotte de penser qu'il avait eu le temps d'aller au Toboso et de revenir.

Voilà le sujet de l'inconscient, celui qui ne peut dire la vérité que sous forme de fiction, ici, celle d'un mensonge, parce qu'il renvoie à Don Quichotte ses propres mots sans qu'il s'en aperçoive. Et ainsi, après la malheureuse rencontre de Don Quichotte avec trois paysannes dont Sancho jurait et parjurait qu'elles étaient trois belles princesses, dont Dulcinée, l'une d'elles devient la « Dulcinée enchantée » autour de laquelle tourneront toutes les aventures de Don Quichotte avant ce moment. On peut dire que dans ce signifiant « enchantée » se mesure la vérité de ce sujet qui est Don Quichotte. Donc, si nous commençons, avec Sancho et Don Quichotte, à nous former une idée du sujet de l'inconscient, continuons, alors, avec la citation de Lacan. Elle va nous mener directement au travail de l'analyste par rapport à ce sujet de l'inconscient (Ss, p. 281) :

Pour que ne soit pas vaine notre chasse, à nous analystes, il nous faut tout ramener à la fonction de **la coupure dans le discours, la plus forte étant celle qui fait barre entre le signifiant et le signifié. Là se surprend le sujet qui nous intéresse puisque à se nouer dans la signification**, le voilà logé à l'enseigne du pré-conscient. Par quoi l'on arriverait au paradoxe de concevoir **que le discours dans la séance analytique ne vaut que de ce qu'il trébuche ou même s'interrompt** : si la séance elle-même ne s'instituait comme rupture dans un faux discours, disons, dans ce que le discours réalise à se vider comme parole, à n'être plus que la monnaie à la frappe usée dont parle Mallarmé, qu'on se passe de main en main « en silence ».

Cette coupure de la chaîne signifiante est seule à vérifier la structure du sujet comme discontinuité dans le réel. Si la linguistique nous promeut le signifiant à y voir le déterminant du signifié, l'analyse révèle la vérité de ce rapport **à faire des trous du sens, les déterminants de son discours.**

Donc, dans la séance analytique, la coupure la plus effective dans le discours courant du sujet, est celle qui fait « barre » entre signifiant et signifié. Pourquoi ? Parce que là, dans cette coupure on surprend le sujet de l'inconscient. Comment ? Parce que « **à se nouer dans la signification**, le sujet de l'inconscient se loge à l'enseigne du pré-conscient ». C'est-dire que la signification est la marque du préconscient, et si on réussit à le séparer du signifiant, la place où va se loger le sujet de l'inconscient dans le discours. Ainsi, nous avons réussi à trouver un rapport entre la signification et le sujet de l'inconscient, et même à différencier ce sujet de celui de l'énonciation. Il nous reste à situer le « moi » dans ces rapports et le fait qu'il soit articulé comme « **métonymie de la signification du discours** du sujet ». Pour cela, nous irons chercher dans les premiers étages du Séminaire V.

Mais, pour finir, un mot sur la vérité dans Don Quichotte. Ne manquent ni les trébuchements, en commençant par ceux de son propre cheval, ni les trous, ni les lapsus, mots d'esprit et jeux de mots tout au long de l'ouvrage de Cervantès, et notamment dans cette partie dédiée à la « Dulcinée enchantée ». Dans la deuxième partie, écrite 15 ans après la première, l'auteur lui-même par la bouche de ses narrateurs et personnages, remarque quelques « incohérences » dans l'histoire de la première partie. Ainsi, Don Quichotte finira pour trouver la vérité sur cette Dulcinée et sur lui-même. Autrement dit, finira par « chasser » ce sujet de

l'inconscient, né du « soliloque » de Sancho, grâce aux coupures que son propre discours sur l'enchantement de Dulcinée lui a procurées.

7 LE PREMIER ÉTAGE DANS LE SÉMINAIRE V

7.1 INTRODUCTION

Dans le chapitre précédent, nous avons défini les graphes spécifiques qui vont guider l'élaboration des graphes des entretiens. Les voici, selon les rapports que nous avons établis entre les quatre graphes de référence de *Subversion du sujet* et ceux des Séminaires V et VI. Dans la parenthèse j'indique le numéro de l'illustration dans la thèse :

- 1.- Point de capiton (graphe 5)
- 2.- Niveau *infans* ou de l'identification primaire, réelle (graphe 10)
- 3.- Stade du miroir et des identifications imaginaires (graphe 10)
- 4.- **Fort-da**
- 5.- La cellule métonymique du désir (graphe 6)
- 6.- **Che vuoi ?** (graphe 4)
- 7.- **Complet ou de la réponse fantasmatique à la question par le désir de l'Autre** (graphe 4)

Le graphe 1 est le fondement de tous les autres graphes, sa base théorique et méthodologique. J'ai souligné les graphes qui impliquent le niveau symbolique du désir, donc, les graphes de deux étages (4, 6 et 7). Les autres impliquent le niveau des identifications, soit dans le niveau réel ou imaginaire. Les questions que ces derniers graphes d'un seul étage (2, 3 et 5) ont soulevées au cours de la différenciation entre le *je*, le *moi* et le sujet de l'inconscient m'ont amenée à examiner en détail son fonctionnement tel que Lacan l'explique dans les premiers chapitres du Séminaire V.

Tout compte fait, la recherche en après-coup dans ce Séminaire V ne m'a pas déçue. En effet, Lacan nous montre à la loupe et pas à pas les fondements et la construction du premier étage dans les cinq graphes qui ouvrent le Séminaire, en situant là, les termes sur lesquels portent nos questions sur les objets métonymiques et métaphoriques, par rapport au moi et aux sujets de l'énonciation et de l'inconscient. D'ailleurs, et encore à ma grande surprise, j'y ai trouvé une fois de plus la jouissance, et dans les deux versants qui intéressent notre recherche, celle du corps ou de ses objets et celle qui est le corrélat de la chaîne signifiante. Il est vrai que le mot ne figure pas en toutes lettres, comme c'est le cas dans le deuxième étage des graphes complets de ce Séminaire (graphe 2) et de *Subversion du sujet* (graphe 1), mais, la jouissance est présente du début à la fin des explications avec lesquelles Lacan accompagne son dessin d'un de ces graphes de premier étage, qu'il appelle « La première représentation mythique de la demande, et de son succès, avec sa nouveauté surprenante et son plaisir, par lui-même satisfaisant » (V,95). C'est un titre long et sympathique qui dit exactement ce qu'il a à dire et qui me rappelle le style des titres des chapitres de *Don Quichotte*. Il me vient à l'esprit, par exemple, celui dans lequel se trouve l'épisode de Sancho, cité plus haut : « Où on raconte la ruse qu'imagina Sancho

afin d'enchanter madame Dulcinée, et d'autres évènements aussi comiques que véridiques ». Et en plus, l'un comme l'autre titre, contiennent quelque chose de la jouissance et quelque chose de la vérité ! (Voilà les coïncidences des chemins inattendus de cette recherche !).

Les autres quatre graphes d'ouverture de ce Séminaire V sont consacrés à détailler les vicissitudes de la chaîne signifiante en tant que telle. Cela ne veut pas dire que ces graphes excluent la jouissance, parce que, comme Lacan le précise (V, 91), ce graphe mythique où les trajets et destins de la jouissance sont décrits fonctionne comme leur « hypothèse sous-jacente ». Ainsi, c'est logique, alors, qu'il ait de la jouissance à la fin de la construction du deuxième étage, selon les trois séquences du désir dans le Séminaire VI. Nous pouvons la supposer dans ses fondements, malgré qu'elle n'apparaisse que comme « irruption du réel, très dérangeante, dans le symbolique » et dans quelques autres remarques, sur lesquelles nous reviendrons au moment voulu. C'est tout à fait normal, dans ce Séminaire VI la place principale est pour le désir.

Mais avant d'aborder les graphes du Séminaire V, il convient de répondre à deux objections qui pourraient être formulées. La première, est que le titre du graphe, hypothèse de tous les autres, dit « plaisir » et non « jouissance ». À cela je répondrai, en premier lieu, que ce qui se joue dans le plaisir, c'est justement la jouissance. Dans les termes freudiens, c'est ce facteur quantitatif des processus, ce qui peut être traité sur les principes de plaisir, de réalité ou plus au-delà. Il est le centre de phénomènes analytiques comme nous l'avons déduit dans le chapitre 2 de cette thèse. Et, en second lieu, je répondrai que le titre lui-même comporte le mot clé en rapport avec la jouissance, puisqu'il s'agit d'un plaisir « par lui-même satisfaisant ». À première vue, cela semble contradictoire dans les termes, puisque le principe du plaisir impliquerait une sorte de déviation de la satisfaction directe, une atténuation, alors, quelque chose qui resterait d'insatisfait. Mais Lacan lie ici plaisir et satisfaction de façon directe. Ce plaisir implique, donc, une décharge satisfaisante. Comment ? Nous le verrons dans l'examen de ce graphe passionnant.

La deuxième objection porte sur la jouissance elle-même et fait l'objet du paragraphe suivant.

7.2 PERSPECTIVE DANS L'APRÈS-COUP À PARTIR DU SEMINAIRE XXIV L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE (1976-77)

Quelqu'un pourrait m'objecter que cette jouissance présentée dans les graphes, dans le versant signifiant, n'est pas la même que celle dont Lacan parle à la fin de son enseignement en termes de la *lalangue*. Je lui répondrais que, justement, c'est un des buts de cette recherche, établir les liens qu'il y a entre les deux jouissances. Et que, par principe, j'utilise la relation que Lacan lui-même a établie rétrospectivement entre ces deux moments de son enseignement qui sont

le Séminaire XXIV (1976-77) et ce Séminaire V (1957-58). Je cite à nouveau ses mots à ce sujet, déjà mentionnés dans le chapitre 2 de cette thèse, pour qu'ils trouvent ici leur place dans l'accomplissement des fins de cette recherche²²⁸ :

La métaphore, la métonymie, n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose, par quoi s'unissent étroitement le son et le sens. C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. Ce n'est pas du côté de la logique articulée –quoique j'y glisse à l'occasion – qu'il faut sentir la portée de notre dire. Non pas qu'il y ait rien qui mérite de faire deux versants, ce que nous énonçons toujours, parce que c'est la loi du discours, comme système d'opposition. C'est cela même qu'il nous faudrait surmonter.

La première chose serait d'éteindre la notion de Beau. Nous n'avons rien à dire de beau. **C'est d'une autre résonance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit.**

Un mot d'esprit n'est pas beau. **Il ne se tient que d'une équivoque**, ou - comme le dit Freud – **d'une économie**. Rien de plus ambigu que cette notion d'économie. Mais on peut dire que l'économie fonde la valeur. Eh bien ! une pratique sans valeur : voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer.

« Le mot d'esprit ». Voici la clé qui fait le lien entre ces deux moments de l'enseignement de Lacan, distants de presque 20 ans. Où est le point commun et où est différence ? Nous pourrions en dire quelque chose, à la fin de cette recherche, pour l'instant, essayons de lire la citation pour nous orienter dans la bonne direction. Son sujet est, à mon avis, les résonances de ce que les analystes peuvent énoncer dans la séance analytique. C'est-à-dire, de la portée de ces dires dans l'oreille de celui qui les entend. Nous avons donc trois types d'énoncés et de leurs résonances respectives dans les registres subjectifs de l'analysant, en dépendance du registre du langage et de la parole où ces énoncés sont fondés. Ces énoncés sont ceux de la fonction poétique du langage (métaphore et métonymie), de la logique articulée et du mot d'esprit. J'essaye de faire un tableau (Tableau 15) pour présenter ces trois types d'interprétation, à partir de ce que nous avons éclairci dans les chapitres précédents sur ces registres du langage et de la parole, chaque registre impliquant un rapport sujet/objet en termes de perte. Je les actualise dans ce nouveau cadre de l'interprétation analytique, avant d'aborder le tableau de la citation de Lacan.

L'analyste interprète, ou énonce quelque chose dans la séance, à partir du discours de l'analysant, c'est le principe. Ce discours peut se décomposer en deux versants, celui du réel et celui du texte. Le réel est construit par les registres de la voix, la prononciation ou l'écriture (par exemple, l'accentuation posée sur les sons ou les lettres) qui constituent ce discours ; quant au texte, il existe parce qu'il implique des rapports signifiant/signifié dans le fil du discours. En termes psychanalytiques, un discours est constitué, alors, de trois registres, le Réel de la chaîne, prononcée ou écrite, le Symbolique de ses formes de signifiants ou images acoustiques, et l'Imaginaire de ses significations. On doit faire attention à ne confondre pas « signifiant » et « symbolique ». Un signifiant peut être dans le registre symbolique, s'il est considéré en rapport d'opposition avec un autre. Autrement dit, le symbolique implique de toujours prendre un signifiant en tant que

²²⁸ Lacan, « Vers un signifiant nouveau », *op. cit.*, p. 16.

son, lettre ou forme (image acoustique) dans sa valeur d'opposition par rapport à un autre. C'est sur ce rapport symbolique, qui fonde le système d'une langue, que Jakobson a postulé la fonction poétique du langage, et Lacan, le registre symbolique de la psychanalyse.

Par contre, si le signifiant est dehors de cette considération d'opposition, il est dans le réel. C'est de cette façon que les enfants les entendent, avant d'apprendre à parler, nonobstant la langue qu'ils parleront après. Ils les entendent comme signifiants ou sons isolés et parfois mal coupés, qu'ils reproduisent comme balbutiements ou demi-mots, et cela, bien que l'adulte leur parle dans le code de leur langue future. C'est aussi la manière dont on entend parler une langue étrangère à sa propre langue maternelle, quand on ne la connaît pas ou quand on veut l'apprendre, lors des premiers contacts avec les discours dans cette langue. On ne réussit pas à définir les débuts et la fin des mots, ni à reproduire les phonèmes nouveaux, les malentendus donc sont fréquents et parfois tellement drôles, qu'un rire explose d'un côté ou l'autre de l'échange. Ces signifiants dans le réel sont aussi ceux dont il est question dans le déclenchement des psychoses, comme des voix entendues : phrases incomplètes, mais aussi des néologismes. Et finalement, ces dernières formations de la *lalangue*, les néologismes, ne manquent pas, d'ailleurs, dans les manifestations littéraires de n'importe quelle langue.

Donc, les dires de l'analyste partent du registre où les mots de l'analysant se sont situés dans chaque séance, réel, symbolique ou imaginaire (celui des significations ou identifications). Or, un sujet parlant suppose un corps vivant et une chaîne des mots. Ainsi, en tant que sujet parlant, il établit un rapport dérangeant avec son propre corps, la jouissance. Donc, elle est présente dans chaque réalisation du discours. La question est de savoir comment est-elle présente et dans quel rapport avec le sujet qui parle. Les cas de Marcelo, Mathias et Luis nous ont montré que la jouissance peut enfermer le sujet, mais aussi, et selon notre hypothèse, que cette jouissance de trop peut être traitée dans la séance analytique à travers la jouissance qui se joue dans le discours même du sujet en tant que réel. C'est-à-dire dans la voix et les signifiants qui constituent ce discours que l'analyste entend et à partir duquel il peut dire quelque chose. Ainsi, les registres et les niveaux du discours impliquent un certain état de la jouissance et un sujet. Voici, alors, ces niveaux et les sujets que nous avons identifiés dans le parcours de cette recherche, à partir du chapitre 3 et puis dans la voie exclusivement psychanalytique. Il faut dire que les trois registres peuvent entrer (ou non) en rapport, à travers un élément qui les noue. Je l'indique pour chaque cas.

Tableau 14 : Les registres et niveaux du discours et leurs objets

Registres et niveaux du discours du sujet dans la séance analytique	Les sujets	Les questions pour les identifier
DANS LE TEXTE DU DISCOURS DE L'ANALYSANT : rapports signifiant/ signifié ou symbolique/imaginaire.		
a) Niveau de l'énoncé : C'est le niveau du texte où le sujet a inscrit son être en termes d'un objet métonymique et d'un sens métaphorique, donc, en termes d'un signifiant et d'un signifié. C'est le niveau fictionnel du discours, où la vérité du sujet est en jeu et s'actualise dans les différents scénarios de ses fictions. Ce noyau de vérité est ce qu'indique la formule du fantasme : (\$<>a). L'objet petit « a » est la partie consistante de ce noyau, parce qu'il touche corps et jouissance du sujet.	Rapports être et avoir, « moi » et « Je », dans les énoncés	Qui, de qui s'agit-il ? Qui a quelque chose ?
b) Dans le niveau de l'énonciation de ce texte : Niveau Symbolique des formes signifiantes (<i>shifters</i>). C'est le niveau où le sujet se réalise en tant qu'il parle. Les coupures de son discours touchent ou constituent le sujet de l'inconscient, s'il y en a.	1) le sujet de l'énonciation	Celui qui parle dans le « ici et maintenant » du discours?
	2) le sujet logique qui peut se dégager de ce sujet qui parle, lorsqu'il pose une question	Son noyau inconscient est la question par le désir, en tant que manque : que veux-tu ?
DANS LE REEL DE CE DISCOURS : son, lettre, coupure et jouissance	1) le sujet de l'inconscient ou « le sujet comme discontinuité dans le réel »	« Qui parle ? quand il s'agit du sujet de l'inconscient »
	2) pas de sujet : l'être parlant en tant qu'il est pris par la jouissance	Ça parle, ça jouit

Après ce rappel, voici, alors, le tableau des énoncés de l'analyste et ses portées, selon les propositions de Lacan dans le Séminaire XXIV. Étant donné le péril de me tromper dans une citation difficile à éclaircir pour moi, je mets les extraits tels quels. Par contre, je mets entre crochets des phrases qu'on pourrait déduire des celles citées. Finalement, une remarque : il faut penser les trois registres, RSI, dans les rapports et l'absence de rapports.

Tableau 15 : Les énoncés de l'analyste et ses portées

REGISTRES DE L'ÉNONCÉ DE L'ANALYSTE	Dimension du langage ou de la parole où sont fondés les énoncés	Énoncés de l'analyste	Résonance ou portée du dire de l'analyste	Caractère de l'énoncé	But de l'analyse au niveau de l'interprétation
DANS LE TEXTE DU DISCOURS DE L'ANALYSANT : rapports symbolique/imaginaire. a) Niveau de l'énoncé : C'est le niveau du texte où le sujet a inscrit son être en termes du fantasme.	par quoi s'unissent étroitement le son et le sens	Métaphore et métonymie	une interprétation juste éteint un symptôme	la vérité se spécifie d'être poétique [fonction poétique du langage]	n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose [métonymie au niveau de la signification et métaphore au niveau signifiant]
b) Dans le niveau de l'énonciation de ce texte : Niveau Symbolique où le sujet se réalise dans le discours et peut établir un rapport nouveau avec le fantasme qui le détermine.	parce que c'est la loi du discours, comme système d'opposition	logique articulée	Non pas qu'il y ait rien qui mérite de faire deux versants	ce que nous énonçons toujours,	C'est cela même qu'il nous faudrait surmonter [le sujet logique]
DANS LE REEL DE CE DISCOURS : Niveau où une jouissance du sujet peut être traitée, celle de son fantasme ou une autre qui le dérange trop ou qui, pour lui, est insupportable.	Il ne se tient que d'une équivoque, ou d'une économie [pas de valeur d'opposition; pas d'union son et sens]	Un mot d'esprit	[son, lettre et jouissance]	[Pas beau, un seul versant : ce qui concerne la satisfaction et qui fait rire]	il faut sentir la portée de notre dire, pour instituer « une pratique sans valeur ».

Donc, selon ce tableau, nous avons :

- a) Trois registres de l'interprétation : 1) rapport imaginaire/ symbolique, 2) symbolique et 3) réel.
- b) Trois procédures différentes qui envisagent : 1) symptôme, 2) inconscient et 3) jouissance.
- c) Trois moyens : 1) ceux de la métaphore et la métonymie, 2) celle de la logique articulée et 3) le mot d'esprit.
- d) Trois sujets différents à atteindre : 1) celui qui parle dans ses rapports avec son « moi » ou ses identifications, 2) celui de l'inconscient et 3) celui qui jouit.
- e) Trois objets en jeu dans le discours : 1) les métonymiques, le métaphorique 2) l'objet petit *a*, en tant que signifiant du corps morcelé 3) la jouissance.
- f) Trois rapports sujet/objet : 1) la réalisation du sujet et constitution de l'objet, 2) la fonction signifiante en termes de coupure : le sujet dans l'intervalle et l'objet petit *a* comme forme et effet de coupure et 3) le sujet qui jouit en tant que parlant ou la jouissance dans l'être parlant.
- g) Trois dimensions du discours : 1) celle des rapports signifiant/signifié (son et sens), où les mots dits sont capables de faire fonction d'autre chose 2) celle de la langue qui le constitue comme système d'opposition de signifiants 3) celle de sa matérialité en tant que son et lettre, hors du symbolique, où se constitue la dimension de l'équivoque ou de la *lalangue*.

Mais ces trois dimensions du discours qui déterminent les interprétations de l'analyste et leurs résonances dans le sujet analysant, ont une seule chose en commun : la jouissance. Elle est présente du début à la fin du discours. Ce qui varie est son économie, selon la constellation où le signifiant et son corrélat, la jouissance, se situent. Si le fondement de la troisième constellation discursive est l'équivoque et l'économie, on pourrait déduire que le fondement de la deuxième constellation, celle de la logique articulée, est la coupure ; et que le fondement de la première est celle des procédures poétiques, les déplacements et substitutions de la chaîne discursive. En somme, la première constellation prend le discours dans son écoulement ; la deuxième dans ses coupures et la dernière dans son noyau de jouissance. D'après les dires de Lacan, il ne s'agit pas d'une séquence interprétative. On ne sait jamais quel sera le discours de l'analysant. Mais quelle que soit la voie que ce discours ouvre à l'interprétation, elle doit viser le noyau de jouissance. C'est l'unique élément commun aux différents discours des analysants. Ainsi, les autres interprétations, malgré leurs limites, si elles sont, « justes » comme dit Lacan des premières ou « surmontées », dans le cas de la logique articulée, on peut supposer, alors que ces deux interprétations, étant donné le cas, tendent à réduire le discours à son noyau de jouissance.

Reprenons la phrase de la citation où Lacan énonce ce noyau discursif, pour essayer de le comprendre : « Un mot d'esprit **ne se tient que d'une équivoque**, ou **d'une économie** ». Pour Lacan « équivoque » et « économie » sont équivalents, à travers ce « ou » qu'il met entre les deux mots dans la phrase. Mais, nous ne sommes pas encore prêts à comprendre pourquoi. Essayons de nous faire une image pour commencer à cheminer sur les traces de ces rapports qui nous intéressent. On peut les penser comme l'os et la chair du mot d'esprit.

Autrement dit, équivoque et économie se recouvrent dans un mot d'esprit. L'équivoque, l'os, est du côté phonématique en tant que son ; et l'économie, la chair, du côté de la jouissance. Le mot d'esprit les réunit. C'est sur cette triplète, alors que se fonde la résonnance décisive dans l'interprétation analytique. Nous partirons de là.

Un mot d'esprit, dans ce qu'il implique d'équivoque n'est pas du côté poétique, mais du côté comique, de ce qui fait exploser le rire. C'est de cette économie dont il s'agit, de quelque chose qui demande une décharge, une satisfaction obtenue au moyen du rire. Cela implique que, quelque part, ce mot s'est chargé, s'est investi d'une « quantité », pour employer les termes de Freud cités dans le chapitre 2 de cette thèse. Ou que, dans les termes du chapitre 4, ce mot a été impliqué dans un processus pulsionnel ou d'érogénisation du corps, d'une de ses parties. Ce chargement s'est fait dans la mesure où ce mot s'est dépouillé de sa valeur. Ce côté valeur implique que le mot a abandonné sa signification, comme c'est, d'ailleurs, le cas de tout signifiant dans le mot d'esprit ; il a aussi abandonné sa valeur d'opposition, en tant que signifiant, par rapport à un autre de la langue. Ainsi, nous avons dans le mot d'esprit un signifiant sans valeur, mais chargé de jouissance.

Comment se forme-t-il ? Comment le comprendre à partir du graphe utilisé par Lacan pour élucider le mot d'esprit 20 ans auparavant ? Quel rapport avait-il établi, à l'époque, entre le registre poétique et le registre du *Witz* dans le discours d'un sujet, en relation avec l'inconscient et, en conséquence, dans les effets de l'interprétation ? Ces questions nous mènent, alors, aux premiers graphes du Séminaire V pour éclaircir les fondements de cette économie du mot d'esprit.

7.3 LES GRAPHES DE PREMIER ÉTAGE DU SEMINAIRE V

Dans le Séminaire V nous trouvons plusieurs graphes de premier étage (V, p. : 14, 16, 68, 90, 95, 153, 189, 199). Nous avons déjà examiné le premier, le point de capiton. Ainsi que le dernier qui se rapporte aux graphes des enjeux du complexe de castration et l'œdipe, celui de la cellule métonymique du désir (graphe 6). Des six restants, nous avons :

- P.16 : les deux fonctions signifiantes
- P. 68 : le refus et le besoin
- P. 90 : graphe mythique
- P.95 : graphe de la demande
- P. 153 : graphe de Schreber
- P. 189 : L'assujet

Les quatre premiers correspondent aux chapitres de la première partie du Séminaire dédié, selon son titre aux « Structures freudiennes de l'esprit », à partir du mot d'esprit. Le graphe mythique qui mentionne la jouissance est le point de référence des trois autres et de ceux qui ne sont pas dessinés, mais bien décrits dans ces chapitres. Le graphe de l'assujet est proposé par Lacan dans la série des explications sur l'œdipe. Le graphe de Schreber, en tant que graphe d'une

psychose déclenchée, et non ordinaire, nous servira dans une recherche future par opposition à ceux des entretiens. Donc, nous traiterons en détail ces quatre premiers graphes qui relient les Séminaires V et XXIV à travers le mot d'esprit. Ils expliquent ce qui soutient le mot d'esprit : une équivoque et une économie. Voici la liste de ces quatre graphes, dans l'ordre qui me semble le plus approprié pour les fins de notre recherche. Le graphe mythique est le seul nommé par Lacan pendant son explication. J'ai nommé les autres, selon ce que leurs explications mettent en relief :

CHAPITRE I : « Le famillionnaire »

1) P. 16 : Les deux états ou fonctions d'une suite signifiante

CHAPITRE V : « Le peu-de-sens et le pas-de-sens »

2) P. 90 : *La première représentation mythique de la demande, et de son succès, avec sa nouveauté surprenante et son plaisir, par lui-même satisfaisant*

CHAPITRE IV : « Le veau d'or »

3) P. 68 : Le refus et le besoin

CHAPITRE V : « Le peu-de-sens et le pas-de-sens »

4) P. 95 : Le graphe de la demande

Je mets le graphe « Le refus et le besoin » après le graphe « La première représentation mythique de la demande », parce qu'il donne nombre des raisons qui font de ce graphe un mythe, nécessaire pour comprendre ce qui se passe vraiment quand on parle, selon le graphe de la demande.

Les deux premiers, « Les deux fonctions de la suite signifiante » et « Le graphe mythique », seront traités dans ce chapitre 7. Les questions posées par l'examen de ces deux graphes, à la lumière de la jouissance, nous obligent à étudier avec attention le graphe « Le refus et le besoin » dans le chapitre suivant, le 8, mais aussi à lui redonner sa place dans le cadre général du Séminaire V, toujours dans ce même chapitre. En effet, l'analyse du mot d'esprit avec les graphes a mené Lacan à expliquer en détail leurs mécanismes signifiants, comme dans n'importe quelle autre formation de l'inconscient : la métaphore et la métonymie. Ces sujets font partie du cadre fondamental qu'il fournit à son Séminaire dans les premiers chapitres. Le rapport à ce qu'il appelle à l'époque « le plaisir par lui-même satisfaisant » lié au mot d'esprit et que, rétroactivement, nous considérons comme la jouissance de la parole, a rendu indispensable de les inclure dans notre recherche. Ainsi, la métaphore fait partie du chapitre 8 et la métonymie requerra un chapitre entier, le 9. Il faut dire que ces deux termes sont abordés du point de vue psychanalytique, c'est-à-dire, du point de vue de l'approche que Lacan utilise pour décortiquer les fondements de la découverte freudienne. C'est un point de vue très différent de celui qu'on a l'habitude de considérer à l'égard de ces termes. Cela explique la place qu'ils occupent au milieu de l'exploration de la séquence des graphes.

Avec l'étude de la métonymie, dans le chapitre 9, nous fermons la seconde Partie de la thèse, c'est-à-dire, le cadre méthodologique de la recherche. Ce parcours par les graphes, initié dans le chapitre V du Séminaire V, nous aura permis de rejoindre l'enchaînement des graphes dans le Séminaire, à partir de

celui de la demande qui sera le point à partir duquel le mécanisme signifiant d'un *Witz* peut être déclenché. Deux autres graphes, que Lacan n'a pas dessinés dans ce chapitre V, mais qu'il a bien expliqués, sont ajoutés à celui de la demande pour compléter le dispositif du mot d'esprit, « Le peu-de-sens » et « Le pas-de-sens ». La visée du mot d'esprit, comme soutenu par « une équivoque ou (et ?) une économie », à partir du Séminaire XXIV, nous feront isoler ce petit dispositif de trois graphes (demande / peu-de-sens / pas-de-sens) comme le dispositif clinique à partir duquel on peut étudier un entretien psychanalytique en général et ceux de cette recherche en particulier. Ainsi dans ce cadre à visée clinique le graphe de la demande, sera traité dans le chapitre 10. Il ouvrira la troisième et dernière partie de la thèse, celle de l'analyse des entretiens.

7.3 LES DEUX ÉTATS OU FONCTIONS D'UNE SUITE SIGNIFIANTE

Ce graphe est à la page 16, juste après le graphe du « Point de capiton ». Il est constitué aussi par deux lignes, mais il ne s'agit pas de signifiant/signifié, mais seulement de la chaîne signifiante. Lacan nous apprend à reconnaître dans les deux lignes, les deux « états ou fonctions d'une suite signifiante », sans représenter les significations. Ces deux fonctions sont celle du discours courant et celle du discours lorsqu'il est perméable aux effets de la métaphore et de la métonymie. Pour cela, le graphe est unique, même s'il décrit 4 trajets différents. Je vais les dégager un par un, en signalant avec des couleurs chaque trajet.

7.3.1 TRAJET 1 : LES DEUX FONCTIONS SIGNIFIANTES

Voici l'introduction de Lacan :

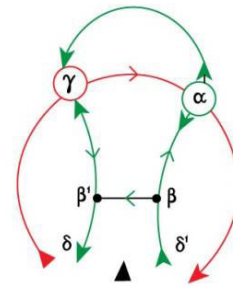
Il est en effet impossible de représenter dans le même plan, le signifiant, le signifié, et le sujet [le matelassier du « point de capiton »].

[...]

Ce rappel a simplement pour but de vous justifier **les deux lignes que nous allons manipuler maintenant.**

Le bouchon veut dire le début d'un parcours, et la pointe de la flèche est sa fin. Vous reconnaissez ici **ma première ligne**, sur laquelle **l'autre** vient crocher après l'avoir deux fois traversée.

Je vous signale que vous ne sauriez confondre ce que représentaient précédemment ces deux lignes, à savoir, le signifiant et le signifié, avec ce qu'elles représentent ici, qui est légèrement différent, car **maintenant nous nous plaçons entièrement sur le plan du signifiant.** Les effets sur le signifié sont ailleurs, ils ne sont pas directement représentés. Il s'agit dans ce schéma des **deux états ou fonctions que nous pouvons apprendre d'une suite signifiante [Graphe 11].**



Graphe 11 : Trajet 1 : Les deux fonctions signifiantes: discours et support créateur du langage

Ensuite vient l'explication des deux lignes. Et nous trouvons la place des sons qui constituent un discours au niveau du signifiant, là où la chaîne est perméable aux effets proprement signifiants, particulièrement les phonématiques. Ici, comme dans le Séminaire XXIV, l'indication pour les analystes est la même : « c'est dans le signifiant, ce avec quoi, nous analystes, avons sans cesse à jouer ».

La première ligne nous représente la chaîne signifiante en tant qu'elle reste entièrement perméable aux effets proprement signifiants de la métaphore et de la métonymie, ce qui implique l'actualisation possible des effets signifiants à tous les niveaux [syntaxique, morphologique] et **jusqu'au niveau phonématique particulièrement**. L'élément phonologique est en effet ce qui fonde le calembour, le jeu de mots, etc. **Bref, c'est dans le signifiant, ce avec quoi, nous analystes, avons sans cesse à jouer. [...] c'est bien pourquoi nous commencerons aujourd'hui à entrer dans le sujet de l'inconscient par le trait d'esprit, le Witz.**

L'autre ligne est celle du discours rationnel, dans lequel sont déjà intégrés un certain nombre de points de repère, de choses fixes. Ces choses fixes [sont saisies au niveau du sémantème], c'est-à-dire de **ce qui est fixé et défini par un emploi**.

C'est donc, la ligne du discours courant, commun, tel qu'il est admis dans le code du discours que j'appellerai **le discours de la réalité qui nous est commun**. C'est aussi le niveau où se produit le moins de création de sens, puisque le sens y est déjà en quelque sort donné. La plupart du temps, ce discours ne consiste qu'en un fin brassage des idéaux reçus. C'est très précisément à ce niveau que se produit le fameux discours vide dont sont parties un certain nombre de mes remarques sur la fonction de la parole et le champ du langage.

Vous le voyez donc, bien, cette ligne est le discours concret du sujet individuel, de celui qui parle et se fait entendre, **c'est le discours que l'on peut enregistrer dans un disque**, tandis que la première est tout ce que cela inclut comme possibilité de décomposition, de réinterprétation, de résonance, d'effets métaphorique et métonymique. L'une va dans le sens contraire de l'autre, pour la simple raison qu'elles glissent l'une sur l'autre. Mais l'une recoupe l'autre. Et elles se recoupent en deux points parfaitement reconnaissables.

Lacan parle de « rencontres » en ces deux points. Le point de départ est la chaîne du discours courant et c'est elle qui peut ou non rencontrer l'autre.

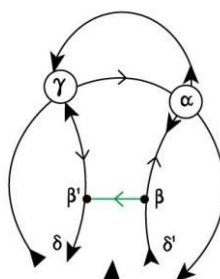
Rencontre 1 : Avec le code, « α », situé dans grand Autre, qui est une langue. C'est le « faisceau des emplois ». On parle la même langue, donc, en général, on comprend ce que l'autre dit.

Rencontre 2 : Cette rencontre achève la boucle et constitue le sens dans le point « γ ». C'est le point rétroactif où le sens du message se définit.

« Le résultat : de la conjonction du discours avec le signifiant comme support créateur du sens, **c'est le message**. Dans le message le sens vient à jour ». Autrement dit, il y a message quand on comprend ou s'aperçoit du sens des mots prononcés. Dans ce point « γ » : « La vérité qu'il y a à annoncer, si vérité il y a, est là ».

7.3.2 TRAJET 2 : LE COURT-CIRCUIT DU DISCOURS COURANT

« La plupart du temps aucune vérité n'est annoncée, pour la simple raison que, le plus souvent, **le discours ne passe absolument pas à travers la chaîne signifiante**, qu'il est le pur et simple ronron de la répétition, le moulin à paroles, passant en court-circuit entre β et β' » (V, 17) (Graphe 12).



Graphe 12 : Trajet 2 : Le court-circuit du discours courant

De ce point de vue, nous pouvons dire, alors, que dans une analyse, justement, il s'agit de ceci : de faire passer le discours, à travers la chaîne signifiante ! C'est incroyable ! On pourrait penser qu'on le fait automatiquement quand on parle, mais non ! Parler n'implique pas toujours de passer le discours à travers la chaîne signifiante. Ainsi, nous pouvons supposer que, au début de la séance, le discours de Mathias, en répétant celui des speakers de football était ce moulin à paroles. Comment a-t-on réussi à le mettre dans une chaîne signifiante ? La réponse nous attend plus loin. Pour l'instant, il faut continuer avec l'explication de Lacan pour y arriver. Ces deux points ou « nœuds minimum du court-circuit du discours » sont :

β' : L'objet dans le sens métonymique [...] cet objet qui n'est jamais là, qui est toujours situé ailleurs, qui est toujours autre chose

β : Le *Je*, en tant qu'il indique dans le discours lui-même la place de celui qui parle. Donc, le sujet de l'énonciation qui oblige logiquement à Lacan à situer le niveau de l'énoncé.

7.3.3 TRAJET 3 : ÉNONCIATION/ÉNONCÉ

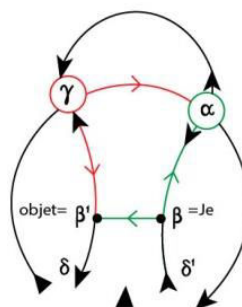
Voici comment Lacan situe ces deux niveaux du discours dans le graphe (V, 18) :

Vous pouvez toucher dans ce schéma, d'une façon sensible, **ce qui lie et ce qui distingue** énoncé et énonciation. C'est une vérité parfaitement et immédiatement accessible à l'expérience linguistique, mais que l'expérience freudienne de l'analyse recoupe de la distinction au moins principielle qu'il y a entre **le Je qui n'est rien d'autre que la place de celui qui parle dans la chaîne du discours**, qui n'a d'ailleurs même pas besoin d'être désigné par un Je, **et, d'autre part le message**, qui nécessite absolument au minimum l'appareil de ce schéma pour exister. Il est totalement impossible de faire sortir, de façon irradiante et concentrique, de l'existence d'un sujet quelconque, un message ou une parole quelconque, s'il n'y a pas toute cette complexité – **et ce, pour la bonne raison que la parole suppose précisément l'existence d'une chaîne signifiante.**

[...] [La genèse de cette chaîne signifiante] suppose l'usage d'une langue. Elle suppose en outre tout ce mécanisme qui fait que [...], **une fois que vous êtes dans la roue du moulin à paroles, votre discours en dit toujours plus que ce que vous n'en dites.**

De plus, du seul fait qu'il est parole, le discours se fonde sur l'existence quelque part de ce terme de référence qu'est le plan de la vérité – de la vérité en tant que distincte de la réalité, ce qui fait entrer en jeu le surgissement possible de sens nouveaux introduits dans le monde ou la réalité. Ce ne sont pas des sens qui y sont, mais des sens qu'elle en fait surgir, que littéralement elle y introduit.

Donc, un seul sujet parle et est représenté dans le niveau de l'énonciation de son propre discours, mais il y a deux registres à ses énoncés : celui de la vérité et celui de la réalité. Le premier appartient à la ligne rouge des résonances métaphoriques et métonymiques ; le deuxième, à la ligne verte du discours courant. Ensuite Lacan nous demande de faire attention aux chemins indiqués par les flèches ou « petits ailerons » qui ressortent du message, donc du niveau de l'énoncé, et du Je ou niveau de l'énonciation. Donc, suivons-les, aussi avec différentes couleurs (V, 18-19) (Graphe 13) :



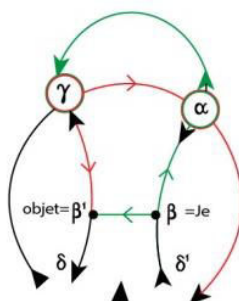
Graphe 13 : Trajet 3 : Énonciation /énoncé

En vert : Du Je, l'un des ailerons va vers l'objet métonymique, et le second vers l'Autre. Lacan dit que ces deux lignes nous seront de grande utilité.

En rouge : Symétriquement, par la voie du retour du discours, le message va vers l'objet métonymique et vers l'Autre.

7.3.4 TRAJET 4 : LE TRAJET DE LA CRÉATION DE SENS PAR LE SIGNIFIANT

Finalement, Lacan nous indique le trajet décisif dans la création de sens par le signifiant (Graphe 14). Les lignes qui vont du message vers le code $[\gamma \rightarrow \alpha]$, et du code vers le message $[\alpha \rightarrow \gamma]$: « En effet, la ligne de retour existe $[\alpha \rightarrow \gamma]$, et si elle n'existait pas il n'y aurait pas le moindre espoir de création de sens, comme le schéma vous l'indique. **C'est précisément dans l'inter-jeu entre le message et le code, donc, aussi dans le retour du code au message, que joue la dimension essentielle dans laquelle nous introduit de plain-pied le trait d'esprit** ». N'oublions pas que le point de capiton est à la fin du trajet $\gamma \rightarrow \alpha$, à la fin de la flèche rouge. C'est lui qui va permettre le retour créateur de sens dans son après-coup dans le retour $\alpha \rightarrow \gamma$.



Graphe 14 : Trajet 4 : De la création de sens par le signifiant

C'est, alors, dans ce trajet que se situent l'équivoque et l'économie qui soutiennent un mot d'esprit. Et, en conséquence où doivent se placer les interprétations décisives dans la séance analytique. Continuons l'exploration du graphe suivant pour commencer à vérifier et comprendre cette première déduction.

7.4 LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION MYTHIQUE DE LA DEMANDE, ET DE SON SUCCÈS, AVEC SA NOUVEAUTÉ SURPRENANTE ET SON PLAISIR, PAR LUI-MÊME SATISFAISANT

7.4.1 UNE FOIS DE PLUS LA JOUISSANCE DANS LE GRAPHE

La première chose qui m'a surprise dans la lecture de ce graphe mythique est de trouver la jouissance dans le cadre que Lacan lui donne. Mais en y réfléchissant, il ne pouvait en être autrement, puisqu'il s'agit dans ce Séminaire de déterminer la fonction du signifiant dans l'inconscient, à partir de cette formation particulière de l'inconscient qui est le *Witz*. Donc, le rire et ses variations, en tant qu'ils impliquent une décharge, ne pouvaient pas être absents. Et même, au début du Séminaire, on trouve une appréciation de Lacan sur l'intérêt de Freud pour le mot d'esprit qu'on peut comparer à une boussole qui guiderait la lecture de ce Séminaire (V, 28) : « Tout son argumentation [de l'ouvrage de Freud sur le *Witz*] pivote autour de la technique du mot d'esprit en tant que technique de langage. Si ce qui surgit de sens et de signification dans le mot d'esprit lui paraît mériter d'être rapproché de l'inconscient, **ce n'est fondé que sur sa fonction de plaisir** ». Donc, technique, sens et signification ont à avoir avec l'inconscient, dans leur fonction de plaisir.

Et nous trouvons que le Freud qui s'interrogeait par le facteur quantitatif dans les phénomènes de l'hypnose en a suivi la trace, alors, dans ce que les mots démontraient à chaque instant, depuis que la méthode psychanalytique a été fondée : l'hystérie et toutes les autres psychonévroses de défense, les rêves, les lapsus, le *Witz*, la création littéraire, etc. C'est pour ça que les mots sont le moyen, et non le but dans le traitement psychanalytique. Au niveau de l'inconscient, ce but est toujours son corrélat, la jouissance ; ici, dans le cadre du *Witz*, nommé dans son versant de plaisir. J'ai voulu le vérifier dans la table des matières de cet ouvrage, pour que nous comprenions cette place de la jouissance dans la recherche psychanalytique conduite par Freud et Lacan, en général, et dans ce cadre spécifique du mot d'esprit. Voici²²⁹ :

A) Partie analytique

I) Introduction

II) La technique du mot d'esprit

III) Les tendances du mot d'esprit

B) Partie synthétique

IV) **Le mécanisme du plaisir et la psychogenèse du mot d'esprit**

V) Les mobiles du mot d'esprit. Le mot d'esprit comme processus social

²²⁹ Freud, Sigmund. *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris, Gallimard, nrf, 1988, p. 443.

C) Partie théorique

VI) La relations du mot d'esprit au rêve et à l'inconscient

VII) Le mot d'esprit et les variétés du comique

Ainsi, le territoire que Lacan donne à ce graphe central, base de toutes les autres, dans le chapitre V, « Le peu-de-sens et le pas-de-sens », du Séminaire, où il l'explique, commence avec la question que Freud se pose dans la partie B, sur l'origine du plaisir que le *Witz* procure. Lacan la résume dans les termes suivants (V, 83) : « **Quelle est la source du plaisir du mot d'esprit ?** ». Mais je voudrais citer Freud, parce qu'il est nécessaire de comprendre les coordonnées sur lesquelles Lacan va placer son graphe mythique²³⁰ :

De quelles sources **le plaisir particulier** que nous donne le mot d'esprit découle-t-il ? C'est la réponse, désormais acquise, à cette question qui va maintenant nous servir de point de départ. Nous savons que **nous pouvons être victimes d'une illusion qui nous fait confondre l'agrément que nous procure le contenu de pensée de la phrase avec le plaisir que nous devons au mot d'esprit proprement dit**, mais nous savons aussi que ce plaisir a lui-même essentiellement deux sources, qui sont la technique et les tendances du mot d'esprit. **Nous aimerons** maintenant apprendre de quelle manière le plaisir résulte de ces sources, c'est-à-dire **connaître le mécanisme de cet effet de plaisir**.

Et je crois justement que c'est ce que fait Lacan dans ce graphe de la représentation mythique de la demande : nous expliquer ce mécanisme du plaisir, sans confondre « l'agrément que nous procure le contenu de pensée de la phrase avec le plaisir que nous devons au mot d'esprit proprement dit ». Dans les termes de Lacan : « ce qui surgit de sens et de signification dans le mot d'esprit » et « sa fonction de plaisir ». Il va nous mener pas à pas dans le filigrane de ces chemins du réel, difficiles à distinguer, qui mettent en rapport signifiant et jouissance ; car ils transitent aussi par ceux imaginaires de la signification et des signifiants dans le registre symbolique.

7.4.2 LE NŒUD PLAISIR / USAGE DU SIGNIFIANT : LE GRAPHE MYTHIQUE

Dans le cadre du graphe, Lacan nous dit que la réponse freudienne à cette question est que cette source ne se trouve pas dans son côté formel, mais dans « la plaisanterie » elle-même. Voici comment Lacan nous explique en quoi consiste cette plaisanterie, dans laquelle nous pouvons reconnaître justement ce qui sera le fondement de la *lalangue* lacanienne, le registre réel de la chaîne signifiante et sa jouissance (V, 84) :

Conformément à un système de référence explicite qui apparaîtra de plus en plus marqué jusqu'à la fin de l'ouvrage, **la source primitive de plaisir est rapportée à une période ludique de l'activité infantile, à ce premier jeu avec les mots qui nous rapporte directement à l'acquisition du langage en tant que pur signifiant, au jeu verbal, à l'exercice que nous dirions presque purement émetteur de la forme verbale.**

[...]

²³⁰ *Ibid.*, p. 223.

Si Freud nous dit que c'est là la source du plaisir, il nous montre aussi **les voies par lesquelles passe ce plaisir** – ce sont des voies anciennes, en tant qu'elles sont encore là, en puissance, virtuelles, existantes, soutenant encore quelque chose. **Ce sont elles qui se trouvent libérées par l'opération du trait d'esprit**, c'est leur privilège par rapport aux voies qui ont été amenées au premier plan du contrôle de la pensée du sujet par le progrès de celui-ci vers l'état adulte. **Passer par ces voies fait entrer d'emblée le mot d'esprit [...] dans les voies structurantes qui sont celles mêmes de l'inconscient.**

Lacan insiste sur les voies par lesquelles passe ce plaisir. Elles ont été ouvertes dans les premiers mois de l'enfance. Elles sont repoussées à un deuxième plan par les voies « qui ont été amenées au premier plan du contrôle de la pensée du sujet par le progrès de celui-ci vers l'état adulte ». Lors de ce progrès, ces voies anciennes sont encore là, prêtes à opérer pour autant qu'elles soutiennent encore quelque chose. Et, ensuite, elles sont libérées par l'opération du trait d'esprit²³¹. À partir du graphe antérieur, nous savons que ces voies sont celles qui vont du message au code et du code au message, dans la ligne signifiante et au niveau phonématique.

Plus loin, Lacan va nous expliquer ce « nœud » entre l'usage du signifiant et le plaisir, à partir de ces concepts que sont la demande et le désir, puisque l'enfant qui commence à balbutier a compris que c'est la voie pour laquelle il obtiendra la satisfaction de ses besoins, comme Lacan le détaille dans le premier graphe du Séminaire VI. Et pour représenter ce « nœud », il va utiliser donc, ce graphe mythique. Dans le graphe antérieur, de nature topologique, nous avons dégagé 4 trajets des deux fonctions signifiantes. Ici, nous pouvons isoler 4 moments du trajet complet, donc, ce graphe met en relief la logique temporelle impliquée dans le processus. Ces temps montrent comment le registre du besoin s'implique dans les deux aspects de la chaîne signifiante dans ce moment inaugural de la vie. Cette fois, les couleurs ne sont pas suffisantes pour indiquer les quatre mouvements. Je devrai décomposer le graphe pour présenter chaque partie au fur et à mesure qu'elles surgissent dans les explications de Lacan. De la même manière, je devrai ajouter des couleurs et les mélanger, là où le processus l'indique. Ces quatre temps sont :

- 1) Premier temps : Fonction du besoin et de l'appel signifiant
- 2) Avant la fin du deuxième temps : Première rencontre : avec le discours de l'Autre
- 3) À la fin du second temps : Deuxième rencontre : Constitution du message et de l'Autre
- 4) Troisième temps : La demande en tant que désir d'autre chose et le plaisir (jouissance) de l'exercice signifiant

²³¹ Comme quand on dit : « par l'opération du saint esprit », ce qui signifie que les choses se font toutes seules, miraculeusement. En espagnol, c'est pareil.

7.4.3 LES QUATRE TEMPS DE L'INSTAURATION PRIMITIVE DE LA DEMANDE

Dans ce graphe mythique, Lacan travaille sur les deux mêmes lignes d'une seule suite signifiante, même si les sujets parlants sont deux. Cette suite correspond à l'enfant. Il ne sait pas parler, mais ses balbutiements (rouge) constituent la ligne signifiante sonore. Le discours courant (vert), correspond à celui avec lequel la mère exprime les besoins, dans l'intention de les satisfaire. Donc, nous avons deux points de départ, côté corps du sujet, « la fonction du besoin » (bleu), qui sera prise en compte par le discours de la mère ; et côté parole, ce que l'enfant réussit à balbutier (rouge). Le plaisir ou la satisfaction qui est du côté de la chaîne signifiante et que nous identifions comme la jouissance de la parole et la voix, sera en rose foncé. Et nous ne la confondrons pas avec la satisfaction du besoin, qui n'est pas représenté dans le graphe.

7.4.3.1 Premier temps: fonction du besoin et de l'appel signifiant

Lisons, alors, les explications de Lacan sur le premier temps de ce graphe primordial ou mythique (V, 86-90) (Graphe 15):

Pour arriver à faire **le nœud** entre **l'usage du signifiant** et ce que nous pouvons appeler **une satisfaction ou un plaisir**, j'en reviendrai ici à une référence qui semble élémentaire. Si nous recourons à l'enfant, il faut tout de même ne pas oublier qu'au début **le signifiant est fait** pour servir à quelque chose – il est fait **pour exprimer une demande**. Eh bien arrêtons-nous donc un instant au ressort de la demande.

Qu'est-ce que **la demande** ? C'est ce qui, **d'un besoin**, passe **au moyen du signifiant adressé à l'Autre**. (p.86)

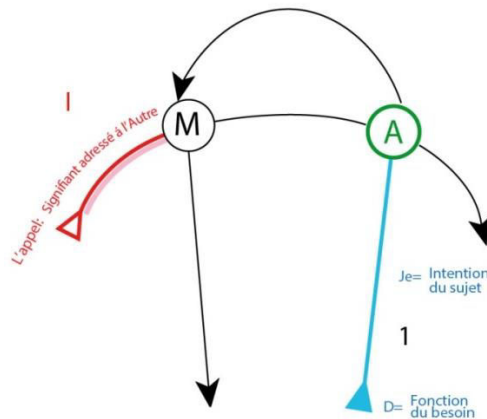
[...]

Essayons donc de schématiser ce qui se passe dans ce temps d'arrêt qui [...] décale la communication de la demande par rapport à son accès à la satisfaction.

Pour faire usage de ce petit schéma, je vous prie de vous rapporter à quelque chose qui, pour n'être pas autre que mythique, n'en est pas moins profondément vrai.

[...]

Partons donc de quelque chose qui représenterait la demande qui passe. Puisque enfance il y a, nous pouvons très bien y faire se réfugier la demande qui passe. **L'enfant articule ce qui n'est encore chez lui qu'une articulation incertaine**, mais **à laquelle il prend plaisir** – c'est d'ailleurs ce à quoi Freud se réfère. Le jeune sujet dirige sa demande. D'où part-elle, alors qu'elle n'est pas encore entrée en jeu ? Disons que quelque chose se dessine qui part de ce point que nous appellerons *delta* ou grand D, **pour Demande**. (p.89)



Graphe 15 : Graphe mythique, premier temps: fonction du besoin et de l'appel signifiant

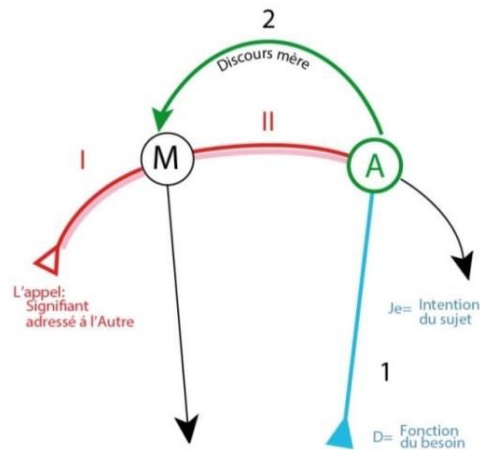
Qu'est-ce que cela nous décrit ? Cela nous décrit la fonction du besoin. Quelque chose s'exprime, qui part du sujet, et dont nous faisons la ligne de son besoin. Elle se termine ici, en A, là où elle croise aussi la courbe de ce que nous avons isolé comme le discours [celui de la mère], qui est fait de la mobilisation d'un matériel préexistant. Je n'ai pas inventé la ligne du discours, où le stock, très réduit à ce moment, du signifiant est mis en jeu pour autant que le sujet articule corrélativement quelque chose.

Voyez les choses. Elles se déroulent sur deux plans, celui de l'intention, si confuse que vous la supposiez, du jeune sujet en tant qu'il dirige l'appel (Je), et celui du signifiant, si désordonné aussi que vous puissiez en supposer l'usage, pour autant qu'il est mobilisé dans cet effort, dans cet appel. Le signifiant progresse en même temps que l'intention jusqu'à ce que les deux atteignent ces croisements, A et M, dont je vous ai déjà marqué l'utilité pour comprendre l'effet rétroactif de la phrase qui se boucle. (p. 90).

C'est-à-dire que le processus est lancé quand, par exemple, l'enfant a faim et pleure ou prononce quelque chose. La mère accourt à son appel et parle à l'enfant en essayant de deviner ce qu'il y a et ce qu'il veut. Bref, ce qu'il veut dire avec ses pleurs ou ses balbutiements. Et le processus se poursuit, essayant de « traduire » ces manifestations dans le code du discours courant.

7.4.3.2 Avant la fin du deuxième temps : Première rencontre : avec le discours de l'Autre

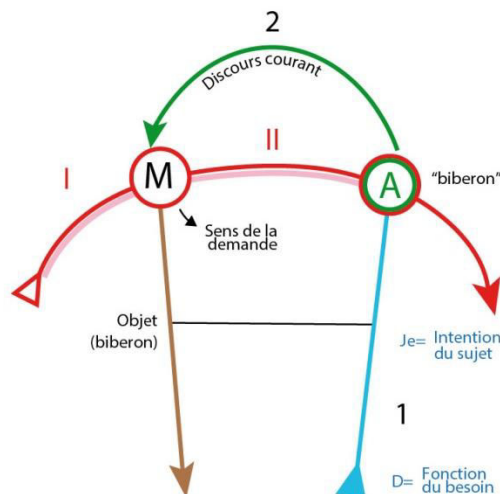
« Avant la fin du deuxième temps, remarquez que ces deux lignes ne se sont pas encore entrecroisées. En d'autres termes, celui qui dit quelque chose, dit à la fois plus [la mère] et moins [l'enfant] que ce qu'il doit dire [le besoin]. La référence au caractère tâtonnant du premier usage de la langue de l'enfant trouve ici son plein emploi » (V, 90) (Graphe 16).



Graphe 16 : Graphe mythique, avant la fin du deuxième temps : première rencontre avec le discours de l'Autre

7.4.3.3 Fin du second temps : Deuxième rencontre : Constitution du message et de l'Autre

Il y a progression simultanée sur les deux lignes, et double achèvement à la fin du second temps. Ce qui a commencé comme besoin s'appellera la demande, tandis que le signifiant se bouclera sur ce qui achève, d'une façon aussi approximative que vous le voudrez, le sens de la demande, et qui constitue le message qu'évoque l'Autre – disons la mère [...]. L'institution de l'Autre coexiste ainsi avec l'achèvement du message. L'une et l'autre se déterminent en même temps, l'un comme message, l'autre comme Autre [Graphe 17].



Graphe 17 : Graphe mythique, fin du second temps, deuxième rencontre: constitution du message et de l'Autre

C'est-à-dire, la mère a compris ce que l'enfant voulait dire, son message, et l'a mis en paroles. Ce « vouloir dire » implique une signification. Ces mots signifient, alors, ce « Je » qui parle et son objet de satisfaction. Il suffit de rappeler comment les mamans réduisent un pleur à un seul mot : « *biberon*, est-ce que tu veux le biberon ? ». Dans ce seul mot, « biberon », sont signifiés, le besoin, l'intention du sujet, son appel et l'objet de satisfaction du besoin, le lait, et le biberon qui le contient. Avoir appris cette signification implique que la mère a

compris le sens de la demande, l'intention du sujet *infans*. Le message s'est constitué, donc, à partir du code de la langue maternelle. Et, au même temps, ce code commence à s'instituer aussi pour l'enfant dans la mesure dans laquelle il fait siens ces mots de la mère, dans ce cas, « biberon », et essaiera de les prononcer à la prochaine opportunité. Cette « trouvaille » de la mère d'un mot et sa reproduction par l'enfant dans ses balbutiements auront des conséquences à l'une et l'autre extrémité des deux lignes. Lacan les explique dans le troisième temps.

7.4.3.4 Troisième temps : La demande en tant que désir d'autre chose et le plaisir par lui-même satisfaisant de l'exercice signifiant

« **Dans un troisième temps**, nous verrons la double courbe s'achever au-delà de **A** comme au-delà de **M**. Nous indiquerons, au moins à titre hypothétique, comment nous pouvons nommer ces points terminaux et les situer dans cette structuration de la demande que nous essayons de mettre au fondement de l'exercice premier du signifiant dans l'expression du désir ».

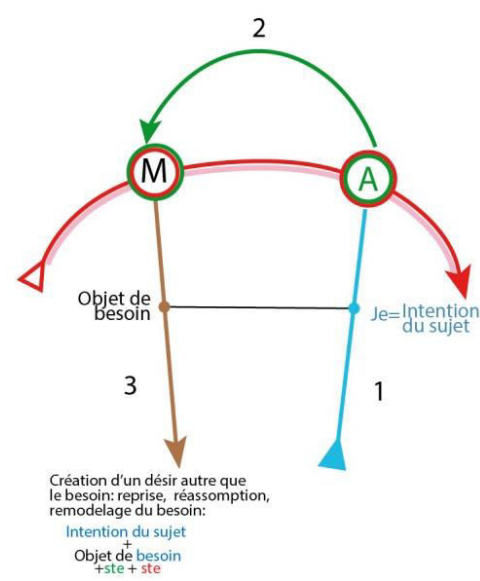
Voilà une indication sur la façon de concevoir ce graphe : 1) Il est une structuration de la demande. 2) Il s'agit de le mettre au fondement de l'exercice premier du signifiant dans l'expression du désir. Donc, finalement il s'agira dans les graphes, de l'expression du désir. Ainsi, dans ce troisième temps, Lacan veut nommer et situer ces deux points terminaux qui structurent la demande en visant l'expression du désir. Pour faire cela, il nous demande d'admettre cette hypothèse : le succès de la demande représentée. Puis, il explique ce qui se passe après ces points **M** et **A** respectivement, selon cette hypothèse.

L'hypothèse à admettre : Le succès de la demande : « Je vous demanderais d'admettre, au moins provisoirement, comme la référence la plus utile pour ce que nous essayerons de développer ultérieurement, le cas idéal où **la demande** rencontre exactement au troisième temps ce qui la prolonge, à savoir **l'Autre qui la reprend** à propos de **son message** ». C'est curieux, on attendrait qu'il dise : « le cas idéal est celui où la demande rencontre ce qu'on avait demandé, l'objet pour satisfaire le besoin, le lait, par exemple, ou quelque chose semblable », mais non. Lacan nous surprend avec un autre but pour la demande, celui de la prolonger, plutôt que de la satisfaire. Et avec un autre objet : « l'Autre qui la reprend à propos de son message ».

Déjà nous savons par le graphe du quatrième trajet signifiant (graphe14) que le message (M) ou énoncé du sujet qui parle implique un sens nouveau et véritable, qui ne se confond pas avec les significations de la fonction discursive, de la réalité quotidienne, où les sens sont déjà préfixés et situés en A. Chaque réalisation de la langue par un sujet, peut impliquer un sens nouveau, si son énonciation réussit à traverser la chaîne signifiante. Tel est le cas dans cette hypothèse. Et donc, dans ce message, il y a la clé du succès de la demande. Voyons en quoi il consiste, en suivant la ligne qui va au-delà de ce point de rencontre :

Le plus, au-delà de **M**, côté demande (Graphe 18) :

Or ce que nous devons ici considérer, du côté de la demande, ne peut pas exactement se confondre avec la satisfaction du besoin, car l'exercice même de tout signifiant transforme la manifestation de ce besoin. De par l'appoint du signifiant, un minimum de transformation – de métaphore, pour tout dire – lui est apporté, qui fait que ce qui est signifié est quelque chose d'au-delà du besoin brut, est remodelé par l'usage du signifiant. Dès lors, dès ce commencement, ce qui entre dans la création du signifié n'est pas pure et simple traduction du besoin, mais reprise, réassomption, remodelage du besoin, création d'un désir autre que le besoin. **C'est le besoin plus le signifiant.** [...] **dans l'expression du besoin, il y a en plus le signifiant.**



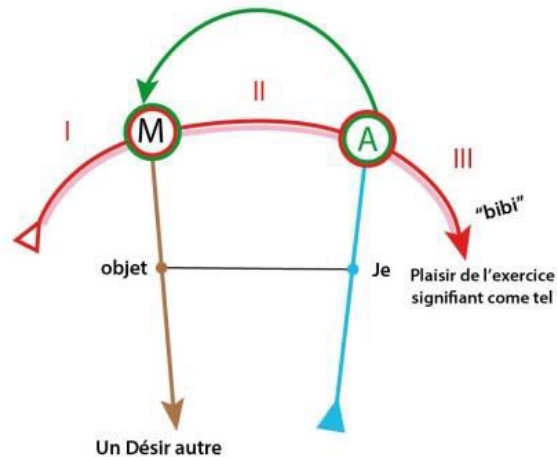
Graph 18 : Graphe mythique, troisième temps : au-delà de M, côté demande

Donc, si ma lecture est bonne, l'objet de la demande est, alors, le signifiant. Je l'ai dessiné avec les couleurs qui l'ont formé, puisqu'il ne s'agit pas de celui prononcé par la mère, mais de celui, nouveau, prononcé par l'enfant à la fin du processus. Bien entendu, une maman donne quelque chose à manger à son enfant, mais, avec cette nourriture elle donne aussi des signifiants, qu'il essaye de répéter, ces signifiants s'intègrent à l'objet du besoin. Ainsi, dans notre exemple, l'objet de la demande sera ce mot, « biberon », prononcé par l'enfant dans sa lalange. Un jour, j'en ai entendu un qui demandait tout excité à sa maman : « bibi ! ». Il avait soif, mais semble-t-il, pas seulement de la boisson fraîche, mais aussi de ce demi-mot avec lequel ses petites lèvres le demandaient. Vérifions cette conjecture avec ce que Lacan nous dit du destin de la ligne signifiante.

Le plus au-delà de A, côté signifiant (Graph 19) :

De l'autre côté, du côté de signifiant, il y a assurément au troisième temps quelque chose qui correspond à l'apparition miraculeuse – nous l'avons en effet supposée miraculeuse, pleinement satisfaisante – de la satisfaction chez l'Autre de ce message nouveau qui a été créé. C'est ce qui aboutit normalement à ce que Freud nous présente comme le plaisir de l'exercice signifiant comme tel. Dans ce cas idéal de réussite, l'Autre vient dans le prolongement même de l'exercice du

signifiant. **Ce qui prolonge l'effet du signifiant comme tel**, c'est la résolution en **un plaisir propre, authentique, le plaisir de l'usage du signifiant**. Vous pouvez l'inscrire sur quelque ligne limite.



Graphe 19 : Graphe mythique, troisième temps : au-delà d'A, côté signifiant

Et voilà la jouissance, ce plaisir pour lui-même satisfaisant, propre de l'exercice signifiant ! Lacan l'avait présentée dans le premier temps, au point de départ des deux lignes. Elle n'apparaissait pas dans le second temps et on la retrouve ici, après que la ligne du discours se soit bouclée au point M pour rattraper l'énonciation de l'enfant et lui donner un sens. Et où cette énonciation essaye de rattraper, à son tour, ce signifiant du code prononcé par l'Autre, « biberon ». Le résultat se situe, alors, à la fin de la flèche : « bibi ». Et c'est la trouvaille de ce signifiant, nouveau, ce qui porte la jouissance, un plaisir propre, authentique et satisfaisant. L'adulte pourra aussi s'amuser de cette tendre invention et sûrement essaiera de la corriger à chaque occurrence, et à chaque occurrence, un signifiant nouveau se produira, jusqu'à ce que l'enfant apprenne à parler « correctement ». Le beau fragment de Colette, « Le curé sur le mur », avec lequel j'ai voulu ouvrir cette thèse nous montre ce même processus chez un enfant plus âgé.

Une fois nommés ces points extrêmes qui finissent en même temps dans la structuration de la demande, le désir d'autre chose et le plaisir de l'exercice signifiant, Lacan va se référer à leurs conséquences. Voyons.

7.4.4 LES CONSÉQUENCES DE L'HYPOTHÈSE DU GRAPHE MYTHIQUE

En lisant, je trouve que ces conséquences s'appliquent aux deux niveaux du discours de Lacan. En effet, il y en a deux dans l'énonciation, dans la mesure où l'une appelle notre attention et l'autre change le point de vue du problème. Cette dernière est, une espèce de charnière entre l'énonciation et l'énoncé. Et quant aux conclusions du niveau de l'énoncé, elles situent le rapport des deux

points de telle façon que, d'une part, elles mettent en évidence qu'il s'agit d'un rapport absolument disjoint ; et de l'autre, elles structurent le graphe dans ses trois registres, réel, symbolique et imaginaire. Je commence par les premières.

7.4.4.1 Les conséquences dans le niveau de l'énonciation lacanienne

7.4.4.1.1 « L'hypothèse sous-jacente à tout ce que nous essayerons de concevoir de ce qui se produit dans les cas réels de l'exercice du signifiant ».

Tout d'abord, avant de continuer sur le sujet, Lacan situe la première conséquence dans le niveau même de sa recherche. À partir de ce moment-là, cette première conséquence doit compter avec cette hypothèse impliquée dans le graphe mythique. Elle est à la base de « tout ce que [la psychanalyse] peut concevoir de ce qui se produit dans l'exercice du signifiant ». C'est-à-dire, le désir et la jouissance. À mon avis, c'est quelque chose de capital et que, certainement la citation du Séminaire XXIV actualise pour nous dans l'après-coup. Autrement dit, à ce point de son dernier enseignement, cette hypothèse se prolonge en étant la base de ce qu'il a énoncé sur les trois formes de l'interprétation analytique. De quelle autre manière pourrait-on expliquer ce renvoi à ce Séminaire présenté presque 20 ans auparavant. Voici comment il exprime cette conséquence qui doit être pour nous, donc, la base des graphes des trois entretiens, puisque c'est la jouissance produite dans ces exercices particuliers qu'il s'agit d'expliquer :

Je vous prie de l'admettre un instant à titre d'hypothèse – l'usage commun de la demande est comme tel sous-tendu par une référence primitive à ce que nous pourrions appeler le plein succès, ou le premier succès, ou le succès mythique, ou la forme archaïque primordiale de l'exercice du signifiant. **Cette hypothèse restera sous-jacente à tout ce que nous essayerons de concevoir de ce qui se produit dans le cas réel de l'exercice du signifiant.**

7.4.4.1.2 Un changement de perspective : La réussite n'est pas de la demande, mais de l'exercice du signifiant qui la soutient

Dans les mots de cette première conclusion, il faut souligner : 1) qu'il y a un usage commun de la demande. On parle et on demande des choses tout le temps aux autres. Et 2) que cet usage a une base, comme une corde sous-tend l'arc d'une circonférence : « une référence primitive ». Mais, à quoi ? À quelque chose que Lacan nomme de différentes manières :

le plein succès, ou
le premier succès, ou
le succès mythique, ou
la forme archaïque primordiale **de l'exercice du signifiant.**

Et voilà qu'il a changé le titre du graphe. Je le rappelle : « La première représentation mythique de la demande et de son succès, avec sa nouveauté

surprenante et son plaisir, par lui-même satisfaisant ». Le succès n'est pas de la demande, en tant que besoin, mais de l'exercice du signifiant, qui est impliqué. Ce premier bonheur est la forme archaïque primordiale de cet exercice. C'est lui qui sous-tend la demande commune avec son plaisir par lui-même satisfaisant. Ainsi, si c'est une réussite côté besoin, c'est parce que ce qui la sous-tend, l'exercice du signifiant, est accompli de façon satisfaisante, et non le contraire. On dirait, alors, que le pain ou le sommeil satisfont en fonction de l'exercice du signifiant qui les accompagne. C'est incroyable ! Il me semble que Lacan nous a présenté dans la construction de ce graphe la corde à partir de l'arc. Autrement dit, le côté jouissance/signifiant, à partir du côté besoin. Ici, dans l'expression des conséquences de l'instauration de la demande, le point de vue change. Il nous présente la corde qui est à la base de l'arc. C'est elle qui le soutient. Le ressort de tout l'appareil est du côté de la satisfaction obtenue dans l'exercice du signifiant. Continuons avec le détail de cette conséquence inédite.

Lacan nous dit qu'il s'agit du « passage avec plein succès de la demande dans le réel ». Pendant le second temps, la demande vient en parallèle dans les deux lignes, sans se rencontrer : l'enfant qui pleure ou balbutie (rouge) et la mère qui essaie de deviner la cause en lui parlant (vert). Mais lors de la rencontre, au point M, avec ce mot magique « biberon », la demande passe, alors, dans le réel, c'est-à-dire, dans la chaîne prononcée. L'exercice du signifiant est justement « exercé » par la mère qui le prononce selon les lois de sa langue, et par l'enfant qui le reproduit en dehors ces lois qu'il ne peut pas atteindre encore. Donc, la suite signifiante offre du plaisir satisfaisant aux deux sujets de l'énonciation qui se sont exercés dans ce « travail » signifiant. C'est le rose foncé que je mets en-dessous de la ligne rouge dans les graphes. Elle n'est pas au-dessus de la ligne verte, parce qu'elle n'est pas passée par la chaîne signifiante du sujet de l'énonciation. C'est un pur discours routinier, qui, avant la fin du second temps, risque de rester dans le circuit $\beta' \rightarrow \beta$, sans rencontrer jamais la chaîne signifiante de l'enfant.

Si la réussite de l'exercice signifiant est accomplie, cela veut dire que le discours maternel a pu s'abaisser au langage de l'enfant. Et que l'enfant a trouvé le mot qui lui manquait et il le répète à sa façon. Bientôt, l'enfant sera celui qui va soumettre sa *lalangue* aux lois signifiantes de la langue maternelle pour se faire entendre. C'est ce que Lacan nous a appris dans le premier graphe du Séminaire VI. Mais, nous n'en sommes pas encore là, nous sommes ici, dans l'hypothèse qui soutient ce graphe postérieur. Voyons alors, les conséquences dans cette voie ouverte par le changement de perspective vers le thème du discours, ce qui se produit à partir de cette réussite du signifiant.

7.4.4.2 Les conséquences au niveau de l'énoncé lacanien

Poursuivons, alors, l'énoncé des conséquences de ce passage de la demande primitive, au réel de la chaîne signifiante. Lacan reprend la perspective initiale, en partant de l'arc, le besoin devenu demande, pour aller à la corde qui le sous-tend, les deux points finals : désir et exercice du signifiant :

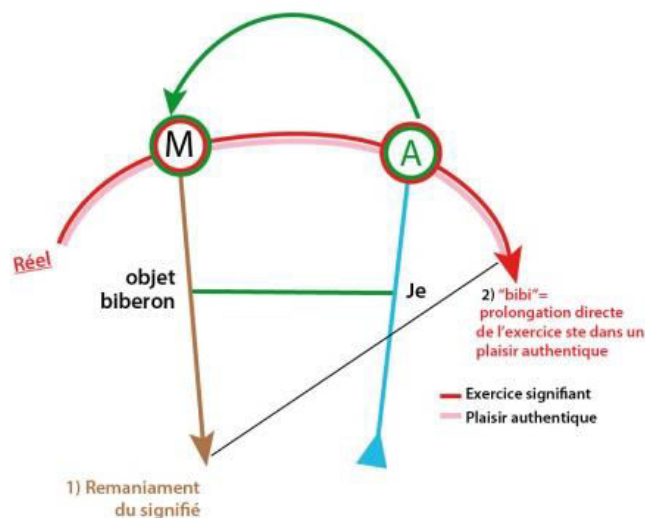
Pour autant qu'il crée en même temps le message et l'Autre, le passage avec plein succès de la demande dans le réel [la chaîne prononcée] aboutit :

1) d'une part, à un remaniement du signifié, qui est introduit par l'usage du signifiant comme tel

2) d'autre part, prolonge directement l'exercice du signifiant dans un plaisir authentique

L'une et l'autre se balancent. Il y a, d'une part, cet exercice du signifiant, que nous retrouvons en effet avec Freud tout à fait à l'origine du jeu verbal, et qui constitue un plaisir original toujours prêt à surgir. Il y a d'autre part ce qui se passe pour s'y opposer. Nous allons voir maintenant de quoi il s'agit.

Donc, le passage de la demande au réel aboutit, du côté demande à un remaniement de la signification. Un sens nouveau a été introduit par le signifiant nouveau (« bibi », à l'occasion). Et du côté signifiant, ce passage abouti à la prolongation directe de l'exercice du signifiant dans « un plaisir authentique ». Il est corrélatif de la fonction métaphorique et métonymique de la suite signifiante qui, comme l'indique le trajet 1 de la suite signifiante (graphe 11), rend perméable cette suite aux effets signifiants. Ainsi l'exercice signifiant « constitue un plaisir original toujours prêt à surgir ». Et cet exercice n'est pas seulement dans la base qui sous-tend toute demande, mais aussi à « l'origine de jeu verbal ». Voici le graphe, en termes de ces conséquences. J'essaye de tracer la corde (Graphe 20) :



Graphe 20 : Graphe mythique, conséquences du passage avec plein succès de la demande

Or, ce que l'analyse de ces conséquences ainsi énoncées montre clairement, est une disjonction entre les deux points de la corde, quelque chose qui ne va pas et qui, paradoxalement, fait la balance. Ces deux points en étant :

a) cet exercice du signifiant, que nous retrouvons à l'origine du jeu verbal, et qui constitue un plaisir original toujours prêt à surgir.

b) ce qui se passe pour s'y opposer.

Si la lecture est bonne, « ce qui se passe pour s'y opposer » et ce « remaniement du signifié », introduit par l'usage du signifiant comme tel, sont à la même place, au bout de la flèche en M. Donc, ils sont équivalents. Ainsi, le signifié, le besoin ou l'intention du sujet au début du processus, a été modifié,

restructuré de telle façon, qu'il acquiert finalement le même poids que l'autre extrême, l'exercice du signifiant en tant qu'il constitue ce plaisir prêt à surgir. La question est, en quoi consiste, alors, ce réaménagement du signifié qui a le pouvoir de s'y opposer à cette jouissance? Et la question réciproque existe aussi : comment la jouissance de l'exercice du signifiant peut-elle gagner le même poids, la même production de la satisfaction des besoins ? C'est grâce à ce remaniement du signifié, qui s'oppose à lui-même! Et dans le troisième temps du graphe, Lacan a nommé ce point de « reprise, réattribution et remodelage du besoin » comme « la création d'un désir autre que le besoin ». Donc, c'est le point du désir ! Ce qui se balance à la fin de la structuration de la demande sont ces deux points déjà familiers pour nous : le désir et la jouissance.

Si bien que nos questions se reformulent aussi : comment cette reprise du besoin par le signifiant constitue-t-elle le désir ? Qu'est-ce que le désir, alors ? Cela signifierait que le même exercice du signifiant produit, côté demande le désir, et côté chaîne la jouissance. Et voilà que, pesant le même poids, ils s'opposent. Sur ce point, nous pouvons rappeler ce que Lacan nous a appris, dans le Séminaire X, que la phase phallique de la forme de l'objet petit *a* met à jour et en relief des rapports disjoints dans la jonction du désir et la jouissance. Est-ce dans ce sens que nous devons entendre ce résultat paradoxal à la fin de la structuration de la demande entre les deux points de la corde ? Peut-être. Examinons, alors, ces deux conséquences indépendamment l'une de l'autre, pour essayer de comprendre leur rapport paradoxal.

7.4.4.2.1 « Un plaisir original toujours prêt à surgir ».

Cette phrase me rappelle deux épisodes littéraires éloignés dans le temps par quatre siècles, qui datent de 1499 et 1967, *La Célestine* de Fernando de Rojas et *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez. Dans les deux, les auteurs ont su isoler et exprimer cette jouissance de l'exercice du signifiant, qui est à la base de toute demande ou conversation et qui tend à la prolonger dans son plaisir même. Je commencerai par la plus proche de nous, parce que nous pourrions reconnaître dans son récit la même structure de la demande que celle que Lacan nous a représentée dans ce graphe mythique. J'ai déjà cité cet épisode dans mon Mémoire de Master, en essayant de situer justement les rapports signifiant/jouissance, à partir de la jouissance sexuelle²³². Je rappelle que le principe théorique sur la jouissance de cette recherche situe la jouissance sexuelle comme porte d'entrée à la jouissance. Nous l'avons nommée jusqu'ici comme la jouissance de la voix, de la parole, de la *lalangue*. Mais maintenant, il est clair qu'il s'agit, donc, dans son ensemble, de la jouissance de l'exercice du signifiant, comme l'hypothèse mythique nous l'a appris. Donc, je reprends cet épisode pour l'examiner à cette nouvelle lumière. D'ailleurs, il s'agit d'un adolescent, ce qui nous servira pour analyser le cas de Marcelo, puisque le besoin se situe du côté de l'éveil sexuel. Lisons, alors, Garcia Marquez²³³:

²³² Cf. Saldarriaga, Mémoire Master 2, *op. cit.* p. 45-54.

²³³ Garcia Marquez, Gabriel. *Cent ans de solitude* (1967). Trad. Claude et Carmen Durand. Paris : Editions du Seuil, 1968, p. 29.

Cependant que son père n'avait d'yeux et de pensées que pour son athanor, son entêté de fils aîné, qui fut toujours trop grand pour son âge, se transformait en un adolescent gigantesque. Sa voix changea. Sa lèvre s'ombra d'un duvet naissant. Un soir, Ursula pénétra dans la chambre alors qu'il se déshabillait pour se mettre au lit ; elle éprouva un sentiment mêlé de honte et de pitié : c'était, après son mari, le premier homme qu'elle voyait nu, et il était si bien équipé pour la vie qu'il lui parut anormal. Ursula, enceinte pour la troisième fois connu de nouveau ses affres de jeune mariée.

Vers cette époque venait à la maison une femme enjouée, effrontée²³⁴, provocante, qui aidait aux travaux ménagers et savait lire l'avenir dans les cartes. Ursula lui parla de son fils. Elle pensait que la disproportion dont il se trouvait affecté était quelque chose d'aussi contre-nature que la queue de cochon du cousin.

Pilar Ternera : c'est comme ça que s'appelait la femme enjouée à qui Ursula avoua ses peurs nées de l'interdiction de l'inceste. Cette « *femme éclata d'un rire franc et sonore qui se répercuta dans toute la maisonnée comme une volée de cristal* » et répondit à Ursula que son fils serait heureux. Un jour après, Pilar Ternera chercha le moyen de vérifier sa propre prédiction travers le jeu des cartes en présence du jeune homme²³⁵:

Elle étala ses cartes avec beaucoup de calme sur un vieil établi de menuisier, parlant de choses et d'autres tandis que le garçon attendait à ses côtés, plus ennuyé qu'intrigué. Soudain elle tendit la main et le toucha. « Quel phénomène ! » fit-elle, sincèrement effrayée, et c'est tout ce qu'elle trouva à dire. José Arcadio sentit ses os se remplir d'écume, il fut saisi d'une peur languide et d'une terrible envie de pleurer. La femme ne lui fit aucune avance. Mais José Arcadio ne cessa de la rechercher toute la nuit dans l'odeur de fumée qu'exhalaient ses aisselles et dont sa propre peau était restée imprégnée. **Il aurait voulu** ne pas la quitter d'une seconde, il aurait voulu qu'elle fût sa mère ; ne plus jamais sortir du grenier, **et qu'elle lui dît quel phénomène !**, qu'elle le touchât à nouveau **et lui redît quel phénomène !** Un beau jour, il n'y tint plus et s'en fut la trouver chez elle.

Oui, maintenant c'est clair que même si le garçon poursuivait la jouissance de son corps, l'hameçon et le fil avaient été cette expression prononcée par Pilar Ternera, « quel phénomène ! ». La demande, obscure encore pour le sujet du besoin, a réussi à passer à travers ces deux mots et l'intonation de la voix, exprimée par le point d'exclamation dans l'écriture. C'est cela qu'il cherchait après, ces paroles entendues par la première fois. La narration met l'expression en emphase : « *qu'elle lui dît et lui redît* ». Ces paroles non seulement nommaient son besoin de jeune garçon, mais s'étaient constituées, en tant que signifiants nouveaux et inattendus, arrivés aux lèvres de Pilar Ternera, objets du désir, les paroles elles-mêmes désirées. C'est comme ça que se réveilla le désir propre de José Arcadio ; un désir qui le mit dans une position de sujet et lui fit, en même temps, éprouver « *cette puissance invisible qui lui apprenait à retenir sa respiration et à contrôler les battements de son cœur, et lui avait permis de comprendre pourquoi les hommes ont peur de la mort* »²³⁶. Il tomba amoureux

²³⁴ Le mot en espagnol est « deslenguada », c'est-à-dire, qu'elle n'a pas pudeur pour parler et peut dire des obscénités sans problème.

²³⁵ *Ibidem*, p. 29.

²³⁶ *Ibid.*, p. 32.

d'elle et bien sûr, dans son lit aussi, pour faire l'amour par la première fois de sa vie.

Mais, ici, le personnage ne répète pas ce mot renouvelé dans ce contexte comme dans l'exemple du bébé. Il le désire, mais il ne le prononce pas. Cependant, il devient ensuite bavard et communicatif. En effet, il commence à raconter à son frère ses aventures secrètes avec Pilar. Et un jour, il prononce une expression nouvelle qui laissera des marques dans les oreilles de son cadet, Aureliano²³⁷ :

Ainsi, non seulement Aureliano pouvait s'entendre raconter les expériences de son frère, mais il avait loisir de les vivre comme si elles lui fussent arrivées ; un jour qu'il lui expliquait avec force détails le mécanisme de l'amour, il interrompit son frère pour lui demander : « Qu'est-ce qu'on ressent ? » José Arcadio lui répondit de but en blanc :
- C'est comme un tremblement de terre.

Voilà la métaphore : un nouvel effet de sens est tombé sur ces mots du discours courant « tremblement de terre », comme avant sur « phénomène ». Maintenant ce syntagme a, entre les deux frères, une autre référence, une autre signification que celles du code de leur langue maternelle. Mais ici, le plaisir de l'exercice du signifiant s'échappe. La narration ne le mentionne pas, mais nous devons le supposer, selon l'hypothèse mythique. Et c'est cela que l'épisode de *La Célestine* porte au premier plan.

Quand j'ai lu cet épisode, c'est quelque chose qui m'a beaucoup surprise, parce qu'on ne pense pas que ce plaisir ait une telle importance. Maintenant, grâce à la perspective ouverte par ce graphe j'ai compris pourquoi l'astucieuse vieille l'a utilisé comme un argument infaillible pour convaincre l'incorruptible Parmeno de se réconcilier avec son collègue Sempronio. Elle a une affaire d'argent avec ce dernier, et ils ont besoin de la collaboration de Parmeno pour bien s'en sortir. Donc, l'argument décisif, a été, justement celui de la jouissance de la parole. Parmeno met l'honnêteté avant l'argent et déjà il a une espèce de petite amie. Si bien que Célestine n'a autre chose à offrir pour le suborner que la promesse de ce plaisir de l'exercice du signifiant lorsqu'il est fait entre deux amis, et il accepte. Écoutons, alors, Célestine²³⁸ :

Tu parles inconsidérément. Il n'est pas de joyeuse possession sans compagnie. Ne cherche pas une amère retraite. Nature fuit la tristesse et va vers le plaisir. **Le plaisir des choses sensuelles est dans la compagnie d'amis et plus particulièrement consiste à se remémorer choses d'amour et à se les conter.** J'ai fait ceci, elle m'a répondu cela, nous avons badiné de la sorte, je l'ai prise de cette façon, je l'ai embrassée comme ci, elle m'a mordu comme ça, je l'ai serrée dans mes bras, voilà comme elle s'est rendue à ma demande. O quel babil, quelle grâce, quels jeux, quels baisers ! Allons là-bas, revenons ici, en avant la musique ! **Peignons des devises, chantons des chansons, de vers nouveaux, et jouons. Quel cimier choisir, et quel cri ?** Elle part à la messe, elle sortira demain, rôdons dans sa rue, regardons son billet, allons-y la nuit, tiens-moi l'échelle, grade la porte, tout s'est-il bien passé ? Voilà le conard, il la laisse seule. Encore un autre tour, revenons-y. **Et pour cela, Parmeno, y-a-t-il plaisir sans**

²³⁷ *Ibid.*, p. 33.

²³⁸ De Rojas, Fernando. *La Célestine*. Paris, Aubier, éditions Montaigne, Collection bilingue de classiques étrangers, 1963, p. 175.

compagnie ? Sur ma foi, pour qui connaît la musique...Voilà le plaisir ; pour le reste, les ânes le font mieux dans le pré.

J'ai souligné ce qui est la promesse de l'exercice du signifiant : « Peignons des devises, chantons des chansons, de vers nouveaux, et joutons. Quel cimier choisir, et quel cri ? ». La joute entre les amis est une compétition pour trouver des signifiants nouveaux, de nouvelles formes d'expression, le plaisir est à disposition. Il est tout de même curieux que la vieille sorcière fasse remarquer que ce plaisir est meilleur que celui de la sensualité. Une fois de plus, comme dans le cas de la nourriture ou du sommeil, il est démontré, ici, au niveau de la sexualité que, dans la demande, ce qui commande et détermine est le côté signifiant, plutôt que le côté besoin. Ainsi la vieille conclut : « Voilà le plaisir ; pour le reste, les ânes le font mieux dans le pré ».

7.4.4.2.2 « Ce qui se passe pour s'y opposer » : le remaniement du signifié ou le désir

Ces deux épisodes nous permettent de comprendre mieux ces conséquences de l'hypothèse du graphe. En les reprenant, donc, nous avons, d'un côté, nous dit Lacan, « ce plaisir originel toujours prêt à surgir », et de l'autre, « ce qui se passe pour s'y opposer ». Les épisodes des deux jeunes hommes, l'un dans l'éveil de la sexualité, et l'autre dans son exercice, nous ont bien montré que c'est la jouissance de l'exercice du signifiant, et son corrélat, le désir, qui soutient la demande sexuelle. Et, donc, celle-là est prête à surgir au moment le plus inattendu d'une suite signifiante. Les questions qui se posent maintenant sont : Comment cette reprise du besoin par le signifiant constitue le désir ? Quel est le sens de « remaniement du signifié » ? En quoi consiste-t-il ? Pourquoi implique-t-il la constitution d'un désir d'autre chose que l'objet du besoin, le désir d'un mot ? Or, si ce remaniement du signifié est introduit par l'usage du signifiant comme tel, comment peut-on se faire une idée de cette introduction du signifiant et du changement de signifié ?

Lacan dit que ce sera le sujet à traiter pour la suite. Continuons, alors, avec la citation pour le vérifier.

Combien masquée est cette nouveauté, qui apparaît non pas simplement dans la réponse à la demande, mais dans la demande verbale elle-même, ce quelque chose d'original qui complexifie et transforme le besoin, qui le met sur le plan de ce que nous appellerons à partir de là le désir.

[...]

Cette nouveauté qui apparaît dans le signifié par l'introduction du signifiant, nous la retrouvons partout, comme une dimension essentielle accentuée par Freud à tous les détours dans ce qui est manifestation de l'inconscient.

Freud nous dit parfois que quelque chose apparaît au niveau des formations de l'inconscient qui s'appelle **la surprise**. Il convient de la prendre, non pas comme un accident de cette découverte, mais comme une dimension fondamentale de son essence. Le phénomène de la surprise a quelque chose d'originale – qu'il se produise à l'intérieur d'une formation de l'inconscient pour autant que :

1) en elle-même elle choque le sujet par son caractère surprenant, mais aussi bien si,

2) au moment où pour le sujet vous en faites le dévoilement, vous provoquez chez lui le sentiment de la surprise.

Freud l'indique à toutes sortes d'occasions, soit dans *La Science des rêves*, soit, dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, soit encore et à tout instant, dans le texte du *Trait d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. **La dimension de la surprise est consubstantielle à ce qu'il en est du désir, pour autant qu'il est passé au niveau de l'inconscient.**

Et voilà la réponse. Si le réaménagement du signifié c'est le désir, en tant qu'inconscient, alors, ce réaménagement implique cette dimension qui est de la substance même du désir, la surprise. Surprise et désir inconscients sont inséparables, ils ne forment qu'un²³⁹. Et ce faisant, alors, avant d'aborder le désir, Lacan nous donne son fondement, la surprise. Chose surprenante à son tour ! On attendait qu'il continue, sinon avec le désir, au moins avec ce qu'implique le remaniement du signifié ou en termes de quelque chose qui s'oppose, mais non ! Il continue avec « une nouveauté masquée » dans les deux côtés de la demande, sollicitude et réponse. C'est n'est pas facile de lire Lacan ! C'est une lecture très exigeante ! Donc, si nous essayons de lier les termes, nous dirons que la modification du signifié, le désir, implique cette nouveauté masquée, la surprise ! Et Lacan nous surprend dans son discours même. Considérons, donc, surprise et désir séparément pour essayer de comprendre comment ils arrivent à s'opposer dans le surgissement de la jouissance de l'exercice du signifiant.

7.4.4.2.2.1 La surprise

Mais, qu'est-ce qu'une « surprise » ? Le CNRTL définit ce mot comme²⁴⁰ : « Action de **prendre** quelqu'un; fait d'être pris ». Bien sûr, le verbe même lui dit : « **sur-prendre** », gagner, saisir, attraper. Et dans ce sens les définitions sont claires et vont dans les deux sens que Lacan indique, le pronominal réflexif et la forme active²⁴¹ :

1) Emploi pronominal. Réflexif. Se surprendre + participe présent, se surprendre dans + subst. **Constater soi-même que l'on est en train de faire ce qu'on ne pensait ou ne voulait pas faire.** *Brusquement je me suis surpris pensant à autre chose* (Gide, Caves, 1914, p. 818)

2) Qqn 1 surprend qqn 2

a) **Découvrir, trouver quelqu'un dans une situation où quelqu'un eût préféré n'être pas vu.** *Surprendre qqn en train de, en compagnie de.*

Donc, nous trouvons la surprise dans la réponse à la demande et dans la demande verbale elle-même, comme une nouveauté. Des questions se posent alors : **qui surprend qui, pourquoi et comment ? Et, où est la surprise ?** Si on se base sur les définitions et l'exemple de Gide, la question se pose au sujet lui-même : c'est le sujet qui parle qui se surprend, qui se prend dans sa propre suite signifiante ?, c'est possible. C'est lui le sujet de l'inconscient dont Lacan nous disait qu'on doit le chercher par les voies de la coupure, des intervalles du discours. Celui qu'on peut atteindre dans les articulations logiques de l'analysant. Le mot d'esprit est-il une autre voie pour l'atteindre, par la voie de la jouissance et non celle de la coupure logique ? Ou s'agit-il d'un autre sujet à atteindre dans le

²³⁹ Cf. <http://www.cnrtl.fr/synonymie/consubstantiel/adjectif>

²⁴⁰ <http://www.cnrtl.fr/definition/surprise>

²⁴¹ <http://www.cnrtl.fr/definition/surprendre>

mot d'esprit, celui qui jouit ? Voici deux éléments qui nous aideront à trouver une réponse.

1) Une autre voie pour atteindre le sujet : le jeu de l'esprit : Un paragraphe de Lacan attire mon attention à ce propos. Il l'énonce dans le cadre qu'il lui donne au graphe qui nous occupera par la suite, celui du « le refus et le besoin ». Ce cadre est celui du « champ freudien », celui des lois du langage (V, 66-7) :

Voilà le champ déjà cerné, définit, circonscrit, exploré, voire, labouré par Freud. C'est là que nous revenons pour [...] formaliser [...] **les lois structurantes primordiales du langage.**

S'il y a quelque chose que l'expérience freudienne nous apporte, c'est que **nous sommes par ces lois déterminés au plus profond de nous-mêmes.** [...].

En effet, Freud nous apprend, et je dois ici le remettre en frontispice signé, la distance, voire la béance, qui existe de la structuration du désir à la structuration de nos besoins. [...] Toute l'expérience telle qu'elle a été instituée et définie par Freud, nous montre à tous les détours à quel point **la structure des désirs est déterminée par autre chose que les besoins. Les besoins ne nous parviennent que réfractés, brisés, morcelés, et ils sont structurés pour** tous ces mécanismes –condensation, déplacement, etc., [...], où nous reconnaissons un certain nombre de ces lois auxquelles nous allons aboutir après cette année de Séminaire, et que nous appellerons **les lois du signifiant.**

Ces lois sont ici [dans ce Séminaire] dominantes, et dans le trait d'esprit nous en apprenons un certain usage, celui du jeu de l'esprit, avec le point d'interrogation que nécessite l'introduction de ce terme. **Qu'est-ce l'esprit ?** Qu'est-ce qu'*ingenius* en latin ? Qu'est-ce qu'*ingenio*, en espagnol ? **Qu'est-ce que je-ne-sais-quoi qui ici intervient et qui est autre chose que la fonction du jugement ?** Nous ne pourrions le situer que quand nous aurons articulé et élucidé les procédés. Quels sont ces procédés ? Quelle est leur visée fondamentale ?

Lacan oppose, alors, « la fonction du jugement » avec « le jeu de l'esprit ». Ils sont différents, bien que les deux appartiennent à l'inconscient. Le trait d'esprit nous apprend un certain usage des lois du signifiant, celui du jeu de l'esprit. Donc, l'esprit, l'*ingenio*, joue. On ne sait pas le rapport de ce jeu de l'esprit avec la fonction du jugement et le sujet de l'inconscient, mais ce sera quelque chose qui nous guidera. Selon les interprétations de l'analyste, donc, la fonction de la logique articulée correspond à la fonction du jugement, comme Freud l'avait proposé dans son article *La négation* et comme Lacan l'a détaillé dans le sien sur *Le temps logique*. Et pour l'esprit qui s'amuse en jouant selon les lois des signifiants, il est question de l'interprétation par l'équivoque. Pour le sujet qui surprend et qui est surpris, il est question de cet esprit, pas d'un jugement. Le jugement se situe à un autre niveau et finit avec une assertion anticipée, il est alors question de grammaire, pas du signifiant en tant qu'unité phonématique.

2) La surprise : dans le signifié par l'introduction du signifiant. Une approche. Cela ne répond pas nos questions encore, mais une autre réponse s'annonce, le comment, le mécanisme qui produit la surprise. C'est effet du jeu du signifiant, la manière dont les lois du signifiant s'emparent de notre être, en structurant nos besoins de telle façon que ces besoins « ne nous parviennent que réfractés, brisés et morcelés ». Ces procédés sont ceux que Lacan est en train de nous apprendre dans ces graphes du Séminaire V, essentiellement ceux de la métaphore et de la métonymie qui structurent le langage en dégageant l'inconscient.

Lacan nous donne une piste certaine pour trouver où est la surprise : cette nouveauté « apparaît dans le signifié par l'introduction du signifiant ». Reprenons nos exemples, pour commencer à comprendre cette dimension de la surprise par rapport au désir, à partir de la demande. L'introduction du signifiant a été faite, au niveau du phonème dans le cas de « bibi ! », par rapport à « biberon ». Même chose si on le pense en espagnol. « Biberon » est « tetero » et on entend parfois « tete ! » dans la demande des enfants. En « quel phénomène ! », cette introduction a été faite au niveau de mots ; et dans « c'est comme un tremblement de terre », au niveau syntaxique. Dans les deux dernier cas, les signifiants du discours commun ont été vidés de leurs significations communes. Le premier, soit « bibi » ou « tete », sont des signifiants nouveaux et introduits en tant que tels.

La différence est qu'on pourra trouver, dans un dictionnaire, le signifiant « phénomène » et « tremblement de terre », mais jamais les nouvelles significations données par Garcia Marquez dans ces épisodes de son roman. Par contre, on ne trouvera jamais les signifiants « bibi » ni « tete » dans les dictionnaires de langue française ou espagnole, ni non plus leur signification renouvelées en chaque cas. Elles ne peuvent pas être réduites à celles de biberon, lait, faim ou bébé. Mais dans les trois cas, on est surpris, soit par l'invention enfantine, soit par celle de l'écrivain. Dans les deux premiers cas, « bibi ! » et « Quel phénomène ! » on sourit, on peut s'exclamer aussi, en tant qu'auditeur ou lecteur ; la jouissance est exprimée. Dans le dernier, « c'est comme un tremblement de terre », on ne s'amuse pas de la même manière. Mais, il y a quelque chose qu'on peut dire, après l'étonnement, si on est d'accord et que l'écrivain a touché quelque chose d'essentiel à notre condition humaine : « c'est vrai ». C'est sont les indices de la surprise. Dans les deux premiers cas, elle s'annonce dans son effet, la prolongation de l'exercice du signifiant dans le rire ou le sourire de celui qui l'a prononcé et dans le rire ou sourire de celui qui l'a entendu ou lu. Et dans le dernier, cette surprise provoque l'assentiment ou non du sujet : c'est vrai ou pas. Mais, d'après l'hypothèse du graphe, on doit se poser la question du destin du plaisir qui doit accompagner forcément l'exercice signifiant, au moins, pour nous, les lecteurs.

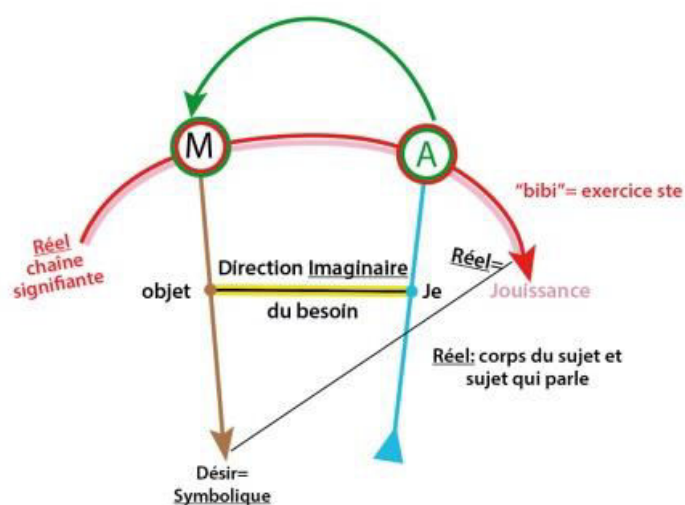
7.4.4.2.2 Le désir, instauration des trois registres dans le graphe

Quels sont les indicateurs de la surprise. Si elle « apparaît dans le signifié par l'introduction du signifiant », dans le graphe, nous devons la trouver dans la signification du message (pas du discours courant), dans la ligne verticale plus au-delà de M. Cette nouveauté, souligne Lacan est « **quelque chose d'originale** qui complexifie et transforme le besoin, qui le met sur le plan de ce que nous appellerons à partir de là le désir ». Voyons, alors, ce que Lacan nous dit du désir pour tenter de faire le lien avec la surprise.

Qu'est-ce que le désir ? Le désir est défini par un décalage essentiel par rapport à tout ce qui est purement et simplement de l'ordre de la direction imaginaire du besoin – besoin que la demande introduit dans un ordre autre, l'ordre symbolique, avec tout ce qu'il peut ici apporter de perturbations.

Cette phrase : « l'ordre de la direction imaginaire du besoin » situe, alors, l'imaginaire, les processus d'identification du sujet, ces point où il s'agit d'être et

d'avoir, dans le graphe entre le moi et l'objet métonymique. Le réel a été déjà identifié dans le point « Je » du sujet de l'énonciation, celui qui parle et la flèche horizontale, comme représentation du discours prononcé effectivement. Le désir introduit, alors, la dimension symbolique. J'essaie alors, de composer le graphe du premier étage en différenciant les trois registres, puisque comme nous l'avons vu auparavant, tout le deuxième étage correspond au désir, nous le reprendrons après ces paragraphes dédiés au premier étage. Voici, le graphe (Graphe 21). Le symbolique est seulement un point, celui où s'achève la ligne de l'intention du sujet après être passée par M ; ce point où balance le plaisir par lui-même satisfaisant.



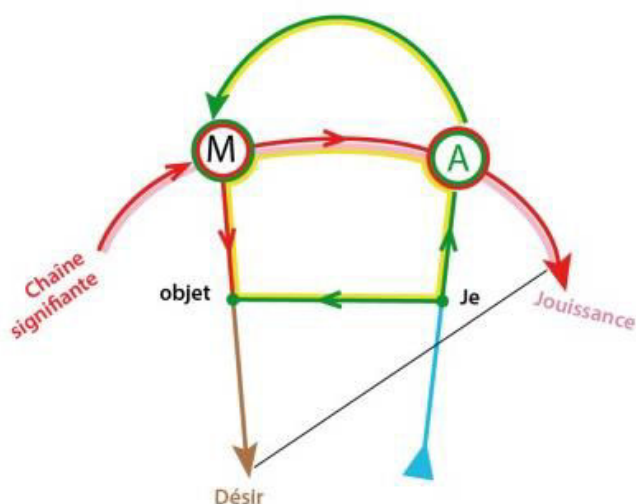
Graphe 21 : Les trois registres, RSI, dans le graphe mythique

Récapitulons, pour le vérifier. Il y a le besoin et une intention du sujet. Quelque chose de ce besoin et cette intention passe au moyen du signifiant adressé à l'Autre. Ce processus est la structuration de la demande qui commence dans le premier moment du graphe mythique et finit à la fin du second temps quand les deux lignes déclenchées, discours et signifiant, se sont croisées en M. Ainsi, on appelle demande ce qui arrive dans le double trajet du besoin après son passage par M, où le message s'est défini. À partir de ce moment, la demande, dans sa formulation elle-même après le point A (trajet horizontal $M \rightarrow A \rightarrow S$, point de capiton) et en tant que réponse (trajet vertical après M), introduit cette nouveauté « masquée », la surprise. Ce « quelque chose d'originare » « complexifie et transforme le besoin » en le mettant sur le plan du désir. **Donc, avec l'introduction de la surprise la demande introduit le besoin dans l'ordre symbolique, du désir.** Qu'est-ce que ça veut dire ? Que « l'ordre de la direction imaginaire du besoin » s'est décalé²⁴², s'est rompu, un de ses supports s'est séparé et écarté pour s'inscrire dans l'ordre symbolique. Comment cela peut-il arriver ? Quels sont, alors, les supports de cet ordre de la direction imaginaire du besoin et quelle est celle qui s'est décalée ? C'est la surprise la cause de la rupture. Cela implique qu'un des supports reste au niveau imaginaire et que l'autre s'inscrit dans le symbolique. Comment, et avec quelle procédure ? S'inscrire dans

²⁴² Cf. définitions de « décalage » et « cale » dans les pages du CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/definition/decalage> et <http://www.cnrtl.fr/definition/cale>

le symbolique implique se situer au niveau du désir. Je rappelle : « La dimension de la surprise est consubstantielle à ce qu'il en est du désir, pour autant qu'il est passé au niveau de l'inconscient ». Et dans ce sens, Lacan nous avertit (V, 92) :

Cette dimension est ce que le désir emporte avec lui d'une condition d'émergence qui lui est propre en tant que désir. C'est proprement celle même par laquelle il est susceptible d'entrer dans l'inconscient. **Seuls entrent dans l'inconscient ces désirs qui, pour avoir été symbolisés, peuvent, en entrant dans l'inconscient, se conserver sous la forme symbolique**, c'est-à-dire sous la forme de **cette trace indestructible** dont Freud reprend encore l'exemple dans le *Witz*. Ce sont les désirs qui ne s'usent pas, qui n'ont pas le caractère d'impermanence propre à toute insatisfaction, mais qui sont au contraire supportés par la structure symbolique, laquelle les maintient à un certain niveau de circulation du signifiant, celui que je vous ai désigné comme devant être situé sur ce schéma dans le circuit entre le message et l'Autre, où il [le signifiant] occupe une fonction variable selon les incidences où il se produit. C'est pour ces mêmes voies que nous devons concevoir le circuit tournant de l'inconscient en tant qu'il est toujours prêt à reparaître [Graphe 22].



Graphe 22 : Circuit tournant de l'inconscient M↔A

C'est par l'action de la métaphore que se produit le surgissement du sens nouveau, [ce qui surprend] pour autant qu'empruntant certains circuits originaux elle vient frapper dans le circuit courant, banal, reçu de la métonymie [la direction imaginaire du besoin, les significations établies]. Dans le trait d'esprit, c'est à ciel ouvert que la balle est renvoyée entre message et Autre, et qu'elle produit l'effet original [la surprise] qui est le propre de celui-ci.

Lacan finit avec ce point son explication du graphe mythique. J'ai mis entre crochets les deux registres qui ont suscité nos questions, la surprise et la direction imaginaire du besoin. Qui est surpris par qui et pourquoi ? N'oublions pas que la surprise apparaît dans la signification. L'introduction du discours dans la chaîne signifiante remanie les significations et « sur-prend » quelqu'un, comme le montre le cas du « tremblement du terre » dans la bouche de José Arcadio. Donc, dans la signification courante de « tremblement du terre », dans sa direction imaginaire, **il y a quelque chose** qui, dans le cadre que le jeune homme lui donne, s'est décalé vers le désir, en termes d'une symbolisation ou passage du désir à l'inconscient. C'est-à-dire au niveau du circuit tournant entre les points M et A. Est-ce la même chose, pouvons-nous demander, pour l'expression de Pilar Ternera, « Quel

phénomène ! » ? Qu'est-ce que ce « quelque chose » qui surprend et décale l'ordre imaginaire ? À ces questions, j'en ajoute une sur la manière dont le désir empêche le surgissement du plaisir de l'exercice du signifiant et qui doit être en rapport aussi avec ce qui maintient en boucle le circuit inconscient entre M et A.

Lacan entreprend ensuite, l'explication du graphe de la demande au moyen duquel il veut nous expliquer les détails de ce qui arrive dans le mot d'esprit, donc, de ce qui n'est pas un cas mythique, mais qui peut arriver tous les jours en favorisant la production d'un mot d'esprit ou de n'importe quelle autre manifestation de l'inconscient. Avant de continuer avec ce graphe dans le chapitre 10, il me semble nécessaire d'éclaircir, dans les deux chapitres suivants (8 et 9), quelques-unes des questions que ce graphe mythique nous a posées. Nous les trouverons, d'une part, dans le graphe que j'ai déplacé dans la succession des séminaires, celui du « Le refus et le besoin », où je crois avoir trouvé les pistes pour répondre sur ce qui empêche la résurgence du plaisir satisfaisant qui accompagne l'exercice du signifiant et qui arrive pour jouer un rôle important dans la constitution du désir. Et puis, nous trouverons des orientations précises sur ce décalage de l'imaginaire vers le symbolique, en suivant le niveau de l'énonciation de Lacan, lorsqu'il nous présente ce cinquième Séminaire dans l'ensemble de sa recherche par rapport aux séminaires précédents. Ses remarques précises et claires vont nous permettre d'obtenir les éléments nécessaires pour comprendre les graphes de la demande et du mot d'esprit.

8 LE REFUS ET LE BESOIN, ET LA QUESTION PAR LE SUJET

8.1 LE GRAPHE : LE REFUS ET LE BESOIN

8.1.1 DIFFERENCE AVEC LE GRAPHE MYTHIQUE

J'essaie de faire une transition entre le graphe mythique et celui du mot d'esprit à travers ce graphe du « Le refus et le besoin ». Le but est aussi de comprendre ce qui se passe qui s'oppose au surgissement du plaisir original du jeu verbal, après que la structure de la demande soit instaurée. À mon avis, c'est justement le refus. Si dans les premiers jours de la vie, les adultes sont prêts à accueillir les demandes du nouveau-né, au fur et mesure qu'il grandit et les demandes se multiplient, comme les possibilités de refus. Nécessaire ou non, de toute façon, ces refus de la demande ont un rôle important à jouer dans la structuration du désir, c'est-à-dire, les mots du refus, les « non » prononcés, et non la privation de l'objet même du besoin. C'est cela que Lacan va nous montrer dans ce graphe, introduit, d'ailleurs, à partir de l'analyse d'un mot d'esprit. Pour ce graphe et le suivant, dans mon exposé, je vais anticiper en utilisant les mots avec lesquels Lacan le décrit pour le différencier du graphe de l'hypothèse qui le soutient (V, 96) :

Si nous appelons *métaphore naturelle* ce qui s'est passé tout à l'heure dans la transition idéale du désir accédant à l'Autre, en tant qu'il se forme dans le sujet et se dirige vers l'Autre qui le reprend, **nous nous trouvons ici à un stade plus évolué. En effet, sont déjà intervenues dans la psychologie du sujet ces deux choses qui s'appellent le Je d'une part, et, d'autre part cet objet profondément transformé qu'est l'objet métonymique.** Dès lors, nous ne nous trouvons pas devant la métaphore naturelle, mais devant son exercice courant, qu'elle réussisse ou qu'elle échoue dans l'ambiguïté du message, à quoi il s'agit maintenant de faire un sort dans les conditions restant à l'état naturel.

Donc, il s'agit dans ces graphes d'un enfant où le Je et l'objet métonymique sont déjà constitués. Quels sont les indicateurs de cette constitution ? Il s'agit du *Fort da* ? Peut-être. Dans ce cas, nous parlons de la première symbolisation. Quelle est, alors, la place de la formation du moi au stade du miroir dans cette constitution du Je et de l'objet, et son rapport, puisque le premier est dans l'ordre symbolique et le deuxième dans l'imaginaire. Voyons, alors, le graphe, « le refus et le besoin », pour nous mieux comprendre.

8.1.2 LES JEUX DE L'ESPRIT

Plus haut j'ai cité Lacan dans le cadre qu'il lui donne à ce graphe, celui de nos besoins brisés par les lois des signifiants. Ces lois sont exprimées dans ces mécanismes qui marquent n'importe quelle chaîne signifiante : métaphore et métonymie. Dans le discours courant il y a aussi d'autres lois qui régissent la chaîne signifiante. Voici comment Lacan s'exprime sur les rapports de ces deux types de lois, à partir du travail de Freud (V, 66) :

Lorsqu'il nous parle de l'inconscient, Freud [...] [nous dit] que les lois de composition de cet inconscient recourent exactement certaines des lois de composition les plus fondamentales du discours. D'autre part, au mode d'articulation qui est celui de l'inconscient, font défaut toutes sorte d'éléments qui sont impliqués dans notre discours commun – le lien de causalité, nous dira-t-il, à propos du rêve, ou la négation, et c'est pour reprendre tout de suite après et nous montrer qu'elle s'exprime de quelque autre façon dans le rêve. Voilà le champ déjà cerné, défini, circonscrit, exploré, voire labouré par Freud.

Donc, les lois, latentes, virtuelles, dans le discours courant, occupent le premier plan de la scène lorsque ce discours est interrompu ou traversé par les « formations de l'inconscient » : les rêves, les lapsus, les symptômes, les *Witz* et ces manifestations spéciales que sont l'art et la littérature. Ces trois dernières formations propres du registre social et culturel utilisent aussi ces lois. Lacan nous dit que, à travers le trait d'esprit, nous pouvons apprendre « un certain usage de ces lois », celui du « jeu de l'esprit ». Donc, selon ce que le graphe mythique nous a montré, il s'agit de l'usage où la jouissance est en jeu de façon plus transparente. C'est un usage auquel il faut accorder toute son importance lorsqu'il s'agit de l'interprétation analytique par l'équivoque, selon la perspective de lecture que nous a donné le Séminaire XXIV. Je rappelle : un mot d'esprit se soutient justement « d'un équivoque ou d'une économie ».

Comment cet esprit joue-t-il, cet *ingenio* ? Pour commencer à répondre la question, le premier exemple que Lacan examine est celui du « *Famillionaire* ». C'est aussi la première histoire que Freud analyse. Cité dans les livres de deux chercheurs que Freud a consultés, il s'agit d'un mot d'esprit, tiré d'une œuvre littéraire d'Henri Heine. Ainsi, les personnages, l'histoire et l'occurrence sont le résultat de la fiction de l'auteur. Je reprends le texte de Freud²⁴³ :

Dans la partie des *Tableaux de voyage* intitulé « Les bains de Lucques », H. Heine met en scène un personnage savoureux, le placeur de billets de loterie et exciseur de cors aux pieds Hirsch-Hyacinthe, d'Hambourg, qui se glorifie, face au poète, des relations qu'il entretient avec le riche baron Rothschild et qui dit pour finir : « Et aussi vrai, monsieur le professeur, que Dieu doit pourvoir à ma prospérité, j'étais assis à côté de Salomon Rothschild et il m'a traité tout à fait comme son égal, d'une manière tout à fait *famillionaire*. »

Si cette petite histoire finit dans un mot qui témoigne d'un jeu de l'esprit, « *famillionaire* », de quel jeu s'agit-il ? En quoi consiste-t-il ? Et comment doit-on le lire ? Où est la vérité ? Freud lui-même nous a appris dans son article *Le créateur littéraire et la fantaisie*, que dans le jeu, soit des enfants, soit dans celui qui prend

²⁴³ Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op.cit., p. 56

la relève dans les fantaisies de jour et dans les œuvres littéraires et artistiques, il s'agit de choses sérieuses. Donc, comment lire le sérieux dans le petit texte d'une blague couronnée par un mot d'esprit, comme celle-ci ? Et d'ailleurs, en sachant que Lacan met en relation ce « sérieux » et notre rapport essentiel avec la demande.

8.1.3 APPROCHE DU DISCOURS : LA STRUCTURE POINT DE CAPITON

D'abord, il faut prendre en compte cette structure : texte et mot d'esprit. En espagnol un seul mot nomme les deux parties : *chiste*²⁴⁴. Mais l'emphase est mise plutôt dans l'histoire que dans le mot conclusif. Par contre le « mot d'esprit » du français met l'emphase dans ce mot qui donne du sens à tout ce qui on a raconté comme « prémisses » ou antécédent, ce que Lacan nous a désigné comme le point de capiton d'un discours. On pourrait nommer les deux parties de ce texte singulier, en composant « chiste + mot d'esprit ». Enfin dans un discours particulier, il est nécessaire de distinguer le commencement de la plaisanterie, soit une histoire ou une question, du mot qui la finit en faisant le point de capiton. C'est là l'utilité du graphe de Lacan, reconnaître cette structure.

Donc, c'est sur ce graphe que nous devons lire ce *Witz* initial, comme n'importe quelle manifestations de l'inconscient. Cela implique de suivre les deux lignes de la suite signifiante et ses possibles points de croisement code, (α ou A) et message, (γ ou M), ainsi que nous l'avons appris jusqu'à maintenant avec les graphes précédents. En les suivant, nous trouverons, donc, ce qui est l'expression de l'inconscient, ce que l'inconscient veut exprimer, autrement dit, le contenu sérieux qui nous intéresse. A ce propos, Lacan nous propose une stratégie de lecture au début du Séminaire (V, 22) :

Bref, pour éclaircir le problème de l'esprit, Freud part de la technique signifiante, et c'est de là que nous partirons avec lui.

Chose curieuse, cela se passe à un niveau dont assurément il n'est pas indiqué que ce soit le niveau de l'inconscient, mais pour des raisons profondes, qui tiennent à la nature même de ce dont il s'agit dans le *Witz*, c'est précisément en regardant là que nous en verrons le plus sur ce qui n'est pas tout à fait là, qui est à côté, et qui est l'inconscient. **L'inconscient, justement, ne s'éclaire et ne se livre que quand on regarde un peu à côté.** C'est là quelque chose que vous retrouverez tout le temps dans le *Witz*, car c'est sa nature même – vous regardez là, et ce qui vous permet de voir ce qui n'est pas là.

C'est justement ce que Lacan nous apprend avec le cas du *millionnaire*. On regarde la technique de ce mot étrange et on trouve ce qui se joue dans l'inconscient : notre rapport essentiel à la demande. C'est ce que Lacan nous représente dans ce graphe « Le refus et le besoin ». Commençons, alors, par la technique.

²⁴⁴ En effet, en espagnol le titre de l'ouvrage de Freud met « chiste » à la place de « mot d'esprit » ; le reste est traduit de la même manière « et sa relation à l'inconscient ».

8.1.4 L'EXAMEN DE LA TECHNIQUE : UN MESSAGE QUI NE PASSE PAS PAR LE CODE

Lacan part de la formule proposée par Freud, pour expliquer ce qui ce passe entre les signifiants des deux mots en jeu, pour former ce « *famillionnaire* » :

Famili	ère
mili	onnaire
FaMILlonnAIRE	

Et puis, il utilise le graphe de la suite signifiante pour situer la chaîne de l'énonciation de celui qui parle, Hirsh-Hyacinthe : « j'étais assis à côté de Salomon Rothschild et il m'a traité tout à fait comme son égal, d'une manière tout à fait *famillionnaire* »²⁴⁵. Mais ce graphe n'est pas dessiné dans le Séminaire. Je vais essayer de le faire, à partir des explications de Lacan et en m'appuyant dans le texte de Freud, parce que Lacan utilise une formulation de cette énonciation un peu différente (V, 23) : « J'étais avec Salomon Rothschild tout à fait familier ». Chaque auteur présente des aspects différents du récit d'Heine, qui nous aident à comprendre un peu plus ce dont il s'agit dans ce cas exemplaire²⁴⁶.

Le fil qui m'a guidée dans ces explications pour l'élaboration des graphes est une série de remarques que Lacan intercale entre les explications. Donc, c'est ce même fil que je vais suivre dans l'exposé de la formation de ce signifiant nouveau, « *famillionnaire* », à propos duquel Lacan s'interroge pour déterminer s'il s'agit d'un néologisme, d'un trait d'esprit ou d'un lapsus. La réponse qu'il donne est qu'il s'agit d'un message et d'un trait d'esprit. Voyons, alors, comment il obtient cette réponse à travers l'examen du cheminement de sa formation. Je mets entre guillemets les citations de Lacan (V, 23-24).

PREMIERE REMARQUE : « L'intérêt de ce schéma est qu'il y a deux lignes, et que les choses circulent en même temps sur la ligne de la chaîne signifiante ».

DEUXIEME REMARQUE : Il y a trois temps dans chaque ligne. Dans les deux premiers temps, les lignes ne se croisent pas. Le troisième temps les réunit en M (y) pour former le message, « *famillionnaire* », sans passer par le code (A ou α). Ainsi ai-je réussi à identifier les trois temps du côté de la chaîne ; pour pouvoir comprendre le processus qui déclenche la formation du message inattendu, j'ai dû diviser le second temps du côté discours en trois phases.

²⁴⁵ Freud, *Le mot d'esprit...*, op.cit., p. 56.

²⁴⁶ Cf. la séquence que Lacan dédie à l'examen de ce mot d'esprit dans ce Séminaire V, chapitres I, II et III (Je mets en parenthèse les pages spécialement concernées) : « Le *famillionnaire* » (p. 22-25) ; « Le *fat-millionnaire* » (p. 27-35) ; et « Le *miglionnaire* » (p. 52-57). De même la séquence dans *Le mot d'esprit de Freud*, op.cit. : « Introduction » (p. 49-50) ; Chapitre II, « La technique du mot d'esprit » (p. 56-64) ; et Chapitre V, « Les mobiles du mot d'esprit » (p. 52-57).

Pour différencier ce qui est du discours de ce qui est de la chaîne signifiante, j'ai trouvé la clé dans le moment où le sujet se voit obligé d'expliquer ce qu'il voulait dire. Donc, c'est quand il doit s'exprimer en dehors du code de son propre récit, hors du récit qu'il vient de finir. Je cite d'abord les formulations de chaque auteur :

Freud :

Discours : j'étais assis à côté de Salomon Rothschild et il m'a traité tout à fait comme son égal,

Chaîne signifiante : d'une manière tout à fait *famillonnaire*

Lacan :

Discours : J'étais avec Salomon Rothschild

Chaîne signifiante : tout à fait familial (*famillonnaire*)

En suivant l'une ou l'autre, selon ce qui convient le mieux pour la reconstruction de la suite, nous pouvons la diviser en deux séquences : celle des temps du discours et celle des temps de la chaîne signifiante, créatrice du langage. C'est n'est pas facile de dessiner les parcours l'un sans l'autre. Mais, j'essaie de le faire dans les deux paragraphes suivants, en m'aidant avec des couleurs, vert pour le discours, rouge par la chaîne créatrice. Je continue à intercaler les remarques qui conduisent le fil de l'élaboration des graphes.

8.1.4.1 Les temps de la chaîne discursive

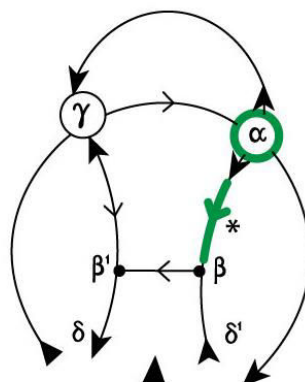
8.1.4.1.1 Premier temps

TROISIEME REMARQUE : « On peut schématiser le discours en disant qu'il part du Je pour y aller à l'Autre [j'étais avec Salomon Rothschild]. Mais il est plus correct de s'apercevoir que tout discours part de l'Autre, α , qu'il se réfléchit sur le Je en β ».

1) Le discours part de l'Autre (Graphe 23) : **Salomon Rothschild**, puisqu'il a été le thème de la conversation de Hirsch-Hyacinthe avec Henri Heine. Le code est commun, les deux interlocuteurs savent de qui on parle.

Lacan : J'étais avec **Salomon Rothschild**

Freud : j'étais assis à côté de **Salomon Rothschild**



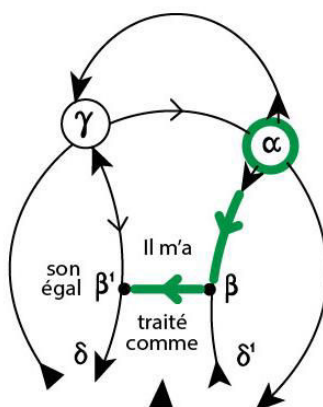
* J'étais avec Salomon Rothschild

Graphe 23 : *Famillonnaire 1* : Le discours part de α vers β

8.1.4.1.1 Second temps

a) L'Autre « se réfléchit sur le Je en β , puisqu'il faut bien que celui-ci, β , soit pris dans l'affaire, qu'il revienne à l'Autre au second temps » (Graphe 24). A ce point on est dans la matrice du graphe de l'objet métonymique, déjà institué dans le stade du miroir. Donc, ce « réfléchir » exige un objet, β' . On pourrait dire que L'Autre se réfléchit sur le Je en β , au travers de l'objet β' . En effet, la phrase suivante l'implique, puisque l'adjectif possessif « son » fait d'« égal » un objet possédé.

Freud : et il [L'Autre] m'a traité tout à fait comme **son** égal [l'objet]



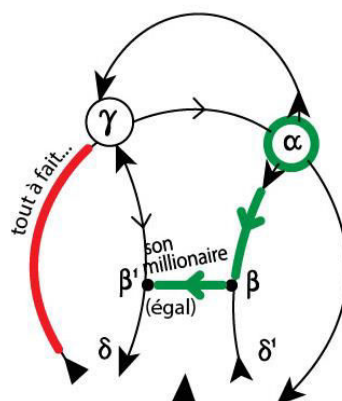
Graphe 24 : *Famillionnaire 2A*: L'Autre se réfléchit en Je à travers l'objet métonymique β'

Ainsi, une fois que le Je est « pris dans l'affaire », inclus dans l'action, intéressé ou concerné, il peut revenir à l'Autre dans la phase suivante. Sinon, le sujet parlerait du riche baron à la troisième personne en racontant simplement qu'il lui ôtait des cors aux pieds, comme avec les autres clients. Mais ici, H. Hyacinthe s'est impliqué dans le thème dont il parle. Selon le récit de Lacan (V, 22-23), en réalité, dans le dialogue entre le pauvre collecteur de billets de loterie et le millionnaire, Salomon Rothschild l'a appelé « mon collègue », puisqu'il « était aussi le collecteur de la loterie, la loterie Rothschild », bien entendu ! Donc, l'implication dans l'après-coup d'Hirsch-Hyacinthe avec le millionnaire, trouvait ses raisons dans le discours même.

b) Cela demande implicitement une explication, que signifie que Salomon Rothschild l'ait traité comme un « égal » ? Égal à quoi ? Quel est l'objet métonymique impliqué ? Pour répondre, Hyacinthe doit revenir au code. Il doit trouver des mots dans le « dictionnaire » qu'il partage avec Henri Heine pour l'expliquer. Et la réponse est là, dans le discours prononcé. Son « égal » ça veut dire un « millionnaire ». Lacan le situe dans le point β' .

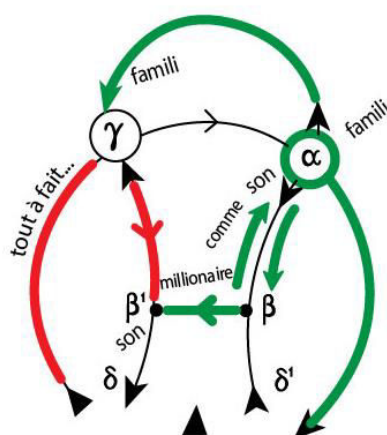
Lacan : et il m'a traité tout à fait comme **son** millionnaire

Mais, ce mot, « millionnaire » n'arrive pas dans la chaîne signifiante au niveau du code (Graphe 25).



Graphe 25 : *Famillionnaire 2B* : Le mot qui ne passe pas à la chaîne signifiante

c) À sa place, Hyacinthe met « familial ». Ainsi, dans une troisième phase : Le Je revient à l'Autre sous cette forme dans la phrase dans laquelle il prétend être : **tout à fait familial** (Graphe 26) :



Graphe 26 : *Famillionnaire 2C* : Le Je revient à l'Autre sous la forme « familial »

8.1.4.2 Les temps côté chaîne créatrice du langage

8.1.4.2.1 Premier temps

Ce premier temps correspond au parcours rouge que nous voyons dans le graphe 25, au-dessus (temps 2B de temps de la chaîne discursive). Il s'agit d'une « ébauche du message » exprimé dans la phrase : « **tout à fait...** ».

8.1.4.2.2 Second temps

Ce second temps de la chaîne créatrice correspond au parcours rouge du graphe 26, au-dessus (temps 2C de la chaîne du discours). La chaîne ne continue pas vers le code comme dans le graphe mythique, elle vient « se réfléchir en β' sur l'objet métonymique, *mon millionnaire*. En effet, ce dont il s'agit pour Hirsch-Hyacinthe, c'est de l'objet métonymique, schématisé, de son appartenance » : **son** millionnaire.

« Salomon Rotschild c'est *son* millionnaire, mais en même temps ce ne l'est pas, parce que c'est bien plutôt le millionnaire qui le possède. Résultat –cela ne passe pas à la chaîne signifiante ». Hirsch-Hyacinthe ne le prononce pas, ce mot *millionnaire*, dans lequel tout son être était engagé en termes d'appartenance à travers l'adjectif possessif *mon*. « Et c'est précisément pourquoi ce *millionnaire* vient se réfléchir au second temps en β' , en même temps que l'autre terme, la forme *familier*, arrive en α »

Puisque Hirsch-Hyacinthe avait prononcé : « il m'a traité comme **son** égal », la question en jeu est : qui suis-je, alors ? Et nous avons trois réponses : son **égal**, donc, son **millionnaire**, son **familier**. Ces trois mots sont en rapport d'équivalence, dans le paradigme de la suite signifiante ; ils peuvent se substituer en termes de métaphore. Peu importe lequel arrive à la chaîne signifiante, l'important est le rapport qu'indique ce « son » entre le sujet qui parle et un objet métonymique, ce qu'il a. Dans la phase a) du deuxième temps du discours, la forme qui apparaît est « égal ». Elle masque la forme non dite *millionnaire* dans la phase b). Ainsi, quand le discours retourne à l'Autre, au code, la forme qui tente d'apparaître est la forme substituée « *familier* », ou « *familière* », selon le texte de Freud. Mais non, ce mot ne passe pas non plus, le sujet doit finir sa phrase et, alors, quelque chose arrive.

QUATRIEME REMARQUE : « De par la mystérieuse propriété des phonèmes qui sont dans l'un et l'autre mots, quelque chose corrélativement s'émeut dans le signifiant, il y a ébranlement de la chaîne signifiante élémentaire comme telle » :

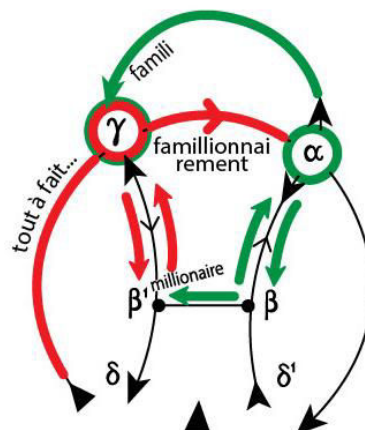
Freud : d'une manière tout à fait *famili*

Lacan : tout à fait *famili*

Et voilà la surprise !

8.1.4.2.3 Troisième temps

Au troisième temps (graphe 27) les deux temps coïncident (3 et III). De cette façon, « *millionnaire* et *familière* se rencontrent, et viennent se joindre dans le message en M (γ) pour faire un seul signifiant : *famillionnaire* ».



Graphe 27 : *Famillionnaire* 3 : La rencontre en M (γ)

8.1.5 LE MESSAGE

Un message a été formé en dehors du code, du symbolique, c'est la clé du mot d'esprit. Voici la définition que Lacan en donne. Elle comprend cet aspect central et deux autres plans en plus :

Ce message est parfaitement incongru, en ce sens qu'il n'est pas reçu, il n'est pas dans le code. Tout est là. Certes, le message est fait en principe pour être dans un certain rapport de distinction avec le code, mais là, c'est sur le plan même du signifiant qu'il est manifestement en violation du code.

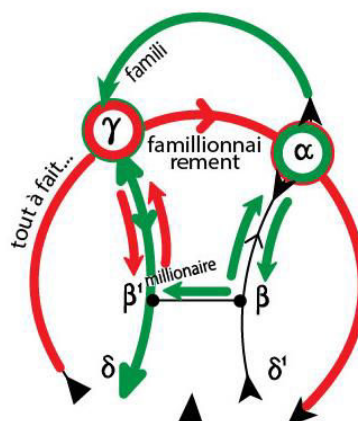
La définition que je vous propose du trait d'esprit repose **d'abord** sur ceci, que le message se produit à un certain niveau de la production signifiante, qu'il se différencie et se distingue d'avec le code, et qu'il prend, de par cette distinction et cette différence, valeur de message. Le message gît dans sa différence avec le code.

Comment cette différence est-elle sanctionnée ? C'est là **le deuxième plan** dont il s'agit. Cette différence est sanctionnée comme trait d'esprit par l'Autre. Cela est indispensable, et cela est dans Freud.

Troisième élément de la définition – le trait d'esprit a un rapport avec quelque chose qui est situé profondément au niveau du sens. [...] ce que j'ai appelé, dans mon article sur *L'instance de la lettre*, la dimension d'alibi de la vérité.

De si près que nous voulions serrer l'essence du trait d'esprit, ce qui ne manque pas d'entraîner chez nous je ne sais quel diplopie mentale, ce dont il s'agit toujours, et qui est ce que fait expressément le trait d'esprit, c'est ceci – **il désigne, et toujours à côté, ce qui n'est vu qu'en regardant ailleurs.**

On ne peut voir ce qui est à côté, qu'en regardant d'ailleurs. Et le mot d'esprit fait regarder ailleurs pour pouvoir désigner ce qui est à côté. Cela implique, alors, trois plans dans sa définition : une dimension signifiante en dehors du code, un sens atteint de façon indirecte et la reconnaissance de l'Autre. Cette reconnaissance de l'Autre, nous permet de finir le graphe, puisque nous avons laissé de côté, dans le dernier graphe, la chaîne signifiante avant son passage par le code. Que l'Autre ratifie ce mot, en tant que mot d'esprit est essentiel pour que le discours soit fini. Voici ce quatrième moment (Graphe 28) :



Graphe 28 : *Famillionnaire 4* : La sanction de l'Autre

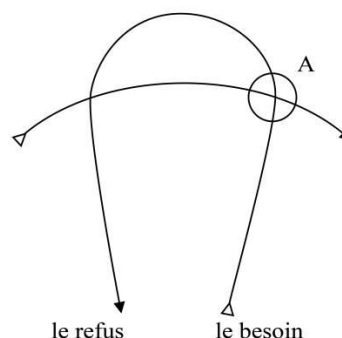
Dans les paragraphes suivants nous nous occuperons en détail des deux premiers plans, les mécanismes signifiants et le sens. Cependant, ce dernier terme, le « sens », mérite un commentaire à l'égard des trois interprétations

indiquées par Lacan dans le Séminaire XXIV. On pourrait dire que le sens appartient aux deux premières, celles qui visent le symptôme et le sujet de l'inconscient. Donc, que le sens n'a rien à voir avec l'équivoque qui vise la jouissance. Mais si Lacan nous a renvoyés dans le Séminaire XXIV à l'équivoque à travers le mot d'esprit, sûrement nous trouverons avec la signification de ce « sens » du Séminaire V ce qui nous cherchons. Laissons-nous guider, alors, pour le cerner. Il sera pour nous une introduction à ce que Lacan formule du « sens » à la fin de son enseignement. Finalement, cette thèse dans son ensemble, n'est pas une autre chose que, justement une introduction à ce dernier enseignement à travers les concepts qui la constituent, jouissance et psychose ordinaire, et à ceux qu'elle rencontre dans son cheminement, comme signifiant, objet petit *a* et celui de sens, par exemple.

Ainsi, dans cette voie, ce qu'il nous intéresse de souligner ici est le caractère de message de « mot d'esprit », ce que peut dire le message. Dans ce cas, que dit *famillionnaire* ? Comment comprendre ce nouveau signifiant qui, comme « bibi » ou « tete » ne se trouvera jamais dans le dictionnaire et dont la signification ne peut être réduite à un mélange de « familière » et « millionnaire » ? La réponse de Lacan est la suivante et il nous présente, alors, le graphe Le refus et le besoin (V, 67) (Graphe 29) :

La fonction signifiante propre de ce mot [*famillionnaire*] n'est pas seulement de désigner ceci ou cela, mais une sorte d'au-delà. **Ce qui est signifié de fondamental n'est pas** uniquement lié aux impasses du rapport du sujet avec le protecteur millionnaire. Il s'agit d'un certain rapport qui échoue, **de ce qui introduit dans les rapports humains constants un mode d'impasse essentiel** qui repose sur ceci, que **nul désir ne peut être reçu, admis, par l'Autre, sinon par toute sorte de truchements qui le réfractent, qui en font autre chose que ce qu'il est, un objet d'échange, et pour tout dire, soumettent dès l'origine le processus de la demande à la nécessité du refus.**

[...] Et dès qu'on parle, il est forcé de répondre au niveau de la parole. C'est donc, pour autant que nous sommes passés au niveau de la parole que ce qui devrait aboutir, à condition de ne rien dire, à la plus profonde entente, conduit à ce que j'ai appelé **la dialectique du refus, nécessaire à soutenir dans son essence de demande ce qui se manifeste par la voie de la parole.**



Graphe 29 : Le refus et le besoin

En d'autres termes, vous observez sur ce schéma une symétrie entre ces deux éléments du circuit, la boucle fermée, qui est le cercle du discours, et la boucle ouverte. Quelque chose est, de la part du sujet, lancé, qui rencontre en A le point de branchement de l'aiguillage, se boucle sur soi comme une phrase articulée, un anneau du discours. En revanche, si ce qui se présente comme demande trahit la symétrie essentielle dont je parle, pour « circuiter » directement

de son besoin vers l'objet de son désir [graphe 25], alors, elle aboutit là au *non*. Disons que le besoin, à le situer au point delta prime, rencontre nécessairement cette réponse de l'Autre que nous appelons pour l'instant le refus.

Dans le second paragraphe nous reconnaissons exactement ce qui s'est passé dans le graphe 25 « le mot qui ne passe pas ». Autrement dit, le graphe Le refus et le besoin nous montre à la loupe pourquoi le mot ne passe pas. Il nous montre ce qui se passe, à ce moment où la symétrie mythique est rompue, le sujet qui parle à ce moment, Hirsch Hyacinthe, n'accepte pas ce « mon millionnaire », le refuse et ne le laisse pas arriver à sa bouche. Ainsi, ce qui est à dire est exprimé à travers de cette « sorte de truchement » qui est *famillionnaire*. Allons, donc, au CNRTL pour éclaircir la signification de ce mot, « truchement », et le situer dans ce cadre signifiant²⁴⁷ : « Interprète traducteur qui sert d'intermédiaire entre deux personnes ne sachant pas la langue l'une de l'autre. Personne qui parle à la place d'une autre, qui exprime sa pensée, lui servant d'intermédiaire, de porte-parole ». C'est bizarre, que, ici, l'interprète, le traducteur du désir ne soit pas une personne, mais ce signifiant inattendu, *famillionnaire*. Même chose, donc, arrive dans ces autres signifiants nouveaux que nous avons recueillis dans les chapitres précédents : « bibi ! », « quel phénomène ! » et « tremblement de terre ». Ils servent d'intermédiaires entre les sujets réel, symbolique et imaginaire, qui constituent l'« espace parlant » de sujets qui parlent ou écrivent.

Si nous essayons de changer le mot « personne » par « signifiant », nous aurons dans la première acception de truchement : « Signifiant interprète, traducteur qui sert d'intermédiaire entre deux signifiants ne sachant pas la langue l'un de l'autre ». Ainsi, nous dirons que *famillionnaire* a traduit pour l'Autre, celui qui se trouve chez Hirsch Hyacinthe, les deux expressions qui ne sont pas arrivées à sa propre bouche, « mon millionnaire » et un dérivé de « famille » comme « familièrement », par exemple. Et pour la seconde acception, nous aurons : « Signifiant qui parle à la place d'un autre, qui exprime sa pensée, lui servant d'intermédiaire, de porte-parole ». Ce « parler à la place d'un autre », rappelle sans doute ce terme de Freud que déjà nous avons évoqué dans le chapitre 3, « représentant ». Ainsi, *famillionnaire* serait le représentant de ces deux mots qui ne sont pas passés à la chaîne signifiante. En tout cas, le désir a été réfracté, brisé et à moitié parlé dans cet ambigu *famillionnaire*.

Or, il ne s'agit pas ici d'un cas isolé, signale Lacan. Tout au contraire, cette invention de Hirsch Hyacinthe ne fait que représenter, de manière claire dans sa technique, ce principe : les lois du langage transforment le désir en « un objet d'échange ». Cette définition du désir nous surprend, de même la proposition suivante : « ces truchements, soumettent dès l'origine le processus de la demande à la nécessité du refus ». Autrement dit, ce qu'on demande n'est jamais ce qu'on désire. Nous verrons plus loin comment on peut le comprendre.

En ce qui concerne notre question sur ce qui se passe pour s'opposer au plaisir de l'exercice signifiant, nous en trouvons ici, la raison : « la dialectique du refus ». Elle est « nécessaire à soutenir dans son essence de demande ce qui se manifeste par la voie de la parole ». Ce qui se manifeste par la voie de la parole est, en son essence, demande. Le refus est nécessaire pour soutenir cette

²⁴⁷ <http://www.cnrtl.fr/definition/truchement/substantif>

essence de demande dans la parole de quelqu'un. Dans le graphe mythique ce qui prolongeait la demande était le plaisir même de l'exercice signifiant. On dirait, alors, que la demande se tient à ce point de jonction du refus de la part de l'Autre et du plaisir de l'exercice signifiant. C'est aussi une jonction disjointe, parce que le refus, un « non », relève du signifiant et que le plaisir, relève de la jouissance. Le refus appartient à la ligne du discours courant et se situe au même point d'achèvement où le désir est né. Pour sa part, la jouissance est parallèle à la chaîne signifiante. Si cette conjecture de lecture est confirmée, la question est donc de savoir ce qui se passe avec ce plaisir, par lui-même satisfaisant, au moment du refus. Dans le cas du refus de « mon millionnaire », par exemple, qu'est-il devenu ? Quel a été son destin dans le processus de formation du mot d'esprit ?

Lacan dit que pour comprendre ce paradoxe de la dialectique du refus et du besoin, il est nécessaire d'examiner en détail ces mécanismes qui brisent nos désirs, métaphore et métonymie. Nous le suivrons dans l'examen du graphe de la demande et du circuit du mot d'esprit avec l'espoir d'avoir des lumières à l'égard de cette question cruciale dans notre recherche. Mais, il est maintenant urgent de nous reporter au cadre du Séminaire V pour comprendre ce dont il s'agit dans cet examen.

8.2 LE CADRE DU SÉMINAIRE V

8.2.1 LES DEUX VECTEURS : LE SENS MÉTAPHORIQUE ET L'OBJET MÉTONYMIQUE

Lacan commence son Séminaire V par un rappel de ce qui dans les séminaires précédents a été essentiel dans la recherche psychanalytique du signifiant. Je vais le citer et commenter chaque point avec l'objectif d'isoler les éléments nécessaires pour comprendre le cadre de cette recherche sur le mot d'esprit, dont hypothèse est le graphe mythique, ce nœud de parole et jouissance. Voici, alors :

Séminaire I :

Introduction de la notion de la fonction du symbolique comme seule capable de rendre compte de ce que l'on peut appeler la détermination dans le sens, en tant qu'il s'agit là de la réalité fondamentale de l'expérience freudienne.

La détermination dans le sens n'étant rien d'autre en cette occasion qu'une définition de la raison, je vous rappelle que cette raison se trouve au principe même de la possibilité de l'analyse. **C'est bien parce que quelque chose a été noué à quelque chose de semblable à la parole, que le discours peut le dénouer.**

La réalité fondamentale de l'expérience freudienne est la détermination du sens. C'est-à-dire que, comme quelque chose a été noué à quelque chose de semblable à la parole, le discours peut le dénouer. C'est ce nœud qui implique la détermination du sens ; un sens qui échappe au sujet quand il est confronté aux actes, pensées ou même paroles qui lui semblent dépourvus de sens. C'est

justement la recherche du sens de ce qui n'en a pas, qui peut pousser quelqu'un à entreprendre une analyse, comme par exemple les mots d'un poète cité par Cervantès dans son *Don Quichotte*²⁴⁸: « La raison de la déraison qui se fait à ma raison ». Quelle est cette chose qui se noue ? Le corps ? La jouissance ? Et pourquoi Lacan ne dit-il pas, quand il parle de l'autre bout à nouer, « la parole », mais « à quelque chose semblable à la parole » ? Quelle est cette chose semblable à la parole ? Un signifiant ? Une formation de ce qu'il appellera quatorze séminaires, après, dans le XIX, la *lalangue*, comme par exemple ce « bibi » qui a illustré l'exercice signifiant du petit garçon dans le graphe mythique ? Et le nouement lui-même, en quoi consiste-il ? Est-ce qu'il a à avoir avec le désir comme ce qui empêche le surgissement de ce plaisir ? Cherchons, alors, des éclaircissements au niveau du canevas de différents séminaires.

Séminaire II : « a mis en valeur le facteur d'insistance répétitive comme venant de l'inconscient. Nous en avons identifié la consistance à **la structure d'une chaîne signifiante**, et c'est ce que j'ai essayé de vous faire entrevoir en vous donnant un modèle sous la forme de la syntaxe dite des $\alpha \beta \gamma \delta$ ».

A la jonction des Séminaires I et II :

Que le moi lui-même soit fonction de la relation symbolique et puisse en être affecté dans sa densité, dans ses fonctions de synthèse, toutes également faites d'un mirage, mais d'un mirage captivant, cela, n'est possible qu'en raison de la béance ouverte dans l'être humain par la présence en lui, biologique, originelle de la mort, en fonction de ce que j'ai appelé la prématuration de la naissance. **C'est le point d'impact de l'intrusion symbolique.**

Séminaire III :

Au cours de cette troisième année, traitant de la dimension de ce que j'appelle **le dialogue en tant qu'il permet au sujet de se soutenir**, je vous l'ai illustré ni plus ni moins par l'exemple de la première scène d'*Athalie*.

[...]

La relation du signifiant avec le signifié, si sensible dans ce dialogue dramatique, m'a conduit à faire référence au schéma célèbre de Ferdinand de Saussure où l'on voit représenté le double flot parallèle du signifiant et du signifié, distincts et voués à un perpétuel glissement l'un sur l'autre. C'est à ce propos que je vous ai forgé l'image, empruntée à la technique du matelassier, **du point de capiton** [Séminaire III, chapitre XXI, « Le point de capiton » p. 293-306]. **Il faut bien en effet qu'en quelque point, le tissu de l'un s'attache au tissu de l'autre**, pour que nous sachions à quoi nous en tenir, au moins sur les limites possibles de ces glissements. **Il a donc des points de capiton, mais ils laissent quelque élasticité dans les liens entre les deux termes.**

C'est là-dessus que nous reprendrons cette année, quand je vous aurais dit à quoi, parallèlement et symétriquement à ceci, aboutit le dialogue de Joad et Abner, à savoir qu'il n'y a pas de véritable sujet qui tienne, sinon celui qui parle au nom de la parole. [...] **Il n'y a de sujet que dans la référence à cet Autre.** Ceci est symbolique de ce qui existe dans toute parole valable.

En relisant ces rappels, on peut penser que justement le dernier est le point de capiton à partir duquel on peut considérer les précédents et commencer à comprendre ce qui nous a interrogé, en termes de nœud. En un sens strict, un point de capiton est un point de nouement. Dans les pages du Séminaire III où

²⁴⁸ Cervantès, *op.cit.*, vol. I, page 68.

Lacan introduit pour la première fois l'image du matelassier (III, 303-4), le rapport qu'il fait entre point de capiton et nœud est perceptible :

Si nous analysons cette scène comme une partition musicale, nous verrions que **c'est là le point où viennent se nouer le signifié et le signifiant**, entre la masse toujours flottante des significations qui circulent réellement entre ces deux personnages, et le texte. C'est à ce texte admirable et non à la signification, qu'*Athalie* doit de n'être pas une pièce de boulevard.

Le point de capiton est le mot *crainte*, avec toutes ces connotations trans-significatives. Autour de ce signifiant, tout s'irradie et tout s'organise, à la façon de ces petites lignes de force formées à la surface d'une trame par le point de capiton. **C'est le point de convergence qui permet de situer rétroactivement et prospectivement tout ce qui se passe dans le discours.**

Donc, c'est justement ce qui me fait penser qu'entre la première et la dernière citation, Lacan est en train de préparer le terrain de son Séminaire avec ce but : identifier ces deux choses qui se nouent et que le discours analytique peut dénouer s'il est nécessaire. Ainsi, nous avons :

Séminaire II : quatre points α β γ δ qui font la consistance de la structure d'une chaîne signifiante

Séminaires I et II : Un point d'impact de l'intrusion symbolique : la béance ouverte dans l'être humain par la présence en lui, biologique, originelle de la mort, en fonction de ce que j'ai appelé la prématuration de la naissance.

Séminaire III : Un point de capiton : c'est là le point où viennent se nouer le signifié et le signifiant. C'est le mot, point de convergence, qui permet de situer rétroactivement et prospectivement tout ce qui se passe dans le discours.

C'est vrai qu'il ne s'agit pas du nœud borroméen que nous envisageons pour les entretiens, mais des éléments pour penser le graphe en termes de nœud sont au moins donnés. Or, si le nouement doit être fait entre deux points, signifiant et signifié, deux autres points doivent être situés, puisqu'il en faut quatre pour la consistance de la chaîne signifiante. L'un d'entre eux doit être identifié comme le point d'intrusion symbolique. Maintenant nous comprenons un peu mieux la dénomination de sa base théorique, « point de capiton », et les points qui doivent nous orienter dans sa lecture. Lisons alors, le rappel du Séminaire IV, pour trouver les chemins de ce nouement et le dernier point des quatre nécessaires pour le faire.

Séminaire IV :

De même, dans la quatrième année de Séminaire, j'ai voulu vous montrer qu'il **n'y a pas d'objet, sinon métonymique**, l'objet du désir étant l'objet du désir de l'Autre, et le désir toujours désir d'Autre chose, très précisément de ce qui manque, *a*, l'objet perdu primordialement, en tant que Freud nous le montre comme étant toujours à retrouver [Séminaire IV, chapitre XIV, « Le signifiant dans le réel », pages 231-247]. **De même qu'il n'y a pas de sens, sinon, métaphorique**, le sens ne surgissant que de la substitution d'un signifiant à un signifiant dans la chaîne symbolique.

Métonymie : $f(S \dots S')S'' \cong S(-)s$

Métaphore : $f\left(\frac{S'}{S}\right)S'' \cong S(+)s$

Donc, voilà les vecteurs à partir desquels Lacan entame son Séminaire pour expliquer ce qui se passe dans le nouement entre signifiant et signifié et qui justifie l'expérience analytique : objet et sens :

**Il n'y a pas d'objet, sinon métonymique
Il n'y a pas de sens, sinon, métaphorique**

Dans l'objet nous trouvons le dernier point des quatre nécessaires pour le nouement. Mais Lacan ne va pas partir de ces deux vecteurs élucidés dans le Séminaire IV, *La relation d'objet* (1956-57) et réaffirmés avec ces formules dans son article *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* (14-26 mai 1957). Il va reprendre le Séminaire au point où il l'avait laissé avec le Séminaire III, justement dans le point de capiton, ce point que nous avons trouvé comme lien de la recherche topologique de Lacan entre ce Séminaire et celui des graphes : « Il a donc des points de capiton, mais ils laissent quelque élasticité dans les liens entre les deux termes. **C'est là-dessus que nous reprendrons cette année** ». Et en effet il s'en empare à nouveau comme instrument ou structure d'analyse.

8.2.2 LE SUJET DANS SES RAPPORTS AVEC L'AUTRE DANS LES OBJECTIFS DU SÉMINAIRE

Tout d'abord une première question : que veut Lacan dans ce Séminaire V, quel est son objectif ? Je trouve deux réponses. La première, nous l'avons déjà commentée, la fonction du signifiant dans l'inconscient (V, 9). Et la deuxième est celle qu'il vient d'énoncer dans le rappel du Séminaire III en utilisant un futur antérieur : « cette année quand je vous aurais montré que » :

Il n'y a pas de véritable sujet qui tienne, sinon celui qui parle au nom de la parole.
Autrement dit, que :
Il n'y a de sujet que dans la référence à cet Autre

J'ai été étonnée quelque peu en découvrant cette cible du Séminaire, « le sujet véritable, celui qui parle au nom de la parole ou dans sa référence à l'Autre ». Quel sera le rapport, alors, avec cet autre objectif qui est « la fonction du signifiant dans l'inconscient » ? Ce dernier est dans un rapport plus direct avec le titre même du Séminaire, *Les formations de l'inconscient* et il serait suffisant comme but du Séminaire. Dans une première approche, on peut penser aussi que le but du Séminaire est le mot d'esprit, plutôt que cette considération du sujet. Cependant, si l'on réfléchit c'est logique du point de vue de l'article que nous avons pris comme point conclusif des élaborations du graphe dans ces deux Séminaires V et VI. Son titre nous confirme cet autre but énoncé au même niveau que le premier : ***Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien***.

Ainsi on comprend dans l'après-coup que l'élaboration du sujet que Lacan entreprend ici, puisse aboutir, trois ans après (en septembre 1960) à ce titre.

Sûrement, cette « subversion du sujet » se réfère à ce que Lacan a conclu sur le sujet dans ce Séminaire. Et de même, on peut comprendre que cette subversion soit la raison pour laquelle, le 19 décembre 1972, il détermine ce domaine de la « linguisterie »²⁴⁹. Je le rappelle : « Mais si on considère tout ce qui, de la définition du langage, s'en suit **quant à la fondation du sujet, si renouvelée, si subvertie par Freud** que c'est là que s'assure tout ce qui de sa bouche s'est affirmé comme l'inconscient, alors, il faudra, pour laisser à Jakobson son domaine réservé, forger quelque mot. J'appellerai cela la linguisterie ». Cette *linguisterie* est alors, en rapport avec la fondation du sujet en tant qu'elle subvertit tout ce que la réflexion humaine avait pu en tirer, soit par la philosophique, soit par la linguistique ou n'importe quelle science humaine. Bref, c'est ici, dans ce Séminaire V, que nous trouverons ces fondements de la « linguisterie » lacanienne, par la voie de la recherche sur le sujet.

Bien entendu, le sujet est présent depuis toujours dans les élaborations de Lacan. Mais, en suivant les pistes que ce rappel nous donne, nous pouvons distinguer, au moins trois points de vue différents, mis en valeur dans son examen. Dans le Séminaire III, l'accent était mis sur le dialogue en tant qu'« il permet au sujet de se soutenir ». Dans le Séminaire IV, *La relation d'objet* (1956-57), la recherche porte sur les rapports du sujet avec l'objet : le manque dans les trois registres, R, S, I, et l'objet dans la perversion, puisque Lacan examine en détail ce qui concerne les rapports du sujet avec l'objet fétiche. Et ici, dans le cinquième séminaire, il s'agit d'examiner le sujet dans ses rapports avec l'Autre et en parallèle avec la fonction du signifiant dans l'inconscient. Voyons alors, les données qui vont encadrer ces deux objectifs.

Dans l'introduction du Séminaire, avant le rappel précédent, Lacan nous prévient (V, 9) :

- 1) Thème ou objet du Séminaire : les formations de l'inconscient
- 2) La meilleure porte d'entrée à cet objet : le mot d'esprit
- 3) Les questions : « concernent, cette fois, de façon directe, la fonction dans l'inconscient de ce que nous avons élaboré dans les années précédentes comme étant le signifiant ».
- 4) Les vecteurs : « Il n'y a pas d'objet, sinon métonymique », « il n'y a pas de sens, sinon, métaphorique ».
- 5) L'instrument méthodologique : Pour aborder l'objet à partir du mot d'esprit et atteindre le but du Séminaire, Lacan nous présente, alors, le graphe du point de capiton. C'est la première fois qu'il utilise ce « schéma », comme il le nomme à ce moment (V, 10). Il représente ce qu'il expliquait dans le Séminaire III sur le point de capiton et donc, il est équivalent aux formules de la métaphore et de la métonymie de *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, à travers lesquelles il représentait nos rapports avec le signifiant. Ici, le pas est crucial, à mon avis, parce que Lacan a réussi à passer de la représentation textuelle de ces rapports, en formules, à la représentation topologique, déjà préparée dans la perspective topologique qu'il avait donnée au Séminaire III et par la barre qui sépare signifiants et signifiés dans ces formules.

²⁴⁹ Lacan, Séminaire XX, p. 24

8.2.3 LA QUESTION PAR LE SUJET

Le double but du Séminaire, côté signifiant et côté sujet fait que Lacan alterne ses déploiements. Parfois, il me semble, qu'il le fait à la manière justement du matelassier. Il commence comme nous l'avons vu avec les techniques signifiantes du cas du *famillionnaire*, mais, à la hauteur du chapitre III, il « tire l'aiguille » vers l'autre but, celui du sujet. Voici comment il fait le lien de façon affirmée avec la question par le sujet (V, 47-49) :

Nous voici donc entrés dans notre sujet de l'année par la porte du trait d'esprit.

[...]

L'analyse du phénomène psychologique dont il est question dans le trait d'esprit, nous a entraînés, vous l'avez sans doute vu, au niveau d'une articulation signifiante [*famillionnaire*] qui, si intéressante qu'elle soit, du moins je l'espère, pour une grande part d'entre vous, n'en peut pas moins paraître, vous l'imaginez facilement, déroutante. **Ce qui ici surprend**, dérouté l'esprit, **est aussi bien le nerf de cette reprise que je veux faire avec vous de l'expérience analytique, et qui concerne la place, et, jusqu'à un certain point, l'existence du sujet.**

- **Mais alors, que devient le sujet ? Où est-il ?**

[...]

La notion de sujet demande assurément à être révisée à partir de l'expérience freudienne.

[...] À vrai dire, sauf fiction [la littérature, par exemple], il n'y a vraiment rien qui soit d'expérience plus commun que non seulement l'incohérence de nos motifs, mais le sentiment de leur profonde immotivation, de leur aliénation fondamentale. **Freud nous apporte une notion d'un sujet qui fonctionne au-delà** [d'une puissance de synthèse du moi]. **Ce sujet en nous, si difficile à saisir, il nous en montre le ressort et l'action.** C'est là quelque chose qui aurait dû retenir l'attention, que ce sujet – qui introduit une unité cachée, secrète, dans ce qui nous apparaît être, au niveau de l'expérience plus commune, notre profonde division, notre profond ensorcellement, notre profonde aliénation par rapport à nos propres motifs – que ce sujet soit autre.

Le phénomène psychologique auquel Lacan fait référence est la surprise, ce qui dérouté l'esprit. Elle est l'effet d'un des deux versants de ce mot d'esprit, en tant que création métaphorique, celui du sens (V, 44) : « en tant que ce mot porte, émeut, est riche de significations psychologiques, **fait mouche sur le moment** et nous retient par un talent à la limite de la création poétique ». L'autre versant est son envers, son aspect purement « littéraire » ; à entendre dans le sens « littéral », en tant que « lettre ». L'endroit est le côté métaphorique, et l'envers, le côté métonymique. Donc, si ma lecture est bonne, alors, ce bouleversement de l'esprit produit par le mot qui couronne la petite histoire, cette surprise est « **le nerf** » de la reprise que Lacan fera de l'expérience analytique du point de vue du sujet, de sa place et de son existence. Dans ce sens, c'est intéressant de nous référer à Freud, parce que c'est à partir de cette « stupéfaction » qu'il détermine les chemins de son analyse du mot d'esprit. Dans l'introduction à son livre sur le *Witz*, il écrit²⁵⁰ :

Heymans (1896) indique de façon détaillé comment l'effet d'un mot d'esprit est produit par la succession de la stupéfaction et de l'illumination. Il explique ce qu'il veut dire grâce à un superbe mot d'esprit de Heine, lequel fait se vanter un de

²⁵⁰ Freud, *Le mot d'esprit...*, op.cit., p. 49-50.

ses personnages, le pauvre placeur de billets de loterie Hirsch-Hyacinth, de ce que le grand baron Rothschild l'a traité tout à fait comme son égal, d'une manière tout à fait *famillionnaire*. Ici, écrit Heymans, le mot qui porte le mot d'esprit apparaît d'abord simplement comme une formation de mot défectueuse, comme quelque chose d'incompréhensible, d'énigmatique. C'est par là, selon lui, qu'il provoque la stupéfaction.

Sur la base des discussions des auteurs sur le rôle de la stupéfaction dans la détermination d'un mot d'esprit, Freud conclut que s'il est vrai que « l'effet comique produit par le *famillionnaire* de Heine repose sur la résolution de ce mot en apparence dénuée de sens, alors il faudra certainement situer l'« esprit » au niveau de la formation de ce mot et au niveau du caractère du mot ainsi formé »²⁵¹. Et nous comprenons un peu mieux la raison de l'analyse technique qu'il entreprend dans son livre. C'est dans ces voies de la formation du mot d'esprit, donc, que Lacan va nous conduire, pour situer le sujet subverti par la découverte freudienne. Nous nous rappelons que la surprise ou stupéfaction est consubstantielle au désir inconscient.

Ainsi, un peu plus loin, Lacan parle de cette « déroute instantanée » de l'esprit dans les termes suivants (V, 51) : « au cours d'un discours intentionnel où le sujet se présente comme voulant dire quelque chose, il se produit quelque chose qui dépasse son vouloir, qui se manifeste comme un accident, un paradoxe, voire un scandale », tel le cas de Hirsch-Hyacinthe. Et la question pour le sujet pouvait être formulée avec ces mots : Où est le sujet dans ce dire, *famillionnaire*, qui dépasse son intention ?

Dans les trois cas examinés dans cette thèse, nous trouvons une surprise semblable, sans que cela implique qu'il y ait eu un mot d'esprit. Pour deux cas, la surprise est l'indice de qu'on est sur la piste du sujet. On ne peut pas lire d'une autre manière, l'étonnement de Marcelo quand je lui ai fait remarquer son lapsus (il avait dit « petit » à la place de « grand ») et celui de Luis quand j'ai repris ses paroles et lui ai dit ce qui aurait pu n'être qu'un mensonge, qu'il n'était pas bagarreur. Dans le cas de Mathias, l'étonnement est apparu dans sa voix excitée lorsqu'il criait à la suite de mon but raté. Dans les trois cas, c'est mon intervention ce qui a produit la surprise. Mais, c'est vrai aussi que, dans les trois cas, moi, aussi je fus surprise par leurs réponses, c'est cet étonnement devant ces réponses, le dinosaure qui ressemblait à un coquillage et les décisions de Marcelo et Luis, la raison de cette recherche. Donc, un sujet autre a dû réagir dans les trois cas et des deux côtés des interlocuteurs. Lequel ? Nous le découvrirons certainement à la fin de ce parcours. Pour l'instant, continuons à réunir les éléments nécessaires à sa révélation.

Après la formulation de la question par le sujet, Lacan expose le problème en différenciant le sujet du « moi de l'expérience » (V, 48):

Ce sujet autre, est-ce simplement une espèce de double [...]. Est-ce simplement une doublure ? Un autre moi, purement et simplement, que nous pouvons concevoir structuré comme le moi de l'expérience ? Voilà la question, et voilà aussi pourquoi nous l'abordons cette année du niveau et sous le titre des *formations de l'inconscient*.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 50.

Assurément, la question offre une réponse – **le sujet n'est pas structuré de la même façon que le moi de l'expérience. Ce qui se présente en lui a ses lois propres**. Ses formations ont non seulement un style particulier, mais une structure particulière. Cette structure, Freud l'aborde et la démontre au niveau de la névrose, au niveau des symptômes, au niveau des rêves, au niveau des actes manqués, au niveau du trait d'esprit, et il la reconnaît unique et homogène. **C'est son argument fondamental pour faire du trait d'esprit une manifestation de l'inconscient**. C'est le nerf de ce qu'il nous expose au sujet du trait d'esprit, et **c'est pour cela que je l'ai choisi comme porte d'entrée**.

Il y a le moi de l'expérience, celui qui, dans l'exemple, parlait à Henry Heine, et le sujet qui est présent en lui, celui qui sans le vouloir a prononcé *famillionnaire*. Les deux sont structurés. Selon le graphe des deux fonctions signifiantes (graphe 11), le premier avec le mode du discours courant et le deuxième, avec le mode de la chaîne signifiante. Ainsi, la structure du sujet a ses propres lois, bien différentes de celles du moi qui se présente. Il suffit de penser, par exemple à l'étrangeté que nous trouvons à nos propres rêves. C'est cette structure du sujet, dans ses rapports avec l'Autre, que le mot d'esprit révèle de manière privilégiée. Pourquoi ? Nous le verrons par la suite. Mais on peut remarquer, en principe que, à la différence de ces autres formations de l'inconscient énumérées par Lacan, le mot d'esprit partage avec la littérature le fait de n'être une formation privée. En principe, la différence avec l'art de la parole est qu'il s'agit d'un seul mot, comme nous avons vu dans le cas de *famillionnaire* et qu'il a été sanctionné par l'Autre en tant que mot d'esprit. Il faut souligner que ce signifiant nouveau est apparu dans le contexte d'un ouvrage littéraire, où le pauvre collecteur de loterie est une création de l'écrivain. Et que, c'est lui-même, Henri Heine qui, en tant qu'Autre, a ratifié sa propre occurrence, *famillionnaire*, comme trait d'esprit. Donc, la question se fait plus complexe : où se trouve le sujet qui l'a prononcé ? Enfin, les particularités du mot d'esprit révèlent les lois qui structurent ce sujet, qui pour chacun est le plus proche mais aussi le plus étrange.

8.2.4 LA DOUBLE FONCTION DU SIGNIFIANT : DANS LA DIACHRONIE ET LA SYNCHRONIE

Après d'avoir formulé la question par le sujet et avoir compris que la voie du mot d'esprit est celle qui peut nous mener vers ce sujet qui étonne celui qui parle, le moi propre du sujet, Lacan situe, alors, les deux fonctions du signifiant. Ces fonctions révèlent les lois qui structurent ce sujet surprenant, celui qui implique, comme nous avons vu plus haut, qu'il y ait eu un désir installé dans l'inconscient (graphe 25) :

Ce à quoi se reconnaît un phénomène comme appartenant aux formations de l'inconscient, recouvre de façon exhaustive ce que l'analyse linguistique nous permet de repérer comme étant **les modes essentiels de formation du sens**, en tant qu'il est engendré par les combinaisons du signifiant. L'événement est d'autant plus démonstratif qu'il a tout pour surprendre.

La notion d'élément signifiant a pris son sens plein dans l'évolution concrète de la linguistique à partir du dégagement de **la notion de phonème**. Elle nous permet de :

1) prendre le langage au niveau d'un registre élémentaire doublement défini –comme chaîne diachronique, et, à l'intérieur de cette chaîne, comme possibilité permanente de substitution dans le sens synchronique.

2) reconnaître au niveau des fonctions du signifiant une puissance originelle où nous pouvons localiser un certain engendrement de ce qui s'appelle le sens.

[...] **ces effets d'engendrement du sens**, ne **sont** rien d'autre, que ce que Freud nous a montré comme étant **les formations de l'inconscient**.

Et voilà comment Lacan nous amène vers le point marquant du rappel de son premier Séminaire, le sens, en tant que « la raison de nos déraisons ». Le sujet, comme le dit Lacan, « se voit confronté souvent au manque de sens. Il ne comprend pas ni l'incohérence des motifs qui l'animent à agir [ou dire quelque chose] de certaine façon en discordance avec lui-même, ni le sentiment de leur profonde immotivation ». C'est cela qui peut le pousser à commencer une analyse. Il va à la recherche d'une raison, d'un sens. Et il le trouvera dans le plus insignifiant de tout ce qui peut constituer une chaîne signifiante : un phonème, un signifiant ! Parce que le sens est engendré par les combinaisons du signifiant. Voilà la découverte freudienne ! C'est ça la raison depuis Freud, celle guidée par ce registre « élémentaire doublement défini », en tant que contiguïté et substitution. De là, alors, la puissance originelle au niveau de ses fonctions, où on peut reconnaître un « certain engendrement » du sens. Donc, du sens de ce qui est en pleine discordance avec nous-mêmes. Un sens qui nous détermine profondément mais qui nous échappe en même temps.

Et sur ce point Lacan nous surprend avec quelque chose d'inattendu, l'objet. Il est là, dans ces formations de l'inconscient, dans ces effets d'engendrement du sens. Cette « subduction, soumission de l'être humain par le langage », continue Lacan, « doit être étroitement, voire indissolublement mise en relation » avec un fait, un donné qui était resté jusqu'à Freud invisible quant à la place de l'homme, ses rapports aux objets (V, 50) :

C'est un fait évident que pour lui [l'homme] existent des objets d'une hétérogénéité, d'une diversité, d'une variabilité vraiment surprenantes par rapport aux objets biologiques. L'existence de tout organisme vivant a pour corrélat dans le monde un ensemble d'objets présentant un certain style. Mais s'agissant de l'homme, cet ensemble est d'une diversité surabondante, luxuriante. **De plus, l'objet humain, le monde des objets humains, reste insaisissable comme objet biologique.**

Bien sûr, cela n'avait pas manqué d'apparaître, mais jusqu'à un certain point seulement, et, d'une certaine façon, était resté masqué. En effet, **ce qui est saisissable au niveau du discours concret, se présente toujours, par rapport à l'engendrement du sens, étant donné que le langage est tourné vers des objets qui incluent déjà en eux-mêmes, quelque chose de la création qu'ils ont reçu du langage même.**

Donc, nous voyons apparaître ici, à partir de la double détermination du signifiant, diachronique et synchronique, les deux vecteurs du Séminaire, le sens et l'objet. « Il n'y a de sens que métaphorique ; il n'y a d'objet que métonymique ». La question est de savoir comment sens et objet se lient avec métaphore et métonymie. Puis, comment ils entrent en relation avec les deux visées du Séminaire, élucider la fonction du signifiant dans l'inconscient et le sujet dans ses

rapports avec l'Autre, et, pour nous, spécifiquement, la place que la jouissance, mise en lumière par le graphe mythique, acquière dans ces rapports.

8.2.5 LA VALEUR DU LANGAGE

Lacan synthétise le problème de ces rapports sens/objet avec une question : « Que vaut le langage ? Que représentent ses connexions par rapport à celles auxquelles elles paraissent aboutir, qu'elles se posent même de refléter, et qui sont les connexions du réel ? » Cela implique, alors que les objets se rapportent dans le graphe aux deux versants du réel que nous avons identifiés, celui du corps de celui qui parle et celui de la chaîne qu'il prononce. Autrement dit, celui du corps parlant et celui du corps du vivant avec des besoins. Les objets des besoins, au contraire des objets des autres animaux, sont effets de sens. Les nouveaux sens créent de nouveaux objets qui, à leur tour, subissent de nouvelles transformations. Par exemple, ce mot, *famillionnaire* a créé une nouvelle manière d'être dans le monde, un genre que personne ne connaissait auparavant, qui n'avait pas d'existence jusqu'à la création de Henry Heine. Et Lacan en cite d'autres, comme le *miglionnaire* dans le *Prométhée enchaîné* de Gide (V, 43 et 51) et un de sa propre composition, le *fat-millionnaire* (V, 44). C'est n'est pas facile de comprendre cet incroyable rapport entre ces objet verbaux et les objets du monde, qui ne servent pas seulement aux satisfactions des besoins contaminées par le signifiant mais, aussi d'êtres, de sujets qui commencent, alors à peupler la terre, comme les *famillionnaires*. C'est dans ce sens je crois, que la question pour la valeur du langage est posée. Or, pour expliquer ces connexions entre ces deux types d'objets, réels tous les deux, Lacan explore les deux versants des mécanismes signifiants, métaphore et métonymie. Voyons (V, 50) :

C'est bien ce qu'il s'agit de reprendre [la valeur du langage] à partir de l'action de la parole dans cette chaîne créatrice où elle est toujours susceptible d'engendrer de nouveaux sens – par la voie de la métaphore, la plus évidente – par la voie de la métonymie, d'une façon qui, elle, est toujours restée profondément masquée jusqu'à un époque toute récente.

Donc, la chaîne est créatrice et il y a une action de la parole sur cette chaîne. Cette action engendre de nouveaux sens à travers de ces deux voies ouvertes par la double détermination du signifiant, que sont la métaphore et la métonymie. Il s'agit, alors, de reprendre la valeur que le langage obtient dans ces deux voies. Et cela nous oblige à suivre avec attention ces premiers cinq chapitres du Séminaire où Lacan se penche sur cette question. Le point de départ est donné dans le premier chapitre, « Le famillionnaire », avec les trois plans de la définition du mot d'esprit : un message qui n'est pas dans le code, un sens à côté qui est ciblé dans la mesure où il est touché d'ailleurs et la sanction de la nouveauté et le consentement du plaisir pour l'Autre. Il reviendra sur ce cas dans les quatre chapitres suivants en lui donnant des nouvelles perspectives chaque fois. Dans les chapitres II et III, à la lumière des formations de l'inconscient ; dans le IV, à celle d'un autre mot d'esprit dont le mécanisme est inversé ; et dans le V, à celle de la série de mots d'esprit qui, dans le livre de Freud, correspond aux quémendeurs.

Si bien que la double détermination du signifiant en tant que contiguïté et substitution rend difficile de se référer à chaque mécanisme, métaphore ou métonymie, sans se référer à l'autre. Ainsi, il me semble que la stratégie de Lacan, sur ce point est de jouer avec les plans de son exposé. Il n'y a pas de premier plan sans un deuxième, donc, quand la lumière est faite sur la métaphore dans les chapitres II et III, la métonymie occupe une place qui permet de mettre en relief ce premier plan. Dans le chapitre IV, c'est le contraire et la lumière sera faite sur la métonymie par rapport à la métaphore. Finalement, nous verrons fonctionner les deux en même temps dans le chapitre V, lorsque nous examinerons le dernier graphe du premier étage du Séminaire, celui du circuit inconscient ou du mot d'esprit, à partir de celui de la demande. Il faut dire que, dans ses explications Lacan établit souvent un lien avec le texte *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, où il a formalisé déjà ce que sont métaphore et métonymie. Voyons, alors, ce cadre théorique des deux mécanismes en vue de la valeur qu'ils donnent au langage. Il faut dire, d'ailleurs, que ce cadre est toujours tissé en suivant les cas.

8.3 LA VALEUR DE LA MÉTAPHORE OU DE L'ÉQUIVOQUE

Dans le deuxième chapitre, « Le fat-millionnaire », il me semble que Lacan ajoute un aspect important, un quatrième plan, à la définition du mot d'esprit, celle du plaisir qu'il implique (V, 28). C'est ici qu'il remarque que si Freud s'est intéressé à la technique du mot d'esprit c'est parce que la signification et le sens qui se dégagent de cette technique sont en fonction du plaisir, donc, pour nous, de la jouissance impliquée dans ce plaisir. Après, il nous offre un autre terme qui mérite aussi toute notre attention : « nœud ». C'est comme ça qu'il va appeler ce point M du graphe (V, 29) : « Le phénomène essentiel, c'est le nœud, le point où apparaît ce signifiant nouveau et paradoxal, *famillionnaire* ». Le nœud est le phénomène, non le mot, il est le résultat. Lacan le souligne : « C'est le phénomène technique qui spécifie le mot d'esprit. Là est le phénomène central ».

Et justement, c'est, à partir de ce point qu'il fait la comparaison du mot d'esprit avec une autre formation de l'inconscient, un lapsus, celui de l'oubli d'un nom, *Signorelli*, le peintre italien. Freud l'a décrit et analysé dans son livre *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1905). Voici la comparaison que fait Lacan entre les deux phénomènes (V, 37) :

Dans l'oubli du nom, au lieu de voir surgir un mot, *famillionnaire*, nous avons le contraire – quelque chose qui manque. [...] Mais cet oubli n'est pas un oubli absolu, un trou, une béance, il se présente d'autres noms à la place. Et c'est là que se place pour lui ce qui est le commencement de toute science, c'est-à-dire, l'étonnement. [...] Freud, d'ailleurs, prévenu par son expérience des névrosés, voit que le fait qu'il se produit des substitutions, mérite qu'on s'y arrête.

Donc, le contraste des deux faits de langage, montre comment le nœud, le phénomène central des formations de l'inconscient est la substitution opérée dans ce point M du graphe. Et cela implique sans doute la mise en œuvre du principe topologique qui distingue toute chaîne signifiante, là où quelque chose manque

apparaît un signifiant substitut, également troué comme tout chaînon, pour permettre, à son tour, d'autres substitutions. Or, pour expliquer ce phénomène dans ses rapports avec la métaphore et « en quoi celui-ci se rattache à l'économie générale du signifiant », il me semble que Lacan procède logiquement dans ces deux chapitres. Il y a un instant du regard sur le fonctionnement de la métaphore, un temps pour comprendre et le moment de conclure. Je vais essayer de reprendre dans chaque temps les éléments plus pertinents pour notre recherche.

8.3.1 L'INSTANT DU REGARD : LA MÉTAPHORE AU NIVEAU SIGNIFIANT

La première chose que fait Lacan est de souligner quelque chose qui n'est pas facile à assimiler. La métaphore, comme la métonymie, opère au niveau signifiant. On a, en général, l'idée que la métaphore est quelque chose qui opère au niveau du contenu ou de la signification des mots, une analogie ou une comparaison seraient à sa base. Pour Borges, qui va dans le même sens que Lacan, les métaphores sont « des objets verbaux, solitaires et purs comme un cristal ou comme un anneau d'argent »²⁵². Il fait dans son article sur *La métaphore*, une liste d'exemples concrets pour le démontrer, en dépit de ce qu'un poète appelait des « combinaisons célèbres », comme celles qui unissent « les étoiles et les yeux, la femme et la fleur, le temps et l'eau, la vieillesse et le crépuscule, le sommeil et la mort ». Ainsi énoncées ou ainsi dénudées, continue l'auteur, ce ne sont plus que « des combinaisons triviales ».

Cependant, on a l'habitude de concevoir les métaphores dans ce sens trivial. Penser une femme avec les qualités d'une fleur, ou une fleur avec celles d'une femme, est différent de penser une femme ou une fleur séparément. Mais, ici, il s'agit, de penser la métaphore en tant que mécanisme qui substitue un artefact linguistique par un autre. Ainsi, on doit éliminer la signification et considérer ces « objets verbaux » en tant que tels, donc, en tant que pures séquences phonématiques. C'est à ce niveau que Lacan nous oblige à penser la métaphore et le mécanisme de substitution qu'elle implique. Voici le principe (V, 30) :

Les fonctions métaphorique et métonymique du langage, peuvent être simplement exprimées dans le registre du signifiant [au niveau du phonème].

Les caractéristiques du signifiant sont celles de l'existence d'une chaîne articulée, tendant à former des groupements fermés, c'est-à-dire formée d'une série d'anneaux se prenant les uns dans les autres pour constituer des chaînes, lesquelles, se prennent elle-même dans d'autres chaînes à la façon d'anneaux. La forme générale de notre schéma [le graphe] l'évoque d'ailleurs un peu, sans le présenter directement. **L'existence de ces chaînes implique que les articulations ou liaisons du signifiant comportent deux dimensions**, celle qu'on peut appeler de la combinaison, continuité, concaténation de la chaîne, et celle de la substitution, dont les possibilités sont toujours impliquées dans chaque élément de la chaîne. Cette seconde dimension est omise dans la définition linéaire que l'on donne du rapport du signifiant et du signifié.

²⁵² Cf. Borges, Jorge Luis. « La métaphore ». In : « Histoire de l'éternité ». *Œuvres complètes I*, op.cit., p. 401.

En d'autres termes, **dans tout acte de langage**, si la dimension diachronique est essentielle, **une synchronie est aussi impliquée, évoquée par la possibilité permanente de substitution inhérente à chacun des termes du signifiant**.

Ensuite, Lacan explique en détail le mécanisme de cette substitution métaphorique. Pour que cela arrive, quelque chose doit tomber dans l'intervalle signifiant, qui est éludé dans l'articulation du sens. C'est-à-dire, pas dans l'articulation de n'importe quel mot du discours, mais dans celle du mot point de capiton qui donne le sens et le point final au discours prononcé. Dans l'histoire de *famillionnaire*, cet intervalle est situé dans la partie de la phrase qui voulait expliquer le sens du fait que Salomon Rothschild ait traité Hirsch-Hyacinthe comme « son égal » : « tout à fait... ». C'est dans cet intervalle que quelque chose est tombé, c'est-à-dire, « éludé dans l'articulation du sens ». Autrement dit, cela se produit, lorsque le sujet se refuse à le prononcer. Dans le cas du collecteur de billets de loterie, « mon millionnaire » est tombé dans β' . Et, donc, une substitution est faite. Mais, aussi, quelque chose dans le substitut, *familier*, est supprimé dans l'articulation. On dirait deux essais ratés de finir la phrase et valider son sens. Or la substitution laisse des traces dans le signifiant nouveau. Lacan va s'occuper d'elles après. Par l'instant il va continuer sur les explications de la métaphore.

8.3.2 LE TEMPS POUR COMPRENDRE : SENS, ÉQUIVOQUE ET REFOULEMENT

L'aspect suivant à considérer est la manière dont ce terme, métaphore, qu'on a l'habitude de rencontrer dans la littérature s'étend au niveau de l'usage commun de la langue. Mais, comme dans le cas littéraire, la substitution est la possibilité même de renouvellement de la langue (V, 31-32) :

La métaphore est une fonction tout à fait générale. Je dirai même que c'est par la possibilité de substitution que se conçoit l'engendrement, si l'on peut dire, du monde du sens. Toute l'histoire de la langue, à savoir, les changements de fonction grâce auxquels une langue se constitue, c'est là et non pas ailleurs que nous avons à la saisir.

[...] **c'est par la voie de la métaphore, par le jeu de substitution d'un signifiant à un autre à un certaine place que se crée la possibilité non seulement de développement du signifiant, mais aussi des surgissements de sens toujours nouveaux, allant toujours à raffiner, compliquer, approfondir, donner son sens de profondeur, à ce qui, dans le réel, n'est que pure opacité.**

8.3.2.1 Le sens

Pour l'illustrer, il cite un exemple et l'analyse à partir de la chaîne minimale, grâce à laquelle il peut y avoir langage, selon le rappel du Séminaire II. Seulement ici, il met ces quatre signifiants dans la formule qu'il a isolée pour la métaphore dans *L'instance de la lettre*. Nous voyons dans la barre, le passage effectif d'un signifiant substitué par un autre. L'exemple partait de la question : comment un signifiant comme « atterré » avait acquis sa signification de « frapper de terreur », parce qu'au début, il signifiait « mis à terre ». Lacan répond qu'il ne s'agit pas d'introduction de signification (V, 33-34) :

« La terreur » est introduite par la *terre* qui est dans *atterré*. En d'autres termes, la métaphore n'est pas une injection de sens –comme si c'était possible, comme si les sens étaient quelque part, où que ce soit un réservoir. **Si le mot *atterré* apporte un sens nouveau, c'est n'est pas en tant qu'il a une signification, mais en tant que signifiant.** C'est parce qu'il contient un phonème qui se retrouve dans le mot *terreur*. **C'est par la voie signifiante, celle de l'équivoque, et de l'homonymie**, c'est-à-dire par la voie de la chose la plus non-sensée qui soit, **que le mot vient engendrer cette nuance de sens**, cette nuance de terreur, qu'il va introduire, injecter, dans le sens déjà métaphorique du mot abattu.

En d'autres termes, c'est dans le rapport d'un signifiant (S) à un signifiant, que va s'engendrer un certain rapport signifiant sur signifié (s). La distinction des deux est essentielle [j'essaie de remplir la formule en introduisant les signifiants de l'exemple] :

$$\frac{S': \text{atterré}}{S: \text{abattu}} \rightarrow \frac{[terre]}{s: \text{frapper de terreur}} \rightarrow \frac{S'': \text{terreur}}{s: \text{frapper de terreur}}$$

C'est à partir du rapport de signifiant à signifiant, de la liaison du signifiant d'ici [atterré] au signifiant qui est là [terreur], du rapport purement signifiant [terre], c'est-à-dire homonymique, entre *atterrer* et *terreur*, que va pouvoir s'exercer l'action qui est d'engendrement de signification, à savoir le nuancement par la terreur de ce qui existait déjà comme sens sur une base métaphorique.

C'est difficile de penser les choses de cette façon. Mais justement c'est pour cela qu'elles sont les choses de l'inconscient. Leur loi est, alors, celle de l'homonymie, de l'équivoque. C'est elle qui détermine et signale la substitution d'un signifiant par un autre. Peu importe la signification, ce qui est en jeu pour la création d'un nouveau sens est le son. C'est le fondement de l'équivoque que nous cherchions. Il tient d'une homonymie. Le sens n'est pas la signification. Lacan le définit de la manière suivante (V, 34) : « La voie métaphorique préside non seulement à la création et à l'évolution de la langue, mais aussi à la création et à l'évolution du sens comme tel, je veux dire du sens en tant qu'il est non seulement perçu, **mais que le sujet s'y inclut, c'est-à-dire en tant que le sens enrichit notre vie** ». Donc, le sens implique que le sujet s'inclut dans ce qu'il dit, en tant que point de capiton. Mais comment ?

8.3.2.2 L'équivoque

Or, une autre question se pose, qu'est-ce que une « équivoque » ? Est-elle une « homonymie » ? On en a une idée dans le versant signification : son antonyme est le terme « univoque », mais c'est n'est le versant que Lacan souligne. En effet, le CNRTL met en rapport « équivoque » et « homonymie », donc, dans le versant signifiant du mot²⁵³. Dans ce sens, il semble que Lacan, utilise le mot équivoque dans ce sens de l'homonymie, comme la versification du Moyen Age. Voyons l'essentiel de ces deux définitions, « équivoque » et « homonymie », selon le CNRTL, pour essayer de nous familiariser avec ce registre réel de l'équivoque²⁵⁴ :

²⁵³ Cf. Annexe D2, « Définitions d'équivoque ».

²⁵⁴ www.cnrtl.fr/definition/homonymie et www.cnrtl.fr/definition/equivoque

Homonymie: Relation entre plusieurs formes linguistiques ayant le même signifiant graphique et/ou phonique et des signifiés totalement différents; formes linguistiques qui ont entre elles cette relation. *En dépit de leur homonymie approximative, l'astrologie et l'astronomie sont choses fort différentes* (M. Boll, *Qq. sciences captivantes*, 1941, p. 190).

Équivoque : VERSIF. (Principalement au Moy. Âge et à la Renaissance). Rime équivoque. Rime dont les mots (ou le mot), à la fin de chaque vers, sont repris, à la rime du vers suivant, par des mots consonants qui diffèrent de sens. « À bref parler, c'est Cahors en Quercy Que je laissai pour venir querre ici » (Marot d'apr. Bénac Dissert. 1972).

Bien entendu, l'équivoque ne se présente qu'au niveau phonématique. Il n'y a d'équivoques au niveau des mots et des phrases, que pour autant qu'ils puissent faire entendre ou signifier une autre chose que ce qu'on a dit. Mais c'est le niveau phonématique celui qui compte, quand il s'agit de l'inconscient. C'est à ce niveau que Lacan situe, alors, l'interprétation par l'équivoque, essentielle dans l'analyse.

8.3.2.3 Le refoulement

Le cas du rapport signifiant établi entre *atterré* et terreur, en termes d'homonymie, donne à Lacan l'occasion de signaler une autre chose très importante, le refoulement et son effet. On a l'habitude de le penser comme quelque chose d'extraordinaire, mais, comme la métaphore, il est commun et courant à l'usage du langage. Procédons précautionneusement avec la citation parce que Lacan va utiliser ce mécanisme par la suite comme la base du mécanisme métaphorique au niveau signifiant (V, 34) :

1) [La remarque] :

Je voudrais encore vous indiquer simplement une amorce de sentier par quoi rejoindre ce que nous voyons se passer dans l'inconscient.

Je vous ai déjà indiqué la fonction essentielle du crochet *terre*, qu'il nous faut considérer comme purement signifiant, et **le rôle de la réserve homonymique avec laquelle travaille la métaphore, que nous le voyions ou non**. Mais il se passe encore autre chose. Je ne sais si vous allez bien le saisir tout de suite. Vous le saisirez mieux quand vous en verrez le développement. Ce n'est pas que l'amorce d'une voie essentielle.

2) [L'ambiguïté des mots et la valeur prévalente] :

La nuance de signification qu'apporte *atterré* [mettre à terre], dans toute la mesure où elle se constitue et s'affirme, implique, remarquez-le, une certaine domination et un certain apprivoisement de la terreur [peur extrême]. La terreur est non seulement nommée [en *atterré*], mais aussi atténuée, et c'est bien ce qui vous permet d'ailleurs de maintenir dans votre esprit l'ambiguïté du mot *atterré*. Vous vous dites qu'après tout, *atterré*, a bien rapport avec la terre que la terreur n'y est pas complète, que l'abattement, au sens où il est pour vous sans ambiguïté, **garde sa valeur prévalente**, que ce n'est qu'une nuance.

3) [Le refoulé] :

Pour tout dire, **la terreur reste** à cette occasion [dite en *atterré*] **dans une demi-ombre**, elle n'est pas remarquée en face, elle est prise par le biais intermédiaire de la dépression [signification d'*abattue*]. Ce qui se passe est

complètement oublié jusqu'au moment où je vous l'ai rappelé. Le modèle est, en tant que tel, hors du circuit. Autrement dit, dans toute la mesure où la nuance *atterré* s'est établie dans l'usage, où elle est devenue sens et usage de sens [dans le discours], **le signifiant, lui, est, disons le mot, refoulé à proprement parler**. Dès lors que s'est établi dans sa nuance actuelle **l'usage du mot *atterré***, le modèle [mis à terre], sauf recours au dictionnaire ou au discours savant, n'est plus à votre disposition, mais **comme *terre, terra, il est refoulé***.

Donc, penser le refoulé en termes de signifiant, n'est pas habituel. Si ma lecture est bonne, alors, dans l'usage du mot *atterré*, le signifiant *terre* est refoulé. On ne le lit pas quand on dit, par exemple : « Elle est *atterrée* de voir une telle capacité de destruction ! ». On lit qu'elle est prise de *terreur*, qui est dans la demi-ombre de la phrase, mais enlacé à elle par le signifiant *terre*. Mais on lit la *terreur* dans *atterré*, déjà atténué dans sa signification par son rapport avec abattu. On a, alors, dans *atterré*, un signifiant dans l'ombre (*terreur*) dont la signification a été nuancée par son rapport à un autre signifiant (*terre*) qui a été refoulé dans le premier (*atterré*). Ce rapport est quelque chose que nous ne pouvons oublier pour comprendre ce qui se passe dans le graphe, quand on dit que quelque chose est tombé et remplacé par autre chose. Dans ce cas, *terre* est tombé vers β' , *terre* a été remplacé par *terreur* dans *atterré*. Mais ce *terreur* exprimé, par exemple, dans la phrase « Alors, prise de **terreur**, elle revint en courant vers le fond de la pièce... »²⁵⁵, est dans l'ombre, en dehors du circuit de la phrase prononcée : « Elle est atterrée de voir une telle capacité de destruction ». Voyons, alors, comment Lacan fait opérer ce mécanisme du refoulé impliqué dans les quatre termes minimaux qui sont nécessaires dans la métaphore, dans l'exemple : abattu, atterré, terre et terreur.

Et cela nous fait d'ailleurs réfléchir sur le fait que la métaphore ne peut être fondée, alors, ni sur un simple rapport d'analogie, ni sur la comparaison de deux termes, comme fleurs et femmes, ni non plus dans les « sympathies secrètes des concepts » comme le dit Borges dans son texte. Elle est fondée sur ces rapports signifiants complexes. Je crois qu'il le démontre dans chacune des métaphores qu'il cite, en voici par exemple quatre. Aussi bien la plus simple que la plus complexe pourrait révéler à l'analyse ce petit appareil signifiant²⁵⁶ :

1) Dans le cinquième « épisode » du *Nibelungenlied*, Siegfried découvre Kriemhild pour toujours et la première chose qu'il nous dit est que sa peau a l'éclat et la couleur des roses

2) On lit dans l'Ancienne Testament (I Rois, II, 10) : « David se coucha avec ses parents et fut enterré dans la ville de David ».

3) Dans un glossaire de la poésie islandaise, on y trouve par exemple, que :

« mouette de la haine », « faucon du sang » ou « cygne rouge », veulent dire « corbeau » ;

4) que « toit de la baleine » ou « chaîne des îles » signifient « mer ».

Mais il faut tenir compte d'une chose dans ces analyses, le résultat de l'opération, qui laisse et maintient dans notre esprit « l'ambiguïté du mot *atterré* ». C'est-à-dire, que le mot peut basculer d'un côté ou de l'autre de sa signification, grâce au signifiant commun et refoulé, *terre*, et à celui qui est dans l'ombre, hors

²⁵⁵ www.cnrtl.fr/definition/terreur

²⁵⁶ Borges, « La métaphore », *op. cit.* p. 400-403.

du circuit signifiant, *terreur*. La question qui se pose alors, nous dit Lacan, est celle de **la valeur prévalente** dans la phrase : « Vous vous dites qu'après tout, *atterré*, a bien rapport avec la terre que la terreur n'y est pas complète, que l'abattement, au sens où il est pour vous sans ambiguïté, **garde sa valeur prévalente**, que ce n'est qu'une nuance ». Et nous avons trouvé ce qui concerne la valeur du langage lorsqu'il s'agit de la métaphore.

8.3.3 LE MOMENT DE CONCLURE : *UNTERDRÜCKT ET VERDRÄNGT*

Cette analyse a montré clairement qu'il y a un signifiant refoulé et un autre hors circuit. Le premier, selon le terme allemand, *unterdrückt*, est tombé en-dessous, c'est-à-dire au le point β' , au niveau du discours. Et le deuxième, dans l'ombre, est *verdrängt*, refoulé, dans le circuit message-code.

Voyons, alors, ce qui concerne la valeur du langage côté métonymique.

9 LA MÉTONYMIE

Ce que peut être un objet pour un génital du point de vue essentiellement biologique qui est ici mis au premier plan, ne me paraît pas devoir être moins énigmatique qu'un des objets de l'expérience humaine courant, une pièce de monnaie, par exemple.

-Lacan²⁵⁷-

9.1 LE CADRE LOGIQUE DE L'ÉCONOMIE SIGNIFIANTE

Au contraire de la métaphore, Lacan n'utilise qu'un seul chapitre, le quatrième de ce cinquième Séminaire, et un exposé plus linéaire pour la métonymie, mais dans lequel, de toute façon, un point de coupure est présent. Ce point sera, comme nous le verrons, un renvoi à la clinique signifiante qui avait commencé à s'esquisser, en termes économiques, dans le Séminaire IV (1956-57), *La relation d'objet*. À mon avis et dans la perspective logique de cette thèse, ce chapitre IV du Séminaire V, « Le Veau d'or », peut très bien être un moment de conclure sur l'économie fondamentale qui se joue dans les rapports signifiants et qui s'appelle, la métonymie. Cette série aurait commencé dans l'introduction du Séminaire IV et notamment dans les chapitres dédiés à l'objet fétiche. On pourrait, alors, de la même façon, situer *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* (14-26 mai 1957), comme le temps pour comprendre.

Or, dans ce chapitre IV du Séminaire V, Lacan nous conduit pas à pas à sa conclusion sur l'objet métonymique, la métonymie comme procédure signifiante et la valeur donnée au langage. Il en a déjà parlé au début du Séminaire IV (IV, 24), mais ici, à mon avis, il atteint un point important dans la mesure où il nous donne les clés principales pour comprendre les mouvements signifiants qui fondent cette économie. Donc, cette partie du chapitre constitue un aboutissement dans cette recherche initiée un an auparavant.

À l'intérieur du chapitre, cette conclusion fonctionne comme point de capiton de toute la leçon en contre point avec l'objectif que Lacan s'est tracé pour la déployer. Entre le but et la conclusion il introduit « quelques termes de référence » qui lui permettent d'isoler le fonctionnement de la chaîne dans le sens recherché, à partir des cas particuliers pris de différents domaines oraux ou écrits. Je présente d'abord, objectif et conclusion comme les deux points de tension qui tendent le fil d'Ariane de la séquence des termes de référence avec lesquels Lacan aborde la métonymie, puis, les termes de référence eux-mêmes. Le tableau suivant montre ces rapports logiques entre les trois sources : Séminaire IV, *L'instance de la lettre dans l'inconscient* et chapitre IV du Séminaire V, « Le Veau d'or » :

²⁵⁷ Séminaire IV, *La relation d'objet*, p. 24.

Tableau 16 : Cadre logique de l'économie signifiante ou de la métonymie

L'INSTANT DU REGARD	LE TEMPS POUR COMPRENDRE	LE MOMENT DE CONCLURE
Séminaire IV (1956-57), <i>La relation d'objet</i>	<i>L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud</i> (14-26 mai 1957)	Chapitre IV, Séminaire V, « Le Veau d'or » (27 novembre 1957)
Introduction (p. 23-24) : La valeur des objets humains Partie III ; « L'objet fétiche » Chapitre XIV, « Le signifiant dans le réel » (p.240-247) : « Avant » qui va prendre rang dans le troisième terme du chapitre IV du Séminaire V : la procédure du roman réaliste. Chapitre XVII, « Le signifiant et le mot d'esprit » (p. 294-297) : « Avant » qui va prendre rang dans le deuxième terme du chapitre IV du Séminaire V : « glissement au niveau signifiant ».		Objectif (9.2.1) : les effets de sens dans la chaîne signifiante : ceux de la métaphore par rapport à la métonymie. Les quatre termes de référence : 1) <u>La radicale perversion des désirs humains (9.3.3.3)</u>: (renvoi par l'après-coup clinique à l'introduction du Séminaire IV et aux fondements signifiants du Séminaire III) 2) <u>Glissement (9.3.3.4.1) :</u> 2.1) renvoi rétrospectif à <i>L'instance de la lettre dans l'inconscient</i> : métonymie de la parole. 2.2) « antichambre 1 » qui fait que l'avant du chapitre XVII du Séminaire IV, « Le signifiant et le mot d'esprit », « prend rang ». 3) <u>Décentrement (9.3.3.4.2) :</u> « antichambre 2 » qui fait que l'avant sur le roman réaliste du chapitre XIV du Séminaire IV, « Le signifiant dans le réel », prend rang ». 4) <u>Réduction de sens (9.3.3.4.3) :</u> La métonymie de « Le Veau d'or » par rapport à la métaphore de « <i>Famillionnaire</i> ». Conclusion (9.2.2) : La dimension de la valeur de l'objet dans la chaîne métonymique, par rapport à la dimension du sens ou du sujet de la chaîne métaphorique.

Comme le tableau le montre, la conclusion du chapitre IV du Séminaire V, « Le Veau d'or », coïncide avec le moment de conclure de l'élaboration de Lacan sur l'économie signifiante. J'essaie de suivre, donc, cette logique dans mon exposé, selon les numéros des paragraphes que j'ai mis entre parenthèses. Il nous montrera que l'explication des quatre termes que Lacan fait dans la séquence est aussi logique. Son moment de conclure s'unira, donc, à la conclusion comme le tableau nous l'indique.

9.2 L'ÉCONOMIE SIGNIFIANTE : OBJECTIF GÉNÉRAL ET CONCLUSION DU CHAPITRE IV DU SÉMINAIRE V

9.2.1 L'OBJECTIF, PAR RAPPORT A LA MÉTAPHORE, LES EFFETS DE SENS

Le but du chapitre est spécifiquement la métonymie, par rapport à un ensemble général qui couvre aussi la métaphore. « **Il est important de s'appliquer à saisir les propriétés de la chaîne signifiante** », nous dit Lacan (V, 76). Et dans la suite de la phrase, on trouve que cette action s'applique à ce qu'il veut désigner comme « **cet effet de la chaîne signifiant, inhérent à sa nature de chaîne signifiante, qui est ce qu'on peut appeler le sens** ». Dans le cas de la métaphore nous avons appris que ce sens peut tromper, puisque le sens prévalent n'est pas celui qui apparaît en première instance avec toute son intensité. Le signifiant prévalent est parmi ceux qui ne le sont pas. Nous reviendrons là-dessus. Mais ici, dans la métonymie, parce qu'elle est fondée sur la contiguïté de la chaîne, elle-même, comment comprendre l'effet de sens, où est la valeur ? La réponse de Lacan est dans la conclusion. Mais avant de la présenter, il est important de souligner les propositions avec lesquelles il met en rapport et différencie les deux mécanismes.

À la fin des explications sur la métaphore, Lacan conclut en situant les rapports entre les deux mécanismes. Si la substitution métaphorique est centrale, en tant que nœud, comme point de capiton en M, sa base est la contiguïté de la chaîne : (64) : « Il reste que la possibilité même du jeu métaphorique se fonde sur l'existence de quelque chose à substituer. Ce qui est la base, c'est la chaîne signifiante, en tant que principe de la combinaison et lieu de la métonymie ». Donc, c'est avec ces indications qui nous devons lire ce qu'est la métonymie dans les chapitres suivants et dans le graphe lui-même, la base de toute métaphore.

En ce qui concerne la différence, nous trouvons (V, 73) :

Pour ce qui est de la métaphore, je crois avoir suffisamment souligné, ce qui n'est pas sans laisser quelques énigmes, que la substitution en était le ressort structurel. La métaphore tient à la fonction apportée à un signifiant S en tant que ce signifiant est substitué à un autre, [latent dans la chaîne, par similarité ou simultanéité positionnelle (V, 69)].

La métonymie quant à elle, tient à la fonction que prend un signifiant S en tant qu'il est en rapport avec un autre signifiant dans la continuité de la chaîne signifiante.

9.2.2 LA CONCLUSION, UNE ÉCONOMIE

Donc, sur ces bases, voyons comment Lacan formule ce qui concerne la valeur de l'effet signifiant à l'égard de la métonymie (V, 81) :

La métonymie est à proprement parler le lieu où nous devons situer la dimension, primordiale et essentielle dans le langage humain, qui est à l'opposé de la dimension du sens – à savoir, la dimension de la valeur.

La dimension de la valeur s'impose en contraste avec la dimension du sens. Elle est un autre versant, un autre registre. Elle se rapporte à la diversité des objets déjà constitués par le langage, **où s'introduit le champ magnétique du besoin de chacun avec ses contradictions.**

Plus haut, quand Lacan introduit le problème de la valeur dans le langage, il nous dit que reprendre cette valeur à partir de l'engendrement de sens par la voie de la métaphore est « plus évident ». Nous avons compris que cette valeur était « la valeur prévalente » du langage, celle située dans le graphe au point M, juste là, où Lacan situait aussi la dimension de la vérité dans le graphe de la suite signifiante (Graphe 11). C'est pour ça qu'il dit que cette valeur est plus « évidente ». Sans doute c'est quelque chose qu'on cherche dans le langage et sur lequel n'importe quelle forme de littérature, philosophie ou religion, n'a cessé de témoigner et de s'interroger.

Mais, il poursuit en disant que cette valeur située par la voie de la métonymie « est restée profondément masquée jusqu'à une époque toute récente » et nous découvrons alors, quelle est cette époque, c'est celle de Karl Marx et son ouvrage, *Le Capital*. Et c'est sur cette base, à partir de ce que Marx formule sur la valeur d'usage et d'échange, que Lacan situe la valeur que le langage acquiert grâce à la procédure métonymique, comme, une valeur d'usage et d'échange. C'est absolument étonnant, parce que cela renvoie à un domaine complètement éloigné de la réflexion linguistique, philosophique ou littéraire, voire psychanalytique, celui de la pure économie !

Or, comment comprendre cette dimension qui s'oppose à celle du sens, de la vérité ? Comment comprendre qu'elle est la dimension « primordiale et essentielle dans le langage humain » ? La première piste pour approcher cette conception tout à fait nouvelle de cet autre aspect du langage, est dans cette citation : il s'agit là aussi, comme Lacan l'avait signalé, de ce registre qui est en rapport avec la soumission de l'être humain au langage, celui de « la diversité des objets déjà constitués par le langage, où s'introduit le champ magnétique du besoin de chacun avec ses contradictions. » (V, 81). Donc, il ne s'agit pas du champ de la vérité, mais de ce champ « magnétique » où nous avons trouvé les objets du besoin contaminé du signifiant et la chaîne signifiante propre prononcée avec les anneaux qui la constituent. Puis, il nous demande de nous reporter à la page où Marx (V, 81), « au niveau de la formulation de ladite *théorie de la forme particulière de la valeur de la marchandise*, se révèle dans une note, être un précurseur du stade du miroir ». Lacan est incroyable ! Où voit-il chez Marx une formulation de ce stade lacanien ? Je suis allée lire. En effet, cette *forme particulière de la valeur de la marchandise* occupe une bonne partie du chapitre premier du Capital. Je ne sais pas à quelle note exactement, se réfère Lacan. Donc, Je vais citer Marx dans son explication de ce qui pourrait être, pour nous, au moins une introduction à cette forme particulière de la marchandise, son noyau, en intégrant la note qui, pour moi, a été la plus claire, le point de capiton de

cette explication. Peut-être que nous pouvons saisir quelque chose de l'ordre imaginaire dans ces mots²⁵⁸ :

Prenons encore deux marchandises, soit du froment et du fer. Quel que soit leur rapport d'échange, il peut toujours être représenté par une équation dans laquelle une quantité donnée de froment est réputée égale à une quantité quelconque de fer, par exemple : 1 quarteron de froment = *a* kilogramme de fer. Que signifie cette équation ? C'est que dans deux objets différents, dans 1 quarteron de froment et *a* de fer, il existe quelque chose de commun [1 et *a*]. **Les deux objets sont, donc, égaux à un troisième qui par lui-même n'est ni l'un ni l'autre.** Chacun de deux doit, en tant que valeur d'échange, être réductible au troisième, indépendamment de l'autre.

[...] il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et que tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction. Dans l'échange, une valeur d'utilité vaut précisément autant que toute autre, pourvu qu'elle se trouve en proportion convenable. Ou bien comme dit le vieux Barbon : « Une espèce de marchandise est aussi bonne qu'une autre, quand sa valeur d'échange est égale ; il n'y a aucune différence, aucune distinction dans les choses chez lesquelles cette valeur est la même ». Barbon ajoute : « **Cent £ en plomb ou en fer ont la même valeur que cent £ en argent ou en or** »²⁵⁹. Comme valeur d'usage, les marchandises sont avant tout de qualité différente ; comme valeur d'échange, elles ne peuvent être que de quantité différente.

En général on a l'idée que le stade du miroir implique une relation duale, mais, selon Marx, il y a aussi, « un *troisième* élément ». Et c'est à ce sujet que Lacan commente ces affirmations de Marx (V, 81) :

Dans cette page, Marx fait cette proposition, que rien ne peut s'instaurer des rapports quantitatifs de la valeur sans l'institution préalable d'une équivalence générale. Il ne s'agit pas simplement d'une égalité entre tant d'aunes de toile, c'est l'équivalence toile-vêtement qui doit se structurer, à savoir que des vêtements peuvent représenter la valeur de la toile. En d'autres termes, **l'équivalence** nécessaire au départ même de l'analyse, et **sur quoi repose** ce qui s'appelle **la valeur, suppose de la part des deux termes en jeu, l'abandon d'une partie très importante de leur sens.**

C'est dans cette dimension que se situe l'effet de sens de la ligne métonymique.

Donc, si le but du chapitre nous met sur la voie de trouver les effets de sens dans le registre de la contiguïté de la chaîne, la conclusion nous montre que cet effet est tout le contraire d'un gain de sens. Il s'agit dans la métonymie d'une perte de sens, de l'« abandon d'une partie très importante » du sens. Voyons alors, les détails de ce mécanisme enleveur de sens, à travers les quatre termes de référence dont Lacan se sert.

²⁵⁸ Marx, Karl. « Le capital. Livre premier (1867) ». In : *Œuvres. Économie I*. Paris, Galimard, nrf, 1965, p. 564-65.

²⁵⁹ C'est ce que Barbon ajoute, la note de Marx que j'intègre au texte.

9.3 LES TERMES DE RÉFÉRENCE DANS TROIS TEMPS LOGIQUES

Les « termes de référence » à partir desquelles Lacan nous appris à reconnaître ce mécanisme vont témoigner de cet abandon ou « déplacement » du sens, comme l'appelait Freud, où se situe proprement l'effet de sens de la ligne métonymique. Je trouve que ces termes sont au nombre de quatre : 1) la radicale perversion des désirs humains, 2) glissement, 3) décentrement et 4) réduction ou dévalorisation du sens. Il me semble que Lacan les présente logiquement à travers le chapitre. Dans la première partie, il nous présente comme donnée préalable, le graphe « Le refus et le besoin ». Nous pourrions comprendre mieux pourquoi son principe se situe dans le registre des objets humains. Je le rappelle (V, 67) : « nul désir ne peut être reçu, admis, par l'Autre, sinon par toute sorte de truchements qui le réfractent, qui en font autre chose que ce qu'il est, un objet d'échange, et, pour tout dire, soumettent dès l'origine le processus de la demande à la nécessité du refus ». Ainsi les besoins nous parviennent toujours réfractés, brisés, morcelés. Nous sommes, alors, au niveau de la chaîne du besoin, la demande et le refus. C'est là, au niveau de ce champ magnétique des objets impliqués que la valeur circule. Marx lui-même, n'exclut pas cette dimension des objets qui va au-delà du besoin et c'est dans ce sens qu'il commence son *Capital*²⁶⁰:

La richesse des sociétés dans laquelle règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une « immense accumulation de marchandises ». L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches.

La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui, par ses propriétés, satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. **Que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie**, leur nature ne change rien à l'affaire.

Ainsi, nous approchons peu à peu la signification des propositions de Lacan sur le désir: « les désirs sont un objet d'échange ». Ils sont formulés à l'Autre, mais jamais en tant qu'objets d'échanges et toujours par des intermédiaires ou des représentants. Ces interprétations ont pour objectif que l'Autre ne les perçoive pas en tant qu'objets d'échange. Et ces truchements mêmes soumettent dès l'origine le processus de la demande à la nécessité du refus. Après ce préalable et le graphe correspondant, Lacan traite de la métonymie, logiquement, dans les autres trois parties du chapitre. Dans la première, comme il l'exprime lui-même, il l'« introduit » en opposant *famillionnaire* avec un autre mot d'esprit produit par un mécanisme contraire et qui donne le titre au chapitre « Le Veau d'or ». C'est l'instant du regard. Dans la deuxième, le temps pour comprendre, il se réfère à ses propositions de *L'instance de la lettre dans l'inconscient*. Et, finalement, au moment de conclure, il nous présente ces quatre termes avec d'autres exemples pour revenir aux cas des mots d'esprit et les situer dans deux points différents du graphe. En termes théoriques, j'oserai de dire qu'il s'agit de nous apprendre, à l'instant du regard, dans la première partie, à reconnaître la métonymie par opposition à la métaphore ; dans la deuxième, ses fondements ; et dans la troisième, son mode opératoire. Mais, dans ces trois parties, quelque chose n'est

²⁶⁰ Marx, Ibid., p. 561.

pas présenté de la même manière que dans son exposé de la métaphore, le flot du rire, la ligne de la jouissance, ce plaisir par lui-même satisfaisant qu'il va situer dans le graphe mythique et qui est la clé de notre recherche. Cela nous pose la question du destin de cette ligne économique dans la métaphore, c'est-à-dire, y a-t-il un plaisir par lui-même satisfaisant dans l'opération métaphorique ? Il est probable que nous trouvions quelque chose à ce sujet, plus loin, dans le graphe du désir où seront en conjonction les deux mécanismes.

Pour l'instant, voyons ce qui concerne la métonymie et sa jouissance. Comme déjà nous avons étudié ce préalable qui est le graphe du refus et du besoin, je vais présenter, alors, ces quatre termes, la radicale perversion des désirs humains, glissement, décentrement et réduction ou dévalorisation du sens, selon les trois temps logiques que j'ai pu discerner dans le chapitre.

9.3.1 L'INSTANT DU REGARD : LA RECONNAISSANCE DE LA MÉTONYMIE PAR RAPPORT A LA MÉTAPHORE

La première chose que souligne Lacan pour la reconnaissance de la métonymie, est qu'elle est dans le texte même. Bien sûr c'est le cas aussi pour la métaphore, mais cette opération laisse une petite marge pour autant qu'elle implique quelque chose qui n'est pas nécessairement écrit ou dit en toutes lettres dans le texte. Tel le cas du signifiant qui est tombé, *unterdrück*, dans l'affaire ; par exemple, « abattu » par rapport à « terreur ». Dans la métonymie c'est strictement dans les mots du texte qu'on peut identifier son mécanisme.

Le deuxième indicateur c'est que, par rapport à la métaphore, la métonymie n'est pas analysable. C'est la conclusion de Freud, nous dit Lacan, après son analyse comparative de ces deux mots d'esprit, *famillionnaire* et « Veau d'or ». Il s'agit de deux dimensions différentes de l'expérience du trait d'esprit. Dans le dernier cas, la première partie du discours comporte une dimension de métaphore, donc, interprétable. Mais la partie finale, le point qui ferme le discours, rabaisse le niveau métaphorique et le met au niveau métonymique. Voyons comment cela arrive dans cette petite histoire qui donne son titre à ce chapitre et dont le héros est une fois de plus Henri Heine. Elle est composée d'une protase, où le poète Frédéric Soulié appelle l'attention de celui-là ; et de la riposte qu'il lui donne (V, 69) :

Un attroupement se forme dans un salon autour d'un vieux monsieur auréolé de tous les reflets de sa puissance financière. Frédéric Soulié dit à celui qui n'était que d'un peu son aîné, et dont il était l'admirateur :

[Protase] : *Regardez, regardez comment le XIXe siècle adore le Veau d'or.*

À quoi Henri Heine, d'un œil dédaigneux regardant l'objet sur lequel on attire son attention, répond :

[Réplique] : *Oui, mais celui-là me semble avoir passé l'âge.*

Pourquoi la même expression, « veau d'or » est dans la protase une métaphore et dans l'apodose une métonymie ? Comment peut-on l'interpréter la première et non la deuxième ? À la première lecture, on peut dire que le vieux

monsieur est substitué au Veau d'or et que c'est là, la métaphore. Mais, ici, Lacan tisse très fin. Et il me semble qu'il vaut mieux le suivre pour éclaircir les choses, puisqu'elles vont au fondement de ce que nous cherchons, la jouissance traitante (V, 70) :

A) Kuno Fischer, dont Freud prend le cas, interprète ce Veau d'or dans un double sens métaphorique. D'un côté, l'expression symbolise l'intrigue même du récit ; et de l'autre le pouvoir de l'argent.

B) Freud, en s'avisant rapidement de ce qu'il y a de fallacieux dans une telle approche, formule la question à peu près comme ça : est-ce que ce monsieur reçoit tous les hommages parce qu'il est riche ? Ne serait-ce pas faire disparaître le ressort de ce dont il s'agit ?

C) Ainsi en suivant Freud dans l'analyse, Lacan nous dit, et nous comprenons déjà pourquoi, que « la richesse de cet exemple mérite bien qu'on le regarde dans le détail », et c'est ce qu'il fait par ensuite.

1) Il est certain que dans les données premières de la mise en jeu du Veau d'or, la notion de la matière, [l'or] est impliquée. [Il a eu un Veau d'or, selon la Bible et le vieux monsieur a de l'or].

2) « Veau d'or » est un terme incontestablement métaphorique.

3) Son usage verbal est institué

4) Cela veut dire que le Veau d'or a en lui-même le plus grand rapport avec cette relation du signifiant à l'image qui constitue le versant sur lequel s'installe effectivement l'idolâtrie

5) Mais ce sens métaphorique est pris sur une base. Le Veau d'or se situe en fin de compte dans une perspective où la reconnaissance de celui que s'annonce comme *Je suis celui qui suis*, nommément le Dieu des juifs, exige de se refuser à deux choses :

a) non seulement à l'idolâtrie pure et simple, à savoir, l'adoration d'une statue, mais,

b) plus loin, à la nomination par excellence de toute hypostase imagée, soit à ce qui se pose comme l'origine même du signifiant, et ce, pour en chercher **l'au-delà essentiel**,

dont le refus est précisément ce qui donne sa valeur au Veau d'or

Et voilà que nous trouvons ici ce qui est la base, le noyau non seulement de ce mot d'esprit, mais de la métaphore qui vient dès les plus anciennes origines. Ce noyau est le rapport du besoin et du refus que Lacan a mis dans le graphe que nous connaissons. Et ici, il énonce une chose absolument incroyable ! Un refus c'est justement ce qui donne sa valeur au Veau d'or, c'est n'est pas l'or lui-même. Ce sont de grands mots. Nous avons vu, selon le graphe mythique, comment ce qui soutient le besoin est la demande, c'est-à-dire (V, 86), « ce qui, d'un besoin, passe au moyen du signifiant adressé à l'Autre ». Avec les cas des jeunes hommes des ouvrages de Garcia Marquez et Fernando de Rojas, nous avons vu cette demande s'étendre au niveau des besoins sexuels. Mais ici, nous sommes au niveau de l'argent lui-même, de ce matériau auquel se réduit toute monnaie, l'or. Il est le moyen d'échange même des marchandises. Et ici, Lacan l'inclut dans l'ensemble des objets qui envahissent le monde et dans le mécanisme signifiant même qui les traite et les définit. Il déroule, donc, la phrase que j'ai prise de

l'introduction du Séminaire IV pour épigraphe de ce chapitre²⁶¹ : « Ce que peut être un objet pour un génital du point de vue essentiellement biologique qui est ici mis au premier plan, ne me paraît pas devoir être moins énigmatique qu'un des objets de l'expérience humaine courante, une pièce de monnaie, par exemple ». Et si j'ai bien entendu, alors, ce qui leur donne leur valeur c'est le signifiant même, dans la mesure, paradoxalement, où ces signifiants ne nomment pas ces objets. On ne nomme pas le Veau d'or, dans le but de chercher « l'au-delà essentiel », un autre signifiant, et c'est ce refus de le dire qui lui donne sa valeur.

Selon Wikipédia²⁶², Le terme hypostase « vient du mot hypostasis, terme latin qui à son tour vient du grec ancien *υπόστασις* / *upostasis*, qui désigne « l'action de se placer dessous ». La signification étymologique du substantif « hypostase » serait donc « ce qui a été placé en dessous ». Ainsi, en relisant le récit biblique²⁶³, on trouve que, en effet, l'expression Veau d'or, l'image qu'il représente et le matériel même dont il a été fabriqué, se sont placés en dessous d'un signifiant dépourvu de toute substance ou image, sous un signifiant pour nommer ce qui est innommable, ce Dieu des juifs, l'« Éternel ». À ce niveau, nous sommes dans le cas de la substitution signifiante, mais Lacan attire notre attention sur le refus de la demande qui est à son origine. Qui demande quoi ? Qui le refuse ?

Selon cette version du récit, le peuple demande « un dieu qui marche devant nous », parce que celui qui le faisait auparavant, Moïse, est allé à la montagne et ne revient pas. Et quand il revient, averti par l'Éternel, il refuse cette demande de représenter dieu, formulée par ce truchement du Veau d'or. Il refuse cette matérialité et cette dénomination qui rappelle le dieu égyptien, « Apis ». Et, en cherchant ce qui est essentiel, la parole, il les appelle : *Que tous ceux qui sont pour l'Éternel viennent vers moi!* Donc, c'est sur la base du refus de cette demande de représenter dieu que le Veau d'or prend toute sa valeur. Moïse parle au nom de la parole de cet « Éternel ». C'est cette parole qui compte, pas celui qui la porte, le mortel Moïse. C'est ainsi que je comprends l'ordre final de cet Éternel, de tuer ses semblables, ses frères, ses amis, ses proches. Ce tuer n'est que renoncer à l'image, en faveur de la parole, du signifiant. C'est le refus de l'objet même de la demande qui lui donne sa valeur. Voyons, comment ce Veau d'or prend un sens métaphorique.

Lacan nous dit que « ce n'est que par ce qui est déjà un **glissement** que le Veau d'or prend usage métaphorique ». Et voilà le deuxième des quatre termes avec lesquelles Lacan va nous expliquer la métonymie, « glissement ». Nous avons, donc, le refus comme noyau du phénomène et puis le glissement comme un de ses effets grâce auquel la métaphore peut se produire secondairement. L'autre effet est du côté signifiant, la valeur donnée par la parole à quelque chose qui est au-delà. Ce glissement, effet du refus, côté demande ou objet, c'est la « régression topique qui, dans la perspective religieuse, comporte la substitution de l'imaginaire au symbolique dont se soutient l'idolâtrie ». Ainsi, ce glissement ou renversement de l'hypostasie prend secondairement une valeur métaphorique pour exprimer, nous dit-il, ce que Marx a proposé comme « la valeur fétiche de

²⁶¹ Séminaire IV, p. 24.

²⁶² <https://fr.wikipedia.org/wiki/Hypostase>

²⁶³ <http://mythologica.fr/biblique/veau.htm>

l'or ». Cette fonction fétiche, ponctue Lacan, « n'est concevable que dans la dimension signifiante de la métonymie ». Nous verrons dans le paragraphe suivant comment comprendre cet énoncé dont dépend, alors, la valeur de l'or, dans n'importe quelle culture. Pour l'instant, Lacan continue à nous donner les éléments pour reconnaître la formation métonymique à partir de ce *Witz*.

En effet, le sel de cette histoire n'est pas dans la métaphore de la protase, mais dans la réponse finale : *Oui, mais celui-là [ce Veau] me semble avoir passé l'âge*. Comme le montrent les crochets, que la reprise de la citation m'oblige à inclure, cette réponse annule toute référence métaphorique. Heine parle d'un « veau qui vaut tant la livre ». Tout d'un coup, continue Lacan, « ce veau est pris pour ce qu'il est, un être vivant que le marché institué en effet par le règne de l'or, réduit à n'être lui-même que vendu comme un bétail ». Normalement un veau est le petit de la vache (mâle ou femelle) avant son sevrage à un an, ou, en tout cas, un bétail jeune. Et sur ce qui se passe au niveau signifiant, l'explication est la suivante (V, 71):

Que ce veau ne soit pas ici un veau que ce veau soit un peu âgé pour être un veau, **il n'y a aucun espèce de façon de le réduire**. Avec l'arrière-plan du Veau d'or ou sans, c'est un trait d'esprit. [...] Ce qui se présente ici paraît, comme Freud nous le dit lui-même, escamotage, tour de passe-passe, faute de pensée. Or c'est le trait commun de toute une catégorie de traits d'esprit, distincte de la catégorie où s'inscrit le *famillionnaire*, où l'on prend, comme on dirait vulgairement, un mot dans un autre sens que celui dans lequel il nous est apporté.

[...] **c'est bien un esprit des mots, qui repose sur l'ambiguïté permettant de prendre un mot dans un sens autre.**

Donc, si les traits d'esprits métaphoriques, type *famillionnaire*, sont analysables c'est parce qu'on peut réduire ce mot aux autres fondamentaux dont il est issu, comme « millionnaire » et « familial ». Par contre dans ceux du type métonymique, le mot est pris dans un autre sens qui est absolument irréductible à un autre. C'est pour ça que le « veau » évoqué par Henri Heine dans sa réponse n'est pas analysable. Mais c'est curieux, car ici, loin de tout interprétation, l'effet est le même, on est surpris, on rigole, et on rit de l'occurrence. C'est avec cet exemple, que Lacan ferme cet instant du regard et nous offre les fondements avec lesquels il a introduit la métonymie dans *L'instance de la lettre dans l'inconscient*.

9.3.2 LE TEMPS POUR COMPRENDRE : LES FONDEMENTS DE LA MÉTONYMIE, TRANSFERT ET RÉDUCTION DE SENS

9.3.2.1 Une base : le fonctionnement des aphasies

Pour expliquer la base de la métonymie, Lacan fait référence dans la fin du paragraphe à un dysfonctionnement du langage avec lequel il a commencé l'écrit, les aphasies. Donc, il semble que cette référence doive servir pour bien concevoir ce qui est la logique de cette base, la chaîne signifiante. En effet, après avoir

défini la lettre comme « le support matériel que le discours concret emprunte au langage », Lacan attire l'attention sur une différence importante²⁶⁴ :

Cette simple définition suppose que le langage ne se confond pas avec les diverses fonctions somatiques et psychiques qui le desservent chez le sujet parlant [...]

Notons que les aphasies, causées par des lésions purement anatomiques des appareils cérébraux qui donnent à ces fonctions leur centre mental, s'avèrent dans leur ensemble répartir leurs déficits selon les deux versants de l'effet signifiant de ce que nous appelons ici la lettre [le signifiant], dans la création de la signification. Indication qui s'éclairera de ce qui va suivre.

Et sur ce point, une note de bas de page nous renvoie, comme dans le Séminaire III, au texte de Jakobson sur les aphasies, *Deux aspects du langage et deux types d'aphasies* (trad. français, 1956). À sa lecture on comprend comment ce texte a été la base des considérations de Lacan sur la métaphore et la métonymie. D'ailleurs, Jakobson cite les travaux de Freud de 1891 sur le même thème²⁶⁵ ; ce qui nous avertit, alors, que ces mécanismes linguistiques, révélés par les aphasies, n'étaient pas étrangers à Freud lorsqu'il analysait les névroses de défense et leurs logiques signifiantes inconscientes, dans le discours de ses patients. Pour nous, au contraire, concentrés sur le registre littéraire ou psychanalytique, ces fondements sont éloignés de nos réflexions. Je profite, alors à l'occasion de cette référence, pour sélectionner, au moins trois éléments du passionnant article de Jakobson, riche en exemples et clair dans ses explications. Ils peuvent nous aider à comprendre ce qui est à la base de la métonymie.

Dans la première partie de son article, Jakobson situe les aphasies comme des problèmes dans le domaine de la linguistique. Dans la deuxième, il présente « Le double caractère du langage », en termes des deux axes que nous connaissons, « la sélection de certaines entités linguistiques [axe vertical ou paradigmatique] et leur combinaison en unités linguistiques d'un degré supérieur de complexité [axe horizontal ou syntagmatique] ». La troisième partie du texte est dédiée au « trouble de la similarité » et la quatrième, au « trouble de la contiguïté ». Dans la dernière partie, « Les pôles métaphorique et métonymique », Jakobson se réfère au comportement verbal normal, où les deux procédures métaphorique et métonymiques sont en jeu, mais où la prééminence de l'une ou de l'autre définissent le style d'un discours ou d'un auteur. Voici une citation de chaque partie et une dernière, d'une comparaison que l'auteur fait des deux.

1) Sur le trouble de la similarité²⁶⁶ : Pour un aphasique qui a perdu la capacité de « commutation du code », son « idiolecte » devient à la vérité la seule réalité linguistique. Aussi longtemps qu'il ne considère pas le discours de l'autre comme un message adressé à lui dans ses propres modèles verbaux, il éprouve le sentiment qu'un malade de Hemphil et Stengel exprimait ainsi : « Je vous entends parfaitement mais je ne puis saisir ce que vous dites...J'entends votre voix mais non les mots... C'est n'est pas prononçable ». Il considère le discours de l'autre comme étant du baragouin ou tout au moins comme relevant d'une langue inconnue.

²⁶⁴ Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ». In : *Écrits I*, op.cit., page 402.

²⁶⁵ Cf. Freud, Sigmund. *Contribution à la conception des aphasies*. Paris, Presse universitaire de France, 1983, Bibliothèque de psychanalyse, 155 pages.

²⁶⁶ Jakobson, Roman. « Deux aspects du langage et deux types d'aphasies ». In : op.cit., p. 55.

2) Sur le trouble de la contiguïté²⁶⁷ : Ici, Jakobson cite Hughlings Jackson (1864) : « La perte du discours est la perte du pouvoir de construire des propositions...L'inaptitude au discours ne signifie pas une absence totale de mots ». Et dans ce sens, Jakobson différencie ce qui arrive dans l'un et l'autre trouble.

3) Comparaison²⁶⁸ : Dans ce type d'aphasie, déficiente quant au contexte, et qu'on pourrait appeler trouble de la contiguïté, l'étendue et la variété des phrases diminuent. Les règles syntaxiques qui organisent les mots en unités plus hautes sont perdues ; cette perte, appelée agrammatisme, aboutit à dégrader la phrase en un simple « tas de mots », pour nous servir de l'image de Jackson. L'ordre des mots devient chaotique ; les liens de coordination et de subordination grammaticale, soit d'accord ou de rection, sont dissous. Comme on pouvait s'y attendre, les mots dotés de fonctions purement grammaticales, tels que les conjonctions, prépositions, pronoms et articles, disparaissent en premier lieu pour faire place au style dit « télégraphique », alors que dans le cas du trouble de la similarité ils sont les plus résistants. Moins un mot dépend grammaticalement du contexte, plus forte est sa persistance dans le discours des aphasiques chez qui la fonction de contiguïté est atteinte et plus tôt il est éliminé par les malades souffrant d'un trouble de la similarité. Ainsi le sujet, « mot noyau » est-il le premier à disparaître de la phrase dans les cas de trouble de la similarité et, par contre, le moins destructible dans le type opposé d'aphasie.

Dans la dernière partie de son texte, Jakobson synthétise ces rapports de la manière suivante : « La relation de similarité est supprimée dans le premier type et celle de la contiguïté dans le second. La métaphore devient impossible dans le trouble de la similarité et la métonymie dans le trouble de la contiguïté ». Sur cette base, Lacan va nous donner, les cas représentatifs des modes de fonctionnement métonymique, l'un au niveau des mots ; l'autre, au niveau des signifiants. Voyons.

9.3.2.2 La métonymie au niveau des mots : Le transfert et la réduction de sens

Le premier exemple choisi par Lacan est aussi dans *L'instance de la lettre dans l'inconscient*. Il s'agit de cette phrase qui n'est absente d'aucun manuel de rhétorique : *trente voiles* dit à la place de *trente navires*. Comme dans le cas de la métaphore, ici, on doit faire un effort pour penser les choses d'une autre manière (V, 73-74) :

Il ne s'agit pas simplement dans ces trente voiles, comme on vous le disait en référence au réel, de la partie prise pour le tout, car il est rare que les navires n'aient qu'une seule voile. Ces trente voiles, nous ne savons qu'en faire —ou bien elles sont trente et il n'y a pas trente navires, ou bien il y a trente navires et elles sont plus de trente. C'est pourquoi je dis qu'il **faut se référer à la correspondance mot à mot.**

[...]

La fonction donnée à la voile par rapport au navire est dans une chaîne signifiant [le monologue du *Cid* d'où la phrase est prise], et non dans la référence au réel, dans la continuité de cette chaîne et non pas dans la substitution. **Il s'agit**

²⁶⁷ Ibid., p. 57

²⁶⁸ Ibid., p. 57-58.

donc, de la façon la plus claire, **d'un transfert de signification le long de cette chaîne**.

Comment comprendre ce « transfert de signification » dans les correspondances *mot à mot* de la chaîne signifiante? Pour l'expliquer Lacan précise un point théorique (V, 74) :

La notion de substitution d'un signifiant à un autre, demande que la place en soit déjà définie. C'est une substitution positionnelle, et la position elle-même exige la chaîne signifiante, à savoir **une succession combinatoire**. Je ne dis pas qu'elle en exige tous les traits, je dis que cette succession combinatoire est caractérisée par des éléments que j'appellerai par exemple **intransitivité, alternance, répétition**.

Donc, d'un mot à un autre on peut trouver ces cas : alternance, répétition, transfert ou intransitivité. Puis, en comparant les *trente voiles*, avec *trente âmes* et *trente feux*, Lacan signale qu'une **réduction du sens** (V, 75) s'est opérée en chaque cas. Ainsi, « les trente voiles nous voilent la vue » parce qu'elles ne désignent qu'elles-mêmes, en tant que trente, comme il nous a expliqué auparavant, elles n'entrent pas dans la phrase avec « son plein droit de voiles » : en tout cas, elles désignent autre chose, les navires, mais pas entièrement. Il y a une sorte de discordance qui réduit, alors, le sens de voile par rapport au navire. Même chose pour le cas des âmes, où ce qu'elles ont de « réduit dans leur portée et leur signe » implique que ce qu'elles représentent est plus léger que le terme, qu'elles suggèrent d'une grande présence d'habitants. La « dégradation ou minimisation du sens » dans *trente feux* s'opère parce que « ces feux sont aussi bien des feux éteints, que ce sont des feux à propos desquels vous direz qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et c'est n'est pas pour rien que ces feux se retrouvent dans un usage qui dit métonymiquement ce à quoi **ils viennent suppléer** ». Ils viennent à suppléer à quoi ? Les hommes qui les ont allumés, la fumée ? En tout cas, pas le feu en tant que tel.

9.3.2.3 La métonymie au niveau signifiant

Il est difficile de ne pas penser à une substitution et, de plus, substitution du sens plutôt que du signifiant dans ces explications. Mais Lacan explique la différence :

Je suis parti de ceci, que la métonymie est la structure fondamentale dans laquelle peut se produire ce quelque chose de nouveau et de créatif qu'est la métaphore. Même si quelque chose d'origine métonymique est placé en position de substitution, comme c'est le cas dans les *trente voiles*, c'est autre chose qu'une métaphore. **Pour tout dire, il n'y aurait pas de métaphore s'il n'avait pas de métonymie**. La chaîne dans laquelle est définie la position où se produit le phénomène de la métaphore, est, quand il s'agit de métonymie, dans une sorte de **glissement ou d'équivoque**.

Et les exemples qui suivent sont pour moi plus clairs. Il s'agit de ce qu'en poésie on appelle la paronomasie et que Lacan souligne comme donnant un accent comique et bouffon, selon que les phénomènes relèvent de l'aphasie²⁶⁹.

²⁶⁹ Cf. l'article déjà cité de Jakobson sur les aphasies.

Voici celui extrait du discours du père Ubu : *Vive la Pologne parce que sans la Pologne il n'aurait pas de Polonais*. Et puis, il souligne : « On ne peut méconnaître dans ces exemples la dimension métonymique. Tout rapport de dérivation, tout usage du suffixe ou de la désinence dans les langues flexionnelles, utilisent à des fins significatives, la contiguïté de la chaîne ». Il ne s'agit pas de métaphore. Lacan l'appelle « l'Autre métonymique ». Et c'est chez lui, nous dit-il, où se produit « cet éclair qui donne un éclairage non seulement comique, mais assez bouffon ». Donc, voilà le siège de la jouissance, son fondement, ces glissements signifiants. Cela nous ramène au cas de Mathias et à sa séquence « *penalty, pena* ». La jouissance doit être située, alors, dans cette dimension de l'Autre métonymique, dans la chaîne signifiante, le terrain d'action de la jouissance. La question qui se pose est : y a-t-il une jouissance et comment intervient-elle dans le mouvement ou saut métaphorique, qu'implique une nouveauté dans la langue. Nous le verrons plus loin avec le graphe du désir, pour l'instant recueillons les derniers éléments pour l'aborder.

9.3.3 LE MOMENT DE CONCLURE : L'OPÉRATION MÉTONYMIQUE

9.3.3.1 Objectif spécifique du chapitre IV du Séminaire V

Dans l'instant du regard nous avons vu que dans la métonymie il s'agit « d'un esprit des mots, qui repose sur l'ambiguïté permettant de prendre un mot dans un sens autre », où il est impossible de réduire ce sens à un autre. C'est cela qui le fait inanalysable, ininterprétable, tout le contraire du registre métaphorique. Dans le temps pour comprendre, nous avons situé la base de cette logique dans le sens contigu de la chaîne et dans les rapports de ses composants, les mots et les lettres en tant que signifiants, ainsi que les expériences sur les aphasies l'ont appris aux chercheurs. Pour les mots, ces rapports « mot à mot », impliquent un transfert de sens en même temps qu'une réduction de sens, ce qui dans l'instant du regard était « prendre un mot dans un sens autre » comme dans la métonymie du *Veau d'Or*. Dans les rapports « lettre à lettre », nous reconnaissons le niveau de la paronomasie ou comme le dit Lacan : « tout rapport de dérivation, tout usage du suffixe ou de la désinence dans les langues flexionnelles, utilisent à des fins significatives la contiguïté de la chaîne ». Et dans les deux niveaux, où il n'y a rien à interpréter, nous avons reconnu la jouissance, on ne peut que rire là où il n'y a aucun sens, où il n'y a aucune vérité à annoncer.

Dans la dernière partie du chapitre, le but spécifique de Lacan est de nous montrer cette logique dans l'ensemble de la chaîne elle-même. Je le cite (V, 80) :

Voilà ce que je vise quand j'essaye de vous montrer que **le discours dans sa dimension horizontale de chaîne, est proprement le lieu-patinoire**, tout aussi utile à étudier que les figures de patinage, **sur lequel se déroule le glissement de sens** – bande légère sans doute, infinie, qui peut-être, tant elle est réduite, nous paraîtra nulle, mais qui se présente dans l'ordre du trait d'esprit avec sa dimension dérisoire, dégradante, désorganisée.

Dans ce but spécifique il essaie de nous donner à la fin du chapitre les quatre termes de référence que j'ai pu isoler et dont il nous a donné les premiers traits dans les deux temps logiques précédents (9.3.1 et 9.3.2). Trois d'entre eux correspondent au discours proprement dit : le glissement, le décentrement et la réduction de sens. Mais le premier qu'il énonce, « la radicale perversion des désirs humains », fait un point de coupure dans l'exposé quelque peu linéaire qu'il menait jusqu'ici dans le chapitre, pour faire le lien à travers la clinique avec le registre réel des objets. Je vais les reprendre selon l'exposé, toujours appuyé sur des cas, que fait Lacan de ces termes. Nous trouverons que, avec le dernier terme, « réduction de sens », il joint, selon notre perspective dans l'après-coup, la conclusion du chapitre à celle du moment de conclure sur son élaboration de l'économie signifiant.

9.3.3.2 Mise au point de nos questions

Du notre point de vue, ce lien avec la clinique est le moment de commencer à comprendre les propositions qui ont d'abord été des questions pour nous. Elles nous rapprochent de ce qui concerne notre recherche sur la jouissance :

1) Le principe de la thèse : la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet.

2) Par rapport au graphe 2 de *Subversion du sujet et dialectique du désir* qui a motivé cette petite recherche sur le premier étage, nous étions sur la piste de ce qui différencie le sujet qui parle, le sujet de l'inconscient et le moi. Ce moi, écrivait Lacan à l'occasion (Ss, 289) : « ne s'achève pas qu'à être articulé non comme Je du discours, mais comme métonymie de sa signification ».

3) Avec la reprise du Séminaire IV, qui introduit le Séminaire V : « Il n'y a d'objet que métonymique ; il n'y a de sens que métaphorique », nous avons appris à mettre en relation le sujet avec le sens. Il y a du sens si le sujet est impliqué, et le véritable sujet est celui qui parle au nom de la parole. Puisque déjà la formulation de l'hypothèse a progressé avec le chapitre 4 en ce qui concerne la fonction de l'objet, nous avons maintenant besoin de a) situer ces rapports sujet/objet dans la ligne métonymique, parce que c'est là que se joue ce qui concerne la jouissance que nous cherchons et b) savoir comment articuler les rapports sujet/objet avec la coupure du discours.

4) A ce propos, une autre question s'est posée lorsque Lacan a commencé à situer les choses dans le cadre d'une économie. La dimension du sens, le sujet et la métaphore impliquent plutôt un cadre du côté topologique. Par contre, situer le sujet dans ses rapports avec l'objet dans la continuité de la chaîne implique de se tourner vers le côté économique, celui de la jouissance. Quel est, alors le rapport de ces deux dimensions qui traversent le graphe, topologique et économique ?

Pour approcher les réponses ç ces questions, Lacan nous donne deux étapes clés dans ce Séminaire V. Je trouve la première dans ce qu'il appelle (V, 49) « la jonction du champ de la linguistique et du champ de la psychanalyse » préparé par Freud et qui s'est cristallisé dans le concept de phonème. Il faut dire que dans ses travaux sur les aphasies, Freud avait distingué de manière très précise le tripode saussurien qui nous a guidés depuis le chapitre 3 de cette

thèse. En effet, il part de la décomposition de l'unité signifiante dans son registre réel en tant que son ou lettre ; le signifiant de l'image acoustique, qu'il appellera les représentations de parole ; et celui des signifiés, appelé par lui, les représentations d'objet²⁷⁰, on trouve un schéma semblable à celui de Saussure que nous avons cité sur le circuit de la communication²⁷¹. Bien entendu, c'est n'est pas encore l'époque de la psychanalyse, mais cela témoigne de ce que Lacan lui-même a dit dans les Séminaire XX et XXIV, dans nos domaines : le point de départ est toujours dans la linguistique. Dans ce sens, le point de liaison entre psychanalyse et linguistique, c'est le signifiant.

Lacan nous a fait voir, comment cette conjoncture psychanalyse-linguistique qui converge dans les trois registres du tripode signifiant, met en évidence, comme jamais auparavant, la relation étroite qu'il y a entre la soumission de l'être parlant au signifiant et le fait de que l'objet humain reste « insaisissable » comme objet biologique (V, 50). Ce rapport est établi dans la mesure où le phonème, en tant que lettre ou « support matériel du discours », est doublement défini (V, 49) : comme chaîne diachronique et, à l'intérieur de cette chaîne comme possibilité permanente de substitution dans le sens synchronique. Nous dirons donc que, dans la mesure où le signifiant est doublement défini en tant que topologie et économie, cette dernière dimension est la base de la première. C'est là que nous suivrons, par exemple, ce glissement qui donne sa valeur fétiche à l'or, base de la métaphore dans l'expression « Veau d'or » formulée par Frédéric Soulié lorsqu'il interpelle Henri Heine. Autrement dit, ce registre métaphorique ne pouvait être installé que si le registre métonymique était à sa base. Cela nous renvoie, alors, à la deuxième étape. Il s'agit de celle qui donne le cadre économique que Lacan nous révèle dans la dimension signifiante, celui découvert et analysé par Marx, la valeur fétiche de l'or.

En effet, le dernier paragraphe du premier chapitre du *Capital* porte ce titre « Le caractère fétiche de la marchandise et son secret », Marx aborde dans ces pages la marchandise et sa valeur d'échange. C'est à ce secret que Lacan se référait quand il nous disait qu'à une époque récente, l'action de la parole sur la chaîne signifiante par la voie de la métonymie avait été démasquée. C'est Lacan qui a fait le rapport entre ces deux épisodes de réflexion sur les objets humains, le premier, le rapport entre la production d'objets et le langage et le deuxième, le rapport entre la valeur d'échange en économie et la valeur du signifiant. Et à ce point, notre interrogation porte sur cette définition du désir qui est dans le fondement du graphe Le refus et le besoin, à savoir, que le désir est un « objet d'échange ».

Finalement, une autre question s'impose à partir de ce cadre économique, où il semble que les objets du monde, ces marchandises, sont traités par les mêmes lois que les signifiants dans la ligne horizontale de la métonymie. Est-ce à dire que ces lois ont été découvertes en cherchant les lois de l'échange des marchandises du marché ? Quel rapport, donc, entre ce que jusqu'à maintenant

²⁷⁰ Cf. Freud Sigmund, Kuhn Roland, et Van Reeth Claude. *Contribution à La Conception Des Aphasies: Une étude Critique*. Paris: Presses Universitaires de France, 1987. p. 122 -128. En espagnol cela correspond à l' « Apéndice C, palabra y cosa » des trois écrits Métapsychologiques. In : Œuvres complètes, Buenos Aires, Amorrortu editores, 1978, Vol. XIV, p. 207-213.

²⁷¹ *Ibid.* p. 85.

nous avons isolé comme le transfert et la réduction du sens avec la découverte marxiste de la valeur en tant que valeur fétiche des marchandises, et l'or lui-même ? Où sont les glissements dans chaque registre ? Le principe, selon le graphe mythique est : ce sont les lois signifiantes qui déterminent celles de l'échange des marchandises. Examinons, alors, la séquence des quatre termes à partir desquels Lacan veut nous transmettre ce dont il s'agit dans le mouvement métonymique d'une chaîne signifiante.

9.3.3.3 Le premier terme : « la radicale perversion des désirs humains », un renvoi à la clinique

Attaquons, donc, ce premier terme avec lequel Lacan veut nous apprendre ce qu'il en est des logiques du glissement dans la chaîne signifiante, « la radicale perversion des désirs humains ». Il nous mènera droit à ce mot qu'on retrouve dans le titre de Marx et qui est thème majeur de la psychanalyse en relation avec l'objet, le fétichisme. En effet c'est dans ces termes que Lacan nous le présente (V, 76) : « L'année dernière, c'est dans une référence analogique [...] que j'ai situé l'essence de tout déplacement fétichiste du désir, autrement dit sa fixation avant, après ou à côté, de toutes façons à la porte de son objet naturel. Il s'agissait de ce phénomène fondamental que l'on peut appeler la radicale perversion des désirs humains ».

« Tout déplacement fétichiste du désir ». Cela inclut les marchandises et aussi les signifiants. Donc, ce qui parcourt essentiellement ces chaînes différentes c'est le désir, ses objets et ses logiques ; et bien entendu son corrélat, la jouissance²⁷². Quand on lit l'indice de ce Séminaire IV, entièrement dédié à La relation d'objet, on trouve trois chapitres, IX, X et XI qui constituent la troisième partie titrée « L'objet fétiche ». C'est là, que Lacan s'applique à nous expliquer cette essence du déplacement fétichiste : l'objet est toujours ailleurs. C'est en cela que la racine des désirs humains est perverse. L'objet fétiche se fixe avant, après ou à côté de l'objet cible²⁷³. Mais, plus loin, dans le chapitre XIV, « Le signifiant dans le réel », il nous offre une bonne synthèse qui nous aide à nous orienter, parce qu'elle met en rapport l'objet et la métonymie directement dans le discours.

Le cadre est celui de l'analyse de la phobie du Petit Hans. Lacan nous dit que ce petit garçon était pour sa mère un objet situé dans le registre métonymique et non métaphorique de son désir (IV, 42-43). Et cela jusqu'au moment où la pulsion dans son registre réel et sexuel a fait irruption chez l'enfant de 4 ans avec toutes ses questions et demandes. A ce moment-là quelque chose a changé et la phobie a surgi. Voici ce que Lacan nous dit sur la métonymie (IV, 244) :

²⁷² Un désir implique toujours une jouissance, mais une jouissance n'implique pas nécessairement un désir.

²⁷³ Dans ce sens, je rappelle ce que le mot fétiche veut dire, puisque Marx n'a pas attendu la psychanalyse pour parler de fétiche : « Objet, naturel ou façonné, considéré comme le support ou l'incarnation de puissances supra-humaines et, en tant que tel, doué de pouvoirs magiques dans certaines religions primitives » (<http://www.cnrtl.fr/definition/f%C3%A9tiche>) .

Une chose est certaine, c'est la différence radicale entre les deux sentiments, le sentiment de peur et le sentiment d'angoisse, lequel apparaît lorsque l'enfant se sent tout d'un coup lui-même comme quelque chose qui peut être mis complètement hors de jeu. Bien sûr, la petite sœur prépare à maxime la question, mais, je vous répète, c'est sur un fond beaucoup plus profond que la crise s'ouvre, que le sol se dérobe sous ses pieds. L'enfant conçoit alors qu'il peut ne plus remplir d'aucune façon sa fonction, n'être plus rien, n'être rien de plus que **ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle une métonymie.**

Je parle là d'un terme que nous avons étudié. La métonymie c'est un procédé du roman réaliste. Si un roman réaliste, qui n'est toujours en fin de compte qu'un amoncellement de clichés, peut nous intéresser, ce n'est pas en raison du menu chatolement réel qu'il nous apporte. **Si ces clichés nous intéressent, c'est parce que, derrière cela, ils visent toujours autre chose. Ils visent précisément ce qui a l'air d'être le plus contraire, c'est-à-dire, tout ce qui manque.** C'est ce qui fait que, très au-delà de tous les détails, de tout ce scintillement de cailloux qui nous est donné, il y a ce qui nous attache. **Plus il est métonymique, et plus la visée du roman est plus au-delà.**

Notre cher Petit Hans se voit donc là tout d'un coup précipité, ou du moins précipitable, de sa fonction métonymique. Pour dire ce mot d'une façon plus vivante que théorique, il s' imagine comme néant.

C'est n'est pas simple, mais je crois qu'avec cette illustration qui nous montre en parallèle le fonctionnement dans l'inconscient de l'objet métonymique et celui de la procédure discursive, nous avons un bon point de référence, alors pour aborder les trois termes que Lacan nous propose dans ce chapitre pour cerner la logique métonymique dans le discours : glissement, décentrement et réduction de sens. Donc, préparons le terrain en abordant le premier terme à partir de cette référence du Séminaire IV.

Trois phrases, celles qui ont retenu mon attention, vont nous guider dans la compréhension du premier terme, « la radicale perversion des désirs humains » :

- 1) Je parle là d'un terme que nous avons étudié.
- 2) Ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle une métonymie
- 3) Si ces clichés [du roman réaliste] nous intéressent, c'est parce que, derrière cela, ils visent toujours autre chose. Ils visent précisément ce qui a l'air d'être le plus contraire, c'est-à-dire, tout ce qui manque.

La première phrase, va nous permettre de saisir l'importance, inattendue pour moi, de la métonymie dans le registre psychanalytique. La deuxième, de situer plus précisément le premier terme qui nous suivons, « la radicale perversion des désirs humains », à travers le glissement métonymique au niveau des objets et notamment ceux du désir. Et avec la dernière nous ferons l'articulation de ce premier terme avec les trois autres, proprement discursifs : glissement, décentrement et réduction de sens.

9.3.3.3.1 La métonymie, un terme déjà étudié : c'est n'est pas la signification, c'est la structure signifiante

La première chose qui a attiré mon attention dans ces mots est que Lacan parle de la métonymie comme de quelque chose que déjà « nous avons étudié ».

Où ? Et comment par rapport à ces moments logiques que j'ai pu isoler ? L'index référentiel de M. Krutzen me renvoie aux leçons correspondantes. Il s'agit de deux chapitres cruciaux, justement du Séminaire III, *Les psychoses* : chapitre XVII, « Métaphore et métonymie (I) : « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse » » et chapitre XVIII, « Métaphore et métonymie (II) : articulation signifiant et transfert de signification ». Je dis que ce sont deux chapitres cruciaux parce que, en effet ils s'ajoutent à la série des chapitres de ce Séminaire qui, en suivant ce que la structure du délire met en lumière, vont structurer, dans l'enseignement de Lacan, la formalisation qu'il a voulu faire des fondements signifiants du travail psychanalytique. Ce n'est pas un hasard si la troisième partie de ce Séminaire où, ils sont situés se nomme « Du signifiant et du signifié ». On trouve aussi un autre chapitre important sur le sujet, le XIV, « Le signifiant comme tel ne signifiant rien ». Et, puis, celui qui déjà nous a guidés dans notre recherche, le XXI, « Le point de capiton ».

Dans les deux leçons du Séminaire III, on trouve les éléments premiers de l'élaboration lacanienne sur la métonymie. Ainsi, nous avons une petite chronologie initiale qui nous permettra de les inclure dans le cadre logique de l'élaboration de Lacan sur l'économie signifiante :

Séminaire III

Partie III, « Du signifiant et du signifié » :

Chapitre XIV, « Le signifiant, comme tel, ne signifie rien », (p. 207-220) : 11 avril 1956

Chapitre XVII, « Métaphore et métonymie (I) : « Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse » » (p. 243-251) : 2 mai 1956

Chapitre XVIII, « Métaphore et métonymie (II) : articulation signifiant et transfert de signification » (p. 253-262) : 9 mai 1956

Partie IV, « Les entours du trou »

Chapitre XXI, « Le point de capiton » (p. 293-306) : 6 juin 1956

Séminaire IV

Introduction (p. 23)

Partie III, « L'objet fétiche » :

Chapitre IX, « La fonction du voile » (p. 151-164) : 30 janvier 1957

Chapitre X, « L'identification au phallus » (p. 165- 178) : 6 février 1957

Chapitre, XI, « Le phallus et la mère inassouvie » (p. 179-195) : 27 février 1957

Partie IV, La structure des mythes dans l'observation de la phobie du Petit Hans

Chapitre XIV : « Le signifiant dans le réel » (p. 231-247) : 20 mars 1957

Chapitre XVII : « Le signifiant et le mot d'esprit » (p. 285-301) : 10 avril 1957

L'instance de la lettre dans l'inconscient : 9 mai 1957

Séminaire V

Partie I, Les structures freudiennes de l'esprit

Chapitre IV, « Le Veau d'or » (p. 65-81) : 27 novembre 1957

Ainsi, en actualisant notre cadre logique, nous pouvons dire que Lacan étudie la métonymie dans le Séminaire IV, *L'instance de la lettre* et dans le Séminaire V, à partir de ces premiers éléments définis dans le Séminaire III. Ils visent une étape essentielle et complexe, différencier le signifiant du signifié dans ces deux phénomènes (métaphore et métonymie) et les positionner définitivement du côté signifiant. Lacan explique ici, pas à pas les fondements de cette différenciation. Voici, alors, un inventaire de ces éléments fondamentaux de la

métonymie en suivant ces chapitres clés du Séminaire III. J'ai choisi les plus pertinents pour notre recherche.

9.3.3.3.1.1 « Le signifiant, comme tel, ne signifie rien » (Chapitre XIV, Séminaire III)

De ce chapitre, Lacan dira plus tard, dans le Séminaire XIX²⁷⁴, qu'il n'a rien à retoucher de ce qu'il a dit ici sur le signifiant : « Tout ce que j'ai dit du signifiant à ce moment-là [le 11 avril 1956, dans le Séminaire III, *Les psychoses*], où l'on ne peut vraiment pas dire que ce fut à la mode, reste frappé d'un métal où je n'ai rien à retoucher. Ce que j'en dis très précisément, **c'est que le signifiant se distingue en ceci, qu'il n'a aucune signification** ». La phrase a toute son importance, parce qu'elle est prononcée justement le jour où, pour commencer la leçon XVI du Séminaire XIX, « Les corps attrapés par le discours » (21 juin 1972), il écrivait au tableau²⁷⁵ :

*Qu'on dise, comme fait, reste oublié
Derrière ce qui est dit, / dans ce qui s'entend.*

Cet énoncé est assertif par sa forme,
Il appartient au modal
Pour ce qu'il émet d'existence

Qu'un vrai signifiant ne signifie rien est à la base de ces deux phrases avec lesquelles on peut distinguer un moment fort du début de son enseignement sur la *lalangue*, la *linguisterie* et la place qu'il donnera à l'interprétation par l'équivoque dans l'intervention analytique. Ces deux phrases ouvrent aussi la conférence qu'un mois plus tard, le 14 juillet 1972, il donnera à Belœil à l'occasion de la célébration des 50 ans de l'Hôpital Henri-Rousselle. Cette conférence a pour titre *L'étourdit*²⁷⁶. Si nous avons situé le point crucial du changement dans l'enseignement de Lacan sur la jouissance, dans les leçons du Séminaire XVI, où il définissait, son champ, sa logique et son réel ; nous pouvons dire que les conséquences de ce changement, au niveau signifiant, concernent également et dans l'après-coup les deux lignes du graphe, la discursive et la signifiante. Le Séminaire suivant, le XVII, traite de quatre discours et le XVIII, de la spécificité du discours analytique. Mais, à partir du Séminaire XIX, on peut remarquer que ces conséquences commencent à toucher la chaîne signifiante, créatrice du langage, avec ces trois termes de référence (la chaîne signifiante, le discours et la jouissance). L'enseignement de Lacan est absolument rigoureux. Il n'abandonne jamais le principe du signifiant, représenté dans le graphe par deux lignes, leurs deux points d'intersection (M et A) et le « plaisir par lui-même satisfaisant ». Dans le registre de la chaîne signifiante, la *lalangue* apparaît pour la première fois dans quatre des leçons du Séminaire XIX : 4 novembre et 2 décembre, 1971 (Conférences à Saint Ann, *Je parle aux murs*) ; et 9 février et 8 mars, 1972. C'est dans la leçon du 9 février que le nœud borroméen arrive à sa réflexion, comme « bague au doigt », selon la propre expression de Lacan²⁷⁷. La *linguisterie* a été forgée à la fin de cette année, le 19 décembre 1972, dans le Séminaire XX.

²⁷⁴ Séminaire XIX, Chapitre XVI, « les corps attrapés par le discours », p. 225.

²⁷⁵ Ibid., p. 221.

²⁷⁶ Lacan, « L'étourdit », *op.cit.*, p. 449.

²⁷⁷ Séminaire XIX, p. 91.

Ainsi, le texte de la conférence, *L'étourdit*, en tant qu'écrit, instaure un temps pour comprendre ce qui arrive dans la chaîne signifiante, à partir de la modification de la place de la jouissance dans son enseignement et qui précipitera sa conclusion (Séminaire XX) vers cette nouvelle désignation du registre linguistique dans la psychanalyse, la *linguisterie*. Au début de *L'Étourdit*, Lacan nous dit que c'est la troisième fois qu'il reprend cette phrase : *Qu'on dise, comme fait, reste oublié derrière ce qui est dit, / dans ce qui s'entend*, la première fois dans le Séminaire XIX ; la deuxième fois, à la conférence de Milan, « Le discours psychanalytique », le 12 mai 1972²⁷⁸ ; et la troisième fois, dans cette conférence à Beloeil. Bien entendu, mon but n'est pas de m'arrêter à cette phrase, mais plutôt d'introduire les éléments avec lesquelles nous pourrions en comprendre le sens par la suite, ici, elle sert à nous éclairer dans la lecture que nous ferons de ces éléments fondamentaux qui concernent la chaîne signifiante dans le Séminaire III. Dans *L'Étourdit*, la deuxième phrase a une variation intéressante, parce qu'elle touche le sujet présent et existant dans l'interprétation par l'équivoque :

*Qu'on dise, comme fait, reste oublié
Derrière ce qui est dit, / dans ce qui s'entend.*

Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : **le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant.**

Examinons donc, quelques extraits de ce chapitre fondamental du Séminaire III, guidés rétroactivement par le Séminaire XXIV en ce qui concerne l'équivoque et l'horizon ouvert par cette phrase de *L'étourdit*.

1) (Séminaire III, p. 207) : « Combien de merveilles recèle la fonction du langage si vous voulez y prendre garde diligemment ». Lacan a mis cette phrase de Cicéron comme épigraphe aux leçons de ce trimestre, dédiées aux « structures freudiennes des psychoses » et groupées dans la troisième partie du Séminaire sous le titre : « Du signifiant et du signifié ». Ces deux termes forment la racine des merveilles et mystères du langage, c'est la raison pour laquelle j'ai choisi cette phrase comme une des épigraphes de cette thèse (Partie I), c'est incontournable après l'apprentissage des incroyables logiques de la métaphore et de la métonymie dans l'inconscient. Dans le chapitre 2 de cette recherche nous avons déjà fait référence à cette magie de la parole découverte par Freud et dont témoignent plusieurs œuvres littéraires, c'est ce monde de merveilles où se sont plongés la petite Alice de Lewis Carrol et même Don Quichotte, et dans lequel la Shahrzade des *Mille et une nuits* trouve une mine inépuisable d'histoires à raconter.

Dans les objectifs de travail de ce trimestre du Séminaire III, il y a cette expression qu'on retrouve dans le titre de la partie du Séminaire V où sont les graphes du premier étage que nous sommes en train d'étudier : « les structures freudiennes ». Ici, ce sont celles des psychoses ; deux séminaires plus loin, ce seront celles de l'esprit. Bref, c'est l'ensemble des structures freudiennes, des structures de l'inconscient qui est abordé, mais, la formalisation est très

²⁷⁸<http://www.ecolelacanienne.net/pictures/mynews/71439E93BC0D9BB3EDDC83DDF736661F/1972-05-12.pdf> (P. 13).

lacanienne. Justement nous avons suivi l'effort de Lacan pour nous montrer comment Freud et lui-même ont choisi le mot d'esprit comme porte d'entrée privilégiée aux autres formations de l'inconscient, et parmi elles, il y a les structures psychotiques, névrotiques et perverses. C'est l'esprit du signifiant, de la lettre, qui est en jeu dans ces structures dont la psychanalyse s'occupe. Ainsi, Lacan commence par définir ce que nous entendons par structure dans ses rapports avec le signifiant :

2) (P. 207-208.) : La structure est d'abord un groupe d'éléments formant un ensemble covariant.

[...] la notion de structure est déjà par elle-même une manifestation du signifiant.

S'intéresser à la structure, c'est ne pouvoir négliger le signifiant. [...] Dans l'analyse du rapport du signifiant et du signifié, nous avons appris à mettre l'accent sur la synchronie et la diachronie, et cela se retrouve dans l'analyse structurale. En fin de compte, à les regarder de près, la notion de structure et celle du signifiant apparaissent inséparables. En fait quand nous analysons une structure, c'est toujours, au moins idéalement, du signifiant qu'il s'agit.

3) (P. 210) : Notre point de départ, le point où nous en revenons toujours, car nous serons toujours au point de départ, c'est que tout vrai signifiant est, en tant que tel, un signifiant qui ne signifie rien.

L'expérience le prouve – plus il ne signifie rien, plus le signifiant est indestructible.

4) (P. 221) : De même que dans le rêve de l'injection à Irma, la formule en caractères gras qui apparaît au terme, est là pour montrer la solution de ce qui est au bout du désir de Freud – rien de plus important en effet qu'une formule de chimie organique – de même nous trouvons dans le phénomène du délire, dans le commentaire et dans le bourdonnement du discours à l'état pur, l'indication que ce dont il s'agit, c'est de la question du signifiant.

« Notre point de départ, le point où nous en revenons toujours, car nous serons toujours au point de départ, c'est que tout vrai signifiant est, en tant que tel, un signifiant qui ne signifie rien ». Répéter ce principe ne signifie pas le comprendre. Mais la difficulté de se situer à ce point de départ et de référence quand, dans le discours ordinaire, toute l'importance réside dans le signifié, fait que je le scande pour qu'il inaugure le temps logique de l'instant du regard, dans nos esprits. Continuons, alors, avec l'exploration des deux autres chapitres, sur le chemin tracé pour nous, par ce principe du signifiant.

9.3.3.3.1.2 « Métaphore et métonymie (I) : « Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse » » (Chapitre XVII).

Si déjà les explications sur la métaphore nous avaient bouleversés auparavant, par rapport à ce qu'on croit savoir sur le sujet, ici, son fondement atteint un niveau absolument inattendu et nouveau. Maintenant nous pouvons comprendre mieux pourquoi son mécanisme substitutif est secondaire à l'égard de sa racine métonymique. Voyons.

(P. 247-48) : Sur la métaphore :

a) Sa gerbe n'était point avare ni haineuse – Victor Hugo. Voilà une métaphore. Ce n'est certainement pas une comparaison latente, ce n'est pas – de

même que la gerbe s'éparpillait volontiers entre les nécessiteux, *de même* notre personnage n'était point avare, ni haineux. **Il n'y a pas comparaison, mais identification.**

La dimension de la métaphore doit être pour nous moins difficile d'accès que pour quiconque d'autre, à cette seule condition que nous reconnaissons comment nous l'appelons habituellement, à savoir identification.

b) L'usage que nous faisons ici du terme de symbolique nous amène en fait à en réduire le sens, à désigner la seule dimension métaphorique du symbole.

La métaphore suppose qu'une signification est la donnée qui domine [valeur prévalente], et qu'elle infléchit, commande l'usage du signifiant, si bien que toute espèce de connexion préétablie, je dirai lexicale, se trouve dénouée. [*Le tremblement de terre*, par exemple, dit par Jose Arcadio à son frère]. Rien qui soit dans l'usage du dictionnaire ne peut un instant nous suggérer qu'une gerbe puisse être avare, et encore moins haineuse. Et pourtant, il est clair que **l'usage de la langue n'est susceptible de signification qu'à partir du moment** où on peut dire *Sa gerbe n'était point avare ni haineuse*, c'est-à-dire, **où la signification arrache le signifiant à ses connexions lexicales.**

c) C'est là l'ambiguïté du signifiant et du signifié. **Sans la structure signifiante**, c'est-à-dire **sans l'articulation prédicative, sans la distance maintenue entre le sujet et ses attributs**, on ne pourrait qualifier la gerbe d'avare et haineuse. C'est parce qu'il y a une syntaxe, un ordre primordial du signifiant, que le sujet est maintenu séparé comme différent de ses qualités.

Cette phase du symbolisme qui s'exprime dans la métaphore suppose la similarité, laquelle est manifestée uniquement par la position. C'est par le fait que la gerbe est le sujet de *avare et haineuse*, qu'elle peut être identifiée à Booz dans son manque d'avarice et sa générosité. **C'est par la similarité de position que la gerbe est littéralement identique au sujet Booz.**

Sa dimension de similarité est assurément ce qu'il y a de plus saisissant dans l'usage significatif du langage, qui domine tellement l'appréhension du jeu du symbolisme que cela nous masque l'existence de l'autre dimension, la syntaxique. Pourtant, cette phrase perdrait toute espèce de sens si nous brouillions les mots dans leur ordre.

Voilà ce qu'on néglige quand on parle de symbolisme – la dimension liée à l'existence du signifiant, l'organisation du signifiant.

Nous comprenons, alors, comment le Veau d'or peut être métaphore du millionnaire ou de l'argent. Les trois termes, veau d'or, millionnaire et argent, sont à la place du sujet de la phrase : « **quelqu'un** est adoré ». C'est n'est pas facile de se mettre cela dans la tête. La signification voile d'un rideau de fumée ce phénomène primordial, grammatical, tout à fait signifiant.

(P. 249-50) : Sur les aphasies :

À partir de là, ne peut pas manquer de venir [...] c'est que la distribution des aphasies est à revoir à la lumière de l'opposition entre, **d'une part** les rapports de similarité ou de substitution ou de choix, et d'autre de sélection ou de concurrence, bref de tout ce qui est de l'ordre du synonyme,

et d'autre part, les rapports de contiguïté, d'alignement, d'articulation signifiant.

[Dans l'aphasie de Wernicke, le sujet] enchaîne une suite phrases au caractère grammatical extraordinairement développé. Il dira – *Oui, je comprends. Hier, quand j'étais là-haut, déjà il a dit, et je voulais, je lui ai dit, ce n'est pas ça, la date, non pas tout à fait, pas celle-là...*

Le sujet montre par là une maîtrise complète de tout ce qui est articulation, organisation, subordination et structuration de la phrase, mais il **reste toujours à côté de ce qu'il veut dire.**

[...] Il ne peut pas venir au fait. **D'où un discours en apparence vide, qui, chose curieuse, même chez les sujets les plus expérimentés, chez les**

neurologues, déclenche toujours un rire. Voilà un personnage qui est là à se servir d'immenses bla-bla-bla extraordinairement articulés, quelquefois riches d'inflexions, mais qui ne peut pas arriver au cœur de ce qu'il a à communiquer.

Nous avons déjà identifié que le chemin signifiant dans le cas de Mathias était essentiellement métonymique. Cette annotation de Lacan sur le mécanisme de la première aphasie, me fait penser que le chemin de Marcelo, par contre, était plutôt métaphorique. Dans son cas, il s'est agi d'un choix. Son lapsus et sa réaction quand je le lui ai fait remarquer, m'ont amenée logiquement à lui proposer un choix de mots. Aucun des deux cas ne relève d'une aphasie. C'est le mécanisme signifiant que je mets en relief. La question sera de situer la fonction du mécanisme contraire dans chaque cas. Il est probable que les graphes respectifs nous le permettent.

(P. 250-51) : La métonymie :

a) signifié et signifiant : D'habitude, c'est toujours le signifié que nous mettons au premier plan de notre analyse, parce que c'est assurément ce qu'il y a de plus séduisant, et c'est ce qui au premier abord paraît être la dimension propre de l'investigation symbolique de la psychanalyse. Mais à méconnaître le rôle médiateur primordial du signifiant, à méconnaître que c'est le signifiant qui est en réalité l'élément-guide, non seulement nous déséquilibrons la compréhension originelle des phénomènes névrotiques, l'interprétation des rêves elle-même, mais nous nous rendons absolument incapables de comprendre ce qui se passe dans les psychoses.

b) La forme rhétorique qui s'oppose à la métaphore a un nom – elle s'appelle **la métonymie**. Elle **concerne la substitution à quelque chose qu'il s'agit de nommer – nous sommes en effet au niveau du nom**. On nomme une chose par une autre qui en est le contenant, ou la partie, ou qui est en connexion avec.

c) L'opposition de la métaphore et la métonymie est fondamentale, car **ce que Freud a mis originellement au premier plan dans les mécanismes de la névrose, comme dans ceux des phénomènes marginaux de la vie normale ou du rêve, c'est n'est, ni la dimension métaphorique, ni l'identification. C'est le contraire**. D'une façon générale, ce que Freud appelle la condensation, c'est ce qu'on appelle en rhétorique la métaphore, ce qu'il appelle le déplacement, **c'est la métonymie**.

La structuration, l'existence lexicale de l'ensemble de l'appareil signifiant, sont déterminantes pour les phénomènes présents dans les névroses, car le signifiant est l'instrument avec lequel s'exprime le signifié disparu. **C'est pour cette raison qu'en ramenant l'attention sur le signifiant, nous ne faisons rien d'autre que de revenir au point de départ de la découverte freudienne.**

En reprenant une expression des *Mille et une nuits*, ce que Lacan vient de dire est le comble des merveilles ! Jusqu'ici, et malgré mes explorations dans les deux lignes structurantes du langage, j'avais cru, bien sûr, que le mérite de la découverte freudienne était, justement dans la métaphore et qu'elle en était la clé signifiante ! Mais Lacan donne aux postulats de Freud un autre éclairage qui révèle l'importance de la métonymie. Maintenant, nous avons un élément décisif pour comprendre pourquoi Lacan disait que l'interprétation dans l'analyse devait viser l'équivoque et son économie. Il soutient que toute métaphore vient toujours en seconde instance. Il devient clair que cette recherche se dirige vers le registre de la métonymie et sa valeur. C'est dans ce domaine, donc, que nous devons situer les clés pour la vérification de l'hypothèse. Continuons, alors.

9.3.3.3.1.3 « Métaphore et métonymie (II) : articulation signifiante et transfert de signification » (Chapitre XVIII)

Dans ce chapitre Lacan nous explique de manière surprenante et par différents moyens la prééminence de la structure signifiante sur celle de la signification dans la métonymie, ce nouveau point de vue révèle la jouissance !

Pourquoi ? Parce que, justement dans ce même ordre d'idées, complètement troublant sur ce qu'on croyait savoir sur les lois du langage, il justifie qu'il n'y a rien de plus effrayant que le langage lui-même ! Voilà le fondement de ce que bien des années plus tard il appellera le « traumatisme » du langage. Je fais une sélection de ces propositions qui constituent les fondements de la psychanalyse même, mais cela ne remplace pas la lecture indispensable et, d'ailleurs, passionnante, du chapitre entier et de deux autres que je viens d'explorer. Ils ne sont pas moins incroyables, merveilleux et fondamentaux. Les racines sont linguistiques, sans doute, mais le registre est autre, celui de la *linguisterie* découverte par la psychanalyse.

(P. 256-57) : Selon une espèce de loi générale d'illusion concernant ce qui se produit dans le langage, ce n'est pas ce qui apparaît au premier plan qui est important. L'important est l'opposition entre deux sortes de liens qui sont eux-mêmes internes au signifiant.

D'abord le lien positionnel, qui est le fondement du lien propositionnel.

Ce qui apparaît au niveau grammatical comme caractéristique du lien positionnel se retrouve à tous les niveaux pour instaurer la coexistence synchronique des termes.

À un niveau inférieur, vous trouvez les oppositions ou couplages phonématiques, qui caractérisent le dernier élément radical de distinction d'une langue à l'autre. [...]. **Cette liaison d'opposition est essentielle à la fonction du langage. Elle doit être distinguée du lien de similarité**, impliqué dans le fonctionnement du langage, et qui est lié à la possibilité indéfinie de la fonction de substitution, laquelle n'est concevable que sur le fondement de la relation positionnelle.

Ainsi, ce qui fait la vertu métaphorique de la gerbe, c'est qu'elle est mise en position de sujet à la place de Booz, c'est d'un phénomène de signifiant qu'il s'agit.

Bref, une métaphore avant tout est soutenue par une articulation positionnelle.

(P. 258) : L'important n'est pas que la similarité soit soutenue par le signifié – nous faisons tout le temps cette erreur –, **c'est que le transfert du signifié n'est possible qu'en raison de la structure même du langage**. [...]. Le transfert du signifié, tellement essentiel à la vie humaine, n'est possible qu'en raison de la structure du signifiant.

Mettez-vous bien dans la tête que le langage est un système de cohérence positionnel. **Dans un deuxième temps, que** ce système se reproduit à l'intérieur de lui-même avec une extraordinaire, et effrayante, fécondité.

Ce n'est pas pour rien que le mot *prolixité* est le même mot que *prolifération*. *Prolixité* est le mot effrayant. **Tout usage du langage suscite un effroi**, qui arrête les gens et se traduit par la peur de l'intellectualité. // *intellectualise trop*, dit-on. Cela sert d'alibi à **la peur du langage**. En fait, vous observerez qu'il y a verbalisme là où on fait l'erreur d'accorder trop de poids au signifié, alors que c'est en poussant plus loin dans le sens de l'indépendance du signifiant et du signifié, que toute opération de construction logique prend sa pleine portée.

« Tout usage du langage suscite un effroi ». Un de mes analysants me disait un jour que dans un dialogue il ne disait rien pour éviter « la cosita » qu'il ressentirait lui-même s'il disait quelque chose à son interlocuteur. En français, « la petite chose », « le petit effroi » ou « l'émotion ». Voilà la jouissance présente dans l'exercice signifiant, selon le graphe hypothétique. On a peur de cette jouissance, corrélat du langage.

(P. 259) : Quand on lit les rhétoriciens, on s'aperçoit que jamais ils n'arrivent à une définition complètement satisfaisante de la métaphore et, de la métonymie.

D'où résulte par exemple cette formule, que la métonymie est une métaphore pauvre. On pourrait dire que la chose est à prendre dans le sens exactement contraire – la métonymie est au départ, et c'est elle qui rend possible la métaphore. Mais la métaphore est d'un autre degré que la métonymie.

Étudions les phénomènes les plus primitifs, et prenons un exemple particulièrement vivant pour nous analystes. Quoi de plus primitif comme expression directe **d'une signification, c'est-à-dire, d'un désir**, que ce que Freud rapporte de sa dernière petite fille ?

Anna Freud endormie – les choses sont, vous le voyez, à l'état pur, parle dans son sommeil – *Grosses fraises, framboises, flans, bouillies*.

Voilà quelque chose qui a l'air d'être du signifié à l'état pur. Et c'est la forme la plus schématique, la plus fondamentale de la métonymie. Sans aucune doute elle les désire, ces fraises, ces framboises. **Mais il ne va pas de soi que ces objets soient là tous ensemble**. Qu'ils soient là, juxtaposés, coordonnés dans la nomination articulée, tient à la fonction positionnelle qui les met en position d'équivalence. C'est le phénomène essentiel.

S'il y a bien quelque chose qui nous montre indiscutablement qu'il ne s'agit pas d'un phénomène d'expression pure et simple, qu'une psychologie, disons jungienne, nous ferait saisir comme un substitut imaginaire de l'objet appelé, c'est précisément que **la phrase commence** par quoi ? **Par le nom de la personne, Anne Freud**. C'est une enfant de dix-neuf mois, et nous sommes sur le plan de la nomination, de l'équivalence, de la coordination nominale, de l'articulation signifiante comme telle. C'est seulement à l'intérieur de ce cadre qu'est possible le transfert de signification.

C'est le cœur de la pensée freudienne. L'œuvre commence par le rêve, ses mécanismes de condensation, et déplacements, de figuration, ils sont tous de l'ordre de l'articulation métonymique, et c'est sur ce fondement que la métaphore peut intervenir.

Et voici que nous trouvons cette définition : le désir est une signification. Elle nous oriente sur cette autre qui a été source d'interrogation dans le cadre de la valeur : le désir est un objet d'échange. Il se déplace, alors, tout au long de la chaîne signifiante. Donc, en principe, nous pouvons rapprocher le transfert de signification et l'échange des objets. Mais continuons avec la citation. Dans le Séminaire VI, où Lacan commente ce rêve, il cite la conclusion de Freud après le récit de l'épisode du rêve de la petite Anna (VI, 81) : « **Elle se servait donc de son nom** pour exprimer sa prise de possession, et l'énumération de tous ces plats prestigieux, où qui lui paraissaient tels, une nourriture digne du désir ». Il s'agit, en effet de nommer une chose à la place d'une autre. La phrase de Freud est ponctuelle : « Elle se servait donc de son nom pour exprimer » les objets du désir. Autrement dit, son nom était en cause dans le désir et cela lui permettait de le remplacer par d'autres noms. Elle était, comme souligne Lacan au stade des nominations, la métaphore viendra après. Dans l'ordre du désir, Lacan continue en le faisant dépendre de la structure signifiante :

(P. 259) : C'est encore plus saisissable au niveau de l'érotisation du langage. [...] Le langage pour naître, doit toujours être déjà pris dans son ensemble. Par contre, pour qu'il puisse être pris dans son ensemble, il faut qu'il commence par être pris par le bout du signifiant.

On parle du caractère concret du langage dans l'enfant. C'est, contrairement à l'apparence, quelque chose qui se rapporte à la contiguïté.

[...]

La métonymie anime le style dit réaliste. La promotion du détail qui le caractérise n'a rien de plus réaliste que quoi que ce soit. **Seules des voies très précises peuvent faire d'un détail le guide de la fonction désirante – n'importe quel détail peut être promu comme l'équivalent du tout.** [« Épaules nues », par exemple, écrit Tolstoï en *Guerre et paix*, pour se référer à une femme²⁷⁹].

[De la même manière, chez l'enfant tel type de sens] dont nous pouvons concevoir la sensibilisation sur le plan vital, ne change absolument rien au problème.

C'est sur la base de l'articulation métonymique que ce phénomène peut se produire. Il faut d'abord que la coordination signifiant soit possible pour que les transferts de signifié puissent se produire. L'articulation formelle du signifiant est dominante par rapport au transfert du signifié.

Donc, l'érotisation du langage implique un transfert de signification sur un signifiant privilégié. Mais le requis est cette structuration primaire de la chaîne. Finalement, voici la conclusion de Lacan pour ce chapitre crucial : **(P. 262) : « La promotion du signifiant comme tel, la venue au jour de cette sous-structure toujours cachée qu'est la métonymie, est la condition de toute investigation possible des troubles fonctionnels du langage dans la névroses et la psychose ».** Ces troubles ne sont, pour nous, autres que les symptômes qui arrivent à nos oreilles et les jouissances en tant qu'elles se manifestent comme « de trop ». A ce que j'ai pu lire, Lacan ne mentionne pas les perversions, cette autre structure freudienne, dans cette conclusion. Ce sera le sujet du Séminaire suivant, le IV. Avec cette dernière citation, nous avons fini notre inventaire des bases signifiantes de la métonymie. Il rassemble l'essentiel de l'étude que Lacan avait consacré à la métonymie dans son Séminaire avant les sources que nous avons situées dans notre cadre logique (Tableau 16). Et il confirme que ces références sont le fondement sur lequel Lacan va déployer son élaboration de l'économie signifiante, selon les trois temps que nous avons lu dans son énonciation. Continuons, alors, avec la deuxième phrase des trois que nous sommes en train d'examiner dans ce quatrième Séminaire dans le but de déterminer la logique métonymique impliquée dans ce premier terme du chapitre IV du Séminaire V, « la radicale perversion des désirs humains ».

9.3.3.3.2 « *Ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle une métonymie* »

Dans cet ordre d'idées, alors, la première chose que cette référence clinique du Séminaire IV nous donne est la définition de métonymie : « ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien ». Elle

²⁷⁹ Je prends cet exemple de Jakobson, « Deux aspects du langage ... », *op.cit.*, p. 63.

nous surprend parce que son sujet est l'enfant lui-même. Comment peut-il se situer de cette façon, comme un objet de désir, donc, métonymique ? Parce que selon le vecteur correspondant, il n'y a pas d'objet, sinon, métonymique. Quelques pages avant nous avons cette explication de Lacan qui se situe au moment où l'enfant s'aperçoit de la différence anatomique et pense la spécificité féminine en tant que manque. Voici (IV, 241) :

La situation entre la mère et l'enfant comporte que **celui-ci a à découvrir cette dimension, que quelque chose est désiré par la mère au-delà de lui-même**, c'est-à-dire au-delà de l'objet de plaisir qu'il se ressent d'abord être lui-même pour sa mère et qu'il aspire à être. **Cette situation, comme toute situation analytique, est à concevoir, c'est ce que je vous enseigne, dans une référence intersubjective**. La dimension originale de chaque sujet est toujours corrélative de la réalité de la perspective intersubjective, telle qu'elle est ancrée dans chaque sujet. Or dans toute situation intersubjective telle qu'elle s'établit entre la mère et l'enfant nous avons une question préalable à nous poser, qui ne sera probablement tranchée qu'à la fin.

Cette question même s'il s'agit d'un point qui est voilé au départ et que nous n'arriverons à dévoiler qu'au terme, vous en savez déjà assez de l'observation pour pouvoir au moins vous la poser. Elle se réfère à ces deux termes que j'ai employés autrefois, à bon ou à mauvais escient, et qui articulent une division majeure de l'abord signifiant de quelque réalité que ce soit chez un sujet, à savoir – la métaphore et la métonymie. C'est bien le cas d'appliquer cette distinction, ne serait-ce qu'en plaçant ici des point d'interrogation.

En effet ce qui fait image pour l'esprit dans la fonction de substitution ne veut rien dire. Substitution, c'est facile à dire, mais essayez donc de substituer un caillou à un morceau de pain quand vous le mettez dans la trompe de l'éléphant, il ne le prendra pas du ton uni que vous pourriez croire. **Il ne s'agit pas de substitution réelle, il s'agit de substitution de signifiant et de savoir ce qu'elle signifie**. Pour tout dire, il s'agit de savoir quelle est la fonction de l'enfant pour la mère, et par rapport à ce phallus qui est l'objet de son désir. La question préalable, c'est –métaphore ou métonymie ? Ce n'est pas tout à fait la même chose si l'enfant est par exemple la métaphore de son amour pour le père ou s'il est la métonymie de son désir du phallus, qu'elle n'a pas, n'aura jamais.

« C'est ce que je vous enseigne », dit Lacan. Quoi ? Que la situation entre la mère et l'enfant est une situation analytique. Pourquoi ? Parce que, comme toute situation analytique :

1) Elle **est à concevoir dans une référence intersubjective**. Nous avons déjà fait référence plus haut à ce qu'implique l'intersubjectivité chez Lacan, un rapport topologique, où il s'agit essentiellement d'une imparité subjective entre deux sujets qui parlent et qui se parlent.

2) Le sujet, l'enfant à l'occasion, « **a à découvrir** » quelque chose.

Dans le cas de ses conversations avec sa mère l'enfant a à découvrir « que quelque chose est désiré par la mère au-delà de lui-même, c'est-à-dire au-delà de l'objet de plaisir qu'il se ressent d'abord être lui-même pour sa mère et qu'il aspire à être ». Dans le cas de l'analyse, le sujet a à découvrir, d'après les références à l'intersubjectivité du Séminaire VIII : « ce qui lui manque ».

3) Il y a une question préalable à se poser, qui ne sera probablement tranchée qu'à la fin de la situation. Cette question se réfère aux deux termes « qui articulent une division majeure de l'abord signifiant de quelque réalité que ce soit chez un sujet [ce qu'il a à découvrir], à savoir – la métaphore et la métonymie ». La question préalable, c'est –métaphore ou métonymie.

Pour nous ces indications sont essentielles, parce que l'objet de cette recherche est justement ce qui s'est passé dans trois situations analytiques. Donc, dans trois conversations marquées par ces caractéristiques. Cela suppose que les trois sujets, Marcelo, Mathias et Luis, ont appris quelque chose, dans la ligne de ce qui manque, au travers de dialogues correspondants. C'est-à-dire dans des dialogues situés comme nous l'avons défini dans le premier chapitre, dans le registre de la *linguisterie*, c'est-à-dire, dans le domaine des structures de l'inconscient, celles de la métaphore et, notamment de la métonymie. D'abord, c'est l'apprentissage du sens, puisqu'il ne peut être que métaphorique, ensuite, un objet, puisqu'il ne peut être que métonymique. Et, finalement, un sujet véritable, qui ne peut être que celui qui parle en référence à un Autre. Or, de la réalisation de ce sujet véritable dépendra la constitution de l'objet. Déjà nous avons formulé des hypothèses sur la constitution de l'objet en tant que petit *a*, grâce aux coupures dans chaque dialogue. Mais maintenant, nous devons situer cet objet dans les transferts de signification au cours de la conversation analytique elle-même, tout comme les réalisations du sujet. C'est à cela que les graphes des entretiens vont nous servir.

Ainsi, dans une situation où l'action est produite essentiellement au moyen de paroles et, selon notre point de vue, de jouissances impliquées, « il ne s'agit pas de substitution réelle, il s'agit de substitution signifiante et de savoir ce qu'elle signifie ». « Ce qu'elle signifie » est, donc, le désir et un point d'arrivée du discours. Dans ce sens, donc, la situation analytique est analogue aux situations où un *Witz* s'est produit. Comme nous avons vu dans les cas de *famillionnaire* et du *Veau d'or*, il n'y a eu d'autres mouvements que métaphoriques et métonymiques dans ces discours dont la structure implique aussi un point d'arrivée et un point de capiton. La question sera de déterminer les rapports entre ces deux points et si dans ces cas, le point d'arrivée est, comme dans les autres deux cas, celui des rapports mère-enfant et sur le plan analytique, ce que le sujet a à découvrir, que l'objet du désir est quelque chose qui manque.

Ce quelque chose est au-delà de l'enfant. Il a lui-même été à un moment donné à la place de cet objet, mais tout est fait pour le désillusionner. Il n'est pas question de bonne volonté ou de conscience, c'est la loi signifiante qui détermine ce qui est perçu comme manque et ce plus-au-delà du désir, le phallus. Je rappelle la définition que nous trouvons, juste au début du Séminaire V de cet objet métonymique (V, 19) : « cet objet qui n'est jamais là, qui est toujours situé ailleurs, qui est toujours autre chose ». Donc, il s'agit de ce qui, dans le discours de la mère, occupe la place de ces objets qui ont « l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps ne sont rien ».

Mais, selon ce qui nous avons déterminé à l'égard des objets dans le chapitre 4 pour la formulation de l'hypothèse, cette métonymie ne peut pas se réduire à l'objet phallique. Et c'est ce que Lacan s'applique, dans ce Séminaire IV, à nous montrer également à partir des autres objets, c'est-à-dire, les prégénitaux ou de la demande proprement dite, et ceux du désir, le regard et la voix. Je vais extraire quelques formulations qui me paraissent pertinentes pour notre recherche, étant donné la variété des objets qui sont mis en jeu dans les trois entretiens avec Mathias, Marcelo et Luis, selon notre hypothèse.

La première, est fondamentale, parce qu'elle se réfère à la distinction des objets et à leur statut réel, symbolique et imaginaire. Premièrement, il n'y a pas un seul objet en jeu dans une relation intersubjective. Et deuxièmement le statut R, S ou I, peut varier en fonction de certains mouvements ou réponses de la situation analytique. Ces indications sont faites sur la relation mère-enfant, mais pour nous, elles sont des indicateurs décisifs pour l'analyse des entretiens. Je rappelle que, à la lumière du Séminaire III (III, 24), Lacan nous avertit de la nécessité d'identifier la relation d'objet dans ce qui concerne la séance analytique. Un maniement imprudent de ces relations d'objet peut déclencher un délire dans l'analyse. Il s'agit de ne pas authentifier l'imaginaire aux dépens de la reconnaissance symbolique. Ainsi, la question pour identifier cette relation imaginaire et définir ce qu'implique l'authentification ou non, est une partie importante de cette recherche. Certainement, je n'ai entrepris cette démarche dans aucun des trois entretiens, mais la question est de savoir pourquoi. Qu'ai-je fait qui ne l'a authentifié dans aucun cas ? Autrement dit, qu'est-ce que je n'ai pas touché dans les dialogues ? Et de l'autre côté, qu'est-ce qui a donc été authentifié au niveau symbolique ? Ces questions sont dans le versant signifiant du dialogue. Nous avons déjà posées celles qui concernent le versant jouissance.

Pour indiquer, alors, objets et statuts, Lacan divise la situation initiale, entre la mère et l'enfant, en deux perspectives. En premier lieu, il fait l'inventaire du point de vue de l'enfant. Depuis sa naissance deux types d'objet entrent en jeu, réel et symbolique. En effet, nous pouvons les situer dans les premiers moments du graphe mythique, avant la constitution du registre imaginaire. En partant du registre signifiant et ici du registre de l'objet, on peut essayer de faire une articulation entre les deux discours, cela grâce aux renvois au départ d'un Séminaire à l'autre. Sans doute on ne peut parler de la chaîne signifiante sans se rapporter à l'objet et vice-versa. En second lieu, Lacan tourne le point de vue vers la mère et ses rapports avec cet objet imaginaire qui est le phallus. Le cadre de ce double examen est le chapitre IV du Séminaire, « La dialectique de la frustration ». Voyons, donc ces analyses.

9.3.3.3.2.1 Les objets côté enfant :

L'objet réel : dédoublement entre l'objet du besoin et celui de l'appel

Dans la toute première relation mère-enfant nous avons trois éléments : l'enfant comme sujet ; la mère, comme agent ; et l'objet réel de satisfaction du besoin. L'objet réel est l'objet de la satisfaction du besoin. Ces objets sont réels, parce qu'ils « ont une influence sur le sujet » sans que nécessairement ils soient perçus en tant qu'objets. Ils n'impliquent pas non plus « qu'une distinction moi-non moi ait été établie ». Bref, il n'y a pas encore constitution de l'autre pour le sujet. On est dans le graphe du premier étage du séminaire VI, avant le stade du miroir. Les choses commencent, donc, dans le réel, mais deux événements font très tôt des changements dans cette relation initiale mère-enfant et préparent le chemin pour l'arrivée d'un autre objet, cette fois essentiellement symbolique, le don. Le premier événement est du côté de la mère comme agent ; et le deuxième, du côté de l'enfant en tant que sujet.

1) Un élément nouveau : la condition de l'ordre symbolique : La mère est l'agent. « L'objet n'a d'instance, n'entre en fonction, que par rapport au manque. Et dans ce rapport fondamental qui est rapport de manque à l'objet, il y a lieu d'introduire cette notion d'agent. Cet agent introduit un élément nouveau, la présence et l'absence. En effet, en fonction d'une périodicité, des trous et des carences vont établir un autre mode de relation du sujet ».

L'introduction dans l'expérience de l'enfant du couple d'opposition présence-absence introduit, à son tour une autre chose : « Ce qui est par là introduit est ce qui tend naturellement à s'endormir au moment de la frustration. L'enfant se situe donc entre la notion d'un agent, qui participe déjà de l'ordre de la symbolité, et le couple d'opposition présence-absence ». Donc, il se situe entre la mère symbolique et le couple fondateur de l'ordre symbolique. Il fait partie d'une petite chaîne, marquée par les signes plus et moins du couple symbolique. On est ici, à la fin du graphe mythique aux bouts des deux lignes. Il y a quelque chose plus au-delà de M qui a été instauré, en tant que présence-absence. Et si du côté chaîne nous avons situé le plaisir par lui-même satisfaisant comme quelque chose qui pouvait prolonger la demande, ici, sont détaillées les raisons qui renouvellent la demande côté désir.

2) la réponse de l'enfant : jeu et appel

L'introduction de ce couple auquel l'enfant aura affaire toute sa vie, va impliquer deux types de « réponses » de sa part. D'un côté en termes de jeu, dont le paradigme est le *Fort-da* observé par Freud ; et de l'autre, en termes d'être « parlant », dans l'appel. Cet appel fait que l'agent devient un objet autre, l'objet de l'appel. Voici l'explication de Lacan (IV, 67) :

[Ainsi], la mère est autre chose que l'objet primitif. Elle n'apparaît pas en tant que telle dès le départ, mais comme Freud l'a souligné, à partir de ces premiers jeux, jeux de prise d'un objet parfaitement indifférent en lui-même et sans aucune espèce de valeur biologique. C'est une balle dans l'occasion [du *Fort-da*], mais ce pourrait être aussi bien n'importe quoi qu'un petit enfant de six mois fait passer par-dessus le bord de son lit pour le rattraper ensuite. **Ce couplage présence-absence, articulé extrêmement précocement par l'enfant, connote la première constitution de l'agent de la frustration, qui est à l'origine la mère.**

[...]

Cet élément nouveau introduit par la mère, la présence-absence n'est pas seulement posée comme tel objectivement [dans les jeux], mais il est articulé par le sujet, dans le registre de l'appel. [C'est le ressort du graphe mythique] **L'objet maternel est proprement appelé quand il est absent – et quand il est présent, rejeté, dans le même registre que l'appel, à savoir par une vocalise.**

Côté jeu, nous trouvons un autre objet important pour notre recherche. Ces objets qui sont entrés en scène avec Mathias, les jouets. Selon ce que j'ai compris, au début, la mère est aussi perçue en tant que réelle. Mais une fois qu'elle existe aussi par son absence, l'enfant témoigne d'une nouvelle vision : son appel s'adresse à quelqu'un, et ce quelqu'un cesse d'être un agent pour devenir un objet, celui de l'appel. À travers ces jeux avec un objet « parfaitement indifférent en lui-même et sans aucune espèce de valeur biologique », il témoigne

de ce changement de perspective. Autrement dit, un objet symbolique s'est constitué. Si on peut le traduire, il s'agirait de un : « Viens-**toi** ! ». Souvent, on peut observer que les enfants en train de faire cette élaboration symbolique, ne disent pas seulement des syllabes alternantes, type *fort-da*, mais aussi s'amuse et rigolent beaucoup. Le petit enfant que Freud a observé jouait avec une petite bobine en la jetant loin de lui et puis en la ramenant vers lui. Chaque mouvement était accompagné d'une ces deux esquisses de parole : *fort*, pour l'aller et *da* pour le retour. Il faut dire que sa mère venait de le laisser pour sortir de la maison. Il avait bien compris qu'elle était partie et qu'elle reviendrait²⁸⁰.

Il me semble que le regard et la voix font partie un peu de cette série des « objets » qui ne servent pas à satisfaire un besoin. On peut constater, dans l'expérience avec des petits enfants de cet âge, que jouer avec eux à cacher et à découvrir le regard est aussi une source de plaisir et jouissance qui mène à des progrès symboliques importants. Ces jeux sont l'antécédent des jeux de cache-cache que les enfants un peu plus grands adorent et demandent souvent. Comme il s'agit de structure plutôt que de développement, on trouve que, éventuellement, même des enfants plus âgés ne méprisent pas l'opportunité de faire une telle symbolisation²⁸¹.

A ce sujet, j'ai me rappelle une petite expérience qui m'a étonnée et interpellée beaucoup l'époque. Lorsque j'étais professeure, un jour, que je vérifiais que, pendant la récréation les élèves n'étaient pas dans les salles de classe, j'ai trouvé un de mes élèves, un jeune homme de 16 ans, caché sous les chaises de notre salle de classe. En fait, il ne voulait pas éviter de sortir pour rester dans la salle comme beaucoup le font. Non, il a commencé à jouer à cache-cache avec moi, comme si malgré sa taille et son âge, il pouvait se cacher facilement dans la jungle des chaises ! Je ne pouvais pas le croire. Cependant, j'ai compris que quelque chose d'important se produisait dans ce jeu « anachronique » et je l'ai suivi dans la mesure du possible. Je commençais à reconnaître à l'époque ces petits détails où la psychose ordinaire s'exprime dans les faits et les discours chez quelques-uns de mes élèves. Et ce même garçon, par exemple, ne supportait pas qu'on le regarde. Maintenant, donc, je comprends le pourquoi et la liaison entre cette attitude et le jeu de cache-cache. Etant donné l'importance de ces objets, regard et voix, il y a d'autres raisons pour que les enfants et, même, les plus âgés, privilégient ce type de jeu, mais je trouve ici, finalement, la cause initiale de cette préférence. Il s'agit de la symbolisation de cet objet réel qui est la mère ou qui peut l'être.

Et côté appel, nous trouvons le noyau symbolique du refus : « L'objet maternel est proprement appelé quand il est absent – et quand il est présent, rejeté, dans le même registre que l'appel, à savoir par une vocalise ». On a quelque chose qui n'est pas ce qu'on a appelé. On a appelé une maman et on a, par exemple, son sein, le biberon, une couche propre ou une couverture chaude, éventuellement, des mots, mais jamais la maman en tant que telle. Ainsi, dans la demande, l'Autre sait que sa réponse apportera toujours, au possesseur, cette sorte d'insatisfaction, ce côté décevant.

²⁸⁰ L'histoire est racontée et analysée par Freud dans *Plus au-delà du principe du plaisir* (1920).

²⁸¹ Cf. Mon article sur ce sujet : « « Les Roms, qui sont les Roms ? » Une petite histoire dans les temps de la psychanalyse », dans : *Lacan quotidien* N° 532 du Lundi 28 septembre 2015.

À partir de cette logique on peut comprendre un peu mieux que le désir ait besoin d'intermédiaires, de truchements, pour arriver à l'Autre. Or, ce que ce registre désirant met en relief, est son contraste profondément insatisfaisant par rapport, à celui de l'autre bout du graphe (graphe mythique, « conséquences du passage avec plein succès de la demande »), celui de la chaîne signifiante, où se situe le plaisir « par lui-même satisfait ». C'est le registre que Lacan distingue ici comme celui de l'appel et du refus, celui de la « vocalise ». Nous voyons, donc, en détail ce qui arrive au troisième temps du graphe mythique plus au-delà de M et de A. Dans son jeu, sans doute, l'enfant reproduit cet appel et son refus. Les « ici » et « là-bas » du *fort* et du *da*, correspondent, donc à un « Viens-toi ! » et « Vas-toi ! » de ce registre vocalisé.

L'objet symbolique, le don :

Ces deux événements, donc, permettent la constitution d'un objet symbolique, nous dit Lacan, le don. Il l'introduit à partir des conséquences que l'instauration basique de l'ordre symbolique ont pour l'enfant :

Bien entendu, cette scansion de l'appel est loin de nous donner dès l'abord tout l'ordre symbolique, mais elle :

a) nous en montre l'amorce, puisque dans l'opposition plus et moins il y a déjà virtuellement l'origine, la naissance, la possibilité, la condition fondamentale d'un ordre symbolique ; et

b) nous permet de dégager un élément distinct de la relation d'objet réel et direct.

Quel est cet élément dégagé de la relation réelle à travers l'appel de l'enfant à la mère ? Le don. Ce quelque chose qui se donne gratuitement et volontairement. Bref, une preuve d'amour, d'appréciation, d'estime. Or comment cela se produit-il ? Et c'est là, dans le « don », où nous trouvons la racine des objets pouvant devenir objets du désir. Nous commençons à comprendre, donc, le caractère symbolique et échangeable. Pour l'expliquer, Lacan détermine une petite séquence où les deux objets, celui du besoin et celui de l'appel, la mère, sont en jeu pour le sujet, au moyen du couple symbolique. Cette couple implique un curieux et possible échange de statut entre ces objets. Le réel peut devenir symbolique et le symbolique, réel. On pourrait nommer cette séquence de la manière suivante :

1) La mère comme objet de l'appel, symbolique, et les objets du besoin en tant que réels.

2) La mère qui ne répond pas, réel.

3) Structuration de la réalité : la mère comme une puissance qui peut donner ou refuser des objets réels en tant que dons ; et les objets devenus symboliques.

Voyons en détail ce processus. Quand la mère répond aux appels de l'enfant, elle s'inscrit dans la structuration symbolique qui la fait objet présent-absent, en fonction de ces appels mêmes. Si à un moment donné, elle ne répond pas, elle devient, alors, réelle. Pourquoi ? (IV, 68) :

Jusque-là, elle existait dans la structuration en tant qu'agent, distinct de l'objet réel qui est l'objet de la satisfaction de l'enfant.

Lorsqu'elle ne répond plus, lorsque, en quelque sorte, elle ne répond plus qu'à son gré, elle sort de la structuration, et elle devient réelle, c'est-à-dire qu'elle devient une puissance. **Cela remarquons-le, est aussi l'amorce de la structuration de toute réalité par la suite.**

Corrélativement, se produit un renversement de la position de l'objet. Tant qu'il s'agit d'une relation réelle, le sein – prenons-le comme exemple –, on peut le faire aussi enveloppant que l'on veut. Par contre, à partir du moment où la mère devient puissance, et comme telle réelle, et que c'est d'elle que manifestement dépend pour l'enfant l'accès aux objets, que se passe-t-il ? **Ces objets qui étaient jusque-là, purement et simplement, objets de satisfaction, deviennent de la part de cette puissance, objets de don.**

[...]

Et les voilà maintenant, de la même façon, ni plus ni moins, que la mère jusqu'à présent, susceptibles d'entrer dans la connotation présence-absence, comme dépendant de **cet objet réel qu'est désormais la puissance maternelle.**

[...]

Bref, **les objets au sens où nous l'entendons ici**, qui n'est pas métaphorique, **les objets saisissables, possédables, les objets que l'enfant veut retenir auprès de lui, ne sont plus tellement des objets de satisfaction, mais ils sont la marque de la valeur de cette puissance qui peut ne pas répondre, et qui est la puissance de la mère.**

En d'autres termes, la mère est devenue réelle et l'objet symbolique. L'objet vaut comme le témoignage du don venant de la puissance maternelle. **L'objet a dès lors deux ordres de propriété satisfaisante**, il est deux fois objet possible de satisfaction – comme précédemment, il satisfaisait à un besoin, mais aussi il symbolise une puissance favorable.

À ce moment que je suis en train de vous décrire, de réalisation de la mère, c'est elle qui est toute-puissance, ce n'est pas l'enfant. **C'est un moment décisif, où la mère passe à la réalité à partir d'une symbolisation tout à fait archaïque.** Et à ce moment, la mère peut donner n'importe quoi. [...] **Ce qui compte, vous allez le voir, ce sont les carences, les déceptions, qui touchent à la toute-puissance maternelle.**

Voilà donc l'enfant qui est en présence de quelque chose qu'il a réalisé comme puissance. **Ce qui se situait jusque-là sur le plan de la première connotation présence-absence, passe tout d'un coup à un autre registre, et devient quelque chose qui peut se refuser et qui détient tout ce dont le sujet peut avoir besoin.** Et même s'il n'a pas besoin, dès lors que cela dépend de cette puissance, cela devient symbolique.

Comme si la lumière du réflecteur présence-absence s'était déplacée sur les objets du besoin, auparavant réels et sans importance, ils sont touchés, donc par le Roi Midas signifiant. Maintenant ce sont eux qui, à la place de la mère, peuvent être présents ou absents, donc, « appelés » ; c'est-dire, demandés et refusés. Ils sont, en tant que choses réelles, signes de la puissance maternelle. Cette puissance, nous pouvons la situer dans le graphe à la place de l'Autre réel, celui qui peut concéder ou refuser une demande. Voilà un petit glissement qui nous fait comprendre la différence entre l'appel et la demande.

Par la suite, on appelle cet Autre réel pour lui demander des objets signes de son amour, parce qu'un appel ne peut plus faire de cet Autre son objet symbolique, c'est désormais impossible. Et des deux côtés, d'abord, à cause de la nature profondément décevante de la réponse, si elle se donne ; et, puis, si elle ne se donne pas, parce que cet Autre est passé à un autre registre que celui des

objets symboliques. Il est passé au registre réel de la puissance qui peut donc, « se refuser », puisqu'elle « détient tout ce dont le sujet peut avoir besoin » ou non. Et c'est cela, donc, la réalité constituée, celle où les objets en tant que dons commencent à s'échanger entre eux par la valeur qu'ils ont. Je souligne la remarque de Lacan : « **les objets au sens** où nous l'entendons ici, **qui n'est pas métaphorique, les objets saisissables**, possédables, les objets que l'enfant veut retenir auprès de lui, ne sont plus tellement des objets de satisfaction, mais ils **sont la marque de la valeur de cette puissance qui peut ne pas répondre, et qui est la puissance de la mère** ». Voilà les deux statuts des objets en tant que dons, réels et symboliques. Or, en tant que symboliques, ces objets sont dépouillés de valeur biologique. Ils prennent la valeur de cette puissance au moyen de ce troisième terme qu'il y a entre les deux comme élément d'équivalence, le couple présence-absence :

Mère, objet de l'appel= présente-absente
 Objet de besoin donné = présent-absent
 Puissance maternelle = don

Du même, l'enfant qui était avant entre l'agent, la mère symbolique et le couple fondateur de l'ordre symbolique, peut entrer, donc, aussi dans cette chaîne métonymique des dons : Puissance maternelle = don = enfant

Plus loin, dans le Séminaire, Lacan va se référer aux mouvements de ces objets réels marqués par une valeur symbolique. Dans la première de ces références, Lacan insiste sur le fait que la valeur des objets est déterminée dans un rapport intersubjectif. Et c'est ce qui m'intéresse ici.

(P. 174) : chaque fois que la pulsion apparaît dans l'analyse ou ailleurs, elle doit être conçue, **quant à sa fonction économique**, par rapport au déroulement d'une relation symboliquement définie. Le schéma primitif que je vous ai donné de la structure symbolique de l'amour ne nous donne-t-il pas de quoi l'éclairer ?

Partons du support de la première relation amoureuse, de **la mère en tant qu'elle est l'objet d'appel**, et donc objet autant absent que présent. Il y a d'une part ses dons, qui sont signes d'amour, et comme tels ne sont que tels, c'est-à-dire, de ce fait, annulés en tant qu'ils sont toute autre chose que signes d'amour. Il y a d'autre part les objets de besoin, qu'elle présente à l'enfant sous la forme de son sein. Ne voyez-vous pas qu'entre les deux, c'est d'un équilibre et d'une compensation qu'il s'agit ? **Chaque fois qu'il y a frustration d'amour, celle-ci se compense par la satisfaction du besoin. C'est pour autant que la mère manque à l'enfant qui l'appelle, qu'il s'accroche à son sein, et que ce sein devient plus significatif que tout.** Tant qu'il l'a dans la bouche et qu'il s'en satisfait, d'une part l'enfant ne peut pas être séparé de la mère, d'autre part cela le laisse nourri, reposé et satisfait. La satisfaction du besoin est ici la compensation de la frustration d'amour, et elle commence en même temps à devenir, je dirai presque, son alibi.

La valeur prévalente que prend l'objet, en l'occasion le sein ou la tétine, est fondée sur ceci – un objet réel prend sa fonction en tant que partie de l'objet d'amour, il prend sa signification en tant que symbolique, et la pulsion s'adresse à l'objet réel en tant que partie de l'objet symbolique. C'est de là que s'ouvre toute compréhension possible de l'absorption orale et de son mécanisme soi-disant régressif [cf. schéma de formes de l'objet petit a], qui peut intervenir dans toute relation amoureuse. **Dès lors qu'un objet réel qui satisfait un besoin réel a pu devenir élément de l'objet symbolique, tout autre objet pouvant satisfaire un**

besoin réel peut venir se mettre à sa place, et au premier rang, cet objet déjà symbolisé, mais aussi parfaitement matérialisé qu'est **la parole**.

Dans la mesure où la régression orale à l'objet primitif de dévoration vient en compensation de la frustration d'amour, cette réaction d'incorporation donne son modèle, son moule, son *Vorbild*, à cette sorte d'incorporation qu'est l'incorporation de certains paroles parmi d'autres, laquelle est à l'origine de la formation précoce de ce que l'on appelle le surmoi. **Ce que, sous le nom de surmoi, le sujet incorpore, est quelque chose d'analogue à l'objet de besoin, non pas en tant qu'il serait lui-même le don, mais en tant qu'il est le substitut au défaut du don**, ce qui n'est pas du tout pareil.

Nous reviendrons sur cette citation à l'occasion des graphes des entretiens, parce qu'elle nous indique ces deux statuts de la parole que nous pouvons identifier chez Marcelo et Mathias, celui du surmoi avec lequel commencent les entretiens, et celui de la parole avec lequel ils finissent. Sans doute les objets de la jouissance, en tant que réels, la nourriture chez Marcelo et les chaussures, chez Mathias ont changé son statut grâce à la valeur de don que les paroles du surmoi ont pu acquérir pendant les entretiens. Ils ont changé son statut de réel en symbolique. Dans la citation suivante, Lacan va plus loin dans cette explication de la fonction du don en tant qu'objet d'échange :

(P. 181) : originellement, la frustration –non pas n'importe quelle frustration, mais celle qui est utilisable dans notre dialectique – n'est pensable que comme **le refus de don**, en tant que le don est symbole de l'amour.

(P. 182) : J'ai parlé de don. **Le don implique tout le cycle de l'échange, où le sujet s'introduit aussi primitivement que vous pouvez le supposer**. Il n'y a don que parce qu'il y a une immense circulation de dons qui recouvre tout l'ensemble intersubjectif. **Le don surgit d'un au-delà de la relation objectale, puisqu'il suppose derrière lui tout l'ordre de l'échange où l'enfant est entré, et il ne peut surgir de cet au-delà qu'avec le caractère qui le constitue comme proprement symbolique. Rien n'est don qui ne soit constitué par l'acte qui l'a préalablement annulé ou révoqué**. C'est sur un fond de révocation que le don surgit, c'est sur ce fond, et en tant que signe de l'amour, d'abord annulé pour réapparaître ensuite comme pure présence, que le don se donne ou non à l'appel.

[...] l'appel ne peut pas être soutenu isolément, comme nous le montre l'image freudienne du petit enfant avec son *Fort-da*. Déjà au niveau de l'appel, il faut qu'il y ait en face son contraire. Appeler le repère. Si l'appel est fondamental, fondateur dans l'ordre symbolique, c'est pour autant que ce qui est appelé peut être repoussé. L'appel est déjà une introduction, totalement engagée dans l'ordre symbolique, à la parole.

Le don se manifeste à l'appel. L'appel se fait entendre quand l'objet n'est pas là. **Quand il est là, l'objet se manifeste essentiellement comme n'étant que signe du don**, c'est-à-dire **comme rien en tant qu'objet de satisfaction**. Il est justement là pour être repoussé en tant qu'il est ce rien. Ce jeu symbolique a donc un caractère fondamentalement décevant. Voilà l'articulation essentielle à partir de laquelle la satisfaction se situe et prend son sens.

Je ne veux pas dire qu'il n'ait pas chez l'enfant, à l'occasion de ce jeu, une satisfaction accordée à ce qui serait un rythme vital. Je dis que toute satisfaction mise en cause dans la frustration y vient sur le fond du caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique. La satisfaction n'est ici que substitut, compensation. L'enfant écrase ce qu'a de décevant le jeu symbolique, dans la saisie orale de l'objet réel de satisfaction, le sein dans l'occasion. Ce qui l'endort dans cette satisfaction, c'est justement sa déception, sa frustration, le refus qu'à l'occasion il a éprouvé.

La douloureuse dialectique de l'objet, à la fois là et jamais là, à laquelle il s'exerce, nous est symbolisé dans cet exercice génialement saisi par Freud à l'état pur, dans sa forme détachée. C'est le fond de la relation du sujet au couple présence-absence, relation à la présence sur fond d'absence, à l'absence en tant qu'elle constitue la présence. L'enfant écrase dans la satisfaction l'inassouvissement fondamental de cette relation. Il endort le jeu dans la saisie orale. Il étouffe ce qui ressort de la relation fondamentalement symbolique.

Rien dès lors étonnant pour nous à ce que ce soit justement dans le sommeil que se manifeste la persistance du désir sur le plan symbolique. Je vous le souligne à cette occasion, même le désir de l'enfant n'est jamais lié à la pure et simple satisfaction naturelle. Voyez le rêve prétendu archi-simple qu'est le rêve infantile, celui par exemple de la petite Ana Freud. Elle dit en rêve – *framboise, flan, etc.* Tous ces objets sont pour elle des objets transcendants. Ils sont d'ores et déjà si bien entrés dans l'ordre symbolique que ce sont tous des objets interdits. Rien ne nous force à penser que la petite Anna Freud fut inassouvie ce soir-là, bien au contraire. **Ce qui se maintient dans le rêve comme un désir, certes exprimé sans déguisement, mais avec toute la transposition de l'ordre symbolique, c'est le désir de l'impossible.**

Et finalement, la parole est située comme le « don » type :

(P. 188-89) : Le sujet humain n'est pas seulement averti du cri comme de quelque chose qui, à chaque fois, signale un objet [signe]. [...] Dès l'origine, le cri est fait pour qu'on en prenne acte, voire pour qu'on ait, au-delà, à en rendre compte à un autre. Il n'est que de voir le besoin essentiel qu'a l'enfant de recevoir ces cris modelés et articulés qui s'appellent des paroles, et l'intérêt qu'il prend au système de langage par lui-même. **Le don type, c'est justement le don de la parole, parce qu'en effet le don est ici, si je peux dire égal en son principe.** Dès l'origine, l'enfant se nourrit de paroles autant que de pain, et il périt des mots. Comme le dit l'Evangile, l'homme ne périt pas seulement par ce qui entre dans sa bouche, mais aussi par ce qui en sort.

Donc, dans la perspective de l'enfant, il est clair, que les objets réels peuvent devenir symboliques, c'est-à-dire, dons. Il est clair aussi que ces dons peuvent s'échanger entre eux, puisqu'ils ont la même valeur, symbolique, ils peuvent être ou non présents. Et finalement que, d'un côté l'enfant lui-même peut entrer dans cette chaîne, en tant qu'objet d'échange ; mais que, aussi en tant que sujet, dans une relation intersubjective il peut donner et recevoir cet objet privilège qui est la parole. Voyons, alors, côté mère, comment le registre imaginaire des objets entre en jeu dans la situation analytique impliquée.

9.3.3.3.2.2 L'objet dans la perspective de la mère : l'objet imaginaire

Posons maintenant la question à partir d'un tout autre point de départ.

Freud nous dit que **dans le monde des objets, il y en a un dont la fonction est paradoxalement décisive, à savoir le phallus. Cet objet est défini comme imaginaire**, il n'est aucunement possible de le confondre avec le pénis dans sa réalité, **c'en est à proprement parler la forme, l'image érigée.** Ce phallus a un rôle décisif que sa nostalgie comme sa présence, ou son instance, dans l'imaginaire, se trouvent, semble-t-il, plus importants encore pour les membres de l'humanité auxquels il manque le corrélat réel, à savoir, les femmes, que pour ceux qui peuvent s'assurer d'en avoir réalité, et dont toute la vie sexuelle est pourtant subordonnée au fait qu'imaginaires ils en assument bel et bien l'usage, et qu'en fin de compte, ils l'assument comme licite, comme permis – c'est-à-dire, les hommes.

[...]

Freud pour sa part nous dit que la femme a, au nombre de ses manques d'objet essentiels, le phallus, et que cela a le rapport le plus étroit avec sa relation à l'enfant. Pour une simple raison – si la femme trouve dans l'enfant une satisfaction, c'est très précisément pour autant qu'elle trouve en lui quelque chose qui calme en elle, plus ou moins bien, son besoin de phallus, qui le sature. À ne pas faire entrer cela en ligne de compte, nous méconnaîtrons non seulement l'enseignement de Freud, mais des phénomènes qui se manifestent à tout instant dans l'expérience.

Voici donc la mère et l'enfant dans un certain rapport dialectique. L'enfant attend quelque chose de la mère, il en reçoit aussi quelque chose [les signes de son amour]. Nous ne pouvons pas ne pas y introduire ceci. Disons, de façon approximative, [...] que l'enfant peut se croire aimé pour lui-même.

La question est alors celle-ci – que se passe-t-il dans la mesure où l'image du phallus pour la mère n'est pas complètement ramenée à l'image de l'enfant ? Où il y a diplopie, division de l'objet désiré soi-disant primordial ? **Loin d'être harmonique, le rapport de la mère à l'enfant est doublé, d'un côté, par le besoin d'une certaine saturation imaginaire, et de l'autre, par ce qu'il peut y avoir en effet de relations réelles efficaces avec l'enfant,** à un niveau primordial, instinctuel, qui reste en définitive mythique. Il y a toujours pour la mère quelque chose qui reste irréductible dans ce dont il s'agit. En fin de compte, si nous suivons Freud, nous dirons que l'enfant en tant que réel symbolise l'image. Plus précisément – l'enfant en tant que réel prend pour la mère la fonction symbolique de son besoin imaginaire – les trois termes y sont.

Toutes sortes de variétés vont là pouvoir s'introduire. Toutes sortes de situations déjà structurées existent entre l'enfant et la mère. **À partir du moment où la mère est introduite dans le réel à l'état de puissance, la possibilité s'ouvre pour l'enfant d'un objet intermédiaire comme tel, comme objet de don.** La question est de savoir à quel moment, et comment, l'enfant peut être introduit directement à la structure symbolique-imaginaire-réelle, telle qu'elle se produit pour la mère. Autrement dit, à quel moment l'enfant peut-il entrer dans – et assumer d'une façon, nous le verrons, plus ou moins symbolisée – la situation imaginaire, réelle, du rapport à ce qu'est le phallus pour la mère ? **À quel moment l'enfant peut-il, dans une certaine mesure, se sentir dépossédé lui-même de quelque chose qu'il exige de la mère, en s'apercevant que ce n'est pas lui qui est aimé, mais une certaine image ?**

Il y a ici quelque chose qui va plus loin. **Cette image phallique, l'enfant la réalise sur lui-même, et c'est là qu'intervient à proprement parler la relation narcissique.** Au moment où l'enfant appréhende la différence de sexes, dans quelle mesure cette expérience vient-elle s'articuler avec ce qui lui est offert dans la présence de la mère et dans son action ? **Comment s'inscrit alors la reconnaissance de ce tiers terme imaginaire qu'est le phallus pour la mère ?** Bien plus, **la notion que la mère manque de ce phallus, qu'elle est elle-même désirante,** non pas seulement d'autre chose que de lui-même, mais désirante tout court, c'est-à-dire, atteinte dans sa puissance, **sera pour le sujet plus décisif que tout.**

À partir de cette explication, nous pouvons comprendre mieux la phrase qui nous a guidé dans ce paragraphe (IV, 244-45): « L'enfant conçoit alors qu'il peut ne plus remplir d'aucune façon sa fonction, n'être plus rien, n'être rien de plus que ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle métonymie ». D'un côté, le phallus est, en tant qu'imaginaire, quelque chose qui a l'apparence d'être quelque chose et qui n'est rien. D'un autre côté, il entre dans la relation parce qu'il signale un couple présence-absence, dans la chaîne des objets symboliques, des dons ; donc dans la chaîne des objets

échangeables. Et, finalement aussi que, dans cette situation analytique, cette reconnaissance que chez la mère il manque quelque chose, est décisive pour l'enfant.

On dirait que si la symbolisation primordiale est un premier pas important et inaugural dans les rapports de l'enfant avec sa mère, cette reconnaissance est le pas décisif suivant. Cette reconnaissance qui commence au moment où l'enfant s'aperçoit de la différence des sexes ne finit que lorsqu'il réalise que sa mère est essentiellement désirante. Cela atteint sa puissance et fait de la mère, alors, une fois de plus, un objet symbolique, avec la valeur qu'elle implique. Voilà l'importance de cette découverte. Nous pouvons, donc, nous poser la question, dans les entretiens de Marcelo et Mathias où le phallus a été présent, de ce qui s'est passé à l'égard de cette reconnaissance. Je crois que, avec cette question et ces éléments cliniques, nous pouvons passer maintenant à la troisième phrase qui va situer la métonymie dans le discours. En revenant au mot d'esprit, nous pourrions certainement trouver plus d'éléments pour comprendre ce qui s'est passé dans nos entretiens, en termes signifiants. Si les mots d'esprit touchent quelque chose dans l'inconscient, ce doit être en quelque sorte des signifiants en relation avec cette puissance maternelle ou paternelle, à laquelle on souhaiterait, cependant, ne pas porter atteinte.

9.3.3.3.3 « Si ces clichés [du roman réaliste] nous intéressent, c'est parce que, derrière cela, ils visent toujours autre chose. Ils visent précisément ce qui a l'air d'être le plus contraire, c'est-à-dire, tout ce qui manque ».

Cette phrase est la dernière des trois du Séminaire IV avec lesquelles j'ai voulu explorer ce que signifie le premier terme que Lacan donne pour expliquer ce qui est le glissement métonymique, « la radicale perversion des désirs humains ». Cette phrase relie ce premier terme de caractère clinique qui nous avait menés au Séminaire IV, aux autres trois de caractère plus général qui l'accompagnaient dans le chapitre IV du Séminaire V : glissement, décentrement et réduction de sens. Donc, cette citation relie, en termes de l'étude de la métonymie, la citation correspondante du Séminaire IV avec le chapitre IV du Séminaire V que nous sommes en train d'étudier à travers les quatre termes de référence. Je continue, alors, avec l'examen de ces trois termes discursifs dans le moment de conclure que marque ce chapitre IV du Séminaire V, « Le veau d'or ».

Dans ce moment de conclure, Lacan va se référer aux procédures du roman réaliste et va reprendre les deux mots d'esprit, à partir desquels il avait ouvert l'instant du regard du chapitre, *Famillionnaire* et le *Veau d'or*. Je rappelle, son objectif est de nous expliquer **la dimension de la valeur** qui détermine les effets de la ligne métonymique du discours. Cette dimension s'oppose à celle du sens de la ligne métaphorique.

9.3.3.4 Les autres trois termes de référence métonymique : glissement, décentrement et réduction de sens

« Si ces clichés [du roman réaliste] nous intéressent, c'est parce que, derrière cela, ils visent toujours autre chose. Ils visent précisément ce qui a l'air d'être le plus contraire, c'est-à-dire, tout ce qui manque ».

Nous pouvons nous rappeler, par exemple, les sabots des chansons. Au début d'*En passant par la Lorraine*, ils ont une existence, mais à la fin de la chanson, ils finissent par n'être rien, dans la mesure où ils s'intègrent au refrain de la chanson. Et, au niveau du sens, ils renvoient à autre chose, la chanson de Brassens est explicite, derrière eux, il y a les jambes, par exemple.

Ainsi, la procédure réaliste montre que ces clichés « visent toujours autre chose », précisément « ce qui a l'air d'être le plus contraire, c'est-à-dire, tout ce qui manque ». Dans les trois Séminaires, III, IV et V, Lacan nous donne des exemples de cette procédure réaliste. Cet énoncé du Séminaire IV nous servira de guide, mais, pour les exemples, je reprends ceux du Séminaire V. Je rappelle que ces exemples vont illustrer cette procédure tout à fait paradoxale, qui opère grâce à trois termes difficiles à concilier : glissement, décentrement et réduction de sens. Voyons.

9.3.3.4.1 Glissement de sens

Il s'agit ici d'un fragment de *Bel-Ami* de Maupassant où on décrit un repas. On ne peut pas en résumer la trame, parce que, en fait peu des choses arrivent. « Tout est dans le détail », signale Lacan. Et voici deux éléments qui rendent ininterprétable le roman, comme le *Witz* du Veau d'or dans la bouche de Heine. L'auteur :

- a) **Ne va jamais au-delà de** ce qui se passe dans la suite des événements et de leur notation en des termes aussi concrets qu'il est possible ;
- b) **tout en mettant constamment**, non seulement le héros, mais tout ce qui l'entoure, dans une position toujours double, de telle sorte qu'une diplopie est à tout instant présente à l'endroit de l'objet fût-ce le plus immédiat.

Lisons, alors, à la lumière de ce que Lacan dit de l'évènement et de la signification de la diplopie :

Les huîtres d'Ostende furent apportées, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées en des coquilles, et fondant entre le palais et la langue ainsi que des bonbons salés. Puis, après le potage, on servit une truite rose comme la chair de jeune fille ; et les convives commencèrent à causer [...] Ce fut le moment de sous-entendus adroits, des voiles levés par des mots, comme on lève des jupes, le moment des ruses de langage, des audaces habiles et déguisées, de toutes les hypocrisies impudiques, de la phrase qui montre des images dévêtues avec des expressions couvertes, qui fait passer dans l'œil et dans l'esprit la vision rapide de tout ce qu'on ne peut pas dire, et permet aux gens du monde une sorte d'amour subtil et mystérieux, une sorte de contact impur des pensées par l'évocation simultanée, troublante et sensuelle comme une étreinte,

de toutes les choses secrètes, honteuses et désirées de l'enlacement. On avait apporté le rôti, les perdreaux...

Voici le commentaire de Lacan :

Cet alibi perpétuel qui fait que vous ne savez pas si c'est la chair de la jeune fille ou la truite qui est sur la table, permet à la description réaliste, comme on dit, de se dispenser de toute référence abyssale à quelque sens ou trans-sens que ce soit, poétique ou moral ou autre. Voilà qui éclaire suffisamment, me semble-t-il, ce que j'indique quand je dis que c'est dans une perspective de perpétuel glissement du sens que tout discours qui vise à aborder la réalité, est forcé de se tenir. C'est ce qui fait son mérite, et ce qui fait aussi qu'il n'y a pas de réalisme littéraire. Dans l'effort de serrer de près la réalité en l'énonçant dans le discours, on ne réussit jamais à rien d'autre qu'à montrer ce que l'introduction du discours ajoute de désorganisant, voire de pervers, à cette réalité.

Maintenant nous comprenons trois choses : que ce discours est à situer, donc, dans la ligne des graphes, dont trajet va de l'Autre au Je, β , à travers l'objet, β' . Ensuite, que c'est pour cela que les désirs ne peuvent arriver à l'Autre que morcelés, brisés. Il est impossible de capturer la réalité d'une autre manière : « Dans l'effort de serrer de près la réalité en l'énonçant dans le discours, on ne réussit jamais à rien d'autre qu'à montrer ce que l'introduction du discours ajoute de désorganisant, voire de pervers, à cette réalité ». Et finalement, que cette impossibilité c'est quelque chose déterminé par le glissement constant du sens dans la chaîne. Dans cet exemple, on peut se demander, donc, de quelle chair on parle ? De celle de la jeune fille ou de celle de la truite ? Et d'ailleurs, qui parle de cette chair ? Le romancier ou les personnages ? Ce qui est frappant, c'est de savoir que ce comportement de la chaîne signifiante, on ne le trouve pas seulement dans la littérature, mais aussi dans le discours qui court dans la bouche de celui qu'on entend en analyse.

9.3.3.4.2 Décentrement du sens

Pour ce terme, Lacan cite une amusante série de *Nouvelles en trois lignes* de Félix Fénéon et diffusée à l'époque dans le journal *Le Matin*. Contrairement au cas précédent, il s'agit ici d'une chaîne extrêmement courte. Il suffit de trois lignes pour raconter les événements. Il n'y a pas de détails et, cependant, il y a aussi un glissement du sens spécial que Lacan appelle « décentrement ». Ce glissement réside dans le fait qu'on ne sache pas où s'arrêter pour placer le « centre de gravité, le point d'équilibre » de la phrase. Voici l'exemple que Lacan commente :

Derrière un cercueil, Mangin, de Verdun, cheminait. Il n'atteignit pas, ce jour-là, le cimetière. La mort le surprit en route.

C'est un fait connoté avec une rigueur impersonnelle, et avec le moins de mots possibles. Tout l'art consiste dans cette extrême réduction. Ce qu'il y a de comique ne touche aucune vérité sur le chemin de la vie. Bref, « il n'y a aucune moralité. Tout ce qui pourrait avoir un caractère exemplaire, fait l'objet d'un soigneux effacement ». Voilà, donc, la clé du décentrement, on dirait que le rigoureux récit ne passe pas, donc, par le point M du graphe. Il reste, comme la description de Maupassant dans le circuit de la réalité. Autrement dit, il y a un

point final, mais il n'y a pas de point de capiton, donc, il n'y a pas d'autre sens que celui rigoureusement explicité.

9.3.3.4.3 Réduction de sens

Pour ce terme, Lacan reprend le contraste entre les deux mots d'esprit, « *famillionnaire* » et « Veau d'or ». La perspective est à cette occasion, le caractère dérisoire, dégradant et désorganisant acquis par les deux mots d'esprit dans le glissement de sens qui est à leur origine. La différence est la place qu'ils tiennent dans le graphe. La première réduction de sens se produit au le point gamma de la rencontre du discours avec la chaîne signifiant ; la deuxième, à l'autre point, alfa, après le glissement de sens. Il est important de remarquer que dans ce point α , du code, Lacan situe L'Autre en tant que :

- a) du seul fait qu'il existe la dimension de la parole, cet Autre est chez chacun, bien qu'il puisse avoir deux personnages dans l'histoire.
- b) il est le lieu de la vérification, le témoin de ce qui se raconte
- c) il est le lieu des emplois et de la métonymie. Il s'agit, dans ce sens de l'« Autre métonymique ». En termes de Jakobson, du pôle métonymique, par opposition au pôle métaphorique, situé en M (γ).
- d) il est aussi le lieu de l'Autre qui sanctionne le mot d'esprit produit

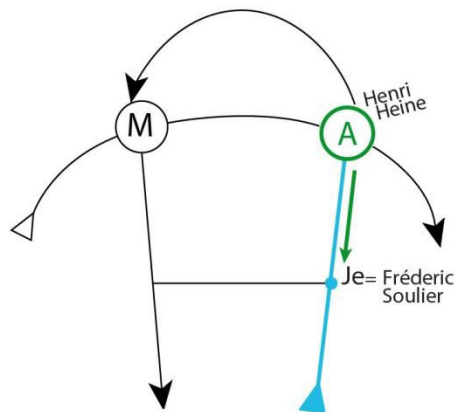
Dans la métonymie, rien ne tombe vers β' , comme dans la métaphore avec « mon millionnaire ». Tout est dans ce qui est dit. Il s'agit d'un jeu qui met en relation L'Autre, le Je qui parle et l'objet. Si quelque chose est rejeté, c'est le passage au-delà de M. Le glissement de sens empêche que ce qui s'est dit passe à travers M. Il est entièrement et immédiatement repris en tant que message pour être renvoyé vers l'Autre dans la mesure où il implique un glissement du sens du signifiant en question vers une autre signifiant présent mais inattendu. Il s'agit, comme nous avons vu dans tous les exemples précédents de sens irréductible à aucun autre. Dans le cas de la chair rose, par exemple, on ne sait pas de qui on parle, si c'est de la truite ou d'une jeune fille. Mais dans les deux cas, il n'y a rien à interpréter. Les deux sens sont irréductibles. La question est de savoir quel est finalement le sens de la conversation. C'est la dévalorisation du sens métaphorique que n'importe quel signifiant peut engendrer. Bref, la réduction de sens s'opère, donc, par rapport au sens métaphorique. Voyons, donc, les graphes correspondants à ce *Veau d'or*, selon les indications de Lacan.

9.3.3.4.3.1 L'Autre appelé comme témoin

« Il y a toujours au début de ces *Witz*, un appel à l'Autre comme lieu de la vérification ». Dans le *famillionnaire*, Hirsch Hyacinthe commence avec un ironique : *Aussi vrai, que Dieu me doit tous les bonheurs*. Ici, cet Autre est Henri Heine que Frédéric Souliers admirait beaucoup. Il l'appelle : *Ne voyez-vous pas, mon cher maître...* Nous nous rappelons, le véritable sujet est celui qui parle, celui qui parle au nom de la parole. C'est celui représenté par Dieu ou le maître dans les deux cas, ou, dans n'importe quel autre cas parce qu'il a dit quelque chose que le sujet raconte à son tour et peut ratifier. C'est pour cela que le *Witz*

est social. On a besoin de le raconter à un autre et on invoque l'Autre quand on dit, par exemple : écoutez le *Witz* qu'on m'a raconté ! Comme déjà nous l'avons vu dans le chapitre II, la deuxième personne dans la phrase vocative implique le sujet qui parle et qui en appelle à son interlocuteur, l'autre, pour parler au nom de ce troisième, cet Autre qui peut témoigner de sa parole. Aujourd'hui, cet Autre de la langue peut se situer dans le Web lorsqu'il s'agit des *Witz* qu'on a lus par internet. Si on peut les raconter c'est parce qu'on maîtrise la langue de celui qui les a produit, on les a compris et on les diffuse à son tour en invoquant la source-témoin.

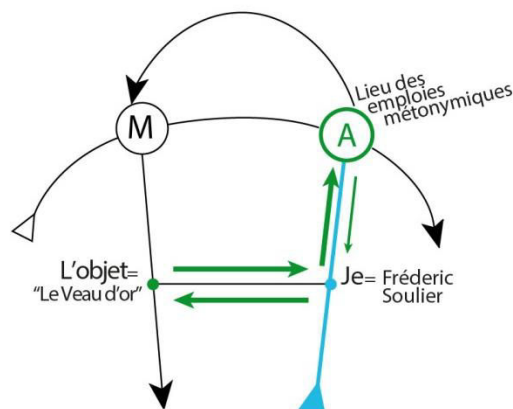
Donc, dans le premier moment de ce *Witz*, nous il y a un sujet qui parle au nom de la parole (V, 80) : « L'appel, l'invocation, tire ici du côté du Je de Henri Heine, qui est le point pivot de l'affaire » (Graphe 30) :



Graphe 30 : Le veau d'or 1: Le sujet et l'Autre : *Ne voyez-vous, mon cher maître...*

9.3.3.4.3.2 L'objet

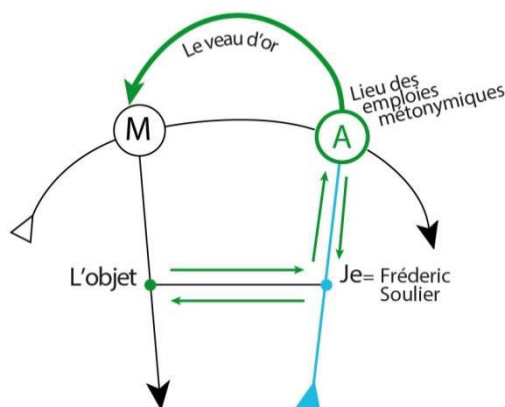
Ensuite, la phrase nomme l'objet du regard : *Comment le XIX siècle adore le Veau d'or* (V, 80) : « Nous sommes donc passés par le Je pour revenir avec *Veau d'or* en A, lieu des emplois et de la métonymie, car si ce Veau d'or est une métaphore, elle est usée, passée dans le langage » (Graphe 31) :



Graphe 31 : Le veau d'or 2 : L'objet : ... *Comment le XIX siècle adore le Veau d'or*

9.3.3.4.3.3 Le passage de la métaphore vers M

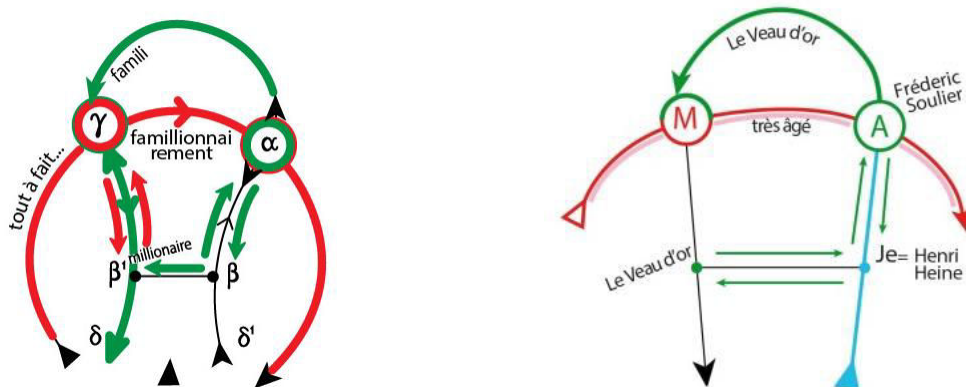
« C'est en fin de compte un lieu commun [la métaphore Veau d'or], que Soulié envoie au lieu du message par le chemin alpha-gamma classique » (Graphe 32) :



Graphe 32 : Le veau d'or 3 : Le passage de l'objet par le chemin classique α - γ

9.3.3.4.3.4 La métonymie

« À ce moment-là, c'est-à-dire entre gamma et alpha, il y a renvoi du message au code, c'est-à-dire sur la ligne de la chaîne signifiante, et en quelque sorte métonymique, le terme est repris sur un plan qui n'est plus celui dans lequel il a été envoyé, ce qui laisse parfaitement apercevoir la chute, la réduction, la dévalorisation du sens, opérée dans la métonymie ». Je place à côté le graphe de *famillionnaire* pour mieux apprécier le contraste entre les deux mots d'esprit (Graphe 33).



Graphe 33 : Le veau d'or 4 : L'opération métonymique : renvoi du message au code

Nous avons, donc, les éléments nécessaires pour comprendre comment se jouent les deux procédures dans le mot d'esprit et ses rapports avec la jouissance. Je ne crois pas qu'il ait eu un mot d'esprit dans aucun des trois entretiens. On n'a ri en aucun cas. Mais, les interventions décisives ont eu une structure semblable, puisqu'elles ont mis en jeu la jouissance traitée, celle de la parole. Nous l'avons trouvé de deux manières, celle qui arrive dans le graphe mythique dans la ligne de l'exercice signifiant et, puis, tout au long des effets métonymiques. Il nous reste à la situer en ce qui concerne l'effet métaphorique. Donc, le dernier graphe du

premier étage de ce Séminaire V va nous donner le jeu entre ces jouissances et, donc, le cadre méthodologique pour l'analyse des entretiens.

C PARTIE III : LE MOMENT DE CONCLURE, VÉRIFICATION DE L'HYPOTHÈSE : UNE JOUISSANCE A ÉTÉ TRAITÉE

ou

Le traitement de la jouissance : depuis le surmoi et la *lalangue* jusqu'à la parole et l'*apparole* à travers la fonction de l'Autre réel

Contenu :

C. Partie III : Le moment de conclure, vérification de l'hypothèse : une jouissance a été traitée

Conclusion

Annexes

Bibliographie

1 : L'instant du regard, en français

« Le nom de la chanson, dit le cavalier, s'appelle : *Yeux de morue*.

- Ah, c'est donc là le nom de la chanson ? dit Alice, en essayant de prendre un air intéressé.

- Non, vous ne comprenez pas, répliqua le cavalier, quelque peu contrarié. C'est ainsi que s'appelle le *nom* de la chanson. Son nom à elle – à la chanson- en réalité, c'est : *Le Très Vieil Homme*.

- Alors j'aurais dû dire : c'est ainsi que s'appelle *la chanson*, rectifia Alice, se corrigeant elle-même.

- Pas du tout : c'est autre chose. La chanson s'appelle : *Procédés et moyens* ; mais c'est seulement ainsi qu'elle *s'appelle*, ce n'est pas la chanson elle-même, voyez-vous bien !

- Mais qu'est-ce donc, alors, que la chanson elle-même, s'enquit Alice, complètement éberluée.

- J'y arrive, dit le cavalier. La chanson elle-même, à vrai dire, c'est *Assis sur la barrière* ; et l'air en est de mon invention »²⁸².



Pêcheur à la coquille : Bronze
-Carpeaux



Marbre

²⁸² Citation de : Manguel, Alberto. *Nouvel éloge de la folie*, op.cit., p. 26. Le fragment est extrait de l'ouvrage de Lewis Carroll : *De l'Autre côté du miroir*.

2 : Le temps pour comprendre, en anglais²⁸³

« You are sad », the Knighth said in an anxious tone : 'let me sing you a song to comfort you . »

« Is it very long ? » Alice asked, for she had heard a good deal of poetry that day. 'It's long", said the Knighth, 'but it's very, very beautiful. Everybody thar hears me sing it – either it brings the tears into theirs eyes, or else –'

« Or else what ? » said Alice, for the Knight had made a sudden pause.

« Or else it doesn't, you know. The name of the song is called * « *Haddocks'Eyes*. » »

« Oh, that's the name of the song, is it ? » Alice said, trying to feel interested.

"No, you don't understand", the Kinght said, looking a little vexed. « That's what the name is *called*. The name really *is* « *The Aged Aged man*. » »

« Then I ought to have said « That's what the *song* is called » ? » Alice corrected herself.

« No, you oughtn't : that's quite another thing ! The *song* is called « *Ways And Means* » : but that's only what it's *called*, you know ! »

« Well, what *is* the song, then ? » said Alice, who was by this time completely bewildered.

« I was coming to that », the Knight said. The song really is « A-sitting on A Gate » : and the tune's my own invention. »



Jeune fille à la coquille

-Carpeaux-

²⁸³ Carroll Lewis. *Alice's Adventures in Wonderland: And What Alice Found There*. Oxford: Oxford University Press, 2009, p. 218.

3: Le moment de conclure, en espagnol²⁸⁴

- Estás triste –dijo el caballero con voz inquieta- déjame que te cante una canción que te alegre.
 - ¿Es muy larga? preguntó Alicia, pues había oído demasiada poesía aquel día.
 - Es larga –confesó el caballero- ¡pero es tan, tan hermosa! Todo el que me la ha oído cantar...o se le han saltado las lágrimas o si no...
 - ¿O si no qué? insistió Alicia, pues el caballero se había quedado cortado de golpe.
 - O si no se les ha saltado nada, esa es la verdad. A la canción la llaman “Ojos de bacalao”.
 - ¡Ah! ¿Con que ése es el nombre de la canción, eh? - dijo Alicia intentando dar la impresión de que estaba interesada.
 - No, no comprendes – corrigió el caballero, con no poca contrariedad-. Así es como la llaman, pero su nombre en realidad es “Un anciano viejo viejo”.
 - Entonces, ¿debo decir que así es como se llama la canción? – se corrigió a su vez Alicia.
 - No, tampoco. ¡Eso ya es otra cosa! La canción se llama “De esto y de aquello”, pero es sólo como se llama, ya sabes...
 - Bueno, pues entonces, ¿cuál es esa canción?- pidió Alicia que estaba ya completamente desconcertada.
 - A eso iba – respondió el caballero. En realidad la canción no es otra que “Posado sobre una cerca” y la música es de mi propia invención.
- Y hablando de esta guisa, detuvo su caballo y dejó que las riendas cayeran sueltas por el cuello: luego empezó a cantar, marcando el tiempo lentamente con una mano, una débil sonrisa iluminando la cara bobalicona, como si estuviera gozando con la música de su propia canción.



Jeune pêcheur à la coquille

Jean Baptiste Carpeaux

²⁸⁴ Carroll, Lewis. *À través del espejo*. Argentina, ediciones del sur, 2004, p. 123.

10 LE GRAPHE DE LA DEMANDE : POINT DE DÉPART DU DISPOSITIF CLINIQUE

10.1 L'OBJECTIF CLINIQUE ET SA VOIE

À la fin du chapitre IV, « Le Veau d'or », Lacan annonce ce qu'est son objectif dans le chapitre suivant, où il nous présente le graphe mythique et celui de la demande (V, 81) : « **Nous verrons à quoi sert la mise en jeu de l'effet de sens dans les deux registres de la métaphore et la métonymie** ». Notre objectif est donc d'étudier quel est l'utilité de l'effet de sens dans ces deux registres simultanément. Du point de vue de l'énonciation, ces deux graphes, vont nous permettre d'atteindre cet objectif, en tant que lecteurs : regarder pour la première fois à quoi sert la mise en jeu de ces paradoxaux effets de sens, à partir du mot d'esprit. Et du point de vue de son contenu, cet objectif, exprimé dans les termes pratiques de « à quoi (ça) sert », coïncide avec celui de la clinique psychanalytique que nous recherchons. Cet objectif est au cœur de cette recherche, puisqu'elle s'intéresse à ce qui s'est passé, justement en termes cliniques, dans les trois entretiens. Ce que nous allons étudier ici sera le point de comparaison avec lequel nous pourrions mesurer la portée et les limites des interventions dans chaque cas clinique.

Dans ce sens et selon notre parcours, nous pouvons anticiper quelques réponses à ce « à quoi ça sert ». D'abord, « ça sert » à nous orienter sur ce qu'est l'interprétation par l'équivoque, c'est-à-dire une interprétation qui vise la jouissance. Nous avons aussi appris du Séminaire IV que, en termes cliniques, cette mise en jeu doit permettre au sujet de toucher la puissance de l'Autre en tant que réel, pour le symboliser. Du Séminaire VIII, nous avons appris que le sujet devra reconnaître aussi qu'il y a quelque chose qui lui manque, donc, reconnaître son propre caractère désirant. Et grâce aux parcours des premiers étages des graphes du Séminaire V, nous venons d'apprendre que ces effets de sens sont très paradoxaux, parce que le sens métaphorique fait référence à un sens qui n'est pas le sens prévalent, et le sens métonymique implique une réduction de la valeur du sens qui fait que le rire est toujours prêt à surgir. En résumé, il s'agit d'une pratique « sans valeur » qui sert à quelque chose. Nous verrons ci-dessous comment ces perspectives cliniques sont atteintes. Dans la suite de l'énonciation de l'objectif du chapitre V, Lacan exprime que ce « comment » a une seule voie, paradoxale et inattendue, du moins pour moi. Je vais séparer les propositions de la citation (V, 81) :

Nous verrons à quoi sert la mise en jeu de l'effet de sens dans les deux registres de la métaphore et la métonymie.

Les deux registres se rapportent à une dimension essentielle

Cette dimension est **celle de l'Autre**

Elle nous permet de rejoindre le plan de l'inconscient,

Nous devons de faire appel à cette dimension en tant que **l'Autre est le lieu, le récepteur, le point pivot du trait d'esprit**

L'objectif exprimé, dans le Séminaire XXIV, en termes d'une interprétation par l'équivoque est exprimé dans le Séminaire V, en termes de « rejoindre le plan de l'inconscient ». Or, dans les deux cas la voie pour le rejoindre et toucher la jouissance est la voie de l'Autre ! D'après le Séminaire IV, nous avons compris que cet Autre fait partie de l'objectif, dans la mesure où, on doit toucher sa puissance pour qu'il devienne symbolique et que le désir trouve sa place. Il faut comprendre ici cet Autre comme un code, un code qui est réalisé chaque fois qu'il y a une interlocution entre deux sujets. Il ne s'agit pas de la mère, le père, ou un semblable, mais du code qui les régit. Et c'est sur ce code que le désir peut se faire une place. Mais ici, Lacan situe aussi ce point A du graphe comme la seule voie ou moyen de rejoindre l'inconscient, parce qu'il est « le point pivot » du mot d'esprit. Donc, il va nous montrer comment et pourquoi ceci est possible dans ce chapitre V. C'est dans cette perspective qu'il a proposé le graphe mythique et celui que nous allons aborder ensuite, le graphe de la demande. Nous avons choisi le graphe comme instrument d'analyse, mais ce que ce chapitre nous révèle est, à mon avis, qu'il s'agit surtout d'un dispositif clinique. Dont nous comprenons maintenant le *modus operandi*, ses mouvements essentiels et ses moments décisifs.

10.2 LE CHAPITRE V DU SÉMINAIRE V, « LE PEU-DE-SENS ET LE PAS-DE-SENS », UN CHAPITRE CENTRAL

Ainsi, je pourrais dire que ce chapitre V, d'une part, est le chapitre central du Séminaire et de sa première partie « Les structures freudiennes de l'esprit ». Il me semble que parmi les sept chapitres qui la composent, les quatre premiers nous donnent les éléments indispensables pour comprendre ce dont il s'agit dans le cinquième ; et les deux suivantes déploient *in extenso* ses propositions centrales. C'est-à-dire ce qui implique, d'un côté, que l'Autre soit le point pivot du mot d'esprit ; et de l'autre, ce que signifie rejoindre l'inconscient. Ces deux aspects sont absolument solidaires avec le but du Séminaire que nous avons isolé plus haut, montrer que « **il n'y a pas de véritable sujet qui tienne, sinon celui qui parle au nom de la parole** ». Autrement dit, que : « **il n'y a pas de sujet que dans la référence à cet Autre** ». Et cela implique de déterminer, alors, en quoi ce sujet subverti par la découverte freudienne, est le fondement de la *linguistique* lacanienne.

D'autre part et dans ce sens, je dirais que ce chapitre est en connexion directe avec le Séminaire XXIV. C'est-à-dire que si, dans la citation de ce Séminaire qui nous a assurément orientés vers l'exploration du Séminaire V, Lacan dit que pour nous, analystes, il s'agit d'instaurer « une pratique sans

valeur », c'est dans ce chapitre exactement que se trouvent les fondements de cette pratique. Bien entendu, Lacan revient sur le sujet en d'autres occasions, par exemple dans l'introduction du Séminaire XVI : « De la plus-value au plus-de-jouir ». Mais, malgré de nombreuses références, j'avancerai ici que c'est dans le chapitre V du Séminaire V que se trouve le point fondamental de son élaboration d'une pratique « sans valeur ». Pour étayer ces propos, je voudrais revenir sur l'introduction du Séminaire XVI. Elle commence par ces mots : « L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole ». Ces mots se situent dans la même ligne de réflexion sur la valeur, dont nous avons trouvé quelques points dans les chapitres précédents. Cette ligne est triple parce qu'elle concerne les trois lignes du graphe : les deux fonctions signifiantes, discours et support créateur du message, et la jouissance.

Ces points élucidés dans les chapitres précédents sont : versant chaîne signifiante : « **linguisterie** » (Séminaire XX) ; **équivoque** (Séminaire XXIV) ; « **lalangue** » (Séminaire XIX) et **qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend** (Séminaires XIX, Conférence de Milan et *L'étourdi*) ; et finalement, en après-coup, **un vrai signifiant ne signifie rien** (Séminaire III). Versant jouissance, nous avons : **une économie** (Séminaire XXIV) ; **valeur** (Séminaire IV, *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, Séminaire V) et **plus de jouir** (Séminaire XVI : Introduction et les trois parties sur la jouissance : son champ, son réel et sa logique). Et, versant discours : **un discours sans parole** (Séminaire XVI) ; **le discours psychanalytique** (Séminaire XVII) et **un discours qui ne serait pas de semblant** (Séminaire XVIII). Si on pense que ce triple parcours a trouvé dans le Séminaire XXIV, sa synthèse, à travers les termes « équivoque » et « économie » qui soutiennent le mot d'esprit, alors l'élaboration du mot d'esprit en tant que peu-de-sens et pas-de-sens, se situe comme élaboration fondamentale de ce qui est une pratique sans valeur.

Cette synthèse implique, donc, un discours sans paroles, réduit à ce qui peut passer à niveau de la chaîne signifiante, mais en se servant du discours entendu. C'est-à-dire, qu'entendre la chaîne signifiante qui circule dans le discours courant, consiste à laisser derrière ce discours, ses significations, pour se concentrer sur le signifiant. Ce n'est pas facile, étant donné que ce qui nous captive au premier abord est toujours la signification des discours. Notre étude de la métaphore et la métonymie dans le sens lacaniens des termes a permis de mettre en évidence cette difficulté. Il faut donc prendre dès le début les deux points de départ de cette synthèse qui nous oriente vers l'interprétation visant la jouissance. Côté équivoque il est ce « vrai signifiant qui ne signifie rien » (Séminaire III) ; et côté économie, la valeur métonymique, c'est-à-dire, réduite, de l'objet (Séminaire IV). Voilà, alors, l'importance de ce chapitre V du Séminaire V, où ces deux points de départ, dévalorisés chacun de son côté par rapport à l'Autre-code, atteignent leur première et décisive élaboration ensemble. Ce chapitre nous apprendra à jouer avec les deux lignes qui partent de ces deux points, en nous servant de celle du discours, à partir des mécanismes déclenchés par le mot d'esprit. C'est pour cela qu'il me semble que, tous les autres points de l'élaboration de Lacan, que je viens d'énoncer dans les trois versants, peuvent converger vers les fondements que ce chapitre va poser. N'oublions pas d'ailleurs que Lacan donne au graphe mythique un caractère d'hypothèse sous-jacente à toutes ses élaborations postérieures. Nous verrons ensuite comment le graphe

mythique prend sa portée clinique, dans la mesure où il constituera le point de départ de ces mouvements du mot d'esprit qui touchent la jouissance.

10.3 PROCÉDURE MÉTHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

La première partie du Séminaire V, « Les structures freudiennes de l'esprit », va nous permettre de déterminer le cadre méthodologique de cette recherche. Nous venons d'étudier les quatre premiers chapitres de façon approfondie. Nous allons étudier maintenant comment le premier étage du graphe (graphe 2 de *Subversion du sujet*), dans ses formes mythique et de la demande, constitue les trois moments du dispositif clinique psychanalytique dans la perspective de l'interprétation par l'équivoque. Nous allons montrer dans le chapitre 12 comment ce dispositif a opéré dans les trois entretiens. C'est-à-dire comment, au moyen de certains signifiants et de la jouissance correspondante, nous avons réussi à atteindre l'inconscient des trois garçons et/ou une jouissance de trop. Finalement, nous examinerons en détail les conséquences de l'activation de ce dispositif, en termes des nouveaux rapports établis entre le sujet et l'Autre, suivant les conclusions des deux chapitres de la première partie du Séminaire V. Le tableau 16 synthétise cette procédure avec ses graphes correspondants :

Tableau 17 : Procédure méthodologique de la recherche à partir du chapitre V du Séminaire V, « Le peu-de-sens et le pas-de-sens »

Séminaire V, Les formations de l'inconscient			
Partie I : Les structures freudiennes de l'esprit, [à partir du mot d'esprit]			
Chapitres du Séminaire	Temps logiques	La clinique (chapitres thèse)	Les graphes
I : Le millionnaire	L'instant du regard	Les éléments préalables (Chapitres 6, 7,8 et 9)	1) Point de capiton 2) Les deux trajets de la suite signifiante 3) Refus et besoin 4) Métaphore et métonymie
II : Le fat-millionnaire			
III : Le miglionnaire			
IV : Le Veau d'or			
V : Le peu-de-sens et le pas-de-sens	Le temps pour comprendre	Le dispositif clinique (Chapitres 10 et 11)	1) Le graphe mythique 2) Graphe de la demande 3) Graphe mythique en fonction du mot d'esprit
VI : Arrière cocotte !	Le moment de conclure	Les effets (Chapitre 11)	Le deuxième étage
VII : Une femme de non-recevoir			

Bien entendu, un mot d'esprit n'est pas un dispositif clinique. Ce qui est intéressant est ce qu'il révèle de ce dispositif. C'est dans ce sens que nous pouvons comprendre l'importance que Freud et Lacan donnent à ce qui arrive dans ce discours, aussi bref que particulier, et ses effets. Or ce qui arrive, donc, arrive dans trois mouvements. Ils sont tout à fait différents des mouvements du temps logique, comme Lacan l'a déjà souligné (7.4.4.2.2.1). Ces derniers visent

l'interprétation marquée par l'articulation du sujet logique. Nous essaierons de trouver leurs différences et leurs points de nouage, s'il y a lieu. Pour l'instant, explorons les mouvements que le mot d'esprit entraîne dans la perspective clinique de viser la jouissance.

10.4 LE DISPOSITIF CLINIQUE, À PARTIR DU MOT D'ESPRIT

Le chapitre V est composé de trois parties et d'une petite introduction. L'introduction et la première partie, situent les deux axes sur lesquels gravite le mot d'esprit : signifiant et plaisir. Le point de départ est la question freudienne qui rapproche le mot d'esprit de l'inconscient : l'origine du plaisir qu'il procure. La seconde partie est dédiée à l'élaboration du graphe mythique, à partir de la demande. Cette hypothèse lie le plaisir, par lui-même satisfaisant, à l'exercice signifiant. Sur cette base, la troisième partie du chapitre nous montre, comment à partir des impasses et possibilités que la demande courante instaure, le mot d'esprit peut faire le nœud entre l'usage du signifiant et la jouissance. Cette troisième partie contient les fondements cliniques qui vont nous guider.

Le *Witz* a une structure, nous y avons déjà fait référence. Il est composé d'une petite histoire et un point de capiton. Ce dernier est le mot d'esprit qui donne un sens à la petite histoire. Par exemple, « *famillionnaire* », dans le *Witz* du même nom, et « avoir passé l'âge », dans *Le Veau d'or*. Dans cette troisième partie du chapitre, nous apprenons deux choses supplémentaires. D'abord qu'il y a une condition, il faut un circuit tournant de l'inconscient sur lequel le mot d'esprit va travailler. Ensuite, que ce petit discours part, en général, d'une demande, comme le graphe mythique. Sauf qu'il s'agit toujours d'une demande qui ne réussit pas. Or, ces deux nouveaux éléments sont en rapport, puisque c'est à travers la demande non réussie que le circuit inconscient pourra être percé. L'ordre logique nous oblige à expliquer en premier lieu le passage de l'état de la demande du graphe mythique à celui de la demande courante. De ce fait, il devient nécessaire de montrer comment cet échec est à la base de la constitution du circuit inconscient ; et enfin, déterminer le travail du mot d'esprit.

Etant donné que ce qui nous intéresse est ce que le mot d'esprit révèle de la clinique en tant qu'interlocution entre deux sujets, je vais inclure ces trois thèmes (point de capiton, inconscient et demande non réussie) dans une série de trois questions. Il me semble qu'elles nous permettront de relever les relations du mot d'esprit avec l'inconscient au cours d'une interlocution, c'est-à-dire, les dérivations cliniques que nous pouvons tirer de cette technique. Ces dérivations nous guideront dans l'analyse de nos entretiens et dans la vérification de notre hypothèse. Mais, d'abord, situons le niveau dialogique d'un mot d'esprit.

C'est obligatoire, le mot d'esprit implique toujours une interlocution entre un sujet et un Autre, c'est un des points de sa définition. Cet Autre entend la protase ou petite histoire que le sujet raconte. Il est dans l'expectative, à partir de cette expectative, le sujet donne le coup de grâce : le mot d'esprit. Les cas examinés l'illustrent bien, surtout le cas du *Veau d'or*. Dans ce cas-là, selon les graphes correspondants (Graphe 33), nous voyons, d'une part que les deux écrivains,

Henri Heine et Frédéric Soulier échangent leurs places de sujet et d'Autre. D'autre part, que cette place de l'Autre peut être occupée, soit par l'un ou l'autre des interlocuteurs, soit par ce que Lacan appelle à cette occasion « le lieu des emplois métonymiques ». Ainsi cette structure dialogique du mot d'esprit implique, deux interlocuteurs, un code social commun et trois moments : intervention ou appel, scansion et réponse. Le sujet, Frédéric Soulier appelle Henri Heine ; la scansion est marquée par l'écoute de Heine ; finalement Heine, répond en tant que sujet. Ce sont justement, les composants et moments qui structurent, en général, un entretien psychanalytique. Et si nous reconnaissons la demande dans l'appel à l'Autre, nous avons, donc la séquence clinique : demande, écoute et réponse.

Je crois reconnaître que c'est dans le fil de ces trois moments que Lacan nous explique le jeu des effets signifiants du mot d'esprit et le but qu'il atteint par la voie de l'Autre. Ainsi, les trois questions que je pose pour nous guider dans la lecture de la partie finale de ce chapitre V, sont une manière de vérifier, à travers leurs réponses, cette hypothèse de lecture. Si elles sont cohérentes et si nous réussissons à y répondre, elles confirmeront le rapprochement entre la clinique et le mécanisme du mot d'esprit. Voici les questions correspondantes à chaque moment et phénomène impliqué :

1) La demande (une demande non réussie) : pourquoi une demande est-elle une possibilité de « rejoindre l'inconscient » ?

2) L'écoute (l'inconscient) : qu'entendre dans le discours de la demande pour rejoindre l'inconscient et comment ?

3) La réponse (point de capiton) : Comment opère la réponse pour obtenir des résultats dans les deux niveaux de la suite signifiante, celui du désir et celui de la jouissance ?

Dans les trois moments et la réponse à leurs questions, nous devons situer l'Autre comme ce point de pivot qu'il est pour le mot d'esprit en tant que : lieu commun de la parole qui permet l'interlocution (même code, même stock de significations) ; lieu de réception de la parole par l'Autre qui l'entend ; lieu de l'accusé de réception, c'est-à-dire, de la réponse ; et, finalement, lieu de la sanction, puisque l'Autre rit de la plaisanterie.

Lacan nous présente deux graphes dans le chapitre V : le graphe mythique et celui de la demande. Cependant, il parle de deux autres graphes qui ne sont pas illustrés, mais qui font partie du dispositif du mot d'esprit : celui du circuit inconscient et celui du travail que fait le mot d'esprit. On peut dire qu'il y a un graphe pour chaque moment. Le graphe mythique, comme hypothèse sous-jacente à tout ce qui peut se déclencher à partir de la demande, ne correspond à aucun moment. Les trois autres sont : 1) le graphe de la demande ; 2) pour le temps de l'écoute, nous avons le graphe du circuit inconscient ; enfin 3) le graphe du mot d'esprit nous permettra de voir comment la réponse, en tant que *Witz*, peut toucher ce qui de parole et de jouissance se joue dans l'inconscient du sujet.

Demande : graphe de la demande

Écoute : graphe du circuit inconscient

Réponse : graphe du mot d'esprit

En principe, si notre hypothèse de lecture est bonne, les analyses des entretiens doivent être représentées par une tripléte de graphes analogue à celle du mot d'esprit. Pour le vérifier, intéressons-nous aux questions correspondant à chaque moment.

10.4.1 LA DEMANDE : POURQUOI UNE DEMANDE EST UNE POSSIBILITÉ DE « REJOINDRE L'INCONSCIENT » ?

10.4.1.1 La demande courante

Le point de départ du graphe mythique est une demande, inarticulée, bien sûr, mais entendue en tant que telle par celui qui accueille le nouveau-né. Puis, ce petit apprendra à discerner l'objet de la satisfaction de son besoin de celui de son appel. La structuration symbolique de son premier exercice signifiant le mettra face à la béance et la division qu'il y a et aura toujours entre celui qu'il appelle et ce qu'il reçoit pour la satisfaction des besoins. Les deux points de la corde qui sous-tendent ses demandes, la profonde insatisfaction du désir et le plaisir de l'exercice signifiant génèrent de nouvelles demandes. Mais, en parlant de la demande à partir du mot d'esprit, Lacan souligne une autre source, « le mécanisme normal de la demande à laquelle on accède ». En effet, « quand celui qui demande peut penser qu'effectivement l'Autre a vraiment accédé à une de ses demandes, il n'y a en effet plus de limite –il est normal qu'il lui confie tous ses besoins », puisque dans l'étymologie de *demander* il s'agit de *se confier* à l'Autre (V, 93-94).

Cela c'est quelque chose que la thématique même des mots d'esprit et beaucoup de jeux et comptines infantiles mettent en relief. Le livre de Freud sur le *Witz* est plein d'histoires de quémandeurs. On dirait que chaque langue a un bon répertoire de mots d'esprit sur le sujet. Mais qu'y a-t-il de drôle dans ces histoires ? Justement ce que le *Witz* de *famillionnaire* nous a montré de fondamental, c'est qu'il y a toujours quelque chose qui échoue dans les rapports entre les êtres parlants. Lacan l'exprime ici de manière amusante (V, 94) :

Reportons-nous à un thème absolument fondamental tout au long des histoires de traits d'esprit. On n'y voit que cela, des quémandeurs, à qui l'on accorde des choses. Soit on leur accorde ce qu'ils ne demandent pas, soit, ayant obtenu ce qu'ils demandent, ils en font un autre usage, soit ils se comportent vis-à-vis de celui qui le leur a accordé avec une toute spéciale insolence, reproduisant dans le rapport du demandeur au sollicité, cette dimension bénie de l'ingratitude, sans laquelle il serait vraiment insupportable d'accéder à aucune demande. [...] [Ces] bienfaits de l'ingratitude mettent un terme à ce qui ne saurait s'arrêter, [les demandes toujours renouvelées, une fois qu'une est acceptée].

Or, se confier à l'Autre, implique deux conditions, une communauté de langue et une compréhension du système de l'Autre. On ne s'adresse pas de la même façon aux parents, au directeur de l'école ou à un fonctionnaire. Ainsi, les

quémandeurs de ces histoires témoignent de tout ce qui est possible et impossible dans l'ordre de la demande (V, 94) :

De par l'expérience, le quémandeur n'a pas l'habitude de présenter ainsi sa demande toute nue. La demande n'a rien de confiant. Le sujet sait trop bien à quoi il a affaire dans l'esprit de l'Autre, et ce pour quoi il déguise sa demande. Il demande quelque chose dont il a besoin **au nom d'autre chose** dont il a quelque fois besoin aussi, mais qui sera plus facilement admis comme prétexte à la demande. Au besoin cette autre chose, s'il ne l'a pas, il l'inventera purement et simplement, **et surtout, il tiendra compte, dans la formulation de sa demande, de ce qui est le système de l'Autre.** Il s'adressera d'une certaine façon à la dame d'œuvre, d'une autre façon au banquier, d'une autre façon au marieur, d'une façon à tel ou tel de ces personnages qui se profilent de façon si amusant dans ce livre du Witz. **C'est-à-dire que son désir sera pris et remanié non seulement dans le système signifiant, mais dans le système du signifiant tel qu'il est instauré, ou institué dans l'Autre.**

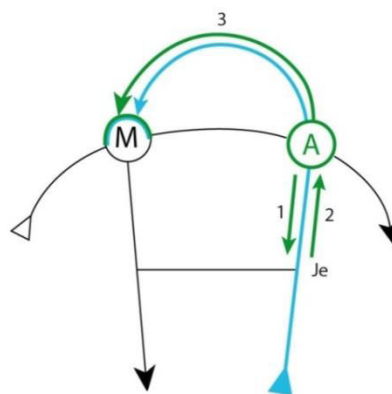
Soumettre la demande au système de l'Autre implique de le faire par les deux bouts de la suite signifiante qui la constituent, l'appel et l'objet. Ainsi, côté objet, le sujet « laisse tomber » le sien et le nomme en nommant un autre objet, selon ce que l'Autre désire. L'objet demandé doit s'apparenter à un objet que l'Autre peut accepter, c'est le début de la métonymie. Côté appel, la formulation de la demande doit s'accommoder maintenant au code particulier de l'Autre. Dans le graphe correspondant, Lacan nous montre la constitution de ce double chemin qui finit dans un point signifiant clé, M. A ce point on trouve la possibilité de l'ambiguïté signifiante qui peut déclencher le circuit inconscient. Voilà la réponse à la première question. Une demande est une possibilité de rejoindre le plan inconscient grâce à la double ambiguïté de son discours, côté objet et côté sujet. Voyons en détail comment se forme cette ambiguïté dans les deux fonctions signifiantes d'une demande.

10.4.1.2 Les temps de la demande

Trois temps sont aussi nécessaires dans cette nouvelle structuration de la demande, cette fois-ci une demande sans succès. Lacan décrit, d'abord le côté appel, en chiffres arabes en vert (Graphe 34) ; et puis, le côté objet, en chiffres romains en rouge (Graphe 35). Ces temps sont indiqués par des flèches parallèles à la véritable intention du sujet (en bleu) et à sa chaîne authentique (en rouge).

10.4.1.2.1 La demande côté appel

Comme dans tout discours, la demande a son principe dans l'intention du sujet, en bleu (Graphe 34). Mais, comme il parle et connaît déjà la logique de l'Autre, il « camoufle » son intention, sous les signifiants de l'Autre. Comme dans les graphes du *famillionnaire* et du *Veau d'or*, la demande commence par la référence à l'Autre.



Graphe 34 : La demande côté appel

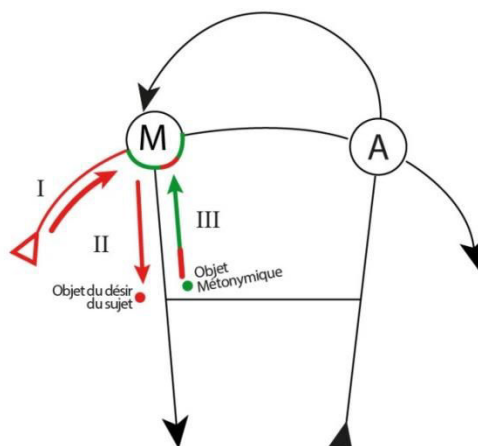
Temps 1, l'appel : La demande commence à se formuler à partir de l'Autre

Temps 2, l'intention : Elle se réfléchit sur le Je : il profère la demande pour la réfléchir sur l'Autre.

Temps 3 : La demande en passant par le circuit A-M devient message. Ceci est le circuit secondaire du besoin, le « contrôle » par le système de l'Autre.

De ce côté, l'ambiguïté est représentée par les deux couleurs qui arrivent au point M. Le véritable message, en bleu, est revêtu par une formulation selon le code accepté par l'Autre, en vert. Comme l'appel se fait nécessairement à la deuxième personne, d'après Jakobson, cela implique que la première personne, le Je, soit aussi présente. Telle est l'ambiguïté côté appel : on ne sait pas bien qui est le quémendeur, pour le dire en termes du mot d'esprit.

10.4.1.2.2 La demande côté objet



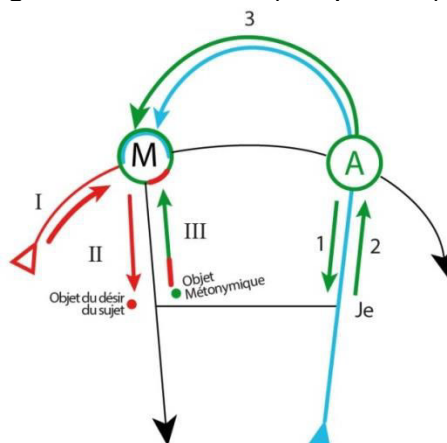
Graphe 35 : La demande côté objet

Temps I : Quelque chose mobilise de nouveau tout l'appareil et tout le matériel, et arrive d'abord au point M.

Temps II : Cela ne passe pas d'emblée à l'Autre, mais vient **ici se réfléchir** sur ce quelque chose qui, au deuxième temps, correspond à l'appel à l'Autre, à savoir, l'objet. Il s'agit de l'objet admissible par l'Autre, l'objet de ce que veut bien désirer l'Autre : l'objet métonymique. L'objet du désir du sujet est représenté en rouge, et celui qui est nommé à sa place, en vert.

Temps III : **A se réfléchir sur cet objet**, cela vient à converger sur le message.

Les couleurs (Graphe 35) montrent bien que, l'objet du désir ne se dit pas (rouge), mais laisse des déchets dans l'objet métonymique (vert) qui arrive au discours de la demande (en M). Voilà son ambiguïté. Le sens glisse et on ne sait pas exactement quel est l'objet désiré, qui de la truite ou la jeune fille, puisque toutes les deux ont la peau tendre et rose, selon l'exemple tiré de Maupassant. Mais il nous faut comprendre ce que veulent dire ces processus de réflexion qui déterminent le caractère ambigu de l'objet. Nous y reviendrons plus loin. Composons les deux parties pour apprécier le caractère doublement ambigu de la demande formée et détenue au point M. Le bleu et le vert dans la partie supérieure du cercle représentent l'ambiguïté côté sujet, le vert et le rouge, dans la partie inférieure, l'ambiguïté côté objet. C'est exactement cette ambiguïté que nous pouvons identifier dans la demande que Frédéric Soulier adresse à Henri Heine : « Regardez, **mon maître**, comme le XIX siècle adore le **Veau d'or** ». On peut remarquer en caractères gras aussi bien le sujet de l'énonciation que l'objet de l'énoncé, affectés par l'ambiguïté de la chaîne (Graphe 36) :



Graphe 36 : La double ambiguïté de la demande

Voyons les précisions de Lacan à cet égard, pour nous faire une idée de ce qu'implique ce point sensible du discours, doublement ambigu, où le mot d'esprit peut se mettre au travail (V, 95) :

[Au contraire du graphe mythique, où la chaîne signifiante continuait son chemin vers A], nous nous trouvons arrêtés sur un message qui porte en lui-même un caractère d'ambiguïté. Ce message est en effet une formulation qui est aliénée dès son départ, en tant qu'elle part de l'Autre, et qui aboutit de ce côté à ce qui est en quelque sorte désir de l'Autre. **Le message est la rencontre des deux. D'une part, c'est de l'Autre lui-même qu'a été évoqué l'appel. D'autre part, dans son appareil signifiant même sont introduits toutes sortes d'éléments conventionnels, qui font** ce que nous appellerons **le caractère de communauté ou de déplacement des objets**, pour autant que ceux-ci sont profondément remaniés par le monde de l'autre. Et il est frappant qu'au troisième temps, comme nous l'avons vu, le discours circule entre les deux points d'aboutissement de la flèche. **C'est cela même qui peut aboutir à ce que nous appelons lapsus, trébuchement de parole.**

Il n'est pas certain que la signification ainsi formée soit univoque. Elle l'est même si peu que maldonne et méconnaissance sont un caractère fondamental du langage, en constituant une dimension essentielle.

C'est sur l'ambiguïté de cette formation du message que va travailler le mot d'esprit. C'est à partir de ce point qu'à titres divers, sera formé le mot d'esprit.

Voilà le point du lapsus ou du trébuchement de parole dans le graphe, ce point M, où le message de la demande est formé. Il n'y a pas d'autre point. Et c'est sur ce message doublement ambigu, côté sujet et côté objet que va travailler le mot d'esprit. Avant d'aborder la seconde question, arrêtons nous sur le passage du graphe mythique à celui de la demande. Cela va nous donner les éléments nécessaires pour comprendre ce dont il s'agit quand on parle de l'inconscient comme le terrain sur lequel le mot d'esprit fait son travail.

10.4.1.3 Du graphe mythique au graphe de la demande : le Je et l'objet métonymique

Entre le graphe mythique et celui de la demande j'ai proposé d'intercaler celui du refus et du besoin, afin d'expliquer ce qui, dans le deuxième, ne passait pas. Mais, nous venons d'apprendre que ce qui ne passe pas dans la chaîne trouve sa cause dans le système de l'Autre, auquel doit se soumettre toute demande. Et le Séminaire IV nous a révélé la source du refus. En effet, il s'agit de quelque chose d'intimement lié à la première symbolisation de l'objet de la demande proprement dite en tant qu'elle est essentiellement appel à l'Autre. Donc, la dialectique du refus et du besoin ne constitue pas la différence essentielle entre les deux graphes. Cette dialectique trouve son origine dans le graphe mythique, et constitue l'opération courante de celui de la demande. On peut dire que si, du côté de la chaîne signifiante, au-delà de A, nous avons, dans les deux graphes, l'hypothèse sous-jacente d'une satisfaction inhérente à l'exercice signifiant, du côté du discours, à la fin du trajet, au-delà du point M, l'hypothèse qui soutient le désir est celle du refus et du besoin.

Dans ces deux hypothèses, nous touchons le sujet réel, côté jouissance ; et l'Autre, réel ou symbolique, côté désir. Il nous manque l'hypothèse qui concerne l'autre élément topologique du graphe, l'objet. Alors, c'est de ce côté que nous pouvons trouver la différence entre les deux graphes. Cette hypothèse est celle de l'objet métonymique. Lacan le signale dans la présentation du graphe de la demande (V, 96) : « nous nous trouvons ici à un stade plus évolué. En effet, sont déjà intervenues dans la psychologie du sujet ces deux choses qui s'appellent le *Je* d'une part, et, d'autre part, cet objet profondément transformé qu'est l'objet métonymique ». Dans ces deux termes nous avons une différenciation au niveau de deux registres, le symbolique, côté *Je*, et l'imaginaire, côté objet métonymique. Examinons chacun de ces registres.

10.4.1.3.1 Le Je

Le premier, le *Je*, implique la distinction entre le sujet de l'énonciation et de l'énoncé (troisième trajet de la suite signifiante), qui arrive à partir du moment *Fort-da*, selon le graphe de la seconde étape du Séminaire VI. La condition pour que cela arrive est que le sujet parle et entre dans le circuit actif des appels et réponses à l'Autre. Cette expérience est cruciale parce qu'elle implique un changement décisif (VI, 26) : « À partir du moment où la structure de la chaîne

signifiante a réalisé l'appel de l'Autre, c'est-à-dire où le procès de l'énonciation se distingue de la formule de l'énoncé et s'y superpose, **la prise du sujet dans l'articulation de la parole**, prise qui était d'abord innocente, **devient inconsciente** ». Le graphe de la demande côté appel nous a expliqué quelque peu comment cela arrive²⁸⁵.

10.4.1.3.2 L'objet métonymique primordial

Le deuxième terme qui différencie les deux graphes, objet métonymique, implique la constitution du stade du miroir, selon le graphe 2 de *Subversion du sujet*. Nous trouvons aussi qu'il s'agit de la fondation d'un autre champ inconscient en termes de la valeur que nous avons étudié comme fondement de la métonymie. Dans ce sens, je voudrais citer un passage lumineux du Séminaire II, justement dédié au moi, dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique. Il est dans la dernière partie de la leçon du 8 décembre 1954, titrée « Une définition matérialiste du phénomène de la conscience ». Lacan commence en définissant le moi comme un objet. Puis, il reprend dans une synthèse le stade du miroir, où il est clair que le moi est un objet scindé du Je. Finalement il nous offre trois images absolument amusantes des rapports entre ces deux parties complètement discordantes. Ces images forment une petite série parce qu'elles illustrent de manière progressive comment ce moi, dégagé du Je parlant, arrive à établir un rapport avec les objets du désir. C'est un rapport en relation avec la réflexion de l'objet du désir et l'ambiguïté des objets de la demande, sur laquelle nous nous interrogeons plus haut. Nous donnerons, entre crochets, des titres aux trois images selon ce que chacune souligne²⁸⁶ :

Le moi est bel et bien un objet.

[...]

Toute la dialectique que je vous ai donnée à titre d'exemple sous le nom de **stade du miroir** est fondée sur le rapport entre, d'une part, un certain niveau de tendances expérimentées [...] comme **déconnectées, discordantes, morcelées** – et il en reste toujours quelque chose –, et d'autre part, une unité avec quoi il se confond et s'appareille. Cette unité est ce en quoi le sujet se connaît pour la première fois comme unité, mais comme unité aliéné, virtuelle. Elle ne participe pas des caractères d'inertie du phénomène de conscience sous sa forme primitive, **elle a au contraire un rapport vital, ou contre-vital, avec le sujet.**

[...]

La subjectivité au niveau du moi est comparable à :

1) [Le maître aveugle] [première image] ce couple [**l'aveugle et le paralytique**]. La moitié subjective d'avant l'expérience du miroir, c'est le paralytique, qui ne peut pas se mouvoir seul si ce n'est de façon incoordonnée et maladroite. **Ce qui le maîtrise, c'est l'image du moi, qui est aveugle et qui le porte.** [...]. Le paralytique, à partir duquel se construit cette perspective, ne peut s'identifier à son unité que dans la fascination, dans l'immobilité fondamentale par quoi il vient correspondre au regard sous lequel il est pris, le regard aveugle.

2) [Le regard fasciné] Une autre image est celle **du serpent et de l'oiseau**, fasciné par le regard. **La fascination est absolument essentielle au phénomène de constitution du moi.** C'est en tant que fascinée que la diversité

²⁸⁵ Cf. d'ailleurs, Séminaire VI, le chapitre IV, « Le rêve de la petite Anna » et notamment, p. 92 et 102.

²⁸⁶ Séminaire II, p.74-76.

incoordonnée, incohérente, du morcelage primitif prend son unité. **La réflexion aussi est fascination, blocage.**

3) [L'objet réfléchi] Troisième image. [Deux petites machines automates en forme de tortues ou renards]. Le mouvement de chaque machine est conditionné par la perception d'un certain stade atteint par une autre. C'est ce qui correspond à l'élément de fascination.

Vous voyez quel cercle, du même coup, peut s'établir. Pour autant que l'unité de la première machine est suspendue à celle de l'autre, que l'autre lui donne le modèle et la forme même de son unité, ce vers quoi se dirigera la première dépendra toujours de ce vers quoi se dirigera l'autre.

Il n'en résultera rien de moins que la situation en impasse qui est celle de la constitution de l'objet humain. Celle-ci, en effet, est entièrement suspendue à cette dialectique de jalousie-sympathie [...] cela veut dire **qu'un moi entièrement suspendu à l'unité d'un autre moi est strictement incompatible avec lui sur le plan du désir.** Un objet appréhendé, désiré, c'est lui ou moi qui l'aura, il faut bien que ce soit l'un ou l'autre. **Et quand c'est l'autre qui l'a, c'est parce qu'il m'appartient.**

Cette rivalité constitutive de la connaissance à l'état pur, est évidemment une étape virtuelle. Il n'y a pas de connaissance à l'état pur, car **la stricte communauté du moi et de l'autre dans le désir de l'objet amorce tout autre chose, à savoir, la reconnaissance.**

La reconnaissance suppose très évidemment une troisième. Pour que la première machine bloquée sur l'image de la seconde puisse arriver à un accord, **pour qu'elles ne soient pas forcées de se détruire sur le point de convergence de leur désir** – qui est en somme le même désir, puisqu'elles ne sont à ce niveau qu'un seul et même être –, **il faudrait que la petite machine puisse informer l'autre, lui dire – Je désire cela.** Ce n'est pas possible. **En admettant qu'il y ait un je, cela se transforme tout de suite en un tu désires cela. Je désire cela veut dire – Toi, autre, qui est mon unité, tu désires cela.**

Voilà, comment, alors, dans le stade du miroir s'est constitué ce noyau d'identification entre l'enfant et l'Autre. Une identification fascinée n'aura d'issue que par la voie de la reconnaissance de l'objet du désir. Sinon, nous aurions justement l'origine d'une situation absolument délirante qui ne finit que dans la mort de l'un et de son moi. Comme il peut arriver entre deux guerriers, lors d'attaques suicides ou de suicides en solitaire. Il s'agit toujours, alors, d'un sujet et son moi. Ils sont « forcés de se détruire, sur le point de convergence de leur désir, qui est en somme le même désir, puisqu'ils ne sont à ce niveau qu'un seul et même être ». La réflexion fascinée qui fait blocage s'exprime dans les phrases qui déclenchent parfois des assassinats ou carnages incompréhensibles, comme celui survenu à Grenoble qui a commencé avec un mauvais regard, selon les témoignages²⁸⁷. On pourrait supposer une phrase comme celle-là à l'origine de la tragédie : « on m'a mal regardé ». Le lieu de la réflexion imaginaire du verbe est l'objet de la phrase « me ». Le « me » et le regard se confondent. Il y a deux sujets, mais un seul moi et un seul objet, ce regard où leurs désirs convergent : « Et quand c'est l'autre qui l'a, c'est parce qu'il m'appartient ». Donc, il n'y a pas de sujet, il se efface dans ce « on » indéterminé. La phrase se réduit à cette dynamique fascinée entre le moi et son objet. Sans aucune médiation symbolique qui détermine le sujet de la phrase seul le « lui ou moi » de la destruction et la mort est possible.

²⁸⁷http://www.lemonde.fr/police-justice/article/2015/11/02/a-grenoble-le-proces-de-la-furie-adolescente_4801109_1653578.html

Ainsi, c'est à ce même point du blocage que le déblocage peut être fait. C'est ce qui va de la fascination dans l'image de l'Autre à la reconnaissance du désir de l'Autre²⁸⁸. Et à ce point, nous voyons entrer en scène cet élément qui fonde la valeur métonymique de l'objet : « **La reconnaissance suppose très évidemment une troisième** ». Elle arrive quand le sujet peut parler et exprimer son désir. A ce moment, les sujets de l'interlocution entrent pour prendre possession de leurs objets respectifs, deux regards différents. Ces regards se sont égalés à ce troisième élément qui est le moi, en perdant leurs valeurs d'usage. Examinons de près les phrases données comme exemples, pour le vérifier :

il faudrait que la petite machine puisse informer l'autre, lui dire

– **Je désire cela**

En admettant qu'il y ait un *je*, cela se transforme tout de suite en un **tu désires cela**.

Je désire cela veut dire – *Toi, autre, qui est mon unité, tu désires cela*.

C'est là toute l'importance de la question que l'enfant pose sur le désir de l'Autre, selon le graphe du *Che vuoi* ? Que veux-tu ? On peut dire que ce « tu » rompt la fascination, l'envoûtement premier de l'enfant à l'égard de l'Autre. Mais que se passe-t-il avant que la question à l'Autre puisse être posée ? Entre 6 et 8 mois, il n'y a pas encore quelqu'un qui puisse dire Je. L'enfant balbutie et esquisse des paroles, mais sans parler pleinement et, sans tenir un discours impliquant la structure Je-tu-objet. Donc, comment s'introduit ce troisième élément qui peut rompre l'enchantement ?

Ce troisième c'est pour autant ce que nous trouvons dans l'inconscient. Mais justement, il est dans l'inconscient – là où il doit être situé pour que s'établisse le ballet de toutes les petites machines, soit au-dessus d'elles, dans cette ailleurs où se tient le système d'échanges, les structures élémentaires. **Il faut que dans le système conditionné par l'image du moi, le système symbolique intervienne, pour que puisse s'établir un échange**, quelque chose qui n'est pas connaissance, mais reconnaissance.

Vous voyez par-là que **le moi ne peut être en aucun cas autre chose qu'une fonction imaginaire**, même s'il détermine à un certain niveau la structuration du sujet. Il est aussi ambigu que peut l'être l'objet lui-même, dont il est en quelque sorte, non pas seulement une étape, mais le corrélat identique.

Le sujet se pose comme opérant, comme humain, comme Je, à partir du moment où apparaît le système symbolique.

[...]

[II, 83] **Où l'individu en fonction subjective se compte-t-il lui-même sinon dans l'inconscient ? C'est là un des phénomènes les plus manifestes que découvre l'expérience freudienne.**

L'apparition de ce système symbolique est le moment du *Fort-dà*. Mais avant, il y a un autre élément d'un ordre symbolique spécial auquel le petit enfant répond très tôt, son prénom. C'est cet objet, celui qui peut faire la médiation métonymique entre son Je « paralytique », et l'image anticipée de soi que le miroir lui permet de constituer : son « moi ». Ce prénom a permis le passage entre le Je et le moi. C'est le signifiant singulier et unique qui peut le différencier aussi de ce grand Autre, avant qu'il sache parler. Nous nous rappelons qu'il était le *signum* de

²⁸⁸ Cf. Sur ce sujet, un autre cas de ma propre clinique où le regard a été traité à travers la reconnaissance de l'objet du désir. « Un réel qui ne serait pas pour le XXIème siècle, mais qui persiste ». En espagnol, *In: Bitacora Lacaniana, Revista de la NEL*, N° 3, octobre 2014, p. 69.

l'Autre dans le graphe du niveau *infans* du discours dans le Séminaire VI. C'est, donc, d'après cela, le premier objet d'échange métonymique, à partir duquel tous les autres échanges peuvent être réalisés entre le moi et d'autres objets du désir. En effet, nous trouvons la confirmation de cette hypothèse dans l'explication suivante de Lacan dans le Séminaire VI. Il a repris la question sur la manière dont le sujet se compte dans l'inconscient et y répond d'ailleurs, en utilisant la même référence au Séminaire II²⁸⁹ sur la phrase du test de Binet : « *Nous sommes trois frères, Paul, Ernest et moi* ». La voici replacée dans le Séminaire VI : (VI, 93-94) :

[...] **quand le sujet humain opère avec le langage, il se compte, et c'est même sa position primitive.** [...]. Je ne sais pas si vous vous rappelez d'un certain test de M. Binet, fait pour éclairer les difficultés du sujet à franchir une certaine étape [...]. [...] elle paraît distinctive, et consiste à ce que le sujet s'aperçoive qu'il y a quelque chose qui cloche dans la phrase – *J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi*.

Jusqu'à un âge assez avancé, cela lui paraît tout naturel, et pour la meilleure raison du monde, parce qu'à vrai dire, **tout est là de l'implication du sujet humain dans l'acte de la parole – il s'y compte, il s'y nomme.** Par conséquent, c'est là l'expression, si je peux dire, la plus naturelle, la plus coordonnée. Simplement, l'enfant n'a pas trouvé la bonne formule, *Nous sommes trois frères, Paul, Ernest et moi* – à ceci près que nous devrions être très loin d'avoir à le lui reprocher, **étant donné les ambiguïtés de la fonction de l'être et de l'avoir.** Il est clair qu'il faut qu'un pas soit franchi pour que soit fait la distinction du Je en tant que sujet de l'énoncé [moi] et du Je en tant que sujet de l'énonciation [nous], car c'est de cela qu'il s'agit.

Se compter et se nommer sont des opérations que l'enfant peut faire presque dès le début de son existence, grâce à ce *signum* de l'Autre qui marquera son existence. Ce signifiant sans signification, signe de son premier rapport à l'Autre en tant que code d'une langue, obtient dans le stade du miroir, rétroactivement, sa première signification. Ce nom que l'enfant a entendu maintes et maintes fois et auquel il répond, signifie cette image que le miroir réfléchit de lui-même. Voilà la raison de sa jubilation à ce moment-là, **ce prénom est la monnaie symbolique à partir de laquelle se feront tous les échanges métonymiques que le sujet peut faire, côté Je, avec d'autres prénoms indiqués par les pronoms de l'interlocution en fonction de sujet ; et côté moi, avec d'autres significations et objets du désir.** Dans ce point, côté objet nous rejoignons ce que nous connaissons du processus métonymique. Nous aurons l'opportunité d'approfondir le côté prénom de ces échanges plus loin.

La différence entre les deux graphes, le graphe mythique et celui de la demande, chiffrée dans la constitution du Je et de l'objet métonymique, implique, d'un côté que le sujet commence à s'apercevoir que l'Autre est, en quelque sorte, lui aussi désirant. Désirant, à partir de la mise en jeu des objets imaginaires prégénitaux, où le Je se réfléchit à travers son moi. De l'autre côté, cette différence implique que lorsque le Je parle, les deux circuits inconscients du sujet et de l'objet se mettent en marche, prêts à réapparaître à n'importe quel moment. Avant que le sujet parle, il n'y a pas d'inconscient. Sur ce point Freud et Lacan sont catégoriques. Or, le problème, pendant ce moment du *Fort-da* et puis du stade du miroir, est que l'enfant ne sait pas encore ce que l'Autre veut exactement. L'enjeu du complexe de castration va lui en donner la clé. Cela

²⁸⁹ La phrase figure sur la même page où Lacan formule cette question par le sujet qui se compte dans l'inconscient, Séminaire II, page 83.

spécifie la différence qu'il y a entre les graphes de deux étages du Séminaire VI et de *Subversion du sujet*, ceux de *Che vuoi ?* (graphe 3, Ss)²⁹⁰ et le graphe complet ou de la réponse du sujet au désir de l'Autre (graphe 4 Ss). Les premiers se réfèrent aux enjeux du sujet face au désir de l'Autre à l'égard des objets prégénitaux. Dans *Subversion du sujet* et donc, dans les graphes de la demande, du mot d'esprit et de nos entretiens, il s'agit du sujet déjà confronté aux enjeux de la castration et de l'œdipe. Par rapport au langage, nous savons que, dans les graphes du Séminaire VI (seconde et troisième étapes) l'enfant parle sans tenir encore un discours, c'est-à-dire, sans pouvoir formuler encore des phrases grammaticalement complètes avec un sujet et un prédicat (verbe et des objets directs ou indirects) ; cela se produit dans le cours des phénomènes expliqués dans les graphes des derniers cas (Ss, demande, mot d'esprit et nos cas). Passons maintenant à la deuxième question.

10.4.2 L'ÉCOUTE : QU'ENTENDRE DANS LE DISCOURS DE LA DEMANDE ET COMMENT ?

10.4.2.1 Le circuit tournant de l'inconscient

La situation initiale du graphe mythique dans ses deux points d'aboutissement, désir et jouissance, a été profondément perturbée par ces deux aspects cruciaux dans la vie de l'enfant par rapport à sa relation avec les objets: la symbolisation première qu'institue l'objet symbolisé, le don, dont il fait partie, en tant qu'objet d'échange ; et son déplacement par la chaîne métonymique du discours de la mère, d'abord, et dans son propre discours ensuite, avant même de former des phrases structurées grammaticalement. Cela a impliqué que, en tant qu'objet, il s'est séparé du Je, de celui qui parle. Dans un premier temps avec l'institution précoce du surmoi et son système des « non », très vite, l'enfant commencera à les répéter lui-même à l'égard de son propre comportement et de celui de ses semblables. Puis, dans le stade du miroir, où il se regardera et jugera en termes des idéaux que l'Autre lui a transmis et que lui-même assumera par la suite. En somme, chez le sujet lui-même un Autre s'est institué. Cet Autre, comme la citation de Sancho et le cas du *famillionnaire* nous l'ont montré, empêche que le sujet prononce certains signifiants. Le premier ne dira jamais à son maître la vérité sur la « Dulcinée » qu'il a trouvée, et le deuxième s'est interdit de nommer « son millionnaire ». Ces signifiants, comme nous l'avons vu à la fin du graphe mythique, restent dans le circuit tournant de l'inconscient, entre M et A (V, 92) :

Seuls entrent dans l'inconscient ces désirs qui, pour avoir été symbolisés, peuvent, en entrant dans l'inconscient, se conserver sous la forme symbolique, cette forme de trace indestructible. Ce sont des désirs qui ne s'usent pas, qui n'ont pas le caractère d'impermanence propre de toute satisfaction, mais qui sont au contraire supportés par la structure symbolique, laquelle les maintient à un certain niveau de circulation signifiant.

²⁹⁰ Cf. graphe 4, « Graphes 1, 2 et 3 de *Subversion du sujet* ».

Ce « certain niveau de circulation signifiant » est nommé par Lacan dans le cadre du mot d'esprit à l'égard du désir (V,96) : « l'objet du mot d'esprit est en effet de nous révoquer la dimension par laquelle le désir, sinon rattrape, du moins indique tout ce qu'il a perdu en cours de route dans ce chemin, à savoir, d'une part ce qu'il a laissé de déchets au niveau de la chaîne métonymique, et d'autre part, ce qu'il ne réalise pas pleinement au niveau de la métaphore ».

Autrement dit, le mot d'esprit cherche à restaurer le désir inconscient, puisqu'il a perdu deux choses dans son itinéraire détourné vers l'Autre : 1) ce qu'il a laissé de déchets au niveau de la chaîne métonymique. ; et 2) ce qu'il ne réalise pas pleinement au niveau de la métaphore, donc dans un sens qui implique le sujet désirant. N'oublions pas que le sens réside dans le mot point de capiton de la phrase. Il implique le sujet parce qu'il définit ce que le sujet **veut dire**. Pour sa part, l'objet se rapporte à un verbe, en tant qu'objet direct ou indirect ; il nomme ce que le sujet **veut**. Le premier est métaphorique et le deuxième métonymique, selon nos vecteurs. On est toujours au niveau textuel de ce qui est dit par le sujet. Cela mérite que nous revenions en arrière pour examiner quelques considérations que Lacan formule à l'égard de ces déchets et de la non réalisation du sens dans les chapitres II et III. C'est le moment de s'y arrêter, à partir de ce que nous avons appris jusqu'ici sur ces deux phénomènes signifiants.

10.4.2.2 Les débris signifiants dans le discours

Il s'agit des rapports entre métaphore et métonymie au moment où quelque chose ne passe pas au niveau de la chaîne signifiante. Le lecteur pourra se rappeler de ce double phénomène qui se produisait lorsque nous parlions de la métaphore, l'*unterdrückt* et le *verdrängt*. Dans le cas du *famillionnaire*, ce qui « est tombé dans le dessous », *unterdrückt*, est justement l'objet, « mon millionnaire ». Dans le cas de Sancho, c'est le mot « paysanne », puisque Don Quichotte voulait et pensait trouver « une princesse, soleil et firmament de beauté ». C'est le nom de cette princesse, « Madame Dulcinée », que Sancho devait prononcer sans hésiter ni se troubler.

Un phénomène similaire peut être observé dans les chansons de notre chapitre 3. Dans le cas de la chanson traditionnelle, « vilaine » est sur le point de céder sa place à « reine » dans le discours. Et dans la version d'Anne de Bretagne, « paysanne » est substitué par son équivalent, « en sabots », dans l'expression « une reine en sabots ». Par contre, la chanson de Brassens fait glisser le sens pour que, une femme en sabots devienne la reine de l'homme qui l'aime. Cela est la métonymie en poésie.

Lorsque le moment de nommer l'objet du désir arrive dans la chaîne signifiante, celui-ci n'est pas dit ; il tombe en β' , mais il laisse des déchets. Cela est évident dans le *famillionnaire*. Le déchet de « mon millionnaire » est reconnaissable dans la dernière partie du *Witz*. Ce sont « les ruines métonymiques de l'objet dont il s'agit. L'objet est derrière les différents éléments particuliers qui sont venus jouer là dans un passé immédiat [du discours du sujet] », dit Lacan (V, 39). Ainsi, il nous avertit (V, 39) :

Voilà la trace, l'indice, que nous avons du niveau métonymique. C'est ce **qui nous permet de retrouver la chaîne de phénomènes dans le discours**. C'est là où, dans l'analyse, est situé ce que nous appelons l'associatif libre, pour autant qu'elle nous permet de pister le phénomène inconscient.

Puisqu'il est métonymique, cet objet est déjà brisé. Tout ce qui se passe dans l'ordre du langage est toujours déjà accompli. Si l'objet métonymique se brise si bien, c'est parce que, en tant qu'objet métonymique, il n'est déjà qu'un fragment de la réalité qu'il représente.

(p. 52) : **Chaque fois que nous avons affaire à une formation de l'inconscient, nous devons systématiquement chercher ce que j'ai appelé les débris de l'objet métonymique**.

C'est là que se trouve la réponse à notre deuxième question. Ce que nous devons entendre dans le discours sont les débris de l'objet métonymique. A ce propos nous avons un cas de comparaison curieux avec le *millionnaire* et le Veau d'or. Dans le « Isabeau » de la chanson de Trenet nous avons reconnu, par exemple, les déchets de « sabots ». Cependant, ce mot ne tombe pas en β' . Il est entendu dans le discours : « une reine en sabots qui s'appelait Isabeau ». La procédure métonymique s'est faite au niveau phonématique, bien sûr, mais ce qui nous interpelle est le caractère non omis du mot, par rapport au cas de « mon millionnaire ». Continuons, alors, notre exploration pour recueillir plus d'éléments afin de mieux comprendre « entendre ces débris d'objets du désir ».

10.4.2.3 Les deux refoulements

Lacan appelle « Débris ou ruines », ces indices qui nous permettent de retrouver la chaîne de phénomènes dans le discours. Freud les appelle « rejets » dans son article sur le refoulé (*Die Verdrängung*)²⁹¹. Ils sont le résultat de ce qu'il appelle le *refoulement originaire*. Il se réfère, alors, à l'objet de la pulsion (métonymique dans les termes de Lacan), qui est « tombée » (*unterdrückt*) en β' en créant une *fixation*. Le deuxième stade du refoulement, le *refoulement proprement dit* est un refoulement « en après-coup sur ces rejets et toute autre représentation qui peut leur être associé ». Lacan précise qu'il s'agit du sens. Et Freud conclut sur les rapports entre ces deux stades du refoulement²⁹² : « Il est vraisemblable que la tendance au refoulement ne réaliserait pas son intention si ces forces n'agissaient ensemble, s'il n'y avait pas quelque chose de déjà refoulé [*unterdrückt*], qui soit en mesure de recevoir ce qui est repoussé par le conscient [*verdrängt*] ».

Nous pouvons nous faire une idée de cette rencontre entre les éléments des deux stades du refoulement à travers le cas du *millionnaire* (graphe 27, rencontre en M), que Freud avait déjà en tête à l'époque de ce texte (1915), (Le livre sur le *Witz* est de 1908). Lacan précise ce qui arrive avec ces rejets ou débris métonymiques quand il n'y a pas de rencontre entre les éléments de deux stades du refoulement, c'est-à-dire, quand il n'y a pas d'avancée métaphorique du sens au point M du graphe. Il s'appuie sur la comparaison du *Witz* d'Henri Heine et le cas de l'oubli d'un nom propre étranger, arrivé à Freud lui-même :

²⁹¹ Freud, « Le refoulé », *op. cit.*, p. 48

²⁹² *Ibid*, p. 49.

Pour des raisons qui sont tout à fait claires à l'expérience, ces débris se révèlent particulièrement importants quand la création métaphorique n'est pas réussie, je veux dire quand elle n'aboutit à rien, comme dans le cas que je vous ai montré, de l'oubli d'un nom. Lorsque le nom *Signorelli* est oublié, qu'il reste en creux, fait trou au niveau de la métaphore, les débris métonymiques prennent toute son importance pour en retrouver la trace. Lorsque le terme *Herr* disparaît [*unterdrückt*], c'est le contexte métonymique dans lequel il est isolé, à savoir, le contexte *Bosnie-Herzégovine*, qui nous permet de le restituer.

[...] Comment concevoir ce qui se passe au niveau de *famillionnaire*, pour autant que la métaphore, ici spirituelle, est réussie ? Il doit y avoir quelque chose qui marque en quelque sorte le résidu, le déchet de la création métaphorique.

[...] **Puisque nous recherchons ce qui se passe au niveau du signifiant, pour savoir ce que cela signifie ne cherchons pas ce que cela signifie.** Qu'est-ce qui est rejeté ? Qu'est-ce qui marque au niveau de la métaphore le reste, le résidu de la création métaphorique ? Il est clair que c'est le mot *familier*.

Si le mot *familier* n'est pas venu, et si *famillionnaire* est venu à sa place, nous devons considérer que le mot *familier* est passé quelque part, qu'il a eu le même sort que celui qui était réservé au *Signor* de **Signorelli**, lequel, [...] est allé poursuivre son petit circuit circulaire quelque part dans la mémoire inconsciente [*verdrängt*, entre le message et le code].

Nous ne serons pas étonnés qu'il en soit ainsi. Le mot *familier* subit un sort qui correspond bien au mécanisme du refoulement au sens habituel, je veux dire au sens dont nous avons l'expérience, et qui répond à une expérience historique antérieure, disons personnelle, et remontant fort loin. Bien entendu, ce n'est plus l'être de Hirsch Hyacinthe qui est alors concerné, mais celui de son créateur, Henri Heine.

10.4.2.4 Le refoulement signifiant

A ce point nous devons faire attention, puisque ce n'est pas facile de différencier signifiant de signification. Afin de comprendre la phrase en gras que j'ai soulignée dans la citation de Lacan ci-dessus, nous devons aborder deux points capitaux. Le premier est la comparaison qu'il fait avec le cas que nous avons étudié précédemment du refoulement de *terre* en *atterré*. Le deuxième est que le mot *familial* n'existait pas à l'époque d'Henri Heine ! (V, 55-56). *Famillionnaire* date de 1830 ; le mot *familial* est introduit en 1865 et en 1881 il était considéré comme un néologisme ! Ainsi, la signification de familial que nous avons aujourd'hui est le résultat de l'introduction de ce signifiant. Voyons la comparaison pour essayer de comprendre ce renversement de choses (V, 55):

En effet [...] vous ne pensez pas à *famille* dans le terme *famillionnaire*, pas plus que vous ne pensez à *terre* dans le terme *atterré*. Plus vous réalisez le terme *atterré*, plus vous voguez dans le sens de la terreur, et plus *terre* est évité, alors que c'est l'élément actif dans l'introduction du terme métaphorique *atterré*. De même, ici, plus vous allez loin dans le sens de *famillionnaire*, plus vous pensez au *famillionnaire*, c'est-à-dire au millionnaire devenu transcendant si l'on peut dire – devenu quelque chose qui existe dans l'être, et non plus une sorte de signe pur et simple -, et plus *famille* tend à être éludé comme terme agissant dans la création du mot *famillionnaire*.

C'est incroyable ! Comme dans *La Lettre volée* de Poe, le refoulé était là, à l'endroit le plus évident sans que personne ne le voit. Il est difficile d'admettre que le refoulé est une affaire de signifiant et pas de signification. Lacan se penche sur

le Littré pour chercher l'histoire de ce mot, *familial*, et il l'a trouvée mais en termes de signifiant. Le mot est d'abord en 1830 un signifiant sans signification aucune, donc, un vrai signifiant. La signification n'arrive qu'après. Comme l'exprime Lacan dans la même page « nous avons toujours beaucoup à apprendre de l'histoire du signifiant ». Et j'ajouterai, de l'*incroyable* et *merveilleuse* histoire du signifiant.

Ainsi, *famille*, était, *verdrängt*, dans le circuit inconscient entre message et code. Nous ne le confondons pas avec l'objet « mon millionnaire » qui était *unterdrückt* en β' . Son déchet, *millionnaire*, nous guide sur le mot refoulé, *famille*, dont une partie, *famill*, a réussi à atteindre le point M aussi. Mais ce n'est pas toujours le cas, comme le montre le trou de mémoire de Freud avec le mot Signorelli. À sa place, ce qui surgit ce sont d'autres noms, *Botticelli*, *Boltraffio*. Des substitutions métonymiques dont Freud suit la trace pour trouver le mot refoulé, *Signorelli* (*verdrängt*), et celui *unterdrückt*, *Herr*. Continuons, donc, avec la dernière question pour savoir, comment, en suivant ces traces laissées par le désir dans sa déroute, le mot d'esprit opère, pour rétablir, ou du moins atteindre, son sens et son objet.

10.4.3 LA RÉPONSE : COMMENT LE MOT D'ESPRIT OPÈRE-T-IL POUR TOUCHER DÉSIR INCONSCIENT ET JOUISSANCE ?

10.4.3.1 Esquisse du travail du mot d'esprit et de son objectif

Sur le travail du mot d'esprit, Lacan nous dit que (V p.96):

- a) il est fait sur la reprise de ce message ambigu dans sa structure qu'est la demande
- b) cette reprise est faite sous différentes formes pour suivre un traitement particulier
- c) ce traitement a un but : restaurer le cheminement idéal devant aboutir à **la surprise d'une nouveauté** d'une part **et au plaisir du jeu signifiant** de l'autre

Nous voyons, alors que le graphe mythique n'est pas seulement une hypothèse sous-jacente aux graphes, mais aussi un point de référence pour tout mot d'esprit. Ce graphe primordial signale les objectifs du mot d'esprit : coté discours, le désir, et côté chaîne signifiante, le plaisir, et de ce fait, les objectifs de toute intervention analytique aussi dans la mesure où elle atteint le désir inconscient et la jouissance. Nous avons déjà avancé quelques éléments sur la différence entre plaisir et jouissance. Mais, ici le cadre exige plus de rigueur. Dans l'expression « un plaisir par lui-même satisfaisant », le versant « satisfaisant » évoque pour nous la jouissance, l'aspect économique de cet exercice signifiant. Et le versant « plaisir », le fait que le sujet ressent cette satisfaction en termes de plaisir et non de déplaisir. Il y a des jouissances qui peuvent impliquer un déplaisir pour le sujet. En tout cas, ce que le mot d'esprit cherche est ce plaisir, potentiellement ressenti par le sujet, engendré par cette satisfaction. Nous lisons

dans l'après-coup cette satisfaction comme la jouissance de la parole. Maintenant nous comprenons mieux l'épigraphe du chapitre 4 de cette thèse et un de ses principes : *Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne le lien entre ce qui, dans ce que vous entendez, se manifeste de paroles et la jouissance*. En outre, nous comprenons pourquoi Freud et Lacan considèrent le mot d'esprit comme porte d'entrée aux formations de l'inconscient. Il fait ressortir les origines de l'inconscient, son état, le déclenchement de ses mécanismes, ces mécanismes et leurs buts.

Le point faible du circuit signifiant est alors le message ambigu de la demande. Ce point en M où la parole peut hésiter, trébucher, faire des lapsus. C'est le point par où le mot d'esprit peut toucher le circuit tournant de l'inconscient, constitué des déchets métonymiques qui peuvent nous conduire au refoulé proprement dit. C'est-à-dire, en termes signifiants, aux différents sens restés inaperçus dans le discours par le sujet qui parle, et à la jouissance correspondante. Lacan introduit la question par le travail du mot d'esprit de la manière suivante (V, 96) :

Toute une partie du désir continue de circuler sous la forme de déchets du signifiant dans l'inconscient. **Dans le cas du trait d'esprit, par une sorte de forçage, il passe l'ombre heureuse, le reflet de la satisfaction ancienne.** Succès étonnant, et purement véhiculé par le signifiant. Disons que **quelque chose se passe qui a pour effet, très exactement, de reproduire le plaisir premier de la demande satisfaite, en même temps qu'elle accède à une nouveauté originale.** Voilà ce que le trait d'esprit, de par son essence, réalise. Il le réalise comment ?

Avant de nous attaquer à la réponse, je voudrais en profiter pour souligner le rapport que Freud établit entre le refoulé et le plaisir, celui qui nous intéresse, celui par lui-même satisfaisant. Il me semble que Lacan utilise ces propos comme point de départ pour formuler cette question.

10.4.3.2 Refoulement et plaisir

En effet, on apprend dans le texte fondamental sur le refoulement de Freud que, s'il est arrivé dans le discours, c'est parce que quelque chose qui causait du plaisir au sujet auparavant devient déplaisant. C'est la chute de l'objet métonymique. En français, justement, il y a une expression très précise que j'ai entendue souvent et qui m'étonne car elle n'existe pas en espagnol. On dit ici pour ne plus parler de quelque chose : « laisse tomber »²⁹³. Cela implique que, à ses propres yeux, c'est-à-dire, aux yeux de son propre Autre, ce quelque chose est déplaisant, dévalorisé et on ne le prononce plus.

Un jour par exemple, où un petit groupe d'enfants parlait de ses émissions préférées, j'ai entendu justement ce processus in *status nascendi*. Ils venaient de quitter l'école maternelle et l'un à l'autre s'avouaient, en secret, et en veillant à ce que personne ne les entende, que, même si maintenant c'était des grands, ils aimaient encore regarder les *Téléubbies* ! Bien entendu, ce mot qui nommait leur objet télévisuel préféré, dit en cachette et à voix basse, allait bientôt disparaître de

²⁹³ En espagnol on dit, par exemple : « olvidate », ou « cambiemos de tema, son bobadas ».

leur vocabulaire, il appartenait au discours de l'école maternelle. Il tomberait vers le bas, vers β' , il serait *unterdrückt*, en créant un noyau de fixation dont les déchets tourneraient dans le circuit inconscient de leurs futurs discours, tel le « mon millionnaire » chez Monsieur Heine²⁹⁴. Maintenant leur Autre devrait tourner le dos à ces plaisirs « de bébé » et se prêter à accueillir les émissions des enfants de CP.

C'est inévitable, quel que soit l'âge. On change souvent d'état, de travail, de copains, de lieu de résidence, etc. Et à chaque fois, un nouveau discours est à intégrer, autrement dit un nouveau stock de vocabulaire des mots qu'on peut dire ou pas, une nouvel Autre qui détermine ce qui est à dire ou à ne pas dire. Une jeune fille qui avait étudié pour être ingénieure, me disait que, dans son premier emploi, les gens l'appelaient « Mademoiselle l'ingénieure », et que cela l'étonnait beaucoup. Bien entendu, ce mot qui était auparavant une promesse, prenait une autre place dans son vocabulaire. Elle devait remplacer ce mot auquel elle était habituée, « Mademoiselle la stagiaire ». Et, donc, l'entendre de cette façon lui produisait une certaine émotion, nous dirons, une certaine jouissance. Son étonnement exprimait cette frontière qui la préparait à accueillir une nouvelle jouissance. Elle a su exprimer ce que nous avons tous sûrement expérimenté dans nos premiers emplois.

Cet épisode me permet de mieux comprendre ce que Lacan écrivait dans une de ses dernières lettres, le 23 octobre 1980²⁹⁵ : « Il y a du refoulé. Toujours. C'est irréductible. ». Il est utile de garder présent à l'esprit, le cadre avec lequel Freud introduit ce qui est le refoulé dans son article. Il s'agit d'un des destins de la pulsion²⁹⁶ :

Un destin possible pour une motion pulsionnelle est de se heurter à des résistances qui cherchent à la rendre inefficace. [...] elle arrive alors, en situation de *refoulement*. S'il s'agissait de l'effet d'une excitation externe, la fuite serait évidemment le moyen approprié. Mais dans le cas de la pulsion, la fuite ne peut servir à rien, car le moi ne peut s'échapper à lui-même. Plus tard, le rejet par le jugement (*condamnation*) s'avérera être un bon moyen contre la motion pulsionnelle. **Un stade préliminaire de la condamnation, un moyen terme entre la fuite et la condamnation, tel est le refoulement** ; le concept ne pouvait en être formé dans un temps antérieur aux recherches psychanalytiques.

Dans cet ordre d'idées, Freud exprimait les vicissitudes du plaisir lié à la pulsion refoulée quand il s'agit du mot d'esprit de la manière suivante²⁹⁷ :

Ce que produit un plus ou moins de déformation peut aussi être obtenu, pour ainsi dire, à l'autre extrémité de l'appareil par une modification des conditions de la production de plaisir-déplaisir. **Des techniques particulières se sont formées, qui visent à modifier le jeu des forces psychiques de telle sorte que ce qui habituellement crée du déplaisir puisse aussi devenir porteur de**

²⁹⁴ Dans son histoire personnelle il y avait en effet des épisodes malheureux avec un oncle tout à fait millionnaire, nommé Salomon Heine. Ce nom a donc dû tomber, rapidement, dans son discours comme objet, comme cela arrive dans le discours même de son personnage, Hirsh Hyacinthe. Cf. Lacan (V, 54) et Freud (*Le mot d'esprit*, op. cit., p. 258-261).

²⁹⁵ Lettre à en-tête de la Cause freudienne, 5, rue de Lille, publiée dans *Le Courrier de la Cause freudienne*, octobre 1980, n° 3.

²⁹⁶ Freud, « Le refoulé », op.cit., p. 45.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 52.

plaisir ; chaque fois qu'un tel moyen technique entre en action, le refoulement, qui, sans cela, eût écarté le représentant pulsionnel, est supprimé. **Jusqu'au présent, ces techniques n'ont été étudiées avec quelque précision que dans le cas du mot d'esprit.** En règle générale, la suppression du refoulement n'est que passagère : il est aussitôt rétabli.

10.4.3.3 L'opération du mot d'esprit

Et ce sont justement ces techniques que Lacan va nous expliquer en détail. Sa réponse au mode de travail du mot d'esprit comprend deux parties. Chacune correspond aux deux mécanismes déjà connus, métonymie et métaphore. Les noms qu'il attribue à ces techniques composent le titre de ce chapitre V du Séminaire : « Le peu-de-sens et le pas-de-sens ».

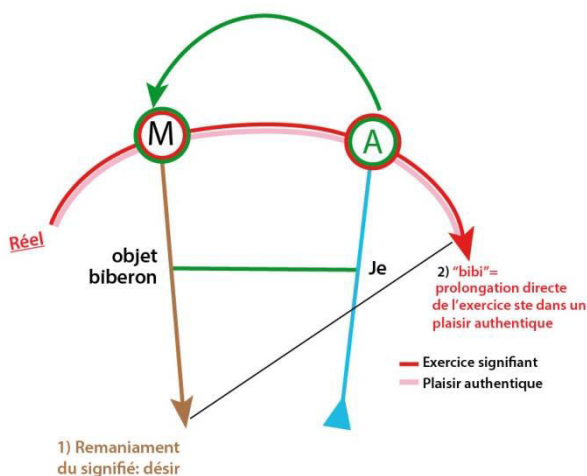
Reprenons la question : Comment le trait d'esprit réussit-il à franchir la barrière imposée par cette sorte de censure impliquée par le refoulement ? Comment peut-il reproduire le plaisir premier de la demande satisfaite, en même temps qu'elle accède à une nouveauté originale ? Le schéma, indique Lacan, « sert à s'apercevoir que l'achèvement de la courbe première de la chaîne signifiante prolonge aussi ce qui passe du besoin intentionnel dans le discours ». J'entends, les objets de l'appel et le besoin. Essayons de nous représenter les choses que cette proposition implique en nous servant des graphes, dans l'ordre où nous les avons proposés. Ainsi, nous aurons quatre moments différents : le pas mythique et satisfaisant de la chaîne signifiante de M vers A ; ensuite, l'état courant de la demande, insatisfaisant par lui-même ; puis le circuit inconscient, latent toujours, en attente ; et, finalement, le circuit désirant et satisfaisant que le mot d'esprit peut rétablir. Voyons chacun des moments afin de les mettre en relation ensuite.

10.4.3.3.1 Le pas mythique ou la métaphore naturelle

Je rappelle qu'à ce stade le sujet ne sait pas parler. L'Autre institué est celui symbolique, celui de loi signifiante du code linguistique en tant que présence / absence. L'Autre n'est pas encore celui des exigences du code social. Exigences qui s'expriment à travers le surmoi et le stade du miroir, lorsque les premiers « non » et idéaux sont proférés par l'Autre, que ce soit à l'égard de l'intention du sujet ou bien des objets de ses demandes. Du côté du besoin, ce graphe mythique correspond au moment de la survivance ; du côté signifiant, il correspond à cette paradoxale disjonction entre les premières rencontres symboliques, profondément décevantes, comme nous l'avons étudié avec le *Fort-da*, et la réussite de l'exercice satisfaisant que la demande a véhiculé. Malgré et grâce à cela, le message n'a pas d'ambiguïté explicite, l'Autre a compris, au moins quelque chose, et accepte sans aucune objection les balbutiements ou les pleurs de l'enfant. La chaîne peut donc transiter sans se dévier entre M et A.

Lacan appelle ce pas, la *métaphore naturelle* (V, 96) : « nous appelons *métaphore naturelle* ce qui s'est passé dans la transition idéale du désir accédant à l'Autre, en tant qu'il se forme dans le sujet et se dirige vers l'Autre qui le

reprend ». Dans le graphe (graphe 37²⁹⁸), il s'agit du trajet qui part de l'intention du sujet (en bleu), qui traverse le code, parce que l'Autre entend quelque chose, qu'il interprète en tant qu'appel et y répond. C'est-à-dire que cet Autre à « lu » un message dans cet appel, le reçoit et accuse sa réception.



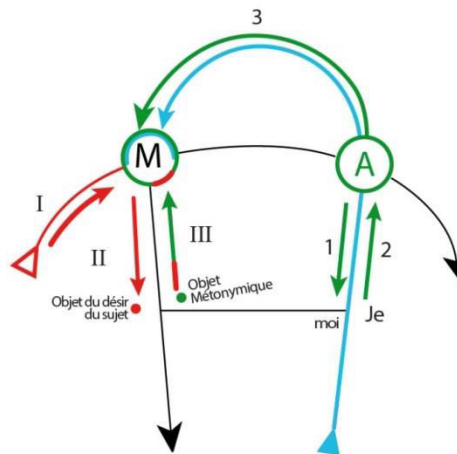
Graphe 37 : La métaphore naturelle

Tel est le principe de la séquence. Voyons, ensuite l'état d'impasse de la chaîne.

10.4.3.3.2 L'impasse courante de la demande

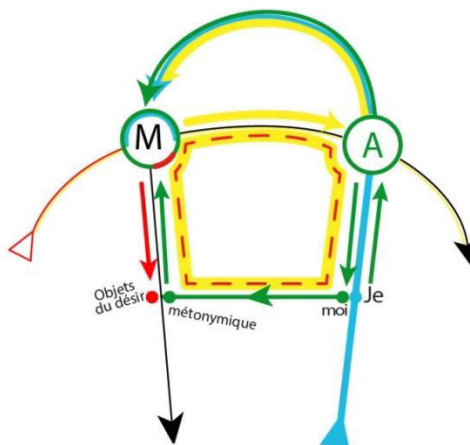
L'état courant du circuit inconscient a une possibilité de sortir en M. C'est un point de coincement, mais justement, par cela même, le point de décoinçage. Il implique, d'un côté, l'interruption de la chaîne au point où l'objet pulsionnel était sur le point d'être prononcé ; et de l'autre la suspension du sens du vrai message, celui de l'intention du sujet. Cela se traduit dans un message ambigu côté objet et côté sujet. Lacan les a représentés dans le graphe de la demande avec les lignes parallèles du circuit. On ne sait pas à qui appartient l'objet du désir en question, si c'est au sujet ou à l'Autre. On ne sait pas non plus le sens de sa demande, puisque, pour la faire, le sujet a dû la soumettre au code de l'Autre. **Cela veut dire que le sujet ignore ce qu'il veut et ce qu'il veut dire exactement.** Son objet est contaminé depuis le début par le désir de l'Autre dans le registre imaginaire. Le graphe de la demande nous montre en effet qu'il n'a pas de métaphore « naturelle ». Le vrai message du sujet (M) ne passe pas vers l'Autre (Graphe 38) :

²⁹⁸ C'est le graphe 20, « Conséquences du passage avec plein succès de la demande », mais je le reprends ici sous cette nouvelle perspective et nomination.



Graphe 38 : L'impasse courant

Le sujet parlant est en « Je ». Mais, son moi, ce qu'il est et ce qu'il veut correspond au discours de l'Autre. C'est à ce titre, ce que l'Autre attend de lui, qu'il lui parle et lui adresse sa demande (en vert). Tandis que son intention véritable (en bleu), et l'objet de son désir (en rouge), restent dans l'ombre, dans le circuit inconscient. Mais, grâce à l'ambiguïté du langage, quelque chose de l'objet de son désir passe à l'objet demandé comme débris métonymique. De leur côté, les traits bleus du circuit inconscient en haut sont en ligne parallèle avec la ligne verte du système particulier de l'Autre. Selon Lacan, les débris en rouge qu'on peut entendre dans le message vont nous guider vers le désir inconscient en vert pour le séparer de la ligne du discours auquel il était aliéné. Actualisons le graphe du circuit tournant de l'inconscient dans ce cadre²⁹⁹ (graphe 39, lignes jaunes). Remarquons maintenant qu'en réalité le circuit de l'inconscient est double. En bas, ce qui correspond au circuit des déchets métonymiques de l'objet. En haut ce qui concerne l'intention du sujet, en termes d'appel (Graphe 39) :



Graphe 39 : Les deux circuits inconscients

En suivant Freud, nous dirons qu'il s'agit ici de l'« état névrotique courant »³⁰⁰. C'est-à-dire, comme l'exprime Lacan, quand on parle, on le fait sur le

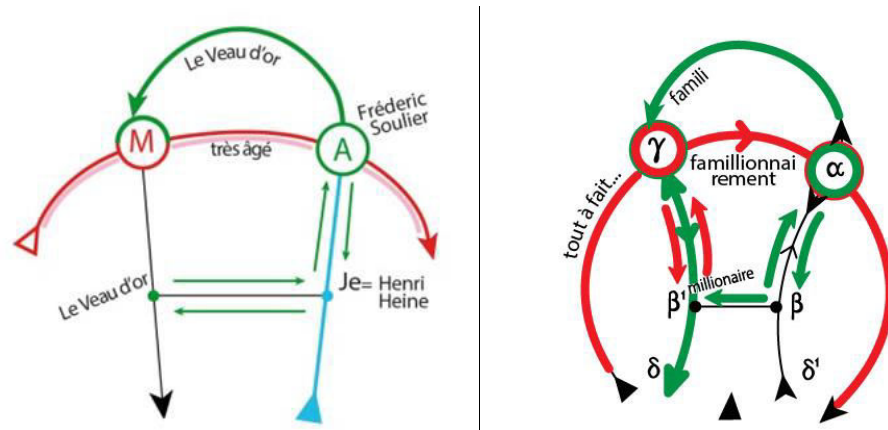
²⁹⁹ Cf. graphe 22 « Circuit tournant de l'inconscient M↔A ».

³⁰⁰ Je retraduis la traduction en espagnol de ce chapitre XXIV de Leçons d'introduction à la psychanalyse, dans l'édition de Amorrortu editores, Buenos Aires, 1978. Parce que cette

fond de ce circuit inconscient « toujours prêt à reparaître » (V, 93). Ici le circuit est en rapport avec une demande quelconque doublement ambiguë. Dans ce sens, **il ne s'agit pas de structure psychique, mais d'un sujet qui parle. Donc, de quelqu'un chez qui le refoulé a eu lieu, aussi bien à l'égard de sa propre énonciation que des objets de son désir, et ce indépendamment de sa structure psychique.** Jusqu'ici, cette recherche ne nous a pas orientés sur le chemin d'une différenciation structurelle. On est ici au niveau du refoulé courant, celui du quotidien et dans ce sens, il ne s'agit pas non plus de ce qui peut s'y substituer après, le refoulé par les voies du jugement comme Freud nous l'a expliqué. On est au niveau de ces voies primaires de la chaîne signifiante, celles du déplacement et de la condensation ; dans nos termes, celles de la métaphore et la métonymie. Voyons donc le chemin que le mot d'esprit suit pour commencer à rétablir le passage du message en souffrance.

10.4.3.3.3 Le passage rétabli par le mot d'esprit

Nous avons déjà deux graphes où le mot d'esprit a rétabli le passage (Graphe 33) Je le reproduis à nouveau ci-dessous. Dans *Le Veau d'or*, on voit que si quelque chose est passé au message, la signification de ce qui a été dit n'a pas atteint le niveau métaphorique, au-delà de M, dans le sens vertical. Le sens est resté sur la contiguïté de la chaîne, réduite strictement à ce qui s'est dit : « (Un veau d'or est un animal très jeune), donc, celui qui vous me montrez a passé certainement l'âge ». Le passage a été rétabli dans le sens horizontal, métonymique, vers A, où il a bien trouvé la sanction de l'Autre.



Par contre, dans le *famillionnaire* le passage a été rétabli dans les deux sens, pas seulement dans le sens métonymique comme l'indique la ligne horizontale, où il a trouvé aussi la sanction de l'Autre ; mais aussi par la voie métaphorique qui a touché quelque chose dans la signification de «mon millionnaire » via le chemin vertical gamma → delta. La question sera de déterminer dans un cas donné, comme dans nos trois entretiens, quelle voie a été rétablie. Et il me semble que c'est dans ce sens que Lacan va plus loin dans l'explication des deux phénomènes dans cette partie finale du chapitre V.

expression me paraît retransmettre plus exactement ce que je veux dire ici, par rapport à la traduction française : « La névrose commune ».

Ainsi, à la question « comment le trait d'esprit va-t-il venir au jour ? », il répond que cela arrive, dans la dimension du sens, à partir de ce qu'il appelle **le peu-de-sens** et **le pas-de-sens**. Il s'agit, à mon avis du cœur de l'explication du mécanisme du mot d'esprit. Comme le lecteur pourra l'apprécier, il s'agit de ce qui justifie que la psychanalyse puisse être « une pratique sans valeur ». Étant donné l'importance du passage pour notre recherche, et aussi sa complexité, je vais le reproduire dans sa totalité, mais en ajoutant un exemple qui me permettra de valider mon hypothèse de lecture. Je l'ai choisi pour sa brièveté et au hasard. Il s'agit d'une amusante blague « Carambar »³⁰¹ qui contient, d'une part, tous les éléments impliqués dans ces deux nouvelles et paradoxales dimensions du sens mises en lumière par Lacan. D'autre part, elle va nous permettre de lire la citation dans les trois moments du dispositif clinique que le mécanisme du mot d'esprit nous a permis d'isoler : demande, écoute et réponse. J'en ai fait un paragraphe particulier.

10.5 L'OPÉRATION DU MOT D'ESPRIT DANS LES QUATRE TEMPS DU DISPOSITIF CLINIQUE : DEMANDE, ÉCOUTE, RÉPONSE ET SANCTION DE L'AUTRE

Avant d'aborder la citation de Lacan, il faut expliciter les raisons du choix de la blague Carambar pour l'accompagner. Ce choix est motivé 1) par sa structure au niveau de la réalisation de la parole. Malgré qu'il s'agisse d'un texte écrit, il a la structure de la plus brève interlocution entre un sujet et un Autre, celle d'une question et une réponse. Ce n'est pas important si cet Autre est dans le même sujet qui lit la blague en solitaire ou s'il s'agit d'un semblable à qui il la lit. Ce petit dialogue correspond d'ailleurs à la structure qu'il nous intéresse de soulever dans notre approche clinique au mot d'esprit : côté demande, il y a une question posée à l'Autre ; puis, l'écoute ; et finalement la réponse. On entend la question et une sanction s'impose pour réfléchir et trouver la réponse, qui peut être, ou non, sanctionnée par l'Autre avec son rire ; 2) par le fait qu'au niveau du discours, la structure est celle d'un graphe point de capiton. La blague s'achève par un mot qui donne du sens à tout ce qui a été énoncé auparavant ; et 3) parce que la première partie de la blague illustre bien le peu-de-sens qui prépare le pas-de-sens de la deuxième.

Les explications de Lacan sur l'opération du mot d'esprit peuvent être divisées en trois segments correspondant aux trois moments du dispositif clinique. J'inclus la sanction de l'Autre dans le troisième moment, pour remarquer les mouvements signifiants. Il y a nécessairement un moment d'écoute et d'attente entre les deux mécanismes, peu-de-sens et pas-de-sens. Il s'agit, en effet, d'un moment de réflexion de l'Autre, sur le sens que ce mot a pour nous en termes

³⁰¹ Blague écrite sur l'emballage des bonbons de cette marque, « Carambar ».

imaginaires par rapport à l'objet (10.4.1.3.2). Comme Lacan nous l'annonce dans la présentation du but des opérations du mot d'esprit (10.1), la présence de cet Autre dans les trois moments est décisive. Cependant, il faut remarquer que cet Autre doit être lu, selon l'occasion, dans sa condition symbolique en tant que code fondé sur l'opposition phonématique présence/absence ; dans sa condition discursive, en tant que trésor des usages ou significations communes des mots, et, finalement dans sa condition réelle. Pour ce dernier, il s'agit du semblable à qui on demande quelque chose et qui écoute cette demande, selon son propre bagage lexical et selon son propre système de « inter-dites » et d'idéaux sur ce bagage. Ce dernier Autre sera celui qui finalement pourra sanctionner le mot d'esprit.

Examinons maintenant la manière dont le mot d'esprit opère pour rejoindre le plan de l'inconscient chez le sujet. Trois temps sont nécessaires, à chaque moment l'Autre joue un rôle : la demande que le sujet adresse à l'Autre et dans laquelle un peu-de-sens peut être perçu ; l'écoute par cet Autre de cette demande et son peu-de-sens ; et sa réponse comme sanction du pas-de-sens permise par le mot d'esprit. Nous verrons comment les objectifs au niveau du désir et de la jouissance sont atteints dans ces trois temps, grâce à une nouveauté survenue au niveau du code, qui surprend l'Autre, lui permettant de reproduire l'ancienne jouissance liée à l'exercice signifiant en tant que tel.

10.5.1 LE PEU-DE-SENS DANS LA DEMANDE À L'AUTRE

Lacan commence par expliquer le peu-de-sens dans les termes suivants (V, 97) :

Si les indications que je vous ai données la dernière fois sur la fonction métonymique visaient quelque chose, c'est bien **ce qui, dans le déroulement de la chaîne signifiante, se produit d'égalisation, de nivellement, d'équivalence. C'est un effacement ou une réduction du sens**, mais ce n'est pas dire que ce soit le non-sens. J'avais pris à ce propos la référence marxiste – mettre en fonction deux objets de besoin de façon telle que l'un devient la mesure de la valeur de l'autre, efface de l'objet ce qui est précisément l'ordre du besoin, et l'introduit de ce fait dans l'ordre de la valeur. Du point de vue du sens, cela peut être appelé par une espèce de néologisme qui présente aussi bien une ambiguïté, le *dé-sens*. Appelons-le simplement le **peu-de-sens**. **Une fois que vous aurez cette clef, la signification de la chaîne métonymique ne manquera pas de vous apparaître.**

Le peu-de-sens est très précisément ce sur quoi jouent la plupart des mots d'esprit. Il ne s'agit pas de non-sens [...]. **Il n'y a absolument pas jeu de non-sens chaque fois que l'équivoque est introduite. [...] C'est ce peu-du-sens qui, comme tel, est repris**, et c'est par où quelque chose passe qui réduit à sa portée ce message, en tant qu'il est à la fois réussite et échec, mais toujours forme nécessaire de toute formulation de la demande. **Le message vient interroger l'Autre à propos du peu-de-sens.** La dimension de l'Autre est essentielle.

Il y a un principe dans ces propositions : « **Il n'y a absolument pas jeu de non-sens chaque fois que l'équivoque est introduite** ». Cela est très important, car une équivoque en psychanalyse n'est pas n'importe quel jeu de mots, aussi spontané soit-il. Puis, il y a une orientation claire, précise et forte : « Une fois que vous aurez cette clef, la signification de la chaîne métonymique ne manquera pas

de vous apparaître ». On n'a pas l'habitude de réfléchir de cette manière, mais cette indication est en concordance avec les deux circuits du plan de l'inconscient, comme nous venons de l'apprendre. Ce sont les déchets métonymiques que nous devons entendre en première instance pour rejoindre l'inconscient. C'est dans ce sens que Lacan nous donne la clé : le peu-de-sens. C'est cette clé que visent les explications sur la fonction de la métonymie que nous avons vues dans le chapitre 9. C'est-à-dire « **ce qui, dans le déroulement de la chaîne signifiante, se produit d'égalisation, de nivellement, d'équivalence** ».

Essayons de trouver les déchets métonymiques dans la première partie de notre blague : - *Quel est le plus beau rêve d'une araignée ?* À la première lecture, le sens d'« araignée » a sans doute été effacé, puisque, pour autant que l'on sache, si elle rêve, ce n'est pas une araignée. On dirait qu'il y a assimilation entre « araignée » et « homme », à travers ce « rêve » présent dans la contiguïté de la chaîne signifiante. De son côté, le sens de « rêve » se trouve réduit pour s'appliquer à l'araignée, mais il n'est pas complètement perdu, parce qu'il est qualifié de « plus beau » et, selon le discours courant, il y a des « plus beaux rêves » dans la vie.

Donc, c'est ce peu-de-sens de la phrase, *le plus beau rêve*, que le mot d'esprit reprend pour faire son travail : « c'est par où **quelque chose** passe qui réduit à sa portée ce message ». On verra quelle chose. L'affaire est que ce quelque chose qui passe par la phrase *le plus beau rêve d'...une araignée* réduit le message à sa portée, c'est-à-dire, à ce qui est dit strictement dans les mots, sans renvoyer à un autre sens, comme dans le cas du Veau d'or prononcé par Henri Heine, par exemple. Et cette réduction du sens de la phrase à ses propres mots se produit parce que le message est, « à la fois réussite et échec ». En effet, il réussit, côté « rêve », et il échoue, côté « araignée ». Mais pourquoi ? Parce que ce double caractère de la phrase, réussite et échec, est « toujours la forme nécessaire de toute formulation de la demande ». Ce qui surprend ici est que la demande est **demande de sens de ce « peu-de-sens »**, il n'y a rien d'autre, aucun objet du besoin n'est demandé. C'est, d'ailleurs, quelque chose qui arrive souvent au cours d'une psychanalyse. On demande le sens des rêves, lapsus ou actes manqués. Et c'est logique, si la phrase, comme ces formations de l'inconscient, avaient un sens complet et fermé, il n'y aurait pas de question. La dimension de l'Autre est essentielle, parce que « **le message vient à l'interroger à propos du peu-du-sens** ». Si cet Autre est le lieu de sens métonymiques, il y a quelque chose qui cloche dans le stock de significations établies, à l'égard des araignées et des plus beaux rêves, c'est cela qui soulève une question dans le code de celui qui entend la blague.

Continuons, donc, avec les précisions sur ce qu'est ce peu-de-sens et ce qu'il implique :

Ce qui est communiqué dans le trait d'esprit à l'Autre, joue essentiellement, d'une façon singulièrement rusée, sur la dimension du peu-du-sens. [...] **Ce qu'il s'agit toujours de suggérer, c'est la dimension du peu-de-sens, en interrogeant la valeur comme telle**, en la sommant, si l'on peut dire, de réaliser sa dimension de valeur, de se dévoiler comme vraie valeur.

Remarquez-le bien, c'est un ruse du langage, car plus elle [la dimension de la valeur] se dévoilera comme vraie valeur, plus elle se dévoilera comme étant supportée par ce que j'appelle le peu-de-sens. **Elle [la dimension de la valeur] ne peut répondre que dans le sens du peu-du-sens, et c'est là qu'est la nature du message propre du trait d'esprit, c'est-à-dire ce en quoi ici au**

niveau du message, je reprends avec l'Autre le chemin interrompu de la métonymie, et lui porte cette interrogation – Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Dans cette partie Lacan met en œuvre ce qu'il nous faisait remarquer dans la partie conclusive du chapitre IV (9.2.2) : « **La dimension de la valeur s'impose en contraste avec la dimension du sens** ». Ce dont il s'agit est de sommer la dimension du peu-de-sens de réaliser sa dimension de valeur, de vraie valeur, en tant que signifiant, si nous nous rappelons des équivalences à partir de Marx et que Lacan vient de nous rappeler plus haut : « mettre en fonction deux objets de besoin de façon telle que l'un devient la mesure de la valeur de l'autre, efface de l'objet ce qui est précisément l'ordre du besoin, et l'introduit de ce fait dans l'ordre de la valeur ». C'est cela la dimension où s'inscrit le peu-de-sens, la dimension de la valeur qu'il soutient et qu'il peut révéler lorsqu'il se présente dans le discours d'une demande.

C'est-à-dire, dans le cas de ce discours, il s'agit de cette dimension où deux signifiants qui nomment deux objets du besoin ou du désir ont perdu complètement leur valeur d'usage, leur signification et ont acquis la même valeur. Il n'en reste que cette valeur, vide de toute signification en tant qu'objet de besoin, c'est-à-dire un signifiant qui ne signifie rien. On est dans la dimension de la métonymie soutenue par le peu-de-sens de certains discours. Maintenant on peut comprendre pourquoi Lacan disait qu'il était là le centre même de la découverte freudienne (9.3.3.3.1.2). Freud ne faisait autre chose que s'occuper de ces peu-de-sens qui arrivaient à ses oreilles de la bouche de ses analysants : ces peu-de-sens qui soutenaient les symptômes hystériques ou ceux de névropsychoses de défense en général, les rêves, les lapsus, les mots d'esprit. C'est le point d'appui du levier avec lequel il a pu découvrir l'inconscient. Ce peu-de-sens pouvait soutenir un symptôme, mais en même temps, il était aussi le point faible de toute la construction, le point d'entrée vers l'inconscient. À partir de ce peu-de-sens, il y avait toujours une demande de sens à l'Autre du sujet qui parlait. Ainsi, en suivant la piste de ces signifiants vides de sens, ils, sujet et Autre, ont trouvé ce sens paradoxal dont il s'agissait dans toute la construction, aussi fort et redoutable que le symptôme puisse paraître. De la même manière on peut commencer à comprendre le degré de détermination de la chaîne inconsciente ou signifiante dans ce que nous disons, sommes et désirons.

Je reprends Marx au sujet de cette dimension métonymique ou de la valeur (9.2.2) : « **Les deux objets sont, donc, égaux à un troisième qui par lui-même n'est ni l'un ni l'autre** ». C'est cette dimension de la valeur ce « quelque chose » qui traverse la phrase dans son peu-de-sens, *le plus beau rêve de*. C'est une ruse du langage parce qu'en interrogeant ce peu-de-sens pour qu'il révèle sa dimension de valeur, ce qui va se révéler est un « vrai signifiant » en tant qu'il ne signifie rien, une dynamique entre deux signifiants qui se vident de leur sens en devenant égaux à leur monnaie commune. Cette dynamique métonymique met à jour ce que nous avons mentionné dans le chapitre 5 sur la topologie de la parole dans les graphes. C'est cette dimension métonymique qui constitue son fondement. Ainsi, le peu-de-sens supporte cette dimension de la valeur et même la ruse du langage par laquelle cette vraie valeur, vide, va être révélée.

« La nature du message propre du trait d'esprit est là : ce en quoi ici au niveau du message, je reprends avec l'Autre **le chemin interrompu de la métonymie**, et lui porte cette interrogation – Qu'est-ce que tout cela veut dire ? » Donc, dans notre cas, la question n'est pas exactement qu'est-ce que le plus beau rêve d'une araignée, elle est, si l'on peut dire, le tremplin pour atteindre autre chose. En suivant le chemin métonymique tracé par la question sur l'objet, on trouve la question sur le sens : Qu'est-ce que tout cela **veut dire** ? Ce sont les deux bouts du circuit inconscient. C'est cela la ruse du langage : en suivant l'un on trouve nécessairement l'autre. En suivant la question du *Che voui* ?, on trouve celle sur le sens. C'est-à-dire, en suivant la question sur le peu-de-sens d'un objet, par sa valeur, on trouve celle du sens, de la valeur de ce qu'on a dit, donc, de l'intention du sujet. Le premier est le noyau de fixation du refoulé, le deuxième, le refoulé proprement dit. On dirait que l'Autre est piégé dans cette ruse du langage, qui nous rappelle celle de Sancho pour enchanter Dulcinée. Voyons, alors, comment cet Autre tombe dans le piège tendu par le peu-de-sens. Dans notre cas, cela arrive, au moment où il écoute la première partie de la blague et réfléchit à la réponse.

10.5.2 L'ÉCOUTE DE L'AUTRE

10.5.2.1 La condition

Une condition est indispensable pour qu'il y ait trait d'esprit : que « **l'Autre ait perçu ce qu'il y a là**, dans ce véhicule de la question sur le peu-du-sens, **de demande de sens**, c'est-à-dire d'évocation d'un sens **au-delà de ce qui reste inachevé** ». Dans notre cas, cette condition est remplie si on accroche à la blague et continue à la lire, ou bien on attend la chute. La demande de sens est la question même³⁰² pour ce que cela veut dire, *le plus beau rêve d'une araignée*. On ne l'exprime pas, mais si l'on veut connaître la réponse à la question sur « l'objet rêvé », c'est parce qu'on veut aussi connaître le sens de cette expression. Ce sens est exprimé par un signifiant qui fonctionne comme point de capiton de tout le discours. On dirait qu'il est soutenu par ce peu-de-sens, par ce peu de signification. Sans ce peu-de-sens, on aurait jeté l'emballage sans finir de lire la blague. On pourrait dire que le succès du bonbon Carambar est dû aux blagues qu'il y a dans l'emballage. Si on attend avec anticipation et expectative la blague après le bonbon c'est justement parce qu'on a déjà perçu que dans les peu-de-sens de ces blagues, il y a toujours un sens au-delà de l'énoncé dont le sens reste inachevé et attend la chute. Et c'est ce sens soutenu dans le peu-de-sens ce qui intéresse. La question est de savoir lequel. Poursuivons la citation afin de le trouver.

Le trait d'esprit ne s'achève qu'au-delà de ce point, c'est-à-dire pour autant que l'Autre accuse le coup, répond au trait d'esprit et l'authentifie comme tel. **Il faut pour qu'il y ait trait d'esprit que l'Autre ait perçu ce qu'il y a là, dans ce véhicule de la question sur le peu-du-sens, de demande de sens, c'est-à-dire d'évocation d'un sens au-delà – au-delà de ce qui reste inachevé.** Dans tout cela, quelque chose en effet est resté en route, marqué par le signe de l'Autre. **Ce**

³⁰² C'est curieux que, en français, on peut formuler une question, dans le sens de la poser en utilisant demander. En espagnol, on interroge les questions, on ne les demande (demander est « pedir ») pas. Ce qu'on demande est plutôt de l'ordre de ces choses qu'on veut et des réponses, jamais d'une question.

signe marque surtout de sa profonde ambiguïté toute formulation du désir, liant celui-ci comme tel aux nécessités et aux ambiguïtés du signifiant, à l'homonymie, entendez à l'homophonie. L'Autre répond à cela sur le circuit supérieur, qui va de A au message, en authentifiant –mais quoi ?

10.5.2.2 La réflexion nécessairement bernée

Si la condition est remplie, après avoir écouté la question, on continue à réfléchir sur la blague pour trouver la réponse. Relisons : *Quel est le plus beau rêve d'une araignée ?* On s'arrête, pris à l'hameçon de la question et sans s'apercevoir nécessairement du sens, au-delà, qui la soutient. Bien entendu, je n'ai pas réussi à la trouver la réponse. J'ai immédiatement pensé à mes plus beaux rêves, mais ça n'aurait servi à rien, puisque je ne peux pas à me mettre dans la peau d'une araignée. Or, le parcours de cette thèse et l'explication de Lacan auraient dû me permettre de réfléchir dans un autre sens, même sans trouver la réponse, mais je me suis laissé captiver par la signification. Mais ce n'est pas de ce côté qu'est la voie du mot d'esprit ni de l'interprétation par l'équivoque. Pour trouver la réponse il aurait fallu réfléchir dans le sens de la voie signifiante, la voie de l'Autre, c'est ce qu'il fait remarquer dans cette partie de l'explication.

Or, la ruse du mot d'esprit est de toute façon, de faire regarder ailleurs ce qui est à côté, selon la définition que Lacan nous a donnée (8.1.3 et 8.1.5). Et c'est cela que l'Autre fait dans ce temps d'attente, d'écoute. C'est bien de se laisser piéger dans un premier moment. Ce n'est pas grave. Il n'y a pas d'autre manière de rejoindre l'inconscient. C'est le discours dont on peut se servir pour entendre les signifiants en jeu. L'affaire est de savoir en sortir au bon moment, de profiter du bout initial pour prendre le bon, celui qui nous intéresse, surtout lorsqu'il s'agit de la séance analytique. Voyons, donc, les indications de Lacan à cet égard.

10.5.2.3 La voie signifiante : rapports métonymiques entre I(A) et i(a)

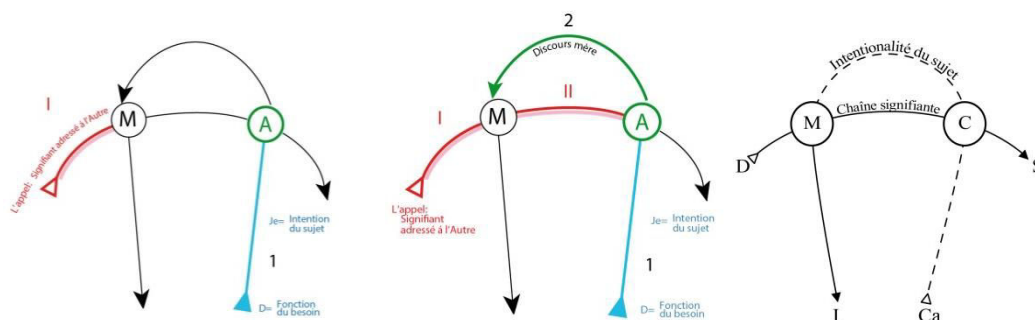
« Quelque chose reste en route marqué par le signe de l'Autre. Ce signe marque la formulation du désir de sa profonde ambiguïté. Ce signe lie le désir comme tel, aux nécessités et ambiguïtés du signifiant, c'est-à-dire à l'homonymie et l'homophonie ». Cela veut dire que le nom de l'objet du désir cherché, la réponse à la question initiale, s'est lié aux besoins signifiants de tout objet du désir, en tant qu'objet d'échange, c'est-à-dire, ceux de l'ambiguïté signifiante. Donc, la formulation de l'objet du désir doit être exprimée à travers l'homonymie ou homophonie signifiantes. Ce sont les déchets métonymiques qui restent dans la route inférieure du circuit inconscient. Le **millionnaire** qui reste dans la route du **famillionnaire**, le **méchant enchanteur** qui reste dans la « **Dulcinée enchantée** » de la ruse de Sancho, et les **Boltraffio** et **Botticelli** qui ont donné la piste à Freud pour trouver l'oublié *Signorelli*.

Il faut s'orienter sur ce qu'est ce « signe de l'Autre » qui marque « ce quelque chose qui reste en route ». Le cadre de cette explication est le mot d'esprit. Mais on peut se rappeler que Lacan parlait de *signum* de l'Autre dans le

graphe du niveau *infans* du sujet ou de l'identification primaire, I (graphe 9). Le nom du sujet est le premier signe, avec lequel il s'identifie, puisqu'il fonctionne comme un signe index, selon Jakobson. Dans ce sens, tous les autres noms et surnoms avec lesquelles le sujet s'identifie peuvent être ces signes. Et si ces noms qui arrivent d'abord en I, et puis en I(A), selon le graphe 2 de *Subversion du sujet* (graphes 4 et 10), du stade du miroir ou des identifications du sujet, peuvent s'échanger, alors, ces signes de l'Autre sont les noms qui circulent dans le discours.

Cela me rappelle l'épisode que Lacan a commenté plusieurs fois dans son Séminaire du petit garçon qui, très fâché, a commencé à appeler l'adulte qui l'interpelait avec une succession de noms de choses : « Toi, chaise, cuillère, fourchette, etc. ! ». Avec indépendance de toute signification, il s'agit de noms de choses. Bien sûr, ils sont différents des noms propres, mais, en tant que noms, ils sont échangeables au niveau inconscient dans le point δ du graphe, en tant que noms d'objets, ceux du désir ou métonymiques. Ces noms, purs signifiants, marquent métonymiquement les objets qui sont restés en route dans le circuit inférieur du plan inconscient, le point β' , comme dans les exemples que nous venons de citer.

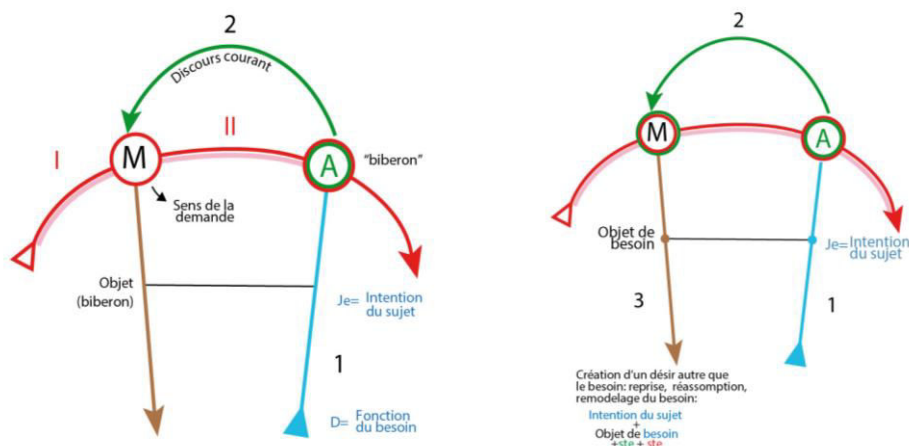
Si nous essayons de faire une petite séquence de graphes qui nous donne une idée de ces rapports entre les signes de l'Autre et les objets métonymiques, nous remarquerons que le point β' est secondaire à l'égard de δ . Prenons les choses dès le début. Dans le premier temps du graphe mythique, ce qui sort de la bouche de l'enfant et déclenche le processus, cri ou pleurs, est mis dans le circuit d'une interlocution, puisque pris comme un appel par l'Autre qui l'accueille immédiatement. Du côté de l'Autre, l'enfant se fait discours dans sa bouche (Graphe 16), puisque cet Autre non seulement lui parle et le satisfait, mais aussi le nomme. Ainsi, l'enfant apprend qu'on l'appelle avec un nom qui le différencie des autres êtres. C'est ce qui est représenté dans le graphe du sujet *infans*, à travers l'identification primaire, I. L'enfant reçoit le premier signe de sa relation à l'Autre, le nom ou trait unaire avec lequel il s'identifie. Nous pouvons, donc, rapprocher ces graphes de ce niveau *infans* du discours dans une petite séquence (Graphe 40)³⁰³ :



Graphe 40 : Séquence de l'identification primaire : le nom : trait unaire ou premier signe de la relation du sujet à l'Autre

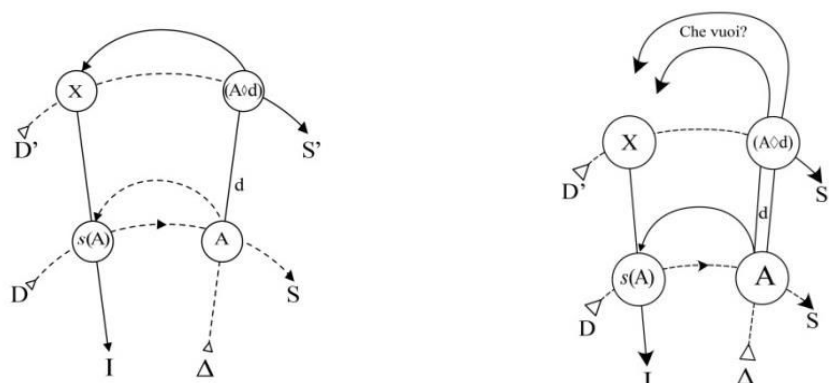
³⁰³ Ils correspondent aux graphes 15, « Graphe mythique, premier temps: Fonction du besoin et de l'appel signifiant », 16, « Graphe mythique, avant la fin du deuxième temps, première rencontre avec le discours de l'Autre », et 9, « Niveau *infans* du discours ».

Et en effet, il y a le point β du Je qui parle, mais pas encore le point où sera placé l'objet. Ce point sera le résultat du passage de la demande réussie, quand l'Autre donnera une signification à ce que l'enfant vient de prononcer. Cela arrivera à la fin du second temps du graphe mythique quand le message et l'Autre sont réalisés (Graphe 41). Je place à côté le troisième temps parce qu'il nous permet de reconnaître que dans ce point I, il s'agit du désir, du nom du désir³⁰⁴.



Graphe 41: Séquence du désir : l'objet du désir en tant que signification du désir et le nom du sujet, en tant que signe du désir

La série continue avec les deux graphes du Séminaire VI, qui nous donnent l'état des choses dans ces moments logiques qui précèdent la constitution imaginaire du moi comme objet (Graphe 42). Le premier c'est la symbolisation primaire, celle du *Fort-da*. Le sujet a réussi une articulation « innocente » de la forme langagière et de l'Autre comme tel (VI, p. 24). Le suivant, conséquence de ces deux appréhensions par le sujet, est celui du surmoi ou du *Che vuoi* ? Il s'agit encore de I pour les noms du sujet.

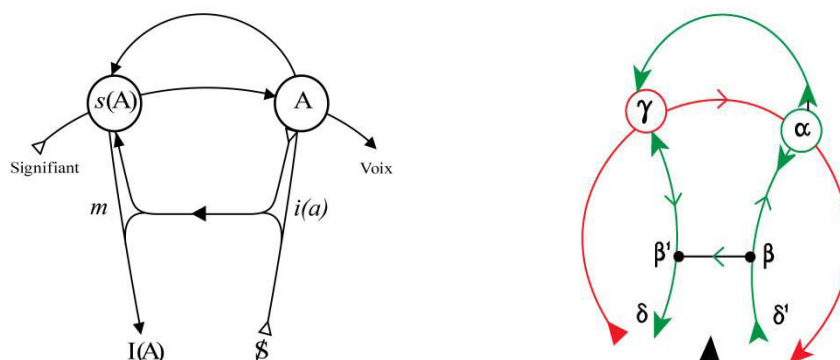


Graphe 42 : Premières appréhensions du désir par le sujet : *Fort da* et *Che vuoi* ?

La série se termine, donc, avec le graphe 2 de *Subversion du sujet*, celui du stade du miroir, noyau des identifications du sujet. Selon le tracé des deux trajets signifiants, nous voyons comment le moi dégagé du sujet (Je) de l'énonciation est à la place de β (Graphe 43). De son côté, l'objet spéculaire sera à la place de β' . En δ nous avons la place de I qui devient I(A) à partir du stade du miroir. Il s'agit du trait unaire qui marque un désir qui anticipe ce qui sera le \$. La place de ce \$ a

³⁰⁴ Graphes 18 et 19.

été nommée par Lacan comme l'intention du sujet dans le graphe mythique et le Ça ou δ' dans les suivants.



Graphe 43 : Prise imaginaire du désir

Nous reviendrons sur ces rapports entre $I(A)$ et $i(a)$. Pour l'instant complétons cette introduction avec un exemple. Dans *En passant par la Lorraine*, le « vilaine » dans « ils **m'**ont appelé **vilaine** », était en $I(A)$. Tandis que « sabots » dans « avec **mes sabots** » est resté dans le circuit inconscient des objets depuis qu'il est tombé en β' , pour céder la place au bouquet de marjolaine. Cet objet nouveau, plus en accord avec le nouvel Autre de la jeune fille, dans la fleur de la jeunesse, commence à remanier ce qu'elle est. Une nouvelle dénomination pour son être propre, désormais amoureux, est sur le point d'arriver en $I(A)$, « reine ». Le « **me** » est entré dans une nouvelle constellation discursive, celle de l'amour. Ainsi elle n'est pas l'objet d'un appel du capitaine, mais de l'amour d'un jeune homme : « le fils du roi **m'**aime ». Et dans cette nouvelle constellation un autre objet du désir est entré en jeu, le bouquet de fleurs : « il **m'**a donné un **bouquet de marjolaine** ». Les deux objets ont perdu leur signification pour devenir équivalents au *moi* du sujet lyrique de la chanson.

On comprend, alors, que les déchets métonymiques qui circulent par le circuit inconscient des objets aient été marqués par ces signes de l'Autre. En général les appellations et les surnoms des personnes parlent de ces rapports. Dans ce cas, « vilaine » a mis en évidence les sabots. Des objets de la demande sont marqués par les traces des noms propres et appellations, et vice-versa, certains objets des demandes déterminent aussi d'autres noms ou surnoms des sujets. Tout est dit à travers les rapports métonymiques entre ces noms et ces objets.

Voyons, donc, comment le pas-de-sens va survenir à partir du peu-de-sens dans notre cas, *le plus beau rêve d'une araignée*. Nous nous attendons maintenant à quelque homophonie dans la réponse.

10.5.3 L'AUTHENTIFICATION DU PAS-DE-SENS DANS LA RÉPONSE DE L'AUTRE

Voici la réponse, Lacan avait tout à fait raison. L'objet du désir est lié à l'homonymie :

- *Quel est le plus beau rêve d'une araignée ?*
- *C'est de voir ses **toiles** exposées au Louvre*

Je dois avouer que la blague m'a beaucoup plu, j'ai rigolé, mais aussi j'ai été un peu déçue de ne pas avoir trouvé une réponse aussi évidente ! Ce qu'on expose au Louvre ce sont de belles toiles. Et ce que les araignées font tout le temps c'est justement des toiles d'araignée ! Toiles et toiles, voilà l'homonymie à laquelle s'est attaché le désir dans ce cas. C'est absolument un cas de métonymie contextuelle (V, 62) :

La dimension métonymique, pour autant qu'elle peut entrer dans le trait d'esprit, joue sur le contexte et les emplois. Elle s'exerce en associant les éléments déjà conservés dans le trésor de métonymies. Un mot peut être lié de façon différente dans deux contextes différents ce qui lui donnera deux sens complètement différents. En le prenant dans un certain contexte avec le sens qu'il a dans un autre, nous sommes dans la dimension métonymique.

Et nous trouvons là une différence avec le cas poétique des chansons. Il ne n'agit pas là d'homonymie entre les deux objets : sabots et bouquet de marjolaine. Si l'homophonie s'était présentée, on n'aurait pas dit qu'il s'agit d'un poème, puisque forcément, on aurait rigolé et les vers auraient acquis un caractère autre que poétique. Et c'est justement ce qui arrive dans les vers de Trenet et la reine en sabots qui s'appelaient Isabeau, où la métonymie est faite au niveau phonématique. Cela nous permet de comprendre mieux les mécanismes qui différencient l'interprétation métaphorique de l'interprétation par l'équivoque, selon Lacan dans le Séminaire XXIV. Or en reprenant notre sujet, comment expliquer donc, que la blague entièrement élaborée au niveau métonymique ait réussi au niveau du pas-de-sens ? Une question s'impose : quelle est la différence entre le pas-de-sens et la métaphore ? Continuons la lecture de Lacan pour nous éclairer :

Dirons-nous que L'Autre **authentifie ce qu'il y a là-dedans de non-sens** ? Là aussi j'insiste – je ne crois pas qu'il faille maintenir ce terme de non-sens, qui n'a de sens que dans la perspective de la raison, de la critique, c'est-à-dire de ce qui est précisément évité dans le circuit. Je vous propose la formule du **pas-de-sens**.

10.5.3.1 L'authentification dont il s'agit dans le traitement du désir et de la jouissance

Nous nous rappelons que le troisième élément indispensable dans la définition du mot d'esprit était cet Autre qui devait sanctionner avec son rire le *Witz*. Mais ici, Lacan utilise un mot qui retient notre attention, l'Autre « authentifie » ce pas-de-sens. Ce mot fait résonner en nous la question de ce qui doit être ou non authentifié dans les traitements des psychoses. Si l'authentification n'est pas

dans l'ordre imaginaire, donc, elle doit être dans la direction de ce registre symbolique, de ce pas-de-sens. Explorons un peu le rapport entre les deux mots. Le CNRTL définit « sanctionner »³⁰⁵ comme : « Confirmer par une approbation légale ou officielle ». Et « authentifier »³⁰⁶ : « Donner un caractère authentique, officiel à quelque chose. Attester, certifier le caractère authentique de quelque chose ou de quelqu'un. **Déclarer, reconnaître l'auteur ou l'origine de quelque chose** ». Cette dernière définition que j'ai soulignée me semble réunir celles des deux mots. Et sans doute c'est de cela qu'il s'agit, entre autres, notamment dans le traitement des psychoses : de la reconnaissance de ce qui est authentique, propre, par rapport à l'autre et à l'Autre, le propre désir.

La petite histoire des deux machines du Séminaire II qui finit avec la reconnaissance du désir nous le prouve en premier lieu. La double ambiguïté de la demande comme point de départ du mot d'esprit et de tout traitement psychanalytique nous le prouve également. Ni le sujet ni l'objet impliqués dans la demande ne sont authentiques, ils sont aliénées à l'Autre par les deux bouts. Or si, au début de la vie, puis dans ses constants changements d'état et de contexte ceci est indispensable et nécessaire, il devient ensuite nécessaire aussi que le sujet trouve son propre désir, en prenant une certaine distance avec le désir de l'Autre, cela est indépendant du type de structure. Continuons à lire pour préciser ce qu'implique cette authentification du sujet et de son désir.

Ce pas-de-sens est à proprement parler ce qui est réalisé dans la métaphore. C'est l'intention du sujet, c'est son besoin **qui**, au-delà de l'usage métonymique, au-delà de ce qui se trouve dans la commune mesure, dans les valeurs reçues à se satisfaire, **introduit justement dans la métaphore le pas-de-sens**. Pendre un élément à la place où il est et lui en substituer un autre, je dirais presque n'importe lequel, introduit cet au-delà du besoin par rapport à tout désir formulé, qui est toujours à l'origine de la métaphore.

10.5.3.2 Pas-de-sens et métaphore

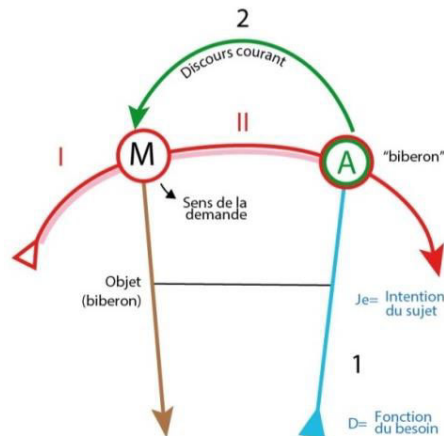
Examinons petit à petit ces rapports pas-de-sens/métaphore.

- 1) C'est l'intention du sujet qui peut introduire dans la métaphore le pas-de-sens.
- 2) Ce qui est réalisé dans la métaphore c'est ce pas-de-sens.

C'est donc l'intention du sujet qui introduit le pas-de-sens qui se réalise dans la métaphore. On peut se rappeler ici de la métaphore naturelle dont parlait Lacan. Elle arrive dans le graphe mythique à la fin du second temps (Graphe 17, ci-dessous), où l'Autre se réalise en A en même temps que le message en M.

³⁰⁵ <http://www.cnrtl.fr/definition/sanctionner>

³⁰⁶ <http://www.cnrtl.fr/definition/authentifier>



Tout a commencé en delta (D) avec l'intention du sujet. Ce petit être émet un son avec sa bouche que l'Autre entend en tant que demande. Dans ce processus, si la demande est réussie, c'est parce que quelque chose du réel arrive à passer dans le discours de l'Autre et devient un message comme : « j'ai faim » ou « j'ai sommeil », mais toujours en termes d'un appel : « viens ! ». Il est évident que la simple définition de la demande (V, 86) : « C'est ce qui, d'un besoin, passe au moyen du signifiant adressé à l'Autre », implique un passage : celui d'un besoin à l'Autre par le moyen du signifiant. C'est cela la métaphore naturelle, le pas-de-sens inaugural dont résultat est un désir et une jouissance. Puis, le sujet essaie de faire passer le message inconscient, son désir, dans les demandes de tous les jours, c'est ce que Lacan appelle la métaphore courante. Elle n'est pas toujours couronnée de succès, notamment à l'égard de certains désirs : ces désirs qui ne satisfont pas du besoin et qui demeurent sans usage. D'ailleurs, d'après le Séminaire IV nous avons appris comment l'intention qui cherche l'objet de l'appel, entre en relation avec les objets du besoin. D'un côté, ce que le petit obtient n'est jamais ce qu'il attend. Mais de l'autre côté, son besoin intentionnel ne passe pas entièrement dans le signifiant, c'est seulement une partie. Il restera toujours quelque chose du réel de son être qui ne pourra jamais passer. C'est le plus au-delà du sens.

Ces deux aspects sont clés pour comprendre cette partie de la citation : 1) ce plus au-delà du sens, en tant que réel, est le sujet qui parle, sa voix, les signifiants qu'il prononce et son corps. Et 2) ce qui effectivement a pu passer, est « une partie ». Ce deuxième aspect implique le passage de quelque chose de l'ordre du besoin et du réel à un signifiant reçu par l'Autre. Donc, quelque chose de réel est remplacé par un signifiant. C'est dans ce sens que je peux comprendre cette expression de Lacan : « **Pendre un élément à la place où il est et lui en substituer un autre**, je dirais presque n'importe lequel ». Si ma lecture est bonne, on comprend, en premier lieu, l'impossible du graphe mythique, parce qu'il suppose que quelque chose du réel est substitué à un signifiant. Ce principe hypothétique est rendu absolument valable par ses propres dérivations, et selon ce qui arrive dans les avatars de la demande et son graphe. En second lieu, on comprend que si on enlève un élément de l'ensemble, il reste quelque chose, le reste de l'ensemble. Ainsi le reste de la phrase dit que cette substitution : « introduit cet au-delà du besoin par rapport à tout désir formulé ». Le désir formulé ne peut pas tout dire, il laisse dehors une bonne partie de l'intention du sujet.

Or, il est intéressant de préciser les statuts de cette intention. Elle est réelle, côté corps parlant ; elle est symbolique en termes des signifiants qui représentent le sujet qui parle ; et elle est imaginaire et symbolique en termes des objets de ses désirs. Dans le niveau symbolique, donc, l'intention est désir et elle est exprimée à travers ces deux bouts de tout désir : sujet et objet. Il est clair que l'intention en tant que ça du corps parlant, en tant que réelle, ne peut pas être exprimée, elle garde des noyaux indicibles pour le sujet lui-même, parmi lesquels des noyaux de jouissance. Au niveau du désir, ce qui, de l'intention, a réussi à passer au signifiant, l'a fait en termes d'aliénation aux signifiants de l'Autre. Ainsi, au niveau signifiant, il y a aussi quelque chose d'indicible, côté sujet et côté objet, qui constitue les deux circuits inconscients. Comme le côté sujet est plus insaisissable, on doit commencer par le bout objet et ses déchets métonymiques pour pouvoir l'atteindre de quelque façon que ce soit. Ainsi, nous avons plus d'éléments pour comprendre que « **c'est l'intention du sujet qui**, au-delà de l'usage métonymique, au-delà de ce qui se trouve dans la commune mesure, dans les valeurs reçues à se satisfaire, **introduit justement dans la métaphore le pas-de-sens** ». Quelque chose de son intention **pass**e à l'Autre à travers un signifiant, dans le graphe mythique, à travers un signifiant qui, dans le temps propre du graphe, ne signifie rien, et dans les demandes courantes, à travers des signifiants doublement aliénés à l'Autre, côté sujet, ces formes grammaticales de la première et de la seconde personne.

Cette intention c'est justement ce qui tourne, sans se définir, dans le plan supérieur du circuit de l'inconscient, comme résidus des demandes échouées. Ce signifiant qui implique un sens, renvoie nécessairement à un plus au-delà impossible à dire. Une fois de plus nous trouvons ici, comme dans le Séminaire VI que, en suivant la trace du réel on trouve... le réel. Mais ici ce réel n'est pas un affect dérangeant, il s'agit du réel qu'il y a dans le symbolique, son aspect signifiant, sonore. Et c'est sa trace ce que nous devons suivre dans les déchets métonymiques du discours. En suivant ces traces réelles, nous trouverons un signifiant point de capiton, un sens qui ne peut que renvoyer au sujet réel qui parle et à ce qui motive sa parole. Si l'éclosion du besoin en delta, qui est le Ça dans les graphes du Séminaire VI, ne peut s'achever, et si ce qui a pu passer vers l'Autre comme message, n'est qu'un signifiant, alors quel est le mérite de ce pas-de-sens réussi dans le mot d'esprit ? Pourquoi est-ce si important pour un sujet, à tel point que Lacan l'a défini comme but de l'interprétation analytique par l'équivoque signifiante ? Poursuivons la lecture :

Qu'est-ce que fait là le trait d'esprit ? **Il n'indique rien de plus que la dimension même du pas comme tel, à proprement parler.** C'est le pas, si je peux dire, dans sa forme. **C'est le pas vidé de toute espèce de besoin. C'est là ce qui, dans le trait d'esprit, peut tout de même manifester ce qui en moi est latent de mon désir**, et c'est quelque chose qui peut trouver écho dans l'Autre, mais non pas forcément. **Dans le mot d'esprit, l'important est que la dimension du pas-du sens soit reprise, authentifiée.**

« C'est le pas vidé de toute espèce de besoin ». C'est de cela qu'il s'agit dans le trait d'esprit. Il indique la dimension même du *pas*, dans sa forme absolument vide. C'est dans ce pas vidé de toute espèce de besoin, où le trait d'esprit « peut manifester ce qui en moi est latent de mon désir ». Au niveau

symbolique, ce qui est latent est ce qui n'a pas été dit, par rapport à ce qui l'a été. Cette dialectique renvoie, comme l'illustre la scène du *Fort-da*, à quelque chose d'insaisissable, en tant que jeu de présences et d'absences, entre le sujet et l'Autre. Essayons de déterminer ce qui est passé dans notre blague à ce niveau, à partir de la reconstruction de son chemin signifiant. En principe, nous avons deux expressions : Les toiles d'araignée et les belles toiles du musée de Louvre. Elles sont pleines de signification, elles sont dans notre code, dans notre trésor métonymique. Mais elles perdent leur signification lorsqu'elles se réduisent à leur valeur signifiante : pure homophonie, pure homonymie. Le sujet a entendu le mot « toiles » dans un contexte, disons celui des araignées, et l'a arraché de là-bas pour le rapprocher d'un autre contexte où il l'a entendu aussi, indépendamment de sa signification, celui du musée de Louvre. La première signification ne compte pas. Dans le rapprochement à l'autre contexte, la valeur d'usage s'est perdue. Mais la deuxième signification aussi.

Les deux toiles ont perdu leurs valeurs d'usage. Elles ne sont que pure valeur d'échange. Mais pour que cela soit vrai, il faut le troisième élément de l'équation, selon ce que nous avons appris de Marx. Où est-il ? Quel est-il ? L'objet du désir du sujet, forcément. En effet, il avait laissé sa trace dans la chaîne prononcée : le plus beau rêve de... Preuve en est, moi-même, quand j'ai lu la blague, j'ai immédiatement commencé à penser à mes propres beaux rêves, mais j'ai laissé tomber. C'est cela que le peu-de-sens a soutenu, la valeur de l'objet de nos désirs, la valeur métonymique à laquelle les deux toiles sont devenues équivalentes. C'est à dire au moyen de ce signifiant le plus ambigu de toute la chaîne : le plus beau. Il soutenait dans la chaîne métonymique le rêve d'une araignée. Mais, ce dont il s'agit c'est du « plus beau rêve » du sujet qui parle ou qui lit, qui s'est reflété un instant dans ce sujet de l'énoncé qui est l'araignée. Nous ne sommes pas une araignée, on est d'accord, mais, l'espace d'un instant cette araignée avait quelque chose que nous avons tous aussi, cet objet du désir qui est le plus beau rêve. L'espace d'un instant nous sommes fascinés par celle qui a comme objet de désir un plus beau rêve. Ainsi, cet objet qui est passé fugacement entre les toiles, entre ces signifiants qui, vidés de sens, l'ont laissé passer, comme dans le jeu du furet, c'est notre *moi*, identifié à l'heureuse araignée. Voici la reconstruction de la séquence :

Le plus beau rêve d'une araignée = **Toiles** d'araignée = les plus belles toiles de Louvre
Le plus beau rêve d'une araignée = **Toiles** = les plus belles toiles
Le plus beau rêve d'une araignée = **Toiles** = **toiles**
Le plus beau rêve d'une araignée ?
Le plus beau rêve ? De qui ?

Ainsi, nous trouvons que l'expression la plus ambiguë au niveau du sujet de la chaîne reconstruite, le plus beau rêve, était le peu-de-sens qui soutenait la demande. Ce point par où le désir du sujet pouvait passer, une fois que le mot point de capiton avait été prononcé dans la réponse : *C'est de voir ses toiles exposées au Louvre*. Ce « Louvre » est centre de convergence de beaucoup de désirs humains. Ce nom fait partie de l'Autre, en tant que système de référence des idéaux et des désirs. D'un autre côté, cette blague ne peut se réaliser que dans une langue, le code de l'Autre, qui permette cette ambiguïté signifiante qui nomme de la même manière, toiles, deux objets complètement différents. Cette

ambiguïté est celle dont tout désir profite pour s'exprimer, en passant la barrière des censures du système de l'Autre.

On peut m'objecter que c'est une blague que j'ai choisie à ce propos. Mais je pourrais dire que n'importe quelle blague Carambar supporte cette analyse. C'est la même chose pour les mots d'esprit que nous avons étudiés. Rien d'autre que le désir du sujet parlant, qu'il s'appelle Hirsch Hyacinthe ou Henri Heine, n'est passé par ces signifiants qui sont, « mon millionnaire » et « famili », pour le premier ; et les deux *Veaux d'or*, pour le second. Cependant pour que cela ait des effets, l'Autre doit sanctionner ce pas par où le sujet et son désir ont réussi à passer. De cette manière ce qui est authentifié est le passage réussi de quelque chose de l'intention insaisissable du sujet lui-même, en tant que réel et en tant que symbolique. Bien entendu, dans le cas de cette blague, il s'agit mon l'Autre, elle m'a intéressée du début à la fin et surprise par l'inattendu, j'ai rigolé sur le coup. Voyons comment Lacan décrit la conséquence de cette authentification.

C'est à cela que correspond un déplacement. **Ce n'est qu'au-delà de l'objet que se produit la nouveauté en même temps que le pas-du-sens, et en même temps pour les deux sujets.** Il y a le sujet et il y a l'Autre, le sujet est celui qui parle à l'Autre, et qui lui communique la nouveauté comme trait d'esprit. Après avoir parcouru le segment de la dimension métonymique, il faut recevoir le peu-de-sens comme tel, l'Autre y authentifie le pas-de-sens, et le plaisir s'achève pour le sujet.

C'est pour autant que le sujet est arrivé avec son trait d'esprit à surprendre l'Autre que lui récolte le plaisir, et c'est bien le même plaisir primitif que le sujet infantile, mythique, archaïque, primordial, que je vous évoquais tout à l'heure, avait recueilli du premier usage du signifiant.

C'est le moment du rire, de la jouissance liée à l'exercice signifiant dépouillé de toute signification. Elle ne peut être atteinte que dans cet exercice même, propre du mot d'esprit, par où le désir ne peut que se lier de manière homophonique, équivoque, aux ambiguïtés du signifiant. Ainsi, l'inconscient a pu être rejoint par la voie même de l'Autre, en tant que sujet réel aussi, siège d'un code et d'un système d'idéaux et de désirs. Le résultat est non seulement un gain de plaisir par l'acceptation d'une jouissance, mais aussi de ce que Lacan appelle ici, la subjectivité. Nous verrons dans le chapitre 12 de cette thèse comment cela est arrivé dans nos trois entretiens, à travers ces trois moments cliniques que le mot d'esprit nous a permis d'isoler : demande, écoute et réponse. Pour l'instant, un dernier paragraphe va nous permettre de situer la demande comme point commun non seulement entre le mot d'esprit et les trois cas, mais aussi avec d'autres phénomènes qui nous interrogent par leur caractère inattendu et violent.

10.5.4 LA DEMANDE DANS LE CŒUR DES ATTENANTS DU 13 NOVEMBRE 2015 À PARIS

Pendant que j'étais en train de comprendre ces choses capitales de l'enseignement de Lacan, les attentats du 13 novembre 2015 ont eu lieu à Paris. Impossible de ne pas s'interroger à ce propos à plusieurs niveaux. Parmi les divers témoignages que j'ai entendus, il y en a un sur l'assaut au théâtre Bataclan

que je ne peux pas laisser passer sans commentaire dans cette thèse, parce que, justement, il porte du début à la fin une série de demandes qui corroborent ce dont nous parlons ici. Cette vidéo³⁰⁷ est en deux parties. La première met en scène une femme enceinte et le jeune homme, appelé Sébastien, protagoniste et narrateur du témoignage. La deuxième consiste en une série de questions et réponses qui se croisent entre deux des assaillants du Bataclan et leur petit groupe d'otages et Sébastien. Je vais reproduire la deuxième partie (à partir de la 50^e seconde dans la vidéo), parce qu'elle m'a étonnée, mais en même temps elle m'a aidé à comprendre que nous sommes au cœur d'une demande de sens. Autrement dit, comment dans une attaque terroriste, il peut s'agir, finalement, d'une demande de sens, à partir d'un peu-de-sens.

C'est quelque chose que toute l'ambiance de guerre et fanatisme occulte dans un très épais rideau de fumée. Mais c'est, ici, ce que ce jeune garçon a su entendre et mettre au premier plan, malgré les fusils menaçants et la peur. Il est difficilement imaginable qu'une demande dans toute l'ambiguïté de ses deux bouts ait lieu dans des circonstances aussi dramatiques, encore moins provenant de ces redoutables attaquants, mais le témoignage ne laisse aucun doute à cet égard. On peut observer aussi les rapports que la demande de sens établit avec celle des objets du besoin, au moment de la demande du pull. Voici la transcription de ce dialogue incroyable, où la demande est mise à jour dans toutes les possibilités qu'elle a de devenir un moyen d'humanisation et vie à un certain degré. Pendant ce temps, les fusils se sont tus, pour donner la parole aux sujets qui les tenaient, et il y avait quelqu'un pour soutenir autre chose, leur parole.

[Journaliste] : Après son acte de bravoure, il [Sébastien] se fait repérer par deux terroristes. Ils l'entraînent, alors, de l'autre côté de cette porte au bout du balcon. Dans ce couloir il est pris en otage avec une dizaine d'autres personnes pendant près d'une heure. Il va parler avec un des ravisseurs.

- Ils nous ont expliqué que ce n'était que le début et que la guerre commençait maintenant. [...] Ensuite, **ils nous ont demandé si on était d'accord avec eux**. Je vous laisse imaginer le silence qui a plané à ce moment-là. Et on a hoché de la tête pour les plus timides, et dit oui pour les plus téméraires. Ensuite il nous a demandé si on avait du feu, et ils m'ont tendu une liasse de billets à ce moment-là, voilà et **il voulait savoir si l'argent avait une importance à mes yeux**, ce à quoi j'ai répondu évidemment non. Il voulait que je brûle cette liasse de billets.

- Et ouais à un moment, il y a une femme qui a froid et qui demande un pull, ce à quoi l'assaillant répond, euh par, en lui donnant un pull. Et j'ai demandé, puisque j'avais froid aussi, si je pouvais mettre ma chemise et à la manière d'un professeur un peu sévère, **il m'a dit que je commençais à l'énervé**.

- Donc, il y a eu une sorte d'échange quand même et les otages m'ont remercié à la fin. C'est pas pour me faire passer pour un héros, les vrais héros sont morts.

J'ai souligné les phrases clés de cet échange. C'est insensé que des personnes, qui viennent d'en tuer beaucoup d'autres sous l'emprise d'un Autre aveugle, demandent à des otages s'ils sont d'accord avec eux. Peut-être que la réponse divisée entre le silence et le oui, leur a donné la mesure de leur propre

³⁰⁷http://www.francetvinfo.fr/faits-divers/terrorisme/attaques-du-13-novembre-a-paris/attentats-a-paris-le-temoignage-poignant-d-un-otage-du-bataclan_1180387.html

division inconsciente à l'égard de cet Autre. Indépendamment de la préméditation éventuelle de l'épisode des billets, demander dans ces circonstances l'importance qu'un otage accorde à ces billets, n'a pas de sens. Et enfin, il n'y a aucune raison pour que la seconde demande d'un objet de besoin l'ait énervé. Le seul sens qui peut soutenir ces trois « sans sens » est, donc, leur peu-de-sens.

Quelque chose a dû se passer au niveau subjectif dans cette « sorte d'échange » qui a empêché cette prise d'otages de dégénérer davantage. Les remerciements que Sébastien a reçus témoignent de cela. À mon avis, il ne s'agit pas d'actes héroïques, mais s'il y a quelque chose à dire à cet égard, je dirais que le vrai héros c'est lui, qui en tant que vivant et parlant a pu soutenir une parole. Il a eu, sûrement le sentiment lumineux que, derrière cet Autre de fer, il y avait aussi un sujet qui pouvait parler et il a eu le courage de lui parler et le faire parler. Cela requiert plus de courage et de lucidité que la guerre elle-même. Il y a des limites, bien entendu, dans une situation comme celle-ci. Pas de rire, pas de mot d'esprit, mais une chose est sûre, quelque chose a dû passer par ces trois lieux d'ouverture de l'inconscient, par ces trois peu-de-sens que ce témoignage incroyable laisse entrevoir.

11 LE DÉsir ET SA JOUISSANCE DANS LE DEUXIÈME ÉTAGE DU GRAPHE

11.1 VERS LE DEUXIÈME ÉTAGE

Les graphes des trois moments des entretiens (demande, écoute et réponse) doivent, d'un côté, nous permettre de vérifier notre hypothèse de traitement ; et de l'autre, nous donner les éléments qui nous permettront de faire les nœuds essentiels de chaque entretien pour la vérification. Je rappelle cette hypothèse (chapitre 4) : **Le traitement des jouissances problématiques pour chaque sujet, exprimées par différents objets métonymiques présents dans les entretiens respectifs, a été accompli au moyen de la jouissance de la voix articulée et cela a impliqué, aussi une nouvelle constitution à niveau de l'être en tant que réel par rapport aux objets de sa jouissance et à son désir.**

Les éclaircissements que le parcours par les graphes nous a donnés, nous permettent de la reformuler. Voici ce parcours avec des noms de ces graphes :

- a) point de capiton,
- b) deux trajets signifiants : discours et chaîne créatrice du langage
- c) de la cellule métonymique du désir et
- d) les autres graphes de premier étage :
de Subversion du sujet : 2, du stade du miroir ou des identifications,
Séminaire VI : niveau *infans* du discours, et
Séminaire V : mythique, refus et besoin, demande et mot d'esprit

En les gardant en tête, nous pouvons donc reformuler l'hypothèse dans les termes suivants : **Le traitement des jouissances problématiques pour chaque sujet, exprimées par différents objets métonymiques présents dans les entretiens respectifs, a été accompli au moyen de la jouissance de l'exercice signifiant et de la subjectivation que cet exercice implique.** On peut donc supposer qu'il y a dû y avoir dans chaque entretien :

- 1) une demande de sens du sujet à l'Autre, à partir d'un peu-de-sens,
- 2) un temps de réflexion ou inhibition imaginaire de la part de l'Autre sur les objets de cette chaîne signifiante de la demande,
- 3) mais aussi, une écoute de la part de l'Autre et un traitement des déchets signifiants présents dans ces objets du discours du sujet ; et,
- 4) un pas-de-sens, produit par le sujet et prononcé par sa propre voix, qui a permis la désaliénation du discours de l'Autre et la reproduction de la jouissance liée à cet exercice signifiant,
- 5) finalement, l'authentification que l'Autre a fait de ce pas-de-sens comme mot d'esprit et de la signification rétroactive du message correspondant

En somme, ce mot d'esprit a rejoint le sujet réel de l'inconscient et a permis au sujet qui parlait, dans chaque entretien, de nouer une jouissance de trop. Autrement dit, quelque chose de son Ça, corps et jouissance, a réussi à passer à un signifiant qui ne signifie rien et qui a été prononcé par sa propre voix. Cette subjectivation au moyen de l'Autre, analyste, a impliqué une nouvelle constitution au niveau de l'être du sujet, en tant que moi, c'est-à-dire, au niveau des objets de son désir et de la signification de son moi, articulée finalement comme métonymie de son discours. Les graphes particuliers des entretiens doivent alors mettre en évidence :

- 1) La demande de sens et son peu-de-sens.
- 2) Les objets de cette chaîne, ses rapports métonymiques et les déchets de l'objet du désir présent en eux.
- 3) Les signifiants de l'aliénation du sujet à l'Autre.
- 4) L'opération de l'Autre à l'égard des déchets métonymiques.
- 5) Les signifiants points de capiton qui ont précédé le pas-de-sens.
- 6) La phrase du sujet qui a permis le pas-de-sens et ses conséquences.
- 7) La nouvelle constitution du moi du sujet, c'est-à-dire, la métonymie de la signification de son discours
- 8) L'authentification par l'Autre du pas-de-sens produit par le sujet.

Nous avons déjà identifié dans le chapitre 10 les graphes qui nous aideront à situer la réponse à ces questions pendant les trois moments cliniques : demande, écoute et réponse. Ces trois graphes, de la demande, du circuit inconscient et du mot d'esprit, opèrent tous au premier étage. Ils suffisent à expliquer ces rapports entre le sujet et l'Autre dans ces trois moments. Cependant, le fait que l'Autre en tant qu'il est l'autre, sujet réel de l'interlocution dans le mot d'esprit, fait que Lacan propose aussi pour lui son propre graphe. Il s'agit du deuxième étage. Ce deuxième étage rend plus opérationnelle l'explication du mot d'esprit parce qu'il situe avec plus de précision et ampleur les rapports entre le sujet et l'Autre.

Ces rapports sont complexes parce que le résultat de l'opération signifiante qui les a mis en jeu implique le sujet véritable, son désir et sa jouissance. Ainsi cette complexité nous oblige à nous rapprocher des graphes à deux étages et à choisir l'un d'entre eux pour situer les moments des entretiens. C'est pourquoi, je ne peux que commencer par les deux graphes où Lacan explique pas à pas le graphe de deux étages. Le premier, c'est celui du chapitre VII du Séminaire V, « Une femme de non-recevoir » (V, 124), qui est le point de départ des autres chapitres du Séminaire. Le deuxième, est celui de la troisième étape du Séminaire VI (VI, 28) qui est expliqué dans le chapitre II, « Supplément d'explication » avec deux graphes de plus : « Simultanéité des deux trajets » (VI, 40) et « Homologie de deux rapports » (VI, 50). Dans les deux cas, il s'agit des graphes où sont homologués les rapports du sujet et de l'Autre avec l'objet. Le premier graphe nous donnera les fondements de cette homologation. Je présente son explication et puis, j'essaie de situer les moments de la blague Carambar dans leurs graphes respectifs. Le deuxième nous permettra d'inclure les deux derniers éléments théoriques pour nous attaquer aux graphes des entretiens : le rapport spéculaire au semblable et le fantasme. Ce graphe sera celui qui nous adopterons pour

réaliser ceux des entretiens, il nous permettra de rejoindre le graphe du désir (graphe 4 de *Subversion du sujet*) lorsque le processus l'exige.

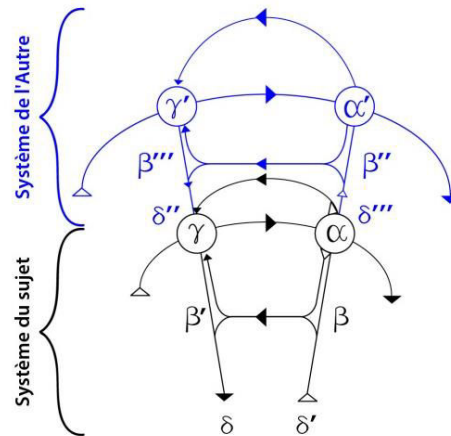
11.2 LE DEUXIÈME ÉTAGE : L'AUTRE COMME SUJET QUI PARLE

11.2.1 HOMOLOGATION DE TRAJETS

Lacan introduit le deuxième étage dans le cadre afin d'expliquer les effets du mot d'esprit au niveau subjectif. Cela n'est pas sans rapport avec l'Autre en tant que sujet réel qui parle avec un code et qui régit son désir et sa jouissance par un système de valeurs ou idéaux déterminés. Ainsi, comme l'objectif du Séminaire V, l'annonçait en suivant la ligne du Séminaire III, il s'agit de cibler dans l'opération analytique le véritable sujet, celui qui parle au nom de la parole (de l'Autre) et jouit dans son exercice. Le deuxième étage situe cet Autre, au moyen duquel la subjectivation est possible, comme sujet qui parle avec ses deux codes, le code linguistique et le code des idéaux. Ainsi, Lacan met en avant ce qui rapproche subjectivité et registre de l'Autre, selon Freud (V, 103) : « D'une part, n'est esprit que ce que moi-même je ressens comme tel. Mais, d'autre part, il n'est rien de suffisant dans mon propre consentement à cet endroit – le plaisir du trait d'esprit ne s'achève que dans l'Autre et par l'Autre ». Bref, « Cet Autre est en quelque sorte le corrélatif du sujet ». Or, pour la subjectivité, celle qui est réussie dans les temps nécessaires pour produire un mot d'esprit (V, 99), Lacan nous fournit l'indication suivante, déjà présente sur le terrain de la clinique (V, 104) :

De notre expérience d'analyste, la subjectivité est inéliminable. Sa notion s'affirme par une voie qui passe tout à fait ailleurs que par celle où l'on pourrait lui dresser des obstacles. Pour l'analyste comme pour celui qui procède par la voie d'un certain dialogue, **la subjectivité est ce qu'il doit faire entrer en ligne de compte dans ses calculs quand il a affaire à cet autre qui peut faire entrer dans les siens sa propre erreur, et non chercher à la provoquer comme telle.** Voilà une formule que je vous propose, et qui exprime assurément quelque chose de sensible, que la moindre référence à la partie d'échecs, ou même au jeu de pair et impair, suffit à assurer.

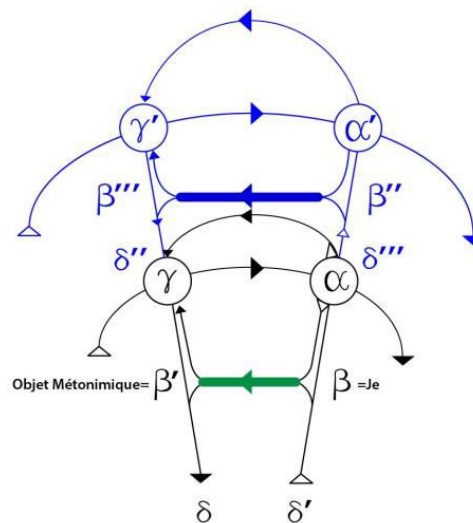
Finalement, il nous avertit que si poser les termes de cette façon implique que la subjectivité « semble émerger à l'état duel », c'est n'est pas le cas. C'est là toute la différence avec la dualité de la parade animale. Justement, entre le sujet et l'autre, il ne s'agit d'aucune dualité, parce que, entre eux il y a un troisième, l'Autre. Donc, dans ce dernier chapitre de la première partie du Séminaire titré « Une femme de ne recevoir » (V, 124), Lacan ajoute au premier étage du sujet, le deuxième étage de son corrélat, l'Autre qui répond au mot d'esprit en l'authentifiant. Voici le graphe (Graphe 44) :



Graphe 44 : Le deuxième étage : Le graphe de l'Autre réel qui parle

Comme l'explication souligne les différentes lignes homologues, je vais les indiquer pas à pas avec :

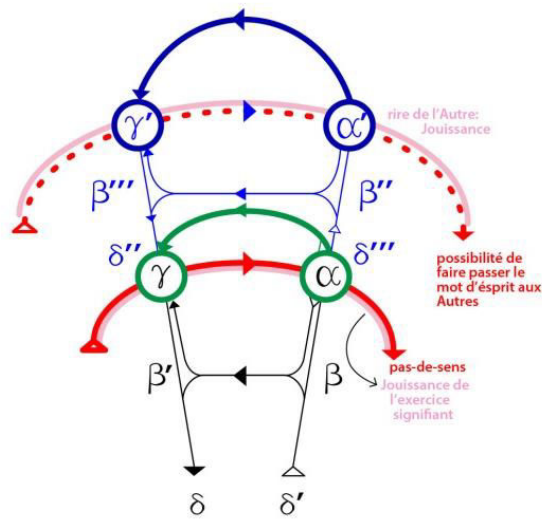
Il nous faut placer sur notre schéma l'homologue du rapport à l'objet au niveau de l'Autre, que nous prenons ici comme sujet, ce pourquoi je vous fais un autre système, que je dessine en bleu [Graphe 45]. Je trace l'homologue [bleu foncé] de la ligne que nous appelons β , β' [vert], rapport du Je à l'objet métonymique pour le premier sujet. Nous indiquons ainsi la superposition du système de l'Autre sujet par rapport au système du premier.



Graphe 45 : Homologation 1 : des trajets au niveau des objets

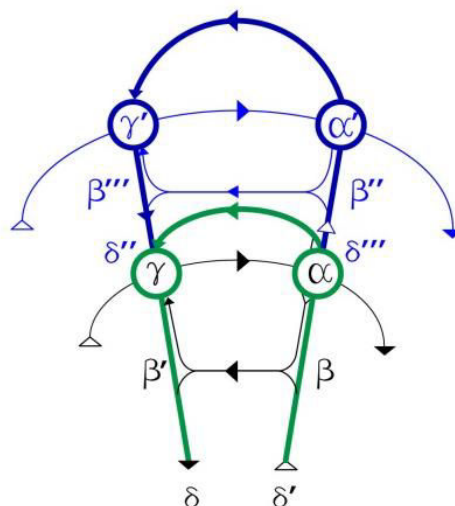
Pour que le relais soit donné de l'Autre vers le message qui authentifie le mot d'esprit comme tel, il s'agit que le relais soit pris dans son propre système de signifiants, c'est-à-dire que, si je peux dire, le problème lui soit renvoyé, de telle sorte que lui-même, dans son système, authentifie le message comme mot d'esprit.

En d'autres termes mon $\alpha \rightarrow \gamma$ suppose inscrit un $\alpha' \rightarrow \gamma'$ parallèle, ce qui est exactement porté sur le schéma [Graphe 46]. Une nécessité inhérente au mot d'esprit lui donne une perspective théorique de reproduction à l'infini, étant donné que la bonne histoire est faite pour être racontée [Ligne rouge discontinue], qu'elle n'est complète qu'une fois racontée et que les autres en ont ri [ligne rose]. Le plaisir même de la raconter [ligne rouge continue] inclut le fait que les autres pourront à leur tour la mettre à l'épreuve sur d'autres.



Graphe 46 : Seconde homologation : les chaînes signifiantes du sujet et de l'Autre : relais de l'Autre vers le message qui authentifie le mot d'esprit

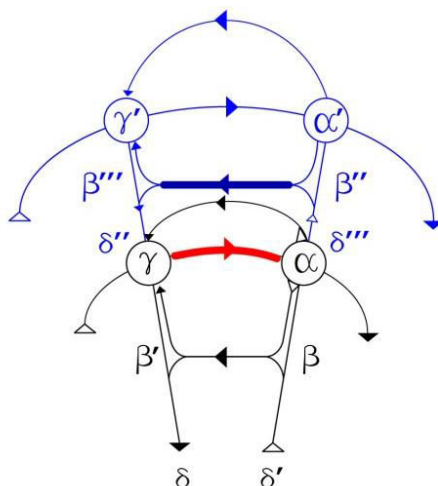
S'il n'y a aucun rapport nécessaire entre ce que je dois évoquer chez l'Autre de captivation métonymique pour laisser le passage libre à la parole spirituelle et celle-ci, il y a par contre nécessairement un rapport entre les systèmes des deux sujets. Cela est rendu suffisamment évident sur le schéma par le rapport qu'il y a entre la chaîne signifiante telle qu'elle s'organise chez l'Autre, celle qui va ici [Graphe 47] de δ''' en δ'' , et celle qui va de δ' en δ . Il doit avoir un rapport, et c'est ce que j'ai exprimé en disant que l'Autre doit être de la paroisse. Il n'est pas suffisant qu'il comprenne en gros le français, quoique ce soit déjà une première façon d'être de la paroisse. Si je fais un mot d'esprit en français, pour qu'il passe et réussisse, il y a bien d'autres choses supposées connues auxquelles l'Autre doit participer.



Graphe 47 : Homologation 3 : les circuits discursifs ou l'Autre de la paroisse

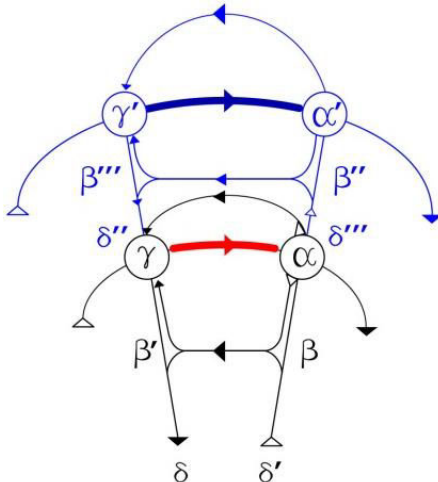
Voilà donc, représentées sur le schéma [Graphe 48] deux conditions que nous pourrions écrire ainsi. Le $\beta''\beta'''$ désigne une certaine inhibition provoquée

chez l'Autre. Là, je fais un signe fait de deux petites flèches en sens inverse l'une de l'autre, qui sont égales et de sens opposé à ma métonymie, c'est-à-dire à $\gamma \rightarrow \alpha$.



Graphe 48 : L'inhibition provoquée dans l'Autre par la métonymie du peu-de-sens

Par contre il y a une sorte de parallélisme entre $\gamma \rightarrow \alpha$ et $\gamma' \rightarrow \alpha'$ [Graphe 49], ce qui peut s'exprimer en disant que $\gamma \rightarrow \alpha$ peut trouver son homologation, ce que nous avons marqué en mettant un esprit rude entre parenthèses dans le $\alpha' \rightarrow \gamma'$. L'Autre l'homologue comme message et l'authentifie comme mot d'esprit.



Graphe 49 : Possibilité d'homologation du pas-de-sens et de son authentification en tant que mot d'esprit par l'Autre

11.2.2 LA BLAGUE CARAMBAR DANS LES DEUX ÉTAGES

Cet Autre peut être un Autre réel, semblable au sujet, mais aussi, l'Autre qui est dans le sujet lui-même, comme l'épisode de Sancho nous l'a montré. On peut le reconnaître, par exemple, dans celui qui lit un mot d'esprit et l'apprécie en

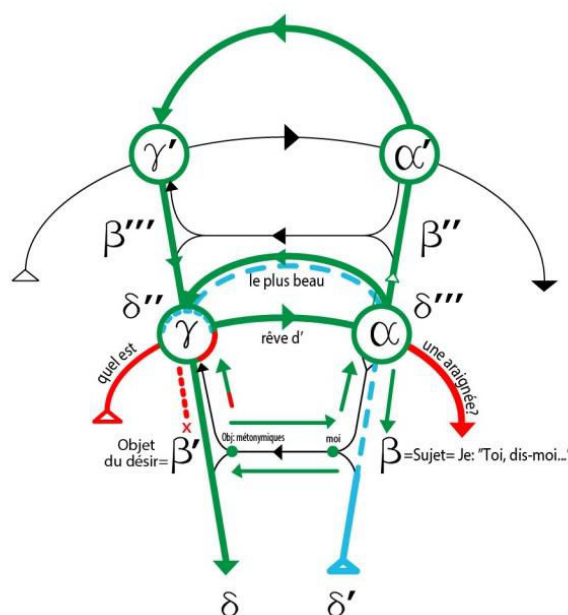
solitaire, pour le raconter ensuite aux autres. C'est le cas de notre blague Carambar. Je la rappelle :

- Quel est le plus beau rêve d'une araignée ?
- C'est de voir ses toiles exposées au Louvre

Je vais essayer de visualiser les quatre moments (demande, écoute, réponse et sanction de l'Autre), en utilisant ce graphe de deux étages, pour nous familiariser avec son utilisation. Je vais changer la couleur bleue de l'Autre, proposée par Lacan, par les couleurs que nous avons définies pour les graphes précédents. Le vert correspond à ce système qui est commun entre le sujet et l'Autre, le discours courant de la paroisse.

11.2.2.1 La demande de sens à partir du peu-de-sens

Nous voyons comment l'intention du sujet part de son corps troublé par la question de la blague (en bleu, Graphe 50). Son intention est de répondre à cette demande, mais au début il n'a pas de mots pour le faire. Donc, le sujet de l'inconscient profite du stock des significations métonymiques commun entre le sujet et l'Autre (en vert) pour tenter un passage au travers d'un signifiant sans signification, n'importe lequel. Si cette autre intention réussit à passer, elle le fera par les deux bouts d'une phrase désirante (**je veux X**) : le sujet (en bleu) et l'objet (en rouge), mais au travers de la chaîne discursive aliénée à l'Autre (vert). Si quelque chose du réel peut passer à la chaîne signifiante, donc, on le saura parce que les deux bouts formeront un message sans ambiguïté en γ (énoncé). Les deux trajets qui aboutissent à ce point ont eu une origine commune, le Je (β) qui parle, mais deux parcours différents : la voie objet, $\beta \rightarrow \beta'$, et la voie sujet, $\beta \rightarrow \alpha$. Comme ce sujet parle au nom de l'Autre, le processus part de ce point, α , d'où l'Autre est appelé. Voyons :



Graphe 50 : Blague Carambar 1 : La demande de sens à partir du peu-de-sens

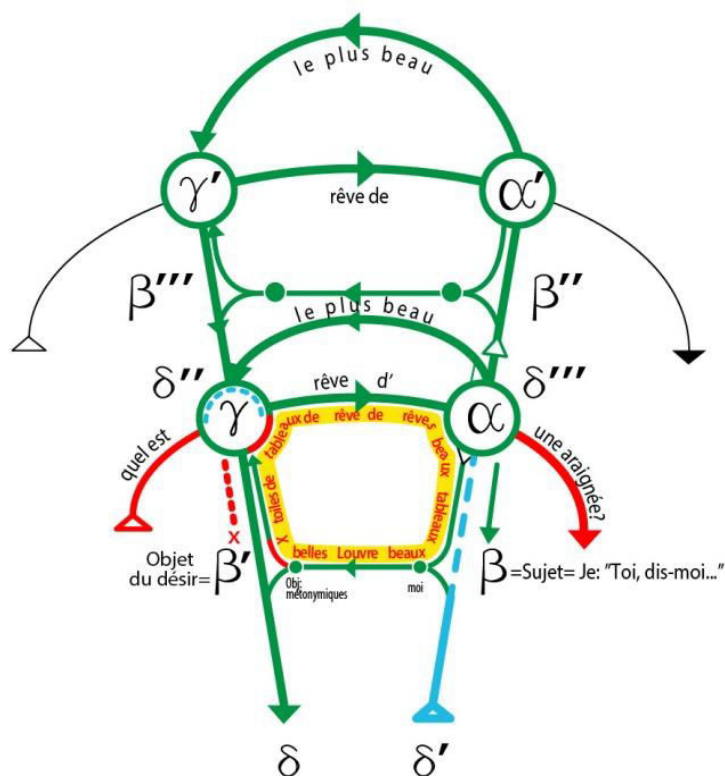
D'abord, en β , lieu du sujet de l'énonciation, nous avons un appel à l'Autre pour qu'il dise quelque chose, pour qu'il parle en tant que sujet : « Toi, dis-moi... ». Déjà nous nous avons explicité l'ambiguïté de ce « toi » échangeable dans l'interlocution avec le « je ». Ensuite, la demande se situe dans l'énoncé et porte sur un objet qui n'est pas dit et qui est tombé en β' , par l'intermédiaire d'un mot complètement indéterminé : « **quel** est ? ». Cela peut être n'importe quel objet. Puis, le discours continue vers le bout sujet par le chemin courant $\alpha \rightarrow \gamma$: « le plus beau ». La logique discursive exige maintenant un objet et à la place de l'objet demandé, arrive un substitut métonymique : « rêve de ». Et jusque-là, nous sommes dans le stock de significations commun aux deux interlocuteurs. Mais, ensuite, quelque chose cloche dans la chaîne et le sens énoncé se réduit à une transposition inattendue de noms. L'objet demandé est un rêve, oui, mais d'une araignée ! Et c'est là où le message échoue, mais aussi nous met sur la bonne piste. Ce nom « araignée » porte la trace de l'objet tombé, parce qu'il permet au sujet de reprendre la chaîne perdue (rouge) de la création de sens. Elle s'était perdue à faveur du discours courant (vert) dans le trajet $\gamma \rightarrow \alpha$. Donc, ce mot fonctionne comme point de capiton de la phrase. Cependant, c'est le peu-de-sens, « le plus beau rêve de », de ce trajet ce qui captive l'Autre et l'invite à s'arrêter et à réfléchir.

11.2.2.2 L'écoute : Dans le piège imaginaire et les deux circuits de l'inconscient

11.2.2.2.1 Circuit inconscient des objets

A ce moment, les deux circuits de l'inconscient se mettent en marche pour les deux sujets. Cependant, pour bien différencier ce qui était latent dans le trajet à chaque bout du désir, je vais les isoler. Dans le registre du sujet, qui a formulé la question par l'objet, il s'agit, alors d'un objet refoulé primordialement (*unterdrückt*) qui a constitué, en tant que X, un noyau de fixation métonymique en β' . Selon la reconstruction que nous avons faite dans le chapitre précédent, la séquence de l'échange des objets, à partir de restes de discours entendus, a pu être la suivante : Louvre, les plus **belles toiles**, les plus **beaux tableaux**, les plus **beaux rêves**, les *rêves de*, les *toiles de*, toiles d'araignée. Le noyau du peu-de-sens, « *rêve* », fait équivaloir les deux *toiles* comme le troisième terme nécessaire pour qu'elles perdent leur valeur d'usage et deviennent des signifiants purs, sans valeur.

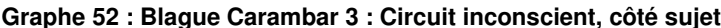
Mais ils font le lien avec le sujet à travers ce « de », parce qu'il doit avoir nécessairement quelqu'un qui leurs possède. Et, dans ce sens, « araignée » est échangeable avec le « moi ». Ce signe de l'Autre, « araignée », s'installe, alors, en I(A). Et c'est sur ces deux points, β' et I(A), que l'Autre fixe sa réflexion inconsciente (Graphe 51).



Graphe 51 : Bague Carambar 2 : Circuit inconscient, côté objets

11.2.2.2.2 Circuit inconscient côté sujet

Pour sa part, c'est l'Autre qui a mis en marche le circuit inconscient côté sujet. Cet Autre est partie du point de capiton de la phrase donnée, « araignée ». Ainsi, il se substitue métaphoriquement, s'identifie, par un instant, avec ce sujet possesseur, à travers cet objet commun qui est « le plus beau rêve ». Mais, sans arriver à se « mettre dans sa peau », il laisse l'araignée au second plan pour prendre le peu-de-sens, dans le trajet $\alpha \rightarrow \gamma$. Il se trouve, alors, avec la phrase : « le plus beaux rêve de ». Et, logiquement, la question pour le sujet s'ouvre dans le circuit inconscient : le plus beau rêve de qui ? Ainsi nous avons deux questions ouvertes. La question par l'objet formulée par le sujet dans le trajet métonymique, et la question par le sujet formulée par l'Autre. Cette dernière est la question inconsciente proprement dite (*verdrängt*) (graphe 52).



L'énoncé qui va répondre aux deux questions laissera passer, alors, quelque chose de l'intention du sujet. Cette intention réelle, ineffable, en δ' (bleu), a trouvé, après son éclosion, un moyen aliéné de passer à la parole, cette parole étant la parole de l'Autre (vert). Maintenant, à travers la captivation que le peu-de-sens a exercé sur l'Autre, un autre sens inattendu va passer dans la réponse attendue et va surprendre. Cette réponse est donnée, hors des significations du discours courant, dans le support créateur du langage. Examinons-la de près.

de voir : l'énoncé commence à se formuler à partir de l'Autre par le chemin courant $\alpha \rightarrow \gamma$. Le verbe exprime la tendance en jeu en tant que désir : voir. Un objet se prépare à passer.

400

aperçoive, une autre chose a déjà réussi à passer à côté de l'objet du désir, son sujet.

En effet, la réponse par l'objet, vidé de toute signification, « toiles », porte avec lui cet autre signifiant, « ses », qui fait le lien avec le sujet de l'énonciation et répond à la question par le sujet que l'Autre s'était posée dans le circuit inconscient : « le plus beau rêve, de qui ? ». Parce que s'il s'agit de « ses », elles ne sont ni les tiennes (à toi, à qui je parle) ni les miennes (à moi, qui parle). Ce mot fonctionne comme une charnière entre l'énoncé et l'énonciation par leurs sujets respectifs. Donc, le sujet de l'énonciation a été indiqué de manière indirecte en sous-entendant le sujet de l'énoncé comme possesseur. Reprenons les phrases où le pas-de-sens a été donné dans les cas de *millionnaire* et Veau d'or, pour contrôler notre analyse à ce niveau, celui de l'énoncé. Si l'objet du désir et son sujet ont réussi à passer à l'énoncé par ses « représentants », comme Freud l'exprimait dans son article sur l'inconscient, donc, nous devons trouver une structure signifiante semblable à celle qui soutient « ses toiles ». Voyons :

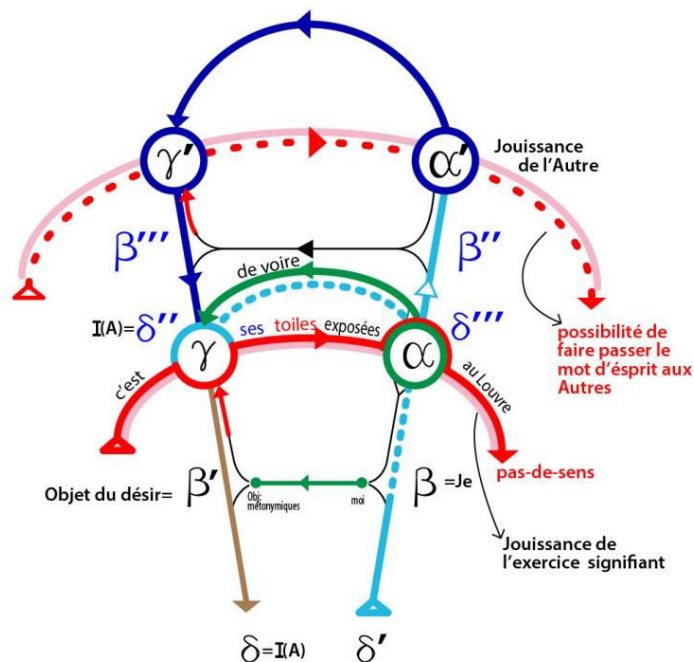
Il **m'**a traité d'une façon tout à fait *millionnaire* (V, 23)

Oui, mais celui-là **me** semble avoir passé l'âge (V, 69)

C'est de voir **ses** toiles exposées au Louvre

Et nous les trouvons : à côté des signifiants vides de sens (d'une façon, celui-là et toiles), représentants de l'objet (représentants représentatifs, comme les appelle Freud), nous trouvons les représentants du sujet de l'énonciation (mes, me et ses). Le pronom, « me », fonctionne aussi comme gond entre énoncé et énonciation, mais de façon plus directe, comme nous l'avons vu dans l'analyse des chansons. En reprenant notre exemple, l'adjectif suivant de l'énoncé, « exposées », prépare le pas-de-sens qui fixera le sens, l'intention du discours au niveau de l'énonciation. C'est le mot du passage de l'énoncé vers l'énonciation.

au Louvre : le sens nouveau, inattendu, est donné par le point de capiton « au Louvre ». Il donne le sens à la phrase prononcée en l'achevant. Ce mot se substitue à celui de la question : « araignée ». Il occupe maintenant sa place dans le point de capiton. Il y a une métaphore parce que ces deux mots ont la même place et sont de la même catégorie, et ont réduit leurs significations dans le trajet métonymique. L'araignée n'est pas plus une araignée dans le sens commun du terme si elle a un beau rêve, que le Louvre n'est le Louvre si on expose là-bas des toiles d'araignée. Ces présupposés, impliquent donc, que ces signifiants sont devenus équivalents à un troisième signifiant de la même catégorie dans l'interlocution. Et de la même manière que sujet et objet de l'énoncé sont des représentants du sujet (moi) et objet du désir (β'), « araignée » et « Louvre » deviennent des représentants d'une autre chose. Ils la nomment par métonymie, par allusion. Ce quelque chose est passé entre eux pour les rendre équivalents, ce doit donc être un autre nom. Lequel ? Il ne peut s'agir que du nom de celui qui parle et qui désigne son être réel, selon ce que nous avons étudié dans la séquence du chapitre 10 (10.5.2.3). Voyons donc, notre quatrième graphe (graphe 53). Il s'agit du parcours $\delta' \rightarrow \delta$. La place δ représente le Ça, quelque chose du réel du sujet parlant qui cherche une représentation dans la parole. Et δ' est la place du signe avec lequel ce réel a été marqué par le signe de l'Autre, par ce trait unaire qui le nomme sans aucune ambiguïté I(A) :



Graphes 53 : Blague Carambar 4 : Le pas-de-sens dans la réponse et son authentification par l'Autre

Voilà, alors, ce qui a réussi à passer à travers l'exercice signifiant, métonymique, par lui-même satisfaisant : le nom du sujet qui parle. Nous avons fait déjà référence au pronom qui indique le sujet de l'énonciation, Je. D'abord, selon Jakobson, puis, selon Lacan. Mais maintenant il faut faire un pas de plus vers les rapports de ce pronom personnel avec le nom. Dans ce sens, nous savons que Lacan a fait des élaborations très précises là-dessus tout au long de son enseignement. Et cette thèse ne pourra qu'être aussi une introduction à ces élaborations. C'est, donc, à ce titre introductoire que je voudrais consigner ici une autre indication fondamentale de Jakobson sur ces rapports, parce que Lacan la suit et la déroule après. Elle orientera ce que l'analyse des entretiens découvre dans cette direction. Il s'agit du déploiement de ses propositions sur le Je, en tant que symbole-index, dans son article *Les Embrayeurs*³⁰⁸ :

Les symboles-index, et en particulier les pronoms personnels, que la tradition de Humboldt concevait comme appartenant au stratum le plus élémentaire et le plus primitif du langage, sont au contraire une catégorie complexe où code et message se chevauchent. **C'est pourquoi les pronoms comptent parmi les acquisitions les plus tardives du langage enfantin** et parmi les premières pertes de l'aphasie. Si nous observons que même les linguistes ont eu des difficultés à définir **la signification générale du terme « je » (ou « tu »)**, qui signifie la même fonction intermittente des différents sujets, il est tout à fait compréhensible qu'un enfant qui a appris à s'identifier à son nom propre ne s'habitue pas aisément à des termes aussi aliénables que les pronoms personnels : il peut hésiter à parler de lui-même à la première personne alors que ses interlocuteurs l'appellent « tu ». Parfois il s'efforce de redistribuer ces appellations. Par exemple, il essaiera de monopoliser le pronom de la première personne : « Essaie pour voir de t'appeler moi. Moi seul je suis moi, et toi tu n'es que toi. » Ou bien il usera sans discrimination soit de « je » (« moi »), soit de « tu »

³⁰⁸ Jakobson, « Les embrayeurs », *op.cit.*, p. 180.

(« toi »), pour désigner aussi bien le destinataire que le destinataire, de sorte que le pronom désigne n'importe quel protagoniste du dialogue. **Enfin, « je » pourra être si rigoureusement substitué par l'enfant à son nom propre** qu'il en viendra à nommer spontanément les personnes de son entourage mais refusera obstinément d'énoncer son propre nom : **le nom n'a plus alors pour son jeune porteur qu'une signification vocative** [on l'appelle par son nom] **qui s'oppose à la fonction nominative du « je »** [il a un nom qui l'identifie]. Cette attitude peut subsister en tant que survivance infantile. Ainsi Guy de Maupassant avouait que son nom, quand il le prononçait lui-même, rendait un son tout à fait étrange à ses oreilles. Le refus de prononcer son propre nom peut être érigé en coutume sociale. Zelenin note que dans la société samoyède, le nom propre était tabou pour son porteur.

Ces explications de Jakobson éclairent l'ambiguïté de la demande côté sujet. D'abord, parce que l'« intermittence » propre du dialogue est un terrain propice pour elle. Puis, parce que, au contraire du nom, les pronoms sont par essence, aliénables, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas propres au sujet. Le nom est quelque chose d'inaliénable, personne ne peut s'approprier celui d'un autre. Tandis que le « je » et le « tu » peuvent désigner l'un ou l'autre interlocuteur. Le « je » que l'un d'eux vient de prononcer et qui lui appartenait, il l'entend prononcer à l'instant suivant par la bouche de l'Autre. Ces pronoms sont signifiants dans la mesure où leurs significations changent, glissent, continuellement dans la conversation, dans le cas de la demande, entre le demandeur et l'Autre.

Notons que, au début de la vie, le terrain est plus glissant que jamais, puisque Jakobson souligne : les pronoms sont une acquisition tardive dans le langage de l'enfant. Or, malgré leur ambiguïté signifiante, ils sont une acquisition psychologique importante parce qu'ils permettent au sujet de commencer à se séparer de l'Autre, d'une façon ou d'une autre. Cela commence après les deux ans plus ou moins. Que l'enfant les acquiert signifie qu'il peut les utiliser et répondre avec dynamisme dans les échanges quotidiens. Finalement, il faut remarquer, dans le sens de la métaphore en tant qu'identification, selon Lacan, que, cette identification première de l'enfant à son nom est essentielle et très importante, car elle se produit à un moment où il ne sait pas encore parler.

Avec la nomination métonymique nous sommes dans le niveau du réel, puisque le nom propre est un signe. Mais en tant que signifiant point de capiton, il donne le sens à la chaîne discursive qui vient d'être prononcée. C'est comme si on se demandait : « finalement de qui s'agit-il dans toute cette affaire ? » Et que la réponse était : « de moi, de mon désir, pas plus ». Ainsi les signifiants vides de sens, peuvent prendre ces significations subjectives en après-coup, une fois que le mot d'esprit a pris sa place au point de capiton qui ferme le discours. Reprenons la comparaison entre les trois cas pour le vérifier :

Il m'a traité d'une façon tout à fait **famillionnaire** (V, 23)
Oui, mais **celui-là me** semble avoir **passé l'âge** (V, 69)
C'est de voir **ses toiles** exposées **au Louvre**

Par l'effet du jeu des opérations métonymique et métaphorique, dans chaque cas, un nom a réussi à passer au discours à travers ces mots d'esprit que sont « famillionnaire » et l'« âge passé », comme dans notre cas, à travers « Louvre ». Bien entendu ce pas-de-sens a été opéré dans les trois cas, par

métonymie. C'est cela la clé du mot d'esprit, son essence. Lacan le fait remarquer (V, 25) : « De si près que nous voulions serrer l'essence du trait d'esprit, [...] c'est ceci – il désigne, et toujours à côté, ce qui n'est vu qu'en regardant ailleurs ». Nous pouvons lire ce mot, trait, qu'il utilise ici à la place de « mot », comme la métonymie qui fait entrer le nom du sujet dans la phrase : mot d'esprit = trait d'esprit = trait unaire. Puisque nous savons que ce trait unaire est le nom ou signe avec lequel l'Autre a marqué l'être réel du sujet depuis sa naissance.

Voilà, une fois de plus, pourquoi Lacan disait que la métonymie est la clé de la découverte freudienne et de la technique du mot d'esprit et, donc, de celle de la psychanalyse elle-même. Et voilà pourquoi, la jouissance, liée à cet exercice signifiant ainsi déterminé, a le pouvoir de traiter une jouissance de trop pour le sujet. Elle est à la racine même de ce processus économique ou métonymique qui peut la nouer, par allusion, à un signifiant déterminé et unique en I(A). Ce signifiant a eu, à son tour, le pouvoir de fixer les significations du discours comme celles qui correspondent au moi du sujet et à son désir, mais ce n'est pas suffisant si l'Autre n'authentifie pas cette étape.

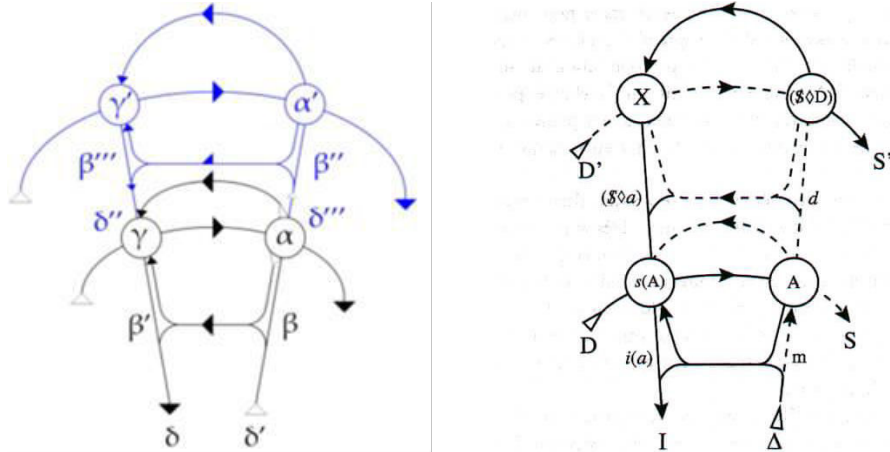
11.2.2.4 L'authentification de l'Autre

L'homologation par l'Autre de la signification que le mot d'esprit du sujet vient de fixer au niveau de son propre moi et de son propre désir, va permettre, donc, de son côté, qu'un autre nom puisse passer, le sien propre. Et cela par le chemin $\delta''' \rightarrow \delta''$, homologue à celui du sujet, $\delta' \rightarrow \delta$, puisque les deux sont de la même paroisse. Ainsi, le rire de l'Autre sanctionne et authentifie le pas-de-sens, non seulement en termes de la reconnaissance du désir, comme dans l'histoire des deux machines, mais aussi dans la reconnaissance de ce sujet véritable qui s'est désaliéné de lui, en parlant en son nom, lorsque le processus de la demande a commencé. Deux noms, deux sujets véritables, c'est cela que l'Autre authentifie, comme dans un acte officiel. C'est, donc, dans cette mesure que, quand le plaisir de l'exercice signifiant s'achève pour le sujet, une fois que le coup de grâce signifiant est donné, l'Autre le récolte. Il s'agit bien de ce plaisir primitif que le sujet infantile avait recueilli du premier usage du signifiant. Ce plaisir aussi authentique et par lui-même satisfaisant, fera que cet Autre prendra la place du sujet pour le raconter ensuite à un Autre.

Du point de vue du Séminaire XXIV, ce mot d'esprit est, donc, « un signifiant nouveau ». C'est clair que dans le cas de *famillionnaire*, c'est une production de la *lalangue* du sujet. Un signifiant qui n'existait pas a fait irruption comme un signifiant qui ne signifiait rien. Dans son processus d'équivalence à cet autre qui était *famili*, et qui n'existait pas à l'époque, *famillionnaire* a laissé passer, par répercussion métonymique, un autre mot inattendu. Celui qui est passé est le signifiant le plus particulier des trois, le nom qui désigne le sujet parlant. On ne pourrait pas dire la même chose de « Veau d'or » et de « Louvre ». Ils sont déjà dans la langue. Il n'y a pas d'innovation à première vue. Mais en réfléchissant, le Veau qui a passé certain âge n'existe pas, pas plus, qu'un Louvre où des toiles d'araignées seraient exposées. Donc, ces mots, vidés de leur valeur d'usage, sont de nouveaux signifiants dans la langue, créations de la *lalangue* particulière du sujet.

11.3 LE GRAPHE DÉFINITIF

Mettons côte à côte les deux graphes de deux étages qui nous servent de référence : l'homologue du graphe du sujet du Séminaire V et celui de la troisième étape du Séminaire VI (Graphe 54):



Graphe 54 : Les graphes de deux étages des Séminaires : Séminaire V (à gauche) et Séminaire VI (à droite)

En superposant les deux graphes, nous trouvons les égalités suivantes :

$\alpha = A$; $\gamma = M$; $\delta = I$ et $\delta' = \Delta = \text{Ça}$, car Lacan passe du système de notation grec au latin, mais il y a des modifications qui sont nouvelles pour nous. Dans le graphe à deux étages, nous ne trouvons plus M. Dans le graphe de gauche, M, le message, est divisé en deux points sur deux étages γ et γ' . Dans le graphe de droite, qui est équivalent, nous trouvons, $s(A)$ et X respectivement. De même, où on pourrait attendre un A' , on trouve $(\$ \leftrightarrow D)$. Les changements les plus remarquables sont au niveau des deux trajets qui correspondent au rapport du sujet à l'objet métonymique. En effet, cela s'explique parce que le premier mouvement de l'homologation est fait au niveau de ces rapports (graphe 1 homologation). C'est-à-dire, le trajet $\beta \rightarrow \beta'$ du sujet trouve son homologue dans celui $\beta'' \rightarrow \beta'''$ de l'Autre. Pour ce nouveau graphe, nous dirons que le trajet $m \rightarrow i(a)$, côté sujet, a été homologué dans le trajet $d \rightarrow (\$ \leftrightarrow a)$, au niveau de l'Autre. Qu'est-ce que cela signifie ? Quel a été le mouvement décisif qui a permis l'homologation et a provoqué le remplacement, des précédentes notations latines pour les composantes du discours par ces nouvelles notations ? La réponse va nous guider dans le maniement de notre modèle définitif d'analyse

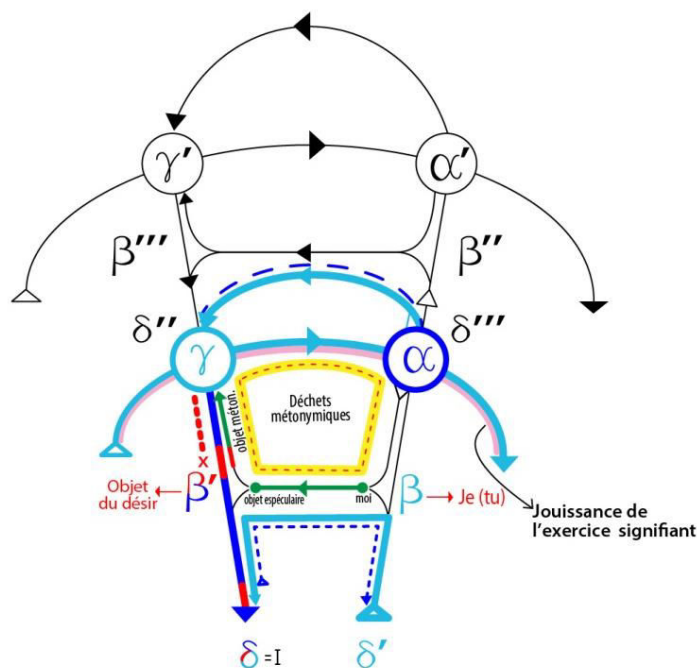
Pour y arriver, examinons de près ce trajet initial $\beta \rightarrow \beta'$, puisqu'il a laissé sa place au nouveau couple basique : $m \rightarrow i(a)$. En première instance, identifions les trois registres, RSI, dans les différents termes qui ont occupé les deux points du trajet. Ainsi, nous comprendrons mieux comment, avec un seul mouvement, Lacan sépare les deux étages dans une opération très fine qui met en jeu la topologie et l'économie du graphe.

11.3.1.2 Économie

En ce qui concerne le couple imaginaire constitué lors du stade du miroir, moi → objet spéculaire, bien que Lacan ne les écrive dans aucun des graphes étudiés lors du Séminaire V, je l'ai placé dans les graphes du peu-de-sens et de la blague Carambar, parce que la logique de l'explication l'exigeait. Nous avons vu comment la constitution du moi était en étroite relation avec la constitution de l'objet métonymique à travers le nom du sujet, en δ (10.4.1.3.2). Et comment cet objet métonymique et le Je de l'énonciation sont les deux critères qui différencient la métaphore réussie du graphe mythique de celle restée coincée dans le graphe de la demande, il est important de distinguer ces deux aspects, symbolique et imaginaire de l'objet métonymique, du lien qui les unit, les déchets signifiants.

À travers ses déchets signifiants, restés en circulation dans le circuit inconscient, l'objet du désir peut accomplir sa fonction symbolique en tant que monnaie d'échange entre les objets de l'identification spéculaire du sujet. Autrement dit, c'est de cette manière que les objets spéculaires, pleins de signification, peuvent devenir, avant qu'un discours les mette en rapport avec un sujet, objets du désir et échapper au caractère essentiel de rivalité imaginaire. C'est-à-dire que, touchés par le roi Midas signifiant, ces significations spéculaires commencent à réduire leur signification, à perdre leur valeur d'usage, pour devenir essentiellement des valeurs d'échanges, de purs signifiants. Dans le discours ils peuvent se faire entendre à différents niveaux métonymiques de la chaîne prononcée : de la phonématique, des mots, des phrases ou des descriptions particulières, comme nous l'avons appris dans le chapitre 9.

Je souligne cela parce que c'est donc, le fondement de la *lalangue* du sujet. C'est la pratique sans valeur à laquelle s'est attachée une bonne partie de sa jouissance. Elle est inconsciente et seule une autre pratique sans valeur, celle de la psychanalyse, peut la toucher et la libérer de ces liens inconscients qui résonnent dans la bouche du sujet quand il parle une langue. Cette condition de la demande que l'objet soit déjà métonymique, est à la racine de son ambiguïté dans la demande. Ainsi, comme la monnaie signifiante a touché les objets de l'identification spéculaire, on ne peut pas les confondre avec cette monnaie qui les a faits équivalents. C'est à cause de cette ambiguïté que je les différencie avec des couleurs dans les graphes (graphe 56) : objet du désir, *unterdrückt*, rouge ; objet imaginaire, vert ; objet métonymique d'échange ou signifiants vides de signification, en rouge, pour le circuit inconscient en jaune ; et objet métonymique, qui arrive à la chaîne signifiante de la demande, en profitant du peu-de-sens, vert touché de rouge.



Graphe 56 : Économie trajet objets $\beta \rightarrow \beta'$

On trouve un autre élément signifiant spécial qui, dans son trajet, passe par cette banque symbolique, par ce point β' , siège de la monnaie signifiante, le trait unaire qui marque le sujet dès avant sa naissance, son nom et les noms successifs avec lesquels il se distingue des autres êtres. Ce trait unaire en tant qu'objet métonymique (bleu foncé touché de rouge), peut aussi fonctionner comme monnaie d'échange dans son propre registre, I, avec des autres noms prononcés dans le discours par le sujet. Or, en tant que signe, du sujet, il donne à cette place, β' , par où il est passé, son statut réel, c'est-à-dire, là où se frappent les symboles qui témoignent de l'existence de celui qui parle dans ses rapports avec les autres et avec l'Autre, d'où il leur parle. Ainsi, un nom, en tant que effet de sens de la mise en jeu de métaphore et métonymie est un point de rencontre entre les trois registres du sujet, RSI.

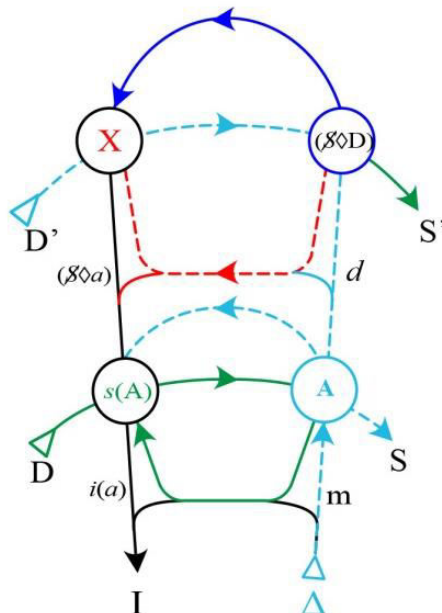
Une fois de plus nous voyons l'importance de l'opération métonymique. L'objet qui la fonde, un nom, ce signifiant essentiellement nouveau et unique, fait le lien entre les trois registres de l'être parlant : le réel de son corps et ses jouissances, et de ses actes de parole ; le symbolique, des formes signifiantes qui le déterminent au niveau de son désir ; et l'imaginaire des significations qu'il accueille dans son être. Or, n'oublions pas que l'exercice signifiant à travers lequel cet objet métonymique essentiel et unique est produit comme un effet de sens a un corrélat : la jouissance qui fait le lien, celle de la *lalangue*, ce plaisir par lui-même satisfaisant que le sujet infantile avait recueilli du premier usage du signifiant.

11.3.2 LA BARRE ET LES HOMOLOGATIONS

La deuxième condition du passage du graphe mythique à celui de la demande est la différenciation entre le sujet de l'énonciation et le sujet de

l'énoncé. Cela arrive quand l'enfant dirige des appels vers l'Autre une fois que la symbolisation primaire du *Fort-da* a eu effet. Autrement dit quand le sujet a réalisé « l'appréhension de l'Autre comme tel ». C'est à moment que le deuxième étage se déploie au-dessus du premier, puisque le niveau de l'énonciation se superpose à celui de l'énoncé. Ainsi, remarque Lacan (VI, 26) : « la prise du sujet dans l'articulation de la parole [avant innocente] devient inconsciente ». Donc, nous comprenons que tout ce qui correspondait au niveau du sujet de l'énonciation, lui-même et son objet, a été déplacé vers le haut. C'est-à-dire, en principe, tout le niveau essentiellement signifiant. Par contre, le niveau imaginaire des significations, en tant qu'elles constituent l'énoncé, restent à sa place. Une barre a été tracée entre le signifiant et le signifié (S/s) (VI, 26) : « Il y a entre le signifiant et le signifié une coexistence, une simultanéité, qui est en même temps marquée d'une certaine impénétrabilité ».

Examinons les nouvelles positions dans le graphe que nous adopterons, à partir de cette division, énonciation/énoncé (graphe 57). Le sujet **dans** la parole, pris dans la parole, est au premier étage ; tandis que le sujet **de** la parole, celui qui peut la prendre, est au deuxième :



Graphe 57 : Homologation de trajets : $\frac{d \rightarrow (\mathcal{S} \diamond a)}{m \rightarrow i(a)}$

- 1) Δ : L'intention du sujet (ligne pointillée bleu)
- 2) A : le sujet parlant, qui a été poussé vers A, où il avait alterné dans les graphes de premier étage avec l'Autre également parlant.
- 3) D et D' : la chaîne divisée de sa demande à l'Autre. D : l'énoncé soumis au discours courant (ligne continue et verte). D' : niveau de l'énonciation inconsciente (bleu discontinu).
- 4) S et S' : points de capiton de la demande. Continus au niveau de l'énonciation, S', parce que le sujet ferme son discours avec une énonciation aliénée à l'Autre (ligne continue vert). Le point de capiton de sa propre énonciation reste imprononçable en S (ligne pointillée bleu).
- 5) $(\mathcal{S} \diamond D)$: C'est l'Autre auquel le sujet adresse sa demande et qui peut y répondre ou non (bleu foncé).

6) X : le signifiant de la réponse à la demande que l'Autre va donner au sujet. En même temps, X est le signifiant refoulé de l'objet de son propre désir. C'est, donc, un signifiant ambigu et métonymique. Son circuit inconscient est en rouge pointillé ($(\$ \leftrightarrow D) \rightarrow X$).

7) s(A) : la signification du texte ou message de la demande, en après coup à partir de S'.

Nous avons déjà une idée de ce qui arrive au niveau signifiant entre le signifiant refoulé de l'objet du désir et ses déchets métonymiques tournants dans le circuit inconscient, maintenant placés au deuxième étage. Voyons, alors, ce qui arrive à niveau du trajet imaginaire, pour que les termes se précisent en tant que $m \rightarrow i(a)$. Cela nous permettra de comprendre l'homologation de ces deux couples séparés par la barre et leurs trajets respectifs :

$$\frac{d \rightarrow (\$ \leftrightarrow a)}{m \rightarrow i(a)}$$

11.3.3 DU TRAJET IMAGINAIRE AU DÉSIR DU SUJET ET SA JOUISSANCE

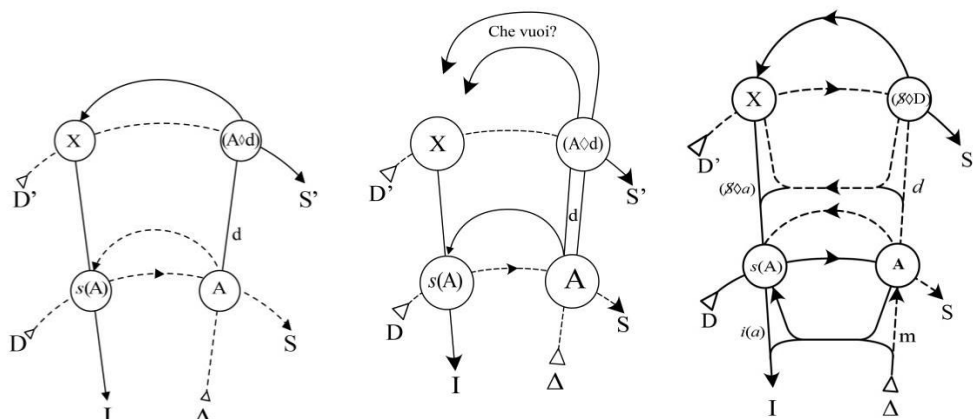
Dans les graphes antérieurs le registre imaginaire du trajet $\beta \rightarrow \beta'$ se référait au rapport du sujet avec le désir de l'Autre, à travers les objets de son désir, en tant que ces objets impliqueraient quelque chose de son corps ; un corps morcelé par rapport à l'unité spéculaire que le miroir lui rend. Maintenant, $m \rightarrow i(a)$ correspond à un autre aspect très important de ces rapports. Il s'agit du même désir de l'Autre, mais réalisé par le sujet à travers ses semblables, frères, sœurs, autres enfants.

11.3.3.1 Le dernier temps de la séquence du désir : une réponse

Nous avons vu apparaître le désir dans le troisième temps du graphe mythique, au-delà de M, côté demande, en I. À ce moment où le sujet ne parle pas encore, mais où il entend parler, le désir de l'Autre est introduit comme trait unaire, selon la séquence que nous avons isolée pour ce point I du graphe (10.5.2.3). Le premier étage du Séminaire VI (graphe niveau *infans* du discours), nous a appris rétrospectivement que c'est de cela dont il s'agit à la fin de la demande accomplie du graphe mythique. Un *signum* de l'Autre marque l'être du sujet avec un nom de désir.

Les trois graphes suivants du Séminaire VI (Graphe 58) introduisent le désir une fois que l'enfant commence à parler. Nous avons déjà fait référence à cette séquence désirante (6.4) : l'expérience primitive du désir de l'Autre (graphe *Fort-da*), une rencontre avec ce désir qui ouvre la question pour ce qu'il veut (*Che vuoi ?*), et finalement la réponse que le sujet peut donner à cette question, à partir des réponses mêmes de cet Autre. Le graphe correspondant à cette troisième étape intègre les moments désirants qui précèdent cette réponse. Et c'est dans

celui-ci que le rapport du sujet au semblable est inclus dans le graphe. Elle jouera un rôle important dans cette réponse.



Graph 58 : Séquence désirante Séminaire VI : *Fort da* (constitution du désir), *Che vuoi ?* (la question pour le désir de l'Autre) et troisième étape (la réponse)

Examinons le trajet du désir (d) dans les trois graphes. Sa ligne part toujours de Δ , le corps du sujet et ses tendances. Quelque chose le pousse à parler et, maintenant qu'il a saisi ce qu'est A, il parle à partir de ce point A. Il demande l'objet de son désir (d) à l'Autre ($A \leftrightarrow d$), selon la ligne continue qui unit les deux interlocuteurs. L'Autre répond, selon le trajet discursif courant ($A \leftrightarrow d \rightarrow X$) et le sens de sa réponse sera donné par le point de capiton, S' . Ce point donnera aussi signification et sens au message inconscient. La signification est reçue par le sujet en $s(A)$. Et un signe du désir restera comme résultat de l'opération en I, donnant un sens à ce quelque chose qui, en Δ , avait poussé à parler au sujet.

Dans *Che vuoi ?*, la ligne du désir est double, parce que le sujet a compris que cet Autre tout-puissant est aussi demandant, désirant et lui adresse sa demande par l'objet de son désir (VI, 25) :

L'Autre dont il s'agit est celui qui peut donner au sujet la réponse, la réponse de son appel. Cet Autre auquel fondamentalement il pose la question, nous le voyons apparaître dans *Le Diable amoureux* de Cazzotte comme étant le mugissement de la forme terrifiante qui représente l'apparition du surmoi, en réponse à celui qui l'a évoqué dans une caverne napolitaine – *Che vuoi ? Che vuoi-tu ? La question est posée à l'Autre de ce qu'il veut*. Elle est posée de là où le sujet fait la première rencontre avec le désir, le désir comme étant le désir de l'Autre [$A \leftrightarrow d$].

Finalement, à troisième étape nous voyons que le trajet du désir devient pointillé, mais qu'il trouve un chemin de retour pour rejoindre, ce X du désir de l'Autre, toujours inconnu. Il s'agit d'un trajet analogue à celui que l'objet de la demande avait suivi dans les graphes d'un étage. Voici un tableau qui nous permet de visualiser les points correspondants de ces parcours, à partir du parcours initial :

Tableau 18 : Analogie de parcours du rapport du sujet à l'objet à travers l'Autre

Graphes d'un étage	A (l'Autre ou le sujet parlant) →	$\beta \rightarrow$	$\beta' \rightarrow$	M
Deuxième étage	(S<> D) (l'Autre de la demande) →	$d \rightarrow$	$(\$<>a) \rightarrow$	X
Premier étage	A (le sujet parlant) →	$moi \rightarrow$	$i(a) \rightarrow$	s(A)

Cette comparaison des trajets nous montre bien comment ce qui occupait une place unique dans les graphes d'un étage, s'est divisé en deux composantes dans le graphe de deux étages. D'abord le point de départ, sujet parlant et Autre répondant n'occupent pas la même place alternativement en A, c'est uniquement celle du sujet et celle de l'Autre est en haut. Et nous remarquons que dans les graphes précédents le rapport de cet Autre était avec le désir du sujet, d. Mais dans ce troisième temps, ce désir devient inconscient, il a appris déjà à se soumettre au désir de l'Autre, donc à demander quelque chose en termes métonymiques. C'est la raison pour laquelle, à la place de d nous trouvons D dans la formule : $A<>D$. Puis, au le point d'arrivée, M, nous observons que ses deux composants se sont distribués chacun à un étage. Le niveau signifiant au deuxième étage, X ; et sa signification, s(A), au premier. Les deux se réfèrent au sujet. Il s'agit d'un signifiant et de la signification correspondante. C'est pour cela que le s de « signification » appartient à A, la lettre qui dans ce graphe représente le sujet parlant.

Aux points intermédiaires, nous voyons que la place β s'est divisée entre désir, d, et moi. On dirait, que la tendance a découvert deux sujets, le moi aliéné au système de l'Autre et le sujet proprement désirant, en d. Le point β' , est plus difficile à cerner, il représente l'objet métonymique. Nous l'avons indiqué par une flèche verte avec un point métonymique rouge, qui pouvait ainsi rejoindre la chaîne discursive en M. Le vert indiquait l'objet spéculaire dans lequel le sujet pouvait se réfléchir à travers son moi. Mais il s'agissait d'un objet que l'Autre pouvait accepter comme objet de la demande. Le rouge indiquait le niveau signifiant que cet objet avait pris pour faire passer quelque chose de l'objet du désir, X. Et donc, dans ce graphe à deux étages, cet objet métonymique s'est divisé selon ses couleurs, rouge en haut et vert en bas, mais identifié par deux formules nouvelles, qui formaient ce β' . Pour le niveau symbolique refoulé, en rouge, nous avons la formule du fantasme : $(\$<>a)$. Et pour le niveau spéculaire, en vert, nous avons : $i(a)$. Le point en commun est « a », l'objet du désir. La différence se rapporte au sujet : i , dans l'ordre imaginaire ; $\$$, dans l'ordre symbolique.

Lacan remarque que les deux étages fonctionnent de façon simultanée. Mais, nous devons tenir compte du fait que, dans ce troisième temps, il s'agit d'un mouvement dans lequel une réponse est donnée par le sujet à sa propre question par le désir de l'Autre. C'est-à-dire que, au niveau du sujet désirant, d, cette réponse passe par le chemin d'un fantasme, et que, au niveau du moi du sujet, cette réponse passe par une image, celle où un semblable est impliqué. Dans le premier cas, cette réponse est un signifiant ; et dans le second, une signification. Commençons donc, par le chemin imaginaire qui peut nous guider plus facilement vers le signifiant.

11.3.3.2 Le semblable dans le désir de l'Autre : $m \rightarrow i(a)$

Voici comment Lacan fait entrer dans ce graphe du désir l'expérience spéculaire avec le semblable (VI, 29) :

Au niveau de cette troisième étape intervient l'expérience spéculaire, celle du rapport à l'image de l'autre en tant qu'elle est fondatrice de l'*Urbild* du moi. Nous retrouverons ainsi ce que nous avons articulé à la fin de notre première année concernant les rapports du moi idéal et de l'idéal du moi. Je ne fais pas seulement allusion ici à ce que j'ai dit et articulé sur la relation spéculaire, à savoir la confrontation du sujet avec sa propre image dans le miroir, mais au schéma dit O-O', c'est-à-dire l'usage du miroir concave, qui nous permet de penser la fonction d'une image réelle elle-même réfléchie, et qui ne peut être vue comme réfléchie qu'à partir d'une certaine position, une position symbolique qui est celle de l'idéal du moi.

Comment et pourquoi cette expérience avec le semblable à ce moment du graphe ? Dans la présence primitive et opaque du désir de l'Autre, explique Lacan, le sujet est dans la détresse. Comme le jeune homme du roman de Cazotte, le sujet a fait appel à l'Autre, mais sa réponse est une question qui le confronte à son propre désir, au-delà de ce qui est exprimé dans sa demande : Que veux-tu ? On peut supposer que la dialectique du besoin et du refus s'est enclenchée : « Ce n'est pas ce que tu me donnes et que j'ai demandé, ce que je veux ». C'est un comportement quotidien chez les enfants, qui bien entendu, déroute et fâche les parents qui font presque tout pour leur faire plaisir et les satisfaire. Lorsque Lacan reprend le graphe du *Che vuoi ?* dans *Subversion du sujet* (Ss, 294), il explique que toute demande implique l'ouverture d'un « espace démesuré », parce qu'elle est « requête de l'amour ». Cela explique que dans le graphe à deux étages le trajet de la demande s'est élargi dans ce trajet $A \rightarrow (A \leftrightarrow D)$.

Donc, face à cette réponse si démesurée de l'Autre, le sujet est resté sans ressources sous le coup de cette voix assourdissante invoquée par lui-même. La détresse se situe à la place même où le désir, d, doit se produire, dans le trajet de cet appel. C'est-à-dire, dans « l'intervalle, la béance qui sépare l'articulation pure et simple, de la parole ». Cette parole est ce qui « marque que le sujet y réalise quelque chose de lui-même, quelque chose qui n'a de portée, de sens, que par rapport à cette émission de la parole, quelque chose qui est son être » (VI, 27). Le sujet n'arrive pas à dire ce qu'il veut, ainsi que les mots d'esprit nous l'ont montré, par rapport au graphe mythique, dans lequel cette parole est prononcée par l'Autre lui-même. Extrayons de *Subversion du sujet* un élément de plus pour comprendre cet enjeu (Ss, 294) : « Le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin : cette marge étant celle que la demande ouvre sous la forme du défaut possible qu'y peut apporter le besoin, de n'avoir pas de satisfaction universelle (ce qu'on appelle : angoisse) ».

C'est une expérience traumatique. Que répondre à cette question de l'Autre ? Qu'est-ce que je veux ? Ainsi un signal d'angoisse se produit dans le moi du sujet, *m*. C'est le signal qui annonce le sujet du désir, celui qui est sur le point de prendre la parole et d'exprimer son désir, mais qui n'arrive pas à le faire, parce

que ce désir est étrange par lui-même. C'est de cette façon que le processus qui avait arrivé au point d, dans l'étage supérieur, implique un mouvement dans l'inférieur au niveau du moi. Et comme en toute autre occasion où le signal d'angoisse est déclenché, « le sujet se défend avec son moi » (VI, 29) :

Si l'élément imaginaire, à savoir la relation du moi, *m*, à l'autre *i(a)*, intervient donc à la troisième étape du schéma, c'est en tant qu'elle permet au sujet de parer à sa détresse dans sa relation au désir de l'Autre.

Il y pare par quoi ? – par quelque chose qui est emprunté au jeu de maîtrise que l'enfant, à un âge électif, a appris à manier dans une certaine référence à son semblable comme tel. Il s'agit de l'expérience du semblable au sens où il est regard, où il est l'autre qui vous regarde, où il fait jouer un certain nombre de relations imaginaires, au premier plan desquelles les relations de prestance, et aussi de soumission et de défaite. C'est au moyen de cela que procède le sujet.

Le sujet se défend contre sa détresse, et avec ce moyen que lui donne l'expérience imaginaire de la relation à l'autre, **il construit quelque chose qui, à la différence de l'expérience spéculaire, est flexible avec l'autre. En effet, ce que le sujet réfléchit** ce ne sont pas simplement des jeux de prestance, ce n'est pas simplement son apparition à l'autre dans le prestige et dans la feinte, **c'est lui-même comme sujet parlant.**

Plus loin dans le Séminaire, Lacan va détailler ces rapports et va expliquer sa formule, à partir de la description d'un enfant jaloux, faite Saint Augustin dans ses *Confessions*. Voici (VI, 262-65)³⁰⁹ : « *J'ai vu de mes yeux et bien connu **un tout petit en proie à la jalousie** : il ne parlait pas encore et déjà il contemplait, pâle, d'un regard amer son frère de lait* ». Dans le commentaire de cette phrase, on comprend un autre aspect fondateur de la place I du graphe, la mère, dans une certaine position. C'est n'est pas seulement la place du trait unaire. Ce « I », implique l'Idéal du moi. C'est cette position symbolique de la mère en tant qu'Idéal du moi, celle qui va permettre au sujet de se réfléchir dans le miroir concave qu'est son semblable en tant qu'être parlant.

[...] **Il s'agit du rapport du sujet à sa propre image, à son semblable, mais pour autant que ce semblable, le sujet le voit dans un certain rapport avec la mère** –qui est ici la mère **comme primitive identification idéale [I]**, comme première forme de l'Un.

[...] **en tout état de cause, l'être humain ne peut se considérer au dernier terme que comme n'étant rien de plus qu'un être en qui manque quelque chose.** Qu'il soit mâle ou femelle, c'est un être châtré. Voilà pourquoi, à l'intérieur de l'expérience de l'Un, c'est à la dialectique de l'Être que se rapporte essentiellement le phallus.

[...] le moment où le sujet, non sans lenteur, a fini par surmonter le morcellement et assumer la totalité [...] intervient quand la mère comme totalité a été enfin réalisée par le sujet, et que s'accomplit la première identification idéale du sujet [I, moment *Fort-da*].

C'est, important cette dialectique. Dans la mesure où l'Autre est réalisé comme totalité, le sujet s'est réalisé comme un être en qui manque quelque chose. Nous avons deux des trois points nécessaires pour la réflexion, le point Idéal du moi et le moi, cet être qui s'est perçu incomplet par rapport à cet Idéal. Le semblable entre, alors, dans le jeu :

³⁰⁹ Les italiques sont de Lacan ; mais, c'est moi qui souligne.

Corrélativement à cette forme nouvelle que prend le rapport à la mère, que se passe-t-il dans le couple spéculaire ? L'autre, le petit autre, le semblable [*i* (*a*)], est en train de posséder le sein maternel. **De ce fait, le sujet prend conscience de l'objet désiré [*a*] en tant que tel. Si [cette expérience] est cruciale, c'est qu'elle donne à l'objet la valeur élective d'être désiré, en même temps qu'elle donne au sujet conscience de soi-même comme privé.**

Si dans la réalisation de la mère comme Un, le sujet a eu l'appréhension de cet Autre comme tel, maintenant, ce qu'il apprend c'est l'objet, en tant que désiré comme possibilité élective. Et lui-même se réalise comme privé, par rapport à l'autre. Donc, un nouveau rapport s'établit entre le sujet et l'objet de son désir :

Avec la privation s'amorce le processus qui permettra à cet objet d'entrer dans un rapport nouveau avec le sujet. Ce sujet S, faut-il que nous lui mettions l'indice petit *i* pour *imaginaire* ? – étant donné la sorte d'autodestruction passionnelle adhérent absolument à cette pâleur, à cette décomposition, [...]. Ou est-ce un sujet que nous pouvons d'ores et déjà concevoir comme inscrit dans l'ordre symbolique ? Nous ne le savons pas encore.

Pour ce qui est de l'objet [*(a)*], en revanche, il est clair qu'il **est symbolisé**, et qu'il **a pris dans cette expérience une valeur signifiante**. Non seulement l'objet dont il s'agit, à savoir, le sein de la mère, peut être conçu comme étant là ou n'étant pas là, mais **il peut entrer dans un rapport avec quelque chose d'autre qui lui est substitué, et de ce fait, il devient un élément signifiant**.

Il s'agit, donc, de la symbolisation de l'objet par le sujet. Mais il ne s'agit pas d'un objet isolé ou en simple rapport métonymique avec des autres. Il s'agit d'un objet pris dans un rapport subjectif. Donc, ce rapport garde les marques de cette constitution élective. Et c'est sur ce point que Lacan donne l'explication suivante :

[...] Cependant **si le champ de l'activité de substitution déborde de beaucoup l'expérience passionnelle de l'enfant qui se sent frustré, celle-ci y est, en tout cas, incluse**. Nous pouvons donc la formaliser en écrivant que l'image de l'autre [*i* (*a*)] se substitue au sujet, en tant qu'il est pris dans sa passion anéantissante [*\$*], qui est en l'occasion passion jalouse :

$$\frac{i(a)}{\$}$$

Ce sujet ainsi substitué se trouve dans un certain rapport à l'objet, mais en tant que celui-ci se substitue à la totalité. Et c'est alors que nous entrons dans l'activité symbolique à proprement parler, celle qui fait de l'être humain un être parlant, ce qui définira tout son rapport ultérieur à notre objet.

$$\frac{i(a)}{\$} <> \frac{a}{1}$$

L'expérience de San Augustin nous présente un enfant qui ne parlait pas encore. Mais l'expérience avec le semblable, selon Lacan, implique qu'il peut se réfléchir en tant que sujet parlant. La différence est que, au début de l'expérience le sujet parlait, mais sans tenir encore un discours. Ainsi, cette formalisation finale correspond à un moment où le sujet qui parlait peut, maintenant, avoir un discours, le plus minimal qui unit un sujet et un objet à travers un verbe. Le noyau de ce discours est ce rapport subjectif à un objet élu entre autres. C'est ce quelque chose que le sujet a pu construire à partir de cette expérience pour parer

à sa détresse face au désir de l'Autre. C'est cette formule qui s'appelle fantasme et qui est analogue dans le deuxième étage à la notation $i(a)$ du premier (VI, 30) :

Le fantasme, je vous le formule par ces symboles, $(\$ \leftrightarrow a)$. Si le sujet est ici barré, c'est qu'il s'agit du sujet comme parlant, en tant qu'il se réfère à l'autre comme regard, à l'autre imaginaire. Chaque fois que vous aurez affaire à quelque chose qui est à proprement parler un fantasme, vous verrez qu'il est articulable dans ces termes de référence, en tant que rapport du sujet comme parlant à l'autre imaginaire. C'est cela qui définit le fantasme. La fonction du fantasme est de donner au désir du sujet son niveau d'accommodation, de situation. C'est bien pourquoi le désir humain a cette propriété d'être fixé, adapté, coapté, non pas à un objet, mais toujours essentiellement à un fantasme.

11.3.3.3 Les deux trajets inconscients : vers le désir et la jouissance

La demande continue à être le lieu par excellence pour entrer dans la voie de l'inconscient. Mais dans ce graphe Lacan précise un point. C'est le point où quelque chose cloche dans la demande adressée à l'Autre, ce point en d , où comme Lacan le dit, « le sujet débarque ». Nous voyons la petite ligne continue en bleu qui réussit à rejoindre la ligne pointillée en rouge du circuit inconscient. Mais, c'est en suivant cette voie, d'un peu-de-sens, qu'on trouve la possibilité d'interpréter le message, celui de l'inconscient, pour que le sujet trouve son signifiant, X , et sa signification, s (A). Cette possibilité est le fantasme (VI, 54) : « Le fantasme est le point-clef, le point décisif, où doit se produire l'interprétation du désir ». La petite ligne continue rouge indique ce lien du circuit inconscient avec le fantasme. Et ce qui nous guidera sera, comme nous l'avons appris, l'objet a . Il gardera les traces métonymiques de l'objet cherché.

Dans cette interprétation le sujet trouvera métonymiquement le sujet et l'objet de son propre désir. Et, sans qu'il s'en aperçoive et à sa surprise, cela lui permettra de donner le pas-de-sens nécessaire en S , qui fera aboutir le processus au niveau de la ligne pointillée en bleu. Ce processus a commencé en Δ et doit finir en I . Dans ce Séminaire VI, Lacan s'exprime dans les termes suivants (VI, 55) :

Il y a un autre système pointillé (en bleu). **C'est celui qui prépare ce que j'appelle là le petit palier, à savoir la découverte de l'avatar.** Comme on avait déjà eu tellement de peine à s'habituer au premier système, Freud nous a fait le fatal bienfait de faire lui-même le pas suivant avant sa mort, avec son second topique, qui est ce petit palier dont je parlais. Il a découvert le registre de l'autre système.

En d'autres termes, Freud s'est interrogé sur ce qui se passe au niveau du sujet pré discours, en fonction de ceci, que le sujet qui parle ne sait pas ce qu'il fait en parlant, c'est-à-dire en fonction de cet inconscient que Freud a découvert comme tel. Disons [...] que Freud a cherché **à quel niveau de cet endroit original d'où ça parle, et à quel moment par rapport à une visée qui est celle de l'aboutissement du processus en I , se constitue le moi.** Il s'agit du moi en tant qu'il a à se repérer par rapport à la première prise du ça dans la demande [graphe mythique].

Freud a aussi découvert là **un discours primitif, à la fois purement imposé et marqué d'un arbitraire foncier, qui continue à parler. C'est à savoir le surmoi.**

Cependant, il a aussi laissé quelque chose d'ouvert. Il nous a laissé quelque chose à découvrir et à articuler, qui complète son second topique, et qui permet de la restaurer, de la re-situer, de la restituer dans l'ensemble de sa découverte. C'est la fonction foncièrement métaphorique du langage.

Lacan se réfère au texte de 1938 de Freud : « Le clivage du moi dans le processus de défense »³¹⁰. Et nous pouvons nous rappeler qu'un clivage du moi a eu lieu comme condition préalable à l'identification du moi au semblable. Il s'agit de l'identification primitive avec la mère comme Un, comme totalité. Ainsi, on peut comprendre ce que cet « avatar » implique dans la citation. Un avatar est, selon le CNRTL, un changement dans le sujet³¹¹ :

I.- MYTH. HINDOUE. Incarnation du dieu Vichnou ou d'autres divinités de la religion hindoue. *Le sanglier, un des avatars de Vishnou* (J. Cuisinier, *La Danse sacrée en Indochine et en Indonésie*, 1951, p. 86)

- P. *métaph.* Un second « avatar » ou incarnation sur la terre [de Bonaparte] (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. 2, 1848, p. 657).

II.- P. *ext.*

A.- Changement, transformation ou métamorphose d'une personne ou d'une chose qui en a déjà subi d'autres (dans l'aspect physique, les opinions etc.) :

2. Mais vraiment ces poètes ne sont pas observateurs pour un sou. Les *métamorphoses*, les **avatars** qui se produisent chez les êtres avec lesquels ils vivent, ils ne les perçoivent pas, ... E. et J. de Goncourt, *Journal*, 1887, p. 636.

3. Tata, c'était Gabrielle. Par quelles interventions de prodigieux **avatars**, de lentes *transformations*, de nuances insensibles, Gabrielle peu à peu était devenue tata? Courteline, *Messieurs les ronds-de-cuir*, 2^e tabl., 1893, I, p. 54.

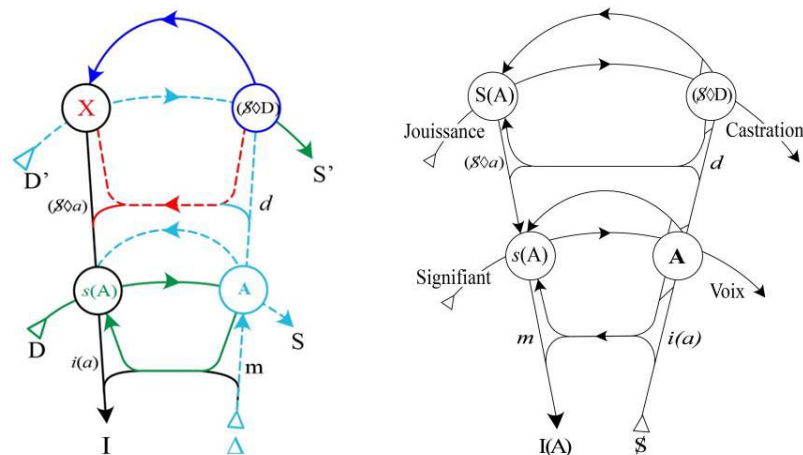
Le palier est la ligne pointillée en bleu qui va au deuxième étage vers la recherche du désir (graphe 56). Mais ce dont il s'agit c'est la découverte de l'avatar primitif. Cette identification avec l'Autre maternel Tout-Puissant qui surprend le sujet avec sa voix terrifiante, implique donc le clivage du moi dans cette instance qui est le surmoi. Ce surmoi est au centre du second topique freudien. Ainsi, nous avons en I, un point de convergence de plusieurs identifications primitives du sujet à travers son moi : avec le trait unaire, premier *signum* de son rapport à l'Autre et nom du désir, avec la mère toute puissante et avec la mère comme Idéal du moi, comme unité. Or si dans le processus défensif qui a donné lieu au fantasme, le moi s'était identifié au semblable, en tant qu'être parlant, ici on découvre que, ce moi s'est identifié aussi, au niveau du point de référence pour le processus réflexif, à l'Autre de la voix terrifiante. La première identification a été faite par la voie du désir, la deuxième par la voie de l'Idéal, en I. La première a affecté le sujet désirant, la deuxième a divisé son moi dans cet avatar appelé surmoi.

C'est ainsi, selon ce que nous avons appris du processus signifiant et de la jouissance du mot d'esprit, en cherchant le désir à partir de la demande, qu'on trouve l'avatar. En effet, il y a deux circuits inconscients en pointillés dans le graphe (graphe 56), l'un (en rouge) mène au désir par la voie de l'objet du désir ; l'autre (en bleu) à cette identification surmoïque, noyau de jouissance. Et une fois de plus nous trouvons ce rapport disjoint entre le désir et la jouissance dont Lacan

³¹⁰ Freud, Sigmund. Le clivage du moi dans le processus de défense (1938). In : *Résultats, idées et problèmes II*, op.cit., p. 283-286.

³¹¹ <http://www.cnrtl.fr/definition/avatar>

parlait dans le Séminaire X, dans le graphe 4 complet de *Subversion du sujet*, nous trouvons, donc, la place du surmoi comme celle de la voix. Je mets côte à côte les deux graphes (Graphe 59) pour mieux observer ces deux chemins et leurs points d'arrivée :



Graphe 59 : Les trajets disjoints du désir et la jouissance dans le graphe complet du Séminaire VI et graphe 4 ou du désir de *Subversion du sujet*

Donc, l'identification narcissique avec l'Idéal du moi qui a donné lieu au surmoi, est passée par le trajet : $\Delta \rightarrow \text{moi} \rightarrow i(a) \rightarrow I$. Tandis que l'identification avec l'objet du désir à travers le semblable a suivi le chemin : $\Delta \rightarrow \text{moi} \rightarrow i(a) \rightarrow s(A)$. La ligne pointillée bleu qui est partie de Δ , se divise en d . Le sujet peut moduler quelque chose qui va dans la direction du fantasme, mais elle continue son trajet inconscient vers l'Autre de la demande, pour continuer son chemin jusqu'à aboutir en I , par la métonymie que le pas-de-sens permet. Ainsi, le sujet s'identifie à l'Un primitif à travers ce qu'il obtient de lui selon sa demande : la voix. Lacan la situe à côté de la place du sujet en A , au-dessus de $i(a)$ et sous la chaîne signifiante qu'il prononce, donc, à la place même de ce plaisir par lui-même satisfaisant qui accompagne l'exercice signifiant, selon le graphe mythique, et qu'un mot d'esprit peut reproduire. Si d'un graphe à l'autre la place du moi, m , a changé avec celle d' $i(a)$, on peut l'attribuer à l'identification du sujet à l'image réelle que l'identification avec le semblable a permise (VI, 30) : « ce que le sujet réfléchit c'est lui-même comme sujet parlant ». Et son modèle est sans doute celui qui vient de parler, cette voix qui dans la caverne napolitaine interrogeait le sujet par son désir, et lui a crié aussi : jouis !

L'élaboration lacanienne, a poursuivi le travail à partir de ce point laissé par Freud : elle a découvert et articulé ce qui « complète le second topique freudien et qui permet de la restaurer, de la re-situer, de la restituer dans l'ensemble de sa découverte ». Il s'agit de « la fonction foncièrement métaphorique du langage ». Je rappelle les termes des deux topiques freudiens : inconscient, préconscient et conscient, pour la première ; Ça, moi et surmoi, pour la seconde. Autrement dit, il s'agit de prendre les rapports narcissiques du sujet dans ces fondements premiers, avant même que les enjeux avec les objets commencent à labourer les chemins du désir. C'est quelque chose d'essentiel dans les traitements de la jouissance, dans n'importe quelle structure, mais notamment pour le traitement de la jouissance dans les psychoses, où les rapports d'objet peuvent passer facilement au deuxième plan.

Nous avons appris la fonction métaphorique du langage et son jeu avec la métonymique, à travers le mot d'esprit et nous avons trouvé la jouissance qui nous intéressait, la jouissance traitante, celle de la *lalangue*, à travers la mise en marche de ces mécanismes. Lacan va continuer à travailler dessus dans ce Séminaire VI, au niveau de l'interprétation du désir. Mais pour nous c'est l'heure de situer, dans ce graphe à deux étages et ses trajets, ce que les trois entretiens de Marcelo, Mathias et Luis mettent en lumière à l'égard de la découverte psychanalytique dans son ensemble. Cela nous permettra de vérifier notre hypothèse, où l'exercice signifiant du sujet et sa jouissance, ont permis de nouer, pour chaque sujet, une jouissance de trop, née de sources surmoïques. Lacan la situe au deuxième étage du graphe 4, face à la castration. Selon les préalables de la formulation de notre hypothèse (chapitre 4), nous entendons cette castration, en termes de coupure au niveau signifiant. Les cas nous diront comment ces deux nouveaux mots apparus dans le graphe définitif, jouissance et castration, entrent en rapport avec les autres nominations et circuits dans les graphes respectifs.

12 LES GRAPHES PARTICULIERS DES ENTRETIENS

12.1 LES POINTS DE DÉPART DES INTERLOCUTIONS ANALYTIQUES

L'analyse de chaque entretien devra être constituée par les graphes correspondant aux quatre moments que la procédure des mots d'esprit nous a enseignés : demande, écoute, réponse et sanction de l'Autre. Comme nous en avons conclu dans le chapitre antérieur et dans le sens de notre hypothèse, il est possible que le traitement de la jouissance ait été effectué pour chaque cas par un mot d'esprit qui a réussi à passer au système de l'Autre. De cette manière quelque chose du réel du sujet a pu être nommé et sanctionné par l'Autre en tant que nouveauté. La jouissance qui accompagne cet exercice signifiant a ratifié le processus. Je commencerai, donc, par les graphes des quatre moments de Mathias, puis viendront ceux de Marcelo, pour finir avec ceux de Luis.

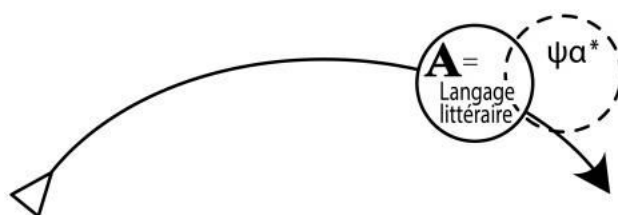
Mais, avant de commencer, il faut situer les points de départ de l'interlocution qui a permis le traitement de la jouissance, à savoir : le sujet qui parle, l'Autre réel à qui il s'adresse et l'Autre comme système à partir duquel et au moyen duquel ces deux interlocuteurs se parlent. Ce système de l'Autre implique deux registres, le symbolique du code de la langue parlée, et l'imaginaire du discours commun de la paroisse. Ainsi, nous pourrions apprécier comment cet Autre, dans ses trois registres, R,S,I, a été la voie par où certains mots ont permis à chaque sujet la réalisation de l'exercice signifiant et sa jouissance, au moyen de quoi la jouissance excessive a été traitée.

Étant donné les différents contextes cliniques dans lesquels les trois cas ont été traités, une école élémentaire, mon cabinet privé et une institution de soins psychanalytiques, je vais m'occuper, d'abord, de ces prémisses en établissant le contexte pour chacun des trois cas. Cela permettra d'identifier les points communs et divergents de ces processus initiaux qui ont donné lieu au dialogue analytique. C'est-à-dire, le moment où les mots prononcés par le sujet sont considérés en tant que demandes, ambiguës tant par leur objet que par leur sujet. Ainsi, les deux premiers paragraphes de ce chapitre ont par titre : « Le système de l'Autre : langue et paroisse » et « Le sujet parlant et l'autre de la demande ». Les trois paragraphes suivants abordent chaque cas pour suivre les destins que ces demandes ont eu dans les dialogues analytiques respectifs, selon les titres assignés dans le chapitre 3 : « Mathias ou en quoi un coquillage ressemble à un dinosaure ? », « Marcelo ou *Rien que pour vos cheveux* » et « Luis ou les bagarreurs ».

12.1.1 LE SYSTÈME DE L'AUTRE : LANGUE ET PAROISSE

Dans les trois cas, au point A du graphe, côté code, nous avons la langue espagnole. Or, en ce qui concerne cet A comme système de l'Autre, les choses sont très différentes. Dans l'entretien de Luis le système était celui établi par les textes littéraires que j'avais lus pour sa classe. Ils n'étaient pas nombreux, c'était deux mois plus ou moins après le début de l'année scolaire et les séances de lecture avaient lieu tous les 15 jours. Un conte des frères Grimm, une histoire de la mythologie grecque, quelques vers drôles et l'épisode des moulins à vent de *Don Quichotte* ont établi un espace commun de communication.

Ainsi, ce petit garçon avec qui je n'avais échangé que quelques mots, au milieu des interventions des autres élèves de sa classe, a trouvé dans cet Autre littéraire que nous partageons, le lieu pour me « confier » ses plaintes. Un acte complètement spontané, parce que je rappelle que dans son cas, aucune demande de traitement n'a été faite. Il faut dire que, comme lui, beaucoup des autres enfants ont trouvé aussi ce lieu commun que la littérature nous offrait pour parler de choses très sérieuses. Voici le trait du graphe qui représente ce système à partir duquel la conversation avec Luis s'est établie. Ce que nous avons étudié dans le chapitre 3 sur les rapports de la littérature avec la psychanalyse, permet d'établir l'intersection entre ces deux « paroisses » singulières (Graphe 60) :



Graphe 60 : Le système de l'Autre chez Luis (*: psychanalyse)

Dans le cas de Mathias, la communauté a été faite par le jeu, ce monde qui précède celui de la fantaisie quotidienne et littéraire. Dans le cabinet, comme d'habitude avec les enfants, j'avais laissé à sa disposition de quoi dessiner, peindre, construire ou jouer. Il a choisi un jeu, toujours le même, comme je l'ai déjà expliqué. Il pouvait jouer à répétition, j'attendais ses mots. Quand ils arrivaient, je les entendais, en soulignant, interrogeant ou coupant là où il avait quelque chose qui le permettait dans son discours. D'ailleurs, il n'était pas très loquace. Le jeu choisi nous renvoyait à un Autre très réglé, celui des matches de football, dont je ne savais rien. Ainsi, c'était lui qui commandait.

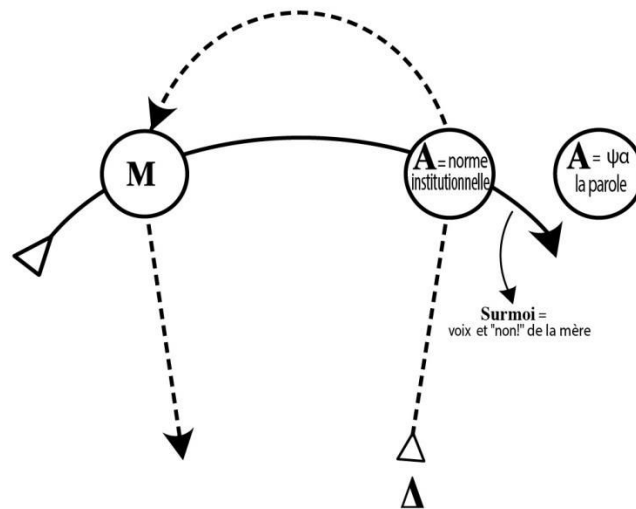
Le problème est que son pouvoir de commandement ne provenait pas exactement du jeu, du règlement et des difficultés qu'il pouvait impliquer. Il n'était pas à la place des arbitres, par exemple, ni des joueurs qui réclament face à une injustice, mais à la place des commentateurs d'un match. Donc, la voix qui commandait était le surmoi. Il prenait les signifiants de cet Autre constitué par le lexique du football, mais, ainsi que nous l'a expliqué Lacan plus haut (Chapitre 8),

Il faut dire qu'idéal du moi et surmoi coexistent, mais ils ne se confondent pas. Le premier, explique Lacan (V, 333) part de Delta, il appartient à la ligne verticale des besoins, des transformations du désir. Tandis que le surmoi appartient à la ligne horizontale de la chaîne signifiante, là où, côté sujet, la parole s'étale pour faire passer quelque chose du besoin à la demande, et où, côté Autre, c'est dans l'articulation des interdictions que le surmoi se formule. Or, selon ce que nous avons étudié, à ce niveau horizontal du graphe, le surmoi se divise en deux, ce qui concerne les mots proprement dits et la voix. Les mots de Mathias n'appartenaient pas à cet ordre prohibitif, mais le ton directif qu'ils atteignaient parfois et la grosse voix, me faisaient penser qu'ils étaient la manifestation de son surmoi. Je rappelle l'extrême rigueur qu'il montrait dans l'ordonnance de ses chaussures à la maison. A la maison il n'y avait pas la grosse voix qui se manifestait dans le cabinet, dans l'articulation d'une chaîne des mots apparemment éloignée des chaussures.



422

autre chose : laisser parler, et à Marcelo : parler de tout ce qui passait par son esprit, n'importe quoi. Voici le graphe (graphe 62) :

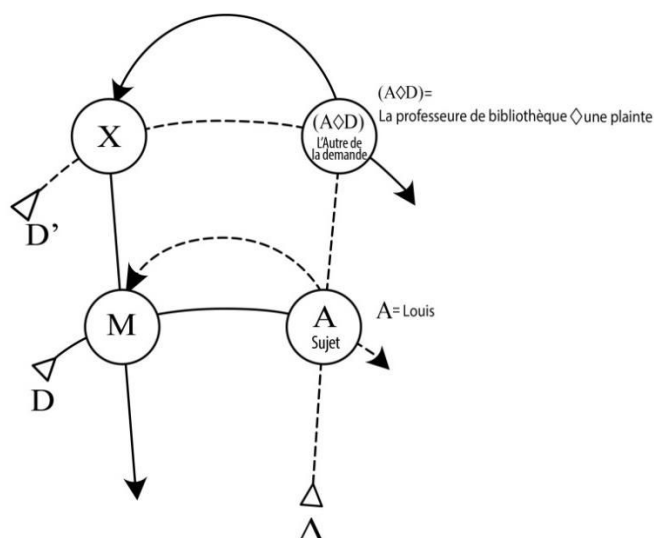


Graphe 62 : Le système de l'Autre chez Marcelo

En somme, soit à partir d'un Autre favorable, comme la littérature ou le jeu ; soit à partir d'une Autre moins flexible, mais aussi humain, comme celui de la loi institutionnelle ; ou soit à partir du surmoi, inflexible, l'Autre de la psychanalyse a réussi à s'établir comme l'unique paroisse commune entre les deux interlocuteurs pour chaque cas. Il s'agit de cette paroisse de l'inconscient, potentielle pour tous les êtres parlants, mais pas toujours réalisée, où quelqu'un laisse parler un autre qui a quelque chose à dire. C'est sur cette communauté qu'une demande de pas-de-sens a pu se faire et a pu être entendue. Les systèmes interposés ont permis la formulation préalable d'une demande où un peu-de-sens s'est fait entendre. Examinons, donc, l'Autre de la demande pour chaque cas.

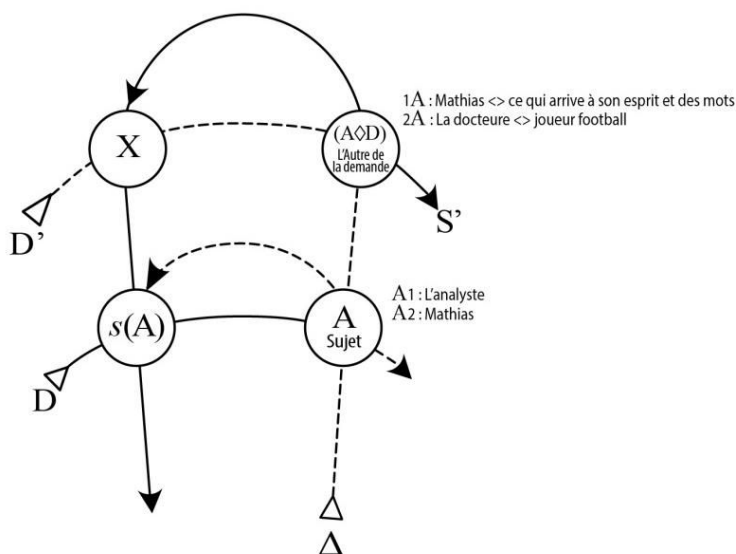
12.1. 2 LE SUJET PARLANT ET L'AUTRE DE LA DEMANDE

Les autres systèmes interposés ont impliqué une interlocution autre que psychanalytique. Essayons d'identifier les sujets et Autres de la demande pour chaque cas. En ce qui concerne à Luis, il s'est adressé directement à moi, parce que j'étais pour lui, sa professeure de bibliothèque. L'objet de sa demande était une plainte sur l'agressivité de ses copains (graphe 63).



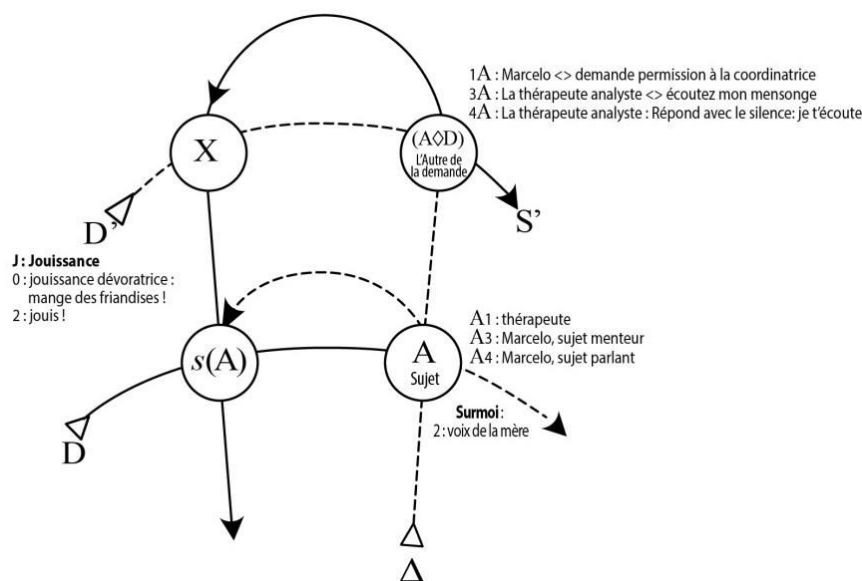
Graphe 63 : Le sujet et l'Autre de la demande chez Luis

Dans le cas de Mathias, les places du sujet et de l'Autre de la demande sont occupées en alternance par lui et pour moi. D'abord, c'est moi qui occupe la place du sujet parlant et qui lui demande de laisser libre son esprit et ses paroles, qu'elles soient spontanées ($A1 \rightarrow 1A$). Puis, c'est lui qui, à la place du sujet, me demande de jouer avec lui en tant que joueur de football ($A2 \rightarrow 2A$). Il m'appelle « la docteure », comme ses parents le font (graphe 64) :



Graphe 64 : Le sujet et l'Autre de la demande chez Mathias

Finalement, dans le cas de Marcelo, les choses commencent sans sujet. Une jouissance muette est présente. L'adolescent fait irruption dans la cuisine sans rien dire et prend un paquet de chips. Je représente cette jouissance dans le graphe avec le numéro 0. Je lui ai rappelé notre accord avec la coordinatrice de l'institution, et donc, en tant que thérapeute, je me suis située à la place du sujet A pour inscrire cet acte dans une demande à la coordinatrice, comme représentant de l'Autre institutionnel qui nous régissait. Ainsi, j'ai fait une demande institutionnelle à Marcelo (A1→1A) (graphe 65).



Grappe 65 : Le sujet et l'Autre de la demande chez Marcelo

Puis, c'est la voix de la mère qui se fait entendre à la place du sujet. Plutôt que d'une demande, il s'agit d'un renvoi à la jouissance, c'est la consigne surmoïque : jouis ! (Surmoi : 2 voix de la mère → J2 : jouis !). Face à l'enjeu : norme institutionnelle ou mère, le sujet surgit en mentant. Ainsi, l'écoute de l'Autre analyste est requise par le sujet menteur, donc, je ne regardais pas, je ne dis rien, j'entendis le sujet qui avait une autre chose à dire (A3→3A), comme l'indique son mensonge. Le trajet A4→4A, montre que l'Autre analyste garde sa place comme celui qui répond à la demande du sujet parlant avec son silence.

Les mouvements de chaque graphe, un, dans le cas de Luis ; deux dans le cas de Mathias ; et quatre dans le cas de Marcelo ont eu comme résultat de placer l'interlocution au niveau analytique. C'est-à-dire au niveau où les trois garçons se sont situés à la place du sujet en A, et moi, en tant que l'Autre de la demande, doublement ambiguë, en A<>D. Ce sera le point de départ de la séquence des quatre graphes correspondant à chaque entretien : demande, écoute, réponse et sanction de l'Autre. Je commencerai avec Mathias et continuerai avec Marcelo, le travail sur ce cas, dans l'élaboration de cette thèse a représenté l'instant du regard. Le graphe de Luis indiquera le moment de conclure. Bien que les données initiales du système de l'Autre de ce cas nous aient guidés pour déterminer le système de l'Autre dans les autres cas,

paradoxalement, c'est le cas le plus difficile à expliquer en termes de traitement de la jouissance, étant donné la brièveté de l'entretien.

12.2 LES GRAPHEs DE MATHIAS : EN QUOI UN COQUILLAGE RESSEMBLE À UN DINOSAURE ?

En voyant arriver l'aube, Sherezade a coupé le fil de ses paroles³¹².

12.2.1 LA DEMANDE

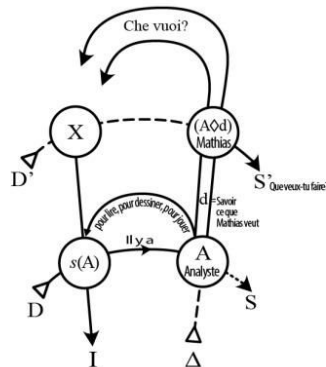
Le temps de la demande va jusqu'au moment où l'écoute de l'Autre est spécialement requise pour orienter vers la réponse. Autrement dit, lorsque le dialogue analytique se situe essentiellement dans le registre symbolique. Chez Mathias, ce temps de la demande se divise en trois moments. Le premier, commence avec la formulation, par le sujet, de la demande ambiguë qui a installé le dialogue analytique : « Viens, jouer au football, toi aussi ». Ce moment finit avec la formulation de la question cruciale par le désir de l'Autre. Cela sera représenté à travers une séquence initiale de quatre graphes type *Che voui ?* Le deuxième moment de la demande correspond à la défense du sujet, toujours imaginaire, puisque le sujet se défend avec son moi face à la détresse que cette question lui cause. Une série de trois graphes sera nécessaire pour représenter ces mouvements défensifs de Mathias, à travers les éléments que le jeu du football lui propose. Le dernier moment de la demande est celui où les artifices imaginaires du sujet peuvent faire tomber l'Autre dans le piège imaginaire. C'est celle qui offre la possibilité à l'Autre de se situer dans le registre symbolique en aiguissant son oreille. A ce moment-là commence le temps de l'écoute. Voyons, d'abord, ces trois moments de la demande.

12.2.1.1 Depuis les demandes jusqu'à la question par le désir de l'Autre

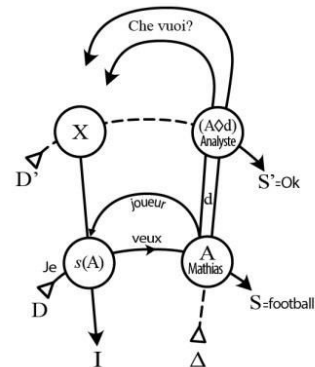
Le point de départ de mon intervention recueille l'essentiel de la demande des parents qui s'inquiètent du comportement hors normes de Mathias, ne comprennent pas ses raisons ni ce que le petit garçon veut. Donc, je veux savoir ce qu'il veut. Ainsi, si l'on examine les termes de ma demande à l'enfant, ils ne font autre chose que le lui demander, en s'appuyant sur le discours commun qui pouvait nous mettre en relation (Graphe 66, 1) : « il y a pour lire, pour dessiner, pour jouer : Que veux-tu ? ». Il choisit en accord avec ce qu'il aime faire le plus (Graphe 66, 2) : « Je veux jouer au football ». Cette réponse définit le système de l'interlocution spécifique de la séance et fait le lien avec le discours familial. Son père l'emmène régulièrement aux matchs au stade et ils jouent ensemble aussi. Je consens à sa demande et il commence à jouer tout seul dans les trois premières séances. Mais, entre nous deux, il y avait un troisième élément en jeu, ce système paroissial du football qu'il avait choisi. Donc, c'est dans ce discours spécifique que Mathias inscrit la demande qu'il m'adresse quelques séances

³¹² Cf. Note 144 (4.1.1).

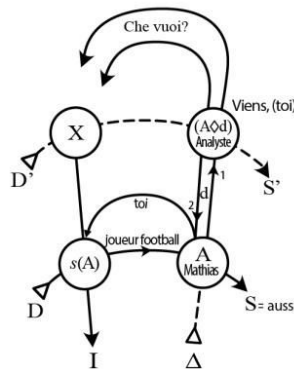
après (Graphe 66, 3) : « Viens, jouer football toi aussi ». Voici cette séquence initiale en graphes :



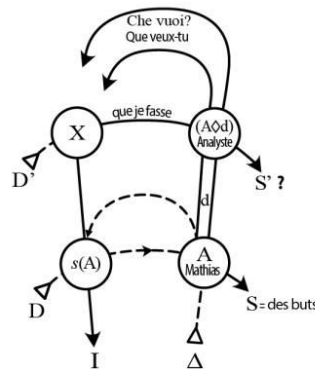
Graphe 1: La question initiale



Graphe 2: La réponse du sujet et consentement de l'Autre



Graphe 3: La demande du sujet



Graphe 4: La demande de l'Autre et la réponse du sujet

Graphe 66 : Mathias, la demande : *Che vuoi?*

Quand il me convoque à jouer, c'est n'est pas seulement à jouer qu'il me convoque, parce que sa demande se divise dans les deux niveaux du discours. Il y a le « viens, (toi) » (graphe 66, 3, 1) de l'énonciation et son énoncé : « jouer football toi aussi » (graphe 66, 3, 2). Comme, dans le roman de Cazotte, quand il m'appelle, ce qu'il a invoqué est cet Autre qui lui demande : *Che vuoi?* En effet, j'accepte de jouer, mais je ne sais pas ce qu'il veut que je fasse dans le jeu et je le lui demande (Graphe 66, 4) : « qu'est-ce que tu veux que je fasse ? » Il ne s'agit pas exactement de l'image terrifiante du surmoi selon le roman, mais cette question doit laisser le sujet, de toute façon, dans un certain état de détresse, parce que sa demande se concrétise dans un scénario imaginaire où son moi est présent, le match de football. Ainsi, quand il répond à ma question en me demandant des buts, nous cessons d'être les sujets réels, enfant et analyste, pour assumer les images de footballeurs qui cherchent à faire des buts dans un petit champ de jeu. À partir de ce moment, l'action de la séance se concentre au premier étage du graphe, mais marquée par cette scène traumatique pour le sujet qui n'arrive pas à répondre par l'expression de son désir.

12.2.1.2 La défense imaginaire du sujet : clivage du moi et division spéculaire réelle et virtuelle

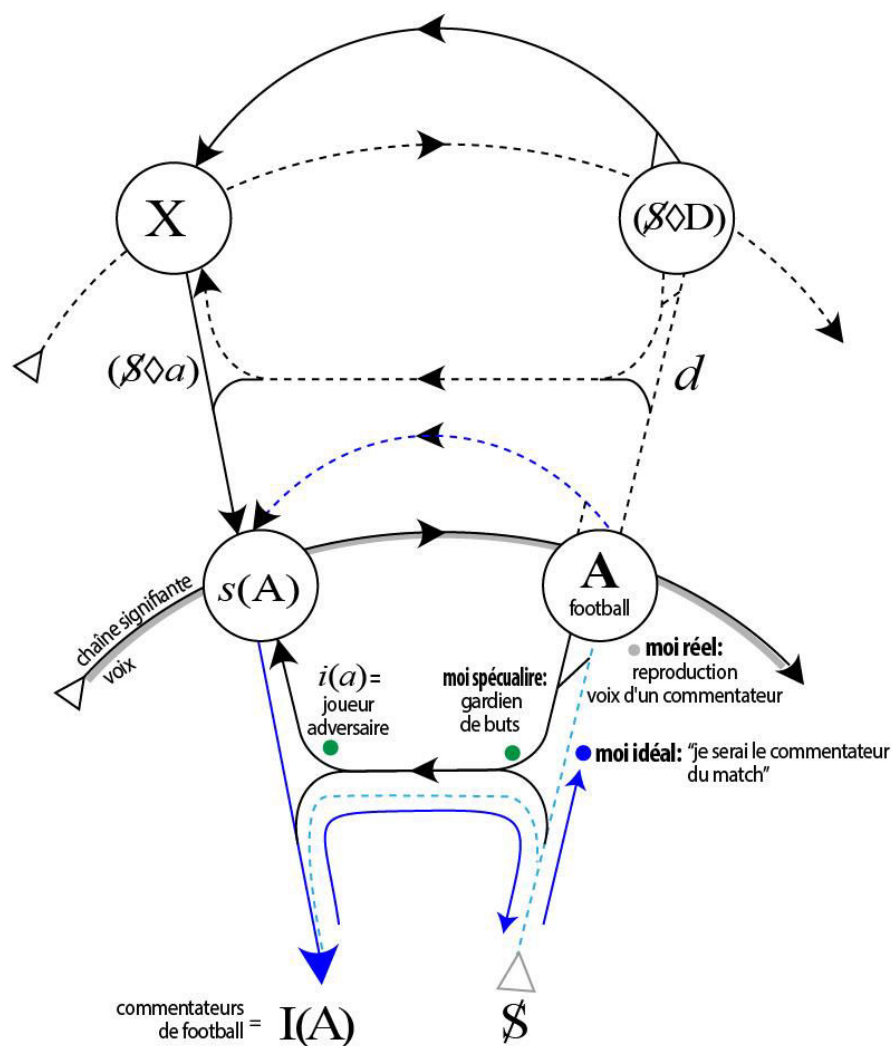
« Le sujet se défend avec son moi » (VI, 29). C'est clair chez Mathias. Après la question par le désir de l'Autre qu'il a lui-même convoqué, donc, il ne peut que répondre avec son moi. Ainsi, nous passons de la place du sujet qui avait été convoqué en « d » (graphe 66,4), dans le deuxième étage, à celle de « m », dans le premier. Et à ce point, nous trouvons un moi scindé, dont le clivage a été déterminé par le système du football, selon la distribution que Mathias fait de nos rôles : il sera le commentateur du match et le gardien de but ; et moi, je serai un footballeur adverse qui doit faire des buts dans la cage de son champ. C'est à partir de la double articulation des trajets imaginaires correspondant à cette division entre commentateurs et joueurs, que le processus déclenché va constituer, dans la séance, le moi de Mathias. Comme l'indique Lacan, cela sera fait « sur le chemin de la subjectivation par le signifiant » et devra être indiqué par le vecteur $i(a) \rightarrow m$, « sens unique » (Ss, 289). Nous partirons du vecteur initial $m \rightarrow i(a)$ des graphes du Séminaire VI pour le vérifier. Voyons ce qui concerne chaque articulation imaginaire, la première en termes de la fixation d'un idéal du moi, et la deuxième, en termes de l'identification avec le semblable.

12.2.1.2.1 La première articulation imaginaire : le court-circuit $\$ \rightarrow I(A)$ et la prise surmoïque de la voix

La première articulation de son moi, est faite par Mathias par rapport au point, idéal du moi, $I(A)$, où sont les commentateurs de football qu'il a entendus plusieurs fois. Le moi idéal, constitué à partir de ce point idéal du monde des adultes, est exprimé dans la phrase : « je serai le commentateur du match ». Dans le graphe suivant (graphe 67), il s'agit du trajet en court-circuit : $\$ \rightarrow I(A)$ (en bleu clair) : « Ce qui inscrit la notation $I(A)$ que nous devons substituer à ce stade au \$, S barré, du vecteur rétrograde, en nous le faisant reporter de sa pointe à son départ » (Ss, 288). Et par un effet de rétroaction, il nomme le moi idéal qui assume cette voix : il est un commentateur $I(A)$ (bleu foncé) : « Effet de rétroversion par quoi le sujet à chaque étape devient ce qu'il était comme avant et ne s'annonce : il aura été, -qu'au futur antérieur » (Ss, Ibid.). Autrement dit, l'être réel de Mathias a été marqué par ce signe de l'Autre du football, ce nom : « commentateur ou speaker »³¹³

De son côté, la voix (gris) correspond au moi réel du sujet en tant qu'il reproduit les voix entendues dans le cours de la chaîne signifiante. Elle est occupée par le surmoi. Autrement dit, les mots du système footballeur sont saisis par le surmoi de Mathias, ils n'ont pas été symbolisés, ce sont des mots réels, « incorporés », dans le sens littéral du terme. Ainsi, ils sortent de son corps avec toute la force et l'intensité que sa voix leur donne, en assumant les inflexions, le volume et les tonalités de la voix des commentateurs.

³¹³ En espagnol : *narrador deportivo*



Graphe 67 : Mathias, la défense imaginaire du sujet

En somme, l'être du sujet, Δ ou $\$$, s'est identifié, donc à la totalité de ce que les commentateurs représentent pour le sujet à travers l'objet petit a , voix. Selon la formule de ces rapports, nous aurions :

$$\frac{a = \text{la voix}}{I = \text{commentateur}}$$

12.2.1.2.2 La seconde articulation imaginaire : division spéculaire réelle et virtuelle

Si dans la première articulation de la constitution imaginaire, Mathias se référait au grand Autre parlant de la scène traumatique, à travers les commentateurs en $I(A)$, maintenant, dans cette seconde articulation, il va se référer au sujet lui-même qu'il était, incapable d'articuler l'objet de son désir. Donc, cette seconde articulation imaginaire et suppléante va s'appuyer sur ses

semblables, ceux qui, comme lui, sont en rapport avec un objet de désir. Il ne s'agit pas dans ce cas de la voix, mais de l'expérience spéculaire qui traverse la scène traumatique. Ainsi, les joueurs de football sont les semblables avec lesquels Mathias peut s'identifier (i). Tous sont en rapport avec cet objet envié qui est le ballon de football et, par métonymie, avec les buts qu'on peut faire avec [i (a = but= ballon)].

Les joueurs sont dans le champ du regard des commentateurs. Mais, dans le champ du regard des joueurs, il s'agit du ballon et d'une cage de buts. Parmi les possibilités que le dispositif du match offre, Mathias choisit deux de ces semblables, le gardien de but et le footballeur. Au niveau discursif, ils sont échangeables, comme le ballon et le but. En termes d'identification, il assume l'image du gardien du but et me laisse à moi, celle du footballeur qui doit faire des buts³¹⁴. En somme, il s'agit de deux semblables rivaux chacun en possession de ces objets du désir qui sont incarnés par le ballon et le but. En termes de formules, cela pourrait se représenter de la manière suivante. Le sujet est ici barré comme effet de la passion jalouse qui anime toute concurrence :

$$\frac{i(a)=\text{Joueurs}=\text{gardien de but}=\text{footballeur}}{\$=\text{Mathias}}$$

Ce couple imaginaire que nous incarnions, footballeur et gardien de but, est paradoxal. Côté objet, c'est complémentaire, parce que le ballon a besoin d'une cage de but pour se réaliser ; mais, côté sujet, elle est antagonique, parce qu'il s'agit de deux sujets rivaux. Examinons en détail ce qui est arrivé au niveau de ce couple à la lumière des éclaircissements du chapitre précédent (11.3.3.2).

12.2.1.2.2.1. L'identification imaginaire réelle et l'objet recherché

En tant que j'incarne le semblable rival en possession de l'objet souhaité, Mathias, va se réfléchir en moi sous deux formes différentes, comme dans les deux faces d'une cuiller. Pour le côté convexe, l'identification se fera à travers une image virtuelle. Quand il me voit jouer, il se voit lui-même en tant que joueur. Sauf que ce qui est à mon côté droit, il le percevra à son côté gauche. Et l'objet que j'ai, le ballon, lui appartient aussi. Ce ballon implique les buts désirés par les deux footballeurs imaginaires et qui font du match un enjeu de succès et prestige pour celui qui sera le gagnant.

Pour le côté concave, l'identification se fera à travers une image réelle et ce qui est en haut apparaîtra en bas. Plus graphiquement, les yeux seront en bas et la bouche en haut. Ainsi, « **ce que le sujet réfléchit** ce ne sont pas simplement des jeux de prestance, ce n'est pas simplement son apparition à l'autre dans le prestige et dans la feinte, **c'est lui-même comme sujet parlant** » (VI, 29). Cela veut dire que, en tant que je suis en possession de cet objet envié, le ballon, je suis dans la bouche des commentateurs. Ils parlent de moi qui ai le ballon. En tant que semblable, l'« image » qui je lui renvoie à Mathias est celle de son propre nom dans la bouche de l'Autre. Il s'agit d'une image acoustique, plutôt que d'une

³¹⁴ Une identification est « la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image ». Lacan, « Le stade du miroir », *op. cit.*, p. 93.

image visuelle, donc il s'agit d'une image réelle. Ce prénom ou ce nom propre a été et sera imprononçable pour le sujet au moment de la question par le désir.

Ainsi, à partir de ce que le graphe mythique et de ce que le mot d'esprit nous ont appris, il s'agit du véritable objet du désir. Cet objet est plus précieux pour un être humain que tous les buts du monde. Autrement dit, tous les buts du monde sont faits pour réussir à l'obtenir, et cela dans n'importe quelle structure déclenchée ou non³¹⁵. Il s'agit de ce mot, encore opaque, indéfini que le sujet n'arrivait pas à trouver au moment de sa défaillance face à la question par son désir, au le point *d* du graphe. Tout le mérite de la séance va être concentré dans la trouvaille de cette parole qui « marque que le sujet y réalise quelque chose de lui-même, quelque chose qui n'a de portée, de sens, que par rapport à cette émission de la parole, quelque chose qui est son être » (VI, 27).

Lacan a représenté cette identification réelle avec le semblable, à travers la formule O-O'. Elle est dégagée de l'expérience du bouquet renversé dont le schéma est expliqué dans le Séminaire I (Chapitre VII, « Le topique de l'imaginaire » et XI, « L'idéal du moi et le moi idéal »), et elle est vérifiée à partir d'une expérience concrète (Chapitre XIII, « La bascule du désir »). A page 125 du Séminaire V, Lacan nous invite à essayer de croiser ce schéma avec le graphe. Je ne m'attellerai pas cette tâche, très intéressante d'ailleurs, mais à partir de ces données, je crois que nous pouvons identifier les points de ce trajet identificatoire qui va nous renvoyer au deuxième étage du graphe.

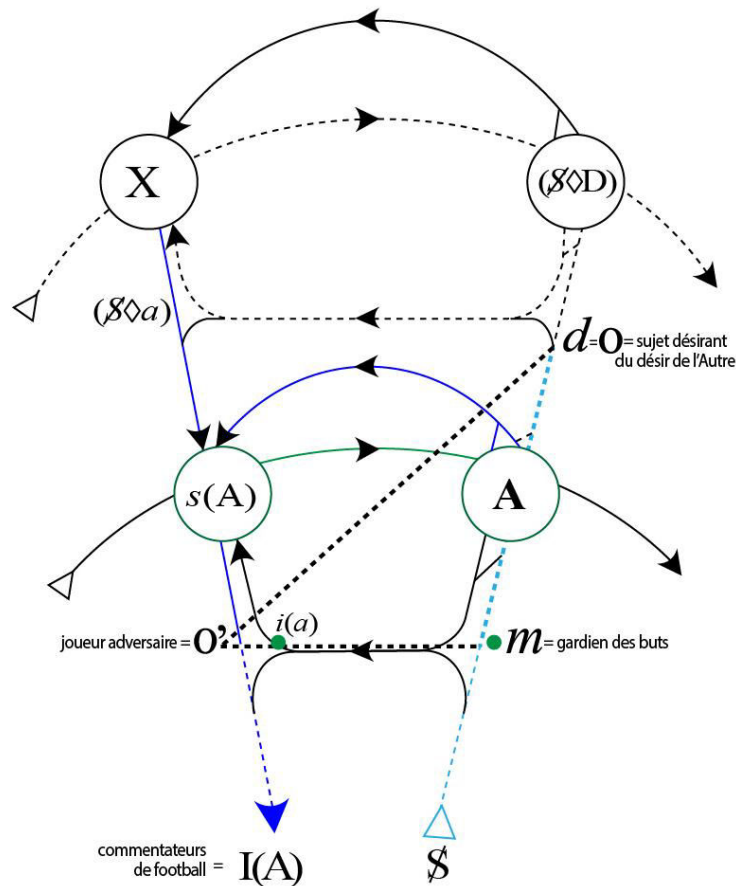
En effet, le sujet du désir est parti de Delta en tant que tendance réelle. Il a réussi à arriver à « d », sans se définir encore, à travers la séquence initiale des demandes. Mais confronté à la question par le désir, il s'est réfugié dans l'axe imaginaire où il est doublement masqué. Une première fois en m en tant que gardien de but, et une deuxième fois en i(a) en tant que footballeur. A ce point i(a) que nous pouvons considérer comme sur la face convexe de la cuiller, le moi trouve le mot de l'Autre qui prend plaisir à ce footballeur en possession du ballon et parle de lui. Donc, c'est le moment où le côté concave de la cuiller se fait valoir et permet au sujet du désir de se réfléchir de manière renversée dans cet adversaire de jeu. Dans le Séminaire I, Lacan explique³¹⁶ : « Le sujet voit cette image réelle comme une image virtuelle dans le miroir plan, en O', pour autant qu'il se trouve placé dans une position virtuelle symétrique par rapport au miroir plan ».

Le graphe (graphe 68) nous donne l'opportunité de remarquer la différence entre les deux images. La parole qui vient de l'Autre (bleu foncé) située en I, par le chemin $s(A) \rightarrow i(a)$, fonctionne comme miroir plan entre les deux images que le footballeur renvoie au sujet : i(a) et O'. De la première, virtuelle, en tant que sujet en possession de l'objet du désir, nous en parlerons dans le paragraphe suivant. La deuxième, l'image réelle, est en rapport, avec le sujet suspendu en d, en tant que O. C'est-à-dire, en tant que sujet désirant une autre chose que l'objet du désir réfléchit en i(a). Cet autre chose est le désir de l'Autre. Le mot désiré et

³¹⁵ Cela a été, par exemple, une de principales causes délirantes du crash du vol 9525 de la Germanwings en 24 mars 2015 dans les Alpes. Selon le témoignage l'ex-petite amie du copilote Andreas Lubitz, il voulait que le monde parle de lui et se rappelle de son nom à jamais.

³¹⁶ Séminaire I, p. 258.

imprononçable en O, implique la reconnaissance du désir du sujet en tant que (V, 329) : « le désir est désir de ce manque qui, dans l'Autre, désigne un autre désir ». Ainsi, nous voyons que la ligne $O' \rightarrow O$ complète le triangle qui se forme à partir de d, lors de la défaillance du sujet, et en passant par m. Autrement dit, à ce stade du processus imaginaire, le sujet en d a défini son statut en tant que désirant, par rapport à O' et devient ainsi O.



Graphe 68 : Mathias, l'identification réelle au semblable

Il faut différencier, donc, ces trois points et modes d'identification : 1) celui de l'idéal du moi, 2) celui de l'identification imaginaire avec le semblable possesseur d'un objet désiré, et 3) celui de l'identification réelle avec ce même semblable, en tant que sujet qui est dans le désir de l'Autre, parce que cet Autre le nomme ou, du moins, peut authentifier un mot qui le nomme métonymiquement, comme il arrive dans les mots d'esprit. Ainsi, je suis dans la série de semblables, avec qui Mathias entre en relation à partir de l'identification idéale, sa petite sœur en fait partie, par rapport à sa mère. Le sujet est barré ici au niveau de la passion jalouse, par la possession de l'objet du désir. Sûrement la convivialité familiale n'a pas épargné à Mathias les expériences comme celles de l'enfant jaloux de Saint Augustin. Il est tout regard, là, où il n'y a pas de mots et ce semblable rival est en possession des dons maternels. Mais aussi, en ce qui concerne le don par excellence, la parole, tous deux, frère et sœur, sont des semblables par rapport à cet Autre qui parle et qui peut faire venir à sa bouche un prénom ou un autre. Donc, ce qui arrive dans ce terrain de jeu du cabinet, aura sûrement eu des

répercussions sur le terrain familial. Examinons maintenant les mouvements au niveau de l'identification virtuelle.

12.2.1.2.2.2 L'identification imaginaire virtuelle et l'objet métonymique du désir

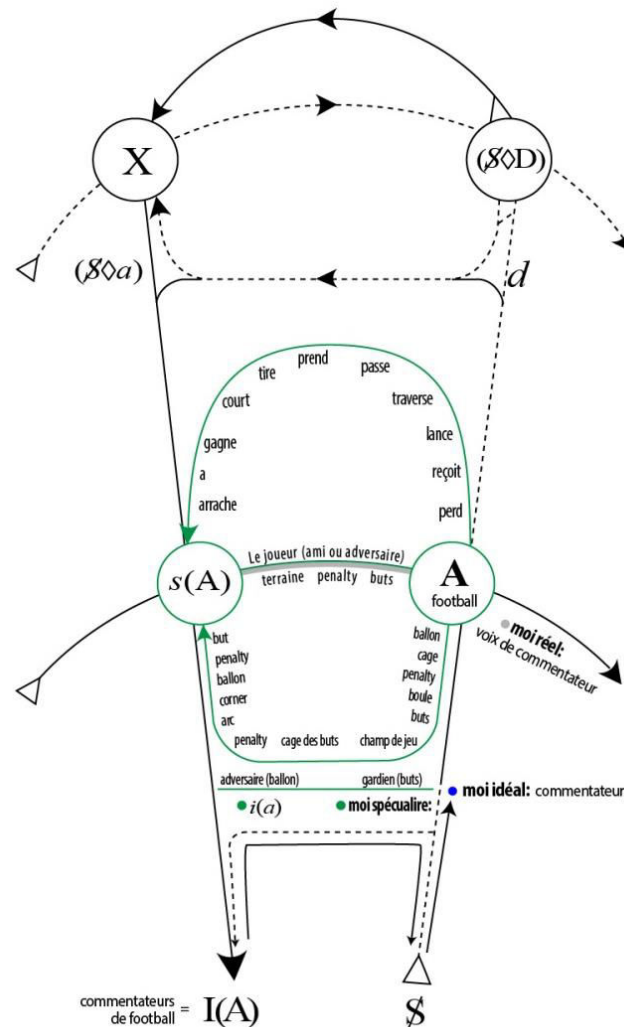
Voir le semblable en possession de l'objet du désir permet au sujet de prendre « conscience de l'objet désiré [a] en tant que tel. Si [cette expérience] est cruciale, c'est qu'elle donne à l'objet la valeur élective d'être désiré, en même temps qu'elle donne au sujet conscience de lui-même comme privé ». Prendre conscience de l'objet désiré implique, alors, un mouvement simultané avec deux facettes : celle de l'objet et celle du sujet. Bien entendu, on ne pense pas à ces choses quand on est dans une séance analytique. Les choses arrivent selon la règle psychanalytique et on ne fait que les suivre, comme elles arrivent à l'esprit. Mais cette recherche en après-coup nous montre ces mouvements subjectifs clefs. C'est le sujet de l'inconscient celui qui, à travers la valeur élective de l'objet en tant que désiré, prend conscience de lui-même comme privé. Et nous ne confondons pas ce sujet avec celui qui parle ni avec son moi.

Ainsi c'est de ceci dont il s'agit au niveau subjectif pour Mathias, tandis que j'essaie de jouer à faire des buts, comme il me l'a demandé. Lacan précise que, au niveau du sujet (11.3.3.2) : « Avec la privation s'amorce le processus qui permettra à cet objet d'entrer dans un rapport nouveau avec le sujet ». On peut représenter ce sujet avec un S et le mettre un indice « i », pour « imaginaire » s'il ne s'est pas inscrit au niveau symbolique. Cela veut dire qu'il est pris par cette sorte d'autodestruction passionnelle adhérent absolument à cette pâleur, à cette décomposition que révélait l'enfant jaloux décrit par Saint Augustin. Je dirais que, à ce stade de la séance, il s'agissait chez Mathias de ce sujet, S(i), marqué encore par ce i, à l'égard de sa petite sœur et par rapport à la mère. La pâleur augustiniennne du visage de l'enfant est exprimée chez notre sujet par l'absolue indifférence et certain despotisme qu'il manifestait vis-à-vis de sa petite sœur. C'est l'intensité de cette passion jalouse masquée, ce qui a alarmé ses parents. L'analyse de la séance devra nous expliquer la manière dont une inscription symbolique a été faite. Cela expliquera, à son tour, le changement de Mathias par rapport à sa petite sœur après la séance.

Or en ce qui concerne l'objet, le mouvement est en termes de symbolisation. C'est-à-dire qu'il a pris dans cette expérience identificatoire une valeur signifiante. D'abord, le simple fait qu'on puisse avoir ou non le ballon implique qu'il est entré dans une relation symbolique de présence-absence, comme dans l'expérience du *Fort-da*. Ensuite, le fait qu'il « peut entrer dans un rapport avec quelque chose d'autre qui lui est substitué » lui permet de devenir un élément signifiant. Dans ce cas c'est clair, on peut substituer le ballon aux buts, quelque chose de plus symbolique encore, puisqu'on peut les compter. C'est-à-dire, les réduire à « des points », signifiants purs, vides de signification. Donc, on est, au niveau de l'objet, sur le terrain symbolique des mots qui nomment les objets. C'est cela que signifie la valeur « a » dans la notation i(a).

Si ballon et buts sont équivalents en termes symboliques, c'est parce qu'ils sont devenus égaux à un troisième terme. Ce troisième terme est aussi dépourvu

de signification et il a été prononcé dans le discours, donc, dans le flot des paroles que le petit commentateur répétait dans sa narration du match et auquel j'essayais d'ajuster mon jeu. Mais ensuite les mots sont allés d'un côté et le jeu de l'autre. Dans le graphe, cette seconde articulation imaginaire, où les objets métonymiques se substituent les uns aux autres, se situe, au niveau du discours, dans la voie de retour sur $s(A) \rightarrow A$ (graphe 69):



Graphe 69 : Mathias, les objets imaginaires dans le discours du sujet

12.2.1.3 Du leurre imaginaire à l'écoute

Comme l'explique Lacan, les rapports de rivalité et prestance que le jeu implique servent à isoler l'expérience du semblable « au sens où il est regard, où il est l'autre qui vous regarde ». En effet, « le commentateur » me regarde jouer pour pouvoir faire la narration du match. Mais c'est aussi vrai que pour faire les buts je dois regarder la cage qu'il tient entre ses jambes. Je reprends le récit (4.1.1) : « Soudain, je me rendis compte que quand il recevait le ballon derrière la cage, il pointait, mine de rien, le centre de son corps, mais en me regardant ». Comment interpréter ce geste ? Il me semble qu'il s'agissait du leurre imaginaire avec lequel le sujet essaie de tromper l'Autre, de l'éloigner du chemin du désir. C'est un peu comme dans la blague de l'araignée, quand le sujet interroge par le

rêve et que l'Autre tombe dans le piège d'imaginer un beau rêve en dépit du chemin symbolique.

Quand Mathias me demande de regarder le centre de son corps, il suppose que c'est cela mon désir : regarder l'objet du désir. Et s'il le suppose chez moi, c'est parce qu'il s'agit de son propre désir et de son propre regard piégé dans cet objet. Mais, en termes symboliques, nous devons supposer qu'il s'agit du même objet et de son contraire. Sûrement aussi, la vie quotidienne lui a donné plusieurs fois l'occasion de s'apercevoir de la différence qu'il y a entre lui et sa petite sœur. Et il a pu en déduire la différence entre sa mère et son père. Le problème est qu'il n'a pas encore trouvé les mots qui lui permettraient d'atteindre une symbolisation de cet état des choses et de se situer symboliquement lui aussi. Donc, avec ma demande j'ai convoqué le sujet du désir, et il m'a répondu, avec son geste, à partir de l'enjeu où il se trouve, pour se définir en tant que sujet de l'inconscient, l'enjeu de la castration.

Un Autre non psychanalyste aurait pu dire quelque chose là-dessus, soit se fâcher, ou invoquer la bonne éducation, ou faire une blague, relever le geste, l'ignorer ou arrêter le jeu. Mais non, il s'agit dans la psychanalyse d'autre chose. C'est n'est pas le regard qui compte, c'est l'oreille³¹⁷. Et cette fois, je ne suis pas tombée dans le piège, comme cela m'était arrivé lors de la blague Carambar. J'ai continué à faire semblant de jouer, mais comme je ne regardais pas, ma place était différente de celle d'un semblable ou d'un Autre qui tombe dans le piège imaginaire. Je suis en A, dans le deuxième étage, en tant qu'Autre qui continue à attendre la réponse du sujet sur ce qu'il veut. Dans ce sens, d'un côté, je situe son geste au niveau symbolique parce que, quand je ne regarde pas l'objet indiqué, je ne tiens pas compte de la présence qu'il m'indique. Et d'un autre côté, je ne suis ni une voix surmoïque ni un regard piégé. Je suis une oreille attentive au flot de paroles de son discours, pour trouver un indice. À ce moment-là, je ne savais pas exactement un indice de quoi, mais j'étais sûre de que c'était dans sa narration du match que je trouverais quelque chose d'important. Donc, je continuais à jouer et à écouter.

12.2.2 L'ÉCOUTE OU LE PEU-DE-SENS DANS LE FANTASME

Dans le torrent des mots de son récit, j'entendis plusieurs fois le mot « penalty ». Deux interventions de Mathias lui-même avec ce mot vont mettre en évidence les moments de ce temps d'écoute : une demande de penalty et une opération signifiante. Entre elles, il y a eu ma réponse, ratée, à sa demande de faire un penalty. Voyons, alors, ces trois moments qui m'ont finalement donné la clé avec laquelle j'ai pu intervenir une fois le temps de l'écoute écoulé : la nouvelle demande, la réponse ratée et l'opération signifiante.

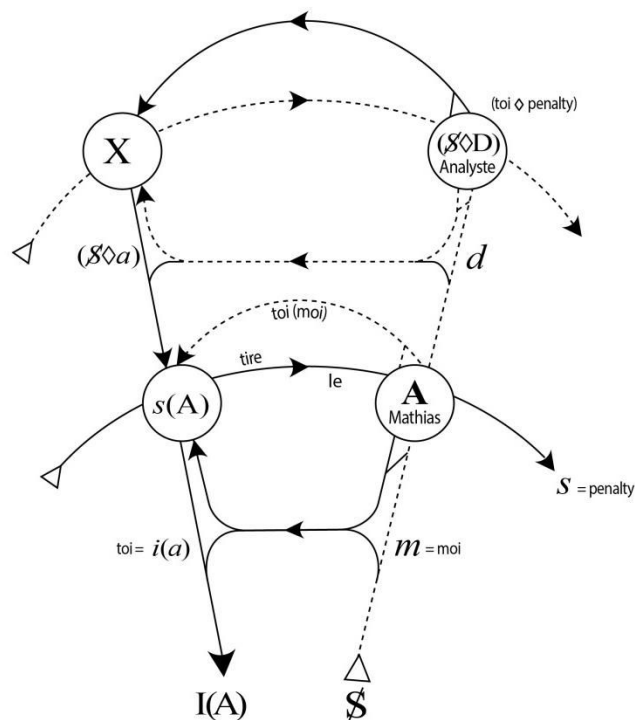
³¹⁷ Cf. Saldarriaga, Ana V., *Mémoire du Master 2*, *op.cit.*, p. 138-39.

10.2.2.1 La nouvelle demande : le sujet de l'énonciation et la valeur signifiante de l'objet

Ce mot que j'entendais souvent, « penalty », s'est imposé définitivement parmi les autres du flot de paroles de Mathias, quand il l'a isolé pour me faire une nouvelle demande : « Toi, tire le penalty ». Cela m'a surprise, parce que, d'ailleurs, il avait abandonné la voix des commentateurs pour la formuler. C'est comme si, au milieu d'un spectacle, un des acteurs abandonne son rôle pour celui d'animateur et qu'il dirige les autres acteurs. Il prend une certaine distance avec le spectacle auquel il est aliéné, et peut donc le diriger en assumant sa propre voix. C'était le cas de Mathias à ce moment-là. Il ne se défendait plus avec son « moi ». C'était lui qui parlait, en tant que sujet, et qui décidait du jeu.

En l'appliquant au graphe, nous dirons que le sujet est maintenant en A, où étaient auparavant les mots du football dans leurs statuts réels. Maintenant nous pouvons comprendre que cet avancée subjective est l'effet des trois opérations symboliques réalisées à l'appui de la scène imaginaire : 1) l'identification O-O', 2) la symbolisation de l'objet, i(a), lorsque le regard est voilé, et 3) la position analytique réelle en ($\$ \leftrightarrow D$), en tant qu'oreille attentive aux mots. Autrement dit, ces opérations symboliques ont permis que le sujet de l'énonciation prenne place dans le discours, à travers le « tu » de la phrase prononcé et dirigé vers l'Autre en tant qu'interlocuteur : « **Toi**, tire le penalty »

Or, du point de vue de l'énoncé, l'objet de la demande, ambigu au niveau imaginaire, s'est défini. Il ne s'agit ni du ballon, ni du but, il s'agit d'un penalty. On peut en déduire que c'est ce mot « penalty », qui a équivalu à « ballon » et « buts » dans le discours et leur a donné une valeur signifiante. Cette valeur s'est vérifiée parce que ce signifiant a eu aussi la valeur de point de capiton, S, dans la phrase de la demande (Graphe 70).



Graph 70 : Mathias, l'écoute 1: La valeur signifiante de l'objet dans la nouvelle demande

Par contre, le sujet imaginaire qui doit tirer ce penalty continue à être ambigu. Il peut être aussi bien le moi situé en m , que son adversaire situé en $i(a)$. Comme ce « toi » se réfère aussi à l'Autre de l'interlocution en $(\$<D)$, ce pronom fait lien avec le réel. Cet Autre est un sujet barré, parce qu'il ne parle pas, il entend, il est en position d'écoute et d'obéissance. Ainsi dans ma double fonction, réelle et imaginaire, j'obéis, mais je rate le tir, cet objet métonymique qui est le penalty demandé. Examinons ce que cette faille de l'Autre a impliqué pour le sujet afin de comprendre alors, son effet sur l'opération signifiante que Mathias fera sur ce mot désiré, « penalty ».

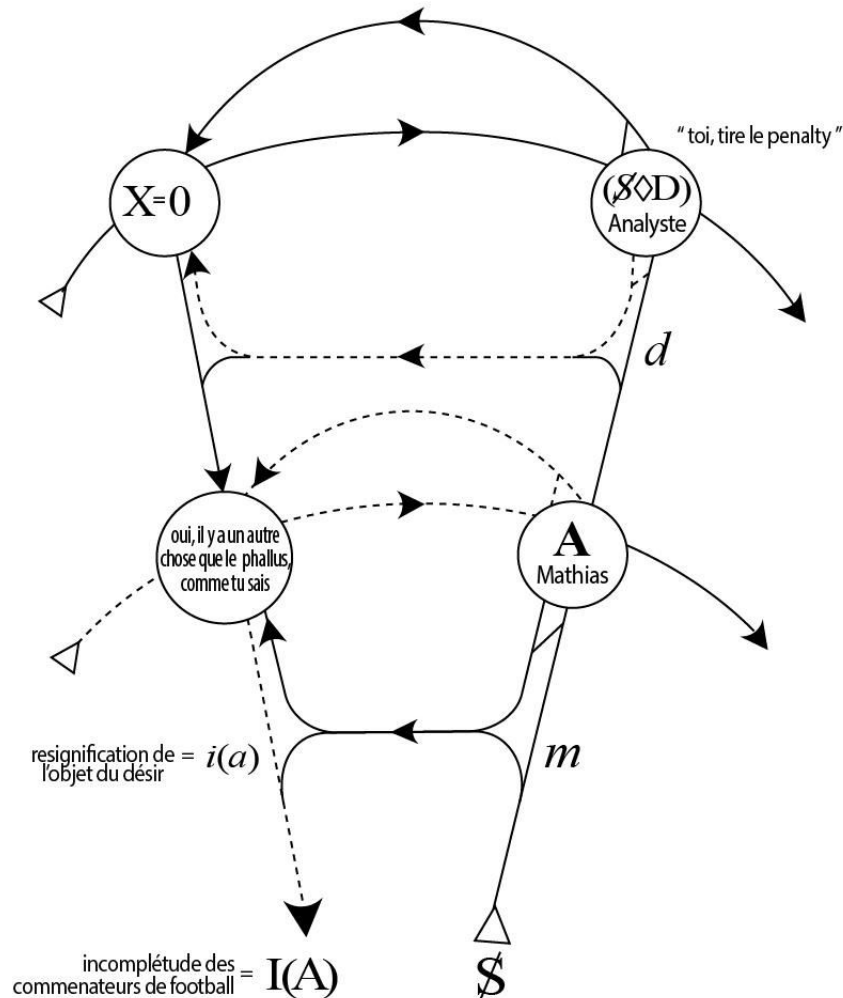
12.2.2.2 La réponse ratée : remaniement de l'objet métonymique

Du point de vue du football, ce ratage, le penalty raté, est un défaut du regard. On n'a pas bien regardé la cible, donc, on n'a pas marqué le but. Il s'agit d'une autre opération symbolique, mais de sens contraire à la première. La première éludait la présence que le petit garçon indiquait avec son geste. Celle-ci désignait une absence, le penalty désiré qui n'avait été pas réussi. Ce ratage est aussi un acte manqué de l'Autre. Ainsi, dans le graphe, il doit se situer en M (message), selon ce que nous avons appris avec le recoupement que fait Lacan de la réussite de *famillionnaire* avec à l'oubli du nom propre et étranger chez Freud. Dans le graphe de deux étages, ce « M » implique un signifiant en X et une signification en $s(A)$. Autrement dit, il s'agit d'un texte qui répond à la demande adressée à l'Autre en $(\$<D)$, à travers le « toi » dans le versant interlocutif. Ainsi, quand, en fonction de cet Autre réel, je vais donner ma réponse, en X , elle est égale à zéro. On pourrait le traduire : « il n'y a eu pas de penalty ». Pas de but, le

point à compter est égal à zéro. Ce chiffre est le signifiant de la réponse. Comment le sujet lit-il ce signifiant ? Quel message reçoit-il en s(A) ?

En termes de ce qui se joue, nous dirons que le message implique un : « oui, il y a une autre chose que le phallus, que tu m'indiques quand tu le signales ». C'est-à-dire que je réponds de manière inversée au message qu'il m'avait envoyé avec son geste. Je lui réponds un peu comme dans la phrase que Lacan cite plusieurs fois du livre de Freud sur le mot d'esprit³¹⁸ : « Souvenez-vous de cet exemple – *Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie quand tu vas vraiment à Cracovie ?* » Il me signale ce qui le concerne pour que je croie qu'il s'agit de sa petite sœur, mais en vérité c'est de lui-même qu'il s'agit. Autrement dit, il fait un détour nécessaire par sa petite sœur, pour m'indiquer que c'est de lui-même qu'il s'agit, de sa propre symbolisation. Et je lui réponds en faisant valoir ce détour par ce qu'il vaut, le détour, zéro. Je fais valoir le « Lemberg » nécessaire pour que la première Cracovie soit signifiée en après coup. Il y a eu, donc, un remaniement, une re-signification de l'objet du désir, en tant que « penalty », selon le trajet du graphe. Ainsi, le sujet a pu détacher son regard de la signification où il était prisonnier. Dans des autres mots : c'est n'est pas la même chose regarder Cracovie par rapport à Lemberg seulement, ou regarder à nouveau après ce passage signifiant par Lemberg. Si l'on veut, les deux Cracovie sont en rapport O-O' par rapport à Lemberg qui est en i(a). On est passé de la Cracovie imaginaire, O', à la Cracovie signifiante en O. Voyons le graphe (graphe 71) :

³¹⁸ Par exemple, Séminaire V, p. 105. Et Chez Freud : *Le mot d'esprit*, op. cit. p. 218 : « Si tu dis que tu vas à Cracovie, c'est bien que tu veux que je croie que tu vas à Lemberg. Seulement, moi je sais que tu vas vraiment à Cracovie. Alors pourquoi tu mens ? ».



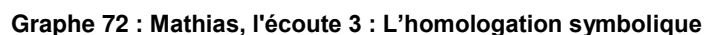
Graphe 71 : Mathias, l'écoute 2 : La faillite de l'Autre

Ainsi, avec un autre objet du désir en jeu, le trajet continue vers $I(A)$, où nous devons supposer que là aussi les choses se sont modifiées en quelque sorte. S'il s'agissait de la place de cet Autre en tant que totalité, complétude, maintenant cette place est affectée, par un manque. L'accusé de réception du message en $s(A)$ correspondant au signifiant zéro, en X , et sa conséquence en $I(A)$ est proférée par le sujet dans son exclamation excitée : « Dommage ! Quel dommage! Il a raté le but ! Quel dommage! ». Cette série de phrases impliquent un autre progrès du petit garçon au niveau de sa constitution subjective. Examinons en les termes.

11.2.2.3 L'opération signifiante du sujet

En effet, le sujet de l'inconscient et la tendance, prennent place en d , puisque Mathias s'écria tout enflammé : « Dommage ! Quel dommage! Il a raté le but ! Quel dommage! ». Son excitation est l'indice du sujet de l'inconscient. Mais il faut différencier deux aspects dans ces phrases : le signifiant et le réel de l'excitation. D'abord, le versant signifiant. Il se divise en deux types de phrases différentes. Les premières, que le garçon répète sans arrêt, « Dommage ! Quel dommage! », sont des phrases sans sujet grammatical. Ce sont des signifiants

Mathias fait l'homologation symbolique du rapport imaginaire moi $\rightarrow i(a)$, à travers les deux types de phrases. L'une se situe au niveau du sujet du désir, du sujet de l'inconscient en d ; l'autre, au niveau du fantasme. Le suivant tableau le montre :



Mathias fait l'homologation symbolique du rapport imaginaire moi $\rightarrow i(a)$, à travers les deux types de phrases. L'une se situe au niveau du sujet du désir, du sujet de l'inconscient en d ; l'autre, au niveau du fantasme. Le suivant tableau le montre :

Tableau 19 : Homologation symbolique du rapport imaginaire

	Sujet de l'inconscient	→	Fantasme
Phrases de Mathias	Dommage, quel dommage	→	Il a raté le but
Homologue symbolique (deuxième étage)	d	→	(\$<>a)
Rapport imaginaire (premier étage)	moi	→	i(a)

Ceci implique que le sujet du fantasme n'est pas le même que le sujet de l'inconscient. C'est du côté de ce dernier que nous trouverons l'interprétation qui vise la jouissance, celle par l'équivoque. Par contre, l'interprétation qui vise le symptôme sera côté fantasme. Dans la séance on n'a pas touché la phrase fantasmatique. L'enfant ne m'a pas orientée de ce côté. Cependant c'est grâce au fantasme, que les phrases qui nous intéressaient, ont été prononcées. Voyons en détail chaque partie signifiante : celle du fantasme et celle du sujet du désir.

12.2.2.3.1 Le fantasme : un peu-de-sens

Pour quoi cette phrase, « il a raté le but », est-elle un fantasme ? Reprenons-la, à la lumière de la définition de fantasme du chapitre antérieur (VI, 30) :

Le fantasme, je vous le formule par ces symboles, (\$<>a). **Si le sujet est ici barré, c'est qu'il s'agit du sujet comme parlant, en tant qu'il se réfère à l'autre comme regard, à l'autre imaginaire.** Chaque fois que vous aurez affaire à quelque chose qui est à proprement parler un fantasme, vous verrez **qu'il est articulable dans ces termes de référence, en tant que rapport du sujet comme parlant à l'autre imaginaire.** C'est cela qui définit le fantasme.

La première condition est accomplie, parce que dans cette phrase, il s'agit du rapport du sujet comme parlant, dans le rôle de commentateur, à cet autre imaginaire que j'ai joué, le footballeur adverse. Mathias abandonne le « toi » ambigu du graphe précédent pour parler, à la troisième personne, d'un autre absent de l'interlocution (Chapitre 3) : « **il** a raté ». La deuxième condition est aussi accomplie. Mathias se réfère à cet autre en tant que regard, puisque il « a raté », raté le penalty. On dirait qu'il s'exclame à propos d'un regard raté ! Le mien bien entendu et cela dans le double sens que la scène imaginaire a permis de replacer : ce regard qui a empêché de faire le penalty et celui qui m'a empêchée de tomber dans le piège imaginaire de son geste.

En conséquence, mon acte manqué a suscité chez Mathias l'expression d'une phrase essentiellement symbolique et fantasmatique à travers laquelle quelque chose de l'inconscient en a profité pour passer. Mais, si dans le premier étage le piège imaginaire était dans i(a), il se réactualise avec son homologation dans le fantasme, en (\$<>a). Ainsi, du côté de l'Autre, mon oreille ne capte pas la phrase fantasmatique. D'abord, parce que le petit garçon ne m'orientait pas vers ce côté, et ensuite, parce qu'il me semble maintenant que l'important était, justement, de l'avoir formulée. Elle témoigne de l'opération faite sur le grand Autre. Or, en ce qui concerne ses rapports avec le sujet du désir en d, cette phrase a bien accompli sa fonction qui est celle de « donner au désir du sujet son niveau d'accommodation, de situation. C'est bien pourquoi le désir humain a cette propriété d'être fixé, adapté, coapté, non pas à un objet, mais toujours essentiellement à un fantasme ». Par rapport au mot d'esprit, nous dirons que le

scénario fantasmatique a donné un peu-de-sens à l'expression inconsciente. De toute façon l'expression clé, « dommage, quel dommage », aurait été prononcée sans aucun lien avec le discours courant. « Il a raté le but » est le peu-de-sens qui a permis que quelque chose de l'inconscient puisse passer dans les expressions de l'enfant. Son rôle est le même que l'expression « le plus beau rêve d'une araignée », dans la blague Carambar.

La phrase en espagnol, « botó el gol » est plus symbolique que la traduction française, « Il a raté le but », pour trois raisons. En premier lieu, parce que, comme la grammaire le permet, le sujet n'est pas explicite dans la phrase. Elle est composée seulement par le verbe, « botó », et l'objet, « el gol ». En ce qui concerne le sujet, dont la présence est obligatoire en français, on sait qu'il s'agit de la troisième personne du singulier, « il », par la conjugaison du verbe qui est au passé simple, mais on ne sait pas s'il s'agit du masculin, « él » ou du féminin, « ella ». En second lieu, parce que le verbe que le petit garçon utilise, « botó », est une métaphore de « rater ». En français cela équivaldrait à dire, littéralement, que le joueur a « jeté le but à la poubelle ». Et finalement, parce que, comme nous avons déjà vérifié que l'objet de la phrase, « el gol » ou but, a acquis une valeur métonymique à travers le mot « penalty ». En somme, les trois composants, sujet verbe et objet sont vidés de signification, ils sont purs signifiants qui appartiennent au système symbolique du deuxième étage. Examinons maintenant le versant S1 du désir sur lequel le sujet a effectué l'opération signifiante qui donnera lieu à mon intervention.

10.2.2.3.2 L'opération signifiante

En espagnol, « Dommage » est *pena* Il avait dit, alors : « ¡Qué pena ! ¡ Qué pena ! ¡ Botó el gol ! Qué pena ! ». Quand je l'entends, j'entends en après-coup la paronomasie signifiant : **pena-penalty**. Qu'est-ce que Mathias a fait ? Il a fait une opération essentiellement signifiante sur ce mot qu'il avait choisi parmi ceux de son discours, « penalty » : il l'a coupé. Donc, ce morceau, « pena », m'a donné la clé pour que j'intervienne en rompant mon silence. Passons, donc, à la réponse de l'Autre.

12.2.3 LA RÉPONSE DE L'AUTRE ET LE PAS-DE-SENS

Ma réponse a agi au niveau de l'objet et a coupé la séance. Mais, le sujet n'avait pas été touché. C'est pour cela que la séance a continué à l'extérieur avec un petit dialogue, à partir duquel j'ai donné le titre au cas. Je ne savais pas bien comment, mais on était passé du football à l'étrange rapport que l'enfant faisait entre un coquillage et un dinosaure. Maintenant j'ai compris que ce rapport était absolument logique. Il s'agissait du sujet de l'inconscient qui surgissait après le travail sur l'objet, à travers un mot d'esprit et qui attendait l'authentification de l'Autre ! Voyons ce processus.

12.2.3.1 La réponse de l'Autre ou la castration signifiante

Une fois que j'ai entendu la résonance homonymique entre les deux signifiants (penalty et pena), et en faisant le lien avec son geste initial, je ne pouvais faire une autre chose que mettre fin à la séance en répétant : « Qué pena ! ». Voilà l'unique réponse que je pouvais donner à ses phrases, c'est-à-dire, à sa demande de sens exprimée dans le peu-de-sens de ces phrases (botó el gol, qué pena !) : 1) souligner sa propre phrase privée du sens pour qu'il l'entende à son tour, et 2) couper ce que je pouvais couper, la séance. Bien entendu, il avait d'autres possibilités de réponse. Par exemple, à partir du système du football même qui nous régissait, continuer le match pour obtenir une autre opportunité de penalty. Ou bien, du point de vue éducatif, apprendre à ce petit garçon qu'on ne peut pas gagner toujours, etc. Mais selon mon intuition psychanalytique guidée par son principe de faire attention aux mots plus qu'à autre chose, je devais répondre de cette façon, en coupant la séance avec cette phrase : « qué pena ! ». Essayons maintenant d'expliquer pourquoi cette intuition était la bonne réponse.

Dans la perspective du trait d'esprit (V, 98), nous pouvons dire que lorsque Mathias s'époumona « botó el gol, qué pena ! » il ne fit que suggérer la dimension du peu-de-sens en interrogeant la valeur de cette phrase, puisqu'on ne jette pas des buts à la poubelle, de la même manière que les araignées n'ont pas de beaux rêves, c'est la ruse du langage dont parlait Lacan. Au niveau du message, le sujet « reprend avec l'Autre le chemin interrompu de la métonymie [de la phrase et du jeu], et lui porte cette interrogation – *Qu'est-ce que tout cela veut dire ?* ». Ainsi, en tant que ruse du langage, soutenue par le peu-de-sens des phrases, je ne pouvais que répondre dans le sens du peu-de-sens. Et ce peu de sens était certainement dans la phrase la plus ambiguë des deux, celle sans tête, sans sujet : « qué pena ! ». En tant que signifiant unique, un S1, je ne pouvais que couper à ce point et pas ailleurs.

La réponse a impliqué, alors, la coupure elle-même et l'objet coupé. En ce qui concerne l'objet, nous avons vu plus haut comment « penalty » était le mot au moyen duquel les deux autres objets du discours, ballon et buts, avaient été rendus équivalents pour devenir signifiants. Parmi les trois, le petit garçon a choisi le premier pour exprimer la nouvelle demande. C'est sur lui que le petit garçon effectue l'opération signifiante après l'échec de l'Autre. Ainsi, entre « penalty » et « pena », le signifiant qui fait l'équivalence est, certainement, celui qu'on n'a pas nommé, mais auquel on a fait allusion par la métonymie phonétique³¹⁹ ; celui qui a été symbolisé à travers les regards ratés de l'Autre pendant le jeu de football ; celui que je fais résonner quand je fais écho à son expression au moment de couper la séance ; celui qui sûrement a tourné dans le circuit inconscient et dont le déchet métonymique a trouvé dans le mot « penalty » un moyen de s'exprimer

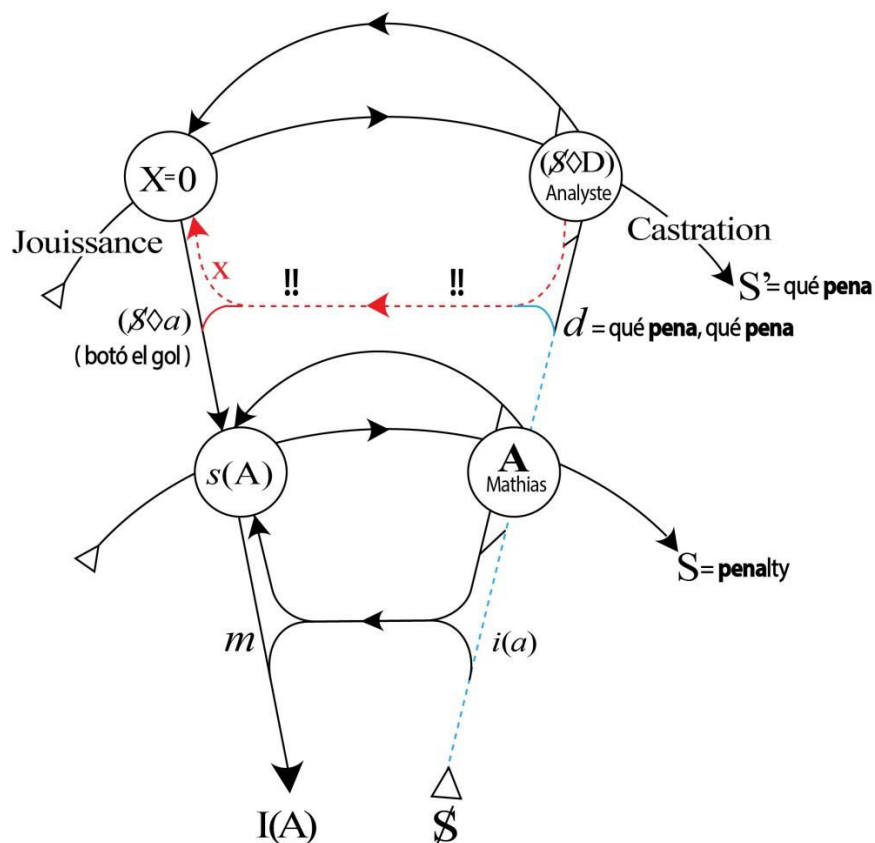
³¹⁹ Allusion : Figure par laquelle certains mots ou tournures éveillent dans l'esprit, l'idée d'une personne ou d'un fait dont on ne parle pas expressément (<http://www.cnrtl.fr/definition/allusion>). En physique, c'est quelque chose de semblable à la façon dont fonctionne un balancier de Newton (Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pendule_de_Newton). On touche une série de trois boules avec une seule et cela se répercute sur la cinquième qui va bouger toute seule (Voir image : A partie I : « Le temps pour comprendre, vers la formulation de l'hypothèse », p.63).

dans la formulation d'une demande à l'Autre. Ce déchet métonymique est celui que j'ai essayé de suivre dans mon écoute. Eh bien, je ne me suis pas trompée. L'important était de ne pas le nommer pour le laisser me guider.

Du point de vue du mot d'esprit, Lacan fixe la fonction de cette homonymie au désir. Je reprends la citation en précisant ce qui concerne notre cas (V, 98) : « Dans tout cela [le discours de Mathias], quelque chose en effet est resté en route, marqué par le signe de l'Autre [le langage du football]. Ce signe [penalty, dans ce cas] marque surtout de sa profonde ambigüité toute formulation du désir [toi, tire le penalty], liant celui-ci comme tel aux nécessités et ambigüités du signifiant, à l'homonymie, entendez à l'homophonie ». C'est pour cela que c'est l'homophonie ce qui s'est encore fait valoir lorsque Mathias exprima sa déception pour le but raté : « que pena ! ». Il y a une sorte d'équivoque homophonique entre penalty, pena et le signifiant du désir qui, d'ailleurs, est commun à plusieurs langues, parmi lesquelles, le français et l'espagnol. De la même manière que le « penalty » traverse la narration de football dans ces mêmes langues. À mon avis, il s'agit d'une des équivoques de la *lalangue* latine qui s'impose comme signe de l'Autre à chaque génération. Profondément ambigüe, cette formation de la *lalangue*, « pena », marque, donc, la formulation du désir du sujet. On comprend, alors que Lacan insiste sur un point (V, 97) :

Il n'y a absolument pas jeu du non-sens chaque fois que l'équivoque est introduite.[...]. Aussi bien tout ce qui vous pourrez trouver dans les jeux de mots, et plus spécialement ceux que l'on appelle les jeux des mots de la pensée, consiste à jouer sur la minceur des mots à soutenir un sens plein. C'est ce peu-de-sens qui, comme tel est repris, et c'est par où quelque chose passe qui réduit à sa portée ce message, en tant qu'il est à la fois réussite et échec, mais toujours forme nécessaire de toute formulation de la demande. Le message vient à interroger l'Autre à propos du peu-de-sens.

Ainsi, le sujet m'a interrogé sur le peu-de-sens et je ne pouvais que lui répondre sur la même « minceur » de ses propres mots. Cette minceur était offerte dans l'équivoque homophonique. **Donc, ma réponse a été une interprétation par l'équivoque.** Elle a visé, alors, la jouissance, à partir du palier que l'ambigüité du désir lui a offert. Voici le graphe et ces mouvements signifiants. Je mets les mots en espagnol pour apprécier mieux les rapports homophoniques (graphe 73) :



Graph 73 : Mathias, la réponse : Déchet métonymique et coupure

Le graphe montre bien que la place de la coupure que l'Autre a faite est celle de la castration, selon le graphe 4 de *Subversion du sujet*. Je rappelle que ce c'est le sens de ce mot en psychanalyse, celui d'une coupure signifiante. J'ai coupé là, où Lacan signalait qu'on doit couper pour obtenir des résultats, avant que le signifiant s'attache à aucune signification (6.5.2.3) : « la coupure dans le discours, la plus forte étant celle qui fait barre entre le signifiant [ici, un signifiant complètement équivoque] et le signifié. Là, le sujet qui nous intéresse se surprend, puisque à se nouer dans la signification, le voilà logé à l'enseigne du pré-conscient ». J'ai coupé au niveau de l'objet du désir dans son statut imaginaire, parce qu'il a été évoqué comme perte à travers les deux sens de la parole « pena » en espagnol : honte et tristesse. Mais aussi dans son statut réel, phonématique, parce que à partir de ce moment le petit garçon s'est tu. Donc, un objet symbolique a dû se constituer. En effet ma réponse signifiante impliquait un message pour le sujet : Je m'étais aperçue de « ce qu'il y avait là, dans ce véhicule de la question sur le peu-de-sens, c'est-à-dire, d'évocation d'un sens au-delà – au-delà de ce qui reste inachevé ». Quelque chose d'innommable qui cherchait une expression dans la parole.

Ainsi, ces opérations qui concernaient à l'objet n'avaient d'autre objectif que d'ouvrir la voie au sujet qui nous intéressait, celui de l'inconscient, celui de la jouissance. On peut donc comprendre mieux une des propositions de Lacan qui nous ont servi de base dans cette recherche (Introduction) sur les rapports de la jouissance sexuelle avec la jouissance. C'est la première, celle qui peut ouvrir,

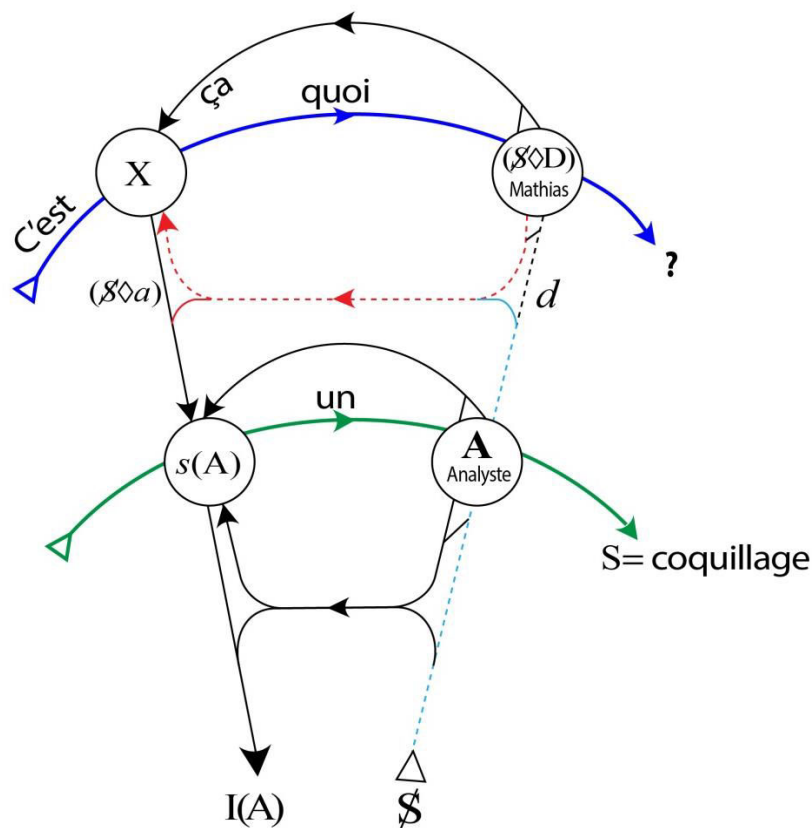
pour l'être parlant, le chemin de la jouissance. Dans notre cas, c'était la jouissance phallique. Je ne savais pas cela à l'époque de l'entretien, mais, aujourd'hui, rétrospectivement et à partir de ce que cette recherche m'a appris, je peux dire que le processus était lancé et qu'il suivait son cours en dépit de mon ignorance. C'est pour cela que, après la coupure signifiante de la séance, le sujet du petit garçon trouva les moyens de se constituer en sortant du cabinet. En d'autres mots, de finir le traitement de la jouissance déjà commencé. Il manquait le pas-de-sens nécessaire pour finir le processus.

12.2.3.2 Le pas-de-sens

La relecture de la petite séquence a pointé deux choses. D'abord, que ses termes sont essentiellement symboliques. Donc, qu'on doit se situer au deuxième étage. Et, ensuite, nous pouvons remarquer que, en principe, comme j'avais déjà clôturé la séance, c'est Mathias qui est à la place de l'Autre. Le dialogue commence quand il me demande quelque chose, un mot, et moi, je lui réponds à partir du discours courant. C'est pour cela que je suis à la place du sujet, je parle à partir du premier étage. Il m'interroge depuis le deuxième. Sa demande est, selon la logique inconsciente du mot d'esprit, une demande de sens. Voici le récit (4.1.1) et son graphe (graphe 74) :

En sortant du cabinet, il me posa une question sur un objet très commun qu'il y avait dans la salle d'attente, un coquillage blanc de la taille d'une main: "C'est quoi ça ?"

Je répondis sans réfléchir : "un coquillage". J'étais un peu étonnée par sa question, car je savais qu'il avait été à la plage, mais je lui ai répondu sur le plan normal car je n'avais pas encore compris.

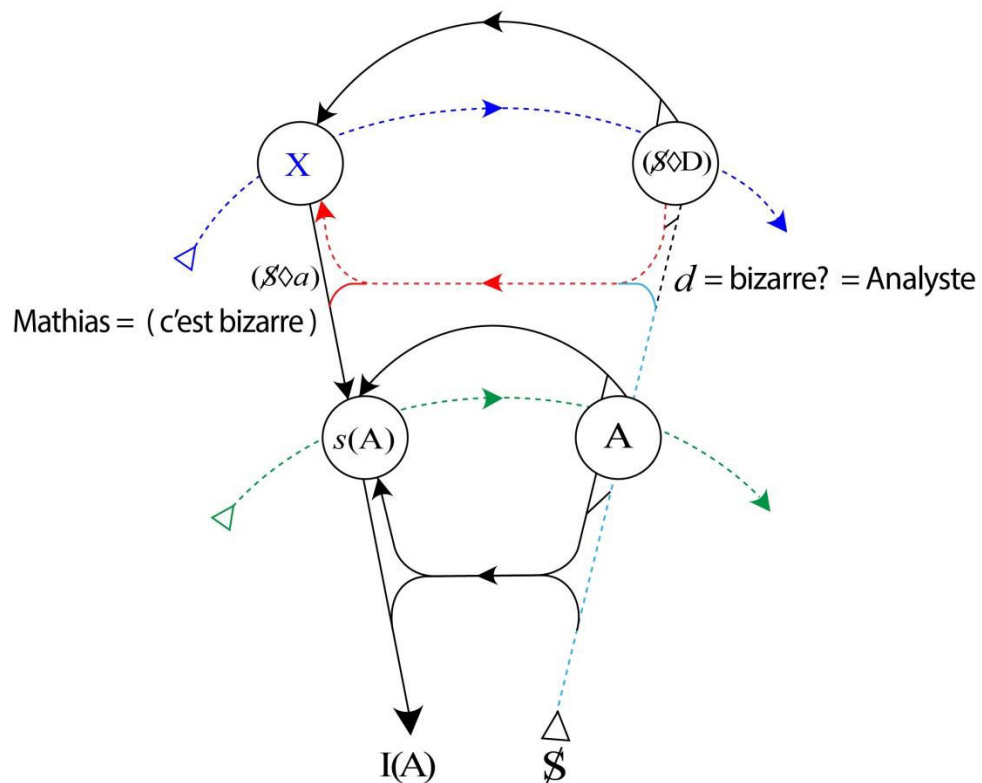


Graphe 74 : Mathias B : La demande de sens

Après cette demande de sens, le sujet interroge à l'Autre en l'obligeant à s'arrêter sur un peu-de-sens :

- C'est très bizarre.
- Bizarre ? Ai-je demandé.

Nous pouvons le situer aux deux côtés de la ligne qui met en rapport le sujet (d) et le désir à travers le fantasme ($\$ \diamond a$). Mathias énonce la phrase fantasmatique ($S1 \leftrightarrow S2$) qui porte le peu-de-sens ; et moi, j'isole le S1 à travers son équivalent, « bizarre » et le point d'interrogation. En effet la phrase qu'il prononce est un jugement d'attribution à un S1 : « quelque chose est très bizarre ». C'est différent de la phrase « il a raté le but », où la différence entre le sujet et l'objet est bien marquée. Ici, il s'agit presque de la définition de ce quelque chose. Sa question : « c'est quoi ça ? » demande un mot qui peut être une définition de l'objet ou son nom. Comme je n'étais pas dans son registre et que d'ailleurs je ne pouvais pas savoir ce qu'il pensait, il me donne la structure qu'il cherche à travers l'adjectif : **X est** bizarre. Autrement dit : $X = ?$ Comme dit Lacan, dans cette ligne on est aux rives de l'inconscient, puisque la phrase est plus symbolique que la précédente, étant donné son verbe, être ; et le sujet plus indéterminé que jamais, puisque on a passé de « il » du prédicat verbal à quelque chose nommé dans ce « c'est » qui reprend le « quoi » et le « ça » de la question : « C'est quoi ça ? ». Voyons dans le graphe (graphe 75) :



Graphe 75 : Mathias B : Le peu-de-sens

Donc, finalement, il répond à ma question en utilisant un mot équivalent à celui de sa demande première : « Oui, ça ressemble à un dinosaure ». Ce mot est un autre nom commun qui va prendre la place de point de capiton en S' , comme coquillage l'avait pris en S . C'est comme ce qui arrive entre « araignée » et « Louvre » dans la blague, pour faire résonner, par allusion, un autre nom en $I(A)$: le nom innommable à travers lequel « coquillage » et « dinosaure » se sont égalés, le nom du sujet. « Dinosaure » est la boule du balancier de Newton qui a touché l'immobile « coquillage » pour qu'un autre nom soit évoqué par allusion, celui du sujet de l'inconscient, celui qui ne pourra jamais dire « Je », mais « ça ». Je me souviens d'un de mes analysants adultes, un jeune homme obsessionnel, qui chaque fois qu'il était près de quelque chose de sa jouissance, s'exprimait toujours dans ces termes : « ça se sent comme si ». Donc, vidé de son sens, « dinosaure » a pu faire passer un nom vers $I(A)$ et faire résonner, par métonymie, le véritable du sujet qui parle. C'est la métaphore réussie en termes signifiants. Je rappelle ce que Lacan expliquait de ce pas-de-sens (V, 99) :

Ce pas-de-sens est à proprement parler ce qui est réalisé dans la métaphore. **C'est l'intention du sujet, c'est son besoin qui, au-delà** de l'usage métonymique, au-delà de ce qui se trouve dans la commune mesure, dans les valeurs reçues à se satisfaire, **introduit justement dans la métaphore le pas de sens**. Prendre un élément à la place où il est et lui en substituer un autre, je dirais presque n'importe lequel, **introduit cet au-delà du besoin par rapport à tout désir formulé, qui est toujours à l'origine de la métaphore**.

Qu'est-ce que fait le trait d'esprit ? Il n'indique rien de plus que la dimension même du *pas* comme tel, à proprement parler. C'est le pas, si je puis dire, dans sa forme. **C'est le pas vidé de toute espèce de besoin**. C'est là ce qui, dans le trait d'esprit, peut tout de même manifester ce qui en moi est latent de mon

désir, et ce quelque chose qui peut trouver écho dans l'Autre, mais non pas forcément. Dans le mot d'esprit, l'important est que la dimension du pas-de-sens soit reprise, authentifiée.

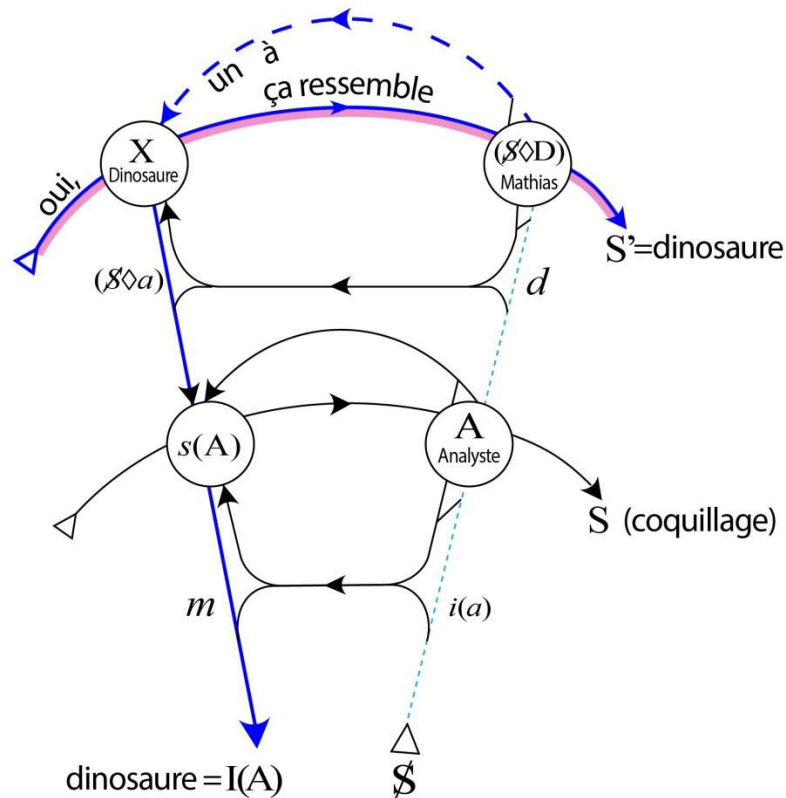
Comme je l'ai déjà indiqué, si la perspective ici est celle du désir, le renvoi de Lacan dans le Séminaire XXIV au mot d'esprit, à partir de l'interprétation par l'équivoque, nous autorise à supposer que dans cette étape, vide de toute espèce de besoin, ce qui passe dans le mot d'esprit est aussi quelque chose de la jouissance du sujet, et cela, étant donné, comme Lacan l'exprimait dans le cadre du Séminaire X, ce rapport disjoint de deux mots. Autrement dit, en profitant de l'équivoque par où le désir trouve une possibilité de se soutenir dans un peu-de-sens, ce que le sujet cherche est un nom pour faire exister quelque chose de sa jouissance, pour lui donner une place dans l'Autre. Et cette place ne peut être autre que celle d'un mot « coquillage » pour employer le terme utilisé dans le cas de Mathias, en effet, tant le désir que la jouissance sont absolument vidés de tout besoin. Justement dans le Séminaire XX Lacan le dit avec tous les mots en rapport avec la jouissance³²⁰ :

Qu'est-ce-que la jouissance ? Elle se réduit ici à n'être qu'une instance négative. **La jouissance, c'est ce qui ne sert à rien.**

Je pointe là la réserve qu'implique le champ du droit-à-la-jouissance. Le droit n'est pas le devoir. Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance – *Jouis !*

Et ce mot, « dinosaure », vide de toute référence discursive a réussi à faire passer le couple disjoint désir/jouissance, comme nous l'avons appris dans le graphe mythique, mais, ici, sans que l'Autre ait eu le temps de s'en apercevoir. Voici le graphe de ce pas-de-sens réussi par le sujet (graphe 76) :

³²⁰ Séminaire XX, p. 11.



Graph 76 : Mathias B : Le pas-de-sens : un signifiant nouveau

Ce pas-de-sens a impliqué, alors, que quelque chose de la tendance, du réel du sujet, en delta, a été nommé en I(A) en court-circuit. Auparavant, à cette place, était cette étiquette avec laquelle le sujet avait identifié son être : « commentateur de football », sans arriver à le nouer dans un processus subjectif. Impersonnelle, et impérative, la jouissance correspondante faisait des siennes dans la maison, avec les chaussures de Mathias et sa relation avec sa petite sœur. Un processus subjectif a eu lieu pendant l'entretien à travers l'Autre. Le sujet a compris que cet Autre peut se tromper, puisque il a été effectivement trompé. Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi Lacan disait de la subjectivité qu'elle « est ce que [l'analyste] doit faire entrer en ligne de compte dans ses calculs quand il a affaire à cet autre qui peut faire entrer dans les siens sa propre erreur, et non chercher à la provoquer comme telle » (V, 104).

La preuve de l'action de ce processus subjectif est que, à la place de cette étiquette, un nom, n'importe lequel est venu : « dinosaure ». Il a fait résonner comme il faut le nom qu'il faut, et cela a fait le lien avec la jouissance. Autrement dit, l'Autre a ratifié au sujet, qu'il a entendu ce dont il était question dans tout cela : de son désir et de sa jouissance, comme cela arrive pour tout le monde. Parce que si l'Autre authentifie ce mot, ça veut dire qu'il a compris son message, parce qu'il a vécu et qu'il est passé par les mêmes impasses de parole. Maintenant la question est de définir comment ce message a été reçu cette fois-ci par le sujet en s(A). C'est-à-dire, quel message, dans le cas particulier de Mathias a été envoyé à travers ce signifiant nouveau, « dinosaure » ? Il est nouveau parce que dans aucun dictionnaire on ne lit qu'un dinosaure ressemble à un coquillage, bien entendu. Mais aussi et surtout, parce qu'il est nouveau dans le système de l'Autre

du sujet lui-même. Il l'a pris du dictionnaire commun et l'a repris, l'a remodelé dans une relation absolument nouvelle et inattendue. Deux phrases de Lacan peuvent nous guider pour analyser cette signification, sa place et sa fonction :

1) Là [dans la coupure entre signifiant et signifié] se surprend **le sujet qui nous intéresse** puisque **à se nouer dans la signification**, le voilà logé à l'enseigne du pré-conscient.

2) Ce qui montre que **le moi** ne s'achève qu'à être articulé non comme Je du discours, **mais comme métonymie de sa signification** (Ss, p. 289)

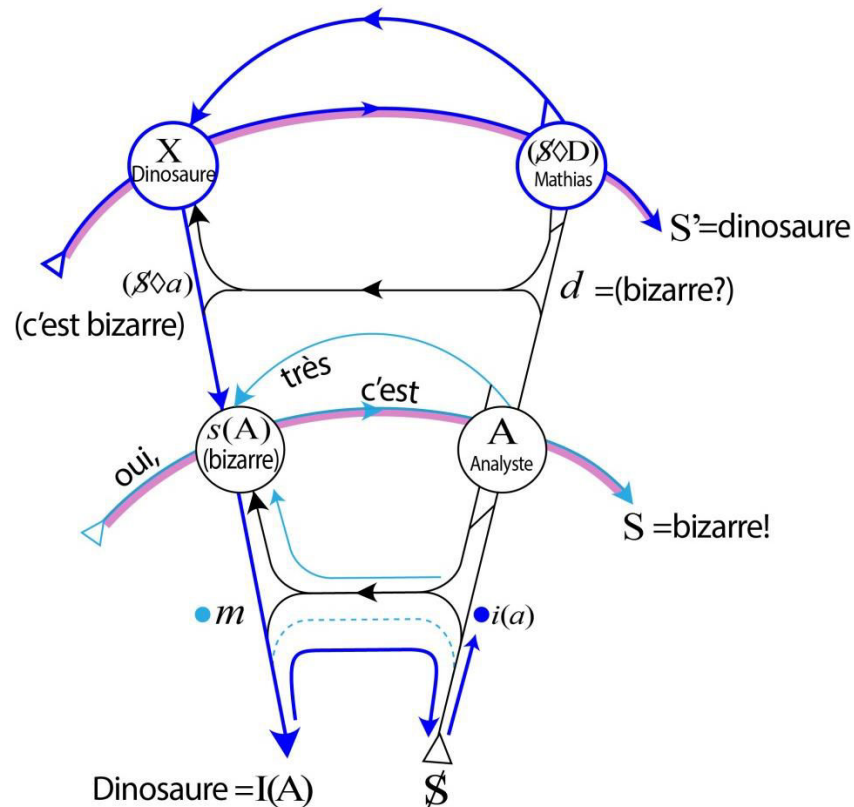
Une chose est claire pour nous, le signifiant nouveau en X est « dinosaure ». Ainsi, il a réussi à parcourir le chemin $X \rightarrow s(A)$. Et c'est en $s(A)$ que je dois le recevoir en tant que sujet, puisque j'étais là-bas au début de cette séquence. Donc, c'est moi qui dois accuser de sa réception. Et je le fais de la manière suivante.

12.2.4 SANCTION ET AUTHENTIFICATION DE L'AUTRE :

Comme cette fois-ci, j'avais réussi à écouter sa réponse au bon niveau, j'ai pu lui répondre en sanctionnant ce que je peux maintenant appeler son « mot d'esprit », ce dinosaure ressemblant à un coquillage. D'après cette recherche, je peux dire que j'ai authentifié sa réponse quand, à mon tour, je lui ai répondu : « Oui, ça c'est très bizarre ». Si nous examinons linguistiquement les mots dits dans ce dialogue, « bizarre » est le seul qui corresponde à une signification, celle à laquelle Mathias lui-même a noué la série signifiante coquillage-dinosaure. Il s'agit d'un adjectif par rapport à ces deux noms communs à travers lesquels il a réussi à nommer quelque chose de son être. Le reste de mots (ce, quoi et ça) se réfèrent justement à ce qui est innommable.

Quand je coupe en « pena », selon la proposition de Lacan, donc, le sujet de l'inconscient est « surpris ». « Pena » est un nom commun aussi. Et, en sortant du cabinet, ce que Mathias me demande est, étant donné son mot d'esprit, un nom. Je lui réponds avec un, « coquillage », mais j'aurais pu utiliser n'importe quel nom. Ensuite ce sujet innommable se « loge à l'enseigne du pré-conscient » quand l'enfant lui attribue cette signification d'être « bizarre ». Ainsi noué au préconscient, comme dit Lacan, il arrive à la conscience avec cette forme nouvelle, « dinosaure ».

Bien entendu, je n'ai pas rigolé à cette occasion pour sanctionner le mot d'esprit. Mais, certainement le sujet attendait une réponse à ce qu'il venait de dire, comme auparavant, à son annonce de but raté. Et mon esprit ne pouvait que saisir ce mot qu'il avait prononcé à l'égard du coquillage pour approuver son affirmation : « bizarre ». Là, où il avait un peu-de-sens aussi dans la phrase. Donc, c'est cela, à mon avis, la signification qui est venue à la place de s(A) dans le graphe, lorsque je répondis à Mathias, mais, selon la seconde indication de Lacan, par métonymie. Et c'est ce que j'ai fait quand j'ai souligné ou fais résonner son « c'est très bizarre » : je lui ai permis d'articuler son moi en S comme métonymie de sa signification en s(A). C'est vrai que je ne suis pas à la place de l'Autre au deuxième étage, comme l'exige le mot d'esprit. Je ne sais pas si dans d'autres cas les choses pourraient se produire d'une autre manière. Mais la logique de Mathias m'a mise à cette place, selon ce que j'ai compris. De toute façon, c'est qui est clair à cet égard, c'est que d'un côté, les places du sujet et de l'Autre sont échangeables, comme dans le cas du Veau d'or. Et d'un autre côté, c'est clair aussi que, au moins, cette condition est accomplie dans le processus (V, 103) : l'Autre a été le « corrélatif » du sujet. Voici le graphe (graphe 77) :



Graph 77 : Mathias B : L'authentification de l'Autre : Remaniement de la signification

On peut dire que la métonymie a été faite à travers le même terme, « bizarre » mais prononcé trois fois. L'ambiguïté de la question dont la réponse pouvait être un nom ou une définition, c'est à-dire, une signification, trouve ici toute sa pertinence. C'est pour cela que le petit garçon me répondis avec ce « c'est très bizarre ». C'est le versant de la signification dans l'affaire, et lui aussi, est soumis au traitement métonymique. Si en termes du sujet, il s'agit d'un signifiant, dans termes de la signification, il s'agit du moi de ce sujet. Le sujet s'est réalisé à travers ce mot d'esprit inattendu, « dinosaure ». Le processus a été constitué par le pas-de-sens, métaphorique. Maintenant, c'est le moi, l'objet du sujet, celui qui s'est constitué à partir de cette subjectivation.

Lacan nous explique que cela arrive par le chemin $i(a) \rightarrow m$, sens unique, mais dans une double articulation. Déjà nous avons parlé de la première. Elle se produit en court-circuit $\$ \rightarrow I(A)$. Quelque chose du réel du sujet, de sa jouissance, a été nommé, à travers ce substantif commun, « dinosaure ». La deuxième articulation du moi est « en voie de retour sur $s(A) \rightarrow A$ ». La voie d'aller est $i(a) \rightarrow m$. Et c'est moi qui fais le retour, en tant que sujet en authentifiant son mot d'esprit. La procédure est métonymique par rapport au mot prononcé au début. D'un côté, il est le mot auquel les autres deux se sont égalés dans le processus métonymique et qui permettent de signifier le moi du sujet. Il faut dire que la procédure métonymique affecte signifiant et signifié, mais que c'est n'est pas la même chose, nommer quelque chose ou le signifier, comme nous l'avons appris dans le chapitre 3. C'est cela toute la différence entre les deux mots avec lesquels s'achève le processus : dinosaure et bizarre. Le premier nomme quelque chose du sujet et le deuxième le signifie.

D'une autre côté, il me semble que cette procédure métonymique fonctionne aussi de la même manière que dans le cas du message antérieur, celui formé à partir du penalty égal à zéro, c'est-à-dire comme dans le cas de Cracovie et de Lemberg. Le premier « bizarre » prononcé par Mathias dans la phrase fantasmatique en ($\$ \langle \rangle a$), serait comme le premier Cracovie du conte. Le deuxième, que je prononce comme interrogation, en d, serait comme le Lemberg, la possibilité de valider ou pas le premier. Ainsi, le troisième « bizarre » que je confirme en S par le trajet $s(a) \rightarrow A$, et qui authentifie le mot d'esprit, serait comme le deuxième Cracovie. Il remanie et re-signifie m, le moi, ce qui de la tendance a pu être nommé en $I(A)$, à travers « dinosaure ». Assurément il n'y a pas de chose plus bizarre que cette quelque chose qui dérange le rapport du sujet à son propre corps et qui s'appelle la jouissance.

Donc, c'est à travers de cet exercice signifiant, où la métaphore a été réussie, qu'une jouissance dérangeante pour le sujet a été traitée et une autre jouissance, authentique (V, 91), celle de sa propre *lalangue* a pu se reproduire et se constituer en tant que jouissance traitante. Indubitablement pour ce cas, les mots de Lacan son justes (V, 99) : « C'est pour autant que le sujet est arrivé avec son trait d'esprit à surprendre l'Autre que lui récolte le plaisir, et c'est bien le même plaisir primitif que le sujet infantile, mythique, archaïque, primordial, que je vous évoquais, avait recueilli du premier usage du signifiant ». Personne n'a ri, il n'y en avait pas besoin, mais l'expression de tranquillité et de satisfaction du visage du petit Mathias après cette séance est inoubliable pour moi. Et cette élaboration de son cas est le témoignage de ma surprise. Maintenant je récolte le plaisir que la compréhension de ce qui est arrivé ce jour-là me donne et certainement son mot d'esprit me fait rigoler : Un dinosaure et un coquillage ! Ils ne se ressemblent pas du tout ! Voilà la blague ! Tandis que je m'occupais de la bizarrerie du coquillage, le petit garçon en a profité pour faire passer au système de l'Autre ce dinosaure avec lequel quelque chose, de dérangeant pour son être auparavant, a pu être nommé.

En conséquence, le sujet a pu prendre sa place et se situer d'une manière plus souple par rapport à son propre corps, sa jouissance, ses chaussures, sa petite sœur, ses semblables et ses parents. Quelque chose dans le système de sa propre parolle a été essentiellement modifié et remodelé, autrement dit, dans le système à partir duquel le sujet se met en relation avec sa propre parole en termes de désir et de jouissance. À mon avis cette modification essentielle a été la coupure signifiante que le sujet a lui-même effectué sur sa propre parole, en coupant « pena » de penalty. Déjà nous avons déterminé l'importance de la coupure analytique à ce point signifiant et ses effets au niveau subjectif. Ce qui est singulier dans le cas est que le sujet lui-même l'ait effectuée. C'est lui qui a coupé en m'indiquant le chemin. C'est pour cela que j'ai mis l'épigraphe de la tisserande des nuits pour le cas : *En voyant arriver l'aube, Sherezade a coupé le fil de ses paroles*. C'est à partir de cette coupure que le traitement de la jouissance a pris son élan, Il en est la conséquence.

Résoudre ce petit mystère, pourquoi cette opération signifiante a eu une telle importance dans ce cas, exige un tout nouveau travail, celui que je voulais entreprendre au début de la recherche à partir du chapitre XXIII, « Coupure et

fantasme », du séminaire VI. Mais comme le parcours de la recherche m'a imposé cette mise au point introductive, je devrais laisser ouverte cette voie d'exploration. Pour cela je voudrais présenter trois points. D'abord, les propositions du Séminaire VI qui m'ont encouragée au début de la recherche à choisir le cas de Mathias pour son examen. Puis, le lien que cette possibilité de recherche peut avoir avec des autres cas cliniques où une coupure est en jeu. Et, finalement, ce que j'ai réussi à éclaircir dans cette recherche au niveau de la clinique.

Les propositions de Lacan dans le Séminaire VI sont, à mon avis, très fortes, parce qu'elles parlent des coupures dans le réel. Et justement aujourd'hui à mon cabinet et à mes oreilles sont arrivés plusieurs cas d'adolescents, filles et garçons, qui ont l'habitude de s'automutiler en se coupant. Plus récemment le phénomène des exécutions terroristes en direct captive un bon nombre de spectateurs à travers le web. La coupure captive et a toujours captivé. Les enfants, par exemple, se coupent une mèche de cheveux à un certain âge et on peut penser que cette action a un lien avec un fait signifiant. Freud parlait des coupeurs de nattes dans son article sur le fétichisme en 1927. Et tout au début de sa recherche, Lacan signalait l'intensité de cette fascination comme un des plus forts motifs du crime des sœurs Papin³²¹. Il les comparait avec les Bacchantes grecques. Donc, la coupure est quelque chose d'essentiel dans les rapports du sujet avec la vie, la mort, la jouissance et la parole. C'est pour ça que l'acte de Mathias sur sa propre parole m'a interrogée et a décidé de mon choix. Quels rapports peut-il y avoir, donc, entre les coupures réelles, bien qu'elles puissent être utilisées à de bonnes fins comme dans la médecine, et les coupures de paroles auxquelles la psychanalyse nous a habitués ? Voilà la question qui reste en suspens après l'analyse du cas de Mathias. Et voici ces propositions de Lacan (VI, 469) :

- 1) « Que sont ici les objets du fantasme ? – si ce n'est des objets réels.
- 2) Tout séparés qu'ils soient du sujet, ils sont dans un rapport étroit avec sa pulsion vitale. (...)
- 3) Le réel (...) fait de coupures, tout autant et bien au-delà des coupures du langage ».

Il s'agit alors du statut réel de l'objet dans le fantasme et de sa production comme effet d'une coupure plus au-delà des coupures du langage. Evidemment je n'ai pu qu'explorer le principe que je connais, celui de l'analyse où les coupures sont faites dans le langage, comme dans *Les Mille et une nuits*. Et, à propos du cas de Mathias, je m'interrogeais sur les effets de ces coupures sur le réel des objets. Dans ce sens, Lacan nous offre une image précise du bon boucher³²²:

« celui qui sait faire passer le couteau au point qui est juste de coupure des articulations, il sait pénétrer sans les blesser ». J'avais l'impression que, dans le cas de Mathias, j'avais fait une bonne coupure ; mais je n'arrivais pas à savoir quel objet était né de la coupure et quelle place cela avait eu dans le traitement de la jouissance. Maintenant c'est plus clair, au moins sur deux points qui pourraient être la base d'une future exploration sur la fonction de la coupure en psychanalyse

³²¹ Lacan, J. « Motifs du crime paranoïaque : le crime des sœurs Papin ». In : *De la psychose paranoïaque dans ces rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*. Paris, Seuil, 1975. Pages 389-398. Je me réfère au dernier paragraphe du texte, p. 398.

³²² Séminaire VI, p. 470.

et ses rapports avec ces autres dans le réel du corps ou stigmatiques. Ces deux points sont les coupures produites au niveau du sujet d'un côté et au niveau de l'objet d'un autre. La première est la coupure signifiante qui permet loger le sujet de l'inconscient dans le préconscient d'une signification. La seconde a ses fondements dans les rapports sujet/objet en rapport de perte (5.2.3), qui font du désir un rapport du sujet avec lui-même.

Comme nous y avons déjà fait référence, d'abord, il y a les effets au niveau du sujet. La coupure signifiante au bon endroit peut faire loger le sujet sans tête de l'inconscient dans le pré-conscient. Dans le Séminaire VI, Lacan nous exposait son fondement et nous l'avons déjà commenté dans le chapitre 4 (VI, 451) : « C'est comme coupure et comme intervalle que le sujet se rencontre au point terme de son interrogation ». C'est la raison, pour laquelle la coupure doit se faire avant qu'aucune signification ne vienne l'obturer. Le deuxième point est celui de la coupure à l'égard de l'objet du désir. Ainsi d'après notre chapitre 4, c'est clair que la forme de la coupure est la forme propre de l'objet petit *a* dans tous les stades. Or, le cas de Mathias souligne qu'il s'agit de l'objet phallique, il y a quelque chose de spécial que Lacan nous a appris dans le Séminaire X (p.342) : « Dans son cas, la fonction de *a* est représentée par un manque, à savoir le défaut du phallus comme constituant la disjonction qui joint le désir à la jouissance ».

C'est pour cela que les rapports de l'enfant ont changé à l'égard de son désir et de sa jouissance. Le manque crié dans l'ambiguïté de ce « Dommage !, il a raté le but, quel dommage ! » a donné lieu à la coupure. Ainsi, le sujet du désir a été atteint et la jouissance disjointe. Le manque de l'Autre lui a donné la clé de son propre manque, à travers l'objet perdu, et donc, le processus de subjectivation a été réussi. Maintenant le sujet peut prendre à son compte sa propre erreur et se situer dans un autre rapport avec lui-même. Lacan définit ainsi le désir (VI, 439) : « ce rapport du sujet à lui-même » obtenu à la fin de cette interrelation avec l'Autre. Et c'est ce désir celui qui a poussé Mathias à trouver un mot pour nommer quelque chose de la jouissance qui le dérangeait à la sortie du cabinet. La soif de ce désir s'est calmée lorsqu'il l'a trouvé et que l'Autre l'a authentifié. Une autre jouissance l'alimentait et une autre s'est produite dans l'opération, celle qui a accompagné l'exercice signifiant du sujet.

Ces deux aspects de la fonction de la coupure dans le cas de Mathias, côté sujet et côté objet, sont alors, deux points solides à partir desquels une autre recherche de plus large portée, sur le sujet général de la coupure en psychanalyse, pourrait être commencée. Pour l'instant, voyons ce que le cas de Marcelo nous révélera de spécial à cet égard et par rapport à ce qui nous occupe dans cette recherche, le traitement de sa propre jouissance.

12.3 MARCELO OU RIEN QUE POUR VOS CHEVEUX

*Digo que no,
digo que sí,
digo que pase
el caraco!*³²³

Comme pour le cas de Mathias, mon hypothèse méthodologique suppose que, dans le cas de Marcelo, il y a eu aussi un pas-de-sens décisif dans le traitement de la jouissance. Il faudra donc extraire les termes du dialogue analytique dans les quatre temps du processus d'un mot d'esprit : demande du sujet, écoute de l'Autre, réponse et pas de-sens et finalement, authentification par l'Autre du pas-de-sens. Voyons, alors, les particularités de ce processus qui va aboutir au passage d'un mot « coquillage » au système de l'Autre du sujet, et à de nouvelles manifestations de la jouissance traitée. C'est aussi la jouissance qui a accompagné l'exercice signifiant du sujet qui a fait l'effcience de ce traitement.

12.3.1 LA DEMANDE

Dans le paragraphe correspondant (11.1.2) nous avons déterminé le moment où le dialogue analytique commence. Au-delà des symptômes institutionnels, la jouissance dévoratrice de Marcelo et la présence de sa mère, la paroi psychanalytique avait réussi à trouver sa place. Le sujet avait réussi à tromper à l'Autre absolu, en s'appuyant sur la jouissance même qu'il provoquait. Ainsi, l'oreille analytique, en abandonnant le drapeau institutionnel, ne pouvait que se disposer à écouter le sujet qui demandait une écoute à travers son mensonge³²⁴, en dépit du bruit assourdissant de ce couple jouissance-voix de la mère dont il était prisonnier.

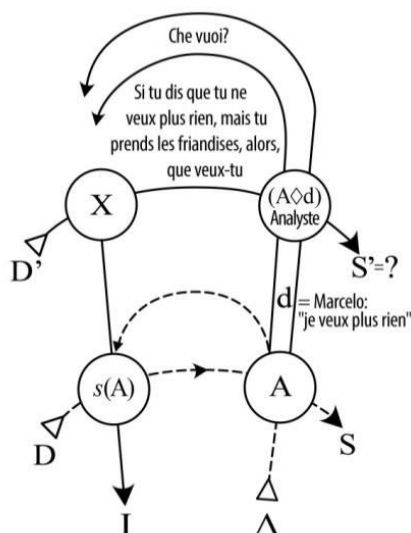
À partir de ce moment-là, la demande subjective suit son cours, selon le même processus qui constitue le graphe du désir. Nous pouvons déterminer la l'ascension du sujet jusqu'au désir, lorsqu'il sera confronté à la question par le désir de l'Autre qui a parlé chez lui. Puis, nous pouvons tracer la carte de sa fuite défensive, jusqu'au moment où un « peu-de-sens » a alerté l'écoute analytique. Voyons en détail ces trois mouvements de ce premier temps du processus qui est la demande.

³²³ Il s'agit d'une petite comptine pour enfants. Je la cite en espagnol pour différentes raisons, mais surtout, parce que, de toute façon, c'est à partir de la langue espagnole que quelque chose d'elle-même a pu passer dans cette thèse, à travers la *lalangue* française. Voici sa traduction en français: *Je dis que oui, je dis que non, je dis qu'il passe, l'escargot.*

³²⁴ Cf. Citation de Lacan déjà référencée dans le paragraphe 5.2.3.2, sur le sujet trompeur (Séminaire I, p. 301-302) et l'article de Freud : « Deux mensonges d'enfants ». In : Œuvres complètes, Psychanalyse. PUF, Vol. XII (1913-14), 2005, p. 67-73.

12.3.1.1 « Que veux-tu ? » et le sujet dans la détresse

Quand je suis Marcelo dans la cour et reste silencieuse à son côté en buvant mon café, tandis qu'il mange les friandises, je ne fais qu'accuser réception de son message trompeur proféré en d, à la place du sujet du désir : « je ne veux plus rien ». Mon silence lui demande : « Si tu dis que tu ne veux plus rien (les chips), et que tu prends les friandises, alors, que veux-tu ? ». « Parce que certainement, ce que tu veux, c'est quelque chose d'autre, au-delà de ces friandises de maïs que tu as réussi à soustraire au regard de l'Autre et que tu manges maintenant ; c'est quelque chose au-delà de n'importe quel besoin ou jouissance. Dis-moi ». C'est avec cette question sur un désir différent que le sujet a exprimé avec sa parole et son geste trompeurs que le dialogue analytique commence, au niveau du deuxième étage du graphe du *Che vuoi ?* En voici le graphe (Graphe 78) :



Graphe 78 : Marcelo, la demande 1 : *Che vuoi?*

12.3.1.2 La défense défailante du sujet

Plus assourdissant que le diable de la caverne napolitaine, mon silence a dû plonger le sujet dans la détresse, parce que, parmi les différentes choses dont il a pu me parler, il a choisi spontanément de me raconter un film. C'est-à-dire, un univers absolument imaginaire où il pouvait très bien trouver protection. En suivant les propositions de Freud (4.2.1.3.1), nous dirons qu'il s'agit de cette élaboration des fantasmes humains qui succède à celle de l'âge du jeu. Cette succession de deux cas dans ma pratique est le fruit du hasard, quelque profit qu'on puisse tirer de ce hasard. Celui de Mathias nous montre la construction fantasmatique au travers du jeu et celui de Marcelo nous la montre sous une autre forme, la fantaisie sans l'appui réel des jouets. Ce qui les a réunis dans cette recherche c'est la question sur le traitement de la jouissance pour chacun.

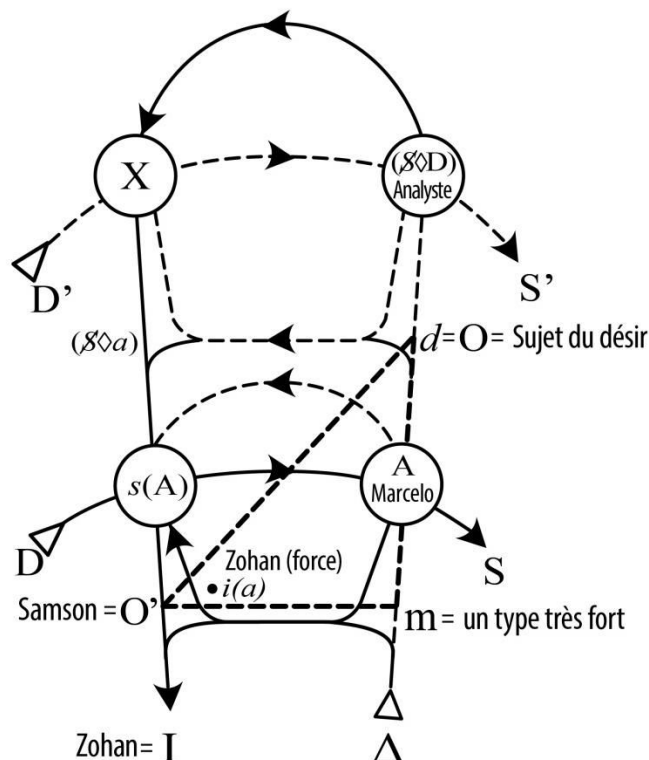
Comment Marcelo se défend-il avec son récit de ce film qui lui a tant plu, *Rien que pour vos cheveux ?* Très mal à première vue, parce que rapidement, un lapsus le trahit. Il faudrait donc passer immédiatement au temps d'écoute.

Cependant une certaine prudence fera que je donne un peu plus de temps au sujet pour déployer son discours, afin de trouver la manière d'intervenir. En d'autres termes, il fallait déployer le discours qui installerait une communauté entre le sujet et l'Autre. Donc, je conserverai l'ordre de l'exposé, en essayant de situer d'abord la défense du sujet, puis l'écoute.

L'Autre est corrélatif du sujet, souligne Lacan. Et dans ce cas, il me semble que cette corrélation est explicite parce que, comme dans le cas de Mathias, il ne suffit pas d'un seul semblable au niveau spéculaire dans le système défensif. Pour Mathias, c'étaient le gardien de but et le joueur adverse. Pour sa part, Marcelo a placé le premier personnage du couple spéculaire, sur ce Zohan du film dont la force était extraordinaire. Et moi, j'ai trouvé dans ma paroisse, l'autre qui devait se situer à la place de $i(a)$, un autre aussi fort que Zohan. Il s'agit de Samson, le héros biblique ; il pouvait faire le lien entre son discours et le mien. Bien entendu, ces réflexions sont en après-coup, à partir de ce que cette recherche m'a permis d'éclaircir. Mais à ce moment-là, j'ai fait simplement l'association entre les deux personnages, ce qui m'a donné la possibilité d'intervenir et de parler à Marcelo à partir d'un système ou une logique commune qui unissait les deux personnages : leur grande force soumise à une condition.

À différence de Mathias, Marcelo a occupé depuis le début de l'entretien la place du sujet de l'énonciation en A. Comme l'Autre réel de l'interlocution, je suis en $(A \leftrightarrow D)$. En $I(A)$, nous avons le héros, Zohan, et en m , le moi idéal, le trait avec lequel Marcelo le distingue : un type très fort. Le moi spéculaire de Marcelo, celui à qui manque quelque chose par rapport au moi idéal, se réfléchit en Zohan possesseur de cet objet métonymique qui est la force, $i(a)$. Or, parce que je parle à partir de cet Autre corrélatif du sujet, je place Samson dans le côté concave de ce miroir qui est Zohan. Cela implique que je me suis située en tant que semblable de Marcelo par rapport au personnage de ma paroisse, Samson. C'est par rapport à lui que ce Zohan va réfléchir en O' , le sujet du désir en O pour Marcelo.

Autrement dit, je suis dans le même double rapport en tant qu'Autre réel en $A \leftrightarrow D$ et en tant que semblable en O' , que dans le cas de Mathias, lorsque j'étais le joueur en possession de l'objet du désir. Sauf, que dans le cas de Marcelo, il n'a été pas nécessaire de parler de Samson. C'est une histoire tellement connue, qui a sûrement dû avoir quelque résonance chez Marcelo, lorsqu'il vit le film, puisqu'alors, il étudiait, depuis son enfance, dans une école de tradition très catholique. D'ailleurs, il me semble que le titre du film en français est une preuve de ces racines bibliques : « Rien que pour vos cheveux ». En espagnol le titre est autre, « No te metas con Zohan ». Quelque chose comme « Ne te bats pas avec Zohan ». J'ai utilisé le titre en français pour donner un titre au cas. C'était parfait pour nommer ce qui avait été la clé avec laquelle j'avais pu établir le dialogue avec Marcelo et déclencher le processus signifiant au moyen duquel la jouissance avait été traitée. Le titre en espagnol met l'emphasis sur le versant imaginaire de l'histoire, le titre français, sur le versant symbolique qui m'intéresse. Voici le graphe de cette situation défensive (Graphe 79) :



Graph 79 : Marcelo, la demande 2 : La défense défailante du sujet

Une fois que j'eus trouvé la manière de faire lien avec le discours de Marcelo, le temps de l'écoute arriva.

12.3.2 L'ÉCOUTE : LA COUPURE D'UN LAPSUS

En termes de jouissance, il faut dire que même si, dans l'entretien de Marcelo il manquait toute l'excitation que Mathias avait mise dans son jeu, il ne manquait au récit aucune des inflexions vocales de celui qui s'est bien amusé pendant le film et s'amuse à présent en le racontant à l'Autre. Ainsi, plongé dans ce plaisir, Marcelo, très joyeusement laissa échapper son lapsus : Zohan, le protagoniste, « était un type très fort qui en avait une très petite ». « Très petite » me répétais-je à moi-même, tandis qu'il continuait le récit des exploits du héros. Cela ne concordait pas avec l'histoire de Samson que je supposais qu'il connaissait. La force du géant biblique dépendait de la longueur de ses cheveux. Plus longs, plus de force. Et ainsi comme la force de Samson était dans ces longs cheveux, celle de Zohan devait être dans ce qu'il avait de plus grand, pas de plus petit. Donc, comme je le disais dans la présentation du cas, j'ai profité d'une pause de son récit, pour poser la question à Marcelo sur ce qu'il avait dit. En parodiant le titre du film, je dirais qu'il s'en est fallu d'un cheveu, pour que ce récit ne tombe dans la banalité d'un récit ordinaire, ce cheveu a été le lapsus de Marcelo. Rien d'autre chose ne l'a sauvé que le glissement d'un mot dans un discours très dense et compact.

Au niveau imaginaire, nous étions deux semblables face à un même objet imaginaire : « un type très fort », comme le désignait Marcelo. Mais, si c'est la rivalité qui liait les deux joueurs chez Mathias, ici, le lien, c'est quelque chose qu'on veut savoir ou vérifier. Cela fait une différence, par exemple, avec la conversation banale que pourraient avoir deux enfants. Dans ce cas, en réponse à ce que Marcelo a raconté, l'autre pourrait parler d'un type plus fort que Zohan qu'il avait connu, etc., et, alors, la rivalité imaginaire serait lancée. Lorsque j'interroge Marcelo sur quelque chose que je voulais vérifier, je me sers de la situation imaginaire pour situer le dialogue au niveau symbolique. La question rompt le mirage.

Cette question a fonctionné comme coupure, en profitant de celle que lui-même avait marquée dans son discours avec la pause. En termes de ce second temps du processus, je dirais que si je voulais écouter le sujet, je devais le faire parler, son bla-bla, ce n'était pas parler. On touche ici du doigt la différence que Lacan voulait nous enseigner entre le discours courant et la chaîne signifiante, les deux appartenant au même sujet. Tous ces exploits du héros, sexuels et comiques, qu'il me racontait, tournaient en rond dans le circuit discursif $A \leftrightarrow s(A)$ du premier étage. Par contre, lorsqu'il parlait, sa parole se situait sur le trajet créateur du langage, celui de l'exercice signifiant. Dans le graphe de deux étages ce trajet se dédouble, selon qu'il est prononcé par le sujet (trajet horizontal inférieur), ou par l'Autre (trajet horizontal supérieur), du point de vue du texte, selon qu'il fait partie de l'énoncé, en bas, ou de l'énonciation, en haut. Ou, comme le dit Lacan dans le Séminaire VI, selon qu'il s'agit du sujet **dans** la parole, au premier étage ; ou du sujet **de** la parole, au second étage. Au milieu nous trouvons la chaîne signifiante prononcée. C'est dans ces trajets que nous pouvons situer le lapsus du sujet et le petit dialogue qu'il suscite.

Dans le graphe du premier étage du Séminaire V, Lacan situait le lapsus, comme le mot d'esprit, au point M. Son découpage en trois lignes significantes dans le graphe de deux étages nous permet de situer avec plus de précision le niveau des phrases et leur rapport avec l'inconscient. Commençons, donc, par l'examen de cette phrase où quelque chose n'allait pas : « il était un type très fort qui en avait une très petite ».

12.3.2.1 Le peu-de-sens dans le fantasme

La phrase se décompose en deux. La première partie : « il était un type très fort » a sa place en m, en tant qu'idéal du moi. Cette phrase implique en i(a), l'objet métonymique du désir, la force. Mais, la deuxième partie est une homologation symbolique de ce rapport sujet <> objet, en tant que fantasme : « [il était un type] qui en avait une très petite ». Nous pouvons reconnaître le caractère signifiant de ses termes. Mais aussi la manière dont cette phrase accomplit les deux conditions du fantasme que nous avons isolé pour le cas de Mathias, celle du sujet de l'énonciation de la phrase et de son objet (11.2.2.3.1) : « Si le sujet est ici barré, c'est qu'il s'agit du sujet comme parlant, en tant qu'il se réfère à l'autre comme regard, à l'autre imaginaire ». Certainement, dans ce cas, le sujet parlant est Marcelo en tant que narrateur de l'histoire. Et il se réfère à l'autre imaginaire, parce que, d'abord, il parle de lui à la troisième personne : « il était un type qui ».

Et, puis, parce que, en tant que regard, justement pour pouvoir dire qu'il en avait une de telle taille, il faut être ce regard réciproque et imaginaire.

C'est curieux, ici, lapsus et fantasme coïncident. D'ailleurs, ce lapsus est une coupure que fait le sujet sur son propre discours, sans s'en apercevoir, bien sûr, mais coupure de toute façon. Comme dans le cas de Mathias, j'en profite pour la remarquer et pour en accuser réception, avec Mathias en coupant la séance, ici, avec la question que je pose au sujet. Or, en tant que fantasme nous trouvons aussi le « peu-de-sens » qui soutient le désir et à travers lequel le sujet du désir demande un sens à l'Autre. La phrase complète implique un message qui est, à la fois, réussite et échec : « il était un type **très fort** qui en avait une **très petite** ». L'échec, « très petite », est une réussite, puisque c'est ce qui a déclenché l'attention et l'écoute de l'Autre analytique. Nous situerons, donc cette seconde partie de la phrase au niveau du fantasme. Elle nous conduira vers le désir.

12.3.2.2 Le S1 dans la répétition

À partir de la contradiction que comporte la phrase, et en tant que semblable je pose la question à Marcelo, à la place du sujet, en A. Mais comme le rideau de fond de mon énoncé est cette histoire de Samson que la sienne m'a évoquée, quand je lui parle, ce que je réfléchis en O' est le propre sujet du désir qui est en d. Auparavant, ce sujet était tombé dans la détresse, parce que le désir était opaque et étrange. Maintenant ce semblable lui parle et le renvoie à l'image anticipée et réelle de lui-même, être parlant. Il aura ainsi la possibilité de trouver un mot qui nomme quelque chose de son être et qui lui rendra son image anticipée. Une anecdote que racontait souvent l'écrivain colombien Gabriel Garcia Marquez³²⁵, pourrait illustrer parfaitement l'importance de ce fait. Quand il eut fini de lire *La métamorphose* de Kafka, son étonnement était tellement grand qu'il ne pouvait que s'exclamer quelque chose comme cela : « Oh, mon Dieu, si on peut écrire des choses comme celles-là, donc, je pourrai le faire moi aussi ! ». Et voilà ce qui a décidé de son destin d'écrivain en précipitant l'abandon des études de droit qu'il faisait à l'époque à Bogota.

Kafka était pour lui ce semblable qui, à la place de O' et par rapport à cet objet du désir que sont les mots pour nommer l'innommable, a réfléchi son image réelle et anticipée en O, son destin d'écrivain. Si l'on veut, on peut penser que c'est pour ça que les poètes disent, selon l'article de Freud³²⁶, que, tous, nous pouvons devenir poètes. Dans la mesure où chaque être humain, souvent, et quelques fois de manière cruciale, doit trouver des mots nouveaux pour faire passer quelque chose de son être au système de l'Autre et avec lui un nouveau rapport avec le désir et la jouissance.

Quand je le pose la question à Marcelo je ne fais pas autre chose que lui demander un mot comme réponse, parce qu'il le possède, sauf qu'il a en prononcé un autre à sa place. Ce mot demandé comme réponse est un don, quelque chose au-delà de n'importe quelle nourriture, un mot sorti de sa propre

³²⁵ Le lecteur trouvera une dernière version de cette anecdote en espagnol in : Garcia Marquez, Gabriel. *Vivir para contarla*. Barcelona, Mondadori, 2002, p. 295-296.

³²⁶ Freud, « Le créateur littéraire et la fantaisie », déjà référencé en 4.2.1.3.1.

bouche et dehors du discours courant. Autrement dit, « Samson » à travers ma question fera parler le sujet du désir à partir de son lapsus sur l'autre imaginaire qu'était Zohan. Ainsi, à partir du lapsus, s'entame un petit dialogue plus ou moins dans les termes suivants :

- Dis-moi, Marcelo, où est-ce que Zohan avait sa force ?

-Je ne sais pas

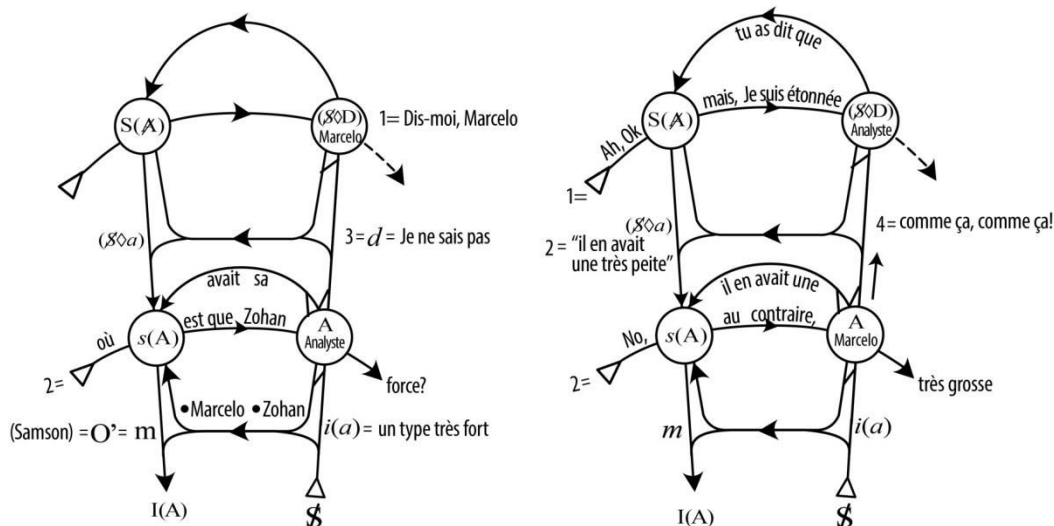
-Ah, ok, mais je suis étonné parce que tu avais dit qu'il en avait une très petite.

Marcelo est bouleversé par cette affirmation et se hâte à me répondre :

- Non, au contraire, il en avait une très grosse !, comme ça, comme ça !, dit-il en pointant ses parties génitales pour que je regarde.

Le « je ne sais pas » de sa réponse m'a assurée que j'étais dans la bonne voie, selon ce que l'article de Freud, « La négation » m'avait appris. Quand le sujet nie à ce stade, ça veut dire qu'il est très proche de l'inconscient et que ce qu'il nie, il l'affirme. Maintenant je peux dire, que s'il ne savait pas, c'est parce que celui qui savait était, alors, le sujet de l'inconscient. Il savait et il était sur le point de parler. Preuve en est que, à ce moment-là, je pensais : comment pouvait-il ne pas savoir puisqu'il ne me parlait que de cela? Bien entendu, j'attendais comme réponse un mot normal, du discours courant. Et voilà la surprise en chaîne ! D'abord, celle du sujet étonné de son propre dire, où quelque chose s'était glissé sans qu'il s'en soit aperçu. Et puis, de moi-même en tant que Autre, de cette réponse inattendue et de sa vive réaction : « Non, au contraire, il en avait une très grosse !, comme ça, comme ça ! ».

Examinons ces phrases pour les positionner dans le graphe. La première partie est énoncée par le sujet en suivant le fil du discours courant. La qualification « très grosse » est le point de capiton de la phrase. Par contre, la répétition a isolé un signifiant indépendant qui a retenu mon attention : « comme ça ». En espagnol : « así ». Je le place, donc, en d, en tant que S1. D'ailleurs, la répétition coïncide avec celle du cas de Mathias. Lui aussi a répété cette S1 qui nous a mené vers le sujet de l'inconscient, « dommage, quel dommage ! ». Voici, alors, la séquence des deux graphes de ce dialogue. Le premier (Graphe 80, à gauche), la coupure et le deuxième (Graphe 80, à droite), le lapsus comme voie vers le sujet du désir :

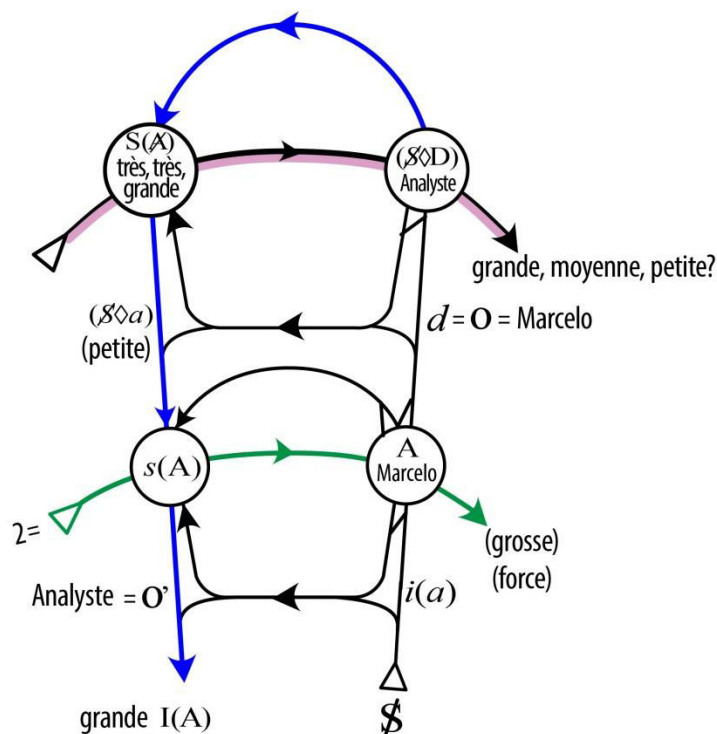


Graphe 80 : Marcelo, l'écoute 1 : la coupure signifiante, une question au sujet (à gauche) ; l'écoute 2 : lapsus et répétition (à droite)

12.3.3 LA RÉPONSE ET LE PAS-DE-SENS : UN CHOIX NÉCESSAIRE DU SUJET

Comme un rideau de fumée cache l'essentiel, la réponse de l'adolescent me demandait autre chose qu'une simple écoute, elle convoquait le regard. Mais, attachée à ma boussole psychanalytique, les mots, et dans le sillage de son lapsus et sa négation, j'insistais en lui demandant un mot, à partir de celui qu'il répétait. Donc, comme sa demande, ma réponse a été double, mais en sens inverse. Je refusais le regard et demandais un son articulé de sa bouche. Ce refus, comme dans le cas de Mathias, a eu un effet de symbolisation, puisqu'il transmutait la présence de l'objet en absence. Le message de ce refus pourrait se paraphraser de la manière suivante : « Il s'agit d'une autre chose, Marcelo, pas de celle que tu manges, pas de celle que tu signales, il s'agit d'un mot qui sort de ta bouche ». Ainsi, je lui signifiais que je n'allais pas regarder, que je préférais qu'il me dise avec des mots à quel point c'était grand ce que Zohan avait. C'était ma réponse, à nouveau une demande d'un mot manquant.

Comme le sujet restait sans voix et que le leurre défensif s'intensifiait, toujours le regard dressé sur son visage, je lui ai proposé des choix : Dis-moi : grande, moyenne, petite ? Il réfléchit et me dit calmement : "très, très grande". Et nous pouvons comprendre alors, qu'un mot venait de passer au système de l'Autre du sujet en S(A) vers I(A). C'est le pas-de-sens réalisé dans la métaphore. Mais avant d'en examiner les conséquences, voyons la métonymie qui a préparé ce mot coquillage, « grande ». Pour cela, le graphe va nous aider à le visualiser (Graphe 81) :



Graph 81 : Marcelo, réponse et pas-de-sens

J'ai mis entre parenthèse les mots qui se sont substitués à l'endroit du point de capiton. En bas, force et grosse, un substantif et un adjectif. En haut, j'offre à Marcelo trois adjectifs. Aux termes qu'il avait prononcés, petite et grosse, j'en ajoute un troisième, moyenne. C'est moi-même qui en A<>D laisse passer d'abord un mot. Plus évident que jamais, je suis ce miroir réel, en O' qui anticipe pour Marcelo, maintenant en O, le sujet parlant qu'il deviendra, lorsque, à son tour, il fera le choix entre les trois mots. C'est ce rapport avec lui-même qui s'appelle le désir, ce que je lui réfléchis quand j'ose prononcer un troisième mot, quand je le laisse passer. J'insiste, je ne savais pas ce que je faisais à l'époque, j'avais à la boussole. Je savais que le mot qu'il prononcerait serait très important. Maintenant je me rends compte, aussi de l'importance de ma fonction.

Quand je laisse passer ce mot, « moyenne », ce que j'introduis dans le dialogue est le troisième terme auquel les autres deux, « petite » et « grosse » se sont égalés. Ce troisième terme était indispensable pour que le processus métonymique qui pouvait faire de n'importe lequel de ces trois mots, un mot vide de sens, un mot coquillage, puisse s'achever. Sans cette condition, le pas-de-sens n'aurait pas été possible. Dans ce cas, ce processus a été plus évident que chez Mathias, parce que, d'un côté, les trois signifiants ont été différents et étaient situés à la même place, tandis que chez l'enfant, c'était le même signifiant, « pena » dans trois positions différentes. Et d'un autre côté, la logique du processus même m'a obligée à offrir une troisième alternative, un peu dans l'urgence, mais aussi dans la sécurité de la route tracée. Il me semblait que ceci pouvait faciliter la parole à Marcelo.

En rédigeant ces propos sur le choix de Marcelo, il me vient à l'esprit le bel article de Freud, « Le motif du choix des coffrets »³²⁷. Depuis sa première lecture ce texte n'a cessé de m'apprendre des choses nouvelles à chaque relecture. Mais aussi de me questionner sur le lien qu'il pourrait avoir avec l'enseignement de Lacan. J'ai l'impression que, pour lui, les étonnantes conclusions de Freud sur la symbolisation de la mort, sont des propositions assumées dans son enseignement. Mais aujourd'hui, le cas de Marcelo jette une lumière nouvelle sur ce lien source de mon interrogation. Il s'agit de la métonymie en tant que point clé de la découverte freudienne, comme nous a appris Lacan dans cette recherche.

Marcelo était dans la même position que Bassanio, le personnage d'un des épisodes de Shakespeare que Freud analyse dans son article. L'adolescent devait choisir parmi trois mots : grande, moyenne, petite ; Bassanio aussi devait choisir parmi trois mots : or, argent et plomb. Freud découvre dans son analyse que le choix d'une série de personnages mythologiques et littéraires, soumis à la même épreuve que Bassanio, porte nécessairement sur la troisième alternative offerte. Nous pouvons voir dans ce choix, alors, le besoin signifiant de tout processus métonymique. Un troisième terme est toujours nécessaire dans un processus signifiant. C'est pour cela que Bassanio devait choisir nécessairement le troisième des coffrets. Déjà deux autres des personnages avaient choisi respectivement les autres. Or et argent avaient déjà été prononcés. Plomb était le signifiant auquel ils se sont égalés. Ce n'est donc pas un hasard littéraire qui fait que lorsque les personnages ouvrent les coffres d'or et d'argent, ils soient vides.

En accord avec l'étape suivante que Lacan donne en psychanalyse avec la fonction de la métaphore³²⁸, une fois que Bassanio a choisi le plomb, ce qu'il trouve dans le coffret correspondant est justement un prénom, celui de l'élue de son cœur, Portia. Il ne s'agit pas uniquement d'un pas-de-sens, comme nous l'avons appris. Après l'opération métonymique, un nom a réussi à passer au système de l'Autre. Dans ce cas, c'est celui de Portia. Et comme quatrième signifiant heurtant par métonymie les trois autres prononcés, or, argent et plomb, ce nom fera résonner le cinquième, le nom de celui de qui l'a fait passer. C'est exactement comme le mouvement du balancier de Newton. C'est le lien que je peux établir aujourd'hui entre les cas étudiés et l'article de Freud « Le motif du choix des coffrets ». Chez Mathias, parmi les trois « pena » prononcés, dinosaure fait résonner « coquillage » et son propre prénom. Examinons, donc cette occurrence dans la suite de notre cas.

Marcelo a choisi « grande », parmi les trois mots. Il s'est autorisé, maintenant à prononcer le mot que son lapsus avait censuré en en laissant passer un autre qui lui était étranger. Donc, nous avons en X cette phrase : « très, très grande ». C'est la réponse du sujet à la question par le désir de l'Autre qui a résonné chez lui-même. Ce signifiant, « grande » s'est positionné en I(A). Quelque chose d'essentiel de l'être de Marcelo venait d'être nommé par lui-même dans un exercice signifiant difficile, la soif du symptôme avait pris fin. Son visage réfléchi et sa voix calme en témoignaient. Bien sûr, il ne s'agit pas d'un mot d'esprit dans le

³²⁷ Freud, « Le motif du choix des coffrets », in : Œuvres Complètes, Psychanalyse, Vol. XII, *op.cit.*, p. 51-65.

³²⁸ Cf. 11.3.3.3 et chez Lacan (VI, p. 55)

sens d'une blague qui fait rigoler. Mais, en tant que mot de passe, il a eu le même effet qu'un mot d'esprit.

Le graphe rend plus clair ce qui concerne le processus subjectif, essentiellement signifiant. Certainement une jouissance a dû accompagner ce bref mais intense exercice signifiant tout au long la ligne horizontale du deuxième étage (en rose foncé). Il reste à déterminer ses conséquences au niveau de la double articulation de la signification, c'est-à-dire, au niveau de la constitution du moi du sujet. Il me semble que, comme dans le cas de Mathias, ce processus implique aussi la sanction de l'Autre, mais pas seulement de ma part, en tant qu'Autre réel, mais aussi de la part de l'Autre du sujet lui-même. Voyons.

12.3.4 LA SANCTION DE L'AUTRE ET LES DEUX ARTICULATIONS DU MOI

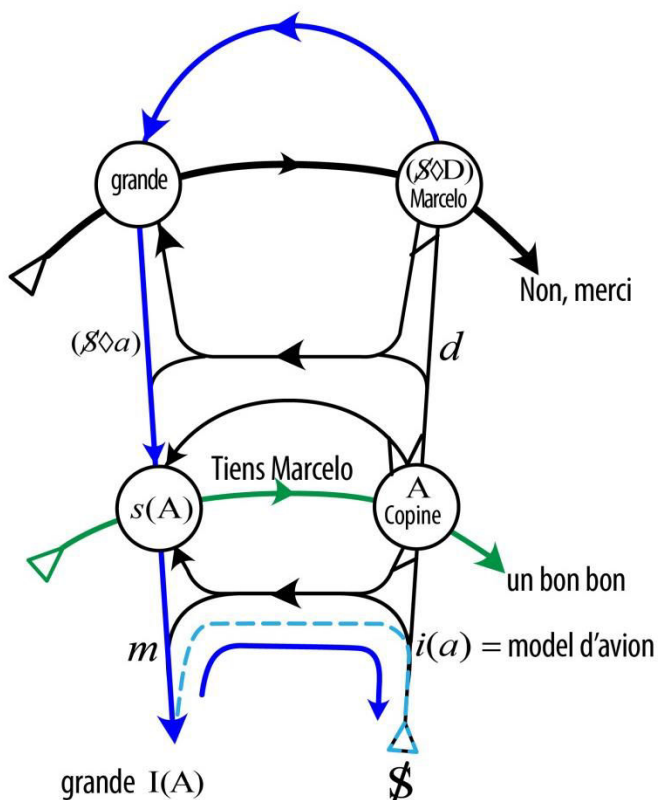
C'est après l'entretien que le processus de la signification s'est déroulé, comme dans le cas de Mathias. Avec la réponse de Marcelo, j'ai considéré comme achevée la conversation, comme il arrive dans une conversation courante où il n'a rien plus à dire. Le sujet, dans le double sens du terme, comme thème de la conversation et comme celui du désir, avait atteint son but. On pourrait dire que le sujet du désir s'était mordu la queue. Donc, je suppose que cette finalisation de l'entretien a impliqué l'accord et la validation que j'ai donnés, en tant qu'Autre, au passage du mot d'esprit. Mais je ne saurais pas dire si ma présence était indispensable ou non, comme dans le cas de Mathias pour la fin du processus. Peut-être que non, puisque l'essentiel était accompli. Le sujet était certainement assez « grand », et pouvait prendre en charge ses propres décisions, sans s'appuyer sur l'Autre réel. On n'est pas le même à six ans, comme Mathias, qu'à treize ans comme Marcelo. Mais de toute façon, les circonstances institutionnelles m'ont donné l'occasion d'être témoin de la manière dont ces décisions du sujet étaient la preuve que l'achèvement du moi, à travers la métonymie de sa signification, était la suite logique du processus subjectif. Voyons en détail les deux articulations à partir desquelles cela a été possible, selon les indications de Lacan.

12.3.4.1 Première articulation du moi : la sublimation

Comme je le disais dans mon récit du cas, à la fin de son histoire, Marcelo s'en fut plein d'entrain à la salle de peinture où il décida de peindre un avion en carton. Cet acte mettait en évidence que, sous le symptôme institutionnel de la boulimie, il avait une inhibition du sujet, et, plus important pour lui, une difficulté à continuer le travail sur cet avion en carton que lui-même avait proposé et commencé à confectionner quelques jours auparavant. Maintenant nous pouvons comprendre cet acte comme la première articulation en court-circuit et par rétroaction, dans le trajet $I(A) \rightarrow \$$. Sa répercussion dans le point du moi idéal, fait que la mesure de Marcelo est sa propre subjectivité et non cet Autre absolu et complet que Zohan représentait dans l'entretien. C'est cela le désir, ce rapport

abouti avec lui-même, à partir du processus signifiant. Le modèle d'avion que lui-même avait choisi était maintenant le moi-idéal devenu possible à atteindre.

À mon avis, un processus de sublimation était impliqué. On peut penser, donc, que dans toute sublimation un processus signifiant est impliqué. C'est-à-dire un court-circuit $I(A) \rightarrow \$$. Il peut être le résultat d'un processus subjectif plus large comme ceux-ci de nos deux cas ; mais pas nécessairement. Je pense, par exemple dans les cas des artistes comme Van Gogh, où le court-circuit s'est produit indépendamment de la subjectivation. Comme le graphe du désir le propose, cet objet du désir sublimatoire se situe à la place de $i(a)$. Les tableaux à peindre pour Van Gogh, l'avion en bois pour Marcelo. Voilà la raison de leurs déterminations dans l'exécution de l'œuvre. Heureusement dans le cas de Marcelo il y avait quelque chose de plus qui pouvait faire le nouement, la fonction de l'Autre. En effet, cet objet idéal attisait, pour le sujet, le feu du désir, comme résultat du processus signifiant où un Autre avait pu entrer en fonction. Voici le graphe correspondant à cette première articulation immédiate du moi. Elle est liée à l'ébauche de la deuxième, lorsque Marcelo refuse de manger un bonbon tandis qu'il est en train de peindre son avion (Graphe 82) :



Graphe 82 : Marcelo, sanction de l'Autre 1 : Première articulation du moi : la sublimation

12.3.4.2 Deuxième articulation du moi : « tous sauf un »

La deuxième articulation du moi s'est réalisée à travers la nourriture. Dans ce cas, deux mouvements ont été nécessaires. Le premier, est celui qui m'a surpris et qui a attiré mon attention sur les conséquences de l'entretien au niveau de la jouissance. Je reprends mon récit (4.1.2) :

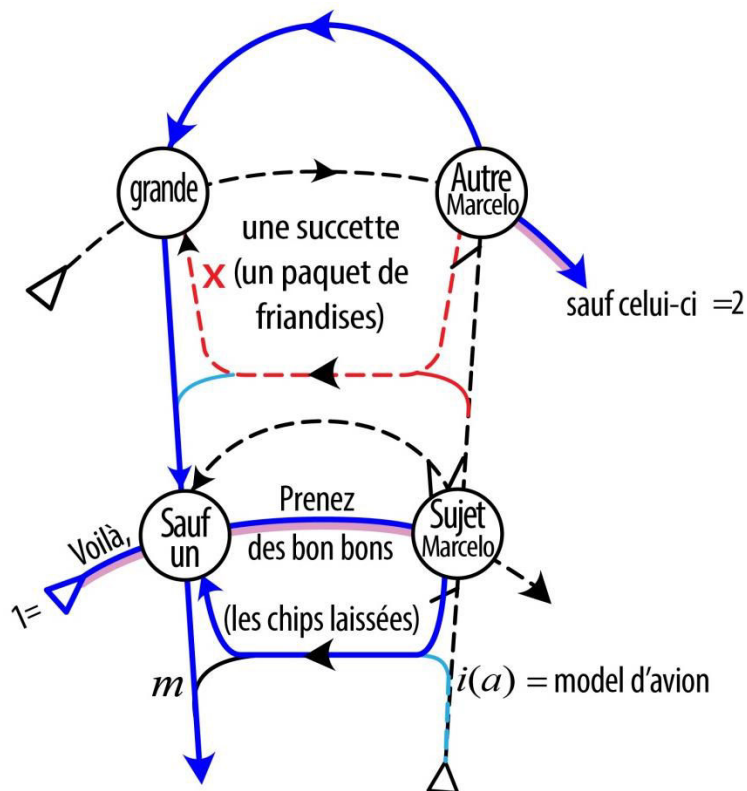
L'heure de mon goûter étant arrivée, je l'apportai alors à la salle de peinture et je partageai quelques bonbons avec les personnes présentes. J'avais supposé que Marcelo serait le premier à en manger, comme toujours. Mais, à ma grande surprise, il n'en prit pas. Il continua son travail attentivement. Lorsqu'une de ses amies, sachant qu'il est très gourmand, lui offrit un bonbon. Il l'accepta, dit "merci" sans le manger, puis l'offrit au premier venu.

Comment lire ce refus de Marcelo, inattendu pour tous ? Peut-être que le deuxième mouvement, bien que aussi surprenant et produit par le sujet lui-même, nous donne la clé du message reçu par le sujet en s(A). Je continue mon récit :

La semaine suivante, c'est lui, Marcelo, qui apporta des bonbons pour partager avec ses amis. Dans le lot, il y avait une sucette. Une jeune fille la prit, mais il l'en empêcha en lui disant qu'elle pouvait prendre n'importe quel bonbon, sauf la sucette parce qu'elle était à lui.

J'avais titré la troisième partie du récit de Marcelo « Tous sauf un ». Il me semblait que cela correspondait bien au message reçu par le sujet en s(A). Ce message est de sens inverse à celui qu'il m'avait envoyé tout au début de l'affaire, lorsque contrairement à ce qu'il avait dit, « je ne veux plus rien », il prit un paquet de friandises. J'avais accusé la réception de ce message, en tant qu'Autre, avec mon silence et ma présence. Ils demandaient au sujet : alors, que veux-tu ? Dans ce message initial, la prise contradictoire du paquet de friandises, on peut lire : « je ne veux plus rien, parce que je veux une autre chose, que je ne sais pas bien ce que c'est ». Ainsi, ces friandises de maïs sont métonymie de l'objet symbolique, inconscient, du désir.

Parmi les bonbons que Marcelo amène pour partager à l'heure du goûter, l'unique sucette qu'il avait, était celle qu'il réservait pour lui-même. Nous pouvons positionner, alors, l'invitation de Marcelo dans la ligne du sujet de l'énonciation. Il s'adresse à ses camarades à partir du discours courant : « Voilà, prenez des bonbons, je vous invite ». Ces bonbons, en tant qu'objet sont une métonymie du moi, en m. Cependant, le point de capiton est prononcé au niveau du deuxième étage : « vous pouvez les prendre tous, **sauf celui-ci** ». Cette sucette entre en relation métonymique avec le paquet de friandises, à partir de l'objet symbolique du circuit inconscient, X. C'est le moment où le moi du sujet s'achève, selon l'indication de Lacan. Ce « sauf celui-ci » est la métonymie de sa signification. Le sujet le prononce au niveau de la place de l'Autre. C'est pour cela que je disais que, peut-être que l'Autre réel extérieur au sujet n'était pas indispensable, dans ce cas et ces circonstances. Le sujet s'autorise et valide sa propre réponse aux autres, parce que déjà l'Autre extérieur a accompli sa fonction. Voici le graphe de cette deuxième articulation (Graphe 83) :



Graphe 83 : Marcelo, la sanction de l'Autre 2 : Deuxième articulation du moi : tous sauf un

Ainsi la nouvelle signification du moi en $s(A)$, « sauf un », s'est liée au signifiant qui nomme le sujet en $S(A)$, « grande ». « Sauf un », veut dire, « il y a quelque chose qui est à moi, une seule chose qu'aucun Autre ne peut avoir, ni savoir ». Ce processus fait partie et ferme l'exercice signifiant du sujet. Je mets en rose la ligne correspondant à sa jouissance. Ainsi comme le corrélat du sujet est l'Autre, certainement, en termes du traitement de la jouissance, le corrélat du processus signifiant est cette jouissance de la *lalangue* du sujet. C'est pour cela que nous pouvons l'appeler la jouissance traitante.

Comme dans le cas de Mathias, chez Marcelo aussi le système de l'Autre a été modifié essentiellement en termes signifiants et en termes de signification. Cependant, si dans le premier cas la modification décisive était au niveau de la coupure signifiante, ici, le processus décisif a été, à mon avis, le choix du sujet. Cela ne veut pas dire que la coupure soit passée à un deuxième plan. Elle continue à être la condition pour le déclenchement des opérations signifiantes. Le lapsus de Marcelo est la preuve indiscutable de cela. Mais, la procédure particulière du sujet se caractérise par cet enjeu signifiant.

Le moment de conclure est arrivé dans notre recherche, il ne nous reste à examiner dans l'après-coup de ces deux cas, que le cas de Luis. Il nous donnera le troisième élément de contraste nécessaire pour valider ces deux procédures de traitement de la jouissance que nous avons isolées dans les cas de Mathias et Marcelo, coupure et pas-de-sens.

12.4 LUIS OU « LES BAGARREURS »

*Si l'on en croit Suétone, l'empereur Tibère, chaque fois qu'il rencontrait un professeur de littérature grecque, prenait plaisir à lui poser trois questions impossibles dont la troisième était : « Quel est le chant que chantaient les sirènes ? »*³²⁹

En relisant le cas de Luis (4.1.3) à la lumière de notre parcours, je me fais la réflexion que, vraiment et bien souvent, le leurre du regard trompe, en première instance, dans l'appréciation des faits qui ont abouti au traitement de la jouissance. Étant donné la brièveté de l'entretien, ce traitement a été plus énigmatique pour moi que ceux de Mathias et Marcelo. En principe, j'avais pensé que les mots prononcés avaient travaillé seulement au niveau imaginaire, là où Lacan situe l'agressivité, d'après le texte que j'ai cité dans le récit du cas sur l'agressivité en psychanalyse. Mais le parcours de cette recherche et l'analyse des deux cas précédents avec le graphe m'ont fourni la clé de ce bref traitement et une nouvelle perspective sur ce texte basique de l'enseignement de Lacan à propos des rapports entre l'imaginaire et l'agressivité.

Nous verrons aussi se déployer dans ce cas, comme dans les deux autres, la rigueur signifiante des quatre temps nécessaires pour qu'un mot d'esprit et sa jouissance aient été atteints par le sujet : 1) demande, 2) écoute d'un peu-de-sens, 3) réponse et pas de sens, et 4) sanction de l'Autre. Découvrons, ces temps pour déterminer les particularités de la logique de Luis, lorsqu'il « bataillait » avec cette autre jouissance dérangeante qui avait obturé le passage d'un désir et d'une jouissance authentiques.

12.4.1 UNE PRÉCISION CONCEPTUELLE : SUR LES RAPPORTS AFFECTS-JOUISSANCE

Si les mots sont notre boussole dans la psychanalyse, c'est justement pour nous orienter dans ce terrain difficile et inconnu qu'est le réel dérangeant. Dans ce sens, je me suis occupée des cas en suivant le nord que cette boussole m'indiquait. Mais maintenant une fois déterminé le chemin à travers nos analyses, ce chemin même a cartographié le réel à partir duquel il a été ouvert, et je peux maintenant l'apercevoir mieux. Parce que, malgré son évidence, je n'avais pas perçu, dans les deux références que j'ai faites dans cette thèse au cas de Luis : le récit de l'entretien (4.1.3) et l'analyse des rapports du sujet avec l'Autre de la demande, que justement il s'agissait, tout au début de son cas, d'une irruption du réel que Lacan appelle les affects.

C'est en comparant, dans le premier temps, celui de la demande, avec les autres deux cas étudiés dans cette thèse, notamment, celui de Marcelo, que j'ai pu mettre en lumière cet aspect du réel dans le cas de Luis. Chez Marcelo, il est clair qu'il arrive à la cuisine poussé par une jouissance dévorante de racine

³²⁹ Manguel, Albert. *Nouvelle éloge de la folie*, op. cit., p. 196.

surmoïque. Comme dans ce cas, Luis arrive à la bibliothèque sans dire un mot. C'est cela qui me fait penser qu'une jouissance surmoïque devait être présente aussi au début de l'entretien, bien que d'une autre façon. Par contre, le profond malaise exprimé dans son visage ne laisse aucun doute sur les affects malheureux qui l'habitaient.

En reconstruisant les faits, nous pouvons supposer qu'une phrase comme celle-ci, était à l'origine de toute l'affaire : « Nous ne voulons plus jouer avec toi ». Ces mots adressés à Luis dans la cour de récréation par ses copains de jeu, ont dû d'avoir un effet très dérangeant pour lui en tant que sujet. L'expression bouleversée et très fâchée sur son visage, en témoignait. Ces signes ont été ceux qui ont appelé mon attention et ont motivé la question avec laquelle j'ai ouvert le dialogue avec le jeune garçon. Ces signes indiquaient de la rage, de la mauvaise humeur, de la stupeur, enfin des affects mélangés, produits par le refus de ses copains.

Cela nous oblige à nous arrêter un moment sur les rapports entre affect et jouissance, puisque ces deux termes désignent deux manifestations différentes du réel du sujet. D'ailleurs, opérer cette différenciation pourra nous aider à mettre à leur place les rapports affects-agressivité pour ce cas. Luis était tellement agressif qu'on risque de confondre cette agressivité avec ses affects, mais ce n'est pas la même chose. Donc, trois termes requièrent des précisions dans le cas de Luis : jouissance-affects-agressivité.

Pour établir ces précisions dans le versant « affects », je vais reprendre, dans le paragraphe suivant, la proposition du Séminaire VI, *L'interprétation du désir*, qui a décidé mon choix du graphe comme instrument méthodologique (5.1.2.1). Elle dit que l'affect peut constituer une irruption du réel dans le symbolique. Pour le versant agressivité, l'exploration de quelques propositions pertinentes du texte de Lacan déjà mentionné, *L'agressivité en psychanalyse* et de cet autre qui le précède en tant que son fondement, *Le stade du miroir*, pourra certainement nous éclairer. Ces précisions seront faites dans la mesure où l'analyse du cas le demande. Dans leur ensemble, ces propositions auront, à ce stade de notre parcours, une autre résonance pour nous et elles nous mèneront au cœur de la jouissance.

12.4.1.1 La phrase initiale

Je rappelle cette phrase de Lacan qui a attiré mon attention sur les rapports de l'affect et du réel (VI, 172) : « Mais il arrive aussi que, au contraire, **l'affect** constitue à l'intérieur de ce **symbolique** une irruption de **réel**, cette fois très dérangeant ». La présence des termes « symbolique » et « réel », ne nous étonne pas dans la phrase, parce qu'ils rejoignent l'imaginaire, et les trois registres qui constituent la carte de citoyenneté propre aux analyses lacaniennes. Donc, la question qui se pose est sur ce troisième terme : Comment et pourquoi « l'affect » arrive-t-il dans ce chapitre du Séminaire ? Répondre à cette question implique de resituer le contexte de la phrase. Il nous placera au cœur de quatre questions formulées Lacan sur l'interprétation du désir. Leurs réponses nous mèneront, à leur tour, vers la fonction des affects dans l'interprétation. Et c'est par rapport à

cette fonction que nous comprendrons le sens de cette phrase et la manière dont elle va nous aider à éclaircir le cas de Luis.

12.4.1.2 Le cadre

Cette phrase se trouve dans la deuxième partie de la huitième leçon du Séminaire VI, celle du 14 janvier 1959. Cette leçon ouvre la deuxième partie du Séminaire dédiée au commentaire que Lacan fait d'un rêve analysé par Ella Sharp. Ce commentaire dans son ensemble établit les impasses de l'interprétation faite par l'analyste sur le terrain imaginaire et la réoriente vers le terrain symbolique en suivant, comme déjà je l'ai mentionné (5.1.2.1), une trace du réel du sujet. C'est ce qui m'a étonné dans cette réorientation que fait Lacan de l'interprétation du rêve. Le sens de ma boussole, dont le nord représentait le symbolique, s'est inversé. L'affect a été le nord suivi par Lacan pour mener l'interprétation du rêve sur le terrain symbolique. Dans les deux premières parties du chapitre, Lacan présente le cadre théorique initial de l'interprétation des rêves à partir duquel il fera le commentaire. Et c'est dans ce cadre que nous trouvons la phrase qui m'a surprise.

Dans la première partie de ce chapitre VIII (VI, 163-69), Lacan montre, sur la base des formulations freudiennes, comment tout rêve a le caractère d'un discours. Mais aussi comment, au moment de le raconter, il se divise nécessairement en deux niveaux, comme dans toute interlocution, représentés dans les deux étages du graphe, à savoir, énoncé et énonciation. Il faut dire que, comme pour le mot d'esprit, le sujet est poussé à raconter ses rêves spontanément à un Autre. Dans ce sens Lacan remarque :

1) En tant qu'il nous est donné comme un tout, le rêve est un énoncé et se situe au niveau de la chaîne inférieure du graphe.

2) Cet énoncé appartient au sujet même qui le raconte

3) Mais ce sujet se situe face à son énoncé, en tant qu'il lui pose une question : « qu'est-ce que ce que j'ai rêvé peut signifier ? » Ainsi, l'énoncé qu'il lui-même produit se présente comme une énigme.

4) Pour l'énonciation, située sur la ligne horizontale et discontinue du deuxième étage, Lacan explique (VI, 167-68) :

Quand il vous raconte son rêve, le sujet est déjà lui-même présent à l'intérieur de l'énoncé. Et c'est dans le discours où le sujet assume son rêve pour vous à qui il le raconte, que nous voyons se produire ces différentes accentuations qui expriment toujours le plus ou moins d'assomption par le sujet, de son récit. Il dit – *il me semble, il m'est apparu, que ceci s'est passé à ce moment-là. À ce moment-là, tout se passe comme si le sujet était en même temps tel autre, ou se transformait en tel autre.*

Ce que j'appelle les accents sont les divers modes d'énonciation selon lesquels le sujet assume plus ou moins le vécu de son rêve, cet évènement psychique.

Ces remarques ont pour nous la valeur d'une mise à jour des principes avec lesquels nous avons appris à analyser cet autre discours qui est celui du mot d'esprit. Ici, dans le cadre des rêves, Lacan ratifie la procédure analytique et topologique en déterminant les deux niveaux du discours, où sont situées les

places du sujet, de l'Autre et le petit autre. Dans la deuxième partie du chapitre VIII, pour encadrer l'interprétation des rêves, Lacan actualise son Séminaire antérieur au niveau de ce qui arrive aux deux parcours de la chaîne signifiante. Bien entendu, Lacan ne répète pas. Il donne une nouvelle perspective à ces termes, à partir du phénomène examiné. Ainsi, il nous dira qu'il s'agit de deux aspects de la chaîne signifiante. Le premier est celui de l'unité de son sens, la signification phrastique qu'il appelle ici, l'*holophrasisme*, l'autre face du signifiant, son aspect phonétique, il l'appelle l'*association libre*.

En ce qui concerne la thématique propre du chapitre, les rêves, dans cette seconde partie, Lacan fait le lien avec la première à travers une question. Si les énoncés de son propre rêve sont étranges au sujet qui les raconte, alors qui est le sujet du rêve ? Je le cite (V, 169) :

Au niveau de l'assomption de l'énoncé par le sujet, qui est en apparence le niveau plus élaboré, la règle interprétative posée par Freud implique que le *Je* se pose comme conscient. Cependant, nous ne dirons pas que l'énoncé est la production de ce *Je*, puisque l'énigme reste entière - **de qui est donc l'énoncé dont on parle au niveau de l'énonciation ?** Le sujet ne tranche pas, mais s'il dit *J'ai rêvé*, c'est avec une connotation et un accent propres, qui montrent bien que celui qui a rêvé se présente tout de même à lui comme problématique.

Qui est le sujet de l'énonciation contenu dans l'énoncé dont il s'agit ?

Lacan nous dit que, avant Aristote, ce sujet était « *dieu* ». On se souvient, dans l'antiquité, les dieux envoyaient des rêves aux mortels. Après Aristote, ce sujet était « *lui-même* du sujet ». Mais, après l'Interprétation des rêves, cet au-delà du sujet est « l'inconscient freudien ». Dans les trois cas, affirme Lacan, la question de cette altérité du sujet est permanente. Ensuite Lacan nous décrit cette altérité du sujet qui parle (V, 170) :

Le morcellement qui se produit au niveau de l'énonciation, en tant que celle-ci est assomption du rêve par le sujet, **se situe pour Freud sur le même plan, et est de la même nature, que la voie de l'interprétation du rêve**, à savoir, la décomposition signifiante maximale, l'épellement des éléments signifiants.

Cette épellement met en valeur les possibilités du rêve, qui n'apparaissent que pour autant que la chaîne signifiante est recoupée par toutes les autres chaînes qui peuvent s'entrecroiser, s'entremêler, avec elle, en chacun de ses éléments, en chacun des intervalles qu'elle laisse.

C'est la même définition que celle que nous avons trouvée dans *Subversion du sujet* (Ss, 279) : « L'inconscient, à partir de Freud, est une chaîne de signifiants qui quelque part (sur une autre scène, écrit-il) se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe ». J'insiste sur ce point parce que, par sa nature même, on l'oublie souvent. **Quand on parle d'inconscient, il s'agit essentiellement de ce qui arrive au niveau de la chaîne signifiante du sujet qui parle. Donc, au niveau de son énonciation, toujours fragmentée, et des éléments signifiants qui peuvent recouper la chaîne discursive.** Les cas de Marcelo et Mathias témoignent de ces recoupements, opérés au niveau de l'énonciation dans le deuxième étage. En suivant la logique signifiante, ce que nous avons trouvé, c'est le sujet du désir, en *d*. En principe, nous pouvons supposer, alors, que ce sujet du désir est celui qui

fait des rêves, des lapsus et des mots d'esprit. C'est lui, alors, le sujet du désir cette altérité de l'énonciation du sujet qui raconte son rêve ?

Jusqu'ici, tant cette seconde partie du chapitre huit, que notre recherche sur le sujet du désir, ont suivi la boussole signifiante. Mais deux éléments nous font douter de la réponse. D'abord, le mot « affects » duquel nous nous rapprochons dans cette seconde partie du chapitre. Et puis, notre propre parcours sur les deux cas, où justement, quelque chose de la ligne du graphe qui part de Delta, de la tendance, du réel, réussit à passer au point *d* et de là, vers le système de l'Autre en profitant du passage signifiant. Ainsi, une question s'impose : comment les signifiants du désir ont-ils à voir avec les affects ?

12.4.1.3 Vers les affects : quatre questions sur l'interprétation du désir

La suite de cette deuxième partie du chapitre huit (VI, 170-72) est constituée par une série de quatre questions posées à partir de ces fondements discursifs des rêves et référées toutes directement à l'interprétation. Je vais les isoler pour que nous ayons une vue d'ensemble de ce cadre où surgissent les affects. Les trois premières questions sont posées du point de vue de l'analyste, la dernière, du point de vue du sujet :

- 1) Quand l'interprétation approche-t-elle au plus près de ce que la doctrine freudienne appelle, chez le sujet, *inconscient* ?
- 2) Dans l'analyse, nous sommes sur la piste de quoi ? Que sommes-nous là pour rechercher en tant qu'analystes ?
- 3) Comment pouvons-nous le faire ? Que signifie que nous puissions le faire ? [Atteindre le but de l'interprétation].
- 4) Et le sujet, que veut-il ?

C'est dans la réponse à la dernière question que nous trouvons ce mot « affects » qui a retenu mon attention. Allons-nous donc à sa rencontre en suivant la logique de ces principes de l'interprétation en psychanalyse dégagés à travers ces quatre questions et leurs réponses. D'ailleurs, nous trouverons l'articulation de ce dispositif interprétatif dans le cadre méthodologique des quatre temps avec lequel nous analysons nos cas.

12.4.1.3.1 Première question : Quand l'interprétation approche-t-elle au plus près de ce que la doctrine freudienne appelle, chez le sujet, inconscient ?

Voici la réponse à cette question (VI, 170) :

Quand, dans le discours que nous tient le sujet, **nous faisons vaciller la signification actuelle pour en laisser se décrocher ce qui est intéressé de signifiant dans l'énonciation**. Ceci vaut pour le rêve d'une façon encore plus exemplaire que pour tout autre discours.

Pour les trois cas analysés, je dirai que j'ai réalisé cette interprétation lorsque j'ai isolé un mot dans le discours de chaque sujet. C'était purement une

question d'oreille. A ce moment-là, je suis à la place de l'Autre symbolique du sujet. Chez Mathias cette interprétation commence lorsque je perçois ce « penalty » qu'il répète dans son récit du match. Et elle se continue, tout d'abord, lorsque l'enfant la porte au niveau de l'énonciation en me demandant : « toi, tire le penalty ! ». Puis, quand je « prends » ce « penalty » et j'en fais l'équivalent de cet autre signifiant « zéro ». Et l'interprétation finit quand Mathias coupe le mot, uniquement dans sa ligne signifiante, en s'exclamant : « que pena, que pena ! ». Selon cette indication de Lacan ce « pena » est, alors, le signifiant « intéressé dans l'énonciation », celui qui approche l'inconscient.

Dans le cas de Marcelo, également, cette interprétation commence quand mon oreille isole son lapsus, ce signifiant « petite » prononcé à la place d'un autre. A la différence de Mathias, le point de départ de l'interprétation chez Marcelo fut un unique mot et non une répétition dans l'énoncé. Le sujet l'a placé d'un seul coup dans l'énonciation. Ainsi, elle commence quand je l'entends et elle finit quand j'introduis une demande à Marcelo avec ce mot qu'il a prononcé, isolé en tant que signifiant. Comme chez Mathias, cette interprétation initiale commence avec le temps de la demande et traverse vers le temps de l'écoute.

Dans les deux cas, à ce moment-là, on frôle l'inconscient en termes freudiens, c'est-à-dire, si j'ai bien compris, la proximité la plus importante de l'opération métonymique qui va s'effectuer à partir de ces deux signifiants que sont « pena » et « petite ». Dans nos termes méthodologiques, nous sommes à ce moment au niveau de ce « peu-de-sens » qui demande un sens. Maintenant la question est de savoir à quoi sert, dans le processus de l'interprétation, ce signifiant détaché de la trame du sens. C'est la raison de la deuxième question posée par Lacan.

12.4.1.3.2 Seconde question : « Dans l'analyse, nous sommes sur la piste de quoi ? Que sommes-nous là pour rechercher en tant qu'analystes ? »

La réponse à cette seconde question est claire. Ce signifiant décroché du discours va nous mettre sur : « la voie du désir du sujet ». Dans ce sens, nous pouvons reconnaître les mêmes fondements que Lacan avait déterminés dans le Séminaire V pour expliquer les rapports entre les désirs du sujet et le refoulé. Seuls ces désirs restés sans usage ont pu être symbolisés et demeurer dans le circuit inconscient. Ces désirs sont « supportés par la structure symbolique, laquelle les maintient à un certain niveau de circulation signifiante » (V, 92-93). C'est-à-dire la structure qui leur permet de circuler, dans le discours du sujet, entre le message et l'Autre, dans les énoncés, à travers les déchets métonymiques des signifiants refoulés ; et dans l'énonciation, à travers les ruptures signifiantes. C'est pour cela que le point d'approche vers l'inconscient est celui où un signifiant peut être détaché du discours au niveau de l'énonciation, lorsqu'il a pris un caractère essentiellement signifiant. Voyons comment Lacan actualise ce principe signifiant dans ce nouveau cadre de l'interprétation pour cerner ce qu'est le désir :

Dans l'analyse, nous sommes sur la piste de quoi ? qu'est-ce que nous sommes là, comme analystes pour chercher ? –sinon ce qui s'est passé

d'essentiel dans le sujet, qui maintient certains signifiants dans le refoulement. Eh bien, **cet inconscient gît précisément dans les points de rupture où le signifiant est intéressé. Et c'est aussi le signifiant qui va nous mettre sur la voie du désir du sujet.**

Si l'interprétation a ciblé l'inconscient dans les points de rupture où le signifiant est intéressé, nous sommes dans la voie du désir. Donc, c'est ce désir le but de la recherche. Comment l'identifier ? Lacan nous donne sa définition (V, 170-71) : « **Le désir est cet x du sujet qui est pris dans le réseau signifiant, dans les mailles du signifiant, qui est soumis au filtrage, au criblage du signifiant.** » La nature signifiante et énigmatique du désir, détermine ce que nous devons atteindre comme but dans l'interprétation. Je le remarque : « **Nous avons pour but de le révéler, restituer, restaurer dans son discours** ».

Notre tâche est, donc, celle de révéler, restituer, restaurer cet x du sujet exclu de son propre discours. Mais nous avons besoin de la réponse à la question numéro trois, comment le faire ? C'est-à-dire, quelle méthode devons-nous employer pour réussir ? Parce que, de toute façon, il ne s'agit pas de donner la réponse au sujet. C'est n'est pas la procédure psychanalytique. Voyons, donc, la réponse de Lacan à cette question par le « comment » de l'interprétation.

12.4.1.3.3 Troisième question : Comment pouvons-nous atteindre le but de l'interprétation ? « Que signifie que nous puissions le faire ? »

Cette réponse est plus large, parce qu'elle inclut le noyau, la racine de la situation. C'est-à-dire, la condition par laquelle l'être humain désire : le langage. Cette fois, je vais prendre la citation phrase par phrase, pour essayer de saisir sa signification (VI, 171) :

1) « Selon la doctrine, la pratique, l'expérience, freudienne, **la position du désir est d'être exclu**, énigmatique ». Il s'agit, donc, d'un x du sujet, d'un signifiant refoulé qui supporte un désir sans usage.

2) « Par rapport au sujet, il [le désir] est essentiellement lié à l'existence du signifiant refoulé comme tel, et sa restitution, sa restauration, passe par le retour de ces signifiants ». Nous l'avons vu au niveau du reste phonétique en « pena » à l'égard de « penalty », et au niveau du lapsus, « petite ». Et nous dirons, alors, que, dans chaque cas, par rapport au sujet, le désir était lié à l'existence du signifiant refoulé, celui qui résonnait en « pena » et celui auquel « petite » et « grande » faisaient allusion, le signifiant phallique du désir. Mais Lacan nous avertit que la tâche restauratrice est plus complexe étant donné ce qu'est le désir de point de vue de sa constitution :

3) **Mais ce n'est pas dire que la restitution de ces signifiants énonce purement et simplement le désir.**

4) Autre chose est ce qui s'articule dans ces signifiants refoulés, et qui est toujours une demande.

5) autre chose est le désir, pour autant que le désir est ce pour quoi le sujet se situe, du fait de l'existence du discours, par rapport à cette demande.

6) Il ne s'agit pas en effet de ce qu'il demande, mais de ce qu'il est, en fonction de cette demande.

7) Dans la mesure où sa demande est refoulée, masquée, l'être du sujet s'exprime de façon fermée dans le fantasme de son désir.

8) Cet être du sujet, il n'en serait pas question s'il n'y avait pas la demande, le discours. C'est fondamentalement le langage qui introduit la dimension de l'être pour le sujet, et en même temps la lui dérobe.

9) **La restitution du sens du fantasme**, qui est quelque chose d'imaginaire, s'inscrit sur le graphe entre ces deux lignes –entre l'énoncé de l'intention du sujet, d'une part, et, d'autre part, l'énonciation où le sujet lit son intention sous une forme profondément décomposée, morcelée, fragmentée, réfractée par la langue.

La dernière proposition nous donne la clé de la série. En après-coup, nous pouvons comprendre que si notre but dans l'interprétation est celui de restituer le x du sujet, ce processus implique aussi la restitution de son sens. Et cela ne peut se faire qu'au moyen du fantasme. Ainsi, le signifiant détaché du discours nous met sur la voie du désir, c'est-à-dire, sur la voie du fantasme. Et ceci est prouvé dans nos deux cas. Ce « penalty = 0 » nous a envoyé directement au fantasme, puisque immédiatement Mathias a crié : « il a raté le but ! ». Et, dans le cas de Marcelo, le lapsus nous donne justement le fantasme : « un type très grand qui en avait une très petite ».

Maintenant nous pouvons lire ces deux phrases, selon la dixième proposition de la question :

10) **Le fantasme, où le sujet suspend d'habitude son rapport à l'être**, est toujours énigmatique, plus que n'importe quoi d'autre.

Au début du Séminaire, Lacan nous avait dit que le fantasme était le point clé, décisif où devait de se produire l'interprétation du désir (VI, 54). Maintenant, dans cette proposition, il précise pourquoi. Le fantasme est quelque chose qui, comme le rêve, est énigmatique pour le sujet lui-même qui l'a prononcé. La raison est que, dans ce fantasme, le sujet « suspend d'habitude son rapport à l'être », à son propre être. Il y a une sorte de paralysie, alors, effet du refoulement. Dans le cas de Marcelo et son avion, c'est clair. Une fois que le mot d'esprit est passé, il a réussi à se désinhiber et à réaliser quelque chose de son être. Chez Mathias, on dirait qu'il s'agit de cette rigidité dans ses rapports avec les chaussures et sa petite sœur. Dans son cas aussi, le mot d'esprit a assoupli ces rapports.

Mais nous sommes là, au niveau signifiant, en α X ou $S(A)$, selon les graphes. C'est dire, au niveau du parcours vertical du passage d'un trait d'esprit, au niveau du pas-de sens. Et, au niveau du fantasme, ce que Lacan nous dit est qu'il s'agit de la restitution de son sens. Et cela se situe à un autre niveau, celui de la signification, en α' ou $s(A)$; celui du parcours de la double articulation du moi. Autrement dit, au niveau de ce processus qui est venu immédiatement après le pas-de-sens et qui dans nos cas a impliqué aussi la sanction de l'Autre. Dans le cas de Mathias, il s'agit de ce qui est arrivé au niveau de cette signification qui était « bizarre » et avec laquelle le processus finit. Et dans le cas de Marcelo, dans ces deux mouvements qui ont remanié la signification du paquet de friandises de la demande : d'abord, le refus inattendu d'un bonbon, et puis, son épilogue : « vous pouvez manger tout ce que je vous offre, **sauf un, celui-ci** ».

Allons-nous doucement pour ne pas confondre ni ces niveaux, ni ces processus, ni non plus leurs registres. Selon ce que nous avons dégagé dans

l'analyse de nos cas, donc, le détachement d'un signifiant nous a mis sur la voie du désir du sujet. C'est-à-dire sur la voie du fantasme, puisque, selon une prémisse de ce même Séminaire, le désir humain a cette propriété « d'être fixé, adapté, coapté, non pas à un objet mais à un fantasme » (VI, 30). C'est pour ceci que Lacan souligne dans cette même page que, dans le fantasme, il s'agit du sujet parlant. C'est pour cela que dans sa formule, ($\$ \rightarrow a$) le sujet est barré, nous dit-il. C'est paradoxal, parce qu'on penserait que s'il était barré est parce que ce sujet ne parle pas ; et c'est tout le contraire, il est barré parce qu'il s'agit du sujet parlant, celui qui tient le discours. Ainsi, nous pouvons comprendre dans la citation en question, cette seconde définition du désir qu'il nous donne. La première était dans le cadre de la question précédente : le désir est un x du sujet. Mais cette fois, je veux la reprendre en inversant l'ordre des propositions, pour mieux comprendre comment Lacan arrive à la conclusion :

8) Cet être du sujet, il n'en serait pas question s'il n'y avait pas la demande, le discours. **C'est fondamentalement le langage qui introduit la dimension de l'être pour le sujet, et en même temps la lui dérobe.**

7) Dans la mesure où sa demande est refoulée, masquée, **l'être du sujet s'exprime de façon fermée dans le fantasme de son désir.**

6) **Il ne s'agit pas en effet de ce qu'il demande, mais de ce qu'il est, en fonction de cette demande.**

5) autre chose est le désir, pour autant que le désir est ce pour quoi le sujet se situe, du fait de l'existence du discours, par rapport à cette demande.

4) Autre chose est ce qui s'articule dans ces signifiants refoulés, et qui est toujours une demande.

Donc, nous pouvons réunir les deux définitions du désir et leurs exigences respectives au niveau de l'interprétation :

Question 2 : Le désir dans le fantasme au niveau signifiant ou du sujet : Le désir est cet x du sujet qui est pris dans le réseau signifiant, dans les mailles du signifiant, qui est soumis au filtrage, au criblage du signifiant. » « Nous avons par but de le révéler, restituer, restaurer dans son discours ».

Question 3 : Le désir dans le fantasme au niveau de la signification ou constitution du moi : « autre chose est le désir, pour autant que le désir est ce pour quoi le sujet se situe, du fait de l'existence du discours, par rapport à cette demande. Autre chose est ce qui s'articule dans ces signifiants refoulés, et qui est toujours une demande ».

C'est pour cela que le fantasme implique que le sujet le formule à la troisième personne. Je rappelle la définition de fantasme (VI, 30) : un fantasme est « articulable dans ces termes de référence : il s'agit du sujet comme parlant, en tant qu'il se réfère à l'autre comme regard, en tant que rapport du sujet comme parlant à l'autre imaginaire ». Le sujet parle de ce *lui-même* Aristotélicienne, de son *inconscient*, à travers de cet autre imaginaire, comme Lacan nous expliquait plus haut au niveau du récit d'un rêve : *il me semble, il m'est apparu*, etc.

Ainsi, la restauration signifiante ne suffit pas. Comme tout pas-de-sens, il demande une deuxième restitution, celle du sens du fantasme. C'est une demande de sens qu'il y a dans le peu-de-sens qui nous est adressée. Si, comme explique Lacan, cette restitution est quelque chose d'imaginaire, c'est justement

parce qu'il s'agit de la resignification au niveau de l'objet $i(a)$ qui est reçu par le sujet en après-coup dans $s(A)$, au moment où le moi s'achève dans la métonymie de sa signification, comme les deux cas nous l'ont bien montré :

La restitution du sens du fantasme, qui est quelque chose d'imaginaire, s'inscrit sur le graphe entre ces deux lignes –**entre l'énoncé de l'intention du sujet**, d'une part, **et**, d'autre part, **l'énonciation où le sujet lit son intention sous une forme profondément décomposée, morcelée, fragmentée, réfractée par la langue**.

Il faut ne pas confondre ce remaniement imaginaire du fantasme après l'interprétation de la fin du processus avec la défense imaginaire du début ni avec la formulation du fantasme. Même si ce dernier implique l'autre comme regard (a), nous ne pouvons tomber dans ce piège. Ce qui nous intéresse est son versant symbolique ($\$$). C'est-à-dire, ce versant du sujet parlant que le miroir réel du semblable a rendu au sujet lors du processus défensif. Le versant imaginaire du fantasme peut être un leurre, si on tombe dans son piège. Mais sinon, il est, selon Lacan, le vecteur indispensable de l'interprétation. Comme il arrive dans le mot d'esprit, il nous indique que, ce dont il s'agit, est à côté, dans le versant du sujet.

Ces questions 2 et 3 anticipent ce que le processus va réussir, à partir du fantasme et en se servant de lui : le pas-de-sens et la sanction de l'Autre impliquant le nouement significatif. Mais ne perdons pas le fil de la séquence des quatre questions. L'isolement d'un signifiant intéressant l'énonciation du sujet a convoqué le fantasme. Et nous sommes là, au niveau de la ligne du désir, avant que le processus continue, en $(\$ \rightarrow a) \rightarrow d$. La formulation du fantasme est un pas en avant vers les buts interprétatifs et ceux du pas-de-sens. Mais quand le sujet vient d'énoncer son fantasme, il est de l'autre côté de la ligne en d , en tant que sujet du désir, parlant de son désir à travers ce fantasme, et à ce point, face à cet énoncé qu'il vient de prononcer $[(\$ \rightarrow a) \text{ ou } (S1 \rightarrow S2)]$ et qui est pour lui-même énigmatique, C'est là que Lacan pose la dernière question de la série. Dans les paragraphes traitant de cette quatrième question, nous trouvons, à la première ligne de la réponse, le mot que nous suivons, « affects ». Voyons.

12.4.1.3.4 Quatrième question : « Et le sujet, que veut-il ? »

Cette question est celle-là même à partir de laquelle nous avons situé le noyau de la demande, le début du dispositif analytique dans son ensemble : « Que veux-tu ? ». La réponse, étrange et opaque pour le sujet à ce moment-là, a commencé à montrer un bout par où la saisir, après le processus défensif. Ce bout est justement le fantasme. À mon avis, Lacan actualise la question par le désir, à ce niveau du processus, dans les termes requis par la nature de ce bout. Comme il s'agit d'une phrase énigmatique, donc, ces termes sont interprétatifs. Voici la question et la réponse :

Le fantasme, où le sujet suspend d'habitude son rapport à l'être, est toujours énigmatique, plus que n'importe quel autre.

Et le sujet, que veut-il ? – que nous l'interprétions.

Interpréter le désir, c'est restituer ceci auquel le sujet ne peut pas accéder à lui tout seul, à savoir **l'affect qui désigne son être, et qui se place au niveau du désir qui est le sien.**

Encore une surprise, on pourrait penser que ce qu'une interprétation pourrait être, au niveau du désir masqué dans le fantasme, serait quelque chose de nature linguistique. Mais non ! on trouve une chose complètement en dehors du discours, les affects. On peut parler d'eux, bien entendu, mais ils appartiennent au registre réel du sujet. Ainsi interpréter le fantasme, c'est, d'abord, restituer les affects. C'est, donc, la première des trois restitutions dont Lacan a parlé dans la séquence des quatre questions sur l'interprétation du désir. Selon ce que l'analyse des cas nous indique, nous aurions, donc, le rapport suivant entre les temps de notre cadre méthodologique et ces trois restitutions que le fantasme exige :

Peu-de-sens dans le fantasme : **restitution de l'affect** qui désigne l'être du sujet

Pas-de-sens : **restitution signifiante** de cet x du sujet

Constitution du moi et Sanction de l'Autre : **restitution du sens** du fantasme

En termes de langage, les affects sont aussi au niveau du réel, puisqu'ils ne signifient pas, ils « désignent », comme un signe peut le faire. Ils sont la marque, l'indice de l'être du sujet. Ce qu'ils désignent n'est pas le sujet. C'est n'est pas son nom qui est en jeu, c'est son être, en tant que réel, pas en tant que signification, pas en tant que son moi. C'est son altérité réelle.

Nous avons trouvé plusieurs affects dans la trajectoire des entretiens. Après la question par le désir dans moment *Che vuoi ?*, une angoisse, au niveau du moi du sujet a déclenché le processus défensif. C'est n'est pas facile de la localiser, puisqu'elle peut s'exprimer de différentes façons, selon le texte de Freud sur l'angoisse³³⁰. On peut la supposer dans la manière, un peu avide, dont Marcelo mangeait le paquet de friandises tandis qu'il me racontait le film. Et il est aussi possible que cette angoisse initiale fût présente dans les jeux solitaires et plutôt silencieux de Mathias. Puis nous avons trouvé la jalousie au niveau de *i(a)* dans les processus défensifs de l'enfant en tant que rivalité et concurrence entre les joueurs imaginaires. Dans le cas de Marcelo, nous trouvons l'admiration dans l'expression avec laquelle il se référait à ce « type très fort » qui était Zohan. Finalement, nous avons trouvé des affects justement à côté du fantasme, en *d*, et liés à ces S1 qui nous ont donné la clé pour le pas-de-sens. Nous l'avons indiqué dans le graphe avec les points d'exclamation. Dans le cas de Mathias, il s'agit de toute son excitation quand il s'exclame entre la peine et la joie : « Que pena !, qué pena ! ». Et dans le cas de Marcelo, toute la surprise et l'intensité de son emphase dans ce « comme ça ! Comme ça ! ».

Le problème est de définir les rapports de ces affects avec la restitution des affects dans le fantasme. Commençons par recueillir les données dont nous disposons. La jalousie est en rapport avec l'objet spéculaire du fantasme, *i(a)*, avant son homologation symbolique dans le fantasme en tant qu'objet petit *a*. Par contre, les derniers affects parvenus à l'entretien ne sont pas en rapport avec le fantasme en tant que couple signifiant, S1→S2. Ces affects son liés à ces S1 qui

³³⁰ FREUD, Sigmund. Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que « névrose d'angoisse ». In : *Œuvres complètes, Psychanalyse*. Vol. III (1894-1899), PUF, 1989, p 29-58.

ont pu être prononcés par la suite en s'appuyant sur l'expression fantasmatique. De l'angoisse, on peut dire, en suivant Lacan, qu'elle est plus proche du désir dans la mesure où elle est question du moi du sujet, dans la ligne verticale du graphe, celle qui est allée de d vers m ($d \rightarrow m$) après la question *Che vuoi* ?

Pour chercher des éclaircissements sur cette question des rapports des affects avec le fantasme, examinons, en seconde instance, la quatrième leçon du Séminaire, où Lacan a déterminé les principes de cette restitution des affects dans l'interprétation : une substitution. Dans la deuxième partie de ce chapitre quatre, Lacan reprend la troisième partie du texte de Freud, *L'inconscient* (1915) dans les termes suivants (VI, 66-68) :

Freud, en revanche, [par rapport au fait que un signifiant, *Vorstellungsrepräsentanz*, dans ses termes, pouvait être refoulé] articule de la façon la plus précise que tout ce qu'on peut connoter sous les termes qu'il réunit de **sensation, sentiment, affect**, ne saurait être dit inconscient, sinon par un relâchement, une négligence de l'expression. [...].

Quand on parle d'un affect inconscient, cela veut dire qu'il est perçu, mais méconnu. Méconnu dans quoi ? – dans ces attaches, mais il n'en est pas pour autant inconscient, car il est toujours perçu. Simplement, nous dit Freud, **il a été se rattacher à une autre représentation, elle non refoulée.**

[...]

[...] que lisons-nous dans Freud ? Nous y lisons que, l'affect, **le problème est de savoir ce qu'il devient pour autant qu'il est décroché de la représentation refoulée, et qu'il ne dépend plus que de la représentation substitutive à laquelle il trouve à s'attacher.** Au *décroché* correspond cette possibilité qui lui est propre, d'être annexé à une autre représentation, ce en quoi l'affect se présente dans l'expérience analytique comme quelque chose de problématique.

Selon ces fondements, nous pouvons dire, alors, que ces affects que nous avons trouvés dans nos cas après l'énonciation du fantasme et liés à un S1 ont dû être détachés de leurs signifiants respectifs refoulés. Nous avons situé ces *Vorstellungsrepräsentanz*, signifiants refoulés ou « représentants de la représentation » dans le circuit inconscient, dans la ligne discontinue rouge dans le graphe, avec un x . Il s'agit des représentants de la pulsion, des objets du discours tombés en β et puis homologués en β' au deuxième étage. Ainsi, ces affects ont dû s'attacher après, dans le discours même du sujet, aux autres signifiants qui permettent, par homophonie et homonymie, que ces objets refoulés puissent circuler dans le discours en tant que déchets métonymiques des refoulés. Tel est le cas de « penalty » et « grande ». Ce dernier n'a pas été prononcé, mais il était présent par l'absence marquée dans le lapsus. Je le restitue ici, pour rendre plus clair le processus. Et c'est vrai que tandis que les garçons prononçaient ces termes, il y avait une certaine émotion.

Cette émotion a augmenté lorsqu'ils ont énoncé leurs fantasmes : « il a raté le but » et « il en avait une très petite ». C'est la surprise chez Marcelo quand je lui pose une question avec le mot qu'il a utilisé, et la joyeuse déception chez Mathias quand j'ai raté le penalty. Mais on est au niveau du fantasme, donc, au niveau où la substitution signifiante est la plus énigmatique : penalty/but, dans le cas de Mathias ; grande/petite, dans le cas de Marcelo, c'est-à-dire, à l'endroit où le désir est le plus masqué dans le versant de l'objet, donc, où la substitution signifiante

semble la plus réussie. Ainsi, la restitution de l'affect semble très loin du signifiant refoulé. Pour résoudre cette impasse, retournons au chapitre VIII, parce que Lacan y souligne que ces affects non seulement désignent l'être du sujet, mais aussi, qu'ils se placent « au niveau du désir qui est le sien ». Donc, ces affects au niveau du fantasme impliquent une désaliénation du désir du sujet par rapport au désir de l'Autre. Et cela, malgré son masque ou peut-être, justement, grâce à ce masque, c'est ce qui importe.

Au début, la demande du sujet s'est aliénée au système de l'Autre à travers les signifiants de la narration du match de football et le récit du film, selon le cas. Ensuite, un premier détachement de ce discours s'est fait sentir quand j'ai accusé réception de ces coupures que les deux garçons ont faites dans leur propre chaîne signifiante à l'égard de ces discours courants : le lapsus de Marcelo et le découpage que Mathias a fait sur « penalty » avec « pena ». Ces éloignements du discours nous ont montré la voie du désir à travers la formulation des fantasmes. Leur peu-de-sens a demandé un sens, donc, une interprétation. C'est, donc, ce peu-de-sens, l'indice que la phrase prononcée est absolument indépendante du système de l'Autre, puisqu'elle l'interroge, elle est énigmatique pour le sujet-lui-même et son interlocuteur. C'est là, alors que nous pouvons comprendre que le désir du sujet s'est désaliéné du désir de l'Autre, de son discours. Ce désir se soutient tout seul dans son énigme, à l'issue de laquelle le sujet se retrouve, en tant qu'intervalle. Mais aussi ce désir se soutient dans l'affect qui accompagne son énonciation dans le fantasme et indique l'altérité de ce sujet, son être réel. Sur ce désir propre du sujet, Lacan précise (VI, 171) :

Je parle ici du désir précis qui intervient dans tel ou tel incident de la vie du sujet, du désir masochiste, du désir-suicide, du désir oblatif à l'occasion. Il s'agit que ceci, qui se produit sous une forme fermée au sujet, reprenne son sens par rapport au discours masqué qui est intéressé dans ce désir, reprenne son sens par rapport à l'être, confronte le sujet à l'être.

Ce sens véritable, c'est par exemple celui qui est défini par ce que j'appellerai les affects positionnels par rapport à l'être. Ce sont ce que nous appelons de ces termes essentiels, *amour, haine, ignorance* – mais il y en a bien d'autres encore, dont il nous faudra faire le tour et le catalogue.

C'est vrai que limiter l'examen des cas à ce qui est arrivé dans un seul entretien, ne permet pas de savoir s'il s'agit d'un de ces fantasmes « où le sujet suspend d'habitude son rapport à l'être ». Cependant ces fantasmes ont été énigmatiques pour l'Autre qui les entendait. Et dans le cas de Marcelo pour le sujet lui-même. D'ailleurs, en relisant ces formulations à la lumière de cette précision de Lacan sur le désir du sujet, on trouve quelque chose d'annihilant : « il a raté le but » et « il était un type très fort qui en avait une très petite ». Le ratage, la diminution parlent bien de ce désir masochiste, suicide, anéantissement. Les choses sont complexes à ce niveau. Je ne peux m'arrêter là-dessus, parce que cela ne fait pas partie de l'analyse des cas. Je vais souligner seulement ce qu'il m'intéresse de remarquer. Des émotions de caractère plutôt joyeux accompagnaient l'énonciation des phrases fantasmatiques dont le contenu n'avait pas le même caractère. Ce paradoxe ne peut se comprendre que si on a saisi le sens véritable de ces fantasmes anéantissants et énigmatiques. Ce qui viendra, rétroactivement à se constituer en s(A).

Il s'agit de l'être du sujet : « Dans la mesure où sa demande est refoulée, masquée, **l'être du sujet s'exprime de façon fermée dans le fantasme de son désir. Il ne s'agit pas en effet de ce qu'il demande, mais de ce qu'il est, en fonction de cette demande** ». J'entends que cette demande est celle que Lacan a reconstruite à travers le graphe mythique. Cette demande essentielle du sujet est ensuite refoulée, selon les lois signifiantes. Mais elle reste latente dans les deux circuits du système inconscient, celui des objets, le refoulement originel, (*unterdrückt*) ; et celui proprement dit, du sujet dans l'énonciation, (*verdrängt*). Si le désir humain se fixe, s'adapte et se coapte à un fantasme pour se masquer, en même temps, il se dénonce en tant que refoulé. Ainsi restituer le sens du fantasme est atteindre l'expression de l'être du sujet, qui s'est dérobé dans la demande d'un objet. Selon notre cadre méthodologique, ce sens du fantasme se trouve à la fin du processus. Les sentiments que nous avons trouvés à ce moment-là, ont été, dans les deux cas, la satisfaction, la joie, la confiance en soi, dans la décision prise, et un enthousiasme serein dans le but que le sujet s'est lui-même fixé. Le cas de Marcelo nous nous l'a montré, Il eut, par la suite, une certaine souplesse et tranquillité dans ses rapports avec les autres, tout comme pour Mathias.

Cependant, la question porte sur les affects au point le plus haut de l'excitation. Ils s'étaient exprimés au moment qui se situe après la formulation du fantasme, mais avant le pas-de-sens. C'est le moment où un signifiant s'est détaché du couple fantasmatique à travers une phrase sans sujet : « qué pena ! » et « comme ça ! » C'était plutôt de la joie qui se manifestait. Les deux garçons n'ocultaient pas leur joyeuse excitation, bien que chez Mathias il y eut de la peine aussi pour le but raté et pour ce sujet qui avait échoué, et bien que chez Marcelo cette joie se fut mélangée de bon gré à la surprise et la stupeur. La fonction des affects est donc vivifiante, par rapport au caractère suicidaire, sacrificiel du fantasme. Son registre est absolument réel. Ce qu'ils indiquent est l'existence d'un corps, celui du sujet, de ses tendances, de sa voix et de ses jouissances.

Il me semble que c'est le moment, alors, où l'affect est restitué au désir en tant que signifiant. C'est vrai qu'il ne s'agit pas du signifiant refoulé, (*x*, rouge dans le graphe), mais d'un signifiant sans sujet, parce que le sujet manquant, barré, est, donc, celui qui parle. C'est le sujet en tant qu'intervalle, le \$ du couple fantasmatique. Et l'affect indique cet être, le soutient dans son existence. On est justement au niveau du graphe mythique, où le sujet est en train de créer un mot d'esprit qui fera passer, au système de l'Autre, ce sujet élidé du discours et quelque chose de son être, la jouissance par elle-même satisfaisante, produite dans cet exercice signifiant.

En somme une variété d'affects accompagne du début à la fin tout le processus signifiant. Mais la clé de tout ce processus, certainement économique, est la restitution d'affects au représentant du \$, innommable, dans le discours, l'S1, sans sujet. Comme Lacan l'exprime (VI, 71), c'est le moment où « un signifiant est produit par son manque ». Dans nos cas, ces S1 sont « qué pena ! » et « comme ça ! ». Sans sujet, ces expressions, donc, produisent un sujet, bien entendu, en termes signifiants. Nous ne pouvons pas encore détacher les affects correspondant à ces expressions, il faut, dans l'écriture, le point d'exclamation, indice du réel, présent au moment de l'interlocution. Cette restitution de l'affect à

ces S1, demande leur interprétation dans le processus en tant que signifiants énigmatiques par leur indétermination. Comme les traduire ? Qu'est-ce que ces deux signifiants indiquent ? À quoi se réfèrent-ils, s'agit-il de quelque chose de l'ordre de l'innommable dans le discours ? Répondre à cette question est la tâche du sujet et de son Autre.

Dans le cas de Marcelo, cette interprétation a été faite par l'Autre quand je lui demande de choisir entre les trois mots qui se sont présentés logiquement dans le dialogue analytique. Dans le cas de Mathias, cette interprétation a été faite avec la phrase « Ah, oui, c'est très bizarre ! » avec laquelle, en tant qu'Autre, je sanctionne son mot d'esprit. Dans les deux cas, il s'agit aussi de phrases sans sujet défini: « dis-moi, Marcelo : grande, moyenne, petite ? » et « oui, c'est très bizarre ». Ainsi, l'interprétation du fantasme dans le versant signifiant peut être antérieure ou postérieure au pas-de-sens, comme dans ces deux cas. Mais en l'occurrence, la restitution des affects est un préalable obligatoire, c'est l'action d'accuser réception de ce S1 représentant de \$, auquel ces affects se sont attachés. Dans le premier cas, cette interprétation a donné lieu au pas-de-sens, quand le sujet a choisi « grande ». Dans le second cas, cette interprétation a sanctionné ce pas-de-sens à travers « dinosaure » par rapport à « coquillage ». On ne confond pas, alors, interprétation du fantasme dans le versant signifiant et le pas-de-sens. Il s'agit de deux procédures différentes, bien que complémentaires. L'interprétation est à charge de l'Autre. Le pas-de-sens est à charge du sujet.

Ainsi la restitution signifiante s'est effectuée dans les deux versants du fantasme. D'abord, au niveau de l'objet, à travers la première interprétation, celle qui a détaché un signifiant du discours. Le signifiant restitué a été le représentant représentatif du sujet, l'objet du désir, le phallus dans nos deux cas. Il est situé en tant que x dans le circuit inconscient inférieur. Ses restes métonymiques nous ont mis sur la voie du fantasme. Dans le versant du sujet ou du refoulé proprement dit, situé dans le circuit inconscient supérieur ou de l'énonciation inconsciente, la restitution s'est faite en trois temps ; le premier, quand un S1, tiré du fantasme lui-même, a réussi à se positionner comme représentant du \$; le deuxième correspond à l'interprétation de ce S1, en termes d'une détermination métonymique, étant donné son indétermination signifiante et le caractère innommable de ce qu'il représente, c'est-à-dire, dans un jeu signifiant où, au moins, deux autres signifiants doivent entrer en jeu ; et le troisième temps arrive lorsque le sujet, en faisant partie de cet exercice signifiant, fait passer vers le système de l'Autre, en X ou S($\bar{A}$), un signifiant nouveau qui peut représenter métonymiquement S1 et sa représentation \$. Une fois déterminé ce qui concerne la restitution signifiante du fantasme, dans les deux versants de l'objet et du sujet barré, examinons, alors, ce qui concerne l'économie de ses affects.

Il y a un avant et un après de ce passage du mot d'esprit. Dans l'épisode exalté d'avant, comme nous le montrent nos cas, affect et jouissance se confondent. Dans l'épisode d'après le pas-de-sens, lorsque l'exercice signifiant est réalisé par le sujet, il est évident qu'une jouissance se dégage de l'affect. Il s'agit du plaisir par lui-même satisfaisant, que nous avons représenté avec la ligne rose et parallèle à la chaîne signifiante dans les graphes correspondants des deux cas. Nous trouvons une fois de plus les affects, comme je les ai décrits plus haut, à la

fin du processus dans le nouement significatif, après le parcours signifiant, le caractère satisfaisant de la jouissance les a, alors, imprégnés de quelque façon. Ainsi, nous pouvons conclure que, dans le processus analytique, du moins dans nos cas, si les affects ont une place privilégiée en ce qui concerne l'interprétation du fantasme, c'est la jouissance qui a cette place privilégiée par rapport au pas-de-sens.

Lacan nous dit que les affects sont essentiellement trois, amour, haine et ignorance. Mais, qu'il faut en faire l'inventaire. J'ai voulu jeter un coup d'œil sur ces inventaires qu'ont fait Aristote, Descartes et Spinoza, ce dernier mentionné par Lacan au début du Séminaire VI. Le lecteur trouvera cet inventaire comme annexe (D3). Ces auteurs, Lacan inclus, parlent d'affects ou de passions. Les deux termes sont synonymes. Cet inventaire nous aidera, d'abord, à nous orienter dans la nouvelle perspective que la psychanalyse donne à sa conception et sa fonction dans la vie humaine, puis à comprendre ces rapports essentiels pour nous entre la jouissance et les affects, et plus spécifiquement, il nous guidera dans cette distinction que nous voulons faire entre affects, jouissance et agressivité, ainsi que l'exige le cas de Luis.

Nous avons trouvé la jouissance à partir des affects. Le paragraphe suivant va nous permettre d'en apprécier en détail les rapports.

12.4.1.4 Depuis les affects vers la jouissance : le facteur quantitatif

Déjà nous avons introduit quelques éléments de la reprise que Lacan fait dans le chapitre IV du Séminaire VI, des formulations freudiennes sur les affects. Je vais finir ici la citation complète parce que, comme Lacan le souligne à la fin de cette reprise, il s'agit d'un préambule nécessaire à la manière dont il va poser les questions sur l'interprétation des rêves. Mais comme nous l'avons vu déjà, cela implique un préambule pour les questions de l'interprétation du désir en général.

Le début de la citation disait qu'un affect peut se décrocher de sa représentation originelle. Dans ce cas, elle reste refoulée et l'affect peut s'annexer à une autre représentation. C'est quelque chose, ajoute Lacan, de problématique dans l'expérience analytique. La suite de la citation montre cette problématique dans l'hystérie et de là, l'auteur enchaîne sur les autres fondements, parmi lesquels nous trouverons le rapport entre les affects et la jouissance. Voici (VI, 68):

On le voit par exemple dans le vécu d'une hystérique. C'est de là que part l'analyse, c'est de là que part Freud quand il commence à articuler les vérités analytiques. On voit un affect surgir dans le texte ordinaire, compréhensible, communicable, du vécu de tous les jours d'une hystérique, et **cet affect** qui est là – et qui a d'ailleurs l'air de tenir avec l'ensemble du texte, sauf pour un regard un petit peu plus exigeant – **est pourtant la transformation de quelque chose d'autre.**

Ce quelque chose d'autre vaut que nous nous y arrêtions, car ce n'est pas un autre affect qui serait lui, dans l'inconscient. Cela Freud le dénie absolument. Il n'y a absolument rien de semblable. Il n'y a absolument rien qui, à ce moment-là, soit réellement dans l'inconscient. **Ce qui se transforme, c'est le facteur**

purement quantitatif de la pulsion. Le quelque chose d'autre, c'est le facteur quantitatif sous une forme transformée.

Ce facteur quantitatif, nous en avons déjà parlé³³¹. Il s'agit de la jouissance. Il peut se transformer en affect. Autrement dit, le facteur quantitatif de la pulsion peut se transformer en affect et s'insérer dans le discours du sujet en s'attachant à un autre signifiant que celui qui l'avait suscité au début. Cela confirme notre analyse antérieure de ce moment où, à l'inverse de cette transformation, puisqu'il s'agit du traitement psychanalytique, le pas-de-sens permet dégager la jouissance des autres affects restitués au signifiant refoulé à travers le S1. Ainsi notre angle d'approche dans cette recherche, la jouissance, nous oblige à citer la suite de la citation précédente. Dans chacun de ses séminaires, Lacan établit une relation entre le sujet du séminaire et la jouissance. Dans le séminaire V, les vecteurs de la relation entre les formations de l'inconscient et la jouissance, sont : le mot d'esprit, le graphe mythique et la comédie. Dans le Sixième Séminaire la relation avec la jouissance est établie à travers les affects. Ces bases et ces principes seront les prémisses de ce qui sera la suite de cette élaboration, avec la jouissance sadienne, dans le Séminaire VII, et la jouissance mystique, dans le Séminaire XX. Poursuivons alors cette citation introductive (VI, 68) :

Toute la question est alors de savoir comment ces transformations dans l'affect sont possibles, à savoir, par exemple, comment un affect qui est dans la profondeur, un affect dont il est concevable qu'il soit dans le texte inconscient restitué comme étant tel ou tel, se présente sous une autre forme dans le contexte préconscient.

Que Freud nous dit-il ? Premier texte – *Toute la différence provient de ce que, dans l'inconscient, les **Vorstellungen** sont des investissements dans le fond de traces de souvenirs, tandis que les affects correspondent à des procès de décharge dont les manifestations dernières sont perçues comme sensations.* Telle est la règle de la formation des affects.

Il me semble que nous avons trouvé dans cette règle de « la formation des affects » la clé qui nous permet comprendre le rapport et le décalage entre les affects et la jouissance. Ce facteur quantitatif est, dans l'inconscient, « **des investissements signifiants** dans le fond de traces de souvenirs », en d'autres mots, **restes mnésiques auditifs**. Maintenant nous comprenons pourquoi la jouissance se présente à nous intimement liée à l'aspect réel, phonématique, du signifiant, et ce, pas seulement dans des processus pathologiques comme les hallucinations auditives dans les psychoses déclenchées. Les rêves sont formés justement sur la base de ce type de restes de mots entendus pendant la journée. Freud les trouve dans chacune de ses interprétations de rêves. Lacan nous a appris à les reconnaître en tant que restes métonymiques dans les analyses de nos cas.

12.4.1.5 La lalangue ou « l'ombre heureuse »

C'est cette jouissance, donc, celle que nous reconnaissons comme fondement du graphe mythique, celle qui est produite dans le premier exercice

³³¹ Le lecteur pourra trouver les références de Freud sur cette transformation de l'affect dans l'hystérie, par exemple, dans « Le refoulement », *op. cit.*, p. 59-63.

signifiant de l'enfant. Le joyeux balbutiement des enfants dans leurs berceaux ne laisse aucun doute sur la véracité de cette hypothèse. Ce qu'ils veulent reproduire, saisir, ce sont les paroles de l'Autre, quelque chose d'impossible à un âge tellement précoce. Nous avons déjà cité Garcia Marquez et Fernando de Rojas pour montrer comment la littérature a témoigné de ce désir fervent de reproduire ce plaisir par lui-même satisfaisant. Le jeune Jose Arcadio voulait que Pilar Ternero lui dise et le redise ces mots qui avaient éveillé son adolescence. Mais, c'est impossible à n'importe quel âge, l'objet est irrémédiablement perdu. Il s'agit de l'identité de perception du principe de plaisir jamais réussi. C'est pour cela que le plaisir est par lui-même satisfaisant. Dans *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*, Freud écrivait que le but du principe de plaisir était justement cette identité de perception.

Ainsi la reproduction réussie par l'enfant n'est qu'un reste du mot entendu auquel il a ajouté quelque chose de sa propre invention. Dans la leçon du 17 janvier 1996 de son Séminaire *La fuite du sens*, Jacques-Alain Miller cite un bel exemple de cette jouissance. Il s'agit d'un souvenir d'enfance de Michel Leiris, à cette occasion, à la place de « heureusement », il avait prononcé « uresment »³³². Comme la Colette, enfant, il renonce à la jouissance du mot en faveur du système de l'Autre. Ils ne refoulent pas mais placent ces moments dans un jardin secret.

Cette jouissance est, alors, le fondement de ce que Lacan appellera 13 Séminaires après, la *lalangue*. Elle est ce « plaisir par lui-même satisfaisant » que chaque mot d'esprit peut reproduire. Maintenant nous pouvons comprendre l'expression « ombre heureuse » qu'il utilisait dans sa description du travail du mot d'esprit. C'est le même terme « ombre » que Freud utilisait pour se référer aux rapports des sujets aux mots dans les psychoses : ils ne rattrapent que les ombres des mots de l'Autre. Dans un cas, comme dans l'autre, il s'agit des fondements de l'inconscient. C'est la base de la création de néologismes, la langue fondamentale de Schreber. Je rappelle la citation de Lacan sur le mot d'esprit (V, 96) :

Toute une partie du désir continue de circuler sous la forme de déchets du signifiant dans l'inconscient. Dans le cas du trait d'esprit, par une sorte de forçage, il passe l'**ombre heureuse**, le reflet de la satisfaction ancienne. Succès étonnant, et purement véhiculé par le signifiant. Disons que quelque chose se passe qui a pour effet, très exactement, de reproduire le plaisir premier de la demande satisfaite [graphe mythique], en même temps qu'elle accède à une nouveauté originale. Voilà ce que le trait d'esprit, de par son essence, réalise.

C'est pour cela que quand Lacan nous parle, dans le Séminaire XXIV, d'une interprétation qui touche la jouissance, il nous renvoie à la procédure du mot d'esprit. C'est elle, en tant que soutenue par une équivoque ou une jouissance, celle qui peut toucher vraiment l'inconscient dans son sens propre, en tant que « investissements signifiants, de restes mnésiques auditifs, dans le fond de traces de souvenirs ». Nos cas ont témoigné de cette efficacité. Il s'agit, selon notre hypothèse, du traitement de la jouissance à travers la jouissance elle-même. Au début elle dérange dans la recherche de ce signifiant entendu et perdu, mais paradoxalement instauré dans le surmoi. Après le parcours psychanalytique, cet ombre heureux a pu être atteinte à travers ces autres mots qui en tant que

³³² Leiris, Michel. *La règle du jeu*. Paris, Gallimard, nrf, 2003, p. 3-6.

nouveautés, ont pu surprendre l'Autre réel et passer au système signifiant de deux interlocuteurs. Dans nos cas, « dinosaure » et « grande ». Nous verrons quel sera ce mot dans le cas de Luis.

Ainsi, comme le soulignait Lacan, la *lalangue* (équivoque et jouissance) est la base de la formation des langues. C'est un fait, avéré par ce plaisir, l'apprentissage d'une langue le reproduit dans les tentatives de prononcer les mots de la nouvelle langue qui font inévitablement exploser le rire de l'Autre, l'interlocuteur dont c'est la langue maternelle. N'oublions pas qu'une procédure semblable a fait passer le *familier* d'Henri Heine à notre système signifiant où il a pris, en après-coup, la signification que nous lui donnons aujourd'hui. Maintenant nous comprenons le « ou » que Lacan mettait entre « équivoque » et « jouissance » dans le Séminaire XXIV, quand il disait que le mot d'esprit était soutenu d'une jouissance **ou** d'une équivoque. Il s'agit de cet investissement des restes phonétiques. C'est la raison de mon choix de l'épigraphe de ce cas, où nous le verrons opérer de façon plus directe que dans les deux autres. Il me semble que nous aurions pu répondre à la troisième question impossible de l'empereur Tibère. C'est la *lalangue*, le chant des sirènes, qui a permis à Ulysse de poursuivre son chemin, sans succomber à leur charme³³³.

12.4.1.6 Les deux formes du facteur quantitatif : stase et décharge

Si ce plaisir par lui-même satisfaisant se situe au niveau du pas-de-sens, selon le graphe mythique et le processus du mot d'esprit, alors, ce pas-de-sens est dans l'inconscient, par contre, les affects sont la présence de ce facteur quantitatif dans le préconscient. Et c'est à cet endroit qu'ils acquièrent le caractère de décharge. Ils sont la plus proches de la motilité, voire du passage à l'acte. Mais cette position dans le préconscient implique qu'ils sont aussi proches du système inconscient. C'est à ce niveau et dans ce voisinage que nous l'avons trouvé lors de son attachement au S1 pour chaque cas. De quelque façon cette ruse du langage qui a fait apparaître un sujet (\$) par son absence (« qué pena » et « comme ça »), a trompé l'Autre et la restitution des affects a été réussie. L'état préconscient de ces affects les rend, donc, très proches du facteur quantitatif inconscient. C'est pour cela que nous le voyons disparaître au moment du pas-de-sens dans nos cas pour faire place à la jouissance. On dirait qu'ils reprennent leur forme primitive, en tant que pur facteur quantitatif. Cela doit être clair, puisqu'au début de cette thèse, je cherchais la différence entre la jouissance sensorielle et la jouissance de décharge.

Sur la base de ces propositions, je comprends que le facteur quantitatif, en tant qu'inconscient, n'exige pas de décharge pour se satisfaire, il est par lui-même satisfaisant. Par contre, quand ce facteur quantitatif s'est détaché de la représentation réelle correspondante, il cherche à se décharger transformé en affect : **« les affects correspondent à des procès de décharge dont les manifestations dernières sont perçues comme sensations »**. Transformée en

³³³ Cf. Le chapitre 3 de mon mémoire de Master 2, « La jouissance », notamment le paragraphe 3.2, « Les deux bateaux » (*op.cit.*, p. 78-100). Je cite dans ces pages les références postérieures de Lacan sur les sirènes, je crois qu'elles peuvent appuyer ma conjecture.

toute sorte d'affects, cette quantité est comme une âme en peine à la recherche de l'identité de perception irrémédiablement perdue. C'est cela qui pousse l'affect à la décharge. Mais ce facteur quantitatif détaché ne trouvera la paix qu'en empruntant les chemins du peu-de-sens et du pas-de-sens, justement à travers des affects. Nos cas nous ont montré de l'angoisse et de la jalousie dans le parcours du premier étage du graphe. Plus exaltés et francs que la jalousie et l'admiration ont été ces affects qui se sont manifestés dans les processus plus proches de la rencontre signifiante dans le deuxième étage. Il s'agit d'une rencontre impossible, bien entendu, qui explique ces rapports essentiellement disjoints entre le désir et la jouissance. Ces rapports, ne l'oublions pas, trouvent un moment d'actualisation important dans la phase phallique. Mais c'est ce désir de retrouver la perception perdue, ce qui met à jour notamment le désir phallique. La dernière partie de la reprise de Lacan de ces principes freudiens explique cette différence entre les deux états différents de ce quantum ou jouissance (VI, 69) :

Comme je vous l'ai dit, **l'affect renvoie au facteur quantitatif**. Freud entend par là qu'il n'est pas seulement muable, mobile, mais qu'il est soumis à la variable que constitue ce facteur. Cela il l'articule précisément en disant que le sort de l'affect peut être triple –

[1] *L'affect reste, subsiste en totalité ou en partie tel qu'il est,*

[2] *ou bien il subit une métamorphose en une quantité d'affects qualitativement autres, avant tout en angoisse* – c'est ce qu'il écrit en 1915, et on voit s'amorcer ici une position que *Inhibition, symptôme, angoisse* articulera en 1926 dans la seconde topique –

[3] *ou bien il est supprimé, c'est-à-dire que son développement est entravé.*

*La différence, écrit Freud, entre ce qu'il en est de l'affect et ce qu'il en est du Vorstellungrepräsentanz, c'est que la représentation après le refoulement reste comme formation **réelle** dans le système ICS, tandis qu'à l'affect **inconscient** ne répond qu'une **possibilité annexe** qui n'avait nulle nécessité à s'épanouir.*

12.4.1.7 L'angoisse, signe du désir et signal du réel

Pour en finir avec ce qui correspond à ces fondements de la jouissance, je voudrais faire référence à deux remarques de Lacan sur les affects dans le Séminaire X, titré, justement, *L'angoisse*. La première est une ratification de ces principes (X, 23) :

Ce que j'ai dit de l'affect, c'est qu'il n'est pas refoulé. Cela, Freud le dit comme moi. Il est désarrimé, il s'en va à la dérive. On le retrouve déplacé, fou, inversé, métabolisé, mais il n'est pas refoulé. Ce qui est refoulé sont les signifiants qui l'amarrent.

Et déjà c'est clair et inoubliable pour nous que le statut de ces signifiants refoulés est réel, c'est-à-dire, parce qu'ils sont situés dans les deux circuits inconscients du deuxième étage. D'abord, celui des objets du désir, en tant que points de fixation, en tant que x . C'est le circuit : $S(\bar{A}) \rightarrow (\$ \langle \rangle D) \rightarrow d \rightarrow (\$ \langle \rangle a) \rightarrow S(\bar{A})$. Et puis, nous avons le circuit du sujet barré, dans le trajet de retour

supérieur, $(\$ \leftrightarrow D) \rightarrow S(A)$. Dans ce dernier cas, il s'agit du refoulé au sens propre, de ce représentant du sujet barré, réussi à partir de $S1$, en tant que signifiant sans sujet. Dans ce sens, on comprend un peu mieux que l'angoisse, en tant qu'affect, ait été, au début du chemin signifiant des entretiens, « signe du désir », comme l'exprime Lacan dans ce Séminaire. En termes du graphe mythique, nous dirons que cette angoisse a été, alors, un signe du sujet du désir, mais aussi de son être. On comprend aussi, que cette angoisse a été un « signal du réel » que le sujet tentait d'atteindre. A ce propos justement, je voudrais faire une deuxième remarque, parce qu'elle se réfère au rapport entre le facteur quantitatif et la décharge.

En effet, à la fin du chapitre XII de ce dixième Séminaire, titré « L'angoisse, signal du réel » (X, 194-198), Lacan reprend les formulations initiales de Freud sur l'angoisse dans le texte que j'ai déjà référencé sur les névroses d'angoisse (X, 1997-98). Quand se produit une interruption de l'orgasme sexuel, apparaît l'angoisse. Du même, ajoute Lacan, parfois, quand on demande à un sujet de réaliser une tâche éloignée de tout propos sexuel, un examen par exemple, à l'achèvement de la tâche, peut se produire un orgasme, c'est-à-dire au moment culminant de son angoisse. Ainsi, ces deux manifestations du facteur quantitatif, orgasme et jouissance, peuvent s'échanger, comme les affects et la jouissance, selon nos deux cas.

12.4.1.8 Les paliers du traitement de la jouissance

Cependant, ne nous trompons pas. Il ne s'agit pas que pour éviter l'angoisse on fasse la promotion des relations sexuelles. Ici, la proposition du Séminaire XIX que déjà nous avons mentionné dans plusieurs occasions (XIX, 31), acquiert toute sa valeur: « La jouissance sexuelle ouvre pour l'être parlant la porte de la jouissance ». Et un peu plus loin, il insiste (XIX, 46) : « la jouissance sexuelle est le pivot de toute jouissance ». Ce que le sujet cherche est au-delà de la décharge qu'il peut obtenir, qu'il soit ou non question d'amour. Je ne peux pas m'arrêter sur ces questions si complexes, je les indique seulement au même titre introductoire que toute cette thèse à l'égard de l'enseignement de Lacan en général et de la jouissance en particulier. A ce sujet, je ne peux que renvoyer le lecteur une fois de plus à mon élaboration sur cette thématique dans mon mémoire de Master 2. En m'appuyant sur l'histoire de Jose Arcadio que Garcia Marquez nous raconte, je montre dans le chapitre 3 comment cette introduction à la jouissance se fait, effectivement, à travers la jouissance sexuelle.

Dans l'épisode que je commente nous voyons le jeune homme, à la fin de son orgasme, prononcer des mots qui appartiennent à une langue perdue, lointaine, nous dirons à sa *lalangue*. Cette introduction ne se fait pas, sans le concours des objets petit *a* du fantasme, dans son statut aussi réel. C'est dans ce même ordre d'idées que nous comprenons, maintenant la fonction de palier de ces manifestations qui, dans une première instance, faisaient obstacle. Aux manifestations de la jouissance phallique des deux garçons, nous devons ajouter aussi la jouissance dévoratrice de Marcelo. Ainsi, la jouissance sexuelle a le rôle principal, mais d'autres jouissances aussi ont un rôle à jouer. Il faut seulement

avoir le soin de ne pas les traiter comme obstacles, mais comme paliers pour atteindre ce qui était en jeu, le désir du sujet et sa jouissance authentique.

Finalement, dans ce même ordre d'idées, il me semble que nous pouvons lire aussi, l'avertissement de Lacan sur le travail du mot d'esprit. Il n'est peut-être pas très osé de ma part, d'affirmer que, justement, ces observations ont été le guide de Lacan pour ses élaborations postérieures sur les rapports entre la jouissance et la jouissance sexuelle. Ce qui validerait une fois de plus son renvoi dans l'après-coup du Séminaire XXIV vers le V. Il s'agit du *Witz* tendancieux ou naïf, selon les termes freudiens, dans les deux cas, ce qui importe est le pas-de-sens. Voyons comment opèrent ces paliers dans les deux cas. Je commence par le *Witz* où la tendance est au premier plan (V, 112) :

Le même jeu est également ébauché dans les histoires autrement tendancieuses, de type grivois ou sexuel. En fait, il ne s'agit pas de détourner ce qu'il y a en vous de résistances ou de répugnance, que de commencer au contraire à le mettre en action. Bien loin d'éteindre ce qui en vous peut faire objection, si une bonne histoire va être grivoise, quelque chose déjà dans son début vous indiquera que nous allons être sur ce terrain. Vous vous préparez alors, soit à consentir, soit à résister, mais assurément quelque chose en vous se pose sur le plan duel. C'est ainsi que ici, vous vous laissez prendre au côté prestige et parade qu'annoncent le registre et l'ordre de l'histoire.

Bien entendu, ce qui survient d'inattendu à la fin se place toujours sur le plan du langage.

Si dans les *Witz* naïfs il n'y a pas de tendance qui captive l'Autre pour lui donner ensuite la surprise du mot d'esprit, Lacan se demande où pourrait être, donc, ce palier nécessaire pour donner le coup final. Pour répondre, il prend deux exemples du livre de Freud sur le *Witz*. Il s'agit de deux cas de mot d'esprit d'enfants. Si dans le premier, la naïveté était dans l'histoire même, dans le deuxième nous trouvons en fait une formation de la *lalangue* d'une petite fille allemande avec tout le charme de son âge. Et voici la réponse de Lacan (V, 126) :

Encore que la référence à l'enfant ne soit pas hors de saison, l'essentiel n'est pas là, mais dans **un trait** dont nous ne dirons pas que c'est celui de l'ignorance, mais que Freud définit très spécialement, et dont il souligne **le caractère facilement supplétif dans le mécanisme du mot d'esprit**. Ce qui nous plaît là-dedans, dit Freud, et qui joue précisément le même rôle que ce que j'ai appelé tout à l'heure fascination ou captivation métonymique, c'est **ce que nous sentons qu'il n'y a pas du tout d'inhibition chez celui qui parle. C'est cette absence d'inhibition qui nous permet de faire passer chez l'Autre à qui nous le racontons, et qui est déjà lui-même fasciné par cette absence d'inhibition, l'essentiel du mot d'esprit, à savoir cet au-delà qu'il évoque.**

Ici, chez l'enfant, dans le cas que nous venons d'évoquer, **l'essentiel ne consiste pas dans la drôlerie, mais dans l'évocation de ce temps d'enfance où le rapport au langage est si proche qu'il nous évoque par-là directement le rapport du langage au désir qui constitue la satisfaction propre du mot d'esprit.**

De la même façon, nous dirons que, alors, dans le cas de Luis ce qui fascinait était son agressivité. Cependant, ce qui importait le plus pour le petit garçon était au-delà, près des mots. Mais non de ces mots que le discours courant pouvait lui offrir, mais de ceux qui l'avaient captivé dans les moments de lecture littéraire. C'est cela qui explique que le jour de sa rage et sa déception face au

refus de ses copains de jeu, il ait choisi la bibliothèque pour se réfugier. Maintenant nous pouvons comprendre que son bouleversement silencieux ne faisait que chercher cet au-delà que la littérature lui avait ouvert à travers le traitement particulier qu'elle fait des mots.

12.4.2 UN PRÉALABLE : LE TRANSFERT

Étant donné la brièveté de l'entretien de Luis, je suppose que son efficacité résulta non seulement des mots dits pendant la conversation, mais aussi du système de l'Autre qui nous était commun. Les 4 ou 5 séances de lectures littéraires à voix haute avaient très certainement établi le transfert nécessaire pour que l'entretien, si bref fut-il, ait permis le traitement de la jouissance qui dérangeait l'enfant. Parce que, je le rappelle, avant l'entretien, je n'avais jamais parlé avec lui, en dehors des échanges pédagogiques que ces lectures pouvaient offrir avec les enfants du groupe.

J'entends ici le transfert dans le premier sens que Lacan nous a appris dans le Séminaire I. Il s'agit du chapitre XIX, dont le titre a déjà pour nous une résonance particulière, en termes du graphe du désir : « La fonction créatrice de la parole ». Nous reconnaitrons, dans cette définition du transfert, le désir dans le sens porté par le mot d'esprit, à partir du graphe mythique et de sa jouissance. De même, nous reconnaitrons dans la dynamique transférentielle le caractère symbolique de la transmission et reconnaissance du désir, c'est-à-dire, son essence métonymique, et finalement, encore pour ne pas l'oublier, le statut réel des signifiants en jeu. Voici la citation³³⁴ :

À quel moment apparaît dans l'œuvre de Freud le mot *Übertragung*, transfert ? [...]. C'est dans la septième partie, *Psychologie des processus du rêve*, de la *Traumdeutung*.

[...]

Freud nous montre comment **la parole, à savoir la transmission du désir**, peut se faire reconnaître à travers n'importe quoi, pourvu que ce n'importe-quoi soit organisé en système symbolique [métonymique].

[...]

Qu'est-ce que nous dit Freud dans sa première définition de l'*Übertragung* ? Il nous parle des *Tagesrestes*, des restes diurnes, qui sont, dit-il, désinvestis du point de vue du désir. Ce sont dans le rêve des formes errantes qui, pour le sujet, sont devenues de moindre importance – et se sont vidées de leurs sens. C'est donc un matériel signifiant. **Le matériel signifiant, qu'il soit phonématique, hiéroglyphique, etc., est constitué de formes qui sont déchues de leurs sens propre et reprises dans une organisation nouvelle à travers laquelle un sens autre trouve à s'exprimer. C'est exactement cela que Freud appelle *Übertragung*.**

Le désir inconscient, c'est-à-dire impossible à exprimer, trouve le moyen de s'exprimer tout de même par l'alphabet, la phonématique des restes du jour, eux-mêmes désinvestis du désir. C'est donc un phénomène de langage comme tel. C'est à cela que Freud donne, la première fois qu'il l'emploie, le nom d'*Übertragung*.

Ainsi, le fait que la lecture littéraire ait été effectuée à haute voix a toute son importance. C'est à travers les paroles prononcées que le transfert a été fait.

³³⁴ Séminaire I, *op. cit.* p. 372-73.

Donc, nous devons les examiner pour déterminer ces points où la transmission du désir et sa reconnaissance ont été réalisés avant l'entretien. Déjà j'ai mentionné les ouvrages lus. Ils faisaient partie du programme des lectures que j'avais pu établir pour sa classe (l'équivalent du CP en France), selon plusieurs critères en jeu : 1) l'âge des enfants, 2) ce que j'avais pu entendre de ses inquiétudes et préférences dans des séances de lecture libre dans la bibliothèque, 3) ce que je considérais aussi comme les premiers éléments d'une formation littéraire riche et variée, et, finalement, 4) les textes qui me plaisaient.

Jusqu'à la date de l'entretien, j'avais pu lire quatre textes : un conte des frères Grimm, une petite série de poèmes, une histoire de la mythologie grecque et l'épisode des moulins à vent de Don Quichotte. J'avais choisi ce dernier à l'occasion de la journée de la langue qu'on a l'habitude de fêter tous le 23 avril, en hommage à Cervantès et l'héritage qu'il a légué à la langue espagnole. Même si les quatre textes ont bien amusé et intéressé les enfants, il me semble que l'épisode de Don Quichotte et un des poèmes sont ceux qui ont pu toucher le plus l'âme de Luis. Le caractère différent des deux textes, prose et rime, a dû opérer à différents niveaux du transfert. Examinons, d'abord la narration, et puis le poème, parce que celui-ci a été le dernier dans l'ordre des lectures avant l'entretien.

12.4.2.1 La métonymie du désir : entre géants et moulins

J'avais contextualisé l'aventure de Don Quichotte (I, VIII) pour les enfants. Mon objectif était de montrer comment tous, nous nous engageons parfois dans des bagarres inutiles parce que nous ne voyons pas bien les choses. C'est une leçon élémentaire que Cervantès souligne à chaque instant dans le récit. Don Quichotte voit de loin des moulins à vent, mais, selon son désir et poussé par les aventures qu'il avait lues, il croit que ces moulins sont des géants méchants qu'il a le devoir de combattre. Les explications et les avertissements de Sancho, son écuyer, servent à rien. Il ne les entend pas et ne voit pas que ce sont des moulins, malgré qu'ils soient devant son nez. La leçon ne disait pas qu'il ne faut pas se bagarrer, mais que, parfois, on se trompe. La lecture, en suivant les illustrations de Doré, avait duré une dizaine de minutes. Le reste du temps, une demi-heure, avait été occupé par une conversation très animée avec les enfants.

En effet, pour vérifier si ce que l'histoire transmettait avait été compris par les élèves, j'ai demandé à chacun de réfléchir un peu et de trouver dans ses souvenirs une expérience semblable. C'est-à-dire, où ils avaient pu exprimer, à la fin du vécu, quelque chose comme : « ah, je me suis trompé, c'est n'était pas ce que j'avais cru ! ». Beaucoup d'entre eux, par exemple, croyaient que quelque chose était très terrifiant, mais après, en y regardant de près, les choses avaient eu un autre aspect. La reconnaissance de cet aspect nouveau les avait non seulement soulagés, mais aussi les avait fait sourire ou rigoler à la fin. Je ne me rappelle pas ce que Luis avait raconté. Je ne le connaissais pas bien à l'époque. Mais c'est sûr qu'il a raconté son expérience aussi et que, comme pour chacun, à la fin, je l'ai approuvé. Puisque tous les récits étaient authentiques, surprenants et témoignaient que le message de Cervantès avait été compris.

C'était des récits courts, tous les élèves ont eu assez de temps pour s'exprimer. C'est pour cela que je peux affirmer que, même si je ne le connaissais pas vraiment à l'époque, Luis a parlé et raconté son expérience. Donc, j'avais eu un premier échange avec l'enfant. Dans le cadre didactique, mon intention était de réussir ce que j'appelais « une subjectivation du texte littéraire ». Mon hypothèse était que sans lien avec une expérience vécue, le texte resterait incompréhensible pour les élèves. J'ai voulu qu'ils approchent de la littérature dans la mesure du possible. C'est une bonne compagnie dans la vie. Mais, au niveau de ma formation analytique, ce que je n'imaginais pas à la date, c'était les effets que ce petit dialogue avaient pu avoir dans l'âme des enfants. Maintenant j'ai compris la signification de la subjectivation d'un fragment littéraire. Il est indispensable que, comme dans le mot d'esprit, il ait l'Autre, sans pour autant qu'il y ait une évaluation comme dans une tâche académique. Ceci pourrait être utile et nécessaire par la suite, dans certaines circonstances académiques, mais pas dans les termes d'une initiation à la littérature comme c'était le cas. Où résidait la clé de cette « subjectivation » qui a établi un premier lien interlocutif entre Luis et moi ?

S'il s'agit du sujet, la clé doit être dans la voie signifiante, comme le graphe et la définition du transfert l'indiquent. Où est la métonymie, alors ? Entre quels signifiants s'est-elle établie ? Don Quichotte nous donne les deux premiers signifiants, puisés du monde des romans de chevalerie qu'il avait lus et qui l'avaient inspiré³³⁵ : « **géants à grands bras de presque deux lieues de long** » comme le « **géant Briarée** » de la mythologie grecque. Pour sa part, Sancho qui ne savait pas lire et dont monde était plus simple, nous donne le dernier signifiant, celui qui fera le rapport métonymique entre les deux premiers « **moulins à vents** ». De la même manière que dans notre analyse de la blague Carambar, le désir du sujet qui s'interrogeait sur le plus beau rêve est passé entre « rêves », « araignée » et « toiles », ici le désir est passé entre les deux géants, grâce aux moulins à vent. Dans ce cas, l'homonymie est dans le mot « géants », prononcé plusieurs fois et correspondant à deux contextes différents (mythologique et du romans de chevalerie), comme les deux toiles de la blague. Dans la comparaison ils perdent leur spécificité et se réduisent à une seule : il s'agit de « géants », un signifiant qu'on peut attribuer à n'importe quel entité, comme le « grande » de Marcelo. D'ailleurs, en français et en espagnol, géant est à la fois un nom commun et un adjectif.

En ce qui concerne les moulins, c'est curieux que cette construction, comme les coffrets de Bassanio, fût presque vide à l'intérieur. L'art littéraire les a dépouillés de leur valeur d'usage et il s'agit de grandes tours vides. De plus, le vent qui passe à travers évoque pour nous le mot coquillage de Mathias. Finalement, on découvre que Sancho terrasse ces géants fabuleux avec son explication, et par là même, il y a une réduction de moulin à son registre signifiant à travers la métonymie de la phrase, comme le chapitre 9 de cette thèse nous l'a appris. La langue française pousse plus loin vers le registre phonétique. Voici la belle traduction de Louis Viardot³³⁶ : « Prenez donc garde, répliqua Sancho ; ce

³³⁵ Cervantès, *Don Quichotte*, Trad. De Louis Viardot, Paris, Classiques Garnier, 1977, p. 54-56.

³³⁶ En espagnol : « Mire vuestra merced –respondió Sancho– que aquellos que allí se parecen no son gigantes, sino **molinos** de viento, y lo que parecen brazos son las aspas, que volteadas del

que nous voyons là-bas ne sont pas des géants, mais des **moulins à vent**, et ce qui paraît leurs bras, ce sont leurs ailes, qui, **tournées par le vent**, font **tourner à leur tour la meule du moulin** ». Le désir de Don Quichotte passe, alors, entre ces trois signifiants (géants 1, géants 2 et moulins). Ils représentent le x minuscule du circuit inconscient.

Sur ces rapports signifiants, les enfants sont invités à en trouver de semblables. Je me rappelle par exemple des « un **fantôme** dans l'obscurité » et puis, « à la lumière, un **oreiller** mal arrangé sur une chaise, ». Je ne pourrais reconstruire exactement la série signifiante d'aucun de ces 30 cas. Mais l'analyse de celle de Don Quichotte, nous permet supposer que, par homonymie et en rapport métonymique, un autre « fantôme » a été évoqué. N'importe quel autre, vu à la télé ou dont le récit est arrivé aux oreilles de l'enfant qui parle par n'importe quel moyen. Ainsi, l'« oreiller » dépouillé pour un instant de sa valeur d'usage a permis le passage du désir de chaque enfant à travers les deux fantômes. Et cela à partir d'une question qui a sûrement été la même que celle qui a poussé à Don Quichotte à combattre les géants quand, de loin, il voyait ces hautes figures s'élever sur le vaste champ de Montiel : « Qu'est-ce que c'est ? ».

Le rapport affects-jouissance, nous autorise à supposer, alors, que la peur des enfants, au moment de leur expérience, est la transformation d'une jouissance originelle. Détaché de sa représentation première, en tant que réelle, le facteur quantitatif a trouvé dans cette nouvelle représentation « fantôme » une possibilité de s'attacher en tant que peur. La représentation originelle, en tant que réelle, est restée dans le surmoi. C'est dans ce sens que Lacan insiste à plusieurs reprises tout au long de son enseignement³³⁷ sur ce dernier texte de Freud (1938) « Le clivage du moi dans le processus de défense » et c'est pour cela que l'origine de la jouissance est toujours surmoïque. Si l'impératif surmoïque impose « Jouis ! », c'est justement parce qu'une représentation perçue par l'oreille et sans aucun sens pour l'auditeur est restée en route comme une pièce détachée dans le circuit inconscient, réel.

Quand on apprend une nouvelle langue, cela arrive souvent. Le système de l'Autre est, au début, un réel absolu. On entend des mots sans savoir exactement quelle en est la phonétique ni leur sens et on essaie de les répéter et, voire, on ose les utiliser au risque de se tromper dans les deux versants linguistiques. Ils restent en suspens jusqu'au moment où ils trouvent, par métonymie, un équivalent approximatif dans la langue maternelle de l'apprenti. C'est dans ce processus que l'homonymie avec les signifiants de sa propre langue, produit ces formations de *lalangue* qui font rire les natifs et surprennent l'apprenti. De la même façon, pour un petit garçon de cinq ans, quand un signifiant nouveau de sa langue maternelle retient son attention et qu'il réussit à le reproduire, il l'utilise n'importe comment dans ses phrases, en surprenant les adultes. Bientôt, ils comprennent que c'est la manière dont l'enfant pose la question : « qu'est-ce-que ?, qu'est-ce-que cela veut dire ? ».

viento hacen andar la piedra del **molino** ». In: Don Quijote de la Mancha I. Barcelona, Iberia, 1960, p. 64-65.

³³⁷ Par exemple dans le Séminaire VI, p. 54-55.

Colette l'écrivain, nous révèle l'autre côté de la question, le côté jouissance. Elle partage avec ses lecteurs cette jouissance de l'exercice du signifiant dans sa nouvelle : « Le curé sur le mur », qui ouvre la thèse. Elle ne voulait pas savoir, elle jouait avec ce qu'elle venait d'entendre : « Loin de moi l'idée de demander à l'un de mes parents : « Qu'est-ce qu'un presbytère ? » ».

Nous pouvons déduire, alors, que cette question est logiquement la question subséquente à celle qui a initié tout le processus, la question de l'Autre terrifiant : « Que veux-tu ? ». Le sujet surgit quand il se demande : « oui, qu'est-ce que je veux ?, qu'est-ce-que ? ». Il ne sait pas. Son désir, comme le graphe mythique le montre, est maintenant très éloigné, très opaque et perdu dans les ambiguïtés de sa demande. C'est ce désir situé au terme de son interrogation en tant qu'intervalle, désir suicide, celui que le sujet essaiera par tous les moyens de trouver et réaliser ; celui dont la recherche peut réussir et aboutir au meilleur des choses avec lesquelles compte l'humanité ou échouer dans des inhibitions et les pires symptômes et cruautés que cette même humanité a connu tout au long de son histoire³³⁸ ; celui, enfin, que le traitement psychanalytique peut aider le sujet à trouver quand il le demande à travers un peu-de-sens, par les mêmes voies de sa constitution, les voies de la parole.

Donc, dans le cas de Luis nous pouvons supposer avec certitude, l'existence d'une jouissance surmoïque tout au début du processus signifiant. Dans le cas de Mathias cette jouissance se présentait à travers la voix des commentateurs sportifs. Dans le cas de Marcelo dans l'impératif maternel : « mange ! ». Que pouvons-nous supposer dans ce dernier cas et placer au point I du graphe ? Quel signe de l'Autre a marqué en court-circuit rétroactif la tendance du sujet en Delta ? Quelle est cette âme en peine qui cherche la paix, c'est-à-dire, le passage d'un sens inconnu et impossible à dire ? Sûrement quelque chose qui avait donné à son moi, le caractère agressif avec lequel toute l'école reconnaissait le petit garçon. Ainsi, je peux maintenant affirmer que le silence qui accompagnait son visage, décomposé lors de son arrivée à la bibliothèque, correspondait vraiment à cette jouissance si puissante et fugace.

Or si dans les manifestations extrêmes de son agressivité nous lisons les tentatives du sujet dans la recherche de l'objet perdu, où pouvons-nous localiser la question initiale par le *Che vuoi* ? que nous avons identifiée dans les cas de la demande de Mathias et Marcelo ? Il me semble que cela a dû se produire, à

³³⁸ Les mobiles terroristes le montrent. Cf. par exemple le témoignage suivant du jeune homme qui a attenté contre la vie d'un enseignant juif (http://www.francetvinfo.fr/faits-divers/agression-d-un-enseignant-juif-a-marseille/agression-antisemite-a-marseille-l-adolescent-affirme-regretter-de-ne-pas-avoir-tue_1267019.html). Les exécutants déclarent qu'ils veulent « mourir en martyrs ». Et des martyrs l'humanité en a connu beaucoup à travers son histoire sous différents prétextes. Un fil mince sépare les héros des martyrs. Et je rappelle que dans un petit village, près de ma ville, une série de suicides en 2010 parmi les jeunes, avait étonné la population. En cherchant les raisons, une professeure du village trouvait que cela avait correspondu à un temps de sécheresse très fort dans la région. On pourrait penser ces événements comme une expression de la « dépression » que cela peut impliquer, mais, interpellée par une autre à ce propos, elle signalait qu'ils étaient plutôt en rapport avec des anciennes croyances répandues dans « l'imaginaire » du village. Il s'agirait des sacrifices nécessaires pour la renaissance de la terre. A ce sujet, certains éclaircissements de Lacan, à la fin du séminaire X peuvent ouvrir plusieurs voies de recherche, notamment ceux qui traitent des objets petit *a*, de la fonction de la coupure et des noms, parmi lesquelles on peut compter le nom du père.

travers l'aventure de Don Quichotte. Il voulait se bagarrer. Tout comme le film de Zohan offrait à Marcello une possibilité de défense, le personnage de Don Quichotte en offrait une à Luis. Marcello s'était identifié à ce « type très fort » et Luis à ce chevalier bagarreur. Il faut dire que l'histoire de la mythologie grecque avait aussi pu contribuer à ce processus, puisque cette lecture avait précédé celle de Don Quichotte, qu'elle avait impressionné les enfants et leur avait beaucoup plu. Il s'agissait de l'histoire de Persée et de Méduse. En la relisant, je réalise que là aussi, il y a eu une réduction du réel au niveau symbolique. En effet, le courageux Persée réduit la Méduse terrifiante, pure bouche, voix et regard, à son niveau signifiant. Le miroir de son bouclier, son épée, le casque d'Hadès qui peut le rendre invisible et la rapidité qu'Hermès a donné à ses pieds sont les armes avec lesquelles le héros a réussi son entreprise³³⁹. Ce héros a donc pu aussi faire partie des identifications imaginaires que la littérature offrait aux enfants. C'était un des personnages de notre paroisse commune. Mais l'élément décisif dans la lecture de Don Quichotte a été, selon la définition du transfert, l'échange avec les enfants. C'est le fait de que chacun ait parlé à son propre titre, et à partir de la question « qu'est-ce-que ? », ce qui a fait circuler le désir et subjectivé quelque chose à travers le récit de l'anecdote.

Nous reprendrons le processus de la demande de Luis à partir de ces déductions. Pour l'instant, nous devons déterminer dans le sens de la circulation de la parole, la deuxième étape qui a fait le transfert entre Luis et moi. Examinons, alors, les vertus et effets du poème lu après la séance de Don Quichotte.

12.4.2.2 La *lalangue* du transfert : la langue *tin tin*

En relisant le poème, je me suis rendue compte que, justement, c'était un jeu de mots dans lequel on a pu frôler quelque chose de la jouissance fugace. Le titre met en scène deux interlocuteurs, comme dans un mot d'esprit : « Poème pour lire entre deux »³⁴⁰. Je devais lire un vers et les enfants répondaient avec deux syllabes, toujours les mêmes, qui rimaient avec le dernier mot du vers. On avançait de cette manière pendant 9 couples de vers. Dans le dernier vers le mot final change, mais les enfants engagés dans la répétition du même signifiant, ne se sont pas rendu compte du changement. Donc, je me suis arrêtée, j'ai répété, ils ont entendu à nouveau et la surprise et le rire sont arrivés au moment où ils comprirent le jeu et finirent le poème. J'essaie une traduction en français à côté de la version espagnole, en respectant la rime :

³³⁹ J'avais pris l'histoire d'une encyclopédie des mythes de toutes les parties du monde, destinée aux enfants. La lecture du récit m'a pris deux séances. J'ai dû couper la lecture en deux parties. La première, allait jusqu'au moment où le héros réduit la méduse à une boule de poils qu'il met dans son sac. La deuxième, le retour du héros, qui ne manque pas d'actions avec d'autres monstres réduits à leur registre purement signifiant.

³⁴⁰ Son auteure est Gloria Fuertes, une écrivaine espagnole.

Poesie pour lire à deux	Poème pour lire à deux
— Era tan listo Valentín,	— Il était si astucieux Valentin,
— tin, tin.	— tin, tin.
— que ya sabía hasta latín.	— que déjà il savait le latin
— tin, tin.	— tin, tin.
— Iba al colegio en su patín,	— Il allait à l'école en patins
— tin, tin.	— tin, tin.
— iba a un colegio de postín,	— Il allait à l'école le matin
— tin, tin.	— tin, tin.
— Valentín, Valentín,	— Valentín, Valentín,
— tin, tin.	— tin, tin.
— sólo lleva un calcetín,	— il portait un short en satin
— tin, tin.	— tin, tin.
— y un cuento suyo en el maletín,	— et un conte à lui dans son ballotin,
— tin, tin.	— tin, tin.
— Era escritor el Valentin,	— Il était écrivain le Valentin,
— tin, tin.	— tin, tin.
— y era poeta tan chiquitín,	— Et c'était un poète enfantin,
— tin, tin.	— tin, tin.
— Y en su piscina tenía un delfín.	— Et dans sa piscine il y avait un dauphin
— Fin, fin.	— Fin, fin.

Donc, si les premiers contacts avec Luis avaient été établis depuis le monde de la littérature pour enfants et si un premier échange avait eu lieu à partir du registre métonymique que l'aventure de Don Quichotte nous avait offert, maintenant, le dialogue était placé dans cette même paroisse, mais dans un autre de ses registres linguistiques, celui phonétique des *lalangues*. On pouvait parler cette autre langue, amusante, apparemment « non-sens », mais ancienne et créatrice. Origine et réservoir de jouissance, il était permis de parler cette langue dans ce coin de la bibliothèque de l'école. J'avais nommé cet endroit « Salle de lecture Cervantès », en hommage à son auteur. Il avait été pour moi, ce que fut Kafka pour Garcia Marquez. À partir de, et à travers *Don Quichotte*, j'ai découvert les merveilles de la langue et la *lalangue* espagnole.

Donc, un autre domaine du transfert avait été ouvert entre Luis et moi, celui de « la *lalangue* de transfert », selon l'heureuse expression que la recherche des Sections cliniques françaises a consigné dans son livre *Les psychoses ordinaires*³⁴¹. Dans le cas présenté par Jean Lelièvre et pris comme base de l'hypothèse, dont l'élaboration finira avec nouvelle dénomination pour le transfert, il s'agissait de « la langue Donald ». Dans notre cas, nous pouvons dire, donc, qu'il s'agit de la langue « tin tin ». Rien de plus proche de la *lalangue* ancienne du sujet que ce couple de syllabes essentiellement signifiant. Elle s'entend sans rien signifier. Or la logique métonymique de l'écrivaine espagnole surprend avec cette nouveauté dans le couple final. Ainsi, entre le « tin tin » de la répétition et le « fin fin » de la nouveauté, va résonner, par métonymie, comme avec les boules du balancier de Newton, un signifiant de la *lalangue* du sujet. C'est sur ce plan linguistique que le mot d'esprit va ébranler l'Autre distrait du sujet et que le traitement de la jouissance aura lieu. Examinons, donc, à partir du graphe et par rapport aux autres cas, la place et la fonction que ces deux registres métonymiques et transférentiels ont eu dans le cas de Luis. Ces graphes nous

³⁴¹ Jean Lelièvre. « La langue Donald » ou « Le cas Ophélie », *In* : Les psychoses ordinaires, *op.cit.*, p. 145-147.

permettront d'établir le niveau où nous pourrions situer la demande, selon nos quatre moments cliniques.

12.4.2.3 L'autre métonymie et les noms du sujet

Quelle place pouvons-nous donner à ce processus métonymique effectué dans la séance de lecture de *Don Quichotte* et qui a défini le commencement d'un transfert entre Luis et moi ? C'est-à-dire celui de l'établissement d'une paroisse commune, celle où on parle dans un autre registre linguistique que le registre courant ? Le point décisif a été celui où un troisième terme est arrivé, « l'oreiller », par exemple. A ce moment, le point de capiton s'installe dans le discours de l'enfant et avec lui, la tension avec laquelle l'enfant avait commencé, prend fin. Un sourire de soulagement accompagnait ce final que tous les autres auditeurs partageaient aussi soulagés, comme s'ils avaient vécu l'expérience. Moi, à la place de l'Autre, je le sanctionnais avec quelques mots et ma propre émotion, selon le récit.

Or du point de vue symbolique, ce troisième terme réduit les deux autres à un niveau purement signifiant. Dans le cas de Mathias, c'est quand je prononce le « pena » qui clôt la séance. Dans le cas de Marcello, c'est quand il a choisi le mot « grande » qui achève aussi la séance. Dans le cas de Luis, donc, lors de son récit sur ce qui l'avait terrifié à un instant donné, c'est lui-même qui a ouvert la petite séance et l'a finie. Nous pouvons lui attribuer ces signifiants dont je me rappelle. Un « fantôme » a ouvert la séquence signifiante par rapport à un autre « fantôme », qui n'a pas été nommé, et un « oreiller » l'a fermée. Donc, à la fin de son récit, il est au même point de détermination signifiante que Mathias et Marcelo. Il a marqué une coupure, selon la loi métonymique que son récit lui imposait. Cependant avec Luis, un autre mouvement signifiant est intervenu, lors de la séance de lecture de *Valentin*, *tin*, *tin*. La métonymie s'est placée au niveau des syllabes d'un nom propre. Cela mérite que nous nous arrêtions sur cette décomposition du nom, de sa place et fonction dans le processus signifiant dans son ensemble.

Quand on relit la recherche de Freud sur la technique du mot d'esprit, celle que Lacan a qualifiée d'essentiellement signifiante et corrélatrice de la jouissance, on trouve un passage qui nous met sur la voie de la *lalangue*, dans le sens lacanien du terme. Il s'agit de la partie [3] du chapitre II. Freud, nous transmet son étonnement et sa joie, je dirais, même sa jouissance, dans cette découverte qui est semblable à celle de Ferdinand de Saussure sur les vers saturniens³⁴². Il y a des mots sous les mots. Ce que Freud souligne, c'est qu'il s'agit particulièrement de noms, à la différence des autres types de mots, comme nous l'avons appris. Le point de départ de sa réflexion est un mot d'esprit de son propre vécu. Un de ses professeurs qui ne rigolait jamais, « arriva un jour à l'institut en riant » et expliqua à ses élèves « l'origine de son humeur enjouée avec plus de complaisance qu'il n'en montrait d'habitude ». Il venait de lire un « excellent mot d'esprit ». Une dame, qui attendait avec beaucoup d'espérances, de faire la connaissance d'un

³⁴² Cf. Miller, J-A. *Le monologue de l'apparole* : L'orientation lacanienne : septième leçon du cours de 1995-1996 " La fuite du sens ". La Cause freudienne, 10/1996, n°34. - p. 7-18.

jeune descendant de Rousseau, fut très déçue, et fit la remarque suivante : « *Vous m'avez fait connaître un jeune homme roux et sot, mais non pas un Rousseau* ». Sur quoi, continue Freud, « notre professeur se remit à rire ». La dame a lu deux mots, « roux » et « sot », sous le nom « Rousseau ». Voici les trois moments logiques à travers lesquels Freud déploie sa recherche sur la technique de ce mot d'esprit qu'il a bien gardé dans ses souvenirs de jeunesse et dont la technique s'écarte de celles qu'il a examinées jusque-là ³⁴³ :

[L'instant du regard : (p. 81)] : Je sais maintenant où chercher la technique de ce mot d'esprit [en dehors de la substitution ou condensation], mais je puis encore hésiter sur la formulation qui lui convient ; je voudrais essayer la suivante : la technique du mot d'esprit consiste en ceci : **qu'un seul et même mot – le nom- apparaît dans une utilisation double, une fois comme un tout, puis décomposé en ses syllabes**, comme dans une charade³⁴⁴.

[Le temps pour comprendre (p. 82)] : Dans chacun de ces trois [quatre] exemples, qui devraient suffire pour toute la catégorie, la technique du mot d'esprit est la même. Un nom s'y trouve utilisé deux fois, d'abord en entier, ensuite décomposé en ses syllabes, décomposition qui permet à celles-ci de produire un sens différent.

[Le moment de conclure (p. 89)] : Si maintenant nous continuons à étudier les diverses possibilités d'« utilisation » multiple d'un même mot, nous remarquerons subitement que nous avons devant nous des formes de « double sens » ou de « jeu de mots » qui sont universellement connues et appréciées depuis bien longtemps en tant que techniques du mot d'esprit. Pourquoi nous être donné la peine de redécouvrir quelque chose que nous aurions pu tirer du plus superficiel des traités sur le mot d'esprit ? Le seul argument que nous puissions tout d'abord mentionner pour notre justification est que nous avons, malgré tout, mis en évidence une autre face de ce même phénomène, l'expression langagière. Ce qui chez les auteurs cités, est censé prouver le caractère « ludique » du mot d'esprit, **nous l'envisageons du point de vue de l'« utilisation multiple »**.

Les autres cas d'utilisation multiple qu'on peut aussi considérer comme des *double sens* et réunir comme tels au sein d'un nouveau groupe [...] [sont] :

a) les cas de double sens portant sur **un nom** et sur sa **signification concrète**.

b) le double sens portant sur **la signification concrète** et **la signification métaphorique** d'un mot, double sens qui constitue une source féconde (pour la technique du mot d'esprit).

c) **le double sens proprement dit ou jeu de mots qui constitue le cas pour ainsi dire idéal d'utilisation multiple** ; ici pas de violence faite sur un mot, aucune mise en pièces faisant apparaître les diverses syllabes qui le composent, point n'est besoin de lui imposer de modification, d'échanger avec un autre de la sphère à laquelle il appartient (par exemple, celle des noms propres) ; c'est au mot tel qu'il est et tel exactement qu'il se présente dans la structure de la phrase qu'on permet d'énoncer, à la faveur de certaines circonstances, deux sortes de sens.

³⁴³ Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op. cit., p. 79-91.

³⁴⁴ *Charade*, selon le CNRTL est : « Divertissement verbal qui consiste à faire deviner un mot sommairement défini (appelé *mon tout* ou *mon entier*) d'après la définition d'un homonyme (appelé *mon premier*, *mon second*, etc.) de chacune de ses syllabes ». Par exemple : Mon premier est sans cheveux ; mon deuxième ce avec quoi on paye dans la banque ; et mon troisième, ce que mangent les chinois. Mon tout, est un animal de la nuit : chauve-souris.

On voit ici le bon sens linguistique de Freud. Dans ce cas de « double utilisation des mots », il ne se trompe pas. Son orientation est précise et fine. Sans connaître Saussure, il part du même principe que lui, selon notre chapitre 2. Un mot, en tant que signifiant a deux faces. La face concrète, réelle, phonétique ; et la face psychique, décomposée dans ces deux aspects que sont le symbolique, en tant que présence d'une absence et l'imaginaire de sa signification. Ainsi ce qu'implique l'aspect langagier du mot d'esprit, lié à la jouissance, est cet aspect matériel, réel, ou « motériel » comme Lacan le dit dans la *lalangue* psychanalytique.

Or ce que je voulais souligner est le rapport à un nom, puisque c'est le cas du poème de Valentin tin tin. On a pris un mot et a dégagé à partir de lui une syllabe, « tin », un S1, dans nos termes. On a utilisé les deux aspects du mot, selon Freud. D'abord, comme un tout : « Valentin » ; et puis dans une de ses syllabes, « tin ». La question est que cette décomposition syllabique ne renvoie à aucun autre sens que pourrait avoir le mot, comme dans le cas de « Rousseau ». Mais, selon ce que nous avons appris dans notre recherche, cette syllabe dans sa répétition, en rapport métonymique avec la nouveauté surprenante provoquée par « dauphin », « fin, fin », a pu permettre le passage d'un autre couple semblable. Ce ne peut être le nom des interlocuteurs du poème, puisqu'un nom doit remplacer un nom. Tel est le cas de « grande », à partir de « petite » et de « moyenne », chez Marcello, et de « dinosaure » à partir de « coquillage » et de « pena ». Si un nom est passé dans le cas de Luis, il le serait à travers « dauphin » en rapport métonymique avec « Valentin » et de n'importe quel autre des mots qui ont soutenu la rime tout au long du poème, « patin » ou « latin », par exemple.

Le découpage syllabique de Valentin en « tin tin » nous rappelle certainement le découpage que Mathias a fait de « penalty » en « pena ». Le résultat est le même, puisqu'il s'agit de deux syllabes. Mais les mécanismes de production sont différents. Mathias supprime la dernière syllabe en conservant les deux premières ; tandis que Luis supprime les deux premières syllabes et conserve la dernière pour la doubler après. En somme, Mathias coupe la queue du mot, et Luis, la tête. Mais dans les deux cas, il en reste deux syllabes. Marcello confirme que à ce niveau il doit toujours s'agir de deux syllabes, puisqu'il s'exclame : « comme ça ». En espagnol le mot est composé de deux syllabes : « asi : a-si ». Donc, une chose passe à travers le mot entier et une autre dans les deux syllabes qui restent à la place où le S1 est produit. Si dans le mot, il s'agit du nom ou prénom du sujet, de quoi s'agit-il dans le passage de deux syllabes que le poème nous révèle ?

Il s'agit de la musique, le rythme de la rime, comme celui du cœur. Quand on analyse des poèmes, on ne se limite pas seulement aux aspects phonématiques et lexicaux que nous avons appris avec Jakobson dans le chapitre 3. On peut analyser aussi les aspects sonores, comme le rythme ou le ton. C'est n'est pas facile, parce qu'on passe au terrain du réel, mais un réel particulièrement subjectif. Ce qui est, très certainement, à l'origine de toute la musique qui, seule ou liée à des mots ou à de simples sons articulés, a accompagné l'être humain depuis qu'il parle. Ce rythme c'est celui qui l'accompagne et que l'enfant dans son berceau cherche à reproduire. Ainsi, le balbutiement minimal est composé de

sons qui peuvent être continus, mais qui peuvent aussi s'assembler en couples de syllabes. On peut penser que c'est la raison pour laquelle, en général, « maman » et « papa » sont des noms de deux syllabes. La jouissance, cette force qui cherche l'identité de perception, y participe sans doute. De même, les noms tendres avec lesquels les parents appellent leurs bébés sont aussi composés de deux syllabes, sans parler des comptines enfantines.

Une amie qui connaît bien la langue française a attiré mon attention sur une expression qui fait courir ce rythme composant de la jouissance première dans la langue familière : « faire tintin ». Et en effet, si on lit la définition et l'histoire de cette expression, on remarque que ce qu'elle met en relief dans les origines est un son nécessairement redoublé³⁴⁵ :

FAIRE TINTIN: Expression française dont l'origine remonte au XIII^{ème} siècle et fait allusion à celui qui n'a pas obtenu ce qu'il attendait. La référence au terme "tintin" dans cette **expression française** viendrait selon certains auteurs dès le XIII^{ème} siècle au mot "**tintamarre**" par comparaison au bruit métallique d'une **cloche** ou d'une pièce de **monnaie**. Au XVI^{ème} siècle cette **expression française** a pris le sens de "payer en espèces **sonnantes**" en rappel au son des pièces de monnaie. Depuis cette période, cette **expression française** se perd d'usage et c'est la langue argotique qui la fait réapparaître au milieu du XX^{ème} siècle avec une nouvelle signification à savoir "être **frustré**, privé de quelque chose". Cette définition pourrait s'expliquer par une allusion à un **signal** sonore marquant l'**échec** comme "faire tilt" ou au bruit de la monnaie seul sans possibilité d'y toucher

Ce son, « tintin », est une unité composée de deux registres du réel du langage, le phonématique et le phonique. Voyons comment ils se distinguent. Le composant phonématique, plus évident, est représenté par les linguistes à travers les signes de l'alphabet phonématique international (APHI) avec les phonèmes suivants : [tẽ tẽ]. Pour le composant phonique, qui marque les coups rythmiques nous pouvons nous utiliser les notations musicales ou les notations poétiques. Avec ces dernières, nous aurons : UU. Chaque « U » représente un coup rythmique ou syllabique dans un vers. Les efforts pour attribuer une signification à cette composition phonématique et phonique à travers les siècles font plus que mettre en évidence son caractère de noyau du réel, sur lequel on peut broder n'importe quel sens. De plus, nous pouvons identifier dans sa définition, « celui qui n'a pas obtenu ce qu'il attendait », les deux registres du noyau langagier, selon les explications de Lacan sur l'objet irrémédiablement perdu. Le premier, de la composition phonétique-phonématique, est : le registre réel qui cherche à se reproduire, parce qu'il s'est échappé de la bouche. Et le deuxième, est le registre symbolique du désir, en tant que manque, il s'agit de l'absence de ce qui est présent dans les mots.

Ce besoin d'identité sonore et le dédoublement correspondant d'un couple minimal peut-être aussi à l'origine de ce que Jakobson a appelé la fonction poétique du langage. Ce couple est une des manifestations de la *lalangue*. Comme toutes les autres manifestations, elle a son origine dans ces signifiants que l'auditeur entend d'un Autre sans les avoir subjectivés. Soit qu'il s'agisse de l'apprenant d'une langue étrangère, de l'enfant du graphe mythique ou de celui

³⁴⁵ <http://www.expressions-francaises.fr/expressions-f/735-faire-tintin.html>

qui, comme dans le cas de Luis ou de Mathias, sans savoir lire encore, est confronté tous les jours à l'apprentissage de mots nouveaux dans sa propre langue. En tant que réels ces signifiants nouveaux entendus par le sujet sont, comme l'exprime Michel Leiris, des « monstres oraux ». Mais ils ne sont pas tous de la même nature. Dans le cours de cette chaîne il y a des signifiants avec lesquels cet Autre nomme le sujet, tel que Lacan le représente dans le premier graphe du Séminaire VI. Il marque le sujet avec un *signum*. Ce *signum* peut être le prénom ou le nom du sujet, mais aussi des surnoms, depuis le maternage de la première enfance et du groupe familial, jusqu'à ceux de la vie adulte soit pendant les études, le travail ou dans le groupe d'amis. Ces identifications primaires du sujet, traits unaires, sont toujours des formations de la *lalangue*.

Un nom, un prénom, peuvent être des monstres oraux pour un semblable qui, alors, lui fait subir des déformations phonématiques pour nommer son copain. Enfin, les formations de la *lalangue*, dans son état originaire, celui de la première rencontre par le sujet, sont, dans les termes de Freud : « **un matériau plastique avec lequel on peut faire toute sorte de choses** ». Et c'est sur ce matériau plastique et sonore, que, dans un deuxième temps, le sujet peut intervenir en créant des signifiants nouveaux. Seulement, il est important pour nous d'identifier s'il s'agit des signifiants qui nomment le sujet en tant que S1 ou non. Je profiterai du propos, pour m'attarder sur cette différenciation, dans les paragraphes avec lesquels Michel Leiris clôt son article « Chansons », où il a parlé de ces « monstres oraux ». Ils sont comme les géants de Don Quichotte. D'abord, ces mots entendus sont comme l'épouvantable et inatteignable géant Briarée. L'enfant essaie de les reproduire, comme Don Quichotte, à sa manière. Mais finalement, les deux sont des objets verbaux perdus, à travers le vent des moulins.

Dans cet article, « Chansons », Michel Leiris nous raconte comment ces « géants Briarée » qu'il voulait reproduire étaient deux vers des deux chansons que son frère et sa sœur chantaient à l'époque. Plus petit qu'eux, en les chantant à son tour, il a produit deux gracieuses formations de *lalangue*, où nous identifions des peu-de-sens³⁴⁶:

Original frère : *Blaise qui partait/ en guerre s'en allait*
Version enfant : *Blaise qui partait / **en berçant la laisse***

Original sœur : *Adieu, notre petit(e) table !*
Version enfant : *Adieu, notre petit **tetable, (tortable)***

Bien entendu les exigences linguistiques et de la vie ont fait que l'enfant a renoncé à ces produits de son propre exercice signifiant qui avaient fait sa jouissance. Voici, alors, le beau fragment avec lequel l'auteur conclut les réflexions suscitées par ces souvenirs linguistiques. Nous pouvons identifier, d'ailleurs, la puissance de la jouissance, le pouvoir de son attirance. Comme Ulysse face au chant des sirènes, l'auteur reconnaît son charme, son attirance, mais il trouve la manière de ne pas succomber. Et comme Freud, il évoque ces géants, monstres, sirènes ou gibier, en termes d'ombres. D'une autre manière que

³⁴⁶ Leiris, Michel. *La règle du jeu*, op. cit., p. 10 et 14.

le mot d'esprit, à la manière littéraire, Leiris a su aussi frôler, cette ombre heureuse de la jouissance ³⁴⁷ :

Je retrouve dans le moment présent un état de ce genre quand j'essaye de faire reprendre vie, sous la point de ma plume, à ce qui, effectivement, n'est que points d'aiguilles, je veux dire : cette couche assez particulière de souvenirs que j'entreprends, ici, de prospector. Aiguilles très effilées dont les lueurs d'acier me fascineront d'autant plus que les pointes en seront plus ténues et justement, d'autant mieux faites pour perforer qu'elles seront plus impalpables. Aiguilles moins cruelles dont je voudrais seulement qu'elles fassent chanter, comme un beau disque de phonographe, **les sillons à peine soupçonnables que je porte gravés dans mon cœur et dont la transformation momentanée en un air de musique serait seule capable de momentanément me délivrer.**

Si je veux, également, donner corps à ce moment présent – à cette *présence* même – voilà qu'il se dérobe, qu'il s'estompe ; et tout ce que je puis dire de lui – ne pouvant, et pour cause ! l'interpeler directement (alors que je voudrais, à voix haute, lui crier...), tout ce que je puis inventer pour l'amener – ou le faire revenir – à la réalité tourne au bavardage le plus vain : j'aligne les phrases, j'accumule des mots et de figures de langage, mais dans chacun de ces pièges, ce qui se prend, c'est toujours l'ombre et non la proie. **Que je fasse la chasse à l'instant présent qui me fuit, la chasse au souvenir qui est tombé en poussière ou la chasse à ces objets imaginaires qui semblent se cacher derrière les fausses fenêtres de mots peints en trompe l'œil sur la façade de mon esprit, c'est toujours un même gibier que je poursuis** : cette chose précieuse et seule réelle qui apparaît fréquemment dans mes rêves sous la forme d'un **disque merveilleux de musique nègre américaine que je me rappelle avoir entendu mais que je ne puis me remémorer que très confusément, dont je sais pourtant qu'il est ma possession mais que je ne parviens pas à retrouver** malgré les essais que je fais d'un monceau d'autres disques.

Et c'est vers ce disque ancien et perdu qui détermine et pousse le discours du sujet, que nous devons nous orienter pour identifier les signes de son être. Selon ce que le cas de Luis nous montre, il s'agit de ces couples où onomatopée et rythme s'unissent dans le « tin tin » à travers lequel un autre nom du sujet peut être touché par la métonymie syllabique : le nom de sa jouissance. Selon, donc, notre point de vue, celui de la jouissance, ce cœur de jouissance est à l'origine de la réponse de la dame à l'Empereur. Il marque le rythme de la phrase entière et se revêt de signifiants et significations, mais il est là, pur cœur qui bat, soutient et pousse le déploiement discursif. Ainsi, notre simple « tin tin » par rapport au nouveau « fin fin », touche, dans le cas de Luis, un « tin tin » de sa jouissance. Autrement dit, le registre de jouissance est touché, mais il ne s'éveille pas encore, parce qu'un autre mouvement est nécessaire.

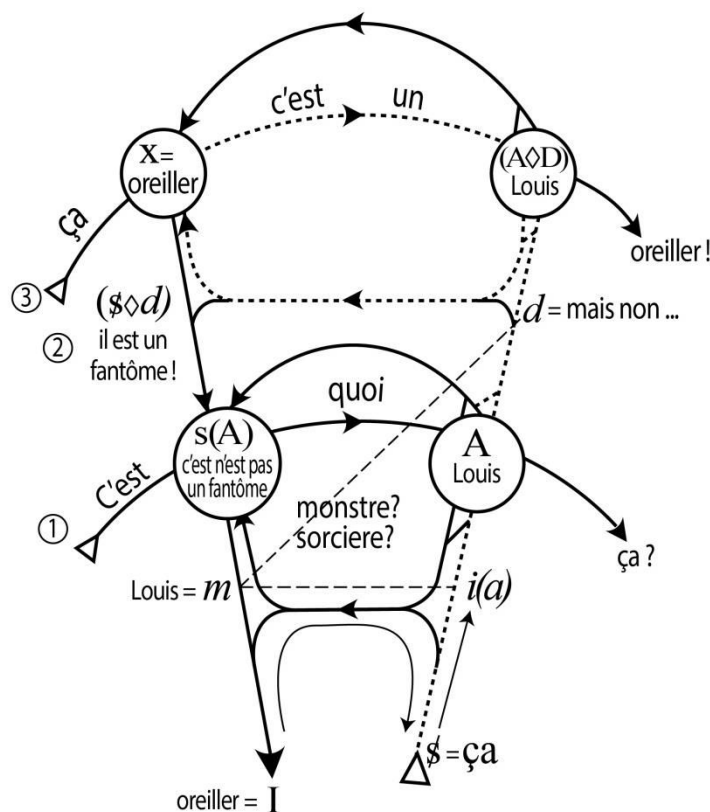
Pour déterminer la place que ces mouvements métonymiques transférentiels ont eue dans la séquence signifiante de Luis, il faut les situer dans des graphes respectifs (graphes 80 et 81). Le premier rapport métonymique a été fait entre les mots : « fantôme » et « oreiller ». Il a sans doute laissé passer le désir du sujet à travers la résonance de son propre prénom, comme dans le mot d'esprit. Le deuxième rapport, à travers les deux couples de syllabes, « tin tin » et « fin fin » a invoqué un autre nom du sujet, un nom de jouissance. Nous ne le connaissons pas, puisque je rappelle que, dans son cas, nous n'avons pas pu établir le signe de l'Autre complet qui devait être à la place de I dans le graphe.

³⁴⁷ Ibid., p. 17-18.

L'unique indice est le moi agressif de l'enfant. Mais c'est clair qu'il s'agit, alors, selon ce que nous venons d'apprendre, d'un « tin tin » du sujet, un nom sous des mots entendus. Sa composition signifiante est d'un ordre différent de celle de Marcelo avec Zohan et de celle de Mathias avec les commentateurs de football. Avec ces deux cas nous sommes allés jusqu'au passage du désir du sujet et à la reproduction du plaisir par lui-même satisfaisant qui accompagnait l'exercice signifiant. Mais cet exercice était au niveau des mots.

Avec le cas de Luis, nous voyons que si une jouissance a bien été touchée dans les deux cas précédents, ce n'est pas au niveau de la *lalangue*, mais du désir. Les équivoques de ces premiers cas étaient au niveau métonymique des mots, tel que « grande » et « pena ». Mais c'est autre chose de toucher la jouissance dans la métonymie de sa décomposition phonématique. C'est cela que nous sommes en train d'apprendre à partir du cas de Luis. Voyons, donc, la différence entre les deux graphes de ces rapports métonymiques si distincts.

Dans le cas du passage métonymique du désir à travers les mots terrifiants, le début est la question que le sujet a dû se poser lorsqu'il a eu peur : « qu'est-ce que ? ». La réponse qu'il s'est donnée implique le niveau fantasmatique, puisqu'il parle à la troisième personne et en termes d'un regard. Il s'agit d'un fantôme, justement : « il est un fantôme ». Mais ce fantôme est évoqué à partir d'un autre fantôme absent, mais connu ou ouï par le sujet. Il le prend dans le discours littéraire ou fictionnel. La rectification signifiante est opérée au niveau de l'Autre : « ah, non, c'est un « oreiller » ». Le nom du sujet, ce trait unaire qui nomme son désir, passe et résonne à travers ce nom de la réalité effective, « oreiller ». Voici le graphe (Graphe 84) :



Graphe 84 : Luis, le transfert 1 : Le pas métonymique du désir à travers les noms terrifiants

Il faut éclaircir que s'il s'agit bien du niveau fantasmatique, il ne s'agit pas de son registre pulsionnel. Autrement dit, il ne s'agit pas des rapports du sujet à un objet du désir selon les formules freudiennes de « Pulsions et destins de pulsion », comme dans le cas de Mathias : « il a raté le but ». Dans le cas de Marcelo, nous étions au niveau des jugements d'attribution : « elle était petite ». Maintenant, avec Luis, nous sommes au niveau de la nomination : « c'est un fantôme ou un oreiller ». C'est dans ce registre que le sujet pose la question. Et guidé par son désir, comme Don Quichotte, il répond avec un nom. Dans le cas de Mathias on a laissé le fantasme à côté, puisque la répétition nous orientait vers le nom à travers l'exclamation « qué pena ! ». D'où on comprend que la séquence signifiante ait continué sur la ligne de la nomination avec « coquillage » et « dinosaure ». Par contre dans le cas de Marcelo, la nomination a dû s'effectuer par rapport métonymique entre les adjectifs et le nom de l'objet.

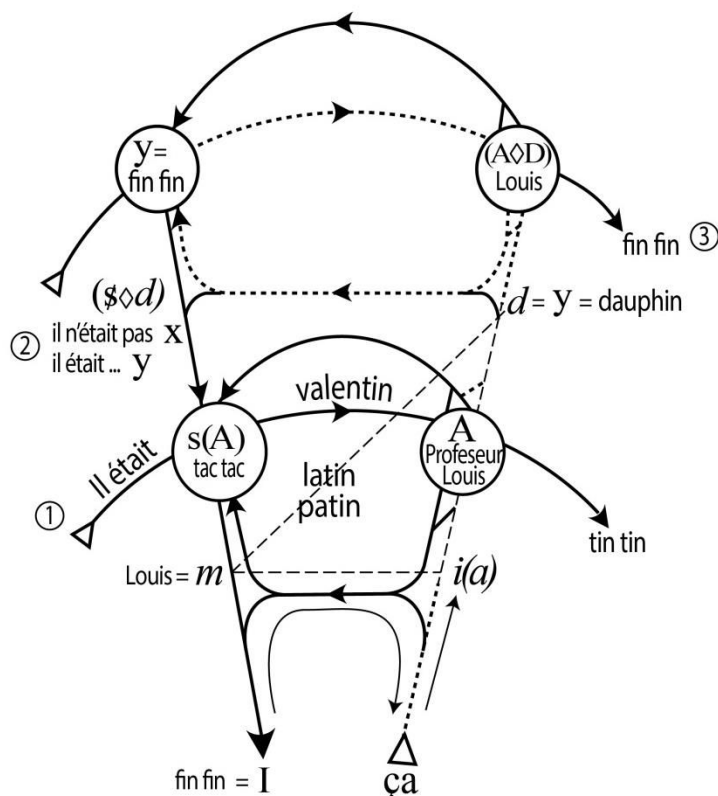
Dans le cas de la métonymie homophonique, le point de départ est directement un nom propre, « Valentin », et son découpage syllabique. C'est le pas en avant que ces rapports métonymiques donnent par rapport à tous les autres. Aucun d'eux n'incluait un nom propre. Compte tenu de son importance dans l'enseignement de Lacan et ce que nous avons pu extraire, nous pouvons faire dépendre de ce facteur, le nom ou pronom propre³⁴⁸, la réussite du traitement de la jouissance dans ce cas de Luis. Et de la même manière, de ce facteur dépend le fait que ce cas nous montre de manière plus patente que les autres cas, ce qui concerne le passage d'un nom de jouissance du sujet vers le système de l'Autre.

Le jeu poétique substitue à ce prénom une série de 5 noms communs qui gardent avec lui le rapport homophonique nécessaire pour faire la rime (latin, patin/patins, postin/matin, calcetin/satin, maletin/ballotin). Uniquement dans un cas, nous trouvons un adjectif à la place du nom (chiquitin/enfantin). Ces six mots gardent avec la série de vers un rapport plus ou moins cohérent ainsi qu'avec la sphère de significations autour de ce petit garçon appelé Valentin. Son prénom forme la rime de trois des dix vers ; cela nous met dans la piste métonymique au niveau du prénom lui-même. On dirait, que c'est le même phénomène que lorsque fut prononcé trois fois « pena » dans le cas de Mathias et « petite », dans le cas de Marcello.

Cette répétition métonymique est le pivot pour que, à partir d'un signifiant différent, un autre soit convoqué : « coquillage » convoque « dinosaure » et « moyenne » convoque « grande ». Dans le cas présent, ce signifiant pivot est « delfin/dauphin ». Il permettra, d'ailleurs la formulation de la phrase fantasmatique. Cette phrase a la même structure que celle de la métonymie des noms communs, « fantôme » et « oreiller ». Elle répond à la pause que j'ai faite dans la lecture parce que la rime ne correspondait pas au dernier mot prononcé, « dauphin ». C'est comme si le sujet s'était posé la question logique face à un mot nouveau : « tu as dit quoi ? ». Ainsi la phrase phantasmatique serait : « Ah ! C'est n'est pas « tin tin » ce que tu as dit, c'est « fin fin » ». Donc, au moment de la réponse, par un tour de passe-passe, ce qui arrive au système de l'Autre n'est pas

³⁴⁸ Cf., par exemple les références que Henry Krutzen nous donne dans son indice référentiel, notamment celles des Séminaires IX et XII, non publiés encore. Krutzen, *op.cit.*, p. 432-433.

un nom, mais un couple rythmique : « fin fin ». Dans les cas de Mathias et Marcelo, le couple rythmique était dans un deuxième plan par rapport au nom. Chaque garçon s'est exclamé plusieurs fois : « qué pena ! qué pena ! » et « comme ça ! comme ça ». Chez Marcelo ce couple a réussi à passer dans les deux précisions adjectivales qui ont accompagné le pas-de-sens : « **très, très** grande ». Donc, nous devons supposer que si le pas-de-sens est réussi, le nom du sujet est passé, mais aussi un de ses noms de jouissance. Voici le graphe de ce second passage transférentiel (Graphe 85):



Graphe 85 : Luis, le transfert 2 : Le pas métonymique de la jouissance à travers le couple S1

Les deux passages au système de l'Autre constituent l'ensemble de l'exercice signifiant du sujet, poussé par une jouissance surmoïque. Mais, comme nous l'avons constaté dans les cas précédents, les deux passages ne se font pas nécessairement de manière simultanée. Chez Mathias, il me semble que le « tintin » de la jouissance s'est exprimé lors de son exclamation excitée, que ce passage a poussé immédiatement la recherche du nom à la sortie de la séance, quand il me demanda justement un nom : « c'est quoi ça ? ». Dans le cas de Marcelo, les deux noms sont passés à travers sa réponse en même temps, comme je viens de l'expliquer : « très très grande ». Or, dans ce cas de Luis, il me semble que nous avons un intervalle entre les deux passages, l'intervalle qu'il y eu entre la lecture de deux textes littéraires. Le nom du sujet est bien passé dans la séquence des « fantômes » et « oreiller ». Mais, il manquait le passage de la jouissance.

Le hasard littéraire a fait que j'avais trouvé ce poème amusant sur les rayons de la bibliothèque. Il a favorisé ce passage manquant dans le cas de Luis. Cependant, il ne suffit pas de le lire à voix haute et que le sujet participe à cette lecture. Il était nécessaire que, comme dans les autres cas, la question par le *Che*

vuoi ? déclenche le processus signifiant, où ce passage de jouissance doit s'accomplir. Pour le vérifier, analysons, donc l'entretien à la lumière de nos quatre temps méthodologiques : 1) demande, 2) écoute, 3) réponse et pas-de-sens, et 4) sanction de l'Autre et resignification du moi.

12.4.3 LA DEMANDE DE LUIS : ENTRE JOUISSANCE, AGRESSIVITÉ ET AFFECT

12.4.3.1 « Le *Che vuoi ?* » avant et dans l'entretien

C'est curieux dans les cas de Mathias et de Marcelo, j'ai dû inclure, dans leurs graphes, les petits épisodes qui ont suivi les entretiens. Dans le cas de Luis, par contre, je dois le faire au début. L'analyse du transfert et la détermination de la motivation de son malaise, nous obligent à diviser le moment *Che vuoi ?* de la demande en deux parties. D'abord, celle qui précède l'entretien, à partir de la lecture de *Don Quichotte* et de ces mots qui ont causé le malaise dans la cour de récréation. Et puis, celle qui déclenchera le processus même de l'entretien. Voyons.

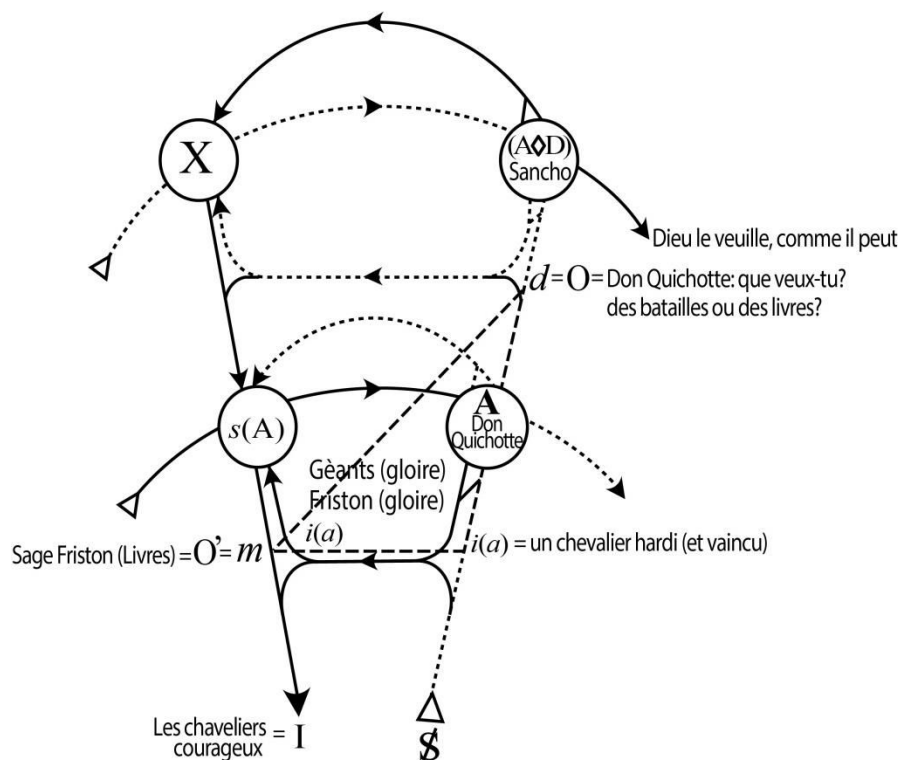
12.4.3.1.1 « Le *che vuoi ?* » avant l'entretien : De *Don Quichotte aux copains de jeu*

Si nous acceptons l'hypothèse de l'identification imaginaire des enfants, dont Luis, avec Don Quichotte, alors, laissons-nous guider une fois de plus par l'histoire de Cervantès pour déterminer le moment *Che vuoi ?* qui a déclenché le processus signifiant dans le cas de l'enfant. Ce moment implique que le sujet est confronté à la question d'un désir autre que celui impliqué dans une de ses demandes. Dans le cas de Don Quichotte, c'est la demande de guerre ; dans le cas de Luis, en fonction de ses habitudes, une demande de bagarre. Quand Don Quichotte tombe par terre et claudique face à l'évidence que vraiment c'était des moulins à vent et non de fiers géants, il cherche une explication. Ainsi, il explique à Sancho que le « sage Friston » a transformé les géants en moulins pour le priver de la gloire de les avoir vaincus. Parce que déjà, auparavant, ce même sage lui avait volé les livres de sa bibliothèque. On découvre, donc, sous le recours à l'ennemi imaginaire, un désir autre dans le chevalier bagarreur. En effet, il s'agit de ces objets du désir que sont les livres, tant pour lui que pour le sage voleur ; ces livres dénoncent un autre plaisir du chevalier, celui du plaisir de la lecture.

Sancho ne lui réplique pas. Il se limite, comme le ferait un psychanalyste, d'ailleurs, à lui fournir cette explication : « Dieu le veuille, comme il le peut »³⁴⁹. Moi, j'interprète : « D'accord, si c'est ce que tu penses, tu as tes raisons, puisque, moi je sais que ce sont seulement des moulins ; toi, de tes livres et ce que tu veux ». Nous aurons, donc, pour Don Quichotte, le graphe suivant du *Che vuoi ?* Dans cette position, Sancho est à la place de l'Autre. En I, sont les « chevaliers courageux », idéaux pour Don Quichotte. En m, il est « un chevalier hardi ». En termes d'*i(a)*, l'objet est la gloire d'avoir gagné la bataille et les autres sont les géants imaginés, mais aussi le dernier arrivé, le sage Friston. Il est, d'ailleurs, dans le revers de son miroir virtuel, puisque, s'il lit et il est sage, donc, il

³⁴⁹ Cervantès, trad. de Luis Viradot. *op.cit*, p. 57.

parle sagement. Mais ce qui compte n'est pas tant sa sagesse que la façon dont il parle (Graphe 86) :

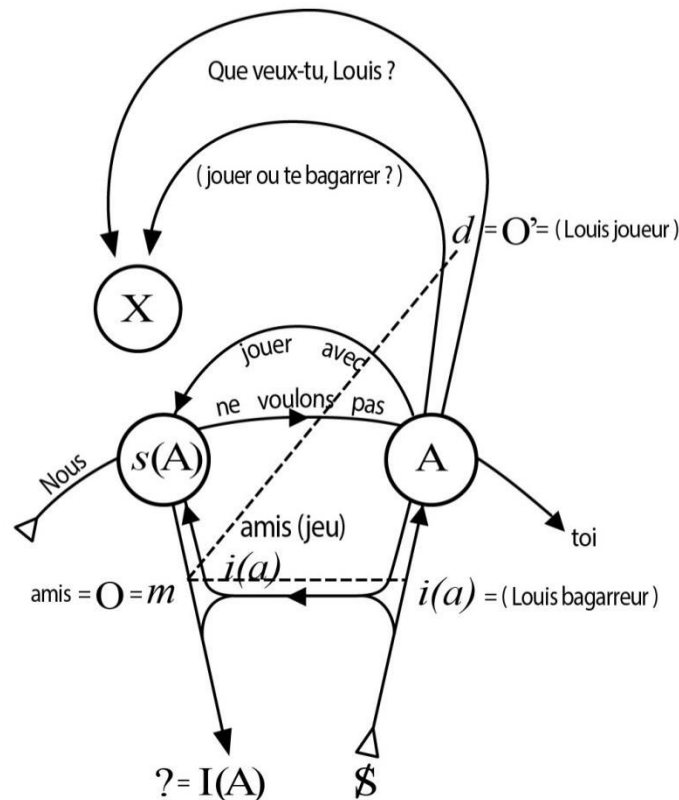


Graphe 86 : Luis, la demande 0 : D'un désir autre chez Don Quichotte

Pour Luis, pas de géants ni de sage Friston, mais sur la base de ce rapport, nous pouvons déduire que dans son cas ces places sont occupées par ses copains. Avant l'entretien, ils ont confronté Luis à un autre désir accompagné d'un refus. Nous pouvons supposer que la raison en est la suivante : « Nous voulons jouer, tu dis que tu veux jouer avec nous, mais tu ne joues pas, tu te bagarres, donc, nous ne voulons pas jouer avec toi ». Pour Luis, ce sont ses amis, ses copains de jeu, et lui, il se perçoit comme l'un d'eux. Il ne se rend pas compte qu'il ne joue pas, qu'il se bagarre. Le Luis « joueur » est absent de la cour de récréation. Ses amis s'en aperçoivent mais pas lui. Ainsi, ils ne peuvent que refuser le bagarreur en évoquant le joueur dans le jeu : « nous ne voulons pas **jouer** avec toi ». Le jeu est le système de l'Autre commun à Luis et ses amis.

Dans le graphe, donc, nous aurons les amis à la place du sujet qui parle. Mais aussi au niveau imaginaire dans le miroir réel en m , en tant que « O », parce qu'ils évoquent le sujet désiré et le sujet du désir en d , le Luis joueur (O'), qui ne se rend pas compte qu'il ne l'est pas quand il joue. Nous trouvons ce Luis bagarreur et méconnu du sujet en $i(a)$, dans le miroir virtuel de ses amis. Le processus signifiant est relancé par le refus de ses copains de jeu dans la cour de récréation. Ce refus est prononcé à partir du système qui faisait le lien entre les enfants, le jeu et ses règles. Ainsi, ces copains, en parlant à partir de cet Autre commun ne font que lui demander : « si tu ne joues pas, Luis, alors, que veux-

tu ? ». Confronté au désir de l'Autre, Luis cherche, alors, cet endroit de l'école où on peut parler de jeux et de guerre, donc, du désir, dans ces autres registres de l'interlocution que les lectures littéraires ont ouvert. Ces registres métonymiques qui sont à proprement parler, ceux du désir. Voici le graphe (Graphe 87) :



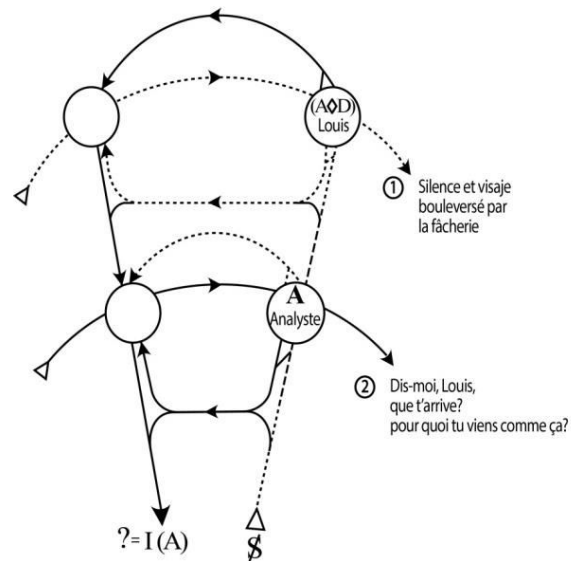
Graphe 87 : Luis, la demande 1 : Dans la cour de récréation : le désir méconnu du sujet

12.4.3.1.2 Le Che vuoi ? déclencheur du processus : une question dans l'irruption du réel

Sous l'effet de ces paroles inattendues et déconcertantes de ses amis, Luis arrive à la bibliothèque. Jouissance et affect se disputent son esprit. Ils sont ma boussole, je les lis en tant que demande, quelque chose ne marche pas. J'aurais pu me situer à la place de l'Autre consolateur, calmant ou contrôleur. Mais, depuis la position analytique, je prends la place de l'Autre en tant que sujet, qui ne sait pas et qui veut savoir la cause d'un tel malaise. Ainsi, Luis est, alors, à la place de l'Autre de la demande pris par le réel. De ce réel, déjà nous avons éclairci que le silence était la trace de la jouissance. Bien que nous n'ayons pas encore déterminé son origine en I. Mais avec quel affect alternait ici son facteur quantitatif ?

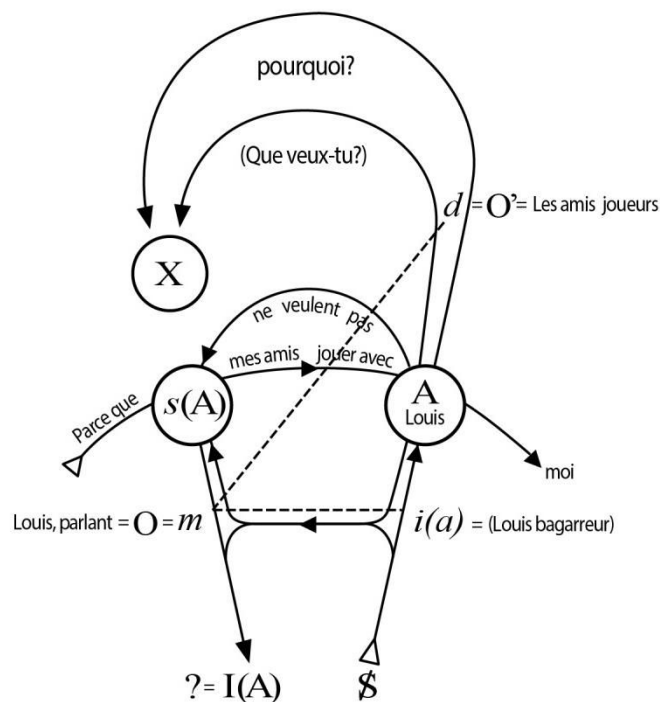
Il me semblait qu'il avait dans son visage un mélange de tous les affects déplaisants et déconcertants. Mais en examinant l'inventaire de l'annexe, je pourrai préciser qu'il s'agissait d'un état atténué de la colère, la fâcherie. Selon la référence à Lacan dans notre inventaire des passions, on peut dire que dans le cas de Luis, « les petites chevilles ne rentraient pas dans les petits trous ». Au niveau de l'Autre, du signifiant, de la bonne foi, « on ne jouait plus le jeu ». Et c'est

littéral pour le petit, parce que son Autre, à ce moment-là, était le système du jeu. Ses amis ne voulaient plus jouer ce jeu car le jeu tournait à autre chose qu'ils n'attendaient pas, la bagarre. Et de cela, Luis ne se rendait pas compte, c'était lui qui trahissait la confiance de ses copains. À son avis il y avait quelque chose qui n'allait pas. Nous comprenons qu'il y avait une discordance entre ce qu'il croyait être et ce qu'il était sans le reconnaître, ce qui avait produit cette irruption du réel, très dérangeante pour le sujet. Le joueur n'entrait pas dans les habits du bagarreur. Et sur cette mer agitée j'ai réorienté ma boussole vers la parole et lui en ai demandé la raison : « Dis-moi, Luis, que t'arrive-il ? ». Voici son graphe (Graphe 88) :



Graphe 88 : Luis, la demande 2 : Une irruption du réel dans le symbolique : fâcherie et jouissance

Ma question donne la parole à Luis et le place alors, en position de sujet parlant en A. Il me répond et cette réponse relance le processus déjà entamé par ses copains (1) : « Parce que mes amis **ne veulent pas** jouer avec moi ». Sa plainte me situe à la place de l'Autre de la demande. La logique du dialogue, centrée sur le désir de chercher la cause du malaise, m'a amenée à accuser de réception de ce désir (2) : « pourquoi ? ». C'était une question de forme courte, mais elle impliquait un retour sur son propre énoncé : « **pourquoi** tes amis **ne veulent pas** jouer avec toi ? » Et dans cette implication était aussi son désir : il voulait jouer avec eux, puisqu'il se plaignait, mais quelque chose n'allait pas. Dans mon interrogation était la sienne sur le désir de l'Autre : « Je joue, mais tu me dis que tu ne veux pas jouer avec moi, **que veux-tu**, alors ? ». Ces questions, ramenés à une seule, *Che vuoi ?*, ont été la boussole pour m'orienter vers le réel, à partir de son irruption même. Voici le graphe correspondant à ce moment déclencheur du processus (Graphe 89) :



Graphe 89 : Luis, la demande 3 : *Che vuoi?*

C'est le contraire de l'enfant jaloux de Saint Augustin pour qui le miroir réel du semblable était inconnu, il était tant prisonnier de ce qu'il voyait, son semblable en possession de l'objet du désir, qui se taisait. Dans notre cas, nous trouvons Luis à la place du sujet parlant (O), en *m*, par rapport à ses copains absents qui ont exprimé son désir (O'), en tant que joueurs dans la cour de récréation. Mais il ne se rend pas compte du regard qui le captive en *i(a)*, celui du bagarreur.

12.4.3.2 La défense du sujet : le moi méconnu trahit son sujet

Selon le graphe 83, dans la cour de récréation, les amis ont été le miroir réel en O, où se réfléchissait, pour Luis et de forme anticipée, le sujet du désir. C'est-à-dire, le sujet qui pouvait être lui-même en tant que joueur et parlant ($d = O'$). Ses copains de jeu en O étaient le revers concave du miroir virtuel *i(a)*, méconnu pour le sujet.

Maintenant, au moment de sa plainte ou demande, selon ce graphe 85, l'enfant est à la place de ses semblables en O. C'est lui qui parle maintenant et situe ses copains en O', comme ceux qui veulent une autre chose que le jeu. Ainsi, sur la ligne imaginaire, Luis, en tant que « moi », joueur parlant, en O, était en rapport avec une image différente de celle qu'il croyait être la sienne, *i(a)*, bien qu'il ne la perçoive pas. Il y avait un envers de lui-même qu'il méconnaissait. À différence des autres deux cas, ici, le sujet du désir est directement le miroir réel de son propre moi. Chez Mathias, c'est moi qui ai fait l'intermédiaire, en tant que footballeur rival. Chez Marcelo, aussi, mais à un niveau plus proche du sujet parce

Le sujet du désir est plus proche que jamais de son propre moi, mais son envers virtuel est méconnu pour lui. Il se reconnaît joueur comme ses copains, puisque c'est à partir du jeu, leur paroisse commune, qu'il se plaint. Et c'est à cet Autre, qu'il adresse la question par le désir à travers sa plainte. Comme il ne s'est pas rendu compte que lorsqu'il joue, il est emporté par un moi différent, ce « moi », évident pour tous, notamment pour ses copains, est paradoxalement étrange à lui-même. Au « **je suis un copain de jeu** à eux » qu'il croyait être, s'interpose ce que ses amis percevaient : « il ne joue pas, il se bagarre toujours, donc, **il est un bagarreur** ».

516

12.4.4 L'ÉCOUTE DE L'AUTRE : LE PEU-DE-SENS DÉNONCE LE FANTASME

Cette phrase, « ils sont très bagarreurs », dite par celui qui était le plus bagarreur de tous les copains ne pouvait qu'étonner n'importe qui de son entourage qui l'entendait à ce moment-là. Moi aussi je m'étonnais, me fâchais beaucoup, ne comprenant pas, car avant que l'expérience psychanalytique m'apprenne à lire ce phénomène, je l'observais souvent entre mes élèves. Je me disais que c'était le comble, qu'ils étaient « gonflés » et cyniques, puisqu'ils ne reconnaissaient pas chez eux ce qui était une évidence pour tout le monde. Ils préféraient accuser les autres et moi même de leurs propres défaillances. En plus de l'expérience, la théorie analytique m'avait donné les outils pour comprendre ce type de réponse. L'article de Lacan de 1949, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, tel qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » a été lumineux pour moi et a fait plus légère ma tâche pédagogique.

Lorsque quelqu'un dit une chose comme celle dite par Luis, c'est qu'il est en train de constituer son moi, à partir des autres. La constitution du moi expérimente cette méconnaissance nécessaire, parce qu'il ne peut se constituer que par rapport à un semblable et dans l'opération dialectique de sa négation. C'est sont des leçons fondamentales que Lacan nous donne aussi, de manière plus large, dans la série de cours de son premier Séminaire, où il commente le texte de Freud, *La Négation (Die Verneinung)*³⁵⁰. Je vais extraire une des conclusions de l'article sur le stade du miroir. Il me semble qu'elle recueille l'essentiel de cette dynamique qui a orienté mon oreille à ce moment-là³⁵¹ :

A ces propos **toute notre expérience s'oppose pour autant qu'elle nous détourne de concevoir le moi comme centré sur le système perception-conscience**, comme organisé par le « principe de réalité » où se formule le préjugé scientifique le plus contraire à la dialectique de la connaissance, **-pour nous indiquer de partir de la fonction de méconnaissance qui le caractérise** dans toutes les structures si fortement articulées par Mlle Anna Freud : car si **la Verneinung en représente la forme patente, latents pour la plus grande part en resteront les effets** tant qu'ils ne seront pas éclairés par quelque lumière réfléchie sur la plan de fatalité, où se manifeste le ça.

Examinons cette dialectique dans la phrase de Luis. C'est une affirmation et un jugement d'attribution : « ils sont très bagarreurs ». Cela implique une exclusion et une négation : « ils, pas moi ». Nous sommes dans le cas contraire de ce qui arrive dans les cas de négation présentés par Freud. La négation instaure comme patent un aspect du moi, et les effets, affirmatifs, resteront latents, si on ne fait pas la lumière sur eux. Là où le patient niait à l'égard d'un

³⁵⁰ Séminaire I, Chapitres IV et V et ses respectives annexes publiés dans *Écrits I* : « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud » et « Commentaire parlé sur la *Verneinung* de Freud, par Jean Hyppolite ».

³⁵¹ Lacan, « Le Stade du miroir », *op.cit.*, p. 98.

jugement d'attribution, Freud lisait une affirmation. Et dans ce sens il projetait, à travers son interprétation, une lumière sur ces effets qui étaient dans l'ombre et sur le plan de la fatalité. Ces effets étaient une manifestation du ça. Nous entendons, selon le graphe, que ces effets viennent de la tendance, de Delta qui a été marquée par le signe de l'Autre en tant que réel, en I. Donc, de manière surmoïque en tant que jouissance.

Ainsi, Luis rend patent le moi méconnu pour lui dans l'affirmation, en l'attribuant à ses amis. Lorsque j'entends cette affirmation et cette exclusion de lui-même, je ne peux que répondre logiquement avec la négation et l'inclusion de ce qui a été exclu dans son affirmation, son propre moi. Je fais tourner le miroir de la même manière que Persée avec Méduse et le monstre marin. C'était ma procédure d'écoute à l'époque et ses effets attestent qu'elle était bien orientée. Dans l'après-coup du Séminaire X, Lacan fait fonctionner ces principes dans le cadre de l'angoisse. Je le cite pour que nous ayons une idée plus exacte de ce tour de miroir et ses effets³⁵² :

Ce moment où s'achève avec l'année une première phase de notre discours est propice à ce que je souligne qu'il y a une structure de l'angoisse.

Je l'ai abordée pour vous à l'aide de cette forme tachygraphique qui est au tableau depuis le début de mon discours, et de ce qu'elle apporte d'arêtes vives, qui est à prendre dans tout son caractère spécifié. Je n'ai pourtant pas encore assez insisté sur un point.

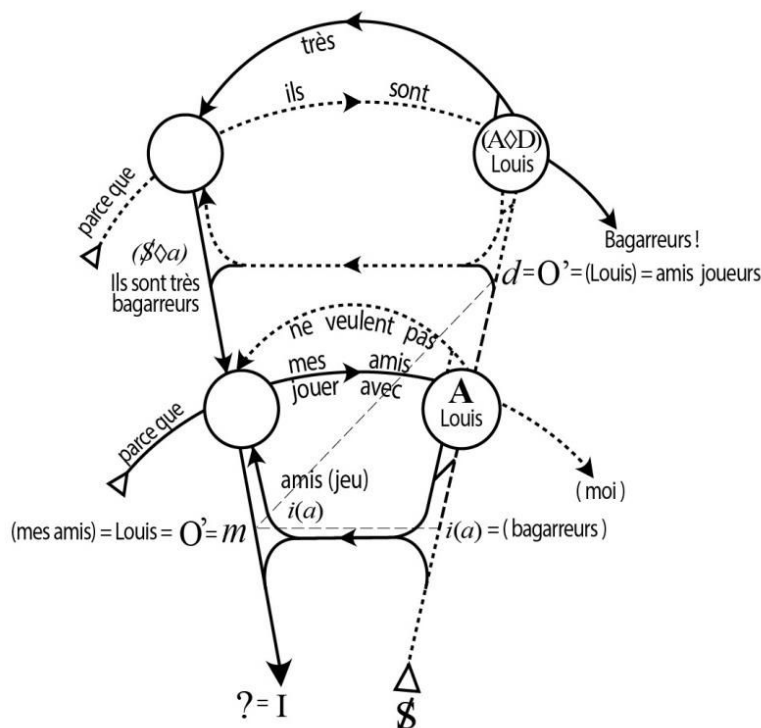
Ce trait, c'est le miroir vu par la tranche. Or un miroir ne s'étend pas à l'infini, il a des limites. Si vous vous rapportez à l'article dont ce schéma est extrait, vous verrez que ces limites du miroir, j'en fais état. Ce miroir permet au sujet de voir un point situé dans l'espace qui ne lui est pas perceptible directement. Mais je ne me vois pas forcément moi-même, ou mon œil dans le miroir, même si le miroir m'aide à apercevoir quelque chose que je ne verrais pas autrement. Ce que je veux dire par là, c'est que la première chose à avancer concernant la structure de l'angoisse —et que vous négligez toujours dans les observations parce que vous êtes fascinés par le contenu du miroir et que vous oubliez ses limites—, c'est que l'angoisse est encadrée.

Cependant ces effets ne se sont réduits au niveau imaginaire, comme je pensais à l'époque. Pourquoi ? Cette recherche nous donne un élément de plus pour commencer à comprendre ces limites du miroir vers lesquels mon intervention a dirigé le regard de Luis. En effet, nous pouvons considérer son affirmation, « ils ne veulent pas jouer avec moi » du point de vue symbolique. Il s'agit aussi d'un fantasme, peut-être celui où était suspendu son être. D'abord parce qu'il s'agit du sujet du désir, celui qui parle, en se référant aux autres, sujets imaginaires, à la troisième personne, « ils ». Ensuite, il s'agit de ces autres en tant que regard. Il les voit de cette manière, en tant que bagarreurs, comme il est vu lui-même par ces autres. Et finalement, parce que, de point de vue grammatical, cette phrase est la subordonnée de cause d'une proposition principale qui la précède. Et si on l'examine avec rigueur, elle fait échouer le message complet en lui donnant un peu-de-sens et en le faisant très énigmatique, voire même pour le sujet qui l'a prononcé, s'il s'était aperçu de ce qu'il disait. Je la recompose :

« Mes amis ne veulent pas jouer avec moi parce qu'ils sont très bagarreurs ».

³⁵² Séminaire X, p. 88-89.

Normalement, la bagarre exclut le jeu. Un bagarreur n'invite pas à jouer, mais à se bagarrer. Et la phrase qu'on pouvait attendre dans son cas serait plutôt : Mes amis ne veulent pas jouer avec moi parce que je suis très bagarreur. Mais non, cette phrase n'arrive pas aux lèvres de Luis. Situons, alors, la phrase échouée dans le graphe (Graphe 91) :



Graphe 91 : Luis, l'écoute : Le peu-de-sens dénonce le fantasme

Les graphes antérieurs nous permettent de situer et apprécier, comment ce qui est en jeu dans le discours à la places du miroir réel, O, et le sujet du désir, O', c'est Luis et ses amis, en tant que joueurs et « moi » parlants. De la même manière, nous remarquons dans la ligne imaginaire les deux moi de Luis : le bagarreur méconnu et le jouer reconnu. Les deux attributs se réfèrent à ses copains dans ses phrases : **Mes amis ne veulent pas jouer avec moi**, parce qu'**ils sont bagarreurs**. La négation est pour les joueurs. L'affirmation pour les bagarreurs. Dans la phrase active, « **Mes amis ne veulent pas jouer avec moi** », ses copains sont à la place du sujet, « Mes amis », et Luis, à celle de l'objet, « avec moi ». Dans la phrase attributive, « ils sont très bagarreurs », le sujet commence à se signifier à travers le pronom : « ils », et Luis, présent dans la première partie de la phrase est éliminé. Mais, pour nous, cela veut dire qu'il est présent en termes symboliques. Ainsi, la logique de la construction de ma réponse doit l'inclure. C'est la réponse que je donne à sa demande de sens, faite à travers le peu-de-sens de son fantasme.

D'ailleurs, dans le cadre du Séminaire X, nous pouvons rappeler la définition de l'angoisse que nous avons consignée dans l'annexe (D3³⁵³) :

L'angoisse, c'est cette coupure –cette coupure nette sans laquelle la présence du signifiant, son fonctionnement, son sillon dans le réel, est

³⁵³ Séminaire X, p. 92.

impensable -, c'est cette coupure s'ouvrant, et laissant apparaître ce qui maintenant vous entendez mieux, l'inattendu, la visite, la nouvelle, ce que si bien exprime le terme de **pressentiment**, qui n'est pas simplement à entendre comme le pressentiment de quelque chose, mais aussi comme le *pre-sentiment*, ce qui est avant la naissance d'un sentiment.

Tous les aiguillages sont possibles à partir de l'angoisse. Ce que nous attendions en fin de compte, et qui est la véritable substance de l'angoisse, c'est le *ce qui ne trompe pas*, le hors de doute.

Nous pouvons dire, alors, que ce que le peu-de-sens implique dans une demande est l'angoisse. Ce peu-de-sens est une coupure dans le discours courant du sujet comme les trois cas le démontrent. Nous savons qu'un signal d'angoisse déclenche le processus défensif au niveau du moi, après la question par le désir. C'est n'est pas facile de reconnaître l'angoisse à ce moment-là. Mais, ici, Lacan nous donne une clé pour la reconnaître, elle est dans les coupures qui peuvent interrompre la chaîne signifiante qui trompe, soit, selon nos cas, un peu-de-sens ou un ébranlement de la voix, comme chez Luis. L'affaire est que, à partir d'elle d'autres sentiments sont possibles. Donc, on peut supposer que quand la réponse de l'Autre implique une autre coupure signifiante, elle accuse réception en empêchant la dérive imaginaire que n'importe quel autre affect peut causer, un acting out ou un passage à l'acte sans aucune subjectivation. C'est de cette manière que nous pouvons lire, donc, dans l'après-coup, la fonction que la coupure a eu dans nos deux cas antérieurs et ses bons effets. Examinons, alors, le cas de Luis à cette lumière.

12.4.5 LA RÉPONSE DE L'AUTRE, TOUR DU MIROIR, ET LE PAS-DE-SENS DANS LA LALANGUE DU SUJET

12.4.5.1 La réponse de l'Autre : le tour du miroir, une rotation de quelques degrés

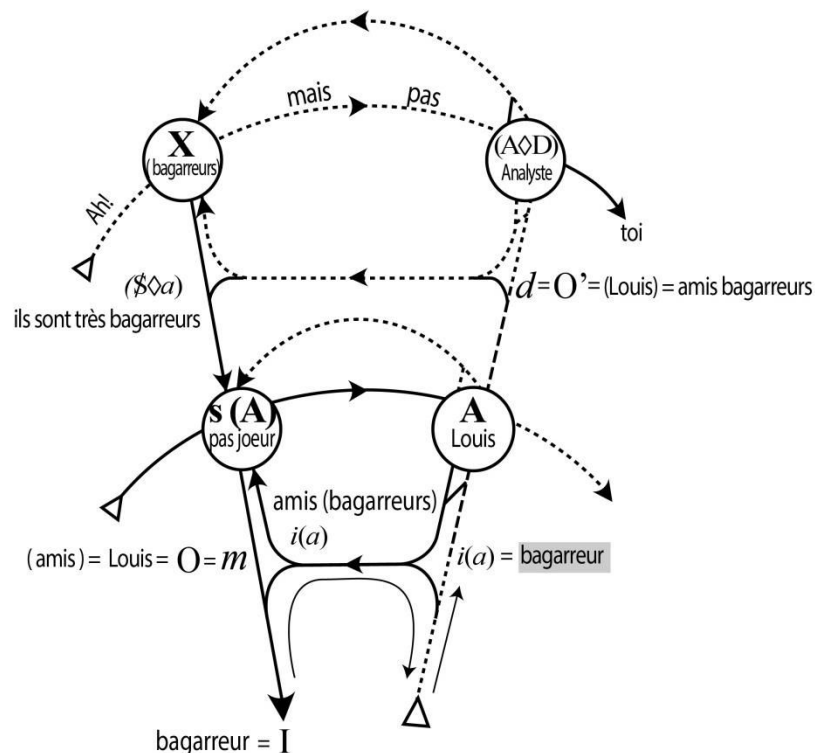
J'ai donc répondu : « Ah, mais pas toi ». Luis a été surpris par ma réponse. J'ai gardé le silence et je ne l'ai pas regardé. Il changea d'attitude, son visage s'est détendu. Il prit un livre et tourna quelques pages. Pourquoi cette phrase a-t-elle eu cet effet ? Comment a-t-elle opéré au niveau des miroirs du sujet (réel et imaginaire) et de son fantasme ? Pour déterminer sa place et sa fonction, nous devons la situer dans son contexte. Elle est la troisième de la série suivante :

- **Mes amis** ne veulent pas jouer **avec moi**.
- Parce qu'**ils** sont très bagarreurs
- ah, mais, pas **toi**. (Tu n'es pas bagarreur).

Le « toi » de ma réponse restitue l'élément que Luis avait supprimé dans son discours, lui-même. La logique de la phrase l'impliquait : « ils sont très bagarreurs et pas **moi** ». Si ce « et pas moi » avait été prononcé, cela aurait rendu très étrange la phrase complète : « mes amis ne veulent pas jouer avec moi, parce qu'ils sont très bagarreurs et pas moi ». Selon l'article de Freud, la négation est ici aussi une suppression du refoulé, une manière dont Luis s'aperçoit de ce

qu'il avait méconnu dans l'affaire, qu'il avait de la bagarre dans le jeu. Cela n'implique pas l'acceptation du refoulé, mais c'est le premier mouvement. La question suivante était de déterminer le sujet : qui est le bagarreur dans le jeu ? Il m'avait donné le miroir : « ils ». Donc, à mon « mais pas toi », il ne restait qu'à faire la lumière là, où était l'ombre de ce « ils », dans l'image méconnue du sujet propre, dans la « limite du miroir », selon ce que j'ai compris de l'expression de Lacan. En $i(a)$ était ce plan de la fatalité du sujet, dans cette image, où le ça se manifestait en termes d'une agressivité de trop.

Selon ce qui nous avons appris de la coupure, je coupe au bon endroit, sur l'élément signifiant, « toi ». Je restitue le sujet que Luis avait refoulé dans la phrase attributive, « moi », à travers de ce « toi », essentiellement signifiant. Ainsi, la coupure sur le « toi » substitut, permet que le sujet de l'inconscient, le ça proprement dit, se loge dans la signification préconsciente. La négation affecte, par allusion, cette signification où ce ça, va être rejoint. L'angoisse impliquée dans sa voix ébranlée et le peu-de-sens de sa phrase l'annonçaient. Et en effet, parce que ce mot, « bagarreurs » a pu passer au système de l'Autre du sujet, à travers ces « ils ». Voici le graphe (Graphe 92) :



Graphe 92 : Luis, la réponse de l'Autre : Tour de miroir et coupure

12.4.5.2 Le pas-de-sens dans la *lalangue*

C'est incroyable que quelque chose si évident pour tous soit méconnu et inaperçu pour le sujet concerné. Les agressions de Luis paralysaient les classes, à la récréation, tout le monde en parlait ; et cependant, aucun mot sortant de sa bouche n'indiquait qu'il se rendait compte de la situation. Il n'avait servi à rien de lui dire qu'il était bagarreur, comme n'avaient servi à rien, les conseils, les punitions et les reproches de sa mère et de ses professeurs. Tout ce processus signifiant qui avait fini avec la prononciation par Luis, de ce mot magique « bagarreurs », était nécessaire pour que cette jouissance de trop trouve la paix recherchée. Pourquoi ? Parce que ce mot nous donne la clé du traitement.

En français, « bagarreur », est une dérivation de bagarre. En espagnol, on dit : « peleador » et « pelea », respectivement. Cependant, dans le langage familier, on ne prononce pas « peleador », mais « peliador ». On change le son de la deuxième « e » par une « i ». Et dans le langage enfantin et voire, je dirais, archaïque et paysan, on trouve « pelion » en alternance avec « peliador » pour se référer à quelqu'un qui se bagarre souvent. Et c'est ce mot « pelion », le terme employé par Luis pour qualifier ses amis, en ajoutant le suffixe du pluriel : « ils sont très **peliones** ». La *lalangue* nous fait entendre le « lion » français dans ce « **peliones** » espagnol. Et en effet, il s'agit de ce nom, « **lion** » sous le mot, « **peliones** ».

Quand Luis me répond : « parce qu'ils sont très **peliones** », ce qui passe au système de l'Autre est le « lion » de sa *lalangue* auquel sa jouissance était attachée et prisonnière. Il était le « lion », c'est ce mot celui qui avait marqué son être comme *signum* de l'Autre, en I. Ainsi, il n'était pas, à ses propres yeux, en *i(a)*, le plus agressif ou le plus bagarreur de l'école. Dans sa propre perspective inconsciente, il était, comme Don Quichotte et Zohan, « le plus fort », celui qui sort vainqueur de la bagarre. Ainsi, en suivant cette piste, nous trouvons, donc, qu'un « lion », prononcé par n'importe qui, mais entendu par le sujet, était, en tant que signifiant sans subjectivation, à la place de I, au début du processus. Et uniquement ce même « lion » prononcé par le sujet dans ce même registre de la *lalangue* où il s'était constitué, pouvait défaire l'attachement délétère.

C'est vrai que, en espagnol, le nom de l'animal est « leon » et non « lion ». Cependant le terme employé par Luis, « **peliones** » a avec « **peleones** », le même rapport phonétique que « peleador » et « peliador ». On transforme, à l'oral, la deuxième « e » en « i ». La même chose arrive entre les enfants et les paysans quand il s'agit de « leon ». Ils prononcent « lion ». Ainsi dans le trajet en court-circuit I → *i(a)*, l'image ou signification que Luis avait assumée était celle d'un brave lion, le plus fier et bagarreur. Je rappelle la définition d'identification³⁵⁴ : « la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image ». Nous sommes très loin de cette logique. Il suffit de nous rappeler la vive impression que laisse un lion, dans les esprits, surtout quand on est en train d'apprendre à parler, après la première année de la vie. Comme dans le cas de *famillionnaire*, nous devons supposer que d'abord le petit Luis a dû entendre ce mot (soit « pelion », « peliones » ou lion, peu importe) sans lui attacher un sens. Par la suite, les

³⁵⁴ Lacan, *Le stade du miroir*, op.cit., p. 93.

illustrations de livres, les documentaires animaliers ou voire, un film de Disney à l'époque, « Le roi lion » ont offert une possibilité d'identification. Mais le mot continuait à avoir son caractère réel, absolu pour Luis, malgré ses 6 ans passés. Et dans chaque bagarre nous devons supposer que ce que l'enfant cherchait était qu'on « lui dise et lui redise » ce « pelion » qui restait en route dans son circuit inconscient. C'était la source de sa jouissance, essentiellement surmoïque et insatiable. Les séances de lecture dans la bibliothèque lui avaient donné la piste d'un lieu où cette soif pouvait être calmée.

C'est pour cela que, quand finalement, il s'entend dire le mot terrifiant et désiré à travers ce, « peliones » la soif de la jouissance est rassasiée, je ne parle pas de l'agressivité, c'est autre chose. L'agressivité est le support nécessaire de la construction imaginaire du sujet. Le problème chez Luis n'était pas son agressivité, mais la jouissance qui s'était emparé d'elle en lui donnant ce caractère vorace, inassouvi. Après la séance, il continua, comme tous ses amis à être agressif, mais sans excès, sans le « trop » dérangeant pour le sujet.

De point de vue de la névrose, Freud avait signalé cette voracité de la jouissance comme correspondant, en termes de régression, à une phase orale dans cette structure. Il s'agit de son dernier texte (1938), déjà référencé, « Le clivage du moi dans le processus de défense », où il se demande ce qui, à la place du processus névrotique, a pu se substituer au refoulement dans un cas de fétichisme. Ce texte a été cité par Lacan dans le Séminaire VI (p. 54), justement à propos de la clé de la découverte freudienne de la deuxième topique, le surmoi. Je cite Freud³⁵⁵ :

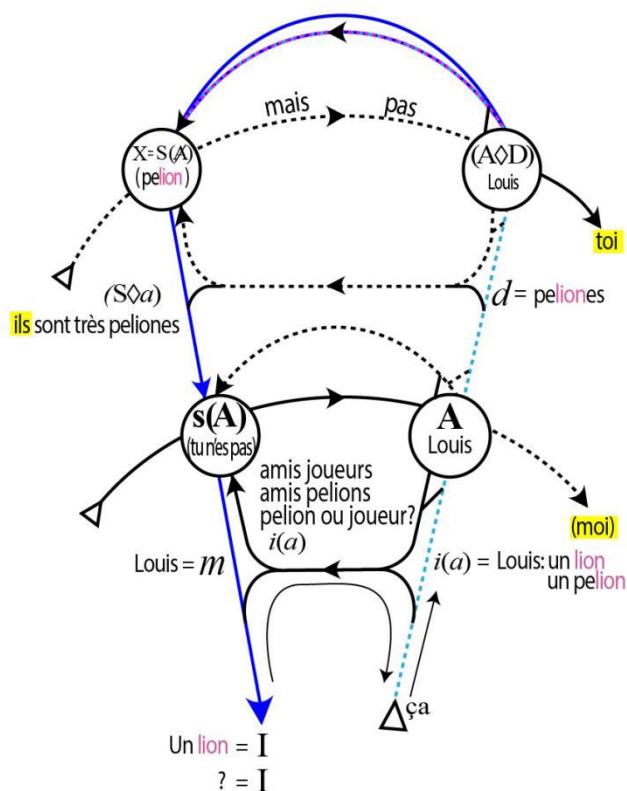
On l'a menacé que le père le châtrerait et, aussitôt après, simultanément à la création du fétiche, apparaît chez lui une angoisse intense du châtiment par le père, angoisse qui l'occupera longtemps et qu'il ne peut maîtriser et surcompenser que par la mobilisation de la masculinité. Cette angoisse à l'endroit du père, elle non plus, ne souffle mot de la castration. **Avec le secours de la régression à une phase orale, elle apparaît comme angoisse d'être dévoré par le père.** Il est impossible de ne pas songer ici à un fragment primitif de la mythologie grecque qui rapporte comment le vieux père-dieu Kronos dévore ses enfants et veut aussi dévorer son plus jeune fils Zeus [...].

Ce texte, et en particulier cette citation, a dû être un des fondements de Lacan pour sa proposition du graphe du *Che vuoi ?* dans ce même Séminaire. Il démontre ce caractère dévorateur et terrifiant du surmoi avec une autre image, celle du terrible mugissement du diable dans une caverne napolitaine. Le petit Luis l'évoque avec un lion brave qu'il incarne sans arriver à nommer. Il nous montre, d'ailleurs ce processus surmoïque de point de vue de sa naissance même, puisqu'il n'y pas eu de régression, du moins, dans le processus que nous connaissons. Il y eut plutôt un processus de symbolisation primaire et nécessaire, avant que le petit garçon puisse progresser vers les autres stades de subjectivation. Pour le confirmer, je pourrai dire que, après cette séance, il est venu souvent à la bibliothèque pour me raconter des films, des jeux et des rêves où d'autres personnages se bagarraient. Ces personnages avaient pris la place de Luis dans *i(a)*, en tant qu'images des bagarreurs. Il était maintenant le sujet qui parlait de ces personnages, images du lion, comme Marcello par rapport à Zohan.

³⁵⁵ *In* : résultats, idées et problèmes II, *op. cit.*, p. 286.

Et toujours, dans chaque récit, une subjectivation a été possible, à partir de ces personnages. La plus importante, dont je me souviens, portait sur la mort d'un de ces personnages. Une fois de plus je me suis retrouvée en lui répondant : « mais pas, toi ». Il a respiré, soulagé, et a fini son récit.

En reprenant notre séance et les effets du pas-de-sens, essayons de les situer dans le graphe (graphe 89). Le parcours signifiant part du point d'interrogation en I. On ne sait quel signifiant a dicté l'impératif surmoïque. Nous avons identifié en i(a) un mot qui indique le moi méconnu du sujet, « pelion ». Il est dans l'ombre du moi avec lequel se présente le sujet, à partir du vouloir de ses amis, i(a), « jouer ». Le processus a permis que le sujet prononce le mot de son attribut, méconnu pour lui, en l'attribuant à ses semblables, en i(a), « peliones ». La réponse de l'Autre à la demande de sens opère une légère rotation du miroir, en restituant le véritable sujet à l'attribut de façon indirecte à travers la négation logique sur l'affirmation du sujet. Cela permet que le mot prononcé ait résonné, en écho, pour le sujet qui venait de le prononcer. C'est le moment de la rencontre du sujet avec sa propre parole, de la jouissance de l'exercice signifiant, dont but est l'identité de perception avec le vocable originel. Ainsi, nous avons le point de capiton de la réponse, « toi », qui fait résonner en après-coup le signifiant prononcé au niveau du fantasme, « peliones », en S(A) dans la forme du singulier, « pelion », imposée par la négation et le point de capiton de la réponse de l'Autre. Voyons (Graphe 93) :



Graphe 93 : Luis, le pas-de-sens dans la lalangue du sujet

En ce qui concerne la signification, elle s'est renouvelée à partir de la négation. Ainsi en s(A) la métonymie de la signification du moi se confirme et s'articule, à partir de la réponse de l'Autre, à la modulation fantasmatique : « mais pas toi ». Le sujet avait prononcé « moi » dans sa plainte. La phrase

fantasmatique avait introduit le deuxième terme, le pronom, « ils ». Donc, le « toi » de la réponse de l'Autre ferme le processus métonymique au niveau du moi, en termes signifiants. Mais sa signification se joue en termes d'être ou ne pas être, à partir de l'existence de semblables, « joueurs », et de la seconde possibilité, l'énonciation par le sujet, « peliones ».

Nous sommes loin de cette logique première que Freud examine dans son texte, une chose qui est définie par rapport à la négation, et non par rapport à son contraire. Un petit garçon qui n'avait pas encore trois ans m'a montré clairement ce *modus operandi*. J'étais en train de faire des scanners des graphes pour cette thèse et j'avais face à moi, deux ordinateurs. Je travaillais sur le plus ancien et il me l'a signalé en disant : « il est vieux ». Donc, pour vérifier sa logique symbolique, je lui ai demandé à mon tour en désignant l'autre scanner qu'on venait d'acheter : « Et celui-là, comment est-il ? ». Bien entendu, j'attendais le mot « neuf », mais à ma surprise, il m'a répondu le plus naturellement du monde : « pas vieux ». Voilà la logique qui guidait l'affirmation de Luis au sujet de ces copains et ma réponse : être ou ne pas être. C'était la signification qui se nouait autour de ce signifiant nouveau, qu'il venait de prononcer, « peliones ». Si le signifiant de la phrase est arrivé à $S(\bar{A})$, sa signification, « tu n'es pas », est arrivée, alors à $s(A)$.

Finalement je mets en rose le parcours de la jouissance qui a produit le traitement dans ce cas. Ce « lion » sous le mot « pelion » est arrivé, donc à rejoindre l'interrogation en I. Dans cette occasion, le « tintin » du sujet était ce nom de jouissance qu'il avait assumé sans s'en apercevoir, mais avec toute la force d'une jouissance surmoïque tellement contraignante. Un nouveau court-circuit est arrivé à $i(a)$. Cette fois, il est le résultat d'un processus subjectif, la jouissance de trop est consumée, la soif est finie et la capture imaginaire, le mirage s'est évanoui. Il ne s'agit pas d'un « pelion », mais d'un « lion », et le sujet pourra choisir, alors. Il me semble que c'est à cette réflexion que Luis a occupé le temps, pendant lequel il tournait les pages d'un livre, après ma réponse. Son choix était la sanction de l'Autre à ce pas-de-sens.

12.4.6 LA SANCTION DE L'AUTRE CHEZ LE SUJET : UN COPAIN DE JEUX EST PASSÉ !

Et en effet, après ces moments de réflexion, Luis, le visage maintenant souriant et tranquille, me dit au revoir en me disant qu'il allait à jouer avec ses amis. Côté jouissance, nous pouvons déduire que son expression souriante exprime le plaisir par lui-même satisfaisant de l'exercice signifiant que nous venons de réaliser ensemble. Examinons la phrase : « Au revoir, Ana, je vais jouer avec mes amis ». La première partie, située directement au niveau de l'énonciation : « Au revoir, Ana ». Autrement dit, ces mots situent l'interlocution dans le niveau effectif de notre vécu. On est à l'école, c'est l'heure de la récréation, il avait un souci, on l'a résolu ensemble dans l'espace approprié pour le faire, donc, c'est

l'heure d'aller à jouer. Dans ce sens, je voudrais confirmer cette appréciation avec les mots avec lesquels Lacan met en rapport angoisse et activité³⁵⁶ :

Le doute, ce qu'il dépense d'efforts, n'est fait que pour combattre l'angoisse, et justement par des leurres. C'est qu'il s'agit d'éviter ce qui, dans l'angoisse, se tient d'affreuse certitude.

Je pense que là vous m'arrêtez pour me rappeler que j'ai plus d'une fois avancé, sous des formes aphoristiques, que toute activité humaine s'épanouit dans la certitude, ou encore qu'elle engendre la certitude, ou, d'une façon générale, que la référence de la certitude, c'est essentiellement l'action.

Eh bien, oui, bien sûr. Et c'est justement ce qui me permet d'introduire maintenant que c'est peut-être à l'angoisse que l'action emprunte sa certitude.

Agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude. Agir, c'est opérer un transfert d'angoisse.

Il me semble que nos trois cas vérifient cette proposition de Lacan. Dans le cas de Mathias, il s'agit du garçon qui, peu loquace, a osé poser une question à l'Autre. C'est l'agir de la parole. Chez Marcelo, nous avons le passage direct, sans mots, à l'action, lorsqu'il se met à peindre son avion. Finalement, chez Luis, nous trouvons que le sujet communique sa décision à l'Autre et l'exécute. Toutes ces actions ont eu lieu immédiatement après les entretiens, donc, après un transfert d'angoisse à travers l'Autre. Dans ce cas, on peut penser que le transfert s'est opéré au moyen de coupures signifiantes. Je rappelle que ces coupures sont la condition nécessaire pour que la jouissance, annoncée par l'angoisse, soit traitée à travers le pas-de sens.

En ce qui concerne l'énoncé, « je vais jouer avec mes amis », on trouve le sujet à sa place, celui qui maintenant sait ce qu'il veut (jouer et non se bagarrer), et qui a décidé de le faire. Ses amis, sont aussi à leur place et ils ont une place dans ce désir. Le sujet veut jouer en leur compagnie. Si mon souvenir est bon, je crois qu'il voulait jouer au football. En conclusion, le terme joueur est entré dans la parole du sujet, celui qui manquait dans la phrase de ses amis, celui qu'ils requéraient par leur refus. Le « lion » qui empêchait le passage de ce joueur à la place du sujet a réussi à passer au système de l'Autre. Il est devenu signifiant à travers « peliones » et le joueur désiré, en O', a pu se réaliser dans le sujet. Voici le graphe (Graphe 94) :

³⁵⁶ Séminaire X, p. 92-93.

13 DISCUSSION

Dans le cours de cette recherche plusieurs hypothèses ont été formulées. Tout d'abord, sur le traitement de la jouissance effectué pour chaque cas grâce à la parole et à la jouissance elle-même en tant que son corrélatif ; ensuite, sur la manière de m'orienter dans la lecture de l'enseignement de Lacan, dans l'après-coup de son énonciation et à partir des graphes ; et, finalement, sur la méthodologie que cette lecture nous a suggérée, à partir de la procédure du mot d'esprit. En général, et à partir de l'analyse des cas à travers les graphes, nous pouvons conclure que toutes ces hypothèses se sont vérifiées. Le résultat de ces analyses a permis non seulement de confirmer l'hypothèse de traitement de la jouissance, objectif principal de cette thèse, mais aussi de déterminer avec précision son champ et les perspectives de recherche que son exploration a laissées ouvertes.

Je présenterai la discussion de ces résultats à partir du graphe, étant donné qu'il s'est constitué tout au long de cette recherche comme le noyau de toutes les vérifications. Dans le premier paragraphe, en fonction de son aspect général par rapport au nœud borroméen ; puis de sa spécificité clinique ; et, finalement, des particularités des cas. C'est-à-dire en suivant la structure avec laquelle il a été introduit et traité dans les deux dernières sections de la thèse. Les déductions sur les logiques signifiantes des cas qui achèveront la démonstration, nous renverront à nouveau à ces rapports généraux permettant ainsi de rapprocher le graphe du nœud, à partir de notre point de vue, celui de la jouissance.

13.1 DU GRAPHE EN GÉNÉRAL, À PARTIR DES TROIS REGISTRES, RSI

Si essentiellement, l'objectif du graphe est de montrer les rapports du sujet qui parle avec le signifiant, cet objectif ne peut être atteint sans l'implication des trois registres où toute expérience langagière s'inscrit et peut être explicitée, le réel, le symbolique et l'imaginaire. Donc, ces trois registres et leurs rapports essentiellement disjoints, constituent les ponts qui permettent la considération dans l'après-coup de l'enseignement de Lacan en général, et de ses propositions et instruments d'analyses en particulier.

Ainsi, dans cette perspective, le graphe peut être une bonne introduction à la compréhension et au maniement de cet autre instrument de l'analyse qu'est le nœud borroméen, puisque Lacan l'utilise, à la fin de son enseignement, aussi pour expliquer le fonctionnement des trois registres. Ainsi, rétroactivement, le graphe est une possibilité de vérification et contrôle de ce que le nœud permet d'expliquer, à partir des points de nouement des trois registres. En somme, étant donné les trois registres de l'expérience humaine que la psychanalyse a identifiés, ces deux instruments autorisent l'établissement de rapports théoriques et méthodologiques entre eux et avec les autres instruments que Lacan nous a légués.

13.2 DU GRAPHE DANS SA SPÉCIFICITÉ CLINIQUE

En termes plus spécifiques, le graphe permet de situer, à partir des règles de son dispositif, les particularités d'un cas. Ce dispositif est strictement régi par les logiques *asignifiantes* poussées par la jouissance. Cette jouissance est née d'une disjonction nécessaire et constitutive, entre ce qu'un Autre dit, à partir d'un système linguistique, et ce que le sujet entend, soit en dedans ou en dehors de ce même système.

Dans ces mots prononcés par l'Autre, le sujet entend des mots ou des morceaux qui le convoquent. Ce sont des signes qui marqueront son être dans deux registres linguistiques différents, celui de la langue maternelle du sujet et celui de sa *lalangue* particulière. Dans le premier registre, le sujet entend son nom ou son prénom ; dans le deuxième, un nom de jouissance. Le premier signe, en tant que nom et avec une fonction unique dans toute langue, ouvrira les voies symbolique de son désir ; le deuxième, les voies réelles de sa jouissance. Mais dans les deux cas, il s'agit d'une parole irrémédiablement perdue qu'il essaiera de retrouver dans chaque interlocution et acte de sa vie.

Dans le premier registre, celui de la langue maternelle, la recherche du sujet le mènera à trouver les voies de son propre désir, celui de sa propre parole. Elle a été déterminée par les lois métonymiques et métaphoriques de la chaîne signifiante. Ainsi, cette parole, après que soient établis des rapports métonymiques avec quelques autres paroles que le sujet privilégie dans le discours courant, peut être échangeable avec n'importe laquelle d'elles. À travers ce jeu métonymique, le sujet s'inscrit dans le système de sa propre langue maternelle.

Dans le deuxième registre, celui de la *lalangue*, le sujet est autre, l'Autre réel de ce sujet symbolique ou barré du désir et de celui qui parle. C'est-à-dire, le niveau phonique et phonétique de la langue maternelle du sujet parlant mise en mouvement, le Ça du sujet, la tendance. Et ce que ce Ça cherche est une identité de perception avec une formation de son propre registre qui n'est pas échangeable avec aucune autre, mais qui est présente et collée aux signifiants privilégiés de la métonymie, les noms du désir du sujet symbolique. Cette jouissance pousse, alors le désir, camouflée dans les signifiants de la langue maternelle, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec cette langue régulée de façon symbolique, c'est-à-dire, par les lois du syntagme et du paradigme qui régissent toute langue naturelle. Ces formations de la *lalangue* ne se soumettent pas à ces lois de formation de la langue maternelle, ni non plus à celles de la métonymie et de la métaphore qui déterminent le cours de la chaîne parlée et créatrice du langage. Mais elles en profitent pour s'assimiler aux signifiants du désir qui sont déterminés par ces lois. Dans le Séminaire XI, en 1964, Lacan exprimait ces règles de la jouissance dans les termes suivants : « Le noyau doit être désigné comme du réel – du réel en tant que **l'identité de perception est sa règle** »³⁵⁷.

³⁵⁷ Séminaire XI, *op.cit.* p. 80.

C'est dans ce sens qu'on peut comprendre que le langage soit un appareil de jouissance. La jouissance est à l'origine du mouvement et elle l'accompagne du début jusqu'à la fin dans son parcours semé d'impasses. À chaque impasse, la jouissance en profite pour se faire entendre à travers les signifiants du désir. Et de même, lorsque le désir du sujet réussit à passer au système signifiant, elle passe dans son propre registre *asignifiant*, mais collée au signifiant, comme les souliers aux chaussures. C'est pour cela que le graphe du désir peut nous permettre de situer aussi le parcours de la jouissance, à partir de ce que le mot d'esprit a révélé dans la psychanalyse. C'est-à-dire que, sur la base d'un peu-de-sens, un pas-de-sens peut être engendré. Et de cette façon, profitant du désir du sujet et d'un instant d'inhibition de l'Autre, un signifiant nouveau réussit à toucher l'ombre heureuse des satisfactions langagières anciennes, celles de la jouissance. Surpris, l'Autre ne peut que participer de cette jouissance avec son propre rire. En après-coup, ce rire sanctionne le passage du mot d'esprit dans son double registre, celui de la langue du désir du sujet et celui de la *lalangue* de sa jouissance.

Ainsi, dans la spécificité de ce dispositif clinique, le graphe permet de situer les régularités de ce parcours, appareillé et disjoint, du désir et de la jouissance du sujet parlant. En résumé, on peut dire qu'il s'agit des sept moments suivants : 1) La demande et son noyau, la question par le désir : *Che vuoi ?*, 2) processus défensif, 3) homologation du processus défensif au niveau du désir, 4) coupure signifiante et métonymie de la parole et de l'*apparole*³⁵⁸, 5) passage d'un signifiant nouveau et de quelque chose du réel de la *lalangue*, 6) renouvellement de significations et nouement au signifiant nouveau, 7) sanction de l'Autre.

1) **Le moment** du déclenchement du processus signifiant, à partir de la question par le désir de l'Autre ou moment du ***Che vuoi ?*** Le sujet, en A, formule sa demande ambiguë en s'adressant à l'Autre de la demande en $(A \leftrightarrow D)$. Sa demande, refusée par l'Autre ou par lui-même, renvoie le sujet à *d*, en tant que sujet du désir.

2) La question provoque un signal d'angoisse dans le moi du sujet, à partir duquel se déclenche, à son tour, **le processus défensif** dans le vecteur $i(a) \rightarrow m$.

3) **Homologation du processus défensif** au niveau du deuxième étage à travers la formulation de la phrase fantasmatique $(\$ \leftrightarrow a$ ou $S1 \leftrightarrow S2)$. Dans le peu-de-sens de cette phrase, le sujet demande un autre sens à l'Autre, dans la direction de *d*. Ainsi la ligne inférieure $i(a) \rightarrow m$ est homologuée dans la ligne supérieure $d \rightarrow (\$ \leftrightarrow a)$.

4) **La coupure** qui isole, à partir du fantasme, un signifiant, S1, sans sujet, susceptible de représentation, grâce à ce manque subjectif, le \$ en *d*. Ce signifiant permet d'établir **les rapports métonymiques** nécessaires, au niveau de la parole, pour que le sujet trouve le mot d'esprit qu'il cherche. C'est-à-dire, le mot avec

³⁵⁸ *Apparole* est la dénomination que Jacques-Alain Miller a tirée du dernier enseignement de Lacan, pour se référer à ces formations de la *lalangue*. Cf. Miller, Jacques-Alain, Séminaire, la fuite du sens, leçon du 31 janvier 1996. En espagnol, Buenos Aires, Paidós, 2012, Chapitre VII, « Le monologo de la *aparole* », p. 139-159. En français, *Le monologue de l'apparole*, op.cit.

lequel il pourra répondre de façon métonymique aussi, à la question par le désir de l'Autre, qui n'est autre que la sienne, auparavant opaque et insaisissable.

5) **Le pas-de-sens** ou passage de cet autre sens demandé. C'est-à-dire, le passage d'un mot d'esprit et la réalisation de quelque chose de sa *lalangue*. Dans le registre linguistique, il s'agit d'un signifiant nouveau qui nomme son désir, en tant que $S(\bar{A})$, un signifiant prononcé selon les lois d'un mot d'esprit. Et dans le registre réel, il s'agit d'une *apparole* qui touche sa jouissance en termes d'une équivoque signifiante. Le premier fait résonner en l le nom du sujet et le deuxième un des noms de sa jouissance, ou un « tin tin » de son être.

6) **Le nouement** de ces signifiants nouveaux à des significations qui renouvellent les rapports du sujet à son moi et à son être respectivement. C'est-à-dire à ce qu'il est en tant qu' $i(a)$, dans ses rapports avec les objets métonymiques du désir, et avec ses semblables ; et, en tant que m , dans ses rapports avec sa propre parole en tant qu'objet privilégié du désir et source de jouissance. Ce nouement peut être fait avant, après ou en même temps que l'avancée suivante, la Sanction de l'Autre.

7) Finalement, **la sanction de l'Autre** à qui un autre sens a été demandé ($A \leftrightarrow D$), en tant que cet Autre est l'Autre du sujet. Cela implique que les rapports du sujet avec l'Autre, en tant qu'il constituait son système signifiant et paroissial, ont été modifiés aussi et cet Autre devient un Autre barré ($\bar{A} \leftrightarrow D$). Cette modification remue essentiellement les rapports du sujet avec l'Autre réel, au niveau des signifiants absolus qui avaient marqué sa chair et son moi dans le court-circuit $I \rightarrow \bar{C}a \rightarrow i(a)$. C'est-à-dire, que la sanction de l'Autre du sujet de ce pas-vide-de-sens a permis au sujet d'établir un nouveau rapport avec la jouissance qui l'avait dérangé et l'avait poussé à une recherche surmoïque, vorace, folle et désespérée. Une jouissance perdue à laquelle le sujet était attaché avec toutes les forces de son corps³⁵⁹, selon le graphe mythique.

Pour le dire avec les termes de nos références littéraires, le sujet était captivé, fixé et paralysé en même temps par le regard de Méduse et le chant des sirènes. Donc, comme l'illustre la légende de Persée, une petite rotation du miroir et une coupure signifiante, castration dans les termes lacaniens, ont permis que le sujet laisse passer Méduse à son système signifiant. Le tour de miroir de Persée a fait que Méduse fut piégée par la captation de son propre regard. Ainsi l'ombre précipitée sur ce regard captivant jette des lumières sur le sujet menacé de se convertir en pierre, comme le cas de Luis en témoigne. En profitant cette lumière, le sujet exécute la coupure nécessaire sur le mot absolu dégagé de son fantasme, comme Mathias l'a fait sur son « penalty ». Sans tête ou sans queue, selon le cas,

³⁵⁹ J'avais toujours été impressionnée et questionnée par la référence que Freud fait dans l'interprétation des rêves à propos de la manière dont, enfant, il était attaché à une sévère gouvernante qui s'occupait de lui, selon ses premiers souvenirs. C'est comme si, quand on voit un film, on préfère et on tombe amoureux du méchant et non du gentil. Il me semble que cette reconnaissance par Freud de ce qui se jouait dans son être était déjà, alors, une des premières intuitions sur ce que serait sa proposition sur le surmoi. C'est n'est pas ce que cette vieille femme faisait, mais sa voix, ses mots absolus, $S1$, coupés de tout rapport à des signifiants et significations pour le sujet qui les entendait et qui répondait à son appel. C'est à cette jouissance que l'enfant Freud était étroitement attaché et c'est sur ce détachement primaire, élémentaire, qu'allait porter son élaboration finale sur le surmoi, selon l'indication de Lacan.

ce signifiant ne peut que commencer à révéler, à partir des rapports métonymiques qu'il établit nécessairement avec d'autres signifiants de son discours, ce que cherche le sujet. Mis en rapport métonymique avec d'autres signifiants la tête terrifiante de Méduse a perdu sa valeur d'usage et elle est devenue cette boule de cheveux que Persée met dans un sac, bien que sans la regarder.

Et c'est là que commence le chant de sirènes³⁶⁰. Méduse n'avait pas seulement un regard, elle avait aussi une voix, sifflante et charmante comme celle des sirènes. Mais cette voix assourdissante et plus captivante que le regard même, était au deuxième plan, derrière le fantasme même de ce regard. Ainsi le mythe des sirènes prend la relève de celui de Méduse, puisqu'apparaît, ce que le héros, Persée, Ulysse ou l'analysant, cherchait : sa propre voix. Comme les sirènes, la jouissance est, à ce moment du processus, après la coupure signifiante, voix et ailes. L'image a disparu dans le sac de Persée. Les signifiants prononcés par le sujet, une fois séparés du fantasme, ne représentent plus rien. Les significations ont disparu. Il ne reste que des mots coquillages, moulins à vent, à travers lesquels le sens demandé, inconnu et palpitant peut trouver une manière de passer au niveau de l'Autre.

En somme, quand Persée coupe la tête de Méduse, le fantasme perd sa signification et cherche la tête requise, celle du héros pour la faire parler. C'est la même procédure pour Shahrazade à chaque aube. En coupant son récit, elle le vide de signification, à la recherche de la parole qu'elle cherche. Cette parole, la sienne à la fin des mille et une nuits, elle la trouve à travers celle qu'elle réussit à obtenir chaque matin de son Autre, le sultan Sharyar. Il était sous le coup d'une jouissance absolument surmoïque et de sa loi élémentaire³⁶¹ : si une femme était infidèle, donc toutes l'étaient. Ainsi il ordonnait de couper la tête à toutes celles qu'il épousait chaque jour, prisonnier de la rage, de l'horreur et de la peur. On dirait, qu'il s'agit d'une logique du tout ou rien. Il me semble que le cas de Marcello nous montre comment cette loi a évolué, à partir du pas-de-sens vers une autre, plus profitable : « tous, sauf un ».

Or, en retournant aux effets des coupures signifiantes, au fait qu'elles laissent comme reste, une tête parlante, je me souviens que, justement, c'est une tête de ce type, que Don Quichotte découvre presque à la fin de ses aventures. Il est sur le point de se guérir de sa folie, c'est-à-dire de trouver sa propre voix dans un processus essentiellement parlant. Des coupures ont été faites tout au long de

³⁶⁰ <http://mythologica.fr/grec/sirene.htm>

³⁶¹ Ces lois suivent le principe de l'identité de perception et sont les mêmes que Freud décrit à propos des polarités psychiques en « Pulsions et destins de pulsion », avant que les pulsions sexuelles entrent dans le jeu. In *Métopsychoanalyse*, op.cit., p. 35-43. Et plus tard dans « La négation » (1925). Nous pouvons les reconnaître dans la logique qui se dégage du graphe mythique. Puis, Lacan les a formalisées à travers différentes formules et mathèmes, comme celle de la bourse ou la vie, par exemple. Ces conclusions ne peuvent être qu'une introduction à ces formalisations. Je me limite ici à souligner ces lois qui ont déterminé la logique des sujets dans nos cas. Mais aussi on peut la reconnaître à la base de certains radicalismes, tel que l'exprime le sujet de la vidéo suivante : blanc, pas blanc, comme vieux, pas vieux pour l'enfant de 2 ans et demi (http://www.francetvinfo.fr/monde/proche-orient/offensive-jihadiste-en-irak/royaume-uni-plusieurs-mesures-pour-deradicaliser-les-candidats-au-jihad-sont-en-echec_1278009.html)

ses pérégrinations, dont le fil est conduit par ses conversations avec cet Autre qui est Sancho. Ainsi, on trouve dans le chapitre LXII de la deuxième partie, cette incroyable aventure titrée « Où il s'agit de la tête enchantée et d'autres bêtises qu'on ne peut pas se lasser de raconter ». Le lecteur curieux pourra observer qu'à partir de là, il se débarrasse de son fantasme principal, « Sa Dulcinée enchantée », pour se précipiter sur le chemin du pas-de-sens définitif avec lequel finira l'œuvre. Cette tête parlante et tranchante va lui fournir les signifiants nécessaires pour établir des rapports métonymiques et permettre au héros de prononcer le mot d'esprit final et libérateur.

La jouissance est, alors, présente et fuyante parmi les 3 ou 4 signifiants qui ont établi des rapports métonymiques, à partir de cette tête coupée, que ce soit dans le cas de Don Quichotte, des mythes grecs ou de la séance analytique. Et, entre ces signifiants, on doit isoler le bon, celui où la jouissance s'appareille, de manière disjointe dans celui du désir, à travers des registres linguistiques différents. Mais, pour le faire, nous devons opérer dans le sens inverse du héros grec, chargé maintenant des têtes parlantes. Ulysse devait discerner, dans le chant captivant des sirènes, (pour nous, les formations de la *lalangue*), les données de la route que son navire devait suivre pour rejoindre son aimée Ithaque. De cette manière, il échappait à la folie et la mort. Bien que nous nous laissions guider par le bon mot aussi, celui que le sujet a choisi pour faire passer le sens de son désir et qui fera résonner, en I, son nom comme la cinquième boule du balancier de Newton, nous ne pouvons pas esquiver ce chant de sirènes. Ce mot choisi, ce mot d'esprit, va nous conduire justement à cette langue ancienne que les sirènes chantaient, à son rythme « tin tin », où une jouissance s'est nichée dans l'équivoque, dans un nom dit sous les mots et qui marquait l'être du sujet d'une jouissance mortifère.

Là, nous sommes dans ce deuxième bateau dont parlait Lacan dans le Séminaire XIX³⁶² : « moi, qui suis, mon Dieu, sur un autre [bateau], qu'il n'y règne pas les mêmes règles ». J'entends par ces règles, celles qui régulent l'équivoque. Elles sont hors du symbolique parce que ce ne sont pas les règles de formation ou de lecture des mots d'une langue. Tel est le cas de la formation de ces *apparoles* que nous avons rencontrées dans cette thèse, « Isabeau » et « pelions ». Il y a des « sabots » dans le nom d'une reine, comme un « lion » dans cet adjectif avec lequel Luis qualifie ses amis. À l'oreille, lecture et formation ces *apparoles* suivent des règles lexicales très différentes des langues connues ; dans ces cas, la langue française et la langue espagnole. « Isabeau » et « peliones » sont, alors, des noms de jouissance du sujet qui les a prononcés.

³⁶² Séminaire XIX, p. 19.

13.3 DES GRAPHES PARTICULIERS DES ENTRETIENS

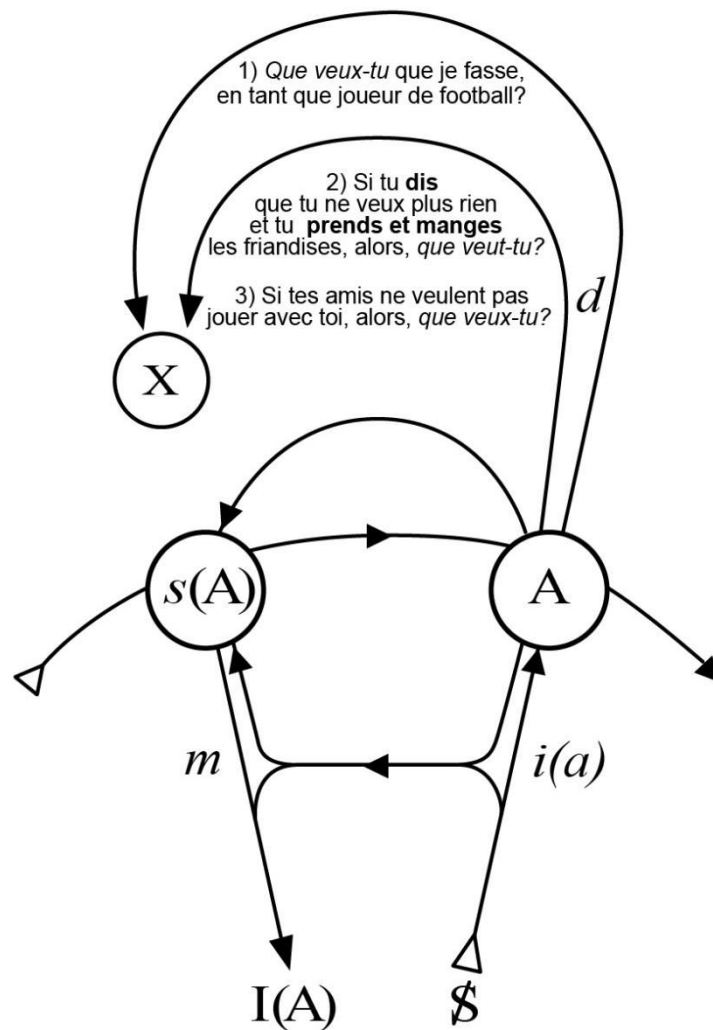
Voyons avec les graphes, la synthèse de ces processus où une jouissance initiale, dérangeante, de trop, a été traitée à travers la jouissance qui a accompagné, du début à la fin, les traversées signifiantes des trois sujets, Mathias, Marcello et Luis, jusqu'à toucher sa propre source vorace et surmoïque. Les particularités des cas se situent aux mêmes sept points de la régularité clinique du graphe. Cependant, les variations que les trois cas révèlent sur l'axe de chaque régularité du point de vue du traitement de la jouissance, font que le processus se déploie spécifiquement à travers de nouvelles dénominations, à savoir : 1) Déclenchement du processus signifiant à partir de la demande et son moment traumatique du *Che vuoi ?* 2) Premier découpage signifiant à partir du discours courant du sujet. 3) Deuxième découpage signifiant à partir du fantasme 4) Métonymie de la parole et passage du désir du sujet ou métonymie de son nom. Renouveau au niveau de l'Autre symbolique du sujet. 5) Métonymie de l'*app parole* et passage de quelque chose de la jouissance du sujet, rythme et /ou équivoque. Réalisation de l'identité de perception au niveau de l'Autre réel du sujet. 6) Sanction de l'Autre ou métonymie de la signification. 7) Remaniement des significations et renouvellement des rapports du sujet avec son moi, ses semblables et les objets de son désir. En voici la séquence « graphique » et les conclusions dégagées de la comparaison des cas.

13.3.1 DÉCLENCHEMENT DU PROCESSUS SIGNIFIANT À PARTIR DE LA DEMANDE ET SON MOMENT TRAUMATIQUE *CHE VUOI ?*

Les trois questions, qui ouvrent les séquences signifiantes dans chaque cas, sont formulées à un moment où il est question d'enjeux pour chaque garçon. Dans chaque cas, une réaction vive du sujet nous donne l'indice que quelque chose dans ses rapports avec son corps a été bouleversé, une sorte de choc, de trauma manifeste, une jouissance, provoqués par la question, soit en termes d'angoisse ou de n'importe quel autre mouvement ou manifestation corporelle.

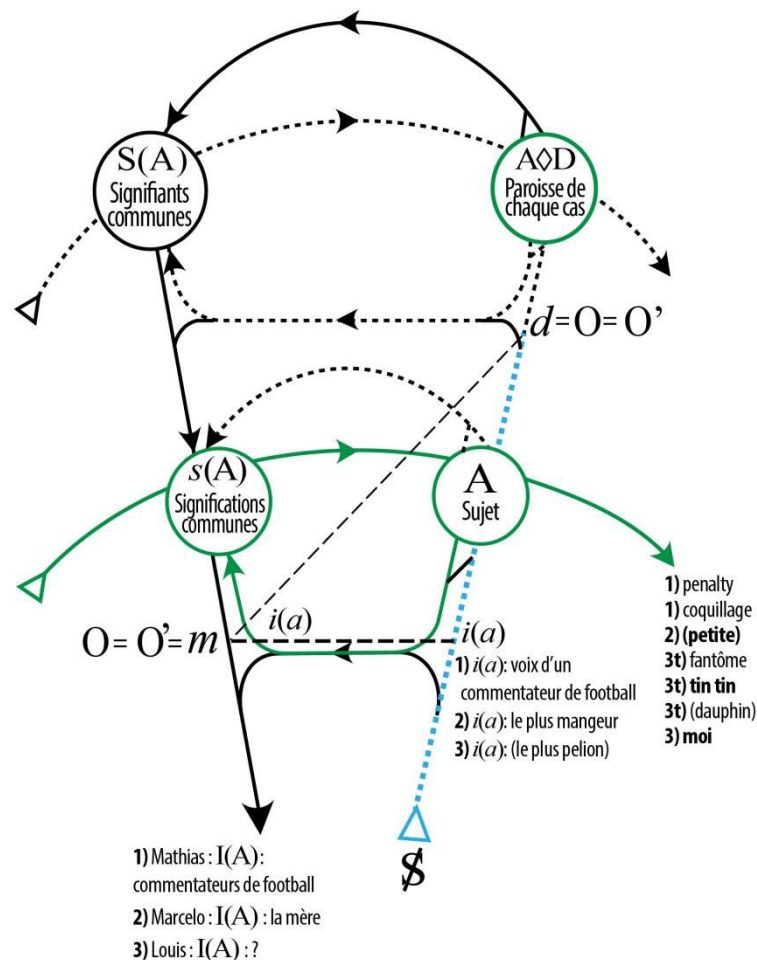
Dans le cas de Mathias, il m'a demandé de jouer avec lui sans me spécifier rien de plus. Il a donc été surpris quand je lui ai demandé à quelle position il voulait que je joue en tant que footballeur. Il pouvait choisir entre buteur ou gardien de but. Il a hésité, et en réfléchissant, il m'a mise à la place imaginaire, en tout cas, ambiguë, de rival et d'amie. Dans le cas de Marcello, la question est formulée par ma présence silencieuse, après son mensonge. La métonymie des objets échangés dans le préambule de l'entretien, nourriture, mots, parle de son enjeu : manger ou parler ? L'avidité avec laquelle il mangeait les friandises dans un silence pesant avant de commencer à me raconter le film dénonce le trauma produit par la question posée par ma présence silencieuse. Finalement, dans le cas de Luis, le choc causé par la question sur son désir, impliqué par le refus de

Dans les trois cas, nous pouvons apprécier comment, dans ce point d'enjeu du désir, l'alternative commence à révéler le point d'ébranlement entre le désir et la jouissance. Voici le graphe (Graphe 95)³⁶³ :



³⁶³ Dans ce graphe et tous les suivants je distingue avec le numéro 1 tout ce qui se réfère à Mathias; avec 2, ce qui correspond à Marcello et avec 3, ce qui concerne Luis.

13.3.2 PREMIER DÉCOUPAGE SIGNIFIANT À PARTIR DU DISCOURS COURANT DU SUJET : LAPSUS ET RÉPÉTITION



Graph 96 : Premier découpage signifiant à partir du discours courant du sujet : lapsus et répétition

Ce deuxième graphe conclusif nous montre (Graph 96), d'abord, l'état de la jouissance au début du processus signifiant. C'est-à-dire, en termes de ces Autres réels et complets qui occupaient la place en $I(A)$ et du moi réel que le sujet avait assumé par rapport à cet Idéal. En deuxième lieu, ce graphe nous montre le premier découpage signifiant qui opère dans le processus, à partir du discours du sujet, c'est-à-dire, à partir de la communauté qui nous avait permis d'établir une interlocution analytique³⁶⁴. Examinons les deux versants de ce moment.

Nous pouvons faire le tableau comparatif suivant de ces court-circuits entre $I(A) \rightarrow \text{Ça} \rightarrow i(a)$ qui avaient déterminé l'être du sujet en termes de jouissance :

³⁶⁴ Dans le cas de Luis, j'indique les interventions transférentielles avec un « t », à côté de son numéro, 3t, pour le différencier des interventions de l'entretien.

Tableau 20 : Rapports jouissance du début des entretiens : I(A) → i(a)

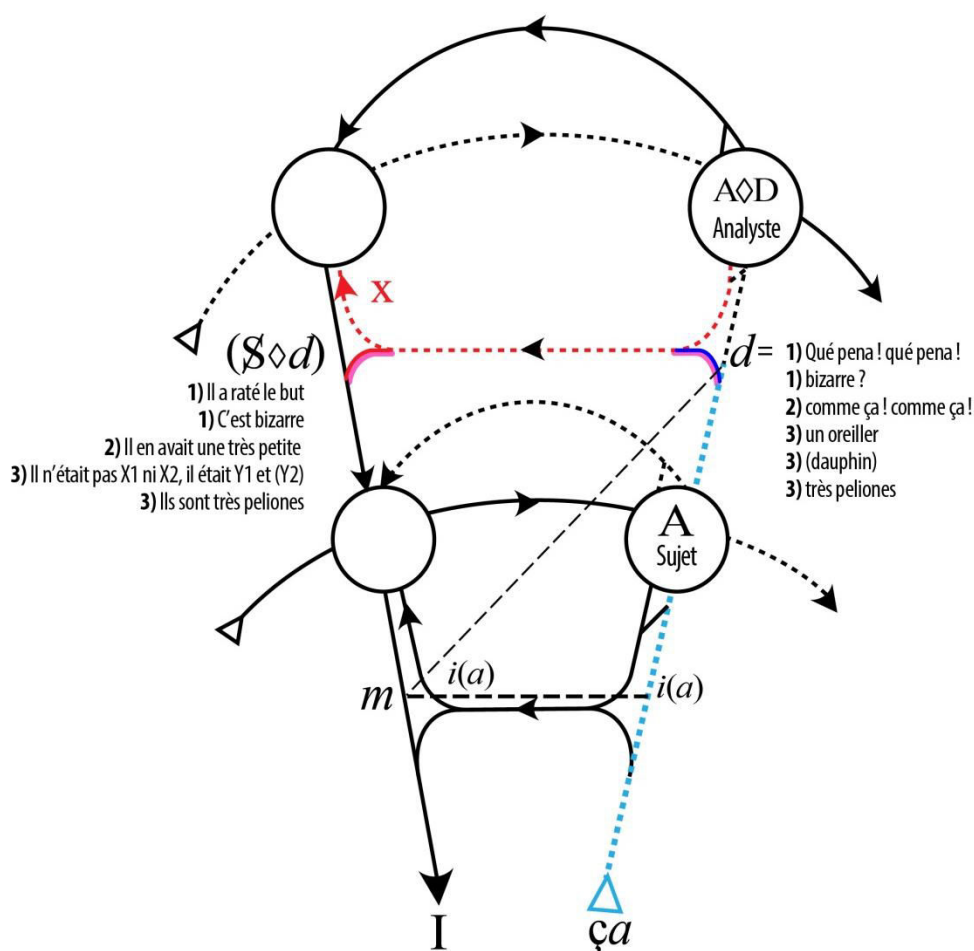
Sujet	Rapports jouissance du début : I(A) → i(a)
Mathias	Commentateurs de football → voix d'un commentateur de match
Marcello	La mère → le plus mangeur
Luis	? → le plus <i>pelion</i>

C'est seulement dans le cas de Luis que le nom qui devait être à cette place était inconnu pour nous. Dans le cas de Mathias, il s'agissait de commentateurs de football, dans celui de Marcello, de sa mère, certainement. Le moi ou image assumée du sujet dans le réel, était affectée d'une jouissance de trop. La voix de Mathias s'entendait à l'extérieur du cabinet. Sa mère dans la salle d'attente nous a dit à la fin, que ce jour-là la séance avait été très animée ! La restriction institutionnelle imposée à Marcello témoigne de ce plus de jouissance. Bien entendu, on a connu Luis dans l'école par les limites que ses bagarres avaient dépassé. Il était, comme Marcelo « le plus ». L'un, le plus mangeur de l'institution, l'autre, le plus bagarreur de l'école.

Mais les bruits de ces jouissances ne cherchaient qu'une chose, que le sujet parle. Ainsi, le bruit se fait répétition dans le cas de Mathias, lapsus dans le cas de Marcello et plainte dans le cas de Luis. Mais lapsus et répétition ne sont pas absents dans le cas de Luis. Ils étaient présents dans les lectures à voix haute qui avaient préparé l'entretien en termes transférentiels, aux deux niveaux littéraires de la prose et du vers. Il me semble que c'est grâce à cette préparation que dans son cas on trouve cette séquence singulière : fantôme, tin tin, (dauphin), moi. C'est-à-dire : nom commun et fictionnel, rythme, lapsus de nom commun d'un animal vivant, pronom. Avec le pronom à la première personne, on était très proche des noms du sujet. Donc, si le moi, va faire résonner le nom du sujet par métonymie avec les autres pronoms du discours, ce qui reste devra faire entendre le nom de sa jouissance. D'ailleurs, le chemin rythmique et essentiellement *asignifiant*, en termes d'identité de perception, était ouvert par le « tin tin ». Il manquait « le lion » pour établir la métonymie par rapport au « fin fin » du dauphin. En effet « pelion » a deux syllabes en espagnol.

13.3.3 DEUXIEME DECOUPAGE SIGNIFIANT À PARTIR DU FANTASME

Ces premiers découpages signifiants nous ont conduits vers le fantasme et son peu-de-sens. Le caractère énigmatique et signifiant de cette phrase où le sujet parle à la troisième personne d'une autre en tant que regard, nous met sur la trace de la discordance révélée dans cette thèse, celle du désir et la jouissance qui le parasite, c'est-à-dire de l'appareillage d'un élément signifiant à un autre *asignifiant*. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà avancé plus haut, au niveau fantasmatique les trois cas nous ont révélé les différents stades où le fantasme peut être prononcé, celui de la pulsion en tant que rapport d'un sujet à un objet (« il a raté le but ») ; celui du jugement d'attribution en termes de l'avoir (« il en avait une très petite ») et le plus proche des noms du sujet, celui de la nomination et de son attribution en termes d'être (« il est X et non Y », « ils sont très *peliones* »). Voici le graphe (Graphe 97) :



Graphe 97 : Deuxième découpage signifiant à partir du fantasme

Tous ces fantasmes impliquent en termes grammaticaux, un sujet et un prédicat. C'est-à-dire, un S1 en rapport avec un S2 ($S1 \rightarrow S2$). C'est sur ce niveau essentiellement signifiant, en tant que grammatical, qu'un deuxième découpage signifiant a été effectué au niveau du sujet du désir, en d , à partir du fantasme. Mais cette fois, le découpage atteint le terme qui peut être le sujet de la phrase fantasmatique elle-même, comme dans le cas de Luis. Ou bien il peut s'agir d'une autre phrase prononcée à propos du fantasme comme dans les cas de Mathias et de Marcello. Ainsi, on obtient une phrase sans sujet, un S1, tout seul. Il est apte à représenter ce dont il s'agit, le sujet innommable du désir, le refoulé proprement dit, situé dans le circuit supérieur des deux circuits inconscients. Rappelons-nous, que les déchets métonymiques du refoulé du circuit inférieur correspondant aux objets du désir, nous ont donné la piste pour suivre le désir, à travers le « penalty », par exemple.

Ce S1 est aussi, sans tête, apte à représenter cet autre sujet appareillé au sujet de l'inconscient, ce ça qui parle sans que le sujet ne s'en aperçoive. Confrontons ces fantasmes et les S1 dégagés dans chaque cas pour déterminer ces rapports dans le tableau suivant :

Tableau 21 : Rapports disjoints fantasme → S1 de la jouissance

S1→S2	S1
1 Il a raté le but	1 Qué pena ! qué pena !
1 C'est bizarre	1 Bizarre ?
2 Il en avait une très petite	2 comme ça ! comme ça !
3t Il n'était pas X1, il était Y1	3 un oreiller
3t Il n'était pas X2, il était (Y2)	3 dauphin
3 Ils sont très <i>peliones</i>	3 (très <i>peliones</i>)

Dans ces rapports nous constatons que, plus la phrase fantasmatique du niveau de la nomination est loin, plus le S1 se dénonce dans la répétition d'un mot essentiellement signifiant dans un couple rythmique. Tels sont les cas de Mathias dans le jeu de football et celui de Marcello. Par contre, plus elle est près du niveau nominatif, plus appareillé est le niveau de la *lalangue* dans le niveau linguistique, comme dans le cas de Luis et son « très *peliones* » que j'isole avec mon écoute, pour préparer la réponse.

13.3.4 MÉTONYMIE DE LA PAROLE ET PASSAGE DU DÉSIR DU SUJET OU MÉTONYMIE DE SON NOM

Le pas-de-sens a été préparé par ce découpage signifiant, puisque, les S1 impliqués ont précipité le point de capiton du dialogue. Ce point a été la boule qui a frappé les autres du balancier de Newton pour faire bouger la dernière sans la toucher. Cette dernière est le nom du sujet qui résonnera en I(A) à la place des Autres absolus dont l'être du sujet était captif. Ainsi, en après-coup nous comprenons que les signifiants du jeu métonymique ont été, à leur tour, aussi des S1, mais situés à des niveaux différents. Les premiers au niveau discursif, les suivants au niveau du désir.

Or le cas de Luis mérite un mot de plus. Après le passage transférentiel de son nom, à travers « oreiller », ce qui est passé à travers l'équivoque, est le I(A) inconnu du début. C'est n'est pas son vrai nom ce qui est passé dans « pelion ». Il ne s'appelle pas Leo, Léonard ou quelque chose de dérivé ou en rapport phonétique avec le nom de l'animal en espagnol et sa prononciation diphtonguée, *león/lion*. Mais le point de capiton, « pas toi », implique une équivalence entre son prénom et le nom sous « pelion ». Quand je m'adresse à lui, ce « toi », implique son prénom : « pas toi, Luis ». Mais en même temps, l'attribut avec lequel il a identifié ses amis : « mais pas toi » = « tu n'es pas *pelion* ».

La rigueur de cette logique primordiale en termes de négation et de métonymie phonétique implique : « tu n'es pas *pelion*, tu es... *lion* ». Ainsi

l'identité de perception évoquée par le « toi » ambigu du point de capiton, coïncide avec l'identité des deux noms : « tu es lion = (leon) = Luis ». La négation de la phrase qui donne le sens au dialogue analytique impose cette affirmation. Elle implique donc une suppression de l'identification méconnue du sujet en *i(a)*, en tant que le plus « *pelion* » de l'école. Elle était déterminée par cette identité fixée en I(A). C'était sa jouissance. En général, les animaux sont une source d'identification primaire très importante. Notamment dans l'enfance, quand on commence ce processus de nomination nécessaire.

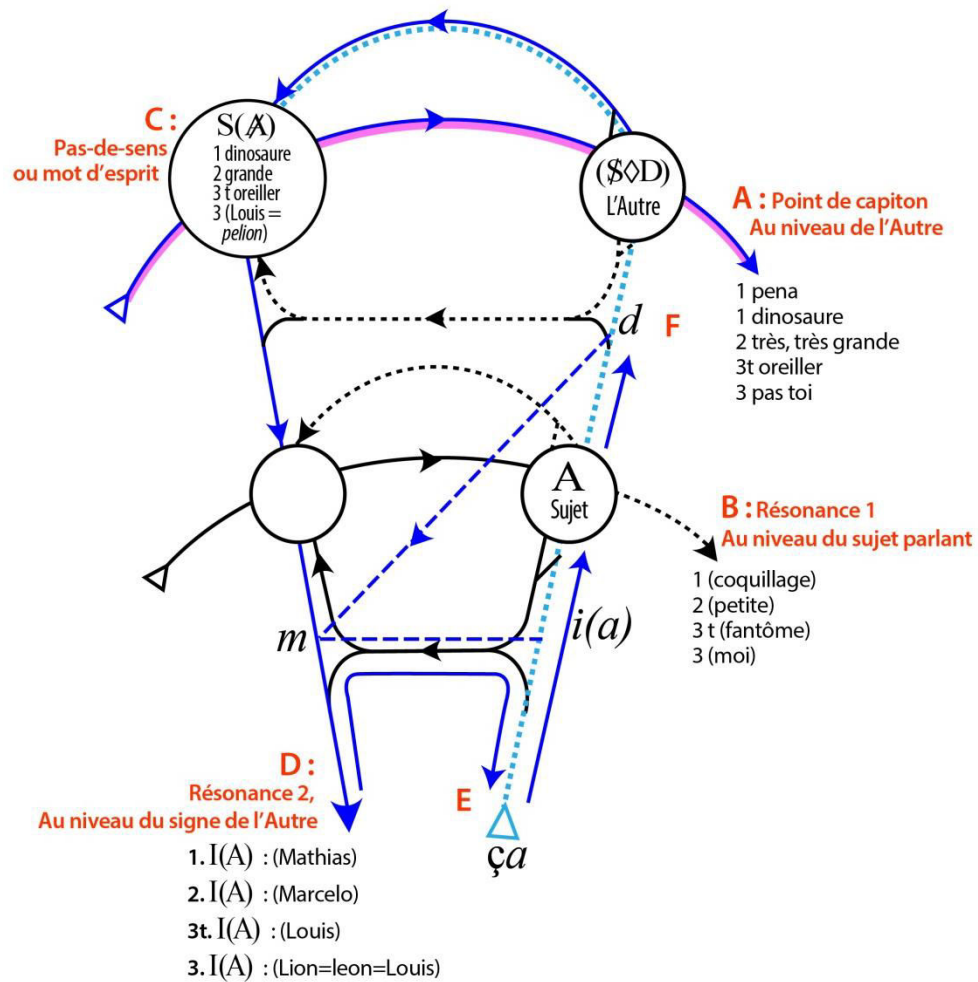
On entend souvent, par exemple, une phrase que la petite Ophélie du cas de M. Lelièvre transpose dans sa *lalangue* de transfert : « C'est le canard, il fait coin coin ». Un être vivant, un nom et une voix qui dit n'importe quoi sont suffisants pour qu'une identité de perception soit établie, c'est-à-dire, une jouissance inconnue du sujet. Une jouissance de ce type se jouait sûrement dans le cas de Freud sous-titré « l'homme aux rats ». Les enfants s'amuse beaucoup dans la répétition de ces sons et de ces noms avec lesquels ils identifient leur être. Ensuite, ces jouissances détachées de leur *lalangue* peuvent s'attacher à d'autres représentations et devenir source de toutes sortes d'affects ou de jouissances de trop.

En termes métonymiques aussi, le cas de Luis mérite une remarque. C'est le seul cas où la métonymie est faite en termes de pronoms. Les autres se réalisent à travers des noms communs. Dans le cas de Marcello, nous avons déjà souligné que la série d'adjectifs est en rapport métonymique avec l'objet. Dans le cas de Luis on a atteint ce stade préliminaire au nom propre du sujet, le pronom. Or le « toi » du point de capiton va faire répercuter le « toi » avec lequel ses amis ont fini leur discours dans la cour de récréation. Voici, alors, le tableau qui recueille la métonymie des noms de nos sujets :

Tableau 22 : Rapports métonymiques des noms

I(A)	←S(A)	Point de capiton du dialogue analytique ↔	S1 au niveau du désir	S1 au niveau discursif	S1 dehors l'entretien
(Mathias)	pena	Qué pena	Qué pena, qué pena	Penalty (cabinet)	
(Mathias)	dinosaure	dinosaure	(pena)	Coquillage (sortie du cabinet)	
(Marcello)	grande	très très grande	moyenne	petite	
(Luis)	oreiller	oreiller	Fantôme à lui	Fantôme de référence (t)	
(lion=leon=Luis)	(Luis= <i>pelion</i>)	Mais pas toi	Ils	moi	toi

Le pas-de-sens du désir, ou la métonymie du nom de chaque sujet, a renouvelé les rapports du sujet à son Autre symbolique. Voyons cette modification essentielle dans le graphe (Graphe 98) :



Graphe 98 : Métonymie de la parole et passage du désir du sujet : leurs noms

13.3.5 MÉTONYMIE DE L'APPAROLE ET PASSAGE DE QUELQUE CHOSE DE LA JOUISSANCE DU SUJET : RYTHME ET / OU ÉQUIVOQUE

Voyons maintenant, comment quelque chose de la jouissance profite pour passer, sous une forme parasitaire, en même temps que le pas-de-sens du mot d'esprit au système de l'Autre. Cela ne veut pas dire que la jouissance soit secondaire dans le processus, elle est à sa racine. Mais pour pouvoir atteindre son but, l'identité de perception, elle doit parasiter le niveau signifiant de la langue secondaire du sujet, sa langue maternelle. Or, le caractère réel de la *lalangue* facilite sa décomposition dans une partie sonore, inarticulée, et une autre articulée et fragmentaire. Le cas de Luis nous a permis d'apprécier ces aspects.

Je ne crois pas que dans les cas de Mathias et de Marcello on soit allé aussi loin que dans le cas de Luis en ce qui concerne le nom de jouissance du sujet. Mais il est clair qu'à partir de ce que le cas de Luis nous permet de conclure sur le couple rythmique, on a touché quelque chose du niveau rythmique de leurs jouissances. Ce « tin tin » ou « la la » est le fondement de toute identité de perception en termes linguistiques. Ce rythme est présent dans le couple « **la la** » de la « **lalangue** » lacanienne. On peut déduire un rapport entre le « tin tin » freudien et le « la la » lacanien. D'ailleurs, il me semble que ce « la la » est le même avec lequel on fredonne chansons et mélodies un peu partout dans le monde et depuis toujours. Une sorte de reconnaissance de l'universalité des *lalangues* qui soutiennent toutes les langues maternelles. Mais aussi, ce « la la » est le fondement de ce qui sera la procédure névrotique du refoulé, comme nous l'a illustré le dialogue de Sancho Panza lors de l'enchantement de Dulcinée. Cette procédure est ce qui est dit entre deux sujets, un « inter-dit » dans le double sens de l'« inter-locution » et de la « inter-diction ».

Dans ce sens, des éléments sonores qui soutiennent les éléments phonématiques et les points d'exclamation correspondent légitimement à l'expression de la jouissance dans les émotions qui ont accompagné la voix de chaque sujet. Les accents et les inflexions de la voix sont tous éléments de la jouissance. En termes jakobsoniens, il s'agit de la fonction émotive du langage. Bien qu'il ne s'agisse pas d'éléments signifiants, ils ont reçu, dans nos cas, le même traitement métonymique de niveau signifiant, car ils sont appareillés à ce niveau même. Au moins, dans les cas du couple rythmique, comme le montre le tableau suivant. Il est isolé dans les trois cas, à partir des S1 situés au niveau du sujet du désir. Voyons, donc les séquences de ce **des**-appareillage pour chaque cas :

Tableau 23 : Les trois des-appareillages de la jouissance

I(A)	←S(A)	Point de capiton du dialogue analytique ↔	S1 au niveau du désir	S1 au niveau discursif
Tin tin	!!	Qué pena !	Qué pena ! qué pena !	
Tin tin	Très très	très très grande	Comme ça ! comme ça !	
Tin tin	Fin fin	Fin fin	Dauphin (t)	Tin tin (t)
Tac + <i>lion</i> (<i>leon</i>)	(très+ <i>pelion</i>)	Mais pas toi	Très <i>peliones</i>	

Dans le cas de Mathias les deux points d'exclamation en S(A) indiquent les deux coups rythmiques de sa phrase désirante, « qué pena ! qué pena ! ». Ils sont passés, grâce au point de capiton, vers S(A) en tant que couple vide de toute articulation, tel que deux accents d'intensité de la voix ou deux notes musicales. À partir de là, ils sont reçus au niveau de la jouissance du sujet, en I(A) en tant que couple tin tin. Dans le cas de Marcello, les deux coups rythmiques marqués par ses exclamations au niveau du désir se nouent au couple signifiant « très très » du point de capiton. De cette manière, les coups rythmiques prennent forme en S(A) et font résonner le tin tin élémentaire de la jouissance du sujet en I(A).

C'est curieux que dans le cas de Luis, ce couple se soit présenté dès le niveau discursif, à travers le « tin tin ». C'est le mérite du langage littéraire de permettre la réalisation de quelque chose du niveau de la *lalangue* sans déclencher la proscription de l'Autre. Alors que la narration du match de Mathias est pleine d'exclamations, finalement, ce qui a compté c'était le couple isolé prononcé dans le niveau du désir. C'est curieux que dans le cas de Luis, il n'y ait qu'un seul « très » prononcé, alors que dans le cas de Marcello nous trouvons le couple rythmique au niveau de ce « très très ». Peut-être cela a-t-il annoncé justement la présence du sujet de l'inconscient, à côté, dans l'équivoque : « très *peliones* ». Il suffisait de le faire résonner en écho pour que le sujet l'entende. Ainsi, l'identité de perception réussie l'espace d'un instant, étanche la soif de jouissance. Luis ne sera plus le « lion/león ».

Cette proximité d'un des membres du couple rythmique à l'équivoque, nous rappelle la définition de l'équivoque en termes poétiques. Elle inclut l'aspect rythmique et rimique (8.3.2.2 et annexe D2). Or à ce point nous sommes exactement dans le cas de l'interprétation par l'équivoque, au cœur du traitement de la jouissance. Les couples rythmiques sont déjà une approche très importante de cette cible. Nous nous sommes approchés à un pas du cœur de la jouissance, dans les cas de Mathias et de Marcello, avec d'excellents résultats. Mais, c'est dans l'équivoque du cas de Luis que nous l'avons atteinte directement. La modification a été faite au niveau de l'Autre réel du sujet. Voici le graphe (Graphe 99) :

C'est vrai que dans la plupart des équivoques le rire explose quand le sujet les entend. Dans le cas de Luis, c'est moi qui ai ri quand je me suis aperçue de l'équivoque *pelion/lion* ; moi qui me suis interrogé sur le pourquoi des effets des mots dits dans notre dialogue. Mais l'identité de perception cherchée par la jouissance n'exige pas forcément que le sujet s'aperçoive et rit pour qu'elle soit réalisée et porte ses fruits. Il me semble que la condition sine qua non est que ces *apparoles* soient entendues en écho par le sujet, rien de plus. Dans ce sens, un autre petit garçon, Joachim, de la même école pleurait inlassablement, il refusait d'entrer dans la classe. Tout le monde avait opté pour le laisser parce qu'aucune explication ou argument ne réussissait à le calmer. Je lui ai demandé la raison de ses pleurs et il m'a répondu que ses copains de classe ne cessaient de se moquer de lui. Il répétait et répétait la même phrase comme un disque rayé : « ils n'arrêtent pas de rire de moi ». Je ne pouvais que lui répondre dans le registre de sa répétition, celui de la *lalangue* : « ni de fuir »³⁶⁵. Il a immédiatement arrêté de pleurer et de répéter sa phrase avec insistance. Il se lève, me regarde d'un air sérieux et, de façon sûre et décidée, il retourne dans sa classe.

Comme dans le cas de Luis, il n'y a pas eu de rire, mais l'identité de perception a été réussie et la jouissance ciblée dans son cœur, sans intermédiation signifiante du désir, la jouissance du petit Joachim a été traitée directement. Sa jouissance, ce « fuir », qu'il répétait sans cesse, avait trouvé comme le « lion » de Luis, une phrase fantasmatique pour se loger. La différence entre les deux cas est que la phrase de Luis avait une base imaginaire préalable. Il avait établi, un lien imaginaire entre lui et ses amis : ils étaient *peliones*. Nous la trouvons dans les deux étages du graphe. La phrase de Joachim était au niveau du fantasme mais dans son statut exclusivement réel, en tant que répétition sans fin. Il n'avait pas de place pour un « pas toi », par exemple. Donc, je monte sur son bateau et je coupe directement le S1 que j'entends, en laissant un lien minimum : « ni de fuir ». Ainsi l'*apparole*/parole est passé dans notre système paroissial. Son regard sanctionne la réalisation et le passage de la jouissance.

En somme, dans le pas-d'*apparole* indispensable pour qu'une jouissance soit traitée, la sanction de l'Autre, quoique indispensable, n'implique pas toujours le rire. Les cas nous ont montré d'autres possibilités de sanction. Dans le cas de Mathias, ma phrase : « Ah, oui, c'est très bizarre ! ». Chez Marcelo, mon assentiment à son choix de « très, très grande ». Et chez Luis, c'est son « Au revoir, Ana ». Dans les cas où la jouissance a été approchée par la sonorité « la la », ceux de Mathias et Marcelo, c'est l'Autre interlocuteur qui authentifie le pas-de-sens. Par contre, dans les deux cas, où la jouissance a été touchée en plein cœur, ceux de Luis et Joachim, ce sont les sujets eux-mêmes qui font les sanctions respectives. L'un à travers son regard, l'autre à travers son au revoir. Mais dans les quatre cas, les sujets se sont libérés de ces jouissances dérangeantes et ont pu se positionner en tant que sujets dans leurs différentes activités.

³⁶⁵ La scène a lieu en espagnol. Joachim disait « (ellos) no dejan de **reirse** de mi, no dejan de **reirse** de mi », ce à quoi j'ai répondu « ni de **irse** ». Que je traduis en français comme « ils n'arrêtent pas de **rire** de moi », et ma réponse « ni de **fuir** », en faisant correspondre l'équivoque en espagnol entre « **reirse** » (rire) et « **irse** » (s'en aller) avec « rire » et « fuir » en français.

À la fin d'un processus signifiant, *Witz* ou dialogue analytique, donc, ce que l'Autre sanctionne c'est le passage d'une parole/*apparole*. Ainsi, le système de l'Autre a été renouvelé dans son registre réel. Il est nécessaire maintenant de conclure sur les autres registres qui sont intervenus dans le processus, le symbolique et l'imaginaire. C'est-à-dire, sur l'état des signifiants nécessairement refoulés pendant l'interlocution et sur le remaniement des anciennes significations. Ainsi, nos cas nous permettront d'isoler ces deux conséquences du pas-de-parole qui, dans le mot d'esprit sont impliqués dans une seule chose, le rire de l'Autre.

13.3.6 MÉTONYMIE DE LA SIGNIFICATION

Les graphes antérieurs nous ont donné les rapports métonymiques du pas-de-sens dans **les deux registres du sujet, le symbolique du désir et le réel de la jouissance. Il manque de déterminer les métonymies** de la signification qui se sont nouées à ces nouveaux signifiants arrivés à I(A) à partir de S(A). Autrement dit, nous devons déterminer le renouvellement qui s'est effectué au niveau **du moi** du sujet dans le double trajet que Lacan indique dans le court-circuit $I(A) \rightarrow \text{Ça} \rightarrow i(a)$; et puis dans le trajet $s(A) \rightarrow A$.

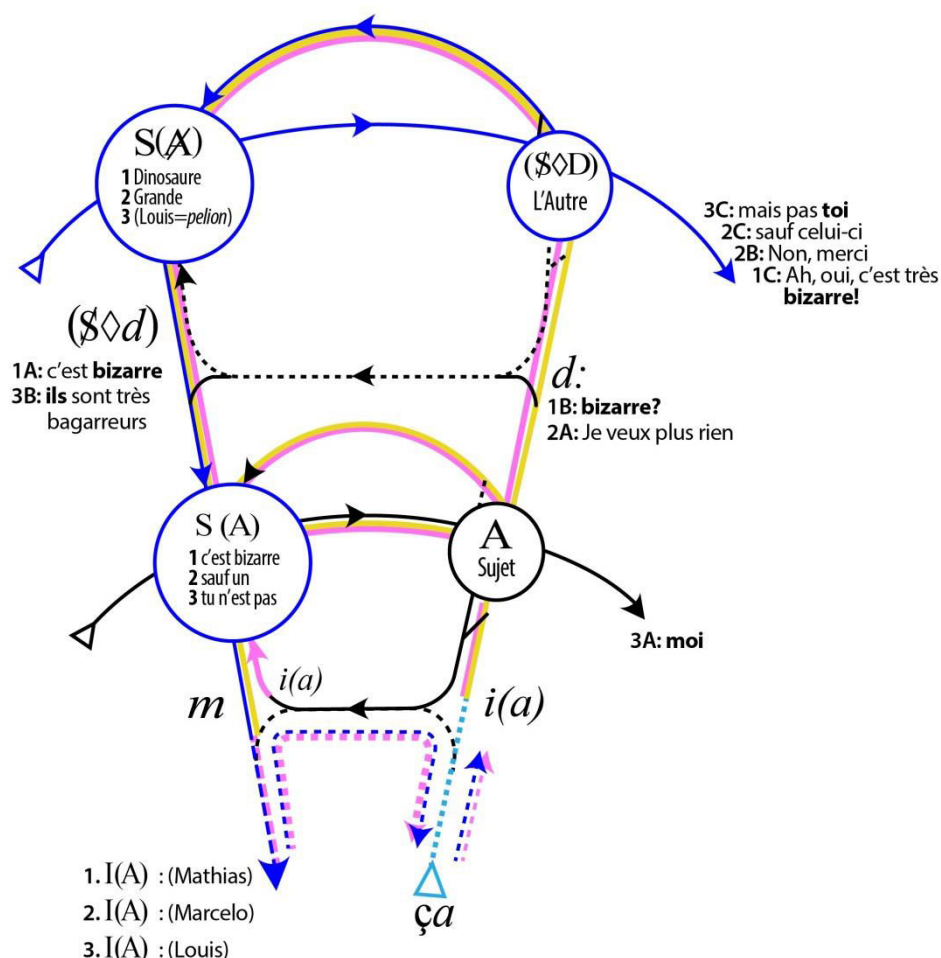
Normalement, je devrais commencer par déterminer le circuit identificatoire répercuté par les modifications des signifiants et de la *lalangue*, en bas du graphe. Mais en suivant la logique dégagée par les cas, je vais commencer par les métonymies au niveau des significations. Elles nous permettront de comprendre mieux les résultats au niveau identificatoire. C'est important de remarquer la différence entre le niveau des significations celui des signifiants. Les significations s'expriment en termes de propositions relatives à l'être et à l'avoir.

Dans les cas de Mathias et Luis, le registre est celui de l'être. Dans le premier, sa phrase « **c'**est bizarre », implique le sujet de l'inconscient, « ça », qui vient d'être touché ; dans le deuxième, « tu n'es pas *pelion* », il s'agit de l'être du sujet de l'interlocution, « tu ». Dans le cas de Marcello, les propositions sont dans le registre de l'avoir. Son « tous, sauf celui-ci », implique, « il y a quelque chose à moi, je l'ai ». Voici le tableau de ces rapports au niveau du renouvellement en termes de signification :

Tableau 24 : Métonymies dans l'après-coup: remaniement des significations

	s(A)	Point de capiton ↔	Niveau fantasmatique	Niveau discursif
Mathias	C'est bizarre	Ah, oui, c'est très bizarre !	Bizarre ?	C'est bizarre
Marcelo	Tous, sauf un	(Prenez des bonbons) sauf celui-ci (une sucette)	Non, merci (en refusant un bonbon)	
Luis	Tu n'es pas (<i>pelion</i>)	Pas toi	(très <i>peliones</i>)	Ils sont très <i>peliones</i>

Dans le graphe 100, j'indique les trajets métonymiques de chaque cas avec les numéros correspondants aux trois garçons, mais en ajoutant A, B y C pour indiquer la séquence respective :



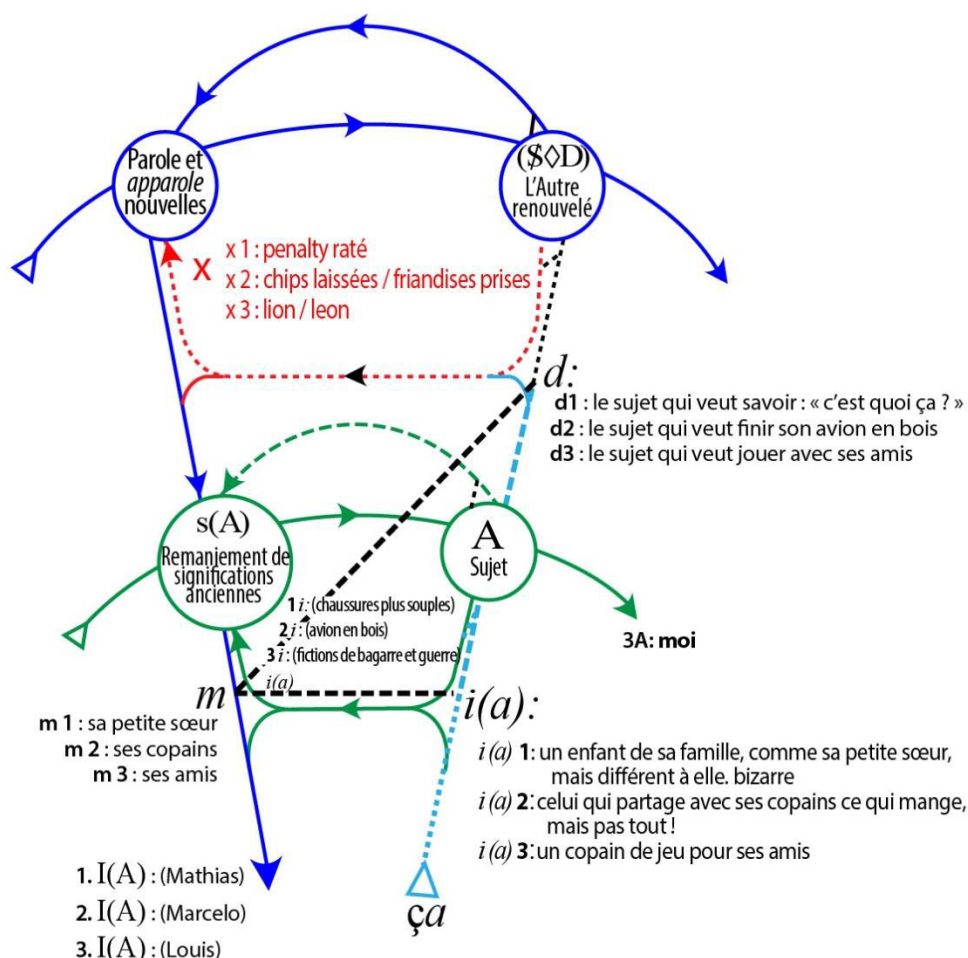
Graphe 100 : Remaniements des significations

13.3.7 NOUVELLES IDENTIFICATIONS

Les nouveaux signes du sujet arrivés en I(A) par métonymie, leurs prénoms, vont constituer des nouvelles identifications en *i(a)*, à travers le court-circuit $I(A) \rightarrow \text{ça} \rightarrow i(a) \rightarrow I(A)$. À la place des commentateurs de football, nous avons le prénom Mathias ; à celle de la mère, celui de Marcelo ; et à la place de « lion », Luis. Le court-circuit nous mènera à travers le *ça* vers l'identification de ces prénoms avec d'autres propositions de l'être en *i(a)*. Mathias ne sera plus le frère hostile à sa petite sœur ; Marcelo ne sera plus le plus gros mangeur parmi ses copains, ni Luis le plus bagarreur de l'école. Ces changements au niveau du moi du sujet sont une conséquence des métonymies respectives au niveau de la signification. Ainsi à la question qui sont désormais Mathias, Marcelo et Luis, nous avons comme réponses :

Mathias : est un enfant de sa famille, comme sa petite sœur, mais différent d'elle.
 Marcelo : est celui qui partage avec ses copains ce qu'il mange, mais pas tout !
 Luis : est un copain de jeu pour ses amis.

C'est de cette nouvelle façon qu'on commence à les identifier dans la famille, à l'école et dans l'institution psychanalytique. C'est ce qu'indique le trajet de retour $i(a) \rightarrow I(A)$. Voici le graphe (Graphe 101) :



Graphe 101 : Nouvelles identifications

Ainsi, au niveau des semblables, en m , les choses vont être affectées également. La reconnaissance de la part de Mathias de cet être « bizarre » arrivé à la maison, sa petite sœur, lui a permis de se différencier d'elle. La communauté familiale lui a permis de la situer en tant que semblable ; tous les deux sont des enfants des mêmes parents. C'est la même chose pour Marcelo qui a commencé à prendre en compte ses copains et pour Luis, qui compte comme un copain de jeux pour ses amis. Cette reconnaissance de l'autre semblable a permis à chaque sujet de se repérer, par rapport à ses semblables en tant que sujets du désir, et non par rapport à l'Autre absolu et impossible à dire.

Ainsi le miroir réel en m , en tant que O , a permis à chaque sujet de se projeter en O' par rapport à son propre désir, c'est-à-dire à sa propre parole. Luis par rapport à son désir de jouer ; Marcelo, par rapport à son désir de finir son avion en bois ; et Mathias par rapport au désir de savoir implicite dans sa question, « c'est quoi ça ? ». Sans doute, ses chaussures sont impliquées dans cette question, étant donné les rapports surmoïques qu'il avait établi avec elles, au

début de toute l'affaire qui inquiétait ses parents. Si le sujet peut soutenir sa parole, cela implique qu'il peut soutenir un discours avec ses semblables, à partir des objets du désir qu'ils partagent. Nous lisons ce nouvel état de choses à partir du trajet : $A \rightarrow i(a) \rightarrow s(A) \rightarrow A$. Ces objets sont métonymie des objets du désir. Si dans le processus défensif nous avons cherché l'homologation des objets imaginaires au niveau du fantasme, dans ce moment final, nous pouvons faire la lecture dans le sens inverse.

Les objets nécessairement refoulés dans le processus signifiant et tombés dans le circuit inconscient inférieur ont formé de nouveaux points de fixation pulsionnelle, en x , débarrassés de la jouissance parasite et mortifiante. Ainsi, ces objets sont en rapport métonymique avec les objets imaginaires et discursifs du désir, en $i(a)$. Autrement dit, les x soutiennent les $i(a)$. Les sujets peuvent désormais établir un discours avec leurs semblables et les Autres réels, à partir de ces objets en se servant de l'Autre symbolique qui a été renouvelé.

Nous pouvons conclure, en général, que tout traitement de la jouissance implique, comme dans nos trois cas, une certaine humanisation des sujets. Dans ce sens, je voudrais conclure cette discussion sur les cas avec une dernière citation de Lacan sur les rapports du mot d'esprit avec ce processus d'humanisation. Puisqu'il me semble que dans ce monde contemporain qui demande des « mots de passe » pour beaucoup de démarches, il ne s'agit que de demandes de sens, c'est-à-dire de pas-de-sens ou « pas-de-mots ». Dans les termes de cette thèse, il ne s'agit que de demandes de « pas-de-parole/apparoles ». Ce moyen technique propre de notre époque et répandu dans presque tous domaines de la vie quotidienne, s'ajoute aux autres moyens que les hommes de tous temps ont trouvés, pour essayer de faire passer quelque chose de leurs jouissances au système de l'Autre. Dans le sens inverse, nous trouvons que, parmi ces moyens, il y a aussi les moyens éternels à travers lesquels les jouissances cherchent à être écoutées, en dehors des hôpitaux psychiatriques, de façon vorace, folle et désespérée : la violence et la cruauté sans fin. Voici la citation (V, 116-17) :

Nous voici donc en position de dire que, loin que le sujet en face de nous doive être un vivant réel, cet Autre est essentiellement un lieu symbolique.

Ce à quoi l'on s'adresse quand on vise le sujet au niveau des équivoques du signifiant, a, si l'on peut dire, un caractère singulièrement immortel. C'est vraiment l'autre terme de la question.

La question de savoir qui est l'Autre se pose entre deux pôles. Cet Autre, il nous faut qu'il soit bien réel, que ce soit un être vivant, de chair, encore que ce ne soit tout de même pas sa chair que je provoque. Mais d'autre part, il y a là aussi quelque chose de quasi anonyme, qui est présent dans ce à quoi je me réfère pour l'atteindre et pour susciter son plaisir en même temps que le mien.

Quel est le ressort qu'il y a là entre les deux, entre ce réel et ce symbolique ? C'est la fonction de l'Autre. C'est elle qui est, à proprement parler, mise en jeu. [...].

Nous pouvons dire que le mot d'esprit se présente ici comme une auberge espagnole. Ou plus exactement, c'est le contraire, car dans une auberge espagnole il faut porter son manger, on y trouve le vin, alors qu'ici, c'est moi qui dois apporter le vin de la parole, car je ne le trouverais pas là, même si je consommait – image plus ou moins bouffonne et comique – mon adversaire.

Le vin de la parole est toujours là dans tout ce que je dis. D'habitude, le trait d'esprit est là ambiant dans tout ce que je suis en train de raconter dès lors

que je parle, car je parle forcément dans le double registre de la métonymie et de la métaphore. Le peu-de-sens et le pas-de-sens sont tout le temps en train de s'entrecroiser, à la façon dont se croisent et se décroisent ces mille navettes dont parle Freud dans la *Traumdeutung*. Mais aussi, ce vin de la parole, d'habitude il se répand dans le sable. Ce qui se produit entre moi et l'Autre lors de son trait d'esprit, est comme une communion toute spéciale entre le peu-de-sens et le pas-de-sens. Sans doute est-elle plus spécifiquement humanisante qu'aucune autre, mais si elle est humanisante, c'est précisément que nous partons d'un niveau qui, des deux côtés, est très inhumain.

Ce niveau est la chaîne signifiante dans ses deux registres, réel et symbolique. Aussi inhumaine est la loi de l'identité de perception qui régit le premier, que celle de la métonymie et la métaphore qui régit le deuxième. Entre ces deux registres, c'est la fonction de l'Autre qui peut humaniser le sujet parlant. C'est-à-dire, dans la mesure où cet Autre peut permettre à ce sujet une subjectivation, parce qu'il peut faire entrer en ligne de compte sa propre erreur, sans chercher à la provoquer chez le sujet. Cette subjectivation est la voie à travers laquelle le sujet pourra trouver son désir, l'enthousiasme de vivre et le plaisir de jouir, comme nos trois cas en témoignent.

13.4 LES TROIS REGISTRES DU GRAPHE VERS LE NŒUD BORROMÉEN

Voici les trois registres du graphe, tirés à partir des conclusions des cas (Graphe 102). J'ai indiqué la jouissance dans les trajets signifiants et dans son siège, en bas du graphe : $I(A) \rightarrow \Ça \rightarrow i(a)$. J'ai gardé les couleurs avec lesquelles Lacan distingue les trois registres du nœud borroméen dans le Séminaire XXIII, *Le Sinthome*³⁶⁶. Rouge pour le symbolique, vert pour l'imaginaire et bleu pour le réel. Bleu clair indique le réel du sujet, bleu foncé, le réel de l'Autre. Le vert que j'ai utilisé pour l'imaginaire est ici d'une tonalité différente à celle des graphes du début. La raison est que ce registre n'est pas le même au début qu'à la fin du traitement de la jouissance.

³⁶⁶ Séminaire XXIII, p. 55.



14 CONCLUSION

La première partie de cette conclusion présente le bilan, c'est à dire les résultats de cette recherche au niveau de l'approche théorique, de la recherche méthodologique à travers des graphes et de la recherche clinique sur le traitement de la jouissance dans trois cas de psychoses ordinaires, Mathias, Marcelo et Luis. La deuxième partie présente les nouvelles perspectives de recherche que nous offrent ces résultats.

14.1 BILAN

A l'issue de cette thèse, on peut dire que :

14.1.1 EN CE QUI CONCERNE L'APPROCHE DE RECHERCHE THÉORIQUE

a) Étant donné l'extension, la richesse et la complexité de l'enseignement de Lacan, la méthode de lecture qui consiste à suivre son énonciation dans l'après-coup, a démontré être une bonne méthode pour s'orienter dans la recherche d'un sujet.

En effet, une des contributions de cette recherche est d'avoir validé une méthode de lecture peu fréquente dans les recherches, et notamment dans l'enseignement de Lacan. En général toute l'attention est portée sur les concepts, c'est-à-dire sur les énoncés de son discours dans les Séminaires ou dans les *Écrits*, en laissant de côté son énonciation. Comme je l'avais expliqué et justifié dans l'introduction, j'ai suivi ses énoncés sur la jouissance mais à partir de ce qu'il dit lui-même sur ces énoncés. Ces appréciations constituent le fil de son énonciation. Ainsi, par exemple, dans le Séminaire XXIV (1976-77), il parle de l'équivoque, mais nous recommande, après-coup, d'aller au Séminaire V (1957-58), écrit 20 ans auparavant, pour étudier ce qu'il avait formulé sur le mot d'esprit.

C'est-à-dire qu'il valide, 20 ans après, son enseignement sur le mot d'esprit en lui donnant un autre jour, celui de ce dernier enseignement des années 1977. Ainsi, Lacan fait des appréciations rétrospectives de son enseignement qui sont très importantes à l'heure d'entreprendre une recherche. Lire de cette manière, avec au moins deux ou trois points de référence dans l'énonciation d'un concept ou problème, nous permet donc de mieux nous orienter dans les différents mouvements de cet enseignement riche, large et complexe.

b) En termes des énoncés, le cheminement est tracé par l'exigence de déterminer les trois registres réel, symbolique et imaginaire dans tout phénomène à examiner. Cette recherche valide cette méthode parce qu'elle a permis d'encadrer convenablement la formulation de l'hypothèse de traitement, définir l'instrument d'analyse et la méthodologie, et de confirmer les résultats de la vérification de l'hypothèse.

14.1.2 EN CE QUI CONCERNE LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE

a) Ces trois registres, RSI, constituent des ponts à travers lesquels on peut mettre en relation les différents instruments d'analyse que Lacan nous a légués : les schémas, les graphes et le nœud borroméen.

b) Les 4 graphes de *Subversion du sujet et dialectique du désir* : 1) point de capiton, 2) premier étage 3) *Che vuoi ?* et 4) graphe du désir, ont démontré être des instruments qui permettent de situer les divers moments d'un phénomène psychanalytique, c'est-à-dire en tant que ce phénomène est un acte du langage traversé par trois registres, RSI.

c) Les quatre moments que Lacan détermine dans son analyse du trait d'esprit dans le Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, ont donné la preuve qu'ils constituent un dispositif d'analyse clinique pertinent, lorsqu'il s'agit d'une séquence comme celle des entretiens, où une jouissance a été traitée par des mots et par la jouissance attachée à eux. Ces moments sont : 1) demande de sens, 2) peu-de-sens, 3) pas-de-sens et 4) sanction de l'Autre. Le pas-de-sens doit être entendu comme on entend un passage, le Pas de Calais, par exemple.

14.1.3 EN CE QUI CONCERNE L'OBJET DE LA RECHERCHE, LE TRAITEMENT DE LA JOUISSANCE DANS LES TROIS CAS DE PSYCHOSES ORDINAIRES

Une jouissance dérangement pour un sujet peut être traitée au moyen des mots, en termes psychanalytiques, parce que le sujet parlant, lorsqu'il parle, le fait dans trois registres linguistiques différents : 1) la langue officielle de ses affaires quotidiennes, 2) la langue du désir ou de l'inconscient, et 3) la langue de la jouissance ou sa *lalangue*. Ces trois registres partagent la même nature langagière, mais comme ils sont régis par des lois absolument différentes, leurs rapports sont aussi absolument disjoints. La langue du désir s'articule à la langue officielle à partir d'une demande ambiguë, où le discours courant doit disputer son message avec celui du désir. Ce désir se soutient du peu-de-sens avec lequel est teintée une demande, quelque chose dans les mots dits fait échouer le message dans sa grammaire, son vocabulaire ou sa prononciation. En général, il s'agit d'incohérences sans aucune importance et sans conséquences pratiques. Mais, de façon préalable tout le circuit d'une telle demande démarre lorsqu'une formation de la *lalangue* du sujet s'est appareillée à la langue du désir qui va s'articuler en deuxième instance à la langue officielle à travers de cette demande ambiguë. C'est elle, cette jouissance d'origine réelle et surmoïque, celle qui dérange le sujet et le met dans la route langagière, sous prétexte d'une demande.

Dans les origines de cette jouissance, un rapport corrélatif est indispensable, celui entre un sujet qui parle, en tant qu'Autre une langue donnée,

et un autre sujet qui entend ce qui vient d'être prononcé. Il suffit, côté Autre, de sa voix et de quelque chose de dit, qu'il s'adresse ou non au sujet. S'il s'adresse au sujet, ce ne sera pas la même chose s'il lui dit quelque chose que s'il le convoque ou le nomme. Côté sujet, l'état corrélatif de ce premier moment est la captivation de son oreille par la chaîne signifiante entendue. C'est aussi son effort pour la reproduire, à sa façon et sa mesure, sans jamais y réussir exactement au premier essai, ni comprendre nécessairement cette chaîne signifiante. L'unique point possible de liaison subjective est celui où cette chaîne s'interrompt pour faire signe au sujet à travers son prénom et les autres noms avec lesquels l'Autre le distingue entre les autres êtres et choses. Ces signes vont marquer l'être réel du sujet en anticipant ce qu'il deviendra après.

Le plaisir du sujet dans cet exercice signifiant de reproduction et son résultat, totalités ou morceaux irréguliers de la langue de l'Autre, leurs accents, les intonations et flexions de sa voix, constitueront la *lalangue* du sujet. Mais comme elle est en dehors des lois symboliques de la langue officielle de l'Autre, le sujet devra renoncer à cette *lalangue* et à son rythme en écho pour se faire entendre de cet Autre, dans les deux sens du terme. Cependant cette jouissance primaire va être parasitée dans la langue courante du sujet, à la recherche de l'écho perdu, tel la jeune Colette et son « presbytère », le jeune Leiris et son « huresment » et le « Isabeau » par rapport aux trois chansons unies par le signifiant « sabots ».

Et c'est à ce moment que l'aventure commence. L'identité de perception recherchée commandera les paroles, les actes et les relations du sujet. Ces morceaux de mots cherchent voracement que le sujet les dise et les répète. Plus ils trouvent des impasses à être prononcés, plus ils chercheront à se faire acte et chair dans le sujet qui les ignore. Comme leur passage dans la langue officielle et le discours courant du sujet est définitivement barré, ces débris de parole et son rythme « la la », en profiteront, alors, pour se nicher dans les fantaisies du sujet. C'est là, dans le peu-de-sens que ces fantaisies du désir ont, qu'ils prennent le dernier élan pour passer à la bouche du sujet qui les a proscrits, sans les refouler. C'est dans ce même peu-de-sens, que l'impasse se fait plus forte et que le *sinthome* du sujet se présente avec toute sa puissance. Mais c'est là aussi que l'écoute analytique peut faire que, au moyen de la fonction de l'Autre qui écoute ce qui arrive à l'esprit du sujet, la *lalangue* puisse être réalisée. C'est en cela que consiste le traitement de la jouissance, dans la réalisation de la jouissance originaire dans un scénario nouveau et particulier, où les rapports entre le sujet et l'Autre peuvent être modifiés dans leur essence. A ce moment, la jouissance calmera sa soif et le sujet pourra avoir un rapport différent avec elle.

Donc, appareillée au système signifiant du sujet, cette jouissance *asignifiante* est la racine, le moteur et le but du travail analytique. Lorsque ce travail touche le noyau du désir, ce travail touchera aussi la jouissance qui s'est appareillée à ce noyau désirant. C'est pour cela que le traitement de la jouissance a fonctionné dans les trois dialogues analytiques avec Mathias, Marcelo et Luis. À partir d'une communauté de discours établie entre chaque sujet et moi et, en orientant l'écoute vers le registre du désir, on a pu dégager une demande du sujet, un discours fictionnel, une fantaisie. Son interprétation a laissé à découvert l'os fantasmatique ou symbolique qui la soutenait.

Le rapport fantasmatique (\$<>a) s'exprime dans des termes grammaticaux comme les rapports entre un S1, le sujet de la phrase, et un S2, son objet, à partir d'un lien verbal. C'est sur la base de ce fantasme qu'un pas-de-sens est réussi dans les trois cas, grâce à une coupure signifiante opérée sur la phrase fantasmatique elle-même, comme dans le cas de Marcelo et Luis, ou sur ses satellites, comme dans le cas de Mathias. À partir de cette coupure signifiante, le sujet a pu prononcer un mot qui, dans ses rapports métonymiques avec quelques autres de son discours, a fait passer au système de l'Autre un signifiant nouveau et avec lui, la métonymie de son désir, son propre prénom. Dans le cas de Mathias, « dinosaure », par rapport à « pena » et « coquillage ». Dans le cas de Marcelo, « grande », par rapport à « moyenne » et « petite ». Et dans le cas de Luis, « toi », par rapport à « ils » et « moi ».

Ainsi, en profitant ces signifiants qui, symboliquement, ont nommé le désir du sujet, la jouissance appareillée au système signifiant du désir, a pu en quelque sorte se réaliser. Dans le cas de Mathias et Marcelo, seulement au niveau du rythme « la la ». Les doubles coups de voix exprimés dans les « que pena ! que pena ! » de Mathias et le « très, très » de la phrase de Marcelo, « très, très grande », se sont réalisés dans l'écho que le traitement des S1 ont eu à la fin de chaque dialogue. C'est-à-dire, que ces coups de voix ont été prononcés en écho, entre le sujet et l'Autre analyste, en profitant des phrases prononcées comme point de capiton du dialogue analytique. Ainsi, un rapport métonymique en termes du balancier de Newton a aussi affecté la *lalangue*, et la monodie³⁶⁷ initiale « la la » a été affectée par un nouvel écho qui a changé le rythme dans un « la la la ». Mathias a prononcé deux fois, que pena ! que pena !, et moi, je reproduis le troisième : que pena ! Ainsi, ce n'est pas seulement le système signifiant de l'Autre qui a été modifié par le nouvel usage que les deux garçons ont fait de ces signifiants, « dinosaure et grande », mais aussi leur propre *lalangue*, un nouveau rythme « cha cha cha » a été introduit.

Finalement, c'est dans le cas de Luis, que la jouissance a été ciblée dans son cœur, en tant qu'équivoque de sa *lalangue*. Il dit que ses amis sont « très *peliones* ». Je lui ai répondu, « mais pas toi ». Dans cette phrase qui isole et fait résonner l'identification réelle que le sujet avait assumée en tant que « leon » (lion), l'identité de perception réussie a défait le sortilège. Le petit garçon ne sera plus le plus « pelion » de l'école, mais un copain de jeu comme ses amis.

En somme, pour qu'une jouissance soit traitée, ces deux mouvements, que le mot d'esprit a permis à la psychanalyse de conceptualiser, le peu-de-sens et le pas-de-sens sont indispensables. Ils mettent en valeur l'importance de la fonction de l'Autre, puisqu'il peut humaniser à travers son écoute et sa réponse, les rapports du sujet avec le signifiant. Ces rapports qui sont inhumains dans leurs principes, parce qu'ils sont marqués de ces lois inflexibles qui sont l'identité de perception dans le registre réel de la chaîne parlée, et les lois symboliques de la métaphore et la métonymie, par lesquelles tout désir est soumis à cette même chaîne et est nécessairement refoulé. Dans la clinique, désir et jouissance ont des rapports disjoints, parce qu'ils répondent à des lois différentes. On peut traiter la jouissance indépendamment du désir, mais, en traitant le désir on cible toujours

³⁶⁷ Monodie : Chant à une seule voix, sans accompagnement (<http://www.cnrtl.fr/definition/monodie>).

de quelque manière la jouissance, qui profite toujours des signifiants du désir pour s'appareiller avec eux.

14.2 PERSPECTIVES

Le graphe qui finalise cette recherche indique, à travers les mêmes couleurs, le nœud borroméen du Séminaire XXIII, le *Sinthome* (1975-76), les trois registres psychanalytiques : le réel en bleu, l'imaginaire en vert et le symbolique en rouge. De plus, ce graphe identifie, en rose foncé, les places de la jouissance. Ces couleurs communes entre le graphe et le nœud sont des points de référence qui pourraient servir à des futures recherches concernant leurs possibles rapports dans l'enseignement de Lacan. Comme l'ensemble de cette thèse, ce graphe n'est qu'une introduction à cet enseignement riche et inépuisable.

C'est justement en tant qu'introduction et par sa nature clinique, qu'elle ne peut qu'inviter d'autres psychanalystes et chercheurs à se servir de cet instrument pour en valider les portées et les limites. Donc, à la fin de cette thèse, on retourne au début, comme après le traitement de la jouissance. Une fois réalisé, le sujet peut prendre sa place pour suivre les chemins tracés par son propre désir. Suivre ces chemins en se servant de cet Autre qu'est la psychanalyse sans se laisser abasourdir par son ampleur et sa complexité, ni non plus se laisser capturer dans des fragments conceptuels.

Dans mon cas, le graphe a servi à établir un lien entre cet univers psychanalytique et les particularités de ma pratique. À partir de ces résultats je pourrais entreprendre deux tâches, les nœuds borroméens des entretiens et la réponse à deux questions que l'exposé du problème dans l'introduction a laissées ouvertes. De plus, de nouvelles questions s'imposent, étant donné que les trois cas sont des garçons : 1) pourquoi ces trois cas sont des psychoses et non des névroses ou de la perversion ?, 2) pourquoi s'agit-il de psychoses ordinaires et non déclenchées ?, et 3) si -étant donné le caractère langagier de la jouissance- on peut supposer que la même procédure sera mise en place dans le cas des filles, quelles sont les particularités de ce traitement dans ce cas ? Je dispose d'une tripléte de cas entendus dans mon cabinet où, curieusement, les petites filles ont commencé leur traitement de la jouissance par le traitement du regard dans leurs jeux. Donc, ces trois dernières questions ouvrent des chemins passionnants de recherche.

Les traitements de la jouissance constituent donc un vaste terrain à explorer. La source de cette exploration fut les trois livres avec lesquels a été lancé à l'intérieur du Champ Freudien, un mouvement de recherche spécifique sur les psychoses, celui des « psychoses ordinaires »³⁶⁸. Ce syntagme ne nomme pas seulement une entité clinique mais, comme on dit dans l'introduction du livre homonyme, un « mouvement de recherche » qui a été lancé lors des trois réunions des sections cliniques françaises du champ freudien à l'époque. Dans ce sens, cette thèse a démontré que le traitement de la jouissance est l'affaire de tous les êtres humaine et tout au long de la vie, étant donné son origine

368 *Ops. cit.*

langagière. En ce qui concerne les structures, on peut dire que ce traitement est aussi affaire de toutes les structures, névrotiques, perverses ou psychotiques, ordinaires ou déclenchées, puisqu'elles ne sont que des défenses spécifiques et particulières contre une jouissance dérangeante dans un moment crucial de l'existence, celle de l'enjeu de la castration. C'est quelque chose que Freud avait remarqué dans ses premiers textes sur les névropsychozes de défense et plus tard dans *Pulsions et destins de pulsions*.

Puis, la recherche lacanienne sur la jouissance, nous a donnée des orientations précises sur ce traitement, lorsqu'elle oriente notre écoute vers la *lalangue* du sujet et nous indique que l'interprétation que vise cette jouissance doit opérer par l'équivoque, tel qu'il est montré par la procédure du mot d'esprit. Dans ce sens, nous pouvons désormais compter avec le graphe comme moyen pour continuer et faire avancer la recherche sur le traitement de la jouissance en termes plus généraux, avec une indépendance des structures, mais en comptant et en se servant d'elles. Certainement, l'agressivité, la violence -sous n'importe quel prétexte religieux ou politique- et mêmes ce qu'on appelle les « addictions » nouvelles ou anciennes, sont des manifestations de la jouissance qui sont présentes dans toutes les structures. Comme beaucoup d'autres manifestations qui ont interrogé les hommes de tous les temps elles ont dû se constituer sur le noyau d'une jouissance surmoïque et vorace qui cherche une réalisation en s'accrochant à des demandes inouïes et en profitant du désir qui peut s'articuler dans l'ambiguïté de ces demandes sans fin.

Ainsi ma recherche sur les traitements de la jouissance avait commencé sur le vaste terrain des psychoses ordinaires. Cependant, à la fin du parcours, il est possible de dire que l'on est passé du champ des psychoses ordinaires à l'état ordinaires des psychoses, c'est-à-dire, à l'état ordinaire de la jouissance. Puisque cette jouissance, psychotique en son essence, est le noyau de toutes les structures. Ce n'est pas par hasard que Lacan a appelé le langage ce chancre qui nous parasite du début à la fin de l'existence. Le langage, « il mange le réel », nous dit-il³⁶⁹.

Ce caractère plus général qu'a le traitement de la jouissance par rapport aux symptômes structuraux, ne le rend pas moins particulier et singulier. Chaque traitement implique le mouvement des particularités du sujet vers des créations toujours nouvelles et vivifiantes dans sa langue et sa *lalangue*, telle cette petite merveille du langage qui s'appelle un mot d'esprit. De même, cette petite structure merveilleuse qui s'appelle le graphe, dans ses régularités et exigences permettra sûrement aux débutants de se reconnaître comme un de ces « ouvriers formés à l'école psychanalytique », selon l'expression de Lacan³⁷⁰ :

Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte –prométhéenne- de Freud a été une telle action ; son œuvre nous l'atteste ; mais elle n'est pas moins présente dans chaque expérience humaine conduite par l'un des ouvriers formés à son école.

³⁶⁹ Séminaire XXIII, p. 31.

³⁷⁰ Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *op.cit.*, p. 240.

Ces apprentis du graphe pourront avancer sur des bases solides vers des niveaux plus avancés comme celui de l'étude des exigences du nœud borroméen.

D ANNEXES

D.1 RÉFÉRENCES DE LACAN SUR LA JOUISSANCE DANS LES SÉMINAIRES PUBLIÉS

-Introduction (2.- Le sous-titre)-

Tableau 25 : Références de Lacan sur la jouissance dans les Séminaires publiés

Séminaire	Partie	Chapitre	Page
I : <i>Les écrits techniques de Freud</i>	V : La parole dans le transfert	XXII : Le concept de l'analyse (L'amour et la haine dans l'imaginaire, le symbolique et le réel) ³⁷¹	415
III : <i>Les psychoses</i>	II : Thématique et structure du phénomène psychotique	IX : Du non-sens, et de la structure de Dieu (Dialogue et volupté)	133
IV : <i>La relation d'objet</i> (1956-57)	II : Les voies perverses du désir	VII : <i>On bat un enfant</i> et la jeune homosexuelle (frustration, amour et jouissance)	111
	III : L'objet fétiche	XI : Le phallus et la mère inassouvie	179
	IV : La structure des mythes dans l'observation de la phobie du petit Hans	XV : À quoi sert le mythe (Le <i>Krawall</i> et l'orgasme infantile)	259
		XXI : Les culottes de la mère et la carence du père (Baise-la un peu plus)	353
V : <i>Les formations de l'inconscient</i>	III : La signification du phallus	XIV : Le désir et la jouissance	251
VI : <i>Le désir et son interprétation</i>	II : Sur un rêve analysé par Ella Sharp	XII : Le rire des dieux immortels	253
VII : <i>L'éthique de la psychanalyse</i>	III : Le paradoxe de la jouissance	XV : La jouissance de la transgression	225
VIII : <i>Le transfert</i>	I : Le ressort de l'amour	VI : La dérision de la sphère	99 (108)
	II : L'objet du désir et la dialectique de la castration	XIV : Demande et désir aux stades oral et anal (la gueule ouverte de la vie)	237
		XV : Oral, anal, génital (La jouissance de la mante religieuse)	253
	IV : Le grand I et le <i>petit a</i>	XXIV : L'identification par « Ein einziger zug » (La monade primitive de la jouissance)	405
		XXVII : L'analyste et son deuil (La ligne sadienne)	451
X : <i>L'angoisse</i>	I : introduction à la structure de l'angoisse	V : Ce qui trompe (Jones et la jouissance de l'Autre)	69
	II : Révision du statut de l'objet	IX : Passage à l'acte et <i>acting out</i> (La jouissance du symptôme)	135
		XI : Ponctuations sur le désir (Le désir comme volonté de jouissance)	173

³⁷¹ Je mets entre parenthèses les sous-titres des chapitres qui concernent directement la jouissance.

	III : L'angoisse entre jouissance et désir	XII : L'angoisse, signal du réel (De la détumescence à la castration)	185
		XIII : Aphorisme sur l'amour (Le sujet de la jouissance)	199
	IV : Les cinq formes de l'objet <i>petit a</i>	XVII : La bouche et l'œil (Angoisse et orgasme)	265
		XIX : Le phallus évanescent (La jouissance dans le fantasme)	297
XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (Inconsciente, répétition, pulsion et transfert)			206
XVI : D'un Autre à l'autre	Introduction : De la plus-value au plus de jouir		
	III : La jouissance : Son champ	XII à XVI	187
	IV : La jouissance : Son réel	XVII à XXI	265
	V : La jouissance : Sa logique	XXII à XXIV	341
XVII : L'envers de la psychanalyse	I : Axes de la subversion analytique	III : Savoir, moyen de jouissance	31
		IV : Vérité, sœur de la jouissance	61
		V : Le champ lacanien (les moyens de la jouissance)	79
		VIII : Du mythe à la structure (Le père mort est la jouissance)	137
XVIII : D'un discours qui ne serait pas du semblant		III : Contre les linguistes (La métonymie, support du plus-de-jouir)	39
		X : Du mythe que Freud a forgé (Entre jouissance et semblant)	163
XIX : ...ou pire		IV : De la nécessité à l'existence (Le symptôme entre vérité et jouissance) (La jouissance phallique)	
		V : Topologie de la parole (la parole entre semblant et jouissance)	65
		VII : La partenaire évanouie (Dualité de la jouissance féminine)	93
		VIII : ce qu'il en est de l'Autre (Vos fantasmes vous jouissent) (l'impossible ne se transgresse pas)	111
		XII : Le savoir sur la vérité (la sagesse est le savoir de la jouissance)	167
		XV : Le désir de dormir (L'accès du corps à la jouissance)	213
XX : Encore		I : de la jouissance	9
		II : à Jakobson (La substance jouissante)	23
		V : Aristote et Freud : l'Autre satisfaction (Le défaut de jouissance) (la jouissance ne convient pas au rapport sexuel)	67
		VI : Dieu et la jouissance de la femme	83
		VII : Une lettre d'amour (Le savoir de la jouissance)	99
		VIII : Le savoir et la vérité (Jouir du savoir)	115
		IX : Du Baroque (Là où ça parle, ça jouit, et ça sait rien)	133
XXIII : Le sinthome	I : L'esprit des nœuds	III : Du nœud comme support du sujet	45

		(Sens et jouissance)	
	II : La piste de Joyce	IV : Joyce et l'énigme du renard (Faire épissure de sinthome et jouissance)	61
		V : Joyce était-il fou ? (La jouissance du réel)	77
	Annexes	Conférence : Joyce le sinthome (La jouissance , non l'inconscient)	167

D.2 DÉFINITIONS D'ÉQUIVOQUE

D.2.1 DE LA VOIX

<https://fr.wiktionary.org/wiki/%C3%A9quivoque>

Étymologie

Du latin *aequivocus*, composé de *aequus* (« égal ») et *vox* (« voix »).

Adjectif

	Singulier	Pluriel
Masculin		
et féminin	équivoque	équivoques

\e.ki.vɔk\

Définitions

équivoque \e.ki.vɔk\ masculin et féminin identiques

1. Qui a un double sens, qui peut recevoir plusieurs interprétations et qui convient à différentes choses.

- Ce discours est équivoque.
- Parole, terme, mot équivoque.
- Expression équivoque.

2. Qualifie toutes les choses sur lesquelles on peut porter des jugements opposés.

• Les grandes cornes qui surmontent la tête du bouc, et la longue barbe qui est suspendue à son menton, lui donnent un air bizarre et équivoque [...] — (Georges-Louis Leclerc de Buffon, Œuvres complètes, tome 3, Furne & Cie, Paris, 1842, page 602)

• Les amies de Giselle s'étaient levées et répondaient par des sourires aux œillades équivoques dont on les fusillait. — (Francis CARCO, Images cachées, Éditions Albin MICHEL, Paris, 1928)

3. (Par extension) Se dit d'une personne à qui l'on ne peut se fier.

- Un homme équivoque.

Synonymes

- ambigu

Antonymes

- univoque

D.2.2 DE LA RIME ET JEU DE MOTS

<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/%C3%A9quivoque>

ÉQUIVOQUE: ADJECTIF ET SUBSTANTIF FEMININ

I. – ADJECTIF

A. [En parlant d'un inanimé gén. abstr.]

1. VERSIFICATION. (Principalement au Moy. Âge et à la Renaissance). Rime équivoque. Rime dont les mots (ou le mot), à la fin de chaque vers, sont repris, à la rime du vers suivant, par des mots consonants qui diffèrent de sens. « À bref parler, c'est Cahors en Quercy Que je laissai pour venir querre ici » (Marot d'apr. BENAC Dissert. 1972).

2. Usuel

a) Domaine de la log. et du lang. Qui peut revêtir plusieurs significations. Synon. ambigu; anton. univoque. Les dernières pages, en dépit de tant de phrases équivoques, laissaient cependant entrevoir son choix (GUEHENNO, Jean-Jacques, 1952, p. 41)

1. Ce mot, je l'ai longuement cherché. Presque tous ceux qui se sont d'abord offerts à mon imagination donnaient à mes phrases un sens équivoque, voire effrayant, quand ils ne les privaient pas de tout sens. (DUHAMEL, Journ. Salav., 1927, p. 29).

b) P. ext. Qui est de nature incertaine et peut s'expliquer ou s'interpréter de diverses façons. (Quasi-)synon. indéterminable, mystérieux, secret. Il est donc vrai à la fois que la liberté est équivoque et fuyante à l'infini (JANKEL., Je-ne-sais-quoi, 1957, p. 261). En vérité son attitude était équivoque : elle gardait à sa mère tout son respect, tout son amour, elle restait solidaire de son milieu (BEAUVOIR, Mém. jeune fille, 1958, p. 287).

– Spéc., MÉD. Signes, symptômes équivoques. Qui appartiennent à plusieurs affections et dont la présence ne suffit pas à établir un diagnostic (VILLEMIN 1975).

B. – Péjoratif

1. [En parlant d'une pers. ou p. méton. de son comportement] Dont la nature incertaine n'inspire pas confiance. Homme équivoque; allure, conduite équivoque. Synon. douteux, louche, suspect. Y a-t-il des Chrétiens assez ignorants des vérités de la foi pour avoir été dupes des assertions de ces théologiens équivoques? (CHATEAUBR. Martyrs, t. 1, 1810, p. 46). Regarder dehors (...) les gens qui s'agitent parmi [les maisons], de plus en plus faibles, équivoques et troubles, hésitants d'un trottoir à l'autre avant d'aller verser dans le noir (CELINE, Voyage, 1932, p. 326).

2. [En parlant d'une situation] Qui est louche. Dans les sanctuaires [païens] des rendez-vous équivoques (NERVAL, Filles feu, Isis, 1854, p. 652).

II. – SUBST. FEM.

A. – Vx. Calembour, jeu de mots (parfois sur des tabous) :

2. L'indiscipline du jeune Marguillier Jules, cadet de l'autre, avait éclaté en pleine inspection générale, à la suite d'un pari (on le savait maintenant). Il avait pouffé de rire, tout haut, à une équivoque stupide sur le mot *latinlapis*, puis repris soudainement l'air ingénu d'un bébé. MALEGUE, Augustin, t. 1, 1933, p. 257.

B.– Péjoratif. Double sens ou sens multiples d'un mot choisi en raison ou en dépit de son aptitude à prêter à des interprétations diverses. Manier l'équivoque :

3. Bien que Spinoza, en identifiant Dieu avec la substance de l'univers, ait donné à ce concept droit de cité en philosophie, Hartmann préfère écarter un mot dont l'origine exclusivement religieuse ne peut que prolonger des équivoques et des malentendus en métaphysique. *Théol. cath.t.* 1, 1 repart., 1920, p. 1274.

C.– P. extension. Situation d'incertitude, d'ambiguïté, qui laisse hésitant. Sans équivoque; couper court à certaines équivoques. *Synon.* confusion, doute. Peut-être n'est-il pas hors de propos de dissiper ici une équivoque récemment née et que l'intérêt croissant que l'on prend aux recherches de philosophie médiévale menace de propager (GILSON, *Espr. philos. médiév.*, 1931, p. 104). En ce qui concerne Vichy, j'estime que l'équivoque nationale et internationale est en train de prendre fin (DE GAULLE, *Mém. guerre*, 1954, p. 388).

Rem. La docum. atteste a) Équivoquement, *adv.* De façon équivoque. Folantin se contenta de sourire, aussi équivoquement qu'il put (BLOY, *Femme pauvre*, 1897, p. 170). b) Équivocité, *subst. fém.*, *philos. scolastique.* Différence qui exclut toute ressemblance entre les êtres. *Anton. univocité*; *anton. partiel analogie.* La philosophie de la culture doit, à notre avis, éviter deux erreurs opposées, celle qui soumet toutes choses à l'univocité, celle qui disperse toutes choses dans l'équivocité. Une philosophie de l'équivocité pensera qu'avec le temps les conditions historiques deviennent tellement différentes qu'elles relèvent de principes suprêmes eux-mêmes hétérogènes (MARITAIN, *Human. intégr.*, 1936, p. 150).

Prononc. et Orth. : [ekivɔk]. *Enq.* : /ekivok/. *Ds Ac.* 1694-1932. *Cf.* équi-. *Étymol. et Hist. A.* *Adj.* 1. ca 1223 *rimes equivoques* (G. DE COINCY, *Miracles de Nostre Dame*, éd. F. Kœnig, II, Pr. 1, 92, tome III, p. 268); 1375 (N. ORESME, *Ethique* 7d, 116, éd. A. D. Menut : *Equivoque* vient de ce que des choses diverses reçoivent par hasard le même nom); 2. 1656 « qui peut s'interpréter en différents sens » (PASCAL, *Prov.* 1 *ds LITTRE* : *user de mots equivoques sans les expliquer*). *B.* *Subst.* 1. *mil. XIIIes.* (HUON LE ROI, *Li Abecès par ekivoche*, éd. A. Långfors, titre); 2. 1648 « caractère de ce qui prête à des interprétations diverses » (PASCAL, *Lettre à Jacqueline*, 26 janv. *ds LITTRE*). *Empr. au b. lat. tardif aequivocus* « à double sens ». *Fréq. abs. littér.* : 963. *Fréq. rel. littér.* : *XIXes.* : a) 1 161, b) 873; *XXes.* : a) 1 187, b) 1 922. *Bbg.* ARVEILLER (R.). *R. Ling. rom.* 1972, t. 36, p. 232. – JOURJON (A.). *Rem. lexicogr. R. de Philol. fr. et de Litt.* 1915-1916, t. 29, p. 63.

D.3 PETIT INVENTAIRE DES PASSIONS DE L'ÊTRE³⁷²

Cet inventaire des passions est réalisé rétroactivement à partir de l'énonciation de Lacan. Il me semble que ses références aux passions en suivant les trois registres, réel, symbolique et imaginaire, ont donné une nouvelle perspective à tout ce qu'on a dit ou écrit sur ce sujet pendant des siècles. Ainsi, je commencerai cette annexe avec les références que j'ai pu trouver pendant ma recherche sur les affects ou passions dans son enseignement. Elles ne sont pas nombreuses, mais elles m'ont paru essentielles pour se diriger ou faire une exploration plus détaillée sur ce thème. Je les divise entre celles qui appartiennent au niveau de l'énonciation et celles qui le sont au niveau de l'énoncé.

Puis, je citerai quelques auteurs et leurs inventaires respectifs, en ajoutant un commentaire de Lacan lui-même sur ces auteurs lorsqu'ils parlent des passions : Aristote, Descartes et Spinoza. La sélection n'est pas exhaustive, c'est seulement une mise en bouche, un coup d'œil sur ce terrain vaste de la réflexion sur les passions sur lequel la psychanalyse s'est penchée après la découverte freudienne de l'inconscient, comme nous l'avons vu pendant la recherche.

³⁷² Page 613. Correspond à la quatrième question du paragraphe **12.4.1.3. Vers les affects : quatre questions sur l'interprétation du désir : 12.4.1.3.4. Quatrième question** : « Et le sujet, que veut-il ? »

D.3.1 LACAN

D.3.1.1 RÉFÉRENCES AUX PASSIONS OU AFFECTS AU NIVEAU DE L'ÉNONCIATION

Dans cette liste de références on peut trouver que la considération des affects par rapport à la jouissance marque, à mon avis, un point de capiton dans le discours lacanien sur ce sujet. En effet, les références qui vont depuis l'écrit du stade du miroir en 1949 jusqu'au Séminaire X, *L'angoisse*, en 1962, mettent l'accent sur les rapports des passions avec le signifiant. Tandis que la référence du Séminaire VII (1959-60), *L'éthique de la psychanalyse*, que j'ai laissée à la fin de la liste, porte sur les rapports des affects avec ce champ qui est en dehors du registre signifiant, ce champ que Lacan nomme à l'époque comme celui du *das Ding*, la Chose.

Ce champ est celui que, selon ce que j'ai compris dans cette recherche, Lacan va nommer à partir du Séminaire XVI (1968-69), *D'un Autre à l'autre*, le champ de la jouissance ; et c'est ce même champ qu'il va finalement délimiter dans le Séminaire XX (1972-73), *Encore*, comme celui de la *linguisterie*. En termes freudiens, ce champ est régulé par cet au-delà du principe du plaisir, qui anticipe, sous forme du *nachträglichkeit*³⁷³, le noyau vorace de jouissance. C'est-à-dire que la jouissance lacanienne est l'après qui « faisait antichambre » pour que l'avant freudien impliqué dans les concepts de l'au-delà du principe du plaisir, pulsion de mort et surmoi, « pussent prendre rang ». Ainsi, selon notre recherche, ce noyau de jouissance est impliqué dans ces rapports corrélatifs entre le surmoi et la *lalangue* du sujet, éclaircis par Lacan à partir de la fonction de l'équivoque et du mot d'esprit. Donc, la dernière citation de la liste, celle du Séminaire VII sur les rapports jouissance/affects est une vérification des rapports que, à la lumière de cette perspective lacanienne, le cas de Luis nous a permis d'établir entre ces deux phénomènes qui ont ouvert le dialogue analytique, une jouissance muette et un affect du spectre de la colère, la fâcherie.

D'ailleurs, nous trouverons dans cette référence du Séminaire VII, le concept que Lacan va déployer 3 ans plus tard dans le Séminaire X, celui de l'angoisse comme signal. Ici, au niveau du Séminaire VII, l'affect et dans le sens qui nous intéresse, l'angoisse, est l'affect qui détourne l'examen des affects, de leurs rapports au signifiant vers leurs rapports avec le réel. Autrement dit, l'angoisse est, parmi les affects, l'affect « charnière » qui nous indique le point où les affects peuvent être pris par la jouissance. La position défensive que Lacan lui donne dans le graphe est cohérente avec cette appréciation. Elle est au niveau du moi réel du sujet, avant n'importe quelle capture au niveau du moi imaginaire ; l'angoisse est donc, au niveau de sa voix, par exemple, comme dans le cas de Luis, lorsqu'un tremblement me l'a fait percevoir. Cette angoisse était en même temps signe du désir du sujet, au niveau signifiant, et signal du réel, au niveau de sa *lalangue* ou jouissance. Les graphes et les analyses des trois cas nous ont

³⁷³ Cf. Écrits I, p. 195 : « l'après faisait antichambre pour que l'avant pût prendre rang ».

démontré assez cette fonction de charnière de l'angoisse. Nous pouvons, donc, lire cette citation du Séminaire VII à sa lumière.

Voici la liste des 7 références aux affects que j'ai pu recueillir au niveau de l'énonciation lacanienne dans les *Écrits I* et les Séminaires I, VI, X et VII. Je souligne le niveau de l'énonciation pour chacune. Bien entendu, c'est n'est pas dire que les énoncés correspondants restent sans importance. Tout au contraire, ils ont toute l'importance que Lacan leurs donne dans son énonciation.

D.3.1.1.1.- *Écrits I*, « Le stade du miroir », 17 juillet 1949, p. 99 : « Les souffrances de la névrose et de la psychose sont **pour nous** l'école des passions de l'âme, comme le fléau de la balance psychanalytique, **quand nous calculons** l'inclinaison de sa menace sur des communautés entières, nous donne l'indice d'amortissement des passions de la cité ».

D.3.1.1.2.- Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, 7 juillet 1954 :

a) p. 422 : « **Entendez bien** qu'en vous parlant d'amour et d'haine, **je vous désigne** les voies de la réalisation de l'être, non pas la réalisation de l'être, mais seulement ses voies ».

b) p. 423 : « L'analyste ne doit pas méconnaître **ce que j'appellerai** le pouvoir d'accession à l'être de la dimension de l'ignorance, puisqu'il a à répondre à celui qui, par tout son discours, l'interroge dans cette dimension. Il n'a pas à guider le sujet sur un *Wissen*, un savoir, mais sur les voies d'accès à ce savoir. Il doit l'engager dans une opération dialectique, non pas lui dire qu'il se trompe puisqu'il est forcément dans l'erreur, mais lui montrer qu'il parle mal, c'est-à-dire qu'il parle sans savoir, comme un ignorant, car ce sont les voies de son erreur qui comptent ».

D.3.1.1.3.- Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, 14 janvier 1959, p. 170 : « Ce sens véritable [du fantasme], c'est par exemple celui qui est défini par **ce que j'appellerai** les affects positionnels par rapport à l'être. **Ce sont ce que nous appelons** de ces termes essentiels, *amour, haine, ignorance* – mais il y en a bien d'autres encore, dont **il faudra faire** le tout et le catalogue ».

D.3.1.1.4.- Séminaire X, *L'angoisse*, 14 novembre 1962 :

p. 23 : « En revanche, **ce que j'ai dit de l'affect**, c'est qu'il n'est pas refoulé. **Cela, Freud le dit comme moi.** Il est désarrimé, il s'en va à la dérive. On le retrouve déplacé, fou, inversé, métabolisé, mais il n'est pas refoulé. Ce qui est refoulé, ce sont les signifiants qui l'amarrent ».

D.3.1.1.5.- Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, 20 janvier 1960, p. 124 :

« **La direction dans laquelle la pensée freudienne s'engage** c'est toujours de mettre l'affect à la rubrique du signal. Que Freud en soit venu, au terme de l'articulation de sa pensée, à mettre l'angoisse elle-même dans la cote du signal, doit être déjà pour nous suffisamment indicatif. **Mais ce que nous cherchons** est au-delà de l'organisation du *Lust-Ich* pour autant qu'il est

entièrement lié, dans un caractère phénoménal, au plus ou moins grand investissement du système de *Vorstellungsrepräsentanzen*, autrement dit, des éléments signifiants dans le psychisme. C'est là quelque chose qui est bien fait pour nous permettre, au moins opérationnellement, de définir le champ de *das Ding*, en tant que nous essayons de nous avancer sur le terrain de l'éthique. Et comme la pensée de Freud a progressé à partir d'un point de départ thérapeutique, nous pouvons tenter de définir le champ du sujet en tant qu'il n'est pas seulement intersubjectif, le sujet soumis à la médiation du signifiant, mais ce qu'il y a derrière ce sujet.

D.3.1.2 QUELQUES RÉFÉRENCES AU NIVEAU DE L'ÉNONCÉ

D.3.1.2.1.- Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, 7 juillet 1954

a) p. 420 : « L'amour se distingue du désir, considéré comme la relation-limite qui s'établit de tout organisme à l'objet qui le satisfait. Car sa visée n'est pas de satisfaction, mais d'être. C'est pourquoi on ne peut parler d'amour que là où la relation symbolique existe comme telle.

Apprenez à distinguer³⁷⁴ maintenant l'amour comme passion imaginaire, du don actif qu'il constitue sur le plan symbolique. [...] ».

b) p. 421 : « L'amour non plus comme passion mais comme don actif, vise toujours, au-delà de la captivation imaginaire, l'être du sujet aimée, sa particularité ».

D.3.1.2.2.- Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* : Les définitions lacaniennes des affects

Il n'est pas facile de comprendre la définition lacanienne des affects, mais il est nécessaire de commencer, au moins à la décortiquer. Selon ma lecture, Lacan discerne trois formes de l'affect. C'est à la fin de la seconde partie du chapitre VIII du Séminaire VI et après la série de questions sur l'interprétation. Ces trois formes déterminent, alors, trois définitions. La première est la définition qu'il a dégagée de ce qu'implique l'interprétation du fantasme, en tant que restitution des affects. Il s'agit des affects positionnels par rapport à l'être. La deuxième définition est celle de l'irruption du réel dans la symbolique. Et la dernière, est en rapport direct avec le désir.

1.2.2.1.- Les affects positionnels par rapport à l'être

Ce qu'on appelle l'affect n'est pas ce quelque chose de purement et simplement fermé qui serait une sorte d'au-delà du discours, une espèce de noyau vécu dont on ne saurait pas de quel ciel il nous tombe. **L'affect est**, très précisément et toujours, **quelque chose qui se connote dans une certaine**

³⁷⁴ Je souligne dans cette citation le niveau de l'énonciation, impossible à détacher de son énoncé.

position du sujet par rapport à l'être. Je veux dire par rapport à l'être en tant que ce qui se propose à lui, dans sa dimension fondamentale, est symbolique.

[...]

Mais au moins pour toute une catégorie fondamentale d'affects, **l'affect est essentiellement connotation caractéristique d'une position du sujet**, laquelle se situe, parmi les positions possibles, dans la mise en jeu, mise en travail, mise en œuvre, de lui-même, par rapport aux lignes nécessaires que lui impose son enveloppement dans le signifiant.

1.2.2.2.- Irruption du réel dans le symbolique : la colère, par exemple

Mais il arrive aussi que, au contraire, il [l'affect] constitue à l'intérieur de ce symbolique une irruption du réel, cette fois, fort dérangeante.

a) [Comme dans le cas de la colère]. [...] Tout se présente bien pour le pont de bateaux au Bosphore, mais il y a une tempête qui fait battre la mer. Toute colère, c'est faire battre la mer.

b) (Du Séminaire X, *L'angoisse*) : La colère, vous ai-je dit, c'est ce qui se passe chez le sujet, quand les petites chevilles ne rentrent pas dans les petits trous. Cela veut dire quoi ? Quand au niveau de l'Autre, du signifiant, c'est-à-dire toujours, plus ou moins, de la foi, de la bonne fois, on ne joue pas le jeu. Eh bien, c'est cela qui suscite la colère.

1.2.2.3.- À partir de l'intrusion du désir

« L'affect peut également se rapporter à l'intrusion du désir lui-même. Celle-ci détermine une forme d'affect sur laquelle nous reviendrons [la jalousie]³⁷⁵ ».

D.3.1.2.3.- Séminaire X, *L'angoisse*: Ce qui ne trompe pas

p. 92 : « L'angoisse, c'est cette coupure –cette coupure nette sans laquelle la présence du signifiant, son fonctionnement, son sillon dans le réel, est impensable –, c'est cette coupure s'ouvrant, et laissant apparaître ce que maintenant vous entendez mieux, l'inattendu, la visite, la nouvelle, ce que si bien exprime le terme de pressentiment, qui n'est pas simplement à entendre comme le pressentiment de quelque chose, mais aussi comme le *pre-sentiment*, ce qui est avant la naissance d'un sentiment.

³⁷⁵ En effet, la jalousie c'est l'affect que Lacan suit dans le cas de l'interprétation du rêve du patient d'Ella Sharp. C'est à propos de cette passion que Lacan va nous expliquer les rapports du désir avec le fantasme à partir des rapports du sujet avec les objets imaginaires, les symboliques et le semblable. La base en est la description de l'enfant jaloux de Saint Augustin (VI, 260-265), mais l'objet de l'explication clinique est l'interprétation de ce rêve de monsieur Robert, où Ella Sharp est restée dans les rapports imaginaires. L'interprétation de Lacan avance vers les rapports symboliques dans les objets du fantasme et réussit à situer une jouissance du sujet par rapport à l'objet petit a phallique (VI, 265-275). Cf. mon article déjà référencié : « Les passions de l'être, traces d'un réel dans le sujet. –Sur les logiques de l'interprétation du désir dans les névroses- ».

³⁷⁵ Séminaire X, p. 24.

Tous les aiguillages sont possibles à partir de l'angoisse. Ce que nous attendions en fin de compte, et qui est la véritable substance de l'angoisse, c'est le *ce qui ne trompe pas*, le hors de doute ».

D.3.2 ARISTOTE (-384 AV J.C, -322 AV J.C)

Pour vous laisser quelque chose qui vous occupe, je vais vous faire une simple remarque. Où Aristote traite-t-il le mieux les passions ? Je pense qu'il y en a toute de même un certain nombre qui le savent. C'est au livre II de sa Rhétorique.

C'est qu'il y a de meilleur sur les passions est pris dans le filet, le réseau, de la rhétorique. Ce n'est pas un hasard. Les signifiants au tableau, c'est ça le filet. C'est bien pourquoi je vous ai parlé de filet à propos des premiers repérages linguistiques que je vous ai tenté de vous donner.

Je n'ai pas pris la voie dogmatique de faire précéder d'une théorie générale des affects ce que j'ai à vous dire de l'angoisse. Pourquoi ? Parce que nous ne sommes pas ici des psychologues, nous sommes des psychanalystes.

-Lacan³⁷⁶.

Cette recommandation de Lacan implique que dans d'autres écrits, Aristote à traité des passions. J'ai trouvé, par exemple, des références dans *Éthique à Nicomaque*, *Éthique à Eudème* (1220 b 12-14), *Grande Morale (Magna Moralia)* (1186 a 12-14) et *De l'âme* (403 a 16-19). Je vais citer bien sûr l'inventaire de la *Rhétorique*, mais j'ajouterai trois références de l'*Éthique à Nicomaque*. Dans ces références nous trouverons les efforts du philosophe pour séparer ce qui concerne les passions de ce qui concerne ce que nous pouvons appeler certaines manifestations de la jouissance. Il les appelle « le vice » et les définit par rapport à la vertu. Ce qu'il m'intéresse de souligner, ce sont les rapports passions/jouissance.

D.3.2.1.- *Ethique à Nicomaque (1105b - 1106a) < Définition générique de la vertu : la vertu est un « habitus »*³⁷⁷

Qu'est-ce donc que la vertu, voilà ce qu'il faut examiner.

Puisque les phénomènes de l'âme sont de trois sortes, **les états affectifs** [*παθος*], les facultés et les dispositions, c'est l'une de ces choses qui doit être la vertu. **J'entends par états affectifs**, l'appétit, la colère, la crainte, l'audace, l'envie, la joie, l'amitié, la haine, le regret de ce qui a plu, la jalousie, la pitié, bref toutes les inclinations accompagnées de plaisir ou de peine ; par *facultés*, les aptitudes qui font dire de nous que nous sommes capables d'éprouver ces affections, par exemple la capacité d'éprouver colère, peine ou pitié ; par *dispositions*, enfin, notre comportement bon ou mauvais relativement aux affections : par exemple, pour la colère, si nous l'éprouvons ou violemment ou nonchalamment, notre comportement est mauvais, tandis qu'il est bon si nous l'éprouvons avec mesure, et ainsi pour les autres affections.

Or ni les vertus, ni les vices ne sont des affections, parce que nous ne sommes pas appelés vertueux ou pervers d'après les affections que nous éprouvons, mais bien d'après nos vertus et nos vices, et parce que ce n'est pas non plus pour nos affections que nous encourons l'éloge ou le blâme (car on ne loue pas l'homme qui ressent de la crainte ou éprouve de la colère, pas plus qu'on ne blâme celui qui se met simplement en (1106a) colère, mais bien celui qui s'y met d'une certaine façon), mais ce sont nos vertus et nos vices qui nous font louer

³⁷⁶ Séminaire X, p. 24.

³⁷⁷ [http://www.echosdumaquis.com/Accueil/Textes \(AZ\) files/E%CC%81thique%20a%CC%80%20Nicomaque.pdf](http://www.echosdumaquis.com/Accueil/Textes (AZ) files/E%CC%81thique%20a%CC%80%20Nicomaque.pdf)

ou blâmer. En outre, nous ressentons la colère ou la crainte indépendamment de tout choix délibéré, alors que les vertus sont certaines façons de choisir, ou tout au moins ne vont pas sans un choix réfléchi. Ajoutons à cela que **c'est en raison de nos affections que nous sommes dits être mus**³⁷⁸, tandis qu'en raison de nos vertus et de nos vices nous sommes non pas mus, mais disposés d'une certaine façon.

Pour les raisons qui suivent, les vertus et les vices ne sont pas non plus des facultés. Nous ne sommes pas appelés bons ou mauvais d'après notre capacité à éprouver simplement ces états, pas plus que nous ne sommes loués ou blâmés. De plus, nos facultés sont en nous par notre nature, alors que nous ne naissons pas naturellement bons ou méchants. Mais nous avons traité ce point précédemment³⁷⁹.

Si donc les vertus ne sont ni des affections, ni des facultés, il reste que ce sont des dispositions.

D.3.2.2.- Rhétorique³⁸⁰

- 1) La colère – la calme
- 2) L'amitié – la haine
- 3) La peur (crainte) – l'assurance
- 4) La honte – l'impudence
- 5) L'obligeance – désobligeance
- 6) La pitié – l'indignation
- l'envie
- 7) L'émulation – (envie) – le méprise

C'est peut-être à cause de ma formation philosophique, très rudimentaire, que je suis surprise par cette liste par couples. En réfléchissant, je me suis dit que peut-être c'est le style ou la dialectique Aristotélicienne qui pense les choses à partir de ses contraires, un peu à la manière symbolique. C'est pour cela que les passions sont nommées par couple. Il y a une exception, l'envie, parce qu'elle peut être le côté négatif de deux contraires, la pitié, et l'émulation, lorsqu'il s'agit d'une envie « bonne ». Elle peut pousser à la destruction de l'autre ou à l'amélioration de soi par rapport à l'autre.

Pour Aristote les fonctions de l'orateur sont celles de « persuader et dissuader » (délibération pour un temps futur), accuser et défendre (dans des procès par des faits passés), et louer et blâmer (épidictique, temps présent). Dans ce cadre la fonction des passions est en étroite liaison avec l'objectif de l'orateur³⁸¹ : « Les passions qui conduisent à modifier ses jugements [du public qui écoute] sont celles qui s'accompagnent de peine ou de plaisir, par exemple, la colère, la pitié, la crainte, etc., ainsi que leurs contraires »

³⁷⁸ N. Traducteur : Le παθος est un *mouvement* imprimé à l'âme (cf. *Métaphysique*, Δ, 1022b 15), c'est un état passif, tandis que la vertu est une *manière d'être* stable (εξίς, διαθεσις), qui se traduit par des actes.

³⁷⁹ N. Traducteur : I, 1103a 18 et ss.

³⁸⁰ Aristote. *Rhétorique*. Paris, Flammarion, 2007, p. 262.

³⁸¹ Ibid.

D.3.3 RENÉ DESCARTES (1599-1650)

Pour René Descartes, 1000 ans après Aristote, les passions sont de l'âme, tel qu'il a titré son livre en 1649 et elles sont³⁸² : « des perceptions ou des sentiments ou d'émotions de l'âme qu'on rapporte particulièrement à elle et qui sont causées, entretenues et fortifiées par quelque mouvement des esprits ». Il dit « des esprits » pour les différencier des actions et des autres fonctions de l'âme, comme la volonté, la perception, l'imagination et autres pensées. Voici son inventaire, il y en a 15 :

- 1) L'admiration (art. 53)
- 2) L'estime et le mépris, la générosité ou l'orgueil, et l'humilité ou la bassesse (art.54)
- 3) La vénération et le dédain (art. 55)
- 4) L'amour et la haine (art. 56)
- 5) Le désir (art. 57)
- 6) L'espérance, la crainte, la jalousie, la sécurité et le désespoir (art. 58)
- 7) L'irrésolution, le courage, la hardiesse, l'émulation, la lâcheté et l'épouvante (art.19)
- 8) Le remords (art. 60)
- 9) La joie et la tristesse (art. 61)
- 10) La moquerie, l'envie et la pitié (art. 62)
- 11) La satisfaction de soi-même et le repentir (art. 63)
- 12) La faveur et la reconnaissance (art.64)
- 13) L'indignation et la colère (art. 65)
- 14) La gloire et la honte (art. 66)
- 15) Le dégoût, le regret et l'allégresse (art. 67)

Malgré cet inventaire, Descartes réduit toutes ces passions à 6 « primitives » ou « simples », dit-il, qui sont : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse.

D.3.4 BARUCH SPINOZA (1632-1677)

Dans la troisième partie de son *Éthique*, « De l'origine et de la nature des affects », Baruch Spinoza considère 48 définitions des affects. Sûrement c'est à ce grand inventaire que Lacan se référait dans le Séminaire VI. Rappelons-nous de la définition que Lacan extrait des écrits de Spinoza sur le désir³⁸³ : « Le désir est l'essence même de l'homme ». Le philosophe groupe ces 48 définitions selon trois affects fondamentaux, joie, tristesse et désir³⁸⁴ :

- a) Définitions fondamentales : définitions 1 à 5
- b) Affects qui naissent de la joie et de la tristesse : définitions 6 à 31

³⁸² Descartes, René. *Les passions de l'âme*. Paris, Flammarion, 2005, p. 117

³⁸³ Séminaire VI, p. 16

³⁸⁴ Spinoza – *Éthique* – trad. Appuhn. Numérisation et ocr : Jean-Luc Derrien
<http://hyperspinoza.caute.lautre.net/spip.php?article1718>

c) Affects rattachés au désir : définitions 32 à 48

L'inventaire finit avec une dernière définition générale des affects³⁸⁵ : « Une Affection, dite Passion de l'Âme, est une idée confuse par laquelle l'Âme affirme une force d'exister de son Corps, ou d'une partie d'icelui, plus grande ou moindre qu'auparavant, et par la présence de laquelle l'Âme elle-même est déterminée à penser à telle chose plutôt qu'à telle autre ». Parmi toutes les autres définitions de cet inventaire, vraiment passionnant, je vais choisir quelques de ces passions qui se rattachent au désir. C'est assez pour nous donner une idée de la qualité de ce traité des affects et peut-être pour ouvrir l'appétit d'un lecteur curieux³⁸⁶ :

33) L'*Émulation* est le Désir d'une chose qui est engendrée en nous parce que nous imaginons que d'autres ont ce désir.

36) La *Colère* est un Désir qui nous excite à faire du mal par Haine à celui que nous haïssons.

38) La *Cruauté* ou *Férocité* est un Désir qui excite quelqu'un à faire du mal à celui que nous aimons ou qui nous inspire commisération. Explication : A la Cruauté s'oppose la Clémence qui n'est pas une passion, mais une puissance de l'âme qui modère la Colère et la Vengeance.

44) L'*Ambition* est un Désir immodéré de gloire.

45) La *Gourmandise* est un Désir immodéré, ou même un Amour, de la chère³⁸⁷.

47) L'*Avarice* est un Désir immodéré et un Amour des richesses.

48) La *Lubricité* est aussi un Désir et un Amour de l'union des corps.

Certainement ces définitions nous rappellent les 7 péchés capitaux du christianisme ou même le passage de Dante Alighieri par l'enfer de sa *Divine comédie*. On trouve le désir, les passions et la jouissance un peu mélangés dans les trois cas. La psychanalyse nous a permis de les différencier, de les reconnaître dans la clinique et de faire avec. On se sert des passions pour ouvrir les voies de la réalisation de l'être, ces voies sont celles du désir et on peut à son tour de se servir de ce désir pour le traitement de la jouissance, puisque sa réalisation, en tant qu'identité de perception ou de la *lalangue* du sujet est la condition pour que quelque chose de son être puisse être réalisé, comme les cas de cette recherche nous l'ont prouvé. Autrement dit, passions, désir et jouissances en tant que appartenant aux registres imaginaire, symbolique et réel constituent le nœud borroméen d'un *parlêtre*.

³⁸⁵ *Ibid.*, <http://hyperspinoza.caute.lautre.net/spip.php?article654>

³⁸⁶ *Ibid.*, <http://hyperspinoza.caute.lautre.net/spip.php?rubrique139>

³⁸⁷ Dans le sens de la nourriture.

15 BIBLIOGRAPHIE

- 1.- Bibliographie sur les fondements psychanalytiques du traitement, la jouissance, les psychoses et le transfert
- 2.- Bibliographie chronologique de textes fondamentaux sur les psychoses ordinaires
- 3.- Bibliographie en espagnol
- 4.- Bibliographie dans d'autres domaines, mais en rapport avec les traitements de la jouissance à travers les fictions, l'art, la littérature et la *lalangue*.
- 5.- Autres sources bibliographiques
- 6.- Œuvres littéraires citées et consultées
- 7.- Bibliographie raisonnée pour l'établissement, dans l'après-coup, de l'état de l'art sur le traitement de la jouissance dans les psychoses ordinaires à partir de 1999 et jusqu'à 2013

15.1 BIBLIOGRAPHIE SUR LES FONDEMENTS PSYCHANALYTIQUES DU TRAITEMENT, LA JOUISSANCE, LES PSYCHOSES ET LE TRANSFERT

15.1.1 FREUD

FREUD Sigmund, Kuhn Roland, et Van Reeth Claude. *Contribution à La Conception Des Aphasies : Une étude Critique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1987.

« Deux mensonges d'enfants ». *In : Œuvres complètes, Psychanalyse*. Vol. XII (1913-14), Paris, PUF, 2005, p. 67-73.

« Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que « névrose d'angoisse ». *In : Œuvres complètes, Psychanalyse*. Vol. III (1894-1899), Paris, PUF, 1989, p. 29-58.

FREUD, Sigmund et BREUER, Joseph. « Études sur l'hystérie ». *In : Œuvres Complètes. Psychanalyse*. Vol. II (1892-1895). Paris, PUF, 2009.

« Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » (1910) *In : Résultats, Idées, Problèmes (I) (1890-1920)*. Paris, Presses universitaires de France, 2001, p 135-144.

« La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose » (1924). *In : Névrose, psychose et perversion*. Paris, Presses universitaires de France, Bibliothèque de psychanalyse, 1973, p. 299-303.

« La négation ». (1925). In FREUD, Sigmund, *Résultats, idées et problèmes II (1921-1938)*. Paris, Presse universitaire de France, 1985, p. 135-139.

« Le clivage du moi dans le processus de défense » (1938). In : *Résultats, idées et problèmes II*, op.cit., p.283-286.

« Leçons d'introduction à la psychanalyse ». In *Œuvres complètes. Psychanalyse. Vol. XIV (1915-1917)*. Paris, PUF, 2009.

« Le créateur littéraire et la fantaisie ». In : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.

« Les psychonévroses de défense » (1894). In : *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 1-14.

« L'inconscient » (1915). In : *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, folio essais, 1968, p. 65-122.

« Le refoulement » (1915). In : *Métapsychologie*, op. cit., p. 45-64.

Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient. (1908). Paris, Gallimard, 1988, 443 p.

« Le motif du choix des coffrets ». In : *L'inquiétante étrangeté*, op. cit., p. 61-82

« Le motif du choix des coffrets », in : *Œuvres Complètes, Psychanalyse, Vol. XII*, op.cit., p. 51-65.

Lettres à Wilhelm Fliess. (1897-1904). Paris, Presses universitaires de France, 2006 :

* Manuscrite B : L'étiologie des névroses (8.2.1893), p. 55-62.

* Manuscrite D : Sur l'étiologie et la théorie des grandes névroses, p. 101-102.

* Manuscrite G : Mélancolie (7.1.1895), p. 129-138.

* Manuscrite H : Paranoïa (24.1.1895), p.140-147.

* Manuscrite J : Madame P.J., 27 ans. (1895), p. 201-204.

* Manuscrite K : Les névroses de défense (Conte de Noël) (1.1.1896), p. 209-219.

« Névrose et psychose » (1924). In : *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 283-286.

« Note sur le « Bloc-notes magique » (1924). In : *Résultat, idées et problèmes, (II)*, op. cit. p. 119-124.

« Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » (1896). In : *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 61-82.

« Obsessions et phobies » (1895). _____, p. 39-46.

FREUD : Longé Thierry, « Sigmund Freud, Pour concevoir les aphasies. Une étude critique. », *Essaim* 1/2011 (n° 26), p. 169-179
URL: www.cairn.info/revue-essaim-2011-1-page-169.htm. DOI : 10.3917/ess.026.0169.

« Pour introduire le narcissisme » (1914). In : *Œuvres Complètes. Vol. XII, op.cit.*, p. 213-245.

« Pulsions et destins de pulsions » (1925), In : *Métopsychoanalyse, op.cit.*, p. 11-44.

« Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique » (1916). In : *L'inquiétante étrangeté, op.cit.*, p. 135-171.

« Remémoration, répétition, perlaboration ». (1914). In : *La technique psychanalytique*. Presse universitaire de France ; Bibliothèque de psychanalyse. 2005. P. 110-120.

« Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » (1922). In : *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 271-282.

« Traitement psychique (traitement de l'âme) » (1890). In : *Résultats, idées et problèmes I, op.cit.*, p. 2-6.

15.1.2 LACAN, JACQUES

15.1.2.1 LES SÉMINAIRES PUBLIÉS ET ÉTABLIS PAR Jacques-Alain MILLER

1.- Éditions de la Martinière. *Le séminaire Livre VI, Le désir et son interprétation*. (1958-59)

2.- Éditions de Seuil. Le Séminaire Livres :

III : *Les psychoses* (1955-56)

IV : *La relation d'objet* (1956-57)

V : *Les formations de l'inconscient* (1957-58)

VII : *L'éthique de la psychanalyse* (1959-60)

VIII : *Le transfert* (1960-61)

X : *L'angoisse* (1962-63)

XVII : *L'envers de la psychanalyse* (1969-70)

XIX : *Ou pire...* (1971-72)

XXIII : *Le sinthome* (1975-76)

3.- Seuil, Édition de poche

I : *Les écrits techniques de Freud* (1953-54)

II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la psychanalyse (1954-55)
XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1963-64)
XX : Encore (1972-73)

4.- Ornicar ?

« Vers un signifiant nouveau ». Leçons du 15 mars, 19 avril, 10 mai et 17 mai 1977 du Séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* (1976-77). *Ornicar ?* N° 17/18, p. 7-23.

15.1.2.2 ÉCRITS

1.- *Autres écrits*. Paris, Seuil. 2011 :

1.1.- « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » (1938). P. 23- 84.

1.2.- « L'étourdit » (14 juillet 1972). P. 449-495.

2.- *Conférence à Genève sur le symptôme* (1975). In : *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 1985, n°5, p. 5-23.

3.- *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*. Paris, Seuil, 1975, 412 p.

3.1.- « « Le cas « Aimée » ou la paranoïa d'auto-punition » (1932). P. 153-303.

3.2.- « Exposé critique, réduit en manière d'appendice, de la méthode d'une science de la personnalité et de sa portée dans l'étude des psychoses » (1932). P. 305-343.

3.3.- « Conclusions » (1932). P. 345-350.

3.4.- « Motifs du crime paranoïaque : le crime des sœurs Papin » (1933). P. 389-398.

4.- *Des noms-du-père*. Paris, Seuil, Collection Paradoxes de Lacan, 2005, 117 p.

4.1.- « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » (8 juin 1953). P. 11-63.

4.2.- « Introduction aux Noms-du-Père » (20 novembre 1963). P. 65- 104.

5.- *Écrits I*. Paris, Seuil, édition de Poche, 1999, 572 P³⁸⁸.

5.1.- « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » (1949). P. 92-99.

5.2.- « L'agressivité en psychanalyse » (1948). P. 100-123.

5.3.- « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » (1950). P. 124-149.

5.4.- « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945). P. 195-211.

³⁸⁸ Ni l'ordre chronologique ou l'alphabétique ne répondent aux besoins de la transmission de l'enseignement lacanien. Je conserve, alors, l'ordre logique que Lacan donne à ces textes dans ses *Écrits* et l'ordre que Jacques-Alain Miller leur donne dans les *Autres écrits* et dans les ouvrages de la collection « Paradoxes de Lacan ». Voire, lorsque le critère est chronologique, il se soumet à la rigueur des temps logiques.

5.5.- « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953). P. 235-320.

5.6.- « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud (Leçon du 10 février 1954 du Séminaire I). P. 367-378.

5.7.- « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud (février 1954). P. 379-397.

5.8.- « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse » (1955). P. 398-433.

5.9.- « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957). P. 490- 526.

5.10.- « Appendice I : Commentaire parlé sur la « Verneinung » de Freud, par Jean Hyppolite » (1954). P. 527- 537.

6.- *Écrits II*. Paris, Seuil, édition de poche, 1999.

6.1.- « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (Déc.1957-janv.1958). P. 9-61.

6.2.- « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». (juillet 1958). P. 62-123.

6.1.- « Kant avec Sade » (Septembre 1962). P. 243-269.

6.2.- « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ». (Septembre 1960). P. 273-308.

7.- *Je parle aux murs*. Paris, Seuil, Collection paradoxes de Lacan, 2011, 113 p.

8.- *La troisième*. (1974). En : *Lacan au miroir des sorcières*. Nouvelle revue de psychanalyse. N° 79. Paris: Navarin. 2011. p. 11-33.

9.- Lettre du 23 octobre 1980 : Lettre à en-tête de la Cause freudienne, 5, rue de Lille, publiée dans *Le Courrier de la Cause freudienne*, octobre 1980, n° 3.

15.1.2.3 SÉMINAIRES NON PUBLIÉS

<http://www.valas.fr/>

RSI (1974-75) : <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-RSI-1974-1975,288>

L'insu que sait de l'une-bevue s'aile à mourre (1976-77) : <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-l-insu-que-sait-de-l-une-bevue-s-aile-a-mourre-1976-1977,262>

Conférence de Milan, « Le discours psychanalytique », le 12 mai 1972 : <http://www.ecolelacanienne.net/pictures/mynews/71439E93BC0D9BB3EDDC83DDF736661F/1972-05-12.pdf>.

15.1.3 MILLER, JACQUES-ALAIN

1.- *L'inanité sonore* : l'Orientation lacanienne : quatrième leçon du cours de 1995-1996 : La fuite du sens. Letterina Archives, 10/1996, n°4. - p. 5-16

2.- *Le monologue de l'apparole* : L'orientation lacanienne : septième leçon du cours de 1995-1996 " La fuite du sens ". La Cause freudienne, 10/1996, n°34. - p. 7-18.

3.- *Nous sommes tous ventriloques* : douzième leçon du cours de 1995-1996 : " La fuite du sens ". Filum. Bulletin psychanalytique de Dijon, 12/1996, n°8-9. - p. 5-25.

4.- *Les six paradigmes de la jouissance* In : La Cause Freudienne 43. Revue de psychanalyse. Paris, 1999.

15.1.4 AUTRES AUTEURS

LYSY-STEVENSON, Anne. « Ce qu'on appelle des psychoses « non déclenchés » ». In : *Les feuillets du Courtil*, juin 1996, n°12, p. 103-111.

SALDARRIAGA, Ana Victoria. *De la jouissance comme point de vue pour une recherche psychanalytique sur le traitement des psychoses ordinaires*. Mémoire du Master 2, sous la direction de Fabian Fajnwaks. Université Paris 8, Département de psychanalyse, octobre 2011. 152 P.

_____ *La méthodologie transversal du sujet logique*. Communication présentée au Colloque de Sciences humaines et sociales et Sciences du langage 2015, *Méthodologies transversales*. Université Paris-Sorbonne, 10-11 décembre.

_____ « « Les Roms, qui sont les Roms ? » Une petite histoire dans les temps de la psychanalyse », dans : *Lacan quotidien* N° 532 du Lundi 28 septembre 2015

_____ *Toussaint turelure par la voix de Jacques Roch ou la mise en scène de la jouissance*. Article diffusé dans L'HEBDO-BLOG de l'École de la Cause Freudienne (ECF). 13 octobre 2014. <http://www.hebdo-blog.fr/2014/?w=42>

15.2 BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DE TEXTES FONDAMENTAUX SUR LES PSYCHOSES ORDINAIRES

1.- Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). ***Effets de surprise dans les psychoses***. -*Le Conciliabule d'Angers*-. Paris : Agalma- Le seuil, 1997. Collection Le Paon.

2.- Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). ***Cas rares, les inclassables de la clinique***. -*La conversation d'Arcachon*- : [actes de la journée d'étude, 5 juillet 1997]. Paris, Agalma-Le Seuil, 1998. Collection Le Paon. 304 p.

3.- Instance de réflexion sur le mathème analytique (IRMA). ***La psychose ordinaire***. –*La convention d'Antibes*-. Paris : Agalma-Seuil, **1999**. Collection Le Paon. 375 p.

4.- Quarto 93-94. ***Retour sur les psychoses ordinaires***. Bruxelles : Ecole de la Cause freudienne en Belgique, **2009**. 153 p.

15.3 BIBLIOGRAPHIE EN ESPAGNOL

BASSOLS I PUIG, Miquel Angel, « Llull con Lacan, el amor, la palabra, y la letra en psicosis », Madrid, Gredos, 2010, 234 p.

FREUD, Sigmund. « El estado neurótico común ». En: Lecciones de introducción al psicoanálisis. Capítulo XXIV, Vol. XV, Obras completas. Buenos Aires, Amorrortu editores, 1978.

_____ « Apéndice C, palabra y cosa » a los escritos metapsicológicos. En: Obras completas, Buenos Aires, Amorrortu editores, 1978, Vol. XIV, p. 207-213.

MILLER, Jacques-Alain. *La fuga del sentido*. Buenos Aires, Paidós, 2012, 430 p.

PALOMERA LAFORGUE, Vicente. « Pioneros de la psicosis », Madrid, Gredos, 2014, 281 p.

SALDARRIAGA, Ana Victoria. “Un real que no sería para el siglo XXI, pero que insiste”. En: Bitácora lacaniana, Revista de la NEL, N° 3, octubre 2014, p. 69.

_____ “Las pasiones del ser, rastros de un real en el sujeto – Sobre las lógicas de la interpretación del deseo en las neurosis-“. Revue *Affectio Societatis*. Departamento de psicoanálisis de la Universidad de Antioquia. Medellín. Vol. 11, N°. 21 Jul-Dic (2014). Versión en papel et version électronique: <http://aprendeonline.udea.edu.co/revistas/index.php/affectiosocietatis>

15.4 BIBLIOGRAPHIE DANS D'AUTRES DOMAINES, MAIS EN RAPPORT AVEC LES TRAITEMENTS DE LA JOUISSANCE À TRAVERS LES FICTIONS, L'ART, LA LITTÉRATURE ET LA LALANGUE

BENVENISTE, Emile, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique général i*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 258-266.

— « L'antonymie et le pronom français moderne » (1965), in Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique général II*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, p. 197-214.

— « L'appareil formel de l'énonciation » (1970), in Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique général ii*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, p. 79-88.

BONNIEUX, Bertrand, et al., *Souvenirs, souvenirs... Cent ans de chanson française*, Paris, Gallimard, 2004.

CECHETTO, Céline. *Echos du Moyen-Age et de la renaissance dans la chanson française contemporaine*. Sous la direction de Madame Danielle Bohler. Bordeaux. Université Michel de Montaigne. Thèse soutenue le 24 septembre 2008.

DAUGUET, Sébastien. *L'écriture de Michael Ondaatje, ou les illusions romantiques au feu du réel : de l'appréhension du manque dans l'autre à la prise en compte d'un savoir sur la jouissance*. Sous la direction de Sophie MARRET. Thèse de doctorat : Anglais : Rennes 2 : 2007

DESCLOS, Marie-Laurence. (Sous la direction de). *Le rire des grecs. Anthropologie du rire en Grèce ancienne*. Editions Jérôme Million. 2000.

DOTTIN, Georges, *La Chanson française de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1984.

ECLIMONT, Christian-Louis (dir.), *1000 chansons françaises de 1920 à nos jours*, Paris, Flammarion, 2012.

FAJNWAKS, Fabian. *Paul Celan, le poème comme impossible*. Communication faite dans la Journée du Département de psychanalyse de l'Université Paris 8 et la faculté de psychologie de l'Université de Florianopolis (Brésil) : « Folle hérésie dans l'invention de savoir ». Université Paris 8. 28 avril 2014. (<http://www.radiolacan.com/fr/topic/132#>).

GANDON, Francis. *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce. Les cahiers des anagrammes consacrés au De Rerum nature*. Louvain-Paris, 2002, Bibliothèque d'information grammaticale.

HARROCH Michèle. *Dali entre Schreber et Joyce ou l'exception du sinthome*. Sous la direction de Gérard WAJCMAN. Université Paris 8. 07/12/2013. (Thèse)

JAKOBSON, Roman, «L'aspect phonologique et l'aspect grammatical du langage dans leurs interrelations » (1948), *in* Jakobson, Roman, *Essais de linguistique général 1*, Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 161-175.

— «Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe » (1950/57) *in* Jakobson, Roman, — p. 176-196.

— « Linguistique et poétique » (1960), *in* Jakobson, Roman, — p. 209-248.

LE FUR, Didier, « Reine paysanne et duchesse en sabots », *in* Le Fur, Didier, *Anne de Bretagne*, Paris, éditions Guénégaud, 2000, p. 182-199.

NERVURE. Journal de psychiatrie. *A propos de Robert Walser, le promeneur ironique. Entretien avec Philippe Lacadée*. Novembre 2010.

NICOLAOU, Camille Dumoulié. *Trois figures mythiques du féminin dans la littérature et l'opéra : Salomé, Lulu, L'Ange de feu : jouissance féminine et jouissance musicale*. Sous la dir. de Camille Dumoulié. Thèse de doctorat, Littérature comparée, Université Paris 10, 2008.

PÉREZ, Michel. *Charles Trenet*. Pierre Seghres Éditeur, Paris, 1964.

SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, 2005.

SALDARRIAGA, Ana Victoria. *Approche à cinq usages de la fiction aujourd'hui*. Inédit. Communication faite dans la Journée de doctorants 2012-2013. « Les usages de la fiction aujourd'hui ».

———. *Le travail du symbolique: de langue en langue et de la langue à « lalangue »*. Communication faite dans la journée des doctorants 2013-2014 : « Au travail ! ». Inédit.

SAVTCHENKO, Mikhaïl. *Les textes de chansons : entre le langage et la musique (sur l'exemple de la chanson d'auteur des années 1950 – 1980)*. Thèse doctorat, littérature française, Université Paris 8, 2015.

SPYROPOULOU LECLANCHE, Maria. *Le refrain dans la chanson française de Bruant à Renaud*. Limoges. PULIM. 1998.

STAROBINSKY, Jean. *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure* (1971). Limoges, Lambert-Lucas, 2009.

VAN PETEGHEM, Isabelle, sous la direction de Patrick Badonnel. *La jouissance et le sacré dans l'œuvre d'Alice Walker*. Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris), 2007, thèse de doctorat études anglophones.

WOCKE, Brendon Jhon. *De la jouissance au "jouis-sens" : le jeu de mots dans l'œuvre de Jacques Derrida*. Sous la direction de Jonathan Pollock et Dorothee Kimm Université de Perpignan. 2013. Thèse Doctorat : Littérature anglaise, générale et comparée.

15.5 AUTRES SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARISTOTE. *Rhétorique*. Paris, Flammarion, 2007.

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELS ET LEXICAUX :
<http://www.cnrtl.fr>

DESCARTES, René. *Les passions de l'âme*. Paris, Flammarion, 2005.

DUMÉZIL, Georges. *Déeses latines et mythes védiques*. Bruxelles, coll. Latomus XXV, 1956.

FOUCAULT, Michel. *Histoire De La Folie à L'âge Classique*. Paris, Union générale d'éditions, 1974.

FRANÇOIS, Claude, *Chanson populaire Ça s'en va et ça revient* (1973), Paroles : Nicolas Skorsky (1973), Musique : Jean-pierre Bourtayre, Editeur : Emi Music Publishing France, 1973.

GENETTE, Gérard. *La grammaire du « Décaméron »*, Paris, Mouton, 1969.

KRUTZEN, Henry. *Jacques Lacan Séminaires 1952-1980, Index référentiel*. Paris, Anthropos, 2009, p. 827.

LYRICS : www.lyrics.fr

MANGUEL, Alberto. *Nouvel éloge de la folie*. Canada, Actes sud/Leméac, 2011.

PAPET, Edouard et James David DRAPER (Sous la direction de). *Jean Baptiste Carpeaux (1827-1875) un sculpteur pour l'empire*. Paris, Musée d'Orsay, 2015.

POLETTI, Michel et RICHARME, Alain. *Jean Baptiste Carpeaux sculpteur, catalogue raisonné de l'œuvre édité*. France, Expression contemporaine, 2003.

QUETEL, Claude. *Histoire de la folie de l'antiquité à nos jours*. Paris, Éditions Tallandier, 2012. 620 p.

SPINOZA – Éthique – trad. Appuhn. Numérisation et ocr : Jean-Luc Derrien
<http://hyperspinoza.caute.lautre.net/spip.php?article1718>

MARX, Karl. « Le capital. Livre premier (1867) ». In : *Œuvres. Économie I*. Paris, Galimard, nrf, 1965, 1821 pages.

TRENET, Charles, *Vrai ! Vrai ! Vrai !* Paroles et musique de Charles Trenet. Album : *Le temps qui passe nous a volés*. CBS, 1981.

WIKIPEDIA : www.wikipedia.org

15.6 ŒUVRES LITTÉRAIRES CITÉES ET CONSULTÉES

BORGES, Jorge Luis. « L'Immortel ». In : *Œuvres complètes (I)*. Paris, Gallimard, 2010, 1754 p.

_____ « La métaphore ». In : « Histoire de l'éternité ». *Œuvres complètes (I)*. _____.

CARROLL Lewis. *Alice's Adventures in Wonderland: And What Alice Found There*. Oxford: Oxford University Press, 2009, 296 p.

_____. *À través del espejo*. Argentina, ediciones del sur, 2004, 155 p.

CELAN, Paul. *Choix De Poèmes*. Éd. bilingue. Paris, Gallimard, 1998.

_____. *Strette: Poèmes suivis de Méridien et d'Entretien dans la montagne*. Paris, Mercure de France, 1971.

CERVANTES, Miguel de. *Don Quijote de la Mancha (I)*, 1605, et (II), 1615. Barcelona, Iberia, 1960.

_____. *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche (Tome 1, 1605)*. Trad. D'Aline Schulman. Paris, Editions du Seuil, 1997.

_____. *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche (Tome 2, 1615)*. _____.

_____. *Don Quichotte*, Trad. De Louis Viardot, Paris, Classiques Garnier, 1977.

GARCIA MARQUEZ, Gabriel. *Cent ans de solitude* (1967). Trad. Claude et Carmen Durand. Paris : Editions du Seuil, 1968.

_____. *Vivir para contarla*. Barcelona, Mondadori, 2002, p. 295-296.

KHAWAM, René R. *Dames Insignes et Serviteurs Galants*. Vol I. Nouvelle éd. refondue. Paris: Phébus, 1986.

BENCHEIKH, Jamel-Eddine, et Miquel André. *Les mille et Une Nuits: Contes*

Choisis. [Paris]: Gallimard, 1996.
CLAUDEL, Paul. *L'otage* (1910). In : *L'otage* suivi de *Le pain dur* et de *Le père humilié*. Paris, Gallimard, folio, 2011, 441 p.
COLETTE, Sidonie-Gabrielle. *La maison de Claudine*.
https://fr.wikisource.org/wiki/La_Maison_de_Claudine/6
HUGO Victor. *Le roi S'amuse*. Paris, Gallimard, 2009.
_____. *Lucrece Borgia*. Paris, Gallimard, 2007.
LEIRIS, Michel. *La règle du jeu*. Paris, Gallimard, 2003.
DE ROJAS, Fernando. *La Célestine*. Paris, Aubier, éditions Montaigne, Collection bilingue de classiques étrangers, 1963, 557 pages.
SHAKESPEARE, William. *Hamlet*. Trad. Michel Grivelet – collection Bouquins. 1995.

15.7 BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE POUR L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉTAT DE L'ART, DANS L'APRÈS-COUP DE LA RECHERCHE, SUR LE TRAITEMENT DE LA JOUISSANCE DANS LES PSYCHOSES ORDINAIRES À PARTIR DE 1999 ET JUSQU'À 2014

Une divinité a tout conduit, la terrible fille de Zeus, Até, déesse funeste, qui trouble tous les cœurs ; ses pieds sont légers, jamais ils ne touchent le sol ; elle marche sur la tête des hommes pour hâter leur ruine³⁸⁹.

***L'antichambre*³⁹⁰ : Un état de l'art bibliographique dans l'après-coup de la recherche**

Comme dans toute recherche, j'ai commencé par faire un état de l'art de la question sur le traitement de la jouissance dans les psychoses ordinaires. J'ai recueilli toute la bibliographie qui m'a été possible en cherchant un point de départ commun sur ce sujet. J'ai trouvé des titres et des notes bibliographiques sur les traitements et clinique des psychoses, d'un côté, ou de la jouissance, d'un autre, mais non l'articulation des deux termes, comme je l'ai proposé dans ma recherche. Cette bibliographie raisonnée présente, donc, la liste des œuvres que j'ai trouvées à l'époque dans ces deux sens.

Ces articles, textes et thèses m'ont encouragé à me dédier à ma recherche avec plus de sûreté. Il me semblait qu'elle proposait des perspectives nouvelles et des chemins d'exploration dont les autres auteurs ne s'étaient pas occupés auparavant. D'ailleurs, peut-être que cette bibliographie sera utile dans le cas de futures recherches. Moi-même, je peux la lire maintenant à partir de ses propos initiales et des résultats et conclusions de cette thèse. Donc, le registre bibliographique de cette thèse est une preuve de plus de qu'elle n'est qu'une introduction, le principe des futurs chemins d'explorations dans les différents aspects généraux et spécifiques de son domaine : la psychose, la psychose ordinaire, la jouissance et leur traitements.

³⁸⁹ L'*Illiade* et l'*Odyssée* dans la traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel : <http://kulturica.com/k/litterature/iliade-chant-19/>

³⁹⁰ L'état de l'art est l'« avant » de cette recherche, cependant, il occupe les dernières pages, il est devenu son après. Les deux sous-titres qui l'encadrent dans cette bibliographie font référence aux raisons logiques qui ont déterminé ce changement de position par rapport aux thèses en général. Elles sont exprimées dans la phrase de Lacan : « s'il démontre que l'après faisait antichambre, pour que l'avant pût prendre rang ». (*Écrits* 1, p. 195).

Pour que l'avant prend rang : L'état de l'art bibliographique au début de la recherche

La liste présente ce que l'on a écrit depuis la formulation du syntagme « psychoses ordinaires » en 1998 sur les trois termes qui délimitent le sujet de ma recherche (traitement, jouissance et psychose ordinaire), mais en commençant par le terme plus spécifique, ainsi : psychoses ordinaires, jouissance et traitement. Le point de départ pour la révision bibliographique est celui que j'ai trouvé dans ma recherche du Master 2³⁹¹ comme le point de vue de la jouissance dans la séance analytique : le point où la langue se fait *lalangue* et le rire peut éclater. Ça veut dire, ce point où l'interprétation prend le chemin de *lalangue* et, comme Lacan³⁹² nous l'enseigne, ce chemin où on ne peut attendre que des bouts de réel, trognons de parole. À la lumière de ce point de vue, j'examinerai les problèmes cliniques qui se posent sur le traitement de la jouissance dans les différents cas et discussions des auteurs autour de psychoses ordinaires, notamment dans la voie du transfert, point clef, du traitement. À cet égard, le chapitre³⁹³ « Lalangue du transfert dans les psychoses » du texte *Les psychoses ordinaires* sera notre boussole d'orientation et notamment les cas de Jean Lelièvre « La langue Donald³⁹⁴ ».

15.7.1 DES ABORDAGES DES PSYCHOSES ORDINAIRES DEPUIS 1999 JUSQU'AUJOURD'HUI

15.7.1.1 TEMPS LOGIQUES DANS LA FORMULATION DU SYNTAGME « PSYCHOSE ORDINAIRE » ET BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE

On peut penser que l'origine et le développement du terme psychoses ordinaires ont comme point de départ la convention d'Antibes en 1998 à Cannes et en témoigne, le livre publié en 1999 sous le titre *La psychose ordinaire*. Mais on sait aussi que la Convention et son ouvrage sont des moments conclusifs dans la réflexion qu'est initié dans le Conciliabule d'Angers en 1996 et son texte *Effets de surprise dans les psychoses*. Entre ces deux moments de recherche sur les psychoses des Sections et Antennes cliniques du Champ freudien il y a un deuxième en 1997, la Conversation d'Arcachon et son livre *Cas rares, les inclassables de la clinique*. On peut dire, alors, que dans cette chronologie il y a une logique de la recherche sur les psychoses : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure.

³⁹¹ Saldarriaga, Mémoire, Master 2, *op.cit.*

³⁹² *Séminaire livre XXIII*, p. 123 : « Comme je l'ai dit tout à l'heure, nous ne pouvons atteindre que des bouts de réel. Le réel (...) est toujours un bout, un trognon ».

³⁹³ Section clinique d'Angers. « Lalangue du transfert dans les psychoses », *In : La psychose ordinaire, op.cit.* p 147 à 177.

³⁹⁴ *Ibid.* p. 148-149.

Mais 10 ans après que cette conclusion ait lancé un mouvement de travail et de recherche dans toutes les écoles de l'A.M.P., il est convoqué, à Paris, en 2009, un Congrès en langue anglophone dont le sujet était le syntagme « psychose ordinaire ». Le titre de l'ensemble de ses travaux et discussions publiés par la revue *Quarto* dans son numéro 94-95, « Retour sur la psychose ordinaire », parle d'un autre moment important dans ce qui concerne la recherche sur ce type de psychoses. Il s'agissait, alors, de revenir sur ses questions et problèmes. Avant et après *Quarto* 1999, ont été publiés des articles et plusieurs thèses sur ce sujet dedans et en dehors de l'orientation lacanienne de l'A.M.P. Voici l'inventaire chronologique que j'ai pu faire de ces textes que les catalogues d'Ascodocpsy³⁹⁵ ; la Bibliothèque Nationale de France et son catalogue associé, Catalogue collectif de France³⁹⁶ ; l'universitaire Sudoc³⁹⁷ et celui de l'Ecole de la Cause Freudienne³⁹⁸ offrent sur la rubrique « psychoses ordinaires ». Les dates sont celles de la publication. Un astérisque indique, les textes en dehors de l'A.M.P.

1997 : Le Conciliabule d'Angers : *Effets de surprise dans les psychoses*.

1998 : La conversation d'Arcachon : *Cas rares, les inclassables de la clinique*

1999 : La convention d'Antibes : La *psychose ordinaire*

2000

1.- 2000 : Octobre. Thèse. Paris 8. *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*. Miquel Bassols. Directeur Jacques-Alain Miller. 575 p.

2.- 2000 : Thèse. Paris 8 : *Clinique psychanalytique du caractère*. Fabian Fajnwaks. Directeur : Serge Cottet. 297 p.

3.- 2000 : *La forclusion du Nom-du-Père : le concept et sa clinique*. Jean Claude Maleval. Paris : Seuil.

2002

4.- 2002 : Octobre. Thèse. Paris 8. *Sur l'expérience psychanalytique des psychoses à l'époque freudienne*. Vicente Palomera. Directeur : Jacques-Alain Miller.

5.- 2002 : Art. *SOS Famille en péril : une écoute orientée par la psychanalyse*. Ester Cristelli-Millard. (Letterina -Bulletin ACF Normandie- 11/2002, n°32. - p. 19-29)

6.- 2002 : Mémoire. Univ. Nantes. *Le cas Jimmy : défaillance de la structuration symbolique et suppléance imaginaire –essai d'analyse d'un adolescent*. Ghislain Boyer. Directeur : Fabián Fajnwaks.

7.- 2002 : Mémoire. Univ. Nantes. *Des troubles du langage aux troubles de la jouissance dans la schizophrénie*. Delphine Gauvrit. Directeur : Fabián Fajnwaks.

2003

³⁹⁵ <http://www.ascodocpsy.org/>

³⁹⁶ <http://ccfr.bnf.fr/portailccfr/>

³⁹⁷ <http://www.sudoc.abes.fr/>

³⁹⁸ <http://ecf.base-alexandrie.fr/>

8.- 2003 : Janvier 18-19. Sem. Rennes. *Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire*. Jean-Claude Maleval. (http://w3.erc.univ-tlse2.fr/pdf/elements_psychose_ordinaire.pdf).

9. - 2003: Art. « *Cave canem* ». Christophe Delcourt. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21).

10.- 2003 : *Une pratique de conversation sur la langue privée: un cas de psychose ordinaire*. Marie-Hélène Doguet-Dziomba. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21. - pp. 33-45)

11.- 2003 : Art. *Les traitements psychanalytiques des psychoses*. Eric Laurent. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21).

12.- 2003 : *Note sur la psychose ordinaire*. Bernard Lecour. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21. - pp. 25-31)

13.- 2003 : Art. *La leçon des psychoses ordinaires : s'orienter vers le réel*. Jacques Borie. (Abords -Bulletin de l'ACF Aix-Marseille- 10/2003, n°19. - p. 15-19)

14.- 2003 : Thèse. Université de Rennes : *Construction du concept de personnalité narcissique dans la psychopathologie américaine à partir de 1940*. Fabián Fajnwaks. Directeur : François Sauvagnat. 299 p.

2004

15.- 2004 : *Paraphrénie et psychose ordinaire*. Vincent Benoist. (Lettre Mensuelle, 02/2004, n°225. - pp. 10-11)

16.- 2004 : Art. *Le monde de la lettre est silencieux*. Gilles Chatenay. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2004, 22)

17.- 2004 : Art. *Des psychoses ordinaires aux maladies de la mentalité*. Fabien Grasser. (Bibliothèque Confluents, 06/2004, Les instruments de la clinique. - p. 68-69).

18.- 2004 : Art. *Un sujet moderne*. Nathalie Charraud. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse- 10/2004, n°58. - pp. 173-177).

19.- 2004 : Art. *Psychanalyse d'une hyperactivité*. Jean-Louis Gault. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse- 10/2004, n°58. - pp. 37-48).

2005

20.- 2005 : Art. *Une construction de dignité*. Sergio Laia. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse-) 10/2005, n°61. - pp. 177-181

*21.- 2005 : *La psychose selon Lacan. Évolution d'un concept*. Corinne Fellahiant. Paris, L'Harmattan. 2005.

*22.- 2005 : Thèse. Paris 7. *La réinsertion professionnelle en milieu ordinaire des patientes psychotiques*. Daniel Ferreira. Directeur : Jean Pierre Tabèze

*23.- 2005 : *Les fous d'en face. Lecture de la folie ordinaire*. Pierre Marie. Paris, Danoël, 2005

2006

24.- 2006 : Conf. 25 de mars à Valence. *La psychose ordinaire*. Jacques Borie.

25.- 2006 : *C'est le bouillon*. Jeanne Joucla. (Mental, 04/2006, n°17. - p. 147-152)

*26.- 2006 : Thèse. Paris 7 : *La psychose ordinaire : Clinique et psychopathologie des psychoses non déclenchés*. Samuel Card. Directeur Dominique Vallet.

2007

27.- 2007 : Art. *Y a-t-il encore des névroses ?* Jean-Pierre Deffieux. (Lettre Mensuelle, 12/2007, n°263. - p. 17-20)

2008

28.- 2008 : Art. *Un équilibre mis à l'épreuve*. Collectif. (Lettre Mensuelle, 01/2008, n°264. - p. 18-20)

29.- 2008 : Art. *Le transfert dans la psychose ordinaire*. Pierre Naveau. (Quarto, 04/2008, n°92. - p. 27-30)

30.-2008 : Art. *La psychose ordinaire*. Marie-Hélène Brousse. (Lettre Mensuelle, 11/2008, n°272. - p. 3-5)

2009 : Janvier. Quarto. Retour sur les psychoses ordinaires

2009

31.- 2009 : *Léa Papin : l'oubliée du Mans* / BEDOUET Isabelle Bedouet. (Tabula- Bulletin de l'ACF-Voie Domitienne- 03/2009, n°14. - p. 61-64)

32.- 2009 : Art. *La désinsertion subjective*. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse- 11/2009, n°72. - 239 p.)

33.- 2009 : Art. *Phénomène élémentaire psychotique et psychose ordinaire*. François Sauvagnat. (Sigma -Revue de Recherches en Psychopathologie et de Clinique Psychanalytique- 11/2009, n°3. - p. 79-96).

34.- 2009 : Décembre. Art. *Vers un nouveau paradigme : de la paraphrénie à la psychose ordinaire*. Fabienne Hulak. (L'information psychiatrique. Vol. 85. N° 10).

35.- 2009: *Entre neurosis y psicosis: Fenómenos mixtos en la clínica psicoanalítica actual*. Juan Carlos Indart; Eduardo Benito; Cecilia Gasbarro; Luis Tudanca; Fernando Vitale. Grama Ediciones, 2009. - 190 p.

2010

36.- 2010: Conf. 9 avril 2010 à Granada. *Las psicosis ordinarias: sus orígenes, su presente y su futuro*. Vicente Palomera.

37.- 2010: Mai. Art. *Une clinique de la psychose ordinaire*. Juan Pablo Luchelli et Fabian Fajnwaks. (L'information psychiatrique. Vol. 86, N° 5).

38. – 2010: *Psychose ordinaire, extraordinaire et ... stabilisation ?* Jacques Lacourt. (Le Poinçon -Bulletin de l'ACF-Massif central- 10/2010, n°20. - p. 84-90)

*39.- 2010 : Thèse. Lille. Université du droit et de la santé. *Des psychoses délirantes aux psychoses « non déclenchés » : pertinence historique, psychopathologique, clinique et éthique du diagnostic structural*. Geoffrey Ardoin. Directeur : Philippe Sastre-Garau.

40.- 2010 : Novembre. Art. *A propos de Robert Walser, le promeneur ironique. Entretien avec Philippe Lacadée*. (Nervure. Journal de psychiatrie).

2011

41.- 2011 : *Mélancolie et psychoses ordinaire*. Sophie Marret. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse- 06/2011, n°78. – pp. 248-257).

42.- 2011 : *Une opération contre une autre*. Epaminondas Theodoridis. (Mental -Revue internationale de psychanalyse- 06/2011, n°26. - p. 137-140)

43.- 2011 : Périodique. *La forclusion généralisée : son indice dans les névroses, les perversions, les psychoses ordinaires et extraordinaires*. Collectif. (L'a-graphe- -Section clinique de Rennes- 10/2011, 2010-2011. - 158 p).

44.- 2011 : *Variété clinique de la psychose : quelle pratique institutionnelle ?* : -Actes du colloque, le 16 novembre 2010 à l'Université de Mons-. Collectif. Université de Mons, 2011. - 41 p.

45.- 2011: *El sentimiento delirante de la vida*. Eric Laurent. Coleccion Diva, 2011. - 250 p.

2012

*46.- 2012: Art. *Lacan et les états limites*. Jean Pierre Lebrun. (Connexions. 2012/1. N° 97).

47.- 2012 : *l'inconsciente de papa et le nôtre*. Serge Cottet. Paris. Editions Michèle.

48.- 2012, février : Thèse. BORDEAU Karim. *La notion de trou dans l'expérience psychanalytique. Ses abords logiques et topologiques par Jacques Lacan. Conséquences épistémologiques et cliniques*. Directrice : MARRET Sophie. 07/02/12.

49.- 2012, juin : Thèse. OLIVOS Alejandro. *Approche structurale de l'autisme et la psychose infantile*. HULAK Fabienne. 01/06/12.

2013

50.- 2013 : Art. *Le reste des "restes"*. Katy Lisbeth Boidin. (Mental -Revue internationale de psychanalyse- 09/2013, n°27/28. - p. 195-198)

51.- 2013 : Art. *Circuit fermé*. Clotilde Leguil. (Mental -Revue internationale de psychanalyse- 09/2013, n°27/28. - p. 369-372)

*52.- 2013 : Thèse. Université de Picardie. *Psychose blanche, psychose froide, psychose ordinaire, états limites, symptômes négatifs de la schizophrénie*. Lise Tourdenau. Directeur : Christophe Chaperot.

53.- 2013 : Mental 30 : *Le sujet psychotique à l'époque geek*

54.- 2013: Thèse. Paris 8. 09/01/2013 CARRERE-NARANJO Eva. L'intérêt de la prise en compte du sujet de l'inconscient dans le traitement de la psychose. Sous la direction de Sophie Marret-Maleval. 09/01/2013.

55.- 2013 : Thèse. Paris 8 : HARROCH Michèle. *Dali entre Schreber et Joyce ou l'exception du sinthome*. Sous la direction de Gérard Wajcman. Université Paris 8. 07/12/2013. (Thèse)

Trente textes après la Convention d'Antibes et vingt-cinq après du *Retour* ne sont peut-être beaucoup, mais, en vertu de leurs provenance et de leurs contenues, ils sont suffisants pour les objectifs de ma recherche. Dans l'A.M.P., sûrement, la formulation théorique et clinique du terme a permis aux analystes de regarder d'une autre manière la psychose en général et peut-être réviser la question du diagnostic. Cette question, toujours problématique, a trouvé une autre lumière avec le nouveau syntagme. Et, à mon avis, lire la psychose depuis 1999 n'est pas la même chose qu'avant. C'est pour ça que je me suis permise d'inclure quelques titres qui parlent des psychoses, comme ceux de Miquel Bassols, Vicente Palomera et Eric Laurent, qui ne figurent pas sur les spécifications « ordinaires » des catalogues. Je crois qu'ils peuvent donner des perspectives intéressantes à l'égard de mon sujet.

Hors de l'A.M.P, les textes ont une visée critique qui peut donner l'opportunité d'affiner les hypothèses, les concepts et le déroulement de ma recherche. Ils sont 7, 4 après Antibes et 3 après *Quarto 2009*. Il y a 4 thèses, deux à Paris 7 (2005 et 2006), une à Lille (2010) et la dernière en la Picardie (2013). Dans l'ambiance universitaire de l'A.M.P., on a : sept thèses à Paris 8 (2 en 2000 ; 1 en 2002 ; 2 en 2012 ; et 2 en 2013), une thèse à Rennes (2003) et deux mémoires à Nantes (2002). Voici cette liste de thèses et mémoires en ordre chronologique :

1.- 2000 : Octobre. Thèse. Paris 8. *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle*. Miquel Bassols. Directeur Jacques-Alain Miller.

2.- 2000 : Thèse. Paris 8 : *Clinique psychanalytique du caractère*. Fabian Fajnwaks. Directeur : Serge Cottet

3.- 2002 : Octobre. Thèse. Paris 8. *Sur l'expérience psychanalytique des psychoses à l'époque freudienne*. Vicente Palomera. Directeur : Jacques-Alain Miller.

4.- 2002 : Mémoire. Univ. Nantes. *Le cas Jimmy : défaillance de la structuration symbolique et suppléance imaginaire –essai d'analyse d'un adolescent*. Ghislain Boyer. Directeur : Fabián Fajnwaks.

5.- 2002 : Mémoire. Univ. Nantes. *Des troubles du langage aux troubles de la jouissance dans la schizophrénie*. Delphine Gauvrit. Directeur : Fabián Fajnwaks.

6.- 2003 : Thèse. Université de Rennes : *Construction du concept de personnalité narcissique dans la psychopathologie américaine à partir de 1940*. Fabián Fajnwaks. Directeur : François Sauvagnat.

*7.- 2005 : Thèse. Paris 7. *La réinsertion professionnelle en milieu ordinaire des patientes psychotiques*. Daniel Ferreira. Directeur : Jean Pierre Tabèze

*8.- 2006 : Thèse. Paris 7 : *La psychose ordinaire : Clinique et psychopathologie des psychoses non déclenchés*. Samuel Card. Directeur Dominique Vallet.

*9.- 2010 : Thèse. Lille. Université du droit et de la santé. *Des psychoses délirantes aux psychoses « non déclenchés » : pertinence historique, psychopathologique, clinique et étique du diagnostic structural*. Geoffrey Ardoin. Directeur : Philippe Sastre-Garau.

*10.- 2013 : Thèse. Université de Picardie. *Psychose blanche, psychose froide, psychose ordinaire, états limites, symptômes négatifs de la schizophrénie*. Lise Turdenu. Directeur : Christophe Chaperot.

11.- 2012, février : Thèse. Paris 8. BORDEAU Karim. *La notion de trou dans l'expérience psychanalytique. Ses abords logiques et topologiques par Jacques Lacan. Conséquences épistémologiques et cliniques.* MARRET Sophie. 07/02/12.

12.- 2012, juin : Thèse. Paris 8. OLIVOS Alejandro. *Approche structurale de l'autisme et la psychose infantile*. HULAK Fabienne. 01/06/12.

13.- 2013, 9 Janvier : Thèse. Paris 8. CARRERE-NARANJO Eva. *L'intérêt de la prise en compte du sujet de l'inconscient dans le traitement de la psychose*. Sous la direction de Sophie Marret-Maleval.

14.- 2013, 7 décembre : Thèse. Paris 8. HARROCH Michèle. *Dali entre Schreber et Joyce ou l'exception du sinthome*. Sous la direction de Gérard Wajcman.

15.7.1.2 BIBLIOGRAPHIE SUR LES PSYCHOSES ORDINAIRES PAR PROBLÉMATIQUES

Du point de vue du contenu, l'examen de la bibliographie dans l'ensemble permet de faire un nouveau regroupement selon les différents problèmes que les psychoses ordinaires nous posent, à savoir : Problèmes cliniques, nosographiques et de traitement. Ici, je m'appuie initialement sur cette orientation de Lacan ³⁹⁹ : « Mais nous ne manquerons pas de (...) et de traiter de tous les problèmes que les psychoses nous posent *aujourd'hui*. Problèmes cliniques et nosographiques d'abord (...). Problèmes du traitement aussi, sur lesquels devra déboucher notre travail de cette année –c'est notre point de mire. ». L'accent de ma recherche est mis sur les derniers, les problèmes du traitement. Mais ce n'est pas possible de les aborder sans se guider depuis les problèmes cliniques et nosographiques, selon l'indication de Lacan. Cependant, dans l'après-coup de ma recherche, je peux préciser l'indication de Lacan, puisque, si le diagnostic a bien été un préalable dans les trois cas étudiés, certainement c'est l'analyse du traitement particulier, qui nous permettra de nous rendre avec plus de sûreté sur les vérifications diagnostiques. Comme affirmait Jorge Chamorro, psychanalyste de l'EOL, le diagnostic est un « jugement intime », donc, une hypothèse à vérifier dans l'analyse, après-coup, du traitement en chaque cas. L'examen des questions référées au diagnostic, les symptômes, le transfert, l'interprétation et l'acte analytique dans l'ensemble trouvera sa place dans le cadre de ces problèmes.

Dans la liste chronologique, il y a des titres que nous mènent directement à ces problèmes. Je commence par classer ceux qui se situent directement dans le problème central de ma recherche, celui du traitement, mais référé aux psychoses ordinaires et non à la jouissance, dont il n'y a pas des références. Ensuite par ceux qui abordent la question clinique et finalement, par ceux de la nosographie. Sur ces derniers, il faut annoter que, si les thèses de Fabian Fajnwaks sur la clinique du caractère et le concept de personnalité narcissique ne figurent pas dans la bibliographie des psychoses ordinaires, la plupart des élaborations nosographiques nous ont mené à considérer ces sujets comme antécédents ou traces en la nomination et nosographie de ces psychoses.

15.7.1.2.1 SUR LE TRAITEMENT DES PSYCHOSES ORDINAIRES

1.- 2002 : Mémoire. Univ. Nantes. *Le cas Jimmy : défaillance de la structuration symbolique et suppléance imaginaire –essai d'analyse d'un adolescent*. Ghislain Boyer. Directeur : Fabián Fajnwaks.

2.- 2003 : Art. *Les traitements psychanalytiques des psychoses*. Eric Laurent. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21).

3.- 2003 : Art. *La leçon des psychoses ordinaires : s'orienter vers le réel*. Jacques Borie. (Abords -Bulletin de l'ACF Aix-Marseille- 10/2003, n°19. - p. 15-19)

³⁹⁹ Lacan, Séminaire III, op.cit., p. 11

4.- 2008 : Art. *Le transfert dans la psychose ordinaire*. Pierre Naveau. (Quarto, 04/2008, n°92. - p. 27-30)

5. – 2010: *Psychose ordinaire, extraordinaire et ... stabilisation ?* Jacques Lacourt. (Le Poinçon -Bulletin de l'ACF-Massif central- 10/2010, n°20. - p. 84-90)

6.- 2013 : Thèse. Paris 8. *L'intérêt de la prise en compte du sujet de l'inconscient dans le traitement de la psychose*. Carrere-Naranjo Eva. Sous la direction de Sophie Marret-Maleval. 9 Janvier 2013.

15.7.1.2.2 SUR LA CLINIQUE DES PSYCHOSES ORDINAIRES

1.- 2002 : Mémoire. Univ. Nantes. *Des troubles du langage aux troubles de la jouissance dans la schizophrénie*. Delphine Gauvrit. Directeur : Fabián Fajnwaks.

2.- 2003 : Janvier 18-19. Sem. Rennes. *Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire*. Jean-Claude Maleval. (http://w3.erc.univ-tlse2.fr/pdf/elements_psychose_ordinaire.pdf).

*3.- 2006 : Thèse. Paris 7 : *La psychose ordinaire : Clinique et psychopathologie des psychoses non déclenchés*. Samuel Card. Directeur Dominique Vallet.

4.- 2009: *Entre neurosis y psicosis: Fenómenos mixtos en la clínica psicoanalítica actual*. Juan Carlos Indart; Eduardo Benito; Cecilia Gasbarro; Luis Tudanca; Fernando Vitale. Grama Ediciones, 2009. - 190 p.

5.- 2010: Mai. Art. *Une clinique de la psychose ordinaire*. Juan Pablo Luchelli et Fabian Fajnwaks. (L'information psychiatrique. Vol. 86, N° 5).

6.- 2011 : Périodique. *La forclusion généralisée : son indice dans les névroses, les perversions, les psychoses ordinaires et extraordinaires*. Collectif. (L'a-graphe- -Section clinique de Rennes- 10/2011, 2010-2011. - 158 p).

7.- 2011 : *Variété clinique de la psychose : quelle pratique institutionnelle ?* : -Actes du colloque, le 16 novembre 2010 à l'Université de Mons-. Collectif. Université de Mons, 2011. - 41 p.

8.- 2012 : Thèse. Paris 8. BORDEAU Karim. *La notion de trou dans l'expérience psychanalytique. Ses abords logiques et topologiques par Jacques Lacan. Conséquences épistémologiques et cliniques*. MARRET Sophie. 07/02/12.

15.7.1.2.3 SUR LA NOSOGRAPHIE

1.- 2000 : Thèse. Paris 8 : *Clinique psychanalytique du caractère*. Fabian Fajnwaks. Directeur : Serge Cottet

2.- 2002 : Octobre. Thèse. Paris 8. *Sur l'expérience psychanalytique des psychoses à l'époque freudienne*. Vicente Palomera. Directeur : Jacques-Alain Miller.

3.- 2003 : Thèse. Université de Rennes : *Construction du concept de personnalité narcissique dans la psychopathologie américaine à partir de 1940*. Fabián Fajnwaks. Directeur : François Sauvagnat.

4.- 2004 : *Paraphrénie et psychose ordinaire*. Vincent Benoist. (Lettre Mensuelle, 02/2004, n°225. - pp. 10-11)

5.- 2004 : Art. *Des psychoses ordinaires aux maladies de la mentalité*. Fabien Grasser. (Bibliothèque Confluents, 06/2004, Les instruments de la clinique. - p. 68-69).

6.- 2007 : Art. *Y a-t-il encore des névroses ?* Jean-Pierre Deffieux. (Lettre Mensuelle, 12/2007, n°263. - p. 17-20)

7.- 2009 : Art. *Phénomène élémentaire psychotique et psychose ordinaire*. François Sauvagnat. (Sigma -Revue de Recherches en Psychopathologie et de Clinique Psychanalytique- 11/2009, n°3. - p. 79-96).

8.- 2009 : Décembre. Art. *Vers un nouveau paradigme : de la paraphrénie à la psychose ordinaire*. Fabienne Hulak. (L'information psychiatrique. Vol. 85. N° 10).

*9.- 2010 : Thèse. Lille. Université du droit et de la santé. *Des psychoses délirantes aux psychoses « non déclenchés » : pertinence historique, psychopathologique, clinique et éthique du diagnostic structural*. Geoffrey Ardoin. Directeur : Philippe Sastre-Garau.

10.- 2011 : *Mélancolie et psychoses ordinaires*. Sophie Marret. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse- 06/2011, n°78. – pp. 248-257).

*11.- 2012: Art. *Lacan et les états limites*. Jean Pierre Lebrun. (Connexions. 2012/1. N° 97).

*12.- 2013 : Thèse. Université de Picardie. *Psychose blanche, psychose froide, psychose ordinaire, états limites, symptômes négatifs de la schizophrénie*. Lise Tourdenau. Directeur : Christophe Chaperot.

13.- 2012 : Thèse. Paris 8. *Approche structurale de l'autisme et la psychose infantile*. OLIVOS Alejandro. Directrice : HULAK Fabienne. 01/06/12.

Il y a des autres titres qui présentent, plutôt, une vision de l'ensemble des psychoses ordinaires. Je vais les examiner en contre-point avec ceux qu'ont inauguré et marqué le retour sur la recherche des psychoses ordinaires et bien sûr en essayant de situer leurs questions dans le cadre des trois problématiques de base. Voici.

15.7.1.2.4 SUR UNE VISION D'ENSEMBLE SUR LES PSYCHOSES ORDINAIRES

1.- 1997 : Le Conciliabule d'Angers : *Effets de surprise dans les psychoses*.

2.- 1998 : La conversation d'Arcachon : *Cas rares, les inclassables de la clinique*

3.- 1999 : La convention d'Antibes : La psychose ordinaire

4.- 2000 : *La forclusion du Nom-du-Père : le concept et sa clinique*. Jean Claude Maleval. Paris : Seuil.

5.- 2003 : *Note sur la psychose ordinaire*. Bernard Lecour. (Feuilles psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21. - pp. 25-31)

*6.- 2005 : *La psychose selon Lacan. Évolution d'un concept*. Corinne Fellahiant. Paris, Le Harmattan. 2005.

*7.- 2005 : *Les fous d'en face. Lecture de la folie ordinaire*. Pierre Marie. Paris, Danoël, 2005

8.- 2006 : Conférence, 25 de mars à Valence. *La psychose ordinaire*. Jacques Borie.

9.-2008 : Art. *La psychose ordinaire*. Marie-Hélène Brousse. (Lettre Mensuelle, 11/2008, n°272. – p. 3-5

10.- 2009 : Janvier. Quarto. *Retour sur les psychoses ordinaires.*

11.- 2010: Conf. 9 avril 2010 à Granada. *Las psicosis ordinarias: sus orígenes, su presente y su futuro.* Vicente Palomera.

12.- 2012 : *l'inconsciente de papa et le nôtre.* Serge Cottet. Paris. Editions Michèle

Il y aussi des titres qui visent plutôt à une casuistique. Je les examinerai à la lumière des analyses précédentes.

15.7.1.2.5 CASUISTIQUE

1.- 2000 : Octobre. Thèse. Paris 8. *L'amour, la parole et la lettre chez Raymond Lulle.* Miquel Bassols. Directeur Jacques-Alain Miller.

2.- 2003 : Art. « *Cave canem* ». Christophe Delcourt. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21).

3.- 2003 : *Une pratique de conversation sur la langue privée: un cas de psychose ordinaire.* Marie-Hélène Doguet-Dziomba. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21. - pp. 33-45)

4.- 2004 : Art. *Le monde de la lettre est silencieux.* Gilles Chatenay. (Feuillets psychanalytiques du Courtil, 02/2004, 22)

5.- 2004 : Art. *Un sujet moderne.* Nathalie Charraud. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse- 10/2004, n°58. - pp. 173-177).

6.- 2004 : Art. *Psychanalyse d'une hyperactivité.* Jean-Louis Gault. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse- 10/2004, n°58. - pp. 37-48).

7.- 2005 : Art. *Une construction de dignité.* Sergio Laia. (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse-) 10/2005, n°61. - pp. 177-181

8.- 2006 : *C'est le bouillon.* Jeanne Joucla. (Mental, 04/2006, n°17. - p. 147-152)

9.- 2008 : Art. *Un équilibre mis à l'épreuve.* Collectif. (Lettre Mensuelle, 01/2008, n°264. - p. 18-20)

10.- 2009 : *Léa Papin : l'oubliée du Mans* / BEDOUET Isabelle Bedouet. (Tabula- Bulletin de l'ACF-Voie Domitienne- 03/2009, n°14. - p. 61-64)

11.- 2009 : Art. *La désinsertion subjective.* (La Cause freudienne -Nouvelle Revue de Psychanalyse- 11/2009, n°72. - 239 p.)

12.- 2010 : Novembre. Art. *A propos de Robert Walser, le promeneur ironique. Entretien avec Philippe Lacadée.* (Nervure. Journal de psychiatrie).

13.- 2011 : *Une opération contre une autre.* Epaminondas Theodoridis. (Mental -Revue internationale de psychanalyse- 06/2011, n°26. - p. 137-140)

14.- 2013 : Art. *Le reste des "restes".* Katy Lisbeth Boidin. (Mental -Revue internationale de psychanalyse- 09/2013, n°27/28. - p. 195-198)

15.- 2013 : Art. *Circuit fermé.* Clotilde Leguil. (Mental -Revue internationale de psychanalyse- 09/2013, n°27/28. - p. 369-372)

16.- 2013 : *le sujet psychotique à l'époque geek.* Mental 30.

17.- 2013: Thèse. Paris 8. HARROCH Michèle. *Dali entre Schreber et Joyce ou l'exception du sinthome.* Sous la direction de Gérard Wajcman. 7 décembre.

Finalement, il en reste trois titres qui, à mon premier avis, se réfèrent à ce qu'on peut appeler des « applications » du savoir-faire que les psychoses ordinaires enseignent.

15.7.1.2.6 SUR DES APLICATIONS

1.- 2002 : Art. *SOS Famille en péril : une écoute orientée par la psychanalyse*. Ester Cristelli-Millard. (Letterina -Bulletin ACF Normandie- 11/2002, n°32. - p. 19-29)

*2.- 2005 : Thèse. Paris 7. *La réinsertion professionnelle en milieu ordinaire des patientes psychotiques*. Daniel Ferreira. Directeur : Jean Pierre Tabèze

3.- 2011 (En espagnol): *El sentimiento delirante de la vida*. Eric Laurent. Coleccion Diva, 2011. - 250 p.

15.7.2 SELECTION BIBLIOGRAPHIQUE SUR LA JOUISSANCE

Au contraire de la bibliographie des psychoses ordinaires, la bibliographie sur la jouissance est très nombreuse dans tous les catalogues. Après l'année 2000, par exemple, on trouve 336 références dans le catalogue de l'École de la Cause Freudienne⁴⁰⁰ et 450 dans celui de Sudoc. Une chose curieuse est qu'avant le dernier enseignement de Lacan (années 70) tous les titres sur la jouissance dans le Sudoc proviennent de recherches dans l'ordre juridique. Mais c'est vrai aussi que, après nos années de référence pour le mouvement lancé dans la convention d'Antibes⁴⁰¹ (1999 et 2009), la bibliographie sur la jouissance augmente chaque année de plus en plus. Ainsi, je me suis décidée de prendre ce qui est possible pour moi, à savoir, les thèses indexées sur le catalogue Sudoc sur la jouissance. Soixante-quinze références font un bon réservoir bibliographique sur divers aspects de la jouissance que je laisse en stock pour consultation. Mais j'en garde seulement vingt dont le titre contient le mot « jouissance ». Aucun titre ne parle de son « traitement ». Voici la liste chronologique de ces vingt titres : 8 après *Quarto 2009* et 12 après Antibes 1999.

15.7.2.1 CHRONOLOGIE BIBLIOGRAPHIQUE

15.7.2.1.1 APRES QUARTO 2009

1.- *De la jouissance au "jouis-sens" : le jeu de mots dans l'œuvre de Jacques Derrida* / Brendon John Wocke ; sous la direction de Jonathan Pollock et Dorothee Kimm Université de Perpignan. 2013. Thèse Doctorat : Littérature anglaise, générale et comparée.

2.- *Jouissance et chatiment : analyse sémantique des proverbes libanais*. Abi Gerges Sarkis, Alya (1974-....) / [s.n.] / 2012

3.- *Suspension du Capital-Monde par la production de la jouissance : Marx entre Aristote et la phénoménologie* / Alessandro Trevini Bellini ; sous la direction de François Laruelle. Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Paris 10. 2011. Thèse de doctorat : Philosophie.

⁴⁰⁰ <http://ecf.base-alexandrie.fr/ListRecord.htm>

⁴⁰¹ (IRMA). *La psychose ordinaire, op.cit.* Préface. p. 8 : « Un mouvement est lancé ».

- 4.- *Les mutations du lien social dans la société française à notre époque: étude des discours dominants entraînant de nouvelles modalités de jouissance.* Nigioni, Cédric (1981-....) / [s.n.] / 2011
- 5.- *La question du féminin, de la jouissance et de l'objet dans l'anorexie.* Billoret, Annick / [s.n.] / 2010
- 6.- *L'étoffe de la jouissance : contribution à l'élaboration du champ de la jouissance en psychanalyse.* Saint-Just, Jean-Luc de / [s.n.] / 2009
- 7.- *Le travail du corps et les pirouettes de la jouissance.* Sulbarán Zepa, Maricela / [s.n.] / 2009.
- 8.- *Vers une clinique de la jouissance.* Pertessi, Théodora (1958-....) / [s.n.] / 2009

15.7.2.1.2 APRÈS ANTIBES 1999

- 9.- *Trois figures mythiques du féminin dans la littérature et l'opéra : Salomé, Lulu, L'Ange de feu : jouissance féminine et jouissance musicale* / Louis-Julien Nicolaou ; [sous la dir. de] Camille Dumoulié .Thèse de doctorat : Littérature comparée : Paris 10 : 2008
- 10.- *Le principe de Nirvāna et la jouissance dans la clinique du sentiment océanique : les formes de la jouissance dans l'auto thérapie corporelle et spirituelle du sujet bouddhiste occidental moderne.* Kaluaratchige, Elizabeth (1953-) / [s.n.] / 2008
- 11.- *La jouissance de la mère dans son rapport à sa fille.* Ochoa de Los Rios, Irène (1964-....) / [s.n.] / 2007
- 12.- *Éthique du devenir "sujet femme" : le sacré aux frontières de la jouissance* / par Mélanie Bisson ; sous la direction de Nicole Ollier et de Guy-Robert Saint-Arnaud .Thèse de doctorat : Littérature française, francophone et comparée : Bordeaux 3 : 2007.
- 13.- *La jouissance et le sacré dans l'oeuvre d'Alice Walker.* Van Peteghem, Isabelle (1968-....) / [s.n.] / 2007
- 14.- *L'écriture de Michael Ondaatje, ou les illusions romantiques au feu du réel : de l'appréhension du manque dans l'autre à la prise en compte d'un savoir sur la jouissance* / Sébastien Dauguet ; sous la direction de Sophie Marret. Thèse de doctorat : Anglais : Rennes 2 : 2007
- 15.- *Menus propos sur le plaisir et la jouissance : esquisse d'une définition au service de la clinique.* Simonnet, Marie-Catherine (1949-....) / [s.n.] / 2004
- 16.- *Structures de la jouissance musicale : une interprétation psychanalytique* / Olga Moll ; sous la dir. de Christian Corre.Thèse de doctorat : Musicologie : Paris 8 : 2003
- 17.- *Les épreuves de détresse et de jouissance dans les exploits sportifs à risques : interprétation psychopathologique* / Dolores Lolita Lopez ; sous la dir. de Jean-Jacques Rassial. Thèse de doctorat : Psychologie : Paris 13 : 2002
- 18.- *Expérience mystique et jouissance : Jean De La Croix et Angélus Silesius.* Barrocas, Ricardo (1950-...) / [s.n.] / 2002
- 19.- *Clinique de la jouissance.* Martinho, José Carlos Figueiras (1950-....) / [s.n.] / 2002
- 20.- *Les jouissances et leurs destins.* Mascarenhas, Natalia Maria Dos Santos / [s.n.] / 2000

15.7.2.2 BIBLIOGRAPHIE SUR LA JOUISSANCE PAR PROBLEMATIQUES

Je laisserai dehors les titres 3 et 4 qui vont dans l'adresse discursive, puisque ne concerne directement ma recherche. La classification des 18 titres restants du point de vue du contenu déplie les aspects suivants de la jouissance, à savoir: dans la voie du traitement, clinique, conceptualisation, types de jouissance et dans la voie de la sublimation.

15.7.2.2.1 Dans la voie du traitement

1.- *De la jouissance au "jouis-sens" : le jeu de mots dans l'œuvre de Jacques Derrida* / Brendon John Wocke ; sous la direction de Jonathan Pollock et Dorothee Kimm Université de Perpignan. 2013. Thèse Doctorat : Littérature anglaise, générale et comparée.

2.- *L'écriture de Michael Ondaatje, ou les illusions romantiques au feu du réel : de l'appréhension du manque dans l'autre à la prise en compte d'un savoir sur la jouissance* / Sébastien Dauguet ; sous la direction de Sophie Marret. Thèse de doctorat : Anglais : Rennes 2 : 2007

15.7.2.2.2 Sur la clinique de la jouissance

1.- *Jouissance et chatiment : analyse sémantique des proverbes libanais*. Abi Gerges Sarkis, Alya (1974-....) / [s.n.] / 2012

2.- *Vers une clinique de la jouissance*. Pertessi, Théodora (1958-....) / [s.n.] / 2009

3.- *Clinique de la jouissance*. Martinho, José Carlos Figueiras (1950-....) / [s.n.] / 2002

15.7.2.2.3 Vers une définition de la jouissance

1.- *L'étoffe de la jouissance : contribution à l'élaboration du champ de la jouissance en psychanalyse*. Saint-Just, Jean-Luc de / [s.n.] / 2009

2.- *Menus propos sur le plaisir et la jouissance : esquisse d'une définition au service de la clinique*. Simonnet, Marie-Catherine (1949-....) / [s.n.] / 2004

3.- *Les jouissances et leurs destins*. Mascarenhas, Natalia Maria Dos Santos / [s.n.] / 2000

15.7.2.2.4 Sur les types de jouissance

1.- *La question du féminin, de la jouissance et de l'objet dans l'anorexie*. Billoret, Annick / [s.n.] / 2010

2.- *Le travail du corps et les pirouettes de la jouissance*. Sulbarán Zerpa, Maricela / [s.n.] / 2009

3.- *Le principe de Nirvāna et la jouissance dans la clinique du sentiment océanique : les formes de la jouissance dans l'auto thérapie corporelle et spirituelle du sujet bouddhiste occidental moderne*. Kaluaratchige, Elizabeth (1953-) / [s.n.] / 2008

4.- *La jouissance de la mère dans son rapport à sa fille*. Ochoa de Los Rios, Irène (1964-....) / [s.n.] / 2007

5.- *Éthique du devenir "sujet femme" : le sacré aux frontières de la jouissance* / par Mélanie Bisson ; sous la direction de Nicole Ollier et de Guy-Robert Saint-Arnaud .Thèse de doctorat : Littérature française, francophone et comparée : Bordeaux 3 : 2007.

6.- *Structures de la jouissance musicale : une interprétation psychanalytique* / Olga Moll ; sous la dir. de Christian Corre. Thèse de doctorat : Musicologie : Paris 8 : 2003

7.- *Les épreuves de détresse et de jouissance dans les exploits sportifs à risques : interprétation psychopathologique* / Dolores Lolita Lopez ; sous la dir. de Jean-Jacques Rassial. Thèse de doctorat : Psychologie : Paris 13 : 2002

8.- *Expérience mystique et jouissance: Jean De La Croix et Angélus Silesius*. Barrocas, Ricardo (1950-...), sous la dir. de Jean-Jacques Rassial / Université Paris 13 / 2002

15.7.2.2.5 Dans la voie de la sublimation

1.- *Trois figures mythiques du féminin dans la littérature et l'opéra : Salomé, Lulu, L'Ange de feu : jouissance féminine et jouissance musicale* / Louis-Julien Nicolaou ; [sous la dir. de] Camille Dumoulié .Thèse de doctorat : Littérature comparée : Paris 10 : 2008

2.- *La jouissance et le sacré dans l'oeuvre d'Alice Walker*. Van Peteghem, Isabelle (1968-....) / [s.n.] / 2007

15.7.3 BIBLIOGRAPHIE SUR LE TRAITEMENT

Pour « traitement », j'ai sélectionné les titres qui contenaient ce mot dans le catalogue de l'ECF, après l'année 2000. Ils sont vingt-neuf, mais les plus pertinents avec ma recherche sont les suivants (7). J'ajoute une thèse de 2012 de l'Université Paris 8. En somme 8 titres.

1.- *Parlez-moi de ça !* / KALFUS Paula. La Cause freudienne /Nouvelle Revue de Psychanalyse, 09/2008, n°69. - p. 59-61(traitement ; voix)

2.- *Absence de specularité et traitement du réel dans un cas de psychose* / RENOUF Alain. Letterina (Bulletin ACF Normandie), 06/2005, n°40. - p. 69-80 (traitement ; réel)

3.- *La boulimie : comprendre et traiter* / FLAMENT Martine ; JEAMMET Philippe ; REMY Brigitte. Masson, 2002. - 220 p.

4.- *Les troubles bipolaires : livret à l'usage des patients et de leur famille* / KOCHMAN Frédéric ; MEYNARD Jean-Albert. Sanofi-Synthélabo, 2003. - 79 p. (trouble bipolaire ; traitement).

5.- *L'autiste et sa voix* / MALEVAL Jean-Claude. Seuil, 2009. - 341 p. (traitement ; jouissance).

6.- *S.K.beau : entre mot et image* : tome 3 / CASTANET Hervé. Editions de la Différence, 2011. - 219 p. (sublimation ; la femme ; art ; *parletre* ; traitement)

7.- *Suites et variations : Les réponses du réel : actes des travaux du bureau de Rennes de l'ACF-VLB 2010-2011* / COLLECTIF. ACF-Val de Loire Bretagne, 2012. - 147 p. Articles : « La cure, une exploration du réel » : Jacqueline Dhéret, « Le transfert et l'expérience du réel ». Jean Luc Monnier, « Toucher le réel ». Michel Grollier, « Un savoir qui permet de supporter du réel ». Caroline Leduc, « Le réel ne parle pas ». (Traitement)

8.- 13.- 2013, 9 Janvier : Thèse. Paris 8. CARRERE-NARANJO Eva. *L'intérêt de la prise en compte du sujet de l'inconscient dans le traitement de la psychose*. Sous la direction de Sophie Marret-Maleval.

15.7.4 SELECTION BIBLIOGRAPHIQUE CONCLUSIVE

Cette sélection bibliographique est encore très grande. 55 titres par psychoses ordinaires; 18 par jouissance et 8 par traitement, font 77 au total. Je laisserai de côté la casuistique, les applications, les types et les cas de sublimation pour sélectionner les titres plus généraux et en rapport direct à mon titre de recherche. Son exploration marquera le premier temps de recherche bibliographique, dans l'après-coup de cette thèse.

En suivant l'orientation de Lacan, j'aborderai en dernier l'exploration de ce qui concerne le traitement, puisque celui-ci est notre but. La logique, alors, conseille de commencer par les psychoses ordinaires : sa vision d'ensemble, sa nosographie et sa clinique. Et justement, la clinique nous envoie dans la suite à la jouissance. Dans ce point j'aborderai en premier lieu sa définition et ensuite la clinique. Les trois textes que j'ai choisis pour le traitement se réfèrent aux psychoses ordinaires, la jouissance, et le réel. Voici, alors, la liste de la bibliographie principale à explorer dans un premier moment. Ils sont 25 textes. Les 52 qui restent pourront faire l'objet d'une exploration au moment où cette première révision bibliographique et le cours même de la recherche l'exigeraient. Je rappelle que le but de cette première révision bibliographique est de situer, comme on dit, l'état de l'art ou des questions en rapport avec la recherche sur le traitement de la jouissance dans les psychoses ordinaires. À partir de là je situerai mes propres points de départ en rapport avec ceux trouvés.

15.7.4.1 Sur les abordages des psychoses ordinaires depuis 1999 jusqu'aujourd'hui

15.7.4.1.1 Vision d'ensemble des psychoses ordinaires

1.- 1999 : La convention d'Antibes : La *psychose ordinaire*

2.- 2003 : *Note sur la psychose ordinaire*. Bernard Lecour. (Feuilletts psychanalytiques du Courtil, 02/2003, 21. - pp. 25-31)

3.- 2006 : Conf. 25 de mars à Valence. *La psychose ordinaire*. Jacques Borie.

4.-2008 : Art. *La psychose ordinaire*. Marie-Hélène Brousse. (Lettre Mensuelle, 11/2008, n°272. - p. 3-5

5.- 2009 : Janvier. Quarto. Retour sur les psychoses ordinaires.

6.- 2010: Conf. 9 avril 2010 à Granada. *Las psicosis ordinarias: sus orígenes, su presente y su futuro*. Vicente Palomera.

15.7.4.1.2 Sur la nosographie

7.- 2004 : Art. *Des psychoses ordinaires aux maladies de la mentalité*. Fabien Grasser. (Bibliothèque Confluents, 06/2004, Les instruments de la clinique. - p. 68-69).

8.- 2009 : Décembre. Art. *Vers un nouveau paradigme : de la paraphrénie à la psychose ordinaire*. Fabienne Hulak. (L'information psychiatrique. Vol. 85. N° 10).

*9.- 2010 : Thèse. Lille. Université du droit et de la santé. *Des psychoses délirants aux psychoses « non déclenchés » : pertinence historique, psychopathologique, clinique et étique du diagnostic structural*. Geoffrey Ardoin. Directeur : Philippe Sastre-Garau.

*10.- 2013 : Thèse. Université de Picardie. *Psychose blanche, psychose froide, psychose ordinaire, états limites, symptômes négatifs de la schizophrénie*. Lise Tourdenau. Directeur : Christophe Chaperot.

11.- 2012, juin : Thèse. Paris 8. OLIVOS Alejandro. *Approche structurale de l'autisme et la psychose infantile*. HULAK Fabienne. 01/06/12.

15.7.4.1.3 Sur la clinique

12.- 2003 : Janvier 18-19. Sem. Rennes. *Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire*. Jean-Claude Maleval. (http://w3.erc.univ-tlse2.fr/pdf/elements_psychose_ordinaire.pdf).

*13.- 2006 : Thèse. Paris 7 : *La psychose ordinaire : Clinique et psychopathologie des psychoses non déclenchés*. Samuel Card. Directeur Dominique Vallet.

14.- 2010: Mai. Art. *Une clinique de la psychose ordinaire*. Juan Pablo Luchelli et Fabian Fajnwaks. (L'information psychiatrique. Vol. 86, N° 5).

15.- 2011 : Périodique. *La forclusion généralisée : son indice dans les névroses, les perversions, les psychoses ordinaires et extraordinaires*. Collectif. (L'a-graphe- -Section clinique de Rennes- 10/2011, 2010-2011. - 158 p).

16.- 2012, février : Thèse. Paris 8. BORDEAU Karim. *La notion de trou dans l'expérience psychanalytique. Ses abords logiques et topologiques par Jacques Lacan. Conséquences épistémologiques et cliniques*. MARRET Sophie. 07/02/12.

15.7.4.2 Sur la jouissance

17.- *Les jouissances et leurs destins*. Mascarenhas, Natalia Maria Dos Santos / [s.n.] / 2000

18.- *Menus propos sur le plaisir et la jouissance : esquisse d'une définition au service de la clinique*. Simonnet, Marie-Catherine (1949-....) / [s.n.] / 2004

19.- *L'étoffe de la jouissance: contribution à l'élaboration du champ de la jouissance en psychanalyse*. Saint-Just, Jean-Luc de / [s.n.] / 2009

20.- *Vers une clinique de la jouissance* [Texte imprimé]. Pertessi, Théodora (1958-....) / [s.n.] / 2009

21.- *Clinique de la jouissance*. Martinho, José Carlos Figueiras (1950-....) / [s.n.] / 2002.

15.7.4.3 Sur le traitement

22.- 2003 : Art. *La leçon des psychoses ordinaires : s'orienter vers le réel*. Jacques Borie. (Abords -Bulletin de l'ACF Aix-Marseille- 10/2003, n°19. - p. 15-19)

23.- *L'écriture de Michael Ondaatje, ou les illusions romantiques au feu du réel : de l'appréhension du manque dans l'autre à la prise en compte d'un savoir sur la jouissance* / Sébastien Dauguet ; sous la direction de Sophie Marret. Thèse de doctorat : Anglais : Rennes 2 : 2007

24.- *Suites et variations : Les réponses du réel : actes des travaux du bureau de Rennes de l'ACF-VLB 2010-2011* / COLLECTIF. ACF-Val de Loire Bretagne, 2012. - 147 p. Articles : « La cure, une exploration du réel »: Jacqueline Dhéret, « Le transfert et l'expérience du réel ». Jean Luc Monnier, « Toucher le réel ». Michel Grollier, « Un savoir qui permet de supporter du réel ». Caroline Leduc, « Le réel ne parle pas ». (Traitement)

25.- 2013, 9 Janvier : Thèse. Paris 8. CARRERE-NARANJO Eva. *L'intérêt de la prise en compte du sujet de l'inconscient dans le traitement de la psychose*. Sous la direction de Sophie Marret-Maleval.

